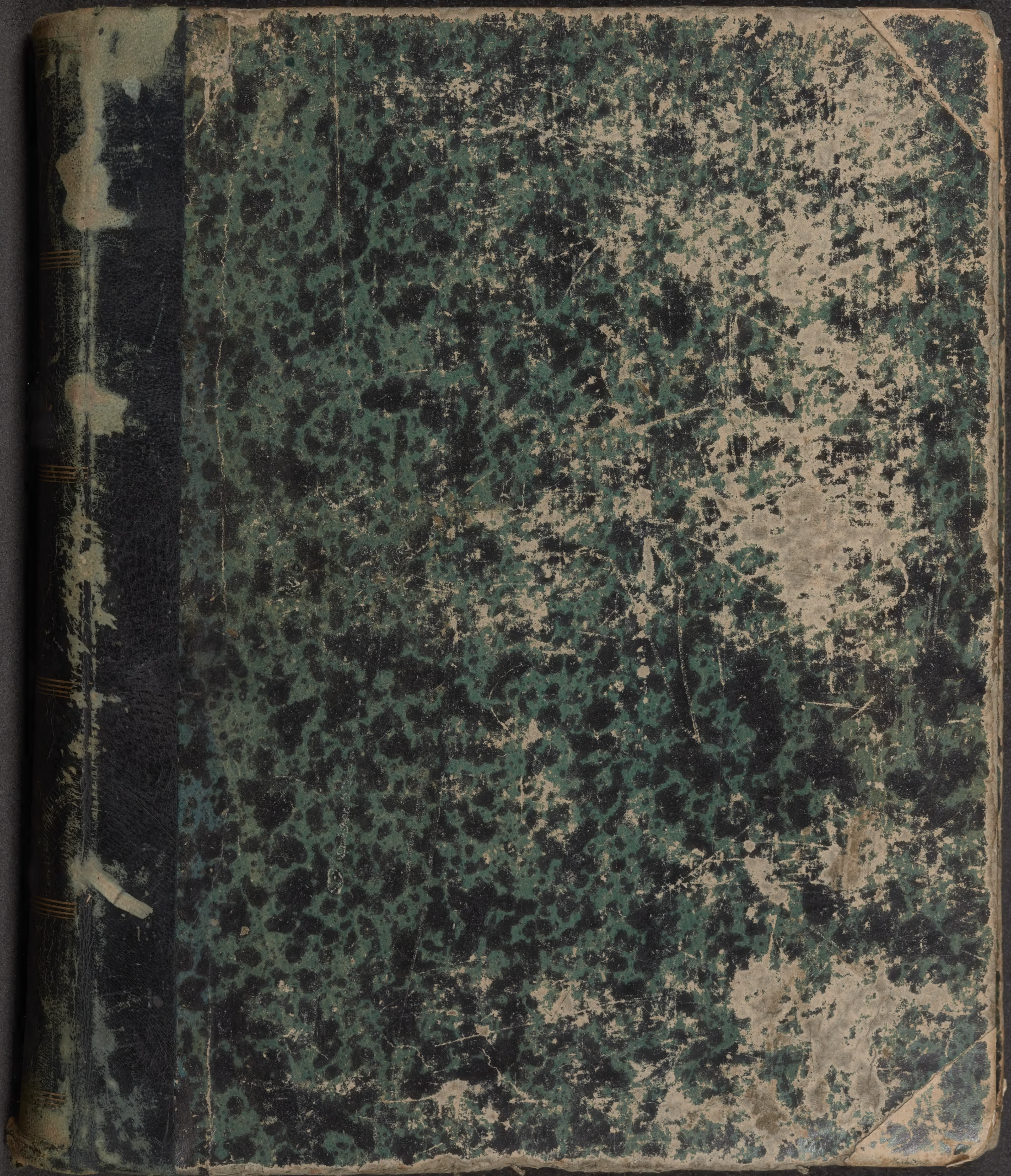






1

Lettre

De Monseigneur Rosati, Évêque de S. Louis aux États-unis

A. T. R. P. Général

Mon très révérend Père,

S. Louis 20 octobre 1839.

Plus d'une fois j'ai voulu écrire à votre Paternité; la multiplicité des occupations qui absorbent mon temps, m'ont fait différer jusqu'à présent. Mais aujourd'hui des circonstances qui intéressent au plus haut point la gloire de Dieu et le salut des âmes ne me permettent pas de garder plus longtemps le silence, sans me rendre coupable d'une indifférence criminelle.

Deux sauvages de la nation des Iroquois, partirent il y a 23 ans du Canada, leur patrie, avec 22 autres jeunes guerriers, leurs compatriotes, et allèrent s'établir dans le pays situé entre les montagnes appellées Roches pierreuses, et la mer pacifique, contrée habitée par des nations infidèles et spécialement par celle que les Français appellent <u>Têtes plates</u> et les Anglais <u>Flat heads</u>. Ils s'y marièrent et furent incorporés à cette nation. Ils avaient été bien instruits dans la religion Catholique que professe la nation des Iroquois convertie à la foi par les pères de la Compagnie, qui fertilisèrent le Canada par leur sueur et par leur sang, et le peuplèrent de Chrétiens dignes des premiers siècles de l'Église. Nos 24 guerriers ont persévéré dans la religion Catholique, ont continué à la pratiquer autant qu'il leur était possible, en ont inculqué les principes à leurs femmes et à leurs enfans, et en ont jetté parmi ces nations infidèles des semences qui commencent déjà à porter des fruits, en leur inspirant le désir d'avoir des prêtres et des missionnaires pour les instruire dans la loi de Dieu. Il y a environ 8 ou 9 ans, quelques individus de la nation des <u>Têtes plates</u> vinrent à S. Louis pour voir si effectivement la religion dont leur disaient tant de bien les 24 guerriers Iroquois était telle qu'ils la leur représentaient, et surtout si c'était la religion des nations qui ont la peau blanche: c'est ainsi qu'ils nomment les européens. Arrivés à S. Louis, ils furent attaqués d'une maladie grave, firent appeller des prêtres, demandèrent instamment par signes qu'on leur conférât le baptême, le reçurent avec la plus touchante dévotion des mains de l'un des missionnaires qui demeuraient avec moi, baisèrent affectueusement le crucifix, et moururent pleins de confiance en la bonté de Dieu. Quelques années après, nos fervens guerriers envoyèrent de nouveau à S. Louis un de leurs compatriotes. Il y vint avec ses 2 fils, qui furent instruits par les R. R. Pères de la compagnie du collège et furent baptisés. Celui-ci demanda des missionnaires, partit avec l'espérance qu'un jour le désir de sa nation serait satisfait: mais dans le voyage, il fut tué par des sauvages infidèles de la nation de Sioux.

Enfin une troisième députation de deux Iroquois Chrétiens vient d'arriver à S. Louis. Ils sont partis des régions lointaines situées entre les Roches pierreuses et la mer pacifique. Leur voyage a été de trois mois. Ils savent parler le Français, ils nous ont édifiés par leur conduite exemplaire, et beaucoup intéressés par leurs récits. Ils se sont confessés au collège; aujourd'hui même ils ont reçu la communion à ma messe dans l'église Cathédrale; je leur ai ensuite administré le sacrement de confirmation, et dans un discours que je leur ai adressé avant et après la réception du sacrement, je me suis félicité avec eux, et je leur ai donné l'espérance d'avoir un prêtre. Ah! mon Révérend Père, ne me faites pas manquer de parole. Il s'agit ici de continuer l'œuvre commencée autrefois par les pères de la Compagnie. Votre Paternité refusera-t-elle de venir à mon aide! Non j'en suis sûr. D'autant plus qu'il y a <u>periculum in morâ</u>: les missionnaires protestans se sont déjà présentés: mais nos bons Catholiques refusent de leur prêter l'oreille. Ce ne sont pas, disent-ils, des prêtres qui ont de longues robes noires,

Angers

qui n'ont point de femmes, qui disent la messe, qui portent le crucifix etc. etc. Pour l'amour de Dieu n'abandonnez pas ces âmes.

Les R.R. de la compagnie que j'ai le bonheur de posséder dans mon Diocèse et qui y travaillent avec un zèle vraiment apostolique et des fruits étonnans ne pourraient se charger de cette mission sans votre permission, et sans de nouveaux coopérateurs. Leur nombre est insuffisant pour toutes les œuvres dont ils sont chargés ici, surtout depuis que, pour obéir aux ordres de votre Paternité, ils ont été obligés d'envoyer un bon nombre d'excellens sujets dans la Louisiane. De plus les secours qu'ils recevaient d'Europe ont été suspendus depuis 2 ans, et nous ne voyons plus arriver comme par le passé de nouvelles colonies. Néanmoins j'admire le courage avec lequel tous ces dignes enfans de S. Ignace, nonobstant la diminution du nombre des ouvriers, continuent à soutenir les œuvres entreprises, et le font avec un fruit que Dieu benit au centuple. Le collège non seulement se soutient, mais croît, se perfectionne, et tous Catholiques et mêmes protestans applaudissent à ses succès, Nous avons la consolation de lire dans les feuilles publiques les éloges bien mérités de cette institution qui est regardée comme une des meilleures de tous les états-unis, un ornement pour notre état du Missouri et la gloire de la religion Catholique. Les études y sont excellentes; une surveillance continuelle y fait fleurir les bonnes mœurs, et la piété qui règne parmi les pensionnaires Catholiques fait une heureuse impression sur les protestans dont chaque année plusieurs abjurent leurs erreurs et rentrent dans le sein de l'église. La chapelle du collège est fréquentée comme une église publique. Tous les jours de fête, elle se remplit trois fois; on y prêche en Allemand et en Anglais; et le nombre de Catholiques qui s'y approchent des sacrements de pénitence et d'Eucharistie est très considérable. En outre les Pères du collège viennent régulièrement deux fois par mois prêcher en Anglais dans notre Eglise Cathédrale, prêchent chaque dimanche dans l'église du couvent du sacré Cœur, prêchent encore dans celle de S. François Xavier située dans une dans leurs habitations à quatre mille de S. Louis; enfin ils sont toujours prêts à nous aider en toute circonstance. Ce que les P.P. du collège font à S. Louis, se fait proportion gardée dans les paroisses et dans les missions du diocèse par les pères qui y demeurent; En un mot leur présence ici est vraiment une bénédiction de Dieu pour le diocèse. Leur conduite est exemplaire. Ils sont estimés des Catholiques, et les ennemis de notre sainte religion sont forcés de les respecter, de sorte que l'hérésie malgré l'envie qu'elle aurait de trouver l'occasion de nous calomnier, les Jésuites surtout, est réduite au silence; tant la science, la vertu, la vie édifiante des enfans de S. Ignace est manifeste à tous les yeux! J'ai profité de cette occasion pour faire connaître à votre Paternité le grand bien que fait la Compagnie dans mon diocèse, et donner une faible marque de l'estime que je professe pour les père qui y travaillent, et de ma reconnaissance que je ne saurais assez témoigner à la compagnie et à votre paternité. Je la prie donc de vouloir bien seconder le zèle de nos pères, de le soutenir en continuant à leur envoyer les secours qui leur sont si nécessaires.

Agréez les sentimens de gratitude, d'estime et de respect avec lesquels je suis bien sincèrement,

De votre Paternité,

Le très humble

et très obéissant serviteur

+ Joseph, évêque de S. Louis.

N.A.R.P. Général, en envoyant la copie de cette lettre, exprime positivement l'intention que l'on se borne tout au plus à communiquer la première partie; mais il ne veut pas absolument qu'on fasse part, aux étrangers du moins, du second alinéa.

/1840.

es-
à
Ur
ois.
des
, à
pi-
an-
la
ées
nées
bon
es
tre
; l'u-
nes
vo-
n
t de
de-
ssez
es
ba-
di-
nler
ient
bein
hor-
ns
es
oisi-
s.
r,
fêtes
re, et

2

qui n'ont

Lettre du P. Soller
Missionnaire à la Nouvelle-Orléans.

Nouvelle-Orléans 25 Mai 1840.

Mon Révérend Père,

P. Ch.

Un an s'est écoulé depuis que je vous ai écrit pour la dernière fois. J'espère que les nouvelles que je vais vous donner, vous feront plaisir; et que vous m'aiderez à remercier Dieu des bénédictions qu'il a daigné répandre sur mon ministère.

Vous savez déjà que Monseigneur Blanc n'ayant pas d'aumônier pour les Dames Ursulines du grand-coteau, m'en a fait remplir les fonctions pendant l'espace de huit mois. Ces Religieuses sont au nombre de trente et elle n'ont pas moins de 150 pensionnaires. J'ai vu avec un sensible plaisir le dévouement de ces bonnes Dames pour l'instruction des enfans qui leur sont confiées. Elles ne se bornent pas, commes dans d'autres institutions, à former la jeunesse aux siences profanes; elles mettent un soin tout particulier à lui inspirer le goût des vertus chrétiennes et à la former à la vraie piété. Il faut dire à la louange de ces Religieuses que s'il y a encore de la foi dans une ville aussi corrompue que la Nouvelle Orléans, c'est surtout à elles qu'on le doit; car c'est chez elles qu'ont été élevées les mères des principales familles. Il est impossible qu'ayant passé leurs premières années à l'ombre du sanctuaire, ayant eu constamment pendant leur première éducation le bon exemple sous les yeux, elles ne conservent pas au milieu même des dangers du monde les douces impressions qu'elles ont éprouvées dans une âge où elles ont coutume d'être si profondes.

Parmi les pensionnaires je trouvai deux jeunes protestantes nées de parens fort riches dans l'État du Mississipi. Elles n'avoient point encore été baptisées; l'une était agée de 16 ans et l'autre de 15. Elles enviaient le sort de leur compagnes et leur désir d'embrasser la réligion catholique était d'autant plus vif qu'elles se voyent à la veille de quitter l'asyle d'innocence et d'être exposées à la séduction d'un monde pervers. Malgré les difficultés qu'elles attendaient à éprouver de la part de la part de leur famille dont une bonne partie a en horreur le catholicisme, elles n'hésitèrent pas à demander à leurs parents la permission de suivre l'impulsion de leur coeur; et elles furent assez heureuses pour l'obtenir. Dès lors elles ne cessèrent de faire auprès de leurs Maîtresses les les plus vives instances pour obtenir la précieuse faveur d'être régénérées dans les eaux salutaires du baptême. J'eus plusieurs entretiens avec elles; je les trouvai parfaitement instruites et si bien disposées, si fermes dans leur résolutions de se montrer partout catholiques et de ne se laisser ébranler par aucune attaque que je n'ai pas cru devoir leur différer la grâce après laquelle elles soupiraient avec tant d'ardeur. J'admirai la divine Providence qui avait préservé ces jeunes coeurs au sein même de l'hérésie du souffle impur de la corruption, et qui leur avait inspiré une grande horreur pour tout ce qui peut blesser la modestie. Elles retournèrent peu de temps après dans leur famille, m'ayant réitéré la promesse de remplir avec fidélité les engagements qu'elles venaient de contracter et de se confesser lorsque des prêtres catholiques passeront dans leur voisinage. Tout l'État du Mississipi était depuis bien des années entièrement dépourvu de prêtres. Monseigneur Blanc qui en est chargé y a envoyé deux, il y a quelques mois, l'un à Natchez, l'autre à Wicksbourg.

Mes soins ne se sont pas bornés à l'intérieur du couvent; tous les dimanches et fêtes je faisois un instruction aux fidèles. J'eus la consolation d'en confesser un grand nombre, et

bientôt mes travaux se multiplièrent. Peu après mon arrivée, une jeune Créole de 19 ans se présenta à moi et demanda avec instance à être instruite pour avoir le bonheur de faire sa première communion. Mais pourquoi, lui dis-je, avez-vous attendu si longtemps pour remplir ce devoir? Ah, je suis bien fâchée, répondit-elle, ce n'est pas ma faute, j'ai demeuré plusieurs années sur le bord de la mer et éloignée de tout secours: maintenant encore je demeure loin d'ici; mais si vous voulez avoir la bonté de m'instruire, je viendrai demeurer quelque temps dans votre voisinage. Je vis dans cette jeune personne de si bonnes dispositions que je lui donnai de suite une première instruction. Elle apprit son catéchisme et fit des progrès rapides. Elle eut le bonheur de recevoir la sainte Eucharistie le jour de la pentecôte, et elle retourna dans sa famille avec la résolution d'instruire ses frères et ses soeurs.

Je n'avais pas encore congédié cette intéressante créole, que trois jeunes gens, à-peu-près de son âge, vinrent me trouver: Monsieur, me dirent-ils, nous sommes déjà grands et nous désirons faire notre première communion. Nous avons peu de temps à nous, car nous travaillons toute la journée, et ce qui est plus fâcheux, c'est que nous ne sommes pas même libres le dimanche. Vous nous rendriez un grand service, si vous vouliez nous permettre de venir chez vous après notre journée. Veuillez avoir égard à notre position, nous désirons pratiquer notre religion; déjà nous savons toutes nos prières et une bonne partie du catéchisme; nous prendrons, s'il le faut, sur notre sommeil, pour achever de nous instruire. Et pour vous prouver que nous avons un désir sincère de remplir nos devoirs, nous pouvons vous dire que nous ne mangeons pas de viande les jours défendus. Touché de leurs bonnes dispositions, venez, leur dis-je, je suis tout à vous, et je me ferai un plaisir de vous rendre le service que vous me demandez. Ils vinrent en effet jusqu'à ce qu'ils fussent assez instruits pour être admis à la table sainte.

En été la fièvre jaune vint encore augmenter mon travail. Quoiqu'éloigné du centre de l'épidémie, je fus souvent appelé auprès des malades. J'allais de temps à autre au grand hôpital qui se trouve à cinq quarts de lieue du couvent, porter les secours de la religion aux allemands malades qui étaient entièrement abandonnés. Un jour je fus appelé auprès d'un de ces braves gens, attaqué de la fièvre jaune, il était sur le point de faire le voyage de l'éternité, et il ne pensait guère être si près de la mort. J'appris avec plaisir que sa femme, quoique protestante, l'avait beaucoup pressé de se préparer au dernier passage. Je demandai au malade si tous ses enfants étaient catholiques. Tous le sont, me répondit-il, à l'exception de l'aînée de mes filles. Je le pressai de demander à sa femme si elle consentait que l'enfant fut élevée dans la religion catholique. La mère n'eut pas de peine à donner son consentement. Je fis instruire l'enfant qui avait sept ans et la baptisai sous condition. Depuis ce moment la mère elle-même apprend à ses enfants le catéchisme et les prières catholiques.

Pendant mon séjour au couvent, j'eus la consolation d'assister plusieurs protestans malades qui demandèrent à mourir dans le sein de la véritable église. Un conversion surtout me fournit bien des réflexions sur la grande miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs. Il y avait dans la prison un malheureux assassin, condamné à mort, et déjà sa sentence lui avait été signifiée. Il n'avait pas été baptisé. Une dame pieuse des environs me fit avertir que depuis plusieurs nuits elle ne pouvait dormir, et que la pensée du malheur éternel qui attendait le malheureux ne lui laissait pas un moment de repos; elle me fit prier d'aller le voir. Je le fis. Le condamné à mort était dans la plus grande désolation. Il connoissait sa sentence depuis deux jours; sa conscience bourrelée de remords ne lui permettait pas de fermer l'oeil ni le jour ni la nuit. Quelle fut sa joie lorsqu'il me vit pénétrer dans le sombre cachot! La confiance commença à renaître au fond

de son cœur. Je m'informai de quelle religion il était: il me répondit qu'il n'en avait aucune et qu'il n'avait jamais été baptisé. Je lui demandai ensuite s'il ne désirait pas embrasser la religion catholique avant de paraître au tribunal de Dieu. Il n'hésita pas un moment à me dire que c'était son unique désir. Je me mis alors à lui parler de la bonté et de la miséricorde infinie de Dieu. Vos péchés, quelque grands et quelque nombreux qu'ils soient, lui dis-je, seront effacés, pourvu que vous vous en repentiez sincèrement. Son cœur fut bientôt soulagé par l'espérance et le baume de la consolation lui fit oublier ses peines. Je restai long-temps avec lui pour l'instruire et lui recommandait en le quittant de demander pardon à Dieu de ses péchés, et de se jeter avec confiance dans les bras du plus tendre des pères. Je le revis le lendemain: son ame était en paix, la nuit avait été tranquille. L'espoir d'obtenir le pardon de ses péchés en mourant dans le sein de l'église catholique, chassa toute inquiétude de son ame. Je continuai à l'instruire. Le 27. Novembre je le trouvai bien disposé, je priai long-temps avec lui, et lui annonçai le grand bonheur qu'il allait avoir; je lui dis que ce jour allait être le plus heureux de sa vie. Je versai sur sa tête l'eau salutaire qui remet les péchés et ouvre les portes du ciel. Il était au comble de la joie, et la mort n'avait plus rien d'effrayant à ses yeux. Il passa la nuit suivante presque entière à prier, à remercier Dieu de la grande faveur qu'il avait reçue, et à penser à son éternité. Le lendemain, 28 Novembre, fut le jour de son exécution: je me transportai de nouveau auprès de lui pour ne plus le quitter jusqu'à son dernier moment. Que je suis content: me répéta-t-il plusieurs fois. Que je suis heureux de pouvoir mourir dans la vraie religion! Le moment terrible approchait; on vint lui briser les fers qu'il avait aux pieds et on le revêtit d'habits blancs. Il ne s'effraya de rien: il chanta même avant de sortir de la prison, pour faire voir son contentement: il monta d'un pas ferme sur la charette fatale, et je me plaçai à côté de lui. Pendant tout le trajet il ne cessa de prier. Lorsqu'il fut arrivé au lieu du supplice, je ranimai son courage et sa confiance dans la miséricorde divine. Je montai avec lui sur l'échafaud. Il addressa quelques paroles à ses amis et à ses connaissances, leur demanda pardon du scandale qu'il leur avait donné et les engagea à vivre chrétiennement. Enfin il récita tout haut cette petite prière que je lui avais apprise: Holy Mary, Mother of God, pray for me, now and in the hour of my death. Amen. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il. A peine eut-il fini sa prière, que l'executeur des hautes œuvres fit écrouler l'echafaud, et le malheureux se trouva suspendu entre le ciel et la terre. Je ne doute nullement que Dieu ne lui ait fait miséricorde et ne lui ait accordé la récompense des pécheurs repentants.

Le jour où je quittai le couvent devait être aussi un jour de miséricorde et de conversion pour deux infortunés. Je fus appelé auprès d'une négresse mourante qui désirait recevoir le baptême avant d'entrer dans l'éternité. J'appris qu'elle vivait avec une homme sans être mariée, et que cet homme n'était pas non plus baptisé. Je les trouvai tous deux dans de bonnes dispositions; déjà depuis long-temps ils désiraient se faire catholiques; ils connaissaient les vérités essentielles et les principales prières; je les baptisai, les mariai et donnai l'extrême onction à la moribonde. Elle mourut le lendemain; son mari se conduit maintenant en parfait chretien. Cette visite fut aussi utile à d'autres esclaves de la même habitation. Deux autres couples qui vivaient dans le concubinage se sont fait instruire, se sont séparés pour un temps, et sont venus recevoir la bénédiction nuptiale.

C'est ainsi que Dieu m'a constamment fourni de nouveaux sujets de consolation. Le moment était enfin arrivé, où je devais, selon vos intentions, Mon Révérend Père, reprendre mes anciennes fonctions à la Nouvelle Orléans. J'y retournai au commencement du mois de Janvier dernier. De nouvelles consolations, plus grandes encore que les précédentes m'y attendaient. Bon nombre de conversions ont été opérées: je me bornerai à vous parler de celles qui offrent quelque chose de plus remarquable. Un jeune Américain qui n'avait pas été baptisé, me fit venir auprès de son lit de mort et me dit: Monsieur, je dé-

sire mourir dans la religion catholique: veuillez-me donner le baptême. Pourquoi, lui dis-je, préferez vous la religion catholique à toute autre? Parceque c'est la seule, me répondit-il, où je puisse être sauvé. — Y-a-t-il quelque temps que vous pensez à vous faire catholique? — Cette pensée m'occupe depuis que je suis malade, et il y a six mois que je le suis. — Quelqu'un vous a-t-il parlé de la religion catholique? — Personne. — C'est ainsi que Dieu se plait à faire luire la lumière au fond des cœurs pour leur faire connaître le seul et unique chemin du ciel. Je me hâtai de lui donner l'instruction la plus essentielle et de le baptiser. Il était extrêmement faible, il touchait à sa dernière heure; ses vœux furent accomplis et il mourut en paix.

Un autre Américain était dangereusement malade. Il s'était fait baptiser à l'âge de 20 ans pour embrasser le Luthéranisme; il avait eu intention de se faire ministre. Je le voyais souvent, et lui demandais de temps à autre, s'il ne désirait pas mourir dans la religion catholique. Est-elle meilleure que les autres? me demanda-t-il un jour. Il n'y a pas lieu d'en douter, lui repondis-je: car la religion catholique a été institué par Jésus-Christ, fils de Dieu, et Dieu lui-même, tandis que les diverses religions protestantes ont été fondées par des hommes qui n'avaient aucune mission, et dont la vie n'était point exemplaire. Les raisons ne faisaient pas impression sur lui. Je l'engageai à prier Dieu pour connaître sa sainte volonté. Je le ferai, me répondit-il. Il dépérissait chaque jour. Je multipliai mes visites, mais il avait de la peine à se décider. Je croyais qu'il allait se laisser surprendre par la mort, et qu'il mourrait dans l'hérésie. Un jour que je le pressais de penser à son éternité, j'y pense bien sérieusement- me dit-il, et je ne cesse de prier Dieu. Priez-le aussi, lui dis-je, de vous faire connaître sa sainte volonté. Je le fais, me répondit-il, mais je ne connais point sa réponse. Comment pourrais-je la connaître? Vous la connaîtrez, lui dis-je, si, après l'avoir prié, vous sentez dans votre cœur l'inclination et le désir de mourir dans la religion catholique. Je sens, répondit-il, ce désir. Voilà la volonté de Dieu, lui dis-je, qui vous est manifestée, profitez des courts moments qui vous restent. Je me rends, dit le moribond, et sur le champ je me mis à l'instruire et à entendre sa confession. Je lui conférai quatre sacrements: le baptême et la pénitence sous condition, la sainte eucharistie et l'extrême onction. La joie inondait son âme; il vécut encore quelques jours, et s'endormit tranquillement dans le Seigneur.

La conversion suivante est plus admirable: c'est celle d'un pécheur obstiné qui se moquait de tout et feignait de regarder de sang froid l'éternité malheureuse. Le malade était un Génois qui depuis l'âge de six ans était toujours en voyage, tantôt dans un pays, et tantôt dans un autre. Dans tous ses voyages il n'avait amassé que des vices. Il n'avait jamais pratiqué la religion, je l'engageai à le faire dans ses derniers moments. Je ne me suis jamais confessé, me dit-il, et je ne me confesserai jamais. Ne craignez point, lui dis-je, vous pensez que la confession est bien difficile, je vous aiderai à la faire. Je ne me confesserai pas, fut toujours la réponse. Ne voyant pas de danger prochain, je n'insistai pas pour le moment. Je fis cependant demander au médecin ce qu'il pensait de l'état du malade. La reponse ayant été qu'il n'y avait pas de temps à perdre, je revins à la charge auprès du moribond, le pressant vivement de faire sa confession. Toujours même refus. — Mais, mon ami, vous voulez donc perdre votre ame, vous voulez donc aller en enfer, brûler toute une éternité? Je ferai comme tant d'autres, me répondit-il froidement, j'irai en enfer. — Mais Dieu vous offre son paradis, un bonheur sans fin, si vous voulez confesser vos péchés. — Je n'en veux point. Après avoir fait d'inutiles effort pour toucher ce cœur endurci, je me retirai en déplorant le sort d'un malheureux qui se précipitait de son plein gré dans les flammes éternelles. Je fis part des mauvaises dispositions du malade à Monseigneur l'Évêque de Nancy qui se trouvait alors à la Nouvelle-Orléans, le priant de se rendre auprès de lui pour amollir son cœur dur et obstiné. Monseigneur de Janson voulut bien se rendre à mon invitation; il mit en usage tout son zèle et toute sa charité pour rammener ce pécheur égaré. Il resta plus d'une heure avec lui, sans en pouvoir rien obtenir que cette triste réponse: Je ne me confesserai pas. Le lendemain de la visite de Monseigneur de Nancy le malade était plus bas encore que la veille et ses dispositions étaient

toujours aussi mauvaises. Quoi, me disais-je, ce malheureux mourra dans l'impénitence! Non, non, intéressons à sa conversion Marie, cette vierge si puissante. Je dis à la sœur qui avait soin de lui, de lui donner la médaille miraculeuse, et de la mettre sous son chevet s'il la refusait. Le pécheur contre toute attente reçut volontiers la médaille; il la baisa même de temps en temps. Marie touchée de ce reste de respect et de vénération se chargea dès-lors de son salut éternel. Le cœur de l'impie fut entièrement changé: dès le soir même il était converti. Je ne pu le voir que le lendemain. Lorsque j'arrivai, il n'avait plus qu'un souffle de vie, il était assoupi et presque privé de sens. Je le secouai un peu, il revint à lui, son cœur endurci s'était amolli. Je me hâtai de le confesser. Aussitôt après la confession arriva Monseigneur de Janson avec l'intention de faire ses derniers efforts auprès de l'impie mourant. Il fut au comble de la joie en apprenant ce changement inespéré. Voyant les bonnes dispositions du malade, il voulut lui administrer lui-même le saint viatique, la confirmation et l'extrême onction. Le malade, aussitôt après avoir reçu les sacrements de l'église, entra en agonie et mourut en paix.

Une autre conversion à peu près semblable est encore due à la puissante intercession de Marie. Un Américain catholique était sur le point d'entrer dans l'éternité. Il ne pensait guères à se préparer, il avait même dit formellement qu'il ne voulait pas voir de prêtre. On me fit part de ses mauvaises dispositions: je me rendis auprès de lui et l'engageai de mon mieux à mettre à profit le peu de temps qui lui restait encore à vivre. Je n'ai pas besoin de vous, me répondit-il, retirez-vous, ne venez pas me troubler, je ne veux pas me confesser. Je ne me découragai point, je fis de nouvelles instances, mais toujours en vain. Je fus surpris de voir à son cou la médaille miraculeuse qu'une sœur lui avait donnée, et de trouver cependant en lui une si grande obstination. Je me retirai. Le lendemain j'allai le voir de nouveau, il était toujours dans les mêmes dispositions, et ses réponses furent celles de la veille. Je visitai les autres malades de la salle et donnai un petit catéchisme à l'un d'eux, qui désirait connaître la religion catholique. Peu après, le pécheur obstiné m'appela et me pria de lui donner aussi un catéchisme. Je lui répondit qu'il était trop faible pour lire, que j'allais l'instruire moi-même et faire sa confession. Il persista dans son refus et demanda de nouveau un catéchisme. Je lui en donnai un. Je me dis alors à moi-même: il n'est pas possible qu'un tel malade meure dans son impénitence. Le soir Monseigneur Blanc se rendit par extraordinaire à l'hôpital; les sœurs lui parlèrent du pécheur obstiné. Le prélat se rendit auprès de lui. Déjà ce cœur endurci était changé, il fit sa confession. Le lendemain je le félicitai de s'être rendu à l'invitation de la grâce et lui administrai l'extrême onction. Il désirait recevoir le saint viatique, mes ses vomissements continuels ne me permirent pas de le lui donner. Il ne tarda pas à entrer dans l'éternité. A la vue de ces traits, qui pourrait ne pas être touché de la miséricorde infinie de Dieu à l'égard des pécheurs?

Encore quelques détails sur les conversions. Un jeune Hollandais Luthérien que j'ai visité plusieurs fois dans sa maladie, sentant la mort approcher, me fit appeler. Monsieur, me dit-il, j'ai failli mourir la nuit dernière; je vous prie de me recevoir dans le sein de l'église catholique, je reconnais qu'elle est la seule véritable. Je me mis aussitôt à l'instruire et à lui conférer les sacrements des mourants.

Une jeune Américaine, âgée de vingt ans, avait passé la vie dans le libertinage; les plaisirs honteux auxquels elle s'était livrée furent suivis des souffrances les plus cruelles. Tout son corps était couvert d'ulcères et répandait au loin une odeur infecte, et au printemps de ses jours elle se vit forcée de descendre dans la tombe. Effrayée à la vue du Dieu redoutable qui allait la juger, et punir par une éternité de supplices les plaisirs criminels auxquels elle s'était livrée, elle me fit appeler pour me demander le saint baptême, et pour avoir la consolation de mourir enfant de la véritable église.

Le 19 Mars, jour consacré à la gloire du grand St. Joseph, devait être signalé par des conversions plus particulières. La plus célèbre fut celle d'un médecin bien connu de la ville. Depuis bien des années la grâce agissait puissamment sur son cœur. Souvent il voulait se déclarer, et toujours, comme Augustin, il remettait au lendemain. Il est marié à une dame catholique qui depuis long-temps s'applique avec le plus grand soin à ram-

plir tous les devoirs d'une parfaite chrétienne. Elle a élevé tous ses enfans dans la religion catholique et leur a communiqué les vertueux sentiments qui l'animent. Déjà depuis plusieurs années elle travaillait de concert avec eux, à la conversion de son mari; et toute la famille ne cessait de demander au ciel que celui qui en était le chef fut uni aux autres membres par les liens d'une même foi, comme il l'était par les liens du sang. Les détails édifiants dans lesquels je vais entrer vous feront voir, Mon Révérend Père, combien cette conversion était désirée. Un des fils de ce médecin, âgé de 17 ans, se trouvait dangéreusement malade, il y a trois ans. Le père en était extrêmement affligé. Le fils mourant s'en aperçut et lui dit: Mon cher papa, qu'il est douloureux pour moi de me voir bientôt separé de vous avec la triste pensée que nous ne serons jamais réunis dans l'éternité! Ah! je vous en conjure, embrassez la religion catholique. Le père touché des prières et des sages conseils de son fils, lui promit qu'il le ferait. Le jeune homme recouvra la santé, et toute la famille se joignit à lui pour presser le père d'exécuter sa promesse. Il remit néanmoins à une autre époque. On redoubla de prières pour faire une sainte violence au ciel. Le dernier des fils de ce médecin, jeune enfant qui donne les plus heureuses espérances, était tellement inquiet sur le sort éternel de son père, qu'une nuit pendant que celui-ci était endormi, il essaya de lui attacher au cou la médaille miraculeuse. Que veux-tu, mon enfant? lui dit le père en se reveillant. Papa, répond le pieux enfant, je crains que vous ne mouriez dans l'état où vous êtes, je veux vous mettre sous la protection de Marie. Ce même fils partant, au commencement de cette année, pour le collége du Grand-Côteau où il désirait ardemment recevoir l'éducation, lui dit: Papa, permettez-moi de vous laisser un petit souvenir, mais promettez-moi de le conserver précieusement, et de le porter constamment sur vous. Le père le lui promit. L'enfant ayant sa promesse, lui donna la médaille miraculeuse. Le père a tenu sa parole, car depuis cette époque il la porte toujours sur lui pendant le jour, et la nuit il la met sous son chevet. L'heure de la grâce était enfin arrivée, et Dieu allait exaucer les prières ferventes de cette famille vertueuse. L'aînée des filles tomba malade. Elle me fit appeler de suite pour que j'entendisse sa confession. Son état donna bientôt de vives inquiétudes. Les symptômes devenaient chaque jour plus alarmans. Quatre médecins réunis ne purent assigner le siége de la maladie, ni s'entendre sur les remèdes à prescrire. Le père accablé de chagrin, alla verser des larmes auprès de sa fille mourante. Voulant la frictionner, il toucha ses genoux: Oh, qu'ils sont durs! s'écria-t-il. Papa, lui dit la pieuse enfant, c'est pour avoir prié si souvent pour votre conversion, qu'ils sont devenus si durs; ne différez pas davantage de vous donner à Dieu. Ma fille, lui dit le père, dans trois jours je communierai avec toi. Le second jour la malade ne manqua pas de lui rappeler sa promesse. Papa lui dit elle, vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris: allez trouver le P. Soller et acquittez votre parole. Il sortit incontinent et se rendit auprès de moi. Mon père, me dit il, depuis long-temps je suis convaincu de la vérité de la religion catholique: je veux enfin faire ce que j'aurais dû faire, il y a plusieurs années; je me rends à la voix de Dieu qui m'appelle et je viens me soumettre à tout ce que vous exigerez de moi. Je profitai de suite de ces heureuses dispositions et j'entendis sa confession. Le lendemain, jour du grand St Joseph, j'allai avec une permission toute spéciale de Monseigneur l'Evêque dire la messe dans la chambre de la malade, je baptisai sous condition le père qui avait appartenu à la secte presbytérienne, et lui donnai la sainte communion ainsi qu'à sa femme et à leur fille. Il me serait impossible de vous peindre la joie qui se répandit dans la famille. Pour comble de bonheur, la jeune fille qui était très-mal la veille entra dès ce jour-là, contre l'attente des médecins, dans une parfaite convalescence. Elle alla dès lors de mieux en mieux.

Voici le tableau abrégé de mes œuvres depuis le mois de mai 1839 jusqu'au mois de mai 1840.

conversions	confessions	1res confessions	1res communions d'enfants	1res communions d'adultes	sermons	catéchismes
30.	3733.	21.	36.	19.	95.	135.

malades en ville	visites en prison	Baptêmes d'enfants	Baptêmes d'adultes	mariages
142.	13.	50.	10.	30.

1°. Parmi les convertis, 10 n'étaient aucunement baptisés, 6 étaient méthodistes, 5 luthériens, 4 épiscopaliens, 2 presbytériens, 3 quoique baptisés ne professaient aucune religion. Je ne parle pas de plusieurs autres qui avaient demandé à se faire catholiques, et qui ont été surpris par la mort, ni de ceux qui sont sortis de l'hôpital, emportant avec eux le désir d'embrasser la vraie religion de Jésus-Christ. 2°. Par 1res confessions j'entends celles que des adultes catholiques ont faites après avoir négligé de se confesser, étant enfants. 3°. En parlant des visites faites aux malades je ne compte que celles que j'ai faites en ville. Les malades administrés à l'hôpital se montent à 200. 4°. Sur les 30 mariages que j'ai célébrés, il y avait 9 couples qui vivaient dans le concubinage. —

Je ne terminerai pas cette lettre déjà si longue, sans vous dire un mot des conférences que Monseigneur de Janson a données à la Nouvelle-Orléans pendant le carême. Elles y ont fait une grande sensation. L'opposition paraissait redoutable au commencement, mais elle s'est calmée peu à peu. Quoiqu'il y ait eu fort peu de conversions, il est certain que ces instructions ont produit le plus grand bien: elles ont dissipé bien des préjugés et jeté dans les coeurs un germe précieux.

Je suis en union &c.

Soller
S. J.

P. S.

Vous ne serez pas fâché, je pense, Mon Révérend Père, de connaître la température des différents mois de l'année qui vient de s'écouler.

Thermomètre de Réaumur.

1839.	Température ordinaire pendant la journée.	Température ordinaire au lever du soleil.	1839.	Température ordinaire pendant la journée.	Température ordinaire au lever du soleil.
Mai.	22.23.24. degrés.	14.15.16. degrés	Novembre.	14.15.16. degrés.	5.6.7. degrés.
Juin.	25.26.	19.20.	Décembre.	12.13.14.	4.5.6.
Juillet.	26.27.	19.20.21.	1840.		
Août.	26.27.	19.20.21.	Janvier.	13.14.15.	5.6.7.
Septembre.	26.27.	18.19.	Février.	14.15.16.	6.7.8.
Octobre	22.23.24.	14.15.16.	Mars.	17.18.19.	14.15.16.
			Avril.	23.25.26.	16.17.19.

Il y a eu 7 jours de glace le matin, 1 en Novembre, 3 en Décembre, 1 en Janvier, 2 en Février. Il n'y a pas eu de neige, il est rare qu'il en tombe.

Les chaleurs sont déjà insupportables et la nuit et le jour. Il y a depuis le commencement du mois de Mai 25 et 26 degrés pendant la journée, et 19, 20 et 21 au lever du soleil. Que sera-ce pendant les mois de Juin, Juillet, Août et Septembre.

Le 24 Mars dernier il y a eu un ouragan qui s'est fait sentir surtout à Mobile; des navires ont été jetés sur le rivage, de gros arbres ont été renversés; une partie du Couvent des Religieuses de la Visitation où se trouvait la cuisine et le réfectoire fut transportée en un clin d'oeil, à une distance de 25 pas. Les soeurs disaient le Benedicite. Toutes furent renversées, mais elles furent protégées par les bancs qui seuls restèrent entiers, tout le reste ayant été mis en pièces; et pas une n'a été blessée grièvement. C'était bien le cas de crier au miracle.

2

Estratto di Lettera di Mons.r Besi Missionario nella Cina al M. R. P. Generale della Compagnia di Gesù

Li 19. di luglio 1840.

.... Quanto a quello ch' Ella mi scrive della lettera de' Pechinesi per aver Gesuiti, io sapea già questo, e più so che da molte altre provincie si desidera sommamente la Compagnia. — L'anno scorso fui a Nanchino chiamatovi da quel Vescovo moribondo — in quella provincia particolarmente si sospira e si desidera ardentissimamente che vengano i Gesuiti, la lor memoria è in grande venerazione presso tutti quei cristiani, i quali dopo la morte del penultimo lor Vescovo gesuita il P. Goffredo Laimbeckhoven caddero in uno stato de' più deplorabili e credono di non poter più rivivere se non col mezzo de' Gesuiti — Vi esistono ancora molti monumenti de' Gesuiti, e questi soli, se altro non bastasse, riaccendono vieppiù il desiderio di averli — Avvi molte memorie e lettere di Mons.r Laimbeckhoven e molte altre di varii padri ne trovai nascoste in diverse cristianità, e particolarmente nella casa dell' antico Colao (Paolo credo) esimio protettore della Compagnia — In questa che stà vicina alla città di Cam-hai trovai molte lettere ed istrumenti di case fondate &c. &c. e molte reliquie de' Pp. che diedero il sangue pella fede nel Giappone — In Cam-hai poi avvi ancora intatta la Chiesa che forse serviva al noviziato, con un chiostro fatto all' Europea, e varie sepolture de' nostri Europei con magnifiche iscrizioni cinesi, la Chiesa è piccola a tre navi, nel fondo vi è l'altare di pietra collo stemma della Compagnia — or vi abita un ortolano gentile, e perchè negli anni scorsi si serviva di quell' altare ad usi domestici mettendovi sopra ogni cosa, ed anche delle lordure, un Angelo dicono (ed è comune voce anche fra gentili di quella città) riversò più volte quelle immondezze, ed atterrì sì fattamente il gentile, che or non osa più profanare quel luogo, e perchè crede che sopra quell' altare vi sia lo spirito che presiede alla casa, mattina e sera vi fà prostrazioni, e vi abbrucia incensi — io appunto lo trovai in tal cerimonia, e l'altare n'è tutto affumigato e pieno di cenere — In conferma di tal fatto anche dirolle, che son forse dieci anni, il mandarino di quella città udito ciò, mandò a spese proprie a riattare un pezzo di

Au P. Chaignon, pour être communi aux Nôtres seulement!

muro cadente e ricompose tutte le sepolture — se non che or di bel nuo=vo minaccian rovina pella incuria di quell'ortolano, e più pella gran=de umidità che vi regna —

Qui avemmo ne' mesi passati una forte persecutione, che non ces=sa tuttavia, molti cristiani furon presi, e con essi un missionario france=se che per infermità non potè evitare i persecutori — è incredibile lo stra=zio che fece il mandarino di questo invitto confessore, e de' cristiani che non vollero apostatare. Il missionario fu creduto mago perchè alle orribili battiture non rispondeva un lamento, onde per toglierglí la magia il mandarino avutó consiglio co' suoi decise che convenia fargli bere il san=gue vivo tratto dalla coda di un cane, fu dunque con violenza fatto l'esperimento, e non riuscì che a maggior confusione di què carnefici — or sta in prigione a pochi passi dal nascondiglio ove io scrivo ora a Lei questa mia, e probabilmente fra breve riceverà la corona del marti=rio — Oh! lui beato! Io fui ricercato per tutto, ma allora era in Nan=chino. Or poi benchè sieno cessate le inquisizioni, e pur ci conviene avere una grande cautela, e non uscir che di notte come le nottole — Il Vicerè è fermo nel non voler la Religione Cristiana, ed i mandarini, massime il governatore che da pochi giorni arrivò, benchè nel cuore ci sieno favorevo=li, pure temono il Vicerè, e non cessano di tormentarci ed i cristiani non apostati saranno sicuramente mandati in esilio — Null'ostante ciò, questa mattina a dispetto dell'antico avversario del bene, ho battezzato un'adulta e con essa guadagnato a Cristo sette persone cioè tutta la sua famiglia. Sia benedetto mille volte il Signore! Ecco che le persecuzioni sono vero seme de' cristiani —



Lettre du Père Pie Mélia de la Compagnie de Jésus au très Révérend Père Général de la même Compagnie sur les Missions faites en Corse.

Livourne 6 Février 1842.

Mon très Révérend Père

Nous arrivâmes heureusement à Bastia, après une traversée retardée par un vent contraire et une grosse mer. Accueillis par l'un des deux vicaires délégués, que Monseigneur l'Évêque a placés dans cette ville, nous fûmes parfaitement traités dans sa maison. Mais le pays que nous pensions préparé à recevoir la mission ne l'était pas. Mr. le Vicaire Lusinchi me dit que les ordres de sa Grandeur étaient venus trop tard, et que le Cap-Corse, très bien disposé du reste, mais occupé aux vendanges, ne pouvait profiter de la mission.

J'eus néanmoins la pensée de parcourir à cheval les montagnes voisines de Bastia, et j'envoyai mon compagnon dans une paroisse près de cette ville pour y donner une petite retraite, tandisque je préparais le terrain.

La chose alla comme je le souhaitais. Je terminai trois missions dans une bonne journée, et j'en commençai cinq ou six autres, trouvant partout, sous une apparence un peu grossière, beaucoup de facilités et des cœurs bien disposés.

Ces quelques missions données, je fus forcé de me rendre par terre de Bastia à Ajaccio pour y conférer avec Monseigneur qui le désirait et que moi-même j'avais besoin de consulter. Ce voyage qui, peu d'années auparavant, demandait une semaine, grâce à la diligence se fait maintenant en un jour. Je m'arrêtai vingt quatre heures dans Ajaccio, où Monseigneur me reçut le plus gracieusement dans son propre Palais; il me manifesta ses intentions, me donna les pouvoirs ordinaires, et entr'autres marques de sa confiance, il me dit que tous les privilèges réservés à ses grands vicaires m'étaient accordés.

De retour à Bastia, je visitai mon compagnon dans sa mission

qui commençait alors à fructifier, et après lui avoir indiqué le lieu où il devait venir me rejoindre quelques jours après, et fait une instruction aux gens de la campagne, je partis pour la province de *Népio*, l'une des plus fertiles de la *Corse*, surtout en oliviers, et la même que nous avions autrefois évangélisée. Peu distante de *Bastia*, et vers l'intérieur de l'île, elle est occupée par seize ou dix-sept villages situés sur deux chaînes de montagnes plus élevées l'une que l'autre, séparées par une vallée longue de huit milles environ, qui prend son nom de ces montagnes appelées *haut et bas Népio*.

Cette province, comme tout le reste de la Corse, ne présente qu'un terrain très accidenté. On n'y voit que rochers, précipices et sentiers tortueux dont un grand nombre ne peuvent être suivis même à cheval. On y rencontre cependant de gras pâturages et de vigoureux oliviers quoique non cultivés, quantité de châtaigniers et des vignes qui produisent d'excellent raisin. Là, chacun possède une maisonnette, un coin de vigne, et un petit champ cultivé par son maître. Toutes les familles, même les plus riches, mènent une vie patriarcale, et chacun cultive son patrimoine; de sorte que sur une population de cinq ou six cents personnes, on compte à peine un ou deux propriétaires qui ne conduisent la charrue et ne travaillent à la vigne. Enfin presque partout le maire lui-même, qui est comme le chef du peuple, sème et fait la moisson comme les autres. Le nombre des domestiques est fort restreint, les Corses rougissant de servir ailleurs que dans les armées. Les mères de famille, les filles mêmes des propriétaires font le pain et la cuisine, vont ramasser les olives &c &c... Les maisons, à l'exception d'un très petit nombre, n'ont aucun enduit, et les presbytères pour la plupart sont si resserrés qu'on n'y peut recevoir même un seul étranger. Par suite nous dûmes constamment nous loger chez les particuliers; à l'exception de deux endroits, nous avons vécu sous un toit différent. Mais les prévenances et le bon cœur de nos hôtes ne nous laissèrent jamais manquer de rien.

Le caractère des Corses, particulièrement ceux de la province de *Népio*, présente un mélange extraordinaire de vertus et de vices; certaine générosité de cœur et grandeur d'âme que n'affaiblissent ni les revers ni l'indigence; fidélité à toute épreuve pour défendre et sauver un ami; une bienveillance très remarquable pour tout étranger qui met le pied chez eux, et qui loin de se borner à de simples paroles l'environne des prévenances les plus délicates pour l'inviter et le recevoir dans leurs

demeures, où ils lui prodiguent tous les soins imaginables; telles sont leurs qualités dignes des plus grands éloges, de nos jours surtout; mais une certaine fierté antique qui les porte aux vengeances privées, sans écouter d'autres lois que celle de la vaine gloire de se venger; une négligence très coupable pour tout ce qui regarde le culte de Dieu, la fréquentation des Sacremens et le Salut éternel; de là des milliers de personnes qui jamais n'assistent au St. Sacrifice, et jamais, même à Pâques, ne s'approchent de la Ste. table. L'habitude infernale de blasphèmer les SS.ts Noms de Dieu et de la Ste. Vierge, et les choses même les plus dignes de respect est presque générale. Enfin l'esprit de cabale et de parti que la civilisation française n'a pu diminuer nulle part, excepté dans les principales villes, et encore bien faiblement; tels sont les défauts qu'on trouve généralement dans les Corses. Je passe sous silence la licence des mœurs et les autres vices communs au reste des hommes.

Pendant mon voyage à *Ajaccio*, dans un petit endroit appelé *Bocognano*, entre cette ville et *Corté*, tandis qu'on changeait les chevaux de la diligence, je vis venir vers l'auberge un petit enfant de trois à quatre ans, qui pleurait à chaudes larmes et dont les habits étaient tout mouillés. Il courait vers une vieille femme que je crus être sa grand'mère. — Qu'as-tu? Qu'as-tu? Que t'a-t-on fait? te voilà tout trempé. Qui t'a jeté de l'eau? — Tout en sanglottant l'enfant dit: c'est un tel. — La vieille reprit: et toi, que lui as-tu dit? Que lui as-tu fait? — L'enfant ne répondant pas, elle continue: il fallait lui donner un coup de pistolet; tu devais lui promettre, pour quand tu seras grand, un bon coup de pistolet, entends-tu? un bon coup de pistolet. Et cet enfant consolé répétait en balbutiant, tandisque la vieille lui mettait des habits secs: des coups de bâton, oui je lui donnerai des coups de bâton. — Non reprit la vieille, un coup de pistolet, c'est un coup de pistolet qu'il faudra lui donner, ce qu'elle lui répéta jusqu'à ce que ce pauvre enfant lui répondit à deux reprises: eh bien, je lui tirerai un coup de pistolet. Oui, je l'avoue, j'ai trouvé bien des gens qui ne savaient pas même le nom de Jésus-Christ, mais personne qui ne fût instruit de la manière dont il faut s'y prendre pour venger dans le sang les outrages reçus. Du reste, les Corses me semblent doués d'un esprit vif; ils sont pleins de sens, gens de cœur et polis avec les étrangers. Venons en maintenant au récit des miséricordes dont le Seigneur les a comblés pendant la mission.

La piève et Sorio ont été les premiers pays où l'on a donné des missions

2 — 11 15

4.

en règle pendant l'espace d'un mois environ. Les fruits, je le puis dire, ont répondu aux besoins extrêmes de ces pays. Je serai au dessous de la vérité, en affirmant que la moitié des hommes ne s'approchaient plus des Sacremens, non seulement depuis quelques années, mais depuis dix, quinze et vingt ans. De plus un grand nombre de personnes des deux sexes, à causes des haines, ou par une coupable négligence, ou à raison des mauvaises mœurs, ne s'étaient jamais approchées de Dieu. De là vient que dans ces pays on appelle bon chrétien et bonne chrétienne ceux qui se confessent une fois l'an. Mais aujourd'hui, tous, sans en excepter même un seul, soit au commencement, soit à la fin de la mission, se sont approchés du S.t Tribunal, et ont donné des signes non équivoques de conversion, en pardonnant à leurs ennemis et se réconciliant sincèrement avec eux, en rompant franchement des liaisons criminelles par une prompte séparation, ou réparant le mal par un mariage chrétien. A ce sujet je raconterai le fait d'un homme qui jusqu'alors avait été le scandale de son pays, par un commerce public avec une femme dont le mari depuis longtems avait quitté le pays. Deux enfans nés de cette union coupable, élevés dans la maison comme légitimes, rendaient la séparation beaucoup plus difficile. Touché de la grâce, cet homme reconnut que Dieu lui ordonnait avant tout de chasser de chez lui sa complice qui à son exemple voulut se convertir. Tout fut terminé en trois jours et l'on trouva moyen de placer décemment cette malheureuse. Son inconstance cependant lui fournit des prétextes pour ne pas réaliser la séparation convenue; mais l'homme qui était véritablement converti lui dit: *je quitterai donc ma maison et je n'y reviendrai qu'après que vous en serez partie*; et il resta plus d'une semaine hors de chez lui, c'est-à-dire jusqu'à ce que cette femme impudente se fût retirée dans la maison qu'on lui avait préparée. Rien de plus touchant que de voir tout le pays se soulevant contre l'insolence de cette malheureuse, et les magistrats prêts à recourir aux mesures les plus sévères, si elle ne voulait remplir son devoir. C'était chose bien consolante que de recevoir chaque jour la visite d'un bon vieillard, chrétien zélé, qui nous apportait des nouvelles de notre converti que nous lui avions recommandé, et nous donnait sa parole que tous rapports avaient cessé, grâce aux efforts qu'il faisait pour se soustraire aux poursuites et aux larmes de cette femme.

Entr'autres conversions remarquables, en voici une que je signalerai. Il y a sept ans qu'un curé, au moment où il se montrait à la fenêtre, fut tué par trahison. Son frère, qui perdait en lui le soutien de sa famille indigente, s'il ne s'abandonna pas à toutes sortes d'extrémités contre le meurtrier supposé, avait cependant la haine tellement enracinée dans le cœur, que non seulement il ne voulut jamais pardonner, mais que durant ces sept années il n'entendit pas même une seule fois la sainte Messe et ne parut plus à l'Eglise. L'excès du mal en cet homme jusque là si opiniâtre était qu'il ne voulait jamais entendre parler de réconciliation. Le missionnaire le supplia en grâce de lui donner un lit pour y passer la nuit, parceque sa maison était la plus voisine de l'Eglise. Ainsi commença-t-il d'une manière indirecte, puis insensiblement il entama en termes plus clairs l'affaire délicate. Cet homme vindicatif fit sa confession et se rendit à l'Eglise pour y entendre la Ste. Messe. Mais la violence avec laquelle il résista à sa passion, l'impressionna si vivement, que son visage changea de couleur et ses mains devinrent toutes froides; un tremblement le saisit et l'empêcha de faire la Ste. Communion. Au milieu de cette épreuve, il persévéra toujours dans la ferme résolution de pardonner l'injure et dans les sentimens d'une solide conversion. Deux jours après il fut en état de recevoir la Ste. Communion.

De Sorio nous nous rendîmes à *Poggio d'Oletta*, puis à *Terra di Patrimonio*, et les derniers jours nous fîmes une course d'un jour à *Barbaggio*. Là trois confesseurs nous avaient devancés. Pendant deux heures on y fit l'exercice du chemin de la croix avec de courtes allocutions analogues à chaque station. Vingt quatre heures suffirent pour rapprocher de Dieu plus de cent personnes qui jusqu'alors s'en étaient tenues dans le plus grand éloignement. Ensuite nous nous dirigeâmes sur *Vallécallé*, sans manquer de visiter ni *S. Fiorenzo* ancienne capitale du *Népio*, autrefois siège épiscopal, ni *Murato*, ni *Oletta*; d'autres prêtres ont donné, il y a peu de tems, la mission en ces trois endroits. Après la mission de *Vallécallé*, nous passâmes à *Rapala*, puis à *Santo Piétro*, de là à *Olméta* et enfin à *Farinolé*.

Dans tous les lieux dont nous venons de parler, nous fîmes les missions à peu près comme en Italie, donnant deux ou trois instructions par jour, et terminant par une plantation de croix. Quand la saison le permettait nous faisions des processions dans lesquelles on portait l'image de Notre Seigneur détaché de la croix, suivi de la

bannière de Notre-Dame-de-la-miséricorde, protectrice des missions. Quand les églises étaient trop petites et le tems favorable, on prêchait en plein air; de plus à *Poggio d'Oletta*, chaque soir on prêcha et l'on donna la bénédiction du St. Sacrement hors de l'église. En plusieurs endroits les instructions eurent lieu après l'*Ave Maria* (au déclin du jour), pour ne pas interrompre les travaux de la saison et nous conformer aux désirs des curés et des principaux habitans. Ce n'est que sur la fin des missions que j'ai pu empêcher ces bonnes gens de tirer continuellement des coups de pistolet et de fusil dont ils saluaient non seulement les processions, mais encore les missionnaires chaque fois qu'ils se rendaient ou de jour ou de nuit de l'église à leur habitation, ou bien encore quand ils passaient d'une mission à l'autre. Partout le concours fut très grand, eu égard à l'incommodité des chemins et des localités. L'attention de ces bonnes gens était extrême: et toujours le succès surpassa de beaucoup nos espérances. Nulle part les missions ne furent troublées par le plus léger accident, ce que je dois attribuer à une bénédiction particulière de Dieu et à la foi qui bien qu'endormie s'est fortement réveillée dans ces cœurs. Bien loin de rencontrer dans les autorités françaises des obstacles à l'exercice du St. ministère, nous y trouvâmes tout l'appui que nous pouvions désirer, et quand il leur était impossible de nous donner l'hospitalité, ils venaient nous rendre visite; plusieurs fois ils voulurent absolument dîner avec nous, ou chez eux ou dans la maison que nous habitions.

Et sur ce point je ferai connaître à Votre Paternité un fait qui mérite de l'être. Au nombre des réconciliations opérées par les soins du Missionnaire, il y en eut une qui ne dura pas; je ne sais pour quel motif l'une des deux parties ne maintint pas sa parole donnée; elle en vint même jusqu'à citer non seulement son adversaire, mais encore le missionnaire par devant le juge de paix. Ce magistrat, ainsi que tout le peuple qui eut connaissance de cet indigne procédé, condamna hautement une telle conduite; il se comporta de la manière la plus gracieuse avec le missionnaire et lui dit qu'il disposerait les choses de telle sorte qu'il n'eût pas à comparaître au tribunal. Le jour fixé pour l'audience il s'absenta, et quand la mission fut entièrement terminée, il fit venir les deux dissidens dans sa propre maison où se trouvait le missionnaire; et là tant par son autorité que par les meilleures raisons qu'il put trouver, il décida ce turbulent à s'en tenir absolument à sa parole donnée en présence du missionnaire. On ne s'étonnera pas que les magistrats se soient

si ouvertement prononcés pour les intérêts de Dieu, quand on saura que tous les maires et juges de paix des lieux où nous avons prêché, se sont publiquement approchés des Sacremens.

Très souvent nous avons visité des populations de cinq ou six cents âmes où, à l'exception d'une vingtaine, on ne voyait jamais personne ni se confesser, ni s'asseoir à la Ste. table. Partout nous eûmes la joie de voir les fidèles attendre humblement plusieurs heures, souvent même des journées entières, pour se réconcilier avec Dieu. En certains endroits je n'en ai pas compté même un seul qui ne se soit approché des sacremens. En d'autres lieux les opiniâtres furent moins nombreux que ceux qui, avant notre arrivée, pratiquaient la religion. A la vérité, pour les ramener au Seigneur, il fallait beaucoup plus de temps et de fatigues, soit pour les instruire, soit pour vaincre leur obstination. Je vous donnerai comme preuve de cela un de nos dialogues habituels. = Combien, mon frère, y a-t-il que vous ne vous êtes confessé? – Vingt ans, mon Père. = Mais pourquoi donc êtes-vous resté ainsi loin de Dieu! – C'est qu'on n'a pas le cœur de s'y mettre. = Mais dites, si vous étiez mort durant tout ce temps, où serait allée votre âme! – Eh! que voulez-vous que je vous dise, mon Père? = Mais ne savez-vous pas que celui qui néglige ainsi les sacremens, vit en péché mortel et va droit en enfer s'il meurt en cet état! – Quoi! en enfer!! = Ainsi vous voyez qu'ils ignorent les commandemens de Dieu, le symbole des Apôtres, les principaux mystères de notre foi et jusqu'à l'existence des peines de l'autre vie. Pour faire cesser une ignorance si déplorable, on fit imprimer un petit catéchisme pour les instruire et les disposer à recevoir les Sacremens. Combien, mon Dieu, combien j'en ai trouvés qui n'avaient pas communié depuis trente ans! Mais enfin, comme je l'ai déjà dit, la grâce a triomphé dans presque tous les cœurs. Cet heureux résultat de nos travaux nous faisait oublier l'heure des repas, et passer très souvent une grande partie de la nuit pour le salut de ces pauvres brebis égarées.

Comme selon la loi française, le mariage civil devant le maire doit précéder la bénédiction nuptiale, nous avons rencontré dans presque tous les pays, des époux mariés seulement devant la loi civile, mais qui, aux yeux de Dieu, étaient de vrais concubinaires publics. Or tous ces infortunés, qui vivaient ainsi depuis huit, dix, vingt ans et plus, se sont séparés, et après avoir fait pénitence, sont venus à l'église recevoir le Sacrement de mariage. Nous en avons rencontré quatre de cette espèce dans la dernière

mission de Farinolé. Presque partout nous avons trouvé des enfans de plusieurs mois et même de plusieurs années qui n'étaient pas encore baptisés, par l'effet de l'indolence de leurs parens. Dans un petit endroit nous rencontrâmes une fille de trente-cinq ans environ qui jamais n'avait mis le pied à l'église. Au moment de sa naissance elle avait été ondoyée chez son père; plus tard elle rougit de se conformer aux cérémonies prescrites par le rituel; les prêtres et les curés avaient fait de vains efforts pour l'y amener. Le missionnaire se rendit chez elle, et quelques paroles suffirent pour l'entrainer à l'église. Elle était du reste suffisamment instruite; et ce fut dans les sentimens d'une vraie piété qu'elle répondit à toutes les questions prescrites par le Rituel dans les cérémonies du baptême, puis elle se disposa à remplir tous les devoirs d'une vie chrétienne.

Pour ce qui regarde la conciliation des esprits, soit entre les particuliers, soit dans les familles, en un pays où la haine est si facile à exciter et si difficile à calmer, je me contenterai de dire en général que nous avons obtenu ce que communément on ne pouvait espérer. Ceux que la trahison avait privés de leurs proches ou de leurs amis, ceux dont la réputation avait été attaquée par la médisance et la calomnie, ceux qui avaient reçu des coups et des blessures, ceux enfin qui se trouvaient victimes de la malice de leurs ennemis, étaient les premiers à faire les avances d'une réconciliation sincère, à rendre le bien pour le mal et souvent même des services signalés. Il y a sept ans que des parens avaient été privés d'un fils unique tombé à la fleur de l'âge sous les coups d'un traître. La pauvre mère fut si affectée de sa mort qu'elle en devint presque folle. Tout le jour elle pleurait, elle se lamentait, s'adressant à celui qui ne pouvait plus lui répondre; et durant les premiers jours de la mission elle se livrait à l'excès de sa douleur, même à l'église. Une heure de conférence entre le missionnaire et ces époux malheureux n'était pas encore écoulée, que déjà la femme voulait pardonner pour l'amour de Dieu. Elle recouvre à l'instant l'usage de la raison, et se trouve en état d'accompagner son mari au St. Tribunal et à la Ste. Table, jouissant d'une tranquillité parfaite. Deux frères vivant sous le même toit, et cultivant les mêmes terres, s'étaient divisés pour cause d'intérêt, et depuis bien des années ne se parlaient que pour s'injurier et se souhaiter du mal. Ils résistèrent longtems et avec opiniâtreté, mais pourtant ils se rendirent et firent

la paix. De plus, pour anéantir à jamais tout sujet de discorde, ils se rendirent, accompagnés du missionnaire, chez le notaire de l'endroit, déchirèrent les actes qui avaient causé et entretenu leur discorde, pour les remplacer par un nouveau qui fixait équitablement les droits de chacun, et dès lors ils commencèrent à vivre en bons frères. Comme il serait trop long de rapporter un grand nombre de faits particuliers, je dirai seulement que les missions ont fait cesser beaucoup de procès considérables, déja en instance devant les tribunaux. Partout où la parole de Dieu a été annoncée, les discordes publiques se sont évanouies et les chefs de factions eux-mêmes se sont réconciliés sincèrement. Grâces à Dieu, nous avons vu une amélioration considérable dans les mœurs, jusqu'à ce point que les scandaleux sont venus demander publiquement pardon des mauvais exemples qu'ils avaient donnés; les occasions prochaines ont disparu presque partout. Enfin les enfans nés du crime ont été recueillis par la charité. Nous avions à peine commencé la mission de *Népio*, qu'une jeune fille agée de moins de quatorze ans, habitant le village de *Vallécallé*, fut enlevée pendant la nuit. Il y avait déja un bon mois que cet évènement scandaleux avait eu lieu, lorsque nous vînmes porter la parole de Dieu dans cet endroit, et malgré les recherches du père, les soins et les ordres des autorités, la jeune fille n'avait pu être découverte. Le Seigneur m'inspira la pensée de me mettre à la poursuite de cette brebis égarée et si exposée à se perdre. Je la fis donc chercher pendant six ou sept jours; enfin après avoir fait mille promesses, et mis quantité de gens en campagne, il me fut donné de parler à cette malheureuse enfant, victime de la séduction, de vaincre son obstination et de la rendre à son père infortuné. Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres faits semblables dans lesquels on reconnaitrait visiblement la main de Dieu se servant de ses ministres ou pour préserver de l'infamie, ou pour arracher à une vie scandaleuse d'autres jeunes filles dont la vertu avait fait un triste naufrage. Mais il est tems de finir, je les passerai sous silence.

Voici cependant deux choses qu'il convient de noter: d'abord la conversion d'un vieillard presque octogénaire. Toute sa vie il avait croupi dans le vice, et de plus il était regardé publiquement comme ennemi de la religion, séparé de l'Eglise. Neuf jours seulement après

2 1. 21 10.

sa conversion, il fut appelé à une meilleure vie et donna avant de mourir les marques d'une véritable pénitence. Je citerai en second lieu la construction d'une église à la Piévé, celle dont on se sert maintenant étant dans le plus misérable état. A la fin de la mission donnée dans ce village, le missionnaire tâcha par un discours qu'il adressa à ces bons paysans, de les exciter à concourir tous, soit par leurs dons, soit par leurs travaux, à l'entreprise d'une œuvre si sainte. A peine avait-il terminé son allocution, qu'on ouvrit une souscription qui en peu d'instans s'éleva à la somme de quinze cents francs, ce qui dans un village aussi pauvre que celui de la Piévé, vaut plus que quinze cents écus romains. On a déjà rassemblé tous les matériaux nécessaires, préparé la chaux, fait un marché avec les maîtres-maçons, et l'on n'attend plus que la bonne saison pour achever l'entreprise.

En terminant ce simple récit, je dois avertir Votre Paternité que je n'ai présenté qu'une partie des choses intéressantes que j'aurais pu lui communiquer. Les besoins extrêmes de cette Corse si pauvre occupent nuit et jour un missionnaire qui veut remplir les devoirs de son ministère. Ses travaux sans cesse renaissans lui ôtent la possibilité d'écrire; et quand après un ou deux mois on veut revenir sur les choses passées pour en prendre note, on s'apperçoit en avoir beaucoup oublié. Ajoutons qu'un certain nombre de faits, soit à cause de leur nature, soit à cause de leurs circonstances, doivent être passés sous silence. Ce dont je puis l'assurer, comme témoin oculaire, c'est qu'en aucune partie de l'Italie, je n'ai jamais trouvé une telle ignorance des choses de la religion, mais aussi nulle part je n'ai recueilli tant de fruits. Je finis en priant Votre Paternité de m'accorder sa bénédiction, en y joignant ses ordres et ses avis pour me diriger dans ce véritable esprit de la Compagnie, dont je sens si vivement le besoin. C'est avec la plus douce confiance que je me recommande à ses saints Sacrifices, en me disant

De Votre Paternité

Le très humble serviteur et fils en J.C.

Pie Mélia Missre de la Cie de Jésus.

[illegible]

9

20 nov. Europe. - France. La compagnie a accepté dans le Nord le grand séminaire de Blois; dans le midi ceux de Montauban et d'Aix. Nous avons en outre le petit séminaire de Montauban.

— Extrait d'une lettre du P. Petit. N. D. d'Aix 14 octobre 1849.

.. Arrivé à Rohanne, je fis rencontre de deux capucins. Je les aborde et entre avec eux dans un wagon. Là je me fis connaître, de suite nous voilà bons amis. C'était le R. P. Laurent Provincial et le P. Ambroise. Ils venaient de Paris et retournaient à Lyon par St Etienne. Or ce P. Laurent est de Chambéry. Il était de plus ami intime de mon frère J. Baptiste .. Je leur témoignai le désir que j'avais entendu exprimer parmi les nôtres, et le mien tout spécial de les voir ouvrir plusieurs maisons à Paris et dans les grandes villes. Voici ce qu'ils me répondirent à ce sujet. « C'est en partie pour cela que je me suis rendu à Paris, » dit le P. Laurent et voici comment cette affaire s'est engagée: Les curés de l'Abbaye aux « bois de St Médard, de N. D. des Victoires etc.. nous ont demandés, et en même temps, sans « s'être concertés avec eux, d'autres personnes faisaient auprès de nous les mêmes démarches. Nous nous sommes donc rendus à Paris. Je me présentai à Mgr. qui me dit: je le désire bien ardemment, mais d'après une règle de conduite que je me suis imposée, je ne puis vous donner aucune réponse avant d'avoir consulté mon conseil, faites moi par écrit cette demande, je la lui soumettrai. Le soir même je lui remis ma requête, et le lendemain il me disait: je suis heureux de vous annoncer que mon conseil <u>à l'unanimité</u> a approuvé votre établissement. Je vous préviens que c'est tout ce que je puis faire. pour de l'argent, où en prendrez vous? quant à moi je ne puis vous en donner. - le bon Dieu y pourvoira - Et le P. Laurent ajoutait en souriant: nous sommes plus pauvres que saint François, il n'avait pas de dettes, mais nous, nous n'avons que cela. Cependant je « n'en dors pas moins tranquille. J'ai parcouru tout Paris avec mon compagnon, tel que « vous nous voyez, et pas un mot ne nous a été dit. - Dans un endroit, ajouta le P. Ambroise, « on s'est mis à nous regarder et à dire: tiens, voilà les jésuites qui reviennent. - Nous « avons été chez M. de Falloux, il nous a parfaitement reçu. - Je voudrais voir cent « religieux de votre ordre dans Paris, .. puis il nous invita à dîner ». - Avant le repas le « R. P. Laurent demandait à la petite enfant de M. de Falloux, qui n'avait jamais vu de capucins: mon enfant ne vous faisons nous point peur? - et M. de Falloux de répondre sur le champ avec une candeur admirable: tu le sais, mon enfant, tous les amis de Dieu sont nos amis .... = Je lui disais encore qu'ils auraient beaucoup de novices à Paris. - Mon Père nos pieds nus arrêtent beaucoup d'hommes. M. Combalot me disait que c'était cela qui l'arrêtait. = Le P. Ambroise me cita un trait touchant. Le voici: Veuillot dans <u>ses libres penseurs</u> a un chapitre où il nomme un auteur, et dans un autre chapitre sans le nommer il l'attaque avec une grande force. Or cet auteur a lu les libres penseurs. Cette attention charitable de Veuillot le toucha et commença à le faire réfléchir. là dessus vint le choléra. il se convertit, fait venir un de nos pères, se confesse. Le Choléra ne l'ayant point emporté, aussitôt qu'il peut écrire il envoie une lettre à Veuillot, où il lui marque que c'est à sa charité qu'il est redevable de la grande grâce qu'il a eue d'ouvrir les yeux à la vérité, et qu'il le conjure de lui accorder son amitié, car lui aussi il ne veut plus vivre et travailler que pour la bonne cause: qu'il le conjure de venir le voir, que ses forces seules l'empêchent d'aller jusque chez lui, pour le remercier. Veuillot lui répond que dès le lendemain il sera près de lui, lui promet que dans la prochaine édition des <u>libres penseurs</u> son nom

disparaîtra ainsi que le fameux chapitre, et lui exprime toute la joie que lui cause sa conversion. – Le lendemain de grand matin on annonce à Veuillot qu'un Mr le demande; c'était notre converti, qui n'avait pu attendre plus longtemps et venait se jeter dans les bras de son ami. – Veuillot l'engage à dîner. – Vous vous trouverez en compagnie de quelques écrivains catholiques. Le soir, ce furent de véritables agapes. Le R. P. Laurent, M. l'abbé Martinet et plusieurs autres nous nous trouvions à cette ~~fête~~ touchante...

Extrait d'une lettre du P. Vignon. Tronchiennes 14 8bre 1849

..permettez moi mon R. P., de vous raconter les petites aventures de mon itinéraire... Le choléra sévissait avec violence dans plusieurs paroisses du diocèse d'Amiens, quelques pères furent expédiés de St Acheul au secours des cholériques; le P. Bailly lui même s'était dévoué malgré sa santé si chétive. Ma présence fit penser à m'envoyer à sa place; interrogé sur ma vaillance je répondis que je n'avais pas peur, et de plus je manifestai un vrai désir espérant par là attirer les bénédictions divines sur mon troisième an. Cependant le P. Mallet hésitait encore, lorsque M. le curé de Poulainville village assez voisin d'Amiens, fit avertir qu'il était exténué, que le choléra ravageait sa paroisse, qu'il en était lui même menacé et qu'il n'y échapperait pas si on ne venait à son secours. En effet il a fini par une attaque qui l'a emporté. Comme j'étais le seul dont on put disposer, le choix ne fut pas long. Je partis aussitôt. C'était le 24 septembre veille de St Firmin mon bienheureux patron. Je le remerciais tout en cheminant de ce qu'il me faisait entrer dans la carrière des apôtres, le jour où il avait si glorieusement parcouru celle des martyrs; je méditais aussi sur les desseins de la providence qui avait choisi le même jour pour me gratifier des trois biens insignes de la naissance, du sacerdoce et de l'apostolat. Enfin j'arrive vers le soir au village: ma vue rend presque la santé au bon curé; je le trouve entouré de remèdes anticholériques et préparant lui même toutes les potions des malades. à chaque instant on venait des différentes maisons, on lui expliquait les progrès du mal et en conséquence il opérait ses mélanges selon l'ordonnance du médecin, ayant toujours soin d'y ajouter un peu d'eau de la Salette. Il n'était donc pas malade à garder le lit, mais il avait besoin de repos. Une neuvaine se terminait aussi le jour même, elle était surtout en l'honneur de St Firmin, c'est pourquoi je fus de bon augure quand on apprit mes nom et prénom; on continua les mêmes prières jusqu'au Dimanche suivant, jour où devait se célébrer solennellement la fête de St Firmin; j'eus soin d'y ajouter aussi une invocation à St Michel. Confesser et administrer une pauvre femme, voilà tout mon ministère pour le premier jour ou plutôt la première nuit; j'ai pu ensuite avoir mon sommeil complet, ce fut la seule fois pendant les huit jours que je suis resté. – La visite des malades ne fut cependant pas ma grande occupation, les cas graves furent assez rares; il n'en est mort que cinq pendant mon séjour. Un mot sur ces pauvres malades, la plupart étaient non seulement dans la misère, mais dans une pauvreté dégoûtante, ayant à peine quelques restes d'une chemise en lambeaux; aussi il fallait voir les escadrons de puces s'élancer sur moi par toutes les ouvertures du lit. Bon, leur disais je, vous voulez sans doute me faire pratiquer la patience pendant que j'y exhorte mon malade, la leçon n'est pas mauvaise; très bien mes cavalières, je vous permets de sauter pour délivrer un peu votre victime; quant à moi je saurai faire expier dans votre propre sang vos instincts sanguinaires. Mais bref sur ces intrépides amazones et tous les combats qu'elles m'ont livrés, et venons en au vrai champ de bataille. – Vous comprenez, mon R.P., que je veux parler du confessional, oui je le répète, ç'a été là mon champs de bataille depuis le 25 jusqu'au Dimanche suivant.

A peine avais je le temps de satisfaire à tous nos exercices. Pendant le jour ~~[illegible]~~ je recevais indistinctement; mais le soir je n'admettais que les hommes et je restais ainsi depuis huit heures jusqu'à minuit. Qui donc pouvait attirer ainsi cette foule? certainement ce n'était pas ma prédication, car je ne desserrais les dents que pour faire la prière du soir; mais il y avait avec moi un habile missionnaire; il prêchait avec cette éloquence qui entraîne et convertit. Oui, mon R. P., vous ne sauriez croire combien le P. Choléra a fait de merveilles en Picardie et dans tout le nord. Pour mon compte je n'ai que des actions de grâces à lui rendre; il m'a envoyé bon nombre de gros poissons qui n'avaient point voulu mordre à l'hameçon depuis 20 30 et peutêtre 40 ans, puis après eux un plus grand nombre encore qui se tenaient éloignés depuis 9 ou 10 ans époque à laquelle le P. de S. Alouarn avait donné une mission. Ma tête chauve me fit tout d'abord passer pour un vieux routier qui devait savoir parfaitement la géographie du péché, avec toutes ses capitales et les chemins qui y conduisent. Il y avait un tel élan que le plus fameux ivrogne du pays voulut aussi se confesser; or pour se donner du courage il commença par bien s'enivrer, puis il entra en cet état dans le lieu saint et se mit à prêcher tout haut l'assistance, déclarant qu'il voulait enfin donner bon exemple et réparer tous ses scandales. quelques hommes essayèrent de l'arracher, mais en vain. Comme je n'étais pas à l'Eglise, on vint me dire ce qui s'y passait, me prévenant d'agir avec précaution parcequ'il était méchant. Aussitôt qu'il m'aperçoit il interrompt son sermon et s'élance vers le confessional; tout le monde tremblait et m'avertissait. Enfin j'arrive à lui, il était dans la posture d'un vrai pénitent; je tire gravement la planchette, le laisse parler quelques secondes puis je l'arrête en disant de faire un acte de contrition et de revenir le lendemain pour achever sa confession. là dessus il s'en alla très-pacifiquement, au grand étonnement de tous et rentra au cabaret enchanté de sa confession et menaçant de tuer sa femme, si elle ne se confessait aussi. En résumé j'étais un peu long parfois par exemple près de 3/4 d'heure sur la sellette... mais loin d'en être mécontent, on publiait partout que j'avais une habileté incomparable pour débrouiller les consciences, enfin que je savais si bien dépister le gibier qu'il ne pouvait y avoir de chasseur plus adroit. Je suis bien certain, mon R.P., que vous ne le croyez pas, mais enfin d'autres ont été moins incrédules, ils vinrent en faire l'expérience, et s'en trouvèrent fort bien. Le Dimanche il y eut communion générale. M. le curé qui se trouvait assez bien voulut la donner de sa propre main, elle dura plus d'une demi-heure, ce fut la dernière fois qu'il célébra. Voilà, mon R.P. le fruit des prédications du Choléra à Poulainville .... mes adieux furent un coup de foudre pour ceux qui ne s'étaient pas confessés; la communion du matin avait ébranlé tous les retardataires. ils me virent partir avec regret; j'aurais bien voulu rester encore quelques jours, mais impossible le R.P. provincial avait mis son veto. Je partis donc le lundi, laissant M. le curé un peu fatigué de la veille, sans cependant donner la moindre inquiétude. heureusement je fus remplacé le même jour, car le lendemain il fut vivement pris du choléra et quelques minutes avant mon départ de St Acheul on vint annoncer sa mort.. C'était vraiment un bon pasteur, il conservait une grande affection pour St Acheul, il connaissait bien le P. Gamard. il s'appelait Lépine.. requiescat in pace.

Extrait d'une lettre du f. Astromoff au P. Gagarin Avignon 13 Juin 1849

Un jeune Anglais de 21 ans protestant avait entendu prêcher un de nos pères, pendant le carême, à Montpellier. La grâce le travaillait et le poussait à chercher la vérité.

Malgré les violents préjugés qu'il avait contre les jésuites, il va trouver le Père, il a plusieurs entretiens avec lui, il se confirme dans la persuasion que la religion catholique est la vraie religion et prend meilleure opinion des jésuites. Après le carême le père retourne à Avignon et laisse le jeune homme livré à une lutte intérieure. Bientôt après accompagné de quelques-uns de ses amis jeunes comme lui, mais catholiques l'Anglais arrive à Avignon dans notre maison et ils y font une retraite qui se termine le jour du patronage de St Joseph (29 avril) par le baptême du jeune homme dans notre chapelle domestique. Le même jour il reçut la 1re communion. Les jours qu'il passa dans la maison et qui furent pour nous des jours de bénédiction, il les employa à la méditation et à la prière. car pour l'instruction religieuse, le Père dit qu'il n'eut pas besoin de s'en occuper. L'amour de la Ste Vierge s'est gravé dans son cœur d'une façon incompréhensible à l'esprit humain et qui ne peut s'expliquer que par la commisération illimitée de Marie pour les hommes. Cet amour si étranger jusqu'alors au cœur du jeune protestant devint si sensible dès les premiers jours qu'il demandait au père s'il n'y avait pas de péché à aimer Marie avec l'ardeur avec laquelle il sentait qu'il l'aimait. Quand il priait à la chapelle devant son image, il lui semblait qu'elle même l'instruisait, le fortifiait, le consolait, le remplissait d'espérance; tout était clair pour lui. il éprouvait des consolations dont il avait jusque là ignoré l'existence; il était prêt à se jeter à ses pieds, mais il était retenu par un profond respect et par le tremblement qui l'agitait." Quant à la présence de N. S. dans la sainte Eucharistie elle lui était comme sensible, tant sa foi était vive, et au moment où à la messe le son de la clochette annonce que le Seigneur descend, à la pensée de la tache que le péché imprime dans l'âme, notre jeune homme tremblait et sentait vivement son néant. Il n'est pas facile de raconter tout ce qui s'est passé le jour de son baptême, ce spectacle m'a rappelé le récit du baptême du P. Marie Ratisbonne. Sa vue seule nous frappait et nous inspirait des sentiments de reconnaissance pour Jésus et pour Marie. Le soir après la bénédiction, il tomba sans connaissance et en revenant à lui il dit: "avoir vécu 21 ans sans connaître et sans aimer la Ste Vierge!" — A son retour à Montpellier il découvrit avec fermeté à sa mère l'heureux changement qui s'était opéré en lui, et maintenant il prie pour sa conversion avec l'espoir d'être exaucé. Ces jours-ci il a été confirmé à Montpellier n'ayant pas pu l'être à Avignon le jour de son baptême parceque Mgr était absent. Voilà en quelques lignes l'histoire de la conversion de ce jeune homme; peut-être sera-t-elle publiée, et j'espère que vous y verrez un grand nombre de traits bien touchants de la Providence à son égard; je les omets pour ne pas rendre ma lettre trop longue et parceque je ne veux pas prendre sur moi de faire ce récit qui demande une autre bouche que la mienne..

— Angleterre. Extrait d'une lettre du P. Ramière. Stonyhurst 19 septembre 1849.

.. En retour des intéressants détails que vous m'envoyez sur nos missions vous avez droit d'attendre de moi quelques renseignements sur l'état de la religion en Angleterre. J'essaierai de satisfaire de mon mieux votre attente en vous faisant part des observations que j'ai été en état de faire en personne dans ma dernière excursion. On a beaucoup parlé en France du mouvement catholique en Angleterre. Ce mouvement entendu au sens d'une tendance des Protestants vers le Catholicisme semble éprouver actuellement un temps d'arrêt, ou plutôt l'Église Anglicane obéit maintenant à une réaction dont personne ne peut prévoir le terme. La vague qui avait jeté sur le rivage de la vérité tant d'intelligences d'élite qui ne pouvaient plus supporter le ballottement de l'erreur, roule maintenant vers les abîmes sans fond du rationalisme. Si je dois en croire des personnes que j'ai

tout lieu

ont lieu de croire bien informées. Oxford même, cet antique boulevard [illegible] comme ici la haute Eglise, Oxford où la doctrine de l'autorité et de l'infaillibilité de la tradition avaient été jusqu'à ce jour défendue à toute outrance, semble maintenant avoir pris en haine ces mêmes doctrines, à la vue des conséquences inattendues qui en ont été tirées. On avait jusqu'ici réussi à s'arrêter sur la route de l'orthodoxie à moitié chemin entre Berlin et Rome. L'esprit pratique de John Bull s'accommodait assez bien de ce milieu. Mais voilà que des esprits plus inquiets, allant trop loin à la découverte sont tombés à l'improviste en plein Romanisme. Comment s'étonner que l'alarme au camp ait été si grande que l'on ait en toute hâte battu la retraite et cherché refuge sous les canons du rationalisme. Il est donc arrivé ce que des esprits clairvoyants avaient prédit à l'avance. Dans ce grand parti qui combattait pour les symboles et les conciles du quatrième siècle quand il n'a plus été possible de se faire illusion sur l'identité de l'Eglise de Trente avec l'Eglise [illegible] et du symbole de S. Pie V avec celui de S. Athanase, deux partis se sont formés. Ceux qui aimaient la vérité plus qu'ils ne craignaient Rome se sont jetés dans nos rangs; ceux qui avant tout voulaient rester Protestants, ont mis de côté toutes les controverses et se sont attachés à leurs riches prébendes. ~~[illegible]~~ Le nom de Puseyites ou de Tractarian est devenu pour tout pieux protestant synonime de Gog et de Magog. Il est maudit du haut des chaires et un témoin oculaire rapportait dernièrement que dans la petite ville où il passe les vacances, le D. Pusey est montré au doigt et que dans le cabinet de lecture on affecte de ne pas s'approcher de lui. On ne se fait pas une idée de l'incroyable présomption de cet homme. Il paraît qu'il a un assez bon nombre de pénitents, qu'il retient dans l'illusion en leur imposant de très sévères pénitences. Il a même réussi à fonder à Plymouth une sorte de couvent de Sœurs de la Charité dont on a beaucoup parlé il y a quelque temps. Cet établissement avait été vivement attaqué par les Protestants eux-mêmes. Mais après une enquête, l'Evêque d'Exeter les a solennellement approuvées. Reste à savoir comment cela finira. Tout bien compté cependant, on peut dire que le Pusyisme est mort comme parti, depuis le jour où M. Newman est devenu catholique. Mais si ce mouvement si remarquable que le souffle de Dieu avait produit au sein de l'Angleterre n'y est plus reconnaissable maintenant, que par la réaction qui l'a suivi, il ne s'est pas pour cela arrêté. C'est au sein du Catholicisme qu'il faut maintenant en étudier les conséquences. L'épreuve sans doute n'est pas encore complète et quelques hommes dont je respecte profondément les opinions trouvent des sujets d'inquiétude dans la position, peut-être un peu trop indépendante à leur avis, que ces nouvelles recrues ont prise dans nos rangs. On n'avait pas voulu voir la majorité des anciens Puseystes former corps. Ils l'ont fait un corps à part, sous la conduite de leurs anciens chefs MM. Newman et Faber. Car quoiqu'ils professent la règle de l'Oratoire, je ne pense pas que dans cette congrégation les différentes provinces soient unies par des liens de dépendance bien étroits à l'autorité centrale. Mais pour être juste il faut dire qu'aucune des institutions déjà établies en Angleterre ne leur offrait des conditions bien favorables pour faire le genre de bien qu'ils étaient appelés à faire dans leur position particulière. Du reste ils ont eu jusqu'à ce jour tout le succès qu'ils pouvaient désirer, et ces succès ils l'ont acheté par leur zèle et leur dévouement. Ils ont maintenant 3 maisons, l'une à Londres, l'autre à Birmingham, et une troisième que le P. Faber avait fondée pour en faire le chef-lieu d'un nouvel ordre, qu'il avait voulu établir avant de se joindre à M. Newman. J'ai passé un jour entier dans la maison de ces bons Pères à Birmingham; à Londres j'ai été bien souvent assister à leurs offices et j'ai eu bien lieu d'être édifié de tout ce que j'ai vu et entendu. Je ne puis m'empêcher de croire que nous autres, vieux Catholiques, nous avons beaucoup à apprendre de ces nouveaux venus. Ils sont surtout remarquables par une qualité; c'est par la hardiesse avec laquelle ils parlent aux Protestants. Je ne voudrais pas répondre qu'ils n'aillent quelquefois un peu trop loin, je ne voudrais pas dire que tous les prêtres catholiques dussent comme eux aller en soutane dans les rues de Londres; mais je me garderais bien aussi de les condamner trop légèrement. Ils doivent connaître, aussi bien et mieux que nous, les dispositions de leurs coréligionnaires, et l'expérience semble leur avoir donné raison contre ceux qui l'étaient trop

(27) [illegible] de leur prédire des naufrages. Le temps me manque pour vous donner des détails sur les établissements qui viennent de fonder les Rédemptoristes et les missionnaires de Provence. Mgr Newman qui est à la tête de tout ce mouvement semble vouloir emporter l'Angleterre d'assaut.

Italie.

Naples.= A Naples le P. Capellini est le premier des Nôtres qui ait paru en chaire après le rétablissement de l'Ordre. Un peuple immense était accouru pour l'entendre. Le Père commença son discours par ces paroles : Je le sais, M.F., oui je le sais; ce n'est pas le peuple de Naples qui a chassé les Jésuites... A ces mots la foule s'écria : Non, Père, non; ce n'est pas le peuple. Mais ce beau commencement n'était que le prélude du rétablissement complet de la compagnie dans cette Province. Bientôt le Cardinal Archevêque de Naples adressa au roi en faveur des Jésuites une lettre déjà publiée par les journaux, et le pieux Monarque s'empressa de répondre aux désirs du Prélat. Aujourd'hui nos collèges sont ouverts en Sicile, et tout se prépare à Naples, pour l'ouverture des classes. Une lettre d'un de nos Pères datée d'Aquila nous apprend que les PP. y ont repris l'habit de la compagnie (ils ont ouvert les classes) ~~dans~~ leur collège et leur pensionnat. Le Roi et ses ministres montrent ouvertement leur affection pour la compagnie, et ces derniers ont prié le P. Grassi de leur donner une retraite. Cette province est donc, par la grâce de Dieu, en pleine voie de prospérité.

Rome = Extrait d'une lettre de Rome.

« Dans l'incendie du collège romain la perte a été très-grande, mais les objets religieux ont peu souffert. Les chapelles de S. Louis n'ont pas été brûlées, mais elles ont été dévastées parce que pour sauver ce qu'elles renfermaient, on a arraché ce qui était fixé. On a retrouvé tout, à l'exception de quelques-unes des fioles qui contenaient de la farine multipliée par S. Louis de Gonzague. Les peintures à fresque sont sauvées, les tableaux n'ont pas été endommagés. La caisse qui a contenu pendant longtemps les ossements de S. Louis avait disparu. Les soldats avaient sauvé l'urne qui la renfermait et l'avaient rejetée comme un vieux bois insignifiant par la fenêtre, sur la place. Un Frère coadjuteur après avoir invoqué S. Antoine et S. Louis, a soulevé les débris qui la cachaient et l'a retrouvée. La prima primaria (congrégation centrale) a beaucoup souffert, mais subsiste encore. Ce qui est entièrement perdu c'est le grand salon et le cabinet de physique. Heureusement les meilleures machines ont été enlevées l'année dernière, au moment de la dispersion.

..... Une des choses qui prouvent qu'il y a en France un mouvement religieux, c'est la dévotion des soldats français pour la Médaille de la Ste Vierge. Tous ceux qui peuvent nous parler, nous demandent des médailles; beaucoup préfèrent avoir celle du Pape ayant sur le revers S. Pierre et S. Paul, parce que c'est un souvenir de Rome qu'ils envoient dans leurs lettres à leurs familles, la poste se prêtant à cela, mais beaucoup portent ostensiblement la médaille miraculeuse. Malheureusement on n'en est pas encore à s'approcher volontiers des Sacrements. Je connais beaucoup l'abbé du Cosquer qui seul prêtre français a eu la pensée de se faire chapelain des troupes. Il a confessé dans le temps du siége 1500 soldats environ. Il m'a dit qu'il avait eu bien des preuves que la foi est encore forte dans nos troupes, qu'il faudrait peu de chose pour donner le branle et ramener un très-grand nombre de soldats à la pratique des devoirs religieux. Quand il est arrivé dans la tranchée il était vêtu en soutanelle, pantalon noir etc. Il entend un soldat demander à un autre : Qu'est-ce que c'est que ça qui passe? — Imbécile, tu ne vois donc pas que c'est un curé. — Ah ben! tant mieux; au moins nous ne mourrons pas comme des chiens. — Il est arrivé une fois au moment où un vieux soldat ayant trois chevrons donnait la sépulture à 2 de ses camarades. Après qu'il les eut mis en terre, il dit en faisant avec la main 3 croix, comme le prêtre qui bénit : « Au nom du Père + et du Fils + et du S. Esprit +. Si je meurs je veux qu'on me rende les mêmes honneurs. » Un capitaine d'artillerie avait fait un jour une plaisanterie un peu légère. Craignant d'avoir offensé M. du Cosquer, il le prit à part et lui dit : *Ne croyez pas que je sois sans foi*, et il montra sous son uniforme un scapulaire et la médaille de la Ste Vierge. Quelques jours après, ce même capitaine le prit de nouveau à part, et lui dit : J'ai perdu ma médaille; c'est à mon tour d'aller ce soir à la tranchée

chée et je n'ose pas y aller sans médaille.„ Puis il lui raconta qu'ayant un jour renversé le berceau de son enfant et l'enfant n'ayant pas eu de mal, sa femme lui dit: Vois-tu, c'est la Ste Vierge qui nous l'a sauvé, et que là-dessus elle le fit consentir à porter la médaille. — Eh bien! depuis ce jour, Monsieur, quand j'ai ma médaille, „j'ai une confiance illimitée, je n'ai peur de rien; mais quand je ne l'ai pas, je suis tout poltron, j'ai peur d'aller au feu.„ Le trait le plus remarquable est la mort de l'Aide-de-camp du général Levaillant. C'était un saint officier. Au premier assaut, il tomba blessé de deux balles, l'une au bras, l'autre au ventre. Il donna aussitôt ses ordres, et gesticulant avec son épée, il ajouta: „ Mais avant tout qu'on aille me chercher l'abbé „Du Cosquer.„ Il se confessa immédiatement. Son Général vint le voir quelque temps après, et lui adressa cette question: „Vous souffrez beaucoup, commandant? — Beaucoup, mon Général, mais pas encore assez pour Dieu.„ A ces mots, dits avec simplicité mais avec un accent de conviction, le Général devint rouge, tomba à genoux, et se mit à pleurer à chaudes larmes. Le commandant vécut comme un saint pendant 15 jours. La dernière nuit il dit à M. Du Cosquer: „Mon vieux père est mort en m'embrassant; ma femme est morte, il y a „3 ans, en m'embrassant; il ne me reste plus que ma vieille mère et ma petite fille; qu'on leur fasse dire „que je meurs en les embrassant, et qu'on leur fasse porter les objets dont je me sers.„ Parmi ces objets était un très-grand crucifix que le commandant portait toujours sur la poitrine, sous son uniforme.

Un jour M. Du Cosquer remarqua un maréchal-des-logis, chef du train, qui semblait désirer de lui parler. Il alla à lui, et lui dit: „Vous devez être bien fatigué? — Dam oui, mais on souffre cela pour Dieu.„ Puis il continua: Vous ne vous doutez pas que je suis un de vos confrères! — C'est vrai, je ne m'en doutais pas, répondit M. Du Cosquer en souriant, car vous n'avez guère l'uniforme de l'emploi.„ Alors ce militaire lui raconta qu'il avait fait malgré son père tout son cours de théologie, qu'il l'avait fini étant encore trop jeune pour être prêtre, et que son père l'avait retiré du séminaire, lui disant qu'il devait éprouver sa vocation dans le monde. Pressé par son père, il lui dit: „Si je m'engage, et si après 7 ans de service je veux encore être „prêtre, y consentirez-vous?„ Son père ayant répondu affirmativement, il s'est engagé. Il termina son histoire en disant: „J'ai 5 ans de service; dans 18 mois je rentrerai au séminaire.„ Il se fit le servant de messe de M. Du Cosquer, et aimait à parler avec lui du rit et du chant romain. M. Du Cosquer disait tous les dimanches une messe basse pour les soldats. Un jour son servant lui dit: „Pourquoi ne chantez-vous pas une grand'messe?„ M. Du Cosquer lui objecta que la chapelle était trop petite, et qu'ils n'avaient pas de chantres. — „Comment nous n'avons pas de chantres! Et ma compagnie? Croyez-vous donc que je n'ai „pas appris le chant romain à mes soldats?„ De toutes les marques de gratitude qu'on lui a données celle qui lui a fait le plus de plaisir, c'est un déjeûner auquel les sous-officiers d'un régiment l'ont invité. A la fin du repas, un sergent-major se leva, vint à lui, et lui dit: „Mr. le curé, nous avons vu tout „ce que vous avez fait: au nom de tous nos camarades morts, au nom de mes camarades ici présents, „au nom de tout le régiment, je viens vous en remercier, et je vous demande la permission de „vous embrasser.„ Les 17 sergents-majors présents vinrent tous le serrer dans leurs bras.„

= Les nouvelles des Etats-pontificaux sont très-satisfaisantes: Dieu veuille que le gouvernement français n'entrave pas les affaires dans leur marche vers une restauration complète. Dans les mauvais jours quelques-uns de nos PP. sont toujours restés dans la ville de Rome. Sept étaient emprisonnés, aucun n'a été ni tué ni frappé. Nos maisons sont du nombre de celles qui ont le moins souffert. Mais les Français ont eu de la peine à sauver l'Eglise du Jésus, où une mine était sur le point d'éclater lorsque cette magnifique église a été arrachée aux républicains. Il s'est commis beaucoup de sacrilèges durant le règne de l'impiété, et ce qui effraie pour l'avenir c'est que la jeunesse et le peuple romain en étaient les témoins indifférents. — Cependant la réorganisation du collège romain se poursuit avec ardeur. Il y a déjà quelque temps, Sa Sainteté Pie IX reçut avec beaucoup de bonté les PP. Bresciani et Rossi. Le Pontife les encouragea à faire le bien au Jésus où nos PP. confessent, et où ils ont repris leurs leçons d'Ecriture-Sainte. Le Pape ajouta que les classes seraient ouvertes au collège romain au commencement de 9bre; que ceux qui nous avaient remplacés dans cette maison l'avaient déjà quittée; c'étaient les élèves du séminaire de Rome, qui avaient été autorisés à y transporter

tar

8. 29

provisoirement leurs pénates). — Déjà au milieu du mois d'Octobre tous les futurs professeurs du collège romain étaient partis d'Amérique, d'Angleterre, de Belgique et de France pour leur destination. — La Compagnie espère obtenir pour les Germaniques la maison de St Apollinaire qu'ils avaient avant la suppression. Une lettre datée de Forlì le 8 9bre nous apprend que le père Recteur y est de retour et qu'on va y ouvrir les classes, du moins pour les cours inférieurs.

Parme. Il y a environ deux mois, le Duc de Parme et Plaisance, cédant à la plus étrange bizarrerie a publié un bon matin un ordre du jour auquel on était loin de s'attendre. Son Altesse invitait tout simplement et fort poliment les Jésuites de ses États, sans excepter ceux qui vivaient retirés chez leurs parents, à évacuer le territoire, dans un délai déterminé, s'ils ne voulaient pas, disait le Prince, le forcer à prendre des mesures plus sévères. A cette nouvelle l'Évêque de Plaisance se rend à Parme pour intercéder en faveur des proscrits. Il attend 8 jours l'audience désirée. Enfin le Duc le reçoit [illegible], et lui fait entendre qu'il n'a à rendre compte de sa conduite à personne, qu'après tout il s'[illegible] avec le Souverain Pontife. On ne put obtenir qu'une grâce temporaire pour deux de nos frères, l'un [illegible] et aveugle, l'autre Italien et malade; le reste dut partir. Cet état de choses n'a pas duré longtemps. Une démonstration a eu lieu à Parme en faveur des Jésuites: le Duc intimidé a répondu qu'il ne prétendait pas chasser les Jésuites, et il a révoqué son édit.

Turin = Turin est encore dans un état désespéré. [illegible] partout. Ceux de nos PP. qui y sont restés [illegible], et dans des maisons particulières. Les mauvais y sont en nombre et le mal est si grand que dix-[illegible] journaux un député a osé proposer ouvertement à la Chambre la suppression [illegible]. Dans la seule ville de Turin il y a environ 40 journaux, dont 2 seulement [illegible] offrent des nuances plus ou moins tranchées, et le reste est ouvertement impie. On imprime impunément des libelles infâmes contre les dogmes les plus [illegible] Religion. Les Évêques [illegible] se voient [illegible] par une partie de leur clergé. Le siège épiscopal de [illegible] reste vacant. Turin est toujours privé de la présence de son premier Pasteur. L'œuvre infernale des souscriptions pour [illegible] Catholicisme y est poussée avec fureur, et surtout en [illegible], où elle est soutenue par l'évêque protestant in partibus Mediterranei. Du reste la presse catholique ne [illegible] pas en [illegible], [illegible] [illegible] au trop fameux Gioberti y ont une grande vogue.

Lombardie = Nos maisons ont été rendues. Le noviciat de Vérone est [illegible]. [illegible] un grand nombre de PP. et de FF. de toutes les parties de l'Italie, si l'on excepte ceux de Naples, vivent encore dispersés dans nos différentes Provinces. — Une lettre récemment arrivée ajoute à tous ces détails que le Pape prépare une bulle en faveur de la Compagnie, que le R. P. Général publiera bientôt les témoignages de [illegible] Italiens en faveur des Jésuites dispersés dans leurs diocèses pendant ces derniers troubles.

Prusse = Un Père d'Allemagne nous donne des renseignements intéressants sur la Prusse. On sait que le Roi a eu à comprimer, il y a quelques temps une révolte de Polonais: un [illegible] des meilleures familles étaient en prison et gravement compromis. Le supplice attendait le plus grand nombre. Le Pape l'a su; il a écrit une lettre au Roi pour demander la grâce de ces malheureux. Mr l'abbé Brinkmann curé de Cologne a été chargé de remettre cette lettre à Sa Majesté. Tandis que le Roi lisait, le Prêtre apercevait de grosses larmes qui sillonnaient les joues royales, et la lecture finie, Sa Majesté dit au curé: « Savez-vous pourquoi je pleure? — Sire, répondit M. le curé, je n'oserais pas me permettre de vous en demander la raison. — Hé bien, dit alors le Monarque; c'est le Pape qui m'écrit pour me demander la grâce des Polonais; je vois bien que c'est le véritable père des Catholiques. » Puis il versa des larmes en abondance; et le lendemain les Polonais détenus jouissaient de la liberté. — La Prusse est donc encore un des pays qui offrent les plus belles espérances à la Religion. La compagnie y trouvera aussi sa place. Nous apprenons que les PP. Suisses se réunissent en Westphalie, où ils ont quelques résidences. Déjà ils y ont donné quelques retraites, et ils ont été accueillis avec enthousiasme par les populations qui évangélisées jadis par nos PP. en ont gardé un excellent souvenir.

Autriche — L'empereur d'Autriche parait bien disposé pour la Compagnie ; mais nos pères n'ont encore rien fait
dans ses états. Quelques uns ont vu défiler en bon ordre les troupes Russes qui retournaient de la Hongrie bien chargés
de butin, il ajoute infelix Hungaria multum passa, et valde depopulata, et bene spoliata, post tantos la-
bores hictandem fructus. Nous sommes tout au plus tolérés en [illegible] où le clergé séculier nous voit d'assez
mauvais oeil. —

Espagne. — La province d'Espagne gémit toujours sous le poids de l'oppression qui accable depuis tant d'années
ce pays infortuné. Nous avions d'abord cru à quelques nouvelles rassurantes : le culte disait-on, commençait
à y prendre son antique splendeur, le clergé était libre ; la compagnie était sur le point d'y former des résidences
d'y ouvrir des collèges. Tout cela n'était qu'un beau rêve. Deux de nos pères viennent de parcourir ce royaume
pour y confronter leur traduction des oeuvres de Sainte Thérèse avec les manuscrits espagnols. Ils ont été
en rapport avec plusieurs évêques, ils ont vu le R. P. Provincial à Madrid, ils ont aussi visité un grand
nombre de couvents ; ils sont donc en même d'apprécier l'état des choses. Ils nous apprennent que le cler-
gé mis à la solde comme les troupes (un franc par jour) a reçu tout au plus une année dans l'autre le
tiers d'un traitement déjà si insuffisant. Un évêque a été obligé de fermer 38 églises dans son petit diocèse,
parce que le vin manquait pour le sacrifice. Il est arrivé à quelques prêtres d'avoir été saisis et jetés en prison
pour avoir refusé l'absolution à quelques détenteurs de biens ecclésiastiques. Voilà la liberté des constitutions
espagnoles !

A coté de ces vexations on retrouve cependant encore quelque bien. Le nonce apostolique est plein de dévoue-
ment, il a obtenu la démission de tous les évêques intrus, et les a remplacés par des prêtres zélés.
Le peuple des campagnes est d'une insouciance remarquable, il dédaigne le mauvais exemple des hautes
classes, et les libelles impies vomis par une presse voltérienne ; il ne s'occupe nullement de ce qui se passe
à la capitale ; et obéit aveuglement aux ordres de son gouvernement sans en chercher la raison. On lui de-
mande de l'argent pour le clergé, il le donne, et la misère de ses prêtres ne lui fait pas même penser que cet
argent est détourné de sa fin.

Heureuse indifférence ! Car si elle a ses inconvénients, elle a aussi l'avantage de préserver les masses de la con-
tagion. Mais si l'on songe qu'il y a peu de vocations à l'état ecclésiastique que la plus grande partie du cler-
gé est composée de vieillards, qui ou infirmes ou accablés par les divers charges du ministère sont presque dans
l'impossibilité d'instruire la jeunesse ; on sentira combien il est important d'adresser au ciel des prières ar-
dentes pour nos voisins transpyrénéens.

Voulez-vous maintenant interroger les cloîtres ? Les persécutions n'y manquent pas ; mais, comme toujours, elles
y enfantent de grandes vertus. On sait qu'il n'y a plus de religieux en Espagne ; le gouvernement ne peut
donc imposer ses lois ou ses caprices qu'aux ordres de femmes. Or, depuis cinq ans, il leur est défendu de
recevoir des novices. La mort pourtant les décime ; elles diminuent, elles arrivent au nombre de treize ;
c'est le nombre fatal. Le gouvernement y a l'oeil. Que la mort frappe encore une victime, et les agents
de la police arrivent. Ils vous montrent les réglemens du Concile de Trente ; il vous est donc défendu
de vous réunir dans un même couvent au dessous de douze ou treize, et ces nouveaux ministres des
lois ecclésiastiques, pleins de zèle pour la règle, s'emparent des délinquentes, et les transportent, sans
autre forme de procès, dans une autre maison. Il arrive ainsi que certains monastères renferment
des religieuses de trois ou quatre ordres différents. Cependant, il ne faut pas se figurer que ces
moyens oppressifs produisent le découragement. Loin de là, ces filles du ciel offrent à l'Espagne le
spectacle ravissant des plus grandes vertus, et dans tout le pays, il n'y a qu'une seule voix pour
louer leur admirable et sainte résignation.

Il est difficile que le Juif Errant ne pénètre partout ; si l'on frappe son peuple, il change de
forme ; mais son esprit est toujours le même ; Et, vrai caméléon, sans changer de nature, il a
le secret de changer ses couleurs. Si la malignité parle ainsi de nous, il faut lui accorder ce
qu'il y a de vrai dans ce portrait singulier. Les Jésuites sont donc en Espagne, comme partout
ailleurs ; mais ils se gardent bien d'y vivre réunis. Le P. Provincial est à Madrid ; son Socius
est à Madrid ; mais il n'y a ni Provincial, ni Socius. Celui-ci est là en qualité de confesseur
de telle personne ; celui-là y exerce les fonctions d'aumônier de tel couvent ; et chacun a sa
maison séparée. Malheur à eux, s'ils se réunissent ! Car, pour avoir tenté l'entreprise périlleuse,
le Père Provincial a déjà été arrêté. Les braves gens, il est vrai, ont usé pour cette fois d'indul-
gence ; ils se sont contentés de le transporter à une lieue de la ville. La leçon a été
efficace, et le R. P. Provincial ne veut plus provoquer une déportation en vraies et dues
formes. Espérons que le jour viendra où nous respirerons plus à l'aise dans la patrie des
saints. Dans les provinces, nos Pères sont dispersés aussi bien qu'à Madrid ; mais ils y sont moins

3. 1.0 exposés. La maison de Loyola n'a point souffert; elle est sous la sauve-garde des provinces basques, qui regardant 10
31 St Ignace comme leur gloire. L'édifice, qui renferme son ancien château, est magnifique et capable de renfermer 5 ou 6 mille élèves; les murailles formées de pierres énormes et d'une épaisseur démesurée bravent les révolutions, et il faudrait un travail immense pour les détruire. Ce précieux monument, élevé par la munificence des peuples basques et des rois d'Espagne, est maintenant confié aux soins d'un frère coadjuteur. Le R. P. Provincial espère parvenir à y
Par mettre cinq ou six de nos Pères. Prions pour que la ferveur des justes opprimés attire sur les Espagnols les bienfaits de la miséricorde divine. Il suffirait de deux ans de liberté, selon l'appréciation du R. P. Provincial, pour ranimer entièrement leur religion.

Amérique. (Extrait d'une lettre du R. P. Provincial d'Autriche.) Le P. Lipinski et ses compagnons sont enfin arrivés heureusement dans le Brésil, après avoir couru bien des dangers. Ils ont été très-bien reçus par l'Évêque de la ville métropolitaine, qui leur a fourni toutes les ressources nécessaires, et les a envoyés, non pas à l'Ile Ste Catherine, comme il avait d'abord été décidé, mais à Rio de la Grande. En conséquence, ils se sont remis en mer pour passer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique.

Nouvelle Orléans (Extrait d'une lettre du P. Blackney.) traduite de l'italien. — Je n'ai pas de nouvelles des autres Missions; mais la nôtre est très-florissante. Au collége de Springhill, il y a 135 pensionnaires; au grand Côteau, une soixantaine; ici, à la Nouvelle Orléans, nous avons 85 externes. . . . . Je fus envoyé l'an dernier de Springhill à la Nouvelle Orléans pour prêcher le carême; il plut à Dieu de bénir mes fatigues à un tel point qu'il y eut grand nombre de conversions, soit de pécheurs, soit de protestants. Le carême fini, on me donna le soin de l'hôpital, dit de la charité. Luthériens, méthodistes, protestants de sectes aussi opposées que diverses, tout y raffolle. A dire vrai, j'éprouvai une grande consolation en voyant tant d'hommes vieillis dans l'erreur et le péché rendre à Dieu, avec une sérénité toute céleste, leur âme fortunée. Mais les consolations n'étaient pas sans douleurs; car plusieurs moururent, comme ils avaient vécu, peut-être cependant plus obstinés que coupables. Je laisse des faits dont la seule narration vous ferait glacer le sang dans les veines... Au mois de Mai, je fus rappelé à Springhill, où je restai enseignant, 5 ou 6 heures par jour, un peu de tout et beaucoup de rien, prêchant tous les dimanches et jours de fête, confessant, traduisant, transcrivant, faisant tout ensemble, même mon [illegible] .... Me voilà enfin reparti pour la N. Orléans, au commencement de cette année 1849. Nous y avons ouvert une école pour les externes... Devinez l'emploi qui m'est échu en partage. Je suis devenu nourrice. Ma classe se composait des bambins de 5 ans ½, 6 ans, 6 ans ½. Quelle merveille maintenant, s'il arrivait fréquemment de ces disgrâces, que connaissant toutes les nourrices du monde! J'enseignais donc .. quoi? que A n'est pas B; il m'en coûta 13 jours de fatigue pour parvenir à persuader à tous que H n'est pas K, et que BA n'est pas BO. Ajoutez à ces misères que les maladies sont nombreuses et terribles dans ce pays-ci et qu'à cause du très-petit nombre de prêtres, je dois me tenir toujours prêt à secourir les malades... Bientôt arriva le carême; je dus le prêcher dans deux églises,.. huit sermons seulement par semaine, sans négliger ma classe. Il est vrai que le samedi je ne prêchais point; mais, en revanche, toute ma journée se passait au confessionnal. Pour le dimanche il fallait impitoyablement trois sermons. J'oublais mille incidents différens; des visites aux moribonds, au sortir de la chaire; confessions opportunes et importunes, tous les jours et à toute heure; baptêmes d'adultes accompagnés de la profession de foi... Au mois de Mai, je prêchai tous les deux jours sur la Ste Vierge, et Dieu sait avec quel plaisir; car le mois de Mai n'avait jamais été prêché en Anglais à la N. Orléans. Le P. Curioz prêchait tous les deux jours en français. Savez-vous comment on venait au sermon? Ni à pieds, ni en carosse; mais en bateaux à voile et à rames. C'est que le Mississipi, s'enflant outre mesure, s'était débordé à neuf milles de la ville et se précipitait à grands pas vers nous; déjà il avait transformé la campagne en un vaste lac, et il ne tarda pas à se rendre maître de la ville. Jamais je n'avais vu un pareil déluge. Pendant six mois, on ne voyait autour de nous que les eaux et des maisons qui semblaient sortir du sein même des eaux. Je me trompe; on voyait encore de gracieuses nacelles à rames et à voiles, qui, glissant légèrement çà et là, portaient des voyageurs et des vivres. Comme bien d'autres, je me suis mis aussi à me promener sur cette nouvelle mer; j'ai compté plusieurs fois jusqu'à 15 nacelles réunies ensemble sous les croisées de notre maison, qui, heureusement, a été préservée de tout accident. — Une autre aventure. Au commencement de Mai, la Ste Vierge, pour me consoler, m'envoya un jeune protestant, qui ayant cherché plusieurs fois son ministre fit ce raisonnement: Entre l'Eglise Episcopale et l'Eglise Catholique, il y a assez peu de différence. Donc, ne trouvant pas mon ministre, je pourrai me servir également bien du ministre catholique. Tel fut son raisonnement, et il vint se faire instruire, fit sa profession de foi devant l'autel de la Ste Vierge, et après s'être bien disposé par une confession générale, il reçut plein de joie le baptême sous condition.

N. B. A Rome, il n'y a encore que 15 Pères; les réparations du collége romain sont à peu-près terminées. On a ouvert 5 colléges dans les Etats Pontificaux; on parle de 4 autres maisons encore. Le Souverain Pontife a visité nos Pères à Naples, et est resté plusieurs heures avec eux; ils étaient plus de 100 et ont été admis au baisement des pieds. Les PP. Passaglia et Dmowski sont à Valo, le premier comme préfet des études, le second comme professeur de philosophie.

P. Souplari. Scholasticat de Laval le 10 Avril 1850.

Europe.. France.. Mission de Brest. - On sait qu'au mois de décembre 20 Jésuites évangélisaient le bagne de Toulon. Après les succès si importants de cette retraite, le père Lavigne partit pour le bagne de Brest sur une invitation du ministre de la marine. Le père Rubillon lui adjoignit 18 Pères et 2 novices scolastiques. Laval fournit les 3 pères Ratisbonne, Wilhelm et Lelasseux. L'histoire de cette retraite sera bientôt livrée à l'impression, aussi nous bornerons-nous à quelques traits particuliers. - Les sermons se faisaient dans d'immenses salles où deux pères pouvaient prêcher à la fois sans se gêner mutuellement. Leur 1ère chaire fut un lit de camp. Les forçats enchaînés deux à deux étaient étendus à leurs pieds. 2800 galériens, dont environ 80 étaient protestants, quelques autres juifs ou idolâtres entendaient plusieurs fois par jour la parole de Dieu. Dans les commencements les fruits furent peu sensibles, mais bientôt vint la consécration à la Sainte Vierge, un magnifique spectacle frappa tous les regards. L'émotion fut générale et les grâces répandues en abondance ne restèrent pas infructueuses. L'impulsion était donnée. Le nombre des confessions s'accrut. Bientôt les forçats s'imposèrent des sacrifices sur les revenus si minimes de leurs travaux, obtinrent la permission d'acheter des instruments de musique et formèrent un bel orchestre pour rehausser l'éclat des cérémonies religieuses. Plusieurs d'entre eux devinrent des apôtres, et ne contribuèrent pas peu à la conversion de leurs frères. - Un jour les galériens disaient à un de leurs camarades: "Si tu donnes ton nom pour la confession, nous le donnerons tous." Le jeune forçat reprit aussitôt: "Eh bien! je le donne", et les autres suivirent son exemple. Il raconta cette histoire au Père et ajouta: j'ai fait cela pour ne détourner mes compagnons de leur devoir, quoique je n'aie pas la force de l'accomplir moi-même. - Le Père Wilhelm comptait parmi les principaux zélateurs de sa salle un prêtre, un religieux, un professeur de l'université, et un protestant. Le Prêtre lui dit qu'il portait les fers depuis 25 ans pour un crime dont il était innocent. Il est respecté de tous les habitants du bagne; il a établi parmi les forçats l'oeuvre de la propagation de la foi. - Un jour un galérien dit au Père: "Voilà un homme, auquel vous ne faites pas attention; mais je vous conseille de le gagner, car il a beaucoup d'influence dans le bagne." Cet homme était le professeur de l'université. Le Père l'aborde, lui fait compliment sur son air vénérable. Le forçat se redresse fièrement et répond: "Oh, Monsieur, c'est qu'au bagne même il se trouve des hommes qui ont beaucoup d'influence." Gagné dès lors par les compliments du Père, il ajouta: "Je viendrai à la tête de mon bataillon." - Le protestant ne fut pas moins zélé. Il amena pour sa part 60 galériens au tribunal de la pénitence, sans cependant se convertir lui-même. - Le P. Marie a eu à faire avec un juif qui après avoir entendu la 1ère instruction lui dit: "Mais, Monsieur, j'admets tout ce que vous avez dit; et même je parierais que depuis que vous êtes chrétien, vous êtes encore plus juif qu'auparavant." Oui, reprit le P. Marie, beaucoup plus, et même beaucoup plus que vous, car quand nous parlerons des prophéties, vous vous verrez obligé ou de renoncer au judaïsme comme moi, ou de nier les prophètes. Vint enfin le jour des prophéties. A sa rentrée dans la salle après le sermon, le P. Marie trouve le juif environné de forçats, il existait parmi eux une vive altercation. Le Père demande quel en était le sujet. Mon P., répondirent ceux-ci en montrant le juif, il prétend que le Messie ne doit venir qu'à la fin des temps. "Que lui avez vous répondu, dit le Père. Et sans reprendre nous lui demandions: à quoi bon le médecin, quand le malade a expiré?" On ne pouvait mieux répondre, leur dit le missionnaire, et le juif s'éloigna tout confus; mais en fermant les yeux à la vérité. - Le même Père était dans un corps de garde pour entendre les confessions. Un jeune forçat à l'attitude fière, entre et s'écrie d'un air courroucé: "Je ne sais, Monsieur, qui a pu vous donner mon nom; si je suis entré ici, ce n'est que pour éviter les châtiments que m'eût attirés un refus; mais je vous déclare que je ne suis nullement décidé à me confesser; ainsi je vous prie de me laisser sortir." Le Père prenant alors un air de sévérité lui dit: Oui sortez d'ici, croyez vous qu'un prêtre fasse plus de cent lieues pour vous faire commettre des sacrilèges? Partez bien vite! Cette réplique sans doute inattendue interdit le forçat, il ne répondait rien, et cependant il ne sortait pas. Alors le Père lui dit avec douceur: Je vous ai parlé en prêtre; mais je suis toujours votre ami. Si vous voulez vous asseoir, nous causerons quelques instants. Le condamné s'assit, causa quelques instants; bientôt il tomba aux genoux du Père et fit sa confession. - Il serait trop long de raconter tous les traits, nous terminerons par ce dernier. - Il y avait dans la salle des incorrigibles un vieux galérien qui enfermé trois fois au bagne s'était vu enfin condamné à perpétuité, et les fautes qu'il avait commises au bagne même l'avaient fait reléguer pour 3 ans dans la salle des incorrigibles. Le P. Lelasseux chargé de cette salle le trouva enchaîné au plancher, dévoré de rage. Il cherche à le convertir, mais impossible de rien gagner sur cet homme endurci, qui d'ailleurs, orphelin dès son bas âge, ignorait tous les principes de la religion. Toutes les instances furent inutiles pendant plusieurs jours. A côté de cet incorrigible se trouvait un autre vieux galérien condamné au même supplice, bien instruit sur la religion, mais endurci dans une haine invétérée à laquelle, disait-il, il ne pouvait renoncer. Le Père lui dit: Vous connaissez bien la religion, instruisez votre camarade, et Dieu pour vous récompenser vous donnera peut-être la force de le pardonner. Il le promit et il commença des instructions. Le Père venait de temps en temps voir le disciple devenu plus docile. Les progrès étaient lents. Un jour le P. de Damas entra dans cette salle pour prêcher sur la Sainte Vierge. Durant tout le sermon les vieillards fondirent en larmes, et à la 1ère visite du missionnaire de la salle, les galériens convertis demandèrent à s'approcher du tribunal de la pénitence. Marie avait dissipé la haine du 1er et l'endurcissement du second. - Voleur de profession, ce dernier raconta au Père qu'étant à Marseille il avait dérobé entre autres objets un petit tableau de la Sainte Vierge. Son habitude était de se défaire au plutôt des objets volés; mais ce tableau lui avait plu. Il avait entendu dire que cela s'appelait la Ste Vierge; il ne put se déterminer à le vendre, le conserva avec lui et l'appela sa vierge de Marseille. Souvent il aimait à la contempler. De la contemplation il passa bientôt à la vénération. Un jour étant en danger de mort et se croyant perdu sans ressource, il se leva, prit sa vierge de Marseille, se mit à genoux devant elle, et lui demanda en grâce de le sauver. Il fut aussitôt soulagé et bientôt après entièrement rétabli. Depuis lors, jamais dans les souffrances il ne s'adressait en vain à la vierge de Marseille. Avant de l'admettre à la confession le Père lui dit de faire le signe de la croix; mais il ne savait comment s'y prendre. Le missionnaire dut saisir la main du forçat et l'exercer à faire le signe de la croix. Après lui avoir fait comprendre les principales vérités, il lui dit qu'il pouvait se confesser. La confession terminée, le condamné éprouva des consolations qu'il ne pouvait exprimer. Il se jette sur le Père, l'embrassa en le remerciant du bonheur qu'il lui procurait. Il disait ensuite: quoique bien scélérat, j'avais pourtant été content dans bien des circonstances: mais jamais je n'avais ressenti ce que je ressens maintenant. Le P. de Damas lui demandait: "à qui devez vous votre conversion?" Il réfléchit quelques instants sans répondre, le P. de Damas ajouta: n'est-ce pas à votre Vierge de Marseille? "Oui, s'écria-t-il, avec effusion. Je n'y pensais pas et cependant c'est vraiment ma Vierge de Marseille qui m'a converti." Le jour de clôture venu, les forçats se rendirent à l'église de l'hôpital située à quelque distance du bagne. L'église était trop petite, ils remplissaient la cour, et leurs voix

33 voix mâle se joignant au son des instruments, fit retentir au loin les chants sacrés, car tous voulaient contribuer à la solemnité. Elle fut [illegible] longue pour des hommes qui épuisés par le travail et la douleur étaient entrés à l'église à 7 heures du matin [illegible] debout [illegible] jusqu'à une heure après midi. Toutefois ces fatigues furent endurées avec résignation adoucies par des [illegible] qui se [illegible] de la manière la plus sensible sur le visage des condamnés. 1800 se nourrirent du pain des anges. On comptait parmi eux deux arabes et quelques protestants et si les Pères avaient pu rester encore quelques jours, personne ne doute que tous n'eussent cédé à l'action de la grâce. — Les jeunes élèves de l'école de marine adressèrent une pétition à l'amiral pour demander eux aussi une retraite; la permission fut refusée, mais si nos Pères n'ont pas pu donner à leur oeuvre toute l'extension qu'ils désiraient, ils ont été dédommagés en partie par M. le Curé de Brest qui a prié le P. Lavigne de prêcher tous les soirs dans son église. Le concours était très grand, et les esprits aliénés de cette ville qui, il n'y a pas bien longtemps avait chassé nos pères, ont déposé leurs préventions. —

— Extraits de diverses lettres. — Vannes le 16 X^bre 1849. — Vous vous rappelez la foi des Bretons et leur dévotion au bon P. Leleu (mort ici à la fin du mois de Juin 1849). Le bon Dieu s'est plu à les récompenser par plusieurs miracles; en voici un qui paraît bien authentique. Le R. P. Recteur était allé près du tombeau de notre Père. Il y avait là, comme à l'ordinaire, grand nombre de personnes. Il remarquait entre autres une pauvre femme qui suivait la foule, et portait un enfant sur les bras. Elle s'approche de la tombe, y dépose son enfant, prie quelques instants, le reprend et se retire. Le lendemain le bruit courait que cette enfant était miraculeusement guérie. Le P. Recteur va aux informations, il fait prier la mère de venir à la maison. Bientôt elle arrive non plus seule, mais suivie de son enfant, et raconte la merveille qui vient de s'opérer. Depuis sa naissance sa fille était perclue de ses deux jambes; la veille au soir après avoir été portée sur le tombeau du P. Leleu, l'enfant dit à sa mère: O maman, comme je souffre! et bientôt après elle ajouta: Tiens, regarde donc mes jambes! elles s'étaient allongées, avaient pris de la consistance et depuis ce moment on voit l'enfant du miracle courir dans les rues de Vannes. — Brugelette 13 Janvier 1850. — Nous avons été sur le point de perdre un de nos élèves d'une affection d'entrailles avec péril continuel de congestion cérébrale. Il a été plus de 20 jours en danger, à peu près un mois en délire. Le sentiment commun est que les prières de ses camarades dans une neuvaine de toute la maison à la Ste Vierge et à St Stanislas l'ont tiré d'affaire. J'ai aussi éprouvé dans cette occasion une certaine confiance aux reliques de notre bienheureux P. Leleu. Comme on ne trouvait pas d'instant lucide pour lui donner le S^t viatique, un scolastique vint m'en apporter et me suggéra la pensée de les employer à cette fin tant pour le bien du malade que pour la gloire du S^t homme. J'en fis attacher un morceau à son scapulaire; il se calma pendant cette petite opération. Immédiatement après il s'assoupit. C'était le soir. La nuit eut bien encore quelques intervalles d'agitation, mais le matin il se calma entièrement, recouvra la raison, demanda le Viatique, s'y prépara à peu près comme un adulte, il se prendrait à la Communion, le reçut, puis retomba dans le délire. On nous assure de Vannes qu'il continue à se faire des miracles par l'intercession de ce bon Père.

— Notre Séminaire de Blois va bien; les préventions contre les nôtres sont totalement tombées. Les élèves [illegible] prennent intérêt à tout ce qui nous touche, comme nous-mêmes. Ils sont enchantés de leurs professeurs. Le P. Hilaire est le seul qui ait le temps de prêcher quelquefois en ville, sans cela nos pères seraient appelés partout. On ne s'effarouche pas du tout de leur qualité. Le préfet a fait sa visite officielle et fort affectueuse à M^r le nouveau Supérieur bien connu comme Révérend Père de la Comp^ie de Jésus.

— Paris. — Le 1er avril 1850. — Le zèle de nos Pères a pu recueillir pendant ce carême une ample moisson. Le Père de Ravignan s'est fait entendre de nouveau. Il a prêché la retraite des hommes à Notre Dame avec un grand succès. Il a donné lui-même la communion dans la métropole le jour de Pâques pendant une heure et demie. Le P. [illegible] et le P. [illegible] ont dû partir de Brugelette pendant la semaine sainte pour aller entendre les confessions à Paris, tant était grand le nombre de ceux qui réclamaient le ministère des Nôtres. Mr de Montalembert et les Rédacteurs de l'Univers sont allés faire une retraite dans une de nos maisons. Les PP. [illegible] et [illegible] ont donné les exercices aux ouvriers allemands qui sont en grand nombre à Paris et qui ont manifesté le désir de les avoir pour curés, offrant même de leur faire eux-mêmes un traitement.

— Belgique. — L'année scolaire 1849 touchait à son terme, lorsqu'une loi nouvelle soumit les élèves de rhétorique à un examen dont le jury formé par le ministre devait leur conférer le grade d'élèves universitaires et bientôt les élèves rhétoriciens de divers collèges durent subir la première épreuve. La loi une fois portée, il n'y avait plus moyen de l'éviter; nos pères se sont donc mis sur les rangs. Ils ont obtenu une place au jury et siégé dans différentes villes avec des professeurs de pensionnats, collèges, athénées & de [illegible]. Les commencements ont été heureux. Notre Collège de Tournay a présenté 7 ou 8 élèves: tous ont été reçus. Les 10 candidats de Notre-Dame de Namur ont presque tous passé leur examen d'une manière brillante. L'épreuve n'aura sans doute pas été moins heureuse dans les autres villes. Mais il est fâcheux que ce nouveau programme de l'État nous ait forcé à remanier tout notre plan d'études. N'est-ce point un pas déjà fait sur la liberté? et qui peut dire où l'on s'arrêtera? En attendant la Comp^ie remplit sa tâche avec zèle. Les missions sont ouvertes dans les villes aussi bien que dans les campagnes. Les collèges sont nombreux. La province serait insuffisante pour tant d'oeuvres au milieu de ces populations foncièrement catholiques de la Belgique, si elle ne continuait à appeler les étrangers à son secours. Le bien triomphe dans cette contrée, mais le mal y lutte avec une nouvelle force surtout depuis quelques années et ce n'est peut-être pas sans avantage. — Le Borinage n'est pas la gloire de la Belgique. Ce petit coin du royaume nourrit des hommes à demi sauvages enfermés dans les mines, et les houillers sachant à peine s'il y a un Dieu. Il y a quelques mois un Jésuite était là pour éclairer ce pauvre peuple. Il finit par avoir quelques personnes; la foule grossit, on venait, on entendait et c'était tout; lorsque du haut de la chaire le père montra le choléra déjà dans l'enceinte de la ville. Et dans un de ces élans que le dévouement seul peut inspirer, il déclara de la part de Dieu que si on ne se convertissait point le terrible fléau allait faire d'horribles ravages; que l'on aille donc au tribunal de la pénitence et le Missionnaire assure de la part de Dieu que le fléau s'éloignera. "Si je vous trompe, ajouta-t-il, voilà une poutre, vous me saisirez et vous me pendrez." On s'est converti en foule et le choléra n'a plus paru en ville quoiqu'il continuât ses ravages dans les environs. Depuis lors quand le P. Besse revient au lieu de sa mission, on se dit "Voici le Père [illegible]". Nos Pères de Mons ont entrepris sérieusement la conversion de cette contrée. [illegible] Borinage nous aimons à rappeler un de ces traits ravissants de piété que nous avons retrouvés au milieu de la population Belge. Il est en face du Collège Notre-Dame à Tournay une petite

cour

cour de 12 mètres de longueur sur 8 ou 9 de large. Les maisons qui la forment sont habitées par plusieurs familles pauvres: ces bonnes gens épargnaient tous les jours sur les fruits de leurs travaux pour faire un don à Marie. Le mois de Mai venu, vers 9 h. du soir, le chant des cantiques frappe nos oreilles: on monte au dernier étage, on aperçoit dans le fond de cette cour une image de la S. Vierge environnée d'une belle illumination où brûlaient un grand nombre de flambeaux disposés en [illegible]; des jeunes filles chantaient des cantiques à Marie; le voisinage, attiré par cette mélodie, se rendit au lieu enchanté; bientôt une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, [illegible] aux [illegible] [illegible] l'image, et la pieuse cérémonie se prolongeait bien avant dans la nuit. Tel fut le spectacle [illegible] qui nous fut donné tous les jours durant le beau mois de Marie. [illegible] tous ces enfants de Marie furent tous étonnés de voir au milieu d'eux un prêtre: c'était le P. [illegible] qui [illegible] quelques paroles [illegible] une si belle œuvre par la confession et la 1re communion. Il leur donna donc rendez-vous [illegible] [illegible] pas fait leurs Pâques depuis de longues années: ils se confessèrent et communièrent avec [illegible] après l'action de grâces, la foule [illegible] au collège, où un déjeuner était préparé. Nous avons vu ce spectacle se renouveler cette année [illegible]; [illegible] il se perpétuera [illegible] [illegible]

= Lettre du P. Vignon au P. Ratisbonne. Sorèze, 12 janvier 1850 = Le P. Perrone [illegible] de grandes [illegible] religieux; les biens du clergé sont le seul rempart de l'anglicanisme; les conversions nombreuses [illegible] [illegible] pauvres ont un succès immense: un certain nombre de ministres anglicans [illegible] [illegible] publicité fait du mal et en retient plusieurs dans le protestantisme. [illegible] qui ne prépare une définition [illegible] Conception; le Père rejette avec mépris la question de non-opportunité, et [illegible] [illegible] leur simplement la foi catholique sans y joindre d'abord l'anathème. La cause du P. [illegible] [illegible] décret pontifical, il ne s'agit plus que de payer à la sacristie de [illegible] 800 écus romains [illegible] [illegible] sur les autels d'un [illegible] Parmi les autres causes il en est qui avancent lentement, à raison de certains défauts, [illegible] [illegible] grande bonne foi de nos pères. Ainsi, dans la cause du Ven. P. [illegible], le P. Provincial, après sa mort, fit réunir [illegible] [illegible] fit déclarer avec serment s'ils croyaient ou non qu'il eût pratiqué les vertus en un degré héroïque. Tous furent [illegible] [illegible] Rome: vous croyez peut-être cette pièce d'une grande valeur, à cause du nombre des témoins dont il est fait mention. [illegible] La cause a dû être abandonnée, mais la Cie fit recommencer le procès qui est maintenant en bonne voie. [illegible] [illegible] ralentir. Le P. Perrone nous a cité un mot du T. R. P. Génal à l'occasion de Bellarmin, retenu le bien de tout [illegible] [illegible] jamais qu'un Jésuite cardinal soit placé sur les autels. Cependant, ajoute le P. Perrone, Bellarmin ne s'est soumis à la volonté [illegible] le cœur brisé de douleur, et on ne peut douter qu'il n'ait alors pratiqué l'obéissance à un degré héroïque. [illegible] de notre B. P. Ignace et de l'extension que son culte obtient dans ce pays; je ne citerai rien qui ne m'ait été attesté par un témoin oculaire [illegible] l'eau de S. Ignace. Cette eau est très ancienne dans la Cie; je ne sais pas si on en connaît bien l'origine, mais l'efficacité en est certaine; vous pouvez [illegible] [illegible] En attendant, je vais essayer de vous en donner une nouvelle preuve. Depuis long-temps le P. [illegible] s'était rendu célèbre [illegible] par la distribution de cette eau; on venait à lui non seulement des environs, mais même de [illegible]. Or, parmi bien des faits merveilleux qui en furent obtenus, en voici un [illegible] [illegible] dont il a été comme l'instrument. Il rencontra dans une famille un enfant épuisé d'infirmités; il avait ce qu'on appelle dans le pays le mal des vieillards, il languissait, pour ainsi dire de vieillesse; il paraissait incurable, et les médecins l'abandonnaient. Vous comprenez facilement la désolation de sa pauvre mère [illegible] [illegible] aucune espérance humaine, le Père lui proposa d'aller au S. Bernard; elle aussitôt de se mettre en route; l'enfant but de l'eau sainte, et en peu de temps se trouva guéri. Cet événement et quelques autres semblables donnèrent un grand crédit au P. [illegible] et à son eau bénite, la réputation s'en répandit au loin. [illegible] une petite fille [illegible] par le nez une odeur très infecte, rien ne fut négligé pour découvrir le mal et le guérir; cependant l'art paraissait impuissant, enfin on commença une neuvaine, et l'enfant but de l'eau S. [illegible] le 1er jour n'était pas encore arrivé, lorsqu'elle sentit surgir dans l'intérieur du nez un petit osselet; on l'extrait, et elle est guérie. [illegible] un petit garçon tombait dans des convulsions; ses nerfs se contractaient avec une violence que nul remède ne pouvait calmer. Après mille [illegible] on eut la pensée de recourir à l'eau de S. Ignace. [illegible] l'efficacité de l'eau Ste fut si prompte que dès ce moment l'enfant n'éprouvait plus de mouvements convulsifs [illegible] sans en boire. Un jour il en demandait avec instance, mais sa mère oublia de lui en donner; bientôt [illegible] [illegible] [illegible] M'avez-vous pas donné de l'eau de S. Ignace? Enfin la neuvaine terminée, il se trouva guéri. Tous ces faits [illegible] [illegible] je ne sais rien, mais ce que je puis dire c'est que chacun d'eux a fait dans le public une vive impression, et qu'ils contribueront singulièrement à augmenter la dévotion [illegible] [illegible] des conséquences immenses: une pauvre femme était menacée de perdre la vue [illegible] [illegible] yeux paraissaient entamés, et les contours étaient si enflammés et si ulcérés qu'on ne pouvait pas croire qu'elle fût [illegible] [illegible] l'eau de S. Ignace [illegible] était guérie. Le bruit de cet événement se répandit dans tout Anvers, [illegible]; on emploie l'eau de S. Ignace [illegible] [illegible] est si grande que 2 frères sont occupés toute la journée à faire la distribution; enfin l'encombrement devient tel que les [illegible] par l'église; les riches affluaient comme les pauvres, et l'on venait de plusieurs lieues. On délivrait en même temps des [illegible] [illegible] Vous me demanderez peut-être quelques détails sur les résultats, ce serait trop long à raconter, je me contente de vous les montrer dans la chapelle [illegible] des cierges sans nombre en action de grâces, la chapelle est remplie d'ex-voto et offrandes de toute espèce, on y a déposé entre autres objets de prix une belle [illegible] renfermant des reliques de S. Ignace, des croix en or, un chapelet de 1 m. 1/2 tout en argent, etc. [illegible] en l'honneur de S. Ignace [illegible] [illegible] [illegible] pour en suivre les exercices, mais bientôt les confessionnaux furent assaillis de pénitents, ils étaient aussi nombreux que dans le temps pascal [illegible] [illegible] de vieux pécheurs voyant d'une part la mort de si près, et de l'autre une protection qui leur paraissait évidente, ne purent résister plus longtemps à la grâce. Le bien ne [illegible] à l'hôpital, nos pères convertirent des protestants et un idolâtre. Par là vous pouvez juger du reste. Encore un trait pour vous montrer la bon peuple [illegible] [illegible] protection de Marie: cette foule que nous avons vue se empressée aux portes du collège, puis à l'autel de S. Ignace [illegible] [illegible] du jour jusques bien avant dans la nuit, on rencontre des groupes de plusieurs centaines de personnes priant autour de quelques statues de Notre Dame; [illegible] ne fut plus digne d'être remarqué, tant il y avait de recueillement et de ferveur. Je ne puis me défendre de vous raconter un dernier trait. Le F. Laire, [illegible] au collège d'Anvers, avait mal au pied, et boitait fortement; tous les jours il devait se rendre à l'infirmerie pour le faire soigner; une fois, l'infirmier étant absent, le frère [illegible] tend, mais enfin [illegible] il faut partir; alors, apercevant de l'eau de S. Ignace, il en verse quelques gouttes sur le pied; il se lève, marche, mais ne boite plus. Le Père qui m'a raconté ce fait l'a vu [illegible] avant et après. Enfin le F. Laire lui-même a raconté la chose devant le T. R. P. Gal.

= Angleterre, 1849. Stonyhurst comptait 170 élèves, tous animés des meilleures dispositions. Le P. Secchi est de retour d'Amérique; il apporte avec lui 2 médailles d'or; il en a donné une au collège, et destine l'autre à la société royale de Londres. Ce sont 2 des 10 médailles que le roi de Danemark a fait frapper au sujet de la découverte des 5 nouvelles comètes: d'un côté est l'effigie du monarque, et de l'autre la science astronomique représentée avec un globe dans la main; le nom du P. de Vico est gravé autour de la médaille.

37

de la médaille. Le P. Ramière enseigne la métaphysique aux nôtres et à 3 séculiers: il a aussi une classe d'éthique en anglais pour les séculiers, et en outre la mission de Billington, située à une lieue de Stonyhurst, où une centaine de personnes font leurs Pâques... On nous annonce l'arrivée du T. R. P. G.al à 2 h. après midi, on aperçoit deux voitures dans le lointain; on se précipite vers la porte; c'était en effet le père si désiré; le silence le plus absolu est encore recommandé; le lendemain matin, au commencement de la classe, un rhétoricien demande à son professeur si le T. R. P. a bien passé la nuit, s'il est fatigué de son voyage. Le professeur détourne en vain la question; il sort sous prétexte de chercher un livre, et raconte au P. Recteur ce qui s'est passé. On sonne la récréation. Les drapeaux de la nation et de la marine sont hissés sur les tours; le canon retentit, et le P. G.al paraît à l'entrée de la cour. Les élèves se précipitent vers lui, tombent à genoux, et reçoivent sa bénédiction avec un g.d recueillement; bientôt les jeux, animés par sa présence, deviennent plus joyeux et plus bruyants que jamais. Le lendemain est encore un jour de fête; les enfants donnent une soirée musicale; à la fin le P. G.al demande l'air national, qui est entonné en chœur avec le plus g.d enthousiasme; il remercie les élèves en français, les engage à élever leurs âmes de l'harmonie terrestre aux ineffables concerts du ciel, et à persévérer dans les sentiments de piété qu'ils viennent de manifester. La plus vive émotion régnait; on voyait couler des larmes de joie, et au moment où le père quittait le salon, de bruyants applaudissements retentissaient dans tout le vieux château de Stonyhurst.

= Collège de Benarth. 30 8.bre Nous sommes 30. scholastiques: trois de nos professeurs sont Italiens. Dans les environs du collège, il y a 2 villes. La 1.ère S. Asaph, siège épiscopal, à une distance d'une lieue, est remplie de méthodistes de toutes les nuances: la 2.de Denbigh, est à la distance de 2 lieues. Dans ces deux villes se trouvent plus de cent catholiques, tous très pauvres, Irlandais pour la plupart, et très ignorants. Ceux qui le peuvent viennent ici à la messe; les autres sont visités par les scholastiques une ou deux fois par semaine. Le P. Recteur et le P. procureur, les seuls de nos pères qui soient au [illegible], vont à Holywell, ville située à 2 lieues 1/2 d'ici, et qui compte 300 catholiques; ils y visitent les malades, disent la messe le dimanche et le jeudi. etc; c'est pourquoi les instructions de notre église sont confiées aux scholastiques. Le 15 nous avons reçu le T. R. P. G.al Sa paternité a planté dans le jardin un chêne qui a été nommé le chêne du P. G.al = Lettre du P. de Villefort = J'ai eu bien des sujets de m'édifier en voyant nos maisons d'Irlande et d'Angleterre. Nous avons 4 maisons en Irlande, une résidence et un collège pour les externes à Dublin, un pensionnat avec 100 élèves à Clongowes, dans le diocèse de Kildare, et un autre qui ne peut guère contenir plus de 60 élèves à Tullabeg, dans le diocèse de Meath. Les samedis et les dimanches, nos pères entendent de nombreuses confessions dans les églises de ces 2 pensionnats; plusieurs pénitents, hommes et femmes, s'y rendent de 20 et 30 milles. Le P. [illegible] me disait qu'il avait entendu la confession d'un homme, qui, ne marchant qu'à l'aide de béquilles, avait fait 20 milles pour venir le trouver. Les maisons que sa paternité a visitées en Angleterre sont celles de Londres, les 2 de Preston, Stonyhurst, pensionnat de 180 élèves, et séminaire pour nos philosophes, le noviciat d'Hodder-place, Wigan, Liverpool, le collège de Benarth dans le pays de Galles, près de S. Asaph; c'est là que nos scholastiques étudient la théologie; parmi eux se trouvent 7 convertis de quelques uns d'entre eux M. Newman disait que la crème des puséistes convertis étaient entrés dans la C.ie; parmi les philosophes il s'en trouve encore 6, et 9 au noviciat. Sa P.té a visité aussi le collège de Mount S.t Mary's, dans le Derbyshire, bâti depuis quelques années seulement. Il ne peut contenir que 62 pensionnaires, et toutes les places sont prises; l'esprit de ces enfants est excellent; il y a parmi eux encore plus de simplicité qu'à Stonyhurst; enfin les missions de Bristol et de Worcester. Les missionnaires qui cultivent les lieux qui n'ont pas pu être visités se sont rendus dans ceux où le T. R. P. G. s'est arrêté. A Liverpool, à Mount S.t Mary's et à Londres, chacune de ces réunions a compté plus de 50 pères étrangers à la maison qui étaient accourus des missions les plus rapprochées. Vous pouvez aisément vous figurer combien les cœurs étaient dilatés, car il leur arrive bien rarement de pouvoir se réunir en si g.d nombre. Plusieurs sont déjà bien âgés, ils conservent néanmoins tout le zèle et la ferveur de leurs 1.res années; la vie néanmoins que beaucoup d'entre eux mènent est bien dure; le T. R. P. a souvent avoué qu'avant cette visite il n'avait pas une idée juste des travaux de nos PP. d'Angleterre, ni des sacrifices auxquels ils doivent se condamner: aussi la santé d'un assez g.d nombre, même de ceux qui sont encore jeunes, est altérée. Le nombre des conversions qu'ils opèrent s'élève, année commune, à 400 environ. J'avais d'abord cru qu'ils mettaient [illegible] un temps trop considérable les nouveaux convertis, avant de les admettre à faire leur abjuration; mais leur conduite n'a été malheureusement que trop justifiée par les défections [illegible] en masse qui ont suivi des abjurations reçues en masse à la fin d'une courte mission ou d'une retraite donnée par des prêtres ou des religieux étrangers à l'Angleterre, et dont les journaux avaient beaucoup parlé. Nos pères ont pour principe de travailler constamment, solidement et à petit bruit; ils ne sont pas assez nombreux, [illegible]. Durant ces 30 dernières années, ils ont bâti 24 églises et en ont agrandi ou considérablement réparé une quinzaine. Il n'y a aucun [illegible] catholique où ne se trouve quelqu'une de nos maisons ou missions; elles sont disséminées dans 20 comtés différents. La province a 58 établissements en Angleterre, savoir 2 collèges pour les nôtres, 2 pour les externes et 1 noviciat; restent 44 maisons dont 3 sont provisoirem.t desservies par des prêtres séculiers; dans 33 le missionnaire est seul. C'est sur ceux de nos Pères qui se trouvent dans une position si délicate que se fait surtout ressentir l'étroitesse du [illegible] de nos martyrs anglais et de leur [illegible] dans le ciel; les grâces de préservation qu'ils reçoivent sont en quelque sorte visibles. Plusieurs de ces petites missions sont moins importantes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient au commencement de ce siècle, car elles étaient alors le seul moyen de conserver quelques étincelles de foi, qui put être mis en usage en Angleterre. Il serait sans doute à désirer qu'on put en remettre quelques unes au clergé séculier, mais il est fort douteux que les vicaires apost.ques voulussent les accepter telles qu'elles sont, c.a.d. avec des revenus tout à fait insuffisants pour l'entretien du missionnaire, à tel point que la province doit subvenir aux besoins de plusieurs de ces missions; elles offrent d'ailleurs sans sortir de l'Angleterre, un champ presque aussi vaste à l'exercice du zèle, et des privations du genre de celles que présente le Canada ou toute autre mission étrangère. 8 de ces missions sont entretenues par des familles catholiques; dans quelques unes, le missionnaire loge et prend ses repas au château; plusieurs sont très étendues; celle de [illegible] a 7 ou 800 cath.ques disséminés sur un rayon de plus de 8 ou 9 milles.

= Italie = Les provinces de Piémont et de Lombardie sont toujours dans le même état de souffrance; cela n'empêche pas nos Pères dispersés de donner des missions qui ont beaucoup de bien. = Lettre du P. Lavaggi 2 jours avant de partir de Naples pour Rome, j'ai vu le T. R. P. G., qui m'a dit de répondre à tous ceux qui me demanderaient de ses nouvelles, qu'il ne s'est jamais si bien trouvé depuis 30 ans. Il a obtenu dans sa dernière visite au pape la sanction du refus qu'il a fait [illegible] qu'on voulait lui donner au Canada. Vous avez peut-être entendu parler de l'interdit lancé pour 2 ans contre les noviciats de Sicile, à la suite des dernières révolutions, [illegible] exception faite en faveur de notre noviciat de Palerme qui compte plus de 40 novices. Le g.al Filangieri, surnommé le Radetzki de la Sicile, a suivi pendant 4 jours les exercices avec tout l'état major de l'île et tous les employés civils dans l'église du Jésus de Palerme, et à la fin il a reçu publiq.t la S.te communion; on a donné les exercices 20 fois dans cette ville soit en public soit en particulier durant le carême; 16 fois c'était pour les militaires. = Lettre du P. Colnaghi Rome, 13 janvier 1850. Le 7 janvier a eu lieu le retour de nos pères de l'Albano au collège romain. Le P. Passaglia a commencé les cours de dogme; ceux de morale et de [illegible] commencer [illegible] la moitié du bâtiment, [illegible] occupé par les soldats français et par le séminaire romain; je suis à S. André avec une 60.taine de scholastiques, nous traversons la ville 2 fois par jour pour aller en classe au Jésus, nous n'avons pas reçu d'injures mais quelquefois des regards farouches ont été dirigés sur nous. Le dernier jour de l'année on fut au Jésus la fête accoutumée, l'église était bien remplie, tout s'y passa avec beaucoup d'ordre; toutes les maisons de notre province sont ouvertes, à l'exception de Camerino et de Civita di Castello, on ne fait cep.t pas les classes dans toutes, et plusieurs resteront à l'état de résidence. A son arrivée à Naples, le P. Curci est allé voir le pape à Portici; il a été très bien accueilli par le [illegible]. Il a changé beaucoup d'employés; de là des mécontents, et bon nombre de paroles contre le gouvern.t des prêtres; le parti [illegible] fonder des espérances sur une commotion en France; on ne voit rien de bien clair dans l'état actuel. peut être le drame commencé n'est-il pas encore à son dénouement. = Une lettre postérieure nous apprend que les classes inférieures ont été ouvertes au collège romain le 14 janvier. Il y a plus de 600 élèves outre ceux qui viennent des divers pensionnats de la ville, [illegible]

— **Espagne.** — Nous avons dit un mot des bonnes dispositions des populations espagnoles [illegible] nous en fournit de nouvelles preuves. En plusieurs lieux de la Catalogne [illegible] des Pères [illegible] Joseph Mach écrit qu'il en a donné une exclusivement pour les femmes dans la ville d'[illegible] habitants [illegible] femmes ont fait leur communion. 300 autres devaient s'approcher avec eux du tribunal de la pénitence, si les confesseurs ne leur avaient manqué. Tout le temps de la Mission (15 jours) le vide s'est fait dans les cabarets, les cafés, les théâtres. Ceux qui passaient pour [illegible] ont fait [illegible] de leur foi. Dans bien des fabriques nombreuses de la ville, dans les hospices, les corps de garde la [illegible]. Les femmes à leur tour étonnées du changement inattendu de leurs maris demandèrent [illegible] communion générale a eu lieu plus nombreuse du double que la 1re. Dans le même temps [illegible] 150 prêtres [illegible] suivaient la direction du Père qui leur donnait les exercices. — A [illegible] autre village de Catalogne tous les [illegible] magistrats civils et militaires ont fait leur communion, malgré les recommandations que [illegible] de [illegible] grièvement les missionnaires. Les filles de l'endroit ont envoyé au Père une députation [illegible] honnêtes, afin que les exhortations leur fournissaient aussi qu'à leurs mères une raison plus forte de [illegible]. — A [illegible] les hommes venaient en foule aux genoux du Père pour commencer leur confession [illegible] souvent leurs péchés à [illegible] afin de pouvoir être absous avant les autres. A la fin de la Mission une procession de [illegible] personnes se [illegible] de la [illegible].

— **Grand-duché de Bade.** — Extrait d'une lettre du P. Hasslacher. — Strasbourg le 5 [illegible] 1849. — La mission dans le grand duché de Bade est le commencement de la renaissance religieuse dans ce pays. Le peuple et la partie [illegible] du jeune clergé sont [illegible] d'instruction religieuse. Les bons prêtres déplorent l'insuffisance de leur éducation cléricale. Les autres n'administrent les sacrements qu'une fois l'an, ou n'entendent au tribunal sacré que de déclarations générales, telles que celles-ci: "Je m'accuse d'avoir péché en pensées, en paroles et en actions." L'état religieux est donc dans l'état le plus déplorable. On le sait on voudrait sortir de cet état: mais corps francs, [illegible] prêtres, faiblesse ou peu [illegible] dans ceux qui devraient donner l'impulsion, tout cela pesait et pèse encore sur le pays. Aujourd'hui [illegible] du grand duc et la présence des garnisons prussiennes qui tiennent en échec les corps francs ont ranimé le courage des catholiques [illegible] des missions [illegible] s'est adressé à nos prières et nous avons commencé à Säckingen sur le Rhin qui sépare cette ville du canton [illegible] les prêtres [illegible] défense de prendre part à la mission; mais dont le peuple accourait d'une distance de plus de 20 lieues. Nous étions [illegible] de l'Alsace et en somme 32 prêtres; car on avait invité tout ce qu'il y avait des bons prêtres dans le pays. Le nombre des [illegible] s'est élevé à 11 ou 12000; un des nôtres faisait aux prêtres tous les matins la méditation, et tous les soirs l'examen. Ils étaient au nombre [illegible] plus d'une retraite. Les demandes de missions ne finissaient pas, mais nous n'en avons accordé jusqu'ici qu'une seule à [illegible] de Fribourg. Le 25 novembre Mgr de Fribourg m'a invité à prêcher dans sa cathédrale. Défense était faite de dire que j'étais Jésuite [illegible] était immense; mais pas une voix ne s'était élevée contre moi. J'ai visité le chapitre, le séminaire [illegible] Fribourg [illegible] si nous eussions été dix fois plus nombreux, l'Allemagne aurait mangé tout cela comme un déjeuner [illegible] qu'ils ont au milieu d'eux un Jésuite, c'est-à-dire un représentant de l'ancien Catholicisme [illegible] une gravure qui représente St Boniface baptisant les anciens Germains, comme image de ce que [illegible] humble expression de ce qu'ils sont eux-mêmes, car ils me disaient en me l'offrant: c'est ainsi que [illegible].

— **Prusse.** — Le mouvement Catholique en Prusse est plus prononcé que jamais. Nos Pères y [illegible] donné sur deux points différents, en Westphalie et dans la haute Silésie. On songe même à [illegible] disposé en faveur des Catholiques. — Voici ce que le P. Klinkowstroem vient de nous écrire de Westphalie: [illegible] par une lettre aussi riche que la vôtre; mais je n'ai pas le temps, c'est pourquoi je vous dis seulement quelques mots. [illegible] conduit l'été passé jusque dans Norderney, île située dans la mer du nord. J'y ai [illegible] compagnie du roi, et j'ai prêché dans l'église protestante. De là j'ai passé à Brême, ville [illegible] protestante. J'ai [illegible] deux fois la parole de Dieu dans l'église des Catholiques de cette ville, et on m'aurait retenu à Brême, comme [illegible] sérieusement arraché de leurs mains. Vous aurez sans doute entendu parler de la mission de St Maurice à Münster [illegible] la ville de Münster et toute la Westphalie veulent à présent avoir des missions. La chose est en train, et elle ne peut plus être arrêtée. Le gouvernement [illegible] et laisse faire. Les PP. Burgstahler et Ketterer de Suisse, et ainsi que mon Frère ont des missions à donner jusque dans le mois de mai 1850, et dans ce moment-ci je me prépare moi-même pour une mission prochaine. Le P. Lohmann écrit sous la date du 4 Xbre de [illegible] en Westphalie: "Je ne puis pas encore répondre à votre demande sur notre nouvelle résidence de Westphalie. J'ai appris que Madame [illegible] a offerte aux nôtres une jolie petite maison d'abord destinée à des sœurs de charité et abandonnée par celles-ci. [illegible] habitent en ce moment cette résidence provisoire. Ils sont presque toujours à mission. Nous avons en outre une [illegible] résidence à [illegible]. C'est une charmante solitude. Une belle chapelle, qui contient environ 200 hommes avec le caveau du Comte [illegible] pour [illegible] de Charité, où l'on élève 12 orphelines et où on soigne de 10 à 20 malades, et la petite maison pour le P. Stoppar et [illegible] Müller avec 4 chambres, cuisine, cave &c, voilà ce qu'elle renferme. Jusqu'à présent un prêtre seul pouvait demeurer chez le P. Stoppar pour faire les exercices; mais le comte a converti d'une aire abandonnée en une chambre et antichambre, de manière que 2 retraitants peuvent être reçus à la fois. Pendant le mois de l'été et de l'automne le P. Stoppar avait continuellement avec lui des prêtres ou des laïques qui faisaient la retraite et parmi eux se trouvèrent des personnes d'une grande influence. En un mot, les choses vont grâce à Dieu bien en Westphalie. Les missions se répandent chaque jour davantage; il est impossible que nos Pères répondent à toutes les invitations. Pendant l'Octave de la Toussaint le P. Joseph Klinkowstroem, un vicaire de Münster et un Franciscain ont fait une mission dans un faubourg jadis très décrié de Münster appelé St Maurice. Le concours était si grand qu'à l'après-midi du dernier jour il était impossible au prédicateur de parvenir à la chaire [illegible] même de pénétrer dans l'église. On érigea donc à la hâte sur le cimetière même une chaire, d'où l'on prêcha. Le sermon fini l'évêque lui-même monta en chaire; adressa quelques paroles au peuple et reçut la profession de foi. Cet hiver encore une mission doit être faite à Münster même. Je ne sais pas encore qui fera cette mission, j'espère que ce ne soient pas les nôtres seuls; cela pourrait exciter la jalousie. — L'Univers dans son numéro de 29 mars 1850 a donné les résultats importants de cette mission faite par 3 de nos Pères, Burgstahler, Joseph et Maximilien Klinkowstroem.

35 — **Haute Silésie** — Extrait d'une lettre du P. Przezdziecki. — Deutsch-Piekar le 1er Mars 1850. — Mr. [illegible] m'a écrit de Posen pour m'appeler au secours du P. Kossowski dangereusement malade. À mon arrivée il était déjà hors de danger. J'y ai visité plusieurs familles polonaises. Toutes m'ont bien édifié; on commence enfin après des épreuves bien sanglantes à [illegible] Dieu. J'étais dans une maison laïque; après le souper j'entends une cloche: bientôt un domestique [illegible] quière. À l'instant tous les membres de la Société et les hôtes se rendent à la chambre où [illegible] surmonté d'une image de la Vierge. De deux côtés étaient placées celles de St. Stanislas et de St. [illegible] examen, puis la dame de la maison entonna un cantique à Marie. À la fin le mari qui était à genoux [illegible] me dit à haute voix: "Bénissez-nous mon Père." Je me suis levé, et les larmes aux yeux, j'ai invoqué [illegible] catholiques. — J'ai vu Mr. César Plater, ami de Mr. de Montalembert et ancien pénitent du Père Général [illegible] dans le grand duché de Posen. Il s'est consacré tout entier à Dieu. Il catéchise lui-même les hommes [illegible] pour faire une visite à Mgr, qui m'a très-bien reçu, m'a donné juridiction dans son diocèse [illegible] J'ai donc prêché et confessé. J'ai admiré les bonnes dispositions de ces réunies et leur sincère [illegible] augmente toujours dans la Silésie prussienne. Nous travaillons à la propagation [illegible] Autriche, en Russie et en Prusse. Nous rédigeons aussi un journal catholique [illegible] que le révérend Mr. Fitzek vicaire-général de Piekar [illegible] offert à 4 de nos Pères un asile dans sa maison [illegible] bien qu'ils faisaient, a prié le Père Provincial de Galicie [illegible] Pères ont été envoyés et bien occupés. Le gouvernement [illegible] dence dans sa paroisse. Il a obtenu de diverses [illegible] et répète souvent ces paroles: "La Ste Vierge a su se procurer [illegible]

— **Autriche. Galicie.** — Extrait d'une lettre du P. [illegible] révolution se présentaient sous un aspect peu brillant sont aujourd'hui [illegible] institutions, et avec eux les partisans des sectes de tous les temps se déchaînent contre l'église et contre ses ministres. [illegible] reils dits Abrahamides, lèvent la tête et demandent aux [illegible] liberté [illegible] église qui appartenait autrefois à la Compe. La plupart des [illegible] ecclésiastiques et la modicité des pensions ne leur laissent que la [illegible] d'une indigence [illegible] du Joséphisme plus triomphant que jamais, l'éducation se précipite à grands pas vers le libéralisme [illegible] esprits, l'indifférence en matière de religion fait tous les jours des progrès [illegible] Quant à nous, nous sommes aussi méconnus du ministère que du clergé [illegible] le ministre a accordé au petit nombre de vieux Jésuites qui [illegible] avec cette clause expresse: "qu'ils sachent que c'est par pure grâce [illegible] eux de recourir à ceux de leurs pères qui [illegible] de Lemberg paraît attaché à la Compe, quoique dans son diocèse nous devions encore plus [illegible] confié. — Jusqu'ici nous avons conservé une asile [illegible] forcés par le préfet du cercle d'évacuer leur maison [illegible] apostolat et rempli nos confessionaux. Notre petite église est très fréquentée [illegible] et soupirent après le rétablissement de notre Compe. — Extrait d'une lettre du P. [illegible] dans le même état. Le ministère n'a encore porté aucune décision à notre sujet. Mais [illegible] dans nos contrées. Vers le milieu de Janvier a eu lieu à Lemberg la consécration de Mgr [illegible] l'a accueilli avec le plus grand enthousiasme. Il a appelé [illegible] J'espère obtenir la succursale de St Lazare. Je la devrai à la décision [illegible] On vient de publier les décisions du Concile de Vienne. Les Évêques se plaignent au ministère des injures [illegible] Rédemptoristes et des Jésuites. Ils demandent instamment que pareil abus ne se présente plus à l'avenir [illegible] Une décision du ministère nous apprendra si notre pensionnat de Lemberg doit [illegible]

— **Tirol.** — Brixen le 22 Février 1850. — Nous sommes encore dispersés en attendant que le ministère [illegible] nous avons plus de crainte que d'espoir. Son Éminence le Cardinal Schwarzenberg qui était à la tête [illegible] Vienne avait quitté cette ville parce qu'il ne pouvait point s'accorder avec les Joséphistes. Il y est retourné. Le bruit court que les [illegible] l'empereur la confirmation des décisions de leur concile. Dans le cas de refus, ils [illegible] terminer les droits de l'église dans ses rapports avec l'état, et après en avoir obtenu la confirmation [illegible] ent l'église de l'état. — D'après une lettre de Vienne sous la date du 25 Mars, le gouvernement [illegible] de Salzbourg le titre de prince-archevêque de Prague [illegible] Son Éminence a posé 2 conditions: le consentement du Pape, et la confirmation par le gouvernement [illegible] de Vienne.

— **Amérique.** — **Nouvelle-Grenade.** — Les PP. Garcia et Fernandez [illegible] prenaient le deuil au départ de leurs missionnaires et les accompagnaient au son lugubre des cloches. — **Mission du Haut Canada.** — Extrait d'une lettre du P. Baudry. — Quebec le 11 7bre 1849. — [illegible] le justifia pour nous son nom de perfide: elle engloutit dans ses flots notre second [illegible] n'était pas la seule victime que nous devions perdre: une semaine n'était pas encore écoulée [illegible] résy. Un pauvre [illegible] succomba le premier, c'était un Allemand. Le P. [illegible] connaissance et reçut les sacrements dans cet état et mourut quelques heures après. [illegible] mal de mer il aurait pu faire beaucoup de bien parmi les nombreux Allemands qui étaient sur notre vaisseau. [illegible]

assez de français pour comprendre le P. Larchier, ayant été atteint de la maladie commu[illegible]
prêtre catholique, il répondit qu'il y avait long-temps qu'il [illegible]
Le port de N. York est un des plus beaux du monde. La ville n'ost [illegible]
qui baignent ses murs; mais des bateaux à vapeur [illegible]
chiffre de la population de New York à [illegible] âmes, bien que [illegible]
70000 communions. Les [illegible] qui n'ont point embrassé notre S^te^ religion [illegible]
indifférence à peine concevable. Q^t^ aux edifices, vous en chercheriez [illegible]
en briques ou en planches. Les rues sont très larges et bien alignées, mais si mal entretenues que en plusieurs [illegible]
elles sont d'ailleurs remplies de boue. Les voitures encombrent la voie publique. Les habitants [illegible]
On voit bien que c'est un peuple de commerçants. Pauvres gens! s'ils se donnaient autant de peine pour le ciel [illegible]
le dimanche, on ne voit plus cette foule empressée; voitures, bateaux à vapeur, tout s'arrête. aucun atelier, aucun magasin [illegible]
les fureurs de l'Océan, mais pour contempler les bords enchanteurs de l'Hudson. [illegible] une musique ravissante [illegible]
on y compte au moins 300 lits; le trajet de N. York à Montréal qui est d'environ 150 lieues ne coûte que [illegible]
ses 1ers cours, ni du beau lac Champlain que nous avons traversé dans toute sa longueur [illegible]
Presque toute la classe élevée parle l'anglais; en g^al^ le français est aussi compris. C'est à peu d'exceptions près [illegible]
a fait ici q.ques ravages; un bon nombre d'âmes devront leur salut à ce terrible fléau. Une procession en l'honneur [illegible]
à notre aimable mère. La statue était placée sur un char magnifiq^t^ paré, lequel était traîné par des jeunes gens [illegible]
ornemens sur lesquels reposait l'image de Marie. [illegible] que [illegible] le monde [illegible] si juste titre [illegible]
ferveur tout le monde priait. Des protestants, dont plusieurs font abjuration surtout à l'art^e^ de la mort [illegible]
temples. Il n'existe que 3 églises catholiq^s^ mais elles sont spacieuses. Celle des Irlandais bâtie par le M. J. Mont[illegible]
2 ou 3 jours, j'allai donner un triduum aux dames du S.C. qui possèdent un bel établiss^t^ à 5 lieues de M^l^ [illegible]
A mon arrivée je reçus l'ordre de partir pour aller prêcher une neuvaine. Les chaleurs étaient excessives [illegible]
pas fertile, ce ne sera pas faute d'avoir été arrosée d'abondantes sueurs. Entre autres [illegible]
m'a causé une joie bien vive. Il avait depuis long-temps abandonné le toit paternel [illegible]
ramené depuis q.que temps dans sa paroisse, lui a touché le cœur pend^t^ la retraite [illegible] j'ai pu admirer [illegible]
de M^l^ pour établir la société de tempérance: presque tous ont renoncé aux boissons enivrantes [illegible]
exercé mon ministère. Il y a bien des paroisses où il n'y a plus de vin que celui qui est nécess^re^ pour dire la S^te^ messe [illegible]
pable de produire l'ivresse. J'ai descendu le magnifique fleuve S. Laurent jusqu'à Québec. La position de cette ville est tout [illegible]
milieu des airs sans base qui la soutienne, elle voit tomber à ses pieds un des plus beaux fleuves du monde. On porte à [illegible]
qu'à Mont^l^. La langue angl^se^ gagne beaucoup; je ne suis guère que la moitié d'un homme, parce que je ne connais que le français [illegible]
bles, il en est peu qui n'accomplissent pas leurs devoirs religieux. Un des curés, dont la paroisse renferme près de 1800 [illegible]
très facile de compter ceux qui avaient négligé de répondre à la grâce. On remarque cep^t^ avec douleur que q.q. esprits égarés par nos démagogues [illegible]
aussi par les mauvaises passions, parviennent à l'aide de leurs mauvais journaux, à diminuer l'empire que la foi exerce [illegible]
d'hommes en l'hon^r^ de la S. V. ne nous en donnent pas mal. L'une fondée par nos anciens pères compte environ 300 membres [illegible]
[illegible] Nous avons une belle chapelle; le dimanche, après une prédication d'un quart d'h^re^ nous y donnons le salut [illegible]
Oh! qu'il nous sera difficile de soutenir la réputation de sainteté qu'ont laissée nos anciens Pères! Le bon archevêque [illegible]
époux comme une mère; les 2 curés nous témoignent aussi les plus vives sympathies. Je ne pense pas qu'il y ait en France [illegible]
humainement parlant. J'espère bien que le bon Dieu ne nous abandonnera pas et qu'il nous ménagera q.q. croix, autrement on serait [illegible]
d'oublier la véritable patrie.

Océanie – Mission de la nouvelle Hollande.

Vous ignorez peut-être l'issue de l'expédition de [illegible] dans cette île. Plus entre un grand nombre des compétiteurs désireux d'étendre enfin les travaux de [illegible] dans la 5ème partie du monde, [illegible] wilter et Maximilien Klinkowstroem n'avaient pas fait un long trajet sur le vaisseau qui les transportait avec la colonie d'Allemands qu'ils reconnurent dans cette espèce d'Arche, non des émigrants catholiques suivant la condition acceptée [illegible] espèce de bêtes, des hérétiques, des rationalistes, [illegible], 2 familles seulement catholiques. Forcés néanmoins de [illegible] pas que de prêcher, d'exhorter, de tonner même au milieu des tempêtes de l'Océan et des discordes des colons, à peine entrés à [illegible] 6 décembre 1848, ceux-ci se dispersent de côté et d'autre et laissent avec sa famille réduite à une extrême misère l'entrepreneur de la colonie, pieux Silésien dont l'unique tort était d'avoir eu plus d'écus que de prévoyance [illegible] à nos 2 Pères, dénués aussi de toute ressource, ils se présent à l'évêque d'Adélaïde, bon Irlandais, mal environné. Ils doivent se résigner à se séparer [illegible] des terres, suivi de la famille catholique venue d'Europe. Son compagnon reste comme prédicateur des Allemands [illegible] où il n'y a pas plus de 20 Allemands Catholiques. Sa demeure pendant [illegible] jour, c'est le jardin de l'évêque exposé à un soleil ardent [illegible] sans lit ni autres objets nécessaires. Quelques temps après, une pieuse femme touchée de sa misère lui fit apporter tous les jours [illegible] aider et dont il est pourtant indispensable de se laver fréquemment dans ce pays, si l'on veut conserver la santé [illegible] et des yeux en particulier [illegible] Prêtre lui prêta aussi une couverture qui le défendit des piqûres des insectes pendant la nuit. Pendant ce temps il prêchait en Allemand [illegible] qui n'avait jamais entendu de sermons catholiques dans cette langue. Pour la messe, une fois, il voulut la dire un jour de la semaine [illegible] l'Église on vint l'avertir qu'il ne le pouvait. Il suffit, dit-on, que vous célébriez les jours de fête. Il dut en conséquence ôter les vêtements sacrés dont il était déjà revêtu. Afin de remplacer sa chaussure et ses habits [illegible] signifia de faire une quête après son sermon. Le P. Klinkowstroem protesta. La quête se fit malgré lui. Et ses auditeurs fidèles à leur menace ne reparurent plus. Au milieu de tant d'embarras que faire? Point d'argent pour rejoindre le P. Kranewitter qui vivait tant bien que mal et travaillait au milieu d'assez braves gens. Point de conseil auprès de l'évêque ni de qui que ce soit; pas même de confesseur. Celui à qui il s'était adressé une première fois, le pria, après l'avoir entendu, de ne plus revenir. Ce Prêtre était le principal acteur des troubles de Calcutta. Pour tout dire on regardait ces bons Pères comme des espions de Rome et on les traitait en conséquence. Du reste

les efforts d'un nombre suffisant de Prêtres et de Missionnaires, des Passionistes surtout qui [illegible]
ont échoué contre la barbarie de ces peuplades inconstantes de même que la sévérité du gouvernement Anglais [illegible]
– Ainsi dépourvu d'espoir et de santé le P. Klinkowstroem donne en gage à un Maître de Navire anglais [illegible]
qu'il lui paierait tout le prix à son arrivée à Londres. Après neuf mois de navigation [illegible] qu'il
nous a lui-même fait ce récit. – Pour le P. Kranewitter, comme le R. P. Provincial l'a laissé libre de [illegible]
à ne pas revenir. De deux frères inscrits dans le Catalogue comme envoyés en Australie, le P. Maximilien [illegible]
sance. Sur les 9 navires européens arrivés à Adélaïde les maladies avaient fait de grands ravages. Il n'est pas vraisemblable [illegible]

– Asie – Mission de Syrie – Lettre du P. Abougit – Collège S. Joseph de [illegible] Février 1850. – Inutile de vous exprimer [illegible]
à lire votre correspondance apostolique. Mettez-vous un instant à notre place & vous devinerez sans peine l'impression [illegible]
ritables de nos FF. d'Europe… Un mot tout d'abord sur notre cher Collège où si vous l'aimez, mieux [illegible]
rient, pour vous faire apprécier l'à-propos de cette œuvre, je devrais vous montrer par l'exposé des faits [illegible]
ment de son clergé envisagé dans sa généralité. Mais cela me répugne. [illegible]
trangers à l'esprit ecclésiastique. De là dans le peuple ignorance déplorable de la religion, abandon spirituel [illegible]
bon clergé était donc l'entreprise la plus sûre. – S. Joseph ne compte pas encore [illegible] ans d'existence [illegible] à cause de
la pénurie des livres et de l'insuffisance du personnel enseignant. Imaginez-vous que le Collège [illegible]
fesseur, qui était aussi surveillant perpétuel, préfet des études, Père spirituel [illegible]. Cet état a duré un an et demi [illegible]
P. Soragna. Je suis arrivé à Gazir le 2 août 1845. 2 ou 3 fois cependant j'ai été [illegible]
naire qu'ils possèdent à peu de distance de Gazir. Le P. Soragna occupe [illegible]
mais encore aux maronites des environs. Nous avons été [illegible]
F. Coadj. Les 4 Pères professent. Le R. P. Canuti notre recteur enseigne la théologie [illegible]
Le P. Scaramucci, Romain, vénérable vieillard de [illegible] ans, [illegible]
petit cours d'italien aux plus jeunes. Le P. Monier Avignonais, est professeur de français [illegible] Votre servi-
teur très-humble est professeur général de latin pour tous les élèves [illegible]
que ma classe est complexe, quoique je n'aie que 10 élèves. J'ai trois classes [illegible] obligé d'ensei-
gner le latin au moyen de l'italien; autre embarras qui n'est pas moindre [illegible] en français
à plus de la moitié… En dépit de ces obstacles la plupart grâce à Dieu font d'assez rapides progrès [illegible] ont devenus de
bons quatrièmes ou de médiocres 3es. Les succès sont dus plutôt à leur application [illegible]
besoin du frein que de l'aiguillon; aussi augurons-nous favorablement [illegible] de Marie et
de St Joseph. – La mission que nous avons [illegible] à Gazir [illegible] accessible aux
fidèles des deux sexes, a déjà produit des fruits solides et précieux. [illegible] Dieu nous donne un mis-
sionnaire, exclusivement missionnaire [illegible]
sions auront changé de face. Hélas! [illegible]
ment et occupés du collège. [illegible]
enseignons publiquement le catéchisme [illegible]
Dieu merci, toutes ces œuvres jointes aux visites des malades [illegible]
toujours croissant qu'attirent nos cérémonies religieuses et surtout par la [illegible] Un mot
encore sur les ordres religieux. Ils sont tombés dans un avilissement peut-être plus grand que [illegible] circonstances nous
aient forcés à fermer notre Collège à ces pauvres religieux. Sur la demande de Mgr le Délégué [illegible] de trois ordres diffé-
rents; l'un d'eux promettait beaucoup, c'était un germe qui fécondé par une bonne éducation [illegible] fruits surabondants. Mais
au commencement de la dernière année scolastique, le manque de ressources [illegible] mille piastres par élèves; les
Supérieurs de leurs ordres ont refusé et se sont montrés sourds à toutes les instances réitérées de [illegible]. Un autre essai d'un au-
tre genre avait été fait il y a quelque temps par le P. Planchet sur la demande de Mgr. le délégué [illegible] les élections ce Père se rendit au Cou-
vent de [illegible] où les électeurs de l'ordre principale (les Antoniens – Libaniens – du pays) se trouvaient réunis. Il tenta une retraite –
[illegible]
un trait moins sombre; c'est que dans nos rapports avec ces religieux, nous les trouvons [illegible] de égards
pour nous. Ils nous accueillent toujours volontiers dans leurs Couvents. L'hospitalité [illegible] une habitude caractéris-
tique de tous les monastères d'Orient.

Je finis par un mot sur l'échec que viennent d'essuyer Messieurs les biblistes [illegible] d'où ils ont été chassés
eux leurs femmes et leurs enfants ni plus ni moins qu'à coups de pierres. La porte [illegible] un instant les soutenir; mais
l'affaire ayant été portée devant le Pacha de Beyrouth, les Maronites ont fait bonne contenance, et ont déconcerté Messieurs
les chassés. – On s'est abstenu de prononcer sur le fond de la cause…

Le grand prince du Liban dans l'intérêt de la paix, a consenti à payer à ces Messieurs de 1000 à 1500 piastres comme in-
demnité de leurs frais de voyage; mais en même temps il a déclaré que désormais il ne se regarderait plus comme responsa-
ble des avanies que les biblistes et tous les gens de même farine pourraient essuyer de la part des populations soumi-
ses à son autorité. –

Je communique à nos élèves de Gazir vos correspondances apostoliques de Laval et de Vals. Ils y prennent un grand
intérêt. Assurez tous ceux qui concourent de façon ou d'autre et de quelque pays que ce soit à la rédaction de la
correspondance, de notre sincère et vive gratitude.

Mission de la Chine – Lettre du P. Le Maître à Mgr. l'évêque du Mans. – Presqu'île de Haimen le 1er 9bre 1849.

Votre bonne lettre du 31 mai est venue me trouver à 40 lieues environ au nord de Chang-hai. Je finissais une mission de 15 jours dans une partie de la presqu'île, qui depuis 4 ans a perdu chaque année ses deux récoltes sous les eaux.
Dans ce nouveau pays du Hai-men nous avons environ 5000 chrétiens et le nombre va toujours en augmentant. Seulement je ne pense pas arriver cette année à baptiser autant de payens que la misère emportera de vieux chrétiens. J'espère cependant qu'à la fin de 1849 les chiffres des baptêmes dépassera la centaine. Pour l'année suivante je compte sur un plus grand nombre. Tous les catéchumènes promettent bien, surtout dans le nord, où je me suis avancé à 5 ou 6 lieues de ma dernière chrétienté. Il y avait là depuis longtemps une pauvre famille chrétienne perdue au milieu des payens: un bon vieillard de cette famille avait gagné l'estime de ses voisins. Le P. Werner mon prédécesseur à Hai-men alla le premier visiter cette famille. Bon nombre de payens vinrent le voir et purent écouter avec plaisir la parole de Dieu. Je suis allé les voir à mon tour, il y a deux mois. J'ai trouvé 3 hommes bien préparés au Baptême. Je leur ai accordé la grâce qu'ils demandaient avec instance. J'ai ensuite reçu et interrogé ceux qui se sont présentés pour le catéchuménat. De ce 1er voyage, j'en ai enrôlé une 40taine dont plusieurs sont des hommes capables et assez influens dans le pays. Cependant une famille riche et la plus redoutée de tout le pays, avait dit hautement qu'elle s'emparerait de l'Européen quand il viendrait voir les chrétiens. Elle m'en voulait surtout, parceque je baptisai un de ses membres, jeune homme plein de talens et connant de grandes espérances. On ne m'avertit de la résolution de cette famille que quand je fus sur les lieux. Je me recommandai à Dieu, [illegible] qu'il fallait faire bonne contenance, mais je défendis aux chrétiens de se battre, ou d'essayer de me défendre si on venait pour me prendre. Je grondai un catéchumène qui avait apporté un coutelas dans l'intention de s'en servir si quelqu'un mettait la main sur moi. Le [illegible] tout se passa fort bien; je confessai les membres de la famille chrétienne, et instruisis quelques payens. Le soir comme je venais de souper, j'entendis un peu de bruit dans la cour. Je regarde par la fenêtre et vois une 40ne d'individus, qui entraient: c'étaient les domestiques de cette famille riche conduits par 2 jeunes bacheliers militaires de la même famille. Je leur crie: entrez, entrez, que nous parlions. Aussitôt ma chambre est pleine et la moitié de la troupe était encore dehors. La chambre est trop petite, leur dis-je, venez dans la chapelle que nous nous voyons à l'aise, et que nous parlions. Je vais aussitôt m'asseoir au milieu de la chapelle et me mets à parler à tout ce monde comme à des gens qui sont venus avec la meilleure intention. Les 2 bacheliers parlent et interrogent, tous les autres gardent le silence. Nous causâmes de la Chine et de l'Europe, de la terre et du ciel, de [illegible] et [illegible] d'autres choses. Je n'avais jamais été plus à mon aise pour m'expliquer. Enfin les 2 jeunes gens me remercièrent, avertirent leurs gens et se retirèrent eux-mêmes avec politesse. Quelques uns disaient dans la cour: il n'y a pas moyen de prendre cet Européen il ne dit que de bonnes paroles. – Lorsqu'ils furent partis, les chrétiens vinrent tout tremblants me dire: Père ils vont revenir cette nuit vous prendre, car ils ont dit dans tout le pays qu'ils voulaient s'emparer de vous. Je répondis aux chrétiens: Soyez tranquilles, je me charge de tout: seulement s'ils reviennent avertissez-moi et n'essayez pas de les repousser. [illegible] Je dormis sans que personne vînt me réveiller. Le lendemain au soir un des bacheliers amena deux de ses [illegible], non pour me prendre mais pour me voir. Le jour suivant je dis: il faut aller rendre la visite. Tout le monde recula de peur. Je me mets en route et trois braves se hazardent à m'accompagner. Nous rencontrons en route des bandes de travailleurs qui nous demandent selon la coutume chinoise: où allez-vous? Je vais là me promener chez la famille Tsam. Ils me regardent tous avec de grands yeux en disant: ils voulaient hier le prendre, et le voilà aujourd'hui qui va se promener chez eux. Cependant nous arrivons devant la maison; c'est une vaste enceinte tout entourée de larges fossés et formant un véritable bourg. Nous nous rendîmes à l'école où un vieux bachelier instruit les jeunes bacheliers. Nous nous présentâmes et fûmes reçus avec politesse: tous les chefs de la famille vinrent dans la salle, et nous parlâmes de suite de la religion. La conversation fut animée: mon catéchiste qui est un jeune converti, avait étudié toutes les superstitions, il les réfuta d'une manière triomphante. Tous dirent que nous avions la vérité; le vieux bachelier dit, que nous faisions bien de croire en Dieu mais que pour lui il voulait garder sa routine; les jeunes gens dirent qu'ils voulaient étudier la religion chrétienne pour se décider. La nuit approchant, nous nous retirâmes accablés des politesses chinoises. S'il n'y a pas de conversions dans cette famille, il devra du moins difficile que désormais elle s'oppose à la conversion des autres, et c'était pour nous une chose à redouter si Dieu ne nous avait aidés d'une manière spéciale. Nous continuons toujours de baptiser et faire baptiser bon nombre de petits payens: j'espère pour ma part en avoir un mille au bout de l'année, sans compter ceux que baptisent des chrétiens envoyés à cette intention dans les villes où il n'y a pas de chrétiens. – Croiriez-vous que malgré l'affreuse pauvreté des chrétiens chez lesquels je viens de faire mission, ils recueillent et entreprennent de nourrir tous les enfans payens qu'ils peuvent rencontrer. Si j'avais quelque chose à donner en aumône, ce serait bien là l'occasion de distribuer largement, mais je n'ai que quelques piastres de l'oeuvre de la Ste enfance, et je donne avec parcimonie, afin de pouvoir donner à un plus grand nombre. Dieu daigne récompenser au centuple ceux qui nous aident à sauver ces pauvres abandonnés. – Je viens de recevoir une lettre de M. Berneux. Il est rentré à Leaotong. Ceux qui l'avaient tracassé sont aux fers; mais d'autres lui en veulent et il est obligé de prendre des précautions pour ne pas tomber entre leurs mains. Le P. Plet est arrivé à Chang-hai depuis 15 jours. Nos 5000 chrétiens de Hai-men sont partagés en 30 petites chrétientés ou paroisses; les chapelles sont presque toutes faites de paille et de roseaux. La plus belle sans contredit a été bâtie l'année dernière avec 1000 fr que m'envoya M. Dubois. Plus de mille personnes peuvent y assister à la messe.

40

41

10 Extrait d'une lettre du P. Vuillaume Zi-Ka-Wé près Xang-Hai 28 Nov 1849. « C'est à Hong-Kong, le jour même de notre arrivée dans cette île Anglo-Chinoise, 19 Août 1849, que j'ai reçu votre bonne lettre, nous l'apprîmes, sans le savoir, sur le bâteau à vapeur qui nous amenait. Dieu vous rende au centuple la joie dont elle m'a rempli le cœur ! Il me sera bien doux, je vous assure, de continuer avec vous cette toute fraternelle correspondance. N'eussions nous d'autre but que d'alimenter ainsi le feu divin de la charité, ce serait beaucoup, à mon avis ; c'est d'ailleurs l'esprit et la coutume de nos anciens. Sans doute non dilig[amus] verbo neque linguâ, sed in opere et veritate : mais échanger la parole à de si grandes distances équivaut incontestablement à ce que St. Ignace appelle exhibitio operis. Recevez donc cette lettre comme un témoignage d'une bonne volonté. Nous restâmes dans la susdite île près de 3 semaines à attendre le départ d'un vaisseau qui voulût nous prendre, nous logions chez le R. P. Antonio Feliciano, franciscain, procureur de la Propagande. C'est un des hommes les plus amis de la Cie dans ces parages, où nous avons comme partout, nos ennemis. Il nous montrait un jour, tout à fait sur le port, une maison qu'il fait actuellement couvrir, et qu'il destine, nous disait-il en riant, à devenir la procure de notre mission ; ce qui n'est peut-être pas un rêve. Quoiqu'il en soit c'est Mgr. Forcade qui se trouve être actuellement administrateur en titre de Hong-Kong et de quelques ilots environnants, il appartient comme vous savez à la congrégation des Missions Étrangères. Ces MM. étaient alors une quinzaine à leur procure chez Mr Libois, la plupart nouvellement arrivés, et attendant l'hiver pour se rendre dans leurs missions respectives. Ils ont été très bons pour nous, ils venaient nous chercher presque tous les soirs et nous conduire en promenade. Le premier que vit le P. Hélot est un ancien condisciple de Fribourg. Vous avez lu dans une des premières lettres du R. P. Gottland (autographiées) l'expédition que fit autrefois Monsgr. Forcade avec deux compagnons, aux îles Léou-Tcheou dépendantes du Japon, expédition qui lui valut je crois, l'Episcopat et le titre de Préfet Apost. de cette contrée si chère, dans tous les sens, à la Cie ; eh bien qu'en résultat-il me demandez-vous ? Mon bien cher Père, je le tiens de la bouche même de Mr Letordu, un des deux compagnons de Monsgr. Forcade, (l'autre est mort dans l'île). Ces insulaires du reste ne sont pas plus Japonais qu'autre chose, c'est un peuple conquis ; mais on n'a pu faire une seule conversion, ou me la police du gouvernement s'y oppose. Il paraît que les grands et tous ceux qui gagnent à maintenir les basses classes dans la dégradation payenne, ou dans la plus abjecte servitude, ce qui revient au même, sont le principal obstacle à surmonter. Et cependant à Singapour chez le consul de France j'avais entendu dire sérieusement à un certain capitaine de navire qui se croit peut-être républicain pur, que les Japonais sont libres, riches, heureux ; que le gouvernement est admirable, qu'il se gardera bien d'introduire la religion parceque c'est une semence de divisions... La chrétienté de Victoria se compose en grande partie des soldats irlandais et autres Européens. Là les Chinois se convertissent peu ; ils sont plus de 20 mille, mais c'est le très petit nombre d'entre eux, m'affirmait quelqu'un, qui n'a pas mérité dix fois au moins la corde ou les galères : La fondation de Victoria, sous ce rapport, ne ressemble pas mal à celle de Rome. Les Anglais en ont fait l'entrepôt de leur commerce d'opium ! Nous avons visité un magnifique trois-ponts chargé de dollars et pris de cette marchandise ; il est en station dans le port, uniquement pour cela. Que de crimes s'opèrent avec tous ces monceaux d'or et d'argent du trafic Anglais ! Quelles charges sur ces âmes ! Pendant que nous étions là nous apprîmes un évènement qui sera peut-être l'occasion d'une guerre : c'est l'assassinat du gouverneur Portugais de Macao, Mr d'Amaral ; le Mandarin, gouverneur de Canton avait mis sa tête à prix. Nous quittâmes Hong-Kong la veille de la Nativité sur un navire Marchand la Countess of Seafield......

Le P. Hélot pansait à la fois et le second qui avait des plaies à la jambe et le premier des matelots qui en avait à la main et le dernier boy ou mousse qui s'était contusionné l'épine dorsale en tombant, et deux ou trois autres individus, avec le même onguent, et les effets montraient que c'était un véritable panacée. Quand le tems nous laissait un peu tranquilles nous ne manquions pas d'offrir le St. Sacrifice, comme nous avions toujours fait excepté sur la Méditerranée. Un bon matelot flamand le seul catholique avec nous, que porta la Countess of Seafield se faisait un grand bonheur d'y assister ; il dérobait ce temps à son sommeil. Nous demeurâmes trois jours à tenter l'embouchure de l'Yang-tse-Kiang d'où nous devions entrer dans le Wou-Song. C'est sur ce dernier fleuve à sept ou huit lieues de la mer qu'on trouve enfin Chang-Hai.

Dieu soit béni ! Nous y descendîmes le premier octobre pleins de santé le cœur bien content. Personne ne vint nous chercher, nos pères savaient que nous étions en route ; mais notre vaisseau n'avait point été signalé d'avance. Le drapeau français que nous vîmes arboré sur le rivage, nous tira de peine en nous indiquant l'habitation de notre consul. L'excellent Mr de Montigny nous fit l'accueil je ne dirai pas le plus poli, c'est trop peu, mais bien le plus cordial et le plus fraternel. La maison qu'il occupe appartient, comme on parle ici, à la religion ; Il se loue beaucoup des missionaires, qui de leur côté n'ont qu'à le remercier de sa générosité à leur rendre tous les bons offices qui sont en son pouvoir. De chez le consul nous allâmes chez Monseigneur en chaises à porteurs. Nous n'avons point actuellement de résidence commune à Chang-Hai mais à deux lieues de là à Zi-Ka-Wé ..... Zi-Ka-Wé ! C'est presque uniquement une ambulance de malades. Les 9/10 de la population qui nous environne ne peuvent se tenir debout : ajoutez qu'on nous promet la famine : le riz, le coton qui font la richesse de cette contrée du Kiang-nam ont manqué par les trop grandes pluies, et après la famine, viendra sans doute, selon les lois ordinaires la peste. En attendant je vais commencer à monter à l'assaut de cette effrayante langue chinoise, plus effrayante pourtant de loin que de près. Labor improbus omnia vincit ou plutôt omnia possum in eo qui me confortat. Dans notre Maison domus cinq sont désignés comme étudiants de Chinois les PP. Gotteland, Lorriquet, Hélot, Plet & votre serviteur. Cette lettre partira peut-être avec les PP. Rocher & Ducis qui retournent en Europe à pour cause de santé. Durant les 6 dernières semaines j'ai beaucoup acquis en fait d'habitudes du pays : quatre reprises de cette fièvre qu'on appelle fièvre de rivière m'ont mis au courant de cette maladie commune. Adieu les Chinois pendant les jours d'accès. Mais N. S. veut ainsi dompter les natures françaises en ce qu'elles ont de trop vif —

et de trop impétueux pour le peuple du Hiam-nan. Et puis le souffrir, dans l'ordre surnaturel ne vaut-il pas mieux que l'agir? Quelques Missionaires échappent a la fréquence de la maladie: c'est pour tomber plus dangereusement un jour ou l'autre. Quoiqu'il en soit, ce doit être un sujet non de se quereller avec Dieu, mais de le bénir, de voir cette maison d'argile ou s'affaisser insensiblement sur elle-même, ou s'écrouler tout d'un coup; parceque dum sumus in corpore peregrinamur a Domino semper. Savez-vous pourquoi je fais résonner cette corde a vos oreilles? Le voici: c'est le devoir d'un ami de communiquer des pensées qui lui viennent presque à tous les instants libres, ce sont les plus intimes. (Pardonnez mes oublis, je viens d'avoir un petit accès.) C'est trop parler de moi cependant. Allons P. Taffin! dites que vous avez souffert avec votre habituelle gaieté une fièvre maligne, dont vous n'êtes pas encore bien remis; vous P. Languillat, que vous avez grand besoin de reprendre les forces débilitées par huit jours de grandes douleurs et qui servaient si bien votre zèle apostolique; vous R. P. Supérieur (P. Gotteland) que vous devez porter avec une santé souvent attaquée, le double fardeau des sollicitudes domestiques et des tracas extérieurs. si j'invoquais ainsi les PP. Loriquet, Gonnet, Fornier, Brouillion, Roze, ils vous parleraient dans le même sens. Vous n'attendez sans doute pas de moi mon bien cher Père, que je vous donne maintenant des nouvelles de nos chrétientés; à chacun le sien; tant que je ne serai point missionre je m'abstiendrai de faucher dans le pré d'autrui. On m'a transformé en professeur de dogme; nous avons 9 scholastiques, le f. Nicolas Massa, coadj. depuis 18 ans, a reçu de N. T. R. P. l'ordre de commencer sa théologie. Vous voyez que nous sommes obligés ici de courir plusieurs lièvres à la fois, et des lièvres dont un seul est assez difficile à prendre. Outre cela le gd travail consiste à se refondre dans un nouveau moule, sous peine d'être, au lieu d'un instrument, un obstacle entre les mains de Dieu. Tout a été dit sous mille formes sur ce sujet, mais il faut rester sur les lieux mêmes pour en avoir l'intelligence, il faut vivre avec les Chinois comme l'un d'eux. Le cœur, mon b. cher père, vous suggère-t-il d'éprouver la chose par vous-même? Ah! que je le voudrais pour cette mission! Nous avons reçu par l'ami de la religion les nouvelles gales les plus intéressantes; qt à la Cie presque rien, et pour nous, avec ce qui regarde le souv. pontife, le père commun, notre mère est bien ce qui nous occupe davantage; vous ne pourrez me donner trop de détails, quand vous aurez la bonté de me répondre. Lorsque je serai en mesure de vous rendre la pareille en monnaie de ce pays, je le ferai.

Lettre du P. Lemaître. Presqu'île de Haymen, 1er 9bre 1849. La plupart de nos Xtiens au milieu des malheurs d'une inondation effroyable, sont dans une résignation qui me confond. La gde consolation dans une des parties les plus désolées, c'est que les gdes vagues de l'année dernière n'ont pas renversé notre belle chapelle. Les Xens des environs viennent volontiers y assister à la messe, de 1, 2 et même 3 lieues de distance. 1000 personnes peuvent y être à l'abri du soleil et de la pluie, et, s'il fait beau, plus de 2000 autres, se tenant devant la chapelle, pourraient voir le prêtre à l'autel. Les Xens qui dans l'inondation ont perdu tout ce qu'ils possédaient, paraissent oublier qu'ils n'ont ni habits pour se couvrir, ni rien pour apaiser leur faim, et ne penser qu'aux objets de religion qu'ils ne retrouvent plus. Une bonne vieille me disait il y a 2 jours: Père, j'ai perdu ds l'inondn un crucifix indulgencié, que j'avais gagné en baptisant et nourrissant 5 enfants payens; impossible de le retrouver; que faire? Baptise de nouveau 5 enfants payens, et je te donnerai un autre crucifix. Elle s'en alla contente, comme si je lui avais rendu tout ce qu'elle a perdu. La misère est partout à son comble. déjà qq. Xens sont morts de faim. avant que l'hiver fin[isse] les secourir et pour le corps et pour l'âme, cet hiver il en mourra certaint un gd nombre; c'est une raison pour moi de faire mission de tous côtés, afin que tous soient bien préparés à la mort.

P. S. Galicie. Le gouvernement a rendu à nos Pères les biens dépendants des colléges de Tarnopol et de Neu-Sandec. L'archevêque de Lemberg commence à employer nos Pères dans son diocèse, et on espère qu'il leur confiera des paroisses à administrer. Par suite de certaines intrigues particulières nos pères âgés, qui demeuraient au Vieux-Village, (Starawies) ont dû quitter la maison de l'ancien noviciat, et ils se sont établis dans une petite maison voisine de l'église. Celui de nos pères qui est resté en Australie, avec 2 frères coadjrs a commencé à donner des missions avec succès à Adélaïde.

Qq. détails sur la mort du P. Hubner, de la province de Suisse, décédé en Amérique. Tombé malade le 26 Août (1849) il fut tran[sporté à] l'hôpital des sœurs de la charité; les médecins déclarèrent que la maladie serait de peu de durée; il voulut cept faire une confession de toute sa vie, puis il demanda instamment au P. Anderledi le sacrement de l'extr. onction et le s. viatique: "Il me conjurait, dit ce Père, de ne pas différer, jusqu'à ce qu'il eût perdu l'usage de ses sens, et de ne pas m'éloigner de son lit. Le 8 7bre il me pria de ne lui parler que de Dieu, de la S. V. et des anges, de faire avec lui des actes de contrition, d'amour de Dieu et surtout d'humilité: car ce que j'ai, disait-il, ne vient pas de moi, mais des mérites de J. C., et quand, avant l'absolution gale, je lui demandai s'il avait fait son acte de contrition, il répondit: Je le fais continuelt depuis le commencement de ma maladie; aidez-moi cept, mon bien cher père. Le lendemain, la maladie s'aggravait, et voyant la sollicitude des médecins et des sœurs de la charité, il leur dit: Pourquoi cette inquiétude? Soyez bien persuadés que je ne désire rien tant que de sortir de cette vie; lorsque nous fûmes seuls, il me dit: Que je suis malheureux! J'ai toujours demandé à Dieu de mourir dans une forêt, abandonné de tous les hommes, et maintenant je meurs entouré de toute sorte de soins. Il était oppressé par une chaleur extrême, cept le médecin voulait qu'il fût bien couvert; mais lorsque par oubli il mettait ses mains hors du lit, et que je lui rappelais l'ordre du médecin, il me répondait: Oui, mon père, c'est la règle; il m'avoua que la chaleur lui était contraire, et qu'il ne croyait pas les moyens employés convenables à sa maladie, mais il se hâtait d'ajouter d'un air joyeux: Je me soumets volontiers à la règle. Le même jour il reçut l'ext. onction avec la plus gde piété, répondant à toutes les prières, et demandant pardon à tous ceux qui étaient présens du scandale qu'il pouvait leur avoir donné. Tout le monde fondait en larmes; toute la nuit, il souffrit cruellt de la tête; vers 3 h. ½, il demanda le s. Viatique; il était temps, car le plus souvent, après l'avoir reçu, il était privé de ses sens; il ne comprenait mes paroles que lorsque je l'entretenais de piété, et il me demandait souvent des oraisons jaculatoires. L'agonie commença le 10 avant midi; je lui appliquai l'indulgence plénière; revenu aussitôt à lui, il me reconnut; j'en profitai pour lui demander pardon du peu de ménagements dont j'avais peut-être usé à son égard: Que faites-vous? me dit-il; vous êtes mon père et mon unique consolation. Comme nous nous tenions étroitement embrassés en versant des larmes, il continua ainsi: Non, mon t. cher père, non, vous ne me demanderez plus pardon; à midi ½ vint une 2de agonie. Ceux qui étaient présens disaient: c'est fini; je commençai donc la recommon de l'âme. Revenu à lui, à notre gd étonnement, il demanda: Qui était là? Je lui répondis, en lui montrant un crucifix: Jésus et les anges étaient avec vous. Il ajouta: mais ce n'était pas ainsi en croix qu'il s'est présenté à moi; oh! qu'elle est douce sa présence! Vers 3 hes il tomba ds une 3e agonie. Il se précipite hors de son lit, puis tenant les yeux fixés sur un point, il s'écrie: voilà que tout finit. Je récitai 2 fois la recommon de l'âme, mais il semblait qu'il ne pouvait point mourir avant l'arrivée du P. Brunner, qui vint vers 6 h. du soir; 10 minutes après le malade rendait paisiblement son âme à Dieu. Né de parens hérétiques, et médecin avant sa conversion, le P. Hubner s'était senti porté au cathol.me en voyant les cathques expirer avec un visage plus tranquille et plus joyeux que les protestants, et remplis d'une espérance plus vive. Tout le Valais s'est ressenti de son zèle; il eut une gde part à la vict. remportée par les cathques sur les troupes fédérales ds le canton du Tésin; il avait conduit lui même les soldats, et les avait animés par l'espérance certaine du triomphe. Après le combat, il se dévoua au salut des blessés, et le duc de Schwartzenberg disait qu'il n'avait jamais vu un meilleur général, un médecin et un prêtre plus habile.

= N. B. Plusieurs pères nous ont fait connaître le bien que produit cette correspondce et le bonhr qu'elle leur procure; nous prions donc les nôtres de nous communiquer toutes les nouvelles qui peuvent l'enrichir, ce sera à la fois une œuvre de charité et de zèle. On ne s'étonnera pas de rencontrer qq. fautes; des frères initiés depuis peu à la langue française ont voulu prêter leur concours.

12 [illegible] Au moment où nous terminons cette correspondance, nous recevons les lettres suivantes :

Lettre du P. Max. Klinkowstrœm, Ostenfelde près de Warendorf en Westphalie, 29 janvier 1850. Depuis le 16 9bre jusqu'aujourd'hui je n'ai été chez moi que 2 jours; le reste du temps j'ai donné continuellt des missions; à present je sais bien pourquoi le bon Dieu m'a rappelé de l'Australie. Dès gratias. Le 18 9bre j'ai commencé notre première mission dans la ville de Frankenhorst près de Münster. La grande église pouvait à peine contenir le monde. 21 confesseurs étaient continuellement occupés. Le sermon sur les occasions prochaines du péché eut le meilleur resultat. Beaucoup de mauvais livres nous furent rendus ou brûlés. Les habitants de Frankenhorst montrèrent leur persévérance dans le bien en suivant les exercices des autres missions par tout où cela leur fut possible. Ils ont voulu nous témoigner leur reconnaissance en nous pourvoyant abondamment de linge &c 26 9bre ainsi retournâmes chez nous. Le 1er Xbre nous nous rendions à la commune de West-Kirchen où la mission devait commencer le lendemain pour se terminer le 9. Là nous fûmes reçus à coups de canon et au son des cloches. A notre départ on nous a fait les mêmes honneurs d'une manière encore plus solennelle. Ici aussi la grâce a merveilleusement agi pendant ces jours de bénédiction. Le 10 Xbre de grand matin nous nous transportâmes à Ahlen. Tout le monde nous avait représenté cette commune comme difficile, mais Dieu sait convertir les pierres en enfants d'Abraham. Nous ne devions donc pas désespérer. Aussi le bon Dieu a-t-il béni nos travaux d'une manière admirable. Des inimitiés [illegible] furent déposées publiquement. Des pécheurs publics qui depuis 30 ans n'avaient pas vu l'église se sont [illegible] l'enceinte de la grande église était trop étroite. Malgré le froid le plus perçant la large rue qui passe devant l'église était pleine de [illegible] monter en chaire nous fûmes entrer au moyen d'une échelle par la fenêtre de la sacristie, car il était absolument [illegible] la porte. Le 25 au soir nous terminâmes la mission avec les plus heureux succès. De retour au presbytère [illegible] le P. Devis. Il me mena à une autre mission, commencée ce jour là même à Ahlen par le [illegible] il leur eût été impossible de la continuer à eux seuls. Il fallait donc travailler sans relâche [illegible] mission [illegible] dura jusqu'au 1er Janvier. Les commencements furent difficiles; mais dès 5e jour Dieu répandit sur nos travaux [illegible] bénédictions. Cette mission à peine terminée, il fallut en entreprendre une seconde à Speringen, à 16 lieues d'Oldenburg [illegible] considérable et les chemins très mauvais. Le P. Burgstahler ne voulut pas me permettre de partir [illegible] P. Behrens, le P. Joseph et moi, je n'ai jamais prêché dans une église plus grande [illegible] les protestants assistèrent aux sermons, plusieurs [illegible] à se faire catholiques [illegible] d'Oldenb. excita une indignation génle et le juge, quoique protestant, a pris des mesures pour [illegible] qui avait déclaré qu'il tiendrait des danses pendant toute la mission, dès le 3e jour était [illegible] contre les missions, [illegible] les exercices [illegible] nous défendre des démocrates [illegible] que les Jésuites seuls en sont capables [illegible] ment la jeunesse et le peuple mais ils nous apprennent [illegible] vivent les Jésuites! et 25 prêtres qui étaient réunis donnèrent leur [illegible] prêcher mais cela ne sert à rien, et ne plaît à personne [illegible] à tout le monde. Nous eûmes beaucoup de peine [illegible] le peuple [illegible] qui venait nous exprimer la reconnaissance génle [illegible] de la manière la plus [illegible] puis j'allai commencer une mission à [illegible] me semble, que je n'ai pas eu peur en chaire, mais cette fois je tremblais [illegible] employés était telle qu'un bon nombre de ces derniers ne pouvaient plus [illegible] en ville [illegible] était nécessaire. Mais, grâce à Dieu, les cœurs furent touchés et le lendemain bien des [illegible] nous déclarant qu'ils étaient réconciliés. Quelle n'était pas la joie dans toute la ville [illegible] le départ [illegible] malgré le vent et la neige, des messieurs et des dames des 1res familles accompagnèrent notre voiture jusque hors de la ville, et plusieurs personnes nous firent [illegible] à Ostenfelde à la distance d'une lieue. C'était ma 8e mission depuis que je suis en Westphalie: du 18 9bre au 29 janvier je n'ai [illegible] prêché [illegible] fois; grâce à Dieu, je me porte mieux et suis plus gai que jamais. Jusqu'à present 34 missions ont été demandées [illegible] aucun doute que le bon Dieu n'ait des desseins particuliers sur la Cie en Allemagne; n'est-il pas remarquable que chassés de [illegible] des cœurs si bien préparés dans le nord où les protestants sont cependant bien plus nombreux.

= Forli (états de l'Eglise), 26 mars 1850. Nos Pères ont donné une mission dans l'église de notre collège [illegible] personnes ont communié; maintenant on donne les exercices aux nobles et aux employés. Le nombre de nos élèves augmente [illegible] tournure. Il paraîtra bientôt à Naples un journal dirigé par les PP. Curci, Taparelli, etc. — Des lettres de Rome [illegible] le carême [illegible] par nos pères dans les églises du Jésus et de S. Louis des Français. Le P. [illegible] un des pères envoyés à Rome [illegible] pour s'occuper des soldats français, a obtenu à Pâques une nombreuse communion générale.

Extrait d'une lettre d'un officier de marine. Brest, 17 mars 1850. Le court passage de la Cie à Brest a été pour moi [illegible] devant la porte du lieu de cette ville sans me rappeler ces bonnes causeries qui nourrissent l'âme. Je ne sais si vous avez [illegible] Après la [illegible] qui vous avait [illegible] accueillis, et le refus exprimé de croire à une amélioration possible chez [illegible] ce qu'on [illegible] bien haut les chutes probables; la chose n'a pas manqué, on m'a raconté que peu de jours après [illegible] approché des sacrements avaient reçu la bastonnade pour crime de sodomie; dans ces derniers temps on a fait courir [illegible] avaient été posés entre eux, et vendus en bloc; ce dernier fait [illegible] qu'on avait fort légèrement généralisé une faute pareille. Les bonnes gens ne veulent pas comprendre [illegible] âme conservée 24 h. en état de grâce est un bienfait qui suffirait à payer toutes les peines. Le ministre protestant [illegible] le min. de la marine l'avait autorisé à évangéliser ses coreligionnres seulement. Vous avez eu un digne successeur dans le prédicateur qui est venu [illegible] ce n'est pas un h. éloquent, mais mieux que cela, un apôtre plein d'une audace extrême, un vrai soldat du X. [illegible] ne lui [illegible] pas, et qu'il entendait donner 2 retraites, la 1re pour les ouvriers, la 2e pour les milits et marins. [illegible] des milits commencera demain; les 3 colonels ont promis de l'annoncer [illegible] le général de brigade a fort bien reçu le prédicateur. [illegible] bien chaud de la Cie, vous attribue hautement le succès de cette belle récolte [illegible] préparée.

= Nous apprenons que nos Pères sont appelés à donner une mission dans la prison de [illegible] à Dijon de Genève [illegible] et de Toulon.

Scholasticat de Laval le Déc. 185

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. de l'Orte 44

Pax Christi.

Europe. France. — Lettre du P. Derice. Marcillé (Mayenne) le 20. Avril 1850: « Notre petite mission de Marcillé ne va point mal. Le début a été fort poétique ou plutôt très-biblique. Dimanche dernier, j'allai donner un exercice à 7 kilomètres d'ici. 400 habitants de la commune de Marcillé y ont une chapelle située sur une élévation, au milieu des bois. Le vicaire leur dit la messe; C'est tout ce que ces pauvres gens ont de cérémonie religieuse. Après la grand-messe de Marcillé, je montai donc à cheval et je traversai des sentiers escarpés, comme ceux des Alpes. J'arrivai sur la cime de la montagne 24 clochers s'offrirent à ma vue dans le bassin immense, qui se déroulait à mes pieds. De toutes parts des files de villageois endimanchés et bruyans gravissaient les pentes des collines. On eût dit des rubans aux couleurs variées, qui s'agitaient parmi les sapins et les hautes bruyères. La cloche mêlait à ce murmure confus une voix aussi sauvage que la nature de ces lieux. Nous chantions vêpres aux pieds des statues de Ste. Anne, de St. Joseph, de St. Joachim et de Ste. Barbe tous joufflus à l'égal des montagnards. Paysans, femmes, enfans, tout le monde chantait. Je me trompe, tout cela hurlait mais ça partait du cœur. La chapelle, la sacristie, le marchepied de l'autel, les tertres qui avoisinent les portes, une partie des bois étaient pleins de villageois de bout et serrés comme des paquets d'asperge. Prêcher à cette multitude ainsi amassée était chose impossible. Nous allames nous établir dans la forêt, je me tins de bout sur la pointe d'une colline. Les petits garçons et les petites filles à mes pieds; les grandes personnes derrière eux. Tous étaient assis sur l'herbe: nous fîmes retentir les échos du chant des cantiques. Je leur fis l'instruction, puis je distribuai des prières, tandisque plus de 800 mains s'étendaient et s'agitaient pour avoir part à mes largesses. Je me suis cru un instant missionnaire aux montagnes rocheuses, et ce moment a été un des plus doux de ma vie. Depuis ma visite, ces bons gens viennent de leur désert me priant de les confesser. Ils me charment par leur simplicité et leur droiture; je ne partirait point sans aller de nouveau les bénir. » — Lettre du R. P. Pierre Stumpf Supérieur de la Résidence de Strasbourg au P. Nisard. N. D. d'Ay le 18. Avril 1850. Notre station a été prêchée par le P. Valuy de la Résidence de Lyon. Elle a été couronnée d'un plein succès. Ce même Père a prêché pendant 8 jours et 2 fois par jour à la Conférence de St. Vincent de Paul. Ces Messieurs se réunissaient dans notre chapelle ——— et ils étaient au nombre de 80. — Le P. Valuy a également prêché la retraite des Dames dans la chapelle des Dames de Glaubitz. Mgr. a donné la Communion générale à environ 130 Dames. Pour assurer et perpétuer le fruit de ces 2 retraites le P. Valuy fit imprimer deux Réglements de vie, l'un pour les Messieurs, l'autre pour les Dames. C'est le P. Chervaux, de la Résidence de Lille qui a prêché le Carême à Strasbourg, et 1 fois par semaine à Colmar. Ici vraiment mirabilia. Depuis les prédications des PP. Macarthy et Lacordaire, on n'avait plus vu d'auditoire aussi considérable. Il égalait, pour ne rien dire de plus, l'auditoire allemand des PP. Rettner et Hasslacher. Il était formé de 2 tiers d'hommes. On compte grand nombre de retours bien consolants. Il en est de même à Colmar. — Que vous dirai-je maintenant de l'œuvre des militaires? Il y a tous les jours réunion. Le bon P. Hasenforder occupe maintenant les 3 appartemens du 1er. Tout est plein. Notre maison ressemble, tous les jours, a une véritable caserne. Le jour de Pâques, nous comptions 134 Communions, dont 65 premières. Le Commandant des Pontonniers, M. Meignan, et M. Dagon, Capitaine du génie furent à la tête de ces braves. Un des militaires relevait la Cérémonie en touchant le petit Harmonium, dont on nous a fait présent. — J'ai reçu l'abjuration d'un militaire dans notre chapelle on en prépare un maintenant au Baptême. Mgr. a administré, le lundi de Pâques, le Sacrement de Confirmation à une quarantaine de Militaires. Sa Grandeur fut bien touchée du recueillement de ces braves gens. Au mois de Janvier dernier, un Commandant d'Artillerie voulut faire bénir le mariage de sa fille dans notre chapelle, j'y consentis, a condition que le Curé de la Cathédrale fit lui-même la Cérémonie. Tout s'arrangea ainsi. Le Général d'Artillerie, M. Legendre, qui commande maintenant à Paris, assista avec plusieurs Colonnels et Officiers d'État Major, tous en grand Uniforme; le Receveur général, ainsi que d'autres Messieurs, honorèrent également cette Cérémonie de leur présence. Huit Carosses stationnaient dans les deux petites ruelles des échasses. Tout s'est passé à la satisfaction de tout le monde. — Lettre du P. Lutour, Poitiers, le 17. Juillet 1850. — La question des Collèges est résolue pour cette année; si nos bons Poitevins s'étaient un peu plus pressés, nous aurions eu probablement cette année quelques classes. La grande maison voisine de la nôtre avec le beau parc, qui l'accompagne devait être achetée par souscription. On a beaucoup écrit, beaucoup sollicité auprès de R. P. Provincial; mais il est impossible nul n'est tenu. Nous en sommes à regretter que les démarches aient été si tardives; notre collège

nation. est en dislocation. La circonstance était favorable, pour commencer un établissement; Dieu ne l'a pas voulu. Il faut espérer que la bonne volonté des personnes qui s'étaient offertes à ouvrir la souscription, se réveillera l'année prochaine, s'il y a quelque espoir de succès. — Nous n'avons rien à ajouter aux récits des journaux sur nos Collèges de Vannes et d'Amiens.

Italie. — Province de Turin. — Lettre du P. Petit. Notre Dame d'Ay. le 16. Avril 1850. J'ai été en Savoie. Elle se démoralise à vue d'œil... un mot sur le collège de Chambery... C'était pitoyable, détestable. Ceux qui l'ont pris se sont modelés, sur les lycées français; mais ils sont déjà bien au dessous. C'est un amalgame de pédants, hostiles à la soutane. Le Censeur est un ancien censeur renvoyé du Lycée de L... qui, au sortir delà, était Sous-directeur de Ménagerie, et c'est là qu'on est allé le chercher; aussi dit-on à qui veut l'entendre, qu'il n'a pas changé de métier. — Un de mes anciens condisciples a accepté la charge d'Aumônier, il ne peut faire aucun bien. Il ne peut pas parvenir à rapprocher de lui les 20 misérables écoliers qui forment le Pensionnat... Le Lundi gras tout ce ramassis d'enfants internes et externes fit un tel vacarme à la messe, que l'Aumônier, après trois sommations du haut de l'autel, se vit obligé après l'évangile de prendre le calice et de s'en aller.... où fut la punition? elle se traite par le mode de centralisation, les rapports se font et se promènent depuis trois mois de Chambery à Turin... L'an dernier, ces enfants ne voulurent pas d'aumonier... ne parlons pas des confessions... chacun en prend autant qu'il le trouve bon... des membres du clergé donnent leur concours, tout en déplorant l'impuissance où ils sont non pas de faire un peu de bien, mais d'empêcher les désordres les plus criants.

Vérone. En Lombardie les affaires vont bien, l'héritage Fagnani est rendu à la compagnie avec les autres biens. Au mois de 9bre le duc de Modène s'est engagé à rouvrir les collèges de Modène et de Reggio, ils sont déjà entre les mains de nos pères, quand à celui de Parme Radesky a dit: c'est moi qui m'en charge. Du reste le duc de Parme ne nous est nullement contraire.

Nous apprenons par une lettre du P. Ciechanowiecki (Tsiehanovetski) qu'à Venise, grâces aux soins du Marechal Radezky la maison et l'eglise de la compagnie ont été restituées. Ce bienfait est dû aussi à Sa Majesté Marie Anne, épouse de l'ancien Empereur Ferdinand. Vous ignorez peut-être quelle est la fondatrice de ces deux collèges. L'impératrice avait voulu que ce don restât caché; mais lorsqu'elle a appris que cette fondation avait été confisquée au profit du fisc, après la révolution de 1848, elle a été obligée de faire valoir son titre et son nom de fondatrice, protestant que c'était là son domaine, mais qu'elle en avait donné l'usufruit aux Jésuites.

Province Romaine. Extrait d'une lettre de Rome du 17. Avril 1850. — Le retour du S. Père a été un vrai triomphe pour la religion, et les Romains ont reconquis l'honneur perdu. L'accueil, les acclamations, la joie vraie et universelle mais modérée et religieuse étaient bien differents de ces cris forcenés et de ces tumultueux hosanna des révolutionnaires des temps passés. Le Souverain Pontife a été très-satisfait. Tous les bons sont contents et les Français eux-mêmes ont été très-étonnés, car tout a surpassé de bien loin leur attente. Durant trois jours, on a vu tous les soirs dans la ville de Rome une illumination générale, brillante et spontanée; bouteilles ardentes, torches magnifiques, desseins lumineux... c'était à ravir. En un mot les Romains ont accueilli le pape, comme des enfants accueillent leur propre père, comme de vrais catholiques devraient accueillir le chef de l'église. Qu'on juge après cela quel est le veritable voeu du peuple Romain.

Lettre du P. Fr. Massarutti à un Scholastique de Laval. Rome le 11. Mai 1850. ..... Il serait difficile d'exprimer la joie sincère et les sentiments mêlés de respect et de vénération exprimés par les héros de la grande nation en voyant leur voeux accomplis et — — — leur expédition couronnée de succès. L'air du général et des autres officiers, celui de leurs soldats le montraient clairement. Ceux-ci formaient le cordon en grande tenue dans l'église de St Pierre. Quand le Pape entra, oubliant leur poste, ils se précipitèrent vers lui, attirés par le désir de le contempler de plus près. Vous avez appris sans doute l'audience particulière que le pape a donnée ensuite aux officiers français; un autre jour on a fait une revue de toute l'armée française sur la place St Pierre. Le Souverain Pontife monté sur un trône que l'on avait élevé devant la porte principale de la basilique donna sa bénédiction à la troupe agenouillée, tandis qu'une salve prolongée

rtillerie se faisait entendre au fort St Ange. — N. R. P. G. est arrivé le 27. à Rome. Le 29, il est venu au
collége romain vers 11½, et nous a fait une exhortation; il nous a surtout engagés à rendre grâce
à Dieu pour cette protection si particulière qu'il a accordée à la Compagnie pendant ces jours de dé-
sastre, et à nous rendre deplus en plus dignes des grâces qu'il nous réserve encore. Après cette courte
exhortation, il est descendu de chaire et a entonné le Regina coeli, toute la communauté y a répondu;
ensuite N. T. R. P. s'étant tourné vers nous, nous a dit: embrassons-nous, nos T. Ch. PP. et FF. vous étiez
au milieu du danger, pendant que nous étions en sûreté; mais toute-fois pleins de sollicitude pour vous.
Puis il s'est dirigé vers le P. Provincial, et a embrassé tout nos pères et nos frères jusqu'au dernier, di-
sant à chacun un petit mot avec cette douceur qui lui est si naturelle; après dîner il a visité les travaux.
Nos affaires vont bien, grâce à Dieu: les classes se font régulièrement et avec beaucoup de tranquillité.
Le nombre des élèves n'est pas si grand que les années passées, mais il est suffisant, nous comptons plus
de 600 élèves; ils nous satisfont autant par leur piété, que par leur docilité et leur application. Les com-
munions sont fréquentes, et souvent on a dû envoyer plusieurs communiants à l'autel du St Sacrement,
faute d'hosties consacrées. On a repris tout les principales fonctions, outre le carême donné au Jésus, on nous
a demandé un prédicateur pour St Lorenzo (in Damaso); celui qui avait été designé, ayant fait défaut on choisit
le P. Facchini, qui par son extérieur donna dabord peu à attendre, à en juger par les paroles de celui qui
fut chargé de le complimenter, au nom du chapitre de cette eglise; toute-fois, dès le 1er jour le succès sur-
passa tellement toute espérance, que le chapitre nomma une commission pour aller remercier le père
recteur d'un choix aussi heureux. Le P. Facchini a donné audience pendant tout le carême, et lors-
qu'au sortir du sermon il montait en voiture pour retourner au collége, la foule se pressait autour
de lui pour le voir encore, lui temoigner sa sympathie, et lui baiser la main. — Je ne vous parle
pas des retraites et exercices données aux nobles, aux dames etc. tout cela a lieu comme avant la ré-
volution. Nos pères donnent le mois de Mai au Jésus, aux Caravites, à Ste Marie des monts. Je
reviens à ce qui nous touche de plus près. N. T. R. P. G. ayant été admis à l'audience du St Père, peu de
temps après son arrivé, lui parla entre autres choses de l'habit qu'il desirait voir aux nôtres, la reponse fut
celle-ci: „Vous êtes bien ainsi." Nous continuerons donc a porter la soutane de prêtres séculiers. Le P. G. de-
manda si on pourrait porter la ceinture avec le chapelet au côté..., le St Père y consentit avec bonté.
Telle est la réforme provisoire de notre costume. St André est occupé en partie par les soldats français
malades, il y a 8 ou 10 novices, nous sommes une centaine au collége romain, sur ce nombre nous
comptons 24 théologiens. — Au Jésus on avait perdu 10 calices, on n'en n'a rendu que 4 ou 5. Les
cloches enlevées au Jésus ont été remplacées, grâces a la générosité des Romains.

Lettre du P. DeVillefort. Rome le 30. Avril 1850. — ... C'est samedi dernier 27. a 6. heures du soir
que N. T. R. P. Général est arrivé à Rome. Quoique 300 soldats français soient encore casernés au Gesù, la par-
tie où se trouvent les chambres de Sa Paternité se trouvait libre. Le P. Rosaven a retrouvé aussi sa chambre
à la quelle on n'avait pas touché, durant les 25 mois de son absence, grâce à la précaution qu'avait
été prise de murer une porte qui donne sur le corridor. En général le T. R. Père a trouvé tout dans un
état bien meilleur qu'il n'osait l'espérer. Plusieurs rencontres heureuses ont signalé son voyage de Naples à
Rome. Il avait pris la voie de terre, pour ménager aux nôtres du collége de Firentino la consolation
d'une visite. A l'entrée des états pontificaux, dans la petite ville de Ceprano se trouvait Msgr. Badia
délégué de la province de Frosinone; il s'y était rendu pour prendre congé des officiers Napolitains,
dont les troupes rentraient ce jour là même dans le royaume de Naples. Instruit, je ne sais comment,
de l'arrivée du T. R. P. Général, il se rendit par une pluie battante, à pied, près de la voiture arrêtée un
instant à l'octroi, pour le complimenter, et pendant qu'il parlait à la portière de la voiture, arrivent
de tous côtés des invitations. Pour ne point faire de jaloux, Sa Paternité donna la préférence à la première
qu'il avait reçue; c'était celle du marquis Ferrari de Rome, qui a de grandes possessions a Ceprano; nous
y dinâmes avec Mgr le Délégué... A Firentino toutes les autorités vinrent complimenter le T. R. P.
qui y passa une journée. Pie IX. en traversant Firentino, avait fait une visite à notre collége,
où il s'arrêta près de trois quarts d'heure. Les personnes de la suite du Pape ne s'attendaient pas
sans doute à ce qu'il allât voir nos Pères, après la visite de la cathedrale; car la direction donnée
aux nombreuses voitures qui encombraient les rues étroites qui mènent au collége, mettaient
le Pape dans l'impossibilité d'y aller autrement qu'à pied. Il pleuvait et les rues étaient boueuses.
Sur l'observation qu'on lui fit qu'il était impossible de tourner sa voiture, le St Père répondit:

43 47

J'ai compris, j'irai à pied. Les gens du peuple voulurent alors se jeter par terre dans la boue, pour que le St Père marchât sur leur dos et ne se mouillât pas les pieds. Pie IX profondément touché de ce témoignage de dévouement et d'affection refusa de l'accepter, et il se rendit à pied chez nous... L'accueil que le Souverain Pontife a reçu dans la province de Frosinone, à Ferentino surtout, lui a souvent arraché des larmes. Cette dernière ville dont la population s'élève à 15000 âmes n'a pas un seul de ses habitants qui ait voté pour la constituante. De son attachement au St Siège dérive celui qu'elle a pour la compagnie. Tout ce qui appartient au collège a été heureusement préservé, fidèlement gardé, puis rendu par les dépositaires.

18. Angleterre. Lettre du P. Ramière à un P. de Laval. Berrymead Priory, lundi 12 août 1850. Je me trouve près de Londres, dans une charmante solitude où je suis venu pour donner une retraite aux Dames du Sacré-Cœur. C'est vraiment pour moi l'accomplissement de la parole de N. S. Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum. Il y avait bien longtemps que je n'avais pu respirer à l'aise comme je le fais maintenant. Cependant je ne vis pas entièrement séparé du monde. Presque tous les jours je sors un peu pour voir ce qui se passe autour de moi. Aujourd'hui je suis allé faire une visite aux Dames du bon Pasteur, dont le couvent est à 3 milles d'ici. J'ai été bien édifié par tout ce que j'ai vu. Car cette œuvre si admirable partout a un intérêt tout particulier dans un pays protestant. Elles ont réuni 80 pénitentes, dont plusieurs ou peut-être le plus grand nombre étaient protestantes à leur entrée dans la maison, et se trouvent ramenées par leurs égarements mêmes au vrai bercail, qu'elles n'eussent peut-être jamais su trouver si elles n'eussent pas perdu leur honneur. De pareils établissements feront ici plus de bien que des missions, car ils sont une démonstration vivante et bien touchante de la sainteté de l'Eglise Catholique. Hier, j'assistai à un autre spectacle non moins consolant. J'allai entendre Mgr Wiseman, qui prêcha matin et soir, dans la grande et belle Eglise de S. Georges. Je ne sais si vous savez que ce prélat si éminent est appelé à Rome par Pie IX, qui veut le faire Cardinal et même, dit-on, lui confier une des charges les plus élevées dans l'administration de l'Eglise. Quelques uns disent qu'il veut le nommer Préfet de la Propagande. On ne peut sans doute que féliciter Sa Sainteté du choix qu'elle a fait et qui ne pouvait tomber sur un sujet plus digne. Mais il n'en est pas moins vrai que l'absence de Mgr Wiseman sera une grande perte pour l'Angleterre où il avait acquis, en particulier sur les protestants, une influence qu'il ne sera guères possible de remplacer. Aussitôt qu'on sait qu'il doit prêcher, l'Eglise de St Georges se remplit. C'est, je vous assure, un beau spectacle que de voir, au cœur même de la capitale du protestantisme une foule aussi compacte de personnes appartenant en apparence aux classes élevées de la société, se presser autour de la chaire d'un évêque catholique. En pareilles occasions, l'Eglise Catholique déploie ici toutes ses pompes aux yeux des protestants peu accoutumés à la splendeur des cérémonies religieuses. Les ornements sont d'une grande richesse; tout est dans le style moyen âge, parfaitement en rapport avec l'architecture de l'Eglise et avec les peintures des vitraux. Mgr Wiseman, qui est un fort bel homme, montant en chaire, entouré de son clergé, et récitant le texte de son sermon, la mitre en tête et la crosse en main, apparaissait vraiment comme un Docteur de l'Eglise. Son discours fut très beau, très apostolique, très capable d'émouvoir les protestants qui s'étaient portés en foule pour l'entendre. Il parla sur la charité de l'église cath. — ... Mais il ajouta que de tous les services, que la charité cath. rend à l'humanité, celui qui à ses yeux est le plus important, celui qui anime le plus son zèle, c'est l'aumône de la vérité faite à ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'erreur. Il prit de là occasion de justifier le prosélytisme cath. des calomnies, auxquelles il est souvent en butte, et de protester dans une péroraison très éloquente, que de tous les biens, qu'il souhaitait à sa patrie, il n'en était aucun qu'il ne fût prêt à sacrifier au bonheur de voir ses enfants de nouveau réunis dans la comunion d'une même foi et d'une même charité. On dit que dans la soirée son sermon a été encore plus beau; il y a décrit les progrès du catholicisme en Angleterre en dépit de tous les obstacles, et certes le temple magnifique, dans lequel il parlait, l'auditoire qui se pressait pour l'entendre, la splendeur qui l'entourait, formaient un beau comentaire à ses paroles. — Stonyhurst 19 août. Avant de quitter Londres j'assistai à une magnifique soirée que Mgr Wiseman donna à son clergé avant de partir pour Rome....... Il sera certainement profondement regretté par tous ceux qui ne désirent que le triomphe de la vérité, car quoiqu'on se soit plu quelquefois à lui attribuer des vues étroites, aucun homme n'a plus fait que lui pour faire tomber toutes les restrictions que l'esprit de parti avait jusqu'ici imposées au zèle. Sous l'administration de ses prédécesseurs un seul de nos Pères avait les pouvoirs pour confesser à Londres; dès qu'il est entré en charge il a ouvertement declaré, que son plus vif désir était de voir à Londres une résidence de 12 Jésuites. Les Prêtres de l'église française qui avaient été jusqu'ici en butte à mille taquineries jalouses à cause de la faveur qu'ils rencontrent auprès des catholiques de Londres, ont vu toutes ces persecutions cesser depuis que Mgr Wiseman est à Londres. Sous son administration a été ouverte notre charmante Eglise de l'Immaculée Conception, libre de plusieurs charges vraiment tyranniques qu'on avait mises come conditions à la permission de la bâtir, les Oratoriens se sont établis au centre de Londres, les Redemptoristes à Clapham l'un des faubourgs de la métropole; cinq à six nouvelles chapelles ont été ouvertes dans les quartiers les plus populeux. Quantité d'écoles ont été établies pour l'éducation des pauvres et de la classe moyenne. Plusieurs couvents de femes lui doivent aussi leur fondation ou leur renouvellement; et tout cela s'est accompli en moins de 3 ans. — Pendant que l'église cath. reconstruit ainsi avec patience l'édifice que la tempête du 16ème siecle avait renversé, l'église anglicane, qui jusqu'ici avait conservé un peu plus de fixité que les 1000 autres formes du protestantisme, se voit condamnée à révéler au monde tout ce qu'il y a d'absurdité dans son enseignement et de servitude dans sa constitution. Vous n'avez pû manquer d'être informé des luttes qui viennent de se livrer entre le parti de la haute église qui s'appuie surtout sur la tradition, et le parti de la basse église, qu'on nomme aussi le parti évangélique, qui prétend ne s'appuyer que sur l'ecriture, mais qui suit les erreurs de Calvin...... Les évangéliques ont remporté un complet triomphe et le parti de la haute église a reçu le coup de mort..... On s'attendait à beaucoup de conversions dans la haute église, mais on ne compte que celles de M. Markell et de deux autres.

– Allemagne = Bade et Würtemberg. – Lettre du R. P. Stumpf Supérieur de la résidence de Strasbourg 18 Avril 1850 ..... Nos Pères viennent de donner la 7ème Mission dans le grand-duché de Bade. La 1ère avait été donnée à Laechingen par 2 pères, auxquels on associa pour s'introduire doucement quelques bons prêtres du grand duché. On a compté plus de 30 confesseurs dans cette mission et environ 11000 communions... Le P. Stoeger n'a pris part qu'à l'importante mission de Schwaetzingen près Heidelberg et Mannheim. Sa débile santé ne lui a pas permis de partager les pénibles travaux de ses infatigables confrères. Il a prêché depuis une retraite chez les religieuses du couvent du St Sépulchre à Baden. Cette dernière oeuvre ne manquait pas d'importance, car ces bonnes dames ont des rapports très-fréquents avec des personnes notables de divers pays qui se trouvent pendant la saison des eaux dans cette petite ville. La Supérieure de la maison a 83 ans, l'aumonier qui est sourd en compte 80. J'espère que le P. Stoeger pourra donner successivement des retraites dans toutes les autres maisons dont plusieurs ne sont religieuses que de nom. – La foule est telle dans les missions, que dernièrement à Urloffen le P. Hasslacher fut obligé de prêcher en plein air à un auditoire de plus de 8000 personnes; l'église était trop petite pour les contenir. On y a vu de bons fidèles qui ont fait 30, 40 et jusqu'à 50 lieues pour participer à la faveur de la mission. Les églises se remplissai(ent) dès 2 heures du matin: à 8 heures du soir, on demandait encore la Ste Communion. Mgr l'archevêque a bien voulu lui-même faire la clôture de la mission de Kirchgarten. Le P. Hasslacher prêcha après cette mission la fête patronale à la métropole de Fribourg. Le Père m'écrivit l'autre jour d'Ueberlingen (petite ville près de Constance) que le Commandant Prussien protestant était venu en personne au presbytère pour inviter les missionnaires à diner; il voulut même les faire chercher en voiture. Le P. Hasslacher comptait tous les jours à ses sermons un grand nombre de soldats. Le général en chef Mr de Schreckenstein, excellent catholique, envoya ordre partout de favoriser, et au besoin de protéger les missions. .... – Extrait d'une lettre du P. Hasslacher à un Scholastique de Laval – Strasbourg le 29 Juillet 1850 – Les missions augmentent extraordinairement en Allemagne. Celle de Constance, le siège de l'indifférence religieuse est d'une grande importance. Pendant l'Avent une mission doit avoir lieu à Fribourg en Brisgau. A Cologne on travaille à réaliser une mission, mais aura-t-elle lieu, et Msgr l'accordera-t-il? c'est incertain. Mayence qui a maintenant un si bon évêque dans la personne de Msgr de Kettler ne restera certainement pas long-temps en arrière, car une mission y est plus nécessaire que jamais, et il y a des hommes très remarquables qui la désirent. A Bade même et dans le Würtemberg on ne désire plus que des missions. On les demande de tous côtés et chaque mission est une semence pour plusieurs autres. Mais malheureusement nous ne pouvons les donner que l'une après l'autre, et cela à peine parce que les intervalles sont trop courts, pour nous laisser reprendre de nouvelles forces. Nous attendons depuis plusieurs mois du secours de l'Autriche, mais jusqu'à présent, personne n'est venu. De manière que nous devons abandonner à leur sort beaucoup de villes et de communes sans pouvoir porter secours à de milliers d'âmes, qui ont la meilleure volonté du monde. Priez donc, afin que le Seigneur envoie des ouvriers dans sa vigne, et que les forces du petit nombre de ceux qui y travaillent, redoublent et se soutiennent. – Pour la mission de Walduren où, comme vous le savez, est le célèbre pèlerinage du précieux Sang, on y voyait ~~venir~~ une foule innombrable d'hommes. Mgr Sthal évêque de Würzbourg y était présent et fit la clôture. Il a été élève du Collège Germanique, ainsi que son secrétaire. Dans une église médiocre se trouvaient une fois 12000 hommes. Dans la dernière mission il y avait beaucoup de protestants. Tous ont été très contents; plusieurs d'entre eux n'auraient pour aucun prix omis un sermon. Dans une autre mission on voyait accourir les juifs: et après un sermon, un d'entre eux disait: "Vraiment je ne ferai plus de petit lit au Messie" (c'est-à-dire, je ne l'attendrai plus, il ne viendra plus) car ils ont la coutume de lui faire tous les ans un lit, où il doit naître: –

– Bavière – Extrait d'une lettre du P. Faller, écrite de Louvain à un Scholastique de St Acheul. .... Connaissez-vous la mort du Comte Fugger, votre ancien condisciple de Fribourg? Il avait été reçu dans la Compie. Après avoir méprisé la grâce de sa vocation, il s'est engagé, est devenu officier et durant la révolution qui a eu lieu l'an passé dans le palatinat, il s'est rangé sous les drapeaux des rebelles. Il a été arrêté au mois de mars et condamné à mort, mais ce qui semblait causer sa perte fut le commencement de son salut. Il fut tellement touché de la grâce, qu'on ne peut lire, sans verser des larmes, les lettres qu'il écrivit à sa famille, la veille de son supplice. Les voici; j'ai cherché à les traduire: "Mes bien chers parens! La grâce de Dieu a vaincu. J'ai satisfait au précepte pascal; je suis prêt à paraître devant Dieu. Ce n'est point à la crainte du supplice que je le dois, c'est à la protection de la Ste Vierge, à laquelle j'ai fait un voeu, il n'y a pas encore 2 ans. Les liens de l'enfer sont donc brisés. L'Antechrist qui regnait en moi a été terrassé par ma mère céleste. La foi revit dans mon coeur. Mon courage augmente; aujourd'hui enfin, j'apprends ma sentence... Il faut mourir... le sang a bouillonné dans mes veines; j'étais tenté de tout briser; mais ma foi, mais mon Dieu qui était venu à moi dans le St Sacrement, m'a donné le courage. Quel courage!.. Je reconnais dans sa volonté un bien infini, et je l'adore. Cette fois il veut que je sois fusillé; qu'il en soit donc ainsi. Pesez bien toutes mes paroles, car ma pensée est tout entière dans cette lettre. Je ne trompe plus... Je vous demande pardon – Oh pardonnez-moi! Il n'y a plus de ressentiments dans le tombeau... Heureux celui qui meurt dans la foi – les anges reposeront avec lui et un jour ils porteront son corps glorieux au lieu du supplice, où il tomba poenitent. Oh! qu'il sera beau ce corps, en ce jour, quand l'âme environné d'une beauté céleste joindra de nouveau son corps à lui. Pardon! je vous ai bien offensés! Je vous embrasse tous... le juste vit éternellement! Aussi j'espère et je vous le dis avec foi: Nous nous reverrons bientôt; n'oubliez pas votre Théodore dans vos prières"... Voici la lettre du prêtre qui l'accompagna au supplice. "Landau le 11 mars 1850 –" Le comte Théodore Fugger a été exécuté ce matin à 6 heures, après une conversion parfaite. Il est mort dans les sentiments les plus chrétiens. Hier après avoir reçu la Ste Communion avec une dévotion incroyable, il se sentit admirablement fortifié. Quand je le quittai il me dit: "J'ai un gage très-certain de la vie éternelle. Je suis un pécheur; mais Dieu a pitié de ma misère; je le sais, je le crois; c'est ma consolation au moment de la mort. Cette grâce m'a été obtenue par la mère de mon Dieu, à laquelle j'avais adressé les prières les plus ardentes. Oh douce consolation!" A 2 heures après midi j'allai le voir de nouveau et je passai la nuit avec lui. Souvent il embrassa

la médaille

la médaille de la Ste Vierge, qu'il a toujours gardée suspendue à son cou. Ce matin à 3 heures il me disait: "Marie m'est propice; elle m'a obtenu un doux sommeil." En allant au supplice il me tenait la main, et répétait à haute voix: "Ave Maria &c Ave Maria, mater mea coelestis &.. Dès qu'il a eu les yeux bandés, il m'a serré de nouveau la main en disant: "Dieu sera votre récompense... Ave Maria." C'est alors que je l'ai quitté. La décharge a eu lieu, et déjà il cessait de vivre.

– Prusse – Extrait d'une lettre du P. Praszalowicz à un Père de Laval – Berlin 2 Août 1850... Les prêtres de cette ville m'ont offert une hospitalité cordiale. J'entends ici les confessions. Les Catholiques de cette ville au nombre de 20000 sont très-pieux et très-exemplaires. Le reste de la population se compose de protestants, athées &c Leur nombre s'élève à 400000. Me voici donc dans une ville, où l'impiété est si grande, que beaucoup de parents ne laissent plus administrer le baptême à leurs enfants. Les temples des protestants que l'on rencontre à chaque pas, sont vides, même les jours de fête. Dans cette ville immense il n'y a qu'une église catholique, où l'on fasse l'office divin. C'est ici qu'un petit nombre de vrais serviteurs de Dieu se groupe pour arrêter la juste colère du ciel par des prières ferventes. J'ai eu occasion de voir Potsdam où Voltaire lavait autrefois le linge sale de Frédéric. C'est ici que demeure le roi, plein de soucis et de chagrins, le corps blessé, l'âme plus blessé encore. Jamais potentat ne se trouva dans un état plus déplorable. On lui tend des pièges dans les rues et jusque dans son palais. Il a un coeur excellent, juste, accessible aux sentiments religieux et même très-attaché au catholicisme. ~~ Autriche. Tyrol = Extrait d'une lettre du P. Bosizio à un Scholastique de Laval. – Innspruck le 11 Mai 1850. –.. Ici les choses ne sont pas aussi mures qu'on pourrait le penser pour le rétablissement de la Compe. Mais le bon Dieu s'est servi de nous pendant la dispersion de notre province pour le salut des âmes. Le P. Chuiner a donné le mois de Marie dans notre église. Cette année plus que par le passé, on y vit un grand nombre d'auditeurs de toutes les classes de la société. Notre RP. Recteur a donné un triduum dans l'église des PP. Capucins, au grand applaudissement de toute la ville. Il a eu surtout la consolation de voir beaucoup de personnes du 1er rang suivre les exercices avec la plus grande persévérance.. Nos Pères dispersés dans les diverses paroisses y sont très-aimés et il est très-difficile les retirer de leurs postes. Le P. Schwitzer a prêché le carême à Prague dans la chapelle royale du palais. Les habitants de la cité y accouraient en foule. Les sermons commençaient à 6 heures et 1/2. Les personnes qui voulaient avoir une place, se mettaient en route à 3 ou 4 heures et ceux qui arrivaient à 5 heures ne pouvaient déjà plus se frayer un passage. – Le P. Wogtechowsky a du revenir dans le dioces de Leitmeritz. Il y a été forcé par une députation nombreuse composée de Supérieurs de 14 communautés et de plusieurs bourgeois, chargés d'obtenir son retour. Mgr de Leitmeritz l'a chargé de prêcher le carême à Rordzalowitz, ce qui ne s'y était point vu encore, et pendant la semaine il était obligé de faire le catéchisme dans les environs, au milieu d'un concours extraordinaire. Les hussites, les helvites &c l'outragent sans cesse et jusque dans les journaux; mais le P. Wogtechowsky répond à tout cela: "Deo gratias". – Encore un mot sur la mort du F. Coadj. Salmhofer qui le 22 mars s'est endormi dans le Seigneur. Le bon vieillard, ancien exilé de la Russie, a trouvé pendant la dispersion l'hospitalité dans un couvent de PP. Franciscains en Styrie. Déjà il gardait le lit depuis 4 mois, plein de résignation, et ne désirait qu'une chose au monde, c'était d'avoir quelqu'un de nos Pères à ses derniers moments; il fut exaucé. Lorsqu'il était sur le point de mourir, il dit à un fr. Franciscain qui était près de lui, ces paroles remarquables: "St Ignace était ici, il y a un instant, voilà que je pars" et il expira paisiblement en faisant du geste son dernier adieu. ~~ Galicie – Extrait d'une lettre du P. Ciechanowiecki à un Scholastique de Laval. – Neu-Sandec le 14 mai 1850..... Vous aurez appris l'abrogation du placet royal – la liberté rendue à l'église par l'empereur – Communication libre avec le St Siège et avec leur troupeau en dehors des entraves gouvernementales rendue aux évêques – Les Séminaires ecclésiastiques remis à l'administration indépendante des prélats, les synodes diocesains et provinciaux permis; la jurisdiction des prélats sur leurs clercs reconnue &c &c et ce grand changement opéré ici par la droite du très-haut. Qui l'aurait jamais espéré, après cette horrible tempête qui vient de bouleverser l'empire? – Au moment où Pie IX reprenait possession de Rome, un seul coup a renversé tout l'édifice du Josephisme. Tout n'est pas parfait, mais tout marche à grands pas vers la perfection. Aussi les ennemis de l'église écument-ils de rage; ils menacent du tumulte et de la révolte. – Les journaux annoncent un grand danger à l'empire, la servitude aux curés et au clergé inférieur, les maux aux fidèles. Mgr l'Archevêque de Vienne a sagement prévenu ces clameurs dans une encyclique adressée au peuple. Il y demontre que ce ne sont là que de vaines tentatives d'hommes perdus, qui, tandisqu'ils cherchent pour eux-même la liberté de commettre toute sorte de crimes, voudraient enlever aux catholiques la liberté de vivre saintement. – Ici on espère le rétablissement de la Compe. Nous savons d'une manière assez certaine qu'il s'agit maintenant, de nous rendre nos colléges ici, aussi bien que dans le reste de l'Empire. Aussi mille fables circulent parmi le peuple, et partout on entend ces paroles: "Nous aurons les Jésuites au premier jours." Il y a cependant encore bien des difficultés... prière et confiance !! ~~~

– Asie – Mission du Mont Liban. – Extrait d'une lettre du P. Abougit à un Père de la résidence de Laval – Collége St Joseph de Ghazir, le 14 Juin 1850..... Hier, 13 Juin, fête de St Antoine de Padoue, tout le collége de Ghazir s'est transporté, de bon matin, à un beau couvent arménien sous le vocable de ce grand Saint et à 3/4 d'heure environ de notre maison. Il s'agissait, non seulement de faire une visite de dévotion à l'église du couvent, mais encore et surtout d'y chanter, mirante populo, une grand messe latine, laborieusement préparé par le P. Monier. On commença par faire communier les élèves, pour leur permettre de déjeûner avant la cérémonie et ne pas les laisser à jeun jusqu'à près de Midi. – Vers les 9 heures, notre RP. Recteur, le P. Canuti, assisté de 7 élèves en aubes aux rebords rouges, était à l'autel de St Antoine, maître-autel de l'église et remarquable par son élévation au dessus du niveau de l'entrée. Nos chantres, armés de leur feuillets notés, ont exécuté leur Kyrie, leur Gloria, leur Credo &c avec beaucoup de précision et d'entrain, beaucoup plus qu'on ne devait en attendre d'un coup d'essai. – Les cantiques français ont été entremêlés aux chants latins, et le tout a paru satisfaire autant qu'étonner nos bons Arabes, peu habitués à une telle cérémonie. Mais le capital de la fête a été le panégyrique de saint, fait en Arabe, et en bel Arabe, par notre RP. Recteur. C'est la première fois qu'un Jésuite élève

la voix

la voix dans cette église; c'est la première fois peut-être que la parole de Dieu y est prêchée solennellement. Tous ceux qui ont pu apprécier le panégyrique, ont eu lieu d'en être contents. — Il va sans dire que maitres et élèves, nous avons tous diné au couvent. — Dans la soirée, un salut solennel, donné toujours par le P. Recteur, assisté de deux religieux arméniens en chappe et de six élèves en aubes, a terminé dignement cette belle journée. Nous n'avions jamais été invités à pareille fête; il y a donc encore de ce côté-là un progrès dont nous nous réjouissons, parcequ'il témoigne hautement de l'influence qu'acquiert chaque jour notre établissement de Smyrne. — Mais nous avons eu il y a quelques jours, mieux, beaucoup mieux que cela. Nous avons eu une procession de la Fête-Dieu qui a passé toutes les idées de nos Smyrniens et de leurs voisins. L'an passé, à l'occasion de notre chapelle publique nous avons fait un coup d'essai en ce genre, mais très-modeste. Cette année-ci on s'est enhardi et on a fait du magnifique. Un bel ostensoir dont nous sommes redevables à la libéralité pieuse de la famille du P. Sebast. Gaillard de Lyon était porté entre les vénérables mains de notre Délégué lui-même, l'excellent Mgr [illegible], archevêque de Philippes. Le R. P. Supérieur de la mission a adressé 3 fois la parole au peuple. La dernière fois il a parlé sous les murs de notre Collége du haut d'un beau perron qui se trouve entre la double entrée extérieure de notre chapelle. — C'était un spectacle bien touchant que la multitude avide et recueillie qui remplissait le magnifique Midane (place pour les courses de chevaux) situé devant notre maison et qui pouvait enfin contempler à son aise la beauté de la cérémonie. — Je passe sur bien des détails qui n'ont guère d'intérêt que pour nous. — Mais je ne puis vous laisser ignorer l'heureux effet produit par notre procession. — Tous nos Arabes étaient aux Anges. On était accouru des villages voisins, sous un soleil ardent et par des chemins très-difficiles: on s'en est retourné aussi édifié qu'enchanté: et qui avait vu était tout fier d'aller tout raconter à qui n'avait pas vu. — Je crois que cette cérémonie nous aura fait beaucoup de bien dans l'opinion publique; qu'elle aura, en particulier, accru considérablement notre influence et notre naissante popularité. Elle aura aussi donné un grand élan à la piété et parlé fortement au cœur, comme aux sens de tous. Une bonne âme s'écriait durant la cérémonie: O Jésus! Jésus! c'est comme le ciel, comme le ciel!.... et à coup sûr beaucoup de spectateurs ont éprouvé, avec plus ou moins de force des sentimens analogues. — Dieu en soit mille et mille fois béni!.... Mgr (qui du reste nous est on ne peut plus favorable) s'est montré très-satisfait de tout. Nous l'avons possédé plus de 8 jours et il n'a pas cessé de nous combler d'amitié. Il a écrit sur le champ à la S. Congrégation de Propaganda Fide des choses très-flatteuses pour nous et très-favorables à notre établissement.

Amérique. — Missions du Canada. — Lettre du Père [illegible] à un Scholastique de Laval. — St. John's [illegible] 31 Mai 1850 near New-York. — Les hommes sages aiment beaucoup le caractère américain, ils ne mettent pas en doute un aussi bon fond de religion chez les Américains que chez la généralité des nations. Que n'a-t-on des hommes vraiment apostoliques qui sachent bien l'Anglais! comme ils moissonneraient au milieu des Américains même! Voici une petite statistique qui m'est tombée sous la main, je la crois assez exacte:

An	1808	1830	1840	1850
Dioc.	1	11	11	30
Evêq.	2	16	17	27
Prêtr.	68	232	482	[illegible]
Stations	–	–	538	
Séminaires	2	9	13	29
Colléges	2	8	12	17
Pension. de Filles	2	20	47	91

Le 25 Mai les Pères Desjacques, Thiry, Baudevin ont été ordonnés Prêtres ainsi que deux Séminaristes. Le jour de la Pentecôte, nos élèves nous ont donné une Messe du P. Lambillotte, et le trente, il y a eu première Communion et Confirmation. Monseigneur a été si content de leur musique, qu'il a regretté de ne pouvoir pas rester toute la journée. Bon nombre de personnes étaient venues de la ville, toutes ont été très-édifiées. Priez bien pour cette maison, il semble qu'elle est destinée à opérer un grand bien en Amérique. Puissions-nous correspondre aux desseins de la Providence. Grande nouvelle! nos Pères de New-York viennent d'acheter une des plus belles places de cette ville (5 lots), et ont la permission de bâtir un beau Collége et une belle église qui sera comme paroisse.

— Lettre du Père Havequez à un Scholastique de Laval. Montréal 2 Mars 1850. Vous rappelez-vous une certaine phrase du vieux cahier des instructions du Noviciat, à l'endroit où il parle de la manière de se chauffer: comment font nos Pères du Canada? je vais vous le dire: dernièrement le P. Saché et le P. Baudry étaient allés à Beaufort, non loin de Québec, pour prêcher et confesser. La Neuvaine et les confessions étaient déjà en train. Nos deux Missionnaires arrivèrent un dimanche soir par une poudrerie affreuse (on appelle ainsi une neige abondante poussée par un vent violent); bref, il en était tombé une si grande quantité, que la porte de l'église se trouva obstruée le lendemain matin; et le Sacristain obligé de déblayer le terrain, n'avait pas eu le temps d'allumer les calorifères de l'église, lorsque le P. Baudry vint y dire la première Messe. Il faisait froid! c'était terrible. Le pauvre Père, après l'élévation, ne sentait plus ni ses doigts ni ce qu'il touchait. Bientôt les mains toutes entières sont comme paralysées. Il continue néanmoins, donne la communion à beaucoup de fidèles: ses yeux seuls pouvaient certifier de la réalité du Sacrement qu'il administrait; aux dernières oraisons il n'y avait plus moyen d'y tenir. Le Père s'appuye les coudes sur l'autel, et tombe sans connaissance. Aussitôt grande rumeur dans l'église. On accourt, on le relève, on le transporte à la sacristie qui était un peu plus chaude que l'église, et quand il revint à lui, son premier cri fut: Ah! mes mains! mes mains! jusque là le Père Saché était inquiet; ce pouvait être un cas d'apoplexie; mais quand il entendit, mes mains, il comprit ce que c'était, et se rassura. Voilà comment font nos Pères au Canada! Cependant rassurez-vous, vous qui viendrez nous rejoindre à la nouvelle France. Quand vous direz la Messe dans les églises du Canada, vous aurez bien moins froid que dans vos églises du vieux pays, comme on dit ici. Il faut voir et sentir le feu que l'on fait ici; il y en a quelquefois trop. Mais alors comment sortir d'une étuve, pour s'exposer à un froid de 24 degrés Réaumur! Alors comment font nos Pères du Canada? Le voici: on s'affuble la tête d'une énorme casquette à longs poils, on s'enveloppe le men-
[illegible] comme dans tous les pays du nord, où il n'y a pas de vin, les

et le cou d'un vaste schal; on prend sa capotte, puis son manteau, puis des gants bien fourrés, enfin des souliers de caoutchouc, pour ne pas glisser; et le froid aura bien de la peine à percer toute cette fourrure. Il n'y a que le nez et les yeux qui souffrent. Le nez gèle quelquefois. Que font alors nos Pères du Canada? Un passant que l'on rencontre a la complaisance de vous dire: Monsieur, votre nez est tout blanc. Alors on se frotte le nez avec de la laine (on en est tout couvert); ou bien, ce qui vaut mieux encore, on prend une poignée de neige qui ne manque jamais ici en hiver, et on se réchauffe le nez en s'en frottant. Pour les yeux, il se remplissent de larmes qui deviennent quelquefois dures comme de la glace. Avec tout cela, vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est un fait, et tous les Européens qui sont ici le disent: on souffre beaucoup moins du froid ici qu'en Europe, ou si vous le voulez, qu'en France. Cela est si vrai que l'hiver est ici le temps des plaisirs, des promenades, des courses joyeuses. Il faut voir comme tout le monde s'évertue dans leurs élégants sledges, tout couverts de belles fourrures. A Montréal le St Laurent, malgré sa longueur de 2 ou 3 lieues, est toujours gelé pendant l'hiver, les voitures passent sur cette glace comme sur la terre ferme; le P. Martin se rendant un jour à la prairie, a rencontré sur la route 400 et quelques voitures dans un trajet de 3 lieues sur le fleuve. A Québec, il est très-rare que le fleuve soit entièrement pris: il n'y a que de vastes glaçons flottans qui montent et descendent avec la Marée. Dernièrement le P. Saché devant aller prêcher dans une paroisse de l'île d'Orléans, voit arriver à sa porte un canot; (il demeure dans la partie la plus élevée de la haute ville,) le Père s'embarque. En un clin d'oeil, le voilà au bas de la montagne. il glisse sur le fleuve toujours traîné par 4 hommes aussi légers que des rennes. Arrivé au bord de l'eau le canot s'élance, les conducteurs d'un saut rapide sont à coté du Père, ils se mettent à ramer. Un glaçon se présente, les rameurs redeviennent traineurs: et ainsi de suite; mais avec une telle agilité qu'une demi-heure suffit pour faire un trajet de 13 milles et ½..... le passage de l'eau à la glace et de la glace à l'eau se faisait si doucement, que le Père aurait pu dire son bréviaire sans s'en apercevoir. — Priez pour notre pauvre Collège. Le rez de chaussée est déjà bâti. On espérait poser le toit avant l'hiver prochain et voilà que nos espérances semblent se s'évanouir. Mais il me semble que le bon Dieu viendra à notre secours, surtout si vous l'en priez. Alors nous pourrons faire quelque chose de plus, et ne pas végéter, comme nous l'avons fait depuis 3 ans que nous travaillons à notre collège, sans en venir à bout.

— Lettre du P. Pierre Point, Missionn. de la Comp. de Jésus dans le haut Canada, à un Père de la même Compie. — Sandwich 15 Mai 1850.

Mon R. P. Pax Chi. Mille remerciments pour les intéressantes nouvelles que vous ne cessez de nous envoyer. Je désirerais bien vous rendre la pareille; mais, en fait d'événements, ce pays-ci ne ressemble guère au vôtre où tout marche si vite. Le nôtre est stationnaire sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres: il y a bien quelque mauvais levain qui soulève le sol que nous foulons; mais bientôt le terrain se rassoit et nous continuons paisiblement notre marche. Ici les volcans physiques sont éteints depuis long-temps, et les volcans politiques ne sont pas bien dangereux. Certains montagnards sous le nom de Torys, enfants de la Tempérance font bien des efforts, il est vrai, pour semer la discorde par leurs utopies; mais nos Canadiens peu enthousiastes de nouveautés, ne mordent pas à l'hameçon trompeur, ils restent fidèles à leur vieille foi... — Nos Missions avec leurs missionnaires vont leur train. De temps en temps elles arrachent à l'infidélité et à l'hérésie quelques unes de leurs victimes. Si elles vont doucement, au moins elles iront long-temps; car ici, pourvu que les oeuvres soient solidement établies, c'est tout; leur existence est assurée. Si nos travaux n'obtiennent pas tout le succès que nous pourrions en attendre, vous en savez la raison, aussi bien que nous: le seul défaut d'auxiliaires pour les féconder en est la vraie cause. Nos Pères se multiplient, mais l'immensité des lacs et des forêts qu'ils ont à parcourir ne leur permet pas d'atteindre le plus grand nombre des sauvages, et leurs pauvres chrétiens mêmes errent partout faute de pasteurs; ces pauvres Pères sont désolés de ne pouvoir pas secourir ceux qui gémissent et appellent au secours, et de ne pouvoir pas aller à la poursuite de ceux, qui ne les fuient que parcequ'ils ne les connaissent pas. Ici c'est le bon P. Hanipaux, avec ses vingt cinq villages qu'il peut à peine visiter une ou deux fois l'année, tandis que le vieux P. Nicolas lutte à la brèche contre les efforts des Ministres Protestants, et les démons de l'île des Manitous. Là nous retrouvons le P. Kohler dans son canot ou sur des raquettes courant sur la neige ou sur l'eau de son grand lac pour disputer à l'hérésie protestante, à l'idolâtrie indienne, à la corruption civilisée, des âmes malheureuses et esclaves du démon. Le bon Père a beau crier secours et miséricorde, seul et désolé, il entend tous les échos lui répéter: nous n'avons personne à vous envoyer. — Que font les P. Choné et Frémiot au poste avancé du fort Williams?... ils courent, ils gèlent, ils brûlent... ils crient aussi: du secours! Dernièrement le P. Frémiot m'écrivait: par trois fois le précieux sang a gelé dans mon calice de la consécration à la Communion: mes doigts sont tout raides; je tremble des pieds à la tête. Le P. Choné m'apprend aussi que le 4 Février leur nouvelle maison à peine finie a été la proie d'un incendie rapide qui a dévoré le travail de 250 dolars. Après quoi, sans s'occuper davantage du désastre, il ajoute: Nous voyons de nombreux sauvages errer dans tous les rayons de la mission et comment aller les visiter? O mon Révér. Père, envoyez nous donc des ouvriers dans cette partie si délaissée de la vigne du Seigneur, et alors nous respirerons et nous pourrons satisfaire nos désirs et ceux de tant d'âmes qui n'attendent pour être à Dieu que la présence d'un missionnaire qui leur apprenne à le connaître et à l'aimer. — Nous avons été bien consolés par les lettres autographiées qu'on nous a envoyées de Vals et de Laval. Elles nous valent de bonnes lectures spirituelles et sont nos meilleurs journaux. Oh! comme on voit que Notre Seigneur bénit sa petite Compagnie, et comme à ces récits, on se sent heureux d'être les enfants de cette bonne mère! Ces lettres, adressées à nos missionnaires lointains les aident à supporter les peines inévitables du S. ministère dans leurs contrées respectives et sont leur plus doux délassement. Elles servent merveilleusement encore à entretenir l'esprit de piété dans le coeur de nos Chrétiens à qui nous faisons la lecture des passages les plus intéressants dans nos réunions de l'Archiconfrérie. C'est ainsi que la charité de nos frères Scholastiques, dilatant le coeur des pères et des enfants nous aide tous à glorifier Dieu. Qu'ils nous continuent cette bonne oeuvre si méritoire pour eux et d'un stimulant si efficace pour notre zèle. Tout à Vous en N. S. Pierre Point S. J.

~~à une aussi modique ressource. Mes images m'ont servi à faire revenir à confesse ici … qui s'étaient querellés la veille~~....

- Extrait d'une lettre du P. Menet à un Scholastique de Laval - Sault Ste Marie, Michigan 12 Juillet 1850 - ..... Nous avons, grâce au ciel, une église passablement ornée, un presbytère confortable avec un jardin qu'on peut agrandir à volonté, et que je me plais à cultiver moi-même dans mes moments de loisir; et de plus en face de l'église un autre morceau de terre, où s'élève en ce moment une maison qui, en attendant qu'on puisse avoir une maîtresse d'école pour les petites filles, ou ce qui vaudrait infiniment mieux quelques bonnes Soeurs, pourra être louée. Peu à peu, et à mesure que les secours de la providence viendront, on bâtira des chapelles dans les principaux postes de la mission. Vous êtes à même de connaître le Sault par les lettres que j'ai écrites il y a deux ans, et par d'autres. Au risque de m'exposer à des redites, auxquelles sont sujets les viellards, si vieux je suis, je vais vous faire connaître aussi brièvement que possible notre Mission.. Elle ne comprend pas moins de 100 lieues d'étendue. Jetez un coup d'oeil sur le lac Huron et sur le lac Supérieur, le roi de tous les lacs Américains, et vous trouverez leur point de jonction à un endroit qu'on nomme indifféremment Rapide, chûte et Sault, auquel nos Pères ont ajouté le nom de Marie qui lui est resté et qu'il porte depuis 210 ans. C'est là que vit, loin de toutes les révolutions européennes, votre très humble serviteur, aussi gai, aussi content que lorsqu'il conversait familièrement avec Cicéron, Virgile, Horace, Bossuet, Lafontaine, Molière, Skarga, Krasicki et tant d'autres bons vieux amis de collège. Je me surprends parfois à regretter de ne les avoir pas près de moi, pour leur rendre de temps en temps quelque courte visite; mais les temps sont changés, mes occupations ne sont plus les mêmes; je suis devenu curé, ne vous en déplaise; mais tous les curés de ce pays-ci sont missionnaires, qu'ils aient pour ouailles des peaux rouges, blanches ou mixtes. Il est évident que, sur une aussi grande étendue la population, dont la majorité est catholique, se trouve clairsemée et groupée par endroits: autrement il faudrait beaucoup d'autres missionnaires. Elle peut compter de 2000 à 2500 âmes. On y parle 3 langues le Sauteux (Chippewsay), le français et l'Anglais. Je suis pour les Français et les Anglais, quand l'autre père n'est pas ici; il comprend mieux ou du moins il parle mieux l'Anglais que moi, il prêche quelquefois en cette langue, je ne puis guère que catéchiser et entendre les confessions. Sa mission à lui, c'est la mission sauvage. Il fait presque toutes les excursions lointaines; il a plus de peine que moi, surtout en hiver. L'hiver est long et rigoureux il y a ordinairement 4 à 5 pieds de neige. Les tourmentes sont fréquentes. On les appelle ici les poudreries, par imitation de ce qui a lieu dans un désert. La neige est comme le sable, emportée par le vent, forme des bancs mobiles, s'amoncelle par sillons, change de place et de forme suivant la direction et la violence du vent. Hiver comme été, impossible de voyager en voiture, où à cheval; il faut des raquettes en hiver, des canots, des steamboats en été. Il n'y a, par terre, ni route, ni sentier battu. - Le poste le plus peuplé de la mission, c'est le Sault. On y compte 1200 âmes sur les deux bords de la rivière formée par la chûte. A une lieue du rivage, ce sont des forêts vierges, immenses, souvent marécageuses, qui n'ont jamais vu d'autres habitants que des loups-cerviers, des renards, des chats sauvages, des belettes, des martes, des chevreuils, des lièvres, des écureuils, des perdrix &c. Ces bois presque impénétrables entretiennent le froid, l'humidité et fourmillent de maringouins. Ne vous effrayez pas de ce mot: je pensais, en lisant autrefois l'histoire des missions, que c'était une sorte d'insectes-monstres. Ce n'est autre chose que nos cousins d'Europe: leur nombre seul les rend incommodes. Dans le moment, où je vous écris ces lignes, je suis souvent obligé de mettre la plume de côté, pour me débarrasser de leur importunité et les empêcher de me sucer le sang, ce qu'ils font, quand ils peuvent, avec l'avidité de bestioles faméliques. Là où le pays se peuple et s'assainit par le défrichement des terres, l'écoulement des eaux et la coupe des bois, ils disparaissent, et leur incessante vexation avec eux. - Je trouve le climat fort sain, l'air pur, comme dans toutes les contrées élevées. Le sol est assez fertile et peut produire toute sorte de blés. Les patates y viennent bien. L'année dernière, j'en ai recueilli une soixantaine de minots (double décalitre) avec pois, haricots, carottes &c. Tout cela fruit de notre labeur, nous aide à entretenir vache, cochon, poules, canards &c. Je me fais aider par des journaliers, mais le moins que je puis: car la main d'oeuvre est chère, pas moins de cinq francs par jour. A présent j'ai un homme qui nous prépare une prairie. Je deviens cultivateur, fermier, en petit, Dieu nous préserve de l'être en grand!....... Comme dans les pays neufs, tous les edifices ici sont en bois; c'est plus vite fait, et moins couteux; mais à mesure que le bois deviendra rare, on fera comme dans le vieux pays; il faudra penser à d'autres matériaux. Les charpentiers ne manquent pas: tout Américain l'est plus ou moins, et même chaque habitant sait faire presque toute sorte d'ouvrages. Adressez-vous au premier venu, il sera, si besoin est, bucheron, charretier, cuisinier, laboureur et matelot. En Amérique il y a beaucoup moins de spécialités qu'en Europe les rangs n'y sont pas marqués, les classes se confondent. Le Président actuel est Whig, tous les démocrates ont été detrônés, ils ont perdu leurs places et plusieurs d'entre eux sont dans la rue. Vienne un président démocrate et l'autre bout de la bascule ira à terre. Un homme est riche aujourd'hui, demain il sera pauvre; on n'en fait point de cas: lui-même n'en est pas fort étonné. Il s'ingéniera d'une autre manière, et fut-il ballotté par le sort et jouet de mille accidents imprévus, il trouvera moyen de se relever: comme le chat, il retombera toujours sur les pattes. Quoiqu'en Amérique, personne n'ait honte de travailler de ses mains, pas même ceux qui naguère vivaient dans l'aisance, il est cependant difficile de trouver des serviteurs et des servantes: aussi la plupart d'entre eux ne s'engagent-ils qu'au mois. La domesticité est dans un triste état. Servir, c'est une honte. Les enfants même ont honte de servir leurs parents. Ils sont élevés dans une trop grande indépendance, et ceci est de mauvais augure pour la stabilité des états comme des familles: car il est écrit: "père et mère honoreras, afin de vivre longuement." Dès qu'un jeune homme peut se passer de ses parents, (et il le peut, communément parlant, à 14 ou 15 ans) il dit adieu, souvent pour toujours, à la maison paternelle; et s'il y revient, ce n'est pas pour lui offrir ses services; mais pour en recevoir. Il n'y a pas ici de mendiants: celui qui ne peut gagner sa vie, est aux frais de la comté. Mais c'est une honte, et on aime mieux souffrir, les vieillards except. Est pauvre qui veut, tant il est facile de trouver de quoi vivre. Les pauvres cependant ne manquent pas, pas plus qu'en Europe, en vérité; mais c'est leur faute: leur paresse, insouciance, mauvaise conduite, ivrognerie surtout! Comme dans tous les pays du nord, où il n'y a pas de vin, les

liqueurs fortes abondent; elles se vendent à bas prix, et font beaucoup de mal. C'est pourquoi dans de tels pays, l'abstinence totale de ces liqueurs spiritueuses, là où elle peut s'établir, fait un grand bien; mais cela ne tient pas. Ils appellent ceci tempérance, et c'est précisément la tempérance, qui seule est de devoir, et que toute personne a promise à son baptême, qu'il est difficile d'obtenir. Si les sauvages sont plus portés que les blancs à l'intempérance, ce n'est pas à mon avis, inclination naturelle plus forte que chez ceux-ci; mais l'ignorance, la grossièreté, l'oisiveté en sont la cause. Là, où ils se civilisent, ce qui ne se fait et ne se fera jamais que par le travail, ils ne se montrent pas moins sobres que les blancs. Le Sault Ste Marie est un lieu de passage et de commerce, c'est comme un port de mer, où aborde toute sorte de monde. Jugez par là de la difficulté de notre saint ministère. Au milieu d'une population qui change plus ou moins chaque année et n'offre pas de prise à une instruction suivie. Notre église est fréquentée, c'est même la seule qui le soit habituellement et qui mérite le nom d'église. Ceux qui ne sont pas catholiques, n'ont pour la plupart aucune religion, comme cela est fort commun aux états unis. S'ils vont à quelque réunion religieuse ce n'est pas la piété qui les y pousse, mais plutôt la curiosité. Souvent il en vient chez nous, quand surtout il y a quelque prédicateur nouveau, comme dernièrement lorsque nous avons eu la visite des RR. PP. Boulanger et Point de Sandwich et de Mgr l'évêque de Détroit venu pour la confirmation. Parmi les confirmés, qui étaient au nombre de 70, se trouvait un homme de 85 ans. Le dimanche précédent j'avais baptisé 4 enfants de la même famille. Le père et la mère n'ont aucune religion; mais ils ont foi au baptême catholique de leurs enfants. Dans tous les états de l'union américaine, dans le sein de cette Babylone de sectes, toutes plus inconstantes et plus absurdes les unes que les autres, le catholicisme qui se présente seul avec son ancienneté, son unité et sa stabilité, ne saurait manquer d'inspirer le respect. Notre habit, que nous nous sommes bien gardés d'échanger, comme ailleurs, avec l'habit civil, loin de nous exposer au ridicule, ne nous attire que plus de vénération. On comprendra toujours et partout, que non seulement pour les moeurs, mais même pour l'habit, il ne doit pas être dit que: "Sicut populus, ita et sacerdos." Je suis devenu causeur - je m'arrête - Priez et faites prier nos FF. Scholastiques de Laval, pour que nous plaidions ici avec avantage ~~et par nos paroles et par nos exemples~~ la cause de Dieu et de son église"....... Tout à vous en N.S.J.C. - Jean B. Menet S.J.

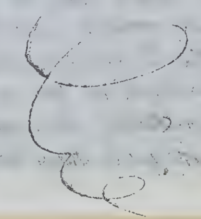
— Williamsville — Cette ville située tout près de Buffalo, est devenue pour nos PP. dispersés de la province de Suisse, le centre d'une mission allemande, dont les fruits augmentent de jour en jour et s'étendent en même temps sur les Irlandais et Français, qui habitent dans ces contrées. Voici un extrait d'une lettre du P. Fritsch, supérieur de cette mission sous la date du 26 juillet: "Quant aux protestants convertis nous n'en avons jusqu'ici que trois: un homme et 2 femmes dont une ne demeure pas même dans notre mission. J'[illegible] contre son mari; nous fîmes toute ensemble à cheval pendant assez long temps et il me fit connaître ses peines. Je me mis à l'oeuvre. La jeune femme avait beaucoup de zèle, elle savait lire, aussi son instruction fut-elle très-facile. Elle n'avait point été baptisée, car elle était fille d'une Yankée. Elle est déjà venue plusieurs fois se confesser ici, ce qui est assez pénible pour elle. Dernièrement la petite soeur de son mari, fille de 14 ans lui demanda comment elle se plaisait dans sa nouvelle religion? "Oh, dit-elle, je n'échangerais pas mon bonheur contre tous les trésors de l'Amérique." Ces mots disent beaucoup pour celui qui sait combien les Yankées-Ladies aiment leurs aises.-

Le dimanche de la Pentecôte 9 enfants Français reçurent ici la 1re communion. Je tâchai de rendre la cérémonie aussi solennelle que je le pus, d'autant plus qu'à mon arrivée la mère et la grande mère de 4 de ces enfans étaient sur le point de passer aux anabaptistes du voisinage. - Depuis les 2 années que nous avons passées ici nous avons bâti 2 églises. Quoiqu'inachevées elles sont propres au service divin et se remplissent déjà tous les dimanches d'un auditoire très-attentif. On y a remarqué toujours des protestants. Il y a une de ces 2 églises dans laquelle je ne puis me trouver que tous les 3 dimanches, j'y fais suivre chaque fois le sermon allemand d'un sermon anglais, et j'ai la consolation de voir venir non seulement les Irlandais mais encore les Yankées. Ceux-ci entre autres marquent leur étonnement de ce que les Prêtres catholiques citent des textes de l'écriture en faveur de la confession. - Cette dernière église fut ouverte le 30 décembre. Le plus proche voisin ouvrit aussi une buvette. Un prêtre qui avant nous avait visité cette paroisse, y prêcha avec mon consentement en leur reprochant fortement ce désordre. Que faire, disent les pauvres gens? Nous venons de loin et par ces grands froids nous ne pouvons pas attendre l'instruction et les vêpres à l'église. Un poêle y obvierait à tous ces inconvénients. L'usage commun dans toute l'Amérique en cette matière me détermina à leur accorder cet avantage. Le poêle est arrivé, et il n'y a plus que quelques jeunes gens qui se laissent séduire par l'occasion prochaine. Il me suffit d'exprimer mon déplaisir pour faire évacuer la buvette et pour forcer même le propriétaire à la fermer. Il est vrai [illegible] ne réussit pas de même partout. En arrivant nous trouvions six maisons de ce genre en face de l'église. Le dimanche elles doivent être toutes fermées selon les lois de ce pays; mais les jours de fête qui tombent dans la semaine, ces lois n'obligent personne, et c'est alors qu'on les ouvre pendant les offices. Toutefois jusqu'ici un discours véhément a suffi pour les faire fermer. Malgré cela il est impossible d'abolir tous les abus dans un pays, où tout le monde a sans cesse le mot de liberté à la bouche, où à chaque instant arrivent tant d'hommes animés d'un désir insatiable de licence et au milieu de toutes les sectes; mais j'espère que nous irons loin. Ce qui augmente le plus notre espoir c'est que depuis peu nous avons pu faire faire la 1re communion à un grand nombre d'enfants, cependant il reste encore beaucoup à désirer et à faire. En attendant nous avons établi l'archiconfrérie du coeur immaculé de Marie dans une paroisse voisine afin de nous assurer la protection de cette divine mère. Puissions nous être plus utiles aux Français, qui se trouvent dans cette paroisse, mais que la distance des habitations tient éloignés de nos églises. Nous ne pouvons leur accorder qu'une instruction par mois et encore est-elle peu fréquentée. - Voici encore sur l'île Manitouline quelques détails que le P. Visiteur m'a communiqués: Les Indiens qui l'habitent et dont 1300 professent la foi catholique, bâtissent une église en pierre qui aura 100 pieds de longueur sur 50 de largeur. Les murailles s'élèvent déjà à un hauteur de 10 pieds, quoiqu'ils n'y ait que 2 maçons, l'un Français Canadien l'autre Indien. Les pierres sont transportées sur des radeaux, on va les chercher à une distance de 9 milles anglais. On les dépose sur la côte. Mais c'est là que commence le travail le plus pénible. Il faut les monter à une hauteur considérable, car l'église domine au loin le lac Huron. Les maçons eux-mêmes transportent, toute la journée, les pierres sur les épaules. De tout petits enfans, des garçons et des filles depuis 7 ans jusqu'à 13 vont chercher du sable près de la mer, d'autres fournissent l'eau pour le mortier, car elle manque sur la hauteur. Les charpentiers travaillent avec ardeur, la toiture même est achevée. Les Missionnaires doivent nourrir les ouvriers, car il est bien difficile d'apprendre aux Indiens à faire des provisions pour l'avenir. - Dans la même île un chef vint trouver le R.P. Boulanger et lui parla en ces termes: "Père, je bâtis une chapelle dans mon village et il me faudrait une cloche. - Bon, dit le R.P. quand la chapelle sera achevée, l'autel placé, le clocher élevé, et la maison des missionnaires préparée, tu auras une cloche. Le P. Point en a procuré une de 40 à 50 livres, et cette année lorsque le vieux chef a appris le retour du R.P. Boulanger, il s'est précipité à sa rencontre et il lui a dit: "Père, la cloche est arrivée, mais elle n'est pas encore bénite." Le R.P. Boulanger se rend sur le lieu accompagné de 2 Pères et bénit avec toute la solennité possible la cloche qu'on avait redescendue. Lorsqu'on demanda à l'Indien, s'il l'avait déjà mise en branle, il répondit: "Personne ne l'a osé, parce qu'elle n'était pas encore baptisée. - Et quel doit être son nom? Oh! il faut qu'elle s'appelle Marie. Il serait difficile de rendre toute la joie de ces bonnes gens.

[illegible] le baptême de leur cloche.

Lettre du P. Frémiot à un P. de Laval. — Immaculée Conception près le Fort William. ...

Je vais vous raconter une petite excursion que je viens de faire à la rivière aux Tourtes. Je partis le 27. Il m'en coûtait de partir si tôt, car je laissais un malade administré ce matin là même, et qui mourut deux jours après. Je laissais une 1re Communion de 8 à 10 enfants, qui devait avoir lieu le Dimanche suivant. Mais, si j'avais manqué cette occasion, je n'aurais trouvé personne pour me conduire. Les sauvages étaient revenus de la pointe, quand j'arrivai à la rivière aux Tourtes, mais ils étaient campés à une 1/2 lieue de là sur le lac, cependant, dès qu'ils eurent connaissance de mon arrivée, ils roulèrent leurs maisons d'écorce et vinrent les déplier près de la chapelle. Parmi eux se trouvait une vieille veuve, venue récemment du fond du Lac, et quoique depuis sa jeunesse, elle ne marche plus qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, ce trajet ne l'effraya pas. Là aussi était un autre impotent, un jeune homme à qui la maladie ôtait complètement l'usage de ses jambes; 2 hommes le transportèrent sur un brancard. Aussitôt commença une espèce de petite retraite. Chaque soir, sermon sur les grandes vérités, et le matin, avant la messe, instruction familière sur la pénitence et le décalogue. Presque tous les sauvages se confessèrent 2 fois, et le 10 jour fête du Rosaire, ils communièrent tous sans exception, le jeune malade reçut la 1re Communion dans sa loge. Ce fut un jour de bien douce joie pour tous les cœurs. Le lendemain s'en ressentit. Je baptisai une jeune fille de 20 ans, que son futur mari avait amenée à la Pointe et que j'avais instruite pendant la retraite, et aussitôt après son baptême elle reçut la bénédiction nuptiale. C'était la 1re que nous donnions à la rivière aux Tourtes. Le dimanche suivant j'assistai à une autre noce. La mariée était une fille de 15 à 18 ans qui vint au catéchisme et à l'école tout l'hiver dernier, qui 2 jours encore avant son mariage vint s'asseoir au milieu des petites filles durant le catéchisme et chanter des cantiques avec elles. Son père, parti quelques jours avant qu'elle revint de l'Ile Royale, lui avait laissé pour toute dot quelques hardes empaquetées dans une couverture. Il m'avait donné aussi une paire de souliers sauvages: "Peut-être en auras-tu besoin plus tard lui dis-je" — "Non j'ai encore de la peau". Je ne me doutais pas qu'il n'en eût pas laissé à sa fille qu'il savait devoir probablement se marier bientôt. Aussi ne fus-je pas peu surpris de voir celle-ci s'en venir pieds-nus pour se confesser un quart d'heure avant son mariage. « Est-ce que tu n'as point de souliers? » lui demandai-je. — "Non mon Père" — "Eh bien je t'en donnerai, lui dis-je, au moins pour aujourd'hui. C'est un cadeau de ton père. Il a pensé sans doute que tu en recevrais un semblable de ton futur." Vous serez peut-être surpris de voir si peu d'apparat chez nos sauvages dans une circonstance néanmoins si solennelle pour tous les peuples. Mais, outre leur pauvreté il en est une autre cause qu'ils héritent de leurs ancêtres. Les infidèles n'ayant point, à proprement parler de mariage, n'ont point non plus de solennité nuptiale. Deux personnes qui veulent s'unir le font sans cérémonie aucune sans même en dire un mot à leurs parents, qui ne s'offensent nullement d'un pareil procédé. Quelquefois un beau matin, deux jeunes gens disparaissent, ils sont allés dresser une loge quelque part bien loin dans le bois; c'est une nouvelle famille. Et s'il leur plaît d'ajouter à cela le divorce ou la polygamie, personne encore ne le trouve mauvais. Pauvres sauvages, quand est-ce que la lumière de la vérité se fera jour au sein de ces ténèbres, où vous êtes ensevelis! Pour exciter votre commisération en faveur de ces pauvres âmes et leur mériter souvent la faveur de vos pieux memento, je vais vous redire un petit colloque que j'eus avec cette Néophyte, pendant que je l'instruisais: « Mon enfant, le Grand-Esprit t'a fait une grande miséricorde, en te destinant un priant pour mari et en te procurant ainsi le bonheur de connaître et d'embrasser la prière. Tu l'as peut-être offensé mais tu ne le connaissais pas bien?" — "Je ne le connaissais pas du tout". — Ne pensais-tu pas cependant que quelqu'un avait fait le ciel, la terre, toutes choses?" — "Oui" — "Et qui est-ce pensais-tu?" — "Je ne m'en inquiétais pas." — Ne savais-tu pas que certaines choses étaient mauvaises et d'autres bonnes?" — Je le savais" — "Ne pensais-tu pas que ceux qui font bien seront récompensés et que ceux qui font mal seront punis!" — "Je le pensais" — Mais croyais-tu qu'il punira les méchants et récompensera les bons?" — "Je n'avais pas réfléchi à cela" — N'aimerez-vous pas à croire avec moi mon R. P., que c'était là une âme droite, un cœur innocent, que Dieu s'est hâté de retirer des ténèbres de l'infidélité, pour l'appeler à l'admirable lumière de son Evangile. Ses parents ont promis de venir au printemps, et de se faire instruire — Je restai encore huit jours à la rivière aux Tourtes, car il y avait presque la moitié des sauvages que je n'avais pas vus. Ils avaient passé l'été à l'Ile Royale, et plusieurs devaient y retourner pour y passer l'hiver, après être venus arracher leurs patates. On les attendait depuis longtemps. Ils arrivèrent le 4me jour après la retraite, et je fis pour eux un petit Triduum d'instructions. Ils ramenèrent un enfant de 10 à 11 ans mort depuis 8 jours. C'était celui-là même qu'on avait voulu guérir l'été dernier par des superstitions payennes. Il fut enterré le vendredi matin après la messe, et j'eus l'occasion de faire un vigoureux sermon sur la mort corpore presente... A Vêpres je donnai quelques avis paternels sur les moyens de persévérance: L'assiduité à faire la prière en commun et l'importance de l'agriculture. Je laissai pour souvenir, à mes bons sauvages des petites images dont chacune coûte la 50me partie d'un sou. Ils en font le plus grand cas.... Vous voyez mon R. P. qu'il en faut bien peu pour contenter nos sauvages. Je regrette de n'avoir plus de chapelets. Il est dommage de voir se perdre une si belle dévotion, faute d'une aussi modique ressource... —



Province du Maryland. — Lettre du P. Bapts à un P. Suisse... Old-town. 24 Octob 1849. Voulez vous savoir ce que c'est qu'Old-town (vieille ville)? C'est une petite île formée par le majestueux fleuve Penobscot et située au Nord des Etats-unis. Cette île est habitée par une tribu de sauvages tous catholiques. Leurs cabanes sont groupées autour d'une jolie église qui semble s'élever au-dessus d'elles pour les protéger, dans ce pays tout protestant. C'est là, mon Rév. P. c'est sur cette île séparée du reste de l'univers par un large fleuve, c'est au milieu de ces sauvages, que je suis destiné à vivre et à mourir, si Dieu le veut. Old-town est une mission fondée par un Père de l'ancienne Compnie. le Père Tralse qui, après avoir converti ces sauvages fut massacré par les Americains en haine de la foi. C'est le jour anniversaire du rétablissement de la Compagnie le 7 Aout que je suis venu prendre possession de ce précieux héritage de nos anciens Pères. Les Sauvages qui avaient été avertis de mon arrivée, m'avaient préparé une brillante réception. Quand ils me virent paraître sur la rive opposée, ils se réunirent tous à l'endroit où je devais débarquer. Dès que je mis pied à terre le canon et les cloches saluèrent mon arrivée, et le grand pavillon flottait dans les airs, pour faire hommage à J. Ch. dans la personne de son ministre. Les Sauvages m'entourèrent bientôt avec des démonstrations qu'un Européen qui les voit pour la première fois a peine à comprendre; ensuite ils me conduisirent processionnellement à l'Eglise, où après une courte prière et une petite allocution en français, je m'aperçus bientôt que je parlais hébreux, personne ne me comprenait. Je sortis de l'Eglise, je fis un tour sur l'île, partout des visages amis, mais pas une seule parole intelligible. Alors me retirant seul dans la chambre qu'on m'avait préparée, je sentis pour la première fois l'immensité du sacrifice que j'avais fait, et l'étendue des travaux que j'avais à entreprendre. Une pensée de découragement allait s'emparer de moi; mais elle fut bientôt dissipée par l'air compatissant de mes bons sauvages. — Une autre fois peut-être je vous décrirai les moeurs et les coutumes bizarres des Indiens; aujourd'hui, je me contenterai de vous dire ce que j'ai fait au milieu d'eux. D'abord j'ai appris leur langue la plus difficile du monde; maintenant, je ne sais par quel miracle, je parle sauvage. J'ai prêché et fait le catéchisme en sauvage. Cependant je suis loin de posséder cette langue, je la sais assez pour la comprendre, pour être compris. Leur Eglise était nue, je l'ai ornée, le presbytère tombait en ruine, je l'ai relevé, et tout cela avec l'argent de la Providence, car les sauvages n'ont rien: il est impossible de se faire une idée de leur pauvreté. Les Sauvages sont très-portés à l'ivrognerie. Savez-vous ce que j'ai fait pour détruire ce vice dégradant, et d'autant plus dégradant chez eux, qu'une fois ivres ils redeviennent sauvages dans toute la force du terme? J'ai établi une Société de tempérance, et décrété que quiconque s'enivrerait encore ne pourrait rentrer dans l'eglise qu'après avoir fait une réparation publique du scandale donné. Ils eurent peur; il y en eut cependant quelques-uns qui succombèrent à une ancienne habitude devenue pour eux une seconde nature. Je fus inexorable, et après des tergiversations, des menaces, et des répugnances incroyables, on vit ces fiers enfants de la nature s'avancer jusqu'au milieu de l'église et là à genoux, et le front humilié, demander pardon à tous les fidèles réunis de la faute scandaleuse qu'ils avaient commise. Une chose qui vous fera comprendre l'horreur qu'ils ont de l'adultère, c'est que d'après un ancien usage, une femme qui s'est laissé séduire, doit renoncer à entrer dans l'église durant une année entière. Mais le plus beau triomphe remporté par la religion, c'est la réunion de deux partis qui les divisaient depuis long-temps. Il y a douze ans, un différent s'éleva au sujet de certaines terres vendues par un de leurs gouverneurs; les Sauvages courent aux armes, ils se divisent en 2 camps ennemis, choisissent des chefs et plantent des mâts devant la maison de ces chefs. les mâts sont l'emblême du pouvoir, et les sauvages y tiennent plus qu'à leur propre vie. On ne saurait se faire une idée des haines et des troubles que ces divisions ont causées parmi eux. Chaque année régulièrement, on les voyait descendre de leurs montagnes, où ils se dispersaient pour aller à la chasse, prendre les armes et se déchirer comme des bêtes féroces. Les vainqueurs après avoir promené l'épouvante sur toute l'étendue de l'île et signalé leur triomphe par toute sorte d'excès finissaient par couper le mât des vaincus, au bruit du canon et du tambour et des instruments d'une musique enragée, puis ils déclaraient la déchéance du parti ennemi. Peut-être vous décrirai-je plus tard les dangers que j'ai courus dans une de ces campagnes sauvages. durant les douze années de trouble plusieurs prêtres qui m'ont précédé, après avoir inutilement tenté de remédier à ces maux qu'on regardait comme incurables avaient tous fini par abandonner l'île. Cette année enfin après des efforts persévérans nous sommes parvenus contre toute attente à opérer une réconciliation parfaite. Je dis, <u>nous</u>, car Monseigneur qui à une science extraordinaire joint une prudence consommée et une incroyable énergie, a dû s'en mêler. On a vu ces hommes depuis si long-temps exaspérés les uns contre les autres se réunir, se donner le baiser de paix, et cimenter leur réconciliation par des jeux et des danses, où les deux partis se trouvaient confondus. Ces deux mâts, source de tant de colères et de tant de troubles, furent abattus, et à leur place on éleva une belle et grande Croix qui a été bénite solennellement par Mgr l'evêque lui-même. Sur les bras de cette croix destinée à perpétuer la mémoire de cette belle reconciliation, et à réunir désormais sous son ombre tous les partis des sauvages, on lit écrites en gros caractères ces paroles évangéliques: Rogo... ut omnes unum sint. Depuis ce moment la discorde a fui loin de nous et une paix inaltérable a changé cette île en un délicieux séjour jusqu'à l'arrivée d'un autre fléau dont je vous parlerai tout-à-l'heure. Outre les Indiens ma mission embrasse quelques Irlandais en faveur desquels j'ai dû apprendre l'Anglais; et tous les Canadiens (français) qui se trouvent répandus dans toute l'étendue de l'état du Maine, c. a. d. un pays 2 fois plus grand que la Suisse tout entière. Il ne s'agit pas pour moi

de les desservir comme fait un curé, je me contente de visiter de temps en temps les principales localités et d'y donner des missions. Naturellement je devais commencer par ceux d'Old-Town qui placés sur les deux rives opposées du fleuve qui forme mon île, peuvent aisément en traversant la rivière se réunir dans mon Eglise. Depuis long temps sans Prêtre, ils avaient fini pour la plupart par abandonner toute religion. Il n'y avait plus pour beaucoup d'entre eux ni Messe, ni Confession, ni Communion ni mariage ni jeûne ni abstinence ni fête, ni Dimanche, ils étaient comme des payens. Comme ils n'avaient pas entièrement perdu la foi, il ne m'a pas été difficile de les ramener à la pratique de la religion. J'ai été moi même les chercher jusque dans leurs maisons, et les inviter à venir à l'Eglise. Maintenant mon Eglise se trouve trop petite pour contenir tout le monde, tous se sont approchés des Sacrements. Les Canadiens des autres villes et villages apprenant ce qui se passait à Old-Town voulurent aussi me voir. Des lettres m'arrivaient de toutes parts, et comme Mgr m'avait donné tout pouvoir et toute juridiction je résolus de les contenter. Voici comment je commençais les premiers sermons que je dus leur faire: Mes frères, savez-vous ce que je viens chercher au milieu de vous? Ce que je viens chercher ce n'est pas votre argent, je n'en ai pas besoin, je n'en veux pas. Ce que je viens chercher, c'est uniquement le salut de vos âmes. En Amérique, où l'argent est la seule idole qui ait des adorateurs, un pareil début eut un effet magique. Après cela je pouvais dire tout ce que je voulais, j'étais sûr de ne plus rencontrer que des obstacles ordinaires. Aussi, partout où j'ai été, j'ai vu tous les Canadiens revenir en masse à la pratique de la religion, bien que la plupart ne se fussent pas confessés depuis 15, 20, 30 ans, et c'étaient des conversions véritables. Voici ce qui est arrivé à Waterville où il y a une centaine de familles Canadiennes. Dans cette malheureuse ville, les trois quarts des hommes sans exagération, et un bon nombre de femmes étaient des ivrognes de profession. Quelques braves gens qui, dans cette masse d'ivrognes, étaient rari nantes in gurgite vasto, me prièrent d'aller aussi les visiter. Tous les Prêtres qui connaissaient la ville me disaient: vous pouvez y aller mais soyez sûr que vous y perdrez votre temps et vos peines; s'il est comme moralement impossible de convertir un ivrogne de profession, comment osez-vous espérer de convertir toute une population d'ivrognes? Malgré cela je partis: j'y donnai une mission de 25 jours. Le triomphe fut complet une Société de Tempérance fut établie. L'ivrognerie a entièrement disparu, et depuis, cette ville infernale a été changée en une espèce de Paradis terrestre. Et il y a bientôt un an que cela dure. Les Américains, témoins de ce changement ont donné de l'argent et de la terre aux Canadiens pour bâtir une église à condition que le Prêtre viendrait résider au milieu d'eux. Mais malheureusement cela me sera impossible. Voilà mon R. P. les bénédictions que Dieu daigne répandre sur mes travaux. Et ce que je dis de Waterville je dois le dire de tous les autres endroits que j'ai visités. La grâce de la Compagnie se fait sentir d'une manière éclatante. Les Américains qui voient l'efficacité du ministère catholique commencent à réfléchir. Bien des préjugés sont déjà tombés. Je pense que le temps n'est pas éloigné où il nous sera donné, dans les contrées que j'habite, d'agir directement sur eux. Mais pour cela il faut bien savoir l'anglais. Nous étions heureux au milieu de ces bénédictions du Ciel, lorsque tout à coup un terrible fléau vint répandre la consternation et le deuil sur mon île. Un Dimanche matin (il y a un peu plus d'un mois) ces paroles, comme un coup de tonnerre vinrent éclater à mes oreilles: accourez, il se meurt!!! Le choléra venait de se manifester sur mon île, et il y exerça d'affreux ravages. Dans l'espace de deux semaines, près de cinquante catholiques avaient succombé. Dès les premiers jours, les sauvages frappés de stupeur, s'empressèrent de se disperser dans toutes les directions. A l'exception du Prêtre, d'un autre homme et de q. q. enfans, tous les autres qui étaient restés sur l'île tombèrent malades les uns après les autres. Il n'y avait point de cabanes habitées où il n'y eût plusieurs personnes atteintes à la fois par l'épidémie. Dans une petite maison où il n'y avait que deux petites chambres sans lit, on vit jusqu'à 15 malades étendus par terre sur un peu de paille qui n'était plus que du fumier, et parmi eux, des morts abandonnés, des moribonds, des malades en proie aux convulsions, aux crampes, et aux autres symptômes de cette terrible maladie. Et pour soigner tant de malades, il n'y avait qu'une petite fille de 12 à 13 ans. Je suis entré plus de vingt fois peut-être dans cette maison, les infections qui s'en exhalaient ces cris de douleur, ces convulsions, la vue de ces cadavres autour desquels étaient entassés tant de malades expirants les uns sur les autres, faisaient un spectacle affreux. Eh bien, ce même spectacle se renouvelait presque dans chaque maison... mais bientôt l'Epidémie étendit ses ravages, et gagna l'autre bord de la rivière où les Canadiens étaient établis. Pour comble de malheur, le curé de Bangor, où le choléra sévissait avec plus de fureur encore, après des fatigues inouïes, tomba lui même malade, une fièvre ardente l'avait saisi, de sorte que pendant q. q. jours, je me vis chargé seul de deux grandes paroisses, Old-Town et Bangor, éloignées de quatre lieues l'une de l'autre. Il est vrai qu'un chemin de fer efface ces distances, on venait me chercher pour Bangor, on venait me chercher pour Old-Town, je me doublais, et j'eus le bonheur de ne laisser mourir qu'une personne sans sacrements. Mais, m. r. p. vous ne sauriez vous faire une idée de la position du prêtre que le devoir enchaîne au sein même de l'épidémie. A chaque instant du jour et de la nuit, il a devant les yeux le spectacle de la mort, il n'aperçoit autour de lui que des gens qui pleurent ou qui tremblent, et celui qu'il a vu la veille plein de force, le lendemain il le voit mort ou mourant, et sachant qu'il n'est pas immortel, il n'a d'autre perspective que d'être atteint lui-même, et de mourir sans Prêtre sans ami sans Sacrements. Malheur à celui qui n'est pas prêt dans de pareils moments!... Mais enfin tout est fini, et Dieu m'a conservé la vie.

Adelaide en Océanie méridionale. — Extrait d'une lettre du P. Louis Kranewitter à son Provincial. (Clare-Village, 10e Juin 1849, à 60 lieues de distance d'Adélaide, du côté du Nord).

Je commence cette lettre le 1er Dimanche de la belle et sublime sollennité de la Fête-Dieu. Ma position de missionnaire devient déja plus agréable. Les ff. Schreiner et Sadler sont aussi avec moi; Le bon Dieu n'a pas voulu me laisser longtemps seul. Vous allez comprendre par la suite de la lettre, la nécessité de leur secours. Avec ce petit commencement et la grâce de Dieu je suis en état de fonder en Océanie une mission permanente pour les Allemands, et même une résidence bien tranquille pour notre Compagnie. Jusqu'à present les choses vont pauvrement; mais les mains laborieuses font ici des merveilles. — Mon voyage me paraît un vrai rêve; je n'y pense qu'avec peine: car il n'y rien de plus pénible que d'être balotté des mois entiers sur le vaste Océan. Toutefois en voici quelques traits qui pourraient peut-être vous interesser. — Le 15 Août notre vaisseau quitta le port de Hambourg. Le 2 Septembre, fête des Sts Anges, nous eûmes pour la 1re fois le bonheur de prêcher à tout notre équipage composé de Catholiques, de protestants, de juifs et de chrétiens paganisés. Depuis ce temps le P. Max. Klinkowstræm leur distribue avec succès la parole divine tous les dimanches. — Le 10 Octobre on entendit le cri de joie: Terre, terre! En effet, on apercut une ligne noire visible à l'aide d'une lunette d'approche; à 11 h. on voyait à l'oeil nu le promontoire brésilien Frio. Quatre heures plus tard nous étions déja dans le port de Rio Janeiro, qui vit alors pour la 1re fois le pavillon allemand. Rio a 190,000 habitants dont 2/3 sont des nègres qu'on voit en foule chargés comme des bêtes de somme trotter en cadence, chantant des airs mélancholiques et lamentables. C'est un triste spectacle! — Là nous avons fait une heureuse rencontre, celle d'un prêtre allemand, le seul qui existe dans le vaste royaume du Brésil; il s'appelle de Reiss et est autrichien d'origine. Il nous fit un accueil très amical, et nous fit une peinture de l'état de la religion, peinture qui nous a rempli d'effroi; s'il n'était pas prêtre, nous n'en aurions pas cru la moitié. L'indifférence des habitants en fait de religion domine partout, quoiqu'il y ait 5 maisons de religieux dans la ville. Il y a aussi près de là des capucins italiens; ce sont vraiment des hommes de Dieu. Nous les avons visités le lendemain, et ils nous ont reçus de la manière la plus prévenante. Les PP. Capucins ont là une résidence et font venir des sujets de l'Italie; ils sont maintenant au nombre de 5, 4 prêtres et 1 frère lai. Leur maison est située sur le point le plus élevé d'une colline qui forme une espèce de terrasse; où j'ai apperçu, en montant, une petite eglise avec 2 tourelles, et du côté gauche, un grand bâtiment, semblable à un couvent; de plus j'ai remarqué qu'à droite il y avait encore un autre bâtiment qui était renversé ou tombé en ruine; les débris voisins avaient l'air d'avoir formé autrefois des galleries en colonnes. Audessus de la porte de la chapelle on voit gravé l'année 1565 et un peu plus haut, le nom de Jésus. Vous pouvez concevoir ce que je sentais en ce moment. Mes pressentiments furent confirmés par les renseignements que nous donnèrent les vénérables PP. Capucins. Ce fut le premier et le dernier établissement de nos Pères; la chapelle a été batie probablement par le Véner. P. Anchiéta; sa situation est une des plus belles que cet Apôtre ait pu choisir à Rio. D'un côté elle donne sur le magnifique port et la ville entière; de l'autre elle a une pente fertile qui conduit à un jardin riant; maintenant il est fermé. Il n'y a guères de nos établissements que dans l'intérieur du royaume; le plus proche, celui de Ste Catherine, est à 40 lieues de Rio. Le temps ne me permit pas de les visiter. Le jour du départ arrivé, les PP. voulurent à toute force nous retenir chez eux, disant qu'il fallait attendre que la santé de mon collègue fut parfaitement rétablie; ils promettaient de nous procurer des places sur un autre vaisseau, et même de les payer. Malgré toutes les instances de leur affection si touchante, nous dûmes les quitter, non sans verser des larmes. Le 16 Octobre nous sortimes donc du port de Rio. — Le 4 Décembre retentit pour la 2e fois le cri: terre, terre! Ce fut l'île Kangourou. Enfin le 8 nous nous trouvâmes dans le port d'Adélaide. Vers 4 heures du soir le P. Klinkowstroem et moi, Weikert et 3 autres compagnons de voyage, nous sommes descendu sur le sol australien, vaste plaine dont le fond, du côte de l'orient, était borné par une chaîne de monticules, couverts de verdure. Avant tout notre attention s'arrêta sur des coquillages innombrables, et puis sur la végétation. Tout était nouveau, inconnu. Pas un buisson, pas une plante, pas un arbre semblable à celui de nos pays, excepté la giroflée rouge vivant solitaire sur le sol sablonneux. Adélaide est à 2 lieues allemandes de la mer; des fiacres entretiennent la communication entre le port et la ville. C'est avec peine que nous trouvâmes la „Catholic chapel" et la demeure épiscopale, ainsi que celle du Dôcteur Backhaus. Weikert, père de 8 enfants, brave cultivateur et chrétien fervent, cultivait alors une pièce de terre à 60 lieues de là, près d'un village nommé Clare-Village. Ce village est habité pour la plupart par des catholiques irlandais qui viennent d'achever une petite eglise; l'évêque la consacrera dans peu de temps. Comme sous le rapport linguistique je pouvais être utile à la fois à la famille allemande de Weikert et aux catholiques irlandais, je pris la résolution de l'y accompagner. Monseigneur agréa mon plan. Il remercia Weikert de nous avoir amenés, et me recommanda d'avoir un soin particulier des catholiques allemands, dispersés dans les environs. Il me promit aussi de procurer une pierre d'autel et des ornements pour les endroits où ils se trouveraient réunis plusieurs ensemble; car ces pauvres gens manquaient jusque là de prêtres, et couraient même le danger d'abandonner leur religion faute d'office divin. J'acceptai cette charge avec reconnaissance et le 14 Décembre (1848) je partis pour le Clare-Village avec Weikert. L'été était brûlant; l'herbe tout desséchée; cependant la chaleur n'est pas si accab

blante parcequ'elle est constamment rafraîchie par le vent de mer ainsi que par l'abondante rosée de nuit. 15.
Quelquefois, il est vrai, il ne tombe pas une goutte de pluie durant des mois entiers. Les chemins ne sont pas trop mauvais; je trouve même que les voyages à pied dans notre Tyrol et au coeur de l'été sont plus pénibles qu'ici. Nous nous établimes dans une maison toute neuve, bâtie par un catholique irlandais dans une charmante vallée. Elle n'a qu'un rez-de-chaussé à 5 chambres sans fenêtre; cela n'empêche pas qu'elle ne soit dans ces pays-ci une «large-house». Je ne pouvais pas de suite commencer mes visites à la ronde: l'humidité de l'hiver m'en a empêché jusqu'à ces jours, d'autant plus que je n'avait pas de cheval; maintenant Dieu y a pourvu. La semaine prochaine, après l'Assomption, j'espère faire ma 1re excursion apostolique. - Mon compagnon, P. Max. Klinkowstrœm resta d'abord à Adélaide pour avoir soin des catholiques allemands qui s'y trouvent; mais bientôt il se vit obligé de quitter et la ville et le pays: le climat ne lui va point. L'air de l'Océanie est, selon le témoignage de notre docteur Bayer, un vrai poison pour ceux qui ont le foie attaqué. Aussi des maux de tête très violents ainsi qu'une dissenterie l'ont conduit au bord du tombeau. Le 17 Mars 1849 il est retourné en Europe sur un vaisseau anglais. Mais Dieu dans sa miséricorde a bien voulu me dédommager d'une telle perte, et la nouvelle de son départ m'est arrivée en même temps que votre lettre que je n'ai ouverte qu'après avoir célébré les SS. Mystères. Que Dieu soit béni mille et mille fois! Les bons ff. Schreiner et Sadler que vous m'avez annoncés ne se firent pas longtemps attendre. Ils arrivèrent heureusement au mois d'Avril juste à l'époque où nous avions besoin de mains secourables. Nous leur bâtîmes donc à côté de notre demeure une cabane où ils prendront leur repos. Ils ont eu bien à travailler; mais déjà les affaires vont mieux et la recompense sera abondante. Je fis une convention avec Weikert de partager tout: travail, peines, dépenses, revenus. Notre voisin, qui eut pour partage un morceau de terre superieur au nôtre, s'en va à Adélaide et nous le laisse sous des conditions assez avantageuses. Ainsi nous vivons sinon bellement, aumoins aisément. Cette année-ci nous sommes en état de cultiver ces 2 pièces de terre à la fois, nous continuerons ce ménage encore 2 ans, et puis nous tâcherons d'acheter au Gouvernement quelque pièce plus agréable et mieux située. Le bon Dieu bénira ce projet, je l'espère. En 4 ans d'ici je serai en état d'envoyer de l'argent à ceux qui voudront venir nous tenir compagnie, ou bien je me trompe grandement. Tous les PP. que vous voudrez envoyer seront très utiles; ils doivent, il est vrai, sacrifier leurs commodités et se préparer à un rude travail au moins au commencement; mais, je le répète, le travail est bientôt recompensé. Du reste disposez de tout à votre gré: nous sommes prêts à suivre le moindre signe de votre volonté. En attendant nous allons executer votre recommandation, qui est de cultiver une portion suffisante et fertile et d'y employer nos chers frères.

On pourrait croire que le pays est abondamment pourvu de prêtres, vu qu'il y a 1 évêque avec 10 prêtres pour une communauté de 4000 catholiques; cependant il n'en est pas ainsi. L'Océanie méridionale est une colonie qui avance à grands pas vers son amélioration. Il n'y a que 10 ans que les colonies ont commencé, et déjà la population a atteint 40000. Tous les mois des vaisseaux nous amènent de nouveaux émigrants anglais, et tous les ans arrivent ceux de l'Allemagne qui s'établissent ~~en~~ à Adélaide, ou plutôt à la campagne. Si cela continue ainsi, bientôt j'aurai besoin d'un prêtre pour m'aider. Ceux qui voudraient venir, feront bien de se pourvoir de tout ce qui est nécessaire pour célébrer la Ste Messe. ~~Nous autres~~ nous n'avons dans notre petite eglise ni tabernacle, ni image audessus de l'autel et quant aux ornements, pas d'autre un peu passable ~~excepté~~ que celui que nous avons apporté avec nous.

Le climat est extrêmement doux; l'hiver d'ici est comme l'été du Tyrol. On n'a pas ici de fruits indigènes, mais tout ce qu'on plante réussit très bien, surtout le raisin et les fruits du midi. Ainsi que personne ne se plaigne d'être obligé de cultiver ces terres. Mais on serait bien trompé, si l'on espérait d'y trouver ces choses déjà toutes prêtes, ne fussent que des instruments ou des semences.

Extrait d'une lettre du P. Bouillet aux scolastiques de Laval - Strasbourg le 16 7bre 1850. -

6° Post-scriptum... Les missions continuent en Allemagne et vont cette année se faire sur une plus grande échelle. Cinq bandes de missionnaires chacune de 3 hommes, vont être lancées, deux sur la Westphalie, une sur le Wurtemberg, une sur Mayence et le diocèse, une sur le Duché de Bade. Là, 12 missions ont été données jusqu'ici; 30 sont encore actuellement demandées. Chaque mission donnée en enfante ordinairement 5 autres. Dans une des paroisses qui vont être prochainement évangélisées, le Curé défendit à ses paroissiens d'aller à une mission qui se donnait dans le voisinage, ils y allèrent cependant et quand ils eurent fait leur mission ils vinrent trouver leur excellent pasteur, et ils lui dirent: Nous voulons que vous demandiez une mission. - Mais comment? - Comment une mission? Si vous ne la demandez, nous vous chassons à coups de poings. La mission fut demandée.. Au nombre des missions qui auront lieu prochainement dans le Duché de Baden, est celle de la ville de Fribourg, pour l'Avent.. Les RR.PP. Schlosser, Roh et un autre viennent d'évangéliser Constance. Là les choses ont été un peu froidement les premiers jours. Ils étaient occupés il est vrai même au confessional, mais il n'y avait pas affluence de manière à donner aussi de la besogne aux confesseurs auxiliaires. Nos pères ont cru que les grandes vérités qu'ils avaient traitées dès l'abord étaient un pain trop fort pour des âmes faibles dans la foi. Aussi l'affluence fut plus grande quand ils en vinrent aux vérités dogmatiques. De plus, le spectacle des Cérémonies de la mission, qui partout fait une grande impression, brisa la glace des coeurs et la débacle eut lieu. Toute la basse ~~peuple~~

tenue en lesse par les rongiens et deux mauvais curés de la ville reste éloignée des Sacrements. Dans cette ville où Rongé avait reçu il y a quelques années les honneurs d'une ovation, les Dames voulurent faire en faveur des missionnaires la contre partie de ce triomphe sacrilège de l'apostat : décorations de la façade de l'Eglise, de la Chaire etc etc. C'était dit-on magnifique. C'eût été bien autre chose au départ, si nos pères n'avaient prévenu cette fois, par un prompt départ les honneurs du grand triomphe. Mais l'affluence de la multitude, l'encombrement de l'Eglise, les gémissements, les baisers de main qu'on mouillait de pleurs, les torrents de Couronnes et de fleurs que l'on jetait de toute part dans leurs voitures, l'accompagnement de la foule jusque hors de la Ville, c'était déja un assez beau triomphe, triomphe d'autant plus beau qu'il était spontané. Il fut tel que les opiniâtres même étaient entraînés et saluèrent les missionnaires malgré leurs résolutions antérieures. On en vit même qui ce jour là pensèrent enfin à pleurer ou pleurèrent sans y penser. Bref, ce jour, disent nos pères, a dû faire un bien immense dont d'autres recueilleront le fruit plus tard.... Il y a là dans cette Ville je ne sais plus quel ecclésiastique qui ne consacre que de l'eau rougie parce qu'il n'aime pas le vin. Dans un autre endroit, les Missionnaires s'étonnaient de voir qu'on donnait la Communion à tout le monde, sans une messe nouvelle pour consacrer; On prend des informations auprès des Curé et vicaires qui les renvoient, en disant, qu'ils ne s'occupent pas de ces choses là. On interroge le Sacristain. C'était lui qui mettait de nouveaux pains dans le Ciboire à mesure qu'il en manquait: il croyait que c'était bien assez que l'attouchement des mains du Prêtre pour les consacrer. Ailleurs encore un prêtre consacra dans la Sacristie ou ailleurs, en faisant, comme on bénit un chapelet, pour donner la communion à quelqu'un. Faut-il parler des confessions ensuite? Tout est à refaire à peu près. Il y en eut un qui avant Pâques donna une absolution générale à tous ses paroissiens et les envoya à la Communion... Le peuple cependant est si bien disposé pour la religion. C'est curieux, dit-on, de voir ces multitudes, la tête droite, les yeux tous braqués vers le prédicateur et aspirant, la bouche béante, la parole de vie. Sur 13 à 14 cents prêtres du duché de Bade, il n'y en a au dire de Mgr l'Evêque, que deux cents de bons. Toutefois beaucoup se réveillent, il en vient jusqu'à des 60 faire leur mission avec les fidèles. Plusieurs reprennent ou prennent le bréviaire qu'ils semblaient ne pas dire avec la meilleure foi du monde. En voilà-t-il pour vous de l'ouvrage RR. PP. et CC. FF. qui savez l'allemand! Que trouverez-vous en Amérique qui vaille cela? – Les protestants s'émeuvent; ils assistent, ils font la comparaison. En une mission, tout un village protestant serait venu en corps à la mission, sans je ne sais plus quelle circonstance. Ailleurs, dans le duché de Bade encore, les protestants dirent: Il faut que nous ayons aussi notre Mission. – On en fait. On fait venir des prédicateurs protestants, on calque la marche des catholiques. Trois missionnaires sont présents, en y comptant le ministre de l'endroit; 3 sermons auront lieu par jour. Le premier ouvre la mission en faisant observer qu'il a femme et enfants. Il les a abandonnés pour l'intérêt de ses auditeurs. Il faut bien que lui et les siens en soient dédommagés. Le ministre du lieu, rationaliste, fait le second sermon, d'après ses idées sans doute. Le troisième piétiste enragé, parle de l'enfer et le fait chauffer rouge, si rouge que le ministre rationaliste se fâche, renvoie vite ses deux auxiliaires et la mission fut finie. Heureusement, afin d'éviter toute comparaison, ils avaient choisi pour lieu de la mission, non la ville missionnée par les catholiques, mais un village obscur à côté. – La mission monstre ce fut celle de Walldürn près la frontière de Bavière. Cent mille hommes y vinrent entendre la parole de Dieu. L'Evêque de Wurzbourg l'honora de sa présence. Il y eut toutes ces démonstrations d'enthousiasme dont la mission de Constance a pu vous donner une idée. – Dans le Wurtemberg il y a en ce moment 7 ou 8 demandes. Hier deux députés de Inmued sont venus presser les pères de venir, parce qu'on les avait reculés pour la troisième fois. Voilà 3 fois qu'ils écrivent et ce sont 3 lettres chaque fois; lettre du Curé, lettre du Président du Comité Catholique, lettre couverte des signatures d'un certain nombre d'habitans. Le collège de la Ville surtout veut avoir la mission avant les vacances. On se propose même de se faire autoriser pour cela à avancer l'époque. Il y a dans le Wurtemberg un jeune clergé excellent et déja assez nombreux. – Dans la Westphalie le nombre de demandes s'élève en ce moment à 65 elles sont promises. Il va y avoir mission à Cologne dans deux paroisses en même temps. La mission de Münster a été magnifique, toute la ville a été émue. Mais je n'ai pas de détails et d'ailleurs le temps et le papier me manqueraient pour en donner. – Mgr l'Evêque de Münster prête une partie de son palais épiscopal pour servir de résidence à nos pères. De plus un Noviciat va être ouvert aux portes de la Ville. Quelques novices Suisses d'Issenheim en seront le fondement. - - - - - - - - - - - - - -

Laval le 17 8bre 1850 — Dieu vient d'appeler à lui un de nos plus grands bienfaiteurs. Plusieurs de nos PP. ont emporté de Laval le bon souvenir de Mr. Lelasseux, souvent ils ont été édifiés par ses vertus et surtout par sa grande charité. Deux jours avant de rendre le dernier soupir, il disait à un des nôtres: Je vous aime tous beaucoup, mais s'il m'est permis d'avoir une prédilection, permettez-moi de vous dire qu'elle est pour vos exilés. Ce sentiment s'était déja manifesté dans les soins empressés avec lesquels Mr Lelasseux cherchait à faire oublier à nos PP et FF. bannis de leur patrie tout ce qu'il peut y avoir de pénible dans l'exil

Déjà depuis quelques années Langlotierre (campagne de Mr Lelasseux) était toute entière à la disposition des scholastiques de Laval, c'était là que Mr. Lelasseux les recevait comme ses propres enfants et qu'il leur procurait tous les délassements que sa charité ingénieuse savait si bien varier. Avant d'échanger la terre pour le ciel, il a recommandé à sa famille les bonnes œuvres si nombreuses qu'il avait commencées durant sa vie, il a demandé que L'anglotierre continuât à être tous les ans pendant les vacances le lieu de repos des Scholastiques de Laval.

Nous étions encore à Langlotière lorsque le R. P. Recteur dut faire un voyage à Paris. Monsieur Lelasseux était bien faible; cependant il était seul à croire qu'il touchât au terme de sa vie. Autrefois il appréhendait beaucoup la mort; il n'en était plus ainsi aujourd'hui. Le R. P. Recteur dans un entretien qu'il eut avec lui avant son départ pour Paris, lui disait: Nous prierons le Bon Dieu pour votre guérison. — Oh non! reprit avec effusion Monsieur Lelasseux, je vous en conjure, ne priez pas pour cela. — Vos enfants et vos amis, Monsieur, désirent (désireux) que vous viviez encore pour eux. — Je vous en supplie, ne faites donc pas violence au ciel! — Vous nous permettrez au moins de prier pour que la volonté de Dieu s'accomplisse. — A ces mots Monsieur Lelasseux réfléchit quelque temps, et ajouta: Oui; mais, de grâce, laissez moi mourir. Trois ou quatre jours après, nous étions de retour à Laval, et nous recevions du R. Père Louis Lelasseux, son fils, la lettre suivante:

« — Langlotière, 8 7bre — Mon Père est mort en saint; il a rendu le dernier soupir vendredi, un peu après trois heures de l'après-midi, aux approches de la nativité de la Ste Vierge. Je suis persuadé qu'il aura célébré au ciel la vigile de la fête de sa bonne Mère, comme il se plaisait à l'appeler. « Mon père, dont la foi fut toujours si vive, paraissait, au moment de la mort, illuminé des clartés de l'éternité. Le jeudi matin, il me disait: Je suis bien content, mon Louis, je sens que tout est fini. Pas un sentiment de regret, nulle crainte et nulle défiance! Il répétait souvent pendant sa vie: Ah! je ne demanderais pas mieux de mourir si j'étais sûr de mon salut. Avant de rendre le dernier soupir, il avait, ce semble, la certitude de son bonheur éternel, car nous voyant pleurer, ma sœur et moi, il nous disait: Ne pleurez donc pas, mes enfants, réjouissez-vous au contraire, voici le plus beau jour de ma vie. Je vous attends au ciel, votre Mère et vous. »

——— Nous avons appris qu'un grand nombre de collèges ont été offerts au R. P. Provincial. Il n'a accepté, pour cette année, que ceux de Vannes et d'Amiens. Ce dernier sera à la fois un externat et un demi-pensionnat; celui de Vannes aura des externes et des pensionnaires. — Voici deux lettres qui nous viennent d'Amiens.

Extrait d'une lettre du R. P. Verquand. — Amiens, 10 8bre 1850. — ... Je tenais à vous donner quelques nouvelles positives sur le collège de la Providence, et voilà pourquoi j'ai différé cette lettre jusqu'à notre rentrée. Elle a eu lieu jeudi dernier, avec tout l'appareil que les circonstances et le local permettaient; Mgr a célébré la Messe du St Esprit, et a charmé tout son auditoire par l'allocution qu'il a adressée aux élèves. Il y a donc des élèves, direz-vous; Eh! sans doute; et même en nombre fort respectable puisqu'il s'élève au dessus de 150 actuellement. Les classes inférieures sont nombreuses; mais la rhétorique et la philosophie laissent à désirer. .... Ici l'opinion publique nous est généralement favorable; nous comptons un grand nombre d'amis dans le clergé et dans les rangs des citoyens. Les autorités, le préfet à leur tête, sont dans de bonnes dispositions. Le recteur de l'académie même est loin de nous être hostile, puisqu'un de ses neveux est notre élève. Ainsi, pour le présent, rien ne semble s'opposer à la réussite de cet établissement, et si la Providence nous accorde un peu de tranquillité, on peut lui prédire un avenir prospère.

Extrait d'une lettre du R. Père Nizard; — St Acheul, 13 8bre 1850. — Le nouveau Collège de la Providence a été ouvert le 10 de ce mois, sous d'heureux auspices. Mgr a dit la Messe du St Esprit dans la chapelle du nouvel établissement, où étaient réunis, outre 130 élèves, grand nombre d'actionnaires et plusieurs ecclésiastiques distingués. Après la Messe, il a adressé aux enfants un petit discours, dont le texte était: Haec dies quam fecit Dominus. Il a rappelé les longues luttes soutenues par tous les hommes religieux pour obtenir la liberté de l'enseignement, et après avoir remercié Dieu de nous l'avoir enfin accordée, il a payé un juste tribut de louanges et de remerciments à ceux qui en avaient favorisé l'exercice à Amiens. Quant à ceux qui se chargent de la pénible fonction de l'enseignement il a dit qu'il ne pouvait exprimer ce que son cœur renfermait pour eux d'estime et d'amour. Son discours a été analysé dans le journal l'Ordre, et vous le verrez probablement reproduit dans l'Univers. La joie rayonnait sur tous les visages, et particulièrement sur ceux des enfants, qui quoique pour la première fois sous notre discipline, y paraissaient façonnés de longue main: on les voyait se mettre à genoux, se lever, s'asseoir au coup de claquoir, avec une promptitude admirable. Les professeurs ne peuvent assez se louer de leur diligence, de leur modestie en classe. Les parents et les maîtres de pension viennent les reprendre au sortir de classe pour les reconduire à domicile. Une fois, 4 se trouvaient n'avoir personne pour les accompagner, nos professeurs se sont chargés de le faire, et cette attention a produit un excellent effet moral sur les parents. Il ne se passe pas de jour où l'on ne fasse de nouvelles inscriptions. L'Université qui se sent blessée à mort invoque le Bon-Dieu à la manière d'Antiochus. Le lycée a prié Mgr de présider aussi à la

Suite de Carrière frère de père Pouplard de ... souvenir ... [illegible]

[18] rentrée. Mgr a dû y aller; mais assurément il n'aura pas eu des compliments à adresser aux maîtres ni aux élèves. On rapporte que Mr de Parieu a dit qu'il ne s'imaginait pas auparavant la profonde corruption de l'Université; qu'elle ne pourrait guère vivre audelà d'un an; mais qu'il désirait que le coup qui l'achèvera ne lui fût pas porté par le clergé. Laissons-la donc mourir de sa belle mort.

Lettres des Pères Scolastiques qui sont retournés de Laval au Collége Romain. — Lettre du Père Massarutti Felix. Rome le 29 Sept. 1850.................. Nous sommes arrivés au Collége Romain dans la nuit du 18. Sept.. Sur le Rhône nous avons voyagé avec Mgr l'Evêque d'Alger, qui nous a manifesté l'attachement le plus sincère pour la Compagnie..... Durant la traversée de Marseille à Civita Vecchia nous avons été très-bien traités par Mr Combe, Capitaine du vaisseau, et tres-affectionné à nos Pères..... en général nous ne cachions pas ce que nous sommes d'ailleurs il n'y avait aucun danger à le manifester. Bien souvent l'occasion s'est présentée d'introduire de bons discours: car les pauvres séculiers sont mieux disposés à nous entendre parler du bon Dieu et de leur salut que nous ne le pensons. La langue française nous a donc déjà rendu quelques bons services. Qui sait si le bon Dieu n'a pas béni quelqu'une de ces paroles. Mais on aperçoit déjà dans le lointain la coupole de S. Pierre, et aux environs les tristes souvenirs de la guerre. Voici Rome, voici le Collége Romain! Assurément il nous a été d'une bien douce consolation de retrouver tant de bons Pères et Frères; les uns échappés miraculeusement à la fureur Mazzinienne, et quelques-uns même au poignard et au sabre Garibaldien déjà levés sur leurs têtes; les autres rentrant au Collége Romain après avoir été chercher un asyle partout où la Compagnie n'était pas atteinte par l'orage. Oh! qu'il est doux d'entendre ces heureux exilés empressés de redire les soins, la tendresse maternelle que la Compagnie leur a prodigués partout! Chacun est animé d'une sainte émulation pour mettre dans tout leur jour, la charité, les marques d'amour, les exemples de vertu dont il a été témoin parmi les Pères et Frères avec lesquels il a vécu.................................. Nous n'oublierons jamais ni les adieux de l'Anglottière, ~~ni~~ la charité et les soins dont nous ont entourés nos Pères et Frères de Laval. Or Rome possède un trésor ouvert à tout le monde et où on peut s'acquitter de bien de dettes; nous nous sommes donc présentés à l'autel de la S. Vierge dans la Basilique de S. Marie Majeure, nous nous sommes prosternés devant les tombeaux de S. Ignace, de S. Louis de Gonzague, de S. Stanislas, de S. Pierre, et là en votre nom nous avons exposé vos voeux, nous avons imploré les bénédictions célestes sur votre sainte maison et sur tous ceux qui la composent..... après avoir reçu la bénédiction de notre très-révérend P. Général, nous sommes tombés de nouveau à genoux et nous en avons imploré une autre pour la maison de Laval et pour les différentes provinces dont vous possédez les représentants......... Pour ce qui regarde la ville de Rome et nos Pères voici en peu de mots tout ce que je sais pour le moment. Rome est tranquille, mais presque tout le monde est mécontent. et cela doit être, car de quelque manière qu'on s'y prenne, on choque toujours quelque passion. Fait-on quelque amélioration materielle? l'argent manque, on s'adresse à quelque Société étrangère, et les susceptibilités nationales en sont froissées. Les troupes françaises se conduisent bien, mais pour les mêmes raisons encore on ne pourrait pas dire qu'elles jouissent de toute la sympathie des Romains. Cependant il n'y a rien à craindre pour le moment; car on se gardera bien, je crois, de tenter quelque chose qui puisse ramener les horreurs de la République et les pillages de l'année dernière, Rome en conserve encore un souvenir très-salutaire. Pour nous, nous sommes bien tranquilles, nous sortons chaque jour en très-grand nombre, à la même heure et par la même porte sans que personne y trouve à redire. Il parait que l'on va nous rendre notre costume sans que nous ayons fait d'instance, à l'exception cependant du chapeau, pour lui il n'y a pas d'amnestie. —

--- Le P. Cimatti ajoute à cette lettre: il est décidé que nous reprenons notre costume sauf le chapeau, et même notre très-révérend P. Général en est déjà revêtu, et bientôt les Pères Assistans le seront aussi. D'où vient cela? on l'ignore. Car il y a peu de temps, le R. S. Père nous avait fait comprendre qu'il fallait y renoncer, et maintenant il aurait proposé lui-même de nous en revêtir.
Le Général français rencontrant notre Très-révérend Père en costume de Jésuite la félicité de ce qu'il portait un pareil costume. Il lui a dit que non seulement il désirait, mais qu'il espérait qu'en France aussi on le reprendrait. Qu'en dites-vous, mon R. Père? Pour moi, je n'y comprends rien.

Nota. Nous avons reproduit dans notre correspondance quelques nouvelles assez généralement connues. Nos Pères et nos Frères d'Europe nous le pardonneront facilement en faveur de ceux qui travaillent dans les missions éloignées. Nous les prions en outre de nous donner exactement les noms des Pères dont ils ont ~~bien voulu~~ bien voulu nous communiquer les lettres. Par là ceux de nos lecteurs qui desireraient quelques éclaircissements ou quelques détails sur les faits qui y sont rapportés, pourront s'adresser directement à ceux qui les ont écrits. Nous les remercions en même temps pour toutes celles qu'ils ont bien voulu nous transmettre.

A. M. D. G.

Scholasticat de Laval, le 23 Février 1851.

Nos Révérends Pères et très-chers Frères.

Nous continuons de vous envoyer les détails que nous avons pu recueillir sur l'état de la Compagnie dans ses différentes provinces. Notre but dans cette correspondance est d'entretenir entre vous et nous les relations de charité qui entrent si bien dans l'esprit de la Compagnie, puis aussi d'édifier et de consoler tous ses enfans par le spectacle des oeuvres de zèle que leurs frères entreprennent dans toutes les parties du monde. Grâce à la réunion providentielle d'un si grand nombre des Nôtres, qui, venus de pays divers, vivent dans cette maison de Laval, heureux et paisibles, à l'ombre de la protection divine, nous pouvons apprendre plus de nouvelles sur tout le bien qu'il plait à DIEU d'opérer par la Compagnie. Nous nous empresserons de les reproduire, en remerciant ceux qui ont bien voulu nous les communiquer, et nous recevrons toujours avec reconnaissance les détails qu'on voudrait bien nous envoyer, pour rendre plus complète cette correspondance toute apostolique.

Pour mieux garantir l'authencité des faits, nous citerons toujours en marge les noms de ceux qui nous les ont fait connaitre.

Permettez-nous, nos Révérends Pères et très-chers Frères, de commencer par vous parler des choses qui sont sous nos yeux, et par conséquent mieux connues.

La maison de Laval continue de prospérer sous la protection de St Joseph. Son nombreux Scholasticat, réuni des différentes Provinces de Venise, de Piémont, de Galicie, d'Autriche, de Suisse et de France, se prépare, par une étude active et assidue, à remplir un jour les desseins de la Providence. Cependant nos Pères de la résidence continuent sous nos yeux leurs oeuvres apostoliques. A l'occasion du jubilé accordé par notre T. S. P. le Pape Pie IX, ils viennent d'évangéliser toute la ville de Laval. Les chaires de toutes les églises étaient occupées par nos Pères. Le R. P. Recteur réunissait tous les soirs dans l'église de St Vénérand un auditoire nombreux et assidu. Deux de nos Pères, matin et soir, évangélisaient la paroisse de Notre Dame, et trois autres donnaient une mission en règle dans l'église de la TRINITÉ. On réunissait les fidèles trois fois par jour. Le matin à 6 heures, on parlait aux ouvrières et aux personnes plus occupées; à 11 heures, aux dames. L'instruction du soir était réservée pour les hommes et pour la foule. A ce dernier exercice, l'église fut constamment remplie; on devait dès midi retenir sa place. Nos Pères mirent en oeuvre toutes les ressources employées ordinairement dans les missions: consécration à la Ste Vierge, Messe générale pour les Morts, communions générales, distribution de scapulaires &c., et ils n'eurent qu'à bénir DIEU du succès de leurs travaux. Des blasphémateurs d'habitude se sont corrigés; des mauvais livres ont été détruits; en ce moment le travail de conversion se continue encore. –

Vous désirez sans doute connaitre l'état des nouveaux colléges fondés dans la Province. Voici tous les détails que nous avons pu recueillir.

F. Donniou. Le Collége de St François Xavier à Vannes s'est ouvert le 15 Octobre 1850. Mgr l'Evêque, ses grands Vicaires, le clergé de St Pierre et de St Paterne, le préfet, les conseillers de préfecture, le maire et le conseil municipal &c. assistèrent à la Messe du St Esprit. Le R. P. Pillon, Recteur, développa, dans un discours écouté avec le plus vif intérêt, la fin de la vraie éducation, la nature des rapports qui doivent exister entre les maitres, les enfants et leurs parents. Après la Messe, les élèves, au nombre de plus de deux cents, ont été réunis dans la grande salle, où ils ont reçu la visite de Mgr et du Préfet, et entendu de leur part des paroles bien aimables et bien significatives. – Depuis l'ouverture du collége, le bien s'est soutenu. Le R. P. Recteur écrivait à la date du 26 Décembre: „Ici tout continue à marcher selon nos désirs. Mgr l'Evêque de Langres m'a mandé de Paris, le 3 Décembre, le jour même de St Franç. Xavier; „Votre dispense de stage vient d'être votée par le conseil supérieur. Je me hate de vous en prévenir, et de vous adresser mes plus sincères félicitations." – Le collége de St François Xavier qui ne reçoit jusqu'ici que des externes, ouvrira son pensionnat à Pâques.

P. Modeste. L'état du collége de la Providence à Amiens n'est pas moins consolant. Dès les commencements de l'année, on nous écrivait: „Notre collége va très-bien; les enfants sont animés d'un bon esprit, et travaillent généralement, de manière à satisfaire tous les professeurs. Aussi les maîtres de pension sont très-contents de l'application de leurs pensionnaires, et trouvent qu'il y a une grande différence entre cette année et l'année dernière. Un grand moyen dont nous nous servons, pour entretenir cet esprit de travail, ce sont les examens qui ont lieu tous les dimanches et que chaque classe passe à son tour."

Le R. P. Provincial écrivait d'Amiens, le 16 Décembre: „Ici je vois les fruits admirables et vraiment dépassant notre attente de l'externat, sur les élèves d'abord, et par eux sur leurs familles, et par celles-ci sur la ville, et même sur le lycée. La retraite a été donnée par le P. de Pontlevoy, qui a ravi les enfants, et leur a fait le plus grand bien."

P. Nisard. Voici d'après une autre lettre, comment s'étend cette influence du collége sur la ville: „La retraite a produit d'excellents fruits. Rentrés chez eux le soir, les enfants répétaient à leurs parents les grandes vérités

43 63

qu'ils avaient entendues, et ainsi s'en propageaient les salutaires effets. La piété, la docilité, l'application au travail de ces enfants font d'autant plus d'impression sur les habitants de la ville, qu'ils ont sous les yeux le spectacle des défauts opposés dans les élèves du lycée. — On va ouvrir un pensionnat. Les petits, jusqu'à la sixième inclusivement, occuperont le grand bâtiment vide de St. Acheul, les autres resteront au collége même en ville. On va aussi s'occuper immédiatement de la construction d'une grande chapelle. Le lycée n'a plus de petits enfants; ainsi ce mauvais arbre est coupé par la racine." —

Inutile d'ajouter que le collége de Brugelette ne reste pas en arrière. Bien loin de diminuer par l'érection des nouveaux colléges, le nombre des élèves a augmenté. Jamais, nous écrivait-on, les commencements de l'année n'ont été moins pénibles, malgré les changements survenus dans la maison. On s'est mis avec une ardeur admirable et un esprit excellent à la règle, à l'étude les bonnes dispositions ont encore été fortifiées par la retraite. Un Père écrivait plus tard: la régularité me semble avoir atteint sa plus haute expression, et l'esprit général est excellent dans toutes les divisions.

F. Alst.

On a béni vers les commencements de l'année la jolie chapelle de St. Joseph, élevée à la maison de campagne, par suite d'un vœu fait en 1848 pour la conservation du collége et la prospérité de la Cie. en France.

Mgr. Gonella, Nonce apostolique en Belgique, qui a ses deux neveux à Brugelette, a visité cette maison le 1er. Décembre dernier. Il a paru très-satisfait de l'ordre qui y règne, des marques de dévouement des élèves pour le St. Siége. Il a promis d'en faire son rapport à N. S. P. le Pape et de lui demander sa bénédiction pour ce collége.

Les nouvelles que nous avons reçues des colléges de nos Pères dans le midi, sont extrêmement consolantes. Partout l'œuvre de l'enseignement s'ouvre donc pour la Compagnie sous les plus heureux auspices.

Quant aux travaux des résidences, nous mentionnerons, parce qu'elle est nouvelle et moins connue, l'œuvre des Allemands à Paris. Nous laisserons parler un des Pères qui y sont consacrés.

P. Thro

„ Paris, 3 Décembre 1850.

„ L'œuvre de nos Allemands ressemble à une mission étrangère. Comme les missionnaires, nous avons nos chrétientés, ou nos stations: l'une sur la montagne de Ste. Geneviève dans notre chapelle, l'autre dans l'église de St. Méry, une troisième dans l'église de Ste. Marguerite, une quatrième dans l'église de St. Louis d'Antin, et une cinquième dans la Villette.

La plupart de nos Allemands sont des ouvriers. Ils se trouvent groupés ensemble, refoulés dans des réduits obscurs, ou hissés sous les toits. La misère, la crainte de perdre leurs services, les forcent au travail, le dimanche. Que faire? Bongré, malgré, il faut les chercher où ils se trouvent. Notre ministère, comme vous le voyez, ne saurait se borner à l'intérieur de l'église. Il faut faire des visites domiciliaires, et prêcher, comme dit S. Paul, per infamiam et bonam famam.

J'ai commencé, depuis quelque temps, ma mission à domicile. De vous dire la misère physique et morale de ces gens, c'est presqu'impossible. — Le concubinage, je l'ai trouvé presque dans toutes les maisons; j'ai vu l'enfant vivant dans le crime sous les yeux des parents. — Vous voyez, je n'ai pas besoin de rêver les missions étrangères. Vous me demandez peut-être: Que dites-vous, quand vous entrez pour la première fois, dans ces maisons? Je leur dis: Loué soit JESUS-Christ! Puis je m'informe de l'état, du personnel de la famille, j'inscris tout, je donne des médailles; puis les figures deviennent moins sérieuses; on se comprend; et moi, sans me gêner, je demande si l'on va à la messe, si l'on se confesse. De cette manière je fais plus de besogne dans une visite, que dans une longue série de sermons. J'ai en outre l'avantage de connaître mon monde, et de trouver de nouveau ceux qui ne tiendraient pas leur parole. L'on fait quelquefois des découvertes curieuses: c'est ainsi que j'ai eu l'occasion de rencontrer un jeune enfant de 26 ans qui n'avait pas encore fait sa première communion.

Aux visites se rattache une autre œuvre non moins importante, ou plutôt les visites convergent vers cette œuvre: c'est une association de secours spirituels et corporels, en allemand: Christlicher Lehr- und Hülfs-Verein. Le but de cette association c'est l'instruction religieuse, ou le catéchisme, mais sous un autre nom. Les moyens, ce sont des articles de lithographie, et une organisation de secours pour ceux qui assistent aux instructions. J'avais commencé cette œuvre à Strasbourg. Il paraît que le bon DIEU me promet les mêmes succès à Paris. En effet à peine avais-je fait connaître le but et les moyens de cette œuvre, que j'ai vu d'un dimanche à l'autre mon association s'aggrandir. Dimanche passé, la partie principale de la nef de l'église était remplie; vous eussiez vu mon monde échelonné selon l'âge et le sexe, depuis les enfants de la première communion jusqu'aux vieillards, puis partagé en sections, et chaque section ayant son ange gardien. Pour organiser la seconde partie de l'association, le secours, je formerai dans les différentes catégories d'hommes et de jeunes gens, de femmes et de jeunes personnes, un conseil qui serait composé de membres de différentes professions. Dans le cas où quelqu'un serait sans travail, on l'adresserait à son conseil respectif qui prendrait des mesures pour l'occuper. En attendant il y aurait une famille honnête pour héberger le malheureux, qu'on jugera digne de secours. De cette manière on sauvera surtout bien de jeunes personnes qui auparavant se retiraient là, où on leur ouvrait la porte. Notre caisse se formera en attendant d'une quête que l'on fera tous les 15 jours dans la réunion.

Dimanche prochain aura lieu la réception solennelle. Chaque membre recevra une grande image qui représente JESUS-Christ comme docteur prononçant ces paroles : Qui perseveraverit usque in finem &c. Elle est surmontée de l'inscription : Aufnahme in den christlichen Lehr- und Hülfs-Verein der Deutschen in Paris unter dem Schutze Jesu, Mariä und Joseph. Au bas se trouve la formule de la réception. Mais où se fera cette réception ? Devinez. Sera-ce dans l'église de la villette, de Ste Marguerite, de St Mery, de S. Louis d'Antin, ou dans la chapelle de la rue des Postes ? Non, elle aura lieu dans le petit Bicêtre. Et où est-il ce petit Bicêtre ! Il se trouve à l'extrémité de la ville, au centre des Allemands, entre vilette, Belleville &c. non loin du faubourg St Martin et St Antoine. Et qu'est-ce que ce petit Bicêtre ? C'est une cité. Et qu'est-ce qu'une cité ? C'est un carré de maisons qui contient à peu près cinquante familles, presque toutes allemandes. C'est dans ce carré qu'a eu lieu la dernière conspiration. Eh bien, c'est précisément dans ce carré que le R. P. Chable a loué une aile de maisons avec jardin et cour. Il y a un bel emplacement pour une grande église. En attendant on y a improvisé une chapelle provisoire sous le vocable de S. Joseph. Dimanche prochain on l'inaugurera sous la protection de l'immaculée Conception. Il me reste encore deux choses intéressantes à vous raconter. La première c'est la délibération de mes gens sur l'heure des offices dans notre nouvelle chapelle. Elle a eu lieu dans notre dernière réunion, dimanche passé. Je m'adressai d'abord aux jeunes gens ; ceux-ci, cela va sans dire, proposaient une heure qui ne les gênât en rien. Les hommes, plus désintéressés, proposaient une heure plus favorable, mais moins libre pour les femmes. Vous auriez dû voir comme celles-ci se redressaient pour réclamer hautement contre l'avis des hommes. Enfin on se ravise à l'amiable et l'on convient des heures. Donc l'office du matin à 10 heures, et l'office du soir à 4 heures. Ce sont précisément les heures libres pour ceux qui travaillent, le dimanche. La seconde chose à vous raconter est ma première visite au petit Bicêtre. Elle a eu lieu dimanche passé, vers 4 heures du soir. En entrant dans ce carré que vous connaissez, je croyais entrer dans une vaste prison : des figures sinistres, des gens déguenillés, les uns aux fenêtres, les autres devant moi, me perçant de leurs regards ; plus loin des cris sauvages, en fallait-il davantage pour faire peur ? Allons, me dis-je, n'ayons pas peur ; ils ne sont pas si sauvages qu'ils le paraissent. Je parle en français et en allemand à tous ceux que je rencontre, même à ceux que je vois aux fenêtres ; je cajole les enfans, je leur dis que lundi prochain nous leur ferons l'école, qu'on leur apprendra à lire, et à écrire, à coudre et à tricotter, je leur donne des médailles, voici qu'à l'instant même, tous ceux qui se trouvaient aux fenêtres, descendent dans la cour, et me voilà entouré de tout mon petit Bicêtre. Je leur dis qu'on fera l'école aux enfans, qu'on dira la Messe, qu'on prêchera à tous ceux qui veulent, et cela à l'heure qui leur conviendra le mieux. Et tous de crier, oui, de crier : à 10 heures, à 10 heures ; alors nous sommes libres. Ah ! s'écriait un vieux barbu, si l'on avait dit la Messe dans notre Bicêtre il y a 8 ans, beaucoup ne se trouveraient pas là où ils sont. Enfin je termine la séance en donnant des médailles aux enfans. Vous auriez dû voir comme hommes et femmes tendaient les mains, comme l'on criait, pour avoir une médaille. Heureux de ma journée, je m'empressai de partir, car il faisait nuit, et j'avais encore une lieu et demi à faire jusqu'à la rue des Postes. J'avais donc obtenu ce que je cherchais : je m'étais popularisé. Notre action, comme vous le voyez, ne s'étendra pas seulement sur les Allemands, mais encore sur les Français."

Une lettre postérieure nous apprend que cette oeuvre prend des nouveaux et rapides accroissements. Le Ministre des cultes lui a attribué l'église de la Sorbonne.

Amiens. Le P. Nisard a entrepris la traduction des sermons du P. Skarga, célèbre prédicateur polonais. Pour faire apprécier cette oeuvre, il suffira de citer cette lettre du T. R. P. Général.

« Je viens de recevoir l'essai de la traduction du P. Skarga avec votre bonne lettre. O quel beau cadeau ! J'ai jeté un coup d'oeil sur l'épître dédicatoire, et je n'ai pu laisser le cahier qu'après l'avoir lue toute entière avec un indicible plaisir. Quel chef-d'oeuvre d'éloquence apostolique ! Vous avez surpassé mon attente, mon cher Père, car je ne sentais que trop la difficulté de mettre en français le P. Skarga, et pourtant vous avez réussi admirablement. Cela me semble providentiel. Oh ! qu'enfin ce trésor soit connu hors de la Pologne ! C'est dans ses sermons qu'on voit comme : rectè scribendi sapere est et principium et fons. Le P. Skarga connu pourra faire grand bien à l'éloquence de la chaire dont le véritable but est atteint dans ses sermons : ut veritas pateat, placeat, moveat. Ce n'est ni raisonnement seul pour l'entendement, ni les seules affections pour la volonté (comme on le voit si souvent dans les modernes) c'est l'un et l'autre comme doit être la prédication. Ensuite c'est ce naturel, comme on l'admire dans les SS. Pères : en lisant on pense : j'en ferais bien autant ; mais qu'on essaie ! Rien de plus difficile. De tels sermons demandent un travail immense. Sa pratique de donner dans la première partie le dogme, la controverse ; dans la deuxième, une homélie magnifique sur l'évangile, comme elle mériterait d'être imitée de nos jours, où pour les auditoires ordinaires il faudrait toujours l'un et l'autre. L'usage moderne fait qu'on dit des choses qui le plus souvent ne sont nécessaires ou utiles qu'à un très-petit nombre d'auditeurs. La morale du P. Skarga, si variée dans ses courtes réflexions faites comme il les fait, produit, je crois, plus d'effet que si tout un sermon roulait sur ce seul sujet. C'est à cette méthode du P. Skarga que j'attribue le fait si admirable dont nous étions tous

témoins

" [illegible] et que nous avons éprouvé tous, d'être lu et entendu toutes les années, et toujours avec goût, toujours [illegible], et cela pendant vingt et trente ans, non seulement par les Polonais, mais par les étrangers également. J'ai la conviction qu'un prédicateur qui pût et qui sût imiter la methode du P. Skarga, serait goûté singulièrement, même de nos jours, et ferait un bien immense avec la grace de DIEU. Mais c'est difficile! qui l'entreprendrait devrait travailler beaucoup; il y en aurait, je pense, qui réussiraient très-bien. — Maintenant, vu qu'il est impossible que vous acheviez la traduction des seules dominicales (Niedzielne), je serais d'avis qu'on publiât un essai de cette éloquence du P. Skarga, avec un avant-propos. Cela enrichirait la bonne littérature, et probablement d'autres s'occuperaient d'achever. Dans cet essai j'aimerais bien voir cette partie du sermon pour le VIII. dimanche après la pentecôte, où il traite de la prudence de ce ministre infidèle. Cela m'est resté dans la tête depuis plus de quarante ans. — Ensuite pour que vous fissiez quelque chose de complet, d'achevé, je voudrais que vous traduisiez le petit ouvrage du P. Skarga (Wezwanie do Polski) Appel à la Pologne; tout prophétique dans le fond et dans la forme. Cela serait utile non seulement pour l'histoire de la Pologne mais bien encore pour les prédicateurs d'aujourd'hui, qui dans les temps qui courent, devraient, ce me semble, lire les Prophètes et se servir de leur éloquence divine, beaucoup plus qu'ils ne font ordinairement. Car hélas! les Chrétiens n'imitent que trop l'ingratitude des Juifs! Domus exasperans. — Je crois que j'ai causé avec vous, et j'en suis bien aise. Je vous félicite, je vous remercie ..... Rome, 22 Decembre 1856.

Italie. Rome. — On sait que nos Pères ont repris toutes les anciennes maisons, exceptés les collèges de Camerino

E. Benvenuti — et de Citta di Castello. En revanche on doit ouvrir une résidence à Bologne, un collège pour la classe moyenne à Tivoli. — On nous communique quelques détails sur la fondation d'un autre collège à Ascoli, petite

P. Molti — ville, située sur les frontières de Naples et qui pendant les troubles de l'Italie, a témoigné beaucoup d'attachement au gouvernement pontifical. Le R. P. Provincial et le P. Socius ont été reçus avec le plus vif empressement, et complimentés par une députation de la ville. Invités à dire la Messe dans l'ancienne église de la Compagnie, ils y ont retrouvé les chasubles, les calices et toute l'argenterie, qu'on avait parfaitement conservée depuis la suppression. La Messe a été célébrée au son de toutes les cloches. Pour le collège, on cède un grand palais qu'il faudra réduire, avec l'ancienne église de la Cie. Toutefois le collège ne s'ouvrira point cette année; on commencera par donner une mission à la ville.

Le Souverain Pontife a accordé une ample bénédiction aux rédacteurs de la Civilta catholica. Les ouvriers occupés à l'impression de ce recueil portent une sorte d'uniforme; ils ont des règles pour le silence, pour la moralité &c., et ils doivent les observer sous peine d'amende. Le nombre des abonnés croit chaque jour; le journal se répand en Espagne, en Afrique, et jusqu'en Turquie, par la voie de la Grèce. On parle d'éditer un second recueil périodique, scientifique, comprenant l'archéologie, la physique &c. On prendrait des collaborateurs dans les provinces d'Italie, et dans les provinces étrangères. Ce recueil paraitrait sous differentes formes et en plusieurs langues. Cependant rien de certain.

Le P. Pianciani va éditer à Naples un opuscule intitulé: Les six époques de la création, composé en Amérique, lorsqu'il donnait le traité de DEO Creatore. Le P. Perrone a fait imprimer aussi plusieurs dissertations ~~sur~~ des matières théologiques, avec les réponses à des doutes qui lui ont été proposés en Angleterre. et le P. Passaglia continue d'éditer ses traités. Le P. Angelini a donné la vie du P. Odescalchi. Dans les provinces les nôtres travaillent beaucoup, et donnent partout des missions et des retraites à la demande des Evêques. Par ordre du Cardinal Vicaire bientôt les Scholastiques recommenceront à prêcher sur les places publiques de Rome, parce que, pense-t-on, il n'y a plus de danger. Les Nôtres sont tranquilles; on ne leur dit rien, bien qu'on les voie sortir de classe par groupes. Cependant il est certain que le feu est caché sous la cendre. Le jour de l'anniversaire du Ministre Rossi, les démocrates ont fait un grand festin. On a entendu dire de la bouche même du Pape que le torrent d'Assise qui ne coule que dans l'annonce des grandes calamités, s'est remis à couler. Acte public en a été dressé et envoyé au Souverain Pontife. Un de nos Pères a vu le corps de Ste Claire de Monte-Falco qui, l'année dernière, s'est soulevée de son tombeau; et il affirme qu'elle en est presqu'entièrement sortie. On ajoute que la Vierge de Rimini verse des larmes, ce qu'elle n'avait pas encore fait. On rac[onte] de semblables prodiges de St Nicolas de Tolento. —

— . — A Lucca un enfant assistait

F. Santinelli — à une cérémonie dans une église. Soudain son visage s'altère, et il tombe en criant: Mon Dieu, mon Dieu! les Anges tuent les hommes. On se presse autour de lui, on l'interroge: il est hors de lui, il ne répond rien, mais il continue à répéter son cri: Mon Dieu &c. Le fait a été rapporté à Mgr Patrizzi par le préfet général des Passionistes.

66

5

P. J. Ferrari. **Province de Venise.** – On a ouvert les colléges de Modène, de Reggio et de Massa; ils vont très bien. Les scholastiques qui étaient restés chez eux pendant la dispersion ont été rappelés. Les philosophes sont à Modène, les théologiens à Reggio. En somme, nous écrit-on, dans les états de Modène la compagnie a été rétablie sur un meilleur pied qu'avant la dispersion. À Venise les anciennes congrégations viennent d'être rétablies. La duchesse d'Angoulême, la comtesse de Chambord, l'Infante d'Espagne ont assisté à celle des dames ouverte le 4 janvier 1851. Mme la duchesse de Berry en est la présidente et elle assiste toujours aux réunions avec grande édification. Le jubilé a produit beaucoup de bien partout. À Venise on a donné trois retraites, d'autres dans les environs. – Deux pères ont été envoyés à Milan, pour fonder une résidence.

F. Guida. **Province de Naples.** – La foi et la piété s'étendent tous les jours davantage. Les nôtres sont contraints d'ouvrir de nouvelles résidences, et partout on les reçoit avec bonheur et avec triomphe. Bien que le fait suivant ait été cité dans les lettres de nos frères de Vals nous le reproduisons en faveur de ceux à qui ces lettres ne sont point parvenues. c'est un miracle opéré par l'intercession de Saint François de Hieronymo. Pendant que nos pères donnaient une mission à Gaëte, des pêcheurs se plaignaient de ne pas prendre de poissons, parceque les dauphins déchiraient leurs filets. Le père Tornielli, auquel ils portèrent leurs plaintes, après avoir célébré la sainte Messe bénit la mer au nom de Saint François de Hieronymo, qui dans sa vie avait fait un miracle semblable. Après cette bénédiction vingt pêcheurs jetèrent leurs filets, mais un d'entre eux dit: Le Souverain Pontife n'a rien pu pour nous faire prendre du poisson. St François ne pourra rien non plus. Or il arriva que les dix-neuf autres prirent une immense quantité de poisson, et que le 20e eut ses filets déchirés sans rien prendre. Il comprit le mal qu'il avait fait et se mit à pleurer. Puis il jette ses filets déchirés et prend du poisson comme les autres. Les habitants de Gaëte voulurent ériger une statue à St Fr. de Hieronymo en souvenir de ce miracle. Cette statue a été faite à Naples, et portée à Gaëte dans le bateau du roi qui lui même se rendait dans cette ville. Deux de nos pères sont allés avec le roi à Gaëte; ils ont été admis à sa table et deux fois servis par lui.

Piémont. Le parti qui opprime la religion dans le Piémont ne se dément pas. On sait que le journal la campana a été condamné à 2000 fr. d'amende, et son gérant à un an de prison. Mais ce qu'on ne sait peut être pas, c'est que ce petit journal populaire doit en grande partie sa renommée à un de nos pères, qui en est le principal rédacteur. Les traits acérés de sa plume, d'abord dans le smascheratore maintenant dans la campana n'ont cessé de porter les plus rudes coups aux démocrates Italiens.

L. Calvetti décembre 1850. **Belgique.** – Les Colléges et pensionnats de la Compagnie en Belgique ont tous augmenté cette année, et plusieurs considérablement. À Namur on compte 155 pensionnaires et 120 externes. Nos études sont généralement regardées comme les meilleures. Cependant le ministère libéral antireligieux marche à grands pas vers un avenir qui sans doute n'est riant ni pour le clergé ni pour nous. Une majorité servile le seconde dans tous ses projets qui tendent à entraver l'Eglise. Le peuple est excellent dans les Flandres, dans les pays Wallons et Brabançons la foi est plus languissante. Les missions données à l'occasion du jubilé ont eu beaucoup de succès. Toutes les retraites ecclésiastiques, toutes celles des maisons religieuses sont données par nos pères.

La province de Belgique a été cruellement éprouvée par la maladie. La maison de Tronchiennes a été en butte aux atteintes du typhus. Elle déplore la mort de cinq des siens. Les junioristes ont dû s'éloigner. ils se sont réfugiés à St Acheul. Les pères du troisième an se sont dispersés. De Tronchiennes la maladie s'est communiquée à Louvain, beaucoup ont été atteints; on a eu à déplorer la mort du f. Gyselink jeune homme

L. Bostayne de grands talents et d'une plus grande sainteté. On nous communique sur ses qualités et sur sa mort les détails les plus édifiants. Il avait brillé en professant la rhétorique à Bruxelles; assistant comme juré aux examens pour les grades universitaires avec les professeurs de l'Athénée, il avait reçu d'eux de grands éloges, cependant personne n'était plus disposé que lui à faire une classe de dixième. Son courage et sa résignation à la mort ont été admirables. Mais ce qu'il y eut de plus merveilleux encore, fut la générosité de son vertueux père. Il aimait tendrement son fils et cependant il l'exhortait lui même à mourir volontiers, pour aller voir le Bon Dieu. Les deux derniers jours de la vie de notre frère, ce père vraiment chrétien se tint à genoux auprès du lit de son fils jour et nuit, et plusieurs heures encore après sa mort. Il voulut aussi l'accompagner jusqu'à la tombe.

67 … de Décembre le fléau n'avait point encore disparu. Notre maison, nous écrit-on, a vraiment l'air d'un hôpital. Nous avons constamment 5, 10, 12 malades, sans compter les convalescents, et la convalescence est très difficile et très lente. Les scholastiques sont tour à tour leurs cuisiniers et leurs infirmiers. Les religieux de St … se sont offerts avec une grande charité à assister nos malades, et ils nous ont aidés surtout à les veiller la nuit. Les supérieurs ont fait des dépenses immenses. Les scholastiques non occupés au soin des malades ont été transférés à la maison de campagne agrandie d'un corps de bâtiment que les voisins nous ont cédé spontanément. On a agrandi de même le collège. On nous a envoyé de grandes offrandes de messes et de prières de tous côtés. Nos pères ont prêché le jubilé dans sept paroisses de la ville; le fruit a été admirable. On peut dire avec vérité que moralement toute la ville a fait sa paix avec Dieu. … Dieu console en même temps qu'il frappe.

Mission Allemagne. On connaît le succès merveilleux des missions dans la Westphalie. Voici tous les détails qui nous sont parvenus. La compagnie a une résidence de 4 pères à Ostfelde; à Fribourg en Brisgau un pensionnat commencé dont le P. Rothenflue est supérieur. On a établi un noviciat à Munster. La première maison se trouvant trop petite, Mgr l'Évêque en acheta une de la valeur de 28 000 francs. Les habitants ne voulurent pas se laisser vaincre en générosité et ils firent une quête pour rembourser Mgr. Le noviciat se compose de 20 novices scholastiques

(marge) … novices …

parmi lesquels se trouvent 6 prêtres, dont l'un est âgé de 60 ans. Les autres sont d'anciens élèves de Paderborn, Carlsruhe &c., des professeurs de gymnase &c. Il faut ajouter à ce nombre 7 novices coadjuteurs. En un seul jour, le 27 9bre on a reçu 13 novices et le R.P. Provincial ordonna que la réception se fit d'une manière solennelle pour remercier Dieu d'une telle faveur. — Le peuple de Munster est plein de foi; aussi est-il heureux de voir la compagnie dans ses murs.

P. Lamezan. Nous sommes heureux de pouvoir citer en entier la lettre du P. Lamezan un des ouvriers de la mission de Dürmesheim. " Ce fut le 6 septembre (1850) que je me mis en route avec sac et bagage et que je dis adieu à … Issenheim, à nos bons scholastiques et à toute cette délicieuse Alsace. A Strasbourg j'ai trouvé mon supérieur Messonnier le P. Hasslacher avec qui je suis arrivé à Muckensturm par le vapeur, dimanche soir. Là nous attendaient le chapelain de Dürmesheim lieu de notre destination et le bourgmestre (le maire de l'endroit) qui tout rayonnant dans sa veste rouge et sous son chapeau à trois cornes poussait du haut du siège d'une élégante calèche deux vigoureux coursiers. Au presbytère dont l'entrée était bordée de guirlandes nous fûmes reçus par le clergé et après les premières salutations nous visitâmes ensemble l'église paroissiale offrant ainsi à ces bons habitants de Dürmesheim l'occasion de nous contempler à leur souhait. Après quoi nous poussâmes ½ de lieue plus loin jusqu'à Bikesheim pèlerinage de N. Dame faisant partie aussi de la paroisse de Dürmesheim. Un vénérable prêtre ancien Franciscain y fait les fonctions de chapelain. Il nous lut l'histoire de ce pèlerinage rédigée par lui-même. Quand il en vint aux œuvres de miséricorde de Marie et aux travaux des anciens Jésuites dans ce lieu, les larmes à deux reprises étouffèrent sa voix. Le lendemain jour de la Nativité de la T. S. Vierge le service divin selon l'usage se fit à Bikesheim. Mais il y eut un concours de peuple si extraordinaire que le P. Hasslacher fut obligé de monter sur une table et de faire son discours d'ouverture en plein air. De ce moment la mission suivit sa marche en règle. Le P. Roh vint remplacer le P. Maier que nous attendîmes en vain et nous donnâmes ainsi trois sermons par jour: le 1er le matin à 8 heures suivi de la Grand'messe; le 2d à 2h. de l'après midi, le 3e à 6h. du soir. Les confessions ne commencèrent qu'après les 3 ou 4 premiers jours. L'Église pouvant contenir à peu près 4000 personnes,

était toujours comble et les portes étaient encore encombrées par une multitude. Même empressement autour des confessionaux. A peine se montrait on qu'on n'entendait de toutes parts que ces paroles: Mon Dieu, veuillez donc m'entendre: j'attends ici depuis 2h. du matin. depuis 2, 3 jours je ne puis pas arri-ver au confessional... Et en effet quoique le clergé des environs vint à notre secours, nous étions loin de pouvoir satisfaire tout le monde. Pendant la cérémonie de la réconciliation l'église retentit de pleurs et de sanglots, et les habitants d'Ettingen petite ville du voisinage, à leur retour s'arrêtèrent devant les mai-sons où ils avaient quelque ennemi pour lui donner encore avant la nuit la poignée de main en signe de réconciliation. Mais ce qui fut touchant surtout, ce fut l'érection d'une Croix de Mission qui se fit le soir de la clôture de la mission, Dimanche quinze jours après la Nativité. La Croix élégamment ornée fut portée en procession de Dürmersheim à Bikesheim. Le plus profond silence ne fut interrompu que par les chants et les prières. Arrivé au lieu destiné le P. Roh monta sur une table et adressa la parole à un auditoire qui contenait bien 10 à 12000 h. Après quoi on porta la croix à l'écart et elle fut érigée du coté du presbytère cérémonie qui fut suivie de quelques mots d'adieu du P. Hasslacher. Vers le soir m'en retournant encore une fois à l'église, pour entendre quelques confessions tout le monde vint au devant de moi, me tendant la main. Une personne voulut même me baiser les pieds et des dames distinguées ne craignirent point de nous remercier et de nous exprimer leur reconnaissance à genoux. Nous avions aussi souvent des auditeurs des petites villes voisines de Carlsruhe, Rastadt et même de Colmar. Il nous vint même de Carlsruhe le ministre de la guerre, et des protestants. Dans cette ville avait lieu peu de temps auparavant une mission et il s'y était donné jusqu'à 15 sermons par jour. Notre mission en gé-néral eut pour effet de réveiller le goût, la faim de la parole divine car Dürmersheim se trouve au centre de tout un pays catholique de manière que Rastadt Carlsruhe Ettingen ne resteront plus longtemps en arrière. Je dois ajouter encore que le jeune clergé Badois qui vient de sortir du séminaire de Fribourg en Brisgau est un clergé modèle sous tous rapports. J'en ferais volontiers de suite des novices, sans en excepter un seul. Les prêtres plus anciens qui vinrent partager nos travaux agirent à notre égard d'une manière bien convenable et bien fraternelle; si les familles qui ont passé au piétisme ont été ébranlées ou non je l'ignore. Le P. Hasslacher resta encore quelques jours pour leur livrer un dernier assaut. Du moins espérons nous avoir posé un empêchement au progrès de cette gangrène.

Mission de Cologne. — L'ouverture avait été fixée au 27 octobre. La mission devait avoir lieu à la fois dans la cathédrale située au centre de la ville et dans la paroisse de St. Séverin. Six pères y furent destinés. Les p.p. Roh, Hasslacher, Klinkonstroem prêchèrent dans la cathédrale. Les p.p. Roderer, Ketterer et Wilmers dans l'église de St. Séverin. Voici quel en a été le résultat d'après ce que nous en rapportent les journaux du pays: Article d'un journal protestant rapporté par le jour-nal Der Deutschen Volks Halle (l'écho du peuple:) "La ville de Cologne est devenue si pieuse que l'on douterait si elle est encore accessible à d'autres pensées et à d'autres sentiments. Sont-ce les six Jésuites proscrits de la Suisse qui ont produit un effet si sensible par leur prédication? Est-ce l'élévation de Mgr. l'archevêque à la dignité du Cardinalat qui a fortifié et confirmé l'attachement à Rome et à l'église Catholique? Est-ce le fardeau des temps mauvais qui fait un besoin aux cœurs opprimés de chercher du soulagement dans les consolations du Sauveur du monde? nous ne saurions pas assigner avec certitude une cause particulière. — Lorsque les Jésuites prêchent les églises sont entièrement pleines, partout règne l'attention la plus vive, le sérieux le plus profond, les confessionaux sont remplis, et l'Eucharistie est distribuée à une foule plus nombreuse que jamais." — Il ajoute: —"J'ai remarqué en outre que les Jésuites catéchisent moins, qu'ils citent moins de textes de la Bible et des Pères, mais qu'ils attaquent plutôt les causes fondamentales de tant de maux, les passions humaines, et qu'ils en retracent les suites funestes par des traits saisissants et souvent par de grandes peintures." — La gazette de Mayence parle ainsi de la mission: "Les missions ont un succès qui dépasse toutes nos espérances. L'intérêt que l'on témoigna tout d'abord pour les prédications excellentes et pénétrantes des pères s'accrut de jour en jour. Le jour de la Toussaint, pendant le sermon de la mission, la cathédrale était remplie comme elle ne l'avait jamais été depuis la fête de la consécration en 1848; il y avait environ 25,000 hommes. C'est un sujet de joie que de voir l'intérêt que portent à la mission les protestants de toutes les conditions; généralement parlant ils rendent aux pères le tribut d'un hommage sincère et ils sont guéris de leurs préjugés contre les Jésuites et contre la religion Catholique. Leurs ministres aussi ont été vus plusieurs fois dans les sermons. L'estime pour les missionnaires est si grande et si générale qu'on ne pourrait pas même tenter une manifestation hostile contre eux. Dès les premiers jours un jeune homme qui s'était permis pendant le sermon quelques manifestations inconvenantes fut admonesté après le sermon d'une manière si énergique qu'il se retira plein de confusion." — La gazette de Cologne journal du parti radical s'ex-prime ainsi: " La mission donnée dans notre ville par les pères de la compagnie de Jésus; et

qui avait été commencée le 27 octobre a été terminée hier. Pendant tout ce temps les discours qui avaient lieu trois fois par jour soit dans la cathédrale soit dans l'église de St Séverin attiraient et édifiaient des millions d'hommes des différentes classes du peuple. Voici le jugement général: les pères ont proposé au peuple les fondements du Christianisme avec un zèle vraiment apostolique, avec une modération pleine de tendresse et une grande clarté; ils ont prêché d'une manière si persuasive l'amour de Dieu et du prochain qu'on peut attendre les meilleurs fruits." - mission de St Séverin. - "Ce sont les pères de cette compagnie de Jésus tant éprouvée, qui ont déployé leur action salutaire en prêchant la pénitence et en s'efforçant avec un saint enthousiasme de montrer à chacun le chemin du salut temporel et éternel. Des prédicateurs étrangers, apôtres de l'infidélité ont prêché au peuple des doctrines fausses qui l'ont troublé et égaré. Cette fois aussi ce sont des prédicateurs étrangers, mais des apôtres de la foi qui ont combattu avec une force entraînante l'incrédulité et les vices du temps. La foule de ceux qui s'approchaient du tribunal de la pénitence augmentait de jour en jour. Ce qui produisit surtout une impression profonde et décisive ce fut le sermon du P. Retterer sur le très saint sacrement de l'autel à la fin duquel il invita à faire une amende publique au St Sacrement. La foule innombrable et pressée tomba à genoux, et ses sanglots accompagnèrent les paroles saisissantes de l'orateur." - Octave du p. Hasslacher dans l'église de Ste Ursule. - "Pendant les huit jours l'église était toujours remplie. Des protestants s'étaient procuré des places pour assister à toute la série des sermons. L'impression qu'ils produisirent fut universelle et profonde. Des larmes coulèrent en abondance, des larmes de repentir, des larmes d'amour et de joie. Surtout le sermon de clôture sur le cœur de Jésus présenté comme le lieu le plus beau, où tous pourraient vivre ensemble et se retrouver fut tellement saisissant que pas un œil ne resta sans larmes. Une foule serrée, hommes de toute condition et de tout âge suivirent le prédicateur pieux et chéri jusqu'au séminaire, pour recevoir encore sa dernière bénédiction. Non seulement les corridors du séminaire, mais les rues étaient entièrement remplis de la foule en attente; on eut dit qu'avec le départ du dernier de ces pères si pieux disparaissait aussi notre consolation dans ces temps si sombres. On manifesta généralement et très vivement le désir d'avoir quelques prêtres de cet ordre à Cologne. L'empêchement unique qui s'oppose en ce moment à la réalisation de ce désir vient de la grande disette d'ouvriers. Les demandes nombreuses adressées à la Compagnie dans toute l'Allemagne font qu'elle ne peut satisfaire qu'à la moindre partie. Une ou deux des villes des plus populeuses de notre archidiocèse auront dans le courant de l'année prochaine le bonheur d'une mission.

Province d'Espagne. La province d'Espagne a été dernièrement divisée en cinq sections, celle de Castille de Cadix, de Majorque, de Tolède et de Catalogne. Partout nos pères donnent des missions et avec grand fruit. Voici quelques détails sur celles de Catalogne. Dans le bourg de Ridaura tous les habitants sans exception se sont approchés des sacrements, les haines ont été sacrifiées, les blasphèmes ont disparu; les nôtres avaient insinué que l'Église avait besoin d'être agrandie; le jour qui a suivi la mission on s'est mis au travail avec ardeur, et cette bonne œuvre est terminée. - À St Laurent de la Muga le vice et le blasphème marchaient le front levé. Au commencement la mission ne produisit aucun fruit. Mais après les quatre premiers jours, l'élan a été donné. Les plus éloignés de Dieu se sont approchés les premiers du saint tribunal et ont demandé que la mission fût prolongée. Les scandales ont cessé, les mariages illégitimes ont été réhabilités. Tous les jours, matin et soir, on voyait les soldats de la garnison, le commandant en tête, assister avec piété aux exercices de la mission. - Dans la ville de Castellos de Ampurias, sur 4000 habitants un très petit nombre s'approchaient des sacrements. La mission commença contre l'opposition de presque tous. Quand la grâce eut touché les cœurs trois ou quatre qui ne voulurent pas se confesser étaient montrés au doigt. Le curé disait: si la mission dure encore quelques jours, la paroisse se changera en un séminaire. Les pénitents passaient la nuit à la porte de l'église pour pouvoir se confesser le matin les premiers. Les populations des environs retournaient, leur curé en tête, au milieu de la nuit, dans leurs paroisses respectives. - Dans d'autres localités nos pères étaient obligés à cause de la multitude de prêcher sur les places publiques. - Au mois d'août de l'année dernière tous les pères de la section de Catalogne au nombre de 17 ont pu vaquer ensemble aux exercices spirituels dans le célèbre monastère de Montserrat.

Mission de Chine. — Les lettres que nous allons citer donneront une idée de l'état actuel de la Mission. Nous laisserons parler nos missionnaires.

S. Vassin. 9 Juillet 1850. — « Voici ce que je sais de l'état de la mission: Dans presque tous les districts de ce vaste diocèse, composés de 30, 40 paroisses et plus, les missionnaires peuvent parcourir maintenant chacune de leurs paroisses, et y donner les exercices de la mission, ce qui n'avait lieu autrefois que dans un espace de 3 ou 4 ans. Le cours de Chinois a dû être supprimé cette année par le manque de prêtres nécessaires pour administrer les districts, en sorte que la plupart d'entre nous n'ont pas eu l'avantage de pouvoir ainsi apprendre plus aisément un si grand nombre de caractères qui varient à l'infini leur singulière structure. — L'année qui vient de s'écouler ayant été presque stérile en beaucoup d'endroits, et beaucoup de familles ayant été réduites à une extrême misère, nous avons dû recevoir bon nombre d'enfants aux frais de la Sainte Enfance. Des hopitaux ou maisons centrales ont été fondés en divers lieux pour rassembler ces enfants; mais en Chine où la propreté est peu connue, il faudrait des sommes immenses pour entretenir convenablement ces hopitaux; sans quoi on est exposé à voir bientot toute espèce de maladies s'engendrer, et faire bientot de l'hopital le réceptacle de toutes les misères humaines. Aussi plusieurs vierges qui s'étaient consacrées au service de ces pauvres enfants sont-elles allées bientot recevoir dans le ciel le prix de leur dévouement. Quoiqu'un bon nombre de ces enfants meurent peu de temps après leur baptême, il en reste cependant un très-grand nombre, pour l'entretien desquels la somme allouée par la Sainte Enfance ne suffit pas. — D'un autre côté nous avons dû dépenser des milliers de francs pour subvenir aux premières nécessités de nos chrétiens, dans cette année de détresse, et Mgr. l'Evêque qui avait grand besoin d'argent pour achever sa cathédrale, a nourri, pendant plusieurs mois les pauvres qui périssaient d'inanition dans la ville de Chang-haï, et qui venaient, de deux jours l'un, à la maison épiscopale, recevoir une portion de riz.

Quant à la Religion, nous jouissons d'une grande tranquillité, d'une espèce de liberté même. Mais cette liberté que nous a procurée la crainte des armes Anglaises, et surtout l'énergique protection de notre excellent consul, on ne peut pas trop s'y fier. A mesure que nous nous éloignons de 1841, la terreur diminue, les mandarins se lassent de nous prêter leur protection, les payens deviennent plus insolents; tout annonce, selon moi, une crise ou une rupture prochaine. L'orgueil chinois semble ne pouvoir plus supporter que des étrangers viennent lui faire la loi, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les humilier beaucoup plus, pour leur plus grand bien. La protection des Mandarins, bien que peu sincère, a suffi jusqu'ici pour empêcher bien des vexations de la part des payens. Toutefois nos chrétiens sont encore de temps en temps en butte à des injustices criantes. Dans un endroit de mon district où les chrétiens sont tous pauvres, il n'y avait point d'Eglise, c'est à dire pas une chambre un peu propre où l'on pût décemment dire la Messe; chaque famille se cotisa, et le missionnaire aidant, on parvint à construire deux chambres, l'une pour la chapelle; l'autre divisée en deux parties, pour le missionnaire et son catéchiste. Le <u>Dotsenn</u> qui est ici tout à la fois maire, juge de paix, notaire, receveur des contributions, et garde champêtre, fut indigné de cette construction, et se promit bien de s'en venger sur les chrétiens. Le chef de la chrétienté ayant perdu son père, le Dotsenn vint lui dire qu'il ne permettait pas de l'ensevelir, c'est à dire qu'il fallait lui donner une somme d'argent. Plus tard il vint interdire la culture d'une partie de ses terres; enfin il finit par lui dire qu'il ne lui accorderait le repos, que lorsqu'il ne lui resterait plus un liard. — Voici encore un fait: Un enfant chrétien s'amusant avec d'autres enfants de son âge, se querella avec un petit payen. Celui-ci étant tombé malade quelque temps après, mourut de cette maladie. Ses parents ne manquèrent pas d'accuser l'enfant chrétien d'avoir été la cause de sa mort. Pour éviter un procès toujours funeste même à celui qui le gagne, sa famille consentit à faire les frais d'une bière pour le petit défunt, et l'affaire semblait terminée, lorsqu'elle parvint aux oreilles d'un espèce d'avocat dont l'unique occupation est d'embrouiller les affaires, pour extorquer de l'argent. Il fit tant par ses menaces qu'il obtint de la famille une bonne somme d'argent, puis il ne dit mot, jusqu'à nouvelle occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. On avait pris un voleur. Notre avocat prétendant qu'il fallait faire un exemple, se chargea de recueillir de l'argent pour obtenir du mandarin un chatiment convenable. Notre famille chrétienne était

71

10. [illegible] de la limite; mais l'avocat lui imposa une somme d'argent, et sur son refus, il le compromit dans l'affaire du voleur. Il excita ce dernier, qui, en présence du mandarin, déclara que ses vols étaient déposés chez les chrétiens. Et voilà aussitôt un gros procès sur le dos de cette famille.

Il y a toujours quelques familles payennes qui embrassent la religion, mais ce sont des cas rares. Il faudrait pour obtenir des conversions en masse, ou que l'Empereur devînt un autre Constantin, ou que les missionnaires fissent des miracles: or chacune des deux suppositions ne paraît guères réalisable en ce moment. L'Empereur est un jeune homme de 19 ans qui n'est pas à même de connaître et d'examiner la religion; quant aux miracles, un peuple si orgueilleux mérite-t-il que Dieu déploie sa puissance pour ouvrir des yeux qui ne veulent pas voir la vérité?

Si je passe maintenant au matériel de la mission, Mgr. espère bénir sa cathédrale vers la fin de l'année prochaine, si les fonds ne manquent point. Ce sera pour le pays une magnifique pièce, mais l'architecture européenne ne plaira peut-être pas. A Zi Ka Wei on construit une école pour les enfants adoptés; ce sera une pépinière d'où sortiront des séminaristes, des catéchistes, des domestiques, des bateliers pour l'usage des missionnaires, et les enfants pourront être ainsi fort utiles à la mission selon leurs talents et leur capacité. Notre bibliothèque s'enrichit chaque jour d'excellents ouvrages écrits en Chinois par les meilleurs auteurs. Le P. Clavelin qui s'est chargé de cette besogne a profité d'occasions favorables pour acheter les meilleures éditions à vil prix. On trouve des familles autrefois très-riches qui avaient fait de très-belles collections; les enfants moins studieux donnent volontiers ces livres à qui veut les acheter. Les ouvrages que nos pères avaient composés sur la religion sont très-rares; on vient d'en réimprimer de nouvelles éditions. Plusieurs de nos pères connaissent un assez grand nombre de caractères pour lire les ouvrages écrits en Chinois, surtout les livres de religion ordinairement plus faciles à comprendre. Il faudrait pour faire des progrès rapides, n'avoir pas d'autre occupation pendant 2 ou 3 ans. Les chinois qui emploient tant d'années à l'étude de leurs caractères sont considérés savants, quand ils savent lire et écrire; très-peu sont à même de faire une composition passable en leur propre langue. Il serait par conséquent fort aisé à un Européen d'être plus savant en Chinois que la plupart des Chinois eux-mêmes. Si le bon Dieu nous accorde la paix, j'espère que dans quelques années il y aura en Chine des missionnaires de la Cie. capables de composer des ouvrages en Chinois, comme nos anciens pères, ce qui sera très-utile pour le bien de la religion».

Voici de plus amples détails sur la famine dont parle la lettre précédente. On nous écrit:

P. Plet «Je profite d'une notice que le P. Lemaître vient de me communiquer, pour en extraire ce qui pourra vous intéresser le plus. – Ce qu'il y a de remarquable cette année à Haïmen, c'est l'affreuse famine qui a fait souffrir tous les habitants et en a fait mourir tant de milliers. Dans une ville de Haïmen, on avait construit d'immenses hangards, où l'on recueillait les pauvres malades mourant de faim dans les rues. Malades et mourants y étaient entassés, et les malades se débarrassaient du mort qui venait d'expirer sur eux, en s'en faisant un appui. Ce qui me paraît au dessus de toute expression, c'est la générosité avec laquelle nos chrétiens partageaient leur dernière bouchée avec des enfants que leur donnaient les payens, ou qu'ils allaient eux-mêmes recueillir le long des chemins, ou que même ils achetaient, pour leur procurer la grâce du baptême. Nous sommes si pauvres sur cette terre, disaient-ils; il faut bien que nous fassions quelque chose pour être mieux dans l'autre vie. Une famille nombreuse avait tellement souffert des inondations pendant 4 ans, que n'ayant plus d'argent, ils arrachaient les roseaux dont leur maison est construite, pour cuire un peu de riz qu'ils empruntaient; et cependant cette famille a toujours eu à sa charge 7 ou 8 enfants payens. Une pauvre femme, qui n'a d'autres ressources que son travail et sa confiance en Dieu, a toujours chez elle quelques petits payens à nourrir avec ses 6 enfants. Cette année ne pouvant suffire à tous leurs besoins, elle allait tous les jours demander l'aumône de porte en porte. Je pourrais citer beaucoup d'exemples du même genre. Un bon vieillard m'apporta un jour le titre d'une petite terre qu'il avait achetée l'année dernière avec les épargnes de 40 ans de travail, et il me dit: Père, aidez-moi à trouver quelqu'un qui veuille acheter ma terre; les chrétiens que vous m'avez chargé d'administrer meurent de faim; avec le prix de cette terre, je pourrai peut-être leur sauver la vie. Quelques jours après, les principaux chrétiens du district se réunirent, pour aviser aux moyens d'engager leurs possessions à quiconque voudrait les acheter, ou du moins leur prêter quelqu'argent. Le malheur, c'est qu'il n'y avait presque plus d'argent à Haïmen. Les payens étaient au désespoir. Plusieurs riches propriétaires se sont pendus ou empoisonnés avec de l'opium. Presque partout on ne parlait que de gens qui avaient vendu leurs femmes et leurs enfants. Il était impossible de traverser quelque ville, sans être témoin de ce trafic, et tous les jours il partait des barques chargées de ces malheureux. Au milieu de cet horrible scandale, nos chrétiens se sont assez bien tenus. Ils disaient: C'est la volonté P. We[illegible]

de Dieu que nous soyons si pauvres; il faut obéir jusqu'à la mort. Deux jeunes époux se disaient: nous pourrions peut-être échapper à la mort, en vendant nos deux enfants. mais nous obéissons à Dieu, nous mourrons tous quatre martyrs de notre obéissance. un jeune homme disait la même chose à sa femme, poussée par la faim, voulait vendre ses enfants. Quelques jours après, il mourut effectivement de misère; mais Dieu le récompensa, en lui procurant la grâce du St. Viatique et de l'extrême onction d'une manière providentielle. comme je portais le St. Viatique à un moribond, on vient m'avertir qu'on a vu un pauvre jeune homme dans une rue de la ville voisine. Je le fis aussitôt apporter dans la maison d'un chrétien, lui administrai les sacrements qu'il reçut avec beaucoup de foi. Quoique la grâce ait soutenu nos chrétiens, nous avons eu cependant des scandales, mais le châtiment ne s'est point fait attendre. un chrétien va vendre sa belle-fille; revenu chez lui, il veut se régaler avec le prix de son crime. Il boit et mange à satiété; mais aussitôt il est pris d'un mal d'entrailles qui l'étouffe, il sort pour chercher du soulagement. un moment après on le trouve mort, la tête enfoncée dans les latrines. un autre chrétien va vendre à des payens sa fille; en rentrant chez lui, il est frappé de mort subite. un malheureux vend sa femme à un payen; les frères de cette femme la rachètent; mais le mari tombe malade et meurt sans secours religieux. un autre vendit son fils âgé de 7 ans, il mourut aussi quelques jours après, sans que personne voulût lui porter secours. ces terribles exemples ont produit un bon effet. – Dans un grand pays beaucoup plus peuplé que l'Europe, il nous était impossible de secourir des milliers d'hommes qui mouraient de faim. Cependant Mgr. l'évêque nous a aidés avec une grande générosité. Le R. P. Supérieur ne craignait pas de laisser la maison sans ressource et même avec des dettes, pour sauver la vie à plus de 1000 chrétiens et à grand nombre de payens. Cette générosité a été une gloire pour la religion, a fait tomber presque tous les préjugés, et a disposé un très-grand nombre de payens à écouter la parole de Dieu. Mes catéchistes et moi, nous avons baptisé plus de 800 adultes et 1400 enfants payens en danger de mort; la plupart sont allés de suite jouir du bonheur éternel. Le district de Haïmen donne de grandes espérances. Mais tout y est à faire; presque nulle part nous n'avons de chapelles proprement dites. Le plus souvent nous disons la messe chez quelque pauvre chrétien. Mais au milieu de cette pauvreté, nos chrétiens sont simples, dociles, pleins de patience et de résignation. La plus forte preuve de la vérité de la religion pour les payens, c'est la vertu des chrétiens. On ne sépare plus ces deux idées, celle de chrétien et celle d'homme de bien. Les payens m'ont dit plusieurs fois: un tel pourra bien être chrétien, c'est un homme irréprochable; mais tel autre ne le peut pas, sa conduite est trop mauvaise. un jour on me dit d'un mauvais chrétien: il doit avoir quitté la religion, car il vole, il joue, il boit, et s'il était chrétien, il ne ferait pas ainsi. Ils ajoutaient d'un autre: il doit être apostat, il fume l'opium. L'année dernière j'avais déjà baptisé quelques convertis de la secte des mangeurs d'herbe. Le mouvement augmente parmi eux, les chefs même paraissent ébranlés. cette secte est très nombreuse. il pourra y avoir bien des conversions. Cette disposition des payens, fruit des soins que leur ont donnés nos pères, se remarque ailleurs qu'à Haïmen. À Chang-haï, au lieu du nom de barbares, dont on nous qualifiait, il n'est pas rare d'entendre appeler les missionnaires du nom d'hommes qui font du bien. À Zi-ka-wei, au lieu d'une indisposition bien marquée des payens, ce sont eux qui viennent au devant de nous. l'heure serait-elle venue pour ces pauvres peuples? – au premier de l'an chinois, nous sommes allés, accompagnés du P. Brouillon, visiter l'ancienne église de Chang-haï, construite par nos pères, et maintenant transformée en pagode. Là étaient exposées des figures de diables, devant lesquelles on faisait bruler des cierges. Le Père demanda à un marchand de cire: pourquoi ces cierges? un bonze se dresse en théologien, et répond que c'est pour honorer le Dieu. Le père lui demanda où il était ce Dieu? Le bonze, avec un sang-froid stoïque, lui montra le pied d'un chandelier, en lui disant que l'Esprit était là. – Est-ce que tu crois que c'est ce Dieu qui t'a créé, qui a fait le ciel et la terre? – Mon homme était embarassé. la bonne réponse était celle qui nous avait été faite auparavant, par un bonze: il faut bien manger du riz. Le plus grand nombre ne croient pas à leurs superstitions; il ne les font, comme ils disent, que pour garder la face, c'est à dire par respect humain ».

rner. – Œuvre de la Ste Enfance à Tsum ming. – « Chaque année nous peuplons, à nous seuls, le ciel, de 6 à 700 petits anges. Mais il y a toujours quelques uns de ces enfants qui survivent à la grâce du baptême et dont la chrétienté reste chargée. Jusqu'à ce jour nous n'avons pu ériger aucun orphelinat dans notre île. Les enfants sont placés dans des familles particulières, fort pauvres pour la plupart. Ce sont en général les vierges qui s'en chargent. À leur arrivée dans une famille, ces nouveaux venus sont mis sur le même rang que les enfants de la maison, et souvent plus soignés qu'eux. En général les enfants payens sont destinés à mourir prochainement, les uns de misère, les autres étouffés à leur naissance. Il suffit qu'un mauvais caprice vienne à passer par la tête du père, ou qu'une querelle se soit élevée entre époux, pour qu'on se débarrasse de l'innocente victime à qui l'on a donné le jour. Les chrétiens ne manquent jamais de voler au secours de l'enfant, s'ils sont prévenus à temps. Quelques payens se montrent humains; mais le grand nombre

12 ne permettent pas d'approcher de l'enfant. Souvent ne pouvant résister aux sollicitations des chrétiens ils ont étouffé sur le champ le fruit de leurs entrailles; puis ils abandonnaient le cadavre au chrétien stupéfait. Il y a peu de temps, une vieille chrétienne, brouettée par son fils, venait d'une lieue assister à la messe. Elle rencontre un payen portant dans ses bras un tout petit enfant: « où portes-tu cet enfant, lui dit-elle? — C'est ma petite fille; mon fils, fâché de n'avoir rien à manger, n'en veut plus. Je vais la déposer sur le rivage de la mer. — Eh bien, donne-la moi, je la nourrirai. — Vous êtes des chrétiens, vous autres; vous voulez voler cette âme. Je n'y consens pas. — Eh bien, permets au moins que je la regarde. Et la vieille de descendre de sa brouette, et de puiser quelques gouttes d'eau dans le canal voisin. A cette vue le payen veut se sauver; mais il est retenu par le brouettier. Il eut beau se débattre, l'enfant reçut le baptême. Au mois de mars dernier, un journalier, jeune homme plein de ferveur, m'apporta un enfant de 4 jours, qu'il avait obtenu pour dix œufs salés et 2/10 d'un boisseau de blé d'Inde. C'était tout son avoir. L'enfant avait été jeté sur un fumier par ses parents; il resta là 48 heures. Quelques instants après sa régénération, il s'envola au paradis. Au mois d'avril, me trouvant chez un administrateur païen, on vient m'annoncer qu'une mendiante est là, qui porte dans ses bras un enfant mourant de faim. Je dis de l'apporter, sous prétexte de le faire voir au médecin (le prêtre ne l'est-il pas?). Je le baptise et ordonne de ne plus le rendre. — Le docteur pense qu'il n'y a plus de remède, dit-on à la payenne; ainsi laisse-nous ton enfant, et prends en revanche le demi-boisseau de blé. Le marché se conclut à l'instant. Le jour même les chrétiens durent creuser la petite tombe ».

— P. Borgniet — 7bre 1850. « Notre divin Maître nous a visités cette année dans sa miséricordieuse rigueur. Deux de nos pères les plus forts (les PP. Massa et Vaccelli) ont été enlevés à la fleur de l'âge, victimes de leur charité. En ce moment le seul f. coadjuteur chinois que nous ayons est en danger de mort; on vient de lui faire boire de l'eau bénite de St Ignace; un certain mieux semble se déclarer. Le P. Stet vient d'être chargé d'un district. Les scholastiques se sont rendus à Tsam-Kalen, dans le séminaire diocésain, où ils professent sous la direction du R. P. Gotteland, nommé par Mgr Maresca, Supérieur de la maison. Le P. Vuillaume est à Tsam-ming. L'œuvre du baptême des enfants marche toujours ».

Mission d'Amérique. — Canada. — Le P. D. du Ranquet et le F. Jennesseaux ont été retirés de l'île Walpole, et réunis à la Mission de Ste Croix Grande-Manitoulin. Le P. Tellier est à Toronto avec Mgr de Charbonnel, pour préparer, dit-on, un collège.

P. Hanipaux

P. Larnot — La presse américaine prend beaucoup d'intérêt à la question religieuse qui agite l'Angleterre, et elle rit beaucoup de lord John Russel. La dernière conférence de Mgr Hughs, avant son départ pour l'Europe, a été sur les progrès et la chute du protestantisme. On s'en promet un bon effet. Nos pères de New-York sont dans leur nouveau collège sous le patronage de St Fr. Xavier. Il leur reste encore une aile à bâtir. Ce sera un des plus beaux édifices de New-York.

— On annonce que le P. Miège a été nommé Evêque in partibus, vicaire apostolique des Missions dans l'Orégon. —

Ad te, carissime frater, longam istam epistolam mitto; quam mihi debes et quidem a longo tempore quamprimum mittas velim; et si ista longior sit, amabo; humanitati enim simul fraternoque amori satisfacies.

Ora pro me ut ad diaconatum haud imparatus accedam.

Vale. de Carrière Societatis J. Scholast.

Scholasticat de Laval, 8 Septembre 1851.

Nos Révérends Pères et très-chers Frères

P.C.

Depuis les dernières lettres que nous vous avons envoyées, le bon Dieu n'a pas cessé de répandre partout ses bénédictions sur les travaux de la Compagnie, et nous avons à enregistrer aujourd'hui de nouveaux fruits de grâce et des résultats bien consolants.

La Résidence de Laval a dû envoyer dans les diocèses voisins tous ses Missionnaires, réclamés avec plus d'activité que jamais à l'occasion du Jubilé. Dès le commencement de l'année, ils évangélisaient tous à la fois le canton de Couptrain et partout des conversions nombreuses ont répondu à leur zèle. On a signalé entre autres la paroisse d'Orgères où tous les habitans, sans exception se sont approchés des Sacrements. La Pallu, une des paroisses les moins religieuses de la contrée, a vu 300 retours sur une population de 900 hommes, et 1660 communions. A Nexa, cinq hommes et trois jeunes gens fesaient leurs Pâques; la Mission n'a laissé qu'onze retardataires. Le tiers de la population de la Basouge est occupé aux mines de charbons de terre, là régnaient l'impiété, le blasphème et la corruption. Les cérémonies de la Mission ont fait sortir ces pauvres gens de leurs souterrains, et les deux tiers ont participé aux faveurs du Jubilé. A Evron sept cents conversions ont récompensé les travaux des Missionnaires; à Epiniac, quatre personnes seulement ont refusé de suivre le mouvement de toute la population. Mais un des résultats les plus consolants a été recueilli à Lassay, petite ville de 2.000 âmes, héritière des souvenirs de 93, sans instruction, sans principes et sans moeurs. Le dernier évêque du Mans y avait été publiquement insulté en 1838; le Curé ne tentait la mission qu'avec une vive inquiétude; les missionnaires furent accueillis avec une froideur décourageante. La grâce triompha de tous ces obstacles; des cérémonies touchantes et bien ménagées gagnèrent les coeurs; quelques clubistes seulement ont résisté à l'élan de la mission, et à leur départ, les missionnaires furent reconduits comme en triomphe par la population entière, au milieu des cris de vive la religion, vivent les Jésuites! –

Le mois de Marie célébré dans notre église nous a offert un spectacle bien touchant. Tous les matins une foule compacte venait faire la méditation. Le soir l'église était trop petite pour contenir les fidèles qui venaient assister au sermon et au salut.

Sur tous les points de la province les mêmes faits se renouvelent. Ainsi on nous écrit de la Résidence de Lille que le travail est si abondant qu'il faut appeler au secours des autres maisons. Failly a vu presque tous ses habitants s'approcher de la table sainte. Toute la petite ville de Berghes a été remuée. Turcoing a donné près de 12000 confessions dans la seule paroisse de St Christophe. À Morlaix, ville de 13 à 14 mille âmes, on a donné un jubilé spécial aux hommes. Malgré des prévisions décourageantes, dès la première conférence, 15 à 16 cents hommes étaient réunis; 13 cents participèrent à la communion générale et le nombre des communiants s'éleva les jours suivants à près de 3 mille. – Ce n'est là qu'une bien minime partie des oeuvres accomplies et ses succès obtenus par les ouvriers de toutes nos maisons. Mais ils peuvent donner une idée de l'ensemble. Les nouvelles que nous avons reçues des Collèges sont aussi satisfaisantes. À Vannes les constructions se continuent, et pourront donner place l'année prochaine à 150 internes. On compte de plus sur 350 externes. À Amiens on se félicitait toujours de l'heureux effet de l'externat sur la ville. Les distributions de prix qui ont terminé l'année, et les discours du R.P. Recteur à Vannes, du P. Professeur de Rhétorique à Amiens ont produit sur la population une très-heureuse impression. – Brugelette vient de terminer une de ses plus heureuses années pour le bon esprit & le travail des élèves. L'éclat des fêtes chrétiennes qui se sont succédées par la triple visite de Mgr le Nonce, ~~puis~~ celles de Mgr Canoz et de Mgr Franzoni n'a pas peu contribué à entretenir ces bonnes dispositions. Le P. de Boylewe, professeur de Philosophie, a publié à l'occasion de la distribution des prix un opuscule intitulé: Appel à la jeunesse. – Mêmes nouvelles du Midi. Le R.P. Recteur de Dole écrivait: "Je n'exagère pas en portant à plus de deux cent le chiffre des missions demandées à la résidence de Dole. Nous avons été appelés dans toutes les principales villes de Franche-Comté. Mais ce que je ne saurais exposer, ce sont les fruits de grâce qui partout ont accompagné nos travaux. Notre Collegium inchoatum prospère aussi, et nous fait concevoir des plus heureuses espérances. Nous voilà à l'oeuvre pour le rétablissement de l'église du Mont-Roland. Les fondations sont creusées, et pendant le moi de Mai, nous poserons la première pierre." – A St Etienne, écrivait le R.P. de Blacas, le Collège va bien. On s'occupe de nous bâtir un magnifique pensionnat. La population bourgeoise et ouvrière se montre admirable pour nous. J'ai commencé une bibliothèque générale de bons livres, un cercle pour la bourgeoisie, et un autre pour nos ouvriers, qui sont ici au nombre de 70000. J'ai commencé aussi une oeuvre de soldats, le général et le colonel m'ont autorisé à donner le jubilé aux troupes."

Les lettres de Vals ont donné des détails sur la plupart des autres Collèges. On nous apprend que la province de Lyon va ouvrir un nouveau Collège près de Lyon.

= **Allemagne** = Bien que les journaux aient annoncé l'heureux succès de la mission de Bonn, nous nous reprocherions de ne pas reproduire cette lettre du P. Haslacher, un des ouvriers les plus actifs et les plus connus dans ces missions.

« Strasbourg 23 avril 1851. – Mon Révérend Père, – On me dit qu'à Paris on est très désireux d'avoir de temps à autre quelque nouvelle précise de nos missions en Allemagne: et c'est pour satisfaire à ce désir, que je vous donne ici en abrégé ce qu'il y a de plus remarquable sur la mission de Bonn que je viens de donner avec les PP. Roh et Joseph Klinkowstroem. Elle a duré 15 jours. Nous la commencions le 1er dimanche du Carême, avec confiance en Dieu, il est vrai, mais aussi nous sentions vivement la difficulté de prêcher dans une ville, qui n'est presque qu'une université, où il y a près de mille étudiants et une centaine de Professeurs de toutes les Facultés. Mais bientôt nos craintes se dissipèrent, et nous eûmes la satisfaction de voir confondus ceux qui prétendaient que les missionnaires ne savaient qu'en imposer au peuple et aux ignorants: car ici ce n'étai-

tait

[illegible] pas le peuple seul qui se réunissait pour se rassasier de la divine parole de l'Evangile, c'étaient les hautes intelligences (?) une Université toute entière qui rendaient témoignage à la verité catholique, enseignée par trois pauvres religieux d'un [illegible] haï et méprisé, comme ennemi de la lumière et de la liberté. Nous donnions 4 exercices par jour: le matin à 5 h. une méditation, suivie d'une messe avec exposition du St. Sacrement, et chantée par le peuple avec une devotion et une onction qu'on ne peut trouver que dans ces pays-là. Le chant fut dirigé par les élèves du pensionnat où demeurent les théologiens catholiques qui ne veulent pas demeurer en ville, et qui assistèrent à tous les exercices de la mission. - à 8 h. grande messe avec bénédiction et exposition suivie par le 2d exercice; un sermon. - à 2½ h. sermon, précédé et suivi par un quart d'heure de chant. à 6 h. complies, chantées en latin par les élèves du pensionnat, avec exposition et bénédiction, terminées à 7 h. et suivies par le dernier sermon. Jamais je n'ai vu des Offices si dignes, si beaux, si édifiants, qu'ici pendant la mission. - Du premier au dernier jour, déjà [illegible] la méditation de 5. h. la Cathédrale était presque remplie d'une foule attentive et recueillie, composée surtout d'hommes et d'étudiants, mais en général de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition: on a vu bien des larmes couler des yeux de ces jeunes gens qui, peut-être pour la première fois de leur vie, se trouvaient transportés dans une vie intérieure, qui était pour eux comme un rayon de l'éternité. Les autres sermons étaient tellement fréquentés, que souvent à 1. h. personne ne pouvait plus entrer à l'église, quoique le sermon ne commençât qu'à 2 heures ½. Il y avait des jours, où des milliers de personnes devaient renoncer au sermon et s'en retourner sans pouvoir entrer. - Dans l'auditoire se trouvaient le plus grand nombre des professeurs et des étudiants. Il y avait des professeurs et des médecins qui malgré leurs occupations nombreuses, n'omettaient aucun sermon, même la méditation du matin. Et ici je ne parle pas seulement des catholiques, ~~et~~ des théologiens; sans distinction de religion et de faculté, théologiens, philosophes, médecins, jurisconsultes, catholiques, protestants, juifs même, se pressèrent pour entendre les vérités fondamentales de la religion catholique, qui, bien qu'elles soient ~~parce que~~ si simples et si élémentaires, sont tellement oubliées, que l'exposition rapide et énergique qu'on en fait dans les missions, avec leur portée pratique de tous les jours, pour toutes les conditions de la vie et de la société, paraît quelque chose de nouveau, et remplit de bonheur ceux qui sont assidus à suivre les exercices. Ceux qui ne viennent qu'une fois ou deux, ou qui ne viennent pas du tout, voyant les autres dans un enthousiasme qu'ils ne comprennent pas, s'irritent contre eux et contre la mission, et même contre la religion, et se rendent d'autant plus coupables, qu'ils pourraient être heureux, s'ils ~~voulaient~~ profiter de la mission. Pour se venger, ils débitent toutes sortes de calomnies contre la mission, et les missionnaires sont partout précédés et accompagnés d'une foule de préjugés qu'ils doivent éloigner pour faire jour à la confiance. À Bonn on avait répandu, et tout le peuple le croyait, que nous étions appelés par le roi, pour prêcher contre les socialistes: et même après que nous eûmes ~~eûssions~~ prêché quelques jours, et qu'on vît bien qu'il ne s'agissait nullement de politique, le peuple disait encore dans sa bonne foi: „Pourquoi le roi n'a-t-il pas fait venir plutôt ces hommes-là?" Les etudiants étaient si bien convaincus de que nous parlerions de politique, qu'ils s'étaient donné le mot pour nous interrompre avec bruit, à la première manifestation politique que nous ferions: mais ils furent bien étonnés que nous ne leur fissions pas ce plaisir, et ils continuèrent à venir avec d'autres intentions. Parmi les auditeurs on remarquait aussi très fréquemment les princes héréditaires de Prusse, de Nassau et de Waldeck, qui se trouvent à Bonn, pour achever leurs études. C'est surtout sur le prince de Prusse que la mission a fait la plus profonde impression, et d'après tout ce que les personnes les mieux instruites en disaient, c'est dans sa vie un évènement qui ne peut manquer d'avoir les suites les plus salutaires. À Coblentz, où il assistait vers la fin de la mission à la fête de son père, il n'a pas fait mystère de son émotion. - Ce qui était surtout consolant dans cette mission, c'était de voir nos confessionaux assiégés d'un côté de personnes du sexe, et de l'autre d'une foule d'hommes de tout âge, de toute condition, surtout d'étudiants et de jeunes gens. Le plus souvent le côté des hommes était plus rempli encore que celui des femmes. Et ceci est d'autant plus consolant, que la mission avait été précédée par le Jubilé, et était suivie par le temps pascal. Aussi cite-t-on en ville quantité de personnes qui à la mission se sont confessées pour la première fois depuis grand nombre d'années, et probablement on ne connaît que très peu de celles qui ont eu ce bonheur. - Le préjugé politique qui nous avait précédé, se dissipa ~~it~~ bientôt, et les hommes de toutes les opinions prirent ~~prennent~~ la mission pour eux comme pour les autres. Un étranger, entre autres, entra un soir dans un hôtel ou café démocrate, et commença ses invectives contre la mission: mais bientôt il se vit obligé de quitter le salon. Il se plaignit de ce traitement au maître d'un autre hotel, celui-ci lui dit: "Monsieur, si cela vous est arrivé dans cet hôtel, à plus forte raison je vous conseille de ne pas ouvrir la bouche ici. Quoique nous n'ayons pas été indifférents en matière de religion, comme en politique, et que nous ayons enseigné le dogme catholique dans toute sa précision, nous ne nous sommes pas aliéné les protestants: au contraire, nous avons gagné plus d'un coeur, nous avons éclairé plus d'un esprit. Partout, où les protestants assistent aux missions, ils commencent à sentir des désirs qu'ils n'osent pas s'avouer. Aussi le pasteur protestant à Bonn, après la mission, a exhorté les fidèles publiquement, à rendre grâces à Dieu des bénédictions qu'il avait versées sur la ville de Bonn par le moyen de la mission. Il est vrai qu'il en était un des auditeurs des plus attentifs.

Le témoignage qui m'a fait plus de plaisir, fut celui des étudiants, qui voulaient nous témoigner leur joie par une procession aux flambeaux: on a su empêcher cette démonstration trop bruyante pour une solennité religieuse et ils se sont contentés d'une députation, qui nous exprima leurs sentiments de reconnaissance. Les bourgeois de Bonn firent la même chose, et nous acceptâmes toutes ces démonstrations d'amour et d'estime non pas pour nous, mais pour celui dont nous étions les indignes ouvriers. Ceci est vrai surtout pour ce qui se passa ~~it~~ à notre départ. Le chemin du presbytère jusqu'à la station du chemin de fer était encombré d'une foule qui voulait nous serrer la main une dernière fois de sorte que littéralement on devait nous arracher, sans quoi nous ne serions

pas

serions pas arrivés à la station. On avait de la peine à retenir ses larmes. Tout ce monde se réunit à la station et attendit le départ du convoi; et au moment du départ on entendait ce qu'on n'avait ~~plus~~ pas entendu depuis bien long temps: "Vivent les pères de la Compe de J." et un instant après nous passions à un autre endroit de la ville, où une autre partie du peuple nous attendait et poussait les mêmes cris. ~~lorsque nous passions~~. Son Éminence, le Cardinal-Archevêque de Cologne a honoré la mission de sa présence pendant deux jours, ainsi que Mgr l'évêque Baudry, son coadjuteur et quelques chanoines, avec beaucoup d'habitants de Cologne, où nous avons donné la mission il y a 3 mois &c. En union de vos prières et SS. sacrifices, mon R.P. votre très dévoué bien qu'indigne serviteur en N.-S. Hasslacher.

. La mission d'Aix-la-Chapelle a été brillante. On aimera peut-être à en voir le compte-rendu dans les journaux allemands.

- 2 Mai. - La mission qui sera donnée dans notre ville durera quinze jours depuis le 4 mai jusqu'au 18. Elle aura lieu en trois églises à la fois et elle sera donnée par 9 Pères de la Ce de J. A Aix-la-Chapelle même elle sera donnée dans l'église collégiale par les PP. Roh, Patiss, Anderledy; dans l'église paroissiale de St Nicolas par les PP. Hasslacher, Joseph Klinkowstroem, de Waldburg-Zeil. Dans l'église du faubourg Burscheid par les PP. Wertenberg, Thuiner, Wilmers. - 10 Mai. - Nous donnerons seulement aujourd'hui quelques traits rapides sur la marche de la grande mission, désirée avec tant d'ardeur et commencée dimanche dernier par les PP. de la Compe de J. - Dès le commencement le nombre des auditeurs était très-considérable, mais ce nombre a augmenté à chaque sermon à un tel point, que beaucoup de monde se trouve en ce moment obligé de se tenir sur les places qui entourent les églises bien que la cathédrale puisse contenir 9 à 10000 hommes; celle de St Nicolas 6000. Des milliers d'ouvriers qui ne peuvent assister aux sermons que le matin et le soir à 7. h. se trouvent dans le même cas. Toutes les classes des habitans, même protestants et juifs se pressent autour des chaires. - On a parlé beaucoup d'une mort subite, arrivée le huit. Un homme ivre retournait le soir à 9. h. à son logis; il monte l'escalier en proférant des blasphèmes et des imprécations contre la mission; mais à peine arrivé au haut de l'escalier, il tomba de telle sorte qu'il eut le crâne fendu et qu'il resta mort sur la place. Cet événement a ramené plusieurs personnes à des pensées sérieuses.

- 13 Mai. - Hier vers les 5. h. du soir est arrivé ici son Eminence le Cardinal de Geissel. Son Eminence assista le soir même au sermon dans la cathédrale qui était entièrement remplie. Après le sermon il donna la bénédiction à la foule rassemblée. - 15 Mai. - Hier soir on a fait une sérénade à la lueur des flambeaux en l'honneur de son Eminence et des RR. PP. Missionnaires. On se dirigea d'abord vers la demeure de son Eminence, lequel du haut de son balcon adressa à son peuple des paroles de reconnaissance. Après cette visite la foule immense qui assistait à cette solennité se dirigea vers la demeure du R.P. Hasslacher, Supérieur de la mission, pour lui exprimer la reconnaissance de toute la ville pour le bienfait de la mission. La fête se termina par une allocution du P. Hasslacher, dans laquelle il remercia les habitants de la ville du zèle qu'ils avaient voulu témoigner pour la mission. - 21 Mai. - La mission de notre ville a été terminée dimanche passé par les excellents discours du P. Hasslacher dans l'église de St Nicolas et du P. Roh dans l'église collégiale. Que d'autres missions, comme celle de Bonn et de Mannheim aient eu un retentissement plus grand, qu'elles aient excité plus d'admiration, nous ne voulons pas le mettre en discussion en ce moment, mais nous pouvons affirmer hardiment que la lumière victorieuse de la vérité n'a jamais pénétré plus profondément une population nombreuse, que dans la mission d'Aix-la-Chapelle, ville qui compte près de 50000 âmes. Le premier sermon et les 58 qui l'ont suivi, ont attiré des milliers d'auditeurs de la ville et des environs. Plus de 10000 personnes assistèrent au dernier sermon de la Cathédrale et plus de 6000 à St Nicolas. - Reconnaissance, admiration et vénération pour les vénérés PP. de la Compe de J. dans toutes les conditions, de la part du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant. Bien des cœurs égarés, sont changés; les confessionaux assiégés, des conversions très nombreuses et très consolantes, des restitutions, des sociétés formées pour la sanctification des dimanches et des jours de fête, voilà quelques uns des effets les plus saillants de la mission. - Une lettre particulière ajoute:

„Le nombre des conversions a surpassé, à ce que l'on dit, toute attente. Des hommes qui ne voulaient point entendre les sermons de mission se sentaient pressés d'aller à confesse. De pauvres ouvriers des fabriques, qui étaient à peine suffisamment vêtus, couraient après nos Pères dans les rues, en leur glissant de l'argent dans les mains, et en les assurant, les larmes aux yeux, de leur vive reconnaissance. Nos Pères, pour ne pas offenser ces bonnes gens, devaient accepter ces offrandes. Arrivés à l'église ils les donnaient aux Prêtres pour les distribuer aux pauvres. La ville voulait faire en honneur de nos Pères une veritable manifestation triomphale. Mais nos Pères en ayant été instruits d'assez bonne heure, purent l'empêcher. En revanche, les habitants de la ville se réunirent le jour de leur départ au nombre de plusieurs mille dans le débarcadère. Plusieurs centaines de personnes de distinction payèrent des billets pour avoir la faculté de se trouver dans l'intérieur du débarcadère. Le moment des adieux présentait une scène tout à la fois triste et joyeuse. De tous côtés, c'étaient des salutations, des acclamations. A quelque distance du débarcadère se trouve située une fabrique. Les ouvriers de cette fabrique s'étaient habillés comme les jours de fête et attendirent ainsi le moment où les vagons devaient passer, pour donner à nos Pères un dernier témoignage de reconnaissance. Je dois ajouter que les boulangers de la ville sont convenus de ne plus faire le pain le jour de dimanche. Désormais ils travailleront le Samedi jusqu'à minuit. Près de 100 marchands se sont accordés pour tenir fermées les boutiques les dimanches. On dit que les Nôtres auront une maison à Aix-la-Chapelle. - En ce moment on donne une mission à Ettlingen près de Karlsruhe dans le grand-duché de Baden. En même temps la mission sera donné à Spire. Après viendra le tour des villes d'Elberfeld, de Düsseldorf, de Mayence &c &c et ce qui est plus remarquable, de Francfort sur le Main. - On dit aussi que des Missions seront données par nos Pères à Berlin, à Dantzig, et dans d'autres villes de la Poméranie. Celle de Berlin serait donnée pour répondre aux désirs de sa Majesté le roi de Prusse" - Le diocèse de Mayence, écrivent les FF. Novices d'Issenheim d'après le récit du P. Wertenberg, change de face à vue d'oeil. Le nouvel évêque, qui est un ancien élève de Fribourg a un zèle admirable. Il est à peine âgé de 34 ans et partage les travaux de mission de nos Pères. Il obéit au Supérieur comme un autre et prêche tant qu'on veut. C'est le premier confesseur de Mayence. Une messe se dit tous les jours à 5 h. du matin dans la Cathédrale pour les ouvriers et c'est lui-même qui la célèbre. Son palais épiscopal est ouvert à tous les membres de la Compe qui passent par ce chemin.

- Autriche. - L'Archiduc Maximilien a visité le Collège de Linz, et s'est montré très-satisfait de la direction de nos Pères. Il a permis de faire construire un bâtiment qui pourra contenir 100 élèves; il sera élevé cette année jusqu'au premier étage, et construit en style gothique, pour répondre au reste de l'édifice. Un grand nombre d'élèves se présentent pour l'année scholaire qui va s'ouvrir. Ma l'étendue de la maison ne permettra d'en recevoir que 50 environs.

On sait qu'un petit séminaire va s'ouvrir pour la Compe. dans le diocèse de Leitmeritz. L'ex-Empereur Ferdinand a offert pour cette destination sa maison de Pollitz. Elle sera disposée de manière à contenir 200 élèves. Cette année on n'ouvrira qu'une classe.

Msgr. l'évêque de Budweis a dit qu'il n'aurait de repos que lorsqu'il aurait obtenu nos pères dans son diocèse. Msgr l'évêque de Szatmar en Hongrie a écrit directement à Rome pour demander nos Pères. Deux lui ont été accordés; on espère que plusieurs iront les rejoin.

La grande oeuvre des missions s'ouvre dans la Silésie prussienne. Dix de nos Pères de Gallicie les ont commencées au mois de Juillet. Elles ont duré 8 jours à Piekary et 12 jours à Tarnowice, avec le plus heureux succès. Tous les jours à Piekary 8000 hommes se pressaient autour de la chaire érigée en plein air; à la fin de la mission leur nombre montait à 20000. Hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles étaient séparément groupés autour de leur drapeau. Les confessions générales ont été si nombreuses que bien que 20 prêtres fussent assis au confessional depuis 5 hres du matin jusqu'à 10 hres du soir, on n'a pu entendre tous ceux qui se présentaient et trois pères ont dû rester pour répondre à leurs voeux. - Le P. Praszałowicz, un des prédicateurs de la mission de Tarnowice écrit que la ville est complètement changée. Les Missionnaires sont assis du matin au soir au confessional. Le peuple ne sait comment leur témoigner la reconnaissance, et a fait en leur honneur une procession aux flambeaux. Un grand nombre des villes appellent les missionnaires.

- Italie - Province de Rome - La maison de St. Eusèbe a été rendue à nos Pères. Le Collège de Velletri leur a été offert; il est, dit-on, accepté. Le jour de St. François Regis, le R.P. Rubillon, assistant de France, célébrait la messe au Gésu assisté de deux de nos Frères d'Italie autrefois exilés parmi nous et qui représentaient en ce jour les deux Provinces de Lyon et de Paris.

Plusieurs de nos Pères publient en ce moment des ouvrages de science et de théologie. Le P. Patrizzi surveille à Fribourg en Brisgau l'impression de ses travaux sur l'Herméneutique sacrée. Le P. Passaglia vient de faire paraître à Ratisbonne un livre sur le souverain Pontife. Le P. Pianciani va faire imprimer un ouvrage sur la création. Il paraît en ce moment une sixième édition de l'essai théorique sur le droit naturel du P. Taparelli; il s'en fait en même temps un traduction en Allemagne. -

La Province de Piemont vient d'ouvrir des missions en Corse. Il y a espérance de voir établir plusieurs résidences en Piemont. Il y en a une depuis trois ans à Turin.

Le R.P. Ferrari Provincial de la Province de Venise, écrivait que tout va bien à Modène, à Reggio et à Massa, soit pour les classes, soit pour les oeuvres apostoliques. Les retraites données dans les villes ont opéré de grands fruits. Dans les derniers jours du Carême 7 de nos pères prêchaient dans la seule ville de Modène. Le pensionnat de Modène renferme autant d'élèves qu'il peut en contenir. À Reggio et à Massa, le nombre est plus petit. A Venise et à Chioggia les Nôtres ont donné le mois de Marie. A Milan deux de nos Pères font beaucoup de bien. La province de Venise s'est chargée de la mission de Trévigne - Une autre mission s'est ouverte à Dyrrachium en Albanie. - Une lettre postérieure du P. Socius annonce qu'il y a plus que jamais espoir fondé de voir la Compe. intégralement rétablie dans le royaume Lombard-Vénitien.

Le P. Cabrini écrit de Verone: "J'ai été continuellement en course. J'ai donné une retraite à Verone, une autre dans le diocèse de Vicence, plus tard à Venise pendant 17 jours le plus souvent à 4000 auditeurs, puis à Milan pendant 15 jours, avec un immense concours, et il faut le dire à la plus grande gloire de Dieu, avec un immense fruit aussi. Il a fallu prolonger la mission, et appeler à notre aide plusieurs autres de nos Pères. Les stations d'avant et de carême, ont été aussi très-heureuses pour un grand nombre d'âmes. On m'a assuré que les vocations à la Compagnie ne manquent pas."

- Angleterre - Nos Pères ont commencé à bâtir à Preston une église dédiée à Ste. Walburge, sans autre ressource que les aumônes des Catholiques. - Voici quelques détails sur le nouveau séminaire de Benarth, fondé par les théologiens de la province anglaise, et dans lequel ont professé les Pères Perrone, Mazio &c pendant la dispersion des provinces d'Italie. Il est situé dans le pays de Galles, au sein d'une population protestante méthodiste. Quand le séminaire a été fondé, il y avait à peine quelques pauvres Catholiques sans église et sans pasteur. Les scholastiques à leur arrivée se sont mis à faire des Catéchismes à la maison et dans les petites villes du voisinage. L'un d'eux, ancien ministre anglican faisaient quatre lieues tous les dimanches, pour aller instruire deux petits enfans. Afin d'enseigner les Gallois, on a dû apprendre leur langue, et maintenant tous les dimanches quatre de nos Frères font le catéchisme en Gallois. Presque tous les Scholastiques se sont chargés de plusieurs protestants qu'ils instruisent. Le P. Cardella prêche à St. Asaph, et y opère un grand bien. À la fin d'une petite mission, il a fait une communion générale, la plus nombreuse qu'on ait vue depuis 300 ans. À notre arrivée en ce pays, il y avait très peu de communions pascales; en 1850 on n'en comptait que 50; cette année le chiffre s'est élevé à 150.

- Belgique - Collège d'Alost, Mai 1851. Vous savez, que nos Pères ont fait un bien extraordinaire, généralement parlant, pendant le Jubilé. Il n'y a pas de grande ville où l'on n'ait pu compter des conversions remarquables. Dans quelques unes des morts subites sont venues confirmer éloquemment les prédications des missionnaires. Vous avez inscrit dans vos lettres autographiées quelques détails sur le typhus qui a désolé plusieurs maisons de la Belgique. J'ajouterai un mot qui je pense vous fera plaisir. C'est la maladie et la mort du f. Henri Allard. Il était entré au Noviciat avec des dispositions admirables; fort de la dévotion au Coeur sacré de Jésus et à la

à la T. Sᵗᵉ Vierge, dévotion qui fut pour lui, comme il me l'écrivit, une sauve-garde et une source de bénédictions, il allait devenir le modèle des Novices, pour être plus tard un excellent ouvrier de la Compᵉ, quand après 6 à 7 semaines de Noviciat, il sentit le germe de la maladie dont il mourut. Je devrais plutôt dire qu'il mourut victime de la Sᵗᵉ Obéissance, car c'est ainsi qu'on en parle à Tronchiennes: comment cela? - Se sentant malade il en parla à qui de droit; on lui prescrivit un bain de pied. L'infirmier ayant eu la maladresse de lui apporter une eau brûlante, le bon f. Allard crut que par obéissance il devait y plonger les pieds. Ce que l'on voulait prévenir, arriva par suite de ce bain: le sang se porta à la tête, le mal empira et bientôt il n'y eut plus d'espoir. Pendant les quelques jours de sa maladie il se montra admirable. Un jour qu'il causait tout seul dans son lit, on lui demanda pourquoi il parlait ainsi: "C'est parceque je ne puis dormir, répondit-il, et je cause avec la Sᵗᵉ Vierge." La mère du f. Allard apprenant la mort de son fils prononça cette admirable parole: "Eh bien, si j'avais su que mon enfant dut mourir six semaines après son entrée au Noviciat de la Compᵉ de J., je l'aurais encore volontiers laissé partir." A défaut d'autres nouvelles, je vous parlerai encore de la mort d'un frère Scholastique, professeur des juvénistes à Sᵗ Acheul, qui avait émigré avec ses élèves pour fuir le fléau qui désolait Tronchiennes. Il avait été deux mois alité, écrit un Père Belge; ce n'est que 5 jours avant sa mort qu'il s'était douté de son état. Il espérait toujours retourner en Belgique et se remettre à Namur. Le Mardi 18 mars il reçut les derniers Sacrements. Sur la proposition qu'on lui fit de faire le lendemain la communion à son intention, il répondit: "Oui, pour que la volonté de Dieu soit faite, et même s'il le veut, pourque je meure avant minuit, pour être au ciel à la fête de Sᵗ Joseph." Le mardi il dicta une lettre à sa bonne soeur, religieuse de Champion, avec un sang froid incroyable. Le mercredi matin il communia avec beaucoup de dévotion mais toujours avec un inaltérable calme. Son agonie accompagnée d'un râle pénible commença à 11 hᵉˢ du matin. A 1 h. 3/4 on récita les prières des agonisants avec toute la communauté. Il suivait distinctement les prières et prenait lui-même son crucifix pour le baiser. Il demanda au R.P. Recteur l'ordre de mourir se rappelant un fait analogue du Ménologe. Le P. Recteur lui dit qu'en prononçant le proficiscere il le ferait autant qu'il était en son pouvoir. Alors le f. Bodart demanda au R.P. Recteur s'il connaissait son nom de baptême pour les funérailles du lendemain. Sur la réponse du P. Recteur qu'il ne se le rappelait pas pour le moment, il dit toujours avec le même calme: "Alexandre". Mais l'agonie se prolongeait; à 11 hᵉˢ de la nuit, l'infirmier lui dit: "Je vois que vous vous en allez." A minuit et à 2 hᵉˢ on récitait encore les prières; enfin à 5 hᵉˢ le bon f. Bodart rendit son âme à Dieu, après avoir remercié le Père et le Frère qui l'assistaient. Il avait dit cette même nuit: "Ah! j'attends le bon Dieu! que je serai content de voir N. S. Jésus Christ." Son désir de mourir était tel que lorsque l'infirmier lui présentait un peu d'eau de fleur d'orange, il disait: "que faites-vous? vous retardez le moment de ma mort." Il eut ce même jour toutes les messes des Pères. Il vient de rejoindre le frère généreux, qui en le remplaçant à Bruxelles voulait lui sauver la vie! Ce frère qui l'avait remplacé dans la chaire de Rhétorique à Bruxelles, est le f. Gyselinck dont les lettres autographiées à Laval le 23 février 1851, ont raconté la mort.

Louvain le 10 Juin 1851. - Vous me demandez des nouvelles de notre cher Frère Iten. Ce bon Frère n'est plus de ce monde. Le 7 de ce mois il remettait sa belle âme dans les mains du Seigneur. Pendant tout le temps de sa maladie il nous a édifiés par sa parfaite résignation à la divine volonté, et par le vif désir qu'il manifestait de se voir réuni à Dieu et à Marie. Souvent au milieu des violentes douleurs qui lui arrachaient des cris, on l'entendait répéter: "Oh Jesu, da patientiam, da patientiam et auge dolorem! - Il y a long-temps qu'il avait un pressentiment de sa mort prochaine. Ses pressentiments étaient fondés. Il parait qu'il portait le germe d'une maladie, qui depuis deux ans se développait avec beaucoup d'activité. Vous vous rappelez la terrible catastrophe qui nous fit quitter la Suisse. Le F. Iten n'eut que le temps d'échapper à la hâte de Schwitz. ... Pendant son voyage à travers le Sᵗ Gothard, où il fut détenu pendant trois jours par les neiges et les frimats de décembre, un froid violent, joint au jeûne et à la fatigue, lui causa un asthme. Le typhus qui pendant plusieurs semaines sévissait dans notre maison, ne semblait épargner le F. Iten, que pour lui donner le plaisir d'être nuit et jour au chevet de ses frères souffrants. Raconter tous les soins qu'il leur prodiguait serait trop long. Du mois de Mars qui fut le premier de sa maladie, il reçut pour pratique du mois: praeparatio ad mortem. Le mois d'avril, il avait la Passion de Notre-Seigneur (Vendredi-Saint). Aussi ce jour-là il ne pouvait contenir les ardeurs de son amour: "Oh, s'écriait-il, si je pouvais mourir aujourd'hui", puis fixant ses yeux vers le ciel: "O Jésus, si je pouvais mourir aujourd'hui, quelle grande grâce!" Et se tournant vers moi: "Dites aux scholastiques de prier pour que la volonté de Dieu se fasse, rien que la volonté de Dieu!" Une autre fois: "Oh, mon cher frère, me disait-il, je comprends combien peu de chose c'est que la science!" Enfin au mois de Mai, il eut pour patron Sᵗ Gregoire de Nazianze, jour où il a été enterré et pour vertu pratique: Contemplatio divinarum perfectionum.

- Espagne - Les lettres suivantes donneront une idée des travaux de nos Pères dans ce pays.

- Extrait d'une lettre du R.P. Jean Bapt. Vidal au R.P. Morey, provincial d'Espagne - Barcelone 3 Juillet 1851. ..... Que vous dire, mon R.P., de la mission d'Igualada? Elle a été commencée sous de bons auspices, attaquée avec toute la fureur de l'enfer, interrompue pendant 15 jours, et terminée enfin avec le plus éclatant succès. C'a été une victoire complète sur le démon. Le peuple généralement était favorable à la mission; la municipalité en grande partie et une certaine classe peu nombreuse y étaient contraires. Igualada est une ville de 20000 âmes à peu près. Comme il n'y avait pas moyen de prêcher dans les églises à cause de la foule, avec la permission du maire, on prêcha sur la place, de manière toutefois que les exercices fussent terminés avant la nuit. Cette disposition faisait penser, que peu de monde pourrait assister à la mission, l'heure étant incommode, surtout pour les ouvriers. Mais tout le monde a été bien étonné en voyant que la place et les maisons environnantes se remplissaient d'une grande foule, qui écoutait la parole de Dieu avec une ardeur inexprimable, avec une attention très-vive, avec le silence le plus profond. En effet, de dix à onze mille personnes se réunissaient sur cette place, sans compter les enfants et les personnes qui remplissaient les balcons. Et l'on voyait cette multitude d'auditeurs s'augmenter de plus en plus. Après 7 ou 8 jours, l'enfer ne put pas dissimuler sa rage. Il excita quelques hommes pervers qui sous prétexte qu'il y avait à craindre des émeutes, ébranlèrent le maire et M. le Curé. On nous dit qu'il était prudent d'interrompre la mission, et on nous conseilla de faire nos paquets et de sortir de la ville. C'était là ce que ces

.. habitants voulaient, mais le bon Dieu ne le voulait pas. Nous répliquames, que nous étions prêts à quitter la mission, au premier ordre du prélat, qui nous avait envoyés; qu'en présence de la crainte fondée ou non, qui s'était répandue, nous cesserions de prêcher et qu'en attendant que son Excellence nous envoyat ses ordres, nous continuerions à entendre les confessions matin et le soir. Beaucoup de contestations eurent lieu entre Mgr l'évêque de Vich et le gouverneur civil d'un côté, et la municipalité d'Igualada de l'autre. Quinze jours s'écoulèrent, après quoi le gouverneur envoya à la municipalité un ordre exprès, d'après lequel la mission devait se continuer et en effet elle continua à partir du 16 jusqu'au 30 Juillet. Plusieurs raisons nous empêchèrent de prêcher sur la place. Dans l'église qui pouvait contenir quatre mille personnes à peu-près, on prit le parti de faire chaque jour trois exercices différents. Le premier à quatre heures du matin; le second à 8 hes; le troisième à 8 hes du soir. Les deux premiers pour les femmes seulement, celui du soir pour les hommes. J'étais bien consolé, en voyant toute église se remplir d'hommes fatigués par le travail, dans une saison très incommode à cause de la grande chaleur. Il y a eu 3 ou 4 communions générales. Le 29 juillet a été le jour de cloture. Dieu nous a fait voir que la cause du succès de la mission était à lui et que lui même s'était chargé de la proteger. Notre bonheur à nous a été de partager en petite partie ses croix. Dans ces derniers jours quelques individus repandirent des calomnies contre nous. Ils nous dénoncèrent au gouverneur de la province, comme des révolutionnaires, des incendiaires, des assassins. Mais ils ne purent produire contre nous une seule expression qui fut de nature à blesser les autorités ou d'autres personnes. Ces calomnies ne troublèrent point notre repos; nous nous souvenions de ces belles paroles: Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. - La grande majorité du peuple nous témoigna partout la plus sensible affection. Les mêmes fruits ont été recueillis dans les villes de Bas, Ste Coloma, Blanes, Guillalves, Maya &c. Dans la ville de Ste Coloma le peuple a voulu avoir une petite résidence de nos pères et a contribué à payer les frais de l'établissement.

- Extrait d'une lettre du R.P. Soler au R.P. Morey. - Barcelone 16 Juillet 1851. - Vous ne trouverez pas mauvais, mon R.P. que je cite ici quelques traits pour faire voir, que la foi n'est pas encore éteinte en Espagne. A Barcelone, lorsqu'il arrive que le St Viatique passe devant le théatre, la scène s'interrompt, les acteurs se mettent à genoux, et les musiciens jouent la marche royale, tandis que le Curé donne la bénédiction avec le St Sacrement au corps de garde qui présente les armes. - Dans le temps que je donnais la mission à Monserrate, il vint un jour une procession de 14 hommes avec leur Curé, qui en rochet et pieds nus avait suivi son peuple pendant une marche de neuf heures. Le lendemain ils retournèrent de la même manière jusqu'à l'endroit d'où ils étaient partis. - Aujourd'hui fête de N.D. du Carmel, à onze heures du matin un homme d'un village voisin traversait la Rambla, promenade de la ville de Barcelone, en se trainant par terre, et portant une chaine attachee au cou. Il allait accomplir un voeu qu'il avait fait l'année dernière à la Vierge du Carmel.

- **Afrique** - Le P. Bujeja écrit de l'algérie: "Le Jubilé a été ouvert par le chant du Veni Creator. Mgr m'avait invité à le prêcher avec lui dans toute la province d'Alger. Nous avons parcouru ensemble bien des villes fort éloignées les unes des autres. Durant ces stations de 6, 8, 10 ou 12 jours, nous prêchions deux fois par jour, nous entendions les confessions. Nous fesions des catéchismes &c &. Le grand-vicaire de Mgr et le R.P. Jordan prêchaient aux Français; moi, je m'adressais aux Maltais, aux Italiens et aux espagnols. Nous avons ainsi visité les villes de Dueïra, Bouffarik, Coleah, Tomma, Marengo, Busmain, Teschull, Cherchell, Tenes &c villes aujourd'hui très-considérables. Partout nous avons été bien accueillis, et le concours des populations a répondu à notre zèle. En route j'ai eu à confesser au milieu des déserts, tantôt à découvert en pleine campagne, tantôt à l'abri de quelque rocher. Souvent nous marchions accompagnés de soldats armés, pour nous préserver contre les incursions des Arabes. - Le bien qui se fait ici est très-grand. Combien de Chrétiens qui ne s'étaient pas confessés depuis 40, 50, 60 ans et plus encore! Plusieurs ne se distinguaient des Arabes que par le baptême! Il est beau de voir ces pauvres catholiques si abandonnés, courir après les missionnaires, pour entendre la parole de Dieu. Messis quidem multa &c. A Alger, pendant le jubilé il y a eu 10 jours d'exercices pour les hommes, puis autant de jours pour les femmes Maltaises. On a prêché séparément pour les Français, les Allemands, les Espagnols &ca. - Le P. Bujeja a du ensuite évangéliser avec le R.P. Jordan la ville de Blidah, plus considérable qu'Alger et parcourir ensuite toujours avec Mgr la province de Constantine.

- **Amérique du Nord** - Le Collège St Jean près St ~~New~~-Yorck prospère. Le nombre des élèves est de 180 à 190; celui des Séminaristes ne dépasse guère 30. Le Collège ouvert à New-York même ne compte jusqu'ici que 130 à 140 élèves; mais on en espère beaucoup plus pour l'année prochaine. L'église nouvellement bâtie sera une des plus belles de la ville. Il y a grand concours pour les messes et les confessions.

Le Collège de Georgetown dans le Maryland compte 113 persionnaires. Parmi eux se trouve le fils de l'ambassadeur français, Mr de Bois. Le Collège de Washington renferme 360 élèves.

Le noviciat de Frederich compte 22 novices. Il a perdu l'année dernière le P. Shaw, jeune Américain de grande réputation. Mgr l'évêque de Boston qui fondait sur lui toutes ses espérances, lui avait refusé la permission d'entrer au Noviciat. Le P. Shaw s'adresse à Dieu, et après quelques jours de prière, il se présente devant Mgr, lui demande de nouveau la permission d'entrer au Noviciat de Frederich, ajoutant qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre, et qu'il mourrait au Noviciat. A ces paroles Mgr ne dit plus d'opposition. Le P. Shaw partit, et il mourut au bout de 6 mois. Son père, qui n'a pas le bonheur d'être membre de l'église catholique, porte religieusement à son cou une médaille de la Ste Vierge que ce cher fils lui envoyait

quelques jours avant sa mort.

Les Pères du 3e ans ont donné des missions dans le Maryland à partir du Carême. La première mission fut donnée à St Inigos, où l'on recueillit une moisson très-abondante. On voyait accourir une foule nombreuse de catholiques qui sentaient le besoin d'instruction. Les protestants se montraient étonnés du zèle des ministres catholiques. Un grand nombre entra dans le sein de l'église, en déclarant que s'ils ne l'avaient pas fait plus tot, c'était faute de la connaitre. Les mêmes résultats ont été obtenus dans tous les autres missions.

Le Collège de Worcester va très-bien; il a fourni 6 ou 7 élèves au noviciat.

Le P. Voors est allé au secours du P. Bapst, pour évangeliser les indigènes et surtout les Irlandais. Invité par les protestants à leur faire un sermon sur la tempérance, il leur plut tellement, qu'ils l'engagèrent à leur donner un cours de controverse. Ils promirent de bâtir eux-mêmes à cette fin une église catholique.

Amérique du Sud - Brésil - Il y a trois ans, le P. Parès alors Supérieur de la mission, aidé de quelques autres pères, entreprit de civiliser les Indiens nomades de la province de Rio-grande. L'indolence de ces sauvages qui leur inspire l'horreur de tout travail, leur amour pour la liberté, leur aversion pour les Portugais, s'opposaient à la réalisation de ce dessein. Cependant à force de patience et de travail, les pères parvinrent à former trois réductions appelées de Guarita, Campo do Moio et Nonchay, composées de 470 personnes. Six pères cultivent ces réductions. L'indolence des Indiens présente un obstacle à l'instruction des Indiens; l'on compte principalement sur l'éducation des enfants. Le président de Porto Alegre a promis de donner des ordres, pour qu'on établit les réductions dans manière stable, et qu'elles fussent fournies de tous les secours qui sont en son pouvoir.

Montevideo - L'externat de nos pères marche très-bien. Les examins publics ont eu beaucoup d'éclat. En même temps, qu'ils dirigent le Collège, nos pères exercent le ministère de la prédication et de la confession. Ils ont en outre deux Congrégations, l'une pour les jeunes gens, l'autre pour les jeunes filles, et elles produisent toutes deux beaucoup de fruit.

Chili - Les pères de deux résidences de Santiago et de Valparaiso font des excursions continuelles par tout le territoire de la République, en donnant des retraites au clergé et des missions au peuple. Parfois ils doivent franchir une distance de 80 lieues, pour aller exercer leur ministère. Un plus grand nombre de sujets trouveraient là une ample matière à leur zèle.

République de l'équateur - La Compagnie a été rétablie dans la république de l'équateur. Voici les détails que donne le P. Blas sur cet événement: « à notre arrivée en ce pays le chapitre de l'église métropolitaine nous prit en affection, et nous céda pour notre habitation la maison et l'église du chapitre, jusqu'à ce que le gouvernement nous eut rendu l'ancienne résidence de la Compe. J'ai demandé des passeports pour ceux de nos PP. et FF. qui étaient arrivés comme miraculeusement à Guayaquil, et malgré l'opposition d'un des principaux chefs de la révolution, je les ai obtenus. J'ai demandé ensuite les scholastiques et les novices d'Ibarra. Les scholastiques étudient la philosophie, les mathématiques, les langues Anglaise, Française et Italienne; ils ont des répétitions de Grec et de géographie. Toutes ces choses sont ici nécessaires, parce qu'elles sont enseignées dans les collèges nationaux, si l'on en excepte le grec et l'italien, et encore beaucoup veulent-ils apprendre ces deux langues parcequ'elles sont inconnues dans la république. Il faudrait aussi des sujets instruits dans l'histoire naturelle. Toutes les villes ont adressé des pétitions chargées des signatures des évêques, des chapitres, des monastères, des tribunaux &c. pour obtenir la Compe. Tous nous demandent pour les Collèges, les confessions, les congrégations et les prédications. Il faudrait encore songer aux tribus sauvages, ici plus nombreuses qu'ailleurs. Pour les evangéliser, les moyens ne manqueraient pas: le gouvernement prêterait un secours efficace.

C'est le 2 avril (anniversaire de la pragmatique de Charles III), que nous reprimes possession de notre ancienne maison. Ce fut un jour d'allégresse pour la ville. Les principaux citoyens avaient reçu des billets d'invitation pour prendre part à la fête. A 10 hres se rendirent à notre résidence les membres des communautes réligieuses, MM. les Curés, le chapitre, la cour suprême de justice, le ministre d'état, l'état major de l'armée, les personnages les plus distingués de la ville, plusieurs députés de la convention. Toutes les rues, la place où l'on devait passer, étaient remplies. Les balcons, les fenêtres étaient garnies de personnes qui jetaient des fleurs. Nous suivions le cortège, revêtus du manteau et la birette en tête. Ce fut ainsi que nous entrâmes dans l'église, aux applaudissements du pays. Là fut lu du haut de la chaire le décret de notre rétablissement, puis le gouverneur de l'archévêché prononça un discours sur ce texte: "Euntes ibant et flebant mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione &c. Enfin le St Sacrement fut exposé et le Te Deum chanté.

La Nouvelle-Grenade voudrait marcher contre l'Equateur pour punir ce pays d'avoir reçu les Jésuites. Mais le peuple veut défendre sa religion et sa liberté. Nous ne pouvons empêcher ces discordes, et le voulussions-nous, notre départ serait impossible»

- Asie - Chine - Extrait d'une lettre du P. Lemaitre - Haimen 21. 8bre 1850 - .. Nous aurons encore cette année une grande misère. La récolte du coton, grande ressource du pays, se préparait magnifique, et tout le monde était dans la jubilation, quand tout-à-coup est venu un grand orage, suivi d'une pluie de quatre jours, qui a donné de l'eau à la hauteur d'un à quatre pieds. Vous vous rappelez que le pays de Haimen est une vaste alluvion du fleuve Kiam, sans aucune autre élévation ou vallée, que les digues faites pour arrêter la mer, et les canaux creusés pour l'écoulement des eaux. Si la pluie est trop abondante et que les canaux ne puissent pas suffire pour l'écoulement, il y a inondation générale. Ajoutez que près de la mer et du fleuve, il y a tous les jours marée ascendante et descendante, et que si le vent soulève les flots au-dessus des digues, il y a inondation et souvent destruction des maisons; en sorte que les habitants du pays vraiment riches quand le coton réussit, sont presque toujours pauvres à cause des inondations. Cette année donc le beau coton de Haymen a été gâté par une inondation générale dans le mois de Juillet. Cependant il n'avait pas péri, et deux mois de beau temps l'avaient tellement fait pousser, que cette année allait compter parmi les bonnes années. Deja les marchands de l'intérieur arrivaient avec des capitaux énormes pour faire leurs provisions; les villes et les bourgs étaient pleins de vie et de joie; les immenses magasins à coton, vides depuis 3 ou 4 ans, étaient tous réparés à neuf; tous criaient que les jours d'abondance étaient arrivés. Mais celui qui dispose de la vie et de la mort, savait que la

sureté

...été et la famine valaient mieux pour nous que l'abondance. Il a fait souffler son vent dévastateur qui a brisé cette ... délicate du coton, et une pluie de 3 jours et 3 nuits a de nouveau fait de Haymen une vaste mer. Voila un mois que cette seconde inondation a eu lieu, et il y a encore bien des endroits d'où l'eau ne s'est pas entièrement écoulée. Pauvres gens qui ont tout à souffrir sur cette terre; si du moins ils se préparaient ... une vie meilleure dans la belle patrie. Priez pour tant d'âmes qui se perdent tous les jours.

- Lettre du P. Plet à un Scholastique. Zikawéi le 12 Mars 1851. Mon très cher Frère, P.C. Vous savez sans doute que l'année dernière, nous avons perdu notre Empereur Taokuam, qui, après sa mort, a dû passer par dessus la ville de Chang-Haï pour aller jouir de son repos de l'occident; à sa place son fils Jéfum occupe le trône. De ce changement que résultera-t-il pour le bien de la religion? Rien de mal, nous l'espérons de la divine providence. Il y a bien eu quelques actes qui n'annonçaient pas pour nous les dispositions les plus favorables, mais on les pourrait peut-être attribuer à l'humeur encore enfantine de Jéfum, car il n'a pas que 18 à 19 ans, ce qui ne fait guère pour la maturité que 14 ou 15 ans en Europe. Ainsi il aurait condamné à l'exil, sur son titre de Chrétien, un maladroit, qui s'est rendu à Pékin pour réclamer, au nom de Mgr de Bési, la Cathédrale de Pékin. À Chang-Haï nous avions un todé (c'est le mandarin exclusivement chargé de traiter avec les étrangers) qui s'entendait bien avec le consul et nous. Accusé d'être trop favorable aux Européens, on le nomme à un poste plus élevé; avant d'entrer en fonction, on l'invite à faire un tour à Pékin, et là on l'arrête pour le mettre en jugement. Plusieurs fois on a menacé de chasser les Européens de Chang-Haï, d'effrayants épouvantails de guerre ont circulé pendant quelque temps, des décrets contre les religions étrangères, mais rien de plus que ces paroles et ces menaces. Il est vrai, le jeune Empereur n'a pu encore montrer ce qu'il est, parceque pour faire des décrets proprement dits, il lui faut attendre un an à partir du jour de son avènement au trône. Parmi les malheureux enfants que la faim dévorait l'an dernier, quelques uns nous furent amenés par la providence. D'abord un petit garçon de 10 ans, puis un autre que leurs parents qui ne pouvaient les nourrir nous abandonnaient. Il fallait occuper et instruire ces petites créatures, et par conséquent les faire étudier. Nos quelques petits abandonnés sont devenus un petit collège de 33, jusqu'à ce qu'il monte au nombre de 43 par la réception de ceux qui sont admis à faire partie du petit collège, et parmi ce nombre se trouvèrent plusieurs fils ou parents de bacheliers, plusieurs qui ont déjà étudié 6, 8 et même 9 ans. Les élèves ont à côté de la maison principale de Zikawéi une maison pour eux où ils boivent, mangent, dorment et crient toute la journée leurs lettres. Comme la chapelle était trop petite, on en bâtit une plus grande, sur un terrain que nous devons à la charité d'un Chrétien de Chang-Haï. C'est le P. Hélot qui préside à son exécution. On espère qu'elle sera finie pour la fête de St Ignace. Les élèves ont 4 maîtres de Chinois; de plus un bachelier préfet des études est chargé de la visite des maîtres et des élèves pour l'école de Zikawéi et pour celle du P. Languillat; car le P. Languillat aussi a une école. Ses élèves même sont généralement plus âgés et plus avancés que ceux qui sont maintenant à Zikawéi: cependant il a deux écoles une pour les plus grands, et l'autre pour les petits; même dans cette dernière, il a deux enfants payens et il est bien à présumer qu'il en aurait un plus grand nombre si la place ne lui manquait pas. Indépendamment du fruit que ces écoles permettent d'espérer par leur nature, elles en ont un autre aussi, bien précieux, c'est l'honneur qu'elles apportent à la Religion. Les payens sont dans l'admiration en voyant ces établissements fondés par la charité. Que vous dirai-je de la mission si intéressante et si fructueuse pour le ciel des petits enfants? Il y a deux manières de les recueillir: à Somming et Haïmen, où sont les Pères Le Maître, Werner et Vuillaume, ils sont plus dans les familles particulières et même très-souvent ils sont élevés presqu'exclusivement aux frais des Chrétiens. Sur le continent il y en a aussi dans les familles, mais il y a deux établissements pour les recevoir, un dans le district du P. Languillat exclusivement destiné pour les petites filles, et un autre de l'autre côté du Wampu destiné pour les enfants de l'un et de l'autre sexe. C'est maintenant le P. Jacuinto qui est chargé de la direction de ce dernier. Dans le premier il y a de 100 à 150 petites filles, dans le second de 150 à 200 des deux sexes. Tant qu'il y aura de l'argent pour les recevoir on n'en manquera pas. Maintenant les payens qui savent que nous les recevons présentent eux-mêmes leurs enfants. Il en est venu un dernièrement me présenter sa petite fille qui avait 5 ans, auparavant il avait vendu sa femme parceque, disait-il, il n'avait plus de riz pour nourrir l'une et l'autre.... Vous apprendrez sans doute par les journaux l'expédition glorieuse de Mr le Consul français sur le côtes de la Corée pour secourir de malheureux naufragés. C'étaient des pêcheurs bretons; un seul périt, 9 vinrent à Chang-Haï réclamer des secours pour les 20 autres. De suite Mr le Consul s'embarque accompagné de son secrétaire et d'un anglais, puis les 9 naufragés. Après une navigation périlleuse (car peu s'en fallut qu'ils ne fussent jetés sur les rochers) et surtout ennuyeuse parcequ'ils ne savaient où ils allaient, ils découvrirent enfin que les matelots étaient dans une île que l'on leur indiqua. Là ils étaient détenus tous dans une ou deux chambres sous lesquelles on fesait constamment du feu, suivant l'usage du pays, mais à cela près traités avec hospitalité. Le Mandarin consentit à les leur rendre, et à l'instant le consul les fit tirer de leur espèce de prison et les fit embarquer. À leur arrivée à Chang-Haï, on célébra solennellement une messe d'actions de grâces, pour remercier Dieu de leur délivrance. Ce fut Mgr. Maresca lui-même qui la célébra, le consul s'y était rendu suivi de tous ces braves bretons, tous en très-bon ordre. Le R.P. Brouillion leur adressa quelques mots en les engageant surtout à se préparer à un nouveau coup semblable par une bonne confession &c. Après la messe il y eut salut, Te Deum que tous chantaient avec coeur, comme vous le pensez bien. Je crois que la moitié de ces braves gens est déjà repartie pour la France. Cette action fait grand honneur à Mr le consul français.. La veille de l'Ascension nous avons reçu le P. Brueyre revenu de Chang-tong. Il y avait trois ans qu'il y était seul de la Compe. À son arrivée à Chang-Haï le Père fut invité par Mr Célestin à visiter le Séminaire, dont il avait été Supérieur autrefois. Il y passa la journée de l'Ascension, et le soir arriva à Zikawéi avec le R.P. Supérieur. Je parle dans la supposition que vous savez le changement de Supérieur. C'est maintenant le R.P. Bratillion. Le P. Poissemeux remplace, pour quelque temps au moins, le P. Gonnet ré... à Zikawéi à cause de maladie. Le P. Borgniet fait mission aussi à Sanzo, pour remplacer aussi ou aider les pères malades. À la maison nous avons deux Pères en grande retraite, le P. Languillat et le P. Werner. Ils devront faire leurs derniers voeux avec les PP. d'Hélot et ..., ainsi que le f. Delauze le jour de la fête de St François-Régis. Vous connaissez sans doute le décret par lequel le T.R.P. Général élève le P. Languillat à la profession de 4 voeux. Voici les paroles, autant que je me les rappelle: "P. Languillat propter peritiam linguae sinicae ... exantlatos pro Christo labores ad solemnem professionem 4 votorum promoveatur".... -



N. B. Cette lettre devrait se trouver seulement après la page 237

Scholasticat de Laval 29 7bre 1856.

Les Scholastiques de Laval aux P.P. et F.F. de —

Nos R. R. P.P. et nos T. T. C. C. F. F.

Pax Christi:

Maduré. Le P. Wilmet à la Revde Mère Sophie, Supérieure du Pensionnat des Oiseaux, à Paris. — Trichinapaly. Févr. 1856.

Dans le dessein de vous témoigner ma vive reconnaissance pour tant de services que vous avez rendus à notre Mission du Maduré, et pour toutes les prières que vous ne cessez de faire pour elle, j'ai cru ne pouvoir rien faire de mieux que de vous entretenir quelques instans de nos jeunes Indiennes, qui renonçant au monde et à tous ses plaisirs, veulent marcher sur les traces des religieuses d'Europe, et n'avoir, comme elles, d'autres époux que Jésus-Christ. Je crois en effet que des personnes comme vous, entièrement consacrées à Dieu, n'apprendront pas sans quelque satisfaction, qu'au fond de l'Inde, au milieu de la gentilité et de la superstition, dans une ville immense, où nos Chrétiens, quoique nombreux, sont inaperçus dans cette foule de payens et de Turcs qui les entourent, il se trouve cependant des âmes assez généreuses pour s'opposer à des préjugés aussi vieux que la nation, pour résister à ce torrent qu'on appelle l'usage et qui règle et entraîne tout dans ce pays, pour vaincre des obstacles et surmonter des difficultés auxquelles bien d'autres succombent ailleurs, dans l'unique dessein de mener une vie pauvre, obéissante et laborieuse, de donner entièrement à Dieu, et n'avoir plus d'autre bonheur que de lui plaire. Elles ne sont pas encore nombreuses, ces âmes d'élite, mais enfin nous en avons, et elles sont d'autant plus dignes d'éloges qu'elles ont ouvert elles-mêmes la voie. L'exemple qu'elles donnent en ce moment à Trichinapaly n'a pas eu d'antécédent. Jusqu'à l'année dernière, il était comme inouï dans notre mission, qu'une fille pensât à entrer dans un couvent. La virginité est une fleur rare dans les champs idolâtres. Le mariage est un des pôles autour duquel roule la vie indienne. C'est pour établir ses enfants que le père travaille, c'est vers ce but que tendent tous ses efforts, et il n'est satisfait que lorsqu'il n'a plus d'enfants à marier. Aussitôt qu'une fille est en âge, on lui cherche un mari. En cela on ne consulte ni ses goûts ni ses inclinations, ni même sa volonté; tout se passe à son insu, tout se traite sans elle, et il n'est pas rare qu'une jeune fille de douze ans ne sache qu'elle va se marier, et ne connaisse son futur époux que le jour où elle se présente avec lui à l'église. Non seulement on ne la consulte pas sur le choix qui cependant la regarde bien un peu, mais on ne s'avise pas même de lui demander si elle veut se marier. Cela se pose en principe: une fille est censée n'avoir pas d'autre carrière que d'être mère de famille; c'est sa condition naturelle, on n'en présume pas d'autre. Aussi toute son éducation est dirigée vers ce but: le terme d'éducation est impropre: les filles de ce pays n'en reçoivent aucune. Elles ne doivent savoir que ce qui a rapport au soin du ménage: piler le riz, le faire cuire, aller à l'eau, nettoyer la maison, ce sont à peu près toutes les occupations qu'elles exercent, toutes les connaissances qu'elles doivent acquérir. Celles qui développent l'esprit et forment le cœur n'ont pas cours ici; les arts d'agrément sont encore moins d'usage: on n'en connaît pas même le nom. Une fille qui sait lire est une espèce de contresens pour ce peuple qui voit dans la mère de famille, non la compagne de l'homme, mais une servante, et presque une esclave. Aussi, point d'écoles pour les filles: c'est beaucoup quand, à l'époque du mariage, elles peuvent réciter les prières que tout chrétien doit savoir; et si elles joignent à cela quelques réponses aux demandes les plus simples du catéchisme, elles sont de vraies savantes. Si peu développées, et enrayées par l'usage dans une routine dont elles ne peuvent presque pas s'écarter, il est facile de concevoir les oppositions que les filles trouvent à l'état religieux dans les idées de ceux qui les entourent et les inclinations qu'on leur inspire dès l'âge le plus tendre. Mais le Seigneur qui sait faire luire la lumière dans les ténèbres, renverse aussi comme il lui plaît les obstacles qui s'opposent à ses desseins.

83 2.

Le Père qui soigne la Chrétienté de Trichinapaly établit il y a quelques années une congrégation de femmes sous le titre de Notre-Dame des Sept Douleurs avec toutes les indulgences et toutes les grâces accordées par les Souverains Pontifes à cette Confrérie. Un grand nombre de personnes mariées, de filles et de veuves se firent aussitôt inscrire; car nos Chrétiens dans ce pays ont une dévotion toute spéciale à la Mère de douleur dont ils aiment à vénérer l'image et à entendre raconter les souffrances. Le Père voyant l'heureux début de cette oeuvre et pressentant tout le fruit qu'elle pouvoit produire, donna à la Confrérie des soins tout particuliers. En peu de temps les instructions hebdomadaires, l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice; la communion régulière de chaque mois, les prières et les exercices religieux propres à l'association, et surtout l'intercession de la Mère de Dieu toujours propice à ceux qui méditent ses douleurs et qui s'enrôlent sous sa bannière, eurent pour effet ce qui en résulte partout, la piété, la dévotion, une vie pure et édifiante. La grâce qui travailloit dans ces âmes leur montrait un degré de vertu plus élevé que celui dont on se contente ordinairement dans le monde. Il vint à la pensée de quelques personnes libres de tout lien, de monter plus haut, et tout en conservant le titre de N. D. des Sept Douleurs, de se consacrer à Dieu sous ses auspices, et de renoncer entièrement au monde. Nous n'avions ni couvent, ni même de local pour les réunir et les former à la vie religieuse. En attendant qu'on pût leur procurer ces avantages, Mgr Canoz permit, il y a près de deux ans, de les réunir comme en épreuve, dans la maison de notre 1er Catéchiste, homme digne, sous tous les rapports de notre confiance. Le démon qui ne redoute rien tant que de voir les âmes tendre à la perfection, ne put considérer de sang froid ce couvent naissant qui lui présageait bien des défaites. Il se servit pour renverser une oeuvre dont il redoute l'extension, de l'arme dont il se sert avec tant d'avantage sur les jeunes coeurs, l'opposition et les larmes des parents. Il n'est presqu'aucune de ces jeunes personnes qui n'ait eu à supporter les assauts les plus furieux de la part de la famille, et si elles n'ont pas succombé, elles doivent la victoire à la protection spéciale de Marie, et sans doute aussi, aux bonnes prières qui se font pour elles dans Votre Communauté. Une d'entr'elles d'un village des environs a eu toute espèce de mauvais traitemens à subir; elle a été frappée, injuriée, exposée à tous les dangers pour l'obliger à consentir au mariage. Après les plus rudes épreuves, elle s'échappa de la maison paternelle et se tint cachée pendant longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, son père voyant l'inutilité de ses efforts a cessé ses poursuites. Deux autres de Trichinapaly ont eu à vaincre les plus grands obstacles de la part de leurs parens, et ce n'est qu'à la fermeté et à la constance que la grâce leur a inspirée, qu'elles doivent la persévérance dans leur vocation. Il en est une autre qui a résisté pendant plusieurs années aux sollicitations de tous ceux de sa maison qui vouloient l'établir à toute force. Un de nos Pères, témoin des vexations, des injures, des persécutions dont elle a été l'objet, ne craint pas de l'appeler un modèle de patience. Sa vertu et sa fermeté n'ont pas fléchi un seul instant jusqu'à ce que, après la mort de ses parens, elle s'est soustraite par la fuite aux sollicitations de ses frères, dans le mois d'Octobre dernier, et a été agrégée à la Communauté indigène. Sa vertu, éprouvée de tant de manières, l'a tellement fait avancer qu'on seroit loin de la prendre pour une novice de quelques mois. Il y en a deux qui ont montré un courage et une résolution de beaucoup au dessus de leur âge. L'une appelée Françoise n'a guère que 12 ans. Lorsque nos religieuses après avoir elles-mêmes appris à lire, eurent ouvert une école pour instruire les filles, elle y venoit assidûment. Elle n'a pas de mère, et son père a le malheur d'être schismatique. En peu de temps elle profita si bien des leçons de ses maîtresses qu'elle pouvoit lire parfaitement. Mais leurs exemples firent encore plus d'impression sur elle. Après avoir bien mûri son projet, elle refusa un jour de retourner chez elle, disant qu'elle vouloit être religieuse. On prit cette résolution pour une parole d'enfant, mais elle étoit sérieuse de sa part. On eut beau la presser, l'entraîner même, on ne put jamais la faire consentir. Son père apprenant cela vint tout irrité réclamer sa fille qu'il croyait qu'on retenoit par force. On la lui remet, et lui la prenant par la main croyait la ramener sans peine. Mais la petite résista et dit d'un ton décidé qu'elle ne vouloit plus retourner à la maison, qu'elle vouloit être religieuse toute sa vie. Le père tout schismatique qu'il était, fut frappé d'une fermeté si peu ordinaire dans une enfant, et craignant de s'opposer à la volonté de Dieu lui laissa la liberté de suivre sa vocation. Depuis lors elle est très-contente, elle se conduit parfaitement et suit tous les exercices des autres religieuses.

La seconde, appelée Pauline, n'avait guère que dix ans, lorsqu'elle demanda à ses parens de lui permettre de se faire religieuse. Le refus qu'on lui fit l'affligea sensiblement, et quoique fille unique et singulièrement chérie, elle ne cessait d'importuner pour obtenir cette faveur. On ne peut douter que là

grâce n'agit d'une manière bien puissante dans cette ame innocente où elle ne rencontrait aucun obstacle. Son père fut obligé de suivre le régiment auquel il s'était attaché et de quitter Trichinopaly. Pauline profita de l'absence de son père pour renouveler ses instances auprès de sa mère qui ne pouvant plus résister à ses prières et à ses larmes, l'amena au missionnaire, en lui disant qu'elle ne pouvait plus la retenir à la maison. Celui-ci frappé de tout ce que la mère lui raconta de sa fille, ne pouvait cependant se résoudre à l'admettre comme Religieuse dans un âge si tendre; il consentit à la recevoir à titre de pensionnaire, en recommandant aux autres religieuses d'avoir bien soin d'elle. Mais la petite peu satisfaite de ce grade, se mit d'elle même à suivre la règle des religieuses et tous leur exercices. Malgré son âge, elle est un modèle de piété, de vertu et de dévotion. Elle lit parfaitement le tamoul, et lorsque son tour vient de faire le chemin de la Croix ou de lire les points de la méditation, on est touché du ton de piété qu'elle y met. Quelques jours après son entrée, ses parents devant partir pour Madras voulurent la voir encore une fois, et lui dirent pour la sonder: "Eh bien, Pauline, nous allons te quitter; ne veux tu pas venir avec nous?" — La petite répondit d'un ton résolu: "Non, je ne veux pas vous suivre, partez sans moi, et n'ayons plus d'autre souvenir que de prier le bon Dieu, vous pour moi et moi pour vous." — Ses parens furent si touchés de cette réponse qu'ils en versèrent des larmes, et dirent au Missionnaire qu'ils ne pouvoient douter que Dieu leur demandât cette enfant, et qu'ils en faisaient le sacrifice.. Il est rare d'entendre parler des parens de la sorte.. Quant à Pauline, elle se sépara d'eux sans peine, et depuis leur départ, elle n'a jamais parlé d'eux une seule fois.. Toujours gaie et riante, elle montre un jugement et une maturité étonnante dans un enfant. Si on ne la retenait, elle tomberait dans des excès de pénitence et de mortification. Sans cesse, elle importune son Confesseur pour obtenir des jeûnes et des austérités. Extrêmement attendrie de la méditation de la Passion du Sauveur, elle s'est laissé aller à des indiscrétions qui montrent sa ferveur et son amour pour J. C. Un jour, elle se brûla le bras avec un cierge, jusqu'à se faire une plaie bien marquée. Son confesseur la reprenant de cet acte et lui demandant pourquoi elle se l'était permis, elle répondit qu'elle avait voulu éprouver quelque chose de la passion de J. C. — Elle est d'une grande abstinence, elle tâche toujours de se retrancher quelquechose de sa nourriture, et il a fallu des ordres très sévères pour l'obliger à prendre la portion de riz qu'on lui donne. Ses parens lui ayant, avec permission, envoyé une toile de Madras, elle la refusa disant qu'elle était de trop grand prix, et qu'a des religieuses qui devoient être pauvres, un bout de toile grossière devoit suffire.

Toutes ces jeunes personnes qui se regardent et se conduisent comme des religieuses, sont divisées en deux bandes, les Tamoulères et les Pariates. L'usage du pays ne permettant pas qu'elles couchent sous le même toit, les premières occupent, comme j'ai dit, une chambre de la maison du Catéchiste; les autres passent la nuit dans une cabane de terre, couverte en chaume, qu'on leur a fait construire. Elles sont très éloignées de l'Eglise, où il faut cependant qu'elles se rendent tous les jours, soit pour entendre la messe, soit pour faire l'école. Leur classes se composent presqu'uniquement d'orphelines ou de petites filles que l'œuvre de la Ste Enfance nous fournit le moyen de retirer de l'Idolatrie. Elles en ont plus d'une vingtaine qu'elles élèvent, qu'elles instruisent, sans les perdre un moment de vue. Ce n'est pas un grand pensionnat, mais avec le temps, il deviendra nombreux. Voulez-vous, ma Rde Mère, que je vous dise leur règlement? — le voici. Après le lever qui est à 5h, on fait la prière et la méditation, et l'on se rend à l'Eglise où la messe est à 6h ½. Ensuite lecture de la vie du Saint du jour. A 7h ½, déjeuner; 8h, classe où elles apprennent aux filles la lecture, le Catéchisme, ainsi qu'à coudre et à filer le coton. A 9h, lecture spirituelle en commun.. a 10h on continue la classe; 11h ¾, Examen de Conscience. Midi, dîner avec lecture, après quoi récréation. A deux heures, repos ou temps libre

2ème chapelet. 3e, classe jusqu'à cinq heures. Alors on se rend à l'Eglise pour faire la visite au Saint-Sacrement et une demi-heure de méditation. A 6¼, on retourne à la maison en silence, en récitant le Chapelet de N.D. des 7 douleurs. En arrivant, on fait encore quelque lecture spirituelle. A 7h½, souper avec lecture, ensuite récréation. 8h½ Litanies des S.Sts 8¾ Examen de conscience. 9h. repos.-

Si l'on ajoute à cela quelques règles pour le silence, l'obéissance à leur Supérieure, et la charité entr'elles, avec la plus sévère défense de toute communication à l'extérieur, on aura à peu près tous les élémens d'une maison religieuse. Or, tout cela s'observe parmi ces bonnes filles, et malgré les obstacles qu'elles rencontrent dans leur position actuelle, elles accomplissent fidèlement leur obligations et édifient la chrétienté de Trichinapaly par la régularité et leur conduite vertueuse.

Le Seigneur cependant a voulu avoir les prémices de cette communauté naissante en appelant à lui celle qui était leur Supérieure non seulement par l'autorité qu'on lui avait confiée, mais plus encore par son mérite et ses qualités personnelles qui la faisoient vénérer de ses compagnes et de tous ceux qui la connaissaient. Il y a quelque chose de si providentiel dans l'histoire de cette fille, que je ne puis résister au désir de vous en donner quelques détails.

Elle naquit d'un père payen et d'une mère chrétienne dans un village près de Palgatte au pied des montagnes des Gattes, dans le Vicariat de Coïmbatour. On ne sait si ce fut par le moyen de sa mère ou de quelques chrétiens dispersés dans son village, qu'elle eut connaissance de la vraie religion. On ignore même si elle reçut le baptême dans son enfance; du moins le nom de Minatsi (déesse payenne) qu'elle porta longtemps, semble indiquer qu'elle n'eut pas alors ce bonheur. Encore toute petite, elle fut fiancée, selon l'usage des payens, à un chrétien qui avait abjuré sa religion afin de l'avoir un jour pour épouse. Mais Dieu qui avait d'autres desseins sur elle, permit qu'il mourut avant la conclusion du mariage. Elle fut alors amenée dans la maison d'un de ses beaux-frères payens, qui vouloit l'obliger à vivre comme lui. Un jour, il voulut l'obliger à une cérémonie diabolique qui se pratique parmi les idolâtres, et qui consiste à s'imprimer avec un fer rouge une espèce de sceau sur le corps, par lequel l'individu est censé consacré au démon. Pour se soustraire à ce piège, elle prétexta un voeu qu'elle avait fait de jeûner trois ans durant le Carême à la manière des chrétiens, et demanda qu'on attendît que le terme fut expiré. On eut égard à sa raison; on lui fit grâce de la cérémonie. Mais on ne cessa de la tracasser et de la tourmenter de toutes les façons pour la forcer à vivre en payenne. Voyant qu'on ne pouvoit rien obtenir, on la chassa de la maison. Toute désolée et ne sachant que devenir, la pauvre enfant se mit à pleurer et à prier Dieu de tout son coeur de lui montrer ce qu'elle devoit faire, et le parti qu'elle devoit embrasser. La nuit suivante, plongée dans la tristesse, elle s'endormit. Durant son sommeil, elle crut voir une dame pleine de majesté, qui après l'avoir consolée, lui montrait le chemin qu'elle devoit prendre pour parvenir au bonheur qu'elle cherchait. S'étant réveillée, elle quitte la maison de ses parents, et se met à suivre toute seule le chemin qu'on lui indiquait. Elle ne fut pas trompée : après quelques jours de marche, elle arriva à un village tout chrétien. Le catéchiste la reçut dans sa maison. Elle commença aussitôt à pratiquer tous les devoirs d'une bonne

voir la suite p. 238

Scholasticat de Laval le 14 Janvier 1852.

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. d'Angers

Pax Christi.

Nous venons une fois encore vous communiquer les détails intéressants que nous avons pu recueillir dans nos correspondances. Ces lettres de Laval, on nous l'a répété bien des fois, sont reçues avec plaisir et lues avec intérêt dans toutes nos maisons. Mais c'est par dessus tout pour les pauvres missionnaires, si peu au courant des nouvelles de l'Europe qu'elles ont un attrait particulier. Nos apôtres ne cessent d'y faire allusion dans leurs lettres en nous remerciant de ce qu'ils appellent nôtre généreuse entreprise. Cette pensée nous encourage, nos Révérends Pères et nos très chers Frères, à continuer cette œuvre que la charité sait nous rendre douce.

France. Nous sommes heureux de pouvoir commencer l'article de la France, en transcrivant une lettre que le R. P. Provincial a bien voulu nous envoyer. Elle est de Monseigneur l'Evêque de Châlons, qui, venant de lire dans les journaux, la description des fêtes célébrées à Rome pour la béatification du Vénérable Pierre Claver, voulut prendre immédiatement la plume, pour en féliciter la Compagnie. La lettre de Monseigneur de Prilly) est datée du 4 Octobre. Après ces mots: post missam, le Prélat continue: « Je viens, mon Révérend Père, de dire la messe d'action de grâces pour remercier Dieu du nouveau triomphe qu'il a accordé à votre sainte Compagnie, dans la personne du bienheureux Père Claver, que la Religion a placé solennellement sur nos autels. Depuis longtemps, je connaissais sa vie; je la faisais lire à nos enfants du petit séminaire d'Avignon dont j'étais alors chargé. J'en faisais, et de tout mon cœur, des commentaires que je crois bons, parce que c'était Dieu qui les inspirait. Cette vie m'a toujours paru admirable, et dès les premiers jours de mon sacerdoce, je l'ai aimée, goûtée, admirée. C'est à elle que je devais cet esprit de piété qui régnait généralement dans notre maison. Le bienheureux Père Claver était déja par nous invoqué; aujourd'hui la grande voix de l'Eglise proclame ce nom si illustre devant Dieu, et comble de joie tous les Fidèles par les honneurs qu'Elle lui a rendus. Nous partageons la vôtre, mon Révérend Père, et celle de toute votre Compagnie. Nous avons lu avec un vif et religieux intérêt, tous les détails de ce qui s'est fait à Rome, à cette occasion; nous avons suivi dans toutes ses démarches et dans toutes les cérémonies, le Vénérable Père Roothaan votre Supérieur général et digne Père; nous nous sommes associés à l'expression de ses sentiments, et de toute notre âme. Que je le félicite des grâces qu'il a obtenues! Ainsi, tandis que le monde s'agite, ne sait ce qu'il veut et s'inquiète pour l'avenir, la cause de Dieu triomphe; nous sommes en paix, et nous attendons, sans crainte et sans inquiétude, l'accomplissement de ses desseins. Bienheureux Père Claver, priez pour nous! Je n'ai presque point d'autre parole aujourd'hui dans la bouche; elle se présentera à moi fréquemment dans tous les autres jours de ma vie. Recevez, je vous prie, mon Révérend Père, la nouvelle expression de mon attachement et de ma vénération, pour vous et pour toute votre sainte Compagnie. + M. J. Evêque de Châlons.

Colléges. Les Colléges de Brugelette, de Vannes et d'Amiens sont parfaitement lancés. On avait craint de voir diminuer à Brugelette le nombre des élèves; mais un professeur nous écrivait dans les premiers jours de l'année: Le collége est un peu plus nombreux que l'an dernier. Même nombre de pensionnaires (et je parle d'après les chiffres officiels.) Plus grand nombre d'externes. Le Révérend Père Recteur dans une lettre aux Scholastiques de Laval se félicite à son tour du bon esprit et de l'application des élèves. On pourra se faire une idée de la piété et du zèle précoce qui anime quelques-uns des plus jeunes élèves, en sachant que l'un d'eux trouva le moyen pendant les vacances, de recueillir 7 douzaines de noms pour l'œuvre de la Sainte Enfance, et de rapporter au Collége plus de 50 francs recueillis sou par sou, afin de procurer le baptême aux pauvres petits Chinois.

Les nouvelles de Vannes, pour ce qui concerne le bon esprit, ne sont pas moins satisfaisantes. Le Collége de

composé de 360 élèves. Le nombre des internes est déjà de 130 ; mais les bâtiments se continuent avec activité, et l'on espère, l'année prochaine, pouvoir loger un bien plus grand nombre d'enfants.

Le collège d'Amiens compte 216 élèves, parmi lesquels 156 pensionnaires et 60 externes libres.

Belgique. Plusieurs lettres de Belgique nous donnent aussi d'excellentes nouvelles sur les collèges de la Cie dans ce royaume. « Nos collèges, nous écrit-on, sont plus florissants que jamais. Depuis quelques années cependant, certaines lois semblent vouloir nuire aux succès des établissements dirigés par le Clergé et les Religieux : telle est la loi des Examens du Jury gouvernemental. Ces examens doivent être subis par tout jeune homme qui veut obtenir dans l'état une position tant soit peu honorable. Le premier de ces examens se passe généralement au sortir de la Rhétorique ; il correspond assez bien à l'examen pour le Baccalauréat en France, et confère aux candidats le titre d'Elève universitaire. En dépit de cette loi, le nombre de nos élèves au lieu de diminuer n'a fait que s'accroître, et le R. P. Provincial comptait au commencement de 9bre plus de 160 nouveaux pensionnaires dans les différents établissements de sa province. Les examens passés devant le Jury ont été très satisfaisants. Namur et Liége surtout ont eu à se féliciter de leurs brillants succès. A Liége, 16 élèves se sont présentés et 15 ont été reçus, plusieurs même avec la grande distinction ; le seul qui ait échoué s'était présenté contre le gré des Pères. Chose plus remarquable encore : le seul candidat de tout le royaume, qui devant le Jury ait obtenu la plus grande distinction, est un élève des Jésuites. Il a fait son éducation au collège de N. D. de la Paix à Namur, et il vient d'entrer au Noviciat de Tronchiennes avec 4 autres élèves du même collège. On peut ajouter ici que Namur n'a jamais eu autant de pensionnaires depuis sa fondation, qu'il n'a jamais donné tant de sujets à la Cie, ni tant de consolations aux Supérieurs. – Mgr Canoz a visité dernièrement le collège d'Alost ; le sermon qu'il fit dans l'église du collège a produit une grande impression sur le peuple ; les élèves surtout ont été vivement touchés au récit des besoins de la Mission du Maduré ; aussi ne voulurent-ils point laisser partir le zélé Prélat sans lui faire une pieuse aumône : les Congréganistes, à eux seuls, lui offrirent au moment de son départ la somme de 175 fr. – Le nouveau collège de Mons est ouvert ; il a commencé avec une trentaine d'élèves distribués en deux classes : cours préparatoire et 6e. – Le nombre des Novices de 1re année à Tronchiennes est très-consolant ; la plupart sortent de nos collèges. »

Italie. Une lettre de Rome, datée du mois de Décembre, nous donne les détails suivants : « Non seulement la Province Romaine possède aujourd'hui toutes les maisons qu'elle occupait avant sa dispersion momentanée, mais elle a pu en ouvrir deux nouvelles : l'une à Velletri et l'autre à Ascoli. Le St Père lui-même a daigné en fonder une troisième à Sinigaglia, sa patrie. Ce collège ne tardera point à s'ouvrir. Celui de la Propagande est le seul qui ne nous ait pas été rendu. On avait parlé de sa restitution ; on assurait même que dans ce cas le P. Joseph Bertrand en serait le Recteur ; mais je sais de bonne source que le T. R. Père Général ne désire que médiocrement rentrer en possession de cet établissement, et très-probablement nous n'en serons plus chargés à l'avenir. Les Propagandistes conservent néanmoins pour nos Pères une affection vraiment touchante. On aime à les voir venir, division par division, rendre visite au P. Bresciani, leur ancien Recteur, ou à quelques-uns des autres Pères qu'ils ont le mieux connus. Souvent on les voit se grouper dans les rues autour d'un ou deux Jésuites et leur témoigner le plus vif attachement. Il y a peu de temps, l'un d'entre eux a obtenu du St Père l'autorisation d'entrer au noviciat de la Cie : c'est un jeune Indien de beaucoup d'espérance. – Les Germaniques ont quitté le Gesu pour aller habiter le Borromeo : ce palais, jadis la demeure de St Charles, était, avant la dispersion, le pensionnat des Nobles. Je vais vous expliquer en deux mots la cause de ce changement. Les Evêques d'Autriche, vous le savez, ont cru devoir adresser à l'Empereur un certain nombre de suppliques. Entre autres choses les Prélats demandaient que le gouvernement de Vienne voulût bien s'interposer pour obtenir du Souverain Pontife, que l'Apollinaire, ancienne demeure des Germaniques, leur fût enfin rendu. Cette maison leur avait été enlevée au moment de la suppression, et depuis lors on y avait établi le séminaire Romain. L'Ambassadeur autrichien fit la demande : mais le St Père se trouva dans un grand embarras : il ne savait où

placer le Séminaire. Force fut donc de donner provisoirement aux Germaniques le local dont nous avons parlé. Mais afin qu'il soit bien constaté que le Collége Allemand n'est pas et ne pourra point devenir propriétaire de cet établissement, nos Pères y ont de nouveau constitué un petit pensionnat. Le collége germanique est cette année plus nombreux que jamais. Il compte 30 élèves de plus que dans le temps passé. Encore un mot, à propos de l'Autriche. La nation Allemande a son Eglise à Rome, comme la plupart des nations de l'Europe: elle se nomme l'Eglise dell'anima. Avant la dispersion, nous ne pouvions y annoncer la parole de Dieu; il nous était même défendu d'y entendre les Confessions. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. L'Ambassadeur d'Autriche, étant chargé de la nomination du clergé Allemand qui doit desservir cette église, a voulu que le P. Stöger fût supérieur de ces Ecclésiastiques: ce bon Père occupe l'appartement destiné aux Supérieurs, auprès de son Eglise. — Il y a eu dernièrement à St. Eusèbe un très-grand nombre de retraites, et ces retraites ont fait beaucoup de bien. Plusieurs Cardinaux ont voulu, pendant l'année, recevoir les Saints Exercices dans cette maison, et sous la direction de nos Pères. — La partie du Collége Romain, détruite par les flammes, a été si parfaitement restaurée, que la maison n'a rien perdu de sa beauté. On évalue à 120 mille francs le chiffre des dépenses. Le gouvernement a puissamment contribué à cette restauration. La grande salle des séances et le cabinet de Physique sont plus beaux et plus grandioses qu'ils ne l'avaient jamais été. Ces travaux ont été exécutés sous la savante direction du P. Marchi. Vous savez que le P. Marchi est un artiste distingué, très-fort en archéologie, très-estimé, et souvent consulté par tous nos artistes de Rome. Les différentes classes du collége Romain réunissent aujourd'hui plus de 900 élèves. Ce chiffre semblera fort beau, si l'on observe combien sont nombreux les établissements d'éducation, qui existent dans cette capitale du monde chrétien. — Le P. Ange Secchi, professeur d'Astronomie et directeur de l'Observatoire, promet des succès de plus en plus brillants. Il s'occupe avec activité d'un grand nombre de travaux et lit souvent, dans les réunions de l'Académie des Sciences de Rome, des mémoires justement applaudis. Il vient de publier un ouvrage de longue haleine, sous ce titre: Actes de l'Observatoire du Collége Romain; et une célébrité astronomique de Naples lui a demandé permission de lui offrir la dédicace d'un ouvrage scientifique. Ces brillants débuts rendent un peu moins sensible la perte du célèbre P. de Vico. A propos de ce bon Père, je vous dirai que les élèves du collége Romain voulurent naguères payer à sa mémoire un dernier tribut d'hommages. Ils prièrent le P. Général de vouloir bien célébrer un service solennel pour le repos de son âme; et l'association musicale des élèves exécuta une fort belle Messe de Requiem. Cette association se nomme Cappella Gregoriana; c'est Grégoire XVI lui-même qui daigna lui imposer son nom. Le P. de Vico, bien connu par ses belles compositions musicales était leur Maestro di Cappella. — Le P. Perrone s'occupe maintenant à écrire une histoire générale des hérésies. Il vient d'achever un nouvel ouvrage, en trois volumes, sur l'Eglise Catholique. Ce dernier travail va paraître incessamment. Le bon Père a eu la consolation de voir sa théologie adoptée pour leurs Séminaires par les Evêques de 18 Conciles d'Europe et d'Amérique. Comme il est actuellement obligé d'assister à dix Congrégations Romaines, on lui permettra, dit-on, de descendre de la chaire de théologie, pour s'occuper exclusivement de ses ouvrages. On assure même que le P. Franzelin sera son successeur. Ce Père Franzelin est un jeune Tyrolien de beaucoup d'espérance, actuellement professeur de langues orientales au collége Romain. — La Civiltà Cattolica acquiert tous les jours une plus grande importance. Son influence augmente avec le nombre de ses abonnés. Le mois dernier elle en comptait 10 mille; depuis quinze jours ce nombre s'est accru de 2 mille nouveaux abonnements. Vous le comprendrez sans peine, si vous savez que les gouvernements de Rome et de Naples y ont fait abonner officiellement toutes les bibliothèques municipales. L'Ebreo di Verona a obtenu un succès qu'on peut appeler prodigieux. On l'édite en même temps dans huit des principales villes de l'Italie. Le P. Bresciani, qui en est l'auteur, en a fait faire une belle édition à Rome, ayant soin cette fois d'y ajouter des notes et des documents historiques.

Le personnel de la rédaction composé de Pères des différentes provinces d'Italie forme une petite communauté à part, et dépend du Père assistant d'Italie. Je pourrais citer bien des conversions éclatantes faites par cette mission d'un nouveau genre. Vous jugerez de l'importance de la Civiltà en sachant que plusieurs personnages distingués ont avoué publiquement et n'ont pas craint de faire imprimer, que si leurs livres avaient eu quelque succès, ils le devaient aux louanges de la Civiltà Cattolica qui donne une analyse de toutes les productions de la presse italienne. Le Saint Père est de plus en plus satisfait de l'entreprise de cette revue, et s'en regarde comme le fondateur. Tous les quinze jours il reçoit ceux des rédacteurs qui vont lui porter le dernier numéro et leur prodigue les marques de la plus entière bienveillance. Souvent il leur indique les matières qu'il aimerait à voir discuter. Bien plus, il daigne fréquemment corriger lui-même les articles les plus importants. On garde avec respect dans les archives les manuscrits ainsi annotés et corrigés par son auguste main. Les deux grands avantages de la Civiltà sont 1° d'unir les gens de bien et surtout les membres du clergé, qui, sachant que cette revue est sous la surveillance du Pape, adoptent volontiers ses idées. 2° de faire connaître et aimer la Compagnie de ceux qui n'ont jamais vu les Jésuites à l'oeuvre. C'est ainsi que la Toscane qui jusqu'ici ne nous connaissait point, nous vénère maintenant et nous désire avec ardeur. Vous savez comme moi que la Compagnie a eu cette année à Rome deux grandes consolations spirituelles dans la Béatification du P. Claver et le décret sur la prochaine Canonisation du P. de Britto. Ce dernier décret a cela de remarquable que les rites Malabares y paraissent implicitement reconnus comme innocents en eux-mêmes. Un de nos Pères en ayant remercié le Souverain Pontife « Je suis très satisfait, répondit Pie IX, de cette justification de la Compagnie, et avant de signer le décret, j'ai voulu examiner la chose attentivement et par moi même, sur les pièces et les documents authentiques »

Puisque nous en sommes sur le sujet des béatifications, un mot à propos du Vénérable Bellarmin, il ne pourra manquer de vous être agréable. Je crois qu'on a généralement sur la cause de ce saint personnage des idées inexactes. Le Père qui a soin des archives où se conservent les causes de nos Saints m'a assuré que nulle difficulté ne s'oppose désormais à la Béatification du Vénérable Bellarmin. Tout est fini, m'a t'il dit, on n'attend plus qu'un Souverain Pontife qui annonce l'intention de procéder aux dernières formalités. Léon XII avait décidé la Béatification. La mort seule l'empêcha d'exécuter son pieux dessein. C'est Benoit XIV qui a fini les examens de la cause et décidé que l'on pouvait procéder sans crainte et le mettre au nombre des Bienheureux. Il est certain d'autre part qu'aucune prohibition ne s'y oppose. Tout ce qui a été dit en sens contraire est donc faux, erroné, dénué de tout fondement. – Celui des Nôtres qui approche le plus fréquemment de sa Sainteté, est le P. Mignardi, Directeur de la maison des exercices de S.t Eusèbe. Il se rend au Vatican tous les huit jours; plusieurs ont été jusqu'à croire que le Pape l'avait choisi pour confesseur; mais ce bruit me paraît dépourvu de fondement. Je puis dire en général que depuis le retour du S. Père à Rome, l'estime et l'affection du peuple et du clergé pour la Compagnie se sont singulièrement accrues. Le mois de Mai a été prêché par un des Nôtres à S. Charles del Corso. L'auditoire était nombreux; les fruits ont été consolants. Le P. Sagrini que l'on regarde à juste titre comme l'une des gloires de la chaire Italienne a prêché le carême dans la basilique de S.te Marie Majeure, avec un grand succès. Les conférences du P. Passaglia au Gesu ont de même parfaitement réussi. On les publie en ce moment dans la Civilisation Catholique, et une traduction de ces beaux discours se prépare maintenant en Allemagne.

Le P. Boero a publié une histoire de la république Romaine. Au bout de deux mois, la première édition était entièrement épuisée. Le P. Valle élève de la première année de Théologie a soutenu dans la grande salle du Collège Romain 90 thèses sur l'Incarnation. Sept Cardinaux assistaient à cette dispute scholastique. On y voyait aussi tout ce que Rome possède de Théologiens distingués. Parmi les argumentants se trouvait le Fondateur de l'Armonia de Turin. Le professeur aussi bien que l'élève ont été comblés d'éloge. J'ai même entendu plusieurs Cardinaux se dire l'un à l'autre en se retirant « En vérité ce Père Passaglia est un nouveau Père Petau. Un scholastique, le F. Tessieri a été nommé par le Pape, Directeur en chef du médailler établi au Musée Vatican. Malheureusement la collection des monnaies d'or a été entièrement volée pendant les horreurs de la république. Le P. Marchi continue dans les catacombes ses études et ses découvertes. Le Pape l'a nommé Directeur du Musée d'Archéologie Chrétienne qu'on rassemble au Palais de Latran. – Il est question de fonder au Collège Romain un journal scientifique; mais je crois qu'on attendra encore avant de mettre ce projet à exécution. Au Gesu une commission nommée par le R. P. Général s'occupe des modifications à apporter au

ratio studiorum. Jusqu'ici tout est encore à l'état d'examen. - Je passe maintenant à la province de Naples. C'est peut être de toutes les provinces d'Italie, celle qui jouit actuellement d'une plus grande prospérité. Non seulement elle possède toutes les maisons anciennes, mais elle a pu en ouvrir deux nouvelles. L'une à Reggio (de Calabre), l'autre à Potenza dans la Basilicade. Le dernier collége est entièrement construit par les soins de sa Majesté. - Mgr Evêque d'Andria nous a donné son grand séminaire. On parle aussi de celui de Capoue. Nos pères ont établi dans la maison du Gesù à Naples, un séminaire de hautes études, dans lequel chaque évêque du royaume envoie deux ou trois de ses meilleurs sujets. Le Roi a confié à la Compagnie son école militaire, pour laquelle il bâtit, hors de Naples, un magnifique établissement. En attendant, il a voulu que dans l'école actuelle, le P. Costa fût professeur de langues étrangères, et le P. de Sinno, professeur de mathématiques. Le P. Provincial cherchait mille prétextes, inventait mille difficultés pour ne point se charger de l'école militaire, mais un jour le Roi lui dit en riant: Voilà bien ces fameux Jésuites, tant qu'il s'agit de recevoir mon argent, et de jouir de ma protection, je les trouve parfaitement disposés; mais si je veux les mettre au travail, il n'en est plus de même! Oui, oui, mon Père, vous vous chargerez de mes futurs officiers. Je vous dispenserai seulement de leur enseigner l'exercice à feu!!! Bon gré, mal gré, il fallut obéir. - Le Roi honore de sa protection la Civiltà Cattolica. Il l'a exemptée de tous les droits imposés aux productions venant de l'étranger. Il a chargé la poste de la transporter gratis, et à ses frais; enfin il vient d'y faire abonner, comme je vous l'ai dit, les bibliothèques municipales. - Le pensionnat des Nobles compte cette année deux cents élèves. Jamais il n'a été aussi nombreux. On y ajoute avec activité de nouveaux bâtiments, car de nombreuses demandes sont faites de tous côtés. Les externes sont au nombre de mille. A l'époque du dernier tremblement de terre qui détruisit trois villes du royaume de Naples, le Roi chargea plusieurs des nôtres de consoler ces malheureux; quelques uns de nos Pères furent aussi priés de faire partie du comité établi pour la distribution des secours. Le Roi voulut visiter par deux fois ces populations désolées, il partagea leurs cabanes provisoires, et se montra leur père, plutôt que leur souverain. On a recueilli cinquante mille ducats, pour subvenir aux premiers besoins de ces infortunés. La direction de toutes les prisons de Naples a été restituée à notre compagnie; non seulement on nous a confié le soin de régénérer les âmes, mais nous avons en outre à nous occuper du matériel. Je serais infini si je voulais énumérer toutes les améliorations qu'il a déjà été possible d'y introduire. Je dirai seulement que plusieurs d'entre elles ressemblent moins à des maisons de détention qu'à des communautés religieuses. Les prisons destinées aux femmes, sont les plus édifiantes. Grâce au zèle éclairé du P. Cattinelli, vieillard aux cheveux blancs, elles offrent le plus touchant spectacle qu'il soit possible d'imaginer. Une congrégation de gentilshommes a été fondée pour porter à ces malheureux les secours de la piété et les consolations de la foi. Ces MM. s'acquittent de ce pieux office avec un zèle et une générosité au dessus de tout éloge. On ne peut voir sans admiration, des jeunes personnes distinguées, des femmes de qualité, la reine elle-même servir à table, aux jours plus solennels ces pauvres de Jésus-Christ. On a vu des captives pleurer à chaudes larmes, au moment de quitter leurs compagnes d'infortune. — Tout va bien dans la province de Sicile. Je vous parlerai seulement de la nouvelle méthode que les Pères de cette province ont adoptée cette année dans leurs classes. Les études grecques et latines ne sont pas plus négligées qu'auparavant, mais on a eu soin de les ménager de telle sorte qu'elles puissent laisser le temps nécessaire pour donner aux élèves une connaissance approfondie des autres sciences réclamées par les besoins de notre société actuelle. Le temps seul pourra décider de l'opportunité de ces nouvelles modifications. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui c'est que nous voyons par les lettres de nos Pères et par la correspondance de plusieurs parents de nos élèves, que tous sont d'accord pour se féliciter de cette nouvelle mesure. On a deja publié cette année, plusieurs

ouvrages en rapport avec la méthode adoptée. — La Province Piémontaise jouit encore de l'hospitalité des autres Provinces. Plusieurs de ses membres ont donné dernièrement en Corse, à l'occasion du Jubilé, des missions dont les fruits ont été des plus abondants. Ceux qui demeurent dans le Piémont, prêtent leur ministère à quelques bons curés, ou sont encore en qualité de précepteurs dans les maisons de nos amis. Les évêques en emploient aussi quelques-uns à diriger leurs séminaires. Mais le plus grand nombre travaillent avec leurs Frères dans les autres Provinces. —

Pour ce qui est du gouvernement de Modène, il nous est toujours très favorable. On y a adopté dans les classes de philosophie le cours du Père Liberatore et dans celle de morale, l'ouvrage du Père Taparelli d'Azeglio. Vous savez que ces deux ouvrages ont eu en Italie, un très grand nombre d'éditions. La Toscane à son tour offre des espérances. Il y a tout lieu de croire qu'avant peu de temps nous pourrons y ouvrir des maisons. Deux de nos Pères y sont déja établis et s'occupent surtout à donner des missions au clergé. Les Pères Passaglia et Bellotti ont prêché la retraite au séminaire de Pistoie. Ce fait est significatif, si l'on remarque combien de mauvaises doctrines avaient infecté cette ville et combien elle avait été toujours hostile à notre compagnie. On espère surtout la maison et l'Eglise de St. Miniato, près Florence, et le collége de Prato. Remarquez le cependant rien n'est encore certain sur cet article. Le plus grand obstacle sera le manque de sujets; car grâce à Dieu l'ouvrage ne manque pas, et tous nos Pères et Frères sont utilement employés dans la vigne du Seigneur." Ici finit la lettre de notre correspondant d'Italie.

Espagne — La Province d'Espagne a la consolation de pouvoir maintenant occuper un plus grand nombre de sujets. Une lettre du P. Mack, supérieur des missionnaires Espagnols dans le diocèse de Gérona donne quelques détails sur leurs travaux. Après le repos nécessité par les chaleurs excessives, nous écrit ce Père, après la retraite faite à Notre Dame de Montserrat, nous recommençâmes au mois de septembre, l'oeuvre de nos missions. Toutes, grâce à Dieu, elles ont produit d'excellents fruits, mais celle de Areñs de Mare mérite une mention particulière. Les autorités sont venues nous recevoir à notre arrivée; elles ont assisté, revêtues de leurs décorations, à la procession du premier jour, et ne manquent jamais d'assister aux exercices du soir. Hier, Dimanche, nous avons été obligés de partager notre auditoire et de faire deux sermons différents, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes; l'Eglise fut pleine à chaque fois, bien qu'elle soit très vaste. Enfin deux communions générales extrêmement nombreuses, plusieurs restitutions, nombre de mauvais livres consumés par les flammes, une magnifique fête de clôture, voila les faits principaux de cette mission bénie de Dieu. — Nous savons d'ailleurs, que dans les différentes Provinces d'Espagne, tous nos Pères s'occupent de la même manière, avec beaucoup de zèle et de succès. Les Jésuites, nous écrit-on, gagnent de plus en plus dans l'esprit des populations. Les Evêques nous favorisent de tout leur pouvoir. L'Eglise de Manrèse nous a été rendue. Ceux des Nôtres qui travaillent dans la république de l'Equateur ont été l'objet d'attentions spéciales de la part de la divine Providence. Au milieu de la révolution qui vient d'éclater dans ce pays, ils ont été laissés parfaitement tranquilles, quoiqu'il existât contre la Compagnie une violente opposition.

Silésie Prussienne. — Neuf missions depuis le mois de Juillet ont été données dans ce pays. Nous avons pu recueillir d'intéressants détails sur celle de Pickary, de Tarnowice, de Wojsznik, de Biskupice, de Myslowice, de Pless, de Tost et de Beuthen; mais comme les succès ont été ainsi que les travaux partout les mêmes, nous nous contenterons de transcrire une lettre, traduite du Polonais, qui donne les détails les plus étendus sur la mission de Myslowice.

Mission de Myslowice. — Myslowice paroisse de la haute Silésie s'estime heureuse d'avoir été évangélisée par les PP. de la Compagnie de Jésus. Depuis long-temps on avait expliqué aux fidèles dans des réunions catholiques la signification de ce mot: missions, et leur but véritable. Elles étaient universellement désirées. Tous attendaient avec impatience que ces exercices si utiles pour les âmes et si profitables aux fidèles pussent avoir lieu dans nos contrées. La mission donnée à Pickary avait donc dû naturellement exciter parmi nous un vif intérêt, et notre joie fut au comble, lorsqu'on nous assura du haut de la chaire, qu'après les travaux de la moisson, une série d'exercices aurait lieu dans notre paroisse. L'ouverture de la mission fut fixée au 6 7bre et l'ardeur des désirs allait en augmentant à mesure qu'approchait le moment solennel. Les jeunes gens aussi bien que les vieillards s'y préparaient à l'envi, et des centaines de mains étaient occupées à prendre les dispositions nécessaires pour ces jours de salut. Il s'agissait de former une vaste enceinte dans une prairie d'une douzaine d'arpents. C'était dans cette plaine en effet, que devait retentir la parole de Dieu, c'était le champ fertile où devaient couler pour des milliers d'âmes, les canaux de la divine grâce. Un immense autel avait été dressé. Il était surmonté d'un magnifique tableau, représentant la nativité de la Ste Vierge, et les ornements destinés à encadrer cette religieuse peinture étaient d'argent massif. Deux longues rangées de sapins venaient se réunir derrière l'autel et former dans le fond un rideau de verdure. La chaire était placée à droite de l'autel. Le 6 7bre, le son de toutes les cloches nous annonça pendant une heure entière, l'ouverture de ces jours de salut et de bénédiction. A 6 heures du soir, les Pères missionnaires au nombre de huit, ayant à leur tête le R. P. Antoniewicz leur supérieur, s'avançaient dans l'enceinte transformée en temple chrétien; ils étaient accompagnés par tous les membres du clergé. On commença par bénir l'autel, puis on chanta les vêpres, et le veni creator fut entonné, en présence d'une foule immense. La prose achevée, le R. P. Supérieur demanda publiquement pour lui et ses compagnons le pouvoir d'annoncer la parole de Dieu. A cette demande, le curé lui présenta l'étole, et prenant lui-même la parole, il annonça avec émotion au peuple prosterné que ces hommes apostoliques étaient les envoyés de Jésus-Christ, le souverain pasteur des âmes. Puis se tournant vers les missionnaires, il leur recommanda de prendre bien soin de son peuple, et de reconduire toutes ses brebis dans le divin bercail. Alors le P. Antoniewicz monta en chaire; il parla du but que se proposaient les missionnaires en visitant ces contrées, exhorta les fidèles à profiter des miséricordes divines, et indiqua l'heure et l'ordre des exercices pour les 8 jours de la mission. Ce discours d'ouverture fut suivi de la bénédiction du Très Saint Sacrement, qui fut ainsi que les jours suivants, solennellement donnée par Mr le Curé. Le lendemain, dès 6 heures du matin, la foule remplissait le temple improvisé et écoutait avec un profond silence la première instruction. A 9 heures messe votive chantée par le pasteur. Pendant la messe la Ste communion fut distribuée aux enfants des écoles. Les jeunes garçons étaient groupés autour d'un drapeau vert, et les jeunes filles rangées en ordre auprès de leur drapeau blanc. Tous ces enfants modestement agenouillés demandèrent d'abord pardon à leurs parents et au pasteur de leurs âmes, des fautes qu'ils avaient pu commettre. Les parents levèrent la main en signe d'amnistie, ils bénirent leurs enfants, et le vénérable curé, pour affermir ces liens de paix et d'amour, fit descendre sur tous sa bénédiction sacerdotale. Cette scène touchante produisit une impression profonde. Elle restera long-temps gravée dans tous les cœurs. Quelques jours après, le spectacle de la communion générale n'émeut pas moins vivement les nombreux spectateurs. Rien ne fut beau comme l'amende honorable à laquelle prirent part tous les membres de l'assemblée. Les jeunes gens s'adressèrent à leurs parents, les épouses à leurs maris, ceux-ci à leurs épouses, et tous sollicitèrent mutuellement les uns des autres le pardon de leurs offenses passées. Bientôt après, tous sans exception se préci-

pilèrent à genoux en présence du pasteur, et le supplièrent les larmes aux yeux d'oublier leurs premiers égarements. Celui-ci déclara solennellement que la réconciliation était universelle et bénit son troupeau. Les sermons prêchés en plein air à un auditoire de près de 10,000 hommes faisaient sur tous ces heureux convertis une telle impression, que lorsqu'ils rencontraient leur curé, on les voyait se précipiter à ses genoux pour le remercier du bonheur dont ils lui étaient redevables. Quelques pluies étant survenues pendant les exercices, on vit avec attendrissement des vieillards de 80 ans, traverser l'enceinte, en portant sur leur dos la paille nécessaire pour se préserver du froid et de l'humidité. Bientôt ces petites précautions furent inutiles, car des communes entières se chargèrent spontanément de ce soin charitable. L'enthousiasme excité par la parole de Dieu fut tellement universel qu'il n'y a pas un seul individu dans toute l'étendue de la paroisse qui n'ait suivi les exercices. Les contrées voisines accouraient par caravanes extrêmement nombreuses. On venait de la Galicie, on venait même de la Pologne Russe, quoique les frontières en soient gardées avec exactitude. Un jour un brave homme arriva tout mouillé, pour assister à l'office. On l'interroge, et il se trouve que sa femme revenue de la mission, au travers de la rivière, lui avait imposé l'obligation de venir sans délai aux exercices, refusant de vivre avec lui, s'il ne voulait obtempérer à son désir. Ce pauvre homme avait dû traverser la rivière à la nage pour arriver à Myslowice. Un autre s'écria, au moment où le P. Antoniewicz descendait de la chaire: « Ah! mon Père, vous entendrez ma confession. Voilà six ans que je n'ai eu ce bonheur, et je suis venu de si loin! » Vers la fin de la mission, trois curés voisins y conduisirent processionellement tous les habitants de leur paroisse. De façon que pendant les derniers jours, plus de 14000 auditeurs se pressaient à tous les exercices autour de la chaire et de l'autel. La plupart venaient avec l'intention de faire une confession générale de leurs péchés, et 40 confesseurs auraient été facilement employés. Faute de missionnaires un grand nombre de pénitents furent renvoyés à leurs confesseurs ordinaires, et au moment où je vous écris ces lignes, les confessionnaux sont encore assiégés bien que déjà plus de 7100 personnes se soient approchées de la 1re table. Pendant tout le temps de la mission les cabarets furent désertés, et cependant l'affluence qui augmentait de jour en jour semblait rendre nécessaire la fréquentation de ces sortes de lieux. Mais non, les fidèles aimaient mieux apporter avec eux leurs petites provisions, et prendre leur repas dans l'enceinte du cimetière; d'autres achetaient leur dîner sur la place publique. A la clôture, l'innombrable assistance fut groupée autour des quatre bannières. Les jeunes gens les jeunes filles, les hommes et les femmes avaient un drapeau de couleur différente. Après les vêpres et un discours de circonstance, une croix de chêne de 30 pieds de hauteur fut plantée dans le champ de réunion, vis à vis de l'autel. Cette croix soutenait un Christ de métal du poids de 102 livres. Elle fut d'abord bénie par le curé, puis adorée par le clergé et tous les assistants. Cette cérémonie terminée, le P. Kiejnowski fit un nouveau discours qui électrisa l'assemblée, et la procession se mit en marche. A ce moment la vaste plaine de 12 arpents pouvait à peine contenir la foule des pieux fidèles. La cérémonie se termina par le chant solennel du Te Deum et par la bénédiction du S. St Sacrement. Je dois ajouter ici que les Allemands qui habitent nos contrées, ne furent point privés des bienfaits de cette grâce insigne. Deux Pères leur annonçaient la parole divine dans l'Eglise, pendant que les Polonais se réunissaient en plein air. La foi des fidèles ne voulut point que les âmes de leurs parents défunts fussent oubliées dans cette circonstance, et le lendemain de la clôture une messe solennelle de requiem fut célébrée sur l'autel même de la mission. Puis on se rendit processionnellement au cimetière et le P. supérieur fit ses adieux au peuple sur la tombe de leurs pères. On se rendit cependant encore dans l'endroit où

la croix de la mission devait être définitivement placée. Impossible de retenir ses larmes en voyant l'empressement du peuple à coller ses lèvres sur le signe de notre rédemption. Au pied de la croix, le P. Kiejnowski donna ses derniers conseils. Il exhorta les habitants de la paroisse à revenir souvent au pied du monument, pour s'y rappeler les leçons d'un Dieu crucifié, et demander la grâce de la persévérance. Il fit prier le peuple pour le chef suprême de l'Eglise, pour le premier pasteur du diocèse, pour le vénérable curé, pour les missionnaires, pour tous les assistants. Mr le Curé prit alors la parole, il remercia avec attendrissement les ouvriers évangéliques, et la foule s'écoula lentement en proie à la plus vive émotion, et versant des larmes de joie et de reconnaissance.

Pour conserver le souvenir de ces jours de salut, un ornement complet des plus précieux fut offert à l'Eglise; de plus les ouvriers et les ouvrières, voulant aussi donner de leurs économies, firent entre eux une petite collecte, et deux autels vont être décorés à leurs frais. Ce sera un témoignage vivant de la sincérité de leurs résolutions.

— Un journal racontant également les merveilles de la mission de Pless, termine en ces termes: Il est impossible d'exprimer l'amour et la vénération que les PP. J., ces vrais successeurs des apôtres, se sont conciliés par leur parole pleine de l'esprit de Dieu, étrangère à toute politique humaine, et traitant uniquement de la doctrine de l'Eglise. Les membres des différentes sectes, qui les avaient entendus, ne se lassaient point de louer la solidité et l'inspiration divine des sermons. Aussi un grand nombre d'entre eux allèrent rendre visite aux missionnaires.

Une lettre du P. Praszzatowicz, prédicateur à la mission de Pless, confirme les assertions du journal dont nous venons de citer les paroles. « Jusqu'ici, dit ce Père, nous n'avons pas trouvé d'Eglise assez vaste pour contenir nos auditeurs. Force nous est donc de faire nos missions en plein air, par la pluie et le beau temps. Tout le peuple, les grands comme les petits, les hommes, les femmes de qualité, les jeunes fidèles, tous en un mot passent la moitié des jours en plein air autour de notre chaire. Le jour de la clôture, une pluie torrentielle tomba dès le matin. La ville entière, et les populations environnantes se trouvaient cependant réunies dans le cimetière où s'annonçait la parole de Dieu. La pluie augmentait au lieu de diminuer, le peuple cependant restait inébranlable. Nous autres missionnaires ne savions trop que faire. Laisser ainsi nos auditeurs exposés à la pluie, ne serait-ce pas en mécontenter le plus grand nombre? Nous annonçons donc que nous sommes prêts à rester avec eux exposés aux injures du temps; mais que nous les exhortons pour plus de précaution, à se partager dans deux Eglises différentes. Malgré cet avis nul ne quitta son poste. Bientôt toutes les mains s'élèvent et l'on déclare qu'on est décidé à rester avec nous. Et c'est à Pless, résidence des protestants les plus acharnés, que nous étions témoins de ces miracles de la grâce. Mais que dire des adieux qui toujours nous sont faits au départ. Les habitants ne savent comment nous exprimer leur tristesse et leur reconnaissance. Les députations se succèdent portant des adresses de remerciements. La foule environne notre demeure; et lorsqu'en montant en voiture, nous lui donnons la dernière bénédiction, les cris et les sanglots sont si sincères et si déchirants, qu'il nous est bien difficile de retenir nos larmes. Les routes que nous devons traverser sont jonchées de fleurs, et des arcs de triomphe s'élèvent de distance en distance. Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. —

Un de nos Pères rapporte le trait suivant à la suite des détails sur la <u>Mission</u> de <u>Cost</u>. Un curé des environs vint par curiosité assister à nos exercices. Il écouta pendant la journée les pauvres missionnaires, et le soir touché de la grâce, il annonça sa ferme résolution de nous céder toute sa fortune pour commencer une résidence et nous offrit à l'instant 8000 thalers et tout le matériel nécessaire à la fondation. — Le même désir de garder les Jésuites se manifeste avec enthousiasme dans tous les lieux où nous passons. Le clergé, les séculiers et les protestants sont unanimes sur ce point, et se servent de la voix des journaux pour nous adresser leurs prières. L'Archevêque de Posen nous

a écrit dernièrement pour nous conjurer de donner des missions dans son diocèse. La chose est impossible cette année, mais nous espérons l'an prochain pouvoir nous séparer en plusieurs bandes et répondre à tous les appels. — Au moment de faire partir ces lettres nous apprenons que le R.P. Bayorowski, Provincial de Galicie, reconstitue sa province en Silésie, et y rappelle, en toute hâte, plusieurs des Pères qui sont en France depuis la dispersion.

Amérique. — <u>Extrait d'une lettre du P. de Smet</u>. Université de St Louis 25 octobre 1851.

Je viens de terminer ma visite parmi les Indiens. Je me suis avancé jusqu'aux montagnes rocheuses — ma course a été longue et périlleuse; j'ai parcouru plus de 4000 milles; mais j'ai eu le bonheur de baptiser environ 1600 petits enfants et un bon nombre d'adultes. La picotte et le choléra ont terriblement ravagé ces malheureuses tribus pendant mon séjour au milieu d'elles. Aujourd'hui le temps me manque, plus tard je vous parlerai plus au long des dispositions des sauvages et du pays que je viens de visiter au nom du Gouverneur Général; je prépare en ce moment une carte du grand territoire indien. — Je tâcherai de vous en envoyer une copie dans le courant de l'hiver.

J'ai perdu mon compagnon de voyage le P. Hoeken, mort au milieu des cholériques et véritable martyr de la charité — Dans mon absence le R.P. Elet est mort et en lui je perds, non seulement un frère en J-C, mais un ami fidèle et un guide éclairé. J'ai été consolé toutefois, en trouvant à St Louis, un successeur au R.P. Elet, un successeur dont le mérite et la prudence nous étaient connus depuis long temps. Partout dans nos maisons, sa présence a fait la meilleure impression. Nos différents colléges marchent bien. Le succès et le progrès de nos missions parmi les Potowatomies et parmi les Osages sont vraiment admirables. Le grand Chef des Osages, le Cheveu-Blanc a été baptisé ~~a été baptisé~~ dernièrement par le R.P. Bax. — Dans une seule petite Eglise parmi les Potowatomies on compte tous les Dimanches de 80 à 130 communions.

<u>Extrait d'une lettre du P. Murphy</u>. — Le bon P. de Smet est de retour depuis trois jours avec une députation d'Indiens qui vont à Washington pour se présenter à leur Grand Père le Président des Etats-Unis, mais ils m'ont fait dire par leur interprète qu'ils aimeraient mieux intéresser en leur faveur le Chef des Robes noires, c-a-d. votre humble serviteur. Comme ils se sont arrêtés en passant dans une de nos maisons, ils ont été émerveillés, surtout à la vue des récoltes et des écoles établies pour les enfants. Ils demandent donc des Robes noires pour en faire autant chez eux. —

Le Père Hanipaux écrit de Ste Croix grande Malitotilme à la date du 5 Juillet 1851, une longue rélation de plusieurs voyages parmi les sauvages. Comme elle sera reproduite dans les lettres sur nos missions du Canada, nous remarquerons seulement avec lui, que la religion fait des progrès sensibles au milieu des sauvages; que le culte extérieur devient plus digne de notre Dieu, et que l'amour de l'ordre, de la propreté, du travail commence à se naturaliser parmi ces pauvres Indiens. Dans un voyage de plus de 60 lieues qu'il dut faire sur un lac glacé, deux fois le Père faillit perdre la vie en brisant la glace sous ses pas; et un 3e fois il allait se précipiter dans un abyme que cachait un pont de glaces mouvantes, mais Dieu veilla visiblement sur son apôtre, et le mena à bon port. — Arrivé à Penitanguishine village Canadien, mais qui renferme aussi beaucoup d'Anglais et d'Irlandais, le P. Hanipaux y trouva l'ivrognerie portée à l'excès ainsi que tous les vices qui l'accompagnent. Cependant ses prédications, le secours d'un bon missionnaire Canadien, et surtout la grâce divine firent accepter par les habitants la <u>tempérance totale de toute liqueur enivrante</u>. Les habitants s'engagèrent à l'abstinence proposée, et les commerçants promirent avec serment, que quand on leur apporterait de l'argent à pleines mains, jamais ils ne verseraient une goutte de ces boissons à ceux qui venaient d'y renoncer. Une vingtaine d'individus n'ont pas eu le courage de s'engager à la tempérance totale; mais on convint publiquement que lorsque quelqu'un d'entre eux serait trouvé dans les rues ou les chemins, les enfants iraient le couvrir de poussière, et qu'on lui barbouillerait tout le visage avec de la peinture qu'on tirerait du premier magasin ouvert. On décida même qu'un habitant de la place pour avoir droit à la liqueur prohibée, devait nécessairement avoir un bonnet rouge en se présentant à quelqu'auberge que ce fut. De manière qu'on appelle Bonnets rouges, ceux qui ne se sont pas engagés à la tempérance totale. —

— Missions allemandes. — Un journal américain racontant les travaux du P. Xavier Weninger en parle avec un véritable enthousiasme. Cet admirable apôtre, dit-il, tout-à-fait digne du nom du grand St F. Xavier, parcourt le nord, l'ouest et le midi de l'Amérique septentrionale avec un zèle infatigable et des succès prodigieux. Puis entrant dans le détail, il énumère les différentes missions du Père, ses travaux et ses triomphes.

— Asie — Chine. — Le P. Gotteland écrit de Chang-hai le 1r Mai 1851: J'ai appris hier qu'il y a certainement des Chrétiens au Japon. Un prêtre Chinois d'origine et qui a été missionnaire en Corée m'a dit qu'en 1834, un roi du Japon avait écrit au roi de Corée: qu'il s'était échappé de ses états cinq hommes de la religion de Jésus, que s'ils passaient en Corée, il le priait de les faire arrêter, et de les lui renvoyer. Le prêtre chinois nous raconta cela comme on raconte les faits avérés dont on n'a pas le moindre doute; il était lui-même en Corée lors de cet évènement. —

— Le P. Languillat écrit du District des Pou-tou, 29 Juin 1851 — Pendant plusieurs années nos confréries quoique comptant beaucoup de membres, n'avaient existé que de nom. Enfin avec la protection spéciale de Marie, après avoir triomphé de beaucoup d'obstacles, j'ai vu mes désirs entièrement réalisés. Le 25 Mai dernier la congrégation fut solennellement érigée, et chaque jour de nouveaux membres viennent s'y agréger...

Scholasticat de Laval le 20 avril 1858

Les scholastiques de Laval aux PP. et FF. de la maison d'Angers.

Nos R.R. Pères et nos TT. CC. Frères. Pax Christi.

Comme il s'est trouvé que déjà nous avions recueilli d'assez riches matériaux, nous avons pensé vous être agréables, en profitant, pour continuer notre correspondance, des quelques jours de repos accordés au Scholasticat, à l'occasion des fêtes de Pâques. Qu'on nous permette de rappeler ici que ces lettres autographiées sont un simple journal. Pour l'ordinaire nous nous contentons de reproduire des pages écrites à la hâte, avec l'abandon permis à l'intimité, et sans que leurs auteurs aient jamais pensé qu'elles pussent être destinées un jour à recevoir quelque publicité. — Nous commencerons aujourd'hui par donner quelques détails sur le bien opéré par nos Pères de la province de Paris. Le récit des missions de Liesse et d'Ensisheim suffira pour donner un spécimen des fruits abondants recueillis par nos ouvriers évangéliques.

France. On écrit de Liesse, peu de temps après le départ des lettres de Janvier. La mission qui vient d'être donnée au Sanctuaire de la sainte Vierge a été visiblement bénie de Dieu. Le P. Liot et le P. Douillet entreprirent de faire tous les soirs des instructions au peuple, en forme de conférence. Ces dialogues spirituels durèrent un mois, et furent écoutés avec plaisir par la population. A coup sûr, ces pauvres gens en avaient grand besoin. Je puis le dire sans blesser la charité, car le fait est notoire; il s'agissait, pour le plus grand nombre, de remonter dans l'histoire de leur vie jusqu'à leur première Communion, ou dumoins jusqu'à la seconde confession, faite à l'époque de leur mariage. On avouait, sans difficulté, que dans ce malheureux pays les sacrements étaient désormais tombés en désuétude. Vers la fin de la mission, la grâce divine ayant touché quelques-uns des habitants, leur exemple entraîna les autres. Jamais, affirme-t-on, pareil mouvement ne s'était vu à Notre-Dame de Liesse. On cite plusieurs familles, dont tous les membres, entièrement changés, excitèrent l'étonnement et l'admiration, en se présentant au banquet sacré. Pendant la nuit de Noël, j'ai pu voir de mes yeux les fruits de la mission. A minuit, l'église était remplie, et à la seule messe solennelle nous avons eu plus de quatre cents communions. Voulez-vous quelques-uns de ces faits particuliers qui font toucher au doigt les desseins pleins de miséricorde de la divine Providence? ... Le bon Frère Portier, pendant le temps du Jubilé s'efforçait de conduire au sacré tribunal tous les pécheurs qui se trouvaient à sa portée. Un soir, il conduisait à la chambre d'un Confesseur un de ces malheureux. Celuici aperçoit plusieurs Pères réunis dans le corridor (Nous prenions la récréation). Aussitôt il s'avance, se jette à genoux au milieu de notre bande et se met à crier de toutes ses forces: "Messieurs, je suis la plus grande canaille qui existe dans le monde. Il y a trente ans que je ne me suis pas confessé; mais je vous assure que je veux le faire, je veux tout révéler, je veux me convertir." Nous tâchions de l'apaiser; sed magis clamabat. — Le Frère Portier, lorsque ses raisons n'étaient pas écoutées, prenait tout simplement par un bras et conduisait à la chapelle ou dans la chambre de quelque Père ceux dont il voulait obtenir une bonne Confession. Il se servit de ce pieux stratagème, pour convertir un marchand qui, à notre grand regret, travaillait les dimanches et les fêtes en face de la maison. Le pauvre homme résista jusqu'à la porte de la chambre; mais il fallut entrer; et grâce à Dieu il sortit changé. On l'entendit crier de tout son coeur, en descendant les escaliers: "Je n'ai pas tout dit, mais soyez tranquille, je reviendrai demain, et je dirai le reste." Il fut en effet fidèle à sa parole. Cet homme est maintenant l'édification de tous ceux qui l'entourent; il a engagé plusieurs de ses voisins à imiter son exemple, et nous avons la consolation de voir avec quelle exactitude il observe le saint jour du Seigneur. A propos de la sanctification du Dimanche, je dois vous dire que les travaux ont cessé, même dans la campagne. Le contraire jusqu'ici se faisait sans scrupule.

Vous savez déjà que les deux prédicateurs de la mission sont devenus, l'un curé et l'autre vicaire de la belle Eglise de Notre-Dame de Liesse, mais peut-être ignorez-vous de quelle manière ils ont été reçus par la population. Une certaine pétition avait couru au nom de Mr. le Maire. Il s'agissait, disait-on, de demander à l'Evêque de conserver l'ancien curé. Beaucoup de braves gens signèrent avec confiance, mais bientôt on apprit que cette pétition déclarait au premier Pasteur l'éloignement prétendu des habitants de Liesse pour les Jésuites, et que sa grandeur avait fait une réponse remplie de fermeté. A cette nouvelle, le peuple fut indigné, et une autre pétition, plus chargée de signatures

que la précédente, déclara ouvertement qu'ils voulaient un Jésuite pour prendre soin de leurs âmes. Mais cette première démarche n'était que le prélude d'une réparation plus solennelle. Le jour de la circoncision, l'Adjoint réunit une partie des habitants et les conduisit à notre demeure. Vers deux heures après midi, nous vîmes arriver plus de deux cents hommes. Ils marchaient en rangs, et leur ancien curé s'était mis à leur tête. Les femmes ne pouvant pénétrer dans la cour, étaient en grande nombre réunies dans la rue, et devant la porte de la maison. Le curé fut le premier à prendre la parole. Il dit à ses successeurs combien était grande sa consolation, lorqu'il songeait entre quelles mains il laissait son troupeau. Il ajouta qu'il espérait que tout le peuple répondrait aux soins, qu'ils lui avaient déjà prodigués avec des fruits dignes de leur zèle. L'adjoint fit à son tour, au nom des habitants un petit discours fort bien conçu. Il observa, entre autres choses, que si le terrible cri Tolle! s'était échappé de quelques bouches, ce n'avait pas été du moins après un faux et menteur Ηοσαννα, puisque les Jésuites voyaient au contraire le plus doux et le plus sincère triomphe succéder à l'outrage. « Nous protestons, dit-il, contre la première démarche, et nous déclarons solennellement que nous avons été trompés. Oui, j'atteste au nom de toute la paroisse qu'elle veut un Jésuite pour curé, et le veut sincèrement. Elle l'aimera, elle suivra ses conseils, elle se laissera, en toutes choses, conduire par sa main paternelle. Nous n'aurons jamais d'autres pasteurs que les Jésuites! Ils ont éprouvé la sincérité de notre attachement, pendant les exercices de la mission; ils verront notre affection s'accroître de jour en jour. » Le P. Liot et le P. Douillet remercièrent ces Messieurs des sentiments qu'ils venaient d'exprimer, et leur promirent de se sacrifier tout entiers aux intérêts de leur bonheur. Les femmes attendaient leur tour avec impatience; les deux Pères furent donc obligés de sortir dans la rue, pour leur dire, qu'elles prouvaient assez, par leur assiduité aux offices, leurs sentiments à l'égard des Jésuites. Ils les assurèrent en même temps, qu'ils n'épargneraient nulle fatigue pour procurer le salut de leurs âmes, et faire descendre sur leurs enfants et leurs maisons toutes les bénédictions du ciel. &. &. Ainsi se termina cette admirable démonstration qui remplit de joie les pieux fidèles, aussi bien que leurs nouveaux pasteurs. Les habitants de Liesse vont donc enfin apprécier le trésor qu'ils possèdent, honorer la Vierge miraculeuse, et la remercier de ces insignes faveurs.

La seconde mission dont nous avons promis de vous entretenir est celle que nos Pères de Strasbourg ont donnée, pendant le carnaval, dans la ville et dans la maison de force d'Ensisheim. Les salles de ce vaste et magnifique établissement n'entendaient point pour la première fois retentir sous leurs voûtes la parole des fils de St Ignace, car ce séjour du crime a été autrefois l'école de la vertu, et la prison n'est autre chose que l'ancien Collège de notre Compagnie. Nous empruntons les détails suivants à la lettre d'un Père Novice d'Issenheim, appelé au secours, pour recueillir les fruits: « La maison de force d'Ensisheim, écrit-il, renferme près de 1100 prisonniers, de tous pays, de tout âge, des jeunes gens de 17 et 18 ans; des vieillards de 80 ans, des ignorants et des hommes d'étude; un prêtre même qui avait presque perdu la foi, et un jeune séminariste qui vient de terminer sa quatrième. Le minimum de la peine pour ceux qui viennent habiter cette prison, est toujours de 3 ans. Pendant les premiers jours, le terrain ne semblait pas facile à défricher. Un grand nombre de prisonniers causaient à la chapelle et pendant les sermons. Ils le faisaient sous les yeux des gardiens; mais de telle sorte cependant qu'il était impossible de distinguer les fauteurs du désordre. Un bourdonnement habile, fermé sans ouvrir la bouche, et comme sait si bien le faire une bande d'écoliers mutinés, rendait inutiles les efforts de la plus exacte surveillance. La grâce cependant ne tarda point à vaincre les obstacles, et les résultats de cette mission ont été des plus satisfaisants. Parmi les prisonniers on compte 800 Catholiques; les autres sont Juifs ou protestants, à l'exception d'un disciple de Mahomet; eh bien sur 800 Catholiques, 150 seulement ne se présentèrent pas au tribunal sacré, 650 changèrent entièrement de vie et revinrent sincèrement à Dieu. Encore faut-il ajouter qu'un certain nombre de ceux qui avaient été rebelles à la grâce, voulurent le jour de la clôture, faire l'aveu de leurs fautes. Vous voyez que la prise fut abondante; et ce qu'il y a de plus consolant, c'est que comme à la pêche miraculeuse, presque tous étaient de gros poissons. Nous avions à entendre des confessions de 20, 30, 40, 50 ans. J'eus pour ma part un brave homme de 49 ans, qui achevait sa dixième année de réclusion et ne s'était jamais confessé. Il savait bien qu'il avait été baptisé, mais voilà tout. Il fallut lui faire le catéchisme et le préparer à se confesser et à recevoir son Dieu pour la première fois de sa vie. Oh! qu'il était heureux! « Voilà plusieurs nuits que je ne dors pas, me dit-il en se présentant, je résistais, je ne voulais point venir à vous; mais hier soir, quand je vous ai vu dans l'Eglise, j'ai cru entendre une voix intérieure qui me disait: Si tu ne vas point trouver ce prêtre-là, tu es un homme perdu! .... Ah! mon Père, voudrez-vous bien me recevoir? Dieu voudra-t-il me pardonner? Dès mon enfance j'ai été un très-mauvais sujet; je n'ai jamais voulu aller au catéchisme, jamais je n'ai voulu me confesser. Quand je lui appris et lui expliquai le Credo, le Pater, et l'Ave, il était au comble de la joie. Ah! que c'est beau! me disait-il; ah! qu'il

faut que le bon Dieu soit bon! Je lui racontai la vie et les souffrances de N. S. Jésus Christ; alors vous eussiez vu ce brave homme s'indigner contre les Juifs, à l'instar de Clovis; et comme je lui expliquais que nos péchés avaient été la cause unique de la cruelle passion du Sauveur, des larmes lui roulaient dans les yeux. « C'est fini, s'écriait-il, je veux vivre en Chrétien; et il me serrait la main avec une énergie difficile à rendre. Un autre nous disait: « Je n'y tiens plus, je passe la nuit à prier et à songer aux sermons; je me sens comme broyé. Dites, que faut-il faire? je ne veux rien épargner, je veux me mettre en quatre, s'il le faut, pour avoir mon pardon. J'ai répondu aux camarades: Il n'y a que ceux qui veulent rester impudiques et scélérats, qui ne vont pas se confesser. Moi, je veux changer, je me confesserai. Cette nuit, ajoutait-il, j'entendais comme un bourdonnement à mon oreille: ne va pas te confesser, ne va pas te confesser; c'était le démon qui me détournait; mais j'ai prié la Ste Vierge, j'ai eu de la force et me voilà ... C'est pour la troisième fois, que Dieu me remet dans la bonne voie, disait un troisième. J'ai fait une bonne première communion. En Afrique, un Arabe qui s'était glissé dans les broussailles, me coucha en joue, j'entendis la balle siffler à mes oreilles, et je compris que Dieu m'avait sauvé à cause de ma pauvre âme; mais hélas! je suis retombé dans ma vie licencieuse. Pour aujourd'hui, c'est fini, je suis bien décidé. Ah! c'est qu'il m'en a coûté pour venir me jeter à vos pieds. Il a fallu résister aux camarades et batailler avec moi-même; oui, mais Dieu m'appelait, et il y aurait eu vingt canons braqués sur ma poitrine pour m'empêcher d'aller à confesse, que j'aurais marché quand même. C'est fini, c'est fini; je jure d'être fidèle.» Et en disant ces mots, il serrait les dents, il montrait les poings, d'une façon vraiment saisissante. J'ai vu un pauvre malade, incarcéré depuis 25 ans, et dont la figure était effrayante, changer de physionomie après la réception des Sacrements et supporter avec patience les douleurs de sa maladie. C'était chose ordinaire d'entendre ces malheureux remercier Dieu des peines qui leur sont infligées par la justice humaine, et déclarer hautement, qu'ils étaient bienheureux d'avoir été frappés par lui, dans des vues de clémence et de miséricorde. Tous les gardiens (ils sont au nombre de 24) voulurent aussi profiter des grâces du jubilé. Les Juifs et les Protestants étaient enchantés d'assister aux exercices; et plusieurs, m'a-t-on assuré, seraient venus se jeter à nos pieds, si des bureaucrates n'avaient pas cru devoir défendre, au nom de la liberté de conscience, que nos frères égarés continuassent à jouir des bienfaits de la retraite. Le pauvre prêtre dont je vous ai parlé, fut un des premiers à revenir à Dieu. C'est lui qui a rédigé la lettre de remerciements écrite par les prisonniers français. Les prisonniers allemands nous adressèrent aussi une lettre, à la fois simple et touchante. Voici la lettre française; vous y remarquerez un peu de recherche dans le style; mais rappelez-vous que c'est un homme d'étude qui a tenu la plume. « Bons Pères, soyez « bénis de Dieu, vous qui êtes venus au nom du Seigneur nous annoncer sa divine parole et faire « descendre dans nos coeurs le baume salutaire de ses consolations. Puissions-nous conserver « toujours l'étincelle de la charité ardente qui vous brûle, et que vous avez si bien su nous communiquer. Oh! oui, bons Pères, ils sont beaux les pieds de ces Anges de la terre, qui viennent nous « visiter dans notre misère, et nous rappeler que nous sommes enfants de Dieu et ses héritiers. « Fasse le ciel que nous ayons le courage de persévérer dans l'oeuvre que vous avez commencée « parmi nous! Si par malheur, le démon nous fait trébucher dans la voie de la vertu, nous nous « souviendrons de l'enfant qui tombe souvent, et qui ne laisse pas de se relever et de recommencer à marcher. Dans nos efforts le mauvais esprit viendra, sans doute, nous enlever la contrition nécessaire au pardon de nos fautes; eh bien, nous descendrons dans le torrent de la vie, nous « nous regarderons éloignés de tout secours, et nous penserons au jugement terrible de Dieu pour « l'éternité. Alors, nous irons puiser la force du Chrétien dans la sainte communion, et puis, « notre mère, notre avocate auprès de son divin fils, viendra à notre aide; elle qui a été si féconde en prodiges, écoutera cette prière: Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie &&. — Oh! « non; nous ne l'oublierons pas. — Veuillez, bons Pères, veuillez recevoir tout ce que nous ne « pouvons vous exprimer; tout ce que sentent nos coeurs. Vous avez passé au milieu de nous, « en faisant le bien, et notre digne aumônier, par son zèle et par ses vertus, saura faire fructifier la semence que vous avez jetée sur nos terres.» Cette lettre écrite au nom de tous est suivie d'un très-grand nombre de signatures ....

Puisse le divin Maître imprimer le sceau de la constance à d'aussi belles résolutions! ....

Collèges. Dans nos dernières lettres nous n'avons pu nous étendre sur l'article des Collèges de la province de Paris; nous sommes heureux de pouvoir y suppléer aujourd'hui, par des détails plus étendus ..... On nous écrit d'Amiens, vers le milieu du mois de Mars: Le Collège de la Providence a commencé sa seconde année sous d'heureux auspices. Grâces aux faibles

constructions terminées pendant les vacances, il a pu ouvrir ses portes à un assez grand nombre de pensionnaires. Les dispositions les plus favorables ont été prises, dans la distribution du local, pour rendre moins difficiles les évolutions des différentes catégories d'écoliers, qui doivent nécessairement se voir, quelquefois se croiser, sans pourtant jamais se confondre. Le nombre des élèves monte en ce moment à plus de deux cents, dont voici la répartition exacte: Près de 80 pensionnaires; (le nombre a été toujours en croissant, depuis le commencement de l'année) environ 30 demi-pensionnaires, qui passent tout le jour au collège, 35 externes restants, dont la condition est la même que celle des demi-pensionnaires; excepté qu'ils vont prendre leurs repas chez leurs parents. Externes des pensions de la ville et externes libres, ne fréquentant le collège qu'aux heures des classes, près de 70. Le tout présente un effectif de 215. de manière que le collège ne le cède, pour le nombre, qu'au petit Séminaire diocesain, fondé après la suppression de St Acheul. Le P. Lefebvre est venu donner aux élèves les exercices de la retraite. La grâce tomba sur une bonne terre, et il y eut des scènes bien touchantes de repentir dont le prédicateur a été l'heureux témoin. Pour rendre plus durables les fruits de la retraite, on la termina par un pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, érigée dans l'ancienne église de St Acheul. Après les adieux du P. Lefebvre, un des élèves lut à haute voix la Consécration à la Ste Vierge. Au recueillement extérieur, à l'attitude religieuse des assistants, on devinait aisément que tous les coeurs se confondaient dans un même sentiment. La présence de 200 jeunes-gens, au milieu de ce Sanctuaire, le fit sortir un instant de son perpétuel silence et fournit matière à plus d'un rapprochement. On peut juger des bienfaits de la retraite par le bon esprit qui anime toutes les divisions. Une chose digne de remarque, c'est le contentement de ceux que le soir rappelle au sein de la famille et qui le matin, au son de la cloche, reviennent fidèlement au collège; toujours même joie à la sortie comme au retour. L'effet de cette transition tourne à l'avantage de l'éducation et exerce une heureuse influence sur les familles. Sans jouir des agréments ménagés ailleurs par la nature ou par une fondation de plusieurs années, les élèves sont joyeux et contents quoiqu'assez resserrés dans leurs cours. L'attrait de la nouveauté existe encore, et la moindre distraction les charme et les amuse. Tantôt, ce sont des séances inattendues, tantôt le bruyant tirage d'une loterie au profit des missions. Ils ont favorisé cette idée jusqu'à verser près de mille francs pour la propagation de la foi, et cela, sans préjudice du sou de chaque semaine pour cette oeuvre admirable, du sou de chaque mois pour la Ste enfance, et des actes particuliers de bienfaisance faits par les Congréganistes dans la visite des pauvres. Tous ces moyens entretiennent le bon esprit, favorisent le succès des études. Les Pères de la maison d'Amiens se réunissent parfois à St Acheul. C'est là qu'oubliant les peines de la veille, on se prépare aux fatigues du lendemain. L'ancienne Abbatiale sert maintenant au collège de maison de campagne.

On nous écrit de Vannes, à la date du 21 Mars. Voici quel est aujourd'hui le chiffre exact de nos élèves: 129 internes, 213 externes. En tout 342. Comme la classe de sixième se composait d'une centaine d'enfants, nous l'avons divisée en deux sections, de même force et de même nombre. Il serait injuste de se plaindre du travail et du succès. Nous employons avec fruit les moyens d'émulation indiqués par le "Ratio" et usités dans nos collèges. La régularité laisse peu à désirer. L'esprit est bon. Nos Bretons ont des têtes fortes; mais ils regardent à deux fois avant de faire un coup de tête; et quand ils voient que l'autorité est déterminée à ne pas céder, ils se rendent à la raison. Les internes jouent bien; ils aiment les promenades, qui sont du reste belles et variées dans ce pays. De la part des internes, la fréquentation des Sacrements est édifiante. Les externes avec leur foi Bretonne sont un peu moins fervents. Nous obtenons toutefois de belles communions générales à toutes les fêtes; c'est-à-dire, tous les mois ou toutes les trois semaines. Ils arrivent alors à confesse, sur une simple annonce faite à l'archiconfrérie. Il se peut bien que parmi les externes et internes il se rencontre quelques Collégiens esprits-forts. Aussitôt qu'on s'en aperçoit, on a soin de leur faire servir la messe en public, et si l'on entrevoit, pendant les avis, quelque sourire philosophique, il est payé en bonne monnaie. Nous avons établi l'archi-confrérie le jour de la clôture de la retraite; elle compte 885 noms inscrits au registre. Les recommandations se font chaque dimanche après vêpres, avec une grande simplicité. La propagation de la foi existait déjà l'année dernière; nous l'avons étendue parmi les externes; 11 décuries existent chez les internes, et 12 chez les externes. Les internes sont aussi généreux qu'à Brugelette, quoique moins riches. Les externes sont assez pauvres en général; s'ils donnent moins en matière, ils donnent autant en réalité spirituelle. Les décuries des internes ont déjà dépassé de beaucoup les 26 francs requis. Puis est venue la Ste Enfance. Bien qu'un certain nombre appartienne à l'oeuvre établie dans la ville, 20 séries se sont formées parmi les internes et 23 parmi les externes. La plupart des séries ont déjà

dépassé leur chiffre. Vous pouvez juger par ces œuvres de la foi et de la charité de nos braves enfants. Nous avons creusé de nouvelles fondations. Le 12 mars la première pierre a été posée. Tout nous fait espérer que la Providence répandra sur le collége St François Xavier ses plus abondantes bénédictions.

Le collége de Brugelette se fait remarquer cette année par l'ardeur que ses élèves déploient pour le travail. Les examens qu'ils sont obligés de subir tous les mois n'ont pas peu contribué à exciter l'émulation. Quelques fêtes brillantes, en reposant agréablement l'esprit, ont aussi ranimé les courages. Mgr Gonella, Nonce de Sa Sainteté auprès du roi des Belges, et Mgr Canoz ont voulu, pendant les jours gras, embellir par leur présence tous les divertissements, usités au collége en pareille circonstance. Le mercredi, le Nonce distribua les cendres à tous les habitants de la maison, et le discours fut prononcé par Mgr Canoz. La fête du Bienheureux Pierre Claver a aussi été célébrée avec une grande solennité. Le magnifique tableau fait par un frère Coadjuteur pour la cérémonie d'Anvers, avait été prêté par nos Pères de la Province Belge. Ce tableau prenait place au milieu d'une riche colonnade élevée dans le fond de l'Eglise. Toutes les corniches, entourées d'un cordon de lumières, supportaient de jolis orangers chargés de fruits. Une grande partie des murailles avaient été recouvertes de draperies en damas rouge, relevées par des guirlandes de fleurs. Mgr Gonella avait bien voulu revenir de Bruxelles, et il pontifia solennellement à tous les offices. Le R. P. Provincial de Belgique était aussi venu ajouter par sa présence à l'éclat de cette fête de famille. Dans un panégyrique profondément senti, le R. P. Delvaux fit remarquer avec bonheur que parmi les Religieux qui assistaient à cette cérémonie, se trouvaient un compatriote du Père Claver, un ancien habitant de Majorque, berceau de la sainteté du Bienheureux, et quatre scholastiques venus de Carthagène ou de ses environs. A la fin du joyeux repas qui fut donné, à l'occasion de cette fête, dans la grande salle des Exercices, Mgr Gonella prit la parole pour répondre au toast que le R. P. Recteur avait porté à Sa Sainteté Pie IX : « Mes enfants, dit son Excellence, je veux porter un autre toast qui, j'en suis bien sûr, vous fera grand plaisir à tous: A cette grande Société qui vient de donner un nouveau Saint à l'Eglise! Vive la Compagnie de Jésus! » Ces paroles furent accueillies de nos élèves par les plus bruyants et les plus sincères applaudissements.

Un nouveau collége sera ouvert dans la ville de Metz à la fin des vacances prochaines. Mgr Dupont des Loges a publié à cette occasion une lettre pastorale extrêmement flatteuse pour notre Compagnie.

Oeuvre des Allemands. On nous écrit de Paris à la date du 15 février: Vous savez que la Résidence établie rue Lafayette pour l'œuvre des Allemands, a vu s'achever sa petite église. Les exercices du Jubilé y ont été donnés avec le plus grand fruit; et depuis ce temps elle se remplit trois ou quatre fois chaque Dimanche d'un peuple fervent et recueilli. Il semblait qu'un champ assez vaste était ouvert au zèle de nos missionnaires; il fallut donc songer à se procurer des ressources pour l'avenir. Le P. Chable, toujours fécond en idées ingénieuses, a trouvé le moyen non seulement de subvenir aux nécessités présentes, mais encore de donner à son œuvre de plus grands accroissements. Son plan est de remplacer la petite église provisoire par un temple aussi vaste que magnifique. Peu content d'avoir intéressé à cette entreprise la charité des pieux fidèles, il est parti avec le dessein de recueillir d'abondantes aumônes. Il avait eu soin de se procurer un grand nombre de lettres de recommandation pour les prélats de l'Eglise et les grands seigneurs des différents royaumes où il devait passer. A en juger par le nombre de ces lettres, par les choses qu'elles contenaient et par les personnages qui les avaient données, le succès paraissait évident. Son Excellence Mr de Hübner, ambassadeur de Vienne à Paris, le Consul d'Autriche, les autres envoyés et chargés d'affaires avaient été remplis de bienveillance. Le P. Chable partit donc pour visiter les villes de l'Autriche et des autres contrées de l'Allemagne. Il devait revenir ici pour le temps du carême; mais à peine arrivé à Vienne, le premier but de son voyage, il se vit accueilli avec tant de bienveillance par les dignitaires ecclésiastiques et les premiers magistrats, par l'Empereur lui-même et l'Impératrice Mère, qu'il a cru devoir y rester jusqu'à Pâques. L'Empereur, dit-on, s'est chargé du soin de fonder la résidence et d'assigner un revenu aux Pères qui doivent y travailler. Mr et Mme de Metternich ainsi que plusieurs autres personnages de haute distinction ont aussi promis leur généreux concours. En partant de Vienne, le P. Chable doit se rendre à Prague où réside actuellement l'ancien Empereur. Pas de doute que sa majesté ne donne encore dans cette circonstance une preuve de sa grande piété. Les Evêques, comme je vous le disais, sont on ne peut mieux disposés. Le vénérable Evêque de Munster vient d'envoyer mille francs, qu'il avait recueillis dans son diocèse. L'Archevêque de Paris a bien voulu qu'un sermon de charité fût prêché dans toutes les églises de la capitale, en faveur de l'œuvre des Allemands. On dit que la présence du P. Chable à Vienne ne peut manquer d'avoir des résultats plus importants encore, en réveillant l'opinion et fixant l'attention des Grands et du Clergé sur notre Compagnie.

6. Belgique. Toutes les œuvres de la province de Belgique sont en ce moment très-florissantes. Il sera facile de s'en convaincre par la lettre suivante écrite de Louvain le 19 Mars. « Nos missionnaires sont constamment occupés; les missions, les retraites, les prédications suivent leur cours ordinaire. Je voudrais pouvoir vous donner un aperçu exact de leurs travaux, mais je ne suis pas assez au courant pour cela. Voici cependant quelques détails qui pourront vous en donner une idée. Mgr. l'Evêque de Gand a témoigné au R. P. Recteur de Ste-Barbe combien il avait été satisfait du zèle de nos Pères et des autres religieux pendant le temps du Jubilé. Sur les 312 églises ou sanctuaires du diocèse, les Religieux ont prêché dans 183, les Jésuites dans 72 ou 73. Sa Grandeur disait dernièrement au P. Van de Kerckhove, son confesseur, qu'il est intimement convaincu qu'il faut attribuer à la Compagnie la réforme de la chaire et du confessionnal dans son diocèse. Quoiqu'il n'y ait pas eu de retraite ecclé-siastique dans les diocèses de Bruges et de Gand, à cause du Jubilé, nos Pères ont cependant donné les exercices spirituels à plus de quinze cents prêtres. Les membres de la Compagnie prêchent maintenant dans un grand nombre d'églises. Ils occupent trois chaires à Louvain et cinq à Bruxelles. Le P. Delcourt prêche à Ste Gudule, le P. Barbieux à St Jacques-sur-Caudenberg, et le P. de Duve dans l'église dite de Finisterre. A Gand, c'est le P. Dufau qui prêche la Station dans la cathédrale. Le P. Rossier, ancien Recteur du collège de Fribourg, prêche de même dans la cathédrale de Liège. La Province compte en ce moment trois nouvelles églises de plus: celle du collège de Tournai, pour laquelle Mr. Geertz de Louvain sculpte en ce moment un fort bel autel de marbre blanc; celle de Bruxelles, dont la consécration doit avoir lieu pendant l'été, et celle de Liège, encore en construction, mais qui sera bientôt terminée. Le collège de Liège compte aujourd'hui 425 élèves; celui de Namur, 375; celui de Bruxelles, 325; celui de Gand, 250; celui d'Anvers, 230; celui d'Alost, 220; celui de Tournai, 200; enfin le collège (inchoatum) de Mons en possède 34 dans ses deux classes de cours élémentaire et de sixième. A Anvers, nous avons acheté une partie des bâtiments de l'ancienne maison professe; on se propose d'y ouvrir une grande école de commerce. Il y a eu à ce sujet quelque rumeur en ville; mais il paraît que déjà c'est un fait accompli. La solennité de la béatification du Père Claver a déjà été célébrée dans quelques maisons. On nous a envoyé d'Anvers une description de la cérémonie qui vient d'y avoir lieu. Dans le chœur, un grand tableau transparent, représentait le Bienheureux montant au Ciel et couronné par les Anges; il produisait un effet admirable. Un autre tableau, peint par notre Frère Quartier, représentait l'Apôtre au milieu de ses nègres chéris. Des médaillons d'un mètre et demi de hauteur, sur lesquels se trouvaient peints les principaux traits de la vie du Bienheureux, un grand étendard aux armes de Pie IX, les reliques entourées d'un grand nombre de cierges, 20 lustres dorés, des arbustes odoriférants, etc, etc.. tout cela formait, dit-on, une magnifique décoration. Pendant les trois jours de la fête, les offices ont été célébrés par les premiers dignitaires de la Métropole, et les panégyriques prononcés, en flamand par les PP. Schoofs et d'Hoskens, et en français par Mr. Donnet, grand vicaire de Bordeaux, le P. Leynaerts, Rédemptoriste et le P. Boone, Recteur du Collège de Bruxelles. L'affluence fut si grande que l'Eglise était toujours remplie une heure et demie avant les offices. Je vous parlerai tout-à-l'heure de la consécration de cette église; mais auparavant permettez-moi de vous raconter une guérison merveilleuse, opérée dernièrement par l'intercession du nouveau Bienheureux. A Liège, une Religieuse hospitalière de St-Laurent souffrait depuis longtemps d'une cruelle laryngite. Les médecins avaient fini par l'abandonner, en déclarant que le mal était désormais incurable. Sur ces entrefaites un grand vicaire de Paris raconte à Mgr l'Evêque les miracles opérés dans la Capitale de la France par le B. Père Claver. Peu de jours après la Supérieure de St-Laurent vient visiter Mgr et lui fait part de l'état désespéré de la malade. « Pourquoi, lui répond Sa Grandeur, pourquoi ne s'adresse-t-elle pas au Bienheureux Claver? » Sur l'invitation de la Supérieure, la bonne Religieuse entreprit une neuvaine; le neuvième jour, elle s'approcha de la Ste Table, et après son action de grâces se releva parfaitement guérie. — Mgr. Canoz vient de quitter la Belgique, où il a recueilli d'abondantes aumônes. Avant son départ, il a fait insérer dans le journal de Bruxelles une lettre datée de Brugelette, dans laquelle il adresse ses remerciments à tous les Belges, bienfaiteurs du Maduré. Tous les Nôtres ont eu la consolation de le voir; car il a visité successivement toutes nos maisons. Il a fait aussi une petite excursion dans la Hollande. A Anvers, comme je vous le disais, il a consacré la petite église du collège avec ses trois autels. La cérémonie commença à 7 h. 1/2 et ne se termina qu'après 2 heures du soir. Le R. P. Provincial faisait l'office de Diacre; le R. P. Recteur de Louvain celui de Sous-diacre; quatre Supérieurs de maisons portaient les saintes reliques destinées aux autels. Aucune des cérémonies prescrites par le Pontifical n'avait été omise. On dit que Mgr. doit emmener avec lui trois membres de la Province.

Deux mots maintenant sur la Hollande. Le 9 décembre dernier notre église de Rotterdam a été bénite avec solennité. Le Bourgmestre, les Echevins et quelques membres du Conseil assistaient

à cette bénédiction. Parmi les représentants de l'autorité se trouvaient un juif, deux protestants et trois Catholiques. Le discours fut prononcé par un prêtre séculier. Il a donné une explication dogmatique du texte latin: oportet eum adorare in spiritu et veritate. L'inauguration des orgues de La Haye a aussi été l'occasion d'une belle cérémonie.

Allemagne. Lettre d'un Père de la Province dispersée d'Allemagne. « Vous voulez des nouvelles... eh bien, soit! je vais glaner à droite et à gauche, et tâcher de vous recueillir une petite moisson de faits plus ou moins nouveaux, plus ou moins remplis d'intérêt. Vous a-t-on mandé ce que nous avons appris, il y a déjà longtemps, du Père Socius du R.P. Provincial de Suisse? Établi à Aix-la-Chapelle, nous écrivait le P. Faller, pendant les courses du R. P. Minoux, je bâtis, je confesse, je donne des retraites. Le P. Hasslacher est venu pendant quelques jours charmer ma solitude; or le P. Hasslacher a la réputation d'être un célèbre prédicateur, et les habitants d'Aix-la-Chapelle ont faim et soif de la parole de Dieu. Il en résulta que le jour de Noël l'affluence fut telle qu'on aurait dit que tous les habitants s'étaient donné rendez-vous à St-Nicolas pour s'étouffer les uns les autres. Notre Père a répondu à l'attente générale. Il nous faudrait ici un Père bien savant pour les conférences des hommes, un Père bien dévoué pour l'instruction de la classe ouvrière, un homme plein d'onction et de piété pour la jeunesse des écoles, enfin un infatigable missionnaire pour les retraites à donner aux ecclésiastiques et dans les maisons religieuses. Malheureusement pour nous le P. Hasslacher doit évangéliser Mayence, et il est bien à craindre qu'il ne soit gardé dans cette ville après la mission, pour y fonder une résidence. De Mayence, les PP. Roh, Roder, de Zeil et leurs compagnons se rendront à Würzbourg, puis à Aschaffenbourg. Outre ces deux missions, quatre de la plus haute importance seront données dans le diocèse de Cologne par les PP. Pottgeisser, Wertenberg, etc. Vous ne sauriez croire ce que le peuple attend de nous. Il espère trouver des miracles de sainteté, des prodiges de science, de dévouement et d'abnégation religieuse. Impossible de se faire une idée du mouvement qui s'opère en faveur de notre sainte religion. Les couvents sortent de terre comme par enchantement. Les Vereine se multiplient à l'infini, et avec des intentions parfaites. Ils nous disent ouvertement que notre mission est de réhabiliter la science et de faire refleurir la piété. Je vous avoue que je me sens étourdi en voyant la force et la rapidité de cet admirable mouvement. Priez beaucoup, demandez que le R. P. Provincial puisse répondre aux nombreuses demandes qui lui sont faites. Le P. de Forell dans une lettre datée des premiers jours de Décembre, confirme ces consolantes nouvelles. Vous savez que le P. de Forell est maintenant ministre au noviciat de Friedrichsburg, autrement dit, de Munster, qui fut fondé il y a deux ans. Le nombre des novices, écrit ce Père, s'est élevé jusqu'au chiffre de 47. Les derniers arrivés sont un Wurtembergeois, un habitant de la Souabe, un citoyen de Francfort, enfin un Suisse, ancien Landaman, et ancien capitaine au service de Rome. La mission donnée en ce moment (8 Décembre) dans la ville de Paderborn (Westphalie) a un succès complet. Elle doit durer 15 jours. Les journaux rapportent, et le P. Devis, témoin oculaire, affirme sérieusement, qu'il est impossible de faire le signe de la Croix et d'essuyer ses larmes, tant la foule est nombreuse et compacte dans l'enceinte de la Cathédrale. Il paraît que ce n'est point là une phrase exagérative, mais une pure réalité. Les Catholiques, les juifs et les protestants se pressent dans la nef que le P. Roh remplit de sa voix éloquente. Après la mission de Paderborn et quelques instants de repos, nos ouvriers évangéliques commenceront une nouvelle mission à Hildesheim. Suivra la grande et importante mission de Mayence. Pour le coup ce sera un véritable assaut; car Mgr l'Évêque veut qu'en même temps les exercices soient donnés à Cassel. Les PP. Burgsthaler et de Mehlem continuent à évangéliser notre Westphalie. La mission de Carlsruhe a parfaitement réussi; on y est surtout enchanté du P. de Zeil. Les militaires se sont confessés en grand nombre. L'Évêque de Fribourg en Brisgau a traversé plusieurs fois processionnellement et entouré des missionnaires les rues d'une ville où une soutane ne pouvait autrefois se produire, sans attirer à celui qui en était revêtu des avanies de plus d'un genre. Huit jours après avoir écrit ces lignes, le P. de Forell ajoutait: les missionnaires de Paderborn sont venus prendre ici un peu de repos avant la mission d'Hildesheim. A Paderborn, les Protestants et les Juifs se sont cotisés pour offrir aux Pères un magnifique ciboire. Trois familles protestantes sont revenues à la foi de leurs aïeux. Au départ des missionnaires, un jeune enfant protestant, agé de 10 ans, est venu déposer sur leur tête une couronne de fleurs. Une souscription s'est ouverte dans le but de nous acheter une maison pour le scholasticat, et le premier souscripteur est encore un protestant qui promet une somme considérable. Mgr a logé les Pères dans son palais épiscopal; il assistait à leurs sermons avec la plus grande exactitude. Tels sont les détails donnés par le P. de Forell; j'y joins l'appréciation d'un Prêtre des environs de Paderborn écrivant en France à un des Pères de notre Compagnie. Pendant 15 jours, lui disait-il, vos missionnaires ont prêché dans la Cathédrale, en présence de Monseigneur, du chapitre et d'un immense concours de peuple.

Brûlant du désir de les voir et de les entendre, je quittai ma cure avec mes 4 frères qui partageaient mon impatience. Nous voilà tous les cinq en route pour la ville, dont une distance de dix lieues nous séparait. Le temps était détestable; mais rien au monde n'eût pu nous arrêter. Arrivés à Paderborn, nous avons eu le bonheur de voir et d'entendre les zélés missionnaires. Je vous laisse à penser avec quelle joie, quelle religieuse attention nous avons recueilli leurs saintes paroles. Tout le monde a été enchanté; et les succès que les Pères ont remportés, montrent quelles abondantes bénédictions Dieu s'est plu à répandre sur leurs travaux apostoliques. Dans la cathédrale seule on a compté plus de 6 mille communions. A leur départ, le Bourgmestre et les autorités de la ville, voulant témoigner aux Pères leur profonde reconnaissance, leur ont offert un fort beau calice en argent. Depuis le palais épiscopal jusqu'à la gare du chemin de fer les rues étaient encombrées par la foule, qui jetait sur les pas des humbles missionnaires des guirlandes et des couronnes de fleurs. On pleurait de joie. Chacun voulait voir une fois encore ces Pères vénérés. Vos chers missionnaires nous assurent que nulle part la Compagnie de Jésus n'est aussi bien traitée qu'en Prusse.

— Ici se termine la lettre de ce pieux ecclésiastique. Je vous ai parlé, continue notre correspondant, des succès admirables du P. Roh; avez-vous entendu raconter une de ses conversions les plus célèbres, arrivée il y a déjà quelques mois? la voici: Dans une des missions, un prêtre vient trouver le P. Roh, et lui déclare qu'il est déterminé à renoncer aux dogmes catholiques pour embrasser la doctrine luthérienne; toutefois, ajoute-t-il, je voudrais auparavant discuter avec vous quelques points de la foi chrétienne. Le Père accepte; mais le prêtre multiplie ses difficultés avec tant de perfidie, que le diable lui-même semblait parler par sa bouche (ce sont les propres expressions du missionnaire) et qu'au bout de trois jours aucun résultat ne paraissait obtenu. Alors le P. Roh lui dit avec autorité: « c'est assez; vous savez et vous comprenez que l'Eglise catholique peut répondre à toutes les difficultés, résoudre toutes les objections et satisfaire l'intelligence »; puis saisi d'une inspiration intérieure: « maintenant, s'écrie-t-il, tombez à genoux, et confessez vos péchés. » Etonné de ces paroles, le prêtre veut s'excuser: « je ne crois, dit-il, ni à la confession, ni aux autres sacrements de l'Eglise. » — « Tombez à genoux et confessez vos péchés, continue le Père. » — A ces mots le pauvre prêtre se jette aux pieds du missionnaire, et commence l'aveu de ses longs égarements. Aussitôt la contrition pénètre dans son cœur, des larmes abondantes s'échappent de ses yeux; et après avoir reçu l'absolution, il promet de quitter le monde et d'aller se réfugier au fond d'un monastère, pour y passer dans les exercices de la pénitence le reste de ses jours. Ce malheureux raconta ensuite l'histoire de sa vie: elle n'était qu'un acte continuel de haine formelle contre Dieu, et il avait demandé la dispute dans l'unique dessein de se procurer l'affreux plaisir de blasphémer l'Eglise de Dieu et de la confondre dans la personne de quelque docte Jésuite. N'est-ce pas ici le cas de s'écrier: Misericordiæ ejus non est numerus. — Voulez-vous maintenant un fait moins important, mais qui prouve combien l'opinion est changée sur notre compte dans les pays Allemands. Un jeune Scholastique, venant de Munster en France, rencontre à table d'hôte dans un restaurant du chemin de fer, un jeune homme de sa connaissance. Celui-ci l'ayant reconnu: Bonjour, mon cher Jésuite, s'écrie-t-il, et il l'embrasse cordialement. A ce mot de Jésuite tous les yeux se détournent, et le bon Scholastique paraît un peu interloqué. « Ne craignez rien, continue son ami, les choses ont bien changé dans ce pays. On n'y maudit plus les Jésuites. Il y a deux ans, si un membre de votre Compagnie s'était présenté parmi nous, il eût été enseveli sous une grêle de pierres; aujourd'hui vous allez éprouver le contraire. » Ce disant il le conduisit à la place d'honneur; et pendant le repas notre frère n'eut qu'à se louer des attentions et de la politesse des convives.

Passons maintenant à des nouvelles un peu plus récentes. Une mission a été donnée à Neus, près de Dusseldorf. Elle a été ouverte le 1.er février et prêchée par les PP. Hasslacher, Pottgeisser et Vertenberg. Le nombre de ceux qui voulaient profiter du bienfait de la mission alla toujours en augmentant; et vers la fin des exercices l'affluence fut si considérable, qu'un soir les missionnaires se virent contraints de renvoyer le peuple et d'annoncer que l'instruction ne pouvait avoir lieu. Il y avait en effet sujet de craindre que plusieurs personnes ne fussent étouffées au milieu de la foule. Les confessionnaux furent constamment occupés depuis le matin jusqu'au soir, et les hommes ne s'y pressaient pas avec moins d'ardeur que les femmes. En dépit d'un temps assez peu favorable, un grand nombre de pieux fidèles passaient la nuit devant la porte de l'église. On les entendait avec édification prier Dieu à haute voix et chanter des cantiques. Les vérités de notre sainte religion, proposées avec simplicité, émouvaient tous les auditeurs, et les cœurs les plus endurcis n'ont pu résister à la grâce. Le sermon de clôture et d'adieu, prêché par le P. Hasslacher a produit la plus vive impression. L'auditoire composé de plus de 15 mille personnes, était groupé autour d'un rocher, sur lequel avait été plantée la croix de la mission. Cette foule immense écoutait avec tant de recueillement la parole divine, que le vol d'un oiseau fendant l'air eût pu se faire entendre. Si parfois le silence était interrompu, ce n'était que par les soupirs et les sanglots des assistants. Les fruits de la mission ont été des plus abondants. On pourrait citer mille preuves à l'appui de cette vérité.

Je dirai seulement que les restitutions les plus considérables ont été faites, et qu'une bibliothèque de mauvais livres a été solennellement brulée. Le P. Hasslacher assure que depuis sept ans qu'il s'est dévoué à l'œuvre des missions, il n'en a jamais vu de plus bénie de Dieu. Les missions de Mayence et de Bensheim, écrit dernièrement le P. Roh, ont dépassé nos espérances. Les résultats ont été magnifiques. A Bensheim, après un de mes sermons, le pauvre rédacteur d'un journal connu sous le nom de messager du peuple, reçut en guise de correction fraternelle une volée de coups de bâton. On le pria de vouloir bien quitter son bureau, et la gazette fut suspendue. Cette feuille depuis longtemps favorisait la secte des Rongiens et blasphémait la foi catholique. Pendant le cours de la mission elle n'avait cessé de calomnier les missionnaires et d'injurier Mgr l'Évêque, qui depuis le matin jusqu'au soir écoutait les confessions avec un zèle vraiment apostolique. Ce messager du peuple avait inséré des articles contre la doctrine perverse des Jésuites, et affirmé que suivant nous: la fin sanctifie toute espèce de moyens. J'ai promis du haut de la chaire une somme de mille florins, au profit des pauvres de Bensheim pour quiconque découvrirait cette doctrine perverse dans un seul des livres publiés par les 32 mille écrivains de notre Compagnie. Celui qui découvrira ce passage devra, pour obtenir la récompense, se présenter aux professeurs du collège de Bensheim. J'ai donné jusqu'à la fin du mois de Mars pour faire les recherches nécessaires. En attendant j'ai renvoyé mon auditoire à l'Epître aux Romains, ch. III. v. 8: Et non (sicut blasphemamur, et sicut aiunt quidam nos dicere) faciamus mala ut veniant bona: quorum damnatio justa est.

On écrit de Neïsse (Silésie Prussienne): L'empereur d'Autriche a reçu pendant son voyage en Galicie un grand nombre de suppliques pour le rétablissement de la Compagnie de Jésus dans ces contrées. Les placets étaient présentés avec une égale ardeur par la haute noblesse et par la bourgeoisie. Le vénérable Archevêque de Léopol et M. le Comte Goluchowski, gouverneur de la Galicie, ont été interrogés par le Cabinet de Vienne. On a voulu savoir leur sentiment sur le rappel de nos Pères en Galicie et l'abrogation du décret porté en 1848. Ces deux éminents personnages ont fait une réponse si favorable, qu'il est presque impossible de douter du succès de cette affaire. On promet de nous rendre, si nous sommes rappelés, les maisons de Tarnopol et de Stara-Wies, ainsi que l'église de Léopol. Ceux qui jusqu'ici s'étaient montrés hostiles à notre Institut, semblent maintenant avoir déposé tout sentiment de malveillance. Il n'est point rare de trouver dans leurs journaux de longs articles à notre louange. La ville de Léopol vient de nous donner une nouvelle preuve de son affection pour la Compagnie. Le gouvernement lui ayant permis d'ériger un collège, elle a témoigné le désir de nous mettre à la tête de cet établissement. Sa supplique a été envoyée au Ministère. Nous ignorons encore quelle sera la réponse. Mais avant tout, c'est vers la Silésie et le Duché de Posen que se portent aujourd'hui nos espérances. Cent vingt missions allemandes ou polonaises sont déjà demandées à nos Pères; il va sans dire que le manque d'ouvriers empêche de recueillir entièrement une si riche moisson. Aussi le Chapitre de Breslau a-t-il appelé à notre secours les bons Pères Liguoriens. Ces derniers parcourent les campagnes, et les villes nous sont réservées. Faute de missionnaires, il faudra peut-être renoncer à prêcher cette année dans le Duché de Posen. Nous y sommes attendus cependant avec la plus grande impatience, et l'affection de la Noblesse et du Clergé pour nous s'y manifeste par des faits bien significatifs. Le vénérable Archevêque de Posen promet de présider à la première mission qui se fera dans ce pays. Le Comte Plater veut nous acheter un ancien monastère dans la ville de Schrim. Le Comte Morawski veut à son tour nous bâtir un collège et le doter de biens considérables. L'un et l'autre de ces Messieurs ont déjà commencé à mettre leur projet à exécution, et prennent la responsabilité de cette entreprise vis-à-vis du gouvernement. Il est à peu près certain qu'un noviciat sera fondé dans ces contrées. Nous pouvons sans témérité espérer un bon nombre de novices. Nous recommandons instamment nos missions aux prières et SS. Sacrifices de nos Pères et Frères.

Italie. Son Altesse Mgr le Prince d'Arenberg écrivait dernièrement à un père de Brugelette: En arrivant à Rome j'ai été voir le R. P. Pierling; c'était un jour de poste; tout le monde au Jésus avait la plume à la main. Je me suis retiré; je n'ai point voulu troubler ceux qui avaient de l'occupation. J'étais hier dans mon cabinet, quand on vint m'annoncer que le R. P. Général était dans mon Salon. Vite je m'y rends: en effet j'avais sous les yeux cette grande, vénérable et puissante personne, accompagnée du R. P. Pierling. La santé du T. R. Père m'a semblé meilleure que l'an passé; sa taille est parfaitement droite; rien ne montre l'affaiblissement de l'âge avancé.

Correspondance de Rome: „ Comme je sais combien vous vous intéressez aux nouvelles causes des saints personnages de la Compagnie, c'est par là que je veux commencer aujourd'hui. La fête du B. Pierre Claver sera prochainement célébrée dans l'église du Jésus. On espère pouvoir solenniser à la même époque celle des 40 martyrs. Vous savez que ces illustres Pères ont déjà reçu les honneurs du culte public en Espagne, en Portugal et dans les Colonies de ces deux Puissances. Bien plus ils ont été solennellement vénérés à Rome pendant 50 années. Le culte public décerné aux Saints avant la décision de l'Eglise peut devenir un empêchement à leur canonisation, s'il est prouvé que les Papes ne l'ont jamais autorisé; mais si les Souverains Pontifes ont accordé leur consentement, il est bien plus facile d'obtenir la canonisation. Des documents authentiques prouvent jusqu'à l'évidence que le culte des 40 martyrs était approuvé par le Chef de l'Eglise. Comment peut-on supposer en effet que le Culte public ait été décerné à ces Vénérables

Père dans la ville de Rome et pendant 50 ans, sans que le Souverain Pontife en ait eu connaissance. On pense que la dernière Congrégation qui doit décider cette affaire se réunira pendant l'Octave de Pâques. La cause la plus avancée après celle dont je viens de vous entretenir, est celle du Vénérable P. Bobola, polonais. Déjà deux miracles ont été approuvés, et plusieurs autres sont en ce moment soumis à l'examen. Les espérances que fait naître cette cause, paraissent si bien fondées, qu'on parle de célébrer en même temps l'année prochaine la fête du P. de Britto et celle du V. P. Bobola. Les causes des Vénérables Canisius, Réalino et Berchmans pourront venir ensuite; mais de longues études sont encore nécessaires, et nous ne pouvons espérer de les voir aussi prochainement sur les autels. Vous avez parlé dans vos dernières lettres de la cause du Vénérable Bellarmin; permettez-moi de vous donner sur cette affaire des détails encore plus étendus. Sous le pontificat de Benoit XIV, les miracles du Cardinal furent approuvés dans une Congrégation tenue à cet effet. La prudence néanmoins fit différer les formalités qui devaient suivre l'acte d'approbation. on craignait les Parlements français. Il était probable en effet qu'ils ne manqueraient pas de faire du bruit à l'occasion de cette affaire, et de troubler ainsi la paix générale de l'Eglise. Peu de temps après, Benoit XIV écrivit aux Evêques de France. Dans son Bref qui existe encore, le Pape leur demande: utrum expediat, s'il est expédient de publier le décret de Béatification. Le décret a donc été composé; très-probablement il existe encore, et il doit se trouver dans les archives du Château-St-Ange. Supposé qu'il n'existât plus, rien n'empêcherait d'aller en avant: puisque la Congrégation a décidé la cause d'une manière favorable, son jugement doit être exécuté. Le pape Léon XII répondant aux instances qui lui avaient été faites par la Compagnie, détermina le jour où une nouvelle Congrégation devait se réunir pour conclure cette affaire. Malheureusement le jour fixé pour la réunion fut celui de la mort de l'Illustre Pontife. Pie VIII, son Successeur, avait eu d'abord le projet de continuer l'entreprise de Léon XII, mais le Cardinal qui devait être relateur de la cause, ayant déclaré confidentiellement au Pape qu'il n'était point favorable à cette béatification, Pie VIII conseilla au P. Général d'attendre encore quelques années. Les convenances demandaient qu'aucune nouvelle démarche ne fût faite par la Compagnie avant la mort du Cardinal dont je vous ai parlé. Cet obstacle n'existant plus aujourd'hui, le R. P. Boero demande que l'on veuille bien chercher dans les archives du château St-Ange le décret de Léon XII. Ce Père est intimement persuadé qu'on finira par l'y trouver. Si les recherches sont couronnées de succès, le décret ne tardera pas à être publié. Le Saint Père paraît favorable à cette entreprise, qui est du reste appuyée par plusieurs Cardinaux. — Je passe maintenant à d'autres détails sur les colléges et sur les ministères. Comme le collége d'Ascoli, qui nous a été rendu, n'était point assez vaste, la municipalité vient de décréter qu'un nouveau local plus grand et plus commode serait mis à notre disposition. Cette détermination est due en partie aux prières de Mgr l'Evêque et des personnages les plus distingués de la ville. A Sinigaglia on continue avec beaucoup d'ardeur la construction du Collége fondé par le Saint Père. Pie IX vient de donner à ce collége le beau tableau du Bienheureux Claver, que, suivant l'usage, le T. R. P. Général lui avait offert le jour de la béatification. Ce tableau représente le Bienheureux baptisant ses nègres chéris. Il a deux mètres et demi de hauteur sur un mètre de largeur. — On continue de donner dans la maison de St Eusèbe de fréquentes retraites. Celle des jours gras s'est fait remarquer cette année par le nombre et la qualité des personnes qui ont voulu passer dans le recueillement ces jours de plaisirs et de désordres. — Au Jésus on a conçu l'idée de fonder une bibliothèque, destinée à fournir de bons livres aux confesseurs qui sentiraient le besoin d'en faire lire à leurs pénitents. La Congrégation des Nobles a déjà offert 450 francs pour commencer cette œuvre. On recueille d'autres aumônes en ce moment, et tout fait espérer que cette entreprise sera couronnée de succès. Au collége Romain, le P. Secchi, directeur de l'Observatoire, a fait construire une nouvelle salle astronomique. Dans ce cabinet il a fait placer un cercle équatorial, construit à Rome sous sa direction, et qui se fait remarquer par son admirable exactitude et sa parfaite invariabilité. Le P. Perrone fera paraître un ouvrage en trois volumes, comme vous l'annonciez dernièrement; mais ce nouveau travail n'est point sur l'Eglise catholique, comme on vous l'avait mandé; c'est une histoire du protestantisme. Le P. Secchi a lu dernièrement dans une séance de l'Archigymnase Romain un mémoire fort savant. Il y démontre qu'à force de recherches, il vient de découvrir la poésie Saturnienne des anciens peuples de l'Egypte. Le savant Archéologue ne s'est pas contenté de lire les lettres indiquées par les divers hiéroglyphes, mais réunissant les lettres, il en a fait des mots, et il est ainsi parvenu à démontrer que les Obélisques sont ornés de vers de huit syllabes et rimés deux à deux. Cette découverte va ajouter à la gloire que le P. Secchi s'était précédemment acquise par ses nombreux travaux sur les hiéroglyphes égyptiens. — Les conférences prêchées au Jésus par le P. Minini réunissent un fort bel auditoire. On est surtout charmé de la manière dont il sait unir l'éloquence à la solidité de la doctrine. Le P. Lavigne attire de même autour de sa chaire à St Louis-des-Français, un auditoire aussi nombreux que distingué. Sa parole à la fois solide, facile et imagée, éclaire les intelligences et touche profondément les cœurs. Le P. Stoeger est fort aimé à l'Anima par les bons prêtres Allemands dont il est Supérieur. On songe à établir dans cette église une congrégation, composée de tous les Allemands qui sont venus s'établir à Rome. Plusieurs nouveaux convertis (on en compte 8 ou 9) suivent en ce moment les cours du collége Romain.

Il est question de les réunir près de St Pierre et d'en faire une petite communauté.
Province de Naples et de Sicile. Décidément la Compagnie n'acceptera point l'école militaire dont le roi de Naples avait eu l'intention de nous charger. La ferme opposition du R. P. Général a triomphé des désirs du Monarque. Toutefois nos Pères continuent à occuper les deux chaires de mathématiques pures et de langues étrangères. Le P. Hercule Grossi a été chargé de prononcer l'oraison funèbre du Général Suisse, Mr Stockalper. Cet homme éminent a bien mérité de la Compagnie. C'est à sa famille que nous devons la fondation du noviciat de Brigg, et sa restitution après le rétablissement des Jésuites en ce pays. Le même P. Grossi a été invité cette année à donner les exercices de la retraite aux membres de la haute Magistrature. A Naples nos classes sont plus fréquentées que jamais. Celle de droit canon compte 60 élèves. La congrégation des Dames hospitalières vient d'être rétablie; les plus grandes dames de la ville se sont hâtées de s'y faire inscrire. Leur fonction est de consoler les pauvres femmes des hôpitaux et de pourvoir à leurs besoins. Rien de plus touchant que de voir ainsi des dames du plus haut rang s'arrêter au lit des malades, et rendre aux pauvres de J. C. les services les plus humiliants. Une œuvre pour la propagation des bons livres, établie à Naples par le P. de Cesare, y fait un très grand bien. Ce Père vient aussi d'établir dans tout le royaume des missions pour les troupes. Le P. Fontana, de la province de Sicile, prêche le carême à Naples avec un grand éclat. Il a été invité par le roi à prêcher à la cour les trois heures d'agonie. Les constructions se continuent avec activité dans les pensionnats de Naples, de Potenza et d'Aquila. Les pensionnaires de Naples sont au nombre de 110. Vous aviez été un peu trop généreux dans vos dernières lettres, en élevant, par une faute de copiste, ce nombre jusqu'à 200. A Lecce, la municipalité voulant fonder des cours de Médecine, de Droit et d'Architecture, a demandé que le Recteur de notre collège fût président-né de cette Institution. Le Roi et le ministre de l'instruction publique le désirent ardemment; mais cette affaire est bien délicate, et l'on ne sait point encore si le R. P. Général acceptera la proposition. Plusieurs ouvrages viennent de paraître à Naples et en Sicile. Le P. Garrucci a publié de savants travaux sur les inscriptions antiques de Salerne. Il prépare un recueil général de toutes les inscriptions du royaume; il en a déjà plusieurs milliers. Cet ouvrage auquel le gouvernement doit concourir, sera d'une haute importance pour l'histoire et l'archéologie. Le P. Bottalla continue à publier son cours d'histoire à l'usage de nos classes. Le P. Perit a donné une traduction italienne de tous les discours de Mr le Comte de Montalembert. Le jeune père Ferdinand Ferrante, de la province de Sicile, a aussi fait paraître un charmant recueil de lectures zoologiques, remarquables par le bon goût, la pureté du style et le choix des sujets. Le P. Lanzilli a fondé à Naples une Académie de jeunes philosophes, qui s'exercent à réfuter les écrits des philosophes anti-catholiques.
Province Lombardo-Vénitienne. Le décret du jeune empereur qui restitue à la Compagnie ses anciennes possessions et tous les revenus arriérés depuis 1848, fait naître les plus légitimes espérances. Déjà les journaux annoncent qu'à Milan une église vient de nous être donnée. Quelques-uns des plus riches habitants de la ville, et particulièrement le duc Scotti et Mr Brambilla nous ont aussi acheté une maison près de cette église, pour y fonder une résidence. Toutefois à Milan l'opposition est encore assez puissante. Tous les journaux, excepté la Bilancia et le Courrier Italien, font la guerre non seulement aux Jésuites, mais encore aux Évêques et aux membres du Clergé qui prennent notre défense. A Vérone, il n'est pas encore possible d'habiter la maison du noviciat, transformée momentanément, comme vous le savez, en hôpital militaire. Cependant grâce à un legs assez considérable, qu'un ami de la Compagnie nous a fait en mourant, une petite maison a pu être louée, et quelques novices y sont maintenant réunis. C'est dans ce noviciat provisoire qu'habite le R. P. Provincial. Le P. Ferrari a trouvé le moyen de se faire aimer et estimer de tous les employés du gouvernement. Le Maréchal Radetzki entr'autres a pour lui une bienveillance particulière. A Venise la résidence se compose de huit prêtres. Des congrégations y ont été formées pour les dames de haut rang, pour celles qui appartiennent à la bourgeoisie, pour les négociants, les artistes, et enfin pour les filles repenties. Deux missionnaires sont constamment employés à parcourir les campagnes. On pourra juger du fruit de leurs travaux par la lettre suivante, écrite au R. P. Provincial par le Curé d'une des paroisses que ces Pères ont évangélisées.
„ Mon Très R. P. Provincial, voilà que les bons Pères qui ont régénéré notre petite ville, sont de retour auprès „ de vous. Dieu seul peut connaître combien est grande la consolation dont mon cœur surabonde; et „ après Dieu à qui en suis-je redevable, sinon à votre sainte Compagnie, à cette Compagnie dont les enfants „ renouvellent la face de la terre? Tout en effet a été renouvelé dans ma paroisse. Voici quelques détails „ sur le bien produit par la mission. Le concours a toujours été des plus constants. Les populations „ voisines aussi bien que les plus éloignées s'y rendaient à l'envi. Tous, à très-peu d'exceptions près, se „ sont approchés du Sacré Tribunal, et ont donné ces marques de véritable repentir, qui sont géné-„-ralement suivies d'une conversion durable et constante. Pour ce qui est des communions, il „ suffira de vous dire que le jour de la clôture trois mille cinq cents personnes se sont approchées „ de la table sainte. Les Pères étant demeurés avec nous deux jours encore pour confesser les retar-„-dataires, j'ai distribué ce matin la communion à 400 fidèles, et j'ai eu la consolation de voir „ que le prêtre qui célébrait la messe après moi en a communié un aussi grand nombre. „ Il semblait qu'aujourd'hui encore nous avions une seconde communion générale. Je vous

« de plus qu'un grand nombre de pécheurs, éloignés depuis longtemps des sacrements, se sont présentés au « tribunal de la pénitence ; et parmi ces infortunés il en était plusieurs qui avaient déclaré ouvertement « qu'il n'était point encore né le prêtre qui les déciderait à confesser leurs fautes. Bref les fruits sont im- « menses. Aussi le jour de la communion générale, j'ai fait vœu, en présence de toute ma paroisse de « renouveler tous les cinq ans les exercices de la mission, et dès à présent je vous prie de m'envoyer pour « cette époque de zélés missionnaires qui recueilleront, je l'espère, une aussi abondante moisson. J'ai « une ferme confiance que le bien qui s'est opéré au milieu de nous, malgré les nombreuses difficultés qui « s'opposaient à la mission, va réveiller le zèle de mes confrères. J'espère que méprisant toute considération « humaine, ils voudront eux aussi donner à leurs troupeaux cet élan si salutaire. Pour moi, mon Très « Révérend Père, de concert avec mon clergé et mes chers paroissiens, je ne cesserai d'offrir de ferventes « prières au Dieu des miséricordes, afin qu'il daigne faire descendre la rosée de ses plus douces bénédictions « sur cet arbre admirable qui a toujours produit et produira toujours des fruits si abondants de « grâce et de salut. C'est en implorant votre paternelle bénédiction que le pasteur et son troupeau vous « présentent, etc... » — La province de Venise a aussi établi des missions dans la Dalmatie, l'Herzégo-vine et l'Albanie ; elle possède un collège, celui de Massa, dans lequel sont occupés jusqu'à nouvel ordre les Jésuites Piémontais. Ce collège a reçu le jour de St. Ignace la visite de l'ex-Impératrice et du duc de Modène, accompagné de la princesse sa femme et de sa sœur. Ces illustres personnages ont donné à nos Pères des marques d'affection et du plus bienveillant intérêt. Je vous parlais des Pères de la Province de Piémont, peut-être entendrez-vous avec plaisir quelques détails sur leur mission de Corse que vous avez annoncée dans vos lettres de Janvier. Les Pères Missionnaires y ont été accueillis avec la plus grande bonté par l'Évêque d'Ajaccio, Mgr. Casanelli. Ce prélat leur donna à tous une paroisse à évangéliser, afin qu'un plus grand nombre de ses diocésains pussent profiter des exercices du Jubilé de 1851. Les Corses aiment la parole de Dieu, et ont en général un très-grand fond de croyance religieuse ; aussi les sermons furent-ils suivis avec le plus grand empressement. Les fruits ont répondu à cette bonne volonté ; et dans un grand nombre de villages 6 ou 7 pécheurs seulement restèrent sourds aux salutaires impressions de la grâce. En tous lieux les autorités et les personnages les plus marquants se signalèrent par un zèle admirable. Dans plusieurs localités les employés militaires suivirent les instructions avec une édifiante exactitude et s'approchèrent de la Ste. table, en corps et avec les insignes de leurs fonctions. Un grand nombre d'inimitiés furent apaisées ; beaucoup de réconciliations ont rendu la paix aux familles. Un pécheur qui autrefois avait donné de grands scandales vint trouver le missionnaire et lui déclara qu'ayant résolu de se réconcilier avec Dieu, il était disposé à faire toutes les réparations qu'on exigerait de lui. Le Curé pensa qu'une pénitence publique pourrait être utile au bien de son troupeau, et le nouveau converti s'y soumettant avec la plus noble générosité, la subit au milieu de l'Eglise, à la grande édification de tous ceux qui l'avaient connu. Plusieurs personnes voyant des ennemis auxquels elles n'avaient point parlé depuis de longues années, les saluer dans les rues et les embrasser avec cordialité, furent si touchées de ce changement, qu'elles vinrent elles aussi se jeter aux pieds du missionnaire, proclamant que de pareils faits suffisaient à leurs yeux pour prouver la divinité de notre auguste religion. Dans une petite bourgade appelée Cauro, la population entière accompagna le missionnaire à son départ ; toutes les cloches furent mises en branle ; Mr. le Maire demanda au Jésuite la permission de lui baiser la main, et son exemple fut suivi par les plus riches habitants qui tous avaient les yeux remplis de larmes. Les mêmes adieux touchants se répétèrent dans un grand nombre de localités, et entr'autres à Petreto, où le missionnaire, la veille de son départ, fut prié d'allumer un magnifique feu de joie, nommé Maggio dans ce pays, et qui avait été dressé en son honneur. — Toscane. Le P. Ricasoli habitait Florence depuis plusieurs mois. Voyant que la moisson croissait de jour en jour, il fit prier le R. P. Provincial de Turin de lui envoyer plusieurs membres de sa province dispersée. Le P. Ponzini, l'un des premiers rendus à cet appel, commença par donner des missions dans les campagnes et des retraites dans les séminaires. Ces œuvres ont été bénies de Dieu. On cite surtout la mission de Soretta : le missionnaire fut obligé d'y prêcher en plein air ; c'est qu'en effet il n'y avait point d'Eglise assez vaste pour contenir les dix mille auditeurs qui voulurent profiter et qui profitèrent en effet de ces saints exercices. Le P. Ponzini avait déjà prêché dans plusieurs des grandes églises de Florence, lorsqu'une circonstance particulière lui fournit l'occasion de se faire connaître de toute la ville. Le 20 Décembre, le magnifique autel, élevé à Ste Vierge dans l'église cathédrale, fut dépouillé de ses ornements par des mains sacrilèges. La perte est évaluée à plus de 900 écus. L'Archevêque voulant réparer ce scandale, pria le P. Ponzini de prêcher à la Cathédrale pendant le triduum de réparation. Ce choix était significatif et appelé à faire un grand effet sur l'opinion. Pendant les trois jours le Dôme de Florence

une des plus grandes églises du monde, fut si rempli de pieux fidèles, que le prédicateur ne pouvait arriver à la chaire qu'avec le secours de plusieurs soldats chargés de lui frayer la route. L'archevêque de Florence, l'Evêque de Fiesole, trente-huit chanoines et soixante bénéficiers, le légat du Pape, le Grand Duc et la Duchesse sa femme, le Prince héréditaire, la Grande Duchesse douairière, son frère, le Comte de Trapani frère du roi de Naples et sa femme, ainsi que toute la cour, assistaient à cette réparation faite à la Reine du Ciel. Le succès fut complet, et les plus grands éloges ont été donnés à la piété et à l'éloquence de l'orateur. La cour voulut savoir son nom; aussi l'Archevêque au comble de la joie s'écria-t-il que désormais nous étions maîtres du terrain. Depuis ce moment le P. Sonzini ne sait comment répondre aux nombreuses demandes qui lui sont faites. On l'a prié de donner à Ste. Félicité la station du Carême. Ste. Félicité est la paroisse de la Cour, et le Grand Duc peut y assister dans une tribune aux cérémonies religieuses. L'élan est donc donné. Plusieurs nouveaux Pères viendront apporter le concours de leurs talents et de leur zèle, et tout porte à croire que les résultats seront de plus en plus satisfaisants. Un mot maintenant sur St. Miniato. A 20 minutes de Florence s'élève sur un riant coteau une belle église bâtie dans le 9e. Siècle. A côté se trouve une ancienne maison religieuse. Ce sont là deux propriétés de l'ancienne compagnie, qui autrefois y avait placé une maison d'exercices. Lors de la suppression en 1773, une congrégation de gentilshommes établie par nos Pères dans cette église, avait de concert avec eux l'administration de ces propriétés. A partir de ce moment ces Messieurs partagèrent avec l'Archevêque et le conseil municipal la direction de ces biens. De père en fils le désir et l'espérance de nous les rendre se sont conservés dans les familles de nos anciens congréganistes. Rien de plus touchant que le spectacle dont le P. Ricasoli fut témoin, lorsqu'il mit pour la première fois le pied dans cette demeure. Les bons paysans qui ont la garde de la ferme et qui sont fils ou petits-fils de ceux qui ont servi nos anciens pères, ont conservé jusqu'à ce jour une partie des usages de la Compagnie; et leur manière de servir à table est la même que dans les réfectoires de nos communautés. Lorsque le P. Ricasoli fut arrivé à Florence, on le reçut comme un des maîtres de la maison, et les bons campagnards firent éclater leur joie de mille manières. Tout porte à croire que la cession de St. Miniato nous sera faite dans les formes légales. Vous le voyez donc, le premier pas est fait; priez pour que les suites répondent à d'aussi heureux commencements.

Au moment de terminer ces lettres, nous recevons du R. P. Provincial de Venise le décret impérial dont nous avons parlé. Nous allons en donner la traduction fidèle.

No. 5046. Venise 1er. Avril 1852.

La Délégation Impériale et Royale de Venise
Au Très-Révérend Père
D. Joseph Ferrari
Provincial des Révérends Pères Jésuites à Venise.

Sa Majesté Impériale, Royale, Apostolique, par sa détermination Souveraine du 15 mars dernier communiquée par son Excellence Monsieur le Gouverneur général Feld-maréchal Comte Radetzki dans un décret du 26 du même mois, No. 549, a bien voulu déclarer que la détermination Souveraine du 7 mai 1848, qui approuvait la suppression de l'ordre des Jésuites en Autriche, n'est point applicable au Royaume Lombard-Vénitien, que par conséquent on devra lever le séquestre mis sur les biens de cet Ordre et lui en faire la restitution, si elle n'a point encore eu lieu.

Conformément à cette détermination Souveraine, son Excellence le Gouverneur-général nommé plus haut a fait savoir qu'elle avait chargé Mr. le Lieutenant de la Lombardie de faire en sorte que la fondation Fagnani eût son accomplissement avant l'époque à laquelle la propriété du patrimoine en question devrait passer au Roi de Sardaigne. Elle a de plus ordonné de faire tout ce qui serait nécessaire pour assurer la restitution des biens qui existent dans ces provinces.

En exécution du décret de la Lieutenance, donné le 27 Mars dernier, sous le No. 1592, la Délégation Impériale et Royale s'empresse de vous communiquer, Révérend Père Provincial, les dites déterminations. Elle doit en même temps vous inviter à faire connaître avec

toute la promptitude et la précision possibles, s'il est dans ces Provinces des biens qui n'aient point encore été restitués à l'Ordre, et quels sont ces biens, et à donner toutes les indications nécessaires, pourque l'on puisse exécuter la bienveillante détermination du Souverain.

Vous recevrez en même temps les deux suppliques ci-incluses, que vous aviez présentées, ainsi que les documents qui s'y rattachent.

Le délégué Royal
Altan.

Amérique. Mission de Ste Croix Grande Manitouline. Nos missionnaires sont parvenus à tirer de l'infidélité pendant l'année dernière 77 âmes, ce qui est beaucoup aux yeux du ministre anglican, leur voisin, qui peut-être, au dire du S. Point, n'a pas fait entrer dans son bercail la 77e partie de ce nombre. Une soi-disant haute école, appelée école de Cobourg, est très-nuisible aux jeunes Catholiques. Ceux-ci pouvant y recevoir gratis pendant 10 ans l'entretien, la nourriture et l'instruction, y sont envoyés par leurs parents, qui répondent aux reproches du Père: offrez nous les mêmes conditions, nous te donnerons la préférence. Le R. P. Boulanger et Mr. de Toronto ont donc pensé à neutraliser son influence. Une école va être établie dans le local de l'ancienne église de nos Pères; la nouvelle église en effet est entièrement achevée. L'association de la tempérance totale dont il a été parlé dans les dernières lettres se maintient mieux qu'on n'avait osé l'espérer. Il va sans dire, écrivent les missionnaires, que bien des vents se sont déchaînés; mais à part quelques feuilles malades que l'orage a fait tomber, l'arbre a tenu bon et déjà il donne de beaux fruits. Nos Pères de Ste Croix, malgré l'opposition de ceux qui font la traite dans ce pays, s'occupent à diriger le travail des Sauvages et à le rendre indépendant. A cet effet bon nombre de rets sont distribués aux Indiens en récompense de leurs travaux; et ainsi le temps de la grande pêche, si périlleux pour les Chrétiens, sera de plus courte durée. Des instruments et des outils de toute espèce leur sont aussi offerts comme prix de leurs fatigues. Pour soustraire les Indiens à la cupidité des chercheurs de fortune qui les réduisait à un état d'esclavage pire que celui des nègres, il faut leur montrer les pièges qui leur sont dressés et les avantages d'une ferme bien tenue; il faut leur offrir à bon marché les vivres et les instruments nécessaires; il faut établir un magasin dans chaque localité et se procurer une barque pour les affaires de ces divers établissements. Ce plan, nos Pères ont déjà commencé à le mettre à exécution, et ils espèrent que les résultats ne tarderont point à répondre à leurs efforts. La nouvelle église, comme nous le disions, vient d'être terminée; elle a été bâtie par les Indiens sous la direction du bon Frère Jennesseaux, qui est à la fois architecte et maître d'école. Le clocher est surmonté d'une belle croix de 12 pieds de hauteur. Trois mille barils de sable ont été transportés par les petits écoliers que l'on récompensa par des bons-points. Un pauvre petit enfant qui n'avait point encore 5 ans, se fit faire par sa mère une petite corbeille. On lui mit sur la tête la valeur d'une bouteille de sable et le voilà parti. Pour arriver au terme du voyage il fallait faire en grimpant plus de 500 pas. C'était beaucoup avec un tel fardeau. Cependant les nerfs tendus et tout le corps en avant, il était sur le point d'arriver, quand le devant emportant le derrière, tout le système fit la culbute. Malheureusement le panier ne fermait pas hermétiquement; par suite le malheur de Perrette. Les larmes alors vinrent avec tant d'abondance, que pour ramener la joie dans les yeux du bon petit Sauvage, il fallut l'assurer que pas un grain de son trésor n'avait été perdu et que son bon Ange avait tout ramassé. Le frère aîné de cet enfant faisait le même voyage en portant sur ses épaules des planches de 12 pieds, et ses petites Sœurs tressaient des guirlandes d'immortelles. Pendant ce temps les Congréganistes imitaient les fleurs artificielles d'Europe avec tant de perfection, qu'un oeil Parisien pourrait à peine les distinguer. Les hommes et les jeunes-gens ont été employés à transporter les pierres, et ils en ont réuni jusqu'à 138 mille pieds cubes. Le plus vieux des chefs, ne pouvant monter à l'échelle, se faisait hisser sur les murailles par le même moyen que St. Paul employa jadis pour en descendre, et servait les travailleurs avec plus de soin que tous les autres. Il espérait, disait-il, qu'étant si près de son dernier jour, Dieu, pour le récompenser d'avoir contribué à lui bâtir une belle maison, ne lui refuserait pas une petite place dans son royaume.

Scholasticat de Laval le 29 7bre. 1852.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de Angers.

Nos RR. Pères et nos FF. CC. Frères   Pax Christi.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis la dernière publication des lettres de Laval; nous reprenons aujourd'hui le détail des œuvres de la Compagnie à l'endroit où nous avons dû nous arrêter vers le milieu du mois d'avril. Nos relations n'auront donc pas toujours l'agrément de la nouveauté; mais comme nous écrivons surtout pour nos Pères Missionnaires, nous avons pensé qu'il s'agissait moins de donner des nouvelles que de réjouir les membres de la Compagnie à la vue du bien qui s'opère dans les différentes parties du monde pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

France. Lettre d'un Scholastique de Laval à un Père de la Province de Turin. — Vous me demandez, mon R. Père, des détails sur cette chère maison où vous avez passé de si beaux jours; vous vous plaignez de ce que les lettres autographiées ne donnent aucun détail sur les œuvres de nos Missionnaires; je vais satisfaire aujourd'hui votre pieuse curiosité, en extrayant des récits qu'on a bien voulu me mettre sous les yeux tout ce qui me paraîtra capable de vous réjouir et de vous édifier. Un grand nombre de missions ont été faites cette année dans les environs de Laval; presque partout d'amples moissons ont été recueillies. Je vois, par exemple, que dans la mission de Ste-Croix à Vitré (diocèse de Rennes), l'Eglise trop vaste pour la paroisse était complètement remplie par le concours des gens du voisinage; qu'à la première communion générale le Curé remarqua à la Ste Table plus de 300 personnes, sur la conversion desquelles il ne comptait pas; et que Dieu a daigné bénir le zèle et les travaux de cet excellent Pasteur, en ramenant au bercail le tiers de ses brebis qui étaient égarées. — La paroisse de Grez-en-Bouère (diocèse du Mans) laissait beaucoup à désirer; les hameaux surtout avaient porté à leur comble la débauche et l'immoralité; et cependant, à l'exception de la bourgeoisie, presque tous les paroissiens se sont approchés de la Ste Table. Les retours à Dieu ont dépassé le chiffre de 300. — Parthenay (diocèse de Rennes) avait été dirigé pendant 32 ans par un Curé qui ne prêchait que deux fois chaque année; de là désertion du Tribunal sacré et de la Table Ste. Le nouveau Curé appela nos Pères et le succès fut si consolant qu'un seul homme refusa de s'approcher des Sacrements. Les trois quarts de la population ont reçu le Scapulaire; on a établi pour les hommes la Société de tempérance; enfin Mr le Maire, à la tête du Conseil Municipal et des principaux habitants de la commune, est venu remercier le Missionnaire des merveilles que le Seigneur avait opérées par son ministère en faveur de Parthenay. — Trois petites missions ayant été données dans le diocèse de St Brieuc, sur dix mille cinq cents personnes que renfermaient les trois paroisses, à peine cinq ou six hommes sont restés éloignés du sacré Tribunal; on estime à plus de deux mille les retours à Dieu. Les mêmes résultats ont été obtenus dans un grand nombre d'autres localités, à Vaiges par exemple. — « Il y a eu ici, écrivait le Curé peu de temps après « le retour des Pères, il y a eu ici ébranlement général. Les personnes qui avaient un certain éloignement pour les « Missionnaires, en parlent maintenant avec un profond respect et une grande vénération .... Je ne pouvais m'attendre « à des fruits si abondants de salut. A une torpeur qui me désolait j'ai vu succéder la faim et la soif de la parole de Dieu. « Il est vrai que vos Pères ont réuni à un grand zèle beaucoup de tact et une grande habileté à manier les esprits... etc. » — Je ne m'arrêterai pas plus longtemps, mon R. Père, à vous donner des détails qui après tout sont toujours à peu près de même nature; je crois cependant vous être agréable en vous transcrivant le récit de plusieurs cérémonies qui pourront vous donner l'idée d'en organiser de semblables quand l'occasion vous en sera donnée. La première cérémonie dont je vous parlerai et qui eut lieu dans la petite ville d'Ernée, fut la consécration des enfants. Ils furent invités à se réunir dans l'Eglise avec des rameaux et des couronnes, et de tous côtés ils y accoururent; les plus jeunes y vinrent aussi portés par leurs parents. Quand ils furent rassemblés et distribués dans les bancs qui leur étaient réservés, la cérémonie commença. Après une allocution que l'émotion et les cris d'une bonne partie de son auditoire le forcèrent d'abréger, l'un des Pères bénit du haut de la chaire les croix, chapelets et médailles que les enfants tenaient à la main; puis douze élèves du collège de la ville et douze jeunes demoiselles de la pension parcoururent les rangs avec d'immenses corbeilles remplies de petits gâteaux en guise de pain bénit. Douze cents brioches avaient été préparées; mais bientôt on s'aperçut que ce nombre était insuffisant, et il fallut en partager le plus grand nombre pour que chaque enfant pût avoir sa moitié. Ces agapes terminées, la procession se mit en marche, et Mr le Curé portant le Très Saint Sacrement s'avançait en bénissant tour-à-tour les files d'enfants agenouillés sur son passage. En même temps un chœur fort bien nourri chantait le psaume Laudate pueri Dominum; une bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement mit fin à la cérémonie. La seconde fête s'improvisa comme par enchantement le jour même de la clôture de la mission, et eut pour objet l'inauguration de l'œuvre de la Ste Enfance. Sur une invitation faite par les Missionnaires, toute la ville se mit en mouvement: les serres, les jardins furent dépeuplés; et en quelques heures, orangers, myrtes, camélias et autres fleurs furent transportés dans l'Eglise. On les groupa autour du Sanctuaire en massifs pleins de grâce; on les aligna avec goût dans la grande allée du milieu. Tous les enfants dont les noms avaient été recueillis pour l'œuvre de la Ste Enfance, étaient encore une fois placés par sections dans les bancs réservés; ces enfants étaient au nombre de 580. Auprès d'eux se trouvaient assis sur des sièges d'honneur

et avec le titre de patrons de l'œuvre un certain nombre de Messieurs et de Dames du plus haut rang. Leur nom ainsi que leur présence garantissait à l'entreprise l'éclat et la durée. Des médailles de la Ste Enfance furent distribuées aux petits garçons et des images aux petites filles; puis le Curé se fit apporter l'urne où les noms de tous les jeunes associés avaient été déposés, et il en tira pour chaque section deux noms qui envoyés en Chine y seront portés par les premiers enfants baptisés. Grande fut la joie des élus, grande aussi la joie de leurs mères. Tous, riches et pauvres, avaient voulu concourir à augmenter le nombre des associés. Les enfants eux-mêmes s'étaient chargés de former des séries; l'un d'eux, âgé de huit ans, allait de maison en maison, et pressait ses camarades de souscrire. « Ma mère est pauvre, lui disait-on parfois. » — « Bah, répondait le petit apôtre, la mienne est-elle plus pauvre que la mienne? Viens, nous irons la solliciter ensemble, et nous ferons si bien qu'elle nous donnera ses douze sous. » Les plus pauvres en effet oubliaient leur misère et s'empressaient de donner leur nom. D'autres enfants bien que portés sur les listes du bureau de mendicité voulurent cependant se faire inscrire: « Nous mendierons, s'il le faut, et nous vendrons notre pain, mais nous voulons être associés. » Cette fête de la Ste Enfance couronna dignement les fruits de la mission. — La dernière cérémonie dont je veux vous parler est la fête des prisonniers qui termina la station de St-Calais, dans le département de la Sarthe. Sur la demande de ces malheureux, l'un des Pères leur donna pendant treize jours des instructions sur les grandes vérités de la religion. Ils écoutaient ses avis avec recueillement et docilité. Chaque jour on récitait le chapelet en commun, et la prison ne retentissait plus que du chant des cantiques qu'ils apprenaient pour le jour de la fête. Monseigneur ayant promis de leur dire la Ste Messe, l'autel fut dressé avec toute la magnificence possible dans la cour de la prison. A 7 heures et demie commença le St Sacrifice: deux prisonniers se tenaient debout au coin de l'autel un flambeau à la main. Mr le Sous-Préfet et tous les magistrats avaient accueilli avec bienveillance l'invitation des Missionnaires: ils assistaient à la messe, rangés autour de l'autel; et l'on en vit plusieurs laisser tomber des larmes, quand derrière eux les pauvres détenus entonnèrent leur chant grave et pieux. Au moment de la Ste communion deux prêtres en surplis soutenaient la nappe. Ces pauvres captifs reçurent la Ste Hostie avec un recueillement et une piété qui arrachèrent des larmes à tous les assistants. L'un d'eux, âgé de trente et un ans faisait ce jour-là sa première communion. Les appartements du concierge ne suffisaient pas pour contenir la foule qu'attirait une pieuse curiosité; la rue voisine était remplie, et l'on écoutait avec un religieux silence le chant des prisonniers. Afin de rendre la fête plus complète une surprise avait été ménagée à ces pauvres frères: il s'agissait d'un grand dîner. Les principales familles s'étaient empressées de fournir chacune quelque partie du repas, et à l'heure convenue on vit apporter de tous les coins de la ville les pièces d'un splendide festin. La table placée en face de l'autel toujours orné comme le matin rappelait à ces malheureux que la religion seule ils devaient tout le bonheur de cette journée. Les prêtres voulurent avoir l'honneur de servir eux-mêmes les prisonniers. Mr le Sous-Préfet et les autres magistrats non empêchés daignèrent encore assister à ce joyeux festin: un compliment leur fut adressé par un des détenus. Enfin cette délicieuse journée se termina par un cantique de circonstance et une prière faite aux pieds de la Très-Sainte Vierge. Ces fêtes ont eu le plus grand retentissement dans toute la ville; aussi le nom de la Compagnie ne recevait-il plus de toutes parts que des bénédictions et des hommages. — Ces détails pourront vous donner une idée, mon R. Père, du bien qui s'opère dans notre France par le moyen des Missionnaires. Vous voyez que si les résultats sont moins éclatants que dans plusieurs autres parties de l'Europe, ils sont cependant aussi réels et aussi consolants. — Je vais maintenant recueillir ce et là pour vous les envoyer toutes les nouvelles de la province de Paris qui sont arrivées jusqu'à nous. L'œuvre des collèges est visiblement bénie de Dieu: vous savez sans doute que celui de Metz s'ouvrira vers le milieu du mois d'Octobre, et que l'ancien pensionnat de Mr Poiloup, à Vaugirard (banlieue de Paris) appartient maintenant à la Compagnie; il s'ouvrira de même à la prochaine rentrée des classes. Mgr l'Évêque de Luçon, dans l'espoir d'obtenir des Jésuites, a fait bâtir un assez beau collège qu'il veut absolument mettre entre nos mains. Le R. P. Provincial ayant déclaré que le manque de sujets l'empêchait de répondre aux désirs du Prélat, Mgr a publié une lettre pastorale, dans laquelle apprenant à ses diocésains qu'il ne renonce point à l'espoir de nous avoir un jour, il les invite à prier avec ferveur pour que les vocations à la Compagnie deviennent de plus en plus nombreuses. Le bruit s'étant répandu à tort ou à raison qu'un collège de Jésuites s'établirait prochainement à Strasbourg, l'opinion publique accueillit parfaitement cette nouvelle; vous pourrez en juger par ce passage d'un Journal alsacien. « Un bruit s'est répandu dans notre ville, disait l'Ami du peuple du 30 mai 1852; s'il se confirme, il réjouira tous les cœurs catholiques de l'Alsace. Les bâtiments de St-Étienne, assure-t-on, doivent être cédés aux Jésuites pour y fonder un collège. Notre « pays où la savante Compagnie de Jésus dirigeait autrefois tant de brillants établissements d'instruction « publique, aura donc enfin le bonheur de posséder de nouveau un collège de Jésuites. Nous pensions que

« ~~les familles~~ les familles les plus distinguées du pays allaient envoyer leurs enfants dans les collèges de Lorraine « et de Franche-Comté; car il est impossible de se le dissimuler, en fait de science et d'éducation d'autres maîtres ne « sauraient se mesurer avec les enfants de St Ignace; aujourd'hui nous avons l'espérance de les voir au milieu « de nous. Notre Alsace pourrait attirer à elle l'héritage encore inoccupé de Fribourg; et dès lors comme dans les « temps passés, elle verrait affluer à Strasbourg la jeunesse studieuse de toutes les nations, mais surtout celle « de la Suisse et de l'Allemagne. L'avantage d'un établissement de ce genre serait si considérable que nous « avons peine à comprendre comment aucune ville d'Alsace n'a encore fait de propositions à cet égard; d'autant « plus que notre pays peut apprécier en considérant les bâtiments de leurs anciens collèges ce qu'il a « perdu en perdant les Jésuites. Bienheureuse la ville qui saura la première dans les circonstances actuelles « profiter d'une aussi favorable occasion. » Vous voyez par cet article, mon R. Père, que les anciens services de la Compagnie ne sont point encore entièrement oubliés. — Les distributions des prix ont eu lieu dans nos différents collèges avec la solennité accoutumée. Celle de Brugelette a été précédée d'une séance académique donnée par les élèves du Cours de Sciences. « A Vannes, toutes les principales autorités « de la ville, dit le Courrier du Morbihan, assistaient à la distribution du Collège St François-Xavier; « on y voyait aussi un grand nombre de fonctionnaires et d'ecclésiastiques; un concours considérable de « spectateurs remplissait la chapelle où la pluie avait contraint de célébrer cette fête qui devait avoir « lieu dans les jardins du collège. Le R. P. de Boylesve a pris pour sujet de son discours la gloire dont le « prix est un symbole. » Le Courrier du Morbihan donne ensuite plusieurs passages de ce discours qui a fait sur les auditeurs une vive impression. Au collège de la Providence d'Amiens, le professeur de Rhétorique, le F. Dufour d'Astafford, a de même prononcé un discours sur le progrès en matière d'enseignement: il y réfute les objections que l'on est accoutumé de faire dans notre siècle contre l'enseignement religieux. Ce travail a été imprimé et distribué aux nombreux spectateurs accourus à la distribution. Au grand séminaire de Blois nos Pères ont à se féliciter de l'affection de leurs élèves. Un témoin oculaire nous disait dernièrement que les Séminaristes leur témoignent autant de confiance et d'attachement que les élèves des collèges qui laissent le moins à désirer sous ce rapport. La station du carême a été prêchée à Blois cette année par un Dominicain; il a vécu pendant ce temps au milieu de nos Pères et a paru si heureux de cette hospitalité qu'on a pensé nous être agréable en nous envoyant une de ses lettres: elle prouve en effet le désir que ressentent les nouveaux ordres religieux établis en France d'être unis entre eux par les liens de la charité. A Laval du reste vous avez pu vous convaincre de cette vérité en voyant avec quelle joie et quelle prévenance nos Pères sont reçus à la Trappe et chez les Bénédictins de Solesme. Voici donc le passage de la lettre dont je vous ai parlé: « Une personne me fournit l'occasion de vous « écrire, mon R. Père; je m'en félicite... Je suis heureux de pouvoir vous dire encore l'excellent souvenir « que j'ai gardé de la bonne hospitalité que j'ai reçue au grand Séminaire de Blois; j'y ai été heureux et content. « Veuillez, mon R. Père, agréer ma reconnaissance pour votre bonne part, et la témoigner à tous vos bons « Pères, et en particulier au T. R. P. Supérieur. C'est un acte de fraternité que nous avons accompli; j'espère « que St Ignace et St Dominique s'entendront du haut du ciel, afin de nous donner aux uns et aux autres « l'occasion d'échanger souvent la fraternelle hospitalité des enfants de Dieu... etc. etc.. Je me recommande « ainsi que tous mes frères à vos bonnes prières et à celles de vos Pères. Veuillez leur offrir à tous mon pro« fond et affectueux respect.. etc.. » Ici finit la lettre du P. Dominicain. Je vais maintenant, mon R. Père, vous dire quelques mots de la béatification du P. Claver. Nous avons reçu de Blois et d'Angers des détails fort intéressants sur les fêtes de cette béatification. A Blois, par exemple, Monseigneur l'Evêque a permis à nos Pères de faire le triduum dans l'ancienne église de la Compagnie. Sa Grandeur a officié pontificalement et prononcé un petit discours qui a fait le plus grand plaisir à tous les assistants. La décoration de l'église était, dit-on, extrêmement gracieuse, et l'affluence des fidèles beaucoup plus considérable qu'on n'avait osé l'espérer. A Angers de longues guirlandes de verdure serpentaient autour des gracieuses colonnes de l'église gothique, et d'innombrables festons courant d'arceaux en arceaux encadraient sur leur passage douze chiffres d'or de Jésus et de Marie. Six tableaux immenses placés aux fenêtres en guise de stores offraient à la piété des fidèles des textes de l'écriture en rapport avec la circonstance. Dans le fond de l'église, la statue du P. Claver était environnée de nuages; des lumières disposées avec art au milieu de ces nuages jetaient leurs feux sur la statue, et se reflétant sur un fond couleur orange produisait un effet difficile à décrire. Pendant la cérémonie douze petites négresses environnèrent l'autel, humblement prosternées devant l'ami et le patron de leurs compatriotes. Les Angevins ont été dans l'admiration: jusqu'à 9 heures et demie le concours des fidèles fut si considérable qu'il fallut retarder les litanies pour satisfaire leur pieuse curiosité. Pendant huit jours les reliques restèrent exposées, et chaque soir l'apothéose était illuminée. Voilà, mon R. Père, tout ce que j'ai pu recueillir d'intéressant pour aujourd'hui. Je me recommande etc. . .

Description des fêtes de la Béatification du P. Claver au Scholasticat de Laval.

Le journal l'Echo de la Mayenne ayant publié sur ces fêtes un article assez étendu, nous

avons pensé n'avoir rien de mieux à faire que d'en copier ici les passages les plus importants ; il donnera bien mieux qu'une correspondance particulière l'idée exacte de l'impression produite par cette solennité sur les bons habitants de Laval. Nous ajouterons seulement 2 choses. La première que les fêtes étaient attendues par le peuple avec un si vif empressement que le commissaire de police crut devoir mettre plusieurs postes à la disposition du R. P. Recteur, ce qu'il fit en effet dans une lettre non seulement très convenable mais très respectueuse et très chrétienne. La seconde chose qu'il ne faut point omettre, c'est que le soir de la fête la foule ne cessa de remplir l'Eglise depuis le moment du Salut jusqu'à l'instant où il fallut enfin éteindre l'illumination de l'apothéose et congédier les fidèles. Plusieurs auraient voulu, disaient-ils, passer la nuit entière en présence d'un si beau spectacle. Nous ne parlerons pas des communions qui ont été extrêmement nombreuses parce qu'on connaît assez la piété des religieux habitants de Laval. Voici donc l'article imprimé le lendemain de la fête dans le journal l'Echo de la Mayenne. « Il est difficile de ne pas reconnaître que les Jésuites possèdent au suprême degré le sentiment des œuvres religieuses, le don de l'habileté dans les manifestations du catholicisme. Au milieu des savanes de l'Amérique, dans les bois, sur la pirogue d'écorce de l'Indien, ils enseignent au sauvage sans connaître un mot de sa langue, la religion du crucifié avec une lyre ou de simples images ; et au moyen de pompeuses cérémonies dans nos églises, ils attirent et font agenouiller aux pieds des autels le philosophe orgueilleux qui se croyait trop civilisé pour s'arrêter à la pratique d'une religion inventée selon lui pour le peuple. On conservera longtemps parmi nous le souvenir des fêtes religieuses qui viennent d'avoir lieu dans l'Eglise de St Michel de notre ville à l'occasion de la Béatification du P. Claver de la Compagnie de Jésus, mort il y a bientôt 2 siècles après 40 ans de travaux pénibles et pleins de périls pour arracher aux ténèbres de l'ignorance et aux chaînes de l'esclavage une race d'hommes avilis jusqu'à l'abaissement de la brute. Dès 4 h. du matin, dimanche dernier, la foule se rendait de toutes les rues de la ville à l'antique chapelle des chanoines de S. Michel, restaurée à l'intérieur par les soins des PP. Jésuites, mais trop petite aujourd'hui pour contenir les nombreux fidèles qui y accourent de toutes parts. Le carré oblong situé au devant de l'Eglise figurait un vestibule formé d'un arc de triomphe avec cette inscription sur la corniche : Beato Petro Claver, et d'arcades aux colonnettes contournées de guirlandes. Au dessus s'étendait, comme à la fête Dieu, un ciel en toile blanche au centre duquel était une large couronne de feuillage diaprée de fleurs et encadrant les lettres JHS. Des caisses d'orangers paraient de leur verdure les degrés de la porte de l'Eglise dont le fronton était orné du portrait du saint apôtre avec ces paroles de St Luc : Spiritus Domini super me &. On lisait au milieu du cintre de l'arcade en face : Satiavit sedentes in tenebris et umbra mortis ; et sur la porte de la chapelle du Bienheureux Alphonse : Justus qui ambulat in simplicitate sua beatos post se filios derelinquet. (Prov. 20) L'agencement des décors à l'intérieur de l'Eglise était un spectacle nouveau que gracieux et doux à l'œil ; depuis le bas de la nef jusqu'au chœur, appendaient des draperies roses et blanches avec des franges couleur d'or qui ondoyaient en plis légers sur le fond azuré des arcades entre chaque colonne revêtue de damas à fleurs rouges. Un petit autel avait été dressé en face de la chaire recouverte elle même de damas et de ganses dorées pour recevoir les reliques du Bienheureux Claver, représenté en un tableau au dessus de cet autel. Il est peint, tenant en sa main droite un bâton de voyage surmonté d'une croix ; il est entouré de nègres demi-nus, à genoux ou assis à terre, de chefs de chair rouge, la tête empanachée de plumes d'oiseaux ; tous l'écoutent avec attendrissement. On sait qu'il a partagé leurs souffrances et soigné leurs plaies avec un zèle et un dévoûment inconnu même aux sublimes inspirations de la sœur de charité. On lisait de chaque côté du tableau, dans deux jolis encadrements : Pater eram pauperum — Omnium me servum feci — Du sommet de la voûte du chœur parsemée de têtes d'anges descendaient comme d'un immense baldaquin, de longues et riches draperies semblables à des vagues d'écharpes festonnées et ceintes des nuances les plus tendres pour voiler le sanctuaire de la divinité. L'autel toujours si beau, si bien orné et au devant duquel scintille la lumière réverbérée de deux magnifiques candélabres est surmonté d'une gloire projetant ses rayons d'or à travers un cercle de nuages entrouverts qui laissent apercevoir dans un lointain vaporeux l'image du saint Apôtre s'élevant vers les Cieux au milieu d'un cortège céleste, pour aller recevoir la récompense que Dieu a promise à ses serviteurs. Beaucoup de personnes ont fait l'éloge du goût et de l'habileté des décorateurs de l'arcade où se trouvait placé le trône de Mgr l'Evêque du Mans et de celle placée en face. On eut dit de loin 2 tableaux encadrés de chaînettes d'argent et ayant pour couronnement les rayons multipliés d'une demi-rosace de gaze et de soie blanche, jaune et rose. De tels préparatifs annonçaient des cérémonies extraordinaires ; elles n'ont pas été au dessous des espérances des fidèles. Chaque jour du Triduum a été célébré avec un grand concours de peuple avide d'entendre le récit de la vie apostolique du Missionnaire de Carthagène. Mgr l'Evêque du Mans a donné la bénédiction au salut du dimanche et officié pontificalement toute la journée du mercredi. Il était assisté de Mr Vincent son grand vicaire et du R. P. Recteur de St Michel revêtu de la chape, de Mr le Curé de la Trinité faisant les fonctions de diacre et de Mr le Curé de St Vénérand, faisant les fonctions de sous-diacre. La grand'messe a été chantée en musique (par les PP. de S. Michel) cette messe était de Mercadante. On a remarqué le Kyrie eleison, chant grave, religieux et soupirant la prière ; le motif Et incarnatus est et le Crucifixus du Credo : le premier gracieux et tendre, le second sévère et dramatique ; le Benedictus de Lesueur pendant l'Elévation qui a plongé l'assistance en une pieuse extase ; les psaumes des vêpres chantés en faux bourdon par 40 voix et surtout le Dixit d'Azioli d'un effet admirable. Je ne saurais passer sous silence le Justus de Lambillotte ; il a produit une vive impression. On ne se lassait point d'admirer le jeu fin et délicat de l'organiste, scholastique de la Compagnie de Jésus, mariant la mélodie de son jeu à la suavité d'expression des magnifiques voix des chanteurs. Le Panégyrique du Bienheureux Claver a été prononcé à l'Evangile par le R. P. Dericquebourg. C'est lui, je m'en souviens, qui à une époque déjà éloignée embellissait par ses chants les fêtes du Triduum pour la Béatification d'Alphonse Rodriguez dans la chapelle de Ste Anne d'Auray, et c'est lui aujourd'hui encore qui contribue puissamment à la solennité de la Béatification du B. P. Claver, lui qui vient toucher et attendrir les âmes en leur révélant que la religion seule donne la véritable immortalité. Parmi les nombreux ecclésiastiques accourus des communes voisines et même éloignées pour édifier les assistants et embellir de leur présence cette glorieuse solennité, les regards se sont portés avec un intérêt tout religieux sur le vénérable curé du Bignon martyr échappé au glaive de la persécution par la volonté du Ciel. Un salut solennel a terminé

cette série de fêtes sous le feu des lustres suspendus par échelons à la voûte du chœur, des rubans et des bouquets de lumières sur l'autel et d'un tourbillon d'étoiles autour de la gloire resplendissante du Bienheureux. Pendant le salut, un vieillard, vêtu d'une blouse, était arrêté au milieu d'une foule compacte sur les degrés de l'église. Ses yeux, affaiblis par l'âge, pouvaient à peine apercevoir l'image du Bienheureux au-dessus du grand autel. Dans le but de ne point perdre le fruit de sa prière, il s'adressait tout haut au portrait du saint Apôtre, placé au-dessus de la porte de l'Eglise. Ses voisins (j'en faisais partie) ayant eu l'air de rire de lui comme d'un homme sortant du cabaret, il les regarda en face et leur dit : « Oui, oui, s'il veut me guérir, je lui en saurai bon gré ; il y a quarante ans que je souffre d'une blessure que j'ai attrapée au siège de Sarragosse ; et, pour que vous n'en doutiez point, je vais vous la montrer. » Ces paroles changèrent en un instant l'expression des physionomies, et chacun admira en silence la foi de ce vieillard qui avait dépensé son sang pour la patrie, et qui maintenant réclamait par l'intercession d'un prêtre espagnol la fin de ses souffrances qui avaient trouvé leur origine dans le siège affreux d'une ville espagnole. Que le Ciel exauce sa prière ! Avant de se retirer Mgr. l'Evêque du Mans a prononcé du pied de l'autel quelques paroles bien senties et bien dignes. Pour délasser les lecteurs de l'Echo de la Mayenne de mon long article, j'avais espéré pouvoir leur offrir en entier ou en partie l'ode qui a été chantée dans l'église de St. Michel en l'honneur du Bienheureux Claver ; mais la modestie de l'auteur, scholastique de St. Michel, naguère avocat distingué, et connu dans les lettres par des pièces de poésie, y a mis un insurmontable obstacle. Dans le but de réparer, autant que possible, ce fâcheux contretemps, je m'empresse d'annoncer à mes compatriotes que notre ville aura sans doute l'année prochaine, le bonheur de voir de non moins touchantes cérémonies pour la solennité de la Béatification de quarante martyrs de la Société de Jésus que des hérétiques jetèrent au fond de la mer au moment qu'ils se rendaient, ouvriers intrépides, au travail de la vigne du Seigneur dans les déserts du nouveau Monde. »

Extraits d'une lettre d'Issenheim. Nous avons reçu d'Issenheim une lettre à la fois très-longue et très-intéressante ; nous regrettons que les bornes qui nous sont imposées nous empêchent de la reproduire en entier ; nous en extrairons du moins les passages les plus intéressants. « Le départ du P. Liaigre pour Cayenne a produit sur les habitants d'Issenheim une très-vive impression. La nouvelle leur en fut donnée à l'exercice du mois de Marie ; et ce bon peuple témoigna par des pleurs et par des sanglots combien il était sensible à cette perte inattendue. Plusieurs missions ont été données dans les environs du noviciat. Celle de Cernay entr'autres a eu de fort beaux résultats ; bon nombre de protestants ont assistés aux exercices. Les prisonniers d'Ensisheim dont il a été fait mention dans les dernières lettres de Laval, n'ont point été entièrement délaissés. Quel bonheur pour ces pauvres gens ! Depuis la mission beaucoup d'entre eux ont cessé de vivre ; on a remarqué que la mort choisissait de préférence les nouveaux convertis. Ceux des prisonniers que le bon Dieu laisse encore sur la terre ont en général parfaitement persévéré. Il faut maintenant que nous vous racontions l'admirable conversion d'un Juif que Marie voulut bien conduire comme par la main dans notre solitude. Depuis l'âge de 15 ans, ce jeune homme cherchait une religion qui pût enfin lui donner le secret du bonheur. Au collège il ne pouvait retenir ses larmes en voyant ses condisciples prier devant ce Jésus, crucifié par ses pères. Les hommes chargés de son éducation voulurent l'amener à la connaissance de l'Evangile mais ils étaient protestants, et leur doctrine ne put le satisfaire. Plus tard il s'adressa à un prêtre catholique ; mais malheureusement il en reçut une réponse peu digne d'un ministre de J. C. Plusieurs curés d'Allemagne ne le reçurent pas non plus avec la charité qu'il avait droit d'attendre ; et dès lors il donna tête baissée dans la philosophie ; mais par un miracle de la grâce son esprit demeura sans atteinte, et son cœur resta pur au milieu des absurdités de Kant, Fichte et Schelling. Sa famille cependant ne cessait de le poursuivre ; et pendant les vacances le forçait d'observer les moindres pratiques du Talmud ; mais la grâce était plus forte : aussi la veille du jour où il passa son examen du doctorat se prosterna-t-il devant l'image de Jésus crucifié, lui promettant de lui consacrer son premier-né s'il le délivrait des tracasseries de ses parents. Un jour Mr. Mass (c'est le nom de notre converti) interrogeait comme juge d'instruction un homme qui avait été saisi par la justice. A la fin de la séance, l'accusé lui dit : que je suis heureux, Monsieur, de n'avoir pas rencontré un de ces juges barbares et inflexibles ! Je n'ai rien à vous offrir pour vous témoigner toute ma reconnaissance ; mais je prierai pour vous. Et pourquoi, répondit notre jeune homme, ne prierez-vous pas tout de suite un instant avec moi ? Aussitôt ils tombent à genoux, et fondant en larmes récitent ensemble la salutation angélique. C'était pour la première fois que M. Mass entendait cette délicieuse prière. Depuis ce temps elle n'est pas sortie de sa mémoire ; il voulut l'enseigner à sa fiancée, jeune protestante, qui à son tour lui apprit le Pater. A Issenheim il avait sans cesse le chapelet à la main ; pendant les instructions il le tirait fréquemment de sa poche et le baisait avec amour. Assis à sa fenêtre vis-à-vis [illegible] de Marie qui s'élève au milieu des jardins, il ne pouvait en détourner les yeux. Le P. Maître l'interrogeait sur son amour pour la Ste Vierge : « Mais je l'aime quasi plus que le bon Dieu, » répondit-il. Il nous disait que depuis le jour où il avait entendu la prière de Marie, il n'avait cessé de l'adorer. Cet amour du reste n'a rien de surprenant, puisque l'auguste Vierge daigna lui apparaître, revêtue de blanches couleurs et tout éclatante de lumière. Une autre fois il vit sur la porte de sa chambre se dessiner une croix lumineuse : l'apparition dura de dix à quinze minutes ; et pendant ce temps le jeune néophyte prosterné devant le signe de notre rédemption priait avec ferveur. « Quand je raconte ces choses, [illegible]

6.

rationalistes de mon pays, nous disait M. Mass, ils se moquent de moi; mais je ne m'en fâche pas, et je me contente de leur répondre: vous ne comprenez rien à toutes ces choses." La cérémonie du baptême fut très-touchante; l'attitude de l'enfant de Marie serait chose difficile à décrire. Après la messe il ne pouvait plus parler que de la joie qui débordait en son âme. Il nous a quittés pour retourner dans sa patrie; et le P. Maître qui l'a vu à Fribourg en Brisgau, nous assure qu'il persévère toujours dans sa première ferveur. — Que vous dire maintenant de la fête du B. Claver? La cérémonie se fit d'abord à Thierbach. L'ornementation de l'église était à la fois simple et grandiose. Un [illegible] azuré flottait sous la voûte à l'entrée du chœur, et chaque pilier portait un écusson entouré de [illegible]. Dans le fond de l'église brillait le chiffre de la Compagnie environné d'une gloire de rayons d'or; [illegible] représentant l'apothéose du Bienheureux reposait mollement sur un manteau royal de couleur [illegible] de pourpre et semé d'étoiles d'or. Tout cela ressortait à merveille au milieu de la verdure de plus[ieurs] [illegible] dont le feuillage montait jusqu'à la voûte. N'oublions pas les quatre belles colonnes dont les élég[ants] [illegible] servaient de support à des inscriptions écrites en lettres d'or. Voilà pour le chœur. Mais que dire [illegible] l'autel, de ses pyramides de cierges, de ses statues de saints, de ses lustres en mousse, de ses rideaux [illegible] couleurs, de ses guirlandes surtout: cent cinquante mètres en avaient été faits par les habitants d'un [illegible] voisin, pendant que les dames de Soultz nous fournissaient de jolies fleurs. La chapelle des reliques du Bien[heureux] était aussi parfaitement ornée, et attirait surtout l'attention des fidèles. L'office du matin commençait [ordi]nairement par la lecture des Lettres apostoliques: elle était toujours écoutée avec avidité. Après cette lecture les accords de l'orgue invitaient le peuple à prier, et tout le monde tombant à genoux suivait du cœur un touchant Ave maris stella exécuté par les novices. Ce chant était deux fois par jour le prélude d'un grand sermon prêché par quelqu'un des curés les plus distingués du diocèse. Après le premier sermon, grand'messe; après le second, salut solennel du Très-Saint Sacrement. Grâce aux paroisses des environs notre sacristie était vraiment fort riche: les curés cantonaux célébrèrent pendant les deux premiers jours; le vendredi, ce fut le vénérable Abbé de Notre-Dame de la Pierre qui officia pontificalement: il était environné de vingt-trois officiants. Pendant les cérémonies du soir arriva Mgr. Bovieri, ministre du St. Siège en Suisse. Les bons pèlerins étaient au comble de la joie; ils allèrent jusqu'à s'imaginer que le Prélat avait été envoyé par Notre Saint Père le Pape pour assister à la cérémonie. Mgr. de Strasbourg arriva dans la [illegible] soirée, et chanta le lendemain la messe pontificale. Ce dernier jour de fête fut un véritable [triomphe] pour Notre Bienheureux. Dès cinq heures du matin il était devenu presque impossible d'arriver [illegible] quatre gendarmes ont été obligés de nous frayer passage. De ma vie, nous disait Mgr. de Strasbourg, je n'ai vu un pareil concours de pèlerins, si ce n'est à la fête séculaire de Notre-Dame des Ermites. Une grande dame offrit cinq francs à une pauvre femme pour obtenir sa place près de la grille du chœur. Les [illegible], les corridors, les tribunes, les escaliers, tout était envahi; la chaire elle-même n'était point respectée. Il y avait, assure-t-on, plus de huit mille pèlerins à la messe; et pendant la journée il y eut de douze à treize mille visiteurs. Plus de quatre mille hosties ont été distribuées, et les communions auraient encore été plus nombreuses, si par malheur les petites hosties n'étaient venues à nous manquer. Pour s'en procurer il fallut parcourir tous les villages des environs; de plus l'accès de la Ste Table était [im]possible à tous ceux qui se trouvaient dans le fond de l'église. Plus de mille personnes n'[illegible] se confesser; et à trois heures du soir on distribuait encore la Ste communion. Nous avons appris [illegible] plusieurs paroisses assez éloignées curés et vicaires avaient été fort occupés à entendre les conf[essions]. [Plu]sieurs jours avant la fête toutes les chambres de Soultz étaient retenues par les pèlerins de [illegible], Altkirch, Belfort, Colmar, Thann, etc. Les employés du chemin de fer nous dirent que c'était comme aux grands trains de plaisir, et qu'à chaque fois tous les compartiments étaient pleins. [illegible] jours ce désert s'était transformé en une ville populeuse; du matin au soir l'église était rem[plie] et plusieurs milliers de personnes durent attendre jusqu'après midi pour pouvoir y mettre les [illegible]. Le clergé était très-nombreux; les messes commençaient à quatre heures et demie et [illegible] jusqu'à onze heures; les confessionnaux ne suffisaient plus, à chaque pas dans les corridors, à la sacristie, à l'église, on rencontrait un prêtre avec une quarantaine de pénitents à genoux autour de lui. La patience et la piété du peuple furent admirables, malgré la fatigue et des privations de [tout] genre, les figures étaient épanouies; tout le monde disait que c'était par excellence la fête de [illegible]. Plusieurs jeunes gens s'adressèrent aux novices: "Mon père, leur disaient-ils, ne pourrions-nous [illegible] confesser aujourd'hui? [illegible] nous sommes restés à jeun jusqu'à midi sans pouvoir nous approcher du tribunal." [illegible] assignaient le premier coin venu, y plaçaient une chaise et une petite [illegible], et les confessions commençaient. Les dames faisaient d'abord la grimace en voyant nos préparatifs, mais bientôt le respect humain disparaissait, elles se mêlaient à la foule, et s'estimaient heureuses quand après trois ou quatre heures d'attente elles pouvaient s'approcher du sacré tribunal. D'autres disaient: je ne suis pas venu pour communier, mais en voyant tout ce qui se passe ici, il m'est impossible de résister à l'élan général. Plusieurs de nos Pères entendirent quatre cents confessions; le P. Bruder à lui seul en reçut cent-cinquante le dernier jour. Les maîtres

de fabriques de Cernay, Guebwiller, etc. ne pouvant résister aux désirs de leurs ouvriers, leur permirent de prendre part à la fête. Vous savez qu'ils sont presque tous protestants et par suite peu amis des pèlerinages de la Ste Vierge et du culte des Saints. Il était touchant de voir de grand matin des flots de pèlerins arriver par les sentiers de la montagne, en récitant pieusement leur chapelet. Beaucoup d'entre eux étaient partis la veille à 10 heures de la nuit. Les ouvriers du voisinage accouraient à 8 heures du soir, tout couverts de la sueur et de la poussière de la journée, s'agenouiller devant le maître autel pour baiser la relique du Bienheureux. Dans une des visites de l'après-dîner, le R. P. Recteur la fit baiser aux trois Prélats et à tout le clergé. Ces visites s'annonçaient au son de la grosse cloche, et chaque fois le peuple répandu dans la forêt ou dans les auberges laissait là son repas inachevé pour joindre ses prières à nos chants d'allégresse. L'Abbé des Bénédictins pleurait de joie: « Je revis, disait-il, à la vue d'un si grand nombre de jeunes gens. Hélas! dans mon couvent, je ne suis entouré que de têtes chauves; et les radicaux n'attendent que ma mort pour en fermer la porte et chasser tous mes frères. Mais le bon Dieu est toujours là, et la Ste Vierge n'est pas moins puissante aujourd'hui que dans le bon vieux temps. » Mgr Boriori était enchanté: il nous appelait ses confrères, parlait à tout le monde et avait toujours sur les lèvres quelque mot d'édification. Il félicita Mgr l'Évêque de la bonne intelligence qui règne dans ce pays entre le clergé séculier et les membres de la Compagnie; il encouragea les prêtres à resserrer tous les jours davantage ces liens d'amitié fraternelle. « Oui, nous serons toujours unis, répondit Mgr de Strasbourg, car nous savons apprécier les services qui nous sont rendus par ces bons pères. » Nous ne parlerons pas de Mgr de Strasbourg; vous savez que les novices sont ses enfants gâtés. Il regrettait vivement de n'avoir pu nous amener le fameux Évêque de Spire pour faire le panégyrique du Bienheureux. Après la Messe il n'a cessé d'être au milieu de nous; il nous a réitéré sa promesse de faire avec les novices une course dans les montagnes aux vacances prochaines; mais auparavant il veut que nous venions le voir dans son château de Sigolsheim. Les autres invitations ne nous ont pas manqué: la plupart des Curés demandent avec instance que nous fassions une promenade à leurs presbytères; les Bénédictins nous réclament aussi. Vous voyez qu'on pourra rétablir, quand on voudra, l'expériment du pèlerinage. Avant de terminer ces détails sur la fête de Thierbach, il faut vous raconter une petite aventure qui vous divertira, je l'espère: Un citadin protestant demandait à un bon paysan catholique: « Et pourquoi donc tant de cérémonies à la gloire de cet homme-là? Si c'est une bonne chose, pourquoi ne pas faire de même pour tous les autres? » — « Et pourquoi, lui répondit le brave campagnard, pourquoi sur la place Vendôme a-t-on donc élevé une statue au grand Napoléon, tandis qu'on n'a point songé à vous en élever? » — « Oh! c'est que Bonaparte a remporté de brillantes victoires, ce que tous assurément n'ont point fait comme lui. » — « Eh bien! notre Saint lui aussi a remporté sur le démon d'éclatantes victoires, et tous assurément n'imitent point son exemple. » Voilà pour la fête de Thierbach. Issenheim eut aussi la sienne; elle se fit dans l'église paroissiale qui avait été décorée avec beaucoup de goût. Plus de 600 personnes s'approchèrent de la Ste Table. Nos bons villageois disaient que depuis l'existence d'Issenheim, jamais on n'avait vu pareille solennité. « Oh! si nous avions tous les soirs des sermons comme ceux-là, disait Mr le Maire au R. P. Recteur, quel bien ce serait pour les habitants! » Le premier il s'avança pour baiser la relique; il était précédé du Suisse et environné de son Conseil municipal. Le Curé était au comble de la joie. Sept mille gravures représentant le B. P. Claver ont été distribuées à Thierbach et à Issenheim. Espérons que ces fêtes laisseront de précieux souvenirs dans l'Alsace, et que le nouveau Bienheureux obtiendra à ces catholiques populations de conserver intact le don si précieux de leur foi.

Belgique. Nous n'avons reçu aucune lettre de la province de Belgique; seulement les trois ou quatre nouvelles suivantes sont parvenues jusqu'à nous. Au commencement du mois de septembre, Son Éminence Mgr le Cardinal de Malines a consacré la nouvelle église de Bruxelles; il s'était offert lui-même à nos Pères pour leur rendre ce service. Le volume des Bollandistes s'imprimera vers le commencement de 1853. L'ouvrage du P. De Backer (Bibliotheca Societatis Jesu) est assez avancé, et déjà le quart du premier volume a été livré à l'impression. A Gand on imprime le Compendium historiae Societatis du P. Jouvency, qui jusqu'ici n'avait point vu le jour.

Espagne. 1re Lettre d'un Père de la Province d'Espagne à un Scholastique de Laval. Les affaires de la Compagnie en Espagne marchent un peu lentement; la tournure qu'elles prennent est de nature cependant à nous donner d'assez belles espérances. Avec la permission du gouvernement, Mgr l'Évêque de Pampelune a établi quelques Jésuites dans le château de Loyola; ils y partagent leur temps entre l'étude et les divers travaux des missions. Il est bien vrai que dans l'autorisation donnée le nom de Jésuites n'a point été désigné d'une manière explicite; mais néanmoins c'est aux membres de la Compagnie que le gouvernement a entendu l'accorder, et cela pour répondre aux désirs de Mgr l'Évêque, des autorités et de la Députation de Guipuzcoa. Impossible de ne pas voir dans cet événement un trait de la Providence et le désir de St Ignace de conserver à la Compagnie le château de ses Pères. Pendant 12 ans Loyola ne fut point habité, et durant ce temps néanmoins on formait mille projets infructueux sur sa destination. Dans le cours de ces 12 années, l'administration de Guipuzcoa s'est chargée de tous les frais d'entretien et de réparation; et aujourd'hui elle nous remet entre les mains

ce Sanctuaire vénéré, si cher à tous les enfants de la Compagnie, ainsi que les magnifiques bâtiments qui l'entourent. — L'Évêque des Canaries est un ancien Supérieur des Lazaristes d'Espagne; comme il est très affectionné à notre Institut, il a prié avec beaucoup d'instance le R. P. Provincial d'accepter la direction de son grand et de son petit séminaire, ainsi que l'administration de l'église St-Michel. Le R. P. Morey a accepté en effet, et [illegible] de nos Pères accompagnés de trois frères s'y établiront cette année. A l'extérieur rien ne les [illegible] des prêtres séculiers, mais dans l'intérieur de la maison ils auront parfaite liberté de suivre nos coutumes et [illegible]. — De nombreuses missions continuent à produire en Espagne les fruits les plus consolants. Je vais vous donner quelques détails sur ces travaux apostoliques, en commençant par ceux de la Navarre; mais avant de parler des résultats, il faut vous dire un mot de la méthode suivie par nos Pères dans ces pieux exercices. Les cérémonies commencent de grand matin, et s'ouvrent toujours par le chant du Salve Regina; on célèbre ensuite une première messe; elle est suivie d'une instruction sur l'une des grandes vérités de la foi, et après le cantique à la Divine Bergère, une autre messe est célébrée. A dix heures c'est le tour des petites filles et des petits garçons: ils assistent d'abord au St. Sacrifice, pendant lequel leur attention est soutenue par le chant des cantiques. Après la messe ils écoutent une petite instruction que le missionnaire sait mettre à leur portée; ils répondent aux questions qui leur sont faites, reçoivent des médailles s'ils ont bien répondu et se retirent joyeux après avoir terminé la cérémonie par le cantique à la Divine Bergère. On ne saurait s'imaginer les fruits obtenus par cette mission d'enfants. elle est d'une grande utilité pour eux d'abord, et ensuite pour les adultes, qui veulent y assister et y accourent de tous les côtés à la fois. [illegible] la grande cérémonie. A la nuit tombante les missionnaires sortent processionnellement de la maison où ils font leur demeure; ils sont précédés du clergé qui chante des cantiques pour appeler le peuple aux exercices. Un prêtre en surplis, et c'est presque toujours le curé de la paroisse, porte la croix de la mission [illegible] la bannière du rosaire ou de la Vierge du Mont Carmel au milieu de deux torches allumées. Lorsque la procession est entrée dans l'église, on entonne le Salve Regina ou les litanies de la Ste Vierge, et après quelques courtes prières, le missionnaire, précédé du prêtre qui porte la croix de la mission, monte en chaire pour faire au peuple une instruction en forme de catéchisme. On chante ensuite plusieurs cantiques, [illegible] Père commence [illegible] sermon du soir, qui se termine toujours par un acte de contrition. [illegible] le missionnaire se prosterne aux pieds du crucifix, et le peuple chante avec ferveur le célèbre cantique Perdon, [illegible]. Le tout terminé, la procession se remet en marche vers la maison des Pères, qui avant de se retirer donnent avec le crucifix une bénédiction solennelle à tout ce peuple agenouillé devant leur porte. Voulez-vous maintenant quelques détails sur les résultats obtenus par ces pieuses industries? Partout des restitutions sont faites soit aux églises, soit aux autorités des villes, soit aux particuliers. On a vu bon nombre de personnes qui nourrissaient des inimitiés invétérées demander humblement à leurs ennemis le pardon de leurs anciens torts. Bien plus dans quelques missions des personnes appartenant aux premières familles de l'endroit où se donnaient les exercices sont venus faire des [illegible] à ceux qu'ils avaient offensés. Dans une ville, le missionnaire engagea les confesseurs du haut [illegible] aux jeunes gens qui s'obstineraient à [illegible] des armes offensives. Cette recommandation eut son effet, et les coupables vinrent en assez grand nombre déposer leurs armes aux pieds du missionnaire qui s'empressa de les faire porter aux autorités chargées du maintien de l'ordre public. Impossible de vous dépeindre l'empressement des campagnes voisines du lieu qu'a choisi [illegible] pour point central de la mission. Rien de plus touchant que de voir au déclin du jour des troupes de trois et quatre cents personnes regagner à la lueur des torches leurs pauvres habitations. Souvent les chemins sont couverts de neige, mais ces braves gens oublient la rigueur de la saison et la fatigue du pèlerinage [illegible] à haute voix le [illegible] en faisant retentir les airs de leurs graves et religieux cantiques. [illegible] terminés [illegible] communion générale, et ce sont les magistrats réunis en corps [illegible] les premiers à s'approcher de la table de vie. On a remarqué dans presque toutes les localités qu'à l'[illegible] communion [illegible] la population était au moins doublée. Il ne faut pas que j'oublie de vous parler de la procession du Très-Saint Sacrement qui se fait le dernier jour et avant le sermon de clôture. Le pain eucharistique est solennellement porté dans la ville, dont les rues sont jonchées de fleurs et les maisons pavoisées avec le plus grand soin. De distance en distance s'élèvent des reposoirs, dont le bon goût et la magnificence sont un témoignage du zèle [illegible] des habitants. Avant de terminer ce qui a rapport aux missions de Navarre, je veux vous parler d'un [illegible] pris par nos Pères à un lieu bien cher assurément à tous les membres de la Compagnie. Il s'agit [illegible] au château de Xavier. Ce récit du reste pour[illegible] à vous montrer de quelle vénération sont encore [illegible] de la Compagnie dans notre catholique Espagne. Le petit village de Xavier ne compte qu'une [illegible] d'habitants; on y voit cependant une belle église paroissiale dans laquelle s'est conservé jusqu'à [illegible] avec la plus grande vénération le baptistère où fut régénéré le grand Apôtre des Indes, cette gloire [illegible] de la Navarre. Le baptistère a la forme d'un grand vase de pierre; il est fait d'une seule pièce et a environ un mètre et 20 centimètres de largeur. Autrefois il était revêtu de lames d'argent, et l'on voit encore les traces de ce riche ornement; mais il en fut dépouillé par l'avarice des troupes lors des guerres de l'empire. Nos missionnaires ont ensuite visité le [illegible] du bienheureux Apôtre, la chapelle élevée près de là et le petit sanctuaire où se conserve le crucifix qui [illegible] des gouttes de sang chaque fois que le

Saint Missionnaire devait éprouver quelque malheur. On voit encore aujourd'hui les traces du sang miraculeux. Un religieux Carme prend soin de ces lieux vénérés, et l'on y célèbre chaque année la fête de St. François-Xavier. A cette occasion les dépenses sont faites par les bons villageois dont la piété n'a jamais fait défaut. Pendant une petite collation nos Pères aperçurent auprès d'eux une bonne mère de famille: « Ma brave femme, lui dit un des missionnaires, vous êtes tous de braves gens dans ce village, n'est-il pas vrai? » — « Eh! « répondit la villageoise, comment serait-il possible que nous ne le fussions pas? Nous avons été baptisés au lieu même où « notre Saint a reçu le premier Sacrement. » — Voici maintenant un autre fait qui pourra vous intéresser: Un de nos Pères a donné dernièrement les exercices de la retraite à cinquante Religieux de St. Augustin, qui ont été autorisés par le gouvernement à se réunir à Montaigu dans un magnifique couvent; ils s'y préparent aux fatigantes missions des Iles Philippines. Le Supérieur de cette édifiante communauté vint trouver lui-même le Père dont je vous ai parlé: « Je voudrais, lui dit-il, mettre au cœur de « mes Religieux le zèle et les vertus que je vois briller dans votre Compagnie. Pour arriver à ce beau résultat, j'ai pensé n'avoir rien « de mieux à faire que de m'adresser à vous; car je crois que rien ne contribuera plus à notre sanctification que de faire les exercices « de votre illustre Fondateur. » Il va sans dire que la prière du Supérieur fut exaucée; et ces bons Religieux se mirent aux exercices de St. Ignace. Ils les suivirent avec tant de ferveur, avec des fruits si abondants, que le missionnaire ne pouvait que leur répéter: « Ah! mes Pères, je ne vous ai prêché que de parole; mais combien vous m'avez prêché vous-mêmes pendant cette retraite par votre « ferveur et par vos saints exemples! » A Valence, notre ancienne église qui jusqu'ici servait de magasin, et que l'on destinait, à ce qu'il paraît, à un usage bien plus profane encore, a été rendue à la Compagnie par le gouvernement. Grâce à la générosité des fidèles, on a pu lui rendre son antique splendeur; et déjà nos Pères y ont établi la confrérie royale du Très Saint Sacrement. Impossible de décrire l'enthousiasme du peuple de Valence à l'occasion des fêtes magnifiques auxquelles a donné lieu l'ouverture de cette ancienne église. Le jour de la communion générale on a vu un grand nombre d'hommes s'approcher de la Ste. Table; le salut a été précédé d'une belle procession à laquelle trois généraux se sont fait un devoir d'assister. L'un de ces généraux était déjà membre de l'Archiconfrérie du Très-Saint Sacrement, le second a demandé son admission à l'issue de la cérémonie; et l'on assure que le troisième présentera la même requête, lorsque nos pères iront le remercier de sa bienveillance et de son généreux concours. Les fidèles demandent avec instance qu'on veuille bien rétablir la confrérie du Sacré Cœur qui existait jadis dans cette église. Les jeunes gens ont déjà trouvé moyen de faire construire un autel à St. Louis de Gonzague, et demandent aussi qu'on établisse en leur faveur une nouvelle congrégation sous le patronage de celui qui a été présenté par les souverains Pontifes comme le modèle de la jeunesse.

2°. Lettre d'un Père de la Province d'Espagne à un Scholastique de Laval. Ceux de nos Pères qui résident à Madrid, ont célébré avec une grande solennité la béatification du B. Pierre Claver dans la magnifique église des Visitandines. Voici quelques-unes des réflexions publiées par le journal de Madrid la Esperanza: « La décoration du temple était à la fois simple et grave: c'est qu'en effet les tentures dont on se sert d'ordinaire pour décorer les églises n'auraient servi cette fois qu'à dérober aux yeux la beauté de l'architecture, la richesse des marbres et la perfection des mosaïques. Le jeudi soir le tableau du Bienheureux a été découvert à l'instant où Sa Grandeur Mgr. l'Evêque des Canaries entonnait solennellement l'hymne Iste Confessor. Après cette prière de l'Eglise et plusieurs autres exercices de piété, un chant à la gloire de l'Apôtre des Nègres a été exécuté par les premiers professeurs de Madrid. Pour faire l'éloge de l'orchestre, le meilleur peut-être que l'on ait jamais entendu même à la Cour, il suffit de dire qu'il était dirigé par le célèbre organiste Mr. Jimeno. Ce morceau de musique, aussi bien que ceux qu'il nous a été donné d'entendre aux offices des autres jours, n'avait pas seulement un véritable mérite artistique; il était encore parfaitement étranger à ce goût profane et mondain que l'on retrouve parfois dans des compositions destinées aux solennités religieuses... Pendant le triduum les offices ont été célébrés par des Princes de l'Eglise: le premier jour, c'est son Excellence Mgr. le Nonce de Sa Sainteté qui a officié pontificalement; le second jour avait été réservé à l'Illustrissime Evêque d'Astorga, et le troisième à son Eminence l'Archevêque de Tolède. Chacun de ces jours, la voix des Frères de Claver, cette voix toujours éloquente et toujours chère aux bons Espagnols, a rappelé matin et soir avec autant d'onction que de talent les gloires du nouveau Bienheureux. C'est tout ce que nous dirons de ces brillants discours, dans la crainte d'alarmer l'austère modestie des Pères de la Compagnie; d'ailleurs nous reviendrons encore sur la béatification de leur Saint Confrère, et sans doute il leur sera sensible de voir combien nous avons à cœur de rendre publics les triomphes et les gloires de leur pieux Institut. Aujourd'hui nous voulons seulement être l'écho des sentiments qui dans ces derniers jours ont amené à l'église des Visitandines les Religieux Piaristes, ces fils du grand Calasanz. Ils ont pris une si grande part à la joie de ceux qui dans des jours meilleurs partageaient avec eux les pénibles travaux de l'enseignement!.. Nous voulons être l'écho de la fleur de la noblesse espagnole, l'écho des anciens élèves du royal Séminaire des nobles et du collége Impérial. Plusieurs d'entre eux, peu contents d'accourir pour payer à leurs anciens maîtres ce tribut d'amour et de reconnaissance, ont encore voulu célébrer dans leurs familles par des fêtes brillantes un événement qui comble de joie la sainte Compagnie de Jésus... En un mot nous voulons constater les sentiments du peuple de Madrid, qui sans distinction d'âge, de partis ou de conditions, vient de prouver que les dix-sept années qui déjà se sont écoulées depuis la proscription des Jésuites n'ont pu lui faire oublier tout ce qu'il doit de reconnaissance à cette illustre Compagnie. » Ici, mon R. Père, finissent les réflexions du journal La Esperanza. Passons maintenant à Valladolid. Nos Pères y ont prêché le mois de mai; les cérémonies ont été fort brillantes, et on a suivi dans les exercices les méthodes autrefois en usage dans le collége impérial de Madrid. Chaque jour la musique de la Cathédrale célébrait les louanges de Marie, et les aumônes venaient en abondance. Rien de consolant comme l'empressement du peuple et des personnes même les plus distinguées,

10.

comme la ferveur et la modestie de tous les assistants. Le zèle des prêtres séculiers s'est réveillé plus que jamais dans cette heureuse circonstance; et voyant que les nôtres étaient en petit nombre, ils se sont empressés d'offrir leur concours et de partager avec eux les travaux du sacré ministère. Le jour de l'Ascension a eu lieu la première communion générale de tous les enfants. C'était un spectacle qui ne s'était jamais vu dans Valladolid. Les jeunes communiants étaient au nombre de trois cents: les adultes ont eu leur communion générale le jour de la Pentecôte. Nos Pères ont aussi donné une petite mission aux prisonniers, et les exercices de la retraite aux étudiants de l'Université. Soixante-dix de ces jeunes-gens ont promis de venir et viennent en effet tous les quinze jours entendre une petite conférence proportionnée à leurs besoins. Quelques mots maintenant sur la Catalogne. Depuis plusieurs années nos Pères s'occupent à évangéliser cette province, et les fruits merveilleux qu'ils ont recueillis dans leurs missions, ne sont pas de ces fruits trop hâtifs qui n'arrivent jamais à la maturité. Je veux vous citer un merveilleux exemple de conversion solide et de persévérance. L'un de nos Pères prêchant un triduum dans un petit village a retrouvé plusieurs pénitents parfaitement conservés, et entre autres une malheureuse pécheresse revenue à Dieu dans la mission de l'année dernière. Cette Magdeleine repentante avait eu néanmoins des luttes terribles à essuyer: il ne se passait, pour ainsi dire, aucun jour qu'elle ne trouvât caché dans quelque coin de la maison l'infâme complice de ses désordres. Une fois entre autres ce misérable lui glissa dans la main 20 onces d'or, c'est-à-dire 1680 francs; que la nouvelle servante de Jésus Christ repoussa loin d'elle avec indignation. La grâce a triomphé de tout, et elle demeure inébranlable. Les deux missions données dernièrement à Balaguer et à Borjas-blancas sont surtout dignes de fixer l'attention. Voici quelques détails sur la mission de Balaguer; je les extrais du journal de Madrid El Catolico: «Le P. Coll, religieux Dominicain, et les Jésuites qui l'accompagnent nous avouent que depuis qu'ils sont occupés aux travaux des missions, ils n'ont vu qu'une seule fois la main de Dieu agir aussi visiblement qu'elle le fait à Balaguer. Ces hommes apostoliques font leurs voyages à pied et ne vivent que d'aumônes, encore refusent-ils de recevoir des vins délicats, de la volaille ou des mets recherchés. Après leur frugal repas le frère Coadjuteur qui les accompagne distribue aux pauvres de J. C. les restes de la table, et ils se remettent de nouveau entre les mains de la Providence. Ils ne prennent pas plus de quatre heures de sommeil, aussi tous ceux qui sont témoins de leurs fatigues auraient-ils bien de la peine à comprendre comment leurs corps peuvent se soutenir, s'ils ne connaissaient les merveilles de la grâce de Dieu. Pendant le sermon de la passion prêché par le P. Coll, des larmes abondantes n'ont cessé d'accompagner le récit de la mort du Sauveur. La vaste église de Ste Marie se remplissait chaque soir, et le Dimanche il fallut prêcher en plein air, car l'auditoire se composait de quatorze mille personnes. Rien de plus touchant que de voir arriver à Balaguer les habitants de huit villages voisins: ils marchent ainsi pendant une, deux et même trois heures, en récitant le chapelet à haute voix et sont accompagnés de leurs curés et de leurs magistrats. Chose pareille ne s'était pas vue depuis St Vincent Ferrier, qui jadis, s'il faut en croire la tradition, annonça la parole de Dieu sur cette même place de Balaguer. Les enfants, les hommes et les femmes s'étaient d'abord approchés séparément de la Ste Table; mais le Dimanche de Quasimodo fut désigné par les missionnaires pour la communion générale. Ce jour-là dès le matin non seulement l'église, mais toutes les places environnantes étaient encombrées par la foule. Plusieurs milliers de personnes s'approchèrent du divin banquet. La Table eucharistique avait été richement décorée; de jeunes enfants vêtus de blanc se tenaient près de là, et les pieux fidèles s'avançaient dans un ordre merveilleux pour recevoir le pain des forts. La veille de ce beau jour les curés et les confesseurs des villages voisins étaient venus au secours des Pères et avaient été forcés de passer le jour et la nuit dans leur confessionnal. Pendant la mission on avait porté solennellement un Christ miraculeux pour obtenir de Dieu un temps plus favorable; mais cette première procession ne suffisant point à la piété des habitants, il fallut en faire une nouvelle en l'honneur du Très-Saint Sacrement: elle fut plus solennelle que celle de la Fête-Dieu. Le clergé et les autorités civiles s'y étaient prêtées du reste avec la meilleure grâce. La procession terminée, le sermon d'adieu se fit sur la place publique, et en présence de plus de 14 mille auditeurs. Le missionnaire était profondément ému; des larmes abondantes s'échappaient de ses yeux, et sa voix trouvant de l'écho dans tous les cœurs, on n'entendit bientôt plus dans cette immense multitude que des soupirs et des sanglots. On les voyait tous cette élever les mains vers le ciel ou s'essuyer les yeux. Les missionnaires restèrent encore quelques jours pour évangéliser les prisonniers, donner la retraite aux Religieuses de Ste-Claire et glaner les épis restés à terre pendant l'abondante moisson qui venait d'avoir lieu. Maintenant grâce à Dieu les oreilles ne sont plus déchirées par les blasphèmes et les imprécations; on n'entend plus parler de vol, d'usure et de jeux scandaleux; en un mot l'intempérance, la luxure et les autres vices paraissent anéantis. Un fait bien extraordinaire ou plutôt bien miraculeux est venu pendant les exercices réveiller la foi de la population. L'Illustrissime Mgr Claret, Archevêque de Cuba, a composé pour l'instruction des jeunes filles un petit livre de piété extrêmement utile. Un jour au sortir du confessionnal l'un des Pères Missionnaires prêta cet opuscule à une jeune personne d'une vingtaine d'années qui se trouvait en service dans une maison de Balaguer. Son maître, homme imbu d'idées anti-religieuses ne tarda pas à s'apercevoir des pieuses lectures de sa servante. «Que lisez-vous là? lui demanda-t-il un jour avec autorité» – «Eh! mon Dieu, répondit la pauvre fille, je lis un livre qui m'a été donné par le Père missionnaire» – «Et pourquoi lire de pareils livres? Tenez, ajouta-t-il, voilà celui auquel vous devriez plutôt consacrer vos instants.» Et il lui montrait un ouvrage détestable, rempli de doctrines erronées, qui se trouvait près de là sur une table. Alors saisi tout-à-coup d'une rage satanique, il arrache le livre de piété des mains de la jeune fille, et le jette au milieu du foyer. Aussitôt la flamme s'élance, et respectant le bon livre qu'on venait de lui livrer, se jette sur le mauvais qui était cependant assez éloigné de son action, et le réduit en cendres. A la vue de ce prodige, l'impie possesseur

de l'ouvrage pervers est saisi d'étonnement, et la réflexion augmentant la frayeur, il sort avec rapidité, monte les escaliers et crie à tous ceux qu'il rencontre: „Jésus! Jésus! que vient-il d'arriver? Ma servante et les missionnaires sont possédés du diable „ou la protection du Seigneur est pour eux..„ Le lendemain il venait à confesse, accusait ses péchés avec une sincère contrition et se préparait à s'approcher de la Ste Table pour le jour de la communion générale. Le Père de la Compagnie qui avait remis à la pauvre servante le livre miraculeux, le conserve aujourd'hui avec le plus grand soin, comme un témoignage de ce prodigieux événement qui est devenu public et a singulièrement réveillé la foi des habitants. Voilà, mon R. Père, ce qui concerne Balaguer; je vais maintenant vous donner quelques détails sur la mission de Borjas-blancas. Cette mission, commencée sous les auspices du Cœur immaculé de Marie, a réussi au-delà de toute espérance. Borjas-blancas cependant avait beaucoup perdu depuis quelques années de la pureté de ses mœurs et de la simplicité de sa foi. Ce malheur, il faut l'attribuer à sa position topographique, aux dernières guerres qui en avaient fait une place fortifiée, à la disette de prêtres et enfin à une inondation de livres pestilentiels, comme le Juif errant, les Mystères de Paris, etc, etc., que tous les habitants, les jeunes gens surtout, lisaient avec fureur. Malgré tout cela, l'entrée des trois pauvres missionnaires fut un véritable triomphe pour notre sainte Religion. Deux heures avant d'arriver au siège principal de la mission, ils rencontraient déjà de pieux villageois qui venaient les recevoir au son de toutes les cloches. Cette multitude augmentait à chaque pas et avec tant de rapidité, qu'une demi-heure avant d'arriver à Borjas-blancas, les missionnaires pouvaient à peine se frayer un passage, tant la grand'route était encombrée par les pieux fidèles qui tous voulaient leur presser ou leur baiser la main. Ces fleurs promettaient de beaux fruits, la grâce de Dieu les fit bientôt mûrir. Quoique l'église fût extrêmement vaste, il fallut dès les premiers jours prêcher au milieu de la place. C'est qu'en effet les populations accouraient de deux, trois et quatre lieues, ayant leurs Curés à leur tête, et chantant les prières du chapelet. L'affluence fut telle auprès des confessionnaux que plusieurs fidèles passaient les nuits entières à la porte de l'église pour pouvoir s'approcher le matin du Sacré Tribunal. Les Pères ne prenaient jamais plus de quatre heures de repos, et cependant beaucoup de personnes furent obligées d'attendre deux, trois et même quatre jours pour avoir le bonheur de se confesser à l'un des missionnaires. Parmi ceux dont la patience était ainsi mise à l'épreuve, il y avait des ouvriers qui perdant pour se confesser des journées entières de travail, étaient obligés de se contenter d'un simple morceau de pain; il y avait des mères de famille qui trouvaient à peine de quoi soutenir la vie de leurs enfants; il y avait de pauvres étrangers qui avaient abandonné leurs maisons, leurs familles et les travaux de la campagne. Je ne vous parle pas des conversions de 10, 20 et 30 années; je vous dirai seulement qu'une grande quantité d'armes et de livres défendus furent déposés aux pieds des missionnaires, que la paix et la concorde remplacèrent les dissensions intestines qui régnaient auparavant dans toute la contrée, que le blasphème, vice dominant de ce pays, parut entièrement extirpé et que l'on vit aussi disparaître la haine et les préjugés contre la religion catholique et la petite Compagnie de Jésus. Je vais terminer cette longue lettre, mon R. Père, en vous copiant un passage d'une relation envoyée à notre R. P. Provincial par le P. Visiteur de l'Amérique Méridionale. „Je vous avais écrit, dit le P. Visiteur, que je devais avec un autre Père donner une mission dans l'antique Guatemala; nous avons en effet exécuté notre projet du 9 au 25 Mars. Nous avons eu 12 mille communions; plusieurs mariages, nuls depuis 20 et 30 ans, ont été revalidés. La première communion a été très-édifiante et la plantation de la croix très-solennelle. Le soir, au sortir de l'église les fidèles se partageaient en groupes, et regagnaient leurs maisons en chantant au milieu des rues quelques prières en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. Enfin nous avons fait à la grande édification du peuple une procession de pénitence. Tous les prêtres d'abord et ensuite les hommes et les femmes portaient une couronne d'épines et une corde au cou; en outre plusieurs hommes et même plusieurs femmes avaient chargé leurs épaules de croix longues et pesantes, et ceux qui n'avaient pu se procurer cet instrument de supplice saisissaient sur la route d'énormes blocs de pierre, pour ajouter en les portant aux saintes cruautés de notre pèlerinage. Le curé marchait en avant accompagné des hommes, moi je suivais avec les femmes. Lorsque nous fûmes arrivés au village de Jocotenango, je fis un sermon au peuple sans quitter ma couronne d'épines et la corde qui me pendait au cou. Le Seigneur a daigné bénir nos efforts, et depuis mon retour les curés m'ont écrit que la mission continuait et continuerait longtemps encore à porter des fruits de salut et de bénédiction..„

Italie. Nous regrettons de n'avoir aujourd'hui que très-peu de nouvelles sur l'Italie. Notre correspondant de Rome est assez gravement malade, et les lettres qui nous avaient été promises sur les affaires de la Sicile ne nous sont point encore parvenues. Nous espérons pouvoir réparer ce déficit dans nos lettres de Noël; pour le moment nous nous contenterons d'insérer quelques lignes d'une lettre de Palerme. Palerme, 17 Juillet 1852. „Nous avons ici deux congrégations qui comptent chacune plus de 500 membres. Beaucoup de ces congréganistes sont d'anciens élèves du collège, des étudiants en droit ou en médecine, des gentilshommes, etc, etc.. Les séculiers se réunissent à nos élèves, et dans l'une de ces pieuses assemblées la méditation se fait tous les jours avec la plus grande exactitude. Le matin des dimanches et des fêtes nos onze cents externes se réunissent dans les classes pour y chanter l'office de la Ste Vierge: (les classes dans ce collège sont de véritables chapelles avec autel, tableaux, peintures à fresque sur les voûtes, etc, etc.. Pendant ce temps quinze ou vingt de nos Pères entendent les confessions, puis vient le St Sacrifice; cette nombreuse jeunesse y assiste avec dévotion; les tables de communion sont toujours bien garnies. La St Louis de Gonzague se célèbre ici pour les écoliers non par le jour, mais la veille de la fête. Le matin de cette belle solennité on voit chaque élève s'avancer dans l'église avec un gros bouquet de fleurs qu'il vient déposer à l'autel de St Louis. Les enfants qui doivent faire leur première communion sont placés dans le chœur et tiennent en main un lys d'une blancheur éclatante; ils sont eux-mêmes vêtus de blanc, et n'ont pas comme en France 11 ou 12 ans, mais 6, 7 ou tout au

plus 8 ans. Cette touchante cérémonie se fait toujours pour la fête du St. Patron de la jeunesse; il y a sermon, musique, grande pompe religieuse; car il faut ici que tout parle aux yeux, que tout parle aux oreilles, et rien de mieux je vous assure. Le jour de la fête est réservé aux prêtres séculiers et aux diverses familles religieuses qui viennent officier dans notre église. Depuis 4 heures du matin jusqu'à midi les autels qui sont au nombre de 9 ne cessent pas d'être occupés. Le jour de St. Ignace il y aura même empressement, à ce qu'on m'assure; et de plus tous les officiers de la troupe (il y a ici de 15 à 18 mille hommes depuis 1848), toutes les autorités civiles et militaires assisteront à la messe et au panégyrique de St. Ignace. Après l'office ils passeront dans nos cloîtres (cloîtres magnifiques et presque royaux, pour le dire en passant), et on leur servira une collation en rapport avec la circonstance. Le soir ils reviendront prendre part à la procession solennelle qui se fait de l'église de notre collège à celle de la maison professe. »

Allemagne. Nous avons reçu un grand nombre de lettres et d'articles de journaux sur les missions d'Allemagne; nous les avions d'abord traduits avec l'intention de les communiquer à nos PP. et FF.; mais nous y avons renoncé dans la crainte de les fatiguer. C'est qu'en effet les merveilles opérées par nos missionnaires sont assez peu différentes les unes des autres; ce sont toujours comme dernièrement à Oppeln et à Ohlau des auditoires de 12 mille âmes; ce sont des Princes de l'Eglise qui comme Mgr. le Prince Evêque de Breslau viennent remercier nos Pères le jour de la clôture et confirmer les peuples dans leurs excellentes résolutions; c'est un zèle inimaginable pour s'approcher du Tribunal Sacré; ce sont des triomphes préparés aux missionnaires le jour de leur départ, etc, etc. Nous renonçons donc aujourd'hui au plaisir de transcrire ces nouvelles envoyées à Laval par nos Pères Allemands et par nos bons Frères novices d'Issenheim.

Cayenne. Tout le monde sait que nos Pères ont été appelés par le gouvernement à donner leurs soins aux forçats et aux déportés de Cayenne; nous allons reproduire plusieurs lettres qui fournissent des détails intéressants sur cette oeuvre admirable. Extrait d'une lettre du P. Morez. Nous avons quitté Brest le dimanche du Bon Pasteur, 25 avril; nous étions 5 Jésuites, savoir, les PP. Hus, Ringot et moi, et les deux frères coadjuteurs Schmoderer et Putsch. Nous nous sommes embarqués sur la frégate la Forte: c'est un beau navire de guerre de 60 canons qui faisait comme moi son premier voyage sur l'Océan. Il renfermait dans ses flancs 800 personnes: forçats, déportés, soldats, gendarmes, marins, avec une cargaison énorme de vin, de farine, de vivres de toute espèce pour les passagers, et pour l'approvisionnement des îles désertes où il devait nous déposer. Il était vraiment beau de voir cette masse énorme se balancer sur les flots et filer 3, 4 et quelquefois 5 lieues à l'heure. Parmi les forçats les uns jouaient des instruments; d'autres confectionnaient des chapeaux de paille qui devaient leur être d'un si grand secours sous la zône torride; d'autres maniaient l'aiguille ou le marteau. Les déportés politiques paraissaient absorbés dans de profondes méditations sur l'inconstance des choses humaines; ils regardaient tristement la frégate fendre les flots et les emporter impitoyablement à près de deux mille lieues de leurs frères et de leurs amis. Les matelots faisaient l'exercice du sabre, du pistolet, du fusil, du canon, ou bien se livraient à leur manoeuvre ordinaire, tandisque les officiers de marine jouaient au tric-trac, comme dans un café. Pour nous, au milieu de tout cela nous avons trouvé moyen de faire nos exercices et même de célébrer tous les jours la Ste. Messe dans la petite chambre qui nous a été destinée. Le dimanche la célébrait plus solennellement sur le pont de la frégate qui se convertissait en église. Les pavillons des différentes nations, arrêtés par des cordages, formaient une espèce de sanctuaire aérien qui mettait le prêtre à même de célébrer à l'abri du vent et à la vue de tout l'équipage. Parmi nos paroissiens forçats, il s'en trouve bien une trentaine qui sont excellents musiciens. Il va sans dire que pendant cette messe paroissiale la musique vocale se mariait agréablement et pieusement avec la musique instrumentale. Sous le tropique nous avons assisté au baptême, si célèbre dans les annales maritimes: nous en avons été quittes pour un peu d'eau que les matelots nous ont fait couler dans la manche. Ils ont eu beaucoup d'égards pour nous, mais en revanche ils ont fait subir à nos frères un véritable baptême d'immersion.

Le P. Ringot écrivait à son tour le 11 mai 1852: Nous touchons presque à Cayenne; encore quatre cents lieues, et nous en faisons 60, 80, 90 par jour. C'est une douce et belle traversée: le personnel du bord est excellent, poli, honnête, prévenant. Je dois cette justice à nos chers condamnés, qu'ils ne sont pas les moins sages. Tous admirent leur docilité, leur bon esprit, leur bonne conduite à tous égards. Chaque jour la prière, l'exercice du mois de Marie, etc. C'est à l'île du Salut que nous descendons, là que nous nous fixerons pendant plusieurs mois; puis nous nous séparerons pour suivre nos condamnés sur les différents points de l'île de Cayenne où ils seront placés. Nous aurons une maison à Cayenne, où nous nous réunirons de temps en temps pour nous reposer, nous refaire au besoin, vaquer aux exercices spirituels, etc... Nous aurons de plus une habitation dans les lieux où les différentes divisions du bagne seront établies. C'est le gouvernement qui se charge de nous procurer ces résidences. Le nombre des Pères sera de 6, et il y aura 3 frères coadjuteurs. Nous donnerons nos soins à 6 ou 8 mille condamnés qui seront divisés en trois catégories: les très-bons, les bons, les moins bons. Les premiers travailleront moins et seront mieux traités pour la nourriture que les seconds, et ceux-ci mieux que les hommes de la 3e. catégorie. De là encouragement et émulation, car on pourra passer de la 2de et 3e. catégorie à la première, et vice versa. Les très-bons, après les épreuves voulues et sans détermination de temps, pourront arriver à la liberté et à la réhabilitation; ils deviendront alors propriétaires d'une maison qu'ils auront bâtie, d'un champ qu'ils auront défriché et dont les produits leur seront concédés pour leur entretien et celui de leur famille. Les hommes mariés pourront faire venir leurs femmes, leurs enfants, les célibataires pourront se marier, s'ils sont jugés capables d'être à la tête d'une famille et d'élever leurs enfants. Ceux qui ne se rendraient pas dignes de la liberté resteront au bagne tout le temps

de leur condamnation. La liberté du reste ne sera accordée que graduellement : un village, un canton, une île. Il y aura peu de retours en France. Voilà sans doute de belles et bonnes idées : se réaliseront-elles ? je l'espère pour un bon nombre de condamnés, et l'on peut dire que le sort et l'avenir de ces infortunés sont entre leurs mains. Leur position ne sera pas plus dure à Cayenne qu'en France : toutes les précautions hygiéniques seront prises contre les rigueurs du climat. Ils ne travailleront que 2 heures le matin et 3 heures le soir ; et ceux qui cultiveront la terre seront abrités par des tentes contre les rayons du soleil toujours funestes dans la Guyane.

22 Mai. — Nous voici heureusement arrivés. Tout notre monde est dans la jubilation. Nos condamnés placent leurs tentes et élèvent leurs baraques et les nôtres. Mr. le Préfet apostolique et ses prêtres nous ont fait le plus cordial accueil ; tous les hommes du gouvernement sont on ne peut mieux disposés à notre endroit. Nous sommes aux îles du Salut, très-bon climat pour la Guyane. Dans deux mois un détachement se dirigera vers la montagne d'argent sur l'Oyapock, où nos anciens Pères avaient un magnifique établissement. Cette position est saine : c'est là que nos Pères envoyaient leurs Européens nouvellement arrivés en Guyane pour les acclimater. Nos Pères possédaient encore ici avant 1773 le bel établissement de Beauregard, celui de Loyola et le collège de Cayenne. Ce dernier est si beau que le gouvernement n'a pas dédaigné d'en faire le palais du gouverneur de la colonie. La Guyane est encore toute pleine du souvenir de nos vieux et dignes Pères. Les pauvres nègres en nous voyant, (on leur avait dit que c'étaient les Pères qui revenaient dans le pays) accouraient à notre rencontre, nous saluaient avec une expression rare de bonheur, aimaient à s'arrêter devant nous pour nous contempler à loisir. Ils se disaient : „ Quoi ! les bons Pères, ils vivent encore ! „ Ils croyaient voir les Pères qui habitaient la Guyane, il y a 100 ans et plus. J'espère, Dieu aidant, que nous ferons du bien à ces populations.

Le P. Morez continue à la date du 24 Juin : Nous voici donc dans la Guyane française après 24 jours seulement de navigation. C'est le jour même de l'Ascension que le navire qui nous portait est venu mouiller devant l'Ile du Salut à 12 lieues au-delà de Cayenne. Dès le lendemain nous avons reçu l'ordre de débarquer tous les cinq. Un bâteau à vapeur partant alors pour Cayenne, le P. Hus, le P. Ringot et le F. Schmoderer se sont embarqués immédiatement sur ce bâteau pour aller s'entendre avec le gouverneur de la Guyane et le Préfet apostolique au sujet de notre mission, et moi je suis resté seul à l'Ile du Salut avec le F. Futsch au milieu de sept cents forçats déchaînés. Toutefois le danger n'était pas là pour nous : la pluie tombait par torrents, comme elle a coutume de le faire dans ces pays-ci pendant 8 ou 9 mois de l'année. Le soleil du tropique dardait ses rayons homicides à côté du nuage, des serpents se promenaient en différents endroits des îles du Salut, et nous n'avions pas d'asile pour nous garantir de la pluie, du soleil et des serpents. Il y avait bien là des cabanes venues de France, comme l'avaient annoncé les feuilles publiques, mais ces cabanes ou baraques gisaient à terre par Nos. d'ordre : elles étaient encore in fieri et n'étaient pas montées ; On attendait les forçats pour le faire. Nous étions dans un grand embarras et pour nous et pour nos chers forçats, lorsque le gouverneur a donné au navire qui nous avait amenés l'ordre de nous recevoir à bord pour la nourriture et le logement, jusqu'à ce que les baraques soient suffisamment disposées. Au moins de 15 jours il y avait aux Iles du Salut assez de cabanes montées pour y loger 700 forçats. Le dimanche dans l'octave de l'Ascension, j'ai dit la Ste. Messe et prêché dans l'une de ces cabanes à un auditoire de 6 à 700 personnes. Bientôt à côté de cette Cabane-Eglise on a vu s'élever comme par enchantement la cabane-presbytère, la cabane-hôpital, la cabane-pharmacie, la cabane-lingerie. Aujourd'hui la cabane-hôpital est habitée par six excellentes sœurs hospitalières venues de France ; la cabane-presbytère par le P. Ringot qui est venu me remplacer aux Iles du Salut et m'a envoyé à Cayenne. Ici j'ai trouvé le R. P. Hus menant une vie nomade, mangeant chez Mr. le Préfet Apostolique, couchant chez M. l'abbé Guyodo, Missionnaire du Saint Cœur de Marie, prêchant 3 ou 4 fois par semaine les exercices du mois de mai. Les instructions du P. Hus ont été bien suivies et bien goûtées. Le gouverneur de la Guyane, Mr. Sarda, y assistait très exactement sur un petit trône, entouré de ses aides-de-camp.

Le P. Ringot complète ces détails dans une lettre du 19 Juillet : Jamais je ne me suis aussi bien porté en France qu'à l'Ile du Salut. Ici je domine la terre et la mer ; je respire à pleine poitrine un air pur et frais. Nous arrivons à la fin de l'hiver, et la moyenne de chaleur a été de 26 et 27 degrés, que sera-ce de l'été ? Tous nos Pères et Frères sont à Cayenne : ils se portent à merveille. Je suis seul ici avec le F. Mercier ; Nous tenons ménage dans une petite baraque de 20 mètres carrés. Là nous avons chacun notre chambre, un réfectoire, une chapelle, un parloir et une salle d'attente pour les audiences particulières. Nos chers transportés vont bien, très-bien pour le plus grand nombre. J'entends les confessions tous les jours, et je suis occupé du matin au soir. Les dimanches messe solennelle avec chant, (voix magnifiques), musique à grand orchestre, sermon à la messe et aux vêpres, tenue et attention admirables des assistants. Nos organisons parmi nos hommes des Sociétés de 25 individus, et nous obtenons de magnifiques résultats. Pour entrer dans ces sociétés il faut : 1°. principes religieux et conduite sincèrement chrétienne ; 2°. moralité ; point de voleurs (de præsenti), point de joueurs, d'escrocs, d'industriels, point d'hommes à excès, etc. ; 3°. travail, chacun selon ses forces ; 4°. subordination à tous ses chefs. Ils s'engagent de plus à s'aider, se soutenir, s'avertir, se réprimander, à accepter la réprimande et enfin à livrer à la justice celui qui se rendrait coupable d'un délit grave. Ces sociétés ont pour but de les préparer à la liberté entière et à la vie sociale. Ils me demandent encore d'établir parmi eux la Société de St. Vincent de Paul, la propagation de la Foi et la Confrérie de la bonne mort, faveurs que je leur accorderai avec le temps. Nous en avons 400 ainsi enrôlés :

c'est un excellent noyau qui fera du bien à toute la masse. C'était le seul moyen pour détruire le mauvais esprit du bagne et introduire le bon esprit, l'esprit religieux et de famille. Nous n'irons sur la grande terre que vers la Toussaint; l'acclimatement, la santé et la conservation des hommes demandent qu'on attende à cette époque. Arrivés sur la grande terre, nos transportés seront placés par catégories: les libres qui deviendront propriétaires jouiront de leurs droits civils et pourront avoir leurs familles près d'eux; les non-libres, c'est-à-dire, les hommes qui n'inspirent pas encore assez de confiance pour qu'on les rende à la liberté; ceux-ci seront surveillés et conduits militairement; ils travailleront pour vivre, seront bien nourris, bien logés et vivront en commun; enfin les indociles, indisciplinés, les relaps seront au bagne, car le bagne est déjà ressuscité, et nous avons en ce moment trois forçats, robes rouges et chaînes; ce sont deux voleurs et un assassin. Ce projet est encore un peu vague; les chefs n'ont pas de plan bien arrêté, mais la force des choses les amènera là sous peine d'échouer complètement. Voilà ce qui se passe à l'Ile du Salut; vous me dispenserez du revers de la médaille, et je ne vous tracerai pas le tableau des incorrigibles qui sont ici ce qu'ils ont été partout joueurs, voleurs, etc... Cependant je les trouve tous polis, honnêtes et d'une conduite tout-à-fait convenable envers leur aumônier. Pas un ne refuse de se confesser quand la maladie est grave; ils le regardent tous comme un ami, un frère. Ils sont si convaincus que les hommes de notre Compagnie les aiment et sont disposés à leur faire toute espèce de bien, que quand ils reçoivent une faveur, une grâce, ils disent tous: c'est notre père qui nous a obtenu ce bienfait. Ils sont persuadés que c'est à nous qu'ils doivent d'être sortis du bagne, et de jouir de tout le bien-être qu'ils trouvent ici. Dieu daigne les conserver dans ces dispositions! Elles nous permettront de leur faire plus de bien. Priez pour cette grande œuvre; priez surtout pour ceux qui peuvent lui servir ou lui nuire beaucoup. Que Dieu leur donne l'intelligence et le cœur, et il y aura ici des prodiges. — Le P. Ringot termine sa lettre en demandant des Paroissiens, des Journées du Chrétien, des Pensez-y-bien, etc.. des chapelets, des médailles et des crucifix.

Chine. Extrait d'une lettre du P. Poissemeux. Nous avons organisé une grande œuvre qui a pris à merveille; c'est une école supérieure pour former des catéchistes et des maîtres d'école. Ces deux années elle contenait 14 élèves, l'an prochain le nombre s'élèvera jusqu'à 21. L'école appartient à la Compagnie; elle est sous sa direction, et reçoit les soins du P. Languillat. Un bachelier avec deux autres maîtres y enseigne. Cette œuvre fait espérer de grands fruits, et ceux-ci, je pense, ne se feront pas longtemps attendre. Quelques-uns des élèves sont avancés en âge, quelques-uns même sont mariés. C'est dans notre Poutom que se trouve établie l'école dont je viens de parler; Haimen en a aussi une à peu près de ce genre. Nous nous appliquons à multiplier autant que nous pouvons les écoles primaires dans la mission: il y a plusieurs districts où cela prend fort bien. Et le grand séminaire? Il n'est plus à Wamdam, mais dans un endroit bien plus commode, à Tsamkaleu près de Changhai, au delà du Wampu: il est sur un pied magnifique. La Compagnie fait absolument cause commune et même bourse commune avec nos Évêques pour la direction et l'entretien de ce Séminaire. Il est regardé par eux et par nous comme la pépinière où s'élèvent des jeunes gens qui, leurs études finies, choisiront librement entre le Clergé séculier et le clergé régulier, sans en excepter la Compagnie. Nous avons marché à grands pas comme vous voyez: c'est la bénédiction qui dans l'ordre de la Providence vient après la tribulation. Vous avez vu, je crois, un petit commencement d'école dans notre maison; je baptisai les deux premiers élèves le jour de Pâques une dizaine de jours avant votre départ. On ne saurait croire combien Dieu a béni cette œuvre! La même année, le jour de St. Michel, je conduisais le petit troupeau au nombre de plus de 20 enfants dans un joli local bâti ad hoc et très-commode: il est situé au-dessous de ma fenêtre, au nord-ouest de notre maison sur l'emplacement des baraques que vous y avez vues. Grâce à la propreté, au bon ordre, à la bonne tenue de la maison et des enfants, qui n'avaient plus l'air de petits mendiants payens, mais qui étaient devenus de charmants petits Chinois, plusieurs Chrétiens firent des démarches pour placer leurs enfants dans le nouveau collège. L'année n'était point terminée que notre maison regorgeait d'écoliers. Depuis, le collège, car on lui donne ce nom, compte toujours 40 élèves, dont le très-grand nombre appartient aux meilleures familles d'entre nos Chrétiens. Cette année 4 bacheliers enseignent les 4 divisions des élèves, et 2 maîtres les aident pour la surveillance. Ce collège de Zikawei est plus solide que jamais, reconnu qu'il est par la Propagande. On y poussera les enfants jusqu'aux degrés littéraires Chinois; puis chacun sera libre d'embrasser l'état que son goût et la vocation divine lui indiqueront. Savez-vous que nous venons d'avoir un concile chinois à Changhai? Oui, nous avons eu un Concile, un excellent Concile. Les Pères étaient Mgr. Maresca et son Coadjuteur; Mgr. Mouly, administrateur de Pékin; Mgr. Forcade, vicaire apostolique du Japon; Mgr. Baldus, vicaire apostolique du Honan, et Mgr. Daguen, vicaire apostolique de la Mongolie. Les questions les plus graves ont été traitées avec les meilleures intentions et avec la plus grande sagesse: il pourrait bien se faire qu'il n'y eût bientôt plus de vicaires apostoliques, mais des Évêques titulaires dans toute la Chine et même dans tout notre Orient. Les actes du Concile nous sont assurément favorables, puisqu'on a choisi parmi nous un secrétaire pour les transcrire. C'est aussi un de nos Pères qui a été chargé de composer la lettre du Concile au St. Père. Tous ces excellents Prélats nous ont comblés d'amitiés; ils ont presque toujours résidé chez nous et ont paru enchantés de tout ce qu'ils ont vu. Pour moi je regarde ce concile et la présence de tant de Prélats à Changhai pendant un si long temps, non-seulement comme un grand bonheur pour cette chrétienté, mais encore comme une protection de Dieu sur notre Compagnie.

Décembre 52.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF de

Nos R.R. Pères et nos CC. CC. Frères.

P. C.

Nous allons profiter des vacances de Noël, et suivant l'usage vous communiquer les nouvelles qui nous sont parvenues depuis la dernière publication des lettres de Laval.

France. Lettre d'un Père du Collège de Metz. – Nous avons sujet d'être satisfaits des débuts de notre Collège ..... Les habitants de la ville montrent une véritable sympathie pour l'œuvre que nous entreprenons. La Messe du St Esprit n'a pas été seulement une fête de famille, mais une magnifique cérémonie publique. Cette Messe a été célébrée dans la spacieuse chapelle de l'Evêché, et Monseigneur lui même a offert le Saint Sacrifice après une chaleureuse allocution prononcée devant un auditoire nombreux et des plus distingués. La figure de ce bon Prélat fait plaisir à voir; tout en lui respire la sainteté. Sa voix était très émue; il ne parlait qu'en tremblant, mais son discours était fort beau. Il traita la question si importante de l'éducation, parla de sa nécessité, de ses suites, de ses différentes méthodes, et en particulier de celles qui sont adoptées par la Compagnie. Il toucha aussi la question des classiques. Tout cela était entremêlé de gracieux compliments adressés aux magistrats, aux parents, aux nouveaux maîtres, aux élèves qu'ils allaient former &... mais j'aime mieux vous copier un article du journal **L'Indépendant**: Les appréciations des étrangers valent mieux, dit on, que celles qui sont données par les membres de la famille. Voici donc un extrait du N° du 20 Octobre. « Hier à 9 h. du matin, une imposante solennité avait réuni dans la chapelle de Ste « Glossinde l'élite de notre population. Mgr l'Evêque de Metz officiant pontificalement célébrait la Messe du St Esprit pour appeler les bénédictions du Ciel sur « le nouveau Collège des Jésuites dont les cours se sont ouverts ce matin. M.M. les généraux de division Marcy, Monge et d'Aigremont, Mr le Préfet de la Moselle, « Mr le Procureur Général près la Cour d'appel de Metz, M. l'Inspecteur général du 3e Arrondissement, M. le Général commandant l'Ecole militaire, des Colo« nels et autres officiers supérieurs de nos armes savantes, M. le Recteur de l'Académie, un grand nombre de magistrats et de fonctionnaires de nos ad« ministrations civiles et militaires attestaient par leur présence tout l'intérêt que le Gouvernement prend à l'œuvre si heureusement fondée dans nos « murs. M.M. les Chanoines de la Cathédrale et le Clergé des Paroisses se pressaient autour de leur chef vénéré dans cette pieuse cérémonie qui ouvre « une ère nouvelle à l'espoir des familles chrétiennes dans nos contrées .... » (je passe un long paragraphe sur l'exhortation de Mgr et j'arrive à la fin de l'article) « Nous ne voulons pas terminer cette esquisse bien imparfaite d'une cérémonie qui laissera de durables impressions dans l'âme de ceux qui y « ont assisté, sans signaler l'admirable tenue des Elèves pendant toute sa durée. Ces jeunes gens étaient sincèrement pénétrés de tout ce qu'il y a de fécond « et d'heureux pour leur avenir intellectuel et moral dans la fondation due à la constante et affectueuse sollicitude de leur premier Pasteur. C'est avec un « respectueux recueillement qu'ils ont entendu sa parole et suivi le saint Sacrifice. Et maintenant, à l'œuvre, dignes Prêtres du Seigneur! A l'œuvre Jésuites « qui fûtes pendant trois siècles les victimes dévouées de la calomnie, de l'ignorance et des passions perverses. Les jours de l'équité réparatrice semblent venir « pour vous. Vous apprendrez à nos enfants avec beaucoup d'autres bonnes choses à adorer la main de Dieu, soit qu'il éprouve, soit qu'il récompense. Votre « histoire est celle de tous les dévouements, de tous les courages, de tous les sacrifices qui peuvent éprouver l'humanité. Votre parole aura donc de « l'autorité quand vous recommanderez à vos Elèves l'amour de Dieu, l'amour des hommes et celui de la Patrie qui ne sont que de vains mots sans l'ab« négation de la personnalité si puissante aujourd'hui. Nous attendons les résultats avec confiance, avec la persuasion qu'ils seront tels que la date du 20 Octobre « 52 restera comme une date bénie dans la reconnaissance des familles » — Cette citation est un peu longue, mais elle vous fera plaisir. Un autre journal sans avoir le même enthousiasme a parlé dans le même sens. — On nous écrit de **Moulins** à la date du 15 Décembre: L'esprit de nos Elèves est excellent. Ces enfants sont d'une docilité et d'une candeur qu'on ne peut exprimer; et puis ils nous témoignent tous une affection si franche que l'on travaille volontiers sur un si bon terrain. Nous avons à l'heure qu'il est 300 Pensionnaires et plus de 90 Externes: et tout cela nous vient des meilleures familles du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Berry, du Nivernais, de la Bourgogne et du Lyonnais. Ce petit monde jusqu'à présent marche avec un entrain admirable. La retraite annuelle a été prêchée à nos élèves il y a 15 jours par le P. Gloriot, Supérieur de Dôle, et c'est le P. Ferrand qui devait la prêcher aux Elèves de ce dernier Collège. Ici elle a produit les plus beaux résultats.

Hollande. Extrait d'une lettre d'un scholastique de Maestricht à un Scholastique de Laval. Vous avez entendu parler, mon cher Frère, du projet qu'avaient les Supérieurs de fonder un scholasticat à Maestricht. Déjà la maison est établie; elle voit de jeunes théologiens la parcourir dans tous les sens; elle entend résonner le bruit des arguments. Voici quelques détails sur ce nouveau séminaire de la Compagnie. C'est au commencement du mois de Juillet qu'un Père et un Frère coadjuteur sont venus prendre possession des bâtiments achetés par le R. P. Provincial de Hollande. Le 15 Octobre, les premiers préparatifs étaient achevés, et le R. P. Vermeulen, notre Recteur, se rendit à Maestricht pour y présider à l'arrivée de la nouvelle communauté. Le jour de St François de Borgia, tout le monde était réuni: et pour la fête de la Maternité, on était en mesure de proclamer du haut de la chaire notre status domus. Jugez comme ces mots Collegium Trajectense ad Mosam résonnèrent agréablement à nos oreilles. Ce jour devait être pour tous un jour de réjouissance. Aussi fut-il célébré par des pièces de poésie et par de gais refrains. De fait, n'avions nous pas bien sujet de nous réjouir dans le Seigneur, dont la douce providence veille sur nous avec tant de bonté. La maison se compose de 10 Prêtres, 31 Scholastiques et 3 Frères coadjuteurs. Sur ces 44 religieux, 12 appartiennent à la Province de Hollande et 30 à la Province de Suisse. Ajoutez y 2 Irlandais pour compléter le chiffre. 10 des nouveaux étudiants de Maestricht ont habité l'Amérique pendant 3 ou 4 ans. Notre maison n'est pas bien grande, mais elle est [illegible]. Bientôt Dieu aidant, un nouveau bâtiment s'élèvera pour recevoir les [illegible]. Nos jardins sont petits, mais [illegible]. Ils sont fermés d'un côté par un des murs de fortification de la ville et de l'autre par la caserne de cavalerie. Ainsi 2 milices sont l'une auprès de l'autre. Ils peuvent entendre le signal des exercices qui leur sont propres. Le son de la trompette arrive jusqu'à nous et la clochette du bidelle résonne à l'oreille des soldats. Dieu veuille

2.

veuille que les uns et les autres nous combattions sous le même chef. Les habitants de la ville nous sont très-favorables; les autorités civiles et militaires se déclarent ouvertement nos protecteurs et nos amis.

Italie. Rome. Le scholasticat du Collége Romain s'est ressenti cette année de l'urgente nécessité de pourvoir au personnel des nouveaux colléges. Les philosophes ne sont que 24: 2 Français, 2 Hollandais, 2 Napolitains, 2 Lombards et 2 Piémontais; les autres sont de la province Romaine. Le théologat se compose de 21 scholastiques, dont 4 Français, 1 Anglais, ancien docteur de l'Université d'Oxford, et 3 Piémontais. On a retranché, du moins pour cette année, le petit cours de théologie dogmatique et les leçons de liturgie. L'externat est aussi nombreux qu'on a droit de l'espérer dans une ville comme Rome, qui possède des établissements de tous les genres. Les externes sont au nombre de neuf cents, parmi lesquels 100 théologiens et 200 philosophes. Le collége de Velletri est ouvert; celui de Sinigaglia fondé par le St. Père, le sera seulement l'année prochaine; celui d'Ascoli vient aussi de s'ouvrir sous les plus favorables auspices: on espère être en mesure de le transférer l'année prochaine dans un nouveau local plus vaste et plus commode, qui nous a été donné par le St. Père. On est présentement occupé de la restauration de ce futur collége, et les travaux se continuent avec rapidité. – Voici maintenant quelques détails sur les causes de nos Vénérables. Une Congrégation de Cardinaux a été convoquée le 14 du mois de Décembre pour examiner en dernier ressort la cause du P. Bobola. On espère beaucoup que la canonisation sera décrétée; dans ce cas on la ferait en même temps que celle du P. de Britto, qui aura lieu vers la fin de l'année prochaine. Le St. Père a daigné parcourir lui-même tous les actes du P. Bobola, et il paraît animé en faveur de la cause des dispositions les plus favorables. On espère aussi célébrer dans la même circonstance les fêtes de béatification de la Vénérable Marianne de Parédès. C'est le T. R. P. Général, comme vous le savez sans doute, qui est le postulateur de cette cause. Celle des 40 Martyrs touche de même à sa fin. Celles des Vénérables Berchmans, Canisius et Réalino viendront ensuite; on y travaille sans relâche, et, on peut le dire, avec succès. Le Vénérable Bernardin Réalino a fait dernièrement à Lecce, ville du royaume de Naples, un nouveau miracle qui a eu le plus grand retentissement. Ce saint homme a vécu dans cette ville pendant de longues années. Le P. Boero vient de publier sa vie; tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elle est extrêmement intéressante. Ce même écrivain va bientôt donner au public celle du P. de Britto. Puisque je vous parle du P. Boero, il faut que je vous dise en passant que son histoire de la révolution romaine a été rééditée à Naples et traduite en allemand. On prépare en ce moment à Rome une édition des œuvres du P. Carminati, que la mort vient d'enlever à la Compagnie. Ce savant Religieux était regardé à juste titre comme un latiniste du premier ordre. On a le projet de publier d'abord ses inscriptions et ses poésies latines. Malheureusement la plus grande partie et les plus remarquables de ses productions ont été perdues lors de la tempête révolutionnaire dans le collége de Gênes dont il était Recteur. Il a été impossible jusqu'ici de les arracher aux mains de ceux qui les possèdent. Le succès de la Civiltà Cattolica augmente de jour en jour. Nosseigneurs l'Archevêque de Milan et l'Evêque de Trévise ont cru devoir en faire un éloge public et la recommander à leurs diocésains dans un de leurs mandements. Le P. Christie, ancien élève d'Oxford, est venu à Rome sur la demande du T. R. P. Général, pour prendre soin des nouveaux convertis anglais qui fréquentent notre collége. Ces convertis sont au nombre de onze, et forment une académie à part dirigée par ce Père. La plupart, depuis quelques semaines, habitent le nouveau collége anglais fondé par le Pape à leur intention. Ils lui ont été présentés tous ensemble ainsi que le P. Christie par Mgr. Talbot; et le St. Père, après quelques avis pleins de sagesse, leur a donné sa paternelle bénédiction avec grand bonheur et grand espoir pour l'Angleterre. Les préparatifs pour la définition de l'Immaculée-Conception avancent rapidement, et l'on peut concevoir de solides espérances; oui, malgré les lenteurs nécessaires de la Cour de Rome, il se pourrait que bientôt l'Univers Catholique fût consolé par une décision émanée du Siége de Pierre. On a établi dernièrement un comité de théologiens, présidé par le Cardinal Fornari. Il se compose de deux Monsignori (l'un de ces deux prélats est Monsignor Audisio), d'un Franciscain, d'un brave Dominicain qui a démontré que St. Thomas n'a pas songé le moins du monde à nier le privilége de l'Immaculée-Conception, enfin de deux Jésuites, le P. Perrone et le P. Passaglia. Ces deux derniers travaillent avec une grande activité sur cette intéressante question par l'ordre exprès du Souverain Pontife. Le P. Passaglia prépare un gros in-folio de concert avec le P. Ballerini. Le but de cet ouvrage est de recueillir les traditions de l'Eglise, en laissant de côté tout système sur le péché originel, toute question, toute formule scholastique; il s'agit simplement d'élever au-dessus du privilége de la Mère de Dieu, la glorieuse nubes testium nécessaire pour une décision dogmatique. Il est difficile, à ce qu'il paraît, de se faire une idée de la place occupée par la Ste. Vierge comme toute pure et toute immaculée dans l'appréciation des Pères et dans les liturgies Grecques, Arméniennes, Cophtes et Syriaques. L'ouvrage du P. Forn, professeur de dogme à Benarth (Angleterre) est destiné à faire la meilleure impression. La partie de ce travail qui concerne l'Ecriture Ste. viendra, dit-on, fort à propos. Vous savez que suivant le désir du St. Père, des milliers de messes doivent s'offrir pendant le courant de l'année prochaine pour remercier Dieu du glorieux privilége accordé à la Reine du Ciel. La fête du 8 Décembre s'est célébrée ici avec la plus grande pompe; elle a été précédée d'une neuvaine solennelle dans la plupart des Eglises de Rome. A St. Louis, Mgr. l'Evêque du Mans a chanté la messe pontificale. Le général Gémeau y assistait entouré de son Etat-major; les PP. Rubillon et de Villefort y avaient été nommément invités. Le P. Lavigne prêche l'Avent à St. Louis avec un grand succès; nos soldats y ont aussi leurs vêpres séparément à 6 h. du soir: toute l'église est remplie, et la tenue fort convenable. Les Messieurs de St. Louis sont fort zélés; et nos Pères, surtout le P. de Villefort, confessent un grand nombre de militaires. Néanmoins les officiers se font un peu tirer l'oreille; pour la première fois le P. Lavigne leur a fait cette semaine une conférence particulière: cette œuvre pourra-t-elle se continuer? je l'espère; il me semble qu'elle serait capable de produire un très-grand bien. Les prédications sur les places publiques ont repris leur cours, et plusieurs de nos scholastiques y obtiennent les plus grands succès, jusqu'à forcer des hommes mal intentionnés et venus dans le dessein de rire de la parole de Dieu, à se mettre à genoux devant la Croix. Les soldats français assistent en grand nombre à ces prédications, un peu étonnés mais respectueux et attentifs. Le P. Bazin viendra ici pour prêcher la station du Carême. – Une petite nouvelle maintenant qui peut-être n'est point parvenue jusqu'à vous. La Compagnie va fonder à Bombay une maison qui sera comme un [illegible] pour la mission du Maduré: il y aura collége, noviciat, scholasticat. Le P. Steins, longtemps Recteur de [illegible] pour être Recteur de cette maison. On a compris que s'établir de but en blanc au Maduré, était

chose impossible. Le séjour de Bombay sera une transition pour les missionnaires d'Europe, une retraite pour ceux que le travail aura mis hors de combat. La Compagnie s'y recrutera aisément et y fera du bien. Tout ceci est le plan et l'œuvre du P. Pucinelli qui est actuellement à Rome. — **Province de Naples**. Sa Majesté le Roi de Naples vient de publier un décret qui donne à nos Pères la surveillance de toutes les prisons de la Capitale. Ils ne seront pas seulement chargés de prodiguer aux prisonniers les secours spirituels; ils exerceront encore une espèce de contrôle sur l'administration. Ceux-là mêmes qui ont la funeste habitude de décrier tous les actes du roi Ferdinand, ont applaudi à ce décret. Sa Majesté vient aussi d'accorder à nos collèges par un décret spécial les droits et les prérogatives des gymnases royaux. Dans l'église du Gesù nuovo, et sous la direction du P. Grossi, on élève en ce moment un magnifique autel. Les statues de bronze qui doivent en faire partie seront coulées gratis dans les fonderies du roi, qui a voulu par ce nouveau bienfait ajouter encore aux marques non équivoques de sa royale satisfaction. Le pensionnat des nobles se compose de 126 élèves; l'externat est toujours très florissant, puisqu'il compte environ mille élèves. Au reste le même empressement à fréquenter nos classes se fait remarquer dans les autres collèges de la province. Le gouvernement du roi nous a aussi offert deux nouveaux collèges; mais nos pères se sont vus dans l'impossibilité de les accepter. Le noviciat se compose actuellement de 44 novices scholastiques. Le P. Garrucci, archéologue distingué et membre de l'académie d'Herculanum, a commencé la publication d'un journal d'archéologie profane et sacrée: ce journal paraît tous les mois. Le P. Garrucci a pour collaborateur dans cette publication le savant Mr. Minervino, qui est aussi de l'académie d'Herculanum. Le P. Liberatore vient de refondre entièrement sa philosophie et d'en publier la 8e. édition.

Malte. Au collège de Malte, le R. P. Sapetti a fait jouer en public par les élèves un drame sur le B. P. Claver, qui a fait le plus grand plaisir à tous les assistants. — **Province de Turin**. La province de Turin vient d'accepter dans la Romagne la direction du séminaire de Bertinoro. Cette ville est située près de Rimini: son Évêque est plein d'estime et d'affection pour la Compagnie. Le R. P. Bayma, le nouveau Recteur du Séminaire a été reçu aux portes de la ville par les principales autorités. La même province a aussi ouvert, le jour de la St. Stanislas, un noviciat près de Carrare dans le duché de Modène. La petite maison qu'il occupe est agréablement située. C'est au milieu des chalets que les novices se prépareront à évangéliser les pauvres de Jésus-Christ. Déjà ils s'exercent auprès de ces bonnes gens aux fatigues de l'apostolat. La petite chapelle du noviciat est très-fréquentée: tous les soirs on y chante le salut et on y récite le chapelet. On y prêche les Dimanches et les Fêtes; de plus le catéchisme s'y fait le matin pour les petites filles et le soir pour les petits garçons. Les vives instances de la population ont contraint les Supérieurs d'y établir une espèce de petite école primaire, dont les classes se terminent toujours par une instruction religieuse: les élèves sont au nombre de 80; et bien que l'école soit destinée aux plus petits enfants, de jeunes garçons d'un âge plus avancé se font un plaisir d'en profiter. Le jour de la St. François-Xavier, Mgr l'Évêque de Massa est venu installer la nouvelle communauté. Il avait donné rendez-vous dans notre maison à tous les curés du voisinage. Dans un sermon qu'il fit au peuple, il engagea tous les assistants à louer le Seigneur qui envoyait au milieu d'eux des hommes, que par une pieuse exagération il appelait des Saints. Il engagea ensuite Messieurs les Curés à se servir des Jésuites pour tous les genres de ministères. Le jour de la visite de Mgr. était un jour de jeûne; le Vénérable Prélat, malgré ses soixante-douze ans, voulut s'en retourner à jeun pour dîner à Massa. Il a promis cependant de venir un autre jour dîner au noviciat, mais à condition, a-t-il ajouté, que le P. Maître donnerait auparavant à tous les novices la permission d'accepter un repas dans le palais épiscopal.

Province de Venise. Milan nous témoigne plus de sympathie que toutes les autres villes de la Lombardie. Mgr. l'Évêque nous estime et nous aime. Il a parlé fort avantageusement de la Compagnie à Sa Majesté l'Empereur d'Autriche. Il vient aussi dans un mandement de recommander la Civiltà Cattolica à tous ses diocésains. Plusieurs de nos amis ont acheté pour nos Pères, comme vous le savez, la petite église de St. Damien, et une maison particulière pour y établir une résidence. Mgr. Scarpa, très-connu en Italie comme savant et comme prédicateur, vient aussi de nous faire présent de sa magnifique bibliothèque. — A Venise, les choses vont à merveille; cependant nous n'y possédons encore qu'une simple résidence. Le P. Secchi, notre fameux archéologue, est dans cette ville pour compléter ses recherches sur le Concile de Florence, sujet d'un savant ouvrage qu'il se propose de donner au public. La bibliothèque de St.-Marc et plusieurs autres collections d'archives et de manuscrits lui ont fourni des matériaux très-précieux et entièrement inconnus jusqu'ici. Il se félicite surtout de la découverte d'un manuscrit qui suffirait à lui seul pour jeter les plus grandes lumières sur un fait historique d'aussi haute importance. Les Pères de la province de Venise se sont aussi chargés de la direction du Séminaire de Raguse; mais ils n'ont pas jugé à propos d'accepter l'enseignement. On se propose d'ouvrir l'année prochaine le pensionnat de Crémone, celui de Padoue et celui de Brescia. En ce moment on prépare dans cette dernière ville l'ancien collège de la Compagnie, qui est à la fois et très-grand et très-beau. C'est à Padoue que le R. P. Provincial fera sa résidence; c'est là aussi qu'on se propose de transférer les philosophes et les théologiens qui ne sont que temporairement dans la résidence de Reggio. Je vous ai parlé de cette ville après toutes les autres, parce qu'elle va me fournir des faits si intéressants, que j'ai voulu terminer par là les différentes nouvelles des provinces d'Italie. C'est à Padoue, comme on sait, que notre Bienheureux Père eut l'idée de fonder son premier collège; St. Ignace doit donc jeter sur cette ville un regard de bonté; aussi le Vénérable Ecclésiastique qui fut pendant plusieurs années directeur de la maison que nous occupons aujourd'hui, a-t-il raconté le fait suivant en présence de nos pères et des personnages les plus distingués de la ville. « Dans l'année 1802, notre St. Fondateur apparut à une brave femme, nommée Jérôme Moscata; et la guérissant d'une grave infirmité, il lui adressa ces paroles: Un temps viendra où mes enfants habiteront dans ces lieux. » Écoutez maintenant, et dites-moi, si nous n'avons pas sujet de nous écrier encore une fois: Digitus Dei est hic. Vous savez combien dans les circonstances présentes il est difficile d'obtenir une maison occupée par les troupes; eh bien, St.-Jean de Verdara que nous possédons aujourd'hui pouvait loger deux mille hommes, (on compte jusqu'à cinquante chambres dans un seul corridor); des troupes d'infanterie et de cavalerie en étaient en possession depuis quatre années; et cependant au jour indiqué, sans obstacle, sans contestation, les soldats étaient casernés dans un local beaucoup moins commode, et St.-Jean nous était livré le jour de l'évacuation des troupes; le contrat fut signé, mais avec des

[illegible]

circonstance [illegible] particulier que le vieux notaire chargé d'y présider avouait ingénument n'avoir rien vu de pareil pendant 92 ans [illegible] P. de [illegible] après être débarqué à Padoue, le R. P. Provincial fut conduit à la Délégation Impériale et Royale. A son arrivée [illegible] Membres du Conseil, le Maire de la ville, un grand Vicaire député de Mgr l'Evêque, le Vice-Délégat [illegible] réunis ; et la pièce fut lue en grande solennité, ainsi que la lettre dans laquelle Mgr donnait son consentement. Le R. P. Provincial [illegible] quelques modifications à demander. Elles furent aussitôt accordées, et toutes les autorités présentes voulurent apposer leur signature non seulement à la pièce principale mais encore au procès verbal de la séance. Après la signature du contrat, les fonctionnaires [illegible] le plaisir de remettre eux mêmes le nouvel Etablissement entre les mains du R. P. Provincial. La chose se fit en effet, et cela en [illegible] quoi subalterne, [illegible] tout le bagage militaire n'était point encore transporté. [illegible] voitures [illegible] le Délégat monta [illegible] place d'honneur au R. P. Provincial et à Mr le grand Vicaire. Mr le Maire [illegible] R. P. Socius. Remarquez que les voitures étaient découvertes, qu'il fallut traverser toute la ville [illegible] Université [illegible] le fameux café Pedrocchi. Les 2 voitures principales accompagnées [illegible] comme en triomphe jusqu'aux portes du Collège où Mr le Maire remit solennellement [illegible] entre les mains du R. P. Provincial. Impossible de se faire une idée de la célérité avec laquelle l'acte de donation fut conduit [illegible] Ceci se passait le 27 Juillet. Il fut décidé cependant que les Pères ne s'établiraient dans la maison que le [illegible] mois d'Août ; mais en leur absence, le Clergé de la ville voulut célébrer la fête de S. Ignace dans la nouvelle Eglise de la Compagnie. Nos Pères avaient le projet le jour de leur arrivée de chanter le Te Deum sans grande pompe extérieure à raison de la pauvreté de l'Eglise, mais les Curés se chargèrent de l'ornementation et les magistrats s'invitèrent eux mêmes à la cérémonie. Les objections du P. Provincial furent inutiles ; ils voulaient, disaient-ils, donner à la Compagnie un témoignage d'amour et de respect. Le soir donc à 7 h. au signal [illegible] la Cathédrale, le Délégat, le Maire, le Vice-Délégat, le Président du tribunal et plusieurs autres fonctionnaires, tous revêtus de leurs uniformes, les Curés de la ville, les Professeurs du Séminaire, des Ecclésiastiques en grand nombre, d'illustres personnages & quittèrent processionnellement notre maison pour se rendre à l'Eglise. L'Archiprêtre de la Cathédrale marchait en 1re ligne ayant à sa droite M. le Délégat et le P. Provincial à sa gauche. Venait ensuite le grand Vicaire avec [illegible] et le P. Socius. Le Te Deum fut chanté en présence d'une foule immense et d'un Clergé composé de 150 Prêtres. Les principales autorités furent ensuite invitées par nos Pères à une petite collation. On ne peut se faire une idée de la [illegible] les convives, les témoignages d'affection donnés à la Compagnie dans cette petite fête qui assure au nouveau Collège des jours de calme et de prospérité.

Province de Sicile. Au moment de terminer l'article de l'Italie nous recevons de Palerme les détails suivants sur la fête de l'Immaculée Conception... « Je ne sais pas s'il est possible de rencontrer pour le glorieux privilège de la Mère de Dieu un plus grand attachement [illegible] vif enthousiasme que ceux qui se manifestent parmi les bons habitants de Palerme. La fête du 8 Décembre se célèbre [illegible] ville [illegible] mais surtout celle des Franciscains Conventuels [illegible] la population [illegible] pompe et [illegible] de la fête, tous les Jésuites [illegible] à la maison [illegible] processionnellement [illegible] la ville [illegible] l'Eglise des Franciscains et ne s'en retournent qu'après l'avoir [illegible]. Cette année [illegible] au nombre de 90. Le soir du même jour le clergé vient faire [illegible] aux pieds de la Vierge Immaculée. [illegible] furent [illegible] glorieux privilège [illegible] ce que nous appelons ici Chapelle Royale. Le Roi de Naples, vous le savez sans doute, conserve [illegible] honneur [illegible] premier du nom [illegible] Sicile [illegible] Immaculée Conception [illegible] Palerme [illegible] privilège de faire les fonctions de [illegible] à la Messe solennelle [illegible] le Roi [illegible] pour ces augustes cérémonies un [illegible] royaume. [illegible] droits en faveur de son lieutenant général en Sicile. Le jour de la fête, son Excellence accompagné des gardes nobles, du [illegible] de la cour [illegible] de Cavalerie et d'un Bataillon d'infanterie. Son Excellence se rend à l'Eglise des Franciscains [illegible] la Messe [illegible] avec une [illegible] le Roi [illegible] tenant l'épée nue dans la main droite et pendant [illegible] sur le livre des Evangiles [illegible] le serment prononcé la veille par tous les membres du Sénat. Le soir de la fête, le Lieutenant général s'est rendu avec la même pompe dans l'Eglise de St François pour accompagner la statue de la Vierge Immaculée que l'on conduit processionnellement et [illegible] triomphe jusqu'à la Cathédrale. La sainte image est placée sur un énorme brancard ; ce brancard ressemble à une tour ambulante, ornée de guirlandes et couverte en tout sens de torches et de cierges allumés ; il est porté par une 40e d'hommes qui tous marchent pieds nus. Un grand nombre de Confréries précèdent la statue, mais celle qui marche en tête de toutes les autres mérite une mention particulière. [illegible] hommes environ, tous armés de balais, et pieds nus quelque temps qu'il fasse [illegible] le char triomphal de Marie. Notre Eglise a le bonheur [illegible] la statue [illegible] qui lui servent de cortège. C'est à ce qu'il paraît un hommage rendu à la Compagnie pour le zèle ardent qu'elle a toujours mis à défendre envers et contre tous le glorieux privilège de la Mère de Dieu [illegible] dans l'Eglise Cathédrale jusqu'au dimanche suivant [illegible] on recommence la procession. [illegible] que celle du 8 Décembre mais avec cette différence que ce n'est plus le Roi ou son Lieutenant, mais Mgr [illegible] qui préside la cérémonie [illegible] dans l'Eglise des Convertis. Impossible de vous peindre la dévotion, la ferveur, l'enthousiasme [illegible] de Palerme. Le cri de Viva Maria est mille fois répété par la foule [illegible] c'est que les sacrés tribunaux et les tables eucharistiques sont aussi fréquentés que pour les solennités paschales.

Pendant les huit jours de l'Octave

et les 8 jours de la neuvaine les rues sont encombrées ; on voit des bandes de pieux pèlerins suivre la tête nue et le rosaire à la main le trajet parcouru chaque année par la statue de la Reine du Ciel. Notre nombreuse jeunesse prend part à la joie publique, elle se rend à l'Eglise de St François pour la communion générale. Heureux le pays où tous les rangs de la société se font une gloire et un bonheur de s'unir aux saintes joies de l'Eglise et de se mêler à ses augustes cérémonies.

Espagne. Lettre d'un Père de la Province d'Espagne à un P. Scholastique de Laval. Vous n'avez pas oublié mon R. Père, la vision du F. Guerrido ; la Ste Vierge avait apparu à ce bon religieux peu de temps avant le massacre de nos Pères de Madrid et lui avait dit en pleurant : Bientôt la Province d'Espagne sera dispersée, mais je vous couvrirai de mon manteau, je vous rassemblerai après de longues épreuves et vous reconduirai au sein de la Patrie. Ce jour de la Miséricorde vient enfin de luire pour nous et aujourd'hui de toutes les parties du monde nos Pères peuvent se réunir sur le sol de l'Espagne. La maison de Loyola n'est plus seulement habitée par quelques Missionnaires, mais la Reine, le 19 Octobre a signé le décret qui nous remet en pleine possession du berceau de notre glorieux Père. « Les Pères Jésuites, disait à ce sujet le journal La Esperanza, ont reçu du gouvernement l'autorisation de s'établir dans les Iles Philippines. Ils prendront un soin particulier des Iles de Mindanao et des autres contrées habitées par les infidèles. Le principal Collége de la Cie dans notre Péninsule sera placé dans la maison de S. Ignace de Loyola, Province de Guipuzcoa. » Le 6 Novembre le petit Noviciat établi par la province d'Espagne dans la ville d'Aire sur l'Adour, a été transféré, au grand regret de toute la ville, dans le château de Loyola. La fête de St Stanislas a été célébrée avec une grande magnificence. Notre personnel augmente de jour en jour ; les vocations sont si nombreuses que la maison serait déjà remplie, si les Supérieurs acceptaient tous ceux qui viennent offrir leurs noms. Nous avons donc l'espoir de former un parfait noviciat tel que le demandent aujourd'hui les besoins de notre malheureuse Province. Les populations qui entourent Loyola sont toujours très simples, très affectionnées à la Compagnie et pleines de dévotion pour S. Ignace. Nous avons reçu depuis notre arrivée la visite de Monseigr l'Evêque de Pampelune, insigne bienfaiteur de notre Compagnie, l'un de ceux qui ont le plus contribué à son rétablissement. Dans tout le reste de l'Espagne, nos Pères travaillent avec un grand succès à la vigne du Seigneur. Les missions sont des plus nombreuses et les fruits des plus consolants. De toutes parts le Clergé ainsi que les autorités civiles se font un devoir de les favoriser. Vous savez sans doute que le journal La Actualidad, vient d'être supprimé par un décret royal. Cette feuille était l'écho des plus mauvaises doctrines ; elle nous faisait une guerre à mort, et réveillait contre nous de vieilles calomnies qui sont encore très neuves dans notre Péninsule. Nous devons ce nouveau triomphe au zèle infatigable de Mgr l'Evêque de Barcelone qui a écrit plusieurs lettres Pastorales pour prendre notre défense. Dans la dernière de ses lettres, qui fut signée par tous les Evêques de la Catalogne, il nous donnait les plus vifs témoignages de sa bienveillante affection. Que vous dirai-je de nos Missionnaires d'Amérique ? Sunt bona mixta malis. Vous savez comment la République s'est conduite à l'égard de ceux de nos Pères qui sont à l'Equateur. En revanche, la Mission de Guatemala réussit au gré de nos désirs, Mgr l'Archevêque, le peuple et le Gouvernement sont entièrement dévoués à la Compagnie. Le Collége établi dans cette Mission s'accroît de jour en jour. Le R. P. Gille, qui, comme vous le savez, fait les fonctions de Visiteur est chéri du peuple ; il le soulève et l'entraine où il veut. J'espère dans quelques jours être à même de vous envoyer d'autres nouvelles, et des nouvelles plus consolantes encore, s'il est possible ---

Missions de Madagascar. Nous avons reçu plusieurs lettres du gouverneur de l'une des îles voisines de Madagascar. C'est Mr le Doyen de Belœil (village situé près de Brugelette), qui a bien voulu les communiquer aux PP. de ce Collége. Le Capitaine Bonfils, dont nous allons parler, est gouverneur de l'île Mayotte. On sait que Mayotte appartient au groupe des Comores, et qu'elle se trouve à l'entrée septentrionale du Canal de Mozambique, entre l'île de Madagascar et le Continent africain. Voici comment le P. Jouen dans une lettre adressée de Saint-Denis au R. P. Delvaux, parlait de Mr Bonfils le 2 Juin 1851 : « La première démarche de Mr Bonfils a été de venir nous voir, et de prier l'un des Nôtres de le préparer à faire ses Pâques. Pour dire la joie de nos cœurs à l'arrivée d'un tel Commandant, serait chose impossible. Mr Bonfils s'est montré pour nous un ami, un frère ; et certes il y a eu du courage à lui de s'afficher de la sorte, car ici comme partout les préventions sont grandes. Heureusement comme il est Gouverneur, homme on ne peut plus aimable et spirituel, et de plus, intelligence supérieure, il laisse tomber à ses pieds tous les petits quolibets, et passe tranquillement son chemin. La Providence nous l'a donné au moment où la présence d'un tel homme était indispensable, car notre pauvre mission va toujours bien doucement. Les peines et les tribulations sont beaucoup plus grandes que vous ne pensez. Priez donc beaucoup et faites beaucoup prier » Voici maintenant quelques extraits des lettres de cet excellent Gouverneur de Mayotte, mon Cher Doyen. Le petit mot du P. Delvaux m'a fait un grand plaisir. Je crains que ces bons Pères ne s'exagèrent le peu qu'il m'est donné de faire pour le succès de leur mission. J'y suis sans doute porté de tout mon cœur ; mais quelle œuvre ils ont entreprise ! Vous ne pouvez vous en faire une idée. Les Missionnaires louvoyaient avec le courage le plus audacieux, avec la persévérance la plus évangélique ; mais leurs efforts étaient superflus : le terrain n'est pas préparé. Cependant j'ai confiance dans le dernier parti qu'ils ont pris, celui de déplacer les enfants, de les élever à la Réunion, et de les constituer ensuite à l'état de petites colonies chrétiennes dans le pays où ils sont nés. J'espère qu'ils réussiront ainsi dans la proportion de 40 pour 100 ; et s'il en est ainsi, ce sera déjà merveilleux. De mon côté je vais leur venir en aide ; et vous comprendrez mon système, lorsque je vous l'aurai expliqué en peu de mots... J'ai 12 mille habitants à Mayotte : quelques uns sont Musulmans, les autres n'ont pas de religion. Pas un ne travaille. La terre produit abondamment et spontanément de quoi nourrir ses habitants, et cela leur suffit. Cette population est éparse, disséminée, livrée à elle même : on ne s'en est jamais préoccupé. Elle s'est jetée sur cette île le jour où nous en avons pris possession ; elle a profité de notre insouciance ou de notre incapacité pour envahir la place et maltraiter les aborigènes au cri de Væ victis... Voyez-vous, cher Doyen, Sodome et Gomorrhe n'ont rien produit de plus hideux que les crimes journaliers qui se commettaient ici avant mon arrivée. Les Missionnaires en étaient réduits à prier Dieu de jeter un regard de compassion sur ce peuple deshérité. Vous l'avez su sans doute par vos amis de Brugelette et vous en avez gémi. J'ai promis aux PP. de leur préparer ce terrain aujourd'hui maudit, de rendre féconde cette boue fangeuse et de la leur livrer ; mais c'est l'affaire de plusieurs années, il ne faut point se le dissimuler. J'ai pris pour point de départ la peur. Je suis impitoyable. Vous n'avez pas l'idée des résultats que j'ai obtenus par ce moyen là. Par la peur je veux arriver au travail et je suis en bonne voie. Le travail

me

me venant en aide, je lutterai plus facilement contre les passions qui naissent de l'oisiveté. Par le travail je créerai des intérêts, des intérêts stables qui auront leur base dans le sol : ils seront les éléments de la propriété. Dès que j'aurai introduit la propriété dans mon système, je verrai même sans mon secours la famille se constituer. Or la famille c'est le pilier le plus solide de toute religion, et surtout de la nôtre qui est une religion de charité. A ce moment je pourrai dire aux bons Pères : ite et docete omnes ; mais avant ce temps-là leurs efforts seraient stériles, et l'expérience le leur a trop prouvé. Nous n'avons plus en ce moment à Mayotte que le P. Buillon. J'ai dû expédier à la Réunion le P. Cotain qui avait besoin de repos : il est parti les larmes aux yeux et avec l'espérance de revenir. Ce sont tous de bien bons prêtres, et j'ai la satisfaction de voir le respect dont chacun les entoure dans mon gouvernement. Aujourd'hui nos églises sont convenables, et j'attends de Paris des ornements que j'y ai commandés. Le P. Matthieu qui avait tenté une incursion au centre de Madagascar, a dû regagner la Ressource sans avoir réussi. Le collège de la Réunion absorbe les Jésuites ; ils ne sont réellement pas assez nombreux. Ah ! j'oubliais de vous dire que chaque quinze jours je réunis des centaines de noirs pour leur indiquer ce qu'ils ont à faire, et que je profite de l'occasion pour leur faire des prônes que la chaire de Belœil ne renierait pas, je vous le garantis. Je salue de cœur les Pères de Brugelette, etc. ... » Dans une autre lettre du capitaine Bonfils, datée du 28 Juin 1852, nous lisons que l'école établie à la Réunion pour les petits Malgaches réussit à merveille, et que nos Pères ont 200 élèves.

Mission de Ste. Marie chez les Potowatomies. Lettre du P. Paul Marie de Ponziglione, de la province de Turin, à Mr. Vincent de Ponziglione, son frère. Mon bien cher frère. Je viens remplir mes engagements et te raconter le voyage qu'il m'a été donné de faire dans notre chère mission des Potowatomies. J'accompagnais Sa Grandeur Mgr. Jean-Baptiste Miége, et nous avions avec nous deux frères Coadjuteurs. Le 17 Mai, à 4 heures du soir, nous embrassions nos PP. et FF. de l'Université de St. Louis, et nous montions à bord de l'Isabelle, qui ce soir-là même devait quitter la terre. La traversée fut un peu longue, et nous n'arrivâmes à la ville de St.-Joseph que le 7e jour après notre départ. Sur les rives du Missouri, les villes sont rares ainsi que les villages ; mais la main de la nature, bien mieux que celle des hommes, sait donner aux campagnes un aspect enchanteur. Rien de plus admirable que les paysages qui se déroulent devant les yeux : plaines et coteaux, forêts et montagnes s'entremêlent avec une admirable variété. Ce qui frappa surtout mon imagination, ce fut l'aspect des tours gigantesques, des bastions et des châteaux magiques qui de tous côtés s'offraient à nos regards. Je dis magiques, et j'en ai bien le droit, car ce n'est après tout qu'une douce illusion, produite par d'énormes rochers et des monceaux de pierre calcaire, élevés çà et là sur le flanc des montagnes. De toutes les villes bâties sur le rivage du Missouri, celle de St. Joseph est à coup sûr la mieux située. Assise avec grâce sur le versant d'un coteau, elle est baignée par un petit golfe que le fleuve forme dans cet endroit : elle compte peu d'années d'existence, et doit son merveilleux accroissement aux chercheurs d'or de la Californie, qui tous viennent débarquer devant ses murs. A peine notre navire a-t-il jeté l'ancre devant St. Joseph qu'un riche négociant Irlandais s'approche des étrangers, et nous examinant avec une scrupuleuse attention : « Vous êtes, nous dit-il, des prêtres catholiques ? — Oui, Monsieur. — Vous êtes même des Jésuites, n'est-il pas vrai ? » Et sur notre réponse affirmative, nous recevons de lui l'accueil le plus touchant. Nous venions de rencontrer un de ces amis dévoués comme la Compagnie en a sur toutes les plages. Il eut pour nous des soins tout paternels et nous conduisit auprès du Curé de St. Joseph. Ce digne ecclésiastique nous reçut avec la plus grande affabilité, et le jour suivant, il voulut que Sa Grandeur annonçât la parole de Dieu aux fidèles réunis pour la Messe paroissiale. Malgré les vives sollicitations de notre hôte qui refusait de nous laisser partir, il fallut se remettre en route, et nous le fîmes en effet le jour de l'Ascension. Entre St. Joseph et la mission que nous devions atteindre, le voyageur rencontre une interminable prairie, ou plutôt un vaste désert, dont la surface ondoyante est semée par intervalles d'humbles coteaux et de petits vallons. Ce monotonie est coupée cependant par une promenade de 4 heures environ à travers la forêt. Souvent il arrive que le voyage se prolonge pendant 5, 6 ou 8 jours, sans qu'il soit possible de trouver un seul homme pour indiquer la route. Si le temps est mauvais, il faut en prendre son parti bravement, car on ne peut songer à chercher un abri. Si le temps est serein, le soleil darde sur vous ses rayons brûlants et la soif devient insupportable ; mais il faut encore savoir prendre son mal avec patience, car l'œil chercherait en vain quelques branches d'arbres ou la trace de quelques filets d'eau. Néanmoins on en rencontre quelquefois, après avoir marché dix ou douze milles. Tu comprendras sans peine qu'il est impossible de se hasarder seul à travers ces vastes solitudes ; aussi s'arrange-t-on de manière à voyager en compagnie. Nous formâmes une petite caravane, et nous nous fîmes suivre de deux jeunes gens pour le transport des bagages, la conduite de deux chariots et le soin des montures. Le 28 donc à 9 heures du matin, après avoir passé le Missouri, nous nous mîmes en route à travers les prairies. Après cinq heures de marche, il fallut se résigner à recevoir sur la tête un terrible ouragan. Soudain de sombres nuages s'amoncellent dans les cieux, des éclairs se croisent en tous sens, le mugissement du tonnerre est effroyable, la foudre s'élance avec un horrible fracas et fond sur les voyageurs qui étaient alors les points culminants du désert ; mais Dieu qui la dirigeait lui défendit de nous réduire en poudre. Tous néanmoins nous sentîmes dans la tête une violente secousse, et pour mon compte je vis une étincelle s'échapper de mes tempes de la même manière que si un physicien en eût approché sa bouteille électrique. Nos chevaux éprouvèrent sans doute une pareille commotion. A la lueur instantanée d'un éclair suivi d'un épouvantable coup de tonnerre, nous les vîmes prendre le mors aux dents et s'élancer avec fureur. Dieu nous protégea au milieu de tous ces dangers ; mais l'orage et une pluie torrentielle nous firent passer la plus affreuse nuit qu'il soit possible d'imaginer. Mouillés comme nous l'étions, il fallut poursuivre notre voyage ; mais le soir du lendemain force nous fut de chercher un abri près d'une petite colline pour n'être pas submergés par les eaux qui continuaient à tomber par torrents. Là nous attachons nos chevaux autour des deux chariots, et nous dressons une tente sous laquelle on est un peu moins exposé aux fureurs de l'orage qu'au milieu de la plaine. Un peu de feu nous eût été bien nécessaire, mais il n'y fallait point songer ; toutefois, nous soupâmes gaiement et de bon appétit, puis nous étant enveloppés dans nos couvertures, nous tâchâmes de goûter un instant de repos. Le jour suivant la petite caravane se remit courageusement en marche, et la pluie cessa vers le milieu du jour ; mais nos chevaux étaient trop fatigués pour qu'il nous fût possible d'avancer rapidement. A la tombée de la nuit, nous étions au bord des deux rivières Jumelles, ainsi nommées, parce qu'elles coulent parallèlement l'une à côté de l'autre ; ainsi du moins nous avions de l'eau, nous avions du bois à discrétion. Nous pûmes donc nous réunir auprès d'un bon feu, et la nuit fut beaucoup moins pénible que celle qui l'avait précédée. Mgr. voulait arriver à son église avant la fête du Dimanche ; aussi voyant que les chariots entravaient notre marche il me proposa de le suivre ; j'acceptai avec empressement, et le 30, de très-bon matin, nous nous dirigions à grands pas vers notre chère mission. Malgré l'exactitude que nous mettions à suivre les traces des dernières caravanes, pendant longtemps nous eûmes la frayeur

de nous être éloignés du chemin. Ce ne fut que vers trois heures du soir qu'il plut à la divine Providence de nous enlever une inquiétude devenue très-sérieuse. Au bord d'une petite rivière qu'il nous fallait passer à gué, des voyageurs Indiens nous assurèrent qu'il nous restait seulement 30 milles à parcourir avant de toucher au terme de nos fatigues. Tu peux penser quelle fut notre allégresse. Dès lors nous résolûmes d'aller passer la nuit dans un petit village Indien, peu éloigné de cet endroit; nous le découvrîmes en effet sur les 9 heures du soir. Tu ne saurais croire combien nous étions fatigués: nous avions parcouru dans notre journée près de 70 milles. Cependant le brave Canadien dont nous reçûmes l'hospitalité, nous entoura de tant de soins empressés, que le lendemain, de très-bonne heure, nous étions en état de nous remettre en marche. Il ne nous restait plus que 20 milles; et à 10 heures du matin, nous avions le plaisir d'embrasser nos Pères et nos chers Frères coadjuteurs. Le reste de la petite caravane ne toucha au terme du voyage que dans la soirée du jour suivant. Impossible de te dépeindre la joie de nos bons Indiens, en apprenant que la Robe-rouge (c'est ainsi qu'ils appellent Mgr.) était venue les visiter. Une seule chose leur faisait de la peine. Sa Grandeur était arrivée à l'improviste; par conséquent ils n'avaient pu venir en grande solennité à sa rencontre et le recevoir avec magnificence; mais ils s'en sont bien dédommagés le lendemain de notre arrivée. A 9 h. ½ une grande procession, précédée d'un détachement d'Indiens à cheval et d'une compagnie de mousquetaires, s'avança majestueusement vers notre chétive habitation. Le cortége était divisé en trois catégories, et chacune d'elles avait dans ses rangs plusieurs banderoles et un grand étendard. Les jeunes-gens défilaient d'abord; les jeunes filles les suivaient; les pères et mères, le peuple et le clergé fermaient la procession. Les jeunes personnes exécutèrent un cantique dont la musique m'a fait un grand plaisir; le peuple entier répétait le refrain, ce qui produisait un effet magnifique. De temps en temps nos guerriers saluaient l'arrivée de Mgr., et ces salves étaient vraiment exécutées avec beaucoup d'ensemble. Lorsque la procession fut arrivée sur la grand'place où se trouve notre maisonnette, les deux files se séparèrent en forme de demi-cercle, et le clergé traversa les rangs pour aller chercher Sa Grandeur. A peine se fut-elle présentée devant la porte qu'elle fut saluée par la décharge de toute l'artillerie. A ce signal la procession se forma de nouveau, et prit le chemin de l'église. Mgr. Miège assista à la grand'messe du haut de son trône; et comme il ne connait point encore suffisamment la langue des indigènes, un de nos pères fit le sermon. Après la messe il y eut un Te Deum solennel, et la procession reconduisit l'Evêque dans sa pauvre demeure. Toutes ces cérémonies furent exécutées avec un si bel ordre, un ensemble si parfait, qu'on n'eut rien pu désirer de mieux dans nos églises d'Europe. Le jour de la Pentecôte, Mgr. pontifia pour la première fois, et donna la confirmation à 175 personnes. Si le temps eût été meilleur, le nombre des confirmés aurait été bien plus considérable..... Quelque parfaite que puisse être la carte géographique placée devant tes yeux, il te sera presque impossible d'y trouver l'endroit où je suis en ce moment. Voici quelques données pour t'en faciliter la découverte. A l'ouest de la carte de l'Amérique Septentrionale, tout près des états du Missouri, tu rencontreras un large territoire, appelé Nebaascha, et borné par le fleuve Kansas. C'est sur les bords de cette rivière, entre le 39.e et le 40.e degré de latitude boréale, à 96 degrés de longitude de Greenwich, que se trouve le pays appartenant aujourd'hui à la tribu des Potowatomies. Toutes les maisons des villages qui nous entourent sont construites en bois, aussi bien que notre Cathédrale. Nos Indiens ont un caractère fort inconstant: une petite contrariété est suffisante pour leur faire abandonner la contrée dans laquelle ils se sont établis. Cette population, cultivée par nos Pères depuis près de 14 ans, se trouvait, il n'y a que quelques années, à 100 milles du pays qu'elle occupe aujourd'hui. L'air y est excellent, et la campagne fertile; aussi espérons-nous bien qu'ils n'iront pas de si tôt placer leurs tentes ailleurs. Le gouvernement des Etats-unis a établi parmi eux à ses frais et dépens deux maisons d'éducation; une pour les filles dirigée par les Dames du Sacré-Cœur; l'autre pour les garçons, qui a été remise entre nos mains. L'Anglais et le français sont ici les deux langues habituelles: elles sont parlées non-seulement par les Anglo-Américains et par les Canadiens, mais aussi par les sauvages qui répètent fréquemment: la Robe-noire française est la seule qui soit bonne. Sous le nom de Robe-noire anglaise ils désignent les ministres protestants. Par une faveur du Ciel aucune de ces Robes anglaises n'habite notre mission. Le peuple parle ordinairement la langue potowatomique qui est d'une très-grande difficulté pour tous les étrangers. Sa douceur, ainsi que sa richesse, étonne tous ceux qui ont nourri quelques préjugés contre la langue des Sauvages. Aux sons formés par nos Indiens j'étais, au premier abord, tenté de croire qu'ils parlaient grec; malheureusement il n'y a aucun ouvrage considérable composé dans cette langue. Un de nos pères qui habite au milieu de ce peuple depuis de longues années, est parvenu cependant à rédiger une petite grammaire, un catéchisme et un livre de prières: ces trois petits ouvrages sont imprimés, et très-communs dans le pays. On prépare maintenant un dictionnaire; ensuite on travaillera à une grammaire plus grande et plus complète. Le costume des sauvages est fort extraordinaire: je ne puis énumérer les divers habillements en usage parmi ces peuplades. Généralement on peut dire qu'un Indien pense avoir plus d'autorité, plus de beauté, à mesure qu'il est revêtu d'habits plus chamarrés, bigarrés d'un plus grand nombre de couleurs. Tous, hommes et femmes portent sur leurs autres habits un soi-disant manteau de laine rouge, verte ou blanche, qui n'est autre chose qu'une couverture de lit. Dans les journées les plus chaudes de l'été, ils ne peuvent se résoudre à quitter cette espèce de manteau. Ici, tu le vois, chacun s'habille comme bon lui semble; aussi nos pères profitant de cette grande liberté ont-ils conservé l'usage de la soutane. Cette soutane du reste sert à nous protéger contre la fureur des peuplades infidèles qui respectent la Robe-noire comme le ministre du grand Esprit. En général on peut faire l'éloge du caractère de nos Indiens. Dans les villages cultivés par nos pères, et dans les environs, les habitants sont catholiques à peu d'exceptions près, et qui plus est, catholiques pratiquants. Les lois de l'hospitalité sont ici dans toute leur vigueur. Avez-vous besoin de quelque chose pour vous ou pour votre famille? il suffit de vous présenter à la porte d'une habitation, vous êtes sûr d'obtenir sans le moindre intérêt ce que vous désirez. Sur ces plages point de tribunaux, pas de juges, pas de prisons; tout est dirigé par le grand Chef de la famille. Il est temps d'achever cette longue lettre. Bientôt nous nous remettrons en route pour une autre mission située à 180 milles de celle-ci. Je me recommande à tes bonnes prières, etc.... Paul Marie de Ponziglione S. J.

Canada. Lettre du P. Jaffré. Chatham, le 30 7bre 1852. Les Missionnaires de Sandwich ont à cultiver un champ d'une immense étendue, et leurs travaux sont d'autant plus considérables que le bon grain semé par le divin Maître s'accroit de jour en jour. Toutefois quatre vigoureux moissonneurs pourraient obtenir de beaux résultats; mais par malheur mes trois compagnons, faute de parler anglais, ne peuvent donner libre cours à leur zèle, et de fréquentes indispositions viennent souvent abattre leurs forces. Ils sont donc obligés de se renfermer principalement dans les limites de Sandwich et de la Belle Rivière; mais là du moins ils sont parfaitement établis. Rien de plus consolant que les résultats obtenus par l'œuvre de la tempérance, organisée par leurs

soins

joins l'année dernière. Des milliers de personnes, au nombre desquelles on voit figurer les plus fameux ivrognes, se sont enrôlés sous cette nouvelle bannière et presque tous persévèrent dans leur excellente résolution. Ceux qui savent que les protestants nous opposent ici des difficultés presqu'insurmontables, n'admireront pas moins ce que nos PP. sont parvenus à faire pour l'éducation de la jeunesse. Des maîtres catholiques parfaitement choisis ont été placés de tous côtés; des époques régulières ont été fixées pour la visite des écoles; et il a été convenu que celui des Nôtres qui ferait cette visite recevrait alors la confession de tous les écoliers. Le résultat est consolant sans doute, mais nos PP. ont obtenu bien mieux que tout cela. Ils viennent de procurer à Sandwich l'immense bienfait d'un Etablissement religieux. Des dames du Sacré Cœur vont tenir un orphelinat, un externat et un pensionnat, c.a.d. réunir autour d'elles la plus grande et la meilleure partie des jeunes personnes. Voilà pour mes compagnons. J'ai pour ma part un terrain plus étendu à parcourir; je dois aller de tous les côtés à la fois et évangéliser des localités plus vastes et plus importantes que Sandwich; Chatam par exemple, a aujourd'hui une population 10 fois plus nombreuse; et dans quelques années son chiffre sera doublé. C'est une ville qui prend les plus rapides accroissements et paraît destinée à devenir la Métropole de l'Ouest, mais malheureusement la langue anglaise y est absolument nécessaire, et le protestantisme y est profondément enraciné. Aujourd'hui, il serait maître absolu, il aurait tout soumis à ses lois, les Canadiens et les Irlandais tout comme les autres, si une Eglise Catholique n'y avait pas été bâtie dans l'année 1847. La construction de cet édifice a été fatale à l'hérésie, et maintenant tous les progrès sont en faveur de la vérité catholique. Outre l'Eglise, nous avons établi une maison d'école et forcé le Conseil municipal à en reconnaître la légalité, ce qui lui vaut le salaire du Gouvernement. Cette année même, nous avons bâti près de l'école, une tour de 85 pieds d'élévation. Dans sa base, nous placerons une belle sacristie. Cette tour nous a déjà coûté 9000 francs, bien qu'elle soit encore dépourvue de ses ornements; et la cloche que nous y avons fait suspendre nous a coûté 1600 francs. Ce monument est regardé comme la 1[re] merveille de toute la contrée. Inter cæcos, monoculus Rex. Les habitants de la ville viennent de me proposer une somme annuelle de 630 francs pour faire sonner ma cloche 3 fois par jour, le matin, à midi et le soir. Leur but est d'appeler ou de congédier les ouvriers; j'ai accepté avec reconnaissance, car le mieu sera d'avertir les fidèles de se mettre à genoux et de réciter l'Angelus. Maintenant je construis un presbytère; il sera bâti en briques et ne coûtera pas moins de 14 mille francs. Déjà la maçonnerie est terminée, et le toit est posé. La moitié de la somme a été payée, et j'espère être en mesure de solder la 2[de] vers la mi-Novembre prochaine, époque où les clefs de la nouvelle maison me seront mises entre les mains. Je compte sur la Providence qui nous secourt visiblement et nous fournit toujours le moyen d'arriver à nos fins, sans nous laisser la moindre dette. Cette providence de Dieu à notre égard est si manifeste que les protestants eux mêmes sont forcés de proclamer que tout nous réussit au gré de nos désirs. Ah! que ne connaissent ils la véritable source d'un succès qu'ils ne comprennent qu'à demi! Ils pourraient l'adorer avec nous. Si ces progrès matériels doivent fournir à nos frères égarés le sujet de sérieuses réflexions, la vue de nos progrès dans les choses de la foi ne devraient pas moins exciter leur admiration. Ils voient en effet notre nombre s'accroître de jour en jour dans des proportions véritablement prodigieuses; ils voient que notre Eglise réunit déjà plus de fidèles les dimanches et les fêtes que tous les prêches réunis; et cependant notre petit troupeau remplissait à peine il y a peu de temps, l'étroite enceinte d'une petite chambre; aujourd'hui ils voient figurer dans nos rangs des médecins, des négociants, des fonctionnaires publics et naguère néanmoins les derniers rangs de la Société nous semblaient seuls dévolus en partage. Que doivent ils penser de leurs Ministres? 10 d'entre eux font leur résidence habituelle dans les murs de Chatam et leurs efforts sont stériles en comparaison des fruits obtenus par un pauvre Prêtre éloigné de la ville pendant la moitié de l'année. Il m'en coûte je l'avoue, de laisser des semaines entières ces pauvres brebis sans Pasteur, mais fils d'obéissance je dois souvent confier ce premier troupeau à la garde du Ciel. Pendant mes courses apostoliques j'ai bien souvent à m'occuper du matériel. Il faut alors que le Missionnaire entreprenne une quête pour avoir de l'argent, des matériaux ou des corvées d'ouvrage. Ces quêtes sont pénibles mais elles sont nécessaires. Les protestants eux mêmes sont mis à contribution pour nous aider dans nos projets et souvent j'ai eu à me féliciter de leur généreux concours. En ce moment je fonde mes espérances sur les ouvriers employés au chemin de fer qui se fait dans notre voisinage. Ces ouvriers sont pour la plupart des Irlandais catholiques; par suite ils font partie de mon troupeau. J'avoue néanmoins que cette portion là n'est pas la plus facile à desservir car ils sont extrêmement disséminés. Toutefois je vais au milieu d'eux lorsqu'ils ont des malades; j'y vais aussi à certaines époques déterminées pour leur procurer à tous les bienfaits du Saint Sacrifice, du Sacrement de pénitence et de l'instruction religieuse. Dans ces circonstances une pauvre cabane devient à la fois et mon Eglise et ma demeure. Cette cabane est faite de grosses planches réunies par quelques clous qui n'empêchent pas l'air d'entrer de tous les côtés à la fois. Ordinairement elle n'a qu'une 20[e] de pieds en longueur, une 20[e] de largeur et une 12[e] de hauteur. Avouez que c'est un bien petit espace pour une 12[e] de personnes qui doivent y prendre leurs repas pendant le jour et s'y loger pendant la nuit. Toutefois j'éprouve le plus grand plaisir à me trouver au milieu de ces bons Irlandais; j'admire l'esprit de foi dont ils sont animés et le profond respect dont ils entourent le ministre de J.C. On parvient facilement à les réunir, même au milieu de la semaine pour assister aux saints mystères, confesser leurs péchés ou entendre l'exposition de la divine parole. Dès qu'ils savent que le Prêtre est venu et qu'il désire les avoir près de lui, ils accourent aussitôt avec le plus grand empressement. Le Wisky, les jurements et les querelles m'opposent seuls quelques difficultés. Ces obstacles vaincus, tout est gagné; à l'instant même j'ai d'excellents chrétiens. Je dois ajouter que partout où ils se trouvent, ils jouissent d'une grande réputation de générosité. Ils ne peuvent pas donner beaucoup, car ils ne sont pas riches; mais tous donnent quelque chose; et ces petites fractions forment d'ordinaire un total assez considérable. Plusieurs ne possédant rien pour le moment, soit par défaut de sobriété, soit parce qu'ils étaient débarqués depuis peu, ont été jusqu'à prendre un petit à compte sur leurs gages futurs. Il est rare que les protestants mêlés dans le chantier avec les catholiques s'abstiennent d'imiter leur exemple quand il s'agit de faire l'aumône. Tel est le portrait de nos bons Irlandais: Dans cette dernière classe de la société, ils peuvent avoir de grands défauts mais ils sont toujours amis du Prêtre; toujours même au sein de la plus affreuse misère, ils conserveront un cœur sincèrement catholique; toujours ils contribueront à bâtir des temples à la gloire du vrai Dieu. On sait que plusieurs Eglises se sont élevées par leurs soins et par leurs aumônes sur le continent d'Amérique. Puisque je parle ici de constructions je dois dire en finissant qu'il m'a été donné de bâtir une nouvelle Eglise à Maidston. J'y puis déjà faire les Offices et célébrer les S[ts] Mystères, mais les ornements y sont bien rares et je n'ai pas l'argent nécessaire pour me les procurer. Vous le voyez, mon R. Père, je m'occupe beaucoup du matériel, mais en agissant de la sorte je prépare les voies à ceux qui viendront après moi. Je jette les fondements de plusieurs belles Paroisses où le Clergé séculier se plaira bientôt à résider, toutefois je m'efforce de ne pas négliger le soin des âmes &... Je me recommande avec instances aux prières et SS. Sacrifices de tous nos PP. et F.F. d'Europe.

Plusieurs nouvelles intéressantes sur l'Angleterre et la Belgique nous sont arrivées un peu tard; elles trouveront place dans le prochain N° des lettres de Laval.

Scholasticat de Laval, 6 février 1853.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de

Nos RR. Pères et nos TT. CC. Frères

P. C.

Les embarras de la poste nous ont déterminés à rendre moins volumineux les différents N.os de notre Journal : il nous a semblé préférable d'augmenter le nombre des envois lorsque des matériaux intéressants nous seraient restés entre les mains. Nous nous proposons donc à l'avenir de donner au commencement du Carême et vers les solennités de la Pentecôte les nouvelles qui n'auraient pu trouver place dans les lettres publiées à Noël ou pour les fêtes de Pâques. Aujourd'hui nous allons tenir les engagements contractés à la fin de notre dernier N.o

France. Collége de Metz. On nous écrit : Nous comptons en ce moment 250 élèves dans nos deux maisons : 80 pensionnaires, 70 demi-pensionnaires, le reste externes. A la rue des Trinitaires se trouvent les petits jusqu'à la 6.e inclusivement ; les autres sont casés tant bien que mal rue des Augustins. L'esprit des élèves est excellent dans les deux maisons ; quant au travail je n'ai jamais trouvé aussi bien que dans notre première division. C'est un plaisir de les voir à l'ouvrage pendant l'étude, un plaisir de les entendre en classe. La plupart de nos externes et demi-pensionnaires veillent jusqu'à 11 heures, afin de bien soigner leurs devoirs ; aussi pour ne pas être dépassés, nos pensionnaires ont-ils demandé comme une grâce qu'on voulut bien leur accorder la veillée. Cette faveur fut concédée aux a de travail pour l'étude et la classe. Jusqu'ici les notes nous ont suffi pour conduire nos enfants ; Dieu veuille que cela continue de la sorte. Comme on vous l'a dit, rien n'a manqué à la solennité de la messe du St. Esprit. Depuis ce jour les quatre généraux, le Préfet, etc... sont venus plusieurs fois faire des visites au R. P. Recteur. Le Général de Division l'a même invité à une grande réunion, où sont venues converger toutes les autorités civiles et militaires ; et l'on a pu voir une robe de Jésuite au milieu des Epaulettes et des fonctionnaires en grande tenue. Vous le voyez, si nous avons un peu à souffrir à cause de l'exiguïté du local, Dieu nous compense amplement et par les bonnes dispositions de nos élèves et par la bienveillance du public. Nous avons pu constater souvent cette bienveillance, surtout en allant faire les invitations pour la messe du St. Esprit : les généraux et les militaires en général ont reçu nos Pères avec une cordialité qui allait jusqu'à la confidence ; les autorités civiles n'avaient pas ces visages officiels qu'on rencontre si souvent ailleurs. Les principaux magistrats nous ont confié leurs enfants. Nous n'avons eu ce moment contre nous que les mamans : elles trouvent que nous faisons trop travailler nos élèves, et que les sorties ne sont ni assez fréquentes ni assez longues. Dernièrement plusieurs d'entre elles ont demandé l'abolition des études, vu que cela empêchait leurs enfants de manger et de dormir. Elles avouent cependant que jamais ils n'ont été si sages ni si prévenants. Priez donc pour nous obtenir un local aussi vaste que nos espérances.

Belgique. Lettre d'un Père de la Province de Belgique à un Scholastique de Laval. (Comme nous l'annoncions dans le dernier N.o, des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêchés de publier cette lettre dans le mois de Décembre) « La bienveillance du haut clergé envers la Compagnie s'est manifestée d'une manière bien consolante à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur du B. P. Claver : tous les Evêques en effet, le Cardinal Archevêque à leur tête, ont voulu prendre une part aussi active que touchante aux solennités du triduum. Comme aux fêtes célébrées à Tournai se rattache la consécration du Collége à la Ste. Vierge, nous croyons que vous lirez avec plaisir les détails suivants. Mgr. l'Evêque de Tournai a voulu dans cette circonstance nous donner un nouveau gage de sa haute estime et de sa sincère affection. Sa Grandeur, assistée de tous les Chanoines, officia pontificalement le premier jour du triduum, et la messe fut exécutée par la musique de la Cathédrale. – Pendant le repas donné au Collége, le R. P. Recteur ayant porté un toast, dans lequel il rappelait tout ce que Mgr. Labis avait fait pour cet établissement confié par lui à la Compagnie, nommé par lui Collége de Notre-Dame, et dont le magnifique édifice maintenant achevé allait être consacré à la Ste. Vierge, le jour de sa glorieuse Assomption ; Mgr. répondit avec effusion, et rappela à son tour ce que l'ancienne Compagnie et ce que la nouvelle avaient fait pour la religion ; que le B. P. Claver avait toujours eu des imitateurs, et que les missions et les colléges des Jésuites avaient plus fait pour le bien des peuples que tous nos modernes faiseurs de théories ne pourraient jamais faire. Le jour de l'Assomption devait avoir lieu la bénédiction du collége et de la statue de la Ste. Vierge. Cette statue, faite d'après le type de N. D. des Victoires, est de toute beauté : elle a une douzaine de pieds de haut et elle est placée dans une niche au-dessus de la grande porte d'entrée, du côté des cours des élèves. Mgr. avait été invité à la cérémonie, mais il était souffrant. « Et d'ailleurs, dit-il au R. P. Recteur, j'ai béni et posé la première pierre du collége ; le T. R. P. Général a béni et posé la première pierre de l'église ; c'est maintenant le tour du R. P. Provincial, à lui de donner la dernière bénédiction. » Nous fûmes un peu contrariés par la pluie, et l'on ne put illuminer les deux cents fenêtres du collége ; il fallut se contenter d'éclairer au gaz et aux bougies une centaine de fenêtres de la partie rentrante de l'édifice. Malgré cela, l'effet produit par les lanternes chinoises, par les lampions en verre de couleur, par les transparents, les triangles, les cercles de bougies, les étoiles, les noms de Jésus, formés par le gaz, l'effet, dis-je, était ravissant. Une pile de 30 éléments lançait une gerbe éblouissante de lumière au pied de la statue de Marie. La cérémonie commença vers 9 heures ; la pluie avait cessé très à propos. Seulement le vent éteignait de temps en temps le gaz qui éclairait les cours. Après le chant du Magnificat et des cantiques on récita les prières pro benedictione domus, pro benedictione imaginis B. V. M., on proclama les 40 jours d'indulgence...

accordée par Sa Grandeur à ceux qui dorénavant réciteront à genoux devant la Statue 3 ave et 3 gloria; puis un beau petit feu d'artifice auquel personne ne s'attendait termina fort heureusement la cérémonie. Je ne puis omettre ici le chronogramme gravé sur le marbre noir au pied de la Statue: ceux qui le blâmeront qua tale ne pourront le blâmer comme inscription, le voici:
SANCTA MATER DEI SINE LABE CONCEPTA. (1852). — Nos colléges soutiennent leur réputation; et cette année surtout nos élèves ont vraiment triomphé dans les examens passés devant le Jury pour le grade d'Élève universitaire. Plus du tiers des jeunes-gens qui se sont présentés à ces examens, a été refusé; or sur le nombre total il y avait soixante-dix élèves des Jésuites: trois d'entre eux seulement ont échoué. Plusieurs ont obtenu des distinctions; un bon nombre a mérité la mention honorable. Au Jury de Gand un élève d'Alost a répondu avec tant de succès qu'au milieu même de l'examen l'auditoire a plusieurs fois applaudi. Sur 9 élèves du collége de Tournai, 8 ont été admis, malgré la sévérité du Jury de Mons, devant lequel plus de la moitié des candidats ont échoué. De plus le Président du Jury a donné des éloges publics à deux d'entre eux, et leur a dit qu'ils étaient les meilleurs élèves qu'il eût reçu cette année. Dans tous nos autres colléges le succès a été le même; aussi le nombre de nos élèves s'est-il sensiblement accru, et les jeunes-gens qui fréquentent les autres colléges du royaume se disent-ils les uns aux autres que chez les Jésuites on fait de très-bonnes études. — Mr. de Montpellier, ancien chanoine de la cathédrale de Namur est venu faire une visite à nos Pères, après sa nomination au siége épiscopal de Liége. On écrit du collége N. D. de la Paix à Namur: « Nous avons eu le bonheur de recevoir Mgr. de Montpellier et de dîner avec lui. A 10 heures la Communauté s'étant réunie au parloir, le R. P. Recteur remercia le nouvel Évêque de l'honneur qu'il voulait bien nous faire. — En vérité, répondit Monseigneur, si je ne venais point au collége de la Paix, je ne sais pas où je pourrais aller. — Nous le conduisîmes aussitôt dans la salle des Exercices où les élèves étaient réunis. Sa Grandeur répondit au compliment de manière à produire une vive impression. Voici la pensée principale de ce petit discours: J'ai remarqué en arrivant au milieu de vous une expression de joie, un frémissement de bonheur qui semblait dire: c'est un des nôtres!! Eh bien! oui, je suis des vôtres! Depuis que j'ai connu la Compagnie, je me suis en quelque sorte identifié avec ses membres, et je me suis efforcé de témoigner cette sympathie dans toutes les circonstances. Depuis que je suis à Namur, j'ai vécu d'une vie de communauté avec les Jésuites; et maintenant plus que jamais je leur montrerai que je leur suis entièrement dévoué. Mgr. dîna avec la communauté; à la fin du repas le R. P. Recteur porta un toast des plus chaleureux. Prenez garde, mon R. Père, répondit le Prélat, me donner des éloges, c'est louer la Compagnie, puisque je lui dois tout. » A 3 heures Mgr. nous quitta en nous disant: Lorsque je n'aimerai plus la Compagnie, je ne serai plus Évêque.

Hollande. Les lignes suivantes sont extraites d'une lettre du R. P. Maître des Novices de Ravenstein: Notre Province, grâce à Dieu, devient de plus en plus florissante. Le scholasticat de Maëstricht marche bien; il y règne une union et une charité parfaite entre les bons FF. Suisses et les FF. Néerlandais. Le collége de Culembourg a reçu après les vacances plus de 40 nouveaux élèves; celui de Catwyck conserve son nombre ordinaire, et à Sittard on paraît toujours très-content de notre enseignement. A Ravenstein (maison de probation) nous sommes 32 personnes, et je donne actuellement la grande retraite à 14 novices de 1re année. Les habitants de la ville et des environs nous sont très-attachés, ainsi que Mgr. Zwysen et les prêtres de ce district. Le gouvernement nous laisse tout-à-fait tranquilles, et le Ministre de l'Intérieur est très-favorable aux Catholiques!

Italie. Ouverture du collége de Velletri, d'après la relation donnée par le journal officiel (il giornale di Roma). Le 7 novembre 1852 sera mémorable dans les annales de la ville de Velletri: ce jour-là il ne s'agissait pas d'inaugurer un nouveau pont, une voie publique, un édifice profane, mais de procéder par une cérémonie solennelle à l'ouverture d'un collége dirigé par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus. Le projet de cette érection avait été conçu par la commission municipale nommée après les troubles de 1849, et présidée par son Excellence Mr. Graziosi, Chevalier des Ordres de Pie, de François 1er de Naples et de Charles III d'Espagne. Cet illustre personnage, comme on le sait, remplit aujourd'hui dans notre ville les fonctions de Gonfalonier. Son Éminence le Cardinal Vincent Macchi, Évêque de Velletri et d'Ostie, Légat de la Province Maritime et Doyen du Sacré Collége, accueillit cette proposition avec bonheur, et s'empressa de déposer aux pieds du Saint Père le Mémoire rédigé par la Commission. Sa Sainteté voulant bien applaudir à une pensée si féconde et si importante pour notre cité, ne tarda point à faire expédier son bref d'autorisation. Dès lors la Municipalité fit préparer un édifice convenable; mais comme notre ville désirait jouir le plus tôt possible des avantages que lui promettait la venue des RR. PP. Jésuites, Son Éminence le Cardinal Macchi offrit à la Municipalité son ancien séminaire, en attendant qu'un édifice plus convenable pût être remis entre les mains des nouveaux professeurs. On le vit luire enfin ce jour appelé par tant de vœux, ce jour qui devait inaugurer un établissement capable d'améliorer, comme nous en avons la ferme confiance, la situation civile et morale de nos concitoyens. Dès 10 heures du matin, l'antique Basilique de St Clément, siége des Évêques d'Ostie, ne pouvait contenir les flots de peuple accourus de toutes parts. Le Doyen du Sénat se rendit à l'église avec ses voitures de grand gala, escorté par la cavalerie et par une foule immense qui faisait entendre des applaudissements sur le passage de ce vénérable vieillard, qu'elle regarde comme son père. Bientôt le Cardinal fit son entrée solennelle au son de toutes les cloches et aux joyeux accords des musiques de la ville. Il fut reçu dans la cathédrale par les autorités civiles et militaires, par les Prélats, le Chapitre et les RR. PP. Jésuites. Quelques instants après une grand'messe fut chantée par l'Évêque Suffragant, et Son Éminence y assista du haut de son trône. Les RR. PP. Jésuites étaient placés autour de l'autel et attiraient tous les regards. Impossible de ne point remarquer le profond recueillement de la foule: plus d'une larme fut répandue, lorsque les musiciens della cappella exécutant un motet d'un effet admirable firent entendre ces paroles: dies sanctificatus illuxit nobis: venite, gentes, et adorate Dominum, quia hodie descendit lux magna super terram. Lorsque le Saint Sacrifice fut achevé tous les personnages éminents vinrent en grande cérémonie prendre place sur des siéges disposés en forme de cercle au milieu de la nef. On ne pouvait

se lasser d'admirer sur son trône magnifique la noble et vénérable figure du Successeur des Pierre Damien, des de la Rovère, des Farnèse et de tant d'illustres personnages qui ont rendu célèbre le siége antique de la cité d'Ostie. Un Archevêque et trois Evêques siégeaient à côté de son Eminence; venaient ensuite les autorités civiles et militaires, la magistrature, le Chapitre, les Curés, les Supérieurs des Ordres Religieux; le séminaire épiscopal avait une place réservée, et les dames de qualité avaient été rangées de manière à pouvoir assister à la cérémonie. N'oublions pas de dire que les futurs élèves des Jésuites avaient voulu prendre part à cette solennité, et que par leur excellente tenue ils ont su attirer l'attention des nombreux spectateurs. Bientôt il se fit un profond silence, et les plus anciens membres de la commune venant se placer devant le Gonfalonier, lui présentèrent sur un plat d'argent le bref de Sa Sainteté. Celui-ci se leva de son siége, et alla remettre le bref entre les mains de l'Eminentissime Prince. Le Cardinal à son tour se leva de son trône, et d'une voix profondément émue adressa la parole aux membres de l'administration. Il lui était impossible, leur dit-il, d'exprimer la joie que son cœur éprouvait en voyant se réaliser le plus ardent de tous ses vœux; il ajouta que cet acte était le plus beau de leur gouvernement. La Municipalité s'étant retirée, les R.R. P.P. Jésuites vinrent s'agenouiller au pied du trône de son Eminence qui remit le bref au P. Blosi, en lui adressant quelques paroles des plus touchantes. « Je vous remets enfin, lui dit-il, un bref ardemment désiré. Ce jour est à coup sûr un des plus beaux jours de ma vie. Je touche au terme de ma carrière, et bientôt il faudra me présenter au tribunal de Dieu; mais j'en ai la douce confiance, l'acte que je viens faire sera pour moi d'une grande consolation, et me donnera des forces dans le moment suprême. Les enfants que vous aviez placés sous ma houlette pastorale, dirai-je au Souverain Juge, je les ai remis entre les mains de votre bien-aimée Compagnie, afin qu'elle les élevât dans la crainte du Seigneur dès leurs plus tendres années. Oh oui, cette pensée fera naître en mon âme la plus douce confiance dans les miséricordes de mon Dieu. Je sens au fond du cœur une voix qui me dit que cette solennité sera pour mon cher troupeau l'heureux prélude d'une ère nouvelle de paix et de félicité. » Le R. P. Blosi pouvant à peine retenir ses larmes répondit au Prélat par des paroles empreintes de la plus vive reconnaissance, du plus sincère dévouement. Il récita ensuite à haute voix de concert avec les autres Pères la profession de foi que doivent prononcer à l'ouverture des classes tous les instituteurs de la jeunesse. La formule n'est autre chose qu'un abrégé des articles de la foi catholique, des décrets des conciles, des décisions des Souverains Pontifes. Ces augustes paroles empreintes d'une grande majesté firent sur le nombreux auditoire une impression profonde. Un discours fut ensuite prononcé par un éloquent orateur, le P. Salvatore Orzelli. Enfin après le chant du Veni Creator, son Eminence le Cardinal Doyen congédia la foule en lui donnant une solennelle bénédiction au son de toutes les cloches et au bruit majestueux d'une salve d'artillerie. Ce jour qui laissera de profonds souvenirs dans nos cœurs, a été célébré par plusieurs pièces de poésie; nous citerons entre autres celle du Révérendissime Chanoine M.r Di Lazzaro, et celle de M. l'abbé Fiorenza. — Voici maintenant quelques nouvelles sur les autres maisons d'Italie. On nous écrit de Rome: Je vous avais mandé que le manque de sujets avait obligé de refuser les deux colléges de Bari et de Cosenza offerts à nos Pères par le gouvernement Napolitain; je puis vous dire aujourd'hui que non seulement ils sont acceptés, mais que déjà il a été possible de les ouvrir. Il y a longtemps que je ne vous ai rien dit du Séminaire fondé à Naples dans notre maison du Gesù nuovo en faveur des meilleurs sujets du royaume qui y sont envoyés par leurs Evêques. Cet établissement compte à peine une année d'existence, et déjà cependant il a dépassé toutes les espérances de nos Pères. Au début les Séminaristes étaient au nombre de 20; aujourd'hui l'on en compte environ 50. Par leur piété et leur application ils se sont rendus de dignes émules des élèves du collége germanique. Ce séminaire voit au rang de ses plus ardents protecteurs son Eminence Mg.r le Cardinal Archevêque de Capoue. Ce Prélat dont la sainteté est si éminente qu'on lui attribue plusieurs miracles, a contribué plus qu'aucun autre à la réussite de l'entreprise; aussi le Souverain Pontife vient il de l'honorer d'un bref de félicitation. Voici quelques-unes des paroles de ce bref: Itaque tum tibi, Dilecte Fili Noster, tum iisdem Venerabilibus Fratribus (les Evêques qui se sont montrés favorables à l'érection du Séminaire) de consilio pro accurata Cleri educatione inito vehementer gratulamur, ac plane non dubitamus quin susceptum opus omni laude dignum, divina aspirante gratia, maximas utilitates rei sacræ et civili sit allaturum. — Le nombre des abonnés à la Civiltà Cattolica s'est accru de deux mille au commencement de la nouvelle année: nos Pères savent à peine comment répondre à cet empressement général. — Le P. Secchi, le célèbre antiquaire, vient de publier enfin son ouvrage écrit en langue grecque: c'est la réfutation d'un livre de polémique, édité par le Patriarche grec schismatique. — Le P. Secchi, l'astronome, fait bâtir en ce moment sur la voûte de l'église du Collége romain un nouvel observatoire plus vaste et plus élevé que celui qu'il doit remplacer. — La ville de Padoue, comme on le disait dans la dernière lettre, avait obtenu un externat dirigé par la Compagnie; peu contente de cette première démarche, elle a demandé d'ouvrir aussi un pensionnat. L'Empereur d'Autriche ayant accordé son autorisation, le pensionnat s'ouvrira prochainement. — Les Pères de Milan, qui jusqu'ici avaient reçu l'hospitalité d'un noble bienfaiteur, ont aujourd'hui une maison et une église qui leur appartiennent. On est sur le point d'établir à Raguse une nouvelle résidence. A la fin des vacances prochaines, on ouvrira à Crémone un pensionnat des nobles.

Espagne. Nous attendons de jour en jour les nouvelles qui nous ont été promises sur les missions de nos Pères en Espagne; toutefois nous avons reçu quelques lettres: en voici les principaux passages. Le nouveau provincial, le R. P. Olascuaga, vient de commencer sa visite. Le jour de l'Epiphanie, ceux de nos Pères qui sont à Madrid ou dans les environs ont renouvelé solennellement leurs vœux. Cette touchante cérémonie n'avait pu avoir lieu depuis 1835, époque de notre bannissement. Le mois dernier, la statue de St. Ignace, cette riche, cette magnifique statue d'argent, dont sans doute vous avez entendu parler, a été rendue à notre collége de Loyola. — L'œuvre de la St.e Enfance vient d'être introduite dans la Péninsule Espagnole. La Reine ayant donné l'exemple en enrôlant sa fille aînée, la jeune princesse des Asturies, le peuple s'empresse de contribuer à une aussi belle œuvre. Le Conseil de direction est ainsi composé: 1.o Son Eminence le Cardinal de Tolède, 2.o le R. P. Olascuaga, Provincial de la Compagnie de Jésus, (observez ces dernières mots qui sont écrits en toutes lettres); viennent ensuite les noms des plus illustres familles de l'Espagne. Inutile de vous dire que cette marque d'honneur est des plus significatives. Les journaux

occupent beaucoup en ce moment du rétablissement des Jésuites : les uns le sollicitent, les autres l'approuvent et le demandent ; mais tous [illegible] à reconnaître le besoin des missions ; ils avouent que le peuple [illegible] se trouve exposé et qu'il est [illegible]. On a dit que [illegible] un collège est déjà préparé pour nos Pères dont l'île de Cuba, et qu'on est occupé à en traiter avec [illegible] de gouvernement en [illegible] qui sera directement royal. — Il n'est que trop vrai que le gouvernement de l'Equateur a publié au grand regret de tous les gens [illegible] un décret d'expulsion contre la Compagnie, mais un journal rapporte que l'Ambassadeur d'Espagne a pris nos Pères sous sa haute protection et s'est opposé à leur départ : c'est qu'en effet le gouvernement voulait forcer les Missionnaires à partir par [illegible], route très difficile, et pendant laquelle ils auraient été exposés à mille dangers, et à des privations de toute [illegible]. Grâce à la fermeté de l'ambassadeur et aux nombreuses réclamations du peuple, nos Pères sont encore retenus dans cette malheureuse république.

Angleterre. Lettre d'un Père de la province de Turin, professeur à Benarth (Angleterre) à un Scholastique de Laval. (Des extraits de cette lettre, écrite en français par notre correspondant, ont été publiés par la Civiltà cattolica.) Benarth, 24 X^bre 1853. Vous désirez mon R. Père, avoir quelques détails sur l'état de la religion catholique en Angleterre et sur la situation de la Compagnie de Jésus dans ce pays ; je vais m'efforcer de satisfaire une aussi légitime curiosité. Le nombre des églises et des chapelles pour l'Angleterre et le Pays de Galles s'élève à 648 ; de son côté l'Ecosse en compte 133, ce qui comme vous le voyez, donne pour total 781. Les collèges catholiques en Angleterre sont au nombre de 10, mais l'Ecosse n'en possède qu'un seul. Ces pays renferment 17 maisons religieuses pour les hommes et 75 couvents de femmes. Il y a dans l'Angleterre et le Pays de Galles 876 prêtres répartis de la manière suivante : 110 dans le diocèse de Westminster, 121 dans celui de Liverpool, 128 dans celui de Birmingham, etc. En Ecosse 132 prêtres : ce qui donne un total de 1008 ministres de Jésus-Christ. Ajoutez à ce nombre les Evêques et les Vicaires Apostoliques envoyés dans les Colonies : 4 sont en Europe, 15 en Asie, 3 en Afrique, 22 en Amérique, 9 en Océanie. Un mot seulement sur la statistique religieuse de l'Irlande. Elle possède 4 Archevêchés et 25 Evêchés. Le premier des archevêques d'Irlande est Mgr Dixon, ancien professeur d'Ecriture Sainte au grand Séminaire de Maynooth ; il a été sacré le 14 novembre dernier. Le P. O'Reilly, ancien ami du Prélat nous a rapporté que la cérémonie avait été magnifique, et qu'un grand nombre d'Evêques assistaient à cette solennité. Dans les colonies de Sa Majesté Victoria, les Catholiques sont au nombre de 87,357. J'oubliais de vous dire que 3 nouvelles églises avaient été ouvertes en Angleterre dans l'année 1851 et 10 en 1852. D'après les derniers catalogues, les membres du clergé Anglican récemment convertis au catholicisme sont au nombre de 9 ; les simples particuliers sont bien plus nombreux, on en compte environ 132. Dans leurs rangs, je vois figurer 4 ou 5 [illegible] et beaucoup de baronets, de comtes et de marquis. Toutefois, je suis intimement convaincu que la liste des conversions est incomplète, et qu'on [illegible] à peine enregistré la dixième partie de ces consolants retours à l'antique religion de l'Angleterre. Le [illegible] de la résidence de Londres qui reçoit continuellement des abjurations ; mais Dieu seul peut en connaître le véritable chiffre [illegible] humilité lui fait dérober à tous les yeux les fruits de son saint ministère ; d'ailleurs vous comprenez que dans un grand nombre de circonstances la prudence [illegible] fait un devoir d'éviter les dangers de la publicité. Quoiqu'il en soit, le nombre des conversions est très-considérable. Grâces immortelles en soient rendues à Dieu ! Avant de vous parler de ce qui concerne la Compagnie, il sera bon peut-être de vous mettre au courant de l'état des diverses religions réformées dans cet infortuné pays. L'église d'Angleterre offre l'aspect d'un immense cadavre qui déjà tombe en dissolution : ce que je vous dis là doit être pris à la rigueur. Tous les hommes qui en font partie et peuvent suivre avec attention la marche et les progrès de cette décadence en sont vivement frappés. J'ai dit que l'église d'Angleterre ressemble à un cadavre ; ce cadavre est divisé en deux parties, la haute et la basse église, qu'on s'obstine à regarder comme parfaitement unies, mais qui en réalité n'ont d'autre lien qu'une haine commune pour la religion catholique. La haute église se considère comme la reine et la maîtresse de toutes autres, parce qu'elle est établie par la loi ; elle admet la hiérarchie, donne à la tradition une autorité plus ou moins importante et possède une liturgie écrite. Les puséystes appartiennent à la haute église. Les évêques de cette fraction de l'hérésie ne sont pas nombreux ; mais il en est parmi eux qui possèdent des richesses incommensurables. La basse église admet aussi l'épiscopat, mais elle vise continuellement à diminuer son autorité. Ces deux sectes célèbrent leur office dans un seul et même temple, mais à des heures différentes, comme vous le pensez bien, car sur beaucoup de points les ministres des deux églises prêchent des doctrines diamétralement opposées. Il n'est pas facile de définir la croyance de l'église établie par la loi sur certains dogmes d'une importance majeure. J'ai interrogé trois de nos Pères qui ont été membres des deux grands collèges d'Oxford et de Cambridge ; l'un des trois a même été professeur de philosophie dans le premier de ces établissements pendant plusieurs années. Voici ce qu'il faut conclure de leurs réponses. Les Anglicans de la haute église admettent ou plutôt semblent admettre quelque chose de sacramentel dans leurs ordres sacrés ; néanmoins indépendamment de la question de fait qu'il n'est pas toujours facile d'examiner, ces Ordres sont décidément [illegible] puisque les [illegible] les ministres qui veulent faire partie du clergé catholique sont ordonnés de nouveau et sans condition. Leur baptême bien souvent est aussi fort douteux. Un de nos Pères, ancien presbytérien écossais, me disait l'autre jour qu'il avait eu des craintes sérieuses sur son baptême, bien que ce sacrement lui eût été administré chez les presbytériens qui le confèrent [illegible] que tous les autres. Avant de recevoir les ordres sacrés, il n'hésita pas à être rebaptisé sous condition. [illegible] bien souvent les évêques ou les prêtres anglicans confèrent le sacrement de la régénération : le ministre [illegible] enfants qu'il est appelé à baptiser, mais trempant dans l'eau l'extrémité de ses deux doigts, il donne une chiquenaude [illegible] quelques gouttes d'eau, il dit en anglais : ego te baptizo. Pour ce qui est de la [illegible], quelques-uns la [illegible], d'autres ne la croient pas ; un très-grand nombre vit dans le doute, et cela dans un même collège, dans une même chapelle, à Oxford par exemple. Dans cette université les étudiants sont obligés tous les trois mois de s'approcher de la même table ; quelques-uns s'y rendent avec dévotion, avec la ferme confiance d'y recevoir leur

Sauveur et leur Dieu; d'autres ont la persuasion qu'ils n'y feront autre chose que rompre le jeûne en mangeant un morceau de pain et en mettant sur leurs lèvres quelques gouttes de vin. Le plus grand nombre ne sait pas trop ce qu'il va faire. Toutefois, il paraît que dans ces colléges, ceux qu'on peut appeler les bons, les jeunes-gens édifiants, ne voudraient pas s'approcher de ce banquet avec la conscience d'un péché grave. Pour calmer les troubles et les agitations de leurs consciences plusieurs vont se confesser, car il ne leur est point défendu de le faire; mais hélas! ils ne reçoivent aucune absolution, puisque la pénitence est rayée parmi eux du nombre des sacrements. D'après ce que je viens de vous dire sur le baptême, la pénitence et l'eucharistie, vous pourrez juger de tout le reste. Puisque je vous ai parlé d'Oxford, permettez-moi de vous dire sur ce Collége tout ce qu'il m'a été possible d'en apprendre. Le Collége d'Oxford doit sa supériorité sur celui de Cambridge à la rigueur de la discipline qui est beaucoup plus grande, à ce qu'il paraît. Ainsi par exemple tous les étudiants sont obligés de rentrer au Collége avant 9 heures du soir. Les auteurs latins et grecs y sont étudiés avec le plus grand soin. Aristote est l'auteur de prédilection pour la philosophie, mais on l'étudie beaucoup plus au point de vue littéraire qu'au point de vue philosophique. J'aurais de jolies anecdotes à vous raconter au sujet des docteurs Pusey, Palmer &c.... elles font bien voir que le doute et l'incertitude sont et seront toujours le perpétuel héritage des hérétiques; ne pouvant tout écrire, je choisis un fait entre mille. Un pauvre Puséyste qui admet l'authenticité de l'épître de S. Jacques, se rendit auprès d'une bonne femme pour la consoler à ses derniers instants. Il nous est prescrit, lui dit le ministre, de prier auprès de vous; et à l'appui de sa thèse il lut le passage du Saint apôtre: Infirmatur quis in vobis? inducat presbyteros ecclesiæ, et orent super eum. Il aurait dû s'arrêter là; mais il eut l'imprudence de continuer ungentes eum oleo. Comme sa bible était en langue vulgaire, la bonne femme comprit à merveille. Monsieur le Ministre, lui dit-elle, où donc est l'huile dont vous allez vous servir? Le pauvre docteur restait interloqué et cherchait vainement une réponse. Mais le texte, continua la brave femme, le texte parle de l'huile, tout aussi bien que des prières; si vous n'avez pas d'huile vous pouvez bien garder votre prière. Le pauvre Docteur fut obligé de revenir chez lui demissis auriculis, pour y méditer à loisir l'explication du texte de St. Jacques. Vous savez qu'une grande partie de ces docteurs Puséystes se sont déjà convertis. La conversion la plus célèbre fut celle du doyen des 4 censeurs. Cette charge de censeur est une des plus importantes de l'Université. Le personnel d'Oxford se compose de 1500 personnes. Les étudiants sont au nombre de 1200 et sont partagés en 20 colléges. Priez pour la conversion de cette Université qui serait un centre magnifique pour l'éducation catholique de l'Angleterre. Prions surtout la Vierge Immaculée. On sait que le célèbre Scot défendit dans l'Université d'Oxford le glorieux privilége de la Mère de Dieu, avant d'amener à ce sentiment Catholique tous les docteurs de la Sorbonne. En Angleterre, comme je vous le disais, la haute et la basse Eglise forment en quelque sorte le trone de l'hérésie; il serait impossible d'énumérer toutes les branches desséchées tombées d'un arbre sans sève et sans vigueur. Toutes ces branches continuent à se subdiviser et ne retiennent d'autre lien commun que l'interprétation de la Bible. Les Quakers qui nient presque tous les mystères et ne baptisent point, sont à la fois très-nombreux et très-riches. Les Presbytériens sont toujours répandus en Ecosse. Le nombre des Méthodistes est aussi bien considérable; mais tout cela n'est pas nouveau pour vous: toutefois je veux encore vous parler des Anabaptistes par ce qu'il m'a été donné d'assister dernièrement à une petite dispute soulevée entre un de mes élèves et un partisan de cette dernière secte. Mon compagnon, ancien capitaine, qui a vécu dix-neuf ans sur la mer et qui aura besoin de dispense pour s'être battu contre les Chinois, poussa la discussion avec beaucoup d'esprit. Le pauvre anabaptiste après avoir dit ce qu'il savait, et aussi bien entendu ce qu'il ne savait pas, finit par confesser qu'il n'avait pas toute la vérité, mais il espérait, continua-t-il, que Jésus-Christ lui ferait connaître le reste. Il nous avoua aussi avec franchise que tous leurs ministres étaient des menteurs et nous en fournit lui même des preuves évidentes. Nous l'avons engagé à venir le Dimanche suivant dans notre chapelle, et il nous en fit la promesse. L'hérésie particulière des Anabaptistes consiste à nier la validité du baptême des enfants. Pour avoir plus de facilité à convaincre leurs adeptes, les ministres ont donc imaginé d'ajouter quelques mots aux divines paroles de Jésus-Christ: Euntes ergo... &... Voici comment le brave homme dont je vous parlais tout à l'heure avait appris le texte: "Allez donc, instruisez tous les hommes; et s'ils font des actes de contrition en disant... &.. baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit." Avec un pareil texte l'argumentation devient en effet très-facile. Les enfants sont incapables de produire un acte de contrition; donc, ils ne peuvent pas recevoir le baptême. De nouveaux sectaires ont surgi depuis quelque temps, mais n'ont pu réussir à faire fortune en ce pays. Ces misérables font profession de vie commune, c'est à dire, qu'ils s'engagent à commettre du matin au soir les crimes les plus affreux. Vous comprenez que tant de divisions doivent engendrer dans le peuple une déplorable ignorance. Croyez-vous à l'existence de Dieu, demandait un magistrat à un pauvre jeune homme cité devant son tribunal? - Monsieur, répondit celui-ci, je n'ai point encore sur ce sujet d'idée bien arrêtée. Dimanche dernier, un jeune homme de 16 a 18 ans était venu assister au milieu des enfants au catéchisme du frère Grehan. Voyant que des chapelets étaient distribués à ses voisins, il voulut aussi s'en procurer; mais le pauvre enfant interrogé par le catéchiste, répondit avec simplicité qu'on ne lui avait appris ni le Pater ni l'Ave, qu'il n'avait jamais entendu parler du bon Dieu, ni prononcer le nom de Jésus-Christ. Il paraît néanmoins que cet enfant jouit d'un excellent caractère, qu'il est très-spirituel et très-intéressant, mais son père entièrement occupé de son négoce, l'a laissé croupir dans l'ignorance. Revenons à la Compagnie. Nos Pères d'Angleterre sont continuellement occupés et font un très-grand bien. Ceux qui remplissent les fontions de curé se rendent à des époques déterminées aux maisons mères aux quelles ils appartiennent, pour se retremper dans l'esprit religieux. Dans plusieurs maisons, à Binarth par exemple nos Pères ont la charge d'une Eglise et y exercent le saint ministère, les jours de dimanches et de fêtes. J'admire la foi des bons paysans Irlandais; je voudrais que vous les puissiez entendre ces braves gens prier à la messe et réciter à haute voix leur acte de contrition! Ceci bien entendu n'empêche pas quelques misères; ainsi dernièrement par exemple un pauvre Irlandais ayant trouvé le moyen de s'introduire dans la classe, alla se jeter aux pieds d'un Père Scholastique et lui promit solennellement de ne plus s'enivrer à l'avenir. Vous autres Théologiens, examinez la question de savoir s'il était tenu à sa promesse, supposé qu'il fût ivre en ce moment. Le fait est que peu de jours après ayant retrouvé le même Père à la promenade, il voulut lui offrir un gage pour affermir sa résolution. On travaille donc beaucoup, mais sans bruit et pour de bonnes raisons; il est sûr que l'éclat ne peut être utile en tous lieux et partout. Toutefois nous ne sommes pas retirés au fond des catacombes, et grâce à Dieu, le diable se ressent de la présence de nos Pères. Le R. P. Recteur nous est revenu dernièrement avec un gros rhume qu'il a pris dans notre Eglise de Liverpool. Les exercices de

la mission ont eu dans cette ville de fort beaux résultats. De nombreuses confessions générales ont été obtenues, et 1600 personnes se sont approchées de la sainte table. Les nôtres, si je ne me trompe, sont au nombre de 218; c'est la moitié plus que les Bénédictins qui n'ont guères qu'une centaine de prêtres. Nos frères coadjuteurs sont très peu nombreux, à cause des dépenses qui seraient extraordinairement considérables. Nous avons ici dans notre Eglise, un assez bel orgue et un orchestre choisi. Exécuter de la musique est vraiment une œuvre de zèle; car elle fait sur le cœur des Welches l'impression la plus salutaire. Nous avons déjà obtenu deux conversions par ce moyen. Et pourquoi pas? puisque le violon d'un de nos Pères attirait autrefois tant d'âmes à Jésus-Christ sur les plages de l'Océanie. Le diable n'ignore pas quelle peut être la douce influence de la musique; aussi a-t-il inspiré aux Méthodistes d'en faire usage dans leurs chapelles. Puisque je vous parle de science musicale, permettez-moi de vous dire en passant qu'un de nos Pères anglais vient de faire pour la ville de Londres un recueil des plus beaux cantiques du P. Lambillotte. On parle beaucoup du confortable anglais. Fort bien; toutefois je puis vous assurer que notre maison, qui cependant nous a coûté fort cher, serait facilement reconnue par St. Ignace pour la demeure de ses enfants. A table le régime est aussi simple que monotone. C'est donc comme dans les autres maisons de la Compagnie; mais ici comme partout nous avons en revanche un excellent esprit de famille, une bonne humeur perpétuelle, une charité franche et cordiale. Je vais terminer cette longue lettre par le récit d'un fait que je ne crains pas d'appeler miraculeux. Nous avons ici un frère coadjuteur originaire de Naples, qui entre parenthèse a exécuté de fort jolis travaux dans notre maison et dans notre chapelle. Ce bon frère avait été obligé de revenir du fond des Indes par suite d'une horrible dyssenterie que la médecine ne pouvait point guérir; son retour en Europe n'avait point apporté de soulagement à son infirmité, lorsqu'entendant parler du saint puits (le puits de Sainte Vinifride situé à Hollywell, et auquel j'ai eu le bonheur d'aller en pèlerinage), il prit la résolution de s'y baigner. Il se plongea en effet dans ces eaux salutaires qui depuis tant de siècles ont guéri des milliers de croyants, dans cette fontaine, monument de condamnation pour les protestans incrédules qui en ont la garde et s'obstinent à nier sa vertu surnaturelle; or, et c'est de lui que je le tiens, sa guérison fut complète et instantanée. Remarquez qu'il n'a pris qu'un seul bain à la suite d'une neuvaine en l'honneur de la sainte. Je ne sais pas comment les hérétiques qui expliquent tous les faits extraordinaires par la vertu naturelle des eaux de la fontaine, pourraient donner une explication des miracles opérés à distance après une promesse ou l'invocation du nom de Saint Vinifride.

Allemagne. Autriche. L'opinion générale en Autriche est très favorable au développement de la Compagnie. On entend répéter dans tous les cercles et par des hommes de tous les rangs: La mission de la Compagnie de Jésus est de travailler de toutes ses forces à l'éducation de la jeunesse; c'est à elle de nous préparer des jours meilleurs, de nous procurer un plus bel avenir. Ce désir est d'autant plus ardent parmi les gens de bien que les mauvais redoutent davantage de le voir se réaliser. Pendant son séjour à Vienne, le Révérend Père Provincial d'Autriche a offert à sa Majesté l'Empereur le don des 3000 messes demandées par le T. R. P. Général à tous les enfants de la Compagnie. Sa Majesté a témoigné une grande joie et n'a pu retenir une vive émotion. L'Empereur a de même accueilli avec plaisir l'idée conçue par nos Pères de donner une mission dans la ville de St. Hippolyte. Il paraît que l'Archevêque de Vienne était disposé à donner une maison dans la Capitale pour y établir un Scholasticat; mais un établissement de ce genre n'était pas nécessaire puisque celui de Baumgartenberg doit être ouvert incessamment. Je vous parlais du désir conçu par nos Pères de donner une mission dans la Cathédrale de St. Hippolyte (Basse-Autriche): Ce désir a été réalisé et les succès ont dépassé les espérances. Permettez-moi de m'étendre un peu sur cette première mission donnée dans l'Archiduché d'Autriche. Commencés vers la seconde moitié du mois de Décembre les saints exercices ont duré quinze jours environ. L'Eglise était toujours si parfaitement remplie que beaucoup de personnes ne pouvaient trouver place et se voyaient forcées de rester en dehors. Le Dimanche 19, il fallut que les sermons de 10 heures et d'une heure ½ se fissent sur la grande place vis à vis de la Cathédrale. Tous les rangs de la société se confondaient aux pieds de la chaire évangélique; on y voyait des ecclésiastiques, des magistrats et des militaires de tous les grades. Le discours sur le pardon des injures et l'amour des ennemis produisit le plus grand effet. L'auditoire ne put retenir son émotion lorsque le Missionnaire s'écria qu'au nom de la Compagnie dont il était membre, il pardonnait toutes les injures et toutes les calomnies dont son ordre avait été victime pendant les derniers troubles. Les officiers ont montré dans cette circonstance un zèle vraiment admirable. L'un d'entre eux apercevant aux portes de l'Eglise un des habitants d'une riche abbaye située dans le voisinage, lui dit avec naïveté: "Mon Révérend Père, il y a ici de bonnes choses à apprendre. Dites donc à vos confrères de mettre leur Prélat à leur tête, et de venir en profiter." Tous ceux qui tenaient contre les Pères ou contre la Mission des propos injurieux se voyaient à l'instant expulsés des hôtels et des Cafés de la ville. Un Capitaine entre autres s'écria au milieu d'un Café qu'il ne souffrirait point qu'en sa présence un seul mot fut prononcé contre l'Eglise ou contre la foi Catholique. Il fallut fermer les théâtres désormais devenus déserts; les confessionaux au contraire étaient continuellement occupés. Pour satisfaire à toutes les pieuses exigences, force a été de prolonger les faveurs spirituelles. Monseigneur l'Evêque était enchanté de pareils résultats. Tous les prêtres de St. Hippolyte et des environs, suivait un curé du diocèse, reconnaissent avec modestie les effets de la Mission. Bien loin de se montrer jaloux des éloges donnés aux Missionnaires, ils mêlent leurs voix à ce concert unanime de louanges. Toutes les classes de la Société professent maintenant la plus grande estime pour les membres de la Compagnie. Il est sérieusement question de fonder un petit séminaire à S. Hippolyte. Mr. le Chanoine Röl a offert à cette occasion une somme de 20 mille florins; un autre chanoine en propose 4 mille. Le Clergé n'attend plus qu'un mot de son Evêque pour concourir à cette bonne œuvre par des sommes plus ou moins considérables; mais presque tous demandent avec instance que ce nouveau séminaire soit remis entre les mains de la Compagnie." Encore quelques détails. Les officiers de la garnison allèrent si loin dans leur pieux enthousiasme qu'ils prièrent les missionnaires de faire deux sermons particuliers en faveur des soldats. Un journal terminait ainsi un article à la louange de la mission de St. Hippolyte: "Elle va donc se terminer la première mission que les Jésuites aient donnée en Autriche depuis la suppression générale de leur Compagnie. Les ennemis de l'Eglise et les Utopistes de la révolution auraient-ils jamais pensé en 1848, voir de pareils choses dans l'année 1852? Mais les pensées des enfants de ce siècle ne sont pas les pensées de Dieu. Grâces immortelles soient rendues au Seigneur! Encore un trait avant de terminer: l'impression produite par les saints exercices fut si vive et si profonde que les magistrats ont ordonné de frapper des médailles de bronze, d'or et d'argent pour perpétuer la mémoire de ces jours de bénédiction. Soli Deo honor et gloria. Bohême. Un décret impérial nous a remis entre les mains le petit séminaire de la Prévôté de Maria-Schein. On sait que Maria-Schein est un des pèlerinages les plus fréquentés de la Bohême. L'ancienne Compagnie y possédait un bel établissement. — Hongrie. Le Primat de la Hongrie a dû se rendre à Vienne vers la fin du mois de Janvier, et avoir une entrevue avec le R. P. Provincial. L'illustre Prélat avait déjà demandé que pendant le carême une mission fut donnée dans la ville de Pesth par les membres de la Compagnie. Il va sans dire que le R. P. Provincial a dû se rendre à cette invitation. On nous écrivait de Tyrnau à la date de 26 Décembre: Après de longues résistances nous avons accepté à Tyrnau la charge pénible de l'Enseignement. Ce qui nous faisait redouter cette entreprise c'était d'avoir pour professer avec nous onze prêtres séculiers. Toutefois nous nous sommes mis à l'œuvre et nos relations avec eux ont toujours été des plus franches et des plus amicales. Malgré cela le Prince Prélat désire avec ardeur nous confier entièrement la direction de ce gymnase. Le Prélat, il est vrai, a le droit de choisir ses professeurs et d'avoir l'œil sur tout ce qui touche à la morale, mais pour la partie scientifique il doit s'entendre avec le gouvernement. Au reste le gouvernement protège ce Collège, et il désire en général, pour la Hongrie surtout, que l'Education soit confiée aux membres du Clergé. Les étudiants sont nombreux. Cette année, il y

en a plus de 400. 200 habitent le pensionnat, mais jusqu'ici nous n'avons été employés que dans les classes. La conduite des jeunes gens est très bonne; leur obéissance est exemplaire, et ils nous aiment sincèrement. Plusieurs ont déjà demandé la faveur d'être admis dans la Compagnie. Le 14 de ce mois l'Empereur a signé le décret qui nous accorde une Eglise et les bâtiments de l'ancien gymnase. Au terme du décret, ces bâtiments doivent être arrangés de telle manière qu'ils puissent nous servir de Noviciat. Cette nouvelle maison de la Compagnie s'ouvrira prochainement. Peu de temps auparavant nous avions reçu la visite du Sérénissime Prince-Primat de la Hongrie; il était accompagné du Comte Karoly, fondateur du Noviciat. Le Prélat nous a adressé une allocution des plus touchantes. Tous les Evêques rivalisent de zèle pour obtenir que les Jésuites soient établis le plutôt possible dans toutes les parties de la Hongrie. Le T. R. P. Général a écrit dernièrement au Prince-Primat une lettre de remerciments dans laquelle il lui donne le titre de Restaurator Societatis Jesu in Hungaria. Le Comte Karoly dont je vous parlais tout à l'heure, déploie un zèle au dessus de tout éloge. C'est lui qui a fait des démarches auprès des Evêques de la Hongrie pour obtenir que tous les étudiants et tous les séminaristes qui s'y sentiraient appelés de Dieu, puissent sans aucune difficulté être admis dans la Compagnie. Il paraît que le gouvernement est animé à notre égard des dispositions les plus favorables; c'est du moins ce que nous ont attesté des personnages haut placés qui venaient de recevoir une audience de l'Empereur. Ceux d'entre nous qui s'occupent de l'enseignement sont logés dans un ancien couvent de Trinitaires. Ce monastère entouré de vastes enclos et la belle Eglise qui l'avoisine nous ont été donnés ces jours derniers par un décret du gouvernement. A Némithy-Szathmar où deux de nos Pères sont établis depuis longtemps, Monseigneur l'Evêque fait jouer mille ressorts pour obtenir du R. P. Provincial que nos Pères se chargent de l'enseignement de son Collège. Il propose à ce qu'il paraît des conditions très-favorables, et l'on croit bien que cette affaire ne peut manquer de s'arranger. – **Galicie.** On écrit de Sandez: Le noviciat de Staramiesto est ouvert. Nous avons reçu dernièrement trois novices Scholastiques venus de la Silésie Prussienne. Le P. Provincial vient aussi d'admettre un candidat originaire de St. Pétersbourg. C'est un jeune bachelier qui a fait ses études philosophiques à Rome dans notre Collège Germanique. – **Tyrol.** La mission de Méran dans le Tyrol, a parfaitement réussi, à la grande satisfaction de tous les gens de bien. L'affluence fut très considérable, la persévérance des fidèles approcha vraiment de l'héroïsme. Là encore un grand nombre de préjugés ont été déracinés. Le doyen ne savait pas comment exprimer aux missionnaires sa joie et sa reconnaissance. La mission de

Botzen eut encore de plus beaux résultats. Tous les habitants de la ville voulurent assister aux exercices, et plusieurs fois la foule répandit des larmes et fit entendre des sanglots pendant les exercices. Le Prévôt ne revenait pas des marques de sensibilité données par les habitants du Tyrol, dont tout le monde connaît l'âme trempée et le cœur intrépide. Un Juif riche négociant demanda à la fin de la mission d'être reçu dans le sein de l'Eglise et publia lui même dans les journaux l'histoire de son adhésion à la seule religion véritable. Deux fois la parole fut adressée aux étudiants de la ville et cinq d'entre eux demandèrent la faveur d'être admis dans notre Compagnie. Un bon Père Franciscain disait dernièrement à un des Nôtres: Je viens de recevoir une lettre de Botzen; on me mande que depuis la mission un grand nombre d'étudiants se sentent appelés à devenir Jésuites. Une des plus grandes dames de la Bohême, la Comtesse Nostitz qui passe tous les ans quelques mois à Botzen voulut suivre les exercices avec toute sa maison qui se compose d'environ 20 personnes. Cette dame nourrissait d'abord contre les enfants de St. Ignace les plus épouvantables préjugés, mais elle fut si changée en les écoutant et en les voyant de près qu'elle adressa à l'un des missionnaires une pièce de poésie, dans laquelle elle témoigne en fort beaux vers sa reconnaissance pour les bienfaits de la mission. Les Archiducs Louis et Rainier qui se trouvaient par hasard à Botzen ont voulu admettre nos Pères à une audience particulière. Les journaux ont souvent parlé et toujours avec beaucoup d'éloges de ces deux missions de Méran et de Botzen. Celle de Kundl près de Rattemberg commença sous de tristes auspices. La commune était défavorable à l'entreprise et la ville de Rattemberg faisait opposition. Toutefois la grâce triompha, et bientôt les populations déposèrent leurs premiers sentiments. Les fruits furent abondants: plusieurs personnes renonçant à des inimitiés invétérées, consentirent enfin à pardonner à leurs ennemis. Le jour du départ des Missionnaires tous les habitants sortirent de leurs maisons et se mettant à genoux devant leurs portes ils versaient des larmes et imploraient avec instance une dernière bénédiction. Le bruit de ces merveilles arriva jusqu'à la ville de Rattemberg qui abjurant ses préjugés témoigna le désir d'obtenir à son tour une mission donnée par les Jésuites. – **Silésie Prussienne.** Nos Pères ont été obligés à cause des ravages du choléra-morbus d'interrompre leurs missions dans la Silésie et dans la Posnanie; presque tous les missionnaires se sont alors répandus dans les différentes paroisses pour y prodiguer les soins de leur ministère. C'est un malheur; car les saints exercices faisaient le plus grand bien. Breslau, la Capitale de la Silésie a joui des bienfaits d'une mission: voici quelques détails sur cet heureux événement. Les exercices ont duré quinze jours. Trois vastes Eglises pouvaient à peine contenir les hommes qui venaient se ranger autour de la chaire évangélique. Trois croix de mission ont été solennellement plantées. Dans toutes les Eglises les paroles les plus touchantes ont été adressées aux missionnaires pour les remercier de leurs travaux et de leurs fatigues. Mgr. l'Evêque suffragant a voulu chanter lui même un Te Deum d'actions de grâces. Une députation des principaux habitants de Breslau est venue exprimer à nos Pères au nom de toute la ville leurs sentiments de profonde gratitude. – **Grandduché de Posen.** C'est à Obra, village de la Posnanie que le P. Antoniewitz dont les lettres de Laval ont raconté les admirables travaux, a rendu le dernier soupir. Cet excellent Père était venu dans ce village avec plusieurs compagnons pour prendre possession d'un ancien monastère au nom de la Compagnie. Le 7 Novembre, après avoir fait un sermon dans l'Eglise, il se sentit indisposé; mais espérant que ce malaise n'aurait point de suites, il s'efforça de le dissimuler; toutefois le mal empira et le lendemain il dit à ceux de nos Pères qui étaient là: je sens les premiers symptômes du choléra; je vais certainement mourir, mais j'en remercie le bon Dieu; je lui avais toujours demandé de mourir au milieu de mes frères, et voilà qu'il exauce ma prière. Puis se tournant vers le P. Ministre il le conjure de le faire enterrer avec l'habit de la Compagnie. Trois médecins furent appelés; l'un d'entre eux, homme d'un mérite distingué déclara que le Père était attaqué du Choléra et que sa faible constitution ne pourrait y résister; toutefois il l'entoura des soins les plus assidus et resta des nuits entières au chevet de son lit. Les sœurs de la miséricorde montrèrent aussi dans cette circonstance le plus grand dévouement. Mais Dieu voulut couronner le zèle de ce généreux Apôtre; il rendit l'âme le 14 Novembre et sa dépouille mortelle fut déposée dans un des caveaux de l'Eglise. A la nouvelle de sa précieuse mort, Mgr. l'Archevêque de Posen, et NN.SS. les Evêques de Gnesne et de Breslau ont célébré solennellement pour le repos de son âme des messes de requiem. Mgr. de Posen a pontifié dans l'ancienne Eglise de la Compagnie, entouré de son chapitre et de tout le clergé. L'Evêque suffragant a célébré dans une autre Eglise, une messe à laquelle assistaient tous les Séminaristes. Plusieurs panégyriques ont été prononcés par des prédicateurs distingués, et ces oraisons funèbres ont été livrées à l'impression. Le P. Antoniewitz était regardé comme l'Apôtre de ce pays; tout le monde le pleure, et nos Pères d'Obra reçoivent journellement des lettres de condoléance. On nous écrit de la même résidence d'Obra: Le travail ne nous manque pas; nous avons beaucoup de sermons à faire, beaucoup de confessions à entendre. Nous vivons d'aumônes; et cependant nous ne manquerons de rien, grâce à la divine Providence et à la pieuse libéralité des Fidèles. Resterons-nous longtemps à Obra? nous n'en savons rien. La maison qui nous a été donnée doit servir de résidence à une réunion de prêtres émérites. Monseigneur qui n'a point de prêtres dont il puisse disposer, s'est fait un bonheur de nous l'offrir; mais le président de la Province, homme bien connu par sa haine pour le Catholicisme et la Compagnie de Jésus, ne peut manquer de ressusciter l'ancien projet, bien qu'il soit en suspens depuis seize ans. Si cette résidence nous est enlevée, nous sommes bien sûrs au moins de conserver celle que nous possédons à Schrimm. Elle nous a été donnée par le Comte César

8.

de Platter. Ce généreux bienfaiteur nous a remis entre les mains un ancien couvent et son Eglise, mis en vente par le gouvernement. -**Brandebourg**. Vous savez qu'une réunion Catholique se donne rendez-vous chaque année dans une des principales villes de l'Allemagne, pour s'y occuper des intérêts de la religion. La dernière session s'est tenue dans la ville de Berlin. Le Comte Joseph de Stolberg mit sous les yeux de ces défenseurs des droits Catholiques un mémoire de 13 pages in-folio, suivi d'une pétition qu'il s'agissait de signer et de présenter au Roi de Prusse. Voici les principaux articles de cette pétition. Les Catholiques pourront avoir en tous lieux un ministre de leur religion. Les Evêques seront entièrement libres dans leurs fonctions et dans l'éducation de la jeunesse Catholique. Les Jésuites pourront s'établir et travailler dans le Royaume. Les charges publiques seront distribuées entre les Protestans et les Catholiques &c &c.. Tous les membres du comité, à l'exception de deux ou trois ont signé cette pièce qui a été remise entre les mains du Roi. Sa Majesté a ce qu'il paraît est un peu montée contre les Catholiques, à raison des nombreuses calomnies qui chaque jour parviennent à ses oreilles; toutefois on espère les meilleurs résultats de la démarche audacieuse qui vient d'être tentée. En attendant les missions continuent. Dans le comité dont je vous parlais tout à l'heure, il se trouvait même quelques prêtres qui profitant de leurs moments de loisirs, se répandaient dans les campagnes pour évangéliser les peuples... On remarque parmi les hommes haut placés et les ministres protestants un mouvement vers le Catholicisme. Nous citerons entre autres parmi les nouveaux convertis Mr. Basert, pasteur de Bunzlau, le Comte Spil de Dierstorf et l'officier des gardes Mr. Rochus de Rochorr. -**Westphalie**. On nous écrit de Paderborn: "A la fin de la mission de Paderborn la plus grande partie des habitants sentit renaître dans son cœur l'amour ardent que ses Pères avaient toujours porté aux Jésuites, et même aux malheureux débris de la Compagnie supprimée. On témoigna donc le désir de nous voir retourner dans cette antique cité. Les Supérieurs répondirent à la demande qui leur fut faite qu'ils se rendraient volontiers à Paderborn si un Scholasticat pouvait s'y établir. La condition fut acceptée, et dès lors Mr. l'Abbé Lesmann et le Jurisconsulte Mr. Schmit ouvrirent des souscriptions. Les sommes s'amoncelèrent si rapidement que peu de temps après on était à même d'acheter une maison et de la meubler entièrement. Quelques difficultés furent alors soulevées par de faux amis, mais le courage et la prudence en triomphèrent. Pendant ce temps là, les dames nous préparaient du linge et Mr. Lesmann parcourait les campagnes pour nous fournir des provisions. Enfin, au bout de quelques mois on écrivit au P. Provincial qu'il pouvait envoyer le Recteur du nouveau Scholasticat. Nous nous y sommes donc établis dans le mois d'Octobre dernier. Nous avons maintenant ici 19 Rhétoriciens. Nous vivons d'aumônes. On nous les apporte de plus de 10 lieues à la ronde. Nobles et paysans se disputent le bonheur de nous entretenir. Nous vivons en toute sécurité; le gouvernement est hostile, mais nous savons qu'il se contentera de nous faire des menaces. D'ailleurs le choix des hommes envoyés à la diète est de nature à faire naître de solides espérances. - **Sigmaringen**. Le Noviciat de Gorheim marche bien. Les novices sont au nombre de 12; ils seraient bien plus nombreux, si les lois militaires n'entravaient point les vocations. En Prusse, ces lois son très-sévères; pour recevoir de jeunes novices il faudrait les ordonner peu de temps après leur arrivée. Le chiffre total des novices de la Province de Germanie-Supérieure s'élève cependant à 53. La maison de Gorheim est assez spacieuse: autrefois elle a servi de couvent; plus tard on l'avait transformée en caserne. Vous avez sans doute appris qu'aux termes du décret du 5 Novembre les Jésuites devaient s'éloigner de Gorheim; mais l'Archevêque de Fribourg en Brisgau écrivit aussitôt une énergique protestation qui força le gouvernement à tolérer nos entreprises. A propos de cette démarche de Monseigneur de Fribourg permettez-moi de vous dire quelques mots sur Nos Seigneurs les Evêques d'Allemagne. Ils ont une confiance sans bornes dans les membres de la Compagnie. Pendant un voyage de 5 semaines dans toutes les parties de l'Allemagne, nous disait dernièrement un Supérieur, j'ai été confus de cette confiance avec laquelle les premiers pasteurs nous demandent du secours pour le salut de leurs troupeaux. Je pourrais bien prêcher comme ce jeune homme, disait un vénérable Evêque après avoir entendu un de nos plus jeunes missionnaires, mais je produirais moins de fruit, car la grâce de toucher les cœurs est attachée d'une manière spéciale à la vocation religieuse. Le Supérieur dont je vous parlais tout à l'heure ajoutait que la vie des Evêques actuels a fait sur lui la plus vive impression et que dans leurs palais il ressemblent à de véritables religieux. Le Cardinal de Cologne nous est entièrement dévoué. Croyez-moi, disait-il à nos Pères, n'abandonnez vos maisons que lorsque la force armée viendra vous en chasser. Criez bien haut que les Evêques vous ont appelés, dites aussi à Monseigneur de Fribourg qu'au moment du danger nous nous donnerons la main pour vous protéger et vous défendre. Revenons à Gorheim. Les novices vont faire le Catéchisme dans la ville de Sigmaringen. Une congrégation de jeunes gens a été établie sous l'invocation de S. Fidèle martyrisé dans ce pays. Deux de nos Pères ont aussi donné une retraite dans la prison de Horn-Sein. Le plus scélérat de tous les détenus était un avocat, ennemi déclaré des Jésuites. Dieu a touché son cœur le premier jour; dès lors il est devenu un véritable Apôtre et n'a cessé d'encourager ses camarades par ses exemples et ses paroles. Pour nous éloigner de Gorheim le gouvernement a offert au P. Provincial, un magnifique couvent et une très-belle Eglise; mais on se gardera bien d'accepter, car ces batiments se trouvent dans un pays perdu et nous savons qu'on voudrait à tout prix parvenir à protestantiser la province de Sigmaringen. -**Bavière**. Six de nos Pères doivent pendant le Carême donner une mission dans la ville de Wurtsbourg. Les exercices de St. Ignace y ont déja été donnés à cent prêtres dans un réfectoire de l'ancienne Compagnie. La Mission à Bamberg a bien réussi; on se propose d'en donner une prochainement dans la ville d'Aschaffembourg. -**Francfort sur le Mein**. Une mission a été donnée dans la ville de Francfort: son succès a dépassé les espérances de nos Pères. Le curé du reste s'était conduit vis à vis de la population avec une prudence admirable; deux ou trois personnes seulement avaient été prévenues sous la foi du secret de l'arrivée des missionnaires. La veille de l'ouverture du Jubilé, le curé monte en chaire, et après avoir engagé son troupeau à profiter des faveurs spirituelles qui leur sont accordées: Mes Frères, dit-il, je veux travailler avec ardeur au salut de vos âmes, mais je ne me sens pas la force nécessaire pour répondre à toutes les exigences; aussi ai-je cru de mon devoir d'appeler pour me seconder trois zélés collaborateurs. Le peuple comprit à merveille, et ces mots: les Jésuites! les Jésuites! volèrent sur toutes les lèvres... Le lendemain les missionnaires se mettaient à l'œuvre, et les commencements furent si heureux, que dès le 2e. jour l'administration envoyait aux Pères leurs billets de séjour, qu'ils n'avaient point encore demandés. Le P. Provincial de la Germanie Supérieure arriva à Francfort le jour de la clôture. Oh! que n'êtes-vous arrivé plustôt, lui dirent les Prêtres de la ville; vous auriez assisté à un magnifique triomphe remporté en Allemagne par l'Eglise Catholique. Le P. Roh, les journaux à la main, a réfuté toutes les calomnies répandues pendant la mission contre la Compagnie; sa réfutation fut si éloquente et si victorieuse que les auditeurs ne pouvant retenir leur indignation contre des assertions aussi impudentes bondissaient sur leurs sièges. Les éloges donnés aux Missionnaires dans cette circonstance par MM.rs les Ecclésiastiques étaient si grands et si pompeux, que le P. Provincial soupçonna qu'ils pouvaient bien être revêtus d'une teinte d'exagération: il s'adressa donc à un homme calme et digne de foi pour connaître toute la vérité: celui-ci confirma pleinement l'assertion des premiers narrateurs.

Scholasticat de Laval, 28 Mars 1853.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de.

Nos R.R. Pères et nos TT. CC. Frères

P. C.

Nous allons vous communiquer les nouvelles qui nous sont parvenues depuis la fin du mois de Janvier...

France Guérison miraculeuse obtenue par l'intercession du P. Maunoir. Lettre du vicaire de Caulnes, près Broons, à Sa Grandeur Mgr l'Évêque de St. Brieuc (Cette lettre a été communiquée par Mgr de St. Brieuc à nos Pères de la Résidence de Quimper) « Le P. Bazin dans une retraite donnée à Broons, avait dit que si l'on connaissait des malades désespérés des médecins, on pouvait les recommander au P. Maunoir déjà célèbre par plusieurs miracles; or je fus appelé pour administrer une jeune fille de quinze ans, dans une famille qui venait de perdre une autre enfant. Elle était malade depuis 4 mois et ne laissait plus aucun espoir de guérison, suivant l'avis de 4 médecins qui l'avaient successivement traitée et abandonnée. La pensée me vint de la recommander au P. Maunoir. Ma proposition fut accueillie avec joie; et l'enfant fit en ma présence et en la présence de plusieurs personnes du village, le vœu d'aller à Plévin, au tombeau du bon Père et d'y faire dire une messe d'action de grâces à laquelle elle communierait, si Dieu voulait lui rendre la santé. A l'instant même la malade éprouva un mieux sensible. J'étais à peine sorti qu'elle demanda à se lever: elle voulait se rendre auprès de sa mère mourante elle-même; et elle m'a dit qu'elle s'y serait rendue toute seule et sans secours étranger, si on avait voulu la laisser faire. Elle demanda à manger: ses forces revinrent, et bientôt elle se crut capable de faire le voyage de Plévin. En effet elle a accompli son pieux pèlerinage. Elle l'a fait sans ressentir aucun malaise; seulement pendant la messe, de la consécration à la communion elle a éprouvé un grand serrement de cœur: le trajet de Glomel à Plévin qu'elle avait voulu faire à pied, quoique à jeun, pourrait expliquer cette indisposition. Depuis son retour, elle devient de plus en plus forte, et continue à se livrer aux plus rudes travaux. »

Le Père qui nous envoie cette relation, nous parle aussi de la conversion éclatante d'un pauvre jeune homme, obtenue par le moyen du St. Scapulaire. Comme la Très-Sainte Vierge semble avoir voulu se servir de nos Pères pour ramener au bercail cette brebis égarée, nous allons transcrire les faits principaux de ce consolant retour à Dieu. Ce jeune homme, âgé de 25 ans, était venu de Brest à Quimper, pour assister aux fêtes du Carnaval. Chassé par son père, avec la menace d'être déshérité, après avoir par son inconduite fait descendre au tombeau sa pauvre mère, il avait accepté une place dans un des ateliers de Brest. Au moment de partir pour Quimper, il retrouve dans sa malle le scapulaire que sa mère mourante lui avait remis entre les mains avec la demande de le porter toujours. Poussé par les remords, il se le passa au cou, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait; puis il se mit en route. La grâce l'attendait là ... Elle le travailla pendant 2 jours et le poussa enfin vers l'église St. Mathieu. Après une bonne heure et demie passée dans un état qu'on ne peut définir, il s'adresse à l'une des personnes qui se trouvent auprès de lui. « Pourriez-vous, lui dit-il, m'indiquer un Père confesseur? — Un Père confesseur, Monsieur, ce n'est point ici; mais en sortant, prenez la rue du coin, suivez-la et vous verrez l'église St. Joseph, c'est là que se trouvent les Pères confesseurs. » — Le jeune homme ne comprit point qu'il s'agissait des Jésuites, mais il suivit les indications et se présenta à notre église; il fut conduit ensuite au R. P. Supérieur et raconta toute son histoire. Le lendemain il se confessa et repartit pour Brest, tout-à-fait disposé à persévérer dans le bien, et à reconnaître l'insigne faveur qu'il vient de recevoir de la Très-Sainte Vierge.

Belgique. On nous écrit de Louvain: Le 12 Mars nous avons eu dans notre chapelle une abjuration publique. Notre catéchumène, né en Écosse d'un père presbytérien et d'une mère catholique fut élevé dans l'église presbytérienne, mais un voyage qu'il fit en Angleterre fort jeune encore, lui inspira du respect pour l'église épiscopale et il commença par fréquenter les temples de ce culte. Plus tard il se rendit à Oxford, où il prit le grade de maître-ès-arts; il reçut ensuite les ordres des mains d'un Évêque anglican, exerça successivement la charge de ministre dans deux diocèses d'Angleterre, puis devint chapelain d'un Évêque écossais. Après avoir exercé pendant dix ans les fonctions de ministre et les avoir abandonnées, il avait fait un voyage sur le continent. Jamais il n'avait eu de rapports avec les puséistes, et même il leur était contraire: mais Dieu sut l'attirer à lui par d'autres moyens. Il sentit d'abord un désir, un besoin de se confesser; bientôt quelques doutes surgirent dans son esprit. De retour en Écosse il eut avec sa mère des conversations qui accrurent encore ses inquiétudes; enfin cédant à l'action de la grâce il partit pour Louvain, et pendant plusieurs mois se fit instruire par un de nos Scholastiques qui est un Anglais converti. Le jour de la canonisation de St. Ignace et de St. François Xavier, l'ancien ministre anglican a fait dans notre chapelle la profession de foi catholique; il a été rebaptisé sous condition, et on lui a donné le nom du glorieux Apôtre des Indes. La cérémonie s'est faite avec toute la solennité possible; mais ce qui ajouta singulièrement à sa beauté, ce fut la posture humble et recueillie de notre fervent néophyte. Il répondit en latin et d'une voix très-ferme à toutes les interrogations prescrites par le rituel romain. Au moment de la communion il versa un torrent de larmes, ce qui fit une grande impression sur tous les assistants. Le lendemain, dans la chapelle de notre collège d'Anvers, un jeune Allemand, âgé de seize ans, faisait aussi son abjuration solennelle. — Les Bollandistes viennent d'achever la publication du 8e volume d'Octobre: il est dédié au duc de Brabant et le portrait du jeune prince est placé en tête du volume. On réimprime aussi le 6e volume qui était devenu extrêmement rare. Le compendium theologiae moralis du P. Gury a déjà reçu en Belgique les honneurs de trois éditions; plusieurs prélats, et entre autres Nosseigneurs les Évêques de Bruges et de Tournai l'ont recommandé d'une manière toute spéciale aux membres de leur clergé. Le P. Van Heghem a publié en français un ouvrage très-remarquable sur le premier imprimeur belge, Thierry Maertens citoyen d'Alost. Les journaux ont donné les plus grands éloges à ce travail. On vient de mettre sous presse une nouvelle édition de la vie du Vénérable Berchmans, écrite en latin. Une vie du P. Azevedo et de ses compagnons a été récemment imprimée à Bruxelles; on n'attend plus que le décret de cultu pour la lancer dans le public.

2\. Italie. Lettre d'un Scholastique de Rome à un Scholastique de Laval. Collège Romain 19 mars 1853. Mon bien cher frère: Je vais aujourd'hui vous donner comme elles se présenteront, toutes les nouvelles que je croirai capables de vous intéresser. Voici d'abord quelques détails sur la maladie du T. R. P. Général; comme vous le savez, c'est le 19 février dans la nuit qu'il fut frappé subitement; la veille il était sorti comme d'ordinaire; il s'était couché sans aucun symptôme alarmant, et le matin vers trois heures sans que personne le soupçonnât il était à l'extrémité; heureusement il eut encore la force d'agiter le cordon de sa sonnette, le f. Trigos accourut et le trouva étouffant sous l'oppression d'un mal inconnu; aussitôt il court avertir, les PP. arrivent à la hâte et quelques-uns même sans avoir pris le temps de se vêtir entièrement; l'extrême-onction est administrée, et c'est alors, dit-on, que le R. P. commença à revenir à la vie; bientôt les médecins furent près de lui et le f. Antonacci qui était arrivé avant eux avait déjà tout préparé pour une saignée; elle fut jugée indispensable et depuis bien de fois réitérée. Cette nouvelle qui nous fut apportée dès cinq heures du matin par le R. Pe Vice-préposé lui-même, jeta partout la consternation; Rome tout entière prit part à notre douleur; le Saint-Père à qui l'on avait envoyé demander sa bénédiction, la manda en disant que ce ne serait pas la dernière; vous voyez qu'il a été bien inspiré: depuis chaque jour son majordome se rendait au Gesù pour s'informer de la santé de notre Père, tout ce qu'il y a de plus distingué à Rome s'y portait également et la liste ouverte à la porte relatait chaque jour le nom d'une multitude de Cardinaux, d'Evêques, de Religieux, de Princes et d'autres personnes de tout rang, soit italiens, soit étrangers; comme on ne pouvait introduire et que tous étaient avides de nouvelles, chaque matin le médecin de la maison, durant tous les jours qu'a duré le danger, dressait un billet officiel constatant l'état du malade, lequel billet était reproduit à un grand nombre d'exemplaires et se distribuait aux visiteurs ainsi que dans les principales maisons de Rome. Cependant de nombreuses prières s'élevaient au ciel: le Gesù, le Collège Romain et plusieurs autres maisons, outre un triduum solennel, avaient fait un vœu à la Ste Vierge pour une santé si précieuse; je crois que Marie l'a eu pour agréable, car il y a eu un mieux sensible: cependant toutes nos craintes ne sont point encore passées; le R. P. est toujours très-faible et ne peut se tenir sur ses pieds gonflés d'une manière extrême; ce qu'il prend lui fait mal; ce matin même au moment de la Communion, il a eu une défaillance et s'est senti frappé de cette idée que sa fin était prochaine; il a donc envoyé chez le Pape pour protester de sa reconnaissance et réclamer encore une bénédiction: Dieu veuille qu'elle serve à nous le conserver encore! Au milieu de ses souffrances il est extrêmement édifiant; toutes ses pensées sont pour Dieu et pour les Saints et pour son cher bréviaire qu'on lui avait d'abord interdit et qu'il a fallu bientôt lui rendre, au moins en partie; souffre-t-il au cœur (où est le siège de son mal), il se met aussitôt à parler du Sacré Cœur de Jésus et se rappelle quelques textes en son honneur; souffre-t-il dans les jambes, il aime à répéter que N. S. Père Ignace y a également éprouvé de grandes douleurs, en un mot tous ceux qui l'approchent attestent qu'on trouve en lui cette union intime avec Dieu qui ne se rencontre que dans les plus grands Saints. Les médecins craignant la fatigue, ont voulu l'écarter de ces pensées pieuses, mais on les en a empêchés avec raison, car l'état de notre père c'est l'état de St Louis de Gonzague auquel il fallait plus d'efforts pour ne pas penser à Dieu que pour s'occuper de lui. Sa gaieté lui reste encore et vous en jugerez par ce petit trait: il y a quelques jours Louis Veuillot est allé lui rendre visite; le P. Général le confondit d'abord avec son frère Eugène qu'il avait vu à Paris, puis ayant su que c'était le rédacteur en chef de l'Univers: Monsieur Veuillot, lui dit-il, j'ai fait ce matin ma méditation sur un texte de Térence. Veuillot un peu surpris répondit en riant au P. Général qu'il fallait être aussi saint que lui pour trouver à s'édifier dans un auteur semblable. Mais Monsieur, reprit notre bon père, ne peut-on pas faire une bonne méditation sur ce passage: homo sum et nihil humani a me alienum puto. — Passons à un autre sujet: comme je vous le disais dans ma dernière lettre les Anglais nouveaux convertis qui se destinent à l'état ecclésiastique ont été réunis ensemble dans une maison patronnée par le Pape; malheureusement cette maison située à côté de St Pierre se trouve par là même peu à la portée du Collège Romain, et il s'en suivait que plusieurs d'entre ces jeunes gens ne pouvaient plus venir si régulièrement à nos cours; pour obvier à cet inconvénient, depuis quelques jours le P. Cardella, professeur de Philosophie, se rend chez eux et leur fait une classe spéciale; néanmoins plusieurs assistent encore aux leçons du P. Passaglia. — C'est bien une honte que les Français soient à peu près les seuls qui n'aient pas leur Collège à Rome; dernièrement Dieu a suscité à quelques prêtres vertueux la pensée de faire un essai, et voici comment. Les missionnaires de la Congrégation de M. Liberman, qui comme vous le savez sont maintenant réunis au S. Esprit, ont, grâce à Dieu, hérité de leur fondateur un esprit vraiment romain et Catholique. M. Liberman avant de mourir avait exprimé le désir ardent que ses prêtres eussent une maison à Rome; ceux-ci ont donc pensé à y établir un Scholasticat, et en même temps ils ont formé le dessein de recevoir chez eux les jeunes ecclésiastiques français qui viendraient ici faire leur théologie; toutefois comme un bruit vague s'était répandu que la Compagnie pensait à la même œuvre, ils ont eu la délicatesse de faire préalablement demander au R. P. Assistant de France si ce bruit avait quelque fondement, ajoutant que les Jésuites étaient beaucoup plus capables qu'eux de faire réussir une pareille entreprise et qu'ils ne viendraient qu'à leur défaut offrir ce secours au jeune clergé français. On leur répondit que la Compagnie n'y pensait nullement, et là-dessus ils firent quelques démarches; cette proposition fut très bien accueillie du Souverain Pontife qui mit à leur disposition la maison et l'Eglise de St Nicolas des Lorrains, autrefois desservie par des Français. Les bons pères sont arrivés depuis peu, et cette œuvre à peine commencée pourrait prendre des développements considérables et être bien utile à l'Eglise pour répandre en France les doctrines catholiques. Nul doute que ces jeunes gens ne fréquentent les cours du Collège Romain. — Vous avez parlé dans vos lettres du nouvel observatoire que l'on élève ici; c'est une belle construction digne du P. Secchi; ses fondements reposent sur les piliers énormes de l'Eglise du Collège en sorte qu'ils ne peuvent éprouver aucun mouvement ni de tassement ni de vibration; une vaste salle astronomique, une bibliothèque, plusieurs chambres pour les observations, deux escaliers qui donneront au public la facilité de venir visiter les salles sans déranger les Pères, une organisation parfaite entre toutes les pièces, tout cela fera de cet observatoire le plus beau et le plus important de Rome, bien qu'on en élève maintenant un autre au Capitole sur des vastes proportions. Ajoutez qu'un télescope est déjà commandé qui sera un des instruments les plus grands qui existent au monde. Le P. Secchi vient de découvrir une planète, et son rapport est mandé à l'Institut de Paris; à moins qu'il n'ait été précédé, il obtiendra la médaille et le prix qui est considérable. — Le P. Bocro a composé une réfutation de l'ouvrage de Theiner, qui est sur le point de paraître; je pense qu'une partie au moins sera aussi publiée en français à Paris, si elle est déjà depuis longtemps. Le P. Manfredini, secrétaire général de la Compagnie, vient aussi de publier un ouvrage en italien sur les exercices de St Ignace, et le P. Patrizi continue à faire imprimer ses dissertations sur différentes parties de la

Bible, principalement sur les prophéties qui ont trait directement au Messie. – Nous ne savons encore rien relativement à la béatification du P. Bobola; le S. Père durant longtemps avait oublié cette cause; on l'en a fait ressouvenir; mais la réponse n'est pas encore rendue; néanmoins pour qui connait les sages lenteurs de la Cour de Rome, il n'y a rien encore de désespéré. – Le Collège germanique est toujours florissant; il compte maintenant une soixantaine d'élèves parmi lesquels se trouvent deux fils du célèbre auteur de la vie d'Innocent III; l'un d'eux qui est en Théologie annonce de grands talents; il en est de même de la plupart des autres, et généralement aux menstruales comme aux sabbatines, les germaniques se distinguent par leur esprit clair et précis, ainsi que par leur science acquise; car ce sont assurément nos plus grands travailleurs. La modestie de ces jeunes gens n'est pas moins remarquable; on les prendrait facilement pour des religieux et partout où ils vont, ils édifient ceux qui les approchent. Je les voyais, il y a quelques jours, agenouillés tous ensemble autour de la confession de St. Pierre; c'était un magnifique spectacle, et il me semblait que le Prince des Apôtres du fond de son tombeau jetait un regard d'amour sur ces futurs soutiens de l'Église d'Allemagne, et répandait dans leurs cœurs son zèle et son esprit Apostolique. – Un mot de l'Église du Caravita dirigée par nos Pères; j'ai voulu une fois être témoin de l'exercice de la discipline; lorsque après les prières récitées lentement et religieusement j'entendis entonner sur le rythme de la passion un chant qui résumait les circonstances les plus touchantes des souffrances de N. S.; puis lorsque l'on eut emporté successivement toutes les lumières et qu'ensevelis dans une nuit absolue la voix du prêtre se fit entendre pour exhorter les pécheurs à la pénitence et au repentir, un frémissement involontaire s'empara de moi; mais ce fut bien autre chose lorsque commença la cérémonie; c'était une grêle de coups à faire trembler; la voix du prêtre récitant le miserere pouvait à peine dominer le bruit; on dit le psaume en entier, puis le Salve Regina, puis d'autres prières encore; le Père qui présidait avait beau crier basta, le frère agitait en vain sa sonnette, rien n'arrêtait le zèle des pénitents; je vous assure qu'un pécheur témoin d'un pareil spectacle ne peut sortir qu'avec la contrition dans le cœur; un prêtre qui y avait assisté m'a dit qu'il tremblait de tous ses membres; un autre rapportait à Monseigneur d'Amiens qu'il n'avait rien vu d'aussi édifiant à Rome. Il se fait vraiment dans cet oratoire un bien immense; les confrères pleins d'un zèle apostolique exercent leur œuvre avec ardeur; les retraites qui se succèdent sans interruption pendant le carême sont extrêmement suivies, et produisent des fruits consolants. – Le P. De Villefort continue ses soins à nos bons Français; il est connu dans l'armée sous le nom de Père des Soldats; on leur donne maintenant une retraite à S. Louis; ils s'y rendent avec exactitude et je crois que les pâques seront nombreuses. Le P. Bazin qui prêche le carême dans cette église a aussi eu la consolation de voir plusieurs conversions remarquables. – Les affaires d'Espagne sont en bon train; le P. Munar avec deux autres viennent de s'embarquer pour la Havanne, où l'on va fonder un Collège; les PP. seront d'abord reçus dans le couvent de la Merci qu'on a mis à leur disposition; mais le Gouverneur se propose de leur faire bâtir une maison plus commode et plus spacieuse. – Je ne vous parlerai point du Maduré: cette pauvre mission est plus éprouvée que jamais; le schisme (si toutefois c'en est un) lève la tête avec plus d'audace que jamais; un nouvel évêque non approuvé par le Pape est arrivé à Goa le jour même de la S. François-Xavier; il paraît même qu'une ambassade très-nombreuse de Chinois, séduits par les portugais répandus dans le céleste empire, s'est rendue à Lisbonne pour obtenir des prêtres qui ne fussent pas en communion avec Rome. Sur tous ces faits déplorables le P. Puccinelli a présenté un long mémoire au Pape, et une Congrégation extraordinaire de Cardinaux a été créée pour examiner la question. D'autre part on nous a envoyé il y a quelque temps une relation très-intéressante de la conversion et de la mort d'un jeune médecin de Goa, qui après avoir souffert de nombreuses persécutions s'est fait chrétien et est entré au Noviciat de la Compagnie. Comme cette relation est très-longue et qu'elle paraîtra sans doute dans les lettres du Maduré, je m'abstiens de vous en donner le contenu. – Le P. De Backer est ici pour continuer son ouvrage sur les écrivains de la Compagnie. – Aujourd'hui fête de S. Joseph je me suis uni dans la communion à votre fervente communauté pour implorer la protection de notre patron commun sur la Compagnie, et en particulier sur les deux Scholasticats de Laval et de Rome. Il y a ici une grande dévotion à S. Joseph; c'est un jour de communion générale pour les élèves. Ne m'oubliez pas dans vos prières &c…

Nous empruntons les détails suivants à la lettre d'un Père de la Province de Venise. Presque toute la Dalmatie a été évangélisée pendant le Carême par des Pères de la Compagnie. C'est un nouveau champ qui vient de s'ouvrir au zèle des missionnaires; il promet des fruits abondants. La permission d'ouvrir un pensionnat dans la ville de Padoue en même temps que l'externat dont on vous a parlé, nous est arrivée sans retard. Sa Majesté l'Empereur d'Autriche a voulu qu'elle nous fût expédiée directement et sans subir les interminables formalités de la bureaucratie. Vous savez que Mr. Scarpa a fait présent à notre maison de Padoue d'une magnifique bibliothèque; un curé de la ville a imité son exemple; ce qui nous met en possession d'un grand nombre d'ouvrages; tous sont parfaitement choisis; ce sont en général les meilleures éditions qu'il soit possible de désirer. Nous avons entre autres presque tous les Pères de l'Église. Madame la Comtesse Landi, née Tedeschi, vient de mourir à Plaisance; elle a légué à la Compagnie une somme de deux-cent mille, neuf-cents zwanzigers. (On sait que le zwanziger vaut environ 85 centimes de notre monnaie.) Vous avez parlé dans les lettres de Laval d'une apparition de St. Ignace dans la maison de St. Jean de Verdara; j'ai recueilli sur cet événement de plus amples détails, et je crois vous être agréable, en vous les faisant parvenir. Dans les magnifiques bâtiments de S. Jean appartenant jadis aux chanoines réguliers et plus tard donnés par la République de Venise à l'œuvre des enfants trouvés, vivait une pauvre femme nommée Gerolama Moscato qui professait pour St. Ignace une très-grande dévotion. En 1802 elle tomba malade et eut aussitôt recours à son saint protecteur. D'après les conseils d'un excellent prêtre qui desservait l'Église, et qui aussi avait une dévotion spéciale pour notre Bienheureux Père, elle commença une fervente neuvaine. La maladie néanmoins ne perdit point d'abord de son intensité, au contraire elle augmenta chaque jour davantage, et bientôt réduisit la malade à la dernière extrémité. Mais le matin du 8 Juillet qui, suivant plusieurs, était le dernier jour de la neuvaine – la malade ayant goûté quelques instants d'un léger sommeil vit très-distinctement à ses côtés St. Ignace revêtu de l'habit ordinaire de la Compagnie. "Lève-toi, lui dit-il, car te voilà guérie. Je désire, ajouta-t-il, que dans ce lieu on rende honneur à l'une de mes images, car un jour je dois y venir habiter." A son réveil la bonne femme était au comble de sa joie; elle craignit d'abord d'avoir été trompée par un songe agréable, mais s'étant levée et promenée un moment dans sa chambre, elle reconnut qu'elle était parfaitement guérie; elle sortit à l'instant et se mit à crier de toutes ses forces; je suis guérie, St. Ignace m'a rendu la santé. Les médecins accoururent et après avoir fait toutes les investigations nécessaires, ils déclarèrent à l'unanimité que le miracle était incontestable. Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans la ville

beaucoup de personnes voulurent voir celle qui en avait été l'objet et d'abondantes aumônes furent faites à cette occasion, à l'œuvre des enfants trouvés. Les directeurs de la maison sur les instances réitérées de cette brave femme firent représenter les traits de St. Ignace. Ce tableau placé dans un cadre ovale de 2 ou 3 pieds de hauteur fut suspendu sur un autel dans une des chapelles de l'Eglise; il y resta pendant un bon nombre d'années et fut l'objet de la vénération des fidèles surtout pendant les 15 ans que vécut encore la bonne femme guérie par notre bienheureux Père. Ce tableau fut ensuite entièrement oublié. En 1846 l'œuvre des enfants trouvés fut transportée dans un autre bâtiment; en Mars 1848 ce magnifique local fut changé en caserne, et les tableaux de l'Eglise furent enlevés pour être placés en lieu sûr. Mais voilà qu'au commencement de 1852, un brave homme qui depuis 40 ans était au service de l'Eglise, s'imagina, sans en avoir reçu l'ordre d'aller chercher le tableau de St. Ignace au milieu des vieux meubles où il avait été relégué et de le placer au maître autel sur la tenture destinée à remplacer le magnifique tableau qui s'y trouvait jadis. On le tournait en dérision et on lui faisait observer qu'il était ridicule de placer un si petit cadre dans un espace destiné à recevoir un autre infiniment plus grand; mais le brave homme se prenait à rire et répondait à ses détracteurs: Laissez-le où il est, et vous verrez que bientôt il sera le maître de la maison; or à ce moment, il ne savait pas même ce que c'était que les jésuites. Depuis le grand tableau a été remis au maître autel et celui de St. Ignace a repris la place qu'il occupait autrefois; mais on plaça près de là un ex voto, qui représente la guérison de Girolama avec l'année et le jour de cette faveur miraculeuse. Ces faits sont publics, ils sont rapportés par des respectables ecclésiastiques et par d'autres personnes dignes de foi qui assurent avoir entendu la brave femme raconter elle-même son histoire. Ce sont ces témoins qui ont recueilli les détails que je vous envoie.

Espagne. Une mission a été donnée à Loyola par nos Pères de la Province d'Espagne. Comme un excellent Prêtre d'Azcoitia qui occupe dans cette ville une charge fort importante a publié dans la Esperanza de Madrid un article très étendu sur les saints exercices, nous allons en traduire les principaux passages: "Aussitôt que les Pères de la Compagnie de Jésus se virent après une si longue et si pénible absence rétablis enfin dans le Collège de Loyola, leur première pensée fut de procurer aux bons habitants de ce pays les bienfaits inestimables d'une mission. Ils voulaient préluder par là à des travaux apostoliques qui bientôt devaient s'étendre et faire sentir leur influence à toutes les villes de la Province. Mais avant d'entreprendre cette œuvre de zèle, les Révérends Pères ont voulu replacer dans leur Eglise la riche et sainte image de leur bienheureux fondateur. Ils adressèrent donc leur requête aux autorités de la commune d'Azpeitia, où depuis leur départ l'image miraculeuse avait été l'objet de la vénération publique. Les raisons alléguées par la Compagnie avaient tant de force que leur demande fut exaucée. Lorsque le jour de la translation fut arrivé, tout le pays se mit en mouvement. Une foule immense sortit d'Azpeitia conduite par les membres de la commune et par le clergé de la cité. La sainte image portée en triomphe sur un brancard richement décoré était entourée d'une troupe de soldats-volontaires qui lui formaient une garde d'honneur. Lorsque la procession fut arrivée près de la porte de l'Eglise de Loyola, les porteurs se retournèrent afin que la statue vénérée semblât dire un dernier adieu à cette ville d'Azcoitia qui lui avait accordé un asile, qui l'avait reçue avec tant de piété dans l'enceinte de ses murs. A ce moment les soldats de l'escorte firent entendre la salve militaire. Alors les Révérends Pères Jésuites revêtus du rochet s'avancèrent vers la porte de l'Eglise, et se rangeant des deux côtés du brancard, ils conduisirent ainsi jusqu'à l'autel l'image de leur bienheureux Père. Pendant ce temps les voûtes sacrées retentissaient d'hymnes et de cantiques en honneur de St. Ignace. La statue fut déposée au-dessus du maître-autel, et la cérémonie fut terminée par une messe solennelle. Dans la soirée ont revint encore aux pieds du Saint chanter des cantiques à sa louange. Un des Pères Missionnaires profita de cette circonstance pour monter en chaire et annoncer aux fidèles accourus de toutes parts l'ouverture d'une mission. En attendant le Catéchisme devait être fait chaque jour aux petits enfants par les Novices de la Compagnie. Cette nouvelle mit tout le pays en émoi d'autant plus que MM. les Curés d'Azpeitia et d'Azcoitia voulant seconder les désirs des RR. Pères avaient annoncé publiquement du haut de la chaire qu'une mission serait donnée par les PP. Jésuites dans l'Eglise de Loyola. Les exercices commencèrent par une fête solennelle: les autres jours on faisait une instruction après la messe de 5 h. ½ afin que les plus pauvres paysans pussent avant leur travail entendre la divine parole. A 2 h. ½ se faisait une autre instruction et le sermon venait plus tard. La traduction du Salve Regina chantée en langue basque par les petits enfants, et la prière del Perdon chantée par les Novices produisaient toujours une salutaire impression. L'infatigable P. Ignace Guerrico si connu par ses travaux apostoliques dans notre Province et celle de Santander faisait les exercices du matin et de l'après-dîner; les sermons étaient prêchés tour à tour par les PP. Joseph Lasuntegui et Fauste Legarra qui s'acquittèrent de ce ministère avec beaucoup d'onction et des succès vraiment prodigieux. On n'a pas idée du nombre de pèlerins qui accouraient à Loyola de tous les bourgs du voisinage. Depuis 4 heures du matin jusqu'à 10 h. du soir l'Eglise était toujours remplie. Aux heures des sermons toutes les tribunes étaient occupées par MM. les Ecclésiastiques, par les autorités d'Azpeitia et d'Azcoitia, et par des personnages du plus haut rang. Souvent l'enceinte de l'Eglise fut trop étroite; il fallait ouvrir les portes pour satisfaire la foi de ceux qui obligés de rester dans le vestibule, redoublaient d'attention, pour ne perdre aucune parole sortie de la bouche du Missionnaire. Le dernier jour un grand nombre de pieux pèlerins ne purent prendre part aux exercices; pour les consoler il fallut ouvrir une chapelle intérieure: aussitôt, ils s'y précipitèrent et la remplirent comme par enchantement, l'un des Pères fut obligé d'improviser un sermon et une petite fête dans le genre de celle qui se célébrait dans l'Eglise. Oh! pourquoi les ennemis de la Compagnie de Jésus n'ont-ils pas été témoins du spectacle qu'offrait pendant ces jours de grâce la grande et magnifique Eglise de St. Ignace de Loyola!! nous aurions pu leur montrer les enfants de cet institut et leur dire: Voyez, ils font ce qu'ils ont fait dans tous les temps, ils se dévouent au bonheur des peuples, ils font briller la lumière divine aux yeux de leurs frères, ils enseignent à tous les vérités du salut, base et fondement de la civilisation véritable. Comme on prévoyait que le nombre de ceux qui voudraient s'approcher du banquet sacré serait très-considérable, on fut obligé de désigner trois jours particuliers pour la communion générale. Le recueillement des 6000 personnes qui s'approchèrent de la sainte table contribua puissamment à embellir cette cérémonie à laquelle les Missionnaires avaient voulu donner le plus grand éclat. Que ne puis-je énumérer tous les traits admirables dont j'ai été l'heureux témoin; qu'il me soit permis cependant de mentionner ici l'empressement héroïque des bons habitants de la Campagne. On les voyait au milieu de la nuit descendre du sommet des montagnes des torches à la main. Si par malheur ils arrivaient à l'Eglise après l'ouverture des portes, ils trouvaient les confessionnaux assiégés, et malgré la rigueur du froid, il leur fallait attendre trois ou quatre heures avant de parvenir jusqu'au Père Missionnaire. Leur patience était à toute épreuve. On en a vu passer la journée entière dans l'Eglise sans prendre la moindre nourriture. Que de retours à Dieu! que de confessions générales! que d'hommes après trente ou quarante années d'égarements sont entrés dans la route du devoir! aussi lorsqu'à la clôture de la Mission, on entonna le Te Deum, il était facile de voir sur la figure des assistants qu'une joie céleste inondait leurs âmes et qu'ils ne savaient comment reconnaître la bonté infinie du Dieu des miséricordes. Un petit souvenir fut distribué au peuple; ce souvenir est un petit ouvrage composé en langue basque par un Père de la Compagnie; il renferme les principales vérités développées pendant la mission, et les pratiques suggérées aux fidèles pour obtenir le don de la persévérance." Le journal la Esperanza après avoir publié ces détails, profite de l'occasion pour remercier la Reine d'avoir rendu le Collège de Loyola aux enfants de la Compagnie; il la conjure d'utiliser dans toute la monarchie le zèle de ces hommes apostoliques qui travaillent avec tant de dévouement pour la gloire de la Religion et la prospérité des royaumes.

Lettre du R. P. Paul-Marie de Ponziglione (de la Province de Turin) à Mr. Vincent de Ponziglione son frère. - Mission de St. François de[5]
Hieronymo (chez les Osages) Mon bien cher Frère. Tu désires la relation des voyages que j'entreprends pour l'œuvre de Dieu; je veux satisfaire aujourd'hui
ta pieuse curiosité. Il est difficile de se faire une idée du temps affreux qu'il me fallut supporter dernièrement, pendant un voyage de plus de 500
milles. Si jamais dans ma vie j'ai ressenti les rigueurs du froid, c'est à coup sûr dans cette pénible excursion, un certain jour surtout, où mon guide
et moi nous faillîmes avoir tous les membres gelés. Le matin de ce jour, vers 6 heures, le ciel nous envoya quelques flocons de neige; mais comme
le vent soufflait, j'espérai que tout s'arrangerait pour le mieux dans la région des nuages; je dis donc à mon guide de préparer ma monture et de
se disposer à faire un long trajet. A 6 heures ½ nous nous mettons en route. Toutefois la neige qui tombait encore continua à blanchir les
campagnes pendant près de deux heures, mais ensuite le temps s'éclaircit et le ciel devint tout à coup d'une parfaite sérénité. Ce change=
ment subit anima notre ardeur et nous continuons gaiement notre voyage. Le vent du nord soufflait assez violemment, il est vrai,
mais comme nous l'avions en dos nous n'y faisions qu'une légère attention. Bientôt, le vent augmente, il souffle avec fureur et d'épais
nuages s'amoncèlent dans les cieux. Un horrible ouragan était sur le point de fondre sur nous. A peine avions-nous eu le temps de nous
couvrir le mieux possible, que déjà il nous atteignait. La neige ne tombait plus perpendiculairement, mais celle qui recouvrait la terre, soule=
vée avec fureur par le vent, fuyait en ligne horizontale avec tant de rapidité que notre œil pouvait à peine en distinguer le mouvement. Que
faire? éloignés de près de 20 milles du lieu de notre départ, il nous était impossible de rebrousser chemin; d'ailleurs le vent que nous aurions eu
dans la figure nous aurait sûrement suffoqués. A la rigueur nous aurions pu pénétrer dans une des forêts qui se développaient auprès de
nous, et nous efforcer d'y allumer un peu de feu; mais le froid était si épouvantable que le sang de nos chevaux se serait glacé dans leurs veines.
Tu jugeras de notre lassitude et de nos souffrances quand tu sauras que nous fûmes réduits à faire ainsi 28 milles à travers les prairies; mais toutes
les fatigues ont leur terme; nous arrivâmes enfin à la maison d'un excellent docteur qui nous est tout dévoué et nous hébergea avec la plus
touchante cordialité. Ce que je te dis là sur la rigueur du froid en ces contrées n'est point exagéré. Quinze jours avant notre départ, le gouver=
nement des Etats-Unis avait perdu 200 mulets par suite d'un ouragan semblable à celui dont je parle; il est vrai que les guides au lieu de continuer
comme nous à faire marcher leurs bêtes, s'étaient arrêtés dans un petit village, et avaient laissé les pauvres animaux exposés à la rigueur du froid
et aux fureurs de l'ouragan. Un seul guide a péri dans cette malheureuse circonstance; tous les autres sont parvenus à échapper au péril. Un jour,
après une course de 40 milles, je m'aperçus en rentrant à la maison que je n'avais plus aucune sensibilité dans les pieds; je cherchai les moyens
de rétablir la circulation, mais tous les remèdes furent pour lors inutiles; la chaleur naturelle ne me revint qu'au bout d'un mois dans cette partie du
corps. Oui, mon cher ami, voilà les agréments de la température de ces contrées. Pendant l'hiver on court risque d'être gelé; pendant l'été au
contraire, on meurt de chaleur et le manque d'eau fait éprouver la soif la plus ardente. Toutefois nous sommes bien loin de nous plaindre de ces
souffrances; le plus beau jour de notre vie sera celui où nous mourrons en braves au poste où l'obéissance nous a placés. D'ailleurs elle est si grande
la consolation que le bon Dieu nous met au fond de l'âme, quand nous avons eu le bonheur de ramener à son bercail une brebis égarée, que
la joie compense largement les privations et les souffrances. Cette douce consolation, je l'ai éprouvée d'une manière bien sensible dans
la dernière course dont je viens de t'[illegible] et nous avait fait demander." Je me présente;
l'Aigle-long. Ce chef avait dressé sa tente dans une forêt à 20 milles de notre habitation et nous avait fait demander." Je me présente;
il était entouré de toute sa famille. Mon interprète lui demande quel service il réclame de moi. "Je veux le baptême, répond-il, et sur le
champ; car dans quelques heures je ne serai plus sur la terre." En effet, une plaie à la jambe droite le mettait dans le plus grand danger.
Je l'interrogi sur les mystères de la religion et je m'aperçois qu'il a retenu les instructions qu'un de nos Missionnaires lui avait autre=
fois données. Je lui dis de se préparer par la douleur de ses fautes à la grâce du Sacrement et je dispose tout ce qui est nécessaire
pour le baptême. Oh! oui, je puis l'affirmer sans crainte de me tromper, il est difficile de trouver une âme aussi bien préparée.
J'avais à peine commencé la cérémonie que l'Aigle-long fit monter vers Dieu les aspirations les plus ferventes; il le priait de lui par=
donner ses péchés, il le conjurait de prendre pitié de lui dans son infinie miséricorde. Je donnai à Long-Aigle le nom d'Alexis et lui
fis promesse de venir le visiter encore; mais trois jours après, il rendait son âme à son Créateur. Je n'en doute pas; Alexis est plus heu=
reux que nous; il est au ciel, il demande pour les Apôtres qui l'ont régénéré les grâces dont ils ont besoin pour remplir dignement
leur sacré ministère. L'année 1852 a été malheureuse pour nos pauvres sauvages. Dans la chasse d'automne, ils n'avaient
trouvé qu'un très petit nombre de buffles; il fallut donc aller chasser au loin, et pendant tout ce temps ils furent décimés
par de cruelles épidémies. Quand ils revinrent sur les bords du Neopho l'hiver était déjà fort avancé; le mal au lieu de diminuer
fit de nouveaux progrès, et du mois de Novembre au mois d'Avril suivant, la mortalité fut désolante. L'une des principales victimes du
fléau fut le grand chef de la nation. Cet homme, véritable Indien, n'avait reçu dans sa jeunesse aucune éducation; toutefois il avait
entrepris avec tant d'ardeur de se corriger de ses défauts, que sa conduite et ses discours le mettaient à la hauteur des Blancs les plus civi=
lisés. Seul, entre tous les chefs, il jouissait d'une véritable autorité et faisait respecter ses ordres; son grand principe était de rechercher
en toutes choses le bien de ses administrés; il faisait tous ses efforts pour engager les sauvages à quitter leur vie nomade et à jouir tranquil=
lement des bienfaits de la civilisation. Notre chef était donc un bon prince; mais il était plus que cela; il était un parfait Catholique;
nous faisions reposer sur lui les plus chères espérances de notre mission. Le bon Dieu nous l'a enlevé au moment où il nous
paraissait le plus nécessaire; que sa sainte volonté soit faite! Nous avons perdu un défenseur ici-bas; nous avons un protec=
teur de plus dans les cieux. Nous comptions sur le printemps pour chasser l'épidémie: le printemps au contraire nous
a amenés deux nouveaux hôtes, le scorbut et la rougeole qui font parmi nos pauvres Indiens les plus affreux ravages.
Il est une chose qui nous console grandement au milieu de toutes ces douleurs; c'est la piété, c'est la résignation avec les quelles
un grand nombre de nos bons sauvages s'endorment dans le Seigneur. On ne pourrait désirer mieux au sein des pays Catho=
liques... Dieu soit loué!! Ces chers néophytes attireront sur leurs frères, toutes les bénédictions du ciel.

Je me recommande à tes bonnes prières.

Paul-Marie de Ponziglione S. J.

145 6. Extrait d'une lettre du P. Kohler, missionnaire du Sault-Ste-Marie, à un Scholastique de Laval.

Mon Révérend Père. Je suis à Montréal au collége Ste Marie; j'y ai fait quelques mois de 3e an; mais je suis sur le point de quitter le noviciat pour m'enfoncer de nouveau dans l'épaisseur des bois. J'ai goûté un peu de miel, et voilà qu'il faut partir. Oui, je partirai avec bonheur, puisque c'est l'obéissance qui m'appelle au sacrifice, sacrifice bien doux du reste, puisque la Compagnie tout entière encourage de ses vœux et fortifie par ses prières l'enfant qu'elle lance à la conquête des âmes. Vous m'avez demandé plusieurs fois, mon R. Père, une description accompagnée de petits dessins que je vous avais promise autrefois avant de quitter le Maryland. Cette description je l'avais commencée: j'en retrouve des fragments dans mon portefeuille, et puisque vous le désirez, je m'en vais transcrire quelques-uns de ces détails, qui n'étant point de circonstance peuvent intéresser dans tous les temps. Je vous donnerai bientôt quelques descriptions qui auront rapport à mon genre de vie actuel, et que je pourrai rendre plus intéressantes, parceque je connais mieux les langues et les usages du pays. Revenons donc au Maryland, et transportons-nous à Georgetown. Avant toutes choses, il faut que je vous donne les vues du collége, de la résidence, du Scholasticat, de l'observatoire, etc, etc... Le fleuve que vous apercevrez dans le voisinage, c'est le fleuve Potomac. Dans le cimetière de la compagnie je marquerai une tombe qui nous est bien chère, celle du bon P. Grivel.

Collége et Pensionnat de Georgetown.

(1ère Vue.)



… Scholasticat. 4. Cordonniers, tailleurs, etc. 5. Boulangerie. 6. Infirmerie. 7. Menuiserie, étables. 8. Observatoire

(2de Vue.)



1. Menuiserie. – 2. Infirmerie. – 3. Maison des nègres. – 4. Pensionnat et Scholasticat. – 5. Résidence. – 6. Serre. – 7. Jardin et cimetière des Nôtres. – 8. Collége.



Voilà les deux premiers dessins extraits d'un album qui a été bien souvent traîné sur la neige dans les campements, ou trempé dans l'eau des rivières et des lacs. Je vais maintenant vous dire un mot sur la musique des nègres de Georgetown; et d'abord, pour vous prouver que je ne suis point dans l'illusion, je vous représente la maison des nègres du collége. C'est bien là cette villa négrière qui se trouvait sous mes fenêtres lors de mon séjour au Maryland. Une bande de nègres est réunie pour se donner le plaisir d'un concert. Leur chant est empreint à la fois d'une gaîté folle et d'une mélancolie qui révèle leur origine et leur misère. Que de fois n'ai-je pas admiré la tendresse de la Providence qui les a doués de cette joyeuse humeur pour soutenir leur pauvre nature au milieu des plus durs travaux! J'en ai vu rire de bon cœur et se divertir dans des instants où leur misère était capable d'arracher

des larmes de pitié. Mais ce n'est pas d'un concert vocal, c'est d'un concert instrumental que je veux vous entretenir. Un coup de sifflet se fait entendre: ce coup de sifflet est toujours le signal du commencement et de la fin d'une mélodie noire; il remplace la grosse caisse et les cymbales et avertit les musiciens de se tenir prêts à faire leur partie ou à finir avec ensemble. Pour faire entendre ce bruit le nègre-musicien respire fortement de manière à diriger l'air en déprimant la langue contre les dents inférieures. Le premier artiste qui attire mon attention tient en ses mains une espèce de mandoline dont le manche est très-long. Cette mandoline se nomme tamboro: son nom vient peut-être de ce qu'elle est de forme ronde comme un petit tambour, et de ce que le fond de l'instrument, opposé à la table d'harmonie, se compose d'un morceau de peau brute. Si j'en juge par sa structure et par sa forme, je crois bien que le tamboro était en usage chez les nègres d'Afrique, et qu'ils l'ont conservé au sein de l'esclavage. C'est toujours par les sons de cet instrument que le concert doit commencer. A cette première mélodie vient s'en joindre une autre qu'il est bien difficile de définir. Avez-vous entendu quelquefois le tapage produit par un tournebroche, lorsque son mauvais ressort vient à se déranger et précipite une poularde dans le feu? Si vous avez entendu ce bruit-là, vous avez une idée du Jawbone. Cet instrument existe en Europe, mais il y est bien silencieux, je vous assure: On le trouve dans les endroits solitaires témoins des derniers jours d'un malheureux coursier; mais enfin il faut bien vous le dire sans hyperbole, le Jawbone n'est autre chose que la mâchoire inférieure d'un cheval. Cette mâchoire est toujours maniée par le plus vieux musicien de la bande:


(Nègre jouant du tamboro.)

il la frappe tantôt sur le talon, tantôt sur le coude, tantôt sur le genou, et produit ainsi des effets magnifiques. Le Jawbone est le roi des instruments nègres. Pour avoir du prix, la mâchoire doit être garnie de toutes ses dents, car ce sont elles qui, mises en mouvement par de violentes secousses, doivent animer tous les artistes. Le Tamboro et le Jawbone font entendre d'abord des sons très-lents et très-mélancoliques; mais bientôt ils s'harmonisent avec une tringle de fer; un violon, des castagnettes et un tambourin couronné de grelots. Peu à peu les musiciens s'enflamment, et le nègre qui tient le tambourin attire par son admirable souplesse toute l'attention des spectateurs. Placé au milieu d'un cercle de bois dont il lui est défendu de sortir, il défie les yeux du public qui cherchent vainement à suivre les figures décrites par ses pieds agiles. C'est un véritable télégraphe, mais un télégraphe électrique. Le tambourin vole comme l'éclair de ses coudes à ses genoux et de ses talons à sa tête. Voyez-le; il redouble de vitesse et entraine avec lui tous les autres; la mesure se bat avec la rapidité d'une machine lancée à toute vapeur; les yeux des exécutants s'enflamment, leurs dents blanches se choquent les unes contre les autres, leurs pieds s'agitent; on ne voit plus que des toupies volantes; enfin les muscles se refusant à un aussi pénible exercice, le fameux sifflet se fait entendre, et tous se laissant tomber par terre en poussant un immense éclat de rire.


(Nègre jouant du Jawbone.)

Après un concert nègre je ne connais rien de plus bizarre que l'intérieur des temples méthodistes, destinés pour ces pauvres noirs. Malheureusement le libertinage et le dérèglement des mœurs se trouvent bien souvent à côté de l'extravagance: c'est qu'en effet leurs assemblées se font pour la plupart au milieu de la nuit. Je ne dis rien des réunions qui ont lieu dans les bois à certaines époques de l'année, et qui se nomment camp-meeting: ce sont de véritables foyers de corruption. Je vous parlerai de tout cela plus tard à propos de mes sauvages; car au Sault-Ste Marie, on nous envoie aussi des prédicants méthodistes.


(Nègre masqué jouant du tambourin)



En parcourant mon Album pour voir ce qui pourrait encore vous être agréable, je trouve une vue de la mission de Conewago (pic aux punaises); je la joins à ma lettre.

Lettre d'un Père de New-York à un P. Scholastique de Laval. Je suis donc à New-York, mon R. Père. Tout ce qu'on a pu vous dire sur la magnificence de cette ville n'est point exagéré. Son port est superbe, et sa baie d'une immense étendue: vous ne pouvez vous faire une idée des steamers qui la traversent: leur élégance et leur légèreté justifient l'opinion des étrangers sur l'habileté des Américains pour cette espèce de construction. Voulez-vous apprécier le mouvement de cette grande cité? Dans une avenue voisine de notre maison, les omnibus transportent par jour 48 mille personnes environ. Depuis le mois de Janvier 1852 jusqu'au mois de Décembre de la même année, les travaux de construction sont évalués à 75 millions de francs. Les rochers disparaissent comme par enchantement pour faire place aux habitations. Vous le voyez donc, nous sommes en plein progrès matériel; aussi une seule chose occupe-t-elle nos Américains: le soin d'amasser des dollars. Cette tendance est universelle: nous la voyons se manifester dans les enfants dès qu'ils ont atteint l'âge de raison. Les jeunes gens ne manquent pas d'intelligence assurément, mais tous leurs travaux sont dirigés vers le commerce. L'anglais, le français, les mathématiques, la tenue des livres, la géographie, voilà ce qu'ils veulent apprendre et apprennent parfaitement bien; mais le grec et le latin, mais la philosophie, non tout cela n'est pas nécessaire pour gagner des dollars. Vous comprenez quelles doivent être pour la société américaine les conséquences d'un tel principe; point de véritable instruction, pas de convictions philosophiques, pas de sérieux dans les idées, pas de consistance dans les principes religieux et moraux. Les élèves quittent ordinairement nos maisons après 3 ans d'études; ils n'y restent que bien rarement pendant 4 ans, et presque jamais pendant 5. Le très-petit nombre a la patience d'arriver jusqu'à la rhétorique. Toutefois avec du temps et des efforts nos Pères

ont l'espoir de surmonter toutes les difficultés; ils ont déja gagné plus qu'on ne pense; ils sont tout puissants sur le cœur des élèves, et quand les Parents veulent obtenir quelque chose de leurs enfants, c'est aux Pères qu'ils s'adressent.... Notre externat de St. François-Xavier à New-York notre externat de Fordham et notre internat de Mont-réal renferment chacun environ 150 élèves. Sur les 600,000 habitants de New-York il y a 200,000 Catholiques, mais c'est à peine si le tiers peut remplir ses devoirs religieux; c'est à dire se confesser à Pâques et entendre la Messe les dimanches et les fêtes; il n'y a ni assez d'églises ni assez de prêtres, pour suffire aux besoins d'une telle population. New-York ne possède que 22 églises catholiques. A Brookline, ville de 100,000 habitants, pour 50,000 catholiques, il n'y a que 5 à 6 prêtres. A New-York, nous avons plus de 20,000 nègres dispersés dans toute la ville; ces malheureux sont complètement abandonnés; personne ne veut ou ne peut se charger d'eux. Mais, me direz-vous, nos Pères devraient leur prodiguer leurs soins. Très-bien.... A coup sûr, ils ne demandent pas mieux et le P. Boulanger y pense depuis plus de 5 ans; mais malheureusement quand le cœur excite à cette bonne œuvre comme à d'autres semblables il faut toujours faire la même réponse: Nous n'avons pas assez de monde; nous n'avons pas un nombre de sujets suffisant pour entreprendre de nouvelles œuvres; à peine pouvons-nous continuer celles qui sont entreprises. Si le cœur vous en dit, mon Révérend Père, venez donc; le Bienheureux Claver demande évidemment des ouvriers pour ses enfants chéris. Sa béatification déterminera, j'espère, de nouvelles vocations; du moins priez pour moi et recommandez cette œuvre à St. Joseph, afin qu'elle devienne un jour mon partage. Il y aurait un grand bien à faire parmi ces pauvres nègres. Vous savez sans doute qu'il y dans cette ville plus de 200 temples protestants; tous les jours on en élève de nouveaux. Les ministres sont riches et plus fanatiques que partout ailleurs; aussi font-ils un très-grand mal. Comme il n'y a pas assez de prêtres catholiques, il arrive que beaucoup de jeunes-gens ne peuvent fréquenter les Sacrements de pénitence et d'eucharistie; dès lors, comment voulez-vous qu'ils résistent, au milieu de tant d'occasions de ruine et de péchés. Tous les samedis, nos Pères ont le cœur navré en se voyant obligés de renvoyer sans confession une foule de pénitents qu'il leur est impossible d'entendre... Je dois l'avouer, le saint ministère est des plus consolants. Le peuple est bon, il est simple, il a faim et soif de la parole de Dieu, mais il n'est pas suffisamment instruit. hélas! il nous manque des Apôtres. Notre église est Eglise paroissiale et nos Pères y font un bien immense mais ce n'est point assez. Venez donc, il y a ici des œuvres de tous les genres et pour tous les goûts imaginables. Vous trouverez des Colléges, des Séminaires, des paroisses, des résidences, des missions chez les sauvages, des missions à la manière française (dans le bas Canada par exemple); des hôpitaux &c. A Buffalo dans l'état de New-York, il y a 20000 Allemands; deux de nos Pères des provinces Allemandes sont chargés du salut de leurs âmes. Il y a aussi un très-grand nombre de Français pour lesquels Monseigneur de Buffalo est venu l'autre jour nous demander au R. P. Boulanger De grâce, disait-il, accordez-moi un Père Français pour une partie de mon troupeau qui ne peut remplir ses devoirs religieux. Mgr. de Toronto demande un Collège et une résidence; malheureusement il faut toujours faire cette triste réponse: Nous n'avons personne à envoyer dans la vigne du bon Maître. Ah! mon Père que d'âmes se perdent en ce pays, faute de recevoir les secours et les instructions des prêtres catholiques! Sept de nos Pères divisés en trois bandes différentes sont occupés aux missions des sauvages; ils demeurent chaque année trois ou quatre mois dans nos résidences, et sont en course pendant 8 ou 9 mois. Le Très-Révérend Père Général tient beaucoup à cette mission; priez donc; car les conversions des sauvages ne sont pas très-fréquentes, bien que nous ayons la consolation de gagner tous les jours quelques pouces de terrain. Je me recommande &c....

Extrait d'une lettre du R. P. Point. (Nous avons conservé la substance de cette lettre, mais nous en avons abrégé les détails) Sainte croix. Grande Manitouline. 1852. Il y a environ deux ans, un Indien de Manitowaning, nommé Anakratton, se trouva placé dans l'affreuse alternative de perdre l'héritage de son père ou d'abandonner la véritable Eglise; or ce malheureux fit un mauvais choix; et son exemple fut imité par une quinzaine d'autres qui se trouvèrent dans les mêmes circonstances. Depuis lors le ministre anglican s'appuyait souvent sur ces défections pour élever sa fausse doctrine au dessus de la doctrine Catholique; et lorsque plus tard on lui objecta que le nombre de retours au Catholicisme était bien plus considérable il se rabattait sur la qualité des personnes, et mettait toujours en avant l'exemple d'Anakratton. Voici maintenant ce qui vient d'arriver. Une pauvre femme catholique était malade depuis huit mois. Comme nos Pères à cause de l'éloignement de son habitation ne pouvaient lui faire de très-fréquentes visites, le ministre protestant qui demeurait auprès d'elle en profita pour aller souvent avec sa femme visiter la pauvre mourante. Cependant la veille de sa mort elle déclara qu'elle voulait mourir dans notre prière; mais comme sa mère et sa sœur, toutes deux protestantes, avaient seules assisté à ses derniers moments, le bruit se répandit qu'elle avait dit avant de mourir: Je veux être enterrée dans le cimetière protestant à côté de ma sœur. Là du moins il fait clair; là bas (et elle indiquait un endroit où avaient été placées depuis peu des tombes catholiques) là bas il fait trop noir... On pouvait nier ces paroles ou les interpréter de mille manières; néanmoins, à cause de ces tergiversations nos Pères crurent qu'il serait utile à l'œuvre de Dieu d'abandonner ses restes mortels au ministre de l'hérésie. En effet cette terrible concession augmenta dans les Catholiques la haine pour le protestantisme et tous les apostats furent saisis de terreur à la vue des jugements de Dieu. Quinze jours après ces tristes funérailles, Anakratton le premier déserteur de notre auguste religion, Anakratton fut saisi du choléra, et croyant voir l'ombre de la défunte qui lui reprochait son crime, il fit appeler son plus proche voisin; c'était précisément le mari de la pauvre femme dont je vous ai parlé: "Je me repens, lui dit-il, cours à Ste. Croix, et fais venir un Père." Quelques heures après un missionnaire entrait dans sa chambre; mais le ministre protestant qui avait tout appris était auprès du moribond. Anakratton m'a fait appeler, lui dit le Père, je vous prie de me céder la place. "Je suis à mon poste, répondit le ministre, j'y resterai. Eh! bien, continua le Père, s'adressant à tous les assistants, je vais m'asseoir à quelques pas d'ici; ceux qui auront besoin de moi sauront où me trouver. Les enfants du malade ayant suivi le Père, le ministre crut devoir se retirer; alors Anakratton répéta ce qu'il avait dit la nuit précédente: je me repens, je n'aurai désormais d'autre prière que celle des Pères.. et en effet, il commença sa confession. Le ministre revint bientôt accompagné du surintendant; mais à cette question, quelle a été la conduite du Missionnaire dans cette circonstance? Anakratton répondit: C'est moi qui l'ai fait appeler; il n'a rien fait que selon mes désirs. Le nouveau converti échappa ainsi que son fils aîné à la fureur de l'épidémie, quatre Anglicans de sa parenté rentrèrent dans le bercail, et lui même vint présenter au baptême trois jeunes orphelines; la plus âgée avait été remise à quelque temps, mais le lendemain du jour où cette nouvelle lui avait été annoncée, elle vint à nous, versa tant de larmes et cria si fort qu'elle voulait être de la véritable prière, qu'il fallut lui ouvrir le sein de l'Eglise Catholique. Le beau-père de la pauvre défunte qui a été l'occasion de toutes ces grâces a été fortement ébranlé par l'exemple d'Anakratton, son ami intime. Espérons que ce vieillard viendra à son tour frapper à notre porte. Peu de jours après ces événements, le fléau s'éloigna de Ste. Croix; pendant ses derniers ravages nous avons remporté 8 conquêtes sur l'Apostasie, vingt-deux sur l'Anglicanisme, et trente-trois sur l'infidélité, ce qui fait en trois mois soixante-sept âmes arrachées à l'enfer. A Dieu seul la gloire dans les siècles des siècles.



St Ignace de Loyola.
Vue prise de la route d'Azpeitia.

Scholasticat de Laval 12 Septembre 1853.

Les scholastiques de Laval aux PP. et FF. d'Angers.

Nos RR. Pères et nos CC. CC. Frères,

P. C.

Au moment de recueillir nos matériaux pour les lettres de Septembre, nous avons reçu de Guatemala le récit de l'expulsion, du voyage et des souffrances de nos jeunes Frères de l'Equateur. Il nous a semblé que cette relation serait pleine d'intérêt pour tous les membres de la Cie Nous l'avons donc traduite, et, afin d'être surs de la donner toute entière dans ce N.° de la correspondance, nous avons résolu de lui céder la 1re place. Peut-être serons nous obligés de sacrifier aujourd'hui les nombreuses nouvelles qui nous sont parvenues des autres Provinces de la Cie mais nous nous efforcerons de les faire connaître dans les lettres de Noël. Le R. P. Gil a eu la bonté de distribuer à nos jeunes Frères les différentes parties de la relation qu'ils voulaient nous faire parvenir. De cette manière, leurs lettres nous donnent toute la suite de leur long et pénible voyage. Le P. San Roman nous écrit que non seulement cette relation n'est point exagérée, mais que nos FF. sont encore restés bien au dessous de la vérité. Il nous parait d'autant plus important d'insérer cette observation que les récits sont parfois assez merveilleux pour qu'on puisse au 1er abord les croire empreints d'une certaine teinte d'exagération.

I° Lettre du Frère Raymond Silva. Guatemala 26 Mai 1853.

Mon bien Cher Frère, ... Vous êtes resté 2 ans 1/2 sans recevoir de nouvelles directes de vos anciens FF. d'Amérique. Vous vous plaignez de cette négligence et nous mettez au défi de nous justifier entièrement d'un si long retard. Hélas! Cher Frère, je le confesse, nous devons paraître inexcusables à ceux qui jugent l'Amérique, non parce qu'elle est en effet, mais par ce qu'elle devrait être. Ecoutez maintenant, et voyez s'il était facile de faire parvenir nos lettres jusqu'à vous. Depuis notre arrivée dans la République de l'Equateur au mois de Juin 1850, jusqu'au moment de notre expulsion, nous n'avons guère eu plus de 2 ou 3 mois de repos et de tranquillité; le reste du temps, il a fallu vivre au milieu des séditions et des révoltes, au milieu du trouble et de la confusion. La Nouvelle Grenade d'une part, et de l'autre les républicains rouges de l'Equateur affirmaient avec impudence que la Cie de Jésus était la seule cause de ces lamentables révolutions. Dès lors, il nous devenait impossible de communiquer avec nos FF. Comment livrer notre correspondance à des hommes qui ouvraient nos lettres, en lisaient le contenu et les déchiraient ensuite en mille morceaux? Cette conduite des républicains de l'Equateur n'a rien qui doive vous surprendre; ils imitaient en cela l'exemple des rouges du Nord, qui avaient organisé contre la correspondance de nos PP. une véritable conjuration. La poste n'était pas plustôt arrivée que, s'emparant des lettres, ils se rendaient triomphalement au milieu de la place publique et les jetaient dans les flammes, au cri mille fois répété de Vive la liberté! Voilà comment nous sommes restés plus de 2 années sans recevoir la moindre nouvelle de nos familles, qui habitent, comme vous le savez, dans la nouvelle Grenade. Notre position devint encore plus critique en Nov. 1851; lorsque le général Flores descendit à l'île de Puna, avec l'intention de s'emparer du territoire de l'Equateur; les soupçons planèrent plus que jamais sur les enfants de St Ignace, et dès lors, il ne fallut plus songer à communiquer avec l'extérieur. Maintenant, mon C. F. je vous le demande, notre silence est-il tout à fait inexcusable? Nous avons le projet de vous expliquer en détail, comment il se fait que nous vous écrivons aujourd'hui de Guatemala; mais pour que rien ne manque à cette narration, je vais commencer par vous raconter brièvement ce que nous avons fait dans la ville de Quitto pendant ces 3 dernières années. Je ne vous parlerai pas de l'enthousiasme avec lequel nous avons été reçus par la population; vous avez pu le voir dans une brochure dédiée à sa Sainteté Pie IX et intitulée Rétablisst. de la Cie de Jésus dans l'Equateur. L'Eglise de nos anciens PP. la plus belle sans contredit de toute l'Amérique mérid.^le nous fut remise entre les mains. Vous pouvez difficilement vous faire une idée de la richesse de ce temple. L'or y brille de touts côtés et la voûte elle même ne présente aux regards qu'un heureux

mélange d'or et de vermillon. L'architecture est des plus soignée ; ce ne sont que des groupes, des statuettes et des bouquets de fleurs. Malheureusement, les objets qui servent immédiatement au culte ne répondent point à cette magnificence. Tout le trésor a été vendu et dispersé après le départ de la Cie. L'ancien ostensoir brille aujourd'hui dans la chapelle royale de Madrid, et l'on estime ce chef-d'œuvre à 80,000 piastres. Je vous ai vanté l'architecture de notre Église, mais il était grand temps que des hommes zélés fussent appelés à en prendre soin. Ce beau monument était si négligé avant notre arrivée qu'il n'aurait pas tardé à se convertir en un monceau de ruines! Nous avons commencé les réparations les plus indispensables, mais il faudrait bien du temps pour le remettre à neuf. Plusieurs dames de la ville apprirent que nous avions le désir de rendre au temple la splendeur de ses anciens jours ; elles vinrent nous trouver et nous proposèrent de se distribuer les différents autels. Nous acceptâmes avec reconnaissance, et dès lors elles s'occupèrent avec tant de zèle des réparations et des embellissements qu'au bout de 3 ou 4 mois les 2 nefs latérales étaient remises à neuf. Ah! que cette bonne ville de Quitto nous a témoigné d'intérêt! De touts côtés on semblait deviner nos désirs, et souvent on venait au devant de nos besoins avant que nous mêmes nous eussions eu le temps d'y réfléchir. Cependant nos PP. étaient loin de s'occuper exclusivement des travaux matériels ; ils prêchaient, ils confessaient, ils donnaient des missions ; à toutes les heures du jour et de la nuit ils étaient appelés pour visiter les hôpitaux, confesser les malades, accompagner les criminels au dernier supplice &&.... Les jours de Dimanches et de Fêtes, l'affluence était si considérable dans notre Église qu'un étranger témoin de ce spectacle aurait pu croire aisément qu'il y avait ce jour là, communion générale. Les missions de la campagne n'étaient pas moins fructueuses ; voici un petit trait qui vous donnera une idée du bien qui s'y faisait avec le secours de la grâce. Deux villages étaient en guerre l'un contre l'autre et ne voulaient point entendre parler de réconciliation ; nos PP. y furent appelés ; ils travaillèrent ce champ difficile et réussirent au delà de toutes leurs espérances. A la fin des exercices, une procession fut organisée : elle partit d'un des villages ennemis pour se rendre dans celui où devait avoir lieu la réconciliation. A l'issue de la gde Messe, tous les villageois se réunirent ; on voyait flotter au milieu d'eux une bannière d'étoffe blanche sur laquelle était écrit en feuilles de couleur verte : "Vive la Compagnie de Jésus! Et tous s'embrassèrent aux cris mille fois répétés de Vive la religion! Vive la sainte Compagnie de Jésus! C'est à ce moment que le chargé d'affaire de la Nouvelle Grenade écrivait à son gouvernement : « Partout où ils passent, les Jésuites laissent des traces de sang. » Ces paroles vous donneront l'explication des tristes accidents qu'il me reste à vous raconter.

Il est bien vrai, je vous l'ai déjà dit, l'Église nous avait été concédée mais nous n'avions reçu d'abord qu'une très petite partie de l'habitation qui l'avoisine ; on devait peu à peu nous céder le reste du bâtiment. Malheureusement les révolutions ne nous laissèrent que quelques mois de tranquillité, et il fallut pour lors se contenter du peu qui nous était donné. Nous continuâmes nos études, mais vous ne pouvez vous imaginer combien nous étions à l'étroit. Les philosophes étaient au nombre de 4, dans une chambre 2 fois moins grande que celles qui à Popaian étaient destinées à recevoir 2 scholastiques ; encore, un de ces petits réduits devait-il servir à la fois de classe, de bibliothèque et de salle de récréation. Les humanistes avaient leurs appartements des 2 côtés d'un corridor où on leur avait élevé des alcoves dans le genre de celles que vous avez vues dans nos Collèges. Nous n'avions point d'air dans la maison, il nous était impossible de sortir, le continuel mouvement des troupes nous effrayait, nous avions beaucoup à souffrir de la rigueur du froid, et par suite, l'étude était devenue très pénible. Aussi plusieurs de nos frères ne purent y tenir plus longtemps et 3 scholastiques furent atteints d'une fièvre cérébrale. Les supérieurs se décidèrent alors à suivre l'avis des médecins ; toute étude fut interdite ; nous fûmes envoyés à la campagne pour nous y reposer pendant quelques semaines, lorsque M. Urbina fut élevé aux honneurs de la Présidence, nos amis commencèrent à craindre sérieusement de nous voir expulser de la république : malheureusement, ces craintes n'étaient pas dépourvues de fondement. Le Président, il est vrai, ne pouvait prendre cette détermination sans le consentement de la Convention ; mais il ne tarda point à la réunir et l'ouverture de la session fut fixée pour le milieu du mois de Juin. On croyait généralement que la cause des Jésuites serait débattue dans les 1res séances ; il n'en fut rien. Le dernier jour de la session et une heure avant sa clôture, il n'avait pas été question de la compagnie, lorsqu'au moment de se séparer, la Chambre, en dépit de 38 pétitions dont elle ne voulut pas même entendre la lecture, malgré les représentations de plusieurs députés, adopta les articles suivants : 1° La société de Jésus ne convient point à l'Équateur. 2° La pragmatique sanction du Roi notre maître (Charles III) conserve toute sa force et toute sa valeur. — Voilà donc le décret de notre expulsion ; décret, qui, comme vous le voyez, est une preuve de notre innocence. Cette fatale nouvelle se répandit dans la ville de Quitto le 5 Nov. à 11 h.½. Nous avions commencé depuis 3 jours les Exercices de la retraite et nous ne songions point aux coups qui nous menaçaient, lorsqu'un grand mouvement, un mouvement général se fait entendre dans cette vaste cité. En un clin-d'œil notre Église est remplie ; les rues qui l'avoisinent peuvent à peine contenir la foule qui s'y presse. Tous les rangs de la société se confondent ; tous viennent rendre hommage et dire le dernier adieu à leurs PP. vénérés. Vous peindre la douleur, je dirai presque, le désespoir des habitants de cette bonne ville serait chose impossible ; je ne pourrais jamais approcher de la vérité. Vous n'en serez point étonnés si je vous dis qu'on y rencontre de si saints personnages, qu'au jugement de nos PP. ils n'ont rien à envier à leur illustre compatriote, la Vénérable Marie Anne de Jésus, si justement nommée le lys de Quitto. Le fait est, qu'à la nouvelle de notre expulsion des dames de qualité, oubliant en quelque sorte leur faiblesse et leur condition, se mirent à parcourir les rues et les places publiques ; elles pleuraient, elles réunissaient le peuple ; elles le conjuraient de prendre les armes s'il en était besoin, pour la défense de la Religion et des ministres de l'Evangile. Quelques unes d'entre elles déployèrent encore plus de courage, s'il est possible ; malgré leur timidité, elles s'élancèrent dans la caserne, violèrent sans crainte la consigne de la sentinelle, annoncèrent aux soldats ce qui venait d'arriver, et les exhortèrent à leur prêter main forte. Les soldats promirent leur concours ; alors elles se répandirent dans la ville pour encourager le peuple dont l'affliction était aussi vive que la leur. Les hommes se réunissaient de leur côté ; on a vu des groupes composés de 4 ou 500 habitants, promettre avec serment de défendre les PP., s'écrier qu'ils pourraient bien passer sur leurs cadavres, mais qu'ils ne s'éloigneraient point tant qu'il leur resterait à eux mêmes quelques gouttes de sang dans les veines. Pour tout dire en un mot, je crois qu'une ville assiégée se voyant sur le point de tomber entre les mains des ennemis ne donna jamais plus de marques de douleur et de désespoir que n'en donna cette chère ville de Quitto pendant la soirée du 5 Novembre et pendant toute la nuit suivante. Cependant l'arrivée de la poste appaisa un peu l'effervescence générale, car les lettres

affirmaient que le décret n'avait point reçu de sanction définitive et n'était point encore signé. Ces nouvelles plus rassurantes n'empêchèrent pas les habitants de passer les nuits sur pied, et de faire la garde au nombre de 3 ou 4000 h. dans les rues et dans les faubourgs pour éloigner les dangers qui pouvaient menacer nos têtes. Notre sort fut bientôt fixé après que nos Supérieurs eurent rejeté avec un saint mépris les sept propositions abominables, dans lesquelles le Président Urbina nous demandait de nous éloigner spontanément de la République de l'Equateur. Le 18 Novbre à 3 h. de l'après midi on reçut à Quitto une copie du décret définitif; décret, qui le 21, devait avoir son entière exécution sur toutes les terres de la République. A vous d'imaginer ce qui se passa dans notre ville pendant ces jours de deuil. Je puis à peine y songer sans avoir les yeux mouillés de larmes, comment pourrai-je vous le décrire?.. Rappelez-vous, Cher Frère, ce qui vous est arrivé lors de votre départ de Bogota, rappelez-vous la conduite des habitants de cette ville, et vous pourrez vous faire une idée du spectacle qui nous a déchiré le cœur. J'ai lu autrefois un petit opuscule intitulé Las lagrimas de las Bogotanas et je puis vous assurer que les habitants de Quitto ont encore surpassé ceux de Bogota en regrets et en affection pour la sainte Compagnie à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Je vous ai décrit l'agitation du peuple lorsque la nouvelle de notre départ était encore douteuse. Je vous laisse à penser ce qu'elle dut être quand toutes les espérances furent évanouies! Oui, mon Cher Frère, nous sommes partis malgré le deuil et l'affliction de tous les habitants; nous avons été accompagnés par des cris lamentables, par des pleurs et des gémissements vraiment inénarrables; et cela, pour obéir à la volonté de 3 ou 4 hommes pervers, désapprouvés par tout un peuple.

A minuit, le 21 Nov. nous nous mettions en route; cette heure avait été choisie par le gouvernement pour éviter une sédition. Bénissons Dieu, qui dans ses impénétrables jugements et dans son infinie sagesse a permis ce malheur! Sa main divine a tout dirigé pour le mieux; elle apaisa le cœur du peuple et arrêta cette foule immense; (il y en avait autant dans les rues qu'on n'en vit jamais aux solennités de la Fête-Dieu) elle arrêta cette foule immense qui aurait pu faire une révolution, mais qui se contenta de nous accompagner de ses pleurs, de ses cris, de ses lamentations. C'est ainsi qu'il nous fallut abandonner cette vigne déjà couverte de fruits, et qui nous donnait de si belles espérances. Je finis ma lettre, mon cher Frère, je laisse à un autre le soin de vous raconter ce qui nous advint après notre départ.

IIe Lettre du F. Antonin Espinosa — Mon bien Cher Frère, P. C. — Nous connaissons assez votre cœur pour savoir combien vous désirez apprendre les détails de notre expulsion. Nous l'entreprenons avec courage, mais il faut l'avouer, notre tâche est assez difficile. Tant de choses se sont passées! Nous avons employé tant de jours pour faire le voyage de Quitto à la ville de Granada de Nicaragua et pour parcourir les 230 lieues qu'il nous restait encore à faire jusqu'à Guatemala! Toutefois, je vais me mettre à l'œuvre, et vous raconter notre histoire depuis le départ jusqu'à notre arrivée dans la ville de Panama. Vos autres frères se sont chargés de continuer la narration. Ainsi donc, le Président Urbina, pour plaire à 2 ou 3 de ses adeptes et à quelques rouges de la nouvelle Grenade et de la République de l'Equateur, Urbina avait méprisé la voix de tout un peuple qui prenait hautement notre défense: il avait ressuscité l'ancienne pragmatique de Charles III et avait signé notre arrêt d'expulsion. A minuit nous quittons notre demeure mais la ville entière était sur pied, et les cours étaient remplies d'amis dévoués qui voulaient assister à notre départ et nous dire un dernier adieu. La nuit était froide et la pluie tombait; néanmoins, le peuple encombrait les rues par lesquelles on supposait que nous devions passer; la plupart des habitants était aux fenêtres ou sur le seuil de leurs portes; ils pleuraient amèrement et réprouvaient la conduite d'un gouvernement qui n'avait point voulu faire droit à leurs requêtes. Ah! que ces lamentations nous déchiraient le cœur, quand nous venions à nous rappeler que 3 ans auparavant, les rues que nous traversâmes lors de notre arrivée à Quitto étaient jonchées de fleurs, et qu'on nous recevait au son des cloches et des fanfares, au milieu des joyeuses acclamations de toute la ville! Le spectacle était bien changé! Nous avons vu, Cher Frère, plusieurs dames des plus opulentes sortir échevelées de leur demeure, et presque folles de douleur, s'élancer au devant des chevaux; s'emparer des rênes et nous obliger en quelque sorte à user de violence pour pouvoir continuer notre route. Pauvres et riches, grands et petits semblaient s'être ligués pour nous déchirer l'âme par leurs sanglots, et arracher à nos pauvres cœurs le peu de courage qu'ils conservaient encore. Après être sortis de la ville, nous résolûmes d'aller attendre dans une maison de campagne le lever de l'aurore. Inutile de vous dire que ces quelques heures furent bien pénibles, et qu'il nous fut impossible de fermer l'œil: nous avions entendu trop de soupirs, nous avions vu trop de larmes, pour n'être pas profondément émus. Au point du jour nous reprîmes notre marche et dirigeâmes nos pas vers une autre maison de campagne où nous devions passer la nuit; c'est là que nous vîmes arriver un grand nombre de nos amis qui avaient marché tout le jour afin de nous rejoindre. Un pareil dévouement nous était d'autant plus sensible qu'il avait plu tout le long du jour, et que ces messieurs et ces dames avaient dû nécessairement souffrir pour nous donner cette dernière marque de leur inviolable attachement. Le 3e jour, nous ne fîmes qu'une très petite course à cause de la pluie qui tombait par torrents. Nous avions donc dressé notre tente chez un des bienfaiteurs de la Cie et nous commencions à y jouir d'un peu de repos, lorsque notre tranquillité y fut inopinément troublée par l'arrivée d'un courrier. Il s'adressa au P. Blas, notre supérieur, et au nom du commandant général, il lui ordonna de s'éloigner du territoire de la république le plus rapidement qu'il lui serait possible. Cette mesure, à ce qu'il paraît, était dictée par les frayeurs du gouvernement: c'est qu'en effet, le bruit avait couru que, refusant d'obéir, nous avions soulevé contre lui toutes les populations. Cet ordre nous était donné à la nuit tombante; il nous parut donc impossible d'obéir à l'instant et nous remîmes au lendemain le soin de l'accomplir. Nous dormions bien tranquilles, lorsqu'à 1 h. du matin, nous entendons à l'entour de la maison un bruit confus accompagné par intervalles de paroles fortement accentuées. La frayeur d'une part, et de l'autre l'extrême lassitude firent qu'au premier abord, personne ne se décidait à sortir, pour voir ce dont il était question. Le P. Blas fut le premier à quitter sa chambre et dans le corridor, il trouve un piquet de soldats. Celui qui était à leur tête s'adressa au P. supérieur, et en termes fort grossiers, il lui ordonna, au nom du Préfet de la ville de Quitto, de sortir à l'instant même de cette demeure, et de ne point attendre le lever du soleil. Notre Père, usant de termes polis et respectueux fit observer qu'il lui était impossible d'obéir à une pareille injonction, et demanda un peu de temps. L'officier finit par l'accorder, et le P. Blas parcourant nos chambres, nous annonça

151

ce [illegible] soir. Le 5 [illegible], nous reprîmes notre route escortés par une troupe de soldats qui reçurent l'ordre de ne pas nous perdre de vue un seul instant. A partir de ce moment, notre voyage devint extrêmement pénible, car les gardes nous obligeaient à courir, et nous [illegible] bon gré malgré, à franchir les espaces désignés par le chef militaire sans se soucier de la faiblesse et de la lassitude de plusieurs de nos jeunes compagnons, qui entreprenaient un voyage pour la 1re fois de leur vie. Pendant 3 jours consécutifs, nous fûmes ainsi confiés à la garde des soldats; mais un des chefs qui nous accompagnaient promit enfin au P. Blas de faire des démarches auprès du gouverneur général de Quitto, pour nous délivrer de cette surveillance. il avait reconnu, disait il, la parfaite inutilité d'une semblable mesure. Un courrier ne tarda pas à venir nous annoncer que la demande étant accordée, les militaires pouvaient se retirer. Au moment de partir, ces braves gens nous témoignèrent la plus vive affection; ils nous dirent que nous n'étions pas expulsés par les habitants du pays, mais seulement par 3 ou 4 rouges; ils nous assurèrent que tous les soldats étaient disposés à prendre notre défense et qu'ils l'auraient fait, s'ils avaient trouvé un chef pour se mettre à leur tête. Ce même jour, nous passâmes au pied du mont Chimborazo, et nous y fûmes accueillis par la pluie, la grêle et la tempête. Nous voilà donc trempés jusqu'aux os; aventure d'autant moins agréable que nous devions passer la nuit dans une petite cabane ouverte à tous les vents. Nous arrivâmes dans ce misérable réduit, et là, privés de toute consolation humaine, fatigués et tremblants de froid, nous nous mîmes à manger à la gamelle, à l'exception de quelques FF. qui aimèrent mieux se servir du verre qu'on leur avait donné pour boire. Ce spectacle n'était pas des plus gais: mais nous ne pouvions nous empêcher de sourire en voyant ces 36 Jésuites et les séculiers qui les accompagnaient, tenir d'une main un morceau de viande, de l'autre une croûte de pain et manger d'assez bon appétit. Ce qui nous consolait, c'était de voir la joie spirituelle avec laquelle tous les bannis supportaient cette petite épreuve. Cette pensée nous donnait du courage pour nous courber sous les Croix bien autrement lourdes que la Providence nous réservait. Le jour suivant nous arrivâmes à la ville de Riobamba, et nous y fûmes accueillis avec la plus touchante affection. Nos P.P. toujours enflammés de zèle pour le salut des âmes profitèrent du calme qui nous était accordé pour entendre ce jour là, un très grand nombre de confessions. Nous désirions attendre dans cette ville notre petit bagage qui n'avait pu nous suivre mais il fallut renoncer à cette pensée car le Préfet de la ville avait reçu ordre de nous faire continuer notre route. Nous voilà donc partis et exposés à de nouvelles fatigues. Je puis vous faire en deux mots l'histoire de notre voyage depuis Riobamba jusqu'à un petit village qui est situé à 2 jours de marche de la ville de Cuenca. [illegible] d'un grand nombre de choses nécessaires à la vie, nous avions de mauvais jours et des nuits plus mauvaises encore. Obligés de [illegible] les montagnes arides et dépourvues de toute habitation, il nous fallait construire pour y passer la nuit de petites cabanes dont les [illegible] n'étaient autre chose qu'un peu de paille et quelques branches d'arbre. Plusieurs fois, nous fûmes contraints par prudence et pour plus de sûreté de nous éloigner de la route ordinaire. Enfin, nous eûmes la douleur de voir un de nos FF. tomber malade, mais nous pûmes en même temps admirer le courage héroïque avec lequel il supporta les angoisses de l'esprit et les douleurs du corps. A notre arrivée dans ce village [illegible] nous fûmes admirablement reçus par des bons habitants; mais la Providence nous y réservait une nouvelle [illegible] nous étions intimement convaincus depuis notre départ de Quitto que nous pourrions passer par la Province nommée Loja [illegible] nous rendre ensuite au Pérou mais les gens du village nous assurèrent que des soldats nous attendaient à [illegible] peu de distance, et [illegible] avaient l'ordre de nous conduire par une voie détestable, par un véritable désert jusqu'aux bords de la Mer pacifique. Cette nouvelle [illegible] tout espoir de nous diriger vers le Pérou, et de suivre un itinéraire qui devait nous éviter bien des dangers et des souffrances. Nos Supérieurs [illegible] en cette malheureuse circonstance, se décidèrent à faire prendre les devants à un excellent homme, père d'un des novices qui [illegible] avec son fils. Il reçut la mission de se rendre à Cuenca, d'y prendre toutes les informations, et de [illegible] pour nous la faculté de séjourner quelque temps dans la ville. Cet ami dévoué partit avec courage, il fit [illegible] était en son pouvoir, et comme le gouverneur lui avait donné de bonnes paroles, il ne tarda point à nous écrire que la nouvelle était entièrement dépourvue de fondement, et que nous avions l'autorisation de passer 3 jours à Cuenca. [illegible] cette espérance, nous reprîmes notre route, à l'exception d'1 Père et de 3 F. dont 2 étaient gravement malades. Le 15 [illegible] d'un mois après notre départ, à 2 h. de l'après midi, nous faisions notre entrée dans cette grande et belle ville de Cuenca qui compte environ 60,000 habitants. Une lieue avant d'arriver, nous avions rencontré sur la route un grand nombre d'ecclésiastiques et de [illegible] séculiers qui, pour nous faire honneur, étaient venus au devant de nous: dans les rues et les places publiques par lesquelles il [illegible] fallut passer, il y avait beaucoup de monde; les balcons étaient remplis ainsi que le seuil des portes, et sur toutes les figures on [illegible] à la fois une expression de douleur et de tristesse profonde, un sentiment d'amabilité et de douce commisération. Un [illegible] mystérieux régnait sur notre passage; on n'entendait que le pas des chevaux; les bons habitants de Cuenca voulaient nous montrer par là combien ils rougissaient de la conduite du gouvernement à notre égard, et combien ils prenaient part aux [illegible] qu'on nous faisait subir. Une magnifique maison nous avait été préparée, et pendant tout le jour, nous fûmes occupés à recevoir les [illegible] des principaux habitants. A 9 h. du soir, la maison était encore remplie par nos nombreux amis; mais le bon Jésus qui veut que [illegible] ce qu'on lui fit souffrir autrefois à lui même, permit que notre joie fût changée en tristesse; il voulut nous apprendre à mépriser le monde: il voulut nous rappeler qu'il faut livrer combat et que le temps du repos n'est pas encore venu. Pour la 1re fois depuis longtemps, nous avions espéré passer la nuit assez commodément: nous étions endormis depuis 2 ou 3 h: lorsqu'à minuit un vacarme épouvantable se fait entendre à la porte de l'hôtel: un petit domestique va voir ce qui se passe, et il apprend qu'un officier envoyé par le Commandant général veut à l'instant même s'entretenir avec le R. P. Supérieur. Le militaire est introduit auprès du P. Blas, il lui déclare sans ménagements, qu'un courrier vient d'arriver dans la ville. Ce courrier, ajoute-t-il, est envoyé par le Commandant général, [illegible] de vous expulser à l'instant même, et je vous prie d'obtempérer à cette injonction le plus promptement possible; autrement il pourrait vous arriver quelque chose de plus fâcheux encore. — Notre pauvre Père objecta l'impossibilité d'obéir à cet ordre barbare: il était minuit; nous n'avions pas de chevaux, nous ne possédions pas le plus petit morceau de pain

nos bagages étaient demeurés en arrière &c. Le F. Blas termina ces observations en demandant qu'il lui fut permis d'écrire au commandant général pour lui exposer sa cruelle situation. L'officier ne voulut rien entendre, et donna aux soldats qui étaient restés à la porte, l'ordre de se montrer. Ces soldats nous amenaient des chevaux qu'on avait recueillis cette nuit là même dans tous les coins de la ville, les pauvres bêtes étaient si maigres, elles avaient sur le dos de si affreuses blessures, que nous vîmes bien qu'on venait de les enlever aux pauvres Indiens qui les avaient employés pendant toute la journée. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre de l'inutilité des prières et des observations, et comme l'officier nous pressait toujours avec la plus vive violence, il fallut nous mettre à seller nos montures et à faire les apprêts du voyage. Nous quittâmes donc la ville de très grand matin, entourés de soldats et n'emportant avec nous que les habits qui nous couvraient. Les malades dont j'ai parlé et 3 autres FF. restés en arrière pour différentes raisons, n'étaient point encore arrivés à Cuenca. Nous avons tous pensé que ce départ était l'œuvre des rouges, furieux du bon accueil qui nous avait été fait dans la ville, et qu'il n'avait point été commandé par le gouvernement. Le gouvernement nous était hostile, il est vrai, mais il ne pouvait sans barbarie, donner de pareils ordres. Bien peu d'habitants eurent connaissance de notre départ, car tout le monde croyait que nous devions nous arrêter 3 jours. En passant par une des places de la ville, nous entendîmes un officier supérieur donner aux soldats l'ordre de nous conduire par la route nommée voie del Haranjal ; ce mot nous fit frémir ; car, la route indiquée (si toutefois on peut lui donner ce nom) était précisément celle qui nous causait tant de frayeur ; il s'agissait de parcourir un désert dépourvu de maisons, d'arbres, d'aliments, de passages frayés ; il s'agissait de franchir des montagnes très élevées et dans lesquelles on souffre extrêmement de la rigueur du froid. Ah ! mon Cher Frère, si jamais nous avons eu besoin des secours du ciel ce fut à ce moment ! car si Dieu n'avait touché le cœur d'un grand nombre de personnes, à coup sûr, nous serions morts de faim et de froid pendant 6 jours de marche à travers ce désert ; mais Dieu vint à notre aide, et le 1er jour de notre marche, nous reçûmes des couvertures, des aliments, une partie des choses nécessaires à la vie. Ces objets nous furent apportés par les plus nobles personnages de la ville ; qui, apprenant ce qui venait de se passer, s'élancèrent sur leurs chevaux pour voler à notre secours. Malgré ces attentions dont nous serons à jamais reconnaissants, nous eûmes encore à supporter bien des fatigues et des douleurs. Dès le 2d jour, nos montures furent si fatiguées, qu'il fallut en descendre, marcher à pied et les chasser devant nous pour conserver du moins les pauvres selles qui les couvraient. Oh ! mon Frère, que de fois il m'a été impossible de retenir mes larmes en contemplant ces enfants délicats, ces jeunes novices, qui partageaient notre infortune ! Ils n'étaient point habitués à la marche, ils n'avaient jamais fait de voyage, et je les voyais s'avancer au milieu des précipices, les pieds nus, enfoncés dans la boue, les habits retroussés, les jambes déchirées par les épines, les vêtements imbibés de pluie pendant des jours et des nuits entières, jusqu'à ce qu'ils fussent séchés par quelques rayons du soleil &c.. Pendant tout ce voyage, nous ne vîmes que des précipices, des pierres, de l'eau, et de distance en distance les crânes de quelques victimes de la rigueur du froid. Le 21 Dec. nous trouvâmes enfin une maison pour nous abriter pendant la nuit ; c'était la 1re fois depuis notre départ de Cuença. Le lendemain, nous montâmes sur de petits canots, mais ils étaient si étroits, et nous, si nombreux, qu'il fallut nous tenir debout pendant les 2 jours que nous mîmes à traverser le fleuve Haranjal ; enfin le 24 nous arrivâmes à la Mer pacifique. Un navire nous attendait dans l'île de la Puna ; un navire ! c'est au plus, s'il mérite ce nom ; mais cependant on l'appelle un vaisseau de guerre parce qu'il possède un canon. Nous montâmes sur ce batiment qui est si petit que, pour 32 personnes, nous n'avions que 3 cabines et 3 lits ! Ce qui nous força de nous établir sur le pont pour le jour et la nuit. Enfin, nous levons l'ancre, et nous arrivons après quelque temps à Esmuraldas, où un autre navire nous attendait. Ce dernier bâtiment était un peu meilleur, car nous avions, au moins, un endroit quelconque pour éviter la pluie, et nous soustraire aux intempéries des saisons. D'Esmuraldas, nous nous dirigeâmes vers Panama, qui appartient à la nouvelle Grenade. Vous pouvez difficilement vous faire une idée de tout ce que nous avons eu à souffrir pendant le cours de cette navigation. C'est en qualité de criminels que nous nous trouvions sur le navire ; nous étions d'une saleté repoussante puisqu'il nous avait été impossible depuis plus d'un mois de changer de linge ou de vêtement. nous étions couverts d'animalcules qui faisaient soulever le cœur de nos compagnons et nous causaient à nous mêmes un continuel supplice. Pour nourriture, nous avions ce qu'il plaisait à nos ennemis de nous donner et nous le recevions quand il leur plaisait de nous le présenter ; enfin, nous étions presque tous victimes du mal de mer, car la plupart d'entre nous, et les plus jeunes surtout n'avaient jamais quitté la terre ferme. Le 4 Janvier nous arrivâmes au port de Panama où la Providence ~~nous~~ réservait de plus grandes épreuves et de plus grandes humiliations.. Mais je dois céder la plume au F. Navarro qui se charge de vous raconter la suite de ce long et pénible voyage. Adieu !

IIIe Lettre du F. Eugène Navarro — A moi, mon Cher Frère, de vous raconter nos aventures au port de Panama. Nous avions le dessein de cacher notre arrivée car nous savions parfaitement que nous serions victimes de bien des vexations, si l'on venait à savoir que des Jésuites étaient à bord du vaisseau Le carmen. Nous passâmes la journée du 5 Janvier fort tristement à fond de calle jusqu'à l'arrivée d'un capitaine espagnol qui nous assura que dans ce port franc, nous serions parfaitement tranquilles. Il s'entretenait encore avec nous lorsqu'une chaloupe arborant un drapeau aux couleurs de la Nouvelle Grenade nous amena le capitaine du port. Celui ci vint droit à notre capitaine et lui demanda compte de sa conduite au sujet des Jésuites qu'il avait à son bord. Le pauvre homme tâcha de s'excuser et fit tous les aveux qu'on exigeait de lui. Sur ces entrefaites, le commissaire de police nous ramena 2 frères qui étaient descendus pour nous procurer des vêtements. Bientôt notre capitaine fut conduit à terre par des officiers maritimes, et nous sûmes d'un messager, qui de sa part vint nous demander la liste de nos noms et de nos prénoms qu'il passerait la nuit dans la maison du gouverneur. Les supérieurs comprirent à l'instant ce dont il s'agissait : nos ennemis allaient faire tous leurs efforts pour nous éloigner de l'Amérique du Sud, et pour nous forcer à passer l'isthme de Panama ; ils tinrent donc conseil vers le milieu de la nuit, et voilà ce qui fut décidé. Auprès de notre navire s'en trouvait un autre qui arborait à son mât le pavillon de l'Angleterre, trois mariniers s'étaient offerts pour aller trouver le capitaine Anglais et lui proposer de

nous recevoir ; là du moins nous serions à l'abri de la fureur des rouges. On accepta la proposition et les 3 hommes partirent. Au bout de quelque temps, nous fûmes surpris de voir qu'ils ne revenaient pas ; nos craintes commençaient à devenir sérieuses, lorsque nous voyons entrer sur le navire un officier, l'épée nue à la main et 12 soldats portant la bayonnette au bout de leurs fusils. Le silence qui régnait de toutes parts modéra leur ardeur guerrière : néanmoins, l'officier distribua des hommes dans le bâtiment pour nous empêcher sans doute, de nous sauver à la nage, et il se promena lui même sur le pont avec tant de délicatesse, que ses coups de talons réveillèrent tous ceux qui avaient pu fermer les yeux. Pour mon compte, j'avoue que je n'eus jamais une plus grande frayeur que dans cette circonstance car m'étant réveillé en sursaut, j'entendis le bruit des armes ; le mot fusillez arriva jusqu'à mon oreille, et je crus que tout était fini. Par qui avons-nous été trahis ? Nous le savons pas positivement. Le fait est que, vers minuit, le gouverneur avait été instruit de ce qui se tramait sur le pont et que les soldats nous furent envoyés pour prévenir toute évasion. Le 6, fête de l'Epiphanie, devait être pour la nature, un jour d'opprobres et de sacrifices, mais en même temps un jour de gloire et de bonheur pour les enfants de Saint Ignace. A 8 h. du matin, 3 chaloupes nous furent amenées ; le capitaine du port les suivait. Il vint à nous et intima au P. Blas l'ordre de se rendre à terre avec tous ses compagnons pour se mettre à la disposition du gouverneur de Panama. Nous sommes dans un port franc, répondit le P. Supérieur, nous n'avons rien à faire dans la ville ; je ne vois pas de quel droit les autorités de Panama voudraient nous forcer à débarquer – En entrant dans la nouvelle Grenade, reprit le Capitaine, vous avez violé la loi qui défend aux Jésuites de se présenter dans ce pays, et, par suite, vous devez subir les conséquences de vos infractions aux ordres du gouvernement – La violence seule et la contrainte nous ont poussés vers cette rive, répliquèrent nos supérieurs ; et chez quels peuples conservant les premières notions de la justice, un acte involontaire a-t-il été regardé comme un crime ! Le malheureux capitaine, se voyant confondu, répondit brusquement : Et quand vous auriez de bonnes raisons, est-ce à moi de les examiner ? J'obéis à mes chefs ; et ce disant, il nous indiquait suffisamment par ses gestes que les soldats sauraient bien nous forcer à l'obéissance – A la bonne heure, s'écria le P. SanRoman, faites nous violence, nous obéirons à la force pour sortir du vaisseau, mais à la force seulement. Toutes les nations civilisées apprendront par là comment, dans un pays catholique, des prêtres catholiques sont traités par un gouvernement qui se flatte d'être à l'avant-garde du progrès et de la civilisation – Le capitaine fut réduit au silence ; il écrivit une note au gouverneur, lui rendit compte de notre résistance et lui demanda des instructions. Le P. Supérieur écrivit de son côté pour protester contre l'injustice des 2 gouvernements et demander la faveur de se rendre à Costa Rica. Au bout d'une heure, une chaloupe apporta la réponse du gouverneur dont voici les pensées principales : « Je suis désolé, mon cher Monsieur, de ne pouvoir me rendre à vos désirs, mais mes instructions sont formelles. Je suis forcé de vous diriger vers le port de Colon, situé de l'autre côté de l'isthme de Panama. Je vous ai fait préparer de bons mulets pour vous et pour vos compagnons. Vous trouverez un esquif pour passer le Chagres ; une place dans le chemin de fer, et pour votre nourriture, vous recevrez quelques pièces d'argent ; on vous fournira ensuite les moyens d'atteindre la Jamaïque ou les Etats-Unis. Gardez vous de faire la moindre résistance ; outre qu'elle serait parfaitement inutile, elle m'obligerait à prendre des mesures extrêmement pénibles. Je suis &... » Au premier abord, nous résolûmes de ne point changer de résolution et nos PP. renouvelèrent leurs protestations en présence du Préfet de police ; mais les autorités finirent par trouver le moyen de vaincre nos répugnances. Vous êtes des ministres de paix, nous dirent-ils, soumettez vous aux puissances séculières, autrement vous serez responsables des funestes événements qui vont suivre. Ceux là seuls, qui foulaient aux pieds les lois les plus sacrées, devaient assumer sur leur tête une pareille responsabilité. Toutefois, nos supérieurs jetant les yeux sur ces pauvres enfants qu'on pourrait tourmenter d'autant plus aisément qu'ils n'étaient point revêtus du sacerdoce, et craignant d'autre part, de fournir des armes à la calomnie, nos supérieurs déclarèrent qu'ils protestaient hautement contre un acte aussi tyrannique, mais que néanmoins ils allaient obéir. Une ½ heure après, nous étions à la disposition de nos ennemis qui, peu satisfaits de ce triomphe, y joignirent les reproches les plus injurieux, et mirent une partie de l'escorte dans chacune de nos barques. A la descente du vaisseau, nous fûmes accueillis par une ondée si furieuse que nos pauvres haillons furent transpercés ; aussi en arrivant au port, fûmes-nous l'objet des moqueries d'une foule immense, qui, en tournant en dérision notre misérable accoutrement, augmenta la honte que nous avions de traverser la ville au milieu des soldats, comme d'indignes malfaiteurs. Vers midi ½ nous fûmes conduits à la maison du gouverneur, mais nous n'y restâmes que peu de temps, et l'ordre fut donné de nous loger dans une maison située sur la grand place ; nous nous y rendîmes donc, toujours accompagnés par une populace vile et moqueuse, par des soldats, des agents de la police. Le bon maître voulait sans doute nous donner la gloire d'imiter sa passion. En arrivant sur la place, nous trouvâmes fermée la maison qu'on nous destinait, ce qui engagea nos guides à nous conduire sur une terrasse voisine où l'on eut la cruauté de nous laisser 2 h. entières. Une foule nombreuse s'était réunie sur la place, et elle ne nous épargna pas, je vous assure, les regards froids et nargueurs, les moqueries et les éclats de rire. Jamais nous n'éprouvâmes à la fois tant de douleurs et tant d'humiliation : plusieurs d'entre nous ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes ; ils étaient debout depuis le matin, et avaient pris leur dernier repas sur les 3 h. du jour précédent. Que faire ? nous étions là comme emprisonnés, et les autorités se souciaient fort peu de nos besoins. Sur ces entrefaites, la Providence vint à notre secours. Elle nous envoya un vénérable religieux de l'ordre du Carmel qui, après nous avoir consolés par des paroles pleines d'onction et d'évangélique charité, se chargea de nous procurer quelques morceaux de pain. Il ne s'arrêta point là ses bienfaits : il alla trouver les autorités, leur fit de sanglants reproches, et leur demanda de nous conduire au Séminaire. Le gouverneur n'osa point refuser, et nous y fûmes reçus par le Recteur, Mr le Chanoine Fermin Jobane avec une charité qui restera toujours gravée dans le fond de nos cœurs. Cette manière d'agir ne nous surprit pas, c'était celle d'un véritable prêtre ; mais nous eûmes plus sujet d'être étonnés de la conduite des étrangers et même des protestants qui se trouvaient alors à Panama. Ces messieurs se cotisèrent et au bout d'une heure, ils nous apportèrent

100 pièces de monnoie destinées à nous procurer un bon repas. Votre sort nous a fait compassion, nous dit au nom de tous celui qui avait été chargé de nous présenter la collecte et nous avons été indignés de la conduite du gouvernement. Donnez moi une protestation, ajouta-t-il que je puisse répandre dans la ville et envoyer aux journaux de mon pays; s'il est vrai comme on l'affirme, qu'on doive vous enchaîner pour vous conduire loin de Panama, nous sommes disposés, moi et mes amis, de faire une émeute et de vous délivrer.

Le 7, après avoir obtenu de nous fortifier contre de nouvelles douleurs en recevant le pain des anges et avoir pris une tasse de café qui fut pour ce jour là notre unique nourriture, nous enfourchâmes nos mulets; plusieurs de nos compatriotes avaient voulu retenir quelques uns d'entre nous; ils avaient même prié le gouverneur de leur défendre de partir, le gouverneur se contenta de permettre d'abandonner leurs frères, et, grâce à Dieu, tous nous avons su préférer aux biens séducteurs du monde, la sainte ignominie de la Croix de Jésus. Notre escorte en sortant de Panama se composait de 12 soldats; le chemin qui devait nous conduire à l'isthme est le plus abominable qu'il soit possible d'imaginer. Nous avions renoncé à guider nos mulets; nous leur laissions les rênes sur le cou et, à la lettre, ils nageaient dans la boue. Nous vîmes bientôt que le jeune officier qui nous accompagnait avait reçu les ordres les plus sévères; il ne nous laissait pas un seul moment de liberté: il nous fallait, comme des enfants qui veulent quitter l'école, demander au jeune homme la permission de nous éloigner de la troupe et il ne l'accordait qu'en détachant 1 ou 2 hommes pour nous accompagner.

Le 8, nous arrivâmes au village de Cruces, où, après avoir attendu pendant 2 h. sur la place, nous fûmes conduits à l'hôtel et bien gardés pendant la nuit. Le lendemain matin, nous montâmes sur le bateau qui, par le Chagres, devait nous conduire à Barbacoa. Là nous prîmes le chemin de fer et nous arrivâmes sains et saufs à Colon. Le F. Ayerve vous racontera la fin de cette longue pérégrination.

IVe Lettre du F. Antoine Ayerve. Mon Cher Frère, ... En arrivant à Colon, nous fûmes remis par le chef de l'escorte entre les mains de Mr Mongollon, natif de Bogota, qui, heureusement, avait eu autrefois plusieurs rapports avec nos Pères. Ce brave homme, au lieu de nous traiter en prisonniers, fit retirer les soldats qui depuis Panama ne nous avaient pas perdu de vue un seul instant, et nous procura un logement commode pour y attendre le moment de notre embarcation.

Colon est un beau port creusé par la nature, dans la Mer atlantique. Il est si profond que les plus grands navires peuvent y pénétrer sans danger, et désormais, il remplacera le port de Chagres aujourd'hui presqu'entièrement désert. L'année dernière le port de Colon était une plage abandonnée; depuis lors, plus de 400 maisons s'y sont élevées comme par enchantement, et bientôt on les verra s'élever par milliers. Nous restâmes 3 jours à Colon; mais il nous fut impossible d'y entendre la messe, car, bien que ses habitants soient catholiques, ils ont trop d'occupations mercantiles pour songer à bâtir une Eglise. Comme je vous l'ai dit, l'autorité locale nous montra une certaine bienveillance; toutefois, elle voulut obéir exactement aux ordres qui lui avaient été donnés. D'après ses instructions, on devait fréter un navire et nous diriger sur la Jamaïque ou les Etats-unis, mais nous interdire le chemin de Guatemala. On nous offrit donc de monter un bateau à vapeur chargé d'américains qui retournaient à New-york après un voyage dans la Californie, ou bien de nous installer sur la Sylphide, et de partir pour la Nouvelle Orléans. On nous assura que nous serions parfaitement traités dans ce dernier bâtiment, qu'il n'y aurait point de passagers, et que nous jouirions d'une pleine liberté. Nos PP. ajoutèrent foi à cette promesse et acceptèrent la proposition dans l'espoir de gagner le capitaine. Un brave espagnol nous servit d'interprète et comme le voyage ne devait durer que 3 jours au lieu de 15, et que le prix devait être le même, le Capitaine promit en effet de nous diriger vers le centre de l'Amérique. Forts de cette espérance, nous nous embarquâmes le 13 Janvier, mais nous vîmes bientôt que nous avions encore été la victime d'une cruelle déception. Il n'y avait pas dans tout ce navire, un seul endroit sur lequel l'œil put s'arrêter avec plaisir, car il était réellement d'une malpropreté fabuleuse. Dans l'espèce de caveau où nous devions passer la nuit, l'odeur était si forte, la chaleur si insupportable, l'obscurité si grande, qu'y demeurer longtemps était un vrai supplice. D'ailleurs on trouvait pour tout meuble dans ce réduit obscur, des espèces de couchettes formées de planches grossières, qui ressemblaient beaucoup moins à des lits qu'à des chevalets. Je vous avoue que nous aimions infiniment mieux passer la moitié de la nuit sur le pont, exposés à toutes les intempéries de la saison, que d'entrer, le soir, dans cet affreux séjour. Dès le lever de l'aurore, nous en sortions avec rapidité car il nous était impossible d'y fermer l'œil. Vous peindre la hardiesse, l'insolence et la grossièreté de l'équipage à notre égard serait chose impossible. En voulez vous des preuves? Lorsqu'il s'agissait de faire la manœuvre, ce qui arrivait fréquemment, le seul moyen de nous avertir de quitter le pont consistait à nous pousser violemment et à nous chasser à coups de pieds. Pour nous faire savoir qu'on avait l'intention de laver le navire, on nous jetait des sceaux d'eau dans les jambes ou sur le corps; et nous les recevions presque toujours, bien que nous fissions tous nos efforts pour nous enfuir et l'éviter. On nous avait dit que nous serions seuls sur le vaisseau, et cependant il y avait avec nous sept pauvres vieillards presque tous malades auxquels il fallut donner des soins, car, les matelots, en leur qualité de protestants, les avaient entièrement délaissés. Voici l'ordinaire de nos repas: Un peu de biscuit, un morceau de viande si grasse et si salée qu'elle faisait bondir le cœur; une tasse de café sans saveur et sans sucre! A ce mince ordinaire, on ajoutait parfois un peu de riz sans aucun assaisonnement; pour ce qui est de l'eau, comme elle n'avait pas été renouvelée depuis plusieurs mois, elle était entièrement corrompue. Toutes ces friandises étaient servies au milieu du caveau dont je vous ai parlé, à côté des pauvres vieillards sur une table dont la saleté faisait horreur. Les assiettes de fer blanc et les autres ustensiles n'étaient pas nombreux, mais ils suffisaient bien, je vous assure, car personne n'osait y toucher. On nous avait donné pour nous servir à table un des vieillards malades, mais nous obtînmes du P. Ministre que les scholastiques rempliraient eux mêmes cet office. Après cela, vous ne serez pas surpris d'apprendre que les heures des repas étaient pour nous des heures de mortification et que les supérieurs étaient obligés de nous prier, de nous ordonner même de prendre quelque chose pour ne point périr, faute de nourriture. Plusieurs d'entre nous ressemblaient à des squelettes ambulants

et commençaient à cracher et à vomir le sang sur le pont, nous étions réduits à nous asseoir par terre, car on nous avait défendu d'y transporter les chaises; en un mot, on prenait à tâche de nous refuser les choses nécessaires et la Sylphide était pour nous un véritable purgatoire, où chacun des cinq sens avait son tourment particulier. Nous espérions que tous ces supplices allaient bientôt finir, mais la Providence dont les desseins sont adorables, voulut qu'il en fut autrement. Le P. Suarez ayant demandé au capitaine s'il avait réellement pris la direction de St Jean, comme il en était convenu, ... Non, certes, répondit celui ci à notre grande surprise puisque le gouverneur m'a fait signer avant mon départ, un billet par lequel je m'engage à vous conduire aux Etats-unis et à vous traiter en prisonniers. Le P. Suarez fit observer au capitaine qu'il nous avait manqué de parole; qu'il n'avait pas le droit de nous traiter comme il le faisait, et qu'en dehors de son territoire, le gouverneur ne pouvait retenir sur lui et son vaisseau la moindre autorité. Eh bien, répondit le pauvre homme vaincu par ces raisons, je vais me diriger sur St Jean pour y prendre du bois et de l'eau; vous descendrez, et je ferai constater par le Consul qu'après avoir mis pied à terre, vous avez refusé de me suivre. Toutefois, il faut absolument pour changer la direction du navire, que vous obteniez le consentement de mon pilote. Le pilote, qui, fort heureusement parlait français, fit d'abord quelque difficulté: mais enfin, voyant qu'à nos prières nous pourrions joindre quelque chose de plus brillant et de plus solide, il se laissa vaincre et se dirigea vers St Jean. Le 16, après 4 jours de navigation difficile, nous arrivons en vue de cette terre désirée. Déjà nous nous apprêtions à rendre grâce au Ciel, lorsqu'une affreuse tempête s'élève soudainement et nous repousse avec tant de fureur, qu'avant minuit, nous avions fait plus de 80 milles en arrière. Vous comprendrez sans peine ce que nous eûmes à souffrir pendant ce jour et ceux qui le suivirent. La plus grande confusion régnait dans le navire; l'eau se précipitait sur le pont et enlevait avec furie tout ce qui n'était pas sérieusement attaché. Tout espoir semblait perdu; car, le pilote lui même nous déclarait qu'à chaque moment nous pouvions faire naufrage, parce que le vaisseau avait été fort mal lesté. Nous passâmes 8 jours dans ces angoisses mortelles. Oh! qu'on a raison de dire qu'au milieu de la tempête on prie avec ferveur! Nous nous accusions hautement d'infidélité; nous demandions pardon de nos offenses, nous promettions au bon Dieu de nous corriger et de changer de vie &c. Ce qui augmentait nos souffrances, c'est que nous étions obligés de nous cacher dans le réduit dont je vous ai parlé, pour éviter le mauvais traitement des matelots, et ne point les gêner dans leurs manœuvres. La tempête continuait, Dieu semblait sourd à nos prières, et le vaisseau était déjà si loin que, dans son désespoir, le capitaine résolut de changer de direction et de s'avancer du côté du Nord de l'Amérique. Cependant à force de prières, nos supérieurs parvinrent à le fléchir. Enfin le 24 Janvier, après une journée des plus sombres, il plut à Dieu d'exaucer nos supplications, et de nous faire entrer, comme par miracle, dans le port, objet de tous nos vœux. Nous nous prosternâmes sur le rivage, et, les yeux remplis de douces larmes, nous fîmes monter vers le Ciel les chants joyeux du **Te Deum**.

Je me vois forcé, mon Cher Frère, de terminer ici ma narration: le vaisseau qui doit vous porter ces lettres est sur le point de lever l'ancre. Je suis &...

Nous avons reçu par le même courrier une 5e lettre, écrite par le F. Ignace Velasco; ce bon F. nous raconte la joyeuse arrivée des exilés de l'Equateur dans notre Collége de Guatemala. Nos PP. s'efforcèrent, comme on le pense bien, de leur faire oublier tant de privations et de souffrances. Les élèves, de leur côté, voulurent témoigner leur admiration et prendre part à la joie générale en célébrant dans une académie les vertus et le courage de nos jeunes confesseurs de la foi.

Italie. Reggio. Mai 1853. Vous avez parlé dans vos dernières lettres des missions de la [illegible] quelques [illegible] [illegible] [illegible] consolant, je les extrais d'une lettre écrite à [illegible] par les PP. Basile et d'Ayala. Depuis le 24 Février 1852, ces 2 PP. n'ont cessé de parcourir le diocèse de Raguse et d'y annoncer la parole de Dieu [illegible] furent [illegible] immense d'auditeurs suivit les instructions et les confessionaux furent assiégés nuit et jour par [illegible]. Dans plusieurs localités, une grande froideur se laissait lire sur tous les visages à l'approche de nos PP. Ce sont là, disaient les habitants, des émissaires du gouvernement; ils viennent dans le dessein d'épier nos sentiments et nos démarches. Bientôt cependant les préventions [illegible]ssaient, et les missionnaires ont remarqué que les champs où les moissons furent les plus abondantes, furent précisément ceux dans lesquels ils avaient reçu d'abord l'accueil le plus glacial. D'ordinaire nos PP. étaient reçus avec de grandes démonstrations de joie par les populations entières, qui, conduites par les Curés, venaient processionnellement à leur rencontre. C'est surtout dans l'île de Curzola, qui garde avec vénération le souvenir de nos anciens PP. que les 2 [illegible] furent reçus avec enthousiasme. Voici une petite anecdote qui vous montrera quel amour et quel profond respect nos vénérables [illegible] savaient imprimer au cœur des peuples. — Vers le milieu du 18e siècle, 2 enfants de St Ignace prêchaient à Smokviza; un de ces hommes apostoliques ouvrant sa fenêtre un jour de fête, aperçut un villageois qui se livrait à de pénibles travaux. Mon ami, lui dit-il d'abord avec douceur et charité, ce jour est consacré au Seigneur, les travaux doivent être suspendus. Le campagnard ne tint aucun compte des salutaires avertissements de l'homme de Dieu et continua son travail avec une nouvelle ardeur; mais le Missionnaire enflammé du zèle de la gloire de son maître, élève la voix avec autorité et rappelle à ce pécheur les terribles vengeances d'un Dieu justement irrité. Le villageois frappé de sa menace, quitta son travail et se retira mais son obéissance avait été trop tardive; les paroles brûlantes du Missionnaire furent bientôt répétées de tous côtés par ceux qui avaient été témoins de ses saintes colères et à l'instant même, le malheureux qui en avait été l'objet se vit méprisé, délaissé par tous ses concitoyens. Sa famille partagea son malheur et une malédiction sembla peser sur tout ce qui appartenait au transgresseur de la loi du dimanche. Le mépris public pesait encore sur toute sa lignée lorsque les PP. Basile et d'Ayala arrivèrent à Smokviza. Ils allèrent faire une visite amicale aux membres de cette famille maudite, et son chef les conjura, les larmes aux yeux de le réconcilier, lui et les siens, avec le peuple qui l'entourait. Je suis prêt s'écriait-il, à tout faire à tout souffrir, pourvu qu'on me délivre de la haine et du mépris dont hélas depuis 6 générations tous ceux qui m'appartiennent sont constamment l'objet. Rien ne fut plus facile que cette réhabilitation; on les réconcilia tous avec leur Dieu en les faisant approcher solennellement du banquet eucharistique et ils furent par là même réconciliés avec le peuple entier.

COLLÉGE NOTRE-DAME A TOURNAI.



Façade extérieure, Rue des Augustins.



Façade intérieure.

Scholasticat de Laval 25 Décembre 1853

Les Scholastiques de Laval, aux PP. et FF. de

Nos RR. Pères et nos C. C. F. F.

P. C.

France

Cayenne — Lettre du P. Rollinat à un F. de Laval.

A bord de l'Armide, 27 Juillet 1853 — La mission de Cayenne vient de perdre un de ses ouvriers les plus dévoués. Le P. Herviant a rendu son âme à Dieu, le 12 juin dernier. Nous pouvons juger dans quels sentiments il est mort par ceux qui l'animaient pendant sa vie. L'on trouve l'expression dans quelques unes de ses lettres qui nous ont été communiquées. On n'y peut qu'admirer avec quel amour et quel dévouement ce religieux avait embrassé la mission si ingrate qu'il a remplie auprès des transportés. Une dame de Brest, qu'il avait dirigée,

autrefois lui écrivait il y a quelques mois et plaignait sa situation. Le P. Herviant lui répondit en ces termes :

« Ne plaignez donc pas, Madame, non, ne plaignez pas le bienheureux. J'avais besoin d'une immense expiation, je n'agissais qu'avec tiédeur dans mes actions, je menais une vie trop douce ; ici, j'ai trouvé ce qui me manquait : l'isolement et les souffrances. J'ai trouvé quelque chose de mieux encore, j'ai trouvé sur ce sol brûlant, celui que j'aime par dessus tout, Jésus, mon Seigneur et mon Dieu ! il m'y avait précédé, il m'y attendait ! oh ! quel gracieux accueil m'a fait ce bon maître ! Il me semblait le voir sur la plage américaine me tendant les bras à la descente du navire et me disant : Celui qui quitte pour moi son père, sa mère, et tout ce qu'il possède aura la vie éternelle, et le centuple en ce monde. Il faut un centre pour un cœur aimant, il lui faut un but incessant ; il faut qu'il puisse travailler, s'immoler, se consumer pour celui qu'il aime !... C'est ce que je puis faire ! Nous laissera-t-on à Cayenne ? O Cayenne chérie ! il me semble que je perdrais tout en te perdant ! ici on touche la croix, on la savoure ; elle nous enveloppe, nous purifie, nous sanctifie ; jamais, non jamais les délices humaines ne présenteraient de pareilles jouissances. »

Une seconde lettre n'est pas moins touchante. Le Père Herviant se trouvait alors chargé des repris de justice et des détenus politiques, qu'on avait rassemblés dans une même île. Ce qui donne à cette lettre un intérêt tout particulier, c'est qu'elle fut écrite quelques semaines avant sa mort. C'est la dernière de sa vie. Elle est adressée à Madame la Supérieure du refuge de Brest.

« Le bon Dieu, dit-il, me bénit au delà de ce que je mérite. Il me donne assez de santé et de forces pour travailler à la sanctification des âmes. Mon troupeau s'est accru de 300 nouvelles brebis. Je ne pourrais pas dire avec orgueil comme certaines mères : mes enfants sont gentils, rien ne les égale ; non, mes enfants à moi sont des repris de justice.. ils sont charmants quand je leur promets quelque chose, ou que rien ne les gêne ; mais le père n'a-t-il rien à donner, ou bien sont-ils malades ; je n'ai plus d'accès auprès d'eux, ils me repoussent et ne veulent pas se confesser. Comme une pauvre mère autour d'un enfant malade, je rôde autour de leur case, je cherche le moment propice pour les voir et pénétrer jusqu'à eux. Oh ! qu'ils sont pénibles, pour un homme qui n'a jamais pratiqué, les derniers jours qu'il passe en ce monde ! Oh ! que je souffre, quand je suis là, auprès d'un mourant, et que je ne puis rien pour son salut ! Seul, vis-à-vis de ces malheureux, je prie, je supplie ; mais hélas ! le plus souvent je ne suis pas entendu, et lorsque je conduis au cimetière leur dépouille inanimée, je frémis sur leur sort éternel !.... Vous voyez que j'ai grand besoin de prières. Je suis toujours sur mon rocher, soupirant après la grande terre ! ... ce serait pour moi un contentement humain, un travail plus facile d'évangéliser les Indiens..... Mais dois-je quitter ma croix, cette délicieuse croix, qui nous détache, nous purifie, et nous mûrit pour le ciel ?... Non, je ne ferai pas une démarche pour changer à mon sujet les desseins de mes supérieurs... » —

Belgique — Tournai - Collège Notre-Dame - Juillet 1853. —

Les bâtiments du collège sont achevés, et présentent un ensemble vraiment magnifique. L'église a reçu son beau pavé et ses orgues de 12,000 fr. Voici en quels termes le Courrier de l'Escaut raconte les fêtes, qui eurent lieu à l'occasion de la consécration de notre église. —

Jeudi 21 juillet 1853. — La rue des Augustins avait pris hier, de très bonne heure, un air de réjouissance et de fête. Partout des étendards, des couronnes, des guirlandes et des fleurs, prouvaient qu'aucun des habitants de cette rue n'avait voulu rester étranger à la cérémonie religieuse qui allait s'accomplir dans l'église du collège Notre-Dame, dirigé par les R. P. de la Compagnie de Jésus. Nous voulons parler de la consécration de cette église complètement achevée depuis quelques jours, par la pose du maître-autel.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Tournai avait voulu présider elle même à

à la solennité, une des plus imposantes du Culte catholique. Un nombreux clergé entourait le chef vénéré du diocèse et une assistance considérable suivait avec un pieux recueillement les diverses phases de la Consécration qui ne fut terminée qu vers onze heures. Une messe solennelle fut chantée par Mr le Vicaire general et suivie de la bénédiction pontificale. Le chant des élèves de l'établissement se mêlant aux sons doux et puissants du nouvel orgue, produisait une harmonie pure et suave comme nous en avons rarement entendu. — A une heure un banquet de famille réunit dans la grande salle du Collège les nombreux élèves, tant internes qu'externes qui puisent la foi et la science dans les leçons de maitres aussi dévoués qu'habiles et infatigables. A côté de cette jeunesse s'asseyaient sous la présidence de Sa Grandeur 150 invités, choisis surtout parmi les parents des pensionnaires, le clergé de notre ville et des environs. Des Vicaires généraux, des chanoines des membres de la représentation nationale, des magistrats des Conseillers Communaux, les descendants de presque toutes les familles nobles de notre arrondissement et de nombreux étrangers de distinction s'etaient rendus avec empressement à l'appel qui leur avait été fait. Tous avaient consideré comme un honneur l'invitation de prendre part à cette fête de famille, puisqu'elle leur procurait l'occasion de stimuler par leur présence le zèle des élèves, de donner aux maîtres une marque éclatante d'estime et de prouver leurs sympathies pour une institution qui a déjà fait beaucoup de bien et qui doit en réaliser plus encore dans l'avenir. La salle du festin digne par sa construction élégante et son étendue, des bâtiments grandioses du Collège Notre-Dame avait été décorée avec un gout parfait. De longues guirlandes de lierre, des drapeaux aux couleurs nationales des blasons couvraient presque toutes les murailles et un jet d'eau rafraichissait l'air qu'embaumaient mille fleurs disposées avec art. — Il est inutile de dire qu'une admirable cordialité ne cessa de régner parmi les nombreux assistants. Au dessert le R. P. Boetman recteur du Collège, porta aux applaudissements de l'assemblée la santé du vénérable Prélat dont la paternelle sollicitude entoure toutes les institutions qui se proposent pour but l'expansion de la foi et de la science. Le R. P. Boetman rappela avec bonheur tout ce que doit à Mgr de Tournay le Collège Notre-Dame. Prenant la parole après lui Sa Grandeur porta un toast à cette Compagnie de Jésus, qui travaille avec un zèle digne des plus grands éloges à l'œuvre de la civilisation chrétienne, et en même temps à la prospérité de l'établissement que cette Compagnie a fondé en notre ville, établissement qui a fourni à nos classes ouvrières un travail continu pendant de longues années, et qui offre à tous les pères de famille des ressources faciles pour l'instruction de leurs enfants. — Le discours de Sa Grandeur qui respirait d'un bout à l'autre cette sollicitude paternelle dont nous parlions tout-à-l'heure, et qui renfermait un hommage justement mérité aux efforts et aux talents du R. P. Boetman fut religieusement écouté et vivement applaudi. Vers cinq heures commencèrent les exercices gymnastiques des élèves le carrousel et les autres jeux destinés à compléter cette belle journée. — Le soir un salut suivi d'un sermon par le R. P. Bertrand attira dans l'église consacrée le matin une foule aussi nombreuse que celle qui avait assisté à la consécration et à la messe. — Le souvenir de ce beau jour ne s'effacera pas d'ici à longtemps chez les nombreux élèves du Collège Notre-Dame, ni chez les personnes qui ont eu le bonheur de participer à cette fête de famille. »

Louvain — 10 Août, 1853

Nos Collèges sont toujours en voie de prospérité. Le nombre des élèves augmente et les études sont fortes. Cette année Bruxelles présente aux examens douze candidats, Alost cinq, Tournay cinq et tous sont reçus. — Nos anciens élèves qui terminent à Louvain leurs hautes études se montrent dignes de la Compagnie par les succès qu'ils obtiennent à l'Université Catholique. Dans cette petite ville qui compte plus de 600 étudiants livrés entièrement à eux-mêmes, on les voit s'approcher souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, venir à la Congrégation de la Ste Vierge que dirigent nos Pères et membres actifs de la Société de St Vincent de Paul se faire un bonheur d'aller consoler et secourir les familles malheureuses. — Les Evêques se montrent toujours favorables à la Compagnie. Dernièrement N. N. S. S. les Evêques de Gand, de Bruges et de Liège vinrent au Scholasticat de Louvain. Après des compliments en latin, en français et en italien, après des chœurs chantés par nos meilleurs musiciens du Scholasticat,

Mgr de [illegible] voulut bien nous donner quelques détails sur son voyage de Rome. Il nous dit entre autres choses:
« J'ai vu notre bon, notre saint Père Général le T. R. Père Roothaan. J'ai eu le bonheur de le voir 3 jours avant sa mort. J'avais assisté à la promulgation du décret des miracles du Vénérable Père Bobola, et je venais pour l'en féliciter. Le bon Père recueillit alors toutes ses forces, et me raconta pendant une demi-heure la vie du B. martyr. Je lui ai promis de m'employer de tout mon pouvoir pour faire avancer la cause du Vénérable Berchmans. J'ai assisté au service du T. R. Père et j'ai offert pour lui la sainte messe. J'ai prié aussi pour que la Compagnie eût un général qui fût le digne successeur du P. Roothaan et je l'avoue, je désirais beaucoup, et j'appelais de tous mes vœux l'élection du P. Beckx. — J'ai parlé au P. Perrone de la cause de l'Immaculée Conception; il y travaille toujours avec ardeur ainsi que plusieurs autres Pères. Je n'ai pu rien savoir de précis, car on veut garder le secret. Toutefois, j'ai pu voir que les choses étaient en très bon état et qu'on pouvait s'attendre à une décision assez prochaine. Ce sera une grande joie dans l'Église et une gloire de plus pour la Compagnie. ....»

Sichem - Journée du 11 Août.

Sichem est la patrie du T. R. Père Général. C'est un bourg de 2,000 âmes, à 4 lieues environ de Louvain. A peine l'élection du P. Beckx y fut-elle connue que la joie fut générale et on voulut la manifester par une réjouissance publique. Le 11 Août, fête de Ste Philomène dont le P. Beckx a introduit le culte à Sichem, fut choisi pour la solennité. Ce jour là, une foule considérable était accourue des villages voisins; on disait même que tous les compatriotes du Vénérable Berchmans avaient voulu se trouver à la fête. L'Église se revêtit de ses plus beaux ornements, des arcs de triomphe furent dressés aux avenues du village; les maisons pavoisées et couvertes de tentures, les rues tapissées de feuillage et bordées de sapins, autour desquels s'entrelaçaient de longues guirlandes de fleurs, offraient un spectacle des plus gracieux. Mgr de Malines avait permis de chanter solennellement le Te Deum. Il y eut messe en musique. Le Célébrant était le cousin germain du P. Général, et dans le chœur plus de 50 prêtres en surplis, avaient voulu par leur présence montrer la part qu'ils prenaient à la joie commune. Après la messe et le chant d'action de grâces le nombreux clergé suivi de tout le peuple se rendit à la maison du P. Beckx; et là, [illegible] de Louvain adressa quelques paroles de félicitation aux membres de la famille, paroles qui furent répétées par la foule et applaudies avec enthousiasme. Il y eut ensuite distribution de pain aux pauvres, distribution de croix et de médailles aux enfants; les prêtres et autres personnes de distinction venues à la fête, reçurent avec reconnaissance quelques images du Sacré Cœur que le P. Beckx a fait graver à Vienne. Le soir de ce beau jour les maisons furent illuminées, ces lampions dans des verres de couleur, suspendus au feuillage des arbres, produisaient un merveilleux effet. Le chiffre de la Compagnie et [illegible] en lettres de feu, une quarantaine d'inscriptions et chronogrammes à la louange du P. Général, brillaient sur la façade des maisons les plus ornées; sur l'hôtel de Ville on lisait ces mots: Petrus Beckx Generaal der Jesuïten. Ailleurs l'élection du P. Beckx a pu se fêter avec plus de pompe et d'éclat, mais non avec une joie plus sincère et une affection plus [illegible].

Hollande - [illegible], [illegible] Décembre 1853.

« Vous me demandez ce que nous pensons de la loi portée ici à l'occasion du rétablissement de la hiérarchie catholique. On espère avec fondement que cette loi ne sera pas [illegible], pourvu que les Catholiques continuent à se tenir dans les bornes de la modération et restent [illegible] des calomnies et des persécutions dont ils sont accablés. L'agitation formée par les protestants et surtout par leurs prédicants, qu'on nomme Dominés, a fait beaucoup de tort à la secte, non seulement dans l'opinion des Catholiques, mais encore dans celle de tout le monde. On a vu des hommes oublier tout respect et tout attachement pour une cause qui aurait exigé de se servir de moyens si peu honorables et si illégitimes. Ceux-là surtout qu'on nomme libéraux parmi les protestants et qui ont [illegible] la Dominocratie au profit d'un certain parti politique, méprisent profondément les docteurs d'une religion qui se sont abaissés jusqu'à ce point. — Nos Évêques sont reconnus par

par le gouvernement et en reçoivent même une pension. Le 12, 13, et 14 de ce mois, Mgr Vanvrée évêque de Haarlem, donnera le sacrement de confirmation dans les trois principales églises de la Haye. Ce prélat a déjà pontifié dans sa cathédrale de Haarlem, le 7 Novembre, fête de St Willibrod, patron du diocèse. Il y avait un concours immense de Catholiques et de Protestants et ceux-ci, je vous assure, n'ont pas peu contribué à rehausser la grande solennité de cette fête. — En outre, nos Protestants qui s'étaient unis pour faire tomber le ministère Thorbecke, se désunissent de plus en plus, et commencent à être en politique, ce qu'ils sont en religion, c'est-à-dire très dissidents. Les Catholiques au contraire se montrent plus fermes que jamais ...» —

Italie — Rome. Novembre 1853

La Bienheureuse vierge de Quito, Marie Anne de Jésus, a été béatifiée en même temps que le B. Bobola. Comme cette Bienheureuse a été formée et constamment dirigée par les nôtres, la fête a eu lieu comme pour un de nos Saints. La Compagnie a fait tous les frais, et c'est le P. Général, qui a prononcé le discours à la congrégation des rites, pour demander la promulgation de la bulle de béatification. Il paraît que dans cette bulle, le Souverain Pontife n'a pas parlé de la Compagnie par mesure de prudence, afin de ne pas avoir l'air de nous mettre sans cesse en avant et de n'avoir de grâces que pour nous. Et certes, depuis quelque temps, son affection pour la Compagnie s'est manifestée par plus d'un bienfait. Vous connaissez sans doute la bulle d'érection du collège de Sinigaglia. Elle renferme un éloge magnifique de la Compagnie, de son mode d'enseignement, de la science et du zèle d'un grand nombre de ses membres. Le St Père ajoute, que c'est là ce qui lui a obtenu tant de privilèges insignes de la part des Pontifes ses prédécesseurs, et ce qui l'a déterminé lui-même à confier à nos P.P. cette nouvelle maison. Ce passage est d'autant plus remarquable que nous savons de bonne source, qu'il a été rédigé plusieurs fois. Composé d'abord par un de nos amis, il a été revu, refondu par le Cardinal Antonelli. Le St Père l'a fait recommencer 3 fois, ne trouvant jamais l'éloge de la Compagnie suffisant. Enfin n'étant pas encore satisfait de la dernière rédaction, il se mit lui-même à l'œuvre et rédigea la bulle telle qu'elle a été publiée. — Le souverain Pontife a surtout une estime et une affection singulière pour notre T. R. P. Général. Dès la première entrevue le P. Beckx gagna toute la confiance de sa Sainteté. — Les P. P. du Gesù viennent de donner une mission dans la ville de Rome; voici à quelle occasion. Il y a dans une chapelle attenant à la prison mamertine un Crucifix antique, que l'on vénère avec beaucoup de dévotion. Comme le lieu qu'il occupait était trop étroit et ne répondait pas au concours des fidèles qui s'y rendaient en foule, le St Père fit préparer une chapelle plus vaste et plus convenable. Pendant les travaux, le crucifix fut exposé à St Charles del Corso. Dans cette magnifique basilique, le nombre des pèlerins augmenta considérablement et nos P.P. appelés pour y prêcher, demandèrent au souverain Pontife la permission de donner les Sts Exercices. La demande fut parfaitement accueillie, et l'on peut dire que le concours des fidèles fut si grand, que toute la ville de Rome, sembla prendre part à la mission. Le dernier jour, une procession fut organisée pour reporter le crucifix de l'église St Charles à la prison mamertine. Tous les corps religieux s'y trouvaient. Les Pères prédicateurs, rangés autour du Crucifix, fermaient la marche. Le souverain Pontife voulut assister à cette cérémonie, et terminer lui-même les exercices. A la prison mamertine il fit au peuple un discours, qui se trouve dans la Civiltà Cattolica. —

A propos de la Civiltà Cattolica, ce journal voit tous les jours augmenter son influence et dans l'Italie et hors de la Péninsule. Une feuille protestante, la Gazette Universelle d'Ausbourg, reproduisant un article de cette revue sur l'Allemagne, comble d'éloges les savants et pieux rédacteurs. Elle affirme que les chroniques de la Civiltà (Comptes-rendus des nouvelles politiques) peuvent complètement satisfaire à toutes les exigences; que les vues en sont toujours larges et profondes, que la pensée qui les anime, accuse une connaissance d'affaires peu commune en Italie. Seulement, la Gazette d'Ausbourg, en sa qualité de protestante, se croit en devoir d'avertir fraternellement la rédaction de la Revue Romaine que ses tendances sont par trop tranchées, qu'elle envisage et juge tout d'après les idées et souhaits de la cour de Rome. Sur ce point, il est sûr qu'on ne contestera pas à la feuille allemande le mérite de la découverte. — Le P. Bresciani un des rédacteurs de la Civiltà, jouit en Italie d'une véritable renommée. Arrive-t-il dans une ville ou en sort-il ? les journaux

du pays en font un événement. Les 8 éditions de son ebreo di Verona, ainsi que celles de ses autres ouvrages, s'écoulent avec rapidité et se multiplient tous les jours. Peu d'auteurs jouissent en Italie d'une semblable faveur. Les journaux français vous ont appris les prières publiques que le clergé fit à Rome, à Ferrare et dans d'autres villes, pour obtenir sa guérison, d'une cruelle maladie grave dont il fut atteint. Sa santé va toujours de mieux en mieux. Que le bon Dieu daigne accorder une longue vie à un homme qui fait un si noble usage de ses talents. — Le St Père disait dernièrement à quelques uns de sa cour qui parlaient de la Civiltà : « J'avais bien des projets pour le bien de l'Italie ; le bon Dieu n'a pas voulu qu'ils se réalisassent. Un seul a pleinement réussi, c'est la Civiltà Cattolica. » On sait que le Souverain Pontife força pour ainsi dire le R. P. Roothaan à se charger de cette entreprise et que c'est à Pie IX qu'on en doit l'idée. Après Dieu et la bénédiction du St Père, les succès de ce journal sont dus à la prudence éclairée et au désintéressement de ses savants rédacteurs. Ceux qui ont visité leur petite communauté ne se lassent d'admirer leur zèle à ne chercher que la seule gloire de Dieu et le bien général de l'église. Dans de nombreuses conférences, les divers articles sont mis aux voix ; on corrige, on ajoute, on critique, on supprime, selon que tous le jugent convenable. Dans aucune de nos maisons, ne règne une charité plus parfaite et une observation plus exacte de la 42e de nos Règles : « Idem sapiamus, idem, quoad ejus fieri poterit, dicamus omnes. »

Piémont. — Turin, Juin 1853

Les nouvelles que j'ai à vous donner sur le Piémont, sont grâce à Dieu plus consolantes que celles que je vous ai dernièrement transmises. Notre population est encore toute chrétienne, et malgré les souffrances, malgré les persécutions, la foi vit encore dans les cœurs, et parfois elle agit avec tant de force, que ses ennemis sont contraints de reconnaître sa puissance. Une nouvelle manifestation ou plutôt un nouveau triomphe vient de la faire briller dans tout son éclat. C'est à l'occasion de la fête qui se célèbre tous les 100 ans, avec une magnificence extraordinaire, en souvenir du miracle de 1453. Vous connaissez ce prodige. Un hérétique avait enlevé dans une église l'ostensoir avec la Ste Hostie. Il arrive à Turin, passe devant une chapelle, mais devant cette chapelle, impossible d'avancer ; il est arrêté là, comme par une force irrésistible ! La mule qui parmi les paquets et les bagages portait l'ostensoir, fléchit le genou et reste immobile. L'adorable Eucharistie, se dégageant des voiles qui l'enveloppent, s'élève dans les airs, et autour d'elle, rayonne une auréole éblouissante de clarté. Le peuple accourt en foule, on crie au miracle et plus de 60 mille personnes sont les heureux témoins d'un des plus grands et des plus beaux prodiges qu'aient à mentionner les fastes de l'histoire. — Le 7 Juin 1853, au souvenir d'un miracle si éclatant, l'antique foi de nos aïeux se réveille et retrouve toute son énergie. Le cœur du chrétien si longtemps pressé sous le poids de la souffrance, a besoin de s'épancher. De toutes les parties du royaume, les députations affluent vers la capitale. Tous les ordres religieux, plus de 800 prêtres se rassemblent en dehors de la ville, défilent en ordre dans les grandes rues de Turin, et vont se prosterner à la fois devant le St Sacrement, pour lui offrir leurs adorations. L'église del Corpus Domini devant laquelle s'est fait le miracle, parée d'ornements magnifiques, se couvre et resplendit de richesses. Quinze Archevêques ou Évêques, déploient dans cette superbe basilique, toute la pompe, la grandeur et la majesté des cérémonies Romaines. Le jour de la fête, 38 mille communions sont distribuées dans cette église, et 82 mille dans les autres paroisses. A la procession, le S. St Sacrement, porté successivement par les prélats devait parcourir les principales rues de Turin. Des arcs de triomphe se dressent sur son passage, des étendards flottent sur les édifices publics, les maisons se tapissent de riches tentures et d'étoffes précieuses ; le canon gronde par intervalle, et une foule immense se pressant autour du dais sous lequel repose le Saint des saints, semble, comme tout d'une voix, acclamer que la foi de Rome, la foi de nos pères est enracinée dans les cœurs et que nulle puissance au monde n'est capable de l'en arracher. Toutefois, Dieu ne voulut pas que notre joie fût complète. La pluie obligea la procession de se disperser, après avoir parcouru seulement la moitié du trajet. On donnait alors le salut à un reposoir, et la reine resta agenouillée sous la pluie qui tombait par torrents jusqu'à ce que le St Sacrement fût en lieu de sûreté. Le soir, malgré les menaces et les efforts des méchants qui avaient été faites, la ville s'illumina comme par enchantement. Ah ! puisse cette fête laisser un profond souvenir dans les cœurs ! Plaise au ciel que ce beau jour soit l'aurore de plus beaux jours encore, et qu'enfin la Religion refleurissant dans notre belle Italie, nous apporte cette paix qu'elle seule peut donner ! ...

Lombardie – Décembre 1853.

De tous côtés on demande nos Pères pour les retraites, les missions, les communautés religieuses et les séminaires. Le Noviciat de Vérone est très florissant. A Brescia, à Crémone, à Padoue nos anciens Collèges nous sont rendus. A Milan, il n'y a que 4 Pères; mais ils font un bien immense. Par leur zèle et leurs vertus, ils rappellent tout le bien que firent dans cette cité, les premiers compagnons de St Ignace. Le P. Vigitello est surtout admirable: c'est l'apôtre de la Lombardie. –

Sicile – Palerme, juin 1853.

Nos Pères gagnent de plus en plus dans l'estime publique par les nombreux ouvrages qu'ils impriment. Le P. Paul Botallia a fait paraître le 2d volume de son histoire du moyen-âge. C'est un ouvrage d'un mérite incontestable et qui lui a valu la nomination de membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Palerme. Le P. Alexis Narbonne continue son histoire de la littérature Sicilienne, travail d'une grande érudition. Il a reçu des félicitations de la part du gouvernement, et le prince Filangieri lui a envoyé 300 ducats. — Nos Collèges marchent très bien et les élèves se font remarquer par leurs progrès dans la piété et les sciences. Quant aux missions, on peut à peine suffire. Dans la seule ville de Piazza on a donné 22 retraites dans l'espace d'un mois. A Girgenti, les autorités civiles et militaires, le clergé, toute la population s'est portée au devant des missionnaires et les a reçus aux cris de: Viva la misericordia di Dio! Vivano i padri Gesuiti! Dans ces deux villes, on demande des Collèges, et les instances sont si vives, qu'il faudra bien accéder à leurs désirs.

Espagne – Loyola, 16 Décembre 1853.

Loyola semble tout rajeuni. Réparé, orné même comme par enchantement, on dirait qu'il sort de ses ruines plus beau que jamais. Soixante-dix religieux y vivent en communauté. Noviciat, 3me an, théologat, résidence, maison de retraite; en un mot tout ce qui constitue une Province s'y trouve en petit. On y porte la soutane de la Compagnie. La bibliothèque est belle, grande et précieuse en manuscrits. Notre église et surtout la chapelle de St Ignace, est fréquentée par un grand nombre de pèlerins. Le peuple nous est très attaché. Quand nous traversons la petite ville d'Azpeitia les femmes qui travaillent assises à la porte de leurs maisons, se lèvent pour nous saluer, et les petits enfants en baisant leur main nous disent: Ave Maria purissima. — Nous avons des résidences dans les villes principales, et on nous demande partout. Si nos Pères étaient 3 ou 4 fois plus nombreux, ils ne suffiraient pas encore pour recueillir l'abondante moisson qui leur est offerte. Les missionnaires ne jouissent pas d'un moment de repos. Quand ils arrivent pour donner une mission on vient à leur rencontre, on leur baise les mains, les habits, on crie: Vive les missionnaires! Vive les bons Pères! Vive la Compagnie de Jésus!.. C'est un véritable triomphe. Dans les instructions, dans les Catéchismes, nous recommandons aux enfants aux grandes personnes, à tout le monde de dire: Ave Maria purissima, toutes les fois qu'un blasphème est prononcé; et cette pratique a déjà produit des fruits excellents. Un voiturier vint à passer dans une ville évangélisée par nos Pères. Comme ses chevaux n'allaient pas assez vite, il se mit à jurer et à blasphémer; mais à peine eut-il prononcé quelques paroles, que les petits enfants poussèrent le cri: Ave Maria purissima. Ce cri est répété par les passants, il vole de bouche en bouche, et bientôt retentit dans toute la ville. Le voiturier tout surpris arrête ses chevaux et n'ose faire un mouvement. Une femme dans le tire d'embarras en lui disant: Mon frère, ne soyez pas étonné de ce qui se passe; nous avons eu la mission, les Pères Jésuites nous ont convertis, et dans notre ville, on ne blasphème plus. – Alors le pauvre homme ôtant son chapeau, s'écria: Béni soit le St nom de Jésus! moi aussi je veux me convertir et me confesser. — A Valladolid où nous avons une résidence, sans compter les retraites données aux prisonniers, aux hôpitaux, aux élèves, au clergé, aux religieux, nos Pères, dans l'espace de 5 mois, ont entendu 7755 confessions, prêché 162 sermons, et brûlé 66 mauvais livres. Ce que je dis de la résidence de Valladolid peut s'appliquer aux 13 autres résidences que nous possédons dans le royaume. — A Cuba le jour de St François de Borgia on posa avec grande solennité la première pierre du Collège Royal de la Havanne, Collège qui doit être confié à la Compagnie. Toutes les autorités ecclésiastiques civiles et militaires, un grand nombre de personnes de la plus haute distinction voulurent rehausser par leur présence l'éclat de cette belle cérémonie. Le Gouverneur Général, Don Vicente Canedo prononça un discours dans lequel il fit un magnifique éloge de la Compagnie. « La direction du Collège, dit-il, sera remise entre des mains habiles. Les hommes auxquels le Gouvernement veut confier la jeunesse, sont des hommes dévoués, pieux et savants. Les Jésuites sauront préserver nos enfants de ces croyances suspectes et de cette futilité d'idées qui ne règne que trop dans la plupart des universités. »

163 Autriche Novembre 1853

Le Nouveau Concordat entre le St Siège et le gouvernement Autrichien est, si je suis bien informé, au moment d'être signé. On dit que le T.R.P. Général a reçu plusieurs fois du cabinet pontifical l'invitation de donner son avis sur tel et tel chapitre de la Convention, et de s'employer à lever quelques unes de ces difficultés qui devaient naturellement surgir, lorsqu'il s'agit d'un traité par lequel sera détruit, ou au moins profondément modifié le vieux système qui jusqu'à ce jour, a réglé en Autriche les relations de l'Église et de l'État. —— Notre R. Père ayant fait un long séjour dans l'empire, est parfaitement au courant de la véritable condition où se trouve l'Église vis-à-vis des diverses nations Allemandes et Slaves qui composent le grand corps de la Monarchie; en outre, il est personnellement très agréable à l'auguste maison impériale, et le jeune empereur le fit féliciter sur sa nomination au Généralat. Cette dernière circonstance donne une haute valeur à son entremise dans les affaires si graves que le St Siège traite en ce moment avec le cabinet de Vienne.

Galicie Décembre 1853

Nous venons de donner la mission à Posen, à Schrim, à Pleschen et à Ostrowo. — Je voudrais pouvoir vous raconter les merveilles et les miracles de conversion dont j'ai été témoin, mais je l'avoue ce sont des choses qu'il faut voir, pour les comprendre. Il faut être là comme nous, pour sentir la force de la grâce et reconnaître combien le Seigneur est bon et miséricordieux. Arrivons-nous dans une ville pour donner la mission, les travaux cessent, les affaires sont suspendues, c'est tout un peuple qui s'ébranle et qui s'attache autour de nous. Les églises, quelque vastes qu'elles puissent être, sont toujours trop petites; nous prêchons en plein air à 12 et 15 mille personnes. Après le sermon le prédicateur se rend au Confessionnal, c'est-à-dire que tout simplement il prend une chaise et s'assied à l'endroit même où il a prêché. Alors la foule fait un cercle autour de lui, cercle qui de plus en plus devient compacte et étréci. On se presse, on se serre, on s'entasse autour du missionnaire, et parfois c'est à tel point qu'il est impossible d'entendre les confessions. Le Père supplie de lui laisser un peu de place, il assure qu'il entendra tout le monde, qu'il passera les nuits, s'il le faut, mais nos chrétiens ne comprennent guères ce langage, et s'ils obéissent ils obéissent les larmes aux yeux. J'en ai vu qui passaient des jours entiers debout ou agenouillés, espérant arriver après 15 ou 16 heures d'attente, au tribunal de la pénitence. Ah! il y a bien du mal dans notre infortuné pays, il y a bien des protestants, bien des impies qui ferment leur cœur à toute influence de la grâce, mais cette rosée céleste n'est pas descendue des cieux pour y remonter vaine et stérile. Rejetée par les grands et les superbes, elle vient se reposer dans les cœurs humbles, et enrichir ces âmes privilégiées de dons inestimables. — A Pleschen nous prêchions en plein air à plus de 12,000 personnes de toutes les classes de la Société. Tout à coup le temps devient sombre, les nuages s'amoncellent, et la pluie commence à tomber par torrents. Toutefois, la foule ne s'écoule pas, elle ne cherche pas même à s'abriter, mais immobile autour de nous, elle espère que l'orage passé, nous parlerons encore, et elle reste là sans proférer la moindre plainte. La pluie nous avait inondé, la soutane était traversée, mais pouvions-nous renvoyer ce peuple sans lui rompre ce pain de la parole si ardemment désiré et dont il se nourrit avec tant de bonheur? A Ostrowo, à la fin de la mission, le Curé monte en chaire, et nous remercie du bien que nous avons pu faire. « Comment pouvons nous remercier les missionnaires, dit-il à ses paroissiens, si ce n'est en priant pour eux. Prions donc tous ensemble pour nos bienfaiteurs et pour la Ste Compagnie de Jésus; prions pour que bientôt Dieu les ramène au milieu de nous et qu'ils y demeurent pour toujours. » Des gémissements et des sanglots éclatèrent alors dans toute l'église. Les protestants eux-mêmes à genoux comme les fidèles, ne pouvaient retenir leurs larmes et quelques heures après, plusieurs tombèrent à nos pieds et nous demandèrent en grâce de vouloir bien les admettre dans le sein de l'Église Catholique.

Amérique — Nouvelle Grenade — Bogota 20 Août 1853

Les habitants de la Nouvelle Grenade ne cessent de déplorer le départ des Pères de la Compagnie. Ils ont voulu continuer les exercices du mois de Marie et déployer dans cette circonstance une grande solennité. Comme il leur avait été impossible de mettre leur désir à exécution pendant le mois de Mai, le mois de Juillet fut choisi pour honorer la Ste Vierge. Le dernier jour, fête de St Ignace, Mgr. l'archevêque a célébré la messe et donné la communion à beaucoup de fidèles. Les gens Catholiques de Bogota ne se sont pas contentés de continuer les pratiques de dévotion envers Marie, pratiques établies par les Pères de la Compagnie de Jésus, mais ayant appris la mort du T. R. P. Général, ils ont voulu le 1er jour du mois d'Août faire célébrer un Service Solennel. Ce service était à la fois pour le T. R. P. Roothaan et pour 3 Jésuites décédés à la nouvelle Grenade les P.P. Lainez, Parrucies et Fel[illegible]. La mémoire du juste ne périt point; elle passe pleine de gloire et d'éclat jusqu'aux siècles futurs, pendant que lui-même, comme une étoile immobile et brillante, resplendit dans la Bienheureuse éternité.



COLLEGE SAINT-MICHEL.



SAINT-ETIENNE.

Scholasticat de Laval, 9 Avril 1854.

Les Scholastiques de Laval aux P. P. & F. F. de

Nos R. R. Pères et nos C. C. C. C. Frères.

P. C.

Le 15 Février, eut lieu dans notre église la solennité de la béatification du P. de Britto. Le désir que nous avions de rendre cette fête aussi belle que possible, fut béni du ciel. Les décorations sans être d'une magnificence splendide, ravissaient par leur simplicité tout à la fois noble et gracieuse. Une musique choisie avec goût, préparée avec soin, et surtout habilement dirigée, exécuta avec la perfection désirable plusieurs morceaux des plus grands maîtres.
2000 Communions furent distribuées pendant le Triduum; et le jour de la fête, la foule ne cessa de se presser autour du sanctuaire pour y vénérer l'image du Bienheureux. Cet empressement des

fidèles fut une de nos consolations les plus douces. Alors il semble que la gloire qui rayonne autour de nos Saints se reflette et rejaillit sur la Compagnie entière! En voyant sa mère exaltée, le cœur de l'enfant se dilate et dans la joie qui l'inonde, il sent davantage encore, s'il se peut, le bonheur de lui appartenir.

Voici en quels termes le journal l'Echo de la Mayenne fait la description de la fête. Nous copions les passages les plus importants.

Mercredi 15 Février — «La solennité de la béatification du P. Jean de Britto a mis en mouve-
«-ment la population presqu'entière de notre ville. Pendant les trois jours du triduum, l'église
«de St Michel n'a pu contenir la foule empressée d'assister aux offices du matin et du soir, et dans
«les intervalles desquels elle n'a pas cessé d'être remplie par la procession continuelle des visiteurs.
« Les décorations de l'église étaient différentes de celles qu'on avait admirées à l'époque de la
«béatification de Pierre Claver. Un goût plus sévère y avait présidé. L'effet était non moins
«riche et rappelait, par la couleur des ornementations les tortures sanglantes d'un martyr.
«Du bas de la nef jusqu'au chœur, des draperies roses, garnies de couronnes, couraient le long de
«la corniche au dessous de laquelle une seconde draperie rouge relevée élégamment de
«distance en distance, laissait apercevoir un écusson portant ces deux lettres I-B au milieu
«de deux palmes. De grands tableaux de damas rouge bordés d'or en forme des tables de
«la loi de Moyse, remplissaient les centres qui relient entre elles les colonnes de la nef, cannelées
«au-dela gare, pour les mettre en rapport avec leur couronnement, métamorphosé en un autre ordre
«d'architecture. Le fond du chœur entièrement drapé de rouge, présentait, à l'entrée deux
«écussons, d'un côté, les armes du souverain Pontife Pie IX, et de l'autre, les armes de la Com-
«-pagnie de Jésus. IHS. Au dessus de l'autel, apparaissait l'image du Bienheureux de
«Britto, derrière les rayons d'une immense gloire, autour de laquelle se dessinaient deux palmes
«aux rameaux étendus, et scintillants de fruits lumineux, effet produit par des verres aux couleurs
«de l'émeraude, du rubis & du topaze, etc.... Au dessus de cette gloire, de chaque côté de l'autel,
«encadrés des flammes de deux banderolles de diverses couleurs, deux écussons de velours portaient ces
«inscriptions,

L'un, Martyr. L'autre, Apostolus.

«Ainsi que pour l'exposition des reliques du Bienheureux Claver, un petit autel était dressé dans la
«nef en face de la chaire pour y recevoir non les reliques de Jean de Britto mais la gravure repré-
«-sentant la scène de son martyre.
« Mgr l'Evêque du Mans a officié pontificalement toute la journée. Il était assisté du R.P. supé-
«rieur de St Michel et d'un grand Vicaire, Mr Vincent, en chapes, de Mr le Curé de la Ste Trinité,
«faisant les fonctions de diacre et de Mr le Curé du Grand Saint Jean de Château Gontier,
«faisant les fonctions de sous-diacre. La grand'messe a été chantée en musique par un chœur
«nombreux de voix habilement dirigées. Pendant que Mgr l'Evêque se revêtait de ses habits ponti-
«-ficaux, un Père Jésuite a exécuté sur l'orgue un morceau rempli de modulations aussi heu-
«-reuses que bien senties. La musique de la Messe était de différents compositeurs: le Kyrie,
«le Gloria et l'Agnus-Dei de Bellini. Dans certains passages de ces deux dernières
«compositions, il y a de la poésie onctueuse. On a été vivement impressionné par le magnifique
«incarnatus est de Maria Virgine et l'exspecto resurrectionem mortuorum du Credo
«du P. Lambillotte. Le Justus ut palma florebit de Rossini, a été exécuté pendant
«l'offertoire. Ce morceau riche d'effets mélodieux, exigerait une étude toute spéciale pour formuler notre
«sentiment sur sa gracieuse et savante contexture. Après un Sanctus au brillant Hosanna
«de Dietsch, une autre belle composition du même auteur a rempli des harmonieuses pensées de
«la prière les moments silencieux de l'élévation. A l'évangile, le R.P. Boué a prononcé en
«chaire le panégyrique du bienheureux de Britto. Cet orateur s'est montré plein de verve et
«visiblement inspiré dans l'éloge du martyr portugais. Il a fait preuve d'une noble adresse
«quand il a rappelé à Mgr du Mans qu'il était le Père de leurs Pères, et que le sang qui
«coule dans ses veines recherchait en ce moment la gloire du martyr parmi les idolâtres de la
«Chine. — Les Vêpres avaient attiré dans l'église la même foule compacte. On a écouté avec une
«pieuse attention le chant varié de tous les versets des Psaumes Dixit Dominus, musique du
«P. Lambillotte, et Credidi, musique d'Asioli. Nous avons remarqué ces deux passages du
«dernier psaume, Ego dixi in excessu meo: Omnis homo mendax et ô Domine quia ego
«servus tuus, ego servus tuus & filius ancillæ tuæ. C'était touchant et musicalement vrai.
«Nous ne saurions non plus passer sous silence ce verset du psaume Confitebor: Sanctum et
«terribile nomen ejus initium sapientiæ timor Domini, chanté par une seule voix sui-
«-vant le rithme du plain-chant [illegible] et [illegible] une impression universelle. Ce qui atteste que,
«pour peu que l'on éprouve de l'indifférence en écoutant le chant des psaumes, du grandiose dans sa

« simplicité, c'est que trop souvent ce chant est confié à des hommes qui n'y comprennent rien et ne « peuvent conséquemment inspirer aucune piété à ceux qui les écoutent.

« La solennité de la béatification de Jean de Britto s'est terminée le soir par un salut solennel des plus « brillants. Le *Justus ut palma florebit*, de Rossini, a été de nouveau chanté avec un *Adoremus*, « de Lambillotte, et un *Ave Regina Cœlorum*, de Mertian. Ce dernier morceau est d'une suavité « qui plaît au cœur comme le joyeux refrain de nautoniers rentrant au port ». Au moment de la bénédiction, « le R. P. Supérieur de St Michel, debout au pied de l'autel, a lu à haute voix les lettres de la béati- « fication du martyr portugais, délivrées par le Souverain Pontife Pie IX, en Août 1853. — L'Église n'ayant « pu contenir toute la foule, on rencontrait encore à huit heures et demi du soir des processions d'ouvriers « se rendant, de toutes les parties de la ville, à St Michel, pour jouir du ravissant coup d'œil que « présentait l'illumination du chœur. ~~Malheureusement le temps, ou la pluie avait mis obstacle à « l'illumination de l'..... en verres de couleur du bienheureux qui surmontait son tableau sur le portail « qui orné avec colonnettes & feuillages entremêlés de verres de couleur, au devant de l'église et sur « lequel on lisait: Beato Joanni de Britto~~ »

Le même Père qui a prêché le Triduum du bienheureux de Britto donne la Station de Carême à l'église de la Trinité, à Laval. Depuis longtemps ne s'était vu un pareil mouvement dans la population et, nous dirions presque, un pareil enthousiasme pour suivre le cours des instructions. Il a fallu pendant quelques semaines, ménager pour les hommes un jour spécial dans lequel on leur parlerait plus utilement & aussi plus à l'aise. A la suite d'un sermon sur la sanctification du Dimanche, l'œuvre des ouvriers fut résolue. Elle consiste comme dans plusieurs autres grandes villes, à fournir à cette classe de la société, le moyen de passer agréablement & saintement le jour du Seigneur. Ce n'est pas le seul fruit de la Station. Dieu se plaît en secret à faire des miracles de grâce, et il répand une abondance de bénédictions sur l'immense foule, qui se presse attentive et recueillie, autour du prédicateur. Parfois cette foule est si compacte que le sanctuaire est envahi, et, jusque sur les degrés de l'autel on s'estime heureux de pouvoir entendre cette parole qui, remplie de grâces et de charmes, ne laisse pas de bouleverser bien des consciences, esclaves sous la tyrannie du péché.

Rouen — 15 Mars 1854.

Nos fêtes de béatification ont été resplendissantes. Sermons de préparation le matin et le soir pendant trois jours. Auditoire nombreux & choisi. Le jour de la fête, messe basse par Mgr l'Archevêque, assisté de deux vicaires généraux et d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Le panégyrique fut prêché par Mr le Curé de Pont-Audemer. Tout le monde remarqua ces paroles de son discours: « de Britto voulait être à Dieu, il se voua au sacerdoce; il voulait être parfait, il choisit la Compagnie de Jésus pour y arriver. » L'ensemble fut délicieux. Les élèves de l'école Normale, à l'aide de quelques enfants de chœur de St Ouen, exécutèrent en toute perfection quelques motets d'un effet admirable. Mgr fut plein de bontés et daigna présider à tous les offices de la journée.

Quimpez — Février 1854

Un mot sur nos missions bretonnes. Je ne sais trop comment on fait dans les autres pays où l'on raconte tant de merveilles des missions; ici tout va simplement. On vient à l'église, on y reste le jour du matin au soir, on écoute avec une avidité incroyable, on se confesse, on communie et puis c'est tout. L'extraordinaire, quand il y en a, se passe entre Dieu & les âmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le fruit n'en est pas moins solide et que les pasteurs ne sont pas sans remarquer le bien qui s'opère par nos travaux. Les populations nous témoignent la plus entière confiance; tout le monde voudrait se confesser aux Pères Jésuites. Une personne me disait: « Mon Père, est-ce que j'ai fait un péché? On m'a dit que c'était mal. Hier, voulant absolument me confesser, j'arrive à la paroisse vers 3 heures du matin; mais comme la porte de l'église était fermée, je suis entrée par la fenêtre!... » — Une mère de famille: « Je suis la première aujourd'hui; c'est qu'après avoir attendu mon rang hier toute la journée, & l'avoir attendu en vain, j'ai pris le parti de passer la nuit dans le confessionnal — Mais est-ce que vous n'avez pas eu peur? — Oh! non, je me suis mise devant le St Sacrement, et j'ai prié jusqu'à onze heures; puis je me suis endormie quelque temps. J'ai pourtant trouvé la nuit un peu longue!... » Les bonnes gens! quel bien ne ferions-nous pas, si nous étions plus nombreux! Vous ne sauriez croire comme tous ces cœurs s'ouvrent à la grâce au bout de quelques jours d'exercices. A mesure qu'ils comprennent les choses, ils s'étonnent de n'avoir pas mieux servi le bon Dieu. En général ils sont peu instruits sur la religion. On les prêche trop, et on ne leur fait pas assez le catéchisme. Les Recteurs ou les prêtres qui travaillent avec nous paraissent admirer eux-mêmes les dispositions où ils trouvent leurs pénitents. Quelqu'un me disait: « Tous ces gens là peuvent être absous & des deux mains. Ils sont comme des fruits mûrs; pour peu qu'on les touche, ils se détachent de l'arbre du péché et font tous les sacrifices qu'on leur

demande ....» Si pourtant il se rencontre quelqu'un qui hésite encore à lever la main pour dire: Ego te absolvo, les pénitents eux-mêmes ont peine à les comprendre. Dans une de nos missions, je vis entrer dans ma chambre les deux prêtres de la paroisse. « Mon Père, dit le Recteur, il y a un Confesseur qui va tout gâter — Et comment donc? — C'est qu'il ne donne pas l'absolution. Ce matin j'ai rencontré plusieurs hommes qui paraissaient désolés. Ils voulaient faire leur mission, et on les a remis à un mois, à deux mois!...» Voici, reprend à son tour le vicaire, voici ce qui m'est arrivé à moi-même hier; j'ai rencontré un homme qui me dit en pleurant: « Mr le Vicaire, j'ai été à confesse, mais je n'ai rien eu. — Vous n'avez rien eu! mais à qui vous êtes-vous adressé? — à Mr *** — C'est que vous n'avez peut-être pas l'intention de changer de vie — Oh! je vous réponds que si..... Je ne veux pas aller en enfer, je veux me sauver coûte que coûte. — S'il en est ainsi, allez trouver un des Pères. — Oui, mais comment les aborder? Ils ont trop de monde. — Essayez toujours, et s'ils ne peuvent vous entendre, je vous confesserai. — Ah! que je vous remercie! Je puis donc encore faire ma mission! Et en disant ces mots il me prit la main et la baisa. Il pleurait de joie!...» Ce prêtre qui refusait l'absolution je l'ai retrouvé dans un autre endroit. Il était moins sévère et mieux disposé en notre faveur. J'en jugeai par une petite conversation que j'entendis sans être aperçu. « Que pensez-vous des missions des Jésuites? demandait à notre Confesseur, un recteur venu pour nous visiter. — Je crois qu'elles font du bien; cela réveille, et il y a beaucoup de pécheurs qui reviennent à Dieu; mais il faut convenir qu'ils donnent l'absolution à tout le monde. Tenez, voici un cas que j'ai proposé à tel Père.... Du reste ce sont les principes de St Liguori, et St Liguori est un grand Théologien; il avait le génie de la Théologie!... Vous voyez, mon cher frère, d'après ces quelques détails que nous ne sommes pas sans faire du bien. Nous prions beaucoup le P. Maunoir et sous sa protection le Seigneur ne cessera de bénir nos travaux.

Italie — Rome Mars 1853.

Quelques nouvelles sur le Collège Romain. Le cours de Théologie se maintient fort nombreux, et les Français augmentent de jour en jour. Nous avons vu assister à nos cours de dogme Mr Pitard, professeur d'humanités du Collège Louis-le-Grand, et Mr l'abbé Gaume, qui déjà deux fois est venu entendre le P. Passaglia. Mr Sauzet, l'ex-président a aussi demandé comme une faveur d'être admis à quelques-unes de nos disputes scholastiques. Peut-être sera-t-il invité pour la prochaine menstruale. — Le P. Passaglia fait ce qu'il peut pour préparer les voies à la proclamation si désirée de l'Immaculée Conception. Son savant ouvrage sur le culte de Marie, où il suit la tradition jusqu'à ses premières sources, est sous presse dans ce moment, et déjà les 300 premières pages sont imprimées. Il paraît qu'il y aura 2 forts volumes in 8o. Ceux qui les ont lus disent que c'est la mine la plus riche que l'on possède pour les panégyriques de la Ste Vierge. — A l'occasion de la dernière rénovation, nous avons eu le bonheur de voir plus à notre aise le T. R. P. Général. Sa Paternité a relevé à la gloire de la Province de Paris, le nombre des novices qui s'élève à 170. Elle a ajouté qu'à la suite d'une mission prêchée à Presbourg par le P. Rot, la municipalité avait demandé une maison de Jésuites. Quant aux événements de Fribourg, l'Evêque disait l'année dernière que bien longtemps, il avait regardé la cause du Catholicisme comme perdue dans ces contrées; mais que depuis les missions prêchées par nos pères, il était certain que cette malheureuse guerre finirait au triomphe de la Religion. —

Une nouvelle mission très importante vient d'être confiée à la Compagnie, c'est celle de Bombay, qui embrasse tout le pays depuis Bombay jusqu'aux confins de Goa. Elle est destinée, ce semble, à devenir le centre de toutes nos missions d'Orient. On érige dans la ville même de Bombay un magnifique Collège où les P.P. Missionnaires pourront apprendre la langue, et s'acclimateront peu à peu avant de se livrer aux travaux de l'Apostolat. De plus on fonde un noviciat près de la ville, afin de pouvoir lever quelques recrues Anglaises, Irlandaises ou Indiennes. Cette mission n'est encore confiée à aucune Province en particulier; elle relève directement du P. Général, qui a déjà envoyé 4 Pères, deux Anglais et deux missionnaires du Maduré. Le P. Strickland, un des deux Anglais, vient de quitter Rome pour se rendre à sa destination. —

Le 30 Janvier fut célébrée la Béatification des généreux martyrs Jean de Britto & André Bobola. On les a réunis ensemble pour plus de solennité. C'est au Gesù que la fête a eu lieu; mais toutes les maisons de Rome y ont contribué selon leur pouvoir. L'Ornementation de notre grande & belle église, était au dessus de toute description. De larges draperies de velours et de soie, bordées de

franges d'or descendaient du haut de la coupole avec une élégance charmante et décoraient l'entrée de toutes les chapelles. Les tapisseries des Gobelins, présent de Henri IV, représentant les principales scènes de la vie de St Ignace, ornaient le sommet des pilastres. Ajoutez à cela une illumination où des milliers de bougies venaient se réfléchir dans les marbres précieux qui couvrent l'église du pavé jusqu'à la voûte. Une musique composée des premiers artistes de Rome, distribués en 3 chœurs & se répondant avec un ensemble admirable, alors vous aurez quelque faible idée de cette fête vraiment magnifique. Une vingtaine de cardinaux, grand nombre d'évêques, les généraux des principaux ordres religieux, 550 prêtres tant séculiers que réguliers se sont disputés pendant 3 jours l'honneur de dire la messe au Gesù. Aussi depuis 6 heures du matin jusqu'à midi tous les autels étaient occupés par les prêtres du dehors. Le cardinal-vicaire est venu le premier de tous les cardinaux offrir le St Sacrifice dans notre église & a ainsi ouvert le Triduum, c'est lui qui l'a terminé en pontifiant au salut du dernier jour. La foule des fidèles était immense, et ce qu'il y avait de plus admirable, était le recueillement et la piété de tous les assistants. Parmi eux se trouvait le prince, héritier présomptif de la couronne de Prusse. Déjà il était venu visiter l'observatoire du P. Secchi, la bibliothèque, le musée & les principales curiosités du Collège Romain. Accompagné d'une suite nombreuse, il se présenta au Gesù une demi-heure à peu près avant le commencement des Vêpres. Le P. Pierling le reçut & le conduisit à la chambre du P. Général, où il est demeuré jusqu'aux Vêpres. Alors notre T. R. Père l'a accompagné à la tribune et le prince est resté jusqu'à la fin de l'office, c'est à dire à peu près, 2 heures. — Le mardi-gras, le souverain Pontife vint au Gesù, comme il a coutume de venir chaque année, sans doute pour faire honneur à la Cie de l'institution des Quarante heures. Après avoir adoré le T. S. Sacrement, le St Père se dirigea vers la sacristie et nous fûmes admis comme d'usage au baisement des pieds. Le P. Général se tenait debout à la droite de Pie IX et présentait la communauté. Impossible de vous dépeindre la joie, la confiance, l'effusion que le Vicaire de J. C. se plaisait visiblement à témoigner au Général de la Cie. C'était cette expansion familière qu'on ne peut avoir qu'envers un intime. Notre T. R. Père, qui conserve toujours son calme dans les plus grandes circonstances, était très ému. Le St Père prenait plaisir à élever son pied le plus haut possible pour qu'on le baisât plus commodément, mais il le laissa retomber pour les nombreux étrangers qui vinrent ensuite. De plus il y avait un petit mot gracieux pour ceux qui se présentaient. Quand après tous les Pères, les Théologiens s'approchèrent, avec l'humble scholastique: « Ah! Voilà maintenant pour servir la messe » Puis fixant sur eux un regard de bonté O jeunesse angélique! » dit-il en souriant. Un Scholastique lui présente son chapelet à bénir en lui disant « Santo Padre! - Sicuro mio figliuolo! » lui répondit-il, et en bénissant son chapelet, il lui serre la main avec tendresse. — Il paraissait si content d'être au milieu de nous, que comme un bon père de famille au milieu de ses enfants, il traînait en longueur la cérémonie, autant que possible. Il s'arrêtait à chaque pas, en traversant la sacristie, et il ne serait pas facile de dire combien il nous a donné de bénédictions. Arrivé à sa voiture, il ouvrit lui-même la portière et se retournant vers le P. Général, il lui fit un geste d'adieu qui ressemblait beaucoup moins à une bénédiction qu'à un gage évident d'une affection singulière. Tous les Romains qui encombraient la place du Gesù, purent se convaincre encore une fois que Pie IX aime de cœur notre Cie. Nous n'avons pas tardé à connaître la raison de cette prédilection que le St Père a laissé entrevoir. Il y a quelques jours, tous les Généraux d'ordres religieux excepté le Général de la Cie de Jésus, étaient mandés au Vatican par ordre du Souverain Pontife, & là fut décidé ce que les journaux vous ont appris touchant les vœux simples après le Noviciat, et les vœux de profès dans un temps plus reculé, comme cela se pratique parmi nous.

Au moment où nous écrivons ces lettres nous recevons de Rome les nouvelles suivantes: Samedi 8 Avril la Sacrée Congrégation des Rites s'est réunie pour examiner une dernière fois la cause du Vble P. Azevedo et de ses 39 Compagnons. Pendant ce procès si glorieux à la Cie, le St Sacrement était exposé au Gesù; et dans toutes nos autres maisons de Rome, c'était à qui prierait avec plus de ferveur pour l'exaltation de nos SS. Martyrs. Le ciel ne pouvait pas rester sourd à nos vœux. Le culte des 40 martyrs, est reconnu par la Sacrée Congrégation, et de nouveau il est accordé à la Cie, qui pourra désormais introduire l'office des 40 Bienheureux dans son Bréviaire & dans son Missel. La fête n'étant pas établie pour la 1ère fois, mais bien restituée, il n'y aura pas besoin de Béatification solennelle à St Pierre, et on les honorera tout comme si le culte n'avait jamais été interrompu. De plus dans la même séance, la cause du B. de Britto est entrée dans une nouvelle phase; il a été décidé que l'on peut désormais procéder à la Canonisation.

Cayenne — Extrait d'une lettre du P. Gaudré. - Ile Royale du Salut... Xbre 1853

Quelques nouvelles de notre traversée & de notre chère mission de Cayenne. Quoique nous ayons été fort maltraités dans le Golfe de Gascogne, néanmoins notre traversée a été heureuse & nous avons à remercier Dieu de la protection et des tendres soins qu'il nous a prodigués. Pendant une semaine seulement nous avons lutté contre la tempête, et plusieurs fois les vagues ont été assez bonnes pour confisquer notre dîner. Par l'effet des coups de vent, je me suis vu jeté dans un coin de la chambre avec mon couvert, un plat de légumes, des pliants, le chien du navire, etc; tout cela pêle-mêle. C'est ce que les marins appellent un bon coup de tabac. Ces braves gens savent toujours prendre le beau côté des choses. Après trois semaines de navigation, la mer a entièrement changé et ce fut pour nous une toute autre existence.

A partir des îles Madère nous avons vu

dans le plus heureux climat et les vents alizés nous ont menés directement à Cayenne. Partis de Paimbœuf le 12 8bre, nous sommes arrivés le 28 8bre, et le même jour nous embrassions le P. Hus, qui nous a prodigué les soins de la plus tendre charité. — La joie de notre arrivée a été cependant mêlée de douleur... Nous demandions des nouvelles de nos Pères... Et le P. Morez, comment va-t-il? Le P. Morez, dit le bon frère que nous interrogions, mais il est au ciel. En effet dans une matinée des premiers jours de 7bre, le P. se trouve indisposé, va prendre l'air sans éprouver de changement; il rentre dans sa case, s'assied, étend les mains sur ses genoux, et tenant les yeux élevés vers le ciel, il expire doucement en prononçant les saints noms de Jésus & de Marie! — Le P. Rollinat fut immédiatement envoyé de Cayenne à la montagne d'argent. Le 8 Xbre le P. Leroy se rendit à l'île St Joseph, au milieu de 300 transportés politiques. Il n'est séparé de l'île royale du Salut, que par un très petit bras de mer. Le P. Boulongne résidait dans cette île du Salut, et j'y arrivai le 13 Xbre pour le remplacer. Je trouve ici plus de 1500 transportés, sans compter ceux qui vont arriver bientôt. Avec le secours du bon Dieu & de la Ste Vierge, j'espère faire quelque bien. J'ai déjà rencontré des moribonds admirablement disposés, quelques âmes vraiment régénérées, mais qu'est-ce que cela en présence de tant de misères! Mon début a été des plus tristes. Le Père qui m'a précédé, était environné, assiégé par un certain nombre de transportés, dont il se servait en diverses occasions. Dès le premier jour, j'eus la plus grande peine à leur faire quitter la case du Père, dans laquelle ils s'étaient presque établis. J'y réussis cependant; mais le lendemain j'appris que trois ou quatre d'entre eux, étaient au secret. Une perquisition ayant été faite constata un grand nombre de vols. Un ciboire, des chemises etc... avaient disparu. — Jugez d'une existence qui se passe au milieu de tels hommes; et cependant je remercie Dieu de mon lot. Je compte cette grâce comme une des plus grandes et des plus précieuses de ma vie. Plus on quitte de choses pour Dieu, plus on reçoit de faveurs de sa divine libéralité. Ici on sent qu'il faut se donner tout entier à notre Seigneur, et j'en ai bien pris la résolution. — Une des principales satisfactions naturelles que j'éprouve ici c'est de pouvoir donner une bonne poignée de main à nos militaires de la garnison. Quelle différence d'hommes! on sent qu'il y a là du cœur & de la droiture. Notre Commandant en particulier, d'un sens extrêmement pratique, nous porte beaucoup d'intérêt, et favorise de tout son pouvoir la cause de la Religion. — Le P. Bigot est parti pour la station de l'Yacou. C'est la plus maltraitée, et la mortalité y est très grande; ce qui n'empêche pas notre bon petit Père de s'y porter avec le courage d'un Apôtre. Le R. Supérieur espère réunir le P. Leroy qui vit un peu en rentier dans son île, à celui qui vous écrit; et alors nous pourrions encore goûter ici quelque peu de ces délices de la vie de Communauté que vous connaissez si bien en France.

Allemagne — Cologne, Janvier 1854.

La maison que nous habitons est tout près de l'ancien Collège de nos Pères, transformé maintenant en grand Séminaire. Elle est très vieille & surmontée d'une tour du 16me siècle. Là, nous sommes, il est vrai, un peu à l'étroit; mais tant mieux, car: ubi spatia sunt arctiora, arctiora etiam vincula charitatis. En outre, il faut bien que nous nous exercions aux privations de la vie apostolique, privations si grandes chez nos missionnaires. Nous les voyons épuisés, exténués de travaux et de fatigues. Cependant ils marchent toujours & combattent vigoureusement sur le champ de bataille. C'est toujours le même cri qu'on répète: Des Ouvriers, des Missionnaires, messis multa; mais hélas! toujours aussi: operarii pauci. Dans la ville de Cologne nous faisons le catéchisme aux enfants et bientôt tous les scholastiques auront le bonheur d'instruire ceux que Notre Seigneur chérissait si tendrement. Son Eminence le Cardinal Archevêque, a demandé un de nos Pères pour faire des Conférences, les Dimanches et jours de fête. Au commencement, le nombre des auditeurs n'était pas considérable; mais le bruit ayant couru qu'un Jésuite ferait un sermon savant, les savants sont accourus, et aussi ceux qui veulent passer pour savants. Les sujets traités jusqu'à présent sont presque purement philosophiques. Pour vous en donner une idée, voici ce que nous avons entendu, le 2 Octob. (20me Dimanche après la Pent.) Pour prouver l'existence de Dieu, le prédicateur (le P. Roder) a pris pour première démonstration, l'argument ex idea. Il a cité St Anselme mot-à-mot et l'a ensuite commenté. Je vous assure qu'il y a très peu de personnes capables de bien suivre les Conférences. Malgré cela, tout le monde est dans l'admiration et l'auditoire s'augmente de plus en plus. Il n'y a que les vieilles femmes, à ce qu'il paraît, qui ne tiennent pas à la gloire d'avoir assisté à un sermon savant; car dès qu'elles s'aperçoivent, qu'elles n'y comprennent rien, elles regardent le prédicateur d'un œil dépité et s'en vont. Le bien qui se fait quoique peu sensible, n'en est pas moins réel. D'abord ces Messieurs sont attirés par ces beaux

sermons, et ils voient qu'ils ne sont pas les seuls hommes savants, les seuls hommes du progrès. Au contraire ils sont forcés de se dire à eux-mêmes qu'il y en a d'autres qui les surpassent de beaucoup. Ensuite, on leur montre à l'évidence la folie de l'athéisme et du rationalisme. Enfin, et c'est ici le fruit principal, l'orateur possède dans un degré éminent le don de poser dans le cœur de l'indifférent et du philosophe orgueilleux, quelques bonnes paroles de vie. Avec la bénédiction du Seigneur cette semence ne sera point perdue; mais plus tard nous en avons la confiance, elle donnera des fruits abondants de grâces et de salut.

Un Père nous écrit d'Hermanstadt (Transylvanie - Janvier 1854) La mission donnée dans cette ville vient d'avoir le plus beau succès. Les ministres protestants ayant connu d'avance notre prochaine arrivée, avaient jeté le cris d'alarmes, et par tous les moyens possibles avaient prémuni leurs brebis contre les ruses des Jésuites. Leurs Philippiques ne réussirent guères. A peine fûmes-nous descendus de voiture que le peuple se mit à nous entourer, à nous féliciter, à nous porter presque en triomphe à la demeure qui nous était assignée. Au premier sermon d'ouverture, l'église était comble. Magistrats, officiers, généraux, tous les nobles & ce qu'il y a de plus singulier, les ministres protestants eux-mêmes s'étaient empressés d'accourir, et occupaient les premières places. Nous n'avons point manqué une si belle occasion de prêcher la doctrine catholique, et avec une sainte liberté nous avons abordé —— les sujets les plus controversés: l'Église, le purgatoire, les indulgences et la confession. Les protestants n'en revenaient pas. Accoutumés à entendre de la part de leurs ministres des discours fleuris et pleins de précautions oratoires, ils aimaient notre langage franc, disaient que chez nous était la vérité et le salut, et un grand nombre abjura l'hérésie pour rentrer dans le sein de l'église catholique.

Jamaïque — Kingston, 1853.

Notre mission est fort étendue. Elle embrasse non seulement toute l'île de la Jamaïque; mais aussi les îles de Bahama & la colonie anglaise de Yucatan. Le P. Bertolio est seul dans ce dernier endroit. Dans l'île de la Jamaïque nous sommes 7 et demeurons dans la maison du P. Benito Fernandez, vicaire Apostolique. A Kingston nous avons une école et deux églises appelées l'une la Ste Trinité, & l'autre St Patrice. Il y a 1100 Catholiques, parmi lesquels nous comptons les personnages les plus influents. Les habitants sont divisés en grand nombre de sectes. Il y a des Méthodistes, des Trembleurs, des Calvinistes, des Protestants de l'église établie, des Libre-penseurs, des Juifs & quelques payens. Nos Pères sont respectés partout. On dit que le Pape a envoyé dans la Jamaïque l'élite de ses ministres.

P. S. A Noël, nous avons regretté vivement, Nos Révérends Pères & Nos très chers Frères, de n'avoir pu communiquer à toutes les maisons de la Compagnie, les détails édifiants que nous avions recueillis dans nos correspondances. Nous voulons réparer ce défaut en ajoutant à cette lettre ce qui devait, ce nous semble, vous intéresser davantage.

Cayenne Lettre du P. Rollinat à un P. de Laval.

A bord de l'Armide 27 Juillet 1853. La mission de Cayenne vient de perdre un de ses ouvriers les plus dévoués. Le P. Herviant a rendu son âme à Dieu, le 12 Juin dernier. Vous pouvons juger dans quels sentiments il est mort, par ceux qui l'animaient pendant sa vie. J'en trouve l'expression dans quelques unes de ses lettres qui m'ont été communiquées. On n'y peut qu'admirer avec quel amour et quel dévouement ce religieux avait embrassé la mission si ingrate qu'il a remplie auprès des transportés. Une Dame de Brest qu'il avait dirigée autrefois lui écrivait, il y a quelques mois, et plaignait sa situation. Le P. Herviant lui répondit en ces termes:

« Ne plaignez donc pas, Madame, non ne plaignez pas le Bienheureux. J'avais besoin d'une immense « expiation, je n'agissais qu'avec tiédeur dans mes actions, je menais une vie trop douce, ici j'ai trouvé « ce qui me manquait, l'isolement et les souffrances. J'ai trouvé quelque chose de mieux encore, « j'ai trouvé sur ce sol brûlant celui que j'aime par dessus tout, Jésus mon Seigneur & mon Dieu. « Il m'y avait précédé il m'y attendait! Ah! quel gracieux accueil m'a fait ce bon maître! Il me « semblait le voir sur la plage Américaine me tendant les bras à la descente du navire, et me disant: « Celui qui quitte pour moi son père, sa mère et tout ce qu'il possède, aura la vie éternelle & le « centuple dans ce monde. Il faut un centre pour un cœur aimant, il lui faut un but incessant, il « faut qu'il puisse travailler, s'immoler, se consumer pour celui qu'il aime! C'est ce que je puis faire! « Nous laissera-t-on à Cayenne? O Cayenne chérie! il me semble que je perdrais tout en te perdant! « Ici on touche la croix, on la savoure, elle nous enveloppe, nous purifie, nous sanctifie; jamais, « non jamais les délices humaines ne présenteront de pareilles douceurs! »

Une seconde lettre n'est pas moins touchante. Le P. Herviant se trouvait alors chargé des repris de justice et des détenus politiques qu'on avait rassemblés dans une même île. Ce qui donne à cette lettre un intérêt tout particulier, c'est qu'elle fut écrite quelques semaines avant sa mort. C'est la dernière de sa vie. Elle est adressée à Mme la Supérieure du refuge de Brest.

« Le bon Dieu, dit-il, me bénit au delà de ce que je mérite, il me donne assez de santé & de forces pour « travailler à la sanctification des âmes. Mon troupeau s'est accru de 300 nouvelles brebis. Je ne pourrais « pas dire avec orgueil comme certaines mères : « mes enfants sont gentils, rien ne les égale ; » non, « mes enfants à moi sont des repris de justice. Ils sont charmants quand je leur promets quelque « chose, ou que rien ne les gêne, mais le P. n'a-t-il rien à donner, ou bien sont-ils malades ; je n'ai plus d'accès « auprès d'eux, ils me repoussent & ne veulent pas se confesser comme une pauvre mère près d'un « enfant malade je rode autour de leurs cases, je cherche le moment propice pour les voir & pénétrer « jusqu'à eux. Oh ! qu'ils sont pénibles pour un homme qui n'a jamais pratiqué, les derniers jours « qu'il passe en ce monde ! Oh ! que je souffre quand je suis là, auprès d'un mourant et que je ne puis rien « pour son salut ! Seul vis-à-vis de ces malheureux je prie, je supplie, mais hélas le plus souvent « je ne suis pas entendu, & lorsque je conduis au cimetière leur dépouille inanimée, je frémis sur leur « sort éternel !...

« Vous voyez que j'ai grand besoin de prières. Je suis toujours sur mon rocher, soupirant après la « grande terre !... Ce serait pour moi un contentement humain, un travail plus facile d'évangéliser « les Indiens !... Mais dois-je quitter ma croix, cette délicieuse croix qui nous détache, nous « purifie et nous mûrit pour le ciel !... Non je ne ferai pas une démarche pour changer à mon « sujet les desseins de mes Supérieurs.... »

Espagne — Loyola, 16 Décembre 1853.

Loyola semble rajeuni. Réparé, orné même, comme par enchantement, on dirait qu'il sort de ses ruines plus beau que jamais. Soixante-dix religieux y vivent en communauté. Noviciat, 3me an, théologat, Résidence, maison de retraite ; en un mot tout ce qui constitue une Province s'y trouve en petit. On y porte la soutane de la Compagnie. La bibliothèque est belle, grande & précieuse en manuscrits. Notre église & surtout la chapelle de St Ignace est fréquentée par un grand nombre de pèlerins. Le peuple nous est très attaché. Quand nous traversons la petite ville d'Azpeitia les femmes qui travaillent assises à la porte de leurs maisons se lèvent pour nous saluer, et les petits enfants en baisant leur main nous disent : Ave Maria purissima !

Nous avons des résidences dans les villes principales & on nous demande partout. Si nos Pères étaient trois ou quatre fois plus nombreux, ils ne suffiraient pas encore pour recueillir l'abondante moisson qui leur est offerte. Les missionnaires ne jouissent pas d'un moment de repos. Quand ils arrivent pour donner une mission, on vient à leur rencontre, on leur baise les mains, les habits, on crie : Vive les missionnaires ! Vive les bons Pères ! Vive la Compagnie de Jésus ! C'est un véritable triomphe. Dans les instructions, dans les catéchismes, nous recommandons aux enfants, aux grandes personnes, à tout le monde de dire Ave Maria purissima toutes les fois qu'un blasphème est prononcé ; et cette pratique a déjà produit des fruits excellents. — Un voiturier vint à passer dans une ville évangélisée par nos Pères. Comme ses chevaux n'allaient pas assez vite, il se mit à jurer & à blasphémer mais à peine eut-il prononcé quelques paroles que les petits enfants poussèrent le cri Ave Maria purissima ! Ce cri est répété par les passants, il vole de bouche en bouche, et bientôt retentit par toute la ville. Le voiturier tout surpris arrête ses chevaux, & n'ose faire un mouvement. Une bonne Dame le tira d'embarras en lui disant : « Mon frère, ne soyez pas étonné de ce qui se passe, nous avons eu la mission, les Pères Jésuites nous ont convertis, et dans notre ville on ne blasphème plus. » — Alors le pauvre homme ôtant son chapeau, s'écria : Béni soit le saint nom de Jésus ! moi aussi je veux me convertir et me confesser !...

A Valladolid où nous avons une résidence, sans compter les retraites données aux prisonniers, aux hôpitaux, aux élèves, au clergé, aux religieux, nos Pères, dans l'espace de cinq mois ont entendu 7,755 Confessions, prêché 102 sermons et brûlé 66 mauvais livres. Ce que je dis de la Résidence de Valladolid peut s'appliquer aux treize autres résidences que nous possédons dans le royaume.

A. M. D. G.



COLLÉGE S^T FRANÇOIS-XAVIER - VANNES [Morbihan]

Scholasticat de Laval 4 Juin 1854
Les Scholastiques de Laval aux P. P. & F. F. de
Nos RR PP. & nos TT. CC Frères.

P. C.

France

Vannes - Collége St François-Xavier - Avril, 1854.

Une œuvre s'est établie dans notre Collége en faveur des externes pauvres. Elle consiste à soutenir dans leurs études, les élèves qui par leurs talents & leur bonne conduite peuvent plustard donner à l'Église des prêtres pieux et savants. Ce sont les externes riches qui soutiennent leurs condisciples, et ils ont déjà versé entre nos mains 5 à 600 fr. Par le moyen des Congrégations, le Collége donne du pain aux pauvres deux ou trois fois par semaine. Cette année, comme la misère a été plus grande, il a fallu redoubler d'efforts. Pendant les mois de Décembre Janvier et Février les Congréganistes ont visité beaucoup de familles malheureuses et plus de 2,000 livres de pain ont été distribuées -

Cayenne ~ 12 Février 1854.

Lettre du P. Hus supérieur de la mission de Cayenne au P. Paigre.

Que je suis en retard avec vous! J'en serais honteux, s'il y avait de ma faute. J'espère que cette lettre m'excusera; vous y verrez que depuis votre départ de Cayenne pour la France, j'ai été presque constamment ou en course ou malade. L'île de St Joseph a été sans aumônier depuis que vous l'avez quittée jusqu'au 7 Décembre, où le P. Leroy y a pris votre place. Il était arrivé ici le 28 Novembre avec les PP. Bigot et Gaudré, les FF. Bazin et Linglenon. Le P. Leroy n'a plus trouvé à St Joseph aucun de vos anciens paroissiens. Ils avaient, au mois de Juin été transférés à l'île la Mère, où ils ont vécu pendant deux mois avec les Politiques. Le ménage, que troublaient des rixes fréquentes et des menaces plus terribles a dû être dissout. Il y avait évidemment incompatibilité d'humeurs. Les Politiques furent envoyés à St Joseph, où ils sont encore et les volontaires et les libérés restèrent, et depuis sont seuls à l'île La Mère. Cette séparation a produit de bons effets pour tous. Les Politiques, sous la direction ferme de Mr de la Richerie commandant de toutes les îles du Salut, se sont épris d'un bel amour du travail; ils ont déboisé toutes les parties cultivables de l'île St Joseph, ont fait de fortes murailles pour soutenir les terres, les ont labourées à la houe, ensemencées de maïs, plantées de bananiers, caféiers etc... et tout cela pousse à merveille. L'aspect de votre île est entièrement changé. Votre chapelle est restée ce qu'elle était, mais à 50 pas à la droite on a nivelé le terrain et élevé deux grandes et belles cases, l'une pour les officiers, l'autre pour les troupes. Un débarcadère spacieux et commode a été construit; en un mot tout est bien et présente un agréable coup d'œil. Ceux des Politiques qui sont devenus malades et le nombre en a été grand, ont été portés à l'île royale, où une case-hôpital leur a été cédée. C'est ce qui a rendu la privation d'aumônier moins sensible. D'ailleurs le Père Boulogne s'y rendait de temps en temps de l'île royale. Je crois vous avoir dit que j'avais le dessein de placer le Père Ringot à l'île la Mère et d'envoyer le P. Herviant au nouvel établissement sur l'Oyapock. Vous savez que la divine Providence ne m'a pas permis d'exécuter ce projet en son entier. Après deux mois de repos le P. Ringot partit pour l'île La Mère le 31 Mai. Il y trouva le P. Herviant en bonne santé, et devait passer 4 jours avec lui. Le surlendemain le P. Herviant fut pris d'une fièvre qui n'annonçait rien de grave. Cependant les médecins de l'île jugèrent prudent de ne pas le laisser revenir par le bateau à vapeur, qui après avoir déposé le P. Ringot à son nouveau poste était allé à la montagne d'argent. Huit jours après, le 11 Juin, un autre bateau à vapeur, revenant de l'Oyapock mouilla, vers 6 heures du matin, à l'île La Mère. Le P. Herviant était un peu mieux; il revint et arriva à la maison à 10 heures du matin. Il ne se plaignait que d'une très grande fatigue; mais son visage était rouge, comme s'il eût reçu un coup de soleil. Je lui avais fait préparer un lit, il s'y coucha et dormit environ 3/4 d'heure. A son réveil, il me supplia de lui faire donner quelque chose parce qu'il se sentait extrêmement faible. Il n'avait pas de fièvre. Je lui fis apporter un bol de bouillon, 2 œufs laités et un petit morceau de pain. Il en prit à peu près la moitié et but un 1/2 verre d'eau rougie. Mr Laure que j'avais fait appeler vint à 1 heure après-midi, examina le malade avec les soins qu'il veut bien nous donner, approuva le petit repas que j'avais fait prendre et conseilla l'hôpital. J'en étais sorti moi-même depuis 5 jours seulement après y être demeuré 15 jours pour une fièvre qui durant 60 heures m'avait tenu aux limites de la vie. Le F. Schmoderer y était depuis 3 semaines pour cause semblable; mais moins violente. Le P. Herviant s'habilla seul et se rendit à pied à l'hôpital. Dans la soirée Mr Laure lui fit prendre une médecine qui eut un excellent résultat. La nuit fut un peu agitée mais on l'attribuait à l'effet de la médecine. Le lendemain matin le malade était si bien que Mr Laure m'envoya dire que victoire complète était remportée. A 11 heures le P. Herviant avait pu prendre quelque chose avec l'autorisation du médecin, et s'en était bien trouvé. A 2 h. et 1/2, une crise subite et terrible avec convulsions affreuses & délire complet.

Le médecin de garde fait appliquer des sinapismes aux pieds, aux jambes & aux cuisses. Mr Laure averti par les sœurs était accouru et avait fait mettre des sangsues tout autour du cou et derrière les oreilles, en même temps il m'avait fait appeler. Oh! comme je fus saisi, quand j'aperçus ce pauvre Père, le cou et la poitrine tout couverts de sang s'agitant avec tant de violence que 3 infirmiers avaient peine à le retenir sur son lit et ne proférant que des paroles sans suite et sans aucun sens. Je demandai à Mr Laure s'il y avait danger. — Oui, mais espoir encore. Je m'approchai du lit, et parlai au Père. Il reconnut ma voix, se calma, reprit son bon sens. Tout le monde sortit et je pus l'entretenir l'espace de 10 minutes. Après cela les convulsions et le délire. On rentra; les soins furent continués et parurent avoir quelques succès. Mais une 1/2 heure après je regardai Mr Laure. Ses yeux étaient pleins de larmes. Je lui demandai s'il y avait changement. — Oui, grand danger! — Je renouvelai l'absolution et donnai l'extrême onction. Le calme reparut sans la raison et dura une 1/2 heure, mais la vie s'en allait. Je donnai l'indulgence plénière, récitai les prières des agonisants; à 5 h. et 1/2 un frisson de tout le corps fut le dernier signe de la vie. Trois frères des écoles étaient venus. Ils m'offrirent de passer la nuit en prières auprès du cadavre; et le lendemain ils le revêtirent des habits sacerdotaux, le placèrent dans son cercueil qui fut exposé dans la chapelle de l'hôpital où 5 messes furent célébrées. J'allai annoncer cette nouvelle à Mr le Préfet Apostolique qui avec Mr l'abbé Dorgue voulut bien se charger de tous les préparatifs des funérailles. J'écrivis un mot au Gouverneur et à l'Ordonnateur; je demandai les prières des communautés religieuses. Le lendemain l'enterrement se fit à 5 heures, avec une si grande pompe qu'on n'avait rien vu de semblable à Cayenne. Mr le Préfet Apostolique officiait, 4 prêtres portaient le drap mortuaire étendu devant le cercueil, qui porté sur les épaules de 4 transportés

était découvert et laissait voir le corps orné comme pour la célébration de la messe. Tous les autres prêtres, les enfants de chœur, le Gouverneur avec ses aides de camp, le Colonel avec son État major, l'Ordonnateur avec les chefs des services maritimes et civils, presque tous les employés, les Sœurs hospitalières, les Sœurs de St Joseph avec leurs élèves en habits blancs, les Frères avec leurs enfants, les Directeurs du Collège avec leurs élèves, une si grande foule de fidèles que plus de la moitié ne put pénétrer dans l'église, suivirent le convoi jusqu'au cimetière. L'église était tendue de noir dans toute sa longueur, un catafalque avait été élevé au milieu du chœur et plus de 200 bougies brulaient à l'entour. L'office fut chanté très solennellement et le lendemain matin, un service de 1ère classe fut célébré. Le P. Herviant est enterré dans un endroit du cimetière réservé aux prêtres qui meurent à Cayenne.

Je vous ai dit mon bien cher Père qu'au moment où le P. Herviant nous fut enlevé, j'étais mal remis encore d'une fièvre qui avait failli m'emporter moi-même. Cette mort si inattendue, si subite m'impressionna tellement qu'elle m'occasionna une autre maladie. Je perdis tout-à-coup l'appétit et le sommeil, et, pendant 3 semaines, j'éprouvais une si grande difficulté à respirer que je ne pouvais ni me coucher ni presque marcher. Je fis en cet état la visite des P.P. Boulogne à l'île Royale, Ringot à l'île La Mère, Morez à la Montagne d'Argent. Ils étaient en bonne santé et les conversations que j'eus avec eux me firent du bien. A mon retour, le F. Schmoderer était à peu près guéri, et, quelques jours après, il sortit de l'hôpital où il avait passé 6 semaines.

L'établissement St Georges à 12 lieues au delà de l'embouchure de l'Oyapock, 20 lieues de la Montagne d'Argent, avait été commencé vers la mi-Juin, par 100 nègres pris dans les autres pénitenciers et à la geôle de Cayenne. Au commencement de Juillet, 60 transportés Français y furent envoyés de l'île Royale. Plusieurs tombèrent malades après le 2e ou 3e jour de travail. Je n'avais pas d'aumônier à y placer. J'obtins de m'y rendre tous les 15 jours, tantôt par les bateaux à vapeur, tantôt par les goëlettes qui font ce service. J'ai continué ces courses qui me faisaient passer 16 ou 18 jours par mois en voyage sur mer, jusqu'au 16 Xbre, où j'y ai envoyé le P. Bigot et le F. Bazin. Je dois en excepter le mois de 7bre pendant lequel je fus retenu ici par une nouvelle attaque de fièvre, et, 2 jours encore, on désespéra de ma vie. Comme j'étais fort inquiet pour St Georges où les malades se multipliaient chaque jour et mouraient sans secours, je priai Mr le Préfet Apostolique de permettre qu'un des Pères du St Cœur de Marie, fit cette course pour moi. Je l'obtins sans peine. Le P. Mignon trouva à l'île Royale le P. Boulogne, à l'île La Mère le P. Ringot, tous deux en bonne santé. A la Montagne d'Argent, le P. Morez avait eu à diverses reprises de légers accès de fièvre, mais s'en était remis. Comptant sur ma visite ce bon Père faisait sa retraite annuelle et en était au 5e jour. C'était le 28 7bre. Il se confessa au P. Mignon, m'écrivit une petite lettre où il me parlait de ses accès de fièvre dont il se disait guéri. De mon côté, j'étais toujours souffrant, une large plaie suite d'un vésicatoire ammoniacal appliqué à la jambe droite pendant ma maladie ne voulait pas se fermer. Cependant j'obtins ou plutôt j'extorquai de Mr Laure la permission de faire le voyage de la mi-Octobre. Je portais quelques bouteilles de vin vieux et d'autres provisions que je croyais propres à rétablir entièrement le P. Morez. Je descendis au port de la Montagne d'argent le 17 à 6 heures et 1/2 du matin. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, les hommes qui étaient là m'entourèrent et me dirent: Savez vous la nouvelle? — Non, et quelle nouvelle? — Notre Père est mort; il y a près de 15 jours qu'il est enterré! Je gravis, comme je pus cette triste colline. Tous ces MM. de l'Etat Major vinrent à ma rencontre et mêlèrent l'expression de leurs regrets à celle de ma douleur. Ils me dirent que le 1er 8bre, le P. Morez avait été repris de la fièvre avec une certaine violence, mais sans symptômes alarmants. Le 2, la fièvre était revenue et avait empêché le Père de faire les Offices; cependant elle était un peu moins forte que la veille. Le 3, fièvre encore, mais faible. Le Père s'était levé vers 9 h. A midi il était descendu à la chapelle et avait fait le baptême d'un enfant indien. Plus tard il s'était promené à l'ombre l'espace d'une heure. A 6 heures, une attaque pernicieuse s'était subitement déclarée, avait enlevé le sentiment et la raison, et, malgré tous les moyens employés par les médecins, le Père rendit son âme à Dieu vers 9 h. et 1/2. Comme cette mort avait été subite, le médecin fit garder le corps jusqu'au soir du 5, où il fut enterré avec toute la pompe possible, mais sans prêtre. Depuis lors, aucun moyen de communication avec Cayenne pour y apporter cette nouvelle. Je me fis conduire au cimetière. On me montra la tombe, et là, je priai et pleurai de tout mon cœur. Je revins et demandai ce qui s'était passé depuis le décès du Père. Sept hommes étaient morts; 4 avaient été administrés; 3 étaient mourants. Je confessai ces derniers et leur donnai l'extrême onction qu'ils reçurent avec les meilleures dispositions. Dans la nuit, nous partîmes pour St Georges où pendant un jour et 1/2 que j'y passai, je fis 3 enterrements, j'entendis les confessions de 10 hommes et donnai l'extrême onction à 2. J'ai omis de dire que dans la soirée du 17, je pus écrire à tous les Pères qui sont dans la colonie pour leur apprendre la triste nouvelle et demander les suffrages. La goëlette qui portait mes lettres arriva assez tôt pour que le P. Rollinat arrivé à Cayenne le 30 Sepbre avec le F. Provost, put écrire au R. Père Provincial par le courrier du même mois. Ainsi les secours que nous pourrions donner à notre cher défunt n'éprouvèrent aucun retard

Je rentrai à Cayenne le 26, et le 29 le P. Rollinat partit par le Voyageur. Il vit en passant le Père Ringot à l'île La Mère, passa une journée à la Montagne d'argent, se rendit à St Georges, revint 2 jours après à la Montagne, où il est depuis avec le F. Provost. Les dernières nouvelles que j'ai reçues

deux m'apprennent qu'ils sont tous les deux malades de la fièvre, mais sans gravité. Si je ne les trouve pas guéris le 17, où j'espère les voir, je les remplacerai par le P. Raulin et le F. Aillery, arrivés à Cayenne avec le P. Dabbadie et le F. Lichtlé, le 30 Janvier. Le 13 Décembre, j'ai envoyé le P. Gaudré et le F. Pingrenon à l'île royale, et le P. Boulogne qui avait besoin de repos et n'avait pas fait sa retraite est revenu à Cayenne. Nous sommes huit ici maintenant, les PP. Boulogne, Dabbadie, Raulin et moi; les FF. Schmoderer, Futsch, Lichtlé et Aillery. Avec les misères dont je vous ai déjà parlé, j'en ai eu deux autres encore. D'abord pendant les 6 semaines qui suivirent la mort du P. Herviant, j'eus les jambes, les cuisses et les reins couverts de clous, qui m'ont fait passablement souffrir dans mes voyages. Ensuite dans les 1ers jours de Janvier, un panaris est venu se nicher au bout de l'index de la main droite. Un mois entier, j'ai été privé de dire la Ste Messe. J'ai recommencé depuis 3 jours seulement, mais sans être entièrement guéri. Excusez pour cela mon griffonnage, et priez Notre-Seigneur qu'il me fasse la grâce d'honorer et porter comme je le dois les parcelles de sa croix.

Voilà mon Révérend et très cher Père les détails qui nous sont personnels. Dans tous nos établissements les fièvres et les dyssenteries ont fait constamment de grands ravages. Le mois d'Octobre seul nous a enlevé 64 hommes. A St Georges, où depuis le mois de Juillet 160 transportés Français avaient été envoyés, 88 étaient enterrés au 1er Janvier. Plusieurs surveillants, gendarmes et soldats sont morts aussi. A très peu d'exceptions près, tous ceux qui ont pu recevoir les sacrements, les ont reçus et avec des dispositions qui nous ont comblé de consolations. Oh! j'ai la ferme espérance que la plupart d'entre eux nous devront après Dieu leur bonheur éternel. Plusieurs protestants sont devenus bons catholiques, beaucoup de nègres qui n'avaient reçu que le baptême ont été instruits et admis à la 1ère communion. Enfin parmi ceux qui survivent nous avons bon nombre de conversions qui se soutiennent bien. En somme notre ministère a été par la grâce de Dieu très fructueux: Il nous a donné et nous donne de bien abondantes et bien consolantes compensations aux épreuves que le ciel nous a envoyées. Mr l'amiral Fourichon successeur de Mr Sarda dans le gouvernement de la Guyanne, était venu ici avec des craintes très prononcées pour le résultat de la transportation et de la colonisation. Quelques jours après son arrivée, il visita tous les établissements pénitenciers et parcourut l'ancienne colonie. Il vit tout par lui-même et dans les plus grands détails, se fit rendre un compte exact de tout, et dès lors il fut entièrement persuadé qu'il y avait impossibilité absolue. Un rapport en ce sens fut envoyé par lui au ministre de la marine, à qui dès le mois de Juin et par tous les courriers suivants il avait demandé son remplacement. Il vient d'avoir lieu et notre Gouverneur aujourd'hui est Mr Bonar capitaine de vaisseau ancien Gouverneur de Taïti. Quoiqu'il n'eut aucun espoir de succès Mr Fourichon n'a épargné ni travaux, ni fatigues, ni soins, ni veilles. On eût dit en le voyant à la besogne qu'il comptait sur un succès assuré et que tous ses intérêts en dépendaient. Chaque mois il a renouvelé la visite de tous les établissements et pourvu aux nécessités qui se présentaient de toutes parts. C'est un administrateur parfait. Doué d'une intelligence prompte, juste et très vaste, il saisissait et embrassait tout avec une netteté et une sagacité qui lui ont acquis l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Actif et laborieux comme bien peu d'hommes le sont, il savait unir pour ainsi dire l'exécution à la détermination. Que Dieu le protège, que son immense valeur soit comprise; il rendra les plus éminents services à la France. Madame Fourichon a constamment édifié par ses vertus religieuses et charmé par ses belles et précieuses qualités. Les regrets qu'ils laissent ici sont unanimes. Nous leur avons, moi personnellement de grandes obligations. Je vous serai bien reconnaissant si par vos prières et celles de nos Pères et Frères que vous demanderez pour eux vous nous aidez à payer cette dette. Dans une chute de cheval qu'il a faite à Gorée en venant ici, notre nouveau Gouverneur s'est foulé les nerfs d'une cuisse. Il est forcé de rester dans ses appartements. Mais comme il se porte bien d'ailleurs, il travaille sans relâche à acquérir la connaissance du pays et des habitants. Il voit très bien les difficultés mais il espère et c'est beaucoup. J'ai eu l'honneur de le voir déjà plusieurs fois. Je le crois très capable et animé des meilleures intentions. Que Dieu lui soit en aide; notre coopération dans les limites de notre mission ne lui fera pas défaut.

Maduré

Fête célébrée à Trichinopoly à l'occasion de la Béatification du P. Jean de Britto.

Le Dimanche 22 Janvier on annonça publiquement à la messe paroissiale que le Souverain Pontife Pie IX ayant daigné béatifier dans la ville sainte le Vénérable Jean de Britto décapité pour la foi au Marava dans le village d'Oriour, sa fête fixée par Mgr au 4 Février jour de son martyre serait solennisée pendant 3 jours consécutifs avec toute la splendeur possible, et précédée d'une neuvaine en son honneur. On fit connaître en même temps les exercices et les cérémonies qui devaient avoir lieu dans le courant de la neuvaine et du Triduum, en engageant tous les chrétiens à célébrer cette fête avec toute la piété et la dévotion dont ils seraient capables. Cette annonce les surprit agréablement; aucun d'eux n'avait encore été témoin d'une fête à l'occasion d'une béatification, et ils s'attendaient à voir quelque chose de plus qu'ordinaire. Mgr voulut donc qu'on mit à contribution toutes nos ressources, sans avoir égard aux dépenses ni à la peine afin de remplir l'attente de nos chrétiens et de donner à ces jours toute la solennité possible. - Le 25 Janvier, on ouvrit la neuvaine au son des cloches, des tambours et des boîtes; un drapeau représentant l'image du Bienheureux de grandeur naturelle, fut hissé à la cime d'un mât de 60 pieds de haut, et la musique indienne suivie d'une vingtaine de banderoles de diverses couleurs parcourut lentement les rues pour annoncer que la fête commençait. La statue du Bienheureux tenant une palme à la main fut placée dans le chœur de l'église sur une estrade élevée, et exposée pour la première fois aux regards et à la vénération des fidèles. Les exercices de la neuvaine qui avaient lieu le soir

furent très suivis. On commençait par réciter le chapelet; ensuite on faisait la lecture de la vie du Bienheureux, distribuée de manière à la terminer en 9 jours. Après cette lecture, venait le sermon analogue à la circonstance. Il était suivi d'une lecture sous forme de prière dans laquelle on proposait brièvement à la piété des fidèles une vertu du Bienheureux Martyr en la demandant à Dieu par son intercession. Chacune de ces demandes au nombre de 9, se terminait par le Pater et l'Ave. Vers la fin de cette espèce de méditation, on exposait le S. S. Sacrement, et l'exercice se terminait par le Salut et la bénédiction. Mgr Canoz avait invité tous les M. M. des Missions étrangères nos voisins à honorer la fête de leur présence. Aucun ne fit défaut. C'était une fête commune à eux et à nous; ils voulurent tous y participer et augmenter la solennité par leur concours. Il en vint même de si loin qu'il eut été indiscret de les inviter. Mr Boutelou supérieur du Séminaire représentait la mission du Meyssour. Mgr de Drusipare invité le premier témoigna la peine qu'il éprouvait de ne pouvoir se rendre à la solennité. Il avait donné sa parole d'aller consacrer une nouvelle église, et la chrétienté était déjà prévenue de l'arrivée de son pasteur. Sa Grandeur dut faire céder au devoir le désir qu'elle avait de s'unir à ses prêtres pour honorer le patron d'une Mission qui fut longtemps la sienne. Nous aurions éprouvé une vraie satisfaction de voir parmi nous ce respectable et vénéré prélat, et, quoique nous fussions très nombreux, son absence laissa un vide.

Le 2 Février, est la fête d'une Congrégation d'hommes canoniquement établie et affiliée à celle de Rome et qui, malgré son institution récente, compte déjà plus de 120 membres, tous d'une conduite irréprochable et s'approchant tous les mois des Sacrements. Ce jour là aussi, 4 des nôtres prononcèrent leurs derniers vœux entre les mains de Mgr. Tous les Pères et les hôtes de la maison assistèrent à cette cérémonie qui a toujours quelque chose de touchant pour le cœur et dont les Indiens saisissent le sens quoiqu'ils n'en comprennent pas les paroles. Cette coïncidence des deux fêtes ne servit pas peu à augmenter la joie et la solennité de la journée. Après la grand'Messe qui eut lieu à 9 h., les mères de famille à l'exemple de la T. Ste Vierge offrant son divin fils au temple, vinrent s'agenouiller devant la statue du Bienheureux, lui vouer à haute voix leurs enfants, en le priant de les bénir, de les prendre sous sa protection et de les présenter à Dieu pour en faire un jour de bons et fervents chrétiens. Puisse cette jeune génération ne jamais oublier qu'elle a eu l'avantage d'être offerte la première au Bienheureux sans lequel peut être plusieurs d'entre eux seraient nés comme tant d'autres dans l'infidélité. Le soir, les Congréganistes firent avec grande pompe leur procession d'usage et la journée se termina par les exercices ordinaires de la Neuvaine.

Le 1er jour du Triduum, l'église prit un nouvel aspect; tout le chœur fut tendu de draperies rouges, vertes et bleues, des 3 arceaux qui le séparent des 3 nefs pendaient des festons blancs et roses, et les statues avec l'entablement du grand autel disparurent sous un immense tableau fait pour la circonstance. Ce tableau de 3 mètres sur 5, exécuté par le peintre de la mission représentait une façade gothique à 3 portiques. Dans le 1er portique, le Bienheureux était dans son costume de Missionnaire, un crucifix à la main et annonçant les vérités de la Foi. Dans le 2d, on le voyait en surplis et en étole versant l'eau du baptême sur un Indien à genoux; dans le portique du milieu, il était en prière, le cou découvert, attendant que le bourreau lui procurât la couronne qu'un ange tenait suspendu sur la tête. Dans la matinée, il n'y eut de particulier que la grand'Messe et l'affluence plus considérable des fidèles. Le soir, on chanta les premières Vêpres solennelles. Mgr officiait en chappe et en mitre avec diacre et sous diacre. Au salut qui fut exécuté le moins mal possible, l'autel déjà paré de ses plus beaux ornements, couvert de vases de fleurs et de magnifiques candélabres, devint tout à coup éblouissant d'une infinité de lumières disposées avec symétrie. Le tableau du Bienheureux parut environné d'une auréole tout étincelante de clartés. Après la bénédiction donnée par Mgr on donna à baiser la relique du Bienheureux et l'empressement fut si grand que le silence qui du reste n'est pas mis au rang des vertus par nos Indiens, souffrit quelques atteintes bien pardonnables en pareille circonstance.

Le lendemain qui était le jour de la fête devait être aussi le plus solennel. La Messe pontificale avait été annoncée pour 7 h. A 6 1/2, tout le clergé composé de 22 prêtres partit en procession de notre maison pour se rendre à l'église. Au moment où l'on se mit à défiler, la grande cloche se mit en branle, les boîtes détonnèrent et la musique indienne dont le principal mérite est d'être fort bruyante fit entendre ses sons étourdissants. La marche était ouverte par la croix pontificale et 2 acolythes suivis de quelques enfants de chœur. Venaient ensuite les prêtres tous en chasuble, chantant le Benedictus. Mgr revêtu de ses habits pontificaux venait en crosse et en mitre sous un dais porté par 6 Congréganistes. Le Cortège s'avança à pas lents à travers la foule qui couvrait la grande place de l'église et qui recevait à genoux la bénédiction au passage de Sa Grandeur. Arrivé dans le chœur de l'église, Mgr s'étant assis sur un riche trône qui lui avait été préparé quitta la chappe pour prendre la chasuble, et la Messe solennelle commença. A l'Evangile Mr Mehay monta en chaire. Il était venu de Tranquebar à 30 lieues de Trichinopoly, pour prendre part à la fête, et, quoiqu'il n'eut été prévenu que 2 jours à l'avance, il voulut bien se charger du panégyrique du Bienheureux. Il possède la langue et surtout la prononciation dans toute la perfection désirable, aussi il désespère tous les Missionnaires, et quand les indigènes entendent quelqu'un qui ne prêche pas mal, ils ne croyent pas lui adresser un éloge plus flatteur que de dire qu'il approche de Mr Mehay dont la renommée est répandue dans tout le pays. C'est lui qui en 1837, fut chargé de parcourir le Maduré pour faire connaître aux chrétiens

les dispositions du St Père et leur annoncer l'arrivée des Jésuites qu'ils avaient demandés. Il fut leur introducteur dans la Mission, travailla longtemps avec eux et leur rendit des services dont nous conserverons toujours le souvenir. Il prit pour texte ces paroles : Qui seminant in lacrymis in exultatione metent, paroles qu'il appliqua au Bienheureux dont il raconta les travaux, les vertus et la mort glorieuse, mais il le fit avec tant de clarté, de naturel et d'intérêt, que son discours qui dura plus d'une heure fut écouté avec l'attention la plus profonde et la mieux soutenue. Pour ne pas trop prolonger la cérémonie, les Communions avaient eu lieu aux messes précédentes ; il y en eut environ cinq cents. Ce n'est pas beaucoup sans doute eu égard à la population de Trichinopoly ; mais il faut remarquer que nos Chrétiens ne choisissent jamais les fêtes les plus bruyantes pour s'approcher des Sacrements. Ils craignent les distractions et, s'ils communient ces jours là, ils s'éloignent de tout bruit et de toute assemblée tumultueuse.
Après dîner, les enfants de l'école à l'occasion de la fête, vinrent nous donner une petite séance amusante. C'est un exercice de danse, mais une danse des plus animées des plus variées, des plus curieuses et qui n'a rien de commun avec les danses Européennes. Ils sont ordinairement au nombre de 12 dans un costume élégant et léger ayant chacun une espèce de petit sceptre à chaque main, et des grelots aux pieds. Après avoir salué gracieusement l'assemblée, ils se mettent à chanter et à danser, chacun frappant sur les bâtons de son émule. Le début est d'abord assez calme ; mais bientôt les évolutions commencent, les mouvements se compliquent, le chant s'anime ; ils sautent, ils courent, ils se baissent, ils se relèvent, ils se mêlent, ils se croisent dans tous les sens, rencontrant toujours à propos le bâton que chacun doit toucher en passant, frappant tous la mesure en cadence et exprimant par la célérité de leurs sauts et le cliquetis de leurs instruments tous les tons d'une musique rapide. On ne se lasse pas de voir l'agilité la variété, la précision de tant de mouvements divers et d'attitudes différentes exécutés avec un ensemble admirable. Ces exercices font une partie de l'éducation indienne ; ils remplacent dans ce pays les jeux gymnastiques de nos Collèges et sans en avoir les dangers, ils offrent aux enfants un amusement aussi utile et tout à fait dans leur goût. Après avoir chanté et gambadé pendant une heure, les petits bonshommes étaient fatigués, ils reçurent chacun quelques bananes et un biscuit, Mgr leur donna une médaille avec sa bénédiction et ils se retirèrent aussi satisfaits que nous l'étions de leur adresse. Le soir, on chanta les Vêpres et on donna le salut avec la même solennité que la veille, mais l'affluence devint encore plus considérable à cause de la procession qu'on avait annoncée. Elle eut lieu à la nuit close selon l'usage. Les Statues de St Michel du Bienheureux et de la Ste Vierge, placées sur des brancards élégants, ornés avec goût, et tout brillants de dorures, partirent de l'église, au son de la bruyante musique indienne, avec accompagnement de chant, de boîtes et de cloches de tous les calibres. La procession se développa dans les allées d'un enclos assez vaste attenant à l'église. A la lueur d'une multitude de torches et de feux de Bengal elle offrait un spectacle qui n'était pas indigne d'un œil Européen. De temps à autre, tout bruit et toute musique cessait et le catéchiste adressait à haute voix des prières au Bienheureux auxquelles répondaient tous les Congréganistes. A mesure que la procession se retirait, des fusées sans nombre commencèrent à sillonner les airs, et quand elle fut rentrée à l'église, un beau feu d'artifice vint récréer les regards des spectateurs. En même temps la façade de l'église s'illumina et un grand transparent placé dans la fenêtre au dessus de la porte d'entrée représentait le Bienheureux dans la gloire.
La principale fête était terminée, le lendemain qui était le dernier jour du Triduum, il y eut encore grand-Messe. le soir au Salut, Mr Mesay voulut bien adresser un second discours à la foule qui remplissait l'église. Le sermon terminé on chanta le Te Deum, et, après avoir baisé une seconde fois la relique, la foule se retira pour revenir bientôt assister à la dernière séance qui n'est pas la moins intéressante pour ces peuples ; c'était la tragédie sans laquelle il aurait manqué quelque chose à la fête. Dans ce pays, les pièces de théâtre qui sont très communes ont toujours lieu la nuit. Elles commencent vers 10h. pour se terminer à l'aurore. Une nuit fait un acte ; il y a donc autant de nuits qu'il y a d'actes dans la pièce. Les acteurs sont continuellement sur la scène et débitent leur rôle en chantant. Les vraisemblances sont très peu observées, jamais changement de décoration et la surabondance des faits détruit toutes les règles de l'unité. Les Indiens ne sont pas délicats, et, malgré tous ces défauts, ils ont une avidité incroyable pour ces sortes de représentations qui attirent autant de monde que le lieu peut en contenir. Ce lieu est toujours une grande esplanade, car ils n'ont pas de salles de théâtre. La place qui est devant notre église se trouva donc couverte de spectateurs de toute caste et de toute religion. On leur représenta l'histoire du Bienheureux depuis sa naissance jusqu'à sa mort et le tout se termina en 2 nuits. Heureusement notre présence n'était pas de rigueur. Toutefois pour ne pas laisser croire que nous prenions peu d'intérêt à une pièce dont le héros était un martyr de la Cie Mgr et plusieurs des nôtres assistèrent pendant quelques heures au 2d acte.
Déjà dans plus d'une localité, les fidèles ont reçu des marques de la protection du Bienheureux Martyr et, quelques traits sinon miraculeux au moins très remarquables prouvent qu'on ne l'invoque pas en vain. Sans parler du Choléra qui régnait parmi les Chrétiens de Trichinopoly et qui cessa entièrement le 1er jour de la Neuvaine, il s'est opéré deux guérisons qui méritent d'être rapportées.
Un père de famille de Tranquebar avait une fille atteinte de dyssenterie, l'enfant était si mal que les médecins l'avaient abandonnée. Le père désolé résolut de faire un vœu en l'honneur du Bienheureux de Britto dont il venait d'apprendre la béatification. Il n'eut pas plustôt prononcé son vœu qu'elle fut complètement guérie.

Le 22 Janvier, un de nos Pères du Marava vit arriver chez lui à 10h. du soir quelques hommes qui venaient de 4 milles à la lueur des torches, lui demandant une médaille & de l'eau bénite pour un père de famille atteint d'un violent choléra. Le Père n'ayant pas de médaille sous la main, leur donna avec de l'eau bénite une petite image sur le revers de laquelle il écrivit ces mots: Bienheureux Jean de Britto sauvez le cholérique Joseph. Puis ayant fait toucher cette image à un morceau du pieu auquel le corps du Bienheureux fut attaché après sa mort, il renvoya les députés en leur inspirant la confiance. Le lendemain à midi, le frère du malade revint trouver le Père pour lui apprendre que le cholérique était parfaitement guéri, grâces aux prières du Bienheureux Martyr.

Belgique ~ Tronchiennes ~ Mai 1854.

La fête de la béatification de nos Bienheureux Martyrs a été célébrée à Tronchiennes les 26, 27, & 28 Avril. La chapelle était ornée avec goût. Le chœur ainsi que l'autel étaient tout transformés. De superbes draperies rouges, parsemées d'or, masquaient le blanc des murs. A droite, un magnifique tableau représentait le martyre cruel du P. Bobola; à gauche un autre représentait celui du P. de Britto, et dans un 3e qui se trouvait au milieu les deux Saints étaient réunis dans la gloire. Le tabernacle était recouvert de velours rouge, garni d'or; 4 lustres étaient suspendus dans le chœur. Sur 3 écussons se voyaient les armes du Souverain Pontife, du Nonce Apostolique et de Mgr l'Évêque de Gand. Le 1er jour fut consacré au Bienheureux de Britto, le 2e au Bienheureux Bobola et le 3e aux deux Sts. Mgr Gonella Nonce Apostolique passa à Tronchiennes tout le temps des fêtes. Le 26, le R. P. Provincial nous distribua le pain de vie. A 8h. eut lieu la Messe pontificale. Mgr Gonella a fait les ordinations de deux sous diacres et de plusieurs minorés. A 5h, il a donné le salut précédé du panégyrique du Bienheureux de Britto par un Scholastique. Le 28 fut le jour le plus solennel. Mgr Gonella nous distribua de bonne heure le pain des Anges. Vers 7h 1/2 arrivèrent Nos Seigneurs les Évêques de Gand et de Liège, et un peu plus tard Mgr l'Évêque de Bruges. Jugez combien l'arrivée de ces illustres personnages vint rehausser la fête. Mgr de Gand célébra la Ste Messe. A 10h, eut lieu une séance académique donné par les Scholastiques. Les sujets étaient tirés de la vie des Bienheureux et furent entremêlés de chants très bien choisis. A peine la séance était-elle terminée que leurs Grandeurs ont bien voulu se mêler à tous nos Pères et Frères, et cela avec un abandon que nous ne pouvions assez admirer. On ne saurait croire la bonté, la bienveillance et l'amabilité qu'ils ont eu pour nous tous. A 4 heures, panégyrique du Bienheureux Bobola par un Scholastique; ensuite salut par Mgr l'Évêque de Gand. Les 3 Évêques sont partis le soir. Le Nonce n'est parti que le lendemain, en disant: Merci mes Pères, j'ai passé ici quelques jours en famille.

Espagne ~ Loyola ~ Mai 1854

Que la maison de notre St Père Ignace est donc changée! Elle s'embellit de jour en jour d'une manière toute extraordinaire. La charité, la joie, l'application aux études, l'ordre le plus exact règne dans cette bienheureuse retraite. Les Pères n'ont pas un moment de repos à cause du nombre de prêtres et de séculiers qui viennent y faire les Sts Exercices. Les fêtes se font dans notre église avec une grande solennité. Les jours de la Semaine Sainte on eut cru se trouver dans une cathédrale; plus de 50 Jésuites en rochet assistaient à tous les offices. Le R. P. Gil assistant d'Espagne a officié le Jeudi et le Vendredi Saint. Ce Père débarqué à Cadix le 28 Février, a reçu partout les plus grandes marques d'estime et de respect de la part des plus hauts personnages. Les journaux ont parlé de lui avec grandes louanges. Ce qui montre que nous sommes de plus en plus connus et aimés. Vingt missionnaires de la Cie parcourent les provinces de Castille, Navarre, Aragon, Catalogne et les pays Basques. Les 2 Pères Missionnaires de la maison de Loyola, le P. Guerries et le P. Lagarra ont donné depuis le commencement de l'année 4 missions de 16 jours chacune, et entendu plus de 18,000 confessions générales. A Burgos, on a donné une retraite de 8 jours à 5000 hommes. A Lérida le succès de nos Pères a été complet. Les P.P. Costa, Mach, Irisarri, Aʒino, Aguilera, Bataller && chargés de cette mission, se distribuent le travail. Les uns donnent les exercices à plus de 100 prêtres dans la chapelle du palais épiscopal. Les autres à plus de 500 élèves du Séminaire. Le P. Costa se charge des religieuses et de leurs pensionnaires, tandis que les autres Pères dans des églises différentes donnent la Ste Mission à plus de 10,000 âmes. Les enfants ne furent pas oubliés, un Père en prépara 400 à la Ste Communion. L'affluence au tribunal de la pénitence était si grande que 70 confesseurs, occupés matin et soir à entendre les confessions, purent à peine satisfaire les désirs de ceux qui s'empressaient autour d'eux. Mgr et MM. les chanoines s'asseyaient tous les jours au St Tribunal. Les communions s'élevèrent au nombre de 10,000, Mgr lui-même voulut, accompagné de quelques dignitaires, distribuer à son peuple le pain des anges. Il fut occupé à ce St ministère depuis 8h. jusqu'à midi. Enfin je termine par vous transcrire une phrase que j'ai lue dans un journal. « La Ste Mission de Lérida a produit des conversions notables; chaque jour nous en voyons des preuves. Les Confessionnaux sont très fréquentés, on rend aux autorités ecclésiastiques beaucoup de mauvais livres, plusieurs restitutions ont été faites, et on montre le plus vif intérêt pour tout ce qui concerne la Religion. »

Les Collèges de Guatemala et de Canaries marchent d'une manière très satisfaisante, et le nombre des élèves s'accroît toujours de plus en plus. Nos P.P. de la Havane ont ouvert sous les plus beaux auspices le Royal Collège. Le nombre des élèves est allé au delà de toutes leurs espérances. Dès que les habitants eurent appris que nos P.P. allaient se charger de l'enseignement, ils se hâtèrent de rappeler leurs enfants disséminés dans les Collèges des

États-Unis pour les mettre entre nos mains. Quelques journaux Espagnols tout en annonçant l'ouverture du Collège de la Havane a montré le grand besoin qu'a l'Espagne de confier aux Jésuites l'éducation de la jeunesse et les désirs avec lesquels toute la nation attend une semblable mesure du gouvernement. Ce qui vient encore de prouver les sympathies qu'on a pour nous ce sont les fêtes de nos Bienheureux, les PP. de Britto et Bobola, qui ont été célébrées à Madrid les 27, 28, 29, et 30 Avril. Les journaux en ont fait la description en voici le résumé : On a célébré les fêtes dans l'église des religieuses appelées Las Salesas. Ont officié Mgr Franchi, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Tolède et le R. P. Provincial. Presque tout ce que la capitale renfermait de grands et nobles personnages, s'est fait un honneur d'assister à ces fêtes. On y remarquait surtout l'Infant Don François et le Patriarche des Indes. Les panégyriques prononcés par 3 de nos PP. ont produit la plus vive impression et mérité les plus beaux éloges. Voici les dernières lignes d'un article qu'on lit sur ce sujet dans la Esperanza : « Le clergé et le peuple de Madrid qui, en grand nombre, ont voulu embellir par leur concours les fêtes que les PP. de la Compagnie de Jésus viennent de célébrer dans cette capitale, ont donné un nouveau témoignage d'affection pour les enfants de notre compatriote Ignace de Loyola. Ils ont manifesté l'intime conviction qu'ils ont de la fausseté de tant de calomnies par lesquelles on a noirci les Jésuites. On commence enfin à reconnaître l'utilité de ces hommes qui travaillent avec tant de zèle pour l'instruction de la jeunesse, pour la moralisation des peuples, pour la conversion des pécheurs et des ennemis du nom Chrétien ! »

Irlande — Dublin — Mai 1854.

Les Cérémonies pour la fête de la béatification des PP. André Bobola et Jean de Britto eurent lieu dans notre église de Dublin les 22, 23, 24 et 25 Mai. Elles durent avec une grande pompe. Trois Archevêques et six Évêques vinrent en relever la magnificence. Mgr l'Archevêque de Dublin voulut bien lui-même prononcer le panégyrique du P. Bobola. « Je saisis cette occasion, dit-il, pour féliciter les PP. de la Compagnie de Jésus de la nouvelle gloire qui rejaillit sur leur société, gloire que la voix de l'Église vient de proclamer en béatifiant solennellement les illustres Martyrs que nous honorons ! Je les remercie au nom des fidèles de Dublin, au nom de l'Irlande, du soin et de la sollicitude qu'ils savent déployer en toute circonstance pour maintenir la dignité du temple de Dieu. Je les remercie de la splendeur et de la perfection avec laquelle ils relèvent les cérémonies de notre Ste Religion. Oui je leur en rends grâces de tout mon cœur et les fidèles de Dublin doivent leur en être sincèrement et profondément reconnaissants. »

Italie — Turin — Mai 1854

La Californie vient d'être agrégée à notre Province de Turin. — Quelques Mazziniens armés en véritables assassins débarquèrent dernièrement à Sarzana et jetèrent la terreur dans ces contrées. Ceux des nôtres qui habitent le Noviciat de Carrare furent obligés de se disperser et se dirigèrent, le 13 Mai au soir, vers le collège de Massa. Mais dès le lendemain ils purent retourner à leur poste et cette alerte n'eut pas de suites fâcheuses. — Le bruit court qu'on doit ouvrir l'année prochaine un nouveau Collège à Raguse, collège qui sera confié aux PP. de la Province de Venise. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mgr l'Évêque de Raguse a obtenu de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche la permission de mettre l'enseignement entre les mains des Jésuites.

Sicile — Palerme — Avril 1854

Voici la manière dont se font ordinairement les missions en Sicile. Le peuple, le clergé, et les autorités civiles viennent à la rencontre des Missionnaires et le sermon d'ouverture a lieu sur une place publique. Le lendemain commence la retraite du clergé ; puis vient la retraite des hommes et enfin celle des jeunes gens. Tous s'enferment pendant 8 jours au nombre de 4, 5 ou 600 dans les maisons destinées pour les Sts Exercices. Ils vivent en communauté sans jamais dire mot. Les riches payent pour les pauvres, et 2 Pères sont dans chacune de ces maisons. Toute communication est interdite entre les retraitants et les personnes du dehors. Les 8 jours écoulés, tous s'étant confessés et ayant communié sortent en procession, portant chacun différents instruments de pénitence et vont en se disciplinant à la Cathédrale où les attendent leurs parents et leurs amis. On chante le Te Deum et un dernier sermon termine les Exercices.

P. S. — Vous savez déjà sans doute, nos RR. PP. & nos TT. CC. FF., la perte que nous venons de faire. Le R. P. Fournier, Recteur de la maison de Laval, nous a quitté le 1er Mai, pour se rendre à la mission de Chine où il nommé Visiteur.

L'Écho de la Mayenne, journal de Laval parle ainsi des Cérémonies qui eurent lieu dans notre église pendant le mois de Marie.
« Pendant les 31 jours du mois de Mai, l'église de St Michel a vu, le matin et le soir, une foule empressée remplir son enceinte pour célébrer la gloire de la Ste Vierge. Tout en ce lieu révèle la grandeur de la Foi et la sublimité de la prière. Ce recueillement des fidèles ; ces splendides décorations des autels ; cette statue de la Ste Vierge, au milieu d'un bosquet de verdure et de fleurs ; ces draperies garnies de guirlandes de mousse d'où se détachent des lys et des roses ; ce portique orné de colonnettes au-dessus du maître-autel derrière lequel étincelle le manteau de la Vierge ; ces écussons décorés du chiffre de Marie au milieu d'une couronne de fleurs bleues ou d'or ; ces tableaux gothiques portant diverses inscriptions : Ave gratia plena ; — Ecce mater tua ; — In me omnis spes ; puis, ces chants si beaux, si solennels, si bien faits pour le cœur de l'homme ; ces harmonies ravissantes d'expression et de sentiment sous les doigts du R. P. Basuiau ; ces saluts qui ne semblent pas appartenir à la terre ! Ah ! nous le disons dans toute la sincérité de notre âme, un tel spectacle suffit pour donner la foi et enfanter un peuple de Chrétiens. »





Scholasticat de Laval, 8 7bre = 54

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. de
Nos RR. PP. et nos CC. FF.

P. C.

France

Poitiers, – Juin 1854.

Consécration de l'Eglise du Jésus. ~ (Extrait du journal de la Vienne)
Mardi 20 Juin, eut lieu la consécration de la nouvelle église qui vient d'être élevée par les RR. PP. Jésuites
de la résidence de Poitiers. La cérémonie fut présidée par les vénérables Evêques de Poitiers et d'Angoulême. –
La pensée pieuse et charitable qui a inspiré le R. P. Roufseau, a été d'ouvrir une église digne de la majesté et
de la grandeur de Dieu. C'est beau, c'est admirable, et cependant, si l'architecture est ornée et gracieuse, elle est
modeste et réservée en parure. ~ Les PP. Jésuites sont venus planter leur tente à Poitiers, à côté des demeu-
res monumentales qu'autrefois ils avaient occupées. Une partie de la génération actuelle leur doit le bienfait de
l'instruction et de l'éducation religieuse: Après l'exil, ils sont revenus au pays, et, laissant à d'autres sans regret
la jouissance des fruits de leurs travaux, ils se sont mis à l'œuvre de nouveau, avec cette confiance que la foi seule
peut donner. ~ Lorsque toutes les parties de la nouvelle église ont été consacrées, Mgr de Poitiers a exprimé en
termes profondément sentis et tirés de son cœur, suivant sa propre expression, quelle doit être la reconnaissance de
l'antique cité d'Hilaire pour le nouveau bienfait dont les PP. de la Compagnie viennent de la doter. Sa Grandr
a loué les PP. de leur persévérante ardeur à accomplir le bien, et, les comparant, avec cette grace et ce charme d'ex-
pression que nous ne saurions rendre, à des abeilles, il les a montrés reconstruisant une église plus belle à côté de
celle qu'ils n'ont plus. Le pontife a rappelé que leur fondation à Poitiers était due à Henri IV, ce roi populaire
qui avait une connaissance si profonde du cœur humain, et qui savait apprécier les avantages du concours spirituel des
ouvriers apostoliques, même pour les choses de la terre. Mgr a dit sa joie de voir prospérer et s'accroître dans sa ville
épiscopale les œuvres monastiques; il a exprimé le regret de n'avoir pas été appelé à la vie religieuse, dont il a fait
ressortir tous les mérites. Son vœu le plus cher a-t-il ajouté, serait qu'on pensât de lui-même, après lui, ce qu'on
disait d'un ancien et saint Evêque, que s'il n'a pas eu le bonheur de vivre sous l'austérité de la règle monastique,
il a toujours été pour les ordres religieux, un protecteur et un ami dévoué: *Etsi non monachus, monachorum
amicissimus.*

Poitiers – Août 1854

Un nouveau Collège de la Compagnie vient d'être fondé à Poitiers, au moment même où nos PP. ferment
le Collège de Brugelette. Nous sommes accueillis ici avec les plus vives sympathies. Pas une criaillerie
contre nous, ostensiblement du moins, et au contraire, grandes démonstrations de joie. La position est importante, et
elle sera vraiment belle, si les études sont fortement poussées. Les bâtiments du nouveau Collège sont assez vastes,
quoique trop petits pour nous. Ils pourront contenir 130 pensionnaires cette année. Nous nous bornons aux répa-
-rations de stricte nécessité, ne voulant rien faire de provisoire. Le Père qui dirige les travaux, fera un beau
plan qu'on doit suivre rigoureusement dans la construction. On espère qu'avant peu d'années Poitiers possé-
-dera un magnifique Collège.

St Acheul – Août 1854

Pendant le Carême, le P. Picardat a donné les Exercices dans plusieurs paroisses du diocèse de Beauvais.
A Crève-cœur, petite ville d'environ 2000 habitants bon nombre de protestants vinrent au devant du Père et lui

tinrent à peu près ce singulier langage : Êtes-vous le prédicateur que nous attendons, l'orateur que tout le monde désire ? = Orateur ou non, répond le Père, il est certain que je suis envoyé pour donner la mission. = Après quelques autres questions assez insignifiantes un ministre reprit : Pourquoi donc, Monsieur, adorez-vous les anges et les saints ? = Avant de répondre, dit le Père, permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un ange ? = Un ange ? mais Mr, c'est une partie de Dieu. = Eh bien, si les anges sont une partie de Dieu, adorez donc les anges, comme vous adorez Dieu. Nous autres, Mr le Ministre, nous ne croyons pas que les anges soient des parties de Dieu et nous ne songeons guères à leur rendre le culte d'adoration. - Le ministre ne jugea pas à propos de continuer la discussion et se retira en disant qu'un autre plus habile saura bien réfuter tous les sophismes des Catholiques. Un autre en effet vint trouver le Père au milieu de la mission, accompagné de quelques-uns de ses confrères. La dispute s'engagea sur les péchés, et le ministre voulant prouver que tous les péchés sont mortels, cita à l'appui de son assertion plusieurs textes tronqués de la Ste Écriture. Lorsqu'il eut fini le Père reprit tous ces textes les uns après les autres, les rétablit dans leur intégrité, les expliqua et montra si clairement combien une telle doctrine était fausse, que le ministre confondu n'eut rien à répliquer. Parmi les protestants qui assistèrent à la conférence, 10 abjurèrent leurs erreurs et bon nombre de mauvais catholiques se convertirent sincèrement. - Une autre paroisse que le Père a évangélisée est Erménonville, première sépulture de J.J. Rousseau, et digne d'un tel hôte. Les fruits de la parole divine ont été si abondants que Mgr l'Évêque de Beauvais est venu tout exprès pour terminer les Sts Exercices. Dans le discours qu'il a adressé aux habitants, Mgr n'a pas craint de dire : Puisque Erménonville est converti, il ne faut désespérer d'aucune paroisse. - Là, demeurait une demoiselle d'un âge assez avancé, et qui exerçait une grande influence sur ceux qui l'entouraient. Elle niait plusieurs points de notre Ste religion et en particulier l'éternité des peines de l'enfer. Le Père alla la trouver et lui adressa ces paroles que je rapporte textuellement, à cause de leur grande simplicité. = On dit, Mademoiselle Julie, que vous ne croyez pas à un enfer éternel ? = C'est vrai, Mon Père. - Eh bien moi je vous dis que vous devez y croire ; d'abord vous croyez que J.C. est Dieu, n'est ce pas ? = Oui, je le crois. - Eh bien, J.C. a dit qu'il y avait un enfer et un enfer éternel ; c'est dans l'Évangile en toutes lettres. Or, si J.C. est Dieu vous devez le croire. - Qu'est-ce que vous avez à dire à cette Mademoiselle Julie ? - Rien, si non que je veux me confesser. Ce qu'elle fit aussitôt et beaucoup d'autres à son exemple.

Cayenne — Extrait d'une lettre du P. Leroy, Janvier 1854.

Au mois de Xbre le P. Hus m'a envoyé à ma destination qui est l'île St Joseph. Les détenus politiques sont mes paroissiens. Je leur dis la Ste Messe les Dimanches, à 8 h. Tout le monde est présent, car le règlement l'exige. Le soir, à 6 h. 1/2, nous chantons les Vêpres auxquelles assistent les hommes de bonne volonté. Quand je passe au milieu de ces pauvres transportés, je les trouve toujours bien polis à mon égard, même ceux qui par ailleurs ne sont pas des mieux notés. J'ai eu occasion de causer avec plusieurs dans ma chambre et même avec ceux que je rencontrais au travail. Je crois que tous me regardent comme un ami. Puissent-ils en venir bientôt jusqu'à vouloir accepter le secours de mon ministère.

Lettre du P. Gaudré - Janvier 1854

Arrivés à Cayenne, nous avons été reçus par le R. P. Supérieur avec la plus grande charité. Après une douzaine de jours donnés au repos, j'ai été envoyé à l'île Royale du Salut, à 13 lieues de Cayenne. L'île St Joseph où le P. Leroy exerce le ministère au milieu de ses 200 transportés politiques, n'est séparée de l'île Royale que par un petit bras de mer. Dans quelque temps, nous avons l'espoir d'être réunis : nous participerons ainsi par une faveur spéciale aux avantages & aux délices de la vie de communauté. Mon ministère embrasse ici : 1° le service des hôpitaux dans une douzaine de salles ; un peu plus de 200 malades. 2° Le service des transportés valides. 3° Les rapports avec la garnison. Loin de sa patrie et de sa famille le soldat est heureux de se voir aimé par le prêtre. Je prépare en ce moment à la première communion un petit caporal qui me repose de mes fatigues et qui fait mes délices par les excellentes dispositions qu'il apporte à cette grande action. Ce que je trouve de plus consolant est le service des hôpitaux. L'action de la grâce y est souvent visible, surtout quand après avoir refusé les sacrements, les malades entrent par un changement mystérieux dans toutes les bonnes dispositions qui procurent une mort chrétienne. Un arabe avait refusé constamment le baptême. Toutefois il finit par consentir. Je n'étais pas sans quelqu'inquiétude, lorsqu'après le baptême, cet homme auquel toutes mes interrogations pouvaient à peine tirer un oui ou un non, me serra la main avec une effusion qui témoignait de tout son bonheur et de l'intelligence qu'il avait de la grâce reçue. - Nous avons ici bien des obstacles à surmonter. Notre chapelle est beaucoup trop petite ; nous attendons avec impatience la réalisation de la promesse du commandant qui doit faire construire une grande case pour le service divin. - Parmi les condamnés il y en a de sincèrement repentants, il y en a de profondément pervers. Tous sont confondus pêle-mêle et soumis au

même régime. Il paraît cependant qu'on songe à faire disparaître ce vice radical. Il y a quelques jours, l'île Royale a subi une légère épuration. Trente de nos plus mauvais transportés ont été dirigés sur la grande terre. J'espère, à l'aide d'une bibliothèque, établir avec mes bons paroissiens des rapports plus étendus et plus fréquents. Je terminerai par un trait édifiant. Il s'agit d'un transporté qui s'était fait le domestique du P. Morez. Le R. P. Supérieur ayant voulu lui offrir quelque chose en reconnaissance de tous les soins qu'il avait rendus à notre cher défunt, ne put lui faire accepter le moindre petit présent. Mon Père, répondait-il toujours, je n'ai besoin de rien. Je vous demande une seule grâce : si le Père qui doit remplacer le P. Morez, n'a pas de Frère avec lui, je vous en conjure, permettez-moi de le servir. Je serai suffisamment récompensé si je puis toute ma vie être témoin des vertus et du dévouement des Missionnaires qui ont tout quitté pour nous faire aimer le bon Dieu. = En résumé nous trouvons généralement les cœurs bien disposés. Nous devons cela en grande partie aux missions de Brest & de Toulon. Jamais je n'aurais soupçonné que les exercices eussent pu produire sur ces hommes une si forte et si durable impression. Ils aiment la Religion, les prêtres, les Jésuites ; et parlent souvent des P. P. Lavigne, de Damas, Crat, Wilhem &c..

Lettre du P. Louis Bigot au R. P. Provincial.

St Georges (Guyanne Française) 29 Mars 1854.

Le pénitencier de la Guyanne Française compte 5 établissements dont Cayenne est le centre. C'est à Cayenne que demeure le Gouverneur, c'est là que se trouvent les tribunaux et les hautes administrations ; là aussi, nous avons une maison assez grande où réside le R. P. Hus avec 2 frères. Les divers établissements pénitentiaires correspondent deux fois par mois avec Cayenne, au moyen d'un vapeur et d'une goëlette qui leur apportent toutes les choses nécessaires à la vie ; car ils ne produisent absolument rien. Un mot seulement sur chacun d'eux. Le plus rapproché de Cayenne est dans une petite île appelée l'île la Mère (pour la distinguer d'une île voisine appelée l'île Le Père et maintenant déserte. Là se trouvent les volontaires, c'est-à-dire les transportés qui ayant fini leur temps de travaux forcés, de réclusion ou de surveillance, ont demandé à venir en Guyanne, pour faire partie de la colonie projetée, et participer aux avantages qui leur étaient promis. L'air est bon dans cette île. On assure même que les habitants de Cayenne y venaient autrefois pour achever de se rétablir lorsqu'ils avaient été malades. Néanmoins, le P. Ringot qui en est l'aumônier, écrivait l'autre jour, qu'un bon nombre de ces pauvres volontaires, se voyant déçus dans leurs espérances, finissent par succomber sous le poids de leur ennui et de leur tristesse, mais aucun d'eux ne meurt sans sacrements. — Le 2e établissement pénitentiaire est dans les îles du Salut. On donne ce nom collectif à 3 îles peu distantes l'une de l'autre et dont chacune a son nom particulier. La 1ère est l'île St Joseph ; la 2de l'île Royale ; la 3e l'île du Diable. Dans l'île St Joseph sont les déportés politiques. Le P. Leroy est leur aumônier. Il a peu de consolations au milieu d'eux, sous le rapport de la fréquentation des sacrements, parceque le respect humain les arrête, mais ils lui témoignent tous beaucoup de respects, même ceux qui se disent protestants. De plus, comme tout est miséricorde en Guyanne pour ces infortunés, la divine Providence a voulu qu'il n'y eut point d'hôpital dans l'île St Joseph ; de sorte que l'on est obligé de transporter ceux qui tombent malades à l'hôpital de l'île voisine, où le respect humain ne les arrêtant plus, ils meurent chrétiennement comme les autres. = Cette île voisine dont je parle est l'île Royale. Là, se trouvent les transportés venus des bagnes de Brest, de Toulon et de Rochefort. Le P. Dandré est leur aumônier ; mais comme sa santé n'est pas forte, le P. Leroy le seconde. Il paraît que le bon Dieu bénit surabondamment leurs travaux. Un bon nombre se confessent et communient plusieurs fois l'an, sans parler d'une cinquantaine d'excellents chrétiens qui communient tous les mois. Certes, je crois qu'en France on trouverait peu de paroisses qui offrissent un si consolant ministère. — Je ne dirai rien de la 3e île appelée l'île du Diable, parcequ'elle n'est pas habitée. Seulement on y envoie les plus mutins y passer temporairement quelque temps, ce qui, joint à son singulier nom, peut faire supposer que ce n'est pas un paradis terrestre. — L'air est très bon aux îles du Salut. Nos P. P. ont payé leur tribut au climat par quelques jours de fièvre, mais ils se portent très bien maintenant et le petit F. Lingrenon s'y trouve mieux qu'en Europe. — Le 4e établissement pénitentiaire est à la montagne d'argent. C'est une presqu'île qu'on pourrait peut-être appeler une île, puisque le seul côté par lequel elle tient à la terre ferme est un immense marais qu'il est impossible de traverser. Plût à Dieu que ce fut une île entourée de tous côtés par la mer, comme celles dont je viens de parler, car il s'exhale de ce marais des vapeurs fiévreuses qui sont, il est vrai, un peu dissipées par la proximité de la mer, mais qui rendent l'état sanitaire de cet établissement bien inférieur à celui des précédents. La mortalité pour les transportés Européens y est, m'a-t-on dit, de 40 pour 100 en moyenne annuelle depuis la fondation. C'est là qu'est mort le bon P. Morez. — Enfin vient le 5ème établissement pénitentiaire appelé St Georges. C'est le plus récent et le moins considérable de tous ; mais c'est le seul qui puisse s'étendre indéfiniment sur la terre ferme. C'est aussi le plus insalubre, puisqu'il n'a pas comme les autres l'avantage d'être entouré par les eaux de la mer. Le fleuve Oyapock

sur la rive du quel a été fait l'établissement de St Georges répand dans les terres environantes une grande quantité d'eau qui demeure stagnante, et qui, avec les pluies torrentielles qui tombent pendant 8 mois de l'année, forme des marais d'où sortent des exhalaisons malsaines. Peu d'Européens peuvent passer à St Georges un mois entier sans fièvre. Les noirs seuls résistent. L'établissement commença en Avril 1853, mais avec quelques noirs seulement. En Juillet suivant, 180 transportés blancs y arrivèrent; mais le climat ne tarda pas à en abattre un grand nombre. Au commencement de Décembre de la même année, près de la moitié avait succombé. Pour comble de malheur, ils n'avaient pas de prêtre, aussi le découragement et le désespoir s'emparèrent d'eux. Plusieurs se laissèrent mourir de faim; deux se pendirent à des arbres, et avec des circonstances qui exprimaient une véritable rage; un 3e se noya volontairement. Tous les autres étaient dans un état d'exaspération ou d'abattement impossible à décrire. Quelques uns, m'a-t-on dit, s'étaient écriés avant de mourir: ah! s'il y avait là du moins un prêtre!.... Voila l'état où je trouvai St Georges, lorsque j'y arrivai, le 19 Xbre 1853. A peine débarqué, je m'empressai de me rendre à l'hôpital. En voyant un Père, tous ces pauvres malades jetèrent un cri de joie, le premier peutêtre qui fut sorti de leur cœur depuis bien des années. Quoi, mon Père, s'écriaient-ils de tous côtés, vous venez avec nous; mais ce n'est qu'en passant, n'est-ce pas?.... Non assurément, leur dis-je, j'ai appris en Europe que vous mouriez sans sacrements et que vous soupiriez après la venue d'un Père; aussitôt j'ai tout quitté, j'ai entrepris un voyage de 1300 lieues, pour venir vous consoler, vous mettre tous dans le chemin du ciel, puis, s'il le faut, souffrir et mourir avec vous!.... Ce peu de paroles que je n'avais pu prononcer sans émotion furent répétées de case en case, et Dieu daigna s'en servir pour disposer favorablement les transportés à profiter des grâces que je venais leur offrir de sa part. La venue d'un Père fut un véritable évènement pour toute la colonie; on ne parlait que de cela. Enfin nous ne mourrons plus comme de vils animaux, disait celui-ci; nous aurons du moins quelqu'un qui nous aime, disait celui-là, car s'il ne nous aimait pas, serait-il venu de si loin dans un pays comme la Guyanne pour souffrir avec nous!.... = Il n'y avait dans tout St Georges qu'un homme qui parut peiné de ma venue, c'était le Commandant, non qu'il fut affligé d'avoir un aumônier pour sa colonie, mais parceque n'ayant pas été prévenu de mon arrivée, il n'avait pu me recevoir comme il l'eût désiré, et qu'il n'avait qu'une case de transporté à m'offrir pour moi et le F. Bazin qui m'accompagnait. Je me hâtai de lui dilater le cœur en l'assurant que nous nous contentions de beaucoup moins. Il la fit blanchir à la chaux en quelques heures, et dès le soir, nous pûmes y coucher sur deux lits d'hôpital que l'on nous prêtait provisoirement. C'était peu de jours avant Noël. Il est inutile de dire avec quelle joie intérieure nous nous voyions traités à peuprès comme la Ste Famille à Bethléem. Nous employâmes une partie de la nuit et la journée du lendemain à partager notre case en 3 compartiments et cela ne nous fut pas difficile au moyen de quelques draps en calicot que nous avions apporté avec nous. Moi je logeai à droite, le F. Bazin à gauche, et le milieu devint un emplacement bien propre mais bien pauvre pour une petite chapelle domestique d'environ 8 pieds carrés, laquelle étant fermée après la Messe par un grand rideau me laissait encore à l'entrée de ma case un tout petit carré où je pouvais mettre six chaises pour recevoir les visites. — Il n'y a dans St Georges ni église ni chapelle. Le Dimanche on réunit les transportés sous un hangard destiné à devenir un hangar pour le four. Là, je dis une messe basse que j'interromps après l'Evangile par une instruction de 20 minutes. L'après-midi, je chante Vêpres sans complies et je fais une Conférence d'une 1/2 heure. Presque tous les transportés noirs et blancs qui ne sont pas à l'hopital, viennent assidument à la messe & aux vêpres. Ils paraissent écouter les instructions avec un vrai désir de s'instruire. Il s'en faut encore beaucoup qu'ils soient tous convertis, et je n'en suis pas étonné, car d'après les dossiers de leurs procès dont on m'a donné le résumé, la plus part ont à revenir de bien loin. Voleurs de toutes cathégories, faussaires, incendiaires, assassins, voila mes chers paroissiens. J'en ai un très grand nombre qui sont condamnés à perpétuité; d'autres à 20 ans, 40 ans, 60 ans par suite de condamnations successives. L'un d'eux a été condamné pour sa part plus de 20 fois. La plus part ne savent pas même l'oraison dominicale. On conçoit que ces infortunés n'en viennent pas tout d'un coup à demander la communion fréquente. Pour moi, j'admire l'action de la grâce en eux; je vois par la manière dont ils meurent, que Dieu a sur tous de grands desseins de miséricorde; cela m'inspire pour eux je ne sais quel intérêt qui me ferait regarder comme un bonheur de mourir en les servant. = Les deux tiers de la population de St Georges se composent de transportés noirs que l'on a fait venir de la Martinique et de la Guadeloupe, outre ceux que la Guyane ellemême a pu fournir. Beaucoup d'entre eux n'ont pas encore fait la 1ère Communion et plusieurs ne sont même pas baptisés. Je leur fais tous les jours le catéchisme et je leur apprends leurs prières. Les transportés blancs diminuent tous les jours en nombre. Ceux qui ne sont pas à l'hopital se traînent péniblement comme des hommes à demi malades et en effet ils le sont tous. Ils sont convaincus qu'avant la fin de l'année, ils seront tous descendu dans la tombe; et c'est ce que croient depuis longtemps les médecins. Aussi le nouveau gouvernement parait vouloir ne plus envoyer à St Georges de nouveaux transportés Européens. Quoiqu'il en soit de l'avenir, j'espère bien conduire au ciel tout ce qui me reste de l'ancien troupeau. J'admire comment la miséricorde divine a été choisir dans chaque pénitentiaire ceux qui en étaient comme la lie, pour les amener ici et en faire en quelques mois, presqu'autant d'élus car je n'ai aucun doute sur le salut de ceux qui sont morts entre mes bras depuis mon arrivée à St Georges. Vous pouvez en juger vous même mon R. Père, par ces quelques détails sur la mort de 3 transportés qui m'avaient paru d'abord les plus difficiles à gagner.

Le 1er était un homme violent comme il en est peu. Presque toutes les fois que j'entrais à l'hopital, je le voyais hors de lui même, jurant, tempêtant contre les médecins, contre les infirmiers, contre la maladie qui le faisait horriblement souffrir. Hé bien! cet homme une fois touché de la grâce devint tellement calme, tellement résigné, que le jour de sa mort, il me disait, en me montrant une poignée de vers qu'il tirait d'une de ses plaies: « Voyez, mon Père, comme les Sacrements donnent du courage! je souffre beaucoup, oui beaucoup, mais j'offre de bon cœur mes souffrances et ma mort en expiation de mes péchés. » Quelques heures après, il rendit son âme à Dieu, le sourire sur les lèvres, et après avoir bien recommandé qu'on l'enterrât avec sa médaille et son scapulaire. — Le 2e était un mécanicien fort estimé du Commandant à cause de son habileté et de son industrie. Dès le 1er jour où je visitai tous les malades en particulier, en m'arrêtant à chaque lit selon l'usage, il me dit d'un ton qui me brisa le cœur, lorsqu'il vit que je m'approchais de lui: « Passez à mon voisin, Monsieur l'Aumônier, car avec moi il n'y a rien à faire. J'ai commis tous les crimes, j'ai profané tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. D'ailleurs, vous voudriez que je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal, hé bien, moi je ne veux pas pardonner. Ce sont des monstres que je haïrai toujours. S'il faut aller en enfer, j'irai, mais je ne pardonnerai jamais. » — Je me gardai bien d'entrer en discussion avec lui dans l'état d'exaspération où je le voyais; et, comme il n'était pas encore en danger de mort, j'affectai pendant 7 ou 8 jours, de passer devant son lit, sans même le regarder, et en adressant à ses deux voisins de droite et de gauche, les paroles les plus affectueuses. Enfin, le pauvre homme humilié de se voir si exactement exaucé dans sa demande, m'appelle très poliment et me dit: « Mon Père, je n'y puis plus tenir, les remords me déchirent; je vois qu'il n'y a plus d'espoir de guérison pour moi. je sens le besoin de faire une confession générale de toute ma vie, mais j'en suis épouvanté. » — « Soyez tranquille, lui répondis-je, la chose n'est pas si difficile que vous le pensez. Je sais tout cela par cœur, vous n'aurez qu'à dire oui ou non, et à peu près combien de fois pour chaque péché grave; ce sera fini très promptement. » Nous commençâmes en effet la confession et le lendemain il reçut le St Viatique. Il vécut encore plus d'un mois et communia 4 ou 5 fois. Quand il se vit baisser, il demanda lui même l'Extrême-Onction, puis s'adressant à moi avec cette expression de foi qui manifeste la présence de l'Esprit Saint dans une âme: « Mon Père, me dit-il, je souffre des douleurs inouïes, et cependant je goûte intérieurement un bonheur que je n'avais jamais goûté. Tenez, je n'ai plus qu'une crainte, c'est de recouvrer la santé, car jamais je ne me trouverai mieux disposé à mourir. » Il mourut en effet peu de jours après, laissant tous ses compagnons de souffrance édifiés des exemples de patience qu'il leur donna jusqu'au dernier moment. — Le 3e était un homme très instruit qui s'était trouvé par ses opinions excentriques entraîné dans une multitude de mauvaises affaires qui l'avaient enfin conduit au bagne. Là, il s'était rendu odieux à tous par ses remarques malignes & ses sarcasmes. Transporté de Brest aux îles du Salut et puis à St Georges, il avait profité de la confiance des commissaires qui avaient fait de lui leur écrivain pour compulser tous les dossiers où les causes de la condamnation de chacun se trouvaient écrites. Il y avait joint des notes d'autant plus offensantes qu'elles étaient plus vraies; de sorte qu'il s'était fait autant d'ennemis qu'il y avait de transportés. Je le trouvai à l'hopital, dès ma première visite; sa maladie n'avait encore rien d'inquiétant. « Monsieur l'abbé, me dit-il, quand il me vit à côté de lui, j'ai beaucoup lu Voltaire... » — « Alors je vous plains sincèrement, mon cher ami, lui répondis-je, car cette lecture a dû nécessairement fausser vos idées sur bien des points. » Puis, sans entrer en discussion, je lui demandai des nouvelles de sa santé; je lui témoignai le plus d'intérêt qu'il m'était possible et nous nous quittâmes bons amis. Je continuai à le visiter tous les jours, comme les autres malades. Cet homme qui avait des yeux de lynx ne me perdait pas un moment de vue pendant tout le temps que je passais à l'hopital, surtout lorsque je venais administrer les moribonds. Chaque fois que je regardais du côté où était son lit, je rencontrais ses yeux braqués sur moi d'un air inquisitorial, comme pour s'assurer si je croyais moi-même à tout ce que je disais et à tout ce que je faisais. Enfin un certain jour que je venais lui demander comme à l'ordinaire des nouvelles de sa santé: « Mon Père, répondit-il, je sens que Dieu vous a envoyé pour moi. Dès aujourd'hui, je commence une confession générale, et l'on verra si mon changement est sincère... » Il fut en effet dès ce jour un tout autre homme. Jamais je n'ai vu l'action de la grâce divine se montrer d'une manière plus sensible. Il communia 5 ou 6 fois avant de recevoir le St Viatique & l'Extrême-Onction, demanda pardon publiquement de tout le tort et de tous les chagrins qu'il avait faits à ses compagnons d'infortune et reçut le Scapulaire avec une ferveur angélique; puis, me prenant la main qu'il mit sur son cœur: « Mon Père, me dit-il, avec un regard et une expression de reconnaissance qui m'attendrirent jusqu'aux larmes, mon Père, je vous ai tout dit, oui absolument tout, j'ai entièrement déchargé mon cœur comme je l'aurais fait aux pieds de J.C. Si Dieu me rendait la santé, je m'attacherais à faire autant de bien que j'ai pu faire de mal. Mais je sens que je me meurs, et je meurs le cœur plein de confiance. Oui, Dieu m'a pardonné, je le sens au fond de mon âme. je serai donc éternellement heureux et c'est à vous, mon Père, que je devrai mon éternel bonheur: si vous aviez tardé d'un mois à venir à St Georges, l'enfer eût été certainement mon partage... » Je l'empêchai de parler plus longtemps, parceque son émotion pouvait lui être nuisible. Tous ceux qui l'entendaient pleuraient à chaudes larmes; et moi même je me retirai en sanglotant. Deux heures après on vint m'avertir qu'il s'était endormi doucement dans le Seigneur. — N'est-il pas vrai, Mon R. Père, que deux ou trois traits comme ceux là, sans parler des autres compensent surabondamment tous les accès de fièvre, toutes les migraines, toutes les insomnies et en général toutes les misères corporelles que la Guyane Française offre aux missionnaires qui viennent sauver les pauvres transportés?.. Oh la belle œuvre que celle des pénitentiaires. de l'île la Mère, des îles du Salut, de la Montagne d'Argent et de St Georges!

Là, rien pour les sens, rien pour l'amour propre, rien pour la nature corrompue; au contraire, tout y est sacrifice; mais aussi tout y est consolation pour le missionnaire qui prend franchement son parti et qui tâche de s'oublier pour ne penser qu'à Dieu et au salut des infortunés que l'Europe a perdus, mais que la miséricorde divine lui adresse en Guyane pour les sauver! – Je termine enfin ma trop longue lettre, trop longue pour vous, mon R. Père, parceque vous n'aurez probablement pas le temps de la lire; trop longue pour moi, car elle m'a épuisé. Mais j'ai été entrainé par le désir d'obéir pleinement au R. Père Supérieur qui m'a formellement recommandé d'écrire à votre Révérence, tout ce que j'aurais de détail sur nos pénitentiaires. Je me suis étendu sur ce qui concerne St Georges parcequ'en réalité je n'ai encore vu que St Georges. Daignez donc me bénir, Mon R. Père, pour me récompenser de ce que ce travail m'a pris de temps et pour m'assurer que vous me pardonnez la fatigue que je vous aurai occasionnée par la lecture de ma longue épître… Je suis… &c L. Bigot. S.J.

Extrait d'une lettre du P. Dabbadie au Rd P. Provincial – St Georges Guyane française 1er Mai 1854.

Voici une 3e victime qui vient de succomber sous le poids du travail et sous les ardeurs d'une fièvre dévorante. Notre excellent Père Bigot, aumonier de l'établissement pénitentiaire de St Georges, nous a été enlevé en deux jours par une fièvre pernicieuse le Vendredi 28 Avril, à 8h et 1/4 du soir. La fièvre ne l'avait pour ainsi dire pas quitté depuis le mardi après le Dimanche de la Passion jusqu'au Samedi-Saint. Le plus souvent il employait une heure à dire la Ste Messe, et quelquefois se voyait forcé de l'interrompre pour s'asseoir. Un jour il ne put achever un enterrement, et de faiblesse, il faillit lui-même tomber dans la fosse où l'on venait de descendre le mort. – Cependant il ne laissait pas de remplir son ministère avec un courage extraordinaire et un zèle d'apôtre, il visitait ses malades, faisait tous les enterrements, employait chaque jour beaucoup de temps à l'instruction des noirs, prêchait 2 fois le Dimanche, chantait presque seul les Vêpres, se tenait presque continuellement au confessional enfin quoiqu'il put à peine se traîner, il semblait se multiplier, et comme tout embrasé du zèle des âmes et de la gloire de Dieu. – J'arrivai à St Georges, le lundi de la Quasimodo. Je devais remplacer le bon Père et l'envoyer à Cayenne prendre quelques jours de repos. Le mardi, nous allâmes ensemble visiter les autorités. Le Mercredi, jour du départ pour Cayenne, je dis au Père de se coucher un peu pour reprendre des forces et se préparer au voyage. Il le fit, et dormit tranquillement pendant une heure ou une heure et 1/2. Le moment du départ étant arrivé, je le réveillai, et comme je le trouvai faible, je lui proposai de rester ou du moins de voir le docteur. « Non, Non, me dit-il, le P. Supérieur me demande; il faut partir. » Je résolus de l'accompagner pendant une grande partie du trajet. Sur le bâtiment, il se trouva d'abord assez bien, mais le lendemain matin Jeudi, on s'aperçut d'un violent redoublement de fièvre et, quelque temps après, le Père perdit connaissance pour ne plus la retrouver au moins d'une manière indubitable. Heureusement que nous n'étions pas très éloigné de St Georges. Le capitaine s'arrêta, et il fut décidé qu'il fallait regagner le rivage pour donner à notre cher malade tous les soins que réclamait son état. Un canot fut mis à notre disposition, le Père y fut déposé doucement, et je me mis à ses côtés pour lui couvrir le visage, lui changer les compresses d'eau froide et lui donner à boire de la quinine de temps en temps. Après quelques heures d'un pénible trajet nous étions de retour à St Georges. Après les premiers soins donnés au malade, comme il y avait danger, je lui donnai l'absolution, l'Extrême-Onction et l'Indulgence plénière, qu'il reçut à peu près sans connaissance. La nuit que je passai à ses côtés fut assez bonne jusqu'à 11 heures, je crus même quelquefois qu'il m'entendait, et je profitai de ces instants pour lui renouveler l'absolution. A 1 heure après minuit il lui prit un râlement que je crus être celui de l'agonie et qui dura jusqu'à 5 h. A 5 h 1/2, j'allai dire la Ste Messe pour la guérison du Père. Je lui avais déjà appliqué la relique du B. P. Claver en promettant 6 Messes, s'il venait à guérir; mais le bon St jugea plus à propos de récompenser le pauvre malade dans le ciel et de l'y établir le protecteur de St Georges, comme il en avait été le fondateur sur la terre. La journée du Vendredi se passa assez bien, sauf un 2d râlement vers 1 heure mais moins fort que le premier. Vers les 4 heures du soir un 3e embarras des bronches, avec une sueur très abondante revint encore et augmenta jusqu'au moment de la mort. Je vis bien que les prières lui étaient désormais plus nécessaires que les remèdes, aussi vers 6h et 1/2, je laissai nos pauvres noirs venir réciter à genoux leur chapelet pour le bon Père qui était à l'agonie et qui n'était séparé d'eux que par un simple rideau. En voyant d'un côté notre cher malade étendu sur son lit de douleurs où il luttait péniblement avec la mort, et de l'autre, nos bons noirs, ses enfants bien aimés tous à genoux, récitant leur chapelet à haute voix & avec une ferveur admirable, je ne pouvais moi-même retenir des larmes d'attendrissement et m'empêcher de penser que Dieu très certainement accorderait à ce Martyr de la Charité ou la santé ou quelque chose de bien meilleur une belle place dans le ciel avec les pauvres transportés qu'il y avait envoyés avant lui. – Cependant la respiration du Père devenait de plus en plus difficile, sa bouche se remplissait d'écume qu'il voulait mais ne pouvait rejeter. Vers les 8h un infirmier vint pour passer la nuit avec moi. Nous ne crûmes pas prudent de le changer de linge, malgré la sueur abondante dont il était trempé. Nous nous contentâmes de placer doucement un drap sous lui; mais comme il était oppressé et que sa tête était trop basse, je voulus la lui relever un peu. C'est alors que je m'aperçus qu'il allait nous échapper, je lui donnai promptement une dernière absolution et une minute après il remit doucement sa belle âme entre les mains du bon Dieu, le Vendredi 28 Avril à 8h 1/4 du soir, à l'âge de 47 ans 1/2 après 25 ans de Religion, et 4 mois 8 jours d'Apostolat à St Georges. – Aussitôt après sa mort, nous nous mîmes à prier pour notre bon Père puis nous rendîmes à son corps les derniers devoirs. Pendant ce temps, j'étais suffoqué par la douleur, l'infirmier pleurait, et le commandant qui avait eu la bonté de nous visiter pleurait aussi, mais sans doute les anges du ciel se réjouissaient d'avoir acquis un nouveau compagnon dans ce Martyr de la charité; car ce bon Père, comme vous savez était un modèle de vertus, de simplicité, de modestie, de douceur et de zèle. – Le Samedi matin, nous plaçâmes son lit dans la partie antérieure de la case, après avoir ôté le rideau qui la sépare de la chapelle. Dès la veille au soir nous l'avions revêtu de la soutane. Son visage nullement défiguré

était calme et souriant. La colonie vint le visiter sur son lit de mort. Tous sans exception le regrettaient amèrement et même beaucoup ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes: «Oh! qu'il a délivré d'âmes de l'enfer, disait l'un d'eux. – Il m'a fait faire ma 1ère Communion, disait un autre. J'aurais bien donné ma vie et de bon cœur pour sauver la sienne.» – A 6 h, j'allai visiter le commandant et lui demander que l'enterrement se fit dans la matinée afin qu'il y eut une messe et que tous nos transportés pussent y assister. C'était leur ardent désir à tous; le Commandant le comprit et les exempta du travail pour le jour entier. Le Père fut enseveli dans un cercueil de bois d'acajou. Les noirs et les blancs demandaient comme une grâce de porter le corps. Les infirmiers obtinrent la préférence et les coins du poële furent tenus par les deux docteurs le commissaire et le brigadier. Je dis la Ste Messe dans la chapelle, le corps présent, et toute la colonie vint l'accompagner jusqu'à sa tombe qu'on avait creusée dans le cimetière des militaires. – Voilà, Mon R. Père quelques détails sur cette mort qui est une grande perte pour notre mission, et le sujet pour nous tous d'une amère douleur, mais qui ne laisse pas d'avoir ses consolations, puisque c'est un 3e patron que la mission de Guyanne compte dans le ciel. Il est à croire que le mot confirmé par une expérience de 1800 ans se vérifiera encore ici: Sanguis Martyrum semen Christianorum. Oui, nous osons l'espérer les travaux et les sueurs de notre frère moissonné si promptement, ne peuvent manquer d'être pour la mission une semence à la fois de Chrétiens, d'Apôtres et de Martyrs. Une semence de vrais Chrétiens parmi nos transportés qui comprendront par tous les sacrifices que nous faisons, ce que c'est que le prix d'une âme. Une semence de nouveaux apôtres parmi nos P. F. d'Europe, qui comprendront que lorsqu'un brave tombe glorieusement sur le champ de bataille, il faut que 10 autres accourent à l'instant pour prendre son poste et cueillir plus vite la palme du martyre. Le bon P. Bigot regardait sa vocation à la mission de Cayenne, comme l'une des graces les plus précieuses de sa vie. En effet dans son cahier de résolutions, je lis au haut d'une page: *Anniversaires.* (Ceux qu'il célébrait tous les ans comme des faveurs du ciel,) puis au dessous: la date de sa naissance, de son baptême, de sa 1ère Communion, de ses 1ers et derniers vœux, des Sts Ordres reçus, et enfin de son envoi à Cayenne, le 10 7bre 1853. Il s'était confessé à moi le Mardi soir et avait encore dit la Ste Messe le Mercredi matin, avant veille de sa mort. Le même jour, je me confessai à lui et il me disait: «mon Père, il faut toujours être prêt à mourir.» Le bon Père a fait plus que de bien mourir sa vie est pleine de sacrifices. A St Georges, il n'est resté que 4 mois; mais par le bien qu'il a fait, et les regrets qu'il laisse on peut dire qu'en peu de temps il a fourni une longue carrière: *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Amérique — Haut-Canada, — Lettre du P. Frémiot au R. P. Provincial.

Ste Croix de Manitouline, 26 Mai 1854. – Voici demain 8 jours que je quittai la chère mission de Pénétangouchine, après y être resté près de 2 mois. J'étais parti de Ste Croix le 24 Mars. Il n'y avait que 15 que je me reposais d'une mission de 3 mois pendant laquelle j'avais fait régulièrement 4 et jusqu'à 5 instructions par jour et encore ce repos de 15 jours comprenait-il 8 jours de retraite; je pensais le prolonger pendant la saison des sucres; mais un Missionnaire est-il fait pour se reposer sur la terre? Pénétangouchine restait sans prêtre depuis Noël, et qui plus est sans espérance d'en avoir un de si tôt. Dieu & la Ste Obéissance m'y envoyèrent. Je partis comme je l'ai dit, le 24 Mars, veille du jour où ce grand Dieu daigna descendre du ciel pour partager notre exil et grâce à la protection de St Joseph auquel nous fimes un vœu, mes compagnons et moi, nous arrivâmes heureusement le 5e jour après notre départ. Vous dire la joie des bons habitants de Pénétangouchine serait chose difficile. Rien ne saurait égaler leur empressement à me procurer toutes les choses nécessaires à la vie; les uns apportaient des meubles et des ustensiles de ménage, les autres des comestibles quelquefois déjà tout prêts à être mis sur la table. Il était donc bien juste, Mon R. Père, de me dépenser au service de ce bon peuple et je vous avoue sans vanité que je ne me suis pas ménagé. Je me suis couché plus souvent à 11 h. qu'à 9. Le Dimanche, je prenais ordinairement mon repas à 1 h. ou 1 h 1/2, parce que la messe ne commençait qu'à 10 h, et que pendant la Messe, il fallait prêcher en Français, en Anglais et quelquefois même parler en Sauvage. A peine avais-je pris mon diner à la hâte que je faisais le catéchisme jusqu'aux Vêpres où avait lieu ainsi que le soir, une nouvelle instruction. Le résultat de la Mission a été excellent malgré les obstacles que j'y apportais, parce que le Dieu bon & miséricordieux qui m'avait appelé, voulait à tout prix secourir tant d'âmes de bonne volonté qui soupirait après un prêtre, et parce que nos vénérables Martyrs de Pénétangouchine les Jean de Brébeuf, les Gabl Lallemant, les Charles Garnier &c. aidaient du haut du ciel leur indigne successeur à sanctifier encore une fois ce glorieux théâtre de leurs travaux. Qui pourrait dire combien je puisai d'espérance, de force et de consolation dans leur St et fraternel souvenir, comme aussi dans leurs vénérées reliques que j'avais si souvent sous les yeux, ou sur les lèvres. Oui ce sont eux qui de concert avec St Joseph ont fait cesser de lamentables scandales. Ce sont eux qui ont tellement fait désirer la Compagnie dans ces parages qu'on y voudrait plus d'autres prêtres. Pendant les 7 semaines que j'ai résidé à Pénétangouchine j'ai entendu 866 Confessions, donné 650 communions, fait 104 Instructions sans compter les visites des malades et les autres devoirs du ministère. Le 5me Dimanche après Pâques j'abandonnai cette mission bien aimée à la garde des SS. anges et de Ste Anne sa patrone. Les larmes ne manquèrent pas à mon dernier discours ni à mes adieux. En vérité les jugements de Dieu sont impénétrables; il n'accorde pas même un seul prêtre à des âmes qui en demandent à grands cris, et il en envoie plusieurs à d'autres qui n'ont pour eux que de l'indifférence & du dédain: *Judicia Dei abyssus multa.*

Extrait d'une lettre du P. Hanipaux au R. P. Provincial — 19 Juillet 1854.

Je viens vous apprendre une bien triste nouvelle, c'est la mort du P. Frémiot le plus jeune de nous tous et celui qui promettait le plus pour notre mission. Il était parti le 28 Juin pour une tournée chez les Sauvages à Misisagnig. Il devait partir de cette place le 5 Juillet. La veille il était allé le long de la rivière dans le dessein de prendre un bain, mais le soir

comme il ne revenait pas à l'heure ordinaire, Mr Joyer commis du fort de Midisagnig envoya son fils pour le chercher. Celui-ci suivant le cours de l'eau, rencontre les habits du Père, mais plus de Père. Il revient, dit ce qu'il a vu; on tremble qu'il ne se soit noyé, on retourne, on l'appelle, on le cherche; mais en vain, toutes les perquisitions furent inutiles. Mr Joyer nous envoya alors une lettre qui nous annonçait la triste nouvelle. « Je continuerai les recherches, ajoutait-il jusqu'à ce qu'on le trouve, et je l'ensevelirai avec tout le respect convenable. » Le 4e jour on vit le corps sur l'eau, entraîné par le courant. Cette rivière est profonde, très large & très rapide. Mr Joyer l'ensevelit en effet comme il nous l'avait promis et l'enferma dans un double cercueil. Le Sr Jennessaux avec 4 sauvages fut envoyé pour nous amener les tristes dépouilles, et elles nous arrivèrent dans la nuit du 14 au 15. Un service fut célébré le jour déjà depuis lune avec toute la pompe possible. Beaucoup de Sauvages y assistaient & pleuraient leur bon Père. C'était en effet leur Père & le missionnaire peut-être le plus infatigable. Il était d'une délicatesse et d'une sensibilité extrême et malgré cela, il souffrait avec un courage extraordinaire toutes les privations que nous offre la vie de Missionnaire. Ici, notre lit ordinaire, surtout dans nos voyages, c'est la terre, le sable, un rocher uni, des branches de sapin étendues sur la neige, ou bien une planche, ou bien une natte qui souvent n'est pas plus douce que la planche. Toujours poussé par le zèle, le bon Père qui n'était pas capable de faire une demi-journée de marche à pieds, faisait si bien son compte, qu'il n'était jamais arrêté par les obstacles. Malgré les distances, le chaud, le froid, les pluies, les glaces, il se trouvait là où il y avait du bien à faire.

Chine ~ *Extrait d'une lettre du P. Lemaitre. Zi-Ka-Wei 4 Mai 1854.*

Chang-hai est encore occupé par les rebelles & assiégé par les Impériaux. Jusqu'ici ce qu'ont souffert nos chrétiens est peu en comparaison de ce qu'ont souffert les payens. Nos établissements ont été protégés par la Providence, d'une manière admirable. Nous sommes au centre de la guerre; tout près de nous il y a continuellement des incendies, des meurtres, des vols, des pillages, et nous en avons été jusqu'à présent pour quelques tuiles ou vitres cassées, encore les boulets que nous avons recueillis dans la maison et dans le jardin suffisent-ils à peu près pour payer les dommages. Dans les courses que je suis obligé de faire, j'ai vu les boulets de bien près; mais ils n'avaient pas encore permission de me tuer. A Zi-Ka-Wei tout est si tranquille, qu'en y entrant on y oublie la guerre & ses dangers

Extrait d'une lettre du P. Languillat ~ Mai 1854

Impossible de prévoir quelle sera l'issue de tous les événements qui se passent sous nos yeux. La Chine n'est peut-être pas encore assez châtiée. Il faudra qu'elle soit selon moi humiliée davantage et presque anéantie pour reconnaître le vrai Dieu & sa Religion. Quoique cette révolution nous ait mis en rapport avec grand nombre de familles distinguées qui n'ont que des paroles de louange à la bouche, cependant c'est encore: *O Stulti et tardi corde ad credendum*

Tout est lent en Chine. Toutefois le peu que nous avons fait est immense. Nous faisons le mois de Marie partout avec un redoublement de ferveur. Si vous pouviez vous transporter dans notre église de Zi-Ka-Wei, vous la verriez ornée de telle manière que votre œil habitué aux belles fêtes de l'Europe ne dédaignerait pas de s'arrêter sur la statue de Marie immaculée, nouveau chef-d'œuvre, du au ciseau de notre F. Ferer. Nous avons aussi dans bien des districts fait le mois de St Joseph. La dévotion à ce St Patriarche a pris beaucoup d'élan parmi nos Chrétiens. Vous savez qu'il est le grand patron de la Chine, et que nous sommes sous sa protection spéciale.

P.S. Un Scholastique du Collège de Vannes a eu la bonté de nous transmettre sur la mort du P. Piron quelques détails que nous nous empressons de communiquer.

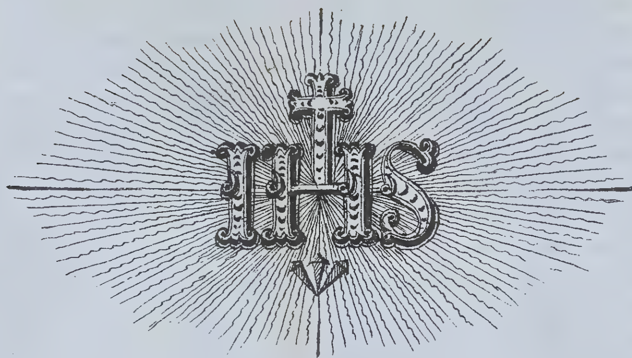
Vannes ~ 26 Août 1854 ~ Vous me demandez, cher Frère, que je vous écrive les circonstances de la mort de notre bon Père Piron. C'est pour moi une vraie consolation d'essayer de satisfaire en ce point vos désirs. Impossible de vous figurer notre joie & celle de tous les élèves quand la nouvelle se répandit que le R. P. Provincial amenait avec lui le P. Piron. C'est qu'il était aimé plus que jamais Père de ma connaissance n'a été aimé, & il le méritait bien. Les premiers jours qu'il passa au milieu de nous, tout le monde avait les meilleures espérances, mais dès le lendemain de la St Ignace, on a vu qu'il y avait du danger, et bientôt on jugea bon de lui donner l'Extrême-Onction. Les Congréganistes assistaient à cette touchante cérémonie. Quand après avoir dit: Adieu mes Frères, le bon Père ajouta: adieu, mes enfants, tous fondirent en larmes. Cependant le collège et pour ainsi dire toute la ville demandait au bon Dieu la guérison de ce bien aimé Père; & toujours le mal empirait. Il souffrait des douleurs atroces dans le corps & dans l'âme. Tous ceux qui l'ont vu dans une de ses crises ont encore le cœur brisé au seul souvenir. L'excès de ses souffrances le faisait crier vers le bon Dieu comme notre Seigneur sur la croix: *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* Oh mon Dieu, donnez moi donc de la patience!.. puis il pressait contre son cœur & sur ses lèvres son crucifix et sa médaille de nos 2 Bienheureux avec une véhémence indicible. Nous lui avons lu successivement la passion de N. Seigneur selon les 4 Evangélistes, puis les Psaumes. Il suivait parfaitement et répétait à voix basse les mots les plus saillants. Le Samedi, fête de N. D. des Neiges, il avait eu une crise vers 11 h, tout le monde croyait qu'il ne verrait pas la nuit. Pendant la classe du soir le F. Infirmier me pria de lui faire la lecture accoutumée. Le Père était plus calme, il prit le livre et me montra où l'on en était resté. C'était le dernier chapitre de la passion de N. S. selon St Luc. Je lisais lentement profondément ému moi-même, et m'appercevant que le P. répétait certaines paroles avec une sensible émotion: *Tolle hunc et dimitte nobis Barabbam. - Crucifige, crucifige eum. Pater dimitte illis - Domine memento mei cum veneris in regnum tuum. - Hodie mecum eris in paradiso - Pater in manus tuas commendo spiritum meum.* Ces dernières paroles, il les a répétées tout haut en joignant les mains sur la poitrine. Le Mercredi matin le F. Infirmier me laissa encore seul avec lui vers 5 h 1/2, le bon Père se mit tout à coup à grelotter dans son lit: Couvrez-moi, me dit-il, et donnez-moi de l'eau de St Ignace, j'allai chercher des couvertures et j'humectai tout son visage avec un linge trempé dans de l'eau de St Ignace. Il répétait toujours: *Ste Pater Ignati ora pro filio tuo.* J'avais grand peur de le voir expirer entre mes bras. Je lui dis: je vais appeler le F. Infirmier. Non, laissez le faire tranquillement sa communion. Je vais appeler un Père? Non, priez seulement pour que le bon Dieu me donne jusqu'au bout une grande patience. A 8 h, le mal empira, et 12 h. après il est mort après avoir enduré les douleurs d'un Martyr.

P. S. C'était avec un véritable bonheur, nos RR. PP. et nos tt. CC. FF., que nous vous mettions au courant des nouvelles de Loyola. De retour en Espagne, nos PP. et FF. avaient pu de nouveau habiter une maison qui, pour tout enfant de la compagnie, est si pleine de souvenirs. « Que la maison de notre saint père Ignace est donc changée! nous écrivait-on, l'an dernier. Loyola semble rajeuni. Réparé, orné même comme par enchantement, on dirait qu'il sort des ruines plus beau que jamais. La charité, l'application aux études, l'ordre le plus exact règne dans cette bienheureuse retraite... » — En recevant de si consolantes nouvelles, nous nous réjouissions avec nos frères, et comme eux, nous aimions à former pour l'avenir les plus douces espérances. Hélas! ces espérances se sont bientôt évanouies. Par suite de la révolution d'Espagne, nos frères de Loyola se virent contraints une fois encore de gagner la terre étrangère: 26 de ces chers exilés se sont rendus à Laval et vous pouvez facilement vous imaginer, Nos RR. PP. et nos tt. CC. FF. l'empressement que nous avons mis à les recevoir. Heureux mille fois, si nous pouvons par un redoublement de charité, ne pas rendre trop pénibles les douleurs de l'exil; et consoler nos bien-aimés frères en partageant avec eux le calice d'amertume que le Seigneur daigne leur offrir dans ses vues toujours adorables. — Un de nos frères Espagnols veut lui-même vous raconter sa sortie de Loyola et son entrée en France. Nous transcrivons mot-à-mot ce qu'il a bien voulu nous donner par écrit. — « Commençons par ce qui nous occasionna les premières craintes. 2 de nos Pères avaient évangelisé les trois provinces basques par des missions de 15 à 20 jours, et partout, dans les villes et les villages, ils avaient recueilli les fruits les plus abondants. L'enfer ne tarda pas à montrer sa fureur. Bientôt des cris s'élevèrent contre les missionnaires; on les reprouva comme dangereux et contraires au gouvernement actuel. Les hommes de bon sens reçurent avec le mépris qu'elles méritent ces assertions gratuites et dépourvues de tout fondement; mais elles ne manquèrent pas d'avoir un écho chez les personnes qui nous étaient peu favorables. Parmi ces dernières se trouva le capitaine général de Biscaye qui paraissait ne pas être satisfait de ce mouvement admirable de la grâce à la suite des missions. Par malheur un placard contre le gouvernement fut affiché dans une des principales villes de la province lorsque le père Guerrico y prêchait. C'était probablement l'œuvre de nos ennemis. A l'instant même, on en informa le capitaine général qui écrivit sans délai à Madrid, demandant instamment que la maison de Loyola fût fermée. Sans attendre de réponse, il nous ordonna de ne point prêcher sans la permission explicite des maires auxquels il enjoignit en même temps de ne point nous accorder cette permission sans le prévenir d'abord. C'était un coup porté contre le concordat. Mgr. l'évêque de Pampelune en fut averti, et, malgré son âge avancé, il prit la route de Madrid. Le cabinet nous était favorable; Dieu eut pitié de nous et ces premières craintes furent dissipées. Peu de jours après, le mouvement de juillet eut lieu et de nouveau nous fûmes menacés. Les assemblées qui furent créées dans chaque ville pour succéder aux gouverneurs, commencèrent à Valladolid et à Burgos l'exercice de leurs fonctions par le bannissement de nos pères. Nous nous attendions à être traités de la même manière. Le jour même de saint Ignace, le R. P. Recteur est averti que l'ordre de nous chasser était arrivé de Madrid et que le gouverneur devait bientôt nous le communiquer. Jugez, Nos RR. PP., quelle fête pour nous! Le calme nous fut rendu lorsqu'on nous annonça que cet ordre avait été donné de bouche seulement et qu'il n'avait rien d'officiel. Le mois d'Octobre vint, et nous recommençâmes nos classes; mais elles ne devaient pas durer 2 mois. Au commencement de novembre, notre R. P. Provincial, est subitement appelé à Madrid par les consulteurs; on croit que le coup est porté et on commence à se préparer pour le recevoir avec calme et résignation. Quelques jours après, nous apprenons que l'ordre est donné de nous transporter à Majorque. Le R. P. Morey décida que les novices seuls s'embarqueraient et que les théologiens et les philosophes iraient en France. Le 19 novembre tout était prêt pour le départ. Je vous assure nos RR. PP. que les adieux furent bien tristes, malgré le temps que nous avions eu pour nous préparer à ce sacrifice que Dieu exigeait de nous. Le R. P. [illegible] que les veilles et les fatigues prolongées avaient abattu offrait un spectacle bien touchant. Au moment de n[illegible] embrasser peut-être pour la dernière fois, ses yeux s'inondèrent de larmes et je ne pus contenir les miennes. Il semble que Dieu se plaît aux sacrifices de ce saint et tendre père. Lorsque je fis mes adieux à notre Bienheureux Père dans sa chapelle bénie et lorsque j'aperçus de loin pour la dernière fois ce vaste édifice où nous avions vu des exemples si rares de vertu et où régnait la charité la plus parfaite, je fus navré de douleur. Mais enfin c'est là notre vocation!... Les théologiens et les philosophes sont venus à Laval où nous avons été reçus comme vous pouvez vous l'imaginer, ce qui a contribué beaucoup à diminuer notre peine. Plus tard sont arrivés les PP. Maldonado et Farga. Le premier remplace le P. Gamard qui est désormais préfet des études et le second enseigne le droit canon. Les novices sont à Majorque avec le R. P. Morey.

54.



Ancien Château de St Ignace à Loyola



Scholasticat de Laval 25 D.bre 54.

Les Scholastiques de Laval aux PP. & FF. de

P. C.

Nos RR. PP. & nos TT. CC. FF.

France — Collèges Paris-Institution Sainte-Geneviève - Extrait d'une lettre aux Scholastiques de Laval ... 10 8bre /54.

L'école préparatoire au baccalauréat ès sciences, à l'école polytechnique, aux écoles de St. Cyr, des mines, des eaux et forêts, etc. comprend deux grandes divisions, le cours de mathématiques spéciales, et le cours de mathématiques élémentaires. Le premier prépare directement à l'école polytechnique, le second se subdivise en deux cours, l'un de première, l'autre de seconde année. Celui de première année est pour les commençants, celui de seconde prépare au baccalauréat ès sciences, à St. Cyr, à la marine, aux eaux et forêts, et contient en outre ceux qui doivent suivre l'année suivante le cours de mathématiques spéciales et se présenter plus tard à l'école polytechnique. Les élèves sont au nombre de 42, et se subdivisent de cette manière : 17 dans le cours de première année, 18 en seconde année et 7 en mathématiques spéciales. Tous sont dociles, pleins de respect pour nous et parfaitement disposés à suivre la direction que nous leur donnons. Plusieurs ont été préfets de Congrégation dans nos collèges et l'un d'eux a quitté sa famille deux jours avant la rentrée, parce qu'autrement, disait-il, il eut été obligé de passer la journée du Dimanche en voiture et n'eut pu entendre la Sainte-Messe. Le travail est bon. Chaque semaine, tous les élèves doivent subir un examen de 10 à 12 minutes ; ce qui les tient en haleine et nous promet d'excellents résultats. — Quant au goût militaire, inutile de vous dire qu'il est développé chez nos jeunes-gens au plus haut degré. Quand nous sortons, pas un soldat ne passe devant nous, qu'il ne soit toisé des pieds à la tête. Nous connaissons tous les uniformes, et les moindres galons sont soumis à la plus scrupuleuse analyse ; mais nos sympathies sont pour les chasseurs de Vincennes. « Mon Père, qu'est ce que c'est que ce cavalier là ? » — « Oh ! je ne sais pas. » — « C'est un chasseur, je crois. » — « Un chasseur ... tu n'y entends rien, c'est un guide. » — « Un guide ! ça !. Je te dis que c'est un chasseur ; je le sais bien moi, puisqu'il y a le cousin d'une de mes tantes qui est aide de camp de Canrobert ! ... » — Il y a quelques jours, nous avons été en promenade au Champ de Mars. On faisait la petite guerre. Aussitôt les visages de nos élèves de s'épanouir ; nous n'avions pas assez d'yeux pour regarder les généraux et les aides de camp. « Mon Père, qu'est-ce qu'il faut faire pour être aide de camp ?.. » — « Il faut sortir dans les 30 premiers de St. Cyr pour avoir le droit de subir l'examen d'Etat-Major ... » — « Alors il faut beaucoup travailler ?.. » — « Sans doute. » = Il parait que l'odeur de la poudre avait excité les courages au plus haut degré et développé une ardeur de travail extraordinaire. « Mon Père, me disait... au sortir du champ de Mars un élève qui ne brillait pas dans un de nos collèges par son travail, est-ce que j'ai obtenu une bonne note à mon dernier examen ? » — « Oui, elle n'était pas mauvaise ... » — « Oh ! mais, je vais travailler, il faut la prochaine fois que j'aie 15 (la note la plus élevée.) Que diraient mes parents, si je revenais à la maison les mains vides ?... » — Nous nous sentions prêts en rentrant à dévorer tous les problèmes d'Algèbre et de Géométrie ; en attendant on commença par faire main basse sur le petit pain du goûter. —

Extrait d'une lettre aux Scholastiques de Laval — 23 8bre. /54. Le Père Gloriot est venu causer avec nos quarante enfants qui, comme vous le savez, doivent être tous Maréchaux de France ou Amiraux. Ce qu'il a raconté est admirable. Selon lui, aux croisades il ne devait pas y avoir autant de consolations ou au moins pas d'avantage. — Non seulement tous les soldats, mais tous les officiers portent la médaille. Le Maréchal de St. Arnaud portait de son vivant le scapulaire et la médaille et il a voulu mourir et être enterré avec ces témoignages d'affection pour la très-sainte Vierge. Le P. Parabert lui a administré les derniers Sacrements. Pendant la traversée, les restes du Maréchal étaient dans le vaisseau à fond de cale et c'est là que le P. Gloriot récitait chaque jour aux pieds du catafalque l'office des morts, alternativement avec les militaires qui l'accompagnait. Les officiers qui n'avaient pas de livres formaient de petits groupes autour de ceux qui en avaient et la psalmodie se faisait de la manière la plus édifiante. — Les souffrances de l'armée, les privations, les ravages du choléra, tout cela a été cruel ; mais au milieu de ces douleurs, les consolations les plus abondantes, des morts admirables, et parmi ceux qui se portent bien beaucoup de confessions et de communions. Chaque jour à 4h 1/2 du matin, le P. Gloriot disait la Ste. Messe, à laquelle assistaient les officiers, et toutes les fois, il y avait plus de 12 communions. Les aumôniers vivent sous la tente, partageant les fatigues et les dangers du soldat ; ce qui établit bien vite une véritable fraternité ; et quand on les voit se dévouer avec tant d'abnégation, les rapports deviennent faciles et intimes. On regrette seulement qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'aumôniers. Il n'y en a qu'un pour douze mille hommes, c'est écrasant ; mais le bon Dieu les soutient visiblement et leur donne les forces nécessaires pour remplir leur pénible mais précieuse mission. — A ces quelques détails nous ajoutons une lettre d'un ancien élève de Brugelette Paul de Leusse, âgé de 19 ans.

et qui lui aussi s'est dévoué d'une manière admirable au service de l'armée d'Orient. — A bord du Montebello, 13 août 1854. — « Cher papa, depuis que je suis ici, bien des choses se sont passées et de bien tristes. Si je t'en fais part, c'est que tu le saurais d'une autre manière. Il y a 3 jours, à 10h du soir, j'entends dire : « Le choléra est à bord. » Aussitôt je monte chez le commandant, et je lui dis : « Commandant, je suis à vos ordres pour soigner les malades ; je ne suis pas du bord, je n'ai pas de service à faire, disposez de moi. » — Il me serre la main et me dit : « C'est très-bien jeune homme, » avec un accent qui m'a récompensé du sacrifice que je faisais de ma vie. Je me suis mis à l'œuvre ; les malades arrivaient à chaque instant ; ils tombaient raides sur le pont ; en deux heures, ils étaient morts. Je dirigeais tout. J'avais du commandant le pouvoir le plus absolu sur tout ce qui était dans le navire ; il m'est passé 300 malades par les mains ; nous en avons perdu 130 ; tout est fini maintenant. Le commandant en chef m'a présenté à l'amiral en disant : « Voici, amiral, le volontaire qui se conduit si bien ! » — Cela m'a remonté. — Voilà 3 jours que je n'ai dormi que sur le pont. Je suis le seul homme à bord qui n'ait rien ressenti. L'équipage m'adore ; c'est à se gonfler d'orgueil, si je ne savais d'où me vient cette force morale et physique. Un souvenez-vous en est la cause. Pas un homme n'est mort que dans mes bras. Les officiers s'étonnaient en me voyant. Je suis de fer, toujours en l'air, Dieu est la sainte Vierge sont avec moi. On envoie le rapport au ministre ; je suis dessus. — Pardonne-moi si je me suis loué. Ce n'est pas orgueil, mais je ne te cache rien au monde. Ne me dis plus maintenant que tu m'aimes plus que je ne t'aime. En pleine mer, entre des mourants et des cadavres, je sais combien tu étais et vous tous dans mon cœur. — Mets un gros cierge pour moi à Chartres ; fais dire par l'abbé de Ségur une messe d'actions de grâces et donne 200 fr. pour moi aux pauvres de Montboissier. Surtout ne demande rien pour moi si on m'avait oublié sur le rapport. Je ne voudrais pour rien au monde être ou paraître intéressé. On ne risque pas sa vie pour un ruban ; on la sacrifie à un devoir, à une conviction, à son pays, à sa foi. — ...... »

Poitiers. — Collége Saint Vincent-de-Paul — Extrait du journal de la Vienne — 27 8bre 1854. — Hier matin a eu lieu l'ouverture du nouveau collége confié aux pères de la Compagnie de Jésus — Dès 8h ½, une assistance nombreuse et choisie se pressait dans la nef de la chapelle du Jésus, et à 9h les élèves du collége de St Vincent-de-Paul défilaient sous les yeux de leurs parents heureux d'assister à la touchante cérémonie qui allait placer sous la protection du Seigneur et sous les inspirations de l'Esprit-Saint les travaux de leurs chers enfants. — Arrivé la veille, après une assez longue absence, pour donner aux RR. PP. de la compagnie de Jésus un nouveau témoignage de sa paternelle affection, Mgr. l'évêque de Poitiers, malgré les fatigues résultant d'une pénible tournée, avait daigné présider à cette solemnité bien douce à son cœur — Mgr a offert le St Sacrifice assisté de ses deux grands vicaires. Des élèves du collége sous la direction d'un maître des cérémonies, tenaient les insignes épiscopaux, et on voyait que l'habit qu'ils avaient revêtu pour figurer au milieu du sanctuaire n'avait rien qui répugnât à leurs cœurs religieux, et qu'ils le tenaient assez honorable pour le porter avec bonheur. — Dans l'enceinte réservée, nous avons remarqué bon nombre d'ecclésiastiques, auxquels s'étaient mêlés les chefs des plus honorables familles. C'était pour la plupart des élèves des RR. PP. de Montmorillon, heureux de pouvoir donner à leurs anciens maîtres, dans la personne de leurs successeurs, un témoignage de confiance et d'amour en confiant à leurs soins si justement appréciés un dépôt bien précieux et bien cher. — Après la Ste messe, Mgr l'évêque s'est avancé au milieu du sanctuaire et a pris la parole. — Il a d'abord rendu grâces à Dieu de ce qu'il lui était permis de voir se réaliser une pensée dont le secret était au fond de son cœur, au moment même où, quelques mois auparavant, ses mains consacraient à l'Eternel la chapelle du Jésus, et il s'est félicité de voir succéder aux prêtres dévoués qui lui avaient prêté pendant plusieurs années le concours d'un zèle sans bornes, les hommes de dévouement aussi qui n'avaient point hésité à répondre à son appel. — Abordant ensuite un sujet qui sortait des circonstances et prouvant par ses paroles mêmes que le jour des demi-vérités était passé, Mgr a développé nettement cette pensée, que de tout temps, avant même que J.C. eut dit à ses apôtres : « Ite et docete » l'enseignement avait été un des attributs essentiels du sacerdoce, que le sophisme le plus hardi pouvait seul contester au prêtre, et précisément à cause de son titre de prêtre, l'exercice de ce ministère, qui est pour lui non seulement un droit sacré, mais encore un devoir absolu — S'adressant aux enfants, Mgr leur a montré que si la providence les avait placés dans les rangs élevés de la société, ce serait manquer de reconnaissance pour cet immense bienfait qui ne leur était pas dû, que de ne pas rehausser cette situation privilégiée par ces connaissances acquises qui de tout temps, et en France surtout, ont été le complément nécessaire de l'homme bien né ; que la France, à l'heure qu'il est, semblait être, il fallait bien le reconnaître, encore moins irréligieuse que vraiment illettrée, et qu'il appartenait à la religion qui sauva les lettres et les sciences de la barbarie sauvage et brutale, de les sauver encore de la barbarie civilisée dont les menace une surexcitation toute matérielle. — Mgr a terminé en disant à ses jeunes auditeurs que ce serait manquer au rôle utile et glorieux qui semblait leur être assigné par la providence que de ne pas répondre aux soins paternels et dévoués des excellents maîtres qui s'étaient chargés de faire d'eux des hommes chrétiens et savants, qu'ils ne seraient pas en un mot dignes du nom de Français s'ils ne justifiaient pas cette définition d'un vieil auteur latin pour lequel ce nom était synonyme d'hommes de goût, éminemment versés dans l'étude des belles lettres, des sciences bonnes et des arts libéraux. —

Poitiers. Extrait d'une lettre à un scholastique de Laval 24 9bre 1854. — Le nouveau collége compte 157 élèves. — Les philosophes au nombres de dix paraissent avoir un esprit excellent, et généralement la grande division agit à notre égard avec une simplicité et une confiance qui souvent n'existe pas chez nos élèves, après plusieurs années passées dans nos colléges. — Les bambini sont aussi pleins de bonne volonté et de souplesse. La plupart viennent de leur famille et ne savent pas ce que c'est que résister. La retraite a été sérieusement faite, et nous espérons qu'elle portera d'heureux fruits. N'allez pas croire cependant que nous n'ayons que de petits saints, nous ne nous faisons pas illusion ; mais en somme nous ne pouvions véritablement débuter sous de meilleurs auspices. — Les enfants disent que notre discipline est sévère mais juste. Ils s'applaudissent de notre manière d'agir avec eux, et trouvent nos études très-fortes ... « De fait on travaille bien ici, disait un ancien de nos colléges, j'y travaille malgré moi ; que veux-tu ! c'est dans l'air. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais on nous pousse de tous côtés, et tout le monde pioche ..... » —

Metz — Collége St Augustin — 21 8bre 1854. — Nous comptons dans les deux années du cours de science 25 élèves, 20 en rhétorique, 30 en seconde, 27 en troisième, 34 en quatrième, 66 en cinquième, 64 en sixième et 40 dans les classes élémentaires ; en tout 306 élèves. De ce nombre 105 sont pensionnaires dont 54 dans la division des grands ; 66 sont demi pensionnaires dont 31 dans la division des grands. Les autres sont externes. — La rentrée a été très gaie. Les nouveaux ont été charmés de l'accueil que leur ont fait les anciens. A l'heure qu'il est la machine est lancée et bien lancée. Nous avons confiance que l'année entière répondra à de si beaux commencements. —

Amiens — Collége de la Providence — 29 9bre 1854. — La rentrée a été fort belle et nous comptons 60 nouveaux pensionnaires. Nos enfants se subdivisent de cette sorte : 190 internes, 60 demi-pensionnaires et 50 externes ; ce qui donne un chiffre total de 290 à 300 élèves. — Notre charmante église avance merveilleusement vite. On espère avoir terminé la maçonnerie dans quelques temps ; c'est un véritable plaisir de suivre les travaux ; chaque jour on voit de nouvelles choses. Tous les connaisseurs d'Amiens sont dans l'admiration sur la légèreté et l'élégance de cette construction. Une maison de campagne vient aussi de nous être acquise ; c'est l'ancienne résidence des évêques d'Amiens et elle est située sur les bords de la Somme. Tout un bras du fleuve nous appartient et de plus une île magnifique plantée de grands arbres. —

Italie — Rome — 14 7bre 1854 — Extrait d'une lettre d'un père du collége romain aux scolastiques de Laval. — L'armée d'Italie a toujours à Rome deux hôpitaux militaires ; à savoir St André et St Dominique in Sixto. Quand vient la saison des chaleurs, ces deux hôpitaux ne suffisent plus, on en prend un troisième et si aux fièvres vient se joindre le choléra, comme cette année, on en prend un quatrième. Pour desservir ces hôpitaux on s'adressa à la compagnie qui accepta. Le père Desjardins fut d'abord envoyé à St Dominique ; puis au bout de 15 jours, il dut revenir au collége romain pour une nouvelle quinzaine à l'infirmerie, mais pour son propre compte. J'eus le bonheur d'être désigné à sa place. — A l'hôpital St Dominique s'était adjoint celui de St Silvestre en sorte que j'avais en tout près de 100 soldats malades. Jamais je ne me serais figuré la consolation qu'on éprouve auprès d'un soldat mourant en bon chrétien. Il y a dans ces braves gens tant de franchise, de candeur, de simplicité qu'ils ne paraissent pas connaître ce que c'est que le respect humain et qu'ils vous ouvrent sans façon tous les plis et replis de leur cœur. — Ce n'est pas à dire cependant que j'arrivais toujours sans difficulté à la terrible affaire de la confession, mais enfin à force de patience et d'efforts, j'eus la consolation de n'en voir mourir aucun

qui n'ait eu son passeport parfaitement en règle. Je tachais d'abord de connaître l'homme auquel j'avais à faire et de m'introduire peu-à-peu dans sa confiance; puis selon que je le croyais opportun, j'employais la prière ou le commandement. Un soir sur l'avis de l'infirmier qui me désignait les malades, je me dirige vers un lit où gisait un nouvel hôte que je n'avais pas encore vu. Après m'être informé de l'état de sa santé et lui avoir témoigné le plus d'affection possible: « Mon ami, lui dis-je tout d'un coup, il y a longtemps que vous ne vous êtes confessé? « Ma foi, répond-il, je n'y ai pensé depuis ma première communion. » – « Tout n'est pas perdu, mon brave, l'occasion est bonne, nous voilà tous deux seuls, quelques minutes de courage, et l'affaire sera bientôt réglée. » – « Oh! pour ça, reprend-il avec force, n'y comptez point; c'est inutile. » – Vainement essayai-je par mille moyens de l'amener à une résolution plus sage; pendant une demi-heure, je restai là au chevet de son lit, parlant de son pays, de sa famille, de son régiment, pour tomber ensuite comme une bombe sur la confession. Il était invulnérable de toutes parts. Voyant que je n'obtenais rien: « eh! bien, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas aujourd'hui, ce sera pour demain. » – « Vous pouvez revenir demain, ou plus tard, répond-il, je ne me confesse pas » – « Au moins vous allez accepter une jolie petite médaille de l'Immaculée Conception. » – « Pour ça, bien volontiers. Voyez-vous, Monsieur l'Aumônier, moi je suis encore catholique; voyez, j'ai toujours eu un petit chapelet dans ma poche... » – Pendant qu'il cherche un chapelet qu'il a beaucoup de peine à trouver j'enfile la médaille dans un cordon et la lui passe autour du cou. Prenant ensuite mon chapeau et lui donnant une poignée de main: « Ainsi, c'est entendu, lui dis-je, je reviendrai demain, et vous vous confesserez, n'est-ce pas? » « Oui, me dit-il, d'une voix tremblante, revenez demain; demain je me confesserai » – Ce changement opéré en lui aussitôt qu'il eut reçu la médaille de l'Immaculée Conception, était l'œuvre de Marie. Je l'avoue, en voyant ce pauvre sergent ému jusqu'aux larmes je ne pus retenir les miennes, et revenant vers lui: « Pourquoi donc, lui dis-je, attendre jusqu'à demain: allons, mettons-nous à l'œuvre, un peu de cœur et tout sera fini. » – C'est vrai, répond-il, je ne vois pas pourquoi attendre plus longtemps, tenez je vais vous dire tout; la Sainte Vierge le veut... » – Je le confessai sur le champ et depuis ce jour, il ne laisse passer aucune occasion de me témoigner la plus vive affection.

Rome 24 9bre 1854. – Il m'est impossible de vous dire tout ce que nous éprouvons dans ce moment de consolation et de joie. C'est lundi 20 9bre que s'est ouverte dans le palais du Vatican l'Assemblée des Evêques accourus ici pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception. Trois Cardinaux présidaient au nom du Souverain Pontife. Au dessous d'eux étaient assis 140 à 150 Archevêques et Evêques disposés selon l'ordre de leur dignité et de leur âge dans l'Episcopat. Des sièges étaient réservés pour les membres de la Commission Pontificale composée de prélats, d'un religieux de chaque ordre, et de trois Jésuites; savoir le R. P. Perrone, recteur du Collège romain et les PP. Passaglia et Schrader professeurs de Théologie. La Bulle Dogmatique avait été distribuée à tous les Evêques quelques jours à l'avance pour qu'ils puissent l'étudier tout à leur aise et présenter leurs difficultés dans la séance. La commission était chargée de défendre la Bulle, et le P. Passaglia devait répondre au nom de la commission. – Le premier jour, quoique la séance n'ait pas été publique, vous comprendrez facilement qu'au Collège romain, il ne nous a pas été difficile de recueillir quelques détails sur ces grandes délibérations catholiques dont la pensée fait battre d'espérance et de joie le cœur de tous les enfants de Marie. Pendant près de deux heures le P. Passaglia tint l'auguste Assemblée suspendue à ses lèvres. C'était cette mâle éloquence, cette vaste érudition, ce dévouement au siège apostolique et surtout cette foi vive et ardente, que le Concile de Trente vit autrefois briller dans Laynez avec tant d'éclat. Plusieurs fois des applaudissements respectueux vinrent interrompre l'intrépide champion de Marie; et quand il eut fini, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put esquiver les remerciments qu'on s'empressait de lui offrir avec toute l'effusion de cœurs profondément émus. Le P. Passaglia avait été digne de la Vierge Immaculée, digne du Saint-Siège, digne de la Compagnie. <u>Quelques difficultés sans portée</u> furent ensuite résolues. Je dis quelques difficultés sans portée, car la Bulle les avait si bien résolues d'avance, que les opposants qui s'étaient crus le mieux armés se voyaient complètement démontés avant de livrer bataille. Le lendemain 21, jour de la Présentation de la Sainte Vierge, on reprit les délibérations de la veille. Nos trois pères du Collège romain y ont parlé avec tant d'ardeur qu'ils sont revenus exténués de fatigue. Le P. Passaglia surtout n'en peut plus; si les séances durent ainsi 8 jours, je crois qu'il sera Martyr de l'Immaculée Conception. D'après ce que disait le R. P. Perrone, on avait désigné 8 théologiens pour parler dans cette séance; mais c'était toujours aux trois Jésuites qu'on avait recours, en sorte qu'ils ont dû faire les frais jusqu'à extinction. Le R. P. Perrone était infatigable, le jeune P. Schrader a enchanté tout le monde par sa science et sa modestie; mais le P. Passaglia a de nouveau pendant près de deux heures ravi d'admiration ses augustes auditeurs. « On passerait des journées entières à l'entendre, disait l'Archevêque de Milan. » Je ne puis mieux résumer le rôle de la Compagnie dans le grand acte qui se prépare, qu'en vous disant que devant toute l'Eglise, l'ordre de St Ignace paraît être le postulateur de la cause de la Vierge Immaculée. – Si les PP. Perrone et Passaglia brillent avec tant d'éclat dans l'assemblée Episcopale, leur position vis-à-vis du Souverain Pontife lui-même n'est pas moins honorable. Il y a quelques temps le Cardinal Archevêque de Ravenne, voulant avec trois autres Cardinaux et 22 Evêques tenir un Concile dans sa métropole, avait écrit au P. Passaglia une lettre la plus aimable et la plus flatteuse pour le choisir comme Théologien de son Concile. Mais au moment de partir le P. Passaglia reçut un fermati du Pape qui lui défendait de sortir de Rome et de s'absenter un moment sans permission de sa part. C'est auprès de nos Pères que le Vicaire de J. C. daigne souvent chercher consolation, et certes il en a grand besoin. Vous ne sauriez croire tous les obstacles que des esprits brouillons cherchent à créer au St Père. « On sème partout des épines sous mes pas, disait un jour Pie IX aux PP. Perrone et Passaglia; on veut à tout prix entraver la promulgation de la Bulle... » – « Quoi de surprenant! répondit le P. Perrone, avec un à propos qui fit sourire le St Père, le diable se voyant sur le point de recevoir le dernier coup de talon qui doit lui écraser la tête remue tête et queue pour l'esquiver. » – Le 23 9bre nouvelle session; le P. Passaglia, disent les Evêques Italiens, est de plus en plus sublime. Le P. Schrader, disent les Evêques français, parle comme un Ange. – Le Pape est continuellement aux écoutes dans une tribune d'où il voit et entend tout sans être vu.

Rome 12 Decembre 1854. – A la dernière séance des Evêques, on proposa un plus grand nombre de difficultés, et tous les théologiens parlèrent les uns après les autres pour y répondre. Le P. Passaglia trépignait sur son banc, il eut voulu sur le champ prendre la parole; mais il ne fut appelé que le dernier et termina brillamment la discussion. Il parla long-temps et si bien, qu'il fut interrompu par les applaudissements. Puis on lut les paroles mêmes de la définition. Tous les Evêques pleuraient; plusieurs criaient: Viva Maria Santissima! – Après la lecture, ils s'approchèrent des Cardinaux présidents pour les prier de dire au Pape qu'ils adhéraient de tout cœur à cette définition, et qu'ils n'avaient fait des objections que pour mieux faire éclater la lumière et la vérité. Le P. Passaglia fut invité à faire le discours le jour de la fête: mais il refusa en disant que cela convenait mieux à un Cardinal. – Le lundi 4, on nous lut au réfectoire la circulaire du Cardinal Vicaire qui annonçait officiellement la définition tant désirée, accordant une indulgence plénière à quiconque assisterait le 8 à la messe pontificale, et enfin dispensant du jeûne et de l'abstinence pour ce jour là. Le 8, dès 7h nous courions à St Pierre; et après avoir long-temps attendu, au milieu d'une foule si compacte qu'on croit que jamais cette basilique n'avait tant contenu de personnes, nous avons vu entrer le Pape, à pied, précédé de 200 Evêques ou Cardinaux, tous portant chape et mitre blanches. Un instant après le Pape a reçu l'obédience de tous. Après le chant de Tierce, la messe commença, avec la solennité des plus grandes fêtes. La France était, après l'Italie, la nation la mieux représentée, non seulement par son ambassadeur qui occupait la première place dans les tribunes diplomatiques, non seulement par la foule des officiers et des soldats de la garnison, mais encore par un nombre incroyable d'ecclésiastiques et même de laïques

venus exprès pour la fête. Après l'Evangile et le Postulatum du doyen des Cardinaux, le Pape à genoux, a entonné le Veni Creator que tout le peuple a chanté. Puis, debout, la tiare en tête et d'une voix forte et distincte, il a lu le décret lentement et en s'arrêtant plusieurs fois pour donner un libre cours à ses larmes. Ceux qui étaient présents n'avaient jamais rien vu de si beau. « à la gloire de Dieu, à la gloire de Marie etc.... par l'autorité de Pierre et par la Nôtre .... Nous déclarons, définissons etc... que la doctrine qui enseigne que Marie par un privilége singulier accordé en vue des mérites de J.C., a été exempte de la tache originelle, est contenue dans la révélation .... etc. » Je ne puis vous donner plus exactement les paroles principales prononcées par le Souverain Pontife, parceque ce décret, comme la Bulle n'a pas encore été distribué. Aussitôt après, le canon a retenti et toutes les cloches de Rome ont été mises en branle pendant une heure. Le Pape a entonné le Te Deum que tout le monde a chanté, et la messe terminée, il a béni une magnifique couronne d'or destinée au tableau de l'Immaculée Conception qui se trouve dans la Chapelle du chœur. Precédé de tous les Cardinaux et Evêques et porté sur la Sedia il est allé faire ce couronnement solennel. Ainsi s'est terminée cette magnifique cérémonie qui laissera dans tous nos Cœurs des souvenirs impérissables. — Il était deux heures quand nous sommes rentrés au collége romain. Après le dîner tous les Jésuites de Rome se sont rendus à l'Eglise du Gésu où le T.R.P. Général, assisté des PP. Ferrari et Rubillon a donné le Salut d'action de grâces et entonné le Te Deum. En sortant nous avons vu défiler la longue procession des enfants de St François, allant à l'Ara cœli, pour remercier Dieu d'une définition qu'ils avaient tant desirée. Cette procession, qu'ils font tous les ans à pareil jour, n'avait jamais été si belle. Le matin tous leurs généraux aussitôt après la messe s'étaient présentés au Pape pour lui offrir un lys d'argent. On dit qu'un Dominicain prépare un livre pour prouver que St Thomas n'a rien contre ce dogme. — Le soir la ville était illuminée mieux encore qu'à la St Pierre tant est grande la dévotion des Romains envers Marie! Les plus pauvres maisons dans les rues les plus étroites avaient voulu se signaler. La Compagnie ne resta pas en arrière; l'immense façade du collége romain était toute resplendissante de lumières, et au Gésu tout le monde admirait deux transparents représentant l'un l'Immaculée Conception, l'autre le Pape tenant en main le décret pendant que la Ste Vierge se montrait à lui sur un nuage brillant. Nous autres Français nous avons encore fait une attention spéciale à l'ambassade, au cercle des Officiers et à la Trinité du Mont, qui tous avaient voulu manifester leur amour pour Marie par des illuminations plus éblouissantes et plus magnifiques les unes que les autres. — L'évêque du Mans s'est fait porter à St Pierre et a assisté à toute la cérémonie dans un coin; car il ne peut ni se tenir debout ni marcher. Le Pape a été extrêmement touché de cette piété de l'évêque du Mans envers Marie et je dirais presque envers le Souverain Pontife qui l'avait invité. Plusieurs fois le cardinal Antonelli en a parlé avec attendrissement. Mgr Bouvier est maintenant au lit, entre les mains des médecins, attendant sa guérison de la Bienheureuse Vierge, mais disant volontiers son Nunc dimittis, après avoir été témoin du plus beau triomphe de Marie.

Sicile — Palerme 12 Juin 1854 — Un miracle éclatant s'est opéré à Palerme par l'intercession des BB. de Britto et Bobola, dont on a célébré la béatification le 2 Juin. Le dernier jour du triduum, au moment où toutes les cloches de la ville étaient mises en branle pour honorer les deux nouveaux Bienheureux, (ce qui se faisait deux fois le jour pendant le triduum) une personne agée de 35 ans qui depuis 9 années entières était étendue à terre sur un matelas dans une espèce de paralysie complète de tous ses membres, sans pouvoir jamais rester un seul moment debout et souffrant parfois des convulsions très douloureuses, se sentit un vif désir d'invoquer les deux Bienheureux et de recouvrer la santé par leur puissante intercession. Elle prit alors une image qui les représentait et la serrant contre la poitrine en présence de plusieurs personnes elle pria avec ferveur les deux Bienheureux de lui accorder au moment même une complète guérison: Ce qu'elle demandait avec tant de foi lui fut accordé. Au moment même une commotion violente se fit dans tous ses membres, et sentant qu'elle était guérie elle demanda ses habits. Elle les revêtit elle-même avec facilité, se leva sans peine et commença à marcher, ce qu'elle n'avait pu faire depuis 9 ans. Des sentiments de reconnaissance l'amenèrent aussitôt dans l'Eglise de la Maison professe. Elle y vint accompagnée de ses parents, de ses voisins et d'une foule considérable qui remplit bientôt la grande nef en poussant les cris mille fois répétés: miracle! miracle! Vive les BB. de Britto et Bobola. — Le soir cette femme revint dans notre église pour le Panégyrique et le chant des vêpres! Depuis ce moment elle continue à être complètement delivrée de la paralysie, des convulsions et des douleurs aigues qu'elle éprouvait. Mirabilis Deus in Sanctis suis.

Guyanne française — Cayenne 26 Août 1854. Extrait d'une lettre du Père Dabbadie. —

J'ai quitté St Georges pour quelque temps et j'ai été me reposer dans une île charmante, vrai paradis terrestre. Représentez-vous, sans rien exagérer, au milieu de l'Océan une île oblongue, qui s'élève en forme de cône et d'amphithéâtre sur une longueur d'une demi-lieue, plantée d'arbres toujours verts, qui en forment comme un bouquet de fleurs au milieu des eaux. Pas tout à fait au bas de la côte vous apercevez une jolie maison à trois chambres au rez-de-chaussée avec une mansarde au dessus. C'est l'ancienne habitation d'un pilote d'où l'on découvre au loin tout l'Océan ainsi que les batiments et canots qui le parcourent. A droite de la maison vous avez l'ombrage de magnifiques cocotiers; en avant sont deux jolis petits jardins semés de toutes les fleurs du pays et plantés d'arbres inconnus en France; à gauche coule une fontaine d'une eau excellente qui ne tarit jamais; derrière et sur le penchant de la colline, une foule de bananiers chargés de fruits sont arrosés par 3 ou 4 sources qui vont ensuite se jeter dans la mer. Vis-à-vis de cette délicieuse habitation qui est au couchant de l'île, vous avez en vue toutes les côtes du continent et en particulier les côtes de la montagne du diamant couvertes d'arbres toujours fleuris. Bien entendu que là, comme ailleurs, le soleil vous darde sur la tête ses rayons brûlants et perpendiculaires, mais la chaleur est tempérée par une forte brise de mer qui vous rafraichit sans cesse. Voilà le joli pays où j'ai passé une quinzaine de jours très agréablement. Cette maison n'appartient plus à un pilote, c'est le château de St Ringot; ce jardin c'est le jardin semé planté arrosé par le bon petit frère Cillery; cette île enchantée est l'île la Mère située à 6 lieues de Cayenne et habitée par 400 libérés qui attendent là qu'on leur donne des terres à cultiver sur le continent. La beauté de l'île et sa salubrité parfaite n'empêche pas ces pauvres gens de s'y ennuyer, travaillés qu'ils sont par le souvenir de la France, car il n'est pas cage si belle qui puisse plaire à un oiseau privé de sa liberté. Nous avons une bibliothèque dont ils dévorent les livres et qui sert à tromper un peu leur ennui, ce qui fait qu'on est continuellement assiégé par des gens qui rapportent les volumes et viennent en chercher de nouveaux. —

Après quinze jours de repos qui m'ont parfaitement guéri de mes fièvres je retournai à St Georges dont je suis l'aumonier. On a retiré le peu de blancs qui restaient encore, et il en était grand temps. Car sur 160 qui étaient venus à St Georges 120 à 125 étaient déja morts de dyssenterie ou de fièvres. Maintenant nous n'avons presque plus que des noirs au nombre de 200. ce sont de bons enfants, et qui plus tard avec de la patience et de l'instruction, feront de parfaits chrétiens. Beaucoup d'entre eux ont coutume de se réunir tous les soirs pour dire en commun le chapelet, qui est suivi d'un petit catéchisme. Un de ces noirs qui montre un grand zèle à faire confesser et communier ses camarades me disait dernièrement « Mon Père si vous saviez comme j'étais mauvais avant ma conversion; j'avais surtout l'habitude de la colère et du blasphème. D'après l'avis du bon P. Bigot, je me suis mis à répéter: « O Marie, ô ma Mère, venez à mon secours. Je disais ces paroles presque à chaque instant du jour et par là je me suis corrigé entièrement. Quand les moments de colère me viennent je me sens une force surnaturelle et il me semble impossible d'offenser le bon Dieu. » —

Pendant le Mois de Marie, causant avec un transporté blanc qui a laissé en France sa femme, ses enfants et une fortune assez considérable, je l'engageai à mettre sa confiance en la Ste Vierge : « Mon Père, me répondit-il, si je ne l'avais pas fait, il y a longtemps que je serais tombé dans le désespoir, et que j'aurais mis un terme à mes jours; mais dès que les tentations m'assiègent, surtout la nuit, je prends aussitôt mon Chapelet, et je le récite de tout mon cœur. Bientôt la Ste Vierge me donne la force qui me manque, et je m'endors en ne pensant plus à rien. » — Un jour que j'avais prêché sur le St Scapulaire, un vieillard blanc de 60 ans vint me trouver pour le recevoir : « Mon Père, me dit-il, la dévotion à la Ste Vierge me vient de ma pauvre mère. Un jour elle me dit dans mon enfance : Si jamais tu te trouves dans le malheur, surtout n'oublie pas la Ste Vierge; souviens-toi de lui dire tous les jours 3 Pater, 3 Ave avec un Salve Regina. Depuis lors, mon Père, jamais je n'y ai manqué, et la bonne Marie m'a toujours protégé. Voilà pourquoi je voudrais bien recevoir le St Scapulaire. — Un autre blanc, malade depuis assez longtemps, avait fait une mauvaise première communion, et ayant passé toute sa vie dans le sacrilège et une multitude de désordres, avait fini par se faire condamner au bagne. — « Je ne puis pas me confesser, disait-il, j'en ai trop fait, il est impossible que Dieu me pardonne. A l'exception de l'assassinat j'ai commis tous les crimes. » Je l'encourageai de mon mieux et l'excitai à la confiance. Il me promit de se confesser le lendemain. Il tint parole et se confessa, mais avec les sentiments de la contrition la plus vive, de la sincérité la plus entière, et en versant un torrent de larmes. Après sa confession, je le félicitai de son courage et l'engageai à remercier Dieu d'une si grande grâce. « Mon Père, me dit-il, je n'ai jamais fait que du mal dans ma vie, comme vous le savez. Il n'y a qu'une chose à laquelle je n'ai pas manqué et que je tenais de ma mère : c'est un Salve Regina tous les jours en l'honneur de la Bienheureuse Vierge. Souvent au milieu de mes crimes, je le disais par routine et sans savoir trop pourquoi; mais pourtant je n'y manquais pas. » Cet homme converti par la Ste Vierge toute seule ressentit après sa confession et sa première Communion une joie telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblable. — J'ai la consolation de voir tous mes chers malades revenir à bien, au moins avant de mourir, et ils reçoivent les derniers Sacrements avec de grands sentiments de piété. Un seul m'a échappé par la faute d'un infirmier noir qui avait négligé de m'avertir à temps et aussi par la faute du malade lui-même. Le jour de sa mort, un de ses camarades l'engageait à faire avertir le Père : « Oh! j'ai bien le temps, dit-il, nous verrons demain. » — Le lendemain n'appartient qu'à Dieu et le malheureux fut emporté le jour même sans avoir pu se confesser. — Un autre fut plus sage et plus chrétien. Il avait reçu le Saint Viatique et l'Extrême-Onction depuis plusieurs jours. Le Père le voyant assoupi et épuisé, passa dans sa visite du soir sans lui adresser la parole; mais le pauvre malade, inspiré de Dieu et faisant un suprême effort, me rappelle plusieurs fois et me dit d'une voix éteinte : Mon Père j'ai besoin de me confesser une fois encore avant de mourir. Il le fit et quelques instants après il rendit sa belle âme entre les mains de son Créateur.

Cayenne — 2 9bre 1854. — Extrait d'une lettre du F. Provost, Coadjuteur temporel aux Scholastiques de Laval. — Lorsque je suis arrivé à Cayenne l'an dernier, j'y ai séjourné six semaines, et je fus ensuite envoyé à la Montagne d'argent avec le P. Bolinat. Rendu à mon poste, je me suis occupé à des travaux de charpente pour ajouter un bas côté à notre Église trop petite. Ces travaux et autres non moins fatiguants sous un climat tropical ont épuisé mes forces et ma santé. Je suis revenu à Cayenne avec une jambe raccourcie de six pouces; mais grâce aux secours de la médecine qui pendant 8 jours m'ont été prodigués à l'hôpital, ma jambe s'est très-bien redressée et est à peu près guérie. Ma santé qui était tout à fait délabrée est bonne maintenant et je pourrai de nouveau être envoyé à mon poste. — Un mot sur la Montagne d'argent et sur nos chers transportés. La Montagne d'argent, qui forme une presqu'île, est très-beau et très-riche pays. Les fruits de toute espèce y abondent; le coton, le café, l'indigo, la canne à sucre, le maïs peuvent se cultiver avec succès. Cette terre était appelée jadis, à cause de sa fertilité et de sa beauté, la terre de promission. N'allez pas croire cependant que nos condamnés y sont comme dans un paradis terrestre; non ces pauvres malheureux ne voient devant eux aucun avenir; ils n'ont aucun espoir et sont dans la tristesse et l'angoisse. Les mauvais traitements, les maladies et les travaux pénibles auxquels ils sont livrés, tout cela les jette dans le découragement et leur fait compter sur une mort certaine et peu éloignée. Toutefois, ce qu'il y a de consolant, c'est que la plupart reviennent au bon Dieu, et sentent qu'il n'y a de vraie consolation que dans la pratique des devoirs du chrétien. Le Dimanche, ils assistent à la Messe et aux Vêpres; ils y sont amenés en bon ordre et s'y tiennent d'une manière très-édifiante. A peine en peut-on compter quelques-uns qui au lit de la mort n'ont pas reçu les derniers Sacrements et n'ont pas demandé pardon de leurs fautes passées. Les Noirs ne donnent pas moins de consolation. Un jour j'étais parti de la Montagne d'argent pour me rendre à Ouanary, village situé près d'une petite rivière de ce nom. J'allais là dans l'intention d'acheter du bois pour faire un autel, et je fis la route avec 12 condamnés et un surveillant qui se rendaient au même endroit et aussi pour acheter du bois de construction. Ce village forme une chrétienté composée de 120 noirs environ et qui pour le moment est tout à fait abandonnée. Autrefois le Préfet Apostolique de Cayenne envoyait chaque année un Missionaire pour visiter ce petit troupeau; mais comme les ecclésiastiques lui manquent, il n'a pu continuer cette bonne œuvre. Lorsque ces bons noirs apprirent qu'un frère devait venir dans leur village, ils se rassemblèrent aussitôt, et à mon arrivée, je trouvai différents groupes d'hommes et de femmes et d'enfants qui m'attendaient. Une des femmes qui savait un peu de français me dit : « Nous ne pouvons pas faire notre salut ici; nous n'avons pas de père pour nous confesser et pour nous dire la Messe; nous ne pouvons pas communier; envoyez-nous donc le Père de la montagne. — Les hommes et les autres femmes répétaient : Nous ne pouvons pas faire notre salut; nous ne pouvons pas; le Père de la Montagne! le Père de la Montagne!.... De distance en distance je trouvai des groupes ainsi rassemblés qui me disaient tous la même chose. Souvent j'avais besoin de me faire interpréter leur idiôme par le surveillant qui était ému jusqu'aux larmes. Arrivé à l'extrémité du village, je fus prié d'aller voir une vieille femme qui ne pouvait pas venir. J'allai à la case indiquée, et de loin j'aperçus cette pauvre femme, soutenue par les bras, et qui m'attendait sur le seuil de la porte. Dès qu'elle sut que j'étais là, elle me tendit la main et me dit : « cher frère, vous êtes avec mon père à la Montagne d'argent, dites-lui qu'il vienne me confesser et me donner le bon Dieu; car je vais mourir bientôt. Dites-lui comme je suis vieille et aveugle, que je veux aller dans le Paradis, et qu'il vienne avant ma mort. » — Oh! que dans ce moment j'avais peine à retenir mes pleurs! Je promis que je ferais tout mon possible pour amener le Père, et je fis la même promesse à tous ceux qui me pressaient de la sorte. Il y avait des enfants de 12 à 15 ans qui n'étaient pas encore baptisés, de pauvres jeunes gens qui attendaient un prêtre pour se marier. — A la sortie du village, je rencontrai le gouverneur de cette petite colonie. C'est un Français qui a fait toutes ses études, et qui est venu chercher fortune dans ces contrées. Je lui fis part de tout ce que j'avais vu et entendu, et du désir que ces bons noirs avaient d'avoir un Prêtre. « Ils sont, me répondit cet homme, peu digne du nom de Français, ils sont assez bien policés. Quand il vient un Prêtre chez

« moi, il trouble mes travaux, ennuie mes gens et les rend paresseux. Je ne veux pas de curé ici, autrement je le chasse. » Je partis bien triste et le cœur navré. Je rendis compte au Père Kno de tout ce qui était arrivé ; il me dit qu'il connaissait ce français, et qu'il était à peu près impossible de faire quelque bien, tant que ce village serait sous la tyrannie d'un tel homme.

Amérique — Etats-Unis — Collège de St Jean — 1er 9bre 1854. — Dernièrement il s'est passé un fait qui a excité contre les protestants l'indignation la plus vive. Il s'agit du P. Barst qui appartient à la résidence de Boston, province du Maryland. Dans une petite ville des environs, ce père combattait avec vigueur les efforts diaboliques d'indignes sectaires qui travaillent à pervertir le peuple en répandant le mensonge et la corruption au moyen de leurs mauvaises bibles. Il semblait, à force de courage et de zèle, les avoir réduits au silence ; mais une nuit, une troupe de ces bandits se rendent à la maison où logeait ce bon père, se jettent sur lui et l'accablent d'injures. Poussant les vociférations les plus horribles, ils le traînent dans une autre maison, à quelque distance. Là, ils lui arrachent ses habits, le plongent dans une cuve de goudron ou de poix fondue et le roulent ensuite dans un tas de plumes. En cet état, ils le placent sur un bâton, le maltraitent de la façon la plus révoltante et lui font parcourir l'espace de plusieurs milles. Cependant les gens de la police qu'on avait eu soin d'avertir, parvinrent à découvrir les traces des brigands. Ceux-ci se voyant découverts, et ne voulant pas laisser leur proie s'apprêtent à jeter le père dans un puits voisin ; heureusement, ils n'en eurent pas le temps et force leur fut de se sauver et de se cacher. Le Père eut pu donner les renseignements qu'on lui demandait pour découvrir les auteurs du crime ; mais fidèle imitateur de la patience et de la douceur de notre divin maître, il ne voulut rien dire, et il se traîna, comme il put, jusqu'à sa demeure dans le triste état où ses bourreaux l'avaient laissé.

Au commencement d'octobre, un concile s'est tenu à New-York. On y comptait 8 évêques. Le R. P. Boulanger était au nombre des pères du concile. Parmi les décrets, le plus important est celui qui a rapport au mariage ; comme le concile de Trente n'avait pas encore été promulgué en Amérique, aux Etats-Unis du moins, les mariages clandestins étaient très fréquents. Or, un des décrets du concile de New-York ordonne l'observation du décret du concile de Trente par rapport à la publication des bans du mariage. Le dernier jour du concile, nous avons reçu au collège la visite de Mgr. Goesbriand, français-breton, évêque de Burlington. Quelques jours après, Mgr. l'archevêque, accompagné des évêques de Boston et d'Albany, a bien voulu nous accorder la même faveur. Les élèves de notre collège ont donné en leur présence une très belle séance littéraire et musicale. Tous les discours, ainsi que les pièces de vers, ont été, non seulement lus, mais fort bien déclamés. Il y en avait en grec, en latin, en français et en anglais. Tout le monde a été frappé de la beauté des morceaux de musique et de leur parfaite exécution. Bon nombre de parents d'élèves étaient présents et se sont retirés satisfaits de la séance. — Voici une petite anecdote qui est une preuve, entre bien d'autres, des fruits de la bonne éducation de nos collèges. Elle a pour sujet un ami dévoué et surtout un bon chrétien de notre marine française. Dans les premiers jours d'octobre, 4 vaisseaux de guerre français, appartenant à la flotille qui stationne sur les côtes de Terre-Neuve, vinrent dans le port de New-York s'approvisionner, pour retourner ensuite en Europe où ils doivent rejoindre une des escadres de l'armée d'Orient. Le capitaine d'un de ces vaisseaux, accompagné de son aumônier et de quelques autres officiers, est allé rendre visite à Mgr. l'archevêque de New-York. Quand Mgr. à son tour est allé rendre sa visite à bord, une salve d'artillerie a salué son arrivée, puis il a été reçu par l'équipage avec tous les honneurs dus à sa dignité. Le brave capitaine a aussi visité nos 2 collèges et même à Fordham, il a dîné 2 fois avec nous dans le réfectoire de la communauté. En partant, il embrassait le R. P. Boulanger comme un vieil ami et lui disait avec émotion qu'il s'estimerait heureux d'être dans la compagnie en qualité de simple frère coadjuteur. Cet excellent homme est breton ; il a fait ses études sous nos pères au collège de Ste Anne, où il a été condisciple du R. P. Coué.

Haut-Canada — Sault Ste Marie — 23 juillet 1854 — Extrait d'une lettre du Père Kohler, au R. P. Tellier, recteur et maître des novices à Fordham. Le village de Garden River voit augmenter le nombre des Catholiques, malgré tous les efforts que font les ministres méthodistes pour se faire des adeptes. Depuis 3 ans, il se trouve là un prédicant de cette secte à poste fixe, et il est parvenu à gagner quelques sauvages de la plus mauvaise espèce. Ce succès a stimulé un ministre anglican qui, lui aussi, a voulu s'établir au milieu de nous, et y demeurer, tant que sa femme s'y plaira, bien entendu. Cet homme singe un peu les missionnaires catholiques. Pour avoir plus la mine d'une robe noire, il se promène parfois avec une espèce de soutane, comme la mienne. Il a visité ma chapelle en mon absence, et veut, dit-il, en construire une sur le même plan ; mais avant tout, il faut qu'il se donne à lui et à sa femme le confortable, sans lequel la mission serait ennuyeuse. Jusques à quand durera cette comédie, je n'en sais rien. Toujours est-il que je m'occupe fort peu de ces messieurs, et quoiqu'ils aient une église à un quart de lieue de mon village, ils ne me gênent pas beaucoup, vu que cette église s'ouvre une fois l'an, quand il plaît au seigneur évêque de leur secte de venir faire une tournée pastorale, laquelle tournée est véritablement risible. A propos de sa grandeur anglicane, elle vient d'adresser une circulaire au sujet d'une nouvelle souscription pour la dotation de nouveaux diocèses dans la province du Haut-Canada. Le Bishop Strachan (c'est son nom) dit que dans ce dessein, il faut une somme de 200,000 piastres ou plus d'un million de francs. Il espère, ajoute-t-il, et je traduis textuellement, pouvoir obtenir cet argent sans beaucoup de difficultés, surtout si les ministres s'attachent à montrer aux fidèles l'importance de cette vaste entreprise. Le nombre total des nouveaux sièges anglicans que l'on se propose d'ériger est de 4 ; mais la souscription n'aura lieu pour le moment qu'en faveur de 3 d'entre eux. Quand à l'évêché de Ste Marie (titre qui, soit dit en passant, sent pas mal le papisme), on attend des dons particuliers des grandes associations religieuses d'Angleterre, parce que ce diocèse sera particulièrement fondé pour l'avantage des infidèles ou des Indiens. Voilà comme se font partout et toujours la propagande protestante. De l'argent et toujours de l'argent ; c'est la grâce de la vocation qui adoucit les peines de cœur et empêche le corps du mari et de la femme de trop maigrir. Je ris chaque fois qu'on me parle de tous les projets de ces pauvres gens là. Je n'ai ni le temps, ni les moyens de faire à leur façon d'aussi vastes entreprises. Je visite mes sauvages quand je peux, je les instruits comme je puis, et lorsque je les quitte, je les remets à la garde de Marie, de St Joseph et de leurs bons anges qui me les conservent dans un bon esprit. J'ai des peines sans doute et beaucoup de fatigues ; mais je sens la vérité de la parole du bon maître qui veille sur son église. J'ai à Garden River la maison la mieux située des environs du Sault Ste Marie. Ma chapelle est petite, mais elle est jolie et mes sauvages disent que ce n'est pas une grange, comme la maison de prière des Protestants. De plus, j'ai un cimetière entouré de palissades, comme nos jardins d'Europe, avec une belle croix en chêne, de 24 pieds de haut, peinte en blanc et qui se dessine merveilleusement en avant des pins sombres des forêts. Le terrain défriché est de 8 arpents carrés. Un petit ruisseau avec une chute d'eau divise cette propriété. Si je ne meurs pas trop tôt ou si l'obéissance ne m'éloigne pas d'ici, ce qui revient au même, je pourrai creuser là, dans mes loisirs, un joli bassin. Quant aux plantations d'arbres, je pourrais en faire de tout genres sans presqu'aucune dépense. Ce que je cultive, je le cultive avec soin, car je veux que mes sauvages m'imitent, et c'est un véritable plaisir de suivre pas à pas leurs progrès dans la civilisation chrétienne. Permettez-moi maintenant, mon Révérend Père, de vous parler de la procession de la Fête Dieu que j'ai faite ici pour la première fois. Je suis sûr que si vos novices avaient pu y prendre part, ils auraient trouvé matière à rire pour quelques semaines. Dès la veille de la fête, comme on avait appris au Sault Ste Marie, que je me proposais de faire une procession à Garden River, plusieurs familles s'embarquèrent et vinrent placer leur tente dans le voisinage de notre chapelle. Si je n'avais pas dégoûté les curieux, en leur disant que je n'avais pas besoin d'hommes qui trouvaient plus aisément le chemin du cabaret que celui de leur propre église, j'aurais été inondé d'une masse de gens sans foi et sans piété, tandis que cette fête a été vraiment une fête de famille. Quand à l'ornementation de la chapelle, elle était aussi riche que les ressources de ma mission pouvaient me le permettre, et comme j'ai toujours à ma disposition, pour de semblables circonstances, 3 ou 4 jeunes canadiennes qui ont été élevées par des religieuses, je parviens

toujours à arranger les choses avec assez de gout. Outre une magnifique bannière, nous avions de beaux étendards en soie. En tête du cortège marchait celui que j'avais chargé de diriger la procession; il était habillé d'un bout à l'autre en officier supérieur de la garde nationale de 1848. Après lui, suivaient les guerriers sauvages armés chacun de leur mousquet; puis venaient les jeunes gens avec leurs drapeaux; les jeunes filles avec des couronnes de fleurs sur la tête. J'avais fait habiller fort joliment deux petites qui jetaient des fleurs devant le T. S. Sacrement. J'étais entouré de chantres et de 4 enfants de chœur, soutane rouge avec surplis et camail. Celui qui dirigeait le chant, vous eut fait bien rire, et si je n'avais eu devant moi Notre Seigneur, je vous assure que je n'aurais pas pu tenir mon sérieux. Je lui avais donné un sabre de général et un chako de commandant; avec cela mon gaillard portait une grosse paire de lunettes sur son nez. En sortant de la chapelle, comme aussi chaque fois que je donnais la bénédiction du St Sacrement, il y avait décharge de mousqueterie. Le reposoir avait été fait au pied de la croix, d'où l'on domine tout le village. Malgré la pauvreté et ce qu'il y a de grotesque même dans cette imitation de nos fêtes d'Europe, je vous assure, mon Père, qu'on se sentait néanmoins profondément ému; car au bout du compte, n'est-ce pas toujours le même Dieu qu'on adore et qui nous bénit! — En remontant la rivière Ste Marie, après avoir quitté Garden River, on traverse un lac appelé Petit lac Georges. Il peut avoir environ 3 lieues de circonférence. Au sortir de ce lac, on arrive à la dernière extrémité de l'île aux Sucres. Cette île est ainsi nommée à cause du grand nombre d'érables dont elle est couverte. A l'extrémité de cette île, on commence à jouir de la vue du Rapide, dont les eaux semblent vouloir engloutir dans leurs gros bouillons le frêle canot d'écorce qui se joue dans leur courant. Ce fragile esquif se montre non moins agile que le poisson des lacs qui prend ses ébats parmi les récifs. Conduit par une main habile, tantôt on le voit fendre le courant et glisser avec la rapidité d'une flèche sur la nappe humide, tantôt demeurer immobile au milieu des vagues, tandis que ceux qui le gouvernent pêchent à la Puise. La Puise est un filet formant un cône renversé, dont la base attachée à un cercle est fortement reliée à un manche de 15 à 20 pieds de long. Les canots dont on se sert pour cette sorte de pêche ont environ 25 pieds de longueur. Ils sont faits en écorce de bouleau, comme la plupart des autres canots; mais plus épais afin de pouvoir résister plus long-temps à la violence des flots. Les canots de bois ne sont que des troncs d'arbres creusés; ils servent aux sauvages un peu civilisés pour aller tendre leurs filets, ou pour traverser les rivières auprès desquelles ils ont leur habitation fixe. Les sauvages nomades n'ont d'autres canots que ceux que l'on nomme canots de chasse ou encore canots des terres, parce que ce ne sont que les sauvages de l'intérieur des terres ou espèce de montagnards qui en font usage. Ils les transportent sur leur dos avec leurs fusils et leurs avirons et gravissent ainsi les montagnes qui les séparent des rivières où ils veulent tenter la pêche. Ces sortes de canots sont très petits et néanmoins j'ai compté jusqu'à 10 individus accroupis dans une si faible embarcation. Malgré cela, il est très rare de voir un canot ainsi rempli ne pas avoir 6 pouces de bord hors de l'eau. Un mangeur de lard (c'est ainsi qu'on appelle les Canadiens voyageurs qui viennent pour la première fois dans les pays sauvages) demandait un jour à un de ses compagnons d'où venait que ces sauvages ne coulaient pas à fond le canot, tandis que 2 blancs suffisaient pour le faire chavirer. — « Ne vois-tu pas, lui dit l'autre, que c'est parce que ces sauvages ne mangent que du lièvre! » Je laisse aux naturalistes à décider si un homme engraissé avec du lièvre ne pèse pas autant qu'un autre qui ne mange que du roasbeef. — Le canot de chasse proprement dit n'est fait que pour porter un seul homme, quoique deux jeunes gens de 14 à 15 ans puissent s'y embarquer sans danger. J'en avais un qui ne pesait que 24 livres et fait d'une seule écorce de bouleau. Les 2 fils d'un chef sauvage me l'avaient amené et ne s'étaient servi d'autre embarcation pour faire un voyage de 3 jours, à travers les rapides et les lacs. Je pouvais le diriger assez bien et sans danger dans les temps calmes; mais quand mes malheureux chiens me voyaient au large, ils nageaient à ma poursuite et l'un d'eux faillit me faire verser en mettant sa patte sur le bord au moment où je ne m'y attendais pas. Au lieu de le gronder, il me prit une envie de rire, et voilà que les coquins croyant que je voulais jouer, se mirent à m'entourer, à sauter à droite et à gauche en jappant à qui mieux mieux. J'eus tout au plus le temps de me réfugier sur une batture. — L'écorce de bouleau est pour le sauvage ce que sont les planches et les plaques de fer pour les Européens; ils en font leur habitation, leurs embarcations et grand nombre de leurs meubles et ustensiles de ménage. Les petites corbeilles des femmes, et l'espèce de diadème surmonté de plumes dont les hommes se ceignent le front, lorsqu'ils veulent faire les beaux et se donner un certain air d'importance, ne sont faits que d'écorce de bouleau merveilleusement travaillés. Le genre de travail avec la Puise était anciennement la principale occupation des hommes. Aujourd'hui encore, bien qu'en petit nombre, enfants de la Providence, ils vont encore soir et matin chercher au milieu des écueils la nourriture de chaque jour. Les sauvages sont toujours deux quand ils vont à la Puise. Pour cela, outre leur filet, ils se munissent chacun d'un aviron et d'une longue perche, l'aviron pour conduire le canot, la perche pour le tenir immobile au milieu des remous où le poisson se tient en plus grande abondance. Un sauvage me demanda un jour si je ne serais pas bien aise de voir ce petit genre de pêche. Sachant qu'il passe pour le plus habile puiseur de la contrée, je fus content de la proposition. Il me conduisit donc jusqu'au plus fort des bouillons. Je fus surpris de voir avec quelle aisance il conduisit son canot. Je me tenais debout sans éprouver la moindre soubresaut. Arrivé au milieu d'un remous, il me pria de regarder dans l'eau. Je vis à une assez grande profondeur quelque chose de bleuâtre: « C'est du poisson, dit-il. » Il saisit aussitôt sa puise, la plonge avec force et la retire presque en même temps avec une douzaine de magnifiques poissons. — « Le bon Dieu, me dit-il, nous donne notre déjeuner à toi et à moi. Je n'avais rien pris ce matin et il m'en coûtait de m'en aller les mains vides. J'eusse pu prendre de ce seul coup un plus grand nombre de poissons; mais il m'eut fallu faire plus d'efforts et je voulais, ô Père, te montrer le beau de la pêche. » — Il retira en effet sa puise de l'eau avec une souplesse merveilleuse. A certaines saisons de l'année, il arrive parfois aux sauvages de tuer des esturgeons. Je fus témoin un jour de cette pêche pendant que je visitais quelques chrétiens campés au bord du Rapide. Ils se servent pour cela d'un dard très aiguisé. Ce fut celui qui passe pour le plus habile à ce genre d'exercice qui le perça devant moi, à quelques pas seulement du rivage. Ce poisson fit pour se débarrasser du fer meurtrier des efforts si épouvantables que dans ses convulsions, il faillit entraîner avec lui et dard et canot que le sauvage n'entendait pourtant pas lâcher. Je craignis un moment pour lui; mais bientôt il parvint à gagner terre avec sa proie. Ce poisson avait bien 12 pieds de long; mais quoique assez gros il n'était pas d'une grosseur proportionnée à la longueur de son corps. Je ne puis m'empêcher de rire en me rappelant les réflexions sérieuses de plusieurs grosses têtes sauvages qui prétendaient que ce poisson avait dû éprouver dans sa vie quelque grande maladie, et que c'était là ce qui l'avait rendu si fluet. Ils ne craignirent cependant pas de le manger et le trouvèrent excellent. . . . —

Asie — Indoustan — Trichinopoly, 29 Août 1864. — Extrait d'une lettre du P. Wilmet. — Une belle église vient d'être élevée dans la ville de Pattoucottey (Royaume de Tanjaour). Jusqu'ici notre sainte religion a été presque inconnue dans cette ville, et les chrétientés qui sont aux environs étaient dans un état déplorable. . . . Le P. Hédin a cru que pour faire du bien, il fallait commencer par bâtir une église et établir une résidence. On a acheté un magnifique emplacement et Mgr. dans le mois de Mai dernier a mis solennellement la première pierre de cette église, dédiée au St Sauveur. —

Provisoirement nous avons une petite chapelle en terre et en chaume et c'est là que chaque dimanche nous réunissons les fidèles qui viennent de plusieurs milles pour avoir le bonheur d'assister au St Sacrifice. — Quant à ce qui me concerne d'une manière toute particulière, j'ai pris depuis quelque temps un genre de vie dont je me trouve fort bien. Me faisant vieux (quoique je ne me porte pas encore trop mal) ne pouvant plus missionner, comme je le faisais jadis avec tant de joie et de bonheur, voulant cependant être missionnaire jusqu'au dernier soupir et rendre quelques petits services à la Compagnie, ma mère, il m'est venu une pensée qui m'a beaucoup consolé : celle de me constituer Priant, c'est-à-dire de consacrer le reste de ma vie à me sanctifier, à me préparer à la mort et à prier. Mgr et le R. P. Bruni faisaient alors la visite de plusieurs districts... je leur fis part de cette pensée, et ils m'ont confirmé dans cette belle charge !.. En conséquence je me suis mis avec la plus grande joie à dire force prières surtout beaucoup de chapelets brigittains et de N. D. des 7 douleurs. Quand je ne suis pas dérangé par quelques exercices du St ministère, j'en dis jusqu'à 18 et plus par jour. En faisant ces prières de mon mieux, j'ai une foule d'intentions dont je fais part à ma bonne mère avec ma simplicité belge et avec une grande confiance. Je prie pour les besoins de la mission, de toute la Compagnie et de toute l'Église ; pour la conversion des pécheurs, pour les âmes du Purgatoire, (pour lesquelles je tâche de gagner le plus d'indulgences possibles,) pour les agonisants, (les 80 000 personnes qui meurent chaque jour) et pour d'autres intentions qu'on me recommande. Vous ne sauriez croire combien toutes ces prières me font de bien à moi-même.... Je ne m'attendais pas à un si grand bonheur après tant d'années de procure, de tracas et de dissipation pour ne rien dire de plus. — Bénissez avec moi le Seigneur et le remerciez ainsi que notre bonne mère de cette grande et insigne faveur qu'ils daignent m'accorder à la fin de ma pauvre carrière. Ne voilà-t-il pas qu'au lieu de désirer de mourir bientôt pour aller vite jouir du bonheur du ciel, je désire vivre encore tant que le bon Dieu voudra, (savez-vous) pour prier, travailler mieux que je n'ai fait à ma sanctification, pour souffrir plus longtemps avec Jésus et Marie, afin d'être bien reçu quand ils m'appelleront. Je ne sais pas si ce désir est bon ; toujours est-il qu'il me semble que je ne fais que de commencer à vouloir sérieusement devenir un saint.) — Nous venons de faire une grande perte par la mort de nos chers P.P. Vincent Hugla et Jean Combe ! Voilà 4 bons missionnaires que nous perdons cette année, sans compter le P. Joseph Gury qui est allé mourir à Bourbon. Ces vaillants soldats sont allés recevoir la récompense de leurs travaux, de leur zèle et de leur charité. Ils prient maintenant dans le ciel, nous l'espérons, pour leurs frères qu'ils ont laissés dans le feu de la bataille. Le bon Dieu prend les jeunes et laisse les vieux. Adorons ses desseins et soyons résignés à sa très-sainte volonté ! Fiat, laudetur, et superexaltetur justissima, altissima, et amabilissima voluntas Dei in omnibus.

Chine. — Chang-Hai. — 10 Juillet 1854. — Extrait d'une lettre du P. Lemaître. — Au Kiang-Nan, nous sommes à peu près dans le même état. La guerre continue tout autour de nous et Dieu nous garde de tout mal. Depuis 10 mois la ville de Chang-Hai est au pouvoir d'une bande de brigands. Les troupes impériales font une espèce de siège qui n'aboutit à rien. On s'envoie de temps en temps des balles et des boulets ; mais le tout est si pitoyablement dirigé qu'il n'y a aucun résultat sérieux. Le peuple seul souffre de cette guerre et souffre au-delà de tout ce qu'on peut dire. Si les Européens ne mettent pas bientôt l'ordre dans le pays, les propriétés ne seront plus en sûreté et la ville de Chang-Hai est perdue. Pour nous personnellement nous avons été préservés de tels dangers que nous osons à peine craindre pour les périls à venir. La guerre a commencé tout près de nous ; des postes d'insurgés avaient été établis à notre porte. Lorsque les troupes impériales arrivèrent, [illegible] l'artillerie fut dirigée sur notre quartier à plusieurs reprises ; les barques de guerre tiraient à toute volée, et les assiégés répondaient en tirant [illegible] l'église. — Deux fois, les assiégés ont poursuivi les impériaux jusqu'à notre porte et ont tué un mandarin sous nos yeux. [illegible] en armes dans les corridors de la maison ; et pendant ce temps les barques placées à quelque distance de notre demeure tiraient avec [illegible] 300 canons de manière à tout renverser. Les boulets sifflaient en faisant un bruit effroyable et l'on ne savait où se mettre pour être en lieu sûr. [illegible] cacher les Chinois chrétiens dans l'église, derrière les murs les plus épais. Mgr priait devant le très saint Sacrement avec les séminaristes. Moi, je courais de côté et d'autre pour tâcher de maintenir un peu l'ordre et empêcher les combattants de pénétrer dans le lieu saint. Un jour, les rebelles voulurent s'y précipiter pour éviter les boulets des barques. Par mes ordres, 4 matelots français qui étaient en convalescence se tinrent là en armes et présentèrent la baïonnette. Les rebelles firent un pas en arrière, mais allaient peut-être revenir en masse, lorsque je leur criai : « N'ayez pas peur, nous ne tirerons point contre vous ; mais si vous faites un pas en avant, garde à vous. Nous n'avons point d'impériaux ici ; notre église est un terrain neutre. » — Le chef répondit : « C'est vrai. » Et tous en passant devant la porte nous firent le grand salut militaire, baissant le bouclier et mettant en terre la pointe de leur sabre. — Dans ces circonstances difficiles, il s'est toujours trouvé quelqu'un des nôtres, le P. Nicolas Massa, le F. Adinolfi, le F. Saquer, qui n'ont jamais reculé devant le danger, quand il y avait raison de l'affronter. — En ville, nos pauvres chrétiens étaient enfermés avec les rebelles et l'on ne savait comment les faire sortir ou les secourir. Plusieurs fois j'essayai d'entrer pour les visiter ; mais je fus toujours repoussé. — Deux des catéchistes de Mgr furent pris sur la route de Chang-Hai, menés en ville et mis à la torture. Nous ne le sûmes que le lendemain au soir et on devait les mettre à mort pendant la nuit. Je courus à la porte de la ville et demandai impérieusement nos 2 hommes. Je fus d'abord fort mal reçu et même menacé ; mais je tins bon et je criai plus haut que les loups : force leur fut de me rendre leur proie. Le ministre de France demanda une réparation et les chefs firent ce qui était exigé. Je pus même entrer en ville, visiter nos chrétiens et les consoler. Bientôt de nouvelles difficultés me fermèrent de nouveau les portes de Chang-Hai ; je fus 3 mois sans y pénétrer. — Enfin j'y pus rentrer à l'occasion d'un malheur qui arriva. Un des chefs s'avisa de piller notre principale chapelle avec la maison voisine qui appartient à notre plus riche chrétien. Trois néophytes furent arrêtés et mis à la torture. Aussitôt j'entrai en ville avec la carte de notre brave consul, et j'allai me plaindre amèrement au premier magistrat. Celui-ci me promit satisfaction ; mais l'autre qui avait fait le coup, menaça de me faire arrêter. Cette fois encore je recommandai mon âme à Dieu et bien que je me crusse perdu au milieu de ces brigands, je fis bonne contenance et parlai avec un sang-froid qui les démonta. J'obtins ce que je désirais davantage, la permission de faire sortir de la ville tout ce que j'y trouverais de chrétiens. Nous n'avions donc plus de chrétiens en ville, sinon quelques vieilles femmes qui m'avaient demandé à rester au péril de leur vie pour prêcher les payens et baptiser ceux qui seraient en danger de mort. Je savais que la charité de ces femmes opérait des merveilles ; mais comment aller les voir ? — Or voici qu'un jour, je ne sais trop pour quelle raison, un des chefs les plus influents fait semblant de vouloir être chrétien avec 3000 hommes qui sont sous ses ordres et il me fait prier d'aller le voir et l'instruire. Je passai 2 fois chez lui, et après quelques paroles de politesse, j'allai voir ce qui se passait chez nos chrétiennes. Je trouvai qu'elles avaient déjà baptisé 3 [illegible] et préparé une quarantaine de catéchumènes. Je me hasardai à passer la nuit en ville pour baptiser ceux qui étaient prêts et confesser une dizaine de chrétiens qui n'avaient pu se trouver précédemment avec les autres pour sortir de la ville. Le lendemain, après avoir fini mon travail, je voulus sortir ; mais les portes étaient fermées et les murs gardés, parce que le chef qui m'avait fait appeler pour l'instruire venait de se sauver avec une bande des siens et que les autres chefs craignaient une trahison... — Les gardiens de la porte me montraient un ordre du premier chef de ne laisser passer personne ; mais je leur répondis par [illegible] histoires plus curieuses les unes que les autres que cet ordre ne me regardait pas et que je voulais m'en aller. — Ils m'ouvrirent [illegible] la porte et je sortis. J'espère que toutes les fois qu'il y aura une âme à sauver, le bon Dieu m'ouvrira ce repaire de brigands. Le divin maître nous garde et nous protège. Depuis 11 mois, nous circulons tous les jours au milieu des camps et sous les batteries. Les boulets passent au dessus de nos barques ; ils viennent nous visiter jusque dans notre maison, brisent les vitres et les tuiles ; mais ils n'ont pas encore eu la permission de toucher un seul cheveu de notre tête. Digitus Dei est hic.

— A. M. D. G. —



Scholasticat de Laval 25 Mars 55.

Les Scholastiques de Laval aux P.P. & F.F. de Nos R.R. P.P. & nos TT. CC. FF.

L'extrait d'une lettre adressée par un officier de l'armée de Crimée à sa famille nous est tombé entre les mains, et nous avons cru qu'il contenait des détails de nature à intéresser nos Pères et Frères. Voici cet extrait.

Vous me demandez de la part de ces Dames si je connais l'Abbé Parabère? Il m'est facile et en même temps très-agréable de vous faire à cet égard, une réponse qui satisfera tout le monde. L'Abbé est pour moi plus qu'une connaissance, c'est un ami que je vois tous les jours plusieurs fois, et dont j'aime beaucoup la société, comme je suppose qu'il se plaît dans la mienne. Nos tentes sont placées à cinquante mètres l'une de l'autre, et comme il déjeune et dîne une heure avant moi, il ne manque jamais de venir s'asseoir à côté de notre table pendant nos repas du matin et du soir. Nous philosophons beaucoup ensemble, et, ce qui est extraordinaire, nous finissons ordinairement par par être du même avis. Enfin si je ne craignais pas de paraître orgueilleux, je vous dirais qu'il lui arrive souvent de me demander mon avis, non pas précisément sur des choses d'Église proprement dites, mais sur bien des questions du service spécial dont la direction dans toute l'armée lui a été confiée. — J'ajouterai qu'il dit exactement la Messe tous les Dimanches, et que dans l'état-major général, le général en chef en tête, il n'est personne qui songe à ne pas y aller, à moins qu'il ne soit retenu par des affaires de service. Pour vous donner une idée complète de mes rapports avec l'abbé, je dois ajouter qu'il ne reçoit pas la moindre provision sans m'en faire part, et réciproquement; mais j'ai beau faire, il est toujours en avance sur moi, parcequ'il possède à un plus haut degré que moi la bosse des affaires du ménage. Il serait possible d'ailleurs que ces dames ne connussent pas l'Abbé Parabère [quelques-uns même disent le Père]; je suis donc bien aise de leur présenter mon ami. Il a cinquante ans et c'est à Bordeaux qu'il a vu le jour. Sa taille est un peu plus haute que la mienne, mais il est maigre, porte la barbe autour du visage, comme la plupart des prêtres en Algérie; ses cheveux sont encore noirs; il porte des lunettes en écaille avec des branches en argent. La soutane ne le quitte jamais; mais il porte pour coiffure un Képi de la même forme que les nôtres, seulement ce Képi est toujours noir. Voilà l'abbé au physique. Au moral, c'est le plus excellent homme qui se puisse voir: il est Jésuite, c'est-à-dire de la Compagnie de Jésus, et le dit hautement. Il n'est ridicule en rien, et, avec l'aide de son esprit fécond et juste tout à la fois, sa piété, sa douceur et son ardent amour du prochain lui ont fait faire dans l'armée tout le bien qu'on peut attendre d'un homme dévoué, sage et expérimenté, et qui n'a en vue que sa mission religieuse. Tout le monde l'aime ici, et il me disait encore hier qu'il n'éprouvait que des consolations parceque les officiers comme les soldats sont heureux de le voir, et n'hésitent pas, dans le moment solennel de la mort, à lui demander les Sacrements, dont il est le dispensateur parmi nous. Lorsque le canon et la mitraille grondent, on le voit agenouillé en plein champ de bataille à côté des mourants, et cela paraît aussi simple que si nous étions à l'Église. Je vous dirai même, si vous ne le savez déjà, qu'à la bataille de l'Alma il a eu un cheval tué sous lui par un boulet de canon, et il n'en est pas plus fier pour cela. Bien qu'il sache que tout le monde l'aime et le respecte, il n'en a pas moins toujours dans ses poches des bonbons et des cigarres qu'il offre comme certains Chanoines le feraient d'une prise de tabac, et cependant il ne vit pas de sucreries et il ne fume pas. Je pourrais vous écrire longuement encore au sujet de l'Abbé Parabère, mais j'espère vous en avoir assez dit pour votre satisfaction et celle de ces dames.... —

Paris – Institution Ste Geneviève – 5 mars 1855 – Nos élèves pour la plupart travaillent très-bien; quelques-uns même mettent à l'étude un zèle qui rend leur succès presque certain. Dès Pâques, une dizaine pourront, nous l'espérons, se présenter à l'examen du baccalauréat ès sciences avec grande chance de réussite. Ce sont les plus forts parmi les élèves de 2de année, qui est notre classe importante, celle qui doit tous les ans présenter des candidats aux examens du baccalauréat, de l'école de St Cyr, de l'École Forestière, ...etc. Le cours de mathématiques spéciales destiné à préparer à l'école Polytechnique, ne compte encore que 7 élèves sur lesquels il n'y en a qu'un ou deux un peu sérieux pour cette année. Notre patronne Ste Geneviève attirera les bénédictions du Ciel sur ces commencements; déjà elle nous a donné les prémices de la protection qu'elle nous réserve. Pendant les jours de sa neuvaine, dans le mois de janvier, nous avons eu 3 élèves reçus à l'examen du baccalauréat ès sciences et un autre admis au concours extraordinaire qui a eu lieu pour St Cyr... »

Brugelette – Octobre 1854. – Brugelette a été vendu avec clause de réméré à une dame qui ne pouvait supporter l'idée de voir ce collège converti en usine. Mde la Baronne Hoogworts, nièce de Mr de Sécus, a voulu faire cette bonne œuvre. Cette dame nourrit l'espoir que notre province y retournera; comment? nous n'en savons rien, toujours est-il que ce n'est pas impossible. Le jour où l'on devait ôter du tabernacle le St Sacrement que nous y avions placé, il y a dix-neuf ans, Mde la Baronne Hoogworts et toute la famille de Sécus donnèrent une preuve bien touchante de leur piété, en voulant entendre une dernière messe et faire une dernière communion dans cette chapelle où Dieu a répandu sur nous et sur nos élèves tant de grâces et de bénédictions. Après l'action de grâces, tous ensemble visitèrent une fois encore et dans le plus grand détail les corridors, les études, les dortoirs, les jardins ...etc. Cette visite se faisait en silence et avec la plus douloureuse tristesse; elle se termina à cette cellule que vous connaissez, près de la tribune de l'Église, celle du R. P. Recteur. Le premier de notre province qui l'a occupée, avait apporté avec lui une statue de la Ste Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et il l'avait placée dans le lieu le plus apparent de cette chambre pour exprimer ce que vous devinez assez. Pendant toute la durée de cette maison qui abritait les enfants de Marie, c'est au pied de cette image qu'on apportait chaque soir les clefs qu'on venait redemander chaque matin à la véritable et si bonne maîtresse du logis. Or, la nouvelle et dernière supérieure de Brugelette s'est crue obligée de perpétuer, autant qu'il était en son pouvoir, cette marque d'honneur à la Ste Vierge et de rappeler par ce signe sensible ce que Brugelette attend de sa bonne Mère, même dans ces jours de deuil. Elle a donc, cette pieuse dame, emporté dans ses bras la Ste Vierge et ayant demandé parmi les clefs qu'on lui remettait les deux passe-partout qui ouvrent toutes les portes de l'intérieur, elle a déposé dans le lieu le plus apparent de son oratoire la petite statue et aux pieds de la statue les deux passe-partout. Sans doute elle ne pouvait exprimer plus religieusement la pensée qui lui a inspiré cette excellente œuvre.... »

Espagne – Loyola – Janvier 1855. – « Le 4 Janvier, à 7h½ du matin, les novices qui restaient encore à Loyola communièrent dans la chapelle de notre saint Père Ignace, et après avoir dit en commun les prières des pèlerins, ils quittèrent cette maison chérie pour se rendre au Passage où le vapeur de guerre Castille avait ordre de les attendre et de les transporter à Majorque. Jusqu'au moment de s'embarquer, vous ne sauriez croire combien ils furent l'objet non seulement de l'estime de tout le monde, mais encore de la charité et de l'affection la plus compatissante. Grand nombre de personnes distinguées tenaient à manifester dans cette occasion l'amour qu'elles portent à notre Compagnie. Aussi pendant le voyage, ce ne furent que compliments, cadeaux et réceptions assez honorables pour avoir l'apparence d'un triomphe. – Le 6, eut lieu l'embarquement. Le port était couvert d'un peuple immense. On nous entourait; on nous pressait de toutes parts. C'était une tristesse profonde, des regrets vivement exprimés, des adieux plus touchants encore. Lorsque le vaisseau mit à la voile, nous remerciâmes, comme nous pûmes, cette foule qui nous portait tant d'intérêt et nous agitâmes nos mouchoirs jusqu'à ce qu'enfin disparurent entièrement les côtes de cette Espagne, hélas! si malheureuse et cependant toujours si catholique!. La traversée fut belle: On était plein d'égards, je dirais presque de vénération pour les enfants de St Ignace. Le commandant voulut céder sa chambre au Père-Maître; les novices occupèrent les chambres des officiers. A table, officiers et novices étaient mêlés ensemble. Quel spectacle de voir tous nos frères entourés de petits soins, s'excusant, comme ils pouvaient, au milieu des marques de respect qu'on leur donnait, puis parlant du bon Dieu, du bonheur de leur vocation et chantant avec tout l'équipage des cantiques à la Très-Sainte Vierge! Le 27, à 10h½ du matin, nous arrivions en vue des côtes de Majorque. Pour nous recevoir, le capitaine général, accompagné de plusieurs officiers, nous attendait sur le rivage, et nous conduisit à la maison que Mgr lui-même avait eu la bonté de nous préparer. Vous voyez que le sort des novices n'est pas encore trop à plaindre. Ceux qui n'ont pu se rendre à Majorque se sont réfugiés, avec nos FF. qui suivent le cours de Rhétorique, à Hagetmau en France. Mgr l'Évêque d'Aire, s'est empressé de leur procurer un asile auprès de lui. Il les a reçus avec cette charité dont nous avons eu tant de preuves pendant les 13 ans de séjour dans son diocèse, lorsque pour la première fois nous étions forcés de quitter notre patrie. Cette nouvelle demeure que la Providence nous ménageait et où vivent en paix une partie des frères scholastiques, est placée sous la garde de la Ste Vierge et porte le titre d'Immaculée Conception. Elle prospère à merveille, et comment pourrait-il en être autrement, puisque nous avons choisi pour protectrice une mère si puissante et si bonne!.. En Espagne, nos Pères ont conservé leurs résidences; deux seulement ont été supprimées, les autres sont demeurées intactes. De plus, les vocations pour la Compagnie sont très-nombreuses, et le R. Père Provincial a déjà admis plusieurs sujets qui donnent pour l'avenir les espérances les mieux fondées. – Notre collège de la Havane est en voie de prospérité. Dernièrement le capitaine général, Dom Joseph de la Concha eut la bonté de le visiter et en quittant le R. Père Recteur, il lui dit: « Je crois, mon Père, qu'un bâtiment pour 100 nouveaux élèves ne serait pas superflu. Il faut construire et agrandir le collège.. » Et son Excellence remit sur le champ la somme nécessaire pour l'exécution des travaux...... »

Prusse – Principauté de Hohenzollern – Gorheim – Mars 1855 – « Gorheim ... est assez difficile à trouver sur une carte géographique. Suivez cependant le cours du Danube qui venant du Grand Duché de Bade et avant d'entrer dans le royaume de Wurtemberg, passe par la principauté de Hohenzollern et baignerait les murs

de Sigmaringen, si Sigmaringen avait des murs. Cette capitale de Hohenzollern, résidence du gouverneur prussien et lieu natal de St Fidèle, martyr, est située sur un plateau assez élevé que dominent de tous côtés de hautes collines. Sur le penchant d'un de ces côteaux, à 10 minutes de la ville et auprès d'une source abondante qui jaillit d'un rocher, s'élevait déjà au IXe siècle une petite chapelle dédiée à l'Archange St Michel. Vers le XIIIe siècle, quelques Religieuses Franciscaines s'établirent près de cette chapelle; et plus tard en bâtissant leur couvent, elles lui incorporèrent le sanctuaire de l'Archange. Le Monastère visité par le Vble P. Canisius subsista jusqu'à la fatale époque où l'Empereur Joseph II supprima une grande partie des couvents. Les Franciscaines de Gorheim ne furent pas épargnées; le monastère devint une maison abandonnée jusqu'à ce que le prince de Hohenzollern eût l'idée de le transformer en caserne. Chapelle, cellules, chœur, etc. tout fut converti en dortoirs, salles d'exercices, etc... En 1848, la petite Principauté de Sigmaringen voulut aussi faire comme les grandes nations: elle se procura le plaisir d'une révolution contre son Prince qui alors abdiqua et céda son pays à la Prusse. C'est ce qui vous expliquera comment, tout en habitant les bords du Danube, nous sommes sur le territoire prussien. La caserne disparut et redevint propriété ecclésiastique, à la disposition de Mgr l'Archevêque de Fribourg en Brisgau. Le vénérable Prélat la remit à la Compagnie et un Noviciat y fut établi.) Vous aurez appris les difficultés contre lesquelles nous eûmes à lutter, et l'orage qui s'éleva contre la Maison naissante. Notre divin Maître voulut nous conserver ici, et voilà plus de deux ans que Gorheim subsiste et que, dans cette caserne d'une autre espèce, se forment les Conscrits enrôlés sous l'étendard de Jésus. — Les préjugés que l'on avait contre nous se dissipent de jour en jour et Dieu paraît protéger ce Bethléem de la Souabe. Espérons que nous aurons le temps d'y préparer des Apôtres à l'Allemagne. Cette préparation apostolique, dans un Noviciat de la Compagnie, consiste vous le savez dans cette abnégation continuelle qui offre, nous l'espérons, plusieurs articles à insérer dans le Livre de vie, mais qui doivent attendre le jugement dernier pour avoir de la publicité. Diverses circonstances viennent parfois rompre la monotonie des exercices du Noviciat: ce sont surtout les expériments des Catéchismes, de l'Hôpital et du Pèlerinage. Cette année, les Novices de Gorheim ont été heureux de pouvoir les subir tous; et nous avons la confiance que ces diverses épreuves n'auront pas été sans fruits d'édification. Les Novices pèlerins sont partis le même jour, n'ayant d'autre viatique qu'une provision de confiance en Dieu et en Marie, et se dirigeant, les uns vers N. D. des Ermites en Suisse, les autres à N. D. de la Pierre, près de l'Alsace, d'autres vers le sanctuaire d'Alt-Ötting en Bavière, ancienne maison de la Compagnie. Divers sanctuaires du Würtemberg et de Baden furent visités par d'autres pèlerins. La divine Providence veilla sur ses enfants; et malgré le froid, la pluie et même la neige qui surprirent les pèlerins, ils revinrent sains et saufs. Ils durent parfois entendre ce qui s'est dit à Bethléem: non est eis locus in diversorio; en Suisse ne recevoir autre chose que des compliments, surtout dans les parages protestants; en Baden, éveiller les attentions de la police. Mais à part ces petits incidents, ils virent combien la Compagnie, dont ils portaient l'habit, est estimée et aimée, et tout ce qu'on attend des travaux de ses enfants. Mgr l'Archevêque de Fribourg voulut les communier de sa main et les avoir pour servants de Messe; et, en voyant ces Novices qui pour la 1re fois venaient lui demander, pour eux et pour leurs frères, sa bénédiction paternelle, et le remercier de ses bontés, le vénérable vieillard ne put retenir ses larmes et voulut lui-même leur montrer sa chapelle et son palais. Mgr l'Archevêque de Munich, les évêques de St Gall et d'Augsbourg voulurent aussi bénir et recevoir ceux qui passaient par leur Diocèse. — Mgr de Vicari, que nous aimons à regarder comme le fondateur de ce Noviciat, plus d'une fois au milieu des persécutions de son Eglise, a daigné nous écrire pour recommander à nos prières et le troupeau et le pasteur. (Dernièrement encore il nous accorda la faculté d'exposer à la vénération publique une bien précieuse relique qu'il voulut authentiquer. Cette relique, c'est le crâne de St Stanislas Kostka, patron des Novices. Voici comment ce trésor est venu jusqu'à Gorheim. La tête du Saint a été autrefois envoyée de Rome en Pologne, et de Pologne transférée dans la chapelle des Rois de Saxe. Une princesse de Saxe, mariée à un Margrave de Baden, emporta avec elle le crâne du Saint, et le plaça dans la chapelle de la cour à Manheim. Lors de la Révolution française, le trésor de la chapelle fut pillé; mais le chapelain de la cour sauva la relique en laissant le reliquaire, et la transmit à un saint prêtre qui en mourant la transmit avec attestation à une noble et pieuse famille de qui nous l'avons reçue. Espérons que l'aimable St Stanislas nous bénira et nous rendra dignes de posséder ce précieux trésor.) — Un mot maintenant sur le ministère que nous exerçons. Outre les Catéchismes et les Instructions qui se font à l'Hôpital deux fois par semaine par les Novices aux enfants, aux hommes et aux femmes, dans trois salles séparées, nous avons plusieurs fois par semaine catéchisme dans les paroisses voisines, dans les prisons de Sigmaringen et de Hornstein. Les enfants de Sigmaringen sont venus nous demander la faveur de pouvoir venir à Gorheim aux jours où ils n'ont pas de classes, pour recevoir l'instruction religieuse; et leur nombre s'est tellement accru qu'il a fallu établir deux divisions. Les élèves du Gymnase se sont aussi présentés et se mêlaient aux enfants des écoles primaires. — Alors vint la pensée de former une Congrégation; déjà plus de 20 élèves s'y sont agrégés, et ils ont leurs assemblées, leur préfet, leurs dignitaires, etc... Nous n'avions d'abord que les élèves des classes inférieures; mais ceux des classes supérieures ont envoyé une députation afin d'obtenir pour eux la même faveur; de sorte que nous avons deux Congrégations installées solennellement, le jour de St Louis de Gonzague, dans la chapelle du Noviciat, par le Rd Curé de Sigmaringen, qui est en même temps Conseiller du Gouvernement. . . . . . . >> = Aux qq. détails de cette lettre déjà si intéressante nous croyons devoir ajouter que la Province d'Allemagne après une interruption de plus de 7 ans a pu établir de nouveau chez elle la 3e année de Probation. Le R. P. Minoux, ancien Pr.al de Suisse en est l'Instructeur en même temps que Maître des Nov. — Le nombre des PP. du 3e An est de 9. Le 10e est le Socius du P. Maître de Munster.

Amérique. — La Compagnie ayant été rétablie au Mexique par un décret des Chambres dans le courant de 1853, les Pères de la province qui se trouvaient réduits au nombre de quatre ou cinq, s'adressèrent à leurs Frères d'Espagne pour leur demander du secours; ils se voyaient dans l'impossibilité de répondre aux vœux du pays et à l'attente des familles. La mission de Guatémala composée des exilés de la Nouvelle Grenade et de l'Equateur leur envoya neuf de ses membres, 3 Pères, 3 Scholastiques, et 3 FF. Coadjuteurs. — Voici un extrait de la lettre adressée par un de ces Scholastiques au R. P. Blas, supérieur de Guatémala. Nous croyons bien faire apprécier la position présente de la Compagnie dans cette partie de l'Amérique espagnole en donnant ici, sans y rien changer, ce journal de voyage qui nous a été communiqué de Rome par le R. P. Assistant d'Espagne. Ce récit plein d'une noble simplicité nous semble puiser un nouvel intérêt dans les détails qu'il renferme sur la mort du P. Ch. Piquer, autrefois compagnon des travaux de ce zélé P. Joseph Laynez qui, il y a peu d'années, dès le début de sa carrière apostolique, a succombé aux fatigues de la vie de missionnaire chez les peuplades sauvages de Mocoa et de Putumayo.

Extrait d'une lettre du F. L. Velasco. — Voyage de Guatémala à Mexico. — « Nous sommes partis de Guatémala le 31 Mars 1854, entourés de 50 enfants de notre collège auxquels nous n'avions pu refuser de nous accompagner jusqu'à une certaine distance de la ville. Les premiers jours de notre voyage n'offrent aucun évènement qui mérite d'être rapporté. Le temps était agréable; nous suivions une route aussi variée que pittoresque, et partout les Curés des villages que nous traversions, nous témoignaient par leur accueil un véritable intérêt. En un mot nous reconnaissions à chaque pas la main de la divine Providence à laquelle nous avions remis notre conduite. Le 6 Avril nous avons commencé à ressentir les chaleurs de San Pablo, et le soir une pluie assez forte nous a forcés à nous arrêter dans quelques misérables cabanes. Les pauvres gens qui les habitaient se sont montrés pleins d'égards pour nous, et se réunissant en grand nombre ils ont voulu profiter de notre présence, pour improviser sous un hangard une véritable cérémonie. Nous avons été bien touchés de la piété avec laquelle ils récitaient le rosaire, écoutaient l'instruction et chantaient des cantiques. — Le jour suivant nous nous sommes remis en marche et nous n'avons pas tardé à éprouver quelques-unes des difficultés et des peines qui manquent rarement au voyageur dans cette partie de l'Amérique. Les chemins ne sont plus aussi faciles, ils sont presque déserts; la chaleur est excessive, il nous faut supporter les piqûres des moustiques, et, pour augmenter notre malaise, nos aliments deviennent de mauvaise qualité, l'eau est plus mauvaise encore; il nous faut en outre passer les nuits blanches et faire des journées de marche de 17 lieues environ. Vous comprenez que ces fatigues ne pouvaient manquer de nous causer à tous des indispositions plus ou moins graves. Aussi nous avons dû tant pour nous reposer un peu que pour changer nos montures nous arrêter trois jours à Tonala. Nos Pères n'ont pu se refuser aux instances des habitants qui voulaient mettre à profit cette occasion d'entendre la parole de Dieu. Le 19 nous avons traversé au plus fort de la chaleur et sans autre abri que le ciel des plaines brûlantes dont il nous semblait que nous ne pouvions atteindre le terme. Nos épreuves devaient encore s'accroître par la maladie contractée en ce lieu par le P. Piquer. Nous continuions notre route constatant tristement les progrès que le mal faisait chaque jour sans qu'il nous fut possible de trouver pour notre cher malade aucun soulagement dans les pauvres villages qui bordaient notre route. Il ne nous restait donc d'autre ressource que de hâter notre marche pour arriver à quelque endroit où nous pourrions lui donner les soins que son état exigeait. Enfin le 24 Avril nous nous sommes vus dans la nécessité de disposer avec un hamac une sorte de lit pour porter notre compagnon qui ne pouvait plus se soutenir à cheval. Nous avons poursuivi notre chemin pendant cette journée, et le lendemain nous sommes arrivés vers le soir à la ville de Tébuantepeque. Là nous avons été accueillis avec la charité la plus fraternelle par les PP. Dominicains. Non contents de nous offrir l'hospitalité ces bons Pères nous ont procuré un médecin qui a prodigué ses soins à notre malade avec un dévouement admirable. Le P. Piquer après plusieurs alternatives de bien et de mal a semblé se trouver mieux; nous croyions toucher au terme de nos inquiétudes, mais Dieu nous réservait de plus cruelles épreuves. Dès que l'on a connu dans la ville la nouvelle de notre arrivée, le Chapitre de concert avec les PP. Dominicains a fait de vives instances près de nos Pères, afin d'obtenir qu'ils donnassent une mission. Le R. P. Supérieur s'est rendu à leurs pieuses sollicitations et s'est empressé de s'entendre à ce sujet avec le P. Prieur. Dès le lendemain nous avons commencé les exercices suivant l'ordre que nous avons coutume de suivre: l'offrande des actions de la journée, une courte méditation pendant la Messe, le catéchisme aux enfants, le soir une instruction dogmatique et un sermon sur les grandes vérités, le tout entremêlé de Litanies et de Cantiques. Et comme l'Eglise n'était pas assez spacieuse pour contenir la foule qui se pressait autour de nous, nous rassemblions à l'ombre d'un vaste hangard ces bons Chrétiens si avides d'entendre la parole de Dieu et si bien disposés à la recevoir. La mission a duré 13 jours; la veille de la clôture nous avons fait faire la première Communion à 140 enfants. Pour donner plus de solennité à cette cérémonie nous y avons joint une modeste procession, et la rénovation des vœux du Baptême a été suivie d'une exhortation du R. P. Supérieur. Le lendemain nouvelle procession et communion générale de 1200 personnes environ; le P. Prieur la distribuait aux Fidèles. Pendant la mission les PP. Dominicains avaient prêté à nos Pères le plus généreux concours. Les exercices une fois terminés les braves gens qui y avaient pris part nous témoignaient, tout en nous exprimant leur reconnaissance, le désir qu'ils auraient eu de voir la mission se prolonger de quelques jours encore. Les habitants des villages voisins nous envoyaient aussi des députations pour nous faire entendre le désir qu'ils avaient de recevoir la même faveur. Mais le R. P. Supérieur a représenté les circonstances où nous nous trouvions, attendu que la gravité de l'état du P. Piquer exigeait que nous gagnassions promptement le terme de notre voyage. Nous sommes donc partis; c'était au reste l'avis des médecins. Mais la chaleur que nous avons éprouvée le lendemain en traversant des plaines d'une grande étendue a été funeste à notre cher malade. En arrivant le soir à Jalapa son abattement était extrême et le nouvel accès de fièvre était plus violent encore que les précédents: pourtant nous espérions toujours que le mal céderait bientôt à la bénigne influence d'un climat plus doux. Afin de lui épargner la fatigue des heures les plus chaudes de la journée, nous nous sommes décidés à nous mettre en route le lendemain, qui était le 16 Mai, dès la pointe du jour. Certes nous étions loin de nous attendre au sacrifice que Dieu devait nous demander dans ce jour de triste souvenir. Le Père allait en avant de notre petite caravane enveloppé dans son pauvre lit et porté sur les épaules par quatre hommes. Nous avions à peine fait cent pas lorsque par hasard nous nous aperçûmes que le malade étendait les bras hors des couvertures comme pour chercher un peu de fraîcheur. Nous accourons en toute hâte pour nous informer comment il se trouvait, il était au plus mal. Nous le ramenons à la maison avec toutes les précautions possibles: avant même d'y arriver il avait perdu connaissance. On s'empresse de lui

administrer l'Extrême-Onction, et au bout d'une heure l'agonie commençait, mais agonie paisible, du juste qui va quitter la terre pour le ciel. Enfin vers quatre heures du soir il a rendu en paix son âme à Dieu, couché comme S. F. Xavier sous un toit de chaume où nous l'avions placé pour essayer de tempérer un peu les ardeurs qui le dévoraient. Peu après nous avons porté son corps à l'Eglise de la paroisse; il est resté exposé quelque temps, et vers cinq heures nous lui avons rendu les derniers devoirs. Le lendemain matin nos Pères ont célébré une Messe de requiem, nous avons fait la Ste Communion pour le repos de son âme et nous nous sommes éloignés, le cœur bien gros, de ce lieu où nous laissions un de nos compagnons dont la mort venait de nous séparer; nous emportions néanmoins pour adoucir notre douleur, la ferme espérance qu'en perdant un ami nous avions acquis un protecteur de plus dans le ciel. Oui, nous en avons la confiance, il prie déjà pour la mission du Mexique; il s'était offert d'une manière toute spéciale à ses supérieurs en faveur de cette province et il est mort en s'y rendant; c'est une victime assurément agréable aux yeux de Dieu près de qui tout sacrifice est compté. Les jours suivants ont été des jours pénibles; pendant près d'une semaine sans cesse à cheval nous avons eu à souffrir beaucoup jusqu'au moment où nous avons pu enfin prendre un peu de repos, en échangeant nos chevaux contre des voitures. Nous traversions les plaines de Oajaca, lorsque nous avons appris qu'une commission composée d'Ecclésiastiques, du Président du Tribunal et de quelques Officiers nous attendait à Sta Maria de Tulex. Ces Messieurs nous ont offert leurs services, après nous avoir félicités de notre heureuse arrivée. Le R. P. Supérieur a répondu à leur gracieux accueil en exprimant toute notre reconnaissance envers les habitants du Mexique pour tout ce qu'ils avaient fait pour nous et en particulier pour cette marque d'intérêt. Un peu plus loin nous avons rencontré Monseigneur le Pronotaire Apostolique qui venait pour nous recevoir. Il nous a introduits dans la ville et conduits à St Philippe de Néri. Notre dessein était de partir dès le lendemain; mais les personnes les plus influentes se sont réunies pour nous prier de ne point encore songer au départ. Elles se proposaient de profiter du passage de nos P. P. pour obtenir une mission. Je ne vous dis rien de l'ordre de ces exercices, ni des fruits de conversion qu'ils ont produits, ce serait répéter ce que je vous ai raconté plus haut des travaux de Tehuantépèque. Laissez-moi pourtant vous parler rapidement de la première Communion qui a eu lieu le lendemain de la clôture de la mission. Avant la messe, les enfants au nombre de 400 se sont réunis dans l'Eglise del Sagrario pour se rendre de là processionnellement à St Philippe par cinq rues richement tendues de draperies et jonchées de fleurs. Une troupe de musiciens ouvrait la marche, la bannière du bon Pasteur venait ensuite portée par les enfants et suivie de ceux qui devaient faire la première Communion. Ces enfants marchaient sur deux lignes dans un ordre parfait. Après eux on voyait l'oriflamme de la Ste Vierge, la Divina Pastora, à la tête de 200 petites filles, vêtues de blanc, couronnées de fleurs et portant un cierge à la main. Toutes répondaient dévotement aux Litanies chantées en musique. Un brillant orchestre fermait la procession. Je n'ai pas besoin de vous parler de l'effet produit sur la foule par ce spectacle attendrissant. Pour nous, nous sentions nos cœurs déborder de joie et nous renvoyons à Dieu tout le succès dont il avait bien voulu couronner nos faibles efforts, le remerciant de ce qu'il voulait nous consoler ainsi et nous faire entrevoir ce que la Compagnie était appelée à faire chez un peuple si bien disposé à recevoir la grâce. Nous avons quitté la ville au milieu des démonstrations les plus expressives de gratitude. La commission qui nous avait reçus à notre arrivée, a insisté, malgré nos représentations, pour nous accompagner pendant quelque temps. Je vous fais grâce de notre voyage à travers des montagnes à pic, des passages glissants et des fleuves plus ou moins profonds, mais tellement sinueux que nous avons dû traverser le même quatre-vingts fois dans une seule journée. Depuis Saint Jean de la Cruz jusqu'au terme de notre route, il semblait que toutes les villes s'étaient réunies dans la pensée de nous exprimer les mêmes sentiments; partout nous rencontrions le même enthousiasme pour la Compagnie. Les Ecclésiastiques, les Magistrats, les Officiers Civils venaient au devant de nous, entraînant après eux un nombreux cortège. Il fallait alors nous résigner à recevoir des sérénades, à nous voir fêtés par les carillons de toutes les cloches, à passer sous des arcs de triomphe, et puis au milieu de toutes ces réjouissances on nous conduisait solennellement à l'Eglise pour y chanter le Te Deum en actions de grâces. Ces réceptions brillantes se sont répétées successivement à Teotillan, Tehuancan, Hacotépec, Técamachalco, Tépéaca. Mais l'accueil que nous a fait la Puebla de los Angeles a surpassé de beaucoup tout ce dont nous avions été témoins jusque là. Le 14, vers dix heures du matin, nous approchions de la ville lorsque tout à coup nous voyons venir au devant de nous avec un empressement plein de courtoisie le Commandant général de la place, le Chapitre de la Cathédrale et les principaux membres de la noblesse du pays. Avec une charmante délicatesse on nous invite à prendre place dans des voitures découvertes. Chacun de nous occupait une voiture à part en compagnie d'un Ecclésiastique, d'un Magistrat et d'un Officier. Alors on nous conduisit à la magnifique Eglise du St Esprit qui appartenait autrefois à nos Pères. Là Monseigneur nous attendait, et tout était disposé pour un Te Deum solennel. Pendant les deux jours que nous avons passés dans cette ville, nous avons été comblés des marques de la plus cordiale affection de la part de ces excellents Angélopolitains. Nous touchions enfin au terme de notre long voyage. Encore quelques jours et nous allions embrasser nos Pères de San Pedro et de San Pablo. — Je veux terminer enfin cette lettre déjà bien longue et vous prier de nous aider à remercier Notre-Seigneur et sa Sainte Mère de toutes les grâces qu'ils nous ont ménagées depuis notre départ de Guatémala. Que de fois pendant ce chemin de 400 lieues nous avons béni avec amour la bonté paternelle de Dieu qui mêle toujours la consolation aux épreuves dont il afflige parfois ses enfants.

Asie. — Maduré. — Octobre 1854.

Le P. Rottari donne le nombre des œuvres de la Compagnie dans une partie de cette mission pour l'année 1853. Dix Jésuites travaillent dans le district de Tinnevelly. Depuis le mois d'Octobre 1853 jusqu'au mois de Novembre 1854 nos Pères ont donné le baptême à 1554 enfants et à 66 adultes. Ils ont confessé 19127 Chrétiens, distribué 18197 Communions et béni 261 Mariages.

Chine — Extraits de plusieurs lettres du R. P. Fournier aux scholastiques de Laval. Octobre 54.

Que ne pouvez-vous venir jusqu'en chine et voir comme je suis transformé en un autre homme pour l'extérieur, cela s'entend; car pour l'intérieur c'est comme à Laval. Vous auriez peine à me reconnaître en me voyant avec cette belle barbe au menton, cette moustache à la lèvre, cette tête à moitié rasée, et surtout avec cette jolie queue qui me descend jusqu'aux talons. Quand vous joignez à cela une robe chinoise tantôt blanche, tantôt grise, tantôt bleue, tantôt marron, et de plus des bottes aux pieds et un chapeau pointu sur la tête, comme cela se fait les jours de fête et de cérémonie, peut-être trouverez-vous que cet accoutrement est passablement ridicule. Néanmoins tout le monde ne serait pas de votre avis. Plus d'une fois, avec ce costume on m'a pris pour un ancien militaire et un officier français me demandait sérieusement si je n'avais pas été en Algérie. — J'ai vu et embrassé tous nos Pères avec la plus grande consolation. Puissent toutes les missions avoir des missionnaires aussi vertueux et aussi dévoués à la gloire de Dieu que ceux du Kiang-nan! Après avoir visité les Pères, je visite les districts de la mission. Depuis plus de 15 jours je m'occupe dans tous les sens l'île de Tsom-min, où nous avons 7 à 8,000 chrétiens répartis en 47 chrétientés. Mgr Maresca y fait maintenant sa visite pastorale, et je l'accompagne avec le père Languillat son grand vicaire et mon socius avec les deux missionnaires du district, les P.P. Loriquet et Pingrenon, et avec le P. Pajot du district de Haimen venu ici pour aider ses chers voisins pendant les travaux de la visite. Il n'y a point de diocèse en France où l'Évêque soit fêté avec plus de cordialité, et reçu avec plus de bonheur et de joie que Mgr l'est ici à Tsom-min. Nos chrétiens ont aujourd'hui la tête haute; ils ne craignent pas de manifester leur allégresse en présence des païens au contraire la vue des infidèles semble les animer à en donner de plus grandes démonstrations. Le jour de notre arrivée dans l'île, au lieu du débarquement, nous avons trouvé quatre chaises à porteurs qui nous attendaient la 1ère était pour Mgr, la 2e pour moi, la 3e pour le P. Languillat, et la 4e pour le P. Pingrenon qui était venu à notre rencontre. C'était une réception splendide pour le pays, car vous savez qu'ici les diligences et les voitures ordinaires sont des brouettes. Nous avions deux lieues environ à faire pour nous rendre au Kom-son principal où nous attendaient les P.P. Loriquet et Pajot. Cette entrée quasi triomphale a eu un tel retentissement que le lendemain tout le monde savait dans l'île que l'Évêque des chrétiens était arrivé. Si quelqu'un l'a ignoré ce jour-là, il n'a pas tardé à le savoir; car au passage de sa grandeur dans les chrétientés les drapeaux flottants, les inscriptions, les détonations répétées des boîtes et des pétards annoncent au loin sa présence. Mgr s'arrête un jour ou deux dans chaque chrétienté plus centrale, et celles qui sont plus voisines, préparées d'avance par les missionnaires, s'y rendent pour recevoir la confirmation. Voici l'ordre qu'on suit ordinairement. La chrétienté qui doit recevoir Sa Grandeur envoie d'avance deux chaises à porteurs, l'une pour le Prélat l'autre pour votre serviteur, car à cause de mon âge et de ma qualité de visiteur on veut bien me donner cette marque de distinction; seulement pour qu'on ait pas à confondre l'un avec l'autre ma chaise n'a que deux porteurs et celle du Prélat en a quatre. On envoie aussi les brouettiers nécessaires pour conduire les missionnaires, les catéchistes et les bagages. Un ou deux administrateurs de la chrétienté sont chefs de train et indiquent les sentiers qu'il faut prendre pour arriver à bon port. Quand le moment est venu de partir, Mgr se rend à la chapelle où l'attendent les chrétiens et là, après le chant chinois d'une courte prière, il donne sa bénédiction et jette de l'eau bénite; puis chacun se rend, l'un à sa chaise, l'autre à sa brouette, et l'on part au bruit des boîtes et des pétards en fendant la foule des chrétiens et des païens accourus pour être témoins du spectacle. Lorsque dans le voyage nous rencontrons quelque bourg sur notre passage, les païens ne se contentent pas de mettre la tête aux portes et aux fenêtres, ils viennent mettre les nez et les yeux devant notre chaise pour voir et examiner tout à leur aise comment est fait un européen, et ce ne sont pas seulement les enfants qui ont cette curiosité, les hommes à barbe blanche veulent aussi se donner cette satisfaction. Si les porteurs viennent à s'arrêter sur la route, c'est alors surtout que les curieux s'attroupent pour nous dévorer des yeux. Mais jusqu'ici aucune parole, aucune démonstration de malveillance de leur part. Quand nous arrivons dans la chrétienté qui doit loger Sa Grandeur, nous trouvons aux abords du Kom-sou une multitude de païens mêlés aux chrétiens, nous quittons nos chaises et nos brouettes au bruit de l'artillerie du pays; c'est toujours détonation de boîtes et de pétards, et nous nous dirigeons vers la chapelle. Avant d'entrer, Mgr revêt le surplis et l'étole, et baise le crucifix qu'un père, parti d'avance pour le recevoir, lui présente; puis sa Grandeur jette de l'eau bénite à l'assemblée, met l'encens dans l'encensoir que le Père prend à la main pour faire les honneurs au Prélat. Après une courte prière chantée devant l'autel, Mgr donne sa bénédiction, puis se rend dans l'appartement qui lui a été préparé. Là, on sert le thé, et les chrétiens viennent tour à tour faire la prostration, baiser l'anneau épiscopal et recevoir la bénédiction. Après les hommes, viennent les femmes pour la même cérémonie, puis, les Pères vont voir leur logement et se rendent ensuite à l'Église pour les confessions, les baptêmes, les extrêmes-onctions etc. L'heure du repas arrivé, les missionnaires se réunissent avec Mgr dans la salle à manger, où ils sont servis par les chefs de la chrétienté. Pendant tout le repas, on est environné de chrétiens et de païens, curieux de voir manger à l'européenne avec couteaux et fourchettes, et d'entendre parler un langage qu'ils voudraient bien comprendre, mais qu'ils ne comprennent nullement. Nos conversations à table sont presque toujours en français, de sorte que les yeux de nos spectateurs sont beaucoup plus satisfaits que leurs oreilles. Les mets que l'on nous sert sont ordinairement copieux et passablement apprêtés: il y a toujours de la volaille, de la viande de cochon, qui est bien meilleure ici qu'en Europe, du lard en quantité; des pommes de terre

et d'autres mets chinois que nous laissons la plus souvent intacts. Les jours maigres, il y a toujours des œufs et du poisson. Ajoutez à cela [illegible] un bole de riz, mets indispensable sans lequel on croirait en Chine n'avoir ni dîné, ni soupé; il vous sera aisé de comprendre qu'on peut vivre ici comme en Europe. La boisson est toujours du vin de riz avec une tasse de thé à la fin du repas. Au dessert, lequel consiste en chinoiseries peu agréables à des palais européens, les chrétiens spectateurs du festin viennent encore faire la postration devant Mgr., baiser l'anneau et recevoir la bénédiction. Les païens se contentent de voir cette cérémonie par les portes et fenêtres où ils montent souvent les uns sur les autres pour jouir du spectacle. A la fin du repas, les chrétiens se retirent pour laisser place aux chrétiennes qui viennent aussi, avec non moins de dévotion, faire la même cérémonie. Les messes durent depuis 5 h. du matin jusqu'à 8 h ½ ou 9 h. Pendant tout ce temps tous nos chrétiens restent à genoux en silence ou chantant des prières en deux chœurs, hommes et femmes. Personne ne s'en trouve fatigué. Il y en a même un bon nombre qui viennent des chrétientés voisines vers minuit ou une heure, et qui attendent l'ouverture de la chapelle pour y faire leurs prières. Le soir, tous ceux qui ne sont pas trop éloignés de l'Eglise s'y réunissent encore pour y chanter leurs prières en commun et en deux chœurs. Pendant son séjour dans chaque chrétienté, Mgr. donne audience à ceux qui ont quelque supplique à lui présenter, quelques affaires à arranger, quelque scandale à réparer: et ce n'est qu'après avoir reçu les plaintes, vuidé les différends, recompensé les bons et puni les coupables, qu'il se rend dans une autre chrétienté. — Deux pères suffisent pour maintenir la ferveur dans ces 7 ou 8,000 chrétiens de Tsom-min: il leur reste encore quelque loisir pour travailler au salut des païens. Tous les ans, ils sauvent plusieurs centaines, quelquefois des milliers d'enfants païens, dont la plupart ne tardent pas à aller jouir de la gloire que leur a méritée le saint baptême. Tous les ans, ils ont la consolation d'admettre dans l'Eglise de J. C. une centaine d'adultes. N'est-ce pas un ministère bien fructueux? y en a-t-il de semblables en Europe? Que ceux donc qui se sentent un peu de zèle pour le salut des âmes viennent travailler en Chine. Le bien qu'ils feraient dans leur patrie sera fait aisément par d'autres quand ils n'y seront plus, mais le bien qu'ils feront ici ne peut être fait que par eux. S'il leur faut faire plus de sacrifices, ils auront aussi plus de mérites. Ici, il faut supporter des chaleurs excessives pendant deux ou trois mois de l'année: il faut se rompre aux habitudes chinoises pour la nourriture, le vêtement, l'habitation. Dans les districts leur chambre, le plus souvent, n'aura pas d'autre plafond que le toit en tuile ou en chaume, pas d'autre plancher que la terre nue, pas d'autres murs que des treillis de roseaux. Cependant ils y trouveront toujours un lit, puisqu'ils emportent un avec eux: ils y trouveront un fauteuil, une petite table, un chandelier et un petit oratoire en forme d'autel, surmonté d'un petit baldaquin; ils y trouveront encore un paillasson pour garantir les pieds de l'humidité. Il faut apprendre une nouvelle langue qui n'a point d'analogie avec les langues européennes. Cette difficulté qui paraît la plus grande n'est pas insurmontable; car pour la langue vulgaire, nécessaire à ceux qui exercent le saint ministère, quelques mois d'application suffisent. Quand à la langue mandarine nécessaire pour devenir lettré et capable d'exercer une influence salutaire sur les personnes d'une classe élevée, il faut plusieurs années d'étude. Tous ne peuvent y être appliqués. — Trois choses surtout me frappent en visitant tour à tour les chrétientés de Tsom-min, la disposition des païens à l'égard de la Religion et des Missionaires, le zèle des chrétiens à recueillir et élever les enfants païens abandonnés ou vendus par leurs parents, leur respect et leur reconnaissance pour les Missionaires. — Tous ces païens qui, il y a peu d'années, injuriaient et menaçaient les missionaires et les chrétiens, se montrent maintenant respectueux et bienveillants. Tous les jours nous en voyons des centaines venir se mêler aux fidèles pour faire cortège à Mgr. et voir les cérémonies religieuses, et il n'y a pas encore une action ou une parole malséante à leur reprocher. Aussi tâchons-nous de leur faire bon accueil pour les attirer toujours davantage à la Religion chrétienne. La moisson serait mûre et on pourrait la recueillir si on était en force pour y travailler. — Pour avoir une idée de la reconnaissance des païens pour les missionaires, il suffit de vous indiquer ce qui a été fait et ce qui se fait encore pour le Père Werner qui a travaillé 7 ou 8 ans dans cette île. A la nouvelle de sa mort du Père, arrivée, comme vous l'aurez appris, le 23 août à Hai-men, tous les administrateurs des chrétientés, m'ont écrit une lettre collective pour m'exprimer leurs regrets de la perte de leur missionaire et me demander la faveur de conserver au milieu d'eux ses dépouilles mortelles, afin que la vue de sa tombe leur rappellât les bons exemples et les instructions qu'ils en avaient reçus. Cette grâce leur ayant été accordée, ils allèrent chercher à Hai-men le corps du défunt, et le jour des funérailles on accourut des différents points de l'île pour se rendre au grand Kom-sou, où devait se célébrer la cérémonie funèbre. Plusieurs milliers s'y trouvèrent réunis. Depuis ce jour, la plupart de nos chrétiens, hommes et femmes, grands et petits, vieillards et jeunes-gens portent la ceinture blanche, selon l'usage du pays, ensigne de deuil. Cette marque qui les distingue suffit bien souvent pour faire reconnaître dans la foule qui nous entoure, quels sont les chrétiens et les païens. — Quoique le grand nombre de ces fidèles de Tsom-min soient dans la ferveur, il ne faut pas croire cependant que tous sont saints. Il y en a quelquefois qui donnent des scandales, et que l'on condamne à quelque pénitence publique. Ainsi il y a peu de jours, un coupable, que le mandarin de Tsom-min avait livré à la justice de Mgr. pour être puni, recevait en présence de trois chrétientés réunies dans un Kom-sou la pénitence qui lui était imposée publiquement par sa Grandeur. Ce brave homme n'avait qu'une triple peccadille à se reprocher: il avait voulu se faire justice par lui même et s'était permis de noyer trois voleurs pris en flagrant délit. Pour cette triple immersion il eut à faire, pour pénitence

trois fois le chemin de la croix dans trois églises différentes, ce qu'il n'a pas manqué de faire: car je l'ai vu venir baiser l'anneau de Mgr dans les chrétientés que nous avons visitées après celle où il avait reçu sa pénitence; il s'y était rendu pour acquitter sa dette. Peut-être que Mgr aura encore à punir publiquement quelques autres chrétiens qui ont aussi une affaire à l'occasion de quelques voleurs. Leur barque ayant été attaquée et pillée par des pirates, ils allèrent demander justice auprès d'un petit mandarin qui se trouvait à une petite distance avec une barque destinée à protéger les pêcheurs contre les pirates. Ce petit mandarin qui était d'intelligence avec ceux-ci refusa d'entendre nos chrétiens. Que font nos gens? Ils vont chercher main forte chez des payens et viennent saisir le mandarin dans sa barque, puis voyant qu'il faisait la fraude du sel, ils enlèvent les sacs chargés de la marchandise prohibée. Toute cette affaire a été portée au premier mandarin de l'île et l'on ignore quel en sera le résultat. Puisque nous parlons de voleurs, voici encore un petit trait que je trouve dans la relation d'un de nos Pères, il est de fraîche date et c'est le P. Pingrenon qui le raconte comme il suit: „Un soir j'entends dire qu'un voleur avait été pris et qu'il allait être brûlé. La pensée me vint d'aller le trouver et de le disposer à recevoir le baptême. C'était le soir, je pars donc avec deux séminaristes armés de lanternes, et nous remettons la soupe à plus tard. Il est inutile de dire les difficultés que nous eûmes à trouver la maison et les précautions qu'il nous fallut prendre pour entrer ainsi la nuit dans une maison païenne et parler à un voleur que l'on allait brûler. Pendant que nous allions et venions sans trop savoir comment nous allions nous y prendre voilà que se présentent à nous plusieurs individus qui nous demandent où nous allons? Nous devons aller au Séminaire, puis nous leur demandions la route que nous savions bien. Ils nous l'indiquent et nous leur demandons s'il y a quelques nouvelles dans le pays. – Oui – Quelle nouvelle? – Un voleur qu'on va brûler, puis ils nous racontent toute son histoire. Au milieu de la conversation l'un d'entre eux nous invite à aller voir le voleur. Mais peut-être que le maître de la maison ne nous verrait pas avec plaisir? C'est moi le maître de la maison, reprend notre interlocuteur, entrez il n'y a point de difficulté. Nous entrons donc dans la maison qui était remplie de monde, et nous voyons le voleur enchaîné mangeant le riz en attendant son dernier supplice. Je lui parle de la religion et lui fais pendant deux heures une exposition complète de la doctrine chrétienne. J'avais là un nombreux auditoire de païens qui m'écoutaient la bouche béante, et ne perdaient pas un mot. J'espérais bien que quelqu'un d'eux profiterait de nos paroles; mais je ne dis rien du supplice du feu auquel le voleur était condamné. Il fut convenu entre le maître de la maison et moi que si on devait brûler le voleur, il me ferait avertir au moins une heure auparavant. Le résultat fut que le voleur fut mis en liberté et que le maître de la maison reçut le baptême avant de mourir et aujourd'hui toute sa famille veut être chrétienne." – Il y a ici des prodiges de charité envers les enfants païens abandonnés. On voit des pères de famille, des veuves, des vierges élever et nourrir 2, 3, 4, 5 de ces enfants sans recevoir aucun salaire, et cependant ils sont pauvres, très pauvres. Tous se font gloire de montrer à Mgr ces trophées de leur zèle et de leur charité. Les petits ia-mi-laon, comme ils les appellent c. à d. enfants sauvages, sont mieux soignés, mieux vêtus, mieux ornés que les Ka-mi-laon, les enfants de la famille. Il est une maison où l'on a recueilli pendant le cours de l'année 77 de ces petites créatures, dont 7 à 8 vivent encore. Il y a malheureusement quelques familles qui se ruinent dans l'exercice de cette œuvre de charité et une réaction est à craindre pour l'avenir. – Au mois de 7bre j'ai visité une partie du district de [illegible] où se trouve un orphelinat de 150 petits garçons, agés de 4 ou 5 ans pour la plupart; d'autres de 8 ou 10 quelques uns de 1? ou 18. C'est vraiment une merveille que cet orphelinat. Pour élever instruire diriger tout ce petit monde, un seul Père suffit: c'est le P. Giaquinto, Napolitain, lequel fait marcher tous ces enfants comme un seul homme sans le secours d'aucun étranger, si l'on excepte trois maîtres d'école et un cuisinier. Tous les offices de la maison sont remplis par les enfants à tour de rôle sous la direction d'un Préfet choisi parmi les plus agés et les plus intelligents. Les portiers les lingers les infirmiers les dépensiers etc. ne sont autres que les enfants et je vous assure que tout se fait avec une exactitude et un soin que des gens salariés ne pourraient avoir. Tous les dimanches le Père affiche un tableau où sont marqués les offices avec les noms de ceux qui doivent les remplir dans la semaine et chacun se met avec ardeur à son rôle, selon l'ordre indiqué. Je suis arrivé à l'improviste dans cet établissement, sans prévenir personne. C'était l'après midi. Aussitôt les petits balayeurs qui n'étaient pas plus haut qu'une botte parcouraient les corridors et les salles, le balai à la main pour y mettre la propreté; ils y apportaient un zèle incroyable. –

Il y a aussi des ateliers de travail pour ceux qui ont l'âge et les forces nécessaires pour y être occupés. Vous trouvez dans cet établissement une imprimerie chinoise, un atelier de cordonniers un autre de tailleurs etc.. C'est de cette imprimerie que sortent les livres de religion que l'on distribue ensuite aux chrétiens et aux païens qui ont quelque désir de conversion. Les tailleurs font tous les habits nécessaires à l'établissement. Les cordonniers ne se contentent pas de travailler pour leurs camarades, ils fournissent encore de souliers les séminaires les pensionnats et même les missionnaires. Les souliers que je porte depuis que je suis en Chine viennent de leur atelier. Mais je le répète, ce qui est surtout admirable c'est l'ordre et la régularité avec lesquels ces ateliers et ces offices sont dirigés. On voit là de petits préfets de 15 ans faire marcher un atelier avec des aides de 10 ou 12 ans qui tous obéissent avec une ponctualité et une aisance dont on ne peut avoir une véritable idée sans l'avoir vu. Les prières se font avec une ferveur tout à fait édifiante; le riz se mange avec une ardeur non moins grande. Je les ai vus à table un soir après la récitation du chapelet, tous étaient en silence et on eut entendu une mouche voler. Tous cependant mangeaient leur riz dans une écuelle à l'aide de leurs bâtonnets; mais avec une avidité qui témoignait singulièrement de leur appétit. C'était à qui viderait le plus vite son écuelle pour la remplir de nouveau en puisant dans la jatte commune. Je désirerais bien que tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre de la Sainte Enfance vissent de leurs yeux ce que j'ai vu. Tous ces enfants sont nés de parents infidèles et ont été recueillis et baptisés par les missionnaires ou les chrétiens, ils sont même le rebut de ceux que l'on a sauvés, car les chrétiens élèvent chez eux ceux qui sont moins disgraciés de la nature.

Vraiment le P. Giacquinto est un autre Vincent de Paul, il se plait au milieu de ces enfants, la plupart encroutés, comme une mère au sein de sa famille. C'est lui qui les lave, les décrasse les habille quand ils arrivent dans l'établissement, et il le fait avec un bonheur une joie, une aisance que n'a pas la mère la plus tendre en embrassant ses chers enfants. Aussi est-il aimé de tous comme une mère, et il n'est personne qui voudrait lui désobéir ou lui faire la moindre peine. Quand il s'agit de faire sortir quelqu'un de l'établissement ce sont des pleurs et des regrets amers. Ainsi dernièrement une famille chrétienne était venue demander un de ces enfants, qu'elle voulait adopter. Le Père en appela une quinzaine pour les montrer à cette famille et lui donner la facilité de faire un choix. Quand les enfants surent pourquoi ils étaient appelés, les uns allèrent se cacher dans un coin, les autres dans un autre, de peur d'être choisis. Il fallut du temps pour les retrouver tous et les réunir. L'un d'eux voyant ensuite que sa petite personne attirait principalement les regards se mit à pleurer à chaudes larmes et déclara ouvertement qu'il ne sortirait pas de la maison, et il ne cessa de se lamenter que lorsqu'on lui eut donné l'assurance qu'il resterait. Je veux terminer ce que j'ai à dire sur les enfants en transcrivant quelques historiettes que je trouve dans les relations de nos Missionnaires. Voici la première, c'est le P. Vuillaume qui parle :

„ Je venais d'admettre à la première communion un jeune enfant de 12 ans dont le père depuis bien des années, n'observait plus aucune pratique de religion; il avait tout oublié jusqu'au signe de croix. L'enfant me demandait une médaille de la sainte Vierge. – Oui, tu l'auras lui dis-je, mais à la condition de convertir ton papa, de lui apprendre les six prières nécessaires et de l'amener à confesse. Le petit bonhomme me promit tout, et dès le soir même il se mit à l'œuvre. Comment t'y es-tu pris, lui demandai-je le lendemain? Et il me répondit les larmes aux yeux avec un gros soupir „ J'ai été battu. „ Battu mon enfant, je le regrette vivement pour le mal que cela t'a causé; mais être battu pour la conversion de son père c'est un grand mérite acquis devant Dieu! Ne crains pas, prie retourne à la charge et quand je reviendrai ici j'espère que tu m'amèneras ton papa. C'est ce qui arriva peu de temps après. Lorsque je revins dans cette chrétienté l'enfant conduisit lui-même son père au St. tribunal. Je lui fis raconter les batailles qu'il avait livrées pour gagner cette belle victoire. – Vous savez bien, me dit-il que le 1[er] jour je fus frappé; le 2[e] jour quand je dis à papa qu'il fallait se convertir et réciter les prières, il me dit: laisse-moi tranquille, sinon je te casse la tête. – Soit, répondis-je, casse encore le reste pourvu que tu songes à sauver ton âme, je ne veux pas que tu ailles en enfer, moi. Alors il me dit: petit démon est-ce que tu crois qu'il y a un enfer? – Oui je le crois, et toi tu ne pourrais me dire pourquoi il n'y en aurait pas. – Bah! Bah! c'est le Père qui t'a chanté tout cela; cette nuit dormons, nous verrons plus tard. – Au moins fais un signe de croix. – Mais je ne le sais plus. – Je t'apprendrai. Et il se laissa faire deux ou trois fois. – Le 3[e] jour continue l'enfant, je revins à la charge après le souper. Papa, lui dis-je nous allons réciter ensemble les six prières, ce sera bientôt fini. Non j'aime mieux me reposer sur mon lit, je suis trop fatigué. – Ah pauvre papa j'ai grande peur que tu tombes un jour sur un lit de feu, où les démons ne te permettront pas de dormir. – Ah bien commence, je ne sais où tu vas prendre tout cela. – Enfin c'était bien, je dis à Papa; le Père vient demain il faudra aller te confesser. – Je n'ai pas le temps je dois aller sarcler le jardin. – Ah! cher papa, tu auras bien le temps d'être malade et de mourir et quand tu seras mort, à quoi te servira le travail puisque tu ne pourras plus manger? Il paraît que cette dernière réflexion de l'enfant porta le coup décisif. Vous pensez bien que je donnai une belle médaille à ce petit apôtre. – „

Voici une seconde historiette elle est racontée par le P. Brueyre, missionnaire à Hai-men. „ Dans une famille qui voulait embrasser la religion chrétienne se trouvait un enfant de 8 ans. Comme sa tante païenne voulait l'adopter son frère aîné lui dit: Pour toi tu ne seras pas baptisé maintenant: quand tu seras grand tu verras par toi-même ce que tu veux faire. – Eh quoi! reprit l'enfant, en versant des larmes, vous voulez donc m'empêcher d'aller au ciel, et y monter tout seul! Non mon frère, la part que vous me faites n'est pas égale. Arrivé dans la chrétienté je fis tout arranger au profit de l'âme de ce brave enfant, et ayant connu par moi-même ses bonnes qualités, sa capacité et une instruction au-dessus de son âge, je lui conférai le baptême. A peine régénéré il s'improvise petit apôtre et m'amène sa sœur âgée de 15 ans en me disant: Père voici ma sœur, elle veut aussi se faire chrétienne. Quand je donnais aux petits enfants païens l'explication des images des quatre fins de l'homme, le petit bonhomme prenait la parole après moi et répétait à ses camarades tout ce que j'avais dit. „ – La troisième historiette est racontée par le P. Baffin, la voici :

„ Un enfant de 7 à 8 ans beau comme un ange, avait le malheur d'être né dans l'infidélité. Comme ses parents n'habitaient pas loin de l'église, le bambin s'y rendait fréquemment, et peu à peu le goût de la piété s'insinuant dans son cœur il voulut prendre une part active aux exercices des chrétiens. A l'insu de ses parents il venait régulièrement réciter les prières et assister à la S[te] Messe avec une ferveur admirable. Un jour, sa mère le cherchant de tous côtés le trouva enfin agenouillé dans l'église. Telle que la colère surmontant la voix de la nature elle se saisit de l'enfant et l'emmena chez elle pour le battre. Le pauvre petit pleura et beaucoup, mais il n'ouvrit point la bouche pour se plaindre, et à la première occasion il se rendit de nouveau dans l'église, bravant toutes les menaces de ses parents. Enfin la mère vaincue par la persévérance de l'enfant et se reprochant sa cruauté à son égard, vint elle-même avouer sa faute au missionnaire, lui demandant pour son fils une médaille de la S[te] Vierge qu'elle voulut lui remettre de ses propres mains. „ – Après vous avoir raconté ces quelques traits qui concernent nos enfants il faut bien vous entretenir aussi des adultes. Vous verrez qu'en Chine comme en France il y a des âmes d'élite à qui Dieu inspire un grand zèle pour le salut du prochain. – Dans le district de Pou-né, m'écrit encore le P. Baffin, il est une vierge que l'on nomme la vierge de Boin et qui est admirable par son zèle à envoyer au ciel des légions de petits anges, mais une autre vierge de ses parentes vient de la surpasser par les bonnes œuvres auxquelles elle se livre continuellement. Cette généreuse personne a quitté sa famille, sa paisible chaumière, son église enfin, où elle aimait à mêler sa voix à celle de ses compagnes pour aller s'établir dans un canton voisin où habitent quelques familles de nouveaux chrétiens qui lui doivent le bienfait de la conversion. Chargée du soin d'un grand nombre d'enfants la plupart payens auxquels elle donne l'instruction, elle est obligée d'employer ses loisirs à apprendre elle même les livres classiques qu'elle doit enseigner et à former avec un travail pénible et une patience admirable des caractères bizarres dont jusqu'ici elle n'avait aucune idée; et tout cela dans l'espoir de gagner à Dieu ces pauvres enfants et par eux leurs parents. Cependant ce n'est là qu'une partie de ses occupations. En sa qualité de médecin pour les petits enfants on l'appelle de toutes parts au secours de ces petites créatures dont le salut l'intéresse si vivement. Les pillules dorées charment les yeux et les liqueurs aromatiques attirent tous les nez. La vierge sait profiter de l'occasion pour régénérer un grand nombre d'enfants payens, et elle est si adroite elle connaît tant de tours et de détours qu'aucun de ceux qui sont en danger de mort ne lui échappe. Ce n'est pas tout, toute

la population d'alentour est l'objet de sa sollicitude. Chrétiens, payens, pauvres, malades, estropiés, tous ont part à sa généreuse charité. Plusieurs familles parmi les néophytes auraient peut-être déjà apostasié, si la zélée maîtresse ne les avait fortifiées dans la foi par des paroles de paix et de consolation. Il faut voir avec quelle avidité les infidèles écoutent les instructions qu'elle leur adresse. „Bonne maîtresse, disent-ils, quand viendras-tu encore nous enseigner ta sainte doctrine? –„ Notre Vierge en pareil cas met à profit la fécondité prodigieuse de son langage; elle est capable de parler des heures entières sans jamais tarir, et par le feu qui anime ses paroles, elle excite toujours un nouvel intérêt. Que dirai-je de son dévouement? Jamais on ne la voit s'arrêter lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Sans se rebuter ni par les difficultés ni par les contradictions elle va toujours en avant. Ainsi un jour la Vierge apprenant qu'un néophyte était malade, se hâta d'aller le visiter, et le trouvant en danger, elle se rend immédiatement dans la chrétienté voisine pour chercher un courrier qui allât prévenir le missionnaire, lequel se trouvait alors à une lieue et demie de distance. Comme c'était le moment des grands travaux, elle ne put trouver personne. Que fait alors notre héroïne? Malgré la difficulté des chemins qui étaient affreux, elle se décide à partir elle-même à pied, après avoir loué deux hommes pour porter la chaise du missionnaire. Elle arrive toute crottée et bien fatiguée auprès du père; mais à peine a-t-elle fait sa commission qu'elle se remet en chemin et profitant de quelques sentiers détournés, elle arrive chez le malade avant le missionnaire. Celui-ci ne fut pas moins surpris qu'édifié de la trouver au chevet du moribond, l'exhortant à recevoir avec dévotion les derniers sacrements. Ainsi une pauvre fille de la campagne, sans autre ressource que son zèle et son dévouement opère-t-elle des fruits si abondants et si merveilleux! – Pendant l'espace d'un mois, elle a baptisé à elle seule une vingtaine d'enfants payens en danger de mort. —— Il y a dans le district bon nombre de personnes qui en leur qualité de sages-femmes ont de fréquents rapports avec les payens et baptisent chaque année une multitude d'enfants de ces infidèles. Parmi ces femmes, il en est une qui est sourde et qui ne laisse pas d'avoir une grande vogue. Elle ne se contente pas d'assurer le salut de ces petits qu'elle trouve aux portes du tombeau, elle s'occupe encore à procurer le même bonheur aux autres malades qu'elle baptise à l'occasion. Il y a peu de temps elle vint m'avertir qu'une jeune fille de 20 ans dangereusement malade désirait mourir chrétienne; déjà la bonne femme l'avait visitée plusieurs fois, l'avait instruite et excitée au repentir. La grande difficulté était de lui conférer le baptême à l'insu de son père qui s'y opposait. Je donnai mes instructions à la vieille sourde qui ne manqua pas son coup. Une circonstance imprévue ayant forcé le père de la jeune payenne à faire une absence de quelques jours, la bonne femme profita de l'occasion et baptisa la malade qui mourut quelque temps après. — Parmi les nombreuses familles qui ont triplé le nombre des chrétiens de Tom, se trouve celle d'un néophyte vraiment remarquable par son zèle et sa ferveur. Ce brave homme n'eut pas plus tôt connaissance de la religion chrétienne qu'il se mit à en pratiquer les exercices avec tant d'ardeur qu'on crut devoir abréger en sa faveur le temps destiné aux épreuves des catéchumènes. Arrivé au comble de ses vœux en recevant le St Baptême, il met tout son bonheur à visiter les églises pour y réciter ses prières, faire le chemin de la croix et surtout assister au St Sacrifice de la messe. On le voit parcourir des distances considérables pour jouir de cet avantage. Pendant la dernière mission qui eut lieu dans sa paroisse, la pluie ne cessa de tomber, et les chemins étaient abominables. Notre bon néophyte devait pour se rendre à son église, se lever avant l'aube du jour, parcourir une distance de plus d'une lieue, traverser sur une frêle nacelle un large fleuve. Rien ne l'arrêtait. Chaque jour, il arrivait de grand matin pour assister à tous les exercices de la mission. Lorsqu'il sera un peu plus instruit et sa foi plus éclairée, il pourra rendre de grands services à la religion. —— Depuis l'an dernier, m'écrit un autre missionnaire, les dispositions bienveillantes des payens envers la religion n'ont pas faibli. Le rapprochement entre eux et nous va toujours croissant; notre présence semble leur faire plaisir. Toutes les fois que j'ai eu occasion de me trouver avec eux, je n'ai eu qu'à me louer de leurs bonnes manières. Un des principaux habitants de Som-Kiam, ville du 2e ordre, était venu à Hom-Diao pour veiller et présider à la solde des troupes impériales campées aux alentours. Instruit par les chrétiens que le Père faisait mission dans une chrétienté voisine, à une lieue environ, il vint en chaise, et demanda à me voir et à m'entretenir. Je fus satisfait de sa conversation, et je pus me convaincre qu'il avait profité des relations qu'il avait eues avec les Chrétiens. Espérons qu'un jour il ouvrira les yeux à la lumière de la foi. Dans un autre endroit un payen d'une honnête aisance qui habite assez près d'une de mes chrétientés, pauvre et sans chapelle, ayant su qu'il était question de bâtir un Kom-sou (chapelle avec chambre contigüe pour le missionnaire), s'empressa d'offrir un terrain pour le bâtiment projeté et tout à fait convenable pour rendre l'édifice régulier. Il vint lui-même me prier d'accepter cette offrande. Dans une autre chrétienté, un payen voyageant pour son commerce, ayant entendu parler de la religion chrétienne voulut aussitôt se faire instruire. Il fit un trajet de plus de 3 lieues pour venir s'expliquer avec le missionnaire. Ayant reçu plusieurs livres de religion propres à l'éclairer et à affermir sa foi naissante, il promit de les communiquer à plusieurs payens de ses amis dont il s'improvisa le maître et l'apôtre. — Voici encore un petit trait bien propre à exciter la confiance en la protection divine, et à montrer la force et la puissance de la prière sur le cœur de Dieu. Je faisais mission dans une chrétienté à une lieue et demie de Zi-Ka-Wei. J'étais occupé à entendre les confessions, lorsqu'il se fit un bruit extraordinaire dans le Kom-sou. Au même instant je me vis entouré d'une foule de chrétiens et de chrétiennes, la pâleur sur le visage et l'effroi dans l'âme. Je ne pouvais en soupçonner la cause, lorsque mon catéchiste s'approcha de moi pour m'avertir que les campagnes voisines étaient sillonnées en tous sens par les soldats impériaux, pillant et ravageant tout à leur aise. J'encourageai de mon mieux la foule éplorée et les engageai tous à recourir à la prière. Toutefois je n'étais pas sans crainte, lorsque l'idée me vint de mettre la chrétienté sous la protection de Notre Dame des 7 douleurs, promettant de dire la messe à cette intention le vendredi suivant, fête de la Compassion. A l'instant mes craintes se dissipèrent et je continuai à entendre tranquillement les confessions. Bientôt on vint m'annoncer que l'on était hors de danger et que toutes ces bandes de pillards s'étaient éloignées. Dans cette alerte plusieurs maisons de païens furent brûlées et encore ici Dieu manifesta l'action de sa providence paternelle envers ses vrais serviteurs. Une maison où plusieurs membres de la famille avait embrassé tout nouvellement la foi, et dans laquelle les soldats s'arrêtèrent quelques instants, fut épargnée, tandis que les maisons voisines, dont les habitants avaient refusé de recevoir la bonne nouvelle, devinrent la proie des flammes. Cette famille ainsi préservée comme miraculeusement, n'en fut que plus ardente au service de Dieu, et plusieurs payens, témoins de ce fait, montrèrent des dispositions bienveillantes envers notre Ste religion. — Vers la fin du carême, m'écrit un autre de nos Pères du district de Hai-men, on vint des environs de la ville de Tum-tcheu, m'inviter à baptiser une famille entière de catéchumènes qui attendaient cette grâce avec grande impatience. Je m'y rendis la veille de la fête de N. D. des 7 Douleurs, et le soir même arrivaient dans la chrétienté plusieurs membres de cette famille. Après le baptême, j'interrogeai la mère de famille sur les circonstances de sa conversion. „Depuis plusieurs mois, me dit-elle, nous faisions pendant la nuit des songes affreux dans lesquels le démon se montrait à nous sous une forme horrible. Effrayés par ces visions, nous promettions de faire tout ce que voudrait l'esprit infernal; mais le cruel n'était jamais satisfait: car ces songes étaient toujours suivis de la maladie de quelques-uns de mes enfants et bientôt tous les 5 à la fois tombèrent malades. J'appelai à notre secours des sorcières qui me prirent mon argent, sans me donner aucun remède: c'est que je le cherchais là où il n'était pas...

Enfin un jour j'eus le bonheur de rencontrer une vierge chrétienne. Je lui exposai le triste état de ma famille. Si tu veux adorer le maître du ciel, me dit-elle, tout cela disparaitra. Je le veux bien, apprends-moi donc une prière; et elle m'apprit l'Ave-Maria. Je revins dans ma famille, et pleine de confiance en la bonne nouvelle qui m'avait été annoncée, j'exhortai tous mes parents au nombre de dix à croire avec moi au maître du ciel et à invoquer sa sainte mère. Tous, à commencer par mon beau-père et ma belle-mère répondirent à mon appel. Alors je demandai qu'en attendant l'arrivée du missionnaire, on voulût bien m'ondoyer moi et mes cinq enfants; car par suite de ces songes nous étions tous malades. Dieu daigna par le saint baptême nous donner à la fois la santé de l'âme et un mieux sensible dans celle du corps. Depuis nous avons toujours prié. Le démon s'est encore montré à moi, mais je lui répondais sans crainte, qu'étant de la religion du maître du ciel, je n'avais plus rien à lui donner, et il se retirait aussitôt.

Quoiqu'il en soit de ces apparitions, auxquelles la simplicité avec laquelle elles me furent racontées ajoute un grand degré de probabilité, il est certain que la grâce avait dès lors opéré dans l'âme de ces néophytes bien puissamment. La grand-mère me disait: Père, une de mes parentes a adopté un de mes petits neveux; elle voudrait sans doute l'obliger à rendre aux ancêtres un culte prohibé par l'Eglise, mais je lui ai déclaré que dans ce cas elle n'avait qu'à garder pour elle l'héritage qu'elle lui réservait, que pour moi je voulais conserver à cet enfant d'abord la grâce de Dieu, puis l'héritage céleste et enfin l'héritage temporel, s'il venait. Quelques mois après elle montra la sincérité de ces paroles, et renonça de fait à tous les avantages de cette adoption pour sauvegarder la foi de son petit neveu. Ailleurs un riche payen avait entendu parler depuis plusieurs années de la Religion Chrétienne, il eut un songe dans lequel il crut voir trois Européens qui l'exhortaient à se convertir. A son réveil il demande à être instruit et quelque temps après il reçoit le baptême avec son petit garçon de six ans l'espoir de sa famille. Dieu ne tarda pas à l'éprouver d'une manière bien sensible pour le cœur d'un père. L'enfant tomba malade et fut bientôt désespéré des médecins. Alors les payens lui disaient: le ciel te punit, tu t'es fait adorateur du Dieu des Chrétiens, et voilà que ton enfant va mourir. "Dites plutôt reprend le néophyte que le ciel m'aime, il veut retirer mon enfant de ce monde de crainte que dans la suite il ne se précipite par ses péchés dans le feu éternel. Maintenant il est pur et innocent; Dieu veut lui accorder un bonheur sans fin n'est-ce pas là la plus magnifique récompense qu'il puisse m'accorder? Puis s'adressant aux Chrétiens: que mon enfant meure ou non, dès ce moment je promets à Dieu d'exhorter dix payens à se faire Chrétiens. Il a rempli sa promesse et au delà. L'enfant est mort et son père a travaillé avec une foi et une charité admirable à la conversion de vingt Chinois dont dix ont été baptisés le jour de la Pentecôte.

26 Xbre 1854. Extrait d'une lettre du R. P. Fournier aux scholastiques de Laval.

Vous aurez appris peut-être que le bruit du canon français se fait entendre ici sur le Wam-pou, comme sur la mer noire et la mer baltique. Depuis le 9 de ce mois le contre-amiral Laguerre qui commande la petite flotte de l'Indo-Chine est en guerre ouverte avec les insurgés de la ville de Chang-hai. Ce brave amiral est arrivé ici dans les derniers jours du mois d'Aout sur la Jeanne d'Arc, frégate de 3e classe. Le pilote américain qui devait la conduire au port, l'a fait échouer sur un banc de sable à quelques lieues de Chang-hai. Ce n'est qu'au bout de huit jours que la frégate a pu être dégagée après de fortes avaries qui l'ont fait mettre en chantier pour six semaines. Elle n'a été remise à flot que le 7 9bre. L'amiral depuis 4 mois a eu le temps de voir tout ce qui se passe à Chang-hai. Les Européens établis à Chang-hai n'ont point voulu s'éloigner de la ville révoltée quand les impériaux sont arrivés pour en faire le siège. Ils déclarèrent qu'ils garderaient la neutralité, mais se défendraient contre quiconque les attaquerait. Tel fut le principe adopté dès le commencement. Après quelques mois de tranquillité des soldats impériaux qui ne reconnaissaient ni chef ni discipline tirèrent sur quelques alliés. Aussitôt les camps impériaux furent attaqués et brulés et l'on décida que les Anglais garderaient le nord de la concession contre toute attaque. Les Américains étaient au centre; et les Français, quand il viendrait des navires, garderaient le sud contre le brigandage des rebelles. En tout cas les trois pouvoirs devaient agir de concert, et si les représentants d'une nation était attaqués, tous devaient les secourir. Cependant on savait que bien des particuliers favorisaient les rebelles, leur procuraient des provisions et recevaient en échange les dépouilles du pauvre peuple. Cet ignoble commerce a duré depuis plus d'un an. Mr l'amiral trouva que le quartier qu'il devait garder était devenu un marché où se vendaient les habits, les meubles et toute espèce d'objets volés en ville. Il commença par défendre aux brigands de venir en armes sur la concession, puis il chassa tous ces marchands d'objets publiquement volés. Pour mettre son quartier encore plus à couvert, il fit construire un mur de douze pieds de haut, et les rebelles furent entièrement exclus. Ceux-ci cependant commencèrent une batterie qui n'aurait pu être attaquée par les Impériaux sans que les balles et les boulets n'allassent droit aux maisons de notre commerce. L'amiral voyant pour tous les Européens un vrai danger du côté qui lui avait été confié, fit écrire aux chefs de la ville qu'il ne pouvait permettre de continuer la batterie et que le lendemain il la ferait détruire. Deux cents ouvriers Chinois protégés par une quarantaine de Français eurent bientôt renversé ce qu'avaient fait les gens de la ville. Mais au moment où les choses allaient au mieux, des coups de canon et de fusil partent de la muraille, et tous les ouvriers se sauvent. Plusieurs centaines de rebelles encouragés par ce demi-succès sont déjà hors de la ville et se précipitent sur les Français. Ils sont parfaitement reçus par des décharges de mousqueterie et par trois coups de canon à mitraille. Il n'en fallut pas davantage pour balayer le terrain; mais les Français avaient par malheur un homme mortellement blessé.

De suite, l'amiral a déclaré qu'il aurait raison de cette attaque. Il a fait chauffer le Colbert qui s'est avancé pour lancer quelques boulets sur la ville. En même temps les obusiers ont fait leur partie et mis le feu à une pagode. Le 11 Déc. au matin, la frégate est allée se placer à côté du Colbert devant la ville, et sommation a été faite aux insurgés de se rendre. Ceux-ci n'ayant répondu que par des lettres mensongères et injurieuses, l'Amiral tenta un coup hardi, peut-être téméraire, mais qui a parfaitement réussi. Le 13, au matin, une heure avant l'aurore, une compagnie de 150 hommes de débarquement est partie sans bruit, se dirigeant vers la batterie des insurgés, placée sur la rive du fleuve. Les embarcations avançaient lentement, sans rames ni voiles, traînées par le courant. Plus nos soldats approchaient de la batterie, plus ils craignaient d'être aperçus, et leur cœur faisait tic-tac, tic-tac, surtout lorsque par intervalles, le veilleur des rebelles essayait de battre le tam-tam. Enfin ils sont parvenus à se glisser doucement jusque sous les 25 canons qui étaient tous chargés à mitraille. Aussitôt, ils se sont précipités dans la batterie, se glissant par les embrasures ou grimpant par dessus les sacs de terre; ils ont tué tout ce qu'ils ont trouvé, encloué les canons, et mis le feu à une maison, voisine de la batterie. Pendant que le serrurier enclouait les pièces, un insurgé se précipite sur lui, le sabre levé; le serrurier ne se déconcerte pas. Avec son marteau, il casse la tête à son ennemi et continue à enfoncer son clou. Cependant les insurgés avertis accouraient pour défendre leur batterie et tiraient sur les marins. Ceux-ci ont tourné contre eux deux canons non encore encloués et cette mitraille mêlée aux coups de mousqueterie a bientôt balayé la rue. La compagnie, ayant heureusement fini son expédition, s'est rembarquée emportant les drapeaux pris à l'ennemi, et est revenue à bord en criant: Vive l'amiral etc. Un seul de nos soldats a reçu une blessure sur le cœur, mais sans aucun danger pour sa vie. Quand le jour fut venu, un rouge voulut planter fièrement un drapeau sur l'infortunée batterie: le Colbert lui envoya un boulet qui emporta l'homme et le drapeau.

Après ce coup de main, les rebelles furent un peu déconcertés; ils ne s'attendaient pas à un pareil échec. Le chef même, un des chefs ayant été averti que les Français pourraient bien surprendre la batterie: "Pour cela, dit-il, je ne crains rien; j'ai 300 de mes meilleurs soldats chargés de la défendre." Nouvelle sommation leur a été faite de sortir de la ville; mais les chefs, à qui le Fou-tay ne peut faire grâce de la vie, sont déterminés à se défendre jusqu'à la mort. L'Amiral pourrait bien les forcer à sortir, en incendiant la ville. Mais détruire cette malheureuse cité pour la délivrer de ses ennemis, c'est un remède aussi violent que le mal. Prendre la place d'assaut, il le pourrait difficilement sans exposer le peu de monde qu'il a sous ses ordres, 600 hommes à peu près, dont 300 peut-être devraient rester sur la Jeanne d'Arc et le Colbert. Avant de faire quelque autre acte important d'hostilité, il attendra sans doute le renfort que doit lui apporter la Sybille, frégate de 1re classe et la Constantine venant de la Nlle Calédonie. En attendant, la frégate reste toujours devant la ville et le Colbert est allé se placer près de Tong-ka-tou où est la cathédrale, pour protéger au besoin la maison de Mgr et le Séminaire. De plus il y a 25 soldats bien armés qui gardent cette maison. Pour nous, qui sommes à une lieue et demie du théâtre de la guerre, nous sommes à la garde de Dieu. Si cependant les rouges venaient à forcer le camp des Impériaux qui environne la ville, leur chemin pour s'enfuir serait celui de Zi-ka-wei, et le moindre danger que nous aurions à craindre, ce serait l'incendie. Car que ne peut-on pas attendre de gens qui promettent, dit-on, 100 piastres à quiconque leur apportera la tête d'un Français?

Les insurgés de la ville doivent être maintenant moins de trois mille, et les soldats impériaux qui font le siège depuis plus de 15 mois sont de quinze à vingt mille. Nuit et jour il y a des coups de canon de part et d'autre, qui ne font de mal à personne. De temps en temps, il y a des attaques générales qui ont pour résultat quelques morts et quelques blessés dans les deux partis, et rien de plus. Ainsi hier, tandis que nous chantions la Messe de Noël, les Impériaux ont fait sauter une mine qui a renversé un pan de muraille; ils se sont approchés de la brèche au nombre de 3,000; puis à la vue de quelques soldats européens ou vêtus à l'européenne qui étaient sur les remparts, presque tous ont pris la fuite. Il n'en est resté que 600 pour soutenir le feu, mais personne n'a osé entrer par la brèche.

Lettre du P. Dabbadie Supérieur par interim de la mission de Cayenne au R. P. Provincial.

Cayenne le 2 Août 1855.

Mon Révérend Père Provincial.

P. C.

J'ai à vous annoncer les deux coups terribles dont la Divine Providence vient de frapper notre pauvre colonie dans l'espace de quelques jours. Vous savez déjà que la fièvre jaune l'a envahie depuis un mois et demi; mais ce n'est que depuis le 10 ou 15 juillet qu'elle a fait à Cayenne, à l'Ile-Royale et à L'Ilet Lamère les plus grands ravages.

A l'Ilet Lamère, sur 500 hommes, il entrait à l'hôpital pendant quelque temps 20 à 30 nouveaux et il en sortait 3 ou 4 morts par jour.

Le P. Ringot et le F. Pingrenon ont été gravement pris de la fièvre jaune et en même temps. Le bon F. est resté 12 à 15 jours alité. Le P. Ringot en a eu pour 6 jours entiers, sans Frère pour le secourir et sans pouvoir même en demander à Cayenne faute d'occasion. Heureusement, me dit le bon Père, tous les mourants ont pu être administrés. On le portait près des malades à l'hôpital et quelques uns même furent transportés près de lui, quand il ne pouvait pas aller à eux. Enfin les deux sont convalescents. J'ai fait remplacer le Frère Pingrenon par le F. Aillery, qui a été pris de la fièvre jaune à son tour pendant 6 jours de manière à inquiéter. Il va mieux maintenant et la fièvre semble même diminuer d'intensité dans l'Ile.

La maladie n'est venue à l'Ile-Royale qu'en 2e lieu, mais comme c'est là qu'il y a le plus de monde, près de 1,800 hommes, c'est aussi là qu'elle a exercé le plus de ravages. Le nombre des morts est monté jusqu'à 10 ou 12 par jour. En 20 jours, me disait le Commandant, il y a eu 94 décès.

A peine de retour de mon voyage à l'Ilet Lamère, à la Montagne et à St. Georges, que je venais de visiter, je fus obligé de partir, sur une lettre du P. Gaudré, qui m'annonçait la Sainte Mort du F. Barbieux, et la maladie des deux Pères Raulin et Berriau, tous les deux au lit et atteints de la fièvre jaune.

« La Mission de Cayenne, m'écrivait le P. Gaudré, vient d'envoyer au Ciel son premier F. Coadjuteur, oui au Ciel, je n'en puis douter. Le mercredi, 18 juillet, ce bon F. se mit au lit et la maladie ne tarda pas à faire de rapides progrès. Dès les 1ers jours, il demanda

les Sacrements. — Mon F., lui dis-je, rien ne presse, je vous promets de vous avertir à temps. — Mon Père, me dit-il, je sens que je baisse; je pense bien que pour Dimanche ce sera fini. — Le Vendredi, je lui proposai de l'administrer. — Mon Père, vous ne pouviez pas m'annoncer de plus agréable nouvelle, et il reçut les derniers Sacrements avec la foi et la piété que vous lui connaissez, engageant de temps à autre les Pères à lui suggérer de bonnes pensées pour le bien préparer au dernier passage.

Le Samedi soir à 10 hr., voulant sonder ses dispositions, je lui dis: Mon Fr. J'ai encore une grande faveur à vous accorder, c'est l'indulgence plenière à l'article de la mort, mais ce sera pour demain Dimanche. — Mais mon Père me dit-il, si demain Dimanche c'est fini, si je meurs dans la nuit, je serai donc privé de cette faveur: et ne vaut-il pas mieux la recevoir un peu plus tot? Je ne balancai plus et lui donnai l'indulgence plenière qu'il reçut en renouvelant son acte de contrition. Il m'avait demandé la veille des images de Ste Thérèse et de St Joseph, qu'il honorait spécialement et m'avait prié d'attacher celle de St Joseph à son rideau, pour que sa vue put facilement s'y arreter et il ne s'en separa plus. Le bon Fr. suivant son pressentiment rendit doucement son âme à Dieu le lendemain 22 juillet à 3 hr. du matin.

Je n'apris cette nouvelle que le 26 à mon retour, le bon fr. était déjà remplacé et comme je l'avait recommandé, le Père Boulogne avait profité du 1er batiment en partance pour envoyer le Fr. Provost au secours des PP. qui certes en avaient le plus grand besoin. Cependant, la Maladie sévissait partout à l'Ile Royale. Il fallait être debout et la nuit et le jour pour confesser, administrer et enterrer sans aucune relache. Le P. Gaudré fut abbatu le 1er et garda la chambre une 12ne de jours, pour ne reprendre son service que le Dimanche 22, jour de la mort du Frère.

Pendant la maladie du Père Gaudré, tout l'ouvrage était retombé sur les deux Pères Berriaud et Raulin, qui ne quittaient plus les salles et de jour et de nuit, travaillant à arracher toutes les âmes à l'enfer. Le Père Raulin surtout se livrait sans mesure à l'ardeur et au zèle, que vous lui connaissez, et faisait au delà de ses forces et même plus que le nécessaire, si bien que le lundi, lendemain de la mort du Fr., les deux Pères Raulin et Berriaud furent pris à leur tour de la fièvre jaune et obligés de se mettre au lit. Le P. Gaudré encore convalescent resta donc seul debout pour tout l'ouvrage, c'est à dire pour la visite de 9 à 10 salles.

De retour le jeudi 26 à Cayenne, je repris le lendemain Vendredi le bateau à Vapeur, partant pour l'ile Royale, où j'arrivai le soir même. Je trouvai le Père Raulin oppressé, d'une faiblesse extrême, et ne pouvant parler que lentement et avec des pauses; Cependant, je ne restai pas sans espérance, mais la nuit fut mauvaise, agitée et accompagnée de délire. Le matin tout était passé; il me parla avec moins de peine et malgré une crise nerveuse qu'il eut, pendant qu'on faisait son lit. Je n'était pas encore sans quelque légère espérance. Il avait eu

eu des vomissements durant la nuit. Cependant comme il put garder un petit pain d'autel qu'on lui fit prendre pour essai, je lui portai le St Viatique vers midi. Il le reçut en pleine connaissance et avec beaucoup de piété. Mais en lui parlant, je sentis ses mains glacées; une sueur abondante coulait de son front. Les pieds étaient déjà froids dès le matin et il avait demandé une boule d'eau chaude pour les réchauffer. Ce fut alors que je perdis toute espérance. En effet nous l'avions quitté pour aller dîner et le S. Berriaud, son voisin, était resté près de lui avec un transporté sûr. A peine étions nous à table que le S. Berriaud nous envoya chercher, parceque le Père baissait beaucoup. Le bon Père venait de lui dire: "Je ne sais pas ce que j'ai, mais il me semble que je m'en vais. Nous le trouvâmes sans connaissance et respirant péniblement. Je me hâtai de lui donner l'extrême-Onction et pendant que tous à genoux au pied de son lit, nous récitions les prières des agonisants, il rendit le dernier soupir, mais si doucement que nous avions peine à le croire expiré.

Après l'avoir revêtu de sa soutane, on l'exposa sur son lit de mort, et tous les transportés vinrent en foule prier autour de son corps. Il parait que pendant sa maladie le bon Père fut éprouvé par un peu d'appréhension de la mort, qu'il avait tant de fois bravée avec courage. J'allai le voir un jour, me racontait un transporté, il me dit "priez pour moi, mon cher ami, j'ai peur de la mort. - Ah mon Père, lui répondis-je, c'est bon pour nous autres, malheureux, qui avons commis tant de crimes; Mais pour vous, vous vous êtes sacrifié tout entier pour notre salut.

Cette crainte de la mort ne fut que d'un moment. Il mourut dans un calme parfait; après sa mort, son visage était le même qu'en santé et si tranquille qu'on aurait dit qu'il n'était qu'endormi. Excellent religieux, il voulut pratiquer la pauvreté jusqu'après sa mort. Mon fr. disait-il, le matin au fr. Provost, il faudra m'enterrer avec ma vieille soutane. - Mais mon Père, vous n'en êtes pas là. - C'est possible, mon fr. mais on peut être surpris et j'y tiens. A 5h. et ½ nous fîmes l'enterrement de notre bon Père avec celui d'un soldat, mort le même jour. Tout l'Etat-Major y assistait avec les transportés. Nous ne récitâmes pas les vêpres, les soins à donner aux malades et aux mourants ne nous le permirent pas; mais je dis un mot après les prières des défunts. Beaucoup de transportés pleuraient leur pauvre Père.

De l'Eglise, nous conduisîmes les deux corps en chantant jusqu'aux canots qui devaient les recevoir en bas de la montagne et les porter à l'île St Joseph, où est le cimetière des gens libres. Je les accompagnai avec le fr. Provost, 3 soldats portaient la croix, l'eau bénite et l'encens; d'autres soldats portaient les deux corps sur leurs épaules, nous marchâmes ainsi jusqu'à la fosse, où j'adressai à Dieu les dernières prières pour le repos de leurs âmes.

Le bon Père Raulin, avec son cœur tendre et sensible, avec un zèle ardent, un caractère rond et enjoué, avait très bien pris et était déjà très aimé à l'île Royale, bien qu'il n'y fut que depuis un mois. Le zèle qu'il mis à assister les malades pendant les quinze jours de la maladie du S. Gaudré n'avait fait qu'augmenter cette affection de tous pour lui. Nous avons bien perdu, me disait l'un d'eux, C'était pour nous un second Père. - Les transportés, me disait un autre, peuvent bien dire que ce sont eux qui l'ont tué, ce bon Père. Il s'est sacrifié, il est mort pour eux: jour et nuit il était avec eux dans les salles; il avait tant de zèle! C'est son bon cœur pour nous qui l'a fait mourir disait encore un autre."

Voilà donc, Mon Révérend Père, deux nouveaux martyrs de la charité, morts dans l'exercice même de la charité parfaite, comme le bon Père Bigot en 1854. Majorem hac dilectionem nemo habet.

Voilà deux nouveaux martyrs, l'un père, l'autre frère, envoyés ensemble au Ciel par la mission de la Guyane pour y célébrer 2 jours après, la grande fête de notre bon Père St Ignace, et nous y servir

[illegible] et de patrons après de Dieu, de concert avec notre grand patron de toute la colonie, le B. Père Claver. Et c'est moi, à peine échappé, il n'y a que peu de jours des bras de la mort, qui suis appelé à vous donner une 2ème fois ces tristes et consolants détails sur la mort d'un bon frère que j'avais bien aimé et sur celle d'un Père, mon compagnon de voyage en Guyane. L'an dernier c'était encore moi qui vous racontais la belle mort du P. Bigot, que je venais remplacer à St Georges. Vous voyez, mon Révérend Père, que voilà 4 Pères et un fr. de sacrifiés ou plutôt de donnés au Ciel par la Compagnie pour la transportation, un pour chaque pénitentier. Le P. Herviant pour L'Ilet-Lamère, le P. Morez pour la Montagne d'Argent, le P. Bigot pour St Georges, le P. Raulin pour Ste Marie, d'où il vient, et le fr. Barbieux pour l'île Royale.

Espérons que tant de sacrifices porteront leurs fruits, et pour la Mission qui triomphera enfin des obstacles sans nombre qu'elle n'a cessé de rencontrer de toutes parts, et pour la Compagnie qui se multipliera et prospérera d'autant plus qu'elle fit à la gloire de Dieu et au salut des âmes, de plus grands et de plus nombreux sacrifices.

En lisant les simples détails de ces deux morts héroïques, la douce fin de ces deux nouveaux Martyrs, qui ont remporté une si belle palme en si peu de temps, nos Pères de France je crois, ne pourront pas s'empêcher de l'estimer, de la désirer, de la demander avec encore plus d'ardeur, cette rude mission des transportés de la Guyane, une des plus pénibles et des plus rebutantes pour la Nature, la plus abjecte de toutes certainement et la plus méprisée des hommes, mais aussi la plus noble et la plus méritoire aux yeux de Dieu.

Plût à Dieu, mon Révérend Père, de se contenter de ces deux nobles et chères victimes pour le salut de la Colonie, mais elles tombent toujours, bien que moins souvent, sous le glaive de sa justice. Le P. Gaudré m'écrit du 2 août: « Les décès ont été moins nombreux hier et aujourd'hui, il n'y en a eu que 5 à 6. (Il en est de même pour Cayenne) Mais les cas de fièvre n'ont été ni moins nombreux, ni moins graves: Je soutiens un feu, qui vaut presque celui de Sébastopol. - J'étais rentré la nuit dernière à 11 heures des salles, où j'avais administré 7 à 8 malades et deux fois pendant la nuit, j'ai été arraché du lit pour voler au secours d'autres malades. C'est pour moi l'ordinaire depuis 12 jours, et cependant, quoique cela dépasse les forces communes et surtout les miennes en ce moment, bien que je sois au chevet des malades tout le jour, je me soutiens, je suis content, je suis encouragé par les sentiments chrétiens de tous nos malades. Le P. Berriaud va bien, il commence aujourd'hui à prendre une des 9 ou 10 salles que nous avons. Je garde la nuit. »

Les 250 nouveaux transportés amenés par la Fortune, sont à St Joseph; après ma messe de Dimanche, avant de revenir à l'île Royale et de là à Cayenne, j'entrai un instant à l'hôpital, où je trouvai 6 à 8 malades, sans savoir si c'était de la fièvre jaune. Mais il paraît que depuis ils ont été envahis à leur tour. J'espère que depuis le 2. ils ont pu être visités, et soignés par le P. Berriaud. Si le mal augmente, il me faudra envoyer d'ici le P. Boulogne, que je leur avais déjà proposé et me charger moi même des transportés et des malades de la Geôle.

Voilà, mon Révérend Père, l'état actuel de la Colonie. Ayez la bonté de prier pour elle et pour nous, et de nous envoyer au plus tôt du secours. Agréez, mon Révérend Père, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être en Union de vos SS. SS.

Vae Rae in Xto Servus

A. Dabbadie S.J.

P. S. On renvoie la Fortune plutôt, dans l'espérance qu'elle arrivera à temps pour rencontrer le 2e Packet Anglais et porter plus promptement les lettres en France.

Voici quelques détails qu'on m'envoie des Iles du Salut. Dès le samedi matin le P. Raulin fit appeler le fr. Provost et lui dit « Cher fr. mettez moi mon crucifix en face de moi sur la cloison avec mon chapelet; d'un côté une image de la Ste Vierge et de l'autre une de St Joseph. Il pria ensuite le fr. de lui réciter les Litanies de la Ste Vierge lui faisant répéter 3 fois plusieurs invocations. Quand ce fut fini il récita lui même tout haut l'Ave Maris Stella en fixant les yeux sur la Ste Vierge. Puis il répéta tout bas plusieurs prières et diverses oraisons jaculatoires. Vers 10 hres il pria le fr. de tout ranger autour de lui pour recevoir disait il les sacrements avec le plus de convenance possible. Quand il eut reçu la Ste Communion, après que nous fûmes partis, il récita tout haut le Pater, l'Ave et le Credo. Il montra pendant sa maladie beaucoup de charité et d'humilité. Il craignait toujours de gêner le P. Berriaud malade lui même dans la chambre attenante, et se confondait en excuses pour les moindres peines qu'il croyait donner. Le matin du jour de sa mort, le P. Berriaud lui annonça qu'il s'engageait à dire un certain nombre de messes, s'il revenait en santé; le bon Père Raulin se récria sur le nombre, disant que c'était trop en faire pour lui, qu'il ne méritait pas cela, que du reste il n'y avait que Dieu qui pût désormais lui rendre la vie.

Cayenne 17 Mai 1856.

Mon Révérend Père.

L. C.

Encore une triste nouvelle à vous apprendre hélas! Le bon Dieu nous éprouve bien cruellement. Il y a trois semaines, c'était le P. Stumpf qui nous était enlevé, après trois jours de fièvre jaune, au moment où il nous donnait les plus belles espérances de voir conduire notre œuvre à bien; maintenant c'est son successeur qui nous est ravi et laisse un bien grand vide parmi nous. Le P. Dabbadie est mort le saint jour de la Pentecôte 11 mai à 4 heures 1/4 du matin, après trois jours de maladie comme le P. Stumpf, et de la fièvre jaune, comme lui. Le 8 de ce mois qui était un jeudi, il a dit la messe quoiqu'avec beaucoup de peine et s'est mis au lit, pour ne plus s'en relever. La fièvre fort bénigne d'abord ne lui inspirait aucune inquiétude. Cependant, il a voulu se confesser et a beaucoup recommandé de lui donner à temps les derniers Sacrements, ce que l'on a fait. Dès le second jour il a compris son état et s'est préparé sérieusement à la mort. Sa vie n'a plus été qu'un élan d'amour vers Dieu. Un continuel désir d'aller au Ciel, une expansion de gaîté qui ravissait tous ceux qui le visitaient, au point que Mr le Gouverneur ne put s'empêcher de lui dire: « Oh que vous êtes heureux, vous autres. Vous n'avez pas peur de la mort! Il n'en est point ainsi de nous. » Une mort si admirable ne nous laisserait que de la consolation, si au milieu de l'épidémie qui ne cesse point ses ravages, qui en fait même de très grands à St Augustin, elle ne nous mettait dans le plus grand embarras en augmentant notre disette d'ouvriers. Il en faudrait deux à Ste Marie, où le P. Berriaud qui dessert ce pénitencier est chargé de 1,150 personnes, dont 130 malades, et doit aller chaque jour à St Augustin où sévit surtout la fièvre jaune, faire trois quarts de lieue par eau, ce qui est extrêmement gênant. J'ai tenu sa place durant 13 jours; j'ai eu 22 décès. Trois fois je suis arrivé trop tard à St Augustin, les malades étaient morts. Quatre autres qui étaient fortement atteints, ayant refusé de se confesser au début de la maladie, parcequ'ils se faisaient illusion sur leur état, moururent aussi, avant mon retour. Que tout cela est désolant!

Le P. Dabbadie au commencement même de sa maladie m'a désigné pour son successeur, dans une lettre close, ainsi conçue: Dans le cas, où je viendrais à être enlevé subitement par la fièvre jaune, comme le bon Père Stumpf, ce qui n'est pas encore probable, mais est toujours possible, je veux me tenir tout prêt ainsi que N. S. l'ordonne.

1. Je me soumets donc à la très sainte et adorable volonté de Dieu et pour la mort et pour la vie.

2. Je désigne pour mon successeur le P. N. par interim.

3. Je me recommande aux saints sacrifices de nos Pères et aux prières de nos Frères, à qui je demande de nouveau pardon de tous les scandales dont j'ai été la cause et de toutes les peines que j'ai pu leur faire.

Jeudi huitième jour du Mois de Marie année 1856.

MM. le Préfet et le Vice-Préfet apostolique, et les prêtres du Saint Cœur de Marie, n'ont cessé, tant qu'a duré la maladie du Père de lui donner les marques les plus touchantes de leur affection. Ces derniers ont passé à son chevet la nuit de sa mort, comme ils avaient fait pour le P. Stumpf.

Mr le Gouverneur et les autres autorités lui firent visite, et assistèrent à son enterrement, le Gouverneur excepté. J'étais alors à Ste Marie. Grands furent mon étonnement et ma douleur, en apprenant la perte que nous venions de faire. A mon arrivée à Cayenne, j'ai trouvé toute notre maison partagée entre les regrets et l'admiration. Tous sont convaincus que le Père a fait la mort d'un saint. L'impression est la même dans la ville et parmi les autorités. Hier un des membres de l'administration nous disait: Vous êtes bien flagellés, Messieurs. 7 en quelques mois, c'est beaucoup. Le P. Boulogne lui répondit: C'est pour cela que nous aimons davantage notre Mission. Que nous nous y attachons toujours plus. Nous serions tous heureux de mourir pour conduire à bien une si belle œuvre.

C'est le dernier sentiment qui nous reste à tous au fond du cœur, Mon Révérend Père,

Ceux nous aimons davantage Notre Mission qui nous coute si cher. Nous ambitionnons le bonheur de ceux qui sont morts Martyrs de la charité, à l'exemple de N. S. qui a voulu mourir pour des pécheurs.

Je suis avec un profond respect, et en Union de vos SS. SS.
de votre Révérence
Mon Révérend Père.
Infimus in Xto Servus.
Beigner S.J.

Comme je n'étais pas à la mort du P. Dabbadie, je vous adresse la relation du P. Boulogne qui y a assisté.

La Voici.

Ce fut le 8 Mai 1856 que le R. P. ressentit les premières atteintes de la fièvre jaune. Depuis quelque temps, il se plaignait de ne pouvoir dormir la nuit, nous attribuâmes cela, lui et moi, à un grand échauffement. Quelques jours avant sa maladie nous en avions déjà parlé, ainsi que de certaines taches rouges qui lui paraissaient sur le corps. Je l'exhortai à se rafraîchir en se purgeant. Il me dit qu'il y pensait, mais que pour le moment il avait tant à faire qu'il ne pourrait prendre une purge que dans quelques jours. Hélas! il attendit trop long temps ainsi que l'avait fait le P. Stumpf. Quoiqu'avec la fièvre le jeudi 8 mai, le R. P. célébra la Ste Messe, ce fut sa dernière. En commençant son action de grâces, il lui fallut demander une chaise pour s'asseoir. Sa 1ère pensée fut que cette fièvre n'était qu'un retour de ses fièvres intermittentes de St. Georges, de Ste Marie, et de la montagne d'argent. En effet de tous les signes caractéristiques de la fièvre jaune, il n'avait guère que les maux de tête. Cependant dans l'après dîner, il commença à soupçonner que sa maladie pouvait être plus sérieuse qu'il ne l'avait cru d'abord, et il me dit si mon mal s'aggrave n'attendez pas trop tard pour me donner l'extrême onction, mais prenez plutôt le devant pour que je la recoive en pleine connaissance. Je le lui promis. Je remarquai sans lui rien dire, qu'il ne me parlait pas en termes généraux des derniers Sacrements, ni du St. Viatique en particulier, et dès lors je compris qu'il pensait qu'il était sérieusement attaqué de la fièvre jaune dont les vomissements permettent rarement la réception du St. Viatique, d'autant plus qu'il me parlait souvent du Père Stumpf et de sa belle mort, sans avoir l'air de faire aucune allusion. J'en étais d'autant moins étonné que tout devait le lui rappeler. Le lit dans lequel il était couché, tout le mobilier et la chambre même qu'il occupait. Car malgré nos représentations, quoique la literie eut été entièrement renouvelée et la chambre passée jusqu'à trois fois par les plus fortes fumigations connues, nous voulions la faire repeindre pour mieux en assurer la salubrité. Il tint peu de compte de nos représentations et voulut y rester telle qu'elle était. Quoiqu'il m'eut déjà parlé de l'extrême-Onction, sa gaîté et sa sérénité ne l'abandonna pas un instant. La fièvre avait bien diminué, mais elle n'était pas tombée. Son mal de tête aussi s'était calmé. Il était traité par Mr. St. Père notre 1er Docteur qui venait le voir jusqu'à trois fois le jour. Le Vendredi matin il amena avec lui Mr. Slomb Docteur prévot de l'hopital. Ces Messieurs ne m'ont pas laissé ignorer le caractère de la maladie. Dans les visites que notre cher malade recevait il trouvait toujours quelque chose pour égayer ceux qui le visitaient. Quand Mr. le Préfet apostolique vint avec son Vice-Préfet, il leur dit qu'il leur demandait pardon de tout ce en quoi, contre son intention, il aurait pu les offenser.

Le Samedi matin prévenu par le médecin qu'il restait bien peu d'espérance de sa guérison, je lui proposai de recevoir la Sainte Communion. Il m'avait parlé de se confesser dès le jeudi. Il ne le fit pourtant que le Vendredi dans la matinée après la visite du médecin. Avec sa belle âme et sa pureté, sa fidélité, sa générosité, il était prêt le Samedi, quand je lui parlai de la Communion. Il accueillit ma proposition avec le plus grand plaisir. Je me mis en devoir de la lui donner, dans le plus court délai parceque les vomissements suspendus depuis deux heures par un peu de tonique qui lui avait été donné selon l'ordre du médecin pouvaient recommencer. Ce qui eut lieu en effet deux heures après qu'il eut reçu le Saint Viatique. J'étais à l'autel prenant le Saint Sacrement quand Mr. le Préfet et Mr. Maté arrivèrent. Ils m'accompagnèrent auprès du P. Dabbadie, je lui

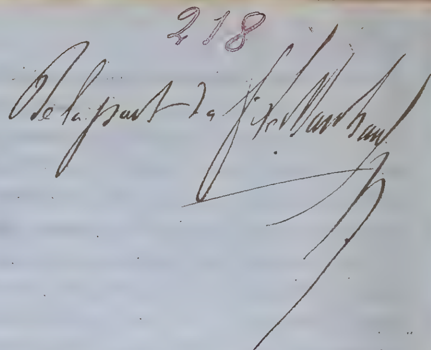
qui pût désormais lui rendre la vie.

donnai la Sainte Communion. Après avoir demandé à la Communauté présente pardon des Scandales et mauvais exemples qu'il aurait pu donner soit aux présents soit aux absents. Il me pria de ne lui donner qu'une parcelle de la Sainte hostie. Après le Saint Viatique j'essayai de lui adresser quelques mots, mais l'émotion me dominant je versai quelques larmes, il s'en apperçut et me dit : pourquoi pleurez vous je vais au ciel. Le Préfet Apostolique s'approcha de moi, me représenta que mon émotion faisait de la peine au malade et s'offrit à me remplacer pour l'extrême-Onction. Je m'en défendis respectueusement. Il s'adressa au P. Dabbadie qui accéda très volontiers à ses desirs; Après l'oraison qui termine l'administration du Saint Sacrement, Mr. le Préfet lui donna l'extrême-Onction. Le malade demanda un Rituel, sans doute pour suivre toutes les prières. Je l'exhortai à se contenter de s'unir de cœur avec nous pour ne point trop se fatiguer, puis il reçut le Sacrement avec le calme, la confiance, la résignation la plus édifiante. Tout étant fini il réclama l'Indulgence *in articulo mortis*. Mr. le Préfet lui ayant proposé de la différer, il n'insista pas. Pendant que ces Messieurs restèrent là, il leur renouvela ses excuses de la veille, ajoutant qu'il était à leur égard dans les sentiments et les dispositions du P. Stumpf, et à leur départ il ajouta: Vous allez célébrer sur la terre une grande fête (la Pentecôte) et moi j'irai la célébrer au ciel. Aussi, tenait il souvent son Scapulaire sous les yeux, et il avait fait attacher son chapelet d'examen particulier au dossier de son fauteuil près de son lit. Dans l'après diner ses vomissements recommencèrent, ce n'était guères que de la bile. On eut beau tout mettre en jeu, pour rétablir le cours des urines suspendu depuis le matin, tout fut en vain. Au milieu de l'après diner, il voulut écrire un billet pour sa Sœur. Un billet d'adieu et de rendez-vous au ciel. Le Médecin étant venu, il lui demanda s'il y avait de nouveaux cas de fièvre jaune. Sur la réponse négative il reprit: « hé bien, c'est moi qui vais fermer la liste. Il avait fait attacher une corde à la poutre pour donner moins de peine aux infirmiers en se soulevant et se retournant lui-même; un peu plus tard Mr. le Gouverneur qui ne faisait qu'arriver d'une tournée à l'Ile Royale et à Kourou, vint accompagné du docteur pour le visiter. La conversation fut toujours joviale de la part du malade. Plus tard vint le Supérieur du St Cœur de Marie à qui il adressa encore des discours édifiants et joviaux et répéta qu'il irait célébrer au ciel la grande fête de la Pentecôte. Le R. P. Guiodot me proposa d'envoyer deux Pères pour passer la nuit à tour de rôle. Je lui représentai la fatigue et le travail que ces Pères avaient déjà et auraient le lendemain. Un peu avant 9 heures vint en effet le P. Leduys, après quelque temps de conversation il voulut me faire aller au lit. Brisé à la vue de deux Supérieurs mourants en trois semaines, et par la fatigue, j'aurais bien voulu rester auprès du R. Père, mais après que je lui eusse renouvellé une 3ème absolution et la bénédiction papale *in articulo mortis*. J'eu beau faire, il fallut capituler avec le P. Leduys. Je fis donc mes conventions et je me retirai ...

A une heure du matin le R. P. Guiodot vint lui-même relever le Père Leduys; ce bon Père me dit qu'il avait trouvé notre cher malade le crucifix à la main, il l'avait toujours tenu depuis 9 heures du soir à ce qu'il parait. Tant qu'il eut la parole il dit toujours qu'il irait célébrer au ciel la fête de la Pentecôte. Lorsqu'il ne pouvait plus parler il se montrait lui même avec la main au P. Guiodot puis indiquant son crucifix, il montrait le ciel comme pour dire: par les mérites de Jésus Crucifié, par le Sacré Cœur de mon Sauveur, je vais au ciel. Mes conditions n'avaient point été gardées. Il était déjà 4 heures moins un quart quand on vint me dire que si je voulais le voir mourir, il était temps de descendre, en arrivant dans sa chambre on me répondit que les prières des agonisants avaient été récitées. Je lui inspirai les sentiments voulus dans de telles circonstances, multipliai les bénédictions. Je voulus prendre son crucifix pour le lui faire baiser, il ne le laissa pas aller. Enfin, au bout d'un bon quart d'heure quelques convulsions commencèrent, il lâcha son crucifix, je le pris et lui rappelant l'indulgence plenière qui nous est accordée et pour nous et pour les autres, je le lui présentai à baiser à différentes reprises; chaque fois il fermait ses lèvres ouvertes et le baisait tendrement. Quoique je lui eusse donné l'absolution plusieurs fois sous condition je l'observai attentivement pour lui en donner une dernière quand il rendrait sa belle âme à Dieu. Tout à coup je le vis prendre un dernier air souriant qui fut suivi de quelques contractions dans les joues et il rendit le dernier soupir à 4 heures 10 minutes du matin presque à la même heure que le R. P. Stumpf. Comme lui le Dimanche, juste 3 semaines après. Je récitai alors le Subvenite et après avoir jetté l'eau bénite sur le corps je me retirai le cœur brisé mais sans pouvoir me défendre de répéter Beati qui in Domino moriuntur. Moriatur anima mea morte justorum. Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.

Etant seul Père à Cayenne j'ouvris en presence de nos frères la lettre qui contenait ses dernières volontés. Elle était datée du 8 du mois de Mars, désignait le R. P. Beignat pour lui succéder et renouvellait aux autorités Ecclésiastiques ses protestations d'être dans les mêmes dispositions de respect et de soumission et de déférence que le R. P. Stumpf.

qui peut désormais lui rendre sa vie.



IHS

Scholasticat de Laval 21 Juin 56

Les Scholastiques de Laval aux P.P. et F.F. de Nos R.R.P.P. et nos C.C.C.C.F.F.

Chine. – Note du P. Languillat sur la mort du R.P. Fournier, Visiteur de la mission de Nankin.

Notre mission de Chine ne pourra jamais oublier le R.P. Fournier qui sest fait pour elle obéissant jusquà la mort et à la mort dun martyre long et caché. En acceptant sa mission, il eut en perspective la croix et la souffrance. Lui-même le rappelait en termes touchants à la communauté réunie autour de son lit de douleurs, le 25. 8bre 1855, au moment où il recevait les derniers sacrements. Ce fut le jour de Notre Dame des Sept Douleurs quil avait été autrefois nommé Socius, ce fut aussi ce jour là quil reçut la lettre de notre T.R.P. Général qui le nommait Visiteur de la mission de Chine, et ce fut le Vendredi Saint quil envoya son acceptation à sa Paternité. Arrivé à Marseille, jusquau moment du départ, il ressentit quelques atteintes de son anévrisme de cœur. Le P. Brouillon concevant des craintes pour la traversée, crut devoir lui parler clairement et lui proposa une consultation de médecins. « En allant ainsi en Chine, ajoutait-il, il faut faire dès maintenant le sacrifice de votre vie » – « Sil en est ainsi, reprit le R.P. Visiteur, toute consultation devient inutile ; la question est tranchée ; partons » – Son âge ne lui permettait plus dapprendre la langue chinoise, et il se trouvait condamné à la solitude la plupart du temps dans le cours de ses visites, pendant que les Pères vaquaient aux exercices indispensables de leur ministère. Sourd et muet au milieu de nos chrétiens, il ne pouvait chercher une distraction dans leur conversation. A cela venait se joindre la souffrance. A Tsom-mim, je lai vu tout tremblant de la fièvre, se mettre en route pour se rendre où sa mission le réclamait. En vain lengagions-nous à prendre quelque peu de repos dans une chrétienté plus commode. Jamais il ne voulut acquiescer à nos prières, ni intervertir pendant un mois que dura la visite lordre de litinéraire tracé par Mgr Maresca. Dieu seul sait ce quil souffrit. Il avoua au P. Cordeil dans sa dernière maladie quil avait toujours souffert de son anévrisme, mais que son parti en ayant été pris, il avait préféré garder le silence, de peur dalarmer inutilement les consulteurs et peut-être les Supérieurs majeurs. Le 22 8bre dernier, à son retour de la visite du district de Mo-Kiao, quoique déjà malade, il continua par amour pour la vie commune de venir au réfectoire et en récréation. Ce ne fut que le Samedi 27, que vaincu par la fièvre et par la douleur, il quitta la récréation pour se mettre au lit quil garda jusquà sa mort. Jusque là il avait dit la Ste Messe malgré la fièvre, et souvent pouvant se soutenir à peine. Ce lui fut une peine bien sensible dêtre obligé de manquer pour la première fois à la récitation du bréviaire. Le P. Cordeil vit de suite le danger, et sur son avis nous appelâmes le meilleur médecin anglais de la ville Européenne de Chang-hai. A lempressement que le Docteur Lockhart et Mr Arthur Smith mirent à venir plusieurs fois, non seulement le jour, mais même la nuit ; au respect avec lequel le médecin examina notre cher malade et fit lauscultation, à lintérêt que mettaient les Européens résidant à Chang-hai à demander de ses nouvelles, nous pûmes comprendre limpression quavait faite sur tous lair grave et vénérable du R.P. Visiteur, et les sympathies des Protestants mêmes pour notre mission. En cette circonstance, Mr Arthur Smith surtout sest conduit en vrai et loyal ami des missionnaires. Plusieurs fois le jour il est venu visiter le malade ; puis alarmé de son état, il retournait vite à Chang-hai chercher le Docteur Lockhart, auquel il servait dinterprète intelligent et fidèle auprès du P. Cordeil. Comme je lui serrais la main, lui disant que je ne pourrais jamais lui exprimer assez notre reconnaissance : « Voyez, mon père, me dit-il, ce que cest que de bien recevoir les gens et de donner à manger à ceux qui ont faim ; ils tachent de vous le rendre au besoin le mieux quils peuvent » – Il faisait allusion à létat de détresse où il sétait trouvé les années précédentes. Maintenant quil a une position honorable et lucrative, il saisit toutes les occasions, soit par ses aumônes, soit autrement de nous témoigner sa reconnaissance. Puisse Dieu récompenser tant de belles qualités en le faisant entrer dans lEglise Catholique ! Le R.P. Visiteur sentait mieux que personne tout ce quil y avait de délicatesse et de dévouement dans ces procédés si obligeants et si généreux. Aussi, ému jusquaux larmes, en témoignait-il sa reconnaissance à ces M.M. avec un accent et des démonstrations qui laisseront dans leurs cœurs des impressions ineffaçables. Un jour, après une visite, prenant les mains du Docteur Lockhart entre les siennes, il ne put sempêcher de lui dire : « Vous mavez édifié !!… Ah ! puissions-nous un jour… ! – Une autre fois il racontait au Consul de France les bontés et les soins que ces messieurs lui prodiguaient. Ses larmes et son émotion interrompirent son récit ; il dut se contenter de serrer la main à Mr Smith qui était présent, et laisser parler son silence. Ce nest point seulement aux étrangers, mais aux Nôtres aussi quil témoignait cette reconnaissance. Lui rendait-on un petit service – « Merci, mon bon père, disait-il, avec un ton de voix qui pénétrait jusquau fond de lâme et qui forçait à lui demander pardon de ce quil regardait comme un bon office. – Cependant il sentait ses forces diminuer ; huit jours à peu près avant sa mort : « Mon père, – me dit-il, – promettez-moi de répondre en toute simplicité à la question que je vais vous faire. Que pense-t-on de ma maladie ? Quand je compare ce que jen entends dire, je vois que chacun en juge

je vois que chacun en juge d'après ses impressions.» Après lui avoir rapporté le jugement du médecin et les vives inquiétudes que son état nous inspirait, j'ajoutai que nous nous ferions un devoir de l'avertir sitôt que le danger serait imminent. Le 16 Novembre, M. Lokhart nous prévint qu'il n'y avait plus d'espoir, et que sans pouvoir préciser absolument le terme, c'était le commencement de la dernière période. Le soir, j'allai le visiter : « Eh! bien, mon Révérend Père, lui dis-je, vous venez de voir M. Lokhart; vous êtes toujours bien content de lui ? — Oui, mais que pense-t-il de mon état ? — Je vous le dirai en toute simplicité, comme vous le désirez, n'est ce pas ? — Oh! oui, dites, je vous prie. — Eh bien, je vous annonce la nouvelle qui faisait tressaillir de joie le Roi-Prophète. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus.* — Oh! je vous remercie. » — Puis prenant son crucifix et le couvrant de mille baisers : — « Oh! la bonne nouvelle que vous m'annoncez ! Quel bonheur! aller au Ciel! » — « Toutefois, mon R. P., c'est là le jugement des hommes; si Dieu exauce nos prières, et veut vous conserver à vos enfants, vous dites bien avec St. Martin : *Non recuso laborem.* » — « Asseyez-vous. Ma mission est accomplie. J'ai trouvé tout organisé ici; et je vous le répète, au lieu des Croix que j'y attendais, je n'ai eu que des consolations. Ma visite n'aura pas été toutefois inutile, je pense, à quelques-uns, qu'elle aura rappelés à la perfection de l'obéissance et des vertus religieuses. — Chère mission, je ne voulais plus vivre que pour elle; je mettais peut-être une certaine complaisance à la voir prochainement se développer et grandir. Dieu me met de côté comme un instrument inutile, et réserve à un autre cette consolation. Que son saint nom soit à jamais béni ! » — Dès lors il se prépara avec plus de ferveur à sa dernière heure, et toutes ses pensées furent désormais pour le Ciel. Tous les jours j'allais lui faire une petite lecture de piété. Comme je lui demandais un jour ce qu'il voulait que je lusse : — « Mes idées se brouillent parfois, me dit-il, mes forces s'en vont; je ne suis plus qu'un enfant, c'est à vous de me donner la nourriture qui me convient. » — Quelquefois nous entrions doucement dans sa chambre : il était calme et semblait reposer; mais son regard fixé sur son crucifix qu'il avait sur son lit, nous indiquait assez qu'il était plongé dans la méditation de la Passion, et nous nous retirions respectant son repos dans la souffrance. Il conserva jusqu'au bout la gaieté de son caractère. Le samedi 17, après lui avoir lu quelques versets du 4e livre de l'Imitation de J.C. pour le disposer à la communion du lendemain, « Je tombe, lui dis-je, sur un bien beau chapitre; c'est le 48e du 3e Livre, *De die æternitatis.* » — « Oh! c'est le plus long!... » reprend-il. — « Je ne le lirai pas tout entier, » lui répondis-je. — Puis je le vois sourire avec bonheur de ma méprise. — « Ah! oui, mon Révérend Père, repris-je; et c'est aussi le jour le plus heureux. » — Quelquefois me faisant appeler, « Suggérez-moi, me disait-il, quelques pensées et affections pieuses. Les prières des agonisants en renferment de ce genre; qu'on me les récite sauf à les répéter au moment décisif. » — Il avait une dévotion spéciale pour la prière *Anima Christi*, et il avait recommandé qu'à ses derniers moments on la lui suggérât, surtout les paroles : *O bone Jesu, exaudi me, intra vulnera tua absconde me.* A son agonie, après les lui avoir suggérées, je l'entendais aux intervalles de repos que je lui laissais, les savourer et dire : « *Intra tua vulnera!.. O quàm bene ibi absconditur!..* » Puis les yeux fixés vers l'image de Notre Dame des Sept Douleurs qu'il avait devant lui, il ajoutait : « *Intra gladios tuos absconde me...* » — On ne pouvait lui présenter le crucifix, sans le voir oublier tout le reste, et le saisissant avec empressement, coller ses lèvres sur les plaies du Sauveur avec une expression de foi et d'amour qu'il est impossible de rendre. Se voyant entouré de nos Pères et de nos Frères qui tous priaient pour lui ou cherchaient à le soulager : « St. François Xavier mourait seul et abandonné, disait-il, et moi.... *Ecce quàm bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* » — Fatigué par une diarrhée très fréquente, presque jusqu'au dernier jour il voulut se lever. Longtemps auparavant une de ses préoccupations était de demander au P. Cordeil : « Mais, comment ferez vous, quand je serai tout à fait affaibli ?.. » — Et s'il lui arrivait quelquefois de perdre connaissance, on voyait à ses mouvements, on entendait à ses paroles que c'était pour lui un des plus pénibles sacrifices de sa maladie d'avoir besoin d'un secours étranger. — Le jour de sa mort, M. Smith et M. Lockart, quoiqu'ils sussent qu'il n'y avait plus d'espoir, vinrent cependant à Zi-ka-wei, malgré la pluie & les mauvais chemins. Ils voulaient venir, disaient-ils, pour adoucir du moins ses souffrances, s'il y avait moyen, et témoigner l'estime et l'affection qu'ils lui portaient. On voyait le visage de M. Smith pâle et ses traits altérés, comme s'il eût perdu un père. C'est qu'à l'arrivée du R. P. Visiteur en Chine, M. Smith désirant avoir un exemplaire de sa philosophie, et n'osant le lui demander parceque son air grave lui en imposait, il prit sur lui-même de lui faire confidence de sa peur, en toute simplicité : le Révérend Père l'avait accueilli avec une bonté telle qu'il conquit dès lors toute son affection. — Deux autres Protestants voulurent assister à la Messe qui fut célébrée, pour le repos de son âme, le 22, dans notre église de Zi-ka-wei : l'un d'eux demanda au consul de France s'il n'y voyait pas d'inconvénient. « Du reste, ajouta-t-il, je suis plus catholique que protestant. » — Le consul Anglais n'ayant pu, contre son gré, y assister, à raison d'occupations imprévues qui lui étaient survenues au moment même, vint l'après-midi avec son frère. Passant devant la Chapelle, il aperçut par la porte à demi entr'ouverte la lumière des flambeaux qui brûlaient autour du corps. — « N'est ce pas là le Révérend Père ? dit-il au P. Lemaître. Y aurait-il de ma part indiscrétion de vous demander à le voir ? » — Appuyé contre une colonne, il le contempla longtemps avec respect. Puis s'approchant de plus près : « Oui, c'est bien lui : la souffrance et la mort ont [illegible] ses traits [illegible] il fit avec le P. Lemaître la génuflexion au S. Sacrement. Enfin, en le quittant, « Je vous renouvelle, dit-il au P. Lemaître, toute l'assurance de mes sincères condoléances. C'est une grande perte que fait la Mission, mais il est mieux là où il est maintenant qu'ici-bas. » — Oh! nous l'espérons bien, dit le P. Lemaître, et surtout que par ses prières il est là haut notre protecteur. » — « C'est bien aussi ma conviction, » reprit le Consul Anglais. — Mgr. Spelta qui était venu, malade lui-même, le visiter, averti que le danger devenait plus pressant, ordonna à la Cathédrale un triduum de prières avec bénédiction du St. Sacrement, pour demander à Dieu qu'il voulut le conserver à la Mission. Ce triduum précédait immédiatement la fête de la Présentation de la Ste. Vierge. — « Remerciez Sa Grandeur de ma part, me dit le R. P. Visiteur; mais voilà qui est bien pour couronner l'œuvre !.. » — Chose remarquable ! comme si le ciel voulut l'avertir par un pressentiment, et unir aussi son suffrage aux témoignages d'affection que lui donnaient les hommes, le R. P. Visiteur avait tiré pour patron du mois la Présentation de la Ste. Vierge. « Quel beau jour pour mourir ! nous disait-il longtemps d'avance, quel beau jour pour mourir ! Si Dieu veut m'appeler à lui, je le prie que ce soit ce jour là. » — La veille, il en fit positivement la demande à la Ste. Vierge. Lors donc que le 21 Novembre, jour même de la fête, il rendait son âme dans les plaies du Sauveur, au milieu des prières de tous les nôtres, je me disais : « *Moriatur anima mea morte Justorum et fiant novissima mea horum similia.* » —

Le Révérend Père Fournier avait écrit plusieurs lettres aux Scholastiques de Laval. Nous extrayons de ces lettres ce qui nous paraît plus intéressant et plus propre à faire connaître cet excellent Père.

Lettre du *Révérend Père* Fournier. — Zi-ka-wei, Février — 55. — « Les Français ne sont plus confondus, comme autrefois avec les Anglais et les Américains; aux yeux des Chinois, ce ne sont plus des Barbares, mais des hommes civilisés, appartenant

qui peut désormais lui rendre la vie.

appartenant à une grande nation. On prépare en ce moment un mausolée pour les marins qui ont été les victimes de leur courage à l'attaque du 6 janvier, et c'est le Tou-tai, ou gouverneur de la province, qui en fera les frais. Ce monument rappellera aux chinois le dévouement des français qui ont fait le sacrifice de leur vie pour procurer la paix aux habitants du céleste empire. Au reste la France a toujours eu le bonheur d'être ici représentée par les hommes les plus honorables. M. de Montigny, quand il était consul à Chang-hai, gagnait tous les cœurs par sa franchise, sa loyauté, son ardeur généreuse. Mr Edan qui lui succède en qualité de vice-consul, est la probité même, c'est le papa Edan: telle est l'épithète que lui donnent ses collègues et les officiers en station à Chang-hai. La France n'a encore qu'une maison de commerce et une autre qui commence à s'établir et leurs patrons jouissent d'une réputation qui leur fait honneur. Je ne vous parlerai pas des missionnaires français, vous les connaissez. Les marins tant officiers que matelots, qui ont stationné à Chang-hai, ont toujours honoré leur pavillon par leur bonne conduite et leur bravoure. L'équipage du Cassini vous est connu par les lettres qui vous ont été communiquées. Les deux navires qui sont ici en ce moment méritent également des éloges: tous les marins fraternisent cordialement avec les missionnaires. Parmi les 50 ou 60 matelots qui sont venus passer leur convalescence à Zi-ka-wei depuis six mois, il n'en est aucun qui n'ait été heureux de recouvrer la paix de l'âme avec la santé du corps. Ils ne savaient comment nous témoigner leur reconnaissance. Pour vous en donner une idée je vais vous transcrire la lettre que nous a adressée, le 1er Janvier, l'un des matelots au nom de ses camarades: « Zi-ka-wei 1er janvier 1855. — Très bons et très vénérés Pères, ce 1er janvier 1855 est pour nous un jour d'éternelle mémoire, car il nous procure la grande satisfaction de remercier des bienfaiteurs. Vous exprimer, chers pères, notre reconnaissance pour la tendre sollicitude que vous nous avez constamment montrée tant pour nos corps que pour nos âmes, est au-dessus de nos facultés à nous pauvres marins; mais soyez persuadés qu'il est en notre cœur un profond sentiment de vénération pour les Pères de Zi-ka-wei; et que si les matelots de la Jeanne d'Arc n'ont pas des paroles assez expressives pour vous témoigner ce sentiment, ils se souviendront toujours, quelqu'éloignés qu'ils pourront être, des soins que vous leur avez prodigués. Veuillez croire qu'en rentrant dans nos foyers nous ne nous lasserons point de répéter à nos parens, à nos amis: honneur et gloire aux braves missionnaires qui ont rappelé à la vie tout un équipage exténué par les fatigues et les maladies. Puisse, très bons Pères, la Providence exaucer les vœux que nous formons aujourd'hui pour vous, et votre mission sera remplie au-delà de vos espérances: par vos paroles angéliques vous ferez baisser pavillon aux vils ministres protestants de l'Angleterre et de l'Amérique; par vos vertus sacerdotales vous anéantirez leurs déplorables maximes; et les chinois dont vous cultivez les cœurs, feront abnégation de leurs dieux pour n'en adorer qu'un seul, celui des chrétiens. Puisse, enfin, le ciel vous accorder de longues années, et que toujours soient à l'abri des cruelles tortures qu'ont su endurer avec une bravoure plus qu'héroïque un trop grand nombre de vos illustres devanciers! Dans ce but, nous prierons avec ferveur, et nous serons sûrs de ne pas nous écarter de la route que vous nous avez tracée. En terminant, chers Pères, vous nous permettrez d'offrir les mêmes souhaits aux cinq frères qui vous secondent, et qui, depuis si long-temps ne cessent de nous prouver un attachement tout particulier. — Les marins français aux RR. Pères de Zi-ka-wei. — Puisque vous aimez tant à entendre parler de nos petits chinois, vous me permettrez de vous en dire encore un mot aujourd'hui. Vraiment plus on les connait plus on les aime. Venez avec moi au petit séminaire, où il y a une trentaine d'élèves sous la direction de deux pères et de deux ou trois maîtres chinois. Vous en trouverez de 10, 12, 15 et 18 ans. Aux qualités de l'esprit ils joignent les qualités que l'on aime dans les bons élèves d'Europe. Tout le monde est frappé de l'ouverture et de l'aisance simple et respectueuse qu'ils ont en traitant avec leurs maîtres. Leur docilité ne mérite pas moins d'éloges, et leur piété est admirée par tous les pères qui vont visiter la maison. Ils ont donné des preuves spéciales de cette piété pendant le mois de Marie. On avait dressé dans la chapelle un joli petit autel dont le fond était un transparent, représentant le saint cœur de notre bonne mère. Chaque jour les enfans écrivaient sur un billet ce qu'ils avaient fait en l'honneur de la Ste Vierge et la grâce qu'ils lui demandaient. Parmi ces billets il s'en trouvait de charmants. L'un disait en s'adressant à Marie: O ma bonne mère, vous savez bien que je vous aime, si donc je vous offense, ne l'attribuez qu'à ma faiblesse que je vous prie de prendre en pitié. Les élèves donnent aussi des exemples d'une solide vertu. Un jour l'un d'eux ayant commis une faute assez légère, reçut d'un de ses maîtres une forte pénitence. Il courut, un peu ému, chez le préfet et lui dit qu'il voulait aller demander à celui qui l'avait puni pourquoi il s'était montré si sévère. J'y consens, dit le Père; mais avant de faire cette démarche, attendez un ou deux jours, vous serez alors plus calme et vous agirez alors plus utilement pour votre âme. Le lendemain il retourne chez le préfet et lui dit: mon Père, aujourd'hui c'est le 1er vendredi du mois consacré au divin cœur de Jésus; j'ai pensé pendant la messe que je ferais une chose agréable au sacré-Cœur, en accomplissant ma pénitence sans en dire à personne. Le père applaudit à cette belle résolution et l'élève offrit son sacrifice au cœur du divin maître. — Venez maintenant à notre collège de St Ignace, à Zi-ka-wei. Vous y trouverez de 40 à 50 élèves depuis 10 ans jusqu'à 20 ans. Pour la docilité, l'ouverture, la simplicité, la modestie, la piété je les comparerais volontiers aux séminaires de France les plus fervents. Leur première éducation cependant a été bien différente: plusieurs d'entre eux sont nés de parents infidèles, et ceux qui doivent leur naissance à des parents chrétiens, ont été aussi négligés que les premiers dans leur première enfance. Malgré cela leur obéissance, leur amour du travail, leur piété les a rendus si réguliers que le Préfet, tout aussi vigilant qu'il peut l'être, n'a pu découvrir ni par lui-même ni par les surveillants, dans le cours de cette année, aucune infraction aux règles de la plus religieuse modestie. Vous verrez leur attachement pour les Pères, si je vous dis que dans les moments de danger où nous nous sommes trouvés cet hiver, la plupart d'entre eux ont préféré rester avec nous plutôt que de se retirer dans leurs familles. La règle est de se confesser et de communier une fois tous les mois; personne n'y manque. La plupart même le font plus souvent, et les plus fervents aiment à s'approcher des sacrements toutes les semaines. Si nous ouvrions un noviciat nous pourrions sûrement trouver parmi ces élèves une dizaine de novices d'une vertu solide et éprouvée. Leur vie est déjà celle des religieux. Si vous voulez encore être édifiés, il faut aller à Tsa-ka-wê. C'est là que se trouve l'orphelinat des petits enfants payens abandonnés. Vous y verrez 160 bons hommes la plupart de 5 à 10 ans, quelques uns de 10 à 15 ans, et un petit nombre de 15, 17 et 19 ans. Il n'entre guères dans cette maison que des enfants infirmes, crasseux, couverts de plaies, consumés par la faim et la misère. L'un des premiers soins du P. Giaquinto qui dirige cet orphelinat fut donc de pourvoir à une infirmerie. Mais bientôt il s'aperçut que les plus malheureux de ces enfans étaient négligés, parce que la vue de leurs plaies et de leur misère faisait bondir le cœur des infirmiers à gage et les éloignait de ces pauvres petites créatures. Pour remédier à cet inconvénient le Père se décide à confier le soin de l'infirmerie aux enfants de la maison les plus âgés et les plus intelligents: il choisit pour cet office de dévouement les membres de la congrégation de la Ste Vierge. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Tous, sans exception, acceptèrent l'offre qu'il leur en fit, avec joie et reconnaissance: ce sont eux qui peignent, lavent, pansent, qui lèvent et couchent ces petits galeux, et cela avec un soin et une tendresse de mère.

Zi-ka-wei, 26 Juin 1855. — Nous jouissons ici d'une liberté aussi grande que celle que vous pouvez avoir en Europe. Vous ne serez donc pas étonnés

…z donc pas étonnés d'apprendre que les Processions du S. Sacrement se font à Chang-Hai et dans les environs aussi solennellement et aussi religieusement que dans nos meilleures villes de France. Celle de Zi-ka-wei a eu lieu, cette année comme les années précédentes, le Dimanche dans l'Octave de la Fête. Plus de mille chrétiens étaient venus de divers districts pour voir ce religieux spectacle. Avec eux étaient mêlés quelques païens, parmi lesquels trois mandarins qui ont assisté fort respectueusement à la grand'messe et à la procession. Il y avait aussi l'élite de la population européenne catholique de Chang-hai, Français, Allemands, Irlandais, Espagnols, Portugais, etc. Ces Messieurs, à la suite de notre pieux consul qui avait communié le matin, marchaient après le dais, un cierge à la main. Cinq à six protestants américains que la curiosité de voir la cérémonie avaient amenés à Zi-ka-wei se sont trouvés mêlés aux catholiques, et ont reçu comme eux un cierge qu'ils ont porté fort dévotement pendant toute la Procession. A chaque reposoir, au moment de la Bénédiction, ils ont fléchi le genou comme les autres et se sont conduits extérieurement comme des enfants de la Ste Eglise. Le clergé était assez nombreux pour la localité. Outre nos 40 élèves en surplis ou en aubes, nous avions une douzaine de catéchistes et une quinzaine de séminaristes pareillement en surplis ou en dalmatiques, et douze ou quinze pères en chasubles ou en chappes. Le St Sacrement était porté par Mgr le Coadjuteur, et le dais par six Bacheliers en grand costume. Il y avait trois reposoirs, qui n'étaient pas à dédaigner, l'un à l'entrée de la salle du Collège, l'autre au jardin et le troisième dans une salle de réception à l'entrée de la maison. Le plus beau était celui du jardin; il était placé à l'extrémité d'une belle allée au pied du mât où flotte le drapeau Français, lequel avait été orgueilleusement pavoisé pour la circonstance. Tout cela produisait un excellent effet. Au sortir du jardin, la procession s'est développée sur une route qui longe notre propriété, en présence d'une foule de païens qui regardaient avec admiration cette pompe religieuse, nouvelle pour eux. Tout ce monde était silencieux, modeste, respectueux. Aussi il n'est personne qui n'ait été édifié et de la bonne tenue des païens et de la piété des chrétiens pendant toute la procession. Ce qui me touchait particulièrement, c'était de voir, à cette extrémité du monde, au milieu de l'Infidélité, Notre Seigneur chanté et adoré en même temps par des Chinois et par des représentants de toutes les nations catholiques de l'Europe. Que son saint nom soit béni et qu'il accorde à un grand nombre d'entre vous la grâce de jouir un jour de cet édifiant spectacle. — Demain, 27 Juin, ouverture des Vacances à Zi-ka-wei pour une partie des missionnaires et en même temps solennité en l'honneur de nos 40 martyrs. L'Eglise nous a donné dans ces derniers temps bien des Bienheureux, mais où les a-t-elle pris? presque tous parmi ceux qui à l'exemple de S. François Xavier, ont quitté leur patrie pour se dévouer aux missions étrangères. La vie des Missions est donc la voie la plus courte comme la plus facile de devenir des saints. ——— 31 Juillet = 55. Je vais vous raconter comment nous avons célébré aujourd'hui la fête de S. Ignace dans notre église de Zi-ka-wei. Cette église est à peu près pour la grandeur semblable à celle de St Michel de Laval, mais elle est plus jolie. Un concours de circonstances a rendu cette fête plus solennelle qu'à l'ordinaire. Elle coïncidait, cette année, avec la fin des vacances de nos pères; car ici chaque missionnaire, au temps des grandes chaleurs, vient prendre un mois de repos dans la maison centrale et respirer l'air de la famille. Tous nos Pères à l'exception de quatre, étaient donc réunis pour célébrer la fête de notre saint Fondateur, et avec eux une foule de fidèles venus des divers districts de la Mission. Presque tous ces bons chrétiens ont fait la Ste Communion, et ont beaucoup prié pour nous. C'était aussi la distribution des prix pour les élèves de notre collège, et cette circonstance n'a pas peu contribué à grossir la foule de ceux qui sont venus honorer S. Ignace. Ainsi, outre nos Pères et une multitude de Fidèles, nous avions dans cette solennité l'Evêque de Pékin et l'Evêque Coadjuteur de Nankin avec les élèves du grand et du petit Séminaire. Nous avions un grand Mandarin, le gouverneur de la ville de Chang-Hai avec ses enfants; et d'autres mandarins de sa suite. Nous avions le consul de France en grande tenue, et quelques protestants, français ou Américains, qui sont nos amis et nos bienfaiteurs. Si la malle n'était point pour partir, nous en aurions eu un bien plus grand nombre. Là donc se trouvaient réunis pour honorer notre saint Patriarche des hommes de toute nation, de toute condition, de toute religion. Ils ont tous assisté à la messe solennelle, à la distribution des prix et au repas de communauté qui l'a suivie. Saint Ignace a fait plier les genoux aux Mandarins païens, aux ingénieurs protestants comme aux Evêques et aux fidèles catholiques; pour vérifier de nouveau ces paroles de l'Introït de la Fête: *In Nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium & infernorum.* A la distribution des Prix chacun des assistants les plus distingués, remettaient aux élèves vainqueurs les Prix qu'ils avaient gagnés. C'est le Consul de France qui a donné le premier prix de littérature Chinoise, et c'est le Grand Mandarin païen qui a donné le premier prix d'instruction religieuse et le prix de langue Française. Tout cela était assez curieux et bizarre, mais en même temps très édifiant à cause de cette alliance de la Chine avec la France fondée sur la religion. Ce qui a surtout frappé les Chinois, c'était de voir le grand Mandarin de la ville traiter avec nos Pères comme d'égal à égal, leur prendre la main, les saluer affectueusement et leur parler avec une effusion, un abandon dont il n'use pas avec les premières autorités de Chang-Hai. Tout le monde est resté pleinement satisfait de cette belle fête. Il va sans dire que le pavillon français, qui flotte au milieu de notre jardin, était ce jour là orgueilleusement pavoisé et annonçait aux populations païennes qui nous entourent, que Zi-ka-wei célébrait une grande fête. Une autre petite circonstance qui a aussi son côté curieux et intéressant, c'est que nous avons pu donner à nos nobles hôtes du vin de Champagne à la fin du repas. C'était un cadeau qu'un Protestant avait voulu faire à S. Ignace. —

Zika-wei, 8 Octobre 1855. ——Le 6 du mois passé, nous avons eu une cérémonie religieuse qui vous aurait bien édifiés si vous aviez pu en être témoins. Il s'agissait de conduire à leur dernière demeure les corps de quatre des Nôtres, savoir des PP. Yvetot, Soissemeux, Brouillon et du F. Saguez. Vous savez que le P. Werner a été enterré à Tsoumin au milieu de ses chers chrétiens. Ceux qui étaient décédés à Zi-ka-wei depuis un an et plus, étaient restés sans sépulture dans leurs bières, parce qu'au temps de la guerre notre cimetière était environné d'un camp impérial et tout à fait inabordable. La paix une fois rendue, il nous a été possible d'approprier ce champ des morts, de l'environner de murs et de préparer les caveaux pour l'inhumation. De concert avec Mgr Spelta nous avons choisi, pour célébrer la cérémonie funèbre, le lendemain des dernières vacances, parce qu'à cette époque les grandes chaleurs étaient passées, et la plupart de nos Pères se trouvaient réunis. Ce jour là donc messe solennelle à la cathédrale où les corps avaient été transportés la veille: puis convoi funèbre depuis la Cathédrale jusqu'au cimetière. Vous exprimer combien était édifiant ce spectacle, c'est impossible;

que peut désormais en honorer sa fête,

pour s'en former une idée, il faut l'avoir vu de ses yeux. Vous saurez d'abord que près de 2000 Chrétiens étaient accourus de 2, 4, 6, 8, 10 lieues et plus, pour rendre leurs derniers devoirs à leurs pères dans la foi et les accompagner jusqu'au lieu de leur sépulture : plusieurs d'entre eux avaient apporté leurs offrandes avec eux, des cierges, de l'encens, des piastres pour faire célébrer des messes. Le Clergé était aussi nombreux que possible : un évêque et plus de vingt prêtres avec surplis et étole, les élèves du grand et du petit séminaire, les élèves du collège de Zi-kawei, une trentaine de catéchistes, tous en surplis et un cierge à la main. Figurez-vous donc tous ces lévites, tous ces prêtres, suivis de leur Evêque, marchant en procession deux à deux, et croix en tête, à travers les populeux faubourgs d'une ville payenne, et faisant entendre le chant des psaumes à des milliers d'infidèles qui bordaient les rues, gardant un silence profond et un recueillement complet, et qui ne montraient dans tout leur extérieur qu'une curiosité pleine de respect et d'admiration. Figurez-vous ce nombreux cortège de près de 2000 pieux fidèles des deux sexes, accompagnant à leurs dernière demeure ceux qui les avaient engendrés à la foi, et chantant en présence de cette multitude de payens étonnés les prières des morts. N'était-ce pas là un spectacle capable de réjouir nos nouveaux martyrs de la charité apostolique, qui du haut du ciel pouvaient contempler ~~contempler~~ cette espèce de triomphe accordé à leurs dépouilles mortelles sur une terre infidèle qu'ils avaient arrosée de leurs sueurs, et au milieu de ces populations auxquelles ils avaient apporté la bonne nouvelle ! Des familles payennes ont voulu aussi honorer de leur présence le convoi funèbre de nos chers défunts, et quelques unes même ont apporté leur offrande de cierges et d'encens.

Quelques jours après les funérailles, j'ai été visité nos Pères du district occidental de la Mission. Au chef-lieu du district, à Wou-sie, qui est à une quarantaine de lieues de Chang-hai, et à peu près à moitié chemin de Nankin, les P.P. Clavelin et Sentinier ont une chrétienté de 2400 fidèles, tous à l'exception de 200 appartenant à des familles de pêcheurs qui habitent sur des barques. C'est sur ces maisons flottantes qu'ils naissent, qu'ils vivent, et qu'ils meurent. Ces bons pêcheurs, à Wou-sie, comme dans les autres districts, car on en compte de 15 à 20 mille dans la mission, sont la portion la plus pauvre, mais certainement la plus fervente du Kiang-nan. Ils sont d'une simplicité, d'une piété, d'une innocence qui appartient aux premiers âges. Le plus souvent au temps des missions, nos Pères ont peine à trouver matière à absolution. Chaque famille a sa petite barque qui lui sert de cuisine, de salle à manger, de dortoir, de voiture pour voyager, de tout enfin. A chaque barque vous voyez un ou deux canards attachés par un fil et en dehors de la barque un petit panier suspendu où l'oiseau nageur va passer la nuit, et déposer les œufs qui doivent servir de régal à ses maîtres.

N'croyez pas que Wou-sie soit une bicoque ; c'est une ville du 3ème ordre bien murée et flanquée de faubourgs populeux, où il se fait un commerce assez considérable. Le nombre de ses habitants s'élève à 3 ou 400000. Elle est coupée et sillonnée par une foule de canaux, et surtout par le canal impérial qui baigne ses murs du midi au Nord. Ce canal ressemble à un fleuve majestueux toujours égal, et dont les rives seraient magnifiques si elles étaient bordées de quais et de belles rues, comme on en voit dans plusieurs villes d'Europe. Une belle chaine de montagnes couronne la vallée où la ville est assise. Au pied de ces montagnes, à une demi-lieue de Wou-sie, est un lieu de plaisance où le démon règne en maître. Il y a là de superbes pagodes où tous les Diables de l'enfer semblent s'être donné rendez-vous. C'est un vrai lieu de pélerinage pour tous les dévots de l'idolatrie, et pour tous ceux qui aiment les plaisirs. Là tout inspire et respire le Paganisme. Pagodes sans nombre, très belles pour la plupart, et remplies d'énormes et nombreuses statues bien laides il est vrai, mais très-riches. A coté des bonzeries pleines de bonzes et de bonzesses, et des théâtres où l'on joue la Comédie pour honorer tous ces Dieux de bois doré. Tout à l'entour des boutiques bien achalandées de diablotins, des boutiques de cire et d'encens, de papiers superstitieux & puis encore des thés (comme on dit en France des cafés) pour les nombreux visiteurs qui se rendent tous les jours dans ce lieu de superstition. Là aussi se trouve une source d'eau vive, qui a reçu de l'Empereur Kam-hi le certificat de première eau de la Chine, après je ne sais quelle autre eau de ce céleste empire. C'est celle que j'ai bue pendant mon séjour à Wou-sie, et comme eau elle est vraiment bonne. Près de cette demeure des diables sont une foule de tombeaux. A une extrémité se trouve le cimetière des chrétiens, où l'on voit encore les pierres sépulcrales de deux de nos anciens Pères qui ont été enterrés dans ce lieu de repos. L'un est le P. Melon fondateur de la Chrétienté de Wou-sie, mort je crois en 1646, après 4 ans de séjour en cette ville. L'inscription qui est sur la tombe de l'autre père est devenue illisible. Quelques pas plus haut, sur le penchant de la montagne, on voit la tombe récente d'un Lazariste du P. Carrans de Toulouse, frère, dit-on, du député de ce nom à l'assemblée nationale. En 1849 il avait été appelé de Constantinople à Pékin pour être membre du tribunal des Mathématiques, et étant tombé malade en passant à Wou-sie, il y est mort le 8 7bre de la même année. Nos P.P. missionnaires pendant mon séjour au milieu d'eux, ont voulu me procurer le plaisir et la fatigue de faire avec eux deux ascensions, la première sur un mamelon au haut duquel se trouve une pagode et une tour qui domine la ville, et toutes les belles campagnes d'alentour, l'autre sur une montagne plus élevée, couronnée d'un bosquet, au milieu duquel se trouve une grande pagode ; nous y avons trouvé deux petits bonzes novices qui nous ont servi le thé avec beaucoup d'amabilité. Ce sont de petits enfants qui appartiennent à des familles pauvres, et qui sont venus là pour avoir du riz à manger. Nous y avons trouvé aussi un bonze septuagénaire qui nous a fait cinquante politesse, en nous invitant à fumer une pipe, et en s'excusant de ne pouvoir s'entretenir avec nous parce qu'il était sourd. Cet homme parait très dévot à ses petits diables : son air vénérable et son costume nous l'auraient presque fait prendre pour un chartreux : c'est incroyable comme le diable sait ici singer tout ce qui appartient au culte catholique. Ses prêtres sont habillés comme nos moines, leurs ornements ressemblent aux nôtres à peu de chose près ; dans une procession de Lao-Tsé j'ai reconnu nos dalmatiques et nos chappes, et la crosse de nos Evêques n'était pas oubliée non plus. — Je suis revenu de Wou-sie par Sou-tcheou grande ville de 4 à 5 millions d'habitants sur le canal impérial : Autour de cette cité, le long du canal, on voit de grandes barques immobiles et s'affaissant ou s'enfonçant peu à peu. Ce sont celles qui portaient autrefois le tribut de riz à l'Empereur ; mais les communications ayant été interceptées par les rebelles, ces barques devenues inutiles pourrissent dans les eaux : il n'est permis à personne d'y toucher parceque tout ce qui appartient à l'empereur est sacré.

Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau à son Frère. Zi-ka-wei, 6 février 1856.

Un mot maintenant de la belle œuvre dite de la Ste Enfance; je pense bien que tes enfants en font partie, et donnent leur obole chaque mois, comme toi tu la donnes chaque semaine pour la propagation de la foi. C'est un trait d'union entre nous, qui doit t'être plus cher que jamais. L'autre jour faisant mission dans la Chrétienté la plus pauvre de mon district, le chef des Chrétiens entre dans ma chambre portant un petit enfant dans ses bras. — Qu'est-ce que cet enfant, demandai-je? — Père, c'est un petit payen, trouvé ce matin par les Chrétiens en venant à la mission. — Où l'a-t-on trouvé? — Assez loin d'ici, dans un champ de coton, sur le chemin qui vient de la Chrétienté voisine; en passant, les Chrétiens ont entendu ses cris, et l'ont aperçu. Le pauvre petit n'avait point de vêtements, il était couché sur la terre nue, son corps était tout froid et couvert de terre. — Mon bon ami, si tu avais vu ce malheureux enfant des pieds à la tête couvert de boue, pâle, défait, amaigri et presque mourant, ton bon cœur eût été, j'en suis sûr, aussi profondément ému que le mien. — Combien est-il resté là sur la terre, demandai-je? — Père dit le bon administrateur, les payens de l'endroit ont dit que hier au soleil levant on a commencé à entendre des cris dans le champ de coton, mais aucun n'est venu le sauver. La mère de cet enfant, repartis-je connaît certainement le bon cœur des Chrétiens, ne voulant plus de son enfant, elle n'a pas voulu le tuer, elle n'a pas osé l'apporter elle-même ici, mais elle l'a exposé là sur le chemin, espérant que quelque Chrétien venant à la mission, le trouverait et le sauverait. Pauvre petit, depuis hier, il aurait bien pu mourir de froid, de faim ou sous la dent des animaux, mais non, son bon ange l'a gardé! — Maintenant qui se charge de le nourrir? Plusieurs se présentent, une des vierges de la Chrétienté eut la préférence; je le lui donnai après l'avoir baptisé; comme cette vierge est pauvre, je lui allouai la petite somme accoutumée, vingt huit sous par mois environ, sur l'allocation de l'œuvre de la Ste Enfance. Voilà un des mille traits qu'on pourrait raconter sur le sauvetage des enfants payens. Le grand malheur, c'est qu'avec tous nos efforts nous n'en sauvons pas un sur cent. Toutefois ces exemples journaliers de la charité Chrétienne ont une influence incalculable sur les payens; c'est une condamnation muette mais éloquente de leur barbarie, c'est une protestation vivante contre la violation des droits sacrés de la nature. S'ils ne se corrigent pas encore, au moins il y a amélioration. On rougit, et peu à peu les lois de l'humanité s'infiltrent dans ces masses corrompues et aveugles. Ô sainte Religion, que tu parais grande, belle et divine face à face avec le Paganisme! — Dans mon district j'ai pour le moment 64 enfants sauvés dont 10 sont nourris gratis pro Deo par les Chrétiens; 54 reçoivent les secours ordinaires de la Ste Enfance. On ne saurait croire combien vite meurent ces pauvres petits; ainsi des 64 actuels vivants, à peine 4 ou 5 seront de ce monde dans 6 mois, vu le triste état où ils sont réduits au moment du sauvetage. Ceci doit encourager les membres de l'œuvre; puisque par là un plus grand nombre de petits protégés montent chaque jour au ciel pour y devenir à leur tour des protecteurs. — Encore un petit trait. Au mois de Novembre dernier, j'allai faire mission dans une Chrétienté sur le bord de la mer, c'est la plus éloignée, mais aussi une des plus fervente du district. À mon arrivée, les Chrétiens vinrent selon l'usage saluer le Père. Un des administrateurs me présente un grand jeune homme; rarement j'ai vu une tenue plus modeste, un visage aussi ouvert. Père, dit l'administrateur, voilà un payen qui demande le baptême, depuis deux ans il s'instruit et observe les règles. Pendant qu'il parlait ainsi, voilà ce bon jeune homme qui tombe à genoux, se prosterne devant moi, et avec un ton de voix et des gestes qui montraient tout le fond de son âme: Père, dit-il, ayez pitié de moi, baptisez-moi, je veux être Chrétien, je veux aller au ciel; tous les jours je vous attendais et je demandais quand vous viendriez; Père, vous voilà venu, baptisez-moi. — Prends confiance, répondis-je; quand le Père t'aura examiné, espère qu'il te baptisera; dis-moi comment se fait-il que tu veux te faire Chrétien; qui donc t'a amené là? — Père, dit-il, voilà comment. — Il y a deux ans tout d'un coup je me suis dit: les superstitions, les idoles, tout cela n'est rien que tromperie,

qui peut désormais [illegible] sa foi,

mensonges, il faut que je sois Chrétien, c'est la vraie doctrine, c'est la vraie route. A ce moment là j'étais seul, mon grand frère chez qui j'habite se trouvait absent alors; sans hésiter, j'attrape les diables (idoles) tout dorés qui étaient là exposés, je les scie les uns en 4, les autres en 6 morceaux, et j'en fais un bon feu pour cuire mon riz.— Ah! voilà qui est bien, dis-je; mais le grand frère à son retour, qu'a-t-il dit? — Ne voyant plus les idoles, il m'a demandé ce que j'en avais fait: Du feu, lui dis-je. Alors entrant en colère il se met à me battre; sans me défendre je me contentais de lui dire: tue-moi si tu veux; mais je veux me faire Chrétien. Il se fâche encore plus; las de me battre, il m'attache les mains derrière le dos, me conduit dans une chambre où il m'attache à un poteau avec de grosses cordes et me laisse là enfermé à clef. Je restai là ainsi deux jours et deux nuits; le premier jour, il m'apporta une fois à manger en me disant: renonce à ton idée. — Non, répondis-je, je serai Chrétien, je le veux; laisse-moi mourir de faim, si tu veux; mais je ne changerai pas d'idée, je veux me faire Chrétien. Après cela il ne revint plus. La dernière nuit, épuisé je dormais étendu sur la terre, quand quelqu'un me tirant par mes habits me réveilla. Je vois la chambre toute éclairée, et devant moi un inconnu qui me dit en m'appelant par mon nom: que fais-tu là? Voici une porte, allons, sors d'ici. — A l'instant, mes liens tombent et j'aperçois une large ouverture dans le mur; je passe et me trouve libre au milieu du chemin; de suite je marche vers l'Église des Chrétiens, où je demande le Père: le Père, me dit-on, il n'est pas ici; il est à l'autre bout du district. Sans m'arrêter, je marche et j'arrive devant le Père à qui je raconte tout. Il me console, me donne un peu d'argent pour acheter des remèdes pour mes blessures, et me promet qu'il me baptisera dès que je serai assez instruit. Le Père a été changé de district, il n'a pu venir me baptiser; voilà deux ans que j'attends. Père, baptisez-moi. — Je le veux bien, mais et ton frère? — Mon frère, dit-il, a changé depuis cet événement; cependant, il vient encore de me dire: si tu te fais Chrétien, je vais prendre tes habits, renverser ta maison, et m'emparer de tes terres. — Fais ce que tu voudras, lui ai-je dit, Dieu saura bien me récompenser et te punir. Inutile de dire avec quelle joie je baptisai ce vrai élu, ce prédestiné entre dix mille. Il est à ce moment l'édification de sa Chrétienté.

Extrait d'une lettre du F. Adinolfi, scholastique. Février, 1856. — Le P. Giaquinto est directeur du grand Orphelinat de Zi-ka-wei; 150 enfants estropiés et infirmes, véritable rebut du genre humain, se transforment peu à peu sous sa direction en enfants vraiment Chrétiens; leur piété, leur assiduité au travail excitent l'admiration de tous; aussi ces orphelins sont-ils la plus belle couronne du P. Giaquinto. Ils sont divisés en 3 classes, les étudiants, les artisans, et les invalides; De plus, ils sont encore partagés en différentes chambrées. Parmi les étudiants et les artisans, ceux qui pendant un long expériment, ont donné d'excellentes preuves de piété et de diligence forment deux chambrées d'élite dites de la Ste Vierge, et de St François Xavier. Être admis à ces chambrées et puis ensuite à la Congrégation de la Ste Vierge, c'est là la plus grande ambition des Orphelins. Les principaux privilèges de ces élus sont de répondre la messe, de servir à l'infirmerie et à table, d'enseigner le catéchisme aux plus petits, etc.... si vous pouviez assister, M. R. P., aux dîners de ces orphelins, et voir avec quel amour vraiment maternel les petits étudiants de la chambrée de la Ste Vierge distribuent la portion de riz à leurs camarades estropiés, aveugles et infirmes, je suis sûr que vous en seriez ému jusqu'aux larmes. Pour vous donner une idée des bons sentiments que le P. Giaquinto a su inspirer à ces enfants qui avaient grandi au milieu des vices du paganisme et d'une vie vagabonde, permettez-moi de vous raconter un trait entre mille que je tiens du P. Giaquinto lui-même: La chambrée de la Ste Vierge a pour fête patronale le Saint Cœur de Marie. Comme cette fête était proche, le P. Giaquinto avait fait entendre aux élèves de cette chambrée qu'il fallait ce jour-là faire une fête particulière dans leur dortoir. Les pauvres petits n'ayant pas même l'idée d'une pareille fête prièrent le Père de leur indiquer ce qu'ils devaient faire, se montrant tout prêts à exécuter gaîment ses ordres. Mais le Père qui ne voulait rien enlever à la spontanéité de leur dévotion, leur répondit constamment que c'était à eux d'y penser, qu'ils devaient consulter leur dévotion, que le cœur leur dicterait la manière la plus convenable d'honorer une si bonne mère. Les pauvres enfants après bien des recherches infructueuses et des délibérations sans résultat, en désespoir de cause finirent par ne plus penser à la fête. Le jour dédié au T. Saint Cœur de Marie, pendant que les Orphelins étaient à souper, le P. Giaquinto voyant que dans le dortoir de la Ste Vierge, il n'y avait rien de préparé pour la fête enleva le tableau de la Ste Vierge et l'emporta chez lui. Après le souper les enfans s'apercevant que le tableau avait disparu, et en comprenant facilement la raison, en furent si affligés qu'ils n'osèrent plus assister aux récréations, ni aborder le Père. Quelques jours après le P. Giaquinto dit comme par mégarde à quelques-uns d'entre eux: vraiment je ne sais pas comment vous pouvez aller au lit, n'ayant plus votre Ste Vierge. Le soir, le Père étant retourné très-tard à sa chambre ne fut pas peu surpris de trouver à sa porte tous les élèves de la chambrée de la Ste Vierge. Pendant qu'il les gronde très-fort de n'avoir pas été se coucher, ils se jettent à ses genoux et lui répondent en pleurant: Père, nous ne nous coucherons pas, si vous ne nous rendez pas notre Ste Vierge. — Vous ne l'aurez, répondit le Père, que quand vous aurez réparé l'injure que vous lui avez faite par votre négligence. — Eh bien! nous sommes prêts à subir toutes les pénitences que votre Révérence nous imposera. — Non, c'est à vous-même de penser au châtiment que mérite votre faute; pour le moment, allez au lit. — Les enfants partent donc, et le Père les croyait déjà endormis, quand les voici de retour à sa porte: Père, en réparation de notre faute nous ferons la fête dimanche prochain, et nous nous y préparerons pendant trois jours en jeûnant et en nous privant de toute récréation. — C'est très-bien, si vous êtes fidèles à votre promesse je vous rendrai l'image de la Ste Vierge. — Mais, Père, l'image, nous la voulons maintenant, autrement nous n'irons pas nous coucher. — Le Père ému jusqu'aux larmes, mais affectant extérieurement beaucoup de sévérité, leur donne une autre petite image jusqu'à ce qu'ils aient mérité de recouvrer l'ancienne, et ils s'en vont tout contents. Le lendemain le P. Giaquinto obligé de partir de grand matin ne pensa pas à défendre aux petits pénitents de jeûner; mais ceux-ci fidèles à leur promesse jeûnèrent tous, jusqu'aux malades. Le dimanche suivant ayant recouvré le tableau tant désiré, ils l'ornèrent de leur mieux, et ce fut du fond du cœur qu'ils invitèrent le Père et tous leurs camarades à s'unir à eux pour célébrer les louanges de la Mère des Orphelins.

Lettre du Père Lemaître — Chang-hay, 1855. " Je vous ai promis un aperçu de nos œuvres cette année, le voici bien abrégé :

Chrétiens	76,374
Chrétientés ou paroisses	395
Baptêmes d'adultes	1,790
Catéchumènes	1,355
Enfants payens baptisés en danger	5,819
Enfants payens recueillis	3,207
Confessions annuelles	51,397.
Communions annuelles	44,139
Confessions de dévotion	52,067
Communions de dévotion	57,612
Extrême onction	1,432
Mariages	611.
Missions	369
Prédications	3,422
Catéchismes	2,778
Exhortations aux payens	2,555

Vous voyez que nos pères n'ont pas perdu leur temps ; ajoutez les écoles qu'il faut soutenir et diriger :

Maîtres d'école	198.
Maîtresses	62

Ces écoles, surtout les séminaires et le collège demandent bien des soins et des dépenses, mais c'est le bel espoir, l'espoir assuré de la mission !"

Hollande, Raveisten, 1855.

Dernièrement, nos Pères ont donné les saints exercices à plus de cinquante villes ou grands villages. Entre autres, ils ont prêché à la haye, à Amsterdam à Bois-le-Duc, à Deventer, et même à Utrecht, où ils occupaient toutes les églises. J'insiste sur cette dernière ville, parce que c'est le centre de la petite église janséniste, et qu'en 1853, c'était le siège du complot protestant contre les catholiques. Hé bien ! telle a été la bénédiction de Dieu, que dans toutes ces villes et dans tous ces villages, et même à Utrecht, on accourait en foule à tous les sermons. Les confessionnaux étaient obsédés depuis 5 heures du matin jusqu'au soir fort tard. Et tout ceci se passait au milieu de ces villes protestantes, sans le moindre trouble, sans la moindre résistance : Chose presque incroyable, quand on se rappelle la grande commotion de 1853 ! De plus les protestants eux-mêmes venaient entendre les prédications et avouaient qu'elles faisaient la meilleure impression sur leurs esprits. Oui, un avocat distingué d'Utrecht, qui avait aussi suivi les sermons des Pères, n'a pas craint, tout protestant qu'il était, de faire insérer au journal protestant d'Utrecht, à peu près ces lignes : " Jusqu'aujourd'hui j'ai eu " de grands préjugés contre les Jésuites à cause de toutes les calomnies qu'on " débite sur leur compte ; Mais à présent, je les ai vus de mes propres yeux " j'ai entendu tous leurs sermons, et je me sens contraint de faire hommage " à la vérité, et de rendre justice à leur vertu et à leur doctrine !!"

Ces quelques détails feront, je l'espère, comprendre quels fruits abondants nous pourrons attendre de la bonté divine ; puissent-ils être durables, et que ceux qui ne sont qu'en germe, mûrissent bientôt !...

Prusse — Paderborn ......

9

Les Scholastiques de Paderborn aux Scholastiques de Laval. – Déc. 1855 –

« Vous donner un apperçu général sur la position de la Compagnie en Allemagne, c'est ce qui nous a paru devoir être le sujet intéressant de cette première lettre; notre correspondance entrera par la suite dans les détails. Transportons-nous à trois siècles plus haut, alors que la Compagnie mettait pour la première fois le pied sur la terre de Germanie, et nous trouverons dans l'histoire de cette époque, une image vivante et parfaite de cette même Compagnie, qui de nos jours retournant sur les champs de bataille qu'illustrèrent ses anciens héros, marche *per arma justitiæ à dextris et à sinistris.... per prospera et adversa*, toujours fidèle à sa glorieuse destinée. C'est ainsi que vous C. reverrez en nous l'habit traditionnel de St. Ignace, avec le rosaire suspendu à la ceinture et le bâton apostolique à la main. C'est ainsi que nos moyens de subsistance sont les mêmes: la Providence divine et la charité des fidèles. Comme les disciples de notre Divin Maître, nous n'avons ni or, ni argent; aussi nos Supérieurs nous disent-ils comme J.C. à ses Apôtres: Allez où on vous recevra, recevez ce qu'on vous donnera, et prenez la nourriture qu'on vous présentera. Nos premiers pères étaient obligés de mendier leur pain de porte en porte; or notre pauvreté nous donne droit à ce doux privilège. Aussi quelques uns de nos frères ont pour charge spéciale de pratiquer le dernier article de la règle 24e du Sommaire. Cependant notre Divin maître ne se laisse pas vaincre en générosité et inspire lui-même la charité des fidèles. Au retour de nos frères quêteurs, quel plaisir de voir entrer dans notre cour des tombereaux chargés de légumes de toute espèce, et tant de personnes généreuses nous apporter le blé nécessaire pour faire notre pain semblable à celui du pauvre, et nous fournir la paille de nos lits, et tout notre combustible, &&. (Mr le baron de Rhumbey nous envoie franco tout le charbon qui nous est nécessaire pour la cuisine et pour chauffer les appartements, c.à.d. pr une communauté de 30 personnes.) Cependant l'argent est extrêmement rare, et sans les honoraires des messes, comment nos procureurs pourraient-ils nous servir quelques mets gras dans nos modestes repas? Vous pouvez comprendre par là quel bonheur est le nôtre de ressembler à nos anciens pères, modèles des vertus religieuses, et quelle consolation pour des enfants de se voir si rapprochés de leur mère, la sainte Pauvreté. – Mais ce n'est pas là le seul point de ressemblance que nous ayons avec les premiers enfants d'Ignace. Les Pères de l'ancienne Compagnie passèrent, par exemple, 60 ans à Cologne sans posséder un domicile. Avant de penser à se bâtir des Collèges, ils tâchèrent de mériter l'affection de toutes les classes de la société par les preuves sincères et multipliées de leur dévouement; oui, avant tout ils avaient à cœur de se montrer à l'œuvre, et de se servir de leur ministère et de leur influence en venant en aide au clergé séculier dans la grande affaire de la sanctification des âmes. Eh bien! leur ligne de conduite est la nôtre: nous voulons aussi montrer tout d'abord ce que nous sommes. Nous n'avons ni Églises, ni Chapelles; mais le clergé met à notre disposition celles qui dépendent de sa juridiction, soit pour y célébrer les saints mystères, soit pour y annoncer la parole de Dieu, soit pour y administrer le Sacrement de Pénitence, soit même pour y solenniser les fêtes de nos Saints. La confiance que le clergé met en nous est extraordinaire; que faisons nous pour y répondre dignement? ce que la Compagnie exige par elle-même; en effet ne formons-nous pas essentiellement un corps auxiliaire de la hiérarchie? Or, c'est ainsi que nous apparaissons aux yeux de l'Allemagne, et nous n'usons de nos privilèges qu'autant qu'ils nous sont nécessaires pour atteindre le but en vue duquel ils nous ont été accordés, montrant en tout et partout la plus humble soumission et la prévenance la plus minutieuse envers les Princes de l'Église. Aussi l'Épiscopat nous chérit comme la pupille de ses yeux. Et en attendant que nos travaux nous méritent ce qu'ils ont mérité à nos anciens pères, nous avons pour règle générale d'entrer comme locataires dans les maisons qu'on veut bien nous ouvrir, et d'y rester aussi longtemps que le *filius pacis*, ou même jusqu'à ce que nous en sortions « *et ibi manete donec exeatis* » Avant de continuer notre récit, permettez-nous de justifier cette apologie de notre conduite; en parlant ainsi, nous nous proposions uniquement de répondre à certains reproches mal fondés. – Ceci dit, voici le procédé ordinairement suivi dans nos établissements. Les personnes qui dans une ville nous sont dévouées et désirent jouir des fruits de notre ministère, forment entre elles une société et nomment un comité qui a pour office de procurer à nos Pères un logement avec le mobilier nécessaire, et auquel elles remettent annuellement un certain revenu destiné à couvrir les frais de location. Le comité remplit donc les fonctions d'administrateur. Ensuite il s'entend avec le R. P. Provincial pour le choix d'une maison convenable. C'est le point qui rencontre le plus de difficultés, car, comme conditions indispensables, le logement devra se trouver au centre de la ville, rapproché d'une Église principale et dans une paroisse dont l'administration ecclésiastique nous soit favorable, voilà pour l'extérieur; mais pour la disposition intérieure, quelles exigences! Chapelle, réfectoire, parloir, &&. et cela dans une maison où on ne pourra pas faire le moindre changement, ni la moindre construction. A Cologne, nos Pères ont changé de domicile, et le théologat a été transporté à Paderborn: la première maison qu'on nous avait louée était trop incommode et trop malsaine pour qu'il fût possible d'y demeurer plus longtemps. Dans l'espace de 8 mois, quatre scholastiques avaient succombé et nous avaient quitté pour aller habiter la cité céleste; plusieurs autres semblaient vouloir suivre leurs frères, martyrs de la pauvreté. Mais la Providence divine et la tendre sollicitude de nos supérieurs surent trouver des moyens efficaces pour mettre un terme à de si grandes épreuves. C'est ainsi, par exemple, qu'un de nos anciens élèves de Brigue M. le baron de Walbodt, homme distingué par sa piété et ses talents, et chaud défenseur des intérêts catholiques aux cham[illegible] – Berlin, nous offrit un de ses châteaux à quelques lieues de Cologne. Ce fut dans cet antique manoir, entouré de larges fossés et flanqué d'énormes donjons, et au milieu de ses vastes jardins que, vu les circonstances, on accorda à nos frères de passer un mois de vacances pour remettre leur santé délabrée. Les scholastiques se rendirent ensuite à Paderborn, où se trouve la plus belle maison de notre province. C'est l'hôtel de Westphalie, ancien pied-à-terre des princes Évêques de Paderborn, qui avant Napoléon, résidaient ordinairement dans leur magnifique château de Neuhauss à une lieue de la ville. C'est dans cette même maison à la ~~quell~~ porte de laquelle on voit encore devant le perron deux canons de fer fichés en terre en façon de bornes, que le prince Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, reçut l'hommage des Paderbornois; l'appartement, témoin de cette scène, sert aujourd'hui de salle de récréation. Les cours de Philosophie, qui

Les cours de Philosophie qui se donnaient l'année dernière dans cette Maison, ont été divisés : ceux de 1re année se donnent maintenant dans la maison de Noviciat de Munster et ceux de 2de année dans notre nouvelle Maison de Bonn. Celle-ci est l'hôtel du Comte Metternick, frère de l'ancien ministre d'Autriche, hôtel qu'il venait de faire réparer tout dernièrement pour le Prince de Prusse, et que dans sa libéralité il a mis à notre disposition. - La seconde maison qu'on nous a ouverte cette année est celle de Coblentz : elle forme le 3e an de Probation.

Nonobstant les nombreuses difficultés, Dieu anime notre courage et entretient notre zèle, en nous faisant entrevoir l'avenir le plus magnifique. En effet, ne sommes-nous pas en droit de le penser et de le dire, lorsqu'à peine établis depuis 5 ans sur cette terre qui nous était autrefois étrangère, nous comptons déjà 8 maisons et environ 90 Pères et Scholastiques consacrés aux études, et que nous voyons une riche moisson de Novices venir augmenter notre famille, quoiqu'on se montre fort difficile dans les réceptions et qu'on ne choisisse que le meilleur grain. Nos deux maisons de Noviciat comptent une cinquantaine de nouveaux frères. A Munster 22 candidats ont le même jour revêtu l'habit de la Compagnie : Mgr l'Évêque de Munster qui profite de toutes les occasions pour nous prouver son affection, voulut prendre part à cette petite fête de famille. Il célébra lui-même la Messe de Communauté, qu'il interrompit pour adresser à nos FF. quelques paroles de la plus ardente piété, et les exhorter à marcher avec ardeur et persévérance dans la sainte et noble carrière où Dieu les avait appelés ; puis il leur distribua la Ste Communion de sa propre main. Après la cérémonie, Sa Grandeur daigna prendre son repas du matin en Compagnie des Pères, conversant avec eux comme un père avec ses enfants, et ne se retira qu'après avoir visité nos 2 ou 3 malades, le nouveau batiment qui doit servir de Scholasticat et dont il avait au printemps posé la 1re pierre, et enfin, comme ami des arts, l'atelier de notre Fr. Michels qui s'est déjà fait un certain renom par ses élégantes sculptures.

Nous n'avons pas encore de colléges ; le Gouvernement en Prusse possède le monopole de l'enseignement ; mais si la Bavière nous accorde un jour l'entrée de ses états, nous ne pourrons suffire à toutes les demandes. Cependant plusieurs évêques de la Prusse pensent à nous remettre la direction et l'enseignement de leurs Grands-Séminaires ; espérons que sous peu nous serons à même de satisfaire à leurs désirs. - Le travail de nos Pères consiste surtout à donner les exercices de St Ignace et à diriger des Congrégations. C'était déjà par ces deux puissants moyens d'action que le V. P. Canisius et ses Successeurs avaient arrêté dans ce pays les progrès de la licence, rendu à l'autorité tout son ascendant, et remédié aux maux qu'engendre l'ignorance. Hé bien nous pouvons dire que notre mission est la même : oui, inspirer aux peuples le respect et la soumission dûs aux représentants de Dieu sur la terre, combattre un rationalisme absurde qui se glisse partout, anéantir le règne d'une ignorance honteuse, voilà notre destinée actuelle en Allemagne ; et aussi long-temps que nous y serons fidèles, nous sommes assurés de notre existence dans le Royaume de Prusse

Cependant, entre toutes les maladies de l'âme qui désolent l'Allemagne, l'ignorance, cette plaie autrefois si bien cicatrisée et si bien guérie, tient la 1re place, et semblable à une plaie qui s'est rouverte, est la source de grands maux. Elle ne réalise malheureusement que trop dans ce pays la parole de Benoît XIV : ignorantia omnium origo malorum. Le peuple, quoique si pieux et si attaché à l'Église catholique, ignore les vérités capitales de sa foi et de sa religion ; le clergé, du reste si dévoué, manque en grande partie de l'instruction solide qui lui serait nécessaire pour soutenir son zèle, et répondre dignement à son apostolat, et la plupart de ceux dont le titre honorable de Docteur devrait nous désigner des hommes versés en Théologie, se distinguent plutôt par une érudition mal entendue, que par une connaissance approfondie de la science sacrée. Aussi les Évêques et les Ecclésiastiques qui connaissent et déplorent le mal, ne cessent de nous répéter que la Compagnie a pour mission spéciale en Allemagne de chasser les ténèbres de l'ignorance et de faire resplendir les lumières consolantes de la foi. C'est dans ce but qu'à Cologne, Munster, Paderborn, Aix-la-Chapelle, Bonn et Coblentz un de nos Pères a pour tâche d'expliquer le dogme catholique sous forme de Conférences, et cela tous les Dimanches, dans une des Églises principales. On expose ainsi les différents traités de Théologie : dans telle ville, on démontre l'existence et les perfections infinies de Dieu ; dans une autre on développe le traité de la Religion ou de l'Église ; ailleurs celui de l'Incarnation ou des Sacrements, etc... En un mot, ces Conférences sont de simples cours de Théologie populaire, où l'on s'attache plus aux raisons théologiques qu'aux preuves tirées de l'Écriture Ste ou de la Tradition. Nous avons la consolation de dire qu'elles sont partout très fréquentées, même par l'élite de la Société soit catholique soit protestante. En outre, les assemblées de Congrégation sont basées, ainsi que les grandes missions, sur ce même principe d'action, et les publications de nos Pères tendent aussi au même but.

Peut-être le plan de ces Missions qui ont eu si grand retentissement dans toute l'Allemagne, vous intéressera. - Chacune de nos Maisons a ses bandes de Missionnaires : chaque bande compte ordinairement trois Pères dont l'un est chargé du dogme, un autre des questions de morale, et le troisième de la partie qui concerne les différents états. Pendant la mission ils suivent un ordre du jour fixé par le R. P. Provincial où tout jusqu'à l'heure du coucher et du lever leur est assigné, et chaque jour tous les trois montent en chaire à l'heure indiquée. Très souvent c'est en plein air, les églises étant en général trop petites pour contenir l'immense auditoire. Nos Pères, une fois entrés en Campagne, ont leur carte de route déjà dressée pour toute l'année

Chaque bande donne de 12 à 15 missions par an ; celles-ci durent 15 jours ou 3 semaines, après quoi les missionnaires ont toujours une dizaine de jours de repos, avant de recommencer ailleurs leurs travaux apostoliques. — Les Méditations du livre des Exercices sont précédées de sermons dogmatiques ; p. ex. la mission s'ouvrira par la démonstration de l'existence de Dieu et de ses perfections, particulièrement de son immensité, de sa toute-puissance et de sa liberté, et on réfutera ainsi le dualisme et le panthéisme ; les preuves de la nécessité d'une révélation divine et de la divinité de la religion serviront de base à la méditation du fondement... et porteront un coup mortel au rationalisme. La méditation du triple péché expliquera le péché originel avec ses antécédents et ses suites, l'existence des Anges et des Démons et leur action auprès de l'homme, enfin la doctrine du libre arbitre, etc. La foi aura ainsi reçu de nouvelles lumières et de nouvelles forces ; mais afin qu'elle devienne un principe de conversion, on parlera avec preuves des fins dernières de l'homme, en fortifiant les motifs de contrition, de développements sur les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, sur la divinité et la nécessité de la confession et de la prière, sur l'action puissante de la grâce. La 2de semaine montrera l'institution, la constitution et les notes de l'Eglise, sans oublier le Primat de St Pierre et de ses successeurs, etc. De cette manière l'explication du Catéchisme aura été pendant le cours de la Mission entièrement renouvelée et fortement imprimée dans l'esprit des fidèles. Aussi les fruits de nos missions sont durables, et plusieurs années après il est consolant de voir au renouvellement de la Mission, que le souvenir des enseignements donnés est encore tout vivace.

C'est ainsi que nous voyons l'Allemagne sortir peu à peu de son sommeil léthargique, et montrer le spectacle édifiant d'un retour sincère et général à la vraie foi et à la solide piété. Et pour vous donner une preuve de sa soif ardente du Salut, transportons-nous à la mission de Landsberg. Vous y trouverez 32 Confesseurs assiégés chaque jour pendant 9 heures par une foule innombrable de pénitents. La nuit arrive ; à l'heure exigée les portes de l'Eglise se ferment, et voilà qu'une centaine d'hommes qui n'a pu laver ou rafraîchir son âme dans les eaux salutaires de la pénitence, reste à la porte de l'Eglise, attendant avec patience que la 1re aurore leur ouvre le lieu saint et leur accorde les 1res places. Mais que feront-ils pendant toute une nuit d'attente ? O spectacle digne de l'admiration des Anges ! ils soutiennent leurs désirs par la prière et les expriment par de saints cantiques ; ils récitent à haute voix le rosaire qu'ils interrompent pour faire monter vers le ciel l'harmonie de leurs chants ; et cette scène se renouvelle toutes les nuits pendant le temps de la mission.

Mais il est un point caractéristique de nos missions d'Allemagne, ce sont les ovations faites aux missionnaires. Ces témoignages de sympathie sont qqf. tels que dans un certain Etat, l'autorité civile se plaint de voir les démonstrations publiques en faveur des missionnaires surpasser celles qui sont dues à la couronne. Nos Pères ont beau s'y opposer, tous leurs efforts sont inutiles, et bon gré mal gré, il faut subir les exigences d'un peuple qu'on a évangélisé. Voyez par exemple ce qui se passa à Neubourg. L'évêque envoie nos PP. prêcher en son nom la pénitence : on leur procure un logement hors de la ville à 10 minutes de l'Eglise. Qu'arrive-t-il ? Le peuple veut leur témoigner son affection et sa bienveillance ; et pour cela que fait-il ? Voyez nos PP. au moment où ils doivent se rendre à l'Eglise : ils trouvent chaque fois leur chemin jonché dans toute sa longueur de fleurs et de feuillages qu'une multitude d'enfants se fait un plaisir de jeter sur leur passage. Le 1er jour, Nos Missionnaires évitent de marcher sur les fleurs ; alors les enfants d'accourir à eux et de se plaindre avec une naïveté touchante ; chacun leur dit : "Mon Père, pourquoi ne marchez-vous pas sur les fleurs ? C'est pour vous que nous en avons couvert le chemin, c'est le désir de nos parents." Dès ce moment les PP. se rendent à leurs désirs, et tout le monde en est charmé et les enfants de sauter de joie. — Dans une autre paroisse, nos PP. au moment de monter en voiture se voient entourés par la foule qui veut les conduire en triomphe ; nos PP. s'y refusent. Alors c'est une pluie de fleurs, de bouquets, de couronnes qui tombent sur leur voiture ; impossible de se défendre, il faut subir cet assaut d'un nouveau genre. — Mais voulez-vous être témoins d'une ovation inouïe ? Voyez ce qui se passe à Wehrbach, dans le Gd Duché de Bade ; c'est un gros village à 2 lieues de Tauberbischofsheim, chef-lieu de la province ; la mission y avait été très fréquentée. Chaque jour on voyait 20 ou 25 processions arriver des paroisses avoisinantes et du chef-lieu. Mgr l'évêque de Würtzbourg vint lui-même en faire la clôture ; 28 paroisses accourent pour prendre rang dans la procession, où l'on compte entre autres choses remarquables, 400 bannières et 300 musiciens, dont 180 seulement ont eu le temps d'accorder leurs instruments ; le reste se contente de faire parade. Dans la soirée, nos PP. s'apprêtent à s'éloigner aussi secrètement que possible, lorsqu'à peine montés en voiture, ils voient tous les habitants du village rangés en procession et disposés à les accompagner. Force fut donc à nos missionnaires de se laisser cette fois-ci conduire en triomphe jusqu'aux limites de la paroisse ; et là vous pouvez penser quels adieux touchants, quels sentiments sincères de reconnaissance ! Mais le triomphe n'était pas terminé ; chaque paroisse sur le territoire de laquelle devaient passer nos PP., leur rendit les mêmes honneurs, les reçut processionnellement à la frontière pour les conduire de même jusqu'à la paroisse voisine. Partout sur leur passage, les cloches sonnaient à toute volée. Enfin nos missionnaires arrivent au Chef-lieu, dont la plupart des habitants n'avaient pas reculé devant la distance pour assister journellement aux exercices de la mission. Ici nouveau triomphe : toute la ville est en mouvement, et se précipite au devant de nos PP. ; l'air retentit de chants sacrés et du son des instruments de musique ; les cloches mêlent leur voix majestueuse à ce concert improvisé. Il fait nuit, mais les rues s'illuminent comme par enchantement, et la lumière de mille flambeaux fait fuir les ténèbres. Quantité de bannières s'agitent au dessus d'une foule compacte dont les têtes sont découvertes et saluent ceux qui évangélisent la paix. Tout le clergé, revêtu des ornements sacrés, précédé de la croix et des enfants de chœur paraît à la tête de ce peuple si religieux et vient solennellement recevoir les envoyés de Dieu. Alors un cortège imposant se déploie et s'avance lentement vers la demeure où doivent loger les missionnaires. Ceux-ci sont descendus de voiture et marchent ceints d'une couronne éclatante de blancheur que forment des enfants vêtus de blanc et unis entre eux par des guirlandes de fleurs qu'ils portent à la main. Partout ce sont des fleurs jetées à l'envi devant eux, partout ce sont des parfums qu'on brûle sur leur passage. Enfin on arrive au lieu indiqué ; le R. P. Roh élève alors la voix pour remercier de tant d'honneurs ce peuple à la foi si vive, et lui souhaiter encore une fois la paix du Seigneur. Sa parole toujours éloquente fait tressaillir les cœurs et couler des larmes abondantes.

Passons maintenant à une autre action salutaire des exercices de N. S. P. Ignace : action, il est vrai, plus circonscrite et plus tranquille que celle des grandes missions, mais d'autant plus efficace et plus durable qu'elle descend davantage dans l'intérieur de l'homme. Nous voulons parler des retraites d'hommes, auxquelles plusieurs de nos Pères sont entièrement consacrés. Nous ne répéterons pas ce que déjà les lettres de Vals vous auront appris, mais nous nous contenterons de dire qu'elles continuent toujours avec le même succès merveilleux; il n'est aucune classe de la société qui ne nous adresse de nombreuses demandes. La noblesse et la bourgeoisie se distinguent également pour leur zèle dans ces sortes d'exercices. Il y a peu de temps qu'à Aix-la-Chapelle des ouvriers de fabrique au nombre de 400 ont aussi fait leur retraite et l'ont terminée par une communion générale dans l'église collégiale. Sous peu, une autre division d'ouvriers imitera leur exemple. Dernièrement, nous avons eu la consolation de voir, nous écrit-on d'Aix-la-Chapelle, les juristes, les docteurs en médecine et les premiers dignitaires de la cité, tels que le Président du Gouvernement de la province etc. etc., consacrer, chaque corps séparément, quelques jours aux méditations de S. Ignace. Mais c'est surtout Cologne qui se signale; la retraite y a été même donnée à un grand nombre de soldats de la garnison. Les étudiants ne restent pas en arrière, particulièrement à Bonn. En un mot nous comptons déjà plusieurs milliers d'hommes qui ont eu le bonheur de puiser dans le livre des exercices les grâces d'une sanctification solide et constante. Quels ne sont pas les changements produits par ces retraites d'hommes! Voyez à Aix-la-Chapelle cette fabrique dont tous les ouvriers ont eu le bonheur de faire leur retraite, grâce à la générosité d'une pieuse veuve à laquelle appartient l'établissement et qui s'était chargée de leur payer les heures enlevées au travail et consacrées aux exercices spirituels. Vous diriez voir un monastère, et si vous en parcourez les ateliers vous serez témoins des exemples les plus édifiants de la discipline religieuse. D'abord vous trouverez dans chaque salle un autel élevé à la mère de Dieu; et vous verrez ces 300 ouvriers consacrer, sans cependant interrompre leur ouvrage, un temps fixe à la récitation du chapelet qui se fait à haute voix, à la lecture spirituelle, au silence ou à la conversation. Ces différents exercices se terminent ou sont entremêlés de pieux cantiques; et tout cet ordre est observé avec une exactitude et une ponctualité dignes de nos plus ferventes novices. — Cependant notre action ne se borne pas au temps de la retraite. De celle-ci naissent des congrégations en rapport avec les différents états et dont nous vous citerons les plus remarquables, savoir : celle des Juristes à Aix-la-Chapelle (elle compte déjà 50 membres depuis 3 ou 4 mois d'existence) celle des bourgeois à Cologne; celle des jeunes artisans qui ont fait leur première communion à Coblentz; et celle des étudiants de l'université à Bonn. On s'attache surtout dans ces congrégations à corriger l'ignorance par l'enseignement de la doctrine chrétienne, à habituer les fidèles à la fréquentation des sacrements et à les arracher aux occasions dangereuses. Dans celles qui comptent des personnes instruites et distinguées de la société, les instructions prennent le genre des conférences dont nous vous avons parlé plus haut. La plupart de ces assemblées sont placées sous le patronage de Marie conçue sans péché. — En nommant l'Immaculée Conception, nous ne pouvons nous empêcher de vous parler des solennités qui ont eu lieu en Allemagne comme en France et en Belgique, à l'occasion de la promulgation de ce dogme si cher à tous les enfants de Marie. Cependant cette lettre dépassant déjà les bornes voulues, nous ne pouvons entrer ici dans de longs détails, ni vous dire comment chaque ville s'est distinguée. Du reste il serait difficile qu'un tel récit put vous intéresser en face des démonstrations sublimes données par la France et aussi, permettez-nous de l'avouer, surtout par la Belgique. Vous savez que le germain est froid dans l'extérieur de ses fêtes; il pense plus qu'il n'exprime, c'est là son caractère. Néanmoins, hâtons-nous de le dire à sa louange et à sa gloire, quand il s'agit de prouver sa dévotion à Marie immaculée et sa soumission à la voix du Pontife suprême de l'Église, il s'est surpassé lui-même et a su trouver l'enthousiasme d'un peuple expansif, (il m'est permis, il me semble, de parler ainsi, car je n'appartiens ni par la naissance, ni par le caractère, ni par la langue à une nation germanique.) Or comme preuve de ce que nous avançons, nous choisissons la ville de Cologne, et nous vous citerons pour cela les passages principaux d'une relation faite au R. P. Provincial. « Cologne est restée digne au 19e siècle de son titre glorieux de Sancta Colonia. Ce titre lui avait été confirmé autrefois par un bref spécial de Clément VII; elle l'avait mérité par ses milliers de martyrs et de confesseurs, par ses onze chapitres privilégiés et comptant 200 chanoines et 137 chapelains, par ses 56 monastères et ses 14 hospices de charité, enfin par ses 126 églises et chapelles publiques qu'elle comptait dans son enceinte avant qu'elle devint une ville de l'empire français. Aujourd'hui, c'est par sa piété toujours ardente et par sa persévérance dans la foi qu'elle sait qu'elle sait conquérir de nouveau un si beau nom. La guerre avait démoli ses antiques et riches églises, dévasté ses monastères, chassé ses prêtres et ses religieux, pillé ses trésors sacrés, aboli ses anciennes et magnifiques cérémonies; l'hérésie, l'hermésianisme et surtout les persécutions suscitées contre son vénérable pasteur de sainte mémoire (Mgr Clément-Auguste) avaient divisé son clergé et son peuple, asservi l'église et ses pasteurs; tant de malheurs et de calamités semblaient avoir voilé sa foi, jusqu'à la faire passer aux yeux d'une certaine autorité pour une ville ... injure qui l'a blessée au cœur et qu'elle repousse avec indignation. Mais Cologne se relève avec gloire du milieu de si grandes ruines, prouve hautement au monde qu'elle est encore la Rome de l'Allemagne, et montre victorieusement à nos frères séparés combien est puissant l'empire de l'Église catholique sur les âmes. Du jour où Cologne perdit son

Du jour où Cologne perdit son indépendance, elle n'avait jamais revu tant de splendeur dans ses murs. Ainsi le 1er, le 2d et surtout le [illegible] voir revivre dans son peuple toute la gloire de son antique foi et dans son illustre Archevêque la puissance des princes ses prédécesseurs. — Le 1 jour de mai, jour réservé à la Métropole pour la proclamation du dogme de l'Immaculée Concept., toutes les cloches de la ville s'ébranlèrent à la fois et firent retentir leurs voix majestueuses: ce concert plein d'harmonie s'éleva dans les airs comme un premier hommage rendu à la gloire de la Reine des Cieux. [Cologne est renommé par la sonnerie magnifique de ses églises] Elles annonçaient au peuple de Cologne cette grande fête de Marie qui devait durer tout un mois. Toutes les paroisses de la ville se rendirent alors processionnellement à la Cathédrale avec croix, bannières déployées, flambeaux allumés, enfants de Chœur et clergé nombreux. On compta dans le sanctuaire une centaine de prêtres, curés, recteurs et chapelains en chappes ou en dalmatiques; et quoique ce ne fut pas un jour de fête annoncée, cependant des milliers de fidèles vinrent remplir le vaste chœur et les immenses nefs de la Basilique. A 10 heures, son Éminence le Cardinal Archevêque de Cologne, Prince de Geissel, précédé de M.M. les Séminaristes, du clergé, du vénérable Chapitre de la Cathédrale et de Mgr. l'Évêque-Coadjuteur, du titre d'Aréthuse, fit son entrée solennelle dans le lieu saint, bénissant de la main ce peuple nombreux accouru pour lui prouver sa foi. La Faculté catholique de théologie de l'Université de Bonne assistait en corps et en grand costume de cérémonie, et les Pères de la Compagnie de Jésus occupaient une place d'honneur. Son Éminence semblait désigner ainsi à la vénération de son clergé et de son peuple cet ordre religieux qui se distingua dans tous les temps depuis son origine jusqu'au jour même où Rome parla, employant la plume et la parole de ses grands hommes à défendre le privilège insigne de la Mère de Dieu. Le Cardinal pontifia; après l'Évangile le Révérendissime théologal du Chapitre lut en latin la bulle du Souverain Pontife, et du haut de son trône, son Éminence proclama d'une voix émue la définition du dogme catholique. Puis le Credo fut chanté avec enthousiasme par un chœur magnifique qui se distingua pareillement dans le chant de l'hymne ecclésiastique du sequentia composée par le Cardinal en l'honneur de l'Immaculée Conception. La Grande-Messe terminée, son Éminence précédée de tout le clergé alla pendant le chant du Te Deum porter l'encens à l'autel de verdure et de fleurs élevé à Marie Immaculée au milieu de la grande nef. Elle inaugurait ainsi la dévotion du Mois de Marie. En effet elle avait profité de la circonstance pour l'établir dans toutes les paroisses de son diocèse, voulant par là perpétuer le souvenir d'une si grande fête; et cette année, ce beau Mois était, par son ordre, consacré tout entier à honorer l'Imm. Concept. de la S. Vierge. Aussi vit-on chaque Eglise paroissiale rivaliser d'ardeur pour élever le plus bel autel à la Vierge Immaculée. Deux Pères de la Compagnie de Jésus furent chargés par le Cardinal de prêcher tous les jours à la Cathédrale, où se pressait un auditoire nombreux, avide d'entendre la parole de Dieu et les louanges de la Reine des Vierges, tandis qu'un troisième Père exerçait le même ministère auprès de la Congrégation des Bourgeois dans la grande Eglise de St Martin. — Le lendemain deux Mai, vit se renouveler dans toutes les Eglises de Cologne et de l'Archidiocèse une cérémonie semblable à celle qui venait d'avoir lieu à la Métropole. Aix-la-Chapelle se distingua par ses démonstrations de foi et de piété et par sa superbe illumination; nous pouvons assurer sans crainte d'exagérer, que nulle part dans l'Allemagne du nord on n'en vit une aussi générale et aussi resplendissante. Les protestants eux-mêmes, malgré l'opposition de leurs ministres prirent part à la joie des Catholiques et illuminèrent leurs maisons. Les Juifs aussi ne voulurent pas rester en arrière. Un d'eux avait mis cette inscription sur la façade de sa demeure: « *Quoique nous soyons enfants d'Abraham, nous n'honorons pas moins Marie.* » Le Rabbin qu'ils avaient consulté pour savoir s'ils pourraient sans craindre de se souiller, célébrer cette fête des Chrétiens, leur avait répondu: faites tout ce qui peut réjouir vos concitoyens. A onze heures de la nuit un chœur nombreux chanta le Magnificat du haut de la tour de la collégiale. Ce chant et la musique qui lui répondait causa dans tous les cœurs la plus vive émotion. Les habitants voulurent un monument qui perpétuât le souvenir glorieux de la Vierge Immaculée. Elever dans le plus beau quartier de la Cité une superbe Eglise Gothique dédiée à l'Immaculée Conception et en gratifier la Compagnie de Jésus fut le vœu unanime. Aussitôt Mr de Stass le plus habile architecte de Cologne dresse le plan du futur édifice; son génie créa un chef d'œuvre; des collectes se font et réunissent des dons nombreux. La municipalité veut elle-même se signaler par sa générosité. Elle décréta d'accorder à titre gratuit le terrain nécessaire à l'érection de ce monument qui doit dépasser tous les embellissements de la Cité. Mais cet œuvre ne doit pas manquer de difficultés, elle est trop importante pour que l'ennemi y soit indifférent. Toutefois le comité composé des personnes les plus influentes de la ville et dirigé par l'imposante autorité du Cardinal sous le nom duquel s'est formée et s'exécutera l'entreprise, ne se laisse pas intimider et ne néglige aucune tentative. Espérons que leurs démarches persistantes obtiendront un résultat heureux. C'est l'honneur même de Marie qui est en cause; elle n'a qu'à se montrer et les efforts de l'ennemi viendront s'évanouir sous son pied Immaculée, et nous pourrons redire: *Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus.* — Revenons à Cologne: cette cité ne devait pas renfermer sa joie religieuse sous les voûtes de ses antiques Eglises; elle voulait aussi la manifester avec enthousiasme au dehors, surtout aux yeux de cette population protestante qui est venue jetter une tache sur son antique gloire. Mais de grandes difficultés semblaient d'abord s'y opposer. On avait refusé l'année précédente la réunion de la société catholique dite de Pie IX, ne refuserait-on pas de même une semblable démonstration catholique? L'autorité qui fait toujours valoir ses 9,660 protestants qu'elle a jetés dans les murs de Cologne, permettrait-elle à 87,293 Catholiques de témoigner aussi publiquement leur obéissance au St Siège et leur dévotion à la Mère de Dieu, de prouver quel est leur grand nombre et combien forte est leur union? — On se confia en Marie Immaculée; il s'agissait de son triomphe, on espéra, on demanda. La police répondit favorablement, mais le représentant de l'autorité militaire refusa absolument tout. Alors les catholiques qui lui avaient été députés relevèrent un front menaçant et lui dirent: « *Hé bien! que le roi vienne et vous verrez!*......... Cette parole était éloquente, elle fut victorieuse. Le commandant de place n'ose résister, il craignit et céda. [Il vient de mourir d'apoplexie foudroyante]. Plus tard des ordres favorables vinrent des autorités supérieures du royaume, et tout fut accordé. — Son Éminence eut donc la consolation le 21 Mai d'annoncer à son peuple que le 28 lundi de la Pentecôte, aurait lieu la clôture des fêtes de l'Immaculée Concept. et qu'à cet effet on porterait triomphalement la statue de la Ste Vierge dans les rues de Cologne. Elle invitait en même temps les habitants à prendre part à la cérémonie, à orner leurs demeures et à illuminer la ville le soir du même jour, puis elle nomma un comité chargé de diriger cette grande fête. A cette nouvelle la joie fut grande parmi les fidèles, et huit jours suffirent aux préparatifs de la solennité. Aussi de mémoire d'hommes rien ne s'était vu de semblable dans la Sancta Colonia. Le ciel même sembla prendre part à cette manifestation générale. En effet, toute la journée, il fut menaçant. On aurait pu dire surtout pendant la procession qu'une main invisible écartait d'au dessus de la ville ces nuages qui recelaient la tempête dans leurs flancs. Aussi plusieurs hérétiques

ne pouvaient-ils à cette vue contenir leur indignation et disaient tout haut : « Eh bien ! Ces nuages ne pourront-ils pas décharger leurs torrents, inonder la ville et disperser ces Catholiques ». Ceux-ci au contraire saisis d'admiration s'écriaient : « Il ne peut pas pleuvoir !... Ah ! Marie Immac. nous protège ». C'est ainsi que la Reine des Cieux glorifiait les siens et se riait des imprécations de ses ennemis. Un d'eux avait dit la veille dans une réunion nombreuse de personnes distinguées : « Je souhaite qu'il fasse demain le temps le plus mauvais, et qu'ainsi force soit aux Catholiques de rester chez eux ». Il avait dit, mais voilà qu'un Catholique à l'âme grande et courageuse se lève et dit : « Eh bien ! Messieurs je vous en défie ! notre Cérémonie aura lieu et nous n'aurons pas une seule goutte d'eau ». Il disait vrai, la Vierge toute-puissante récompensa une si grande foi. Mais à peine la procession était-elle terminée qu'une pluie torrentielle merveilleusement retenue jusqu'alors commença et continua à tomber toute la nuit................. [Nous laissons de côté la description des rues et des places publiques, des oratoires, des rotondes, des arcs de triomphe &. &c... Tout ceci nous mènerait trop loin, et l'exposé que nous vous en donnerions ne serait qu'un tableau aux couleurs pâles et ne pourrait vous donner qu'une bien faible idée du spectacle que présentait la sainte ville de Cologne, sancta Colonia. Voici cependant une petite particularité : les habitants de la campagne, que la solennité avait attirés en grand nombre, étaient si saisis à la vue de tant de merveilles, qu'ils circulaient dans les rues, tête découverte, muets d'admiration, ou le rosaire à la main.] A 2 heures après midi le carillon joyeux de toutes les cloches de la cité annonça le commencement de ce triomphe magnifique accordé à Marie conçue sans péché. Alors toutes les paroisses se rendent processionnellement de leurs Eglises respectives à la métropole récitant à haute voix le rosaire et chantant des cantiques ; et là dans les vastes nefs de la basilique elles prennent le rang qui leur est assigné. A 2 h. ½ le défilé commence à travers une foule compacte accourue de toutes les parties de la province, et où on a peine à s'ouvrir un passage. Heureusement la police et la gendarmerie royale intervinrent et employèrent leurs agents à empêcher la circulation et à ouvrir une voie assez large à la procession. Voici dans quel ordre le cortège se déploie : Les 19 paroisses de la cité marchent successivement l'une après l'autre, se divisant chacune en six corps différents, savoir : 1° les enfants de chœur portant la croix paroissiale, les bannières et les flambeaux ; 2° les enfants de 1re et 2e communion, vêtues de blanc et portant à la main des fleurs de lys, et d'autres emblèmes de la Ste Vierge, leur nombre s'élève à plus de 1500 ; 3° les enfants des écoles avec leurs étendards ; 4° les femmes et 5° les hommes avec les bannières des confréries ; ces trois derniers corps ont chacun leur chœur qui chante alternativement aux intervalles du rosaire ; en dernier lieu s'avance le clergé revêtu des insignes du sacerdoce, et M.M. les curés de l'hermine, ornement distinctif de leur dignité. Dans l'espace ouvert entre les deux files du cortège, on porte de distance en distance les reliques des Saints au milieu de bannières et de flambeaux ; neuf riches châsses renferment les corps des martyrs et des Confesseurs. On y remarque celle de Ste Ursule, celle de S. Séverin et surtout celle de St Engelbert, Archevêque de Cologne martyrisé en 1220 pour la défense des biens ecclésiastiques. La valeur de cette magnifique châsse gothique d'or et d'argent monte à trois millions de francs, et son travail artistique est encore d'un plus grand prix. — Les 19 paroisses sont suivies des orphelins et des élèves de l'école commerciale, qui précèdent les différents ordres religieux de femmes non cloîtrées. Marchent alors les 600 élèves du grand collège catholique dont chaque classe porte ses bannières, ces jeunes gens se distinguent par leur chant plein d'âmes et d'enthousiasme. Puis viennent M.M. les séminaristes, formant aussi un chœur imposant, et enfin les ordres religieux d'hommes ; savoir : les Alexiens, les Lazaristes et les Pères de la Compagnie de Jésus qui suivent immédiatement, les enfants de chœur avec l'encens, le Clergé et le Chapitre de la Cathédrale en grand costume de cérémonie [ce qui fait pour ainsi dire autant d'Evêques]. Mgr. l'Evêque Coadjuteur assisté de Lévites portant les insignes de sa dignité précède la statue de la Ste Vierge. — Celle-ci s'avance triomphalement, portée par huit diacres en dalmatiques antiques, chamarrées d'or et d'argent. La Vierge est revêtue de ses plus riches ornements étincelant de mille pierries, son front est ceint de la couronne d'or, don de Marie de Médicis, et elle porte à son cou la médaille d'or frappée à l'effigie d'Alexandre VII et envoyée par ce souverain Pontife en reconnaissance de la paix conclue entre les deux grandes puissances de l'Europe. De jeunes vierges vêtues de blanc et portant de longues tiges de lys à la main forment une couronne d'une sainte innocence et d'une éclatante blancheur autour de cette Vierge des Vierges, dont la pureté à l'instant même de sa Conception surpassa en beauté la lumière substantielle des Séraphins. Les confrères de St Hubert ont obtenu le privilège de lui former une garde d'honneur. Ils sont dans la grande tenue de leur confrérie, le coutelas à la ceinture et la carabine au bras ; ils marchent en bon ordre, fiers de leur office et de leur étendart. A mesure que la Vierge s'avance, tous les regards se portent sur elle et paraissent lui demander la protection de sa toute-puissance, et l'abondance de ses grâces. C'est la Vierge bien-aimée des Colonais ; c'est la statue miraculeuse de N. Dame de la paix, cette même statue que la mère de Louis XIII, Marie de Médicis, fit sculpter à Bruxelles [lors de son exil] sur un bloc de bois provenant du chêne miraculeux de Montaigu, et qu'en mourant à Cologne elle légua aux Carmélites déchaussées du couvent de Schnurgassen. Depuis lors elle a toujours été conservée dans l'Eglise de ce monastère, dite de la paix, et où les fidèles ne cessent de venir l'honorer et d'éprouver les effets de sa bonté maternelle. C'est de cette même statue que la dévotion à N. Dame de la paix a pris son origine, et c'est elle que représentent les images qui portent son nom. — Le Cardinal Archevêque de Cologne fait suite à la Vierge Immaculée ; son Eminence marche la tête découverte, précédé des insignes de l'Episcopat, et entourée des officiers de sa maison. On remarque sur sa poitrine la riche croix pectorale que les Archevêques de Cologne portent dans les grandes solennités ; elle est formée de diamants, de brillants et d'émeraudes, et sa valeur est de 50,000 thal c.a.d. de 185,000 francs. La foule innombrable de spectateurs, qui remplit les rues et les places publiques se prosterne pour recevoir sa bénédiction ; et chose étonnante, parmi ce peuple qui se presse partout, au milieu de ces 40,000 étrangers accourus des différentes parties de la province, des 10,000 protestant, et des 1,500 Juifs de la ville, règne un silence religieux et il n'est pas une seule tête qui soit découverte par respect. Il est vrai qu'un grand nombre de protestant avait quitté la ville de dépit ; et même plusieurs que la curiosité avait retenus, ne purent rester plus long-temps témoins d'un tel triomphe, ils se retirèrent allant cacher dans la retraite leur colère et leur humiliation. Enfin les corps de métiers avec leurs bannières et la paroisse militaire de la garnison ayant à sa tête la musique du régiment ferment la marche de la procession.

mais cette dernière division du cortège trop nombreuse pour se mettr. en file, marche en rangs serrés, chaque rang se composant de 8 hommes de front. Pour vous donner une idée de l'imposant spectacle de cette marche triomphale, il suffit de dire que la procession pouvait occuper une espace de 2 à 3 lieues et qu'elle mit plus de 2 h. à sortir de la cathédrale; en effet le défilé qui avait commencé à 2 h. 1/2 ne s'acheva que vers les 5 heures, et la procession ne rentra dans la basilique qu'à 8 h. 1/4. On compta plus de 27,000 personnes qui prirent rang dans ce magnifique cortège.

Cependant la procession est parvenue au milieu de sa marche, elle arrive à Sainte Marie in Capitolio, à cette antique eglise bâtie par Plectrude, epouse de Pepin d'Héristall, sur l'emplacement du fameux capitole élevé par Agrippa sur cette hauteur qui domine Cologne; elle s'avance lentement dans ces cloîtres longs et obscurs, elle monte ces degrés éclairés seulement par les flambeaux qui brûlent devant l'image de la Mère de Dieu. Dans ce moment le chant des élèves est si touchant, si beau, si entrainant qu'il fait couler des larmes d'attendrissement; le clergé tout entier ne peut s'empêcher d'y prendre part, et le cardinal lui-même, tout ému, unit sa voix à ce concert angélique. On croit assister à une cérémonie des premiers chrétiens dans les catacombes, ou plutôt quitter la terre et monter au séjour des bienheureux. Et voilà qu'au moment où la Vierge de la Paix pénètre dans ce sanctuaire qui lui est consacré, le chant du magnificat est solennellement entonné par le clergé de toutes les paroisses. Laissant la procession continuer sa marche à travers cette basilique, le clergé y attendait son Eminence le Cardinal et formait une couronne majestueuse et imposante autour du monument qui s'élevait à Marie Immaculée au centre de la coupole. Le cantique achevé, le Cardinal récita l'antienne et l'oraison de l'Immaculée Conception, puis la Ste Vierge reprit sa marche triomphale. Il était 7 heures et comme le ciel était couvert d'épais nuages, il commencait à faire sombre; aussi l'illumination vint-elle donner un nouveau lustre à cette magnifique cérémonie. Le vaste porche de l'eglise St Martin s'était couvert de l'Ave Maria, gratia plena écrit en grands caractères de feu. De là jusqu'à la Cathédrale on projeta de temps en temps sur la statue miraculeuse des rayons de lumière colorée, qui paraissaient environner et couronner la reine des cieux de l'auréole béatifique. Cette idée fut des plus heureuses et produisit une vive impression sur la foule immense des spectateurs. Lorsqu'on fut rentré dans la cathédrale où toutes les paroisses se trouvèrent alors réunies, on exposa le St Sacrement, et la bénédiction en fut solennellement donnée par son Eminence à ce cher peuple qui venait de prouver si ostensiblement et si victorieusement sa foi vive et sa piété filiale envers Marie Immaculée.

Quand la cérémonie fut terminée, il était 8 h. 1/2; elle avait donc duré plus de 6 heures; l'illumination devint alors générale dans toute la ville; mais il serait trop long d'en donner ici tous les détails. Il suffit de dire que la nuit fut comme un miroir merveilleux, reproduisant avec fidélité les sentiments qu'un si beau jour avait fait naître dans tous les cœurs catholiques de la sainte Cologne. La pluie abondante qui survint à 9 heures ne refroidit point l'enthousiasme d'un si beau jour, bien qu'elle empêchât l'illumination de se produire dans toute sa magnificence. En effet au milieu de ces mille lumières qui faisaient fuir les ténèbres, une nouvelle cérémonie s'était improvisée. La confrérie de N. D. de la Paix reportait dans son sanctuaire bienaimé la statue de sa puissante Patronne. Une multitude d'hommes l'accompagnait le flambeau à la main, récitant le rosaire et faisant retentir les airs de cantiques à Marie.

mais voilà que plusieurs églises se disputent l'honneur de posséder l'image de la Reine des Cieux dans leur enceinte. Chacun veut encore lui offrir ses vœux, la vénérer et la bénir. Il fallut donc satisfaire la piété de tous et instituer des stations dans plusieurs églises. À 10 heures la statue miraculeuse entrait dans l'église de St Séverin, suivie d'une foule immense de fidèles. Leur nombre était tel et les accents de leur piété si touchants que le respectable pasteur de cette paroisse transporté d'un saint zèle monta en chaire et improvisa un discours plein d'éloquence, qui fit verser des larmes abondantes. Ce ne fût qu'au milieu de la nuit que Notre-Dame de la Paix pût reprendre possession de son sanctuaire. — Voilà quelle fut cette journée qui a si profondément impressionné tous les cœurs catholiques, et dont les plus mauvais journaux, même protestants, ont fait un éloge pompeux. Voilà quelles furent ces fêtes dont Cologne redira le souvenir touchant aux générations futures. Aussi, sur la proposition de son Eminence la ville voulait élever sur la plus belle et la plus fréquentée de ses places publiques un monument commémoratif de cette grande fête, mais on n'a pu encore vaincre les difficultés qui ont surgi à ce sujet. De son côté le Cardinal a ordonné que tous les samedis on chanterait dans toutes les églises du diocèse l'antienne de la Vierge en l'honneur de son immaculée Conception avec la bénédiction du St Sacrement. — Terminons en disant que ce triomphe de Marie est aux yeux de Dieu une des gloires cachées de notre chère Compagnie. Tel fut le sentiment du Cardinal lui-même lorsque quelques jours après il disait en s'adressant à notre R.P. Recteur de Cologne : « Si j'ai eu la consolation de voir un si grand nombre d'hommes à la procession, c'est à vous que je le dois, Mon Révérend Père, c'est à vos retraites merveilleuses données seulement aux hommes. Si vous continuez ainsi, Cologne sera bientôt changée. »

SEQUENTIA.

de B. M. V. sine labe concepta.

Virgo Virginum præclara.

Auctore eminentissimo ac reverendissimo Principe ac Domino Joanne S. R. E. Presbytero-Cardinali **de Geissel** Archiep. Colon. S. Sedis Apost. legato nato... &c. ...

Modos musicos ab antiquo ad Sequentiam: « *Salve Mater Salvatoris* » applicatos, e vetusto missali M.S. Ecclesiæ Gladbacensis sec. 14i descripsit, novoque textui adaptavit *Abb. Gereon Stein* Pastor ad S. Joannem Bapt. Coloniæ, ibidemque in Semin. Archiep. cantûs magister.

1.

Virgo Virginum præclara,
Præter omnes Deo cara,
Dominatrix cælitum,
Fac nos pie te cantare,
Prædicare et amare,
Audi vota supplicum.

2.

Quis est dignus, laude digna,
Collaudare te, benigna
Virgo, fons charismatum!
Gratiis est tota plena,
Tota pulchra, lux serena,
Dei tabernaculum.

3.

O quam magna tibi fecit
Qui potens est, et adjecit
Gratiam ad Gratiam!
Qui cælum terramque regit,
Matrem sibi te selegit,
Sponsam atque Filiam.

4.

Virgo, vere benedicta,
Culpa numquam es obstricta
Carnis in exitio,
Sine labe te concepta,
Magno lapsui præerepta,
Summo privilegio.

5.

Contendebat certatura
Tunc cum Gratia Natura,
Gratia prævaluit;
A peccato præservatam
Immunem et illibatam
Mire te constituit.

6.

Eva nova novæ legis,
Prælecta summi Regis,
Consors ejus gloriæ,
Tu draconem domuisti,
Forti pede contrivisti
Victrix caput satanæ.

7.

Semper fulgens munda stola,
Inter mundas munda sola,
Ascendisti sidera;
Super agmina sanctorum,
Super choros angelorum
Sceptra regis Domina.

8.

Oras nunc a dextris Nati,
Jugo salvat ut peccati
Quos redemit sanguine;
Manus tuæ stillant dona,
Vitæ fac cælestis bona
Et in nos defluere.

9.

Esto nobis maris stella,
Ne nos fluctuum procella
Navigantes obruat;
Ex qua salus est exorta,
Esto nobis cæli porta,
Quæ salvandis pateat.

10.

Virgo clemens, Virgo pia,
Duc salutis nos in via
Vitæ per exilium;
Nos, O Mater, hic tuere,
Olim istic fac videre
Te tuumque Filium.

11.

Fac, te Duce, nos orare,
Vigilare et certare,
Certos tuæ gratiæ;
Funde nobis pia dona,
Custos, Mater et Patrona
Sanctæ sis Coloniæ. [Ecclesiæ]

12.

Fac nos stare fide vera
Charitate, spe sincera,
Absque culpæ macula;
Gregem tibi sic dicatum
Jam a patribus sacratum
Protegas in sæcula. Amen.

1a Maii. 1855.

Crimée — Lettre du P. Eicher au R. P. Provincial — Kamiesch — 17 Mai 1856.

Le P. Parabère a été embarqué hier à bord du Prony. Mercredi il était tellement bas que le médecin avait déclaré que c'était fini. Jeudi, il s'est trouvé sensiblement mieux. Vendredi matin, le Gal de Martimprey vint dire au Père que tout était prêt pour son départ, et en effet, une heure après, on était en marche pour Kamiesch. Je ne saurais vous dire tous les égards et toutes les délicates attentions que ces Messieurs de l'État-Major ont eu pour le Père. Le P. de Damas m'a plusieurs fois répété que c'était vraiment extraordinaire, et que jusqu'ici on n'en avait fait autant pour aucun Général. Seize hommes ont dû le porter sur leurs épaules depuis le quartier général jusqu'au port, c.à.d. pendant deux heures de chemin. Le Commandant Supérieur de la marine de Kamiesch avait reçu l'ordre de choisir le meilleur vaisseau et de faire préparer la meilleure cabine. Aussi le Commandant du Prony avait-il fait apprêter la sienne; mais on en trouva une qui convenait mieux par sa position, surtout à cause de l'air; et elle fut aussitôt mise en état de recevoir le Père. Je l'y ai vu installé, et vraiment on n'imaginerait pas mieux. Vous pouvez être assuré que rien ne lui manquera. Le Commandant & le Médecin l'entourent de soins. Il a d'ailleurs auprès de lui une de ses ordonnances qu'il aime beaucoup, et qui lui a été donnée pour l'accompagner jusqu'à Toulon. Le Commandant, de son côté, a mis un de ses domestiques à sa disposition. Le Gal de Martimprey a eu la précaution d'envoyer lui-même à bord seize pots de lait, ce qui n'est pas chose facile à trouver ici, et, quand il est venu annoncer au Père qu'un de ses soldats l'accompagnerait, il lui a apporté en même temps pour celui-ci un congé de trois mois, allant ainsi au devant des désirs du Père. Je vous donne ces petits détails, parce que je suis convaincu que vous serez heureux de les connaître. Ils sont vraiment honorables pour le P. Parabère, pour la Compagnie et pour ces Messieurs. — Le Père embarqué à 10 heures du matin, n'est parti qu'à 6 heures du soir. Or ce séjour de quelques heures sur mer lui avait déjà fait beaucoup de bien, et je ne serais pas étonné que la traversée ne le rétablît. Je crains cependant que la Mer noire ne le fatigue un peu; car elle n'est pas très bonne aujourd'hui.

A moins de circonstances exceptionnelles et imprévues, nos œuvres ici se réduiront à peu de choses, puisqu'il n'y a presque plus de malades et que les troupes rentrent en France; mais notre seule présence fait un bien dont les soldats eux-mêmes se rendent compte. « Avec vous, me disait l'un, la Religion est présente dans les Camps. Il n'y aurait que votre habit, que ça dit quelque chose. » Parmi les Officiers on sait généralement que nous sommes Jésuites. — Les Arméniens, les Grecs, les Russes &c. sont édifiés de voir partout des prêtres, et dernièrement un prêtre Arménien schismatique disait à un Arménien catholique: « Nous croyions que vous étiez à peu près seuls unis au Pape de Rome, mais maintenant nous voyons que la grande nation des Français est catholique comme vous, et nous le deviendrons volontiers. » Ceux des Orientaux qui sont venus en Crimée, en garderont certainement une haute idée de la puissance de la France. Le matériel de guerre qui se trouve encore ici, est à faire frémir.

Sébastopol — 18 Mai 1856 — Lettre du P. de Damas au R. P. Provincial. — Je viens d'embarquer le P. Parabère sur le Prony, en partance pour Toulon. Le pauvre Père tombe de fatigue. Nous avons cru le perdre ces jours derniers. Le Médecin désespérait de le conserver. Mais tout-à-coup la Providence l'a relevé. Aussitôt nous l'avons mis sur un vaisseau où rien ne lui manquera. Les ordres les plus spéciaux ont été donnés par Mr le Maréchal et par Mr l'Amiral, pour que tout moyen fût employé dans le but de le guérir. Le Commandant du vaisseau lui a cédé sa propre chambre. Le Général de Martimprey a fait mettre sur le navire une provision de son meilleur vin de Bordeaux et seize pots de lait conservés qu'il avait apportés de France pour son usage. Afin de faciliter son embarquement, on n'a pas voulu le faire transporter de chez lui au port dans les voitures d'ailleurs excellentes destinées aux officiers et aux généraux malades. On lui a fait faire deux heures de chemin sur un brancard que le Médecin en chef de l'armée et l'aide de camp du Chef général d'État-Major avaient préparé eux-mêmes. Seize hommes l'ont porté sur leurs épaules. Enfin rien n'a manqué à cette petite ovation si bien due au vieux serviteur qui succombe glorieusement à la peine. Cette maladie a été providentielle. Les Chefs de l'armée ont témoigné pour le Père une estime et une affection incroyables. Par une attention fort délicate, la veille de son départ, on lui a envoyé la permission d'accorder un congé de trois mois au soldat qui l'accompagne en qualité de domestique. Hier soir je poussais vigoureusement mon cheval pour arriver au bateau et m'assurer de l'état du Père avant son départ, lorsque le Colonel sous-chef d'État-major presse aussi son cheval, arrive à moi et me crie: « Au moins n'oubliez pas d'écrire de notre part à vos Pères de Marseille qu'ils l'envoient chercher à Toulon et qu'ils ne ménagent rien pour lui faciliter le voyage. Nous le voulons; des ordres sont donnés pour qu'on n'épargne aucuns frais. » A cinq heures du soir, je me suis fait conduire au bateau. Nous y avions déposé le malade dès le matin. Je l'ai trouvé heureux, content et se croyant guéri. J'ai tout lieu de croire qu'il vous arrivera beaucoup mieux.

235 Sébastopol – 19 Mai 1856 – Lettre du P. Corniau au R. P. Provincial — Je sais que vous intéressez à la position du moindre de vos enfants ; je m'empresse donc de vous faire connaître celle dans laquelle je me trouve sur la terre de Crimée. — Nous sommes arrivés à Kamiesch le mardi matin 6 du courant. Comme vous le voyez, notre traversée a été prompte et dès lors favorisée d'un beau temps. Nous nous sommes arrêtés à Malte 5 ou 6 heures ; nous avons pu y célébrer le St Sacrifice de la Messe dans une ancienne église de nos Pères, qui est fort belle. Nos Pères anglais de Malte sont modestement logés, ils tiennent un collége peu nombreux ; ils font du bien cependant. Ils nous ont reçu avec une cordialité parfaite. — A Smyrne, le souvenir des Jésuites vit encore, même dans le simple peuple. En priant le jeune homme qui nous servait de guide de nous conduire chez les Lazaristes, nous avons été tout surpris de l'entendre nous répondre : « Oui, oui, chez les Jesuitas ». — Nous n'avons fait que passer à Constantinople, nous n'y sommes descendus que tout juste le temps nécessaire pour présenter et faire viser notre feuille de route à l'intendance militaire. En revanche, nous avons pu jouir du magnifique spectacle qu'offre le Bosphore dans tout son parcours. Dieu ! quelle position ! Le cœur souffre étrangement en songeant aux maîtres de ces si charmantes contrées. Heureusement chacun croit ici, que le temps ne saurait être éloigné où les farouches Mahométans seront obligés de repasser complètement en Asie et de retourner aux lieux d'où ils sont sortis. 30 heures nous ont suffi pour achever notre voyage par mer, c. à. d. pour arriver à Kamiesch. Le P. Eicher à qui est échue l'ambulance du corps de troupes résidant aux environs de cette espèce de ville, était informé de notre destination. Je devais pour mon compte me rendre dans l'intérieur des terres à la 2me division du 1er corps. Il en a été autrement, grâce à l'amélioration de l'état sanitaire de cette partie de notre armée. Le général Martimprey, de concert avec l'aumônier Supérieur, m'a dirigé sur la ville même de Sébastopol que j'habite depuis 10 jours. J'avais été adressé au brave colonel Baris, commandant de la place. Je ne puis que me louer de l'accueil gracieux et vraiment fraternel dont j'ai été l'objet de la part de cet excellent officier. Non seulement il a su me procurer un appartement confortable au milieu des ruines de Sébastopol, mais il m'a entouré dans les premiers embarras de mon installation, des soins les plus bienveillants. Aussi, je le dis à ma confusion, tandis que plusieurs de nos Pères manquent peut-être de bien des choses, moi qui venais avec le désir de partager leurs privations, je n'ai presque rien à souffrir. J'ai dû m'empresser de rendre visite au gouverneur même de la ville (Général Bazène). Là encore, après lecture de ma lettre de nomination, l'Aumônier a été bien reçu et le P. Jésuite encore mieux. L'épouse du Général qui est ici avec lui, est une ancienne élève des Dames du Sacré Cœur d'Alger. Elle y a connu bon nombre de nos Pères et elle professe pour eux une grande vénération. « Enfin nous aurons une messe, se plaisait-elle à répéter, depuis deux mois je n'y ai pas assisté. Ah quel bonheur ! » Mais il fallait trouver un local convenable pour célébrer le St Sacrifice. L'hésitation n'a pas été de longue durée. La cathédrale de Sébastopol devait être naturellement choisie. C'est une magnifique Croix grecque surmontée d'une élégante coupole. Les Russes l'achevaient, quand le siège a commencé, et ils l'ont abandonnée avant de l'ouvrir à leur culte. Malheureusement elle avait beaucoup souffert et elle exigeait des travaux considérables, pour que nous pussions y faire décemment, sous trois jours, le service divin. Le Commandant du Génie est appelé ; vite il se met lui-même à la tête de 50 à 60 de ses hommes, et en moins de 48 heures, sous sa direction aussi habile qu'éclairée, non seulement l'église naguère presque délabrée est pourvue d'un sanctuaire réservé, d'un autel, d'une tribune pour les musiciens, d'une sacristie &c…, mais elle se trouve, au moment précis, décorée de la façon la plus délicate et la plus gracieuse. Durant tout ce temps, les officiers Russes et autres que la curiosité amène à Sébastopol expriment leur joie de la façon la moins équivoque, en voyant que nous réparons le nouveau temple dans lequel ils n'ont pas encore prié ; ils répètent en s'en allant et en faisant le signe de la Croix : "Francis bono – (les Français sont bons)" — A 9 heures, dimanche, jour de la Pentecôte, tout était donc prêt. Un de nos vaisseaux mouillé dans la rade (on y pénètre à présent) nous avait prêté ses tapis de Turquie et ses plus beaux pavillons. Les premiers couvraient le pavé du sanctuaire ; et les seconds tombaient en festons autour de l'autel, aux places préparées pour les Officiers et à la tribune des Musiciens. Des guirlandes et des bouquets de lilas fixés artistement dans l'ouverture de plusieurs grosses bombes (genre de vases de fleurs à l'usage du soldat) ornaient aussi et nos gradins et notre tabernacle ; deux mortiers à droite et à gauche de la porte du temple servaient de bénitiers … tout à coup les tambours battent aux champs ; les clairons font entendre leurs joyeuses fanfares. C'est le monde officiel qui nous arrive avec les militaires de toutes armes. Me voici à l'autel, après avoir donné le salut de politesse à mon nombreux auditoire. Je vous assure que j'étais vivement impressionné. J'allais consacrer au culte catholique par ma bénédiction de simple prêtre un Temple que le

schisme a élevé et que le courage de nos soldats a conquis ; j'allais dire la première messe qui ait été dite à Sébastopol par un prêtre français. Quelques Officiers Russes étaient là, et leur armée tout près, de l'autre côté de la rade à portée de la voix. Je crois pouvoir avancer que mon émotion était fortement partagée par tous ceux qui m'entouraient. J'ai osé prendre la parole, le colonel Baris m'en avait instamment prié. Je n'ajouterai pas que j'ai été avidement et religieusement écouté ; vous le comprenez assez. L'office s'est achevé dans un ordre parfait et au milieu de flots d'harmonie. Une heure ne s'était pas écoulée, que le Commandant de la place (toujours le colonel Baris) est venu me remercier avec effusion du petit mot que je leur avais adressé, et m'exprimer, au nom de tous, sa complète satisfaction sur la manière dont la cérémonie s'était accomplie. Quelques instants plus tard, le gouverneur de Sébastopol, le Général Bazène qui a fait les frais du pain bénit (car rien ne nous a manqué de ce qui se passe en France) m'envoyait un de ses officiers d'ordonnance, et pour me faire, lui aussi, ses compliments, et pour m'inviter à dîner ce jour-là même chez lui. J'y ai trouvé compagnie nombreuse et choisie. —

Voilà sans doute une belle journée, répétez-vous peut-être, mon Révérend Père, mais vous ajoutez : « Quelles seront d'ailleurs vos occupations ? Quel ministère exercerez-vous à Sébastopol ? Aurez-vous des Typhiques, des Scorbutiques à visiter, à administrer ? » Grâces au Ciel, le Typhus et le Scorbut ne sont presque pas connus ici, et bientôt dans le reste de la Crimée, ils seront à l'état d'affreux visiteurs qui sont passés et dont on cherche à prévenir le retour. Mon ministère consistera tout simplement à voir de temps en temps les infirmes du Régiment qui occupe la place, à entretenir les prisonniers de toute l'armée d'Orient (ils sont logés tout près de moi) et à recevoir les soldats bien portants qui viendront réclamer mes services. J'en ai deux dans ce moment ci sur le métier pour la première communion. Me voici redevenu Curé dans la force du terme ; excusez du peu, Curé de Sébastopol ! Ma place est enviée. J'espère que j'ai fait du chemin. — J'oubliais de vous dire, et je dois réparer cet oubli, que le Commandant du Génie a répondu plusieurs fois à ceux qui lui observaient, à l'occasion des travaux de l'église, qu'il s'imposait trop de frais pour un temple que nous allions laisser aux Russes : "Oh ! non, ce n'est pas trop pour le bon Dieu."

Cayenne. — Lettre du P. Dabbadie au R. P. Provincial. — Cayenne, 30 avril 1856, veille de l'Ascension et du mois de Marie. — Me voici revenu à Cayenne bien plus tôt que je ne l'aurais pensé et surtout que je ne l'aurais désiré pour vous faire part d'une nouvelle, plus triste encore que toutes les autres et qui y met le comble ; je veux dire, de la mort soudaine de notre bon Père Supérieur que la fièvre jaune, ou plutôt la sainte volonté de Dieu vient de nous enlever en trois jours, au moment où nous avions plus besoin de lui et aussi plus d'espoir de le conserver à la mission. Sa mort nous donne un intercesseur de plus dans le Ciel, mais aussi elle laisse un vide immense sur la terre au milieu de nous. Le bon Dieu ne pouvait pas nous demander un sacrifice plus grand, ni plus pénible ; et pour nous consoler, il ne faut rien moins que cette pensée de foi : que le bon Dieu sait infiniment mieux que nous ce qu'il faut, et qu'il ne fait jamais rien que pour le plus grand bien de ses élus. — Voici les détails que j'ai recueillis auprès des PP. Boulogne et Beigner, seuls présents à Cayenne pendant la courte maladie du Père ; je commence par le récit du P. Boulogne : " Le bon Père Supérieur était frappé déjà du pressentiment de sa maladie, et il était difficile de ne pas l'être, en voyant une foule de nouveaux-venus enlevés par la fièvre, et nos Pères et Frères eux-mêmes attaqués comme les autres. Le 9 avril, en revenant de faire sa 1re visite à la Montagne et à St Georges, il apprit du F. Schmoderer la maladie grave du f. Bonat depuis heureusement rétabli, et il répondit de suite qu'il allait y passer à son tour." — Voici les détails donnés par le P. Beigner : « Le Père Supérieur est tombé malade le 16 avril, vers 7 heures du soir. Sa maladie commença par un léger mal de tête qui n'inspira d'inquiétude à personne et que lui prit pour de la fièvre jaune. Le lendemain, jeudi 17, il avait la fièvre ; le médecin que je vis ce jour-là, à 4 heures de l'après-midi, et à qui je demandai ce qu'avait notre malade, me répondit : " C'est un petit rien auquel je ne puis encore donner un nom. Je regrette que le Père Supérieur ne soit pas attaqué un peu plus fort, et de la fièvre jaune ; il serait sauvé, il n'aurait plus à craindre désormais cette terrible maladie." Grande fut la joie du médecin, vendredi 18, au matin ; la fièvre avait entièrement cessé ; il n'avait plus d'inquiétude. Aussi en arrivant à l'hôpital, fit-il part de son bonheur à ses amis. Il nous répéta une seconde fois qu'il regrettait que la maladie n'eût pas été plus sérieuse, qu'elle eût préservé pour toujours le P. Supérieur de la fièvre jaune. Le samedi, 19, le mieux continuait, et le malade semblait entrer en convalescence. Ce jour là, le P. Boulogne écrivit à Paris, et à l'Ile Royale, qu'il n'y avait rien de sérieux dans la maladie du P. Supérieur : ce même jour, à 4 heures, toujours amélioration apparente dans l'état du malade. Il avait même pris une tasse de bouillon. Quelle ne fut pas notre surprise, lorsque le frère infirmier accourut pendant notre récréation du soir nous annoncer que le Père Supérieur vomissait noir, et que nous n'avions plus l'espérance de le conserver ; car les vomissements noirs révélant la décomposition du sang sont une marque infaillible qu'il n'y a plus rien à espérer du malade. Le P. Supérieur comprit son état ; il envoya chercher le médecin qui vint aussitôt malgré une forte fièvre dont il était lui-même travaillé. Le Père voulut qu'on le recommandât immédiatement aux prières de toutes les communautés, pour lui obtenir la grâce d'une bonne mort ; il nous appela tous auprès de son lit. Hélas ! en le voyant, en l'entendant, il était visible qu'il

n'avait plus que quelques heures à vivre, et pourtant je pouvais à peine en croire mes yeux et mes oreilles. Il nous montra ses vomissements: "regardez... C'en est fait... Ah! comme les médecins nous trompent!... On me disait ce matin que j'étais guéri." Un des nôtres lui répondit: "J'en ai vu qui ont eu des vomissements noirs, et qui ne sont pas morts." — "Oui, reprit-il, un sur cinquante; je ne me fais pas illusion sur mon état; je sais que je vais mourir." Il ajouta: "J'avoue pourtant que j'aurais désiré vivre encore, non pour moi, mais pour... pour..." Il ne put achever sa phrase. "Je ne retrouve plus mes idées," dit-il.. Il parlait avec beaucoup de peine; les mots ne lui venaient plus. "C'est peut-être que ma mission est finie; au moins j'ai une consolation, la chaire est renouée." — L'un de nous lui dit: "Demandez à Dieu qu'il vous conserve la santé, nous avons besoin de vous." Il répondit: "Personne n'est nécessaire sur la terre." Il retrouva en ce moment quelques paroles de gaîté: "Voyez ce petit frère Bonat, si faible, si violemment attaqué, dont on désespérait; il est guéri... et moi..." "Il ne faut pas vous troubler", lui dit-on. — "Je n'ai pas peur de la mort, reprit-il; pourtant elle est toujours à craindre." — "La miséricorde de Dieu est grande, lui dit un de nos Pères: — Il répondit: "Pour moi, je ne puis m'appuyer que sur sa miséricorde; priez pour moi; que les Pères disent la Messe à mon intention, et que les Frères fassent la Communion." Nous n'eûmes point de peine à le lui promettre; il parlait avec tant d'efforts, les mots lui venaient si difficilement, que nous avions la crainte la plus sérieuse qu'une conversation plus longue n'augmentât son mal; nous nous retirâmes, le cœur gros, et tous persuadés de la perte que nous redoutions. Le médecin arriva quelques instants après. Le Père Supérieur s'étant aperçu qu'il parlait bas aux Pères: "Parlez haut, Mr le Docteur, lui dit-il, et sans déguisement. Un religieux, après avoir tout quitté dans ce monde, n'a pas peur de mourir..." Il ajouta: "Docteur, pouvez-vous me répondre que je passerai la nuit?" — "Non, répondit celui-ci, c'est impossible." Il vit bien qu'il n'avait plus rien à faire, et se retira en disant au P. Boulogne: "Les vomissements du Père sont de la pire espèce, je me hâte de vous quitter; vous avez des devoirs importants à remplir." Le P. Boulogne proposa au malade de se confesser; il accepta en témoignant le désir de faire une confession générale, ce dont on le dissuada. On lui donna pour se préparer 20 minutes, puis 10, puis 5... Il voulut commencer, mais sa langue s'était déjà tellement embarrassée qu'il ne put parler.. Le P. Boulogne l'exhorta à la contrition, il lui donna l'absolution. A 10 heures, nous nous réunissions tous de nouveau autour de son lit, pour l'Extrême-Onction. Le P. Guiodot, Supérieur des Prêtres du St Cœur de Marie, et le Vice-Préfet, Mr Mahé, y étaient arrivés avant nous. Le premier y resta toute la nuit, et le second ne le quitta qu'à 2 heures. Après la petite exhortation qu'il lui avait adressée, le P. Boulogne demanda au P. Supérieur, s'il avait entendu; il fit signe que oui. Depuis deux jours, la quinine l'avait rendu si sourd, qu'il fallait crier très fort, pour qu'il entendît.

Pendant les prières de l'Extrême-Onction, il parut perdre entièrement connaissance; le reste de sa vie ne fut plus qu'un profond assoupissement qu'on aurait pris pour du sommeil, sans un léger gémissement qu'il poussait habituellement: de temps en temps il éprouvait une crise nerveuse, et les gémissements augmentaient. A deux heures du matin, nous lui récitâmes les prières des agonisants, le P. Boulogne lui renouvela l'absolution, et à 4 heures et 1/4 le bon Père expira sans autre agonie, seulement ses bras se levèrent violemment; un bruit se fit par deux fois dans sa bouche; et ce fut fini.

Grande fut la surprise de toute la ville, quand les cloches annoncèrent son trépas. Le médecin qui m'avait traité, quand j'avais la fièvre jaune et qui n'avait pu continuer à venir, à cause d'une assez forte chute, qui le retenait au lit, me demanda toute sorte de détails, et il ajouta: "Vous et votre médecin, vous avez fait votre devoir. Le Père fut enterré à 5 heures du soir; il n'y avait point eu de convocation officielle. Un bal qui devait avoir lieu à la Préfecture fut contremandé. — J'achèverai, mon Révérend Père, ces tristes détails sur la mort de notre bon Père Supérieur, en vous donnant copie de ses dernières dispositions, écrites le mercredi 16, au moment où il se sentit attaqué de la fièvre, et cachetées dans une enveloppe avec cette inscription: "à décacheter après ma mort." — "Toujours et en tout la très sainte volonté de Dieu. — En vue de la mort et en vertu des pouvoirs que confère à tout Supérieur mourant le canon 3e de la 8e Congrégation générale, session 128, je crois devoir prendre les dispositions suivantes, dans l'intérêt de notre sainte et chère mission. Je désigne pour mon successeur provisoire (jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Paternité et à notre R. P. Provincial, informés de mon décès, de donner à cette mission un Supérieur définitif) le R. P. N. Je me recommande très humblement et bien instamment aux SS. Sacrifices de nos bons Pères et aux prières de nos chers frères, en leur demandant de tout mon cœur pardon de tout le scandale, que j'ai pu leur donner et de toute la peine que j'ai pu leur causer. Cayenne, 16 avril, veille du 50e jour anniversaire de ma naissance. Omnium servus infimus Petrus Stumpf. S. J.

Nota. La dimension de ces lettres, nos RR. PP. et nos TT. Chers Frères, vous prouvera le désir que nous avons de réparer autant que possible, le retard de notre correspondance. Nous sommes résolus à continuer ces lettres. Elles sont un lien de charité, et, nous le savons, elles réjouissent le cœur de nos Pères qui travaillent au loin, dans les missions, à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes.

N.B. voir ce qui précède p. 85

bonne chrétienne, avec une piété tout-à-fait édifiante. Elle fréquentait l'Eglise, se confessait et communiait régulièrement et plus souvent même que le commun des fidèles. Sa régularité la fit remarquer du Missionnaire de l'endroit, qui l'ayant questionnée apprit d'elle-même son histoire, mais comme il ne put avoir de preuves certaines de son baptême, il la rebaptisa sous condition et la nomma Marguerite, et lui conseilla pour être plus en sûreté contre les vexations de ses parents qui ne manqueraient pas d'apprendre où elle était, de se rendre à Pondichéry, où elle pourrait satisfaire à loisir sa piété et sa dévotion. Elle y demeura quelque temps toujours bien décidée à renoncer au mariage et à se consacrer à Dieu dans la pratique des bonnes oeuvres; mais s'apercevant de quelque danger pour son âme dans sa nouvelle situation, elle quitta Pondichéry et alla en différents endroits laissant partout la bonne odeur de ses exemples et une haute idée de sa piété, comme l'ont témoigné tous les Missionnaires qui l'ont connue. Enfin la Providence la conduisit à Trichinopoly, où, voyant la nombreuse chrétienté que nous y avons, elle résolut de se fixer pour toujours et de se soustraire aux périls qu'elle avait aperçus dans la vie errante où les circonstances l'avaient mise malgré elle. C'est là en effet qu'elle a trouvé dans une mort précieuse le vrai bonheur qu'elle cherchait et qu'elle a mérité par une sainte vie. Voici ce qu'atteste le dernier de ses confesseurs qui l'a dirigée jusqu'à son dernier moment.

Marguerite était vraiment humble, cherchant toujours à se cacher et à s'humilier en tout et partout. Elle affectait à l'extérieur une espèce de négligence pour montrer qu'elle était morte au monde et à ses vanités. Elle vivait d'aumônes, et allait mendier chaque jour son repas de porte en porte parmi les chrétiens. Le respect qu'on avait pour elle faisait qu'on l'invitait à manger dans les maisons. Elle aurait pu y entrer, étant de caste relevée; mais elle s'y refusait, préférant demeurer à la porte comme une pauvre mendiante. La vivacité de sa foi se manifestait à l'Eglise où elle édifiait tout le monde par sa rare modestie, sa piété et sa dévotion. Elle était adonnée à l'oraison mentale, et elle se plaignit une fois de ce que ses compagnes mettaient toute leur dévotion à réciter un grand nombre de prières, sans s'occuper de la méditation. Elle jeûnait deux ou trois fois la semaine et pratiquait d'autres austérités, quoiqu'à vrai dire, toute sa vie ne fût qu'une rude pénitence. Cependant elle ne faisait rien que par l'avis et l'approbation de son Directeur auquel elle montrait en tout une obéissance aveugle et entière. Elle avait la permission de communier deux fois la semaine, et si son confesseur, sans autre raison que de l'éprouver, le lui défendait quelquefois, elle se soumettait sans mot dire. — Elle était comme la mère ou la Supérieure des personnes pieuses de Trichinopoly, et cependant ce n'était que sa vertu qui l'avait élevée à ce rang. Elle donnait aux pauvres ce qu'elle recevait de meilleur: elle visitait et soignait les malades, leur rendant les services les plus humbles et les plus dégoûtants. L'humilité et la charité envers les malheureux étaient les vertus qui brillaient le plus en elle, et dont partout, surtout à Trichinopoly, elle a laissé un précieux souvenir. C'est elle qui se chargeait d'instruire les femmes catéchumènes, leur fournissait le nécessaire après le baptême et les préparait à la 1re Communion. Elle était l'âme de toutes les bonnes oeuvres, entretenant la charité et apaisant les petits différends qui s'élevaient parmi les personnes dévotes, de sorte qu'elle était estimée, aimée et respectée de toutes les femmes et filles pieuses de Trichinopoly qu'elle semblait former à la vie religieuse d'une manière insensible. C'est à cette occasion et à cette époque que l'on commença l'oeuvre des religieuses indigènes, que l'on confia presqu'entièrement aux soins de cette pieuse néophyte. Devenue Supérieure de la petite communauté, elle se regarda comme chargée du temporel aussi bien que du spirituel, et pleine de confiance en Dieu, elle espérait pouvoir soutenir cette oeuvre par les aumônes qu'elle se proposait de chercher auprès des chrétiens. Mais le Seigneur content de ses désirs voulut la récompenser de ses vertus. Elle venait de disposer quelques femmes catéchumènes au baptême et à la 1re communion qui eut lieu le jour de l'Epiphanie. Après avoir assisté à tous les exercices et aux cérémonies qui eurent lieu ce jour-là à l'Eglise, quoique très-fatiguée, elle ne voulut pas rompre le jeûne qu'elle s'était imposé ce jour-là, et se contenta de quelques fruits et d'un peu d'eau. Cet aliment peu convenable pour son estomac affaibli lui causa un coléra des plus fulminants. Le lendemain le Père appelé auprès d'elle la trouva très-souffrante, mais très-tranquille et parfaitement résignée à la volonté de Dieu. Regrettant sa perte, le Père lui conseilla de s'unir à lui et à ses compagnes pour prier N. D. des 7 douleurs de lui rendre la santé. Elle y consentit par obéissance, en témoignant cependant qu'elle désirait bien mieux mourir pour aller au ciel. Après avoir reçu les Sacrements avec la plus édifiante piété, elle réunit autour d'elle toutes ses filles spirituelles, donnant à chacune des avis conformes à ses besoins particuliers, leur recommandant sur toute chose l'obéissance à leur directeur et l'union entre elles. Ensuite elle partagea ses pauvres hardes et quelques objets de dévotion, laissant à chacune un petit souvenir. Elle envoya aussi prier le Père en grâce de vouloir bien dire une messe après sa mort pour le repos de son âme. Après ces dernières dispositions, comme si elle n'eût plus rien à faire dans ce monde, elle ne s'occupait plus que du ciel, baisant continuellement son crucifix et l'image de la Ste Vierge,

pendant

239 faisant continuellement des colloques pour exprimer son ardent désir de jouir de Dieu pendant l'éternité. Elle ne tarda pas en effet d'aller se joindre à lui. Le lendemain samedi à 10h du soir en prononçant les SS. noms de Jésus et de Marie, elle rendit sa belle âme à son Créateur qu'elle avait eu le bonheur de connaître même au milieu des ténèbres du paganisme.

Le dimanche de grand matin la nouvelle de sa mort s'étant répandue, tous les chrétiens d'un commun accord, rendirent un témoignage éclatant à sa vertu jusqu'alors cachée dans l'obscurité; on alla en foule à la maison du catéchiste où elle était morte témoigner la vénération qu'on avait pour elle, et on montra le plus grand désir de lui faire un enterrement des plus solennels. La circonstance du dimanche favorisait leur bonne volonté, et le Père, pour témoigner de son côté l'estime qu'il avait de sa vertu, envoya les confrères de la congrégation de la Ste Vierge, faire la levée du corps, qui fut transporté avec pompe à l'église où eut lieu l'absoute solennelle. L'affluence y fut des plus considérables, et le Père, après les obsèques, fit à ce nombreux auditoire l'éloge des vertus de la défunte, dont la mémoire est toujours restée en bénédiction dans la chrétienté. Plusieurs chrétiens firent faire des prières, donnèrent des aumônes, firent célébrer des messes, moins pour le repos de son âme qu'ils croyaient en possession du bonheur éternel, que pour témoigner la vénération que leur inspirait sa vertu, et se recommander à ses prières.

On eut dit, humainement parlant, que la mort de Marguerite allait faire tomber l'œuvre commencée des religieuses indigènes dont elle était la mère et le soutien; mais il n'en fut pas ainsi. Leur nombre s'est augmenté; elles forment en ce moment une communauté de près de 15 personnes, et ce n'est que le manque d'un local convenable qui empêche Mgr Canoz d'en recevoir plusieurs autres qui demandent depuis longtemps. Aucune de ces filles cependant n'a encore fait de vœu, on ne peut pas même dire qu'elles aient fait leur noviciat. Nous espérons recevoir sous peu des religieuses de Pondichéry pour le leur faire commencer, et établir parmi elles, dans une maison commode, la régularité et tous les exercices d'un véritable couvent qu'elles désirent et attendent depuis plus d'une année. Je recommande cette œuvre à vos bonnes prières et à celles de toute votre communauté.

J'ajoute un petit supplément à ma relation ci-jointe. Oui, Ma Révérende Mère, je vous remercie et ne cesserai de vous remercier, d'abord pour tout ce que votre bonté et votre charité vous ont fait faire pour moi lorsque j'étais à Paris. Je n'oublierai jamais les grands services que vous m'avez rendus, non plus que les beaux cadeaux que vous m'avez faits, quand je suis parti pour venir travailler à la vigne du Seigneur dans cette pauvre et chère mission du Maduré, et ceux que vous m'avez envoyés à plusieurs reprises. Ici Mgr Canoz et tous nos missionnaires s'unissent à moi pour vous témoigner notre vive reconnaissance. Soyez sûre, Ma Révérende Mère, que nous ne sommes pas ingrats; mais que, comme bienfaitrice, vous et toute votre sainte communauté, avez une bien grande part à nos prières, et que bien des messes sont offertes pour vous. Je vous dirai qu'au commencement de cette année, pour mon compte, j'en ai dit plus d'une, pour vous obtenir une heureuse année, accompagnée ou suivie d'un grand nombre d'autres pour travailler à procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes, surtout la sanctification de celles que le divin Maître vous a confiées, et, à la fin de votre carrière religieuse et apostolique, la brillante couronne que Jésus et Marie vous préparent dans la céleste patrie, où au lieu des soucis, sollicitudes, tracasseries, dégoûts, ennuis, traverses, épreuves, croix et peines de tout genre que nous aurons endurés ici bas pour l'amour de Dieu, nous jouirons d'un bonheur et d'une félicité qui n'aura jamais de fin.

A mon tour, je me recommande bien aussi à vos ferventes prières et à celles de toutes les bonnes Mères, sœurs et élèves, sans oublier vos Dames pensionnaires, pour obtenir aussi cette couronne de gloire que Dieu réserve à ses élus. Mgr Canoz, en vous recommandant à toutes notre ch. mission, vous envoie sa bénédiction ✠. Je vous donne aussi celle du pauvre missionnaire.

Maintenant je vais vous parler d'une autre chose qui vous amusera et vous fera rire peut-être: vous savez qu'un pauvre, quand il a faim, va volontiers et avec assurance frapper à la porte des personnes qu'il connaît comme aumônières. Eh bien! voici un pauvre missionnaire qu'on appelle Père Lajoie, (c'est le nom qu'on m'a donné ici depuis mon arrivée, parceque je suis toujours gai et content quoiqu'il arrive,) voici ce pauvre qui a faim d'une chose et qui vient frapper à la porte des Oiseaux de Paris, à la porte de cette bénite maison où il sait si bien qu'on est toujours prêt à faire la charité. Quelle est donc cette chose, me demanderez-vous? Je n'ose pas vous la dire, c'est une aumône, peut-être un peu trop considérable, je crains d'être indiscret. Mais réflexion faite je m'enhardis en pensant, ou plutôt étant assuré que votre bon cœur et votre charité vous feront faire tout ce que vous pourrez, et que, s'il le faut, vous pourrez vous faire aider par quelques bonnes âmes qui seront bien aise de contribuer

contribuer à la bonne œuvre et d'avoir part aux nombreuses et ferventes prières que nous et nos bons chrétiens et Indiennes adresseront au Seigneur pour elles. Voici la chose :

Il est parlé dans la relation que je vous adresse de N. D. des 7 Douleurs. Il serait trop long de vous rapporter ou de vous raconter toutes les grâces et les bénédictions que notre bonne Mère désolée nous a obtenues de son divin Fils, surtout depuis 4 ans, et surtout à Trichinopoly où nous célébrons ses fêtes avec toute la pompe et solennité qu'il nous est possible, je dis autant qu'il nous est possible à l'extérieur. Pour l'intérieur tout va à merveille, nombreuses confessions, communions générales avec la plus grande édification ; nous avons beaucoup de congrégations qui nous donnent beaucoup de consolations. Les Fêtes se célèbrent avec piété, les processions item ; mais il y manque quelque chose, quelque chose que l'on désire beaucoup, et qui produirait un effet merveilleux en réjouissant tous les cœurs et en leur inspirant une plus grande piété et dévotion encore envers Marie qui a tant souffert pour nous. Ce quelque chose tant désiré et que je viens vous demander au nom de Marie, au nom de notre Mère désolée, ce sont 7 bannières dont chacune représente une douleur de la Ste Vierge, largeur environ 2 pieds et demi, longueur à proportion, bien coloriées, bien faites, mais peintes seulement d'un côté pour économiser la dépense. Voilà donc la grande aumône que j'ai la hardiesse, ou que je prends la liberté de venir demander à la Révérende et très-bonne Mère Sophie, bien persuadé que non seulement elle ne se fâchera pas de ma demande, mais qu'elle sera bien aise de ce que la mission du Maduré lui donne une si belle occasion de faire un sacrifice d'argent en l'honneur de Marie affligée, pour le bien de ses enfants Indiens, je dirai même pour contribuer à la conversion des pécheurs et des Idolâtres, qui attirés par la beauté de nos cérémonies, la pompe de nos processions, l'éclat des drapeaux ou bannières qui parlent à leurs yeux, commencent par admirer et finissent souvent par se convertir : Combien se disent les uns aux autres : « ô quelle différence entre la religion catholique et celle des protestants, des payens etc. ».

En voilà assez, Ma Révérende Mère, votre bon cœur, votre charité votre amour pour Marie, votre zèle à propager, à accroître la dévotion envers Marie et surtout envers Marie désolée, N. D. des 7 Douleurs vous diront le reste. Et je dis d'avance à nos R. R. Pères que nous pouvons compter sur les 7 bannières, ajoutant comme je l'ai dit plus haut, si la Rde Mère Sophie ne peut pas faire la dépense toute entière elle seule, elle saura bien se faire aider.

Outre la relation ci-jointe j'en envoie une d'une autre genre au R. Père Delvaux en le priant de vous la communiquer, lui promettant en même temps que vous lui communiquerez la vôtre. J'espère pouvoir recueillir et vous envoyer de temps en temps de ces histoires édifiantes, pensant qu'il vous sera agréable de les lire. J'espère aussi avoir sous peu une occasion favorable pour vous envoyer quelques peintures sur mica. C'est un petit cadeau, bien petit, mais qui vous fera d'autant plus de plaisir qu'il vous viendra des Indes et de la part d'un pauvre missionnaire, qui voudrait bien avoir quelque chose de plus précieux pour vous témoigner sa vive reconnaissance.

Agréez, Ma Révérende Mère, mes sentiments d'estime et de respect, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et dévoué serviteur en J.C.

J. Wilmet,
miss. apost.

P.S. Je fermais ma lettre quand on est venu me dire que les fleurs que vous avez eu la bonté de nous envoyer, il y a quelque temps, se fanaient et qu'il fallait en demander aux Oiseaux.... Oh! pour cela j'ai dit non, j'ai déjà trop demandé... je ne veux pas abuser de la bonté de notre bienfaitrice, ce sera pour une autre fois.

Relation envoyée au R. P. Delvaux par le P. Wilmet — Février, 1856 — **Fermeté d'un jeune catholique indien** — Je ne sais si le trait suivant aura quelque intérêt pour nos amis d'Europe. Il n'est point ici question de courses aventureuses, de descriptions pittoresques, pas même d'un événement insolite, il s'agit tout simplement de la conversion d'un jeune Indien, chose assez ordinaire. Toutefois, celui dont je vais parler a montré une persévérance et une fermeté si rare qu'il mérite une mention honorable. Quoique le royaume de Tanjaour soit sous la domination des Anglais, comme le reste de l'Inde, la capitale du même nom est demeurée au pouvoir d'un roi de caste Marate, qui y fait sa résidence et qui consume en fêtes et en plaisirs les gros revenus

revenus

revenus que lui font les Anglais pour quelques services reçus de ses ancêtres. Les remparts de la ville sont les bornes de son autorité, comme les limites de ses promenades, il ne peut les franchir sans une autorisation expresse. Il se dédommage de cette espèce de captivité en faisant de son palais une sentine de tous les vices. La ville infectée par cet air corrompu qui s'exhale du palais de ce roi idolâtre, est peut-être la plus abandonnée aux vices de toute l'Inde Méridionale. L'enfant dont je vais raconter l'histoire, naquit d'un père payen employé comme tant d'autres au service de ce roi sans royaume. Il était le troisième de la famille et s'appelait Soukken. Dieu qui avait des desseins de miséricorde sur lui, permit qu'étant encore fort jeune, il fut attaqué d'une maladie fort grave. Sa mère qui l'aimait beaucoup, n'ayant pas d'autre garçon que lui se sentit pressée, toute payenne qu'elle était de le vouer à la Vierge honorée par les Chrétiens dans une église non loin de sa maison. Après cet acte religieux dont elle ne comprenait pas l'importance, elle vit la santé de son enfant s'améliorer, et en peu de jours il fut entièrement rétabli. Ce fut là pour le petit Soukken le principe des grâces qu'il devait recevoir plus tard. Quand il eut atteint l'âge de 10 ou 11 ans son père l'envoya à notre école pour y apprendre le tamoul, mais dans les desseins de Dieu il devait y apprendre quelque chose de mieux que la langue du pays. Le jeune Soukken se trouvant mêlé à une foule d'enfants chrétiens de son âge les imitait et les suivait partout. Il étudiait les mêmes leçons, lisait les mêmes livres, entendait les mêmes avis; les idées religieuses s'infiltrèrent dans son âme. Il apprit les prières et les récitait avec eux à l'Eglise; il assistait tous les jours à la messe; il était chrétien à l'extérieur, il ne lui manquait que le baptême; il avait appris que ce sacrement était nécessaire au salut, il le demanda. Le Père à qui il fit cette ouverture, loua son pieux désir, l'exhorta à la persévérance et lui fit espérer qu'un jour il aurait ce bonheur. Durant l'espace de trois ans, il ne cessa de renouveler sa demande et de faire ses instances; et lorsque le missionnaire lui représentait l'opposition de ses parents il avait coutume de répondre: ((Donnez-moi seulement le baptême; quand je serai Chrétien, je saurai bien me débarasser d'eux et me tirer d'affaire. En attendant il avait soin d'éviter toutes les cérémonies et les actes idolâtriques qui se fesaient dans sa famille. Après trois ans passés dans les mêmes dispositions, Mgr Canoz eut occasion de passer par Tanjaour. Soukken ne craignit pas de s'adresser directement à lui et de lui faire la demande qu'il avait si souvent adressée au Missionnaire. Sa Grandeur considérant les heureuses qualités de cet enfant, les témoignages favorables qu'on donnait sur son compte et la fermeté de son caractère, promit de le satisfaire à son retour de Nogapatam. Le délai fut d'un mois. Aussitôt que Mgr fut de retour, l'enfant vint lui rappeler la promesse donnée. Il fut résolu qu'il suivrait sa Grandeur à Trichinapaly, mais il fallait le consentement de ses parents. L'enfant amena sa Mère et lui demanda en présence de Mgr, de consentir à ce qu'il le suivît. La pauvre femme comprit de quoi il s'agissait, mais se souvenant qu'elle avait voué son fils à la Ste Vierge, elle donna quoique avec peine, le consentement qu'il demandait. On ne crut pas devoir exiger celui du Père, attendu qu'ayant fait divorce avec sa 1re femme pour s'unir à une autre, il semblait avoir renoncé aux droits sur cet enfant. Ce fut le 1er Février que Soukken fit ses adieux à sa mère. Ils furent tendres, car, étant comme sans père, il aimait doublement celle qui lui avait donné le jour; mais le bonheur auquel il aspirait de devenir chrétien, lui fit surmonter la tendresse maternelle. Comme il était assez instruit dans la religion, on ne tarda pas à lui conférer le baptême. Il prit le nom de Joseph et sa joie fut sensible le jour où il devint enfant de Dieu et membre de la grande famille. Peu de temps après, il fit sa 1re Communion et fut confirmé. Ce dernier sacrement lui était nécessaire pour supporter les épreuves qui l'attendaient. La 1re fut la mort de sa mère. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, il pleura longtemps; mais, la première douleur passée, il remercia Dieu de l'avoir retiré de l'idolatrie avant que cette mort eût lieu; car alors il aurait fallu le consentement de son père qui ne l'aurait certainement jamais donné, comme il le prouva bientôt. En effet, il n'eût pas plustôt entendu dire que son fils était chrétien, qu'il jura de lui faire abjurer sa religion, de gré ou de force. Il vint donc à Trichinapaly, dans le dessein de l'enlever. Le jour de Pâques, Joseph était à l'Eglise quand il reçut avis que son père était à la porte avec plusieurs autres idolâtres qui l'attendaient pour le saisir. L'enfant sortit par une autre porte et son père ne put pas même le voir. Le payen, après avoir longtemps rôdé autour de la maison voyant qu'il ne pouvait exécuter son projet d'enlèvement, prit le parti de s'adresser au Supérieur et demanda à voir son fils. Celui-ci se présente et en quelques mots il lui déclare ses sentiments: Je suis chrétien, lui dit-il, et vous êtes idolatre; je ne puis donc aller en votre compagnie, ainsi ne pensez [illegible] — Mais ne suis-je plus ton père, lui répondit celui-ci? — Vous l'êtes de mon corps, [illegible] réponse déconcerta le père qui partit furieux

en menaçant d'avoir son fils mort ou vif. Le lendemain, il porta plainte contre nous, auprès du Collecteur, nous accusant de lui avoir dérobé son fils. Le jeudi, arrive un ordre du magistrat, qui somme l'enfant de comparaître devant lui le samedi suivant, jour de St Herménégilde, martyrisé par son père arien. Ce jour là, Joseph se confessa, fit la Communion, et après avoir demandé la bénédiction de Mgr et des Pères de la maison, il se rendit au tribunal, plein de joie et de confiance. Avant l'audience, il eut à soutenir un assaut contre tous les payens et les employés du Collecteur qui l'accablèrent de moqueries et d'insultes. L'enfant se tut, et avec raison, car ce n'était pas à eux qu'il avait affaire. Enfin le Collecteur arrive et l'interroge sur les motifs qu'il avait de quitter son père. Joseph se contenta de répondre qu'il était venu librement chez nous avec le consentement de sa mère répudiée par son mari, qu'il avait reçu le baptême, et qu'étant chrétien, il ne pouvait plus, sans exposer sa religion, retourner avec un père idolâtre. Il s'exprima avec tant de raison et de fermeté que les payens en étaient étonnés. Le Collecteur lui dit qu'il était libre, et que, d'après la loi, il ne pouvait le contraindre dans ses sentiments religieux. Puis, sur sa demande, lui ayant donné un Pion pour le défendre de toute agression de la part de son maître, il nous le renvoya. Nous le vîmes donc arriver content et rayonnant de joie d'avoir remporté ce triomphe; mais d'une joie douce et modeste, comme celle qui vient d'une bonne action. Dieu voulut par cette satisfaction le fortifier pour un combat beaucoup plus terrible. Le démon, honteux sans doute de n'avoir pu vaincre un enfant, inspira à son père un nouveau moyen d'ébranler sa constance. Cet idolâtre, voyant qu'il n'avait rien pu obtenir auprès du magistrat, s'adressa à une autorité supérieure, au 1er Juge. Mais en homme entendu, il prit la voie la plus sûre d'obtenir gain de cause dans ce pays; ce sont les recommandations qui dans les tribunaux de l'Inde valent souvent bien mieux que la justice. Au moyen d'une sœur de sa femme, il s'adressa à un des principaux payens de Trichinopoli, homme riche et d'assez grande autorité, qui a su se lier d'amitié avec plusieurs Anglais qui nous gouvernent. Ce payen, qui n'était cependant pas notre ennemi, mais qui l'était de la religion chrétienne, ayant appris de quoi il s'agissait, promit au père de l'enfant tout son appui et toute son influence pour faire réussir une cause qu'il regardait comme la sienne. D'après ce qu'il a dit en se vantant publiquement, c'est lui qui a dirigé les démarches à faire, qui a parlé au juge, qui lui a dicté la sentence, qui a tout fait dans cette affaire. Fort de cette protection, le père de l'enfant présenta son procès au juge, qui, sans retard aucun, lance contre le jeune homme un mandat d'amener. Nous vîmes donc arriver chez nous un huissier suivi de huit gendarmes qui se saisit de l'enfant et signifia au P. Supérieur l'ordre de comparaître deux jours après au tribunal du juge pour se disculper du crime de vol d'enfant. En attendant le jour indiqué pour l'examen de la cause, Joseph fut détenu prisonnier et gardé à vue. Durant cet intervalle, tandis qu'on défendait à nos chrétiens de s'approcher, on donnait pleine liberté à tous les payens de lui parler, de le vexer, de le solliciter de toutes les manières pour le déterminer à retourner spontanément chez son père: promesses, caresses, menaces, tout fut mis en jeu pour vaincre ce qu'ils appelaient son obstination; mais tout fut inutile. L'enfant ne répondit à toutes les sollicitations que par le silence ou par un seul mot: "Je ne veux pas." On ne put même obtenir qu'il donnât à son père la petite satisfaction de recevoir un verre d'eau de sa main. On fut obligé de permettre à nos chrétiens de lui porter de la nourriture pour l'empêcher de mourir. Ne pouvant leur parler, il leur fit faire signe qu'on lui couperait plutôt la tête que de le faire renoncer à sa religion. Parmi les employés du juge, il y avait un individu moitié Indien, moitié Européen, élevé dans la religion catholique, et naguère catholique lui-même, maintenant protestant pour jouir de la mince fonction qu'il exerce. Ce jeune homme, ne croyant pas trouver dans le cœur d'un enfant plus d'amour de sa religion qu'il n'en avait montré lui-même, s'avisa d'un expédient qui dans sa pensée devait avoir un effet infaillible. Il va trouver le père et lui conseille de se jeter aux pieds de son fils en le suppliant dans les termes les plus tendres et par tout ce que l'amour paternel pourra lui inspirer, de retourner de bonne grâce dans sa maison. Il est inouï dans l'Inde qu'un père se mette à genoux devant son fils, et prenne envers lui l'attitude de suppliant. L'espérance qu'on lui donnait d'obtenir ce qu'il désirait avec tant d'ardeur fit passer celui-ci par dessus l'étiquette. Il s'approche de son enfant, se prosterne à plat ventre devant lui, et avec des larmes vraies ou feintes, il le prie, il le conjure de ne pas résister davantage. Nous n'avons pu savoir ce qui se passa en ce moment dans le cœur de Joseph, mais il est probable qu'il a dû éprouver un rude combat auquel sans une grâce particulière il n'aurait pu résister. Dieu la lui accorda et il sortit victorieux de cette épreuve délicate. Les nombreux payens présents à ce spectacle ne savaient comment expliquer cette fermeté d'âme; les uns disaient que nous l'avions bien instruit, les autres soutenaient que nous lui avions donné quelque breuvage qui le rendait insensible; tous, bien entendu, le condamnaient et l'accablaient de reproches. Quant au père idolâtre, frustré dans ses espérances, il dut se relever, assez confus du rôle qu'il venait de jouer, et attendre la décision du juge qui eut lieu le samedi suivant. Dans le 1er jugement porté par le Collecteur, on avait interrogé l'enfant, et c'est sur ses réponses qu'on lui déclara que d'après la loi il était libre. Dans le second, rendu également par un Anglais, l'enfant ne

L'enfant ne fut point entendu; on n'eut aucun égard à la première sentence, ni aux raisons qui l'avaient motivée; on se garda bien d'interroger aucun de ceux qui auraient rendu témoignage que la Mère nous avait librement cédé son fils; tout l'interrogatoire se réduisit à la demande faite au P. Supérieur s'il prétendait garder de force ce jeune homme chez lui, et sur sa réponse négative, le juge décida que le père étant le gardien naturel de ses enfants, celui-ci devait être remis aux mains de l'homme qui le réclamait comme son fils. Nous eûmes occasion plus tard de voir le collecteur et de lui parler de cette décision tout à fait opposée à la sienne. Il se contenta de répondre que le juge avait prononcé d'après la loi musulmane, et que lui avait jugé d'après la loi anglaise. Ces messieurs ont donc deux lois qu'ils peuvent appliquer à volonté selon les occurrences. La sagesse anglaise laisse aux magistrats le droit d'appliquer la plus sévère aux catholiques, et tout le privilège de ceux-ci consiste souvent à désirer, sans pouvoir l'obtenir, d'être jugés selon le code protestant de préférence au code turc. L'enfant eut beau réclamer contre l'injustice de la sentence, et protester qu'il n'irait jamais avec un homme idolâtre, il lui fut répondu très-obligeamment que s'il refusait d'y aller de bon gré, on avait des chaînes pour le lier et des bras pour le contraindre. Il ne pouvait résister à la force, mais il eut le courage de reprocher au juge la violence qu'on lui faisait, et de jeter sur lui les conséquences de cet injuste jugement. — Aussitôt la sentence portée, il se vit entraîné hors de la salle et entouré d'une troupe de païens, qui se félicitaient en le ricanant du triomphe qu'ils venaient d'obtenir. Quant à lui, après avoir donné un libre cours à ses larmes, il prit le chapelet qu'il avait à sa ceinture, détacha de son cou la médaille bénite, et après les avoir baisés plusieurs fois, les remettant à un chrétien qui, avec bien des efforts, avait pu pénétrer jusqu'à lui, lui dit en pleurant que ces objets étant exposés à des profanations dans une maison païenne, il voulût bien les porter chez les Pères et les recommander à leurs prières. Nous ne manquâmes pas de le faire, et nous renouvelâmes avec plus de ferveur les instances que nous avions faites jusque là au glorieux St Joseph, que nous avions pris pour protecteur spécial la première fois que le père idolâtre s'était présenté. Et, quoique les choses parussent tourner si mal, toutefois en réfléchissant à quelques circonstances, notre confiance au lieu de diminuer, prenait un nouveau degré d'accroissement. Le soir où l'enfant avait été arrêté était la veille de la neuvaine du patronage de son saint patron; le 1er jour fut celui où sa constance avait été mise à l'épreuve de tant de manières, le second fut celui où il fut livré entre les mains de son père, et nous conclûmes que St Joseph ne manquerait pas de protéger son enfant le reste de la neuvaine, et que peut-être le jour de sa fête, il montrerait sa puissance en le délivrant de la manière qu'il jugerait à propos. Cependant on le mit sur un char et on le transporta à la maison de ce riche païen dont j'ai parlé plus haut, auteur secret de toute cette injustice. Le pauvre enfant ne pouvait tomber en des mains plus dangereuses. Nous aurions préféré le savoir avec son père, plutôt qu'auprès de cet homme, doué de talents et plus encore de malice, qui n'oublierait rien pour ébranler sa foi et pervertir son cœur. Il mit en effet tout en œuvre pour l'engager à demeurer avec lui, lui promettant une place lucrative et un emploi honorable. Le 1er soir Joseph, selon sa coutume, ayant fait le signe de la croix avant de manger, tous les convives tombèrent dessus; on le gronda, on l'accabla de reproches, et lui saisissant la main droite, ils le frappèrent sans pitié pour avoir fait, disaient-ils, une superstition chrétienne. Cependant on préparait pour le lendemain dimanche une cérémonie de la plus haute importance; il s'agissait de le débaptiser, et, après l'avoir purgé de toute souillure contractée avec les chrétiens, l'introduire de nouveau dans sa famille et la caste dont il était déchu par la profession du Christianisme. Une foule de Brames le conduisirent sur le bord du Caveri, le plus vénéré des fleuves de l'Inde méridionnale; là on se mit à le laver de la tête aux pieds à plusieurs reprises, avec force prières et maintes cérémonies, dont la plus solennelle devait être celle de se frotter lui-même le front avec des cendres de bouze de vache. C'est par cet acte que l'Indien fait profession publique de paganisme, ou proteste de redevenir païen s'il avait cessé de l'être. L'enfant s'était bien laissé laver de toutes les manières et dans tous les sens. Mais quand on fut arrivé au point décisif et qu'on lui présenta la cendre pour s'en barbouiller lui-même, il n'hésita pas à faire sa profession de foi, et déclara hautement qu'il ne commettrait jamais une pareille impiété, qu'il était chrétien et qu'il ne voulait pas cesser de l'être toute sa vie. Les brames

comptaient

comptaient sur plus de docilité ; cette réponse les déconcerta. On le frappa publiquement, on le maltraita, on le pressa de toutes les manières, sans pouvoir obtenir le complément de la cérémonie. Alors un des assistants prit, pour en finir, une poignée de cendre, et lui en frotta le front de vive force. Il fallut se contenter de cela, et les payens, satisfaits à moitié, le reconduisirent à la maison de l'idolâtre qui prétendait le garder chez lui. Durant tout le temps qu'il y resta, on mit en usage tout ce que la ruse et l'impiété pouvaient inventer pour lui faire perdre la foi. On tournait notre religion en ridicule, on l'accablait de sarcasmes, on menaçait de le frapper, et pour lui inspirer plus de frayeur, on avait placé au milieu de la maison une machine à tourments qu'on disait lui être destinée s'il ne renonçait pas à se dire chrétien. Tant de vexations et de combats qui ne lui laissaient pas de relache durent nécessairement influer sur son physique ; aussi quelques chrétiens que nous envoyons de temps en temps sous différents prétextes, pour le voir au moins, s'ils ne pouvaient lui parler, nous rapportaient qu'à peine pouvait-on le reconnaître, tant il était pâle et exténué. Soit donc qu'on craignît quelque grave maladie, soit que l'idolâtre, voyant toutes ses promesses repoussées, désespérât de le retenir auprès de lui, mais toujours par la protection spéciale de saint Joseph, on changea de dessein, et au lieu de l'arrêter plus longtemps à Trichinopoly, ils se déterminèrent à l'envoyer à Tanjaour avec son père. Ceci arriva l'avant-dernier jour de la neuvaine, et la grâce demandée était déja à moitié obtenue. Car s'il était resté à Trichinopoly, gardé à vue nuit et jour comme il était, il n'aurait pu exécuter un deuxième projet de fuite, et il se serait trouvé dans le plus grand danger de ~~perdre~~ perdre, avec la foi, l'innocence et la vertu. Le père et l'enfant se mirent donc en route tous les deux joyeux, quoique pour des motifs bien différents. Le premier regardait comme un signe d'amour envers lui que son fils eût rejeté les offres de ce riche payen et refusé de demeurer avec lui, tandis que l'autre se réjouissait d'aller avec son père parce qu'il espérait trouver plus sûrement le moyen de s'enfuir, et de demeurer toujours chrétien. Il ne se trompait pas. Arrivé à Tanjaour le jour du patronage de St Joseph, le père croyant pouvoir compter sur son fils, lui laissa toute liberté de sortir de la maison et d'aller où il voudrait, ne lui défendant qu'une chose, de fréquenter l'église des chrétiens, et de leur parler. Mais Joseph, sans se soucier de la consigne, n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver le maître d'école qui l'avait instruit dans la religion, et, après lui avoir raconté les mauvais traitements qu'il avait eu à subir, concerta avec lui les moyens de s'enfuir de nouveau de la maison paternelle. Celui-ci autant par amour pour son élève que pour remplir les instructions qu'il avait reçus de nous à ce sujet, lui donna des louanges pour la fermeté qu'il avait montrée, ranima sa confiance, et l'engageant à attendre que son père eût déposé tout soupçon sur sa fuite, il lui promit son secours quand le moment serait venu. Quelques jours se passèrent de la sorte, et Joseph obtenait d'autant plus de bienveillance et de liberté qu'il témoignait plus de joie de voir son projet se réaliser bientôt.

Cependant son père, fidèle observateur des usages des payens, préparait une cérémonie idolâtre à l'occasion de sa femme défunte, à laquelle toute la famille devait prendre part, et surtout l'enfant qui, en sa qualité d'aîné des garçons, devait en être le principal acteur. Il n'eut pas plutôt connaissance du dessein de son père qu'il courut chez le maître d'école pour l'avertir de ce qui se préparait, ajoutant que la fuite ne pouvait plus se différer, attendu que son refus de prendre part à cette cérémonie toute payenne allait réveiller les soupçons et le soumettre à une surveillance à la quelle il ne pourrait peut-être plus se soustraire. Après avoir pris les mesures, il fut résolu qu'il s'enfuirait la nuit suivante aussitôt que son père serait endormi, et qu'il se rendrait au lieu désigné où il trouverait deux chrétiens qui l'accompagneraient jusqu'à ce qu'il fut hors de poursuite. Dès le soir même, les deux individus qu'on avait mis dans le secret se trouvèrent au rendez-vous. Mais il semblait que le père se doutait de quelque chose, ou que le démon chassait le sommeil de ses yeux. Deux fois Joseph essaya de se lever, et deux fois son père s'apperçut de ses mouvements. Il se recoucha et feignit de dormir. Ce ne fut que vers l'aurore que le bonhomme fut pris d'un profond sommeil ; et Joseph qui n'attendait que ce

Joseph [illegible] attendait que [illegible] moment [illegible] pour s'évader, sort sans bruit de la maison [illegible] où les chrétiens l'attendaient. Leur consolation fut grande, car [illegible] à leur connaissance, ils craignaient que son père n'eût découvert son projet [illegible] l'eût arrêté dans sa fuite. Sans retard ils s'éloignèrent de la ville et après [illegible] lieues de marche, ils arrivèrent à Karikal où le curé de l'endroit, à qui nous avions écrit, le reçut comme un petit martyr. C'est de là qu'il nous écrivit pour nous témoigner la joie qu'il éprouvait d'avoir échappé à tant de persécutions et le désir qu'il avait de se consacrer au service de l'autel, si le Seigneur voulait l'agréer. Cependant son père ne tarda pas à apprendre où était Joseph, quoique Karikal soit de la domination anglaise, craignant de sa part quelque nouvelle tentative pour faire exécuter le jugement rendu [illegible] lui firent proposer sous main une certaine somme s'il consentait à ne plus penser à son fils, il la refusa. Ce refus nous fit soupçonner des poursuites, c'est pourquoi l'un de nos P.P. devant s'embarquer pour Pondichéry, l'enfant partit avec lui et coupa court ainsi à toutes les espérances dont son père pouvait encore se flatter. Dernièrement il lui écrivit pour lui donner de ses nouvelles et lui faisait connaître le lieu de sa retraite. Mais dans l'intervalle le pauvre homme a essuyé plus d'un revers. La mort du roi de Tanjaour dont il recevait un revenu mensuel, celle du riche payen de Trichinopoly qui aurait pu lui être de quelque secours, la fuite de son fils, la perte de sa femme, le refus de la somme qui lui était offerte, lui faisaient dire dernièrement : j'ai tout perdu, il ne me reste plus rien. Toutefois il ne montre aucun désir d'embrasser une religion qui pouvait seule le consoler dans ses malheurs. Son second fils au contraire, tout jeune qu'il est, plus sage que son père, vient de demander le baptême. Puisse cet enfant marcher sur les traces de son aîné, dont la force et le courage ont été si souvent un objet d'admiration pour les idolâtres eux mêmes !

Chine – Le P. Pajot au R. P. Delvaux – Wonsi le [illegible] de Pâques, Mars 1856.

J'ai eu le bonheur de me trouver à l'arrivée de nos nouveaux P.P. : ce sont de ces jours heureux qui font époque dans la vie du missionnaire ! Il ne m'a pas été donné de jouir longtemps des doux embrassements de ces f.f. bénis ! C'est le soir du 1er dimanche de carême qu'ils sont arrivés à Changhai, et le lendemain, après le service solennel pour Mgr Maresca, je m'embarquai pour le district de Wonsi : j'ai tant couru sur les brouettes d'Haimen que j'en ai eu des indigestions ; alors, la Ste obéissance, toujours pleine d'une tendre charité, même pour les plus petits de ses ouvriers, m'a changé de poste. À Wonsi les courses sont assez rares ; puis elles se font presque toutes en barque ; aussi depuis un mois me voilà redevenu fort comme jamais.

Vous me parlez d'une magnifique église avec 12 chapelles latérales que nos P.P. construisent à Paris ; que n'a-t-elle sa pareille à Wonsi ! surtout si elle peut contenir trois à quatre mille âmes, car c'est justement comme cela qu'il nous en faudrait une, attendu que cette seule chrétienté compte près de 3000 chrétiens. Wonsi est une ville du 3e ordre, située sur le canal impérial ; de plus elle possède encore plusieurs jolis canaux qui en rendent l'abord facile ; aussi jouit-elle d'un commerce assez actif ; sa population est de environ 100000 âmes ; son sol est fertile ; dans ses environs on aperçoit de petites pagodes qui couronnent le sommet des montagnes ; une de ces montagnes avait été jadis concédée à nos P.P. pour [illegible], on y voit encore [illegible] leurs tombeaux, et je me propose d'aller les visiter à la 1re occasion favorable. Hélas ! dans ce pays le diable est magnifiquement logé, tandis que notre Ste Religion est reléguée dans un coin bien petit et plus pauvre encore. Des 2400 chrétiens de Wonsi [illegible] [illegible] [illegible] pauvres comme eux. [illegible] il y aurait [illegible] il y aurait [illegible]

confesseurs, mais je suis seul et n'en peut guère entendre qu'une cinquantaine, attendu qu'ils n'arrivent que dans l'après-dîner. Ensuite les 1000 [illegible] ne viennent pas tous les dimanches. Leur misérable chapelle ne peut guère contenir que 3 ou 400 personnes; c'est pourquoi on les a divisés en 4 bandes ou congrégations dont chacune a son dimanche assigné. Aux grandes fêtes ils viennent tous; c'est alors une rude corvée pour le missionnaire, j'en sais quelquechose aujourd'hui. J'ai dit 2 messes, la 1ère pour les hommes, la 2e pour les femmes; mais lorsque j'ai vu cette foule entassée de manière à faire crever les murs, j'appréhendais quelque accident. Dieu merci, tout s'est passé avec plus d'ordre que je ne l'espérais, et les 250 personnes qui sont venues communier ont pu le faire avec la décence convenable, ce que je ne puis facilement m'expliquer. Pendant ce temps-là mon compagnon le P. Clavelin court évangéliser Tam-Tam, Nang-Kin, Tam-seu, Hou-ho etc. C'est un vrai conquérant: Plût à Dieu que la mission possédât beaucoup d'ouvriers comme lui. Au reste lorsque je considère tout ce qu'ont fait durant les dix premières années les PP. Gotteland, Estève, Clavelin, Lemaître, Gomet, Werner, Languillat, j'en suis presque effrayé. Car on les a placés dans ces districts où les chrétiens ne pouvaient se montrer; et puis quel ministère! Des confessions de 20, 30 ans, des mariages nuls, des apostats, des enfants sans baptême! Or lorsque je suis arrivé en Chine en 1853, dans tous ces districts la religion était libre, les sacrements fréquentés comme dans les meilleurs diocèses de France. Mais ces pauvres PP. ont dû vigoureusement travailler pour obtenir de si heureux résultats, ils ont essuyé bien des avanies. Maintenant nous ne faisons guère que conserver et compléter un peu les conquêtes qu'ils ont faites; mais ces vétérans sont encore les plus habiles ouvriers de la mission, et nos modèles en tout. Aussi je regrette que le P. Brouillon dans son mémoire ne dise presque rien de ces dix premières années qui sont certainement une belle gloire pour la Compagnie en Chine. — Depuis Juillet 1855 jusqu'au mois de Février 1856, je n'ai guère séjourné plus de 3 mois à Hai-men: la maladie m'a obligé de retourner à Zi-Ka-Wei. Néanmoins durant ce court espace de temps, j'ai encore eu la consolation de baptiser une trentaine d'adultes. J'ai constaté aussi avec bien de la joie que nos nouveaux chrétiens n'abandonnent plus si facilement notre Ste religion, malgré les tracasseries des payens. Au mois de Décembre, lorsque je faisais mission dans une petite chrétienté perdue au milieu du pays, une femme chrétienne de 60 ans, baptisée depuis 2 ans, vint me trouver: Père, priez le bon Dieu pour moi, j'ai une affaire difficile sur les bras! — Qu'est-ce qu'il y a? — Avant d'être chrétienne j'ai fiancé ma petite fille à un idolâtre, et suivant les usages payens, elle est allée toute jeune encore, dans la famille de son futur. Cependant elle était déjà baptisée, parceque lorsqu'elle vint au monde, elle fut très-dangereusement malade, et je permis au chrétien Sâ de la baptiser: voilà 14 ans de cela. L'enfant quoique dans une famille payenne savait ses prières, et les récitait exactement, mais voilà que cette année ma fille tombe malade; je n'en savais rien: la famille payenne appelle le médecin; tous les remèdes sont inutiles; alors ils veulent faire venir un bonze pour faire des superstitions: Jésus, Marie! dès que j'apprends cela, je cours à la famille payenne: ma fille est chrétienne, je ne permettrai jamais qu'on lui fasse des superstitions! — Mais il n'y a pas d'autres remèdes, elle va mourir... — Hé bien! est-ce que vos diables peuvent l'empêcher de mourir? moi chrétienne, je vous dis qu'il y a encore du remède: je vais retourner chercher un ou deux chrétiens qui viendront prier avec moi, et vous verrez! — Nous sommes payens, et nous ne voulons pas que les chrétiens viennent ici réciter leurs prières! — Ils viendront, ou bien vous me rendrez ma fille. Comme le médecin disait qu'elle allait mourir, ils me l'ont rendue; je l'ai mise sur ma brouette, puis je l'ai ramenée. Ah! Jésus, Marie! comme elle était malade! Arrivée à la maison j'ai appelé mes enfants, nous nous sommes mis tous à prier N. Seigneur et Ste Marie; et voilà la petite mieux. Vierge Soyen, (Des protégeants) et aujourd'hui elle va très-bien. — Allons, remerciez bien le bon Dieu, et soyez toujours fidèle à le servir. — Oh oui, Père, mais voilà que la famille payenne voyant l'enfant guérie, la redemande; je leur offre l'argent des fiançailles; mais ils ne veulent point me rendre la pièce écrite: je ne céderai pas, ou bien ils me feront un écrit par lequel ils s'engageront à laisser ma fille libre d'observer toutes les règles de notre Ste religion! — Allons, bon courage! priez le bon Dieu de vous venir en aide! Avec l'ancien contrat des fiançailles, les payens peuvent accuser devant le mandarin; cependant il y a tout lieu de croire qu'ils aimeront mieux céder, que d'avoir la vieille à leur poursuite. Un cas qui n'est pas très rare à Hai-men, c'est celui de femmes payennes venant à la religion des chrétiens apostats. Quelque temps avant d'aller à Wou-si, faisant mission dans la petite île de Tai-hai-sao, les chrétiens m'amenèrent une payenne qui savait très-bien la doctrine et me pressait vivement de lui conférer le baptême: je prends des informations sur son compte, et j'apprends que depuis deux ans, elle vivait avec un chrétien, qui en avait fait sa femme... Avant elle servait de seconde femme à un autre payen; mais celui-ci voulant être baptisé, l'avait renvoyée; alors le vieux chrétien qui n'avait point de femme, trouvant l'occasion bonne, s'en était emparé. Du reste il ne connaissait pas toute la malice de sa faute; car depuis son baptême ayant perdu ses parents, personne ne lui avait parlé de

religion; aussi ignorait-il la doctrine chrétienne, et ne récitait point de prières. Mais sa femme payenne lui dit: quoi! lorsque j'étais chez les payens on faisait des superstitions, et toi, chrétien, tu n'observes pas les règles de ta religion! hé bien! puisque tu es chrétien, il faut vivre en chrétien, nous allons apprendre les prières et la doctrine, puis lorsque le Père viendra, je me ferai baptiser. Instruit de ces dispositions, et ne voyant d'autre obstacle que l'invalidité du mariage, je les séparai pour quelque temps; je baptisai d'abord la femme; ensuite après avoir imposé une pénitence publique au mari, laquelle il accepta et fit volontiers, je le confessai, et enfin le mariai solennellement. — Une autre payenne dans le même cas, à qui je voulais différer le baptême, parceque le chrétien ne voulait pas venir: Père, quoi! parceque mon mari ne veut pas obéir, moi je ne pourrai donc pas aller au ciel! — si, le bon Dieu aura pitié de toi; seulement je te demande une chose, c'est d'aller trouver ton mari, et de me l'amener absolument; du reste qu'il n'ait pas peur: le Père ne sera pas méchant. En effet cette femme a tellement tourmenté son prétendu mari pendant tout un jour et toute une nuit, qu'il a fini par se rendre et accepter toutes les conditions que je lui ai imposées. maintenant ils vivent heureux et contents. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces conversions ne causent pas moins de joie aux chrétiens qu'au Père. Ramener un pécheur, convertir un payen, baptiser un enfant, c'est leur plus grand bonheur: aussi Dieu m'est témoin que c'est bien à regret que j'ai quitté cette terre de bénédiction. — D'après les informations que j'ai prises, le P. Jacquemin, ancien missionnaire de Tsom-ming, est le premier Père qui soit allé dans ce pays sur la fin du règne de l'empereur Kien-lom. Alors notre sainte religion était persécutée, et il n'y avait encore à Hai-men que quelques familles chrétiennes. Depuis lors jusqu'à l'arrivée du P. Clavelin, ces pauvres gens ont été presque entièrement abandonnés; voilà ce qui explique comment, malgré leur zèle et leur ferveur, on trouve encore de temps en temps des chrétiens, qui n'ont de chrétien que le baptême. Ces cas diminuent chaque année, parceque les bons chrétiens sont ingénieux pour les dépister. — En terminant cette lettre, je prierai votre Rév. de vouloir bien recommander à St Joseph notre chère chrétienté de Hou-si, afin qu'il nous aide à bâtir une église: alors là aussi nous aurons la consolation de régénérer des adultes dans les eaux salutaires du baptême. Avant ce temps-là, il est impossible de s'en occuper: les pauvres chrétiens de la ville ne peuvent pas même assister à la Messe les jours de fête; dès qu'on ouvre la porte, tout est envahi par les pêcheurs. Même pour bien faire, il faudrait une petite église dans la ville, et une grande pour les pêcheurs dans le faubourg où se trouve le Kom-sou actuel; mais bienheureux si nous pouvons avoir de quoi bâtir celle des pêcheurs. Je suis en union etc....

Le P. Rollinat au R. P. Maris. Zi-ka-wei, 29 Avril 1856. — Je puis maintenant vous donner quelques nouvelles des 5 missionnaires récemment arrivés en Chine; car notre position commence à se dessiner. Tout en poursuivant l'étude de la langue que nous avons commencée ensemble, nous avons chacun notre emploi. Le P. Desjacques est procureur de la mission, en remplacement du P. Louis Massa; le P. de Carrère professe la morale au Gd-séminaire; le P. Olive est au petit séminaire pour venir en aide au P. Brueyre; le P. Ravary au collège de Zi-ka-wei donne des leçons de lecture, de calligraphie et de chant. Quant à moi, je viens d'être nommé second vicaire dans le même district: mon principal emploi sera d'aller confesser et administrer les malades. Je dois partir demain pour une chrétienté voisine, où je dois célébrer le St Sacrifice le jour de l'Ascension; là je commencerai très-probablement à entendre des confessions de dévotion. N'allez pas croire pour cela que je sache la langue. Il faut un peu plus de deux mois et demi pour apprendre une langue comme la langue chinoise. Encore notre étude a-t-elle été partagée par des occupations étrangères. A la fin du Carême, j'ai été donner une retraite aux prêtres que Mgr Spelta avait réunis à Tom-ka-tou. Pendant 8 jours que cette retraite a duré, j'ai eu constamment l'esprit tendu, et la plume à la main pour préparer les Instructions et les Conférences que je donnais en latin. Après cette retraite, j'ai été faire une petite excursion dans le district du P. Borgnier; j'ai dit la messe dans deux chrétientés les derniers jours de la semaine sainte, et pour les fêtes de Pâques, j'ai fait quelques baptêmes. Fort heureusement que je n'ai pas eu de malade à confesser, ce qui alors m'aurait singulièrement embarrassé. On trouve ici parmi nos chrétiens la foi des anciens temps, car leur position parmi les payens a été longtemps celle des chrétiens de la primitive Eglise au milieu des Juifs et des idolâtres. Soumis aux mêmes épreuves, exposés aux supplices et aux tortures pendant plus d'un siècle de persécution, plusieurs ont glorieusement souffert pour J.C. En conversant avec eux, en voyant leur piété, leur ferveur dans la prière, on est vivement touché et bien édifié. Sans doute, je dois me défier de mes premières impressions, mais je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper, qu'un missionnaire trouve ici des grâces et des consolations qu'on ne trouve pas en Europe. — Ces absences et quelques voyages à Tom-ka-tou m'ont un peu retardé dans l'étude de la langue; mais avec la grâce de Dieu on sait bientôt assez de chinois pour exercer le ministère ordinaire des missionnaires dans leurs districts.

Il y a à peine un an que le Père Bourdilleau est arrivé en Chine, et déjà il prêche comme un missionnaire longuement exercé. — Un ministère plus difficile, parce qu'il suppose une plus longue habitude de la langue, et une plus profonde connaissance des livres chinois, est celui que quelques uns des nôtres ont commencé à exercer. Le Père Languillat a eu deux conférences publiques avec les païens. Devant un auditoire aussi nombreux que le local pouvait le comporter, et en présence de plusieurs témoins lettrés, il a parlé de la religion en général, de l'unité de Dieu et de la spiritualité de l'âme; et armé de citations puisées dans les livres chinois, il a montré que ces premières vérités avaient été connues dès longtemps et publiquement professées en Chine, et que l'idolâtrie n'avait été qu'une corruption de la religion primitive. A ces principes si lumineux, il a opposé le ridicule et l'extravagance des superstitions chinoises; il a représenté les païens brûlant du papier devant leurs idoles, et à ce moment il a été interrompu par un tonnerre d'applaudissements. Ce fait vous montre assez dans quel discrédit est tombée l'idolâtrie en Chine; il révèle aussi dans ces pauvres payens un profond besoin des lumières de la foi. Le Père Vuillaume a eu aussi plusieurs conférences avec les lettrés. Peu à peu les préjugés se dissipent, et la lumière pénètre au milieu des plus épaisses ténèbres, et tout fait espérer que bientôt notre foi fera des conquêtes parmi les lettrés. — Vous savez sans doute que Mgr Spelta est à Hou-Koug. Il nous a donné avant son départ les témoignages les plus touchants d'estime et d'affection pour notre Compagnie! On pense qu'il sera nommé vicaire apostolique du Hou-Kouang à la place de Mgr Rizzolati qui retournerait en Europe. Ainsi nous sommes sans évêque pour le moment. Le P. Languillat a été nommé administrateur du diocèse. — Le P. Clavelin nous écrit que l'insurrection chinoise fait des progrès. En Mars dernier, les rebelles avaient emporté plusieurs avantages sur les Impériaux. Dans certaines villes plus voisines de l'insurrection, la population s'alarme, les communications deviennent de plus en plus difficiles, et le commerce européen en souffre beaucoup. Le 13 avril dernier, grande fête et grande réjouissance à Zi-Ka-wei. Le Ro. P. Supérieur, le P. Desjacques, le P. Borgnier et le f. Van-Paassen ont fait leurs derniers voeux. Le P. Lemaître a fait les vœux de profès. — Je recommande à vos prières le P. Gotteland; nous faisons en ce moment une neuvaine pour lui: il ne dit plus la messe, sa voix est éteinte, et je ne sais s'il se relèvera. —

Allemagne. — Extrait d'une lettre de Gorheim. Mars 1856. — Le Noviciat de Gorheim se peuple de Novices que la grâce de la vocation va chercher en Wurtemberg, dans le grand duché de Baden, en Bavière, en Suisse et dans notre petite principauté de Hohenzollern-Sigmaringen. Cette année, St Joseph, notre grand recruteur, s'est généreusement acquitté de son emploi, et a conduit dans notre Bethléem de nouveaux conscrits qui nous font dépasser quant au chiffre le noviciat du B. Ignace d'Azévédo. — On écrit actuellement ici la vie trop peu connue du V. P. Philippe Jenningen, de notre Compagnie, l'apôtre et le thaumaturge de la Souabe. Le v. père est mort à Ellwangen, le 8 février 1704, à l'âge de 62 ans, après 41 ans de vie religieuse et 23 de travaux apostoliques dans les missions. Ce St François Régis du Sud de l'Allemagne, semble vouloir attirer ses frères autour de son tombeau, et nous espérons qu'il nous aidera à avoir à Ellwangen un Lalouvesc. Ce serait le vœu de la population de cette contrée où la mémoire du st père est encore en vénération. Je reviens à Gorheim. Nos deux congrégations prospèrent: malgré les difficultés de la distance, du lieu, du temps, etc, les élèves du gymnase prussien viennent régulièrement aux assemblées, et cette assiduité est d'autant plus admirable que c'est pour eux le sacrifice du jour de congé. La dévotion à Marie a porté et porte ses fruits, d'après le témoignage des Professeurs, il y a tout un renouvellement de vie religieuse dans ce collège, depuis que les Congrégations ont été érigées. Les congréganistes se font gloire d'appartenir à Marie et portent ouvertement leur grande médaille de congrégation, non seulement aux réunions, mais encore en public et hors de leur Chapelle. — Le crâne de St Stanislas et une phalange du doigt de st Ignace sont à Gorheim. — Une autre œuvre qui prend toujours plus d'extension et que notre B. P. approuvera, c'est l'œuvre des Exercices. Il ne se passe guères de semaine que nous n'ayons des retraitants. Prêtres, laïques, jeunes gens, de toute condition, viennent ici dans la retraite se préparer aux combats de la foi. C'est vraiment un beau spectacle que de voir arriver ces étudiants d'université, ces élèves de lycée, qui malgré les préjugés de leurs parents, de leurs professeurs, veulent apprendre la langue de la piété, et se prémunir contre les séductions du mal. Ils n'ont pas d'autre temps que celui de leurs vacances pour venir faire leur retraite, et cependant ils emploient les premiers jours de ce temps si désiré pour se rendre à Gorheim. Et ce n'est pas seulement d'ici, mais des autres pays voisins qu'ils nous viennent faisant un, deux, trois jours quelquefois de route à pied. Dans la retraite ils sont d'une édification extraordinaire, silence parfait, modestie et exactitude telle qu'on la désire dans les Novices. Plusieurs ne nous quittaient qu'avec peine et les larmes aux yeux. Cette année, nous avons eu cinq ou six grandes retraites d'élèves; chacune de ces bandes

Chacune de ces bandes se compose de 15 à 25, et ce ne sont pas seulement des élèves philosophes ou de sérieux théologiens, ce sont aussi des enfants de 14 ans des élèves de 3e et de 4e. Où logez-vous tout cet monde? Eh bien! nous nous réservons les novices prêtent leurs lits, et se couchent sur le plancher, heureux de contribuer même en dormant au bien qui se fait. Quelques mots sur les Congrégations. Quelques élèves dans une université voisine ont eu dans leur retraite la pensée d'établir une Congrégation; mais il y avait de grandes difficultés. Professeurs, Directeurs, Prêtres tous étaient contraires au projet. Pas moyen d'avoir un præses, une chapelle. Que font ils? Ils se réunissent dans une auberge, louent un appartement, placent une statue de la Sainte Vierge sur un autel improvisé, vont même à des protestants emprunter [illegible] fleurs, tapis, etc. et après avoir nommé un préfet, deux assistants et un secrétaire, se constituent congréganistes. Voici ce que m'écrivait le préfet, il y a quelque temps

« Nous avons choisi le deux février pour la réception des nouveaux Congréga-
« nistes. Ils se sont préparés à cette faveur par un triduum où ils ont eu leur
« temps de méditation. Le sujet était la formule de consécration: Sancta
« Maria, mater Dei ... &. Le jour de la Purification nous avons tous
« communié pour obtenir la faveur d'une érection canonique de notre Congré-
« gation. Après midi, nous nous sommes réunis dans notre local. Comme nous
« avons commencé nos séances de réception en chantant le ps. Ecce quam bonum
« et le Veni Creator. Ensuite un des récipiendaires est venu spontanément près de moi
« s'agenouiller aux pieds de l'autel, et a récité au nom de tous la profession
« de foi catholique. J'ai moi-même adressé quelques paroles à mes
« condisciples, et en qualité de préfet élu par eux je leur ai demandé s'ils
« voulaient vivre et mourir au service et pour la gloire de Marie. Alors
« chaque récipiendaire est venu spontanément (et sans que nous l'eussions
« réglé comme cérémonie) près de moi, et les yeux fixés sur la statue
« de Marie, disait en me serrant la main «Je promets d'être
« fidèle à Marie». Nous chantâmes le Magnificat, et alors eut lieu la récitation de
« la formule, que chacun prononça à haute voix tenant un cierge allumé à la main. Puis
« chaque congréganiste reçut comme signe de son dévouement à Marie une médaille représentant
« l'Immaculée Conception, et sur le revers [illegible] [illegible] Nous terminâmes par le Te Deum. O mon
« Père, quelle joie nous avons éprouvée ce jour! Impossible de vous décrire les sentiments des congréganistes
« avec quelle spontanéité, quel sérieux, quelle simplicité, les récipiendaires se sont dévoués à cette bonne
« mère. Quelques uns pleuraient de joie; d'autres ne cessaient pas de baiser leur médaille et de la presser sur
« leur cœur. Le soir, nous avons voulu nous réunir encore [illegible] [illegible] de Marie, et nous avons résolu à l'unani-
« -mité de passer le carnaval en retraite et en prières. » — (Espagne. Extrait d'une lettre de Madrid du 1er Juill. 1856

Vous connaissez sans doute l'orage qui vient d'éclater sur nos têtes. Mr Escosura un des ministres, fit mettre en prison le P. Cuevas, et le P. Maran eut eu le même sort, si l'on avait pu le trouver. Le prisonnier fut mis en liberté au bout de cinq jours. Dieu a tellement aveuglé nos ennemis qu'ils ne songèrent pas même à notre collège de Carrion. Quant aux Pères de Salamanque, ils furent visités et interrogés par la police au sujet du P. Cuevas. [illegible] la capitale on a donné beaucoup d'[illegible] au P. [illegible], qu'on disait être un conspirateur, complice des insurgés et des incendiaires de Castille. Effrayé de ce [illegible], il se cacha. Nos amis, apprenant sa position, ne tardèrent pas à le tirer d'embarras. C'est alors que fut présentée au gouverne-ment une copie des feuilles dont on se sert dans la Compagnie pour les informations envoyées à Rome. On la fit voir à Espartero, en lui demandant quelle mesure il fallait prendre

tout faisait croire, disait-on, que les jésuites étaient les chefs des conspirateurs, et ces feuilles en étaient une preuve incontestable. Espartero prend la feuille et dit: moi, je ne comprends pas le latin. Un jeune homme qui se trouvait là fait la version. Aussitôt un député présent à cette scène s'écrie qu'il n'y a pas même ombre de conspiration, et que c'est tout simplement une feuille de service. Peu satisfaits de cette explication, ils envoyèrent en prison l'imprimeur de ces feuilles, sous prétexte que c'était là une affaire du *Père Cobos* et des jésuites. (Vous savez que le *Père Cobos* est un journal écrit avec infiniment d'esprit et très-opposé au gouvernement actuel.) Cependant voyant qu'il n'y avait pas de motifs suffisants pour prolonger cette détention, on mit l'imprimeur en liberté. Le lendemain, le député ci-dessus indiqué se présente chez le P. Cumplido, le met au courant des affaires et lui demande des explications au sujet de la feuille: le Père n'eut pas de peine à lui faire tout comprendre. Le soir même on fit remettre à Espartero deux copies de ces mêmes feuilles d'information, et de plus les lettres des suffrages, qui avaient été imprimées chez l'imprimeur en question. Informé de tout par le député, Espartero dit que si ce n'était que cela, le P. Cumplido et ses confrères pouvaient être tranquilles. Mais tout n'était pas fini. Bientôt on imagina une nouvelle interprétation de ces feuilles: il fallait à tout prix prouver notre intelligence avec le *Père Cobos*. Pour cela on fit voir au ministre d'un air triomphant les deux initiales P. C. qui se trouvent au commencement de nos lettres, et qui n'étaient, d'après eux, autre chose que les initiales de *Père Cobos*: voilà une jolie interprétation. Pour compliquer encore nos affaires, Escosura écrivit vers le même temps une lettre, où il recommandait de surveiller de près les jésuites; le P. Cumplido crut prudent de se cacher de nouveau. Mais il sortit de sa retraite en voyant que les menaces d'Escosura ne se réalisaient pas. Le Père se rendit alors chez le gouverneur de Madrid qui le reçut très-bien. Mais ce Monsieur lui fit entendre, que les préjugés contre les jésuites et le clergé étaient très puissants et qu'il ne pourraient en arrêter les fâcheuses conséquences. Nous étions dans ces perplexités, lorsqu'Escosura présenta à la signature de la reine ses décrets impies, qui amenèrent le désaccord entre les ministres, l'éloignement d'Espartero, et le triomphe d'O'Donnell. Le nouveau ministère a fait à la Cie des propositions avantageuses, qui donnent bon espoir.

France — Collège de l'Immaculée Conception à Vaugirard. — Les pères de cette maison ont eu cette année la consolation de voir qu'en s'attachant à suivre autant que possible la *Ratio studiorum* de la Cie on arrivait à faire même des bacheliers. Sur 22 candidats, 17 ont subi avec succès les épreuves du Baccalauréat: 14 pour les lettres, 3 pour les sciences. Tous avaient fait leur cours complet de philosophie en latin. — Voici une idée sommaire des travaux de surérogation usités dans ce collège. Durant l'année scolaire 1855-56, nos élèves de troisième ont traduit en vers latins toute l'Iliade d'Homère qu'ils s'étaient partagée en lots proportionnés à la force de chacun. Cinq élèves de Rhétorique ont de même traduit en vers latins chacun une pièce du théâtre grec, conservant autant que possible le mètre de leurs modèles. Un autre élève de la même classe a composé *proprio marte* un drame latin de 1500 vers sur *Gilles de Bretagne*; un autre encore a récité en grec tout le petit catéchisme de Canisius, et plusieurs autres ont lu tout Sophocle avec analyses écrites etc. etc. Le moyen qu'on a pris à Vaugirard pour inspirer le goût de la langue d'Homère, a été d'introduire, à l'étude, l'usage de traductions latines des auteurs grecs. — N. B. Nous espérons recevoir bientôt des détails non moins consolants sur les autres autres collèges. — **Laval**. 7bre 1856. L'année 1855 a été, comme on sait, remarquable pour cette ville par son érection en évêché. Mgr Vicart, transféré de Fréjus au nouveau siège de Laval, fut installé à la fin de novembre dernier par le nonce apostolique lui-même. On attendait l'arrivée de l'évêque pour célébrer la proclamation du dogme de l'immaculée conception. Cette solennité a eu lieu le 8 décembre, et on lui a donné tout l'éclat possible. Le soir tout était illuminé jusqu'aux maisons les plus misérables. On raconte qu'un homme depuis long-temps éloigné des sacrements, voyant de pauvres gens qui manquaient de pain, acheter cependant de quoi illuminer leur cabane, ne put s'empêcher de voir dans cet empressement quelque chose de surnaturel et se convertit. — Notre nouvel évêque se montre plein de bienveillance pour nous. Sa Grandeur a déjà daigné faire deux ordinations dans notre église. Elle a officié pontificalement à la dernière fête de St Michel et le panégyrique de notre glorieux patron a été prêché par le chanoine théologal de la Cathédrale. De plus, en établissant la liturgie Romaine dans son diocèse, Mgr a déclaré [illegible] officiellement qu'il adoptait aussi le chant Grégorien de l'édition du P. Lambillotte. Il a même obtenu de Rome que le Propre de Laval fut enrichi des beaux offices de la passion, depuis long-temps en usage dans la Compagnie. — Comme Mgr n'avait pas de local commode pour la retraite ecclésiastique, le R. P. Recteur a profité des grandes vacances pour lui offrir notre maison. L'offre a été acceptée, et près de 300 prêtres sont venus, en deux troupes successives, s'installer dans nos chambres et dans nos cellules. Les exercices ont été chaque fois dirigés par un de nos Pères: tout s'est passé au mieux. — Cette année le scholasticat se compose de 60 théologiens et de 44 philosophes. Ces derniers sont, comme par le passé, distribués en trois cours et suivent les leçons de six professeurs: trois pour la philosophie, et trois pour les sciences mathématiques et physiques.

Canada. — Extrait d'une lettre du P. Hanipaux aux scholastiques de Laval. — Ste Croix de l'île Manitouline, 15 Mars 1856. — Pour l'honneur de notre Reine souveraine, la toujours immaculée Vierge mère de Dieu, je vais vous écrire rapidement et en mon style sauvage comment le bien aimé dogme a été accueilli

chez nos Indiens de l'île Manitouline. C'était le 11 Mars, 3e dimanche de Carême. Les travaux qui emportent quelquefois bien loin nos sauvages, nous imposent d'autres règles qu'ailleurs pour certaines de nos solennités. Ce jour-là, nous avions 1re communion de 20 enfants. La circonstance nous parut favorable pour la grande annonce. Les enfants étaient en retraite; nous faisions une neuvaine solennelle en l'honneur de S. François Xavier; nous étions en plein Carême, tout cela préparait bien les cœurs aux impressions d'une sainte joie. Le P. Nic. Point avait fait une Vierge qui est ad perpetuam rei memoriam. C'est un transparent haut de 12 ou 13 pieds, large en proportion. Le cadre, confectionné par quelques jeunes sauvages sous la direction du Père, est, pour la singularité de l'invention, un objet qui ne serait pas, je pense, le moins curieux de ceux qu'on a transportés à Paris pour l'exposition. Il est dans la forme de l'embrasure de la fenêtre qui devait le recevoir. Les dessins très réguliers, exécutés en pose épis par nos sauvagesses, et disposés avec symétrie, sont couverts de vitres qui complètent l'effet magique de l'ensemble. Ce jour-là, le printemps était en son plein dans notre église. C'est un miracle chez nous parce qu'ici, jusqu'au mois de Mai, tout est couvert d'une neige très haute, et d'une glace profonde. Des [illegible] de petite taille et des fleurs gigantesques, avec leurs tiges diversement décorées, épanouies, et rangées en bel ordre en lignes parallèles, en cercles, demi-cercles, dans toutes les parties libres de l'enceinte sacrée, rappelaient toutes ensemble le souvenir de l'Hortus conclusus. La chapelle de la Vierge surtout, par le travail du P. Point, était comme une grande apparition de la Reine du Ciel. Après le Veni Creator, un missionnaire raconta la cérémonie du Vatican. Aussitôt la troupe de nos petits chantres sauvages, du haut de l'une des tribunes qui, à droite et à gauche du sanctuaire donnent sur le maître-autel, entonnèrent et chantent au long le Gloria in excelsis en musique de cathédrale. Le même Gloria est répété par le chœur des chanteuses du haut de la tribune placée à l'autre extrémité au-dessus de la porte; il est répété encore pour la troisième fois par les voix plus fortes et plus nombreuses des chantres de l'intérieur de l'église. En même temps la cloche et les fusils saluent aussi à leur manière l'heureuse nouvelle. Le T. S. Sacrement était exposé au milieu de cent lumières pour la bénédiction d'actions de grâces. Entre les hymnes qui sont dus au Fils présent sous les voiles eucharistiques, on chantait le cantique nouveau de la Mère Immaculée. Les différents chœurs rendaient tour à tour avec des nuances différentes le refrain de louange et d'allégresse. Après la bénédiction, la procession se met en marche. La Vierge, sur un brancard de lumières et de fleurs, est portée par quatre Congréganistes. Les autres Congréganistes qui ne sont pas à la tribune de chant accompagnent la Vierge avec l'étendard et les oriflammes de la Congrégation. La marche est ouverte, après la croix, par les Congréganistes de St. Michel avec leurs insignes, puis les garçons de la 1re Communion avec leurs [illegible] ornés de fleurs, puis, après la bannière de la Vierge, les petites filles en blanc, puis les filles de la 1re Communion aussi avec leurs [illegible] à longues tiges fleuries; puis la Vierge avec son cortège, puis la troupe des petits chanteurs qui étaient [illegible] des hauteurs de l'église, en aubes blanches, couronnés de fleurs avec des flambeaux aussi tout parés de fleurs, puis enfin les prêtres. Pendant tout le temps de la procession, qui fit cinq fois le tour de l'église, on chanta les litanies de la Louisiane. Le solo du frère Jennesseau partait de la tribune supérieure, du fond du chœur. Il chantait les invocations. Les chanteuses avec leurs voix plus douces, du haut de la tribune, à l'autre extrémité, répondaient: Ora pro nobis. Les chantres de l'intérieur de l'église, de leurs voix sonores, faisaient retentir encore le même Ora pro nobis. Les petites filles qui précédaient la Vierge, comme un doux écho lointain, répétaient: Ora pro nobis. Enfin les petits garçons qui la suivaient, [illegible] avec leurs voix plus enfantines, comme de vrais petits anges: Ora pro nobis. A l'Agnus Dei, on entre dans la chapelle de la Vierge. Là on [illegible] sur le trône [illegible] [illegible] à la hauteur de 18 à 20 [illegible] les lumières [illegible] et illuminent les [illegible] [illegible] Vierge [illegible] [illegible] tige, [illegible] triomphant. La foule s'est [illegible] chapelle [illegible] [illegible] Ipsa conteret caput tuum [illegible] [illegible] vocabis nomen ejus Jesum [illegible] [illegible] Immaculée. Quelles suites bienheureuses [illegible] Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes! [illegible] l'allocution en emprunte à la Vierge même le cantique de sa reconnaissance [illegible] [illegible] qu'il soit béni au Ciel, qu'il nous aide [illegible] [illegible] petite ombre de ce que vous faites dans la France [illegible] celle qui est au-dessus de toute louange [illegible] afin que Dieu perfectionne sa louange dans la bouche de ses enfants. Ex ore infantium perfecisti laudem.

*

Ad majorem Dei Gloriam.

Scholasticat de Laval, 19 Avril 1857.

Les scholastiques de Laval aux P. P. et F. F. de

Nos R. R. Pères & nos C. C. Frères.

P. C.

France. — Les P.P. & F.F. du Noviciat d'Angers aux P.P. & F.F. du Scholasticat de Laval. — Œuvre des Saltimbanques. — Le zèle des âmes abandonnées a toujours été pour les enfants de St. Ignace l'héritage le plus doux et le plus consolant: c'est afin de nous initier à ce genre d'apostolat que notre Père Maître a établi définitivement en 1854 au Noviciat d'Angers l'œuvre dite des Saltimbanques. Tout le monde sait qu'à l'occasion des grandes foires on voit apparaître tout-à-coup sur les places de nos cités certaines troupes d'artistes nomades qui viennent prélever sur la curiosité publique le précaire soutien d'une misérable existence. La ville d'Angers chaque année, à la St. Martin et au Sacre (Fête-Dieu), a deux foires qui durent huit, quinze jours, quelquefois trois semaines, et qui nous amènent bon nombre de ces bateleurs. Alors se dressent dix ou douze baraques, à côté desquelles stationnent les demeures ambulantes de ces pauvres gens divisés en familles plus ou moins homogènes. En les voyant s'établir près du Noviciat, nous avons pu les considérer comme une paroisse flottante de cent-cinquante à deux cents âmes que la Providence adressait à notre zèle. En 1854, le lendemain de la St. Stanislas, deux de nos frères allèrent frapper à la porte de ces tristes habitations, quêtant humblement, mais avec la force de la charité les enfants qui n'avaient pas encore fait la 1re communion. Dans l'une des voitures deux enfants de 14 ans leur sont présentés, l'un natif du Havre, l'autre de Gand en Belgique. Ce dernier n'avait jamais connu ses parents: son compagnon avait quitté les siens à l'âge de 8 ans, et tous deux se trouvaient au service d'une femme Italienne, directrice d'un petit spectacle fort innocent. Nos pères conduisirent ces enfants au Noviciat. On reconnut que malgré leur âge ils étaient dans une ignorance presqu'absolue des vérités les plus nécessaires. Toutefois ils savaient l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique, et ils avaient la pieuse coutume de les réciter matin et soir. D'ailleurs, ils avaient conservé une candeur et une ingénuité bien rares à leur âge et bien étonnantes dans leur condition. On commença donc à les instruire, mais au plus vite, car ils devaient partir dans quelques jours. Quand ils furent suffisamment préparés, ils s'approchèrent du saint Tribunal de la pénitence, où ils témoignèrent leur contrition par des larmes abondantes. Ce fut le jour de la présentation de la Ste. Vierge, qu'ils

qu'ils eurent le bonheur de s'asseoir pour la première fois à la Table Eucharistique. Notre chapelle intérieure était ornée comme aux jours de fête. Les enfants s'agenouillèrent au bas du sanctuaire : cinq de leurs compagnons avaient voulu assister à la cérémonie. Le prêtre s'avança alors vers l'un des enfants et le baptisa, parce que l'on n'avait pas de preuves suffisantes d'une première régénération. Le nom de Stanislas lui fut donné. Le saint sacrifice commença au milieu de pieux cantiques ; le moment de la communion arrivé, il y eut une courte allocution ; puis ils récitèrent les actes et reçurent Notre Seigneur, en pleurant de piété et d'attendrissement. L'action de grâces achevée, tous se rendirent avec les catéchistes au réfectoire des étrangers, où ils déjeunèrent en famille. Peu à peu les fronts des nouveaux venus se déridèrent ; on fit connaissance et l'on se sépara bons amis avec promesse de se revoir. En effet, les exhortations de nos chers communiants devaient les ramener et la grâce opérer en eux d'admirables changements. — Mais revenons aux héros de la fête. Nos frères les conduisirent à la maison de campagne où ils furent les témoins de leur joie naïve et de leurs jeux innocents. Le soir, nous les entendîmes renouveler les promesses du baptême, et se consacrer à Marie, la mère des Orphelins. — Le lendemain, nos enfants revinrent, mais ils n'étaient pas seuls. Les cinq jeunes gens de la veille les accompagnaient, et un autre Saltimbanque plus âgé s'était joint à eux. L'un de ces hommes était le grimacier de la troupe, et ne laissait guères soupçonner sous la bizarrerie de ses traits, une âme accessible aux vérités saintes de la religion. La grâce nous montra le contraire. — Un autre était clarinette de sa bande. Il savait à peine la première note de la musique ; mais il était doué d'une telle justesse d'oreille, et d'une si grande mémoire musicale qu'il lui suffisait d'entendre un air pour le jouer. Aussi voulut-il employer à la gloire de Dieu son talent & son instrument. Pendant la retraite qu'ils commencèrent bientôt après, il apporta sa clarinette avec lui, et après avoir entendu un air de cantique, il l'exécutait sur le champ pour se préparer à l'instruction. — Tout ce monde fut reçu à bras ouverts. On causa, on écrivit, on épela, on calcula ; et enfin on vint à parler de religion. Les deux plus âgés, (l'un avait 35 ans, l'autre environ 25,) n'avaient pas fait leur première communion. Ils manifestèrent l'intention de s'y préparer pour le Dimanche suivant. Une certaine inquiétude tempérait notre joie ; le désir était-il sincère ? Le temps était-il suffisant ? Mais nos craintes furent dissipées, lorsque le plus vieux nous montra une médaille de l'Immaculée Conception qu'il portait depuis 15 ans, nous assurant qu'il n'avait cessé chaque jour de faire une petite prière à Dieu & à Marie. D'ailleurs le temps pressait. Nous nous confiâmes en la grâce divine, et pour entamer sérieusement cette besogne, on crut qu'il n'y avait rien de mieux qu'un triduum de retraite. — Le soir même, ils sont doucement prévenus qu'on a l'intention de leur faire quelques conférences religieuses. Ils y consentent de grand cœur, et l'on commence à leur montrer la vérité de la religion catholique en priant les auditeurs de proposer leurs difficultés. Personne n'en avait et chacun promit de revenir. — Le lendemain aucun ne manqua. Mais pour éprouver nos

nos retraitants, nous voulûmes procéder plus sérieusement que la veille. Ils firent tous la pri-
-ère à genoux avant l'instruction, et après l'instruction ils montèrent silencieusement à la
tribune pour réfléchir sur les vérités entendues, et demander à Dieu lumière et force. Les
jours suivants, ils eurent également deux instructions précédées & suivies de prières et de can-
tiques. Le reste du temps, on repassait le catéchisme; on écrivait, on calculait aussi par ma-
-nière de récréation. Ils suivirent ainsi la première semaine des Exercices. Les deux hommes
qui n'avaient pas fait leur première Communion demandèrent bientôt à se confesser, ainsi que
le jeune homme de seize ans. Quant aux autres, l'un ne venait plus, le second manquait souvent;
le troisième âgé de vingt ans ne paraissait pas disposé à la confession, et la mollesse de
son caractère avait besoin d'être stimulée. Le vendredi soir, le Père parla de la mort et de
l'enfer qui attend le pécheur impénitent. Au sortir de la chapelle, il prend à part le jeune
homme en question, et lui demande s'il n'a pas l'intention de se confesser. Celui-ci, qui avant
l'instruction avait répondu négativement à l'un des frères, remplit le prédicateur d'étonnement
en déclarant qu'il est prêt; et aussitôt ce nouvel enfant prodigue avoue ses fautes avec gran-
de ouverture. Le confiteor était un peu oublié, mais en pareille circonstance on n'en deman-
de pas si long. Le samedi tous reçurent l'absolution, et le bon Dieu permit que ce soir là
ils n'eussent pas de représentation & pussent sans trouble se préparer à le rece-
voir. Le Dimanche vit donc deux hommes, de 35 & de 24 ans, recevoir pour la première fois le
sacré corps de N. S. J. C.. Après l'action de grâces et le chant des cantiques, eut lieu le déjeu-
ner de famille, où l'on vit ainsi que dans les conversations qui le suivirent briller la joie fran-
-che dont leurs cœurs étaient pleins. Ce ne fut pas seulement aux frères qui s'étaient occupés d'eux,
que ces pauvres gens témoignèrent leur reconnaissance; ils demandèrent avec instance et obtinrent
d'aller remercier le R. P. Recteur. L'un d'eux força le Père qui les avait instruits d'accepter une
tabatière en souvenir d'amitié. Le soir, rénovation des promesses du baptême & consécration à
la sainte vierge. Le lendemain, jour du départ, nos hommes dont le visage avait quelquechose de
radieux depuis leur communion, revinrent avec les enfants. Ils nous remercièrent encore avec ef-
-fusion et nous leur donnâmes l'accolade fraternelle: les enfants pleuraient; tous étaient vive-
-ment émus. Ils promirent de revenir et de ne jamais abandonner la pratique de la religion.

L'année suivante, 1855, nous apporta encore son tribut de grâces pour cette œuvre
si chère des Saltimbanques. Durant la semaine de la Passion, la maîtresse d'une baraque
établie près du Noviciat, se présente au parloir: cette personne ayant appris à Bordeaux
l'accueil que plusieurs de ses confrères avaient trouvé à Angers, chez les PP. Jésuites, près de
la place du Pélican, s'était dirigée aussitôt vers notre ville pour venir dresser sa tente, vrai-
ment dans le désert, mais près de la fontaine de vie indiquée par la caravane précédente.
Ainsi cette femme qu'on n'aurait jugée capable que d'indifférence ou de mépris pour la religion,
fait un long voyage et demande humblement la permission de nous amener ses enfants pour
recevoir l'instruction chrétienne. La permission est accordée, et le soir même, nous vîmes arri-
ver à la maison

un jeune homme de 16 ans, et deux enfants, l'un de douze, l'autre de 9 ans. Deux novices furent aussitôt nommés pour prendre soin de ces nouveaux élèves, qui montraient d'excellentes dispositions et beaucoup d'intelligence. Leur père fut invité à se joindre à eux; mais ce pauvre homme âgé de 53 ans et protestant, n'avait de chrétien que le nom. Nos frères n'obtinrent rien de lui. Cependant le Bon Dieu récompensa leur démarche, car le lendemain les enfants amenèrent avec eux à la messe trois artistes de leur troupe. Au bout d'une quinzaine, nos fervents disciples étaient prêts à la première communion. Toutefois le plus jeune fut réservé pour le Sacre, époque où ils devaient revenir à Angers. La cérémonie se fit dans la chapelle domestique, et cette fois encore, l'un des enfants fut baptisé sous condition. Le reste de la journée se passa comme l'année précédente. Cette fête dut un charme particulier à la musique de la troupe, qui demanda et obtint l'autorisation de célébrer le bon Dieu, après avoir peut-être célébré les pompes du démon. Des accords sans parole se joignirent aux cantiques de nos frères qui priaient en chantant. Le lendemain, les trois hommes dont nous avons parlé firent leurs Pâques, et tous nous quittèrent pénétrés de joie et de reconnaissance. — A la foire de la St Martin, même année 1855, nous trouvâmes peu d'enfants; un seul reçut l'instruction chrétienne et fit sa première communion près de nous. Il était plein d'intelligence et de cœur et se nommait Théophile. Pour la première fois la cérémonie eut lieu dans l'église publique; car la mère, les sœurs et les parents de Théophile désiraient participer à son bonheur. La piété la plus touchante fut le cachet de cette fête. Théophile partit comme les autres et nous promit fidélité à la grâce. L'année suivante, sa mère chargea une troupe passant par Angers de nous annoncer que ce cher enfant était mort en paix, peu de temps après sa première communion, dans la ville de Nantes où il demeurait depuis quelques mois. —

A la fête-Dieu de 1856, il y eut douze barraques, dont plusieurs restèrent dressées plus d'un mois. Aussitôt deux novices furent envoyés pour demander s'il y avait des petits garçons à qui on put apprendre le Catéchisme, la lecture, l'écriture, etc. La première rencontre qu'ils firent fut celle d'une directrice de baraque qui était dans une grande fureur contre les Prêtres. Elle s'était déjà adressée à trois maisons ecclésiastiques, pour prier qu'on voulut bien admettre son fils à la première communion; et partout on l'avait repoussée avec dédain. Qu'on juge de sa surprise en voyant que cette fois on allait au devant de ses vœux les plus chers. Nos frères quêteurs furent parfaitement reçus partout; mais on leur offrit plus de filles que de garçons et ils n'avaient mission que pour ceux-ci. Bref, ils reviennent avec cinq petits garçons dont trois seulement sont en âge de faire la 1re communion. — L'instruction des petites filles présentait plus de difficultés. Les Pères de la Résidence en délibérèrent, et il fut décidé 1° que l'on chercherait en ville des Dames charitables, qui voulussent bien se charger de leur faire le Catéchisme; 2° que l'on prierait quelque communauté de prêter sa chapelle intérieure pour y faire à huis-clos la première communion des petites filles. On craignait en effet, que ce genre de ministère ne dépréciât celui que nous sommes appelés à remplir auprès des habi-

-tants.-

C'est la raison qui fit, jusqu'en 1856, faire toutes les communions dans la chapelle domestique. Donc un de nos Pères fut envoyé à la recherche de la chapelle et des institutrices. Il s'adressa d'abord à une supérieure de communauté. Après avoir humblement exposé sa requête, il vit le moment où on l'aurait presque chassé de la maison. Il va frapper à une seconde porte. La première personne à laquelle il fait part de sa mission faillit tomber de son haut, mais une autre personne accepta et détermina la première à l'aider. Il fut donc convenu qu'on leur en enverrait deux le soir même. Le lendemain une dame respectable, mère d'un des nôtres, vint avec ses deux filles demander des enfants à instruire. Le mouvement était donné; des sœurs de la charité vinrent à notre aide. Bientôt il y eut plus de maîtresses que d'élèves.

Pendant ce temps-là, les petits sauteurs venaient chez nous, et donnaient beaucoup de consolation aux novices qui en étaient chargés. Ces enfants habitués à une vie dure et disciplinée, et continuellement sous les yeux de leurs parents, qui ont le plus grand intérêt à ce qu'ils ne fassent pas de mauvaises connaissances, étaient bien meilleurs qu'on n'aurait pu croire. — A mesure que chacun était prêt, on lui faisait faire la première communion. Ce jour là, c'était de tradition, l'enfant ne paraissait pas sur la scène, et si c'était un garçon, il déjeûnait chez nous avec un ou deux de ses compagnons. — Deux des enfants surtout, l'un de 13 l'autre de 12 ans, nous charmèrent par leurs bonnes dispositions. Nos Frères leur enseignaient le catéchisme et leur faisaient copier le Souvenez-vous, l'invocation: O Marie conçue sans péché etc. par manière d'exercice d'écriture. L'un d'eux avait une très grande facilité. En huit jours il fut en état de faire sa 1re communion à sa grande joie et à la joie non moins grande de ses parents. Le second la fit huit jours après avec une dévotion encore plus sensible. Son nom était Joseph. La veille vous eussiez dit un petit novice. Il demandait de ne recevoir l'absolution que le matin de peur de commettre encore quelque péché. Un des Frères fut obligé de lire les actes et la consécration à Marie, car les sanglots étouffaient sa voix. En sortant il se jeta en pleurant dans les bras de son père aussi ému que lui; il ne disait rien, mais son bonheur était visible.

Un dimanche il y eut une communion plus nombreuse et plus solennelle. Parmi les enfants qui avaient été admises, deux étaient filles de la directrice du cirque. La musique du manège s'était offerte; elle fut acceptée à condition qu'elle n'exécuterait que des morceaux religieux et qu'on n'avait pas encore joués. — Les enfants étaient à notre parloir en attendant l'heure de la cérémonie: les petites filles habillées de blanc, les garçons très proprement vêtus. Ils tenaient un cierge d'une main, de l'autre un livre de prières. Tous étaient recueillis et sensiblement pénétrés. A huit heures les familles arrivent en habits de fête avec une grande partie de leurs troupes. Les enfants entrent à la chapelle en tête de la foule. La musique placée dans la tribune célèbre leur entrée. Il y avait ce jour là 75 personnes venant des baraques et une cinquantaine de dames de la ville, qui étaient venues pour assister à la fête. Le Chœur des Novices chanta des cantiques et alternativement la musique du cirque exécuta divers morceaux dont un surtout était très religieux. Après la messe on fit la rénovation des vœux du baptême, et ces pauvres enfants protestèrent qu'ils renonçaient à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Mais hâtons-nous de le déclarer: s'ils travaillent pour les plaisirs du monde, ils n'en jouissent guère. Leur vie est pénible audelà de tout ce qu'on peut dire, et si l'on doit juger de cette classe d'hommes par ceux que nous avons connus ici, il est permis de croire qu'ils valent mieux que beaucoup de ceux qui vont les voir.

Tout le monde a été frappé de la piété et de la tenue de nos jeunes communiants. Plusieurs en étaient à souhaiter que les enfants des paroisses eussent en pareille circonstance autant de recueillement. Le soir ils vinrent au salut dans leur costume de première communion. Bon nombre de dames pieuses ne manquèrent pas une seule de ces cérémonies, et l'édification qu'elles y ont trouvée sera singulièrement utile à l'œuvre: elle disposera en sa faveur l'esprit public et suscitera de nouvelles institutrices. Déjà celles qui ont rempli cet office de charité se sont fait inscrire pour la foire prochaine. D'autres se sont offertes. Aussi il n'y aura plus que la difficulté de faire un choix entre les institutrices de la veille et celles du lendemain.

Nos voyageurs nous ont témoigné la plus grande reconnaissance, et nous les entendions se dire les uns aux autres: " Il n'y a pas de ville comme Angers!" On peut regarder comme une attention délicate de la bonté divine que les enfants de cette année appartenaient à six baraques où toutes les représentations étaient convenables. Nous avons su même que la table où le directeur du cirque avec sa nombreuse famille de onze enfants prenait ses repas, était servie en maigre le vendredi et le samedi.

En 1856 à la St Martin nous n'eûmes pas d'enfants, mais en revanche le Père Directeur de l'œuvre confessa plusieurs grandes personnes tant Français qu'Allemands.

En outre il

En outre, il était doux à nos frères passant devant une baraque pour aller faire le catéchisme à St. Barthélémi de voir tout le monde les saluer avec bonheur. Un dernier petit trait arrivé dans un collège de la Province de France: un père, allant porter à un directeur de cirque le prix d'une représentation donnée à nos écoliers, trouva les enfants de la troupe occupés à quoi? à étudier leur catéchisme au pied d'une statue de la Vierge Immaculée.

Nous ajoutons ici quelques renseignemens qui ne seront peut-être pas inutiles à ceux des nôtres qui, dans d'autres villes auraient la pensée d'imiter, en la perfectionnant, l'œuvre heureusement commencée à Angers.

I. Origine de l'œuvre. Comme nous l'avons indiqué, elle est née uniquement du désir de venir en aide à une classe d'âmes abandonnées. Ces pauvres gens dont la réputation est si mauvaise auprès des personnes honnêtes [illegible] par là même éloignés des secours religieux qui seuls pourraient les réhabiliter à leurs propres yeux d'abord et ensuite aux yeux de la Société. Il fallait aller au-devant d'eux, car si quelques uns, comme le prouve notre [illegible] demandent l'instruction religieuse, c'est l'exception. D'ailleurs n'ont-ils pas été [illegible] aux autres peu soucieux des intérêts de leur âme. Si personne ne va les chercher, comment se sauveront-ils?

II Mœurs des saltimbanques. Ils forment dans la Société comme une classe à part, vivent dans une union assez générale, s'entr'aident [illegible] et s'entendent pour ne passer que tous les dix ans environ dans les mêmes villes.

Quant aux directeurs de cirque, près desquels nous avons travaillé l'année dernière, leur vie est un peu moins aventureuse. Mais qui ne sait que dans ces caravanes se trouvent réunis sans autre lien que l'argent français, anglais, allemands, turcs, arabes etc. Les mœurs se ressentent de ce mélange à moins que les directeurs ne soient bons Chrétiens. L'œuvre tend surtout à faire pratiquer les devoirs religieux à ceux-ci et à leurs enfans. L'expérience a déjà montré ce que peut la grâce sur ces hommes si méprisés. L'année dernière, une des jeunes filles qui se préparait à la 1re communion disait à sa sœur après sa leçon de catéchisme qu'elle ne voulait plus jouer. Un tel ultimatum n'est pas possible, mais celui de sanctifier le jeu, ou d'en écarter les périls, pour le salut, celui-là est possible. Une autre enfant, entendant lire la Passion de N. S., s'écriait en pleurant: ah! si j'avais su qu'il eût tant souffert pour moi, je ne l'aurais jamais offensé. Nous pourrions citer une foule d'autres mots charmants, qui montrent quelle délicatesse de sentiments et de piété se cache souvent sous la vile défroque d'un bateleur. Dans les bandes moins nombreuses composées de sauteurs, d'hercules, de jongleurs, de farceurs, de petits prestidigitateurs etc. etc., le lien de famille paraît plus étroit. L'action est aussi plus facile et plus sûre, à raison de l'innocence respective de leurs représentations.

La vie de ces gens est très-pénible, et la religion, en épanouissant leurs âmes, adoucirait certainement leurs mœurs et leur condition. Dans une baraque gisaient sur un commun grabat, occupant le derrière d'une méchante voiture, une mère et ses cinq enfants, tous atteints de la petite vérole. Plus de représentation possible, plus d'argent. Nos frères par leur seule visite consolèrent la pauvre mère, qui leur confia incontinent ses peines, et leur dit que ses camarades, ceux de la baraque voisine (c'était une compagnie d'Arabes) qui réussissaient bien, leur avaient donné 40 francs.

Quant à ceux qui ont de la Religion, ils puisent dans leur indépendance forcée le courage de la pratiquer. La mère de deux de nos communiants montra à nos frères [illegible] le coffre de la bande où se trouvaient un Crucifix, des images de Marie et des Saints, déclarant avec simplicité que tous les [illegible] les soirs on tirait ces pieux objets, et que tous [illegible] la prière commune dans cette chapelle improvisée.

III. Moyens d'assurer la persévérance. Les prémices du bien une fois posées dans ces cœurs d'autant plus reconnaissants qu'ils ont moins d'amis sincères, leur [illegible] [illegible] Les [illegible]-nous? Ne savons-nous pas qu'ils [illegible] [illegible] de revenir? Tout ce que l'on pourront faire,

et ils l'ont fait jusqu'à présent, c'est de dire leur bonne fortune à leurs compagnons. Vous les verrez sur la place de la foire, à l'heure du repos, se communiquer les avances qu'on leur a faites pour leurs enfants, et au lieu d'un, de deux, vous en aurez cinq ou six. Ils arriveront dans une autre ville, et là vous les entendrez dire : « Si vous passez à Angers, vous trouverez là des Curés qui demeurent près de la foire et qui feront faire la communion à vos enfants. » N'y aurait-il donc qu'à Angers, où ils pourraient trouver un pareil bonheur ? Oh ! si après nous avoir quittés, ils trouvaient dans les différentes villes où ils doivent séjourner, le cœur d'un prêtre où ils pussent retremper leurs vertus, une maison de Curés, telle qu'à Angers !... Voilà, ce nous semble, ce qui pourrait dilater cette œuvre, et lui assurer une durée bien utile à la gloire de Dieu. – Un de ces enfants qui nous quittait l'année dernière, nous disait : « Mes bons Pères, donnez-moi une liste des villes de France où se trouvent des Pères comme vous » Ex ore infantium perfecisti laudem. – Les trois premiers dont nous parlons dans notre récit, devaient passer l'hiver à Nantes ; ils nous demandèrent des recommandations. Adressés au Père ***, ils le charmèrent par leur assiduité au St Tribunal et leur fidélité au devoir pascal ; il pourvut à la sûreté de leur innocence, en les agrégeant à des œuvres qu'il dirige.

IV. Conduite tenue dans cette œuvre. – Quand la foire est ouverte, quand toutes les baraques sont dressées sur la place, deux frères vont faire leur tournée, ou, comme nous disons, leur quête. Deux soutanes, deux de ces petits pères de St Michel (ainsi sommes nous nommés par le peuple du quartier), deux prêtres à la foire ! jugez de l'étonnement des nombreux badauds qui attendent la soirée et considèrent les nouvelles baraques. Mais quoi ! les voilà qui montent chez les directeurs de ces théâtres, en plein jour ! Ici le bon Dieu devance le diable. Et aussitôt un groupe se forme devant la baraque. Mais la conversation est déjà engagée entre les envoyés de Dieu et les employés du spectacle. – Bonjour, monsieur ou madame. – Monsieur ou madame, nous venons vous demander si vous avez de petits enfants à qui vous désiriez faire donner des leçons pendant le temps de la foire. – Surprise, mais bon visage à la vue de tant d'affabilité. – Nous sommes à la recherche des artistes établis sur la place, car nous donnons gratis, chaque année, à ceux qui le désirent, des leçons d'écriture, de calcul, de catéchisme ; nous leur faisons même faire leur première communion, s'ils ne l'avaient pas faite. – Épanouissement plus grand. – Nous savons que cela vous est difficile, puisque vous êtes sans cesse en voyage. Nous l'avons fait faire les années précédentes, à plusieurs enfants de vos camarades, qui passaient ici une quinzaine. Nous les prenons quand on nous les envoie, entre vos travaux, aux moments les plus commodes pour vous. C'est tout près, au portail N° 8. – L'heure est ordinairement sur les 10 ½, 11 ½, 2 à 3 ou 4 ½. – La confiance succède peu à peu à la surprise. Les voisins nous invitent aussi à monter dans leurs baraques ; plusieurs nous montrent des objets de piété conservés avec foi. – Pour tous, la proposition d'apprendre à lire ou à écrire est un appât ; car ils sont très ignorants ; le bon Dieu fait le reste. Il est quelquefois nécessaire de retourner à la pêche ; quelques uns échappent au premier coup de filet. Un frère fut une fois envoyé pour ramener un fugitif. Fut-il mal reçu ? Oh ! non. Après s'être excusée, la mère promit de renvoyer son fils, et, pour exprimer sa reconnaissance, invita le frère et les pères professeurs à venir gratis à son spectacle. – Comme les parents, pour la plupart, sont très sensibles aux marques d'intérêt données à leurs enfants, c'est par là qu'on a prise sur eux ; d'ailleurs nous ne manquons jamais de les inviter aux fêtes de première communion et le plus grand nombre ont une tenue vraiment édifiante.

Depuis que les solennités se font à la grande église, on a eu l'occasion de parler à ces pauvres gens du salut de leur âme, du respect que réclame l'enfant consacré à J. C., à Marie, Reine des Vierges etc., etc. Que dire du bon exemple ! quelle influence n'exerce-t-il pas sur ces cœurs qui jusque là n'en avaient jamais ressenti les touches vivifiantes ?

V. Traits particuliers. Un enfant de 12 ans avait fait sa première communion, le 1er juin 1856. Sa famille, voulant témoigner sa reconnaissance, communiqua au Père chargé de l'œuvre, qu'elle désirait savoir ce dont on avait besoin à la maison pour en faire présent. Le Père touché de cette offre, mais comprenant que ces pauvres gens ne pouvaient rien donner à notre Sacristie qui dût l'enrichir, les remercia affectueusement, et leur conseilla d'appliquer leur intention aux Petites Sœurs des pauvres, ce qui serait une œuvre de charité. En effet,

les frères en expériment voient arriver aux Petites Sœurs sur les 4 h.res toute la famille : ils apprennent bientôt qu'elle avait fait cadeau d'une statue de l'Immaculée Conception, d'un pied ½, la plus pieuse de la maison.

C'est dans les enfants que les fruits sont les plus sensibles et les plus consolants. Ils aiment leurs instructeurs comme leurs pères : c'est ainsi qu'ils nous appellent. L'enfant dont nous venons [de] parler, faisait sa 1re Communion, le jour où les Novices partaient pour l'expériment de pèlerinage. Sur [la] place où nos Frères passaient deux à deux, celui-ci tout joyeux et plein de reconnaissance les accostait av[ec] bonheur ; les voyant le sac sur le dos, il demande : Où allez-vous donc, mes Pères ? - Nous allons en pèler[i]nage, mon enfant, pour un mois ; priez pour nous. - Oh ! oui, disait-il, je prierai bien pour vous.

Allemagne. - Collège de Feldkirsch (Tyrol). - Ce collège a été donné à la Province de Germanie Sup.re par l'Empereur d'Autriche. L'ouverture a eu lieu le 2 oct. 1856. Une magnifique surprise nous était préparée pour ce jour. Nous nous aperçûmes le matin que toute la ville allait prendre part à notre fête. D[ès] 8 h., le Clergé de la paroisse et les Ordres religieux de la ville vinrent en riches ornements chercher nos élèves réunis dans l'église du Collège pour les conduire à l'Église de la paroisse. Le P. Piscalar, préfet des élèves y prononça un discours dans lequel il exposa le système d'instruction et d'éducation de la Compagnie, discours qui fut tellement goûté, que l'Archiduc, gouverneur du Tyrol, en ayant entendu parler en de[-] manda une copie. Le discours fut suivi d'une messe célébrée pontificalement par Mgr le Coadjuteur de Feldkirsch. Après la messe, on retourna en procession au collège, tandis qu'on tirait sans interruption d[es] salves d'artillerie du haut du Château, qui a autrefois appartenu à la famille de Montfort.

Notre Collège lui-même avait été orné de guirlandes, de drapeaux, d'inscriptions, etc. Lorsque la procession arriva à la porte de la maison, les externes formèrent une haie pour laisser passer les internes, les autorités civiles, le clergé, les Prélats et le corps des Professeurs ainsi que les parents des élèves. On se rendit ensuite à la grande salle, où Mgr le Coadjuteur, le préfet du département en grand costume et le maire de Feldkirsch, ain[si] que le R.P. Faller, notre Recteur, prononcèrent successivement des harangues pour s'exprimer réciproquement la joie et l'espérance qui les animait tous. Tout le monde était ému. La cérémonie s'est terminée p[ar] le chant de l'hymne national autrichien. Les autorités civiles et ecclésiastiques ont pris part à la fête de leur propre mouvement et sans en avoir reçu l'ordre ni l'invitation.

Nous avons eu quelque peine d'abord pour accoutumer à la discipline nos 80 pensionnaires grand[s] et petits, qui n'avaient encore jamais senti le joug. Mais, grâce à Dieu, nous en sommes maintenant ve[nus] au point qu'ils s'estiment heureux de vivre sous la règle. Nous avons eu surtout à vaincre un préjugé q[ui] leur fit croire au commencement que nous ne cherchions qu'à gagner de l'argent. Cela s'explique : ils n'avaient aucune idée des Jésuites. - Notre pensionnat se compose de 12 Prussiens, et d'autres des pays suivants : Autriche, Wurtemberg, Bavière, Suisse, Duché de Bade. Nous avons en outre 2 [?] bourgeois, 2 Français, 3 Italiens et 2 Hongrois. Les élèves dans leurs lettres parlent avec étonnement [de] la force de nos études. Les pensionnaires vont en classe au Gymnase des externes, situé à 50 pas du collège. Ce Gymnase avait été bâti pour servir de caserne. - Parmi les langues vivantes nous enseignons le français, l'italien et l'anglais. Tous les élèves apprennent le chant et la calligraphie. On enseigne aussi le dessin. Notre plan d'études est un mélange du Ratio Studiorum et du plan d'études adopté en Autriche. Il y a en tout 8 années d'études. Dans les deux dernières on enseigne la Philosophie : nous avons obtenu [de] l'enseigner en latin. L'étude de la Physique et de l'Histoire naturelle commence dès la 2de et la Rhétori[-] que. Il y a pour ces branches, ainsi que pour les Mathématiques des Professeurs à part. ....

Amérique du Nord. Collège St Joseph à Springs-hill, jour de Noël 1856. C'est à 5 milles de Mobile, chef-lieu de l'Alabama que se trouve notre établissement. On peut l'appeler indis[tinc]tement grand et petit Séminaire, Collège et École de Commerce, maison de Missionnaires et paroisse, puisqu'il a de tout cela. Le pays que nous habitons s'appelle Springs-hill, c'est-à-dire en français la colline aux sources, à cause du nombre prodigieux de sources qui jaillissent de toutes parts d'un terrain sablonneux. Rien de plus majestueux que les forêts sans fin qui nous entourent, rien de plus frais que les milliers de petites fleurs aux couleurs vives et variées, qui également bien arrosées et ombragées, demeurent toujours

belles affrontent impunément les plus grandes chaleurs et se multiplient pour ainsi dire toute l'année, puisqu'ici l'hiver est inconnu. Vous vous étonnez peut-être que l'on nous emploie à des Collèges, tandis que les ministres de Dieu sont si rares, et que dans notre État, presque aussi grand que la France il n'y a que dix prêtres. C'est pourtant une des œuvres les plus solides de la Mission : soit pour créer, par des enfans mieux élevés, des familles vraiment Chrétiennes, soit pour nous préparer nous-mêmes au genre d'apostolat que réclament ces contrées. D'ailleurs, les Américains, habitués à apprécier les étrangers par les services sensibles & matériels rendus au pays, attendent cette recommandation en notre faveur. Malgré les difficultés que présente ici l'éducation de la jeunesse, c'est encore chez nous, sans contredit, que se trouvent les enfans les mieux élevés de l'Amérique, et chacun s'étonne du bien qui s'opère parmi eux. Avec les Catholiques nous recevons aussi des protestants, dans l'espérance de les amener à la vraie Foi, ou du moins de jeter dans leurs âmes, un germe, qui ne manque pas de porter ses fruits tôt ou tard. Je suis en ce moment chargé de surveiller et d'instruire un certain nombre de ces petits protestants, & ce sont peut-être mes meilleurs amis. Ils nous donnent souvent de bien grandes consolations. Un trait : un enfant protestant, ou pour mieux dire payen, demanda à être baptisé quelques jours après son admission au Collège. Ne pouvant obtenir la permission de sa mère qui le trouvait trop jeune pour choisir sa religion, que fit-il ? Comme nous refusions de l'instruire, il pria un de ses camarades de lui apprendre le Catéchisme ; l'affaire fut décidée et chaque récréation, on voyait le petit protestant chercher son Catholique, le conduire au fond de la cour, derrière un gros chêne, et le forcer de lui expliquer le Catéchisme. On aurait dit que le Bon Dieu lui fesait comprendre qu'il n'avait pas de temps à perdre : car, après un mois d'une telle instruction, il est tombé malade, a demandé le Baptême, et est mort comme un Ange, en annonçant lui-même qu'il allait droit au Ciel puisqu'il n'était plus protestant. — Un jeune homme ancien élève du collège, et qui durant toutes ses classes n'avait fait que disputer et maugréer contre la religion Catholique, vivait chez son père, ministre protestant distingué, lorsqu'il tomba gravement malade : « Vite, dit-il à son père étonné, lorsqu'il se sentit plus mal, vite envoyez chercher un prêtre Catholique ; car je veux me confesser pour aller au Ciel, et je sais que vous n'y pouvez rien, vous. » Son père irrité refusa d'abord ; mais il fut si heureux ensuite de lui avoir obéi, qu'il vint de bien loin nous annoncer lui-même la sainte mort de son fils, et ne repartit qu'après avoir reçu également du Ciel la grâce de la Conversion. —— Il y a quelques jours, un de mes élèves vint me trouver en récréation et me demanda s'il était seul protestant dans la cour. — Non, lui répondis-je, mais que cela ne vous inquiète pas ; soyez bon enfant et nous serons bons amis. Je ne vous dirai jamais rien de votre <u>religion à vous</u> ; mais j'en parlerai <u>tous les jours</u> à la Messe à Celui qui seul peut éclairer et changer les cœurs. » À ces mots il mit son chapeau sur ses yeux pour m'empêcher de voir ses larmes. Lui et son grand frère sont déjà heureux de se faire instruire et seront bientôt baptisés. De sournois, tristes & brusques qu'ils étaient, ils sont devenus si bons que tout le monde les aime. —— La position de nos petits Catholiques en présence de l'hérésie les force d'apprendre le Catéchisme et même la théologie avec l'<u>Écriture Sainte</u>, quelquefois avant l'<u>Écriture profane</u>. Il s'élève souvent des controverses acharnées. On a vu des enfans de 12 ans venir en pleine cour, Bible et Évangile en mains, et argumenter comme des Pères du Concile de Trente. « Oui, conclut un jour le chef d'une discussion, oui, tu dis que ta religion est plus facile que la nôtre ; je le dis aussi comme toi. Mais j'ajoute que c'est justement pour cela que je n'y ai pas foi. Car le Ciel est une récompense : qui dit récompense dit mérite ; et qui dit mérite dit difficulté vaincue... En un mot ta religion est meilleure pour ce monde ; mais pour l'autre aussi, tu verras quelle sera la plus commode. C'est que ça chauffe là bas, en Enfer ! » —— Si Dieu récompense ici les petits protestants qui correspondent [illegible] à sa grâce, il sait punir aussi ceux qui en abusent. Le jour de la sortie des élèves pour aller en vacances, nous avons vu se noyer affreusement avec son père un pauvre enfant protestant qui s'était fait remarquer toute l'année par son impiété et ses blasphèmes contre l'Église Catholique : tandis que son petit frère, bien sage et déjà l'ami de la Ste Vierge, puisqu'il la priait avec ses camarades, a été seul sauvé d'une manière extraordinaire. — Les peuplades sauvages sont assez rares maintenant ; toutefois, près d'ici dans les bois, nous en avons une dont j'ai visité les restes. Ces Indiens basanés, grands & beaux hommes, vivent toujours de la chasse, et ont comme partout horreur du travail. —— Je vous disais qu'avec le Collège nous avons ici des paroisses ; elles sont au nombre de trois sans parler de Mobile où nous travaillons aussi bien souvent. Ces paroisses se trouvent dans les bois, et les cicatrices que portent quelques uns de nos Pères prouvent assez que l'exercice du St ministère n'y est pas toujours facile. En ce moment trois d'entr'eux

sont à cinq milles du Collège : leur tête a été mise à prix. Un autre ancien médecin est souvent appelé pour panser les victimes des rixes sanglantes si communes dans ce pays, et tout en soignant leurs corps, il réussit quelquefois à sauver leurs âmes. — "Oui, me disait l'autre jour un Père en me parlant d'un vieux mauvais "français auquel je m'intéressais, oui nous le tenons. Il a fait tout ce que j'ai voulu et avec les meilleures dispositions. Il vient de mourir comme le bon larron, et je crois qu'il est au ciel. J'avoue toutefois qu'il a dû être bien étonné de se réveiller dans le Paradis.

Chine. Zi-Ka-wei, 27 Novembre 1886.

Je commence par un grand fait du jour, qui a pour moi et qui aura probablement pour tous un assez vif intérêt. Je veux parler de l'Orgue et de l'Orgue chinois. Le 16 Novembre, jour de célèbre mémoire que les artistes de la Chine attendaient avec anxiété, nous avons fait le premier essai de notre orgue. Après avoir construit tout le mécanisme, le soufflet, les registres &, le F. Deleuze ferme une dernière fois le fameux Sommier qui lui a coûté tant de travail, tant de soin, pose dans les trous tout le jeu d'anches, clarinette et hautbois, jeu de 4 octaves ; et votre serviteur en présence de plusieurs Européens de nos amis, du R. P. Borgniet, du R. P. Supérieur et de plusieurs autres personnages influents de la localité, pose sa main sur le clavier : on souffle ; silence solennel : les touches cèdent : victoire ! de bruyants accords se font entendre, et prouvent clairement que le facteur improvisé a réussi dans son œuvre. Aujourd'hui même, j'ai fait placer avec les anches qui sont loin d'être accordées une octave de jeu de flûtes 8 pieds ; hier et aujourd'hui au moyen de l'harmonium nous avons passablement accordé cette octave comprenant le 4 pieds au 2 pieds. Franchement, M. R. P. ces bambous sont délicieux. Notre jeu d'anches est un peu criard, sauf la 3ème octave, et une partie de la 4ème ; mais les biseaux ont un son d'un moelleux exquis, surtout dans les basses et dans les octaves moyennes. L'expérience d'aujourd'hui a encore bien réussi, et maintenant plus que jamais je ne doute nullement d'un succès, je ne dis pas complet au point de vue de l'art, mais d'un succès auquel nous avions à peine le droit et l'audace de prétendre. Entre les mains d'un facteur européen et un peu artiste, le bambou, si je ne me trompe, détrônerait le métal dans les orgues actuelles, et pourrait causer dans la facture une révolution complète. Malheureusement ici le bois coûte bien cher : cependant je crois pouvoir avancer qu'ici même on pourrait arriver à construire un orgue coûtant 10000 f à Paris pour 2000 f. Le nôtre naturellement, proportion gardée, sera un peu plus cher, parceque le cher F. Deleuze aussi bien que moi, et moins que moi, ne savait pas, il y a un an, ce qu'était le mécanisme d'un orgue. Cependant grâce à son énergie de caractère, à son talent inné et bien prouvé pour la mécanique, grâce surtout à un orgue qui se trouve au temple protestant de Chang-Hai que nous avons visité à plusieurs reprises, et sur lequel les facteurs de Zi-Ka-wei ont pris toutes les mesures, nous aurons un orgue assez complet, qui sera encore à bien bon compte ; au surplus le prix n'est qu'une chose assez secondaire dans une œuvre de ce genre. Mais parlant sérieusement nous avons fait faire un pas à la Science dans ces lointains pays, et qui sait si la Providence ne nous destine pas des successeurs plus savants et plus riches qui pourront consommer notre œuvre. Je sais certainement que les sons de nos bambous ont fait bruit jusqu'à Chang-hai : le nombre des visiteurs européens qui augmente tous les jours, et souvent uniquement pour voir l'orgue, prouve assez que nous avons fait sensation dans le monde savant de cette ville. Aujourd'hui vers 4 heures de l'après-dîner, un catéchiste vint à moi dans le jardin, et me dit en chinois que je compris instinctivement : des hommes des femmes d'Europe sont là. Je me rends à la cour d'entrée ; effectivement je rencontre dans le parloir des Dames chinoises 7 à 8 M.M et 2 Dames, tous anglais. Je salue cette noble assistance de mon mieux ; malheureusement ma longue barbe n'était pas bien peignée : il paraît que j'ai fait peur au premier abord, du moins je le pensais, parceque j'avais beau parler français, personne ne me comprenait. Heureusement l'émotion étant passée un de ces messieurs s'avisa de me demander si Monsieur Arthur Smith n'était pas ici. Cette demande faite en très mauvais français, mais comprise sur le champs, grâce à mon désir de me tirer de ce mauvais pas, me permit d'appeler à mon secours notre ami, Monsieur A. Smith,

que nous avons le bonheur de posséder au milieu de nous depuis hier et qui doit encore rester 4 à 5 jours à Zikawei. Vous saurez que Mr Arthur Smith, français, homme d'un mérite distingué, a occupé au ministère à Paris, il y a quelques années un rang élevé. Aujourd'hui il est chef de la Douane à Chang-Hai, position brillante et surtout très lucrative. Malheureusement ce cher Monsieur auquel je suis singulièrement attaché, et qui me paie d'un pste retour est protestant trop obstiné. Il aime les pères, je dirais presque à la folie; son bonheur est de se trouver au milieu de nous, surtout à Zikawei, et cependant nous ne pouvons pas, nous n'avons pas pu encore lui voir faire un pas décisif. Mais trève sur ce point qui m'entrainerait trop loin, je reviens à mon sujet. Mr Arthur vient avec moi et me dit que la caravane venait exprès pour voir l'orgue. Parmi ces Messieurs il y avait le second organiste du temple protestant; il a touché notre orgue et tous ont paru satisfaits. Ce fait tout recent vient naturellement confirmer ce que j'ai avancé plus haut.

Je ne vous ai encore rien dit de notre atelier de peinture, sculpture, dessin etc, le tout sous la direction du cher f. Féreire. D'abord je commencerai par une nouvelle bien triste, celle de la maladie grave, bien grave de notre artiste. Sous tout rapport le frère mérite ce nom. Il est espagnol. Son père, m'a t'on dit, est sculpteur de la Reine d'Espagne et artiste distingué. Le fils ne pouvant plus rien apprendre dans l'atelier de son Père est parti pour se perfectionner en Italie. Ce jeune homme visitait les capitales du pays des beaux arts, lorsque Dieu l'a appelé à la compagnie. Après avoir travaillé pendant quelques années dans nos maisons de Naples, sur sa demande, il est venu au Céleste empire, où il a continué de s'appliquer à la sculpture. Mais revenons à la question, le f. Féreire est d'une complexion délicate. Très souvent il a quelques misères à essuyer, il traine quelques jours, puis il ne tarde pas à se relever. Malheureusement une dyssenterie, que la science des hommes ne peut arrêter, a compliqué son état et épuise peu à peu ce cher malade. Aujourd'hui nous avons les plus graves inquiétudes. Si Dieu ne nous vient en aide, avant peu de temps nous le craignons bien, le f. Féreire ira rejoindre dans la Patrie les 3 Pères que nous avons perdus depuis 7 mois. (La prévision s'est réalisée, car une lettre nous a appris la mort de ce cher frère)

Le f. Féreire a travaillé continuellement depuis qu'il est en Chine. Toutes les sculptures de Toukadou, les statues, le devant d'autel, l'autel et le tableau du fond derrière l'autel de Zikawei, tous ces chefs d'œuvre sont sortis de ses mains. De plus il a ici un atelier où sont renfermés sous verre un grand nombre de statues, statuettes et bas reliefs qu'il a faits. Pour ma part je trouve tout cela délicieux. Inutile de vous dire que les nombreux visiteurs de Chang-Hai ne manquent jamais de visiter l'atelier du frère et d'en sortir remplis d'admiration. Ce que je ne savais pas en venant ici, c'est que le frère a formé 4 élèves. Parmi ces 4, deux ont commencé depuis 4 à 5 ans et sont vraiment des sujets capables. Pour le Dessin ils sont aussi forts que tous ceux que vous avez pu rencontrer à B... De plus pour la sculpture, ils ont fait des choses qui ne seraient pas déplacées dans les cabinets de nos sculpteurs ordinaires. Ils n'ont pas encore travaillé le bois. Tout ce qu'ils ont fait, ainsi que les deux autres un peu moins exercés, est en argile. En ce moment nous avons à l'atelier une cinquantaine de statues et de bas reliefs faits par ces 4 élèves. Cette argile a été cuite au four, puis tout a été bronzé. Les Européens sont souvent dans une véritable admiration en sortant de l'atelier. S'ils ne voyaient nos jeunes gens travailler devant eux, ils auraient peine à croire qu'un chinois est capable de telle chose. Il est vrai, disons le tout bas, nos Européens sur ce point comme sur plusieurs autres se fourvoient grandement. Quand ils ont lancé à la tête d'un valet maladroit,

l'épithète de Vilain Chinois, ils croient avoir tout dit. Mais les choses n'en sont pas là. Le chinois, lui, nous appelle Barbares. Qui a raison? Des deux côtés il y a du bon et du mauvais. Pour ma part, plus je vois le Chinois, et cette remarque je vous la faisais dernièrement, plus, à côté de grandes misères, je découvre de bien et de belles qualités.

Un dernier mot sur nos Pères. Tous vont assez bien; plusieurs sont fatigués. Le collège va de mieux en mieux. — Nos enfants musiciens vont très bien. Ils commencent à chanter en mesure et à deux chœurs.

Jeudi 4 Décembre. — Il me reste ce soir un petit instant, j'en profite pour vous donner quelques détails sur la belle fête de St François Xavier, que nous avons solennisée hier à Zikawei. Elle est bien belle cette fête, elle est bien douce au cœur du chrétien, au cœur du Prêtre. Mais elle a des charmes indicibles pour le Missionaire, surtout pour le Missionaire de la Chine. — Il y a 5 à 6 jours, le bon P. Gounet, qui dessert le district de Zikawei, m'avait prévenu que bon nombre de payens, et de chrétiens nouvellement convertis et baptisés se disposaient à venir passer la fête à Zikawei. C'était surtout à Ca-zan, chrétienté éloignée de 5 grandes lieues, que ce désir s'était manifesté, grâce aux exhortations, au zèle de ce fameux Paul, le grand convertisseur de payens, dont le nom ne vous est peut-être pas inconnu. Mardi, dès midi arrivent nos braves gens, par bandes de 5 à 6. Le soir nous devions abriter pendant une nuit, où nous avions 2 degrés au dessous de zéro, 74 personnes. Dans le Kom-sou, maison attenante où logent les Vierges, on avait reçu 20 femmes. Nous avons étendu de la paille dans une salle, et dans un hangar; et nos gens se couchent joyeux et contents, tout en grelottant un peu sous la pauvre et unique couverture que nous avons pu remettre à chacun. Le lendemain à 6 heures messe basse où tous nos élèves en grand uniforme d'hiver font la communion, ainsi que bon nombre de chrétiens de Cazan et des autres chrétientés voisines, venus de très bon matin, malgré un froid et un vent vraiment glacial, pour assister à la cérémonie. Puis à 8 heures Messe solennelle, grand'messe chantée par le P. Léveillé, assisté du P. Leduc et du P. Adinolfi (ordonné à la Tous-saint et qui a été à Nimpo trouver Mr Delaplace pour recevoir les S.S. Ordres.) Notre Eglise de Zikawei était presque remplie par une foule pieuse mais ébahie; beaucoup n'ayant jamais vu que la petite chapelle de leur Village. Plus grande encore fut la surprise quand votre serviteur toucha son harmonium. Nos bonnes gens regardaient à droite, à gauche; rien! une petite boîte seulement dans la tribune. Et tous de répéter Ve tong je ne comprends pas. Après la Messe où nos artistes musiciens se sont signalés, nous avons reçu les saluts de nos chrétiens dans la salle de récréation. Puis le P. Gounet leur a montré un globe et une sphère céleste; de mon côté, j'ai tiré de sa petite boîte mon accordéon harmonium. Jugez de l'ébahissement public. Puis le F. Hamachers a descendu dans la salle, une horloge à musique qu'il a fait marcher devant l'assistance. Enfin après s'être promenés dans le jardin, nos 60 à 80 visiteurs sont venus voir le grand orgue. Pour le coup, quand ils ont entendu tant de bruit, ils n'y ont vu que du feu! et ils disaient: il faut être homme d'occident pour faire des choses comme cela! — A 4 hres Bénédiction solennelle du S.S., avec diacre et sous-diacre — Grand orchestre — Le petit Adoro te supplex (Lambill.) chanté à 2 voix, a bien réussi. Après le Salut, nous sommes allés au parloir, pour recevoir les saluts des Dames Chinoises. Puis nous sommes rentrés dans nos appartements.

Amérique du Nord.

— St Johns Collège, Fordham près New-york le 18 janvier 1857 —

Voici un petit tableau de la mission de notre province en Amérique: 1° à New-york, un collège externat où 250 élèves suivent les cours ordinaires des classes, et une paroisse de 7 à 8 mille catholiques. Trois pères sont chargés de la paroisse; 6 Pères et 4 frères scholastiques enseignent au Collège. 2° A 3 lieues à l'Est de New-york est notre pensionnat St John d'où je vous écris. Il y a 160 élèves pensionnaires et une trentaine d'externes. Là, mais dans une maison séparée du Collège, vivent et travaillent nos scholastiques Théologiens, ils sont 15 et ont deux professeurs, les PP. Gresselin et Daubresse. Cet emplacement est magnifique, une terre de 80 arpents dont 10 en belle forêt, que traverse une charmante rivière. En été nos Élèves s'y baignent très agréablement; en hiver ils y patinent. De vastes forêts et la grande rivière de l'Hudson, dont les bords sont très pittoresques nous avoisinent d'un autre côté, et nous fournissent de fort agréables promenades. Pour 20 sols et en ½ heure nous allons jusqu'au milieu de New-york par un chemin de fer, dont les trains passent sur notre terrain à 3 minutes du Collège.

Mais les batiments sont

mais la batisse est trop petite et fort incommode. 3° à Troy, sur la rivière d'Hudson, à 40 lieues de New-York, nous avons une paroisse de 4500 âmes avec Eglise et maison grandes et belles: 2 Pères et 2 frères y travaillent. 4° à Buffalo ville de 80000 habitants près des chutes de Niagara nous avons aussi une paroisse allemande de 350 habitants avec un petit commencement de collège et du terrain pour en bâtir un grand. C'est tout ce que nous avons en Amérique. Vous n'oubliez pas que notre Compagnie y a bien davantage dans la province du Maryland, dans celle du Missouri, et dans la florissante mission qui dépend de la Province de Lyon, et a son siège principal à la Nouvelle Orléans.

Dans le bas Canada, nous avons: 5° à Montréal un collège très bien bâti par le P. Martin Félix; il y a 150 élèves dont 106 pensionnaires. 6° Sault-au-Récollet à 3 lieues Nord-Ouest de Montréal, le Noviciat: 17 scholastiques, 15 coadjuteurs. 7° à Québec, 60 lieues Est de Montréal, une résidence. 3 Pères et 1 frère. — Dans le haut Canada: 8° la paroisse de Sandwich avec 3 missions ou annexes, 6 Pères et 3 frères. Je pense que vous n'avez connu en France aucun de ceux qui composent cette résidence de Sandwich, si ce n'est peut-être l'excellent frère Sébastien Futsch aîné de celui qui est à Cayenne. Celui d'ici dirige la culture des terres de l'Eglise, et quoiqu'il soit déjà âgé et souffre de rhumatismes il travaille comme 4: depuis qu'il est à la tête de cette ferme, elle produit plus de moitié plus qu'auparavant. 9° Paroisse de Guelph avec une mission de plus de 75 lieues carrées où vivent 19000 catholiques: nous y avons 3 Pères et 2 frères. 10° Paroisse du Sault Ste Marie à l'endroit où le fleuve St Laurent sort du lac Supérieur. C'est le pied à terre de nos missions sauvages, le lieu où j'adresse à nos missionnaires toutes leurs provisions: le village n'a pas plus de 400 catholiques, mais deux missions sauvages lui sont annexées. 11° Mission sauvage du Fort William sur le lac Supérieur à 15 journées de canotage du Sault Ste Marie: elle a pour annexes 4 autres missions également sauvages. Là est le P. Choné que j'ai vu à la fin d'Août, bien vieilli, accablé de rhumatismes qu'il a gagnés en couchant souvent dans la neige dont tout ce pays est couvert durant 7 mois de l'année: il est content de sa position où pourtant avec beaucoup de travaux, de souffrances et de privations il n'a que très peu de consolation du côté de ces malheureux sauvages, dont il est très difficile de faire des hommes et des chrétiens. Le P. Dominique Duranquet et 2 frères coadjuteurs sont aussi attachés à cette mission, et ne suffisent pas au travail. 12° Mission sauvage de l'île Manitouline sur le lac Huron, avec 3 annexes sauvages et un village canadien-français: Nous y avons 2 Pères et 4 frères. C'est la plus prospère de nos missions parmi les Indiens: on a réussi à les rassembler et à les fixer, ce qui est très difficile, car ils aiment passionnément la vie vagabonde. Dirigés et aidés par nos frères, ils se sont bâtis des maisons de planches qui forment un beau village de 700 habitants tous catholiques. Les Pères y habitent une maison en maçonnerie assez grande et commode. Ils ont construit aussi en maçonnerie une Eglise fort belle. Sa forme est une croix, sa longueur 130 pieds, sa largeur 50. Le P. Nicolas Point a été architecte, maçon, charpentier, couvreur, peintre, vitrier. Nos frères et quelques sauvages l'ont si bien aidé qu'on a pu presqu'entièrement se passer d'ouvriers étrangers. Telle qu'elle est, cette Eglise serait réputée belle dans un de nos villages de France. 13° enfin la mission sauvage de Garden-River, avec deux annexes aussi sauvages.

Voilà, mon R. Père, tous nos établissements ici. Inutile de vous dire les grandes difficultés que nous y trouvons, vous ne pouvez y remédier: les communications avec nos missions sauvages sont à peu près impossibles durant 7 mois de l'année, à cause des glaces qui arrêtent la navigation des fleuves et des lacs, et de la neige qui couvre tout ce pays dans une enveloppe épaisse de 1 mètre ½. Durant cette saison, nos missionnaires vont d'une de leurs stations à l'autre sur des traineaux tirés par 2 ou 3 gros chiens. Mais il n'y a pas d'auberge, et comme les voyages sont souvent de 8 à 10 jours, il faut passer les nuits à la belle étoile, sans autre nourriture que les provisions froides qu'on a apportées, et sans autre boisson que la neige fondue. Je vous assure pourtant que j'ai trouvé partout nos Pères et nos frères très contents de leur sort.

New-York Novembre 1856. Je veux vous communiquer un triomphe de la charité catholique dans notre grande ville. Vous connaissez l'orphelinat dirigé par les sœurs de la Charité. Jusqu'ici les Sœurs n'avaient pu avoir qu'un bâtiment assez étroit; mais la charité publique a voulu venir à leur secours, et bientôt un établissement assez considérable remplacera le premier; voici le fait: Une de nos paroissiennes eut l'heureuse idée d'ouvrir un bazar; sa proposition plut à nos Pères qui l'engagèrent cependant à consulter Sa G. Mgr l'Archevêque. Le Prélat saisit avec empressement une pareille inspiration, et sous sa haute protection nous avons vu ce que la charité publique peut faire en Amérique. Tout le monde a voulu rivaliser de zèle, et l'on pourrait raconter des miracles de générosité. Vous pensez bien que nos élèves ont eu une large part dans cette sainte entreprise: le collège de Fordam par exemple a remis une aumône de 1400 f. — Jamais même à New-York on n'avait vu ni rien imaginé de semblable: On ouvrit le Bazar le jeudi matin, et l'entrée en demeura libre jusqu'au samedi soir de la semaine suivante. De toutes les parties de notre pays les innombrables bateaux à vapeur et les chemins de fer apportaient chaque jour une foule de visiteurs à cette exhibition de la charité catholique. A la fin tous les frais payés, il resta entre les mains de Madame D. la somme de 34000 piastres, environ 187000 f. La paroisse de St François Xavier qui avait été l'âme de cette entreprise se distingua entre toutes les autres, par les sommes qu'elle versa dans le fond commun. Elles s'élevèrent à 6350 piastres (35000 f.) au comptoir de Mme D. et 2000 à celui de Mme W. Vous pourrez vous faire une idée du nombre et de la générosité des acheteurs, quand vous saurez que dans une seule soirée on obtint pour billets d'entrée seulement 1500 piastres (8250 f.) et dans une autre 1300.

— Notre œuvre éprouva cependant quelques contradictions de la part des journaux, mais tous ne partagèrent pas cette partialité haineuse: jugez-en par l'extrait suivant du Hérald, le plus influent des journaux du Nouveau Monde. C'est ainsi que Mr Bennett propriétaire de cette feuille rend compte de sa visite: "Jusqu'à ce jour toutes les entreprises liées d'une manière "quelconque au Palais de Cristal ont tristement avorté: nous croyions bien qu'il en serait de même du Bazar que les Dames "catholiques de cette ville viennent d'inaugurer dans ce superbe édifice, et nous regrettions d'avance l'insuccès dont allait "être frappé le projet de bâtir un nouvel hôpital pour cette société de femmes révérées parmi nous sous le nom de Sœurs "de la Charité. Mais les nobles Dames qui sont à la tête du Bazar ont été récompensées bien au delà de leurs espérances: le "succès est descendu avec la Charité sur le palais de cristal. Voilà seulement 3 jours que le Bazar a commencé, et déjà toute "la ville en parle. Tous y ont été ou se proposent d'y aller, et nous pensons que ces Dames ne feraient pas mal de continuer "pendant 10 ou 20 jours encore, afin de procurer à tout le monde le plaisir de voir et d'admirer les merveilles qu'elles ont su réunir "sous ces voûtes transparentes. Hier soir les vastes nefs étaient remplies d'une telle foule, et les directrices si occupées à recevoir "l'argent qui pleuvait de toutes parts, qu'il leur était impossible de répondre à tous les visiteurs. Cet empressement est dû en "très grande partie au goût admirable qu'elles ont montré dans la disposition des objets, et au tact exquis avec lequel elles ont "su conduire leur entreprise. En nous plaçant dans une des tribunes de la croisée, l'immense parvis nous paraissait resplendis"sant des plus belles productions de l'art et de l'industrie. Voilà un fauteuil qui changerait en épicurien l'Anachorète le plus aus"tère, et que vous pouvez avoir la chance de posséder pour 5 f., et tout auprès vous admirez ce superbe service d'argenterie qui peut "être à vous aux mêmes conditions. Le fait est que ces Dames sont par trop généreuses, et que M. M. les acheteurs en ont trop "bon marché. A chaque comptoir il y a au moins une demi-douzaines de vendeuses qui sont toujours sur le qui vive. Non con"tentes de leurs propres efforts, elles se font assister par leurs enfants, et certes ces petits commis de la Charité ne sont pas les moins "habiles. A peine entrés dans le Palais nous fumes attaqués par un de ces bonshommes accompagné de sa jeune sœur. Celle-ci se "mit à faire tourner devant nos yeux un long sac de velours brodé, en nous criant d'une voix enfantine: oh! mon bon Monsieur "est-ce que vous ne prendrez pas une poignée dans mon sac? — Volontiers mon enfant, mais est-ce que vous n'aimeriez "pas mieux me vendre tout votre sac? Combien en voulez-vous? — Oh non, non, je ne veux pas vendre tout à Monsieur; alors "je n'aurais plus rien, et je veux réserver aussi des chances pour ces autres Messieurs. — Impossible de résister à ces petits "yeux si pleins d'éloquence et d'espièglerie; nous prenons donc au hasard une timide poignée, et avec moins de cupidité que "nous n'en éprouvâmes jamais, nous en retirons une pelotte à épingle que nous y remettons aussitôt, en faisant des vœux "bien sincères pour qu'il n'y ait point de termes à ces sortes de poignées, ni à la générosité de ceux qui les prennent. — "Continuant notre chemin nous nous arrêtâmes devant une statue éloquente de la pauvreté, sous la figure d'un vieillard "qui d'une main nous présente un placard avec ces mots: un sou pour l'amour de Dieu, et de l'autre main tient son "chapeau. Nous déposons notre obole dans le chapeau, touchés jusqu'au fond de l'âme du zèle ingénieux des nobles "Dames qui savent si bien plaider la cause des nécessiteux. Rien en effet ne saurait être plus digne d'admiration "que l'industrie infatigable des directrices à trouver les moyens de combiner l'utile avec l'agréable. Sous la "direction d'un des Messieurs qui les aident, elles ont préparé une soirée dramatique d'un genre tout nouveau." La littérature elle-même a contribué à l'élan général; aussi vient-on de créer un journal quotidien appelé: le Page du Bazar "The Page of the Fair". — Enfin l'entraînement devint tel que les dames protestantes mêmes voulurent être représentées au Bazar: elles demandèrent et obtinrent d'établir un comptoir.

On raconte une foule de traits de générosité de la part des protestants. En un même jour on envoya avec un superbe bouquet de fleurs, une lettre renfermant 5 billets de 100 piastres chacun, mais sans le nom des donateurs. Un modèle du château de Fotheringay qui avait fait fureur étant échu à une vieille domestique irlandaise fut racheté par une jeune protestante de la cinquième avenue et renvoyée aux Sœurs de la Charité. Bref on trouva moyen d'ouvrir toutes les bourses. Nos élèves de Fordham ayant envoyé une jolie somme furent invités par les Directrices à visiter le Bazar. Les philosophes seuls eurent ce privilège: malgré tout le stoïcisme dont ils s'armèrent en partant, on leur escamota jusqu'au dernier sou. Entre mille autres à qui pareille mésaventure arriva, le riche Mr C. père d'un de nos élèves avait 300 piastres dans sa bourse en entrant, en sortant il avait tout juste 6 sous pour payer l'omnibus. Washington Irving le célèbre écrivain ne fut pas plus heureux.

<u>Collége de St François Xavier. New-York</u>. Nous avons eu dernièrement la visite du Père Muñoz, Recteur du collége de la Havane ; il était accompagné du Père d'Oyaque, ci-devant chanoine de Tolède, Vicaire Général des Philippines et de Madrid. Ils nous ont raconté des merveilles sur Cuba. On ne saurait être plus favorable aux intérêts de la Compagnie que le gouvernement actuel. le général Concha lui-même est l'ami de cœur du P. Muñoz. Il y a au collége plus de 200 élèves ; les Pères n'en admettent aucun au dessus de 13 ans. On a pu cette année ouvrir le cours de Philosophie. Le gouvernement alloue à chaque Père ou Scholastique 40 piastres par mois, et 30 à chaque Frère coadjuteur. — De plus l'archevêque est un vrai saint et notre ami dévoué. Tout dernièrement son vicaire général nous a quittés en route pour aller à Rome où il doit entrer dans la Compagnie. — Quant au site du collége de la Havane, on le dit enchanteur. L'édifice lui-même est splendide et le gouvernement doit encore l'agrandir. — En un mot tous nos colléges d'Amérique sont plus que remplis : à St Louis, à Georgetown et dans notre mission, les élèves sont très nombreux. C'est bien consolant, mais les ouvriers sont écrasés.

<u>St Johns Collége 22 Mars 1857</u>. — Du premier au troisième Dimanche de Carême, nous avons eu mission dans notre Eglise de New-York. Quatre exercices par jour. 1° A 5h 1/2 messe et sermon pour les ouvriers et domestiques. 2° A 10h messe et sermon pour les riches qui, ici comme partout, se lèvent tard. 3° A 4h 1/2 sermon pour les jeunes gens des deux sexes qui ont fait la première communion ces années dernières. 4° A 7h 1/2 miserere et sermon pour les hommes seuls. — Dès le quatrième jour, ces quatre auditoires étaient presqu'aussi nombreux que possible. Celui des hommes auquel parlait le P. Larkin, a été vraiment admirable. Le R. P. Stonestreet, Provincial du Maryland, a fait les sermons de 10 h. et de 4h 1/2 ; il a été très goûté et mérite certainement de l'être. Nous avions invité Monseigneur à faire la clôture ; il avait d'abord refusé, mais il vint au dernier exercice sans être attendu. Il trouva l'Eglise toute pleine d'hommes, entendit durant une heure et demie le P. Larkin développer la méditation des deux étendards, où il se surpassa encore ; puis Monseigneur ému jusqu'à répandre beaucoup de larmes, parla durant une demi-heure. Sa Grandeur remercia hautement la divine Providence de lui avoir donné des collaborateurs si zélés et si habiles, dit que l'idée de séparer les auditoires, comme on l'avait fait, lui paraissait avoir été inspirée par Dieu même, répéta trois ou quatre fois que cette retraite était une retraite modèle, que son désir était qu'une semblable fût donnée dans chacune des Eglises de la ville &c &c. On évalue à 10000 le nombre des communions faites, et grand nombre d'autres se préparent.

Italie. — Courte Relation des missions données par les PP. Basile et Carrara dans l'archidiocèse de Zara du mois d'Octobre au mois de Décembre 1856 : adressée de Zara au R. P. Provincial de Venise, le 29 Décembre 1856.

Voici un court exposé du peu de bien que le Seigneur a daigné opérer par notre ministère dans ces contrées. Nous avons donné la mission : 1° aux prisons criminelles de Zara ; 2° à Torretta, à St Philippe et à St Jacques en même temps ; 3° à Pakostane et Vergada ; 4° enfin à Zara Vecchia, où nous avons terminé les exercices le jour de la St François Xavier. — Les lieux que nous avons évangélisés sont tous situés le long des belles côtes de l'Adriatique, de Zara à Sebenico. Dans chaque localité pour perpétuer le souvenir de la mission, nous avons planté une croix de pierre et établi la dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Grâces en soient rendues à la bonté divine, les fruits ont été fort abondants. A Zara, nous avons eu à évangéliser 300 prisonniers. Parmi eux, il y avait beaucoup de schismatiques grecs, qui ont demandé avec instance la permission d'assister à nos instructions ; bon nombre même voulaient se confesser à nous. Mais comme ils ne pouvaient recevoir les Sacrements de l'Eglise sans renoncer d'abord au schisme, l'Archevêque consulté, on a cru plus expédient de ne pas toucher à ce point si délicat de l'abjuration. Quant à nos catholiques, tous, sans exception, s'approchèrent de la table sainte, après avoir purifié leurs âmes par une confession générale. Ils montrèrent une sincérité et une componction d'autant plus admirables, que plusieurs, accusés de crimes énormes, n'avaient pas encore été jugés, et l'on sait quelle répugnance de telles gens éprouvent d'ordinaire à découvrir leurs fautes même sous le sceau de la confession. Nous en avons trouvé, qui, bien qu'avancés en âge, n'avaient pas encore fait leur première communion. Aussi avec quelle joie reçurent-ils le pain de vie ! Rien de plus touchant que de les entendre remercier le Seigneur, qui les avait conduits dans ce lieu d'expiation pour le salut de leurs âmes. Les blasphèmes, les discours obscènes et impies et autres semblables désordres si communs dans les prisons, furent entièrement bannis. La récitation du rosaire, le chant des litanies et les cantiques ramenèrent l'allégresse dans ces pauvres cœurs réconciliés avec Dieu. Les gardiens disaient que les prisons étaient devenues des monastères ; les autorités locales nous témoignèrent leur satisfaction et comprirent mieux que jamais la nécessité de renouveler souvent de pareils exercices.

Avant de continuer mon récit, il est nécessaire que Votre Révérence se fasse une idée exacte de l'extrême ignorance et des détestables habitudes qui régnaient dans les autres lieux que nous allons parcourir. La l'union des époux après simple promesse de mariage, est chose commune ; le concubinage public n'y est pas rare ; on y entend des blasphèmes si horribles qu'ils font frissonner. Pour le vol, il suffit de dire que presque tous s'y adonnent impunément. L'ignorance sur ce point est telle, qu'ils ne voient point de péché à frauder dans les échanges qui se font entre un pays et un autre. De là les discordes, les haines, les rancunes, les vengeances qui n'existent pas seulement entre particuliers, mais entre contrées voisines. De là cette disposition habituelle à se faire mutuellement tout le mal possible. C'est ainsi par exemple que les habitants de Zara-Vecchia et de Pakostane, divisés depuis longtemps pour certaines prétentions mal définies sur des biens communaux, ravageaient tour à tour les champs les uns des autres, coupaient les vignes, arrachaient les oliviers, enlevaient

les bestiaux, et ce n'est pas tout; souvent des populations entières prenaient les armes et en venaient à des rixes sanglantes. Plusieurs fois le gouvernement impérial avait essayé de rapprocher ces coeurs ulcérés, mais inutilement. Dans beaucoup de paroisses, la discorde régnait entre le Curé et la population, et la voix de la religion n'était plus écoutée. Quelques membres des premières familles ne fréquentaient plus les Sacrements, ou même n'allaient plus entendre la Messe; le scandale était à son comble. On rencontrait fréquemment des jeunes gens de 25 et 30 ans, et même des vieillards de 50, qui ne savaient ce que c'était que la Confession et la Communion.

Maintenant, grâce au Ciel, ces affreux désordres ont disparu. Plus de blasphèmes, plus de faux serments: beaucoup de restitutions ont été faites. A l'esprit de vengeance a succédé partout l'esprit de Charité. Nous sommes convaincus, que cette abondance de grâces est due surtout à l'intercession de Marie, mère des pécheurs. Son image, que nous avions coutume de porter dans chaque Mission, était exposée à la vénération publique, au milieu des lumières et des fleurs. Il serait trop long de raconter toutes les conversions extraordinaires opérées par le coeur maternel de notre puissante Médiatrice; mais Votre Révérence ne lira peut-être pas sans intérêt le récit de deux plus remarquables.

La petite Ile de Vergada, annexée à la paroisse de Pakoslane, ne compte pas plus de 400 âmes. Les principaux de l'endroit nourrissaient, depuis longtemps, la haine la plus violente contre leur curé. Ce pauvre prêtre, abandonné de tous ses paroissiens, était en butte à d'atroces calomnies, qu'on avait même portées devant l'autorité ecclésiastique et séculière. On conçoit que des coeurs aussi aigris fussent peu disposés à la mission. Cependant, mettant toute notre confiance dans la Mère de miséricorde, nous abordons à la petite île, où nous ne trouvons pour nous recevoir que le Curé et quatre curieux. La froideur de cet accueil ne nous découragea pas: déployant l'image de Marie, et chantant des hymnes en son honneur, nous nous dirigeons vers l'Eglise, dans l'espérance que la nouveauté du spectacle engagerait au moins quelques personnes à nous suivre. Mais soit honte, soit obstination, personne presque ne nous accompagnait, et nous nous vîmes à l'Eglise avec une quinzaine d'enfants. Ainsi s'ouvrit la Mission. Toutefois on annonça l'ordre des exercices; le soir le peuple commença à venir, et les deux instructions suffirent pour toucher déjà plus d'un coeur. Mais la Ste Vierge nous réservait un plus beau succès pour le lendemain, jour auquel les insulaires célébraient la fête de la Madonne du Salut. Ce fut un jour de vrai triomphe pour la Mère des pécheurs. Les principaux de l'endroit, ceux-là mêmes qui étaient les plus envenimés contre leur curé, s'humilièrent sincèrement. Ils vinrent en corps (et parmi eux figuraient les fabriciens et les anciens du pays) se prosterner à genoux en notre présence devant leur pasteur, se reconnurent hautement coupables, et les yeux baignés de larmes, implorèrent avec instance leur pardon. Non contents de cette démarche, ils renouvelèrent le même acte le soir à l'Eglise devant toute la population: spectacle attendrissant et bien digne des regards des Anges! Et comme tous étaient si vivement émus qu'ils ne pouvaient parler, ils demeurèrent dans cette humble attitude, protestant qu'ils ne se relèveraient pas avant d'avoir entendu le Curé leur assurer de sa propre bouche qu'il leur pardonnait. Celui-ci s'empressa d'accéder à leurs voeux, et quand ses sanglots lui permirent de parler librement, il leur adressa ainsi qu'à tout son troupeau, un petit discours très-affectueux, où il remerciait Dieu et la Madonne d'un si heureux changement.

Après une réconciliation si éclatante, que nos paysans appellent maintenant la prise de Malakoff, le succès de la Mission n'était plus douteux. Nous fûmes occupés jusqu'à minuit à entendre les Confessions; le lendemain avant la Communion, nous vîmes se renouveler la scène si émouvante de la réconciliation publique; enfin, après avoir planté la Croix et donné une dernière bénédiction, nous partîmes, accompagnés jusque sur la plage par toute la population joyeuse et reconnaissante.

Le second trait de la clémence de Marie concerne un malheureux jeune homme qui vivait au service d'une famille de Zaravecchia. Il n'avait jamais communié, semblait endurci dans le mal, et depuis que la mission était commencée protestait qu'il n'en suivrait aucun exercice: il se moquait même des pieuses exhortations de ses maîtres. On eût beau recourir à la T. S. Vierge, la Mission s'acheva sans qu'il donnât aucun signe de repentir. Mais quel pécheur si désespéré, à qui l'intercession de Marie n'obtienne miséricorde? Le dernier soir, nous étions restés à l'Eglise avec d'autres prêtres pour entendre les Confessions des employés de la finance et des Gendarmes, qui tous s'approchèrent des Sacrements avec grande édification. Tandis que le Curé-Doyen de l'endroit, poussé par un mouvement intérieur, se rend à la maison qu'habitait ce misérable, pour essayer encore une fois de le ramener à de meilleurs sentiments; il l'exhorte avec tendresse, le presse avec force, et enfin à bout de ressources, le menace de le-

faire conduire malgré lui à l'église. A ces mots le jeune-homme s'échappe de la maison de son maître pour regagner la sienne et s'y cacher. Mais à peine arrivé devant l'église où il avait passé pour accomplir son dessein il est tout à coup arrêté par une force invisible et ne peut plus avancer. Vient le curé qui le suivait; l'infortuné veut fuir; ne sachant que faire il entre dans l'église par la grande porte et courant comme un insensé, il se précipite vers la porte latérale; mais là il se sent de nouveau retenu par force, et reste immobile comme une statue. Le curé, qui ne l'avait pas quitté des yeux l'aborde, et d'un air plein de bonté: ne vois-tu pas, lui dit-il, que la Madone t'a conduit ici malgré toi et ne veut pas que tu en sortes sans t'être confessé. Ces paroles éclairent son esprit et pénètrent son cœur. Il est vaincu; sur le champ il se confesse au curé avec des signes non équivoques de contrition et une indicible consolation pour tous deux: l'un avait retrouvé sa brebis perdue, l'autre avait éprouvé combien est grande la clémence de Marie. — Ajoutons que Mgr. l'Archevêque a secondé nos efforts de tout son pouvoir. Il est venu en personne à Zaravecchia communier les enfants que nous avions nous-mêmes préparés à la première communion. A cette occasion les curés voisins accoururent suivis de leurs ouailles et le vénérable Prélat put se réjouir avec eux et avec nous des fruits opérés par les Saints Exercices. — Après quelques jours de repos nous repartîmes pour les parages de Sebenico. Ce pays n'est éloigné de Zara que de deux heures de marche; mais cette distance paraîtrait de cent mille lieues si l'on en jugeait par le caractère féroce de ses habitants on dirait un peuple venu de Circassie ou du fond le plus reculé de l'Amérique. La plupart sont grands de taille et robustes; quand on les rencontre vêtus à leur guise et armés, il est difficile de se défendre d'un sentiment de frayeur. On nous avait décrit les mœurs et coutumes de cette race d'hommes; et le peu d'espoir que nous pouvions naturellement avoir de faire quelque bien parmi eux, était encore diminué par la pensée que le voisinage de la Morlachia, contrée habitée par de farouches montagnards, les met en relation continuelle avec les Grecs non-unis, dont ils partagent la malice et la brutalité. Mais notre espoir reposait en Dieu. — La paroisse de Zemunico compte un millier d'âmes dispersées dans cinq petits villages, qui ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une demi-heure environ. Le plus mauvais de tous s'appelle Smerdegl. Là vit une population venue d'Albanie depuis plus d'un siècle, au temps de l'Archevêque Zmajevich: triste amas d'hommes ivrognes, vindicatifs, blasphémateurs et peu différents de la brute. Le point difficile était de les attirer à l'Eglise. Avertis par leur curé que la mission s'ouvrirait le second dimanche de l'Avent, ils ne s'ébranlèrent en aucune façon et c'est tout au plus si nous eûmes ce jour-là cent personnes. Le lendemain, fête de l'Immaculée Conception je voulus avec le curé aller de bonne heure dire la messe dans un village voisin. J'espérais ramener avec moi les habitants à l'Eglise de la Mission; mon espoir fut trompé. J'eus beau, le crucifix à la main, les inviter chaleureusement à me suivre, tous s'excusèrent prétextant l'heure avancée et promettant de venir plutôt aux exercices du soir. Ils tinrent parole, et le soir nous fûmes consolés à la vue d'un nombreux auditoire. Mais quel fut notre chagrin lorsque nous nous aperçûmes que presque aucun de nos auditeurs ne savait ni les principaux mystères de la foi, ni le Pater, l'Ave, le Credo &c.! Qu'attendre de pareilles gens qui n'avaient à la lettre de chrétien que le nom? Dieu nous arma fort à propos de courage et de patience. Nous commençâmes à leur enseigner les éléments du catéchisme et nous pûmes nous assurer que dans cette première soirée tous avaient appris au moins les deux principaux mystères de la religion. Nous pensions continuer le jour suivant à les instruire; mais pas une âme dans l'église. Et pourtant nous n'avions épargné ni exhortations ni petites récompenses pour les attirer. Nous étions désespérés; mon compagnon parlait d'abandonner l'entreprise. La grâce divine nous soutint. Pour occuper nos loisirs forcés, nous essayâmes de réconcilier deux familles brouillées depuis 38 ans à l'occasion d'un meurtre; la partie offensée s'obstinait à exiger la vengeance du sang ou comme ils disent Osveta Kervarina. Il faut signaler ici un usage barbare, commun parmi ces populations. Quand dans une famille quelqu'un a été tué tous les autres membres jurent de se venger en répandant le sang du meurtrier ou d'un de ses parents. Cet horrible serment se transmet de génération en génération jusqu'à ce qu'il ait été rempli. Or dans le village de Smerdegl il y a bien des années un particulier avait tué traîtreusement un de ses compatriotes, père d'une nombreuse famille. Convaincu de ce crime il avait été condamné à vingt ans de galères et après les avoir subis à Gradisca il était retourné au village. Mais en satisfaisant à la justice humaine le malheureux n'avait pas calmé le ressentiment des parents de sa victime. Ceux-ci toujours avides de vengeance depuis 10 ans déjà qu'il était revenu, épiaient toutes les occasions de le frapper. Aussi le pauvre vieillard, obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes, était réduit à ne presque plus sortir de chez lui. Il vint se confesser à moi avec beaucoup de larmes et me pria de lui obtenir le pardon de ses ennemis, offrant de donner 60 thalers, fruit de ses épargnes, s'ils consentaient à lui pardonner sincèrement. Donc, le 9 xbre, après avoir recommandé l'affaire au Cœur très-miséricordieux de Marie, je me décidai à tenter cette difficile entreprise. Mais avec un pareil peuple, il faut d'abord parler aux yeux et frapper les sens. Je priai donc le curé de me suivre, puis avec mon compagnon et deux braves gens du pays, muni de l'étole, du rituel, de l'eau bénite et de deux tableaux représentant les SS. Cœurs de Jésus et de Marie, je partis plein de confiance dans le nom du Seigneur. Ils avaient eu avis de ma

visite, mais quand ils me virent entrer dans leur maison avec cet appareil et ce cortège ils demeurèrent stupéfaits,
ne pouvant concevoir ce que je prétendais. Je leur dis sans détour le but qui m'amenait : obtenir le pardon de leur
ennemi, pardon qu'ils lui devaient comme chrétiens et par amour pour les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie. En même
temps je fis découvrir à leurs yeux les saintes images. Chose étonnante ! A peine leurs regards les eurent-ils rencontrées
qu'ils se sentirent tous émus et attendris. Un moment avait suffi pour éteindre des haines invétérées. A l'instant même
on envoie chercher le meurtrier. Quand il arriva dans cette maison qui lui était fermée depuis 38 ans, il y eut une scène
impossible à décrire. Il s'agenouilla sur le seuil de la porte, et par trois fois, suivant l'usage du pays en pareille circons-
tance, il demanda au chef de la famille s'il lui était permis d'entrer. Après avoir reçu une réponse affirmative, il continua
il continua toujours dans la même posture, à confesser son crime avec de grands sentiments de douleur, et à implorer
son pardon, protestant qu'il serait reconnaissant jusqu'à la mort de la grâce qu'on lui accordait. Puis il offrit les 60 thallers
qu'il avait promis. Invité par tous les assistants à se relever, il embrassa chaque membre de la famille et en reçut le bai-
ser de paix. Alors le chef de la maison prit la parole pour remercier la divine bonté de la faveur qu'ils venaient de rece-
voir, et après avoir promis, foi de chrétien, qu'il pardonnait entièrement et pour toujours, il pria celui en qui il voyait, non
plus un ennemi, mais un frère de vouloir bien remettre les 60 thallers au curé : « Ils serviront, ajouta-t-il, à orner ces
tableaux des Saints Cœurs d'où nous est venue une si grande grâce, et qui deviendront ainsi un monument éternel de la
paix rétablie et du bienfait reçu. » Tous applaudirent à cette édifiante proposition. Nous fûmes invités à un joyeux
et cordial banquit, après lequel on chanta le Buddi po faglieno po sfe vrime Ysusa i Marie slaino ime : c'est-à-
dire, loués soient à jamais les Saints noms de Jésus et de Marie ! Je bénis la maison et ses habitants, et nous par-
tîmes remplis de la plus douce joie. — La nouvelle de cette réconciliation presque miraculeuse se répandit avec la rapidité de
l'éclair et augmenta singulièrement le nombre de nos auditeurs. Au confessionnal nous fûmes bientôt assiégés. La jeunesse,
qui d'abord n'apportait à l'église que dissipation et insouciance, devint peu à peu modeste et recueillie, ne songeant plus
qu'à s'instruire des vérités de la religion. Et ici je ne veux pas omettre un de ces triomphes qu'aime à remporter le cœur de
Marie. Les jeunes filles du pays jusqu'à l'âge de 20 ans vont à l'église sans autre coiffure qu'un petit bonnet rouge qui leur
couvre seulement le sommet de la tête. La coutume les excusait peut-être, mais cet usage avait l'inconvénient de les laisser
trop en vue, de favoriser la vanité et de leur donner un air effronté. Je crus qu'il était incompatible avec la sainteté de
la maison de Dieu. Persuadé que cette jeunesse était désormais docile à notre voix, je leur parlai un jour de cet abus,
j'en montrai l'indécence et les exhortai à venir à l'église le lendemain la tête modestement voilée. Le sacrifice demandé
était peut-être plus grand que je ne l'avais pensé d'abord. Il fallait vaincre à la fois la coutume et le respect humain.
De fait le lendemain je vis à mon grand déplaisir que seulement 15 de ces jeunes filles avaient apporté un voile pour se
couvrir la tête, que même elles le tenaient caché et n'osaient le mettre, malgré les arguments de toute sorte que j'employais
pour triompher d'une répugnance si peu raisonnable. Je n'avais plus d'autre refuge que la Vierge Sainte. Donc, après
l'avoir prié instamment de venir à mon secours et de mettre ces bonnes filles au-dessus de toute fausse honte : « Allons, m'é-
criai-je, c'est maintenant qu'il faut montrer si vous appartenez à Marie ou au monde, si vous voulez plaire à la Vierge
ou rester esclaves d'une coutume qu'elle condamne. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; les quinze dont j'ai parlé mettent leur voile
et au chant du Buddi po faglieno reçoivent pour récompense une belle image de Marie. Cet exemple produisit un effet
merveilleux. A partir de ce moment, toutes vinrent à l'Église modestes et voilées, à la grande joie des parents eux-mêmes
qui approuvèrent la nouvelle mode. Ce petit événement grossit encore notre auditoire. On venait pour voir de ses yeux
la réforme d'un abus que son ancienneté semblait devoir protéger contre tous les efforts de notre zèle. — Ainsi la mission
avançait heureusement ; mais le 12 X^bre ce peuple devait recevoir avec plus d'abondance encore les bénédictions célestes.
Ce jour là on prêcha la Passion de N. S. si propre à exciter les cœurs au pardon des injures. A l'endroit le plus pathé-
tique de la péroraison, on vit apparaître dans l'Église l'une après l'autre les images des très Saints Cœurs de Jésus et
Marie, ornées de guirlandes et entourées de lumières. Ce fut un moment solennel et un spectacle bien touchant. La
componction gagna tous les cœurs ; tous les yeux se remplirent de larmes ; des cris spontanés répondaient à la parole du
pardon, et des ennemis jurés scellaient leur réconciliation dans un baiser de paix. Deux familles seulement résistèrent
à la voix de la charité. Voici l'origine de leurs inimitiés. Il y avait deux cousins dont les fils s'étaient battus trois ans
auparavant, et l'un avait tué l'autre. La victime était un jeune homme qui atteignait à peine sa dix-huitième année.
Le meurtrier, après avoir subi sa peine, était rentré dans ses foyers, mais il était sous le coup de l'Osfeta Kervarina ou
vengeance du sang : on le cherchait sans cesse pour l'égorger. La blessure était encore toute saignante et l'on ne saurait
dire combien la grâce avait à faire pour vaincre un ressentiment regardé comme légitime. Cependant nos exhortations
obtinrent une promesse de pardon. Mais la partie lésée exigeait cent sequins qui serviraient à élever dans l'Église
un monument de la réconciliation. Cette somme n'avait aucune proportion avec la fortune du meurtrier ; il ne fut

pas trop difficile de la faire réduire. On convint que le coupable paierait le crucifix des missionnaires, dépense assez légère, et que ce crucifix resterait ensuite à l'Eglise en témoignage durable de la concorde rétablie. Le jour même, tous les membres des deux familles se rendirent à l'Eglise: là on se demanda pardon, et on s'embrassa avec effusion, aux grands applaudissements de tous les habitants qui s'en retournèrent édifiés et vivement émus. Je dois rapporter ici les belles paroles que prononça le père du jeune meurtrier. Pour contenter la mère de la victime, je parlais au jeune homme de la reconnaissance qu'il devrait désormais à ses cousins, quand son père, avec une toute autre éloquence, s'écria, en se tournant vers lui: „Mon fils, outrage-nous, moi et ta mère, plutôt que tes insignes bienfaiteurs. [Sinko prie uvridi te mene i troju maiku negh ove svoje prisetiko Dobroanze.]" — Par ces quelques faits particuliers Votre Révérence peut comprendre quels trésors de grâces le Ciel répandit en ces jours sur toute la population de Zemunico. Mgr l'Archevêque, venu pour donner le Sacrement de Confirmation disait qu'au lieu d'hommes, il n'avait plus trouvé que des Anges dans ce pays. L'exercice d'adieu fut attendrissant. Le crucifix des Missionnaires devait rester dans cette Eglise, en signe d'éternelle réconciliation. Le curé le reçut solennellement de nos mains, et il fut déposé dans une chapelle préparée à cet effet. Puis rénovation des promesses du baptême, bénédiction papale, application d'indulgence aux médailles, chapelets, &c chant du Tebe Bozye falimo ou Te Deum et enfin Salut du S. Sacrement. La grande Croix de pierre avait été bénie la veille et plantée sur une colline, au milieu d'un concours immense de Catholiques, auxquels s'étaient joints beaucoup de Grecs attirés par la curiosité. Les Schismatiques ont été singulièrement frappés des succès de la mission. Leurs petites filles surtout, qui venaient assidûment au catéchisme et recevaient comme les autres le prix de leur diligence, n'ont pas manqué d'être touchées des cérémonies catholiques. Une d'elles a demandé à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. C'est une semence qui, nous l'espérons, portera ses fruits: maintenant surtout que le Concordat Autrichien a rendu ces conversions plus faciles et plus sûres. — Un dernier trait de la divine miséricorde envers ce peuple de Zemunico. Le 16 Xbre, jour fixé pour notre départ, nous voyons accourir un homme qui avait tué depuis longues années le frère d'un de ses voisins: il nous conjura les larmes aux yeux de le suivre au village pour tâcher de le réconcilier avec son ennemi. Celui-ci était malade, et n'avait pas suivi la mission; aussi demeurait-il obstiné dans le barbare dessein de mettre à exécution l'Osveta Krvarina. Toutes nos raisons furent d'abord impuissantes; il se laissa pourtant passer au cou la médaille miraculeuse. Dès lors il sembla s'adoucir un peu; il dit que peut-être il consentirait à pardonner, mais qu'on ne lui parlât plus de voir son ennemi, et moins encore de lui donner le baiser de paix. Toutefois comme son jeune frère et tous les autres membres de la famille étaient disposés à une parfaite réconciliation, je fis appeler le meurtrier, espérant que tout s'arrangerait à la satisfaction générale. Il arrive, s'agenouille suivant l'usage sur le seuil de la porte et demande par trois fois s'il lui est permis d'entrer. Tous répondent que oui; seul Antonio, le frère ..., reste muet et impassible. Moi, alors, au nom de Dieu et de la Ste Vierge je l'invite à franchir le seuil. Le coupable avoue en pleurant son crime et demande pardon; les autres lui accordent un pardon généreux et l'admettent à l'accolade. ... ie ne donne aucun signe de rapprochement. L'assassin repentant s'humilie en particulier devant lui; il se prosterne ... les pieds, les genoux, les mains, et enfin, avec une confiance mêlée de crainte, il allait le serrer tendrement sur son sein ... baiser au visage. Comme Antonio demeurait toujours inflexible et taciturne, afin de vaincre sa répugnance, je plaçai mon Crucifix entre ces deux visages, en criant qu'il fallait le baiser, mais non pas comme Judas, et que pour ne point se rendre coupables de la même trahison, ils devaient auparavant se donner mutuellement le baiser de paix. Dieu bénit ces paroles: tous deux à l'instant même se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; cette accolade fraternelle fut le sceau d'un pardon sincère et durable. Le prodige était visible et complet. Cet homme, qui tout à l'heure encore portait sur son front l'empreinte des violents combats livrés dans son cœur; cet homme dont le regard respirait la férocité et la parole le plus profond dédain, le voilà devenu en un clin d'œil serein, joyeux, affable; lui-même offre à boire à tout le monde; il va jusqu'à boire dans la coupe de son nouvel ami. Une si belle scène se prolongea quelque temps en joyeux propos auxquels mit fin l'hymne d'actions de grâces: Buddi po faglieno. — De retour à Zara, nous fûmes occupés durant trois jours: mon compagnon à donner les Exercices au grand Séminaire et moi avec les Albanais du faubourg dit d'Erizzo. L'Archevêque a été fort content; il est résolu à nous confier la retraite pastorale qui doit avoir lieu après Pâques. Vous savez qu'il songe aussi à fonder dans sa ville archiépiscopale une résidence de la Compagnie. — On nous demande de nouvelles missions dans les diocèses de Sebenico, de Spalato et surtout de Zagabria [Agram]: je me suis déjà engagé pour différentes localités de la Croatie, de la Bosnie et de l'Herzégovine. Que de fatigues pour 1857! Nous aurions bien besoin d'un renfort. Accordez-nous au moins un quatrième missionnaire, et qu'il soit assez jeune pour apprendre facilement la langue Illyrienne. Je me permettrais bien de vous suggérer un choix; mais je ne veux refroidir le zèle de personne. Mon compagnon s'unit à moi pour se recommander à vos SS. Sacrifices....

Rome, le 25 Février 1857. — Le Pape est venu à l'ordinaire faire sa visite au Caravita et s'est montré plein de bienveillance. Le Jeudi gras, sans avoir prévenu personne, il s'est rendu à pied à la nouvelle demeure des Pères de la Civiltà

pour visiter la typographie. Tout le monde était sorti excepté le P. Curci, occupé à faire la sieste. Averti de la présence du St Père, il se hâte d'aller le recevoir et envoie en même temps chercher la clef de la typographie et réunir s'il se peut, quelques ouvriers. Pie IX est entré dans une chambre, s'est assis et a causé pendant une demi-heure avec le P. Curci. Puis on a essayé d'ouvrir l'imprimerie, mais inutilement. Pendant qu'on expédiait deux hommes à la recherche d'un forgeron pour faire sauter la serrure, un petit enfant s'introduit dans la première chambre et ouvre la porte. Le Pape a tout visité et a paru très-satisfait. Vous savez qu'en ce moment plus de 30 ouvriers sont occupés dans cette imprimerie. Au départ du St Père, le petit enfant s'est jeté aux pieds de Pie IX, en lui disant : « St Père, la bénédiction! – Tiens, voici une médaille, lui répondit Pie IX en lui présentant un bel écu romain. – Le Cardinal Morlot a rendu visite au R. P. Beckx et s'est confessé au Gesù pendant le temps de son séjour à Rome. – Le nouveau Général du corps expéditionnaire est excellent chrétien, aime la parade et fait de grandes revues. On a tenté d'obtenir de lui une partie de l'hôpital de St André ; on n'a eu que des promesses. Cependant le nombre des Novices croît et plusieurs demandes ont été repoussées faute de place. – J'ai visité dernièrement la Storta, l'endroit même où N. S. apparut à St Ignace et lui promit sa protection à Rome. La petite Chapelle a été fort bien réparée par les soins du P. Général. – On fait de grandes fouilles à Ostie. J'y ai vu la chambre où mourut Ste Monique, qui attendait dans cette ville le moment de retourner en Afrique. – Quelques nouvelles littéraires pour finir : le second volume du P. Pianciani vient de paraître. Le second volume du P. Passaglia sur l'Église est aussi imprimé. Le 1er volume de Petau se termine ; cette nouvelle édition, qui est d'une superbe exécution typographique, renfermera, sous forme d'appendice, les preuves d'Écriture Sainte, de sorte que chaque traité sera complet. On parle de plusieurs autres ouvrages, qui ne tarderont pas à voir le jour. – La nouvelle publication parisienne : Études de Théologie &c. a été accueillie à Rome avec une faveur marquée. ———

P. S. — Qu'il nous soit permis de clore ces lettres par une prière adressée à nos correspondants. Nous les conjurons de ne pas oublier que leur charité, en nous communiquant des nouvelles intéressantes, peut seule enrichir notre [illegible]. Nous remercions les Missionnaires de la Dalmatie des détails si curieux et si édifiants qu'ils nous ont envoyés. Puisse leur exemple avoir de nombreux imitateurs et dérober à la modestie d'autres ouvriers de la Cie le secret de leurs succès apostoliques.

Laval. 1er Mai 1857.



Scholasticat de Laval 9bre 1857.

Les Scholastiques de Laval, aux P.P. et F.F. de la maison d'Angers

Nos R.R.P.P. et nos C.C.C.C.F.F.

Pax christi.

Omettre — Œuvre des Saltimbanques. Comme nous l'avions espéré, l'exemple des Novices d'Angers a porté ses fruits. Désormais l'expérience est faite, et de manière à ne permettre aucune objection. Les Pères du collége de la Providence ont renouvelé en Picardie les merveilles de grâce operées en Anjou: On va lire la relation de leurs travaux et de leurs succès. Nous apprenons que la Résidence de Lille a fait aussi quelques tentatives fort heureuses; nous regrettons bien de n'avoir pas de détails. Vaugirard, aux portes de Paris, a également sondé le terrain à la dernière Saint-Lambert. Ne nous est-il pas permis d'espérer que bientôt l'œuvre s'étendra aux principales villes de France, où la Compagnie a des Maisons, et que ce peuple des baraques, naguère si abandonné, trouvera partout les secours de la Religion?

Amiens, Collége de la Providence, le 7 Août 1857 — Lettre d'un Père du Collége aux Novices d'Angers — Le 22 Juin, on nous lisait, dans les lettres de Laval, votre intéressante relation de l'œuvre si humble et si admirable dite des Saltimbanques. Ce ministère nouveau, si étrange aux yeux de quelques-uns, tout en excitant un sourire d'étonnement, nous révéla bientôt la pensée mobile de cette œuvre: « Sauver des âmes! et personne ne songe à sauver les âmes de ces pauvres Saltimbanques ». c'est assez.

Merci, mille fois merci, mes R.R.P.P. et mes C.C.F.F. de nous avoir fait connaître cette nouvelle mission, dans laquelle il est si doux et si facile de conquérir des cœurs au bon Maître, qui toujours a soif des âmes? Vous, les premiers, vous aurez une large part au bien qui désormais s'opérera sur tous les champs de foire.

Votre dernière lettre arrivait fort à propos pour vos frères d'Amiens, la veille de la foire de St Jean-Baptiste 24 Juin. Au sortir du réfectoire, tous nos Pères et Frères de se regarder en silence, semblant se dire: et nous.... laisserons-nous une œuvre qui a produit de si consolants résultats? »... St Acheul est convoqué: l'éloignement ne permit pas aux Novices de suivre les traces de leurs frères d'Angers, Alors, malgré nos nombreuses occupations, à la fin de l'année, nous demandons au R.P. Guidée, la grâce de pouvoir (au moins quelques-uns) catéchiser les petits Saltimbanques... accordé.... nous voilà à l'œuvre, on commence.

2\. Le jour de la St Pierre, deux de nos Pères, après avoir recommandé leur ministère au cœur Immaculé de Marie, se rendent sur le champ de foire. « timides, presques tremblants, dit l'un d'eux, nous abordons la place, plutôt pour examiner que pour prêcher.... Les voitures, les différents théâtres, tout est passé en revue.... Mais un je ne sais quoi nous retient; c'est à peine si nous osons caresser les petits enfants. Du reste, le moment nous paraît inopportun: la plupart des saltimbanques sont occupés, les uns à dresser leurs tentes, les autres à tendre des toiles, d'autres à répéter leurs pièces pour le soir: bref nous avions peur.

Le soir même nous revenons. Le glorieux apôtre est invoqué. Bien résolus à jeter les filets, nous abordions une baraque, quand tout à coup, deux singes s'échappent de la ménagerie sur la place, au milieu d'une foule compacte qui se presse, crie, court après les singes. Une confusion incroyable s'en suit. Pas moyen pour nous de questionner. Aussi presque découragés, nous revenons au Collège. C'était bon signe: obstacles de tout côtés, dans les occupations, dans notre timidité, obstacles même suscités par Satan. Nous reprenons courage, et le lendemain, plus confiants en Marie, une troisième fois nous rodons sur le champ de foire et nous abordons deux hommes retirant l'un après l'autre d'une marmite quelques morceaux de lard. — Bonjour, mes amis.... N'auriez-vous pas dans votre troupe des enfants ignorants qui n'auraient point fait leur 1ère Communion? — Non, Mr le Curé dit l'un d'eux; moi, je n'ai qu'un enfant, et je me sacrifie pour lui faire donner une bonne éducation: il est en pension à Lyon. — Au moins, reprend le Père, si parmi vos amis, il y a quelques-uns de ces enfants, veuillez leur indiquer le Collège; nous nous ferons un plaisir de les instruire. — A quelques pas de là se trouvait une pauvre femme, occupée à son ménage et qui avait tout entendu: elle se levait, nous regardait, allait, puis revenait comme pour nous parler. Enfin elle ne craint plus et nous crie: — J'en ai bien un, moi, pour la 1ère Communion.... mais qui paiera pour moi..? Allons donc, lui dit notre homme: Ces Messieurs font tout cela *gratis pro Deo*.... Notre maison, l'heure, tout est indiqué à cette femme trop heureuse de nous envoyer son fils.

Un peu plus loin sur la place, nous accostons un petit garçon... son allure, ses cheveux et ses habits sales et négligés nous indiquent assez un de ces petits saltimbanques. — Bonjour, mon petit ami — Bonjour Mr le Curé... Tu me parais bien adroit.... As-tu fait ta 1ère Communion? — Ma 1ère Communion: Ah! si je pouvais la faire, et il fait des sauts de joie. — Conduis-nous vers tes parents.... il se dirige vers une voiture voisine.... A notre vue la mère se trouve dans un embarras dont nous apprîmes la raison plus tard. (elle était protestante et ne savait que le hollandais) — le petit sert de truchement, on parle de *pastor catholico*, 1ère Communion, on se comprend, et le visage de cette pauvre femme s'épanouit, ses yeux se remplissent de larmes; l'enfant nous est donné avec la plus vive reconnaissance.

A l'heure indiquée, nos deux enfants arrivent, accompagnés de deux autres auxquels ils avaient fait part de leur joie — l'un avait fait sa 1ère Communion, l'autre était trop jeune, mais il vint assidûment pour s'instruire. — Bien que ces enfants n'eussent rien d'attrayant, l'accueil fut des plus paternels... On leur prodigue les amusements: le gymnase, les cerceaux etc. et bientôt nous reconnaissons que, sous cet extérieur sale et dégoûtant, battent des cœurs simples, bons, susceptibles de connaître et d'aimer Dieu. Pour ne pas les fatiguer, on ne leur dit cette première fois que quelques mots de Dieu; on leur apprend le Notre Père, puis on les renvoie dans leur famille contents et heureux, promettant bien de revenir le lendemain dégager leurs bras comme ils disent, c. a. d. faire de la gymnastique.

Ils furent constamment fidèles au rendez-vous. L'état de ces pauvres enfants a vraiment quelque chose de tout à fait exceptionnel. Le corps seul reçoit des développements; l'esprit, l'âme est dans la plus

complète ignorance de toute science humaine et presque divine. Aussi, pour leur faire comprendre les vérités de la religion, fallait-il les représenter sous forme de tableaux, d'histoire!... leur montrait-on une image, un tableau, tout de suite ils voulaient en connaître le sujet. Ce genre d'instruction nous réussit à merveille; car ces enfants ont une grande sensibilité et une imagination vive. Ils retenaient parfaitement toutes les vérités de la religion, et rentrés au sein de leur famille, interrogés par leurs parents sur ce qu'on leur avait enseigné, ils racontaient ce qu'ils avaient vu et entendu comme nous l'aurions fait nous-mêmes; c'est ce que nous désirions, car sans le vouloir, ils étaient de petits missionnaires. Les parents, presqu'aussi ignorants que les enfants, nous dirent: «Pères, faites seulement le catéchisme à nos enfants, ne leur racontez plus d'histoire!» et grand fut leur étonnement, quand ils apprirent que ces histoires étaient le catéchisme.

Je ne puis passer sous silence un caractère de leur piété: ils connaissent Dieu, mais d'une manière vague, même superstitieuse. Aussi quand on leur parle de Dieu, de sa bonté, de sa puissance, de N. S., de sa Ste Mère, ils sont tout yeux, tout oreilles, les larmes baignent leur visage et la prière s'échappe de leur cœur. Que de fois, à la vue d'une statue de la Ste Vierge, d'un Crucifix, ils s'échappaient de nos mains et couraient s'agenouiller devant les pieuses images en récitant le Notre Père, le Je vous salue, ou la prière «O Marie conçue sans péché.» Ils semblaient avoir une prédilection pour cette dernière, continuellement elle était sur leurs lèvres: ce qui ne nous étonne point, car de notre temps, c'est là la source des grâces; et puis, nous nous rappelons que nous avions consacré notre œuvre au cœur immaculé de Marie.

A la vue d'un petit enfant Jésus, ils lui souriaient, tendant vers lui leurs bras. Quand ils faisaient le chemin de la Croix, tous les sentiments qui se passaient en eux, se trahissaient extérieurement, et devenaient si expressifs que l'un d'entr'eux se mit tout d'un coup à crier: «Ah! mon Père, si je tenais les Juifs» et en même temps, il montrait le poing au tableau.

Mais parlez-leur de première Communion, quelle joie? ils sautent, ils dansent, font mille tours d'adresse. Un jour l'un d'eux demande au Père ce que l'on faisait du bon Dieu quand on l'avait en son cœur? Son petit camarade, sans attendre la réponse lui dit qu'on l'avale; à ces mots, le premier s'indigne se courrouce: «Entendez-vous, mon Père, manger le bon Dieu,» et il se prépare à décharger sa colère sur lui. Après deux ou trois heures de catéchisme, lorsqu'ils avaient été très attentifs, la meilleure récompense était une partie de gymnastique ou de cerceaux.

Avant de vous raconter les cérémonies du beau jour de la 1ère Communion, il faut vous faire connaître une famille de nos saltimbanques, dont le principal membre, Mr Thomas Hart, a servi à augmenter considérablement les fruits de salut recueillis sur le champ de foire. C'est le père de notre premier communiant, si vif, si impressionnable, celui-là même qui sauta de joie en entendant parler de première communion et montra le poing aux juifs. Nous lui devions une visite, nous entrons dans sa voiture, et sa femme, — celle qui la première fois nous avait paru si embarrassée, — nous reçoit poliment, nous conduit à son mari, le plus habile athlète du Cirque, homme d'une force et d'une adresse vraiment remarquables. Nous le connaissions déjà de réputation, les compliments nous servent d'exorde; puis nous abordons la question de la première communion du petit Henri. L'enfant nous avait dit que sa mère était protestante; que lui-même avait été baptisé par des protestants.... Son père ne l'était-il pas?...... Voulait-il que son fils fut catholique?.... Sa femme ne désirait-elle pas être catholique? Toutes

[illegible] nous s'éclairer. — M. Hart désire [illegible] catholique ; car vous le savez, il faut le rebaptiser etc. etc. - Gagné par les soins qu'on avait pour son fils, gagné surtout par nos manières prévenantes, il nous apprend tout ce qui le concernait, avec une franchise sans égale : « Père, moi grand confiance en vous, moi, catholique, d'un très-bon famille catholique, mais mon femme protestant; Henri, mal baptisé, et moi à cause de femme protestante, moi pas marié. C'est mal, très mal ; moi, pas première Communion, moi pas heureux à cause de cela ; mais moi vouloir beaucoup être bien avec le bon Dieu.» ..... Nous ouvrons de grands yeux, ravis de trouver une âme si bien préparée à recevoir les grâces de Dieu – Mais, lui dit le Père, et votre femme ?.... voudrait-elle embrasser la religion catholique ? – Moi, vouloir pas forcer elle.... elle libre, mais moi vouloir beaucoup Emma être bon catholique, pour nous marier etc..... Emma – c'est le nom de sa femme – écouter .... les Pères, bons Pères; demander si vous vouloir toujours rester protestante ? Alors nous fûmes témoins une deuxième fois de ce que nous avions vu lorsque cette femme nous donna son enfant pour le préparer à la première Communion : elle rougit, son visage s'enflamme et ses yeux tout pleins de larmes semblent nous dire que c'est là son plus ardent désir. En effet, celui d'entre nous qui savait l'Allemand lui demande si elle veut être catholique, et Emma de lui répondre, que depuis de longues années, elle prie Dieu de lui fournir une occasion favorable pour se faire instruire et entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Son mari alors ne peut plus contenir sa joie : son cœur sensible ne sait que faire pour témoigner aux bons Pères – le nom qu'il nous donne – sa reconnaissance. Il ne peut nous quitter ; il nous propose de nous accompagner, de nous conduire de voiture en voiture, et lui-même devient un véritable missionnaire. « Vous, avoir-il des enfants pour la 1ère Communion, dit-il à chaque père ou mère de famille ; donner les aux bons Pères » Cette visite domiciliaire eut les plus heureux résultats : elle acheva de nous gagner la confiance des saltimbanques et nous donna de plus trois autres premiers communiants. Un petit garçon du Cirque, très adroit, un petit funambule, qui dans la Passion, joue le rôle du diable, et une petite de quatorze ans. Nous ne pouvions préparer cette dernière ; nous trouvons dans les bonnes sœurs de la Providence – dont notre collège occupe l'ancienne habitation, et dont la maison mère est à Rouen – des femmes dévouées, d'un zèle infatigable et qui n'a fait que s'accroître avec la besogne comme nous le verrons bientôt. Nous avions confié l'instruction de Madame Hart à une Ste demoiselle, qui s'en chargea de grand cœur.

Nous étions donc heureux et contents. Autant, dès le début, nous avions été timides, autant nous étions courageux maintenant pour triompher de tous les obstacles : car c'est le cachet des œuvres de Dieu : avoir des obstacles. L'œuvre des saltimbanques eut tous les signes d'une œuvre de Dieu : il ne lui en manquait plus qu'un : celui de la contradiction ; elle l'eut, et cela ne nous étonna point, mais il est inutile d'insister là dessus.

Jusqu'ici nous avions quatre petits garçons et une jeune fille pour la première Communion, sans compter l'abjuration de notre protestante, son mariage, sa première Communion, celle de son mari, etc. car, il voulait faire tout cela le même jour. Ce qui n'était pas la plus petite affaire ; car, avant tout, il fallait les papiers de l'un et de l'autre. En attendant que tous les obstacles s'applanissent, notre brave Hart venait s'instruire au Collège, docile comme un enfant de cinq ans. Un changement extraordinaire s'était déjà opéré dans son âme : il parut à l'extérieur. Les habits, la propreté de la voiture, les personnes, tout y gagna. Les mœurs surtout s'adoucirent : la vivacité de Thomas était si grande, la ténacité de sa femme si joier

que très souvent on se fâchait, on se disputait, on se rendait malheureux. Mais depuis l'heureuse visite, Hart fut moins vif, moins exigeant, et sa femme plus douce, plus obligeante.

Notre deuxième tournée avait été si heureuse que le lendemain à 11 heures, nous étions sur le champ de foire. Quel ne fut pas notre étonnement et celui de tous les curieux de nous voir, nous religieux, Jésuites, entourés par une 50[taine] de Saltimbanques, hommes, femmes, enfants... Ces braves gens familiarisés avec nous par la visite de la veille étaient heureux de venir causer avec nous. Les uns nous donnaient des poignées de main, nous exprimant leur joie et leur reconnaissance... les autres nous demandent des médailles, des chapelets, et la conversation devenant plus intime, ils commencent à nous raconter leurs diverses impressions : Ah ! dit l'un, si vous saviez mon Père, quel bien vous nous faites en vous occupant de nous ? — Ah ! dit une pauvre femme, si seulement nous trouvions partout des prêtres qui veuillent bien comme vous nous entendre en confession ! — Moi, dit un jeune homme de 25 ans, j'ai fait ma première communion à Nancy, des mains de Mgr Menjaud ! Toute ma vie je me rappellerai sa bonté, sa douceur ; nous l'appelions tous *le Père des voyageurs*.... Lui-même du haut de la terrasse de son jardin qui domine le champ de foire, il venait parler avec nous, nous encourager. — Moi, dit un autre, c'est à Bourges où j'eus le bonheur de rencontrer un St prêtre, Mr Raymond qui nous témoignait vraiment le plus vif intérêt — Alors la conversation devient de plus en plus confiante, et un homme fait, grand, dans la force de l'âge, nous dit en présence de tous les autres : « Je regrette vivement d'être forcé de partir ce soir pour Abbeville, je n'ai pas fait de 1ère Communion ; puis, tout bas : Je ne suis pas marié avec ma femme. » Nous l'encourageâmes, et sur sa demande, nous l'adressâmes à Abbeville à un St prêtre qui fait des merveilles. Voici un extrait de la lettre qu'il nous écrivait le 28 Juillet :

« Vive la Providence ! votre lettre m'a fait tressaillir de bonheur, et aujourd'hui nous sortons des baraques, emportant l'espoir de bénir bientôt cinq unions illégitimes, de préparer six enfants à la 1ère Communion, et de faire approcher de la Ste Table quelques pauvres âmes qui depuis longtemps n'ont pas reçu le bon Maître. J'ai prié Mr le curé de St Jacques de vouloir être mon guide : l'œuvre a été prise à cœur et nous marchons en résolus.... Nous sommes vraiment en Chine.... le nom du Père ++++ et des autres Pères de la Providence est béni dans toutes les baraques. Signé : Daricourt, vic : »

— Ces jours derniers, Mr le curé de St Jacques faisait écrire à son neveu, élève de notre Collège : « Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi, les consolations que je rencontre dans les pauvres saltimbanques sont sans nombre ; aujourd'hui, j'ai légitimé trois mariages et fait faire une première communion.... D'ici à quelques jours, nous en aurons d'autres. »

Je reviens au champ de foire d'Amiens, d'où nous avons fait une digression à Abbeville. Dans notre troisième journée, nous avons encore trouvé un jeune homme de 15 ans, plus ignorant encore que les autres, mais plein de bonne volonté. Nous ne pouvions l'admettre avec les autres enfants : un de nos Pères se chargea de lui en particulier et nous lui promîmes de lui faire faire sa première Communion quelques jours après les autres. Cette visite dilata les cœurs encore plus. — Une jeune femme courut après nous disant qu'elle n'avait osé s'ouvrir devant tout le monde, elle avoua qu'elle n'avait pas fait de 1ère Communion et que son mariage n'était point béni.... Le Père l'encouragea, et lui promit que si ses papiers n'étaient point arrivés à la fin de la foire, à Abbeville on ferait le reste. Cette jeune femme fut dès lors très assidue à tous les Offices, et aux instructions, où elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.... Mais la principale conquête de cette tournée fut la conquête de la mère de notre première communiante. Elle vint trouver la religieuse qui préparait sa fille et lui témoigna un grand

désir de parler au bon Père de la foire. Aussitôt le Père se rendit chez la Sœur, et là notre pauvre femme lui ouvrit son cœur avec une candeur merveilleuse : « J'ai 45 ans, lui dit-elle, et je n'ai pas encore fait ma 1ère Communion ; mon mari ne l'a point faite : mon beau-frère et ma belle-sœur en sont au même point. — c'est celle dont nous avons parlé plus haut — J'aurais dû faire ma première Communion lorsque je me suis mariée, mais je n'étais point prête. J'ai voulu, il y a 2 ans, aller à confesse ; mais à peine ai-je dit que j'étais de la foire, que le prêtre m'a repoussée disant : je ne confesse point de gens comme vous. Je n'sais donc plus... Quand l'autre jour, vous voyant si bienveillant pour nous, je me suis dit : j'irai à ce bon Père... et depuis je suis tourmentée. Ah !.. Mon Père, ayez pitié d'une pauvre femme et faites-lui faire sa première Communion. » Cette brebis égarée fut confiée à la bonne religieuse, qui ne fit que redoubler de zèle, trop heureuse d'avoir à préparer la mère et l'enfant à la 1ère Communion.

Pendant que l'œuvre de la première Communion se poursuivait, nous courions après d'autres âmes. Déjà nous avions fait connaissance avec une famille de saltimbanques, dont la mère, la demoiselle et le fils âgé de 20 ans, s'approchaient régulièrement des sacrements, et cela dans notre Chapelle. Nous les félicitâmes, et ce fut alors que parlant avec la demoiselle qui s'approche des sacrements plusieurs fois la semaine, nous lui demandâmes si elle ne se chargerait pas volontiers de l'instruction de la *fille monstre*. Elle y consentit, et voilà donc une jeune [illegible] changée en catéchiste ! — Vous voulez sans doute connaître cette *fille monstre* : Voici le portrait qu'en fait le Père Barbelin qui a eu plusieurs entretiens avec elle. « Figurez-vous une masse énorme de chair du poids de 300 livres environ ; donnez-lui une forme plus ou moins humaine et vous aurez notre fille monstre âgée de [illegible] ans. Sa mère adoptive avait tellement à cœur de lui faire faire sa 1ère Communion, qu'elle vint jusqu'à cinq fois au Collège pour conjurer le Père de s'en occuper. Mais que faire ? Cette fille peut à peine se remuer ; ce n'est qu'une masse de chair sans intelligence. Elle n'a de chrétien que le baptême et le signe de la Croix qu'elle sait faire. D'ailleurs, elle ne peut sortir de sa baraque : jamais, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, elle n'a vu le jour que par les fenêtres. Elle est le gagne-pain de ses parents adoptifs. Comment la faire instruire ? Nos religieuses ne pouvaient décemment venir dans la baraque... Ces difficultés exposées à sa mère ne rebutèrent point cette dernière. « Voyez-vous, mon Père, dit cette femme, je serais tourmentée toute ma vie si cette pauvre enfant mourait. Sans doute elle est pure comme un Ange ; car jamais elle n'a pu offenser le bon Dieu. Mais enfin, je me reprocherais toute ma vie de l'avoir laissée vivre en dehors des pratiques de la religion ». Ce fut alors que nous proposâmes l'instruction à la pieuse demoiselle dont nous avons parlé : le départ prochain a fait remettre la première communion de la *fille monstre* à Abbeville. Celle-ci était on ne peut plus heureuse d'entendre et d'apprendre toutes les belles vérités de la religion. Elle a fait sa première Communion à Abbeville.

Informés qu'il y avait dans les deux grandes baraques des funambules, deux bandes de musiciens Allemands nous les invitâmes à venir nous voir sous prétexte de parler Allemand avec plusieurs de nos Pères. Un seul vint le lendemain, froid, méfiant, très réservé ; il ne parait nullement répondre à l'accueil bienveillant qu'on lui fait.... A la fin, il demande au Père s'il ne pourra se confesser, et le lendemain il se trouvait à la Table Ste avec sept de ses compagnons qu'il avait amenés.... le surlendemain trois autres, puis le jour suivant, sept autres imitèrent l'exemple des premiers. Tous ensemble ils reçurent la médaille miraculeuse, et le St Scapulaire. Dans l'excès de leur joie, ils ne savaient comment nous témoigner leur reconnaissance ; l'un d'entre eux copie de sa main toutes les partitions d'une des plus belles messes allemandes et les offre au Père directeur de la musique. Puis, au nom de tous ses camarades, il offre les services de la troupe pour le jour de la première Communion. Déjà la musique

Italienne du Cirque le soir : elle aussi veut jouer ses plus beaux morceaux le jour de la fête des voyageurs ; car le jour de la première Communion devait être pour tous un grand jour de fête : il fallut trancher la question ; et pour ne repousser ni les uns ni les autres, on accorda aux Allemands de jouer à la messe et aux Italiens de jouer au Salut.

Le 22 Juillet, avant-veille du départ, était le jour fixé pour la première Communion. Depuis trois semaines, 4 à 5 heures par jour, nos petits avaient appris le strict nécessaire : les prières, les vérités essentielles, etc. Deux ou trois fois ils s'étaient approchés du tribunal sacré, et l'action de la grâce, après une bonne confession, était si forte sur ces jeunes cœurs, que tous les jours ils se seraient confessés si on les eût écoutés ; ils avaient d'un autre côté fait tout ce que l'on pouvait attendre d'espiègles de leur espèce : moins de mensonges, plus [illegible] à leurs parents, surtout plus de respect pour les choses saintes : ainsi dans les rues lorsqu'ils rencontraient des [illegible], ils lui criaient du plus loin possible : « Bonjour, Mr le curé, » et ces ecclésiastiques demeuraient très étonnés [illegible] sachant ce que signifiait un tel salut de la part de ces pauvres enfants.

On fit précéder la première communion par une retraite de trois jours, mais retraite d'une [illegible] espèce ; car pour de petits saltimbanques, il ne faut jamais séparer les jeux de la prière. Aussi, le 1er jour [illegible] force prières vocales et force pèlerinages en ville et à la maison. Le lendemain, second jour de la retraite, [illegible] congé à la maison de campagne. On leur fit prendre un bain : c'était bien aussi nécessaire pour leur corps que la confession pour leur âme. Puis bon dîner, puis ~~tours~~ tours d'adresse de toutes sortes devant les Élèves (c'était jour de sortie) qui s'amusèrent beaucoup. Ce fut là surtout que nos élèves apprirent à connaître nos petits saltimbanques et à les aimer ; aussi s'empressèrent-ils de leur offrir tous leurs jeux, chemin de fer, gymnastique, chevaux de bois.... Enfin, la veille de la première Communion, fatigués de tous les plaisirs de la veille, ils ne se disposèrent que mieux à la prière et à la réception des Sacrements. Je ne m'étendrai pas sur la fête de la 1ère Communion. Tout ce que vous supposerez ne vous redira que faiblement la réalité. Notre magnifique Chapelle parée comme aux plus beaux jours de fête ; bancs ornés de draperies pour nos premiers Communiants entourés de leurs parents et des religieuses qui avaient instruit la mère et la petite fille 1ères Communiantes ; nos 15 musiciens Allemands faisant entendre les sons les plus harmonieux ; les cantiques des élèves contrastant si bien avec les fanfares des musiciens de la foire ; l'allocution du R. P. Recteur, les deux sermons du P. Barbelin plutôt pour tous les saltimbanques présents que pour les premiers Communiants. Bien des boutiques, bien des baraques étaient désertes sur la foire. Tous, à partir dès 7 heures du matin, malgré les fatigues de la [illegible] remontant à 11 heures — remplissaient notre Chapelle ; en un mot, c'était vraiment la fête des saltimbanques.

Inutile de vous dépeindre le bonheur des parents, des enfants et des Pères. Tout mêlé [illegible] dans la cour du Collège : les uns s'embrassant, les autres pleurant de joie. Quelques-uns pourtant paraissaient tristes — entr'autres plusieurs jeunes gens du Cirque qui revinrent bientôt au bercail comme nous verrons — Enfin les enfants sont conviés à un modeste et joyeux déjeuner, puis à un dîner plus splendide, tout cela au Collège. Les sœurs de la Providence voulurent avoir leurs deux premières Communiantes à leur table.

A 1 h. ½ salut solennel, toujours même affluence des saltimbanques et des personnes étrangères. Encore deux sermons avant la rénovation des vœux et la consécration à la Ste Vierge. Alors nous entendîmes les pieuses fanfares des musiciens Italiens du Cirque [illegible] l'emportaient de beaucoup sur les Allemands. La cérémonie fit une heureuse impression [illegible].

Un de nos anciens élèves était si ému qu'à la fin il me donna une poignée de main en me disant :

8.

« Ah! mon Père, jamais première Communion ne m'a ému comme celle-ci. »

Notre brave Harr avait amené deux de ses camarades du Cirque. De retour au Cirque après la messe, il ne craint point de parler ouvertement du bonheur de leurs enfants et de dire: « Nous, bons amis, sommes rien, des pécheurs; mais nos enfants, bons, petits anges. » Ses discours convertirent deux de ses amis dont l'un allait partir pour Bourbon: « eh bien, moi, dit ce dernier, je veux mettre ordre à mes affaires avant de m'embarquer. » A ces mots, le deuxième avoua ingénument qu'il n'avait pas fait sa première Communion et qu'il voudrait bien être à la place des enfants ». Notre brave Thomas leur dit: « Vous, venir avec moi, ce soir, aux bons Pères; » et il nous les amena en effet; ils avaient 20 ans.

Après le salut, une voiture attendait les enfants pour les conduire à St Acheul. Sur une invitation aimable du R. P. Recteur, ils prirent un goûter tout sucré; puis allèrent aux pieds des autels privilégiés de Marie pour lui demander la persévérance, la conversion de plusieurs artistes; etc.

La soirée devait encore avoir pour eux de nouveaux charmes: c'était le jour où les élèves du collège devaient assister au Cirque: nos premiers communiants vinrent donc encore se jeter entre les bras de leurs bons Pères: l'un d'eux voulut nous donner un échantillon de son savoir-faire, il nous enchanta par ses tours d'adresse.

Le Directeur du Cirque, Mr Lalanne ne savait comment nous témoigner sa reconnaissance. Lui-même fit un choix de tous ceux qui devaient comparaître: il ne voulut point de médiocres. Avant de commencer, il les réunit tous, et leur dit: « Messieurs, vous savez tout le dévouement que les Pères ont montré pour instruire nos enfants; sachez reconnaître tant de bonté, et faites tous vos efforts pour vous rendre dignes des soins qu'ils ont eus pour plusieurs d'entre vous ». Jamais soirée ne fut plus brillante: jamais il n'y eut autant d'entrain, autant d'ensemble, autant de succès; aussi la plus vive sympathie régnait-elle entre acteurs et assistants: nos élèves les couvraient des plus chaleureux applaudissements. Tout le monde était joyeux, et Mr Lalanne, après la séance, réunit de nouveau ses hommes, et les remercie d'avoir si bien répondu à son attente.

Nous fûmes bien édifiés à cette soirée par notre courageux Thomas Harr. Lui surtout par son adresse, par ses tours hardis s'était attiré nos applaudissements. Avant de commencer un de ses exercices les plus périlleux, il s'arrête un instant et fait devant tous un grand signe de Croix.... puis, un peu après, sa médaille étant sortie de sa poitrine, il la prend doucement et la remet sur son cœur aux grands applaudissements de tous.

Le lendemain, Mr Lalanne, non content de nous avoir amusés, voulut donner au Collège un magnifique souvenir en reconnaissance des soins que nous avions pris des enfants: son fils, Charles Lalanne — qui nous aime beaucoup — vint chez le P. Recteur, le remercia au nom de son père, et lui offrit une magnifique paire de burettes en cristal avec le plateau en argent.

Après un si beau jour que nous restait-il à faire sinon de louer Dieu de tant de grâces, et à lui demander la conversion de plusieurs jeunes gens du Cirque que nous avions appris à connaître et à aimer tout en admirant leurs tours d'adresse. Tous nos élèves ne cessaient de prier pour leur conversion. Memorare, Chapelets, Ste Communion; tout fut offert pour eux. Nous verrons bientôt si Dieu les exauça.

Monseigneur Boudinet, évêque d'Amiens, informé de nos efforts, nous adressa les félicitations des plus encourageantes. Il prit tellement l'œuvre à cœur, qu'il la déclara sienne, nous donna toutes ses bénédictions, tous ses pouvoirs et ajouta même: « Ah! ce n'est pas le P. Guidée qui ferait la 1ère Communion de mes saltimbanques, si je n'étais pas retenu par la retraite de mes prêtres. Mais, au moins

coûte que coûte, je veux leur donner la Confirmation. » En effet, le lendemain 23 Juillet, Mgr arrivait au Collège à 9 heures; et au milieu d'un concours nombreux, confirma nos six premiers communiants, et deux autres femmes, l'une du Cirque, l'autre de la ménagerie. Je veux vous dire quelques mots de cette dernière: C'est, au dire de tous ceux qui l'ont vue, un Ange de piété, de douceur, de modestie. C'est elle qui met la tête dans la gueule des lions; lorsqu'elle entre dans une baraque, elle se met à genoux et fait sa prière devant tous. Cette jeune fille de 18 ans a frappé Mgr lorsqu'il lui administrait les sacrements. Et le jour de la confirmation, ayant dîné avec nos bonnes Sœurs, dans sa naïve candeur elle leur avoua qu'elle enviait leur sort, qu'elle aussi voudrait être religieuse. Ce mot ne fut pas perdu: Mr le curé d'Abbeville, charmé de la candeur de la jeune fille, la fait venir chez lui dernièrement et lui dit: « Ma fille, quand vous voudrez entrer chez ces dames, sachez que votre dot est là ». Inutile de vous dire que Mgr parla avant et après la Confirmation à nos artistes voyageurs. (c'est le nom qu'il leur donne)

Les prières de nos élèves n'avaient point été infructueuses: le lendemain nous avions encore trois jeunes gens à préparer à la réception des sacrements. Deux n'avaient point fait leur première Communion: le respect humain avait eu plus d'empire sur des jeunes gens de 18 à 20 ans. Du reste c'étaient deux athlètes des plus adroits du Cirque; il fallait donc plus de bonté, plus de douceur, plus de prévenance: trois fois notre singe — jeune espagnol qui jouait le rôle de singe si parfaitement qu'on eut pu s'y tromper — faillit nous échapper, tant il redoutait la confession. Il était très-bien préparé, mais le bon Dieu permit que trois fois son confesseur ne fut point présent lorsqu'il était tout prêt à se confesser.... il fallut que notre brave Hart nous le ramenât lui-même. Un jour à 7 heures et demie du soir, le Cirque allait commencer; Hart voit Amoros (c'est le nom du singe) il l'appelle à l'écart et lui dit: « Amoros, vous êtes-vous confessé? » le jeune homme rougit, il n'ose avouer la vérité — alors Hart continue: « êtes-vous un homme de cœur? voulez-vous faire 1ère Communion — Oui, Hart, je le voudrais, mais je n'ose plus voir les Pères. — Allons, venez avec moi, dit Hart, et les voilà tous deux au Collège à 8 heures, moment où l'on commence le Cirque. Hart est heureux de sa bonne action, mais plus heureux encore est notre cher néophyte qui ne se sent plus de joie d'avoir pu faire une bonne confession. « Jamais, disait-il naïvement, je n'ai été si léger pour faire mes tours qu'à la soirée du 27 Juillet; en quittant le confessionnal à 8 heures 1/4 j'étais au Cirque, habillé en singe à 8 heures 1/2. Avant sa confession, il craignait les Pères, après sa confession, il ne pouvait plus les quitter.... Comme il ne se levait que vers 11 heures, je craignais qu'il ne put se réveiller le jour de sa première Communion; mais il était si content qu'il ne put s'endormir de joie, et à 4 heures 1/2 du matin il était à la place, attendant son camarade pour venir au Collège. Celui-ci était prêt depuis longtemps; à 3 h. 1/2 du matin il était debout, et à 4 heures 1/2 assistait à la 1ère messe de la maison en notre Chapelle. Leurs cœurs étaient très bien disposés. Aussi je n'eus pas de peine à les préparer à la réception immédiate des deux Sacrements.

Mgr Boudinet lui-même avait voulu donner le bon Dieu pour la première fois à nos trois jeunes écuyers; la cérémonie eut lieu dans la Chapelle de l'évêché: quelques dames seulement y assistèrent. Je ne dis rien de la piété, des sentiments de nos jeunes gens. Voici quelques-unes des paroles de Mgr après la Confirmation; trois fois il leur adressa la parole avec la plus paternelle affection: « Que cette matinée est douce pour moi, mais plus douce encore pour vous, mes bons amis! Dites-moi, cette journée ne vaut-elle pas les soirées brillantes où un public nombreux et choisi vous couvre de ses applaudissements? Que de bienfaits Dieu vous a accordés! — Votre corps, mes bons enfants, est parfait: souple, agile, adroit, fort, vigoureux: il vous attire les applaudissements

des hommes, mais ces applaudissements, cette gloire passeront. Croyez-moi, j'ai connu bien des artistes comme vous qui se sont fait admirer des hommes, entr'autres ce vieux Franconi qui, à l'âge de 79 ans, étonnait toutes les contrées du monde par son adresse.... où est-il ?... la mort nous ravit tout, excepté ce que nous faisons pour Dieu. Donc, mes bons amis, désormais travaillez pour Dieu. Tout en amusant les autres, vous accomplissez presque parfaitement le second commandement : nul ne peut donc aller au Ciel plus facilement que vous, puisque, faisant tout pour Dieu, vous y allez en vous amusant et en amusant les autres. Aujourd'hui, mes bien chers enfants, votre âme nourrie par la Ste Communion, fortifiée par l'Esprit-Saint dans le sacrement de Confirmation, ne sera-t-elle pas, elle aussi, désormais, souple à la grâce, agile à marcher dans les commandements de Dieu et de l'Eglise, adroite pour déjouer les ruses de notre ennemi mortel, Satan, forte et vigoureuse pour résister à toutes nos passions et en triompher ? Ah! si jusqu'ici vous n'avez mérité que les applaudissements des hommes, vous mériterez désormais les applaudissements de Dieu et de ses Anges ».

Après l'action de grâces, Mgr voulut encore parler à ses nouveaux enfants, leur donner avec sa bénédiction des gages de son amour. Sa Grandeur leur distribua à chacun des souvenirs bien précieux, et les félicita d'avoir été si fidèles à correspondre à la grâce. Notre bon Thomas Hart, quoique très fatigué de la veille, avait voulu assister à la première Communion de ses deux amis. Mgr l'encouragea à persévérer, lui promettant que son tour viendrait bientôt. Et chose étonnante ! cet homme au cœur si droit, d'un bon sens si extraordinaire, fut, à partir de ce moment, rempli d'un nouveau zèle. De retour chez lui, en ma présence, il appelle sa vieille domestique âgée de 60 ans : « bonne mère, ici, une minute ; vous êtes-vous confessée depuis longtemps ? » sur une réponse négative, il nous l'envoie à l'instant.... Au Cirque, il va et vient, interrogeant tantôt les écuyers, tantôt les écuyères, et il nous en amène trois : deux écuyères de 25 à 30 ans, dont une n'avait pas fait de première Communion, et un jeune écuyer de 20 ans qui était dans le même cas. Le 30 Juillet nous avions donc dans notre Chapelle, pour une troisième fois, première Communion. Monseigneur, quoiqu'en retraite, voulut encore leur administrer le sacrement de Confirmation.

Enfin, notre intrépide missionnaire nous réservait le plus beau bouquet pour la fête de Notre Bienheureux Père : la veille à 2 heures après dîner, il nous amenait le premier écuyer du Cirque, Mr Modeste, jeune homme charmant de 27 ans, qui avait grand besoin de se réconcilier avec Dieu. A la messe de Communion des élèves, ceux-ci avaient à leurs côtés à la Table Sainte, ce jeune homme pour qui ils avaient tant prié. Inutile de vous dire que presque tous nos néophytes, hommes, femmes, enfants assistaient à notre magnifique messe en musique du jour de St Ignace. Tous reçurent le saint Scapulaire..... Quatre enfants, dont deux petits garçons, non en âge de communier, se confessèrent..... Madame Lalanne, consacra à la Ste Vierge sa petite fille âgée d'un an et la voua au blanc jusqu'à sept ans ..... Le régisseur d'une des grandes baraques l'imita : il consacra ses trois petits enfants à notre bonne Mère.

Enfin je ne puis vous dire quelle fut la tristesse de tous ces pauvres gens, quand il fallut nous quitter..... mon <u>Singe</u> était si ému qu'il ne pouvait me parler ; on s'embrassa bien des fois ! Pour nous, quoiqu'un peu tristes, nous étions contents ; car nos artistes partaient dans les meilleures dispositions, et portant les livrées de la Vierge Immaculée, sa médaille et son scapulaire.

Mais Hart ? qu'est-il devenu ? vous voulez le savoir. Ses papiers n'arrivant pas, la veille de la St Ignace, il me dit : « Père, moi triste : papiers pas arrivés : moi pouvoir pas me marier ; pas première Communion ; Emma pas abjurer etc, moi, bien triste ». Je l'encourageais et m'efforçais de relever sa confiance, lorsque tout-à-coup, il m'interrompt et me dit : « Mais, Père, un mot : si moi, partir à Bourbon avec mon ami Plèze ; moi étant séparé d'Emma, moi alors pouvoir communier demain, et Emma aussi. » et sans attendre de réponse, voilà mon homme, qui, tout

décidé, va trouver le directeur du Cirque de Bourbon arrivé depuis peu à Amiens et veut s'engager avec lui ..... Dieu ne permit pas que les arrangements pussent se faire.... Mais quelle foi admirable dans un homme qui vit depuis si longtemps dans le mal ! Quel courage d'exécution pour se réconcilier avec Dieu : il ne craint point d'aller aux extrémités du monde, de se séparer de tout ce qu'il a de plus cher au monde.... Il est à croire que Dieu, voyant ses ardents désirs, lui aura déjà pardonné ses fautes. Priez, mes très chers Frères, priez pour que tous les obstacles qui nous empêchent de légitimer son mariage tombent d'eux-mêmes. Dans quelques semaines, il sera à Amiens, et alors, comme il le dit naïvement : « moi et Emma, recevoir tout le même jour, ô beau jour ! »

Il me resterait à résumer les fruits de notre ministère sur le champ de foire : ils sont grands.... Le Cirque par exemple, est presqu'entièrement converti : cinq écuyers convertis, 4 écuyères, et de plus deux protestantes dont l'abjuration est remise, cinq enfants qui se sont confessés : voilà pour le Cirque ; sans compter l'influence exercée sur Mr Lalanne, qui nous a toujours témoigné la plus vive sympathie - 20 musiciens et 6 ou 7 autres grandes personnes se sont réconciliées avec Dieu ; trois unions illégitimes sont en voie d'être bénies ; ajoutez 12 premières communions d'enfants et de grandes personnes, et de plus 15 Confirmations - Tels sont les fruits de salut opérés parmi nos artistes voyageurs.

L'impression produite sur les Amiénois fut des plus heureuses ; ils ne pouvaient revenir de leur étonnement. Froids de leur nature, toujours dans la matière et l'argent, ils commencèrent à mieux comprendre que ce n'était point pour gagner leur argent que nous avions un Collège, mais pour sauver leurs âmes et celles de leurs enfants.

Auprès de nos élèves, les résultats furent d'une bien autre importance : Plus grand respect pour leurs maîtres si dévoués.... Eux surtout sentirent mieux ce que vaut une âme, en nous voyant nous dépenser pour instruire ces pauvres enfants. Aussi, nous aidèrent-ils puissamment par leurs prières, et surtout par leur bonne conduite. Combien d'entr'eux, en allant en classe me dirent : « Mon Père, j'ai bien étudié tout à l'heure pour obtenir la conversion de Modeste. » Tel autre : « Mon Père, j'ai bien écouté en classe, je n'ai pas dit un seul mot pour les petits saltimbanques ». Ils voulurent contribuer à la bonne œuvre en donnant de leurs menus plaisirs pour acheter des souvenirs de première Communion, chapelets, médailles, livres etc....L'un d'entr'eux donna un chapelet de 7 francs, et un autre un chapelet de 15 francs monté en argent. Ce dernier fut donné à Mr Charles Lalanne, fils du directeur, et sa mère, à l'instant, de le lui prendre et de dire : « Ce sera pour moi, et toujours je le porterai à mon cou. (Ce qu'elle fit même dans ses voltiges.)

Le clergé tout entier entendit Mgr Boudinet à la retraite ecclésiastique. A plusieurs reprises, Sa Grandeur exalta cette bonne œuvre, la déclarant sienne : « Ah ! Messieurs, s'écria-t-il un jour dans une conférence, vous vous plaignez parfois de voir votre ministère stérile : J.C notre bon Maître a soif d'âmes. Ah ! si vos ouailles vous fuient, courez après elles, et Dieu bénira vos efforts. Imitez ce saint et pauvre religieux qui fait tant de merveilles sur le champ de foire d'Amiens. Votre paroisse serait-elle plus mauvaise qu'un champ de foire ? » etc....

Voici quelques traits de la générosité des saltimbanques. Vous nous en parliez dans votre lettre, voilà pourquoi je vous cite les suivants. Un jour me trouvant entouré sur le champ de foire par nos artistes, l'un d'eux me quitte en disant : « Mon Père, pardonnez-moi si je vous quitte si brusquement. Une pauvre famille vient de Strasbourg et n'a pas de quoi vivre ni de quoi aller jusqu'à Boulogne. Je fais une tournée dans toutes les baraques et chacun se cotise : l'un me donne 2 francs, l'autre 3 etc etc. au bout d'une heure il avait ramassé une somme assez ronde. — Il y avait deux grandes baraques de funambules ; l'une avait beaucoup de suc-

ces au grand préjudice de l'autre… la première a donné une de ses principales représentations au profit de la seconde. — La mère de notre fille monstre, apprit que sa voisine, la mère de notre premier petit garçon communiant, était dans la détresse et ne savait gagner sa vie à Amiens : « Si je m'en vais, disait la pauvre femme, comment mon pauvre petit garçon fera-t-il ? il n'ira donc plus au Collège, et plus de première Communion ? » la mère de la fille monstre lui dit : « Moi, je me charge du petit Désiré, allez à Abbeville ; il restera avec moi, je serai sa mère ; et trois jours avant la première Communion, cette généreuse femme disait au Père Barbelin : bien entendu que je vais habiller à neuf Désiré, je suis sa mère maintenant ! la mère du petit Désiré revint à Amiens pour la première Communion et resta encore à charge à sa généreuse voisine.

Maintenant, nos très chers Frères, me pardonnerez-vous ma loquacité ? j'ai été bien long ! mais je sais que les novices aiment les détails et les longues lettres ! et puis je ne crains point de vous paraître exagéré à vous qui avez connu et vu les saltimbanques. Ce que vous nous en aviez dit dans votre relation nous avait tous étonnés ; mais nous avons reconnu la vérité de vos assertions ; puisse cette trop longue épître ne pas trop fatiguer votre bon et vénéré P. Gaultier.

Angers — Fondation du Pélerinage de St Joseph du Chêne.

— Il y a un peu plus de dix-sept ans, le P. Debrosse établit, près de Laval, le premier Pélerinage connu, en l'honneur de l'auguste Epoux de Marie, et depuis ce temps, ce pieux sanctuaire n'a pas cessé d'être fréquenté. Un Père de la Résidence d'Angers, le P. Louis, a eu le bonheur d'en fonder un second dans le département de Maine et Loire, non loin de Beaupréau. Voici à quelle occasion. Ce Père donnait les exercices de la Mission dans la paroisse de Villedieu. Ayant obtenu, par l'entremise de saint Joseph, une grâce insigne qu'il demandait avec instance, il résolut de laisser dans ce lieu même un témoignage durable de sa reconnaissance. Il engagea donc les habitants de Villedieu à consacrer au saint Patriarche un chêne magnifique, qui possède leur territoire. Cet arbre, justement célèbre dans le pays par ses proportions gigantesques, offre au collet de la racine un contour de 18 mètres environ. La cérémonie solennelle de la dédicace eut lieu le 24 Août 1856. Un autel en granit, que surmonte une statue de cinq pieds, fut placé dans une cavité creusée par le temps. Dès lors on commença à y célébrer le saint sacrifice, et l'on vit les peuples de la contrée accourir avec confiance vers le nouveau sanctuaire.

Sa Sainteté Pie IX, touchée de tant de ferveur, a daigné, par un bref du 23 Juin dernier, accorder aux pélerins de Villedieu de très-riches indulgences. Aussi la dévotion à St Joseph du Chêne a-t-elle pris en peu de temps un développement merveilleux. Cette année 1857, au jour anniversaire de l'érection, le Vicaire général d'Angers présida la solennité. On y vit soixante Prêtres, accompagnés de leurs paroissiens au nombre d'environ 15000. Des confréries de tous les états se trouvaient là avec leurs bannières et oriflammes. Cette belle fête doit une partie de son éclat aux chants nouveaux, composés pour la circonstance. — Une chapelle ogivale va s'élever : le chêne en sera le sanctuaire. — Grâce aux efforts de nos Missionnaires et des novices pélerins, la dévotion à Saint Joseph est très répandue dans tout l'Anjou.

Issenheim. Mai 1857 — Lettre des Novices d'Issenheim aux Scholastiques de Laval.

[illegible] 1857

Depuis plusieurs jours, nous nous proposions de vous donner quelques détails sur la consécration de notre Eglise, mais le départ de nos pélerins et les occupations qu'entraînent toujours à leur suite les grandes fêtes, nous ont empêchés de le faire plus tôt.

C'est dans les premiers jours du mois de Marie, qu'a eu lieu cette belle fête. Tous ceux à qui il a été donné d'y

assister, en garderont longtemps le souvenir, et aimeront à s'en remettre les détails dans la mémoire. -
Plus de 15 jours d'avance, les novices s'étaient préparés pour les cérémonies, afin de se mieux acquitter de leurs offices, et s'étaient ainsi pénétrés des rites touchants de la solennité. Bientôt on s'occupa des préparatifs immédiats. La petite cour, qui se trouve devant le portail de l'église, et dans laquelle on conserve un vieil autel avec une statue de St Antoine, débris de l'ancienne église des Antonites, subit une véritable transformation. Tout autour, il y avait une rangée de sapins, entrelacés de fraîches guirlandes: des deux côtés de l'autel s'élevaient deux grands mâts, au haut desquels flottaient d'immenses bannières rouges et vertes: l'autel lui-même était tout chargé de fleurs. Deux autres mâts, également pavoisés, s'élançaient dans les airs des deux côtés de la porte d'entrée: un massif de grenadiers et de lauriers était comme suspendu au-dessus de cette porte, et sous le berceau que formaient leurs branches croisées, on avait attaché l'écusson de la Compagnie avec la grande devise des Enfants de St Ignace: Ad majorem Dei gloriam.

Quant à l'église, on n'avait pas eu besoin d'emprunter à la nature ses arbres et ses fleurs, pour en rehausser la beauté. Ce beau monument ne souffre point d'ornements étrangers. Il est construit en pierres de taille, dans le style le plus pur du XIIIe siècle et l'on croirait à peine, si la date n'était écrite sur le frontispice, que ce soit une construction du dix-neuvième. — La première chose qui frappe les yeux, quand on franchit le seuil de cet élégant sanctuaire, c'est la régularité, le mouvement et pour ainsi dire la vie de l'ensemble, l'ordre et l'harmonie des parties. Il n'a que 14 mètres d'élévation et autant de largeur sur 30 de longueur; mais les proportions sont si bien gardées, qu'il paraît beaucoup plus élevé et plus vaste. On est frappé de la hardiesse des voûtes, qui ne sont point soutenues par des arcs-boutants ni par des contreforts; mais par des appareils de fer, habilement cachés dans les murailles.

Le chœur ou pour mieux dire, le sanctuaire, séparé de la nef par une élégante balustrade de communion, est élevé de trois marches sur le reste de l'église. Le grand autel, qui s'y trouve, est un chef d'œuvre et fait honneur au P. architecte qui en a conçu le dessin. Le devant de cet autel est formé d'une double série de petites colonnettes et arcades, sur lesquelles repose la table de l'autel, et le tour est orné des plus belles sculptures. Le tabernacle où repose N. S. a la forme d'un petit château crénelé, flanqué de quatre tourelles: au-dessus s'élève une exposition du St Sacrement qui se termine par une flèche percée à jour, et accompagnée elle-même de quatre petites aiguilles.

Derrière l'autel et à la hauteur du triforium, il y a une niche destinée à recevoir une statue de St Joseph, en l'honneur duquel a été bâtie l'église. Malheureusement la statue qui doit venir de Munich, tarde à franchir la frontière: St Joseph n'aurait-il pas par hasard de quoi payer les droits d'entrée en France? il n'est guère probable. aussi espère-t-on le voir bientôt prendre possession de la place qui lui est réservée. En attendant, la niche est occupée par une statue provisoire du saint Patron.

Les murs du chœur devaient être ornés de peintures à fresque: comme on n'avait point ce qu'il faut pour faire ces peintures, un de nos frères y a suppléé par des tableaux sur toile, représentant l'histoire de St Joseph. Le mariage de Joseph avec la B. Vierge Marie, le doute de Joseph, la nativité de N. S., sa présentation au temple, le songe où Joseph reçoit l'ordre de fuir dans une terre étrangère avec le divin Enfant: tels sont les différents sujets de ces tableaux. Deux autres sujets placés au portail à l'intérieur complètent la légende de St Joseph: l'arrivée en Egypte et Jésus retrouvé au temple par ses parents. Dans les espaces vides qui séparent les tableaux du chœur sont peintes les armoiries de plusieurs nobles familles, qui ont contribué à la construction de l'église. Parmi ces armoiries, on remarque celles de Mgr. l'Evêque de Strasbourg et celles de Mgr l'Evê-

que de St Dié, le grand ami des novices. — Le vaisseau de l'église est partagé en trois nefs par quatorze monolithes, ou grosses colonnes, dont les chapitaux ornés de belles sculptures, soutiennent un triforium, qui règne tout autour de l'église, et se compose de 78 colonnettes avec leurs chapiteaux sculptés et leurs gracieuses arcatures : 78 autres colonnettes ornent le reste de l'église, ce qui joint aux quatorze monolithes fait 170 colonnes. Les deux nefs latérales, plus basses de moitié que celle du milieu, vont aboutir à deux petites chapelles, dans chacune desquelles se trouve un autel sculpté en pierre, dans le style de celui du sanctuaire. — L'une de ces chapelles est dédiée à la Ste Vierge, l'autre est la chapelle du Crucifix. Dans celle de la Ste Vierge, il y a une admirable statue où cette bonne Mère est représentée le front ceint d'une couronne d'or, tenant un sceptre dans la main droite, et portant sur le bras gauche l'enfant Jésus, qui tient dans la main un globe terrestre. Rien de plus capable d'inspirer de la dévotion que les deux figures vraiment célestes de la Vierge Immaculée et du divin Enfant. L'or s'unit aux plus riches couleurs et aux plus gracieux dessins pour rehausser la tunique rouge et le manteau bleu de Marie, comme le vêtement du petit Jésus. — Dans la chapelle du Crucifix, se trouve une ancienne sculpture sauvée de la ruine de l'antique couvent des Antonites. C'est un crucifix sculpté dans la pierre ; à ses pieds, il y avait autrefois deux moines Antonites en prière : mais la main du sculpteur en a fait deux Jésuites, St Ignace et St F. Xavier, en remplaçant le froc par le manteau de la Compagnie. L'autel qui se trouve dans cette chapelle est moins orné que les deux autres, mais d'un style grave qui satisfait également.

Le jour pénètre à l'intérieur de l'église, à travers trente trois vitraux peints, parmi lesquels on remarque surtout ceux du sanctuaire. Dans la verrière qui se trouve derrière le maître autel, on voit représentés Notre Seigneur en croix, et au-dessous la glorieuse Vierge Marie, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Les autres verrières sont des mosaïques et des grisailles qui se distinguent par le bon goût des dessins. On a placé dans chacune des médaillons qui renferment les noms des donateurs. — Deux tribunes, qui communiquent avec le corps de bâtiments de la maison, permettent aux nôtres de visiter à loisir le St Sacrement, et sans se trouver en contact avec les fidèles du dehors. L'une de ces tribunes est éclairée par une élégante rosace. — Ce qui attire encore les regards des visiteurs, ce sont les sculptures qui couronnent la grande porte. Elles représentent du côté intérieur la Ste famille vaquant au travail, et de l'autre, la mort de St Joseph, expirant dans les bras de Jésus et de Marie : ces deux scènes ont été parfaitement bien rendues par le ciseau du sculpteur : on aime surtout à voir Jésus encore jeune, sciant une grosse poutre avec son Père, sous les yeux de sa Mère, qui tient un fuseau dans les mains. Les bénitiers sont aussi remarquables : de petits diables qui les supportent, font bien voir par leurs grimaces et les contorsions de leurs membres, que c'est bien malgré eux qu'ils font l'office de porte-bénitiers : l'un se mord les doigts de dépit : l'autre tire la langue. — C'est dommage que nous n'ayons pas encore de chaire. On a déjà fait le plan de celle qui doit venir ; mais il faut que St Joseph en venant s'installer dans son église, apporte avec lui de quoi la construire.

Maintenant qu'on a fait connaissance avec l'église, on lira avec plus d'intérêt le récit de sa consécration. Ce fut le samedi, 2 Mai, vers le soir, qu'arriva Mgr de Strasbourg. Après avoir adressé quelques mots affectueux aux novices, Sa Grandeur voulut jeter un coup d'œil sur le sanctuaire qu'elle allait consacrer le lendemain ; et quoiqu'il fît déjà obscur, à peine eut-elle franchi le seuil qu'elle parut saisie d'admiration, et s'écria plusieurs fois : « Quelle belle église ! » On se rendit au réfectoire pour la collation ; car vous savez que la veille de la dédicace d'une église, il y a jeûne : la présence de Mgr valut aux novices un *Deo Gratias* qui ne laissa pas que d'être reçu avec plaisir.

Le lendemain, Dimanche, le soleil levant trouva toute la communauté sur pied. A six heures du matin

Mgr dit la Ste messe dans la chapelle intérieure, cela nous allait parfaitement; car, Mgr donna alors la tonsure à sept de nos frères scholastiques, heureux de franchir le premier degré des ordres sacrés. Avant la messe, Mgr avait encore administré le sacrement de Confirmation à deux frères coadjuteurs. « Est-ce que vous n'avez pas, disait-il plus tard au R.P. Recteur, un mariage à faire, et un juif à baptiser? alors j'aurais exercé ce matin toutes les fonctions d'un évêque. »

Cependant le R.P. Abbé de la Trappe du Mont-des-Olives, fidèle à sa promesse, était arrivé avec un de ses religieux. A sept heures, la cloche annonça le commencement des cérémonies. Tous les novices, en surplis, précédés de la croix et de deux acolythes, allèrent chercher Mgr dans sa chambre, pour se rendre par la cour et la rue processionnellement à l'église. Une foule nombreuse s'était rassemblée devant le portail, qui était encore fermé: tous les fronts s'inclinèrent au passage de l'évêque pour recevoir sa bénédiction. Arrivée devant la porte de l'église, Sa Grandeur demeura quelque temps en prières; puis commencèrent les rites de la consécration. Après qu'on eut récité les Litanies des Saints, l'évêque fit trois fois le tour de l'église, en aspergeant les murs d'eau bénite; alors frappant à la porte avec sa crosse, il demanda qu'on ouvrît au Roi de gloire, qui venait prendre possession de son temple. On s'arrêta au milieu pour invoquer l'Esprit-Saint et pour chanter une seconde fois les Litanies des saints; ensuite Mgr traça avec sa crosse sur le parvis du temple les alphabets grec et latin: après cela, il aspergea intérieurement les murailles, et fit une onction sur chacune des colonnes. — Vinrent alors les belles cérémonies de la consécration de l'autel. On se rendit d'abord en procession dans la chapelle intérieure pour y chercher les reliques qui devaient être scellées dans la pierre d'autel. La marche était ouverte par un personnage fort curieux, c'était le bedeau de la paroisse, tout de rouge habillé, coiffé d'un énorme chapeau, tenant d'une main sa hallebarde et de l'autre la canne au pommeau d'argent. Après lui, marchaient les chantres, les novices, les prêtres qui assistaient Mgr, et enfin les deux prélats donnant la bénédiction aux fidèles qui formaient la haie.

Lorsque l'autel fut consacré, l'Abbé de la Trappe y monta pour offrir le saint sacrifice. Pendant la messe, un chœur de musiciens dirigé par un habile organiste exécuta des morceaux de musique religieuse. Après la messe, Mgr de Strasbourg, malgré la fatigue d'une séance de quatre heures, voulut encore monter en chaire pour expliquer à l'assemblée le symbolisme des cérémonies qu'elle venait de voir, et pour proclamer lui-même l'indulgence accordée aux assistants et à ceux qui visiteront notre église, le jour anniversaire de sa dédicace. Le sermon fut suivi de la bénédiction du St Sacrement, donnée par l'Abbé de la Trappe.

Il était midi. Un grand dîner avait été préparé: Mgr de Strasbourg charma tous les convives par son amabilité. Après le dîner, il passa quelques instants avec les novices et dit à chacun son petit mot, puis après leur avoir donné sa bénédiction, il prit la route de Cernay, avec le regret que les exigences de son ministère ne lui permettaient pas d'être encore de la fête du lendemain. — Dans la soirée, l'abbé de la Trappe prêcha en Allemand aux fidèles d'Issenheim: son costume blanc, son air de sainteté, son geste plein de dignité, sa parole grave et animée, tout en lui contribua à faire une vive impression sur ses auditeurs. Après le sermon, il officia encore au salut qui fut très solennel. Ainsi finit cette journée.

Le lendemain ne devait pas le céder à la veille. C'était la solennité remise jusque là, de la Béatification de nos 40 martyrs, le P. Azévedo et ses 39 Compagnons. On n'omit rien pour célébrer dignement cette fête de famille: grâce au concours du R.P. Félix, elle eut un éclat merveilleux. — Dès le matin, un auditoire choisi venu de toutes les villes du Haut-Rhin et avide d'entendre l'éloquent prédicateur, s'était réuni dans l'église: les places du chœur avaient été réservées à MM. les curés des environs: les novices, revêtus de leurs surplis étaient

aux deux côtés de l'autel. Avant le sermon, l'abbé de la Trappe célébra la S^te^ messe; pendant ce temps, des musiciens du dehors chantèrent leurs plus beaux morceaux. Après le dernier Evangile, le R. P. Félix monta en chaire: il prononça un magnifique discours dont le sujet était la divinité de Jésus-Christ par le témoignage du sang. Ce discours fut suivi d'un salut solennel par l'abbé de la Trappe. – L'heure du dîner était arrivée; un grand nombre de curés y avaient été invités: parmi les convives on remarquait Mr. l'abbé Rapp, vicaire général du diocèse, et le digne Abbé d'Eusenberg, aumônier du Sacré-Cœur à Kintzheim.

Dans la soirée Mr. l'abbé d'Eusenberg fit en Allemand un très-beau panégyrique des 40 martyrs: à la fin de son sermon, il y eut un moment d'entraînement: le prédicateur s'étant adressé aux Saints dont il avait célébré les louanges, aussitôt, tout l'auditoire soulevé par une force irrésistible, se leva et se jeta à genoux pour unir sa prière à celle du prédicateur.

La fête se termina par une magnifique illumination: des verres de différentes couleurs, suspendus entre les branches des sapins, donnaient à la petite cour l'aspect d'un lieu enchanté: la porte entrouverte de l'église laissait apercevoir le sanctuaire où brûlaient des centaines de bougies, disposées avec art sur l'autel et le long des galeries. On passa une grande partie de la soirée au milieu des bosquets féeriques qui se trouvaient devant l'église; puis, quand la cloche sonna le couvre-feu, tout rentra dans le silence, et le lendemain on reprit la vie paisible et tranquille du Noviciat.

Colléges de la Province de France. Nous avons recueilli quelques détails sur les résultats des examens subis, l'année dernière, par les élèves de nos différents colléges. Voici la reproduction fidèle de ces renseignements, dont on nous garantit l'exactitude.

Collége Ste Geneviève à Paris, Rue des Postes.

École Polytechnique: 5 présentations: 3 admissions au premier degré, 1 admission au second degré, N° 72.

École St Cyr: 13 présentations: 12 admissions au premier degré; 9 admissions au second degré. – Nous avons donné à l'École de Marine son 8e élève, sur 60 reçus. – 3 élèves, venus de Vaugirard, ont obtenu le diplôme de Bachelier-ès-lettres dès les premiers mois de l'année et celui de Bachelier-ès-sciences pendant l'année. Un autre a été reçu à l'École Centrale. – Un autre a subi avec succès les épreuves de l'École Normale et celles de l'École des Mines: il a opté pour cette dernière.

Quant à nos anciens élèves déjà entrés dans les Écoles, ils ont été presque tous remarqués par leurs succès: spécialement, un à St Cyr; le N° premier de l'École centrale; deux à l'École des Mines.

Collége de l'Immaculée Conception à Vaugirard.

Baccalauréat ès-sciences: 2 présentés, 2 admis, l'un avec la mention bien, l'autre avec la mention très-bien et des compliments tout particuliers. Ce dernier était un philosophe de 1ère année: en Décembre, il a été reçu bachelier-ès-lettres; à Pâques bachelier-ès sciences.

Baccalauréat ès lettres: 29 présentés, 16 admis, trois avec la mention bien, un avec la mention très-bien. Celui-ci a été beaucoup loué, surtout pour sa composition écrite, qu'il avait faite en vers français et dont un des membres du Bureau, Mr. Saint-Marc Girardin, a demandé la lecture publique. Le Doyen s'y est opposé en invoquant les usages de la Faculté. – Il était du reste aisé de voir que nos élèves étaient l'objet d'une attention marquée de la part de leurs examinateurs et de leurs concurrents.

Collége d'Amiens. – Baccalauréat ès sciences: 4 présentés, 3 admis, l'un à Paris, les deux autres à Amiens avec la mention bien. Le Lycée, pour 8 candidats, n'obtenait qu'une seule admission avec la note assez bien. Baccalauréat ès lettres: 19 présentés, 14 admis: un à Douai, avec

la mention *bien*; un à Amiens, avec la mention *bien* et des éloges publics pour la manière dont il répondait sur la Philosophie; un à Paris, avec la mension *très-bien* ou cinq boules blanches.

Collége de Metz. — 20 Bacheliers sur 28 ou 29 candidats. À Nancy, le Doyen de la Faculté des Lettres a décerné publiquement à un de nos élèves un éloge flatteur et mérité. Il ne craignit pas de le proposer pour modèle aux jeunes gens de l'auditoire: « Voilà, Messieurs, leur dit-il, comment on doit préparer un examen ». Les Doyens des deux Facultés avouèrent à un de nos Pères que les meilleurs examens de la Session avaient été subis par deux de nos élèves, l'un dans les sciences, l'autre dans les lettres.

Collége de Poitiers. — Au mois d'Août 1857, 11 élèves de Philosophie se sont présentés aux épreuves du Baccalauréat-ès-lettres: 9 ont été admis. Tous, deux exceptés, ont eu l'honneur d'occuper les premiers rangs sur les listes de la Faculté. Ceux qui ont suivi avec assiduité les examens de la Session, ont remarqué leur supériorité sur les élèves des Lycées. Ils paraissaient posséder également chacune des connaissances étendues et variées, exigées par les programmes, et les exposaient avec plus de forme et d'aisance.

Collége de Vannes. — 19 Bacheliers sur 27 candidats. Entre plusieurs incidents fort honorables, on signale le succès de deux élèves, qui se présentèrent le même jour à la Faculté de Rennes: leurs deux noms figurèrent les premiers sur la liste officielle des admis. Cela fut très remarqué en ville.

Ces chiffres sont d'autant plus significatifs, que la moyenne ordinaire des réceptions est seulement de 8, de 7 ou même de 6 sur 24. On voit combien les résultats obtenus par nos colléges s'élèvent au-dessus de cette proportion. Ainsi, bien qu'en principe, les programmes et les diplômes universitaires ne soient ni la règle ni le but de notre enseignement, la Compagnie doit se féliciter et bénir Dieu de ce que son *Ratio Studiorum* répond si heureusement aux nouvelles exigences du siècle. Notre supériorité est en partie le fruit des devoirs de surérogation, qui sont de plus en plus usités et encouragés dans nos colléges. Par exemple: à la fin de l'année dernière, deux humanistes de Vaugirard ont subi un examen satisfaisant sur les dix-neuf Drames d'Euripide; de plus, avant Pâques, un de ces deux jeunes hellénistes avait lu et fort bien compris dans le texte grec toute l'histoire de Thucydide. Un rhétoricien de la Providence a également présenté à l'examen d'Honneur les sept tragédies de Sophocle, qu'il a expliquées avec un véritable succès. On nous cite beaucoup de travaux semblables.

La rentrée a été fort belle dans tous nos colléges. Voici le chiffre des élèves présents à l'ouverture des classes. *Collége Ste Geneviève*, 102; *Vaugirard*, 353: faute de place on a refusé un certain nombre d'enfants; *Amiens*, 340; *Metz*, 350; *Poitiers*, 270; *Vannes*, 400. Soit, en somme 1815 écoliers: c'est une augmentation considérable par rapport à l'an passé. Chacune des deux Provinces du Midi élève au moins un nombre pareil d'enfants. Voilà donc environ 5500 jeunes Français, qui reçoivent en ce moment l'éducation religieuse et forte de la Compagnie. Si, au bout de six ou sept ans, dans des conditions généralement peu favorables, en présence d'un corps rival qui dispose d'immenses ressources matérielles, nos efforts fécondés par la grâce divine ont obtenu des résultats si consolants, que ne pouvons-nous pas espérer de l'avenir avec la protection du Ciel?

Allemagne — Extrait d'une lettre d'un scholastique de Paderborn à un scholastique de Laval — Paderborn, 2 Novembre 1857. — Un de nos Professeurs de Théologie, le célèbre P. Roh, a commencé, il y a quinze jours, et continuera à faire deux fois par mois des conférences sur l'Ecriture Ste,

dans l'ancienne Eglise des Jésuites. Nous y assistons. L'auditoire est fort nombreux et se compose surtout d'hommes sérieux et d'étudiants. Tout fait espérer que ces leçons d'exégèse, si nécessaires en Allemagne, produiront de grands fruits.

Le même Père a dernièrement prêché la retraite ecclésiastique à Fribourg en Brisgau, et a été fort content du clergé badois, qui n'était pas si édifiant, il y a quelques années. Près de 180 prêtres avaient demandé spontanément à faire les saints Exercices. — En me rendant ici, j'ai traversé ce pays de Bade. Voyant ma soutane française, un brave homme vint me serrer la main et me dit d'un air content : « Ah! Monsieur l'abbé, c'est que je suis catholique, moi aussi! » Comme je lui parlais des Missions : « Oh! le Père Roh, s'écria-t-il! c'est un homme, celui-là. Il fait de nous tout ce qu'il veut. Pas moyen de lui résister; il mène le curé, l'évêque, tout le monde. »

Enfin, nous arrivâmes à Paderborn, où nous fûmes reçus avec la plus cordiale charité. Ce pays est un peu moins poétique que celui que nous avions parcouru; mais c'est le moindre de mes soucis. Si toutefois, comme on le dit, le théologat était transféré à Aix-la-Chapelle, j'avoue que nous ne perdrions rien au change. Vous savez que, depuis longtemps, nos Pères demandent à bâtir dans cette dernière ville une Eglise en l'honneur de l'Immaculée Conception : le Ministère a toujours refusé l'autorisation. On a pris le parti de s'adresser directement à Sa Majesté, et il paraît que désormais tous les obstacles sont levés. En ce moment, nous faisons ici, dans notre chapelle, des prières publiques pour ce bon Roi, dont la santé est dans un état fort alarmant. Sa perte serait un malheur pour la Compagnie : car il nous protège, nous et nos travaux apostoliques.

Aujourd'hui même commence à Erfurt une grande Mission, qui doit durer quinze jours, et dont on espère beaucoup de fruit, quoique la ville soit presque toute protestante. Le P. Hasslacher est à la tête de cette œuvre : trois autres Pères lui prêtent leur concours.

Une Mission d'un tout autre genre vient de se terminer. Le succès en est dû principalement au zèle et à la charité des Novices de Munster. Il s'agissait moins de convertir des pécheurs que de soulager de pauvres malheureux, qui se mouraient dans la misère, abandonnés de leurs amis et même de leurs proches. Imaginez-vous des villages entiers désolés par la dyssenterie : ceux des habitants qui pouvaient encore marcher se sauvaient le plus loin possible. Dans cette détresse, le bourgmestre d'une des localités ravagées par le fléau, vient demander secours au R. P. Provincial à Munster. Douze des Nôtres, Pères ou Frères, s'empressent de répondre à l'appel : jugez s'ils furent bien reçus! Aussitôt on se met à l'œuvre : on visite les plus délaissés, on crée des ambulances, on prépare des lits. Il fallait tout faire, et remplir successivement les fonctions de médecins, de garde-malades, de cuisiniers, de confesseurs, et aussi de curés : car le nombre des morts était considérable. Les premiers envoyés furent bientôt épuisés par l'excès de la fatigue : une seconde troupe les remplaça, puis une troisième. Cet héroïque ministère se prolongea durant deux mois. La misère de ces pauvres gens était à son comble, d'autant plus que le Sauerland est loin d'être un pays de cocagne. « Voyez-vous, mon Père, disait un jour un brave homme à celui des Nôtres qui l'assistait, quand seize gendarmes viendraient cerner ma maison pour me prendre, ils ne pourraient en venir à bout. » — « Comment cela, demanda le Père. » — « C'est très-facile à concevoir : comme il y a dix-sept trous à ma maison, j'en trouverai toujours bien un pour leur échapper ».
Je tiens ces détails et beaucoup d'autres d'un Père, qui peut dire comme Enée : « Quæque ipse miserrima vidi Et quorum pars magna fui. »

Nous avons ici un jeune Père, qui a presque complètement perdu la vue : c'est à peine s'il parvient à dire la Messe de la Ste Vierge. Au mois de Juillet dernier il est allé à Berlin pour se faire traiter par un habile oculiste ; et, pour le dire en passant, ce Monsieur, quoique protestant, n'a rien accepté de son client, en considération de notre vœu de pauvreté. Comme le Père dut rester deux mois à l'hôpital, pour se distraire il donna les Exercices aux bonnes Religieuses ; et puis à une réunion assez nombreuse de jeunes gens. Ces derniers remplirent de consolation leur Père Instructeur. Leur ferveur était admirable, et à la fin de la retraite, ils érigèrent une grande Croix, sur laquelle ils firent graver ces mots : 6 Juillet 1857. Plus de péchés ! Ce n'est pas tout : les gens de police avaient appris qu'un Jésuite donnait les Exercices de St Ignace, en pleine ville de Berlin. Ils vinrent l'un après l'autre assister aux réunions. Ce n'était pas tout-à-fait l'amour de la perfection qui les attirait. Mais ils en auront peut-être rapporté quelque chose de mieux que ce qu'ils cherchaient.

Il est arrivé à notre malade une autre aventure assez curieuse. Il était en chambre avec un petit protestant de Wittemberg, qui souffrait aussi des yeux, mais avec moins de résignation. Le Père ne négligea rien pour lui faire passer le temps le plus agréablement possible : il alla jusqu'à jouer avec son jeune compagnon. Le fait est que celui-ci prit le Père en singulière affection, sans cependant savoir à qui il avait affaire. Il se permit même un jour une sortie violente contre les Jésuites, mais si violente qu'il fut très-difficile de calmer cette imagination exaltée. Enfin le Père y réussit, et se promit bien de ne plus toucher cette corde-là. Aucun nouveau nuage ne vint troubler la paix jusqu'à l'arrivée des parents du jeune homme. Ceux-ci commencèrent à remercier le Père avec effusion des bontés qu'il avait eues pour leur enfant. Mais voilà que, je ne sais comment, les malheureux Jésuites revinrent encore sur le tapis. Pour le coup, ce fut bien pis, et le papa, en fait d'injures, dépassa de bien loin son fils, qui se vantait pourtant de reconnaître un Jésuite à vingt pas de distance. Le Père baisse la tête, résolu de laisser passer l'orage ; puis, prenant à son tour la parole, il leur montre doucement ce que c'est qu'un Jésuite, et finit par leur dire en souriant : « Eh bien ! voulez-vous voir un Jésuite ? En voici un devant vous ; et certainement, dit-il au pauvre enfant, celui-là, vous ne l'avez pas senti à vingt pas de distance ! » Jugez de la scène. La mère qui avait toujours pris la défense des Jésuites, pleurait de joie ; elle voulait que son fils demandât pardon au Père, qui le consola en lui serrant affectueusement la main. Quant au papa, il ne demandait qu'une grâce, la permission de raconter à Wittemberg tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Un dernier mot. J'aurais voulu que vous vissiez hier soir, veille du jour des Morts, les processions qui se rendaient à la lueur des flambeaux, aux différents cimetières de la ville. À huit heures, un de nos Pères prêchait encore au milieu des tombeaux. C'était un spectacle émouvant. Ajoutez les sons d'une musique plaintive et des chants pleins de tristesse. Quel pays de foi et de simplicité. — Nous sommes vénérés ici par tous les catholiques, prêtres et fidèles. Aussi les noviciats sont pleins. On n'a que l'embarras du choix. Sur 80 postulants 30 seulement ont été reçus. Parmi ces derniers on distingue M. Riss, ancien rédacteur d'un des meilleurs journaux catholiques d'Allemagne, et qui a puissamment contribué, par ses écrits, à la conclusion du dernier Concordat Wurtembergeois.

Au mois de Juin dernier, une princesse de Wurtemberg, d'une branche collatérale à la branche régnante, a abjuré le protestantisme et est entrée au noviciat du Sacré-Cœur à Conflans.

Angleterre. Collège de Stonyhurst. On a construit cette année le quatrième côté du grand carré que devait former l'ensemble des bâtiments. L'architecture est remarquable et correspond à la partie ancienne. Les dessins sont du P. Vaughan. — Les philosophes séculiers ont donné une belle statue de la Ste Vierge

pour le nouveau corridor: elle a couté 50 livres Sterling. — Le nombre des élèves est plus considérable que jamais, et la maison supplémentaire pour les deux classes inférieures va très bien. On compte cette année 203 pensionnaires.

Depuis trois ans, on s'est appliqué avec zèle, dans tous les colléges Anglais, à mettre en vigueur le Ratio Studiorum de la Compagnie, qu'on regardait auparavant comme peu adapté aux gouts et au caractère de la nation Britannique: l'expérience a prouvé le contraire. Le retour à la méthode traditionnelle a produit en Angleterre les mêmes fruits que partout. L'émulation est devenue plus vive et les progrès de nos écoliers ont été beaucoup plus sensibles.

Au mois de Juin dernier, les Supérieurs ont eu l'heureuse inspiration d'envoyer les Professeurs de Stonyhurst dans les grandes villes pour y donner des *Lectures* publiques. Le succès a dépassé toutes les espérances. Protestants et Catholiques n'ont eu qu'une voix pour applaudir. Le premier qui parut en scène fut le P. Christie. Kossuth avait attiré beaucoup de monde à Preston par ses déclamations contre le Pape et l'Autriche: c'est à Preston que le Père se rendit aux attaques du révolutionnaire Hongrois, il opposa deux *Lectures triomphantes*. La première représentait la Papauté comme le contrepoids de la tyrannie; la seconde roulait sur le Concordat autrichien. Tout le monde fut si content, que les habitants de Liverpool l'invitèrent à venir recommencer dans leur ville. C'est ce qu'il fit. Le succès fut immense. Ces discours sont maintenant imprimés. — Les autres Professeurs donnèrent des leçons suivies, chacun sur un objet spécial; et tous furent bien accueillis. Le Professeur d'Histoire dissipa beaucoup de préjugés protestants par une belle comparaison entre la manière dont la charité était pratiquée au temps des Saxons et la manière si différente dont on l'exerce dans les temps modernes. Un autre fit aussi écouter avec plaisir ses leçons de Chimie etc etc.

A la dernière fête de St. Ignace, Stonyhurst eut à déplorer la mort funeste d'un de ses Professeurs, le F. Woodman, jeune religieux de grande promesse, qui s'est noyé en voulant prendre un bain dans la rivière voisine du collége. Comme on cherchait son corps, quatre personnes se présentèrent, indiquant le cadavre et déclarant qu'elles avaient vu une lumière à l'endroit où il avait été découvert.

Une lettre récente de Stonyhurst nous apporte une bonne nouvelle. Un de nos scholastiques vient d'obtenir ce qu'on appelle *les grands honneurs*, à l'Université de Londres. On sait que cette Université, dont l'institution fut le fruit de la célèbre lutte pour l'émancipation catholique, a été fondée sur les principes les plus larges de liberté, et distribue ses distinctions sans aucune acception de culte ou de personnes. Au bout de quarante ans à peine d'existence, elle s'est acquis une très-haute réputation. Les élèves même d'Oxford et de Cambridge viennent souvent concourir à Londres. — Donc, notre jeune candidat, à la suite d'examens écrits sur les lettres et les sciences, examens renouvelés pendant cinq jours de suite et qui ne durent pas moins de six heures par jour, a été proclamé *Bachelier* et nommé le second sur une centaine de concurrents. Alors ont commencé, pour lui et pour trente environ des plus distingués d'entre les nouveaux bacheliers, les épreuves beaucoup plus difficiles d'un concours purement honorifique. Elles consistent à expliquer sur le champ n'importe quel classique grec ou latin, et de plus à écrire, dans ces deux langues, des dissertations sur le premier sujet venu, littéraire ou philosophique. Ces divers exercices remplissent une semaine entière, durant laquelle on travaille 3 h. le matin et 3 h. le soir. Notre bachelier a subi tous ces examens avec tant de succès et de bonheur, qu'il a obtenu encore le second rang par ordre de mérite. Le premier rang a été décerné, avec le beau prix qui l'accompagne, à un Cambridgien, qui, de l'aveu des examinateurs, avait été surpassé dans plusieurs facultés par son intrépide rival.

Liverpool. Un collége est commencé. Les bâtiments, qui sont dans le style gothique, ne suffiront

bientôt plus à contenir le nombre toujours croissant des élèves. Ce nombre s'est presque doublé depuis trois ans. Notre église est la plus belle de la ville. Quand on la consacra, il y a une dizaine d'années, une femme protestante fut convertie par l'apparition de N. S., qu'elle vit sous la forme d'un enfant. La ferveur de nos Congréganistes excite l'admiration universelle; souvent des étrangers et des protestants viennent assister aux sermons. On a récemment établi une autre Congrégation pour les élèves du Collége et une société religieuse pour les jeunes gens de la ville.

On vient de construire une nouvelle église à Prescott, près de Liverpool. Un de nos Pères y dit la Messe tous les Dimanches.

La résidence de St. Helens, dans le même comté de Lancashire, est très-florissante. Elle a cette année agrandi son église et ouvert une seconde école pour les pauvres. Cette *Mission* possède des Congrégations très-ferventes d'hommes, de femmes, de garçons et de filles, qui s'approchent tour à tour de la Table Sainte, chaque Dimanche du mois. Le nombre des communions est fort considérable. Beaucoup de protestants se convertissent.

A Blackpool, toujours dans le même Comté, sur la côte occidentale, une pieuse dame a fait bâtir pour la Compagnie une église magnifique, dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. Cette ville prend de rapides accroissements. On compte y établir une maison pour nos malades et pour les grandes vacances des scholastiques.

Londres. Le R. P. Waterworth, épuisé par ses travaux apostoliques et littéraires, vient d'être déchargé de son office de Recteur. Il a publié, dans ces dernières années, deux ouvrages contre l'Église établie: l'un intitulé, *England and Rome*, l'autre *Origin and developpment of Anglicanism*. Tous deux ont été fort bien reçus du public. Le nouveau Supérieur est le P. Galwey, grand prédicateur et zélé missionnaire. Il a déjà travaillé avec beaucoup de succès dans le Lancashire, et ranimé la foi dans un district où elle semblait presque éteinte. Il est habilement secondé par le P. Hathaway, ancien ministre converti.

Nos Pères viennent d'acquérir à Londres un vaste terrain, sur la grande rue qu'on perce en ce moment et qui joindra le Nouveau-Parlement au palais de la Reine. On se propose d'y élever une église et un Collége. L'église est nécessaire pour les Irlandais, qui sont si nombreux à Londres, et auxquels la chapelle actuelle est loin de suffire.

Beaumont-Lodge, près de Windsor, à trois ou quatre lieues de Londres. Le noviciat est florissant. Sans parler du Docteur Whitty, ancien prévôt du diocèse de Westminster, qui fait son noviciat à Vérone, la Province d'Angleterre compte parmi ses novices de Beaumont-Lodge trois Docteurs en Théologie. Ce sont les Docteurs Coleridge, Case et Wynne. Le premier est fils du juge Coleridge, connu dans la jurisprudence; les deux autres sont Associés de l'Université d'Oxford. Tous les trois, après avoir abjuré l'hérésie, se rendirent à Rome à peu près vers le même temps. Ils y ont fait leur Théologie en suivant les cours du Collége Romain, et, après avoir été reçus Docteurs, sont revenus en Angleterre pour entrer dans la Compagnie. —

Les Novices de Beaumont-Lodge vont à Londres chaque dimanche, pour prêcher dans les quartiers irlandais. Ils servent aussi les malades à l'hôpital catholique récemment fondé dans cette capitale. Le voisinage de Windsor nous procure des relations curieuses avec le Prince Albert. S'apercevant que les faisans passaient de son parc dans le nôtre, il a demandé à chasser sur nos terres. On pense bien que la permission ne lui a pas été refusée. En retour il a envoyé au P. Recteur du gibier tué à la chasse royale. De plus, des voleurs ayant dérobé quelques faisans dans notre propriété, le Prince en fut informé et fit demander au Supérieur s'il voulait poursuivre les délinquants. Sur une réponse négative, il se chargea lui-même de l'affaire.

St Beuno, au pays de Galles. C'est le Théologat de la Province. Cette année, le grand Cours a été dispersé pour deux raisons principales : l'envoi de six Pères en Guyane et l'établissement d'un Théologat spécial pour l'Irlande. — Il y a quelques restes de foi catholique dans le pays de Galles. Par exemple, les habitants du village de St Beuno n'ont jamais voulu permettre qu'on ôtât de leur cimetière une vieille Croix, qui garde la tombe de leurs aïeux, et qui, d'après ces braves gens, fait des miracles. Dans les environs de notre Séminaire, les préjugés protestants commencent à tomber. Les conversions sont continuelles, quoique peu nombreuses à chaque fois. Nous avons établi deux écoles pour les pauvres. Celle de St Asaph, siége d'un Évêque anglican, compte plus d'élèves que l'école entretenue par ce prélat.

A Rhyl, à trois lieues de St Beuno, où nous avons un pied-à-terre, un enfant, né d'un père et d'une mère protestants, était sur le point de mourir. Tout le monde désespérait de ses jours. Parmi les voisins qui remplissaient la chaumière, se trouvait le domestique catholique d'un gentilhomme, récemment converti de l'anglicanisme. Quand il fut bien constaté que les moyens naturels étaient impuissants à sauver le malade, notre bon catholique s'avance et demande aux parents désolés la permission d'essayer, lui aussi, un remède. L'ayant obtenue, il passe au cou du moribond un ruban auquel il avait attaché quelques versets de l'Évangile de St Jean. Aussitôt l'enfant est guéri. Cet événement fit grand bruit dans le pays. Le lendemain, les ministres s'assemblent pour examiner le fait. Mais, animés du même esprit qui faisait dire aux Juifs que N. S. chassait les démons au nom de Belzébuth, ils s'accordèrent à décider que l'auteur du miracle était le diable. En conséquence, la famille resta protestante.

Malte. Notre Collége prospère. Il fait une concurrence efficace et bien nécessaire à l'université, récemment fondée par les protestants, et où la religion est complètement méconnue. Les suites d'une pareille éducation sont affreuses, et nous avons eu à les déplorer surtout dans quelques jeunes gens qui avaient quitté notre collége : au bout d'un an ils n'étaient plus reconnaissables.

Guyane Anglaise. Sa Sainteté Pie IX a demandé des Pères de la Compagnie, pour établir une Mission dans cette contrée depuis si longtemps abandonnée. Le gouvernement britannique s'est engagé à donner par an ~~[illegible]~~ l'Évêque 600 livres sterling, et 200 livres sterling à chacun de ses collaborateurs. Comme nous l'avons dit plus haut, six Pères sont déjà partis. Le P. Etheridge, qui est arrivé le premier, a dernièrement envoyé en Angleterre un récit bien consolant de ses travaux et des détails très-curieux sur les mœurs et coutumes du pays. Nous espérons qu'on voudra bien nous communiquer ce précieux document.

Rome, 2 Nov. 1857. Extrait d'une lettre d'un scholastique du collége Romain à un scholastique de Laval....... Nous passâmes dix-sept jours à Naples. Le 19 Octobre, fête de St Janvier, nous nous rendîmes de bonne heure à la Cathédrale pour être témoins du fameux miracle de la liquéfaction du sang. A force de crier en français qu'on me fît place, je pus fendre la foule immense qui remplissait l'église, et je me trouvai enfin sur le marche-pied de l'autel. On commença les prières : les Napolitaines qu'on nomme Vieilles de St Janvier se mirent à proférer leurs hurlements ; on récitait le Credo, les litanies de la Ste Vierge etc. « Oh ! comme tu es beau, ce matin, saint Janvier ! Allons, fais vite. Je suis pressée, vois-tu, je dois retourner à la maison » Mais le saint faisait la sourde oreille, et déjà depuis deux heures nous étions dans l'expectative. Je pus voir plus de vingt fois le sang dans son ampoule de verre complétement solide. Cependant nos vieilles, lasses d'attendre, commençaient à se fâcher : « Oh ! comme tu es jaune ce

matin, disaient-elles au buste doré du Saint! Oh! comme tu es laid! » Enfin le sang se liquéfie peu à peu et bientôt bouillonne. On tournait l'ampoule en tout sens, et le sang changeait de niveau comme de l'eau. On chante le Te Deum, toutes les cloches de la ville sonnent à toute volée, on laisse échapper dans l'église une multitude de petits oiseaux, les canons de tous les forts tonnent, et, dans les rues, les Napolitains se découvrent, invoquent St Janvier et donnent tous les signes de la joie la plus vive. — Impossible de vous décrire une fête napolitaine. Un jour j'entendis sous mes fenêtres tirer des mortiers depuis 4 h. du matin jusqu'à 9 h. Pour le coup, me dis-je, l'Empereur de toutes les Russies est arrivé à Naples. C'était la fête d'une Madone située en face du Collège. Le soir, il y eut un magnifique feu d'artifice, et toutes les rues voisines étaient découpées en tout sens par des cordons de feux de diverse couleur.)

À Naples, nos Pères font un très grand bien. Les prisons de toutes les villes où ils sont établis leur ont été confiées. — Quelques jours après notre départ, est mort à la maison professe le P. Capellani. Pendant 33 ans, il avait prêché et confessé, dans notre Eglise del Gesù nuovo, avec un succès qui allait toujours croissant. On le regardait comme un saint. Ses pénitents et la Congrégation qu'il dirigeait lui ont fait faire des obsèques magnifiques. Son corps a été placé par précaution dans une chapelle latérale, dont la porte était gardée par des soldats. On raconte de ce Père des choses tout-à-fait merveilleuses.

A Rome, le Souverain Pontife témoigne toujours plus d'affection aux Pères de la Civiltà; il leur envoie même des mets de sa table. Le nombre des abonnés est de 11000.

Nous recevons de Sinigaglia le récit d'un fait si édifiant, qu'il m'est impossible de le passer sous silence. Un homme des environs avait perdu presque toute sa fortune: il résolut de se suicider. Il allait exécuter son dessein, quand il aperçut, au milieu d'une resplendissante lumière, une femme qui lui adressa ces paroles: « La vie n'est point en ton pouvoir; elle est entre les mains de mon Fils. Va trouver les Jésuites, confesse-toi à eux, et ils te consoleront ». Cette femme était couverte, dit-il, d'un riche manteau et portait au cou un collier de pierres précieuses. Mais ses mains surtout.... comme elles étaient belles! En me retournant, continue-t-il, j'aperçus un religieux avec une étole sur le bras et un chapelet à la ceinture. A peine remis de son émotion, notre homme sort dans la rue et trouve le frère dépensier du Collège: il lui demande le *Capo* des Jésuites. On lui dit qu'il est parti, mais qu'un nouveau *Capo* est arrivé. Il se rend au Collège, est introduit auprès du Recteur et lui raconte toute son aventure. Il ne voulait pas se confesser ce jour-là; mais, sur les instances du Père, il y consentit. Pendant tout le temps de sa confession, on voyait qu'un grand combat se livrait dans son âme; une sueur abondante ruisselait sur tout son corps. Le lendemain il fit la Ste Communion. Comme le Père lui demandait s'il pourrait décrire les traits de ce Jésuite qu'il avait aperçu: « Croyez-vous, mon Père, lui répondit-il, que je ne vous l'aurais pas dit, s'il vous ressemblait, si j'avais pu observer sa figure? » Cette narration porte tous les caractères de vérité qu'on peut désirer. Le Saint Père, auquel elle a été lue, en a été vivement ému.

Chine. — Extrait d'une lettre du P. Ravary au P. Basuiau. Zi-ka-wei, le 30 Août 1857.

— Les facteurs improvisés de Zi-ka-wei ont parfaitement réussi, et l'Orgue-bambou est installé à la nouvelle tribune de la Cathédrale de Chang-hai. Le jour de l'Assomption, ses puissants accords ont été entendus avec admiration, par plus de 1500 personnes, présentes à cette fête religieuse et nationale. Voici quelques détails sur cette solennité, qui a été fort belle.

Depuis longtemps, le 15 Août avait été fixé pour l'inauguration de l'orgue. L'attente était grande, surtout parmi les Européens. Sur mon invitation, le jeune organiste du temple protestant voulut bien nous prêter le concours de son talent: il portait le plus vif intérêt à notre entreprise. Donc, le 14, il vint lui-même à Tom-ka-

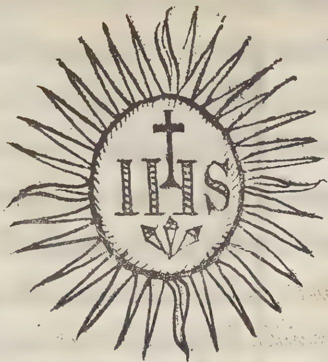
et tout fut disposé pour le lendemain. Dès 8 h. 1/2, le jour suivant, mon artiste anglais était à son poste. La Messe allait commencer, et l'Eglise était presque remplie. Aux premiers accords de l'orgue, plus de 1000 têtes, jusque là profondément inclinées, se détournent spontanément et dévorent des yeux l'instrument singulier et pour eux inconnu, qui peut chanter si fort et sur tous les tons à la fois. Après une longue ouverture, où tous les jeux parurent successivement, et pendant laquelle je fus l'heureux témoin de l'ébahissement général, nous chantâmes sur deux chœurs la Messe royale de Dumont, entrecoupée de morceaux de musique fort bien exécutés, surtout pour des Chinois. A peine le Prêtre avait-il quitté l'Autel, que l'orgue qui n'avait cessé d'accompagner les voix avec ses jeux doux, recommença à se faire seul entendre, déployant cette fois toutes ses ressources. Pendant ce temps, arrivaient et se plaçaient tour-à-tour dans l'Eglise les autorités Européennes, civiles et militaires, de Chang-Hai. Elles venaient sur la demande officielle du Consul français, assister au Te Deum chanté pour la fête de l'Empereur. L'orgue se donna encore libre carrière et reçut beaucoup de compliments. – Après la messe, grand dîner à notre maison de Tong-ka-dou : quatre Européens, deux Pères Lazaristes, trois Prêtres Chinois s'assirent à notre table. Nous étions vingt-cinq Jésuites en comprenant les frères. – Le soir, salut solennel, où nos enfants chantèrent à trois parties quelques motets du P. Lambillotte.

Pour compléter ces détails, ajoutons que la veille et le matin de cette grande solennité, six ou sept de nos Pères avaient été constamment occupés à entendre les confessions; et la Chine chrétienne, pour bouquet de fête, put offrir à la Divine Mère, dans la seule église de Tong-ka-dou, près de quatre cents communions.

Les Pères de la seconde bande, actuellement à Zi-ka-wei pour prendre leurs vacances, préparent déjà leurs paquets, et jeudi prochain, ils se remettront en campagne. Puisse le bon Maître féconder de plus en plus leurs travaux! La moisson de cette année est bien consolante. On disait hier en récréation que la feuille de nos ministères portait environ 11000 baptêmes d'enfants et 1300 baptêmes d'adultes. Elle est donc fausse, la proposition émise par quelques missionnaires, heureusement étrangers à notre Compagnie, qu'en Chine, baptiser un païen est une chose impossible. Au seul district d'Haymen, le P. Bruyère et le P. de Carrère en ont converti plus de 300, et l'on m'assure que, pour l'année prochaine, nous pouvons compter à peu près sur un pareil nombre. Et pourtant nous suffisons à peine à administrer nos chrétiens! Que sera-ce donc, quand un puissant renfort d'ouvriers évangéliques nous permettra de songer sérieusement aux infidèles?

Nos Pères du Pé-tché-li ont écrit dernièrement : leur santé est bonne. Ils ont été reçus avec enthousiasme par leurs chrétiens. Les lettres contiennent de longs et curieux détails sur leur voyage : je pense que tout cela vous sera transmis plus tard.

Laval, 8 Décembre, fête de l'Immaculée Conception 1857.

Scholasticat de Laval.  Juillet 1858.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de

Nos R.R. P.P. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Laval, Juillet 1858. - Œuvre des Saltimbanques. - Notre T.R.P. Général a bien voulu écrire au R.P. Gauthier les lignes suivantes, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire: c'est à la fois une récompense et un encouragement. Après avoir recommandé la prudence dans l'entreprise des autres œuvres, de peur de mériter le reproche: « Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare » Sa Paternité ajoute: Multum abest quin simile quid proferatur de Missione apud circulatores in nundinis instituta: audio enim, in aliis quoque civitatibus, ministerium istud vere apostolicum, ad instar Andegavensium Sociorum, a Nostris tam feliciter usurpatum fuisse, ut sperare fas sit, nova in annos singulos captivum esse incrementa. »

Voici maintenant le tableau des efforts tentés et des fruits obtenus sur les divers champs de foire, depuis le mois de Juin 1857.

Angers - Foire de Juin 1857. - Nous vous donnerons aujourd'hui, autant que notre mémoire nous viendra en aide: 1° une relation sommaire de notre petite Mission; 2° le résultat de nos essais de colonisation pour les enfants qui seraient trop exposés avec leurs troupes vagabondes.

1° La foire n'a pas été aussi brillante cette année. Nos voyageurs ont peur des bords de la Loire. Ce n'est pas qu'ils craignent une nouvelle inondation; mais ils savent bien que celle de l'année passée a forcé beaucoup de petites gens à se refuser le plaisir d'entrer dans les baraques. Le temps avec cela était assez souvent pluvieux, et par intérêt pour notre œuvre plus encore que pour les recettes de nos chers Paroissiens, nous en sommes à leur souhaiter un beau soleil et à prier le bon Dieu d'abréger le cours des ondées. Pour tout dire en un mot, nous avons rencontré plus de prose que de poésie. Ce qui ne nous a pas empêchés de faire la manœuvre accoutumée et de chercher même à aller plus loin qu'autrefois. L'appétit vient en mangeant.

Ce qui a mis encore un peu de langueur au commencement de nos opérations, c'est une imprudence que nous avons commise. Il faut que nous la disions parceque cela peut être utile à ceux de nos Pères qui s'occupent des mêmes gens, et nous espérons qu'en retour de notre aveu, ils auront assez de charité pour nous communiquer aussi leurs observations. Si nos Saltimbanques sont regardés par les honnêtes habitants de nos villes, comme des parias, il faut savoir que parmi les saltimbanques aussi, il y a ce que l'on appelle les honnêtes gens, et ce que l'on traite comme des parias. L'opposition est si prononcée qu'elle a failli faire échouer nos efforts dès le début. - Nous avions rencontré les 1ers jours une troupe de gens qui paraissaient sortir du fonds de l'Ethiopie et qui en réalité étaient originaires du Piémont. Tous, hommes, femmes, enfants étaient

noirs comme la fumée de résine. Je choisis à dessein ce terme de comparaison, parce que leur tour de force le plus souvent répété, était d'avaler des étoupes enflammées, des chandelles de résine grosses comme le poing etc. De plus, tous les hommes étaient estropiés et difformes. Les femmes étaient assises tout le jour en cercle autour d'un petit feu. Et comme s'ils avaient voulu apprendre aux nombreux spectateurs qui les regardaient que leur âme était aussi noire que leurs figures, on les voyait toujours se disputer et souvent se poursuivre ou se battre. Enfin c'était une horreur. Plus ils étaient laids, plus nos bons Novices les poursuivaient par exercice de vertu sans doute. Ils auraient voulu avoir deux enfants de cette troupe infernale pour essayer d'en faire des chrétiens. Mais, en nous voyant revenir d'auprès de ces gens qui étalaient au beau milieu de la place leurs haillons et leurs difformités, le spectacle de leurs querelles aussi bien que leur grossière industrie, les autres voyageurs nous recevaient froidement; même nos vieilles connaissances. Enfin un honnête protestant, père de famille et qui est de nos bons amis, eut la charité de nous avertir de la mauvaise impression que faisaient sur les voyageurs nos visites à ces horribles Bohémiens du Piémont. Que faire alors? Nous partager en deux bandes, avoir les Jésuites Brahmes et les Jésuites Parias, comme autrefois dans les Indes?.... Ce qui nous sauva d'une pareille perplexité, ce fut le départ précipité de ces pauvres gens, qui firent grâce au reste de la foire de leurs tristes représentations. Ce qui irritait surtout notre brave protestant, c'était ce qu'on disait de leurs étranges coutumes quand ils arrivaient dans une auberge. Pour préparer leur nuit, ils commençaient par démonter tous les lits et mettre par terre paillasses, matelas, draps et couvertures, afin d'en faire une couche commune à toute la troupe. Puis ils se jetaient là dedans comme ils arrivaient, observant seulement une chose, c'était d'avoir tous les pieds ensemble au centre. Évidemment c'était pousser le communisme au-delà de ce que fait leur chère patrie, le Piémont. — Eux partis, nous n'eûmes plus à faire qu'avec les honnêtes gens. Et les familles ne craignirent plus d'envoyer leurs enfants. Ils n'étaient pas en grand nombre. Il y eut 7 garçons et 5 petites filles avec lesquels nous avons eu deux premières communions vraiment édifiantes. Comme tout s'est passé de la même manière que l'année passée, nous ne dirons que les anecdotes et particularités que nous avons rencontrées. — Et d'abord, parmi les petites filles qui nous furent confiées, il y en avait une qu'on ne nous avait point annoncée à la 1ère visite, et qu'on ne nous promettait ensuite qu'avec bien des hésitations. Nous pensions que tout cela s'expliquait naturellement par l'état de la pauvre petite. Elle n'avait ni pieds, ni bras, mais seulement deux appendices à l'épaule qui semblaient se terminer au coude. Et c'est en la montrant ainsi et en lui faisant faire quelques petits ouvrages avec une phalange de doigt qu'elle avait au coude gauche que ses patrons faisaient de l'argent. Et il y avait foule pour la voir. O infirmité humaine! un tableau où la petite était parfaitement représentée se trouvait suspendu au-dessus de l'entrée avec cette inscription: *Il faut le voir pour le croire!* Nous pensions donc que ces gens craignaient d'émousser la curiosité publique en la laissant sortir pour les instructions, et de perdre par là leur unique profit. Une autre circonstance avait bien excité quelques soupçons que ce pouvait être une enfant dérobée. C'était dans une entrevue à la baraque. Quand le Père eut demandé à la petite son nom, le patron s'était hâté de répondre pour elle, et avait ensuite fixé l'enfant comme pour lui dire: Garde toi bien de dire autrement! Il fut question de l'extrait de baptême, nouvel embarras: le patron, sa femme et la petite se regardèrent sans rien dire. Enfin le patron balbutia quelque chose. Le Père, pour le tranquilliser dit que s'il était trop difficile de l'obtenir, on aviserait à ce que l'on pourrait faire et qu'il pouvait être sans inquiétude. Il fut donc convenu que la petite bien et dûment enveloppée irait dans une maison assez voisine pour se faire instruire. Quelques jours après, le doute fut éclairci, les patrons furent emmenés en prison et la petite confiée par le tribunal à la bonne religieuse qui l'instruisait. Voici comment l'affaire s'était passée; grâces à Dieu, nous n'y étions pour rien. La tante de la petite manchotte habite Angers, elle avait reconnu sa nièce au tableau de l'entrée. Pour s'assurer que c'était bien elle, elle avait donné son sou comme les autres et l'avait vue. Elle dénonça aussitôt les patrons au commissaire de Police. Cette tante prétendait que ces gens-là avaient

enivré le Père de l'enfant et qu'ils s'étaient enfuis pendant que le pauvre père dormait. De là, grande rumeur dans le peuple; et on entendait des voix qui disaient : « Oh ! il y en a bien d'autres comme cela, beaucoup de ces enfants ont été dérobés à leurs parents. » Cependant d'après les perquisitions de la justice, les choses ne s'étaient pas tout à fait passées de cette manière.

La petite était née à St Malo, son père est bûcheron et sa mère repasseuse; ils ont beaucoup d'enfants. Quand la pauvre manchotte eut atteint sa cinquième année, son père pensant qu'il ne pouvait pas l'élever chercha le moyen de la faire entrer dans quelque hospice. Tous ses efforts furent inutiles. Quelqu'un lui dit qu'il y avait à Paris des hospices pour les pauvres enfants estropiés. Notre bûcheron se rendit à Paris comme il put, avec sa pauvre petite âgée seulement de 5 ans. Il ne fut pas plus heureux à la Capitale qu'il ne l'avait été à St Malo. Un jour qu'il était rentré à son auberge, après des courses inutiles, le chagrin le prit et il se mit à pleurer. Le patron était descendu dans la même maison, et lui ayant demandé le sujet de sa peine, le pauvre homme raconta le but de son voyage et l'inutilité de ses démarches. L'autre demanda à voir la petite fille, et en homme expérimenté, il devina tout de suite que l'on pouvait tirer parti de ses infirmités mêmes. Il offrit donc au père une somme de 100 francs par an, s'il voulait la lui céder. Le pauvre homme hésita beaucoup, disant que sa femme ne pourrait jamais consentir à ce que sa petite fille fut montrée sur les foires. Enfin soit qu'on l'ait réellement enivré, soit qu'il ait succombé à l'offre qu'on lui faisait, il est certain du moins qu'il y eut un acte passé entre le père et le patron. Et à partir de ce jour ce patron et sa femme emmenèrent l'enfant. La mère ne put jamais se consoler à la pensée que sa fille courait les foires pour y être l'objet de la curiosité publique et elle la redemandait toujours; il y avait 7 ans que ces gens avaient la petite, le bail était expiré et ils ne parlaient point de la rendre à ses parents.

Cependant, comme ils pouvaient fournir la preuve légale qu'ils ne l'avaient point enlevée, leur cause s'allégea d'autant. Un incident faillit leur faire beaucoup de mal. Le médecin chargé par l'enquête d'examiner si l'enfant était née avec toutes ces infirmités, ou si on l'avait mutilée pour piquer davantage la curiosité du peuple prétendit qu'on lui avait coupé un rudiment de pied ou d'orteil à l'une des jambes. Par bonheur pour les patrons, la petite soutint toujours qu'on ne lui avait rien coupé. Et ainsi après quelques jours de prison ces gens furent relâchés. Mais le tribunal décida que l'enfant serait rendue à ses parents. Elle est restée plusieurs mois ici où on lui a fait faire sa 1ère Communion, et on l'a reconduite à St Malo dans le courant du mois de Septembre. Pendant tout ce procès, il y avait bien des précautions à prendre vis-à-vis de cette enfant. Le Père eut soin de ne jamais lui parler qu'en présence de la Religieuse à laquelle le tribunal l'avait confiée et de ne pas lui faire même la plus petite question sur ses patrons et la manière dont tout cela s'était passé.

Une femme de la baraque voisine eut l'imprudence de lui dire un jour que la petite manchotte venait à la messe à notre chapelle : « Ton patron a toujours été bien bon pour toi, garde-toi bien de le charger. » Cette femme paya bien cher son imprudence et peu s'en fallut qu'elle ne fut mise en prison.

Ainsi nous nous sommes trouvés en face de deux difficultés où la moindre imprudence peut compromettre une œuvre comme la nôtre, la 1ère c'était d'avoir parmi les troupes, une bande avilie et diffamée, avec laquelle il n'y avait rien à faire, nous aurions dû le deviner plus tôt; la 2de était de rencontrer une enfant qui passait pour avoir été dérobée. Et il faut nous attendre à en trouver quelques jours qui l'auront été réellement. Que faire, par rapport à l'extrait de baptême qu'il sera impossible d'obtenir, à moins de compromettre gravement les patrons ? Il nous semble qu'il faudra baptiser sous condition; pour peu que notre ministère devint nuisible à quelques-uns de ces gens-là, nous serions obligés d'y renoncer à l'instant même. — Puisque nous sommes à l'article des inconvénients, il y en a bien un qu'il faut autant qu'on le peut chercher à éviter. L'année dernière, une mauvaise langue sans doute; mais enfin une personne avait dit que deux de nos Novices avaient été consulter une somnambule. C'est qu'on les avait vus, en faisant leur chasse, tourner peut-être autour de la voiture où elle donnait ses séances. Les personnes du voisinage savent trop bien ce que nous allons faire pour s'y méprendre à ce point. Mais encore est-il vrai qu'il y a des précautions à prendre: cette année à la foire de Juin,

299.

un de nos Pères voulant parler à l'un des petits garçons à qui on faisait le catéchisme, l'aperçoit à la porte d'une baraque où il causait avec la Directrice. Au lieu d'envoyer chercher l'enfant par quelqu'un des gens de la foire, il y va lui-même. La veille encore les tableaux indicateurs n'étaient pas placés à l'entrée. Il ne songe point à regarder d'abord et commence à traiter son affaire avec le petit, lorsque tout à coup ses yeux tombent sur un tableau où l'on avait représenté un gros paysan qui regarde dans une espèce de lunette magique au bout de laquelle était représentée une femme qui avait l'air de s'avancer vers lui. Le tout couronné de cette inscription : « C'est ici que l'on voit celle qu'on aime » Le Père ne se donna pas le temps de voir que de l'autre côté le tableau représentait une paysanne regardant aussi dans sa lunette, avec une inscription analogue à la 1ère. Il s'enfuit au plus tôt, jurant mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. — Outre les 1ères Communions, nous avons eu un mariage, et le mari et la femme ont fait ensemble leur 1ère Communion, mais sans solennité. La pauvre femme ne savait pas lire et avec ses 8 enfants, elle n'avait guères le temps d'aller à des instructions suivies. Alors une jeune protestante âgée de 16 ans et qui était sa voisine a bien voulu se charger de faire apprendre l'abrégé de la foi à la pauvre Catholique. Aussi on a donné à cette institutrice improvisée une image pour la récompenser, et elle a été très-contente. Nous avons eu au catéchisme deux petits protestants, une petite fille de 12 ans et son petit frère de 8 ans. Le père de ces enfants, qui est bon Luthérien avait consenti à ce que sa fille fut baptisée sous condition; c'est la mère, laquelle est pourtant catholique, qui a toujours fait opposition, parceque, disait-elle, une enfant de sa connaissance qu'on avait ainsi baptisée était morte dans l'année. Le petit garçon était plein de cœur, c'est lui qui entendant au catéchisme que Notre-Seigneur était mort sur la croix pour nous racheter de l'enfer, reprit aussitôt : eh ! bien j'aurais mieux aimé tomber en enfer et que N. S. ne fut pas mort si cruellement sur une croix entre deux voleurs. Nous espérons revoir ce cher petit, et sa piété, nous n'en doutons pas obtiendra du bon Dieu la grâce d'être catholique de fait, comme il l'est déjà de cœur. — Nous n'avons pas pu avoir pour la communion les deux petits garçons qui étaient assurément les plus instruits et les mieux disposés sous tous les rapports. Mais leur tante, la Directrice du Cirque s'était mis dans la tête qu'ils n'étaient pas suffisamment préparés, parcequ'ils n'étaient pas encore tout à fait assez obéissants. Nous avions pourtant obtenu grâce pour ces charmants enfants; mais une faute vint renverser toutes nos espérances. L'un des deux tua un chat dans l'hôtel où ils logeaient, et l'autre au lieu de l'en empêcher s'était mis à rire. De là grande rumeur à l'hôtel, les deux enfants furent fouettés comme au bon vieux temps par la Directrice qui ne badinait pas et il fallut renoncer à la 1ère Communion. Ce qui n'empêcha point la bonne Dame d'écrire au Père une lettre de remerciement avec cette adresse À Monsieur N. Père de la Foi et de la Charité.

Ceci nous rappelle qu'un peu plus nous aurions manqué aussi les deux plus intéressantes de nos petites filles, faute de les trouver. Nous avions demandé à toutes les baraques, à celle de l'Aristocratie du Cirque par exemple, comme à celle des honnêtes gens de la classe inférieure. Et à l'une de ces constructions qui avec le Cirque formait l'aristocratie de la bande, on nous avait toujours répondu qu'il n'y avait point d'enfants; lorsqu'un jour le Père en revenant de sa tournée, rencontra sur la rue, près du Cirque, une petite fille très-bien mise, mais simplement pourtant, comme une enfant qui est chez ses parents. Elle salua le Père très-poliment. Rien ne donnait à penser qu'elle fut voyageuse. Le bon Ange aidant sans doute, le Père se hasarda à lui demander si elle était étrangère. - Oui, Monsieur, répondit-elle. — Si elle avait fait sa 1ère Communion et le reste. La petite répondait à toutes ces questions avec tout le charme d'une enfant très bien élevée. Elle avait 11 ans, sa sœur qui était malade avait 12 ans et ni l'une ni l'autre n'avaient fait leur 1ère Communion. Leur père et leur mère étaient associés avec le Directeur de la Grande Baraque. — Ces enfants ont fait leur 1ère Communion avec beaucoup de piété, et leur mère bien ennuyée de sa vie aventureuse, nous a fait entendre qu'elle pourrait bien revenir avec ses deux filles s'établir à Angers. Ainsi, à cette foire, comme aux précédentes, nos pauvres voyageurs bénissaient la ville qui leur fournissait

le moyen de se réconcilier avec le bon Dieu et d'instruire leurs enfants. — Nous allons vous parler maintenant mais en très-peu de mots de notre essai de colonisation.

11. Essai de colonisation. — Il peut se trouver des enfants qui vous tombent sur les bras, soit par la mort, soit par les malheurs qui frappent leurs familles. D'autres sont vraiment trop exposés dans cette vie nomade, et les parents sont les premiers à regretter cette éducation pour leurs petites filles. Ceci est rare pour les enfants qui appartiennent à des troupes régulières qui donnent des représentations. Là, les enfants sont des trésors pour les parents qui ne voudraient jamais s'en séparer; et dans le cas d'une ruine ou de tout autre accident, les troupes voisines se chargeraient très-volontiers des enfants qui ont déjà appris la manœuvre des tréteaux. Mais, ceci n'est point rare du tout, pour les petits marchands, colporteurs, etc. Et chaque foire en moyenne peut nous en laisser deux ou trois. Que peut-on faire de ces enfants? y a-t-il quelque espoir de les habituer au travail et à une vie civilisée? — Pour répondre à cette question dans toute sa généralité, il faudrait sans doute avoir fait un essai plus long et plus complet que le nôtre; nous dirons pourtant ce qui nous est arrivé, et en comparant ces résultats avec d'autres qu'on pourra obtenir ailleurs, la réponse que nous cherchons finira peut-être par se préciser. On pense bien que nous n'avons pas choisi les éléments de notre essai; nous avons seulement saisi au passage ceux que la Divine Providence nous envoyait, et ils se sont trouvés tous de la classe de voyageurs qui nous paraît la plus difficile. Il y a de l'ordre, de la discipline et d'autres qualités encore dans les troupes qui donnent des représentations à une heure fixe et dans lesquelles il faut beaucoup d'exercices et de répétitions. Il n'y a presque rien de tout cela dans les petits merciers ou gens de cette espèce qui sont à la débandade. C'est le vagabondage de la vie nomade, c'est la paresse, et le laisser aller le plus décourageant, c'est la répugnance la plus prononcée pour tout travail manuel et en général pour tout ce qui gêne et astreint. Ce sont pourtant là les classes qui fourniraient le plus à nos colonies, si elles peuvent réussir; les autres qui échappent à beaucoup des inconvénients dont nous venons de parler, sont d'ailleurs trop attachés à leur vocation. — Jusqu'ici, nous avons entrepris deux garçons et trois petites filles. Le 1er était un enfant de 14 ans qui s'était sauvé de son père qui se conduisait fort mal, et voyageait avec son frère aîné. Son commerce était de vendre allumettes, crayons, plumes de fer et enveloppes de lettres. A ce 1er négoce, son industrie en avait joint un second, c'était de ramasser les bouts de cigarre qu'il trouvait dans les rues, de les nettoyer et, quand il en avait une livre pesant, de les vendre à des marchands de tabac au prix de 1 franc la livre. Cet enfant, malgré son vagabondage, avait de bonnes qualités. Il fit sa 1ère Communion l'année dernière, et une bonne personne ayant bien voulu se charger de lui, on l'a fait aller à l'école tout l'hiver, puis on lui a trouvé un excellent patron qui le loge et lui fait apprendre l'état de menuisier. Il deviendra, nous l'espérons un honnête ouvrier. Mais il a coûté bien de la peine, car, il faut tout dire, puisque c'est un essai. La plus grande difficulté était de l'empêcher de courir avec les petits garçons du pays. Quand il en rencontrait, on ne pouvait plus le tenir. Maintenant qu'il a pris goût à son état, il est plus tranquille, et quand il aura appris à obéir tout ira bien. — Enfin, pour recommencer avec un pareil élément, nous voudrions trouver encore une Dame aussi patiente et un Patron aussi vertueux. Car, faute de ces deux conditions, ce serait une entreprise inutile. Ceci nous rappelle qu'il y a quinze ans nous avions trouvé à Laval un enfant mieux doué et qui avait coûté beaucoup moins de peines. C'était un allemand de Francfort sur le Mein, âgé de 16 ans et protestant. Ses parents dans leur pauvreté l'avaient engagé avec une troupe de musiciens ambulants. Il était tombé malade à St Malo, et la première troupe l'avait abandonné à l'hôpital, il s'était joint à une seconde avec son accordéon dont il jouait très bien. Un jour qu'il jouait dans une rue de Laval, il fut atteint à l'œil gauche par une flèche qu'avait lancée un enfant. Le pauvre Allemd fut conduit à l'hôpital St Julien où les Novices allaient alors deux fois par semaine. Le malade ne pouvait ni parler ni entendre le français. On lui donna des livres allemands, on lui fit le catéchisme. Il avait été si touché de la charité des sœurs pour lui, qu'il se prit aussitôt à aimer la Religion Catholique. Il fit donc abjuration, fut baptisé, et ces Messieurs de la Société de St Vincent de Paul l'adoptèrent. Notre petit Joseph fut placé chez

un menuisier où il resta sept ans. Que de fois il nous a dit : Je bénis le bon Dieu de m'avoir fait perdre un œil pour sauver ma pauvre âme. Il communiait tous les huit jours et pendant tout le temps qu'il a passé chez son patron, il ne lui a pas causé le moindre chagrin. Si donc le marchand de crayons et d'allumettes nous apprend par son exemple qu'il est quelquefois bien difficile quoique possible de réussir à les civiliser, le petit allemand nous apprend à son tour que quand on rencontre un enfant qui a de bonnes qualités, on peut l'entreprendre avec plus d'espérance. Si on les rencontrait plus jeunes encore, il y aurait plus de facilité à les façonner. Quand ils ont passé un certain âge, ils sont tellement faits au far niente de la vie nomade qu'on ne peut guère espérer de réussir. Nous avons eu cette année un jeune homme de 22 ans, ancien coiffeur qui s'était transformé en joueur de violon. Il voyageait avec sa mère, un de ses frères et sa sœur âgée de 13 ans. Il y avait bien des difficultés à vaincre sans doute, l'humeur de l'artiste jointe à l'humeur nomade, l'âge déjà avancé de l'individu, réuni à son habitude d'aller jouer de cafés en cafés. C'était beaucoup sans doute. Cependant nous avions quelque espoir de le retenir. Sa mère qu'il aimait beaucoup était si fatiguée qu'elle ne pouvait plus le suivre ; sa sœur allait rester à Angers ; son associé lui était insupportable et avec tout cela, il ne gagnait rien ou presque rien avec son violon. Il ne demandait donc qu'à reprendre son ancien état pour travailler sur des mâchoires. On lui trouve une excellente place où il aurait pu gagner de quoi soulager sa pauvre mère, dont il ne pouvait, disait-il se séparer. Tout paraissait aller bien, quand son frère vient avec un autre associé, le violon grince encore une fois sous l'archet, il laisse là ciseaux et rasoirs, abandonne sa mère et part pour reprendre sa vie voyageuse. Voilà pour les garçons, nous livrons les faits, on en tirera les conclusions que l'on voudra ; mais que l'on n'oublie pas que ces pauvres gens ont aussi eux une âme rachetée par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons eu trois petites filles à essayer de la vie civilisée. La 1ère est la petite manchotte dont nous avons parlé. Comme ses parents avaient répondu qu'ils ne pouvaient pas venir la chercher et qu'ils étaient contents de la voir sortie de la vie des foires pour entrer dans une maison digne de leur confiance, ils étaient disposés à l'y laisser. Mais la grande difficulté était d'occuper cette enfant. Si elle pouvait enfiler des perles ce qui était, vu ses infirmités, un vrai tour de force, elle ne pouvait travailler à rien de sérieux. Et puis le mal du pays la prit. Sans parler jamais de son père à qui elle paraissait pardonner difficilement de l'avoir vendue à des coureurs, elle pleurait continuellement après sa mère qu'elle voulait voir. Et quand le Préfet d'Ille-et-Vilaine lui eut trouvé une place à l'hospice de St. Malo, on l'a fait partir à sa grande joie. La seconde est la sœur du coiffeur dont nous parlions tout à l'heure. Sa mère en mourant avait désigné comme tutrice de sa fille, une excellente Demoiselle qui l'avait déjà préparée à sa 1ère Communion. Et la petite y est encore ; mais que de péripéties il y a eues ! D'abord on a essayé de la faire travailler à l'ouvroir avec d'autres filles de son âge. Mais on n'a pas pu réussir et elle s'est sauvée. La bonne Demoiselle a déployé toutes les industries de sa charité pour lui faire aimer le travail. On lui faisait changer d'ouvrage de demi-heure en demi-heure ; puis des récompenses mangeables, quand elle avait réussi. et on avait à force d'adresse et de soin gagné quelque chose, quand son malheureux frère vint pour la voir. La mère était encore vivante alors. Le frère et la sœur allèrent ensemble voir leur mère. Tout le long du chemin, ce malheureux jeune homme s'empara si bien de sa sœur qu'il la détermina à partir avec lui. La petite fut absente une huitaine, et en exécution des dernières volontés de la mère qui mourut dans l'intervalle, la petite fille fut ramenée par la justice chez la tutrice que sa mère lui avait désignée. Et alors tout fut à recommencer pour son éducation, car tout ce qu'elle avait obtenu précédemment avait été ruiné par les 8 jours de sa vie errante. Maintenant elle va mieux que jamais. En voilà encore une qui a eu besoin d'une charité qu'on rencontre bien rarement dans les personnes du monde. — La troisième a 15 ans, elle courait le pays avec sa mère qui est aveugle et en compagnie de ses deux frères. Au lieu d'emporter de la Bretagne sa patrie les bonnes qualités qui sont en si grand nombre, sa mère avait eu le tort immense d'en emporter

un vice dont on parle beaucoup, celui de boire. Dans ses bons intervalles, cette pauvre Dame ruinée par sa faute, parle comme un ange du bon Dieu et de la Religion ; elle écrit des lettres ravissantes d'énergie et de bons sentiments ; mais sa fille avait la douleur de la voir aussi dans ses autres moments. La mère consentit à laisser son enfant à un ouvroir qui existe à peu de distance de notre Maison et qui nous offrira encore plus d'une ressource, nous l'espérons, dans des cas semblables. Pour elle, comme elle a déjà été pensionnaire autrefois, cette vie de communauté ne l'a pas trop effarouchée. C'est déjà la meilleure ouvrière de la Maison, et quand sa tête ne sera plus aussi bretonne ce sera une de celles qui donneront le plus de consolation.

Voilà, mes R. Pères et mes C. C. Frères dans toute leur simplicité des notions sur nos petites missions auprès des Saltimbanques. Il y a encore beaucoup à faire, surtout pour atteindre plus facilement et en plus grand nombre, les grandes personnes. Si nous pouvons avoir le Dimanche à 8 heures, une messe des voyageurs, avec chants et instruction, nous pensons en amener quelques-uns jusqu'au confessionnal et au-delà. Lorsque le bon Dieu nous aura envoyé un nombre plus considérable d'enfants, nous pensons qu'un catéchisme fait dans notre chapelle avec cantiques avant et après, récitation et moyens d'émulation, donnera plus de vie et plus de relief à ces préparations de communion déjà si courtes, que ne peuvent faire les instructions particulières et disséminées.

Lille, Décembre 1857. Nous savons qu'un Père de la Résidence s'est dévoué avec autant de zèle que de succès à l'Apostolat des baraques. Mais sa modestie excessive s'obstine, jusqu'à présent, à nous dérober les détails édifiants et curieux qu'il aurait à nous transmettre. Voir, dans l'Univers du 11 Décembre, un mot sur les heureux résultats qui ont couronné ses efforts.

Poitiers, Mars 1858. Les F. Durand et Bichon ont commencé, il y a quelques semaines, l'œuvre des Saltimbanques, sur laquelle le bon Dieu a daigné répandre sa bénédiction. Profitant de l'époque de la mi-carême, dont la foire attire à Poitiers grand nombre de ces pauvres gens, ils ont d'abord mis leur œuvre sous la protection de Saint Joseph. Ce matin, ils en ont recueilli les premiers fruits. A 8 heures, une famille entière de Saltimbanques se trouvait réunie à la chapelle de Congrégation de St Vincent. Elle se composait du père, de la mère, de deux fils et de quatre filles: Le père et la mère qui célébraient aujourd'hui le 25e anniversaire de leur mariage, ont fait la Ste Communion ainsi que trois de leurs filles, et un de leurs fils, jeune homme de 17 ans, a fait sa 1ère Communion. La mère, le jeune homme et les filles recevront le Sacrement de Confirmation, demain ou Samedi. Ce matin, à la messe, à laquelle assistaient plusieurs Congréganistes, et pendant laquelle le P. Sucher a chanté plusieurs morceaux, de bien douces larmes ont coulé! Ce soir, à 4 heures, rénovation des vœux du baptême, et consécration de toute la famille à la Ste Vierge, puis St Scapulaire, médailles, livres de piété etc. Quelle belle et bonne journée! Ces pauvres gens n'en voient guère de semblables. Impossible de vous dire le bonheur qui rayonnait sur leurs visages. La pauvre mère surtout avait sans cesse les larmes aux yeux et paraissait transformée. — Une autre famille est également entreprise et donne de l'espérance. Deux petites filles ont été placées dans une communauté de Poitiers, où l'on espère, d'ici à quelques jours, leur faire faire leur 1ère Communion. Le père et la mère paraissent bien disposés. Il est probable qu'ils assisteront avec toute la troupe, qui se compose de plus de 20 personnes, à la pieuse cérémonie: les résultats ne peuvent qu'être heureux.

Metz, Juin 1858. — Le R. P. Recteur du Collège St Clément a bien voulu me mettre au nombre de ceux qu'il a chargés de faire l'œuvre de Dieu sur le champ de foire ; il n'a pas tenu à lui que nous n'y fissions une moisson complète, et les épis n'y manquaient pas, mais il n'y en a eu qu'un petit nombre de glanés. Mon front chauve et mes cheveux blancs m'ont valu le bonheur d'être employé à cette œuvre, concurremment avec le P. Caffin, qui y apportait l'expérience de l'œuvre des Saltimbanques d'Angers, et sa pratique déjà longue du ministère, mais il était bon qu'il y eût aussi une certaine gravité extrinsèque, empruntée aux ravages du temps sur la personne de l'un

au moins de ces Pères, qui allaient entrer à toute heure chez toute espèce de gens dans leurs maisons roulantes, dans leurs baraques, et dans les hôtels garnis de 3e ou 4e ordre où il fallait souvent les relancer. Le P. Gughöltz et le F. Lacouture nous aidaient aussi dans cette œuvre, mais principalement pour le catéchisme, les leçons, les récréations données au Gymnase, en un mot pour tout ce qui se faisait dans l'intérieur du Collège. La foire s'est ouverte le Dimanche 2 Mai, le Cirque Lalanne seul est resté jusqu'au 7 Juin. — Nous avons pour la première fois jeté l'hameçon le 27 avril, jour du patronage de St Joseph; déjà un bon nombre de baraques commençait à se dresser; les diverses troupes un peu nombreuses avaient envoyé en avant leurs fourriers pour préparer les logements et faire déballer les gros paquets, la charpente et les boites des baraques portatives. Nous nous sommes donc mis, à partir de ce jour, à parcourir le champ de foire, offrant nos services pour préparer à la 1ère Communion les petits garçons en âge de la faire. Partout sans exception, on a reçu nos offres avec politesse, même avec reconnaissance. — « Messieurs Prêtres, nous dit une diseuse de bonne aventure, qui vint nous serrer les mains à plus de trente pas de sa voiture, est-ce que vous pouvez prendre mes petits garçons? l'un a 7 ans, l'autre cinq. » — Oui, oui, vous pourrez nous les envoyer; nous vous préviendrons du jour et de l'heure. » — Ailleurs une femme assez bien mise affectait de nous tourner le dos; « Nous voudrions bien parler au Directeur » — C'est moi, dit un garçon de 15 ans, avec un accent anglais, et qui de fait était le domestique. — « Mais je n'ai besoin de rien, j'ai été baptisé à ..... il y a trois mois, et j'ai fait ma 1ère Communion. » « Il n'y a rien à faire là, nous dit comme nous sortions de cette baraque, un jeune homme en ôtant poliment son cigare pour nous parler; mais moi, j'aurais une affaire à finir avec vous, mes Pères; je l'ai commencée à Lille avec le P. Hassenforder » — Nous abordons un jeune Arabe; il avait l'air un peu étonné; mais arrive un jeune homme habillé à la française qui avait fait sa 1ère Communion chez nos Pères à Angers, cependant il ne paraissait pas très empressé de faire connaissance avec nous. Ce jeune homme est un des fils de la famille Bracco, avec laquelle nous avons ensuite des relations presque intimes. Je vous mettrai donc au courant de cette troupe. Elle est connue de nos Pères d'Angers, mais surtout de ceux de Vannes, où ils étaient à l'automne dernier. Le Directeur de la troupe est Mr Bracco, un vieux Piémontais, qui parcourt les foires de France depuis 33 ans; il habite avec sa femme une des trois voitures de l'établissement; les deux autres voitures sont habitées par deux de ses filles, Mesdames Mustapha et Saïd. Mme Abdallah, quoique l'aînée, n'est pas aussi riche; elle n'a pas sa voiture, mais elle va loger en garni avec le reste de la troupe, troupe nombreuse, car « nous sommes, me disait un des principaux artistes, nous sommes soixante têtes, sans compter les têtes de chevaux. » Une quatrième fille voyage pour son compte avec son mari; et son frère, celui qui a fait sa première communion à Angers, vient aussi de quitter son père, pour se joindre à elle pendt les derniers jours que cette famille a à passer à Metz. Il reste encore quatre fils avec le père et la mère; l'aîné, Roch, a été bien malade; on craignait qu'il ne fut emporté par une fièvre très violente, que le médecin combattait par un traitement héroïque. Un matin, il se décida à se confesser; il craignait pour le soir le retour d'une crise à laquelle il avait manqué succomber la veille. En retournant chez lui, le soir, nous craignions de le trouver à l'agonie. Pas du tout; il venait de se lever, et surveillait la cuisson d'une composition de feu de Bengale ou autre artifice, dont il donnait la recette à son beau-frère; cette composition répandait des vapeurs de souffre dans sa petite chambre. Quant à son mal, il avait imaginé, pour le chasser avant le retour de la crise si redoutée, de se faire mettre le feu aux quatre membres par ses beaux-frères les Arabes. « cela ne fait presque pas de mal, et c'est souverain pour tous les maux; dernièrement une de ses sœurs a été guérie comme cela de la jaunisse. » ..... Les trois autres frères Bracco, dont je ne vous ai pas encore parlé, sont Joseph, François et Pierre. Celui-ci n'avait pas fait sa 1ère Communion; il l'a faite ici le 20 Mai, et sa vieille mère est venue communier avec lui, ainsi que Mr Porte, cet artiste dont je vous parlais tout-à-l'heure. Les trois gendres Arabes sont fort braves gens; ils ne manquent jamais de faire leur prière a-

vant leurs exercices ; ils jeûnent rigoureusement dans les temps prescrits par leur loi, ne prenant absolument aucune nourriture avant la nuit, quoiqu'ils aient besoin de beaucoup de force et d'adresse pour leurs exercices, et qu'ils aient souvent une représentation dans l'après midi, outre celle qu'ils donnent toujours le soir. Nous avons été plusieurs fois édifiés de la patience avec laquelle ils acceptaient les contretemps nombreux et pénibles qui ne leur ont pas manqué pendant leur séjour à Metz, tels que la pluie pendant plusieurs jours de fête, les maladies qui ont retenu successivement cinq ou six des principaux de la troupe, etc. La veille de leur départ, Saïd était à la fenêtre de sa voiture quand il nous voit arriver sur la place ; aussitôt il ôte son turban et nous tend la main pour serrer affectueusement les nôtres ; cependant il est un de ceux de la troupe à qui nous avons fait le moins d'avances. Mustapha était bien plus intime avec nous, ses deux petits garçons venaient chaque jour au catéchisme chez nous, et même il aurait bien désiré nous laisser l'aîné en pension jusqu'à sa 1ère Communion, c. à. d. pendant 4 ou 5 ans ; il a été tout triste quand nous lui avons fait comprendre que l'éducation de nos élèves n'était pas ce qu'il fallait pour son fils. Si ces pauvres Musulmans voyaient la Religion chrétienne mieux pratiquée en France, je crois qu'ils se convertiraient ; mais la conduite de tant de mauvais chrétiens est pour eux une pierre de scandale. Cependant Mustapha convient que la Religion des chrétiens est bonne aussi, et il a même promis de prier avec nous le même Dieu que nous adorons, lui et nous, de nous faire connaître et pratiquer à tous la religion qu'il plaît à Dieu que nous pratiquions. Espérons que la B. Ste Vierge, dont il porte, sans le savoir, la médaille miraculeuse cousue dans ses vêtements, lui obtiendra la grâce de voir en effet la vérité et de suivre ses enseignements !

Une autre famille très-intéressante, c'est la famille Mathy ; toute la troupe se compose de huit personnes, le père, la mère, trois filles dont la plus jeune a fait sa 1ère communion le Jeudi-Saint de cette année à St-Dié, et trois garçons dont l'aîné n'a que onze ans. Ces trois-ci venaient assidûment chez nous. C'est un plaisir de voir comme cette famille est tenue propre, en ordre ; les enfants sont bien instruits de leur religion, deux des petits garçons savent lire et écrire, et jamais nous n'avons entendu sortir de leur bouche un mot mal sonnant, même dans l'ardeur du jeu ou des petites disputes qu'ils avaient quelquefois en classe ou au gymnase. Ce sont des funambules.

Nous avons retrouvé la ménagerie de la Vve Chevrier, qui était à Amiens en 1857 ; le petit François est venu chez nous pendant environ dix jours, et nous espérions lui faire faire sa 1ère Communion avec quatre autres enfants ; mais sa mère l'a emmené en partant pour la foire de Nancy deux ou trois jours auparavant. C'est, si je ne me trompe, de la fille aînée de cette dame qu'il est question dans les lettres de Laval, comme d'une jeune personne fort pieuse et qui se croit appelée à la vie religieuse. Nous ne lui avons pas parlé, et il m'a semblé remarquer que sa mère évitait même que nous eussions trop de rapports avec son fils aîné ; peut-être craint-elle que les vocations religieuses ne viennent troubler la direction de sa ménagerie. Le visage du fils aîné et celui de la mère sont tout balafrés ; sans doute les griffes et les dents de leurs élèves y sont pour quelque chose. On conçoit que dans un pareil métier le *memorare novissima tua*, soit assez en pratique. — Je ne vous parlerai plus en détail des autres familles ou troupes ; quelques-unes avaient mis leurs enfants chez les Frères en arrivant à Metz, ou les avaient laissés dans leurs villages. Ces dernières familles ne sont qu'à moitié nomades, restent l'hiver chez elles, et ne font que de petites excursions pendant 7 ou 8 mois de l'année. Mais la plupart des grandes troupes sont tout-à-fait nomades ; ainsi le Directeur du *Théâtre mécanique*, que nous abordions avec notre phrase accoutumée, nous répondait : « Oh ! oui, j'ai des enfants : mon frère et moi, nous en avons vingt ; mais tous ceux qui sont en âge sont en pension ; ainsi, j'ai mis une de mes filles en pension à Milan, nous avons des garçons à Bordeaux, et quelques-uns ici sont chez les Frères. » — Le Cirque de Mr Fortuné Lalanne vous est connu depuis le séjour qu'il a fait à Amiens en 1857 ; il est venu ici avec le même personnel, environ 45 personnes. Cette troupe a laissé à Metz une fort bonne réputation. Vous vous rappelez qu'un gd nombre de ses écuyers et écuyères ont reçu le St Scapulaire à Amiens ; ce n'est pas à dire qu'ils vivent tous comme des saints ; mais au moins cette mar-

10. que de leur confiance en la T. Ste Vierge leur obtient généralement une tenue convenable et décente. L'un d'eux craignait de manquer de respect envers la Ste Vierge en portant ses livrées dans ses exercices grotesques. « Mais du moins, mon Père, me disait-il, est-ce que je puis porter le scapulaire, même quand je fais le singe? » — « Certainement, mon cher ami ; car c'est alors que vous êtes plus exposé à vous casser le cou, et vous portez le scapulaire principalement pour obtenir de la Ste Vierge la grâce d'une bonne mort. » Quelques-uns ont enfermé les extrémités de leur scapulaire dans deux petits sachets en toile, où ils portent aussi une quantité de médailles. Puissent ces pieuses pratiques maintenir dans la pratique fidèle des commandements ceux qui y sont déjà, et y amener aussi tous les autres ! Voici une nouvelle manière de porter le scapulaire : « Mon mari a reçu le scapulaire à Amiens, nous disait Mme Amoros ; le voici avec le mien dans mon porte-monnaie. » Mme Lalanne a voué au blanc sa petite fille. Elle nous a confié son fils Charles pour que nous lui fassions faire sa 1ère Communion, et nous a demandé aussi le même service pour la jeune Mathilde Durie qui demeure chez Mr et Mme Lalanne en qualité d'élève et qui est la fille du régisseur du Cirque.

Voici maintenant quelques mots sur l'œuvre : à St Clément, nous faisions un catéchisme de 1ère Communion à sept petits garçons, savoir : Charles Lalanne et Gustave Girouard, qui l'ont faite effectivement le 24 mai ; François Chevrier et Charles et Eugène Mathy, qui ne l'ont pas faite parce qu'ils sont partis trop tôt ; d'ailleurs les petits Mathy sont encore trop jeunes, et enfin Baptiste Grenouillat, connu sous le nom d'« un des frères Romains », et Henri Hart, qui ont fait leur 1ère Communion à Amiens et l'ont renouvelée ici. Le jeune Anglais récemment converti est venu une ou deux fois, mais n'a pas continué ! — Nous avions en outre un petit catéchisme où venaient les petits Mustapha, les enfants de la diseuse de bonne aventure et Alexandre Mathy. Nous expliquions à tous la grande image du P. Lacoste, ou « Image synoptique de la Religion catholique, imprimée à Bourges par Pigelet, » 0,25 Ces. Plus tard, à mesure que les familles de notre connaissance quittaient la foire, nous leur donnions cette image comme souvenir, en recommandant bien aux parents de se la faire expliquer par leurs enfants pour s'assurer que ceux-ci avaient bien retenu ce que nous leur avions enseigné. Nous avons distribué ainsi une quinzaine de ces images. — On donnait aussi à ces enfants quelques leçons de lecture et d'écriture, on leur faisait réciter leurs prières, et chanter des cantiques, on les menait 3/4 d'heure au gymnase, un jour on les a menés dîner à la campagne. — Les Sœurs de Ste Chrétienne ont consenti avec empressement à recevoir toutes les petites filles que nous leur enverrions : elles ont très bien préparé à la 1ère Communion Mathilde Durie et la petite Louise Grenouillat ; et elles recevaient chaque jour dans leur école quatre autres petites filles de la foire. Le Dimanche les petites filles allaient à la messe chez les Sœurs, et les petits garçons chez nous. Les parents et autres membres des troupes nomades étaient aussi invités à venir à la messe chez nous ; et un assez bon nombre y sont venus, aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte auxquelles nous avions Messe en musique. Le jour de l'Ascension, une douzaine d'hommes du Cirque, de la troupe Arabe, et de chez le Physicien étant venus à notre grand'messe, ont été invités à se rafraîchir en sortant de l'Église. Le P. Denis, qui prêchait cette année le mois de Marie à la Cathédrale, leur a dit quelques mots en forme de conversation pendant qu'ils prenaient un verre de vin et un biscuit : le résultat a été un rendez-vous pris pour le lendemain, où on causerait un peu avec eux sur la pratique de la Religion. Sept sont venus au rendez-vous ; parmi eux étaient trois jeunes gens qui n'avaient pas fait leur 1ère Communion, celui qui avait commencé sa préparation à Lille, l'un des fils Bracco, et un des Clowns du Cirque. Deux autres paraissaient s'être donné le rôle de présenter quelques objections ; mais d'une manière assez convenable. Ils ont dit que le Secret de la confession n'avait pas toujours été bien gardé, que l'Église repoussait les Saltimbanques, que cependant il était avéré que jamais *un seul saltimbanque* n'avait paru sur le banc des Assises ; que cette injustice de l'Église envers les artistes avait été cause que plusieurs de ceux-ci

s'étaient adressés à l'abbé Châtel ; qu'entre autres un de ceux qui nous parlaient et le frère de l'autre avaient fait leur 1ère Communion chez l'abbé Châtel ; que du reste il n'y avait pas de différence essentielle entre cette église française et les catholiques ; la preuve en est la grande charité de l'Abbé Châtel qui faisait beaucoup d'aumônes, et surtout ce fait dont l'un des interlocuteurs a été témoin oculaire plus de 25 fois, savoir que l'abbé Châtel, pendant qu'il avait son église française à Paris, prêchait aussi dans la chaire de St Eustache. Le P. Caffin a si bien répondu à tout cela, que la conclusion des deux orateurs a été qu'ils engageaient leurs jeunes confrères à s'adresser pour leur 1re Communion « à ces Messieurs, mais pas à d'autres prêtres. » Au surplus, le plus beau parleur des deux a mieux fait encore ; il a prêché d'exemple et a accompagné à la table sainte ces trois jeunes gens le jour de leur 1ère Communion. Quant aux derniers mots de sa harangue, ils ont été relevés en temps et lieu dans les instructions que le P. Caffin a données à ces jeunes gens. Comme deux d'entr'eux pensaient partir bientôt, qu'ils ne voulaient pas faire leur 1ère Communion avec les enfants, et que d'ailleurs ils étaient suffisamment préparés, ils ont communié le 20 Mai. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle de congrégation ; quatre Pères chantaient des cantiques ; le P. Caffin, qui avait été le catéchiste de ces jeunes gens, a dit la messe et leur a donné la Ste Communion après une allocution touchante. Après la messe, on les a fait déjeûner au Collége ; à 2 h. 1/2, ils sont revenus pour renouveler les vœux du baptême, et recevoir le scapulaire. Un des jeunes Arabes de la troupe Bracco était venu, avec plusieurs autres de cette troupe, assister à cette cérémonie. Le lundi de la Pentecôte, 24 Mai, a eu lieu la 1ère Communion des quatre enfants, Charles, Gustave, Mathilde et Louise. Des deux renouvelants, un seul, Henri Hart, était là ; l'autre, Baptiste, s'était foulé les deux poignets la veille. La cérémonie a eu lieu, comme celle du jeudi précédent, à notre chapelle de congrégation, mais avec un peu plus d'appareil : le R. P. Recteur a dit la messe, et a donné le soir, la bénédiction, après la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la T. Ste Vierge. La plupart des parents étaient là, ainsi que les principaux artistes du Cirque. Les cérémonies de ce jour ont vivement touché les assistants ; plusieurs pleuraient ; Mr Lalanne après la messe donnait à tous nos Pères des poignées de main dont l'énergie attestait une âme profondément émue. Cependant l'émotion n'a pas été jusqu'à amener, que je sache, une seule de ces personnes au confessionnal pendant les 14 jours qu'elles sont encore restées ici ! Nous avons gardé les petits garçons pendant toute la journée, et les bonnes sœurs de Ste Chrétienne ont aussi gardé et fêté tout ce jour-là les deux petites communiantes, dont il faut dire qu'elles raffollaient.

Mgr l'Evêque a donné ce même jour, à 5 h. du soir, la confirmation à nos sept premiers-communiants, dans sa chapelle particulière. Le R. P. Recteur les a présentés lui-même à Sa Grandeur, la plupart de leurs parents assistaient à cette cérémonie. Mgr, après avoir parlé de la force dont ils auraient besoin pour persévérer au milieu des dangers dont ils seraient plus entourés que d'autres, leur a donné le Sacrement, et puis a distribué à tous, y compris les R. R. P. P. et les Sœurs, des médailles de l'Immaculée Conception à l'effigie de Pie IX, bénites et indulgenciées par le T. S. Père. Sa Grandeur a rapporté ces médailles d'un voyage qu'Elle vient de faire à Rome, et en les distribuant Elle les accompagnait de paroles pleines de bonté ! Après la cérémonie, Mgr a exprimé au R. P. Recteur qu'il approuvait beaucoup la pensée de cette œuvre ; et il l'a témoigné d'une autre manière le Dimanche suivant, en embrassant le petit Lalanne qui se présenta à lui après la messe de 1ère Communion de nos élèves à St Clément. — Le petit Baptiste, qui n'avait pu renouveler sa 1ère Communion avec les autres, a communié à cette même messe de 1ère Communion de notre Collége.

Je ne vous ai rien dit de Thomas Hart, dont les lettres d'Amiens ont beaucoup parlé. Il persévère toujours dans les bons sentiments qu'il manifestait à Amiens, et son Emma surtout désire vivement que l'on parvienne à mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir faire son abjuration. Malheureusement ces pauvres gens ne sont guère en état de mener une affaire par eux-mêmes, et, de fait, ils en étaient au même point qu'en commençant ; nous avons donc remis la chose aux mains de la société de St François Régis, et nous espérons que d'ici à 2 ou 3 mois au plus, les choses pourront se terminer. Mais quand on a affaire à des familles où, de père et mère en fils et en fille, tous les

individus mènent une vie nomade, on rencontre des difficultés à chaque pas; par exemple, comment produire le consentement maternel, quand on ne sait pas dans quelle province voyage la mère, ni à quelle troupe elle s'est engagée, si toutefois elle est vivante et engagée dans une troupe?

Malgré les obstacles, c'est une belle œuvre que celle des Saltimbanques. Tout n'y est pas consolation; mais on y obtient des résultats, ne fût-ce que celui de persuader à une partie de ces pauvres gens que les prêtres ne les repoussent pas et que par conséquent il ne dépend que d'eux de vivre en chrétiens. S'ils en étaient bien convaincus, ils se respecteraient davantage, et ne se croiraient pas tant se mettre dans des positions presque inextricables, sous prétexte qu'aussi bien ils ne peuvent pas faire leur salut en restant Saltimbanques; et il faut convenir que pour un assez grand nombre, il y a presque impossibilité morale à quitter ce métier là. J'ai dit qu'une partie de ces familles nomades a besoin d'apprendre que l'Église les aime; car, Dieu merci, nos Saltimbanques aussi; (et ce sont les familles les mieux tenues) ne se plaignent pas que les prêtres les aient repoussées....

Collèges — Collège d'Amiens. Voici quelques faits empruntés à différentes lettres. La séance académique de la St François de Sales a eu pour sujet l'Accusation portée contre la Reine Marie de Brabant, épouse de Philippe le Hardi. On connaît cette page curieuse de notre histoire. Les spectateurs ont paru satisfaits. Quelques semaines plus tard, Mgr Boudinet nous communiquait l'impression qu'avait rapportée de cet exercice Mr Olivier, professeur de Rhétorique au Lycée impérial; « En vérité, Monseigneur, lui avait dit ce brave Universitaire, je n'ai jamais été plus captivé et plus ému; il n'y a que les Jésuites et leurs élèves pour faire et rendre de telles choses » — La loterie de cette année a produit environ 4000 francs, destinés comme on sait aux Missions et autres bonnes œuvres. — L'envoi en Chine de deux frères surveillants a fourni à nos enfants l'occasion de faire éclater d'une manière bien touchante leur bon cœur et leurs sentiments de foi. Ces heureuses dispositions avaient été efficacement préparées par le départ antérieur du P. Jardinier pour Cayenne. Le souvenir de ce bon Père est toujours vivant parmi eux, et ses lettres sont religieusement conservées dans plusieurs familles. Ce sont ces petits événements qui font le mieux comprendre aux écoliers [illegible] le caractère apostolique de notre vocation et le dévouement qu'elle exige. — A Pâques les examens d'honneur ont été brillants. Trois élèves de troisième ont présenté Virgile tout entier et l'ont expliqué à la grande satisfaction des examinateurs. Plusieurs élèves de quatrième ont répondu [illegible] succès sur la moitié de Quinte-Curce. Somme toute, on a pu distribuer [illegible] prix d'honneur. — A la fête du R. P. Recteur, on a joué Sennachérib, tragédie de Porée. Le public lettré d'Amiens est déjà habitué à applaudir dans notre maison ces représentations latines. — Quelque temps après, le R. P. [illegible] heureusement inspiré par un souvenir de St Acheul, a publiquement consacré le Collège à la Providence du Sacré Cœur de Jésus. Cette pieuse cérémonie, trois premières Messes célébrées le jour de la fête de la Ste Trinité, et surtout la solennelle translation d'un corps saint envoyé de Rome nous ont de nouveau donné la preuve consolante qu'un véritable esprit de piété anime nos enfants.

Collège de Metz. Depuis le 27 Mars, l'installation à St Clément est achevée. Ce jour là même l'Église a été réconciliée et le Saint Sacrifice y a été offert pour la première fois après une interruption de tant d'années. Voici comment s'exprime à ce sujet le Vœu National, écho du pays Messin, dans son numéro du 7 Avril: « La restitution au culte de la belle église de St Clément, à Metz, est une précieuse conquête sur le génie de la destruction prêt à s'appesantir sur elle. Devenue propriété de l'État sous les temps révolutionnaires, cet édifice a servi pendant 60 ans de séchoir comme [illegible] l'administration des lits militaires. Déjà des couches noires, provenant de la fumée des poêles, déshonoraient son beau portail; déjà les [illegible] et [illegible] avaient [illegible] écaillé les murs, troué les colonnes, menacé l'ornementation architecturale d'une prochaine destruction. Les RR. PP. Jésuites, après des travaux longs et dispendieux [illegible] les anciens bâtiments, ont édifié de nouveaux

dans des conditions admirables d'appropriation, et bientôt le Collège de Metz sera certainement cité comme un des établissements d'éducation les plus complets au point de vue de l'ordre intérieur, de l'hygiène, de l'air et de l'espace. Nous ne parlons pas, ici, des garanties qu'il offre sous le rapport de l'instruction et de l'éducation. A cet égard les RR. PP. Jésuites ont fait leurs preuves depuis trois siècles, et notre population les voit à l'œuvre à Metz depuis près de six années. 13.

L'ancienne église du couvent des Bénédictins devient celle du Collège de St. Clément. Une intelligente restauration lui a déjà rendu les imposantes proportions de ses lignes monumentales et l'intégrité de son ornementation primitive. On a pu critiquer au point de vue de l'orthodoxie de l'art, l'ordonnance de son architecture. Il est très vrai qu'elle offre à la fois les spécimens de plusieurs styles, et que les volutes et les acanthes antiques de ses colonnes évidées sont éclairées par les larges fenêtres du 16e siècle, que surmontent les cordons contournés et les dessins bizarres de l'ogive flamboyante. Cette église, due au génie du moine Spinga, est si l'on veut, une fantaisie; mais il faut convenir que c'est une fantaisie grandiose et qui atteste un prodigieux talent de conception. Disparate dans ses détails, cet édifice n'en offre pas moins un ensemble magistral et des proportions harmonieuses. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle apparaît entière, achevée, restaurée par d'habiles artistes, elle semble sortir d'hier du cerveau de l'architecte et des mains de l'ouvrier.

En ce moment, les RR. PP. Jésuites s'occupent de lui donner une ornementation intérieure convenable. Ils ont confié à Mr. Lusson, de l'exécution des verrières du chœur. Les belles compositions de Mr. Lusson ornent un très grand nombre d'églises du 1er ordre, Notre-Dame de Paris entre autres; et il a été chargé de la tâche si difficile de restaurer les vitraux de la Ste Chapelle de Paris. Cinq grandes fenêtres occupent le pourtour du chœur de l'église de St. Clément. Les verrières déjà posées et celles qui compléteront la décoration doivent exprimer dans leurs sujets divers une conception unique; à droite et à gauche, les sacrifices d'Abraham et de Melchisédech, promesses et gages prophétiques; la roche d'Oreb, d'où jaillit sous la baguette de Moïse l'eau pure, source symbolique des grâces célestes; et en regard le Serpent d'airain dont la vue apporte la vie et le salut; enfin la Ste Cène, puis le Calvaire. Et c'est ainsi que la pensée du St Sacrifice, ramenée à une majestueuse unité, se dégagera de ces pages qui toutes la préparent, l'annoncent, la réalisent. Ce symbolisme offre assurément une inspiration d'une véritable grandeur. Les deux verrières déjà en place représentent la Cène et le Crucifiement. Les détails en sont remarquables à tous les points de vue et font le plus grand honneur à l'artiste qui a tout conçu et dirigé."

Tous les offices se font maintenant dans cette église renouvelée. La musique y produit un très bel effet. Le jour de Pâques nous avions beaucoup de monde. Le lendemain, eut lieu une séance Académique, que Mgr. honora de sa présence. On avait pris pour sujet *St. Clément apôtre de Metz*. Ce sujet amenait tout naturellement des allusions au digne Pasteur qui occupe maintenant l'antique Siège de St. Clément, et qui a tant fait pour l'établissement de notre Collège. Ces allusions furent comprises et vivement applaudies. La fête de la T. S. Trinité a été encore un beau jour, c'était la 1ère communion de nos enfants. Mgr. nous avait apporté de Rome une bénédiction toute spéciale du St. Père, avec indulgence plénière pour les élèves actuels, les anciens élèves et tous les parents des élèves. Un Triduum de prières devait servir de préliminaire à cette faveur. Sa Grandeur avait choisi, pour nous donner cette bénédiction, le jour même où elle distribuerait le pain des Anges à nos premiers communiants. Ils étaient au nombre de 46. L'église St. Clément, quoique vaste, ne suffisait pas à contenir la foule des parents et des autres amis du Collège. Les communions furent nombreuses. Le recueillement ne laissait rien à désirer. « Tous semblaient sensiblement pénétrés de la présence réelle »: Ce sont les paroles mêmes de Mgr., qui était inondé de joie. En songeant à l'état où il avait vu naguère cette même église, il avait bien raison de lui appliquer ces mots du Psalmiste: *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* Puis vint la Bénédiction du S. Père: *Benedictio Patris firmat domos filiorum*. Quel gage de prospérité pour St. Clément! — A la fête-Dieu, la procession de la paroisse entra dans notre Eglise. Le Colonel du régiment

d'artillerie avait fait faire un reposoir magnifique assez près de notre Collège. Lui-même accompagna la procession avec bon nombre de ses officiers et la musique. Des canonniers portaient le dais, et un enfant de troupe, la bannière. Cette démonstration religieuse aura sans doute produit une salutaire impression sur les habitants de ce quartier, qui n'est pas des meilleurs de la ville. Toute l'après-midi, on est venu visiter notre Eglise, et quelques bons vieux pleuraient de joie en voyant N. S. revenu dans son Sanctuaire si longtemps profané.

Un mot sur la fête du R. P. Recteur. La veille de la St Jean-Baptiste, on a représenté en son honneur un drame latin, dont le fond était emprunté à la légende de St Eustache martyr. Cette pièce, en cinq actes, a pour auteur le P. Balten-Weck, professeur de Rhétorique à St Clément. Toute l'élite de la Société de Metz se trouvait là: le succès a dépassé toutes les espérances. – Le lendemain on a été en pèlerinage à N. D. de Bon-secours à Nancy: c'est quinze lieues en chemin de fer. En voyant défiler nos élèves, musique en tête, les habitants de Nancy se demandaient avec surprise ce que cela signifiait. On arriva à l'Eglise au milieu d'une foule immense! Mgr Menjaud nous y attendait. Après la messe et une exhortation de Sa Grandeur, on s'est acheminé vers le grand Séminaire, qui occupe les bâtiments de notre ancienne Maison Professe. Les tables étaient dressées dans les allées de tilleuls, qui servaient autrefois de promenade à nos Pères. Mgr s'est montré fort aimable et nous a invités à revenir tous les ans. Notre retour à Metz a offert une particularité remarquable. On eut dit que toute la population s'était donné rendez-vous pour nous recevoir au débarcadère. Nous avons traversé musique en tête, les plus belles rues de la ville. Partout il y avait foule et grandes marques de sympathie. C'était une véritable ovation.

Collège de Poitiers. – On lit dans le Journal de la Vienne du 16 Juin. « Hier, une cérémonie imposante réunissait une nombreuse assistance sur le vaste terrain acquis par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus, pour la construction de leur nouveau Collège. Mgr l'évêque de Poitiers, entouré de ses grands vicaires et des principaux membres de son clergé, a bénit la première pierre du monument et appelé sur cette œuvre doublement importante la protection de Dieu. Dans un discours empreint de ce cachet particulier que S. G. imprime à tout ce qu'elle dit, le prélat, empruntant aux textes sacrés les idées les plus appropriées aux circonstances, et s'adressant à la société d'élite qui l'écoutait avec la double sympathie que concilient toujours le talent et la communauté des sentiments, a rendu justice et aux RR. PP. dont le zèle ne s'est jamais refroidi pour le service de Dieu, et à la génération actuelle, qui, répudiant le triste héritage du passé, répond si dignement à ce zèle par une confiance méritée. S'appuyant sur la connaissance pratique qu'il possède du caractère particulier des Poitevins, Monseigneur a affirmé que l'œuvre destinée à donner au pays de bons chrétiens, de bons Français, réussirait et grandirait pour le bonheur de ceux-là même qui auraient contribué à la créer. Après ce discours, dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une bien pâle idée, la pierre fondamentale a été bénie et scellée. Le procès-verbal a été signé par les honorables assistants, en tête desquels figuraient M. le Préfet de la Vienne et M. le Maire de la ville de Poitiers, qui avaient tenu à donner, en cette circonstance solennelle, aux RR. PP. un témoignage non équivoque de leurs sympathies personnelles. Puis on a distribué à chacun un fac-simile de l'inscription destinée à consacrer la date de la bénédiction de la pierre. En voici le texte:

Omnipotenti · Deo · Sacrum
Pio · IX° · Pontifice · Maximo
Ludovico · Napoleone · imperatore
Genti · Francorum · jura · dante
Petro · Beckx · societatis · Jesu · supremo · moderatore

Ludovicus · Eduardus · Pius
Dignitatis · fidei · religionis
Hilarii · Doctoris · Ecclesiae · et · Pictonum · Episcopi
successor · et · haeres
Lectae · juventutis · ad · pietatem · avitam · informandae
Litterisque · et · artibus · erudiendae
Parens · ac · patronus
Regularis · ordinis · fautor · eximius
Clero · civitatis · magistratu · delectu · civium
inspectante · et · favente
Hunc · auspicalem · lapidem
Collegii · Pictaviensis · Societatis · Jesu
posuit
Sollemni · ritu · dedicavit
ineunte · pervigilio · Sancti · Francisci · Regis · Soc · Jesu
XVII · Kal · Jul · anno · M · DCCC · LVIII

La cérémonie religieuse achevée, on s'est rendu dans la vaste prairie qui dépend du nouvel établissement et qui s'étend au-delà du boulevard sur la rive gauche du Clain. Là une collation champêtre attendait les hôtes des R.R. P.P. et les élèves. Des morceaux de musique, des chants, des couplets d'à-propos ont donné à cette partie du programme de la fête un charme particulier. De retour au Collège St Vincent de Paul, les invités ont assisté à un concert instrumental et vocal donné par les élèves au milieu du jardin de l'établissement, et à la nuit un feu d'artifice a été tiré. Tel est le pâle résumé de cette journée qui, si l'on en croit les bonnes paroles du R. P. Recteur du Collège (et qui ne les croirait pas?), trouvera son pendant, sa sœur jumelle, à pareille époque, l'an prochain, pour y voir célébrer la réalisation d'une partie des promesses que le caractère des Poitevins a si justement inspirées à leur Evêque. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à ce récit. Au-dessus de la tente qui abritait les invités durant leur collation champêtre, flottaient au vent quinze bannières, de diverses couleurs, destinées à rappeler les quinze Collèges de la Compagnie qui étaient représentés à cette solennité par un ou plusieurs de leurs élèves. Parmi ces Collèges on distinguait ceux de Fribourg, de Kensington (quartier de Londres), de St Louis du Missouri, etc.
Comme la fête du R. P. Recteur concourait avec cette belle cérémonie, on avait joué la veille à St Vincent une tragédie latine de Porée, *Agapitus*, pièce touchante, qui ne manque jamais d'intéresser vivement les spectateurs.

Collège de Vaugirard. — Cette année, St Maur des fossés avait été choisi pour but du pèlerinage accoutumé. On a donc traversé tout Paris, le matin et le soir, du pont de Grenelle au pont de Bercy, mais en bateau à vapeur. La bannière de la Vierge Immaculée flottait à tous les yeux sur le devant de l'embarcation. Tout s'est passé à souhait. — Quelques jours auparavant, on avait joué à Vaugirard le *Misoponus* de Porée. Dans l'*union* du 26 Mai, M. de Riancey rend compte de cette représentation. Après avoir ingénieusement rappelé une traduction du *Misoponus* par M. Jules Janin, laquelle traduction est précédée d'une préface fort originale, où ~~le susdit~~ J. Janin enterre les Jésuites de grand cœur (il écrivait cela en 1835!), M. de Riancey ajoute : « Qu'aurait donc dit M. J. Janin, si au lieu de ce plaisir de traducteur, il lui avait été donné de revoir vivants, animés, parés de tout l'enjouement de la jeunesse, parlant avec le feu et l'intelligence de leur âge la belle langue de leur modèle, ces mêmes personnages qui l'enchantaient à la lecture? S'il avait assisté à une représentation du *paresseux*, jouée en présence des successeurs du P. Porée par des élèves dignes de ce grand maître et de ce grand souvenir? S'il avait entendu les brillantes reparties de

16. ce dialogue si vif, si naturel, si élégant ? S'il avait écouté ces chants, échos renouvelés du siècle de Louis XIV ? S'il avait pu applaudir, tout en faisant la part de quelques inexpériences, le jeu si franc, si ouvert, si malin d'une troupe de Rhétoriciens, nos contemporains et nos fils. Il est vrai qu'il eût fallu pour cela franchir le seuil d'une des maisons de cette Cie qui n'est pas absolument « *morte pour la dernière fois* ». Mais M. Janin est assurément homme de trop d'esprit pour n'être pas enchanté de savoir que les gens qu'on tuait il y a 20 ans se portent assez bien ...... »

— Un mois après, la St Pierre, fête du R. P. Recteur, amenait un autre exercice dramatique. Mais cette fois, c'était un rhétoricien, Jules Lefebvre-Duruflé, qui, sous la direction de son professeur, avait composé une tragédie latine, en trois actes, comprenant environ 1200 vers iambiques. Le sujet choisi était le *Martyre de S. Epipode*, arrivé à Lyon vers 178. Les applaudissements ne manquèrent pas au jeune poète, qui fut naturellement un des principaux acteurs. C'est ainsi — *si parva licet componere magnis* — que le grand Corneille, encore élève de notre collège de Rouen, préludait par des essais latins à ses immortels chefs-d'œuvre.

A Vannes on a aussi joué le 5 Juillet, un drame latin, *Josephus a fratribus agnitus*, du P. Le Jay. Voilà donc les cinq collèges de la Province de France, revenus sur ce point à la pratique traditionnelle de la Compagnie et aux prescriptions de l'ancien *Ratio*.

Nouvelles littéraires. — M. Poujoulat, auteur de plusieurs ouvrages estimés, va mettre au jour une vie du vénéré P. de Ravignan : plus tard viendra celle qu'on attend de la plume du P. de Ponlevoy. Les lecteurs du P. Grou apprendront avec plaisir qu'on a découvert plusieurs manuscrits précieux, au moyen desquels il sera facile de rééditer ses œuvres ascétiques, avec beaucoup plus de fidélité qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Un de ces opuscules a déjà paru par les soins du P. Cadrès : *Le chrétien sanctifié par l'oraison dominicale*.

Le troisième volume des *Etudes de Théologie, de Philosophie et d'Histoire*, publiées par les PP. Daniel et Gagarin, est en vente depuis un mois. Dans son numéro du 5 Juin 1858, le *Journal général de l'Instruction publique*, organe officiel du Ministre et de l'Université, a rendu un compte très-favorable de ce recueil. Comme cette feuille est peu lue des Nôtres, nous croyons leur faire plaisir en reproduisant cet article, remarquable surtout par la source d'où il vient. « *Les Etudes*, dont nous annonçons les deux premiers volumes, se distinguent des autres ouvrages de ce genre en ce qu'elles ne comprennent pas des travaux purement théoriques. Sans doute, on y trouve de curieux documents, des notices d'une importance capitale sur la situation de l'Eglise russe et des dissertations approfondies sur des questions de théologie. On y remarquera, entre autres, plusieurs morceaux qui éclairent d'un nouveau jour certains points de l'histoire littéraire, l'article intitulé *une Tragédie latine à Rome en l'an 1600*, où l'auteur, le P. Alet, révèle ou plutôt ressuscite un véritable poète, Stephonio, qui mérita l'honneur d'être admiré par le Tasse et commenté par Corneille ; les *Lettres inédites du P. Brumoy*, extraites d'une correspondance très-piquante, très-variée et très-bien informée sur les nouvelles de la République des lettres, écrites avec une indépendance qui n'ôte rien au jugement exquis et pur de l'auteur du *Théâtre des Grecs* ; les *Origines catholiques de l'Eglise russe*, par le P. Verdière, et *l'Enseignement de la théologie dans l'Eglise russe*, par le P. Gagarin, graves études, inspirées par le sentiment le plus sympathique, par un sincère amour de la concorde et une fraternelle charité, et où les auteurs, en faisant voir quelle faible distance sépare l'Eglise russe du catholicisme, semblent s'être proposés de concourir à cette grande œuvre de l'Union, que Pie IX s'est, assure-t-on, donnée comme la mission de son pontificat, et dont les événements politiques contemporains faciliteront peut-être l'accomplissement.

Mais ce qui donne à ce recueil un caractère particulier, c'est une autre série de travaux qui tendent à un but direct, prochain, et de l'intérêt le plus actuel : Examiner les principaux ouvrages publiés en France et

en Allemagne, et dans lesquels est attaqué le christianisme, réfuter les critiques rationalistes, en les suivant pied à pied sur leur propre terrain et les combattant avec les armes qu'ils emploient eux-mêmes, avec les ressources et les procédés de l'érudition moderne, montrer l'inanité de cette prétendue science nouvelle qui, parce qu'elle a fait quelques progrès en philologie ou en ethnographie, s'imagine avoir découvert le moyen de se passer de Dieu, — tel est le plan que se sont tracé les auteurs des *Études de théologie et de philosophie*.

En lisant quelques uns de ces traités, clairs et concis, le *Procédé dialectique*, où le P. Ramière discute une théorie du P. Gratry ; l'*Exégèse rationaliste*, revue rapide et complète des objections de la critique allemande, par le P. Godfroy ; la *Morale philosophique avant et après l'Évangile*, du P. Daniel, on est vivement touché de la supériorité de science et de critique qui les distinguent ; et s'il est un regret que l'on éprouve, c'est que ces études ne soient pas connues d'un plus grand nombre. On ose le dire, si elles avaient été publiées dans un recueil répandu, elles auraient causé une impression profonde, non seulement parmi les chrétiens, mais parmi tous ceux qui s'appliquent avec sincérité aux questions religieuses et philosophiques. On ne saurait, en effet, présenter les objections d'une manière plus claire et plus impartiale, les discuter avec plus de fermeté, de politesse et de dignité, abattre d'une main plus sûre l'échafaudage des vains systèmes, tout en rendant pleine justice à l'érudition et aux recherches de ses adversaires, prouver avec plus d'évidence, tantôt que ces théories reposent sur des hypothèses, tantôt qu'elles ne sont que la répétition de vieux systèmes maintes fois et depuis longtemps réfutés, tantôt qu'elles sont contraires au principe même de la raison, sur lequel s'appuient leurs auteurs, et qu'en résumé, ces découvertes de l'exégèse allemande ou de la critique française n'ont produit aucun fait nouveau, apporté aucune lumière, démontré la fausseté d'aucun point de l'histoire biblique, qu'elles n'ont abouti qu'à détruire dans les âmes toute idée de certitude et à pousser la société dans le gouffre sans fond du panthéisme.

On vante la science des érudits d'outre-Rhin ; les rédacteurs des *Études de théologie*, sans faire d'éclat, sans prétendre orgueilleusement dévoiler au monde une vérité qu'ils auraient découverte, comme un nouveau soleil, attestent, par leur immense lecture, par la variété de leurs connaissances, par la comparaison des textes, que, non-seulement ils ont fait toutes les études des Allemands, mais qu'ils ont, en outre, une rectitude de sens, une force de raison qui leur permet de se diriger à travers l'amas des recherches, de les classer, de les ordonner, d'en faire un choix, et de repousser ce qui est conjectural pour ne conserver que ce qui a le caractère de la certitude et l'authenticité de la preuve. La science, chez eux, n'est pas ce chaos indigeste où se perdent les Allemands et leurs imitateurs de France ; ils ont, à un suprême degré, ce bon sens propre à notre pays, qui ne se contente pas de chimères, qui veut une base précise au raisonnement et tire des conséquences logiques du principe qu'il a posé.

Mais de plus, faut-il l'avouer, dût-on soulever les cris du préjugé, ils possèdent, avec la puissance que donne la doctrine catholique, une autre puissance particulière, qui tient à la discipline de leur ordre. Vous ne pouvez vous empêcher de remarquer avec quelle maturité sont écrites ces fortes pages, quelle modération de langage, quelle mesure dans la pensée ; on ne saurait parler plus fermement, plus nettement, être plus explicite, et pourtant, se tenir dans une plus juste réserve ; jamais ils ne passent la borne ; ils vont au but qu'ils ont désigné, sans s'écarter et sans se laisser emporter au-delà. C'est là une force en tout temps rare et précieuse, et plus admirable encore de nos jours, où l'on a vu si souvent l'imagination prendre la place de la raison, dans les sujets mêmes qui semblaient le plus l'exclure ; en critique, en histoire, en philosophie.

Qu'on lise cette page, par exemple, de l'*Étude sur l'Exégèse rationaliste*, du P. Godfroy : « Vous imaginez, ô savants, des systèmes très-ingénieux pour expliquer de quelle manière certains faits de la Bible sont arrivés jusqu'à nous revêtus des caractères du miracle, de simples et naturels qu'ils étaient dans l'origine, selon vous ; mais ces systèmes ne peuvent avoir la moindre valeur tant qu'il ne sera pas prouvé que les faits ne

sont pas historiquement certains. Là est la véritable question : les faits bibliques sont vrais et réels ou ils sont faux ; s'ils sont vrais et réels, il faut les admettre ; s'ils sont faux, prouvez-le...... Si les faits miraculeux sont de soi impossibles ou chimériques ; si, par cela seul, la critique a le droit et le devoir de les écarter, il est évident que la Bible entière perd son autorité ; elle n'est plus qu'une collection de légendes dont l'heureuse fortune a trompé le genre humain. Au contraire, si les faits miraculeux sont possibles, s'ils sont reconnaissables, il est évident que l'exégèse rationaliste croule tout entière. C'est un véritable duel à mort. Les faits miraculeux sont possibles oui ou non ; s'ils le sont, nullité évidente de l'exégèse rationaliste ; s'ils ne le sont pas, nullité évidente de la Bible comme livre historique. Il n'y a pas de milieu possible. Si haut qu'on s'élève dans les vues théoriques, sur les livres saints ; si loin qu'on se perde dans les champs des hypothèses, si profondément qu'on descende dans l'étude des difficultés intrinsèques, on trouve partout la question du miracle ou du surnaturel. Elle demande avant tout une solution pressante, frappant d'une nullité irrémédiable les travaux qui n'osent ou ne veulent pas l'aborder. »

C'est là, à la fois, le langage de la vérité, de la logique et du bon sens ; il y a, dans ces paroles graves et fermes, un accent pénétrant et qui s'impose. Celui qui parle ainsi ne parle pas en son nom ; ce qui fait qu'il affirme avec le ton si calme et si précis de l'autorité, c'est qu'il a derrière lui une armée, l'Eglise, le christianisme tout entier.

Depuis longtemps on répandait avec retentissement les œuvres des modernes rationalistes, qui déjà ont fait de si grands ravages en Allemagne et n'ont pas été sans troubler bien des esprits dans notre pays même. Des voix éloquentes s'élevaient parfois dans la chaire et dans l'enseignement, protestant contre des doctrines d'autant plus dangereuses qu'elles font appel à l'orgueil de l'homme ; mais ces voix étaient isolées, par conséquent insuffisantes. Il fallait une tribune élevée vis-à-vis de ces tribunes des sophistes, toujours prête à leur répondre, toujours prête à opposer la foi au doute, les faits aux hypothèses, la vraie science à l'érudition confuse. Cette tribune, elle existe aujourd'hui : les morceaux qui composent ces deux volumes ont déjà paru successivement ; d'autres seront publiés à mesure que les questions se présenteront. C'est une œuvre qui commence et qui sera poursuivie. Nulle publication ne pouvait rendre un plus éminent service aux sciences philosophiques à notre époque. » Eug. Loudun.

Autres nouvelles. — Le P. de Montézon vient de publier chez Douniol un second volume des Voyages et Travaux des Missionnaires de la Compagnie, sous le titre de Mission de la Cochinchine et du Tonkin. — Le cinquième recueil de *poésies françaises*, annotées par le P. Cahour, ne tardera pas à paraître : c'est le volume destiné à la classe de Seconde.

On nous écrit de Paderborn que la Bibliothèque de notre maison possède en manuscrit une vie très-curieuse du P. Kircher, écrite par lui-même. Notre correspondant ajoute qu'il y aurait là matière d'une publication, qui pourrait intéresser le monde savant.

Guérisons obtenues par l'intercession du Bienheureux Claver, etc. — On nous écrit de Paris, à la date du 5 Juin dernier : « Il existe à Paris, rue de la Barouillère 16, une Communauté naissante connue sous le nom de Société des Dames auxiliatrices du Purgatoire. Cette institution a pour but, comme son titre l'indique, le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. Dans cette maison se trouve parmi les sœurs Coadjutrices une jeune fille de 23 ans, ayant nom de religion Marie de Ste Philomène. Atteinte d'une fièvre cérébrale le 3 février de l'année dernière, elle fut condamnée par les médecins ou à une aliénation mentale permanente, ou à passer à une autre vie, dans un temps plus ou moins éloigné. Après différentes alternatives de mal et de mieux, elle triompha de la maladie. Toutefois cette guérison n'était pas radicale ; car depuis cette époque la fièvre ne la quittait presque jamais, et souvent elle était obligée de garder le lit. Elle avait assez fréquemment des moments d'absence complète, et, par suite, ne comprenait

rien de ce qu'on lui disait. Cet état dura ainsi jusqu'au 8 Mai de la présente année, où cette pauvre Sœur luttait de- 19.
puis plusieurs jours contre un redoublement de souffrances succomba enfin sous la force du mal. Une fièvre ardente se déclara; mais comme cela lui arrivait souvent on pensait que cette indisposition ne serait que passagère. Le lundi 10, le Père qui a coutume d'aller dire la messe en cette communauté eut l'heureuse pensée de conseiller à la Mère Supérieure une neuvaine en l'honneur du Bienheureux P. Claver. Le mardi 11, le Père apporta à la malade l'image du B. P. Claver, et lui promit pour le lendemain la petite neuvaine publiée il y a quelques années. L'image fut attachée à la muraille près du lit de la Sœur. Le lendemain le Père lui remettait la neuvaine promise la veille, en lui disant: Eh bien, mon enfant, nous allons commencer une neuvaine au Bienheureux Père pour lui demander votre guérison, subordonnant toutefois notre désir au bon plaisir de Dieu. — Oui mon Père, répondit la Sœur, et jeudi je serai guérie, j'irai à la messe. — Non mon enfant, reprit le Père, vous irez à la messe vendredi. — Ah! ah! s'écrie en souriant Sœur Philomène, le Père dit que j'irai à la messe vendredi..... je serai guérie jeudi!.... On commença donc la neuvaine. Chaque jour la bonne Supérieure faisait la lecture convenue près du lit de sa chère enfant; cette lecture était terminée par la récitation des litanies du Bienheureux, on y répondait par cette invocation: priez pour elle. Le Père qui venait la visiter lui remit une médaille du Bienheureux, qu'il joignit aux autres médailles que la Sœur tenait suspendues à son cou. Bien qu'en ce moment le délire fût complet, elle regarda fixement cette médaille, la saisit avec transport et la couvrit de baisers. — Dans la journée du Dimanche un docteur qui l'avait soignée lors de sa 1ère maladie en février 57 vint au parloir. Il ignorait l'état de Sœur Philomène. La Supérieure l'invite à venir voir la malade, afin de savoir ce qu'il en pense. En la quittant le docteur dit à la Mère: Quel dommage, ma Mère!... Pauvre petite! il n'y a plus maintenant que deux portes ouvertes pour elle: celle du cimetière ou celle de l'imbécilité. Vous oubliez une troisième, reprend la Supérieure, celle du miracle: Or, sachez, Docteur, que nous faisons une neuvaine en ce moment pour notre chère malade, et nous la continuerons avec confiance jusqu'à jeudi. — Dieu peut tout, répond le docteur. Telle était aussi l'opinion du médecin actuel de Sœur Philomène: Dieu seul, avait-il dit, peut la tirer de là! — Le mardi dans l'après midi la malade fit appeler la Mère pour lui dire qu'elle allait peut-être mourir et se recommander aux prières de la communauté. Des larmes coulaient de ses yeux. La Mère Supérieure ne put s'empêcher de laisser tomber les siennes.... Ma Mère, ajoute la malade en lui offrant sa médaille du B. P. Claver, prenez la, vous la donnerez à chaque Sœur malade. La raison disparut de nouveau. Néanmoins on entendait cette pauvre Sœur répéter plusieurs fois les paroles écrites au bas de l'image vénérée: Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours!.... Le docteur revint le soir, mais il déclara de nouveau que la science ne pouvait plus rien. Le mercredi, au sortir de sa visite du soir, le docteur annonce que la Sœur est au plus mal, et qu'il y a tout à craindre dans sa position. Vers neuf heures, une crise terrible se déclare et quatre Sœurs suffisent à peine pour maintenir la malade dans son lit. Lorsque l'agitation commença à diminuer et que la Mère Supérieure se disposait à aller prendre un peu de repos, la Sœur infirmière lui dit: Pour le coup, ma Mère, je suis déconcertée, car Sœur Philomène me paraît complètement folle!.... Vous vous rappelez lui dit la Mère, que cette bonne Sœur a toujours parlé dans son délire de la journée de demain comme devant être celle de sa guérison, prions, et attendons. Le jeudi matin vers cinq heures, la Sœur qui avait passé la nuit vient trouver la Mère Supérieure. Elle l'informe que Sœur Philomène a continué de vomir jusqu'à minuit, et qu'elle a ensuite parfaitement dormi jusqu'à trois heures. S'étant alors éveillée, ajoute la Sœur, elle m'invita à reposer la tête sur son oreiller en me disant: Dormons à deux, ma Sœur, le bon Père me guérira demain. Pour la contenter, je cédai à son désir, et elle s'endormit de nouveau. Maintenant elle vient de s'éveiller, son regard a recouvré son expression naturelle, elle assure qu'elle est guérie et désire que nous arrangions sa chambre. La Mère Supérieure se rend en toute hâte auprès de la malade et la trouve telle qu'on vient de la lui dépeindre. Lorsque le Père arriva

20 pour célébrer le St Sacrifice, il fut reçu par la Supérieure qui lui annonça avec toute l'expression d'une joie qu'elle ne pouvait contenir ce qui s'était passé depuis la veille. – Le Père désira donner sa bénédiction à la malade avant que de célébrer pour elle les saints mystères. En arrivant près d'elle, il fut témoin du changement qui s'était opéré. – Après l'action de grâces le Père retourna avec la Supérieure près de la malade, et en les voyant entrer, Sœur Philomène répéta avec une conviction plus profonde : Je suis guérie ! Le docteur arriva peu après. Dès qu'il se présenta la sœur lui dit : Monsieur, le Père m'a guérie. – Très-bien, mon enfant, dit d'un air encore peu convaincu le Docteur en lui tâtant le pouls : – Je n'ai pas voulu prendre mon déjeuner, continue la Sœur, avant d'avoir obtenu votre permission, dans la crainte de désobéir.... Puis-je le prendre ?... Certainement répond le docteur d'un air bien décidé ; puisque le Père vous a guérie vous pouvez manger tout ce que vous voudrez : A l'instant on se met en devoir de faire préparer une fécule au lait. En partant, le docteur dit à la Supérieure : C'est vraiment extraordinaire, mais voyons la journée ! En attendant le premier repas, la seconde infirmière songeant que Sœur Philomène n'avait pas humecté ses lèvres de la nuit, prend un verre d'eau sucrée et la présente à la malade en l'invitant à boire. Celle-ci refuse en disant : Je ne dois rien prendre entre la fin de la neuvaine, et mon premier repas. L'infirmière insiste et lui enjoint de boire par obéissance : alors Sœur Philomène prend le verre, mais au moment où elle se disposait à le porter aux lèvres, le verre se brise en deux pièces et tout le liquide se répand sur le lit. Je savais bien, dit la Sœur avec simplicité, que je ne devais rien prendre avant mon déjeuner. Or ce verre s'est brisé de telle sorte qu'on eût pensé qu'il avait été coupé au diamant. – La soupe arriva et fut absorbée de très bon appétit, sans occasionner de vomissements. A onze heures, la malade prend un consommé, à trois heures un potage gras et un œuf à la coque. Elle se lève ensuite, s'habille et va recevoir au bord de l'escalier Mr le Supérieur de la Communauté.

Sœur Philomène eut été désireuse d'assister à la messe le lendemain ; mais comme il lui restait encore quelques indices de faiblesse on crut prudent de remettre au jour de la Pentecôte sa rentrée à la Chapelle. Seulement on alla lui porter la Ste Communion qu'elle reçut avec des sentiments de ferveur bien légitimes. Lorsque le docteur vint voir la Sœur, elle était levée. – Et comment avons-nous passé la journée d'hier ? lui demande-t-il. – Très-bien, Monsieur et après avoir énuméré en riant tout ce qu'elle avait mangé .... ne voudriez-vous pas, lui dit-elle, certifier par écrit de quelle manière j'ai été guérie ? – Très volontiers, répond le docteur sans se faire prier, et à l'instant il lui remet une attestation en bonne forme.

Le Samedi Sœur Philomène descendit à la Chapelle et assista au salut. Le Dimanche elle alla rendre visite au Père qui s'était occupé d'elle durant sa maladie, et c'est ainsi qu'elle recouvra la santé sans passer par la convalescence. Depuis ce temps la Sœur a repris tous les exercices de la Communauté et sa santé est meilleure que jamais.

Voilà le troisième fait de ce genre opéré depuis quelques années à Paris par l'entremise du Bienheureux. Les deux autres miraculées sont : la Supérieure actuelle des Dames de la Visitation, et une personne qui, par reconnaissance a publié la vie du Bienheureux, signée Daurignac.

— Ceux qui ont connu l'excellent P. Glorior, mort à Constantinople durant la guerre d'Orient, nous sauront gré d'ajouter ici deux faveurs extraordinaires attribuées à son intercession. On sait qu'il avait été comme fondateur et premier Supérieur de la Résidence de Dijon. Son souvenir est toujours vivant dans cette ville, et particulièrement dans la Maison de *Notre-Dame de la Charité*. En novembre dernier, la Supérieure de cette communauté écrivait à un Père de Metz : « Le P. Glorior nous laissa tellement pénétrées de sa sainteté que nous avons cru devoir l'invoquer depuis sa mort et notre piété filiale n'a pas

NB — Il y a eu erreur dans la disposition des pp. 21, 22, 23 et 24. Le lecteur doit suivre l'ordre de la pagination.

et c'est en effet ce qu'ils avaient de mieux à faire : les compliments ont une valeur bien autrement grande dans la bouche de pareils ennemis. Je vous laisse à juger de la figure que devait faire le diable en voyant les protestants parler ainsi des Jésuites. Mais commençons. L'article est intitulé : *Berlin et les Jésuites*, et celui qui l'a envoyé au rédacteur dit qu'il le fait au nom de beaucoup de membres de l'église protestante. « Des Jésuites à Berlin ! Oh la merveille ! Quoi ! au cœur même du protestantisme ! Que veulent-ils ? D'où viennent-ils ?... Les tolèrera-t-on ?.... Voilà quelques-unes des mille et une questions que tout le monde se faisait à la nouvelle que deux membres de la Compagnie de Jésus avaient mis le pied dans la Capitale ! Aujourd'hui donc, après que nous avons eu pendant plus de trois semaines occasion d'étudier les nouveaux-venus ainsi que leur doctrine, il s'agit de considérer cet évènement d'un peu plus près ; je dirai même qu'il est de toute nécessité de mettre toute cette affaire au clair, et de débrouiller, si faire se peut, ce chaos d'opinions qui partagent toutes les classes de la société. Mais pour être compris, il faut avant tout être logique, cela même ne suffit pas, il faut être juste et impartial et partant véridique..... Et d'abord, qu'est-ce qui a donné lieu à cette mission, ou en d'autres termes, pourquoi a-t-on prêché ; puis, qu'est-ce que l'on a prêché ; enfin comment l'a-t-on fait ? Voilà la triple question que nous nous sommes proposé de résoudre. » A la première question il répond avec beaucoup d'esprit et de bon sens que les catholiques ont pour le moins autant de droit que les ministres des autres religions de venir défendre leurs dogmes dans leurs chaires.... Quant au fond de la doctrine, il appelle chaque sermon une colonne majestueuse que tous les soirs les Pères viennent ajouter à cet édifice grandiose qui commande le respect et l'admiration de tous et qui est un véritable chef-d'œuvre élevé par la main du génie. Puis, après mille compliments à l'adresse des orateurs, il continue de la sorte : « Mais comment a-t-on prêché ? Tout homme qui réfléchit a parfois dans sa vie cherché à connaître les dogmes des différentes confessions, principalement ceux de l'Église catholique, qui est l'adversaire la plus prononcée de notre foi. Or, celui qui a suivi les conférences des Pères est obligé d'avouer en toute sincérité que chacun des discours a été appuyé solidement tant sur la raison que sur les canons des Conciles ; de plus qu'ils ont suivi en tout point la doctrine de leur église, bien éloignés de tout esprit de prosélytisme, et que pas une parole blessante pour leurs adversaires n'est tombée de leur bouche ; mais qu'au contraire ils ont protesté à plusieurs reprises contre une pareille manière d'agir. Voilà ce que l'on doit reconnaître pour l'honneur de la vérité, et une preuve suffisante en est la tenue si pleine de dignité et de convenance de leur auditoire, qui certes, sous le point de vue politique comme sous le point de vue religieux, ne pouvait être plus disparate ; car on voyait autour de leur chaire des hommes de tous les partis et de toutes les religions. A voir leur exactitude et leur attention, les prédicateurs de notre église ont pu se persuader que le sentiment religieux, loin d'être éteint comme ils le prétendent, est encore bien vivace dans le cœur du peuple Berlinois, surtout quand on propose à son culte ce qui vivifie l'esprit, et non pas ce qui le tue, comme on le fait malheureusement dans notre église. Ces discours laisseront dans nos cœurs un profond souvenir, d'abord parce qu'ils nous offrent d'une manière aussi claire qu'attrayante une vue d'ensemble sur la doctrine catholique dont on ne nous a donné dans notre jeunesse qu'une idée fausse et imparfaite ; ensuite parce qu'ils détruisent à jamais tant de préjugés qui ont eu si longtemps cours parmi nous. Jusqu'ici on se représentait le Jésuite au moins comme un espion ou un coquin. Combien différents nous apparaissent aujourd'hui ces mêmes hommes, qui viennent de prêcher devant nous leur croyance avec tant de conviction ! Ces hommes seraient-ils mauvais ? seraient-ce des hypocrites ? mais alors dans quelle église chercherons-nous un prêtre sincère ? Voilà les avantages que le public doit aux deux Pères. Quant au fruit que chacun a tiré de leurs sermons pour sa propre sanctification, voilà ce que leur souvenir nous rappellera encore longtemps. (Écoutez la morale.) Puissent aussi les pâtres de notre église tirer profit de l'apparition de ces deux Jésuites, et apprendre, par le succès qu'ils ont obtenu sur le terrain de la foi d'abord qu'il est infiniment plus utile d'exposer purement et simplement les vérités de la Religion que d'aller se faire sottement l'écho de tous les charlatans qui courent les rues (*Stadt-Klatscher*) ; puis, que l'on ne persuade qu'en apportant à ses auditeurs de solides raisons, mais que l'on ne

se réveille. Ce sont là les Piétistes, parti composé de tous les protestants enragés, qui font fi de toutes les autres religions, sous prétexte qu'il n'y en a pas une qui réponde aussi bien que la leur aux besoins de l'esprit et du cœur de l'homme. La petite église piétiste de Strasbourg que vous connaissez n'est qu'une succursale; et là, comme partout ailleurs, ils ont volé au Catholicisme autant qu'ils ont pu en fait de dogmes et d'usages religieux. Il y a trois mois le R. Herter a prêché à Stuttgard un sermon magnifique en faveur des ordres religieux. C'était à l'occasion d'un établissement de religieuses protestantes fondé dans cette ville. Vous savez comment à Strasbourg ce Monsieur entend à confesse et dirige une petite Congrégation de Dames au Temple neuf. Il y a un troisième parti formé de ceux qui attendent avec impatience la mort du noble patient pour danser tout à leur aise sur sa tombe, ainsi que sur celle de l'autorité. C'est le parti rationaliste, qui sur le terrain politique ne fait qu'un avec celui des démocrates. Or, s'il y a un endroit où ces trois partis soient bien dessinés, c'est bien à Berlin, la capitale de la Prusse et la métropole du protestantisme. Là, comme dans un champ de bataille, les journalistes se donnent des rendez-vous tous les matins, et se prennent par les cheveux pour défendre la sainte cause: comme personne ne fréquente plus le temple, c'est dans les cafés que l'on dispute sur la religion.

Eh bien, et quelle figure le catholicisme fait-il en pareille société? Hélas! que voulez-vous qu'il fasse contre trois? C'est le *pusillus grex*. Partout, il y a quelques années encore, on se taisait, on avait peur, on attendait des jours meilleurs; et avec tout cela les préjugés contre notre sainte Religion étaient loin de disparaître. Au contraire, tout semblait les fortifier.... Aujourd'hui il n'en est plus de même heureusement. Les missions ont tout changé. Dans tous les coins du royaume les catholiques se réveillent de leur long assoupissement; partout ils se rassemblent et se donnent la main, car ils savent que l'union fait la force. Partout aussi le clergé, les Evêques surtout se mettent courageusement à leur tête, et Dieu merci, en voyant le chemin qu'ils ont déjà fait, on peut favorablement augurer de l'avenir. Vienne encore la liberté d'enseignement, et leur cause a triomphé. Voilà du moins la position des catholiques dans les contrées où ils sont en majorité, comme en Westphalie et dans toutes les provinces du Rhin.....

Malheureusement, il n'en est pas de même dans les contrées où le protestantisme domine toujours en souverain. Là, il y a encore des préjugés et des haines de trois cents ans. A Berlin surtout jusqu'à ces derniers temps, le nom de catholique était loin d'être un titre de recommandation à la bienveillance publique; et la soutane ne pouvait absolument pas paraître dans les rues sans être en butte aux plus grossières injures: plusieurs fois la police même a été obligée de s'en mêler; et si, depuis quelques années un prêtre Catholique pouvait traverser les rues sans être insulté, ce n'était certainement pas sans exciter l'étonnement et le sourire de tous ceux qui le rencontraient. Cependant l'archevêque de Breslau songeait à procurer aux Catholiques de Berlin le bienfait d'une mission, et pour exécuter son dessein, avait jeté les yeux sur les Pères de la Compagnie. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est que le Ministre ne voulait pas en entendre parler: le nom seul de mission le fit frémir. L'archevêque tâcha de calmer ses inquiétudes, et demanda simplement que les Pères fussent autorisés à prêcher le mois de Mai. Cette simple distinction de terme dissipa tous les scrupules du ministre, et huit jours avant ce beau mois, le R. P. Provincial fut prié d'envoyer deux Pères à Berlin. Le R. Père ne fut pas si embarrassé que le Ministre, son choix était déjà fait, et il appela à Paderborn, pour les charger de cette mission délicate, le P. Pottgeiser, dont les talents pour la chaire sont connus dans toute l'Allemagne, et le P. Haslacher, qui venait de remporter à Cologne les plus beaux triomphes. Vous vous figurez sans doute que ces deux bons Pères auront été reçus à Berlin d'une manière extraordinaire, et en rapport avec la singularité du fait. Pas du tout, vous vous trompez. Le bon Curé, qui a manqué tomber en défaillance quand on lui a annoncé que deux Jésuites viendraient prêcher le mois de Mai dans son église, a eu bien soin de cacher la chose et de n'en rien dire à qui que ce soit..... Aussi, qu'est-il arrivé? C'est que nos Pères ont prêché dans le désert les premiers jours. Mais, n'ayez pas peur; les protestants se sont chargés eux-mêmes de battre la

caisse et au bout de quelques jours la grande église de Ste Edwige était loin de pouvoir contenir la foule qui se présentait pour voir et pour entendre des Jésuites. C'était la grande question du jour; les sermons des deux Jésuites faisaient le thème naturel de tous les *premiers-paris* des journeaux de Berlin, et chaque matin le pauvre rédacteur était obligé de rendre compte à ses avides lecteurs de ses pieuses impressions de la veille. « Enfin, s'écrie l'un d'eux, deux Pères de la Compagnie de Jésus sont venus dans notre capitale, et ils ont commencé une série d'instructions dans l'église Ste Edwige. Oui, deux jésuites prêchent publiquement dans la métropole du protestantisme et nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à aller les entendre. Nous y avons été hier soir, et il faut le dire, l'orateur a été on ne peut plus intéressant..... S'il y a 10 ou 12 ans, dans ce temps où l'on ne voyait partout que les Jésuites, soudain deux disciples de Loyola avaient apparu au milieu de nous pour nous parler et nous prêcher, le sens moral et protestant de Berlin se serait révolté; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi.... On n'insulte pas les deux Jésuites qui ont pris possession de l'église Ste Edwige; on va au contraire avec curiosité les entendre, et quand on s'en retourne on se dit froidement: « franchement, ces gens ne sont pas trop mal..... D'où vient ce changement? la réponse est facile..... Il y a 10 ans était en vogue chez nous le culte de la *raison pure*. (*Licht freundlichkeit*). Les Jésuites, qui alors régnaient en Suisse, étaient regardés comme le principe de l'obscurantisme, et comme on haïssait le principe, on haïssait aussi les Jésuites. Depuis les choses ont bien changé. La crainte et la colère qu'inspirait le Jésuite ont disparu. Les Pères peuvent dans leur robe-noire traverser nos rues, sans s'exposer le moins du monde aux insultes du peuple; tout au plus si à leur passage on ouvre de grands yeux pour les bien considérer, et rien de plus. On peut appeler cela indifférence, progrès ou marche rétrograde comme on veut: peu importe, cela seul nous suffit; les Jésuites sont là et personne ne s'en offense. Le fait est assez significatif de lui-même pour nous dispenser de toute réflexion. Du reste nous ne serions pas étonnés d'apprendre demain, que les deux Pères établissent une mission permanente à Berlin et fassent venir auprès d'eux d'autres Pères de la Compagnie. » — Eh bien que dites-vous de cela, Cher Frère? - Voilà les protestants qui appellent les Jésuites à Berlin, le tour n'est pas mauvais; ils oublient, ces bons messieurs, que le décret de l'Assemblée constituante d'Allemagne en 1848 existe encore, ce fameux décret, qui chassa hors du territoire Prussien des Jésuites qui ne s'y trouvaient nullement, et ensuite les Liguoriens et les Rédemptoristes, croyant qu'il s'agissait de deux ordres différents. C'est en lisant ce décret, en exil dans le Tyrol, dit plaisamment le P. Roh, que je me suis senti la première fois l'envie d'aller en Prusse pour en être chassé. Mais non: ces pauvres gens avaient une idée tellement noire des Jésuites qu'ils ne se possédaient plus de joie, quand ils ont vu que c'étaient des gens comme les autres. « Ceux qui s'étaient figurés dit un autre journal, que les Jésuites étaient des mangeurs d'hommes, des nécromanciens etc..... et croyaient qu'en arrivant à Berlin, ils se mettraient à lancer l'anathème contre tous ceux qui ne penseraient pas comme eux, ont été bien attrapés en entendant leurs instructions, si calmes et si sensées; ou plutôt ils sont revenus des idées fantastiques qu'ils s'étaient formées de ces terribles Jésuites, pour les avoir vus à travers un microscope..... »

Un troisième journal protestant fait les réflexions suivantes: « On prenait jusqu'à ce jour les Jésuites pour des gens qui font descendre le feu du Ciel pour dévorer tous ceux qui ne sont pas de leur croyance, et l'on est tout étonné de trouver maintenant en eux des hommes qui prêchent le pur christianisme et qui le prêchent de manière à ne rien laisser à désirer. (*Wie sich's das Hertz nie wünschen kann*) » Et la gazette protestante de Magdebourg ajoute: « Les bons Pères n'ont ni lancé la foudre, ni terrifié leurs auditeurs par des coups de tonnerre: arrière donc toutes ces superstitions météorologiques contre des gens de cette espèce! Et s'ils revenaient demain ou si même ils se fixaient au milieu de nous et devenaient de plus en plus nombreux, qui pourrait encore s'en inquiéter? Oui, nous ne craignons pas de le dire, ils sont parvenus à renverser tellement les préjugés populaires, par rapport à leur apparition au milieu de nous, qu'ils pourront sans crainte revenir quand ils le désireront. »

Pour compléter tous ces détails, je joins ici un autre article, écrit aussi par une plume protestante; car ce sont les protestants qui dans cette affaire ont fait tous les frais d'éloge, les catholiques se contentant de copier leurs articles;

21. été trompée. Aujourd'hui même nous célébrons l'anniversaire de la guérison instantanée d'une jeune postulante qui m'est unie par les liens du sang et de la Religion, qui doit au P. Gloriot sa vocation d'abord, et en second lieu la santé, peut-être la vie. Elle fut guérie le dernier jour d'une neuvaine qu'elle fit à son protecteur, et ce jour là même elle reprit tous les travaux de la vie hospitalière. Elle prolongea cette heureuse journée en veillant tous les malades de la maison, elle qui la veille ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de deux personnes pendant les quelques minutes qu'on mettait à faire son lit, et cet état durait depuis six semaines. Dimanche prochain sera l'anniversaire de la seconde guérison obtenue par la même voie. Une jeune Sœur plus désespérée encore que la première, encouragée par le succès de sa compagne, voulut aussi faire une neuvaine au P. Gloriot. Le 5e jour, à 5 h. 1/2 du matin, elle fut guérie subitement et aussi complètement que la 1re. Il fallait trois personnes pour lui faire faire un mouvement dans son lit. La paralysie s'était portée à la moëlle épinière. Après 9 mois de souffrances, qui n'ont été interrompues que par quelques jours d'intervalle, elle reçut la Ste Communion dans son lit avec beaucoup de peine, et à l'aide d'une personne qui lui soutenait la tête; en recevant la Ste hostie, elle renouvela sa foi et sa confiance dans les mérites du P. Gloriot, et au même instant elle éprouva un violent tiraillement: elle était guérie. Elle se lève aussitôt seule, entend la messe à genoux, parcourt toute la maison, fait la lecture au réfectoire, et ne se couche qu'à 6 heures du soir. Toute la semaine elle s'acquitta de son emploi, et depuis ce moment sa santé se soutient parfaitement. »

Allemagne. Lettre d'un Scholastique de Paderborn. — Permettez-moi de vous parler un peu de cette brave allemagne que vous connaissez et aimez de longue date. D'abord, pour toute nouvelle politique, je me contenterai de vous dire que le Roi, qui pour sa justice et sa probité, est généralement aimé et respecté, autant par les Catholiques que par les protestants, continue toujours à être malade; et c'est le prince de Prusse, son frère, qui administre les affaires depuis 9 mois. Le fils de ce dernier est un excellent jeune homme, qui donne de grandes espérances. C'est lui qui autrefois a suivi avec tant d'exactitude la mission de Bonn, où il faisait son droit, et qui est même venu faire plusieurs visites au P. Roh; honneur qu'il n'aura probablement jamais rendu à aucun des ministres de sa religion; car ces pauvres gens ont complètement perdu leur autorité, aussi bien que l'amour et l'estime de leurs ouailles.

Ceci me conduit naturellement à vous parler un peu de la question religieuse en Allemagne. Jamais certainement, depuis la réforme, il n'y a eu un tel mouvement dans les esprits pour tout ce qui touche à la Religion de près ou de loin. Ces pauvres Allemands ont soif de la vérité; ils ont depuis longtemps renoncé à l'espoir de la trouver dans leur vieille religion protestante. Les philosophes leur avaient promis ce que leur religion ne pouvait plus leur donner. Ils se mirent donc à creuser, mais hélas! les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses et dans cette route fatale ils ne rencontraient partout que des abîmes: Je me trompe, ces profonds penseurs avaient fini par trouver une vérité inconnue jusqu'à ce jour; c'est que tout dans le monde était le moi et le non-moi. *Stupete gentes*: Ils font comme les taupes, dit le P. Roh; après avoir bien creusé et s'être donné beaucoup de peine, ils reviennent au point même d'où ils sont partis, sans avoir même fait un pas dans le chemin de la vérité; mais, par contre, ils ont la consolation de dire qu'ils ont bien approfondi le terrain. Pauvres gens! ils n'avaient oublié qu'un point, c'était d'allumer la lanterne. Quant au protestantisme, vous pouvez, je crois, vous préparer à faire son oraison funèbre. C'est ce que pensent non seulement les catholiques, mais même la majeure partie des protestants, c'est-à-dire le parti conservateur ou orthodoxe: Ceux qui jusqu'ici ont cherché avec bonne foi la vérité dans cette religion, et qui sont tout étonnés de n'y trouver que l'erreur et le vide. Ce parti comprend les deux tiers des protestants et ce seront les premiers à embrasser le Catholicisme quand une fois le branle sera donné. Ils attendent dans une sorte de recueillement, qu'il ait rendu le dernier soupir, pour le conduire solennellement à sa dernière demeure; mais il y a autour de ce cadavre une foule de charlatans qui font l'impossible pour leur persuader que, loin d'être malade, il ne s'est jamais si bien porté. Pour cela, ils le frottent de toute leur force, lui mettent les plus beaux vêtements et l'étendent solennellement sur un lit de parade en attendant qu'il

prouvera jamais sa thèse avec des grossièretés et des injures. » C'est fort bien, me direz-vous ; voilà ce que pensent les protestants orthodoxes. Mais les deux autres partis, qu'ont-ils dit à tout cela ? - Les autres ? Ils ont voulu avoir un dessous, et ils ont parfaitement réussi ; je parle des démocrates, car les Piétistes ont cru prudent de dissimuler cette fois leur rage. Quant aux premiers, un de leurs journaux avait annoncé en termes pompeux la clôture solennelle du mois de Marie à Ste Edwige pour le Dimanche, 30 du mois. C'était un gros mensonge ; mais deux lignes plus loin apparaissait le bout de l'oreille, car il annonçait pour le même moment une pièce de théâtre très intéressante « der alte Fritz und die Jesuiten ». Mais, comme elle avait été faite dans le bon vieux temps, on la rajeunit et on l'intitula : « der alte Fritz und seine Zeit ». Ces pauvres gens s'étaient donné de la peine pendant tout le mois pour l'arranger et pour l'apprendre, espérant faire fortune avec ce petit morceau délicat. Mais, ô tempora ! ô mores !... malgré les annonces magnifiques affichées à tous les coins de rue, le théâtre ressemble presque à un désert ; personne n'a envie de rire au compte d'un sot jésuite ; au contraire tout le monde court les voir et les entendre à Ste Edwige. Ce sont les journaux protestants qui en ont fait eux-mêmes la remarque, en se moquant de leurs malheureux confrères et de ces bons Messieurs du théâtre Frédéric Guillaume, qui ont cette fois amusé le public complètement à leurs frais. C'est un chapitre à ajouter, comme vous voyez, aux infortunes de votre brave ministre d'Angers.

Mon récit ne serait pas complet si je ne vous disais ce que pensent de leur belle œuvre les missionnaires eux-mêmes. J'ai été assez heureux pour me procurer une lettre du P. Pottgeisser adressée au R. P. Provincial d'Allemagne si je ne me trompe, et je me fais un plaisir de vous en traduire les principaux passages. Elle me dispensera de toute autre réflexion et elle vous dira mieux que je ne pourrais le faire, les résultats immenses que cette mission peut avoir dans la suite. La voici : « Le concours à nos sermons a été si extraordinaire, que, faute d'avoir de la place à l'église, les personnes ont été obligées de « retourner chez elles *en masse* ; la bonne moitié des auditeurs étaient protestants, et leur tenue a été admirable. A la fin du « sermon sur la présence réelle, la plupart d'entre eux tombèrent à genoux, entre autres deux professeurs de l'Université. « Il y a quelques jours le conseil des ministres s'est réuni chez le prince de Prusse. La question des Jésuites fut tout naturel- « lement sur le tapis ; les ministres exprimèrent leur vive satisfaction, et en particulier le ministre des cultes, Mr de Raumer, « qui était venu lui-même nous entendre. Le sermon sur la Ste Vierge paraît avoir produit un effet tout particulier ; tout le « monde était ému. Le jour de la clôture, l'émotion et l'enthousiasme étaient si grands, que le prédicateur a dû mettre dix « minutes pour retourner de la chaire à la sacristie, tellement on se pressait autour de lui, pour lui baiser les mains et les vête- « ments. Jamais de ma vie, je n'ai vu quelque chose de plus touchant que cette clôture. Pendant tout le mois, le confessional « était assiégé du matin au soir, plus encore qu'à Erfurt. Un très grand nombre de pécheurs, qui depuis 20, 40, 50 ans ne s'é- « taient plus confessés, sont venus s'agenouiller repentants à nos pieds, et beaucoup d'entre eux appartenaient aux classes supé- « rieures de la société berlinoise. Les étudiants de l'Université n'ont pas cessé un jour d'assiéger ma chambre. C'étaient pour « la plupart des protestants qui venaient me proposer leurs doutes de la manière la plus respectueuse. Quant aux abjurations « plusieurs personnes même du plus haut rang nous ont déjà donné leur nom .... »

Que n'ai-je encore, cher Frère, plusieurs pages à ma disposition pour vous raconter toutes les belles choses qui se passent ici sous nos yeux. Le jour de la Pentecôte par exemple, le P. Roh est allé prêcher dans le Duché de Lipp-Detmold, où se trouve une petite église catholique. Aussitôt que le Duc a appris l'arrivée du Père Roh, il est allé à l'église, où il a assisté à la messe et au sermon, et cela en compagnie de sa famille et de ses ministres, tous protestants comme lui ; après le sermon il a invité l'orateur à venir dîner chez lui, et pendant tout le repas, on n'a parlé que d'affaires religieuses. Le croiriez-vous ? Les braves gens de ce duché viennent à Paderborn, donner de l'argent pour que les prêtres catholiques leur disent des messes, parceque disent-ils, il n'y a plus qu'eux, depuis le 16e siècle, qui aient conservé ce privilège. Le P. Roh instruit en ce moment un jeune néophyte de Paderborn, qu'il a probablement converti par ses sermons.

26. Que ne puis-je vous parler encore des courses apostoliques, que fait en ce moment notre vénéré Prélat dans les parties protestantes de son diocèse ! Il est reçu partout où il arrive comme un ange envoyé du Ciel. Il prêche lui-même plusieurs fois le jour, et toujours sur la foi, la vieille foi de nos Pères. Ses paroles pleines de feu embrasent tous les cœurs, et lui attirent l'affection de tous ceux qui ont le bonheur de l'entendre. Les protestants eux-mêmes ne peuvent résister, et il est de leur part l'objet de la plus grande vénération. Pour moi, je l'ai entendu le Dimanche de Pâques prêcher sur le même sujet à la cathédrale à tout son peuple réuni, et j'avoue que j'étais tout hors de moi après le sermon. Puisse le bon Dieu lui conserver une longue vie, car il paraît appelé à faire de grandes choses... C'est un homme très savant, à la fleur de l'âge, grand ami de la Compagnie, et dont la vocation à l'Episcopat est tout-à-fait extraordinaire. Il vient d'acheter à Wittemberg, pour y bâtir une église, la maison où Luther a été marié, et ces jours derniers, il a été reçu en triomphe à Eisleben, et félicité par les autorités protestantes, qui avaient cependant fait des réclamations auprès du gouvernement à cause de l'église catholique qu'il venait d'y faire bâtir.... En somme, il faut admettre de deux choses l'une : ou bien toutes les affaires de ce monde vont en dépit du bon sens, et la Providence ne se mêle plus de rien ; ou bien l'Allemagne protestante est en voie de se faire catholique.... Priez donc avec nous le bon Dieu pour qu'il achève ce qu'il a si bien commencé.

Je viens de lire un nouvel article de journal, où l'on prouve que dans un avenir prochain tous les protestants bien pensants devront rentrer dans l'Eglise catholique, et qu'alors il n'y aura plus que d'un côté le Christ et son Eglise ; et de l'autre le matérialisme et l'athéisme.

Belgique — On nous envoie de Namur des nouvelles pleines d'intérêt, mais dont la Correspondance de Vals a déjà publié une partie. C'est ce qui nous engage à nous borner aux extraits suivants. Le professeur de rhétorique de notre Collège a depuis longtemps fait fleurir la dévotion au S. Cœur parmi les externes. Il a établi une association composée de plusieurs neuvaines ou réunions de neuf membres, qui montrent beaucoup de ferveur. Au mois de Juin 1857, les internes de la petite division ont acheté pour leur salle d'étude un tableau du S. Cœur et un beau cadre. Le R. P. Recteur, assisté de tous les Pères et de tous les Professeurs, a lui-même béni la Ste Image dans la petite étude. Cette année, le Jeudi Saint à six heures du soir (heure probable de la dernière Cène) la même cérémonie a eu lieu à la salle des grands. Mais cette fois le tableau a un prix tout particulier. Il est dû au jeune et habile pinceau de Mr Charlé, élève de rhétorique. Un cadre de 130 francs a été acheté par les élèves de la division. Le jour de l'installation on avait transformé l'étude en sanctuaire ; le tableau était entouré de nombreuses lumières qui s'allumèrent instantanément par le coton-poudre. Les petits avaient été invités. Après la bénédiction le R. P. Recteur adressa aux élèves quelques mots pleins de chaleur, loua le talent du peintre et le sacrifice que s'étaient imposé les élèves pour l'acquisition du cadre. Puis tous à genoux, répétèrent après le R. Père l'acte de consécration au S. Cœur ; enfin la cérémonie se termina par un chœur plein d'enthousiasme. Lorsque tout fut fini, les deux divisions décernèrent à leur ami, à l'artiste un solennel *vivat* suivi d'un tonnerre d'applaudissements. Je pense qu'il est peu d'artistes au monde qui aient éprouvé une émotion de bonheur aussi vive que celle de Mr Charlé. Voilà le S. Cœur roi de tous nos élèves ; puisse son règne n'avoir pas de fin !

Notre professeur de physique, le P. Maës, a établi un observatoire météorologique ; toutes les années il enverra le résultat de ses observations à l'observatoire de Bruxelles. On imprime en ce moment un de ses mémoires sur la météorologie dans les mémoires de l'académie de Bruxelles. — Le jeu de l'anémomètre et de l'anémoscope a reçu quelques perfectionnements dus en partie au directeur de l'observatoire de Greenwich, en partie à notre professeur. Tous les jours l'*Ami de l'ordre* donne un bulletin des observations faites à midi. — A la session de Septembre 1857. 16 élèves du Collège de Namur se sont présentés pour la candidature en philosophie et lettres : 13 ont été admis, dont 4 avec la distinction — 2 ont été admis pour l'Ecole des mines. — Pour ce qui regarde les vocations à la Compagnie,

une espèce de revirement favorable se manifeste dans notre Province. L'an dernier, il n'y avait eu que 7 nouveaux 27.
novices scholastiques; cette année il y en a eu au moins 16, et tout annonce une bonne récolte pour le mois de 7bre.
Parmi les futurs candidats, il y a un curé du diocèse de Namur, qui est âgé de plus de 60 ans. Il a obtenu du T. R. P.
Général la dispense que réclamait son âge.

Hollande. – Lettre d'un Scholastique de Maastricht à un Scholastique de Laval. – Maastricht, 20 Février 1858. – Notre province est jeune encore, vous le savez; aussi son personnel n'atteint-il pas le chiffre de celui des belles provinces de France. Voici d'abord un aperçu général sur l'état de la Compagnie en Hollande. Réunie auparavant à la Belgique elle en fut séparée en 1849, érigée en Vice-Province, et bientôt après, le jour même de la Pentecôte de l'année suivante, en Province Néerlandaise. À sa séparation de la Belgique, elle ne comptait que 94 membres et 8 maisons; savoir six résidences, dont deux à Amsterdam, et les quatre autres à La Haye, Nimègue, Culembourg et Ravenstein; un petit séminaire à Culembourg, et un collège à Katwyk. Depuis, elle a pris un accroissement considérable, vu que le personnel s'est presque doublé, et que le nombre des maisons s'est augmenté de cinq. En effet, la province compte actuellement 181 membres et 13 maisons; les nouveaux établissements sont, par ordre d'érection, une résidence à Rotterdam, un noviciat à Ravenstein, petite ville du Brabant septentrional; un collège à Sittard; un théologat à Maastricht, et enfin une résidence à Groningue, capitale de la province de ce nom; et j'ai l'espoir de pouvoir vous communiquer l'érection d'une nouvelle maison encore dans le cours de cette année. Du reste, il ne dépend que de nous d'en avoir encore plusieurs autres; mais avec notre personnel si restreint, il est impossible de suffire à toutes les demandes. Cependant, quelle douce consolation et quel encouragement pour nous de voir la Compagnie si bien appréciée dans ce pays! C'est le fruit des succès dont le Ciel se plaît à bénir nos travaux. Aussi aime-t-on à rendre justice au zèle infatigable de nos Pères; les Sacrements sont assidûment fréquentés dans nos églises, et tous nos exercices spirituels très-suivis. En outre, la direction religieuse de plusieurs hospices et prisons nous est confiée, et chaque année nos Pères donnent des missions, des retraites aux Séminaristes et aux Prêtres; sans compter beaucoup de communautés religieuses, tant d'hommes que de femmes. Après ces données générales, j'entrerai dans quelques particularités. Mais, auparavant, un mot sur l'administration spirituelle du pays. On sait que depuis 1853, le mode en est changé. Avant cette époque, elle était faite en partie par un Supérieur de mission, en partie par des Vicaires apostoliques. La première division comprenait toute la Néerlande, à l'exception du Brabant septentrional, du Limbourg et d'une partie de la Gueldre; elle portait le nom de Mission hollandaise, et était gouvernée par l'internonce apostolique près notre Cour et par des archiprêtres, relevant de lui; l'autre division où les catholiques sont en grande majorité était administrée par trois vicaires apostoliques, et Évêques *in partibus*. – Comme on jugeait qu'à côté du grand et du petit séminaire qui existaient déjà dans la mission hollandaise, aux environs de Leyde, on pourrait ériger très utilement un autre petit séminaire encore, il fut décidé de l'établir à Culembourg, petite ville de la Gueldre, pour en faciliter en même temps l'accès à la jeunesse catholique des provinces voisines, et d'en confier la direction à nos Pères. Ce nouveau Séminaire, placé sous la protection de l'internonce et des archiprêtres, fut donc ouvert en 1819, et continua d'être bien fréquenté jusqu'en 1825, où il subit le sort des autres institutions du même genre dans le pays, que le gouvernement fit fermer en érigeant son collège philosophique à Louvain. En 1840 cependant, on en obtint de nouveau l'ouverture, et la maison a continué depuis à exister avec un succès remarquable et croissant. On ne saurait dire le bien qu'elle a déjà fait par les nombreux prêtres, instruits et zélés, à l'éducation desquels elle a pris une si large part, et qui honorent maintenant le pays. Elle s'est attachée surtout à inspirer aux jeunes élèves du Sanctuaire un tendre amour envers la dispensatrice des grâces, Marie, la Vierge immaculée, et c'est à cette circonstance qu'on attribue les abondantes bénédictions que le Ciel répand sur cette maison. De plus l'extension prodigieuse qu'a pris le culte

de la Ste Vierge parmi cette population catholique qui vit au milieu des protestants est due en grande partie à nos anciens élèves, devenus prêtres et apprenant à leur tour à aimer Marie. En outre, bon nombre de ces étudiants a embrassé l'état religieux dans plusieurs ordres, surtout dans la Compagnie; plusieurs autres encore portent la bonne nouvelle du salut aux Indes Occidentales et même en Chine. Enfin cette maison a l'honneur de compter deux Evêques au nombre de ses élèves : Mgr Grooff, évêque de Canea, in partibus, et vicaire apostolique d'abord de Batavia, et ensuite de Surinam où il est mort depuis, et Mgr Van Vrée, évêque actuel de Harlem.

L'institut de Katwyk sur le Rhin près de Leyde, et à une demi lieue seulement de la mer du Nord, fait également beaucoup de bien. Fondé en 1831 par feu Mgr le Baron de Wykerslooth, évêque de Curium in partibus, et dirigé entre autres par l'évêque actuel de Harlem, il fut ensuite cédé à la Compagnie. Cet institut destiné à élever les fils des familles catholiques les plus considérables du pays, renferme un collège préparatoire aux études universitaires, une école de commerce, et une école préparatoire au collège. Cette dernière division composée de jeunes élèves de 8 ou 9 à 12 ans, est entièrement séparée des autres. Il y a deux ans, on y a célébré le 25e anniversaire de sa fondation; cette belle fête réunit sous la présidence de Mgr Van Vrée, son ancien directeur, et le chef actuel du diocèse, la plupart de ceux qui y avaient pris une part active à l'éducation de la jeunesse. En jetant un regard sur les années écoulées et les succès obtenus, on a pu se convaincre de la grande utilité de cet établissement et de la bénédiction dont le bon Dieu l'a favorisé par le grand nombre de sujets distingués qui y ont été formés et qui honorent les positions quelquefois très élevées et toujours très honorables qu'ils occupent. Quoique cette maison ne soit pas destinée à former des prêtres, il n'est pas rare que ses élèves, et parfois plusieurs à la fois, se fassent enrôler dans la Compagnie. — A l'instar de cet institut de Katwyk, on a érigé en 1850 le collège de Sittard, petite ville du Limbourg, destiné surtout à recevoir les élèves de la classe moyenne. Un externat est annexé à l'internat. Nos Pères y exercent aussi le St ministère dans l'église publique du collège. — Le théologat se trouve ici à Maastricht, capitale du Limbourg; on y a ouvert aussi une chapelle publique qui est très-fréquentée; on peut en juger par le nombre des communions qui a augmenté d'année en année, et qui a atteint l'année dernière le chiffre de 10,000. On y a établi également deux congrégations de la Ste Vierge pour les jeunes gens de la classe moyenne et supérieure. Elles promettent des fruits abondants. Les Pères de cette maison exercent aussi le St ministère en ville, et y dirigent plusieurs congrégations de demoiselles.

Autriche – On écrit de Freinberg, près Lintz, à la date du 1er avril 1858. – L'état de la Compagnie en Autriche est fort consolant. Le nombre des novices est considérable relativement aux années précédentes. Il devrait être bien davantage pour suffire aux travaux qu'on ne cesse chaque jour de proposer à la Compagnie. Non seulement les Evêques réclament notre ministère; mais le gouvernement veut aussi se servir de nous « pour la régénération du pays ». Ce sont les paroles mêmes de Sa Majesté apostolique à notre Père Provincial. De récents décrets nous ont donné les gymnases de Vérone, de Linz, d'Inspruck. Plusieurs autres en Hongrie, en Bohême et ailleurs nous seraient également confiés si nous étions assez nombreux pour les accepter. Du reste, les conventions entre le Ministère de l'instruction publique et la Compagnie ne sont pas encore ratifiées des deux parts. Nos gymnases devront admettre l'inspecteur impérial et royal. Mais, puisque tous les établissements d'éducation, privés ou publics, laïcs, religieux ou ecclésiastiques, sont soumis à cette inspection, pourquoi réclamer en faveur de la Compagnie une exception qui nous rendrait odieux? De plus, la loi écarte presque tous les inconvénients de cette surveillance, en nous armant contre les abus possibles. Et d'ailleurs, les professeurs ne mettront que plus de zèle à remplir leur devoir, en sachant qu'ils ont à soutenir l'honneur de la Compagnie devant un représentant de l'Etat. J'ajoute que celui dont nous recevons ici la visite annuelle nous est tout dévoué. J'en dis autant de l'inspecteur du petit Séminaire de Maria-Schein en Bohême. Ce dernier s'est montré si content, qu'il a beaucoup engagé les Pères à faire imprimer « les excellentes exhortations »

qu'ils adressent aux élèves, comme aussi les leçons de philosophie que donne le D. Oehler. Quant au collège de Kalksbourg, qui, sous l'habile direction du R. P. Boetman promet des merveilles, j'ai fort peu de détails. Ce que je sais, c'est que les jours de séance et de fête, les équipages de Vienne remplissent le parc. Le jeune frère de l'Empereur est très assidu à rendre visite à ses anciens amis; surtout les montagnes russes ne semblent pas lui déplaire. - A l'université d'Inspruck nos six professeurs de la faculté de théologie enchantent leurs auditeurs. Le P. Schrader n'obtient pas moins de succès à l'université de Vienne.

Espagne et Colonies - Extraits de diverses lettres - Le 12 avril, deux Pères et un F. coadjuteur sont arrivés à Puerto-Rico; ils sont destinés à y jeter les fondements d'une nouvelle mission. Le 15 du même mois s'embarquaient enfin à Cadix trois ou quatre Pères et autant de FF. Coadjuteurs; ils sont partis avec une petite flotte que le Gouvernemt d'Espagne envoie dans les îles Fernando Po et Annobon. Ils auront à lutter contre des difficultés de toutes sortes (des chaleurs excessives, des maladies, des idolâtres à convertir, et surtout le protestantisme). Au premier jour, partiront pour les îles Philippines 6 Pères et 4 FF. coadjuteurs. - La mission de la nouvelle Grenade est rétablie. Les P. Blas, Segura et Navarette sont à Bogota depuis le mois de Février; ils ont été cordialement reçus par ce peuple si dévoué à notre Cie. On y a ouvert un noviciat, où se forment déjà 8 novices: 20 autres ont été repoussés faute de place. Loyola compte pour le moment 145 habitants. Comme le nombre des vocations croît de jour en jour, on vient d'établir un second noviciat à Puerto de Santa Maria. Le P. Medrano est nommé maître des novices; six novices de Loyola ont été envoyés dans cette nouvelle maison. - Le séminaire de Barcelonne vient d'être confié à la Compagnie: au commencement de l'année prochaine, nous ouvrirons quelques classes, jusqu'à ce que le temps nous permette de les compléter. - Nous entrons l'an prochain au petit séminaire de Burgos sur la demande de Mgr. La Puente, dont le dévouement à la Cie est si connu. Sa Grandeur a voulu avoir au moins deux professeurs de classes élémentaires et un Père pour remplir la charge de Recteur. L'année prochaine, on commencera aussi une résidence à Valladolid: c'est le vœu de l'évêque nouvellement élu pour ce siège. - Au Chili, le collège de St Ignace, ouvert il y a deux ans, compte aujourd'hui 150 élèves. - A la Havanne, nos Pères ont célébré la fête du Sacré Cœur avec une pompe extraordinaire; on a fait une procession magnifique. La mission donnée aux prisons produit de grands fruits. Les exercices du mois de Marie ont attiré un concours immense de fidèles.

Etats-Unis d'Amérique - Une Lecture catholique à New-York. - La lettre suivante, datée de Fordham, 13 Janvier 1858, donne une idée du mouvement religieux en Amérique, mouvement auquel la Compagnie est loin d'être étrangère: C'est ce qui nous engage à reproduire ces lignes consolantes. - Hier soir, j'ai assisté à une Lecture. Savez-vous ce que c'est qu'une lecture? Non, vous n'en savez rien du tout, vous habitants de la vieille Europe. Une lecture est une idée et une pratique Américaine (et anglaise aussi pourtant). Une lecture est une très belle et bonne chose, ne vous en déplaise! Voici comment cela se passe, ou du moins s'est passé par rapport à celle dont je parle. Un comité se forme; tout se fait ici par comités et associations: Quelques gentlemens se réunissent, groupent autour d'eux leurs amis; on loue un théâtre pour une soirée, au prix de deux ou trois mille francs; on invite quelque illustre Lecteur. Les billets d'entrée sont à 25 sous ou 50 sous. Quand l'auditoire est nombreux, ces billets rendent beaucoup plus qu'il ne faut pour payer la salle; et alors le surplus est appliqué à quelque objet philantropique ou charitable. Le Lecteur arrive à l'heure indiquée, est introduit par le Comité; applaudi par toute l'assemblée, et puis pérore aussi longtemps qu'il le juge à propos. Hier le Lecteur était l'illustre docteur Brownson; le comité se composait des catholiques les plus riches et les plus influents de New-York. L'archevêque et un autre évêque, entourés d'une foule de prêtres; des dames en très grand nombre et du plus haut ton; les sommités scientifiques et religieuses du protestantisme; une multitude de bons Irlandais, avides d'entendre vanter leur religion et applaudissant avec fureur; la salle regorgeant de monde, et ne pouvant à beaucoup près recevoir tous ceux qui veulent entrer; 6000 personnes

présentés d'après les uns ; 10,000 d'après les autres ; puis, Brownson avec sa puissance de logique, sa rude audace, sa main de fer, attaquant le protestantisme et répondant à ses objections, parlant debout, sans lire (quoiqu'on appelle cela une lecture), mais improvisant, c'était évident, et n'en était que plus original, plus soudain, plus saisissant ! je vous assure, mon cher Père, que tout cela est magnifique. Voir, dans une vaste cité, livrée à l'hérésie et au matérialisme ; un siècle après qu'un Jésuite y avait été pendu pour le seul crime de s'être trouvé là ; au milieu d'un théâtre consacré à Satan ; après que la lecture avait été annoncée dans tous les journaux et dans toutes les églises ; voir et entendre un laïque, et encore un laïque qui avait été ministre protestant, prêcher J.C. devant 6 ou 10 mille personnes, et prêcher J.C. avec toute la pureté, le zèle, l'indomptable énergie d'un apôtre, prêcher devant toute l'Amérique, car les feuilles publiques vont répéter son discours le lendemain : je vous le dis encore, c'est extrêmement beau ; et même j'avoue que je ne conçois, sur la terre, rien de plus beau qu'un pareil ensemble. C'est un triomphe des plus éclatants dont la Religion puisse jouir ici-bas. Notez de plus que ces grands spectacles, ces sublimes confessions de foi, communiquent aux auditeurs, aux jeunes gens surtout une étonnante virilité. Il y a là un effet profond sur les âmes. Ici, il faut en convenir, l'homme a une conscience de lui-même, qu'on ne trouve guère en Europe. Ce sentiment dégénère trop souvent en orgueil, c'est là le défaut ; mais, contenu dans de justes bornes, c'est l'homme dans sa vérité et sa beauté. Ne dites pas que mon enthousiasme m'emporte ; si vous y réfléchissez, je suis sûr que vous serez d'accord avec moi !

Guyane Française - Extraits des rapports mensuels de M. Verquin, Commandant Supérieur des Iles du Salut au Gouverneur de la Guyane, le contre-Amiral Beaudin. Juin 1857. - Le service religieux ne laisse rien à désirer maintenant. La conduite générale des transportés nous démontre tous les jours davantage le grand bien que la religion apporte à la moralité de ces hommes. Malgré la sévérité avec laquelle la discipline est exercée, on trouve rarement des hommes en punition pour des fautes graves, à part quelques incorrigibles qu'il serait indispensable de diriger vers un autre point de la Guyane, ne serait-ce que pour l'exemple. Les transportés se conduisent bien ; M.M. les aumôniers rivalisent de peines, de fatigues et de soins pour poursuivre leur tâche difficile ; mais cette tâche est de plus en plus couronnée de toutes sortes de succès. - Nous avons eu le Dimanche de la fête-Dieu, une cérémonie vraiment belle et imposante, à la solennité de laquelle tous les habitants de l'Ile-royale sans exception, avaient concouru. Six reposoirs fort beaux avaient été élevés, par les Pères sur le plateau de la vigie, les sœurs de St. Paul près de l'hôpital, les surveillants près de la porte du camp, les militaires sur la redoute auprès du mât du pavillon, et enfin la transportation au milieu de son camp en avait élevé deux qui ne le cédaient aux autres ni en élégance ni au bon goût. Les heures de repos avaient depuis longtemps occupé l'industrie de ces hommes ; chacun d'eux avait confectionné son offrande particulière, et tout cela sur un simple conseil des Aumôniers de contribuer à cette œuvre pieuse selon ses moyens. Tout le personnel de l'Ile-royale assistait à la procession. Le recueillement le plus grand se faisait observer chez tous les transportés, portant des bannières, exécutant des chants religieux avec beaucoup d'ensemble. La musique et les tambours ouvraient la marche ; cinquante hommes de troupe commandés par un officier formaient la haie. Le dais était porté par les sous-officiers de chaque arme, et les glands portés par les officiers eux-mêmes. Cette cérémonie imposante fera, dit-on, époque à l'Ile royale et l'Etat-major de l'Adour, assistant à la procession et aux offices en apportera en France un bon souvenir. - Mr. l'aumônier chargé du service de St. Joseph, avait aussi préparé sur ce pénitencier une cérémonie à peu près semblable qui a eu lieu le Dimanche suivant. L'Ile-royale avait apporté à St. Joseph toute son assistance en personnel et matériel, de telle sorte que huit jours après, on retrouvait la répétition de la première fête, avec le même ensemble, le même ordre et le même recueillement.

Juillet - Le service religieux continue sur les mêmes errements. Le zèle des Pères est infatigable et porte son fruit parmi les transportés. Je me confirme de plus en plus dans la conviction que des préceptes religieux donnés avec cette entente parfaite que mettent nos Aumôniers de l'Ile royale, doivent être le principe moralisateur efficace de la transportation.

Il y a quelque temps, un transporté a trouvé, sur le chemin, une petite somme d'argent (deux francs) et l'a fait remettre aussitôt sur mon bureau. J'ai fait une expérience dont j'ai eu lieu d'être extrêmement satisfait. Le 9 Juillet, un service funèbre à la mémoire de Madame la Supérieure de Cayenne a été chanté à l'Ile-royale à 5 heures 1/4 du matin. J'avais donné l'ordre unique de ne sonner la cloche des travaux qu'après l'office; aucune convocation n'avait été faite et l'église était comble, personne n'était absent. La musique, les chants ont exécuté des morceaux de circonstance, et ces études avaient été faites sur l'avis donné en chaire le Dimanche précédent, que le service funèbre aurait lieu tel jour. — Je dois ajouter que MM. les officiers d'infanterie et de santé donnent toujours le bon exemple, et c'est justice de vous en informer. A l'époque de la fête-Dieu, le lieutenant d'infanterie M. Fabrizi particulièrement, a passé deux journées entières, sous un soleil ardent, à faire installer lui-même le reposoir de la redoute et n'a quitté ce travail que pour venir commander le détachement qui escortait la procession. » 31.

De son côté, le P. Ringot ajoute à la date du 16 Juillet 1857. — Nos transportés sur cette Ile royale nous donnent des consolations. Bon nombre d'entre eux fréquentent les sacrements, tous entendent avec attention et goûtent la parole de Dieu. Les fervents visitent l'église dans leurs temps libres; assistent à la récitation du chapelet avec zèle et piété. Cet exercice du chapelet fait du bien et attire bien des grâces sur l'établissement. — Depuis que les rigueurs arbitraires de la discipline se sont modérées, grâces à notre Gouverneur, nos transportés vont beaucoup mieux; il n'y a plus de ces colères plus ou moins retenues, de ces murmures, menaces, cris de rage et de mort; ils sont plus dociles à la voix de l'aumônier qu'ils aiment beaucoup d'ailleurs; il est pour eux, c'est leur expression, un ami, un bienfaiteur, un Père. Je bénis Dieu de ces heureuses dispositions qui nous mettent en mesure de leur être plus utile; aussi chaque jour, il se présente des pécheurs qui ont vieilli dans le crime, et veulent se réconcilier avec Dieu. — Depuis 6 ans je n'ai pas vu mourir un transporté sans recevoir les sacrements. Les protestants, les juifs, les arabes demandent aussi à mourir catholique.

Lettre du P. Gaudré. Cayenne 18 Août 1857. — Depuis mon retour à Cayenne, voici un trait de miséricorde divine qui m'a surtout consolé. Je rencontrai quelques jours avant l'Assomption, un de mes bons amis, ouvrier charpentier; je lui donnai le bonjour et il se hâta de me dire: « Mon Père, j'irai vous voir, j'ai une grosse affaire à vous dire. » Venez, lui dis-je, et le lendemain au soir il était à la maison: « Mon Père, que cela me coûte! mais ça ne fait rien, je l'ai promis. Je n'ai pas fait de ma vie une seule bonne communion. Je ne dors plus, depuis l'autre jour que j'ai rencontré à la promenade deux frères: je les suivais et je tâchais d'entendre ce qu'ils disaient: c'était le chapelet. Je trouvais ça si beau, et moi si vilain avec mes mauvaises communions, que je n'en n'ai pu dormir la nuit. mais c'est fini maintenant, je veux vivre en chrétien. » En effet il se confessa et communia au jour de la fête. Puisse-t-il tenir parole avec la grâce de Dieu et persévérer jusqu'à la fin! (Peut-être avez-vous entendu parler par nos Pères de St Georges, de la vieille mère Placide, négresse de 16 ans, comme elle disait, supprimant la centaine qui devait figurer en avant. Elle avait bien connu les Pères Fauque, Canave, Juste de l'ancienne Compagnie; elle m'en répétait les noms chaque fois que je la visitais. Jamais je n'ai vu prier avec une plus vive expression de foi, gesticulant légèrement de la tête et des deux mains avec une accentuation animée. Quinze jours avant sa mort, elle me chantait encore des couplets de vieux cantiques avec une fraîcheur de voix qui m'étonnait, et redisait ses actes avec une énergie remarquable pour cet âge: Mon Dieu.... après le bonheur que vous venez de me faire.... plutôt mourir.... que de vous offenser mortellement!.... A cette dernière visite, quoique ne trouvant en elle que de la faiblesse, je me décidai à lui donner la Ste Communion, puis l'extrême onction. Deux jours après, je reçus la nouvelle de sa mort.)

Lettre du R. P. Beigner. Cayenne, 19 nov. 1857. — Mgr Dossat, car maintenant nous avons un Evêque, donne la bénédiction papale et la Confirmation dans nos Pénitenciers. Il a eu la bonne pensée à Rome de prier le Souverain Pontife de bénir dans sa personne tous nos transportés, ce qu'a fait Pie IX avec sa bonté ordinaire. Mgr parcourt donc nos pénitenciers, les bénissant au nom du Souverain Pontife. Nous l'avons prié de donner en même temps la Confirmation. Il l'a déjà donnée

à l'Ilet-la-mère à 36 transportés et à 8 soldats. Ces hommes avaient été préparés par le P. Jardinier, qui pendant 3 mois leur fit une instruction tous les deux jours. Aussi se sont-ils présentés avec un recueillement, une piété qu'on admirerait dans des enfants qui font leur première communion. — A l'Ile-royale, la confirmation a été plus belle encore, à cause du nombre de ceux qui la reçurent, et de la splendeur des cérémonies. Mgr a été enchanté de la réception qui lui a été faite. — Le fruit de la cérémonie a été la conversion d'un juif, d'un protestant, de 20 Kroumans qui tous veulent devenir catholiques, de plusieurs noirs qui n'ont pas encore fait la première communion etc.... De là, Mgr est allé à Maria et au Maroni. Il repasse en ce moment à l'Ile-royale où il reçoit des abjurations, fait des baptêmes, confirme les nouveaux convertis. Le gouverneur a voulu assister à cette cérémonie. Le Préfet apostolique va visiter de même tous les autres pénitenciers, où il se fait aussi beaucoup de bien par le zèle de nos Pères. On bâtit de belles églises à Ste Marie, St Augustin, l'Ilet-la-mère.

Lettre du P. Jardinier — St Laurent du Maroni, 10 Déc. 1857. — Depuis deux mois, je suis dans un nouvel établissement, qu'on essaie de fonder à 7 lieues au-dessus de l'embouchure du Maroni, fleuve qui sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise. Que veut-on faire ici? Essayer enfin, mais cette fois sérieusement, l'œuvre magnifique de la colonisation pour les transportés, leur faire retrouver la paroisse, la famille, des moyens d'existence, l'attachement au sol. Puisse le gouvernement ne pas se laisser décourager par les obstacles! Dans la partie qu'on vient de choisir, la colonisation est possible, facile même et pleine d'espérances pour l'avenir. Elle serait si honorable pour la France, si avantageuse au transporté qu'elle encouragerait, si morale enfin pourvu qu'on permette à la Religion d'exercer librement toute son influence! Dès le commencement, ce fut le rêve de tous nos Pères, tant de ceux que Dieu a appelés à la récompense que de ceux qu'il a laissés à la peine.

L'homme choisi pour diriger l'œuvre est un homme accompli: Bonté, santé, activité, piété, expérience du climat, connaissance des personnes, zèle pour cette entreprise qu'il projetait depuis de longues années: tel est le Commandant préposé au Maroni. — En commençant, on défriche et l'on fait à la hâte des carbets provisoires, qui permettront d'attendre les familles et un établissement plus régulier. Les forêts sont coupées par des criques, qui deviennent une grande ressource pour la soif et les arrosements. Du reste, à l'endroit que nous occupons, l'eau du fleuve est potable et n'est pas salée. Seulement durant trois mois, lorsque la sécheresse fait baisser le fleuve, la marée montante altère la qualité de l'eau. Les forêts vierges, qu'on va convertir en jardins, donneront considérablement les premières années. Déjà nous mangeons les productions semées il y a deux mois. Je prends mes repas à l'Etat-major, composé en tout du Commandant et d'un excellent médecin, qui est peintre aussi et vient d'achever une fort belle descente de Croix pour notre pauvre Chapelle en construction. — Deux choses sont actuellement fort gênantes pour nous: les petites mouches et ce qu'on appelle les Chiques. Les mouches foisonnent. Elles arrivent avec le jour et ne partent qu'avec lui. Lorsqu'on n'est pas obligé de rester stationnaire, on s'y fait; mais lire, écrire avec ces petites mouches, inoffensives, gentilles même tant que vous voudrez, c'est pour moi un supplice. Les Chiques, c'est bien autre chose. Jugez, mon Rév. Père, s'il est amusant de passer chaque jour un temps considérable à extraire les chiques et à panser les plaies qui résultent de cette opération! Or, nous en sommes tous là, le médecin comme les autres. Mais qu'est-ce donc que ces terribles animalcules? Révérence parlée, vous connaissez la puce. Eh bien, la chique ressemble comme deux gouttes d'eau à une puce de la plus petite espèce, saute comme elle, pince et pique comme elle, mais plus qu'elle, vient établir sa demeure non pas sur vous, mais dans vous, à la plante et aux doigts de vos pieds, entre vos ongles, et pénètre bien avant dans les chairs vives. Elle entre si doucement que d'abord on ne se doute de rien. Mais, après deux ou trois jours, voilà des douleurs lancinantes, d'insupportables démangeaisons; on ne sait où poser son pauvre pied. On regarde, et, quand on a de bons yeux, on découvre un tout petit point noir, entouré d'un cercle blanc: c'est la chique avec son nid et son enveloppe. Il faut bien vite alors s'armer de son canif, trancher dans le vif et enlever le tout d'un seul coup. Il reste un trou assez profond, qui fait souffrir beaucoup, mais bien moins que la chique. Il est ici de pauvres malheureux, auxquels on en a ôté jusqu'à 50 et 60 à la fois: impossible alors de marcher de quelques semaines. Les Indiens qui nous entourent se servent

de grosses épingles pour enlever leurs chiques, et, afin d'avoir toujours l'instrument sous la main, comme ils n'ont pas de vêtements pour l'attacher, ils recourent à un moyen qui leur paraît fort simple : c'est de piquer l'épingle à la lèvre inférieure, d'où ils la retirent quand ils ont besoin de ses services. Ce procédé n'est pas du goût de nos Français.

Je termine par un trait, où vous verrez le doigt de Dieu et une protection spéciale du bon Ange. Il y a trois semaines, un de nos braves Bretons voulut, malgré la défense du Commandant, se donner le plaisir de passer la crique qui sert de limite aux hommes en demi-liberté. Désobéissance ne porte pas bonheur, il l'expérimenta. Après avoir contenté sa curiosité, il se mit en devoir de revenir pour être là à l'appel de 5 heures. Mais à son grand désappointement, il marche et marche encore, sans retrouver chemin ni crique. Ces forêts, impénétrables au Soleil, sont si épaisses que, en dehors du sentier battu, le plus intrépide marcheur ne fait pas en 2 h. le chemin de 5 minutes. Tantôt il faut franchir de gros arbres tombés de vétusté, tantôt couper d'immenses lianes qui vous enlacent. Donc, notre Breton manqua à l'appel. Cependant, comme on trouva dans sa case sa vareuse, son couteau, son pain et son tabac, on en conclut qu'il n'avait pas dû penser à s'évader. Pour l'aider à retrouver la route du Carbet, le commandant fit sonner du clairon. Tout fut inutile. Dix jours se passent et le Breton ne revient pas. On le croit mort. Le douzième jour après sa disparition, le commandant envoya quinze hommes abattre des acajous, à une demi-lieue d'ici. Les arbres en tombant écrasent leurs voisins et font un bruit épouvantable. Le prétendu mort entendit ce bruit et dirigea sa marche en conséquence. Mais il était sans voix et sans forces, n'ayant eu pour se nourrir que des herbes et des feuilles. Il mit trois jours à parvenir jusqu'à nos bûcherons, qui le virent enfin, demi-nu, adossé contre un arbre, et faisant des signes avec les bras. Ils accourent tous : c'était notre fugitif. Or, durant tout ce temps de détresse, outre ses prières accoutumées, il avait demandé la grâce d'échapper à la mort en récitant chaque jour cinq Pater et cinq Ave avec une invocation à son Ange Gardien, que j'avais aussi beaucoup prié pour lui. Il est maintenant remis et bénit le Ciel d'une protection si manifeste.

Des lettres postérieures nous apprennent que l'essai de colonisation tenté au Maroni, a reçu la sanction désirée. Le 21 Février de la présente année, on a béni solennellement le territoire destiné aux colons, et M. le Gouverneur général de la Guyane, présent à cette cérémonie, a donné lui-même, par un premier coup de hache, le signal du déboisement.

Chine. Extraits de la correspondance mensuelle du R. P. Lemaître avec la Maison de Laval.

Janvier 1858. — La compagnie compte en ce moment 32 prêtres en Chine ; savoir 4 prêtres dans la mission du Pe-tche-li oriental, et 28 prêtres, avec 5 frères coadjuteurs dans le Kiang-nan. Sept prêtres chinois administrent avec nous les 76,000 chrétiens du Kiang-nan ; mais quelques-uns de ces prêtres, vieux et malades, rendent peu de services. Les jeunes gens du Séminaire qui ont fini leurs études nous aident comme catéchistes ; 3 d'entre eux sont diacres et tout fait espérer qu'ils seront fort utiles dans le saint ministère. Un de nos Séminaristes, qui était le modèle de ses condisciples, mourut l'année dernière, après avoir été admis dans la Compagnie. D'autres jeunes gens du Séminaire et du collège donnent de belles espérances, et se préparent sérieusement à faire ce que Dieu demandera d'eux. Pour ouvrir le noviciat, nous n'attendons que l'ordre de nos Supérieurs : du reste jusqu'ici nous n'avons rien perdu pour avoir différé. La santé de nos Pères et frères est assez bonne, malgré d'excessives fatigues. Parmi nos écoles, qui instruisent en ce moment plus de 5000 enfants, celle qui attire le plus l'attention de tous, c'est le petit Collège de Zi-Kawei. Nous n'avons que des actions de grâces à rendre à Dieu pour les bénédictions qu'il répand sur ce petit établissement : les jeunes gens ne montrent pas moins de disposition pour la vertu, que de goût et d'aptitude pour les études. Jusqu'ici nous n'y avons encore enseigné que le Chinois. Parmi les grands, quelques-uns sont arrivés au but que nous nous proposions, et ne tarderont pas à être employés comme maîtres d'école ou catéchistes. D'autres, que Dieu semble appeler à quelque chose de plus grand, vont, en continuant les études chinoises, commencer l'étude du latin. Parmi ces derniers, deux lisent et écrivent passablement le français, bien qu'ils ne l'aient étudié que par manière de récréation. Avant de les envoyer en vacances pour le nouvel an, nous avons voulu, selon la coutume, voir s'ils avaient profité des leçons qui leur sont données sur la Religion. Les grands ayant eu pendant l'année des explications sur la philosophie chrétienne, ont dû soutenir des thèses en règle sur Dieu, sur l'homme...

34. et ils s'en sont fort bien tirés. Les petits avaient à expliquer la vie de N. S. et l'établissement de l'Eglise, avec les principaux dogmes de la foi: et pour dire exactement ce que je pense, il me semble que fort peu de nos rhétoriciens d'Europe, montreraient plus de clarté dans les idées et plus d'aisance dans l'exposition. - J'ai déjà dit dans des lettres précédentes que les autorités du pays prenaient intérêt à notre collège: il y a 5 jours encore, le colonel qui commande les troupes du district, vint nous voir avec un autre mandarin civil, et ils voulurent bien assister et prendre part à un examen sur la littérature chinoise. Les Européens qui viennent à Chang-hai nous honorent aussi de leurs visites, et parfois nous aident de leurs aumônes. - Depuis le repos que nos Pères sont obligés de prendre pendant les chaleurs de l'été, ils ont pu visiter presque toutes les chrétientés. Après la retraite qu'ils font en ce moment, ils vont finir ces visites annuelles; puis, vers le mois de mai, ils tâcheront de repasser dans la plupart des chapelles, pour entendre les confessions de dévotion et encourager les oeuvres de zèle. De tous côtés le succès a été plus complet que les années précédentes, et quelques pécheurs perdus au milieu des payens, sont revenus d'eux-mêmes à des pratiques trop longtemps oubliées. On sait qu'en Chine, c'est surtout par la patience et la persévérance qu'on arrive au succès: jusqu'ici je ne sache pas qu'il y ait eu des conversions en masse, même d'une petite localité: nous devons sauver les âmes en détail, et nous attacher à chacune en particulier pour l'arracher à l'ennemi du genre humain. C'est ainsi que, depuis une douzaine d'années que nous sommes ici, le nombre de nos chrétiens a augmenté d'environ vingt mille. Il semble même que Dieu veut donner au zèle patient des missionnaires et des chrétiens une nouvelle consolation et de nouveaux encouragements; car depuis quelques mois, des villages presque entiers ont renoncé aux superstitions et commencent à adorer le vrai Dieu. Le P. Gonnet m'écrit: « Dieu m'a donné un nouveau Paul qui s'entend parfaitement avec le vieux et l'aide bien efficacement. Un village de 30 et quelques familles a été gagné par lui à N. S. et il vient de m'amener les chefs de ce village: il va encore me falloir pour cet endroit un bon maître d'école. » Le P. Bourdilleau écrit de son côté: « Les payens que vous avez vus à l'ouverture de la nouvelle Eglise, n'ont pas tous perdu leur temps: 6 familles ont déjà détruit leurs superstitions et commencé à prier. » - Mr Furet des missions étrangères m'écrit des Iles Lieu-tchou: « Nous ne faisons pas de conversions, mais nous nous préparons en profitant de la bonne occasion « que la Providence nous donne d'étudier les livres Chinois-Japonais, et Japonais. Nous avons 9 maîtres fournis gratis « par le gouvernement; que ne puis-je ajouter *gratis pro Deo*! Il y en a quelques-uns qui sont bien forts, et je dirais même « bons philosophes. Nous sommes dans d'excellents rapports avec les autorités, et si nous ne convertissons pas encore, nous a« vons du moins l'avantage d'étudier tranquillement; c'est un bon commencement.... »

Février. - Nous venons de recevoir des lettres de nos Pères nouvellement établis au Tcheli oriental: ils font ce qu'ils peuvent pour organiser l'oeuvre de la Ste Enfance; mais ils paraissent désespérer de la mettre sur le pied où elle est au Kiang-nan, surtout pour l'éducation des enfants. Deux d'entre eux étant sérieusement malades, nous allons envoyer du renfort à nos Pères épuisés. C'est le P. Giaquinto, directeur de l'Orphelinat de Tsa Kawei, qui aura l'honneur de cette belle mission. - Au milieu des bruits de guerre, votre sollicitude pour nous vous fait sans doute désirer des détails sur notre position. Tout se résume en deux mots: nous sommes fort tranquilles, et il ne parait pas que nous ayons rien à craindre pour nos établissements. Le peuple et les mandarins nous voient avec plaisir faire du bien à l'Enfance, et ils n'ont que des éloges pour nos écoles et nos orphelinats. Les Européens de leur côté sont pleins de bonté pour nous, et bien qu'ils ne voient qu'une faible partie de nos oeuvres, ils trouvent que nous faisons beaucoup pour la gloire de l'Europe et de la Religion. Hélas! que ne pouvons-nous faire mille fois plus dans un pays où il y a tant à faire? Du moins parait-il certain que personne pour le moment ne veut empêcher le peu que nous avons commencé.... J'entends dire que dans plusieurs missions les vicaires Apostoliques ont jugé à propos de fermer leurs écoles et leurs Séminaires: on annonce aussi qu'un missionnaire Italien a été pris en rentrant dans le Chang-hi qu'il avait quitté pour venir ici l'année dernière. - Deux R.R. P.P. Franciscains qui avaient été précédemment arrêtés dans le Nord, et que les mandarins, après bien des instances de notre part avaient rendus à la liberté, se préparent à repartir pour les lieux où les attendent peut-être les mêmes chaînes. - Nous avons eu le plaisir de voir réunis à Zikawei tous nos Pères, excep-

tè trois ou quatre qui avaient fait leur retraite en Janvier, pour être à la disposition des malades. Nous avons donc passé ensemble 35.
une dizaine de jours, dans les saints exercices de la retraite, et le dernier jour, fête du B. Britto nous avons eu la rénovation des vœux. Vous dire le bonheur que nous éprouvons de nous revoir ainsi de temps en temps, de pouvoir conférer en famille des moyens de nous perfectionner dans notre vocation, et de gagner plus d'âmes à J. C., vous exposer les avantages et les douceurs de ces réunions, est chose impossible : seulement aidez-nous à remercier le bon Maître d'avoir tout disposé de sorte qu'au milieu des travaux de la vie apostolique, nous ne soyons privés d'aucun des avantages de la vie commune. Après leur retraite, les Pères sont repartis, plus joyeux et plus forts que jamais pour recommencer leurs travaux de mission. — Avec le P. Giaquinto part pour le Tchéli un jeune Chinois, postulant depuis longtemps pour être frère coadjuteur; et fort capable pour l'organisation d'une maison. Sa famille a fait des efforts pour le retenir; mais il nous a tous édifiés par la douceur, la charité, la condescendance aux volontés de ses parents, autant que par sa fermeté et son dévouement : après avoir loué et approuvé la manière de voir de ses parents, il les a si bien pris, qu'ils ont consenti à son départ et lui ont même fait des présents pour la mission du Nord. Je pense du reste qu'il reviendra ici pour faire son noviciat. En cédant le P. Giaquinto et ce cher enfant, nous faisons un grand sacrifice, vu surtout notre petit nombre et nos œuvres toujours croissantes. — A la nouvelle année chinoise, qui cette année était le 14 Février, toutes les écoles se ferment, et tous les élèves vont en vacances. Les classes recommencent une quinzaine de jours après le nouvel an. A Zikawei nos pensionnaires purent partir dès le 3 Février : ils devaient rentrer au plus tard le 1er Mars. Je n'ai eu que de bons renseignements sur leur conduite pendant les vacances. Maintenant les voilà qui arrivent si nombreux, que le P. Zottoli en a déjà deux ou trois qu'il ne peut ni loger, ni renvoyer sans grand inconvénient. Pourtant, nous en avons déjà pris une dizaine pour les mettre à l'enseignement; quelques autres restent dans leurs familles pour aider leurs parents au commerce; en sorte qu'on pensait avoir du vide à la rentrée; mais nous sommes heureusement trompés, et il faudra bâtir. Chez vous, on fait des représentations de théâtre à la clôture des classes, quelquefois un peu au détriment des examens. Nos collégiens se sont arrangés entre eux pendant les vacances pour nous donner une petite soirée intéressante le jour de la rentrée. Outre quelques farces qui avaient leur but moral, ils ont voulu montrer à l'assistance qu'un chrétien doit être prêt à tout perdre plutôt que de renoncer à sa foi. Dans une 1re scène un mandarin chrétien a eu à soutenir les prières et les remontrances de son vieux père, de plusieurs amis, de plusieurs parents, puis les menaces des mandarins supérieurs et de l'Empereur même. Il a résisté à tout et donné raison de sa constance; à la fin il a été enchaîné, avec ses deux neveux qui venaient d'apprendre le martyre de leur père et de leur mère. Dans la 2de scène on a admiré la patience, la charité des confesseurs en prison, la conversion des gardes, la charité du missionnaire qui vient soulager les prisonniers, la tendresse du vieux père payen, qui d'abord engage son fils et ses petits-fils à apostasier, et finit par se convertir lui-même avec d'autres amis, décidés à tout perdre pour aller au Ciel. Enfin l'Empereur, instruit par les Européens de la bonté de la Religion, accorde la liberté aux confesseurs et à tous les Chrétiens. Le confesseur, après bien des regrets d'avoir été jugé indigne de la couronne du martyre, adresse de belles exhortations à ses neveux, puis demande leur admission au collège de Zikawei pour qu'ils y apprennent à remplacer le martyre du sang par celui du travail, du zèle et de la charité. — Bien que quelques-uns des principaux acteurs ne fussent rentrés que la veille, et qu'ils n'eussent eu qu'un jour pour tout combiner, leur improvisation fut très intéressante et très édifiante. Ce qui me plaisait le plus, c'était de voir que ces chers enfants s'amusaient de tout cœur, et le faisaient avec autant de délicatesse que d'aisance. — Le premier de l'an chinois les Séminaristes avaient imaginé une autre pièce qui nous intéressa tous. Le fond était un docteur juif qui rencontrait le philosophe Confucius, et lui apprenait les vérités de la Religion, la révélation, l'attente d'un Sauveur &c. Les réponses de Confucius, tirées de ses livres, s'appliquaient parfaitement aux enseignemts chrétiens et tendaient à faire croire et aimer la Religion. Je ne puis vous parler de toutes les petites écoles, ou continuées ou commencées ces jours-ci. Ce sera pour une autre fois.

Mars. — Vous entendez sans doute beaucoup plus parler des guerres de Chine, que vos frères qui sont en Chine. Vous savez ce qui s'est fait à Canton : nous avons eu peu de détails; mais la hardiesse avec laquelle les braves ont monté à l'as-

30. [illegible] et pris la ville, a produit son effet jusqu'ici. Nous attendons pour la semaine prochaine les ambassadeurs qui maintenant visitent Amoi, Foutcheu, Ning-po. Ils ont déjà envoyé à notre **Foutai** (gouverneur du Kiang-sou) des lettres pour la Cour de Péking. Bien entendu qu'avant d'expédier ces lettres, nos chinois ont voulu les lire, quoiqu'ils eussent dit aux Européens que c'était une chose sacrée et qu'elles ne seraient lues qu'à la cour. Tout le monde dit ici, d'après ces lettres, que les Alliés demandent quatre nouveaux centres pour leurs établissements : Soutsen, capitale du Kiang-sou ; Nankin, capitale des deux Kiang ; Woutsang-fou, capitale du Houkuang, et Tien-tsin près de Péking. — J'apprends que tout est à feu et à sang dans la mission du Kiang-si : les rebelles perdent du terrain et les mandarins avancent. On ne saurait dire lesquels font plus souffrir les pauvres chrétiens de cette province du Kiang-si. Les rebelles qui occupent toujours Nankin, ne font presque plus parler d'eux. Il ne paraissent avoir aucune chance de succès. — Le mois de St. Joseph que nous finissons aujourd'hui aura sans doute été célébré en France avec plus de magnificence qu'en Chine ; pourtant nous avons fait ce que nous avons pu pour honorer le Patron de toute la Chine, et nous le rendre propice dans des circonstances qui vont sans doute décider de l'état de notre Ste Religion dans cet extrême Orient. — Je viens de faire visite à l'ambassadeur français, M. le Baron Gros : il m'a demandé beaucoup de renseignements sur nos œuvres et surtout sur les écoles. M. le consul lui disant qu'il aurait du plaisir à voir Zikawei. « J'en suis sûr, a-t-il repris ; car le comte Poutiatine (l'Ambassadeur Russe) m'en a souvent parlé, et presque toujours les larmes aux yeux, tant il aime ces établissements. »

Le P. Hélot écrit le 14 de ce mois : « Un enfant du gros bourg de Tsang-Kong-ba, était malade de la petite vérole : sa mère voulant faire des superstitions, l'enfant s'y opposait disant que ce serait le Seigneur Jésus qui le guérirait. La mère étonnée fit appeler des chrétiens qui instruisirent l'enfant et le baptisèrent. Son père vint me chercher, et j'allai bénir le petit malade, qui dit avoir vu l'enfant Jésus essuyant les boutons suppurants dont il est couvert. Il n'avait auparavant aucune connaissance de la Religion. »

Le P. Gonnet écrit aussi, que pendant qu'il faisait mission dans un petit bourg où il n'y a que des néophytes nouvellement baptisés, un jeune homme de 18 ans, assistant à la messe pour la première fois, [illegible] point entendu parler de la présence réelle, vit N. S. sous la forme d'un enfant d'une beauté ravissante, et fut tellement éclairé et fortifié qu'il est devenu un apôtre fervent et efficace. — Quoiqu'il en soit de la nature de ces apparitions, ce qui est certain et plus important, c'est que bien des esprits sont éclairés et des cœurs touchés par la grâce. — Chang-hai est encore en paix ; les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie et des États-Unis s'y trouvent réunis depuis quelques jours, et l'on dit qu'ils délibèrent sur le sort de la Chine. J'ai eu l'honneur de voir le représentant de la France ; mais vous pensez bien que je ne demande point les secrets, surtout quand il s'agit de guerres et de traités. Nous prions Dieu pour ceux qu'il a chargés d'intérêts aussi graves, et de notre côté nous tâchons de faire notre œuvre. J'espère que la sagesse des négociateurs, et les forces qui les appuient, bénies de la Providence, nous feront une position plus franche ; pourtant il pourra y avoir une crise qui dure quelque temps. L'Empereur de Chine ne veut traiter avec les Européens qu'à Canton, et les Européens ne peuvent guère accepter cette condition sans rétrograder. Les mandarins d'ici le voient bien, et tâchent de tout concilier ; mais on m'assure qu'il y a de la Cour des ordres pour sévir contre les Chrétiens et les missionnaires. Si à cette occasion quelqu'un de nous venait à être martyr, ce ne serait pas mal, et je pense que quelqu'un de vous ne tarderait pas à venir le remplacer. .. Les commerçants chinois pensent que la guerre est inévitable.

Avril. — M. le Baron Gros a visité Zikawei et nous a offert environ 1200 fr. pour l'agrandissement du Collège. Le Cte Poutiatine laisse aussi chaque fois une bonne aumône. L'ambassadeur anglais, Lord Elgin, est venu accompagné de ses secrétaires et attachés. « Je suis hérétique, me disait Son Exc. ; mais je reconnais que vos œuvres sont de Dieu et je serai toujours heureux de les favoriser. » — Au lieu de manifestes contre les chrétiens, les mandarins de cette province recommandent instamment au peuple d'éviter tout ce qui pourrait offenser les Européens. — Nos mandarins de Chang-hai, pour leur part, sont fort contents que les négociations n'aient pas lieu ici, comme on l'avait demandé. « Au moins, disent-ils, les gens de la Cour qui se plaignent de nous, verront de près ce que c'est qu'un Européen. » — En ce moment, plusieurs navires Français, Anglais, Russes, Américains mouillent dans le golfe de Péking avec les plénipotentiaires et les amiraux ....

Œuvre des Saltimbanques.

Nous publions encore plusieurs relations, qui montrent le développement rapide et vraiment heureux de cette œuvre apostolique. Les détails finiront nécessairement par se ressembler, et alors nous devrons nous borner à indiquer sommairement les fruits obtenus. Mais le moment ne nous semble pas encore venu de dérober à la connaissance de nos lecteurs des récits aussi consolants que ceux qu'on va entendre.

Poitiers. Foire de la mi-carême 1858. – Lettre d'un Scholastique: La foire qui se tient ici à la mi-carême nous a permis de commencer aussi l'apostolat des baraques. C'est donc vers ce temps là que, sous la conduite des Anges Gardiens de nos Saltimbanques, nous nous dirigeâmes vers la place, le cœur rempli tout à la fois de crainte et d'espérance. Il est midi; nos gens sont pour la plupart devant leurs théâtres, occupés à tendre ou ajuster leurs toiles; nous pouvons facilement les aborder. Après les salutations, sans plus de préambule, nous leur déclarons l'objet de notre visite: « Mr ou Mme, n'auriez-vous point quelque enfant en âge de faire sa 1ère Communion cette? » La proposition est bien accueillie de tous, de ceux mêmes qui n'ont point d'enfants à nous confier: elle est acceptée avec reconnaissance par un Italien dont le frère, âgé de 16 ans, n'a point encore fait de première communion. Il promet d'amener, dès ce jour même, son frère à notre Collège. Après notre entretien avec cet homme au milieu de plusieurs dames de la baraque, et à la vue des promeneurs un peu étonnés de nous voir en telle compagnie, nous songions à nous retirer, lorsque nous sommes très-poliment abordés par le Directeur d'une autre entreprise: « MM. peut-être cherchez-vous quelque théâtre convenable pour y mener vos élèves; j'ai eu déjà l'honneur de donner des représentations à des pensions ecclésiastiques. » Nous lui faisons remarquer qu'il n'est point dans nos usages de procurer de semblables récréations à nos enfants, les dernières semaines de Carême. Il semble comprendre nos raisons, et nous lui exposons le véritable motif de notre promenade au champ de foire: « Pour moi, reprend-il, je n'ai qu'une fille, qui est déjà mariée, mais je suis heureux de pouvoir vous indiquer dans la troupe deux petites filles, l'une de 13 ans, l'autre de 10. Je leur donnerai tout le temps et toutes les facilités de recevoir vos instructions. Je sais combien la Religion est nécessaire à la Société, et je serais heureux de voir tous mes gens la pratiquer. » Il nous conduit ensuite à la mère des petites filles qui paraît enchantée de la rencontre, et promet de nous envoyer ses enfants. Nous cherchâmes quelque bonne personne qui voulût bien se charger du soin de préparer nos petites voyageuses. L'excellent P. Pouty, déjà sur son lit de mort, eut la bonté de nous donner une lettre de recommandation pour les Religieuses de N. Dame, qui acceptèrent la mission. L'ignorance de ces pauvres enfants était grande; elles ne savaient pas même le *Pater*; à plus forte raison ne connaissaient-elles aucun des mystères de la Religion. Lorsqu'on leur parla de N. S. J. C., elles s'écrièrent: « N. S. J. C.? c'est Mr Durel. » Tel était le nom du Directeur qui fait le rôle du Sauveur dans la représentation du chemin de la Croix. Elles étaient du reste pleines de candeur, et introduites dans la classe commune, elles s'y firent remarquer par leur sagesse et leur modestie. Cependant la courte durée de leur séjour à Poitiers ne permit pas de les instruire suffisamment et de les préparer à la première communion. Nous espérons qu'elles pourront la faire à Limoges, où elles doivent passer une partie du mois de Mai; un des PP. les a adressées à un curé zélé de cette ville qui complètera facilement leur instruction. – L'ignorance de ces petites filles s'explique naturellement par celle de leurs parents. Leur mère est protestante, leur père est catholique; mais il est né et a grandi dans les baraques. A peine connaissait-il le mystère de la S. S. Trinité. Et cependant, chose admirable! il est fermement attaché à notre sainte Religion. C'est sur ces instances que sa femme a consenti à laisser élever tous ses enfants dans le culte catholique. L'un de ces enfants étant né dans le diocèse de Perpignan, le père s'adressa

P au curé de l'endroit pour le faire baptiser. Le prêtre refusa d'abord sous prétexte que les comédiens sont excommuniés. Le père insiste. Le prêtre enfin consent, mais à condition qu'on ne sonnera pas les cloches. Le père entend qu'on sonnera les cloches, et sur le refus du prêtre, il va s'adresser à l'Evêque. Celui-ci répond : « On refuse de baptiser votre enfant, eh bien ! c'est moi qui le baptiserai et on sonnera les cloches. » Vous croyez sans doute, mon R. Père, que nous avons fait faire à ce brave homme la première communion ? Hélas ! non, et c'est vraiment notre faute. Nous imaginant qu'il l'avait déjà faite, nous avons négligé de l'interroger, dès le commencement, sur ce point. Ce n'est que très peu de temps avant son départ que nous nous sommes aperçus de notre erreur. A peine avons-nous pu lui enseigner les premiers principes de la foi, et quelques paroles du *Pater* et de l'*Ave Maria*. Il avait pourtant si bonne volonté qu'il a promis d'apprendre le reste de ses petites filles. Bien qu'il ne sût aucune formule de prières, il avait, nous dit-il, souvent prié Dieu non seulement pour le salut temporel de ses enfants, dont l'une avait été miraculeusement guérie, à la suite d'un vœu fait à la Ste Vierge ; mais aussi pour son âme et celles de ses parents défunts. Souvent aussi il s'excitait à la contrition de ses péchés. N.S., nous en avons la confiance verra la disposition de son cœur et lui procurera la grâce de le mieux connaître et de l'aimer. — Sa femme, quoique protestante, invoquait aussi la Ste Vierge pour le salut de ses filles ; elle accepta volontiers de notre main une médaille : comme du reste elle paraissait dans une parfaite bonne foi sur sa religion, nous ne cherchâmes pas à l'éclairer.

Revenons au jeune Italien que son frère a promis de nous amener. Huit jours se passent sans qu'il nous donne de ses nouvelles ; nous allons donc de nouveau à la baraque pour demander si l'on a point perdu notre adresse. Notre jeune homme n'y était pas, mais cette fois la commission lui fut faite ; et dès le soir il vint lui-même au Collège : à partir de ce moment, pendant près d'une quinzaine, nous l'eûmes une ou deux heures chaque jour. Il était d'une grande ouverture, instruit de toutes les vérités essentielles de la Religion, et surtout animé d'un vif désir de faire sa première communion. « J'ai pleuré de regret, disait-il, quand, il y a deux ans, je l'ai vu faire à ma sœur qui est pourtant moins âgée que moi. » S'il n'avait pas encore goûté ce bonheur, c'est qu'il n'avait trouvé personne qui voulût le lui procurer. La veille du jour où il lui fut donné de s'approcher de la Sainte Table, après sa confession, il nous dit un mot touchant dans sa naïveté : « Mon Père, ce soir, je vais bien veiller sur moi de peur qu'il ne m'arrive de commettre quelque péché sans y penser. » — Notre ambition ne se borna point à cette conquête ; elle alla jusqu'à souhaiter de procurer à toute la troupe la grâce de la Communion pascale. Nous n'avions encore vu que les deux fils, qui se trouvaient habituellement sur la place ; pour faire connaissance avec le reste de la famille, nous résolûmes de nous rendre à la maison où elle logeait. Nous y rencontrâmes le père et la mère, qui nous remercièrent de n'avoir pas craint d'escalader au 3e étage pour venir les visiter, et insistèrent pour nous faire asseoir. Après quelques mots de conversation, nous ne tardâmes pas à être au courant de l'état religieux de tous ces braves gens. La mère était Américaine d'origine ; mais élevée à Rome dès sa jeunesse, elle avait puisé une foi vive, et une dévotion tout Italienne. Pour attirer les bénédictions de Dieu sur elle-même et ses enfants, chaque jour elle récitait de longues prières, c'était une vraie litanie de *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri*, qu'elle répétait en l'honneur de chacun de ses SS. Protecteurs, c.a.d., en l'honneur de la B. Vierge et de l'Ange Gardien, de Ste Anne pour obtenir la santé, de St Roch pour être préservée de la peste, de Ste Lucie pour la conservation de la vue, de Ste Apolline pour la conservation de ses dents, de Ste Marie-Madeleine pour la beauté de ses cheveux &c. &c. Cette bonne dame nous dit qu'elle serait heureuse de s'approcher aussi elle de la Sainte Table, avec ses filles et une jeune Allemande de la troupe ; mais qu'elle redoutait la sévérité du P. Confesseur. Elle avait été déjà repoussée par plusieurs prêtres français. Lorsqu'elle vint d'Italie en France, faute de connaître notre langue, elle demeura deux ans sans se confesser : mais dès qu'elle put se faire comprendre, elle s'empressa de se présenter au tribu-
-nal

de la Pénitence. Le prêtre auquel elle s'adressait commença par lui demander l'époque de sa dernière confession, III.
et quand elle le lui eut déclaré : « Deux ans ! reprit-il tout fâché ; il faut maintenant vous préparer à recevoir l'absolution, vous reviendrez dans huit jours. La pénitente revint au moment fixé, mais elle fut encore renvoyée à huitaine. Elle retourna une troisième fois, mais éconduite comme la première, elle perdit enfin patience. Ce ne fut qu'au bout de sept mois qu'elle se décida à faire une autre tentative. Elle raconta à son nouveau confesseur le mauvais accueil qu'elle avait reçu ailleurs, et lui exprima son ardent désir d'approcher des sacrements. En Italie elle avait l'habitude de communier à toutes les principales fêtes, et depuis plus de deux ans elle était privée de ce bonheur ! Pour toute réponse il lui fut dit : « Si vous désirez recevoir l'absolution, il faut pendant un mois vous y préparer. » Et comme elle faisait remarquer que ce délai était trop long, puisqu'elle devait partir dans trois jours : « Eh bien ! tant pis pour vous, lui répliqua le prêtre, je ne vous absoudrai point. » — Jugez de la joie de cette femme de se voir accueillie ici avec la plus grande bonté. « Ah ! qu'il est bon, disait-elle, ce Père qui m'a confessée ! mais c'est un Ange ! comme il m'a pardonné facilement tous mes péchés ! » Le mari était encore plus arriéré que sa femme, il ne s'était point confessé depuis leur mariage (depuis 25 ans). Nous l'exhortâmes fortement à profiter de l'occasion pour se réconcilier avec Dieu. « Le Père qui vous confessera, lui disions-nous, s'occupe beaucoup des soldats, il est habitué à entendre de plus grandes misères que les vôtres. » Cette considération parut faire quelque impression sur son esprit, et il promit de venir nous trouver les jours suivants.

Dans la même visite, nous fîmes connaissance avec le comique de la troupe : c'était un Poitevin de 32 ans, qui n'avait pas encore fait de première Communion. Privé de bonne heure de ses parents, il fut élevé par un tuteur qui le menait assez durement, et à qui il échappa par la fuite. Arrêté bientôt par la police, et placé dans une maison de correction, il y demeura plusieurs années, sur son refus de retourner chez son tuteur. Dans cet établissement, il reçut d'ailleurs une bonne instruction religieuse. Il était, depuis 1848, engagé dans la troupe des Italiens. Au dire de tous ses confrères, c'était un très mauvais sujet, mais il avait conservé envers Marie une pratique qu'il tenait de sa mère mourante ; c'était de réciter tous les jours un *Memorare*. Plus tard, l'auguste Vierge l'en récompensa. Pour le moment, il ne repoussa pas entièrement nos avances. Mais l'heure de la grâce n'était point encore venue, et la première Communion de Diégo (c'était le nom du jeune Italien) devait avoir lieu avant qu'il songeât à nous visiter. La veille nous en parlions à celui-ci, et le priions d'inviter notre comique à se trouver au moins présent à la cérémonie : « Il ne veut point venir, réplique l'Italien, il prétend qu'on ne s'occupe pas de lui, et puis il a ajouté une parole qu'il ne faut pas répéter : « Et quoi donc ? demandèrent les PP. « Il a dit : — d'ailleurs pour moi je hais les Jésuites. — Dans ce cas, lui ai-je répondu, si tu veux être hérétique, tu peux t'en aller promener. » — Ce fut le jour de l'Annonciation qu'eut lieu la première communion de Diégo, les prémices de notre apostolat. Dès 7 h. 1/2, ainsi qu'il avait été convenu, Diégo était au Collège avec son père : la mère et les sœurs devaient venir un peu plus tard. Le confesseur de Diégo se présente, invite le père du jeune homme à passer dans une chambre voisine ; là il lui dit sans détour : « Eh bien ! Mr, vous êtes venu pour assister à la première communion de votre fils ; ne seriez-vous pas heureux de profiter d'une si belle occasion pour faire vos Pâques ? — C'est pour cela que je suis venu, répond le brave Italien. Aussitôt le Père entend sa confession. Il était admirablement disposé, et ainsi sans que personne de sa famille s'en doutât, il put se préparer à communier avec son fils. A 8 h. dans la chapelle des Congrégations, parée de ses plus beaux ornements, la messe commença au chant des cantiques de plusieurs élèves. Après quelques mots du prêtre sur la Ste Eucharistie, Diégo, sa mère, ses trois sœurs et la jeune Allemande approchèrent de la Ste Table avec une grande piété, plusieurs même versaient des larmes de dévotion : la mère surtout ne put contenir sa joie, elle éclata en sanglots lorsqu'elle vit son mari participer à la même grâce. En sortant, elle nous remercia avec effusion, et nous

dit : « Mon Père, vous avez fait aujourd'hui le bonheur de notre famille, vous nous avez ramenés dans la bonne voie ; nous tâcherons de n'en plus sortir. Peut-être devons-nous vous offrir quelque présent, veuillez nous le dire car nous ne connaissons pas vos usages ; je ne sais d'ailleurs comment vous exprimer ma reconnaissance. » « Remerciez Dieu, répondit le Père, et priez pour nous : voilà tout ce que vous devez faire. » — Le soir à 3 h. eut lieu pour le nouveau communiant la rénovation des vœux du baptême et la consécration à Marie. Le Père qui la présidait leur fit, à cette occasion, une petite instruction sur la Ste Vierge, leur donna le scapulaire, en leur distribua des souvenirs, des chapelets et des médailles de l'Immaculée Conception. Puis il les invita à porter avec fidélité et dévotion ces précieuses livrées, et à glorifier la Mère de Dieu en procurant le même bonheur à tous leurs amis absents : « Si vous avez, leur dit-il, quelque personne dont vous désiriez la conversion, donnez-lui une médaille, si elle la refuse, glissez-la dans sa poche ou ses habits. Marie regarde toujours favorablement ceux qui, même à leur insu, ont sur eux ce précieux objet. » La mère de Diégo en écoutant ces paroles fit un signe d'assentiment dont nous comprîmes plus tard le sens.

Dès le soir en effet, pendant que le comique de la troupe se querellait avec un autre, elle lui glissa furtivement dans la poche la médaille miraculeuse. Notre homme ne tarda pas à en éprouver les effets : dès le lendemain matin, il vint trouver sa maîtresse, et d'un ton très sérieux : « Si Diégo, dit-il, voulait parler pour moi aux PP., ne pourrais-je pas aussi moi faire ma première communion ? — Mais n'est-ce point pour vous moquer, répliqua la femme qui pouvait à peine croire à une conversion si subite ? — Non certainement, ce n'est point pour me moquer. » Et lui qui jusque là n'avait pas voulu seulement mettre le pied dans notre maison, assista ce jour même, avec recueillement, à la Confirmation de Diégo, de sa mère et de ses sœurs. Quelques heures après, il vint au Collège et se confessa ; comme il était bien instruit, deux jours après il fut admis à la Sainte Table. Avant la messe, il voulut encore, avec la simplicité d'un enfant, accuser quelques scrupules, et à la petite exhortation qui lui fut faite au moment de la communion, il fut attendri jusqu'aux larmes. Il renouvela aussi les vœux du baptême et se consacra à Marie. Le lendemain, à 8 h., il reçut dans la chapelle de l'Evêché, le sacrement de confirmation. Comme un Père lui demandait si les heures de nos réunions ne le gênaient pas : « Non, mon Père, répondit-il, et d'ailleurs quand ma journée vaudrait mille francs, je la sacrifierais volontiers pour une fête comme celle d'hier et d'aujourd'hui. »

Avec lui fut confirmé un homme de la même troupe, qui communia ainsi que sa femme à la messe de Mgr. Leur mariage avait été béni le jour précédent. Pour nous témoigner sa gratitude, cet homme nous pria d'accepter deux jolies coquilles qu'il avait rapportées des Indes, et dont nous fîmes des bénitiers, il regrettait, disait-il de ne pouvoir nous offrir davantage. Il voulut ainsi que le comique et Diégo venir de nouveau communier dans notre chapelle le jour de Pâques.

Voilà, mon Rév. Père, les commencements de l'œuvre des Saltimbanques dans notre collège de Poitiers : Gloire à Dieu et à Marie qui les ont bénis au-delà de notre travail et de nos espérances.

Amiens — Foire de Juin et Juillet 1858. Lettre d'un Scholastique. Comme ce qui vous a été dit l'an dernier, nous pouvons vous le redire cette année. Plus que jamais nous nous sommes convaincus que ces pauvres voyageurs ont une foi que beaucoup de chrétiens ne possèdent pas. Oui dans les Saltimbanques on trouve des vertus vraiment étonnantes ! les faits parleront d'eux-mêmes. Résultat total : 50 à 55 personnes se sont approchées des sacrements. Parmi celles-ci nous comptons 32 confirmants dont 16 premiers communiants ; 1 mariage béni ; 2 autres mariages ont été préparés par nous et seront bénis à Abbeville ; 2 baptêmes, l'un d'un enfant de cinq mois, à qui sa mère ne voulait point faire administrer le baptême, craignant de rendre l'enfant trop méchant, l'autre d'une personne de 28 ans : nous en parlerons plus loin. — Pendant 3 semaines, Catéchisme matin et soir à la chapelle, par l'un des nôtres, ou en particulier si l'âge et l'ignorance des 1ers Communiants l'exigeaient.

Le Dimanche, à 8 h. messe spéciale et instruction pour les voyageurs. 50 à 70 voyageurs environ assistaient à cette messe et recueillaient les paroles du Père avec une avidité extraordinaire; jamais peut-être il n'y eut un auditoire aussi attentif, répondant par signes et même par paroles à tout ce que le Père disait. A quatre reprises différentes, Mgr l'Évêque d'Amiens administra les deux Sacrements d'Eucharistie et de Confirmation: une fois au Collège et trois fois à l'Évêché. Voilà en somme ce que nous avons eu. Les détails, les bonnes paroles, les conversions, je vous le disais tout à l'heure, c'est comme l'an passé, et j'hésite à vous en parler. Si j'entreprends un récit plus circonstancié, c'est uniquement dans le but d'encourager de plus en plus le zèle des Apôtres de la foire. — Pendant les 4 ou 5 premiers jours, nous ne trouvions aucun enfant pour la 1ère Communion; mais dans toutes les baraques, nous fûmes reçus avec bonheur, il y avait du bien à faire. — Un des plus pauvres Directeurs nous dit: « Je ne sais, mes Pères, comment vous témoigner ma reconnaissance! tenez, pendant 2 ans, j'ai frappé à la porte de bien des prêtres, j'ai prié, sollicité pour que l'on fasse faire la 1ère Communion à mon garçon, jamais je n'ai pu y parvenir, et cependant il avait 12 ans. Alors me voyant repoussé de tous les côtés, je pris le parti de retourner au pays pour lui faire remplir ce devoir de bon catholique. Nous étions alors à Besançon, nous sommes allés auprès de Genève en Suisse: j'ai dépensé 500 francs pour faire faire la 1ère Communion à mon enfant; mais jamais je ne les regretterai, quoique je sois bien pauvre. » — A-t-il été confirmé votre jeune homme? — Hélas, non, répond notre homme, on ne trouve point d'Évêque partout. — Eh bien, mon brave, François (c'est le nom du jeune homme) sera confirmé à Amiens, Mgr est l'ami des voyageurs; il ne vous faudra point dépenser 500 francs pour cela. — Un de nous est accosté par un voyageur, à qui nous n'avions jamais osé parler: il chantait dans les rues: « Ah! mon Père, vous avez dit à l'instruction une *parole d'Or*; elle est là; en même temps il frappe sur son cœur. — Mais, mon brave, c'est la vérité, n'est-ce pas? — Et je ne l'oublierai jamais; mais venons-en à quelque chose de plus sérieux. Savez-vous, mon Père, que vous m'avez converti, que je suis tout à vous? — bah! — Oui, mon Père, vous m'avez vaincu; depuis plus de 20 ans, je suis marié au civil et pas à l'Église. Je suis de Laon, et, à Liesse, les Pères ont toujours voulu me convertir, jamais ils n'ont pu. Mais votre *parole d'or*, qu'est là, elle m'a gagné. — Comme il devait partir le lendemain pour Abbeville, et qu'il voulait faire la chose très-sérieusement, nous l'adressâmes à Mr le Curé de cette ville. — Après l'instruction de la messe du Dimanche, nos voyageurs étaient si contents que le dernier mot qui partait de toutes les bouches était: « c'est déjà fini! » ils retournaient dans leurs baraques et s'entretenaient tout haut dans la rue des vérités qu'on venait de leur prêcher. — Un de nos premiers Communiants, Mr Charles Nitaise, âgé de 55 ans, directeur d'un petit théâtre, *Paul et Virginie* ne faisait pas de bonnes affaires: il nous disait dans sa naïveté d'enfant (car il a été vraiment comme un petit enfant, voulant faire sa première Communion avec tous les autres, ayant son cierge etc.) « Mes Pères, je venais à Amiens pour tâcher de gagner ma vie, mais le bon Dieu m'y amenait pour bien autre chose, j'y ai trouvé un trésor que je ne perdrai jamais: la paix du cœur et la joie d'une bonne conscience. » Il pleurait comme un enfant, ne pouvant nous quitter et ne sachant comment nous témoigner sa reconnaissance. — Toutes les baraques sans exception ont été visitées à diverses reprises. Dans toutes il y a eu des fruits de salut opérés, mais le Cirque par-dessus tout a attiré notre attention. L'an dernier nous nous étions admirablement trouvés des relations que nous avions eues avec Mr Lalanne; seulement nous nous y étions pris trop tard. Persuadés que c'est là où il y a le plus de bien à faire, une de nos premières visites fut pour Mr Bastien Franconi, Directeur du Cirque. Il nous reçut à merveille, nous donna entrée toujours libre; mais sur la demande du Père il nous avoua qu'il ignorait si parmi les personnes de sa troupe, il y avait des retardataires; que du reste, la plupart étaient mariés, mais que leurs enfants étaient tous très-jeunes. Il n'est peut-être pas hors de propos de vous dire un mot sur Mr Franconi et sa troupe puisque c'est là où nous eûmes le plus à faire: 15 personnes du Cirque se sont converties ou bien ont reçu les Sacrements. Mr Bastien Franconi est un homme très-vif, parfois très-brusque; mais il a un cœur d'or. Il ne pouvait nous parler sans que tout de suite ses yeux ne se remplissent de larmes, en voyant tout le bien que nous faisions aux personnes de sa troupe. Un jour même, lorsqu'un de nos Pères lui annonça la conversion d'un de

VI. ses neveux, Mr Alexandre, il fut si ému qu'il ne put proférer une parole et le quitta pour pleurer à son aise. L'un de nos Pères crut pouvoir aller plus loin, et dans un de ses entretiens intimes avec Mr Franconi ne craignit point de lui dire : « Pardonnez-moi, Mr Franconi, mais laissez-moi vous faire une question : y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes confessé ?... » – Ah ! mon Père, tenez, parlons franchement, et il lui raconte toute sa vie, lui faisant ainsi sa confession ; je ne dirai ici que le résultat : « Mon Père, dit Mr Franconi, je suis aux 3/4 pris, et soyez sûr qu'au premier moment libre, je suis tout à vous : vous m'avez gagné par vos bontés, je serai tout heureux de remplir mes devoirs de bon chrétien. » – Mgr l'Évêque voulut le voir chez lui et à reprises différentes l'entretint longtemps, et lui accorda toutes les dispenses possibles pour le mariage d'une de ses demoiselles, Madelle Angéline Franconi avec un de ses principaux artistes, Mr John Price, protestant. – Mr Franconi avait tant de confiance en nous qu'il voulut consulter l'un des Nôtres, au sujet de ce mariage auquel il s'opposait depuis deux ans, parceque le jeune homme était protestant. Il nous pria de voir si Mr Price ne voudrait pas se faire catholique .... Faute de temps pour instruire ce jeune homme, la tentative fut à peu près infructueuse. Cependant il accepta avec reconnaissance une médaille miraculeuse, que l'un des Nôtres lui présenta, et il promit de la porter toute sa vie. Du reste, la future Madame Angéline Franconi est une femme forte aussi pieuse qu'habile : reconnue comme la première artiste du Cirque, elle se distingue par une modestie remarquable. Deux fois, elle a paru devant les élèves ; elle a excité une admiration unanime dans les différents exercices, surtout dans la belle représentation de la vie de Jeanne d'Arc, qu'elle fait à cheval. Madame Franconi disait à l'un des Nôtres que la première occupation de Mademoiselle Angéline, aussitôt qu'on était arrivé dans une ville, était d'élever son oratoire à la Très-Sainte Vierge ; et que, tous les jours vers minuit ou 1 h. du matin, après la représentation, quelles que soient ses fatigues, Mad. Angéline récitait en entier son chapelet. Cette jeune personne, accompagnant son père qui venait nous remercier d'avoir tant travaillé à lever les obstacles du mariage civil et religieux, nous dit tout bas : « Mr Price, sur ma demande, a consenti à se faire catholique ; je lui ai répondu que je ne le voulais pas maintenant parcequ'il ne le faisait qu'à cause de moi et non pas par conviction ; que je me chargeais moi-même de l'instruire. » C'est à Abbeville que ce mariage sera béni, parceque c'est là que les difficultés du mariage civil ont été levées. Mademoiselle Angéline ainsi qu'une de ses sœurs a été confirmée au Collège, le jour de la grande fête. Elle aurait bien désiré que l'un de nos Pères pût aller bénir le mariage !

Mr Franconi nous avait priés d'aller au Cirque au moment des répétitions du matin : toutes les personnes de la troupe s'y trouvaient réunies, et nous pouvions leur parler. A l'heure indiquée le second jour, nous arrivons devant tous ces Messieurs, qui ouvrent de grands yeux en voyant des ecclésiastiques au milieu d'eux, mais sont bien plus étonnés encore lorsqu'ils voient Mr Franconi nous aborder en ami, nous donner une chaleureuse poignée de main : « Ah ! mon Père, nous dit-il, j'ai travaillé pour vous depuis que je vous ai quitté hier : j'ai pris des informations, et j'ai trouvé un jeune artiste de 19 ans qui n'a pas fait de 1ère Communion : si vous pouvez la lui faire faire, je vous en serais très-reconnaissant. Tenez, le voilà. Antony, je vous remets entre les mains de ces Messieurs ; je vous accorde tout le temps nécessaire, profitez d'une occasion qui ne se présentera peut-être jamais aussi belle. » Au bout de quelques minutes, Antony nous amène un bon gros Italien, un des plus robustes artistes de la troupe ; il n'était point confirmé. La glace était brisée. Tous les écuyers viennent s'entretenir avec nous et s'engagent à nous rendre visite au Collège. Le même jour, à 2 h. après-dîner, Antony et Lorenz, fidèles au rendez-vous, nous amènent un 3e artiste pour la Confirmation, et nous en promettent un 4e pour le lendemain. Nous étions heureux et contents ; 1 premier communiant et 3 confirmants, c'était pour nous un trésor. – Le lendemain Antony dit à l'un des Nôtres : « je voudrais vous dire quelque chose, mais en secret » – Parlez Antony – je n'ose presque pas. – Ne craignez pas mon enfant, parlez. – Oui, j'y consens dit Antony, mais à condition que vous ne lui disiez pas que c'est moi qui l'ai

dénoncé. – N'ayez pas peur. – Celui avec qui vous avez parlé hier, ce gros noir, c'est mon maître, Mr Simon Grinda. – Eh VII
bien, il me paraît bon enfant. – Oui, mais – Quoi ? – Il n'a pas fait de 1ère Communion, j'en suis sûr. – C'est vrai ? – Oui, mais qu'il ne sache pas que je vous l'ai dit surtout. – Le lendemain matin, ce Père n'a rien de plus pressé que d'aller au Cirque et d'aborder notre terrible Grinda, jeune homme de 28 ans, beau, bien fait, d'une force vraiment herculéenne, nous l'avons vu à l'œuvre depuis. Ah ! çà Mr Grinda, vous savez que Mr Antony votre élève va faire sa 1ère Communion. – Il a bien du bonheur, le petit drôle ; pour vous parler rondement, c'est un gamin mais.... mais... je crois que j'en ai encore plus que lui à me reprocher ; puis il me serre la main en riant. – Bah ! est-ce vrai cela ? – Tenez, mon Père, j'irai vous voir et nous causerons de tout cela. – Le Père ne lui laisse point le temps de venir, il connaissait son logement, il va le trouver : ce qui lui fit faire connaissance avec la sœur de Grinda et avec le mari de celle-ci, Mr Armand, le 1er écuyer du Cirque. – Est-il vrai, Madame Armand, que votre frère Mr Grinda n'ait pas fait de 1ère Communion ? – Hélas ! non, mon Père, du reste il est à la pêche, il va rentrer. – Eh ! bien, je viens le pêcher moi, ajouta le Père, et si vous en connaissez d'autres, ne craignez pas de me les indiquer. – Pour moi, mon Père, je ne suis point confirmée, et je serais bien heureuse de m'approcher de la Sainte Table avec mon frère. – Et vous Mr Armand ? – Vraiment, mon Père, vous savez bien nous prendre ; déjà ce matin, je vous admirais au Cirque au milieu de mes camarades, et je n'ai osé m'approcher. Permettez-moi donc de vous remercier au nom de Mr Grinda, mon beau-frère ; vous avez eu une heureuse idée de venir le chercher, car jamais il n'aurait osé se présenter à son âge : pour moi, j'ai déjà rempli mes devoirs et je suis à moitié pris. Du reste, voyez-vous sur cette cheminée, cette petite statuette de la bonne Vierge ; voilà ma protectrice et ma sauve-garde, elle me suit partout où je vais..... Pendant ce temps, notre Grinda arrive. Pas moyen d'échapper, dit-il en me voyant ; je suis pris. – Oui, Mr Grinda, vous êtes pris, je sais tout, vous n'avez pas fait de 1ère Communion, je me charge de tout. – Mon Père, je n'ai pas osé vous l'avouer ce matin, mais je suis à vous : A peine sommes-nous seuls, qu'il me dit : « Mon Père, avant tout connaissez-moi, ôtez le vol et l'homicide, j'ai fait tout le reste. » Et à partir de ce moment ce terrible Grinda devint un petit enfant, souple à l'action de la grâce, allant droit au but. Son cœur était si bien préparé que nous devançâmes pour lui le jour de la 1ère Communion : le 13 Juillet, il reçut son Dieu pour la 1ère fois des mains de Mgr, qui lui administra ensuite le Sacrement de Confirmation, ainsi qu'à Madame Armand. Notre bon Grinda fut si touché des bonnes paroles de Mgr, qu'au sortir de la Chapelle, il voulut se jeter aux pieds de sa Grandeur et les lui baiser, ne pouvant trouver un seul mot pour le remercier. Il était si heureux qu'il disait son bonheur à tous ceux qu'il connaissait : « Maintenant, j'ai mon Dieu dans mon cœur, on me donnerait tout Amiens, l'univers entier ; je ne serais pas plus content. » – Le Père qui le préparait à la confession, rappelant à Mr Grinda, ce que chaque commandement ordonne ou défend, Mr Grinda lui avouait avec une ingénuité charmante ce qu'il avait fait. Et ce jeune homme de 28 ans, qui ne s'était jamais confessé, n'avait reçu presqu'aucune éducation, qui se disait avoir commis tous les crimes hors le vol et l'homicide, se trouvait après son examen, avoir pratiqué les commandements de Dieu et de l'Eglise avec plus de fidélité que beaucoup de chrétiens, regardés comme des modèles dans le monde : ainsi notre bon Grinda ne se couchait jamais sans dire sa petite prière, composée par lui, n'oubliant jamais les âmes du Purgatoire ; assistait presque tous les Dimanches à la messe ; entretenait sa vieille mère ; jamais ne s'était querellé ni battu ; jamais n'avait dit le plus petit mensonge ; jamais n'avait fait gras les jours défendus par l'Eglise, et qui plus est jeûnait tous les jours, puisque disait-il, je ne mange qu'à midi et à minuit ! et bien d'autres aveux encore.

A partir de ce moment, Grinda revêtu de la force d'en haut, devint un apôtre (Ce fut pour nous un nouveau Hart) A peine est-il au manège, que Mr Franconi va à sa rencontre et lui donnant une poignée de main, le félicite de son bonheur. « Ah ! Mr Franconi, quand on a rempli son devoir, on a le cœur content. » Puis, se tournant vers les écuyers, il leur dit : « Messieurs, je viens de faire ma 1ère Communion, je vous invite à goûter combien je suis heureux. » Cette

VIII. parole ne fut point perdue. Un de ses amis, âgé de 33 ans, le 1er drôle du Cirque (comme il se nomme lui-même) Mr Alexandre neveu de Mr Franconi, un des principaux Klown, vient droit au Collége et demande à parler tout de suite à un de nos Pères. Celui-ci avait gagné sa confiance en lui donnant quelques leçons de lecture. Aussitôt que Mr Alexandre le voit : « Mon Père, lui dit-il, je n'ai pas fait de 1ère Communion, ni ma femme non plus ; je viens de voir Grinda qui a eu le bonheur de la faire ; je vous en conjure, préparez-nous aussi à cette grande action, nous ne pouvions plus croire que ce fut possible pour nous. » Jugez de l'étonnement et du bonheur du Père. le 19, jour de la fête de St Vincent-de-Paul, notre chapelle de Congrégation était témoin de la première Communion de ces deux enfants de 33 et 35 ans ; à 9 h. ½ cet heureux couple fut confirmé par Mgr qui sut encore trouver dans son cœur des paroles appropriées à la circonstance. Un de leurs enfants, la petite Marie, vouée au blanc en l'honneur de la très Sainte Vierge, assistait à la confirmation de ses bons parents : Sa Grandeur bénit cette petite enfant d'une manière toute spéciale.... Le soir du jour de sa première Communion, Mr Alexandre disait à sa tante Madame Franconi : « Ah ! ma tante, je ne suis pas riche, mais on me donnerait 20,000 francs, je ne serais pas plus heureux. » — Un autre fruit de la conversion de Grinda fut la conversion d'une jeune personne de 28 ans, Melle Alexandrine, chanteuse-comique du café du Cirque. La veille de sa 1ère Communion, Grinda, prenant un petit verre fut accosté par Melle Alexandrine : « Vous avez l'air bien joyeux aujourd'hui, Mr Grinda — Ah ! je le crois, reprend celui-ci, on vient de m'enlever 300 Kilog. de dessus la poitrine — Que dites-vous là ? expliquez-vous, Mr Grinda ? — Cela veut dire que je viens de me confesser, et que demain je fais ma 1ère Communion — Quoi ! vous ?.... à votre âge ?... Oui, moi — Je ne puis le croire — Demain je vous le prouverai — Le lendemain, après la répétition au manége, Mr Franconi invite Mr Grinda à venir boire un petit verre. Notre chanteuse voyant Mr Grinda lui dit : eh bien, farceur, prouvez-moi donc ce que vous m'avez dit hier ? — Oui, j'ai fait ma 1ère Communion ce matin, et Dieu est dans mon cœur. — La jeune personne toujours incrédule se permet quelques plaisanteries. — Ah ! ça, si vous ne me croyez pas, lisez ceci, c'est Mgr l'Evêque lui-même qui vient de me le donner. Et en même temps, il lui donne son cachet de 1ère Communion. — Melle Alexandrine tout ébahie resta muette : ses yeux se remplissent de larmes : « Ah ! que vous êtes heureux Mr Grinda ! moi, je n'ai pas eu ce bonheur — Quoi ! vous n'auriez point fait votre 1ère Communion ? — Plus que cela, et elle se mit à pleurer — Eh bien, moi, je me charge de vous conduire aux bons Pères — Et à 11 h. notre brave Grinda nous amenait comme en triomphe sa conquête : « Mon Père, je vous en prie, rendez à cette demoiselle le service que vous m'avez rendu ce matin. Puis Grinda laisse le Père tout seul avec cette demoiselle. — Vous me paraissez étonné, mon Père, ajoute Alexandrine, voici mon histoire en deux mots : non seulement je n'ai pas fait de 1ère Communion, mais je ne suis pas même baptisée ! Cet aveu, je n'ai jamais eu le courage de le faire, et je ne comprends pas comment j'ai pu vous le dire. L'exemple seul de Mr Grinda m'a vaincue. L'an passé, à l'occasion d'une offrande assez considérable que je fis à Mr Pépin, Curé de Bourges, celui-ci, me témoignant de l'intérêt et voulant me ramener à Dieu, j'allais m'ouvrir à lui ; mais sur le refus qu'il me fit de placer sur la tête de la statue de la Ste Vierge, une couronne que je venais de faire, mon cœur se ferma. (*Elle avait pour habitude d'offrir une couronne à la Ste Vierge*), dans toutes les villes où elle allait.) C'est mon grand-père, à son lit de mort, qui le premier m'apprit que je n'étais point baptisée, et me fit promettre de me faire administrer le baptême aussitôt que je le pourrais. La honte l'emporta toujours sur les remords de ma conscience ; je n'ai jamais osé l'avouer. Ma mère, artiste de Paris, par négligence, par superstition ne me fit point baptiser. — Sur la demande de Mgr nous prîmes tous les renseignements possibles. Tout fut en faveur de Melle Alexandrine. Sa conduite était irréprochable : elle savait par sa réserve, se faire respecter et estimer. Voici le témoignage du maître du café : Mon Père, je n'ai qu'à me louer de Melle Alexandrine, elle sait se faire aimer et respecter de tous, je ne puis en dire autant des autres personnes de sa

profession. Dernièrement un jeune homme se permit devant Mlle Alexandrine un propos trop libre à son IX.
sujet: à l'instant même, elle lui donna un soufflet aux grands applaudissements de tout le monde. Dans ses chansons, elle fait en sorte qu'on n'entende pas les passages moins convenables. Du reste, elle désire quitter cette profession trop dangereuse pour une personne de son sexe le plus tôt qu'il lui sera possible. Bien que tout prouvât qu'elle n'avait pas reçu le baptême, elle fit sa confession et reçut l'absolution sous condition après le baptême. Le 22, jour de Ste Madeleine, Mgr lui même voulut lui administrer les 3 sacrements, de baptême, d'Eucharistie et de confirmation. Malgré la maladie, ses fatigues, la longueur de la cérémonie, il ne put s'empêcher d'adresser la parole à cette nouvelle Madeleine. A deux reprises différentes pendant près d'une demi heure, Mgr laissa parler son cœur. tout le monde pleurait. Je ne puis m'empêcher de vous citer quelques-unes de ses paroles: « Dieu, ma chère fille, est vraiment admirable dans ses desseins de miséricorde sur vous! Que de grâces il vient de répandre en votre coeur! Aux yeux de la Foi, vous êtes si pure, si belle, si grande, que ce n'est qu'avec un respect profond, que moi, ministre bien indigne de mon Dieu, j'ose vous adresser la parole en ce moment. D'enfant de colère, d'esclave de Satan, vous êtes devenue la fille bien-aimée de Dieu, le temple de l'adorable Trinité, l'héritière de tous les trésors célestes! Je lisais tout à l'heure, non sans une profonde émotion, l'Evangile de ce jour: il me rappelait l'histoire de l'étonnant amour du Seigneur Jésus pour Madeleine, la grande pécheresse: eh bien, ma chère fille, cette histoire n'est-elle point votre histoire?... Puis Mgr développa cette admirable histoire, la lui appliquant de point en point. J'ai pu entendre de plus beaux discours, mais je ne crois pas en avoir entendu qui ait plus touché ceux qui étaient présents. Après la messe, sa Grandeur causa encore longtemps avec Mlle Alexandrine qui lui promit de nouveau de quitter sa profession.

Je ne puis passer sous silence notre belle fête du 15 Juillet, à laquelle presque tous les voyageurs de la foire ont pris part. Les musiciens de la baraque de Mr Caberie exécutèrent plusieurs morceaux. Mgr célébra la Ste messe et fit faire la 1ère Communion à 7 jeunes gens de 15, 17, 19, 20, 22, 39 et 55 ans. Après la messe il conféra le Sacrement de Confirmation à 23 voyageurs, parmi lesquels nous comptions plusieurs artistes du Cirque, entr'autres, Lorenz âgé de 26 ans et les deux demoiselles Franconi, plusieurs dames de 30 à 45 ans, une albinos dont on avait béni le mariage avant la messe. Tous les Elèves, une foule de curieux remplissaient la Chapelle comme aux plus grands jours de fête.... Pères, élèves, étrangers tous paraissaient vivement émus.... Mr Franconi et plusieurs de ses écuyers n'ont point cessé de pleurer pendant toute la cérémonie. Un de nos Pères parla au nom de Mgr qui se trouvait trop fatigué. Mais à la fin de la cérémonie, sa Grandeur ne put résister plus longtemps et voulut parler elle-même à ses chers voyageurs. « L'Evangile rapporte, mes frères bien-aimés, que le Père de famille après avoir préparé un grand festin envoya quérir les invités par ses serviteurs: Ceux-ci revinrent bientôt, mais seuls;... les invités sous divers prétextes ne pouvaient venir. Alors le Père de famille renvoya ses serviteurs dans les rues, dans les places publiques, sur les champs de foire, leur ordonnant d'amener les pauvres, les faibles « *pauperes, debiles, cæcos, claudos.* » Ceux-ci vinrent en grand nombre, remplirent la salle des noces et devinrent les enfants chéris du Père de famille. — Quelle application frappante de cette parabole, mes frères bien-aimés, nous avons sous les yeux! Ah! mes enfants, y en eut-il jamais une réalisation plus étonnante que celle dont nous sommes les heureux témoins!... Parmi toute cette foule de voyageurs, venus de tous les coins de la terre, de tous les champs de foire du monde entier sur le champ de foire de la ville d'Amiens, combien de *pauperes*, de *debiles*, de *cæcos*, de *claudos*? Et cependant les voilà tous réunis dans cette Chapelle bénie; appelés par la voix de vos Pères, ces serviteurs si zélés du Père de famille, les voilà ces pauvres délaissés dans cette nouvelle salle de festin, nourris pour la 1ère fois de la viande de l'Agneau sans tache, enfants chéris de Dieu, revêtus de la force de l'Esprit Saint, ses temples nouveaux! quelle merveille! Ah! mes frères bien-aimés, je le disais ces jours derniers à plusieurs artistes du Cirque à qui je venais de donner les Sacrements: désormais vous courrez dans un Cirque nouveau, celui où l'on gagne la couronne

X. immortelle, impérissable, en vous attirant non plus les applaudissements des hommes, mais les applaudissements des Anges et de Dieu. » 35 voyageurs avaient communié de la main de Mgr. Le temps ne nous a pas permis de recueillir tous les fruits de salut que nous pouvions attendre des excellentes dispositions des voyageurs pour nous. La veille encore du départ, un petit mot d'amitié avait gagné un écuyer du Cirque; il voulait se disposer à recevoir les Sacrements le lendemain avec sa femme... Mais à cause des embarras du départ, nous l'engageâmes à remplir ses devoirs à Abbeville. Il nous promit que sa première visite serait pour le respectable ecclésiastique qui s'occupe de l'œuvre sur le champ de foire d'Abbeville.

Autre lettre du même. Amiens 2 Septembre 1858. – Encore un mot des Saltimbanques. L'affaire la plus délicate que nous ayons eue vient d'être terminée. voici le fait. Un de nos artistes du Cirque, Mr. Joseph *** vivait dans le concubinage. Ce malheureux jeune homme était marié: sa femme était en Italie avec sa petite fille qu'il aime beaucoup. Faire revenir sa femme légitime, le séparer de sa créature, c'est ce que nous désirions. La chose était des plus difficiles. Le bon Dieu se chargea de tout. Lorenzo, frère de Joseph avait eu le bonheur de communier. Joseph veut aussi se réconcilier avec Dieu, il se confesse; mais pour recevoir l'absolution, il fallait quitter sa complice; il veut et ne veut pas faire son sacrifice. De retour chez lui, il éclate en reproches amers, lui déclare qu'elle est la cause de son malheur, qu'il ne peut se réconcilier avec Dieu: il va même jusqu'à la maltraiter. La pauvre demoiselle, poussée à bout, rentre en elle-même, désire sortir du malheureux état où sa passion l'a plongée, et demande à nous parler. C'est tout ce que nous désirions. Elle nous raconte son histoire. Mlle Lœtitia *** est d'une des meilleures familles de Bordeaux. Emportée par une coupable passion, elle avait tout sacrifié pour la contenter: Depuis 15 mois elle suivait Mr. Joseph *** qui ne paie son affection que par de mauvais traitements. Malgré tout, elle l'aime, et désire son bonheur; elle lui parle souvent de sa petite fille, parcequ'elle sait que Mr. Joseph l'aime beaucoup. Elle est aux plus petits soins pour Joseph. Mais enfin la conscience parle plus haut que son affection, elle veut retourner dans sa famille, ne demande rien, sinon l'argent nécessaire au voyage. Le diable travaille de son côté: Mr. Joseph ne veut point entendre parler de séparation. – Dès ce moment, nous ne pûmes revoir ni l'un ni l'autre. Il voulait, disait-il, que sa femme légitime fut auprès de lui avant de se séparer de Mlle Lœtitia. Dieu y avait pourvu. A peine est-il arrivé à Abbeville que l'un de nous reçoit une lettre de Mr. Joseph, lui annonçant à notre grand étonnement, que sa femme légitime et son enfant étaient arrivés à Abbeville comme lui, sans avoir été avertis; qu'il était résolu à se séparer de Mlle Lœtitia; que sous peu il serait à Amiens pour se confesser et recevoir la Ste Communion. Ce qui fut fait trois jours après. On trouva l'argent nécessaire pour le voyage de Bordeaux, et Mlle Lœtitia s'embarqua en chemin de fer après une bonne confession. Mr. Joseph communia au Collège, tandis que Mlle Lœtitia communiait à Paris à N. D. des Victoires.

Une remarque importante sur le Cirque. La plupart des écuyers ou Clowns désirent se retirer et jouir d'une vie douce et tranquille. « Oh! mon Père, me disait l'un d'eux, si vous saviez comme je suis fatigué de tous mes tours de force! » Il serait donc à désirer qu'on put les placer comme professeurs de gymnastique; ou comme chefs d'écurie dans une grande maison; ou bien encore comme intendants; dresseurs de chevaux, piqueurs etc. Comme plusieurs nous ont priés de leur chercher une place, nous serions heureux d'apprendre que quelques-uns de nos Pères peuvent faire quelque chose pour ces braves gens.

Voici maintenant quelques mots sur l'Œuvre des Gascons. Vers la fin de la foire d'Amiens, l'un de nous est appelé au parloir; c'était une pauvre femme très-timide qui le demandait: à ses côtés se trouvait un jeune homme de 15 à 16 ans qui paraissait non moins timide. « Mon Rév. Père, dit-elle avec un accent gascon très-prononcé, j'ai appris que vous faisiez faire la 1ère Communion aux gens de la foire. Je désirerais bien que vous instruisiez

mon neveu que v'là, qui a 16 ans et qui ne sait presque rien de sa religion. Nous ne sommes pas de la foire, mais de XI. pauvres voyageurs de la Gascogne vendant de petits objets et courant par toute la France pour gagner notre vie. — Bien entendu que nous acceptâmes. Cette pauvre femme fut si heureuse qu'elle pleurait de joie, ne sachant comment nous témoigner sa reconnaissance. Le lendemain elle nous en amena d'autres et nous eûmes le bonheur de faire faire la 1ère Communion à 3 enfants qui reçurent la Confirmation avec trois autres jeunes gens de 20 à 25 ans, gascons comme eux. Cette belle fête eut lieu le jour de l'Assomption. Rien de plus touchant. Tous les Gascons voyageurs qui se trouvaient à Amiens assistèrent à la fête : ils étaient 21 ..... 15 d'entre eux accompagnèrent leurs jeunes compatriotes à la table sainte.

Le caractère propre de ces pauvres gens, c'est la reconnaissance. Je ne puis vous dire leur attachement pour nous..... Ils sont heureux de remplir leurs devoirs religieux, et rien n'est plus facile que de les amener à Notre Bon Sauveur. Généralement ils ont une ou deux auberges fixes dans les grandes villes du Nord et de l'Est, Metz, Nancy, Lille, Amiens. Voilà leurs centres. Ils abondent en Lorraine ; il serait à désirer que nos Pères de ces villes s'informassent de l'auberge où ces pauvres gens habitent, au temps de Pâques surtout. C'est encore une petite œuvre de pauvres gens abandonnés, différente de celle des Saltimbanques, mais non moins fructueuse et plus solide peut-être !

Laval, Foire de Septembre 1858. Laval a cette année entrepris à son tour l'œuvre des Saltimbanques. L'occasion était favorable : jamais nous assure-t-on, l'Angevine n'avait attiré pareil nombre de voyageurs. Sans parler des marchands forains, qui n'étaient pas moins de 150 et dont nous n'avons pu nous occuper directement, on comptait environ 200 artistes, écuyers, clowns, kikiris, funambules etc etc. Dès l'ouverture de la foire, nous commençâmes nos tournées : partout bon accueil mais grande réserve. Cependant nous rencontrions quelques personnes qui connaissaient les Pères d'Angers et d'Amiens : celles-là nous montraient de la confiance et nous donnaient des renseignements précieux. Nous vîmes sans peine que la besogne ne manquerait point. Avant d'aller plus loin, nous cherchâmes des maîtresses pour les petites filles et autres personnes du sexe qu'il faudrait préparer à la réception des Sacrements. Les Filles de Marie nous offrirent un concours empressé. Une des deux maisons qu'elles possèdent à Laval a pour Supérieure Melle Hanne, qui dirige aussi un Orphelinat : c'était justement ce qu'il nous fallait.

Maintenant, faisons connaissance avec nos gens. Une des premières troupes qui attira notre attention, fut la Troupe Hollandaise : une quinzaine de personnes ; Directrice, Mme Caron, grosse dame qui se dit Catholique et ne se confesse qu'à Dieu ; tenue assez médiocre. Ils représentent, en pantomime et aussi en marionnettes, la dernière guerre des Indes : c'est là que les Anglais sont battus comme il faut ! Nous apprîmes plus tard que, malgré leurs affirmations contraires, ces gens là étaient tous protestants, excepté peut-être la belle-fille de Mme Caron, qui manifesta le désir de nous parler en particulier ; mais ils partirent si vite qu'il nous fut impossible d'éclaircir cette affaire : avis pour ceux qui les retrouveront. Tout ce que nous pûmes obtenir fut d'arracher à la vie nomade et de rendre à sa famille un jeune nantais, Francisque Magini, qui leur servait de domestique. Un de leurs artistes, Alexandre Bugny, sur lequel nous aurons à revenir, les quitta aussi pour s'attacher à la troupe Duportail. — J'ai peu de chose à dire de la Ménagerie, dont la Directrice, Mme Pianet, ne voyage que six mois de l'année. Le reste du temps elle demeure à Mâcon, son pays, où, s'il faut l'en croire, elle et tout son monde remplissent parfaitement leurs devoirs religieux. Elle voulut à tout prix que nous vissions ses animaux : nous aurions mieux aimé qu'elle prît le temps de songer aux affaires de sa conscience. Nous remarquâmes une pauvre jeune fille qui paraissait fort triste quand nous passions : c'est peut-être encore une de ces malheureuses que l'on force à mettre la tête dans la gueule des lions.

Nous voici devant le vaste théâtre des Duportail. L'enseigne porte en grosses lettres : Musée vivant — Grand théâtre des Funambules. Cette troupe, composée d'environ 30 personnes, était à Amiens en 1857. Nous avons donc retrouvé ces bons musiciens Allemands, toujours pleins de zèle pour prêter à nos fêtes le concours de

XII. leurs bruyantes fanfares, et, ce qui est mieux encore, toujours aussi empressés à remplir leurs devoirs de chrétien. Dès le commencement, ils vinrent à la messe des voyageurs, qui se célébrait régulièrement tous les Dimanches dans notre jolie chapelle de congrégation, et s'approchèrent de la Ste Table; leur exemple ne fut pas sans influence. Cette même troupe nous donna plus tard pour la Confirmation un de ses principaux artistes, Mr René Brulé. Nous avons aussi reçu, instruit et fait approcher des Sacrements deux enfants, Aimable et Charles, qui avaient communié pour la première fois au Collège de la Providence. Quant au Directeur et à la Directrice, ils ont assisté à plusieurs de nos cérémonies, mais ne se sont pas confessés: ils le feront plus tard, quand ils retourneront à Bourges, où demeure le prêtre qui les a mariés il y a huit ans! Avec cela, ils disent qu'ils sont de bons chrétiens et semblent presque le croire. Nous les supposons entretenus dans ces sentiments par le vieux Mr Bertrand, père de la Directrice, qui accompagne la troupe. Ce singulier personnage mérite d'être connu. Sa mère lui apprit autrefois une formule de prière que nous avons vue; elle est fort belle, très catholique et démesurément longue: il ne faut pas moins d'une heure pour la dire tout entière! Or, cette prière est devenue toute la religion du bonhomme, qui ne voudrait pas pour tout au monde s'endormir une seule fois sans l'avoir récitée jusqu'au dernier mot. Avec cette seule pratique, il croit son salut assuré; impossible de lui ôter cette idée de l'esprit! Nous soupçonnons ces gens-là d'avoir peur que la pratique de la Religion ne diminue leurs profits, en les obligeant à modifier leurs représentations qui ne sont pas toujours irréprochables. D'ailleurs, la troupe, dans son ensemble, n'est pas bien composée. Un des principaux artistes est un luthérien déclaré. Plusieurs mariages, entrepris ici, se feront, j'espère, à Bordeaux. Une jeune coureuse a été retirée de là pour passer chez la Mère Térèse.

Abordons la Troupe Polonaise: c'est ici le théâtre du général Tom-Pouce et de sa fiancée. Quatre personnes ont communié et reçu la Confirmation: le frère du Directeur, Mr Poullemar, le domestique de la générale Tom-Pouce, qui est lui aussi un véritable nain, et enfin la générale elle-même. Ce n'était pas chose facile que de faire instruire cette pauvre petite créature, qui, malgré ses 25 ans, n'a guère que 80 centimètres de haut, et de la transporter chez Mgr. Mais nos zélées coopératrices de l'Orphelinat triomphèrent de tous les obstacles: on enveloppa la générale, on la mit sur une brouette, et en avant. Elle fut ainsi conduite deux fois chez Melle Haune, montrée à toutes les orphelines qui lui donnèrent à l'envi des images, et au jour marqué amenée dans la Chapelle de Mgr. On la plaça debout sur un tabouret; quand sa Grandeur parut, la petite la salua par ces mots: "Bonjour, Mgr." Tout se passa sans autre incident. Quant au général, qui, en dépit des affiches, est le frère et non le fiancé de la générale, il est encore trop jeune pour songer aux Sacrements.

Reste le Cirque, centre de nos opérations. Nous avons eu cette année le Cirque dit des Frères Bourgeois. Il est dirigé par Mme Bourgeois, arrivée à Laval avec ses deux fils, Pierre et Alexandre, ses deux filles, Virginie et Delphine, ses deux gendres: Mr Klatt et Mr Jean Nachtwey, et une quarantaine d'autres personnes composant diverses familles. Cette troupe n'avait jamais eu de relations avec les Pères, mais elle emporte de Laval un souvenir qui ne s'effacera point. Dès le début, Mme Klatt, qui passe pour la première écuyère du Cirque, nous reçut fort bien dans sa voiture et nous dit qu'elle n'était pas confirmée; mais les grandes révélations ne vinrent que plus tard. Nous causâmes avec les artistes; nous leur racontions ce qu'on avait fait dans d'autres villes pour les voyageurs. Ils étaient émerveillés, et s'écriaient: « Vraiment, Messieurs, vous faites là une belle chose; depuis quelques années, les voyageurs trouvent moins de difficulté à pratiquer leur religion; les prêtres ne les repoussent plus autant; mais nous n'avions pas encore vu qu'on vînt ainsi nous chercher. » Un jour que nous devisions au milieu d'un groupe, le brave Mr Poullemar que j'ai nommé plus haut, arrive tout joyeux et nous salue amicalement: « À la bonne heure, s'écrie-t-il devant tout le monde, ce sera ici comme à Bordeaux, voilà les Pères qui viennent nous voir; c'est admirable! » Puis avec une désinvolture toute méridionale, il se met à conter publiquement son histoire. « Tenez, Messieurs, écoutez-moi; j'appartiens à une honnête famille de C***. Mais j'étais de la nature des mules: Quand on me disait d'aller à droite,

j'allais à gauche, et réciproquement. Bref, ne m'entendant avec personne, je quittai la maison paternelle et je me XIII.
mis à courir le monde. Je devins un mauvais sujet. Enfin, je m'attachai à une troupe et j'arrivai à Amiens en 1857. Là, je vis les Pères et le bien qu'ils faisaient aux voyageurs. Un jour, un de ces Pères s'approcha de moi et me demanda à l'oreille : Mr Poullemar, n'auriez-vous rien à me dire en particulier ? J'avais beaucoup, mais j'eus honte, et je répondis : rien. A partir de ce moment je ne fus plus à mon aise. Et quand j'ai retrouvé à Bordeaux ces mêmes Pères, si bons, si zélés, je n'y ai plus tenu, je me suis confessé, je me suis marié, et maintenant, je suis content comme quatre. » Ce discours, qui venait si à propos, fut confirmé par un Bordelais présent à cette scène. Nos écuyers paraissaient émus, cependant la plupart persistaient à dire qu'ils étaient en règle. Nous étions loin de le croire. Aussi, tout en acceptant les enfants qu'on nous confiait volontiers et dont le nombre s'éleva bientôt jusqu'à 12, nous multipliions nos visites auprès des grandes personnes pour gagner de plus en plus leur confiance. Au reste, nous pouvions les aborder librement partout : au cirque, dans les voitures, dans leurs hôtels en ville. L'accueil était toujours poli : car ces gens-là ne sont pas fiers et sentent très bien que la visite du prêtre les honore. « Un jour, dit un des Pères, j'entre derrière le Cirque et je rencontre Mr Klatt prêt à monter à cheval pour *travailler*. Il me voit, accourt, me prend par le bras et me dit : Monsieur mon Père, j'ai quelque chose à vous dire, mais ce sera demain..... Non, venez un peu à côté, il faut que je vous le dise de suite : je ne suis point confirmé, mais j'ai toute confiance en vous ; demain vous saurez le reste. Le lendemain je retourne, et j'entre dans la voiture où il m'attendait avec sa femme et la Directrice que nous n'avions encore vue qu'en passant. J'entame le chapitre de la Confirmation qui devait être le chemin de bien d'autres choses. Tout à coup Mr Klatt s'écrie : voyez-vous, Madame, j'ai mis toute ma confiance en Monsieur mon Père ; je veux arranger mes affaires seul avec lui. Mme Klatt : Non, vous ne serez pas seul, moi aussi je veux être confirmée. Mme Bourgeois : Mais, mon Père, je ne suis pas confirmée non plus. — C'est bien, très-bien : nous allons vous préparer tous ensemble pour la grande cérémonie. — Ah ! que ce sera beau, reprend Mme Bourgeois ! quel exemple pour tous les autres quand ils verront la Directrice et les premiers écuyers marcher en avant ! Mme Klatt : puisque le Père est ici, confessons-nous de suite à lui. — Allons doucement, Madame, nous commencerons, s'il vous plaît, par quelques petites instructions. — Mme Bourgeois : Delphine et son mari, je crois, ne sont pas confirmés non plus (on appelle Delphine) : N'est-ce pas, tu n'as pas reçu la Confirmation ? — Non, ma mère. — Eh bien ! tu vas te préparer avec nous. Et mes fils, Alexandre et Pierre ? Paul, va les chercher. Ah ! mon Père, si vous pouviez faire quelque chose de bien avec Pierre ; toute ma vie je vous en serais reconnaissante. Entre Pierre ; je lui parle : Vous viendrez me voir demain à St Michel, n'est-ce pas ? — Oui, je viendrai. — Mme Bourgeois : non, non, je te connais, tu promets et tu ne tiendras pas. — Je vous donne ma parole d'honneur que j'irai. — C'est bien, j'y veillerai. Mon Père, avez-vous parlé à Paul (jeune élève du Cirque qui passait pour le plus fier gamin de la troupe) ? Je crois qu'il n'y a rien à faire avec lui ; c'est un enfant perdu. On le fait venir, il montre de bonnes dispositions. — Tenez, mon Père, il y a encore Catherine : elle est protestante, mais bonne ; peut-être pourriez-vous lui faire du bien. Arrive Catherine, je lui propose de l'instruire, elle accepte avec plaisir. » Aussitôt ces nouveaux prosélytes se mirent à apprendre les vérités essentielles de la Religion. Tout allait à merveille. Deux jours avant la fête, tous les membres de la famille Bourgeois vinrent à confesse ; Me Bourgeois seule manqua. Elle avait demandé à me voir en particulier ; je vais la trouver chez Mme Klatt. Mon Père, me dit-elle, je suis bien contente de voir mes enfants s'approcher des Sacrements ; mais moi, je ne puis le faire : il y a un grand obstacle. Elle l'expose et je dissipe ses craintes. Mon Père, il y a encore une autre difficulté qui m'arrête. Elle me la confie également, et je l'encourage. Comme elle hésitait toujours, je lui demande si c'est tout. En ce moment, elle commence à trembler de tout son corps, elle éprouve de violentes convulsions, ses yeux roulent comme des globes de feu. Sans m'effrayer, je lui dis : Madame, recommandez-vous au bon Dieu et à la Ste Vierge, et tout ira bien. Alors elle se calme : Mon Père, s'écrie-t-elle avec une émotion extraordinaire,

XIV. j'ai rencontré beaucoup d'excellents prêtres; mais aucun ne m'avait inspiré la confiance et le courage nécessaires pour un tel aveu. Elle m'ouvrit son cœur, et le surlendemain put prendre part à la fête. » Cette fête, qui eut lieu le Jeudi 23 7bre, fut magnifique. Notre église était parée comme aux plus beaux jours. La musique Duportail et celle du Cirque jouèrent tour à tour. Les gens de la foire vinrent en grand nombre: on avait réservé des places pour ceux qui devaient communier. Mgr, qui, dès le commencement, s'était montré tout à fait favorable à l'œuvre (fut reçu avec l'appareil ordinaire). Avant la Communion, sa Grandeur adressa quelques mots aux voyageurs, comparant le spectacle qu'ils offraient en ce moment au Ciel et à la terre avec d'autres spectacles que les hommes viennent leur demander. Bien des larmes coulèrent. Il y eut ce jour-là 16 Confirmations, dont 13 de grandes personnes et 25 Communions dont 4 premières; et ces premiers communiants avaient 11, 17, 29 et 58 ans! Après la messe, on se rendit à la chapelle de la Congrégation, où tous reçurent le Saint Scapulaire. Mgr reparut encore pour leur donner des images et les entretenir un moment du bon Dieu. Ils furent charmés de sa bonté. Plusieurs achetèrent son portrait pour l'avoir dans leurs voitures. — Ces braves gens ne savaient comment nous témoigner leur reconnaissance). Quelques-uns firent brûler de gros cierges devant l'autel de la Ste Vierge; d'autres offrirent des couronnes pour mettre sur sa tête; on fut même obligé d'accepter quelques petits présents. Plusieurs devinrent à leur tour des apôtres, et bravèrent le respect humain qui ne manqua pas de les attaquer. « Je vous ai donné bien du mal, disait un grand jeune homme qui nous avait longtemps échappé et qu'il avait fallu aller prendre jusque dans son lit, mais combien je vous remercie maintenant! » Le bon Mr Klatt nous disait de son côté: « Je ne suis pas riche, mais je ne donnerais pas pour 100,000 francs le bonheur que j'ai eu. » L'avant-veille de la fête, il était arrivé à ce même Mr Klatt une aventure qui le fait bien connaître. Il s'était confessé ce jour-là, et, la chose faite, ne se possédait pas de joie. Le soir, au moment de la représentation, il se prend de querelle avec un palefrenier, s'emporte et le bat assez violemment. Ce fut l'affaire d'un instant, le remords vint aussitôt. Mais rien ne put le décider à faire ce soir-là un des principaux exercices portés au programme: « il m'arriverait malheur, disait-il. Le bon Dieu m'avait tout pardonné, j'étais si content! comment ai-je pu l'offenser encore si vite? Demain je retournerai à confesse. » Le lendemain, quand nous le vîmes, sa douleur n'avait rien perdu de sa vivacité; il nous conta toute l'histoire avec une naïveté d'enfant et alla revoir son confesseur.

Quant à Mme Bourgeois, elle fut entièrement changée et tout le monde remarqua ce changement. « Tenez, mon Père, disait Mr Klatt, la personne qui a le mieux profité de vos soins, c'est Mme Bourgeois; elle fait de la propagande, elle n'est plus reconnaissable. » En effet, elle engageait les retardataires à se mettre en règle par ces paroles convaincantes: « J'ai bien fait, moi, un grand sacrifice, pourquoi n'en feriez-vous pas un petit? » « Mon Père, nous disait-elle encore, voilà quinze jours depuis la cérémonie; auparavant, je me mettais vingt fois le jour en colère et je jurais comme un démon: depuis, cela ne m'est pas arrivé une seule fois. » Elle sut aussi fort bien mettre à sa place la Directrice d'une autre troupe qui avait parlé à la légère de ceux qui communiaient. Elle nous raconta, en présence de toute sa famille, plusieurs histoires qui montrent que Dieu, dans sa miséricorde, a des moyens particuliers de salut pour toutes les âmes et toutes les conditions. « Ma mère, nous dit-elle, avait la mauvaise habitude de répéter souvent devant nous: mes enfants, quand on est mort, tout est mort; il n'y a ni paradis ni enfer. En conséquence, elle négligea fort notre éducation religieuse. Or, voilà que mon frère aîné, qui était déjà un homme, tombe dangereusement malade. Il fait appeler un prêtre et se met en règle. Puis, sentant sa fin approcher, il se fait revêtir de ses plus beaux habits et convoque toute la famille autour de son lit. Quand on fut réuni: Voyez-vous, s'écria-t-il, le démon qui est à mes pieds? il veut m'entraîner en enfer; mais la Ste Vierge est à mon chevet, qui me garde et me montre le Ciel. Ma mère, ma mère! ajouta-t-il d'une voix vibrante, ne dites plus qu'il n'y a ni paradis ni enfer.... Peu de temps après, il expira. La malheureuse mère ne proféra plus son horrible dicton. Le souvenir de cette mort et des circonstances qui l'avaient accompagnée se perpétua dans la famille et y maintint la foi. Mme Bourgeois, en nous faisant ce récit, était en proie à une émotion visible. Elle y joignit l'histoire d'une de ses filles, ange d'innocence et de piété, morte à l'âge de sept ans, et qui se faisait surtout remarquer par un amour vraiment extraordinaire pour les

pauvres. Elle aussi, avant de mourir, exhorta tous ses parents à être de bons chrétiens. Puis elle demanda à sa mère en pleurs : croyez-vous, maman, que j'aie offensé le bon Dieu ? car alors il faudrait appeler un prêtre. On lui répondit que non, et elle rendit le dernier soupir. Qui n'admirerait ces industries de la divine providence, envoyant à des gens qui en ont un besoin si spécial de tels avertissements et de tels exemples ? — Mais que sont devenus Alexandre Bugny et le fameux Paul, que j'ai déjà mentionnés ? D'abord, il faut savoir que ces deux jeunes gens sont frères et nés dans le midi de la France. Ils prétendent que leur famille est noble et que leur grand-père, le Marquis Bugny de Brailly, est mort sur l'échafaud en 93. Quoiqu'il en soit, leurs parents habitent maintenant Toulouse, où ils montrent des marionnettes. Abandonnés dès l'enfance, comme leurs trois sœurs qui courent aussi le monde, Alexandre et Paul ne s'étaient pas vus depuis sept ans et se sont rencontrés ici par hasard, ou plutôt par un coup de Providence. C'étaient bien les deux individus les plus mal famés de la foire : on s'accordait à nous les donner pour des sauvages, des êtres grossiers et abrutis. Nous avons trouvé qu'ils valaient mieux que leur réputation. Alexandre a 21 ans, Paul 17 ; ils sont baptisés, et puis c'est tout. Profondément humiliés de vivre ainsi sans religion, ils voudraient bien sortir de cet état ; mais le respect humain les enchaîne. D'ailleurs, la fureur de courir et l'habitude de ne s'imposer aucune gêne nous mettent longtemps dans l'impossibilité de les instruire. Enfin, un des Pères gagna le cœur d'Alexandre. Son intelligence était vive ; il avait conservé la foi et même quelques pratiques religieuses, auxquelles il ne manquait jamais. Sa préparation fut donc rapide : on put l'admettre à la Communion et à la Confirmation, le jour même que Mgr faisait une seconde ordination dans notre Chapelle. Sa Grandeur adressa quelques mots touchants à ce nouveau Prodigue, qui se consacra ensuite à la Ste Vierge. Pour nous exprimer sa reconnaissance, il nous disait dans son langage : « Il faut convenir, mes Pères, que vous êtes diablement bons ; il y a quelques mois j'étais à l'hôpital, les Sœurs voulurent me convertir, je me moquai d'elles ; mais ici j'ai été pris je ne sais comment. » Paul résista quelque temps encore à l'exemple et aux exhortations de son frère. Mais un jour que Mme Bourgeois, comme une véritable mère avait redoublé d'efforts pour lui inspirer de meilleurs sentiments et lui faire oublier les mauvais traitements qu'il reçoit trop souvent au Cirque, un Père qui n'avait point usé son autorité sur lui le prend en particulier et l'amène dans une chambre voisine. Là ce malheureux enfant se jette sur une chaise, devient furieux et se débat comme un possédé. On lui dit de se calmer et on lui demande s'il veut faire ce que le bon Dieu exige de lui. Il répond qu'il est prêt à tout. A partir de ce moment, il montra beaucoup de bonne volonté. Après s'être confessé plusieurs fois, il alla sur l'invitation du Père, demander pardon à Mme Bourgeois et à toutes les personnes du Cirque à qui il avait pu faire de la peine. Aux deux cérémonies de la 1ère Communion et de la Confirmation, sa tenue fut édifiante. Depuis ce jour, il n'est plus le même. — Ici comme ailleurs, nous avons remarqué la naïveté et aussi l'incroyable mobilité des enfants. On leur expliquait un jour ce que c'est que Dieu et les Anges : « Oh ! s'écrie un petit Clown, comme ils doivent bien travailler à cheval ! » L'unique moyen de fixer leur attention est de leur montrer des images. Le Tableau synoptique du P. Lacoste (Bourges, chez Pigelet, 0,25 c.) nous a été d'un puissant secours pour instruire même les grandes personnes. Nous l'avons donné à six chefs de famille, et nous le retrouvions ensuite dans les voitures suspendu à côté des souvenirs de communion et de confirmation. Ils acceptent avec la plus vive reconnaissance toute espèce d'objets religieux, chapelets, médailles, images, et les gardent avec beaucoup de respect comme une sorte de talisman : l'ignorance les rendrait aisément superstitieux. A ceux qui savent lire on peut procurer avec avantage les *Réponses* de l'Abbé de Ségur. Cet excellent livre réfute péremptoirement et d'une façon qui leur va les objections les plus communes parmi eux et ailleurs : Toutes les religions sont bonnes — Quand on est mort, tout est mort — Je suis honnête homme — Je n'ai pas le temps etc. — Quatre hommes du Cirque nous ont échappé. Deux sont Italiens : c'est d'abord un vieux Vénitien, Antoine V***, qui ne songe qu'à gagner de l'argent et adore le Soleil ; c'est ensuite le milanais M***, qui, malgré ses 38 ans, n'a pas encore fait de première Communion, il nous a avoué bien des misères, mais n'a pas eu le courage de se confesser. Des deux autres retardataires sont, l'un Juif et l'autre franc-maçon. Le Juif, qui s'appelle Silbert, jongleur distingué, vit depuis 15 ans avec une catholique

XVI. qu'il a épousée civilement à Berlin devant le consul français. La malheureuse n'a compris que bien plus tard la position presque inextricable où elle s'est jetée. Comme elle est bien disposée et que la séparation est moralement impossible, nous avons cru devoir demander à Rome la dispense nécessaire). Au reste, Gilbert a régulièrement assisté à toutes nos fêtes et s'est montré plein de prévenances à notre égard. Le franc-maçon est un sexagénaire nommé Kénébel, marié à une protestante, mais faisant élever ses cinq enfants dans la religion catholique. Un Père avait entrepris de convertir cette femme à la vraie foi. A la suite de plusieurs instructions elle se déclara convaincue de la vérité de notre Religion, mais ajouta qu'elle était décidée à ne pas l'embrasser. On lui fit voir que cette conduite n'était pas raisonnable, et on voulut savoir quel obstacle l'empêchait de suivre la voix de sa conscience : eh bien, dit-elle enfin, demandez à mon mari, il vous dira pourquoi. Jusque là le mari s'était donné pour bon catholique. On l'interroge, on le presse, et après mille détours il finit par avouer que, depuis 20 ans il ne se confesse plus. – Mais, reprend le Père, ce n'est pas une raison pour empêcher votre femme de se faire catholique. – Puisque vous insistez, je vais vous dire tout ; d'ailleurs il n'y a pas de mal : j'appartiens à une société. – Quelle société ? – Ah ! Monsieur, une bonne société ! Tenez, je suis franc-maçon, mais c'est une excellente société, Dieu est à la tête de tout cela. – Voyons un peu, si c'est une bonne société : j'en connais aussi quelque chose. Et d'abord, qu'est-ce que vous pensez du serment imposé à tous ceux qui veulent se faire admettre : *Moi, N. je jure d'accepter toutes les constitutions de la Société, et si jamais j'en révèle le moindre mot, je veux que mes entrailles soient arrachées, brûlées et les cendres jetées au vent* ? Et remarquez bien que vous faites ce serment sans rien connaître, sans savoir à quoi vous vous engagez : est-ce raisonnable ? – Mais, Monsieur, il y a des prêtres dans cette société. – Et quand cela serait, qu'importe après tout ? Que dites-vous encore d'une société, qui prescrit l'indifférence pratique à l'égard de toutes les religions ? Le pauvre homme demeura interdit et se contenta de protester qu'il se confesserait au moment de la mort. Le jour du départ, il vint trouver le Père et lui dit en pleurant : Mon Père, j'ai bien compris tout ce que vous m'avez dit, je vous en remercie et je vous donne ma parole d'honneur que je me mettrai bientôt en règle. Il a deux filles dont l'une surtout est très pieuse et ne cesse de prier pour la conversion de son père et de sa mère. Pour enrôler ces pauvres gens, les francs-maçons leur disent : Venez à nous, notre société n'a pour but que de vous faire du bien ; ainsi, après votre mort, votre famille sera entretenue à nos frais, et autres belles promesses. Croirait-on que même dans notre ville, de semblables propositions ont été faites à quelques écuyers du Cirque ? — Avant de quitter Laval, nos artistes sont allés tous ensemble visiter la maison des *Petites Sœurs*, qui est près de la nôtre. Ils ont été fort bien reçus par la Mère Supérieure, qui les a conduits tour à tour à la chapelle, au réfectoire, aux dortoirs, au cimetière ; on a prié sur quelques tombes récemment fermées. Cette visite leur a fait beaucoup de bien, en leur montrant notre Sainte Religion à l'œuvre auprès des pauvres. Ils ont été enchantés de tout ce qu'ils ont vu ; on a même parlé de donner une représentation au profit des petites-sœurs ; mais ce projet n'a pu s'exécuter. Plusieurs ont laissé de bonnes aumônes. Ajoutons que, quelque temps auparavant, Mme Bourgeois avait fait déposer à l'évêché la somme de 50 francs pour la Propagation de la Foi : c'était son aumône du Jubilé, qu'elle a gagné avec toute sa famille.

Résumé général. – 1 abjuration et 1 baptême ; 3 abjurations, remises uniquement faute de temps, et 3 autres entreprises ; 7 personnes retirées ou préservées de positions où elles devaient se perdre, et parmi elles, une jeune fille admise pour 7 ans chez les Orphelines de Melle Hanne ; 4 mariages bénis et 4 autres préparés ; 21 Confirmations ; plus de 50 personnes ramenées à la pratique de leur religion : sans parler de plusieurs marchands-forains, qui, rien qu'en nous voyant passer et repasser devant leurs boutiques, ont eu l'idée de se convertir et sont venus se confesser à St-Michel. L'impression produite sur les habitants de Laval a été excellente.

NB. Nos lecteurs nous permettront ici une observation dont nous avons déjà reconnu l'importance. Les Lettres de Laval publient bien des détails intimes concernant la vie et les personnes des voyageurs. Ces renseignements sont fort utiles sans doute aux Pères qui ont à s'occuper des gens de la foire ; mais il est évident qu'il n'en faut faire qu'un usage très-réservé dans nos rapports avec eux : il serait à craindre qu'en révélant leurs secrets nous ne perdions leur confiance.

Scholasticat de Laval.  Novembre 1858.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de ....

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Œuvre de St Cyrille et de St Méthode. On nous écrit de Paris, à la date du 5 7bre 1858. —

Vous me demandez une relation des tentatives faites par la Compagnie dans ces derniers temps pour ramener la Russie au sein de l'unité Catholique. Je vais tâcher de vous satisfaire aussi succintement que possible. Nous commencerons par le séjour que le P. Gagarin fit à Rome en 1855, de Mars jusqu'en Octobre. L'Empereur Nicolas venait de mourir, et les armées alliées assiégeaient Sébastopol. A la suite de plusieurs conversations avec le P. Gagarin, le très-Révérend Père Général voulut bien constituer sous le nom de St Cyrille et de St Méthode, apôtres des Slaves, une œuvre ayant pour but de préparer la réconciliation de ces peuples avec le Saint-Siège. Dans l'état actuel des choses, l'œuvre ne pouvant pas s'établir en Russie est fixée provisoirement à Paris. On doit travailler d'abord à former une bibliothèque dans laquelle se trouveront réunis tous les livres nécessaires ou utiles au but qu'on se propose; ensuite on doit publier des ouvrages. Pour mettre plus d'ensemble et de suite dans ces publications, pour ne pas effaroucher les Russes, et pour intéresser davantage les autres nations, il fut résolu qu'on publierait un recueil dont il paraîtrait tous les ans un ou plusieurs volumes, et dans lequel on traiterait toutes les questions qui peuvent être l'objet de l'enseignement dans la Compagnie, mais en ayant toujours soin d'insérer quelques articles plus spécialement dirigés contre le schisme oriental. Ce recueil est celui dont trois volumes ont déjà paru sous ce titre: *Etudes de Théologie, de Philosophie et d'Histoire*. — Pour atteindre la fin qui est désignée à ses efforts, l'œuvre de St Cyrille et de St Méthode avait besoin de ressources financières: le très-Révérend Père Général y a pourvu en lui appliquant une rente annuelle, et en lui permettant de recevoir des aumônes; il a bien voulu en même temps arrêter les bases de l'œuvre.

C'est vers le mois de Novembre 1855 que l'œuvre a été constituée et a commencé ses opérations. Il n'y a pas grand chose à dire sur la formation de la bibliothèque qui s'accroît suivant les besoins et suivant l'étendue des ressources. Quant aux publications, elles peuvent être ramenées à trois catégories distinctes: 1° Les Etudes de théologie; 2° Les publications séparées, en français ou en latin; 3° Les publications en langue Russe. Les Etudes de théologie se composent jusqu'à présent de trois volumes in 8°. — Les publications séparées comprennent trois ouvrages. 1° La Russie sera-t-elle catholique; brochure par le P. Gagarin. 2° Les Manuscrits Slaves de la bibliothèque Impériale de Paris, brochure par le P. Martinof. 3° Quatre lettres à une Dame Russe sur le dogme de l'Immaculée Conception, par le P. Gagarin. Les publications en langue russe se bornent pour le moment à une traduction russe de la brochure: *La Russie sera-t-elle catholique*, traduction faite par le P. Martinof, et à une toute petite brochure, intitulée: *Curieux témoignages en faveur de l'Immaculée Conception*. Ce sont des passages aussi explicites que possible em-

2. pruntés à des écrivains ecclésiastiques russes du 17e siècle. Ce qui rend la chose plus piquante, c'est que ce sont précisément trois des hommes qui ont pris la part la plus vive à la polémique contre les catholiques et les Jésuites; ces textes sont précédés d'une préface du P. Gagarin. Enfin nous avons imprimé en latin, en français et en russe, la formule d'abjuration prescrite par le Pape Grégoire XIII pour les schismatiques Grecs qui reviennent à l'unité; ainsi qu'une prière pour demander la persévérance dans l'unité, prière à laquelle le Pape Grégoire XVI a attaché des indulgences.

Après ce coup d'œil général, il faut entrer dans les détails. Commençons par les *Etudes de Théologie*. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas donné à cette publication toute l'attention désirable; en termes de librairie, cet ouvrage n'a pas été lancé, il n'y a presque pas eu d'annonces. Les journaux catholiques comme l'*Univers*, l'*Ami de la Religion*, le *Correspondant*, se sont montrés froids, le moment n'est pas venu de dire les causes de cette froideur. Les journaux des libres penseurs sont rédigés par les hommes que nous combattons. Au milieu de ce silence universel, quelques voix isolées se sont cependant fait entendre. Les lettres de Laval ont reproduit l'article de Mr Loudun sur les deux premiers volumes, inséré dans le journal de l'instruction publique après avoir été vu par le Ministre. Mr Laurentie, dans l'*Union* du 9 Août, a rendu compte du troisième volume et plus particulièrement du travail du P. Sarrion intitulé: *Des respects et des mépris de la philosophie du siècle pour l'Eglise Catholique*, avec une bienveillance et une sympathie dont il nous a du reste bien souvent donné des preuves. Nous croyons savoir que la vente marche fort bien: peu à peu, les *Etudes* se forment un public.

On nous a dit souvent qu'il serait à souhaiter que nos volumes parussent à des époques plus rapprochées; personne n'en est plus convaincu que nous. Mais il suffit de jeter les yeux sur la table des matières des trois volumes parus pour se convaincre que les Pères spécialement chargés de la direction de l'œuvre, ne donnent et ne peuvent donner qu'une partie des articles qui entrent dans la composition des volumes. Il faut que la majeure partie leur vienne d'ailleurs. La conclusion est facile à tirer; plus on leur enverra de travaux, plus les volumes paraîtront fréquemment; moins on leur en enverra, plus les volumes se feront attendre. Ce n'est pas tout d'avoir des articles, nous ne pouvons pas les imprimer dans l'ordre suivant lequel ils nous parviennent, c'est-à-dire sans ordre aucun. Tel travail ne pourra pas entrer dans la composition d'un volume à cause des articles qui y sont déjà, et figurera avec beaucoup d'honneur dans un des volumes suivants. Le succès de l'œuvre dépend en grande partie du soin avec lequel les articles sont assortis; c'est encore une chose évidente. Mais quelle conclusion en tirer? Qu'il faut que nous ayons dans nos tiroirs une quantité d'articles assez considérable pour pouvoir faire un choix. Or, cela est-il possible, si les Pères qui veulent bien nous envoyer leurs travaux, six semaines ou deux mois après que l'envoi a été fait, s'étonnent que leur article ne soit pas encore imprimé?

Il y a une troisième considération que nous ne pouvons passer sous silence. Malgré tout notre désir de laisser à nos collaborateurs une liberté aussi grande que possible, l'intérêt même de cette œuvre collective; par conséquent l'intérêt de tous exige que nous maintenions une certaine unité, un certain esprit d'ensemble qui est une des premières conditions du succès. Mr Loudun et Mr Laurentie l'ont parfaitement compris tous les deux. Pour atteindre ce but, il est de toute nécessité que nous ayons la liberté de refuser l'insertion de travaux excellents d'ailleurs et tout à fait dignes d'être imprimés dans d'autres recueils ou séparément, mais qui ne rentreraient pas dans notre plan. Il faut ajouter à cela qu'il peut y avoir certaines questions inopportunes à nos yeux dans un moment donné et qui peuvent devenir très-opportunes quelque temps après. Pour nous résumer, quand on nous envoie un travail, nous sommes obligés de juger s'il peut entrer dans notre recueil; s'il peut entrer dans tel volume; si sa publication est opportune dans l'intérêt de l'œuvre collective. Ce jugement, nous demandons à le prononcer avec une entière liberté; mais nous voudrions qu'on comprît bien que ce jugement est toujours relatif, et qu'il n'a nullement la prétention d'être absolu: il n'est formulé qu'en vue du recueil. — Après ces explications, on nous permettra de dire que nous comptons beau-

coup sur la coopération active de nos Pères et de nos Frères. On vient de le voir, sans leur concours nous ne pouvons rien. 3.

Notre siècle abonde en mauvais livres et en mauvais journaux; il abonde en hommes qui n'ont fait que des études superficielles, qui ne font que des lectures superficielles. Que d'erreurs à combattre, que d'idées fausses à redresser; que de choses à expliquer et à faire comprendre! C'est un travail immense; un homme, dix hommes ne suffiront pas pour l'accomplir; en revanche, chacun peut y contribuer en apportant sa pierre à l'édifice. Qui d'entre nous n'a pas rencontré sur son chemin des idées qui l'ont frappé, qui l'ont fait réfléchir, et qu'il a éprouvé le besoin de communiquer à ses semblables? Quelques-uns les ont mises sur le papier, d'autres se sont bornés à les rouler dans leur cerveau; ils n'avaient pas à leur portée un recueil disposé à leur donner le grand jour de la publicité: et ces bonnes pensées, ces travaux sont restés dans l'ombre, sans utilité, sans fruit. Notre recueil remédie à cet inconvénient. — Mais il faut aller au-devant d'une objection qui nous a été faite plus d'une fois; on nous dit: Les pensées ne me manquent pas, je vois bien des choses que je voudrais dire, mais je n'ai pas l'habitude d'écrire; et notre siècle, quelque superficiel qu'il soit pour le fond des choses, est très-difficile et très-exigeant pour la forme. — Nous ne nions pas ce qu'il y a de vrai dans cette objection, mais nous répondons: raison de plus pour s'exercer à écrire, et notre recueil vous en fournit l'occasion. Il est très-vrai que les exercices académiques, quelle que soit leur utilité, ne suffisent pas; c'est tout autre chose de lire une dissertation dans une séance, ou de se voir imprimé et exposé au grand jour de la critique. Imprimez donc des articles dans les Études. Avant d'entreprendre un ouvrage de longue haleine, il y a tout avantage à s'essayer dans un article de quarante ou cinquante pages. On sonde l'opinion, on profite des observations qui se produisent, en un mot on s'exerce. Mais un article de quarante pages effraie votre inexpérience. Commencez par rendre compte d'un ouvrage, donnez-en l'analyse, dites ce que vous y trouvez de bon et de mauvais; réduisez-vous à deux ou trois pages, à dix lignes si vous voulez; et quand vous aurez ainsi rendu compte d'une dizaine d'ouvrages, vous n'aurez plus aucune difficulté à développer une pensée dans une dissertation de cinquante pages. Quant à nous, nous accueillons ces comptes-rendus d'ouvrages avec une extrême reconnaissance; nous les réunissons à la fin de nos volumes sous le titre de *Bulletin bibliographique*, et nos Études y gagnent beaucoup sous le rapport de la variété et de l'utilité. Il y a encore d'autres améliorations que nous méditons, mais nous ne pouvons les entreprendre que lorsque le concours actif et efficace de nos Pères nous sera assuré.

Pour le moment nous n'avons pas autre chose à dire des *Études de Théologie*, et nous passons à la brochure du P. Gagarin: *La Russie sera-t-elle catholique?* Elle est dans l'ordre chronologique, la première production de l'œuvre de St Cyrille et de St Méthode. Composée en grande partie à Rome, elle a été publiée au mois de Juillet 1856. Les journaux catholiques français en ont rendu compte assez favorablement, mais on peut dire qu'en France cette publication a passé à peu près inaperçue. Nous pouvons en dire autant de l'Angleterre, quoique le *Tablet* en ait donné une fort bonne analyse. En Espagne, une revue en avait commencé la traduction; une autre traduction était annoncée en même temps. Soit que ces traductions se soient nui l'une à l'autre, soit qu'il y ait eu d'autres motifs, la revue n'a pas continué la traduction commencée, et nous n'avons pas entendu dire que l'autre traduction ait paru. Si la France, l'Angleterre et l'Espagne sont restées à peu près indifférentes à cette publication, il en a été bien autrement de la Pologne, de l'Allemagne et de la Russie. Les journaux polonais s'en sont prodigieusement occupés, et l'ont vivement attaquée. La *Revue de Posen* a même jugé à propos de faire insérer dans l'*Univers* une traduction française de ses articles. Le P. Gagarin y a répondu dans le même journal; le directeur de la *Revue de Posen* a répliqué; il en est résulté une polémique que l'on peut consulter dans les colonnes de l'*Univers*. Le P. Gagarin, tout en s'exprimant avec beaucoup de ménagement sur le compte des Polonais, avait laissé entrevoir que, dans sa pensée, pour mener à bien la grande œuvre de la réconciliation de l'Église russe avec le Saint-Siège, ce n'était pas des

4. Polonais qu'il fallait se servir; qu'ils n'y réussiraient pas dans l'avenir comme ils n'avaient pas réussi dans le passé. Inde iræ. Dans le courant de 1857, la *Revue de Posen* reproduisit intégralement toute cette polémique traduite en Polonais, et y ajouta quelques réflexions pour corroborer son opinion. Un des hommes les plus justement honorés en Pologne à cause de son caractère, de son attachement sincère à la Religion, et des études approfondies auxquelles il s'est livré sur l'histoire ecclésiastique de son pays, a écrit à un des Pères de l'œuvre de St Cyrille et de St Méthode pour lui dire qu'il ne partageait pas la manière de voir de la *Revue de Posen*, et que plusieurs de ses compatriotes se laissaient trop aveugler par l'amour-propre national. Quoiqu'il en soit, cette polémique n'a pas été inutile en ce sens qu'elle a attiré l'attention publique sur la question de la réunion des Eglises; et quand les esprits se seront un peu calmés, on reconnaîtra qu'en dernière analyse cette réunion n'est pas contraire aux intérêts des Polonais, bien loin de là.

En Hongrie, l'université de Pesth a mis au concours la question de la réunion, et parmi les ouvrages à consulter, elle a indiqué en première ligne la brochure du P. Gagarin. En Allemagne, il a paru deux traductions de cette brochure, l'une à Tubingue, l'autre à Munster. Cette dernière était surtout remarquable en ce qu'elle était enrichie d'une introduction par le Baron de Haxthausen, dans laquelle cet écrivain éminent s'associait hautement aux idées émises par l'auteur. Mais le Baron de Haxthausen joue un si grand rôle dans toute cette affaire, qu'il faut commencer par le faire connaître. Il appartient à cette antique noblesse Westphalienne qui a conservé avec une existence à peu près féodale, un attachement inaltérable à l'Eglise Catholique. Le Baron Auguste de Haxthausen habite alternativement deux châteaux qu'il possède aux environs de Paderborn; il n'a jamais été marié et il partage sa demeure avec ses deux sœurs. Il s'est fait un nom en Allemagne par des ouvrages sur la situation des habitants de la campagne; il y a quelques années, il fut invité par l'Empereur Nicolas à faire un voyage en Russie pour y étudier la condition des paysans serfs. Ce voyage produisit un ouvrage en trois volumes in 8° extrêmement remarquable, qui a été publié en Allemand et en Français; plus un autre ouvrage en deux volumes sur les provinces russes du Caucase, en allemand et en Anglais. Ces ouvrages ont valu au Baron de Haxthausen, dans l'opinion des Allemands, la réputation de l'homme qui connaît le mieux la Russie. La modération avec laquelle il s'est exprimé, l'ont très bien fait venir en Russie, et les membres de la famille impériale, quand ils viennent en Allemagne, ne manquent jamais de lui donner des preuves non équivoques de leur bienveillance. Dans l'été de 1856, le Baron de Haxthausen se trouvait à Wildbad où résidait alors l'Impératrice mère avec une cour nombreuse et plusieurs membres de sa famille. C'est là qu'il eut connaissance pour la première fois de la brochure du P. Gagarin qui venait de paraître. Il la lut avec d'autant plus de plaisir qu'il ruminait depuis longtemps lui-même le projet de cette réunion sur les bases du concile de Florence; il fut donc enchanté de trouver quelqu'un qui partageait ses idées, et il ne tarda pas à se mettre en rapports directs avec le P. Gagarin. Quelques lettres furent échangées; on éprouva le besoin de s'entretenir plus longuement; une première entrevue eut lieu à Bruxelles. Elle dura trois jours. Voyant qu'on était bien d'accord sur les points fondamentaux, on parla des moyens à mettre en œuvre. Le P. Gagarin suggéra la pensée d'une association de prières. Le Baron mûrit cette idée et convoqua dans son château de Thienhausen une réunion d'Evêques. Tous ceux qui avaient manifesté l'intention d'y venir, ne furent pas libres, mais les Evêques de Paderborn, de Munster et de Hildesheim s'y rendirent vers la Pentecôte de l'année 1857, et le P. Gagarin ne put se dispenser d'y venir de son côté. Là encore les délibérations durèrent quelques jours. On examina la question sous toutes ses faces et on décida la fondation d'une association, qui du nom du Prince des apôtres, s'appellerait *Petrus-Verein*, œuvre de St Pierre. Il s'agissait de faire prier publiquement tous les Dimanches, dans toutes les paroisses de tous les diocèses d'Allemagne, pour la réunion de l'Eglise Orientale avec le Saint Siège; le jour de St Pierre on devait recueillir une aumône destinée à l'œuvre; on se proposait enfin de publier une petite feuille

populaire pour entretenir l'esprit de zèle, et une revue savante pour discuter les questions relatives à la réunion. 5.
Les trois Evêques s'organiseraient en comité provisoire, rédigeraient des statuts et adresseraient une circulaire à leurs vénérables Frères les Evêques d'Allemagne. Pour mieux assurer le succès de l'entreprise, l'infatigable Baron de Haxthausen se chargea de porter lui même ces prières à tous les Evêques et de les appuyer de sa parole. Il fit cette tournée dans l'automne de 1857; puis il se rendit à Rome en passant par Paris. A Rome il fut parfaitement accueilli par les Cardinaux et le Saint Père; mais on craignait que cette association ne causât du déplaisir au gouvernement russe. En présence de ces hésitations, le Baron prit immédiatement son parti, il alla trouver la Grande-Duchesse Hélène de Russie qui était alors à Rome, et dans un entretien de deux heures, la mit au courant de tout ce qu'il avait fait pour organiser cette association de prières: la Duchesse, à la grande joie du Baron, donna l'approbation la plus entière à sa conduite, et promit d'écrire en ce sens à l'Empereur Alexandre son neveu. Cette bonne nouvelle dissipa les inquiétudes qu'on avait conçues, et le Baron put en quittant Rome emporter un Bref adressé aux Evêques d'Allemagne, qui approuvait l'œuvre de St Pierre. Il s'arrêta quelque temps à Vienne où il eut avec le Comte Léon de Thun, Ministre de l'instruction publique et du culte, de longs entretiens dans lesquels il exposa les magnifiques avantages que le Gouvernement Autrichien pouvait recueillir en appliquant les principes que nous nous efforçons de faire accepter au Gouvernement Russe. En effet, il y a en Autriche deux provinces ecclésiastiques catholiques du rit Grec-uni, l'une composée de Slaves, l'autre de Roumains ou Moldo-Valaques; de plus il y a une province ecclésiastique très-considérable, schismatique; enfin la Turquie d'Europe limitrophe de l'Autriche contient des populations schismatiques qui ont grand besoin d'être évangélisées. Respecter le rit oriental, mettre le clergé de ce rit au même niveau que le clergé du rit latin pour la science, la dignité, l'esprit sacerdotal, c'est non seulement rattacher les Grecs-unis par des liens plus puissants au centre de l'unité catholique, mais encore préparer la réunion des schismatiques dans l'intérieur de l'Empire d'Autriche et de Turquie. Il ne nous appartient pas de rapporter tout ce qui s'est dit dans ces entretiens; mais nous pouvons dire qu'il est permis de concevoir les plus belles espérances. Après avoir si heureusement accompli son voyage, le Baron de Haxthausen arriva encore à temps pour assister à la réunion des Evêques d'Allemagne à Fulda: il leur rendit compte de sa mission, et leur remit le Bref dont il était porteur. Cette affaire peut être considérée comme terminée, et d'ici à peu de temps, dans toutes les paroisses de tous les diocèses d'Allemagne, on priera pour la réconciliation de l'Eglise russe avec le St Siège.

Maintenant il est question d'une autre affaire, il s'agit de déterminer les Evêques schismatiques russes à fonder une association de prières semblable à celle dont les Evêques d'Allemagne ont pris l'initiative. Ils prient déjà dans leur liturgie pour la réunion des Eglises; il faudrait créer une association spéciale dans le même but. La Grande-Duchesse Hélène a ici encore promis son concours, et le Baron de Haxthausen s'est chargé d'entamer l'affaire en écrivant au métropolitain de Moscou, Mgr Philarète. Si on ne réussit pas, la correspondance entre le métropolitain de Moscou et le Baron de Haxthausen sera toujours quelque chose de fort important et de fort heureux. — Vous voyez que tous ces faits se rattachent plus ou moins directement à la brochure: *La Russie sera-t-elle catholique?* C'est pour cela que nous n'avons pas craint d'entrer dans ces détails. Pour terminer immédiatement tout ce qui a rapport à l'Allemagne, nous ajouterons que les articles publiés par le P. Gagarin dans les *Etudes de théologie* ont été également traduits en Allemand et publiés à Munster. En même temps, dans une autre ville d'Allemagne, on en faisait une édition populaire, à bon marché et en petit format. On pense bien que tout cela ne pouvait pas se faire sans que les journaux d'Allemagne s'en occupassent. Les *Feuilles historiques et politiques de Munich*, qui sont fort hostiles à la Russie, se sont assez longuement occupées de ce qu'elles ont appelé *l'agitation unioniste* du Baron de Haxthausen et du P. Gagarin; mais

6. au milieu de toutes ces appréciations plus ou moins bienveillantes, l'idée fait son chemin et les esprits s'habituent peu à peu à la possibilité d'une réconciliation de l'Église russe avec le Saint-Siège sur les bases du Concile de Florence. Il n'y a peut-être pas de pays où cette idée ait gagné autant de partisans qu'en Belgique, grâce à une correspondance de St Pétersbourg extrêmement remarquable que publie le Journal de Bruxelles et qui défend les mêmes principes. — Mais il est temps d'en venir à l'effet produit par la brochure en Russie. Comme de raison elle y est prohibée, mais la défense n'est pas très sévère et on peut se la procurer assez facilement. C'est à l'époque du couronnement de l'Empereur Alexandre que les premiers exemplaires ont pénétré en Russie. La circonstance n'était pas favorable, on était trop préoccupé d'autre chose. Cependant on peut dire qu'elle a été lue par beaucoup de monde, mais à ce premier moment, l'impression n'a pas été très profonde, et les hommes les plus opposés ont cru qu'il était inutile d'y répondre. En Russie, on écrit peu, mais on parle beaucoup; on aime la discussion, et elle se porte volontiers sur les questions religieuses. Aussi les Catholiques de Pétersbourg et de Moscou, après avoir lu la brochure, se sont mis à la citer dans leurs discussions avec les schismatiques, ils l'ont commentée, ils l'ont expliquée, et de la sorte, ils lui ont fait produire beaucoup plus de fruit qu'elle n'en avait produit par elle même. Aussi les adversaires ont-ils fini par comprendre qu'ils ne pouvaient pas la laisser passer sans réponse, et ils ont pris la plume. Un des premiers poëtes russes, Mr Khomiakoff, a publié en 1858 à Leipzig, chez Brockhaus, une brochure en français intitulée: *Encore quelques mots d'un chrétien orthodoxe sur les communions occidentales*. Cet écrit anonyme est principalement dirigé contre le P. Gagarin, qui y est traité d'apostat, d'ignorant, de fourbe, de faiseur de sale besogne et autres aménités du même genre. Mgr Anatole, archevêque schismatique de Mohilof, qu'on dit avoir été grec-uni avant 1839, a publié deux volumes in 8o en Russe, où le nom du P. Gagarin n'est pas prononcé, mais où sa brochure est clairement désignée, et qui contiennent les attaques les plus violentes contre les catholiques, la Papauté et la Compagnie. Mgr Anatole n'a pas cru pouvoir signer ce lourd pamphlet, il s'est caché sous un pseudonyme; mais un prêtre russe, Mr Basile Gretchoulevitch a cru devoir en accepter la responsabilité en qualité d'éditeur. En 1856, il s'était fait le propagateur de la brochure du P. Gagarin; chargé d'enseigner le catéchisme dans un pensionnat de jeunes demoiselles, il leur avait distribué les feuillets détachés de cette brochure en les chargeant de lui en faire plusieurs copies. Ce fait est parvenu à la connaissance de l'autorité; Mr Gretchoulevitch a été grondé, et pour se faire pardonner un moment d'égarement, il n'a rien imaginé de mieux que d'assumer la responsabilité du gros livre de Mgr Anatole. Les petites filles auxquelles il fait le catéchisme et qui savent toute l'histoire se moquent de lui. — Enfin, Mr André Mouravief, le frère du vainqueur de Kars, chambellan de l'Empereur et avocat ordinaire de l'Église russe, a publié quelque chose contre le P. Gagarin en français à St Pétersbourg. Cet ouvrage est encore anonyme, et il ne nous a pas été possible de nous le procurer à Paris. D'après ce que l'on nous mande, dans cet écrit, comme dans les autres, il y a beaucoup d'injures, de grandes colères et fort peu de raison. Nous ne savons pas encore si le P. Gagarin répondra. Il faut dire que ces trois hommes représentent ce qu'il y a de plus fanatique et de plus hostile dans l'Église russe; ils sont loin de parler au nom de la majorité des fidèles ou du clergé; et s'il était permis en Russie de publier tout ce qu'on pense, il aurait paru un grand nombre d'ouvrages favorables à la réunion. La petite anecdote sur Mr Gretchoulevitch suffirait à elle seule pour le prouver; mais nous avons des preuves plus directes encore. Le P. Gagarin a reçu du fond de la Russie deux ouvrages manuscrits, l'un destiné à réfuter l'écrit d'un schismatique contre l'Église Romaine, et l'autre à exposer les avantages et la nécessité de la réunion sur les bases du Concile de Florence. Ces deux ouvrages sont écrits en Russe avec beaucoup de force, de clarté et de talent. L'auteur s'est mis en correspondance avec le P. Gagarin, le priant de revoir ses ouvrages avant qu'ils ne soient livrés à l'impression. Ces deux écrits

ne tarderont pas à être publiés en Allemagne, et plusieurs autres sont annoncés. C'est ici le lieu de parler des catholiques qui écrivent au P. Gagarin pour lui communiquer les nouvelles qui intéressent la Religion, les documents importants qu'ils peuvent se procurer, des textes précieux, des extraits d'ouvrages, et jusqu'à des calques de manuscrits pris dans les bibliothèques du clergé. D'autres consacrent une partie considérable de leur temps à traduire en Russe des livres de prières catholiques, des instructions pour la confession, pour la communion, sur les indulgences etc. Avec ce que le P. Gagarin a déjà reçu, il y aurait de quoi former plusieurs volumes. On nous envoie en outre des travaux originaux considérables. Ces envois sont quelquefois accompagnés d'argent pour subvenir aux frais d'impression. 7.

Il y a d'autres détails que nous sommes obligés de passer sous silence; mais ce que nous avons dit suffit pour montrer que la semence ne tombe pas sur une terre stérile. Et il faut bien remarquer que jusqu'à présent, il n'y a que les personnes qui sachent le français ou l'Allemand qui ont pu prendre connaissance de la brochure. La traduction russe du P. Martinof a été imprimée tout récemment et elle n'a pas encore eu le temps de pénétrer dans le pays.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. La Compagnie a conservé à Pétersbourg des amis, elle y compte aussi beaucoup d'ennemis; les uns et les autres, avec des sentiments différents, se préoccupent de la prochaine réapparition des Jésuites en Russie. Les barrières qui s'opposent à leur retour ne sont pas tombées, mais on prévoit qu'elles finiront par tomber; les uns espèrent, les autres s'irritent, et peu à peu tout le monde s'habitue à la pensée de voir la compagnie revenir dans le pays où elle a trouvé un abri lorsqu'elle était proscrite partout ailleurs. — Après avoir mis sous vos yeux l'effet produit par cette petite brochure dans les divers pays de l'Europe, nous devons dire que le Souverain Pontife Pie IX a daigné la lire et s'exprimer sur son compte très-favorablement. — La brochure du Père Martinof intitulée: *Les manuscrits Slaves de la bibliothèque Impériale de Paris*, présente un intérêt sérieux au double point de vue de la philologie et de l'hagiographie slave: aussi a-t-elle été très-bien accueillie par tous les hommes compétents. Comme il en a été rendu compte dans le troisième volume des Études, nous ne nous étendrons pas davantage à son sujet.

Maintenant il nous faut dire quelques mots des circonstances qui ont amené la publication des quatre lettres à une Dame russe sur l'Immaculée Conception. La définition du 8 Décembre 1854 a eu un immense retentissement en Russie. Ignorant profondément l'enseignement de leur propre Eglise sur cette matière, entraînés dans les plus étranges erreurs par les articles du Journal des Débats et quelques autres de la même couleur, les Russes ont vu là une énormité, un bouleversement de toutes les traditions, et une barrière nouvelle entre eux et l'Eglise catholique. Nous avons dit quelques mots tout à l'heure de leur goût pour les discussions religieuses: pendant l'année qui a suivi la définition, dans tous les salons de Pétersbourg on revenait continuellement sur cette question, et il n'y a pas de monstruosité qui ne se soit dite à ce propos. Aujourd'hui encore c'est principalement sur ce terrain que les adversaires et les défenseurs de l'Eglise Catholique se livrent de continuels combats; des lettres toutes récentes en font foi. Par suite de cet état de choses, plusieurs russes convertis à la foi catholique pressèrent vivement le P. Gagarin de publier un écrit sur cette matière. Dans l'intervalle, des conversations au sujet de l'Immaculée Conception avaient eu lieu entre ce Père et une Dame russe qui était sur le point de quitter Paris; il se décida alors à continuer la discussion par correspondance et à la publier au fur et à mesure. Les lettres étaient mises par la Dame sous les yeux de son confesseur qui lui suggérait les réponses. La quatrième lettre contient la réfutation de toutes ces objections; mais comme elles étaient toutes empruntées à un Patriarche d'Alexandrie nommé Critopoulo, c'est Critopoulo qui a été cité. On n'a pas encore de nouvelles de l'effet produit par cette publication en Russie. La Dame a cessé d'écrire. — Nous n'avons que très-peu de mots à ajouter sur les publications en langue russe. On sent assez l'extrême importance de cette branche nouvelle de notre œu-

vre. En Russie, la censure ne laisse passer aucun livre catholique écrit en Russe, à tel point qu'on a considéré comme quelque chose de tout à fait extraordinaire la permission de faire autographier un catéchisme à l'usage des enfants catholiques élevés dans les écoles militaires. Depuis quelques années, un réfugié politique a fondé à Londres une imprimerie russe qui publie des ouvrages et des journaux révolutionnaires. En Allemagne il y a aussi deux ou trois imprimeries russes, et les hommes qui les dirigent ne se sont établis à l'étranger que dans le but d'échapper à la censure politique de St. Pétersbourg. Toutes ces presses écoulent leurs produits en très grand nombre. En présence de faits pareils, l'œuvre de St. Cyrille et de St. Méthode s'est demandée si l'on ne pourrait pas introduire aussi dans l'Empire Moscovite des livres catholiques. Jusqu'ici nos essais ont été bien modestes, mais tout nous fait croire que ces publications ne tarderont pas à prendre un grand développement. C'est une entreprise entièrement neuve et qui inquiète beaucoup les schismatiques, ils en comprennent bien la portée.

Nous arrêtons ici ce compte-rendu de l'œuvre de St. Cyrille et de St. Méthode; il comprend un espace de trois années; les trois premières années de son existence. Si nous avons été assez heureux pour intéresser nos PP. et nos FF. nous les tiendrons au courant, à mesure que les circonstances le permettront, des développements qu'elle prendra. Eux, de leur côté, voudront bien ne pas lui refuser leur concours, ou au moins le secours de leurs bonnes prières, afin que Notre Seigneur daigne bénir cette petite œuvre, entreprise pour sa plus grande gloire.

Œuvre des apprentis et des jeunes ouvriers. — Depuis quelques années, les Pères de la Compagnie ont commencé, dans plusieurs villes de France, à s'occuper d'une œuvre apostolique, dont tout le monde sent l'importance pour la moralisation de la classe ouvrière et l'avenir de la société. Sans parler ici des associations de grandes personnes, dirigées, dans des conditions bien diverses, à Paris par le P. Millériot, à Vaugirard par le R. P. Olivaint, et à Nantes par le P. Labonde, les Nôtres prennent une part plus ou moins active à la direction de quelques Patronages, tels que celui du Gros-Caillou, banlieue de la Capitale, et surtout celui de N. D. des Champs à Angers. En outre, Lille, Laval et probablement d'autres villes que nous ne connaissons pas possèdent des associations de jeunes ouvriers, confiées à peu près exclusivement aux soins de la Compagnie. Nous n'avons point de détails particuliers sur l'association de Lille. Celle de Laval, connue sous le nom de N. D. de Beauregard, fait des progrès rapides. Au bout de trois ans d'existence, elle compte plus de 150 membres. Leur âge varie de 12 à 20 ans et au-delà. Ils sont divisés en trois catégories. Tous les Dimanches, trois Scholastiques de St. Michel, dont un est prêtre et Directeur de l'œuvre, vont passer la soirée avec eux. Ces jeunes gens se montrent pleins d'affection et de reconnaissance envers les Pères. L'esprit qui les anime est excellent, comme l'ont reconnu hautement MM. Le Boucher et Peigné, Directeurs d'œuvres semblables à Angers et à Nantes, dans une visite qu'ils ont faite à leurs jeunes amis de Laval. Le règlement peut se résumer dans ces deux mots: Jeu et prière. Ces deux mots furent aussi la devise de M. Allemand, vénérable prêtre de Marseille, qui eut le premier, il y a un demi-siècle, l'idée de ces sortes d'associations. Aujourd'hui on en compte plus de cinquante, répandues par toute la France. Celle de Nantes, fondée depuis quinze ans, ne réunit pas moins de 1200 membres de tout âge, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Quels fruits immenses ne produiraient pas ces saintes Sociétés, si partout elles étaient dirigées avec zèle, ensemble et sagesse!

Dans une lettre du 17 Août 1858, le P. Gagarin nous annonce l'établissement d'une nouvelle association de jeunes ouvriers au sein même de la Capitale. « Il y a longtemps que votre belle œuvre de Beauregard excitait notre émulation, et à la vue des besoins spirituels de la population ouvrière dans le 12e arrondissement de Paris, nous avions fait souvent des projets que nous n'avions jamais pu réaliser. Enfin, à l'entrée de l'hiver dernier, les Frères des Ecoles Chrétiennes de notre quartier vinrent nous proposer la direction spirituelle d'une œuvre de

la jeunesse qu'ils voulaient fonder. Après quelques pourparlers les propositions furent acceptées, et l'œuvre fut fondée, 9.
c'était la dix-huitième dans Paris. Voici en quoi elle consiste, les ouvriers se réunissent tous les Dimanches vers midi, ils entendent une messe que l'on dit pour eux, et immédiatement après on leur fait une instruction de vingt minutes. On ne peut pas les garder tout l'après-midi, parce que presque tous vont passer le reste de la journée du Dimanche hors de Paris avec leurs familles : mais un certain nombre d'entre eux restent pendant une couple d'heures chez les Frères, où ils ont un gymnase et quelques jeux ; mais bien peu d'espace. Un Dimanche soir par mois, on les réunit pour une séance amusante, et tous les trois mois il y a une séance plus solennelle avec distribution de récompense aux plus assidus. Nous avons pensé que cela ne suffisait pas, et nous avons fondé dans le sein de l'association une petite congrégation de la Sainte Vierge, que nous avons placée sous l'invocation de St. Joseph. Nous avons confié à nos congréganistes l'apostolat du bon exemple parmi les membres de la grande association. Vers le mois de Janvier, nous avons débuté par une réunion de quatre jeunes gens auxquels nous avons expliqué le but et les moyens de l'œuvre et nous leur avons laissé le soin de se recruter eux-mêmes. Le jour du patronage de St. Joseph, sept faisaient leur consécration ; quatre autres viennent de la faire le jour de l'Assomption : ils sont pleins de zèle ; les réunions ont lieu chez nous deux fois par mois, presque tous communient chaque fois. Le président de l'association des jeunes ouvriers du faubourg St. Germain (rue de Grenelle) a fait sa consécration l'autre jour, et nous avons parmi nos approbanistes le président de l'œuvre de St. Germain l'Auxerrois ; un autre a été reçu l'autre jour par le R. P. Provincial en qualité de novice coadjuteur dans la Compagnie ; plusieurs songent au Séminaire ; notre secrétaire est élève externe du Collège Henri IV ; vous voyez que nous avons un peu de tout ; nous avons même un élève des Jansénistes, qui vient très exactement à toutes les réunions, qui se confesse depuis quelque temps à l'un des Nôtres, mais qui ne peut pas se décider encore à la communion fréquente, ni à prononcer l'acte de consécration à la Sainte Vierge. Nous ne le pressons pas, et nous attendons tout du temps et des grâces attachées à la fréquentation de la congrégation.

Mais je reviens à la grande association dont la congrégation est l'âme ; à Pâques, nous avons préparé nos jeunes gens à la communion annuelle par une retraite de huit jours, qui consistait en instructions données tous les soirs vers les neuf heures. Cette retraite a été suivie par plus de trois cents jeunes gens qui presque tous se sont approchés de la Sainte Table. Ce jour-là, la communion leur a été distribuée dans une chapelle de St. Etienne-du-Mont. A la Pentecôte, nous avons essayé de faire faire une communion générale ; nous n'avons eu qu'une quarantaine d'individus ; ce jour-là, nous leur avons dit la messe à la chapelle des Frères. Le jour de l'Assomption nous avons fait une nouvelle tentative qui a parfaitement réussi. La réunion a eu lieu dans notre chapelle de la rue des Postes. Les communions ont été fort nombreuses. Ce ne sont que de bien faibles commencements, on peut cependant considérer l'œuvre comme fondée. Je ne puis pas vous dire à quel point ces jeunes gens sont dignes d'intérêt. L'enfant du peuple à Paris est plein d'esprit, avec cela il a très bon cœur ; la moitié d'entre eux sont à l'école des Frères, par conséquent ils savent bien leur catéchisme, et ils ont fait une bonne première communion. Mais à peine la première communion est-elle faite, ils se trouvent séparés des Frères, du prêtre, de l'église, de toute instruction, de toute action religieuse, et sauf de rares exceptions, les ouvriers, les contre-maîtres et les patrons sont tous occupés à les corrompre. Quand on voit cela de près et qu'on y réfléchit, on s'étonne que la population ouvrière de Paris ne soit pas plus mauvaise. Qu'est-ce qu'on ne pourrait pas en faire si on voulait s'occuper d'elle avec ensemble et avec suite ? Sans doute, les œuvres pour la vieillesse et pour l'âge mûr sont très-belles ; mais l'avenir dépend en très-grande partie de ces œuvres de la jeunesse. Je vous ai dit qu'il y en avait dix-huit à Paris ; s'il n'y en a pas un plus grand nombre et si elles ne prospèrent pas davantage, c'est parce qu'il n'y a pas de prêtres pour s'en occuper. Le clergé des paroisses est absorbé par d'autres occupations, et les communautés religieuses ont d'autres œuvres aussi : Cependant, vingt ou trente prêtres zélés, avec le concours des Frères suffiraient à évangéliser la population ouvrière de Paris ; c'est une mission aussi belle que celle des sauvages, et

« quels fruits ne peut-on pas en attendre ! En revanche que n'a-t-on pas à redouter si on laisse le peuple de Paris grandir dans l'ignorance de la Religion et l'oubli de ses devoirs ? Ce sont ces considérations qui m'ont déterminé à signaler à votre attention la petite œuvre que nous avons commencée à Paris pour évangéliser le 12e arrondissement et les sauvages de la rue Mouffetard. Nous espérons bien arriver à étendre notre action sur le faubourg St. Marceau qui a perdu la Sœur Rosalie et qui réclame impérieusement qu'on s'occupe de lui. »

Depuis que cette lettre a été écrite, une assemblée générale des Directeurs d'Œuvres de jeunes ouvriers a été convoquée à Angers sous les auspices de Mgr l'Évêque de cette ville. La réunion a eu lieu dans les premiers jours de Septembre. Notre maison avait offert l'hospitalité à tous ces étrangers, accourus de Marseille, de Troyes, d'Agen, de Nantes etc. C'est donc chez nos Pères que se sont tenues les Conférences. La Compagnie était représentée à ce Congrès du zèle et de la charité par le P. Richard, aumônier de N. D. des Champs à Angers, et par le Père de Gabriac, alors Directeur de N. D. de Beauregard à Laval : le P. Richard a rempli les fonctions de secrétaire. L'objet principal des délibérations a été de poser quelques principes généraux, tendant à mettre dans le but et les moyens des diverses associations un certain esprit d'ensemble et d'unité. On comprend combien il est à souhaiter que les ouvriers qui quittent leur ville natale pour s'établir dans une autre ou aller faire leur tour de France, puissent retrouver partout des frères, des amis, des protecteurs : ce serait, comme autrefois, le vrai compagnonnage chrétien. La revue mensuelle du *Jeune ouvrier*, qui se publie à Angers depuis plus de deux ans, travaille également à former de précieux liens de fraternité, entre ces différentes Associations, destinées à renouveler de nos jours les *Corporations* du moyen-âge.

Résidence de Nancy. — A l'occasion de la nouvelle Résidence fondée à Nancy il y a environ deux ans, on nous a communiqué deux lettres, dont la date est déjà loin de nous, mais qui nous semblent conserver encore de l'intérêt pour les enfants de la Compagnie. L'une concerne les anciens Jésuites restés en Lorraine après la suppression ; l'autre a été reçue par un curé de Lorraine et se rapporte à la mission de Madagascar.

I. Lettre confidentielle de Mgr d'Osmond, Évêque de Nancy, au Conseiller d'état Portalis, chargé de toutes les affaires concernant les cultes. Nancy, le 4 Nivose, an XII de la République franç. (1804)

Monsieur, l'accueil que vous avez fait quelquefois à mes observations m'engage à vous en présenter quelques-unes sur un objet qui paraîtrait en ce moment d'un intérêt majeur, si l'on croyait à certains bruits qui se réveillent de temps à autre, et qui se propagent aujourd'hui par la voie des gazettes relativement à la reparution possible d'un Corps jadis et à jamais célèbre, annihilé depuis 42 ans. J'ignore les projets qu'on peut former, je ne cherche point à les pénétrer ; mais je dois vous communiquer les réflexions que me suggère ce qui se passe sous mes yeux. Quoiqu'aujourd'hui je sois parvenu à un âge avancé, j'étais trop enfant en 1762 pour être susceptible, même d'une impression quelconque. Dans ma jeunesse j'ai beaucoup entendu disputer et controverser sur l'utilité des Jésuites, et l'impolitique ou l'avantage de leur dispersion ; sans avoir jamais adopté un parti pour ou contre cette grande mesure d'administration, dont les motifs ne m'étaient pas assez connus pour fixer mon opinion. Le doute ne m'a jamais été pénible en pareil cas. Lorsque j'ai été envoyé pour administrer en chef ce vaste diocèse, j'ai dû porter mes regards avec un intérêt particulier sur quelques vieillards échappés comme par miracle, à des persécutions inouïes ; dans ce nombre trop restreint se trouvaient 20 Jésuites. La vénération dont ils étaient entourés commandait la mienne ; mais combien ils l'ont augmentée par les vertus dont ils m'ont rendu l'heureux témoin ! Jamais je n'ai vu un zèle semblable à celui qu'ils déployent partout. 77 et 78 ans ne sont pas un obstacle à l'occupation d'une Eglise succursale dépouillée de tout, qui

bientôt se répare par leurs soins industrieusement distribués entre le temple et ceux qui le fréquentent. Tous, ils ont une flexibilité, une douceur insinuante qui les rend aussi faciles à gouverner que propres à diriger ceux qu'ils administrent, ou plutôt qu'ils servent comme les membres de Jésus-Christ. La voix des Supérieurs est la seule qu'à tout âge ils écoutent, et chez eux ce n'est pas parcequ'ils manquent de connaissances, c'est parcequ'ils en ont beaucoup. 11.

Je me plais à suivre particulièrement l'activité communicative du Père Munier (il mérite d'être nommé), qui sous les livrées de la misère, sans ressources personnelles, après avoir alimenté 108 prêtres pendant sa propre captivité, trouve encore dans la charité publique qu'il provoque habilement, les moyens nécessaires pour fournir des Messes à celui-ci, des libéralités à celui-là; pour distribuer du pain aux pauvres honteux, soutenir des hôpitaux de campagne, fonder de petites écoles, payer des pensions pour des enfants, ériger des monuments pieux, décorer des autels, faire fondre des cloches etc.... Le tout sans cesser de se transporter lui-même à pied dans des villages éloignés, où il peut aider ou suppléer un Prêtre infirme. Car rien n'est négligé par son prévoyant amour du bien. Je me demande alors, si cet esprit d'action était généralement répandu dans la Société de Jésus, si c'est là ce qui en 1762 a été pris pour un caractère remuant et porté à l'intrigue. Grand Dieu! Je voudrais bien avoir à régir un diocèse peuplé de pareils intrigants!

Enfin, Monsieur, quand je songe que c'est dans cette même Société de Jésus que le Vénérable Mr Georgel a sucé les premiers principes, a acquis ses connaissances, a formé son cœur, son caractère et son esprit, je regrette vivement je l'avoue, que l'on n'ait pas laissé subsister cette corporation amie de la Religion et des lettres, du moins jusqu'à l'époque qui devait tout bouleverser sans discernement. Nous aurions la consolation de nous dire aujourd'hui, que l'Église et l'État ne seraient pas privés si promptement des travaux utiles de ses membres épars. Daigne la Providence pour le bien de l'humanité, prolonger les jours de ceux qui subsistent encore! J'ai l'honneur etc....

Voici la réponse de Portalis. Paris, le 5 Pluviose, an XII de la République. — M. l'Évêque, j'ai reçu votre lettre confidentielle du 4 Nivose; vous connaissez assez le siècle pour juger que le rétablissement des Ordres religieux, et surtout d'un Ordre aussi célèbre que celui des Jésuites, est incompatible avec nos mœurs et les circonstances dans lesquelles nous vivons. Ce n'est pas la main des hommes, c'est celle du temps qui crée et qui détruit, qui forme et dissout toutes les Institutions. Mais je n'en ai pas lu avec moins d'intérêt et de plaisir les observations infiniment sages que vous me communiquez et les renseignements honorables que vous me donnez sur les prêtres, autrefois Jésuites, qui exercent avec tant de sagesse et de vertu les fonctions du Sacerdoce dans votre Diocèse. J'ai l'honneur etc....

La minute de la lettre de Mgr d'Osmond et l'original de la réponse de Mr Portalis se trouvent aux archives de l'Évêché de Nancy.

II. Lettre d'un Commandant du génie à un curé de Lorraine. St Denis, Ile-Bourbon, le 1 Août 1854. — Je ne comptais pas, mon cher Curé, vous écrire ce mois-ci; mais je veux, pendant que mes souvenirs sont dans toute leur fraîcheur, mes impressions dans toute leur vivacité, vous rendre compte d'une cérémonie à laquelle j'ai assisté hier et dont les détails seront pleins d'intérêt pour vous. Je vous ai souvent parlé de l'œuvre entreprise à Madagascar par les missionnaires de la Compagnie de Jésus; je vous ai dit combien j'avais été heureux de leur venir en aide et de leur rendre quelques services pendant que je commandais à Nossi-bé; je vous ai dit la bienveillance, la reconnaissance que ces Messieurs m'ont toujours témoignée. Ils ne m'ont pas oublié, et il y a quelques jours, le Père Jouan, Supérieur général des missions de Madagascar, de retour d'une longue tournée, m'a honoré d'une de ses premières visites, et invité à assister à la première Communion d'une trentaine de jeunes Malgaches: le jour choisi pour la cérémonie était le 31 Juillet, fête du fondateur de l'Ordre; il devait donc être doublement solennel; je n'ai eu garde de manquer au rendez-vous. A 4 heures du matin, j'étais en route avec le nouveau Commandant qui vient d'être nommé pour Nossi-bé, c'est un Capitaine d'artillerie avec lequel je suis très-lié, et le Père Jouan m'avait chargé de nouer entre la Société

12. et lui, ces relations franches et cordiales qui peuvent seules faire progresser la civilisation sur la terre de Madagascar: l'occasion était des plus favorables. A 6 heures, lorsque le jour parut, nous approchions de l'établissement des Pères, situé à 3 lieues de St Denis sur un plateau élevé, d'où l'on découvre la mer et une grande partie de l'île. Ce site a quelque chose de pittoresque et de grandiose qui dispose l'âme aux émotions douces et religieuses. A notre arrivée, nous fûmes reçus par le Père Jouan et ses subordonnés avec une cordialité, une amabilité qu'on rencontre rarement chez les gens du monde; nous étions les premiers; mais bientôt arrivèrent le Commandant de la station navale, d'autres invités, bon nombre de dames créoles dont les enfants sont élevés par les Pères, et enfin le Vicaire général qui, en l'absence de l'Evêque actuellement en France, devait officier ce jour-là. Lorsque chacun eût pris quelques rafraîchissements et satisfait un appétit vivement excité par l'air vif des montagnes et cette course matinale, on se rendit à l'Eglise et la cérémonie commença. Un léger frémissement de curiosité se laissa sentir à la vue de nos uniformes, lorsque nous traversâmes l'Eglise pour venir prendre place sur les sièges réservés pour nous au 1er rang. La droite de l'Eglise était occupée par les jeunes élèves du Collège et leurs parents, la gauche par les Malgaches qui allaient pour la 1ère fois, recevoir le sacrement de la Communion. Ils étaient vêtus de blanc, pantalon, chemise, cravatte, veste et tenaient un cierge à la main; derrière eux, leurs camarades au nombre de 80, dont 40 renouvelaient leur communion étaient vêtus de bleu; puis venaient au nombre de 50 les petites filles malgaches élevées par les sœurs dans un établissement attenant à celui des Pères: les 8 premières étaient vêtues de blanc, c'étaient les premières communiantes, les autres dont 21 renouvelaient étaient en bleu. Je ne vous conterai pas le détail de la cérémonie, mais je vous dirai l'impression profonde que j'ai ressentie en voyant le recueillement de tous ces enfants, l'expression de bonheur répandue sur leurs physionomies; en écoutant les cantiques pour lesquels la voix de 100 jeunes blancs s'unissait à celle de 150 jeunes malgaches; je vous dirai l'émotion indéfinissable qui s'est emparée de moi quand ces huit petites filles noires, la figure demi-cachée par leur voile blanc, la tête ceinte d'une couronne de fleurs blanches, sont venues s'agenouiller en avant de nous pour recevoir l'hostie consacrée. Pour moi qui connais à fond les mœurs de ces peuples, c'était un spectacle admirable. Bien d'autres sujets d'admiration nous attendaient au sortir de la messe. Conduits par le Père Jouan, nous visitâmes en détail tout l'établissement: d'abord les salles d'études, les dortoirs, puis les ateliers, la forge, la menuiserie, l'imprimerie. Oui, mon cher Curé, ils ont une imprimerie, et les imprimeurs sont de petits Malgaches, et ils impriment mieux que les artistes de St Denis; tous ces enfants travaillent avec une ardeur, un dévouement extraordinaires; le principe des Pères est de ne jamais les laisser inoccupés: l'oisiveté engendre les mauvais penchants. Trois heures par jour sont consacrées à l'étude, le reste au travail; et ils forment d'habiles ouvriers. Après l'établissement des Pères, nous visitâmes celui des Sœurs où l'on applique les mêmes principes; puis, en revenant et entre les deux, le point de fusion, le village de St Vincent de Paul où sont établis déjà six ménages malgaches: Les Pères ont appris par expérience que ce n'était rien d'instruire des enfants, si on ne trouvait un moyen de les empêcher de retourner dans leur pays et de revenir à la sauvagerie de leurs parents; ce moyen, ils l'ont trouvé et le voici: lorsque leurs élèves sont en âge d'être mariés, ils les unissent à des enfants élevés par les sœurs. Quand ils auront ainsi formé 20 ménages, que chaque ménage aura un enfant, ils transporteront le village à Madagascar et obtiendront ainsi un premier centre de civilisation, autour duquel d'autres viendront se grouper par la suite. En attendant, les jeunes hommes sont occupés aux travaux de la maison, les jeunes femmes à la lingerie; ils reçoivent un salaire; en les mariant, les Pères leur donnent une case, un lit, une armoire, table, chaises et 100 francs de dot. Il est impossible de n'être pas ému en visitant cet humble village. Tout cela n'est-il pas admirable, cher Curé? Je regrette de n'avoir pas le temps de vous donner de plus longs détails; tout vous émerveillerait. Après, nous avons visité le Collège des blancs; je suppose que

vous connaissez en France des maisons d'éducation dirigées par les Pères; je ne vous en dirai donc rien. Au retour, un splen- 13.
dide banquet était servi dans la salle d'étude; aux murs couverts de draps blancs étaient appendus des écussons, emblèmes des divers métiers: l'un composé de haches et d'outils de charpentier, l'autre d'instruments de menuiserie, celui-ci d'outils et de travaux de serrurier, celui-là de forgeron; enfin au fond un trophée d'instruments d'optique, de musique etc. Des feuilles de rocher, des bruyères, des fleurs encadraient le tout; jamais je n'ai dîné dans une salle décorée avec tant de simplicité et de goût, et ce sont les petits Malgaches qui ont fait tout cela! Le P. Jouan m'avait fait l'honneur de me placer à sa droite, le commandant de la Station était à sa gauche et à droite du Vicaire Général: c'était un remerciement pour les services rendus. Le nouveau Commandant de Nossi-bé était à gauche du Vicaire Général; c'était lui indiquer ce qu'on attend de lui. Nous assistâmes ensuite au salut, où le même recueillement qui m'avait si vivement impressionné à la Messe, se fit remarquer. Puis nous prîmes congé des bons Pères en leur promettant de revenir les voir souvent.

Adieu cher Curé etc...... V. Harmand.

Collèges. Metz. La dernière St Ignace a été célébrée à Metz avec une solennité extraordinaire. Mgr l'Évêque était présent. Dom Guéranger, abbé de Solesmes, qui a si bien défendu la Compagnie contre de récentes attaques, avait été invité à prêcher le panégyrique de notre Bienheureux Père, dans cette église de St Clément, bâtie autrefois par les enfants de St Benoît, et maintenant occupée par les enfants de St Ignace. Son discours fut très-goûté. L'orateur rappela avec autant d'érudition que de délicatesse, les liens de fraternelle amitié qui n'ont cessé d'unir les deux Ordres, depuis la naissance de la Compagnie jusqu'à nos jours: un Bénédictin de Mont-Serrat est le premier Directeur d'Ignace; c'est dans une abbaye de Bénédictins, St Paul-hors-des-murs, près de Rome, que le St Fondateur et ses compagnons prononcent les vœux de religion; et près de trois siècles plus tard, de cette même abbaye de St Paul devait sortir Pie VII, l'immortel restaurateur de la Compagnie etc. A l'occasion de cette fête, le Recteur du Collège a distribué à plusieurs de nos amis une fort belle lithographie, exécutée quelques années auparavant par les soins du R. P. Turquand. On y voit, dans la partie supérieure, la Ste Vierge, ayant à ses côtés St Clément et St Augustin: il faut se rappeler que le Collège, naguère occupé par les Pères, portait le nom de St Augustin. Aux pieds de ces trois personnages, qui semblent présider à la scène, apparaissent à genoux les deux Saints Patriarches, Benoît et Ignace: St Benoît présente à St Ignace l'acte de donation de l'abbaye de St Clément. — A la distribution des prix, les bienveillantes sympathies de la population Messaine ont trouvé une nouvelle occasion de se manifester. On en jugera par quelques mots empruntés à un très-long article du *Vœu national*, du 17 Août. « La solennité avait pour théâtre la salle des exercices, construite sur l'emplacement de l'ancien séchoir des lits militaires. Comme étendue, comme distribution d'air, comme ensemble, c'est certainement l'enceinte la plus spacieuse qui soit à Metz pour les solennités de ce genre. Une vaste et profonde estrade, surmontée d'un élégant fronton, avait reçu la brillante jeunesse de l'établissement: cette belle jeunesse à l'air ouvert, au regard clair et franc, au front candide et pur, dont la tenue décente, la gaieté entière et pourtant réservée, justifient si bien le vieil adage: *Poli comme un élève des Jésuites.* » suivent force détails sur la décoration de la salle, sur l'honorable et nombreuse assistance, sur la musique qui était celle du génie, sur les chants exécutés par les élèves, et en particulier sur le beau discours prononcé par le R. P. Stumpf, qui avait revêtu ce jour-là l'habit de la Compagnie. L'orateur avait voulu faire connaître les principes qui dirigent *l'éducation* de nos Collèges, au *triple point de vue physique, moral et intellectuel*. Son sujet lui permettait donc une foule de révélations piquantes, d'allusions fines à des méthodes rivales, de leçons pratiques qui furent accueillies avec d'unanimes applaudissements. En finissant, il annonça qu'une École spéciale, pareille à celle de la rue des Postes, serait dès l'an prochain annexée à l'établissement. — Le lendemain, la même salle fut mise à la disposition des Frères des Écoles chrétiennes pour leur distribution des prix. Ces bons rapports sont très-bien vus par toute la ville de Metz, qui aime beaucoup les Frères et leur a confié plusieurs de ses écoles municipales. Le nombre des élèves dépasse cette année 400. — Les Préfets des

14\. différents colléges apprendront avec plaisir que le P. Bach a fait dernièrement imprimer le *Catalogue de la Bibliothèque des élèves de St Clément*. Ce catalogue renferme des indications précieuses, et qu'il ne serait pas facile de trouver ailleurs.

Amiens. L'exercice de la distribution des prix avait pour sujet la *Conquête d'Alger par les Français en 1830*. En rappelant l'histoire et la destruction de la piraterie barbaresque, l'académie de Rhétorique essaya de faire ressortir le bienfait de la Conquête aussi bien que la portée religieuse et politique d'un établissement français sur les côtes d'Afrique. Grâce au dramatique de la forme, et à l'actualité du sujet, cet exercice n'eut pas moins de succès que celui de l'année précédente, où l'on avait célébré *la Guerre d'Orient*. — Le nombre des Bacheliers reçus est de 12: deux pour les Sciences, dix pour les lettres. — A la rentrée, le collége comptait 362 élèves, dont 223 pensionnaires. — Conformément à l'esprit de la dernière Encyclique de N. T. R. P. Général, on suit cette année au collége de la Providence, l'ancien *Ratio studiorum* d'aussi près que possible: ainsi les accessoires et la préparation au Baccalauréat se font en dehors des classes, les jours de congé et le Dimanche.

Vannes. C'est un exercice littéraire qui, à Vannes comme à Amiens, a cette année, accompagné la distribution des prix. On avait pris pour sujet les *Gloires militaires, littéraires et surtout religieuses de la Bretagne*. Charmés d'entendre louer leur chère Armorique, les auditeurs accueillirent avec faveur tant de beaux souvenirs, évoqués devant eux par la voix de leurs jeunes compatriotes. — 26 élèves du collége de St François-Xavier ont été reçus Bacheliers, du 17 Août 1857 au 1er Novembre 1858. Les sept reçus pour les Sciences, étaient les seuls candidats qu'on eût présentés. Plusieurs ont obtenu des mentions honorables. — Le nombre actuel des élèves est de 366, dont plus de 60 nouveaux, tant pensionnaires qu'externes.

Poitiers. On nous envoie de Poitiers une foule de détails précieux sur la piété des élèves, leur zèle pour l'étude, leur charité pour les pauvres etc. Nous sommes obligé de nous borner aux extraits suivants. Le collége compte en ce moment 264 élèves, dont 196 internes: c'est tout ce que peut contenir le local actuel. La langue latine est en grand honneur dans toutes les classes. Les préjugés contre Alvarez tombent devant l'évidence des faits. Outre la tragédie d'Agapit jouée par les grands, les sixièmes ont représenté devant le R. P. Provincial une charmante petite pièce latine intitulée: *Jésus enfant au milieu des Docteurs*. En sortant d'un de ces exercices, Mgr Pie disait au R. P. Recteur: « Vraiment il semble que pour ces enfants le latin soit la langue maternelle. » Nous avons eu cette année 8 Bacheliers sur 14 candidats. Ce chiffre est supérieur à celui des deux autres colléges de la ville. — Le discours du P. Hubin à la distribution des prix, a fait sensation. Il avait pris pour sujet *la vie utile*. Le *Journal de la Vienne* a loué l'orateur d'avoir dit de grandes et bonnes vérités, et de les avoir dites avec autant de mesure que de courage. Ce discours a été imprimé comme le précédent qui traite *du Respect*. Voici la lettre adressée au P. Hubin par M. le Préfet de la Vienne:
« Lamotte, le 25 7bre 1858. Mon Rév. Père. De toute part j'avais entendu faire l'éloge du remarquable discours que vous avez prononcé lors de la distribution des prix du Collége St Vincent-de-Paul. Je vous sais gré de m'avoir mis à même de juger combien cet éloge est justifié. Votre discours sur la vie utile est à la fois une œuvre remarquable et une excellente action. Sa lecture est faite pour édifier, autant que pour éclairer. Elle a produit en moi cette double impression, et veuillez bien recevoir mes remerciements de la bonne pensée que vous avez eue de m'associer à cette salutaire émotion qu'a éprouvée, en vous entendant, tout votre auditoire. — Agréez, Mon Rév. Père, l'expression de mes sentiments respectueux et distingués. R. Paulze d'Ivoy. »

Revenons aux élèves. Les Congréganistes ont trouvé une méthode spéciale de distribuer aux pauvres des aumônes spirituelles. Un jour qu'ils sortaient pour leur visite, le P. Préfet leur donna quelques-unes de ses grandes gravures où sont représentés les principaux mystères de la Religion, les actions qui mènent, d'un côté à l'enfer, de l'autre au Ciel.

« Donner ces gravures, dit l'un d'eux, c'est bien, mais il faudrait aussi les expliquer; sans cela ces pauvres gens n'y comprendront rien. » La réflexion était bonne. Le Préfet dut faire la première instruction; vinrent ensuite les assistants et les autres dignitaires. Il y en a quelques uns qui sont admirables de naturel et d'à-propos dans leurs applications pratiques.

Le départ successif pour la Chine des PP. Leveillé, Doubaud, Desribes et du F. Hersant ont donné lieu aux manifestations les plus touchantes de bon cœur et de générosité de la part de nos enfants. - Les élèves du collège de Zi-Ka-Wei, émus de la charité de nos élèves pour les petits Chinois, leur ont adressé l'année dernière une charmante lettre qui fera plaisir à nos lecteurs. C'est le Préfet de la congrégation qui parle au nom de ses condisciples. Voici son français: Messieurs les bons amis. Nous sommes à votre présence, pour montrer notre amour, nous écrivons une lettre à vous offrir. Nous sommes séparés de vous par un très-long espace, sans moyen de vous trouver; car votre sage et votre bon exemple, nous ne pouvons pas les voir et les apprendre. A présent, que nous sommes heureux! parceque Père Léveillé qui vous a quittés est venu en Chine; nous avons obtenu apprendre vos vertus et vos sciences: ô vos vertus! qui sont vraiment comme le haut de la montagne; ô vos sciences! qui sont vraiment comme l'abîme de la mer. Et nous avons appris que vous avez demandé au P. Léveillé: nous voulons, dites-vous, un petit enfant de Chine, qui viendra en France, nous l'alimenterons à jamais. » Dans ces paroles, il se manifeste que vous aimez les Chinois beaucoup; ainsi pouvons-nous ne pas vous aimer? Nous n'avons qu'un peu de regret, parceque nous ne pouvons pas naître en votre lieu avec vous et quitter notre maison pour aller lointain et nous approcher de vous. Vous devez savoir que les Chinois aiment la France beaucoup, et que les chrétiens l'aiment encore plus, et aussi, que nous avec nous vous recevez les bons enseignements et les grands bienfaits de la Cie de Jésus: Sommes-nous donc votre plus cher prochain. Lorsque nous avons entendu le P. Léveillé nous raconter votre vertu, aussitôt nous avons voulu écrire une lettre à vous donner; mais quand nous avons pris le pinceau, il y a une pensée qui nous disait: Vous êtes pleins de magnificence, mais nous sommes pauvres hommes! osons-nous écrire la lettre à vous présenter! C'est pour cela qu'avant 4 mois nous n'avons pas écrit la lettre à vous donner; mais plus nous réfléchissons vos mérites et plus nous sentir de vous aimer; nous ne pouvons pas défendre notre cœur d'aller vers vous; c'est pourquoi maintenant nous faisons l'écriture à vous présenter. Nous savons que le Père Léveillé était avec vous, vous l'aimiez beaucoup certainement: à présent il vous a quittés pour venir en Chine, vous avez beaucoup de regret; mais ne regrettez pas que Père Léveillé est venu en Chine, mettez votre regret en Dieu, parceque le P. Léveillé est venu en Chine pour pratiquer la volonté de Dieu; et aussi votre lieu a beaucoup de Pères, notre lieu a très-peu de Pères: pour cette cause si nous pouvons obtenir un Père, que nous sommes heureux! ne regrettez pas pour notre bonheur. Maintenant l'année se change en nouvelle, nous désirons beaucoup d'aller à votre collège, de vous souhaiter la nouvelle année, mais entre France et Chine il n'y a pas le chemin de fer, et quand même il y aurait, encore nous ne pouvons pas venir à votre collège; mais notre parole de l'amour, elle peut aller à vous; pour cela nous écrivons une lettre à vous offrir. Enfin, agréez nos hommages respectueux et nous vous prions que votre noble regard daigne voir notre vile lettre. - Au nom de tous les Congréganistes Joseph Ma. - Il y a maintenant une correspondance régulière entre le Collège de Zi-Ka-Wei et le Collège de Poitiers. L'année dernière les élèves de chaque division ont écrit à leurs petits frères de la Chine et ont envoyé à chacun d'eux un crucifix et une image de la Ste Vierge comme gage de leur amitié et de leur union dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

La Congrégation fondée par le P. Hubin pour les élèves de l'école de droit, porte ses fruits. Elle compte plus de 40 jeunes gens, très-remarquables par leur talent et leur courage à fouler aux pieds le respect humain. Leurs réunions ont à la fois un caractère littéraire et religieux. On commence par la prière; puis ceux qui ont été désignés lisent un travail préparé avec soin: c'est tantôt une question d'histoire, une notice sur quelqu'une des célébrités du pays, tantôt une dissertation, une critique de quelque ouvrage du jour etc. Chacun expose ensuite son avis avec simplicité. Le Père qui préside, résume les débats, et ainsi les idées sont redressées ou confirmées. Un des membres de la société, M. de Coursac, vient de publier un opuscule aussi pieux qu'intéressant sous ce titre: Le faubourg Montbernage au point de vue religieux pendant la révolution française:

16\. C'est un premier fruit des travaux littéraires du Cercle. — La soirée se termine par quelques parties de jeu, trictrac, échecs, billard, etc. Tous les quinze jours ils se réunissent aussi à la Chapelle de Congrégation, pour entendre la Ste Messe et une instruction; chaque fois un certain nombre s'approchent de la Ste Table. C'est là qu'ils puisent la force de résister aux mille séductions qui les environnent. Les autres élèves de l'école les estiment et les admirent. L'un d'eux faisait à un congréganiste une proposition indigne d'un jeune homme qui se respecte; il fut relancé de la belle manière. Hélas! dit alors le pauvre misérable, que vous êtes heureux! Nous, nous ne pouvons plus nous en passer! — Le P. de Boylesve a fondé une autre œuvre qui a déjà fait beaucoup de bien. Ce sont des Conférences qui ont lieu régulièrement deux fois par semaine à 8 h. du soir, dans l'Eglise du Jésus, pour les hommes seulement. Le Père se proposait d'abord d'instruire les ouvriers et de les prémunir contre les sophismes des socialistes et des protestants. Ceux-ci ont déjà senti qu'ils étaient atteints. Leur ministre s'est avisé de lancer une brochure faite à coups de ciseaux contre le Directeur des Conférences de la rue de l'industrie, c'est ainsi qu'il désigne le P. de Boylesve. — Le pauvre homme! il aurait voulu qu'on s'occupât de lui, cela fait toujours plaisir. Aussi venait-il régulièrement assister aux conférences, caché derrière l'un des piliers de l'Eglise. Mais le nom de Mr Poupotte n'est pas sorti une seule fois de la bouche du prédicateur. Ses objections ont été réfutées, mais comme venant de Luther, Calvin et consorts et traînant par les rues depuis quelque 300 ans. Figurez-vous le désappointement de notre homme qui la veille les avait ramassées et réchauffées! On prétend que lorsque quelque bonne vérité va à son adresse et que les yeux des auditeurs se portent sur lui, pour se donner une contenance il se mouche et prend une prise. Cela n'empêche pas qu'il travaille dans l'ombre. Il va visiter les pauvres à domicile, leur porte de mauvais livres, avec la défense formelle de les communiquer à d'autres. Le P. de Boylesve l'a encore poursuivi sur ce terrain. Les ouvriers qui assistent à ses conférences sont venus lui apporter leurs mauvais livres et il leur en a procuré d'autres. — Maintenant que nous avons une bibliothèque à leur usage, les enfants en sortant de l'école viennent au Collège faire leur provision pour la semaine, les uns amènent les autres, il y a près de 200 familles qui emploient la veillée à lire ou à se faire lire ces bons livres.

Vaugirard. Au lieu du discours d'usage, le R. P. Olivaint a lu un Rapport très-intéressant, où il rendait compte aux familles des efforts et des progrès de leurs enfants. Ce qui a fait le plus d'impression, ce sont les détails donnés par le fidèle Rapporteur sur les travaux de diligence ou de surérogation. Ainsi, un élève de Rhétorique a lu, dans son année, les sept tragédies d'Eschyle et les sept de Sophocle, plus les 25 discours politiques de Démosthène et a subi sur ces matières un examen très-satisfaisant, qui n'a pas duré moins de 3 heures; un autre a été examiné pendant le même temps et avec le même succès sur tout Eschyle, tout Sophocle et tout Thucydide; une dizaine d'autres présentaient des parties considérables de leurs principaux auteurs grecs et latins. Ce surcroît volontaire ne les avait pas empêchés de rédiger avec soin, d'après les leçons du Professeur, des préceptes d'éloquence empruntés aux plus célèbres rhéteurs depuis Aristote jusqu'au P. de Colonia, et tout un ensemble d'appréciations littéraires sur les grands poëtes épiques et tragiques, tant anciens que modernes. Plusieurs élèves de Seconde ont marché sur les traces de leurs aînés de Rhétorique; les élèves de Troisième ont renouvelé un exemple donné il y a deux ans dans le Collège, et ont traduit toute ou presque toute l'Iliade en vers latins, pour acquérir, avec la connaissance d'Homère, l'habitude de la versification. Ces faits montrent ce qu'on peut attendre des enfants, quand une fois ils ont pris goût à l'étude. — Cette année, Vaugirard compte 425 élèves, dont 375 pensionnaires; plus de 150 ont été refusés faute de place.

Paris — Rue des Postes. L'année s'est ouverte avec 130 élèves: Pendant ces vacances, les journaux ont publié les noms de deux Polytechniciens et de dix St Cyriens sortant de notre maison. Il faut y joindre deux admissions à l'école des Eaux et forêts. L'un de nos Polytechniciens a obtenu le No 10. Six de nos St Cyriens figurent parmi les 100 premiers de la promotion. — Ajoutons ici une petite nouvelle littéraire. Nous avons déjà dit que le P. Cadrès vient de publier un opuscule intitulé: *Le Chrétien sanctifié par l'oraison dominicale*. Le P. Grou

avait composé cet ouvrage pendant son séjour en Angleterre; on le traduisit du français en anglais sur le manuscrit, 17. puis la traduction anglaise ayant été imprimée, on le traduisit de l'anglais en français. Le travail original que l'on croyait perdu voit le jour pour la première fois; il est édité avec un soin qui en fait un petit chef-d'œuvre typographique. L'éditeur en ayant adressé un exemplaire au Cardinal-Archevêque de Paris, S. E. lui écrivit le même jour la lettre suivante: « Paris, le 8 Juillet 1858. Mon Révérend Père, Il y a longtemps que je connais le P. Grou, et je ne sais combien de fois j'ai donné et fait lire le petit Traité de la vraie dévotion, dont il est l'auteur. J'aurais bien dû moi-même profiter mieux de la lecture répétée que j'ai faite de ce bon petit livre. Je connaissais aussi, par l'édition fautive qui en a été faite, le chrétien sanctifié par l'oraison Dominicale. Mais je vais en avoir une connaissance bien plus exacte, grâce à vos bons soins pour préparer une édition irréprochable, et à l'attention que vous avez eue de m'en adresser un exemplaire. Je le reçois avec la plus vive reconnaissance, et je vous remercie également pour tout le bien qui résultera de cette publication, dont personne mieux que vous ne pouvait s'occuper avec succès. Recevez etc. François-Nicolas,
Cardinal-Archevêque de Paris. »

Encore un mot du R. P. de Ravignan. Son Histoire par Mr Poujoulat a déjà paru: on en est fort content. Elle donne des détails curieux et peu connus sur la jeunesse du futur conférencier de N. Dame. – Voici un renseignement que Mr Poujoulat a ignoré, et qui vient du R. P. Ribeaux, Recteur actuel du Collège de Bordeaux. Ce Père, qui avait des relations spirituelles très intimes avec le P. de Ravignan, raconte qu'un jour le saint religieux lui dit en confidence: « Lorsque j'étais à Loyola, St Ignace m'est apparu, m'a déclaré que Dieu m'appellerait à Paris et m'a fait connaître les différentes œuvres que j'aurais à entreprendre dans cette Capitale. » Depuis cette époque, le P. de Ravignan n'entreprit rien d'important sans éprouver sensiblement l'assistance de N. B. Père.

Autriche. Kalksbourg, 22 Juillet 1858. – Kalksbourg, village à deux petites lieues de Vienne, dans une position élevée, mais protégée par un demi-cercle de collines couvertes de bois ou de vignes, sous un Ciel ordinairement pur, au sein d'un air plus vif que mou, offre un séjour des plus agréables et des plus favorables à la santé. Non loin de ses limites, vers le Nord-Est, apparaît un mur dont on n'aperçoit pas la fin et qui environne toute une contrée composée de montagnes boisées, de vallées, de prairies et habitée par le gibier le plus distingué: on peut par exemple y rencontrer en troupe jusqu'à 60 ou 70 cerfs réunis: c'est le Chiergarten, destiné aux plaisirs de Sa Majesté, et qui n'a rien moins qu'une étendue aussi considérable que celle de Paris y compris les fortifications, c'est-à-dire 11 lieues de tour. Lors des guerres de l'Empire, ce parc fut dévasté par nos soldats qui trouvèrent moyen d'arroser avec d'excellent vin cet excellent gibier. A une heure environ de Kalksbourg, encore vers le Nord-Est, en se rendant à Vienne, on peut admirer le château impérial de Schönbrunn auquel de modernes souvenirs donnent une si haute importance historique. A l'Est, en face même de Kalksbourg, vous apercevez dans le lointain Presbourg, ville de Hongrie, qui a vu naître dans son sein la grande Ste Elisabeth. – Là, nos Pères ont leur Philosophie; et comme il suffit d'une journée de marche pour s'y rendre, nous pourrons en faire le but d'une de nos grandes promenades des vacances. Enfin, à une demi-lieue de Kalksbourg se trouve le chemin de fer qui, en 1/4 d'heure, vous conduit à Vienne, et qui dans une direction opposée, c'est-à-dire vers le midi, vous fournit un moyen facile et prompt d'aller visiter Laxenbourg, résidence d'été de la Cour, et mille et une jolies villas, où les Viennois vont fréquemmem oublier leurs affaires et goûter leurs plaisirs favoris; trente ou quarante mille habitants de Vienne sont parfois éparpillés par le chemin de fer dans tous ces environs; c'est que, il faut le dire, il y a ici des sites admirables et de ces perspectives qui rappellent la Suisse et annoncent la Styrie et le Tyrol. – La plus belle propriété du village de Kalksbourg, est un parc qui comprend une vaste plaine et une colline boisée où serpentent mille sentiers, où la biche et le lapin réjouissent de temps en temps la vue, aussi bien que des milliers de poissons rouges et dorés, population pacifique d'un étang qui baigne un des côtés du bois. Au bout d'un rocher habité par des reptiles et qui termine ce côteau, se trouve un châtelet avec un donjon. On lit sur le fronton: Franz Xaverius. Le toit pointu est décoré du Croissant. Sommes-nous donc

18. chez des payens ou chez des Turcs? Non, mais nous sommes dans un ancien repaire de Francs-maçons, qui dans peu de temps, deviendra une chapelle en l'honneur de St. Michel: car c'est à la protection de St. Michel que la Cie doit la propriété que nous venons de décrire et le collège qu'elle a commencé à y fonder. Cette propriété appartenait autrefois à l'ancienne Compagnie qui ne possédait dans la contrée où nous sommes rien moins que plusieurs villages au nombre desquels se trouvait celui de Kalksbourg. Depuis la suppression, elle a été le séjour de princesses impériales, entre autres d'une fille de Marie-Thérèse; et dans ces derniers temps, elle appartenait à un banquier auquel nous l'avons achetée, il y a 2 ans. Là, en augmentant un peu les bâtiments qui existaient déjà, on a immédiatement ouvert un collège, sous le nom de Collegium Immaculatæ; la raison de ce nom est que le projet de fonder ce collège et la possibilité de réaliser cette fondation ont coïncidé avec l'époque où l'Eglise publiait comme article de foi pour le monde entier le grand Mystère de l'Immaculée Conception de Marie. Qui eût dit, il y a 10 ans, que sitôt la jeunesse de Vienne et de Paris serait entre les mains de la Cie, dans deux collèges consacrés à Marie Immaculée! Ne sont-ce pas là de beaux fruits du dogme de l'Immaculée Conception acclamé avec tant de foi en France et en Autriche, soutenu si vaillamment par notre Compagnie! — Le collège de Kalksbourg qui n'a commencé qu'avec le cours préparatoire et les deux plus basses classes, et qui ne s'est augmenté cette année que d'une classe, compte en ce moment 120 élèves, appartenant à toutes les nationalités si variées des Etats-Autrichiens: l'archiduché d'Autriche, la Hongrie, la Bohême, la Croatie, la Moravie, la Carinthie, la Carniole, la Dalmatie, la Transylvanie, la Styrie, l'Italie etc. etc., nous ont envoyé des enfants de la plus haute noblesse; un certain nombre seulement appartiennent aux classes élevées de la bourgeoisie. Mais, pensez-vous peut-être, comment des enfants si différents d'origine, de langue, de mœurs, de caractère peuvent-ils facilement vivre ensemble sous une règle commune? Il doit y avoir bien des difficultés pour la faire observer? — Je réponds qu'il n'y en a presque pas, qu'il y en a bien moins qu'en France. Et cela tient à ce que nos enfants n'ont pas la pétulance, la vivacité des jeunes français; ils ont peut-être quelque chose d'un peu lent, mais c'est là un défaut qui est racheté par un ensemble de qualités qu'on ne trouve pas ordinairement en France: — 1° ils ont un très-grand respect pour l'autorité. Ils n'ont pas la moindre trace de ce que, en France, on appelle mauvais esprit. Ils obéissent sans raisonner. Les fautes du maître passent comme inaperçues. 2° Nos enfants sont aussi très-raisonnables, et pénétrés d'un profond sentiment d'honnêteté. On est sûr de les détourner du mal, quand on leur montre qu'une chose est mauvaise. 3° Ils ont du cœur, ils sont bons et affectueux. On peut les mener par la raison et la bonté. 4° Leur piété est sincère, sans ostentation, sans hypocrisie et sans respect humain. — Il ne faut pas se figurer cependant que ces enfants n'aient pas les défauts de leur âge: ils ne le cèdent point à nos jeunes français en légèreté et en espièglerie. Mais dès que la règle leur est connue ils se soumettent; et s'ils sont punis, ils s'exécutent parfaitement. Avec une volonté énergiquement exprimée et maintenue avec fermeté, il n'est rien qu'on ne puisse obtenir d'eux, et ils offrent sous ce rapport de grandes ressources. Ces qualités, à l'époque où nous vivons surtout, font le plus grand honneur aux familles de ces enfants: on voit par là combien elles sont encore éloignées de cet esprit d'indifférence religieuse et de mépris pour l'autorité qui règne sur nos sociétés décrépites. Ne vous étonnez donc pas si nous pouvons facilement faire régner ici une bonne discipline, et si nous avons obtenu de promptes améliorations dans les mœurs de certains élèves qui nous ont apporté au commencement des manières un peu incultes: un bon nombre d'enfants qui avaient constamment de mauvaises notes sont arrivés à en avoir constamment de très-bonnes. Et ne direz-vous pas avec nous que notre collège est comme une image vivante de cette monarchie autrichienne qui a pu réunir avec succès sous son sceptre paternel tant de nationalités si profondément diverses. — Vous voilà donc déjà initiés sous le rapport de la discipline à la vie intime de notre pensionnat naissant. Sous le rapport des études, nous vous dirons seulement que nous embrassons ici les objets ordinaires de l'enseignement classique, et en outre les principales langues vivantes des Etats-autrichiens, avec l'anglais et le français dont l'étude est obligatoire pour tous. Le français a donc une préférence sur l'anglais et même sur les langues nationales de

l'Empire, autres que l'allemand : c'est que le Français est la langue de la noblesse ; tout le monde le parle dans les rangs 19.
élevés de la société, et parfois avec une perfection qui, peut-être dans ces mêmes rangs, ne serait pas surpassée en France.

Quant à notre vie extérieure et publique, elle a déjà eu souvent, même à l'étranger d'honorables retentissements. Vous n'en serez pas surpris, si je vous dis que, au carnaval, entre autres exercices qui ont eu lieu en présence d'une société d'élite, nos élèves ont donné deux représentations du Bourgeois gentilhomme de Molière avec un succès vraiment remarquable. J'ajoute qu'à Pâques, et en présence également de personnages très distingués tous les élèves ont subi des examens publics sur tous les objets de l'enseignement. Enfin, à la St. Louis de Gonzague, il y a eu une de ces journées qui font époque dans une année scolaire, et dont le souvenir demeure à jamais dans le cœur de tous ceux qui comprennent que l'éducation est intimement liée à l'instruction, et que celui-là ne sait pas instruire qui ne sait pas élever. La matinée de ce grand jour, annoncé au loin par deux drapeaux aux couleurs nationales qui flottaient sur les deux points culminants de la propriété, cette matinée fut consacrée en grande partie à des exercices de piété en l'honneur de St. Louis. Puis, après de joyeuses récréations extraordinaires, les élèves prirent place à un banquet dressé en plein air, à demi-côte, dans une belle allée de tilleuls ; et bientôt ils virent arriver à la table d'honneur les personnages les plus illustres accompagnés de tous les Pères du Collège. A leur tête, on remarquait S. E. le Nonce du St. Siège ; puis venaient un Archevêque Arménien et deux Evêques, le R. P. Provincial des Rédemptoristes, puis le Comte Apponyi avec un ambassadeur et des conseillers auliques, et un bon nombre d'autres nobles représentants des hautes classes de la société. Après le repas dont la solennité fut relevée par quelques coups de canon, et qui fut très gai, malgré une averse qui survint, on se rendit dans un vaste rond-point délicieusement ombragé ; et là, une réunion plus nombreuse encore et plus brillante, à laquelle les dames furent admises, put admirer de nouveau les talents de nos élèves pour se produire en public. Sur un théâtre improvisé en plein air, et éclairé des derniers feux d'un beau soleil, un très joli Vaudeville français fut très joliment représenté ; puis, excités par les fanfares d'une musique militaire d'un régiment de chasseurs, nos jeunes gens quittèrent la scène pour le gymnase, et nous firent des tours d'une agilité et d'une force qui soulevèrent maintes fois de vifs et sympathiques applaudissements. — Nous préparons en ce moment pour la distribution des prix (qui a lieu ici le 29 Juillet) des exercices académiques en diverses langues vivantes. Ainsi se forme peu à peu la réputation de notre Collège. Il se présente déjà tant d'élèves qu'on pourra difficilement les admettre tous immédiatement. Sur la demande d'un de nos Pères de Nantes, on vient d'admettre le jeune fils du Vicomte de la Rochefoucault. Il faut dire aussi que l'on construit en ce moment avec une promptitude extraordinaire un vaste bâtiment qui répondra bientôt à toutes les nécessités de la position. — Le village de Kalksbourg lui-même commence déjà à se ressentir de la vogue de notre établissement. Une société d'élite s'y forme. En tête se trouve S. Exc. le Comte Apponyi, neveu de l'ancien Ambassadeur d'Autriche en France, grand Chambellan de la couronne, et, par suite, ayant ses entrées libres à la Cour et le pouvoir de parler en tout temps à l'Empereur, sans être astreint à demander audience. Il a été jusqu'en 1848, grand Chancelier de la Hongrie, ce qui équivaut à la dignité de 1er ministre. Aujourd'hui retiré des affaires, il s'est bâti auprès de nous une magnifique maison de campagne. Il est un des plus grands bienfaiteurs de la Cie, et il nous a confié l'éducation de son fils. — Enfin, et en terminant, nous vous dirons que la famille Impériale et en particulier S. M. l'Empereur François-Joseph 1er, ont richement contribué à la fondation de notre établissement, et qu'on espère encore beaucoup de leur munificence. Un soir après le souper, pendant que les élèves étaient en récréation, le Comte Buol Schauenstein, Ministre des affaires étrangères vint nous visiter. Pendant que le R. P. Recteur et le P. Préfet s'entretenaient avec lui, le F. Portier vint leur annoncer que cinq Archiducs et archiduchesses entraient dans la maison : c'étaient l'archiduc François-Charles, père de l'Empereur ; l'Archiduchesse Sophie, sa mère ; l'Archiduc Louis, son oncle, homme d'état qui a gouverné l'Autriche conjointement avec le Prince de Metternich, jusqu'en 1848 ; l'Archiduc Ferdinand Max, frère de l'Empereur, grand-amiral d'Autriche, gouverneur de l'Italie ; c'est lui qui, l'an dernier,

afait un voyage en France; enfin l'Archiduchesse Charlotte, épouse de ce dernier Archiduc, fille du roi des Belges. Le Comte Buol jugeant à propos de s'éclipser devant leurs altesses impériales, remonta immédiatement en voiture. Pendant ce temps les augustes personnages qui étaient venus absolument seuls et sans suite, sans être annoncés, tout à fait comme en famille, se rendaient directement à la Chapelle, ils reçurent très pieusement la Bénédiction du S. St. Sacrement. Après quoi le R. P. Recteur et le P. Préfet, escortés des autres Pères, vinrent accompagner leurs A.A. I.I. pour la visite de la maison. On voulut tout voir en détail: les dortoirs, les études, les classes, et jusqu'à l'infirmerie, où il y avait un seul élève malade auquel furent faites beaucoup de gracieusetés. De là, on se rendit à la cour de récréation, où les élèves en silence se rangèrent sur deux haies; et leurs A.A. I.I. parcoururent les rangs en adressant la parole presque à chacun d'eux, d'une manière extrêmement familière et simple, affectueuse et vraiment touchante. Enfin, leurs A.A. I.I. nous quittèrent en se recommandant instamment à nos prières, et en nous faisant espérer de nouveaux secours pour notre maison. A quelque temps de là, il nous fut dit par un éminent personnage qui habite Kalksbourg, et qui venait d'avoir une audience de l'Empereur, que Sa Majesté Elle-même se proposait de venir nous honorer de sa visite.

Cette réputation naissante du Collège de Kalksbourg et ces hautes protections qui environnent son berceau, lui présagent un avenir brillant. Et il est bien à désirer que cet avenir se réalise: car ce Collège est d'une bien haute importance pour la Province d'Autriche, et par suite pour la Cie toute entière. Ainsi, nos R.R. P.P. et nos très C.C. FF., nous vous demandons à cette intention le plus d'aumônes spirituelles que vous pourrez. Car, si nous avons des protecteurs, nous avons des ennemis, et nous apprenons que leur nombre augmente; tôt ou tard le démon nous suscitera de nouvelles tempêtes. Veuillez donc implorer pour nous le secours du Ciel, qui vaut bien mieux que toutes les protections humaines.

Autres nouvelles d'Autriche. Notre Séminaire de *Mariaschein*, en Bohême, jouit d'une prospérité toujours croissante. Il a été fondé, et richement, par l'ancien Empereur Ferdinand, celui qui abdiqua en 48, et dernièrement on voyait ce prince familièrement assis à la table de nos Pères avec toute la communauté. Or, il est presque inouï qu'un tel membre de la famille impériale soit jamais venu s'asseoir à une table étrangère. — Vous apprendrez avec plaisir que l'on traduit en Allemand les *Conférences du P. Félix*: cette traduction se fait à Vienne sous la direction d'un de nos Pères. — On annonce que le P. Schrader sera le théologien du Cardinal archevêque de Vienne au Concile provincial que S. E. doit ouvrir très prochainement.

Rome en Italie. On nous écrit à la date du 8 8bre 1858. Le P. Boero préside et s'emploie avec ardeur à l'achèvement de deux ouvrages qui sont d'un grand intérêt pour la Compagnie. L'un est le *Ménologe* du Père Patrignani, l'autre la continuation de notre *Histoire latine*. Quant au premier il ne s'agit pas d'une simple réimpression: l'éditeur annonce des améliorations considérables. Outre beaucoup de biographies d'anciens Jésuites oubliés ou omis par le P. Patrignani, la nouvelle édition contiendra plus de 1500 notices de Religieux, morts depuis 1729, dans les diverses parties du monde, soit pendant la suppression de la Cie, soit après son rétablissement. De plus, l'ancien Ménologe subira quelques légers retranchements et des corrections nombreuses, devenues nécessaires. Les matériaux mis à la disposition du P. Boero sont immenses: les vies qu'il publiera promettent d'être aussi curieuses qu'édifiantes. En somme, nous aurons une collection de biographies domestiques, depuis St Ignace jusqu'au T. R. P. Roothaan, au P. de Ravignan et autres contemporains, de chère et sainte mémoire. Les deux premiers mois sont déjà prêts et ne tarderont pas à être livrés à l'impression. L'ouvrage entier formera six forts volumes in 4o sur deux colonnes.

Pour ce qui regarde la continuation de notre *Histoire*, vous savez que le dernier qui mit la main à ce monument fut le célèbre P. Cordara. Outre les deux volumes qu'il publia, il avait rédigé plusieurs autres livres de nos *Annales*, qui restèrent inédits par suite de la suppression en 1773. Le P. Boero fait en ce moment imprimer ce Manuscrit aux presses de la *Civiltà*: les trois premiers livres sont déjà en état de voir le jour; les autres les suivront de près. Il a divisé la suite de notre Histoire en trois parties: la 1re, de l'an 1633, où s'arrête Cordara, à l'an 1681; la 2e,

de 1682 à 1729 ; la 3e, de 1730 à 1763. — Le P. Palumbo, connu des littérateurs par deux charmantes comédies latines 21. qui rappellent Plaute et Térence, est chargé de la première partie ; il a déjà commencé son travail. Cette année, le P. Boero compte avoir deux autres Pères, qui traiteront chacun une des autres parties. Et ainsi sera conduite à bonne fin cette grande entreprise. Inutile de vous dire qu'ici encore les matériaux sont immenses. Ne semble-t-il pas qu'en veillant sur les archives du Jésus, au milieu d'une tempête de quarante années, la Providence ait voulu conserver à nos historiens les documents les plus précieux ? — Peu de temps après la suspension temporaire de la cause de Béatification du P. Joseph Pignatelli, est arrivé à Modène un miracle éclatant, opéré par l'intercession du Vénérable serviteur de Dieu : aussitôt, de cette ville on a fait instance à Rome pour qu'il en fût dressé une information authentique. Il est permis d'espérer que cette cause sera reprise assez prochainement : elle est d'une souveraine importance pour la Compagnie ; car la Béatification de ce magnanime Père serait une solennelle apologie de notre Institut durant les quarante années qu'il resta supprimé. Il est bien à désirer que la belle Histoire de sa vie, écrite en Italien par le P. Boero, soit bientôt traduite et publiée en Français : alors tous comprendront mieux encore ce que la nouvelle Compagnie doit au P. Pignatelli.

A Rome et dans toute la Province Romaine, les ministères apostoliques prennent chaque jour plus d'extension. On a donné des Missions dans beaucoup de villes ; les demandes de Missionnaires sont continuelles. Le Cardinal archevêque de Bologne a voulu que tout son clergé fît les Exercices de St Ignace sous la direction de nos Pères. En conséquence tous les membres de ce clergé si nombreux sont venus tour à tour, par huit bandes successives, à la villa du Séminaire se former à cette école de sainteté. En Toscane aussi, les Exercices sont en grande faveur auprès du clergé, qui aime à y reconnaître l'idée parfaite du prêtre et de l'apôtre. C'est chose digne de remarque que, pour introduire la Compagnie là où elle n'est pas encore, Dieu se sert aujourd'hui du même moyen qu'au XVIe siècle lors de sa première naissance : l'usage privé ou public des Exercices donnés soit aux pasteurs soit aux fidèles. Preuve évidente que les Exercices renferment la substance de l'Institut comme la cause contient son effet ; et preuve non moins manifeste que le chef-d'œuvre de St Ignace possède le privilége le plus caractéristique des œuvres divines, celui d'une perpétuelle jeunesse.

Le P. Garrucci a publié la première livraison de son grand ouvrage d'Archéologie chrétienne, qui doit embrasser tous les monuments sacrés de Rome. Cette première livraison traite des Verres des Cimetières ; la seconde traitera des Sarcophages et ainsi de suite. — Le P. Tarquini poursuit ses études sur l'étrusque. Sa découverte a été accueillie avec faveur par les savants et fait espérer des résultats précieux pour l'histoire, pour les arts, et par suite pour la Religion.

A Palerme, on construit un nouveau pensionnat : l'ancien ne suffit plus à contenir les élèves.

A cette lettre, nous ajouterons un petit renseignement qui montre que les membres de l'Institut de France sont aujourd'hui bien disposés à honorer le mérite, de quelque pays qu'il vienne et sous quelque robe qu'il se présente : Le P. Secchi, directeur de l'Observatoire du Collège Romain, était dernièrement à Paris, où le Saint-Père l'avait envoyé acheter des phares destinés aux ports des Etats-pontificaux. S'étant mis en rapport avec Messieurs de l'Académie des Sciences, il trouva chez tous beaucoup de bienveillance. Mr Châles et Mr Elie de Beaumont se signalèrent surtout par leurs témoignages d'estime et d'amitié. Mr de Beaumont vint plusieurs fois lui rendre visite dans sa pauvre cellule de la Rue des Postes. Le P. Secchi offrit à l'Académie de belles photographies de la Lune, par lui exécutées, et qui furent accueillies avec reconnaissance. Il lut aussi, dans une séance hebdomadaire, un mémoire sur les étoiles doubles. Ce jour-là, les frères qui accompagnaient le P. Secchi furent gracieusement invités à prendre place à côté de lui, dans l'hémicycle où se tient le lecteur.

Espagne et Colonies. Extraits de diverses lettres. — Depuis quelques années, Pie IX, désirant améliorer l'état religieux des républiques Hispano-américaines, avait conçu le projet d'établir à Rome même un Collège, où l'on formerait à la piété et aux lettres des jeunes gens, qui, devenus prêtres, iraient évangéliser ces contrées

lointaines. Mais le manque de fonds et le malheur des temps n'avaient pas permis jusqu'à ce jour de réaliser ce grand dessein. Or, voilà qu'une merveilleuse disposition de la Providence conduit à Rome un prêtre Américain immensément riche des dons de la fortune, mais plus riche encore des dons de la grâce. Avant de quitter la ville sainte, il voulut rendre ses devoirs au Souverain Pontife. Pie IX le reçut avec sa bonté ordinaire et lui fit part du projet qu'il avait formé. Aussitôt le généreux visiteur offre 150.000 francs de son patrimoine pour couvrir les premiers frais de construction. Puis, muni de lettres patentes accordées par le Pape, il retourne en Amérique, où il ramasse en peu de temps une nouvelle somme de 600,000 francs qu'il vient encore lui-même présenter au Saint-Père. Ceci se passait il y a plus d'un an. Depuis, l'affaire a marché. La maison vient d'être ouverte, et la direction en est confiée à la Compagnie. On désigne le R. P. Fonda comme Recteur du nouvel établissement. Tous les Evêques de l'Amérique-Espagnole sont invités à y envoyer des élèves. Parmi les professeurs, on distingue le P. Fructueux Morell.

Le Séminaire de Salamanque compte environ 250 pensionnaires et plusieurs ont été refusés faute de place. Le nombre total des élèves monte à 500. Sept ou huit viennent d'entrer dans la Compagnie, et ils auront des imitateurs, car l'élan est donné. — Le P. Cuevas a mis la dernière main à son *Histoire de la Philosophie*, à son *Ethique* et à son *Traité du droit naturel*; ces ouvrages sont déjà imprimés en partie. L'auteur, après avoir jeté à Valladolid les fondements d'une nouvelle Résidence, est parti pour les Philippines, en qualité de Supérieur de la Mission.

Le P. Ciampi, romain, et le P. Cavalieri, napolitain, sont récemment partis pour la Havane, d'où ils passeront au Mexique, quand ce malheureux pays ne sera plus en révolution. Le P. Brindesi, grec, et le P. Ciaceri, sicilien, tous deux de la Province de Sicile, se sont aussi embarqués pour Montevideo, avec trois Allemands et quatre Espagnols. Les Espagnols sont destinés au Chili. — Au Chili, le Collège de St Ignace prospère toujours. Trois jeunes Chiliens viennent d'être admis au noviciat. Dans la nouvelle-Grenade, le nombre des novices augmente rapidement. Avec l'aide de sept ou huit Pères venus de la Havane, un Collège sera très prochainement ouvert à Bogota. Le pays est tranquille. La *Constitution* actuelle pose le principe de la tolérance la plus absolue. Rien de mieux en ce moment pour la Religion Catholique dans ces contrées.

Le R. P. Recteur de Loyola nous écrit à la date du 28 Septembre. « Hier nous avons eu le plaisir de posséder dans ce sanctuaire l'Empereur et l'Impératrice des Français. Leurs Majestés arrivèrent, sans être annoncées, vers 5 h. 1/2 du soir, et entrèrent par l'Eglise au milieu de toute la Communauté accourue sur le perron; toutes les cloches étaient en branle, et le P. Vitella jouait sur l'orgue la marche royale. L'Impératrice n'eut pas plutôt mis le pied dans l'Eglise qu'elle se mit à pleurer de joie, et fut obligée de se retirer pour contenir ses larmes. On leur montra toute la maison, et s'il n'eut pas été si tard, nos illustres visiteurs se seraient arrêtés plus longtemps. L'Impératrice prenait grand intérêt à nos affaires. Elle voulait tout savoir et se lamentait beaucoup de ce que l'édifice n'était pas achevé. L'Empereur nous dit qu'il ne serait pas difficile de l'achever par voie de souscription. A la fin, nous les conduisîmes dans la chambre du R. P. Provincial, où l'on avait préparé à la hâte un petit rafraîchissement. Ils le prirent avec tant de confiance et de familiarité, qu'on eût dit des personnes de la maison. Là, nous passâmes un bon moment en conversation familière. Après être restées près de deux heures au milieu de nous, Leurs Majestés sortirent de nuit, à la lueur des torches qui les accompagnèrent jusqu'à leur carosse, et ainsi se termina la fête. Il est à remarquer que cette visite eut lieu le 27 Septembre, jour des Sts Côme et Damien et anniversaire du rétablissement de la Cie. Leurs Majestés durent faire 12 à 13 lieues en voiture et 3 sur mer. » — Une lettre plus récente ajoute ce qui suit: « L'Impératrice qui n'a pas oublié le P. Carasa, son ancien guide spirituel, montrait pour vous la plus vive affection. Comme j'étais presque toujours auprès d'elle et que j'ai eu plusieurs fois occasion de parler à LL. M.M, je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus touchant et de plus aimable que tout ce qu'Elles nous dirent. Je me souviens, entre autres choses, que l'Impératrice demanda si

nous sommes bien d'accord avec les Pères français : Ah, Madame, lui répondit-on, ce sont eux qui nous ont accueillis en 23.
Frères, dans les dernières proscriptions ! L'Empereur témoigna aussi beaucoup d'amitié pour la Compagnie ; il déplora hautement la mort du P. de Ravignan ; et en montant en voiture, il dit au P. Recteur : Je sais maintenant le chemin pour une autre fois. L'Impératrice ajouta aussitôt : Oui, oui, nous reviendrons, bien sûr que nous reviendrons : Si, si, volveremos, volveremos. » — Dans un long et brillant article, La Speranza de Madrid a décrit le pèlerinage impérial, et l'enthousiasme des populations surtout au retour de Leurs Majestés. Tout s'illuminait sur leur passage ; leur cortège était devenu immense ; les démonstrations les plus sympathiques les accompagnèrent jusqu'à Zumaya.

Portugal. Nos lecteurs savent sans doute que la Compagnie a un pied-à-terre à Lisbonne. Le P. Rademaker, aidé de deux prêtres séculiers et des frères Rodriguez et Eyrich, a ouvert dans cette capitale un petit collège qu'il a placé sous le patronage du B. Jean de Britto et qui compte déjà 88 élèves. Ce Père écrit de Lisbonne à la date du 18 8bre dernier : « Je vous trace ces lignes en classe, pendant que les enfants étudient leurs leçons. Le matin j'enseigne la grammaire latine, le soir le grec, la rhétorique et le français. Ensuite je préside à la récréation. Tous les jours de fête, après les exercices de la congrégation au Collège, je vais prêcher en ville. La nuit, je récite l'office divin et j'emploie à l'étude le peu de temps qui me reste. Voici maintenant quelques détails bibliographiques. J'ai longtemps cherché et enfin trouvé la *Chronica Societatis* du P. Balthasar Tellez ; mais il a fallu payer 100 francs pour l'avoir. Quant à la *Chronica Brasiliæ* du P. Vasconcellos, je n'ai pu encore la découvrir, bien que j'aie offert 150 francs à un libraire pour me la procurer. Les *Œuvres* du P. Antoine Franco, qui contiennent les plus précieux documents sur l'histoire de cette province, sont également introuvables, et l'on peut en dire autant de tous les ouvrages du même genre. Au temps de Pombal, on a détruit presque tous les livres de la Compagnie ; et ils ne s'en rencontre plus que dans quelques bibliothèques d'élite. »

Chine — Extrait d'une lettre du P. Pingrenon à sa famille, Tsom-nin, 7bre 1857. — Pour convertir les payens le bon Dieu emploie souvent des moyens extraordinaires. Cette année, un payen étant malade, dit tout à coup qu'il voulait se faire chrétien ; on lui demande pourquoi ; il dit qu'il avait vu en songe un P. Européen l'exhorter à se faire chrétien, lui déclarant que s'il obéissait, il irait en paradis ; que le paradis est bien beau, qu'on ne peut s'imaginer combien il est beau, qu'il est plus beau que ce bel arbre fleuri ; et en même temps, ajoutait le malade, le P. me montra un très bel arbre couvert de belles fleurs : Si le paradis est plus beau que ce bel arbre fleuri, lui dis-je, je veux me faire chrétien. Ce brave homme guérit et se mit à observer les règles de l'Eglise, malgré l'opposition de ses parents ; je l'ai baptisé il y a déjà plusieurs mois, et il persévère. Quelquefois c'est le diable qui s'en mêle, et qui opère des conversions, ou plutôt, c'est encore le bon Dieu qui, par sa miséricorde, sait tirer le bien du mal. Il y a ici une maladie qu'on appelle la maladie du diable. Ceux qui en sont attaqués dépérissent rapidement de corps et d'esprit, et les médecins n'ont aucun moyen de les guérir. Tout le monde le sait, et les payens eux-mêmes reconnaissent que pour être délivré, il n'y a qu'à s'adresser aux chrétiens, qui ont dans l'eau bénite un remède infaillible. Nous avons plusieurs conversions opérées de cette manière. Ainsi le démon travaille quelquefois contre lui-même ; mais il n'est pas toujours si malheureux, et il réussit souvent trop bien. Un payen était catéchumène ; il savait les prières et la doctrine, et se disposait à recevoir le baptême, lorsque l'esprit de ténèbres lui envoya un songe qui le fit renoncer à se faire chrétien : il crut voir ses parents morts qui lui faisaient des reproches de ce qu'il les oubliait, de ce qu'il abandonnait la religion de ses ancêtres, pour embrasser une Religion étrangère. Dès lors, cet homme effrayé, ne voulut plus entendre parler de Religion. Un autre disait à sa femme : Je sais bien que la Religion chrétienne est bonne, et tu fais bien de l'embrasser, mais moi, je ne puis oublier mes parents, et abandonner leur religion ; j'irai en enfer avec eux. Il est mort payen. Vous voyez donc, mes chers Parents, qu'il faut prier beaucoup, pour que le bon Dieu accorde à ces malheureux esclaves du démon, une plus grande abondance de grâces. — Cependant, les moyens que nous employons, avec l'aide de Dieu, les écoles, les exhortations aux payens, et surtout l'exemple de la charité de nos chrétiens à recueillir et à élever les enfants abandonnés, ne sont pas sans résultat : 1627 baptêmes d'enfants, qui sont presque tous allés au Ciel ; 169 baptêmes d'adultes ; 122 catéchumènes ;

24. plus de 700 chrétiens fervents, qui font pour le salut des âmes des actes de charité vraiment héroïques, ont de quoi consoler le Missionnaire au milieu de ses peines et de l'indifférence des payens incrédules; et les succès seraient plus grands si nous avions plus de ressources; car pour ne parler ici que de la Ste Enfance, les secours venus d'Europe sont loin de suffire à défrayer nos chrétiens des sacrifices qu'ils font pour élever les enfants payens. Ainsi, nos bons Tsom-minois, déjà pauvres par eux-mêmes, se sont ruinés à cette sainte œuvre. Ils ont recueilli des enfants plus que leurs forces ne leur permettaient, et des chrétientés entières ne peuvent plus, ou sont sur le point de ne pouvoir plus pourvoir aux frais ordinaires du culte. J'ai écrit là-dessus, d'assez longues lettres, et j'ai fait tout dernièrement un calcul, pièces en main, d'où il résulte que les chrétiens de Tsom-min, ont fait depuis 13 ans, des sacrifices pour plus de 40,000 piastres, c'est-à-dire, au prix où nous arrive ici la piastre actuellement, environ 360,000 francs, somme plus que suffisante pour ruiner un district moins pauvre que Tsom-min. Le zèle de nos chrétiens est plus grand que leurs forces et nous devons le modérer, ils ne s'aperçoivent qu'ils se ruinent que lorsqu'ils sont ruinés. Je disais tout à l'heure que nous aurions plus de succès, si nous avions plus de ressources. Un payen est venu apporter deux enfants dans un panier; mais il voulait quelques centaines de sapèques de trop; les chrétiens laissèrent donc partir cet homme emportant ses deux enfants; puis ils vinrent le cœur gros, me raconter la chose. J'eus du regret d'avoir laissé échapper deux âmes faute de quelques sous. Je dis aux chrétiens de s'informer de l'endroit où habitait cet homme; on dit que c'était un mendiant qui logeait dans une misérable pagode; j'envoyai pour acheter ces enfants, mais l'homme était parti: deux âmes perdues! Deux autres enfants nouveaux-nés étaient malades dans une même maison. Les parents ne voulaient pas les laisser baptiser par nos chrétiens, à moins que ceux-ci ne leur donnassent 800 sapèques. Les chrétiens offraient du coton et du Maïs pour 300 sapèques; il en manquait encore 500, faute desquelles ces deux enfants moururent le même jour sans recevoir le baptême: encore deux âmes perdues! et cela faute de 500 sapèques, c'est-à-dire faute de 2 fr. 50! Je pourrais multiplier ces citations. C'est que nos chrétiens vraiment pauvres, m'ont dit plusieurs fois: Père, tant que nous aurons du riz ou du maïs nous pourrons le partager avec ces enfants; mais pour des sapèques nous n'en avons pas, il faut que le Père les donne. Or, ayant déjà plus de 500 enfants vivants pour lesquels nous devions aider les chrétiens, j'avais été obligé de fixer un taux pour racheter ou pour baptiser les enfants, au-dessus duquel on ne pouvait monter. On ne devait payer pour chaque enfant que 100 ou 150, ou tout au plus 200 sapèques, 10 à 20 sous!

Extrait d'une lettre du P. Taffin - Janvier 1853. - Dans les environs de Chang-hai, une femme payenne vint à mourir. On fit pour elle, selon la coutume, beaucoup de superstitions; après quoi on se mit en marche pour la conduire au lieu de la sépulture. Chemin faisant on entend du bruit dans le cercueil, une voix qui se lamente.... on s'arrête, on ouvre et on trouve la bonne vieille qui respirait encore. Or, comme d'après la règle payenne, un mort qui a franchi le seuil de la porte ne peut plus y rentrer, que firent ses parents? Ils laissèrent la mourante dans sa bière jusqu'à ce qu'elle fut tout à fait morte. Malheur à ceux qui touchés de compassion retireraient la malheureuse dans leur demeure! ils éprouveraient infailliblement la vengeance de la famille payenne. Tandis que la pauvre femme abandonnée sur le chemin se débattait entre la vie et la mort, une vierge qui demeurait assez loin de là en eut connaissance: Elle accourt auprès de la moribonde, l'exhorte, l'instruit et la baptise en cet endroit même: heureuse mort! heureux délaissement qui procura à cette infortunée la vie et le salut éternel! -

Mais, voici un fait encore plus singulier arrivé dernièrement dans un district où je suis resté plusieurs années. Un payen succombe à un mal causé en partie par les maladies du démon. Immédiatement après qu'il eut expiré, son âme fut conduite à la porte d'un lieu charmant et d'une clarté admirable, où elle voulait entrer. Mais on lui dit que cela n'était pas permis à ceux qui n'étaient pas baptisés, qu'il devait retourner sur la terre, où il aurait soin de se faire purifier par l'eau de la régénération. Revenu à la vie, il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer chercher des chrétiens pour lui procurer la grâce du baptême. Cependant deux diables acharnés se faisaient voir à lui au pied de son lit, menaçant de le battre s'il persistait à vouloir embrasser la religion chrétienne, et comme le converti ne tenait aucun compte de leurs menaces, les diables l'accablèrent de coups. Ceux qui étaient présents entendirent le vacarme, mais ils ne virent personne. On remarquait sur le corps du malade les traces des coups multipliés qu'il avait reçus. Sur ces entrefaites arriva le principal chrétien des environs, qui, craignant que notre payen ne mourût bientôt

par suite des mauvais traitements qu'il avait reçus, l'instruisit et le baptisa. Cependant les deux démons ne quittèrent pas le nouveau chrétien, jusqu'à ce qu'il fut transporté dans l'Eglise au passage du Missionnaire dans la chrétienté voisine. Cet homme, non content d'avoir reçu lui-même la grâce du baptême, exhorta si vivement toute sa famille à se faire chrétienne, qu'elle suivit son exemple.

Extraits de la correspondance mensuelle du R. P. Lemaître avec les Scholastiques de Laval. Mai 1858.

Nous avons appris avec bonheur le départ pour la Chine des PP. Joubaud et Laimé, et des FF. Sch. Sécher, Hovergne et Launay. J'espère que vos bonnes prières vont si bien pousser le navire que nos chers voyageurs arriveront heureusement pendant le mois d'Août. J'espère bien aussi que nous aurons bientôt l'annonce d'un nouvel envoi. Rogate Dominum messis. Les Pères qui travaillent dans cette mission sont pour le moment assez bien portants. Le F. Deleuze a paru vouloir nous quitter la semaine dernière : il voulait sans doute aller voir si les orgues du Paradis ne valent pas mieux encore que celles qu'il fait ici avec ses bambous; mais il paraît que N. S. va encore nous laisser le bon frère, pour finir ce qu'il a si heureusement commencé. – Nous avons à ZiKaWei un des Missionnaires de Mgr Guillemin, venu de Canton pour rétablir ses forces, Mr Fontaine. Autant il nous édifie par sa piété et sa patience, autant il nous donne d'inquiétude pour sa santé et même pour sa vie. En tout cas, nous ferons pour lui sous tous les rapports comme pour un des nôtres. M.M. Ménard et Franclet, ramenés de la Mantchourie, comme je l'ai dit précédemment, sont repartis par les barques de nos chrétiens qui font le commerce du Nord. – Les conversions de payens sont loin d'aller aussi vite que nous le voudrions. Si nous sommes un jour plus nombreux, nous pourrons nous occuper davantage de ces pauvres âmes qui restent assises à l'ombre de la mort, parce que personne ne vient leur apporter la lumière. Voici des faits qui montrent que nos espérances de conversions ne sont pas vaines. Le 1er Mai, je partis pour une excursion avec le P. Gonnet dans des lieux nouvellement évangélisés. Nous partions de ZiKaWei. A une lieue et demie de distance, nous visitions un village qui a été doté d'une école : Ce village, tout payen il y a deux ans, compte une trentaine de chrétiens. Cette fois nous trouvâmes 9 catéchumènes bien préparés, et nous leur accordâmes la grâce du baptême. De là, nous allâmes, pour la nuit, à une chapelle dont nous n'étions éloignés que d'une lieue. Là nous trouvâmes deux enfants d'un pays que nous devions visiter deux jours plus tard; ils étaient venus à l'école pour apprendre la doctrine chrétienne, et se préparer au baptême. Je fus surpris de trouver dans de jeunes enfants qui n'avaient encore vu ni prêtre, ni cérémonie religieuse, autant d'instruction et de si belles dispositions. Ils répondaient à toutes mes questions comme de vieux chrétiens. – Avez-vous exhorté des payens à se faire chrétiens, leur dis-je? – Oui me répondit l'un d'eux, depuis que je connais Dieu, je parle de lui à tout le monde. – Ceux que tu as exhortés seront-ils chrétiens? – Oh! oui Père, il y en a qui croient, mais il y en a aussi qui ne veulent pas. – Je lui fis raconter les objections des payens et ses réponses; et je vous assure que le St. Esprit lui a dicté des réponses que des docteurs ne trouveraient pas toujours. – Le lendemain matin, ces deux enfants de 14 ans, furent baptisés; et ils resteront quelque temps à l'école pour se préparer à faire ce à quoi Dieu les destine. – Après déjeuner, nous nous remettons en route, cherchant encore quelques âmes à régénérer dans les eaux saintes. Nous trouvâmes les catéchumènes réunis dans une famille où nous espérions à peine baptiser quelqu'un. Là, 33 adultes furent baptisés, et un grand nombre de payens se décidèrent à embrasser la Religion qui mène en Paradis. Malgré la pluie, nous voulûmes visiter quatre autres villages qui commencent à se remuer, et partout notre visite fit du plaisir et du bien. Les néophytes d'un de ces villages se sont déjà cotisés d'eux-mêmes pour acheter une maison au centre des habitations, et en faire une chapelle. Le 4 au matin, nous reprenions notre route vers le Nord : nous visitâmes d'abord un village où jamais prêtre n'avait mis les pieds. Le chef était déjà baptisé avec sa femme et quelques voisins : nous fîmes ce jour là 8 nouveaux chrétiens, et allâmes exhorter d'autres familles. Le 5, nous disions la messe dans une petite chapelle, élevée il y a deux ans; elle coûte environ 1,000 fr. y compris le terrain et le presbytère. Nous ne baptisâmes personne, mais fûmes très contents de notre journée. Le 6, nous disions la messe dans une famille de nouveaux fidèles qui nous avaient préparé 44 baptêmes d'adultes. Les payens accouraient de toutes parts et beaucoup sont parfaitement disposés. En revenant à ZiKaWei, nous dûmes faire une halte, dans un endroit où Dieu nous réservait encore deux âmes à enfanter à l'Eglise. Dans ce dernier endroit une nouvelle chrétienne venait de passer à une

36. meilleure vie. Au moment de la mort, elle n'avait pour l'assister que son mari et je crois un enfant. Cependant les payens circonvoisins virent entrer et ressortir presque de suite trois belles dames, qui, disent-ils, sont venues prendre son âme pour la porter au Ciel. Dans le lieu où nous avons baptisé 44 adultes, de nouvelles familles se sont décidées à embrasser la Religion. Quelques-uns de ces nouveaux croyants ont eux-mêmes détruit leurs idoles; mais il paraît constant que le diable a délogé lui-même de six ou sept familles. Dans une famille le mari, qui croyait en Dieu, avait détruit les superstitions; sa femme acheta une autre idole et la plaça au lieu accoutumé; mais par trois fois, une main invisible prit l'idole et la jeta à la porte dans les ordures. La pauvre payenne épouvantée n'ose plus donner de place au diable dans sa maison. Puisse-t-elle le chasser bientôt de son cœur! Ce que nos Pères font dans leurs districts prouve que les dispositions sont bonnes; pourtant il faut remarquer que tous ceux que nous avons pu baptiser étaient préparés par des catéchistes et surtout par les maîtresses d'écoles. Les faits miraculeux font du bruit.

Juin. Les nouvelles de Tien-tsin arrivent: bien que tout ne soit pas terminé, elles sont très bonnes, et j'espère vous annoncer au prochain courrier, que la Religion est libre en Chine. Les Russes et les Américains ont déjà leur traité signé en bonne forme. Les Français et les Anglais ont eu plus de difficultés, parce qu'ils exigent davantage, pourtant on annonce que tous les articles sont accordés: je pense que la difficulté principale est le remboursement des frais de guerre. Je ne connais pas la teneur du traité, mais le Baron Gros écrit qu'il ne nous oublie pas, et il avait dit précédemment qu'un article assurerait la pleine liberté de la Religion. Les escadres, arrivées à l'embouchure du Pého avaient de suite fait les préparatifs pour les opérations militaires; et cependant les ambassadeurs espéraient encore que tout se réglerait sans effusion de sang: les négociations étaient commencées. Mais, vers la mi-Mai, les alliés virent que les Mandarins voulaient les jouer: les gardiens des terribles forts qui dominent l'entrée du Pého furent avertis de se rendre ou de se tenir prêts. Le 20 Mai quelques canonnières s'avancèrent et furent reçues par un feu soutenu de 200 à 300 canons. Elles avaient en outre à briser une chaîne et des câbles. Un officier de la Mitraille, canonnière française, écrit qu'en passant devant les forts du Sud, ils se trouvèrent sous la bouche de 120 canons de gros calibre et fort bien servis. A ce moment, l'hélice s'engagea dans un câble qui traversait la rivière, et comme cette canonnière avait tous ses canons du côté opposé, pour attaquer l'autre fort, elle dut recevoir les boulets de l'ennemi pendant près d'un quart d'heure, sans pouvoir en rendre un seul. Mais son artillerie étant enfin disposée convenablement, elle se vengea si bien, qu'en quelques minutes les 120 canons étaient au silence. Les autres canonnières Françaises et anglaises faisaient également leur devoir, et après moins de 2 heures de combat, les forts étaient entièrement aux Alliés. Le 23 Mai, les canonnières remontèrent le Pého qu'elles trouvèrent navigable jusqu'à Tien-tsin, à environ 20 lieues de l'embouchure. La ville de Tien-tsin s'était préparée à résister, mais l'arrivée des forces ennemies dissipa tous ses défenseurs, et la ville envoya des provisions à bord. Quelques jours après, les envoyés de l'Empereur de Chine arrivaient avec des pouvoirs en règle, et les conférences commencèrent. Je vous ai déjà dit, je crois, que les Russes et les Américains n'avaient pas plus pris part à la guerre à Tien-tsin qu'à Canton: mais quand les Français et les Anglais, après avoir ouvert la rivière, l'eurent remontée jusqu'à la ville de Tien-tsin, les deux ambassadeurs, Russe et américain, vinrent aussi pour traiter. — Nous savons tous ces détails par les vapeurs qui reviennent du Pého: on sait aussi quelques détails intéressants par les lettres des maisons de commerce et par des barques de Chang-hai, qui étaient arrêtées à Tien-tsin par les Mandarins et que nos Français ont délivrées, au grand contentement des commerçants. Mais vous ne croiriez jamais les bruits qui courent à ce sujet dans l'intérieur, et même à quelques lieues de Chang-hai. On rapporte que les Barbares ont été tués et leurs vaisseaux submergés; qu'en conséquence tous les chrétiens vont être recherchés et mis à mort. Dans plusieurs lieux on m'a fait l'honneur de s'occuper de moi: on dit que j'étais au Nord avec l'escadre, et que j'ai été tué. Une nouvelle presque officielle de ma mort est arrivée à Zikawei il y a quelques jours, pendant que nous étions en récréation. Le fait est que si j'ai été à Tien-tsin, j'en suis bien innocent, puisque je n'ai pas quitté le Kiang-nan, et qu'au moins j'ai dû ressusciter bien vite; car je me sens bien vivant et bien portant. Je pense que tous les Missionnaires de l'intérieur sont fort gênés de ces bruits, et que ceux du Nord, malgré leur bonne volonté, n'ont pu échapper à la surveillance, et s'avancer vers Tien-tsin, pour se mettre en rapport avec nos amis et protecteurs. M. le Baron dit qu'il est étonné de ne voir aucun des Missionnaires qui travaillent près de Pékin; il pourrait se faire que Mgr Mouly

et MM. les Lazaristes, à quelque distance du lieu où leur liberté est signée, seraient en pleine persécution. Même aux environs de 27.
Chang-hai, de nouveaux chrétiens ont déjà eu un commencement de persécution à souffrir de la part de ceux qui croyaient les Européens écrasés. Dieu l'a sans doute permis pour montrer que nos néophytes ont déjà la foi qui fait les martyrs. Un brave père de famille baptisé depuis quelques mois, avait été rudement frappé par des payens, qui ont presque tué sa femme et volé ce qu'il avait dans sa maison. Il se sauva comme il put, et vint se reposer quelques jours à Zikawei; Je n'ai pas de peine, disait-il en pleurant, d'avoir été battu pour J.-C., et d'avoir été pillé. Si ma femme meurt, elle sera trop heureuse d'aller de suite en Paradis. Ce qui me fait de la peine, c'est que beaucoup de familles qui avaient commencé à entendre nos paroles, et qui se décidaient à être chrétiennes, n'ont point encore assez de foi, pour porter ces épreuves, et resteront payennes. » Les pieux désirs du brave homme ont été agréables à Dieu, et il aura la consolation de voir que les larmes des chrétiens sont aussi une semence de nouveaux chrétiens. Sept chefs de familles influentes sont venus du même endroit assister à la procession du St. Sacrement à Zikawei: deux furent jugés dignes du baptême, et repartirent tout fiers d'être devenus les enfants de Dieu. J'apprends que ces sept nouveaux adorateurs de J.-C. sont déjà devenus des Apôtres. L'un des deux baptisés, en rentrant chez lui, eut une terrible guerre à soutenir entre ses parents et ses amis, presque tous hommes instruits; mais surtout de la part de son frère aîné, qui lui arracha un chapelet et une médaille qu'il avait reçus à Zikawei. Mais Dieu vengea son serviteur; car pendant la nuit, le persécuteur se sentit comme brûlé par les objets sacrés qu'il avait dans sa poche: il en est devenu presque entièrement fou, et il n'éprouve de soulagement que quand les chrétiens prient près de lui. Cet événement a fait grand bruit dans le pays, et bon nombre d'hommes instruits ont déclaré qu'ils voulaient au moins connaître une Religion dont on dit tant de bien. Je crois qu'à la fête de St. Ignace nous aurons encore bien des visiteurs de ce genre, c'est-à-dire, presque sûrement, des conversions. Plusieurs bacheliers et un docteur, veulent, dit-on, venir d'un bourg distant de 12 lieues, pour voir la grande fête.

Juillet. — Ceux de nos Pères qui étaient venus à la fête de S. Louis de Gonzague pour passer un mois à Zikawei, retournent à leurs postes, et leurs compagnons de districts, vont venir à leur tour se refaire en famille. Les santés sont généralement bonnes; mais tous sentent qu'après un an de travaux au champ de bataille, on a besoin de se retirer un peu à l'écart pour réparer les forces, et aussi pour concerter les plans d'une nouvelle campagne. Les Missionnaires qui passent à Chang-hai et voient nos vacances, nous estiment heureux de pouvoir nous réunir ainsi pour un mois entier; et plusieurs chefs de missions m'ont dit qu'ils feraient tout ce qu'ils pourraient pour procurer cet avantage à leurs Missionnaires. — Quant à nos Pères du Nord, nous n'avons point de nouvelles récentes, et nous ne sommes pas sans inquiétude. Le dernier courrier nous annonçait que Mgr. Languillat était malade, et que les RR. PP. Sica, Catté et Giaquinto ne se relevaient que bien lentement de leurs souffrances. Nous prions beaucoup pour ces Frères bien-aimés, que le Seigneur éprouve, et nous ferons ce que nous pourrons pour leur venir en aide. Depuis un mois les séminaristes ont commencé leurs vacances: ils en avaient tous besoin. Ceux qui ne sont pas allés dans leurs familles ont fait une belle promenade de quinze jours à des collines éloignées d'ici d'environ huit à dix lieues: leur Recteur, le P. Bruyère, les y conduisait chaque jour, et ils se retiraient pour leurs exercices et pour la nuit, dans une grande chrétienté voisine. Nous sommes bien contents de ces jeunes élèves, dont plusieurs rendent déjà des services importants. Trois, qui sont déjà diacres, seront promus au sacerdoce, dès que Mgr. Delaplace viendra à Chang-hai, vers le mois d'Octobre. — Quant aux Collégiens de Zikawei, ils finissaient aujourd'hui leurs examens, et les vacances commencent le jour de St. Ignace. Je ne sais vraiment pas comment ils ont pu, pendant les chaleurs de Juillet, travailler comme ils ont fait, du matin au soir: je ne crois pas avoir vu nulle part des Élèves si préoccupés d'un examen, et si désireux de réussir. Douze avaient été choisis dans les différentes classes pour l'examen public. Cinq lettrés de Chang-hai sont venus les examiner, et se sont vraiment bien acquittés de leur fonction. Cependant les enfants se présentent à cet examen comme à un jeu; tandis qu'ils tremblent pour l'examen des bureaux, où il n'y a pourtant qu'un Père avec deux maîtres Chinois. En somme, les examens ont prouvé du travail et du succès. Le P. Pingrenon arrive en ce moment avec l'élite de ses Écoles de Tsom-min, conduits par un ancien élève de Zikawei: ces nouveaux-venus d'outre-mer, ouvrent des yeux grands comme des portes, et ne croient pas arriver à tout voir en trois jours qu'ils ont à passer ici. Rentrés dans leur île, ils auront des histoires pour le monde qui voudra les écouter. Chaque année, nous accordons à un petit pensionnat de venir passer la St. Ignace à Zikawei; c'est un moyen de mettre de l'émulation chez les élèves qui désirent de venir, et d'établir entre les enfants des divers établissements des relations qui auront plus tard des

28. avantages. Tous nos Pères disent qu'ils sont contents de leurs écoles : je tâcherai de donner plus tard des détails. — Les bruits qui venaient naguère de Tien-tsin, que tous les Européens avaient été détruits par le canon chinois, avaient fait craindre pour les nouveaux convertis, mais leur foi s'est bien soutenue, et de nouveaux adorateurs de J. C. se sont déclarés au moment où il paraissait y avoir plus de dangers. La nouvelle de la paix et de la liberté accordée à tout Chinois de vivre en chrétien, se répand peu à peu ; les chrétiens en bénissent le Seigneur, les néophytes sont rassurés, et de braves payens voient par là tomber des difficultés qui les arrêtaient encore. Cependant les persécutions partielles ne cessent point. — Vous savez déjà les grands événements qui se sont accomplis à Tien-tsin, et l'heureuse conclusion du traité qui assure la liberté aux chrétiens Chinois et aux Missionnaires. Tout est providentiel, comme me le disait dernièrement le digne représentant de la France, le Baron Gros, en nous demandant la continuation de nos prières. — Si nos Européens avaient éprouvé un échec, ou même un retard considérable au Nord, je tiens pour certain que tout serait déjà à feu et à sang dans les chrétientés les plus connues. Ce qui commençait à l'arrivée de bruits vagues et sans fondements sur la perte des navires, nous faisait voir à quoi nous devions nous attendre. Enfin, Dieu soit béni ! l'orage est en partie dissipé, et j'espère qu'au beau soleil de la paix, nous recueillerons d'abondantes moissons.
Des nouvelles récentes de l'intérieur nous apprennent que la pauvre Chine est partout en révolution et en dissolution. — Mgr. Delaplace, Vic: apostolique du Tché-Kiang, est revenu de son grand voyage au Nord, et du Nord au Sud, chargé des précieux restes de M.M. Perboire et Clet, qui doivent être portés en France.

Août. D'abord, un mot des santés. Le R. P. Provicaire a été couvert de clous fort gênants durant le temps des chaleurs : nos médecins disent que la fraîcheur va le guérir. Le P. Clavelin nous a inquiétés par son état de faiblesse et d'abattement ; mais les soins du F. Bernard et quelques jours de repos l'ont relevé, et il va retourner au combat. Le P. Leduc, jeune troupier plein d'ardeur, oubliait que le courage ne suffit pas pour les longues campagnes, et qu'il faut des provisions et des haltes ; sa propre expérience lui servira plus que tous les conseils. Pourtant nous le garderons encore une quinzaine avant de lui rendre ses armes. Le P. Pajot, sans être gravement malade, est pourtant toujours à peu près curans valetudinem. Le P. Ravary, qui se donnait le titre de zouave et qui a fait une brillante campagne à Hai-men avec l'intrépide P. de Carrère, est obligé de céder la place au P. Léveillé, qui supporte mieux les courses à pied ou en brouettes. Ce seul district de Hai-men, grand comme un petit diocèse, compte plus de 6,000 chrétiens : il y a 10 ans, je n'y en trouvai que 4,000. En ce moment, le P. de Carrère nous parle de plus de 1,000 bons catéchumènes : vous voyez que nous ne perdons pas notre temps, et que quand vous viendrez en Chine, vous trouverez à y dépenser votre zèle utilement, et toujours joyeusement, je l'espère. En attendant votre arrivée, le P. Ravary, en sa qualité de Ministre à Zikawei, va vous préparer ce dont vous aurez besoin pour être des Missionnaires à convertir des millions de payens. Les PP. Laimé et Jouband, et les FF. Dovergne, Sécher et Launay, qui ne doivent plus être bien loin, passeront tous au moins un an à Zikawei à étudier le Chinois, sous la direction du P. Zottoli, préfet des études. Nous n'avons point de nouvelles récentes de nos Pères du Nord. — Nous espérions que quelque Évêque passerait bientôt à Changhai et pourrait ordonner trois de nos Séminaristes qui sont diacres depuis 2 ans. Comme nous ne pouvons attendre plus longtemps, nous irons trouver Mgr. Delaplace au Tché-Kiang. C'est probablement votre serviteur qui sera chargé de conduire ces chers diacres, avec un autre qui sera présenté pour le diaconat. Priez d'une manière spéciale pour ces prémices de notre Séminaire. — Depuis le traité de Tien-tsin, nous n'avons rien appris de bien remarquable. Seulement des Commissaires de la Cour de Pékin, qui s'étaient fait annoncer à Chang-hai, n'arrivent point, et leur retard non-seulement indispose les Européens, mais occasionne dans le pays beaucoup de bruits fâcheux : on dit que l'Empereur annule le traité, et va envoyer une armée pour exterminer les Barbares. Ces rumeurs inquiètent nos chrétiens et les exposent à de nouvelles tracasseries. Vous saurez par d'autres voies que le Japon est ouvert au commerce et à l'Évangile : le jeune officier américain qui retourne à New-York par Paris, porte à son gouvernement un traité « qui étonnera l'univers » : C'est lui même qui nous a dit ces merveilles. M. Mermet, des missions-Étrangères, est ici, et va partir dans quelques jours pour la Capitale du Japon. Le Baron Gros le recommandera sans doute d'une manière officielle aux Japonais. — On me dit qu'à peine arrivé à Tourane, l'Amiral Rigault a vu le peuple se jeter dans ses bras et que déjà la France donne la loi aux Cochinchinois. J'ose à peine croire ce que j'entends ; mais je sais une chose, c'est que Dieu mène tout par ici avec une telle promptitude, que les hommes, loin de pouvoir se vanter de faire les événements, sont obligés de dire qu'ils ne peuvent les suivre.

— Les PP. Desribes et Lebouc, le F. Chevreuil, scholastique et le F. Hersan Coadjuteur viennent de partir pour la mission de Chine. Ils se sont embarqués à Londres sur un vaisseau à voile, le 29 Novembre. ——

Scholasticat de Laval  Mars 1859.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de
Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Hollande. Lettre d'un Scholastique de Maëstricht à un Scholastique de Laval. — Maestricht, 16 Décembre 1858. Dans ma précédente lettre je vous ai donné un exposé général de l'état de notre province, et je vous ai promis de vous entretenir une autre fois d'un évènement qui fait époque dans l'histoire ecclésiastique de ce royaume. Je veux parler du rétablissement de la Hiérarchie Episcopale dont, après environ trois siècles d'absence, nous avons salué avec joie l'heureux retour en l'an 1853, grâce à la vigilance du St Siége à tirer parti de notre nouvelle Constitution. Car, la liberté des Cultes y étant inscrite, le Souverain Pontife fit prendre des informations auprès du gouvernement du Roi, pour savoir si, en vertu de la dite Constitution, l'église catholique pourrait sortir de l'état anormal qui la régissait en Néerlande, et recevoir une organisation canonique? Réponse fut faite que, si le St Père consentait à annuler le Concordat conclu en 1827 entre S.S. Léon XII et S. M. Guillaume I, il lui serait parfaitement libre de procéder à telle organisation qu'il lui plairait, de l'église dans ce royaume. Remarquons en passant, que le Concordat mentionné de 1827 n'avait jamais reçu qu'une exécution partielle, savoir pour les provinces méridionales, qui, peu de temps après, se détachèrent des Pays-Bas, et forment depuis le royaume de Belgique; quant aux provinces septentrionales, ou les Pays-Bas proprement dits (que l'on nomme aussi la Néerlande ou la Hollande), où il aurait fallu ériger et doter deux évêchés, ceux d'Amsterdam et de Bois-le-Duc, il n'en fut jamais rien. Il est donc facile de comprendre que le St Père s'empressa d'accepter la susdite proposition, ce dont il ne tarda pas à informer notre Gouvernement.

A peine eut-on appris le projet du St Siége, que la nouvelle du fait accompli se répandit presqu'aussitôt parmi la population étonnée. C'est que le Souverain Pontife, voulant profiter du moment, et craignant avec raison des entraves, se hâta d'exécuter la mesure salutaire que Rome avait méditée depuis si longtemps. Il érigea un archevêché, celui d'Utrecht, et 4 évêchés, ses suffragants, ceux de Harlem, de Bois-le-Duc, de Breda et de Ruremonde, en les faisant relever, comme la Mission Hollandaise qui cessait dorénavant d'exister, de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à cause de l'extension des pouvoirs des Ordinaires, qui restaient les mêmes que ceux dont les Supérieurs de la Mission et les Vicaires Apostoliques avaient joui précédemment. Le Siége archiépiscopal d'Utrecht eut pour titulaire Mgr J. Zwijsen, évêque in partibus et Vic. Apost. de Bois-le-Duc, chargé aussi provisoirement de l'administration de ce dernier diocèse; les églises de Breda et de Ruremonde eurent pour titulaires leurs Vicaires Apostoliques, de manière qu'il ne restait plus qu'à procéder au sacre de l'évêque nommé de Harlem, Mgr Van Vrée, et à la prise de possession des églises métropolitaine et cathédrales. Aussi tout cela eut lieu sans retard et le plus secrètement possible, afin de prévenir tout obstacle à l'accomplissement des dispositions du St Père, obstacles dont on avait déjà beaucoup plus qu'un simple pressentiment.

Ce serait ici le lieu de vous entretenir, mon Révérend Père, de l'agitation incroyable que cette réorganisation de la Hiérarchie Episcopale provoqua parmi les protestants, surtout là où ils se trouvent en plus grande majorité. Mais de telles relations, je le sais, n'entrent pas, à proprement parler, dans le cadre ordinaire de votre Correspondance. Cependant je ne puis m'empêcher de croire que le récit de ces faits, quoiqu'ils aient perdu l'intérêt de l'actualité, ne laissera pas d'être agréable à bien de nos Pères, qui, en auraient-ils entendu parler dans le temps, ne seront pas parvenus à se faire une idée exacte de l'exas-

-pération

des esprits que cette mesure du St. Siège provoqua parmi nos frères égarés. En tout cas ne saura-t-on pas à l'étranger le rôle que les ennemis de la Compagnie lui ont fait jouer dans cette affaire. — Je vous dirai donc que le protestantisme découvrit des griefs sans nombre contre l'organisation hiérarchique dont l'église Néerlandaise venait d'être dotée. Ainsi on reprochait à la cour de Rome d'avoir violé les convenances en ne communiquant pas d'avance au Gouvernement les détails de la mesure projetée, malgré le désir formellement exprimé par notre Cour. Mais Rome se souvenait qu'à son égard on avait fait bien autre chose que de négliger de simples convenances, en laissant inexécuté pendant plus de 25 années le Concordat de 1827 : Concordat, qui pourtant avait au moins la valeur d'un traité international, puisqu'il se rapportait aux intérêts les plus sacrés d'une grande partie, c'est-à-dire des 2/5 de la nation. Et depuis l'époque du Concordat, Rome avait fait en Néerlande d'autres expériences encore, qui la décidèrent à prendre le parti le plus sûr, celui d'agir comme on l'a fait, pour prévenir tous les embarras ultérieurs. C'est ce qu'a fort bien compris la partie la plus saine de la nation; Catholiques et protestants n'ont pas craint de rendre justice à la sagesse et à l'habileté du Siège Apostolique, qui en matière de saine politique et de loyale diplomatie peut se passer des leçons étrangères. Un deuxième grief, c'était le nombre des évêques; un troisième était la forme de leur serment, par lequel ils étaient obligés à persécuter (sic) les hérétiques; ensuite on se plaignait amèrement de la rédaction des Lettres Apostoliques relativement à la nouvelle organisation. Rome, en y rappelant comment l'hérésie s'était introduite dans ce pays, avait fait allusion à la parabole du bon et du mauvais grain. C'est ce que nos protestants ne pouvaient digérer! Les désigner comme du mauvais grain, comme de l'ivraie, que l'homme ennemi, le diable, avait semée. C'était pourtant, disaient-ils, un peu trop fort; cela criait vengeance! Mais tous ces griefs durent le céder à un autre, qui l'emporta sur tout ce que je viens de dire: C'était le choix qu'on avait fait de la ville d'Utrecht, pour le siège métropolitain; ce siège vénérable, fondé par St Willibrord, l'apôtre des Frisons, et qui à la malheureuse époque de la prétendue Réforme, où il cessa d'exister, avait compté plus de 60 évêques, parmi lesquels il en est plusieurs que l'Eglise honore du culte des Saints. En effet, on ne saurait en disconvenir, ce choix avait une signification dont le protestantisme sentit toute la portée, et qui le blessait au vif. Comment se résigner à voir revivre tout-à-coup ce qu'on croyait avoir anéanti à jamais? Ajoutez que la ville d'Utrecht est aussi le siège de l'intolérance protestante, et vous ne vous étonnerez pas des efforts que la secte a tentés, du fanatisme qu'elle a déployé, afin de remuer le pays, de mettre les masses en mouvement, et d'agir sur le Gouvernement lui-même pour obtenir des modifications dans les mesures que Rome venait de prendre, du moins en ce qui concerne le siège métropolitain. A cet effet, déclamations, démonstrations, adresses, députations sans nombre, tout fut mis en œuvre. Tantôt on rappelait que la cause, pour le triomphe de laquelle leurs ancêtres avaient sacrifié la fortune et la vie, allait être trahie par le retour d'un état de choses que la réformation était parvenue à détruire; tantôt on en appelait aux traditions du pays pour persuader au peuple que la Néerlande était un état essentiellement protestant, et que cet état était maintenant à la veille de perdre son indépendance en devenant une conquête de Rome, une province Romaine. Enfin on allait jusqu'à vouloir intimider le Roi lui-même. On lui représentait qu'il compromettait sa dynastie qui devait sa splendeur à la réforme, en permettant des empiètements dans ses états de la part d'une puissance étrangère!

Mais on n'en resta pas là; il y avait encore un autre épouvantail à exploiter, et on ne se fit pas faute d'en tirer parti. Je veux parler des Jésuites! Les Jésuites étaient décriés comme fauteurs de l'organisation ecclésiastique: Ce mot suffisait pour démontrer bien vite que c'était une mauvaise affaire, à la réalisation de laquelle il fallait s'opposer de toutes les manières. L'argument, il faut l'avouer, était sans réplique: aussi n'eut-il pas de peine à être compris, et à trouver une masse d'adhérents, surtout parmi ces prétendus savants, qui ignorent même ce que c'est qu'un Jésuite. C'est le cas du plus grand nombre chez les protestants, dont les idées sous ce rapport tiennent parfois du ridicule, comme en général, elles dénotent la plus grossière ignorance en tout ce qui regarde la religion catholique. Et voilà comment on a pu faire courir tout bonnement le bruit — et ce bruit avait répandu une extrême épouvante parmi beaucoup de bonnes villageoises: qu'une armée de Jésuites, hommes de je ne sais quelle forme monstrueuse, allait fondre sur le pays et l'occuper; qu'ils chasseraient de sa demeure tout protestant qui ne consentirait pas à devenir Romain (c'est ainsi qu'on nomme ici ordinairement les Catholiques); qu'ils s'empa-

-reraient

de toutes leurs églises, et qu'à cet effet, on avait déjà pris des mesures dans le pays même; que notamment au Séminaire de Culembourg, appartenant aux Jésuites, il y avait bon nombre de canons destinés à la future campagne, et que les caves de cette maison renfermaient je ne sais combien de quintaux de poudre, introduits à la faveur de la nuit. Et comme si ce n'était pas assez de ces absurdités, on fit croire que les évêques seraient traités comme des princes; que l'Archevêque surtout jouirait d'un énorme revenu; qu'il aurait toujours de la part du Gouvernement deux postes d'honneur à son palais; qu'il traverserait le pays dans un équipage somptueux, escorté de plusieurs pages en livrée écarlate et accompagné d'un inquisiteur qui forcerait tout le monde à s'agenouiller sur son passage! Ces détails suffiront, mon Révérend Père, pour vous donner une idée quelconque des manœuvres auxquelles l'esprit de mensonge ne rougissait pas d'avoir recours, et aussi pour vous faire comprendre à quel degré la fermentation des esprits était montée. Aidez-nous à remercier la divine Providence: par sa protection spéciale, l'orage, qui annonçait une guerre civile, a passé non seulement sans nous nuire, mais en tournant au profit de la cause catholique, comme nous le verrons plus loin.

Pour grossir encore ces nuages d'alarmes et de haines amoncelées par les menées du protestantisme, la poignée de nos Jansénistes voulut s'associer au mouvement anti-catholique. Car eux aussi comprenaient toute la portée de l'organisation hiérarchique, et ne se méprenaient nullement sur les motifs qui avaient dirigé Rome dans le choix des sièges, principalement pour ceux d'Utrecht et de Harlem. Ce choix en effet était comme un glaive à deux tranchants: tandis que d'un côté il blessait au vif les souvenirs du protestantisme, d'un autre côté il donnait le coup mortel au schisme de Jansénius. Cette secte, qui suivant une statistique des différents cultes du royaume, comptait à la fin de l'an dernier 5,427 membres, se nomme elle-même l'ancienne Église Romaine, ou l'église de l'ancien clergé épiscopal, parce qu'elle seule possède ses pasteurs ne relevant que d'eux-mêmes et de leurs ouailles. Ces prélats sont toujours au nombre de trois, savoir: le prétendu archevêque d'Utrecht, le prétendu évêque de Harlem, et le prétendu évêque de Deventer (ancienne ville épiscopale dans la province d'Over-Yssel). Le premier réside à Utrecht même; mais les deux autres occupent des cures à Amsterdam et à Rotterdam, et le dernier mériterait bien le titre d'évêque in partibus, puisqu'il n'a pas de diocésains. Rome, en rétablissant les anciens sièges d'Utrecht et de Harlem, a évidemment voulu ôter à ce schisme Jansénien le dernier retranchement derrière lequel il abritait encore son insoumission envers la chaire de St Pierre. Jusqu'à présent, le seul fait d'une hiérarchie épiscopale, même illicite dans son institution, leur a suffi pour se targuer d'une organisation canonique. On avait beaucoup espéré les voir revenir à l'unité, aussitôt que le St Père lui-même aurait nommé des évêques aux églises dont ils ont usurpé les titres; d'autant plus que chaque fois qu'on élit un nouvel évêque schismatique, le Souverain Pontife répond par une excommunication solennelle à la communication qu'on ne néglige jamais de lui en faire avec des protestations hypocrites de dévouement. Mais notre espoir, quelque légitime qu'il fut, a été malheureusement déçu! Car, loin de saisir une si belle occasion de revenir au bercail de Jésus-Christ, les évêques jansénistes se sont plaints à Rome même de l'érection des sièges en question, qui, suivant eux, existaient déjà et avaient leurs propres titulaires! Et ce schisme continue toujours sans qu'il y ait plus d'apparence que ses adeptes reviendront à de meilleurs sentiments. La preuve la plus manifeste de cette obstination est l'élection toute récente d'un nouvel archevêque, le nommé Henri Loos, en remplacement de Jean Van Santen, mort depuis quelques mois. Il était le 8e archevêque janséniste d'Utrecht, et occupait ce siège depuis 1825. Fidèle aux principes de ses prédécesseurs, Loos n'a pas manqué d'informer le St Siège de son élection, en protestant comme eux de son dévouement, et en demandant même la bénédiction Apostolique. Mais le Souverain Pontife s'est vu de nouveau dans la pénible nécessité de lancer contre lui et tous ceux qui ont coopéré à son élection l'excommunication majeure, par un bref adressé à tous les fidèles de la Néerlande. Ce bref a été lu, le mois dernier, dans toutes les églises du royaume. — Une remarque se présente ici d'elle-même: qu'elle est admirable la puissance du Catholicisme quand sa Hiérarchie est dûment organisée et unie au centre de l'unité! Puissance, à laquelle les hérétiques viennent de rendre le témoignage le plus irrécusable, par les alarmes que le rétablissement de la Hiérarchie a fait naître dans leurs rangs! Et ce témoignage devient plus éclatant encore par rapport au siège d'Utrecht, puisque c'est à son sujet que les alarmes ont été les plus vives: tandis qu'on ne s'inquiétait aucunement du siège janséniste, dont l'impuissance est notoire, et que même on le favorisait, comme on

4. favorise tout ce qui est hostile au vrai catholicisme. — Je viens de faire une digression ; mais, mon Révérend Père, c'est à dessein que je l'ai faite, me figurant que ces détails sur le jansénisme, donnés en passant, auraient quelque intérêt pour nos Pères des autres provinces. Si vous désiriez le texte même du bref d'excommunication dont je viens de parler, je m'empresserais de vous le faire parvenir, comme aussi tout autre détail qui pourrait vous être agréable, soit par rapport au schisme en question, soit relativement à toute autre affaire de ce pays.

Je reprends mon récit. Nos protestants par leurs menées et leurs intrigues ont atteint en partie leur but, car ils ont entraîné le Gouvernement à s'occuper de leurs griefs. En conséquence, après une correspondance infructueuse avec le St-Siège, le Ministre chargé des affaires du culte catholique (représentant actuel de notre Cour auprès de S. M. l'Empereur des Français), fut envoyé en mission spéciale à Rome, afin d'obtenir quelques modifications dans les mesures que Sa Sainteté venait de prendre, surtout par rapport au Siège métropolitain d'Utrecht ; mais le St Père, qui n'a pas eu peur du tapage suscité pour de semblables motifs en Angleterre, peu de temps auparavant, ne s'est pas laissé effrayer non plus par les cris et les menaces de nos protestants : rien n'a été changé dans les dispositions primitivement arrêtées et déjà en vigueur. Par la façon dont la Hiérarchie venait d'être rétablie, le St-Siège s'était placé sur un terrain absolument indépendant qu'il n'était pas possible de lui faire abandonner s'il ne le voulait lui-même ; et c'est ce qui explique encore pourquoi Rome n'était pas entrée en négociation avec notre Gouvernement, touchant les questions matérielles de la nouvelle organisation. Or, le St-Siège avait la confiance (et, si je ne me trompe, l'expression s'en trouve dans les Lettres Apostoliques du rétablissement de la Hiérarchie) que les fidèles actuels de la Hollande n'auraient pas dégénéré de la foi vive et de l'attachement à la Religion et à ses ministres, dont leurs ancêtres avaient fait preuve dans des conjonctures bien plus difficiles, et qu'ils ne manqueraient pas de subvenir, si cela était nécessaire, aux besoins de leurs Pasteurs : Confiance flatteuse, que nos Compatriotes auraient été fiers d'avoir à justifier. Mais le bon Dieu qui veille toujours sur son Eglise, a disposé les évènements de telle manière, qu'il s'est contenté de leur bonne volonté. N'ayant donc pu rien obtenir du St-Siège, on a eu recours à la création d'une nouvelle loi, dite *Loi sur les cultes*, pour en régler l'exercice. Cette loi a provoqué les débats les plus orageux, et c'est par son moyen que, grâce à la très-forte majorité des protestants dans les chambres, et surtout à l'intolérance de beaucoup d'entr'eux, on est venu à bout d'empêcher que les dispositions du St-Siège ne sortissent leur plein effet. Comme on comprenait bien qu'on ne pouvait rien changer aux titres des évêques, dont la nomination était du domaine exclusif du Souverain Pontife, on voulut du moins les empêcher de résider dans leurs villes titulaires. La dite loi porte donc, que les Evêques, comme tels, c'est-à-dire en tant que revêtus de leur qualité officielle, doivent avoir l'autorisation du Gouvernement pour le choix de leur résidence. J'ai dit comme évêques : car comme simples particuliers, on ne pouvait leur refuser le droit commun à tous les citoyens, de fixer leur demeure là où bon leur semble. Il en est résulté que, pour l'Archevêque d'Utrecht et l'Evêque de Harlem, la résidence officielle n'est pas la ville titulaire ; mais cette vexation, nous avons tout lieu de le croire, ne sera pas de longue durée, du moins en pratique ; et un jour viendra, où l'on rougira d'avoir fait entrer de telles niaiseries dans la législation d'une nation ou resté éclairée, mais dont l'intelligence généralement reconnue s'est si souvent laissé aveugler par l'intolérance religieuse. Déjà l'Evêque de Harlem, se fondant sur le texte même de la loi, est venu se fixer définitivement dans sa ville épiscopale, et il n'a pas craint d'en informer les autorités municipales, qui, comme tout le monde, ont trouvé d'abord sa détermination bien hardie ; mais en fin de compte, il n'y a eu personne, pas même le Gouvernement, qui ait cru devoir s'en plaindre ; au contraire, on l'approuve généralement, et on ne peut s'empêcher de louer sa fermeté épiscopale. Toutefois, pour se conformer à la loi, il continue à résider officiellement dans une maison de campagne à quelques lieues de la ville. C'est à cette campagne que lui sont adressées les dépêches du gouvernement, c'est de là qu'il date les mandements et autres pièces officielles de l'évêché, expédiées cependant de ses bureaux à Harlem ; et voilà à quoi tout le vacarme touchant les résidences épiscopales a fini par aboutir ! Rien ne saurait mieux faire ressortir le côté ridicule de cette pitoyable législation. Quant à l'Archevêque d'Utrecht, qui à l'égard de sa métropole se trouve placé dans des

conditions moins favorables, il accoutume peu à peu les protestants à sa présence dans la ville titulaire, tantôt en y fonctionnant solennellement, tantôt en y administrant le sacrement de la Confirmation, tantôt en y conférant les Ordres Sacrés. Et à ce propos il m'est bien doux de pouvoir ajouter, que le 26 Juillet dernier, fête de Ste Anne, Sa Grandeur a eu le bonheur d'y ordonner les premiers prêtres du nouvel archidiocèse, au nombre de douze comme les apôtres. Quelle consolation, après presque trois siècles de persécution, ou au moins d'intolérance ! — Sauf la restriction mentionnée à l'égard de la résidence des Evêques, et quelques autres relatives à l'exercice du culte en dehors des Eglises là où il n'avait pas lieu auparavant, la cause catholique n'a fait que gagner à l'occasion des débats suscités par l'organisation Hiérarchique. Les rapports du clergé catholique avec le Gouvernement ayant dû être réglés en même temps, on a fini par agréer les dispositions du St Siège; ensuite on a accordé un revenu convenable tant aux Evêques qu'à leurs Vicaires-Généraux, Secrétaires et Professeurs de Séminaire, et on a pris encore d'autres mesures favorables à l'église catholique. Depuis ce temps, l'action salutaire d'une constitution hiérarchique se fait sentir de plus en plus : on dirait qu'une nouvelle vie anime l'église néerlandaise. Cette vie se manifeste, ici par la construction de nouvelles églises, qui n'ont rien à envier à celles des plus beaux jours du Catholicisme avant la réforme ; là, par de nouvelles institutions religieuses ou charitables, qui rivalisent de zèle et de dévouement; partout enfin, par un attachement plus inviolable, si toutefois cela se peut, à la Sainte Eglise catholique, apostolique et Romaine, et à son auguste Chef le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ. Chacun des cinq diocèses possède maintenant son grand et petit Séminaire. Comme celui de Warmond, près de Leyde, qui servait autrefois de grand Séminaire à toute l'ancienne Mission Hollandaise, a été cédé au diocèse de Harlem dans lequel il est situé, l'Archevêque d'Utrecht s'est vu dans le cas d'en exiger un autre pour son diocèse. A cet effet, la Providence lui a fait acquérir très-avantageusement une des plus belles propriétés de la province, dite Rijzenburg, à trois lieues de la métropole, et à pareille distance du petit séminaire de Culembourg. C'est là qu'il vient de faire construire le grand Séminaire, disposé pour 80 théologiens. C'est un édifice vraiment monumental, auprès duquel il a laissé subsister l'ancien château, qui est superbe, pour servir de résidence épiscopale. A l'occasion de cet établissement, Sa Grandeur a pu se convaincre par le fait, des bonnes dispositions de ses nouveaux diocésains. L'invitation qu'il leur adressa de vouloir bien concourir aux dépenses, nécessitées par la construction de ce Séminaire, a été couronnée d'un succès, qui semble avoir dépassé les espérances les plus hardies, car on dit que cette première quête a rapporté environ 300,000 fr. Aussi Mgr n'a pu s'empêcher de remercier chaleureusement ses ouailles de la manière généreuse dont ils ont répondu au premier appel de leur nouveau pasteur. Pour compléter mon récit du rétablissement de la Hiérarchie dans notre pays, j'ajoute que les prescriptions canoniques concernant les chapitres, viennent de recevoir, depuis quelques semaines, leur exécution en trois diocèses, ceux d'Utrecht, de Bois-le-Duc et de Breda ; et il est à prévoir qu'il ne tardera pas à en être de même dans les deux autres.

Voilà certes, mon Révérend Père, de longs détails sur un évènement qui ne regarde pas directement notre Compagnie, mais auquel on ne peut pas dire non plus qu'elle soit étrangère ; ce récit montrera du moins à nos Frères de l'étranger quel est le terrain sur lequel nous sommes appelés par la Divine Providence à travailler et à combattre. Ensuite, j'ai lieu de croire que la situation de l'Eglise Catholique en Néerlande est assez généralement ignorée, ou du moins pas suffisamment connue en France surtout. Cet exposé pourra donc avoir l'avantage de faire connaître, avec toute la précision possible, à quiconque s'y intéresse, l'état présent de l'Eglise dans un pays où le protestantisme est encore en majorité. Je pourrais passer maintenant à quelques particularités qui regardent de plus près la Compagnie, si je ne tenais pas à rendre auparavant hommage à l'équité et à la justice, dont le Gouvernement actuel se montre animé envers les catholiques. En voici une preuve de date récente. Dans la séance du 27 Novembre dernier, un député de la seconde chambre des Etats-Généraux, protestant outré, adressa une interpellation au ministère touchant une procession qui avait eu lieu publiquement dans une petite localité catholique, et qui ne figurait pas au tableau que le Gouvernement a fait dresser de celles qui sont permises : l'orateur demandait la répression énergique de ces abus à l'avenir. Le Ministre de la justice, protestant lui-même (comme tous les ministres, à l'exception de celui qui gère les affaires du culte catholique), mais homme modéré, lui répondit « qu'il regrettait vivement que cette question eût été discutée avec pas-

-sion

-sion dans certains journaux qui se plaisent à semer partout la discorde; il le regrettait d'autant plus que l'affaire est d'une importance très-minime; du reste elle a déjà été l'objet d'une enquête, dont il est résulté que cette procession avait eu lieu de temps immémorial. En conséquence, fidèle au principe, que justice doit être rendue à qui de droit, lui, ministre, a cru ne pas devoir accorder la permission demandée déjà antérieurement, de disperser à l'avenir cette procession par la force armée. Si la loi a une fois arrêté que les processions continueront à se faire là où elles étaient établies auparavant, il faut que ce droit soit maintenu, et personne ne doit y mettre obstacle, pas même d'une manière indirecte. Que du reste, il voulait encore ajouter qu'il était profondément affligé de voir soulever si fréquemment ces sortes de différends religieux, dans lesquels on oublie trop souvent le commandement principal de la religion chrétienne : la charité !" (*Bravos sur tous les bancs.*)

Passons maintenant à notre chère Compagnie pour signaler l'influence que le rétablissement de la Hiérarchie, et l'érection des Séminaires épiscopaux, a exercée sur le Séminaire de l'ancienne Mission-Hollandaise établi à Culembourg, et dirigé par nos Pères. Ce Séminaire, situé à trois lieues seulement de la métropole (Utrecht), a été reconnu par l'Archevêque, Mgr. Zwijsen, pour son petit séminaire Archiépiscopal; il comprend tout l'enseignement inférieur et la philosophie, sous la direction exclusive de la Compagnie, exactement comme par le passé. De plus l'éminent Prélat a obtenu (non sans peine toutefois, car ces pauvres Jésuites semblent faire peur encore), la sanction de cette mesure par notre Gouvernement; et même, afin de lui garantir toute la stabilité possible, il s'est ménagé l'assentiment authentique de la Sacrée Congrégation de la Propagande. L'avenir de cette maison étant ainsi assuré, nos Pères y ont exécuté des changements et des agrandissements considérables qui permettent d'y loger environ 200 élèves, et qui en font un des plus beaux établissements du pays. Puisque j'en suis venu à vous parler de ce Séminaire, je ne puis m'empêcher de vous signaler un fait qui se rattache au rétablissement de la Hiérarchie, et dont le souvenir restera à jamais gravé dans la mémoire des élèves de cette époque. Voici ce dont il s'agit. Le R. P. Recteur de Culembourg allait se rendre à Rome pour prendre part, en qualité de député de la province, à l'élection d'un nouveau Père Général. Les élèves en furent instruits peu de jours avant son départ. Aussitôt l'idée vint à quelques-uns de profiter de son entreprise pour présenter au Souverain Pontife une Adresse où, en leur qualité de premiers Séminaristes du nouveau Séminaire archiépiscopal, ils remercieraient Sa Sainteté du rétablissement de la Hiérarchie ecclésiastique. Cette idée fut à peine connue qu'elle produisit un véritable enthousiasme, et l'on se mit à l'œuvre tout-à-fait à l'insu des Supérieurs, qui ensuite se félicitèrent hautement des bons sentiments dont leurs chers élèves étaient animés. Ces sentiments étaient exprimés avec autant de force que de sincérité dans l'Adresse, qu'une députation, choisie parmi les premiers en conduite et en composition de chaque classe, vint remettre au R. P. Recteur quelques instants avant son départ. On y disait en substance que « les élèves du Séminaire de Culembourg, en Hollande, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, prosternés aux pieds de Sa Sainteté, la priaient d'agréer les sentiments de profonde vénération, d'amour filial et de reconnaissance, dont ils se sentaient pénétrés à son égard; que, pour lui en offrir un fidèle témoignage, ils saisissaient avec empressement l'occasion fournie par le voyage de leur R. P. Recteur, qui allait à Rome prendre part à l'élection d'un nouveau Général de la Cie, en remplacement de leur illustre compatriote, le R. P. Roothaan d'heureuse mémoire; qu'ils voyaient à regret le R. P. Recteur s'éloigner d'eux; mais, qu'en retour, ils s'estimaient heureux d'un concours de circonstances qui leur donnait auprès du Père commun des fidèles, le plus parfait interprète de leur amour et de leur vénération pour le Siège Apostolique; que, d'élèves d'un des Séminaires de l'ancienne Mission hollandaise, devenus, par suite du rétablissement de la Hiérarchie Ecclésiastique, les *premiers* élèves de l'archidiocèse d'Utrecht, et se destinant à cultiver un jour, avec la grâce de Dieu, cette partie de la vigne du Seigneur, qui avait été dans ces derniers temps l'objet de la sollicitude spéciale du St-Siège, ils avaient la confiance, qu'il leur serait permis de présenter au St Père leurs remerciements les mieux sentis pour le rétablissement de la Sacrée Hiérarchie; qu'il était, à vrai dire, bien téméraire à de pauvres écoliers d'oser paraître ainsi devant le Souverain Pontife, mais qu'ils n'avaient pu résister à cette impulsion d'un cœur reconnaissant; qu'ils témoigneraient encore cette

reconnaissance en offrant à Dieu de ferventes prières pour l'exaltation de notre Mère la Ste Eglise, et en particulier pour la conservation de Sa Sainteté, afin que le Saint-Esprit l'assiste toujours de ses lumières au milieu des soins dont le Pontificat suprême est assiégé; mais spécialement, afin que les dispositions, nouvellement prises pour le bonheur spirituel de ce pays, soient couronnées du succès le plus complet; enfin, qu'ils promettaient tous de s'approcher de la Sainte Table le jour de l'Assomption de la Très-Sainte Vierge, à l'intention du Souverain Pontife. — Cette Adresse expédiée le 1 Juin 1853, et revêtue de la signature de tous les élèves, depuis la Sixième jusqu'à la Philosophie, fut en effet présentée au St Père, et l'on apprit bientôt qu'il avait daigné l'accueillir avec une bonté toute paternelle et une très vive satisfaction. Cette nouvelle charma nos élèves; mais ce fut bien autre chose lorsque peu de temps après, ils se virent honorés d'un Bref du Souverain Pontife, daté du 27 Juillet, en réponse à leur Adresse! Leur bonheur était au comble; ils ne se possédaient plus de joie. L'année scolaire étant près de finir, le R. P. Recteur avait mis toute la diligence possible à faire arriver ce Bref au Séminaire, avant que les élèves n'entrassent en vacances. Le R. P. Vice-Recteur (notre R. P. Provincial actuel) les réunit tous dans la grande salle d'étude, et montant en chaire, au grand étonnement de nos jeunes gens qui n'avaient encore aucune connaissance de la distinction dont ils avaient été l'objet, il leur rappela d'abord l'heureuse inspiration qu'ils avaient eue d'adresser au St Père l'expression de leurs sentiments de vénération, d'amour et de reconnaissance; que S. S. en avait éprouvé une très-grande satisfaction; et qui plus est, avait eu l'extrême bonté de leur répondre par un Bref spécial, signé de sa propre main! Ensuite il fit ressortir toute l'importance de cette faveur signalée, et leur donna lecture du Rescrit Pontifical, en appelant leur attention sur la belle manière, dont le St Père avait touché dans son Bref à tous les points contenus dans l'Adresse. Il finit par suspendre les études du jour, et promit une fête à l'occasion de cet heureux évènement. J'ai été, mon Révérend Père, témoin oculaire de tout ce que je viens de dire; mais je ne puis vous décrire l'impression profonde, l'émotion religieuse qui maîtrisaient tous les cœurs. Aussi, n'essaierai-je même pas de vous en donner une idée; je vous dirai seulement qu'à une première impression d'étonnement succéda bien vite une allégresse, qui éclata d'abord par un chant de fête en l'honneur du Souverain Pontife, ensuite par des manifestations plus bruyantes d'une joie qui ne se possédait plus, et ne savait comment s'épancher. On dut lui laisser libre cours; car c'eût été peine perdue de vouloir en modérer les transports. Dès le lendemain, les élèves envoyaient de tout côté des lettres pour annoncer à leurs parents, à leurs amis, à toutes leurs connaissances, la distinction singulière dont ils venaient d'être honorés, et pour les faire participer à un bonheur si vivement senti. Le Bref fut ensuite imprimé avec la traduction hollandaise en regard, et répandu parmi les élèves. Afin de couronner l'œuvre, ils se cotisèrent pour acheter un cadre digne de renfermer le document précieux, qui fait depuis le plus bel ornement du grand parloir. Ensuite ils eurent leur fête, où le souvenir de ce qui l'avait amenée, fit régner la plus grande joie. De leur côté, ces bons jeunes gens restèrent fidèles à leur promesse; ils s'approchèrent tous, sans exception, de la Ste Table à l'intention du Souverain Pontife le jour de l'Assomption, avant de se séparer pour aller en vacances; et jamais peut-être, leur dévotion n'a été plus vraie et plus sensible. Après cela, mon Révérend Père, est-il étonnant que le Ciel bénisse visiblement une maison, dont les élèves manifestent de si heureuses dispositions? Gloire en soit rendue au bon Dieu, et mille actions de grâces à la Vierge Immaculée!

Voici le texte du Bref en question.

Dilectis filiis alumnis Seminarii Culemburgensis in Hollandia

Pius PP. IX.

Dilecti Filii, Salutem et Apostolicam Benedictionem. Benigne prorsus animo Vestras accepimus Litteras, quibus commune Vestrum in Nos pietatis, fidei et observantiæ studium testari ac profiteri, Dilecti Filii, voluistis. Itaque Vobis animum adjicere Nostra hac Epistola congruum esse reputavimus, ut totis viribus omnique alacritate ad eas virtutes, ac doctrinæ copiam mature assequendas conitamini, quibus non modo cives patriæ cari,

8\. reique publicæ utiles, sed et digni potissimum Ecclesiæ ministri esse possitis. Si hanc, ut confidimus, continuo navetis operam, non modo præceptorum vestrorum industriæ et labori, sed et singulari Nostræ Hollandicarum Ecclesiarum sollicitudini potissimum respondebitis, qui eas pristinæ suæ dignitati mox restituimus. Virginem Dei Matrem Sanctissimam honorare pergite, Dilecti Filii, ejusque præsidium majorem in modum invocate, quo actus, conatusque Nostri in majorem istic cedant divini nominis gloriam, et christiani gregis emolumentum. Paternæ autem, qua Vos in Domino prosequimur caritatis pignus sit Apostolica Benedictio, quam omnis auspicem gratiæ cœlestis Vobis omnibus, Dilecti Filii, iisdemque præceptoribus Vestris universis intimo cordis affectu amanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, die 27 Julii anni 1853. Pontificatus Nostri anno VIII.

Pius PP. IX.

Le R. P. Vice-Recteur s'empressa d'informer Mgr. l'Archevêque de tout ce qui venait de se passer, et lui fit remettre en même temps copie du Rescrit pontifical. Sa Grandeur en fut très-édifiée et en exprima sa haute satisfaction. Ce Prélat nous est très-dévoué, et il ne fait pas mystère de l'attachement qu'il nous porte. Il disait un jour à nos Pères de Culembourg, qu'il avait invités à sa résidence de Rijzenburg: "Plus j'apprends à connaître votre Compagnie, plus je me sens porté à l'aimer. J'en ai donné des preuves en bien des rencontres. Dernièrement encore j'ai eu à tenir tête à un membre du clergé qui ne vous voit pas de bon œil. J'espère que vous me fournirez l'occasion de vous renouveler souvent les témoignages de mon affection; comptez toujours sur moi."

Déjà, mon Révérend Père, vous avez pu reconnaître une marque irrécusable des bonnes dispositions de Sa Grandeur à notre égard, dans la confiance dont il nous a honorés, en cédant, en garantissant même à la Compagnie la direction pleine et entière de son petit Séminaire; mais cette confiance s'est montrée fort clairement encore dans une autre circonstance. En attendant que la construction de son grand Séminaire fut achevée, Mgr. voulut que les Séminaristes reçussent leur instruction théologique à Culembourg des Pères de la Cie., auxquels il associa un de ses prêtres séculiers. Conformément au désir de l'Archevêque, une faculté de théologie y fut érigée au mois d'Octobre 1854; nos Pères en ont occupé les chaires pendant trois années à la très-grande satisfaction de Mgr. aussi bien que des séminaristes. La preuve, c'est le vif regret des Séminaristes quand il fallut se séparer de leurs maîtres, et le désir ardent manifesté par l'Archevêque de voir les mêmes professeurs les accompagner s'il eût été possible au grand Séminaire, achevé depuis et ouvert en Octobre 1857.

Il serait bien temps, mon Révérend Père, de finir mon long récit, si je ne tenais à vous donner une nouvelle toute fraiche, après celles qui ont perdu une partie de leur intérêt, par le défaut d'actualité. En outre, c'est une dette que j'ai contractée envers vous; en vous énumérant dans ma première lettre les différentes maisons qui composaient notre province, j'exprimais l'espoir de pouvoir vous annoncer prochainement l'établissement d'une nouvelle maison encore, espoir qui s'est réalisé depuis. C'est à Oosterhout, localité assez importante du diocèse de Breda, que nous avons érigé une Résidence de Missionnaires, c'est-à-dire de Pères qui seront toujours à la disposition du R. P. Provincial pour les retraites et missions dans le pays. Mais quand je vous fesais part de mes espérances à cet égard, j'étais loin de me douter, que j'aurais le plaisir de vous faire connaître en même temps une autre entreprise, et d'une importance majeure: il s'agit d'une Mission en pays étranger, si toutefois nous pouvons nommer ainsi nos colonies des Indes orientales. On avait cette Mission en vue depuis longtemps; mais comme il n'est permis à personne d'exercer aucune fonction publique dans les colonies, sans l'autorisation de la mère-patrie, cette autorisation (que l'on nomme ici le radical) devait avant tout être obtenue. Et voilà qu'on rencontre mille difficultés! Effrayé par la qualité de Jésuite des nouveaux missionnaires, le Gouvernement hésite à délivrer le radical, et l'affaire traîne en longueur, bien que des personnes très-haut placées, au nombre desquelles j'aime à mentionner Son Excellence Mgr. Vecchiotti, internonce apostolique près notre Cour, s'intéressassent vivement auprès du ministère en faveur de la mission de nos Pères. Enfin, fatigué d'attendre, et désespérant presque d'obtenir la permission demandée, par toute autre inter-

-vention

vention que par celle du Ciel, un des Pères destinés à la mission s'avisa d'appeler à son secours St. François Xavier, l'apôtre des Indes, auquel il s'adressa avec la confiance la plus entière durant la neuvaine qui précéda sa fête. St. François a parfaitement plaidé la cause de ses frères auprès de Celui qui tient entre ses mains les cœurs des Rois et des gouvernants; et comme pour faire toucher au doigt que l'heureux succès de cette affaire ne doit être attribué qu'à son intercession, le radical tant désiré a été accordé le jour même de sa fête, le 3 Décembre dernier! Aussi, cette circonstance a-t-elle été remarquée avec les sentiments de la plus profonde reconnaissance envers le bon Dieu, qui est toujours admirable dans ses Saints, et envers St. François qui s'est montré une fois de plus le protecteur spécial de ceux qui ont le bonheur d'être appelés à marcher sur ses traces. Nos Missionnaires vont se rendre très-prochainement à Batavia (Ile de Java), pour s'y mettre à la disposition de Mgr. Vrancken, évêque de Colophon in partibus et Vic. apost. des possessions néerlandaises dans les Indes Orientales. Je termine en priant nos Révérends Pères et nos très Chers Frères qui apprendront cette nouvelle, de vouloir bien accompagner nos premiers Missionnaires, non seulement de leurs bons souhaits, mais aussi, et surtout, de leurs bonnes prières et SS. Sacrifices, afin d'appeler sur les travaux de ce nouvel Apostolat les bénédictions les plus abondantes du Ciel!! *Faxit Deus!!*

France — Extrait d'un Rapport sur le Patronage de jeunes ouvriers, dirigé à Lille par le P. Cœurdacier.

A l'époque où cette œuvre nous a été confiée par la Conférence de St. Vincent de Paul avec l'approbation de Mgr. l'archevêque, c'est-à-dire au mois d'Octobre 1854, quatre choses réclamaient particulièrement nos soins: la remettre en honneur, établir une surveillance exacte, acquérir un local convenable, et s'assurer quelques ressources fixes. Grâce à Dieu, il a été heureusement pourvu à ces quatre objets. L'estime publique entoure notre Patronage: nos jeunes gens appartiennent à la meilleure classe des ouvriers, et il s'en présente un si grand nombre, que nous pouvons choisir. Quant à la surveillance, l'expérience nous avait prouvé qu'elle ne serait jamais efficacement exercée ni par des gens à gages, ni par des membres, même intelligents et dévoués, de la Conférence de St. Vincent de Paul; nous avons obtenu des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui s'acquittent parfaitement de cette fonction, et nous secondent de la manière la plus utile. L'hôtel des Monnaies nous a fourni un emplacement, encore trop étroit, mais du moins agréable, commode, et situé à une juste distance de la maison de campagne pour les Dimanches d'été, et à proximité des Pères qui doivent travailler à l'œuvre. Enfin la générosité de la Commission des Patronages, les libéralités de plusieurs bonnes âmes, les cotisations de nos jeunes gens, et quelques collectes aux réunions extraordinaires nous ont assuré un modeste budget, qui suffit aux dépenses communes. Les comptes sont tenus par un Conférencier de St. Vincent de Paul.

Voici quelques détails sur l'organisation de l'œuvre. Au point de vue *matériel*, nous faisons en sorte que nos jeunes gens soient mieux au Patronage que partout ailleurs. Mieux pour le local, dont l'aspect général est plus attrayant qu'aucun estaminet, fréquenté par ceux de leur classe. Mieux pour tous les genres d'amusement. Mieux pour la compagnie, que nous soumettons, afin d'exclure la lie et l'encombrement, à une cotisation de cinquante centimes de droit d'entrée, et de cinq centimes par semaine. Mieux pour le bon ordre, le bon esprit, le bon ton. Mieux enfin pour les avantages que procure l'association: classe, cours de chant gratuits; caisse des malades, caisse d'épargne, caisse de réserve; placement dans de bonnes maisons. Ils trouvent tout cela chez nous dans les conditions les plus favorables. — L'organisation *religieuse* est à peu près celle d'un pensionnat chrétien. A ces jeunes gens libres comme l'air, et vivant dans un milieu tout imprégné de doute et d'immoralité, on a cru devoir procurer les secours les plus abondants de la religion. Nous avons Messe, Vêpres, Instruction, Salut, chaque Dimanche et grande fête. Cette messe se chante, aux principales solennités. Les autres jours, nos jeunes gens assistent également au Saint Sacrifice. Nous veillons à ce que les chants et les cérémonies ne laissent rien à désirer. Tous les soirs, ils se réunissent de nouveau pour la prière. Cet exercice, qui est accompagné de l'examen de conscience, se fait d'une manière grave et recueillie. Les étrangers qui y assistent en sont toujours édifiés. Nous y voyons assidûment les surveillants ou directeurs laïques des cinq Patronages paroissiaux, ainsi que plusieurs des membres de l'Adoration nocturne. La confession est obligatoire pour tous à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint et à Noël. — En outre, nous avons une Congrégation de la Ste. Vierge, composée des plus

anciens et des plus influents. Nous en faisons nos dignitaires et nos apôtres. Au sortir de la Messe, ils chantent ou psalmodient l'Office de l'Immaculée Conception. Puis, vient une courte lecture, suivie de quelques avis et d'une prière pour les divers besoins de la Société: le tout ne dure pas plus d'un quart d'heure. Nos Congréganistes se font une loi de la Confession mensuelle; plusieurs se confessent chaque quinzaine et quelques-uns chaque semaine. — De plus, afin de développer l'esprit de charité, nous avons établi une petite conférence de St Vincent de Paul, qui se réunit le Dimanche sous la présidence d'un membre des grandes conférences de la ville. Des ressources recueillies dans son sein, elle fait l'aumône à quelques familles choisies parmi celles qui nous envoient leurs enfants. — Enfin, il y a l'action particulière du prêtre sur les consciences. Tous les soirs le Directeur se rend à la Société, et il est rare qu'il n'ait pas à verser l'huile et le vin sur quelque âme blessée. Au reste, ces pauvres enfants vivent dans une atmosphère si corrompue, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ce que la Providence déploie de miséricorde pour les sauver. La conservation de cette petite société, comme celle de l'Église au milieu du monde, me paraît un miracle continuel de la Bonté divine. — L'organisation personnelle et réglementaire ressemble en général à celle des autres Patronages. Nous avons trois degrés: les Aspirants, les Admis, les Sociétaires. On passe de l'un à l'autre après diverses épreuves. Au titre de Sociétaire nous réservons le droit aux dignités, à l'entrée dans la Congrégation et dans la petite conférence, à l'honneur de figurer dans les représentations publiques, ainsi qu'aux avantages de la caisse d'épargne. Cette caisse nous sert à entretenir de bonnes relations avec nos jeunes gens devenus militaires et à donner la première pièce de ménage à ceux d'entre eux qui se marient. Nos dignitaires sont en ce moment au nombre de quinze, revêtus de divers insignes suivant leurs emplois. L'un préside aux jeux, l'autre à la sacristie, un troisième à l'intendance de la musique etc. Trois grands dignitaires sont chargés, pendant un mois et tour à tour, de veiller à l'ordre général. Les Frères ne quittent pas nos jeunes gens, font exécuter le règlement, modèrent et protègent les dignitaires dans l'exercice de leurs fonctions. Le Directeur décide sur tout en dernier ressort.

Nous avons deux sections, celle des petits, qui ont de douze à seize ans; celle des grands, de seize ans et au-dessus. Ces deux sections, habituellement séparées, ne se trouvent ensemble qu'à la Chapelle et aux séances publiques. Tous viennent aux réunions quotidiennes: l'exactitude est de rigueur. Les absences doivent être motivées: on les constate chaque soir par des cartes de présence, distribuées à la sortie de la prière et déposées ensuite dans un casier. Les punitions sont les mauvaises notes, lues publiquement chaque Dimanche au soir avant le départ; les amendes pour certains délits entraînant dégradation etc., les avertissements; la remise à l'aspirance; le second avertissement; le renvoi qui n'est pas définitif quand il y a espoir de correction.

Chaque Samedi, on publie et on affiche l'ordre du jour pour la semaine suivante. Le Dimanche, le Patronage, ouvert dès 7 h. du matin, se ferme vers midi, pour se rouvrir à 3 h. et ne se refermer qu'à 9 h. Le Lundi, la réunion a lieu à 5 h. du soir; les autres jours, seulement à 7 h. 1/2. Le temps est occupé par la piété, les jeux, le chant, la classe, et autres exercices qui varient suivant les jours. Le Dimanche, à 7 h. 1/2, un détachement de nos chanteurs, conduit par le Maître, se rend à l'Église des Pères, pour chanter le salut: ce qui a lieu même en été, quand nos jeunes gens se réunissent à la campagne pour jouer. — Quant à l'Esprit de l'Association, quelques traits suffiront à l'indiquer. La proclamation des mauvaises notes et des avis, qui se fait au milieu du plus grand silence, nous suffit pour maintenir force à la règle. Les plus anciens dans la société comptent huit et neuf ans d'assiduité aux réunions. Ce sont les plus réguliers. Ils nous aident merveilleusement à former l'esprit des autres. Ces jours-ci, l'un de nos bons amis, absent depuis longtemps, se trouvait à l'une de nos fêtes. Il y avait représentation; c'est-à-dire aussi beaucoup de mouvement et d'entrain. Cependant il remarqua aux moments voulus, tant de silence et de docilité qu'il ne put s'empêcher de venir exprès le lendemain nous en témoigner son heureuse surprise. — La cordialité entre eux et avec les maîtres frappent les étrangers qui viennent. Ce que j'admire, nous disait dernièrement le Directeur d'une communauté de Frères, c'est de voir comme ils sont respectueux et à leur aise avec vous, et bien entre eux. — L'un de nos anciens, ouvrier serrurier, d'une encolure et d'une taille vigoureuse, caractère à l'avenant, mais bon, ne s'était pas confessé depuis 5 ou 6 mois (Il n'appartient pas à la Congrégation). Le Directeur

l'aborde et lui dit rondement : Voilà bien longtemps que tu es en retard avec le bon Dieu. Sais-tu que nous n'espérons rien d'un 11.
jeune homme de ton âge et de ta profession qui ne va pas fréquemment à confesse? J'entends que tu iras à toutes nos grandes fêtes, et ne te fais pas tirer l'oreille. Allons, une poignée de main pour me dire que tu comprends et que tu ne passeras plus deux mois sans te décrasser! Il sourit, me la donna et fut fidèle. Deux autres de nos plus grands, (24 et 28 ans) commençaient à venir un peu tard aux réunions du Dimanche, et ils n'étaient pas sans faire quelques visites aux estaminets où je savais du reste qu'ils ne s'attablaient pas. C'est néanmoins bien défendu. L'exemple était pernicieux et réclamait répression. Avertissement fut donné. Il fallait se décider à ne plus mettre les pieds ou à l'estaminet ou au Patronage. C'était sévère. Un moment on hésita si l'on ne quitterait pas la Société et on s'en exprima assez ouvertement. C'était grandement s'exposer à un renvoi positif. Mais le lendemain les dispositions étaient changées. On en vint aux excuses, aux promesses, aux protestations. La mère joignit ses instances à celles de ses enfants, le pardon fut promis à la condition d'une conduite désormais exemplaire, et on tint parole.

Vers la même époque une tentation de mécontentement longtemps couvée en l'absence du Directeur avait fini par triompher de l'un de nos bons sujets. Il était sorti depuis quelques jours. Mais le Dimanche arriva: que devenir? Les camarades s'amusaient en nombreuse et joyeuse compagnie; lui, ne trouvait personne à sa convenance. Il vient à passer auprès du théâtre et veut y entrer. Son bon Ange, quelque chose enfin de plus fort que l'instinct de la curiosité et du plaisir le retient, et il passe outre. Un estaminet se présente, il ouvre et se joint quelques instants aux jeunes gens qu'il y rencontre. Mais sa conscience ne tarde pas à le pousser dehors. Il se dirige ensuite machinalement vers l'Eglise des Pères, où chaque Dimanche il avait coutume de venir avec ses compagnons chanter le Salut. Ce souvenir l'émeut d'un vif regret. Il entend prêcher. Et celui qui occupe la chaire ce jour là est le Père Directeur du Patronage. Par une providentielle coïncidence le mot d'enfant prodigue résonne à son oreille et de là jusqu'au fond de son âme. Une demi-heure après, il était dans la Chapelle du Patronage attendant le retour de son père pour lui avouer tous ses torts et demander sa réintégration qui fut accordée volontiers. De peur de redevenir prodigue, il est maintenant à la Confession de chaque semaine. — Pendant la foire, les spectacles du champ de Mars avaient ébranlé les heureuses dispositions d'un autre de nos sociétaires. Deux de ses amis ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Quelques absences inexplicables, quelques mots inquiétants, un peu de gêne vis-à-vis d'eux les avaient intrigués; et ils avaient bientôt obtenu son secret. Il voulait quitter la Société pour aller dans une autre, dont le Directeur l'aimait beaucoup, disait-il, et où il serait moins assujetti. Aussitôt les deux amis de s'adresser à la Sainte Vierge et de s'entendre pour l'environner de protection contre son découragement. Ils réussissent d'abord à lui faire suspendre son projet. Ils lui témoignent plus de confiance que jamais; l'accompagnent quelquefois avec l'agrément du Directeur aux jeux du Cirque. Ils gagnent ainsi la quinzaine, époque à laquelle il avait coutume de se confesser. Ils l'y déterminent; et alors seulement, quand la brebis est en sûreté, ils racontent au Père le danger qu'elle avait couru. — Un autre, c'était notre second maître de cérémonies, avait été profondément blessé dans son amour-propre. Sur ces entrefaites une noce a lieu dans sa famille; il a permission d'y assister. Jusque là c'était un modèle d'exactitude, de bon esprit et de dévoûment; mais à partir de là nous sommes témoins du plus triste changement. Il ne reparaît à la Société que pour déclarer qu'il en sort définitivement. Il a la casquette sur l'oreille, la canne à la main, le cigare à la bouche, et de ces airs sarcastiques qui font si mal dans un jeune homme de seize à dix-sept ans, qui la veille encore était pieux et modeste. Le Directeur était absent pour un mois. On l'engage à attendre son retour, sa réponse prouva qu'on espérait trop de ses dispositions nouvelles. Un vent brûlant avait passé sur cette âme pour tout y flétrir. Nos Frères et nos Congréganistes en furent consternés; ils prièrent néanmoins et attendirent des jours meilleurs. Le Directeur revint et eut connaissance de tout. Effectivement il put s'apercevoir qu'un seul jour passé hors de la Société suffit à pervertir nos meilleurs sujets. Mais les compagnons priaient toujours. Il les encouragea et leur donna de l'espoir. La mère heureusement était bonne et prudente. Elle seconda bien le zèle de ses amis qui faisaient de fréquentes démarches dans la famille. Ils réussirent d'abord à le retirer de tout contact dangereux; et ils obtinrent du Directeur d'aller s'amuser avec lui le Dimanche, mais sans oser encore parler de rentrée

12. au Patronage. Une fois pourtant, le voyant de bonne humeur ils crurent pouvoir en dire un mot. Le jeune homme redevint sombre et déclara nettement qu'il n'en avait pas du tout l'envie. Et cependant ce mot l'avait ébranlé. La nuit porta conseil. Le lendemain, trois de ses amis nous le ramenaient en triomphe. Voilà six semaines qu'il est rentré; ses blessures se cicatrisent: tout nous promet une guérison complète. — Nous pourrions citer bien d'autres traits, qui prouvent que N. S. daigne répandre la vie dans cette petite société. Nos jeunes gens ont acquis la confiance de ne perdre aucun de leurs bons compagnons; car ils n'ont jamais prié, soit pour raffermir l'un, soit pour rattacher l'autre, sans avoir été exaucés avec une grande consolation. Je me donnerai pourtant encore le plaisir de citer un dernier trait. Nous infligeons une amende à celui qui vient en blouse le Dimanche à la Société. Mais nous en avons acquis le droit, du moins à l'égard des admis et des Sociétaires; car lorsqu'il s'en présente avec ce vêtement, nos jeunes gens vont aux informations; et s'il est constaté qu'il y a véritable impossibilité d'avoir mieux, ils choisissent leur moment, prennent une casquette qu'ils promènent dans les salles, et ils ont bientôt amassé la valeur d'un habit plus décent qu'ils vont lui acheter immédiatement, en comptant sur la caisse de la petite conférence pour parer à tout déficit. Malgré la sévérité de notre discipline; malgré l'élévation du chiffre de la cotisation que nous avons étendu à toute la réunion, ce qui nous a enlevé un assez grand nombre de sujets, du reste peu regrettés; nous dépassons le chiffre de quatre-vingts dans la première division, et dans la seconde celui de quatre-vingt-dix. Ce nombre même augmente sensiblement; car il n'y a pas de semaine que nous n'ayons quelque nouvelle recrue; et nous sommes loin d'en perdre autant qu'il nous en arrive.

Voilà les consolations. Inutile de dire qu'il y a aussi des tribulations. Dieu sait que pendant plusieurs années, nous n'allions au Patronage que l'âme oppressée. Souvent nous avons pu dire avec l'apôtre: *foris pugnæ, intus timores*. Alors nous achetions par la Croix les consolations présentes. Mais, si grandes et si nombreuses qu'elles puissent être, elles ne seront jamais que le fruit d'un dévouement de tous les jours, fécondé par la grâce divine.

Nous sera-t-il permis d'indiquer en finissant, nos désirs et nos espérances? Cette œuvre est à nos yeux, dans la cité de Lille, le sol où toute œuvre de piété et de zèle viendra spontanément plonger ses racines et puiser sa sève. Le Patronage est le rendez-vous de la Conférence de St Vincent de Paul à l'époque de ses retraites annuelles; c'est aussi le berceau et le domicile de l'œuvre de l'Adoration nocturne. Nous y avons jeté le germe d'un cercle de jeunes gens, qui appartiennent aux meilleures familles. Quand il pourra se fonder avec l'espoir d'un résultat sérieux, c'est auprès du Patronage qu'il viendra se fixer. Dieu est là. Notre Seigneur y réside; autour de lui les pompes du culte, les chants sacrés, une réunion chrétienne et nombreuse qui s'y dilate sous l'œil du Ciel dans des joies innocentes et animées: Voilà pour les œuvres d'hommes un foyer d'attraction puissante, qu'on ne trouvera nulle part ailleurs. Serait-il impossible d'avoir là une pépinière de contre-maîtres, de chefs de bureaux, de chefs d'ateliers et de magasins? On y apprend l'économie et l'utile emploi du temps; on n'y demeure qu'à la condition de s'y exercer habituellement à ces vertus morales et chrétiennes, qui développent toutes les aptitudes et soutiennent la légitime ambition de parvenir aux postes de confiance. Par rapport à nos autres maisons d'éducation, c'est une sorte d'externat pour la classe ouvrière ainsi que pour la petite bourgeoisie. N'est-ce pas un acheminement naturel à un externat pour toutes les classes de la société, et pour celles-ci, un acheminement naturel vers le bienfait des réunions sans péril et des amusements sans dangers? — Quoiqu'il en soit, préserver quelques centaines de bons jeunes gens du danger de se pervertir; offrir à bien des familles une garantie précieuse pour la conservation de leurs enfants; présenter à la classe ouvrière un asile où elle puisse abriter sa foi et ses mœurs; procurer à cette grande cité une association de jeunes ouvriers espoir de l'industrie et du commerce, où l'on cultive la tempérance, la probité, le respect de Dieu, de ses semblables et de soi-même; montrer à tant d'hommes de zèle et de dévouement un spécimen de ce qu'il est possible de tenter en France pour cette portion la plus nombreuse et la plus redoutable de la société: Voilà ce que nous osons fermement espérer et telle est la consolante pensée qui soutient notre courage.

Laval. Œuvre du Patronage. — Le Dimanche, 20 Février 1859, l'œuvre de N. D. de Beauregard a eu une de 13.
ces charmantes fêtes, dont l'expérience montre l'utilité, peut-être la nécessité pour la jeunesse ouvrière d'aujourd'hui. Nos enfants ont représenté avec naturel et sans prétention un petit Vaudeville, simple, instructif, approprié à leur état et entrecoupé de joyeuses chansonnettes. En témoignage de sympathie, toute la première société de Laval avait bien voulu assister à cet exercice. C'était la seconde représentation : la première avait eu lieu le Dimanche précédent en faveur des parents. Le nombre des spectateurs eut été beaucoup plus considérable, si le local l'eut permis. La quête, faite par deux grandes dames, a produit près de 400 francs. Avant de congédier l'assistance, le Président laïque du Patronage, Mr des Touches, rendit gracieusement hommage à l'inépuisable charité des bienfaiteurs et au dévoûment des Pères. Puis, le P. Directeur, dans quelques mots bien sentis, parla de ses belles espérances pour l'avenir et le développement de l'œuvre, espérances fondées sur le bienveillant concours de tant d'âmes généreuses. — Au reste, l'esprit de nos enfants est toujours excellent. Leur nombre s'élève à 150. Nous avons dernièrement installé un billard pour retenir les jeunes gens, qui, sous le nom de Sociétaires, doivent devenir les colonnes de l'Association, étendre son influence, et plus tard la faire marcher d'elle-même sous la simple surveillance du Directeur.

Nous ajoutons ici quelques détails sur la mort édifiante d'un enfant de Beauregard. Alexandre Hiaulmé appartenait à une famille honorable, peu fortunée sans être pauvre. Mais il était remarquable par la précocité de son esprit, sa foi vive, et une délicatesse de sentiments, qui se rencontre assez rarement dans cette condition et à cet âge. Sa constitution débile n'était pas non plus en harmonie avec le développement de ses facultés. C'était une de ces petites créatures d'élite, que Dieu aime trop pour les laisser longtemps sur la terre. Son frère raconte que, dès l'âge de cinq ou six ans, quand il avait eu quelque mouvement d'impatience, « Ah ! maman, disait-il, il faut que je rappelle bien vite mon bon Ange. » Et aussitôt il se mettait à genoux pour réciter un Pater et un Ave. Après quoi il s'écriait : « Ah ! mon bon Ange est défâché. » Il se fit aussi distinguer par un amour extraordinaire pour les pauvres : on en cite plusieurs traits. Un jour que sa mère avait été obligée de refuser l'aumône à un mendiant : « Ah ! maman, s'écria le petit Alexandre, si tu veux lui donner un morceau de pain, je me priverai de souper pendant quinze jours. »

Il y avait déjà quelque temps qu'une fluxion de poitrine l'avait presque réduit à l'extrémité. Une relique du B. Alphonse et les prières de ses amis de Beauregard l'avaient guéri presque miraculeusement. Mais le Seigneur voulait achever de mûrir par la souffrance celui qu'il avait hâte de recevoir au Ciel. Quelques semaines après sa guérison, l'enfant fut pris d'un rhume violent, qui dégénéra en pleurésie. Le médecin appelé trop tard ordonna des remèdes énergiques, qui ne contribuèrent qu'à augmenter les mérites du jeune malade. On lui avait appliqué sur le dos des mouches cuisantes qui avaient soulevé la peau. Alexandre souffrait cruellement ; mais il disait : « pourvu que ces vilaines mouches m'empêchent de tomber dans le Purgatoire ! » La sœur, qui les changeait, fut contrainte de lui enlever une partie de la peau. Quand elle eut terminé cette opération douloureuse, l'enfant lui dit : « Ma sœur, il me semble que vous m'avez laissé encore quelques morceaux de chair ; enlevez-les donc pour que je souffre davantage. » Cette pensée de la souffrance pour N. S. lui était familière. Quand il regardait le Crucifix, il versait des larmes, et disait : « Oh ! qu'il a souffert ! » Il aimait à le baiser de temps en temps, et il le faisait en quelque sorte avec passion. Il y avait près du lit sur lequel il était assis et soutenu (car il ne pouvait prendre aucune autre position), une image de l'Ecce Homo ; mais elle était couverte d'un linge. « Otez ce linge, disait-il, pour que je voie mon Sauveur. » Sentant que la vie lui échappait, il demanda les derniers sacrements, et les reçut avec la plus grande piété. Puis, il songea uniquement à la mort, ayant soin pourtant de ne pas prononcer ce mot devant sa mère. Voulant lui laisser un souvenir et cependant n'y attacher aucune idée funèbre : « Maman, lui dit-il, voici une mèche de cheveux qui me tombe sur le front, et qui me gêne ; coupe-la donc. » Quand sa mère l'eut enlevée : « garde-la, continue-t-il, et mets-la de côté. » Il n'ajouta rien ; on l'avait compris. Cependant, la veille de sa mort, se trouvant mieux, son caractère plaisant et enjoué prit le dessus ; il se mit selon l'usage des poitrinaires qui se croient guéris, à faire des projets pour l'avenir. « Après ma maladie, disait-il, je ferai un grand repas, auquel j'inviterai tous ceux qui m'auront visité. » — Mais ce dîner sera fort coûteux, lui répondit-on. — « Oh non, répliqua-t-il, il me suffira d'un bouilli, d'un rôti, d'un entremets sucré

avec du bon cidre. » — Encore faudra-t-il, cher enfant, que vous vous procuriez ce dont vous parlez; et vous n'êtes guère riche. — « Oh! je me charge de tout. Il me suffira de quatre pommes, l'une que je ferai bouillir, l'autre rôtir; une autre fera de la compote, une autre du cidre. » Puis il ajouta certaines réflexions piquantes, et demanda qu'on lui contât des histoires. Celles qui lui plaisaient davantage étaient le récit de quelques vies de Saints. Toutefois le mieux qu'il éprouvait n'était qu'apparent. Bientôt les souffrances redoublèrent; la respiration devenait embarrassée: sa résignation ou plutôt son amour pour les souffrances ne se démentit pas. Seulement, le matin du jour de sa mort il éprouva des peines: il dit à sa mère qu'il craignait beaucoup: « Eh quoi? lui dit-elle, aurais-tu caché quelque péché? » — « Non, répondit l'enfant; mais j'ai bien peur du Purgatoire. » — On le consola, en lui faisant voir que ses souffrances étaient une sorte de Purgatoire. C'est alors qu'il se mit à chanter: « Je ne crains rien, Jésus est avec moi ». Ce fut du reste la seule crainte qu'il éprouva durant sa maladie. Un jour seulement, il avait dit qu'il avait peur de la solitude du cimetière; mais quand on lui eut rappelé l'immortalité de l'âme: « Que je suis bête, dit-il, mon corps seul sera mis en terre: Mais mon âme, ajouta-t-il naïvement, que pourra-t-elle faire au Ciel? De quoi vivra-t-elle? » — De Dieu, lui répondit-on: « Mais, ajouta-t-il, que dirai-je à tous ceux que je verrai au Ciel; je serai bien embarrassé de parler à St Pierre » Tout le monde est roi dans le paradis, lui dit-on; il n'y a plus d'enfant, ni de vieillard; là les saints vivent ensemble comme des frères. Toutefois, ces questions auxquelles on s'empressait de satisfaire autant que possible ne troublaient nullement la sérénité de son âme; et jusqu'à la fin de sa vie, il demeura dans les mêmes sentiments. Enfin le moment fatal ou plutôt heureux arriva. L'enfant souffrait beaucoup; il demandait cependant à souffrir davantage. Il se trouvait trop bien dans son lit, il voulait mourir sur la pierre. Cette faveur ne lui fut pas accordée. Alors, après bien des efforts: « je souffre beaucoup, dit-il, mais tout pour vous.... » Il respira encore 2 ou 3 fois, et sa belle âme s'envola, nous l'espérons, au sein de Dieu. Il avait 14 ans. — Tous ceux qui l'entouraient, éprouvaient plutôt de la joie que de la tristesse; et à voir maintenant ce visage si calme, ses traits devenus si beaux, depuis que la douleur n'en altérait plus l'expression, on se disait: quelle figure d'Ange! Puissé-je lui ressembler et mourir de même! Cette mort eut lieu le 23 Janvier 1858. Mais après plus d'un an, son souvenir est encore vivant parmi les enfants de Beauregard.

Œuvre des Prisons — Récit d'une mission donnée par le P. de Bengy, aux prisonniers de la ville de Poitiers, en Décembre 1858. La mission donnée à l'approche des fêtes de Noël dans la prison de Poitiers a été singulièrement bénie de Dieu. Dès les premiers jours, le recueillement et le silence durant les instructions étaient chose admirable; bientôt les cœurs furent émus, les larmes coulèrent et dès le troisième jour les confessions étaient nombreuses. Rien de touchant comme le repentir de plusieurs jeunes gens: on les voyait fondre en pleurs, ces pauvres enfants, déplorer l'entraînement dont ils avaient été victimes, gémir sur la douleur de leurs mères et jurer qu'à la sortie de la prison leur conduite serait exemplaire. Plus d'un infortuné frappé par la justice humaine avec une excessive rigueur avouait les choses les plus cachées et s'écriait: « C'est pour cela, mon Père, que Dieu a voulu me châtier.... Ah! j'accepte en expiation de ces crimes l'erreur de la justice humaine. » L'élan était général. Quelques hommes regardés comme dangereux avaient été privés des bienfaits de la Mission; ils en éprouvèrent une grande douleur, firent mille démarches pour obtenir la grâce d'en profiter, et voulurent du moins être consolés par la visite du Missionnaire. Un protestant implora aussi la faveur de suivre les saints exercices. Au dernier jour, la cérémonie de l'Acte de contrition fit une impression profonde sur tous les assistants. Il était beau de voir la foi avec laquelle ces pauvres détenus regardaient l'image du Crucifix présentée par le prêtre, avec quelle douleur ils se prosternaient à genoux, pour implorer avec lui la miséricorde et le pardon. Toute la soirée du Samedi fut consacrée aux confessions, car une centaine de prisonniers, c'est-à-dire la très-grande majorité avaient voulu participer aux augustes Mystères. Pendant ce temps, de grands apprêts se faisaient dans toute la prison. La Chapelle que Mr le Directeur avait agrandie en renversant des cloisons et en ouvrant une porte dans une pièce voisine, la chapelle s'ornait avec des arbres verts et des guirlandes de feuillage et de fleurs; des banquettes rouges étaient préparées pour les autorités, les Dames patronnesses et les personnages invités à la fête. Un harmonium prêté par le Général

était introduit par les grilles qui fréquemment s'ouvraient pour donner passage tantôt à des paniers de vin, de pain blanc, de 15.
pommes et de châtaignes; tantôt à des corbeilles de salade, à des terrines remplies de boudins et de saucissons, toutes choses destinées aux deux repas du lendemain. Ces provisions étaient dues en partie à une brave Dame fort avide de la parole de Dieu. Ayant trouvé le moyen de s'introduire sous les verroux, dans le désir d'entendre les instructions du Père, elle en avait reçu pour pénitence de veiller à la partie la plus matérielle de la fête des prisonniers.... Dans un atelier on avait obtenu la faveur de veiller et l'on travaillait avec persévérance pour terminer une charmante corbeille, destinée à Mgr et commencée seulement depuis deux jours. C'est qu'en effet l'Evêque de Poitiers, sachant que plusieurs détenus n'avaient pas été fortifiés par le Sacrement de la Confirmation, avait envoyé son Secrétaire au Collège St Vincent avec ces gracieuses paroles: « Dites au Père que je me mets à sa disposition pour le temps, l'heure et les cérémonies. » Le Dimanche donc à 8 h. 1/2, tout était disposé pour recevoir dignement Sa Grandeur... Tous les prisonniers, Catholiques et protestants, avaient pris place dans la Chapelle; l'assistance était nombreuse, et au premier rang se faisaient remarquer Mr le Général et Mr le Maire de Poitiers. Le Préfet avait accepté l'invitation, mais la veille il avait été forcé de faire agréer ses regrets et il l'avait fait dans les termes les plus aimables. Lorsque Monseigneur Pie fut à genoux devant l'autel, un jeune prisonnier, artiste dramatique d'un des grands théâtres de Paris, entonna un chant de pardon. Ce chant, coupé par un refrain que tous les détenus reprenaient avec âme, impressionna vivement l'auditoire et fit même couler des larmes. « Pendant leur premier cantique, disait un grand-Vicaire, j'ai pleuré comme un enfant. » La messe commença et des jeunes gens de l'Ecole de Droit chantèrent en musique le Veni Creator et plusieurs cantiques analogues à la circonstance. A l'Offertoire, des Cierges furent donnés aux deux jeunes gens qui ce jour là s'approchaient de la Table Sainte pour la première fois, et d'immenses gâteaux offerts par Mr le Directeur furent bénits par l'Evêque. Le Directeur n'oublia pas d'envoyer un de ces pains bénits, moins grand mais plus soigné, aux Pères du Collège. Le moment de la cérémonie fut vraiment saisissant. Le recueillement, la foi, la bonne tenue de ces coupables réconciliés émurent vivement tous ceux auxquels il fut donné d'en être les témoins. Monseigneur prit la parole à trois reprises différentes, après l'Evangile, au moment de la Confirmation, et à la fin de la cérémonie. Jamais peut-être il n'avait été plus heureusement inspiré. « Sa Grandeur, disait-on de toutes parts, ne manque jamais de parler avec une intelligence supérieure, mais aujourd'hui plus que jamais son cœur était de la partie. » Les paroles du Pontife ne s'adressèrent pas seulement aux prisonniers; les spectateurs furent aussi dans cette circonstance les objets de son zèle, et il ne craignit point de leur répéter sous toutes les formes que la liberté des enfants de Dieu peut se trouver sous les verroux, tandis qu'au milieu des rues de la cité on peut porter de lourdes chaînes. Un passage justement remarqué fut celui dans lequel l'orateur fit ressortir la nécessité du secours divin et de la force du St Esprit. « On a dit, mes amis, qu'impossible n'était pas français; nous autres chrétiens, nous ne sommes pas si fiers et nous ne craignons pas de le dire hautement. Résister à tout mal, ce n'est pas seulement difficile, c'est impossible!... impossible sans le secours d'en haut.... impossible sans la grâce de Dieu. etc. etc. » Les dernières paroles prononcées par Monseigneur firent une impression particulière; elles s'adressaient aux Dames patronnesses. Il les félicita de leur dévoûment, leur rappela la dignité du prisonnier qui plus qu'un autre porte en lui l'image de J.C. par la souffrance et la captivité; et puis il ajouta: « Quelle que soit l'administration de nos prisons modernes, il est toujours vrai qu'au dernier jour le Seigneur vous dira en même temps que ces mots: j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, etc... J'étais dans les fers et j'ai reçu votre visite. » Plusieurs de ces dames furent émues jusqu'aux larmes. Après la Confirmation d'une trentaine de condamnés et pendant l'action de grâces du Prélat, les captifs chantèrent en chœur un très-joli cantique intitulé: le Ciel en est le prix! et chacun se retira la joie dans l'âme, bénissant Dieu de ses infinies miséricordes.

Au départ de l'Evêque, les prisonniers étaient rangés dans le grand corridor pour le remercier et lui offrir la jolie corbeille dont nous avons parlé. L'élan était si général qu'un jeune marin protestant demanda la permission de présenter aussi à Sa Grandeur un gracieux petit navire, objet d'art et de patience. Monseigneur, au sortir de la Chapelle, avait offert à l'au-

-mônier

16 mônier une somme de cinquante francs et les Chanoines et Curés avaient imité son exemple. Le soir, les Vêpres furent chantées par le Grand-Vicaire; elles furent suivies d'un petit discours sur la persévérance et la dévotion à la très Ste Vierge. Après le sermon, le Scapulaire fut distribué à quatre-vingts condamnés, tant avait été grand le désir de prendre les livrées de Marie, refuge assuré des pécheurs! Cette cérémonie terminée, une trentaine de prisonniers entrèrent dans la Chapelle, portant avec une respectueuse gravité de grands crucifix et des images du Sacré-Cœur; ils se rangèrent autour de l'autel et assistèrent au Salut solennel exécuté par les Élèves du Cours de Droit. Rien de plus touchant que de voir ces hommes, au milieu desquels se trouvait un grand cuirassier décoré de la médaille de Crimée, se tenir à genoux et élever avec vénération l'image de Jésus crucifié. Après le Salut, la procession se mit en marche et le Grand-Vicaire alla déposer les Crucifix et les images dans les ateliers, les dortoirs et les cabanons. Jusqu'alors on n'y avait jamais exposé aucun des signes de la piété chrétienne. Le respect humain fut tellement foulé aux pieds que la plupart de ceux qui composaient le cortège, prisonniers et gardiens, n'avaient pas même songé à rentrer sous leurs habits les livrées de la Ste Vierge.

Pendant plus d'une demi-heure que dura cette touchante procession, les jeunes gens de la ville ne cessèrent de chanter des cantiques avec un entrain et une charité vraiment admirables. Jusqu'ici les dortoirs n'étaient pas éclairés: on y enfermait dans les ténèbres les malheureux captifs, depuis cinq heures du soir jusqu'à sept heures du matin; l'Aumônier crut devoir profiter de la bonne disposition des esprits pour demander de la lumière, et d'urgence le Préfet vota à cet effet une somme de 200 francs destinée à acheter des lampes. Tout fait donc espérer que désormais la piété ne sera pas totalement bannie de ce séjour de la douleur. La proposition de faire la prière en public a été favorablement accueillie. Grâce aux personnes généreuses qui ont bien voulu s'intéresser à l'œuvre, ces pauvres gens ont maintenant un chapelet, une belle médaille suspendue au cou, et un joli paroissien pour suivre les offices. Une petite bibliothèque a reçu un commencement de création, etc. etc..... et comme toute bonne pensée a coutume d'en appeler une autre, les prisonniers eux-mêmes ont fait une démarche auprès de l'aumônier pour obtenir qu'un bénitier soit placé dans chacun des dortoirs. Après les offices de la soirée, tous les habitants de la prison se rangèrent dans le corridor pour remercier le Père qui leur avait rappelé les grandes vérités de la foi; deux jeunes gens se détachèrent pour lui adresser la parole au nom de tous, et après sa réponse, prisonniers et gardiens se mirent à genoux pour recevoir de lui une dernière bénédiction. Quel beau jour pour les détenus de la prison de Poitiers! Puissent-ils ne l'oublier jamais et échapper un jour aux coups de cette justice qui ne peut se tromper et donne à chaque homme, suivant ses œuvres, les châtiments ou les joies d'une vie qui ne doit pas finir! — 15 jours après cette retraite, deux protestants prisonniers ont fait leur abjuration, en dépit de Mr Poupot le ministre, qui en est profondément indigné et pousse des cris furieux.

Vers le même temps, le P. Foucault a aussi donné une Mission à la grande prison centrale de Fontevrault. Il y a eu 1300 Communions. Les détails nous manquent —.

Encore l'Œuvre des Saltimbanques. — Le P. Richard nous écrit d'Angers à la date du 18 Février 1859. « Les dernières Lettres de Laval ont fait connaître à vos lecteurs le Cirque des Frères Bourgeois. La conduite de cette troupe offre une réponse à cette question qui se présente toujours à certains esprits: « ces gens-là persévéreront-ils? » Nous pourrions demander la même chose des personnes que nous allons évangéliser dans nos Missions et de celles que nous dirigeons dans les villes où nous sommes. Or, les Missionnaires et les Confesseurs nous répondraient: « il y en a toujours qui persévèrent » La réponse est tout aussi consolante pour nos pauvres saltimbanques: il y en a aussi qui persévèrent —.

La troupe des Frères Bourgeois arrivait à Cholet le Jeudi de la troisième semaine de l'Avent. Nous étions en plein Jubilé. A la première entrevue que j'eus avec la Directrice, on me dit qu'on ne jouerait pas le vendredi, et Mme Bourgeois me rappela ce qu'elle m'avait dit à Angers, que nous ne nous ferions pas tort les uns aux autres. Je lui témoignai mon contentement de ce qu'elle ne débutait pas le vendredi, parce que j'avais ce jour-là la cérémonie de l'Amende honorable,

et le manège était tout près de l'Eglise Notre-Dame. Le lendemain matin sur les 11 heures, je vois des écuyers qui me disent 17.
d'un ton fort triste qu'ils vont jouer le soir. Le manège était rempli d'ouvriers qui travaillaient avec ardeur pour qu'il fut prêt le soir. L'idée me vint qu'il y avait eu une influence étrangère et je courus à l'hôtel où était descendue Mme Bourgeois. En arrivant à elle, je lui dis assez vivement : « Comment, Madame, vous jouez ce soir ! Mme Klatt en est toute désolée et j'en suis tout surpris ; vous avez subi quelque influence. » — Venez, mon Père, me dit Mme Bourgeois, je vais tout vous raconter. Et quand nous fûmes seuls dans une chambre de l'hôtel, elle me dit que le Commissaire de police était venu et qu'à force de la presser, il lui avait arraché la promesse de débuter dès le soir. Mme Bourgeois avait dit : « Mais le manège ne sera pas prêt. » Le commissaire avait répondu : « Je vais vous chercher moi-même des ouvriers de la ville, et votre manège sera prêt. » — « Mais, avait ajouté la Directrice, nos chevaux sont fatigués. » — « Bah ! avait dit l'autre, pas assez pour un début. » Enfin elle s'était rejetée sur la cérémonie du soir, et le Commissaire s'était écrié : « Par exemple ! est-ce que vous croyez que tout le monde y va ? » Puis il lui avait parlé de l'esprit de la population à sa manière, et l'avait tellement prêchée sur ses propres intérêts, que cette bonne dame me dit : « Mon Père, j'ai eu la faiblesse de céder, quand il m'a parlé de nos intérêts ; car nous sommes restés trois semaines de trop à Angers ; cependant, j'en ai le cœur tout malade, et j'aime mieux suivre vos conseils que ceux du Commissaire. » J'obtins sans grande peine qu'elle ne jouerait pas le soir. La tournée de ville allait se faire, les affiches étaient placées, tout le monde s'attendait au début le soir ; il y avait déjà dans notre population légère de grandes hésitations entre le sermon et le manège. Tout se termina pour le mieux, et le soir la Directrice avec toutes ses écuyères et plusieurs des écuyers se trouvait au sermon. L'étonnement fut grand à Cholet, et le Commissaire de police furieux d'avoir été battu. Le Dimanche suivant après la représentation, la Directrice annonça à son public qu'il n'y aurait de séances que les jours où le Sermon n'aurait pas lieu, et ils y ont tenu. Leur conduite a été d'autant plus admirable, que tous les soirs de sermon, le temps était superbe, et tous les soirs de représentation, le temps était affreux. Ils ont eu à essuyer même un ouragan qui a déchiré la grande toile. Ce jour-là, le Régisseur, grand ami du Commissaire de police, se permit de dire à la Directrice devant plusieurs des gens de la troupe, que s'il y avait un bon Dieu, il les traiterait autrement que cela, puisqu'ils avaient fait tant de sacrifices pour la Religion ; et il accompagnait ces paroles d'autres propos impies et de force blasphèmes. La Directrice lui imposa silence, et lui dit : Monsieur, on ne parle pas ainsi dans ma troupe, voici vos 5 francs pour aujourd'hui ; mais à partir de ce jour, vous n'êtes plus à mon service. Le lendemain, le Régisseur monta cependant à cheval pour la tournée de ville. La Directrice s'en aperçut trop tard pour l'en faire descendre ; mais au retour, elle le fit venir et lui dit d'un ton sévère : « Qui est-ce qui vous a permis de monter sur nos chevaux ? Est-ce que vous n'entendez pas le français ? Sachez, Monsieur, que la lettre est déjà partie pour faire venir votre successeur, un homme à principes, plus digne que vous d'être avec mes enfants. » Le commissaire veut demander la grâce du Régisseur déchu, mais il n'y gagna rien et reçut lui-même son paquet. Car la Directrice lui témoigna la peine qu'elle avait de voir que lui, administrateur, conduisait ses enfants au Café pour les faire boire jusque bien avant dans la nuit. — On doit bien penser que je ne leur épargnai pas mes visites pour soutenir leur courage ; et ce fut toujours pour constater des preuves nouvelles de leur persévérance. Un vendredi, entrant vers 11 h. 1/2 dans la voiture de Mr Benoit Klatt, je trouvai le maître et la maîtresse déjeunant avec du poisson, et à deux pas de là un ouvrier de la ville qu'ils avaient pris à la journée, déchirait à belles dents un morceau de veau froid. D'autres fois, j'arrivais au manège le matin, pour les trouver ensemble ; ils étaient occupés soit à former des écuyers, soit à dresser des chevaux ; jamais je n'ai entendu ni un seul blasphème, ni même un seul juron.

J'ajoute un mot sur notre œuvre à Angers. La foire de Juin a eu du succès et même de l'éclat ; si le temps le permet nous en dirons quelques mots un jour ; celle de la St Martin a eu fort peu de l'un et de l'autre. Mais nous avons à Angers un courant continuel de voyageurs, petits marchands, musiciens, disloqués, sauteurs etc. Depuis le 1er de l'an nous avons déjà eu 14 premières Communions et confirmations d'une fois ; deux premières Communions d'une autre, et nous avons encore trois petites filles sur le métier. J'en attends 5 autres et 2 garçons. J'ai dit, je crois, dans les

18. lettres, que notre Œuvre avait à Angers de 50 à 60 premières Communions par an : si elle continue à progresser, nous aurons cette année la centaine.

Œuvre des militaires. Amiens, 30 Décembre 1858. – Vous savez que j'ai toujours eu un petit faible pour les militaires. Je rêvais donc dans notre paisible campagne de Monthières, pendant les vacances, aux moyens d'ouvrir, au Collège, une école à nos vieilles et nouvelles connaissances du 94e. Déjà j'avais fait plusieurs rencontres heureuses sur les promenades de la Hautoie : Sergents, caporaux, grenadiers etc. demandaient une réouverture de l'école dans notre maison ; l'affaire prenait une bonne tournure, quand à mon grand regret, après la retraite, je me vois accoster auprès de la prison par le sergent de garde, qui vient à moi la main au shako : Père, me dit-il, je vous fais mes adieux ; nous partons pour Mézières. – Ah, basté ! lui dis-je, voilà l'école à l'eau. Eh ! bien, mon brave, puisque l'école n'est pas possible pour le 94ème, n'oubliez pas de donner, en passant, la consigne au 9ème qui doit vous remplacer. – Mon Père, comptez sur moi et sur les camarades, nous ferons de la propagande. » Ils y furent fidèles ; car, deux ou trois jours après l'arrivée du 9ème, une députation venait solliciter la faveur en question. – Grandes difficultés, accroissement d'élèves, exiguité de local. Que faire ?... Attendre la rentrée. Cependant, Mr de Guillebon qui, comme vous le savez, depuis huit ans cherche inutilement à faire marcher cette œuvre, est venu quatre ou cinq fois demander au Rév. P. Recteur, s'il voudrait bien que la maison se chargeât de la diriger. On ne peut rien lui promettre ; il tente donc un nouvel essai, et après quelques démarches, l'école recommence chez les Frères. – Sur ces entrefaites, Mr le Capitaine Schmid, décoré de la légion d'honneur, vient demander conseil au R. P. Recteur pour savoir s'il est prudent à lui de s'adjoindre à Mr de Guillebon, et exprime le désir de voir la maison se charger de l'œuvre. Le R. P. Recteur me met en relation avec ce digne vétéran. Je n'eus pas besoin d'un long entretien pour m'apercevoir que j'avais devant moi un ardent émule de St Maurice, et par conséquent un instrument utile pour l'œuvre projetée ; mais alors ce semble humainement désespérée. Voici en quels termes s'exprimait ce brave capitaine en me suppliant de vouloir bien l'admettre à l'œuvre aussitôt qu'elle serait réalisée : « Mon Père, je veux agir sous une direction religieuse ; tout ce que je désire, c'est que vous vouliez bien de moi ; tout ce que vous me direz, je le ferai ; plus vous mettrez de poudre dans cette misérable pièce d'artillerie qui s'offre à vous, plus le boulet ira loin. Si vos domestiques ont un trop grand surcroît de besogne, je balaierai les salles. Voyez-vous, mon Père, me disait-il en me prenant la main, je veux être petit comme cela ; et il baissait l'autre main jusqu'à terre. Si vous m'accordez ma demande vous me ferez une grande grâce : car, mon Père, sachez-le bien, j'ai été pendant trente-deux ans bien loin de la religion, et je n'ai pas de temps à perdre pour tâcher au moins de ne pas être inutile. » Tout cela était dit avec un sentiment d'humilité vraie, qui s'est encore mieux montrée par la pratique : car, cet excellent homme est pour nous, comme pour les militaires, un sujet continuel d'édification. Il termina en me demandant si, malgré la répugnance qu'il éprouvait à se mettre à une œuvre avant qu'elle ne fut purement religieuse, il devait s'adjoindre à Mr de Guillebon. Je l'engageai à le faire, puisqu'il pouvait avec de telles intentions favoriser ce qui devait arriver.

Il fut bientôt évident pour moi que le bon Dieu se mettait de la partie. Je me munis des autorisations nécessaires, et j'entrepris les démarches qui me semblaient, avec l'aide de Dieu, devoir remettre l'affaire en train. Je fis une visite à Mr de Guillebon, en partant de ce thème, que les difficultés qui avaient empêché de lui répondre affirmativement, étaient levées. Il accueillit ma proposition avec joie ; et vers le 2 Novembre, l'école était transférée au Collège, le P. Préfet ayant bien voulu mettre à notre disposition quatre salles, de cinq à sept heures du soir. – Le lendemain ou le surlendemain le local était insuffisant. « Violentum non durat » me disais-je ; mais c'était à tort : car la moyenne s'établit, et nous sommes néanmoins obligés presque chaque jour de recourir aux tables d'autres classes et de les serrer dans celles que nous occupons. – Notre premier soin fut de faire un classement par catégories, réparties ainsi qu'il suit, chacune dans une salle spéciale. – Outre les sous-officiers qui ont un cours à part, nous avons un *premier Cours* dans lequel, de

de 5 à 6. on fait une dictée ou bien une narration; de 6 h. à 6 h. 1/4, on dicte le devoir pour la caserne; de 6 h. 1/4 à 7 heures, arithmétique, arpentage et problèmes. — Second Cours: dans le même ordre, exercice d'écriture, puis dictée, arithmétique et devoir pour la caserne. — Troisième Cours: même ordre: exercice de lecture, puis arithmétique ou écriture des lettres de l'alphabet. — A sept heures précises, dans chaque cours, prière faite par l'un des professeurs; ensuite tous se rendent à la Chapelle pour assister au salut le jeudi, les autres jours pour chanter des cantiques, et entendre une ou deux fois la semaine, une petite exhortation, assaisonnée d'histoires, faite par le P. Tingry. — Venait ensuite la question du personnel, ce par quoi il eut fallu commencer si la chose eut été possible. Je ne pouvais guère compter sur Mr de Guillebon, non plus que sur les rares et inconstants auxiliaires que j'avais vus à l'œuvre. Voici comment la Providence y pourvut. Dès les premiers jours un ancien élève me rencontre: « Bonjour, Père capitaine, voudriez-vous de moi pour vos soldats? » — Mais certainement, lui dis-je, et de tous les hommes zélés que vous pourrez recruter. Deux ou trois autres anciens élèves l'imitent. Sur ces entrefaites, on était aux expédients pour trouver un exercice de charité à la Congrégation des anciens élèves qui était sur le point de se former. On ne pouvait ni leur donner les visites des pauvres, parceque Monseigneur craignait que cette mesure ne nuisit à la conférence de St Vincent de Paul; ni former un cercle littéraire qui s'établissait alors par le zèle de Jourdain, un ancien élève, et qui doit même s'ouvrir aujourd'hui même. Par ces demandes, ils indiquèrent sans s'en douter ce qu'il y avait à faire. J'en parlai au P. Barbelin, qui trouva là tout à coup une occupation digne de sa future congrégation. Le R. P. Recteur accueillit cette idée, qui était d'autant moins suspecte qu'elle n'appartenait à personne, mais était toute providentielle. Après l'avoir mûrie pendant quelques jours, nous la mîmes à exécution. Dans une première réunion, les élections accoutumées de Préfet, assistants, etc. se firent, et furent proclamées à la suivante, après discussion sur l'aptitude des candidats.

Depuis ce moment, réunion tous les Dimanches: une fois, à la Chapelle des Congrégations, où ont lieu Salut solennel et autres exercices ordinaires; la fois suivante, réunion dans une salle désignée, où l'on s'occupe des militaires. Le Préfet, les assistants paraissent alors sous les titres de Président, Vice-Président, Conseillers etc... On y traite de tout ce qui a rapport à l'organisation de notre œuvre dite de St Maurice. Chacun cite les traits édifiants qu'il a remarqués, les noms des militaires qui se font connaître comme braves, honnêtes et bons chrétiens, afin d'en faire sous peu une Congrégation (modelée sur la nôtre) de prosélytes ou zélateurs, sous le nom de compagnons de St Maurice. Comme je compte beaucoup sur ce genre d'apostolat caché, et qu'à mon avis, c'est là le véritable nerf d'une œuvre militaire, je soumets, dès maintenant, à une sorte de probation ceux qui me paraissent aptes à en faire partie; le P. Tingry agit dans le même sens. — Un secrétaire tient note exacte de tout ce qui a été dit et délibéré dans chaque séance, et inscrit les noms de nos candidats à la future petite compagnie de St Maurice. Aucun soldat n'est admis à l'œuvre qu'après demande faite au conseil de Congrégation, qui la discute, et si l'aspirant convient, il entre avec le degré d'approbaniste.

Le personnel laïque se compose de 14 Congréganistes et de Mr le capitaine Schmid, qui doit faire sa consécration aussitôt que nous aurons reçu l'affiliation de Rome. — Tous sont répartis entre les quatre Cours. Chacun a sa fonction spéciale: qui pour l'orthographe dans tel cours, qui pour l'arithmétique etc... Le Vice-Président est chargé des sous-officiers et doit en même temps veiller à l'ordre général. — Mr le capitaine Schmid, en qui nous avons plus d'une fois admiré l'éloquence d'un cœur embrasé de charité, est chargé de ceux qui apprennent l'alphabet et commencent à épeler. Rôle qui convient à son humilité, car je crois qu'il en a doublé le 3e degré.

Le personnel religieux se compose du P. Tingry, prédicateur et confesseur des militaires; du P. Barbelin, Directeur de la Congrégation des anciens élèves sous le Patronage de Marie Immaculée, Confesseur extraordinaire des soldats, et enfin de votre serviteur, investi du titre de Directeur de l'œuvre de St Maurice. — Vous me demanderez comment ont pu se fondre deux associations aussi hétérogènes. La Providence y a encore pourvu, et tout s'est arrangé en toute charité. Mr de Guillebon était chaque jour plus ravi de ce qu'il appelait nos merveilles, et comme il ne faisait

20.
rien sans me consulter nous marchions avec assez d'ensemble. Mais 3 ou 4 auxiliaires un peu amateurs (dont 2 salariés) qu'il avait avec lui ne pouvaient que nuire à l'œuvre; des militaires même s'en plaignaient, je dus lui en parler, comme il ne pouvait les mener convenablement, il vint me trouver un matin et me dit: « qu'étant plus vieux que son âge et ayant d'ailleurs beaucoup d'autres occupations, il était décidé à se retirer; que c'était son projet depuis longtemps, qu'il ne pouvait le faire dans de plus heureuses conjonctures, puisqu'il avait la consolation de voir l'œuvre en bonnes mains et avec garantie de pouvoir se continuer, ce qu'il n'eut pu espérer s'il l'eût fait auparavant ». Il nous a laissé ses jeux et une partie de son matériel, qui provenait d'aumônes faites ad hoc. — Je n'attendais que ce moment, qui ne pouvait manquer d'arriver tôt ou tard, où l'œuvre serait nôtre. Dès lors l'œuvre marcha sans entraves, et je songeai à réaliser un moyen de suivre les militaires jusque dans leur caserne, et de leur prêcher seul à seul. Il nous manquait une bibliothèque, et c'était ce moyen indispensable pour toute œuvre de militaires. Nos jeunes gens m'apportèrent quelques livres d'histoires intéressantes, d'étude, de piété etc.... Les parents de mes élèves (les demi-pensionnaires) m'en envoyèrent un grand nombre par leurs enfants, si bien que ma petite bibliothèque (rangée par catégories et numéros d'ordre avec catalogue et livre d'inscription) est montée à plus de cinq cents exemplaires. Tous nos livres sont lus avidement dans les casernes et entretiennent ainsi l'œuvre tout en faisant la propagande. J'ai eu même par là occasion de débarrasser les bibliothèques Amiennoises d'une douzaine de mauvais livres, dont quatre était de la pure propagande protestante; les autres assez dangereux pour les mœurs. Ils me servirent à allumer mon poêle. J'ai failli cependant être pris pour les livres protestants, ce n'est qu'en les examinant avec soin que je suis parvenu à découvrir caudam serpentinam. Nos jeunes associés et Mr le capitaine Schmid, que j'ai nommé avocat des militaires et dont le zèle ardent entretient le feu sacré dans les cœurs de ses confrères, sont aidés deux fois la semaine par deux novices de St Acheul.

Les jours de fête et particulièrement aux offices de Noël, nos chasseurs et fantassins font une entrée solennelle à l'Eglise ayant en tête leurs professeurs jeunes et vieux; ce qui produit très-bonne impression tant sur nos élèves que sur les personnes du dehors. Bon nombre de personnes restent même après le Salut pour entendre chanter les cantiques, dont la principale harmonie tient à la force des poumons de nos virtuoses. — Nous avons eu la consolation d'en voir un certain nombre s'approcher des Sacrements. Je me suis même trouvé plus d'une fois dans une position assez difficile à cette occasion. Plusieurs militaires qui me regardaient comme leur ayant donné le coup de grâce, voulaient à toute force se confesser à moi; ce n'était qu'avec peine et en motivant mes nombreuses occupations que je parvenais à m'en débarrasser. Dernièrement un brave caporal du centre vient me trouver à la porte de mon étude et veut absolument que je le confesse hic et nunc. Sans décliner mes titres, ce que je ne fais jamais, je le prie de s'adresser au P. Tingry, puisqu'il voit bien que la chose n'est pas possible. Je parvins à le persuader, sans qu'il me gardât trop rancune. — Un autre caporal vient me poser un cas de conscience qui, j'en suis certain, n'a jamais été mis en délibération par les casuistes. « Mon Père, j'ai une difficulté à vous proposer, je désire faire mon bon jour à Noël, comme je vous en ai donné ma parole l'autre jour; mais je ne sais comment m'arranger; on ne sort en grande tenue qu'après l'appel de onze heures et demie, et vous n'avez plus de messe à cette heure-là ». — Mon brave, venez plus tôt alors. — « Mais, mon Père, est-ce que l'on peut communier en petite tenue? » me dit-il, avec une naïveté et une bonhommie charmante. — Je m'évertuai à lui faire entendre que le bon Dieu voulait avant tout que le fourniment intérieur fut bien astiqué, enfin une dernière raison le persuada, c'est que les pauvres qui ne pouvaient jamais être en grande tenue, ne pourraient jamais communier; et mon brave de s'écrier: « c'est vrai, mon Père, je n'y avais jamais songé ». Une autre fois, le même m'appelle très-mystérieusement et me dit: « Savez-vous, mon Père, qu'il m'est arrivé un drôle de tour depuis que je ne vous ai vu; je vais vous conter cela: le père vient de m'écrire: Ah! ça, mon fils, tu me dis que tu vas à l'école au Collège des Jésuites; que tu vas devenir un savant; j'en suis content, mais avant

tout, faut communier. Je lui réponds : Père, je communie demain. Vous voyez, mon Père, que ça presse ; c'est pour cela que je suis venu vite vous trouver, il faut que je tienne parole, sans cela le père me garderait rancune. » Je l'envoyai au P. Tingry, lui donnant mon excuse ordinaire, que j'étais avec mes élèves. Il a communié ce matin. — Un autre militaire, jeune homme de bonne famille, qui avait communié à la messe des élèves avec des marques non équivoques d'une piété sincère, vient me trouver après la messe et me demande quelques minutes d'entretien. « Mon Père, il y a quatre mois que je suis au régiment ; je ne sais quelle vie j'y mène ; le samedi je prends la garde pour n'en descendre que le lendemain à la même heure ; impossible d'aller à la messe ; je tâche de compenser ce que je ne puis faire en allant aux Vêpres et au Salut ; je n'ose pas cependant communier tous les huit jours, comme je le faisais. Croyez-vous, mon Père, que je le puisse faire ? » Sur ma réponse affirmative, il fut d'une joie indicible. Je profitai de ce mouvement au bon esprit pour lui enseigner tout le bien qu'il pourrait faire à ses camarades, et comment il fallait s'y prendre ; le soir même il en amenait un à confesse. Il me donna ensuite quelques renseignements sur deux ou trois, qu'il avait entendu blâmer dans la chambrée, et accuser de prendre des plumes à l'école. — Voilà les prémices de notre humble apostolat. Le reste à une autre fois.

Paris - Eglise de la rue de Sèvres. On a cru plus prudent et plus modeste de l'ouvrir sans solennité. C'est le 1er Janvier, dès 4 h. 1/2 du matin, qu'elle a été bénie, et depuis ce jour on y dit la messe. Elle commence à être très-fréquentée. Dans le mois de Janvier, il y a eu plus de 2000 communions. La confrérie de la Bonne Mort, si chère à notre Compagnie, vient d'y être érigée, et ses réunions ont lieu le 1er Vendredi du mois, avant le salut d'usage. Le 29 Janvier, une grande assemblée de charité s'est tenue dans notre Eglise, en faveur de la belle Oeuvre dite de St. François de Sales, qui, sous la présidence de Mgr. de Ségur et sous le patronage de tout l'Episcopat français et piémontais, combat activement la propagande protestante. Le sermon a été prêché par le P. Lavigne. La quête a rapporté environ 1500 francs.—

Voici une description exacte de l'édifice, tracée par l'architecte lui-même, le P. Tournesac. Le plan de l'Eglise de l'Immaculée Conception est un carré long, sans bras de croix, terminé par un Sanctuaire vers l'Orient, en forme d'abside. Le long de la nef sont douze chapelles séparées chacune par un gros mur qui supporte chaque contre-fort élevé contre la poussée des grandes voûtes. La sacristie est située derrière le Sanctuaire ; au bas de la nef est une tribune voûtée à l'usage des Pères, et au-dessus une seconde tribune pour les orgues et les musiciens. Dans chaque chapelle est un autel vers l'Orient et un confessional vis-à-vis. On communique de la Sacristie aux Chapelles par des passages ouverts dans chaque mur séparatif. Un escalier au Nord-Ouest de la nef conduit aux tribunes et sur les voûtes les plus élevées. L'Eglise, isolée de tous côtés, est chauffée par un calorifère. Il y a cinq chapelles de chaque côté de la nef, et une autre chapelle de chaque côté du Sanctuaire, en tout, douze chapelles. Du sol au faîte de la couverture il y a 33 mètres 50 c. d'élévation. 208 colonnes supportent les grandes arcades et les voûtes. 136 colonnes décorent la galerie située entre les arcades d'entrée des chapelles et les fenêtres. Il y a 51 colonnes aux 17 fenêtres géminées et surmontées de roses à 6 lobes. Total 395 colonnes pour autant de chapiteaux sculptés et variés d'ornements suivant le style d'architecture sous Saint Louis roi de France. Il y a 26 voûtes dans tout l'édifice, ayant chacune une clef ou couronne sculptée. Chaque lancette des fenêtres de la nef a 6 mètres 50 c. de hauteur par 1 mètre 50 c. de largeur. Chaque lancette des sept fenêtres du Sanctuaire a 6 mètres 30 c. de hauteur par 1 mètre de largeur. La surface totale des vitraux est d'environ 330 mètres 50 c.

Les 12 colonnes principales de la nef et les 12 chapelles figurent les 12 Apôtres fondements de l'Eglise, ayant en tête du Collège Apostolique N. S. J. C. représenté par le maître-autel. Les 7 arcades ou les 7 fenêtres qui rayonnent dans le Sanctuaire autour de N. S. sont les sept dons du Saint-Esprit. Les 33 mètres d'élévation de l'édifice rappellent les 33 années de N. S. croissant en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. On a tracé les fondements de l'Eglise le 12 Mai 1855, et on a commencé à les creuser le 9 Août suivant.

On verra peut-être avec plaisir le tableau comparé des dimensions de nos six Eglises construites dans ces

22. dernières années par le P. Tournesac. C'est encore l'architecte qui va nous le fournir. Toutes les mesures sont prises en dedans de l'édifice.

Lieux.	Vocables.	Longueur.	Larg. de la nef.	Larg. av. les bas-côtés	Haut. de la gde voute.	Haut. des bas-côtés.
Paris, r. de Sèvres	Imm. Concept.	47 met. 50c.	12 met. 00c.	23 met. 04c.	26 met. 95c.	9 met. 50c.
Amiens.	S. Louis de Gonz.	36 met. 50c.	11 met. 00c.	18 met. 00c.	17 met. 60c.	4 met. 80c.
Angers.	Assomption.	28 met. 50c.	9 met. 00c.	13 met. 00c.	11 met. 50c.	5 met. 00c.
Issenheim.	S. Joseph.	31 met. 50c.	7 met. 20c.	14 met. 00c.	14 met. 30c.	5 met. 60c.
Nantes.	N. D. du Calvaire	40 met. 00c.	8 met. 00c.	15 met. 40c.	18 met. 60c.	7 met. 00c.
Poitiers.	S. Nom de Jésus.	37 met. 50c.	10 met. 00c.	15 met. 40c.	16 met. 30c.	5 met. 40c.

On nous écrit de Paris, à la date du 24 Février 1859. – La propagande protestante devient, ce semble, plus active que jamais. J'ai sous les yeux un manuel de controverse publié cette année à Genève et à Paris, où l'on remet sur le tapis toutes les objections même les plus vieillies. Ajoutez que l'on répand à profusion les écrits protestants parmi le peuple. Il y a quelques jours, un de nos Pères en reçut un des mains d'une Demoiselle qui avait, disait-elle, fait vœu de le remettre au premier prêtre qu'elle verrait ce jour-là. Il s'agissait de démontrer que tout le monde doit lire la Bible. Après le sermon du P. Lavigne pour l'œuvre de St François de Sales, il se trouva qu'au lieu de distribuer à la porte de notre Eglise le compte-rendu de l'Œuvre, on donnait une brochure protestante. Jugez de la mystification! Au reste cette fureur de propagande confirmait bien éloquemment les conclusions de l'Orateur. De son côté le clergé de Paris travaille activement. Mgr de Ségur a organisé une association de curés et de prêtres, pour donner des missions dans les faubourgs. Plusieurs ont déjà eu lieu; d'autres vont se faire pendant le Carême. On ne se fait pas une idée de l'ignorance qui règne dans le peuple en matière religieuse. – Et la philosophie? Eh bien la philosophie continue sous main son œuvre hostile au catholicisme. J'ai été témoin l'autre jour d'un soufflet solennel appliqué à Mr Renan. Je revenais de la bibliothèque de Sorbonne, lorsque passant près d'un amphithéâtre, j'entends Mr Freppel qui pérore. J'entre, la salle était pleine, il venait de prendre à parti l'auteur des Etudes d'histoire Religieuse, sur l'authenticité du pentateuque. – J'ai rarement vu un homme plus mal mené que ne le fut l'illustre Académicien dans cette circonstance, quoique du reste la forme demeurât toujours réservée et polie. Aussi était-il visible que les sympathies de l'auditoire étaient acquises au professeur, et que l'on triomphait de son triomphe. Ce spectacle m'a consolé, et donné bon espoir. Somme toute, on commence à se remuer, et il est permis de croire que le rationalisme n'aura pas toujours le monopole de la hardiesse.

Angleterre. – Notice sur le P. Charles Bowring, scholastique Anglais, mort le 18 Novembre 1857, au Collège Romain. Ce nouvel imitateur du Vénérable Jean Berchmans était né à Hackney près de Londres, le 19 Mars 1828. Eclairé par une lumière divine sur les erreurs de l'hérésie unitaire dans laquelle il avait été élevé, il embrassa de grand cœur la vérité catholique, et entra dans la Compagnie de Jésus le 24 Mars 1850. – Envoyé à Rome au mois d'Octobre 1855 pour y étudier la théologie, il ne tarda pas à montrer combien étaient solides les vertus religieuses, dont il avait déjà posé les fondements. Il mettait toute son industrie à devenir parfait et à s'instruire des moyens qui pouvaient le mieux hâter ses progrès. Afin d'avancer plus vite, il prit Berchmans pour modèle spécial, et contracta comme lui l'habitude de conférer tous les huit ou quinze jours avec le Père spirituel. – L'humilité était la vertu qu'il avait le plus à cœur. Aussi s'appliquait-il avec ardeur à concevoir la plus basse opinion de lui-même, et aspirait-il sans cesse après ce saint amour des humiliations, que recommande la règle 11e du Sommaire. De là cette attention continuelle à ne laisser paraître ses connaissances en aucun genre, quoiqu'il en possédât de fort étendues. Jamais on ne l'entendit dire un mot de lui-même, ou de ses affaires.

Il était bien content quand l'occasion se présentait, même en public, de passer, comme on dit, pour un bon homme, qui ne mérite pas qu'on fasse attention à lui. A l'humilité il joignait une charité, aussi affectueuse que condescendante, se montrant toujours prêt à rendre service, non seulement à ses frères, mais aux personnes du dehors. Il en donna un bel exemple sur le bâteau à vapeur qui le transporta de Marseille à Rome. On le vit prodiguer ses soins aux passagers qui souffraient de la mer, bien que ces personnes lui fussent complètement inconnues. Si la charité lui inspirait tant de bonté pour ses égaux et ses inférieurs, l'obéissance ne lui inspirait pas moins de docilité à toutes les dispositions des Supérieurs: jamais il ne trouva de difficulté aux choses qui lui étaient proposées. Il devait ces vertus à la pratique assidue de la mortification intérieure et extérieure. Il ne se contentait pas des disciplines de la forme ordinaire; il en cherchait de plus rudes. Au réfectoire, il se bornait au strict nécessaire, et se privait du convenable. Par un effet de cet esprit de mortification, il ne laissa jamais échapper une parole de plainte. On ne remarquait pas même en lui un signe, qui trahit le chagrin ou le déplaisir, que pouvaient lui causer beaucoup de choses, antipathiques à son caractère, à son éducation et à sa manière de voir. Il ne songeait nullement à ses commodités: quand on lui demandait s'il avait besoin de quelque chose, ou si quelque chose le gênait, il répondait toujours que non. Il montrait la plus complète indifférence pour tout ce qui concernait le soin de sa personne. Ainsi, par exemple, s'étant arrêté à Marseille dans son voyage de Rome, comme l'on prévoyait un temps pluvieux, nos Pères lui conseillaient de se procurer un parapluie; mais on eut beaucoup de peine à le décider à faire cette petite dépense; il n'accepta qu'un parapluie de coton, tel que ceux dont se servent les paysans de ce pays-là. -- On remarquait en outre dans notre bon Père une modestie et une composition particulière, qui rappelaient S. Louis de Gonzague. Durant les deux années qu'il suivit les cours du Collège Romain, jamais en classe on ne lui vit tourner les yeux: il était uniquement occupé à écouter la leçon et recueillait tout avec un soin qui pourrait sembler excessif. — Quant à l'étude, quoiqu'il y apportât beaucoup de zèle, il ne la dirigeait pas vers la simple acquisition de la science; guidé par une parfaite pureté d'intention, il s'en servait admirablement pour élever son esprit à une connaissance plus claire et plus haute de Dieu et de ses perfections; et pour enflammer son coeur d'un amour plus ardent de ce bien infini. Aussi l'étude, loin de lui rendre l'oraison plus difficile, ne faisait qu'en augmenter le charme et la ferveur. Il ne faut donc pas s'étonner s'il avait reçu du Seigneur un degré d'oraison extraordinaire. Tel était le principe de ce recueillement intérieur, que l'on observait toujours en lui. Dans ses visites au S. Sacrement, qui étaient fréquentes et longues, il se tenait constamment agenouillé, sans appui: l'expression de son visage et l'attitude de tout son corps respiraient la foi la plus vive, et la dévotion la plus tendre: on eut dit qu'il était toujours en contemplation. Cette ferveur lui attirait les regards de tous ses frères, qui en restaient très-édifiés, et concevaient pour lui un respect particulier. Cet esprit de prière, il ne le montrait pas seulement dans l'enceinte de la maison religieuse, mais aussi parmi les distractions du monde. C'est ce qu'observa un de ses compagnons dans la traversée de Marseille à Rome: chaque soir, après le repas, dans le moindre respect humain, il s'agenouillait dans la salle commune en vue de tous les passagers, bien qu'il portât des habits séculiers, et il s'y tenait immobile, en prière, durant plusieurs heures: le bruit des jeux et des conversations n'était nullement capable de troubler ses intimes communications avec le Seigneur. Il ne perdait presque jamais le sentiment de la présence de Dieu, et c'est à cela qu'on peut attribuer sa grande circonspection dans les paroles. Du reste, bien que naturellement peu porté à parler, les mots lui venaient abondamment lorsqu'il pouvait s'entretenir de choses spirituelles. Il avait coutume de dire que de tels discours faisaient tout son plaisir. Aussi désirait-il beaucoup les introduire dans les récréations et dans les promenades. Hors de ces occasions qui lui étaient si chères, il ne remuait les lèvres que pour répondre le pur nécessaire à qui l'interrogeait. Il éprouvait le plus grand contentement lorsque, dans les promenades, il se trouvait avec des compagnons, qui favorisaient de semblables entretiens. Une fois qu'on s'était ainsi prêté à son désir, il dit en rentrant à la maison: "Remercions le Seigneur de ce que cette promenade n'a pas été mal employée". — Cette religieuse ferveur prit encore de nouveaux accroissements durant sa troisième année de théologie. Il se disposa à la prêtrise par de pieuses lectures, par des communions plus fréquentes, tâchant d'en concevoir une haute estime, et d'acquérir les vertus qu'elle demande. Le Seigneur remplit ces saints désirs, et il

24. semble qu'il lui accorda le temps de recevoir le Sacerdoce, précisement afin que dans le Ciel son âme resplendît davantage ornée de ce sacré caractère. En effet, il avait à peine célébré sa quatrième messe qu'il fut attaqué de cette maladie compliquée, qui devait nous l'enlever après cinquante-cinq jours de cruelles souffrances. Alors éclata de plus en plus la perfection de ses vertus : sa paix intérieure, sa patience, sa résignation, sa piété édifiaient tout le monde. Dès le début de sa maladie, il parut avoir un pressentiment de sa fin prochaine : car, ayant commencé une lettre pour son père, il demanda qu'elle fût achevée par la main d'un autre, disant qu'il ne pourrait plus le faire lui-même. Il éprouvait de grandes douleurs par suite de l'irritation des plaies. Alors il invoquait le S. Nom de Jésus, et le répétait à plusieurs reprises avec tant d'affection, qu'il attendrissait tous ceux qui l'entendaient appeler ainsi l'ami de son cœur. Interrogé un soir sur son état, qui était fort grave, il répondit d'un air joyeux : « Je remercie le Seigneur de toutes les souffrances endurées dans cette journée. » On lui demanda si, dans le cas où le Seigneur jugerait à propos de le retirer de ce monde, il était prêt à faire le sacrifice de sa vie ; il répondit avec une tendre dévotion : « Oui, je le fais très-volontiers. » La veille de sa mort, à l'occasion des premières vêpres de la dédicace des basiliques des Saints Apôtres Pierre et Paul, un Père lui suggéra une des strophes de l'hymne "Cælestis urbs Hierusalem," il en parut très-consolé, et pria qu'on la lui lût tout entière. Dieu avait disposé cette circonstance, afin qu'il se joignit de cœur à ces louanges, que le jour suivant il devait chanter avec les Anges devant le trône céleste, c'est du moins ce que nous permettent d'espérer avec grande confiance ces rares vertus, qui ont laissé en mémoire de bénédiction toute spéciale dans le Collège Romain le nom du P. Charles Bowring. Il était agé de 29 ans et en avait passé sept dans la Cie.

Le P. Charles était fils de ce Mr Bowring, gouverneur de Hong-Kong, et naguère encore Ministre plénipotentiaire de S. M. Britannique en Chine.

Belgique. On nous écrit de Tronchiennes à la date du 7 Février. – Voici quelques détails généraux sur nos maisons. Et d'abord, le nombre des élèves dans nos différents Colléges, tel qu'il a été donné au commencement du mois d'Octobre 1858 : Alost : 148. – Collége d'Anvers : 226. – Institut St Ignace à Anvers : 131. – Bruxelles : 468. Gand : 322. – Liége : 383. – Mons : 97. – Namur : 368. – Tournay : 216. – Turnhout : 174. – Verviers : 130. – Total 2663. Il y a 13 étudiants en Philosophie à Namur et 9 à Gand. – Quant au noviciat de Tronchiennes, il est cette année dans l'état le plus prospère. 33 novices scholastiques ont fait ensemble la grande retraite d'un mois : en tout il y a 45 novices scholastiques et 10 novices coadjuteurs. Cette année, pas de Rhétorique à Tronchiennes ; les scholastiques qui y étudient la philosophie sont au nombre de 10. – Il y a aussi une dizaine de Pères qui font leur 3e an de Probation ; ceux-ci, grâce au Jubilé, ont eu leur mois d'experimentum dans les missions. Parmi les novices scholastiques, il y a trois prêtres, tous trois du diocèse de Namur, l'un d'eux compte plus de 58 ans. – A Namur, cinq scholastiques seulement étudient la physique. – Un Père missionnaire de la Province belge vient de mourir le 13 Décembre dernier à Trichinopoli ; c'est le Père Léopold Bausoit. Voici une petite circonstance de ses derniers moments qui nous a été racontée par le Père Socius. Le moribond avait perdu depuis un temps assez long l'usage de la parole et de ses facultés intellectuelles, lorsque tout-à-coup on remarqua qu'il semblait chercher de la main quelque chose sur sa poitrine ; on examina pour voir ce qui pouvait lui manquer, son scapulaire n'était pas visible ; on le cherche, on le trouve enfin dans la chambre ; on le lui remet au cou, et au même instant le moribond recouvre le parfait usage de ses facultés et de la parole (qu'il conserve jusqu'à son dernier soupir. Ce bon Père était âgé de 42 ans et en avait passé 22 dans la Compagnie).

Allemagne. Extraits de différentes lettres écrites de Paderborn, du 25 Avril au 25 Novembre 1858.

25 avril. – On vient d'achever au réfectoire la lecture des lettres annuelles de la Province de Germanie supérieure, depuis la dispersion de 1847. On croirait entendre l'histoire des premiers temps de la Cie : le merveilleux et l'extraordinaire éclatent partout. Il suffit de se rappeler ces Missions, qui depuis huit ans remuent toute l'Allemagne ; l'établissement de tant de maisons de la Cie dans un pays presqu'entièrement au pouvoir des protestants ; ce grand nombre de jeunes gens

qui de toutes parts viennent se présenter au noviciat etc. etc. Evidemment le doigt de Dieu est là. Il y a quelques années, 25.
la Province n'avait point de Scholastiques ; maintenant elle en a plus que de Pères. Malgré la pénurie d'ouvriers, on compte chaque année plus de 100.000 confessions générales : une seule Résidence en a 30,000 pour sa part. Ce nombre provient surtout des Missions. Tous les jours encore, nos Pères sont obligés de prêcher en plein air, faute d'églises assez grandes pour contenir les multitudes, qui accourent de quatre ou cinq lieues à la ronde. Les ministres protestants voulaient d'abord empêcher leurs ouailles d'assister à ces exercices ; il y en eut même un qui lança l'excommunication contre tous ceux qui oseraient enfreindre ses ordres. Mais ils n'ont pu se faire obéir, et les plus sages d'entre ces pasteurs ont fini par aller eux-mêmes au sermon à la tête de leur troupeau. Sans doute, peu de protestants se convertissent ; mais les préjugés tombent, et la Religion Catholique reprend son empire sur les âmes. Plusieurs vont jusqu'à reconnaître hautement qu'elle seule est capable de sauver la société. C'est ce qu'a fait dernièrement un écrivain protestant de Francfort, en rendant compte, dans un long et magnifique article, des discours que le P. Roh a donnés alternativement à Francfort et à Darmstadt : après avoir décerné les plus beaux éloges au prédicateur et à sa doctrine, il demande ironiquement aux ministres de sa religion pourquoi leurs sermons sont si pâles et si insignifiants. Il ajoute en finissant : « je ne doute point que tous les protestants qui ont entendu comme moi le célèbre orateur (et où sont ceux qui n'ont pas été l'entendre ?), ne partagent mon avis, et ne regrettent vivement que cet homme supérieur ne puisse pas rester au milieu de nous pour arrêter les progrès de l'athéisme et du rationalisme. Je suis protestant, et si quelqu'un désire connaître mon nom, Messieurs les rédacteurs du Journal ont plein pouvoir de satisfaire sa curiosité ». – Tout fait donc croire que le bon Dieu veut enfin ouvrir les yeux à tant de pauvres âmes, égarées depuis trois siècles. Le R. P. Behrens nous citait tel village, où dans l'espace d'un an, 84 protestants ont passé au Catholicisme. Ailleurs, un pasteur songe à revenir au bercail commun avec la moitié de son troupeau. Un autre ayant pendant le carême fait tous les soirs à ses ouailles des instructions un peu trop orthodoxes, reçut ordre de suspendre ces réunions, sous le spécieux prétexte qu'un incendie pourrait bien se déclarer ! – Je transcris ici une lettre du P. Hasslacher, écrite au mois de Janvier 1858. « D'Erfurth je me rendis à Trèves par Mayence : il s'agissait de donner des Conférences, c'est-à-dire les *Exercices*, aux Messieurs de la ville. Le succès a été complet. A la clôture il y a eu 700 communions : Mr. et moi nous avons distribué la Ste Eucharistie pendant 3/4 d'heure. Rien de plus beau et de plus saisissant que le Te Deum, chanté en allemand après la Communion. L'Eglise était fermée à tout autre public. Les Conférences avaient d'abord lieu dans une salle de l'hôtel dit la *Maison-rouge*. Mais dès le troisième jour, il fallut déloger faute de place. Le Conseil municipal nous céda volontiers la grande salle gothique de la *Maison du Commerce*, comme on parle ici. Là, se réunissaient 1200 à 1500 auditeurs : le nombre n'aurait pas été moins considérable, quand même on n'eût admis que les rangs supérieurs de la société, et c'est ce qu'on aurait dû faire. Mais il est très-difficile d'empêcher l'encombrement. Tout le monde veut avoir des cartes d'entrée, et de la sorte il arrive que beaucoup assistent aux Conférences, sans appartenir proprement à la classe instruite. Toutefois, ce furent surtout les gens de robe, les avocats, les juges etc. qui suivirent les exercices. Un grand nombre ont été transformés en des hommes nouveaux. Un jeune avocat, éloigné de toute pratique religieuse, consentit à aller à l'Eglise avec sa femme pendant les Conférences et prit même de l'eau bénite. Au retour, il dit à sa mère : « désormais je vous causerai plus de joie que je ne vous ai fait de chagrin » ; et à sa femme : « il faut que nous commencions à mener une autre vie et mieux élever nos enfants ». Il a tenu parole. Un autre, incrédule jusque là, disait publiquement dans un cercle : « Oui, c'est une honte que nous abandonnions ainsi la Religion aux femmes ». Un troisième, patriarche des démocrates en 48, qui demeure à une lieue et demie de la ville, n'a manqué aucune conférence. A la fin il disait à ses amis stupéfaits, qu'il était complètement changé et se trouvait heureux au-delà de toute expression. On m'a rapporté plusieurs faits du même genre. Ces sentiments étaient universels. L'Official de Trèves m'écrit que, depuis les Conférences, on voit beaucoup plus d'hommes de la classe supérieure fréquenter les Eglises. Peut-être l'œuvre marcha-t-elle si bien, parceque le Gouverneur de la ville voulut l'empêcher.

26. D'abord, il me fit demander, par le Directeur de la police, quel était mon titre officiel de capacité, pour l'enseignement des hautes sciences, puisque les journaux annonçaient que j'allais faire des conférences religieuses et scientifiques. Je répondis que je m'inquiétais peu du nom qu'il plaisait au public de donner à ces discours, que leur but était exclusivement religieux, qu'il me suffisait d'un seul titre, celui de prêtre exerçant les fonctions du Saint ministère sous les auspices de son Évêque. Alors on me laissa tranquille; mais on fit subir mille tracasseries au comité laïque, qui s'était formé pour l'organisation matérielle des réunions, le choix du local, la distribution des cartes etc. On voulut les soumettre aux lois qui régissent les associations. Ces Messieurs ayant déclaré qu'ils n'étaient nullement constitués en association, on insista et l'on exigea sous peine d'amende la liste des personnes qui avaient reçu des cartes. Pour éviter le scandale, ils livrèrent ces noms, mais en protestant contre une violation si criante de leurs droits de citoyens. Le Gouverneur Général de la Province désapprouva la conduite du Gouverneur de Trèves. »

Cette opposition de l'autorité fit désirer plus vivement encore aux habitants de Cologne d'avoir aussi leurs Conférences. Le P. Hasslacher alla passer trois semaines au milieu d'eux, du second au cinquième Dimanche de carême. Tous les soirs il y avait conférence pour les hommes. Catholiques et protestants y accouraient à l'envi. On s'arrachait les places. Le Cardinal-Archevêque honora plusieurs fois ces réunions de sa présence: il a dit à un de ses prêtres que jamais de sa vie il n'a été ému comme à la dernière conférence, le Dimanche des Rameaux. Ce même jour eut lieu la communion générale: Son Eminence voulut elle-même distribuer le pain de vie. Les conversions ont été nombreuses. On nomme des protestants qui entraînaient aux conférences leurs amis catholiques et les conduisaient jusqu'au Confessional. L'impression produite sur toute la ville a été incroyable. Beaucoup d'hommes, qui ne s'étaient pas approchés des Sacrements depuis dix et quinze ans, se promettaient l'un à l'autre, les larmes aux yeux, de le faire désormais au moins quatre fois chaque année. Le P. Hasslacher assure lui-même que l'effet a été plus grand encore sur les protestants que sur les catholiques. Un professeur protestant, qui donnait des leçons publiques en même temps que le Père prêchait, a fait un devoir de conscience à tous ses auditeurs d'aller entendre l'orateur catholique. Beaucoup d'abjurations se préparent. Un Major prussien s'écriait: « Je ne comprends pas qu'on puisse entendre ces conférences et rester protestant. » — Tous ces faits ne justifient-ils pas les plus belles espérances? Ajoutez la création d'un nouveau diocèse dans le nord de l'Allemagne, la noble fermeté des Evêques en face du gouvernement, leur dévoûment à Rome, et toutes ces associations catholiques, qui exercent une si bonne et si puissante influence. Parmi ces associations, il n'en est aucune qui jouisse d'une plus haute estime que le Bonifacius-Verein, destiné à soutenir des milliers de catholiques, qui depuis tant d'années se trouvent abandonnés sans secours religieux, et comme perdus au sein des contrées protestantes. Tout le monde ne sait pas en France que le Fondateur de cette célèbre société est un ex-jésuite, Mr le Comte de Stolberg, digne fils de l'illustre écrivain. Forcé par le R. P. Roothaan de rentrer dans le monde à la mort de son père, après neuf ans de religion, le noble Cte s'est naturellement trouvé le porte-drapeau du parti catholique en Allemagne; et à tous ces titres, il est, comme on le pense bien, le protecteur-né de la Cie. Aussi vient-il souvent rendre visite à ses anciens connovices, devenus maintenant ses pères. Le Cte de Stolberg me rappelle le Prince de Sigmaringen, placé dernièrement à la tête du Ministère, et qui est aussi notre ami. Voici un fait, qui pour être un peu ancien, ne me semble pas avoir perdu son intérêt. Ce prince avait donné une maison à l'Archevêque de Fribourg; l'archevêque la céda plus tard aux Jésuites, qui en firent le noviciat de Gorheim. Bientôt on désira encore une Villa pour les novices. On en trouva une commode, entourée d'un vaste jardin et de beaux arbres de toute sorte. C'était une propriété du prince de Sigmaringen: on s'adressa donc à lui pour la louer. Il y consentit et fixa lui-même le prix de la location. Mais quand il fut question de payer le loyer convenu, on apprit qu'il avait fait dire à son intendant de ne jamais rien recevoir. N'est-ce pas là une manière délicate de faire un présent? — Un mot des Congrégations, autre moyen dont nos Pères se servent pour opérer le bien.

Dans toutes les villes où ils résident, ils ont créé deux, trois et jusqu'à quatre Congrégations. Qui connaît les étudiants allemands sait quels fruits de salut ces institutions sont appelées à produire parmi eux. Jusqu'ici les résultats ont été fort heureux, surtout dans les universités de Bonn et de Munster. La Vie du F. Paul Granger, traduite en allemand, plaît beaucoup à ces jeunes gens, et plusieurs à son exemple prennent le chemin du noviciat; tous apprennent à connaître, et à aimer davantage la Cie. Vous savez sans doute qu'ici, comme en France, on bâtit de tous les côtés, et toujours aux frais de notre bon St Joseph. A Munster, aura lieu le 16 Juin la bénédiction d'une grande et belle église gothique. — Nos Pères de Gorheim font des merveilles dans le Wurtemberg et la Bavière, tandis que d'autres donnent des missions jusqu'en Suisse, par exemple à Constance et à Sion. A Brieg, il y a même une petite résidence, et il paraît que ce bon peuple reçoit partout en triomphe ces Pères, qu'on lui arracha, il y a dix ans, d'une manière si indigne.

9 Juillet. Je commence par un petit détail bibliographique. J'ai vu dernièrement à l'ancienne Bibliothèque des Pères, qui est maintenant celle de la ville, un précieux exemplaire de l'excellent livre du P. de Galiffet sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. C'est l'exemplaire même que l'auteur envoya de Rome au Recteur du Collège de Paderborn. On conserve aussi l'autographe de la lettre qui accompagnait cet envoi. La voici copiée textuellement.

Romæ, die 20 Febr: 1727.

P. Jos. de Galiffet S.J. assistens Galliæ, salutem plurimam dicit adm. R. P. Fr. Muncts, Rect. Coll. Paderb. S.J., mittitque ad Reverentiam Vestram Opusculum de Cultu SS. Cordis D. N. J. C., exiguum obsequii sui testimonium: vehementer optans atque orans, ut Sanctissimus et Suavissimus Cultus, Romæ jam approbatus, in universo orbe, Nostrorum præsertim opera, juxta Christi Domini consilium ac promissionem, promoveatur.

Ræ Væ. humillimus et obsequentissimus servus in Xto. Jos. de Galiffet S.J.

A l'occasion de la fête du Sacré Cœur, on a distribué les pieuses images envoyées au Provincial d'Allemagne par le Provincial de France. Deux jours après, la fête de notre P. Recteur a été célébrée par une séance académique, roulant tout entière sur le Sacré Cœur de Jésus: c'étaient des compositions latines, allemandes, françaises en prose et en vers, entremêlées de chant et de déclamation. — Je n'ajouterai rien aux détails déjà connus sur le mois de Marie de Berlin. Le Souverain Pontife, en parlant devant le Sacré Collège des grandes consolations que Dieu lui ménage au milieu de tant de peines, a signalé comme une de ses plus sensibles joies la Mission donnée par les Pères de la Cie de Jésus, à Berlin, cette métropole du protestantisme. — Voulez-vous maintenant une idée de la piété de nos Catholiques? C'était Dimanche dernier la fête de la visitation de la Ste Vierge. Or, il est d'usage qu'à pareil jour on aille en pèlerinage à N. Dame de Ferne, à trois lieues de Paderborn. Dès 5 heures du matin, la moitié de la ville s'avançait en procession vers le Sanctuaire vénéré. Là il y a eu grand'Messe, puis sermon en plein air prêché par un de nos Pères théologiens, puis encore chants, prières et offices le reste du jour. Ce n'est qu'à 9 heures du soir que nous les avons vus revenir, toujours en procession, traverser les rues de la cité, et se rendre dans une église voisine où le chant solennel du Te Deum a couronné cette belle journée. Au même moment des choses plus admirables encore se passaient dans un autre pèlerinage, voisin de celui de Ferne. « Dès la veille, me disait un Père envoyé là pour entendre les confessions, on voyait les pèlerins accourir en foule de toutes les parties de la Westphalie. Les gens de Munster avaient amené avec eux par le chemin de fer une grande statue de Marie, richement parée. A peine arrivés, ils demandèrent à se confesser. J'allai donc au saint tribunal ainsi que beaucoup d'autres prêtres: il était 2 heures du soir, nous ne sortîmes qu'à 10 h. Le lendemain, à 2 h. du matin, je les trouvai à l'Eglise disposés dans le même ordre que la veille: c'est là qu'ils avaient passé la nuit, attendant notre retour. Plus de 6000 personnes s'approchèrent ce jour-là de la Sainte Table. »

25 Novembre. Pendant que nous travaillons tranquillement auprès de notre petit feu, nos Pères

28. continuent leurs courses apostoliques. Le R. P. Provincial se voit obligé, faute d'ouvriers, de refuser bien des ministères. Comment, par exemple, les deux bandes de Missionnaires qui se trouvent à Gorheim pourront-elles donner les soixante Missions demandées au R. P. de Forell, surtout quand, dans certaines villes comme à Aix-la-Chapelle, les Pères sont au Confessional du matin au soir? C'est dans cette dernière ville que les Congrégations marchent le mieux: il y en a trois pour différentes classes d'hommes; celle des ouvriers compte près de 2000 membres. C'est aussi à Aix-la-Chapelle que se fait pour le moment la troisième année de probation sous la direction du P. Meltner. Ce Père est venu, l'automne dernier, donner la Retraite aux prêtres du diocèse de Paderborn, et il l'a fait d'une manière si supérieure, que notre excellent Evêque, Mgr Martin, a dit plusieurs fois publiquement qu'il n'avait qu'un regret, celui de voir que tous ses prêtres ne suivissent pas les exercices. Lui-même les présidait régulièrement. Le dernier jour, il voulut témoigner au Père les sentiments de bonheur et de reconnaissance qui remplissaient son âme; mais il fut obligé de s'interrompre, ne pouvant contenir ses larmes. Les Pères, présents à cette scène, disent qu'on ne peut rien imaginer de plus touchant. L'émotion gagna tous les cœurs, au moment surtout, où le digne Prélat rappela ce que lui et son diocèse devaient à la Cie, qui contribua si efficacement, il y a 200 ans, à rétablir la foi Romaine. — Vous avez sans doute entendu parler de la célèbre tournée que ce pieux et zélé pasteur vient de faire dans les parties protestantes de son vaste diocèse, comme à Wittemberg et à Eisleben, berceau du luthéranisme, où depuis peu on a érigé de petites églises catholiques. Tout son voyage n'a été qu'une marche triomphale. Ces populations, qui n'avaient jamais vu d'évêque ni de cérémonies pontificales, l'ont reçu partout avec un tel enthousiasme, qu'à son retour il a pu écrire à un de ses anciens amis de Bonn: « Encore dix ans et la Saxe sera catholique ». Mais à Erfurth surtout, l'enthousiasme populaire éclata dans toute sa force. Catholiques et protestants unirent leurs efforts pour relever la solennité de cette réception: c'est là un des fruits de la fameuse Mission, donnée il y a un an par nos Pères. Dans un grand banquet, auquel furent invitées toutes les autorités civiles et militaires, on plaça à côté de Mgr un Ministre de Berlin, connu par son piétisme outré. Comme ce bon Monsieur disait de temps en temps des choses qui n'étaient pas tout-à-fait orthodoxes, Sa Grandeur se permit de petites observations, et il arriva même que le Ministre fut si embarrassé d'une réponse de l'Evêque, que n'ayant plus rien à répliquer, il saisit tout-à-coup la croix pectorale de Mgr: « Eh Mgr, dit-il, n'est-ce pas là une relique de la vraie Croix »? Le Prélat ayant dit qu'oui: « Messieurs, s'écria le Ministre d'un ton emphatique et élevant en l'air la croix pectorale, voici une parcelle de cette Croix vénérable qui a sauvé le monde, de cette Croix teinte du sang d'un Dieu etc. Honorons la, cette croix sainte, car elle est digne de tous nos hommages! » Jugez combien le bon Evêque devait être impatient de voir finir ce mouvement oratoire. — Maintenant Mgr prépare le terrain pour une mission à donner dans une grande ville de son diocèse. On parle de Halberstadt. Les journaux ont même annoncé la nouvelle; ce qui ferait croire que toutes les difficultés sont aplanies. Au reste le Gouvernement ne s'y oppose pas. On dit que notre nouveau Régent, le Prince de Prusse, aurait écrit de sa propre main à tous les Evêques que les Missions étaient leur affaire et qu'il n'entendait nullement s'en mêler. Il est certain qu'il a fait une réponse pareille à certains protestants de Berlin, qui voulaient interdire à nos Pères le Nord de l'Allemagne, et voici à quelle occasion. Nos Pères avaient donné cet Eté une mission à Gaudentz. Or, le curé de cette ville, qui épiait depuis longtemps le moment favorable, avait fait ôter pendant la nuit une inscription placée au fronton de son Eglise. Cette inscription y avait été mise par son prédécesseur, qui n'était rien moins qu'un chef de francs-maçons. Elle était conçue en ces termes: *Il n'y a qu'un Dieu et tous les hommes sont frères*. Quand on s'aperçut que l'inscription maçonique avait disparu, il y eut grande rumeur dans le camp protestant. On cria au scandale, au crime de lèse-majesté: car ces mots étaient la formule favorite de Frédéric-Guillaume III. Deux jours après les journaux mettaient toute l'affaire sur le dos des Jésuites. L'Evêque écrivit au Gouvernement pour disculper les Pères, et dans un mandement

à ses diocésains, il montra que les Jésuites n'y étaient pour rien ; que le curé seul était responsable de cet acte ; que pour 29.
lui, loin de condamner sa conduite, il la trouvait digne de tout éloge ; et qu'on avait fait en cette circonstance ce qu'on aurait dû faire depuis longtemps. Le Ministre ne tarda pas à lui répondre qu'il était complètement de son avis et que cette affaire ne méritait pas qu'on s'en occupât davantage. Ainsi finit la comédie, au grand désappointement de quelques piétistes Berlinois. — Il a paru, ces jours derniers, dans la Kreutzeitung, un article remarquable sur l'instruction publique en Prusse. Partant du point de vue religieux, l'auteur montre combien il est à souhaiter que les Catholiques du Royaume aient à leur disposition un Collège où ils puissent, en toute sûreté de conscience, envoyer leurs enfants ; car, ajoute-t-il, dans l'état où sont nos Universités, un père de famille ne peut, sans trahir un devoir sacré, leur confier des enfants, dont il est tenu de sauvegarder la foi et les mœurs. Entrant alors dans des considérations politiques, il fait voir combien il est fâcheux pour la Prusse que les fils des premières maisons du royaume aillent chercher à l'étranger une instruction et des idées, qui ne sont pas toujours patriotiques. Il développe longuement cette thèse, et appelle l'attention du gouvernement sur le nouveau collège de Feldkirch en Autriche, dont presque tous les élèves appartiennent à quelque grande famille Prussienne. A ce sujet, il examine en détail l'enseignement de la Cie, dont il fait le plus bel éloge, et finit par ces mots : « Je ne demande point au gouvernement d'établir à ses frais les Jésuites en Prusse ; mais seulement de ne pas regarder de trop mauvais œil les établissements de ce genre, qui pourraient se former plus tard dans le Royaume, et qui de nos jours sont d'une nécessité urgente pour les Catholiques et pour le pays. »

Je viens d'apprendre la conversion remarquable de deux célèbres rationalistes allemands, le Dr Lœmmer, professeur de théologie à Berlin, et le Dr Daumer, professeur à l'université de Munich. — Dans la seule ville de Mayence, il y a par an plus de 60 abjurations.

Sicile — Extraits de plusieurs lettres écrites de Palerme. Le Mardi, 23 Novembre, vers 10 heures du matin, nous découvrîmes les côtes de la Sicile, et bientôt le golfe de Palerme, moins beau que celui de Naples, mais peut-être plus pittoresque. La ville est assise au bord de la mer, entourée d'un cercle de montagnes volcaniques, d'un aspect sévère, qui contraste avec le beau coup d'œil de la Méditerranée. — Les embarras de la douane furent ici très simples. Notre qualité de Jésuites nous valut de gracieux sourires, et le soir même, le Journal officiel annonçait notre arrivée.

Le Collège de la Compagnie à Palerme est probablement le plus beau que nous ayons à présent. C'est du moins l'opinion que l'on prête au R. P. Roothaan, lorsqu'il vint en Sicile après avoir visité presque toutes nos Provinces d'Europe. La façade donne sur la principale rue, appelée le Cassaro, ou la Strada di Toledo. Elle n'a rien de remarquable ; mais à peine entré dans l'Atrium Scholarum, vous découvrez une belle cour carrée, entourée d'un bâtiment à deux étages, chaque étage orné d'arcades avec colonnes doriques formant de belles galeries : l'ensemble en un mot est très-élégant et très-gracieux. Ce que j'appelle improprement premier étage, parce que pour y arriver de la rue il faut monter 7 degrés, est occupé par les classes inférieures, qui comptent environ 1000 élèves. Au second étage sont les classes supérieures, comprenant les Cours de théologie, philosophie, droit naturel, mathématiques, physique etc., etc. ; deux à trois cents élèves les suivent. Dans le quatrième côté du carré, qui donne sur la rue, se trouve la bibliothèque publique de 40 à 50,000 volumes : elle est ouverte tous les jours pendant le temps des classes, sous la surveillance de deux Pères, d'un Frère et d'aides étrangers. Parvenu au fond de l'Atrium, on pénètre par une petite porte dans un second carré, beaucoup plus vaste que le premier, avec arcades et galeries : un jardin occupe le milieu. C'est le logement de la Communauté, sauf la moitié du second étage livrée aux 85 pensionnaires du Convitto Real Ferdinando. Outre ce second carré, bien plus vaste que l'autre, un troisième était commencé ; il n'en reste que des prolongements, la suppression de la Compagnie arrêta les travaux. — Notre réfectoire est magnifique. Il contient 100 places, et a en longueur 28m 8 ; en largeur 10m.30 ; en hauteur 14m, 4. Tout autour règnent des boiseries sculptées. La chaire atteint la hauteur du 1er étage.

405 30. La voûte est couverte d'un immense fresque qui représente N. S. couronnant sa Compagnie. Le soir, ce réfectoire est éclairé par 48 lampes. Le corridor que nous habitons a 140 pas de long et s'appelle Corridore de l'Immacolata. Les trois autres ont en moyenne 90 pas. Du rez-de-chaussée au 1er étage, il y a 43 marches; du 1er au 2e, et du 2e au 3e, 43 marches: en tout 86. Enfin, pour arriver à la loggia, il faut gravir encore environ 30 marches. — Le musée est aussi une des curiosités du Collège. Le Prince Constantin qui est depuis un mois à Palerme s'est fait annoncer cette semaine pour le visiter. L'Eglise de la maison professe où les élèves du Collège vont assister aux offices est grande et belle: les murs, colonnes, autels etc., sont couverts de marbres de 8 à 10 espèces différentes. Il y a un très-grand nombre de statues. Dans cette église il est beau de voir huit à neuf cents de nos élèves faire ensemble la Sainte Communion. La musique d'orchestre s'y exécute très-bien et par les premiers artistes de la ville. — Au salut du 31 Décembre, il y avait une illumination superbe, 1500 bougies m'a-t-on dit: on a ici de petits lustres de cinq bougies, qu'on superpose sur un cordon qui part de la voûte, et l'on forme ainsi de magnifiques dessins. Tous les Pères, un cierge à la main, nos pensionnaires, et une partie des congrégations firent la procession du St Sacrement, autour de l'Eglise à l'intérieur: nous étions environ 400. — Je ne sais si vous avez entendu parler du Campo-santo de Palerme; c'est une chose inconnue, je crois, partout ailleurs. Imaginez de grands souterrains assez bien éclairés. A droite et à gauche des milliers de morts, dont un grand nombre élégamment vêtus, sont rangés le long des murs, debout ou couchés dans des sortes de châsses recouvertes d'un vitrage; les femmes surtout parées comme aux plus beaux jours de fête, et sous ces vêtements, des figures hideuses, blanchies ou noircies par le temps, avec les chairs, les cheveux, la barbe et même les yeux ouverts. Il faut vraiment voir pour s'en faire une idée. D'un côté le clergé, les enfants de chœur en grand costume bien propre, une vraie procession; de l'autre, cette rangée de corps dont quelques-uns se conservent depuis plus de 200 ans. Il faut ici qu'en toute façon la foi parle aux sens. — Au reste le peuple est si bon que les œuvres marchent comme d'elles-mêmes: ainsi, on compte dix congrégations d'hommes dans nos deux maisons, sans parler d'une Congrégation dans chaque classe; toutes aggrégées à la Primaria de Rome. Ces braves gens se présentent spontanément, et ce serait une grande punition que de leur dire qu'ils ne peuvent y entrer ou y rester. Tous les jours avant la classe, les plus fervents élèves, au nombre de 150 au moins, viennent faire une demi-heure de méditation et entendre un quart d'heure d'exhortation: c'est la Congregazione di fervore.

La Province de Sicile compte 318 religieux. Les deux maisons principales sont le Collegio Massimo, dont je viens de parler, et le Gesù, qui comprend le noviciat, les juvénistes et la maison professe. Autrefois la Compagnie possédait 5 ou 6 maisons à Palerme: aliénées lors de la suppression, elles n'ont pu être rendues. Les églises seules sont encore à nous et nos Pères les desservent. A dix minutes du Collège, ce qui reste de l'ancien noviciat va servir à édifier un Convictus nobilium, dont on débarrassera ainsi le Collegio Massimo. Le nombre des pensionnaires pourra facilement s'élever à 150 dans les nouveaux bâtiments, qui seront prêts au printemps. Il y a en Sicile 6 autres Collèges, placés dans des villes peu importantes, comptant cependant en moyenne chacun de quatre à cinq cents externes. Un événement important vient d'en augmenter le nombre. Catane, la seconde ville de la Sicile, pour l'importance scientifique et littéraire, avait un convitto qui dépérissait entre les mains de prêtres séculiers. Cette cité si hostile à la Cie en 48, a demandé nos Pères, et le Roi vient d'accorder l'autorisation. Aussitôt plus de 100 demandes d'inscription. Le pensionnat s'ouvrira en Novembre, et sans doute deviendra bientôt un externat, surtout si l'on nous rend notre ancien Collège, qui est magnifique, et célèbre aussi par un accident tragique. Un tremblement de terre, au 17me siècle, y fit périr tous les Pères, qui se trouvaient alors au réfectoire, à l'exception d'un servant resté sous l'arche de la porte. — La rivalité qui existe entre Catane et Messine, provoquera probablement cette dernière ville à demander à son tour des Jésuites; nous aurons alors des établissements dans les trois centres de l'île. C'est à Messine que fut fondée la première maison de la Cie en Sicile; St Ignace y envoya lui-même le P. Canisius. On y comptait 5 maisons,

avant la suppression; mais depuis ce temps les esprits nous étaient très-hostiles. La Province de Sicile a une petite Mission dans les îles de la Grèce et en Dalmatie; 8 ou 10 Pères y sont occupés. Le nombre des novices est de 20 environ, tous âgés de 14, 15 et 16 ans. Avec cela une douzaine de Juvénistes, une quinzaine de Philosophes et autant de Théologiens, voilà la *Spes altera Trojæ*.

Portugal. Extraits de deux lettres du F. Rodriguez. Lisbonne, Quinta da Torre, faubourg de Campo-lide, le 13 Décembre 1858. « Quand je suis arrivé ici, on était sur le point de venir s'installer dans la maison où nous sommes maintenant. Elle est située au Nord de Lisbonne, à un Kilomètre des portes de la ville, au milieu d'un faubourg appelé Campo-lide. Cette maison est due à la prière; voici comment. Celle de la rue de Buenos-ayres devenait trop petite et le loyer était trop considérable. Sur ces entrefaites, notre excellent Supérieur, ayant perdu son père, résolut de consacrer l'héritage à se procurer une habitation plus convenable. Il ne voulait pas de biens de couvents; on les vend pour une bagatelle; mais les châtiments dont Dieu a frappé presque tous ceux qui en ont acquis à titre d'achat ou de donation, font que personne ne s'en soucie à aucun prix. Les premiers jours de Mars, au commencement de la neuvaine d'actions de grâces pour la canonisation de St. Ignace et de St. François-Xavier, le R. P. Rademaker appliqua la Sainte Messe à l'intention de trouver ce qu'il cherchait. Le 3e jour de la neuvaine, on vint lui proposer une maison; deux jours après les pourparlers commencèrent; à la fin de la neuvaine l'achat était conclu. Mais quelle était cette maison? Elle appartenait à un particulier qui l'a vendue. Et auparavant? C'est tout simplement la première maison de noviciat que la Compagnie ait eue à Lisbonne. Elle est mentionnée dans les Imagen de vertu du Père Franco. Elle eut pour fondateur un Noroña, gouverneur des Indes, et pour premier Recteur le P. de Mascareñas. Quand les novices s'établirent dans l'intérieur de Lisbonne, leur ancienne demeure servit de villa; elle est entourée de la villa de la maison Professe, dite de St. Roch. Cette maison est très-vaste, mais ne consiste qu'en rez de chaussée et grenier. Sa construction actuelle est postérieure au fameux tremblement de terre du 1er Novembre 1755, qui renversa l'ancienne de fond en comble. Les murs sont très-solides et peuvent supporter plus d'un étage. Elle possède une chapelle fort jolie, dédiée à l'Assomption, avec deux tribunes, dont une seule contient nos 80 enfants. Le réfectoire n'a pas moins de 125 places. Il y a une dépense disposée très-commodément et une grande cuisine. Une tour, prête à recevoir plusieurs cloches, a valu à l'édifice son nom de Quinta da Torre, qui veut dire à peu près Château du clocher. Le terrain est de 8 à 10 hectares: ce sont des jardins et des vergers, plantés de magnifiques orangers, figuiers, grenadiers etc. Une source, tombant d'un rocher de plus d'un mètre de hauteur, fournit une eau abondante et délicieuse. Telle est l'habitation: un mot des habitants. J'ai déjà dit que notre petit collège comptait 80 élèves. Leur âge varie de 4 à 16 ans. Nous avons 22 pensionnaires. La plupart appartiennent à des familles pauvres et ont vu leur père ou leur mère enlevés, soit par le choléra de 1856, soit par la fièvre jaune de 1857. quelques-uns même sont complètement orphelins. Le P. Rademaker, malgré une santé délicate, remplit toutes les fonctions à la fois. Supérieur, professeur, surveillant, confesseur, directeur, il trouve encore le temps de prêcher fréquemment en ville. Heureusement il nous est arrivé le 27 Septembre un nouveau frère Espagnol, attendu depuis bien longtemps. C'est donc le 27 Septembre que nous avons pu nous constituer en Communauté régulière: quelle date et quelle providentielle coïncidence! N'est-il pas admirable qu'au moment même où l'on poursuit les Lazaristes en qualité de Jésuites et les sœurs de la charité comme affiliées aux Jésuites, la véritable Compagnie de Jésus renaisse doucement et sans bruit aux portes mêmes de Lisbonne?

Voici maintenant quelques détails sur l'état de la Religion en Portugal. Rien n'est plus affligeant; mais rien aussi n'est plus capable d'enflammer le zèle et de faire sentir la nécessité de prier pour notre malheureux pays. Ce qui manque surtout, ce sont de bons prêtres. L'usage des Sacrements est presqu'entièrement aboli, il ne peut

32 en être autrement. La plupart des Ministres du Seigneur oublient leurs obligations les plus sacrées. Mes oreilles ont entendu des choses incroyables et pourtant certaines. Ils confessent plusieurs personnes à la fois!... On a ordonné des prêtres qui savent à peine lire!... Quelle confiance peuvent inspirer de tels hommes, et faut-il s'étonner que les fidèles s'éloignent de leurs pasteurs? Son Eminence le Cardinal-Patriarche vient de publier une Lettre pastorale pour obliger tous les Curés à faire le Catéchisme au peuple. C'était une chose inconnue; plus de préparation même à la première Communion. Bon nombre de curés de campagne ne paraissent dans leurs églises que les Dimanches et fêtes pour dire la Messe. Ensuite ils retournent chez eux vaquer à leurs affaires temporelles. Si quelque personne tombe malade, il faut aller les chercher, et Dieu sait combien il est difficile de les faire revenir. Un digne Ecclésiastique, me racontait, que le jour du tremblement de terre du 11 Novembre dernier, il disait à un diacre, qui sera bientôt prêtre: « Voilà que Dieu nous a visités dans sa miséricorde; nous avons eu le choléra en 1856; la fièvre jaune en 1857; un tremblement de terre en 1858, et, en 1859, Dieu sait ce qui arrivera ». Et le diacre de lui répondre: « Oh! taisez-vous: tout cela n'est que de la superstition ». Cependant les candidats au sacerdoce ne manquent point; mais ce qui les attire, c'est moins la vocation divine que l'espoir fondé de s'assurer une existence aisée. Un chapelain, seulement pour dire la messe les Dimanches et fêtes, reçoit de 6 à 7 Cents francs par an. Voilà un bien triste tableau: Eh! bien, il n'est pas achevé. Ajoutez qu'il y a des prêtres qui ne portent jamais les insignes ecclésiastiques; qu'il s'en rencontre dans les rues le cigare à la bouche; qu'ils vont au théâtre!... hélas, et au théâtre de la Franc-maçonnerie!... On dit même que pour faire promptement leur chemin, ils n'ont pas de meilleur moyen que d'entrer dans ces sociétés. Je ne parle pas des séculiers presque toute la Bureaucratie est vendue aux Francs-maçons. Songez encore à cette tyrannie qui interdit absolument les vœux religieux. Déjà il n'existe plus de communauté d'hommes: quant aux femmes on compte, une fois la dernière décédée, prendre possession de leurs couvents et de leurs biens. Il n'y a plus à Lisbonne que deux maisons où l'on suive les observances de la vie commune. Partout ailleurs, chaque religieuse fait ses exercices en particulier. Jamais de retraite spirituelle ni pour le clergé séculier ni pour les réguliers. Malgré tout ce que je viens de dire la foi est loin d'être éteinte en Portugal. Cent ans d'efforts plus ou moins directs, pour pervertir ce pauvre peuple ont été impuissants à le détacher de l'Eglise Romaine. Il n'y a encore à Lisbonne que deux temples protestants: l'un pour les Portugais, l'autre pour les Anglais".

Une lettre récemment écrite de Rio-Janeiro donne des renseignements semblables sur la situation religieuse du Brésil. L'ignorance et la corruption y sont à leur comble, même dans les rangs du clergé. Les 100.000 nègres de Rio-Janeiro vivent dans un complet abandon: personne ne songe à les instruire et à les moraliser. Cependant la partie la plus saine de la population a conservé de profonds sentiments de foi. Tous font remonter la cause de tant de maux à la suppression de la Compagnie et demandent à grands cris le retour de leurs Pères!

Guyane Française – Lettre du R. P. Beigner au R. P. Provincial. Cayenne, 16 Janvier 1859.

Le P. Postel est arrivé le 11 Décembre sur l'Adour aux îles du Salut. Après avoir passé 24 heures avec les PP. Ringot et Gonnet, il s'est embarqué sur le Daim pour l'Ilet la mère et la Montagne d'Argent, afin d'y confesser les PP. Garnier et Leroy qui n'avaient pu le faire depuis longtemps et se trouvaient seuls, dans l'impossibilité de gagner l'indulgence du Jubilé que nous célébrions alors. En revenant, il éprouva un malaise qui ressemblait fort à un accès de fièvre.– Le 15 à 3 heures après midi, il débarquait à Cayenne; j'avais été au-devant de lui jusque sur le Daim. En nous rendant à notre maison, je le fis entrer chez un de ses parents qui porte le même nom et avait été élevé avec lui. Il était attendu avec impatience, surtout

par Mr Postel, qu'il ne connaissait pas. C'est une créole d'une excellente famille de Cayenne. Cette pieuse dame éprouva une grande joie en voyant son parent, dont on lui avait souvent parlé avec éloge. Pour son mari, Mr Postel, il était partagé entre la joie et la tristesse. et je ne sais si la tristesse ne surpassait pas la joie. Il était convaincu, comme il me l'avait souvent répété, que le P. Postel ne s'acclimaterait jamais en Guyane et qu'il y trouverait bientôt un tombeau. _ Tous les Nôtres le reçurent, l'embrassèrent ainsi que le Frère Fambrine, avec la joie la plus vive et la plus cordiale. De son côté, il paraissait fort heureux de se trouver au milieu de nous, et dans cette mission qu'il avait appelée par tant de vœux et de sacrifices. Je le connaissais particulièrement, car j'avais passé une année avec lui à Quimper. Je savais avec quelle généreuse ardeur il s'appliquait aux vertus religieuses et par quelle voie il marchait à la perfection. J'avais remarqué en lui une grande maturité de jugement, beaucoup de sagesse dans la conduite, une exquise délicatesse dans les procédés; j'eus sans cesse l'occasion, dans les conversations qui se prolongèrent le reste du jour et le suivant, d'admirer combien ces précieuses qualités s'étaient accrues depuis que nous nous étions quittés. Il me parlait en particulier de la transportation comme un homme qui s'en serait occupé depuis 30 ans. Sur l'Adour et sur le Daim, on avait fait les mêmes remarques. Tous les Officiers m'en parlaient avec admiration. On louait à l'envi sa piété qui révélait une foi si robuste, sa manière de discuter et d'expliquer les points les plus ardus de la Religion, le ton de conviction avec lequel il le faisait. _ Le 16, je le conduisis chez le Gouverneur, qui l'accueillit avec une extrême bonté. Il avait voulu tout en arrivant se rendre chez Mr le Préfet Apostolique, auprès duquel il fut heureux de rencontrer un ami d'enfance. - Je le priai ensuite de confesser les Sœurs de St Joseph. Il rentra à la maison avec un léger mal de tête, dont il ne me parla pas. Le lendemain 17, il vint me trouver à 5 heures du matin. Je suis brisé, me dit-il, mes jambes refusent de me porter. Il avait la fièvre, je l'engageai à se remettre au lit. Le médecin en chef vient dans la matinée et ne paraît pas redouter une maladie sérieuse. Je suis moi-même sans inquiétude: nous sommes si accoutumés à ces accès de fièvre, que nous ne songeons guère à nous en alarmer. La fièvre continue le lendemain toute la journée, toute la nuit. Son parent qui vient le voir, qui l'interroge, éprouve, lui, de grandes craintes; sa femme à qui il décrit les symptômes de la maladie, n'hésite pas à prononcer que le Père est menacé d'une fièvre pernicieuse et ne peut être sauvé que par un traitement énergique. Le malade, pendant ces deux premiers jours, fut admirable de calme, de patience, de résignation, soumis en tout à l'infirmier, lui laissant le choix des boissons, sans vouloir se prononcer pour aucune, prenant les plus amères sans la moindre répugnance, montrant la plus parfaite indifférence pour la vie ou pour la mort, pour le traitement que suivrait le médecin. Son parent lui ayant conseillé de prendre certains remèdes, il répondit qu'il le priait de ne s'occuper en rien de sa santé; qu'en quittant sa famille naturelle, il s'en rapportait pleinement à la sagesse et à la tendresse de la famille qui l'avait adopté. _ Le 19 qui était un Dimanche, je le trouvai sans fièvre, levé, habillé, et se plaignant pourtant d'une extrême faiblesse qu'il ne pouvait s'expliquer. Je le croyais guéri. Son parent, lui, conservait toutes ses inquiétudes. Il le revit plusieurs fois ce jour-là et me répéta que la maladie devenait toujours plus sérieuse. Sa femme était bien plus inquiète encore, et m'assura de nouveau qu'il avait besoin d'un vigoureux traitement. Le médecin parut s'alarmer de son côté, et me dit que le Père allait faire une maladie, dont il ne pouvait prévoir les suites. Le lendemain 20, il trouva que le mal avait fait de grands progrès, et prescrivit quelques remèdes. A huit heures, le Père s'endormit d'un sommeil profond, que nous croyions le sommeil réparateur et sauveur. J'allai à sa chambre de quart d'heure en quart d'heure, évitant avec soin de le réveiller. Un médecin de nos amis étant venu le voir, ne voulut pas qu'on le tirât de son sommeil. Cependant à 2 heures, comme il s'était présenté de nouveau, que j'étais bien aise qu'il examinât le malade, que d'ailleurs notre médecin ordinaire allait arriver, je réveillai moi-même le Père, qui, à ma grande surprise, avait la langue embarrassée avec tous les symptômes d'une fin prochaine. On courut en toute hâte prévenir notre médecin qui vint

aussitôt. Je le priai de s'adjoindre deux autres médecins et en particulier un Créole d'une grande réputation. Et cependant, je me pressai d'administrer les derniers sacrements. Le résultat de la consulte fut que le Père était atteint de la fièvre jaune, qu'il avait gagnée aux Iles du salut dans le peu d'instants qu'il y était resté, et que nous ne pouvions plus espérer de le sauver. La fièvre avait eu d'abord un caractère vague, qui peut-être avait trompé le médecin, et n'avait affecté des symptômes bien nets que le dernier jour, et même peu d'heures avant sa mort. Le P. Ringot, et un prêtre de la ville, celui-là même qui l'avait connu au Séminaire, avaient pourtant soupçonné la vérité et assuraient que c'était bien de la fièvre jaune qu'il était atteint. Mais comment le croire quand, depuis plusieurs mois, il n'y en avait pas un seul cas à Cayenne, et que d'ailleurs il n'en avait pas les caractères les plus marqués, comme les maux de reins et les vomissements noirs ? On m'a certifié aussi depuis, que dès le début de la fièvre, le docteur en avait reconnu la nature, mais n'avait pas voulu nous en avertir, ce qui me semble douteux. Dès lors, je ne quittai plus le malade, qui essayait bien de parler, mais ne pouvait articuler assez nettement pour se faire comprendre. Il conservait toute sa connaissance. Sa cruelle agonie dura 5 heures, et si je fus déchiré, accablé à la vue de ses souffrances, je fus aussi merveilleusement consolé de toutes les vertus que j'eus sous les yeux. Pas une plainte ne s'échappait de sa bouche, même dans les crises les plus violentes, pas un mouvement qui indiquât de l'impatience. Il voulait avoir sans cesse son Crucifix sur son cœur ou devant les yeux, et toutes les fois que je l'approchais de ses lèvres, il le baisait avec le plus tendre amour. C'est bien ainsi que meurt le St Religieux dans l'exercice de la foi la plus vive, de l'espérance la plus douce, de l'amour le plus tendre, de la résignation la plus parfaite, renouvelant sans cesse le sacrifice de sa vie. Quand vinrent les dernières crises de la mort, ses souffrances semblèrent intolérables, et nous avions le cœur déchiré. Oh! comme on prie bien alors, Mon Révérend Père, pour adoucir les douleurs du moribond, éloigner de lui tout danger. Mon Dieu, s'il était possible de retenir son âme prête à s'envoler, avec quel bonheur on le ferait ! Je me suis mis à genoux bien des fois, conjurant N.S. de conserver à notre Mission un membre si utile et de me prendre à sa place. J'ai fait de bon cœur le sacrifice de ma vie pour sauver la sienne. Pauvre Père ! il a fallu le laisser partir. Il nous a été arraché au milieu des plus vives douleurs et des plus déchirants regrets. Quelques instants avant sa mort, je lui demandai s'il désirait que je lui renouvelasse l'absolution. Oh oui! me répondit-il distinctement, en même temps ses mains défaillantes s'élèvent vers le Ciel; il prononça lentement son acte de contrition, et s'efforça mais inutilement de faire le signe de la Croix. Les crises devinrent moins violentes, ses gémissements diminuèrent; il parut perdre toute connaissance et s'éteignit presque sans bruit à minuit et demi, le 22 Décembre après quatre jours de maladie et six de séjour à Cayenne. — Aussitôt j'écrivis au Gouverneur qui partait dans quelques heures et se pressa de donner des ordres pour les funérailles du défunt. Elles furent pompeuses. Chacun voulut prendre part à notre douleur. Le clergé de la ville surtout, les employés du gouvernement, le corps des surveillants, la gendarmerie, les écoles, les divers ordres religieux. Les habitants de la ville suivirent le convoi. Mr Postel conduisait le deuil ; toutes les bonnes familles de Cayenne venaient après lui. — Je prêchais le Jubilé et la retraite du Jubilé à la paroisse. En revenant du cimetière, j'ai dû monter en chaire ; j'ai parlé sur la mort, on m'écouta avec un religieux recueillement. La circonstance donna du prix au sermon que je n'avais guère pu préparer. — Le lendemain, Mr le Préfet apostolique chanta un service solennel auquel nous avons tous assisté. Je rentrai dans ma chambre vers 9 heures sans me douter des nouvelles épreuves, des nouvelles douleurs qui étaient réservées à notre Mission. Quelques instants après, on me remettait une lettre du P. Gounet qui m'écrivait en ces termes: « Ile Royale, 21 Décembre 1858. Mon Révérend Père, In Cruce salus : Tel est le début de la dernière lettre que vous avez daigné m'écrire. Une lourde croix vient de nous être imposée. Comme la foudre, la mort vient de frapper l'un de vos plus dévoués enfants. Avant-hier, l'excellent aumônier de l'Ile-Royale remettait sa belle âme entre les mains de son Créateur. Le R. P. Ringot Florent est mort Dimanche, 19 Décembre, 4e

Dimanche de l'Avent, à 6 heures du soir. - Depuis un mois il était souffrant et allait s'affaiblissant par une perte continue de sang. Il regardait cet état de souffrance comme une garantie de santé pour l'avenir. Jamais cette indisposition ne l'empêcha de remplir les devoirs de son ministère. Toujours à son poste, à la disposition de tous, il paraissait à tous plein de force et de vie. Dans l'intimité cependant, parfois il exprimait quelques craintes. Comme moi-même j'étais indisposé, fiévreux, il déguisait ses appréhensions, m'entourait de soins et m'obligeait au repos. Pour lui, rien ne l'arrêtait. Si je lui offrais de s'associer à moi pour prendre un verre de vin de malade, il acceptait simplement et gaiment. Ainsi vivions-nous depuis quelques semaines. Enfin Vendredi à une heure après midi, pendant la récréation, il nous quitta tout-à-coup et alla se mettre sur son lit sans nous rien dire. Voyant qu'il ne descendait pas pour la distribution des livres à une heure 1/2, je montai pour l'avertir qu'on l'attendait. Il me répondit vaguement. Je fis la distribution et retournai près de lui. Il avait une forte fièvre. Le médecin arriva à 5 h. 1/2, il parut rassuré, et prescrivit quelques remèdes. Le Père, le lendemain Samedi, s'abstint de célébrer la Ste Messe et prit les remèdes indiqués. La fièvre cependant empirait, le sang coulait avec la même abondance. Il y avait comme du délire. Le médecin ordonna les sangsues afin d'arrêter les hémorrhoïdes. L'effet fut à la vérité produit, du moins en partie; mais le mal s'aggravait, la poitrine s'embarrassait.... fièvre continue, agitation violente, yeux injectés de sang, tête fatiguée, toux sèche, envie de vomir. Le lendemain Dimanche, le docteur fait sa visite, il examine de très-près et accuse une maladie dangereuse. Après mon double service, j'allai le voir pour la seconde fois; il me dit: je suis mieux. J'étais content. Je préside aux Vêpres à l'Ile-Royale. Après l'office, je monte près de lui et lui demande conseil pour deux ou trois petites affaires. Il me répond très-bien, je lui serre la main en riant et je pars pour St Joseph, sans inquiétude aucune. J'avais terminé ma petite instruction et j'allais bénir le peuple, quand un surveillant, député tout exprès, accourt et me fait dire: Vite, vite, le Père se meurt. J'arrive, je le trouve à l'agonie. Il ne parlait plus et ne pouvait même me faire comprendre qu'il m'entendait, qu'en remuant parfois les lèvres pour redire les doux noms de Jésus et de Marie. Je lui administrai les derniers Sacrements; une demi-heure après il expirait. Voici ce qui était arrivé depuis une heure et demie. Il avait eu besoin de se lever; dans son amour pour la modestie, il avait commandé qu'on se retirât. Le frère entendit un grand bruit, il comprit que le Père était tombé. Il monta vite. Le P. Ringot était sur son lit; mais la maladie avait changé d'aspect: Respiration oppressée, vomissements abondants, délire, fièvre brûlante. On fait venir les médecins, et leurs premières paroles sont: qu'on administre Mr l'Aumônier. Le bon frère était seul, il demande la Sœur Supérieure qui plusieurs fois s'était offerte pour voir et soigner le Père, mais toujours avait été refusée par lui: Il voulait jusqu'à son dernier soupir observer ses règles et éviter tout ce qui pourrait donner ne fut-ce que l'ombre du plus léger scandale. La mère Supérieure accourt; elle entoure le Père des soins les plus intelligents et les plus dévoués. Mr Crosse, notre pharmacien, dont je ne puis assez louer la bonté et les services accourt aussi et montre le dévouement le plus admirable. A 6 h 1/2 le Père n'était plus. On l'ensevelit, on le revêt de ses habits sacerdotaux, et nous préparons le petit cabinet où il recevait ses chers transportés. Mr Crosse et Me la Supérieure étaient partout. Nous choisîmes 12 transportés pour veiller. Ensuite je songeai à prendre quelque chose. Le frère et moi nous étions fatigués, maladifs. J'invitai Mr Crosse à souper avec nous. Je voulais un peu me distraire de l'impression trop vive, dont je craignais les suites, sur mon état. Mr le Commandant de St Joseph, les deux docteurs vinrent pendant le souper, plusieurs surveillants se présentèrent. Nous nous retirâmes pour prendre un peu de repos. Mais jugez quel il put être? - Le lendemain, tout se passa bien pour l'enterrement. Le silence, l'ordre, le recueillement furent parfaits. Les surveillants portèrent la Croix ainsi que les six cierges funèbres. Mr le Commandant des trois pénitenciers, Mr d'Huul Commandant de place, Mr Derville, Chef du service sanitaire et un autre médecin tenaient les glands. La musique nous précédait. Les contre-maîtres suivaient la croix; venait ensuite la transportation sur deux lignes; derrière le corps, l'Etat-Major, escorté d'une

30. compagnie de soldats. Enfin le personnel libre. Arrivé au port, l'embarquement pour St Joseph se fit avec peine, mais avec ordre, pendant que la musique jouait. Mon canot venait le premier, ensuite le corps, escorté et suivi de l'Etat-Major. Tous les canots portaient le drapeau national. Mr le Commandant de St Joseph avait fait disposer son monde pour nous recevoir. La cérémonie s'acheva sans accident. Mr le Commandant voulant, disait-il, m'arracher à ma tristesse, m'obligea de déjeuner avec lui. – Voilà le récit fidèle du coup tragique qui vient de nous frapper. Je vous attends avec impatience, Mon Rév. Père, j'ai deux Jubilés sur les bras, et puis il faut un successeur au P. Ringot. Il ne se trouve pas partout. Le poste est important, difficile! – Venez donc, le frère est souffrant. Si Jésus et Marie ne m'avaient rendu un peu de force, notre maison serait un hôpital. – On murmure tout bas que le Père est mort de la fièvre jaune. Je le croirais assez: Mr Crosse me l'a dit; le commandant aussi; et il le tenait de la bouche des médecins. Cette fièvre s'en est prise aussi à moi, mais elle ne m'attaqua pas sérieusement, si ce n'est un jour et une nuit. Mr Crosse m'assure que j'ai subi l'épreuve, que je suis baptisé, et que je n'ai plus rien à craindre. A la garde de Dieu! »

Je me suis en effet rendu aux Iles du Salut, dès que j'ai eu terminé la retraite du Jubilé. J'y ai appris de la bouche même des médecins que le P. Ringot était mort d'une pleurésie dégénérée en fièvre jaune. La veille il s'était beaucoup échauffé à une séance qui s'était tenue chez le Commandant pour le choix de 20 hommes que l'on voulait envoyer au Maroni. Elle avait duré 6 heures; c'est là qu'il prit le germe de sa maladie. En arrivant, je trouvai le F. Naegert atteint à son tour de la fièvre jaune. On me dit qu'on n'en pouvait encore prévoir les suites. Cependant, après l'avoir examiné un instant, il me parut qu'il n'était pas gravement atteint. Le mieux ne tarda pas à se déclarer, il est guéri.

Le Contre-Amiral Gouverneur, Mr Baudin, partait pour Ste Marie le jour même où mourait le P. Postel. A son retour, dès qu'il apprit la nouvelle perte que nous venions de faire, il accourut chez nous, et me témoigna avec la délicatesse exquise que tout le monde lui connaît la part qu'il prenait à notre douleur: « Je viens vous dire, combien je suis affligé de la perte que vous venez de faire, ou plutôt que nous venons de faire; vos pertes sont les miennes, tout est commun entre nous. Nous travaillons à la même oeuvre. Je ressens tout ce qui vous afflige. Il parlait selon ses sentiments. On en trouverait difficilement de plus tendres et de plus nobles.

On nous écrit de Paris, à la date du 28 Février 1859. – Vous connaissez la mort du P. Postel, suivie presque immédiatement de celle du P. Florent Ringot. Voici comment Mr le Contre-amiral Baudin, en rend compte à son Gouvernement: «.... Au nombre des victimes de cette terrible fièvre jaune, nous avons eu le regret de compter coup sur coup, et à 24 heures d'intervalle, le R. P. Florent Ringot, mort à l'Ile-Royale le 20 Décembre 1858, et le R. P. Postel, mort à Cayenne, cinq jours après son arrivée des Iles-du-Salut, où dans un court séjour il avait contracté le germe de la maladie qui l'a si promptement enlevé. Cette double perte de deux ecclésiastiques distingués a causé une sensation douloureuse dans toute la colonie ». Mr le Gouverneur prie ensuite de donner les ordres nécessaires « pour combler sans retard le vide regrettable, que la mort a fait dans le personnel si courageux et si dévoué des Aumôniers de la transportation »: ce sont ses propres paroles. – La Guyane va perdre cet excellent Gouverneur, rappelé en France sur sa demande. Mais nos Pères se consoleront de son départ, en apprenant qu'il est remplacé par Mr Tardy de Montrav dont nos Missionnaires de Chine, et en particulier le R. P. Lemaître, ont eu occasion d'apprécier le mérite et d'éprouver la bienveillance. —— Nous remettons à une autre fois les détails précieux, qui nous sont arrivés de Cayenne, sur les résultats on ne peut plus consolants des travaux de nos Pères. Il suffira de dire aujourd'hui que 1204 transportés ont communié à l'intention du Jubilé. Au Maroni surtout, le succès a été complet. Sur 433 transportés, 12 seulement ont résisté à la grâce. Le Commandant, les quatre surveillants, le magasinier comptable, trois gendarmes sur cinq, quinze soldats sur vingt-quatre, toutes les femmes libres prirent place à la Table Ste avec les condamnés. C'est le P. Jardinier qui a été le principal instrument de toutes ces conversions.

États-Unis. Extraits de différentes lettres. — Le P. Weninger, religieux de la province de Germanie, qui travaille en Amérique depuis une dizaine d'années, achevait une série de Missions allemandes, données dans la ville et les environs du Détroit avec un succès extraordinaire. Il était occupé à bénir solennellement une croix de mission lorsque tout le peuple jeta un immense cri d'étonnement. Qu'est ceci? On apercevait distinctement dessinée dans les airs, une grande Croix lumineuse, qui disparut aussitôt qu'on eut fini de planter la croix de mission. Cet événement eut lieu le 7 Septembre dernier, à 2 heures de l'après-midi. C'est la troisième fois que ce phénomène arrive en faveur du même missionnaire et dans des circonstances semblables: la 1ère fois en 1853, puis en 1856 au moment où il se jetait à genoux devant une croix de mission, et cette année la veille de la Nativité de la Ste Vierge. — Ce saint Missionnaire est le digne émule du P. Bapst, que les protestants ont voulu martyriser il y a quelques années, et qui opère aussi des prodiges dans le ministère apostolique. Il est devenu tout-puissant à Bangor. Les habitants de cette ville, indignés de la conduite sauvage de leurs coreligionnaires, ont protesté hautement au nom de la liberté contre une pareille manière d'agir. Environné du respect et de l'estime publique, il voit son troupeau s'augmenter tous les jours. Beaucoup de protestants se convertissent. Sans autre fond que la Providence, il est parvenu à ériger deux écoles catholiques et à faire construire sept églises, dont la dernière a coûté 220,000 francs. Aussi, dans une lettre récente adressée au R. P. de Forell, ne se lasse-t-il point d'exalter la bonté de Dieu envers ceux qui ont le bonheur de souffrir quelque chose pour sa gloire!

Extrait d'une lettre du P. Félix Barbelin. Philadelphie (province de Maryland) 9 Février 1859.

« Les fêtes de Noël nous ont donné beaucoup de consolations tant spirituelles que temporelles. Des pécheurs de longue date sont revenus à la pratique de leurs devoirs religieux; nous avons eu des convertis blancs et noirs; notre église s'est remplie 4 fois le matin, à 5 heures ½, à 7 h., à 8 h. ½, et à 10 h. ½, et l'après midi à 2 h., à 3 h. ½ et quelquefois à 7 h. ½. Mais c'est des fruits temporels que je veux vous parler aujourd'hui. J'ai entrepris un agrandissement de nos écoles gratuites: œuvre importante, mais dont les frais devaient excéder de beaucoup mes ressources. Me confiant à la divine Providence, je signai à divers mécaniciens des obligations personnelles que je devais acquitter à Noël, et grâces au bon Dieu tout a réussi. Nous avons eu bazars, concerts, drames religieux, et quêtes qui m'ont procuré près de 12,000 francs. Nos catholiques ne sont pas riches, mais ils sont généreux, surtout les pauvres Irlandais. Beaucoup de ces derniers vivent dans la misère, et cependant voici ce qu'ils ont donné dans notre église de St Joseph, l'une des plus petites de la ville, pendant les derniers mois de l'année: 1200 fr. pour le séminaire diocésain; 2800 fr. pour la cathédrale en construction; 830 fr. pour nos institutions de charité; 970 fr. pour les pauvres; 610 fr pour le sanctuaire; 600 fr. pour la propagation de la foi; 520 fr. pour le séminaire américain à Rome, en tout 7530 fr. sans compter leur part dans les 12000 fr. recueillis pour les écoles; sans compter non plus les locations des bancs, quêtes d'Eglise et jura stolæ pour le soutien des églises et des prêtres. Ces détails ne regardent que notre église, et il y a à Philadelphie 20 autres églises catholiques et 10 dans les faubourgs. — La plupart des protestants qui nous entourent sont riches et généreux pour les sectes auxquelles ils appartiennent; ils ont des institutions de tout genre, fondées et soutenues par le trésor public, ou par la libéralité privée; mais dans leurs asiles, écoles, hôpitaux etc.... où ils reçoivent à bras ouverts nos pauvres catholiques, ils cherchent à répandre leurs erreurs, quelquefois ouvertement, et souvent d'une manière indirecte et plus dangereuse. Par conséquent, outre les nouvelles églises qu'il faut construire pour les émigrans et les convertis, on est obligé d'ériger des asiles de bienfaisance, et surtout des écoles, des académies, des Collèges pour éloigner la tentation et sauver la génération naissante. »

Extrait d'une lettre du P. Henri du Ranquet. — New-York, Collège St François-Xavier, 29 9bre 1858. « Je ne puis guère penser à autre chose en ce moment qu'à la mort édifiante d'un jeune homme que j'ai

» préparé pendant un an et qui vient d'être perdu. C'était mon grand souci pendant ma maladie, que de le voir comme abandonné, mais le bon Dieu ne l'abandonnait pas. On a pensé que nos PP. n'avaient pas le temps d'aller à la prison; j'ai obtenu qu'un prêtre séculier, Mr Neligan y allât. Il a pris un soin tout paternel de ce pauvre enfant. Je l'appelle enfant: car il n'avait pas 17 ans, lorsqu'il y a peu de temps, il commença à fréquenter quelques-uns de ces jeunes "rowdies" de New-York. — Quelques semaines après, s'étant enivré (pour la première fois de sa vie), il se prit de querelle avec un passant, et il a été convaincu de l'avoir tué d'un coup de couteau. Il a vécu à la prison comme un de ces anciens solitaires du désert, faisant chaque jour des progrès et des progrès étonnants dans la vertu. Au commencement, quoique toujours fort docile, il n'était pas résigné. Une sœur lui demandait, il y a six ou sept mois s'il était résigné: — pas de réponse. — Mais si c'est la volonté de Dieu? — pas de réponse. — Si le bon Dieu vous disait maintenant: Je vous laisse le choix, mais ma volonté serait que vous acceptassiez la mort? — Il baisse les yeux et ne dit rien. La semaine avant son exécution, il répondait à la même question: "Oh je mourrais trois fois!" Peu à peu, il a supprimé toutes les visites qui n'étaient pas "pour son âme," si bien que c'est seulement d'après les instances des sœurs de la Mercy, qu'il a consenti à voir ses parents la dernière semaine. Il jeûnait depuis longtemps au pain et à l'eau, et ne prenait ce peu de nourriture qu'à 3 h; ne dormait que sur une planche et seulement 3 h. chaque nuit; et passait tout son temps jour et nuit en prières. — Le bon Dieu le préparait; et après avoir dit longtemps: "quel dommage s'il mourait!" nous avons fini par dire: "quel dommage s'il ne mourait pas!" Je le regarderai toujours comme un de mes protecteurs dans le Ciel. Ce que j'ai le plus admiré en lui, c'est son zèle; toutes les fois qu'il a eu l'occasion de faire quelque bien, il en a profité. — Les nuits sont longues dans les cellules obscures de la prison; un des prisonniers crie d'une autre cellule à mon pauvre James, un soir: "Je m'ennuie, je n'ai pas un bout de chandelle". — James répond: "J'en ai bien une, mais je ne peux pas te la donner, c'est une chandelle bénite (Ses parents le pourvoyaient constamment d'une chandelle bénite). Cependant je crois que je pourrai te l'envoyer, si tu me promets de dire une prière". — "Je dirai ta prière". — Alors James lui envoie avec la chandelle son livre de prière marqué au *Memorare*, et un instant après, l'autre qui est protestant, lui répond: «Merci; j'ai dit ta prière deux fois». — Je ne sais ce que nous ferons de cet autre misérable, qui est convaincu d'avoir brûlé sa maison et sa femme dedans, et est aussi condamné à mort. S'il se convertit — et déjà il donne quelques signes de conversion — ce sera, après Dieu, à ses rapports avec ce pauvre enfant qu'il le devra. — Une autre fois, la veille d'un jour où le P. Hudon devait lui porter la Ste Communion, un mauvais garnement de l'âge de James, est conduit à la prison pour être le lendemain mis à bord d'un vaisseau. Il était dans une cellule vis-à-vis celle de James et jurait comme un démon. — James lui persuade non sans peine de ne plus jurer, découvre qu'il est catholique, n'a pas fait sa 1ère Communion, ne s'est jamais confessé, et fait si bien, dans cette conversation qui a lieu en criant de cellule à cellule, que le lendemain le P. Hudon trouve mon homme à genoux qui lui dit qu'il est à se préparer depuis 5 heures du matin. — N'admirez-vous pas ces merveilles de la divine grâce?

Lettre du R. P. Hus. St John's College, le 16 Décembre 1858. « J'ai à vous annoncer la mort subite et si regrettable du P. Jean Larkin, qui était pour les Catholiques des Etats-Unis ce que le P. de Ravignan était pour les Catholiques de France. Vendredi et samedi derniers, il avait entendu les confessions durant une grande partie du jour et de la nuit, dans notre église si fréquentée de St François-Xavier à New-York. Elles sont en ce moment plus nombreuses encore que de coutume à cause du Jubilé. Samedi à 7 h. 1/2 du soir il avait quitté son confessionnal, entouré de plus de 50 personnes, pour aller prendre le thé. Rien ne faisait pressentir ce qui était pourtant si prochain. Il s'était mis à table auprès du P. Goetheln qui alors était seul au réfectoire avec le F. servant. Il avait pris un peu de thé et mangé quelques bouchées. Il s'arrêta et parut comme accablé de sommeil. Le P. Goetheln lui dit à l'oreille:

Je crois que vous avez dormi au confessionnal. Non, répondit le P. Larkin, je n'éprouve jamais ce besoin que quand j'y rentre immédiatement après les repas; et il recommença à manger. Un très-court instant après, il se pencha vers le P. Gockeln en lui tendant la main et disant: Mon Père, tout est fini. Il était frappé d'une apoplexie, qui lui enleva tout-à-coup et pour toujours l'usage de ses facultés. Le P. Gockeln le soutint sur sa chaise. Le Frère courut avertir la communauté qui était en récréation. Un matelas fut étendu au milieu du réfectoire et le P. Larkin couché dessus. Quatre médecins appelés aussitôt, accoururent et lui prodiguèrent tous les soins possibles; mais inutilement. De leur côté les Pères firent tout ce qui était en leur pouvoir en donnant Absolution, Extrême-Onction, Indulgence in articulo mortis; et toute la Communauté étant en prière, le Père Larkin mourut, sans efforts ni convulsions, un peu après 10 heures. Le F. Langcake avait été envoyé ici avec une voiture. Nous n'arrivâmes qu'à 2 heures et je ne trouvai plus qu'un cadavre. — Dès Dimanche matin, nous fîmes connaître la triste nouvelle à M.M. les Curés de New-York, en les invitant à recommander le P. Larkin aux prières de leurs paroissiens. Tous le firent en termes pleins d'éloges et de regrets pour lui, de sympathie pour nous. On nous assure que presque tous les auditoires s'y associèrent par leurs larmes. Le P. Larkin devait le soir de ce Dimanche donner une Lecture dans l'église St. Jacques, au profit des écoles Catholiques, soutenues par la charité. Elle avait été annoncée dans les journaux sous ce titre: Respect que la Religion nous commande pour l'enfance et motifs de ce respect. Quand Mgr. l'Archevêque apprit la mort du Père, il s'offrit pour parler à sa place. Son exorde lui fut fourni par la triste circonstance et il le termina en disant: Ne pleurons pas sur le P. Larkin; toujours brave soldat de la Croix, il est mort généreusement et noblement à son poste. Dans le corps du discours, il fit durant près d'un quart d'heure un éloge du Père, qui fut écouté avec toutes les marques du plus vif intérêt. — De 9 heures du matin à 5 h. du soir, la foule se pressa toujours dans la grande salle du Collège, où le corps avait été exposé. Beaucoup de personnes demandèrent avec instances quelque chose qui eût été à son usage et il fut impossible d'empêcher toutes celles qui voulurent avoir de ses cheveux. — Lundi matin, presque tous les prêtres de la ville assistèrent à l'office des morts, qui fut psalmodié, et à la messe, chantée par le Dr. Cummings ayant 2 autres Curés pour Diacre et sous-Diacre. Avant l'absoute, le Dr. a parlé durant environ 20 minutes, et tous les amis du Père ont été satisfaits. 20 voitures, dont chacune contenait au moins 4 personnes, ont suivi le Corbillard jusqu'ici. M.M. du Séminaire avaient demandé que le corps fut introduit dans leur église, qu'ils ornèrent très-convenablement pour cela. Après le Libera et l'absoute, tout le Séminaire en habit de chœur, toutes les personnes venues de New-York, et tous nos pensionnaires d'ici, malgré une pluie battante, suivirent jusqu'au cimetière. — Mardi matin nous assistâmes à un service très-solennel que ces M. M. du Séminaire ont chanté dans leur église. On nous dit que plusieurs de M.M. les Curés de la ville se proposent d'en faire autant. Nous le ferons ici Jeudi.

Vous tous qui avez connu le P. Larkin, faites le connaître à nos Pères et Frères de France, et leurs regrets, comme leurs prières, s'uniront aux nôtres. La main de Dieu frappe bien rudement notre pauvre Mission: quatre l'ont quittée cette année pour entrer dans l'éternité. Travaillons courageusement, et prions avec ferveur pour que le Ciel nous redevienne propice!

Canada — Extrait d'une lettre du P. Gravoueille — Montréal, Collège Ste Marie 23 Janvier 1859.

La ville de Montréal ressemble absolument à nos grandes villes de France; notre collège est l'image la plus exacte des Collèges de France. J'aurais oublié depuis longtemps, que je suis dans le nouveau-monde. Une chose cependant me le rappelle encore; c'est l'amour que tous les Canadiens portent à tout ce qui touche à la France. Il semble que ces braves gens soient partis d'hier de leur Bretagne ou de leur Normandie; la France pour eux, c'est encore la patrie. — Notre R. P. Recteur donne des leçons publiques de philosophie aux jeunes gens de la ville: Ce cours, qui a lieu deux fois la semaine, est suivi et fait du bien. Le P. Tailhan a été fort goûté à l'Université Laval de Québec où il enseigne la philosophie; il avait au moins 200 personnes à chacune de ses leçons; tous les ecclésiastiques de la ville, évêque en tête, et tous les hommes marquants. Il a fini son cours pour cette année; 3 mois de classe! Il a le temps de se préparer. Ici notre collège va très-bien. 250 élèves, dont 140 pensionnaires; il est en vogue dans ce moment; nous avons à l'extérieur une réputation qui va toujours croissant. On compte sur

40. 300 élèves pour l'année prochaine. Les études marchent bien, elles sont à peu près sur le pied du Ratio Studiorum. L'enseignement de l'anglais nous f[illegible] bien à faire une petite brèche, mais nous tâchons de compenser cela, en développant le plus possible les moyens d'émulation, et ils prennent parfaitement. Je n'ai pas le temps de vous donner des détails. Le P. Vasseur, entre autres choses, a fait déclamer, jouer un dialogue grec devant une nombreuse assemblée de Ladies et de gentleman, qui ouvraient de grand yeux.

Chine - Extrait de plusieurs lettres. Chang-hai, 2 Octobre 1858. — Le P. Lemaître vient de faire ordonner prêtres par Mgr. Delaplace dans l'île de Tchusan, trois de nos Séminaristes. Le 29 Septembre, écrit-il, fête de St. Michel, première messe et grande réjouissance à la maison de Chang-hai; grand dîner pour tous au Séminaire, où la présidence revenait aux nouveaux prêtres: ils s'en sont tirés à la satisfaction de tous, avec autant de modestie que d'aisance. Le lendemain, la maison de Zikawei réclamait sa part de bénédiction, et nos collégiens ont fêté leurs aînés, devenus leurs Pères, avec un bonheur que plusieurs d'entre eux procureront sans doute un jour à l'Eglise du Kiang-nan. Nos trois nouveaux prêtres sont les prémices du séminaire du Kiang-nan, ouvert dès l'arrivée du P. Brueyre, sous l'administration de Mgr. de Besi, en 1842 ou 43. Quelques jeunes gens du Chang-tong, qui ont étudié quelques années avec les nôtres, et n'étaient pas les plus avancés, ont bien été ordonnés il y a deux ou trois ans; mais je ne crois pas qu'ici nous ayons à nous repentir d'avoir exigé plus d'étude et plus de formation. Loin de se plaindre de n'avoir pas été ordonnés plus tôt, nos trois prêtres regrettent surtout de n'avoir pas eu plus de temps pour s'exercer dans leur littérature et étudier leurs livres et leur histoire. L'un d'eux, qui avait plus spécialement étudié le Chinois, sans négliger les études ecclésiastiques, a déjà dans ses rapports avec la classe instruite, un ascendant que n'auront jamais des prêtres qui auraient négligé les études de leur pays. — Avant même que ces nouveaux officiers de l'armée Sainte fussent promus à leur grade, leur poste respectif était assigné; tout l'équipement était prêt, et ils vont de suite commencer leur première campagne. Priez le grand Roi de les soutenir et diriger, et de leur préparer dans notre jeunesse, des compagnons selon son cœur, qui fassent la conquête des 60 millions de Kiang-nanais qu'ils ont à arracher à l'enfer et conduire au grand triomphe du Ciel.

Novembre. — L'Ambassadeur des Etats-Unis a honoré Zikawei de sa visite: bien qu'il fut très pressé de rentrer à Chang-hai et qu'il n'eut visité les dortoirs et les études qu'en courant, le P. Ravary l'engagea à passer à la salle de musique; et quand Son Excellence eut vu de petits Chinois toucher l'orgue, faire grincer le violon et le violoncelle &c... les amis qui l'attendaient à Chang-hai furent oubliés, et la visite prolongée d'une heure. —

Les Pères Lainé et Jouband et les Frères Scholastiques Sécher, Dovergne et Launay sont enfin arrivés à Chang-hai le 13 Novembre jour de St. Stanislas, après une longue traversée de 8 mois ½ depuis le Havre et de 50 jours depuis Hong-Kong. — Ils sont suivis d'un nouveau renfort qui, nous l'espérons, ne restera pas aussi longtemps en mer. Il arrivera bien à propos, car d'après les dernières nouvelles, le nombre des catéchumènes va toujours croissant et des familles entières de 70 et 90 membres demandent le baptême.

Correspondance de Laval

Scholasticat de Laval  Juin 1859.

Les Scholastiques de Laval aux PP. et FF. de

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax X^ti.

France. – Missions d'Alsace. Issenheim, 15 Mars 1859. – Depuis environ deux ans, nous sommes parvenus à donner en Alsace huit ou dix missions. Notre petit nombre nous oblige à refuser la plupart de celles qu'on nous demande. Assiégés dans nos deux maisons d'Issenheim et de Strasbourg par les pénitents, ce n'est qu'à la dérobée que nous pouvons nous échapper pour une mission de 8 ou 10 jours au plus, et puis en rentrant à la résidence, nous trouvons pour nous reposer une foule de pénitents qui nous attendent et qui murmurent sur notre absence. Quel bien nous pourrions faire dans ce pays, si les missionnaires étaient plus nombreux!

En Alsace, il n'est point nécessaire pour attirer les fidèles à la mission de faire de pompeuses cérémonies, d'éblouir les yeux par l'éclat des décorations. Le missionnaire arrive dans une localité qui contient 2, 3, 4 et quelquefois 5,000 habitants; après quelques instants de repos, il se rend à l'Eglise, il chante le *Veni Creator*, et il monte en chaire. Déjà tout est encombré, les nefs, les tribunes, l'orgue. Avant de commencer le sermon, le prédicateur se met à genoux, récite un *Pater*, un *Ave* et les invocations aux Cœurs de Jésus et de Marie, et à St. Joseph. Tout le peuple a répondu à haute voix et la mission commence. A la fin du sermon, bénédiction du St. Sacrement; mais avant de monter à l'autel pour la donner, le célébrant se prosterne, et tout le monde récite à voix basse 3 *Pater* pour la conversion des pécheurs endurcis; pendant ce temps il règne le plus profond silence, on n'entend que le son des cloches qui sonnent à toute volée pour avertir même les absents de se mettre à genoux et de prier. Les instructions se font surtout le soir; car pendant le jour il est bien difficile de réunir les fidèles à cause des nombreuses fabriques qui retiennent les ouvriers pendant toute la journée. Sans avoir pris le temps de souper, après avoir travaillé pendant 12 heures, ils accourent le soir à l'Eglise, et ils se tiennent debout pendant deux heures; car généralement ils n'ont pas le moyen de louer des places. J'ai vu presque partout, à ces sermons du soir, les bancs deux fois remplis. C'est une lutte dans les familles à qui ne restera pas pour garder la maison; il y en a même qui la laissent vide à la garde de Dieu. Généralement aux instructions du soir, et le Dimanche à tous les sermons il y a plus d'hommes que de femmes, parce que c'est à celles-ci de garder la maison, les hommes étant alors libres de tout travail. Au bout de 2 ou 3 jours, les confessions commencent. Tout le monde veut se confesser, tous s'adressent aux Pères, de sorte que nous sommes au confessionnal, quelquefois depuis 4 h. du matin jusqu'au soir, sauf le temps de la messe, des repas et des sermons. Ici on ne connait pas l'usage de se confesser deux fois; mais presque tous cependant demandent à faire une confession générale. Il est facile de comprendre, en voyant cette multitude de pénitents qui veulent tous se confesser au missionnaire, que le travail ne tarde pas à l'accabler; mais comment pourrait-il y songer et s'en plaindre quand il voit, en arrivant à l'Eglise le matin, son confessionnal encombré d'une foule qui attend depuis une heure ou deux, quand il voit des hommes, des femmes, des vieillards et même des enfants qui depuis deux et trois jours

2. sollicitent en vain le bonheur de se confesser, quand il voit ces pauvres gens l'arrêter dans la rue et lui dire : "Ma mère est malade, et voilà deux jours que j'attends". - "J'ai 7 enfants dont 5 en bas âge et je ne suis revenir pour la quatrième fois!" - "Voilà 3 jours que je perds mon salaire à la fabrique pour pouvoir me confesser!" etc. etc. Vous comprenez qu'avec cela nous n'avons pas de temps pour faire de grandes cérémonies. Tout se réduit ordinairement à une consécration de la paroisse à la Ste Vierge, à une amende honorable au St Sacrement, quelquefois à la rénovation des promesses du baptême, et parfois aussi pour la clôture à une plantation de Croix.

Voici maintenant quelques faits à l'appui de ce que je vous ai dit jusqu'ici. A Blodelsheim sur les bords du Rhin, où nos Pères chassés de Suisse, il y a quelques années, donnèrent trois missions, et où les Pères Liguoriens en donnèrent trois aussi pour les habitants du pays de Baden, je pus voir par moi-même que ces six missions n'avaient pas dégoûté les bons habitants de ce village. C'était pendant les jours du Carnaval. Depuis le matin jusqu'au soir, l'église ne désemplissait pas; dès que les messes étaient terminées, le peuple commençait à réciter le chapelet à haute voix dans l'église, et cela continuait ainsi jusqu'à l'instruction du soir, c.a.d. pendant toute la journée, excepté le temps de l'instruction du matin. Quoiqu'on ait donné des missions dans le pays de Baden, un grand nombre de Badois passèrent le Rhin, ils se logèrent dans les maisons, dans les granges, dans les écuries, mais surtout dans l'église, où ils passaient toute la journée. Entre autres, je vis arriver une troupe d'une vingtaine de jeunes filles, conduites par un brave homme qui veillait sur elles comme un père. Quelques-unes de ces pauvres filles voulaient à tout prix se confesser 3 ou 4 fois par jour, et quand je les renvoyais, elles me disaient : "Encore ce petit péché, mon Père, s'il vous plaît, ce sera le dernier; autrement je ne m'en retournerai pas tranquille." Enfin le moment de partir arriva, et ce fut un moment déchirant. Il était 9 h. du soir; un salut solennel venait de clore les 40 heures et la petite mission. Tout était fini; seulement les cierges brûlaient encore à l'autel. Alors tous ces bons Badois, hommes, femmes et enfants se lèvent spontanément et viennent se ranger debout au milieu de l'église; ils entonnent tous ensemble un de ces admirables cantiques que les Allemands seuls savent chanter. Pendant plus d'une heure toute la population resta là pour les entendre. Ces bons Allemands émus eux-mêmes par leur chant fondaient en larmes, et pour les faire cesser, il fallut fermer de force les portes de l'église. Le lendemain matin, avant de s'embarquer, ils vinrent en pleurant nous baiser les mains, et nous demander une dernière bénédiction. - Ce jour là, je me rendis moi-même avec le Curé dans le pays de Baden pour faire une visite à l'Archevêque de Fribourg. Arrivés à une station pour y prendre le convoi de Fribourg, au moment où nous allions monter dans les secondes, nous entendons tout-à-coup de grands cris qui partent des troisièmes : "Ce sont nos Pères, ce sont nos Pères", criaient tous ces braves gens qui n'espéraient plus nous revoir. Nos billets de secondes nous donnaient le droit de monter dans les troisièmes, où nous reçûmes une véritable ovation à la grande stupéfaction de tous les voyageurs et de tous les employés de la gare. Nous vîmes enfin de loin le village de nos gens, et avant de les quitter, il fallut encore leur donner une dernière bénédiction.

Je fus appelé à Cernay pour prêcher l'adoration perpétuelle; c'était la première fois qu'elle avait lieu. Dès qu'on sut qu'un Père Jésuite entendrait les confessions, il y eut un tel encombrement, qu'il ne me fut plus possible de prêcher. Je ne fis donc qu'un ou deux sermons le Dimanche : tout le reste de la semaine je m'ensevelis dans le confessional depuis 3 h. du matin jusqu'à 10 et 11 h. du soir. Il y eut des luttes acharnées auprès de mon confessional; heureusement il était solidement établi dans le mur; sans cela il eut été mille fois renversé avec votre serviteur. Une pauvre servante, en rentrant chez elle le soir à 9 h., disait à sa maîtresse : "J'ai eu bien de la chance aujourd'hui, je viens de me confesser, et je n'ai attendu que depuis ce matin à 4 h."

On venait des localités voisines. Un Monsieur attendit pendant 3 jours et dut se retirer sans avoir pu arriver

jusqu'à moi. Trois employés dans une fabrique en étaient aussi à la fin de leur 3e jour; c'était en vain qu'ils avaient fait chaque jour deux lieues pour venir se confesser. Leur congé expirait ce soir-là. Enfin, en désespoir de cause, à 9 h. du soir, ils vont prier le Curé de faire fermer les portes de l'église, et de les introduire clandestinement dans la sacristie. Il était près de 11 h., lorsqu'ils purent s'en retourner chez eux. Le lendemain, dès 3 h. du matin, toute la brigade de gendarmerie, maréchal des logis et brigadier en tête, se rangeait en file devant mon confessionnal. A 4 h., je montai à l'autel, je leur dis une véritable messe de communauté, à laquelle ils communièrent. A 5 h. mes hommes allaient donner l'avoine à leurs chevaux, et à 6 h. ils montaient à cheval, et partaient en correspondance.

A Guebwiller, nous eûmes cette année 500 communions pascales de plus que les années précédentes.

A Bühl, grand village de 2 à 3,000 âmes, où tout le monde travaille dans les fabriques, les ouvriers craignant que nous ne dormissions trop longtemps, s'étaient, à la fin de la mission, emparés des clefs du clocher, et dès 3 h. du matin ils mettaient les cloches en branle pour stimuler notre zèle. Dès 4 h. du matin, les ouvriers assistaient en foule à une messe avant d'aller au travail, et dans le courant de la journée, les maîtres de fabriques, dont plusieurs sont protestants nous les envoyaient par bandes de 50, pour se confesser.

La mission de Massevaux, la plus longue que nous ayons donnée dura 15 jours, et cependant nous ne pûmes achever les confessions. Trois protestants se convertirent. Nous eûmes d'abord de grandes préventions contre nous; car il y avait deux partis, celui de l'ancien Curé, destitué par Monseigneur, mais demeurant dans la paroisse sous la protection du maire et du conseil municipal, et celui du nouveau Curé qui nous avait appelés par ordre de l'Evêque; mais bientôt, Dieu aidant, tout le monde fut pour nous, et la mission produisit des fruits abondants. La cérémonie de la plantation de la Croix fut magnifique. Le lieu désigné se trouve à une demi-lieue de la ville, dans un hameau situé au milieu des bois, dans la montagne, près d'une ancienne chapelle appelée *Petite Notre Dame des Ermites*. C'est là que pendant toute la révolution les fidèles se réunissaient clandestinement pour entendre la messe. La tête de la procession était déjà arrivée au lieu désigné, tandis que le reste se trouvait encore en ville. Pendant le trajet, tout le monde sans exception récitait le chapelet à haute voix en deux chœurs. Un temps admirable venait encore ajouter à l'éclat de cette fête, la plus belle que j'aie jamais vue. Il y avait là de 6 à 8,000 personnes, à ce que l'on dit. Lorsque la Croix fut plantée, je montai dans une chaire rustique improvisée sous un chêne, et je m'adressai à cette multitude agenouillée sur le gazon ou groupée en amphithéâtre sur les rochers d'alentour. On dit que j'ai réussi à me faire entendre de tout le monde. Le soir, au sermon des adieux, ce ne furent plus seulement des sanglots et des larmes qui se firent entendre dans l'église, mais de véritables hurlements, à tel point que les entendant de la tribune de l'orgue où je me trouvais alors, je crus qu'il y avait une dispute ou qu'un accident venait d'arriver. Dans cette localité, comme les directeurs de fabrique qui sont protestants, ne se montraient pas disposés à donner la liberté à leurs ouvriers pour se confesser, les filles de fabrique prirent elles-mêmes cette permission sans la demander, et le nombre des contraventions fut si grand qu'il fallut bien pardonner aux coupables. A cette mission de Massevaux se rattache un trait qui montre bien l'infinie miséricorde de Dieu. Dans une des annexes de la ville vivait un riche meunier qui, par suite de chagrins domestiques était livré à l'ivrognerie et vivait depuis de longues années dans l'éloignement des Sacrements. Il était malade depuis quelques semaines, et avait toujours repoussé les avances du Curé qui me pria d'aller le visiter. Comme ancienne connaissance, je fus bien reçu, et mon homme accepta non seulement une médaille de la Ste Vierge, mais encore la proposition que je lui fis de le confesser, ce qui fut fait, séance tenante, bien que son état n'eût rien d'alarmant; car la veille encore il avait été levé et n'était retenu au lit que par un emplâtre qu'on lui avait appliqué. Le lendemain matin, au moment de monter en voiture j'appris par le Curé qu'il avait communié dans de très bonnes dispositions, et que tout allait bien. Deux heures après, notre homme était mort, sans que l'on eût même le temps de prévenir

le Curé pour lui donner l'Extrême-Onction. Cet évènement fit une grande impression sur toute la paroisse.

A Ammerschwihr, pendant 10 jours que dura la mission, les travaux furent interrompus et tous les jours chômés comme des Dimanches. On disait cette paroisse très-négligée; et cependant tout le monde fit sa mission et s'approcha des Sacrements, sans exception. Il en fut de même à Kientzheim et à Benwihr, autre paroisse du vignoble. Ce fut toujours le même empressement pour se confesser, la même affluence aux sermons; en un mot ce que je vous ai dit d'une de ces missions peut se dire de toutes les autres; partout les mêmes démêlés entre les gens de l'endroit et ceux des localités voisines qui cherchaient à arriver en fraude jusqu'aux Pères.

Ce n'est pas seulement en Alsace qu'on nous demande des missions. On nous réclame dans le département de la Haute-Saône. J'ai prêché avec le P. Letierce de Strasbourg une mission de 15 jours dans le département des Vosges, à la Bresse, au milieu des montagnes. De l'Eglise à l'une des extrémités de la paroisse, il y a 19 Kilomètres, et 15 de l'autre côté. A l'exception de l'Eglise, de la Cure, de l'école et de quelques fabriques toutes les maisons sont éparpillées dans les montagnes. Eh bien, malgré le froid qui fut excessif pendant les 8 premiers jours, malgré la pluie et la neige qui tombèrent ensuite sans relâche, toute la population accourut à la mission. On a vu des enfants et des femmes tomber en faiblesse d'inanition auprès des confessionnaux; une petite fille de 13 ans resta un jour entier sans manger auprès du mien, afin de ne pas perdre sa place, et quand elle eut son tour à 8 h. du soir, elle avait encore 2 lieues à faire par un temps affreux, pour rentrer chez elle. Nous ne savions plus où nous mettre, quand nous paraissions au sortir de l'Eglise pour aller prendre nos repas, nous étions poursuivis par une troupe de gens qui commençaient leurs confessions dans la rue et qui employaient tous les moyens pour nous attendrir. Rentrés à la Cure, nous trouvions le corridor encombré d'hommes qui attendaient là depuis plusieurs heures. La porte de ma chambre elle-même ne fut pas épargnée: un jour que je m'étais enfermé pour dire mon bréviaire, des malins l'enfoncèrent pour arriver jusqu'à moi; d'autres feignant de venir chercher un prêtre pour un malade vinrent me surprendre dans mon lit. Aux adieux tout le monde pleurait; ce furent des scènes comme à Massevaux moins les hurlements. Nous avons entendu pendant cette mission les confessions de 2,400 personnes.

Vous voyez, par cette relation abrégée, le bien que nous pourrions faire en Alsace par les missions, si nous étions plus nombreux. J'ajoute à cela, que l'année dernière à Issenheim, nous avons eu plus de 28,000 confessions, y compris celles que nous avons entendues en mission. Il y a des Dimanches, où nous avons été obligés de renvoyer plus de 100 personnes dans une seule matinée. La maison centrale d'Ensisheim nous fournit aussi 4 ou 5 fois par an l'occasion d'y exercer le saint ministère. Le pèlerinage de N. D. de Thierbach nous réclame encore, et nous avons dû refuser les propositions avantageuses que la ville de Soultz nous a faites, toujours parce que nous n'avons pas de Pères disponibles. Priez donc pour que Dieu nous envoie des auxiliaires.

Œuvre des Prisons. Récit d'une mission donnée dans la maison Centrale de Fontevrault.

Angers, 19 Mars 1859. — C'est le 18 8bre 1858 qu'au nombre de quatre, nous arrivâmes à la maison centrale de Fontevrault pour y donner les exercices du Jubilé à plus de 2,000 détenus. Nous fûmes parfaitement accueillis par Mr le Directeur. Un conseil auquel avait été admis le premier Aumônier, avait déjà décrété, avant notre arrivée, les mesures les plus convenables au succès de la mission. Ces mesures étaient excellentes; nous en fûmes très-satisfaits, ainsi que de l'entente cordiale qui exista entre l'administration et les Pères durant notre séjour à Fontevrault.

Dès le soir de notre arrivée nous ouvrîmes le Jubilé. Il nous fut difficile de nous défendre d'une certaine émotion en paraissant pour la 1ère fois au milieu de ces infortunés à qui nous venions apporter des consolations dont ils avaient si grand besoin: ce sombre uniforme, ces gardiens placés çà et là, le sabre au côté, pour maintenir le bon ordre jusque dans le lieu saint, cette multitude si imposante, où étaient si tristement représentées toutes les classes de

la société jusqu'aux noms les plus illustres, toutes les professions depuis les plus abjectes jusqu'aux plus sublimes, telles que le Sacerdoce et l'état religieux : tout cela était bien de nature à émouvoir le cœur d'un apôtre. Les premières paroles tombées de la chaire de vérité furent écoutées et recueillies avec respect; c'était déjà beaucoup, car il arrive trop souvent que des murmures désapprobateurs se fassent entendre pendant qu'on annonce aux détenus la parole sainte. Cette attention respectueuse alla toujours en croissant. Un chœur de musiciens organisé d'avance, dans lequel s'alliaient admirablement l'expression la plus mâle à une certaine empreinte de tristesse et de mélancolie, contribua beaucoup, par son zèle à nous seconder, au succès des Exercices. Cependant il faut bien l'avouer, les instructions seules n'étaient pas suffisantes pour ébranler ces hommes. L'ignorance dans les uns, les préjugés dans les autres, dans tous le terrible respect humain qui domine en maître dans la prison, nous faisaient une opposition formidable. Il fallut donc les visiter dans les ateliers, et recueillir un à un les numéros (car ici les noms sont inconnus) de ceux que la grâce avait touchés dans les sermons ou que nous gagnions dans nos entretiens particuliers. — Si je vous faisais une description de l'établissement et non le récit d'une mission, je vous montrerais tous ces malheureux entassés dans ces ateliers, et là, se livrant sous la surveillance de la force armée, aux travaux les plus pénibles qu'ils exécutent en gardant un éternel silence. Rien n'est comparable toutefois au sort de ceux qui, jugés incapables de rien faire, sont réunis dans une salle immense où, assis les uns près des autres, sans aucun appui, et avec la défense la plus absolue de dire une seule parole, ils passent les jours entiers, les mois, les années dans l'inaction la plus complète. Je vous laisse à penser si le diable a beau jeu auprès de tels hommes. Ce système de visites nous réussit à merveille. En quelques jours, la glace fut brisée, l'élan fut donné, plusieurs ateliers donnèrent en masse leurs numéros pour se confesser. Mais restait une difficulté réelle : celle de les instruire convenablement. Pour cela, nous les partageâmes en deux catégories : la 1ère renfermant 420 jeunes gens, jusqu'à l'âge de 20 ans; la 2de comprenant environ 1200 hommes, et deux instructions furent faites chaque jour à chacune de ces deux sections. Quant aux Bretons à qui leur langue ne permettait pas de suivre les exercices communs, ils furent confiés à l'un d'entre nous qui s'en occupa exclusivement. Outre cela, des catéchismes publics et particuliers furent établis; plusieurs condamnés s'offrirent même pour instruire leurs compagnons, et ils le firent avec succès. Mais, vous le comprenez sans peine, tant d'exercices si variés, tant de visites et de plus le règlement de la maison qui ne nous permettait plus de confesser après 8 h. du soir, nous mirent dans l'impossibilité de faire tout le bien que nous aurions voulu; car par un malentendu regrettable le ministre n'avait accordé que 15 jours pour la durée du Jubilé, et force nous fut de nous restreindre dans des limites aussi étroites. Toutefois le jour de la clôture des Exercices ne laissa pas de nous procurer des consolations bien douces. Mgr l'Evêque d'Angers, quoiqu'à peine remis d'une maladie grave, voulut venir lui-même les terminer.

Rien de plus touchant que le spectacle de ces 2,000 prisonniers accueillant au chant du *Benedictus* leur pasteur et leur père. Mais le plus beau moment fut sans contredit celui où près de 1400 de ces infortunés, dans l'attitude du recueillement le plus profond et la joie peinte sur le visage s'avancèrent vers la table sainte pour y recevoir la Ste Communion des mains de Sa Grandeur. Après la messe, Mgr conféra le Sacrement de Confirmation à près de 400 prisonniers, et leur adressa quelques-unes de ces paroles dont son cœur a si bien le secret, et qui empruntaient à la circonstance quelque chose de plus touchant encore. Les malades ne furent point oubliés et après la cérémonie, Mgr précédé de tout le clergé se rendit processionnellement à l'hôpital pour y confirmer et y consoler ceux que la maladie avait empêchés de se rendre à l'Eglise. Enfin, profitant des pleins pouvoirs que M. le Directeur avait eu la délicatesse de lui accorder, Sa Grandeur leva toutes les punitions, ce qui acheva de rendre tout le monde heureux. Aussi les prisonniers voulurent-ils lui témoigner leur reconnaissance pour tant de bontés. Une cantate remplie des plus beaux sentiments fut comme inspirée à l'un d'eux et chantée au Prélat au moment de son départ.

Lorsqu'aux dernières paroles qui étaient : "Bénissez, Bénissez de pauvres prisonniers" on vit tous ces malheureux mettre un genou en terre et incliner lentement leurs fronts pour recevoir la bénédiction du Pontife, l'émotion gagna tous les assistants, et Mgr profondément touché, fit descendre sur eux cette bénédiction qu'ils sollicitaient si humblement.

Ainsi se termina cette belle journée qui suggéra sans doute à plusieurs cette pensée qu'un jeune homme ne craignit pas de nous exprimer hautement : "Je bénis le bon Dieu, nous disait-il, de m'avoir conduit dans cette maison ; si je n'étais pas tombé entre les mains de la justice, j'aurais continué mes crimes et mes désordres ; tandis que maintenant je me conduirai en bon chrétien et je travaillerai à réparer par une vie irréprochable tout le mal que j'ai commis !" — "Je suis innocent, nous disait un autre, (et tout annonçait qu'il ne nous trompait pas.) je connais l'auteur du crime qui m'a conduit ici ; je pourrais par une révélation recouvrer la liberté, mais je n'en ferai rien ; puisque Dieu m'a pardonné, je pardonne ; quoique j'y sois malheureux, je resterai en prison, afin d'y faire pénitence". — Ces belles paroles ne furent pas les seules que nous recueillîmes dans cette prison ainsi renouvelée.
— A quoi pensiez-vous, demandait l'un d'entre nous à un petit enfant qui avait subi pendant le Jubilé la peine du fouet si terrible ici. — "Je pensais, répondit-il, au bon petit Jésus qui lui aussi a été bien fouaillé ; et je n'ai pas pleuré". Cette résignation fut encore plus admirable dans un jeune homme de 20 ans, fort et vigoureux, qui après avoir subi la même peine, disait à son confesseur : "Dans un autre temps, je ne me serais jamais soumis à une pareille punition ; je me serais défendu au risque d'être mis au cachot ; mais, comme je veux faire mon Jubilé je n'ai rien dit ; demain je dois encore la subir et je la recevrai de la même manière". — N'est-ce pas admirable ?

Je ne finirais pas si je vous racontais tous les beaux traits dont nous avons été les heureux témoins. Qu'il me soit permis de vous en citer un dernier. Un jour l'un des Pères se rendait à la Chapelle pour y célébrer la Ste Messe. Bien que les détenus ne fussent pas encore levés à cette heure, il rencontre un de ses pénitents que son office forçait à se lever plus tôt. "Ah ! mon Père, s'écrie-t-il, j'ai encore eu le malheur de retomber dans le péché dont je vous avais si bien promis de me corriger, et avant que le Père eût pu lui répondre une seule parole, notre prisonnier contrit était déjà prosterné à ses pieds, baisant humblement la terre, et promettant à Dieu de lui être désormais plus fidèle. Ces quelques traits suffiront, je pense, pour vous montrer quels beaux sentiments animent encore ces cœurs que l'on croirait dégradés et incapables d'aucune noble impression. Il faut cependant bien l'avouer, plusieurs se montrèrent moins dociles à l'action de la grâce, et Dieu punit cette résistance d'une manière bien terrible dans l'un d'eux, vers le milieu du Jubilé. Ce malheureux, condamné à porter l'habit d'ignominie dont on revêt ceux qui se rendent coupables des crimes les plus énormes contre la pudeur, fut atteint d'une maladie qui semblait n'avoir rien de bien inquiétant. Toutefois, un des aumôniers faisant la visite de l'hôpital l'engage à réparer le scandale qu'il a donné à toute la maison. — Plus tard, lui répond le malade, plus tard nous verrons. A une seconde visite, même réponse. — Au bout de quelques jours il sembla cependant se rendre. "Demain, dit-il à l'Aumônier, demain. Venez demain après midi, nous pourrons peut-être nous entendre." L'Aumônier n'attendit pas l'après-midi. Dès le matin il se rend à l'hôpital. Mais, quelle n'est pas sa surprise et son effroi en entendant l'infirmier lui crier au moment où il mettait le pied dans la salle : "Inutile, Mr l'Abbé, il est mort en prenant un bouillon pendant que vous montiez." — Quant à la manière dont les fruits du Jubilé se sont conservés, vous pourrez en juger par ce que nous en ont appris 3 détenus libérés que nous avons rencontrés fortuitement. L'un d'eux en nous montrant la médaille que nous lui avions donnée s'écriait : "Oh ! mon Père, soyez sûr que celle-là ne me quittera qu'avec la mort." — Un autre avait communié à Noël, et le troisième qui avait eu le même bonheur avait fait mieux encore, il s'était approché de la Table Sainte la veille de son départ pour remercier Dieu de sa délivrance.

Allemagne. Lettres d'un Scholastique de Paderborn au P. Nizard. Paderborn, 22 Février 1859.

Je vous envoie la réponse aux questions que vous nous avez adressées dans votre dernière lettre; et j'y ajoute les quelques autres nouvelles qui nous ont été communiquées sur la province d'Allemagne: 1° le catéchisme du P. Deharbe se répand de plus en plus; il est admis dans tous les diocèses de la Bavière, dans ceux de Trèves, de Cologne, de Paderborn, d'Ulm et de Mayence, dans plusieurs diocèses d'Amérique, et il a été traduit en portugais par nos Pères pour les missions des Indes. Le P. Deharbe fait paraître en ce moment une seconde édition de son explication du catéchisme, ouvrage certainement aussi remarquable que le catéchisme lui-même. Le même Père a publié un autre ouvrage qui a pour titre *Le parfait amour de Dieu*, et dans lequel il traite solidement la fameuse question qui fit, il y a deux siècles, tant de bruit en France. Un autre Père de cette province, le P. Damberger, a déjà fait paraître les 14 premiers volumes de l'histoire du moyen-âge, dont il s'occupe depuis longtemps.

2° Oui, la mémoire du bon et vénérable P. Esch s'est si bien conservée à Paderborn qu'il ne serait pas difficile de recueillir jusqu'aux moindres détails de sa belle vie. En voici les traits principaux. Ils nous ont été communiqués par Mr. Ignace Lesmann qui a été baptisé, élevé et formé comme un petit Jésuite par les soins de nos bons vieux Pères. Ce digne Mr. est depuis de longues années professeur de Rhétorique au Collège; c'est lui qui a appelé et installé nos Pères dans cette ville, et jamais il n'a cessé d'être le plus chaud et le plus dévoué de nos amis. — Le P. Esch est né à Trèves. Après la suppression de la Compagnie il continua son enseignement de la théologie, car nos Pères n'abandonnèrent jamais leur ancien Collège. Les prêtres qui venaient successivement s'adjoindre à eux, prenaient comme eux l'habit de la Compagnie et ce n'est qu'en 1830 que le gouvernement les a forcés de le déposer. A en juger par l'extérieur, personne n'aurait soupçonné que ces hommes avaient cessé d'être Jésuites; en effet tous les exercices religieux et littéraires continuaient à être observés. On se levait à l'heure ordinaire, on prenait les repas en commun, bref c'étaient toujours de véritables religieux de la Cie auxquels il ne manquait que le nom. Le P. Esch était sinon le supérieur en titre, du moins l'âme de cette belle Communauté, et c'est lui qui correspondait directement avec les Supérieurs de la Cie en Russie, à Rome et en Suisse. Ne pouvant pas se joindre lui-même à eux, il voulut au moins leur envoyer un bon nombre de jeunes gens. C'est après une belle vie toute remplie de bonnes œuvres que ce bon Père rendit son âme à Dieu en 1817; il avait été malade pendant 20 ans et en avait passé 14 dans son lit. On raconte que parfois ses douleurs étaient si aiguës qu'elles lui arrachaient des cris perçants, mais aussitôt après, ce bon Père s'écriait les larmes aux yeux: Mon Dieu, ce n'est pas par impatience que j'agis de la sorte, non, vous le savez, la violence seule de la douleur en est la cause. Outre ceux qui restaient au Collège, trois Pères desservaient les principales paroisses de la ville et plusieurs étaient Curés dans les environs de Paderborn. Or il arriva qu'un jour ils se trouvèrent tous réunis dans la chambre du P. Esch. C'était au mois de Septembre 1814. Grand fut leur étonnement quand ils virent arriver au milieu d'eux le Grand-vicaire, qui les avait tous convoqués à cette petite réunion de famille. Celui-ci plaisante pendant quelque temps sur cette petite réunion de vieux Jésuites, puis il tire de dessous ses vêtements une grande feuille de papier qu'il avait tenue cachée jusque là et il leur en fait solennellement la lecture. C'était la Bulle *Sollicitudo omnium*. Alors la scène change, des larmes de joie coulent de tous les yeux; le bon P. Esch, les regards attachés sur ce papier béni, entre comme dans une sainte extase; pendant la lecture, à mesure que l'intérêt devenait plus grand, le bon vieillard s'était insensiblement levé, et quand on eut achevé de lire, il était complètement assis dans son lit; ces bonnes et consolantes nouvelles lui avaient tout-à-coup rendu les forces que de longues années de souffrances lui avaient ravies. Puis on s'embrassa, on se félicita mutuellement, et pour achever une si belle fête, on se rendit solennellement au réfectoire de la Communauté. Voilà, mon Rév. Père, quelques-uns des traits édifiants de la vie de ce vénéré Père dont vous avez conservé un si bon souvenir. — Tout ici nous parle encore de nos anciens Pères, non seulement les bâtiments du Collège qui sont encore dans le même état qu'au moment où les

derniers Pères l'habitaient, mais encore une foule de vieux livres et d'anciens manuscrits qui sont tombés entre nos mains. J'ai par exemple là sous mes yeux un catalogue de toute la Compagnie de l'an 1680 continens Provincias domos, collegia, residentias, seminaria et missiones S. J. Dans le même volume se trouvent, entre autres curiosités de ce genre, Nomina Patrum qui singulis Congregationibus generalibus interfuerunt. D'après ce catalogue il y avait en 1680 dans les 5 provinces de France 2800 Jésuites dont 1356 prêtres. Les 37 provinces de la Cie comprenaient en tout 17,638. – Nos Pères ont ici dans leur salle de récréation un magnifique tableau où sont inscrits les noms de tous les Provinciaux de la Haute Germanie depuis le V. P. Canisius jusqu'au R. P. Behrens. On conserve de même dans la maison six grands manuscrits qui datent des premières années de la Cie. J'ai vu moi-même le livre dans lequel le P. Théodore Canisius a inscrit ses vœux de profès, qu'il avait prononcés en présence de son Vénérable Frère. Les Pères et les scholastiques de la province continuent maintenant cette longue série dont le commencement remonte jusqu'à l'année 1560. – Une autre curiosité de même nature, c'est un vieux diarium de ministre, où se trouvent des détails charmants. Puisque nous en sommes aux antiquités, permettez-moi, mon Rév. Père, de vous transmettre encore quelques détails. On possède ici une magnifique relique de St François-Xavier que ce bon peuple vénère beaucoup, comme l'on conserve précieusement à Cologne un habit de St Ignace et le Crucifix de St Louis de Gonzague. Mais tous ces précieux restes appartiennent à des églises qui ne sont plus les nôtres; les novices de Munster ont néanmoins la consolation de posséder au milieu d'eux un doigt de leur St Patron, qui se trouvait autrefois au noviciat de Brigg. J'ai eu la curiosité de visiter, il y a quelques mois, le grand caveau qui se trouve sous l'Eglise du Collège et qui renferme les corps de nos Pères. L'un d'eux qui avait comme moi le défaut d'être trop long et que la mort même n'a pu mettre au niveau des autres, a eu l'honneur d'une sépulture particulière; quelques curieux, frappés de cette exception, se sont permis l'indiscrétion d'ouvrir sa tombe, et aujourd'hui encore l'on peut voir au moyen d'une lampe la figure du Père dont les traits apparaissent encore sur ses chairs desséchées.

Maintenant quelques détails sur les œuvres de nos Pères en Allemagne. J'extrais les passages suivants d'une lettre que nous avons reçue dernièrement de Munster: « Enfin nous voilà installés de nouveau au scholasticat; nous avions dû l'abandonner aux Académiciens de la ville qui étaient venus ici à la Fredericsburg, pour faire les exercices de St Ignace. Ils étaient au nombre de 130, et leur tenue était capable de confondre les novices mêmes. Plusieurs restèrent auprès du P. de Boss pour le consulter ou pour se confesser jusqu'à minuit et même jusqu'à 2 h. du matin. Le premier jour l'un d'eux eut des doutes philosophiques très prononcés sur l'immortalité de l'âme, mais tous avaient disparu, lorsqu'il eut fait, en versant bien des larmes, une bonne confession de sa vie passée. Ce ne fut pas le seul sur lequel les exercices firent une profonde impression; le Père nous raconta que la plupart pleuraient comme des Magdeleine en faisant leur confession; plusieurs fois même, l'émotion des pénitents était si forte qu'ils ne pouvaient prononcer aucune parole, et que le Père craignait à chaque instant de les voir tomber en défaillance. L'un d'eux lui dit, les larmes aux yeux: "Mon Père, je vous aime plus que mes parents; faites de moi tout ce que vous voudrez." Toute l'Académie est dorénavant gagnée à la bonne cause; tous les cœurs sont dévoués à la Ste Vierge et le préfet de la Congrégation est un jeune converti de Berlin, docteur en philosophie. – Le P. Supérieur de la Résidence a obtenu le même succès auprès des Messieurs de la ville, et il a fondé pour eux une nouvelle Congrégation qui se réunira dorénavant dans la belle église gothique qui vient d'être achevée. En somme, près de mille hommes ont profité de ces Sts Exercices pour se renouveler spirituellement. »

A Cologne, d'après une décision récente du Cardinal-Archevêque, nos Pères donneront 3 fois par an les exercices dans une des douze églises de la ville. De plus, ils viennent de recevoir la direction de la

grande Congrégation fondée par nos anciens Pères. Autre nouvelle importante. — Je viens d'apprendre que le pieux Evêque de Mayence a offert au R. P. Provincial une maison avec une belle église dans cette ville; l'une et l'autre ont été acceptées, et c'est le R. P. Roder qui vient d'en être nommé le premier Supérieur. C'est sans doute aux grands succès que ce célèbre missionnaire a obtenus dans cette ville au dernier Avent, que l'on doit cette nouvelle et importante position. — Nous aussi, mon Père, nous avons reçu de notre vénérable Evêque, un nouveau témoignage d'estime et de confiance, car il nous a confié, il y a deux mois, la chaire de sa Cathédrale que nos Pères avaient occupée pendant deux siècles. Le R. P. Roh et un autre Père y prêchent alternativement tous les Dimanches le dogme et la morale. L'affluence du peuple est immense. — Les Scholastiques de Paderborn ont trouvé aussi l'occasion de prouver à l'évêque de Paderborn leur affection et leur reconnaissance, quand, il y a trois semaines, Sa Grandeur partit pour son voyage ad limina Apostolorum. Cent messes, des milliers de chapelets, de communions et de bonnes œuvres, relevés par la poésie et les soins intelligents de nos artistes; voilà le petit cadeau que nous lui avons offert, et dont elle a été très touchée. Sans doute, elle nous rapportera de la ville sainte d'abondantes bénédictions.

25 Avril 1859. — Vous vous souvenez encore, je pense, des deux Pères de cette Province qui l'année dernière à pareille époque, ont passé par Paris pour se rendre au Brésil. Déjà même dans une lettre précédente, je vous avais communiqué la triste impression qu'avait faite sur leur esprit la ville de Rio Janeiro. Arrivés maintenant au but de leur voyage, ils nous donnent de longs détails sur leur chère Mission, et sur le bien qu'ils ont déjà pu faire. — Voici quelques extraits de leurs lettres.

" Deux jours après notre départ de Rio-Janeiro, écrit le P. Kellner, nous arrivâmes le 12 Juin à Ste Catherine, où les Pères Espagnols avaient autrefois un Collège, et où l'on conserve encore le portrait du Vénérable P. Anchieta, l'apôtre de ces contrées. A Montevideo, capitale de l'Uruguay, nous eûmes à bord la visite du R. P. Sato, Supérieur de toute la mission du Brésil, et le 24 Juin nous faisions halte à Portalègre, où nous reçûmes de nos Pères l'accueil le plus touchant et le plus cordial. Nous ne pûmes passer au milieu d'eux que deux jours, après lesquels nous montâmes à cheval pour nous rendre, à travers les forêts et les montagnes, dans notre mission allemande, et le 27 Juin à 5 h. du soir, nous avions le bonheur de serrer dans nos bras le P. Lipinski, notre vénéré Supérieur. Notre mission allemande de St Léopold doit sa fondation à l'impératrice Léopoldine, princesse autrichienne, qui en a fait venir en 1827 les colons de tous les points de l'Allemagne aux frais du gouvernement brésilien, et leur a donné à défricher quelques mille hectares des forêts si renommées de ce pays. Les nouveaux colons eurent dans les commencements mille difficultés à vaincre, mais leur position s'améliore considérablement, et ils s'étendent tous les jours davantage. C'est donc au fond de ces épaisses forêts que nous sommes obligés de suivre nos bons Allemands; sans cela ils oublieraient bientôt qu'ils sont catholiques et deviendraient plus sauvages que les sauvages eux-mêmes. Toutes ces excursions doivent se faire à cheval, et les chemins, si toutefois on a le bonheur d'en rencontrer, sont parfois si mauvais que les chevaux eux-mêmes ne peuvent plus avancer, et qu'ils se noient dans la boue. Nous touchons ici aux anciennes réductions de nos Pères, et les villages de St François de Borgia, de St Stanislas, de Sta Maria sont tout au plus à 30 lieues d'ici. Dans ce pays, les côtes seules sont cultivées, l'intérieur des terres est encore à l'état sauvage. Les Brésiliens en général ne valent guère mieux que les sauvages. La Religion catholique est, il est vrai, la religion de l'Etat, mais le Dieu de ce peuple, c'est l'argent. L'instruction religieuse est exclue des écoles du gouvernement; dans l'église même, point de sermons, point de catéchismes, on n'y voit venir que quelques vieilles femmes et quelques enfants qui grimpent le long des murs pour baiser les Saints dans leurs niches, et qui se hâtent ensuite d'en sortir. L'observation du Dimanche est chez eux une chose inconnue. Aussi quelle ignorance et quelle affreuse dépravation! Le clergé malheureusement est loin de répondre à sa vocation, et son unique souci, c'est de se procurer le plus d'argent possible. On cherche en ce

moment à le réformer, mais que de difficultés! Il est vrai que tout est possible à Celui qui tient les cœurs en sa main. Qu'était l'Allemagne il y a 10 ou 12 ans, et qu'est-elle aujourd'hui? Qui eut seulement soupçonné ce changement? Si nous parvenons à prendre pied en Brésil, la moisson sera grande, car outre les 10,000 Allemands de cette province, nous aurons encore à évangéliser les Portugais, les Nègres, les Buerères, qui sont, si je ne me trompe, les habitants de nos anciennes réductions, et qui vivent tout autour de nous. Oh que l'on comprend bien la puissance de la religion catholique sur le cœur de l'homme, quand on voit ici toutes les autres religions qui ne sont pas même capables de persuader au pauvre de travailler pour ne pas mourir de faim! Le bon Dieu semble vouloir se servir une seconde fois de la Compagnie pour régénérer ce pays. Pour moi, je compte bien ne pas mourir ici au milieu de mes Allemands, et en voici la raison: Il y a quelque temps, un Cacique de la tribu des Buerères était venu demander au président, qu'il lui envoyât quelques missionnaires, l'assurant qu'un autre chef de sa connaissance voulait aussi embrasser la religion catholique avec ses 5,000 Indiens. Le président s'adressa aussitôt à nos Pères de Portalègre, et l'un d'eux partit en effet, moins pour leur annoncer l'Evangile, que pour s'assurer de l'état des choses. Mais, pour convertir ces peuples, il faut un plus grand nombre de missionnaires. Pour moi, je mène ici la vie la plus heureuse, et si j'avais le choix de revenir sur la terre après ma mort, je demanderais de nouveau à être envoyé dans ma chère mission du Brésil pour aller à la recherche des âmes et agrandir le royaume de Dieu sur la terre....."

Ecoutons maintenant le P. Kluber, que vous reconnaîtrez bientôt à son récit pour un vieux missionnaire d'Allemagne. "Je ne vous parlerai pas de notre voyage, écrit-il au R. P. Provincial; car le P. Kellner vous a sans doute raconté, Mon Rév. Père, combien le bon Dieu nous a protégés depuis le premier jour de notre départ, jusqu'à celui de notre arrivée dans cette chère mission. Je dois cependant vous parler d'une petite aventure qui est arrivée à ce bon Père, et qu'il a probablement passée sous silence; la conclusion pratique sera, qu'un missionnaire dans ces contrées, doit savoir bien monter à cheval. Nous étions partis de Portalègre depuis quelque temps, tâchant de nous tirer le mieux possible de ces chemins détestables, lorsque tout à coup, nous vîmes le P. Kellner ou plutôt son petit cheval prendre les devants et nous laisser loin derrière lui. Nous prîmes cela pour un défi, et sans nous décourager, nous nous mîmes à galoper à leur suite, sans le moindre soupçon. Nous les avions même perdus de vue, quand tout-à-coup nous aperçûmes à quelques pas de nous le bon Père, mais *quantum mutatus ab illo*! Sa méchante petite bête l'avait déposé dans une grande mare d'eau, puis elle avait pris la clef des champs, et était redevenue *primi occupantis*. Il ne nous restait plus pour le reste du voyage, qu'à faire à mauvaise fortune bonne mine. – Un mot maintenant sur notre petite mission. Nous vivons ici dans une maison qui n'est pas à nous, nous cultivons un petit jardin que nous avons loué, et nous desservons une église qui ne nous appartient pas. Bref, nous sommes pauvres, mais riches en espérances. Nos catholiques qui n'étaient dans leur pays que de pauvres ouvriers, seraient maintenant de grands Seigneurs en Allemagne s'ils pouvaient y transporter toutes leurs propriétés. Le sol est d'une fertilité phénoménale. Je ne croirais pas moi-même ce que je vous écris, si je ne l'avais vu de mes propres yeux. D'un grain de froment, vous voyez germer 30, 40 et jusqu'à 60 tiges qui portent des épis superbes; ajoutez à tout cela que les colons font plusieurs récoltes par an. Une seule chose manque à nos braves gens pour devenir de riches propriétaires; c'est la facilité des communications; avec ces mauvais chemins et le système de transport actuel, point de commerce possible. Vous rencontrez ici de petits enfants à la tête de longues caravanes, qui traversent les rivières et les montagnes escarpées. Les femmes même montent à cheval et prennent des airs de hussards prussiens. Quant au climat, il est excellent au Sud de Janeiro; ici point de maladies et beaucoup de personnes dépassent la centaine. J'ai vu des vieillards de 80 à 90 ans qui étaient encore vigoureux et robustes comme des hommes de 40 ans, et leurs neveux sont si nombreux qu'ils ne les comptent plus. Il faut être sur ses gardes dans ces forêts, car il n'est pas rare de rencontrer de gros serpents qui ont jusqu'à 3 ou 4 mètres de longueur, et dont la morsure procure

infailliblement la mort. Du reste, ils ne sauraient nuire à celui auquel il a été dit : Super aspidem et basiliscum ambulabis, et fort heureusement, car nous n'avons point ici de médecin pour nous guérir. – Quant à la mission en elle-même, il y a ici comme partout du bon et du mauvais. Ces pauvres Allemands n'ont presque jamais vu de prêtres depuis qu'ils sont au Brésil. Il est vrai que le P. Lipinski est ici depuis 10 ans, mais ce bon Père a toujours été maladif et ne peut pas monter à cheval, de sorte qu'il n'a pu évangéliser que ceux qui ont bien voulu venir chez lui. Deux mois après notre arrivée, nous reçûmes la visite du R. P. Sato, de Montevideo, Supérieur de toute la mission ; malheureusement le même jour, trois hommes à cheval vinrent me chercher pour aller donner une mission dans 4 villages ou Picadas situés au milieu des forêts, à plusieurs lieues de notre résidence. Le jour de l'ouverture de la mission était fixé, il fallut partir, et je ne le fis pas sans quelque inquiétude, car on m'avait dit beaucoup de mal de ces colons qui ne fréquentaient jamais l'église, et qui aimaient mieux employer ce temps à aller à la chasse. Nous arrivâmes bientôt au pied du monte dos Bucres que nous gravîmes avec beaucoup de peine, et bientôt nous rencontrâmes sur un beau plateau la petite chapelle que les Allemands avaient élevée en l'honneur de St François-Xavier. Je descendis à l'instant de cheval et me jetai à genoux devant l'image du grand Apôtre des Indes, pour lui recommander instamment cette première mission au Brésil ; après quoi, je me retirai dans ma petite chambre auprès de la Chapelle. Le Dimanche suivant, j'ouvris la mission ; les auditeurs ne firent pas défaut, il est vrai, mais ils étaient loin d'être aussi nombreux que je le désirais, et beaucoup étaient résolus de ne pas profiter de la mission, qui dérangeait, disaient-ils, leurs travaux. Mais la grâce fut si puissante après le second sermon, que tous résolurent de suivre assidûment les exercices ; et depuis ce moment, c'était à qui ne garderait pas la maison. Plusieurs brûlant d'un beau zèle, allèrent trouver dès le lendemain leurs parents et connaissances, et leur dirent que s'ils ne venaient pas assister à la mission, ils n'auraient plus de rapports avec eux, et ne les regarderaient plus comme leurs Frères catholiques. La pluie tombait sans cesse les premiers jours, et rendait les chemins pour ainsi dire impraticables. Cependant ces braves gens faisaient tous les jours un long et pénible voyage pour venir à la Chapelle. Qu'il était touchant de voir des mères portant leurs enfants dans leurs bras, ou des maris leur épouse malade à travers les rivières et les montagnes, pour les faire jouir du bienfait de la mission. Dès le second Dimanche, on les vit arriver de tous côtés en procession, croix et bannières en tête ; ils venaient à pied par esprit de pénitence, et chantaient de grand cœur leurs beaux cantiques Allemands que répétaient longtemps les échos des montagnes voisines. Quel touchant spectacle ! Vraiment, me disais-je, le bon Dieu est jaloux du cœur des pauvres ! Tous, à l'exception d'un seul, firent une confession générale ; ils se disaient ensuite les larmes aux yeux : "Sans cette confession, sans cette mission, j'étais perdu" ! Toute la nature leur paraissait changée.... Le jeune homme qui avait résisté à la grâce et n'avait pas voulu se confesser, fut puni visiblement de Dieu ; car quelques jours après, un arbre tomba à ses côtés, et une petite branche qui le frappa, l'étendit raide mort. Voilà un coup terrible de la justice divine ; mais d'un autre côté, que de traits édifiants j'aurais à vous raconter ! Plusieurs se rendirent chez leurs voisins protestants pour leur demander pardon de leurs torts, ce qui étonna beaucoup ces pauvres protestants, qui ne comprenaient pas de pareilles démarches. D'autres entreprirent de longues courses à cheval pour se réconcilier avec leurs ennemis. Ajoutez à cela les nombreuses restitutions qui eurent lieu, et qui se firent même jusqu'en Europe. On céda des parties entières de colonie. – Une pauvre femme qui avait assisté à tous les sermons, fut un jour appelée dans une maison ; elle s'y rend et la trouve remplie d'une foule de protestants qui lui adressent aussitôt les questions les plus curieuses. Alors cette bonne femme se mit à leur répéter mes sermons avec une telle vigueur, que l'on n'entendit plus dans la chambre que des hurlements et des sanglots. Les protestants, frappés des effets que produisait la mission, disaient à nos Catholiques : "Quelle différence entre votre foi et la nôtre ! Pourquoi donc nos ministres ne nous procurent-ils pas aussi un pareil bonheur ?" Ces pauvres gens, ils attendront longtemps qu'un de leurs ministres laisse là sa femme et ses enfants pour les suivre

au fond de leurs forêts. Mais revenons à nos braves catholiques. Voyez avec quelle élégance ils ont orné notre humble Chapelle; comme tout est vert, comme tout est riant! Et puis, écoutez avec quelle ferveur ils chantent depuis le matin jusqu'au soir. Quel beau jour pour eux, que celui où je les ai tous consacrés à la Vierge immaculée et au Sacré Cœur de Jésus! Comme ils voulaient tous faire une confession générale, et que j'étais seul pour les entendre, je dus interrompre les instructions, et passer au confessional des journées entières et une partie des nuits. La clôture eut lieu le jour de la Toussaint. Oh! puissent les bonnes impressions de ce jour durer jusqu'au lit de la mort! On voyait sur tous les visages l'amour filial qui les animait pour la Sainte Eglise Romaine, et pour N. St Père le Pape. Le sermon de la clôture avait pour sujet la Croix de mission, que ces braves Allemands plantèrent à l'entrée de quatre vallées, au milieu d'un cercle de palmiers que nos jeunes gens y avaient transportés sur leurs épaules des forêts voisines. C'est là que le Sauveur lui-même les invite à la prière, et en effet, depuis ce moment, tous les passants descendent de cheval, et s'agenouillent au pied de la Croix pour réciter une petite prière. — Enfin, après six semaines passées au milieu de ce bon peuple, je retournai dans notre résidence. Quel ne fut pas mon étonnement, le Dimanche suivant, lorsque je vis les habitants des 4 Picadas arrêtés devant notre maison, et que je les entendis chanter de tout leur cœur le Te Deum, pendant qu'une députation venait, au nom de tous, remercier le P. Supérieur du bonheur qu'il leur avait procuré en leur envoyant un missionnaire. Nous leur adressâmes quelques bonnes paroles après lesquelles ils se retirèrent, au milieu des chants de joie en l'honneur de la Ste Vierge.

Voilà donc, mon Rév. Père, le commencement de nos missions en Brésil. Si cette mission n'est pas aussi brillante que celles que vous faites en Allemagne, si elle n'amène pas autour de la chaire 20 à 25,000 auditeurs, il faut dire cependant qu'elle fut richement bénie de Dieu, et je ne me souviens pas d'en avoir vu une seule, où des difficultés si nombreuses aient été vaincues si héroïquement. Priez donc que la vie catholique prenne de plus en plus racine sur ce sol du nouveau-monde; tout fait espérer que les fruits seront abondants et durables, surtout si un Père pouvait plus tard fixer sa résidence au milieu de ce bon peuple....„ St Léopold, 1er Décembre 1858."

Voilà, mon Rév. Père, un résumé que vous trouverez probablement un peu long. C'est vrai, vous avez raison, cela dépasse les bornes! Vous dirai-je pour me justifier que je n'ai pas eu le temps de le faire plus court? Non, mais je me suis dit, "ou tout ou rien". C'est mal raisonné peut-être, une autre fois je ferai mieux.

Missions de Dalmatie, d'Esclavonie et de Croatie. Extrait des lettres du P. Basile

au R. P. Provincial de Venise, du 17 Janvier 1857 au 27 Juin 1858 — Après avoir heureusement achevé les trois missions de Dogni Dolaz, Sriane et Dizeno, nous nous rendîmes, le P. Ayala et moi, à Almissa pour y prêcher un triduum en italien et en Slave. Le Seigneur daigna cette fois encore communiquer à notre parole assez de force et d'onction pour que les conversions fussent aussi nombreuses que l'année passée, et s'il était possible d'envoyer un de nos Pères à Almissa pour y prêcher le carême prochain, comme tous les habitants le désirent ardemment, il est à espérer que Dieu verserait sur eux de nouvelles bénédictions, et les affermirait dans le bien que nous avons obtenu pendant cette mission.

Le 12 du mois de Décembre nous étions à Postire dans l'île de Brazza. Quoique l'empressement avec lequel nous fûmes accueillis par les Postiriens en 1854 nous fit espérer la même réception, Dieu permit cependant à l'ennemi des âmes de semer l'ivraie dans cette contrée par l'intermédiaire de certains hommes malintentionnés qui n'épargnèrent aucun effort pour empêcher la mission. Une opposition ouverte de leur part était impossible. Ils employèrent donc l'arme du mensonge et de la calomnie. Ils dirent que les Jésuites venaient à Postire pour épier les faits, et les pensées les plus occultes de la conscience, et pour les rapporter au gouvernement, — qu'ils avaient toujours été les avant-coureurs de grandes calamités, — que l'on avait à craindre à leur arrivée le fléau

du choléra, - qu'il était injurieux pour le pays de permettre ces prédications retentissantes, bonnes seulement pour les contrées où la foi languit et où les mœurs sont corrompues. Voilà les artifices mis en jeu par les méchants pour altiédir les bons, et rendre les prudents du siècle plus réservés encore. Mais, malgré ces machinations, nous commençâmes la mission, en mettant notre confiance en Dieu. Dès le premier sermon, lorsque nous eûmes réfuté avec charité et avec fermeté les calomnies répandues contre le bon succès de la mission, les fidèles se rassurèrent; puis l'auditoire grandit peu-à-peu, et plusieurs de nos ennemis nous consolèrent beaucoup en venant nous demander pardon de leurs injustes tentatives contre les missionnaires. Le fruit de la mission fut abondant et extraordinaire; jamais, depuis que nous sommes en Dalmatie, nous n'avons constaté un si grand mouvement dans les âmes. Pendant le sermon sur la miséricorde, surtout au moment où le Missionnaire demanda pardon au Curé et au peuple, les pleurs et les sanglots s'élevèrent si haut, qu'il fut impossible au prédicateur de continuer, et les gémissements achevèrent, dans le silence, ce que la grâce avait opéré dans les cœurs. — Après la mission de Postire, nous nous mîmes en route pour Pučisće, accompagnés jusqu'au rivage de la mer par ce bon peuple, qui ne cessait d'invoquer sur nous les bénédictions du Ciel. Après deux heures d'une navigation heureuse, nous arrivâmes à Pučisće, bourgade de 2,050 âmes dirigée par un seul prêtre. Cet ecclésiastique, quoique zélé et dévoué, ne pouvait suffire aux besoins de sa paroisse; aussi les vices de toute nature y pullulaient. Mais la parole de Dieu a produit ici, comme ailleurs, d'éclatants résultats, et a transformé tout-à-fait la bourgade. — De Pučisće, nous nous dirigeâmes vers Cattaro, en passant par Raguse, et nous y arrivâmes le 10 Janvier, pour y donner la retraite au clergé. Dix prêtres s'y réunirent avec leur digne Evêque, Mgr Calogerà; le recueillement admirable qu'ils manifestèrent fut pour nous une grande consolation. Comme la méthode de St Ignace est peu connue dans ces contrées, cette retraite produisit un effet remarquable, et Mgr en fut si frappé qu'il résolut de procurer chaque année ce bienfait à une partie de son clergé, et d'écrire en outre à tous les Evêques de la Dalmatie, afin qu'ils suivissent son exemple. Il n'est preuve si délicate d'affection que Mgr Calogerà ne nous ait témoignée, et nous pouvons affirmer que la Compagnie a trouvé en lui un ardent protecteur et un véritable ami.

Le 17 Janvier, je partis seul de Cattaro pour me rendre à Bogdassić. Les populations de cette contrée sont dispersées dans quatre villages, dont la distance à l'église paroissiale est de deux lieues; et comme le Curé se transporte tour-à-tour dans chacun d'eux pour y dire la messe aux jours de fête, il en résulte que les habitants assistent rarement aux offices de la paroisse. De plus, leur profession de bergers les attache tellement à la garde de leurs troupeaux, qu'ils n'ont ni le temps ni le désir de s'instruire, et qu'ils sont presque tous dans une très-grande ignorance de la religion et de leurs devoirs. Quand on considère leur extérieur, leur manière de se vêtir, les armes qu'ils portent habituellement, même dans l'église, et surtout leur aspect féroce et sauvage, on les croirait de la race des Monténégrins; mais, quoiqu'ils soient obligés d'entretenir quelques relations avec ce peuple, ils n'en ont que les formes extérieures, et, pour la plupart, ils sont simples et d'un caractère qui fait concevoir d'heureuses espérances. Mais malheureusement ils sont presque abandonnés. Depuis 18 ans ils sont gouvernés par un curé *Glagolite* dont le caractère est si vif et si impétueux qu'il n'a jamais su se gagner leur sympathie, et qui s'occupe si peu de leurs intérêts spirituels, qu'il a employé toutes sortes d'artifices pour empêcher la mission. Mais l'Evêque, homme ardent de zèle et de charité apostolique, après avoir essayé inutilement la persuasion, ordonna au Curé de recevoir les missionnaires, et pour enlever tout prétexte, se chargea lui-même de leur entretien. — J'arrivai donc à Bogdassić le 17 Janvier vers les 10 heures du matin: à ma grande surprise, je trouvai et l'église et le presbytère fermés. Mais sans perdre courage, je mets les cloches en branle pour rassembler les fidèles, et j'envoie les premiers qui se présentent, chercher le Curé et inviter tout le peuple au sermon. Heureusement, lorsque le Curé vint, il put encore célébrer la messe à laquelle assistèrent une centaine de personnes; puis, dans mon discours d'ouverture, j'exhortai surtout les principaux

du pays, à employer leur zèle pour convoquer les fidèles aux exercices de la mission, et je leur distribuai quelques-uns des objets de piété dont Monseigneur m'avait largement pourvu. Le lendemain, le P. Ayala vint me rejoindre. La saison était excessivement froide. Nous étions obligés de dire la Ste Messe, de prêcher et de confesser dans une église ouverte à tous les vents. Mais ce qui nous faisait plus souffrir encore, c'était de voir ces pauvres habitants de Bogdassic, couverts de misérables vêtements, et engourdis par le froid, et cependant ils accouraient avec plaisir aux instructions qui se faisaient le matin et le soir. C'était surtout parmi les jeunes gens que nous admirions cet empressement; quelques-uns nous disaient qu'ils étaient prêts à rester avec nous le jour et la nuit pour apprendre les éléments de la foi. Il est facile de conclure de ces bonnes dispositions les fruits que cette mission a produits. Qu'il me suffise de citer un seul fait. Après le sermon accoutumé sur la réconciliation, pendant lequel tous les assistants se demandent réciproquement pardon de leurs torts, il ne restait plus qu'un vieillard s'obstinant toujours à ne pas recevoir dans sa maison sa belle-fille qui en était partie depuis quelque temps. Toutes les exhortations les plus pressantes avaient été inutiles, la menace même de laisser dans sa maison la malédiction divine n'avait pu vaincre son endurcissement. "Oh! que du moins, lui dis-je enfin, tu te laisses émouvoir par la bénédiction que je viendrai moi-même t'apporter avec l'eau de St. Ignace, si tu te détermines à recevoir ta belle-fille". Ce moyen réussit. Le lendemain, ce vieillard vint me prier de me rendre chez lui, et d'assister à la réconciliation. Après avoir bénit l'eau de St. Ignace, j'en donnai à boire à tous les membres de la famille, puis la belle-fille demanda pardon d'avoir emporté, en quittant la maison, quelques objets qui ne lui appartenaient pas, et de s'être réfugiée pendant quelques jours dans une famille du Monténégro. La paix fut ainsi rétablie. On servit ensuite du café et de l'eau-de-vie; pendant ce petit repas, suivant l'usage des peuples slaves, on s'adressa mutuellement les souhaits les plus ardents, et le repas fut terminé par le chant du *buddi hfaglieno po swevrime, Isussa i Marie slavno ime*, ou *Loué soit toujours le nom glorieux de Jésus et de Marie*.

La mission finit le 24 Janvier. Le 27 du même mois, nous en commencions une autre à Podgòra, bourgade qui contient environ 1900 habitants. Nos fatigues y furent récompensées par des fruits abondants. Tous indistinctement accoururent avec assiduité aux instructions, et, ce qui est mieux encore, s'empressèrent de s'approcher des Sacrements. Mais ce qui mérite une mention spéciale, c'est que la dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie y fut établie avec un élan admirable de piété, dans le but spécial d'extirper le blasphème. Pour obtenir cette grâce, une âme pieuse promit d'entretenir à perpétuité une lampe allumée devant les images qui représentent les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

La mission de Dernisc fut favorisée dès le commencement par un fait qui disposa merveilleusement les esprits à en profiter. Après le premier sermon, un jeune homme âgé de 24 ans, qui en avait été frappé se présente au Curé, et lui exprime sa résolution de se confesser le lendemain, puis il retourne chez lui. Mais à peine s'est-il assis à table pour dîner, qu'il est frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante, et il meurt sans que le Curé, accouru en toute hâte puisse lui donner l'absolution. Cet événement, regardé comme un avertissement du Ciel produisit l'effet le plus salutaire. Toute la population qui s'élève à 4000 âmes, s'empressa de profiter de la mission. Un sermon prononcé en Italien pour les personnes plus distinguées de Dernise eut pour résultat la destruction d'un grand nombre de mauvais livres qui circulent malheureusement dans les parties même les plus reculées de la Dalmatie.

Un autre mal dont la guérison est très-difficile, tourmente ce pauvre pays. Le bourg de Dernise, outre les catholiques grecs et latins, renferme un bon nombre de schismatiques. Ils venaient aussi aux sermons, mais le fanatisme qui les domine, empêche la parole sainte d'opérer en eux des fruits de conversion. Ne pouvant nier le grand bien que produisent les missions catholiques, et tourmentés par un certain remords, sans vouloir toutefois renoncer au schisme, ils se sont déterminés à appeler leurs Popes, dans l'espoir que leur prédication produirait dans les âmes un semblable mouvement religieux. Pauvres aveugles! ils seront trompés dans leur espoir; car que feront leurs prêtres sans mis-

-sion

sion de Dieu? Mais ce qui contribue le plus à les attacher au schisme, c'est l'intérêt temporel. Le curé du rit latin et le vicaire du rit grec-catholique nous ont attesté confidentiellement que la propagande schismatique, dont le centre est à Trieste et qui recueille plus d'un million de florins par an, expédie dans ce pays, spécialement aux grecs-schismatiques de Sébenico et de Cattaro, de petites sommes qui distribuées avec adresse sont très-efficaces pour maintenir les schismatiques dans leur erreur et pour pervertir les catholiques. Nous en avons été nous-mêmes les témoins. Une pauvre jeune fille convaincue de son erreur par nos sermons et touchée de la grâce divine s'était présentée deux fois pour l'abjuration; mais toujours elle fut détournée de son projet par ces menées schismatiques et par les promesses que lui fit l'infernale propagande. C'est le même motif qui empêche les Popes de renoncer à leur ministère. On nous assura ici que plusieurs d'entre eux reconnaissent qu'ils sont dans l'erreur et qu'ils renonceraient au schisme s'ils avaient la certitude qu'en entrant dans le sein de l'Eglise, ils seraient soutenus eux et leur famille dans la même aisance.

De Dernise nous passâmes à Scardona, qui fut pendant quelque temps ville épiscopale, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'une simple paroisse et contient moins de 1000 catholiques. Plus notre œuvre dans ce pays avait été contrariée dans le principe, plus elle fut bénie de Dieu et produisit dans les habitants des fruits de conversion. Ici encore, outre les deux sermons quotidiens en langue illyrienne, nous avons fait un Triduum en italien, à la suite duquel on nous remit un grand nombre de mauvais livres.

Le 15 du mois de Mars, nous arrivâmes à Orbe, qui fut aussi ville épiscopale dans d'autres temps, et qui est chère à notre Compagnie, parce que St. Ignace et ses compagnons furent ordonnés prêtres à Venise par l'Evêque d'Orbe. Cette tradition qui se conserve encore dans cette population, nous fut très avantageuse, comme nous pûmes nous en convaincre en voyant l'allégresse avec laquelle nous fûmes accueillis, mais surtout l'empressement que les habitants mirent à assister aux sermons soit illyriens, soit italiens. Tous s'approchèrent des Sacrements et 10 prêtres, quoique occupés toute la journée à entendre les confessions purent à peine suffire. — C'est ici que j'ai fait la découverte des manuscrits de notre P. Cassio, célèbre écrivain illyrien qui, selon le désir qui lui en fut exprimé par la Congrégation de la Propagande, avait déjà traduit en langue illyrienne une bonne partie de l'Ecriture Sainte. En passant par Zara, où ces manuscrits se trouvent actuellement, nous examinerons ce qu'ils contiennent, et nous en écrirons à Votre Révérence.

Voici maintenant quelques détails sur cinq missions que nous avons faites en Croatie et en Esclavonie. La première est celle que nous avons donnée à Jaska en Croatie. Ici encore nous avons observé ce qu'on lit des missions que donnaient S. Vincent Ferrier, et nos Pères Segneri et Pinamonti: des populations qui accourent en foule des villages voisins, qui font plusieurs lieues par des chemins très-souvent détestables. A peine le bruit s'est-il répandu que la mission aura lieu dans telle contrée, qu'une voix semble venir miraculeusement du Ciel pour inviter les peuples à y accourir, tant est grand l'empressement de la foule. Dès le premier jour, on voit arriver successivement des processions formées quelquefois de 2 ou 3,000 personnes et qui assistent aux prédications avec respect et attention, malgré les privations qu'ils doivent souffrir dans des pays souvent privés de toute ressource. Il en résulte que parfois dans des bourgades qui comptent 1000 habitants ou moins encore, se trouvent réunies, surtout le dernier jour, 12, 15 et même 20,000 personnes, pour entendre les derniers avis du missionnaire, pour vénérer la Croix de mission, et pour recevoir la bénédiction apostolique et l'indulgence plénière. Ainsi, à Jaska, on compta, le dernier jour, plus de 14,000 personnes, et le bon Curé disait en pleurant de joie, que dans les 75 années de sa vie il n'avait jamais éprouvé une consolation si pure et si grande. Quinze ou vingt confesseurs furent occupés du matin jusqu'au soir à entendre les confessions.

Jusqu'à présent, nous avions coutume de n'établir qu'à la fin de chaque mission la dévotion aux SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Mais l'expérience nous a montré, qu'il est impossible, en si peu de temps, de faire comprendre soit aux Curés, soit aux fidèles, l'importance de cette dévotion et la manière de la pratiquer. C'est pourquoi nous

l'avons annoncée à Jaska dès le commencement de la mission, en exposant les images des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et nous avons récité la petite Couronne à une heure déterminée de chaque jour. Ce changement a produit les plus heureux résultats. Dès les 4 h. du matin jusqu'au soir, les fidèles accouraient en foule devant ces images, pour y prier et allumaient devant elles une grande quantité de bougies. Pendant les derniers jours de la mission, les dames de Jaska les ornèrent avec pompe, et, ce qui est mieux encore, elles résolurent à l'unanimité de faire célébrer tous les Samedis une messe en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie pour la conversion des pécheurs. J'ajoute ici un fait qui tient du prodige, et qui est pour nous une preuve que la Ste Vierge veut être honorée dans l'image qui la représente sous le titre de *Mater amabilis* et que nous portons toujours dans nos missions. Le Vice-archidiacre du district de Jaska était gravement malade depuis quelques jours; désespéré des médecins, il avait été muni des derniers Sacrements et se préparait à la mort. Ayant ouï parler de notre image, il sentit intérieurement l'espoir d'obtenir sa guérison par l'intercession de Marie, et pendant trois jours, il se fit réciter un Ave Maria. Dès le premier jour, il éprouva un mieux sensible, et le troisième, lorsqu'il eut reçu dévotement notre image, il se trouva entièrement guéri, à la grande stupéfaction de tous ceux qui l'environnaient. Ce fait qui se répandit aussitôt, augmenta sensiblement la dévotion à la Ste Vierge, et nous fûmes grandement édifiés en voyant 14000 personnes accompagner l'image de Marie dans la procession que nous fîmes avant de terminer la mission, quoique ce ne fût pas un jour de fête.

Nous avons donné la seconde mission à Varasdino, ville qui compte environ 8000 habitants. Quoique cette ville retentît encore, pour ainsi dire, de la voix de nos Pères autrichiens qui y avaient fait mission, l'année précédente, pour les Allemands, le peuple slave accourut cependant en masse aux instructions, à tel point que la grande Eglise de l'Assomption qui peut contenir 8000 personnes, et qui appartenait autrefois à la Compagnie, fut encore trop étroite pour le nombre des auditeurs, et que nous fûmes obligés, les jours de fête, de prêcher en plein air. Le nombre des fidèles qui s'approchèrent des Sacrements fut encore plus considérable qu'à Jaska: Les prêtres de la Collégiale, les professeurs du Gymnase, les Capucins et les Franciscains s'employèrent tous à entendre les confessions. Ici encore notre Madone opéra une guérison merveilleuse. Une dame était en danger de mort: elle récita aussi l'Ave Maria, et au bout de trois jours, elle était parfaitement rétablie. Et si nous pouvions raconter les grâces spirituelles, comme les guérisons temporelles, que de prodiges étonnants! Il est reconnu, et nous l'entendons répéter tous les jours, que notre *Mater amabilis* a une telle puissance sur les cœurs, qu'il n'est pécheur si endurci qui ne soit ébranlé fortement, lorsqu'il se présente devant la Sainte Image. Un des fruits particuliers de la mission, ce fut la réforme générale de la jeunesse du Gymnase. Un grand nombre de vocations à la vie religieuse se sont manifestées parmi ces jeunes gens, et cinq ou six d'entre eux ont demandé la faveur d'être admis dans la Compagnie.

Après quatre jours de voyage dans les charettes usitées dans ce pays et qui semblent avoir été inventées pour briser les os, nous arrivâmes à Diakovar en Esclavonie, où nous fûmes accueillis avec une grande amabilité par Mgr Jos. Georges Strossmayer qui a été nommé dernièrement Conseiller intime de l'Empereur. Après quelques jours de repos, nous nous rendîmes à Babinogreda, pour notre troisième mission. Dans cette bourgade qui renferme 2000 habitants, la corruption est universelle et effrayable; les enfants même de l'âge le plus tendre en sont atteints; la religion est tout-à-fait inconnue, même honnie et profanée. Aussi notre auditoire, le premier jour, ne fut composé que d'un petit nombre de femmes, parmi lesquelles on apercevait à peine un homme. Mais, grâces à Dieu, lorsque la dévotion à notre Madone se fut un peu répandue, les choses changèrent de face, et le concours devint même extraordinaire. Si nous avions pu nous arrêter quelques jours encore à Babinogreda, nous aurions pu réformer complètement ce malheureux pays. Mais nous étions attendus à Pistorcove. Cette quatrième mission réussit comme les autres. A Gorian, heureuse bourgade administrée par un prêtre plein de zèle, nous trouvâmes la [illegible] tion aux

SS. Cœurs de Jésus et de Marie établie depuis 1841. Il nous fut donc facile d'exciter la ferveur. La mission avait lieu pendant la neuvaine même du Sacré-Cœur. Le jour de la fête, le nombre de ceux qui s'approchèrent de la Ste Table fut si grand, qu'il ressemblait à une communion générale.

En quittant l'Esclavonie, nous nous sommes arrêtés à Zagabria, c'est là que Son Eminence le Cardinal Haulik qui nous aime tant, nous a fait lire la lettre par laquelle N. P. Général autorise l'ouverture du noviciat de Pozega.

Voilà, mon R. Père, quelques détails sur nos dernières missions. Quel bien nous pourrions faire dans ces contrées si bien disposées, si nous avions un plus grand nombre de missionnaires ! Espérons que ce simple récit inspirera à quelques-uns de nos frères le désir de se consacrer au salut de ces pauvres âmes.

Italie. Rome. Nous recevons de Rome un document composé par le R. P. Ferrari, Assistant d'Italie, à l'occasion de la demande que la Cie a faite au Souverain Pontife pour obtenir la faveur de célébrer la fête du Patronage de St Joseph avec le rit de 1ère Classe. Nous en insérons la traduction dans notre recueil, persuadés que ces considérations sur une dévotion si chère à la Cie édifieront nos lecteurs.

Mémoire sur le culte spécial que la Cie de Jésus doit à S. Joseph.

Il a été nécessaire sans doute que la Ste Eglise, à cause de l'économie toute divine par laquelle elle est gouvernée, s'abstînt pendant quelques siècles de rendre un culte solennel au glorieux Patriarche S. Joseph; mais lorsque le dogme de la perpétuelle Virginité de Marie fut profondément gravé dans le cœur des fidèles, et qu'il n'y eut plus de danger par conséquent que des hérétiques ne fissent regarder S. Joseph comme le vrai Père de J.C., le temps était venu où la chrétienté devait être excitée à honorer par une dévotion spéciale celui qui fut le véritable époux de la Mère de Dieu et le père nourricier du Verbe fait chair. Et en effet, n'était-il pas naturel et convenable, comme Jean Gerson le disait à l'auguste assemblée des Pères de Constance, que le gardien et le tuteur de Jésus-Christ fut considéré par l'Eglise comme le gardien et le tuteur du Christianisme, et que le culte du grand Patriarche fût agrandi, puisqu'il est un des moyens les plus efficaces pour obtenir la paix de l'Eglise et la réforme de la discipline ? C'est ainsi que pensait le grand Chancelier, et sans doute sa parole accueillie favorablement par les Pères du Concile, comme l'atteste l'un d'entre eux (Sac. de Val. Episc. Chrystoph. super Magnificat) qui sermo fuit pergratus et acceptus toti Ecclesiæ ibidem congregatæ fut comme le souffle qui aviva l'étincelle de cette dévotion cachée, pour ainsi dire, sous la cendre pendant plusieurs siècles, et qui la transforma en un vaste incendie embrasant tout le monde catholique. L'Eglise en effet, lorsqu'elle vit écartés tous les obstacles qui l'empêchaient de donner au glorieux Saint des témoignages particuliers de vénération et d'amour, compensa dans l'espace d'un peu plus de trois siècles, les justes délais des siècles précédents. Jusqu'alors, la fête annuelle de St Joseph n'avait été célébrée qu'avec le rite d'une fête simple; en 1490 sous Innocent VIII elle fut déclarée du rite double mineur, et plus tard sous Clément X élevée au double de 2e classe. Le jour de la fête, par décret de Grégoire XV et d'Urbain VIII devint fête de précepte. S. Pie V réforma l'office ainsi que l'oraison propre du Saint, et les leçons du 2e nocturne, qui sont tirées du bel éloge qu'en a fait S. Bernard, et cet office devint tout à fait propre sous Clément X qui y fit ajouter les antiennes particulières et ces hymnes qui ne sont pas moins remarquables par les pensées que par l'élégance de la forme. De plus la permission fut accordée de célébrer la fête des Epousailles de la Ste Vierge, d'abord à l'ordre des Franciscains, puis à celui des Dominicains sur les instances du P. Aurato qui composa un office particulier pour cette fête, ensuite à plusieurs diocèses et Etats; et dans cette fête on honore, en même temps que la Ste Vierge, ce Juste par excellence qu'elle choisit comme témoin de son inviolable Virginité et comme le soutien fidèle de sa vie.

Si la dévotion à S. Joseph se développa ainsi successivement jusqu'à une certaine époque, quel accroissement ne dut-elle pas recevoir lorsque ces deux grandes lumières de l'Eglise, Ste Thérèse de Jésus et S. François de Sales, en se faisant les apôtres de cette dévotion, exaltèrent les grands avantages qui en résultent pour les âmes. Il n'est donc pas étonnant

que dès l'année 1620, les Pères Carmes déchaussés réunis en Chapitre général aient élu S. Joseph comme Patron et Père de tout leur Ordre, et qu'en 1680 ils aient obtenu de la S. Congrégation des rites l'autorisation d'établir la fête spéciale du Patronage de S. Joseph avec le rit double de 2de classe et un office propre qui fut composé par un Général de l'Ordre, le P. Jean de la Conception. Il n'est pas étonnant que cette grâce fut ensuite demandée et obtenue de temps en temps par plusieurs autres ordres Religieux, par un grand nombre d'Evêques pour leurs diocèses, et par différents Princes pour leurs Etats, et que ces demandes n'aient cessé de se multiplier jusqu'à ce que SS. Pie IX prescrivit, par un décret *Urbis et Orbis* du 10 Sept. 1847 que l'Eglise universelle célébrât la fête du Patronage avec le même rit et le même office.

Que dirai-je maintenant des autres manières par lesquelles on a honoré et l'on honore le glorieux Saint dont on a reconnu partout l'efficace et puissante protection ? On pourrait dire, sans crainte de se tromper, qu'il n'est maintenant pas une cité catholique ni une contrée quelque peu considérable qui n'ait élevé des temples ou du moins des oratoires, qui n'ait dédié des Chapelles et consacré de nombreux autels en l'honneur de S. Joseph; sans parler des pieuses Confréries instituées en divers lieux et approuvées canoniquement, qui l'ont pris pour protecteur et se font un devoir de lui rendre un honneur spécial, sans parler des pratiques de piété par lesquelles les fidèles de toute condition ou le remercient des bienfaits reçus ou implorent sa protection, comme la dévotion des 7 Dimanches et le mois de Mars qui lui est consacré et qui est célébré soit publiquement en différentes églises, soit en particulier dans un grand nombre de familles. Et combien de prêtres qui, pour traiter saintement le Saint des Saints, se recommandent à S. Joseph, avant d'offrir le divin sacrifice en récitant la prière *Virginum custos*. *O felicem virum* ? En est-il un seul qui, devant réciter à la messe l'oraison *A cunctis*, n'use de la concession faite par S. S. Pie VII, en vertu de laquelle on ajoute au nom de la Très Sainte Vierge celui de son chaste époux ? Et même est-il un pieux fidèle, ecclésiastique, religieux ou laïc qui n'ait choisi St. Joseph pour son protecteur spécial afin d'obtenir par son intercession la grâce d'une bonne mort ? Tandis que les fidèles, les villes et les diocèses manifestent leur amour pour S. Joseph par ces pieuses pratiques et tant d'autres que je pourrais citer, l'Eglise montre aussi son zèle incessant à promouvoir cette dévotion par les nombreuses indulgences dont elle l'a enrichie. Elle a accordé grand nombre d'indulgences soit plénières, soit partielles, dont les unes peuvent être gagnées chaque jour, les autres chaque semaine, d'autres chaque mois; il en est pour celui qui pratique la dévotion des 7 Dimanches, pour celui qui célèbre les deux principales fêtes du Saint, pour celui qui s'y prépare par les deux neuvaines; il en est pour ceux qui se consacrent à son culte perpétuel; il en est qui ont été octroyées à des églises et à des lieux particuliers, comme, par exemple, celles qui ont été attachées récemment au sanctuaire de Villedieu près de Beaupreau (*Maine-et-Loire*), où un autel et une statue ont été élevés dans la cavité d'un énorme chêne, et où l'on célèbre la Sainte Messe.

Au milieu de cette pieuse émulation des fidèles de tout rang, et en présence des exemples de l'Eglise qui la seconde et l'excite, comment la Cie de Jésus aurait-elle pu rester indifférente pour une dévotion dont elle a reconnu, dès son origine, et la convenance et les effets salutaires ? La Cie qui est vouée par son Institut au service du St. Siège, et qui a des motifs tout spéciaux pour vénérer S. Joseph et pour s'assurer sa protection, s'est montrée toujours dévote envers ce grand Patriarche et s'est employée avec zèle à propager son culte et par la parole et par ses exemples et par ses écrits. Dès le commencement ses Missionnaires lui ont consacré leurs missions. Dans le Paraguay, la première réduction composée de 200 familles, fut nommée S. Joseph, et, en récompense, elle s'accrut bientôt de six nouvelles peuplades. Les PP. de Rhodes et Marchesi consacrèrent à ce bienheureux Saint, le jour de sa fête, l'église naissante du Tonking, et le port de Guambangi où la Religion s'établit d'abord, fut désormais le port de S. Joseph, comme aussi le premier idolâtre qui se convertit à la foi reçut le nom de Joseph. C'est sous sa protection que furent mises la mission de Chine, celle de l'île de Terra dans la Nouvelle-Espagne, où nos missionnaires consacrèrent au Saint leur première Eglise; et celle du Canada où le nom de Joseph fut donné au premier Iroquois qui reçut le baptême. Le P. Louis de Medina,

dans les îles Mariannes obtint, par la dévotion à S. Joseph, de convertir le jour de sa fête une femme âgée de 100 ans à laquelle il rendit l'ouïe avec la relique de la vraie Croix, avant de la baptiser. Ce zèle des anciens missionnaires a dû nécessairement se transmettre à leurs successeurs, et même se développer encore à la vue des heureux effets qu'il avait produits. Pour résumer en quelques mots, nous pouvons dire que, parmi les nombreuses missions confiées maintenant à la Cie, il n'en est aucune qui n'ait dédié à S. Joseph des églises, ou des Collèges ou des Résidences. Il y a un Collège de S. Joseph à la Nouvelle-Orléans, dans le Missouri; il y a dans cette dernière mission deux résidences qui portent ce glorieux nom, deux à Baltimore, une à Philadelphie, une dans l'Etat de New-York, et une en Californie.

Mais nos Pères, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle Cie, n'ont pas déployé un zèle moins ardent pour cultiver et propager cette dévotion en Europe. En Espagne où le P. Alvarez, le rival de Ste Thérèse dans la dévotion à S. Joseph fut supérieur de plusieurs maisons et de différentes Provinces, en France et dans les Flandres, il n'est pas un Collège de la Cie, comme l'observent les Bollandistes, qui n'ait dédié à S. Joseph soit l'Eglise, soit quelque Chapelle, ou du moins un Autel. Pour parler de la France en particulier, la première église consacrée en son honneur est celle que notre P. Coton lui fit dédier à Lyon, et dans laquelle S. Joseph donna des preuves si nombreuses de l'efficacité de son patronage. Dans celle de notre Collège d'Anvers, une magnifique Chapelle lui fut érigée; et les Pères de cette Province voulurent en outre mettre leurs classes, surtout les classes inférieures sous la protection de celui qui fut le gardien et le nourricier de Jésus enfant, bien persuadés qu'ils procuraient par ce moyen une défense assurée à leurs jeunes élèves. Dans toute l'Italie la Cie a eu et a encore des Eglises, des oratoires ou des Chapelles dédiés à St Joseph, et entre autres, la splendide Chapelle que le Cardinal Sagripante a fait bâtir au Collège Romain.

Quant à la propagation de cette dévotion par la parole et par les écrits, que n'aurait-on pas à dire d'un si grand nombre de panégyriques faits par nos prédicateurs et livrés à l'impression, et des opuscules, sans parler des autres, composés par les PP. Garzia et Patrignani, traduits en plusieurs langues et réimprimés tant de fois? Mais la preuve la plus éclatante de la dévotion que la Cie nourrit envers le grand Patriarche et de la confiance qu'elle a en sa protection, c'est de lui avoir recommandé ce qu'elle a de plus cher, et de s'être recommandée toute entière à lui. En effet, la Cie a consacré au Saint dans plusieurs Provinces ses maisons de troisième probation, où elle met, pour ainsi dire, la dernière main à l'éducation religieuse de ses membres. Elle lui a recommandé quelques-uns de ses noviciats, en particulier celui de la province du Piémont, qui porte son nom, et celui de la province de Venise. Elle l'a choisi parmi les principaux protecteurs de ses pensionnats qui tous à peu près lui ont consacré au moins une de leurs divisions, et qui lui témoignent, après la T. S. Vierge, une vénération toute spéciale. Elle l'a choisi, dès le temps d'Alexandre VII pour patron de toutes les Congrégations de la bonne mort qui fussent érigées alors canoniquement, et confirmées ensuite par une bulle de Benoît XIII. Enfin elle s'est placée toute entière sous la protection du Saint, en ordonnant que chaque jour, dans la récitation des Litanies, on fit dans toutes les maisons la commémoraison de S. Joseph après celle de la Ste Vierge, et elle s'est procuré depuis longtemps le privilège de célébrer la fête du Patronage avec le rit double de 2e classe, à l'exemple des Carmes Déchaussés, des Franciscains anciens et réformés, et des Augustins Déchaussés.

Si les Pères Passionistes qui l'ont choisi pour Patron de leur Congrégation, comme S. Alphonse de Liguori l'avait choisi pour la sienne à la fin du siècle dernier ont obtenu la faveur de célébrer le Patronage du Saint avec le rit de 1ère Classe et avec octave, et si cette grâce, après avoir été accordée à quelques maisons particulières de la Cie, par ex: au Pensionnat des Nobles à Rome avant 1835, au noviciat de Vérone avant l'année 1848, et récemment à toute la province de Venise, pourquoi la Cie ne pourra-t-elle pas espérer de voir cette faveur étendue à l'Ordre entier, puisque la province de Rome en 1835 en a fait la demande dans la Congrégation Provinciale? La dévotion particulière qu'elle professe pour le Saint, à l'exemple de l'Eglise, semblerait une raison suffisante pour la demander, et pour espérer de l'obtenir; cependant la Cie a d'autres raisons particulières pour appuyer sa demande, et nous les ajoutons ici.

1°. Si pour exciter la dévotion à S. Joseph parmi les Pères du Concile de Constance, Gerson se servit de cet argume si simple et en même temps si juste que S. Joseph ayant été le gardien et le tuteur de J.C., devait être aussi regardé comm le gardien du Christianisme, comment ne devra-t-elle pas se l'appliquer spécialement à elle-même cette petite partie de l. chrétienté, la Cie qui porte le nom de Jésus, qui milite sous son étendard, qui fait profession de le suivre de près, qui, si elle n partage pas les fatigues de Jésus participe du moins, et personne ne le niera, à ses opprobres et à ses persécutions ? De plus, l Cie qui a Jésus pour modèle et pour chef, naquit dans la maison de la Ste Vierge et le jour de sa glorieuse Assomption; c'es pourquoi elle a toujours regardé la Ste Vierge comme sa mère, elle lui a témoigné une vénération de plus en plus affectueu. et la Ste Vierge l'a récompensée au-delà de ses désirs par des grâces abondantes. Or, comment la Cie ne devrait-elle pas dans la guerre qu'elle doit soutenir tous les jours contre les ennemis de J.C. et de l'Eglise, s'efforcer de se mettre aussi sous la protection spé ciale de celui qui, en qualité de tuteur et d'époux a sauvé des persécutions la divine famille ?

2°. La Cie qui professe un genre de vie mixte, et qui tous les jours est en contact avec les gens du monde a grandement besoi d'être bien établie dans la connaissance et dans la pratique de la vie intérieure, pour ne pas être souillée par le souffle empesté du monde; c'est pourquoi il est pour elle d'une très-grande importance de professer un culte spécial envers S. Joseph qui fut, san aucun doute, un modèle très-parfait d'oraison, de recueillement, d'humilité, de mortification, en un mot de vie intérieure. Que ne doit pas espérer la Cie sous ce rapport du grand Patriarche ? Ste Thérèse dont le témoignage sur ce point est le plus sûr, n'a pas craint de nous attester ce qui suit et de nous le laisser par écrit: "Je n'ai connu aucune personne vraiment dé voté à S. Joseph et adonnée d'une manière spéciale à son culte qui n'ait fait des progrès de plus en plus rapides dans la vertu car ce grand Saint aide beaucoup les âmes qui se recommandent à lui.... surtout les personnes d'oraison."
Et St François de Sales, un autre témoignage irréfragable s'exprime ainsi: "Il (S. Joseph) nous obtiendra, si nous avon confiance en lui, un saint accroissement en toutes sortes de vertus, surtout en celles qu'il a pratiquées dans un degré plus éminent, et qui sont, une très-sainte pureté de corps et d'esprit, la très-aimable humilité, la constance, la force et la per sévérance ?- C'est la raison principale pour laquelle la Cie a recommandé autrefois à sa protection spéciale un si grand nombre de maisons d'Exercices spirituels, et lui recommande aujourd'hui ses noviciats et ses maisons de 3e Probation. C'est encor pour cette raison que la Ste Vierge a ordonné au Vén. P. Balthazar Alvarez, cet homme si avancé dans les voies spirituelle et si estimé de Ste Thérèse qu'elle le regardait comme le plus grand Saint qui vécut alors sur la terre, elle lui ordonna dis-je, pendant qu'il priait dans la Ste Maison de Lorette, de se choisir pour protecteur son Saint Epoux.

3°. Enfin la Cie de Jésus a été excitée d'une manière spéciale et pressante à redoubler sa dévotion envers S. Joseph, d'abor par cette apparition mémorable dont parlent nos annales (Nadasi ann. dier. memor. 1. Mar.), faite à trois novices pè lerins de la Cie, auxquels Jésus, Marie et Joseph se déclarèrent les fondateurs de l'Ordre: *Nos fundavimus societatem Jesu*, et par les témoignages particuliers et éclatants d'une protection spéciale que le glorieux Patriarche a toujours don nés à la Cie. Entre autres, pour ne rappeler que les plus récents et les plus généraux, la Cie se rappellera toujours avec dévotion et reconnaissance que la résolution souveraine prise en 1836 par Ferdinand 1er Empereur d'Autriche, en vertu de laquelle elle était admise dans le royaume Lombard-Vénitien fut signée le 19 Mars, fête du Saint, qu'elle y entra le jour des Epousailles de Marie et de S. Joseph; que le jour de la fête de S. Joseph et dans le mois qui lui est consa cré ses enfants ont été soustraits, en 1848, dans presque toutes les maisons d'Italie à un danger certain de carnage et de mort, et sauvés d'une manière si prodigieuse qu'il n'en périt pas un seul; qu'en 1850 notre réintégration dans nos maisons de Venise et de Vérone fut décrétée, lorsque le mois de S. Joseph était à peine achevé; que le 15 Mars 1852 l'Empe reur François-Joseph 1er a signé le décret par lequel la Cie était déclarée avoir toujours existé dans le royaume Lombard-Vénitien; décret qui fut bientôt suivi d'un autre, par lequel la Cie était rétablie dans toute la monarchie Autrichienne. Cela suffit pour faire connaître les dettes de reconnaissance par lesquelles la nouvelle Cie est

engagée envers S. Joseph, sans qu'il soit nécessaire de rappeler en détail les grâces particulières et sans nombre que les maisons ou les membres de la Cie ont reçues de lui.

Telles sont les raisons en vertu desquelles la Cie de Jésus professant, comme un strict devoir, un culte spécial envers le Gardien et le Père nourricier de Jésus, et l'Epoux très-pur de Marie, demande la faveur de célébrer, partout où elle se trouve, le Patronage de S. Joseph avec le rit de 1ère classe et avec Octave.

Naples. Récit d'une mission prêchée par nos PP. dans l'île St. Etienne. Extrait du journal napolitain *la Verità*. — Les missions que les Pères de la Cie de Jésus prêchent dans les différentes prisons du royaume produisent les fruits les plus consolants: qu'il suffise, pour en donner une idée à nos lecteurs, de raconter brièvement celle qu'ils ont faite au milieu des prisonniers de St. Etienne.

L'île de St Etienne située à une petite distance de celle de Ventotene n'est peuplée, pour ainsi dire, que des malheureux condamnés à expier par une prison perpétuelle l'énormité de leurs crimes. Les uns sont renfermés dans de petites chambres qui sont distribuées en trois étages autour d'une cour assez spacieuse; à chaque étage correspond une galerie où les détenus peuvent respirer un air plus pur. Les autres ont la permission de circuler librement dans la prison et de servir leurs compagnons d'infortune. La perversité y était à son comble, avant l'arrivée des PP. Jésuites; les condamnés qui, en arrivant dans l'île apportaient encore avec eux quelques sentiments de religion et d'humanité avaient été corrompus bientôt par la propagande d'impiété qui s'y exerçait librement: puis la misère, l'oisiveté, l'entier isolement de la société civile ou domestique contribuaient encore à nourrir et à développer les habitudes les plus vicieuses, telles que celles du jeu, du blasphème, du libertinage etc. On ne pouvait, sans s'exposer aux injures et aux mauvais traitements, ni faire le signe de la Croix, ni réciter une prière en public. Nulle image n'était suspendue aux murs de la prison; les livres qui circulaient parmi les détenus répandaient la corruption. Personne n'assistait à la messe qu'on célébrait, les jours de fête, dans la chapelle située au milieu du préau; ce qui était plus triste encore, un grand nombre de prisonniers osaient pendant ce temps préparer leur dîner dans les galeries, fumer, chanter, ou se livrer à des jeux plus impertinents encore. C'est donc dans cette prison que quatre Pères de la Cie arrivèrent, au mois d'Octobre dernier. Ils voulurent d'abord gagner la confiance des condamnés en les visitant dans leurs cellules, en s'entretenant familièrement avec eux, et en les consolant. A cette première industrie dont les heureux effets se manifestèrent dès les premiers jours, les Pères en ajoutèrent une seconde. Ils choisirent parmi les prisonniers quelques-uns des plus dociles et des plus jeunes, et leur enseignèrent des cantiques qui, répétés de temps en temps, excitaient peu à peu dans les détenus des sentiments de repentir et de piété. Après ces préparatifs, la mission s'ouvrit le 4 Octobre et finit le 17 du même mois. Le matin, lorsque le pont-levis était baissé, les Pères se rendaient dans la prison, et après avoir célébré la Ste Messe, à laquelle assistaient la plupart des prisonniers, ils passaient de longues heures à entendre les confessions, ou bien y préparaient ceux qui se montraient rebelles à la grâce. Ils y retournaient dans l'après-midi, et le soir, lorsque le signal en avait été donné, les détenus sortaient dans les galeries pour réciter le rosaire, puis ils entendaient une instruction sur les devoirs du chrétien; des chants en l'honneur de la Ste Vierge disposaient ensuite les cœurs à recevoir avec docilité la parole du Missionnaire qui allait leur annoncer une des grandes vérités de la religion, et enfin d'autres cantiques terminaient la journée. La prison offrait alors un spectacle touchant: un silence profond régnait partout; les prisonniers prêtaient une oreille attentive à la voix des missionnaires, et montraient par l'expression de leurs traits les sentiments de repentir qui remuaient leurs âmes; quelques-uns des plus âgés fondaient en larmes, et poussaient de profonds soupirs.

La grâce de Dieu avait triomphé. Des mille détenus, 900 s'approchèrent du tribunal de la pénitence avec d'excellentes dispositions. Parmi eux se trouvaient quelques-uns de ceux qui avaient protesté qu'ils ne voulaient entendre parler ni de confession, ni de prêtres, ni de Dieu. Dans une des cellules tous s'étaient déjà réconciliés avec

Dieu, à l'exception d'un seul qui avait juré d'être inébranlable dans sa résolution. Afin que le Père n'aperçût pas ce malheureux obstiné, tous les prisonniers se présentèrent devant lui, au moment où il allait quitter leur cellule, et lui dirent qu'il ne lui restait plus d'autre confession à entendre dans cette chambre; mais le Père en jetant les yeux sur eux perçut cet infortuné dont les regards immobiles et troublés étaient fixés sur le sol. "Je n'ai pas vu ce prisonnier, dit-il" et tous de répondre: "Père, laissez-le..., ils allaient continuer, quand ce prisonnier élevant la voix, ordonna à ses compagnons de quitter la chambre, et de se retirer dans la galerie, afin qu'il pût s'entretenir avec le Père. Les autres prisonniers qui connaissaient ses dispositions perverses n'osaient sortir, craignant quelque malheur. Mais le missionnaire, persuadé que la grâce avait triomphé de cette âme jusqu'alors rebelle, leur persuada de s'éloigner; puis, se voyant seul avec ce prisonnier, il le pressa affectueusement sur sa poitrine, tandis que ce pécheur repentant lui disait: "J'avais juré de ne pas me confesser mais je sens dans mon âme une telle agitation, des angoisses si terribles que je ne puis plus y résister; faites de moi tout ce qu'il vous plaira". Encouragé par le Père, il commença sa confession avec des signes d'une pénitence extraordinaire. Ce ne fut pas le seul dont la miséricorde de Dieu triompha d'une manière singulière. Qu'il nous suffise de dire que presque tous montrèrent une admirable générosité en brisant les liens qui les attachaient au crime, et en foulant aux pieds le respect humain qui essayait de les détourner du bien. Plusieurs ne s'étaient jamais approchés du tribunal de la pénitence, et cependant quelques-uns d'entre eux étaient âgés de 60, 70 et même 94 ans; réconciliés avec Dieu, ils ne cessaient d'exalter la miséricorde divine qui les avait conservés jusqu'à ce jour pour les admettre au nombre de ses enfants.

Outre le bagne évangélisé de la sorte, l'hôpital voisin fut aussi réformé par le zèle des Pères. Tous les employés de la prison se réunissaient aussi le soir dans une petite chapelle, et écoutaient la parole des Missionnaires, qui leur prêchaient la pénitence. Enfin la mission se termina par une fête dont les prisonniers garderont un long souvenir.

Dès la pointe du jour, les détenus s'occupèrent à nettoyer et à décorer leurs cellules et leurs galeries; ils employèrent tout ce que leur pauvreté mettait à leur disposition, des rubans, des draperies, des images, des bougies et les disposèrent pour fêter N. S. qui allait les visiter. La fanfare militaire était venue de Ventotene pour embellir la cérémonie qui commença par la célébration du St-Sacrifice. Tous les prisonniers y assistèrent dévotement, les uns à genoux dans les galeries, les autres dans le préau, autour de la Chapelle. Quand la musique militaire avait cessé ses harmonieuses mélodies, le chœur des prisonniers chantait des cantiques, et toute la multitude répondait de toutes parts d'une voix tremblante et émue. Mais quand le missionnaire prononça les paroles solennelles de l'absolution, on vit tous ces visages s'épanouir et exprimer la joie et la confiance. Puis trois prêtres s'avancèrent à travers les trois étages pour distribuer la Communion aux détenus. Huit cents reçurent ce jour-là le Pain des Anges. quel spectacle digne de l'admiration des Anges et des Saints! Après la messe, on donna à tous les prisonniers des médailles, des chapelets et d'autres objets de piété, puis on chanta un Te Deum solennel. Dans l'après-midi un missionnaire leur fit une dernière instruction pour les engager à la persévérance, et donna la bénédiction. Le soir, les détenus illuminèrent spontanément la prison et firent entendre jusqu'à une heure avancée de la nuit leurs chants de joie et de reconnaissance.

Ainsi se termina la mission dans la prison de l'île St-Etienne. Si les fatigues des missionnaires furent grandes, elles furent abondamment compensées par les fruits qu'ils recueillirent. Ils eurent la consolation de voir les mauvaises habitudes extirpées, les scandales enlevés, la passion du jeu réprimée; les pratiques de dévotion introduites dans la prison, entre autres la récitation quotidienne du chapelet, et la lecture des livres de piété. Les prisonniers firent leurs adieux aux Pères en témoignant le regret qu'ils avaient de les voir partir, et en les suppliant de revenir; et lorsque le bâteau à vapeur emportait les Missionnaires, ils répétaient dans les galeries les cantiques qu'ils avaient appris pendant la mission.

Amérique. Canada. Compte-rendu de la mission de nos PP. chez les sauvages de l'île Manitouline, adressé au R. P. Provincial, de 1856 à 1857. — Repoussés d'année en année, les restes des nations sauvages, autrefois maîtresses de tout le pays qui s'étend de chaque côté des rives du St-Laurent, ont dû faire place aux flots de la civilisation, envahissant les termes que le gouvernement leur avait assignés. Ces diverses tribus sont maintenant répandues le long des grands lacs du haut-Canada. Quelques-unes se sont fixées dans la grande île Manitouline, située à l'extrémité Ouest du lac Huron. Le nombre des sauvages dans cette île s'élève à 1254 âmes. Notre ministère au milieu d'eux n'est pas resté infructueux; sur ce nombre nous comptons au-delà de mille catholiques. Le protestantisme qui a pénétré jusqu'ici, malgré des ressources bien plus abondantes que les nôtres, n'a pu convertir à la Bible que 104 sauvages; 145 sont encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité. D'autres tribus, comptant en tout environ 879 âmes, errent sur la côte orientale du lac Huron. Parmi ces dernières nous comptons 471 catholiques, 98 protestants et 310 infidèles. Quelques tribus se sont enfoncées plus avant dans les terres, et vivent au sein des forêts; elles sont encore à l'état sauvage. Leur férocité ne le céderait guère à celle des anciens Iroquois, dont la brutalité a fourni à notre province tant de glorieux martyrs parmi les anciens missionnaires du Canada. A leur férocité viennent s'ajouter les vices qu'ils ont empruntés à la civilisation, et qui les rendent plus que sauvages. L'intention du gouvernement est de réunir dans notre île ces diverses tribus. Quant à celles qui se trouvaient plus voisines des blancs, le gouvernement se vit obligé de leur assigner d'autres terres; son but était de les éloigner autant que possible du commerce des Européens, et aussi de livrer à une population plus industrieuse des terres fertiles, que l'indifférence et la paresse des sauvages laissaient incultes. Cependant le gouvernement, fatigué de ce système d'émigration continuelle, vient de tenter une autre voie. Il a donné le droit de citoyen aux tribus les plus rapprochées de la civilisation, et si l'essai réussit, il étendra ce privilège à toutes les autres tribus. Voici l'article de la loi passée à ce sujet: "Tout Indien qui saura parler, lire et écrire le français ou l'anglais, qui jouira d'une bonne réputation, et qui n'aura pas de dettes, pourra s'il le veut, obtenir du gouvernement 50 acres de terre avec une somme d'argent, dans quelque Township réservé pour eux. Il sera émancipé; il aura les droits de citoyen. Il possédera cette terre sans pouvoir cependant l'aliéner: il ne pourra que la léguer à ses descendants, ou bien elle retournera à la Couronne."

Nous avons reçu pendant le mois d'Août la visite de deux Commissaires députés par le gouvernement pour s'assurer de l'état des sauvages qui habitent notre île. Leur visite nous causa d'abord de vives inquiétudes. On disait en effet qu'ils étaient venus annoncer aux sauvages un projet dicté par la cupidité des blancs, et qui entraverait singulièrement notre ministère. Il s'agissait tout simplement de donner à chaque Indien un lot de terre, dont il pût disposer à son gré, et aux blancs la liberté de s'introduire parmi eux dans l'île. On devine facilement le résultat d'un tel projet. Mais grâce à Dieu il n'a nullement été question de mettre à exécution un plan qui aurait été si funeste au bien spirituel et temporel de nos chers Indiens. Ces Messieurs s'adressèrent à nous pour avoir des renseignements certains sur l'état des choses. Tout se passa à notre satisfaction. Ils se montrèrent pleins d'égards, écoutèrent avec intérêt les moyens que nous leur proposâmes comme devant le plus efficacement contribuer au bien des sauvages; ils admirèrent les efforts que nous avions faits pour leur inspirer l'amour du travail, de l'agriculture, de l'industrie; ils ne purent surtout s'empêcher de louer hautement la conduite régulière de nos Indiens et la sobriété qui en général régnait parmi eux. Ils visitèrent nos écoles et entrèrent dans les plus petits détails. Ils interrogèrent eux-mêmes nos petits sauvages, ils s'amusèrent à les faire épeler en leur présence. Ils nous exprimèrent en sortant leur entière satisfaction. Mais grande fut leur surprise lorsque nous leur dîmes que, pour subvenir aux besoins de nos écoles et à l'entretien des maisons que nous avions dans l'île, nous ne recevions du gouvernement que 50 Louis chaque année. Ils nous promirent de mettre ordre à cela. De Ste Croix, chef-lieu de l'île et résidence ordinaire des missionnaires,

naires, ils se mirent en marche pour visiter les autres villages. Ils ne furent pas peu surpris de rencontrer çà et là des blancs, non seulement sujets de l'Angleterre, mais aussi quelques-uns appartenant aux Etats-Unis. Ils demandèrent à M. notre Surintendant si c'était de lui que ces blancs avaient obtenu la permission de s'établir ainsi, malgré les lois, dans une île qui avait été cédée exclusivement aux Sauvages. Lorsque nous leur montrâmes les terres que nos Indiens avaient défrichées : "très-bien, nous dirent-ils ; voilà ce qu'il fallait leur enseigner." Dans une assemblée générale des Indiens, où l'on ne voyait de protestants que les deux Ministres servant d'interprètes, M. M. les Commissaires exprimèrent publiquement leur satisfaction. "Nulle part, dirent-ils, nous n'avons rencontré de Sauvages dans un état aussi prospère. Nous avons surtout été charmés de tout ce que nous avons vu à Ste Croix. — Ne craignez pas que le gouvernement vous enlève votre île, ou y introduise les blancs. — Au contraire, c'est le désir du gouvernement de vous adjoindre vos frères qui errent dispersés en beaucoup d'endroits, afin qu'eux aussi partagent les bienfaits dont vous jouissez dans cette île. Ils ajoutèrent qu'ils avaient été fort étonnés de trouver tant de blancs à Ste Croix, et qu'ils ignoraient à quel titre ils avaient pu se fixer là. Ils recommandèrent aux Indiens de ne jamais laisser aucun blanc s'établir dans leur île, ou y faire le commerce sans l'autorisation du gouvernement. — Enfin ils les exhortèrent à repousser de toutes leurs forces ceux qui leur apportaient des liqueurs enivrantes, à se bien garder de contracter des dettes, à s'appliquer de plus en plus aux travaux de l'agriculture. — Ils ajoutèrent que le gouvernement leur viendrait en aide ; enfin en bons protestants ils finirent en leur disant : "Souvenez-vous toujours de la loi de Notre Seigneur J.C. dont vous avez sans cesse des ministres avec vous."

Ces Messieurs ne se contentèrent pas d'écouter les projets et les moyens que nous pensions les plus propres à améliorer le sort de ces sauvages ; ils nous prièrent de mettre nos vues par écrit et de leur envoyer ce rapport à Toronto. Immédiatement après leur départ, nous nous mîmes à l'oeuvre, et le P. Férard alla lui-même leur porter notre travail à Toronto. Quel sera le résultat de cette démarche ? nous ne le savons pas. Il est bien probable que le gouvernement n'en fera pas une affaire d'état. Il s'agit en effet d'une poignée d'Indiens, tous pauvres, regardés comme la lie du monde. Aussi nos espérances sont-elles fondées sur un principe plus sûr et plus équitable : Dieu, le père des pauvres, daignera laisser tomber sur eux un regard de pitié et d'amour, et de ce limon impur, tirer quelques vases d'honneur qui orneront un jour ses célestes palais. — A Toronto on a laissé entrevoir au P. Férard l'espérance que nos ressources pour les écoles seraient augmentées. Mais ces secours seront-ils assez abondants pour nous mettre à même de procurer à nos enfants une éducation solide, sans laquelle le peu qu'ils apprendraient, au lieu de servir à leur bien, les entraînerait à leur ruine ? Sans cette éducation solide, la situation nouvelle qu'on veut faire à nos sauvages ne peut manquer de devenir fatale à plusieurs. Notre jeunesse, en effet, surtout les garçons, ne s'est pas encore fait remarqué par sa docilité, son humilité, sa sagesse, ou sa constance dans le bien. Il nous faudrait donc pour elle des maîtres habiles. Plût à Dieu qu'il nous fût donné d'avoir des Frères de la doctrine chrétienne pour les garçons, et des Sœurs pour les filles. Daigne le Dieu de toute miséricorde, entendre et exaucer nos voeux !

Nous avons été honorés de la visite de Mgr l'Év. de Hamilton, nouveau diocèse que la Cour de Rome vient d'ériger dans le haut-Canada, et dans les limites duquel sont comprises nos missions. Sa Grandeur s'est montrée entièrement satisfaite de tout ce qu'elle a vu et entendu. Quelques jours après le départ du Prélat, la divine Providence faisait éclater sa justice sur un Indien, resté jusqu'à ce jour rebelle à nos enseignements. Il s'était plongé dans l'ivrognerie, devenant ainsi une source de scandale pour toute la mission. Il était allé visiter ses amis dans un des villages voisins, *Chibwaonaning*, où se fait le débit de liqueurs enivrantes. Il s'embarqua ivre dans son petit canot d'écorce, et osa dans cet état se livrer à la merci des flots ; le malheureux perdit l'équilibre, tomba dans le lac et s'y noya. [illegible] fut regardée comme un châtiment de Dieu, produisit un effet salutaire sur plusieurs de nos Sauvages adonnés à cette terrible passion

De 1857 à 1858. — Voilà un an que nous recevions la visite des deux Commissaires du Gouvernement. Ils avaient montré une impartialité qui nous semblait sincère. Ils avaient applaudi hautement aux progrès de nos Indiens, à leur industrie, à leurs travaux agricoles et à leur bonne tenue. Ils s'étaient chargés de plaider notre cause auprès du gouvernement. Mais tout en est resté là. La voix suppliante de nos pauvres Indiens a été étouffée par les orages des dernières sessions du Parlement. D'un autre côté, le gouvernement de la Reine, qui jusqu'ici se réservait toutes les affaires des Indiens, a transféré ce pouvoir au gouvernement Provincial. Que fera le nouveau maître ? nous l'ignorons. Le peu qui a été fait jusqu'à présent nous porte à croire que le sort de ces pauvres tribus sauvages n'en deviendra que plus critique. Déjà on a cessé à leur égard tout secours gratuit. Cependant les lois, les concessions faites en leur faveur par le passé, restent in statu quo jusqu'à nouvel ordre. Nos Indiens se trouvent donc comme abandonnés. Ceux même qui devraient les protéger travaillent à leur ruine. Notre intendance locale ne se contente pas de rester inactive; par sa connivence avec les blancs, qui font le commerce du *Wisky*, elle ouvre la porte à tous les importeurs de ces boissons perfides, et par là à toute espèce de vices. Et nous, pour défendre notre pauvre troupeau contre ces funestes appas offerts à sa faiblesse, nous n'avons que l'autorité qui nous est donnée par la religion, par notre vigilance et les industries de notre zèle.

Nous n'avons fait, nous n'avons même songé à faire aucune excursion parmi les tribus infidèles. Quelques-unes cependant sont à notre portée. Mais ces infortunés trouvent partout le *Wisky*, et tombent ainsi dans un état de dégradation qui les rend inaccessibles à la lumière de l'Evangile. D'ailleurs, nous ne sommes ici que deux missionnaires, et certes nous trouvons bien assez d'occupation parmi ceux qui ont reçu le baptême. Un troisième plus puissant que nous en parole et en œuvres, pourrait peut-être tirer de ces réduits ténébreux quelques perles qui brilleraient un jour dans le Ciel. — Même parmi les tribus qui, il y a quelques années, ont eu le bonheur d'être régénérées par le Sacrement du baptême, il y a eu des défections. Accoutumés à errer dans les forêts, à planter leurs tentes tantôt au bord de petits lacs, tantôt au bord d'une rivière ou au fond d'une ravine, selon que le caprice ou la nécessité les y poussent, ces sauvages ne pouvaient supporter l'idée de se fixer au même endroit pour toujours; ils préférèrent retourner à l'état nomade. Ainsi soustraits à la vigilance de leurs Pasteurs, ils devinrent bientôt la proie des loups. Ils ne purent résister aux séductions du *Wisky*, qu'on leur offrait partout sur leurs passage. Esclaves de l'ivrognerie ils tombèrent dans la plus affreuse misère, et ce qui est pis encore, abandonnèrent presqu'entièrement leur religion. La honte et le remords excités en eux par le peu de foi qui leur reste, et qui au fond de leurs cœurs condamne les excès auxquels ils se livrent, leur font apercevoir un trop grand désaccord entre leur conduite et la religion des missionnaires. Aussi craignent-ils notre rencontre et fuient-ils notre présence, ou bien, lorsqu'ils n'ont pu nous éviter, ils écoutent nos paroles dans un sombre et dédaigneux silence. Ils ne veulent pas se relever parcequ'ils prévoient leur rechute. J'allai au printemps dernier visiter la tribu de *Misisaging*. De 118 personnes dont se compose cette bande, 55 sont baptisés; 10 ou 12 assistèrent à la messe et à l'instruction; les autres n'en eurent pas le courage, ni peut-être même la volonté. Cependant j'étais allé avant la messe de cabane en cabane les exhorter à y venir, leur assurant qu'ils n'avaient rien à craindre; ils reçurent mon invitation avec un silence vraiment rebutant, me donnant assez à entendre que mes paroles leur étaient importunes. J'étais encore parmi eux lorsqu'arriva une barque qui leur apportait la fatale boisson. Pour les préparer on leur donne une grande bouteille; un infidèle la reçoit des mains des vendeurs, et va la placer au milieu du pré. Aussitôt les sauvages sortent de leurs tentes, et se groupent en silence autour de l'infâme bouteille, source de tous leurs maux. J'étais là, le cœur navré de douleur; je vis quelques-uns de ceux qui, le matin, avaient assisté à la Ste Messe et à l'instruction, s'y traîner eux aussi pour recevoir leur portion. Peut-être, obéissant au zèle qui m'y poussait intérieurement, aurais-je dû me précipiter au milieu d'eux, et mettre en pièces cette malheureuse bouteille. Je ne le fis pas. Bien qu'elle fût grande, elle ne l'était pas assez cependant pour enivrer cette bande de buveurs. Cette expérience m'a convaincu encore

une fois que le Sauvage, et surtout le Sauvage vivant dans l'état nomade, perd, pour ainsi dire, l'usage de la raison à l'aspect de cette liqueur enchanteresse. Les menaces les plus terribles ne sauraient l'arrêter. Entendrait-il l'intonuit Dominus....verrait-il Grando et carbones ignis.... sagittas et fulgura tempestatis...., il s'y précipiterait encore avec fureur, au risque de perdre son âme. Quelques autres tribus sont dans le même état. – Je m'en retournais à Ste Croix, le cœur oppressé de douleur, lorsque Dieu, qui veille toujours sur ses enfants, voulut bien m'envoyer une consolation, pour relever mon courage et me donner de nouvelles forces. C'était une députation de sept sauvages venant du village Néachi ouigaming. Depuis à peu près trois ans ils n'avaient plus vu de missionnaire. Un jeune prêtre séculier, qui les avait convertis au catholicisme, avait, jusqu'à cette époque, pris soin de leur instruction. Dans un voyage qu'il faisait sur le lac, la glace se rompit sous ses pieds et il disparut pour toujours. Je les suivis avec plaisir. Cette bande compte 83 catholiques, et à peu près le même nombre de protestants, dispersés çà et là aux alentours. J'oubliai toutes les peines que j'avais éprouvées dans ma dernière visite, lorsque je vis avec quelle joie sincère, avec quelle reconnaissance ils recevaient cette grâce. A mon arrivée le conseil s'assembla, et décida que l'on se mettrait à l'œuvre de suite pour ériger une chapelle en bois; on arrêta que l'emplacement de la Chapelle serait pris sur le lot de l'un d'eux. Un conseiller fit alors observer au propriétaire qu'il ferait bien de consulter sa femme, afin de s'assurer de son consentement. – "Oh! répondit le généreux Indien, s'il s'agissait d'un cabaret, oui; j'aurais des doutes sur son consentement; je la connais. – Mais pour une chapelle, il n'y a pas de risque." Nous prendrons soin de ces sauvages jusqu'à ce qu'ils soient pourvus d'un autre missionnaire.

Quant aux tribus qui habitent dans notre île, et celles qui, quoique hors de l'île, se trouvent plus à notre portée, la religion commence chez elles à jeter des racines plus fortes et plus profondes. Le même ennemi leur porte de temps en temps de graves blessures; mais ces bons Indiens se relèvent avec courage, ils espèrent de la bonté infinie de Dieu, et le pardon de leur faute, et la force de résister à l'avenir. – A Ste Croix, résidence habituelle de l'un des deux missionnaires, la religion a exercé une plus grande influence sur nos sauvages, et son règne s'affermit de jour en jour dans leurs cœurs. Afin de fortifier les bons, et d'en augmenter le nombre, et aussi afin d'accoutumer nos sauvages à se suffire à eux-mêmes, lorsque le missionnaire ne serait plus là pour veiller sur eux, nous avons établi parmi eux la Congrégation de la Ste Vierge. Afin que tous, autant que possible, ressentissent les effets d'une telle association, nous l'avons divisée en quatre sections; les hommes composent la première, les femmes la seconde, les jeunes gens la troisième et enfin les filles la quatrième. C'est sous les auspices de Marie Immaculée que nous avons fondé ces congrégations: Cette Mère si tendre ne refusera pas à nos pauvres sauvages abandonnés de tous, sa douce et puissante protection.

Cayenne. Extrait d'une lettre du P. Gaudré, au P. Michel – Décembre 1857. – Je puis encore, contre mon attente, vous transmettre les lignes suivantes: Un pauvre transporté, arrivé depuis quelques mois à l'île St Joseph, avait fait des démarches pour se procurer une médaille de St Joseph; on s'était adressé à moi, et j'avais pu le satisfaire. Quelque temps après, visitant les malades de l'hôpital, j'en vis un qui portait au cou une médaille de St Joseph, et je reconnus l'homme pour lequel on me l'avait demandée. La maladie était grave, mais je conçus de bonnes espérances, en voyant ainsi le malade placé sous la protection du patron de la bonne mort. Je ne fus pas trompé; j'ai entre les mains, les notes pieuses qu'il rédigeait sur la fin de sa vie. Vous allez en juger vous-mêmes, et vous direz si ce n'est point là un homme régénéré, et prodigieusement élevé, comme le bon larron, au-dessus de sa mauvaise vie. Voici comment il débute: "Heureux l'homme qui comprend qu'il a contracté des dettes envers Dieu, et que le plus riche emploi de la vie c'est de les acquitter! Cette pensée me domine, je voudrais l'inculquer à mes frères pour les consoler et les relever. – C'est un vrai Purgatoire que la transportation; oserai-je me plaindre, moi qui n'ai que trop négligé le cœur d'une bonne mère, qui ai infligé le déshonneur à ma famille, moi dont la jeunesse, dérobée à Dieu, s'est écoulée dans le vagabondage et dans le désordre. J'aime mieux crier justice! Que mon être se dessèche, que mon corps prenne l'apparence d'un squelette, que mon âme privée des

douceurs de la famille et de la Patrie, soit comme épuisée, non, je ne me plaindrai pas ! C'est moi qui me suis créé cette position, malgré tant d'avis et de bons conseils ; je ne me plaindrai que de moi-même. J'accepte, c'est mon Purgatoire ; Dieu ne frappe que pour guérir, n'abat que pour relever. Dans le Purgatoire, restent tous les germes de la vie humaine, les liens ne sont pas brisés avec l'Eglise du Ciel, avec la société des élus ; les âmes en sortent purifiées pour s'envoler au sein de Dieu ; qu'il en soit ainsi du transporté." — S'adressant ensuite à ses compagnons d'infortune : "Courage, nous ne serions malheureux qu'autant que nous refuserions d'espérer, de nous purifier, de mériter, de recueillir en un mot tous les biens qui sont dans l'adversité. Ne regardons point les hommes dans nos peines ; mais uniquement les vues miséricordieuses de Dieu. Dans sa balance, les larmes et la pénitence du condamné pèsent beaucoup. Ne disons plus : nous n'avons rien fait ; et n'ajoutons pas à nos malheurs, en refusant de les rendre méritoires. Sur cette terre de la Guyane, tant d'innocents ont souffert, tant de nobles cœurs, tant de martyrs l'ont arrosée de leurs sueurs et de leur sang ; des coupables se plaindront-ils ? . . . . Si la société qui ne peut lire dans les cœurs, incertaine sur ton retour à une meilleure vie, refusait de te pardonner, regarde le Sauveur qui est en avant avec sa Croix ; suivons-le, Il sera toujours le meilleur ami des pécheurs repentants : rappelons-nous le jour si serein de notre 1ère Communion, combien nous étions heureux ! Cette source de bonheur est encore près de nous, retournons-y souvent —. "

Extrait d'une lettre du P. Gaudré à Mr l'abbé Chaine, professeur au grand Séminaire de Metz. Ste Marie, 2 Décembre 1857. — Quoiqu'il en soit des grandes misères de ce pénitencier, Dieu y compte cependant des élus. Je n'ai encore rencontré que des morts tout-à-fait chrétiennes, quelques-unes accompagnées des sentiments qui sont les véritables signes des prédestinés. "Qu'allez-vous donner à Notre-Seigneur, disais-je à un malade, quand il va venir pour se donner à vous ?.." "Monsieur, s'écria-t-il, tout ce que j'ai, ma vie, s'il le veut." Et à un autre : "Etes-vous toujours bien résigné à la volonté de Dieu ?" "Mais, mon Père, s'écria-t-il avec une espèce d'étonnement, je n'ai absolument que cela ! Comment voulez-vous que mes pensées aillent ailleurs ?" — Un de ces malades, dont les chairs étaient entièrement rongées sur la jambe, et qui portait le nom de Joseph, répétait avec une dévotion visible, dans son agonie, cette prière si connue des serviteurs de St Joseph : *Jésus, Marie, Joseph, recevez etc.* Il y a partout des grâces spéciales, surtout à la mort, pour ceux qui honorent et qui aiment ce grand Saint. — Un évadé, rentré au camp, après 4 semaines écoulées dans les bois, après avoir essuyé toutes les horreurs de la faim, me disait : "J'ai senti que je n'avais fait que vivre comme un payen ; j'ai juré que, si j'échappais à la mort, je me mettrais au plus tôt en état de faire ma 1ère Communion." Il a tenu parole. Je jugeais dernièrement de la persévérance de ses bons sentiments, par ces paroles qu'il me disait : "C'est la Providence qui m'a fait partir(*). Au milieu de ces amis, j'aurais eu la vie plus douce ; mais je n'aurais pas eu le bonheur que je goûte d'être revenu à Dieu."

Extrait d'une lettre du P. Louis Ringot au R. P. Stumpf — St Augustin de la Comté — Juillet 1858. — C'est le lendemain de la Purification que nous touchâmes aux îles du Salut : la traversée avait duré un mois. Après quelques jours passés à Cayenne, je suis parti pour la Comté, à une distance de 25 lieues, où l'obéissance m'envoyait et me chargeait du Pénitencier de St Augustin. J'avais l'avantage d'être auprès du P. Bertrand, aumônier de Ste Marie, à une 1/2 lieue de la Comté ; mais il vient de retourner à Cayenne, chassé par la fièvre. Me voilà donc seul avec le secours de Dieu qui, j'en ai la ferme confiance, me soutiendra par sa grâce, à la vie, à la mort : ici on peut mourir en quelques heures. La maladie n'attend pas l'arrivée du vapeur qui en porterait la nouvelle et ramènerait un prêtre 12 ou 15 jours plus tard. Il faut être prêt à mourir à tout instant. Priez pour moi. J'abandonne l'avenir à Dieu ; je me borne à quelques légères précautions, et je vais sans souci, toujours en avant. Le double service que j'ai à faire m'oblige à aller au secours des malades à une assez grande distance pour ce pays, sous des chaleurs dévorantes, ou dans les fraîcheurs des nuits. Outre cela, quand j'arrivai ici, le carême s'ouvrait ; il m'a fallut faire 4 instructions par semaine, le catéchisme tous les jours pour préparer les blancs au devoir Pascal, et les noirs à la 1ère Communion. Après les occupations du temps pascal, vint le mois de Marie, avec

(*) Je ne devais pas venir à la Guyane, des amis, ouvriers libres, qui travaillaient au port, voulaient me retenir.

28. une instruction chaque jour, et tout cela sans préjudice des malades de l'hôpital, que j'avais à visiter chaque matin et souvent à administrer; la mort venait vite, et me préparait une autre besogne, celle de conduire les restes mortels de mes enfants au tombeau. Rentré chez moi, j'avais mes visites à faire aux autorités militaires, aux administrateurs et aux divers employés; j'avais à voir et à étudier un à un mes transportés. Je ne dis rien des soins matériels de ma maison, ou plutôt de ma case: n'ayant ni supérieur, ni ministre, ni procureur, toutes les sollicitudes me revenaient de droit; une case à organiser du grenier à la cave, s'il y en avait une, un magasin en tient lieu; une cuisine à monter, et à faire fonctionner, un jardin à mettre en rapport et à embellir; une basse-cour à développer et presque à créer, comme tout le reste; une église qui n'était pas sortie de terre, à surveiller dans la construction; une nouvelle case à bâtir, un nouveau jardin à faire, voilà pour mes loisirs. Heureusement j'ai été fort bien secondé dans les détails d'organisation et de sollicitude intérieure par le dévouement et l'intelligence de mon excellent frère Gillery, remplacé par le bon frère Glédel, partant et revenant tour à tour, dès qu'ils sont malades ou guéris de la fièvre. Vous voyez que le missionnaire ici est pris de tous côtés; et encore j'omets les conseils aux transportés, qui viennent sans cesse faire leurs confidences et ouvertures, ou demander des livres. Un aumônier de transportés est comme un père au milieu de ses enfants; ils l'aiment, ils l'écoutent, et, la conscience reprenant son empire, ils reviennent l'un après l'autre à la pratique. Les enfants de l'erreur eux-mêmes ne restent pas étrangers à ce mouvement; et parmi eux aussi Dieu s'est choisi des élus. Un de mes plus fervents catholiques était naguère encore disciple de Calvin. Amené ici par de graves antécédents, et condamné à vie, il ne supportait qu'en frémissant la pensée d'une captivité et d'un exil perpétuels; il cherchait dans son esprit fécond en expédients, les moyens de s'arracher à sa position. Enfermé dans ces forêts impénétrables et sans issue, il pleurait en repassant sa vie et ses malheurs, mais cachant ses larmes à ses compagnons d'infortune. La bonté divine qui voulait l'éclairer et le sauver, ramenait souvent son esprit à la pensée de la mort; il se voyait sortir de la vie sans consolation et sans secours religieux; il entrerait donc ainsi dans l'éternité et irait paraître devant son juge. Ne pouvant avoir le bonheur ici-bas, il voulut du moins le trouver au-delà du tombeau. Et ainsi d'un jour à l'autre, et sans y penser encore, il s'acheminait vers la religion catholique. Le Commandant l'avait employé dans le cadastre; lui trouvant de l'activité et de l'intelligence, il voulut, en rentrant, consulter son dossier; il y lit: homme dangereux. Qu'ai-je fait? une imprudence! seul, au milieu des bois avec un brigand qui pouvait m'assassiner! Néanmoins, le jeune homme lui avait plu, il continua à se servir de lui; puis son travail fini, il le mit à l'hôpital en qualité d'infirmier. De là on le fit passer à l'ambulance, où il se dévouait nuit et jour à soigner ses malades et à les panser; là il s'abandonnait à ses réflexions, surtout le soir après son service. Tous étaient contents de lui, il était très-soigneux, se mettait à toute heure à la disposition de ceux qui venaient à lui. Ignorant qu'il était Calviniste, je lui disais au temps de Pâques: "Et vous, quand est-ce que vous vous confesserez? — Mais, mon Père, me répondit-il, je ne peux pas me confesser, je suis protestant. — Votre franchise me fait plaisir; venez me voir". Il vint en effet, prit un livre; nous causâmes, mais sans parler de religion. Quelques jours après il revenait et me disait: "Mon Père, il faut que vous fassiez quelque chose de bon de moi; je veux être catholique". Il s'instruisit, je l'interrogeai, il répondit parfaitement, et, le jour de la Pentecôte, il faisait son abjuration. Je donnai à la cérémonie la plus grande solennité. Tout le camp était là; le Commandant voulut être le parrain et la 1re Dame marraine. Mes transportés, c'est-à-dire, mes voleurs, mes assassins, mes brigands, avec une joie chrétienne qui brillait sur leurs fronts et dans leur regard, contemplaient ce spectacle nouveau et saisissant pour eux: c'était la première fois qu'on donnait ici de la publicité à une abjuration. Ils dévoraient des yeux ce frère nouveau qui venait à leur religion, et le Commandant qui faisait sur le front de son filleul le signe de la Croix, en prononçant les paroles du Rituel: leurs regards allaient de l'un à l'autre, ils se sentaient eux-mêmes relevés par l'honneur que faisait à l'un d'eux le 1er Chef militaire de l'Etablissement, et ils étaient heureux d'être catholiques. L'impression fut profonde et durable; quelque temps après, mon Commandant étant allé à Cayenne, raconta cette cérémonie dans une société, et il ajouta qu'il avait été parrain. — Comment, vous parrain d'un transporté! — Oui, je suis heureux de cette bonne action; je ne fais pas beaucoup de bien dans ma vie, j'espère que Dieu me tiendra compte de cette œuvre là. Ceux qui voient de près nos transportés

les jugent tout autrement que ceux qui les apprécient seulement d'après des terreurs imaginaires. Je ne connais rien de plus délicat, de plus juste, de plus honnête que mon converti. Le Commandant l'a chargé de la tenue de sa maison, et il en est parfaitement content. J'en ai deux à mon service, qui rivalisent avec lui en délicatesse de sentiment et de probité.

Quelques jours plus tard, mon camp tout entier donnait une autre preuve aussi touchante de sa foi. C'était la Fête-Dieu, et la première fois que se faisait ici la procession du Saint-Sacrement. Nous étions tous heureux de l'inaugurer dans nos forêts et d'y procurer à J.-C. un triomphe qu'il n'y avait pas encore reçu. La transportation y assistait, la troupe était sous les armes, et l'Etat-Major portait les cordons du dais. La joie était universelle; c'était l'enthousiasme uni au silence et à un ordre parfait. Les moins pratiquant parmi nos officiers ou surveillants se faisaient gloire d'être chrétiens et se sentaient plus religieux. C'était beau à voir que ce défilé sur nos hauteurs et sur le penchant de nos collines; de la chapelle au reposoir de la transportation; de là, au reposoir de l'hôpital, et de l'hôpital en remontant sur le plateau au reposoir de l'Etat-Major. La musique des transportés et la musique militaire animaient cette fête à la fois religieuse et champêtre. Le soir, nous assistions à la même cérémonie, également belle et recueillie, dans le Pénitencier de Ste Marie. Le P. Bertrand allait le quitter, à ma charge; je regrette bien son départ: nous vivions en vrais amis, nous réunissant à peu près chaque semaine avec nos deux frères, Aillery et Glédel, que la fièvre reconduit alternativement à Cayenne. Mon tour viendra, N.-S. m'a préservé jusqu'aujourd'hui; je compte sur la continuation de ses bontés, et je me prépare. Dès qu'une fois j'aurai commencé, ce sera périodique, tous les huit ou quinze jours ou tous les mois. Le mal n'a pas de durée, on en est quitte pour quelques jours, de fortes sueurs avec anéantissement physique, vomissements, quelquefois coliques; mais on suit un traitement qui guérit assez vite. Quand la fièvre revient, de la quinine, de la quinine encore, de la quinine toujours, ce qui finit par avoir ses inconvénients; il peut en résulter une surdité momentanée ou bien une espèce d'hydropisie; il faut alors s'éloigner; c'est le seul moyen de se tirer d'affaire. Le civil ne meurt guère depuis la disparition de l'épidémie. Pour les transportés, c'est autre chose; il en meurt beaucoup. La vie des prisons et des bagnes; l'influence du climat de l'équateur, les ardeurs éternelles du soleil tropical, avec des pluies torrentielles de 8 à 9 mois; des brouillards épais et fréquents; le travail dans les bois, qui exhalent une odeur malsaine, et renferment un air étouffant; des averses à toute heure sur des corps inondés de sueur, l'impossibilité de changer alors de vêtements; une nourriture chétive; l'usage chez quelques-uns des liqueurs fortes, ou une eau trop fraîche bue sans précaution: voilà avec certaines faiblesses ou vices de constitution, les principales causes de ces morts si fréquentes. Il y a ralentissement depuis quelques semaines; mais nous craignons les chaleurs, que va nous donner le soleil revenant du tropique. Au dernier équinoxe il passait sur nos têtes, enveloppé de nuages qui arrêtaient ses feux, et qui se résolvant en pluie rafraîchissaient l'atmosphère, mais pendant trois mois, à partir d'Août, nous n'aurons guère que le soleil et un Ciel brûlant. C'est un temps de maladie, de fièvre, et ici peut-être plus qu'ailleurs; car *la Comté* est la terreur de Cayenne même. Toutefois le pays s'est assaini, je parle de St Augustin; les déboisements y ont contribué, et il est à désirer que l'œuvre continue sur une grande échelle. Malheureusement il n'en est pas tout à fait ainsi. Dans un établissement qui ne compte guère que deux ans d'existence, tout était à faire; nos travailleurs ont bâti des cases, élevé un hôpital, percé des routes, jeté des ponts sur les rivières; ils n'avaient pour ces travaux considérables que leurs bras et quelques outils. Nos trois camps sont régulièrement établis, notre monde est logé; les montagnes, les bois des alentours nous ont fourni les matériaux; mais il a fallu abattre et extraire, tailler et équarrir, scier et transporter. Maintenant nous construisons une église de 36 mètres de longueur, avec croix; N. S. jusqu'à ce jour a daigné habiter la case, comme ses serviteurs; dans quelques semaines, il aura une demeure moins indigne de Sa Majesté; en même temps l'autel s'achève, la chaire, le confessional viendront à leur tour avec le baptistère, et la tribune sera disposée de manière à recevoir un orchestre. N'est-il pas juste que N. S. soit ainsi servi, et que notre musique qui nous donne des concerts deux fois par semaine, ne se borne pas à charmer l'oreille, mais se mêle à la prière et aux chants des fidèles? Un Pénitencier n'est pas un séjour de tristesse et d'ennui;

on y adoucit l'exil et la séparation, en unissant le doux au sévère. Je reviens à mon église : nous n'aurons pas les richesses de vos églises de France ; nous aurons l'espace et la commodité. Ici point de vitraux ; les chaleurs n'admettent que les persiennes. Le marbre n'est pas encore trouvé ; avec le temps et du loisir nous le chercherons, et des Indiens nous permettent d'espérer que nous le découvrirons ; pour l'or, nous le tenons ; nos montagnes sont aurifères, nos rivières roulent l'or dans leurs eaux. Le Pactole n'est pas ici une riante fiction, ou une image poétique, c'est une réalité ; sous un autre nom il coule au pied du côteau où j'habite. J'ai vu de mes yeux les pépites recueillies par nos travailleurs, qui sont mes paroissiens. Des travaux préparatoires ont été faits ; un vaste carbet est dressé pour loger nos prisonniers ; le forage va s'effectuer pour aller à la découverte du filon, et si l'opération est couronnée de succès, la Californie va pâlir. La France, grâce à la transportation, trouvera dans nos mines une large compensation aux sacrifices qu'elle a faits pour sa colonie, jusqu'ici improductive. L'or n'est pas circonscrit dans nos forêts et nos montagnes, il s'est montré sur six autres points. L'Aprouage a déjà sa société, régulièrement constituée pour l'exploiter. Voilà le côté brillant de la Guyane. Le revers de la médaille est moins séduisant. jusqu'ici cette vaste contrée a peu donné à la Métropole, et n'avait pas pour elle-même les objets de première nécessité. Le noir cultive le Manioc et vit de cassave, de bananes etc. Le Colon avant la suppression de l'esclavage, plantait la canne à sucre, le caféier etc., vendait leurs produits à l'Europe ; mais faute d'esclaves, ces diverses cultures sont tombées à peu près partout. Avant 48, Londres, Paris etc. approvisionnaient Cayenne, comme le font encore Nantes, Bordeaux, Marseille, mais au lieu des mets recherchés qui couvraient les tables somptueuses d'alors, nous recevons dans les établissements des salaisons, morue, lard et bœuf ; on tue une fois par semaine, rarement deux, un bœuf fatigué et maigre ; la prévoyance l'empêche souvent de mourir. Les boîtes de Nantes nous apportent du bœuf, du mouton, du veau ; mais tout cela, cuit en France, est passé ; ces viandes perdent leur saveur en traversant les mers. Ce n'est assurément pas pour me plaindre que j'entre dans ces détails ; mais pour vous donner une idée de la position. Le Missionnaire doit accepter de bonne grâce ce qui lui est présenté. *Manducate quæ apponuntur vobis.* Nos Pères, chez les sauvages, ont mangé de leur chasse crue. Nous devons nous féliciter, nous, si loin d'eux, d'avoir à pratiquer quelques mortifications, du reste bien tempérées par la Cie notre mère, et adoucies par l'Administration qui me fait verser chaque matin quelques centilitres de lait ; ou par MM. les Officiers et Surveillants, qui nous envoient une part de leur chasse. Mais ici la vache ne donne qu'un litre de lait par jour, et le gibier effrayé par les détonations, s'enfonce dans les bois, où il serait téméraire de le poursuivre. L'imprudent qui le ferait s'égarerait sans retour et périrait, comme il est arrivé, ou s'il revenait, par un bonheur que tous n'ont pas, ce ne serait qu'après avoir erré longtemps avec d'incroyables fatigues et de cruelles privations. Entre plusieurs que je connais, il en est un qui a forcément laissé son compagnon en proie à l'épuisement et à la mort, et n'a reparu lui-même que trois semaines après son départ, exténué et mourant. Nos Pères et Frères qui viendront ici ne doivent pas s'attendre à retrouver la France ; il y a des privations ; il y a des souffrances. Outre l'estomac fatigué et forcé de lutter contre le dégoût, la chaleur épuise, la sueur est une espèce de graisse fondue ; le corps tout entier, hors la figure, se couvre d'une éruption qui vous enveloppe et vous déchire comme un rude cilice ; mais avec ces misères le cœur est inondé de joie ! Dieu est bon ; quand on s'est dévoué à l'apostolat de Cayenne, on peut compter sur lui : sa générosité envers ceux qui travaillent pour sa gloire ne fera jamais défaut à personne.

Lettre du R. P. Beigner, Supérieur de la Mission de Cayenne. – Cayenne, 8 Octobre 1858.

1° L'Ile-Royale. La fièvre jaune vient d'y éclater tout à coup, conduisant à l'hôpital hommes libres et condamnés, les 1ers en plus grand nombre que les seconds. Tous les médecins, tous les surveillants, tous les soldats qui nouvellement arrivés n'avaient pas eu le temps de s'acclimater, en ont ressenti les atteintes. Ajoutez tous les condamnés des derniers convois, et même beaucoup de ceux qui l'avaient eue déjà. Nous avons eu jusqu'à 200 malades pendant trois semaines, mais peu de morts. A la 1re nouvelle de l'apparition de la terrible fièvre, j'ai couru au secours des PP. Gaudré et Tornier,

à peine étais-je arrivé que le P. Fornier en a éprouvé quelques symptômes qui l'ont retenu au lit durant toute l'épidémie; il se rétablit tout doucement. Le P. Gaudré, épuisé, a retrouvé ses forces au milieu de ses malades et a été comme toujours admirable de dévouement. J'ai enterré un jeune et intéressant médecin, Mr Foulon, qui était venu à l'Ile-Royale en même temps que moi. Avant mon départ, nous avons baptisé une jolie cloche dont les sons harmonieux font l'admiration universelle. Les politiques eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'en faire l'éloge.

2° L'Ile St Joseph: Le P. Gaudré y a opéré beaucoup de bien: plus de 100 repris de justice ont fait leurs pâques; c'étaient des gens qui ne donnaient plus depuis longtemps signe de vie chrétienne. Les chants y sont bien organisés, les sermons mieux suivis que partout ailleurs. Les surveillants eux-mêmes se montrent chrétiens et plusieurs communient. On y a construit un vaste four à chaux, une tannerie qui produit une économie de plusieurs milliers de francs. En un mot, au spirituel comme au matériel, l'Ile est dans un véritable état de prospérité.

3° L'Ile du diable. Satan en a pris possession dans la personne des déportés politiques. Ces infortunés ne se font remarquer que par l'extravagance, l'impiété de leur conduite et de leurs conversations. Même au lit de la mort, ils persévèrent dans leur éloignement de la religion. La fièvre jaune semble en avoir peur, elle les attaque moins que les autres; ou plutôt je crois que N. S., dans sa bonté pour nous, ne veut pas les envoyer trop souvent à l'Ile-Royale, où se trouve l'hôpital général des trois îles. Leur présence contriste jusqu'à nos transportés, beaucoup moins dégradés qu'eux.

4° Kourou, Ce pays si cher à notre Cie, où reposent les cendres de l'admirable P. Lombard, et sans doute de plusieurs de ses successeurs aussi dévoués que lui: C'est toujours une station de 200 transportés peu suivis, rarement visités, assez mal famés. Un excellent prêtre vient d'acheter notre ancienne habitation, je le crois du moins, où il veut fonder un nouvel ordre religieux, dont je ne connais point le but. Le mois prochain, il en prendra possession.

5° Maroni. C'est déjà le plus beau de nos pénitenciers, et bientôt ce sera le plus considérable. 72 hommes y ont déjà des concessions, deux hectares chacun. On est content de leur conduite, de leur travail, et même de leur santé. Les concessionnaires formeront un beau village, dès l'année prochaine. On commence un autre pénitencier à l'entrée du Maroni, pour y élever des bestiaux, 10,000, dit-on. Il y a là en effet de vastes savanes, où les bœufs peuvent trouver une excellente nourriture, que la Providence se charge de leur fournir toute l'année sans le secours de l'homme.

24 Octobre. Je me trouve en ce moment au Maroni. Les forêts tombent, des chemins s'ouvrent, des maisons s'élèvent. On bâtit à la fois l'hôpital, la maison des Sœurs; on va agrandir l'Eglise. Les 24 1ers Concessionnaires ont déjà fait leur abattis de 48 hectares et construit 6 cases. Les 2ds ont 4 cases et un vaste terrain déblayé. Les 3es construisent leurs deux premières cases; ils feront leurs abattis plus tard. — Je suis arrivé ici le 17, à 11 h. et 1/2; j'ai pu encore dire la Ste Messe au grand contentement du P. Gaudré, à qui la fatigue n'avait pas permis de jeûner si longtemps, et de la mère supérieure des Sœurs de St Vincent de Paul, qui n'auraient pu autrement entendre la messe ce dimanche là.
Le 20, il nous a pris envie d'aller visiter l'établissement des Allemands, situé vis-à-vis, sur la rive hollandaise. Nous n'y avons trouvé que des gens amaigris, anémiques, malades. 10 Chinois nouvellement arrivés ne sont guère mieux portants. De là, nous sommes montés au 1er village indien, où nous avons baptisé deux nouveaux-nés. Nous voulions revenir sur nos pas, car nous n'avions rien pris avant de partir, et nous n'avions point de provisions. Cependant la pensée que dans l'autre village il pourrait bien y avoir aussi quelque enfant à baptiser, nous détermina à pousser jusque là; et c'est vraiment la Providence qui nous conduisait. Un enfant allait mourir, il était à l'agonie, nous nous sommes empressés de lui ouvrir les portes du Ciel; nous avons ensuite instruit et baptisé une vieille indienne dangereusement malade. Après quoi, nous remontâmes dans notre canot; c'était une pirogue. Nous y étions 9, Le P. Gaudré, le F. Gross, la mère Supérieure des Sœurs de St Vincent de Paul et moi, et 5 soldats qui nous servaient de canotiers; nous avions le courant contre nous, et il est bien violent dans un fleuve qui n'a pas moins de deux Kilomètres

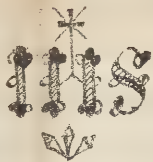
32. de largeur. Tout à coup un orage s'élève, le vent souffle avec tant de force qu'il brise et déracine des arbres. Nous sommes emportés sous des branches qui s'avançaient sur l'eau. Les vagues entrent dans la pirogue qui nous échappe. Nous nous accrochons tous à une même branche. Craignant qu'elle ne cassât, je me précipite à une autre; en moins d'une seconde, je suis sauvé. Le F. Gross l'était aussi. Il était plus difficile de hisser sur la branche la mère Supérieure et le P. Gaudré. On en vint pourtant à bout, après bien des efforts. Nous voilà tous au milieu d'une forêt, sans canot, sans moyen de retourner à notre camp. La Providence vint encore à notre secours. Des gargoulettes, que nous avions achetées pour faire plaisir aux Indiens, furent emportées par le courant du fleuve et passèrent devant leur camp. Le Capitaine en les voyant s'écria: "Gargoulettes à l'eau, blancs à l'eau". Il monte dans son canot avec de forts rameurs, en poussant de grands cris, auxquels nous répondions de notre côté. Il nous recueillit, et en moins d'une heure, nous ramena à St. Sauveur, où tout le monde avait un pressentiment de ce qui nous était arrivé. Le lendemain, j'ai dit de bon cœur une messe d'action de grâces à laquelle toute la famille du Commandant voulut assister. — C'était le 21; un transporté mourait dévoré par les vers. On lui ouvrit la tête, elle était rongée dans toutes ses parties. On dit que c'est une mouche qui entre dans les narines et y dépose des œufs; ces œufs deviennent des vers, puis des mouches et se nourrissent des chairs de la tête. D'autres contestent le fait, et croient que jusqu'ici la science ne peut expliquer l'existence de ces vers qui sortent en si grande quantité et se multiplient avec une rapidité toujours croissante. — Le lendemain 22, nous avons enterré notre cuisinier, frappé du choléra comme d'un coup de foudre. C'est un cas isolé. — On m'apporte le ver macaque que je contemple avec étonnement et frayeur; il a au moins 14 centimètres de longueur, sur 4 de circonférence. Il n'est jamais seul, il a toujours 3 ou 4 compagnons; on venait de l'extraire de l'épaule d'un transporté. Une mouche perce la peau et la chair, fait un trou assez profond et y dépose 3 ou 4 œufs qui deviennent ces vers. Il faut les extraire avec une pince; 3 transportés viennent d'être soumis à cette opération.

Voici une épidémie plus douloureuse encore, c'est le mal d'yeux, qui tout à coup s'enflamment avec de grandes douleurs. Toute la famille du Commandant en est atteinte fréquemment; 20 transportés en souffrent également.

Il est une espèce de mouches toutes petites, qu'on ne trouve qu'au Maroni. Elles assiègent le visage depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; elles voltigent sans cesse et par centaines devant les yeux, elles y entrent ainsi que dans la bouche. C'est un vrai supplice pendant la messe ou quand on écrit. Au moins elles nous laissent en repos pendant la nuit. — Nous avons comme partout ailleurs la fourmi manioc. — Enfin cette année la chaleur est excessive; pas le moindre air, si ce n'est pendant la marée montante.

L'aumônier habite une toute petite case couverte en feuilles, il n'a pas un petit endroit pour se promener, à l'abri du soleil; aussi la vie qu'il mène ici est bien pénible. — Depuis un mois, nous contemplons chaque soir une belle comète. Si c'est elle qui nous apporte les chaleurs qui nous brûlent, je lui souhaite un prompt et heureux voyage vers la Sibérie, nous n'en avons pas besoin dans les tropiques. — L'aumônier du Maroni est bien mal nourri. Pas un légume, jamais une salade, rarement des fruits, aussi rarement de la viande fraîche. Il a au moins la consolation de travailler en toute liberté, au milieu d'une population disposée à l'écouter et à suivre ses enseignements. La plupart des transportés qui sont ici pratiquent; quelques-uns pourtant font de l'opposition, mais en secret, sans beaucoup de succès.

Nous avons maintenant dans tous nos pénitenciers de belles statues de la B. S. Vierge, celle du Maroni en particulier est admirable! — Tous nos bons frères Coadjuteurs se portent bien. Leur charité, leur régularité, leur dévoûment ne laissent rien à désirer.

Scholasticat de Laval  Janvier 1860.

Les Scholastiques de Laval aux P. et F. de

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Portugal. Lettre du R. P. Rademaker au P. Delvaux. Campolide 17 Mai 1859. — Notre bon F. Martinho, dans sa réponse à la lettre de Votre Révérence, lui donne une histoire assez détaillée de ce qui regarde cette maison, de ses commencements et de sa marche; c'est un tableau très-vrai de son état actuel. Pour moi, comme V. R. peut se l'imaginer, j'aurai à peine le temps d'y ajouter quelques mots, et ce ne peut être que pour demander des prières, dont nous avons un extrême besoin, dans une situation aussi difficile et aussi délicate que la nôtre. Pauvre novice d'à peine 17 mois, livré à moi-même depuis 1849 jusqu'à ce jour, loin de nos Colléges, sans esprit formé, sans études, sans expérience, je me vois dans une des positions peut-être les plus difficiles de la Cie. Patience! je me console en pensant que Dieu peut encore une fois, avec une mâchoire d'âne, abattre les Philistins. Hélas! ceux de notre temps ne sont pas moins redoutables que ceux d'autrefois. Je me rappelle d'ailleurs ces paroles: *Infirma mundi elegit Deus*..... Soit dit, mon Père, pour que V. R. reste bien convaincue du besoin urgent que nous tous ici, et moi tout particulièrement, nous avons d'être recommandés à Dieu par de ferventes et continuelles prières. — Quand je lis les chroniques de nos anciens Pères Portugais, je reste abasourdi, extasié et plein de confusion. Ah! mon très-cher Père! mais c'étaient des Saints ces hommes là! il n'est pas étonnant qu'ils nous aient légué d'aussi magnifiques souvenirs! Et nous, que laisserons-nous à nos successeurs? jusqu'à présent rien, rien autre que des désirs, des espérances, des projets. C'est quelque chose, j'en conviens; mais tant d'âmes qui se perdent! mais un déluge d'immoralité qui nous menace! Qu'opposerons-nous à tant de maux, à tant de malheurs de ce pauvre Portugal? — Des prières, mon bon Père, des prières! demandez-en pour nous à nos PP. et FF., demandez des messes, demandez des Communions! Aidez-nous, nous vous en conjurons, par l'amour de Jésus, et par le très St Coeur de Marie, Refuge des pécheurs! — Ce qui nous manque le plus, ce sont des hommes! Notre R. P. Provincial d'Espagne se trouve si accablé de demandes qu'il ne peut y satisfaire. J'ai déjà sollicité à Rome et j'espère quelque secours de France ou d'Italie. Que Dieu daigne nous l'accorder! il nous est si nécessaire! Les choses, remarquez bien, ne sont pas ici en aussi mauvais état que plusieurs se les imaginent. On n'y manque pas d'une certaine liberté, le bien peut se faire, on peut avancer beaucoup les affaires du bon Dieu, moyennant de la prudence et en se tenant absolument en dehors de toute politique: c'est le système que j'ai invariablement suivi.

Extrait d'une lettre du F. Martin Rodriguez. Campolide, près Lisbonne, 17 Mai 1859. — Je vous envoie, mon Rév. Père, la description de quelques fêtes que nous avons célébrées dans notre maison de Campolide: D'abord la fête de S. Louis de Gonzague ou la prise de possession de la maison. Le 19 Juin dernier je fermais les portes de la maison de la rue de Buenosaires pour venir coucher à Campolide et tout préparer pour la fête du 21. Mgr l'Evêque de Cabo Verde devait la présider et y conférer les Ordres à deux professeurs de la maison, à l'un le sous-diaconat, à l'autre les quatre mineurs. Ce prélat affectionne beaucoup la Cie et ne manque aucune occasion d'en donner des témoignages.

Au mois de Mars, nous avons eu l'adoration perpétuelle, dont vous vous rappelez le nom: *O Sagrado Lauspérenne*.

2\. Le R. P. Supérieur avait demandé que notre chapelle participât à cette dévotion qui existe toujours à Lisbonne malgré la rage de l'enfer: sur le tableau de 1859 (1er Semestre) nous figurions du 2 Mars au 4. Remarquez mon R. P., cette coïncidence! le 2 est le jour où l'on fait ici la fête du B. Jean de Britto, et le 4 était l'anniversaire du jour où l'on avait commencé l'année précédente la neuvaine de la canonisation de St. Ignace et de St. François-Xavier, qui nous a amenés à Campolidé: Le 2 donc, Mr. l'Evêque de Cabo Verdé a officié pontificalement; un bon P. Franciscain a prêché à l'Evangile; et le R. P. Supérieur a prêché le soir; le 2e jour, le sermon à la messe, a été prononcé par le R. P., et celui du soir par Mr.; le 3e jour le R. P. a fait, à la messe, le panégyrique de S. François; c'était simplement son histoire depuis le berceau jusqu'à l'île de Sancian. L'affluence a été très-grande les trois jours et même les nuits. Entre les personnes de distinction qui sont venues, la plus notable est S. A. la Princesse Dona Isabel Maria (grande Tante du Roi), elle devait venir le 1er jour, mais la mort de la Duchesse de Ficalho, dame de la Cour, l'en a empêchée, elle n'a pu venir que le dernier jour et uniquement pour le Sermon. S. A. avait témoigné le désir de nous voir tous les trois, le R. P., en descendant de chaire, nous conduisit à la salle, au baiser de main d'usage. Là, il nous présenta à S. A. en lui disant: Madame, voici les deux frères mes compagnons qui ont déjà souffert l'exil et la prison, celui-ci, le fr. Rodriguez, dit-il, en me montrant, a passé un mois à St. Julien (prison des anciens PP. de la Cie.) et c'est toute la Compagnie en Portugal.... Mon Père, dit la Princesse, ne dites pas cela! n'avez-vous pas peur qu'on vous entende?.. et se retournant vers son Camérier et sa Dame d'honneur: ah ça, leur dit-elle, n'en dites rien au Palais. Cette Ste. Princesse passe sa vie dans l'exercice de la prière et des bonnes œuvres; son aumônier est l'Abbé Magalhães, et son confesseur un ancien Religieux de Varatojo, près de Mafra.

Les offices de la Semaine Sainte ont amené à leur tour un grand concours. Le curé de notre paroisse, prêtre vertueux et dévoué, et qui nous aime et n'est nullement jaloux du bien qui se fait ici, a mis à notre disposition tout ce qui nous manquait, et dont son Eglise n'avait pas besoin; puisqu'il n'y faisait point cette année les offices de la Semaine Sainte, et de plus, c'est lui qui a donné le Sermon de la Passion. Celui des *Larmes* a été prêché par un de nos professeurs, au défaut du R. P. empêché par le *Mandato* qu'il a donné à Bemfica, puis par la Passion, à la chapelle du Palais da Necessidades, devant la famille Royale, et par une 2de Passion à Alcantara. Nous avions fait appel à la bonne volonté des fidèles des environs, en annonçant la Semaine Sainte, pour la cire et pour les fleurs de l'autel: aucune des cérémonies de la Semaine Sainte n'a été omise. Le Mercredi Saint ce fut une procession continuelle de bouquets de fleurs. Le Dimanche de Pâques, la procession était déjà hors de la maison, quand une pluie est venue la forcer de rentrer, au grand regret des habitants, qui n'avaient rien épargné pour lui faire une pompeuse et brillante réception; tout était en mouvement dès le grand matin, pour approprier les rues, tendre les maisons, les murs d'enclos etc, les orner de verdure et de fleurs. Toute la solennité s'est donc bornée au chant de la Grand' messe:..... Et le mois de Marie? le faisons-nous? Oui, et en voici le programme: il commence à 8 h. du soir, c'est-à-dire à l'heure où tout le monde peut en profiter. On y vient beaucoup, même de Lisbonne. On commence par le *Deus in adjutorium* &. puis on lit les points de la méditation et à la fin de chaque point on chante l'Ave Maria; à la suite de la méditation on donne lecture de l'Exemple du jour; après l'Exemple, on chante les Litanies avec accompagnement de violon par un voisin de bonne volonté qui s'est offert à cet effet; après les Litanies le *Tota pulchra es* &. puis cantique et jaculatoires. On ne prêche que les Dimanches; aussi est-ce le jour où l'affluence est la plus grande, non seulement à cause du sermon, mais sans doute aussi parceque c'est le jour où l'on a plus de loisir. Du reste, mon Rév. Père, le peuple Portugais est toujours celui que vous avez connu, c'est-à-dire un peuple de foi, qui ne peut entendre le nom de Dieu sans se découvrir et faire une inclination, qui ne voit pas un champ bien cultivé et un arbre chargé de fruits sans dire: que Dieu le bénisse! Pauvre peuple!...

s'il avait de bons pasteurs ! Hélas ! si la tête répondait seulement au corps !.... Sans doute celui-ci a perdu bien de 3.
sa santé et de ses forces en traversant tant de secousses, mais qu'il les recouvrerait promptement si le remède et une bonne nourriture ne se faisaient pas attendre ! Le Jeudi-Saint, à la visite des tombeaux, j'ai pu juger de ce qui reste ici de religion et de piété. La foule encombre toutes les rues et il faut attendre longtemps à la porte des Eglises pour y pénétrer ; il n'y a ce jour-là de voitures en circulation que pour les malades ou les vieillards, les plus grandes Dames sont à pied et toutes en grand deuil. On conserve encore la louable coutume de chômer le Jeudi et le Vendredi Saints de midi à midi, les cérémonies religieuses ont toujours cet éclat et cette pompe extérieure que vous avez vus. Pendant la Semaine Sainte on n'a d'autre lumière que celle d'innombrables flambeaux de cire blanche ; il n'y a de cire jaune que pour les ténèbres. Vous savez que malgré les progrès de l'industrie qui ont pénétré en Portugal comme ailleurs, on ne connait ici ni souches ni ressorts, tous les cierges, flambeaux et bougies sont en cire massive. Le St. Viatique se porte publiquement aux malades ; on sonne les cloches dans toutes les Eglises ou chapelles vis-à-vis desquelles il passe ; les troupes qui se trouvent sur son parcours, doivent l'accompagner, quel qu'en soit le nombre et fussent-elles en marche pour se rendre à une revue générale ; ce cas s'est présenté il n'y a pas longtemps. La Religion Catholique Romaine est toujours seule Religion de l'Etat ; les autres ne sont que tolérées. Il n'y a ici que deux temples protestants, un pour tant d'Anglais qui inondent Lisbonne, et un pour les Portugais ; l'un et l'autre sont presque déserts ; le peuple Portugais n'est pas né pour être autre chose que catholique, il sera ignorant, il sera corrompu, (suite comme nécessaire de sa position géographique) mais toujours peuple de foi qu'un seul mot d'enfer et de Dieu offensé ramène et convertit. Ce n'est pas à dire, Mon Rév. Père, qu'il ne se rencontre çà et là des fanfarons d'impiété poussés par une poignée de francs-maçons qui certes ne manquent pas (même dans le Sanctuaire). On me disait, il y a quelques jours, que le Séminaire de Santarem allait être transféré à Mafra, mais plus probablement il sera licencié. Hélas, mon R. P., cela vaudrait mieux, à cause des scandales qu'on en rapporte. — On parle beaucoup actuellement d'une grande réaction religieuse, et l'on ne peut disconvenir qu'il n'en soit quelque chose, mais les ennemis de l'Eglise s'en font une nouvelle arme contre elle et crient à tue-tête au retour et à l'envahissement dos *Frades*. Ils ont pour cela plus d'une raison : beaucoup d'entre eux possèdent les monastères dont on a chassé les religieux ; d'autres occupent leurs terres et leurs maisons de campagne, les uns à titre de services qu'ils n'ont jamais rendus, les autres à titre d'achat, mais d'achat sans argent, ou à *troco d'orações*, comme l'on dit, c'est à dire presque pour rien.

Mais venons-en aux personnes dont vous conservez le souvenir et dont vous demandez des nouvelles. Le Duc de *Lafoens*, depuis la mort de la Duchesse et de ses deux filles qui avaient successivement épousé le Marquis da *Ribeira*, vit très-retiré à la campagne. Une 3e de ses filles a épousé le Marquis de *Valada*, l'un de nos plus grands amis. Il y a eu dernièrement chez lui une réunion dans un but tout religieux ; il s'agissait d'aviser à procurer des espèces de retraites ecclésiastiques, où l'on tâcherait d'attirer et de réunir tout ce qu'on pourrait des membres les moins malades du clergé.

Vous me parlez du Marquis de *Pombal* ; vous l'appelez *jeune* ! il est devenu grand ; mais figure très-peu dans la sphère politique. Il s'est marié, et n'a eu de ce mariage qu'un enfant qui, à l'heure qu'il est, est entièrement aveugle !... *Altos juizos de Deos* !...

Maintenant je vais compléter avec vous l'histoire des coïncidences providentielles de notre établissement à Campolide ; elles ne manquent pas d'un certain intérêt. J'ai déjà raconté dans une autre lettre que nous en fûmes mis en possession dans la neuvaine de la Canonisation de St. Ignace et de St. François Xavier, faite à ce dessein ; que nous fûmes placés ici en quelque sorte par leurs mains et surtout par celles de St. François Xavier, l'apôtre de Lisbonne, avant de l'être des Indes et du Japon. Ne peut-on pas croire qu'il a vu de ses yeux la *Quinta da Torré*, la première maison de la Cie. à Lisbonne ? Il semble que définitivement ce grand Saint veuille être le Patron spécial de cette maison. Un jour donc, le Père

4\. Supérieur et moi, passant dans une petite rue près des boulevards, nous avions vu un pauvre Saint Fr. Xavier sur un mur en ruines, autour de lui tout était déjà tombé, la partie qu'il occupait restait seule debout, et la Providence ne semblait l'avoir soutenue que pour nous. C'est une de ces belles peintures sur porcelaine que vous connaissez; celle-ci représente le miracle du Cancre rapportant à Xavier son Crucifix que les vagues lui ont emporté. Cette vue nous toucha: une si sainte image dans ce délaissement, menacée à tout moment de tomber avec le reste de la muraille, de se briser en mille morceaux et de rester enfouie sous un tas de décombres! nous en fûmes émus de compassion. Au bout de quelques minutes le R.P. se tourne vers moi et me dit: Nous l'aurons.... Comment lui repartis-je? - Oui, reprend le Père, ce Monsieur se confesse au Supérieur dos Inglesinhos (Séminaire des Anglais), par son moyen nous l'obtiendrons. A quelques jours de là nous sortions encore ensemble, le R.P. passe chez le susdit Supérieur pour plusieurs affaires et surtout pour celle de notre Saint. Il lui exprime notre vœu et lui recommande beaucoup de ne pas l'oublier la première fois qu'il verrait ce Monsieur. Or, soit qu'il l'ait cependant oublié, soit que le Monsieur ait tardé à venir le voir; ce qui est certain, c'est que le jour même de la fête de St Fr. Xavier, ce Monsieur entre chez le bon Supérieur, le R.P. José Ilsley, qui, par parenthèse, est le confesseur de la Reine, et celui-ci, après le salut d'usage: oh! lui dit-il, que vous venez à propos!... Pourquoi donc, lui dit ce Mr qu'y a-t-il? Il y a que le P. Rademaker m'a chargé de vous demander un St Fr. Xavier qui se trouve dans les ruines du mur da quinta dos Palheiros et peut tomber d'un moment à l'autre. - Oh! je suis très heureux de pouvoir être utile en quelque chose au R.P. Rademaker, veuillez l'en assurer, reprend ce Monsieur, et lui dire qu'il peut faire prendre le Saint quand il voudra. Le R.P. n'eut pas plutôt cette bonne nouvelle, qu'il écrivit à ce bon Mr une lettre de remercîment en lui demandant un petit mot d'autorisation pour pouvoir se présenter au fermier et en obtenir la faculté de faire procéder à l'enlèvement. Toutes les formalités remplies, je me hâtai d'envoyer un manœuvre très propre à ces sortes d'opérations, avec la recommandation de ne pas laisser tomber le plus petit morceau et jusqu'au moindre éclat de ces précieuses porcelaines (azulejos). Cet homme s'est acquitté parfaitement de sa commission; dès qu'il m'eut apporté ce trésor, je le montai dans ma chambre, puis j'allai chercher le R.P. pour le lui faire contempler. Le 31 Décembre il était déjà placé au-dessus de la porte de la sacristie sur la Cour, faisant pendant à la porte de la Chapelle qui donne aussi sur la Cour. Il est là si bien exposé aux regards de tout le monde, que personne ne peut mettre le pied dans la Cour d'entrée sans l'apercevoir à l'instant.—

De tout cela ne peut-on pas conclure que St Fr. Xavier a bien des titres pour être le premier protecteur de cette maison? mais voici un autre fait qui prouve encore les droits du Saint à être notre Patron, seulement il peut laisser quelque doute sur la question de savoir s'il doit en être le premier ou le second. Du fait il résulte d'abord une nouvelle preuve que cette maison a bien réellement appartenu autrefois à la Cie et que St Fr. Xavier en avait déjà pris possession, mais comme c'est avec un autre de nos Saints, reste donc quelque chose à éclaircir. Le fait, c'est que le jardinier, en travaillant la terre de son jardin, a déterré une médaille en cuivre parfaitement conservée représentant qui? D'un côté S. Fr. Xavier; et de l'autre?... St Louis de Gonzague!... (Vous nous avez vus tout à l'heure entrant ici le 21 Juin 1858!) Les deux Saints en habit de la Cie tous les deux, et tous les deux en surplis! qu'en dites-vous, mon R. Père? Rapprochez maintenant la prise de possession de Notre Seigneur lui-même dans la solennité do Sagrado Lausperenne! il pouvait nous être accordé à toute autre époque de l'année.... mais non, il faut un enfant de Lisbonne, le B. Jean de Britto (dont la fête dans le Patriarcat est le 2 Mars), il faut un miraculé de S. Fr. Xavier, sa plus fidèle copie, et en quelque sorte, son complément comme Martyr et avec lui, il faut Xavier lui-même; le 1er jour de l'Adoration sera la fête du Bienheureux, le dernier sera celui où commence la neuvaine du Saint, jour anniversaire du commencement de la neuvaine que nous faisions l'année précédente pour obtenir cette même maison!

Le 26 Mars, nous avons perdu le F. Moura Coutinho, scholastique, dont les Lettres de Laval ont fait mention. 5.
Il était du diocèse de Brague, province do Minho; il avait fait des études peu ordinaires en ce moment en Portugal, d'abord au Séminaire de Jarnaché do Bonjardim, puis à celui de Coïmbre. De là, il se rendit à Guimaraës pour travailler avec un de ses amis à la rédaction d'un journal catholique l'Athalaia religiosa. Au mois d'Août 57, il partit pour Loyola, où il commença son noviciat. Il y donnait les plus grandes espérances, quand une maladie de poitrine vint l'arrêter. Les progrès rapides du mal firent prendre la résolution d'envoyer ce cher Frère à Cadix pour s'y rétablir; mais il était trop avancé, il n'y avait plus d'espoir, Dieu nous l'a envoyé ici non pour guérir et pour vivre, mais pour mourir. C'était le 1er novice de la Société nouvellement rétablie (si l'on peut s'exprimer ainsi), il venait mourir dans la Maison qui a servi de premier berceau aux Novices de la 1ère Compagnie.

Extrait d'une autre lettre du F. Rodriguez au P. Delvaux. – Campolidé, 13 7bre 1859. – Je vous avais promis des nouvelles d'une famille qui vous intéresse, et même, sous bien des rapports, toute la Compagnie, la famille d'Oliveira, qui habitait de votre temps Palma, à la porte de Lisbonne. Cette excellente Comtesse, petite-fille du Marquis de Pombal, avait été, s'il vous en souvient, la première à faire inscrire ses enfants pour l'ouverture du pensionnat projeté à Coïmbre. La révolution et le choléra ont empêché l'accomplissement de ses vœux. Or, de ses 4 garçons, qui ont échappé au choléra, l'un est prêtre et Prieur de Guimaraës (c'est une des premières dignités ecclésiastiques de Portugal); deux autres se sont faits militaires. Le 4e D. Antonio, resté dans le monde s'y occupe à composer des livres de piété. Quant aux filles, je n'ai pu en savoir autre chose sinon que l'on en croit une sortie de Portugal pour se faire religieuse; les autres se sont mariées. — Un mot maintenant d'un Saint qui vous est cher, St Joseph! Chargé de la Procure depuis le 1er Décembre dernier pour soulager le R. P. Supérieur, je me suis mis tout de suite sous la protection de ce grand Patron des Procureurs. Je vous assure que j'ai eu plus d'une fois à m'en féliciter; mais particulièrement le jour de son Patronage. Ce Dimanche là, je me voyais bien à sec; toute la matinée cependant, sans laisser soupçonner ma disette, j'allais donnant de l'argent à tous ceux qui m'en demandaient, et jusqu'à deux heures je restai sans voir rentrer un denier. A ce moment j'allai voir si le R. P. Supérieur avait été plus heureux: Rien, dit-il; toutefois, voici une grosse somme que je vais vous avancer, et fouillant dans sa poche il en tire une petite pièce de 60 reis, (35 centimes) et me la présente en souriant. Ayez bon courage, mon cher frère, ajouta-t-il, c'est aujourd'hui le Patronage de St Joseph!... Je reviens à ma chambre et rencontre à la porte un enfant qui m'annonce que l'on viendra à 3 heures m'apporter une somme le concernant. Le soir un autre enfant m'apportait 150 francs; de sorte que ne pouvant compléter la somme de 10 francs à 2 heures, j'avais le soir plus de 300 francs! St Joseph avait pourvu à tout ce qui m'était nécessaire!.....

La fête de St Antoine, qui est toujours fête chômée et très-solennelle dans le Patriarcat, a donné au R. P. l'occasion de venger un peu les religieux des avanies dont ils sont ici l'objet, il a été invité à prêcher deux fois pendant la Neuvaine, dans l'Eglise, le jour même de la fête; c'était devant toutes les autorités de Lisbonne. Il n'a pas manqué de leur dire que les Frades n'étaient pas aussi méchants qu'on voulait le faire croire au peuple, puisque St Antoine avait été Religieux, qu'il y avait eu parmi eux des Saints et de grands Saints; qu'à vrai dire le plus grand nombre des Saints étaient sortis du cloître, etc.

Le panégyrique de St Ignace a été prononcé dans notre Eglise par l'infatigable P. Raymond Beirão, dont le nom est si célèbre. Cette fête a eu de remarquable la présence du Marquis de Valada, gendre du Duc de Lafoens, votre illustre protecteur et votre hôte si généreux en 1831; au dîner il n'a pas manqué de porter un Toast à la Cie, disant que le jour où il la verrait rétablie serait le plus beau de sa vie, que la cause de la Cie était celle de sa famille, victime comme la Cie d'un despotisme à jamais déplorable. Il faisait allusion aux Tavoras dont il descend. La décoration du réfectoire se rapportait un peu à ces souvenirs: le portrait de St Ignace était placé au-dessus du R. P. Supérieur

ayant à sa gauche celui du P. Simon Rodriguez et à sa droite celui du P. Malagrida, ou autrement le premier et le dernier des Jésuites Portugais. Tous nos enfants, pauvres et riches, également servis, faisaient partie de cette fête. C'était un fort beau coup d'œil.....

Oh! combien il y a encore de bon en ce pays et que de bien à faire! ce sont les ouvriers qui manquent! Ici, point de conférences de St Vincent de Paul, ou, pour les encourager, nul membre influent; point de propagation de la Foi, point de F. des Ecoles chrétiennes.... Les Sœurs de la Charité n'ont pas plutôt paru dans les rues, avec leur habit et leur coiffe, qu'elles ont été l'objet des insultes et des ignobles traitements que vous savez; heureusement leur intrépidité, leur constance, leur résignation aux outrages, leur confiance en Celui qui les envoie et qui ne permet pas qu'un cheveu nous tombe de la tête sans sa volonté, ont triomphé de tous les obstacles, et aujourd'hui tous les journaux se taisent à leur sujet, et personne ne pense plus à les maltraiter. Ce revirement pour ces bonnes Sœurs et pour les Lazaristes, dû à la polémique des bons journaux et aux souscriptions ouvertes en leur faveur, prouve bien que le peuple est encore excellent et n'aurait besoin que d'instruction et de bons exemples. Hélas! c'est ce qui lui manque! Et jusqu'à quand?... avec cette proscription des Ordres religieux, et ce défaut de formation du clergé séculier!... qu'espérer?... Il n'y a de remède que dans une bonne éducation et de bonnes études. D'où viendra ce remède? de Maîtres gagés, de professeurs mercenaires? Certainement non. Ceux-là, s'ils font quelque chose, ce ne sera que dans leur intérêt, pour gagner le plus possible; la conscience et le zèle n'y seront pour rien. Serait-ce donc de la Compagnie? Dieu seul le sait! Attend-il peut-être qu'il n'y ait plus pierre sur pierre dans cette pauvre Eglise de Portugal, pour ensuite la réédifier lui seul dans son infinie miséricorde! Priez beaucoup, mon Père, et demandez qu'on prie pour nous dans votre grand Collège St François Xavier..... Priez pour que Dieu nous envoie des auxiliaires; car la moisson est grande, mais les moissonneurs manquent. En ce moment nous n'avons que deux prêtres de la Cie, le R. P. Rademaker et le P. Dos Sanctos, deux anciens F. Coadjuteurs, le F. Ewrich et moi, puis deux prêtres novices, les PP. Mattos et Monteiro, 4 novices Scholastiques, les F. Soarès, Gomès, Ramos, Campo-Santo, enfin 6 aspirants: 1 prêtre, 4 Scholastiques et 1 Coadjuteur temporel.

Espagne. Extrait de plusieurs lettres adressées aux Scholastiques de Laval. — A Loyola, nous avons reçu la visite de Mgr Andriani, évêque de Pampelune. Ce qui a surtout frappé Sa Grandeur, c'est que nous ayons les ressources suffisantes pour entretenir plus de 100 novices, lorsque le Gouvernement ne pourvoit qu'à la subsistance de 30 personnes. Pour le reste, nous vivons aux dépens de la Providence. Mgr a baptisé un protestant badois dans notre Eglise. Le jour suivant, huit de nos frères reçurent les Ordres sacrés, et une séance littéraire fut dédiée à Mgr qui en fut très-satisfait et qui nous exprima, dans des termes pleins de chaleur, son affection sincère pour la Cie. — A la fin de chaque mois nos Scholastiques subissent un examen rigoureux et donnent des séances académiques auxquelles les étrangers sont parfois invités. Ils prêchent au réfectoire en latin, en Espagnol, en basque, en français et en grec. Tous les jours, quelques-uns d'entre eux font le catéchisme en langue basque aux pauvres qui affluent à notre porte, et tous les Vendredis d'autres frères leur baisent les pieds. — Les missions que nos Pères prêchent en différentes parties de l'Espagne produisent des fruits abondants. Un journal résume en ces termes les résultats de celles qui ont été faites en Andalousie par les Pères destinés aux Iles Philippines: "Vingt-cinq mille Communions, autant ou plus de Confessions, des milliers de livres défendus qui ont été brûlés, des restitutions, des réconciliations en grand nombre, le blasphème presque extirpé, les prisons et les bagnes sanctifiés, des maisons de scandale fermées, le protestantisme confondu, tels sont les effets des Missions que nous avons décrites. A Séville et partout, les Jésuites ont triomphé; le peuple bien loin de les haïr, les admire, les aime, et il appelle

de tous ses vœux le jour où ils viendront élever notre jeunesse et s'établir parmi nous. Si nous avions besoin de témoignages nous invoquerions la voix de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Séville qui voulut honorer de sa présence toutes les missions de la ville, et combla maintesfois d'éloges ces infatigables coopérateurs; surtout le 8 Xbre lorsqu'il présidait la réunion générale des Conférences de St Vincent de Paul". 7

A Madrid, les PP. Cumplido, Maruri et Cenzano ont prêché une mission dans l'Eglise St Thomas qui est la plus spacieuse de la ville. Toutes les places étaient occupées deux heures avant qu'ils montassent en chaire. On dit que des conversions éclatantes ont couronné leurs travaux. — La 1ère année de philosophie pour les NN. vient d'être transférée dans notre beau scholasticat de Léon. Les philosophes de 2de année sont encore à Salamanque. Dans cette dernière ville nous avons 300 internes et 200 externes, et dans notre Collège de Carrion 100 pensionnaires et 60 externes. — Les novices d'Hagetmau sont établis maintenant à la Selva, dans la province de Tarragone. A Puerto de Sta Maria nous comptons 21 novices. Le nombre des novices de Loyola est toujours au-dessus de 100.

En Amérique, le Collège royal de la Havane prospère. On y enseigne tout ce qui a rapport au commerce, à la littérature et à la philosophie. Tous les jours, nos PP. publient les observations recueillies à l'observatoire astronomique et météorologique, et le F. Cabré, professeur de physique a déjà envoyé quelques mémoires à l'Académie des Sciences de Madrid. Voici du reste ce que le P. Lluch, Recteur du Collège écrivait au P. Goberna le 10 Février:

" Dieu merci, le Collège a le vent en poupe. Les nombreuses conférences de St Vincent de Paul nous ont fourni le moyen de donner force missions, et des conversions éclatantes en ont été le fruit. Parmi les restitutions on en cite une de cent mille francs. Les communions dépassèrent le chiffre de trois mille, chiffre très-considérable pour cette ville. Notre église ne pouvait pas contenir la foule. Les fêtes de l'Immaculée Conception, de Noël etc. y furent célébrées avec beaucoup de solennité. Un des jours de l'octave de l'Immaculée Conception, la compagnie française des *Montagnards* chanta sans instrument et sans orgue pendant la messe, et plus tard, le 28 Décembre, pendant les entr'actes de la tragédie *Eustache* que nos enfants jouèrent, et ils furent très-applaudis". — Nos Pères ont ouvert à Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade un Collège où ils enseignent spécialement le français et les mathématiques. Ils ont été reçus dans cette contrée avec autant de joie et de pompe que leur dernière expulsion avait causé de deuil. — Trois Pères du Paraguay avec deux F. Coadjuteurs sont allés fonder une nouvelle résidence à Cordova del Tucuman.

Quant à la mission des Iles Philippines, voici ce qu'on nous écrivait de Manille au mois de Juin: " Arrivés heureusement à Singapour le 27 Mai, nous parvinmes ici 8 jours après. Deux Alcades et deux autres personnes nous visitèrent à bord du vaisseau, et nous accompagnèrent ensuite jusqu'au Couvent des Augustins déchaussés où nous logeons encore. Ces bons Pères nous reçurent en sonnant les cloches à toute volée. L'Archevêque et le Gouverneur Général des Iles se montrèrent fort aimables à notre égard. Ils nous assurèrent qu'on nous attendait avec impatience à Mindanao. Cependant nous sommes encore à chercher une résidence ici, pour ceux des Nôtres qui seraient malades, pour les nouveaux arrivants, pour les missionnaires qui vont en Chine &.... Il y a dans cette ville 4 couvents d'hommes et plusieurs de femmes".

Nos PP. de Fernando Poo nous ont envoyé quelques détails sur leur nouvelle mission. Je transcris ici la lettre du P. Mariano Acevedo, l'un des missionnaires envoyés dans ces îles: " Sta Isabel de Fernando Poo, 30 Déc. 1858.

" En arrivant ici nous nous sommes trouvés dans une île extrêmement fertile, mais dont l'air est malsain, à cause des brouillards qui chargent continuellement l'atmosphère sous un soleil très-ardent. On nous a donné une petite maison, que nous habitons. Nous y avons disposé une chapelle que nous ornons de notre mieux les jours de fête. Trois ou 4 jours après notre arrivée, le commandant du vaisseau qui nous avait transportés à Fernando Poo, prit possession de sa nouvelle charge de Gouverneur. Nous assistâmes à la cérémonie, et c'est alors que nous pûmes nous convaincre des mauvaises

8\. dispositions de ces peuples à l'égard des Espagnols. Les Rubis en particulier exigèrent la promesse solennelle qu'ils seraient protégés et qu'il ne leur serait fait aucun dommage. Le serment fut prononcé : le Gouverneur, son Secrétaire, le P. Supérieur et 3 Rubis jurèrent une entière et fidèle soumission au traité. Cette parole fut donnée devant le Crucifix que je portais. La population est composée de quelques Portugais Catholiques qui assistent à la messe tous les Dimanches, et des indigènes ; ceux-ci sont peu civilisés, sans aucune religion ; quoiqu'un ministre anabaptiste ait essayé d'en attirer quelques-uns à sa secte. Ceux qui s'enrégistrèrent avouaient eux-mêmes qu'ils ne croyaient à rien, puisqu'ils ne recevaient aucun enseignement. Les Rubis dont j'ai parlé sont des payens grossiers, rudes et rebutants, mais très timides, dociles, pleins de méfiance et dominés par des Anglais ou des Hollandais. Ceux-ci ayant fait une fortune immense ne doivent pas être contents de voir leurs plans détruits par cette nouvelle mission. Ils ont essayé d'indisposer les esprits contre nous, de nous rendre odieux, de nous intimider et de nous fatiguer ; mais le Seigneur qui n'a en vue que le bien de ce pauvre peuple nous a fait tirer parti de tout, et a changé les dispositions des indigènes à notre égard. Le temps, la patience, la persévérance et une grande confiance en Jésus et Marie achèveront notre œuvre. Nous ne perdons aucune occasion de nous insinuer dans le cœur de ces pauvres gens, soit directement soit indirectement, offrant aussi à Dieu le plus grand sacrifice qu'un Jésuite puisse faire, celui de s'abstenir du travail, en attendant des conjonctures plus favorables. Plusieurs déjà viennent nous visiter : quelques-uns croient trouver en nous un réfuge et un soutien, surtout depuis que le P. Supérieur a dû se rendre au désir de ceux qui voulaient le faire assister à la réunion que formèrent les Espagnols pour le Gouvernement et le bon ordre du pays. C'est là que les pauvres et ceux qui sont outragés, voient comment on prend leur défense, et c'est ce qui fait pencher les cœurs vers les bienfaiteurs. C'est surtout au P. Supérieur qu'ils vont exposer leurs soucis.
En attendant qu'un local convenable permette d'ouvrir officiellement l'école, le P. Véga instruit quelques enfants des îles del Principé et de Sta Tomas. — Comme nous ne perdons aucune occasion de les gagner, et qu'ils voient leurs Ministres mariés, faisant le commerce, ils se sont imaginés peut-être qu'il en était de même de nous, et l'un d'entre eux eut la pensée de m'envoyer une horloge qui avait besoin de réparation. D'après le désir du P. Supérieur, j'essayai de m'en tirer, et quoique je n'y entendisse rien, le métier me réussit à tel point, que 5 ou 6 autres m'apportèrent des horloges très dérangées, afin que je les remisse en bon état.

Les maladies sont venues nous éprouver. Nous avons compté jusqu'à 4 malades et un convalescent, et cela plusieurs fois. Le P. Supérieur a été très en danger et a reçu l'Extrême-Onction. Maintenant que la santé du P. Supérieur et la mienne sont un peu rétablies, nous étudions la langue des Rubis, pour les visiter dans leurs forêts, où personne n'a encore osé pénétrer. Nous avons été obligés jusqu'à présent, de nous servir d'un interprète, à cause de la diversité multipliée des langues du pays. — Le jour de l'Immaculée Conception, le P. Supérieur a célébré le mariage de 2 Portugais ; une foule considérable y assista ; même des protestants, qui furent très-émus en voyant nos cérémonies. Le 4e Dimanche d'Avent, le Gouverneur a voulu qu'on fît solennellement l'inauguration d'un hôpital construit par les Espagnols. La cérémonie commença par la bénédiction de la 1ère salle ; puis un Chapelain dit la messe ; nous chantâmes ensuite le Te Deum. Le P. Supérieur prononça en Anglais un discours analogue à la circonstance. Tous les soldats y assistèrent en grand uniforme ainsi que les marins espagnols, les Catholiques, et plusieurs protestants qui firent preuve d'un grand respect et observèrent un religieux silence. — Tant que nos frères ont été en bonne santé, ils n'ont pas cessé de faire leurs essais agricoles, et ils ont déjà obtenu des résultats satisfaisants : l'île est très-fertile, elle abonde en pâturages, en plantes et en arbres d'espèces très-variées. Je citerai en particulier le Cèdre, l'acajou, le Tilleul, le Cotonnier, le Cannellier, le Poivrier et le Palmier. Le sol bien cultivé, et les forêts convenablement éclaircies nous seront d'une grande utilité et contribueront en même temps à la salubrité du pays".

Depuis la réception de cette lettre, nous avons appris que le P. Véga vient de mourir à Fernando Poo, victime

des fièvres et d'une affection pulmonaire causée par le climat. Le P. Provincial a écrit à toutes les maisons de la Province pour procurer de nouveaux Missionnaires à ces îles.

Sicile. Palerme, avril 1859. (Traduit de l'Italien) — Nous voici au milieu des fêtes de Pâques: un mot sur les fatigues endurées par nos PP. pendant le dernier Carême, et sur les cérémonies solennelles qui nous ont occupés pendant ces derniers jours. Afin que vous puissiez apprécier les choses à leur véritable point de vue, il ne sera pas inutile de vous donner auparavant quelques détails sur la position de la Cie dans cette île, et sur l'état de la Religion. La Sicile, comme vous le savez, par un privilège spécial de la Providence, n'a jamais perdu, même partiellement, le don précieux de la foi; et malgré les révolutions politiques qui l'ont assujettie tour à tour à la domination de peuples étrangers, et même infidèles, l'hérésie, le schisme, l'impiété systématique n'y ont jamais pris racine. Les révolutions, qui n'y ont pas été rares, n'eurent cependant jamais un caractère antireligieux. Il est vrai que le peuple n'est plus le même qu'autrefois: l'indifférentisme, surtout dans les classes élevées, a fait ces derniers temps de grands progrès. Toutefois la Sicile, entre tous les peuples Italiens, est peut-être celui dont les idées sont le moins perverties. Elle conserve encore intacts ces monuments religieux que partout ailleurs la révolution de 89 a détruits ou profanés. Dans la seule ville de Palerme, il y a plus de 250 églises, sans compter les oratoires particuliers de 200 Congrégations et confréries qui embrassent toutes les classes de la Société, des plus élevées jusqu'aux dernières, pour l'un et pour l'autre sexe; 50 maisons religieuses ou couvents d'hommes, et 24 monastères de femmes, sans compter 26 maisons d'éducation ou de refuge pour les jeunes personnes, dirigées par des religieuses à vœux annuels. Il faut conclure de tout cela que la mission confiée dans ce pays aux ministres du Seigneur, n'est pas de reconstruire, mais de conserver, de défendre et non de faire des conquêtes.

Ici la Cie est généralement respectée, et la réputation dont elle jouit, grâce à Dieu, de corps savant et régulier, contribue singulièrement à l'heureux succès de nos ministères. Pour vous le faire toucher au doigt, je vous citerai le fait suivant, avant d'entrer directement dans le sujet de cette lettre: C'est l'usage ici que le 4e Samedi de chaque mois, 2 ou 3 de nos théologiens s'en aillent prêcher dans les places publiques, et la chose se pratique ainsi: De l'église de la Congrégation des SS. CC. de Jésus et Marie sortent en procession deux à deux, un certain nombre de Congréganistes précédés de l'un d'eux qui porte une croix de moyenne grandeur. Puis viennent les NN., qui entonnent et chantent alternativement avec les Congréganistes les Litanies de la T. S. V. Arrivée à l'une des places les plus fréquentées de la ville, la procession s'arrête: les Congréganistes se rangent en cercle, le prédicateur monte sur une table ou autre chaire improvisée et parle environ pendant 1/4 d'heure, invitant le peuple à se confesser et à communier pour le lendemain, 4e Dimanche du mois, dans l'église de la Congrégation. Cette exhortation se termine par l'acte de contrition, puis par la bénédiction qu'il donne à la foule avec le crucifix, et l'on se remet en marche dans le même ordre que précédemment pour aller recommencer sur une autre place. Puis la procession retourne au point de départ, dans l'église de la Congrégation où se trouvent quelques-uns de nos PP. prêts à entendre les confessions. Je puis vous assurer que le Seigneur s'est servi de ce pieux exercice pour ramener à lui beaucoup d'âmes éloignées des Sacrements depuis de longues années, et l'un des derniers Samedis entre autres, s'est confessé un homme pour la 1ère fois depuis 16 ans. J'oubliais de dire qu'en général sur le passage de la procession tout le monde se découvre avec respect, et vous pourrez comprendre par là quelle est la position de la Cie dans cette île.

Mais, revenons au sujet de cette lettre. Un des ministères les plus importants qu'exerce ici la Cie pendant le Carême est sans contredit celui de donner les exercices spirituels de N. B. P. Cet usage de se préparer à la Communion pascale par 8 jours de retraite, fut probablement introduit par nos anciens PP., et le texte des prédications est généralement emprunté à la 1ère Semaine, pour disposer les fidèles à faire une bonne Confession. La méthode

10. 457

suivie ressemble beaucoup à ce que font nos PP. en France dans les Missions. Il y a toujours ensemble 2 Pères, dont l'un est chargé d'instruire le peuple des principaux devoirs de la vie chrétienne, et l'autre propose les méditations et développe d'après le plan de N. B. P. les grandes vérités du salut. Ordinairement, pour les fidèles, on ne prêche que l'après-midi: Le 1er prédicateur parle une heure environ, puis on récite à haute voix le chapelet qui est suivi de la méditation faite par le 2d prédicateur et durant une autre heure. La réunion se termine par la bénédiction du T. S. Sacrement. Les 8 jours d'exercices sont clos par la communion générale et par une méditation sur le Paradis. Quant aux missions de campagne, ou missions proprement dites, je vous en parlerai dans ma prochaine lettre. Cette manière de donner les Exercices a été adoptée par beaucoup d'autres Ordres religieux et même par les prêtres séculiers; et néanmoins le P. Provincial est obligé de refuser beaucoup de demandes qui lui sont faites chaque année pour avoir des NN. — L'ouverture du nouveau pensionnat de Catane a diminué encore ce carême le nombre des sujets disponibles, et cependant dans la seule ville de Palerme, les NN. ont donné 30 fois les Exercices. — Je passe maintenant aux cérémonies propres à l'Eglise de la Maison professe, ou Gesù.

Le Dimanche des Rameaux, outre la bénédiction des Palmes qui se fait à l'ordinaire, il faut vous signaler le chant de la Passion, qui s'exécute de la manière suivante: Un Père chante le *Récit*, un autre, les paroles de N. S. et un chœur, choisi parmi les élèves du Collège remplit le rôle de la *Turba* ou de la foule. Bien entendu que tous chantent quand il s'agit de la foule proprement dite, tandis qu'un ou deux seulement se font entendre pour les paroles prononcées par Pilate, le grand Prêtre, etc. La musique en fut composée par le P. L. Taparelli, lorsqu'il habitait Palerme, et c'est ainsi que l'illustre auteur se délassait des fatigues du professorat et de la composition de son grand ouvrage: *Saggio Teoretico del Dritto naturale*. Au jugement des maîtres de l'art (qui sont nombreux en Italie, vous le savez) cette musique est d'une grande perfection, et il serait difficile de faire mieux en ce genre. Le caractère qui la distingue surtout est l'expression exacte des sentiments propres à chaque interlocuteur: par exemple, les paroles de repentir du traître Judas: *peccavi, tradens sanguinem*... et le duo alternatif des prêtres qui lui répondent: *Quid ad nos? tu videris*... rendent avec une énergie incroyable le désespoir du pécheur, et le sarcasme ironique de ceux qui l'ont payé. Plus senti, plus expressif encore est le chant des paroles de Pilate: *Innocens ego sum*... placé en opposition avec les cris furieux du peuple qui l'interrompent à plusieurs reprises: *Crucifige*... *Sanguis ejus super nos*.... Il suffira de dire que depuis près de 20 ans que cette Passion est répétée chaque année, elle est accueillie du public avec autant d'enthousiasme que si c'était pour la 1ère fois. La magnifique église du Gesù est alors entièrement remplie: le silence, la modestie, le recueillement de cette foule touchent le cœur. Presque tous, hommes et femmes, tiennent en main l'office de la Semaine Sainte pour suivre et méditer les paroles du chant; et ce qui fera peut-être le plus d'impression sur vous, c'est de penser qu'ils restent sans s'ennuyer pendant l'espace de près de 3 h. que dure la cérémonie. Notre peuple n'a jamais perdu l'usage d'assister longuement aux divins mystères. Dès l'enfance il les a vus célébrer avec pompe et majesté: et d'autre part, il aime passionnément la musique. — La perfection avec laquelle ce chœur d'environ 50 enfants rend la pensée de l'artiste excite l'admiration même des concertants du théâtre venus pour les entendre: notez qu'aucun ne sait la musique, et qu'ils apprennent tous leur partie de mémoire, sous la direction d'un des NN., le P. Ferrante, excellent musicien, qui se dépense tout entier à cette belle œuvre pendant le carême. — Le mercredi et le jeudi saint au soir, les scholastiques des deux maisons chantent les ténèbres, suivies du *Miserere* qu'exécute encore le chœur de nos élèves; l'air en est bien simple, le même à chaque verset, et cependant l'accent mélancolique de ces jeunes voix, les sons voilés de l'excellent orgue que touche un des premiers artistes de Palerme forment un ensemble des plus touchants, qui fait palpiter les cœurs jusque dans leurs fibres les plus intimes. Le jeudi et le vendredi saint, les cérémonies du matin

s'exécutait encore avec plus de pompe. Les NN. des 2 Maisons se réunissent pour la procession solennelle où l'on porte le S. Sacrement au Sépulcre, et 6 élèves du Real convitto Ferdinando, en grand uniforme, soutiennent le dais ou baldaquin. Par un usage particulier à ce pays-ci, le S. Sacrement est enfermé à clef dans un tabernacle, et cette clef, autrefois confiée jusqu'au lendemain à un des principaux Seigneurs de Palerme, qui se faisait gloire de la porter sur la poitrine, décore maintenant celle du R. P. Provincial. Au Collége, elle se donne au Préfet de la Congrégation de la Ste Vierge, et quelques-uns de nos pensionnaires sont également invités par différents monastères à porter cette marque de confiance. Le Vendredi Saint sur les midi, on commence la prédication de l'Agonie: un Père monte sur une estrade assez vaste, médite devant le peuple les sept paroles de N. S., et après chacune, quelques voix d'élite accompagnées par le son de 3 ou 4 instruments à corde, chantent des strophes en vers Italiens qui sont la paraphrase de la parole méditée. Cette année, la musique était nouvelle, composition de l'excellent organiste du Gesù, et elle enchanta tout le monde. Après l'Agonie et vers les 5 h. du soir, nos élèves du Convitto real Ferdinando assistent en grand uniforme à la procession publique qui se fait à travers la ville, pour transporter solennellement les Images de Maria Addolorata et de Jésus mort et couché dans une urne richement parée. Nos pensionnaires ouvrent la procession, et se font remarquer entre tous par la modestie de leur démarche. Chacun d'eux a à ses côtés un domestique en livrée, envoyé par sa famille pour le servir en cas de besoin. De plus les Congréganistes de la T. S. Vierge portaient cette année à leur cou une grande médaille en argent de l'Immaculée Conception, bénie par le Souverain Pontife, et enrichie d'une indulgence plénière pour les 3 jours où ils la portent publiquement au cou. (Ces 3 jours sont: le jeudi et le vendredi Saint, et le jour de S. Ignace). Le soir du Vendredi Saint, 2 Congrégations, celle de la Ferveur pour les externes du Collége, et celle della Croce e Martoro (de la Croix et des Souffrances de J.-C.), pour les MM. de la ville, établie au Gesù, se réunissent pendant 2 h. environ pour tenir compagnie à la Vergine Addolorata. C'est là un exercice de la piété la plus tendre et la plus touchante envers Marie, et qui produit toujours un effet extraordinaire sur tous les cœurs. L'ordre en est à peu près le même que pour l'Agonie: Un de nos Pères, après une courte introduction, expose les méditations suivantes: la Vierge au Sépulcre, le retour du Calvaire, la solitude au Cénacle, et à chaque fois on chante des strophes analogues au sujet. La Chapelle où a lieu cet exercice est elle-même disposée de la façon la plus propre à produire un grand effet. Devant l'autel caché par un voile, s'élève un monticule surmonté d'une simple Croix aux bras de laquelle est suspendu un voile blanc. Au pied, l'image de la Maria Addolorata; le tout éclairé par des lampes cachées dont la pâle lueur se projette sur ce triste tableau. Aussi la dévotion et le recueillement naissent ici spontanément au seul aspect des lieux. — Je termine par un dernier usage, probablement exclusif à ce pays, et relatif aux cérémonies du Samedi Saint. Depuis le Dimanche de la Quinquagésime, tout le fond du Sanctuaire est caché aux yeux des fidèles par un immense voile bleu qui descend de la voûte jusqu'au pavé, et sur lequel est représentée la Passion. Ce voile s'enlève à la messe du Samedi Saint de la manière suivante: le fond du Sanctuaire a été orné magnifiquement; sur l'autel repose l'urne qui contenait le S. Sacrement le Jeudi Saint: elle est ouverte, et l'on en voit sortir une image de N. S. ressuscitant et tenant à la main l'étendard victorieux de la Croix. Le reste de l'église est plongé dans l'obscurité, autant que faire se peut, au moyen de rideaux. Après les cérémonies accoutumées, l'autel, toujours caché, est illuminé de mille bougies, et quand le prêtre entonne le Gloria, le grand voile du Sanctuaire tombe à terre en un clin d'œil, tous les rideaux des fenêtres sont ouverts, les cloches retentissent, la musique se fait entendre, en un mot, tout passe en un instant du deuil et de la tristesse à la joie du triomphe. Je ne sais comment on accueillerait en France un tel spectacle; mais je puis vous assurer qu'ici le peuple y accourt en foule, et que les âmes chrétiennes y trouvent un grand accroissement de dévotion sensible. — Les petits externes du Collegio Massimo sont en particulier si passionnés pour ce spectacle, que quelques-uns emploient leur matinée à courir d'Eglise en Eglise et parviennent à voir la chûte du voile jusqu'à 18 ou 20 fois.

12\. Palerme, Novembre 1859. - "Le P. Coppola, revenu ces jours derniers de nos missions de la Grèce, nous a apporté des lettres du P. Caro, où il rendait compte de son voyage (de Palerme à Tine et Syra). Entr'autres choses il nous parle du vif regret qu'a causé aux Maltais le départ de nos PP., il y a quelques temps, et du souvenir qu'ils en ont conservé. "A notre passage, dit-il, les personnes les plus distinguées se levaient et nous saluaient avec autant de respect que si nous eussions été des évêques". Puisse la Cie rentrer bientôt dans cette île encore si catholique, malgré l'hérésie qui la gouverne"! -

Quant à Palerme, les élèves externes du *Collegio Massimo* sont moins nombreux que l'an passé; on porte à 1100 le chiffre total, ce qui indique une diminution de 200 environ. Vous savez qu'il faut en chercher la cause dans les craintes assez fondées qui empêchent les parents des campagnes voisines d'envoyer leurs enfants à Palerme. Outre 40 théologiens, dont 2 séculiers, nous avons 100 élèves externes en philosophie, 40 en droit naturel (ou 2e année de philosophie), autant et plus en physique etc. Le pensionnat de Palerme compte 71 élèves, celui de Catane 73. Dans les autres Collèges de la province, les élèves externes varient de 200 à 400. A ces quelques nouvelles j'ajoute la lettre que notre P. Brindesi a écrite de l'Amérique du Sud à un scholastique de Palerme.

" San Nicolás de los arroyos, 16 Mai 1859. - Dans ma dernière lettre que je vous ai adressée de Buenos-Ayres, je vous annonçais que j'avais l'intention de pénétrer dans l'intérieur du pays, et d'aviser aux moyens d'y fonder une petite résidence. En effet, après un mois de séjour dans cette capitale, je partis avec un jeune Père Catalan sur un vapeur américain, dirigé par des Italiens. Nous remontâmes le Rio de la Plata, et nous entrâmes dans le Paraná, dont le lit est resserré entre des forêts séculaires et si profondes que la vue s'y perd. Après avoir parcouru une soixantaine de lieues, nous arrivâmes à San Nicolás, qui dépend de la République de Buenos-Ayres. Le site de cette ville est enchanteur; baignée d'un côté par le fleuve qui l'enferme comme dans un demi-cercle, elle s'ouvre de l'autre sur des plaines immenses. Comme toutes les villes de cette contrée, San Nicolás est divisé en quartiers dont chacun forme un carré de 150 mètres de largeur. Toutes les maisons, d'une exquise propreté, sont environnées d'un jardin de 15, 20, 30, 40 et jusqu'à 70 m. Les vapeurs passent deux fois par semaine à San Nicolás. A notre arrivée, nous fûmes parfaitement accueillis par le Curé dont nous ne pouvons assez louer la bonté, le désintéressement et l'amabilité. Cependant deux jours ne s'étaient pas écoulés que des affiches dirigées contre nous, paraissaient sur les murs des maisons: Mueran los gesuitas - Padres cuidado los gesuitas roban los corazones de las mejores niñas. Mort aux Jésuites etc. - Il était facile de voir que des Italiens en étaient les auteurs. Aussitôt les principaux du pays vinrent nous visiter; ils nous offrirent tout ce qui pourrait nous être nécessaire, et nous assurèrent que ces insultes provenaient de quelques étrangers qui étaient venus dans le pays pour leur enlever la vraie religion. "de algunos estrangeros, que venieron aqui para quitarnos la verdadera religion". Quelques jours après, nos ennemis répandirent d'autres placards injurieux, et adressèrent au Gouvernement une pétition pour obtenir notre expulsion, mais tout fut inutile: nous restons ici, sans que ces étrangers puissent réussir dans leurs attaques contre nous, pour les motifs que je vais dire. Nous étions à peine depuis 8 jours à San Nicolás, que je demandai à mon compagnon s'il serait d'avis de donner huit méditations sur les Exercices. Il accepta. Pour moi qui n'avais pas encore prêché publiquement en Espagnol, je mis ma confiance en Dieu qui linguam infantium facit disertam. Le Curé nous dit que son Eglise était à notre disposition. C'est lui-même qui a entrepris la construction de ce temple magnifique qui aura 75 mètres de longueur. Mais le manque d'argent en retarde l'achèvement. C'est donc dans une des nefs que nous dressâmes une estrade à la Sicilienne, avec un grand Crucifix et la statue de l'Addolorata; puis nous annonçâmes la mission. Dès le 1er jour l'Eglise était pleine. Dans ces contrées on ne prêche que pendant la nuit, on se fait ses visites, on ne se promène que pendant la nuit. Donc nous préparions durant

le jour les instructions et les méditations, et le soir après l'Angelus nous montions en chaire. Bientôt l'Eglise ne fut pas assez vaste pour contenir tous ceux qui accouraient aux exercices de la Mission, et même ceux qui nous avaient insultés au commencement vinrent nous entendre. Nous étions désormais connus, et le peuple qui d'abord nous craignait, nous accorda toute sa confiance, au point que les confessions ne nous laissèrent plus le temps de prendre nos repas. Le dernier jour, plus de 350 personnes communièrent à ma messe, pendant laquelle on chanta des cantiques avec l'accompagnement d'un harmonium à la française. Le soir, je fis pendant deux heures une instruction sur le Ciel, et je donnai l'indulgence plénière; quand j'entendis les gémissements et les sanglots de mes auditeurs, je me crus transporté en Europe, en Sicile. La religion forme de la même manière tous les cœurs, qu'ils soient Américains, Européens ou Sauvages. En voyant des résultats si consolants, je continuai à prêcher tous les soirs jusqu'au Jeudi Saint. Ce jour là, nous eûmes plus de 500 Communions. Et ainsi de suite, de sorte qu'après un séjour de six semaines dans cette ville, nous comptons environ 6,000 Communions. Une de nos occupations principales fut l'enseignement de la doctrine chrétienne. Nous avions recommandé aux parents de nous envoyer leurs enfants. Tous les jours après le dîner, on donnait le signal avec la grande cloche, et les maîtres et maîtresses d'école nous conduisaient les garçons et les jeunes filles, de sorte qu'au bout de quelques jours, nous eûmes réuni une centaine d'enfants de 7 à 15 ans, pour les préparer à la 1ère Communion. La cérémonie s'est faite comme dans les paroisses de France; et dans la soirée, nous leur avons distribué des souvenirs d'une si belle fête. Nous avons continué d'enseigner le catéchisme tous les Dimanches, et maintenant les parents luttent en quelque sorte de zèle, pour instruire leurs enfants pendant la semaine, et pour préparer ainsi les succès du Dimanche suivant. — Outre cela, nous eûmes la pensée de distribuer la Ste Communion aux vieillards et aux malades qui ne pouvaient pas, à cause de l'éloignement, venir à l'Eglise. Je les cherchai d'abord dans les différentes maisons de la ville; j'entendis leur confession, et je les préparai à la Communion. Hier donc, quoique malade moi-même, je sortis à 7 h. ½ du matin avec le T. S. Sacrement dans une magnifique calèche. Le Curé était à mes côtés; des enfants de chœur avec des flambeaux en grand nombre nous environnaient, une foule considérable suivait le carosse, et des dames parées comme des princesses récitaient le chapelet à haute voix. Dans chaque maison je disais quelques mots, puis je donnais la Ste Communion et la bénédiction. Toutes les maisons dans lesquelles nous sommes entrés étaient ornées de draperies, de tapis et de fleurs, et les rues elles-mêmes prouvaient par leurs décorations, que la foi est vive encore dans ces contrées. Nous étions rentrés à l'Eglise vers 11 heures. — Cette semaine, nous donnerons les Exercices aux prisonniers, et Dimanche prochain, nous dirons la messe dans les prisons; les principales familles feront les frais du dîner, et nous les servirons nous-mêmes à table. Après avoir achevé ces différentes œuvres, nous ferons des excursions dans les immenses plaines qui s'ouvrent devant nous, nous fixerons notre demeure pendant une quinzaine de jours dans les maisons des riches propriétaires, nous y prêcherons et nous y entendrons les confessions. Mais il faudra disposer ces courses de telle sorte que l'un ou l'autre de nous ne s'éloigne pas de San Nicolas. On nous offre déjà 800 vaches, si nous voulons nous établir ici d'une manière permanente. Dans ces contrées, il suffit qu'un homme parcoure la plaine une fois par semaine, pour réunir ces animaux et les empêcher de s'éloigner à de trop grandes distances. Le propriétaire en vend une fois par an 200 ou 300 à 16 écus par tête. On ne calcule ici ni le lait ni le fromage. La rapidité avec laquelle ces animaux croissent et se multiplient dans ce pays est prodigieuse.

Sans doute voilà de beaux commencements et de belles espérances; mais combien de temps cela durera-t-il? La guerre est déclarée entre la République de Buenos-Ayres et la Confédération Argentine. Celle-ci est composée de 13 États et gouvernée par un président général qui porte le titre d'Urquiza. C'est pour réunir la République de Buenos-Ayres à la Confédération argentine que la guerre se prépare. Les communications sont interrompues; 15 canons sont disposés devant notre maison; de nos fenêtres nous voyons les évolutions des troupes qui semblent déjà pleines d'ardeur pour le combat. L'ennemi approche. Que deviendront ces peuples? que deviendrons-nous?

Belgique. Extrait d'une lettre du P. Pollet aux Scholastiques de Laval. Tronchiennes, 2 Déc. 1859. – Quatre de nos Pères sont partis vers la fin d'Octobre pour la mission de Calcutta qui, comme vous le savez, a été confiée à la Province Belge. Ce sont les PP. Devos Franç., Depelchin, Deynoodt Louis et Vanderstraeten. Les PP. Brindele et Gérard de la Province d'Angleterre se sont joints à eux. — Notre maison de Tronchiennes est habitée en ce moment par 106 Jésuites, dont 17 Pères, 64 Scholastiques et 25 Frères Coadjuteurs. Depuis le mois de Septembre nous comptons 25 admissions nouvelles au Noviciat, ce qui porte le chiffre total des Novices Scholastiques à 57.

Dans le courant du mois de Septembre et du mois d'Octobre, le choléra a sévi à Anvers d'une manière assez intense; on a compté plus de 100 victimes par jour. A Gand où le fléau a aussi exercé ses ravages, le peuple s'est adressé avec confiance à N.B.P.; dans notre Résidence les PP. ont distribué de l'eau de St Ignace à plus de 600 personnes chaque jour, et ils ont recueilli le récit de plusieurs guérisons vraiment extraordinaires.

Quelques détails extraits d'une lettre du P. Cravan, Missionnaire au Maduré vous intéresseront peut-être; je les joins ici : " Arour, 1er Octobre 1858. – Un jour un petit enfant payen, de caste vellage, pénétra dans une pauvre église de chrétiens. C'était au moment même où l'on célébrait la fête de Noël. L'enfant tout petit qu'il était, fut frappé des cérémonies dont il fut témoin, il les compara à celles qui se faisaient dans les temples payens, et sentit un certain attrait intérieur par lequel il lui semblait préférable de fréquenter les églises des chrétiens; et pendant les deux ou trois jours suivants, il revint à plusieurs reprises dans le lieu où un Dieu vivant parlait à son coeur. Cependant ses parents s'en étant aperçus, pour détourner leur enfant d'aller ainsi chez les chrétiens, au lieu d'employer la violence, l'envoyèrent doucement sans qu'il put en soupçonner la raison dans un village éloigné, et là bientôt, en effet, le pauvre petit ne voyant plus d'églises chrétiennes, oublia totalement cette première impression d'une grâce qu'il ignorait. Cependant la semence de la parole divine n'était pas morte en lui, comme on va le voir. – Cet enfant grandit, se maria, et eut quatre enfants. Après la naissance du quatrième, il perdit sa femme et successivement tous ses biens. Il fut bientôt réduit non seulement à la dernière des misères, mais encore atteint d'une maladie incurable. Se voyant enfin non seulement dans l'impossibilité de pourvoir à la nourriture de ses quatre enfants tous en bas âge, mais même de gagner sa propre vie, il prit le parti de vendre ses enfants à des payens, et de vivre lui-même du prix qu'il en retirerait. Le marché était déjà conclu, lorsqu'un homme chargé par moi de procurer autant que possible le baptême aux enfants payens qui meurent avant l'âge de raison, eut vent de cette affaire. Aussitôt il mit tout en oeuvre pour rompre le contrat, et il parvint en effet à arracher trois de ces petites victimes des griffes du démon et me les conduisit avec leur père. Le 4e enfant, une petite fille, est restée, hélas! dans le paganisme. Les trois autres sont en ce moment entre mes mains, apprenant leurs prières et se disposant à recevoir le baptême. Quant au père, à peine arrivé chez moi, il entra dans mon église, se rappela l'heureuse émotion qu'il avait éprouvée dans son enfance et demanda le baptême; il le reçut et mourut peu de jours après. *Mirabilis Deus* ! faut-il toujours s'écrier comme accablé sous le mystère impénétrable de la Prédestination. Une circonstance encore bien étrange dans la conversion de cet homme, c'est que la plupart des payens qui se sont convertis, depuis que je suis dans le Tondaman, sont membres d'une même famille, et de la famille même de celui dont je viens de parler.

Je raconte ici ce fait à dessein. Il est tout à fait de nature à faire comprendre combien grand est le bienfait d'une église dédiée au vrai Dieu au milieu des villes payennes. J'ose espérer par conséquent que ceux qui liront cette lettre, concevront un désir efficace de contribuer par leurs prières au moins, à la construction de mon église du Précieux Sang dans la ville de Poodoocottah. — Permettez-moi encore un trait: Un jour que j'arrivais dans la ville de Poodoocottah, un *Paria* chrétien, homme de bon sens et même de bonnes manières, ce qui est bien rare dans ce pays, traversait d'un autre côté une rue de la même ville. Tout-à-coup il aperçoit un groupe de payens occupés à débattre une question de la manière la plus vive. Il s'en approche poussé par la curiosité, et la première chose qui le frappe au milieu du groupe,

c'est une vieille femme, dont le langage paraissait être celui d'une bonne chrétienne. Etonné de la rencontrer dans une telle compagnie, il s'approche d'elle et lui demande si elle est réellement chrétienne. Il reçoit une réponse affirmative. Comment se fait-il donc que je ne vous voie jamais à l'Eglise ? ajoute le *Paria*. — La raison en est bien simple, répond-elle, c'est qu'il n'y a pas d'Eglise. — Autrefois il est vrai, il n'y en avait pas, reprend le *Paria*, mais maintenant il y en a une, et un prêtre même, si vous voulez je vous y conduirai. — La bonne vieille accéda, et le lendemain, conduite par le *Paria* elle vint assister à ma messe. Le S.t Sacrifice terminé, le *Paria* me fait avertir qu'il désire me parler. Dès que j'eus pris connaissance de l'affaire, j'interrogeai la bonne vieille, et voici ce qu'elle me raconta : "Père, originaire du Marava, je vins m'établir ici dès mon plus bas âge avec toute ma famille ; nous étions tous chrétiens ; dès notre arrivée, tous mes parents abandonnèrent leur religion, non seulement pour devenir payens, mais pour faire leur commerce même, pour ainsi dire, du culte du démon. Pour moi, je ne pus jamais me résoudre à faire comme eux. Il n'y avait dans cette ville ni prêtre ni église du vrai Dieu. J'étais par là privée de tout moyen de remplir mes devoirs ; parfois cependant, j'allais pendant la nuit à la dérobée, prier dans une église de *Parias* à peu de distance d'ici ; mais je ne pouvais pas le faire souvent, de peur d'être persécutée par toute ma famille. Le soir avant de me coucher je priais de mon mieux et je disais au bon Dieu : Voyez, mon Dieu, moi je suis une grande pécheresse ; si vous me regardez, vous ne me ferez jamais miséricorde ; mais je vais vous indiquer un bon moyen d'avoir pitié de moi : il y a dans ce pays des catéchistes, ce sont de braves gens, ils font beaucoup de bien ; appliquez-moi le bien qu'ils font, et par là vous serez porté à me pardonner mes péchés". — Cette pauvre vieille me récita cette petite prière de manière à me montrer qu'elle la savait par cœur. Sa simplicité me toucha beaucoup, et il faut l'avouer, elle fut complètement exaucée. Cette vieille fut au comble du bonheur en trouvant une église et un prêtre du vrai Dieu. Elle en profita pour faire une bonne confession et pour recevoir la S.te Communion ; et depuis lors elle fréquente fidèlement mon église.

Autriche. Extrait d'une lettre du P. Divine aux Scholastiques de Laval. Mariaschein, 12 Octobre 1859. — Je vous adresse quelques nouvelles que j'ai recueillies dans mon voyage d'Aix la Chapelle à Mariaschein en Bohême. En passant à Prague, j'ai admiré le fameux pont d'où S.t Jean Népomucène, ce grand martyr du secret de la confession, a été précipité dans la *Moldau*. Parmi les nombreuses statues qui ornent ce pont, j'ai remarqué surtout celles de presque tous nos Saints. S.t Ignace en occupe à peu près le milieu, avec cette belle inscription : *Hic stat, per quem fides in mundo stat*. Vous savez qu'autrefois la C.ie avait plusieurs maisons dans cette ville. De nos jours encore, bien des personnes nous réclament. Mais la province d'Autriche, où nos Pères doivent savoir tant de langues différentes pour exercer leurs ministères dans des pays si variés, ne peut satisfaire à toutes les demandes. — A Vienne l'Eglise de l'Université qui est maintenant entre les mains de nos PP. est très fréquentée. Les sermons y attirent une foule considérable d'hommes aussi bien que de femmes. Ce qui manque dans cette Capitale, c'est l'instruction religieuse, et la cause en est dans le petit nombre de paroisses pour une population si considérable. Quand les Viennois sont bien instruits, il n'est pas difficile de les tourner au bien. En voici une preuve : Un jour, un de nos PP. déclara catégoriquement en chaire que manger de la viande les jours défendus c'est un péché mortel. Peu de jours après, une personne vint lui dire qu'elle avait répété ces paroles dans quelques familles, mais qu'on n'avait pas voulu y ajouter foi. Alors le Père lui donnant un catéchisme : "Allez, lui dit-il ; et montrez-leur cette réponse formelle dans ce livre". Cela fait, on cessa de manger de la viande dans ces familles.

Vous avez appris peut-être que nos PP. ont quitté Baumgartenberg, et transféré le noviciat et le 3.e an de Probation dans le nouveau diocèse qu'on vient de former du côté de Klagenfurt. Or, nos PP. étaient à peine installés à S.t André, qu'un décret du Gouverneur leur enjoignit de quitter cet établissement, parce qu'il devait servir d'hôpital aux soldats malades. Mais ils adressèrent directement à l'Empereur une pétition dans laquelle ils lui représentaient et les dépenses faites et les difficultés qui résultaient de cet édit, et ils en obtinrent facilement la révocation. — Les novices du P. Krupski

16. forment une collection très-intéressante à cause de leur patrie, de leur âge et des professions qu'ils occupaient auparavant; pendant la neuvaine de St Ignace, ils ont prêché en 10 langues différentes. — Maintenant quelques mots sur l'origine du pèlerinage de Mariaschein. Une servante d'un bourg adjacent fauchait un peu d'herbe le jour de la Nativité de la Ste Vierge, près d'un arbre lorsqu'elle se vit tout-à-coup entortillée par un gros serpent qui cependant, à ses cris d'épouvante se détacha d'elle; puis, après avoir dressé sa tête et sifflé d'une manière horrible contre cet arbre, retomba dans l'herbe et disparut. La pauvre fille va raconter à son maître ce qui lui est arrivé; celui-ci à d'autres. Bref, on se résout à visiter l'arbre qui avait été l'objet d'une si grande haine, et l'on y découvre une petite statue de la Mère douloureuse, placée là par des religieuses persécutées et chassées de leur monastère. Le Curé du bourg voisin la fait transporter solennellement dans son Eglise paroissiale, mais trois fois transportée, elle reparaît trois fois dans le tronc de cet arbre autour duquel on bâtit ensuite une petite chapelle, et enfin la grande et belle église qui existe maintenant. Sous le maître-autel surgit une eau abondante dont nous buvons tous les jours, et qui a déjà opéré bien des miracles. L'affluence des pèlerins est considérable; en été surtout, des processions en grand nombre se dirigent vers le sanctuaire de la Ste Vierge. Nos PP. y prêchent, entendent les confessions etc.; en outre, ils dirigent le petit Séminaire épiscopal qui compte 190 élèves. Vous seriez édifiés si vous entendiez ces bons enfants réciter tous les soirs lentement et dévotement leur chapelet. Cette maison sera une pépinière de bons prêtres dont l'Evêque de Leitmeritz a grand besoin pour faire disparaître de plus en plus les mauvaises doctrines.

Extrait d'une lettre du P. Lorette aux Scholastiques de Laval. Pensionnat de Kalksburg, 9 Déc. 1859. — Je vous ai raconté, il y a environ un an, l'origine et les commencements de notre pensionnat de Kalksburg. En ce moment, nos gros bâtiments sont terminés; nous venons d'en prendre possession. "Ce sera plus beau que Fribourg", me disait pendant ces vacances un Père qui a été en Suisse. Le nombre de nos élèves s'est accru cette année d'une trentaine, et il s'élève maintenant à 140 environ. Plusieurs causes parmi lesquelles il faut compter les événements politiques s'opposent à une augmentation plus rapide. Nos classes vont cette année jusqu'aux Humanités inclusivement. La langue française est encore un des principaux objets de notre enseignement. La Grammaire que nous avons adoptée est celle de M. Eugène Borel, éditée à Stuttgart par Paul Neff; quoique composée pour des Allemands, elle serait aussi d'une grande utilité en France.

Le jour de l'Immaculée Conception (vous savez que notre pensionnat porte le nom de Collegium Immaculatae Virginis), nos élèves ont représenté une pièce allemande intitulée: Die drei Brüder (les trois frères), drame en 3 actes composé par notre P. Préfet. La séance a été terminée par Ein Volks-Fest, Gesang und Bonne-tenne-production (Une fête populaire, chant et exercice de bonne-tenne.) — Nous préparons pour les fêtes de Noël la représentation du Faux Baron de Rochemaure, épisode de la 7me Croisade tiré d'une légende, drame en 5 actes et en vers par le R.P. Edm. Speelman S.J. — Dans le courant de l'année, je vous donnerai de plus amples détails. En attendant, priez pour nous; car nous avons des ennemis. Dernièrement, plusieurs journaux ont publié contre nous des accusations dénuées de fondement; je me contente d'en rapporter une seule:

A l'occasion des fêtes splendides qui viennent d'être célébrées ici en l'honneur de Schiller, ils ont prétendu que le R. P. Kobler, Recteur de l'Université d'Inspruck, avait fait enlever du drapeau des étudiants les trois couleurs allemandes etc. Pour répondre à ces fausses imputations, les élèves qui suivent les facultés de philosophie et de droit, ont fait paraître une protestation solennelle. L'esprit des étudiants, comme vous le voyez, ne nous est pas défavorable.

France. On nous communique, des six Collèges de la Province de France, le nombre de nos élèves pour l'année scolaire 1859-1860, et le nombre de ceux qui, dans le courant de l'année dernière, du mois de Septembre 1858 au mois de Septembre 1859, ont été admis soit au baccalauréat, soit aux différentes écoles du Gouvernement.

Collèges.	Elèves.	Bacheliers.	admis à l'école polytech.	à l'école S. Cyr.	à l'école navale.	à l'école forest.	à l'école centrale
Paris ; Collège Ste Geneviève.	175 environ.	32. (29 ès-Sciences, 3 ès-lett.)	4.	15.	3.	1.	2.
Vaugirard, Collège de l'Imm.-Conc.	450.	13.					
Amiens, Collège de la Providence.	389 (240 pens)	16.					
Metz, Collège St Clément.	450 (280 pens)	26.		1.			1.
Poitiers, Collège St Vincent.	276 (202 pens)	9.					
Vannes, Collège St Fr. Xavier.	400.	22. (3 ès-Sciences, 19 ès-lett.)					

Laval. Nous avons repris, cette année encore, à Laval, l'œuvre des Voyageurs, dans les mêmes conditions, et à peu près avec les mêmes résultats que l'année dernière. — 40 ont été présentés à Mgr l'Evêque, pour la Confirmation; 22 ont fait leur 1ère Communion, parmi lesquels 16 enfants que nous avons tâché d'instruire solidement; 8 mariages ont été bénis, et un jeune postulant des Trappistes, engagé depuis 6 mois dans une troupe, s'est laissé reconduire au Port du Salut, monastère situé à 2 lieues de Laval. — Mgr l'Archevêque de Tours, en nous envoyant la permission de faire confirmer et de marier quelques-uns de ses diocésains, a exprimé, lui aussi, la consolation qu'il éprouve de voir les Pères de la Compagnie se mettre à la poursuite de ces âmes égarées. C'est donc un protecteur de plus pour notre œuvre.

Une tournée d'Architecte en Allemagne. Extrait d'une lettre du P. Tournesac. —

Vaugirard 25 Janvier 1859. — La cathédrale de Spire est remarquable par ses vastes proportions, par les savantes réparations de son style roman, et surtout par ses admirables peintures murales qui représentent la vie de la Ste Vierge en 113 tableaux exécutés de 1846 à 1856, par Jean Schraudolf et par 8 autres artistes catholiques; les magnifiques peintures d'ornements et les dorures sur les murs et sur les voûtes, sont dues au savant Joseph Schwarzmann. Cet intéressant monument devrait servir de modèle pour la direction des compositions de peinture dans les églises. Sous le chœur est une vaste crypte où reposent les corps de 8 empereurs, de 3 impératrices et d'une princesse.

J'ai visité l'église de St Apollinaire à Remagen, près de la ville de Bonn. Les PP. Franciscains qui la desservent nous reçurent, le P. Staub et moi, avec une charité toute religieuse. Cette église dont le style est du XIVe siècle, a été construite aux frais du Comte de Furstenberg, de 1836 à 1844. Elle a été peinte et dorée à l'intérieur par Ernest Deger, André Muller et François Ittenbach de l'académie de Dusseldorf. Ce sont de ravissantes compositions sur la vie de N.S., dans le chœur; sur celle de la Ste Vierge, dans la nef; et sur celle de St Apollinaire dans les bras de la Croix. Tableaux, ornements sur murs, confessionnaux, autels, orgues, dallage en émaux d'Angleterre, sacristie, crypte, tout mérite d'être dessiné.

La Cathédrale de Cologne est l'église la plus vaste et la plus haute que j'aie vue. Nous y avons vénéré les têtes des 3 rois Mages, couronnées d'or, enrichies de nombreuses pierres très précieuses, et déposées dans une châsse d'argent doré du 12e siècle. Dans la Sacristie sont 5 grandes armoires du 14e siècle, qui renferment des ornements riches et antiques : 38 chapes, 74 dalmatiques, 169 chasubles, voiles, étoles, mitres d'une valeur considérable. Parmi les autres richesses, j'ai surtout remarqué 8 chapes, 12 dalmatiques, 2 chasubles tissues en fils d'argent

et brodées en or à Lyon, pour servir à l'Archevêque lors du couronnement de l'Empereur Charles VII en 1742. La façon a couté 232,500 francs. Chacune des chapes pèse 80 livres, et chaque dalmatique 40 livres; aussi les Chanoines ne s'en revêtent qu'aux fêtes d'hiver. J'omets d'autres ornements d'un prix très-élevé. — Dans la chambre voûtée du trésor, fermée par une porte de fer et par trois fortes clefs est la châsse d'argent d'Engelbert, archevêque de Cologne, mort le 7 novembre 1225; elle pèse 149 livres, et est ornée de 8 tableaux de sa vie, en argent doré. On y conserve en outre le chef en argent de St Grégoire de Spolète, une antique Croix (1m.10) du 9e siècle — un ostensoir en argent doré, orné de 40 grands rubis, donné par Pie IX en 1848 à l'Archevêque — des croix, des crosses, un baiser de paix pesant une livre d'or pur, deux anneaux de la chaîne de St Pierre etc. etc.

Dans la grande et magnifique église de l'ancien Collège de nos Pères, nous avons vénéré les reliques suivantes, déposées chacune dans des châsses d'argent: Toga (la soutane) B. Ignatii — Obex (clanche) januæ de cubiculo B. Ignatii — Rosarium B. Fr. Xaverii. — Ex ossibus B. Ignatii. — E carne B. Fr. Xaverii, dans un chef d'argent — Crux cum Christo, B. Aloysii Gonz. — Epistolæ B. Ignatii.

Dans l'Eglise Collégiale d'Aix-la-Chapelle se trouvent le vaste tombeau de Charlemagne, son trône dont les panneaux en or pur et historiés servent aujourd'hui à tapisser la grande armoire des grandes reliques, — la chaire dans laquelle St Bernard prêcha. Elle est en argent doré, avec médaillons historiques; c'est un don de Henri II, roi d'Angleterre. Le trésor renferme des reliques très précieuses. Les unes sont déposées dans deux châsses d'argent doré du 12e siècle, ayant chacune 2 m. de longueur par 1 m. de largeur.

L'association catholique fait construire pour nos PP. l'église de St Ignace, dont la longueur à l'intérieur est de 60 m.

Depuis cinq ans, les Pères ont formé à Aix-la-Chapelle plusieurs Congrégations pour les ouvriers mariés, pour les jeunes ouvriers, pour les garçons délaissés, pour les employés dans les comptoirs et dans les bureaux, pour les écoliers, et ils en établiront d'autres encore.

Amérique. Canada — Extrait d'une lettre du P. Tailhan. Québec 7 9bre 1858. — Voulez-vous avoir une image vivante du peuple français des campagnes à la fin du 16e siècle et au commencement du 17e dans les contrées les plus religieuses de notre patrie? Venez au Canada, parcourez les campagnes de la partie française, et vous y retrouverez sa vieille foi, les vieilles et pures mœurs, l'antique simplicité, encore dans toute leur fleur. Dans ces contrées, le prêtre est respecté et aimé, la Religion hautement pratiquée sans aucun mélange de respect humain. A Québec même, qui compte plus de 50,000 habitants, dont 40,000 au moins sont catholiques, presque tous remplissent exactement leurs devoirs, et les jours de Communion, les hommes se présentent à la Table Sainte en aussi grand nombre que les femmes. Dans une seule paroisse de la ville, celle de St Roch, le jour de la Toussaint, il y a eu deux mille communions. Vous pouvez juger par là l'influence de la religion dans les campagnes. — Le clergé est entretenu par le produit de la dîme, qui ne se lève que sur les grains; elle est du 26e, c'est la loi commune, et qui entre en vigueur dans toute nouvelle paroisse. Elle suffit pour mettre la plupart sinon tous les prêtres, parfaitement à leur aise; quelques-uns même, dans les anciennes paroisses sont fort riches. En outre, la loi accorde la plus grande facilité aux sociétés religieuses ou autres, pour s'incorporer, c'est-à-dire, pour devenir personne civile, ayant le droit d'emprunter, de vendre, d'acquérir, d'ester en justice etc. Toutes les fabriques sont ainsi incorporées; le Séminaire de Québec, celui de Montréal et notre Collège le sont également, ainsi que les deux Congrégations que nous desservons ici. Le Séminaire de Québec doit avoir à peu près douze mille Louis de rente; celui des Sulpiciens de Montréal de 15 à 20,000. Les biens des Jésuites qui forment toujours dans le budget un chapitre à part, et sont gérés par une administration particulière, rapportent 15,000 Louis, qui sont appliqués aux besoins de l'instruction publique. C'est sur ces fonds que le Collège Ste Marie touche 600 Louis annuellement — .

Encore un mot sur les mœurs du Canada: La meilleure preuve de leur pureté en ce pays, c'est l'extraordinaire

fécondité des mariages : ici une famille de douze enfants est, sans ombre d'exagération, chose commune. Quatorze, quinze et 19.
dix-huit enfants se rencontrent dans un assez grand nombre de ménages : Enfin je ne pense pas qu'on eût besoin de parcourir plus de huit paroisses, pour trouver 25 ou 26 enfants dans une seule famille. Au reste, une preuve convaincante de ce que j'avance, c'est l'accroissement vraiment merveilleux de la race franco-Canadienne. Lors de la cession du Canada à l'Angleterre, on ne comptait, dans les contrées qui forment aujourd'hui le haut et le bas-Canada, que 69,000 français. Lors du recensement officiel fait en 1852, le bas-Canada seul en renfermait 669,528, le haut 26,417, plus 140,000 établis dans les Etats-Unis. Aujourd'hui les colons d'origine française au bas-Canada sont au nombre d'au moins 842,000, sur une population totale de 1,133,731, dans laquelle les catholiques (Canadiens et Irlandais) entrent pour 950,639. Comme d'un autre côté le haut-Canada renferme 1,218,858 habitants, dont 215,000 sont Catholiques, nous avons pour tout le Canada en 1858-59, une population totale de 2.352,585 habitants dont 1,165,639 sont Catholiques. Ce dernier nombre doit être bien au-dessous de la vérité, parce que j'ai compté la progression des protestants depuis 1851 sur le pied d'égalité avec celle des catholiques, ce qui est loin d'être exact.

Extrait d'une lettre du P. Laufhuber à un Scholastique de Laval. Berlin, 30 Avril 1859. — Mon ministère dans ces contrées consiste à parcourir le diocèse de Hamilton, pour visiter les Allemands qui y sont dispersés, pour les réunir en paroisses, et les préserver ainsi de l'apostasie. — Voici des chiffres qui vous indiqueront les résultats obtenus depuis le 29 Août 1857, époque de mon arrivée dans le Haut-Canada, jusqu'au 30 Avril 1859 :

Confessions générales, 1,393. Confessions particulières, 4,629. Sermons, 392. Instructions, 126. Baptêmes d'enfants, 197. Abjurations, 23. — De plus, j'ai bâti une église à New-Hope, je travaille à la construction de deux autres églises à Rainham et à Tuscarora ; dans une autre mission j'ai élevé une école pour les enfants catholiques. Celles de Preston et de Berlin que j'ai pareillement achevées, sont fréquentées chacune par 70 enfants. La mission de Salem jouira bientôt du même avantage. — Maintenant quelques traits particuliers vous donneront lieu d'admirer avec moi la miséricorde de Dieu. J'avais fait un jour le voyage de Berlin à Guelph ; de là, je voulais me rendre à New-Germany ; mais le conducteur du convoi, malgré ma répugnance, me fit retourner à Berlin. J'allai faire une visite à un catholique ; à peine étais-je entré dans sa maison, qu'on y transportait son père réduit à l'agonie par un accident funeste qui venait de lui arriver. J'entendis aussitôt sa confession, je lui donnai la Communion et l'extrême-Onction. N'était-ce pas la bonté divine qui avait disposé ce contre-temps pour procurer à ce pauvre homme les secours de la religion ? — Dans une de mes courses à Brantford, un catholique ne jouissant pas de la paix domestique avec sa femme protestante, lui dit un jour : "Tu sais que nous avons toujours été malheureux en ménage. En ce moment le Missionnaire Allemand est à Brantford ; fais-toi catholique, et peut-être serons-nous plus contents l'un et l'autre." Ils vinrent en effet me trouver. J'instruisis la femme, et je l'admis dans l'Eglise catholique ; depuis ce temps, le bonheur est rentré dans la famille. — Un autre catholique qui avait assisté à l'abjuration, voulut tenter le même moyen à l'égard de son épouse. Celle-ci répondit qu'elle assisterait aux sermons, mais qu'elle se garderait bien de changer de religion. Ayant appris cela, je la fis venir, et je lui demandai simplement si elle voulait se faire Catholique. La grâce avait déjà triomphé ; car elle me répondit qu'elle y consentait avec bonheur. Après l'avoir instruite suffisamment, je reçus son abjuration. Ne faut-il pas dire, en voyant ces effets de la miséricorde divine : "Non est currentis, neque volentis, sed miserentis Dei."

Encore un trait. Un garçon de 12 ans vint me voir un jour à Moriston, et me dit que ses parents appartenaient à la secte des Méthodistes, mais que sa mère autrefois Catholique, avait eu soin de le faire baptiser par un prêtre Catholique. Il détestait l'hérésie, me disait-il, mais quand il manifestait à son père le désir d'embrasser le catholicisme, il n'en recevait que des reproches et de mauvais traitements. Je louai sa constance, j'entendis sa confession, et je l'engageai à me visiter souvent — .

États-Unis. Extraits de plusieurs lettres :– Au commencement de Novembre, nous avons reçu au Collège de Fordham la visite de Mr Brownson, le rédacteur de la célèbre Revue américaine qui porte son nom. Voici à quelle occasion. Le Dr Forbes avait abjuré le protestantisme et par son exemple, il avait attiré la plupart de ses paroissiens dans le sein de l'Église catholique. Quelques mois après, il avait été ordonné prêtre. Malheureusement il n'est pas resté fidèle à ses engagements, et son apostasie récente a consterné les convertis nombreux et distingués qui l'avaient précédé ou suivi. Monsieur Brownson a voulu protester devant nos élèves de son inviolable attachement à l'Église Catholique. Il a communié le lendemain de son arrivée, et il a produit par cet acte public un effet salutaire sur nos enfants.

Les Pères de la Province de Maryland viennent de compléter leur externat à Washington par la construction d'une belle église sous l'invocation de St Louis de Gonzague; la dédicace en a été célébrée avec la plus grande solennité le 16 Octobre dernier. Le Président des États-Unis et les Ministres d'État ont assisté à toutes les cérémonies; tous les membres du corps diplomatique, les personnes les plus distinguées de Washington, et une foule de protestants sont venus entendre Monseigneur l'Archevêque Hughes de New-York qui a prononcé un admirable Sermon. L'Église a coûté 800,000 francs, et elle a été construite d'après les plans d'un Père de la Compagnie.

Guyane française. Extrait d'une lettre du P. Gaudré. St Laurent du Maroni, 17 Avril 1859.–
Je détache la dernière feuille de nos annales mortuaires pour vous la transmettre.– Lorsque des jeunes gens ne répondent pas à nos soins dans nos Collèges, aimons-les toujours; la bonne semence donnera son fruit quelque jour; j'en rencontre fréquemment ici la preuve.– Nous conduisons aujourd'hui au cimetière de l'établissement, la dépouille mortelle d'un ancien élève du Collège de Montmorillon; son éloge funèbre a été sur toutes les lèvres, non-seulement du père qui l'avait suivi depuis son arrivée à la Guyane, mais encore de ses camarades, qui ont voulu tous assister à ses funérailles. A l'Ile Royale où je l'ai d'abord connu, Jules se plaignait souvent des défiances, des inquiétudes, des frayeurs qui bouleversaient son âme au souvenir de ses fautes; il craignait vivement que Dieu ne lui pardonnât pas ses péchés. Ce fut son expiation, sa Croix pendant plusieurs années. C'était une épreuve, une tentation; Jules l'avait compris, il était harcelé, mais non pas abattu, il répondit aux assauts de l'ennemi par des actes de confiance en la miséricorde de Dieu et du Cœur de Jésus; la victoire lui resta. Quelle ne fut pas ma surprise en entendant ce même homme que j'avais vu en proie à des troubles si continuels, me dire à mon arrivée dans le Pénitencier de St Laurent: "Aujourd'hui, mon Père, je suis en paix; je n'ai plus ces troubles que vous connaissez; je vois bien que je m'en vais, je cherche à mettre à profit le temps qui me reste". La paix, la sérénité la plus grande avaient donc succédé à ces inquiétudes pénibles. Ainsi prévenu des dispositions intérieures de son âme, je cherchais chaque fois que je le rencontrais, à lui suggérer quelque pensée qui pût l'aider, l'encourager dans la préparation à la mort; jamais, je puis le dire, je n'ai vu aussi bien accueillis, aussi avidement reçus, les bons conseils du prêtre en pareille circonstance. "Quoique je ne puisse pas lire beaucoup, me disait-il, dans les premiers jours de la maladie qui l'a enlevé, veuillez me prêter le Pensez-y-bien, j'aime beaucoup ce livre, et je le relis volontiers". Un chapitre lui plut par-dessus tous les autres: celui qui traite du Paradis: "Voyez donc, mon Père, me dit-il, que c'est beau! et il ajoutait: Si c'est déjà si beau dans cette peinture, et déjà si doux à mon cœur, que sera-ce dans la réalité"! –"Il y a, lui disais-je, mon pauvre Jules, un exercice qui ne fatigue pas, mais qui est extrêmement avantageux à l'âme, c'est celui de la conformité à la volonté de Dieu en toutes choses, dans vos ennuis, dans vos contrariétés, dans vos privations, dans vos souffrances; c'est un procédé qui donne de bien riches produits, plus précieux que l'or". Je ne tardai pas à voir ce qu'il avait fait de ce conseil: Le jour même de son entrée à l'hôpital, "Mon Père, me dit-il, je me suis remis totalement

à la disposition de Dieu, que je vive ou que je meure, je suis content", et je ne l'ai pas vu dévier un instant de cette méthode.

La veille même de sa mort, je lui demandais comment il avait passé la nuit, s'il avait gardé la patience au milieu de ses ennuis et de ses épreuves, il sembla tout à fait surpris de ma question, et me dit qu'il ne s'ennuyait pas du tout. J'ai toujours reconnu en ce cher transporté, une grande dévotion à l'Ange Gardien. C'est à lui qu'il attribuait certaines faveurs que Dieu lui fit dans sa dernière maladie et que je vais rapporter : "Il y a quelques jours, me disait-il, je craignais un moment de mourir ; une voix intérieure me dit : "Viens avec moi..... je craignais plus fort ; la même voix continua : Nous allons à Dieu, viens, je t'accompagnerai"... la crainte disparut complètement et fit place à une douce confiance. Une autre fois, il me fit signe d'approcher plus près de lui, c'était pour me dire : "J'ai vu en songe l'enfant Jésus ; je me suis jeté à genoux pour embrasser ses pieds, et quand il se retira, je me mis à baiser le lieu où il s'était arrêté, et j'y trouvais autant de douceur et de joie que s'il avait encore été là" et il lui était resté de tout cela non seulement une douce onction, une joie vive, mais chose plus admirable encore, une grande confusion de ses péchés. — Notre brave Jules croyait avoir découvert un procédé pour faire facilement et à peu de frais, la copie des meilleurs tableaux. C'était son idée fixe ; à la dernière heure il s'en occupait encore. "Mon Père, me disait-il, je vous laisse mon secret, si vous croyez que cela puisse servir à la gloire de Dieu et au bien du prochain, exploitez-le, sinon qu'il s'engloutisse avec moi dans l'oubli."

Vis-à-vis de notre malade, à l'hopital, était un père de famille, quittant la terre au moment même où il espérait la réunion à sa femme et à ses enfants, en vertu des mesures si sages et si paternelles prises par l'Empereur en faveur des transportés de St Laurent du Maroni ; je m'attendais à une tristesse amère, je n'ai trouvé que de la résignation, mieux que cela, de la sérénité, de la joie : "Vous ne sauriez croire, disait-il après la reception des Sacrements, combien je suis content ; jamais je n'ai été si heureux" ; et le lendemain un de ses amis lui demandait : s'il était toujours aussi content : "Toujours de même répondit-il."

Timothée donc, c'était son nom, voulut être placé à côté de Jules ; ces deux âmes se sentaient attirées l'une vers l'autre. Ce fut un spectacle des plus touchants, non seulement à cause de leur résignation, de leur sérénité et de leur joie, mais encore à cause des instances qu'ils firent pour recevoir les derniers Sacrements. Je fis d'abord des difficultés et Timothée me repondit : "Un chrétien ne doit pas craindre de remplir ses derniers devoirs ; vous savez bien, mon Père, que cela ne fait pas mourir" ; et quand, cédant à ses instances, j'eus proféré le oui qu'il désirait : "O mon Père, s'écria-t-il, que vous me faites plaisir !" Après la réception des derniers Sacrements, les deux malades demeurèrent dans ces excellentes dispositions.

Jules mourut le premier, et le soir à l'instruction du Carême, le Père put faire son éloge sans avoir à craindre qu'aucun des transportés lui donnât intérieurement un démenti, et au cimetière, après la cérémonie funèbre il put ajouter : N'oubliez point cette place, la mémoire de ce juste ne périra pas, elle nous servira devant Dieu. Jules intercedera pour nous. — Les camarades de Jules aimaient après sa mort, à se redire ce qu'ils connaissaient de ses vertus ; ce trait surtout a été rappelé : Quand il était au Pénitencier de St Joseph, employé à des travaux vraiment durs pour son état de santé, un de ses amis vint lui dire qu'un petit poste assez avantageux était vacant, et qu'il ferait bien de le demander. Jules après un moment de réflexion, s'écria : "Non, j'aime mieux souffrir, je l'ai bien mérité".

Quelques mots encore sur le héros chrétien que la transportation vient de perdre : Jules, comme beaucoup d'autres, ne fut pas à l'abri des illusions des condamnés, il rêva aussi sa liberté, et pour cela il songea à l'évasion ; c'était disait-il pour faire encore quelque bien et reparer ses fautes ; "C'est pour le bien ; Dieu m'aidera !" — Jules se mit à l'oeuvre ; il imagina une manivelle pour diriger son embarcation avec économie de ses forces, mais il eût bientôt découvert le piège. Un mois après, causant avec un de ses intimes : "J'y renonce, dit-il, ce ne sont pas là les vues de Dieu". — L'amour de Jules pour la très Ste Vierge et pour son bon Ange avait produit en lui (ce qui arrive toujours) un grand amour de la pureté ; je l'ai toujours vu chaste et réservé comme un religieux, dit un de ses amis. — Un jour ils se trouvaient ensemble sur les travaux ; cet ami se permit un mot déplacé sur une jeune personne qui habitait l'Ile Royale et qui vint à passer près d'eux : "Pauvre enfant,

lui dit-il, tu ne vois pas qu'il n'y a que Dieu de véritablement beau et de véritablement bon ? attends seulement que l'on puisse ouvrir sa bière quinze jours après sa mort et tu en jugeras." Dans une autre occasion, Jules entendant des propos de ce genre, s'écria avec feu : "ne tenez pas un tel langage, finissez ou je me retire." Un témoin assure avoir entendu plusieurs fois des transportés qui, le voyant venir s'écriaient : tâchez de vous taire, voici Jules B.....

Sa grande peine était d'avoir été élevé si chrétiennement, d'avoir eu de si bons parents, de si bons exemples, et d'avoir à gémir sur de si grandes fautes et de si grands malheurs ; et on l'entendit s'écrier : "Ô péché que tu fais de victimes !"

L'amour de Dieu s'était emparé tellement de son âme qu'un de ses amis lui entendit un jour dire : "Si j'étais dans les flammes du Purgatoire, je me trouverais heureux, dans cette seule pensée que je ne pourrais plus perdre Dieu."

Quant à Timothée, l'ami de Jules, son émule en résignation chrétienne, quoique administré le premier, il vivait encore. - Je recueille ici quelques traits qui le concernent : Dans ses premiers jours d'hôpital Timothée s'attristait à la pensée de la séparation qui allait lui être imposée : depuis un an, en effet, il ne rêvait plus que son admission parmi les colons du Maroni, et l'arrivée de sa famille ; il ne tarda pas cependant à comprendre qu'il fallait renoncer à cet espoir. Il fit ses dernières dispositions et assura à sa famille l'envoi d'une trentaine de francs, fruit de ses économies. C'est par la prière que Timothée obtint cette admirable résignation dont il nous donna des preuves si consolantes jusqu'à son dernier soupir. Épuisé par une longue dyssenterie, son corps n'était plus qu'un squelette, un cadavre qui semblait inanimé. Malgré cela, Timothée était rempli de vigueur en son âme ; il entendait, il comprenait, il priait lors même qu'il ne pouvait plus parler ; il baisait fréquemment un petit Crucifix qu'il tenait à la main ; c'est ce qu'il fit plusieurs fois pendant les prières des Agonisants, et s'il lui arrivait de laisser échapper de ses mains défaillantes l'image du Sauveur crucifié, on le voyait à l'instant la chercher ou la redemander à ceux qui le soignaient. Un mot que je viens d'entendre m'explique cette force d'âme, cette vie spirituelle si abondante : "J'avais remarqué, me disait-on, qu'il assistait tous les jours au St Sacrifice de la messe."

Un troisième malade décédé le même jour que Timothée doit trouver sa place aussi dans ce groupe que je viens de placer sous vos yeux, il se nommait Joseph S..... et dépérissait depuis près d'un an par la dyssenterie. Joseph était un homme sage, je pourrais dire un honnête homme de la Transportation ; mais chez lui, la foi du chrétien était moins vive et moins développée. - Jamais je n'ai vu spectacle plus déchirant que celui de ce malade aux prises avec une maladie mortelle pendant des semaines et des mois entiers. Il mourait pour ainsi dire à petit feu et se voyait arracher la vie sans vouloir la céder et sans apercevoir la main paternelle qui le frappait. - Un jour, il avait consenti à me voir dans la soirée ; mais quand je revins, il faisait semblant de dormir ; je passai outre. Un de ses amis lui dit peu après, que j'étais là : Je suis trop fatigué, répondit Joseph. - Timothée vivait encore, quelqu'un l'engagea à prier pour que Joseph fit ses Pâques. Il les fera, il les fera s'écria Timothée. A l'instant il fit son signe de croix, commença à réciter un Je vous salue Marie ; le pauvre Joseph ne tarda pas à en ressentir la salutaire influence. Il me demanda de lui-même, c'était le Samedi-Saint ; je ne pus le voir qu'à dix heures du soir ; il m'accueillit avec confiance, et se confessa. Le lendemain, jour de Pâques, quand je lui apportai la Ste Comm., je lui dis : "mon pauvre Joseph, malgré vos souffrances, ayez toujours confiance en Dieu, il est toujours pour vous un Père et le meilleur des Pères :" et Joseph répondit : "Confiance en Dieu ? mon Père ! toujours". - A neuf heures du soir, il avait cessé de vivre, et le bon Timothée l'avait précédé de quelques heures.

Chili. Extrait d'une lettre du P. Funès. Santiago. Juillet 1859. - Dans la persuasion que nos élèves devraient finalement subir leurs examens devant l'Institut National pour obtenir les degrés littéraires, nous nous sommes décidés à imiter l'enseignement de l'Institut pour les matières, pour la méthode, et aussi pour le temps qui y est consacré. Nos classes sont ainsi distribuées. Trois classes sont destinées à la langue latine, trois

à l'arithmétique, à la grammaire espagnole, à la géographie. De plus, une classe pour la Religion, une autre pour la philosophie et pour les mathématiques. Nous enseignons encore la Cosmographie, la littérature, la rhétorique, l'histoire ancienne, l'histoire sacrée, celle du moyen-âge, celle de l'Amérique et du Chili en particulier. Les élèves sont obligés d'apprendre la langue anglaise, ou française. Ceux qui le désirent, peuvent suivre des leçons de dessin et de musique; mais les frais nécessaires pour cette instruction supplémentaire sont payés par les élèves, en dehors de la pension ordinaire.— Nos classes n'ont été complètement organisées que cette année; aussi nos élèves n'ont pas tous été en état de passer leurs examens. Toutefois 128 sur 150 se sont présentés à l'Institut, et un seul n'a pas été approuvé; tous les autres ont reçu des marques d'approbation unanime. Le résultat de cet examen si favorable au Collège, nous a gagné l'estime et l'affection des Professeurs de l'Institut, dont plusieurs ont déjà entamé des rapports d'amitié avec nos Pères. Ainsi le plus grand obstacle que nous craignions pour le succès de notre Collège, savoir: l'esprit de concurrence et de jalousie entre l'Institut et nous, a été heureusement évité. Nous croyons que la congrégation de la Conception Immaculée de Marie, établie dans notre Collège, a contribué à sa prospérité. La distribution des prix à la fin de l'année a été très-solennelle. Les habitants les plus distingués de la Capitale y étaient présents. Ils furent charmés des riches décorations de notre salle, qui a 36 m. de longueur sur une largeur égale. On ouvrit la séance par un Dialogue sur l'enfant paresseux, impatient de quitter le Collège, et l'enfant sage, et adonné à l'étude. Les interlocuteurs du Dialogue reçurent des applaudissements universels.

Bien que le plus grand nombre de nos Pères soit occupé dans le Collège, nous n'avons pas toutefois négligé les autres ministères de la Compagnie. Les Pères de la Résidence de Santiago et de celle de Valparaiso se consacrent aux Missions et aux retraites. La Maison d'Exercices, adjointe à la Résidence de Valparaiso, a été ouverte 15 fois dans le courant d'une seule année à un grand nombre de personnes réunies pour les faire. Nos Pères ont donné, dans le même laps de temps, 20 Missions, et entendu 21,000 confessions. La durée de chaque mission est en moyenne de 10 jours. — Les trois Pères Allemands, venus de Westphalie pour prendre possession de la Résidence de Chiloë, destinée à la culture spirituelle d'une colonie d'Allemands, qui est établie dans cette partie du Chili, ont fait naufrage dans le golfe même qui porte ce nom. Ils ont cependant réussi à sauver leur vie. — Nous comptons déjà 6 novices, et nous espérons voir leur nombre augmenter de plus en plus. Daigne le Seigneur exaucer nos vœux.

Chine. Extrait de plusieurs lettres du R.P. Lemaître aux Scholastiques de Laval.

Août 1859. — Plusieurs d'entre vous ont connu le bon P. Joubaud; nous avons admiré à Zi-Ka-Wei pendant quelques mois sa vertu simple et aimable. Son désir de suivre J.C. dans les lieux les plus éloignés, le porta à demander avec instance la Mission du Tchéli sud-Est; il obtint de partir avec le P. Brueyre au commencement de cette année. Arrivé à son poste, il se préparait aux Missions par l'étude du Chinois, et rendait déjà quelques services à la maison centrale de la Mission. Lorsque le P. Catté fut atteint de la fièvre typhoïde, ce fut le P. Joubaud qui l'assista dans sa maladie, et rendit compte des beaux exemples de courage qu'il avait eus sous les yeux. Trois semaines plus tard, il fut lui-même atteint de cette terrible fièvre, et après quelques jours de souffrances, il fut trouvé mûr pour le Ciel et appelé à la récompense. Pour le P. Catté, il a été jusqu'au dernier moment ce que nous l'avions vu ici pendant six ans, supérieur à toutes les plaintes ou réclamations de la nature. Il ne faisait jamais rien que par raison: "Voici ce que je dois faire, et comment je le dois faire; qu'il en coûte ou non, c'est indifférent, je vais au but."... Mgr Languillat m'avait annoncé, il y a un an, que la santé du P. Catté ne se rétablissant pas, il pensait nous l'envoyer à Chang-hai dès qu'il pourrait supporter le voyage; j'écrivis au cher malade pour l'inviter à venir se reposer en famille. Il me remercia avec affection, puis ajouta: "Je ferai ce que mes Supérieurs désireront, mais si vous voulez ma pensée, la voici; c'est qu'il vaut mieux que je meure ici à mon poste; en tout cas, je ne demande et ne refuse rien, et je ne voudrais pas faire un pas, en dehors de l'obéissance,

pour prolonger ma vie. – Il paraît que ses souffrances pendant sa dernière maladie, ont été effrayantes, mais, toujours uni à Jésus crucifié, il a tout enduré sans aucune plainte. Les Missions de Chine perdent dans le P. Catté, un missionnaire expérimenté, un religieux modèle, un théologien savant, et un Supérieur qui aurait pu rendre de grands services; mais le bon Maître a voulu nous faire voir une fois de plus qu'il n'a pas besoin de grands talents pour ses œuvres, et qu'il peut les mener à leur fin avec ce qu'il y a de plus faible et de plus petit. Que son Saint nom soit béni! Priez maintenant pour qu'il envoie de nouveaux ouvriers, et qu'il bénisse ceux qui sont déjà au travail.

Septembre 1859. – Mgr. Mouly vient de nous sacrer un Evêque qui reste notre Père et notre Frère. Mgr. Borguiet, notre Vicaire Apostolique est maintenant Evêque de Bérisse. La cérémonie a été très bien. Une foule de chrétiens étaient venus de tous les points de la mission pour y assister. De nombreux payens ont aussi voulu voir et entendre. Tout Zi-Ka-Wei était là avec ses artistes, et chacun a payé de sa personne au profit de l'ensemble. Mr. Marquez, organiste distingué de Macao, a voulu concourir avec nos organistes chinois, et tous se sont fait des compliments réciproques. Les violons, les violoncelles, les flûtes, les clarinettes, et je ne sais quoi encore accompagnaient les petits chanteurs du P. Ravary, qui ne s'en tirent pas mal, et le tout faisait un bon effet: nos Européens étaient émerveillés; mais les Chinois, empilés dans tous les coins d'où ils pouvaient voir à l'autel, ne paraissaient pas même faire attention à la musique. C'est décourageant pour les artistes, dit le P. Ravary; mais voilà que vers la fin, les enfants entonnent un chant chinois, et toute l'assemblée est électrisée: tous les yeux sont à la tribune, et l'on n'a plus le temps de penser à ce qui se fait au chœur.

L'Eglise de Chang-hai avait été bien décorée pendant la semaine passée, et elle va rester avec ses tentures et autres ornements pendant une dizaine de jours, pour que les visiteurs qui n'ont pu arriver à temps, aient au moins la consolation de voir ce qui reste de notre fête.

Maintenant voici nos chiffres pour l'année qui finissait au 1er Juillet.

Chrétiens au Kiang-nan	75.352
Chrétientés ou petites paroisses	386
Adultes baptisés	1,629
Catéchumènes	3,019
Enfants payens baptisés	8,705
" " nourris	4,020
Ecoles de garçons	269
Ecoliers { chrétiens, 2,673 ; payens, 1,150 }	3,823
Ecoles de filles	76
Filles aux écoles	1,163

Confessions annuelles	56,016	107,373.
" de dévotion	51,357	
Communions pascales	45.106	98,184.
" de dévotion	53,078	
Extrême-Onctions	1,721	
Mariages	764	
Confirmations	2,449	
Prédications	4,217	
Catéchismes	2,148.	

Lettre du P. Tinguy aux Scholastiques de Laval, 9 Septembre 1859. – Depuis longtemps je jouissais gratis du plaisir que fait naître la lecture des Lettres de Laval. Mais venant à réfléchir qu'il est peu juste de recevoir toujours et de ne donner jamais, je me suis décidé à faire quelques efforts pour vous procurer à mon tour quelques moments agréables. Dieu veuille que je ne vous ennuie pas. Je ne connais spécialement personne parmi vous: mais il suffit bien que vous soyez mes Pères et mes Frères pour me porter à vous aimer beau-

coup dans le Seigneur, et à vous le témoigner au moins une fois en ma vie. Recevez donc mon Epître, comme un gage de la charité qui m'anime à votre égard, et aussi comme une marque de ma reconnaissance particulière pour la peine que vous prenez de nous écrire si longuement et si régulièrement. Je ne vous donne point de nouvelles, sachant que d'autres aimeront ici à s'acquitter de ce soin.

Une journée de Missionnaire dans le District de Haï-Men.

Dans le temps chaud, pendant que tous nos Pères
Se délassaient de dix mois de misères,
A Zi-Ka-Wei, riant et dormant bien,
Voilà que moi, ne me doutant de rien,
J'entends quelqu'un qui tout-à-coup m'invite
(C'était, je crois, pour mon plus grand mérite)
A m'embarquer par le premier bateau,
Pour m'en aller dans un pays nouveau.
Je dis nouveau, vû que la voix divine
Ne l'a pas fait, quand elle fit la Chine:
Il croît à l'Est, et croît depuis cent ans
Comme environ croissent ses habitants.
Haï-men n'est pas un pays de Cocagne:
Vous n'y verriez ni forêt ni montagne.
Désirez-vous le séjour du Thabor?
Restez: ici ne venez pas encor:
Mais si vos goûts vous poussent au Calvaire,
Venez, venez, Haï-men est votre affaire.
J'ai parcouru ce pays nuit et jour,
Pendant deux mois qu'y dura mon séjour.
Je ne veux pas charger votre mémoire
Du long récit de toute mon histoire:
Un seul voyage à la gloire de Dieu
Vous montrera comme on vit en ce lieu.
C'était au temps qu'ici la canicule
Plus qu'autrepart nous tourmente et nous brûle:
J'avais déjà laissé ronger au Chien
La peau d'un bras, et je le sentais bien,
Pourtant soudain un homme se présente,
S'incline à terre, et d'une voix pressante,
Me dit qu'il faut, sans tarder un moment,
Porter chez lui le dernier Sacrement.
Cent trente lys feront tout le voyage:
Ce n'est pas trop quand on a du courage.
Sur mon vieux char, mon sceptre en mes deux mains,
Je pars; semblable aux empereurs romains,
Qui de lauriers couverts par la victoire,
Allaient montrer à leur peuple leur gloire:
Ou, mieux encor, comme un roi d'Yvetot,
Qui croit toujours arriver assez tôt.
Pour abriter et la tête et l'échine,
Mon sceptre, en haut, soutient une machine,
Dont le contour, fort d'un vernis vermeil,
Défend des traits que lance le soleil:
Ou, quand le Ciel, de ses torrents vous noie,
Offre un refuge au milieu de la voie.
Tantôt le jour, tantôt pendant la nuit,
Ainsi je marche et toujours avec bruit:
Mon char porté sur sa simple roulette
(Car, après tout, ce n'est qu'une brouette)
Crie à plaisir et semble dire à tous:
Le Père vient: place, amis, rangez-vous!
Mon brouettier que la chaleur altère,
Bientôt m'invite à mettre pied à terre;
Et me laissant au milieu du chemin,
Il s'en va boire au cabaret voisin.
Ici le thé d'indispensable usage
Ne fait jamais fleurir aucun visage.
Et cependant, bu sans discrétion,
Il peut causer une congestion.
Je vois des gens, bons, quoique un peu rustiques,
Quittant alors en foule leurs boutiques,
Ou bien sortant du fond de leurs manoirs,
Venir sur moi fixer deux grands yeux noirs.
Ils font de moi, des pieds jusqu'à la tête,
En peu de temps la visite complète:
Et moi lassé, je vais prendre mon rang
Près d'une table au milieu d'un long banc.
Chacun s'assied et sans cérémonie,
Mais ne fait point bruyante compagnie.
Là comme ailleurs on dit d'abord des riens;
Viennent après les graves entretiens.
Très volontiers il semble qu'on m'écoute;
Nul cependant ne m'objecte un seul doute.
Quoique bientôt j'expose aux curieux
Nos grands devoirs envers le roi des Cieux.
Hélas, partout la molle indifférence,
Ne détruit pas, mais trompe l'espérance.
Après enfin que chacun a bien vu,
Et que mon homme a trop largement bu,
Nous reprenons notre course première,
Toujours malgré le chaud et la poussière.
Mon brouettier plus que jamais en eau
Marche pourtant comme un coursier nouveau:

Il trotte, il court, si bien que c'est merveille;
Quand tout-à-coup il se gratte l'oreille,
Tombe, et me verse au milieu des roseaux,
Sans cependant me trop briser les os.
Je me relève, et mon homme s'essuie;
Puis il me fait un discours qui m'ennuie,
Pour me prouver que s'il m'a renversé,
C'est qu'un nuage en sa tête a passé.
Moi, sans juger si sa raison est bonne,
Discrètement quelque avis je lui donne,
Et vous lui fais un sermon en deux points
Pour lui prouver qu'il doit boire un peu moins;
Et sur le champ nous partons de plus belle,
Pour arriver le soir à la chandelle.
La pauvreté, d'un air fort gracieux,
Chez les chrétiens nous reçoit de son mieux,
Tout en montrant le chagrin qui l'accable
De n'avoir rien pour son Dieu qu'une étable.
Là, croyez-moi, l'on ne connait point l'or;
C'est, en effet, l'étable et moins encor:
Puisque on n'y voit pour toit et pour muraille
Que des roseaux, du chaume et de la paille,
Le tout porté sur des bois en travers,
Pour mieux braver les vents et les hyvers;
L'enduit n'est fait que de terre grossière,
Et par cent trous attire la lumière:
Le soleil même, à travers la cloison
Dès son lever, entre dans la maison,
Et tour à tour de trois côtés l'éclaire.
Tel est aussi le pauvre sanctuaire.
Mais y trouvant des cœurs droits et pieux,
De temps en temps le Souverain des Cieux
Aime à venir y faire sa visite,
Et je suis sûr qu'à regret il le quitte.
Je n'avais pas d'un rapide regard,
Tout parcouru, qu'un honnête vieillard,
Nouveau lavé dans les eaux du baptême,
Vient de vingt ly m'avertir lui-même,
Que son enfant, qui m'a fait inviter,
Veut qu'aussitôt j'aille la visiter:
C'est, me dit-il, une fort pauvre femme
Qui, sous son chaume, est près de rendre l'âme.
Je suis bien las, mais je dois consentir,
Malgré la nuit, à promptement partir:
Je puis d'ailleurs au bout d'une double heure,
De la malade atteindre la demeure.
Mon brouettier se fait d'abord prier,
Puis mon vieux char se remet à crier.
Tantôt à pied, tantôt sur ma brouette,
Sans accident je vois ma route faite,
Quand un spectacle effrayant et nouveau
M'arrête presque en entrant au hameau.
Une personne à travers l'assemblée,
S'offre à mes yeux, soufflante, échevelée,
Tout en fureur, avec un gros bâton
Semblant vouloir à tous donner le ton.
On la retient et j'avance sans crainte:
Mais la voilà qui se transforme en sainte,
Vient à mes pieds, me demande humblement
De lui donner le dernier Sacrement.
Quoi! c'est donc là, dis-je à la compagnie,
Demi content, la femme à l'agonie!
Je l'avoûrai, je n'aurais jamais cru,
Avoir si loin, si vainement couru.
C'est, me dit l'un, une folle en furie:
Ah! puissions-nous par vous la voir guérie!
Dans un village où chaque citoyen
De père en fils est cuirassé payen,
Les genoux pris dans les bras d'une folle,
J'avais besoin de trouver la parole.
Je fis entendre à tous, sans m'étonner,
Que pour ce mal je n'avais à donner
Nul Sacrement; que mon Saint ministère
N'était point fait pour semblable misère;
Que je venais non pas pour tout guérir,
Mais pour aider les gens à bien mourir.
Pour contenter la pauvre infortunée,
Toujours à terre à mes pieds prosternée,
Je dis pourtant sur elle une oraison,
Et je quittai bien vite sa maison.
Près du Kom-sou, la mère de famille
Faisait alors à l'aide de sa fille,
Avec grand soin, quoique sans le moindre art,
Cuire dans l'eau quelques morceaux de lard,
Qu'au bourg voisin seulement on achète,
Quand vient le Père ou quelque grande fête.
L'orge, le mil, le seigle, le maïs,
Tel est le pain des gens de ce pays.
Ces grains séchés, dans le mortier se pilent,
Et tout d'un saut dans le chaudron s'empilent.
Là, seulement un peu d'eau du canal
Cuit, assaisonne à ses frais le régal:
Parfois pourtant on y trouve mêlées
Au tenou sec quelques herbes salées.
Ces mets, peu faits pour un goût d'étranger
Sont là pour ceux qui peuvent les manger.
Le Père a mieux: c'est du riz, de la viande
Que l'appétit rend quelquefois friande,
Du pain azyme et différents poissons;
Des œufs gris, noirs, de toutes les façons.

Le vin Chinois qui ne vaut pas le vôtre,
Se boit très-bien quand on n'en a pas d'autre.
Vous voyez donc qu'ici l'on ne meurt pas
Pour n'avoir rien à manger aux repas.
Le souper pris, je rentre en ma chaumière,
Où par les flancs, une douce lumière
De tous côtés venant du haut des Cieux,
Pendant la nuit s'offre encore à mes yeux.
Sans rien ouvrir au firmament sans toiles
Je vois briller de joyeuses étoiles,
Qui voudraient bien aussi me réjouir,
Et de leurs feux m'invitent à jouir.
Je suis, hélas ! comme un autre, un pauvre homme,
Qui vers minuit, a grand besoin d'un somme.
Je laisse donc le Ciel et ses attraits
Pour me coucher et dormir à peu près.
Dans mes rideaux où je fais la visite,
Point d'oreiller. J'en compose un bien vite:
Dans la chapelle il est des paillassons
Qu'à peu de frais en Chine nous tressons;
J'en prends donc six, les place sous ma tête,
Et tout de bon, à dormir je m'apprête.
Mais je comptais, sans des hôtes nombreux,
Qui, dans mon lit se débattaient entr'eux.
Mille cousins pressés par la famine,
Me font d'abord faire une triste mine
En me chantant dans leurs joyeux ébats:
Dormez, l'ami; nous ne dormirons pas.
Un lit trop mou, dit-on, porte dommage:
Un lit trop dur ne vaut pas davantage;
Je sens le mien dont les ais inégaux
Semblent vouloir m'entrer tous dans les os.
A droite, à gauche il faut que je me roule
Cent et cent fois, comme l'instable boule
Qu'un jeune enfant et qu'un faible vieillard
Cherchent en vain à blouser au billard.
Le sommeil vient pourtant sur ma paupière,
Quand une chèvre, en vain sur sa litière,
Tout comme moi, s'efforçant de dormir,
Sans plus cesser, bêle et semble gémir.
Puisse, la nuit, la sagesse divine,
Vous éloigner de la gent qui rumine!
Un jeune enfant, dans le même contour,
Se met bientôt à crier à son tour,
Pour déclarer qu'il n'est pas à son aise.
Lait, thé, joujoux, rien ne fait qu'il s'apaise.
Si bien qu'enfin, chacun de son côté,
S'éveille et crie en toute liberté.
Sans doute on a beaucoup de confiance,
Que je saurai garder ma patience;
Au bout d'une heure on a pourtant le soin
De transporter le marmot un peu loin.
En vain malgré ma mortelle fatigue,
Pour m'éveiller, dans ma chambre on se ligue;
En vain, chez moi, les souris et les rats,
Comme à l'abri de la pate des chats,
Toute la nuit gaîment font leur patrouille;
En vain, tout près, coasse une grenouille,
Je sens un somme agréable et calmant
Sur mes deux yeux voltiger mollement.
J'allais dormir, lorsqu'une maudite oie
(Est-ce de peur, ou bien est-ce de joie,
Je n'en sais rien; car j'entends raconter
Que l'une et l'autre excitent à chanter.)
Une oie enfin, de sa voix nazillarde,
Rappelle à tous qu'elle fait bonne garde,
Et saurait même, une seconde fois,
Des murs de Rome expulser les Gaulois.
L'oie, en effet, à ses ayeux fidèle,
Chez les Chinois fait toujours sentinelle,
Et fait aussi la terreur du larron;
Que ses beaux faits lui valent son pardon.
Dieu veut pourtant qu'à la fin je me plonge
Dans un sommeil que réjouit un songe.
Il m'est alors soudainement permis
De voir, d'ouïr plusieurs de mes amis;
Mais, par malheur, l'aurore vigilante
S'en va quitter sa couche étincelante,
Et tous les coqs qui sentent son retour
Dans leurs chansons l'exaltent tour à tour.
Dans la maison, nul bientôt ne sommeille.
Il faut donc bien qu'aussi je me réveille,
Et que pendant que l'on crie au dehors,
Pour prier Dieu, je fasse mes efforts.
Dix-huit chrétiens, en attendant la messe,
Pour mon repos s'en viennent à confesse;
Et le soleil déjà brûle l'autel,
Lorsque j'y monte adorer l'Éternel.
La messe dite, il faut à l'ordinaire,
Traiter ceci, parler de telle affaire.
Mais, pour passer des détails superflus,
Me montrant gai, quoique n'en pouvant plus,
Je songe à faire une prompte retraite,
Et je reprends ma fidèle brouette.
On nous dit bien qu'on voit à l'horizon
Un pronostic peu sûr dans la saison;
Je continue assez loin mon voyage,
Sans cependant être atteint par l'orage.
Sur nous enfin, des nuages affreux,
Qui recélaient dans leurs flancs ténébreux,

L'un des typhons, fléaux de cette terre
Fondent soudain. Des éclats de tonnerre,
De longs éclairs, de grands mugissements
Entrecoupés d'horribles sifflements,
Aux plus hardis inspirent l'épouvante.
J'aurais besoin d'une plume savante,
Pour peindre au vrai l'horreur que font les cieux,
Lorsqu'on y lève en ces moments les yeux:
On sent que Dieu, dans sa juste colère,
Garde à l'impie un terrible salaire.
De noirs torrents, fumants, impétueux,
Versent sur nous leurs flots tumultueux,
Et dans une heure ont submergé la plaine.
Nous attendions, demi-morts, sans haleine,
Qu'il plût à Dieu de nous tendre la main.
Il nous fait voir, sur le bord du chemin,
Comme placée pour nous servir d'asile,
De bons chrétiens la demeure tranquille,
Et calme un peu les abîmes des airs.
Nous pouvons donc à la lueur des éclairs.
Gagner enfin le désirable ombrage.
Dieu lâche alors les rênes à l'orage;
Et tout le Ciel montre tant de fureur,
Que les troupeaux mugissent de terreur.
Tout près de nous une pauvre masure
Laisse emporter dans les airs sa toiture;
Et l'y faisant tourbillonner longtemps,
Le vent la jette à la fin dans les champs.
Malheur à ceux dont la maison trop vieille
Ne peut braver une fureur pareille!
S'ils n'ont le soin d'en promptement sortir,
D'affreux débris viendront les engloutir.
Pour moi, peu fier, je demande à Marie
De dire aux vents d'apaiser leur furie,
De ne pas perdre une belle moisson
Et d'épargner surtout notre maison.
Son tendre cœur, sensible à nos alarmes,
A l'horizon daigna rendre ses charmes,
Et dans un char d'opale et de vermeil,
A l'Occident reparut le soleil.

Autour de nous tout s'anime et s'empresse:
On nous présente, avec simple allégresse,
Des habits secs, des chaussures, du vin,
Que nos amis gardaient pour un festin.
Leur charité vraie et bien entendue
Fait que la joie à notre âme est rendue;
Et gais, chez eux, jusques au lendemain,
Nous attendons que sèche le chemin.
Nous retrouvons alors la route belle.
Comme à l'abri d'aventure nouvelle
Nous cheminions tranquilles et joyeux,
Toujours pourtant à la garde des cieux.
Je n'aperçois nul sinistre visage;
Et je n'entends nul offensant langage;
Et cependant, mon brouettier soudain,
Le mors aux dents, cabré, fier et hautain,
Lance un regard à quelqu'un de la rue,
Et contre lui sur-le-champ il se rue.
Un va-nu-pied que je n'entendis pas,
Avait d'un mot injurieux et bas
Voulu salir mon nom et ma personne:
Dans un instant il me la payait bonne,
Si je n'avais à mes gens ordonné,
Que de bon cœur tout lui fut pardonné.
Pour lui, d'ailleurs on prie, on intercède;
Et je dépêche un fort homme à son aide;
Puis je fais dire à ce pauvre vaurien
D'être plus sage et de ne craindre rien.
J'ai toujours cru que la plus grave injure
Ne fait de mal que si mal on l'endure.
La patience, en ce pays, dit-on,
Vaut beaucoup moins que les coups de bâton:
Mais moi, qui hais cette énorme maxime,
Et qui crains même un procès légitime,
Je tiens qu'il faut comprimer son courroux,
Pour devenir humble de cœur et doux.
Nous regagnons enfin sans plus d'encombre
Notre logis déjà caché dans l'ombre.

A. M. D. G.

Scholasticat de Laval.  Juillet 1860.

Les scholastiques de Laval aux P. et F. de ....

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Allemagne. Lettre d'un scholastique de Paderborn, 20 avril 1860. – Permettez-moi de vous donner quelques détails sur la mission du R. P. Roh à Hanovre; elle eut lieu quinze jours avant Pâques. Comme c'était la première fois qu'un Jésuite prêchait dans cette Capitale, qui ne contient que deux mille catholiques, vous concevez facilement que l'apparition de notre R. Père fit du bruit. Aussi ce furent les journaux protestants qui promulguèrent spontanément la mission dans toute la ville. Quoique leur but ne fût pas des plus louables, ils produisirent cependant un très bon effet; car, dès les premiers jours, il y eut un grand concours de dissidents de toute espèce: Bientôt même l'église fut trop petite, et les catholiques, pauvres pour la plupart, voyaient leurs places envahies par les protestants, qui, ayant plus de loisir qu'eux, les avaient devancés. Les Ambassadeurs d'Autriche et de Bavière donnèrent le bon exemple. Celui de France était absent de la ville, mais il fut remplacé au pied de la chaire par son secrétaire, qui, pour le dire en passant, vint plusieurs fois rendre visite au R. P. Roh. Le Roi lui-même ne dédaigna pas de s'informer de ces prédications catholiques. On lui répondit que cette affluence de gens de toute religion était inexplicable. Car, ajoutait-on, le Jésuite est un homme tellement ordinaire, que, si nos pasteurs prêchaient de la sorte, leur temple serait aussi vide que l'église des catholiques est pleine. Le Roi, qui est un homme de bon sens, ne fut guère convaincu par cette appréciation, et il ne crut pas au-dessous de Sa Majesté de vérifier les choses par lui-même, au grand dépit de ses conseillers. Il vint donc, avec son auguste épouse, entendre notre missionnaire; et ils furent tous les deux si satisfaits, qu'à une seconde et à une troisième reprise, ils voulurent honorer de leur présence cette nombreuse assemblée. Le Roi avoua même avoir appris beaucoup de choses qu'il ignorait complètement; ce qui s'explique sans difficulté: car le R. P. Roh parla devant Sa Majesté sur l'Eglise, l'Eucharistie et le St Sacrifice de la Messe. Pour arrêter, autant que possible, le bon succès de cette mission, on imagina de publier dans une brochure le bref de Clément XIV avec un extrait de la Confession d'Augsbourg, mais on s'aperçut bientôt que le bon vieux temps du luthéranisme est passé.

La mission de Bueren, petite ville des environs de Paderborn, offrit une circonstance assez singulière. Un assez grand nombre de juifs assistèrent aux prédications, et parurent y prendre goût. Car il arriva un soir que le R. P. Pottgeiser prouva la divinité de J. C. d'une manière tellement frappante, que la division se mit parmi le peuple hébreu. Pour finir la dispute, on résolut de tenir une assemblée où l'on discuterait l'importante question. L'assemblée eut lieu, on raisonna et on déraisonna avec une vivacité extraordinaire, et chacun tint ferme à son opinion. Que faire pour rétablir la paix et la concorde? la chose est très-simple, répondit un homme de progrès, allons aux suffrages, et la majorité décidera si le Christ est Dieu ou non. La proposition fut adoptée, on vota, et la majorité décréta que le Christ n'avait été qu'un imposteur! — La Congrégation des académiciens de Munster compte près de 200 membres actifs. 46 d'entre eux ont fait pendant le carême les Exercices sous la direction du R. P. de Doss. Le jour de l'Annonciation, 180 à 200 jeunes gens ont clos les Exercices à l'Aschenbergerhof. Résidence de Munster. 30 d'entre eux sont

arrivés dans la Congrégation des jeunes négociants, de sorte que cette Congrégation, fondée l'an dernier, a, dans ce moment, 50 membres. — On vient de fonder à Paderborn une nouvelle Congrégation parmi les élèves moyens du Gymnase : Ce sont eux-mêmes qui ont fait les avances, en envoyant une charmante pétition au R. P. Recteur. — Aujourd'hui, s'est ouvert dans la métropole de Cologne le concile provincial. Les provinciaux des ordres religieux y assistent, ainsi que les RR. PP. Roh, Wilmers, et Debarbe, en qualité de théologiens.

Extrait d'une lettre du P. Lorette à un Père... Kalksburg, 5 mai 1860. — Je commence par ce qui concerne notre cher Pensionnat de Kalksburg. C'est l'usage ici de partager l'année scolaire en deux parties égales. Aussi nos examens ont-ils eu lieu pendant les trois premiers jours de Mars. Ils ont été, comme d'ordinaire, publics et très-solennels. Toutes les classes ont comparu en corps l'une après l'autre devant un bureau présidé par le R. P. Provincial, et honoré de la présence d'un bon nombre de parents et d'amis. Cette difficile épreuve de la publicité a été subie par nos élèves avec un vrai succès. Les Pères et les étrangers ont été très-satisfaits. Voici en quels termes le journal officiel de Vienne résuma l'impression que les étrangers remportèrent de ces examens : "Par les excellentes réponses des élèves aux questions qui leur étaient posées, l'auditeur attentif pouvait se former l'intime conviction que l'enseignement des maîtres ne se borne pas à un simple exercice de mémoire, mais que les élèves possèdent l'intelligence exacte et claire des différentes matières qu'ils présentent. Les résultats des Etudes à Kalksburg sont une preuve éclatante de la prospérité de l'établissement". — La 5e Classe (qui correspond aux Humanités du Ratio, et qui est cette année, notre plus haute classe) a couronné les examens par une intéressante académie. Il y a eu d'excellentes déclamations, et un élève entre autres, a présenté un long essai dramatique allemand de sa composition. Enfin le R. P. Provincial a manifesté tout son contentement, et nous a quittés rempli de consolation et d'espérance pour l'avenir de notre maison. — Notre carnaval, qui avait précédé les examens de quelques jours seulement, et qui néanmoins n'a pas nui à leur succès, s'est passé joyeusement et utilement. La matinée des trois derniers jours gras a été consacrée à des séances académiques, et la soirée à des exercices de musique, de chant, et à diverses représentations théâtrales. — Nos maladies se bornent à quelques indispositions réelles ou simulées. C'est que nous respirons continuellement l'air vif et pur des collines boisées qui nous environnent. — Afin que la sainteté accompagne toujours la santé et la science, nos élèves ont, outre la retraite du commencement de l'année, un ou deux autres triduum aux principales fêtes. Les trois derniers jours de la Semaine Sainte sont toujours consacrées à la Rénovation ou à la Résurrection spirituelle préparée par la retraite. — Le Samedi Saint, tous les élèves assistent à la procession de la résurrection qui est d'usage dans le pays. Elle se fait sur le soir avec le Saint-Sacrement, et en silence : Il n'y a ni reposoirs, ni chants. C'est comme une première apparition de N. S., bien touchante dans sa simplicité. La piété candide de nos enfants vient de se manifester par le zèle qu'ils ont mis à élever dans leurs classes et dans leurs études de petits sanctuaires pour le mois de Marie. Chez les grands en particulier, le bon goût s'est uni à la piété. — Un savant, qui s'occupe surtout de l'étude des langues, et qui a fait de grandes recherches pour arriver à prouver leur unité dans une langue primitive, homme très-versé dans les sciences historiques et dans la littérature, le Docteur Fick, qui vit retiré chez nous, a commencé depuis quelques jours un cours de littérature allemande pour les Pères. Trois fois par semaine nous écoutons avec grand intérêt ses doctes leçons. Il nous a dit des choses très-remarquables sur les origines de l'Allemand et du Français. — Nous avons reçu des nouvelles intéressantes de deux autres maisons d'éducation de la province d'Autriche. Au petit Séminaire de Linz, les examens ont eu lieu à la satisfaction publique, satisfaction dont le Gouverneur de la contrée s'est fait l'interprète auprès du R. P. Recteur. — Au carnaval on a représenté le Drame biblique de Joseph, composé uniquement avec les paroles de la Ste Ecriture et mêlé de chants. On a été charmé et ému jusqu'aux larmes, les acteurs eux-mêmes n'ont pu retenir les leurs. Mgr l'Evêque de Linz et d'autres personnages distingués assistaient à la séance. — A Mariaschein, les études sont poussées et dirigées d'une manière qui

satisfait entièrement les notabilités ecclésiastiques du pays.

Relativement aux travaux apostoliques de nos Pères pendant le carême dernier, j'ai à vous parler de deux succès importants qui m'ont été communiqués par ceux mêmes qui les ont obtenus. Un de nos Pères de Vienne va tous les ans à Prague pendant la Semaine Sainte pour prêcher une retraite aux Dames. Cette année les hommes ont fait des instances pour avoir des conférences. Le P. Schmude, qui est à Vienne le conférencier de la jeunesse, et qui cette année avait été envoyé à Prague, ne s'attendait pas du tout à une pareille demande, vu surtout les préjugés qui ont existé jusqu'ici contre nous dans cette ville, et nous ont empêché d'y prendre position, malgré le vif éclat qu'y ont jeté nos anciens Pères. Mais cette année, le P. Schmude reconnut dans l'ensemble des circonstances qui l'appelaient à cette œuvre si inattendue le doigt visible de la divine Providence qui avait tout préparé sans qu'il y eut contribué en rien. Aussi n'hésita-t-il pas; et pour la première fois depuis la suppression de la Compagnie, un Jésuite monta en chaire à Prague dans l'une des églises du Clementinum! Le Clementinum est un immense édifice, qui se compose de tous les bâtiments nécessaires à former douze cours intérieures, dans lequel se trouvent trois églises; le tout appartenait à l'ancienne Compagnie. Les conférences, qui n'eurent du reste de conférence que le nom, et qui roulèrent réellement et apostoliquement sur les grandes vérités de la première semaine des Exercices, eurent lieu deux fois par jour pendant trois jours consécutifs, en présence de trois à quatre cents hommes appartenant à la haute société de toutes les classes civiles et militaires. — A la conférence sur l'Eucharistie, qui fut la dernière, le Père commença par remercier l'assemblée de son attention et de son assiduité, et au même moment l'assemblée entière se leva comme un seul homme, pour donner ainsi au Père un témoignage de sa sympathie et de sa reconnaissance. A la fin du même discours, tout l'auditoire donna un beau et touchant témoignage de sa foi en répétant tout haut avec enthousiasme d'une voix unanime ces derniers mots du Père: Béni et loué soit à jamais le Très-Saint Sacrement de l'Autel! Cette mission improvisée a été à Prague un véritable évènement, qui, nous l'espérons, aura pour nous les plus heureuses suites. — Son Eminence le Cardinal Prince de Schwartzemberg qui occupe le siège de Prague, a eu avec le Père, avant son départ, un entretien d'une heure, et l'a remercié les larmes aux yeux, et invité pour l'année prochaine. L'Empereur Ferdinand (qui, en 48, a abdiqué en faveur de son neveu l'Empereur actuel) et l'Impératrice son épouse, sœur de cette princesse de Savoie qui vient d'être déclarée Vénérable, sont d'une piété exemplaire et d'une charité inépuisable: sans doute ils ont contribué pour beaucoup à attirer toutes ces grâces sur la haute société de Prague, où ils ont leur résidence. — La correspondance de Laval du mois de Janvier vous a appris, mon Rév. Père, que, au mois de 7bre 1859, nos Pères ont transféré de Baumgartenberg à Sanct-Andræ en Carinthie, leur noviciat, leur juvénat et leur 3e an de probation. Bien des préjugés circulaient contre nous dans le pays. Plutôt une armée ennemie que les Jésuites! y disait-on. Mgr l'Evêque de Marburg, à la bienveillance duquel nous devons ce nouvel établissement, crut nécessaire de porter un grand coup à cet esprit d'opposition, et il demanda qu'une mission fût donnée à Klagenfurth pendant le carême par un Père de Sanct-Andræ. Le P. Schneeweiss fut envoyé, et il prêcha trois fois par semaine dans l'église de nos anciens Pères. Là, comme dans notre ancienne église de Prague, aucun Jésuite n'avait encore paru depuis la suppression. Cette église peut contenir 5,000 hommes, et sert aujourd'hui de Cathédrale. Le Père eut la consolation de la voir toujours pleine, et les hommes y étaient constamment en grande majorité; ceux qui s'étaient d'abord montrés les plus récalcitrants ont persévéré jusqu'à la fin à l'entendre. Les fruits de cette mission ont été des plus abondants. Le clergé a fêté le Père avant son départ de la manière la plus sympathique et la plus cordiale. Un banquet solennel fut organisé à cet effet, et le Père s'y trouva entouré de 21 principaux membres du clergé. Mgr, qui devait y assister, n'y manqua que par suite d'un contre-temps imprévu. Un toast des plus aimable fut porté au Père, toast d'autant plus précieux qu'il était, comme on se plut à le répéter, l'expression des sentiments, non seulement des convives, mais encore du pays et du clergé. Ces sentiments étaient vivement exprimés

dans une charmante pièce de vers en 12 strophes. Là, on célébrait le succès avec lequel le Père s'était attiré la bienveillance de l'auditoire dès les premiers mots; l'heureuse impression qu'avait produite la parole de Dieu, pure de tout ornement étranger, conservant toute sa vigueur et toutes ses bénédictions dans la simplicité apostolique; l'estime et la reconnaissance qui étaient acquises au Père par la manière franche, allègre et ronde, qu'il avait prise en combattant les vices et en indiquant les vrais remèdes: "il nous dit des choses qui nous déplaisent, mais ajoutait-on, il ne nous en est que plus cher". — A Vienne, en dépit de l'opposition perfide des mauvais journaux, la parole de Dieu ne cesse pas de retentir dans notre église avec toute sa force et toute sa liberté. Et la victoire lui demeure tôt ou tard... Ainsi, par exemple, il y a quelques mois, la Congrégation de la Ste Vierge fut l'objet d'articles habilement ourdis et destinés à nous rendre suspects, nous, ainsi que les Congréganistes, et à attirer sur ces derniers le mépris public. — Qu'en est-il résulté? bientôt la Congrégation a vu le nombre de ses membres augmenter d'un tiers, et l'on se fait plus que jamais une gloire de lui appartenir. — Notre Seigneur protège nos Pères et les bénit, surtout, je n'en doute pas, à cause du zèle qu'ils mettent à propager la dévotion à son divin Cœur. Depuis longtemps ils ont écrit sur cette dévotion plusieurs beaux livres pratiques; on en prépare encore de nouveaux.

On nous écrit encore de Paderborn, à la date du 1er Mars 1860. — Le P. Haslacher continue à donner des conférences aux hommes dans les villes; elles sont presque partout couronnées d'heureux succès; ce sont autant de missions plus fécondes en fruits de salut, sous plusieurs rapports, que les missions ordinaires. Par exemple, le succès qu'il a obtenu dernièrement à Warendorf, petite ville à 5 lieues de Münster, a dépassé toutes les espérances; environ 400 hommes se sont approchés de la Sainte Table. C'est beaucoup pour une petite localité, qui, sous le rapport religieux, n'était pas trop bien famée. La retraite d'hommes donnée il y a quelque temps à Düsseldorf, d'abord par le P. de Melhem, et ensuite par le P. Rinn, a également bien réussi. L'auditoire était composé d'environ 5,000 hommes exclusivement, dont 1500 ont fait en même temps la Ste Communion. Il y aura bientôt une mission à Halberstadt, ville importante de la Saxe. Nos autres missionnaires continuent à évangéliser les villes, les bourgs et les campagnes, et Dieu daigne bénir leurs travaux.

Espagne. Carrion, le 24 Avril 1860. — Je commence par un trait récent de la protection de St Joseph: Vous savez que le quartier le plus beau de notre maison de Léon était occupé par des vétérinaires. Ils y avaient leur école, leur cabinet de zoologie etc, et c'était désolant que de voir ces Messieurs se promener à leur gré dans le cloître et traverser les longs corridors avec leurs femmes et leurs enfants. Rien ne se faisait à leur insu; ils devinaient ce dont ils ne pouvaient pas être les témoins oculaires. Deux ou trois décrets royaux étaient rendus contre eux, on leur enjoignait de déloger sur-le-champ. Cependant le Directeur de l'école traînait toujours la chose en longueur; mais St Joseph vient de terminer cette affaire à notre gré. La Communauté lui fit une neuvaine, et voilà que le monde vétérinaire, tout à coup et spontanément, nous dit avant-hier adieu! Le R. P. Olascoaga Recteur du Collège terminera solennellement la neuvaine Dimanche prochain, fête du patronage de notre grand Saint. Le nouveau quartier viendra fort à propos pour nos philosophes (1ère et 2e année), et pour les théologiens qui doivent s'y rendre l'année prochaine; et s'il le faut, en réparant d'autres pièces du somptueux édifice, on trouverait encore de la place pour des exilés. Il s'agit maintenant d'acquérir une belle maison de campagne, située à une lieue du Scholasticat. Elle est auprès du large fleuve Ezla, et sa position pittoresque rappelle, dit-on, la Suisse. Pour le moment, notre villa est un ancien monastère de Bénédictins nommé Sandoval, acculé, pour ainsi dire, au fond d'une forêt de sapins, trop humide et malsaine. Les scholastiques sont au nombre de 33, tous en première année de philosophie. Chaque jour de fête, ils ont deux académies, l'une de français, l'autre d'anglais. — Ici à Carrion, nous avons cent dix internes et soixante externes divisés d'après les classes établies par le Ratio. On se soutient comme l'on peut à l'abri du nom de petit Séminaire. Oh! que

nous serions heureux, s'il nous était permis d'avoir des Écoles libres! En Espagne, les cours faits aux Séminaires ne servent que pour l'état ecclésiastique! Qui donc nous voudra confier des enfants dont on ne connait guère la vocation? car pour être admissibles il faut qu'ils n'aient pas 13 ans. D'ailleurs les cours de Philosophie se font au grand Séminaire de Palence où l'on ne se montre pas fort exigeant en fait de connaissances littéraires." Messieurs du petit Séminaire ne valent donc pas nos maîtres d'école, disent ces braves gens? Ils apprennent trop de choses aux enfants, et leur font perdre le temps. L'affaire est de monter vite, et que la dépense soit en raison inverse de la vitesse". Aussi a-t-on observé que le nombre des externes est allé tous les ans en progression descendante. Cependant, admirez la bonté de la Providence envers cet établissement. On vient de tous côtés, on franchit d'énormes distances; on se dit tout bas que nous sommes des Théatins. La plupart de nos enfants appartiennent à de hautes familles, et vraiment ils ne laissent presque rien à désirer. Voici quelques détails qui vous feront juger de leur piété: Quelques-uns se font un devoir de jeûner le Samedi en l'honneur de la T. Ste Vierge; d'autres ce jour-là vont distribuer la soupe aux pauvres. Maintes fois, le F. Cuisinier s'est plaint qu'on ne touchait pas aux mets les plus délicats. On m'a dit que le cilice et la discipline sont fort en usage parmi les plus grands; mais rien de tout cela ne paraît au dehors. Leur application est sérieuse et constante. Je ne vous citerai pour preuve que le progrès qu'ils font dans les deux cours de langue française. On y traduit et on y parle couramment le français; on y compose même des vers français assez aisément. Nous avons aussi une 1ère et une 2me année de philosophie; mais le nombre des philosophes ne dépasse pas 20. Ils ont donné dernièrement une séance publique que Monseigneur voulut bien honorer de sa présence: c'était une vraie menstruale in formâ et extra formam. Mgr lui-même se plut à argumenter. Je ne veux pas quitter Carrion sans vous parler d'une Mission qui a eu lieu dans notre Eglise vers la fin du mois passé. On y expliquait le catéchisme au peuple deux fois par semaine depuis le commencement du carême. On y réunissait habituellement de quatre à cinq mille âmes. C'était un coup d'œil magnifique, que de voir le grand pont (33 mètres en pierre) qui se trouve auprès du Séminaire, traversé par les longues files de tout ce monde, qui, après avoir entendu la divine parole, retournait fort tard aux villages voisins, à la lueur des flambeaux et des lanternes dont les clartés se reflétaient sur la rivière parfois gelée. On prit occasion de cet empressement pour annoncer la Mission, qui finit le Dimanche des Rameaux, après avoir duré huit jours. Quinze confesseurs étaient occupés à entendre les pénitents depuis 4 heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Le dernier jour, on se pressait dans l'église, dans les tribunes, dans les deux chœurs, dans la sacristie, auprès des portes: il y avait environ dix à douze mille personnes. La bonté de Dieu éclata principalement dans la réconciliation générale des familles et des individus que divisaient les factions politiques. Les chefs des principaux partis se réunirent dans le chœur le dernier jour de la Mission. Ils se placèrent de différents cotés suivant leurs opinions. En sortant, ils fraternisèrent, c'était le moment convenu. Un d'entre eux dit au R.P. Recteur: "Monsieur, c'est le plus beau triomphe de la Mission". – Un trait encore: Un caballero très-riche, qui possède un château magnifique à côté du chemin que nous suivons ordinairement dans nos promenades, était allé jusqu'à dire d'un ton menaçant, qu'il nous chasserait à coups de fusil, si quelqu'un du Séminaire mettait le pied sur ses possessions, ou bien, qu'il dépêcherait pour nous recevoir convenablement trois ou quatre taureaux furieux, plus noirs que nos soutanes. Eh bien! le croiriez-vous? Très-prochainement tout le Collège doit se rendre au château de ce même caballero pour y passer un jour de grand congé. Il se montre maintenant notre meilleur ami, et c'est un effet de la Mission. – Les PP. Maruri et Sevillano ont donné aussi des missions pendant ce carême dans trois bourgs ou petites villes du diocèse de Léon. "Ils reviennent chargés de trophées", nous écrivait-on de St Marc. Madrid, Séville, Salamanque, Cadix et d'autres villes ont eu aussi leurs Missions prêchées par les Nôtres.

A Cuba; des PP. ont évangelisé les environs de la Havane et le fruit est immense. Cinquante mille confessions et autant de communions; encore trente mille n'ont pas eu lieu faute de confesseurs. On prêchait

en plein air à ces multitudes avides du pain de la parole; car, à Cuba surtout il est vrai de dire: "Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis". On catéchisait les malheureux nègres des ingénios; on tâchait de se faire comprendre des colons Chinois qui affluent à la Havane, et dont l'état est bien déplorable. Entre bien des traits édifiants, je choisis un miracle plus éclatant que la résurrection d'un mort: C'est la restitution de 50,000 piastres; l'or, vous le savez, est le dieu de ce peuple de marchands. Le Collége royal que la Compagnie dirige dans cette île suit son train; on y élève les enfants des familles les plus distinguées, qui par là échappent à l'influence quelquefois funeste de l'éducation des États-Unis. Le Capitaine général ou Gouverneur de Cuba vient d'adresser au Ministre O'donell une information, dans laquelle il loue le Collége. Quant aux Séminaires de Puerto-Rico, des îles Canaries et de Salamanque que dirige la Compagnie, tout va bien: de Salamanque sortent tous les ans de six à dix novices. D'après le catalogue, le nombre des Novices au commencement de cette année-ci, était de cent quatre-vingt-treize, dont 18 prêtres, 120 scholastiques et 55 coadjuteurs. Il a donc fallu ouvrir une autre maison de Noviciat à la Selva (la forêt) près Tarragone. Le noviciat de la Selva est sous la sauvegarde de l'Archevêque. Il n'est pas reconnu officiellement. "Notre maison, m'écrivait un Père qui y demeure, est très-jolie, et on s'y sent gai. C'était un couvent d'Augustins et le peuple croit que nous sommes de ces religieux. Du corridor ou portique qui s'étend au-dessus du cloître on aperçoit à une petite distance Tarragone, le port, les hautes murailles aux bases cyclopéennes, les tours, et l'immense plaine dont les vertes couleurs contrastent singulièrement avec l'azur foncé du Ciel et de la mer. L'église est assez grande, elle se remplit les jours de fête. Le bourg a quatre mille habitants, et plusieurs nous sont hostiles. Vous ne sauriez vous figurer mieux l'état déplorable de ces populations manufacturières qu'en apprenant qu'à Réüss, ville voisine, sur 30 mille habitants, 20 mille ne vont pas à confesse. Le P. Mach vient d'y prêcher une Mission, et c'est à peine si 400 personnes se sont approchées de la Sainte Table le jour de la Communion générale".

Le tableau que le P. Schwerter trace à notre P. Provincial de l'état où se trouve l'île de Chiloë (chili), confiée aux P.P. Allemands, n'est pas moins affligeant: "Nos compatriotes, dit-il, sont pour la plupart protestants ou incrédules. Nous attendons mille colons nouveaux, et par suite, le travail sera doublé. Je vous assure, mon R. P., que le ministère est ici accablant. J'ai entendu, depuis seize semaines, autant ou plus de blasphèmes que pendant les seize années de mon Sacerdoce. Dans le seul évêché d'Ancud, on compte quatre-vingt mille catholiques. Mais ce sont autant de brebis sans pasteurs ou à peu près. 17 paroisses sont confiées à un seul prêtre, qui leur dit la messe une fois l'an. Cependant la grâce ne reste pas oisive. Les catholiques nous écoutent avidemment, et la foi tient encore à leurs cœurs par de fortes racines. Mgr d'Ancud a baptisé, il n'y a pas longtemps, un Cacique ou chef des célèbres Araucanos, il était agé de 118 ans."

Nos Colléges du Chili, de Bogota et de Guatemala sont prospères. A Bogota, on a déjà un Noviciat qui ne le cède pas à l'ancien. Le Gouvernement de la République a proposé aux Nôtres, la direction d'un grand Collége national, qu'on appelle Tunja. De même, les Nôtres, à Manille ont ouvert un externat déjà très-nombreux: il a fallu céder aux instances du Gouverneur et des autorités de la ville. Quelques-uns sont déjà débarqués à Mindanao. A Fernando Po, les bubis ou indigènes nous appellent des hommes de Dieu, et le chef ou roi Ba-ta-pa, a demandé avec instance des Missionnaires.

Amérique. Extrait d'une lettre du P. Schneider à un Scholastique de Laval. — Vers le Nord-Est de la ville de New-York, se trouve un groupe d'îles portant les noms de Black-well, de Ward et de Randalls. Ces îles appartiennent à l'Etat de New-York, et sont destinées aux prisons, aux ateliers, maisons de pauvres, asiles de toute espèce. Dans les îles de Black-well et de Ward, les catholiques reçoivent les soins de prêtres séculiers. Il n'en est pas ainsi de l'île de Randalls. Cette île est exclusivement destinée aux maisons des enfants pauvres, de 2 à 14 ans environ. Il y a en ce moment 12 édifices de la dimension du Séminaire de Fordham, c'est-à-dire, de 150 pieds de long sur 50 de

large, à 3 étages, et communiquant entre eux par des trottoirs assez commodes. Le chiffre moyen des enfants est de 1000 à 1100. Ce sont ou des enfants de parents pauvres, qui n'ont pas de quoi les nourrir; ou bien des enfants que la Providence n'a pas favorisés de la connaissance de leur père, ni même de leur mère. Les neuf dixièmes de ces petits malheureux sont nés de familles catholiques, mais à la première occasion favorable, on les vend à des familles protestantes, qui se font un devoir de les élever dans la réforme, ce qui signifie de nos jours, dans l'indifférence religieuse. Toutes ces maisons sont présidées par des Matrones qui, à l'exception d'une seule, sont toutes protestantes et de toutes les sectes du protestantisme. Au contraire les employés secondaires sont presque tous catholiques. Cette île, comme les autres, est sous la direction de dix hommes, élus par le peuple, et appelés Gouverneurs. La direction immédiate de cette île est à présent confiée à un ministre méthodiste qui est aveuglément attaché à sa secte et parfait hypocrite. Sur cette île, jamais de Messe, etc. Tel est le champ qui me fut confié l'automne dernier, sur la demande de Mgr l'Archevêque de New-York. Avec mes 4 heures de classe par jour, je vous l'avoue franchement, la proposition ne me souriait pas beaucoup. Cependant j'y allai pour sonder le terrain. Hélas! je n'y trouvai que ronces et épines. Saisi de stupeur, je m'écriai : Que faire dans un champ qui ne donne aucune espérance? Toutefois, me confiant en Dieu, j'ai commencé par quêter, oui quêter; car sans argent on ne peut rien faire. J'ai ramassé 500 fr. et j'ai acheté des images, des médailles, des crucifix, des livres de prières etc. Alors j'essayai de m'insinuer dans les bonnes grâces des matrones en leur offrant des images et autres objets de piété. A ma grande surprise, pas une seule image ne fut refusée. Au contraire, toutes ces dames se montrèrent reconnaissantes de mes attentions, et la victoire fut complète. Restait encore à gagner le ministre méthodiste. Je l'abordai; tout fut mis en jeu : bonnes paroles, présents, etc; tout fut inutile. On me refusa obstinément une chambre pour entendre les confessions. Eh bien! dis-je au ministre je les entendrai dans la rue; et je l'ai fait, en me cachant derrière les maisons, les enclos, dans les cuisines, j'ai même pu assister deux enfants malades, qui sont morts quelque temps après leur confession. Le ministre ayant voulu s'y opposer, je lui dis que je les confesserais malgré lui et malgré les dix gouverneurs. Ainsi je continuai pendant 5 mois tous les jeudis à catéchiser 100 petites filles de 7 à 14 ans et 350 garçons du même âge. Les autres, en grand nombre, qui étaient trop jeunes, aveugles, estropiés etc. restaient dans les hôpitaux : je n'ai pas manqué non plus de les visiter. Je fis de nouvelles instances pour avoir la chambre sans laquelle il m'était impossible d'entendre les filles à confesse. Pour cet effet, je me suis adressé au Docteur Lucs et à Mr Ripley qui ont fait tout ce qui dépendait d'eux; mais la chambre n'était point accordée. Enfin, je me rendis auprès des Gouverneurs; et après beaucoup d'instances, le président se laissa toucher. Voici la lettre de recommandation qu'il me donna :

" Mr, Le P. Schneider me prie de vous informer qu'il n'a pas de moyens pour entendre convenablement les confessions des employés etc. Je ne vois aucune objection raisonnable à ce qu'on lui accorde une chambre pour cet effet quand il vient faire sa visite hebdomadaire. Vous m'obligerez beaucoup en prenant des arrangements qui puissent répondre à ses désirs. - Tout à vous - B. F. P. . . . . . . "

Me flattant d'une complète victoire, je retournai tout joyeux au Collège. Le Jeudi suivant, je courus à mon île et modestement je présentai la lettre au ministre. Mais j'avais triomphé trop vite : le ministre et un des gouverneurs, aussi ministre méthodiste, avaient fait serment d'arrêter toute propagande catholique dans cette île dont ils sont les tyrans. Force me fut de renoncer encore à la chambre tant désirée. Je continuai cependant d'entendre les confessions de côté et d'autre. Presque tous les adultes et les enfants des hôpitaux se sont confessés. A présent, j'en prépare une vingtaine à la première Communion; la plupart sont aveugles. En même temps, je dresse mes batteries pour l'avenir. Vous voyez, c'est un ministère assez rude. Sans les Matrones, il m'aurait été impossible de rien faire. Ma prochaine lettre vous informera des succès obtenus. — J'ai prié deux Rédacteurs de journaux de donner à mes enfants leur feuille gratis; ils y ont consenti de très-grand cœur.

423 8.

Lettre du P. de Smet au Très-Rév. Père Général. Université de S. Louis, 1er Novembre 1859. - Mon Très-Rév. Père. - C'est avec le respect le plus filial et à la demande du R. P. Provincial, que j'écris à Votre Paternité, pour vous donner une courte narration de mes occupations, et du temps que j'ai passé à l'armée des Etats-Unis, en qualité d'aumônier etc., depuis la mi-Mai 1858, jusqu'au 23 Septembre de cette année, jour de mon retour à S. Louis.

Le 13 Mai 1858, le Ministre de la guerre m'écrivit: "Le Président désire vous attacher à l'armée de l'Utah, en qualité de chapelain. Dans son opinion vos services seraient utiles au bien public, sous bien des rapports, surtout dans la condition actuelle de nos affaires dans l'Utah. Après avoir pris des informations sur la personne propre à y être employée, il a dirigé son attention vers vous, et il m'a autorisé à vous communiquer ses désirs sur ce sujet, avec l'espoir que sa demande sera acceptée, et que la charge d'aumônier ne sera pas jugée incompatible avec vos devoirs cléricaux, ni considérée comme contraire à vos sentiments personnels etc."

Le R. P. Provincial et tous les Consulteurs, vû les circonstances du temps, opinèrent en faveur de l'acceptation. Je partis aussitôt pour le Fort Leavenworth, pour y joindre l'armée, et je pris ma place dans le 7me régiment, composé de 800 soldats, dont les trois quarts étaient catholiques, sous le Colonel Morrisson, et un nombreux Etat-Major d'officiers et d'ingénieurs. Je fus gracieusement présenté par le Chef de l'armée lui-même, et le Colonel, quoique protestant, le remercia affectueusement en lui disant: "Général, je me croyais déjà beaucoup favorisé lorsque le corps du Génie m'était confié aujourd'hui vous mettez le comble à vos faveurs, en m'attachant le représentant de l'ancienne et vénérable Eglise". En me serrant la main avec bonté, il me souhaita la bien-venue au milieu d'eux, et m'assura que toute liberté me serait accordée dans l'exercice de mon saint ministère auprès des soldats. Le digne Colonel a parfaitement tenu sa parole pendant tout le temps que je fus attaché au corps qu'il commandait, et tous ses officiers secondèrent ses bonnes dispositions à mon égard. Je n'ai pas rencontré le moindre obstacle dans l'accomplissement de mes devoirs: les soldats avaient toujours un libre accès à ma tente pour les instructions et pour la confession, souvent, de grand matin. J'eus la consolation de célébrer le Saint Sacrifice de la Messe, et d'y voir chaque fois un bon nombre de soldats s'approcher de la Sainte Table. Chemin faisant, dans la vallée de la Rivière Plate, je rencontrai plusieurs camps sauvages de différentes tribus, qui me prièrent avec instance de régénérer leurs petits enfants dans les saintes eaux du baptême. J'en baptisai 208. Ils appartenaient principalement à la nation des Pawnies et des Dacotahs ou Sioux. Tous me reçurent avec des témoignages de joie et de respect, et manifestèrent le vif désir d'avoir des Robes noires pour les instruire. - L'armée, en marche pour l'Utah, avait parcouru environ la moitié de sa route, ou 1,000 milles depuis St Louis, lorsque le Général Hearny apprit la nouvelle de la pacification des Mormons et reçut l'ordre de retourner au Fort Leavenworth. J'y revins avec lui et ensuite, de retour à St Louis, j'offris au Ministre de la guerre, la résignation de l'office de chapelain. Elle ne fut point acceptée, parceque une nouvelle guerre venait d'éclater parmi les tribus des Montagnes Rocheuses contre le Gouvernement. Je fus avertis, par télégraphe, de me rendre à New-York et de m'y embarquer avec le Général Hearny et son Etat Major.

Le 20 Septembre 1858, nous quittâmes le port de New-York pour Aspinwall, 2,000 milles; c'était le temps des équinoxes: aussi eûmes-nous à essuyer pendant la traversée quelques tempêtes et de gros coups de vent entre les îles de Bahama. Nous longeâmes pendant quelque temps la partie orientale de l'île de Cuba, en vue de quelques promontoires de St Domingo et de la Jamaïque. Le 29 je traversais l'isthme de Panama sur un bon chemin de fer qui a une étendue de 47 milles. Le lendemain, j'eus le bonheur d'offrir le St Sacrifice de la Messe dans la Cathédrale de Panama: Mgr l'Evêque me pria avec beaucoup d'instances de m'intéresser auprès de Votre Paternité pour lui obtenir une colonie de Jésuites. Sa Grandeur, surtout, exprimait un vif désir de confier son Séminaire ecclésiastique aux soins de la Compagnie de Jésus. La nouvelle Grenade, comme tant-

d'autres régions espagnoles de l'Amérique du Sud, offrirait sans doute un vaste champ au zèle d'un bon nombre de nos Pères. — La distance de Panama à St Francisco est de plus de 3,000 milles. Le bâteau à vapeur relâche dans la superbe baie d'Acapulco, pour prendre la malle poste, de l'eau et du charbon : c'est un petit port de mer du Mexique. Le 16 Octobre dans la soirée, j'arrivais à St Francisco, heureux de m'y trouver dans une maison de la Cie, avec des frères qui me comblèrent de bontés et de soins de la plus cordiale charité. On apprécie surtout le quam bonum et jucundum habitare fratres in unum, lorsqu'on sort d'un bâteau Californien ou l'on a été enfermé pendant quelque temps au milieu de 1,400 ou 1,500 individus, de toutes les nations de la terre, presque tous attaqués de la fièvre jaune ou dorée, qui ne semblent s'occuper, parler et rêver, que de mines d'or et de toutes les joies de la terre que l'or leur procurera plus tard : mais aussi, ce plus tard fait tomber bien des illusions. — Partis le 20 de St Francisco, nous parcourûmes en quatre jours plus de 1,000 milles, pour nous rendre au fort Van-Couver, sur la Colombie. La nouvelle de la cessation des hostilités et de la soumission des Tribus Indiennes avait été reçue à Van-Couver. Toutefois, il restait encore à ôter aux sauvages des préjugés, des inquiétudes, des alarmes ; à corriger, à réfuter même de faux rapports, tels qu'il s'en fait généralement après une guerre, et qui plus tard auraient pu facilement les exciter à la renouveller.

Muni des ordres du Général en chef de l'armée, je quittais le fort Van-Couver le 29 d'Octobre pour me rendre parmi les tribus des Montagnes, à une distance d'environ 800 milles. Chemin faisant, je visitai les soldats catholiques dans les forts de Dalle-city et de Walla-walla. Dans ce dernier poste, j'eus la grande consolation de rencontrer le R.P. Congiato, à son retour de sa visite aux missions, et d'apprendre de lui des nouvelles bien rassurantes sur les dispositions des sauvages. A ma demande, le digne Commandant du Fort eut l'insigne bonté de donner la liberté à tous les prisonniers et aux otages, Cœurs d'alênes et Spokanes, et il me les confia pour les reconduire et les rendre à leurs nations respectives. Ces bons sauvages, surtout les Cœurs d'alênes, pendant leur captivité, avaient été le sujet d'une grande édification au milieu des soldats : Ceux-ci souvent les entouraient avec admiration pour les voir à leurs exercices de piété, le soir et le matin, et pour entendre leurs prières et le chant de leurs cantiques. Pendant tout le voyage ils ne cessaient de me témoigner leur sincère reconnaissance ; et leur exactitude à leurs devoirs religieux était pour moi une source de consolations et de bonheur. — Le 21 Novembre j'arrivai à la mission du Sacré-Cœur. J'y ai été retenu par les neiges jusqu'au 18 Février 1859. Pendant cet intervalle, nous avons eu 43 jours et 43 nuits où la neige est tombée avec plus ou moins d'abondance. 7 jours de pluie, 21 jours de temps couvert et 16 jours de temps clair et froid...... Je partis de la mission le 18 Février avec le R.P. Joset, qui m'accompagna jusqu'à notre rencontre avec le P. Hoecken, qui s'était proposé de venir au-devant de nous sur la rivière à Clark ou Pends-d'oreille. Les glaces, les neiges, les pluies et les vents retardèrent beaucoup notre course dans nos frêles canots d'écorce, sur les rivières et les grands lacs. Souvent nous étions en danger pour franchir les rapides et les chûtes. La rivière Clarke en est parsemée : j'en comptai 34 dans l'espace de 70 milles. Partout nous rencontrions de petits camps Indiens dans leurs quartiers d'hiver. A l'approche de cette saison, ils sont obligés de se séparer et de s'éparpiller dans les forêts et le long des rivières et des lacs, où ils vivent de chasse et de pêche. Ils nous reçurent partout avec la plus grande bienveillance, et malgré leur extrême pauvreté, ils partagèrent volontiers avec nous leur petite ration de vivres, et leurs minces provisions. Ils profitèrent avec empressement de notre présence, pour assister aux instructions et à la messe, et pour suivre les autres exercices de piété, tels que les prières du soir et du matin, selon que les circonstances nous le permirent. Le 11 Mars j'arrivai à la mission de St Ignace, parmi les Pends-d'oreilles des Montagnes.

Les Koetenais, voisins des Pends-d'oreilles, ayant appris mon arrivée, avaient fait plusieurs jours de marche à travers les neiges, pour venir me serrer la main, et me témoigner leur reconnaissance filiale. En 1845, j'avais séjourné quelque temps parmi eux. J'étais le premier prêtre qui leur eut annoncé la parole de Dieu, et j'avais

donné le Baptême à tous leurs petits enfants, et à un bon nombre d'adultes. Aujourd'hui ils venaient avec une simplicité primitive et humble, pour m'assurer qu'ils étaient restés fidèles à la prière, c'est-à-dire à la religion, et à tous les bons avis qu'ils avaient alors reçus. Tous les Pères me parlaient de ces bons sauvages avec les plus grands éloges. Chez eux continuent à régner dans toute leur vigueur, l'union fraternelle, la simplicité évangélique, l'innocence et la paix. Leur honnêteté est telle et si bien connue, que le traiteur quitte son magasin et le laisse ouvert, quelquefois pendant plusieurs semaines; les Indiens y entrent et s'y servent eux-mêmes, selon leurs besoins présents, et au retour, le traiteur est fidèlement payé pour tous les objets ôtés. Il m'a déclaré lui-même que dans cette sorte de commerce il ne lui avait jamais manqué la valeur d'une épingle. — Le 18 Mars je me rendis à la vallée Ste Marie, à travers les neiges, (distance 70 milles), pour y revoir mes premiers enfants spirituels des Montagnes, les pauvres Têtes-plates. Ils ont été grandement consolés en apprenant que Votre Paternité avait leur bonheur spirituel à cœur, et l'intention de faire reprendre la mission. Le grand-chef m'assurait, que depuis le départ des Pères, ils avaient continué tous les jours matin et soir à se rassembler pour réciter ensemble leurs prières; à sonner l'Angelus aux heures usitées, et à s'arrêter le Dimanche pour glorifier le Saint jour du Seigneur. Je n'ose pas entrer dans tous les détails sur les dispositions présentes de cette petite tribu, de peur d'être trop long. Dans l'absence de leurs Pères, le démon y a causé des ravages, mais avec la grâce du Seigneur, le mal n'est pas irréparable; leurs pratiques journalières de piété et les entretiens que j'ai eus avec eux pendant plusieurs jours, m'ont donné la consolante conviction que la Foi s'est maintenue parmi eux, et qu'elle y porte encore des fruits de salut. — Partout dans mes rapides visites dans nos missions des Montagnes rocheuses, j'ai été reçu de la part des Indiens, avec toutes les démonstrations d'une joie sincère et filiale. Je pense pouvoir dire à Votre Paternité que ma présence au milieu d'eux leur aura été de quelque utilité sous le rapport religieux aussi bien qu'au point de vue temporel. J'ai fait de mon mieux pour les encourager à persévérer dans la religion et à maintenir les conditions de la paix conclue avec le Gouvernement. Dans cette tournée j'ai eu le bonheur de donner le Baptême à plus de cent enfants, et à un bon nombre d'adultes.

Le 16 Avril, selon les ordres que j'avais reçus du Général en chef de l'armée, je me rendis au Fort Van-Couver et quittai la mission de St Ignace. A ma demande, tous les chefs des différentes tribus des Montagnes m'accompagnèrent, pour renouveler la paix avec le Général et avec le surintendant des affaires indiennes. Voici leurs noms et le nom de la nation à laquelle ils appartiennent: *Alexandre Templaghetzin*, ou l'homme sans chevaux, Grand chef des Pends-d'oreilles; *Victor Alamiken*, ou l'homme heureux, (qui porte admirablement bien son nom, car c'est un Saint) Grand chef des Kalispels; *Adolphe Kwilkwêschapo*, ou la plume rouge, Chef Tête-plate: *François Saxa*, ou l'Iroquois, autre chef Tête-plate; *Denis Zenemtietze* ou la Robe du Tonnerre, Chef des Schuyelpi ou Chaudières; *André* et *Bonaventure* chefs et braves parmi les Cœurs d'alêne ou Skitsuumish: *Kamiatkin*, grand chef des Yakomans, et *Gerry*, grand chef des Spokanes. Ces deux derniers sont encore payens, toutefois leurs enfants ont reçu le baptême. Nous eûmes de grandes misères et beaucoup de dangers dans le voyage, à cause des hautes eaux des rivières et de la grande abondance des neiges. Pendant dix jours, nous dûmes nous frayer une route à travers des forêts épaisses où des milliers d'arbres abattus par les vents et les tempêtes, se croisaient et étaient recouverts de 4, 6, et 8 pieds de neige; plusieurs chevaux y perdirent la vie; mon cheval et moi nous culbutâmes souvent, mais à part quelques bonnes contusions et égratignures, un chapeau troué et mis hors de service, un pantalon déchiré, et une soutane en lambeaux, je suis sorti sain et sauf de la mauvaise forêt. J'y ai mesuré des cèdres blancs de cinq, six et sept brasses de circonférence au tronc, et d'une hauteur proportionnée. Après un mois de voyage, nous arrivâmes au fort Van-Couver.

Le 18 Mai, l'entrevue eut lieu entre le Général, le Surintendant, et les Chefs Indiens: elle produisit les

résultats les plus heureux de part et d'autre. Environ trois semaines furent accordées aux chefs pour visiter, aux frais du Gouvernement, les principales villes de l'État de l'Orégon et du territoire de Washington, avec tout ce qu'elles possèdent de remarquable et d'intéressant. - La visite qui parut le plus intéresser nos chefs fut celle qu'ils firent à la prison de Portland et aux malheureux, qui s'y trouvaient chargés de chaînes, surtout quand on leur expliqua les causes, les motifs et la durée de leur emprisonnement. Le chef Alexandre en retint le souvenir: à peine de retour à son Camp, il rassemble son peuple, leur raconte toutes les merveilles des blancs et surtout l'histoire de la prison: "Nous n'avons, disait-il, ni chaînes, ni prisons, et c'est pourquoi un grand nombre sont méchants et ont l'oreille dure. En ma qualité de chef, je suis déterminé à remplir mon devoir. Je me servirai du fouet pour punir les coupables, que tous ceux qui ont des reproches à se faire se présentent." Après sa courte harangue l'un se présentait après l'autre, pour obtenir sa portion de coups, plus ou moins forte. Les flagellations durèrent un jour et demi. - Avant de quitter le pays civilisé tous les chefs reçurent des présents du Général et du Surintendant, et ils retournèrent dans leur pays joyeux et contents. Pour moi-même, j'avais accompli auprès des Indiens, la tâche que le Gouvernement m'avait imposée. J'exposai au Général mon désir de retourner à St Louis par l'intérieur du pays. Il accéda à ma demande avec une grande affabilité, et dans la longue réponse qu'il m'adressa à ce sujet, il rendit à mes services le témoignage le plus honorable. - Vers le 15 Juin, je quittai de nouveau avec les chefs, le Fort Van-Couver, pour retourner aux Montagnes. Je passai le 7, 8, et 9 Juillet à la mission du Sacré-Cœur, parmi les Cœurs d'alêne. De là je continuai ma route pour St Ignace, avec le P. Congiato, et en huit jours le trajet était fait, non pas toutefois sans bien des misères qui méritent ici une légère mention.

Imaginez-vous des forêts vierges des plus épaisses, où se trouvent des milliers d'arbres abattus dans tous les sens, où le sentier est à peine visible et se trouve obstrué par des barricades que les chevaux ont constamment à franchir, et qui mettent chaque fois en danger la vie du cavalier. Deux belles rivières ou plutôt deux gros torrents, le Cœur d'alêne et le St François de Borgia traversent ces forêts en serpentant. Leurs lits sont formés d'énormes blocs détachés des rochers et de grosses pierres glissantes et arrondies par les eaux. Le sentier traverse le premier de ces torrents 39, et l'autre 32 fois: l'eau arrive souvent jusqu'au ventre du cheval, quelquefois au-dessus de la selle. On s'estime heureux, à chaque traversée, d'en sortir n'ayant que les jambes mouillées. - Une haute montagne d'environ 5.000 pieds d'élévation au-dessus de la vallée, ou plutôt une chaîne de montagnes, appelée la chaîne de la Racine amère, sépare les deux rivières. Les flancs de ces rochers garnis d'épaisses forêts de cèdres et d'une grande variété de pins présentent de grandes difficultés, à cause du nombre considérable d'arbres qui s'y rencontrent abattus dans tous les sens, sur des endroits à pic et aux bords des précipices. Ajoutez les vastes champs de neige qu'on a souvent à franchir, quelques-uns de 8 à 12 pieds de profondeur. Après huit heures d'une marche pénible et fatigante, nous arrivâmes dans une belle plaine émaillée de fleurs variées qui forme le sommet de la Montagne du Calvaire, où à mon premier passage, il y a seize ans, une Croix avait été élevée. Dans ce bel endroit, et après une marche si rude et si longue, j'aurais désiré de camper. Le P. Congiato, persuadé que deux heures de plus nous mèneraient au pied de la Montagne, nous engagea à continuer notre marche. Les deux lieues de distance présumées sont parcourues et quatre autres lieues les suivent, et l'obscurité nous surprend au milieu des obstacles. Sur le versant oriental de la Montagne nous rencontrons d'autres monticules de neige à passer, d'autres barricades d'arbres renversés à surmonter. Ici, sur le bord de rochers coupés à pic; là, sur une pente presque perpendiculaire, le moindre faux pas peut nous précipiter, on ne sait où! Sans guide, sans chemin frayé, au milieu d'une profonde obscurité, séparés les uns des autres, nous appelons à notre secours sans pouvoir obtenir la moindre assistance! On fait chûte sur chûte; on marche à tâtons ou à quatre pattes le mieux que l'on peut, toujours en descendant. Enfin une lueur d'espoir nous est accordée. Nous entendons de loin le mugissement sourd des eaux, et le bruit des chûtes et des cascades du gros torrent que nous cherchons; chacun de se diriger aussitôt de ce côté, tous ont le bonheur d'y arriver, mais l'un après l'autre, entre les 11 et 12 heures du soir, après une marche de 15 h.

heures, fatigués et comme hors de combat, les habits en lambeaux, avec des écorchures et des contusions nombreuses, mais toutefois non sérieuses. On fait à la hâte le dîner-souper; chacun raconte l'histoire de ses culbutes, et divertit ses compagnons. Le bon P. Congiato reconnait qu'il s'était trompé dans ses calculs, et il est le premier à en rire, et de bien bon cœur. Les pauvres chevaux ne trouvèrent rien à manger dans cet endroit pendant toute la nuit.

Je ne puis m'empêcher de témoigner ici ma reconnaissance à tous les Pères et Frères des missions du Sacré Cœur et de St. Ignace, pour leur charité vraiment fraternelle à mon égard, et le concours efficace qu'ils m'ont prêté pour remplir la mission spéciale qui m'avait été confiée. — Le P. Congiato tient Votre Paternité au courant de l'état actuel des missions des Montagnes; c'est pourquoi je m'abstiens d'entrer dans ces détails. Permettez-moi seulement de vous recommander ces pauvres enfants du désert. La Sainte Providence, je l'espère, ne les abandonnera pas; ils ont déjà au Ciel un très grand nombre d'intercesseurs dans ces milliers d'enfants, morts après avoir reçu la grâce du Baptême; dans un très grand nombre d'adultes qui, après avoir vécu en bons chrétiens, ont quitté cette vie dans les sentiments les plus pieux; ils peuvent surtout compter sur la protection de Louise de la tribu des Cœurs d'alêne, et de Loyola, chef des Kalispels, dont la vie a été une suite non interrompue d'actes héroïques de vertu et qui sont morts presque en odeur de sainteté. Je me propose d'envoyer à Votre Paternité les notes que j'ai pu recueillir sur leur vie et leur mort édifiante.

Le 22 Juillet je quittai la mission de St. Ignace accompagné du P. Congiato et de quelques guides et chasseurs sauvages. La distance jusqu'au fort Benton est d'environ 200 milles. Le pays qu'on traverse pendant quatre jours est beau et pittoresque et n'offre aucun obstacle à franchir; c'est une suite de forêts ouvertes, de belles prairies, de beaux torrents, de jolies petites rivières, et çà et là des lacs, de 3 à 6 milles de circonférence, d'une eau claire comme le cristal, offrent aux voyageurs les coups d'œil les plus charmants. Nous avons donné le nom de Sainte Marie au plus grand de ces lacs.

Le 26 Juillet, nous traversâmes la Montagne qui sépare les sources de la Colombie de celles du Missouri, au 48e degré de latitude Nord, et 3e de longitude. Le trajet ne dura qu'une 20e de minutes; il est très facile, même pour des charettes et des wagons. Nous suivions la vallée de la Rivière au soleil presque à son embouchure. En passant, nous avons visité les grandes chutes du Missouri: la principale a 93 pieds; les autres, réunies dans l'espace de 19 milles, ont quatre cents pieds. Le P. Hoecken et le F. Magri étaient venus au-devant de nous. Le 29, nous arrivions au fort Benton, poste de la Compagnie des pelleteries de St. Louis, où tous les employés nous témoignèrent la plus amicale bienveillance. Les Pieds-noirs occupent un immense territoire. Ils comptent de dix à douze mille âmes dans les six tribus qui composent la nation. Ils ont demandé des Robes-noires depuis plusieurs années et ce désir paraît être universel. Dans ma visite de 1846, ils m'avaient supplié de leur accorder un Père pour les instruire. C'est alors que le P. Point hiverna au milieu d'eux. Le résultat de sa mission se trouve constaté dans ma 23e lettre (*Précis historiques*). Leur grand désir paraît enfin accompli; le P. Hoecken se trouve aujourd'hui sur les lieux, et je viens de lire avec le plus grand plaisir dans les annales de la Propagation de la Foi, que c'est avec l'entière approbation de Votre Paternité que l'œuvre de la conversion des Pieds-noirs va commencer.

A notre arrivée dans ces parages, un grand nombre d'Indiens étaient campés à l'entour et dans le voisinage du Fort; c'était le temps de la distribution des présents que leur font annuellement les agents du Gouvernement. Ils manifestaient leur joie et leur contentement à la présence du missionnaire dans leur pays, et ils espéraient que tous lui ouvriraient l'oreille et le cœur; c'est-à-dire, dans la signification sauvage, qu'ils seraient dociles et attentifs à ses instructions. Le chef d'un gros camp, dans une de nos visites, nous raconta un fait assez remarquable, que je crois digne de mention; la nouvelle s'en est répandue dans les camps Pieds-noirs, et ils ont conçu la plus haute vénération pour notre Sainte Religion: — Lorsque le P. Point se trouvait parmi les Pieds-noirs, il avait présenté quelques Croix à plusieurs chefs comme marques distinctives. Il leur avait expliqué la signification de la Croix

et de l'image du Christ, les exhortant, dans les dangers surtout, à invoquer le Fils de Dieu, dont ils portaient l'image et de mettre toute leur confiance en lui. Le Chef qui raconte le fait, faisait partie d'une bande de trente guerriers, qui étaient allés en guerre contre les Corbeaux. Ceux-ci ayant reconnu les pistes de leurs ennemis se réunirent à la hâte et en grand nombre pour les combattre et pour les détruire. Ils les découvrirent bientôt, barricadés dans la forêt et protégés par un tas d'arbres secs et de branches, et les entourèrent en jetant le cri de guerre. Les Pieds-noirs, à la vue du nombre supérieur de leurs adversaires qui venaient fondre sur eux à l'improviste, étaient dans la ferme persuasion qu'ils allaient tous périr par leurs mains. Un d'entr'eux portait sur sa poitrine le signe du salut, la Croix. Il se rappela alors les paroles de la Robe-noire. Il les communique à tous ses compagnons, et tous répètent, c'est notre unique chance de salut! Ils invoquent ensuite le Fils de Dieu représenté sur la Croix et quittent la barricade. Le porteur de la croix s'élance en avant et tous le suivent. Les Corbeaux dirigent contr'eux une quantité prodigieuse de balles et de flèches: aucun n'est sérieusement atteint, et ils échappent tous heureusement. En finissant sa narration, le chef ajouta d'un ton plein d'énergie et de sentiment. "Oui, la prière (religion) du Fils de Dieu est seule bonne et puissante; nous désirons tous de nous en rendre dignes et de l'embrasser".

J'avais l'intention lorsque je quittai le Général Hearny, et avec son consentement, de faire tout le voyage à cheval jusqu'à St. Louis, dans l'espoir de rencontrer un plus grand nombre de nations Indiennes, et surtout la tribu nombreuse et guerrière des Camanches, pour conférer avec eux sur l'objet de ma mission. J'ai été forcé de renoncer à ce projet, car mes six pauvres chevaux étaient tout à fait épuisés de forces et hors d'état de parcourir le grand espace qui me restait encore à franchir. Ils étaient tous plus ou moins blessés sur le dos; les chaleurs excessives de l'été ne faisaient qu'augmenter le mal; et comme ils n'avaient pas été ferrés, leur sabot s'était usé en traversant si souvent des rivières rocailleuses et les chemins raboteux des montagnes. Dans l'embarras où je me trouvais, je fis construire un petit esquif au Fort Benton, et le digne Mr. Dawson, surintendant de la Compagnie des Pelleteries, eut l'insigne bonté de m'accorder trois bons rameurs et un pilote..... Le 3 du mois d'Août, je fis mes adieux aux PP. Congiato et Hoecken et au cher F. Magri, et je m'embarquai sur le Missouri célèbre par ses écueils et par les dangers de sa navigation. Dans notre frêle nacelle nous parcourûmes environ 2,400 milles, faisant de 50 à 60, quelquefois même avec un vent favorable et à la voile, jusqu'à 80 milles par jour. Dès la rencontre du premier bâteau à vapeur, nous nous y embarquâmes avec nos petits effets. Il fit au-delà de 700 milles en six jours, et le 23 Septembre, veille de la fête de Notre Dame de la Merci, il entra dans le port de St. Louis.

Dans cette longue course sur l'eau, nous passions les nuits à la belle étoile, ou sous une petite tente, souvent sur des bancs de sable pour nous mettre à l'abri des moustiques, ou sur le bord d'une plaine, ou dans une forêt vierge. Souvent nous entendions les loups hurler près de nous, et les grincements, les cris sourds des ours gris, le roi des animaux de ces contrées, sans toutefois nous en effrayer. C'est au désert surtout qu'on reconnait que le Seigneur a inspiré la crainte de l'homme à tous les animaux. C'est encore au désert et loin de toute habitation humaine, qu'il nous était donné d'une manière toute spéciale, d'admirer et de remercier la Providence paternelle du Seigneur, qui pourvoit si abondamment aux besoins de ses enfants sur la terre. Nous vivions au milieu de l'abondance: les rivières nous procuraient d'excellents poissons de différentes espèces, des poules d'eau, des canards, des outardes et des cygnes. Les forêts et les plaines nous fournissaient des fruits et des racines. Le gibier ne nous a pas fait défaut un seul jour; partout nous trouvions sur notre passage, soit d'immenses troupeaux de buffles, soit de biches ou des chevreuils, des cabris, des grosses-cornes, des faisans, des tourdes, des dindes sauvages et des perdrix. — Chemin faisant le long du Missouri, j'ai rencontré des milliers d'Indiens appartenant à différentes tribus; des Assiniboins, des Corbeaux, des Minataries, des Riccaries, des Sioux etc. Partout je me suis arrêté un ou deux jours au milieu d'eux. Je recevais de leur part les plus grands témoignages de respect et d'affection,

et ils prêtaient la plus vive attention à toutes mes exhortations. Depuis nombre d'années, toutes ces tribus désirent d'avoir des missionnaires et d'être instruites. - Ma grande consolation, je dirai presque la seule, c'est d'avoir été entre les mains de la Providence dans le cours de ce long voyage l'instrument du salut éternel d'environ 900 pauvres petits enfants abandonnés, auxquels j'ai conféré le baptême; plusieurs semblaient n'attendre ce bonheur que pour s'envoler vers leur Dieu et le louer pendant toute l'éternité.

A Dieu seul et à la Bienheureuse Vierge Marie, notre très-humble et profonde reconnaissance pour la protection et les bienfaits reçus pendant ce long et dernier voyage. Après avoir parcouru sur terre et sur les rivières 8,314 milles anglais et 6,950 sur mer sans aucun accident grave, je suis arrivé sain et sauf à St. Louis, au milieu de mes chers Frères en J.C. - Je suis avec le plus profond respect etc. P. J. de Smet, S.J.

Guyane française. Nouvelles des Pénitenciers, 2 Janvier 1860. - St. Joseph. - L'église, qui n'est qu'une vaste case en bois, que l'on nous a cédée en attendant qu'on en construise une en pierres, se meuble de tout ce qui est nécessaire au culte. On vient d'y placer une chaire, faite d'un bois jusque là inconnu, même en Guyane, et dont les nuances sont d'une grande beauté. On nous a aussi donné deux armoires de sacristie faites du même bois et artistement travaillées. - Le Commandant de St. Joseph, jeune officier de bonne éducation, et d'un caractère fort doux, se montre l'ami de l'Aumônier. Les surveillants y sont remplacés par les gendarmes, et l'esprit public en est meilleur. On dit que l'on va faire le même changement dans tous les pénitenciers. Sera-ce un bien ou un mal?... je ne saurais le dire encore... Plusieurs des repris de justice se préparent à communier aux fêtes de Noël... Ces jours derniers, après la messe du Dimanche, un bon vieux arrive au P. Gonnet et lui dit: "Ah! mon Père, vous avez bien fait votre métier aujourd'hui; mais, croyez-le, nous n'avons pas oublié ces choses, voici la fête, nous ferons notre devoir". - Ils viennent en grand nombre chercher des livres, et depuis un certain temps ils en ont soin, et les lisent avec fruit. Auparavant ils prenaient plaisir à les déchirer. Nous avons 6 chantres de 1er mérite, dit le P. Gonnet, auxquels pour les vêpres se joint un nombreux parterre. Le jour de Noël, 16 personnes ont communié à St. Joseph, dont 5 repris de justice. C'est peu pour une population de 500 hommes. - Le P. Bertrand a été parfaitement reçu par le jeune Commandant. Celui-ci, le jour de Noël, avait gracié tous les prisonniers. Il veut bien faire; je crois qu'il réussira, grâce surtout à sa vie régulière, ennemie de tout excès.

Ile-royale. - Nous commençons à célébrer les fêtes titulaires de nos églises avec grande solennité: Exemption complète de travail, la messe et les vêpres, sermon comme le Dimanche; cette année la fête titulaire de l'Ile royale qui est l'Immaculée Conception, s'est célébrée avec une véritable pompe, et en même temps avec beaucoup d'édification. Le P. Gonnet a fait une excellente instruction à la grand messe. - Le lendemain de la belle fête de l'Immaculée Conception, 11 transportés se sont évadés de l'Ile royale. Ce sont en grande partie des pêcheurs et des canotiers. 5 s'étaient évadés de l'Ilet-la-mère quelques semaines auparavant et n'ont pas reparu, pas plus que ceux de l'Ile royale. J'aurais désiré que le P. Gonnet, qui est goûté des transportés, donnât une petite mission à l'Ile royale; malheureusement ma lettre est restée 15 jours à la poste, comme il est d'usage ici, et n'a pu arriver à destination que 8 jours avant Noël. Le Père a dû se contenter d'une retraite. Il m'écrit qu'elle a été très-suivie, et ajoute: Je vous envoie la liste des hommes que j'ai confessés et qui ont communié le jour de Noël. Cette liste sera sans doute la moins consolante de celles que vous recevrez. Elle ne renferme que 41 noms et 6 personnes libres. Toutefois il est une consolation pour moi: les hommes que j'ai vus sont pour le très-grand nombre de braves gens sur âge, qui viennent presque chaque jour au chapelet. J'ai toute confiance qu'ils ont fait une bonne Communion. - Le P. Leroy m'écrit de son côté qu'il a eu de très-nombreuses communions à Noël; mais il ne m'en donne pas le nombre. Il y a eu 40 décès à l'Ile royale dans ce seul mois de Décembre. 25 malades de St. Louis qui y avaient été envoyés sur la fin d'Octobre, sont presque tous morts: l'hôpital est encombré. Ce grand nombre de décès que nous avons dans tous les pénitenciers

tient à plusieurs causes. L'année a été mauvaise. Les santés de ces pauvres gens s'usent dans le travail et les privations, et il faut s'attendre désormais à les voir tomber en foule.

Le Gardien. – 70 hommes sur 650 y ont communié à Noël. Ces pauvres gens ont fait en cela un grand acte de courage ; car après leur action de grâces, ils ont eu à essuyer les avanies de leurs camarades. Ils ont montré beaucoup de patience, ne répondant point une seule parole, se retirant en silence ; c'est là au moins une consolation pour nous, de songer que pour remplir leurs devoirs, il faut qu'ils montrent beaucoup de courage, s'exposant à de mauvais traitements ; nous avons donc moins à craindre l'hypocrisie de leur part –.

Mont-Joli. – Toujours affecté aux repris de justice.... Le P. Gaudré y a été deux et trois fois la semaine pendant l'Avent.... dix condamnés sur 150 ont communié à Noël... 11 à la géôle qui a eu aussi ses instructions. 4 noirs avaient fait leur 1ère Communion quelques jours auparavant –.

Montagne d'Argent. – La Montagne est celui de nos pénitenciers qui a le moins de malades. Elle est occupée par les repris de justice. Le P. Mirebeau n'en est pas mécontent ; il trouve chez eux un bon nombre de dispositions consolantes. – Je n'ai point de nouvelles de sa santé ; les relations avec La Montagne sont difficiles et rares ; le P. Mirebeau pourrait mourir comme le P. Moret, sans que je pusse en être informé.

Ilet-la-Mère. – Le P. Garnier écrit le lendemain de Noël : "Nous avons eu hier 103 Communions de transportés, et 10 de personnes libres. Un homme de 77 ans a fait sa 1ère Communion avec des dispositions d'autant moins suspectes, qu'il s'est éprouvé plus longtemps et plus sérieusement lui-même. Le brigadier de gendarmerie me semble avoir fait aussi une conversion sincère.

Ste Marie. – Le 20, le Gouverneur m'envoie communication de la dépêche ministérielle qui supprime La Comté. St Augustin est évacué depuis longtemps ; Ste Marie le sera, dès que le matériel sera transporté dans les autres pénitenciers, ce qui demandera probablement 4 ou 5 mois. Je ne pouvais guère apprendre plus agréable nouvelle. Il y reste 240 hommes. Tous les malades sont évacués sur Cayenne. –

Maroni. – Le P. Nicou qui s'est rendu au Maroni le jour même de la St Fr. Xavier, a pu dire la messe sur le vapeur, avec la permission du Préfet Apostolique. C'est la première fois que nous avons ce bonheur. Le P. Nicou a débuté par une espèce de mission ; voici ses premières impressions : "En général, très peu de piété ; la plupart des hommes paraissent indifférents ; quelques-uns aimeraient à remplir leurs devoirs, si la crainte de passer pour hypocrites ne les retenait ; et ici, il faut le dire, cette crainte fera beaucoup de mal. Plusieurs ont sans cesse le murmure sur les lèvres, et paraissent mécontents, quand on leur dit d'avoir patience, ou bien lorsqu'on leur parle du bon Dieu ; je crains que ces derniers, ayant plus d'audace que les autres, n'en viennent jusqu'à faire dominer l'esprit qui les anime ; ce qui serait un grand malheur pour la colonie naissante. Je ne puis encore prévoir quel sera le résultat de mes travaux pour la fête de Noël. Quelques-uns en assez petit nombre sont déjà venus, c'est encore de bonne heure. Mes prédications paraissent leur être agréables, ils m'écoutent avec attention, et rendent bon témoignage de moi. (Tout est beau dans les commencements). J'engage tous les hommes que je rencontre à venir à confesse pour la fête ; tous me le promettent ; tiendront-ils parole ? Je me suis annoncé comme auxiliaire du P. Bertrand, qui, je l'espère,

restera ici jusqu'à la fête; et je n'ai rien fait d'extraordinaire, quoique j'aie déployé toutes mes forces en fait d'éloquence et d'action individuelle. Je suis persuadé qu'un très-grand nombre, qui n'approchent pas d'ordinaire aux grandes fêtes viendront pour celle-ci, car la plupart de ceux que j'ai vus, ne s'étaient pas présentés à la Toussaint. Quel sera ce nombre? Je prie tous les jours le Seigneur et sa Ste Mère de vouloir bien l'augmenter. Marie Immaculée m'a écouté, et aujourd'hui même, jour de sa fête, elle m'a fait cadeau d'un énorme poisson; c'est un transporté âgé de 40 ans, qui n'a pas fait d'autres communions que sa première, et qui en m'abordant a commencé par me dire: " Ah! ça, mon Père, je ne viens point, comme il y en a, pour obtenir des faveurs; c'est tout de bon".. Vous pouvez penser, mon Père, qu'il a été le bien-venu. Puisse-t-il être suivi de beaucoup d'autres. Nous avons eu ce matin, grand messe et sermon à six heures, il y aura ce soir sermon et salut solennel. Je ne suis pas encore bien décidé à prononcer le mot de mission, j'y penserai devant le bon Dieu; mais si je ne prononce pas ce nom, je ferai à la place une retraite préparatoire, se composant de deux instructions par jour, pendant la dernière semaine, sans demander aucune prolongation du temps destiné aux exercices religieux. Parfois je me berce de l'espoir d'obtenir des résultats bien glorieux pour Dieu, d'autres fois l'espérance est moins grande; je sens chaque jour de plus en plus que la prière est l'arme la plus puissante pour arriver au but désiré; croyez cependant, mon Père, que je ne néglige aucun moyen humain."

Le P. Nicou écrivait du Maroni le 30 Décembre: "Mes travaux apostoliques ne sont point, hélas! ce qu'ils auraient dû être, probablement par ma faute; cependant ce n'est point le courage qui m'a manqué, et je ne vois pas encore ce que j'aurais pu faire de plus. J'ai prêché tous les jours de cette semaine, et toujours on a paru m'écouter avec intérêt. Je n'ai point excité un enthousiasme semblable à celui des missions; mais on venait m'entendre avec plaisir, et tous ces gens me témoignaient le plus vif attachement. Je pense que le chiffre des Communions atteindra 350. Dans ce nombre sont compris à peu près 75 malades et les 24 femmes transportées qui nous restent. J'ai eu plus de 30 retours marquants de 10 à 35 ans, et le P. Bertrand 4 ou 5. Parmi ces retours, j'ai à compter 3 premières Communions dont l'une sera faite par un homme de 54 ans, père de 7 enfants."

Et le 7 Janvier: - J'ai été trop modeste dans les détails que je vous ai adressés relativement à nos fêtes de Noël. Comme j'écrivais la veille de Noël au matin, je ne pouvais pas connaître définitivement le résultat; il a dépassé de beaucoup les chiffres que je vous ai envoyés. Je vous annonçais à peu près 350 Communions pour le jour de Noël, nous en avons eu en tout au moins 440. La cérémonie de la nuit de Noël a été des plus magnifiques et des plus douces; on peut dire que la Communion a été générale; il ne restait que quelques individus épars çà et là, et qui semblaient avoir honte; encore m'en est-il venu une trentaine pour le 1er jour de l'an, et parmi eux 2 retours de 20 à 30 ans. - L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner pendant toute la cérémonie, qui a duré plus d'une heure et demie. L'action de grâces s'est faite en commun; et à la fin, je n'ai pu renvoyer mes hommes de l'église pendant qu'on chantait un cantique, ils ont voulu rester jusqu'à ce qu'il fût achevé. Il faut dire aussi que nous avions un chœur de musiciens qui a parfaitement exécuté plusieurs morceaux latins et français. - Le 1er jour de l'an s'est bien passé, nous avons eu en tout 60 Communions; j'ai prêché la veille au soir, sur la reconnaissance que nous devions à Dieu, et sur la contrition. Au salut nous avons chanté le Parce Domine et le Te Deum, comme en France. Le jour, j'ai prêché le matin et le soir. Le soir du 1er de l'an, on a signalé quelques ivresses, mais elles étaient peu nombreuses; et le plus grand tapage qu'il y ait eu dans le camp, est venu des hommes de St Louis, et des marins de la goëlette en station dans la rade.

Je n'ai pas, mon Rév. Père, d'excellentes nouvelles à vous annoncer sur notre état sanitaire; je vous envoie la liste de nos décès, elle est assez chargée, comme vous pourrez le voir. Sur les 28 du mois de Décembre, 2 appartiennent à St Louis; sur les 8 autres du mois de Janvier, 4 sont à nous. Le chiffre de nos malades est énorme. Toutes les salles sont pleines, et si Dieu continue à nous éprouver, on va probablement me demander un bout de la nef de notre église.

S'il faut en croire les médecins, les pluies qui tombent en abondance, vont changer la face des choses, et rendre la santé aux malades; c'est aussi l'espérance du Commandant. En attendant, outre nos 200 malades, nous avons la moitié de nos hommes qui ne peuvent pas se tenir debout, on les voit se traîner comme des squelettes. Ils me font pitié quand ils viennent me voir. Un bon nombre d'entre eux sont exaspérés et par la mauvaise nourriture qu'ils ont, et surtout par la vue des morts et des mourants. Il y a quinze jours, nous avons nommé 34 nouveaux concessionnaires; 2 sont déjà morts. Je dois faire 7 mariages en 8 jours; deux des futurs époux vont chaque jour à la visite du médecin, et s'ils ne sont pas à l'hôpital, ce n'est qu'à cause de la circonstance où ils se trouvent. Quant à moi, mon Rév. Père, je n'ai qu'à rendre grâces à Dieu, ma santé est parfaite; j'ai plus de force que je n'en avais en France".

Mort édifiante d'un repris de justice.

Au milieu de nos épreuves, Dieu vient de nous ménager une grande consolation, un vrai retour, une grande conversion, suivie d'une belle et sainte mort. -- Parmi les 500 repris de justice arrivés de France par l'Amazone, et débarqués à la Montagne d'Argent le 5 Juillet 1859, se trouvait un jeune homme de 24 ans, né à Châlons-sur-Marne, ayant fait 5 années de prisons pour 8 condamnations, 4 vols, vagabondages et plusieurs ruptures de ban. - Fatigué et malade de la traversée, il entra à l'hôpital le lendemain de son arrivée. Sa jeunesse, sa figure souffrante, un certain air d'honnêteté et de propreté répandu sur toute sa personne m'intéressèrent à lui dès la première visite que je fis aux nouveaux arrivés.
Comme il cousait parfaitement, les sœurs lui donnèrent, pour l'occuper et le désennuyer, des mouchoirs et des serviettes à ourler. "Mon Père, me dit-il un jour tout joyeux, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer". - Laquelle? cher Isidore - "Les bonnes Sœurs viennent de me promettre qu'elles feront leur possible, quand je serai guéri, pour me faire entrer à leur service pour la lingerie et pour la couture. Quel bonheur! je serai à l'abri du tumulte du camp, et avec elles, je n'entendrai pas un mot déplacé. Savez-vous, mon Père, ce qui me coûte davantage après l'exil et la séparation de mes parents? c'est d'être obligé d'entendre à chaque instant des conversations déplacées, des blasphèmes. Je ne suis pas meilleur que les autres, et le bon Dieu me punit à cause des chagrins que j'ai causés à mes bons parents; mais depuis quelques mois je ne sais ce qui s'est passé en moi, je ne puis rien souffrir qui soit inconvenant". - Vous ne savez pas Isidore, ce qui s'est passé en vous, je vais vous le dire: Avant votre départ pour la Guyane, vous ne priiez point, n'est-ce pas? - Peu, très-peu - Et maintenant? - Je prie tous les jours, ou au moins je pense à Dieu: Pendant la traversée je priais, je réfléchissais, nuit et jour, je pleurais au souvenir de mes parents et de mes fautes - Ajoutez aussi que vous avez repris votre médaille que vous aviez abandonnée - C'est vrai - Eh bien, la prière, la réflexion, la dévotion à la Ste Vierge, voilà les causes de ce changement que vous n'expliquez pas".

Je lui prêtai des livres sérieux, qu'il lut avec suite, et dont il me parlait souvent; il avait une prédilection pour l'Imitation de Notre-Seigneur. Sous ses yeux, un des plus robustes repris de justice mourut après un jour seulement de maladie, et sans avoir pu donner un signe de connaissance. Cette mort lui fit impression, et il me dit: Depuis mon arrivée en Guyane, je pense à me confesser. Vous ne m'en parlez pas, mon Père? - C'est que je sais que vous vous en occupez, et que j'aime mieux que cette démarche vienne de vous - Oh oui, j'y pense, et je veux réparer le passé par une bonne confession; autrefois j'ai rougi de ma religion: aujourd'hui je n'ai peur de rien, ni de personne. Tenez, autrefois je n'aurais osé faire cela; et en présence de tous ses camarades il fit un grand signe de Croix. Je lui avais donné un petit Crucifix; il le baisait devant tout le monde avec une foi, un sans-gêne qui faisaient plaisir. - De Juillet jusqu'à la mi-Août, la maladie se passa dans une alternative de statu quo, ou de moins bien. Il cousait, lisait, se promenait.... Mais quand il vit qu'il ne pouvait garder aucune nourriture, que les aliments les mieux préparés lui causaient des nausées: C'est fini, je n'en reviendrai pas, dit-il, et dès lors il envisagea la mort avec sang froid, puis avec joie - Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non la mienne; ce fut son mot d'ordre et sa devise. Comme aussi: "Ste Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort". - Avant de mourir, j'aurais voulu voir mes parents pour leur

demander pardon d'avoir quitté la maison paternelle, et leur avoir tant causé de chagrins; mais, mon Père, je compte sur vous pour me rendre ce service; vous leur écrirez, n'est-ce pas? — Oui, cher enfant, je vous le promets. — Oh, merci, merci..... Tenez, voilà l'adresse .... la rue ..." Cinq fois il me rappela la promesse d'écrire pour lui. — "Si vous saviez quels bons parents j'avais! et combien j'ai été coupable de ne pas les écouter! — Trois fois il communia pendant sa maladie, et reçut l'Extrême Onction avec pleine connaissance et grande piété. Maintenant pour la plus grande gloire de Dieu, et l'édification du prochain, je cite, tels que je les ai notés et recueillis de la bouche des Sœurs, les réflexions et sentiments pieux qui découlaient tout naturellement de son cœur. — O mon Père, dites-moi donc un mot pour me consoler! si vous saviez combien je souffre de ne pouvoir respirer! Volontiers, cher enfant, avec moi, dites: Seigneur j'ai espéré en vous, et je ne serai pas confondu. — Oui, c'est cela. — Dites encore votre mot: Que votre volonté soit faite. — Oui, vous avez raison. — Dites aussi: Ste Marie, mère de Dieu. — Oh! que vous faites bien de me rappeler la bonne Vierge ... je n'y pensais pas. — Et St Isidore et St Jean-Baptiste, vos patrons? — Oui, merci. — Et votre Crucifix, votre médaille, votre scapulaire? — Oh mon Père, restez, restez: je ne souffre pas autant quand vous êtes là .... et je pense au bon Dieu. Quel bonheur d'avoir près de moi un prêtre .... de si bonnes Sœurs! Vous ne m'abandonnerez point, n'est-ce pas? — Parfois je disais mon bréviaire près de lui et je lui traduisais certains passages analogues à sa position: Oh! l'Evangile, les Psaumes, que c'est beau! j'ai appris tout cela autrefois! — En effet, il était très-instruit de sa religion, et rappelait souvent les circonstances de la passion de N.S. — Quel avantage que cette première instruction! — Dévoré de soif, il demandait à la sœur quelque boisson rafraîchissante. Celle-ci lui nommait plusieurs boissons en lui disant de choisir celle qui lui agréerait, et après un instant de réflexion: Tenez, ma Sœur, N.S.J.C. n'a eu que du fiel et du vinaigre, je puis bien me passer de ces douceurs. — Une autre fois la Sœur lui offrait du raisin de France: il essaya vainement de sucer deux grains. — Je ne puis même pas manger un raisin!! que votre volonté soit faite! — Obligé de garder dans le lit toujours la même position, il dit à la Sœur: Je suis cloué sur la Croix, comme Jésus-Christ. Ma Sœur, je viens de me plaindre, ce n'est pas bien; je n'aurais pas dû le faire, n'est-ce pas? — Mais reprend la sœur, c'est la nature qui se plaint, ce n'est pas votre volonté. — Oh oui, ma Sœur, vous avez raison: ce n'est pas mon cœur, c'est ma bouche qui a parlé: je ne voudrais pas murmurer".

Je copie sans y rien changer le récit touchant de la Sœur supérieure. — On sait à quel point de maigreur arrivent les poitrinaires: notre pauvre Isidore n'avait plus que la peau et les os. La dernière fois qu'il communia, c'était en viatique, et la Sœur supérieure avait voulu passer la nuit auprès de lui. Quelques instants après avoir communié, se tournant vers elle, et lui montrant avec une expression indicible ses bras et sa poitrine décharnés: O ma Sœur, il faut que N.S. soit bien bon pour venir dans un pauvre corps comme le mien! O mon Dieu, je vous offre la pauvre maison de mon corps. — Ma Sœur, si je viens à m'endormir pendant la nuit de ma Communion, ce ne sera pas un péché, n'est-ce pas? Je suis si fatigué!! Je ne pourrai point remercier le bon Dieu de vive-voix: je ne puis plus parler: mais je le ferai du fond de mon cœur.

Il était très-reconnaissant des services et des attentions dont il était l'objet: une fois, après un service rendu, il dit: Ma Sœur, je vous demande pardon de toutes les peines et fatigues que je vous ai causées. — Mais vous ne me demandez jamais rien, ou seulement ce qui est raisonnable. — Pardon, ma Sœur, souvent j'ai été exigeant, et de mauvaise humeur; mais je vous assure bien que ce n'était pas de ma faute. — Venez donc voir notre martyr, me dit un jour la Sœur: c'est un saint: il souffre sans rien dire: il nous édifie toutes: il parle comme ferait un religieux. Une scène bien attendrissante fut celle où, en présence de la Sœur, qui me le raconta, il demanda pardon à tous les infirmiers des embarras et causes de chagrin qu'il leur avait donnés; et comme l'un d'eux disait: mais, tu ne nous a jamais fait de peine .... Si ... si .... j'ai été exigeant; puis il ajouta: Je suis bien content de mourir: je n'ai rien qui me reproche. — Tu es bien heureux, toi, répondit N....; je voudrais bien être à ta place. — Eh bien, fais comme moi, et tu seras aussi heureux. — Priez pour sa conversion, dit la Sœur, en le lui montrant du doigt. — Oui, ma Sœur, je vous le promets. — Les six derniers jours que notre

pauvre jeune homme passa sur la terre, furent presque six jours d'agonie. Le pauvre patient disait: je n'y comprends rien; 19.
je ne sais pourquoi et comment je vis. Se tournant vers la sœur: Est-ce que vous avez souvent vu des malades être aussi longtemps à mourir que moi? - Cela se voit quand le bon Dieu le veut. - Réponse admirable! que notre cher moribond comprit parfaitement, en disant: Que votre volonté soit faite!.... Une autre fois: "Ma sœur, il faut que je vous dise quelque chose: cette nuit, je me suis vu mourir.... j'étais au Ciel.... je voyais le bon Dieu, et la Ste Vierge.... j'entendais chanter.... j'aurais été si heureux si cela avait duré.... je vois que c'est un rêve..... et qu'il faut recommencer à souffrir ..... que votre volonté soit faite! — Isidore s'éteignit pieusement le 11 7bre 1859, à 8 heures 1/2 du soir.

Lettre du P. Jardinier à Mr le Curé de Belloy; Montagne d'Argent, 12 Avril 1860. — C'est le cœur brisé que je vous écris pour vous annoncer la mort d'un de vos paroissiens qui vous fut toujours cher, et qui, après Dieu, vous doit la grâce de sa vocation religieuse, et maintenant son éternité bienheureuse. Le mardi de Pâques, 10 Avril à 6 heures du matin, il a plu à Dieu de prendre à la terre pour le placer dans son saint paradis, l'âme de notre cher frère Dambrine. J'étais arrivé avec lui à la Montagne d'Argent le 5 Janvier 1859. Après avoir quitté le pénitencier pendant 3 mois, j'avais retrouvé le cher frère bien portant, et occupé avec bonheur à orner l'Eglise pour la fête de Pâques. Ce fut le soir de cette belle fête, qu'après avoir soupé avec appétit, il fut pris pendant le repas d'une petite toux, à la suite de laquelle il se leva de table en disant: "J'ai des coliques". Il sortit, je le suivis. "Mon Père, me dit-il, mon hernie est sortie". Il se coucha. Le médecin arriva, ne put la faire rentrer ni par la pression ni par les bains, et après avoir horriblement souffert pendant 35 heures, le cher frère allait recevoir la récompense de la fidélité. Il mourait le jour même où le P. Supérieur avait dit de le faire rentrer à Cayenne par le vapeur du mois. Il devait retourner pour faire sa retraite annuelle, et Dieu lui donnait la retraite et le repos du Ciel. Telle vie, telle mort, il avait vécu saintement, il mourut saintement, religieusement. Il nous édifia beaucoup pendant sa courte, mais terrible maladie. Il avait sans cesse à la bouche ces paroles: "Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non pas la mienne - Jésus, Marie, Joseph - Mon Dieu, mon Créateur, mon Sauveur, ayez pitié de moi - Donnez-moi le courage qui m'est nécessaire! - Ah, mon Père, je souffre trop pour que cela puisse durer longtemps.... Vous savez que je n'ai pas peur de la mort.... quelle chance si je venais à mourir comme le P. Postel! (celui avec lequel il était venu de France, et qui était mort 6 jours après son arrivée à la Guyane) je crois qu'il m'appelle. — Mais, lui dis-je, cher frère, le P. Postel avait de l'âge, il avait beaucoup travaillé et Dieu l'appela à la récompense; mais vous, vous êtes jeune, il y a peu de temps que vous êtes religieux, ne croyez pas avoir sitôt la couronne.... il faut la gagner à la sueur de votre front. - Oh! je n'ai pas peur du travail, et je suis prêt à rester sur la terre tant que Dieu voudra; mais voyez-vous, mon Père, il y a quelque chose qui me dit que je ne sortirai pas de celle-là comme de l'autre. (17 jours auparavant, il avait eu le même accident). Il voulut se confesser; après la confession, il demanda le Sacrement de l'Extrême Onction. "Je veux le recevoir en pleine connaissance... Un religieux n'a pas peur de la mort". Le lundi dans l'après-midi, il reçut l'Extrême Onction avec la foi que vous lui connaissez. Des vomissements continuels ne lui permirent pas de recevoir le St Viatique. A un transporté en retard de ses pâques qui venait le voir, il dit: "Ah çà, je prierai pour votre conversion au Ciel, mais je vous conjure de ne pas oublier votre âme. Pourquoi retardez-vous toujours?" Le retardataire partit, emportant la flèche dans le cœur.... cette parole portera ses fruits. - A une digne personne qui lui disait: "Comment allez-vous, mon frère? - Oh! çà va bien pour le Ciel. - Le Père qui devait l'accompagner à Cayenne, et qui eut la douleur de partir par le vapeur, sans pouvoir assister à son inhumation, passa auprès de lui la moitié de la nuit, et moi l'autre moitié. Nous fûmes édifiés de sa résignation pendant ses souffrances atroces. Il ne pouvait trouver aucune bonne position dans le lit. "O mon Dieu, mon créateur, mon sauveur, ayez pitié de moi." C'était son oraison jaculatoire de tous les instants. Et il baisait son Crucifix, sa médaille ..... St Ignace, St Louis de Gonzague, priez pour moi. - Dès que nous lui suggérions une bonne pensée - Oh merci! - Vers 5 heures et demie, la respiration devint très-difficile, pénible. - Puis vinrent des vomissements

qui l'étouffèrent. Le Père commençait la messe pour le F. Dambrine, quand ce cher frère entrait en agonie. Je le fis prévenir de sa mort, de sorte que au moment où notre cher frère passait du temps à l'éternité, les mérites infinis du sang de N. S. versé sur l'autel lui étaient appliqués sur la terre.

Mission de Calcutta. Extraits de 2 lettres du P. Deynoodt, à un Père de la maison de Tronchiennes.

Aden, 10 Novembre 1859. – Vous raconter tout ce qui s'est passé depuis le commencement du voyage est impossible pour le moment. Je vous donnerai en raccourci mon itinéraire : Paris, Lyon, Marseille, Civita Vecchia, Rome, Naples, Messine, Malte, Alexandrie, Caire, Suez, la mer rouge, enfin Aden, d'où je vous écris. Nous partons ce soir à 7 heures pour Ceylan ; où nous trouverons le P. Steins qui nous accompagnera jusqu'à Calcutta, il y restera quelque temps, puis retournera à Bombay. Nous avons eu à Rome une audience assez longue du Souverain Pontife. Au moment où le Très Révérend Père Général lui disait que toutes les messes disponibles étaient dites pour lui, j'ai vu des larmes briller dans les yeux du St Père, tant il était touché de cette attention, et de ce témoignage de dévoûment à sa personne. – Déjà plusieurs fois j'ai dit la messe sur mer ; Dimanche dernier, nous avons fait l'office en public pour tous les catholiques du vaisseau. Le Capitaine quoique protestant, se montre plein de délicatesse à notre égard. Nous espérons arriver à Calcutta vers le 1er Décembre. Jusqu'ici, il n'y a point de Vicaire apostolique nommé pour cette Mission, et il n'y en aura pas de sitôt.

Calcutta, 24 Décembre 1859 – Je vous écris enfin de Calcutta. Que de choses se sont passées dans l'espace d'un mois. Nous arrivâmes ici le 28 Novembre à 4 heures de l'après midi tous en bonne santé, quoique fatigués du voyage. L'accueil qui nous a été fait était cordial et bienveillant. Nous fûmes conduits à notre demeure par les Messieurs de la Cathédrale. Devinez quelle demeure ? – Un ancien théâtre transformé tant bien que mal en maison d'éducation. Malheureusement on avait été instruit très tard de notre arrivée, de sorte que presque rien n'était préparé pour nous recevoir. A la guerre comme à la guerre, chacun se casa comme il put en attendant avec impatience le jour. Je ne fermai pas l'œil toute la nuit. A la lumière du grand soleil, chacun se mit à explorer la position. Grand bâtiment d'une certaine apparence à l'extérieur, mais à l'intérieur aussi mal disposé que possible pour un Collège, vide de tout ce qui est de première nécessité. Aussitôt votre serviteur se met à l'œuvre ; j'ai couru les bazars et les marchés pendant 10 jours pour acheter tout ce dont nos bons Pères avaient un besoin absolu. Bientôt j'eus ramassé quelques phrases d'Indoustan pour faire mes emplettes ; et je puis dire sans me vanter que je n'ai pas mal réussi. Mais, que vous dire de la ville et du peuple ? Sous le rapport de la vraie civilisation, de la civilisation chrétienne, c'est vraiment déplorable. Les Européens y perdent la foi, les Indiens en voyant la mauvaise conduite et les dissidences des chrétiens, demeurent payens. Ce peuple est aujourd'hui tel qu'il était il y a cinq à six siècles. Je dois ajouter que jusqu'à présent, on n'a rien fait ou presque rien pour les convertir. L'état de la religion catholique à Calcutta est triste et précaire. J'ai entendu des Catholiques d'une condition aisée me dire, que les catholiques sont tombés si bas dans l'opinion, qu'on aurait presque honte d'avouer sa religion. Cela tient à un ensemble de choses : pauvreté des catholiques, médiocrité du clergé, dissentiments entre les prêtres, absence d'un bon Collège. Tout cela, comme vous le voyez, nous met dans une position bien difficile, mais à plus tard les dissertations. – Tout allait son petit train jusqu'au 12 Décembre, lorsqu'à minuit le P. Supérieur se trouva subitement frappé d'une attaque des plus violentes de choléra ; à 3 heures il reçut l'Extrême Onction en présence de toute la Communauté ; nous attendions à toute heure son dernier soupir, mais le bon Dieu en disposa autrement. Notre cher Père revint peu à peu et se maintint assez bien jusqu'au 20, jour où il fut pris de la dyssenterie et déclaré par les médecins comme désespéré. Nous n'avions plus rien à attendre de la terre, nous nous tournâmes vers le Ciel. Au Couvent, on fit des prières publiques, et, contre toute attente, le R. P. fut arraché une seconde fois à la mort ; maintenant nous espérons qu'il se rétablira, mais il faudra plusieurs mois de repos avant qu'il puisse se livrer au travail. Tous les autres Pères se portent bien.

Voilà le début de notre mission. L'ouverture des classes est annoncée pour le 9 Janvier 1860. C'était une nécessité ; ici, le Collège et les Jésuites sont deux choses identiques. – Collège au grand complet, Pensionnat, demi-pensionnat, externat,

Cours complet d'études. Il nous faut du monde; il nous faut des frères coadjuteurs et avant tout des charpentiers, des tailleurs &c.
Demain jour de Noël, nous aurons la messe de minuit. — Notre église est celle de St Thomas, située à 5 minutes de distance du Collège: notre paroisse peut monter à 250 Catholiques.

Extrait d'une autre lettre datée du 10 Janvier 1860. — A l'arrivée de nos Pères à Calcutta, un Instituteur, ancien élève de nos Pères et qui avait même été novice de la Cie, ayant appris que les nouveaux Missionnaires allaient ouvrir un Collège, est venu offrir à nos Pères et sa personne et ses services, les priant de l'admettre avec ses aides et tous ses pensionnaires; la proposition après avoir été mûrie, a été acceptée; de là vient que dès l'ouverture du Collège, le nombre des élèves a atteint le chiffre de 60 à 70. Cet Instituteur, excellent catholique et connaissant parfaitement la langue et les usages du pays est d'un grand secours pour nos Pères. Le P. Deynoodt a été nommé Aumônier de la garnison, qui compte près de 500 soldats catholiques; il reçoit à ce titre du gouvernement une pension de 9,000 francs par an, avec un cheval et une voiture pour faire ses courses en ville; ce Père se rend tous les jours à la caserne pour y célébrer la Ste Messe vers 7 heures du matin, puis il cause un peu avec les soldats et se met en voiture pour se faire transporter à l'hôpital civil et militaire qui lui a aussi été confié. — Le costume que nos Pères portent est le costume de la Cie tel qu'on le retrouve à Rome; il est composé d'une étoffe très fine et très légère; quand ils sortent ils sont toujours habillés en noir, dans l'intérieur de la maison ils portent l'étoffe noire en hiver et une étoffe blanche en été. Le P. Depelchin Supérieur de la Mission est entré en pleine convalescence; il a été envoyé à quelques lieues de Calcutta pour respirer un air plus pur.

Lettre du P. Devos, missionnaire à Calcutta, au R. P. Recteur du Collège Ste Barbe à Gand, 24 Janvier 1860 — Nous voici enfin lancés tout de bon dans la nouvelle carrière de l'enseignement qui s'est ouverte devant nous le jour même de notre arrivée à Calcutta. La messe solennelle du St Esprit a été célébrée par le chef actuel du clergé, Mr Goiran, pro Vicaire ..... Le R. P. Depelchin est revenu hier soir de Sérampore, campagne épiscopale située à 5 lieues d'ici; il est encore faible, mais décidément convalescent. Pour nous, en ce jour de congé, nous respirions enfin une première fois depuis notre arrivée. Quelles semaines pénibles! quels labeurs et quelles angoisses! C'était évidemment une épreuve bien rude que ce choléra frappant tout-à-coup la tête de notre pusillus grex; mais une épreuve avant-courière d'abondantes bénédictions. A l'heure qu'il est, ces bénédictions surpassent nos espérances, comme elles confondent notre premier mouvement d'incrédulité et de méfiance.

29 Janvier. — Aujourd'hui nous avons 83 élèves inscrits, dont 17 pensionnaires. Le Collège marche très régulièrement. Les professeurs des 3 classes, qui répondent à peu près à celles de 6e, 5e et 4e, sont Mr Cantopher, le P. Shea et le P. Everard, tous 3 anglais, qualité d'une importance facile à saisir, mais que l'on apprécie encore mieux quand on a été traité d'étrangers: those foreigners. C'était là notre qualification dans une feuille assez influente qui salua notre arrivée par un méchant petit article: "Nous espérons, disait-elle en le terminant, qu'aucun de ces étrangers ne sera nommé comme Aumônier de l'armée. Il faut des prêtres anglais pour des régiments Anglais". Vains efforts pour nous combattre sur ce dernier terrain, parce que Dieu a combattu pour nous. Le P. Deynoodt est Chapelain du Fort William, sous le nom de Father Dienot ou Dyenot, homonyme anglais d'Athanase. Ce sont les habiles négociations du P. Steins, qui, après les bénédictions providentielles, nous ont obtenu cette importante place, dont nous avions besoin pour vivre. Deux heures plus tard, le gouvernement, nous le savions, l'eût donné à un autre aspirant. — L'opinion publique se déclare pour nous. Sans parler des Catholiques qui retirent peu à peu leurs enfants des institutions protestantes, les Protestants eux-mêmes nous envoient les leurs.

30 Janvier. — Le chiffre des élèves inscrits s'élève aujourd'hui à 86, dont 8 protestants. Nous avons adopté à l'égard de ces derniers le système que les Sœurs de N. D. de Lorette emploient avec succès: celui de ne pas exiger leur présence à l'église. Ces enfants assistent seulement à tout ce qui se fait en classe, avec un respect extérieur très convenable.

Pendant l'explication du Catéchisme, le Samedi, ils peuvent s'occuper en silence de toute autre étude; ils sont exemptés d'une leçon qui est quotidienne pour les Catholiques, et qui consiste en quelques questions relatives au Catéchisme et à l'histoire des 2 Testaments ou de la Bible. L'idée de cette leçon journalière de catéchisme et d'Ecriture Sainte, nous est venue à la lecture du Programme d'études suivi dans les institutions protestantes, où l'on voit en tête de tout: la Bible! la Bible! - Les classes commencent à 9 h. après la Ste messe et finissent à 11. Après un quart d'heure de récréation, classes de langues modernes jusqu'à midi; puis 1/2 h. de récréation pendant laquelle se fait le goûter; étude préparatoire aux classes de 1 h. à 3, destinées surtout aux mathématiques, puis à l'histoire et à la géographie. Les mardis et Jeudis, après la récréation de midi, exercice d'écriture pour tous les élèves, à cause de l'importance que l'on attache ici plus qu'ailleurs à cet art. Une bonne main est une condition sine qua non pour être admis dans un des innombrables bureaux de Calcutta. Viennent ensuite les exercices facultatifs de dessein, de musique, de gymnastique etc. Le départ général des élèves est toujours précédé d'une courte visite au St Sacrement, pieuse coutume de notre ancien Collège que nous avons recueillie avec bonheur. Nous avons un professeur indien pour l'Indoustani et pour le Bengali. Plus tard nous ajouterons un cours de Sanskrit.

NB. Pour compléter ces nouvelles sur la Mission de Calcutta, nous devons ajouter que le 28 Février, quatre Jésuites de la province belge se sont embarqués à Marseille pour aller porter secours à leurs frères des Indes. Ce sont le P. Breen, le P. Stockman, le F. Vandamme et le F. Hoppes.

Maduré. Lettre du P. Favreux aux Scholastiques de la province de France. 5 Août 1858. — Satrachampetti est un village sans doute peu important par lui-même, quoiqu'aujourd'hui nous y ayions une chrétienté de plus de 200 âmes, composant la majeure partie de la population; mais il est comme un avant-poste entre Sarougani, résidence principale des Goréars dans le Marava, et une foule de populations de Callers chrétiens, mais schismatiques et croupissant dans tous les désordres qui, en ce pays sont le triste accompagnement du schisme. De plus les prêtres célèbrent annuellement une ou deux grandes fêtes dans cette contrée, entr'autres dans le village de Colacatapetti, voisin de Satrachampetti; ce qui suffit à ces Indiens pour qu'ils se disent chrétiens. Le P. Compain, de sainte mémoire, à peine arrivé dans le Marava comprit aussitôt la nécessité de se créer une position plus avantageuse, à la portée de cette caste de voleurs. Il chercha donc par mille moyens à s'établir solidement à Pagani d'abord, puis à Mangalam, lieux célèbres dans la vie du B. P. de Britto; mais outre que la mort le prévint trop tôt, de grandes difficultés arrêtaient l'exécution de son plan. En attendant l'occasion favorable, il travailla d'abord à vaincre pleinement le schisme à Satrachampetti. Là, nous n'avions encore qu'une misérable cahute pour oratoire plutôt que pour église. D'ailleurs elle était bâtie au milieu de la voie publique, sans enceinte et même sans possibilité de l'enclore; de plus elle était voisine du petit oratoire schismatique qui avait l'avantage de l'ancienneté et du site. C'était un Chrétien de la caste des Vellages qui, dès l'origine l'avait construite pour son usage et pour celui des bergers qui avec lui renoncèrent au schisme. Mais jusqu'à ces dernières années, les Odéages étaient restés inabordables. Il n'y avait que deux ans à peine que le mouvement de retour s'était opéré parmi eux comme partout ailleurs; mouvement que le P. Compain suivait de l'œil et entretenait habilement. Déjà il avait réhabilité plusieurs mariages, et comme toute la population paraissait enfin disposée à se réunir sous un seul pasteur, il était question d'y élever en commun une véritable église. Mais un certain Jagou, Odéage, et entêté comme on l'est dans cette caste ne se rendait pas. Dieu permit de plus la mort du Père, en même temps que le découragement se mit parmi ceux qui jusqu'alors avaient manifesté de bonnes dispositions. Jagou et ses partisans, redoublant alors d'audace, méditèrent avec les deux prêtres présents à Sarougani d'y écraser notre parti. D'intelligence avec eux, Jagou s'assura l'appui d'un espèce de Seigneur payen, résidant dans le palais en ruines des anciens rois de Sirouvayel, dont il avait hérité l'orgueil, mais non la puissance. Il s'était fait le vil serviteur et l'instrument de tous ses désirs, et pour mieux flatter son amour-propre, il lui avait promis de la part des

prêtres tous les honneurs dans son église, s'il en agrandissait le terrain, la reconstruisait pour y établir une fête annuelle où il paraîtrait comme prince du pays. La chose étant donc entendue entre lui, Jagou, et les prêtres govéars, pendant que le nouveau missionnaire successeur du P. Compain n'avait aucun soupçon de ces trames, et ne pouvait d'ailleurs y remédier, on se mit d'abord en devoir de fermer à la population la voie publique qui conduisait à l'étang, dans le but d'agrandir le terrain de l'oratoire schismatique; et ceux qui se permirent de réclamer furent battus, mis en prison, condamnés à l'amende, et cela sans qu'on pût en souffler mot à l'oreille de l'honorable Cie, qui en ignore bien d'autres. Notre petit Seigneur se vantait d'ailleurs publiquement d'échapper à son contrôle, et d'agir complètement en roi. Pendant qu'on favorisait ainsi le parti schismatique, on défendait aux nôtres de toucher même aux murailles de leur oratoire pour les relever. Plusieurs fois les chefs du village étaient venus s'en plaindre auprès de moi. Mais qu'y faire? ce village n'était pas de mon district, et de plus il était fort éloigné de ceux que j'administre. – Pressentant là un grand danger et une défaite bien fâcheuse, d'autant plus que le P. Compain m'avait communiqué quelque chose de ses idées à cet égard, je compris qu'il était de mon devoir d'en prévenir les Supérieurs, pour qu'on ne s'endormît pas, m'offrant du reste à remplacer le nouveau Père dans la conduite d'une affaire qui dépassait évidemment ses forces. Hélas! dans le Marava les vides se font rapidement et se referment bien lentement. Quand est-ce donc qu'une légion de braves nous viendra en aide ..... Suivez-moi donc dans cette nouvelle lutte à laquelle je vous ferai assister au long, non certes pour vous entretenir de moi, le Ciel m'en préserve, mais pour vous procurer au moins quelques distractions au milieu de vos études, sinon pour faire germer en vous l'esprit qui forme les bons missionnaires du Maduré dont je voudrais avoir la plénitude pour vous la communiquer.

Le 13 Avril, lorsque je passai pour la première fois dans ce village, je trouvai les principaux de nos chrétiens, presque tous nouveaux convertis, retenus aux arrêts dans le palais de Serouvayel pour avoir voulu s'opposer à la construction de cette muraille qui gênait l'abord de l'étang. Le moment n'était donc pas favorable pour régler enfin les affaires de cette chrétienté. De plus, un revirement de haine et d'opposition contre nous commençait à se manifester parmi les Odéages schismatiques des parages de Poulial, auxquels les Odéages de Satrachampetti, comme ceux des environs, se rattachaient par les liens d'une étroite parenté. Or il faut être dans les Indes pour bien comprendre ce que peut la crainte de déplaire à sa parenté, pour paralyser toutes les meilleures résolutions. On attribuait même aux chefs odéages du trop fameux Oïcottey une lettre commune adressée à la caste, dans le but d'empêcher de nouvelles conversions et de l'affermir dans l'obédience des prêtres de Goa. Les faits subséquents n'ont que trop établi la vraisemblance, sinon la véracité de ces bruits. Bref, l'accord n'était pas assez franc parmi les Odéages de Satrachampetti pour que je pusse tenter quelque chose. Je réussis néanmoins 1° à montrer que dans de telles circonstances il était bien inutile de lutter directement contre ce Seigneur. C'était pôt de terre contre pôt de fer. 2° plus inutile encore de prétendre par une vaine gloriole agrandir et embellir de notre côté une pauvre cabane, à tout jamais insuffisante. 3° qu'il valait donc mieux s'éloigner de l'oratoire schismatique, et construire sur un autre terrain une église convenable. Il se trouva que j'avais parlé le langage du P. Compain lui-même. Je m'appuyai donc sur la vénération qu'on avait pour lui, pour les convaincre que telle était la volonté de Dieu. En attendant j'obtins par un bout de lettre adressé au Seigneur qu'on élargît nos chrétiens, et je cherchai en même temps à le gagner à notre cause ainsi qu'un autre chef payen de ce Crâmam.... Mais nos adversaires se donnèrent tant de mouvement, qu'à la fin les espérances de protection qu'on nous donna se changèrent en la plus violente persécution. Nos chrétiens effrayés ne songèrent plus à se construire une église à part, mais plutôt à s'unir aux schismatiques pour élever une église commune, où le prêtre Govéar aurait tous les honneurs... etc. C'était le piège le plus perfide tendu à la simplicité et à la frayeur des nôtres... Je l'ignorais encore, lorsque me rendant à Couttélour pour la visite du R. P. Castanier, je rencontrai un odéage influent de Satrachampetti, homme excellent, qui, quoiqu'attaché encore au schisme, désirait beaucoup nous voir triompher dans son village. Souvent il m'avait entretenu de ses espérances et de ses craintes. Je le députai en mon nom auprès des siens, afin qu'il les avertît que cette visite du R. P. Supérieur était peut-être une dernière miséricorde pour le village; qu'il fallait donc que les

principaux d'entr'eux se rendissent à Couttelour pour y voir et régler enfin ce qu'il y avait à faire. On s'y rendit, et les encouragements du R. P. Castanier ne contribuèrent pas peu à déterminer ces cœurs irrésolus.

Sans plus tarder, le P. de Lorde est envoyé pour me remplacer et j'arrive dès le 28 mai à Satrachampetti. Je dus encore pendant 3 jours combattre les dernières frayeurs des chrétiens. On hésitait, on n'osait se déterminer à ce qu'on avait promis, on indiquait enfin pour l'église un terrain neutre hors du village, où disait-on, on serait à couvert des persécutions de ce seigneur payen, et où l'on transporterait peu à peu ses pénates. Le but de ma démarche allait une seconde fois être manqué, et le triomphe assuré aux partisans du schisme. Alors je parlai ferme, tanquam auctoritatem habens, au nom du Dieu qui voulait les sauver etc. etc.... On se confia enfin en mes paroles. Hélas! ces pauvres gens étaient bien excusables de craindre ainsi. Ils savaient par une longue expérience ce que peuvent pour le mal ces petits potentats de chaque contrée, sans que rien en arrive à la connaissance des magistrats Anglais. Et puis nul d'entre nos missionnaires n'avait eu encore l'occasion d'élever la voix dans ces parages en faveur des innocents. Et les prêtres de Goa ont-ils jamais quelques démarches pour affranchir les chrétiens des persécutions qu'ils ont à subir de la part des payens. Ils les consacrent eux-mêmes par leur connivence. Ainsi, à Satrachampetti ce nommé Jagou, qui les soutient, est un bréage qui passe son temps à la Cour de Sirouvayel, se frottant le front de cendres sacrées, et alliant par complaisance les cérémonies payennes aux chrétiennes. Moi-même je ne me serais jamais attendu rencontrer tant d'obstacles à Satrachampetti dans la construction de l'église.

A peine avais-je tracé les fondations, qu'un hérault de la part de ce seigneur consigne aux arrêts pour le lendemain toute la population; et les payens du village s'unissent aux schismatiques pour menacer ma personne elle-même, tandis que les principaux de nos adversaires siègent continuellement à la Cour, attisant contre nous le feu de la persécution. Les prêtres ne cessèrent depuis lors de diriger activement cette guerre indigne, faisant ainsi chœur avec le paganisme contre Rome, comme souvent ils savent le faire et avec l'hérésie et avec le mahométisme. Bientôt c'est l'arrivée d'une espèce de pion de la Cour qui proteste au nom de son maître contre la construction, menaçant de sévir durement contre quiconque y coopérerait. Puis on se met en mesure de saisir dans les maisons de nos chrétiens tout ce qui est à la convenance du Seigneur; on en arrête d'autres pour son service, et pour porter des fardeaux. Un autre payen puissant dans le Grâmam de la caste des voleurs, redouté de tous, et dont je n'avais pu me concilier la faveur, était allé se joindre à ce conseil permanent, vomissant mille blasphèmes contre notre Ste Religion, et mille infamies contre ses prêtres. Nos chrétiens, grâces à Dieu, qui l'avant-veille s'étaient engagés par écrit à poursuivre envers et contre tous les travaux de l'église, ne s'effrayèrent pas, et y accoururent avec plus d'ardeur. — Néanmoins j'envoyai mon 1er disciple, qui y présidait en mon nom, demander à ce seigneur raison d'une persécution aussi violente, en même temps qu'illégale; mais, pour l'attaquer au besoin devant les Magistrats, je désirais le voir se porter à des voies de fait plus odieuses encore. Deux de mes principaux chrétiens accompagnent donc mon disciple. Sirouvayel n'est qu'à une forte lieue de Satrachampetti. A peine le seigneur voit-il devant lui ces chrétiens, qu'il les fait conduire dans un lieu écarté de son château, renvoie celui qui était du voisinage, et à l'insçu de mon disciple fait frapper cruellement l'autre, le retient aux arrêts pendant plus de 2 jours, le privant à peu près de toute nourriture, et ne le relâche qu'après l'avoir contraint à signer l'engagement de ne pas travailler à la nouvelle église. La nouvelle de cette persécution me parvint aussitôt: on disait même que le patient était tellement brisé de coups que sa vie était en danger. Mais il me fallait des témoins. Tenant conseil avec nos chrétiens et les encourageant, leur promettant que le bon Dieu tirerait le bien du mal, je leur demandai s'il y avait encore quelques braves parmi eux. J'en désirais 4 que je pusse renvoyer avec mon disciple, et qui me servissent de témoins contre ce petit tyran, s'il avait le cœur de les traiter comme les premiers. Après quelque peu d'hésitation, 4 des principaux se présentèrent et partirent. Par le courage et la confiance de ces chrétiens, mes vues étaient réalisées, et le seigneur pris dans le piège que je lui avais tendu; c. à d. qu'il se permit comme le jour précédent —

de tenir aux arrêts ces 4 chrétiens, droit que la loi ne lui donne pas, et qu'il en fit maltraiter deux cruellement —.

Pendant que mon disciple me rapportait ces nouvelles, et que d'autres agents de la Cour frappaient aussi presque sous mes yeux, sous un prétexte ou sous un autre, ceux qui allaient au travail, ce Seigneur, ajoutant la ruse à la cruauté m'envoyait un exprès pour me dire que tout ce qui se passait ne tenait qu'à un malentendu, qu'il désirait fondre les deux partis en un, pour aider lui-même à la construction d'une belle église, en sa qualité même de Seigneur du pays; que ce Jagou lui-même, notre adversaire, demandait à faire la paix et à se réconcilier. Vous voyez qu'en ce pays de l'Inde on est assez habile à jouer tous les métiers pour arriver à son but. Mon habitude avec les Indiens surtout du camp ennemi est de prendre en apparence leurs promesses comme vraies, mais sans m'y fier jamais au fond, et de proposer ensuite certaines conditions qui rendent la perfidie impossible. Je devais donc feindre de croire à la paix; et d'ailleurs il convenait à mon caractère de prêtre de ne pas fournir à nos ennemis le prétexte odieux d'un refus de paix. Ainsi je convins d'une entrevue avec le Seigneur dans un lieu désigné par lui, mais il devait venir lui-même au-devant de moi sans être obligé toutefois de pousser jusqu'à Satrachampetti, ce qui eût froissé son orgueil. Avant de faire cette démarche, j'exigeai que ce Jagou, vrai moteur de la persécution, vînt de la Cour qu'il ne quittait pas me donner des assurances de ses bonnes dispositions; de mon côté, je lui pardonnerais aussitôt, et je le suivrais au lieu désigné — Il était assez étrange qu'au milieu même de ses avances, le seigneur m'eût refusé de condamner un de ses serviteurs, qui venait de blesser jusqu'au sang un de mes ouvriers, et sous mes yeux. Et le langage de Jagou devait être encore plus étrange — Il me fut en effet envoyé; mais sans s'incliner même devant moi, selon l'usage des chrétiens, et en présence de la foule, il me somma de me rendre à la Cour du Seigneur etc.... Et interrogé avec douceur sur ses dispositions: il me répondit qu'ils voulaient une église commune au prêtre goëar et à moi, qu'ils ne souffriraient jamais que nous eussions une église distincte, que pour lui en particulier, jamais il ne se rendrait à nous, et, quoiqu'il arrivât, il lui suffirait d'adorer le Christ. Langage très édifiant et qui en révélait assez — Refus donc d'aller conférer avec de pareils chrétiens. Toutefois le soir nos prisonniers furent relâchés, mais avec ordre de retourner aux arrêts le lendemain; ce que je ne leur accordai point, faisant déclarer à cette Cour que si on ne cessait d'écouter les conseils de Jagou et d'empêcher les travaux de mon Eglise, j'irais aussitôt porter plainte à Maduré avec ces témoins frappés; on ne voulut pas céder à mes remontrances. Je devais célébrer la fête du St Sacrement à Tounéperpatnum en place du Père de Lorde comme nous en étions convenus, je partis donc après avoir donné ordre à mon disciple de poursuivre les travaux.

A peine étions-nous en route vers Maduré que les partisans des prêtres de Goa interceptèrent tous les abords du terrain destiné à l'église, s'emparant d'un jardin qui l'avoisinait, labourant tous les passages, barricadant par une haie jusqu'à la voie publique, qu'on transformait aussitôt, par un procès, en jardin cultivé et actuellement en rapport. D'où il n'y avait plus moyen d'arriver à l'église. J'avais prévu ces actes. On se hâta donc, selon mes avis d'enlever cette haie; mais bientôt une muraille la remplaça: nos chrétiens non découragés se mettent en devoir de l'abattre, et aussitôt les schismatiques se faisant accompagner d'une 20aine de payens, fondent armés de bâtons sur les nôtres, qui sont assez forts pour les leur arracher, mais non sans qu'il y eût une 8aine de blessés. A mon départ pour Maduré, j'avais félicité nos chrétiens de la persécution présente comme d'un grand bonheur, et j'avais ajouté qu'ils seraient heureux s'ils étaient frappés pour une si sainte cause. L'un d'eux en particulier avait goûté ce langage, et aujourd'hui animant tous les siens, mais interdisant les représailles, il était accouru le 1er se présenter aux coups. Il en était criblé; et il eut fallu voir avec quelle joie il m'en montra les traces lorsque je fus de retour. Un autre des plus riches du village, presqu'encore baigné dans son sang par suite d'une large blessure à la tête, se fit transporter à Maduré avec les bâtons qu'on avait enlevés aux assaillants, le jour même où je plaidais cette affaire devant le 1er Magistrat, Mr Hathewai.

Les preuves et les témoins de ma plainte étaient plus que suffisants. Mr le Magistrat la prit vivement en considération, et après m'avoir appelé moi-même au serment sur la vérité de mes dépositions, il transcrivit tout de sa

propre main, et me fit ensuite, à ma demande, accompagner d'un pion fidèle pour garantir ma personne de toute insulte. Car j'avoue que je n'avais pas été sans crainte sur les excès où l'on pouvait se porter en ce pays de voleurs. Ma vie même m'y paraissait en danger, surtout à mon retour.... Pendant que je portais plainte à Maduré, les mêmes schismatiques réclamant cette voie publique comme leur propriété, avaient échafaudé un faux procès près de l'Amina le plus voisin, procès où l'on accusait nos chrétiens d'avoir dévasté un jardin, hier voie battue, et pour en renverser les murailles, d'avoir frappé et blessé les opposants; en effet, au milieu des demi-ténèbres du crépuscule, un ou deux payens avaient été atteints par les aggresseurs eux-mêmes. Et ces blessés, gagnés par les promesses des schismatiques, et cédant aux ordres du Seigneur, se donnaient aussi pour plaignants.

La muraille avait été relevée une 2de fois, en présence même d'un pion de Sirouvayel. A mon retour, en présence du pion du gouvernement, je la fis de nouveau abattre. Ce qui n'intimida point nos adversaires. On vint protester, et bientôt un Conseil fut tenu au château; il fut question de recourir à la violence par une irruption subite de Callers, (voleurs) ou autres gueux ramassés dans les alentours. Le bruit en parvint à mes oreilles et à celles du pion: nous pouvions nous attendre à tout d'un moment à l'autre. Dieu ne permit pas malheur; car arrivèrent bientôt deux autres pions de Maduré, avec un mandat contre les principaux coupables, et notamment contre ce Seigneur. L'inquiétude commença à régner dans le camp ennemi. Ce qui n'empêcha pas une main inconnue, pendant que le Samedi je confessais une famille schismatique entière, récemment convertie, de frapper un de leurs bœufs de labour d'un coup que nous crûmes mortel; tant la rage du schisme était montée à son comble. — Enfin ce potentat de Sirouvayel après avoir jusqu'à 3 fois refusé de suivre les pions à Maduré, prétextant une maladie, et surtout faisant force libéralités dans l'espoir d'endormir la justice, se vit contraint de partir pour éviter une saisie de corps. Et là, à Maduré, n'ayant rien de plausible à alléguer pour sa défense, il fut condamné à une forte amende et en outre à laisser entre les mains de la Cie anglaise un autre gage, sous menace de le perdre à la 1ère plainte qu'on ferait sur son compte; et même d'être dépouillé de tous ses droits féodaux, qu'on réunirait à ceux du Gouvernement. Plus de 2,000 francs qu'il sacrifia pour se soustraire à cette humiliation ne lui servirent de rien. Il est vrai qu'il médite encore de venger par d'autres voies ce qu'il appelle son honneur. Mais outre qu'il s'est fait beaucoup d'ennemis par ses exactions, même parmi les plus grands personnages du paganisme, qui déjà nous assistent dans l'achèvement de l'église, il est criblé de dettes et signalé de nouveau au Gouvernement par le dernier et inutile procès intenté contre nos chrétiens.

Vous montrer la conduite et les procédés indignes des prêtres de Goa pendant tout le cours de cette affaire, ce serait trop long. Il me suffira de vous dire que l'un d'eux appelé par Sagou aussitôt après mon départ, lui conseillait en public d'abattre un pan de muraille de l'église schismatique, promettant d'en accuser les nôtres devant les tribunaux. En même temps un faux billet antidaté, déclarant que le terrain de mon église appartenait depuis 5 ans aux Govéars, était expédié à Maduré pour servir de base à un procès. Mais les employés inférieurs eux-mêmes répondant qu'il n'y avait pas chance de succès le jetèrent parmi les papiers inutiles. Vous rougissez peut être de ces procédés; mais ici en pays payen c'est un jeu pour tous, pour le prêtre comme pour les autres, quand une fois il est séparé de l'Eglise et de J.C. par le schisme. Ces prêtres de Goa n'ont d'ailleurs plus d'autres moyens de conserver le poste, et de résister aux décrets. Tromper les populations même par une ombre de vertu, il ne peut plus en être question. Donc, notre devoir et notre gloire, c'est de les combattre. — Vous demanderez peut être maintenant quels fruits spirituels résultent de toute cette lutte. J'y vois d'abord celui d'avoir préservé à jamais ce pays de retomber dans le schisme. 2° d'avoir ramené pendant ce temps là même environ 40 personnes et réhabilité les mariages. 3° d'avoir élevé une véritable église, coupant ainsi le passage au prêtre Govéar vers les églises qu'il possède au Nord de Chevaguingué. Il voulait y établir une nouvelle fête pour asseoir son influence: aujourd'hui c'est nous qui l'aurons: puis son église de

Satrachampetti s'écroulera infailliblement en devenant déserte; car il n'a plus que 25 partisans environ. — 4° Ce nouveau poste nous fera connaître des schismatiques qui jusqu'à ce jour étaient imbus de préjugés contre nous. Ainsi la caste des Callers se rapprochant de nous pourra être sauvée. C'était le grand souci du P. Compain, dont les prières dans le Ciel n'ont pas été inutiles au succès de l'entreprise. 5° Le châtiment infligé à ce petit Seigneur a imprimé une salutaire frayeur dans tous ces parages, et il préservera nos chrétiens de beaucoup de tracasseries et de persécutions que se promettaient les employés inférieurs. 6° Pour ce petit Seigneur lui-même, instruit qu'il est aujourd'hui de l'impuissance des Govéares qui l'ont trompé, je ne désespère pas d'en faire bientôt un ami et un protecteur de nos chrétiens, ne serait-ce que par motif de gloriole. Dans le fond du cœur, il n'a pour nous et pour notre Ste Religion ni haine ni amour. Dans les Indes, quand un homme a été de cette sorte bien humilié, ces retours ne sont pas rares. Ainsi gloire à Dieu qui sait si admirablement tourner le mal en bien.

Chine. Mission du Kiang-nan. Extrait des lettres du R. P. Lemaître aux scholastiques de Laval. Janvier 1860. — Je ne sais pas encore le nombre des écoles et des écoliers que nous aurons cette année dans la mission, mais je pense qu'il sera au moins égal à celui de l'année dernière, et que le fruit ne sera pas moindre. Pour recruter le Séminaire qui diminue, parceque parmi nos Séminaristes cinq sont prêtres, deux sont partis l'an dernier pour le Ciel, et d'autres vont finir leurs études; nous comptons d'abord sur vos prières, puis sur nos différentes écoles. Les études de littérature demandent beaucoup plus de temps ici qu'en Europe, parcequ'il faut étudier la littérature chinoise, puis la littérature européenne, avant de commencer les études de philosophie et de théologie; mais nos chinois ont de la patience et avec la grâce de Dieu ils deviendront ici de bons serviteurs de la Ste Eglise. Pour ceux qui ne doivent pas être prêtres, les études sont entièrement chinoises. Depuis 2 ans le P. Zottoli a fait en langue chinoise un cours de philosophie à ses grands élèves. Avec leur petit bagage de science chinoise et chrétienne, plusieurs vont commencer à enseigner dans différentes écoles. Après avoir obtenu qu'ils fussent d'assez bons écoliers, il faudra travailler à en faire de bons maîtres, de bons administrateurs. Priez spécialement pour nos futurs novices, qui vont fort bien et fort joyeusement.

Nos Pères remarquent que presque partout les anciens chrétiens ont plus de zèle pour la conversion des payens, et que plusieurs de ceux-ci sont poussés vers la religion par une grâce dont ils ne se doutent pas encore. Ainsi un brave homme, qui n'avait jamais entendu parler des chrétiens que d'une manière défavorable, étant venu à Chang-hai, entra dans notre cour sans savoir où il allait. Le domestique chargé de l'entrée de la maison, voyant un homme au-dessus du commun, l'engagea à entrer dans la salle des catéchumènes: reçu par un catéchiste qui lui parla de religion, notre promeneur dit franchement tout ce qu'il avait contre nous, écouta les explications, fit ses observations, et finit par dire, si c'est là la religion chrétienne, je veux l'étudier et la pratiquer. — Il se mit tout de suite à l'œuvre, et au bout de quelques jours il voulait déjà recevoir le baptême et partir ensuite pour annoncer la bonne nouvelle à sa nombreuse famille: nous avons jugé bon d'attendre et de lui donner le temps de s'affermir dans la connaissance et l'amour de la Religion, avant de le lancer dans des difficultés énormes qu'il rencontrera dans un pays tout payen.

Il y a 3 ans, nous reçûmes dans notre petit hôpital un jeune homme de Hai-Tcheu (à 80 ou 100 lieues de Chang-hai), qui avait été blessé dans un combat contre les pirates. Ce jeune homme dut rester chez nous 3 ou 4 mois: pendant ce temps, il fut instruit et baptisé. Il retourna ensuite dans son pays, où la foi n'a jamais été prêchée, et nous n'étions pas sans inquiétude pour sa persévérance. Mais voici que depuis deux mois, il nous arrive des bandes de marins et de marchands de Hai-Tcheu qui nous demandent des livres et des objets religieux, parce qu'ils veulent, comme la famille de Zi (c'est la famille de notre jeune homme) être chrétiens et aller en paradis.... Si ce mouvement continue, le premier Missionnaire qui ira dans ce pays pourrait bien y trouver, comme autrefois dans l'île de Tsoummin, une petite chrétienté déjà formée.

28 Février 1860. – Le P. Sentinier m'écrit de Ou-Si, qu'il va partir pour visiter ses chrétientés les plus reculées au Nord-Ouest de la province, et à demi dispersées par les rebelles. Je crains qu'il ne soit déjà trop avancé, car la nouvelle nous arrive à l'instant, que des armées de rebelles se sont mises en campagne, et ont déjà pris plusieurs villes. Cette nouvelle a déjà fait plus d'impression sur la population, que les menaces des Européens. Je crois au fond qu'il vaut bien mieux pour les Chinois tomber au pouvoir des Alliés, que de tomber sous le sabre dévastateur des Kouang-Sinois. – Le même P. Sentinier m'écrit que le bon Dieu vient de délivrer quelques milliers de chrétiens d'un grand danger et d'une peur plus grande encore. Ces nouveaux chrétiens, répandus dans les environs de Kiang-in (30 à 40 lieues des bouches du Kiang) sont depuis longtemps vexés par des payens, et savent qu'ils doivent s'attendre à tout, parcequ'ils refusent de contribuer aux superstitions. – Un homme influent avait l'année dernière juré leur destruction, et pour commencer il avait déjà pillé plusieurs familles. Cette année, il a voulu en finir, et à cet effet il a réuni toute une armée de pillards qui devait, le 15 de la 1ère lune, se répandre dans le pays et détruire toutes les maisons des chrétiens. Mais au jour marqué, une bonne pluie accompagnée d'un vent glacial est venue refroidir un peu les ardents démolisseurs; en même temps parut un vapeur qui remontait le Kiang, et que quelqu'un annonça comme venant au secours des chrétiens: de plus la Providence permit qu'un payen arrivé de l'intérieur, dit que l'Empereur, menacé par les Kouang-Sinois, voulait demander l'assistance des Européens, et que désormais les chrétiens seraient protégés par tout l'Empire. Il n'en fallut pas davantage: la bande se dissipa sans bruit et chacun eut grand soin de se dire l'ami des chrétiens. – Voila donc, ajoute le Père, une bouffée de bon vent; c'est le moment de marcher à la voile, en gardant notre charbon pour les vents contraires. – A Hai-men, le P. de Carrère a eu aussi du vent contraire pendant quelque temps, et je crois que toute sa vapeur ne lui a pas suffi pour surmonter les flots; il a dû virer de bord et voyager dans une mer moins agitée; mais j'espère qu'il pourra bientôt se diriger de nouveau vers le nord de son district. – En attendant, un pauvre bonze a reçu des coups que regrettera sans doute le P. de Carrère. Cet intrépide Père était attendu sur une route par des payens qui ne voulaient pas le manquer. Un bonze qui ne se doutait de rien, vient à passer avec une brouette qui ressemblait aux nôtres: A sa vue on bat le Tam-Tam, et on court avec des cris effrayants sur le bonze, qui se sauve à toutes jambes. Mais des gens accourus au bruit, lui barrent le passage, et tombent sur lui à coups de poing. Heureusement sa tête rasée perdit son bonnet, et l'on reconnut que le patient était, non un prêtre européen, mais un bonze d'une pagode voisine.

Avril 1860. – Que le saint nom du Seigneur soit béni! Il nous avait donné un religieux exemplaire, un missionnaire accompli; il lui a plu de le reprendre. Le bon Père Théophile Leduc, âgé de 37 ans, a rendu sa belle âme à son Créateur. Il avait connu son état dès le commencement de sa maladie: quatre jours avant sa mort, il demanda lui-même à recevoir les derniers Sacrements: c'était sans doute un avis de son bon Ange; car son état ne paraissait pas encore désespéré. Par respect pour les instances du malade, tout lui fut accordé: il se confessa, reçut l'extrême-Onction et le Saint Viatique, en répondant à toutes les prières, comme s'il eût été en pleine santé; et après le dernier Amen, il perdit entièrement la connaissance, pour ne la recouvrer qu'un instant avant sa mort. – Dans son délire il a donné une nouvelle preuve du zèle dont il était animé pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Il n'a cessé d'exhorter les chrétiens et les payens, reprochant aux uns de méconnaître les bienfaits de la rédemption et de ne pas chercher d'abord le royaume de Dieu, et pressant les autres d'éviter les châtiments éternels en accourant à J.-C. – Le docteur d'un navire de guerre a eu l'extrême complaisance de venir visiter notre cher malade; et il s'entendait parfaitement avec le frère Hersant sur le genre de maladie et sur le traitement à suivre. Rien n'a été négligé pour rappeler ce cher Père à la santé; mais il était mûr pour le Ciel, et il s'est endormi du sommeil des Justes après 37 ans de vie, 8 ans de Compagnie, 4 ans de Mission et 12 jours de maladie. – Pendant son délire il ne connaissait personne et ne semblait pas comprendre ce qu'on lui disait, mais pendant la dernière nuit, il répétait avec un doux sourire les sentences qui portent à la confiance: il aimait sur-

tout les paroles : In te Domine, speravi, non confundar in æternum; et en les finissant il redisait bien des fois in æternum, in æternum..... A ces autres paroles : Vous êtes bien aise, n'est-ce pas, d'aller en paradis, il répondait : Oh! Oui; je n'ai jamais désiré autre chose. – Je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous citer les petits traits édifiants que nous avons vus ou entendus; mais je dois dire que le cher P. Leduc m'a spécialement édifié pendant tout le temps qu'il a passé dans la Mission par la simplicité et par la générosité de sa vertu : On ne voyait jamais rien d'extraordinaire en lui, car il faisait tout avec un si grand naturel, qu'on n'y faisait pas même attention; mais en réfléchissant sur ses paroles et sur ses actes, on dit maintenant, c'est ainsi qu'il fallait dire et faire. Les Chinois répètent que sa mort est une grande perte pour la Mission; et un Evêque qui avait vu le P. Leduc à l'œuvre me disait : Ce Père là est un trésor pour votre mission. On a pu remarquer sa simplicité et d'autres vertus; pour moi j'ajouterai qu'il était d'une générosité que rien ne pouvait effrayer : pour plaire à J.C. et pour aider les âmes, il ne craignait aucune peine, aucune difficulté, aucun sacrifice : il s'était donné sans réserve aucune à J.C. et à sa Compagnie; et sa vie était l'exécution pure et simple de son offrande.

Les nouvelles que je reçois des différents districts sont consolantes selon Dieu : quelques-unes sont dures pour la nature. Dans quelques parties de la Mission, les âmes se sauvent, et l'ennemi ne trouble pas encore les soins que nous leur donnons; dans d'autres, bien des âmes se sauvent aussi, mais en soutenant des combats de plus d'un genre. Je vous disais dans ma dernière lettre, que le P. Sentinier m'annonçait un moment de bon vent dans les parages de Ou-Si et Kiang-in, et qu'il voguait à la voile pour ménager la vapeur. Mais bientôt la tempête a été telle que le navire a été emporté au loin. Plusieurs de ses chrétiens ont été attaqués par une bande de mauvais payens, ils ont été frappés, pillés et chassés de leurs maisons : une vierge qui instruisait les catéchumènes a été injuriée et maltraitée de toutes les manières; mais elle a si bien confessé sa foi dans les tourments, que si elle meurt de ses blessures, elle pourra bien être regardée comme martyre; et si Dieu veut qu'elle soit canonisée, les miracles opérés pendant sa vie pourraient peut-être subir l'examen. Il est certain que cette bonne paysanne a un pouvoir extraordinaire pour chasser les démons. Dernièrement le P. Clavelin m'écrivait qu'il ne pouvait avoir de nouvelles certaines du lieu de la persécution, que peut-être deux chapelles sont détruites avec les maisons des villages chrétiens, mais que Dieu montre encore là sa puissance et sa bonté; car tandis que les anciens et les nouveaux chrétiens sont expulsés de leurs maisons, 200 payens n'ont pas craint de demander à être reçus comme catéchumènes. Nos Mandarins ont bien promis d'arrêter et de punir les pillards et les persécuteurs, mais ils n'osent agir, parce que ces malheureux iraient immédiatement se joindre aux rebelles. Le P. de Carrère a des difficultés presque semblables à Hai-men.. Nous sommes au combat.

Mission du Tchély sud-Est. Extrait d'une lettre du P. Leboucq à un Scholastique de St Acheul.

Tchao-Kia-tchuang, 23 Décembre 1859. – Le Vicariat du Tchély Sud-Est qui peut avoir de 80 à 100 lieues de l'Est à l'Ouest, et 15 ou 20 seulement du Nord au Sud se divise en 144 chrétientés qui, toutes réunies, nous donnent le chiffre de 10,000 chrétiens environ. Depuis trois ans que cette mission est confiée à notre Compagnie, 8 Pères y ont été envoyés. De ce nombre 2 sont morts, 2 autres, après de longues souffrances, ont dû retourner au Kiang-nan. Mgr lui-même a été cruellement éprouvé par le typhus qui l'a mis aux portes du tombeau : Le P. Caussin aussi a été obligé d'interrompre ses missions l'année dernière, et de garder le lit pendant plusieurs semaines. Après ce rapide aperçu, il vous sera facile de comprendre que notre pauvre mission du Petchély ne peut avoir de grandes merveilles à vous annoncer. Malgré leur zèle et leurs travaux incessants, nos Pères n'ont pu jusqu'ici rien entreprendre d'important, soit pour la conversion des payens, soit pour le développement des œuvres nécessaires au progrès spirituel de nos chrétiens. Cependant toutes nos chrétientés ont reçu la visite et entendu les instructions du missionnaire. Plus de 2000 petits enfants payens ont reçu le baptême cette année et sont allés grossir le nombre des bienheureux au Ciel. Plus de 100 payens adultes ont également reçu le caractère d'enfants de Dieu et sont maintenant de fervents chrétiens.

Un grand nombre d'enfants abandonnés de leurs parents ont été recueillis dans nos diverses chrétientés et quoiqu'un certain nombre soient morts, nous en avons encore une trentaine environ que nous faisons élever moyennant 1,000 sapèques par mois, pour chacun. Les années précédentes nous en ont donné 50 autres, de sorte qu'en ce moment nous en avons au moins 80 à nourrir, ce qui nous demande pour chaque mois 80,000 sapèques (400 francs). Que sera-ce dans quelques années! Voilà à peu près, mon cher frère, nos œuvres de cette année; ajoutez-y cependant encore 6 ou 7 écoles établies à nos frais dans les chrétientés les plus considérables, et vous aurez le résultat des travaux de 2 ou 3 missionnaires, résultat bien consolant, sans doute, mais qui ne satisfait pas notre cœur, et qui d'ailleurs ne pourrait être obtenu désormais, si de prompts secours ne nous arrivent; car les forces de nos Pères sont singulièrement affaiblies. — Trois grands obstacles se sont opposés jusqu'ici au progrès de la foi dans ce Vicariat. Ce sont, l'insouciance extrême des payens, le petit nombre d'ouvriers, et le défaut de ressources pécuniaires. Avant que nous puissions espérer de vaincre le premier, au moins en partie, il faut que les deux derniers aient disparu. Déjà un renfort nous est annoncé. Puissions-nous embrasser bientôt ces Pères et ces frères qui viennent à notre secours! Quant aux ressources pécuniaires nous ne savons pas quand elles nous arriveront en quantité suffisante pour faire honorablement face à tous les besoins de notre mission. De nos 144 chrétientés, une dizaine à peine ont une petite Eglise et un appartement convenable pour le Père; 7 ou 8 seulement ont une école. Pour nous-mêmes, si nous voulons prendre quelque soin des santés affaiblies, et aussi donner un peu de relief à nos œuvres, il nous faut une résidence, une église et un séminaire. Jusqu'ici il a été impossible de commencer ces travaux pourtant si indispensables. La famine, il y a 18 mois à peine, a désolé cette province: nos chrétiens ont crié la faim vers les Missionnaires, et près de 20,000 francs, c'est-à-dire, les deux tiers de l'allocation qui nous est attribuée chaque année par la Propagation de la Foi, sont sortis de notre bourse. — Cette année encore, la sécheresse a détruit une grande partie des récoltes dans le Nord de notre Vicariat, et déjà nos chrétiens nous arrivent. Je prévois un hiver désastreux. Si du moins nous avions quelques aumônes à attendre de nos chrétiens, lorsque les années sont meilleures; mais non, ils sont tous pauvres, et peuvent à peine se suffire à eux-mêmes. Tout doit donc nous venir d'Europe. Mais espérons, St. Joseph est notre patron, et certes il pourra bien aller frapper à la porte de quelques bonnes âmes et leur souffler un mot sur notre misère. — En ce moment, je presse mon menuisier chinois, afin qu'au mois de Mars prochain, nous puissions confier au patronage de notre bon Saint l'église de ce village et en même temps lui offrir un autel plus convenable que les 2 ou 3 misérables tables chinoises sur lesquelles nous offrons tous les jours le St. Sacrifice. — Au mois de Juillet dernier, nous avions résolu de commencer cette année à bâtir notre résidence et d'ouvrir aussitôt après le séminaire; mais les affaires Européo-Chinoises dans lesquelles nous ne voyons pas clair, nous feront probablement attendre encore: d'ailleurs les matériaux nécessaires ne seront pas encore achetés. 8,000 francs déjà viennent d'être versés pour ces divers achats, et nous n'en avons pas même assez pour une partie de la résidence. Pourtant les murs seront tout simplement de terre, à l'exception de la partie extérieure pour laquelle nous nous servirons de briques; mais le bois est rare ici, et nous serons obligés d'acheter les pièces principales à Tien-tsin Fou. Nous voilà en grand danger de voir nos plans de construction remis à l'année prochaine.

Je suis seul dans ce petit village depuis plusieurs mois, et quoique mon ministère, en fait d'œuvres spirituelles se réduise à peu de chose, cependant il ne se passe guère de semaine, sans que j'aie à administrer quelques sacrements. Depuis quelques jours surtout, j'ai eu la consolation de baptiser un certain nombre d'enfants payens et aussi quelques adultes préparés par le R. P. Supérieur. Assez souvent encore, on vient m'appeler pour des malades, et alors il faut compter sur deux jours d'absence au moins, la distance ne fût-elle que de 3 ou 4 lieues. Car nos lourds charriots traînés par deux bœufs ne s'avancent que bien lentement. Malgré ces difficultés, nous arrivons rarement trop tard. Le bon Dieu a vraiment pitié de nos pauvres chrétiens: Il y a 15 jours à peine, je fus appelé pour deux Extrême-onctions. Le premier malade que j'administrai, mourut presqu'aussitôt après mon départ. Quand j'arrivai au village du second, les chrétiens m'invitèrent à me reposer un peu, disant qu'il n'y avait pas de danger; mais sans tenir compte de leurs instances, je voulus aller aussitôt à la maison du malade. Ce brave

homme, en me voyant entrer, leva les yeux au Ciel, et se mit à réciter quelques prières à haute voix, pour remercier le bon Dieu, disait-il, de lui avoir envoyé le Père; puis aussitôt, il commença sa confession qu'il fit d'une manière si intelligible pour moi, que je croyais presque à un miracle: A peine eut-il fini, qu'il perdit connaissance; vite je lui donnai l'Extrême-Onction sans appeler même mon catéchiste, ni les chrétiens, et comme je prononçais les dernières paroles de l'Indulgence plénière, il expira. Alors j'appelai les chrétiens et leur adressai de mon mieux quelques paroles pour leur montrer comment N. S. bénit à leurs derniers moments ceux qui ont fidèlement observé ses commandements pendant leur vie.

Outre ces petites occupations que le St Ministère me fournit de temps en temps, je veille aux affaires de la procure, et j'étudie le Chinois. De plus j'ai bâti un Séminaire. Trois semaines ont suffi pour construire ce bâtiment qui a cependant 60 pieds de long sur 10 de large et 8 de haut. Dans six semaines, 12 jeunes Chinois qui ne savent pas encore l'a, b, c, d'européen, et guère mieux l'a, b, c, d chinois occuperont les 6 appartements que nous venons de leur préparer. Les murs et la toiture, tout est simplement de terre mêlée avec de mauvais joncs; mais peu importe, ce n'est que du provisoire, et d'ailleurs les enfants qui vont nous arriver n'ont jamais été si bien logés dans leurs familles. — Pendant que je soigne ici ma convalescence, nos trois Pères travaillent avec intrépidité. Mgr Languillat est depuis deux mois dans le district du Ho-Kien-fou faisant la visite des chrétientés et donnant quelques missions avec le P. Caussin. Le R. P. Brueyre est aussi, depuis près de 3 mois, en campagne. Sans cesse il recommande à ses chrétiens d'exhorter les payens à se faire catéchumènes. "C'est, m'écrit-il quelquefois, son refrain de tous les jours, et ce refrain est compris de nos chrétiens". — En venant ici il y a un an à peine, le R. P. Brueyre a apporté l'œuvre du R. P. Fouillot, pour laquelle il avait beaucoup travaillé au Kiang-nan et qui lui avait donné chaque année bon nombre de catéchumènes. Cette œuvre que Mgr Borgniet encourage depuis si longtemps dans son Vicariat, et pour laquelle il vient de recevoir de nombreuses indulgences a été accueillie ici avec bonheur par Mgr Languillat, qui fonde sur elle de grandes espérances pour l'avenir de notre mission. Déjà, du reste, les effets s'en font sentir: Dans les 6 ou 8 chrétientés où elle est établie, de nouveaux catéchumènes commencent à se montrer; et une quinzaine lui doivent aujourd'hui le bonheur d'être enfants de Dieu. Dans ce village où cette association est établie, je reçois presque toutes les semaines, quelque nouveau catéchumène. Il n'y a pas encore 8 jours, 5 ou 6 payens venaient me saluer et m'annoncer qu'ils voulaient se faire instruire de la Religion du grand maître du Ciel. Ces conquêtes, en grande partie, sont l'œuvre d'un barbier: Quand il a entre les mains la tête d'un payen qui lui semble assez brave homme, il lui parle de la Religion sainte, et du bonheur que les chrétiens trouvent dans l'observation de ses commandements. Puis quand la tête est bien rasée, "quel dommage, dit-il, que vous ne soyez pas catéchumène, comme il serait beau de faire couler sur votre front, l'eau sainte du baptême". Ce barbier est très aimé de ses pratiques à cause de sa douceur et de sa bonne conduite: aussi ses discours et ses exhortations portent-elles leurs fruits. Quand il vient raser la tête du Père, il est heureux de lui annoncer une nouvelle conquête et de lui raconter tout au long, la manière dont il a exhorté. Il est bien difficile de garder sa gravité en entendant les histoires qu'il a voulu accommoder à l'intelligence des payens: mais que voulez-vous; ce pauvre homme fait de son mieux, et après tout, quoiqu'il ajoute quelques petites amplifications de sa façon, le tout n'en est pas moins conforme à la vérité quant au fond; et après les définitions qu'il a faites des Missionnaires et surtout de l'Evêque, il est bien difficile que nos payens, avec leur avide curiosité de Chinois, ne viennent pas voir ces Etres prodigieux.

Voulez-vous savoir encore comment les associés de l'œuvre du R. P. Fouillot profitent de toutes les circonstances qui leur sont données, pour exhorter les payens? Voici un petit trait qui a bien son intérêt et par lequel vous pourrez juger de leur zèle. Il y a quelques jours, pendant que mes chrétiens construisaient le Séminaire dont je vous ai parlé plus haut, il me prit fantaisie de sortir un peu de ma hutte et d'aller réciter mon bréviaire à travers champs. Je suivais tranquillement un petit sentier solitaire peu distant de mes ouvriers, lorsque 2 payens passant près de moi, et remarquant sans doute que ni mon bréviaire ni ma personne n'avaient la tournure chinoise, s'approchèrent de moi à pas-de-loup: puis selon la politesse chinoise, ils me toisent des pieds à la tête, viennent me considérer de profil, examinent ma barbe, regardent avec

des yeux ébahis la dorure de mon bréviaire et les lettres mystérieuses qu'il renferme : enfin ils palpent mes habits et se retirent après cette dernière inspection. Afin de donner le temps à ces braves gens de considérer à leur aise le phénomène, je m'étais arrêté, et malgré une forte envie de rire, j'avais pu néanmoins continuer gravement la récitation de mon office. Cependant un de mes maçons avait aperçu mes deux visiteurs : Bon, se dit-il, ce sont 2 payens, voilà une belle occasion ! Aussitôt il quitte sa besogne et vient leur offrir une pipe de tabac ; puis il se mit à leur expliquer qui je suis, comment je prie le grand Maître de toutes choses : pour moi je continuai mon chemin et m'en revins au logis. Que résultera-t-il de ses exhortations, je n'en sais rien ; mais toujours est-il qu'ils ont parlé de religion pendant plus d'une heure, et que notre chrétien les a exhortés de toutes ses forces à se faire instruire de notre sainte doctrine. Priez beaucoup, mon cher frère, pour que N. S. bénisse de plus en plus notre mission : demandez-lui aussi pour moi la grâce de parler bientôt le Chinois avec aisance. Si j'avais été un peu plus habile dans cette langue, j'aurais eu ce jour-là, comme vous le voyez, une belle occasion d'expliquer moi-même à ces deux payens ce qu'ils désiraient tant connaître sur mon compte.

P.S. 22 Janvier. – Le jour où je vous écrivais cette lettre, je ne m'attendais pas à la catastrophe dont je faillis être la victime la nuit suivante. 8 ou 10 payens sont venus me visiter à minuit, armés de longs coutelas ; ils se sont trompés de chambre, et un jeune chrétien qu'ils croyaient sans doute être le Missionnaire, a reçu quelques coups assez graves. Réveillé par ses cris, je vole à son secours, sans penser même à prendre quelques morceaux de bois pour me garantir moi-même. A peine ma porte est-elle ouverte, que je me trouve en face de 6 assassins qui tombent sur moi en criant : "celui-là, il faut le tuer". – Trois doigts reçoivent une blessure assez grave ; 2 couteaux me frappent à la tête. Je m'affaisse et tombe sans connaissance. On me traîne à l'extrémité du village, et là je suis laissé pour mort, après avoir reçu force coups de pieds et de bâton. Revenu à moi, j'étais étendu dans le coin d'une petite ruelle déserte, transi de froid et baigné dans mon sang. Nos chrétiens après avoir blessé mortellement un de ces misérables, m'appellent à grands cris ; on va, on vient, on s'informe, on pousse des cris de douleur. Enfin je suis trouvé et rapporté sur mon lit ; mais autre affaire. Il fallait remettre le brigand arrêté entre les mains du Mandarin. Mgr. et le R. P. Brueyre notre supérieur, sont fort éloignés. Bref, j'envoie des chrétiens au Mandarinat ; à peine averti, le mandarin part avec 50 soldats ; il ne s'attendait sans doute guère à voir si près de lui un Européen. Il arrive, entre dans ma chambre, me considère avec attention, fait dresser un procès-verbal en règle sur le nombre et la gravité de mes blessures, puis il examine scrupuleusement tous les objets de ma chambre et surtout les livres européens. Il s'informe si c'est là par hasard la maison du chef de la Religion d'occident, demande à nos chrétiens de quel pays je suis &c &c., puis il sort, après les avoir blâmés vivement de ce qu'ils ont reçu des Européens au milieu d'eux, et leur avoir défendu de dire qu'ils étaient chrétiens, lorsqu'ils paraîtraient au tribunal. "Si le Mandarin nous interroge, ont-ils répondu avec courage, nous confesserons hautement notre foi, dût-on nous faire mourir". – Depuis cette époque, nous n'avons été nullement inquiétés par le magistrat. Mais qu'arrivera-t-il ? nous l'ignorons. Mon nom seul heureusement est entre ses mains. Ceux que le bon Dieu garde sont bien gardés. Quant aux payens, ils ont semblé vouloir faire de nouvelles apparitions ; mais nos chrétiens veillent auprès de nous, et St Joseph est à nos côtés. En me voyant tomber sous les coups de ces brigands, j'avais recommandé mon âme à St Joseph. Il m'a, comme vous voyez, rendu là un fameux service ! Aujourd'hui je suis assez bien.

France. Consécration de l'église St Clément à Metz. – Extrait du Vœu national. Metz 10 Juin 1860.

Cette imposante solennité a été accomplie le mercredi 6 Juin, conformément au pontifical romain. La consécration ou dédicace d'un édifice destiné à la célébration des saints mystères est la plus longue et en même temps la plus auguste des cérémonies liturgiques. Il n'en est point, dans notre sainte religion, qui soit plus minutieuse et plus imposante, plus prodigue de supplications adressées au Roi du Ciel. Dès que la consécration de l'église est terminée, on chante la messe de la Dédicace.
Mercredi, Mgr. Dupont des Loges, évêque consécrateur a officié pontificalement, assisté d'un clergé nombreux ; la messe chantée en musique est du R. P. François Lambillotte. – Nous ne saurions rendre l'effet grandiose de cette messe pontifi-

cale, célébrée dans tout l'appareil du rite romain. Toutes ces splendeurs du culte catholique produisirent sur la nombreuse assistance la plus vive et la plus religieuse émotion. — Douze séminaristes avaient bien voulu prêter à ces cérémonies le concours de leur dévoûment et de leur zèle infatigable. Une foule nombreuse assistait à la messe de la Dédicace. On remarquait aux places d'honneur Mr le Général Marey-Monge, Comte de Peluze, commandant la division, Mr le Baron de Gérando, procureur général impérial, Mr Gaillard de la Collonge, intendant militaire; Mr de Saint-Chamant, receveur général, Mr le Baron Jacquinot, secrétaire général de la Préfecture, Mr le Général de la Villette, Mr de Mardigny, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées à Bar-le-Duc, plusieurs Colonels, des notabilités civiles et militaires. — Dans le chœur, vis-à-vis le dais épiscopal on voyait au premier rang le R. P. Fessard, provincial de la province de Paris, le R. P. Stumpf supérieur de St-Clément, plusieurs Curés des paroisses de la ville, des chanoines et d'autres membres du clergé. — La messe terminée, et avant de donner la bénédiction épiscopale, Monseigneur, la crosse à la main et la mitre en tête prononça une allocution où il laissa éloquemment, tendrement parler son cœur d'évêque.

"Avant de terminer, dit-il, par une dernière bénédiction, cette auguste cérémonie, c'est un devoir, c'est surtout un besoin pour mon cœur de rendre à Dieu de publiques et solennelles actions de grâces. Qu'avons-nous vu? et que voyons-nous? — Dès l'origine de l'établissement du christianisme dans cette contrée, c'est-à-dire dès les temps apostoliques, la piété et la reconnaissance des fidèles avaient érigé sur le tombeau de St-Clément, leur premier évêque et leur apôtre, un modeste oratoire célèbre dans les annales de l'église de Metz, que les persécutions des premiers siècles, et plus tard les invasions des barbares ont longtemps respecté. C'était dans son enceinte, c'était aux pieds du corps vénéré de Clément que plusieurs des évêques, qui succédèrent à ses vertus autant qu'à son autorité, voulurent que leurs dépouilles mortelles reposassent. — Que si, dans la suite des âges, cet antique monument avait disparu, peut-être pour faire place à notre magnifique cathédrale, jamais du moins jusqu'à ces derniers temps, St Clément, l'apôtre de cette ville, n'y avait été privé d'un sanctuaire où son nom si doux pût être invoqué. Mais hélas! depuis soixante-dix ans, il n'y en avait plus! ou plutôt, je me trompe, il y en avait un magnifique, digne de la munificence et de la piété de nos pères, mais désolé et profané. Le nom de l'église de St Clément était encore prononcé, on la montrait encore de loin, mais avec des larmes dans les yeux en pensant à son antique gloire et à sa désolation présente. — Mon Dieu! vous connaissiez à ce sujet mon ardent désir, et les gémissements secrets de mon cœur ne vous étaient point cachés! Vous les avez exaucés par ces voies pleines de force et de suavité qui sont les voies ordinaires de votre Providence. Vous avez incliné vers nous le cœur du Souverain qui tient dans ses mains puissantes les destinées de la France, dans un sentiment généreux et une pensée pleine de grandeur, il a voulu que monument élevé par la science et la religion, fût rendu aux sciences, aux belles-lettres et à la religion; et lorsque, un peu plus tard, à son passage dans cette ville, je lui exprimai ma respectueuse reconnaissance, je ne saurais oublier tout ce que sa réponse renfermait de bienveillant: il témoigna être heureux d'avoir fait cette bonne action. Belle et noble action en effet! Que Dieu la récompense!

Et maintenant que voyons-nous? Que voyez-vous dans ce beau jour, mes très-chers Frères? Cette église sortie de ses ruines, parée, pour me servir d'une expression des saints livres, comme une épouse pour son époux immortel et glorieux, ces murs qui ont secoué leur poussière, consacrés par l'onction sainte; cet autel prêt pour le sacrifice; ces voûtes élevées, qui retentissent de l'harmonie des divins cantiques; et autour de nous, comme une couronne embaumée, cette nombreuse et florissante jeunesse dont ces murailles abritent l'innocence, et qui vient apprendre ici à aimer Dieu par dessus tout, à honorer ses parents, et à servir un jour sa patrie; et près d'elle, à ses côtés, dirai-je ses maîtres, ses pères ou ses amis? Je dirai tout à la fois ses pères, ses amis et ses maîtres, qui lui consacrent leurs travaux, leurs veilles, leurs talents, leurs cœurs surtout, oui, tout le dévoûment de leurs cœurs; dignes enfants d'Ignace, marqués comme leur père de ce double sceau qui fait la principale gloire de leur Compagnie: le respect des bons et la haine des méchants. Tel est le touchant spectacle que nous avons sous les yeux, et que relèvent par leur présence toutes ces familles accourues pour confondre avec nous leurs prières et les

accents de leur reconnaissance, l'élite de la société de cette ville et des villes voisines, et à leur tête ceux qui gouvernent la province, venus ici pour donner à cette grande œuvre un témoignage public et solennel de leur sympathie.

Mon Dieu! que vous êtes bon! et que je sens vivement en ce moment mon impuissance à vous remercier! Dilatez mon cœur, ou plutôt, Seigneur, donnez-moi un autre cœur, un cœur nouveau pour vous mieux aimer, pour vous mieux bénir, pour mieux me dévouer à vous, à votre Eglise, à ces enfants bien-aimés; ou plutôt encore, mes enfants, mes frères, mes pères, donnez-moi tous vos cœurs afin que je les présente à Dieu en ce beau jour par les mains pures de St. Clément..... Je vous les offre, ô mon Dieu, comme un hommage de reconnaissance et d'amour! Daignez, Seigneur, les accepter et nous bénir! »

Cette touchante péroraison fut accueillie par l'assistance avec une émotion vive et une effusion sympathique! — A une heure de l'après midi, un grand nombre d'invités ecclésiastiques et laïques prirent part à un déjeuner présidé par Mgr. et dont les R. P. firent les honneurs avec toutes sortes de bonnes grâces et de prévenances. Mgr. avait à sa droite le R. P. Provincial, et à sa gauche le R. P. Stumpf. Le repas eut lieu dans la salle de récréation qui est assez vaste pour qu'elle ait pu contenir les tables des invités et celles de la brillante jeunesse confiée au soin des bons pères. Ce fut une fête de famille, pleine d'entrain décent, de joie franche, embellie par les plus aimables surprises, égayée par les plus intéressants épisodes. — Vers la fin du repas, le R. P. Provincial adressa à Monseigneur quelques paroles empreintes de la plus touchante gratitude! Il le loua en termes dignes de lui, c'est dire assez que toute l'assistance s'associa à la pensée qui l'avait si bien inspiré. Voici ses paroles:

" Monseigneur, — La solennelle et touchante cérémonie de ce jour est comme le couronnement de vos œuvres en faveur de St. Clément, l'accomplissement béni de l'un des principaux désirs, de l'une des plus ardentes prières de votre piété d'évêque, de votre cœur de père. — Il m'est doux, Monseigneur, autant qu'honorable de pouvoir ici, au nom des Jésuites de la province de France, spécialement au nom de nos Pères de Metz et de tous ces bien-aimés enfants, vous remercier filialement de votre constante et efficace bienveillance pour nous en cette illustre et généreuse cité. — Monseigneur, je répondrai à vos vues, je le sais, si dans ce banquet où préside la bonté, qu'ont préparé le respect et l'amour et qu'environnent, vous le voyez et l'avez entendu, la joie et l'allégresse, j'offre le sincère hommage de notre inaltérable gratitude à toutes les personnes qui, par leurs encouragements, leurs sympathies et leurs bienfaits, ont concouru à créer, à développer l'œuvre si consolante qui semble se compléter par cette fête; aux autorités ecclésiastiques, civiles et militaires de Metz, présentes et absentes, et en particulier à celui qui gouverne aujourd'hui la France avec tant de puissance et tant de gloire et que Dieu a daigné faire pour nous le libre et l'auguste instrument de sa paternelle providence. Ce matin, Monseigneur, dans des paroles qui ne seront point oubliées, votre bouche inspirée par votre foi rappelant cette haute et bienfaisante intervention de l'Empereur, s'écriait: Que Dieu l'en récompense! nous répétons ce vœu après Votre Grandeur: Oh! oui que Dieu l'en récompense! — Mais vous le savez, Monseigneur, et nous le savons nous-même, car la conscience de notre faiblesse est avec le sentiment de la divine force, le secret de notre confiance: vous le savez, si le Seigneur ne bâtit, en vain l'on travaille pour édifier, et si sa main ne soutient la maison, elle s'écroule. C'est pourquoi veuillez prier le Dieu très-bon et très-grand d'éclairer, de diriger, de fortifier les maîtres et les élèves, les pères et les enfants. Alors il nous sera accordé, non, sans doute, de faire tout ce que mériterait la haute et précieuse bienveillance et de Votre Grandeur et de cette cité et de nos amis et de ces nobles et chrétiennes familles qui ont remis entre nos mains les objets les plus chers de leur sollicitude et de leurs espérances; mais il ne nous sera point refusé d'offrir à tous, familles et protecteurs, fidèles, clergé et Pontife, tout ce que peuvent donner avec la faveur et le secours du Ciel, des hommes profondément reconnaissants et religieusement dévoués."

Au dessert, un élève vint faire entendre, d'une voix juste et bien accentuée, des couplets de circonstance, accompagnés au piano, et dont la musique, d'un beau relief mélodique, est due au talent du R. P. de la Croix. Le trait final en était toujours amené avec esprit et à propos. Voici deux ou trois de ces couplets qui excitèrent de très-vives et très-chaleureuses marques d'approbation:

Ô jour heureux ! ô touchant privilège !
Par la bonté dominant la grandeur,
Monseigneur veut, au banquet du Collége,
De sa présence ajouter la splendeur.
A la jeunesse il se plaît à sourire,
Toujours, dit-on, il l'aima tendrement,
Il a pourtant, je ne crois pas médire,
Un petit faible, et c'est pour St. Clément.

Combien de fois dans l'arène classique,
Des combattants il enflamma les cœurs,
Combien de fois aux jeux, à la musique
Il couronna de sa main nos vainqueurs.
Voici bien plus ! Oui, c'est un vrai miracle ;
Le carnaval a vu ce trait charmant !
Mgr. daigne assister au spectacle :
Toujours un faible, et c'est pour St. Clément.

Nobles amis, protecteurs de l'enfance,
Valeureux chefs de nos brillants soldats,
Père chéri de nos Pères de France (1),
Prêtres pieux, illustres Magistrats ;
De Monseigneur vénérant la personne,
Vous le prenez pour modèle aisément :
Voilà pourquoi, MM. je vous soupçonne
D'avoir un faible aussi pour St. Clément.

(1) Le R. P. Provincial.

Et à chaque refrain c'était dans la jeune assistance une véritable explosion de bravos ! — La gaîté de cette jeunesse faisait visiblement du bien à notre vénérable évêque. Il souriait à ces chants dont le bon goût, la sensibilité, la reconnaissance, pouvaient revendiquer la meilleure part, et il daignait leur prodiguer ses applaudissements ! — D'autres couplets, en duo, chantés par deux jeunes et fraîches voix d'écoliers, recueillirent aussi d'unanimes suffrages. En voici un échantillon :

Ô Metz ! ô bonne cité !
A ta guerrière fierté
Tu joins de la charité
La noble simplicité.
Vois les fruits de ta largesse,
Et partage notre ivresse :
De plaisir le cœur bondit.
Et l'écho redit : Ah ! Ah !

Et ces deux couplets improvisés séance tenante :

Général, Provincial,
Et Supérieur local,
Et Vicaire Général,
Et Chapitre épiscopal :
A votre santé prospère,
Quand chacun vide son verre,
De plaisir le cœur bondit
Et l'écho redit : Ah ! Ah !

Saint Augustin, Saint Clément,
Ô lieux chers au cœur aimant,
Salut, chanoine éminent (1)
Qui posa leur fondement !
Longtemps Mentor du jeune âge,
En contemplant ton ouvrage,
De plaisir ton cœur bondit,
Et l'écho redit : Ah ! Ah !

Et cet Echo de St. Clément — tel est le titre du duo — retentissait dans tous les cœurs, sincèrement unis dans une communauté de vœux pour la prospérité de ce bel établissement. — Chacun admirait la bonne tenue de cette jeunesse, toujours de bonne Compagnie, même au sein du plaisir, toujours docile même dans l'entrain de ses jeux ; on applaudissait à cette attitude, à ces sentiments qui savent allier les enseignements de la religion aux légitimes distractions du jeune âge. Effet précieux, résultat inappréciable de la bonne éducation dont les Révérends Pères sont les dispensateurs ! — Cette belle fête, qui a fait ressortir encore les liens qui unissent ces dignes instituteurs à notre cité, à nos magistrats, à notre population, s'est terminée par la lecture du procès-verbal, écrit en latin, de la cérémonie de la Dédicace de l'église St. Clément. Toutes les personnes présentes ont tenu à honneur d'apposer leurs signatures sur cette pièce officielle. Vaillant.

(1) M. Bureaux, fondateur de l'établissement St. Augustin, aujourd'hui chanoine de Nancy, et dont le nom est resté si cher aux habitants de Metz.

36. NB.- En achevant l'impression de ces Lettres, nous recevons sur la Mission de Syrie quelques détails que nous nous empressons d'y ajouter.

Lettre du P. Riccadonna au T. R. P. Général.

Beyrouth, 21 Juin 1860.

Les Druses, les Métoualis et les Arabes excités par les Turcs ont commencé dès les premiers jours du mois de Mai à massacrer les chrétiens. C'est, dit-on, parce qu'ils ont appris que les puissances de l'Europe veulent s'emparer cette année de la Turquie. Presque toutes nos Résidences, même Zahleh et Ghazir sont abandonnées. Aujourd'hui tous les Jésuites de Syrie arriveront à Beyrouth, excepté ceux qui se sont retirés dans le Nord et dans le Sud du Liban. Le P. Canuti s'est réfugié près des Cèdres; on ne sait pas ce qu'est devenu le F. Habech; les FF. Bonacini, Jonas, Matt-Sud et le P. Billotet ont été massacrés lundi dernier par les Druses à Zahleh. — Il paraît que nous devrons même abandonner Beyrouth, parce que le gouverneur turc lui-même veut le massacre des chrétiens.— Quant à moi, j'ai pris la fuite à travers la plaine de Balbek, et, après quatre jours de fatigue et de dangers je suis arrivé sain et sauf à Beyrouth. On dit que presque toutes les Sœurs échappées au massacre, aux incendies, et à la mort sont maintenant en lieu de sûreté. O mon T. R. Père, je recommande à Votre Paternité tout ce qui a rapport à la Mission du Sacré Cœur, à sa Résidence, à son église qui allait être achevée, et à cette belle Congrégation des Sœurs du Sacré-Cœur, qui produisait tant de bien dans la plaine de Balbek. Que le Sacré Cœur de N. S. soit toujours béni, dans les tribulations et dans les consolations !! — Maintenant toute sa mission a été arrosée abondamment par le sang de ses ouvriers. — Jusqu'à présent il paraît que le P. Canuti et moi seuls, nous avons réussi à nous sauver. On dit que tous les autres Pères de la Résidence, tous les maîtres, tous les domestiques jusqu'au cuisinier ont été massacrés par les Druses, qu'un grand nombre de femmes ont été égorgées dans l'église, que le F. Mattsud a été mis en pièces devant le T. S. Sacrement, que l'autel et le Tabernacle ont été démolis et brisés, que les hosties consacrées ont été dispersées et foulées aux pieds, et que l'église, la sacristie et le sanctuaire ont été remplis de cadavres. Quel spectacle d'horreur!

Je recommande avec plus d'instances que de coutume toute cette mission aux SS. Sacrifices et aux prières de Votre Paternité, &c.

Riccadonna S.J.

A. M. D. G.

Notice

sur les derniers jours du P. Léon Gautier, mort à Angers le 14 Juillet 1860.

Lettre des Novices d'Angers aux Scholastiques de Laval. — L'estime et l'affection universelle que le R. P. Gautier s'est acquises auprès de vous tous par ses vertus et par sa sainteté, nous ont fait penser que vous recevriez avec plaisir quelques détails sur les derniers jours et sur les dernières souffrances qui ont couronné son long martyre. Pour dire tout ce qu'il a souffert, et combien de mérites il a amassés dans ses grandes douleurs, il faudrait remonter bien haut, à une époque où nombre d'entre nos Pères et nos Frères qui ont été ses novices ont été les témoins de ses maux extrêmes et de son invincible patience. Ces riches trésors amassés si péniblement pendant de longues années pourront être exposés un jour aux regards et à l'admiration de tous, et servir à la gloire de celui qui s'est tant caché sur la terre. Les bornes d'une lettre nous prescrivent de nous restreindre : sa dernière maladie, sa mort, les honneurs qu'il reçut de la foule sur sa couche, voilà le champ, fécond du reste, où nous allons glaner quelques épis.

Depuis les derniers jours de Décembre, l'état du bon Père avait pris un caractère plus alarmant; ses souffrances s'étaient accrues, et lui-même prévoyait bien qu'elles allaient augmenter encore : Aux souhaits du nouvel an, il nous disait que le bon Dieu lui avait fait entrevoir pour l'année un trésor qu'il serait heureux d'acquérir. L'avenir ne tarda pas à nous montrer quel était ce trésor. Bientôt le mal croissant ne permit plus au R. Père de se faire porter au réfectoire; quelque temps même, il dut se résigner à réunir les novices dans sa chambre pour leur faire ses conférences : ses jambes ne pouvaient plus souffrir le moindre remuement. Cette séquestration continuelle et cette immobilité complète étaient pour lui un dur sacrifice; mais s'il n'en avait pas fait l'aveu, le bon Dieu seul et ses Anges eussent pu le connaître, tant il y avait de résignation et de joie sur son visage. Enfin avec cet esprit d'invention dont il était abondamment doué, il imagine un appareil qui permet au moins de le transporter jusqu'à la salle de conférence, et c'est là qu'il vint presque tous les jours expliquer à ses novices nos règles et nos Constitutions avec une parole que son énergie s'efforçait de rendre encore ferme et assurée, mais qui plus d'une fois vint trahir malgré lui sa faiblesse et ses souffrances. Les choses allèrent en cet état jusqu'à la fête de St Joseph. Nos Pères et nos F. savent la dévotion qui a toujours animé le R. P. Gautier envers ce glorieux Epoux de la B. Vierge. Peut-être le grand Saint voulut-il mettre un terme au douloureux pèlerinage de son dévoué client, peut-être N. S. désira-t-il se l'associer de plus près dans les souffrances de sa passion, je ne sais : mais la veille du Dimanche de la Passion, le samedi 24 Mars, vers 7 heures du soir, sans qu'on sache quelle cause a pu amener ce funeste accident, le R. Père est tout à coup saisi par un violent vomissement de sang, qui jette l'alarme et fait craindre pour sa mort prochaine. Le danger en effet était grand : le malade était seul à ne pas s'inquiéter. Le crucifix à la main, il le contemplait avec un visage où se peignaient la résignation et la confiance la plus entière. L'hémorragie occasionnait dans tous ses membres de vraies convulsions accompagnées d'étranges douleurs. Mais son esprit ne perdait rien de sa liberté : "Mon Père, dit-il au P. Ministre, qui debout devant lui s'occupait à soutenir sa tête; asseyez-vous donc, vous allez vous fatiguer". — "Mon Père, lui disait-il encore, vous vous êtes fait mal?" — Quelque chose était tombé sur le pied du P. Ministre. "Comment? mon Père, dit celui-ci, je n'ai rien". — "Si, quelque chose vous est tombé sur le pied." — Ce sont là de petits traits, mais il nous semble qu'ils n'en montrent que mieux la charité de ce bon Père; qui, entre les bras de la mort, pour ainsi dire, et dans les plus grandes souffrances porte jusqu'à ce point l'oubli de lui-même et le soin de ses inférieurs.

Peu à peu le danger s'éloigna, et le malade put reprendre la direction de ses novices; il osait même se bercer de l'espoir de recommencer dans peu de temps le cours de ses conférences. Mais le Ciel en avait décidé autrement. Pendant de longues années, il avait porté avec courage et avec force le double fardeau dont la Sainte Obéissance avait chargé ses épaules, et, toujours ami de la peine, il ne reculait pas devant la pensée de le porter jusqu'à la fin. Mais les Supérieurs, mieux à même que lui de connaître son véritable état, vinrent lui enlever une partie de ce poids désormais trop écrasant, en confiant au R. P. Socius la charge de Maître des Novices. Cet allègement à ses travaux fut pour son cœur un bien grand sacrifice: depuis si longtemps, il se vouait avec tant de bonheur et de générosité à former de dignes enfants à la Cie sa mère. C'est le jour même de sa fête dont la célébration avait été remise au 19 Avril, que le Ciel lui demanda ce grand acte de détachement. Habitué à marcher dans cette voie, il ne se laissa pas ralentir dans sa course par ce nouvel obstacle, et lui-même nous remit avec un ineffable sourire à la conduite du R. P. Foucault.

De nouvelles crises vinrent raviver les craintes de la Communauté; le médecin disait que sans doute il nous échapperait au milieu d'un de ces vomissements de sang. Le bon Père était en effet d'une faiblesse extrême, et l'on se demandait comment il pouvait vivre encore après de pareilles pertes. Mais le bon Dieu qui avait soutenu son existence d'une façon si extraordinaire au dire des docteurs, sut bien encore le conserver. Quelque peu de forces revinrent donc au malade, et il reprit ses travaux avec son activité accoutumée. Chaque jour il dépouillait toute sa correspondance, répondait, et se livrait à toutes les occupations de sa charge avec une liberté d'esprit vraiment étonnante. Il était ravissant de voir avec quelle sérénité et avec quelle expression de joie répandue sur tous ses traits, il recevait ses novices qui de temps en temps allaient lui demander de ses nouvelles. "Mon frère, disait-il ordinairement, les choses vont bien parce qu'elles vont comme le bon Dieu veut." D'autres fois, après avoir exposé son état, et comment ses pieds, ses mains et sa poitrine souffraient plus que de coutume, il ajoutait: "Mais en somme, ça va bien." Et vraiment à voir l'air de contentement avec lequel il prononçait ces paroles, on se sentait porté à le croire. Mais depuis longtemps l'expérience avait mis ses novices à l'abri de cette erreur; c'était même comme un proverbe passé parmi eux: "le P. Maître doit bien souffrir aujourd'hui, il a été bien gai."

Cependant, désireux de voir enfin se terminer son supplice, le bon Père commença vers le mois de Mai à demander qu'on ne priât plus pour sa guérison, mais seulement pour lui obtenir la patience et la conformité à la volonté de Dieu; il aurait même désiré que l'on fît la même recommandation aux personnes du dehors qui venaient s'informer de sa santé. Mais peu à peu ses désirs devinrent plus explicites, et le 31 Mai, lorsque les novices qui devaient faire le pèlerinage allèrent lui demander sa bénédiction, il les fit prier par la bouche du P. Ministre de demander la fin de son exil dans les différents Sanctuaires qu'ils iraient visiter. Mais cette fois encore, il dut faire acte de résignation et d'obéissance, et se contenter de la promesse que les pèlerins prieraient pour sa guérison d'abord, et puis, si elle n'entrait pas dans les desseins de Dieu, pour son heureuse fin. - Le mois du Sacré-Cœur devait lui apporter aussi son tribut de souffrances. N.-S. se plaisait évidemment à voir cette âme porter la croix avec tant de courage à son exemple, sans espoir de la quitter qu'au dernier soupir. C'est à la fin du mois surtout que les douleurs devinrent plus intolérables. Le 29, il fut saisi à la jambe droite de souffrances on peut dire inouïes. Depuis une quinzaine, il les annonçait déjà en ces termes: "Ce pied-là commence à devenir maussade, je ne sais bientôt plus ce que j'en ferai." Et puis il ajouta le mot qu'il a répété des milliers de fois dans ses derniers jours: "Ah! Jésus!" Pendant la rénovation qui eut lieu à la Saint Pierre, il eut assez de force pour entendre les comptes de conscience de 7 renouvelants. Ce fut son dernier effort pour ainsi dire. On le plaça ensuite sur un nouveau lit qu'on lui avait préparé, et en s'y laissant étendre, il disait au P. Ministre que c'était fini, et qu'une fois là, il n'en bougerait plus. Le Père étonné lui fit répéter cette parole: "Tenez, mon Père, dit-il alors en riant, voici les quatre mouvements que je puis faire"; et il pencha successivement le corps en avant, en arrière, à droite et à gauche.

N.-S. qui voulait le dépouiller de tout, lui avait en effet demandé le sacrifice de sa main gauche, cette main, toute

malade qu'elle était, lui avait rendu jusqu'alors beaucoup de services, elle allait chercher à droite et à gauche ce dont il avait besoin; elle écrivait quelques notes, tournait les feuillets, et il fut réduit à une complète immobilité. Il ne faut pas croire que ces sacrifices aient été faciles pour son cœur: Oh! que de fois, nous disait le P. Ministre, je lui ai vu verser des larmes amères sur ces pertes successives que N.S. demandait de lui! "Mon Père, me disait-il: oh! ne vous scandalisez pas si je pleure! oh! ce n'est pas que j'accuse le Cœur de N.S. il est si bon pour moi! mais si je pleure, c'est que je tremble pour l'avenir, pourrai-je supporter toutes ces souffrances?" Il était donc là étendu sur sa couche, privé de l'usage de tous ses membres, incapable de se rendre le plus léger service à lui-même. Il est plus facile de s'imaginer que de dire ce qu'il y avait d'amer et d'humiliant dans cet état pour une âme aussi élevée et aussi délicate que la sienne. Mais il devait boire le calice jusqu'à la lie. — Un autre bien lui restait, trésor précieux dont il avait toujours conservé la jouissance au milieu même de ses plus cuisantes douleurs, et qui paraissait le consoler de toutes ses pertes; mais il ne fallait pas qu'il manquât rien à son holocauste, et pour le dépouiller littéralement de toutes choses, N.S. vint lui demander le sacrifice de sa raison. Nous ne dirons point ce que lui coûta ce nouveau sacrifice; c'est un secret que le Ciel seulement peut connaître: mais on peut dire peut-être que ce fut là le plus grand acte de détachement qui fût demandé à sa vertu. C'était environ 8 jours avant sa mort. Le calice lui fut présenté à plusieurs reprises, et notre vénéré Père put en savourer à loisir toute l'amertume: "Allons, j'ai la tête perdue," disait-il, quand en récréation, par exemple, il lui était échappé quelque parole qui ne se rapportait pas au sujet de l'entretien. "C'est une idée folle, disait-il encore". Néanmoins il avait des moments lucides, et alors il se remettait au travail; mais il n'osait plus se fier à lui-même: "Prenez garde, mon Père, disait-il à ceux qui venaient lui demander conseil, prenez garde, c'est peut-être une illusion", et se complaisant pour ainsi dire dans cet aveu humiliant, il répétait jusqu'à deux et trois fois: "C'est peut-être une illusion".

La raison disparaissait, mais les souffrances augmentaient toujours. On ne saurait s'imaginer à quel degré de sensibilité ses jambes en étaient venues: le pauvre martyr n'osait plus se livrer au sommeil; il le combattait de toutes ses forces, mais parfois la lassitude venait à l'emporter. S'il faisait alors le moindre mouvement, il était réveillé avec d'atroces douleurs qui ne demandaient pas moins de deux heures à se calmer. C'est inexplicable, mais c'est vrai. De plus, par une singularité non moins extraordinaire, le sommeil ne lui apportait presque aucun soulagement; car le P. Gautier a avoué lui-même qu'il éprouvait alors les mêmes sensations. Une fois cependant il passa la nuit dans le plus complet repos: il disait le lendemain au P. Ministre d'un air attristé qu'il avait passé une nuit sensuelle. — Il est incroyable de quelle charité il faisait preuve au milieu de ses longues insomnies. Le F. Infirmier couchait dans sa chambre, mais le bon Père se gardait bien de l'éveiller: il écoutait, puis quand il était bien sûr que le F. ne dormait plus, il l'appelait doucement: "Aidez-moi, disait-il, il y a une heure, deux heures que je ne sais plus comment me tourner". - Mais, mon R. Père, pourquoi ne m'avez-vous pas appelé? - Oh, je n'ai pas voulu vous déranger, je prie Dieu au milieu de mes souffrances qu'il vous conserve la santé.

Après la parole: "Jésus, mon Dieu", celle qu'il avait le plus souvent à la bouche était celle-ci: "Merci, mon frère." Une fois, après lui avoir rendu quelque service, un frère sortait de sa chambre, et le Père n'avait pas manqué de dire: "Merci, mon frère." Mais comme celui-ci n'avait pas paru entendre, il répéta d'une voix plus forte, "Merci, mon frère." Dans les trois derniers jours à peu près, le délire devint plus continuel; mais rien de plus doux et de plus ravissant que ce délire; c'est celui des Saints. Il y avait une piété, une innocence qui tiraient les larmes des yeux. Sans cesse il disait et redisait: "Jésus, Jésus, je jette toutes mes souffrances dans le cœur de Jésus". - Une fois, un frère Novice était à côté de lui: "Qui est là, demande le malade?" - Mon Père, c'est le F. Challet. - "Bien." - Et puis il ajouta: "Il faudrait écrire une lettre: ah! je ne me souviens plus à qui ..... à St Thomas et à St Augustin, je crois". Il se tut alors pendant quelque temps. Là-dessus le F. Infirmier étant venu pour lui préparer quelques rafraîchissements, le Père dit de nouveau: "Vous allez donc faire cette lettre à St Thomas et à St Augustin; vous la ferez pendant que je vais prendre cette potion; ensuite vous me l'apporterez, je la baiserai, et puis ce sera tout. Voici donc ce que vous leur direz: "que je m'offre

4. à eux tout entier, afin qu'ils me présentent à la Cie, que je me remets entièrement à leur disposition : ils feront de moi ce qu'ils voudront. J'offre mes souffrances en expiation des péchés de ma vie passée". — Quand le Frère lui apporta la missive à baiser, le pauvre Père ne se souvenait plus de rien. Un autre jour il lui fallait des bénédictions, et il fit cette demande à un Père de la Résidence qui veillait auprès de lui. Celui-ci, croyant qu'il est plus mal, prend la chose au sérieux, va chercher un rituel, et lorsqu'il revint avec son livre : "Allons, mon Père, vite, lui dit le P. Gautier, faut-il tant de cérémonies pour donner une bénédiction ?" Le Père alors comprenant la chose : "Eh bien, mon R. Père, dit-il, je vais vous la donner." Et aussitôt avec une naïveté d'enfant, le saint malade incline la tête, et après qu'il a reçu une grande bénédiction, il se relève content et radieux. — Cependant le bon Dieu qui lui demandait de tels sacrifices, ne voulut pas le priver de la force qu'il trouvait dans la Ste Communion, et jusqu'à son dernier jour, notre bon Père put la recevoir avec une pleine connaissance. Le Samedi matin, le P. Ministre l'avait trouvé dans un tel état de délire qu'il ne crut pas qu'on pût lui apporter la Ste Communion. Le bienfait de Dieu n'en devait être que plus manifeste. Après quelque temps en effet, le R. P. s'aperçoit que l'heure ordinaire à laquelle il communie est passée. "Pourquoi, dit-il, ne m'a-t-on pas donné la Ste Communion ? qu'on aille dire au P. Ministre de me l'apporter". Celui-ci le croyant toujours dans le même état, répond oui et ne s'en met plus en peine. Mais N.S., bon à proportion qu'il frappe davantage, avait rendu sa pleine connaissance à celui qui délirait tout à l'heure, afin qu'on pût lui donner la Communion sans scrupule. Après quelque temps, le F. Infirmier revient de nouveau chez le P. Ministre, disant que le P. Recteur demande à toute force la Ste Communion. Le P. Foucault est obligé de monter auprès du malade : "Mais, mon Père, pourquoi ne m'a-t-on pas donné la Ste Communion ?" Le P. Ministre lui expose alors ses raisons : "Soyez tranquille, mon Père, répondit-il, le bon Dieu pourvoiera à tout, il me donnera comme toujours tout ce qu'il faut." Et lorsque le Père sortait : "Suis-je bien comme cela, dit le malade ?" Sa soutane était toute malpropre par suite des remèdes qu'on lui avait donnés. "Oui, mon Père." Cette question avait achevé de convaincre le P. Ministre que le P. Recteur avait toute sa connaissance. Et il communia avec une piété admirable. C'est ce jour-là qu'il disait qu'il n'avait point eu de consolation dans la Communion, parce qu'il en avait fait le sacrifice à N.S.

Cependant, dès le Jeudi précédent, on avait cru qu'il était temps de lui administrer les derniers Sacrements ; il s'y soumit volontiers. "Seulement, dit-il au P. Ministre, je vous prie de me rappeler 10 m avant l'heure ce que je vais recevoir, et de me le répéter encore pendant la cérémonie, de peur que je ne l'oublie." Mais il n'en était pas besoin. Il avait alors sa connaissance pleine et entière : toute la Communauté était réunie dans sa chambre : la foi, les souffrances du bon Père faisaient venir les larmes dans bien des yeux. L'émotion redoubla encore quand il fit lire son amende honorable qu'il avait composée lui-même lors de ses premières crises. Le P. Ministre lui avait fait observer le matin, que certaines choses lui semblaient exagérées un peu, et qu'on aurait peine à les croire. "Comment, mon Père, répondit-il avec vivacité, on ne me croira pas ! Eh bien, si je ne disais pas cela, je parlerais contre ma pensée, et c'est tellement ma pensée, ajouta-t-il, que je trouve encore ces expressions trop faibles". — Jugez-en, mes RR. PP. et mes très CC. FF. et admirez avec nous l'humilité de notre vénéré Père.

"1° Je remercie tous nos Pères et Frères de leur charité et des prières qu'ils ont faites pour moi, en leur disant que j'en suis touché au-delà de toute expression, et que je tâcherai de reconnaître leurs services en priant pour chacun d'eux en particulier, quand le bon Dieu m'aura appelé à lui, et en demandant ce qui peut être plus utile pour le bien de son âme. 2° Je demande pardon de toutes mes fautes et de la mauvaise édification que j'ai pu donner ; je suis et malheureusement j'ai été toute ma vie un religieux tiède et misérable, n'ayant que quelques vertus extérieures, et qui a besoin de toute la pitié de Dieu et de ses frères. 3° Je meurs dans une grande paix, un grand calme, une grande tranquillité et même une grande joie, d'abord, parce que je meurs dans la Cie, et en second lieu, parce que j'ai une grande confiance dans la miséricorde infinie des Cœurs de Jésus et de Marie, et aussi du Cœur plein de miséricorde de St Joseph, et dans la protection de mes Sts Patrons et des Sts de la Cie."

« 4° L'idée serait que personne plus que moi n'est lâche, timide en présence de la souffrance; mais que cependant toujours N.S. a su par une délicatesse infinie et par mille moyens me donner la patience nécessaire et souvent plus que nécessaire.

5° La dernière chose, c'est que je voudrais inspirer à tous un ardent amour pour la Cie, amour qui consiste non dans une certaine gloriole pour le nom de Jésuite, ni dans un certain éclat extérieur qu'on voudrait faire rejaillir sur les œuvres de la Cie, mais dans l'amour de l'humiliation, de la pauvreté, de l'obéissance sans réserve, de l'abnégation la plus complète de soi-même, dans l'observation sérieuse des règles, et dans le soin à prévenir autant qu'il nous sera donné toute innovation, et à les transmettre dans toute leur intégrité à nos successeurs dans la Cie; enfin dans le sacrifice sincère de tout soi-même pour le salut des âmes : c'est de cet amour de la vocation ainsi entendu que parle le P. Roothaan dans sa lettre si admirable. De amore Instituti; c'est cet amour qui nous assurera infailliblement la persévérance dans notre vocation et notre bonheur éternel. »

Pendant la lecture de ce dernier testament, interrompue par bien des sanglots, le P. Recteur demeurait impassible et écoutait le front serein et les yeux baissés. Il reçut ensuite le St Viatique et l'Onction des mourants, qui vinrent donner de nouvelles forces à son courage : si généreux fût-il, il en avait besoin; car, en vérité, on a peine à s'imaginer qu'un homme ait pu souffrir de pareilles douleurs, il le disait lui-même moitié riant, moitié se lamentant : « Est-il permis au bon Dieu de tant faire souffrir un homme ? » « Je brûle, disait-il dans la nuit qui précéda sa mort, qu'on m'ôte donc ces flammes », et le frère Infirmier déchirant sa soutane appliquait sur sa poitrine une des linges trempés d'eau qui pouvaient à peine tempérer l'ardeur du feu qui le dévorait. Son pauvre cœur battait avec une violence et un bruit effrayants. « Jésus, Jésus ! » disait-il sans cesse. — Il était arrivé au terme de son martyre : c'était un bien beau jour assurément, un samedi, la veille de la fête des 40 Bx Martyrs qu'il avait désiré solenniser dans le Ciel. La matinée fut très mauvaise : le mal paraissait s'être concentré dans les régions du Cœur, mais il y causait d'incroyables souffrances; ses pieds autrefois si sensibles souffraient sans douleur des attouchements répétés. Le F. Infirmier constatait cet effet, lorsque le P. Recteur s'en apercevant : « Ne me touchez pas », dit-il. Jusqu'au dernier moment il voulait observer ses règles. Pendant la récréation de midi, le P. Ministre le trouvait plus abattu; ses yeux commençaient à se vitrer. Il fit aussitôt réunir toute la Communauté pour les prières des Agonisants. Le P. Recteur, comme nous l'avons dit, avait la poitrine découverte. Entendant le bruit que l'on faisait dans les escaliers, il devina ce que c'était, et il dit qu'il n'était pas visible en ce moment. Le P. Ministre lui fit observer que c'était l'usage en pareil cas de recevoir la Communauté. Il laissa donc entrer les Pères; mais il ajouta d'un ton bien articulé : « Pas les Novices. » Ceux-ci restèrent donc dans le corridor et l'on récita les prières accoutumées. Le P. Recteur avait sa pleine connaissance. Après les prières le P. Ministre resta dans la chambre avec le F. Infirmier et le médecin; il lui appliqua, environ 10 m. avant le dernier soupir, deux indulgences plénières; puis, comme il l'exhortait à jeter toutes ses souffrances dans le cœur de N.S. : « Je tâche », répondit le moribond. Ce fut son dernier mot. Quelques minutes après, il expirait, après avoir reçu une dernière absolution; mais si doucement que des trois personnes qui étaient devant lui, aucune ne saisit le moment précis où il quitta la terre. — La Compagnie comptait, il faut le croire, un Saint et un protecteur de plus dans le Ciel; aussi notre douleur, comme la vôtre, fut calme et douce, et nos larmes coulèrent sans amertume. Tous nous vînmes à tour de rôle prier auprès de sa couche funèbre : Comme elle s'écoulait vite cette heure qu'il nous était donné de passer auprès de lui !

Le lendemain Dimanche, il fut exposé toute la journée dans le grand parloir; c'est là que Dieu voulut plus particulièrement le glorifier; nous eûmes le bonheur de voir ce qu'on remarque dans la vie des Saints. Depuis 4 h. 1/2 du matin jusqu'à 9 h. du soir, il y eut foule au parloir : Deux frères étaient là continuellement en prières : une grande partie de leur occupation était de faire toucher aux restes vénérés du défunt ce qu'on leur présentait; chapelets, médailles, images etc. Une mère voulut à toute force faire embrasser son enfant au Saint Martyr, comme on l'appelait. Un brave homme, amené là peut-être par curiosité, fut si touché de cette vénération universelle, qu'aussitôt le voilà à chercher dans toutes ses poches pour y trouver qq. chose : il n'y avait rien. Il prend alors son chapeau, et après l'avoir fait toucher, il s'en retourne content. — Une barrière avait été placée en avant du corps, mais plusieurs, franchissant l'obstacle, [illegible] avec respect baiser [illegible]. Mgr avait trouvé de faire lui-même

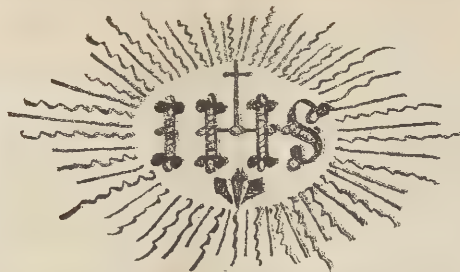
6. la cérémonie le lendemain. Il nous a montré dans ces circonstances tout son cœur et son affection extrême pour le bon P. Gautier. Le samedi il était venu pour le voir, mais le P. Recteur était mort depuis 1/2 h. environ. Il demande alors à monter dans sa chambre, se jette à genoux auprès du lit, récite un De profundis, et en se retirant, dépose un baiser sur le front de celui qu'il appelait son enfant. C'est alors qu'il s'offrit à faire lui-même les obsèques; on lui proposa une voiture pour aller au cimetière: "non, dit-il, j'irai à pied". - L'office devait avoir lieu le matin Lundi à 7 h.. La retraite ecclésiastique donnée par le P. Millériot s'était ouverte le Dimanche au soir, en sorte que cette circonstance annonçait beaucoup de monde pour le lendemain. Quelques-uns disent que l'humilité du Saint Martyr s'effaroucha de tant d'honneurs; toujours est-il que le lundi matin, il y eut un orage abominable, de la pluie, du tonnerre et sans interruption jusque vers 9 h. Néanmoins la cérémonie commença à l'heure indiquée, et déjà il y avait presque foule dans l'église. A 8 h. et qq. minutes, Mgr était arrivé pour la messe, comme il l'avait promis: C'est ici que le bon évêque a laissé voir toute sa charité et son dévoûment: il est venu à pied de sa maison de campagne, sous une pluie torrentielle, et en arrivant, tout trempé qu'il était, il monta sur le champ à l'autel, désolé encore d'avoir fait attendre qq. temps. (Il avait été arrêté 10 m. en chemin à cause des torrents d'eau qui inondaient les rues, et qu'on ne pouvait franchir).

Après la messe, il fit l'absoute solennelle,.... la pluie tombait encore, mais une légère éclaircie se laissait voir à l'horizon: "J'irai au cimetière, dit Sa Grandeur; qu'on m'apporte un peu de pain". On insista pour que Mgr n'accompagnât pas le corps du défunt: "Non, dit-il, qu'est-ce que la santé: je veux y aller." Mais l'heure était trop avancée: il devait se trouver au Gd Séminaire à une instruction à laquelle il était obligé d'assister, il céda devant cette considération. — Le cortège prit donc la route du cimetière; malgré le mauvais temps, il était nombreux: la sainteté du défunt en faisait seule tout l'éclat. Bientôt la voiture funèbre franchit la porte du cimetière, et l'on aperçut le modeste caveau où reposent en paix plusieurs de nos Pères et de nos Frères, dont quelques-uns avaient été les enfants spirituels du P. Gautier. Le corps fut déposé quelque temps à l'entrée du caveau; il reçut les dernières prières de l'Eglise, une dernière bénédiction de toute sa famille bien attendrie, et puis nous le vîmes disparaître à nos yeux pour ne plus le revoir que dans la bienheureuse éternité.

Nos cœurs étaient calmes; il nous avait promis le secours de ses prières; quelques-uns de ses cheveux nous furent remis à tous. C'est une relique précieuse que nous garderons avec respect. Par une attention pleine de délicatesse, le bon Père avant sa mort, avait dicté des lettres à tous les membres de sa famille en particulier, au P. Provincial, à Mgr, à différents bienfaiteurs.... or, il y a qq. jours, le P. Ministre alla remettre à Sa Grandeur celle qui était à son adresse, en même temps qu'une petite Croix que le défunt affectionnait particulièrement. Mgr fut extrêmement touché, et se mit à verser des larmes comme un enfant, puis il ajouta: "Je désire que les relations qui existaient entre votre maison et moi du vivant du bon P. Gautier, se continuent dans toute leur simplicité et leur charité." Et il termina en disant qu'il viendrait avec plaisir dîner avec nous le Dimanche suivant, passer la récréation avec nous; de plus, dire la messe à la fête de N. B. Père, et faire une Conférence à toute la Communauté. -- Nous terminerons cette trop courte notice par quelques mots que nous extrayons du journal officiel du département à la date du Mercredi, 18 Juillet.

« Le P. Gautier, Supérieur de la maison des Jésuites d'Angers, est mort samedi dernier, à peine âgé de 48 ans. C'était un homme éminent par la science, le caractère et encore plus par une rare réunion de vertus. Les dix dernières années de sa vie furent un martyre. Paralysé de tous ses membres, n'ayant plus d'entier comme le Maréchal de Rantzau, que la tête et le cœur; le P. Gautier endurait sans cesse des souffrances inouies avec la résignation d'un Saint. Il en avait tout le charme, et à voir son visage d'une exquise délicatesse, où la fermeté intelligente s'alliait à une bonté ineffable, à écouter sa voix tendre et bienveillante, sous l'influence de son regard si pénétrant et si doux, on se croyait en présence de l'un de ces hommes prédestinés qui furent la gloire des beaux temps du christianisme. Cet hommage, bien insuffisant à la mémoire du regrettable P. Gautier, ne semblera point au-dessus de la vérité, même à ceux qui l'ont seulement entrevu, et qui tous ont conservé de cette impression profonde quoique rapide, un souvenir aussi bienfaisant qu'ineffaçable."

Puissent ces qq. détails, mes RR. PP. et mes très CC. FF., vous apporter quelque consolation de n'avoir pas été comme nous les heureux témoins d'une mort aussi édifiante et aussi sainte: c'est une dette que nous avons contractée envers le bon Dieu, une grande dette, comme on nous le disait: Priez-le pour nous, afin que, derniers enfants du vénéré Père, nous marchions sur les traces de tant d'autres qu'il a déjà formés à la Cie, ou qu'il a édifiés par le spectacle de ses vertus.

Scolasticat de Laval  Mars 1861.

Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de . . . .

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Guyane française. Cayenne, 15 Juin 1860. — Extrait d'une lettre du R. P. Girre — Je vous envoie le récit de quelques faits consolants que j'ai recueillis depuis mon arrivée en Guyane. Un brave menuisier, aimé de tous ses camarades à cause de son caractère gai et serviable, disait un jour à l'aumônier : « Voyez-vous, mon Père, ce n'est pas mon idée de me mêler des affaires d'autrui et de me disputer ; quand je vois quelqu'un qui veut quereller, je prends ma pipe et je m'en vas fumer. A propos de pipe, comment ne pas vous raconter l'histoire d'un boulanger ? Il n'a d'autre défaut que celui de boire un petit coup de trop, et cela lui arrive rarement. L'aumônier le rencontre un jour : « Eh bien, lui dit-il, voilà les Pâques qui approchent ; il faut vous y préparer ; donc pas le plus petit excès, n'est-ce pas ? » — « Il n'y a pas de danger ; j'ai juré de ne plus m'enivrer. » — « Tout cela promesse d'ivrogne, vous retomberez dans votre défaut, si vous n'y faites pas attention. » — « Mais j'y fais attention, tenez, comme je suis boulanger et que le travail est rude, je ne puis pas jeûner, ni laisser mon vin, sans lequel je ne puis vivre en Guyane ; mais à la place, pendant tout le Carême, j'ai laissé la pipe, et pourtant vous savez, comme c'est bon la pipe ! » — En novembre 1857, dans le pénitencier de St Laurent du Maroni, un de nos braves Bretons voulut, malgré la défense du commandant, se donner le plaisir de passer la crique qui sert de limite aux hommes en demi-liberté. Désobéissance ne saurait porter bonheur. Sa curiosité satisfaite, il voulut rebrousser chemin, mais il ne retrouva ni sentier ni crique. Dans ces forêts épaisses de la Guyane, le plus intrépide marcheur ne voit pas le chemin qu'il fait ; de plus on risque de toujours tourner sur soi-même : six évadés en ont fait récemment l'expérience, et l'un d'eux renfermé au Blockhaus disait à l'aumônier : mon Père, j'ai déjà passé par bien des prisons et des citadelles, mais je ne connais pas de forteresse imprenable comme cette forêt du Maroni. Figurez-vous qu'en 6 ou 7 jours, et en marchant comme des enragés, nous n'avons pas fait deux lieues. — Donc, pour en revenir à notre breton, il n'était point présent à l'appel. Il ne s'était point évadé, disait-on, puisqu'il avait laissé dans sa case, vareuse, couteau, pain et, ce qui était concluant, son tabac. Pour l'aider à se diriger, le Commandant fit sonner le clairon dans la forêt pendant plusieurs jours. Dix jours se passent, et notre homme ne revient pas. On le crut mort, ou dévoré par les tigres, ou piqué par les serpents. Il y avait douze jours qu'il s'était égaré, lorsqu'il entendit de loin tomber des arbres qu'on abattait. Sans force, sans voix, il se mit à la recherche de ses camarades, mais inutilement pendant trois jours. Enfin l'un des transportés aperçoit tout-à-coup une espèce de fantôme qui agitait les bras, adossé contre un arbre. On le reconnaît, on le porte dans le canot. C'était un vrai spectre ; il ne parlait que par gestes. Pendant tout ce temps il n'avait mangé que des herbes et des feuilles. Il est important d'ajouter que, quand ce malheureux se vit perdu, il récita tous les jours cinq Pater et cinq Ave avec cinq invocations à son bon Ange ; de son côté, l'aumônier avait fait une neuvaine à la même intention. Quelque temps après, notre transporté communiait à la messe célébrée en actions de grâces, et remerciait son bon Ange qui l'avait sauvé.

Un aumônier raconte qu'en copiant sur un cahier les feuilles matricules des condamnés, il avait lu à l'article *signes particuliers* ces mots : Tatoué des lettres S. N. de D. et cela sur le cœur. Un malheureux cédant à la tentation du démon avait écrit ou fait écrire ce blasphème sur son cœur. Le Père ne pouvait voir passer cet homme sans ressentir un

malaise. Il le fait appeler un jour : mon pauvre ami, je sais à n'en pouvoir douter que vous portez écrit sur votre poitrine, un horrible blasphème. — Qui vous a dit cela? — peu importe, je le sais — C'est vrai, mon Père, et j'en suis tout honteux, mais que voulez-vous, c'est fait. — Vous me faites du bien en me disant que vous en êtes tout honteux, cela vous fait honneur ; sans doute le mal est fait, mais on peut le réparer. Si l'on ne peut effacer ce qui est écrit, du moins on peut le rendre illisible, tenez, voilà de l'encre de Chine et une aiguille ; dix minutes après, cet homme courageux revenait en souriant, montrait sa poitrine tout en sang, et disait à l'aumônier : Je suis si content d'avoir caché cette horreur-là, que je ne sens ni les piqûres d'aiguille, ni le sang qui coule. — Offrez ce sang en réparation à N.-S. outragé, qui a donné le sien pour votre âme, et remerciez-le du courage qu'il vous a donné pour réparer ce blasphème. Cette action vous méritera quelque chose de mieux que j'attends de vous. — Je vous comprends, dit-il, et quelques mois après cet homme se confessait et communiait.

L'aumônier de St-Laurent raconte qu'en Septembre 1859 on portait à l'hôpital un concessionnaire qui avait la cuisse brisée au-dessus du genou. Pendant l'abattis, comme il ne s'était pas éloigné assez promptement, un arbre était tombé sur lui. Dès qu'il aperçut l'aumônier, il lui dit : « Ah, mon Père, à ce moment là, j'ai tout de suite pensé à vous, j'ai eu assez de présence d'esprit pour faire mon acte de contrition ; et le lendemain, quand le Père lui disait : mon pauvre homme, vous voilà cloué sur la Croix ; il répondit : mon Père, on a fait assez de mal dans sa vie pour souffrir un peu. — Quels sentiments admirables de la part d'un transporté ! — Un des premiers concessionnaires de St-Laurent rencontre un jour l'aumônier qui sortait de l'église. « Eh bien, lui dit le Père, allez-vous toujours, comme les années précédentes, à la messe libre de la semaine, dans le Carême surtout. — Impossible cette année, à cause de ma nouvelle fonction, mais j'y supplée en jeûnant tous les jours, jusqu'après le travail. — Au moins, le matin vous prenez votre tafia .... le liquide ne rompt pas le jeûne. — Oh! non, mon Père, je ne croirais pas jeûner si je buvais, car alors ce ne serait pas difficile. — Le Père se garda bien d'insister.

L'Aumônier de la Montagne d'argent, après avoir récité son bréviaire dans la campagne aperçut un transporté, Pierre G...., qui poussait devant lui un troupeau de bœufs ; après quelques instants cet homme s'appuya contre un arbre, et sur le bâton noueux qu'il tenait à la main, et parut réfléchir profondément. Contrairement à tant d'autres, Pierre aimait à lire des livres sérieux, et l'on voyait sur sa figure quelque chose de pensif et de triste qui attendrissait en sa faveur. Il faut, dit l'aumônier, que je lui demande le sujet de ses réflexions : eh bien, Pierre, vous me paraissez bien sérieux aujourd'hui ; s'il n'y a point indiscrétion de ma part, voulez-vous me dire à quoi vous pensiez en ce moment, vous étiez comme absorbé. — Oh! mon Père, loin de voir dans votre demande une indiscrétion, j'y vois un intérêt qui m'honore, et puisque vous me le demandez, volontiers je vais vous le dire. Je pensais à ce que ma pauvre mère m'a prédit plusieurs fois et qui se réalise maintenant de point en point. Après avoir par mes sottises brisé mon avenir dans la carrière militaire, je me suis laissé aller à des coups de tête qui ont fait dire à ma mère : Vois-tu, Pierre, tu prends le chemin de l'enfant prodigue, et j'ai peur que tu ne lui ressembles jusque dans sa punition, et qu'un jour comme lui, tu ne sois réduit à garder les troupeaux. — Je me disais, pauvre mère, ta prédiction est réalisée, et ton cœur saignerait bien, si tu me voyais en ce moment, gardant les troupeaux comme l'enfant prodigue. — Je m'appliquais aussi les autres traits de la parabole. L'enfant prodigue mourait de faim ; pour moi, ma ration ne me suffit pas et dans ma famille je trouverais l'abondance ; j'ai quitté la maison paternelle, je n'ai écouté personne, j'ai fait à ma tête et voilà ce qui en est résulté. — Votre récit, mon cher Pierre, me touche, je vois avec peine que vous êtes malheureux, mais je vois avec plaisir que vous savez tirer parti de votre malheur par la réflexion et par la prière. Je suis persuadé qu'il y a un coté de la parabole que vous allez mettre en pratique. Il est dit que l'enfant prodigue ayant réfléchi s'écria : Je me lèverai et j'irai à mon père. Vous aussi, cher Pierre, vous imiterez sa conversion, comme vous avez imité ses égarements. Vous êtes en retard de combien d'années ? — de 7 ans. — eh bien, après y avoir mûrement réfléchi devant Dieu, et après avoir prié, vous viendrez trouver le prêtre et vous lui direz : Je viens à vous comme le prodigue au Père de famille. — Oui, oui, Mr l'Aumônier, c'est bien mon intention, et je me prépare. — Trois semaines après, Pierre était en règle avec le bon Dieu et avait reçu le baiser de paix dans la Ste Communion. Voilà où mènent le

malheur, la grâce, la réflexion et la prière. Ils sont rares, ceux qui même dans l'infortune, réfléchissent utilement et tirent le bien de l'épreuve.

Chine. Extrait de la correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Juillet 1860 — Le fléau dévastateur dont je vous ai déjà parlé est loin de s'arrêter, et il continue de châtier la pauvre Chine; je me console en pensant que tant de maux seront le salut d'un grand nombre d'âmes; et déjà les beaux et nombreux exemples de vertu de nos chrétiens nous portent à espérer de grandes choses. Je vous ai dit que les rebelles, enhardis sans doute par l'expédition des Européens contre l'Empereur, avaient repris les hostilités, avaient chassé les Impériaux des camps de Nankin, puis des villes de Tan-Iang, Tchang-tcheu, Ou-Si, Sou-tcheu: à la fin du mois dernier ils avaient pris, pillé et détruit en partie la ville de Tsin-pou, à 7 ou 8 lieues d'ici, et le lendemain ils commençaient les mêmes horreurs à Song-Kiang-fou, ville de 1ère classe dont dépend Chang-hai. Sur toute la route parcourue par les rebelles, on ne parlait que d'incendies, pillages, enlèvements de femmes, enrôlements forcés des hommes capables de porter les armes ou les fardeaux.... Les chrétiens n'ont pas plus souffert et même moins souffert que les payens; quelques-uns ont été sauvés comme par miracle, en invoquant les SS. noms de Jésus et de Marie. Pourtant plusieurs églises ou chapelles ont été brûlées par les rebelles, et quelques dizaines d'autres ont été entièrement pillées. Par exemple, le P. Rollinat qui, il y a un mois, avait plus de 20 chapelles fort propres dans son district de Song-Kiang, n'en a pas une seule maintenant où il puisse convenablement offrir le Saint Sacrifice. La ville de Song-Kiang-fou a bien été reprise sur les rebelles, il y a dix jours, mais elle est presque entièrement ruinée. Bon nombre d'habitants ont été tués, et d'autres qu'on ne retrouve pas, ont sans doute été emmenés par les rebelles.

En quittant Song-Kiang-fou, pressés surtout par 120 Manillois ou Malais, dont les Mandarins paient cher les services, les rebelles ne se sont presque pas éloignés de nous: ils se sont fortifiés dans les villes de Tsin-pou et Kia-ting, d'où ils se répandent dans les campagnes, et font des dégâts incalculables — Ils voudraient bien venir à Chang-hai s'emparer des richesses des Européens; ils avaient même envoyé de Song-Kiang-fou une petite armée qui devait passer par Zi-Ka-Wei, et arriver à Chang-hai — Mais Dieu permit qu'à une bonne lieue de Zi-Ka-Wei, le peuple courût aux armes, et arrêtât leur marche. Au même jour, les Impériaux et les Manillois forçaient Song-Kiang-fou, et mettaient les rebelles en déroute — La colonne partie pour Chang-hai, arrêtée par les paysans et effrayée par les fuyards de Song-Kiang, se débanda elle-même, et se fit tuer beaucoup de monde dans la campagne. — Inquiet pour nos belles chrétientés de ces parages, et surtout pour l'Orphelinat de Tsa-Ka-Wei, où le P. Louis Massa se trouvait en grand danger avec ses chers enfants de la Ste Enfance, je partis le 17 courant, avec deux officiers de notre marine, qui m'avaient demandé de faire avec moi une promenade sentimentale, instructive et utile: nos frères scolastiques, pour leur congé, demandèrent à venir aussi — Arrivés à Tsi-pao, à une lieue, nous vîmes le champ de bataille de la veille, et les cadavres des rebelles. Le peuple se réunissait pour aller à la poursuite de l'ennemi: les quelques milliers d'hommes déjà réunis, nous reçurent très-bien, et nous dirent qu'ils comptaient sur la protection de l'Europe pour sauver le pays: je les engageai à protéger les innocents, et à empêcher le pillage et l'incendie.... Tous s'écrièrent que celui d'entr'eux qui commettrait ces crimes serait de suite mis à mort — Nous continuâmes notre chemin et nous fûmes suivis assez longtemps par ces pauvres gens, qui ont de la bonne volonté et de la force, mais qui n'ont pas de chefs, pas de discipline et presque pas d'armes — Nous vîmes bon nombre de villages brûlés la veille par les rebelles, et de pauvres gens qui allaient chercher ailleurs un abri — Le lendemain l'exaspération était encore plus grande chez le peuple, et plus de 20,000 paysans allèrent attaquer les rebelles sur une colline où ils s'étaient réfugiés, non loin de l'Orphelinat — Le peuple a eu d'abord des demi-victoires et se trouve maintenant un peu plus tranquille; mais je crains que les rebelles ne reviennent en nombre, et ne se vengent d'une manière terrible. Nos chrétiens ont pris part au mouvement local, et ils ne pouvaient faire autrement: sept ou huit d'entr'eux ont été tués les armes à la main et plusieurs blessés —

1er Août. — Ce matin même à Zi-Ka-Wei et aux environs on a battu le tam-tam et crié aux armes. A 3 heures, je suis sorti pour voir et interroger. Des barques suspectes passaient non loin de là, et au lieu de se laisser visiter par un

poste qui gardait le cours d'eau, elles ont lancé des pots de feu sur les Impériaux. Aussitôt le cri d'alarme se répand, et tous les paysans divisés par groupes et guidés par les chefs de village, se sont dirigés vers le canal indiqué — Vraiment si ces braves gens avaient des armes convenables et de bons officiers pour les former, ils seraient d'excellents soldats. — Je ne pense pas que Chang-hai ait rien à craindre pour le moment: et je crois que notre état au Kiang-nan dépend de l'expédition Anglo-française au Nord. On espère que le gouvernement chinois accordera aux Européens tout ce qu'ils réclament, et leur demandera de pacifier les provinces. Pour mon compte, je n'ose rien annoncer, rien préjuger; je n'ose pas même désirer; car je ne vois pas encore ce qu'il y aurait à désirer. Mais le bon Dieu sait bien ce qui convient pour sa gloire et pour le salut des âmes: donc in manus tuas Domine..... Aujourd'hui nous avons dû revenir à Chang-hai, où Mgr Spelta fait sa visite de Visiteur apostolique. Hier Sa Grandeur était à Zi-Ka-Wei, et nous avons eu une fête qui peut faire oublier bien des malheurs. Bon nombre de chrétiens se trouvaient réunis, et notre belle chapelle suffisait à peine pour la foule. Après la messe de 8 heures, où nos artistes se sont surpassés, Mgr a donné la grande bénédiction Apostolique avec indulgence plénière; ensuite est venue la distribution des prix, présidée par Mgr Spelta et Mgr Anouilh, vicaire apostolique du Tche-li sud-Est: 3 prêtres Lazaristes, 2 des Missions étrangères, 2 de St François et une vingtaine des Nôtres, unis à 4 officiers français, faisaient un bon noyau au milieu de la salle: les séminaristes, les maîtres, les parents occupaient un côté et les élèves étaient de l'autre côté: tout a été gai et convenable — Les compliments en plusieurs langues se sont succédé jusqu'au soir, et on peut dire, c'était une bonne et belle journée.

Extrait d'une lettre du P. Vinguy. 1er 7bre 1860 — Je vous envoie quelques détails sur les dégâts causés par les rebelles dans la province du Kiang-nan. Vous ne sauriez vous faire une juste idée de la terreur que les bandes armées répandent sur leur passage. Les Chinois abandonnent alors leurs maisons et s'enfuient où ils peuvent. Des villes dont la population est de plusieurs centaines de mille âmes se trouvent bientôt désertes. Le nombre des familles errantes et fuyant toujours plus loin devant les rebelles, est incalculable. Et qui pourrait vous dire la misère de la plupart d'entr'elles? Heureux pourtant encore, ceux qui abandonnant tout, peuvent dérober leurs personnes aux atrocités des brigands! Dieu punit visiblement la Chine de ce qu'elle ferme obstinément les yeux à la lumière depuis si longtemps. — Mais nos chrétientés et nos chrétiens! Dans plusieurs districts, la plupart des chrétientés sont devastées: il est même des Kom-sou qui ont été la proie des flammes. Que de centaines de nos chrétiens dispersés et qui ne savent pas quand ils pourront regagner leurs demeures! Quant au district confié spécialement à mes soins, il est environné par les bandes armées depuis bientôt trois mois. Cependant grâce à une faveur particulière de Dieu, il n'a pas encore été envahi et il sert de refuge aux fuyards des autres contrées. Cela n'empêche pas les alarmes et les frayeurs continuelles, et la crainte d'être attaqué par les Kuang-si-jen est de tous les instants. Je me suis pendant six semaines toujours porté où le danger était le plus imminent, afin de soutenir la Foi et le courage de mes pauvres chrétiens qui voulaient presque tous recevoir les sacrements comme pour la dernière fois. Un grand nombre sont entrés dans les vues de Dieu et ont tiré de grands avantages spirituels du sein de l'adversité. Plusieurs ont éprouvé des pertes considérables et ont dit presque aussitôt: que la volonté de Dieu soit faite! et ils ont semblé ne plus penser à ce qu'ils avaient perdu. Ces bons chrétiens, me voyant au milieu d'eux, retrouvaient leur sérénité habituelle, et sentaient se dissiper une partie de leurs craintes. Aussi la chrétienté où je me trouvais ne consentait qu'avec une peine extrême à me laisser partir pour aller dans une autre. Comme débiteur de tous, je devais pourtant quitter ces braves gens, pour porter mes consolations ailleurs. Je suis resté pendant dix jours dans une grande chrétienté appelée Lo-ien, sur les confins du district de Kiang-in, dont les chrétiens sont confiés aux soins d'un autre Père. C'est dans cette chrétienté que j'ai eu mes plus grandes épreuves. Les Kuang-si-jen ou grands cheveux n'étaient plus qu'à deux lieues de nous, pillant, brûlant, violant, massacrant avec une fureur inouïe. Nous nous attendions chaque jour à les voir tomber sur nous, et cependant la plupart des femmes, avec leurs petits pieds à la chinoise, ne pouvaient marcher et n'avaient aucun moyen de fuir. De plus, les chrétiens de Kiang-in, échappés au désastre de leur

pays, arrivaient sans cesse à Lo-ien où ils augmentaient encore la terreur par le récit de leurs lamentables histoires. Celui-ci avait vu sa maison brûlée; celui-là ses parents massacrés; celle-ci son mari, son père ou son fils enlevé; tous avaient été pillés et beaucoup d'entr'eux demeuraient sans ressources. J'appris cependant ensuite que les chrétiens avaient moins souffert encore que les payens. Pendant trois ou quatre jours je me suis vu chargé de plus de trois cents réfugiés qui ne pouvaient ou ne voulaient pas aller ailleurs. Heureusement pour moi, il se trouvait là un de nos anciens élèves qui m'aidait très-efficacement. Quant aux autres administrateurs, entièrement paralysés par la peur, ils ne pouvaient rien faire. Ajoutez aux fatigues morales et physiques qui m'arrivaient ainsi de tout côté, que je devais encore entendre de 80 à 100 confessions chaque jour. Il est vrai que mes pénitents, si j'en juge par leur émotion et par leurs larmes, n'exigeaient pas de grands efforts pour être excités à la contrition. Plusieurs, surtout parmi les vieillards, étaient si vivement impressionnés par la crainte, qu'ils tremblaient de tous leurs membres et pouvaient à peine parler. Grâce à Dieu néanmoins, au bout de ces dix jours les brigands changèrent un peu de direction, et si je suis bien informé, ils n'ont point encore pénétré dans mon district. Puissent les ferventes prières qu'on y fait sans cesse les en tenir pour toujours éloignés !

Vers le 20 Juin, j'ai reçu l'ordre de laisser temporairement mes chrétiens à la direction d'un autre Père, et d'aller prendre quelque repos à notre établissement de Zi-Ka-Wei. Arrivé là au milieu des alarmes, et pourtant sans accident, j'eus bientôt recouvré mes forces, et maintenant je me porte bien. A Zi-Ka-Wei, nous étions gardés par un petit poste de Français qui avait mission de nous protéger contre les mal-intentionnés des environs. Nous aimions à croire que les Kuang-si-jen et leurs brigands, pour ne pas indisposer contre eux les Français et les Anglais, n'oseraient pas venir jusqu'à nous à une si petite distance de Chang-hai, que les alliés avaient promis de défendre. Cependant que de sujets d'angoisses continuelles ! Les populations voisines, quoique armées contre les rebelles et nullement contre les Européens, nous causaient elles-mêmes les craintes les plus vives. Un jour, par exemple, les paysans saisirent une barque de nos pêcheurs chrétiens, (non toutefois à cause de leur religion) et brûlèrent vifs tous ceux qu'ils y rencontrèrent, femmes et enfants, au nombre de six personnes, sans la moindre forme de procès et sous le plus futile prétexte. Les infortunés pleuraient et priaient au milieu des flammes, mais ils ne parvinrent point à toucher le cœur de leurs bourreaux. D'un autre côté, les bandes des rebelles s'avançaient et couvraient tout de ruines et de sang autour de nous. Les populations voisines de Zi-Ka-Wei et de Chang-hai, armées en très grand nombre, parvinrent un instant à repousser l'invasion. Un jour même le bruit se répandit qu'elles venaient de remporter une grande victoire; et déjà parmi le peuple, on disait en nous voyant, que notre tour viendrait après celui des grands-cheveux. Cependant ce jour-là même, le 18 Août, nous restâmes tranquilles à Zi-Ka-Wei jusque vers les deux heures de l'après-midi. Mais tout-à-coup l'alarme se répand : les brigands se dirigent rapidement de notre côté. Qu'était-il donc arrivé ? Le peuple, au nombre dit-on, de 40 mille hommes, s'était mis à la poursuite des Grands-cheveux. Ceux-ci, rentrés dans leurs barques, tirèrent à propos quelques coups de canon sur la multitude qui les poursuivait, et tuèrent trois personnes. Il n'en fallut pas davantage pour tout mettre en déroute complète. Voilà donc les Grands-cheveux poursuivant à leur tour et donnant libre carrière à leur fureur sans rencontrer le moindre obstacle. Ils ne tardèrent point à se porter sur notre Établissement de Tsa-Ka-Wé, qui renfermait près de 160 orphelins de la Sainte-Enfance, et une vingtaine d'élèves appartenant à des familles chrétiennes, sous la direction de l'un des Nôtres, le P. Louis Massa. Le temps était fort mauvais, et beaucoup d'enfants étaient incapables de fuir. Le Père, malgré le danger qu'il n'ignorait pas, ne voulut pas les abandonner seuls à la fureur des loups, et demeura pour veiller sur eux. L'un de ces enfants voyant les brigands arriver, la main brandissant le sabre et la bouche pleine de menaces, courut se jeter à leurs pieds, les conjurant d'une voix lamentable d'avoir pitié de lui et des autres enfants orphelins comme lui. On lui répondit par un coup qui l'étendit mort. De son côté, le Père représentait aux assaillants que Tsa-Ka-Wé était un établissement de bienfaisance digne de leur compassion; leur livrait tout l'argent qu'il avait sous la main; leur donnait liberté d'emporter ce qu'ils voudraient, et n'en recevait pas moins de la part de ces assassins, des blessures graves et en grand nombre. En vain un brigand moins féroce que les autres, les prie d'en demeurer là. On lui répond qu'un certain chef a donné l'ordre de n'épargner aucun Européen, et l'on porte enfin au Père le coup mortel. Ainsi est mort le P. Louis Massa, victime de sa charité. Des cinq frères Massa qui sont tous entrés,

6.
dans la Compagnie et venus en Chine, il ne reste plus maintenant que le P. Nicolas. Encore ce dernier a-t-il été frappé par les rebelles dans une autre circonstance, et n'a-t-il échappé à la mort que par une espèce de miracle, puisqu'il a eu trois fois le sabre levé sur la tête, et que trois fois il l'a empêché de tomber en le saisissant vigoureusement de la main. — Dès le lendemain de cette funeste journée, les brigands arrivaient à Zi-Ka-Wei; nous en étions tous sortis deux heures auparavant, emportant avec nous les vases sacrés, et une partie des autres choses les plus nécessaires. Le temps et les moyens de transport nous manquant, nous ne pouvions sauver davantage. C'est dans notre maison de Zi-Ka-Wei que les rebelles établirent leur quartier général; et c'est en partie de là qu'ils sortaient pour diriger leurs différentes attaques contre Chang-hai. Chang-hai et les établissements des Européens situés hors des murs de la ville, n'avaient que douze cents hommes pour leur défense; mais c'étaient douze cents braves dont le canon et les carabines ont dispersé cinq ou six mille brigands, comme le vent chasse la fumée. Pas un seul Européen n'a été blessé. Les rebelles ont eu près de 400 morts. Le petit nombre des alliés ne leur a pas permis de poursuivre l'ennemi. Au bout de trois ou quatre jours, les Kuang-si-jen ont pris honteusement la fuite. La réception qu'on leur a faite ici leur ôtera, je pense, pour toujours l'envie d'y faire une nouvelle visite, quoique en s'en allant, ils aient menacé de revenir bientôt aussi nombreux que les feuilles qui croissent au printemps.

A Tsa-Ka-Wé, 27 personnes ont été mises à mort, et parmi elles, 17 enfants de l'établissement. Plusieurs autres enfants ont été enlevés. Une grande partie des bâtiments, y compris les ateliers, les meubles, les planches d'imprimerie, les livres, a été la proie des flammes. Zi-Ka-Wei, grâce peut-être à l'intervention de certains Européens, n'a pas été brûlé ni entièrement dévasté, quoique les pertes aient été considérables. Car les brigands en ont emporté tout ce qu'ils ont pu et ont souillé une partie du reste.

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Suite — 30 Septembre 1860. — Les rebelles continuent autour de nous leur œuvre de destruction. C'est un vrai fléau de Dieu. Puissent les pauvres Chinois profiter des coups qui les abattent, pour recourir à la main qui seule pourra les relever. Nous ne comptons point sur les Impériaux pour défendre le pays; car les Mandarins n'ont plus de troupes dont ils puissent se servir contre les Kuang-si-jen: les soldats qui restent encore çà et là sont habitués à fuir, dès qu'ils voient l'ennemi, s'ils ne se mettent pas de son côté. Chang-hai et les environs ne sont défendus que par les alliés; si ceux-ci se retiraient aujourd'hui, nous aurions les rebelles dès demain. Cependant tout se détruit dans la province; les provisions s'épuisent, et dans une partie considérable de la contrée, les paysans ne peuvent cultiver leurs champs, de sorte que la famine pourra bien nous visiter. Pour nous, nous y gagnerons sans doute de baptiser plus de mourants, et peut-être de nous faire mieux écouter de ceux qui souffrent. Pourtant priez pour que ces jours de douleur ne durent qu'autant qu'ils seront nécessaires pour notre amendement et pour celui des Chinois. — Au Séminaire, les classes n'ont presque pas été interrompues malgré la guerre; les jeunes gens s'étaient retirés au quartier Européen avec leur P. Professeur; dès que le danger se fut éloigné, ils sont rentrés dans leur domicile. Les élèves de Zi-Ka-Wei n'ont guère été absents que pendant le temps ordinaire de leurs vacances; une partie d'entr'eux avaient pu se réfugier dans leurs familles, les autres étaient dans le quartier Européen. Ils sont enfin revenus dans leur chère maison de Zi-Ka-Wei, et les études ont repris leur cours ordinaire. Comme une partie de l'Orphelinat de Tsa-Ka-Wé a été brûlée, les pauvres orphelins restent encore à Chang-hai; je ne sais pas quand le pays sera assez tranquille, pour que cette maison soit rebâtie et habitée. Les autres écoles ont été dispersées en grande partie; quelques-unes se rétablissent dans les lieux où les chrétiens se sont sauvés en plus grand nombre. — Je n'ai point de détails particuliers à vous transmettre sur la conversion des payens; je sais seulement avec beaucoup d'édification que nos chrétiens expulsés de leurs demeures et dépouillés de tout, se dédommagent en exhortant les payens, et en cherchant de petits malades à baptiser. La charité des chrétiens entr'eux, et leur patience dans le malheur ont déjà fait impression sur bien des payens. Après l'orage terrible de 1860, j'ai la confiance qu'il viendra de beaux jours pour la mission du Kiang-nan.

3 Décembre. — Je vous ai déjà parlé des espérances que nous donnent les dispositions actuelles des payens, et les grands événements que la Providence avait ménagés pour notre siècle. De tous côtés, les esprits et les cœurs vont se détachant de l'absurde et froid paganisme; et il semble que beaucoup cherchent une vérité qui éclaire, et un bien qui satisfasse. J'ai eu occasion dernièrement de parler avec des gens instruits et haut placés: non seulement ils n'ont pas de répulsion pour la Religion,

mais ils avouent que nous sommes heureux de l'avoir connue et pratiquée dès notre enfance; et quelques-uns espèrent que leur pays 7.
pourra participer à ce bonheur – Les conversions en haut lieu sont encore bien rares; mais elles viendront en leur temps; la grâce fait son œuvre doucement; en attendant, il importe que les grands ne soient pas opposés aux conversions et les favorisent plutôt qu'ils ne les empêchent – Les grands coups frappés de tous côtés sur cette Chine payenne, arrêteront aussi bien des persécutions et des vexations. – Le traité signé à Pékin porte pleine liberté pour les Missionnaires d'annoncer l'Evangile, et pour les Chinois d'en suivre les enseignements, sans que personne puisse à ce sujet faire aucune recherche et opposition : tout ce qui a jamais été écrit ou publié contre la religion chrétienne, est annulé et sera effacé. Je sais qu'il y a loin de la signature du traité à sa pleine exécution; mais le principe de liberté est posé et il restera; si quelque Missionnaire a encore le bonheur de souffrir et de mourir pour la foi, nous n'en serons pas plus étonnés qu'autrefois, et ce sera peut-être un des moyens dont Dieu se servira pour affermir et purifier la foi des nouveaux convertis –

Dans les circonstances actuelles, je voudrais avoir la sainteté, l'éloquence et le crédit de Saint François-Xavier pour demander, obtenir et former des Missionnaires pour la Chine. Il s'offrait à adoucir toutes les peines à ceux qui viendraient, et à les servir en tout ce qui dépendrait de lui; je ne saurais vous promettre de réussir aussi bien que lui à vous rendre tous les services dont vous aurez besoin; mais je puis vous promettre que vous trouverez autant de serviteurs dévoués, que vous trouverez ici de vieux Missionnaires; et puis votre amour de Notre-Seigneur et des âmes sera votre soutien et consolation. – Les Séminaristes me donnent d'autant plus de consolations et d'espérances que je les connais de plus près. Nos grands élèves de Zi-Ka-Wei avancent aussi, et plusieurs ne demandent qu'à se consacrer à Dieu sans réserve ni retour – Un des plus petits, âgé seulement de onze ans, me faisait tout à l'heure une réponse qu'il a déjà prouvée par des faits. – Mon petit ami, qu'avez-vous demandé aujourd'hui à St François-Xavier? – Je lui ai demandé d'aller avec lui et d'être comme lui. – Mais avant d'aller avec lui en paradis, ne voulez-vous pas travailler à convertir les payens? – Père, vous savez ~~bien~~ que je pense toujours à convertir les payens – Et il est probable que cet enfant conservera ces sentiments de zèle, et qu'il imitera son père, l'un de nos meilleurs catéchistes. – Quant à la conversion immédiate des payens, elle est un peu retardée maintenant par les troubles qui ne permettent ni aux Missionnaires de circuler librement, ni aux catéchumènes de se réunir; pourtant nous pouvons encore recueillir quelques fruits spirituels, et je ne pense pas que le chiffre des baptêmes d'adultes soit inférieur à celui de l'année dernière : soutenir et diriger 76 ou 77,000 chrétiens, baptiser 1,600 adultes, baptiser plus de 10,000 enfants payens en danger de mort, en faire nourrir plus de 4,000, donner ou faire donner l'éducation à 5,500 enfants,.... ce n'est pas encore entièrement perdre son temps, et vous trouverez de suite à votre arrivée un petit exercice pour votre zèle, en attendant que vous puissiez renouveler les merveilles de Saint François-Xavier.

Le pays est toujours désolé par les bandes qui occupent les villes de Tsin-pou et Kia-ting à 7 ou 8 lieues de Chang-hai. Une foule de pillards s'était avancée de notre côté il y a quinze jours : les paysans abandonnaient leurs maisons et se sauvaient vers Chang-hai : notre garde française était bien disposée à recevoir convenablement ceux qui se présenteraient; mais personne n'a paru et nous sommes restés tranquilles – La semaine dernière, un bourg peu éloigné de Zi-Ka-Wei, fut cerné par les rebelles, qui pillèrent plusieurs maisons et emmenèrent beaucoup de captifs. Une promenade militaire d'une centaine de nos braves a de suite rassuré la population, mais n'a pu réparer le mal déjà fait. Resterons-nous encore longtemps avec ces voisins si désagréables et si dangereux? Pourtant le mal qu'ils font prépare les voies à la prédication, en renversant des obstacles presque insurmontables; ils détruisent les pagodes et prouvent au peuple que les idoles sont impuissantes à protéger leurs adorateurs. Dans le Nord tout paraissait bien réglé pour la paix – Mgr Mouly était rentré en possession de l'ancienne église de nos Pères Portugais; et les chrétiens ne se cachaient plus à Pékin – Les nouvelles de nos Pères du Tché-li Sud-Est sont bonnes – Le Père Stevani est parti d'ici et doit être à Tien-tsin maintenant.

Extrait d'une lettre du P. Ravary, 5 Novembre 1860. – La paix est donc conclue; maintenant que vont faire les Européens? Nous n'avons sur ce sujet que des nouvelles douteuses. Il paraît certain que 2,000 Français doivent revenir ces jours-ci à Chang-hai. Les autorités chinoises préparent des logements dans la ville. Si ces deux ou trois mille braves passent

l'hiver ici, nous aurons fort souvent sans doute, l'occasion de les voir, et nous tâcherons de remplir le moins mal possible la Mission de charité que la Providence nous confie. Quant aux Anglais, je ne sais ce qu'ils feront. Il est probable qu'un bon nombre de soldats resteront en garnison à Chang-hai. Parmi eux, on rencontre beaucoup d'Irlandais catholiques qui, jusqu'à ce jour, ont donné bien bon exemple. Ils sont venus régulièrement à la messe en corps, conduits par deux de leurs Colonels, bons catholiques. Bon nombre sont venus voir le P. Desjacques, et ont rempli leurs devoirs de chrétien. — Comme vous le savez sans doute, on a construit sur le terrain du P. Desjacques, un assez vaste hôpital, qui peut contenir de 400 à 450 malades. Hélas! depuis 3 mois, la mortalité est effrayante. Le brave Aumônier du vaisseau de guerre, la Forte, n'a de repos ni jour ni nuit; pendant le mois qui vient de s'écouler, on a compté jusqu'à 60 ou 70 décès. Les malades sont encore nombreux. Presque tous viennent du Nord; et il doit encore en arriver un certain nombre ces jours-ci. Quand ce terrible fléau de la dyssenterie cessera-t-il de faire tant de victimes parmi nos pauvres soldats? Après quinze jours d'un temps affreux, le Ciel est devenu plus serein; j'espère que ce changement dans la température, et le beau temps que nous avons ordinairement à cette époque de l'année, vont remettre les santés, et arrêter la mortalité. Ce qui nous console au milieu de ces ravages causés par la maladie, c'est que, si le soldat Français en bonne santé est un peu trop indifférent pour les choses de l'éternité, au jour où il est sérieusement malade, il retrouve, à la voix du Prêtre, toute la foi puisée dans une première éducation chrétienne. Tous, je crois, sont morts en bons chrétiens; aucun n'a refusé les consolations de la Religion.

États-Unis. Extrait de plusieurs lettres. — Tableau des principales œuvres faites dans la paroisse St François-Xavier à New-York, de Janvier 1859 à Janvier 1860. — Baptêmes d'enfants 515 - Baptêmes d'adultes ou abjurations, 57 - Confessions particulières, 65,060 - Confessions générales, 6,010 - Communions, 46,151 - Saints Viatiques, 300 - Extrême-Onctions, 200 - Mariages bénits, 186 - validés, 6 - Scapulaires, 800 - Sermons, 250 - Confirmés, 500 - Catéchisés, 2,000. — Au Collège, 300 élèves. Cette année nous avons 4 de nos philosophes qui recevront leur diplôme. — 2 écoles de paroisse. L'école des garçons est dirigée par 4 frères de la doctrine chrétienne, et fréquentée par environ 500 enfants. L'école des filles est dirigée par les Dames du Sacré-Cœur, et renferme de 550 à 600 élèves — Congrégations. Nous avons une Congrégation pour les ouvriers, qui compte 200 membres; ils reçoivent la Communion tous les mois - Le Rosaire vivant compte de 7 à 800 associés. Nous avons aussi établi une Congrégation pour les enfants pauvres de la ville, ils sont environ 150. Le changement qui s'est opéré parmi ces enfants est réellement admirable: c'est bien là l'œuvre de la grâce. — Nous avons une Conférence de St Vincent de Paul attachée à la paroisse. L'un de nos Pères dirige la Congrégation des Enfants de Marie - Un autre Père va deux ou trois fois la semaine aux prisons de la ville: c'est là qu'on peut voir la misère dans toute sa nudité. Il y a parmi ces malheureux un grand nombre de catholiques - Nous donnons aussi nos soins à l'Orphelinat catholique, lequel renferme 400 garçons élevés par les Sœurs de Charité jusqu'à l'âge de 12 ou 13 ans - Nous allons tous les matins dire la messe à l'hôpital de la 11e rue, tenu par les Sœurs de Charité. — Voilà un aperçu général, sans compter toutes les autres œuvres de confessions et de retraites. Tous les Dimanches nous avons 4 messes dans notre église: à 5 h. 3/4 - 7 h. - 8 h. 1/2 - 10 h. 1/2; à chaque messe l'église est remplie. De plus, dans le soubassement de l'église, nous avons une messe à 9 h. exclusivement pour les enfants: 1,000 à 1,100 garçons, 200 ou 300 filles; en sorte que chaque Dimanche, 7 à 8,000 personnes entendent la sainte Messe dans notre église - Courte instruction à la messe de 8 h. 1/2; grand sermon à 10 h. 1/2; petit sermon à 9 h. pour les enfants. On chante des cantiques pendant cette messe: imaginez entendre 12 à 14,000 marmots criant à tue-tête tous ensemble, les uns après les autres; vous aurez une idée de notre musique. Cependant on vient de tous côtés pour les entendre, probablement à cause de la nouveauté du fait. Je puis vous assurer qu'ils font assez de bruit; et c'est souvent un sujet de distraction pour le pauvre Père qui dit la messe. Quelques-uns disent qu'ils chantent bien; et, probablement pour me faire honneur, on m'appelle le Père qui fait chanter les enfants - Dieu soit loué!

Catéchismes - Toute l'année, excepté les mois de Juillet et d'Août, de 2 h. à 3 h. 1/2, dans le soubassement, catéchisme pour tous les enfants qui n'ont pas encore fait la 1ère Communion; environ 1500 filles et garçons - Le catéchisme des garçons est dirigé par un de nos Pères, aidé de 2 ou 4 scolastiques, et 30 à 40 jeunes gens qui font répéter la lettre du Catéchisme ou

les prières — L'autre partie du soubassement est occupée par les petites filles sous la direction d'une dame du monde, ayant sous sa juridiction 40 à 50 dames ou demoiselles pour lui aider — Outre ces catéchismes du soubassement, nous avons tous les Dimanches, dans l'église même, un autre catéchisme dit catéchisme de persévérance pour les enfants des deux sexes qui ont fait leur 1ère Communion : il y a environ 500 enfants, et à peu près autant de grandes personnes. Je donne la première instruction, ordinairement pratique ; le P. Jouin donne la seconde, série de conférences sur la Religion. Cette année nous avons suivi le plan du catéchisme de St Sulpice de Paris — J'ai préparé deux dialogues pour les enfants ; l'un à Noël sur le mystère de la Nativité, l'autre pour le mois de Mai sur la Sainte Vierge. Ces jours là étaient jours de grande fête ; il y avait réunion générale de tous les enfants, au moins 1700 enfants présents. Vous comprenez qu'en pareille circonstance les parents ne manquent pas de venir : C'était un spectacle tout nouveau pour eux comme pour les enfants, et même pour plusieurs de nos Pères, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, et ne croyaient pas la chose possible. Des protestants même viennent à ces cérémonies ; un deux est venu publiquement me complimenter sur le chant des enfants, sur le dialogue, la crèche &.

Mois de Marie. Cette année, notre mois de Marie s'est fait d'une manière plus suivie et plus intéressante. Trois de nos Pères ont donné des instructions sur les Exercices de N. P. St Ignace. J'ai chanté des cantiques avec les enfants des écoles. C'était nouveau : ici comme ailleurs, les parents aiment à voir leurs enfants paraître. A 7 h. les enfants récitaient le chapelet ; à 7 h. 1/4 nous chantions les actes de Foi, d'espérance, de charité et de contrition, puis un cantique à la Ste Vierge ; ensuite l'instruction. Après l'instruction, nous chantions les Litanies de la très Ste Vierge, quelquefois accompagnées par l'orgue. Si nous avons ainsi contribué à la gloire du fils et de la mère, nos fatigues ont été bien récompensées. La quête du mois de Mai a produit 5 ou 600 francs. —

A Noël j'avais exposé un joli petit *Bambino* de grandeur naturelle que j'avais fait venir du Canada, et qui a fait les délices de plus d'un cœur — Une petite fille de 11 ans voulait absolument l'emporter avec elle. Les étrennes présentées à l'Enfant Jésus montèrent à 500 francs. Cela m'a aidé à payer les 6,000 cantiques qui coûtent au-delà de 1,000 francs. — Ah ! si vous pouviez me faire voter une allocation de fonds pour habiller des centaines d'enfants catholiques qui n'ont pas d'habits pour venir à la messe, ni de catéchisme. Si j'avais des médailles, des livres, des chapelets, des images &., je trouverais bien où les placer à hauts intérêts : tous les jours on me demande des *Agnus Dei* ; je n'ai pas le moyen d'en acheter. Quand j'ai quelques épargnes, j'achète une culotte ou un habit ; moyennant quoi ils peuvent aller sans chemise. — Nous avons eu la 1ère Communion des enfants et la Confirmation. D'après le plan adopté en 1856, la retraite commence le Dimanche soir à 6 heures. 3 instructions par jour — la 1ère à 9 h. 1/2 après la messe, la 2e à 11 h., la 3e à 2 h. 1/2. A 3 h. 1/2 les confessions : 6 Pères pour les garçons, dans l'église ; 6 Pères pour les filles, dans le soubassement. Presque toutes les confessions générales ont été entendues dans le mois précédent. — Jeudi, 1ère Communion et Confirmation. Les parents y assistaient en grand nombre. Ce fut une cérémonie bien imposante. L'impression fut surtout profonde au moment où nos 400 enfants répondirent à haute voix : Je renonce à Satan &.

Un mot des tableaux dont je me suis servi pour la retraite. Je vous ai envoyé les arbres de vie et de mort — le tableau de la mort dévorant les grandeurs, les richesses et les plaisirs ; vous devez en avoir une copie. Je vous envoie deux autres tableaux : *The various roads from time to eterny* — les différentes routes du temps à l'éternité — Un voyage à travers l'île Cosmia et l'Océan du temps. — — Les anges après leur création placés dans les Cieux dans un état de probation — un commandement. la fidélité des uns et leur récompense ; la désobéissance des autres et leur châtiment, l'enfer créé pour eux. — L'homme créé pour occuper dans le Ciel les trônes des Anges déchus, l'homme placé dans le paradis terrestre dans un état de probation — un commandement donné ; la désobéissance de nos premiers parents. Chassés du paradis terrestre, ils prennent la route de l'enfer, mais la promesse d'un Sauveur, la croix les arrête. *Justitia et pax osculatæ sunt* — ils sont admis à une seconde probation sur la terre devenue vallée de larmes. Comparer l'état présent avec l'état primitif — les 10 Commandements de Dieu, les 6 commandements de l'Eglise — La concupiscence, inclination au mal, opposition pour le bien, la maladie, les souffrances, le travail pénible, la mort : c'est là que nous sommes tous placés ; maintenant nous aussi nous sommes

10.
en probation entre les deux éternités, Ciel et enfer. L'homme sur la terre est nécessairement dans l'un des trois états : 1° état de grâce et parfaite justice devant Dieu, 2° état de péché véniel ou n'ayant pas entièrement satisfait pour ses péchés pardonnés, 3° état de péché mortel. Vous avez les trois routes qui correspondent à ces trois états ; la mort vient et trouve ses victimes dans l'un ou l'autre de ces trois états, et ainsi l'éternité heureuse ou malheureuse est décidée pour toujours. Vous pouvez comparer l'enfer avec le Ciel, vous pouvez encore considérer le mystérieux triangle de la Communion des Saints : là vous voyez une idée complète de l'Eglise : l'Eglise triomphante au Ciel, l'Eglise souffrante dans le purgatoire ; l'Eglise militante sur la terre ; et ainsi les membres de l'Eglise s'aident mutuellement. J'ai pris ce tableau pour sujet de ma retraite, et j'ai trouvé qu'il prête beaucoup aux développements. Les enfants ont semblé mieux suivre les instructions, ayant sous les yeux quelques tableaux pour fixer leur imagination. – Je désirerais bien avoir les 12 tableaux du P. Mannoir, ainsi que la collection des images du P. Lacoste.

Je m'aperçois que ma lettre commence à devenir bien longue ; il faut cependant que je vous donne quelques explications de la grande image, Voyage dans les îles Cosmia et sur la mer du monde pour arriver aux îles ioniennes –

Parabole – Un roi puissant possédait toutes ces îles, mais un tyran par fourberie et injustice, s'en empara, et empêchait les Cosmiens d'avoir aucune communication avec leur premier Roi ; il les tenait dans l'esclavage le plus dur, etc. etc. – Enfin, le Roi envoya son fils pour prendre le plan de l'île, tracer une route, bâtir de distance en distance des forts pour protéger les voyageurs qui voudraient retourner en Ionie. Le fils du Roi livra bataille au tyran ; mais il fut la victime de son zèle, et fut tué dans la mêlée. Ses 12 généraux avaient tellement bien compris son plan, qu'ils remportèrent à leur tour la victoire, et forcèrent le tyran et les siens de se retirer sur les côtes ; une ligne de navires fut établie pour traverser la mer du monde.

Explication – Dieu au Ciel – tyran le démon – les îles et la mer du temps, cette vie présente – le Calvaire, la mort du fils de Dieu – la route pour aller au Ciel marquée du sang de J.C. – les 7 sacrements sur la route pour fortifier, garder, réparer les forces perdues, guérir, faire de nouvelles provisions – la maison du Guide pour le choix d'un état ; 3 possibles : ~~...~~ mariage, état religieux, la montagne de perfection –

Barque de Pierre – l'Eglise de J.C. qui seule peut nous conduire au port du salut – toutes les autres barques, sont les autres religions, qui toutes font naufrage dans la mer du temps, ou s'arrêtent aux îles des trois grandes concupiscences, ou arrivent à la ville du désespoir. Après chaque sacrement, vous avez une ou deux stations pour éprouver la fidélité des voyageurs : plusieurs se trompent et périssent victimes de leur désobéissance, curiosité &. &. – La maison du Guide est une maison de retraite, où les voyageurs s'arrêtent pendant trois jours, ou même davantage, si c'est nécessaire ; le plan de l'île se trouve là où il y a une tour très-élevée, d'où l'on peut au moyen d'un télescope, découvrir toute l'île et la mer du monde ; le garde montre les dangers que les voyageurs ont évités ou dans lesquels ils sont tombés, comment ils ont été sauvés, comment d'autres ont péri ; il leur fait voir le reste du chemin qu'il leur faudra parcourir pour arriver, les nouveaux dangers qui se présenteront à eux ; il leur donne toutes les directions possibles, afin qu'ils ne se trompent pas. Autour de l'île il y a un abîme profond. & &. Je vous demande pardon de tous ces détails minutieux. J'ai expliqué ces cartes et ces tableaux aux enfants, qui ont paru satisfaits. –

Frederic City, Maison du Noviciat et du 3e an. 25 Novembre 1860 – Je me hasarde à passer un instant la tête hors de ma solitude, où de temps à autre nous arrive l'écho de ce qui se passe dans le monde, écho trop faible pour troubler le recueillement, et suffisant pour nous faire adresser au Ciel de ferventes prières. – Le temps passe bien vite dans cette bonne maison ; à peine avions-nous eu le loisir de nous reconnaître, que nous avions déjà fait le mois de grande retraite sous la direction du R. P. Visiteur. Mgr. l'Evêque de Pittsburg, après avoir renoncé à son Siège, est venu nous édifier en y prenant part : cinq fois par jour il venait avec nous recevoir les points : car nous avions l'avantage d'avoir, suivant la prescription de St. Ignace, les quatre méditations d'une heure, sans compter de temps en temps celle de minuit, et chaque jour une considération fort solide que le R. Père exposait pendant près d'une heure. Maintenant les exercices du 3e an marchent leur train ; nous sommes treize, réunis des deux Provinces du Missouri et du Maryland, et de notre Mission d'Amérique. Ceux du Missouri sont d'un âge raisonnable, 40 ans environ, 20 ans de

Compagnie, et il est assez édifiant de voir ces Pères graves nous donner l'exemple de redevenir enfants et petits Novices — Je vous donnerai avec plaisir quelques renseignements sur notre maison et ce qui nous entoure. Nous sommes campés à 20 lieues Sud-Ouest de Baltimore, à la même distance de Washington. Notre noviciat est bâti sur le côté d'une petite ville de 10,000 âmes, formée de quelques centaines de petites maisons de toutes les couleurs, qui ressortent au milieu de la verdure des jardins pleins de pommiers et de pêchers. Notre maison est le centre du quartier Catholique : vis-à-vis, en traversant la rue est l'église paroissiale desservie par un des Nôtres ; à côté, le Monastère de la Visitation qui est le bâtiment le plus apparent de toute la ville, et renferme une cinquantaine de bonnes Sœurs qui à tour de rôle disaient chaque jour leur chapelet pour les Pères du 3e An pendant la grande retraite : elles ont plus de cent pensionnaires et des externes. La ville paraît hérissée d'une dizaine de petits clochers perchés sur de petites églises protestantes de toutes les dénominations : dans le lointain, à 2 lieues, la Chaîne bleue, montagnes qui se rattachent à l'Alleghany. — Quant à notre établissement en particulier, il me remet perpétuellement en mémoire notre chère maison de Saint-Acheul, ayant comme elle son église, son Juvénat, son Noviciat, son 3e An, son aspect intérieur qui vous porte au recueillement, mais par dessus tout sa bonne édification, et franchement en ce point, je ne sais auquel des deux je donnerais la palme.

Ce qui m'a beaucoup intéressé, ç'a été de vérifier autant que possible par mes propres yeux l'état actuel du catholicisme dans ce pays, l'estime dont il jouit et ses espérances pour un avenir qui paraît prochain. J'ai eu la consolation de voir que Boston compte plus de la moitié de ses habitants catholiques : Baltimore, plus que cela encore ; dans l'une et l'autre j'ai vu un Collège considérable, et une fort belle église de la Compagnie dans les meilleurs quartiers de la ville : New-York, dans laquelle notre médecin de Montréal se rappelle qu'il n'y avait pas de son temps un prêtre catholique, au point que quand il en arrivait un, quelqu'un était chargé de faire la ronde dans la ville pour prévenir les Catholiques ; New-York compte maintenant, me dit-on, cinquante églises et oratoires catholiques : J'ai vu dernièrement sa basilique de marbre blanc sortant de terre à la hauteur d'une dizaine de pieds, et qui fera dans quelques années une belle cathédrale gothique, certainement l'ornement de la ville. On pourrait objecter que partout la population catholique est la classe la moins aisée, et qu'en outre, si l'on considère l'accroissement proportionnel de la population, il n'y a pas d'avantage très-notable pour le catholicisme : la première assertion est vraie, et, pour moi, j'y admire et bénis la disposition du Dieu de l'Evangile qui venait prêcher tout d'abord aux pauvres et abandonnait à eux-mêmes ceux qui s'enorgueillissaient dans leur bien-être matériel et leurs richesses : Quant à l'accroissement, il est plutôt dans la force morale qui de plus en plus attire l'attention et l'estime des gens tant soit peu sérieux : il y a ici une vingtaine de religions protestantes et beaucoup de petites peu considérables qu'on mettrait en un seul bloc. Ce sont les ministres méthodistes qui sont les plus puissants, ce qui veut dire les plus riches : quant à l'autorité et au caractère de la doctrine, c'est une chimère d'y penser : je demandais dernièrement à un Père si devant un auditoire distingué où se trouvaient des ministres protestants, il serait à propos de traiter les sujets catholiques d'une manière relevée et un peu philosophique : le Père se mit à rire, et me répondit que les ministres eux-mêmes n'y comprendraient rien, toute leur préoccupation dans leur genre de discours n'allant jamais plus loin que les formes littéraires, le poli et le brillant du style : il serait fort dangereux pour eux de s'aventurer dans le dogme autrement qu'en déblatérant contre les catholiques. On comprend qu'avec une pareille nourriture les intelligences ni les cœurs ne soient pas rassasiés, et que les esprits tant soit peu droits soient affamés de vérité : aussi un prêtre séculier disait-il récemment à nos Pères de New-York : "Que n'envoyez-vous quelques Pères prêcher au milieu des bourgs et des villages des Etats de la Nouvelle-Angleterre ? je réponds qu'on se convertirait par milliers, tant on sent le besoin de croire à quelque chose." — C'est ce que l'on a humblement commencé cette année ; mais les ouvriers s'annoncent plus nombreux pour les années suivantes : le P. O'Reilly a été nommé Missionnaire excurrens, et le P. Daubresse qui partage avec le P. Mignard le soin de la paroisse de Fordham, pourra probablement faire la même chose de son côté. — A St Louis, grande ville du Missouri, il y a chaque Dimanche trois ou quatre sermons dans notre église ; le dernier est donné à l'archiconfrérie par le P. Smarius sous forme de lecture ou controverse. Il a été si goûté l'an passé, qu'à son insu l'on a recueilli et fait imprimer ses conférences : aussitôt les méthodistes alarmés, de faire la contre-partie : un ministre s'égosilla, puis imprima à son tour, mais n'ayant pas d'acheteurs, il fallut

vendre au poids du papier. — Ce qui donne encore beaucoup de lustre à la Religion catholique et la fait de plus en plus respecter, c'est l'Episcopat des Etats-Unis : je ne connais encore que cinq évêques Américains sur une cinquantaine qu'ils sont ; ce sont des hommes fort distingués par leur piété et leur science. L'archevêque de New-York, aux yeux de tous les partis, est une véritable puissance. Le clergé séculier n'est pas encore à la hauteur de la position, soit pour le nombre soit pour la science, mais cela progresse — Depuis le peu d'années que les Collèges de New-York et de Fordham sont fondés, ils ont ensemble fourni plus de 80 prêtres au diocèse. — A ce propos, Fordham cette année a 170 pensionnaires, plus qu'il n'en peut contenir commodément. — En allant à Boston avec le P. Visiteur qui m'avait pris pour compagnon, j'ai vu le Collège de Worcester, à quelques lieues de Boston dont il est le petit Séminaire. Sa position est très pittoresque et délicieuse. Quoiqu'il soit peu nombreux, nos Pères sont charmés du genre pieux et solide de leurs élèves — Quant à l'éducation des basses classes, moyen si puissant de régénération, outre les Frères de la doctrine chrétienne, on remarque les Liguoriens, qui se distinguent vraiment par le nombre et par le succès de leurs œuvres. J'ai vu à Baltimore leur église gothique, la plus belle que j'aie encore vue en Amérique, et qui est très fréquentée — Un Père de la Nouvelle-Orléans me dit que dans cette ville ils élèvent à peu près trois mille enfants.

Il y a à New-York, une œuvre bien humble, mais qui j'en suis sûr, attire beaucoup de bénédictions de Dieu : C'est l'œuvre des prisons, à laquelle se consacre le P. du Ranquet : les deux grands objets sont, la conversion de ces malheureux adonnés à la boisson, et la préparation des condamnés quand il leur faut franchir le dernier passage. — Il m'a raconté des détails singulièrement intéressants sur le dernier criminel exécuté à New-York pendant les vacances : Cet homme, se voyant en mer avec trois autres, les avait tués tous pour s'emparer de leur argent : il semble manifeste que l'enfer l'avait aidé sensiblement pour ce crime, puisque lui-même a déclaré en plein tribunal, qu'au moment du meurtre il avait été aidé par un compagnon qui avec lui avait jeté les corps dans l'eau, et qu'ensuite il n'avait pas revu. Le P. du Ranquet l'a décidé à se convertir et à recevoir le baptême, après lequel cet homme fut tellement calme et tranquille, qu'on ne lui mit pas les fers, comme il se pratique à l'égard des condamnés à mort : il dit que depuis son baptême il dormait très-bien, ce qu'avant il ne pouvait absolument pas faire, agité qu'il était par des idées épouvantables. Le matin de l'exécution, le P. du Ranquet fut obligé de l'éveiller, et le premier mot du prisonnier fut un mot de reconnaissance au Père, levé avant lui : pour se préparer à la mort, il fit force chemins de Croix et disait habituellement son chapelet, répondant avec un bon sens et une foi admirables aux ministres et aux dames protestantes qui après avoir tenté de le pervertir se moquaient de lui. — Deux ou trois ans auparavant, un fait plus admirable s'était passé : un jeune homme condamné à mort et parfaitement préparé par le même Père, refusa la grâce que le tribunal lui offrit pour aller au-devant d'une expiation qui le mettrait à l'abri de nouveaux crimes.

Nouvelles diverses des Etats-Unis. Fordham, 16 Juin 1860. — L'année scolaire qui va finir nous a donné des consolations. Je ne crois que vous ayez en France un Collège où l'on ait plus de raison en somme d'être content. Quant à la politesse, aux bonnes manières, quelque chose peut manquer à plusieurs de nos enfants. Ils sont inférieurs même à d'autres enfants Américains, la raison en est simple : la grande majorité de nos Catholiques sont pauvres. Nous ne pouvons pas suppléer entièrement à ce qui manque pour ainsi dire à leur nature : mais que ce petit déficit est bien remplacé par leur bonne volonté, leur conduite ferme, raisonnable, docile, leur pureté de mœurs, leur foi, l'union qui règne entre eux. Nous avons de plus ici l'avantage sur plusieurs Collèges catholiques de n'avoir presque pas d'enfants protestants. C'est toujours un élément de froideur au moins, je crois que l'opinion de ceux qui ont de l'expérience est que ces enfants font plus de mal aux autres, qu'on ne réussit à leur faire de bien. Ici le ton du Collège est purement Catholique. Chez nos petits surtout, et même chez les grands, nous avons les mêmes signes de l'action de la grâce que vous avez en France : des élèves qui se confessent et même communient toutes les semaines, qui s'endorment en disant leur chapelet et le mettent autour de leur cou, qui demandent à leurs surveillants les défauts dont ils devraient se corriger, qui s'imposent des pénitences, etc., et ceci spontanément, sans qu'on le leur ait même suggéré ; et tout cela, vous pouvez en être bien sûr, est du vrai, du solide, car notre caractère est peu porté aux démonstrations. — On a commencé cette année l'œuvre de la Propagation de la Foi. Tous les élèves ont donné leurs noms, et y ont contribué avec beaucoup de zèle. On leur a proposé différentes autres choses : ils ont montré la même bonne disposition.

Ils jouent très-bien, les petits et les moyens surtout. Les grands ont joué deux fois solennellement contre les élèves de St-François-Xavier à un certain jeu de balle, devenu universel aux Etats-Unis: mais ils étudient très-bien aussi. Plusieurs obstacles s'opposent ici à la force des études; j'en signalerai un seulement. C'est que peu d'enfants font chez nous leur cours entier d'études: les uns quittent après les basses classes, les autres n'entrent que dans les classes supérieures. Il y a cependant une chose à laquelle tous se dévouent, et en quoi il ne tient qu'à nous de les rendre parfaits: la connaissance de la langue Anglaise. Tous désirent l'écrire et la parler en perfection. L'ambition de devenir écrivain est générale, l'ambition d'être orateur est universelle. Aussi il faut les voir à nos séances publiques, ou *Débats*, comme nous les appelons. Permettez-moi de vous en donner une idée: c'est toujours une question haute, grave, d'une importance pratique. L'autre jour c'était celle-ci: La justice a-t-elle été violée dans la personne du Souverain Pontife? Nous avons deux de ces Débats par an, l'un à l'anniversaire de la naissance de Washington, l'autre à la St Jean. L'auditoire est nombreux et choisi. Entre les divers discours, il y a musique soit instrumentale soit vocale, généralement par les élèves ou leurs professeurs. La séance est donnée par l'Académie des Philosophes et des Rhétoriciens. Un d'entre eux préside. C'est lui qui commence, expliquant à l'auditoire la matière à discuter, les raisons de la choisir etc. Il y en a deux qui défendent chaque côté de la question. Ils font alternativement leurs speeches, et lorsqu'ils ont fini, celui qui préside donne sa décision avec ses raisons. Nos élèves montrent dans ces occasions beaucoup de logique quelquefois, et souvent beaucoup d'éloquence. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'ils travaillent beaucoup leurs discours. — Très-probablement la moitié de nos philosophes se feront prêtres. Je ne serais même pas surpris qu'ils le devinssent tous, et j'en bénirais Dieu; car nous avons besoin de prêtres. Un assez grand nombre des Curés dans les environs de New-York sont d'anciens élèves de St Jean. Ce sont de bons prêtres, zélés et édifiants. Le grand sujet de leurs conversations est leur église et leurs écoles. Car très-souvent la première chose qu'ils ont à faire lorsqu'ils sont entrés dans leur cure, est de bâtir d'abord une église, ensuite une école pour les enfants. Les contributions de leurs pauvres paroisses en couvrent les frais. Il y a eu dans notre pays des prêtres qui ont bâti de cette manière je ne sais combien d'églises. Ici il ne faut pas compter sur les grandes aumônes pour faire les choses: il n'y en a pas. On va quêter partout, on ouvre des bazards comme les Sœurs de St Vincent, et les petits ruisseaux font finalement les grandes rivières.

Montréal, 31 Août 1860. — Tout s'annonce bien pour Fordham cette année. On a toute raison d'espérer qu'il y aura un excellent esprit parmi les élèves, et quant aux études, je crois qu'on les fortifiera autant qu'on le pourra, en s'approchant toujours de plus en plus du *Ratio*. Vous savez que nous avons acheté le Grand Séminaire voisin du Collège. On va en faire une maison de retraite, et on lui a donné le nom de Manrèse. On a déjà eu quelques retraitants. Mais ce que l'on désire surtout, c'est d'y donner des retraites aux prêtres. Je crois que c'est là une vraie manière non seulement de faire un grand bien, mais de nous faire aimer. Le P. Daubresse y est établi comme Curé de la Paroisse. — Le Scolasticat qu'on commence cette année à Boston et que l'on y continuera jusqu'à ce qu'on ait une maison dans quelque endroit plus central, n'est pas, paraît-il, comme on le disait d'abord, un Scolasticat pour tout le continent, mais seulement pour la province du Maryland, avec le droit ou une invitation aux autres provinces d'y envoyer leurs sujets. — A Montréal, tout nous promet une année prospère. Le nombre des élèves, déjà grand, sera augmenté considérablement. Ici, la discipline, l'ordre du jour sont absolument les mêmes que dans un Collège de France. Pour les études, nous allons suivre le *Ratio Studiorum*, en penchant un peu, s'il y a lieu, vers l'ancien *Ratio*.

Montréal, 8 Octobre 1860. — Nous n'avons plus dans le Haut-Canada que deux résidences, Chatham et Guelph, avec la mission chez les Indiens. Nos Pères y ont cependant de quoi s'occuper. Le P. Jaffré m'a assuré qu'entre Chatham et London, (une distance de cent milles Anglais) il n'y avait pas de prêtre, quoique les catholiques Irlandais surtout n'y manquent point. Véritablement ici, (je parle du Canada Français) nous sommes dans un pays de foi; l'impiété n'y a pas pénétré, au moins dans les campagnes; les vocations ne manquent pas à l'état ecclésiastique, et les congrégations de femmes sont très-nombreuses. Enfin on remarque cette foi dans la piété des élèves, non seulement chez nous, mais aussi dans les autres Collèges. Je dis dans les autres Collèges, car il y en a bien d'autres que le nôtre, et beaucoup s'en amusent en disant que bientôt nous aurons des Collèges dans chaque paroisse. Ils se nuisent nécessairement les uns aux autres. Québec cependant a un beau Collège de cinq cents élèves où il règne un ordre et une discipline admirables. Du reste, on dit que dans ces Collèges Canadiens on a parfaitement l'esprit de famille. Je ne puis rien dire sur la force des études: On suit

14. Lhomond; on donne même les noms aux classes d'après son cours; ainsi après les cours préparatoires, on a d'abord Les éléments latins, ensuite Syntaxe, Méthode, Versification, Belles-lettres, Rhétorique. — Notre Collège de Montréal marche bien. Parmi nos élèves nous avons beaucoup d'Américains et d'enfants d'origine irlandaise ou anglaise. Nous suivons le Ratio exactement. On en voit les effets dans la manière dont nos élèves apprennent le Latin. Les Canadiens n'ont pas beaucoup de goût pour les mathématiques, et lorsqu'il s'agit de déclamer dans la langue maternelle, ils n'ont peut-être pas autant d'aplomb que les élèves de Fordham; ils ont cependant représenté une comédie de Molière à l'occasion de la fête du R. P. Recteur d'une manière très-satisfaisante. La retraite a eu lieu au commencement d'Octobre, les élèves l'ont faite très-sérieusement: quelques-uns ont voulu garder le silence tout le temps. — A Fordham, on a commencé avec quarante élèves de plus que l'année dernière. Une seconde année de philosophie a été inaugurée avec une classe de sept élèves. — A St Fr. Xavier, les élèves sont nombreux, comme ils ont toujours été, là il n'y a que la place qui manque.

New-York, 10 Novembre 1860. Extrait d'une lettre du P. O'Reilly. — La veille de la Toussaint, nous avons commencé à la cathédrale de Providence, dans l'état de Rhode-Island, une retraite de 10 jours pour tous les hommes de cette ville. Ils accouraient chaque matin à 5 heures et le soir à 8 heures, pour entendre les Missionnaires. C'était un magnifique spectacle que cette masse compacte d'hommes, protestants et catholiques qui se pressaient autour de la chaire, avides de nous entendre. Si la cathédrale déjà si grande pour le pays, avait trois fois la même étendue, elle aurait été remplie. Malheureusement la population catholique est composée exclusivement d'ouvriers et de pauvres, de sorte que les protestants formaient la portion instruite de l'auditoire. Et nulle part les protestants ne sont aussi haineux, aussi fanatiques, aussi persécuteurs que dans ce petit état de Rhode-Island. Je n'ai pas dit un seul mot qui touchât aux doctrines controversées; j'ai donné les Exercices purs et simples. Tout le monde m'a félicité de m'être adressé uniquement aux catholiques. Hélas! les catholiques avaient grand besoin d'instruction, et plus grand besoin des Sacrements. Monseigneur m'assurait que la classe pauvre de Providence était plus corrompue que le quartier le plus mal famé de New-York. Cependant nous avons eu au moins 5,000 Communions d'hommes, et sur ce nombre 1500 étaient des retardataires. — Pendant la retraite pastorale que j'ai donnée au clergé de ce diocèse, le Coeur de notre bon Maître a fait des prodiges. J'avais fait de cette dévotion le centre de toutes mes instructions; et l'on me dit que tous ces prêtres ont pris l'engagement de répandre partout le culte du divin Coeur.

Notice sur l'oeuvre des enfants trouvés à l'hospice de Randall's Island à New-York. Suite — Lettre du P. Schneider à un Scolastique de Laval. Février 1861. — Dans ma dernière lettre, je me suis arrêté au moment où je faisais tous mes efforts pour obtenir une chambre dans l'hospice, non pas tant pour la chambre elle-même, que pour le droit d'entendre les confessions, que cette concession m'assurerait et constaterait; mais à cette époque tous mes efforts furent inutiles. Cependant les catholiques de New-York ayant appris que j'en étais réduit à entendre les confessions dans la cuisine, dans les greniers, et même dehors, derrière les maisons et les clôtures, en furent indignés, et résolurent de ne pas en rester là. Quelques-uns des plus influents rédigèrent et firent paraître un mémoire ayant pour but de faire changer les dix administrateurs dont les malversations d'ailleurs, et la conduite scandaleuse fournissaient un motif bien suffisant de destitution. Le mémoire fut accueilli à la Chambre des Représentants, et la déchéance des décemvirs prononcée le jour même de la clôture de la Session. Quatre commissaires furent mis à leur place; et heureusement l'un d'eux se trouva être un catholique, et un bon catholique; les autres étaient d'ailleurs des personnes honorables. — Depuis ce moment, les choses changèrent de face; le gardien en chef de l'hospice, ce Cerbère dont je vous parlais dans ma dernière lettre, suivit le sort de ses protecteurs les décemvirs: A sa place, on en mit un autre sur la recommandation précisément du commissaire catholique; et quoiqu'il ne soit pas catholique lui-même, il sait cependant à qui il doit sa place, et pour quel motif, en sorte qu'il est dans les meilleurs termes avec moi. On dit même qu'il me préfère à tous les ministres ensemble. — Une chambre m'a donc été accordée pour y entendre les confessions; le 31 Mai, j'ai fait faire la 1ère Communion à 18 enfants, et la Communion paschale à 12 adultes de l'île. J'avais apporté le St Sacrement de Fordham; car jusque là je n'avais pas pu encore célébrer le St Sacrifice dans l'île: Il est tout à fait nécessaire d'aller doucement et prudemment avec ces protestants, si on ne veut pas voir renverser tous ses projets. Cependant le moment était venu, le vent était favorable, et je résolus d'en profiter. Je me mis à faire quelques tournées en ville

parmi les Catholiques, pour quêter parmi eux de quoi installer un Autel avec tous les objets nécessaires pour dire la Ste Messe. Je ramassai non sans peine ni sans quelques aumônes spirituelles accompagnant quelquefois les aumônes pécuniaires, de quoi accomplir mon dessein. L'autel fut donné par un employé de l'Institution, et l'argent provenant des quêtes fut consacré à acheter des ornements sacrés. Le 1er Dimanche de Septembre dernier, j'eus le bonheur, grâces à Dieu, de pouvoir dire la Sainte Messe dans l'île; c'était la 1ère fois qu'elle y eût jamais été célébrée. – J'ai là maintenant un autel fort propre avec tout ce qu'il faut pour dire la messe: le tout est dans une grande armoire plaquée le long du mur au fond d'une grande salle de classe. Pendant la semaine c'est fermé à clef, et on ne voit qu'une armoire; mais le Dimanche pour la messe, on ouvre les deux battants, on tire les tiroirs, avec lesquels on fait un marche-pied et une table d'autel; le tabernacle apparaît au fond de l'armoire, flanqué de ses bouquets de fleurs et de ses chandeliers, et les battants de la porte forment de chaque côté un rétable assez convenable. – Ma petite paroisse se compose d'environ 200 garçons, 70 à 80 filles, 60 à 70 femmes et 30 à 40 hommes. Je suis maintenant toujours le bien-venu dans l'île: une des dames chargées du soin des enfants de l'hôpital, me reçoit et a la bonté de me donner à déjeûner chaque fois que j'y vais. Il ne s'agit plus que de continuer l'œuvre. Mais, comme je vous le disais plus haut, il faut marcher avec beaucoup de prudence, et n'avancer un pied que lorsque l'autre est bien assuré. Je n'ai pu encore obtenir de réunir les enfants que pendant une heure le Dimanche; je consacre 1/2 heure à la Ste Messe, et l'autre 1/2 heure est employée à leur faire des catéchismes. J'ai obtenu dernièrement que 4 Messieurs de la société de St Vincent de Paul, viendraient pour cela avec moi chaque Dimanche; aussitôt après la messe, ils se partagent les 200 petits garçons, et se hâtent de leur enseigner les choses les plus nécessaires. J'espère pouvoir bientôt avoir de même quelques Sœurs de Charité pour faire le catéchisme aux petites filles. – Ces pauvres petits enfants viennent à ces exercices religieux avec une grande joie, cependant ils n'y sont point forcés; il n'y a que ceux qui le veulent bien qui y viennent; et qui plus est, ils sont tous *forcés* d'assister ensuite à l'office protestant qui se célèbre pour toute la maison dans la chapelle de l'établissement. L'effet de la grâce de Dieu est vraiment visible; car ces enfants qui, partout ailleurs dans la maison, et même pendant leur office légal, ne peuvent être maintenus dans le silence, au contraire, dès qu'ils arrivent pour la Ste Messe et pendant les catéchismes, se tiennent dans un recueillement admirable; et cependant un grand nombre d'entr'eux sont encore tout-à-fait ignorants.

J'espère avoir cette année une 1ère Communion peut-être de 80 à 100 enfants; et, s'il est possible la Confirmation pour un plus grand nombre; ce sera un grand pas pour notre œuvre, si nous parvenons à avoir cette cérémonie; ce sera comme une prise de possession solennelle de cette pauvre île au nom de l'Eglise Catholique, par son premier Pasteur dans cette contrée; mais il faut préparer les esprits d'avance; et surtout il faut bien prier, afin que le bon Dieu protège son œuvre contre les efforts que le diable ne va pas manquer de faire pour la ruiner, dès qu'elle commencera à prospérer davantage. Pour cette partie de l'œuvre, vous pouvez y contribuer tout aussi bien que nous; ainsi je vous prie de ne pas y manquer. – Il y a encore sur cette même île, et tout à côté de l'hôpital, un vaste établissement pour les jeunes détenus: il en renferme 3 à 400; et un grand nombre sont certainement enfants de parents catholiques. Eh bien, imaginez-vous que le soi-disant tolérantisme protestant n'a pas encore permis à un prêtre catholique d'y mettre les pieds! Vous voyez s'il y a lieu de prier le bon Dieu pour qu'il fasse tomber cette barrière, qui soustrait tant de pauvres âmes à l'influence religieuse dont elles auraient tant besoin! Voilà l'esprit de l'hérésie, ici comme partout, elle crie bien fort contre l'intolérance et la tyrannie de l'Eglise Catholique; mais elle est elle-même plus intolérante et plus tyrannique que toute autre puissance au monde.

Allemagne. Lettre d'un scolastique de Paderborn, 23 Août 1860. – Nos Pères ont donné dernièrement une mission à Twistringen. Voici la traduction de l'article publié à ce sujet par la Gazette de Münster le 29 Juillet. Ce récit s'accorde parfaitement avec ce que nous a raconté le P. Pottgeisser lui-même. – « Twistringen, le 21 Juillet. Le R. P. Pottgeisser, supérieur, le P. Hergarten et le P. Leibrecht ont donné à Twistringen une mission, qui a duré du 8 au 15 de Juillet. Comme partout où l'on rencontre encore une étincelle de Foi, de vie catholique, les missions ont pour résultat ordinaire de transformer cette étincelle en une vive flamme, ainsi en fut-il ici. Toute la paroisse fut tellement pénétrée par les vérités que le Père Supérieur lui exposa dans son premier discours, qu'il ne fut plus possible de retenir personne éloigné d'un seul des sermons, qui suivirent celui dont nous venons de parler. Tous les habitants se présentèrent comme un seul homme, autour de la chaire que l'on avait érigée en plein air. La preuve que la parole a

Dieu pénétrait bien réellement jusqu'au fond des cœurs, c'est que depuis 3 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir, les confessionnaux étaient littéralement assiégés. Les protestants même en grand nombre qui vinrent aussi écouter la parole de Dieu, se retiraient tout émus des éloquents discours des Pères Missionnaires. – Le principal fait de la Mission fut une procession de la Croix, qui eut lieu à la conclusion des Exercices. Sur un brancard avec support construit pour la circonstance, et magnifiquement orné, était portée la grande et majestueuse Croix de la Mission, escortée de toute la paroisse, qui, au chant des cantiques, après avoir parcouru plusieurs rues ornées de drapeaux et de pavillons de toutes les formes et de toutes les couleurs, vint enfin aboutir dans le voisinage de l'Eglise, à l'endroit où la Croix devait être plantée et bénite. La procession, telle que nous n'en avons ici jamais vu de semblable, se composait d'au moins 3,000 fidèles, tous fermement résolus de combattre vaillamment avec la Croix pour la Croix." Ainsi parle la Gazette de Münster. – Le départ du R. P. Pottgeisser de ce théâtre de ses fructueux travaux fut on ne peut plus solennel. A peine eut-il quitté le Presbytère du Curé, qui l'accompagnait à la station du chemin de fer, que toutes les cloches de la ville se mirent à sonner à toute volée. Une foule immense suivit le R. Père jusqu'à l'embarcadère. Là aux sons joyeux des cloches se mêlèrent les grondements de 5 ou 6 gros canons, qui ne cessèrent pendant plus d'une demi-heure d'ébranler les airs par leurs bruyantes détonations. Les roses et autres fleurs des environs avaient aussi copieusement fourni leur contingent à la fête. Le R. Père était littéralement couvert de bouquets que des mains reconnaissantes lançaient de toutes parts. Le char, qui devait le transporter, en était enrichi à l'intérieur et à l'extérieur.

Extrait de plusieurs lettres du P. Hasslacher. Bad-Ems, duché de Nassau, 28 Mars 1860. – Le Catalogue que vous avez eu la bonté de m'envoyer m'a trouvé à Francfort, où je donnais, pendant 24 jours, des Conférences aux Messieurs Catholiques de la ville. Elles avaient lieu dans le salon de l'hôtel de l'Empereur Romain, tous les jours de 7 heures à 8, devant un auditoire d'à peu près 400 personnes. Le local était rempli, et l'on était très-réservé pour les cartes d'entrée, par peur d'être un peu moins à son aise avec plus de monde. Cependant les catholiques y étaient et y trouvaient place. Même l'ambassadeur français, M. de Fénélon, venait les premiers jours avec les autres ambassadeurs catholiques et avec le beau-père de son fils, M. de Kubeck, président de la Diète. Mais un jour, ces deux Messieurs étant venus trop tard, trouvèrent leurs chaises occupées; et comme les fiers bourgeois de Francfort ne bougeaient pas, pour leur débarrasser leurs places, ils durent rester debout pendant toute une heure et davantage. Depuis ce moment, ces deux Messieurs n'ont plus paru.

La communauté catholique de Francfort compte 10,000 personnes sur 50,000 protestants et autres; une grande partie de ces 10,000 sont des domestiques. C'était un événement comme miraculeux, qu'un Catholique, un Jésuite eût osé paraître en public dans le premier hôtel de Francfort, et rassembler autour de lui l'élite du catholicisme, qu'il fût parvenu à intéresser même les Juifs et les protestants, et cela, sans être inquiété le moins du monde de qui que ce soit, pendant 24 jours! Un juif, ayant entendu que le comité des Conférences avait une dépense de 500 florins pour le local, s'informa avec empressement auprès de qui il pourrait y contribuer pour sa part; il voulait donner 15 florins, car, disait-il, j'y ai trouvé grande édification, oui, grande édification, je vous assure! – Quoique les Messieurs Catholiques, tant ecclésiastiques que laïques eussent désiré que je ne parlasse pas de communion générale pour la clôture, j'ai réuni cependant 86 personnes; ce qui était très-peu, absolument parlant, mais pour Francfort c'était encore un miracle, tant pour le nombre que pour la qualité des personnes, parmi lesquelles quelques-unes appartenaient au Corps diplomatique. J'aurais obtenu un chiffre plus élevé, si j'avais pu faire la Communion un Dimanche; – chose impossible, parceque les samedis les Confesseurs ne sont pas assez libres, et que les Dimanches on ne peut pas avoir une église à part: car si l'on n'excluait pas le public, surtout les femmes, ce ne serait plus qu'un spectacle, et non une dévotion; mais quand les hommes sont seuls à l'église, après une petite préparation du haut de la chaire pour leur inspirer les dispositions propres à la Ste. Communion, ils s'approchent de la Ste Table avec une dévotion telle, que la plupart d'entre eux versent des larmes, se rappellent leur première Communion, et reçoivent une impression ineffaçable, sceau de la persévérance. – C'était le 4e Cours de conférences que je donnais depuis le mois d'Octobre, j'en donnerai encore deux avant l'été; un ici à Ems, et l'autre à Brillon en Westphalie. Pendant l'été je me repose, à cause des chaleurs qui ne permettent pas de réunir tant de personnes dans une salle.

Göttendorf, ville près de Münster, 20 Juillet 1860. – Vous me demandez des nouvelles de nos "belles œuvres en Allemagne?" Oui, elles sont belles, quand elles sont faites avec une très-pure intention, et encore plus belles, quand en outre elles sont suivies de la conversion de beaucoup de monde. Nous avons à cultiver une terre qui est beaucoup plus facile à remuer que la vôtre; nous trouvons plus de

sympathie pour la Religion parmi les hommes, que vous en France. Nous pouvons plus facilement réunir en congrégations les hommes de différentes conditions : élèves de collège, étudiants de l'université, jeunes marchands, ouvriers garçons au-dessous de 18 ans, ouvriers jeunes gens, ouvriers hommes etc. etc. – Nous avons à Aix-la-Chapelle une congrégation de 2,000 ouvriers environ, ce qui fait toute une révolution parmi cette classe. Le Directeur de police qui, du reste, par office n'est pas précisément notre protecteur, m'a dit, en faisant l'éloge de cette Congrégation : "Quand nous parvenons à y amener quelqu'un de ces ouvriers, nous l'avons gagné". Car ce sont les ouvriers précisément qui lui causent le plus d'embarras. – Pour moi, je ne suis guère à la maison que pendant 2 ou 3 mois de l'été. Le reste de l'année je donne des conférences aux hommes. Ces conférences sont une sorte d'Exercices, qu'on tâche d'approprier à nos mauvais temps. Je parle pendant 3 ou 4 semaines, tous les soirs, dans une salle, ne pouvant plus prêcher dans les églises. Mais je finis toujours dans l'église par une communion générale, de 2, 3, 4, 5, 7, 8 et même 11 cents hommes. On aime beaucoup cette sorte d'instruction religieuse, même les plus savants, et les hommes de tout rang dans la société ; au commencement ils ne se doutent pas de la fin, c'est-à-dire de la confession, ils finissent pourtant par se rendre assez facilement ; et cela est dû sans doute à la prière ; car j'ai toujours soin de faire prier beaucoup.

Göttendorf, près Münster, 29 Juillet 1860. – Mes conférences pour cette année sont finies : ma dernière station a été celle de Brillon, petite ville de Westphalie, où il y a un tribunal, outre les autres autorités locales ; par conséquent bien des hommes du barreau, des juges, avocats etc. Un seul, connu pour son incrédulité, s'est exclu des Conférences et de la Communion : tous les autres ont assisté aux instructions, se sont confessés, et ont communié à la fin de la station, à la messe que je disais pour eux en actions de grâces. Pendant 4 semaines, j'ai donné 29 conférences. Et, bien loin de trouver cela trop long, ce ne fut pas sans peine qu'on me vit partir. Le comité des conférences, le bourgmestre, le président du Tribunal vinrent m'exprimer leur gratitude. En général, je trouve les hommes très avides de ces conférences : ils ont de la peine à en omettre une, quand ils ont commencé à les entendre. L'autre jour, en prenant le chemin de fer de Münster, pour me rendre ici, où nos Novices sont en vacances, dans un vieux château de campagne à 3 lieues du Noviciat, un Monsieur que je ne connaissais pas, en me voyant, me regarde avec une émotion visible, et me demande si je ne fais que passer par Münster, si je ne reviens pas pour leur donner des Conférences comme 3 ans auparavant ? Je lui réponds qu'on ne m'en a pas encore demandé. – Mais, comment, dit-il, qui est-ce qui ne les demanderait pas ? tout le monde le désire ! Ah ! ce furent les jours les plus mémorables de ma vie, des jours que je n'oublierai jamais. Et Monsieur, (il disait cela d'une voix émue devant un bon nombre de personnes.) il ne faut pas vous étonner d'entendre cela de la bouche d'un protestant ; et je suis bien sûr que je ne suis pas le premier à vous parler ainsi. – Que pensez-vous, mon Révérend Père, de ces protestants ? Pauvres gens ! qui entendent toutes ces conférences avec enthousiasme, et qui à la fin, ne sentent pas encore la nécessité rigoureuse de se faire catholiques ; qui portent bien alors un jugement favorable de notre religion, mais qui croient en avoir assez pour se sauver ! Dieu seul voit leur cœur tout entier. – Une autre fois, sur le bâteau à vapeur, un jeune marchand était assis près de moi à table, et nous parlions de Cologne, où j'avais peu auparavant donné les conférences. Il me disait qu'il y avait à Cologne de bien belles églises : – Oui, lui répondis-je, mais les habitants de Cologne n'aiment pas assez leurs églises. – Cependant, me dit-il, ils s'occupent beaucoup de leur restauration. – Oui, répondis-je, mais ils devraient les fréquenter davantage. – Oh ! reprit-il, on ne peut cependant pas nier qu'il y ait beaucoup de religion à Cologne : on a vu cela, lorsque le P. Hasslacher y donna les conférences. – Pour les conférences, lui dis-je, c'était la curiosité seule qui les y conduisait, ce n'était pas un intérêt sérieux. – Certainement, reprit-il, il y avait autre chose que de la curiosité : moi aussi, avec quelques-uns de mes amis, nous y allâmes la première fois poussés par ce motif, c'est vrai. Mais après cette première fois, nous y allâmes une seconde fois, puis une troisième, puis une quatrième, et enfin tous les jours. Ce fut la même chose pour bien d'autres. – Ce brave homme ne me reconnut pas ; c'est ce qui arrive souvent de la part de ceux qui ne m'ont vu qu'en chaire ou dans les Conférences.

Puisque je suis en train de raconter, peut-être M. le Curé de N. D. des Victoires entendra-t-il volontiers parler d'une victoire du Cœur maternel de N. Dame. – Un jeune homme d'environ 30 ans, appartenant à une famille très-riche, se trouvait, depuis sa jeunesse, presque toujours hors de son pays, dans des établissements de commerce qu'avait sa maison en Italie et en France. Et durant tout ce temps il vivait sans religion. Ses parents étant morts, il vint l'an passé pour affaires de famille, (et ce fut sans doute un coup de la Providence divine) à Aix-la-Chapelle, où je donnais précisément des conférences, et où il avait deux sœurs qui étaient de bonnes catholiques d'ailleurs

18\. Celles-ci lui parlaient quelquefois un peu de religion ; mais il leur répondait : Je ne m'occupe pas de votre religion, ne vous occupez pas de la mienne. Cependant il vient aux Conférences, bientôt il se sent étrangement impressionné. Un soir, tout ému, il dit à ceux qui l'entourent de plus près : "Oui, Messieurs, je l'avoue franchement ; je suis aussi un de ceux qui, depuis longtemps, ne se sont pas confessés. Que me conseillez-vous de faire ? Quelqu'un (le même qui plus tard me racontait cette circonstance que je ne connaissais pas, lorsque le jeune homme vint me voir) lui dit : Allez donc chez le Père Hasslacher, il vous dira ce que vous avez à faire. Un jour il se fait annoncer ; je le reçois. Il me dit qu'il a entendu jusqu'ici les Conférences, et qu'il n'a plus qu'un désir, celui de se confesser ; qu'il vient seulement me demander comment il doit s'y préparer. Il me parle du bonheur qu'il sent depuis qu'il a entendu les instructions ; que Dimanche, pour la première fois depuis longtemps, il a été à l'église ; qu'il ne peut exprimer les consolations qu'il y a senties, qu'il se trouve déjà aussi heureux que s'il avait tout fini pour sa confession. Je vois que ce n'est pas une conversion semblable aux conversions ordinaires. Souvent en effet, les Messieurs qui suivent les Exercices ont encore des difficultés, des doutes, des inquiétudes, des combats. Ici, rien de tout cela, il est soumis comme un enfant, pas plus de difficultés que s'il avait toujours été bon catholique ; de l'ignorance, mais point de doutes : cela me frappa. — Je lui dis qu'il n'a qu'à continuer à venir aux Conférences ; qu'il peut demander à ses sœurs, si elles n'ont pas la Philothée de St François de Sales, et l'Imitation pour les lui donner. Dès lors il ne faisait plus mystère de sa conversion : c'était un fait connu de toute la ville. Une dame dont le fils était son ancien compagnon de sentiments et de conduite, appela un jour, où l'autre était chez elle, son fils et lui dit : Vous ne voulez pas croire aux miracles : en voilà un tout vivant. — L'avant-dernier jour, après la Conférence sur la Ste Vierge, il vint de nouveau me voir, m'exprimer son bonheur, et me raconter que ses sœurs lui ont donné les livres que je lui ai recommandés. Et dans ce livre-ci, me dit-il, j'ai trouvé ce billet, et il me montra un billet de l'archiconfrérie de l'Immaculé Cœur de Marie, dans laquelle ses sœurs l'avaient fait inscrire il y a cinq ans. — Eh bien, lui dis-je, maintenant vous savez à qui vous devez tout cela ; remerciez la Sainte Vierge toute votre vie, et regardez-la toujours comme votre bonne Mère, pour vous avoir procuré une pareille conversion ! Il s'est confessé à un de nos Pères, et a eu le bonheur de faire la Sainte Communion, la première qu'il eût faite depuis 18 ans, peut-être la seconde de sa vie.

Italie — Notice sur la dispersion et sur l'état actuel de la province de Naples.

Il y a environ huit mois que nos Pères de France ont accueilli leurs frères de Sicile et de Naples, exilés de leur patrie et leur ont donné l'hospitalité. Les Napolitains, sans comparaison plus nombreux que les Siciliens, sont partagés entre les trois provinces de France, et séjournent surtout à Vals, à Aix et à Laval, où réunis en assez grand nombre ils continuent leurs études. Ceux qui s'appliquent à la théologie dans cette maison de Laval sont au nombre de 30 ; ils y vivent avec allégresse, et oublient en quelque sorte les peines de l'exil, grâces aux prévenances de la charité fraternelle qui a toujours distingué ce scolasticat. Or, les événements qui ont forcé nos frères de Naples à quitter leurs maisons et leurs Collèges peuvent ainsi être résumés. Dès que la constitution fut proclamée le 25 Juin, le peuple exalté par les nombreuses franchises qu'il avait obtenues commença à susciter des troubles, comme s'il eût été délié de toute obligation vis-à-vis de son Souverain, et avant tout, il fit irruption dans les bureaux de la Police, occupa les Préfectures et les Commissariats, et, après s'être emparé des armes, après avoir brûlé les archives, outragé et massacré les personnes, il promena dans la ville le désordre et la terreur. Les Nôtres, qui jusqu'à ce jour n'avaient pas été sans inquiétude, ayant appris de bonne source qu'on ne tarderait pas à sévir contre eux, abandonnèrent le Collège la veille de la St Pierre ; mais ils n'eurent à souffrir aucun outrage, ils n'entendirent aucun cri proféré contre eux. Donc les jeunes gens déguisés en séculiers, et les Pères revêtus de l'habit des Clercs du pays se réfugièrent alors dans les maisons de leurs parents ou de leurs amis, et ils attendirent qu'un certain calme fût rétabli dans la ville, afin qu'ils pussent se disperser soit dans les Collèges de la province, soit dans leurs propres familles, ceux-là du moins qui n'étaient pas citoyens de Naples : c'est ce qu'ils firent, dès qu'ils en trouvèrent l'occasion. Mais le Collège Massimo ne fut pas tellement abandonné, qu'il devînt tout-à-fait désert ; car quelques-uns de nos Pères, par de justes motifs, ne s'en éloignèrent pas, et les autres qui avaient cherché un refuge en ville, surtout les jeunes gens, y retournaient le matin de bonne heure pour y passer la journée ; dès que le jour commençait à baisser, ils rentraient dans les familles qui les avaient accueillis, pour y être à l'abri des dangers qu'ils avaient lieu de redouter ; car c'était le [illegible] que certaines bandes d'hommes ramassées à prix d'argent parcouraient les rues en tumulte et renouvelaient le désordre.

L'enseignement qui avait été interrompu pendant ces premiers jours de troubles fut repris, et les classes furent fréquentées jusque vers la mi-août, vingt-cinq jours avant que Garibaldi entrât dans la ville de Naples, sans rencontrer aucune opposition, ce qui arriva le 7 du mois de Septembre. Alors, par décret du nouveau législateur, nos Pères, dont les biens furent confisqués, se virent contraints de quitter définitivement leur domicile, et de se disperser dans des maisons particulières; le Collège tombé en d'autres mains finit par être converti en un hôpital militaire, où l'on recueillit les nombreux blessés qu'on avait soustraits à la lutte sanglante engagée sous les murs de Capoue. Même les quelques objets destinés aux usages domestiques, les instruments de physique, les livres et les ornements sacrés que nos Pères, dans la prévision du péril auquel ils étaient exposés, avaient confiés quelque temps auparavant à des amis pour les mettre en lieu de sûreté; ces objets, comme nous l'avons appris depuis, eurent le même sort que nos maisons. Car nos ennemis qui s'appliquaient à épier tous nos actes, et qui n'avaient pas tardé à connaître ces précautions que nous avions prises, ne se donnèrent aucun repos jusqu'à ce qu'ils les eussent rendues inutiles; donc un ordre fut proclamé par lequel on enjoignit à quiconque recélait quelque chose que ce fût appartenant aux Jésuites, de le restituer dans l'espace de quelques jours, sous peine d'être condamné comme usurpateur du patrimoine public, de sorte que beaucoup de ces objets cachés furent rendus, et la convoitise de nos ennemis fut satisfaite. Vers la même époque, les autres Collèges des provinces furent successivement abandonnés, selon que la défiance et la crainte pressaient plus ou moins le départ de nos Pères; ceux d'Aquila et de Sora qui furent évacués les derniers continuèrent leurs classes jusqu'au 13 Septembre. — Cependant le R. P. Provincial Jos. Spedalieri préoccupé de l'avenir de ses inférieurs, cherchait déjà les moyens de mettre à l'abri de tout danger les jeunes religieux condamnés ainsi soudainement à vivre au milieu des embarras du siècle. C'est pourquoi vers les premiers jours du mois de Juillet, ayant réuni en plusieurs bandes les étudiants en théologie et en philosophie, les rhétoriciens et les novices, il les fit partir peu à peu, les uns après les autres, et leur assigna comme termes de leur voyage les différentes provinces de France, de Belgique, d'Espagne et d'Irlande; il leur adjoignit, outre un certain nombre de frères, quelques Pères qui devaient non seulement les guider et les aider durant leur voyage, mais encore et surtout les diriger ensuite dans leurs études, si les circonstances le réclamaient. Le R. P. Provincial passa d'abord quelque temps à Rome; de là, il se rendit à Malte où il séjourne maintenant avec des Pères de la province de Sicile. — La Compagnie possédait dans le royaume de Naples 19 Collèges ou Résidences, où plus de 400 religieux travaillaient à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Un autre champ qui annonçait des fruits plus précieux encore, se préparait à leurs travaux apostoliques, je veux dire le nouveau Séminaire qui était sur le point de s'ouvrir et de recevoir les jeunes ecclésiastiques choisis et envoyés par les évêques de tous les diocèses du royaume, pour s'y préparer par l'étude et la prière, aux fonctions du Saint Ministère. Cette œuvre aurait procuré de grands avantages à l'Église, comme on a pu en juger par l'établissement du même genre que nous avions déjà à Naples, il y a 7 ans, mais que l'envie et la malveillance nous obligèrent à fermer, pendant la tempête suscitée alors contre nous. Le local assigné déjà à ce nouveau Séminaire était un ancien et vaste couvent de religieux Théatins, transformé depuis en caserne, que le bon roi François II nous avait concédé, confirmant ainsi par ses actes cette parole qu'il répétait souvent, avant de monter sur le trône: « qu'il voulait aimer toujours et protéger la Cie de Jésus dans ses États ». — Dans nos Collèges et dans nos Lycées, environ 7,000 jeunes gens étaient formés à la piété et aux belles-lettres, non sans de très-heureux résultats; et pour ne pas mentionner toutes les autres œuvres, nos Pères étaient chargés de la surintendance et de la direction spirituelle de toutes les prisons du royaume. Plaise à Dieu, dans son infinie miséricorde, que les fatigues supportées par nos Pères dans l'exercice de leur ministère et les peines de leur exil présent soient agréables à ses yeux, et qu'elles obtiennent à ce peuple si dépourvu maintenant de secours spirituels, la grâce de rentrer dans les voies de la justice et de la paix!

Quant à la position actuelle de nos Pères qui n'ont pas quitté le royaume de Naples, après les bouleversements qui y ont introduit ce nouvel ordre de choses, nous n'avons pas de nouvelles détaillées qui nous la fassent connaître d'une manière certaine. Nous savons seulement en général, que quelques-uns d'entre eux, réduits aux privations de la pauvreté, soutiennent leur vie en enseignant dans de petites écoles particulières, et en profitant des secours que leur accorde la charité des fidèles. Pour exercer leur ministère apostolique, ils n'ont que les confessions à entendre; car ils ont soin de mener une vie obscure, afin de ne pas éveiller les soupçons, et de n'être pas découverts. Il est plus difficile encore d'être en sûreté dans les autres villes et dans les villages du royaume; aussi la plupart des

21. Nôtres se réfugient à Naples, où cependant quelques-uns ne peuvent s'établir d'une manière permanente, à cause des dangers qui les obligent à changer souvent de domicile. Et, pour dire un mot des souffrances et des injures que quelques Pères eurent à endurer dans différents lieux, l'emprisonnement de trois des Nôtres qui se rendaient à Naples, montra clairement que, si l'occasion se présentait d'user de rigueur contre les Jésuites, on s'empresserait d'en profiter; néanmoins les prisonniers furent remis en liberté. Un frère Coadjuteur, qui venait de quitter la ville d'Arpino, fut dépouillé non seulement du peu d'argent qu'il portait sur lui, mais encore d'autres objets nécessaires, et de plus, il fut accablé d'injures et de mauvais traitements. Si nous sommes bien informés, le Recteur du Collège de Cosenza fut traité de la même manière lorsque, revenant de la Calabre à Naples, il tomba entre les mains des soldats de Garibaldi. A Lecce le P. Basile ne trouvant plus de maison particulière dans laquelle il pût chercher un abri, parceque les hôtes charitables qui l'avaient accueilli d'abord, furent contraints de le congédier, pour mettre un terme aux cris et aux poursuites d'hommes mal intentionnés, se vit réduit à se réfugier dans un hôpital public, où il séjourna quelque temps avec moins de danger. Les PP. Quartaroni et Pellegrini, tous deux fervents ouvriers dans la vigne du Seigneur sauvèrent leur vie en prenant la fuite, parcequ'ils étaient menacés de la mort. Récemment on a fait des recherches, pour s'emparer du P. Costa; mais ses persécuteurs n'ayant pas réussi à le découvrir, ont jeté son vieux père en prison, montrant ainsi par les mauvais traitements qu'ils lui font subir, la haine qu'ils ressentent contre son fils et le sort qu'ils lui réservent. Probablement nos autres Pères de Naples sont exposés aux mêmes dangers; et si l'incertitude dans laquelle nous sommes sur leur position actuelle est pour nous un sujet d'angoisses, elle nous excite d'autre part à prier Dieu pour eux, afin qu'il les conserve toujours sous sa sainte garde.

Espagne. Lettre du P. Angileri à un Scolastique de Laval. Manrèse, 13 Octobre 1860. — Un petit aperçu sur les lieux sanctifiés par les premiers pas de N. S. P. Ignace, ne vous sera sans doute pas désagréable. La maison que nous habitons, bien que fort petite, est précieuse et vénérable, parcequ'elle est attenante à la Ste grotte. Cette grotte est située sur la croupe d'une haute colline, autrefois raide et difficile, maintenant sillonnée par une route presque praticable pour les voitures. Le Cardener baigne le pied de cette colline, qui est environnée de plusieurs autres. D'un côté seulement elle touche à la ville agrandie, dont elle était jadis totalement séparée. On voit au loin surgir le Mont Serrat qui lève haut sa crête bizarrement découpée en forme de scie. La longueur de la Ste grotte est de 29 pieds; sa largeur au milieu, de 9. (je parle de mes pieds et non de pieds de roi) La hauteur au temps de N. S. P. était moindre que celle d'un homme, en sorte qu'il fallait s'y tenir courbé ou à genoux. Depuis, pour l'adapter au culte divin et à l'usage des fidèles, on en a abaissé le sol, qui maintenant forme un plan doucement incliné et divisé en gradins larges et peu élevés. La voûte n'a pas changé: elle est formée de gros rochers disposés en lits d'une saillie inégale. La grotte était primitivement ouverte sur tout un côté de sa longueur. Des ronces et des épines lui servaient de muraille, et c'était en rampant parmi les broussailles que N. S. Père y entrait. Cette partie a été fermée par un mur revêtu de plaques imitant le marbre, et on a ouvert une porte dans une des extrémités. En face de la porte actuelle s'élève un autel où l'on conserve le Très Saint Sacrement; en face de l'ancienne, on voit taillée dans la pierre, une Croix noircie par les baisers des fidèles. On pense que St Ignace l'a façonnée de ses propres mains. C'est devant elle qu'il se livra à ses hautes contemplations et qu'il écrivit le livre des Exercices. La pierre sur laquelle il travaillait a été malheureusement coupée pour abaisser et égaliser le sol. Les bas-reliefs qui décorent l'intérieur, font bien comprendre l'ancienne topographie de la Ste Caverne. Je ne sais pas le dessin; c'est pourquoi je me contente de tracer quatre lignes pour vous indiquer mieux les positions.

| autel. + | nouv. entrée.

ancienne entrée.

Devant la nouvelle entrée a été construite une église par laquelle le peuple pénètre dans la grotte; celle-ci communique avec notre maison par un escalier taillé dans la pierre vive. Non loin de la grotte, en plein champ, s'élève une colonne devant laquelle le Saint eut ses premières visions de la T. Ste Trinité. Lors de cette apparition, il y avait sur cette colonne un Crucifix de pierre, que l'on vénère maintenant dans la Ste grotte. On l'a remplacée par une Croix de fer. Près de la colonne est une source où le Saint avait coutume de se désaltérer. A côté de l'ancien hôpital, aujourd'hui détruit, de Ste Lucie, sous le portique duquel le Saint enseignait la Doctrine

chrétienne, s'élève le Collège. Nos Pères l'ont dirigé jusqu'en 1835. Maintenant ils sont chargés seulement de desservir l'église dédiée à S. Ignace. A cette église est adossée l'ancienne chapelle de l'hôpital, dite chapelle du ravissement, parceque c'est là que S. Ignace eut son extase de huit jours. Chacun sait que le Saint demeurait souvent dans une petite chambre de l'hôpital, voisine de la chapelle: elle avait une ouverture par laquelle le Saint en priant avait coutume de contempler l'autel. Ce fut dans cette posture que, ravi en extase, il demeura 8 jours entiers étendu sur le sol. Tout le mur qui séparait la chambre de la chapelle, a été abattu; on y a construit un autel; le pavé où le Saint était prosterné, a été revêtu de bois et en forme le marchepied. En soulevant une trappe on peut voir et baiser les pierres où reposa sa tête. Dans une des principales rues de la ville, on voit le puits dit de la poule, parceque St. Ignace en fit monter l'eau jusqu'à la margelle pour en retirer une poule morte qu'il ressuscita, afin de consoler une pauvre vieille qui pleurait à chaudes larmes la mort de sa bête. - A une heure de marche de la ville, dans la maison d'un paysan, on conserve la corde dont St. Ignace serrait son sac. Il allait souvent demander l'aumône à la porte de cette maison. Avant de partir de Manrèse, il laissa sa ceinture comme souvenir au maître de l'habitation, en lui disant: Tant que vous la conserverez et que vous ferez l'aumône, vous ne manquerez ni d'héritier ni de pain. Il y a de cela plus de 3 siècles, et cette famille qui a vu se vérifier la prédiction du Saint, garde cette ceinture comme son plus précieux trésor. On en offrit une fois je ne sais combien de milliers de francs: mais le chef de la famille répondit résolument: Non, non; les milliers de francs s'en vont, mais la ceinture reste. Elle est renfermée dans le piédestal d'une statuette d'argent. On en aperçoit seulement le bout au travers d'un verre. Quand des étrangers viennent pour la voir, le maître tenant solidement la statue entre ses mains, la donne à baiser, mais il ne permet à personne d'y porter la main; encore moins se déciderait-il à la laisser sortir de chez lui. L'évêque du diocèse, pour la voir, a dû prendre la peine d'aller à la cabane. - Il est intéressant d'entendre raconter par le paysan librum generationis de sa famille, en ligne masculine et féminine, à commencer par celui de ses ancêtres qui, en 1522 reçut la ceinture des mains de St. Ignace, pour arriver jusqu'à 1860. Quand les enfants mâles viennent à manquer, la fille héritière du sacré dépôt, demande une dispense pour épouser un de ses cousins, afin que le cordon ne passe pas dans une autre famille. - J'ai visité dans l'église de St. Dominique la chapelle de ce Saint et de St. Vincent Ferrier, où St. Ignace eut sa seconde vision de la Très-Sainte Trinité, et vit l'humanité de J.C. dans l'eucharistie. Mais la chambre de ce couvent où il habita quelque temps et où il souffrit la tentation des scrupules, a été détruite en 1854. - Le peuple de Manrèse est très-affectionné à la Compagnie et très-dévot à St. Ignace, dont il connait toute la vie à Manrèse. Il visite chaque jour la Ste grotte; et le dernier Dimanche de Septembre, jour où l'on célèbre un Jubilé annuel en mémoire de la dédicace de ce sanctuaire, depuis 5 h. du matin jusqu'à 8 h. du soir, j'ai vu la Caverne et l'église toujours pleines de monde; et la Communion générale qui se fait à la messe solennelle a été très-nombreuse. Outre les habitants de Manrèse, nous recevons encore de nombreux étrangers, français, américains, anglais qui viennent vénérer le pieux et historique sanctuaire. La semaine dernière, S. M. la Reine accompagnée de sa royale famille et de ses ministres, en passant par Manrèse, après avoir visité la cathédrale, vint directement à la grotte de St. Ignace, elle y pria quelque temps à genoux, puis examina les divers tableaux et se fit montrer l'endroit où le Saint avait écrit ses Exercices. Elle reçut avec grand plaisir pour elle et pour ses enfants quelques médailles de St. Ignace que lui offrit le P. Supérieur. - La Compagnie en Espagne ne porte pas son costume en tous lieux, mais seulement dans ceux où elle est légalement reconnue; comme à Loyola, Léon, Ste Marie. A Manrèse elle ne l'est pas encore; mais on espère que sous peu il paraîtra un décret qui nous confiera officiellement la grotte et la maison; alors nous prendrons l'habit: jusque là nous sommes vêtus en prêtres séculiers. La visite de la Reine accélérera sans doute la conclusion de l'affaire: Car le Supérieur lui ayant dit qu'il mettait sous sa protection la Ste grotte et la pauvre maison de Manrèse: "déjà, dit-elle, déjà elles sont sous ma protection".

Guyane française. - Nous venons de recevoir de Cayenne une longue lettre dont nous extrayons quelques passages, pour compléter les détails que nous avons reproduits au commencement de ce recueil. Ilet-la-Mère. La mort d'une jeune sœur hospitalière de St. Paul a été un véritable événement pour le pénitencier. Sœur Romaine (c'était son nom) avait excité de vives sympathies partout où elle avait servi les malades. Ce n'était pas sans périls; Dieu l'en a délivrée. Rien de plus touchant que le spectacle donné par toute la population, le jour de sa mort. Ce fut comme une procession continuelle à son petit lit de

parade; personne n'y manqua: transportés, soldats, gendarmes, employés, surveillants, médecins, officiers; je les vis tous passer devant ma porte. C'était comme le Jeudi-Saint en France, où toutes les conditions se confondent et s'empressent pour visiter le tombeau de N. S.
Le Commandant avait décidé que les militaires porteraient le cercueil; les transportés réclamèrent: "Cette Sœur était à notre service, disaient-ils, c'est à nous qu'il appartient de lui rendre le dernier devoir." - Le Commandant eut le bon esprit de donner satisfaction à leur vœu. Les transportés portèrent donc le corps pendant une partie du trajet, et les militaires pendant l'autre partie. On en vit plusieurs pleurer et s'écrier: "Quand j'ai été malade, elle a eu tant de soin de moi!.... Ma mère ne m'aurait pas mieux soigné!..." Ce fut une excellente prédication que cette mort: les cœurs avaient été, pour ainsi dire, à l'unisson. Les transportés étaient pleins de bonnes dispositions et ils avaient regagné un peu de cette estime dont ils ont si grand besoin pour prendre confiance et se relever. — Les prières des 40 heures se sont faites à l'Ilet-la-Mère comme dans les autres pénitenciers. Mais là, l'Aumônier eut l'heureuse idée d'étendre cette bonne œuvre et de la faire accepter par le personnel libre et par l'Etat-major. Personne n'y est resté étranger, tous demandèrent une heure d'adoration. L'officier qui commandait le pénitencier et le Commandant des troupes, se trouvaient prosternés devant N. S. à la même heure que l'Aumônier; puis les gendarmes, les surveillants, les soldats, tous les transportés en un mot. — Le 28 Novembre 1859, eut lieu à l'Ilet-la-Mère la bénédiction de la nouvelle église, la plus belle de nos établissements. C'est une Croix latine de 35 mètres de longueur sur 10 de largeur. Quoiqu'un peu mélangé pour le style, cependant le 13e siècle y domine. 59 fenêtres sur deux rangées donnent le jour à cette église en même temps qu'elles lui servent d'ornements. - L'ameublement n'est pas indigne de ce petit chef-d'œuvre. Les 3 autels en bois Ouacapou, ornés de sculptures sont d'un effet qui égale, si toutefois il ne le dépasse pas, l'effet de nos anciennes sculptures en chêne. Le Confessionnal, la chaire, une balustrade de 25 mètres de longueur, entourant le chœur et les petites chapelles, faits du même bois, ornés aussi de sculptures, forment avec les autels un très-bon ensemble. Enfin, le chemin de la Croix, monumental aussi par l'encadrement, quoique les gravures soient dans un genre plus délicat, complète le bon effet de tout l'ensemble. - Il n'est pas facile de raconter tout ce qu'il y eut à vaincre de difficultés pour arriver à un si beau résultat, et combien l'Aumônier, vrai Directeur de l'œuvre, eut besoin de courage et de persévérance pour mener à bonne fin une si grande entreprise. Le jour de la bénédiction fut un jour magnifique pour l'Ilet-la-Mère. Mr le Gouverneur, Mgr le Préfet Apostolique, le R. P. Beigner s'étaient donné rendez-vous pour cette belle cérémonie. La fête fut vraiment chrétienne et religieuse. Plus de 60 transportés s'étaient préparés à la réception des Sacrements pour honorer ce jour. 27 transportés reçurent le Sacrement de Confirmation, 2 firent leur 1ère Communion. Une personne libre et 2 militaires communièrent aussi pour la 1ère fois. Cette belle journée se termina par l'érection du chemin de la Croix.

Pénitencier de St Laurent. - Ce pénitencier, cruellement éprouvé par la maladie a perdu plusieurs de ses hommes d'élite, de ceux sur lesquels on pouvait compter davantage pour faire fleurir la Religion. - Les paroles prononcées par le Père sur la tombe de Charles-Marie B.... donneront une idée de sa vertu: "Mes amis, je ne puis me taire en ce moment, mon cœur a besoin de vous dire un mot. Il y a des souvenirs qu'il importe de ne pas laisser se perdre, parcequ'ils peuvent avancer la réhabilitation d'un grand nombre. Il faut qu'on sache tout ce qu'il y a espérer encore d'un condamné qui comprend son malheur et qui l'accepte en chrétien. La vie de B...., depuis sa condamnation, a été sans tache, elle s'est ornée même, j'ose le dire, des plus belles vertus. Il me revient à la mémoire un trait qui l'environne à mes yeux d'une auréole de gloire. - J'avais été chargé de lui offrir une place avantageuse qui le tirait de la masse et le mettait en des conditions meilleures pour sa santé et pour sa tranquillité. Il entrevit un danger d'offenser Dieu, une occasion semblable à celle qui l'avait fait tomber dans le malheur. C'en fut assez pour provoquer son refus. Non, s'écria-t-il, je craindrais....; et il resta dans la misère jusqu'à ce que l'Aumônier de St Laurent qui avait deviné depuis longtemps sa vertu, le prît à son service. Voilà bien le chrétien, le véritable disciple de J.C., qui craint le péché plus que la mort." — Vers la même époque, vis-à-vis de celui dont je viens de citer la mort édifiante, languissait un autre malade. - Un Père du Maroni écrit à son sujet: C'était un ouvrier, enfant de Paris, fort et robuste. Dans d'excellentes intentions, il demanda et obtint d'être envoyé à St Laurent du Maroni. A peine arrivé, il voulut faire une confession générale. Sa forte constitution déjà altérée par un long séjour à la Comté, s'ébranla tout-à-fait. - Et quand après une année d'absence, je revins à St Laurent, je ne fus pas peu surpris de voir à l'hôpital ce pauvre enfant,

parmi ceux dont on attendait prochainement la mort. M'ayant reconnu, il me fit signe d'approcher : "Mon Père, vous me voyez bien bas, je crache mes poumons". - "Eh bien, lui dis-je, si vous êtes bien préparé et résigné à la volonté de Dieu, je ne vous plains pas". - "Mon Père, je suis prêt." 2 minutes après l'avoir quitté, comme je repassais devant son lit, il me rappela. C'était pour me dire : "j'ai encore un petit péché avec lequel je ne voudrais pas mourir." - 3 ans auparavant, c'était l'ouvrier de Paris, hors de la voie chrétienne. Ici à St-Laurent, c'était un homme tout différent, renouvelé par la grâce de J.C. Il me semblait le voir revêtu de la douceur et de l'innocence de l'Agneau.

L'œuvre des mariages à St-Laurent a rencontré sans doute des difficultés et des périls, mais elle a marché sans interruption. Des 32 femmes arrivées en Février 1859, la plupart sont mariées, mais 10 au moins ont pris le chemin du cimetière, quelques-unes au moment où elles se préparaient au mariage. Mais cette circonstance ne fit aucun tort à leurs bonnes dispositions. "Mon Père, me disait l'une d'elles avec la plus grande sérénité sur le visage, je préfère mourir maintenant, car je vois bien que plus tard, je ne serais pas aussi bien disposée." Le Père disait à une autre : "allez-vous mieux ? Si Dieu vous guérit vous le remercierez ; s'il vous appelle à lui, vous serez encore contente, n'est-ce pas"? - La réponse vint réjouir toutes les personnes présentes comme un parfum délicieux. "A la volonté de Dieu, mon Père, je trouve tout bon de sa main". - Le Commandant, touché des bons sentiments des mourantes, laissa échapper devant moi cette parole : "Si je ne craignais le découragement de celles qui restent, nous n'aurions qu'à nous réjouir de départs aussi consolants". — Une base plus sûre et plus solide pour l'établissement de la famille au Maroni avait obtenu un commencement d'adoption. Outre la formation des nouveaux ménages, on songeait à réunir aux condamnés de bonne conduite déjà mariés en France leurs épouses quand elles se montraient fidèles, dévouées et persévérantes dans leur désir. On comprend qu'il y aurait là bien d'autres garanties et bien moins de périls que dans ces unions nouvelles entre condamnés. Un seul ménage a été ainsi reconstitué dans les meilleures conditions, mais l'épidémie a enlevé la pauvre femme à son mari et à ses enfants.

A St-Louis, la fête patronale a été célébrée avec une grande solennité. Tout l'Etat-major avec les invités du pénitencier voisin assista au St Sacrifice et au panégyrique du Saint. La soirée, après les vêpres, fut consacrée à des jeux, courses d'embarcations sur le fleuve, illuminations, feux d'artifice. Il ne manquait à cette fête que la fréquentation des Sacrements, par les chrétiens plus fervents, mais quoiqu'un grand pas fût fait, le pénitencier n'était point encore assez bien disposé pour cela. On ne peut, sans plaisir, voir en ces circonstances les nuages qui couvrent le front du condamné se dissiper, lorsque confondu avec ses chefs dans la même pensée religieuse, il regagne un peu de dignité.

Montagne d'argent. - Un repris de justice vint prier le Père de vouloir bien renouveler son scapulaire. Le Père lui demande pourquoi il veut le reprendre aujourd'hui, et voici ce qu'il apprend : Ce condamné portant du bois à la boucherie, avait réservé pour le dernier voyage les plus petits morceaux. Un Surveillant le rencontre : "Comment ! grand paresseux..... est-ce que vous vous moquez du monde ? de porter ainsi ces brins de bois ! ". - J'allais lui donner mes raisons, et déjà j'avais dit : "Pardon, mon Surveillant", mais au lieu de m'écouter, il me donne un coup de pied. - Je ne sais ce qui se passa en moi dans ce moment, je ne me possédais plus. J'allais ramasser une pierre sur le chemin et la lui jeter à la figure : "Comment ! mon Père, à un ancien militaire ! avec mes 45 ans, à moi qui me ferai mourir au travail, me traiter de grand paresseux ! et devant les camarades ! c'est trop fort !....". "Par bonheur la Ste Vierge m'a retenu.... c'était un Samedi. Je pensai au Scapulaire que je ne portais plus. A partir de ce moment-là, tout se calma en moi, la tempête était apaisée.... et je m'en revins tranquillement. Dans la nuit, le Scapulaire se présenta sans cesse à ma mémoire, et je promis de venir vous le demander". Le Père s'empressa de le lui remettre en l'engageant de faire mieux encore avec l'aide de Marie qui l'avait protégé.

Souvent nous avons à craindre que les belles paroles de nos transportés, comme leurs belles épîtres, ne soient pas toujours d'accord avec leurs sentiments. La plus forte épreuve et la meilleure pierre de touche qu'on puisse désirer, c'est la persévérance dans ces sentiments au milieu des plus grandes adversités. Voici un homme à l'hôpital, en proie à d'horribles douleurs que lui cause un cancer placé à la partie frontale. Cet homme sait qu'il ne guérira pas. Il puise des forces dans la réception très-fréquente des Sacrements. Bien loin de se plaindre, il se nourrit de la lecture de l'Imitation et du Consolateur du P. Lambillotte. Parfois il s'amuse

à faire des vers pieux. Un jour, le Père le voyant occupé à écrire, s'approche de lui, et lit les vers qui suivent — :

1.

Coupez, brûlez, c'est ce que j'aime,
Contentez-vous à mes dépens.
Si ma douleur devient extrême,
L'amour allège mon tourment

2.

Amour du Ciel et de la terre,
Venez pénétrer dans mon cœur.
De moi, faites un beau parterre
Tout rempli de fruits et de fleurs.

Je veux tout souffrir sans rien craindre,
Mépris, douleurs, peine et travaux.
Quand on aime, peut-on se plaindre ?
Jésus adoucit tous les maux....

Un condamné de St. Laurent était arrivé en ce pénitencier en l'année 1859. D'abord employé aux plus pénibles travaux, aux chantiers du grand bois, triste de sa position, quoiqu'il l'a prît avec un courage héroïque, il vit promptement sa santé s'altérer. Les railleries de ses compagnons qui tournaient sa piété en ridicule, ajoutaient encore à sa dure pénitence. Le Père, touché de son sort, obtint pour lui une place d'écrivain au magasin de l'usine. Le lieu était des plus malsains. Le Père le voyant dépérir, l'engagea à demander un changement. "Mon Père, réplique le transporté, j'aime mieux ne rien demander ; c'est Dieu qui m'a placé ici, il me placera ailleurs quand il voudra. Il faut un homme à ce poste malsain, autant moi qu'un autre ; vous savez du reste, combien je désire mourir. Voici une belle occasion, laissez-moi en profiter et faire à Dieu le sacrifice de ma vie". – Le Père ne voulut pas contrarier de si généreuses dispositions. Quand Dieu lui-même présente un chemin de fer pour arriver à l'heureuse éternité, on fait bien d'en profiter .. 8 jours après cette entrevue, ce transporté entrait à l'hôpital pour n'en plus sortir. Au milieu de ses souffrances, pas une plainte n'est sortie de sa bouche. Quand la Sœur lui demandait ce qu'il voulait pour sa nourriture : "ce que vous voudrez," répondait-il, bien différent en cela des autres malades transportés qui sont souvent exigeants. – Pendant les 2 mois qu'il passa à l'hôpital, il garda toujours son habitude de communier tous les 8 jours. Après avoir été administré en pleine connaissance, il mourut de la mort des justes. N'est-il pas à croire qu'il ne quitta le bagne que pour passer au Ciel ?

Chiffre des Pâques parmi les transportés en 1860.

Gardien	120.
Ile-royale	250.
St. Laurent	520.
St. Joseph	180.
Ilet-la-Mère	115.
Montagne d'argent . . .	130.
St. Louis	0.
Mont-Joli	22.

Ministères spirituels des Nôtres en 1860.

Total des confessions,	8,602 part. 1154 génér.
id. des Communions,	7,942.
Catéchismes et Instr. pr. la 1ère Comm.	438.
id. pour la Confirmation . . .	273.
Total des Sermons	1,233.
id. des retraites	12.
Visite des hopitaux, . . .	2 fois par jour.
Mauvais livres enlevés,	un assez bon nombre.

N.B. — Nos Missions de Chine vont recevoir un renfort considérable. Cinq Pères et trois FF. Scolastiques se sont embarqués à Londres le 25 de ce mois. Ce sont les PP. Dubar, d'Argy, Femiani, Andrieux, Octave, et les FF. Royer, Seckinger, Guéniot.

Scolasticat de Laval  Octobre 1861.

Chine – Extrait d'une lettre du P. Ravary. Changhai 3 Mars 1861. Le grand évènement du jour, si je ne me trompe, est l'expédition anglaise dans le grand fleuve Iang-tché-Kiang. Sans être prophète, ni fils de prophète, je regarde ce fait dans les circonstances actuelles, comme un évènement de 1er ordre. Après le coup si vigoureux porté au cœur du grand colosse, voilà l'élément européen qui pénètre à grands flots dans ses principales artères. C'est fini, le nom de Barbare, jeté depuis tant de siècles à la face du fils de l'Occident, deviendra bientôt un anachronisme. Bientôt nous verrons, je caresse cette espérance avec bonheur, nous verrons ou du moins nos petits neveux verront la grande lutte entre le paganisme vaincu, et peut-être expirant et l'Evangile triomphant. Fiat! Fiat! En tous cas, le spectacle auquel nous assistons, vous sous le Ciel de l'Occident; nous sous le Ciel peut-être moins sombre du Céleste Empire, est bien intéressant et surtout bien instructif. Adorons en silence Celui qui préside aux destinées des Empires. Quam inscrutabilia sunt Dei judicia! Pour nous, sans peur comme sans vanité, fidèles au poste que la Ste Obéissance nous a confié, prions, espérons, attendons.

Depuis le départ des Anglais pour Nankin, trois semaines se sont écoulées. Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles certaines sur cette expédition. Ces jours-ci le bruit courait parmi les Chinois que les hommes à cheveux rouges (Anglais) avaient battu les Rebelles de Nankin, parce que les cheveux longs (Rebelles) les premiers auraient attaqué les Anglais. Ce bruit n'avait rien de fondé. Tous les Chinois de Chang-hai désirent si ardemment voir les Européens chasser ces brigands, qu'une telle nouvelle est bien de nature à être inventée, semée, propagée rapidement par ces pauvres gens. Par le fait, humainement parlant, si les Européens ne se mettent pas de la partie, tôt ou tard, il faudra bien devenir Rebelles. Après ce bruit, on en a fait courir un autre qui paraît assez probable. Les Anglais, dit-on, sont arrivés à Nankin avec leurs 10 ou 12 navires de guerre. Les Rebelles les ont fort bien reçus. Des forts et des remparts, ils ont salué leur arrivée par plusieurs décharges d'artillerie. Puis ils ont promis tout ce que les Anglais ont demandé. Mais sur ce point, j'attends des nouvelles plus positives; aujourd'hui ou demain, nous pourrons recevoir quelques détails que je m'empresserai de vous communiquer. — Quel est le but de cette expédition? Un jeune Lieutenant de navire anglais, quelques jours avant le départ venait nous faire sa visite d'adieu. Ce jeune officier est charmant, nous sommes depuis assez longtemps en fort bons rapports. « Qu'allez-vous faire dans cette expédition, lui demandai-je en souriant, vous allez vous promener et vous amuser? » — Nous, nous amuser! reprend-il avec vivacité; avec les Chinois nous ne voulons pas nous amuser». Il ajouta qu'ils voulaient du commerce, et qu'à tout prix, ils l'obtiendraient. — L'expédition anglaise, sous les ordres de l'Amiral Hope, est partie de Chang-hai dans les premiers jours de Février. Que vont-ils faire? D'après les on dit des particuliers et des journaux, il y a du connu et de l'inconnu. Le connu, et la chose est évidente, ils veulent ouvrir le fleuve dans toute sa longueur au commerce anglais. Par quels moyens? Ici, on entre dans le champ des hypothèses. Le Lieutenant dont j'ai parlé nous disait qu'ils ne feraient rien aux Rebelles de Nankin, si toutefois ces MM. se montraient bien gentils à l'égard des étrangers. Sinon, du canon. Puis, après les pourparlers à Nankin, ils laisseraient un navire de guerre devant la ville, et l'expédition continuerait sa route. Dans les deux grands ports dont le nom m'échappe en ce moment, et qui leur ont été accordés par le gouvernement de Pékin, ils doivent installer les deux Consuls avec toute la solennité possible, puis quelques canonnières et d'autres barques plus légères, remonteront le fleuve le plus haut possible, étudiant le pays, visitant avec soin le littoral, dans la disposition bien arrêtée de recueillir tous les avantages que la science et le hasard peuvent leur procurer. A partir de Nankin, ils laisseront de distance en distance et dans les positions les plus avantageuses, une canonnière qui devra mouiller en cet endroit, de cette manière, les communications dans tout le parcours du fleuve, seront et plus rapides et plus faciles. — On dit, qu'avant le départ, les Anglais avaient eu la condition de donner

-ner

2.
der à l'Amiral français 1 ou 2 vaisseaux, pour faire l'expédition de concert. L'Amiral aurait répondu à ses gracieux alliés, qu'en ce moment, il n'avait pas de bâtiments disponibles. On demande de nouveau quelques officiers de marine. Même difficulté. On s'adresse alors au Général de Montauban, qui a détaché un Capitaine d'Etat-Major, M. Chanoine, avec mission d'accompagner l'expédition anglaise. Voilà des on dit. Le fait certain, c'est que M. Chanoine est parti. Cet excellent jeune homme, qui est venu bien souvent nous voir et que nous connaissons intimement, a promis au R. P. Lemaître, de prendre à son arrivée à Nankin, des informations sur l'état actuel de cette pauvre chrétienté, et de lui communiquer les nouvelles qui pourraient intéresser et les Missionnaires et les chrétiens. Le R. P. Supérieur attend par le premier courrier, une lettre de ce bon Capitaine. — Avec l'expédition anglaise sont partis 3 ou 4 touristes de la même nation. Ces M. M., un Commandant, un médecin, un botaniste et un autre dont je ne me rappelle plus le titre, de leur plein gré, ou sur l'invitation du gouvernement, je l'ignore, ont formé une commission scientifique. Ils doivent visiter une grande partie de la Chine, remonter le grand fleuve le plus haut possible avec les navires; puis, explorant le pays sur tous les points, traverser le Thibet, escalader le fameux mont Imalaia, et poursuivre leurs curieuses investigations jusqu'à leur arrivée dans les Indes. Ce voyage durera pour le moins 7 à 8 mois. — On reconnait là ces Anglais au génie tenace, au caractère intrépide, qui ne reculent jamais devant une difficulté. Toujours dans le positif, ils marchent d'un pied ferme, et ils arrivent. Hélas, que ne travaillent-ils pour une fin plus sublime! Quand le Dieu des miséricordes jettera-t-il un regard de compassion sur une nation, qui a certes, bien des misères, mais qui possède de bien belles qualités. En tout cas, je les vois à l'œuvre avec plaisir. Les voilà qui vont sillonner la Chine dans tous les sens. Avançant comme une compagnie de génie, qui, à coups de pioches et de pique, prépare, nivelle la route pour l'Armée entière qui suit à peu de distance, ces intrépides marchands ne tarderont pas, j'en ai la douce espérance, à voir marcher à leur suite et souvent à voir devant eux, une nombreuse phalange de Missionnaires, de Catéchistes, qui, Dieu en soit béni, travailleront pour une plus noble cause. La guerre de Chine en 1842, nous a fait une bien belle position en cette partie du Céleste Empire. La guerre de 1860, puis les caisses d'opium et les ballots de laine et de coton, préparent et ouvrent à l'Evangile une plus large porte.

4 Mars. — Hier soir, nous avons lu dans le journal anglais de Chang-hai quelques nouvelles intéressantes. Les Anglais sont arrivés à Nankin, ils ont eu quelques entrevues avec les Rebelles. Les longs cheveux volontiers permettront aux marchands de la grande Bretagne un large commerce dans le parcours du fleuve. Bientôt les relations seront des plus amicales. On ira en Angleterre acheter des navires, des vapeurs; on a même parlé de Religion. L'auteur de l'article ne désespère pas de faire de ces honnêtes Messieurs, d'assez bons chrétiens. Mais pour les Rebelles, il n'y a de salut possible que dans la lecture de la Bible, et non dans les prédications des autres sectes. Ne reconnait-on pas là la queue du serpent? L'Amiral Hope leur a fait déclarer qu'il laisserait à Nankin un navire de guerre. Cette proposition ne fut pas reçue avec plaisir. Cette mesure est inutile, ont dit les Rebelles, l'amitié de part et d'autre est sincère. Je le sais, reprit l'Amiral, mais dans l'intérêt même de ces M. M, la chose est nécessaire. Il sera plus facile ainsi de garder la neutralité entre les Impériaux et les Rebelles. Au surplus, bon gré malgré, la mesure est décidée, elle doit être exécutée. — La question d'opium souleva des difficultés. Un des Rois Rouges a refusé ce trafic. L'Amiral a tourné la difficulté, il a parlé du commerce en général, et il a terminé en disant que toute insulte au pavillon britannique entrainerait de graves représailles. Un Capitaine de navire, quelques officiers, et 2 interprètes sont allés à 3 ou 4 lieues de Nankin, visiter le second Roi ou chef. Le Roi suprême Tien-Wam, toujours invisible, est, dit-on, à Nankin. Il a répondu au message des Européens, mais il s'est bien gardé de se montrer aux regards des profanes. Ce mystérieux personnage, selon une version assez probable, n'existe pas. N'importe, la comédie se joue: plus tard, on en verra le dénouement. Un autre petit détail. Ces M. M. de Nankin veulent singer la Cour Pékinoise. Le jaune est la couleur adoptée par l'ordre du jour. Les Rois et les Roitelets portent tous la grande robe jaune, avec le griffon à 5 pattes. Ainsi donc, si la rebellion l'emporte, la transition sera plus facile. En Chine, comme en Italie, on dit: Ote-toi de là que je m'y mette, et l'âge d'or renaît aux yeux étonnés des pauvres mortels; tout marche comme sur des roulettes. — Autre nouvelle du Nord, qui semble avoir une grande portée dans les circonstances actuelles. Contre l'usage antique et solennel, la Cour de Pékin vient de créer un septième tribunal

suprême, appelé tribunal des affaires étrangères. Le Prince Kom, lui-même, ce frère cadet de l'Empereur, celui-là même qui a traité directement avec les Plénipotentiaires Européens, en sera le Président. En voilà un nouveau, qui, comme vous le voyez, pourra servir énormément à entretenir les bonnes relations avec les soi-disant Barbares. — Désirez-vous quelques détails sur la position du moment? Voulez-vous entendre parler de nos chers amis les Rebelles? Je n'ai rien de bien intéressant à vous communiquer à ce sujet. Les Messieurs aux longs cheveux nous laissent ici fort tranquilles. Je dis ici, c'est-à-dire à Chang-hai et dans les environs; car un peu plus loin, au sud et au sud-est, les populations sont toujours sur le qui vive. Cependant il y a un moment de trêve. Plus tard à la garde de Dieu. Ces brigands, dit-on, attendent le départ de nos braves troupiers français, pour venir nous faire visite. Pour ma part, je suis assez convaincu d'une chose. Si, au départ de l'armée, on ne laisse pas à Chang-hai quelques centaines d'hommes, l'affaire sera bientôt décidée. Un mois après, nous serons Rebelles de force ou de bonne volonté. Les Anglais probablement ne s'opposeront pas à leur arrivée. Mais encore une fois, à la garde de Dieu! — Quand nos soldats nous quitteront-ils? il n'y a rien encore de bien certain. Hélas, de la part de ces pauvres garçons le désir ne manque pas. Ils ont presque tous la maladie du pays. Ils s'ennuient. Je le comprends. Sans distraction, sans occupation, avec un service et des corvées pénibles, ils ne savent même pas comment tuer le peu de temps qu'ils ont de loisir. On dit qu'au départ de l'armée, 400 hommes d'infanterie de marine resteront à Chang-hai, pour protéger cette ville contre les Rebelles. Mais qui vivra verra. — Depuis le départ de nos braves chasseurs, nous avons eu le temps de respirer un peu. Nous pouvons reprendre nos habitudes de communauté. Les visites sont devenues plus rares. Sauf le Dimanche où ils viennent en assez bon nombre au salut, nous voyons assez peu souvent les troupiers. Nous allons aussi moins fréquemment les visiter, et cela pour plusieurs raisons. D'abord ils sont tout-à-fait disséminés. Ainsi à la pagode près de notre maison, où devraient se trouver 80 hommes, on rencontre à peine quelques hommes dans la journée, à cause du service et des corvées. Puis les autres compagnies sont casernées dans l'intérieur de la ville, à une demi-heure d'ici; pour aller les voir, il faudrait consacrer une demi-journée. Enfin, sans vouloir excuser un petit peu de paresse peut-être de ma part, je trouve chez eux une différence assez notable avec nos chasseurs. Bons enfants, si vous voulez, mais il n'y a pas d'entrain, la vie manque. Dans le bataillon de chasseurs, vous comptiez un grand nombre de volontaires, et de jeunes gens de bonnes familles. Ils venaient plutôt vous chercher que vous n'alliez à eux. Nos soldats du 101e de ligne ont moins d'entrain. Cependant, nos relations sans être aussi intimes, aussi fréquentes, sont fort amicales, tant avec les officiers qu'avec les piou-pious. Le bon F. Bernard surtout est leur ami de cœur; avec un tact admirable, il leur donne plus souvent quelques petites pilules spirituelles, que les pilules ou les petits remèdes que parfois ils viennent lui demander. Plein de charité pour tous, il a fait un bien réel à bon nombre d'entre eux. A cause des occupations et des distractions de position sociale, j'ai chargé ce charmant frère de recevoir les soldats, et de leur tenir compagnie, mission qu'il remplit à la satisfaction de tous.

Nouvelles de famille. — L'ancienne église de la ville, appartenant il y a 130 ans à nos Pères, nous a été rendue il y a 15 jours. Elle est située dans l'intérieur de la ville. La position est favorable. Cette affaire a été traitée entre le gouvernement français et les autorités chinoises. Inutile de dire qu'en cette occasion, comme toujours, nos Officiers Supérieurs ont montré la meilleure volonté. L'affaire n'est pas terminée, on n'a rendu que l'église. D'après le traité, les églises et les dépendances doivent revenir à leurs anciens propriétaires. Or, à Chang-hai, nos Pères possédaient plusieurs terrains qui sont contigus à l'Eglise. En ce moment, nous recherchons les pièces et les titres, puis nous les présenterons à qui de droit. En tout cas, selon l'esprit de la Compagnie, nos Supérieurs n'ont pas été et ne seront pas exigeants sur ce point. Je crois que c'est le Consul, qui, les pièces reçues, fixera les limites de la concession, le tout de concert avec les Mandarins. Les bâtiments sont en assez bon état; mais il y aura bien du travail à faire pour avoir là quelque chose de bien.

Je me proposais, et je vous promettais dans ma dernière lettre de vous raconter quelques petits faits intéressants, et qui peignent au naturel le bon cœur du troupier français. Aujourd'hui tant bien que mal, je remplirai ma promesse. Avant tout, narrateur fidèle, je ne dirai pas que tout fut parfait, et que nos soldats sont des saints. Non, nous avons eu des misères. Cependant nous en avons eu moins que je ne m'y attendais. De plus, je n'ai pas vu, de mes yeux vu, tout ce que je vais dire. J'ai été témoin oculaire de plusieurs faits de charité qui dénotent une belle âme, et qui m'ont fait bien plaisir. Le reste, je l'ai appris ou de l'auteur de cette

4

action de bienfaisance, ou de témoins dignes de foi. Je commence. — Un fait général et qui fait l'honneur des Enfants de la noble France, c'est que le lendemain, le jour même ou une compagnie, ou un poste français vient se caserner dans un endroit, dans la ville ou dans les faubourgs, vous voyez sur-le-champ une foule de pauvres, de mendiants accourir, en se disant les uns aux autres dans leur langage: Les Français sont bons! Puis tous les jours, deux fois, à l'heure où nos troupiers mangent la soupe, ils reviennent par bandes pour recevoir un morceau de pain. Puis les connaissances se font. Tel soldat réconnait dans la foule un vieillard misérable, ou une vieille bonne femme dans le dénuement. Ce sera désormais le protégé ou la protégée. Mon troupier de lui dire en bon français: mon vieux, tu viendras tous les jours à 10 h. et à 4 h., et je te donnerai à manger. Ensuite il fait des signes; c'est fini, il a du comprendre, et le lendemain le pauvre vieux reçoit sa ration. Maintes et maintes fois je me suis rencontré à la porte des casernes à l'heure des distributions. Quel curieux et attendrissant spectacle! Le bon cœur du soldat français se montrait là tout entier. Ils étaient heureux de faire du bien, au point qu'ils oubliaient parfois de se trouver en Chine. Ils entamaient avec ces malheureux des conversations de longue haleine, comme s'ils s'étaient rencontrés aux Champs-Elysées à Paris. « D'où es-tu, mon pauvre vieux? Combien as-tu d'enfants? Pourquoi es-tu estropié? » Mais, vous oubliez, mes amis, que vous parlez à des Chinois? comment peuvent-ils vous comprendre? — C'est vrai, mon Père, mais nous nous comprenons bien. Tenez, voilà une pauvre femme dans la misère, elle a trois enfants, elle nous a dit que son mari avait été tué par les Rebelles. Mais, repris-je, comment a-t-elle pu vous dire cela? — Ah voyez-vous, elle a fait ce signe là, (et le troupier portait la main sur son cou et imitait le même signe) et nous avons bien compris. — Le plus souvent, et cela se conçoit facilement, nos braves garçons comprenaient tout le contraire. Mais peu importe, quand il s'agit d'un malheureux, le plus pressant, le plus nécessaire, c'est de le soulager sur-le-champ. — Il me serait difficile de dire précisément le nombre des malheureux qui reçurent la charité de la main de nos bons troupiers. Ce que je sais, c'est que le nombre en fut considérable. D'après ce que j'ai vu, et au dire de certains sous-officiers qui présidaient eux-mêmes aux distributions, près de 40 ou 50 pauvres ont pu recevoir, devant chaque caserne, le pain et le riz nécessaires pour chaque jour. Voilà pour l'ensemble du tableau. Impossible maintenant de raconter les aumônes faites en particulier. Bien des fois j'ai entendu des paroles qui m'apprenaient suffisamment la bonne volonté de nos soldats. "Il n'y a que des soldats français qui sachent faire l'aumône, me disait un vieux barbu. Partout c'est comme ça. Ah! si j'étais riche!" — Un autre de dire: "Il faudrait 10,000 Français à Chang-haï, et alors ces pauvres diables ne mourraient plus dans les rues". — Un fourrier me racontait que le matin en revenant de la corvée, il avait rencontré un cadavre étendu sur les marches d'un pont, à dix minutes d'ici. "Le cœur a failli me manquer, ajoutait-il, j'ai pris mes jambes à mon cou, et vite j'ai défilé". Que de misères à Chang-haï, répétaient à l'envi tous ces braves, "les Chinois ça n'a pas de cœur. Ils vous laissent mourir les malheureux dans les rues, comme des chiens". Par le fait, nos braves se sont rencontrés à Chang-haï dans le moment où la misère était la plus grande. C'était le temps où vous trouviez dans les rues les flots des populations de tous les pays, ravagés par les misérables bandits, appelés Rebelles. Tous les émigrés, sans foyer, sans ressource, arrivaient pêle-mêle dans cette ville, que protégeaient si efficacement les baïonnettes européennes. D'un autre côté, les Mandarins ne pouvaient plus, ne voulaient plus venir en aide à tant de malheureux, mourant de faim et de misère. Ne pouvaient plus, le nombre en était trop considérable. Ne voulaient plus, parceque, parmi ces mendiants, se rencontraient bon nombre de rebelles, accourus ici sous les haillons de la pauvreté, pour préparer les voies à leurs frères d'armes. Dans cette extrémité, rien donc d'étonnant, si presque tous les jours, on trouvait dans les rues un ou deux misérables, morts de faim et de froid. Nos soldats, généralement parlant, se montraient fort généreux à l'égard de ces malheureux. Bon nombre m'ont dit: "C'est trop fort, je n'y tiens pas. Je ne puis pas garder de sapèques dans mes poches". Par le fait, les piastres filaient rapidement. On achetait un objet quelconque, on changeait une piastre, le troupier mettait dans sa poche les 4 à 500 sapèques qui lui revenaient. Le soir, le lendemain, les sapèques avaient passé entre les mains des pauvres.

Racontons quelques faits particuliers. — Un sergent de chasseurs, jeune volontaire de bonne famille, rentrait au quartier. Il tombait un peu de pluie. Il rencontre [illegible] une pauvre femme d'une trentaine d'années. Un petit garçon de 10 ans reposait près d'elle. L'état de misère où se trouvait cette femme attire les regards de mon sous-officier. Il s'arrête, et tout naturellement en bon français, il lui demande d'où elle vient, où elle va? La mendiante répond par des signes, elle a faim. Puis prenant une poignée

de paille, qui se trouvait près d'elle, la dépose sur la pierre, incline la tête, fait semblant de dormir, et dit au brave troupier : Me ieux. Cette expression familière à tous nos soldats, qui la répètent souvent, veut dire : je n'en ai pas. Elle veut de la paille, se dit à lui-même notre sergent, il faut lui en acheter. Qui fut dit fut fait. Il va à droite, à gauche, trouve ce qu'il cherchait, achète une grosse botte de paille pour 100 ou 200 sapèques, la charge sur ses épaules, et revient à sa protégée. La femme reconnaissante remercie son bienfaiteur, se lève, prend le fardeau, et suivie de l'enfant, se met en marche. Mon soldat la suit des yeux. Au bout de quelques instants, cette pauvre mendiante, fatiguée, laisse tomber la botte de paille et s'asseoit dessus. Mon troupier arrive près d'elle : "Allons jusqu'au bout, se dit-il, n'ayons pas honte. Pour le gouvernement je ne le ferais pas ; mais pour cette pauvre femme, c'est différent." "Allons, marche, lui dit-il, et toujours en bon français, je porterai la paille jusqu'à ta maison". Il a déjà chargé la botte de paille sur ses épaules. La mendiante a compris ce langage d'action, plus significatif que celui des paroles. Elle marche la première, elle marche assez longtemps avec son petit garçon qu'elle conduit par la main, se détournant de temps en temps pour voir si notre bon troupier la suit. « J'ai marché de la sorte une petite demi-heure, me disait le soir même ce brave jeune homme. Deux ou trois fois, j'ai eu l'intention de m'arrêter. Il était tard. Puis je craignais presque de rencontrer des camarades, qui, en me voyant en cet équipage, se seraient sans doute moqués de moi." Mais non, il prend son parti en brave, il veut aller jusqu'au bout. Après être sorti des faubourgs, avoir traversé quelques terrains incultes, il arrive près d'une vieille pagode. C'était là l'hôtel de cette pauvre mère. La femme entre, le soldat la suit. Au même instant, terreur panique parmi les 40 ou 50 misérables qui habitaient cette masure. Sauve-qui-peut général. La mendiante élève la voix, rassure ses compagnons de misère, raconte ce qui s'est passé, et bientôt hommes, femmes, jeunes filles, enfants viennent tous à leur saluer et remercier l'auteur d'une si belle action. « A la vue de tant d'infortunes, ajoutait le sergent, mon cœur n'y tient plus. Je fouille dans mes poches ; j'avais encore 800 sapèques (4 francs de notre monnaie) ; je fais mettre tous ces pauvres en rang, je leur distribue tout ce que j'avais d'argent, et je me retire heureux, content ; j'avais fait une bonne action. Ces malheureux m'ont longtemps suivi de leurs regards et de leurs remercîments.

Quelques jours avant le départ de nos chasseurs, je faisais visite à quelques officiers. En sortant de la caserne, à la porte, je rencontre, mais dans l'intérieur, une pauvre femme qui paraissait réduite à la dernière misère. Je l'interroge ; elle ne me comprend pas : elle était étrangère. - Mon Père, me dit le sergent de garde, cette brave femme, nous la nourrissons depuis un mois avec ses trois enfants. Deux fois par jour elle vient à la caserne, nous la laissons entrer, nous lui donnons sa ration. - D'où vient-elle, dis-je à mon brave ? Elle est d'ici, reprit mon sergent ; son mari a été tué par les Rebelles. Ce qui nous fait de la peine à tous, c'est que nous allons la quitter, et alors elle va mourir de faim. - Soyez tranquille, mon brave, les Missionnaires vont se charger de cette pauvre famille. Nous allons l'admettre avec les 400 pauvres que nous avons recueillis, et nous en ferons sans doute une bonne chrétienne. Le sous-officier et les soldats qui se trouvaient là furent enchantés de ma proposition. Je dis quelques mots en Mandarin à la femme, et surtout au moyen d'un Chinois qui comprenait un peu son langage, je l'invitai à venir le lendemain à notre église. Le lendemain, pendant le dîner, on vint m'avertir que des soldats voulaient me parler. C'était mon brave sergent, qui avec un soldat, nous amenait la petite famille. Le troupier portait au bras un panier où il y avait 3 pains de munition, et de l'autre main, il portait une grande gamelle de soupe. « Voilà la pauvre malheureuse ; c'est il fâcheux de la quitter, me dit le sous-officier ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Tenez, mon Père, voilà sa ration, nous lui avons fait des vivres pour 3 jours". Cette femme maintenant et ses enfants sont au nombre des catéchumènes.

Au départ du bataillon, comme je l'indiquais dans une dernière lettre, nos braves chasseurs nous ont fait légataire universel de tous les biens qu'ils laissaient en Chine, c'est-à-dire, mobilier, literie, batterie de cuisine &c. Dans les 4 casernes, nous avons recueilli un héritage de près de 2,000 fr. en nature. Le tout était pour les pauvres. Cette proposition, faite plusieurs jours d'avance, avait été accueillie favorablement par la majorité des troupiers. Officiers et soldats rivalisèrent de générosité en cette circonstance. Bon nombre nous laissèrent leur couverture chinoise, achetée à leur compte 2 piastres ou 10 francs. Plusieurs il est vrai, probablement pour pouvoir plus facilement remplir leur bidon, vendirent ces couvertures la veille et même le matin du départ. Nous avons recueilli 50 ou 60 de ces couvertures, sans parler de plusieurs qui ont été distribuées en particulier par des soldats à certaines familles pauvres. Il est bon aussi d'ajouter que les deux tiers des troupiers, pour une raison ou pour une autre, n'en avaient pas acheté. Plusieurs de ces M.M. Officiers nous offrirent avec beaucoup d'amabilité leur petit mobilier.

Le trait suivant que nous empruntons à une autre correspondance ne sera pas lu sans quelque intérêt : Un sergent et 4 soldats escom-

naient avec curiosité une foule d'enfants chinois qui se pressaient à la porte de la caserne pour recevoir leur ration accoutumée: "eh bien, dit le sergent, à nous cinq il faut adopter un de ces enfants". Volontiers, répondent les soldats, et tous de se mettre à l'œuvre; chacun choisit un protégé, fait valoir ses droits à l'adoption, défend sa cause de son mieux. Le sergent prit après tous la parole: "Mes amis, dit-il, je ne suis pas de votre avis, vous avez choisi, ce me semble, les enfants plus propres et moins à plaindre. Voyez-vous là-bas ce pauvre garçon? il est sale, dégoûtant, couvert de boutons, etc., son état me fait pitié, si vous m'en croyez, nous le choisirons. Dieu nous récompensera!" La cause était bonne, bien plaidée, le procès fut gagné. Le sergent prend aussitôt le petit chinois, le présente à ses camarades, et leur dit: "Je l'adopte pour mon enfant, et pour preuve de mon adoption, il s'appellera comme moi, Arthur". Puis, lui-même, il lave sa figure, ses mains, tout son corps; pendant huit jours lui prodigue les mêmes soins. Arthur n'était plus reconnaissable; il était guéri, propre, vêtu de beaux habits, l'enfant gâté de la chambrée. Il ne quittait plus ses bienfaiteurs, et ceux-ci ne prenaient pas seulement soin de son corps, mais encore de son âme: ils lui apprirent eux-mêmes les premiers éléments de notre Ste Foi. Beau spectacle, sans doute, que celui de ces braves troupiers se faisant à la fois et bons pères et bons catéchistes: De temps en temps, ils nous amenaient le nouvel élève pour le faire examiner sur les matières apprises. Une disposition malencontreuse vint mettre un terme à ce beau zèle; un ordre arriva, qui envoyait le 101e de ligne à Saï-gon. Dire la douleur du brave sergent, serait impossible; il avait le cœur brisé: abandonnera-t-il son cher protégé? oh! non; il l'aime trop. L'emmènera-t-il avec lui, loin de sa patrie? "C'est trop dur, dit-il, je le sais par expérience." Cependant le jour du départ s'avançait; sa charité jusque là si ingénieuse ne peut être à bout de ses ressources; il implore la pitié de ses camarades, et grâces à leur générosité et à la sienne, il fait au petit protégé une dote abondante. Le jour du départ, en équipement complet de voyage, le sac sur le dos, le fusil au bras, il vient frapper à la porte de l'Orphelinat du P. Giacquinto; Arthur le tenait par la main: "Tenez, mon Père, dit alors ce bon soldat les larmes aux yeux, je vous confie mon Arthur! Prenez-en soin, je vous prie, et donnez-moi de ses nouvelles. Oh! que je le quitte avec peine!" Il embrasse une dernière fois son cher enfant, met dans la main du Père le prix de sa pension, et se retire en pleurant. Dieu, qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, bénira, nous l'espérons, un si beau dévoûment. Déjà il a mis à ses côtés un ange de plus. Arthur est mort le jour de l'Ascension; et du haut du Ciel il veille sans doute sur les jours et le salut de son père!

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Zikawei, 4 avril 1861.

Hier nos soldats ont pris des hommes qui entraient dans notre jardin, près de leur caserne, et qui ont été à peu près convaincus d'être des espions des Rebelles: le petit Mandarin local les a envoyés au Gouverneur, qui probablement prendra des mesures efficaces pour qu'ils ne reportent rien à ceux qui les envoyaient. Déjà un grand nombre de ces malheureux ont été décapités; mais les ressources de Chang-hai tentent toujours les Rebelles, et il n'est sorte de ruses qu'ils n'inventent pour y arriver: seulement les soldats français les gênent énormément. — Les districts intérieurs sont toujours sous le joug des Rebelles: les Missionnaires ne peuvent secourir leurs chrétiens qu'en se cachant, et évitant la rencontre des gens armés. Plusieurs chrétiens aiment mieux que les Pères n'aillent pas les visiter maintenant, parceque l'arrivée d'un Missionnaire dans un lieu ne peut guère être secrète, et que le moindre bruit peut faire incendier les maisons, enlever ou massacrer des familles entières. Pourtant les braves gens restés dans les pays désolés, ont un si grand désir de participer aux Sacrements, qu'ils viennent se confesser de 10, 20, 30 ou même 40 lieues de distance avec de très-grands dangers sur les routes. Dernièrement encore un convoi de 27 barques de pêcheurs se rendait à Chang-hai: il rencontra des Rebelles, qui attaquèrent ces pauvres inoffensifs, en tuèrent une dizaine, et prirent 19 barques. Ceux qui ont fui sont arrivés ici dénués de tout et sans autre ressource que notre charité. Le F. Hersant essaie d'en guérir deux qui ont des blessures affreuses. Je ne saurais vous dire combien ces longues souffrances de nos chrétiens me font souffrir moi-même; mais il me serait bien plus difficile de vous dire combien je suis édifié et consolé de leur patience et de leur résignation. — Hier au soir encore, je voyageais à la lueur des incendies allumés par les Rebelles, qui veulent tout détruire. Si Dieu ne nous avait pas envoyé une armée pour faire la guerre à l'Empereur de Chine, les ennemis de cet Empereur nous auraient peut-être

tous tués ou chassés du pays. Maintenant la paix est faite avec le Gouvernement, et les Alliés, français et anglais continuent de nous garder contre les Rebelles. Quand ces terribles scènes finiront-elles? Dieu le sait. Pour nous, nous faisons tranquillement ce que nous pouvons pour consoler les malheureux, et leur apprendre à chercher le bonheur autre part que sur la terre. En considérant tant de misères, et en gémissant sous les peines de chaque jour, on serait tenté de demander à Dieu pourquoi il nous avait réservés à des temps si durs; mais en réfléchissant un peu, et en suivant notre bon Maître dans le chemin de la croix, puis à la résurrection et à l'ascension, on est bientôt consolé et encouragé: quel bonheur et quel honneur de se dépenser comme Jésus-Christ pour secourir et sauver des malheureux, surtout quand on a l'assurance d'en conduire un grand nombre en Paradis. Nous sommes faibles, mais notre Chef est avec nous partout et toujours: l'expédition est difficile et pleine de privations, mais Jésus-Christ ne nous avait point trompés: *Qui voluerit venire mecum, debet mecum laborare, ut sequens me in pœna, etiam sequatur me in gloria.* — La première partie de la promesse s'accomplit, et nous travaillons et souffrons avec Jésus-Christ: la seconde partie ne tardera pas à venir. — Si quelque un de Nos R.R. PP. et chers FF., se sentait appelé à suivre le bon Maître au bout du monde, qu'il vienne sans crainte et sans préoccupation; il sentira que Jésus-Christ est fidèle en toutes ses promesses: il donne à ses amis qui magis affici volunt, mille occasions de se distinguer et de faire leur chemin..... il leur montre l'ennemi et les lance dans la plaine, mais en même temps il les dirige, les protège, puis les ramène sous la tente, pour leur prodiguer ses soins les plus délicats. En attendant qu'il puisse venir partager nos travaux et nos joies, qu'il prie pour que nous ne soyons pas trop indigne de notre bon Chef. — Vous avez entendu dire, peut-être avec quelque fondement, que bien des européens étaient favorables aux Rebelles. Aujourd'hui l'opinion paraît bien changée. Ainsi, notre journal anglais de Chang-hai, qui attendait de la rebellion la régénération de ce grand pays, nous disait la semaine dernière: "Les Rebelles n'offrent plus aucune espérance ni pour le commerce ni pour la religion. Il est reconnu maintenant que le principe de non-intervention est une erreur". — Un brave protestant nous disait, il y a quelques jours: "Nos ministres disent que les Rebelles sont des chrétiens; c'est une blasphemia."

Les navires qui faisaient partie de la grande expédition dans le fleuve Iang-tse-Kiang, commencent à revenir. Nous avons peu de détails, nous savons seulement que des Consuls Anglais sont établis à Tsen-Kiang-fou, à Kien-Kiang et à Han-Keu, villes importantes du Kiang-sou, du Kiang-si et du Hou-pé: des navires de guerre restent en station pour les protéger au besoin. A Nankin, un gros navire de guerre est imposé aux Rebelles, pour prouver et conserver de gré ou de force la neutralité. On sait encore que M.M. les Anglais ont été effrayés de voir dans un état de dévastation complète les villes et les campagnes occupées par les Rebelles. Au contraire, l'absence de la rebellion en quelques districts est un gage de prospérité et de ressources pour le commerce. Les Rebelles sont funestes pour le commerce, donc la rebellion est un crime, donc il faudrait détruire la rebellion..... Pour beaucoup de nos commerçants la question est décidée; mais la difficulté est dans les moyens à prendre. Maintenant que la rebellion est si étendue, comment la réprimer; maintenant qu'elle a fait tant de mal et détruit tant de ressources, comment relever ce pauvre pays? — C'est bien encore là pour moi une nouvelle raison de remercier Dieu de ce qu'il ne m'a fait ni Général, ni Plénipotentiaire. — Les hommes traiteront les choses du monde; nous, nous occuperons de celles du Ciel, et nous sommes sûrs de réussir! —

—— Lettre d'un Scolastique de Chang-hai. — Chang-hai, 23 Avril 1861. — C'est le 7 avril, Dimanche de la Quasimodo, qu'a eu lieu l'inauguration solennelle du vieux Tié-tsu-dan. En 2 ou 3 jours l'édifice avait été transformé, grâces aux belles décorations disposées par les soins du Père Ravary et d'un bon nombre de militaires et de marins français: riches tentures, faisceaux de fusils, soleils composés avec des armes, lustre de pistolets et de bayonnettes, inscriptions françaises et chinoises etc., le tout formant un ensemble vraiment magnifique. Malheureusement, le jour de la fête, un temps brumeux et presque pluvieux faisait ombre au tableau. Vers 9 heures, la procession sortit du vieux Tié-tsu-dan, la croix en tête, pour aller chercher le Général de Montauban et tous les officiers à la caserne voisine. Elle revint bientôt suivie du Général en chef et de 60 à 80 officiers supérieurs, parmi lesquels les deux Généraux Jamin et de Bentzman, et le contre-Amiral Protêt. Alors, Monseigneur sort du Tié-tsu-dan, revêtu de ses ornements pontificaux et entouré du clergé; il présente la croix à baiser au Général; puis dans quelques paroles bien senties, le félicite et le remercie, lui et ses braves compagnons d'armes, des bienfaits du traité et de la restitution de notre ancienne église, dans laquelle, disait Mgr, le génie de la guerre payen, vaincu par le génie chrétien, est enfin forcé de rendre ses injustes dépouilles; (en effet, cet édifice usurpé avait été consacré aux Dieux de la guerre). — Le Général répondit en quelques

8.

[…]rois qui laissèrent voir son esprit chrétien : " il faut bien le reconnaître, dit-il en terminant, c'est à Dieu que nous devons les succès qui n'ont cessé d'accompagner nos armes dans cette courte campagne ; allons donc lui en rendre grâces." – Toute la procession entra au son de la musique du régiment. Une messe fut célébrée par le digne aumônier de la Forte au chant du Te Deum et de quelques morceaux de musique vocale et instrumentale, et le tout se termina par la bénédiction solennelle du St-Sacrement. C'était la première fois depuis 130 ans que la Victime sainte était immolée de nouveau dans ce Tié-tsu-dan, au milieu de circonstances si providentielles ! – Le lendemain, jour de l'Annonciation, Monseigneur alla dire une messe, pendant laquelle les petits musiciens du P. Ravary chantèrent leurs plus beaux morceaux. Voilà 8 jours que le Tié-tsu-dan, toujours décoré, est ouvert aux visiteurs, et il ne désemplit pas. Nos Pères y ont passé des journées entières à expliquer à la foule les principaux points de notre Sainte Religion : priez Dieu que la bonne semence porte enfin des fruits abondants dans cette ville de Chang-haï.

Huit jours avant l'ouverture solennelle du Tié-tsu-dan, Mgr Mouly arrivait de Pékin à Chang-haï, d'où il se rend en France pour assister à une Congrégation des Lazaristes. La veille, nous recevions Mgr Delaplace, évêque de Ning-po ; les fatigues et les douloureuses émotions éprouvées dans la visite pastorale qu'il terminait, l'avaient un peu indisposé. Ces deux évêques ne purent assister à notre cérémonie : mais il s'y trouvait un Lazariste, Mr Péchaud, que Mgr Delaplace avait amené avec lui ; il nous a donné des détails intéressants sur sa pauvre mission et sur les dangers qu'il venait de courir au milieu des Rebelles. – Le district desservi par cet excellent Missionnaire, est situé sur les confins de notre mission ; il compte plus de 20 chrétientés et forme le principal centre des chrétiens de la province du Tché-Kiang. Mr Péchaud était retiré dans un orphelinat bâti au milieu de la chrétienté de Tso-fou-pan, lorsque les Rebelles maîtres du pays, approchent de cet endroit pour y exercer le brigandage ; les chrétiens s'étaient tous rassemblés dans la chapelle ; le Missionnaire leur dit que c'était imprudent : mais, Père, il est impossible de fuir, nous ne savons où aller, mieux vaut mourir ici. – Eh bien, restons donc, et si c'est la volonté du bon Dieu, nous mourrons tous ensemble. Ces bons chrétiens semblaient ne plus craindre les Rebelles ni la mort en compagnie de leur Père bien-aimé. Le même spectacle s'est renouvelé plusieurs fois dans notre mission depuis l'invasion des Rebelles. Cependant une troupe de Zan-mos ou rebelles arrive à la chapelle ; le Père va au-devant d'eux, se fait connaître comme Missionnaire européen, écoute sans émotion les cris et les menaces, et par son sang-froid, sa fermeté, le respect qu'inspire sa qualité de Missionnaire européen, il réussit enfin à les écarter. Une seconde bande survient et finit aussi par se retirer. Mais une 3e bande plus cruelle et plus déterminée ne veut rien écouter ; l'un des bandits lève son sabre et l'abat sur le cou du Missionnaire ; grâce au solide collet chinois, le fer ne put pénétrer, mais fit une forte contusion ; en même temps d'autres brigands entrent dans la chapelle et blessent quelques chrétiens ; avant que le désordre ne soit à son comble, le Missionnaire peut encore faire sortir les chrétiens par une porte de derrière, et lui seul reste au pouvoir des rouges. Alors on procède au pillage, on prend les vases sacrés et tout ce qui convient, on brise le reste ; on fouille minutieusement le Missionnaire ; il entend de tous côtés des menaces de mort ; on parle de lui manger le cœur, etc. ; lui, toujours tranquille, demande à être conduit au chef. Celui-ci voyant un européen, essaie de modérer un peu la fureur de ses satellites ; il craint qu'un tel assassinat ne soit connu ; mais tous demandent la mort du diable européen : il faut le jeter au milieu du fleuve, une pierre au cou et il n'en sera plus parlé : Voilà quelle fut la conclusion générale ; mais le chef se chargea de procéder lui-même à l'exécution. Lors donc que la foule se fut dispersée, il s'éloigne un peu avec sa barque, et dit ensuite au Missionnaire de se sauver par la campagne, s'il veut conserver la vie. Le Père ayant demandé qu'auparavant on lui rendît au moins sa chapelle, on le menaça de le tuer s'il parlait encore des objets volés. Du moins, il demande un homme pour le conduire au milieu d'une campagne toute couverte de rebelles ; on lui donne un soldat qui l'accompagne à quelques centaines de mètres, là il réclame pour prix de sa peine, un salaire ; et d'un coup de sabre, coupe l'habit du Père du haut en bas, lui arrache tout, excepté la chemise, et le menaçant de son arme, lui crie de se sauver. – Notre pauvre fugitif recourt alors à une ruse de guerre, il tâche de se donner une tournure de Zan-mo, et grâce à son stratagème, il échappe à plusieurs bandes, mais non sans épouvanter à son tour les malheureux habitants qui n'avaient pu fuir ; ces infortunés se jettent à ses pieds pour lui demander grâce, et il a toutes les peines du monde à les rassurer. Chemin faisant il rencontre un petit enfant payen de 7 à 8 ans, abandonné par ses parents en fuite ; le pauvre enfant s'attache au Missionnaire, qu'il appelle en pleurant : tata, tata ! (C'est le nom que les enfants donnent à leurs aïeuls, et les chrétiens au Missionnaire). Le bon Mr Péchaud, quoique exténué de fatigue et incommodé par sa blessure ne put abandonner le petit orphelin ; il le prend entre ses bras ; et il trouvait

de nouvelles forces, nous avouait-il avec une admirable simplicité, en pensant à St Vincent de Paul, chargé des pauvres enfants recueillis. Arrivé à une chrétienté, il en repartit bientôt pour retourner à l'orphelinat pillé et déjà abandonné par les Rebelles. Heureusement on n'avait rien brûlé; les livres étaient dispersés de tous côtés, ainsi que les autres objets non emportés; personne n'avait péri, ni parmi les enfants ni parmi les chrétiens; il n'y a que des blessures. — Mais ce pays étant de tous côtés infesté par les Rebelles, des événements semblables ou plus tragiques encore peuvent se renouveler tous les jours. — Ainsi, notre mission n'est pas la seule éprouvée, ni même peut-être la plus éprouvée par ces bouleversements intérieurs.

Revenons au Tié-tsu-dan. Nous y avons établi une école qui compte déjà 20 élèves dont les trois quarts sont payens; à côté du Tié-tsu-dan, une pieuse vierge en a aussi ouvert une pour les petites filles; elle est déjà fréquentée par 4 ou 5 payennes. Dans la ville de Chang-hai, familiarisée depuis longtemps avec la présence des Missionnaires, et sourde à la voix de la vérité, les écoles sont sans doute le meilleur et peut-être le seul moyen d'opérer des conversions. Là surtout nous avons pour antagonistes, les ministres protestants anglais et Américains: ces Messieurs qui ne quittent guère leur résidence de Chang-hai, y ont établi nombre d'écoles; ils y font enseigner le chinois suivant des méthodes plus ou moins curieuses; quant au résultat moral qu'ils ont obtenu, on peut affirmer qu'il est nul; et tel protestant a eu la franchise de dire que leurs ministres ne formaient ici que de petits vauriens. Cependant leurs écoles sont assez fréquentées, grâce à une industrie puissante sur un bon nombre de familles pauvres; chaque jour on ajoute une somme de 8 ou 10 sapèques au bagage littéraire que l'élève est supposé remporter; de plus, au commencement de l'année scolaire, on donne à chaque élève, en forme de prime, une piastre, un parapluie et une paire de souliers ferrés. Malgré tous ces appâts, une pauvre famille payenne a préféré envoyer ses deux petits garçons au Tié-tsu-dan, et sa petite fille chez la vierge catholique. Les familles payennes qui se respectent, n'ont aucune confiance dans les écoles protestantes. — Le Père qui surveille nos écoles du Tié-tsu-dan, est plein d'espérance sur leurs résultats, et le bien qu'elles pourront faire dès qu'elles se seront fait connaître par leur bonne tenue. — Cette année le chiffre des baptêmes d'adultes sera formé en bonne partie par les baptêmes des malheureux émigrés que la crainte des Rebelles a conduits à Chang-hai; environ 500 de ces fugitifs ont été baptisés, et la moitié a déjà échangé les souffrances de la terre contre le bonheur du Ciel; il reste encore plus de 200 émigrés au nombre des catéchumènes; chaque fête est rehaussée par la régénération d'un certain nombre d'entre eux: à la Purification, une trentaine; à la fête de St Joseph, vingt et quelques; le Samedi-Saint, sept. Voilà quelques consolations au milieu des pénibles calamités qui désolent continuellement la plus grande partie de cette province, et le tiers environ de notre mission.

Quelques mots sur la domination des Zan-mos et sur les malheurs qu'elle entraîne avec elle. Au mois de Janvier, un ministre protestant muni d'un sauf-conduit, remontait à Nankin en passant par Sou-tcheou. Son catéchiste chinois a décrit ce voyage dans une lettre intéressante qui fut reproduite par le journal de Chang-hai, le North-china-Herald. A peu près sur toute leur route, ils n'ont rencontré que désolation, maisons incendiées, pays presque dépeuplé, cadavres gisants de toutes parts sans sépulture. Sou-tcheou, cette ville autrefois si considérable, si somptueuse, dont les habitants se comptaient par centaines de mille, Sou-tcheou aujourd'hui repaire des Zan-mos, ne renferme pas plus de 30 ou 40 mille habitants, c'est-à-dire, les Rebelles avec les captifs, hommes et femmes; tous les faubourgs sont brûlés, partout des cadavres en putréfaction: la mort semble planer sur cette fameuse ville dont les Chinois pouvaient dire autrefois: en haut, le Ciel; ici-bas, Sou-tcheou et Hang-tcheou. De Sou-tcheou à Nankin le spectacle a peu changé: ainsi les campagnes demeurant à peu près incultes, nous sommes bien exposés à voir encore cette année une grande famine s'ajouter à nos malheurs. Au moins aurait-on pu espérer que Nankin, la capitale des Rebelles, serait un peu moins désolée: il n'en est rien; aujourd'hui Nankin ne compte pas cinquante mille habitants. Deux fois par jour on y distribue des rations aux vieux soldats rebelles; le peuple réduit en servitude, y meurt de misère. Voilà une partie des détails donnés par le voyageur chinois. Quant au ministre protestant, il semble avoir goûté de nombreuses consolations dans son voyage; car presque partout les chefs rebelles se montraient heureux d'adorer Dieu avec lui, et recevaient avec reconnaissance les bibles qu'il leur distribuait libéralement. Vous voyez que ces Messieurs ne sont pas difficiles, pour entrer ainsi en communion avec des chefs de brigands, dont l'unique religion paraît être le vol et le pillage; à coup sûr, il aurait de la peine à persuader à tout homme sensé, même protestant, que leurs rapports religieux avec de pareils bandits, constituent la communion des saints.

L'expédition anglaise dans le Iang-tse-Kiang, a confirmé les détails précédents sur Nankin et les possessions des Rebelles. "Aucune organisation civile ou militaire, écrit un officier au journal de Chang-hai; la cour de Nankin n'est qu'une pâle copie de celle de Pékin.

jusqu'ici rien de grand n'a été accompli, ni même entrepris. En fait de commerce, des armes, de l'opium, les choses nécessaires à la vie, voilà tout ce qu'ils demandent, il ne s'agit nullement avec eux de commerce de thé, de soieries, etc. » — Dans le Yang-tse-Kiang, quelques officiers anglais descendus à terre, ont été attaqués à coups de fusil par des bandes rebelles, ils se sont vite retirés à bord; et comme les rebelles ont encore eu l'audace de tirer sur le navire, on leur a envoyé quelques bombes qui les ont dispersés et mis en fuite. Ainsi, même entre les Anglais et les Rebelles, la confiance et l'amitié paraissent peu solides. Le journal de Chang-hai qui jusqu'ici avait favorisé les Rebelles envers et contre tous, a été convaincu de leurs brigandages par tous les documents qui lui sont parvenus; et dans un de ses derniers numéros, il allait presque jusqu'à sonner la charge contre les Rebelles, ses anciens protégés. — Sans aller chercher si loin des nouvelles des Zan-mos, je puis vous dire ce qui se passe aux portes de Chang-hai et pour ainsi dire sous nos yeux. Le 14 Mars, pendant notre promenade autour des remparts de la ville, nous apercevons d'épaisses colonnes de fumée qui s'élèvent à une lieue et demie de distance; sans doute voilà les exploits des Zan-mos! Chemin faisant nous rencontrons une compagnie d'infanterie française qui va renforcer la petite garnison de Zi Ka Wei: décidément nous étions menacés d'une nouvelle invasion des Rebelles; on se tenait prêt, et ils auraient été bien reçus; mais ils n'ont osé venir; sur leur passage ils ont allumé des incendies à Hon-diao, où le P. Gonnet possède une chrétienté, et surtout à Tsen-zu, village qui n'est guère qu'à une lieue de Zi Ka Wei. Presqu'en même temps, de nouveaux incendies éclataient du côté opposé, c'est-à-dire vers les montagnes de Tsan-pou-Kiao, aux environs de Tsa-Ka Wé. Il paraît qu'à Tsan-pou-Kiao, les rebelles auraient été surpassés par les soldats impériaux dans l'œuvre de destruction et d'incendie qui semble être le principal caractère de cette guerre civile. Le fait est qu'immédiatement après le départ des Rebelles, quelques soldats impériaux entrent dans le village, pénètrent dans notre Kom-sou, une des plus grandes et des plus belles églises de la mission, et bientôt cet édifice était devenu la proie des flammes. La perte est très-considérable; le Père chargé de ce Kom-sou, parlait de 80,000 francs de dommage; c'est sans doute une perte difficile à réparer, surtout si on y ajoute tous les autres dommages, incendies, vols etc, que notre pauvre mission a subis depuis 15 mois: Pourtant, un grand nombre de nos chrétiens sont encore plus à plaindre. Voici quelques chiffres: dans le district du P. Gonnet aux alentours de Zi Ka Wei, environ 30 familles ont eu leurs maisons et leurs biens brûlés. Dans le district du P. Sica, comprenant Tsa Ka Wé et Wam-dam, 118 familles incendiées; c'est le cinquième du district. Dans les districts de Tsan-pou-Kiao, de Song-Kiang, de Tsin-pou, de Sou-Tcheou et de Wou-Si, théâtres continuels de la guerre civile, ou des déprédations des Rebelles, les familles ainsi ruinées doivent être encore beaucoup plus nombreuses. — Maintenant, Chang-hai défendu par les Européens, devient une ville de refuge dont la population augmente tous les jours. Le grand quartier, brûlé au mois d'Août dernier dans l'invasion des Zan-mos, se couvre continuellement de nouvelles boutiques et sera bientôt entièrement rebâti. Nous venons d'apprendre une nouvelle qui affermira encore et augmentera la confiance des habitants de Chang-hai: Entre autres conditions assignées par les Européens aux Rebelles de Nankin, Mr Parkes chargé d'affaires anglais, et le Capitaine Chanoine de l'État Major du Général de Montauban, leur ont enjoint de concert, au nom de leurs gouvernements, de ne pas s'approcher de Chang-hai et de Nousong, à plus de 2 journées de chemin, c'est-à-dire dix lieues; en ce cas les Rebelles vont être obligés d'abandonner plusieurs postes assez rapprochés d'ici; il faut espérer que l'exécution de cette clause sera urgée et ne se fera pas trop attendre. D'un autre côté, Chang-hai se trouve aussi protégé contre les vexations des soldats impériaux, surtout depuis l'aventure suivante. — Le 16 Mars, au soir, immédiatement après les incendies de Tsen-zu et de Tsan-pou-Kiao, quelques barques impériales arrivaient dans le port de Chang-hai et jetaient l'ancre en face de Ton Ka dou; ces barques venaient de Song-Kiang, en même temps qu'une troupe de soldats impériaux partis de la même ville, arrivait ici par terre. Dès le commencement de la nuit, les rapines, les prises de barques, et un tumulte infernal vinrent troubler notre quartier; mais l'intervention immédiate des soldats français ramena la tranquillité pour quelques heures; le désordre ayant recommencé dès le lendemain matin, le P. Ravary se rendit au port avec quelques soldats français pour y rétablir le calme et désarmer ces barques de voleurs ou soldats impériaux. Nous autres scolastiques, nous allâmes aussi, à la demande du P. Ravary, nous mêler aux soldats, afin de leur servir d'interprètes, de les modérer et de tout arranger le plus doucement possible. Vers 10 heures, les barques étaient désarmées, la population commençait à rentrer dans le calme, lorsque tout-à-coup paraît un Mandarin de haut parage, portant bouton rouge, et commandant en chef toutes ces troupes chinoises nouvellement arrivées. Il

Il accourt à cheval, suivi de 2 Mandarins à bouton bleu, de quelques cavaliers, et d'un assez grand nombre de soldats ou satellites. Cette arrivée inattendue jette un instant une terreur panique dans la multitude inquiète qui encombre les rues et le port. Mais bientôt cinq ou six soldats français se présentent, la bayonnette en avant, et arrêtent le Mandarin; celui-ci se met à crier, à réclamer les armes enlevées aux barques, à menacer enfin les soldats français: dans une de ces altercations, un soldat allait peut-être le percer de sa bayonnette, si on ne l'eut retenu par le bras. Après des explications où le pauvre Mandarin ne put nullement justifier ses soldats des rapines qu'ils exerçaient, il fut conduit à peu près comme un prisonnier à la caserne française, et de là chez le 1er Mandarin de Chang-hai qui le mit en liberté. Cependant le Général de Montauban averti de ces désordres, avait fait remonter un navire en face de Tou-ka-dou; et en même temps il écrivait une lettre énergique au Gouverneur de la province, maintenant fixé à Chang-hai; il lui reprochait assez vertement les déprédations commises en plusieurs endroits par les soldats impériaux, contre les chrétiens, et le trouble qu'ils venaient d'apporter à Chang-hai. (Il est probable aussi que l'église de Tsan-pou-Kiao avait été pillée et incendiée par cette bande de soldats impériaux). Le Général de Montauban concluait en déclarant au Fou-tai (gouverneur de province), que désormais il traiterait les soldats impériaux comme des rebelles, s'ils recommençaient leurs déprédations. L'effet de cette lettre fut de faire éloigner de Chang-hai ces troupes impériales, qui ne sont rien moins que la défense du pays. Au reste, c'est la seule circonstance de l'année, où nous ayons été dérangés dans nos études théologiques et chinoises: car nous sommes ici fort tranquilles au milieu des bouleversements qui désolent la contrée circonvoisine.

Hier, 9 Avril, nous avons appris que les Rebelles avaient pénétré dans le Pou-nê, en s'emparant de la ville de Kien-sé; ils y sont appelés par le mécontentement du peuple irrité des vexations d'un Mandarin, dans la levée des impôts. Le P. Bourdilleau, missionnaire au Pou-nê, a été volé par 4 soldats impériaux en fuite; grâce à son sang-froid il n'a perdu que son encensoir et sa navette. – Maintenant si les Rebelles envahissent le Pou-nê et le Pou-tong, où nous comptons 25 à 30 mille chrétiens, plus des deux tiers de la mission seront au pouvoir des Zan-mos, et Chang-hai sera complètement entouré par eux. – Il y a une quinzaine de jours, nous avons appris que deux Pères ont été complètement pillés par les brigands. Le vol s'est commis en plein jour, à la vue de la garde nationale d'un village qui fit alors un grand vacarme pour épouvanter les voleurs; ceux-ci au nombre de 6, montés sur de bons chevaux, exécutèrent lestement leur coup de main, et prirent le large à travers champs. On a porté plainte au Mandarin du lieu, qui d'après les lois du pays, est responsable des méfaits commis sur le territoire de sa juridiction.

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Zikawei, 2 Juillet 1861.

Hier toute la journée et aujourd'hui, la route de Zikawei a été couverte de gens qui se sauvent du côté de Chang-hai. Pauvres gens, quand finiront leurs malheurs! nous avons déjà un grand nombre de chrétiens refugiés autour de nous et même dans la maison. Aux payens, nous tâchons aussi de donner quelques consolations, quelques tasses de riz.... mais nous ne pouvons recueillir et loger tant de milliers de fugitifs. Pour nous, nous sommes vraiment les enfants gâtés du bon Dieu: au milieu de ce désordre et de ce désespoir, nous restons tranquilles. C'est que nous avons une compagnie du 102e régiment, avec quelques canonniers, qui veillent, et sont tout prêts à nous défendre de toute insulte. – Quant à l'intérieur, je n'ai point de nouvelles précises; je sais seulement que tout est dans un bien triste état; et ce qui est plus triste encore pour les habitants, c'est qu'ils ne voient point de fin probable à leurs maux. Les journaux français donneront sans doute quelques rapports de voyageurs anglais, qui ont visité les Rebelles et examiné les lieux dévastés par eux. En général, ces rapports sont très-longs et fort peu clairs pour ceux qui ne connaissent pas le pays, mais tous prouvent bien que le désordre et la misère sont partout. – Dernièrement nous pensions que les Anglais allaient enfin donner une bonne leçon aux brigands qui leur avaient tué un homme par trahison, et avaient pillé des barques chargées de soies: un vapeur était parti pour l'intérieur avec des guerriers qui devaient venger l'honneur britannique. Les Rebelles, dit le rapport officiel, ont d'abord été très-insolents, et ont renvoyé les officiers d'un lieu à un autre, chacun disait: Ce n'est pas moi, je ne sais ce que vous voulez dire; allez à telle ville, on vous y donnera peut-être des renseignements..... Puis à la ville indiquée, on leur répondait encore qu'ils eussent à s'adresser autre part. Messieurs les Anglais savent être patients quand ils le veulent: ils se contentèrent d'arrêter quelques bateaux et de les garder, en attendant que les soies fussent rendues. Les Rebelles ont donc trouvé des soies et les ont remises au navire de guerre qui est revenu à Chang-hai. Ils avaient parlé d'une amende à imposer aux Rebelles, mais ils ont vu que tout serait d'abord volé au pauvre peuple pour leur être apporté, et ils en ont eu pitié. On

On ne parle plus de l'honorable gentleman qui avait été tué ; on dit seulement : les soies ont été exactement rendues. Qu'arrivera-t-il ensuite ? je n'en sais rien, mais je pense que les Anglais prendront des mesures pour sauvegarder leurs millions engagés en Chine. L'année dernière, l'importation à Chang-hai seulement, était de plus de cinq cents millions de francs, et l'exportation presque aussi considérable : la prudence humaine ne néglige point de pareils intérêts. – Quelque chose qui se fasse pour le commerce, nous tâcherons d'en profiter pour le bien des âmes ; et loin de voir dans les malheurs présents un sujet de crainte pour l'avenir, je suis persuadé, au contraire, que Dieu ne frappe ces grands coups que pour préparer le pays aux dons de sa miséricorde.

Espagne. Extrait d'une lettre du R. P. de Ponlevoy, Manrèze, 8 7bre 1861.–

Le lundi 26 Août à 5 h. du soir, montions, M. Mignon, son fils et moi, dans la diligence d'Espagne ; une heure après, nous passions le fameux pont de la Bidassoa, où les menteurs se cassent la jambe, en face de la pauvre île des conférences qu'on est occupé à reconstruire ; car le fleuve l'a emportée sans aucun respect ; vers dix heures du soir, nous étions à la fonda de la victoria dans la charmante petite ville de S. Sébastien. Mais il a fallu perdre toute la journée du lendemain pour avoir une voiture ; encore avons-nous dû en louer une particulière pour nous transporter de S. Sébastien à Aspeytia. Toute cette province de Guipuzcoa est une petite Suisse, avec la mer en sus le long de ses côtes ; sa population est bienveillante et religieuse ; tout le monde salue le prêtre et presque toujours avec l'invocation : Ave Maria, purissima, sin pecado concebida. Les églises sont généralement surchargées de sculptures et de dorures. Un usage assez commun dans le pays Basque et d'un bon effet pour le coup d'œil, c'est tout autour de l'église un triple étage de galeries avec balustrades, le premier à la hauteur de la tribune de l'orgue, et le troisième au niveau de la corniche ; les femmes seules restent in plano et les hommes garnissent les murailles ; les femmes à genoux sur le sol, ou assises sur leurs talons, toutes en cheveux, avec des voiles noirs ou des capuchons blancs sur la tête. A l'élévation, au lieu de s'incliner, on regarde la tête haute la Ste Hostie ou le Calice, mais par compensation on se frappe la poitrine.– A St Jean-de-luz, pour la bonne édification, j'ai assisté à tous les offices in choro, et je vous assure qu'on ne fait pas mieux dans une Cathédrale. Le bon Curé, excellent prêtre, a même voulu absolument me faire officier. A vêpres, on m'a investi d'une chape jadis magnifique, qui date du mariage de Louis XIV ; je n'ai jamais eu charge plus lourde sur les épaules, et plus d'une fois j'ai fait appel à tout mon courage pour ne pas m'en aller en arrière ; encore le vieil ornement, taillé par nos aïeux, me descendait-il jusqu'aux coudes. Heureusement à la procession du S. Sacrement, on m'a donné une autre chape en soie brodée d'or, de la même époque, mais bien plus légère et mieux à ma mesure. Une particularité fort convenable pour les processions du S. Sacrement, qu'elles aient lieu dans l'église ou dans la ville, c'est que tout le long du parcours, la terre doit être recouverte de draps blancs, réservés pour cet usage, çà et là brodés et ouvragés avec de pieux emblêmes et partout émaillés de fleurs.– De S. Sébastien nous n'avons fait qu'une halte vers 11 h. du matin, pour reposer nos chevaux et nous restaurer nous-mêmes, à Zarauz, jolie petite ville sur le rivage de l'Océan, assez à la mode pour les fashionables de Madrid. A partir de ce point, adieu à la mer ; on pénètre dans le pays, les accidents de terrain sont plus prononcés, on monte, on descend, à chaque pas de nouveaux aspects. Quand apparaissent les montagnes nues et grisâtres de marbre noir veiné de blanc, on est tout près d'arriver. Vers deux heures, nous traversions la petite ville d'Aspeytia, et aussitôt après nous nous arrêtions au bas du grand perron de Loyola. L'aspect en est un peu triste ; la couleur des matériaux est sombre ; là où le marbre est poli il paraît tout noir, et là où il est brut, il reste au moins grisâtre.... Puis la moitié du bâtiment inachevée donne même au reste un peu l'air d'une ruine. Du reste le paysage à l'entour est lui-même sévère ; la vallée de Loyola, une des plus spacieuses du Guipuscoa, est cependant fort étroite, entourée de toutes parts d'un premier plan de collines cultivées, et au-delà des montagnes âpres et noires sans aucune végétation ; et tel fut le premier horizon de St Ignace. Le château est si bien enchâssé dans l'édifice moderne, en face du perron d'entrée, qu'on ne le voit que quand on est soi-même dedans. C'est une masse carrée, flanquée de petites tours aux quatre angles : jusqu'au premier étage, c'est une construction en grosses pierres de taille dans le genre d'une forteresse, au-dessus ce sont des briques tailladées d'une manière bizarre. Le dôme rappelle, ce semble, le Val de grâce ; la coupole à l'intérieur est magnifique, trop décorée peut-être ; malheureusement là encore, une

B.

moitié n'est pas finie. — Le dirai-je? Il faut venir en Espagne pour apprendre à recevoir ses hôtes. A peine la voiture nous avait-elle déposés au parloir, que le R. P. Provincial, le R. P. Recteur, le P. Ministre, le P. Socius accoururent à la fois. M. Mignon comptait aller à l'hôtel avec son fils, mais on l'a consigné dans la chambre des évêques, et son fils dans une cellule voisine. Après ce premier accueil, on nous a aussitôt conduits à la Santa Casa. Deux escaliers y mènent, l'un dans la clôture, faisant partie du nouvel édifice d'une magnificence royale, l'autre hors de la clôture appartenant au vieux château; c'est par celui-ci que les étrangers, même les femmes, arrivent jusqu'à la chambre de St. Ignace. Ici, je ne sais plus que dire, comment énumérer et décrire, et surtout comment exprimer? A dater de cette heure, je voudrais ne plus rien voir. Tous les matins, j'ai dit la Ste Messe, après le R. P. Provincial, à l'autel de la Santa Casa, à l'endroit même où se trouvait le lit de notre Bx Père; deux tableaux à droite et à gauche représentent l'apparition de la Ste Vierge et de St. Pierre; et au-dessus du tabernacle, on exposait pendant ces deux messes la insigne relique, le doigt qui a écrit les Exercices.

Quelle nombreuse famille aussi à Loyola! et quelle espérance après tant de désastres pour cette bien-aimée Province d'Espagne! Il fait beau voir ces longues files sur deux rangs de chaque côté dans ce grand réfectoire en forme de chapelle et les figures enfantines de ces tout petits novices, qui contrastent avec leur recueillement. Pendant les récréations, j'étais un peu honteux quand tout le monde voulait me parler en français, de ne pouvoir parler en Espagnol à personne. Au coup de l'horloge, on suspend la conversation pour réciter, après le dîner, l'Ave Maria, et après le souper le De profundis. On se lève à 5 heures et on se couche à 10 h., comme au Jésus à Rome, les litanies des Saints se disent avant le dîner, l'examen étant avancé d'un quart d'heure. Au réfectoire, toutes les fois que le préfet de lecture dit: repete, le lecteur ôte sa birette et se lève pour reprendre sa phrase.

Nous étions arrivés à Loyola le mercredi 24 oct. un peu après midi, nous avons consacré le jeudi à visiter Azpeytia et Azcoytia, les deux petites villes au milieu desquelles est situé Loyola, à la distance d'une petite demi-lieue; le même torrent qui passe près du château les traverse l'une et l'autre. A Azpeytia, on voit les fonts où St. Ignace fut baptisé; ils sont surmontés d'une statue du Saint avec cette inscription en Basque: C'est ici que j'ai été baptisé. A Azcoytia, nous avons visité la maison de la mère de St. Ignace et la maison Idiaquez qui appartenait à la famille de S. Fr. Xavier, aujourd'hui au Duc de Grenade, héritier de ce fief, comme descendant de la famille. Là demeura longtemps Don Carlos, là il se maria avec la princesse de Beira; là ont voulu loger après lui la reine Christine et la reine Isabelle. Nous avons passé toute la journée du vendredi à respirer l'air de la Santa Casa. Le samedi matin, à trois heures, nous étions debout. Après la messe dite à la Santa Casa, nous avons fait nos adieux, et à 5 h. nous montions en voiture. Nous nous dirigeâmes vers Tolosa: il a fallu gravir de ce côté une des montagnes qui entourent Loyola, deux relais de bœufs, ajoutés à notre équipage de mulets, nous ont conduits au sommet, et là après 3 heures d'ascension, nous avions encore devant nous la Sainte Maison au fond de la vallée. Vers midi nous entrions dans la ville de Tolosa, et nous y attendions jusqu'au soir la diligence pour Pampelune. Nous avions retenu le coupé à S. Sébastien, mais voyez le caprice des langues, le coupé se nomme ici berline, et l'impériale s'appelle le coupé; l'impériale nous a donc été dévolue en bonne justice. Au lieu de dormir trivialement, nous nous sommes récréés à voir et à entendre les conducteurs et postillons du pays. Du haut de leurs sièges, ils ne cessent de haranguer leurs mules, de les appeler par leurs noms propres, tantôt avec un accent de tendresse, tantôt avec des cris sauvages; enfin à tout moment, ils déchargent sur les pauvres bêtes, non pas des coups de fouet, mais des coups de bâton. Vers le milieu de la nuit, nous passions du Guipuzcoa dans la Navarre, et là nous avons eu à subir la formalité des douanes. A 4 h. du matin, nous arrivions à Pampelune. J'ai été dire la messe dans la chapelle dite la Basilicate de St. Ignace, élevée à l'endroit même où il fut blessé. Là était alors la citadelle, aujourd'hui elle est rasée, et cette place est dans le plus beau quartier de la ville. Cette chapelle est fort bien, tout y est plein de St. Ignace, peintures, sculptures, inscriptions; les devants d'autel représentent en mosaïque de marbre la citadelle d'autrefois, avec mille attributs guerriers. Un aumônier dessert cette chapelle: que ne sommes-nous là!

Le lundi matin, nous nous sommes embarqués pour Sarragosse sur un long bâteau couvert, traîné par des mulets, et nous avons suivi le fameux canal de Charles-Quint qui est alimenté par l'Ebre. Vers 4 h. après midi, nous faisions notre entrée dans la ville de César Auguste. Nous y avons passé 24 heures sans nous lasser de voir et de revoir les deux merveilles de l'endroit, la cathédrale de la Séo et surtout l'immense basilique de Nuestra Señora del Pilar. Je crois bien que les puristes y trouveraient à redire, mais c'est prodigieux si ce n'est pas parfait. On m'a permis de dire la messe à l'autel même du sanctuaire si vénéré. On fléchit le genou devant l'antique image comme devant le St. Sacrement, et le prêtre à l'autel après toutes les inclinations d'usage, doit en faire une du côté de la Ste Vierge. Le mardi, vers

5 h. du soir, nous montions dans une grosse diligence attelée de 10 et quelquefois de 12 mulets, deux à deux, jugez de la longueur du train. Nous avions à traverser tout l'Aragon. Je ne crois pas qu'il y ait un pire pays; vrais déserts de la Lybie, sans un seul arbre, sans habitation, ville, rien que du sable, ou plutôt rien que de la poussière; les chemins à tout hasard. Trois hommes menaient notre équipage; un postillon montait un des premiers mulets, le conducteur tenait les rênes, et à côté de celui-ci, un individu chargé de crier et de frapper; toutes les trois minutes, il s'élançait de son siège, courait comme un furieux et tapait comme un enragé avec un bâton sur chaque mulet à son tour. Je vous assure, ce n'est pas la faute de ces braves gens si nous n'avons fait la culbute; une fois surtout, la diligence déjà versée s'est relevée d'elle-même par enchantement. Mais dans quelle poussière nous avons été ensevelis! Cette année précisément la sécheresse et la chaleur sont excessives en Espagne: c'est un incendie. Enfin vers midi seulement nous arrivions à Lerida. Ce n'était plus le triste Aragon, mais la riche et industrieuse Catalogne; puis nous retrouvions le chemin de fer, qui nous portait droit à Manresa. [Il était nuit close quand nous avons été frapper à la porte de la Santa Cueva; ainsi se nomme la maison de la Compagnie à cause de la Sainte grotte qu'elle renferme.] A Manrèse, même accueil qu'à Loyola; ici encore on a voulu garder comme hôtes mes deux compagnons de voyage. Mon imagination s'était complètement fourvoyée sur l'emplacement de cette grotte mille fois bénie et sur la physionomie de cette ville. Au milieu d'un paysage très accidenté et à grandes perspectives, où tout est merveilleusement cultivé, Manrèse s'élève en amphithéâtre, dominée par sa vieille cathédrale gothique; au fond de la vallée roule le torrent sur le bord duquel, de l'autre côté mais en face de la ville, s'ouvrait la grotte de St. Ignace. L'ancienne Cie avait placé là une maison d'un style monumental avec une belle église, sur la hauteur opposée à la ville. Le tout est bien conservé, et maintenant la province d'Espagne a son troisième an à la Santa Cueva. Un escalier taillé dans le roc descend jusqu'à la grotte devenue chapelle; c'est là que se trouve le S. Sacrement et que la Communauté vient faire toutes les visites d'usage. Mon Dieu! quel bonheur d'être ici; d'y être venu seulement! Tout l'intérieur du petit sanctuaire est richement décoré, excepté le pavé et le plafond où le roc est nu. Dans un côté, on a ménagé, à la hauteur d'appui, une petite porte dorée, fermant à clef entre deux anges dont l'un porte le livre des Exercices et l'autre l'étendard de la devise de la Compagnie; quand on ouvre cette porte mystérieuse, on a devant soi deux croix gravées profondément dans le roc, c'est là que furent écrits les Exercices. Nous étions arrivés à Manrèse le mercredi soir, j'ai dit la messe le jeudi matin à la Santa Cueva, et nous avons passé la journée à rechercher dans la ville de Manrèse tous les vestiges de notre père. Depuis ce temps, bien des choses sont sans doute changées; la ville est devenue industrieuse, on y compte aujourd'hui entre 20 et 30 mille habitants, on n'y entend que bruit de machines. Que de choses toutefois encore entières! L'ancien Collège de la Compagnie, grand bâtiment bien conservé, avec une belle église de St. Ignace va nous être rendu; nos Pères font déjà toutes les fonctions dans cette église. C'est juste l'emplacement de l'hôpital de Manrèse du temps de St. Ignace, on a seulement conservé intacte l'antique petite chapelle de cet hôpital, communiquant avec l'église actuelle, et la tribune au rez-de-chaussée où St. Ignace eut son extase de 8 jours, durant laquelle lui fut révélé tout le plan de la Cie. Cette tribune est aujourd'hui une chapelle et j'y ai dit la messe le vendredi matin. Sous l'autel, une statue représente St. Ignace étendu et comme mort. Sur le sol, à l'endroit où reposa la tête du Saint, on ouvre une espèce de soupape en bois recouvrant une plaque d'argent. Voici un autre détail charmant que j'ignorais. Une fois, St. Ignace passant dans une rue, voit une pauvre enfant toute en larmes. Il va droit à elle pour la consoler; elle lui dit que sa poule venait de tomber dans un puits, qui était là à moitié enclavé dans une maison. Le Saint se met en prière, et l'eau du puits monte soudain jusqu'au bord, avec la poule mouillée et noyée, St. Ignace prend la pauvre bête et la rend vivante. Le puits est là toujours, avec une inscription commémorative, et dans la maison appartenant à un brave avocat de Manrèse, il y a une fort jolie chapelle de St. Ignace où l'on dit la messe. Nous avons encore visité la maison Amigand, du nom de la famille; à deux reprises, pendant son séjour à Manrèse, St. Ignace malade, fut reçu là et traité comme un fils de la maison. Il y a encore là une chapelle. St. Ignace qui avait le cœur si bien fait n'oublia jamais la famille Amigand; après la fondation de la Compagnie, il lui écrivit de Rome pour lui en donner la nouvelle, et il ajouta qu'il mettait sa petite Compagnie à perpétuité au service de la famille Amigand, enfin avant de mourir, il fit encore écrire par le P. Polanque, qu'il emporterait sa reconnaissance au Ciel, si Dieu daignait l'y admettre. La famille Amigand

demeure maintenant en Barcelone, et toujours en possession du précieux autographe de notre B^x Père, elle sait bien le faire valoir auprès de la Compagnie, sans qu'il soit possible de lui rien refuser. — Vendredi après midi, nous avons été à Mont-Serrat; cette montagne qui ferme l'horizon de Manrèse affecte les formes les plus bizarres, on dirait une immense construction gothique, des murailles gigantesques avec mille clochetons qui les couronnent. Une fort belle route monte en serpentant jusqu'au monastère; nous avons mis quatre bonnes heures pour arriver au haut. Rien de plus curieux que la position du couvent, si loin de ce monde et si près du Ciel. Tout a dû être magnifique autrefois, aujourd'hui tout a un air de décadence. Dans ce vaste bâtiment il n'y a plus que dix religieux, et il leur est défendu de recevoir des novices. Cependant les offices de l'église se font encore admirablement avec pompe et édification, et l'affluence des pèlerins est énorme.

Lettre d'un scolastique de Léon. Léon, 10 Octobre 1861. Notre maison compte aujourd'hui 130 PP. ou FF., dont quelques-uns appartiennent aux provinces dispersées de Naples et de Sicile. Dieu merci! tout marche à merveille. Nous sommes sous la protection du gouvernement qui nous tolère, grâce à notre titre de Missionnaires futurs, des îles du golfe de Guinée, d'une partie du continent africain, des Antilles espagnoles et des Philippines. Aussi portons-nous même publiquement l'ancien habit de la Cie, et le peuple ne nous connaît que sous le nom de Frailes Jesuitas (moines Jésuites). Ce nom soulève sans doute bien des haines, mais la haute société et la plupart des honnêtes gens nous accordent leur bienveillance. Mgr l'évêque nous est tout dévoué; il nous visite souvent, et a bien voulu nous prêter une jolie maison de campagne distante d'une demi-lieue, où les scolastiques se rendent chaque semaine. Cependant nos ennemis ne cessent de nous décrier et de demander notre renvoi; dernièrement encore l'Hérie et d'autres feuilles périodiques, qui ont grand cours en Espagne, s'écriaient à l'occasion du décret porté contre les révolutionnaires de Loja: "Eh! quoi, on déporte en Afrique et aux Philippines ces braves gens qui après tout n'ont failli que par méprise ou par ignorance, et on souffre que les Jésuites se multiplient et logent dans nos palais, eux qui sont frappés par la loi!" Ce dernier trait était dirigé contre nous, habitants de Léon; car notre maison est un palais, et un palais magnifique; c'était jadis la maison-mère des Chevaliers de St Jacques ou de l'Epée, vrais successeurs des Templiers en Espagne en richesses et en puissance. Le trait frappait aussi, bien qu'indirectement, le confesseur de la reine, ancien novice de la Cie, Mgr Claret, qui vient de convertir l'Escurial en Séminaire, et qui voudrait bien, dit-on, nous le confier. A propos de cet esprit Jésuitique de Mgr, voici une anecdote qui vous fera plaisir, ce me semble: La reine, vers la fin de son dernier voyage en Catalogne, s'arrêta un jour entier à Manrèse pour visiter ces lieux consacrés par la mémoire de notre B^x Père. Elle resta quelque temps et pria à la place même où St Ignace écrivit le livre des Exercices. Puis, s'adressant à un gentilhomme de sa suite: et vous, Monsieur, lui dit-elle, avez-vous fait les Exercices? rien de meilleur et de plus agréable, ceux d'un mois surtout, je vous l'assure par expérience.

Ecoles libres. — Nous n'avons aucune école libre en Espagne; la raison en est simple, et je l'ai déjà donnée: le gouvernement ne nous reconnaît officiellement que comme des Missionnaires pour les possessions d'outre-mer; cependant la Cie dirige les séminaires de Salamanque, de Valence, des Canaries et de Porto-Rico. Les évêques de Coria, d'Urgel, de Barcelone et d'autres prélats ont fait de pressantes démarches pour nous confier les leurs. Mais le petit nombre de sujets disponibles s'est opposé jusqu'ici à leurs instances. — Dernièrement trois Pères se sont établis au petit Séminaire de Burgos. Les Collèges de Porto-Rico et des îles Canaries marchent assez bien. Notre soutien et, pour ainsi dire l'unique Collège de la province fondé sur le pied de la Cie, est celui de la Havane. Il doit avoir pour la rentrée des classes plus de 200 internes. Parmi eux, un ou deux protestants dont on respecte, ou plutôt dont on tolère les croyances. Tous ces enfants ont la permission, dans le courant de l'année, de passer plusieurs jours de vacances au sein de leur famille; et cela pour prévenir deux grands maux attribués à la vie du Collège. Ajoutez que la tendresse des parents aux Antilles et dans l'Amérique du Sud est proverbiale. J'ai lu, ces jours-ci, le programme des derniers examens; ils ont été brillants. Ainsi qu'à Porto-Rico les PP. délivrent aux élèves qui ont suivi les derniers cours du Collège les diplômes de bacheliers-ès-arts et ès-sciences.

Missions. — Les missions données par nos PP. dans différentes localités ont été couronnées des plus heureux fruits. On parle surtout des missions que les PP. Mon et Laderra, anciens scolastiques de Laval, viennent de prêcher dans deux villes de cette province, Bagueza et Villafranca. Villafranca n'est pas moins grande que Léon; elle est indépendante et forme à elle seule un district ecclésiastique, reste assez curieux des institutions anormales du moyen-âge. Il y a longtemps que le gouverneur de ce district désirait y voir prêcher une mission par les PP. de la Compagnie, et il ne cessait de presser les supérieurs en son nom et au nom de ses sujets. Aussi l'accueil a-t-il été des plus bienveil-

bitants; et le gouverneur a voulu que nos PP. fussent logés dans son propre palais. La mission commencée sous de si heureux auspices, ne pouvait manquer de réussir; la multitude accourue était si nombreuse, que les prédicateurs ont dû chaque jour parler en plein air au milieu d'une grande et superbe allée servant d'avenue au palais du gouverneur. Depuis 4 h. du matin jusqu'à minuit, tout le temps était pris par les confessions; quelques-unes étaient de 30 et même de 40 ans. La ville reconnaissante du grand bien opéré, nous a offert le Collège que possédaient nos PP. avant la confiscation sous Charles III; il est beau et fort bien conservé. Mais pour le moment la chose reste en projet; n'étant pas encore solidement établis, la prudence demande que nous avancions pas à pas. — La Compagnie subsiste en Portugal au même titre qu'en Espagne. Le gouvernement portugais nous a cédé une belle maison près de Braga; il pourvoit abondamment à l'entretien des novices et des scolastiques; mais il exige qu'ils portent l'habit et le nom du clergé séculier. Il paraît que de graves questions s'agitent maintenant de ce côté. Un voyage à Rome du R. P. Supérieur du Portugal laisse le champ ouvert aux conjectures; les uns parlent d'un établissement assez avantageux, les autres, d'une tempête à conjurer. Comme les conjectures ne sont pas de notre ressort, je reviens à nos Missions. Tout le haut Arragon, la Gallice et l'Andalousie ont été dernièrement évangelisés. A Lugo, ville de la Gallice, on a brûlé publiquement, après la retraite, quantité de livres défendus. Cet acte de barbarie a soulevé l'indignation des journalistes de Madrid, et le cri d'alarme a été poussé, hélas! trop à temps. Santiago allait voir se renouveler la même scène, le feu de joie s'apprêtait, lorsqu'un ordre du préfet a mis un terme au beau zèle des habitants et sauvé des milliers de livres de la dévastation. La belle province d'Andalousie est extrêmement travaillée par les sociétés bibliques et les socialistes; aussi les prélats, de concert avec les autorités civiles favorisent de leur mieux l'action des Missionnaires. Les succès obtenus répondent aux espérances. Mais que de bien reste à faire!! — Les nouvelles des missions étrangères [illegible] des généralités! Depuis que la Cie est établie aux Antilles, bien des personnes, la haute aristocratie surtout, reviennent à la pratique de la religion. Les Exercices au clergé, les missions au peuple, n'ont pas peu contribué à activer ce mouvement vers le bien. Notre action s'étend principalement sur les Nègres: A Porto-Rico, on les réunit deux fois par semaine dans les différentes salles de classe de notre Séminaire; là, les Messieurs de St Vincent de Paul leur apprennent à lire, écrire etc.... et nos PP. leur expliquent le catéchisme. Ce qu'il y a de plus triste et de plus déplorable, c'est l'abandon où se trouvent 30 ou 40 mille chinois émigrés dernièrement à l'île de Cuba." "Que nous serions heureux, écrit le R. P. Recteur de la Havane, d'avoir un ou deux PP. Français qui voulussent bien s'engager à recueillir cette abondante récolte: Messis quidem multa! Assurément ils n'auraient rien à craindre, voire même ils devraient tout se promettre des Mandarins. Pauvres chinois! Naguère ils fermaient leurs portes au zèle ardent de nos Missionnaires; maintenant qu'ils viennent à notre rencontre, aurions-nous le cœur assez dur pour les abandonner? Les chinois réfugiés à Manille et à Macao sont encore, dit-on, beaucoup plus nombreux; et nos PP. déjà trop occupés ailleurs, sont dans l'impossibilité d'offrir à tous ces malheureux les secours de la religion."

Guyane française — Extrait d'une lettre du R. P. Givre; Cayenne, 15 Mai 1861.

Vous désirez recevoir des nouvelles de notre Mission; de toutes les nouvelles, la plus agréable et la plus consolante est le résultat heureux de nos communions pascales dans l'année 1861. Sur 4,000 transportés confiés à nos soins, plus de 2,000 ont eu le bonheur de remplir leur devoir de chrétien; sans compter les Commandants, les surveillants, les gendarmes, les militaires, en un mot le personnel libre.

A St Laurent du Maroni, le jour de Pâques, le Commandant du Pénitencier, tous les surveillants, le brigadier de gendarmerie avec plusieurs gendarmes, le sergent avec plusieurs de ses soldats, précédaient les transportés à la Ste Table. Sur 515 transportés qui forment le pénitencier de St Laurent, 504 ont rempli le devoir pascal. A ce sujet, je vous raconterai une petite anecdote. Un sous-officier en retard depuis sa 1ère Communion se décida à s'approcher des Sacrements. Grande était son inquiétude: comment se confesser? Ce qui le préoccupait davantage, c'était de savoir si le Père lui donnerait l'absolution, et s'il le trouverait digne de recevoir la Sainte Eucharistie. Notre homme n'en dormait pas, cette pensée le tourmentait. Enfin il trouva un expédient qui le satisfit pleinement, et qui selon lui, ne pouvait manquer de réussir. Il se dit à lui-même: Si j'envoie à M. l'Aumônier tous les certificats de bonne conduite que j'ai obtenus dans les différents postes que j'ai occupés, certainement il ne pourra me refuser et me trouvera digne de l'absolution et de la Communion. Je vais donc les lui envoyer. Il s'empresse

de réunir tous ses papiers, jeunes et vieux, renferme le tout dans une immense enveloppe, et y joint une lettre sur papier grand format commençant par ces mots : Mon Révérend Père, j'ai l'honneur de.... - puis, il explique sa position, prie le Père de prendre lecture des pièces ci-incluses ; lui représente que partout et toujours il a tenu une conduite irréprochable, témoin ses nombreux certificats, et qu'en conséquence il pense que le Père ne le jugera pas indigne du bienfait de l'absolution. Après une exorde aussi insinuant, l'individu est allé trouver le Père et l'affaire s'est parfaitement arrangée sans même avoir besoin de recourir aux témoignages de satisfaction. - Si notre ministère n'est pas aussi fructueux pour la conversion des vivants que nous pourrions le désirer, il ne reste pas stérile pour la conversion des malades et des mourants. Presque tous meurent dans des sentiments admirables de repentir; et pour ces derniers, il n'y a plus à craindre comme pour les premiers le péché d'habitude ou de récidive. - Le mois de Marie est parfaitement suivi dans tous nos pénitenciers. Les Sœurs ont soin d'ériger un magnifique trône en son honneur, et de le décorer. La Sainte Vierge s'élève au milieu des fleurs et des lumières sous un arc de triomphe. Nos transportés ont généralement une grande confiance dans la S. Vierge.

Etats-Unis. - Extrait d'une lettre du P. Thébaud. Collége St John, 25 Juillet 1861. -

Les journaux vous mettent au courant des péripéties principales de notre histoire actuelle. Inutile donc de vous en faire le récit : Désormais l'union est dissoute. C'est un malheur pour un pays dont elle a fait la prospérité pendant plus d'un siècle! On dit autour de nous et on prétend qu'une force extraordinaire déployée aux yeux du Sud, le fera revenir à des sentiments plus fraternels. Rien de moins certain ; des armées immenses se forment : on parle actuellement de cinq cents mille hommes pour le Nord seulement. On obtiendra des succès précédés ou suivis de revers ; mais tout le résultat d'une guerre atroce sera d'en finir par une séparation volontaire ou forcée. Cependant ne croyez pas que nous soyons en anarchie. L'Union fédérale existe pour nous au Nord; le Sud, de son côté, s'est formé une union fédérale ; et quand même le bien commun des Etats cesserait d'être, chaque Etat a une vie propre, et tout marche ici absolument comme de coutume, excepté que les fortunes privées se fondent comme la glace au printemps, et la fortune publique se trouve menacée d'une dette énorme ; tout cela arrêtera pour longtemps le progrès futur. Dans cet état de chose, notre situation comme catholique et religieux s'améliore. Au Nord, les catholiques forment la partie la plus solide de l'armée fédérale, et tout le monde porte jusqu'aux nues la valeur irlandaise. Au Sud, on rend à la religion catholique la justice de dire que toutes les sectes du Nord ont amené l'état actuel par leur fanatisme, et que les prêtres catholiques seuls n'ont été pour rien dans nos troubles civils. Quand la paix se fera, notre sainte religion se trouvera plus respectée que jamais au Nord et au Sud. Malheureusement nous aurons notre part des calamités matérielles. Nous souffrirons de la détresse publique, et individuellement nous aurons à faire des sacrifices.

Nous lisons dans une autre Correspondance : - Plusieurs de nos Pères sont employés auprès des soldats de l'armée du Nord et de l'armée du Sud. Le P. Tissot est parti de New-York avec le 37e régiment qui se rend à Washington; le P. Nach avec un régiment de Zouaves, sous les ordres du colonel Wilson. Ce brave colonel, catholique, et catholique pratiquant, a lui-même demandé un Père Jésuite. Tous les régiments ont leur chapelain, mais la plupart sont des ministres protestants. Le régiment du colonel Wilson peut vous donner une idée de l'état actuel d'une partie de notre population catholique. Le colonel, en formant son régiment, s'est fort peu inquiété de la religion de ceux qu'il enrôlait : maraudeurs, vagabonds, gens sans feu et sans foyer, il a tout ramassé, et il s'est trouvé que sur un millier d'hommes à peu près (les régiments ne forment qu'un bataillon de 8 compagnies d'une centaine d'hommes chacune), tous, à l'exception d'environ 50, étaient catholiques. Mais quels catholiques! quelques-uns à peine avaient fait leur première Communion. Difficilement on se fait une idée de leur ignorance en matière de religion ; mais leur foi supplée à leur manque d'instruction ; elle est en général très vive ; aussi, avant de partir, ont-ils voulu mettre en règle les affaires de leur conscience. Quelques jours avant le départ, un ministre protestant s'est présenté au Colonel, et a demandé la permission de haranguer le régiment ; comme ici la chose ne souffre aucune difficulté, qu'on écoute même avec patience tous ceux qui veulent parler, de quelque parti qu'ils soient ; la demande a été accordée. Le prêche fini, le Colonel à son tour prit la parole : "Eh! bien, mes amis, vous avez entendu ce que le ministre a dit? et tous de répondre que oui. Eh! bien, que choisissez-vous, croire et pratiquer ce qu'il enseigne, ou aller en enfer?. Aller en enfer, se sont écriés tous les soldats. Le pauvre ministre n'en revenait plus ; désappointé, étourdi de l'effet produit par son discours, il entre dans une sainte colère, s'emporte contre le colonel qu'il accuse d'être l'envoyé du diable pour perdre ses soldats, évoque enfin toutes les foudres de son grave ministère. Mais le colonel sans s'émouvoir :

Monsieur le ministre, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, on vous a laissé pleine liberté pour débiter votre sermon. D'ailleurs, vous avez mal interprété la pensée de mes soldats; par l'enfer, ils entendent le pays ennemi qu'ils vont combattre. Là-dessus le ministre est parti assez peu satisfait de l'aventure. Ce trait fait voir dans quel état d'ignorance est plongée la population catholique de New-York; en cela rien d'étonnant : la majorité est un triste composé de malheureuses créatures abandonnées depuis le premier pas qu'elles ont su faire dans la rue, et qui ont grandi au sein du vice et de la dégradation. Cependant, quand la grâce de Dieu leur présente une heureuse occasion, elles se laissent facilement toucher.

Nous empruntons à différentes lettres les détails suivants sur New-York, et sur les travaux de nos Missionnaires dans cette ville : - Malgré les changements produits par la triste guerre qui vient d'éclater, New-York conservera une importance marquée sur les divers États de l'Amérique. Les avantages incalculables de son port, l'heureuse disposition de son territoire qui facilite ses communications avec la plus grande partie du sol américain, ses travaux de tous genres que sa prospérité lui a fait entreprendre et exécuter, tout semble lui assurer la puissance de sa prépondérance acquise. Cette ville est en bonne partie peuplée d'Irlandais émigrés et d'un certain nombre de Français et d'Allemands, qui forment sa population catholique; on en compte de 200 à 300 mille. Il est difficile de dire dans quel dénuement de secours spirituels se trouve cette pauvre population. Les Communautés religieuses sont rares, et ne peuvent prendre, faute de ressources, le développement désirable. Le nombre des prêtres, presque tous Irlandais, est incapable de faire face aux exigences! Dernièrement a eu lieu à Fordham la retraite diocésaine; 25 ecclésiastiques seulement y assistaient, et tout le monde a paru enchanté de cette petite réunion. C'est qu'en effet, comptez une seconde retraite aussi bien fréquentée, un égal nombre qui n'en fait pas, et vous aurez tout le personnel de notre clergé. Que n'avons-nous plus d'ouvriers dans cette partie du champ du bon père de famille! la moisson périt, faute de bras pour la recueillir. Monseigneur voudrait remettre entre nos mains Ward's island; cette île est le refuge des émigrants étrangers, en grande partie Irlandais et Allemands; quel bien on pourrait faire parmi eux, s'ils recevaient plus de secours! le manque d'ouvriers disponibles nous empêche d'accepter cette laborieuse mission. — Une œuvre nouvellement entreprise vient encore de diminuer nos faibles ressources; c'est le lundi de Pâques que nous avons pris possession de Blackwell's island; cette île, située près de New-York, renferme cinq établissements principaux : le grand pénitencier, un hôpital, un dépôt de mendicité, une maison de travail et un autre pour les aliénés; 5,000 personnes habitent ces divers établissements disséminés sur un parcours de deux kilomètres. Le P. Jaffré a été employé le premier à cette nouvelle mission; malheureusement il s'y est livré avec assez peu de discrétion et de ménagements, et la mort nous a enlevé quelque temps après cet excellent missionnaire. Sa perte est de celles qui laissent un grand regret et aussi un grand vide! Le P. Jaffré était un des plus dévoués enfants de la Cie. Vers la fin d'Octobre 1844, il fut envoyé dans la mission de Sandwich nouvellement fondée dans la partie occidentale du Canada. Cette mission encore inculte et délaissée offrait au zèle apostolique bien des âmes à sauver, bien des fatigues à subir; c'est ce que cherchait le P. Jaffré, et à peine arrivé, il se livra au travail avec ardeur. 15 années durant, il resta à ce poste de l'obéissance, sans que jamais on vit ralentir son zèle, sans qu'on l'entendit une seule fois se plaindre de ses fatigues, ou désirer quelque position moins pénible. La mission de Sandwich comptait une petite paroisse distante de 12 milles environ, Maidstone, située au milieu des forêts antiques du Canada. Le P. Jaffré eut à desservir cette paroisse. Il y allait de Sandwich tous les 15 jours, après avoir entendu les confessions et célébré les saints mystères dans une pauvre chapelle en planche, il passait le reste du jour à parcourir les bois environnants pour découvrir les maisons isolées, et ramener à leurs devoirs ceux que le vice ou l'indifférence en tenait éloignés. La coupable négligence d'un prêtre qui avait précédé nos missionnaires dans cette localité, rendait cette tâche plus difficile. Le Père faisait ces courses, partie à cheval, partie à pied, marchant sur un terrain humide et souvent couvert d'eau, ou dans des sentiers embarrassés d'arbres énormes étendus sur le sol; en tout temps et en toutes saisons, il accomplissait ce devoir qu'il s'était lui-même imposé, car sa charité ne trouvait jamais d'excuse pour s'en dispenser; et il faut connaître la rigueur de ce climat pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant au moins la moitié de l'année, pour juger de ses fatigues et de ses souffrances. Les fruits de son zèle furent pour lui la cause d'un surcroît de travail et de peines d'une nouvelle espèce; il devint bientôt nécessaire de songer à la construction d'une nouvelle église plus grande, pour qu'elle put suffire à la population de ce pays, et aussi plus solide et plus décente; il se mit à l'œuvre pour en construire une en briques, mais que d'embarras pour conduire son entreprise à bonne fin, obligé qu'il était de chercher lui-même des ouvriers de bonne volonté, de faire faire la brique, abattre les bois, les débiter et les amener. . . . . et cela sans

autre ressource que le peu d'argent qu'il recueillait dans sa pauvre paroisse en allant quêter de porte en porte. Ces travaux auraient semblé devoir suffire à son zèle; cependant il travaillait encore beaucoup à Sandwich même, où il aidait à desservir la grande paroisse Canadienne-française; il donnait des retraites dans les cantons éloignés, s'occupait de l'instruction de quelques Anglais protestants, se dépensait en toutes manières pour le service et la gloire de son divin maître. — En 1846, il dut diviser ou plutôt multiplier son zèle dans une mission plus importante. Chatam était une ville naissante, située à moitié chemin entre Sandwich et London, presque entièrement protestante. Quelques familles catholiques seulement habitaient la ville elle-même; mais les hameaux et quelques maisons isolées dans les environs en renfermaient un bien plus grand nombre; malheureusement elles ne connaissaient du chrétien que l'origine et le nom, car la privation entière des secours religieux, et leur mélange avec une population, assemblage honteux de toutes les sectes, leur faisait oublier bien rapidement ce qu'ils étaient. Entre London et Sandwich, sur un espace de 36 lieues environ, il y avait une seule église catholique, et qui était desservie par des prêtres Canadiens dont pas un ne parlait l'anglais. Le 10 Mars de cette année 1846, à l'occasion d'une mission donnée dans un village français situé près de cette ville, le P. Jaffrey fut envoyé comme à la découverte. Un marchand Canadien qui y habitait, lui offrit sa maison pour y réunir les catholiques les plus voisins. On comprit de suite la nécessité de secourir cette partie du diocèse de Toronto, et de commencer la construction d'une église. Le Père s'offrit pour cette seconde œuvre encore plus pénible que la première; mais le petit nombre de missionnaires l'obligea de résider longtemps à Sandwich, d'où il allait alternativement porter ses secours à Maidstone et à Chatam. Là, comme à Maidstone, il commença la construction d'une grande église, sans autres fonds que sa confiance illimitée en la divine Providence. Pendant quelques années il continua ce genre de vie; mais enfin les besoins spirituels de la mission de Chatam augmentant, et quelques missionnaires de plus ayant pu être envoyés à Sandwich, il fut établi à demeure à Chatam, seul, privé de la compagnie et du secours de ses frères, et là, vivant dans un entier dénuement de toutes les choses de la vie, au milieu des plus grands travaux; et ce ne fut qu'en 1857 qu'on put lui donner pour aide et consolation un autre Père missionnaire.

A cette époque il avait pu achever son église, bâti un petit presbytère, établi malgré tous les obstacles et l'opposition constante du protestantisme, des écoles libres tenues par des religieuses ursulines; il avait créé une paroisse dans une contrée où il n'y avait avant lui aucun secours religieux. Cependant il était arrivé à l'âge de 60 ans; les supérieurs voulurent lui donner une position moins pénible; vers la fin de 1860 il fut envoyé au Collège de St François Xavier à New-York. L'année suivante 1861, ce digne missionnaire, déjà épuisé par tant de travaux, acceptait avec joie l'œuvre pénible dont il a été parlé. Sa constitution était robuste, mais il oublia qu'il n'avait plus ses forces et sa vigueur d'autrefois; le travail, le climat, l'air malsain qu'on respire dans les établissements de Blackwell's l'affectèrent promptement; et la fièvre typhoïde, jointe aux fatigues de son ministère, nous enlevait en 8 jours un apôtre et un saint! Ses derniers moments ne furent que le couronnement d'une belle vie: dès les premiers jours de la maladie, on l'avertit qu'il fallait se préparer à tout événement. Cette nouvelle fut pour lui l'annonce d'une grande joie; il reçut les derniers sacrements avec toute sa connaissance, avec le calme et l'amour qu'il apportait dans tous ses exercices de piété. Ses facultés s'affaiblirent ensuite graduellement, mais doucement; et le lendemain de l'Ascension, dans l'après dîner du vendredi, le serviteur fidèle allait rendre compte à son divin Maître d'une vie passée tout entière dans l'abnégation et le travail.

Deux PP. cultivent aujourd'hui Blackwell's, ce dernier champ fécondé par ses sueurs, et les fruits qu'ils en retirent les consolent abondamment des nombreuses fatigues d'un apostolat aussi humble que pénible. Des cinq établissements de l'île, le grand Pénitencier est certainement celui qui réclame plus de soin et apporte aussi plus de travail. C'est une des trois grandes prisons de la ville; les détenus y sont nombreux, mais de passage seulement; souvent le même jour nous amène une centaine de nouvelles figures et rend au même nombre la liberté. Ce va et vient des prisonniers n'est pas une des moindres difficultés de l'œuvre. — Un fait singulier étonne beaucoup ceux qui visitent pour la première fois les prisons de New-York: les 4/5 des détenus sont catholiques, et les catholiques forment à peine le tiers de la population! d'où peut venir cette disproportion étonnante! — Un jour que les prisonniers faisaient certaines évolutions, le P. Duranquet assis à une croisée avec un officier de police, les considérait attentivement. L'obéissance et la docilité de ces malheureux le surprit, et il exprima tout haut son étonnement. "Ah! lui dit l'officier, si j'étais le maître, je pourrais en trouver ici 400 à renvoyer chez eux en toute sûreté. Et, si on me laissait faire, j'en aurais bientôt trouvé 400 autres parmi ceux qui les ont mis là, qui les remplaceraient avantageusement."

Cette réponse explique assez l'étonnante disparité; mais la raison principale, c'est que la classe pauvre, où les prisons se recrutent plus ordinairement, compose ici la population catholique. Les tombs ne sont encore qu'une prison préventive, et tout prévenu capable de fournir un cautionnement en argent selon la qualité de l'accusation, jouit de sa liberté tant que dure le procès. Bien peu de nos pauvres gens sont en état de se procurer ce soulagement; beaucoup même n'ont pas de quoi payer un Commissionnaire ou un port de lettre pour avertir la famille.

Samedi, 22 Juin, notre orphelinat de Randell's island a été témoin d'une belle cérémonie; Monseigneur l'Archevêque est venu donner la Confirmation; c'était la première fois qu'il mettait le pied dans l'île. Plus de 300 enfants ont reçu le Sacrement. Dans le nombre se trouvaient même ceux qui n'avaient pas encore fait la première Communion; car plusieurs d'entre eux ne pourront rester dans l'île le temps voulu pour une préparation suffisante. A chaque instant ils doivent s'attendre à être embarqués pour les provinces de l'ouest; c'est là qu'ils grandiront au milieu des familles protestantes, avant même d'avoir pu connaître leur religion maternelle. Espérons que l'esprit de Dieu qu'ils ont reçu sera pour eux un gage de préservation et de salut. Déjà nous avons pu voir par nous-même combien il agit puissamment dans leur cœur. Ils sont tous obligés d'assister, le Dimanche, à l'office et au prêche protestant; cela ne sert qu'à le faire prendre en horreur. Mais entièrement libres de venir à la messe, ils s'y rendent avec empressement, et y prient de tout cœur. Le jour de la Confirmation, les petites filles, au nombre de 80, se sont persuadées qu'il fallait rester à jeun jusqu'après la cérémonie; leurs gardiennes, presque toutes protestantes, n'étaient pas mieux instruites; elles ont par conséquent respecté leur pieuse croyance. La Confirmation commençait à 3 h. après dîner, et ces pauvres enfants n'ont rien pris jusqu'à 8 h. du soir; toutes ont accompli leur jeûne avec tant de joie et de simplicité, que personne n'a pu le soupçonner. Le lendemain, Dimanche, avait lieu la première Communion de plus de 100 enfants. Ces deux jours de fête auront eu pour nous des résultats heureux; car l'impression produite chez tous, protestants et catholiques, a été profonde. La chose la plus urgente en ce moment serait un local convenable; la chapelle est exclusivement réservée aux offices protestants, aussi faute de mieux, nos cérémonies de chaque jour doivent se faire dans la salle de classe.

St François-Xavier a eu, vers la même époque, sa première Communion et sa Confirmation; 500 au moins se sont approchés pour la première fois de la Ste table. Parmi les confirmés, on comptait environ 150 personnes d'un âge assez avancé, presque toutes préparées par les soins du P. du Ranquet. Dans le cours de cette année il a disposé 25 adultes à la réception du Baptême, 75 au Sacrement de l'Eucharistie.

Allemagne – 7 Août 1861.

Nous recevons les détails suivants sur la conversion du Prince d'Isenbourg :

La première éducation du jeune prince avait été catholique. Sa pieuse mère, née princesse de Lœwenstein Wertheim était entrée en mariage mixte avec un prince de l'illustre maison d'Isenbourg, qui avait déjà donné à l'Eglise, avant la réforme, quelques princes évêques. On voulait espérer que ce mariage rapprocherait le prince de l'unité catholique; en conséquence on conseilla à la princesse de souscrire à la condition que les fils qui naîtraient de cette alliance, seraient élevés dans le protestantisme, et les filles dans la religion de leur mère. La jeune princesse avait sans doute une grande répugnance pour une telle union; mais on lui fit croire que le bien de la religion exigeait ce sacrifice; hélas, on en était là, à cette époque! grâces à Dieu l'esprit a changé, et on voit aujourd'hui que ces avantages sont beaucoup plus nuisibles que profitables à l'Eglise, parce qu'ils mènent à cet affreux indifférentisme qui tue tout sentiment religieux; à ce rationalisme pur, qui ne reconnaît et n'admet plus aucune révélation.

Le prince d'Isenbourg fut enlevé jeune encore à l'affection de sa famille; il mourut laissant trois enfants en bas-âge, un fils et deux filles; et la mère fut seule chargée de leur éducation. Avec quelle tendre sollicitude elle remplit ce devoir! désormais, libre de toute influence opposée à ses sentiments religieux, elle pouvait les élever dans la crainte de Dieu, dans la connaissance et l'amour de la Sainte Eglise Romaine. Aussi, le jeune prince, son fils, reçut-il avec ses sœurs, les mêmes principes, la même foi. Entouré de ces pieuses tendresses de l'amour maternel, il grandit et atteignit sa quatorzième année. Le moment de sa première Communion était venu. La mère multiplia ses soins pour l'y préparer. Hélas! le Ciel qui avait ses vues sur le jeune prince, permit qu'elle fut contrariée dans ses desseins avant l'accomplissement de l'acte solennel. La famille du père réclama, un procès fut instruit et dirigé par des tribunaux protestants. La sentence bien prévue fut défavorable à la mère: elle lui enlevait tout droit et toute action sur son fils, lui interdisait de le voir sans témoins; et on l'entoura lui-même de quelques précepteurs, chargés de le preparer à la confirmation. Ainsi séparé de sa mère et des jeunes princesses ses sœurs, il dût subir toutes les influences capables de lui inspirer de l'aversion contre l'Eglise catholique; et nous savons ce que peuvent les plaisirs et les jouissances sur le cœur d'un enfant de quinze ans! pour obtenir plus surement la fin proposée, ses precepteurs se rendirent à Lausanne en Suisse; depuis lors il ne vit plus sa mère qu'une fois par an et seulement en passant. Avec ce travail on parvint enfin à le rendre indifférent, mais non à lui donner un système de religion, ou à lui inspirer de la haine contre notre S. Eglise. Pour tranquilliser sa conscience, les raisons ne manquèrent pas: le Nom qu'il porte, l'héritage qui l'attend, le rang qu'il doit occuper dans la société, tout cela ne lui permettait pas d'examiner davantage; le prince se rendit facilement à ces prétextes spécieux, et la partie protestante triomphait! On maintint cette conduite jusqu'à ce que le jeune prince fut devenu majeur, il y a deux ans environ. Mais durant tout ce temps que de larmes, que de prières de la pieuse mère et de ses dignes filles montèrent au Ciel! l'aînée des sœurs avait obtenu dans une entrevue avec son frère, qu'il porterait la médaille miraculeuse, et lui-même m'a assuré, que malgré toutes les instances qu'on lui a faites, on n'a jamais pu le déterminer à abandonner entièrement la dévotion à Marie. Aussi, témoin de la conduite de cette noble mère et de tout ce qui l'entourait, j'avais toujours comme une conviction, qu'elle serait exaucée; mille fois j'ai essayé de la lui faire partager, mais je n'ai eu d'ordinaire pour réponse, que des larmes et des soupirs; effectivement les obstacles et les difficultés étaient immenses.

Arriva enfin le jour depuis si longtemps désiré! . . . Pendant l'hiver de 1860, le Prince de Lowenstein qui avait épousé la sœur du jeune converti, demanda le Supérieur de notre Maison, pour donner les Exercices dans la chapelle de son château; toute la famille devait s'y réunir, et donner ainsi l'exemple aux employés, appelés à y prendre part. Le jeune prince l'avait

appris, et sans invitation particulière, il demanda à s'y joindre, mais seulement pour entendre les instructions; quand on lui demanda pourquoi il n'assistait pas à la Ste Messe, il répondit que n'ayant pas la foi, il s'y ennuirait: mais cedon, il faut le demander, lui répliqua sa sœur, et pour cela il faut prier. Ce n'est que le jour de la Communion générale, qu'il céda aux instances de sa cousine, Duchesse de Braganza, épouse de Don Miguel, roi exilé de Portugal, il assista à tout l'office de ce jour. Je vous laisse deviner la ferveur de toute cette pieuse famille qui recevait le pain de la vie, vraie communion, à laquelle le jeune prince seul ne pouvait participer; mais spirituellement il en reçut le fruit, comme c'était l'intention de tous les communiants. C'est pendant cette solennité qu'il se fit jour dans cette intelligence, et les ténèbres qu'on avait cherché à y répandre, disparurent instantanément. Sa joie était grande, il eut de la peine à la contenir, et il en garda le secret jusqu'au jour où il vint nous prier de le recevoir sous notre toit, pour se préparer à son retour prochain dans le sein de l'Eglise. Il vint donc pendant le mois d'Avril, et le 2 Mai 1861, il fit dans la chapelle de Mgr. l'Evêque la profession de foi; il reçut en même temps les saints Sacrements y compris la Confirmation.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la fureur dans le camp protestant, car on sait ce que le mot de tolérance signifie chez eux. Encore au commencement de Juillet il y a eu réunion de tous les membres de la famille d'Isenbourg, où l'on a décidé, qu'on emploierait tous les moyens possibles, afin de déshériter le jeune converti; mais il est toujours plein de courage et de confiance, et d'après ce que nous avons appris récemment, la tempête commence à s'apaiser: en cela encore nous espérons que la prière de la pieuse mère sera exaucée.

Cette conversion a été précédée d'une autre également importante. C'est celle du prince Alexandre de Solms, frère utérin du roi de Hanovre, et ainsi allié à plusieurs maisons souveraines de notre pays. Déjà sa cousine Comtesse de Solms, née princesse d'Isenbourg, l'a imité. – Puissent ces nouveaux convertis être le signal d'un grand retour!

Toutes les secousses politiques sont plus ou moins dirigées contre notre Ste Eglise, mais déjà maintenant on peut dire: Salutem ex inimicis.

Les combats des évêques des provinces du haut Rhin ne sont pas encore finis; mais le droit et la vérité se font jour, et nous espérons que l'Eglise y gagnera infiniment plus que des concessions sans fin que les Concordats ont exigées. Ce qui fonde surtout nos espérances, c'est que les protestants eux-mêmes, ceux du moins qui croient encore, reconnaissent qu'humainement tout est perdu, et qu'il faut recourir à Dieu, qui seul peut rétablir l'ordre dans le chaos. Plusieurs prédicants ont demandé que leurs fidèles s'unissent aux Catholiques en esprit de prière, et nous voyons en cela et par d'autres signes, les commencements d'un mouvement assez semblable à celui du Puséisme en Angleterre.

Scolasticat de Laval.  Janvier 1862.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de . . . .

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Hollande. Extrait d'une lettre du F. Zwakenberg. – Maestricht, Novembre 1861.

Avant de vous entretenir plus en détail de nos Maisons, permettez-moi aujourd'hui de vous donner un aperçu général sur l'état actuel de notre petite province. Le nombre des sujets a doublé depuis l'érection de la Néerlande en province; cependant elle ne compte guère plus de 200 membres.

Résidences. – Nous n'avons que deux Résidences proprement dites, la résidence de Groningue et celle d'Oosterhout, fondées ces derniers temps. Les résidences de Rotterdam, de la Haye, d'Amsterdam, de Nimègues et de Ravestein sont de simples paroisses; hormis celle de Rotterdam, elles datent toutes de ces jours où nos Pères, par suite des tristes ravages de l'hérésie, ne pouvaient s'établir autrement; alors la Hollande n'était qu'une Mission, et était administrée comme telle, ainsi qu'il se pratiquait en Angleterre avant la restauration de la Hiérarchie ecclésiastique. Dans ces différentes maisons, nos Pères, outre les fonctions de Curés et de vicaires, ont encore la visite des prisons, des hôpitaux et des maisons d'aliénés; ils s'occupent des soldats catholiques, donnent des retraites au peuple, au clergé et aux Communautés religieuses. Partout les fruits obtenus sont consolants; et ce résultat est dû surtout à l'heureuse influence des congrégations; à Rotterdam, la Congrégation de la Ste famille compte plus de mille membres.

Collèges. – Le Séminaire archiépiscopal de Culembourg, ouvert en 1818 sous des auspices peu favorables, fut fermé en 1825 par un acte du gouvernement de Guillaume 1er. Ce roi, imbu des doctrines les plus perverses, voulait inspirer au jeune clergé ses idées anticatholiques; pour cela il fallait concentrer les études et les confier à des créatures formées par lui et largement rétribuées; il ferma donc le Séminaire de Culembourg, et fonda le Collège philosophique de Louvain: la jeunesse devait aller y puiser avec la science, l'irréligion et la haine de Rome. C'est à l'histoire qu'il appartient de dire les difficultés vaincues, les souffrances endurées, enfin les mille ruses employées pour se soustraire à la tyrannie et aux exigences de ce prince; toujours est-il qu'il pressa l'exécution de sa mesure injuste avec une persévérance digne d'une meilleure cause. En 1840, sous le règne de Guillaume II, son fils, Culembourg vit son Séminaire ouvrir de nouveau ses portes à la jeunesse catholique. Ce fut pour tous, pour le clergé surtout, une vraie joie! Depuis 1825, les jeunes aspirants au Sacerdoce, placés dans la triste alternative ou de suivre les leçons du collège de Louvain, ou de se faire instruire par les Curés de village, se voyaient en conscience obligés d'embrasser ce dernier parti: de là un déficit réel dans l'instruction, et pour le plus grand nombre, incapacité de passer les examens prescrits par le gouvernement. Aussi avons-nous été les bienvenus dans nos anciennes possessions! Le

2.
Séminaire est aujourd'hui en pleine prospérité : plus de 200 élèves suivent les cours de littérature et de philosophie ; chaque année on y compte un certain nombre de vocations religieuses.

Le collège de Katwyk a été fondé en 1831 par Mgr le baron de Wykerslooт, évêque de Curium in p. i. - Alors les enfants des hautes classes de la société laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de l'instruction ; les principes inculqués étaient en rapport avec les temps et les circonstances ; et un besoin réel d'une direction religieuse se faisait sentir. Mgr de Wykersloot établit donc, exclusivement pour eux, le collège de Katwyk, et le remit entre les mains de prêtres séculiers. En 1840, Sa Grandeur a voulu que la Compagnie s'en chargeât. Depuis ce temps le nombre des pensionnaires a été en augmentant, et l'année dernière il montait à 125. Mais que de difficultés il a fallu vaincre et de notre part et de la part des élèves pour atteindre ce résultat ! Car les élèves de Katwyk se préparent les uns aux études professionnelles, les autres aux écoles du Gouvernement. Or, une loi établie dans le royaume sur l'instruction primaire, porte que tous les maîtres d'études professionnelles sont obligés, avant d'enseigner, de passer un examen devant une commission nommée par l'Etat. En présence d'une telle loi, qu'on juge de notre position, de notre embarras surtout ! Hélas ! ce n'est pas la capacité qui décide ordinairement du suffrage des examinateurs, mais bien la bonne humeur ou la protection de ces Messieurs. Et nous, catholiques d'abord, Jésuites ensuite, aller se présenter devant un tribunal ainsi disposé, la recommandation était, en vérité, peu favorable et l'épreuve surtout peu encourageante ! Il fallait cependant se soumettre ou renoncer à l'enseignement primaire et le confier à des laïcs séculiers pourvus du grade requis. Heureusement la vigilance de nos Supérieurs et les soins assidus d'un catholique haut placé ont fait modifier la loi en notre faveur : un acte émané du Gouvernement au mois de Juin 1861 a déclaré que les études professionnelles enseignées au collège de Katwyk ne tombent pas sous les termes de la loi présente.

Cette difficulté levée, il en reste une autre encore plus grande. Ce n'est plus la question d'examen pour les maîtres, mais pour les disciples. Les universités, celle de Leiden surtout, nous sont fortement opposées, et il suffit qu'un élève sorte du collège de Katwyk pour qu'il soit examiné plus rigoureusement, et à vrai dire, refusé quasi à priori ; le temps de l'examen surtout est un temps pénible pour nos jeunes gens, car les allusions et les railleries ne leur font pas défaut. Mais la conséquence la plus funeste de cette persécution est de nous enlever un certain nombre d'élèves avant les humanités ; les parents les placent dans les collèges de l'université ; ainsi ils assurent leur examen, mais ils sacrifient leur innocence ; et ces enfants perdent dans ces dernières années de leurs études tous les fruits d'une première éducation chrétienne.

Du reste, ce changement inévitable n'a rien qui étonne ! Il n'est pas un seul professeur de l'Université qui soit catholique ; dès lors, comment est-il possible que des enfants, lancés à l'âge même des passions dans un milieu d'où sont bannies les mœurs et la foi, conservent et développent les principes religieux puisés à meilleure source ?

Puisque j'ai parlé de nos universitaires, j'ajouterai encore un mot : ils prétendent monopoliser la science, mais ils ne la possèdent pas pour cela. Chez eux dominent la déclamation et la suffisance, bien plus que la solidité. Voici entre autres, un exemple de leurs prétentions en fait de science : dernièrement, un professeur de Leiden a publié un discours où il déclare que dans toute l'Italie et dans toute la France, il n'y a pas un seul homme qui sache la langue grecque. Je vous fais juge d'une assertion si gratuite !

Nous vivons au temps des brochures ; eh ! bien, notre petite Neerlande a fourni aussi son contingent.

La plus remarquable de ces publications, celle du moins qui a eu un plus grand retentissement, a paru cette année, sous ce titre : Les Couvents dans la Neerlande en 1861. L'auteur est un certain V. H...., avocat-général et de plus, Catholique. Sa brochure tend à prouver qu'il y a en Hollande quantité de couvents, mais que tous y existent illégalement. Bien entendu que les preuves n'ont d'autre force que celle que peut donner la mauvaise foi. Le collége de Katwyk a reçu, dans ce libelle, une mention spéciale ; Mr l'avocat-général lui fait l'honneur de l'appeler, une pépinière de Jésuites ; du moins, dit-il, ces dernières années plusieurs jeunes gens favorisés des dons de la fortune et de la nature sont entrés dans la Compagnie. Sur ce point, le pamphlétaire a dit vrai ; cette année encore 4 élèves de rhétorique sont entrés au noviciat. S'il eût connu cette particularité, il aurait fait retentir plus haut encore son quos ego.... Mais il va sans dire que nous ne publions pas sur les toits ces quelques recrues de chaque année. Pour en revenir au fameux libelle ; il a excité chez tous les catholiques une indignation générale ; un grand nombre d'entr'eux, les Evêques en tête, ont élevé la voix et protesté contre ses assertions mensongères. Mais l'avocat-général connait la vérité du proverbe : Mentire audacter, semper aliquid hæret. Hélas ! c'est toujours ce qui arrive. Du moins, le mensonge n'a pas servi à son auteur ; l'avocat V. H. espérait, en frappant les ordres religieux, plaire au Gouvernement et à la franc-maçonnerie ; par là, obtenir une place plus lucrative ; mais l'avenir n'a pas réalisé ses espérances ; et il a retiré, pour tout fruit, de sa belle campagne le mépris des catholiques et la ruine d'un plan assez bien conçu.

Je n'ajouterai plus qu'un mot sur Katwyk ; les élèves du collége se font remarquer par leur piété envers Marie. Ils font tous partie de l'Archiconfrérie de son Cœur immaculé. Pendant le mois de Mai dernier deux élèves de rhétorique ont fait, à l'insu des Pères, parmi leurs condisciples une quête assez considérable ; c'était pour entretenir chaque jour devant l'autel de la Vierge une certaine quantité de cierges. Les anciens élèves qui sont maintenant à Katwyk dans les écoles du Gouvernement ou même dans le commerce, n'oublient pas cette pieuse dévotion de leur enfance ; chaque année, ils se réunissent chez nous pour renouveler leur acte de consécration à Marie.

La Compagnie possède en Hollande un troisième Collége, celui de Sittard. Le nombre des internes s'élève à 60 environ, celui des externes à 70. La maison, ancien couvent des PP. Dominicains, ne permet pas à ce collége de prendre tout le développement désirable. Chaque année, la moitié des rhétoriciens, qui du reste ne sont pas nombreux, entre au noviciat de la Compagnie.

Angleterre. – Extrait d'une lettre d'un Scolastique ; St Beunós, pays de Galle, Nov. 1861.

Ici nous sommes environ 30 théologiens – Dans la maison, nous portons la soutane et la birette ; hors de la maison rien ne nous distingue des séculiers, si ce n'est la couleur de nos vêtements qui sont noirs et le collet romain. Dans ce pays il y a des montagnes assez élevées qui sont déjà couvertes de neige ; très peu de catholiques, des anglicans en petite quantité : les méthodistes forment la secte de beaucoup la plus considérable. Il y a 150 ans que tous professaient encore la Religion Catholique ; mais les habitants privés de prêtres qui connussent leur langue, furent entraînés peu à peu dans le méthodisme. Très peu parlent l'Anglais, ils se servent de leur ancien idiôme le Gaëlique dont les racines sont communes au Breton, au Celtique et au Caldonach ou Ecossais. Malgré tout il reste encore de glorieux vestiges de l'ancienne Religion, entr'autres le culte de Ste Winefrid, vierge et martyre, thaumaturge de ces régions au VIIe siècle. Chaque année elle opère plusieurs miracles. Il y a

4.

trois mois, après s'être lavé avec de l'eau de la fontaine qui lui est consacrée, un militaire irlandais recouvra l'usage de la vue. Cet homme qui était pensionné par l'Angleterre depuis trente ans, a perdu bien entendu sa pension.

Voici en peu de mots ce qu'on peut avancer de plus vrai, à mon avis du moins, sur l'état de la Religion en Angleterre. Les Catholiques sont vraiment fervents; les conversions sans être rares ne sont pas très fréquentes. On a beaucoup d'espérance. Elle n'est pas tant fondée sur la propension des esprits à embrasser la vérité catholique, que sur la dissolution même du protestantisme. Divisé en un nombre infini de sectes, il ne reconnait aucun principe stable; un grand nombre en sont venus à douter même de la nécessité du baptême dont ils ignorent également et la forme et la matière. D'autres tombent dans l'abîme de l'incrédulité; et si l'espérance des richesses et la faveur du Gouvernement n'étaient pas là pour soutenir les ministres de cette église, celle-ci ne resterait pas longtemps debout.

Nous lisons dans une autre Correspondance écrite de Stonyhurst au mois d'Octobre : — Il y a quelques années, les Pères Anglais avaient acheté un terrain dans Londres pour bâtir un Collège, mais certaines circonstances avaient empêché la réalisation de ce projet. Cependant le terrain ne fut pas vendu, ce qui prouvait que le projet n'était pas tout-à-fait tombé dans l'eau. Hé bien, l'affaire vient de ressusciter, mais sous une autre forme; au lieu de commencer un collège à Londres même, ce que les circonstances ne permettent pas encore, on a renvoyé les novices de Beaumont-Lodge où ils étaient et l'on y a placé les Juvénistes rhétoriciens, auxquels on joindra tous les jeunes gens du monde qui voudront venir. Beaumont-Lodge est à une lieue de Londres, sur le chemin de fer. Les journaux catholiques ont publié qu'au mois d'Octobre on y recevrait un nombre limité de jeunes gens ou d'enfants pour les études classiques: ce sera le noyau d'un futur collège. Ce pas nous dédommagera de n'avoir pu ouvrir un Collège à Londres même. Le nombre des élèves à Stonyhurst s'augmente, on commence à espérer d'atteindre le chiffre de 300 pensionnaires, ce qui serait magnifique. La province d'Angleterre compte maintenant 5 collèges y compris Beaumont Lodge. Stonyhurst et Liverpool ont toutes les études, le Mont Ste Marie n'a que jusqu'à la troisième. Glascow, commencé il y a deux ans, se compose surtout d'enfants pauvres. En outre, nos Pères dirigent un grand nombre d'écoles dans les paroisses. A Preston ils ont plus de 5,000 enfants. — Vous voyez donc que jusqu'à présent, notre petite province prospère, par la grâce de Dieu, mais ce sont les sujets qui nous manquent; cependant le noviciat est très-bien pourvu cette année, il y en a déjà une douzaine qui y sont entrés.

Cette année nous avons passé nos grandes vacances dans l'île de Man entre l'Angleterre et l'Irlande; car c'est la coutume de cette province, depuis plusieurs années, d'envoyer ainsi les communautés de jeunes gens prendre ces jours de repos dans quelque endroit où il y ait changement d'air et plus de distractions qu'à la maison. Nous avons pu visiter toute l'île: huit jours suffisent pour cela. L'île était jusqu'à ces derniers temps indépendante, elle appartenait d'abord aux Derby, puis elle passa au duc d'Athol; c'est le présent duc d'Athol qui vendit son droit de suzeraineté au gouvernement Anglais pour une somme, dit-on, de 700,000. Il avait bâti au milieu de la charmante baie de Douglas un palais qui lui avait coûté 40,000. Ce palais est maintenant le premier hôtel de l'endroit, et s'appelle *Castle Mona*.

L'île de Man est encore gouvernée par des lois différentes de celles de l'Angleterre, la population est d'environ 52,000 âmes dont 2,000 sont catholiques. L'histoire de la Religion en cette île est très-intéressante. Le catholicisme y était complètement interdit; au commencement de ce siècle il n'y avait pas un seul catholique. Deux émigrés français vinrent à deux reprises, et commencèrent à travailler un peu

en secret, mais sans faire beaucoup, les Jésuites irlandais s'en occupèrent vers 1825, et puis de nouveau l'abandonnèrent pour des raisons qu'il serait trop long de détailler. Maintenant c'est une mission du diocèse de Liverpool. Mgr. Goss y entretient constamment 3 prêtres, qui ont 2 églises et 5 écoles. C'est un beau progrès. Les armes de l'île sont trois jambes pliées au genou et placées en triangle, avec cette devise :

"Quocumque jeceris, stabit."

Canada. Lettre du P. Choné aux Scolastiques de Laval.-

Mission de Ste Croix. Wikwemikong, le 21 Août 1861. - La Congrégation de la Ste Vierge fondée par le P. Hanipaux, mon prédécesseur, produit les plus heureux résultats : la fréquentation des sacrements y est en honneur; mais elle est surtout un puissant préservatif contre la démoralisation qui menace de tout envahir. La source de cette démoralisation est le besoin : le besoin de nourriture et de vêtements. Nos Canadiens ont bien une petite branche de commerce dans le sucre d'érable, le blé d'inde, la pomme de terre et quelques céréales, mais les marchands prennent peu de ces produits, excepté le sucre qui est toujours recherché, et le prix en est très-modique, pour ne rien dire de plus. Aussi plusieurs se dispersent dans les îles du lac pour faire quelques barils de poissons et les vendre aux barques qui sillonnent les eaux d'alentour. Là, le désœuvrement, les liqueurs fortes que leur vendent à la dérobée les écumeurs de lac, le mauvais exemple, la privation de secours spirituels durant longtemps, (j'appelle longtemps un mois ou deux), produisent ce mal qu'un séjour de plusieurs mois autour de l'église ne peut guérir. Pour apporter remède à cette plaie, nous avons essayé de les arracher à ce genre d'occupation et de les appliquer à la culture de la terre sur une plus grande échelle. Un grand nombre semaient du blé de printemps; mais obligés de le transporter à plusieurs journées de distance pour le faire moudre, quelques-uns se sont rebutés, les autres ne recueillent que ce qu'ils peuvent, dans un voyage, charger sur leurs petits bâteaux.

Il y a quelques années, l'Agent du Gouvernement leur a dit de construire une maison sur un cours d'eau, leur faisant espérer, que la maison une fois terminée, il leur procurerait un moulin; la maison construite, l'administration a répondu que l'argent lui manquait. C'est la seconde fois que le Gouvernement fait défaut à sa promesse et sur le même objet. Voyant les choses à ce point, nous avons cru devoir nous mettre en frais pour procurer un moulin à notre mission. Nos Supérieurs ont encouragé notre oeuvre, et la Providence aidant, nous espérons la conduire à terme et construire la précieuse machine au printemps prochain. La culture de la terre augmentée par ce moyen, donnera à nos sauvages la facilité de multiplier les animaux, et de fournir ainsi au besoin de nourriture à leur goût.

Pour subvenir au besoin de vêtements, nous avons appelé à notre secours une Congrégation religieuse de femmes; elles sont chargées de développer parmi les nôtres le goût et la pratique du travail. Notre but est de cultiver le chanvre et le lin, de les faire travailler par les femmes, comme on fait dans nos campagnes en France. Plusieurs savent déjà filer, tricoter, quelques-unes tisser. Nous achetons du coton filé, et quand la laine de nos moutons manque pour la trame, nos femmes-tisserands déchirent en petites lanières les chiffons d'indiennes et en confectionnent une étoffe que les autres se disputent à haut prix.

Voici une des raisons qui ont déterminé ces différentes entreprises : la convoitise, dit-on, ouvre de grands yeux sur l'île que nous habitons; on fait sonner bien haut que les blancs y formeraient de beaux établisse-

ments, que c'est une excellente terre perdue, occupée comme elle est par une poignée de sauvages paresseux, qui n'en tirent qu'un peu de blé d'inde, des patates, du sucre et du bois pour se chauffer, etc. la conséquence est claire. Or il me semble que le département des affaires indiennes veut réduire les habitants de l'île, à donner par une inaction forcée, gain de cause à ces bruits calomnieux. J'ai dit comment les sauvages sont obligés de se borner dans la culture des céréales; j'ai insinué les efforts héroïques de plusieurs d'entr'eux pour cultiver le froment; j'ai fait entendre combien ils désirent un moulin; les efforts qu'ils ont fait pour mériter la réalisation des promesses de l'Administration, la réponse qui leur a été faite par celle-ci, tandis qu'elle a entre les mains une somme qu'elle aime mieux leur distribuer à 7 fr. 50 c par tête, avec des retenues par ci par là, plutôt que de la faire valoir en tuteur aimant et intelligent. J'ajouterai encore deux faits: le premier: dans les commencements de l'établissement, leur agent avait promis un moulin s'ils réalisaient une telle quantité de froment. Et voilà les sauvages de gratter la terre avec leurs mains et leurs pioches pour en faire sortir du blé, mais la quantité n'était jamais assez grande, et ils se sont rebutés. Cependant à cette époque l'agent paraissait bien dévoué à leur bien, mais selon toute apparence, il n'obtenait pas tout ce qu'il désirait. Deuxième fait: il y a 14 ou 15 ans, lorsque j'étais sur le point de procurer à la mission le moulin tant désiré, il parut dans les journaux au nom du Gouvernement une adjudication pour un moulin sur l'île, à l'usage des sauvages; je me désistai donc, et quelque temps après je quittai la mission, et l'adjudication tomba à l'eau.

Autres faits: l'Administration ou son agent défend aux sauvages de vendre un morceau de bois. Elle les oblige donc de brûler sur place les bois de leurs défrichements. Je me trompe, elle fait travailler le sauvage, et Mr l'agent donne la charge à son fils de vendre le bois aux Steam-boats, en escomptant au bucheron 2 fr 50 par corde, et encore celui-ci est-il obligé de transporter son bois sur son petit bateau et de le placer sur le quai. Il ne faut pas oublier que tout cela se fait sur l'île et du bois de l'île. Le sauvage pourrait vendre des pieux de cèdres, des perches de clôture, des bois à l'usage des menuisiers, des tonneliers, etc. du bois de chauffage; sauf à l'administration de veiller par de sages règlements à la reproduction des forêts. Elle a son agent sur l'île, dont l'occupation est..... je ne pourrais pas trop spécifier quelle, si toutefois elle ne ressemble pas par trop, comme on a déjà pu le deviner, à celle de ce médecin qui surveillait la table de son patient, et qui, sous prétexte d'hygiène, apposait au moyen de sa baguette magistrale, un cruel veto sur tous les plats auxquels le malheureux affamé portait la main. Il faut avouer que, si la raison de cette conduite n'est pas le dessein formé de soumettre le sauvage à une condamnation bien méritée; cette condamnation en serait du moins une conséquence qui aurait quelque couleur de logique en qui la porterait.

Vous étonnerez-vous après cela que nos pauvres sauvages craignent d'être expulsés, si j'ajoute encore que Mr l'agent a déjà fait aux chefs des diverses bandes de l'île des demandes de cession? plusieurs l'ont déclaré hautement; les nôtres tiennent tout dans le plus profond secret; ils paraissent être de connivence avec Mr l'agent, qui d'ailleurs ne veut ni écouter, ni même recevoir personne autre que les dits chefs. A mon arrivée ici, des plaintes et des craintes me furent communiquées. Je répondis que si les choses en étaient à ce point, ils devaient se connaître et s'unir. On revint à la charge, je fis la même réponse en indiquant le moyen, sans espérance toutefois qu'ils osâssent se mettre à l'œuvre. Mais les choses étaient mûres. Voilà donc que sans m'avertir, quelques-uns d'entr'eux convoquent tous les hommes et les jeunes gens, on signe une

formule d'union contre toute tentative de la part des blancs. Cela fait, on appelle les chefs au nombre de trois. Ils se présentent, on leur propose de s'unir à leurs frères. Un des trois accepte la proposition. Les deux autres allèguent qu'il faut préalablement consulter l'agent et s'en rapporter à sa décision. Alors un de la bande qui avait mis les choses en train, se lève : deux chefs refusent de s'unir à nous ! eh ! bien, que ceux d'entre vous qui les croient indignes de nous commander, lèvent, comme moi, le bras ! et aussitôt une forêt de bras prononce la déchéance des deux chefs réfractaires. Vers neuf heures du soir, une députation entre dans ma chambre, me présente la formule d'union signée par plus de 200 personnes, et me prie de la bénir. Quelques jours après, les chefs déchus viennent à leur tour me raconter l'affaire. Un catéchisme de 1ère Communion me pressait ; je me contentai de leur répondre qu'ils avaient tort de ne pas faire cause commune avec leurs frères, et pour plus amples informations je les remis à trois jours. Mais ils ne revinrent pas. Cependant ils ne cessèrent de s'adresser à moi pour la confession. J'ai appris que les femmes même s'étaient réunies chez nos maîtresses d'école, voulant elles aussi, signer une formule d'union. Mais ce ne fut qu'une tentative. -- Pour compléter cette première démarche, d'après quelques paroles que j'avais mêlées à dessein dans certaines confidences, au mois de Juin dernier, il se réunit dans un village plus central de l'île une députation de tous les villages. Là, on a confirmé l'union. Ceux qui n'y étaient pas encore entrés se hâtèrent de donner leurs noms, et les nôtres revinrent avec trois nouveaux chefs. Je n'étais pas au village à leur départ. Je savais que la réunion devait avoir lieu, mais je n'avais pas de plus amples informations, parce qu'ils savent que je tiens à ce qu'ils agissent seuls. Des trois nouveaux chefs, deux remplaçaient ceux qui avaient été cassés pendant l'hiver ; le 3e succédait à son père, celui-là même qui avait accepté l'union et qui était mort depuis cette époque. Le 3e jour après leur arrivée, il y eut grand gala. On avait tué un vieux bœuf ; les tables étaient disposées dans une enceinte derrière la maison d'un des dits chefs. J'allai donner la main aux héros de la fête, comme je l'avais promis sur l'invitation qui m'en fut faite, et je mangeai avec eux un petit pain que je pris dans une corbeille, ne voulant pas me mettre à table. De retour chez moi, j'écrivis en forme solennelle aux trois présidents de l'assemblée que moi aussi je les invitais avec tous les jeunes gens à la prière du soir ; que là, devant notre Souverain Maître, j'avais quelque chose à leur dire. Hommes et femmes répondirent à l'invitation et l'église était pleine comme aux jours de grande fête. Je vous fais grâce du discours et pour le fonds et pour la forme. Seulement je dirai que j'insinuai alors la nécessité d'un conseil de justice chargé de faire des règlements et de veiller à leur exécution. Ce fut un premier jalon planté.

Avant ce conseil central, les chefs de ce village avaient rédigé une lettre contenant des plaintes contre leur agent. Cette lettre devait être envoyée à une autre tribu du côté de la vallée du Détroit, à l'extrémité sud du lac. Elle me fut apportée et j'en pris connaissance. Après lecture : "Vous agissez, leur dis-je, comme des enfants.... A quoi bon envoyer vos plaintes contre votre agent à une autre tribu ?.... Moi, à votre place, je prendrais copie de cette lettre, j'y mettrais les plaintes que vous avez à faire vous-même, et je l'enverrais au Gouverneur." - Mais, nous n'avons personne pour traduire et envoyer ! - "eh bien ! apportez-moi votre lettre, je la traduirai et enverrai le tout". L'avis fut accepté et les plaintes rédigées, signées, traduites et expédiées.

Or, au commencement de 61, le Gouverneur ordonna un recensement de tout le Canada. —

8.

-Conformément à cet ordre, Mr l'agent envoya à nos chefs une feuille imprimée en Anglais, où il déclarait la volonté du Gouverneur; mais sans explication aucune : première cause de mécontentement et de défiance. Ne sachant pas au juste de quoi il s'agissait, et interprétant selon leurs dispositions précédentes l'idée d'un recensement; ils arrivent chez moi au moment où je partais pour une excursion; c'était le 1er Mars. Le P. Kolher leur explique de son mieux ce qu'on demandait. Comprirent-ils? ne comprirent-ils pas? tant est-il qu'ils s'aheurtèrent à l'idée qu'il y avait anguille sous roche, et résolurent de ne pas obéir. Quand je fus de retour, plusieurs vinrent séparément me demander ce que j'en pensais. Sur ces entrefaites, je lus dans un journal une circulaire adressée par Mgr l'Evêque de Montréal aux fidèles de son diocèse; elle expliquait le but et les motifs de ce recensement; je profitai de cette circulaire, et j'engageai publiquement tout le monde à se prêter aux ordres du Gouverneur. Mais voyant que je ne pouvais vaincre leur méfiance contre l'agent, j'ajoutai : si vous ne voulez pas faire le recensement entre les mains de votre agent, et que le Gouverneur y tienne, il vous enverra un Commissaire, et alors vous pourrez expliquer votre pensée et les motifs de votre mécontentement; ainsi il y aura pour vous un avantage. Ils s'arrêtèrent à leur première idée, et le refus de donner leurs noms et les moindres détails fut résolu par toute l'île. Au printemps, Mr l'agent se rendit dans le village, établit son bureau dans la maison d'une de ses créatures, un des deux chefs déchus. Les hommes convoqués s'y rendirent sans difficulté, mais refusèrent obstinément de répondre. Mr l'agent en qui cette obstination ne contribua pas peu à déplacer les humeurs déjà un peu soulevées par ce qu'il avait appris de leurs dispositions, leur adressa quelques reproches et alla jusqu'à leur dire : "C'est votre prêtre qui vous empêche de donner vos noms". Il n'y eut qu'un cri pour protester énergiquement contre une telle imputation : "C'est un mensonge, s'écrièrent-ils; qui t'a dit cela? - Ce sont des gens d'esprit, dignes de foi - Nomme-les - et il nomma les deux chefs déchus. Alors ils s'élevèrent avec encore plus de force contre la calomnie, et se séparèrent. De ce pas ils s'en vinrent tous à la maison et me firent appeler. Je trouvai la chambre remplie. L'un d'eux prenant la parole : Nous sommes de mauvaise humeur, dit-il; le chapeau blanc Wabiwiokwan (nom de l'agent) nous a dit que c'est toi qui nous a empêchés de donner nos noms; et ils me racontèrent leurs protestations. Pour arrêter le feu, je coupai la parole : ne vous troublez pas, leur dis-je, vous savez ce que je vous ai dit; cela doit vous suffire. Je n'ignorais pas non plus et je vous en ai averti d'avance, que l'on rejetterait la faute sur moi, etc.... Bref, je les renvoyai en paix!

On sait que l'administration fait abattre le bois par les sauvages, et se charge elle-même de la vente. A la fin de 1860, j'ai conseillé à mes Canadiens de faire cesser cet état de choses, et je leur ai fait comprendre qu'il était nécessaire pour cela de construire un quai à la pointe de l'île; mais les stigmates de l'esclavage étaient encore trop sensibles! Au mois de Juillet, en revenant d'une excursion, j'appris qu'ils avaient commencé. Ils y travaillèrent une semaine, puis plusieurs de la bande se retirèrent sous divers prétextes. Dans une assemblée du conseil de Congrégation, je parlai de l'entreprise. Je me fis apporter la liste des travailleurs. Rayez de votre bande, leur dis-je, tels et tels, des hommes qui travaillent un ou deux jours, et ne sont pas constants à l'ouvrage ne doivent pas être admis dans une entreprise. Mais voilà le temps de ramasser vos foins : travaillez-y cette semaine, et lundi prochain vous irez reprendre votre travail. Mes paroles ont un bon effet : voici la 3e semaine qu'ils travaillent, et ils sont constants.

Mais un fait assez singulier est venu un instant troubler leurs travaux. Je ne sais comment un bruit a couru; et dans les circonstances présentes, nos sauvages donnent à un bruit un fondement sérieux. Il a donc couru le bruit que des arpenteurs devaient vers le milieu de l'été parcourir notre île; par suite, émotion générale. - On me consulte, et à plusieurs reprises; toujours je réponds: "n'ayez pas peur, avant que cela ait lieu, le Gouvernement entrera en négociation avec vous. Du reste, vous pouvez l'empêcher". - Or, voilà que dernièrement une petite barque paraît dans la baie: 6 ou 7 gentlemen débarquent, se promènent dans le village, visitent notre église. Personne ne s'en inquiète. Mais, ô comble d'infortune! il y avait dans la bande un arpenteur connu d'un jeune homme du village. Ils s'abouchent. Le pauvre sauvage tire aussitôt la conclusion: voilà les arpenteurs .... les sauvages sont dépossédés!! L'alarme se répand, on vient me voir. J'écoute tout, puis je parle de courage, de confiance: mais sans succès, la crainte était trop grande!! Le lendemain matin, quelques jeunes gens montent à cheval, courent à l'endroit où se fait le quai, avertissent du danger les travailleurs; d'autres à force de rames vont mettre un autre village en garde contre l'ennemi. Vers le soir tous nos ouvriers du quai entrent dans ma chambre tout mouillés - "Avez-vous donc fini votre quai"?... non, mais voilà que les arpenteurs sont arrivés. - "On me l'a déjà dit, mais je n'en crois rien; d'ailleurs, vous savez ce que je vous ai dit". - Ils sont allés à Manitouaning pour s'entendre avec l'agent. - "Je les ai vus partir à cheval, et même il en est un qui est tombé de son cheval." - "Attendons qu'ils reviennent". - Mais il en est resté ici - "Où sont-ils?" - Ils ont leur tente au bord de la baie. - "Eh bien! allons-y" - et nous voilà partis. J'entre dans la tente, la réception se fait à l'anglaise; j'adresse la parole en anglais: n'y a-t-il personne parmi vous qui parle français? - Non, nous sommes tous anglais, purs anglais. - "Eh bien, Mr je m'expliquerai comme je pourrai en anglais. Nous venons savoir qui vous êtes, à quel dessein vous venez ici? - En voyage de plaisir purement.... Après quelques paroles échangées, j'expliquai l'énigme à mes hommes, et nous nous en allâmes comme nous étions venus, avec la différence que mes pauvres sauvages avaient laissé un gros poids dans la tente. - Cette alerte me fit plaisir; elle me prouva encore une fois que dans un cas de danger, nos sauvages ne reculeront pas, et que leur union amènera de bons résultats!

Le 8 Juillet je suis parti pour le Nipissing, situé à 4 ou 5 journées d'ici, toujours par eau; deux hommes robustes me conduisirent sur un canot d'écorce long de deux brasses et demie environ. De trois malades pour lesquels on était venu chercher le Missionnaire, il n'y en eut qu'un qui m'attendit. Tout en arrivant j'allai le voir à deux lieues environ de mon pied-à-terre. Neuf jours après, nous le transportâmes dans une petite île. Là, il attendra sa résurrection qui, je crois, sera des bénites: il est mort dans les meilleures dispositions et revêtu de l'habit du salut. -

Les sauvages du Nipissing sont divisés par petites bandes sur divers points du rivage. Dès que la nouvelle de mon arrivée se fut répandue, ils vinrent camper autour de moi, et furent constants jusqu'au dernier jour, malgré la difficulté de se procurer de quoi vivre. Il y a parmi eux une famille remarquable; le chef est un métis qui fait la traite avec les sauvages. Je ne sais comment il peut gagner sa vie. La justice préside à son commerce, je dirai une scrupuleuse justice. Sans aucune instruction, mais d'une admirable droiture de cœur, jamais il ne se permettrait une action ou une parole qu'il saurait en quelque chose contraire à la loi de Dieu. - Voici un trait que je dois rapporter

dans toute sa simplicité comme lui-même me l'a raconté : "Un jour, me dit-il, un jeune homme demeurant à quelque distance d'ici vint voir mon enfant, et voulut l'emmener avec lui. Mon enfant vint me demander si je trouvais bon qu'il allât avec son ami. Cette demande m'embarrassa. Je savais qu'il se passait entr'eux des choses qui ne sont pas bien bonnes. Je lui dis : "Si tu vas avec ton ami, il y a danger, peut-être vous passerez la nuit à danser.... en tout cas si tu veux le suivre, tu seras ici avant la nuit". - Il partit donc, et ne revint que le lendemain. A son arrivée, je lui dis : tu ne m'as pas obéi ; tu t'es laissé entraîner ! Après ces paroles, je le quittai, et j'allai dans ma chambre ; j'étendis sur la table une image du crucifix avec une autre, puis je le fis entrer : qui est celui-là qui a été cloué sur la croix, mon enfant ? pour qui a-t-il souffert ainsi ? et si nous n'en profitons pas....? Je n'en pu dire davantage, et je le laissai là, aimant mieux lui donner à réfléchir que de parler moi-même, parceque, ignorant comme je suis, je n'aurais pas su dire ce qui convenait". - Le jeune homme a 22 ans, et une autre personne qui le connaît fort bien m'a dit que jamais elle ne l'avait entendu répondre à son père ! Le reste de la famille est à peu près de la même trempe. A mon retour, le jeune homme était à la tête du canot, tandis que le père gouvernait ; bien des fois, le père lui donnait une direction dans les passages difficiles ; bonne ou mauvaise, celui-ci la suivait aussitôt sans qu'un trait du visage trahît le moindre sentiment opposé. Et cependant, rarement j'ai vu une nature plus vive !

Résultat des travaux dans le courant de cette année :

Confessions particulières .. 3.120	Discours, instruct. catéch. 340.	Communions . 4.160.
Confessions générales 22	Baptêmes d'adultes .... 2.	1ères Commun. . . 60.
		Excursions . . . 22.

Extrait d'une lettre du P. Perron. - New-York, 29 Septembre 1861.

Ici et dans tout le Nord, le contre-coup de la guerre se fait sentir ; chaque jour la misère va s'augmentant parmi le pauvre peuple. Mais nous n'avons pas la guerre elle-même ; ainsi tout est tranquille autour de nous, maintenant du moins. Dieu veuille nous conserver cette paix, et la rétablir dans les autres malheureuses contrées !

Nos œuvres de New-York marchent toujours bien. Celle de Black-well's Island prend chaque jour de nouveaux accroissements ; deux PP. y sont fixés à demeure nuit et jour, la ville leur paye une pension, et ils prennent leur nourriture avec les autres employés de l'île. - Plusieurs PP. seront consacrés cette année à l'œuvre si importante des Missions, et tout semble promettre d'heureux fruits, car les populations catholiques se montrent partout avides de la parole de Dieu, et empressées de profiter des secours religieux : Ainsi au commencement du mois d'Août, un des Nôtres a été envoyé dans une petite ville, située à une centaine de milles au Nord de New-York ; c'était uniquement pour remplacer le curé obligé de s'absenter pour quelques jours. Sans doute, ni le curé, ni le Père ne songeaient à une mission. Mais le premier Dimanche de son arrivée, le Père avertit ses nouveaux paroissiens que, puisqu'il était leur pasteur pour quelques jours, il voulait leur consacrer tout son temps ; qu'il était à leur disposition à toute heure de la journée ; que ceux, par conséquent, qui voudraient accomplir leurs devoirs, n'avaient qu'à se présenter ; qu'ils [illegible] les bienvenus. Ce fut l'unique sermon, et il suffit : la presque totalité des paroissiens

est venue se confesser et recevoir la Ste Communion. La veille des Dimanches et de l'Assomption, la foule des pénitents était si nombreuse, que la plus grande partie de la nuit était employée à entendre les confessions.

Les nouvelles de nos Collèges du Maryland et du Missouri sont loin d'être bonnes. La guerre a occasionné un décroissement sensible dans le nombre des élèves. Les PP. du Missouri ont fermé un Collège; et un instant on a cru que celui de Georgetown allait subir le même sort. On l'a cependant ouvert, mais avec un petit nombre d'élèves, vu que les meilleurs d'entr'eux affluaient des Etats du Sud; en outre le collège est situé au milieu même du camp qui défend Washington. Pendant les vacances, il a servi de caserne à plusieurs régiments. Les Collèges du Nord sont en pleine prospérité. La distribution des prix a été des plus brillantes à Fordham et à St François-Xavier. Monseigneur l'Archevêque y assistait avec un clergé nombreux, et beaucoup de personnes du plus haut rang. St François-Xavier avait été naguère, par acte du Gouvernement, décoré du beau titre d'Université; aussi a-t-on profité de la distribution pour conférer quelques grades. Ce titre contribuera, nous l'espérons, à son accroissement. Dernièrement, pour répondre aux nouvelles obligations qu'il impose, le R. P. Général a permis de bâtir. Les travaux ont été commencés vers le milieu du mois d'Août; déjà les fondations d'une aile sont hors de terre, et tout donne lieu de croire que dans un an elle sera habitable; une fois terminée elle suffira longtemps encore, avec les bâtiments que nous avons déjà, pour un nombre considérable d'élèves; plus tard, Dieu aidant, on complètera l'ensemble. La rentrée comptait plus de 280 enfants: nous n'avions pas encore atteint ce chiffre. La population catholique voit cette prospérité de bon œil; c'est qu'elle sent le besoin de bons prêtres pour la soutenir dans la foi, et aussi de Maîtres dévoués pour ses enfants abandonnés jusqu'à ce jour.

Le P. Nash vous a communiqué quelques nouvelles de la Floride. Ce Père, comme le disait ma dernière lettre, y avait été envoyé en qualité d'Aumônier au régiment des Zouaves du brave Colonel Wilson. Ce régiment est maintenant dans l'île de Santa-Rosa, à la baie de Pensacola, en vue et à portée des batteries ennemies qui bordent la côte. Le climat, les privations et plusieurs tempêtes effroyables l'ont fortement éprouvé. Le Père a eu lui-même beaucoup à souffrir; mais au milieu des maux qui l'entourent, Dieu a béni et bénit encore son ministère. Il est aimé et respecté de tous depuis le Colonel jusqu'au dernier soldat; les quelques protestants qui font partie du régiment sont aussi pleins de vénération pour lui. Tout le monde peut aller le trouver à toute heure; et même, pour attirer les hommes, il a plein pouvoir de dispenser du service au besoin. Ainsi sa dernière lettre, datée du 13 Août, nous annonçait qu'il avait déjà reçu, à cette époque, tous ceux que la grâce avait touchés; qu'il n'en restait plus qu'un petit nombre, et que ceux-là avaient besoin, pour se convertir, d'un avertissement sévère du bon Dieu. Le Colonel est un brave et loyal militaire, en même temps qu'un chrétien dévoué. Un jour que le P. Nash, plus fatigué qu'à l'ordinaire, ne mangeait pas à dîner, un officier protestant, qui était là, dit assez haut qu'il faudrait donner au Père un congé de deux mois pour aller respirer un air plus pur; ce n'est pas la première fois que pareil propos se renouvelait; du reste, il ne parlait ainsi que par un sentiment de compassion. Le Colonel l'entendit. Aussitôt il prend un air sérieux, et d'un ton assez significatif il demande au Père si cette pensée vient de lui ou s'il l'approuve. Comme on le pense bien, le P. Nash était loin de partager le sentiment de l'officier; il répondit en conséquence, qu'il regarderait comme un déshonneur, un manque à ses devoirs, de

12.
quitter le poste dans de telles conjonctures." Et vous seriez, reprit le Colonel devant tous les officiers, le premier prêtre catholique à infliger un pareil déshonneur à son église. Que les ministres protestants, qui font un métier de leur position, abandonnent leur poste au moment du danger, c'est tout naturel! Mais vous, votre devoir est de rester ici; et, viendriez-vous à mourir, vos os blanchis nous resteraient encore pour nous enseigner à nous autres hommes, à faire notre devoir jusqu'à la mort"! Ces paroles et l'approbation entière que le Père y donna ne servirent pas peu à ranimer le courage de tous. Après le dîner, le colonel prit le Père et parcourut avec lui tous les quartiers; puis il visita plusieurs autres troupes de terre et de mer, établies près de son campement; et partout il déclara qu'il permettait à son chapelain de recevoir quiconque voudrait s'adresser à lui. Sans doute la joie de ces malheureux soldats fut grande; il y en avait tant parmi eux qui n'avaient pas vu de prêtre depuis plusieurs années! Un bon nombre a profité de la grâce offerte. Ce qui rend le Ministère plus pénible, c'est la profonde ignorance de la majorité des soldats. La plupart, nous écrit le P. Nash, n'ont d'autre marque de leur titre de chrétien que l'habitude qu'ils ont conservée de faire le signe de la Croix le matin en se levant et le soir en se couchant!! presque tous sont d'origine irlandaise.

Guyane Française – Cayenne 1861. Lettre du R. P. Girre. –

Ce pays ne ressemble à aucun pays de France: Immense étendue de terre, littéralement couverte de forêts ou de verdure perpétuelle, immenses plaines noyées en partie, chaînes de montagnes dans tous les sens, voilà le pays; les côtes sont habitées. Dans l'intérieur vivent en sauvages des milliers d'Indiens, autrefois evangelisés par nos Pères, maintenant délaissés. La colonie est passée aux mains des Pères du Saint Cœur de Marie qui exercent le ministère sous l'autorité d'un Préfet Apostolique. Pour nous, comme vous le savez, nous ne nous occupons que de la transportation. Les côtes de la Guyane ont cent lieues d'étendue en suivant les rivages de la mer. La profondeur des terres va se perdre dans le territoire Brésilien.

Cayenne est une ville de quelques milliers d'âmes. Les rues y sont tirées au cordeau; en fait de monuments, on y voit l'Hôtel du Gouvernement, ancienne résidence de nos Pères. L'église peu remarquable, une belle caserne, un Hôtel-Dieu assez important, quelques belles maisons de particuliers; c'est tout. Quant à la population, rien de plus varié. Il y a un peu de toutes les nations, comme de toutes les couleurs, des Africains, des Indiens, des Chinois, des Coolis, des cuivrés, des mulâtres, des Créoles, des blancs en minorité. Comment cela s'arrange-t-il? chacun vit comme il peut. Les noirs ne vivent presque de rien. Les blancs vivent de tout à peu près comme en Europe. Tout arrive de France par les navires marchands, la farine, le vin, les légumes secs, la graisse etc. Les pays voisins fournissent des bœufs.

Administration. Il y a un gouverneur ayant des pouvoirs extraordinairement étendus, il y a des tribunaux civils et militaires, police, municipalité. En un mot, nous avons un peu de tout ce que vous avez. – Sous le rapport religieux: Les noirs ont beaucoup plus de piété que les blancs et sont remplis de foi. Les blancs laissent de côté les sacrements, l'assistance aux offices. Il n'y a à proprement parler que quelques petits villages en Guyane; c'est-à-dire, agglomération de familles. Le reste est épars dans les forêts. Les paroisses au nombre de 8 ou 10, ont une population si disséminée,

qu'on les appelle quartiers. Un Commandant civil y remplit toutes les fonctions de Maire, Commissaire de police, Juge de paix etc. La population de la Guyane ne monte qu'à 25,000 âmes.

Le sol est vraiment meurtrier. Dès qu'on y touche, les exhalaisons qui s'échappent de terre donnent les fièvres aux Européens et souvent la mort à ceux qui l'ont remuée, c'est ce qui explique comment la transportation n'a presque rien fait ici pour la colonisation. On a fait des essais sur plusieurs points qu'on a été obligé d'abandonner plus tard. La culture de la canne à sucre que l'on fait dans les marais est très nuisible aux blancs. En somme, il y a peu de culture et ce n'est pas une culture comme en France. On met le feu dans une partie de la forêt, le bois brûle jusqu'à la hauteur de quelques pieds de terre, toutes les souches restent debout, et entre ces souches l'on plante manioc, maïs, Roucou et le reste. Le maïs sert spécialement à nourrir la volaille qui abonde dans le pays et remplace le veau, le mouton et les autres animaux domestiques.

Vous avez une petite idée du pays, parlons maintenant de la transportation. La transportation est tout-à-fait en dehors de la colonie, elle est divisée en 10 pénitenciers, placés généralement dans des lieux écartés ou sur de petites îles. C'est là qu'on retrouve la physionomie de nos villages de France, excepté qu'on n'y voit ni femmes, ni enfants. L'église et le clocher y dominent les habitations. Le presbytère est auprès de l'église. Les cases des transportés, pouvant contenir de 40 à 60 hommes, bâties sur deux lignes, forment une rue qui a un nom particulier. L'hôpital, la maison des Sœurs, celles des officiers, commissaire, médecin, commandant, forment le beau quartier de l'endroit. Nos églises sont généralement belles, quelques-unes sont riches en ameublement, autels, chaires, confessionnaux. Nous avons des ébénistes distingués. De plus le bois du pays est remarquable par sa beauté.)

Nous travaillons par tous les moyens possibles à rendre bons nos transportés. Qu'elle est belle notre mission! parler à des hommes qui n'ont plus d'espoir dans ce monde, dont la position malheureuse rappelle les fautes passées, à des hommes qui ont si grand besoin des consolations de la religion. Il en est sans doute qui résistent à la grâce. Il en est aussi qui font de sérieux retours vers Dieu, et qui deviennent un sujet d'édification. La fréquentation des sacrements, la prière habituelle leur font supporter avec résignation les peines attachées à leur malheureuse position. Ils n'ont point généralement l'espoir ni le désir de retourner en France. Mourir ignoré dans un coin perdu de la Guyane est l'ambition de plusieurs: Si Dieu ne m'avait pas arrêté, disait un de ces transportés, j'aurais marché toute ma vie dans le crime. Sans la religion qu'ils seraient malheureux! J'en ai vu qui souffrent les plus grandes douleurs avec un courage héroïque et puisent leur force dans le crucifix. Où voulez-vous qu'on la trouve, si ce n'est là, disait un autre transporté. Nous vivons au milieu d'eux, ils nous appellent leur père, et en effet nous sommes tout à eux: priez Dieu qu'il bénisse nos travaux et qu'il nous protège. — On voit ici des maladies extraordinaires. Quant aux fièvres, on s'en tire à force de quinine. Il faut en prendre et la fièvre s'en va. Mais nous voyons des plaies, des ulcères, des ongles incarnés qui font peur. Il y a des transportés qui depuis un an sont sur leur lit, les plaies sont comme au 1er jour: quelquefois elles semblent se cicatriser, elles se ferment; au bout de quelques jours ces mêmes plaies se rouvrent avec des douleurs plus cruelles et l'on aperçoit des vers rongeant les chairs de ces malheureux. On finit par couper la jambe à un grand nombre. Et au milieu de tout cela on trouve des sentiments admirables de patience et de résignation chrétiennes qui nous édifient.

14. Maduré – Un de nos correspondants de Tronchiennes nous a communiqué une lettre du P. Cravau, missionnaire au Maduré ; nous reproduisons l'extrait suivant :

Négapatam, Juin 1861.

L'oeuvre des Brahmes dont j'ai parlé dans les lettres précédentes marche aujourd'hui de la manière la plus consolante. Les petits payens qui la composent apprennent les prières et tout ce qui concerne notre Ste Foi ; de plus ils assistent à tous les exercices religieux comme les chrétiens. Au nombre des payens se trouve un enfant, on ne peut plus, prévenu des dons de la grâce. Lorsque je le rencontrai pour la première fois, il pouvait avoir de 8 à 9 ans. Sa candeur me plut, et après avoir causé quelque temps avec lui, pour l'aider à vaincre sa timidité, je lui parlai du bon Dieu et du Ciel. Aussitôt il me comprit, et avec une simplicité enfantine : "Père, me dit-il, jusqu'ici je n'avais jamais entendu parler du bon Dieu. Cependant, je ne crois pas que le bon Dieu soit fâché contre moi : car aussitôt que vous m'avez appelé en son nom, je suis venu ; et je ne le quitterai jamais". Cette réponse naïve montre sans doute une âme toute privilégiée ! L'enfant était orphelin, je le pris et l'emmenai avec moi pour lui apprendre les prières. Je ne l'avais que depuis quelques jours et je remarquai qu'il se rendait à l'église assez souvent ; là, il demeurait des demi-heures prosterné devant le St Sacrement. Cette piété, dans un enfant payen, m'étonna ; je me demandais ce qu'il pouvait dire à Dieu dans ces prières si longues, lui si jeune encore, et que j'instruisais depuis si peu de temps. Par curiosité, je l'interrogeai, et il me répondit : "Je dis au bon Dieu : je ne suis qu'un tout petit enfant, devant vous, je ne suis qu'un peu de poussière ; par moi-même je ne puis rien faire de bon ; si vous voulez me sauver, vous devez vous-même tout faire. Puis, je demande à Dieu de me donner le baptême le plus tôt possible". – Un jour que j'étais allé visiter les chrétiens et les payens disséminés dans les bois, je me fis accompagner du petit orphelin. Nos pas nous conduisent assez avant dans la forêt, et nous finîmes par nous engager dans un labyrinthe d'épines et de minguiles, la nécessité nous obligeait d'avancer. Mais comment ? Il fallait les traverser sur une largeur de plusieurs mètres ; pour moi, la chose était facile, mes souliers me mettaient à l'abri de tout. Moins heureux, mon petit compagnon, comme tous les payens de son âge et de sa condition, marchait nu-pieds, n'ayant pour tout vêtement qu'un simple morceau de toile. Je m'avance le premier pour frayer un chemin et le tirer d'embarras. Mais lui se met à ma suite, marche sur les épines et arrive avec moi. Etonné de ce courage je lui demande s'il n'a pas été blessé. Et voici sa réponse : "Père, quand j'ai vu tant d'épines, j'ai eu peur, mais voyant que vous passiez, j'ai dit à la Ste Vierge : ma bonne Mère, voyez, le Père veut que je passe sur ces épines. Mais, c'est impossible ! La Ste Vierge me dit alors : ne craignez rien, passez ; je vous soutiendrai et il ne vous arrivera pas le moindre mal. Aussitôt je me suis jeté au milieu des épines, et je n'ai pas éprouvé la moindre piqure". – Cet enfant n'a pas encore reçu le baptême !

Dernièrement j'ai été témoin d'une conversion assez frappante. – Une Bayadère de la grande pagode jouissait d'une réputation extraordinaire de beauté ; toute l'attention payenne de Négapatam se portait sur elle. La jalousie finit par s'en mêler, et les autres Bayadères prirent la résolution de se défaire de la nouvelle divinité. Elles payèrent un homme, celui-ci obtint de passer la nuit chez elle, et il la frappa pendant son sommeil. La blessure était mortelle. On m'avertit du danger de la

malheureuse, et j'accourus. Je m'attendais à trouver un enfant du démon, mais Dieu avait changé son cœur. Elle me reçut avec joie, je lui administrai le baptême; quelques heures après elle mourait. Ses dernières dispositions ne me laissent aucun doute sur sa prédestination!

Chine — Zi-Ka-Wei, 12 Août 1861. Extrait d'une lettre du P. Vuillaume.

Vous voulez des nouvelles de notre Chine!!! Pauvre Chine, disons-nous ici de temps en temps, quand donc se convertira-t-elle? J'ai souvent entendu des payens me dire: que l'Empereur se fasse chrétien, ou qu'il reconnaisse seulement à son peuple le droit d'embrasser la religion chrétienne, et nous sommes à vous. Sommez ces gens de tenir parole, ils avouent bien l'avoir donnée, mais ils vous échappent par une autre porte. C'est à Xam-hai seulement, parmi les pauvres réfugiés de cette province ou des autres, qu'on peut compter un nombre consolant de nouveaux baptisés. Le monde lettré, le monde commerçant, le monde riche, dans la généralité, n'en reste pas moins qu'autrefois, indifférent et même antipathique à la nouvelle de son salut. Dans mon district, je n'ai enregistré cette année que la conversion d'une famille infidèle, sans parler d'une douzaine d'autres individus épars. Cependant, j'administre un peu plus de quatre mille chrétiens presque tous fervents. La grande majorité se confesse plusieurs fois l'an.

A trois reprises différentes, dans le courant de cette année, j'ai été porter secours au P. Pingrenon, chargé du district de Tsom-min. De Xam-hai au Tsom-min, il faut un jour de marche. Mon dernier voyage dans ce district m'a donné l'occasion de rendre visite au premier Mandarin de l'île; c'était au nom du Père Pingrenon, et il s'agissait de faire cesser la persécution qu'exerçait contre les chrétiens un payen riche et puissant. J'envoyai d'abord porter mon passe-port Franco-chinois à la Préfecture en guise de carte et demandai une audience; elle fut accordée pour deux heures après midi.

Au moment du départ arrive un homme du tribunal qui me dit: On est bien fâché de ce contre-temps, mais le Mandarin vient de monter en palanquin; il se rend à la pagode Chem-hoam pour y traiter d'affaires publiques, très-pressantes; veuillez donc attendre à demain. — C'est précisément pour des affaires d'intérêt public que je viens, répliquai-je à l'envoyé; ma chaise est prête, voilà les quatre porteurs; je pars, nous irons rejoindre Son Excellence à la pagode.... Attendez, attendez un instant, me dit aussitôt une nouvelle estaffette; je crois bien que le Mandarin n'est pas sorti et qu'il vous attend au tribunal.

La morale de cette petite histoire, c'est qu'on voulait éviter de voir le Missionnaire. Je me mis donc en chaise dans un accoutrement assez singulier: l'habit chinois ordinaire, le chapeau de paille conique, orné de ses longs poils rouges, les bottes de soie noire; mais au lieu du surtout de cérémonie, un long manteau de drap noir, qui me sert souvent de couverture en voyage. Durant le trajet de l'église à la préfecture, je récitais mon chapelet; j'ai toujours éprouvé que c'est la préparation la plus facile et la meilleure aux démarches qui demandent un peu de politique; car c'est un genre dans lequel les chinois grands et petits nous surpassent infiniment. Une grande foule me suivait sans autre démonstration que celle de la curiosité.

A mon arrivée, je trouvai la vaste cour d'entrée encombrée de monde; cependant on fit place à la chaise et on me déposa en face du tribunal où siége ordinairement le Mandarin. Comme je

16.
n'avais pas envie de m'arrêter là, je restai bien tranquillement assis dans ma guérite portative attendant l'invitation d'aller plus avant, c'est-à-dire, jusqu'au hoa-tin (la cour des fleurs); c'est la salle de réception. Le Mandarin, revêtu de tous ses insignes, m'attendait sur le troisième degré du pavillon. C'est un vieillard qui passe la soixantaine. Il me reçut d'un air souriant; de mon côté, je tâchai de lui rendre le salut comme il me l'avait fait, et puis, avant de s'asseoir commença l'assaut obligé des civilités chinoises. C'était à moi de céder, et je me laissai conduire à la première place du côté de l'Orient. Alors je remis au Mandarin une lettre du P. Pingrenon. Il la lut et relut pendant un quart d'heure, et se tournant vers moi: C'est bien, me dit-il, nous arrangerons cela à la satisfaction du Père. C'était l'entrée en matière d'une conversation qui dura plus d'une heure. Les demandes et les réponses se succédèrent d'abord et sur moi et sur le P. Pingrenon: "Depuis quand avons-nous l'honneur de vous posséder dans notre pauvre pays?... Votre cadet honoré frère n'habitait-il pas, il y a cinq ans, votre honorable préfecture!... etc. Mais insensiblement la conversation devint plus générale; nous parlâmes des Missionnaires, du traité de Pékin, de l'influence du catholicisme, des savants Européens et Physiciens, et Astronomes, et Géographes qui ont peuplé la Chine d'une foule d'excellents ouvrages.

Le grand Mandarin dit entr'autres choses: "Maintenant, la France et la Chine ne font qu'un; l'Empereur des français et le nôtre sont de parfaits amis!! Il dit encore au sujet des Missionnaires: C'est un bonheur pour nous qu'ils viennent nous instruire". - Oui, sans doute, lui répondis-je; car c'est le bonheur et le vrai bonheur que vous apporte le catholicisme. De là, je pris occasion de lui expliquer le but de notre mission; comment nous ne quittions notre patrie, nos parents et nos amis que pour ramener les hommes au service de Dieu, et à la connaissance de J.C. son Fils.-" Etes-vous du Ja-su-Hiao? interrompit le Mandarin. (Ja-su-Hiao, c'est-à-dire, religion de Jésus, est le nom dont s'intitulent ici tous les protestants). - Oui, je suis du Ja-su-Hiao, mais tous ceux qui prétendent en être, ne lui appartiennent pas réellement. Ils prennent ce nom, et ne sont, comme les Huam-si, que des déserteurs et des rebelles à l'autorité légitime établie par Dieu. Bref, après avoir causé plus d'une heure, comme je l'ai dit, et sur tant de sujets divers, nous nous séparâmes. L'affaire qui m'avait amené fut depuis réglée. On obtint du moins que notre persécuteur s'abstint de nouvelles vexations.

Extrait d'une lettre du P. Ravary - Chang-hai, le 24 Octobre 1861.-

En Europe, nous dit-on, l'horizon est bien sombre. Ici, le ciel du Céleste-Empire n'est pas plus serein. Les difficultés augmentent, les évènements se compliquent; la position devient de plus en plus difficile. Que deviendrons-nous? En Chine comme en Europe, nous n'avons qu'un refrain: "En avant, matelots, contre les flots. En avant, quand même! à la garde de Dieu! »- Les rebelles font des progrès dans notre pays. Depuis un mois, ils commettent dans nos chrétientés voisines de Chang-hai, les atrocités d'usage. Dans la partie, appelée Pou-nê, c'est-à-dire au sud de la rivière qui coule devant Chang-hai, ils ont entassé des ruines. Nous avons là huit à dix mille chrétiens; ils n'avaient pas encore souffert. Les Brigands, (c'est aujourd'hui la formule à l'ordre du jour du journal Anglais de Chang-hai, jadis si partisan de ces nobles Messieurs.) Les Brigands sont entrés dans ce pays il

y a un mois. Ils ont visité à peu près toutes nos chrétientés, faisant leur infâme métier, saccageant, brûlant, tuant. Soudain sauve-qui-peut général, pêle-mêle plein de confusion. Le P. Olive, qui venait d'hériter de ce district au dernier Stat[us], a déployé, avec un jeune Père Chinois, son compagnon et son digne émule, tout le zèle et le courage possible, pour régulariser le plus possible, cette fuite précipitée. Une fois cependant la position devenait plus dangereuse. Bon nombre de chrétiens, hommes, femmes et enfants, se trouvaient acculés près de la rivière, autour du Père, fuyant l'incendie et la mort. Les rebelles n'étaient pas loin, et les moyens de transport manquaient pour traverser la rivière. Heureusement notre brave et généreux Amiral Protet, prévenu à temps par nos Pères, apparaissait dans ces parages avec un ou deux navires de guerre! Jugez du bonheur qu'ont dû éprouver à la vue de leurs sauveurs, les Missionnaires et les chrétiens! Intimidés, épouvantés par la présence de ces grosses machines, (chose incompréhensible pour nos brigands), les rebelles ont reculé un peu. Tous les fugitifs, les femmes d'abord avec les enfants, puis les hommes, ont pu gagner assez vite la rive opposée, où le danger était plus éloigné. Le R.P. Supérieur, à la demande de l'Amiral, a fait trois petites excursions dans ce pauvre pays, sur les vapeurs, envoyés à plusieurs reprises, non pas précisément pour attaquer et poursuivre les rebelles dans l'intérieur des terres, mais pour les effrayer, les tenir en respect, et puis, pour donner plus de facilité à nos chrétiens en fuite de trouver un abri. La présence de ces navires a fait du bien, et surtout a empêché bien du mal. Le R.P. Lemaître a pu de son côté, voir les Missionnaires, visiter, encourager quelques chrétientés désolées, et prodiguer à beaucoup d'âmes abattues les consolations de la charité et de la Religion.

Après quelques jours de pillage, les Brigands ont quitté ce pays, pour porter dans un lieu plus sûr, l'immense butin qu'ils avaient fait. Quelques jours après, ils revenaient de nouveau. Ils y sont encore aujourd'hui. Les chrétiens sont donc sur le qui-vive; ils se sauvent au premier indice du danger, reviennent furtivement, fuient encore de nouveau, pour revenir le lendemain, et essayer de terminer le travail de la moisson du riz. Hélas! le travail est léger cette année, et cependant la moisson est belle! La raison en est toute simple. Les rebelles se chargent de la faire pour leur compte, et souvent ils ne permettent pas aux propriétaires légitimes de glaner le peu qui a échappé à leur vandalisme.

Dans l'autre partie de ce district se trouve le P. Lainé. Il nous trace le plus désolant tableau de l'état de ses chrétientés. Partout le deuil et l'image de la mort. Si nous traversons la rivière, et que nous nous avançions vers l'Est, nous rencontrerons le district du P. Sica. Ce district est encore le plus malheureux de tous; presque toutes les chrétientés de ce Vénérable Vétéran avaient beaucoup souffert, Mais cette année, c'est bien plus affreux. Huit à dix fois, il a fallu subir la cruelle visite de ces ravageurs de province. Aussi, ce bon Père a besoin de s'armer de toute sa vertu et de tout son courage, pour ne pas succomber sous le faix de tant de tribulations. Le P. Gonnet avec ses chrétientés anciennes et nouvelles, se trouve à peu près dans la même situation. Ces deux Pères surtout, par la présence habituelle des Rebelles dans leurs districts, ne peuvent exercer, depuis un an, qu'une très petite partie de leur ministère habituel. Ils vont faire quelques visites par-ci par-là; mais après cinq ou six jours, le fameux cri plein de terreur se fait entendre: Zam-mao lê tsê, les Rebelles arrivent, et aussitôt il faut plier bagage et revenir à Zi-Ka-Wei. Il y a un mois environ, tout l'horizon était en feu sur toute la ligne, depuis le Nord-Ouest,

jusqu'au Sud-Ouest de notre maison, à 2, 3 et 4 lieues seulement de distance. Nos cent troupiers français voyaient tout, trépignaient de déplaisir; ils auraient bien voulu courir sus. Mais la consigne était là. Et d'ailleurs quel profit pouvaient-ils en tirer? Ces hordes pillardes ont un mérite reconnu, celui d'une vitesse de jambes incroyable. A l'approche de nos braves, ces bandes de canards sauvages se seraient envolées à tire d'ailes pour revenir deux ou trois jours après s'abattre sur les mêmes lieux, et sans doute pour y faire plus de dégâts encore que la première fois.

Près du district du P. Lainé, nous avons encore un autre district, appelé Pou-tom, pays plus fertile, plus riche, où se rencontrent nos plus belles et nos plus nombreuses chrétientés. C'est le district des PP. Hélot, Della-Corte, Vuillaume et Desribes. Dans la dernière excursion des Rebelles, au mois de Septembre, nous avons craint beaucoup pour ce beau pays. Grâce à Dieu, il n'en a rien été! Il y a 8 jours, chrétiens et payens se sont entendus pour enrôler 200 Manilois et Tagals; en ce moment ils sont installés, et doivent protéger le pays. Ils ont déjà remporté quelques avantages; hier, ils ont du commencer une attaque plus sérieuse pour débusquer les Rebelles d'un ou de deux gros villages. Nous n'en connaissons pas encore les résultats. Ce moyen est bon, mais il ne peut être de longue durée. Outre la difficulté pécuniaire de plus de 20,000 piastres par mois, chaque homme recevant une piastre par jour: c.a.d. 6 francs environ, il peut surgir bien des complications qui arrêteront les efforts et la bonne volonté de ces protecteurs improvisés. Et alors qu'arrivera-t-il? Dieu le sait. Pour nous, à Chang-hai, nous sommes toujours restés assez tranquilles, vivant au jour le jour. D'après le dernier Courrier, dit-on, les Français doivent évacuer le pays pour rentrer en France. Seront-ils remplacés par l'infanterie de marine? Quand et comment? A la garde de Dieu! Nous ne craignons rien. Nous sommes à notre poste.

Le Courrier de Pékin nous apprenait, avant-hier, que les Rebelles avaient voulu attaquer la possession Anglo-française de Tche-fou, point occupé par les Français l'an dernier, avant d'aller attaquer les forts de Ta-Kou. L'Amiral Protet, qui se rendait à Tien-tsin se trouvait là sur ces entrefaites. Il prit ses dispositions, fit opérer le débarquement des forces disponibles, mande 150 hommes de Ta-Kou et commence l'attaque. Mais trois obus, tombés au milieu des Rebelles, ont suffi pour les disperser. On s'est mis à leur poursuite, mais les oiseaux s'étaient déjà envolés. Le plus malheureux de l'affaire, c'est que deux M.M. Américains, Ministres, ont voulu parlementer. Le chef de la bande les a entendus, puis pour toute réponse, les a livrés à la soldatesque, qui les a maltraités de toute manière, et a fini par les brûler. Cette mort a excité partout la plus vive sensation. Les Anglais et les Américains crient à la vengeance. Que feront-ils? – La jeune veuve d'un de ces M.M. vient d'arriver à Chang-hai. La présence de cette femme désolée contribuera beaucoup sans doute à exciter le patriotisme de nos nobles alliés. L'une des victimes est ce Mr. Holmes, qui longtemps, grand admirateur des Rebelles, a fini l'an dernier, par écrire ce beau et long mémoire, où il prouve à l'Evidence, qu'avec ces misérables, il n'y a rien à faire et rien à espérer; qu'en fait de religion, ils sont pires que les Musulmans. Ce mémoire, cette rétractation solennelle a produit dans les idées du plus grand nombre, un heureux fruit de conversion.

Extrait de la Correspondance mensuelle du R. P. Lemaître. Chang-hai, 5 Octobre 1861. –

Le P. Clavelin et le P. Sentinier sont retournés dans leurs district au milieu des Rebelles. Le P. Sentinier m'écrit que personne ne le moleste, qu'il fait mission et que Dieu bénit ses efforts. Ses chrétiens ont moins souffert que nous n'avions pensé, et presque tous ont pu rentrer chez eux. Il vient de baptiser 50 catéchumènes; 2,000 se préparent encore. – Le P. Clavelin écrit de Tsang-zo que les difficultés ne manquent pas, mais que pourtant il n'est point troublé dans son travail. Le chrétien qui remet sa lettre me dit que les fidèles n'ont plus rien à souffrir depuis que le gouvernement des Rebelles est établi chez eux; mais cette paix durera-t-elle longtemps?

Le beau district du Pou-nê vient d'être dévasté par les Rebelles: les pertes de nos chrétiens ont été considérables; 15 ou 20 d'entre eux ont été tués dans cette dernière invasion, un même nombre a été envoyé captif: on assure que plus de 10,000 payens ont disparu. Pauvre pays! Ce qui est désolant, c'est que les soldats impériaux, ordinairement d'accord avec les Rebelles, pillent et incendient dès que le danger approche, puis se sauvent en laissant aux Rebelles le soin d'achever leur œuvre de destruction. Le pauvre P. Olive que j'ai visité pendant la tourmente, était tellement affecté des malheurs de ses chrétiens qu'il en était malade. Mais votre serviteur, que la vue de tant de maux a rendu moins sensible, lui dit: "Il ne s'agit pas maintenant de pleurer ceux qui sont morts, mais de sauver la vie à ceux qui sont menacés". Et le cher Père s'est montré tout le temps d'un calme et d'une générosité admirables. Déjà un petit Père chinois qui se trouvait sur les lieux nous donnait de beaux exemples de dévoûment. Impossible de dire les misères que j'ai vues; je pourrais moins encore dire combien j'ai été édifié et consolé de trouver tant de vertu dans la plupart de nos chrétiens. Dieu aura pitié d'eux, et les récompensera par de nombreuses conversions.

Maintenant le grand district du Pou-tong, avec ses 20 à 25,000 chrétiens se trouve à découvert. Nos Pères du Nord vivent dans une plus grande sécurité. Le traité s'exécute assez fidèlement. Pourtant les Rebelles font aussi du mal dans ces parages. Mgr. Desflèches m'écrit qu'ils dévastent tout au Sse-tchuen, au Koué-tchen et au Yien-nan. Nous apprenons encore qu'ils ont commis des atrocités au Chang-tong, et qu'ils auraient tout détruit, si l'Amiral Protet n'était pas arrivé juste à temps. – Les Anglais ne tarissent pas sur le compte du vaillant Amiral français qui a sauvé leurs vies et leurs fortunes. – Quant à Chang-hai, les rebelles convoitent depuis longtemps cette riche proie; les Mandarins déclarent ne plus rien pouvoir pour la défense du pays, et tout est confié aux troupes européennes.

Nos braves commerçants, qui ont longtemps favorisé les Rebelles, ont maintenant une peur qui nous fait rire. Car nous sommes tous persuadés que ces bandits, forts seulement contre les faibles, ne viendront point attaquer des Européens si bien gardés. Nos établissements étant avancés dans le faubourg et à la campagne, sont plus exposés, mais pourtant ils n'ont rien à craindre tandis que nos soldats y sont.

Au milieu de mille choses qui font de la peine, comme incendies, pillages, meurtres, enlèvements, le bon Dieu nous console par la foi et la patience de nos chrétiens, et la conversion de quelques payens.

Laval – Œuvre de N. D. de Beauregard.

Nos Lettres de Laval ont déjà fait connaître l'œuvre de Beauregard, que dirigent plusieurs de nos Pères. Cette œuvre soutenue par la charité et le dévoûment de quelques familles chrétiennes a pour but

20.

de former à la vertu les enfants de la classe ouvrière, et de les entretenir dans la pratique de la Religion. Tous les Dimanches, ils se réunissent, au nombre de 140 à 160, dans une maison assez spacieuse que leur ont procurée les bienfaiteurs de l'œuvre. Là, ils assistent à différents exercices de piété, se livrent aux amusements propres de leur âge, et passent ainsi saintement ce jour de repos, où la vertu est si exposée à faire naufrage. Les résultats obtenus sur ces enfants, et par les enfants sur une certaine partie de la population ouvrière, sont heureux et consolants; la fréquentation des Sacrements est en honneur parmi eux ainsi que dans quelques-unes de leurs familles; et aux dernières fêtes de Noël nous avons eu la consolation de les voir presque tous s'approcher des Divins Mystères.

Les deux traits suivants montrent assez l'heureuse influence de cette œuvre. Il y a 6 mois, le sort appelait sous les armes un jeune homme qui suivait depuis longtemps nos exercices du Dimanche. En arrivant il se lia d'amitié avec deux camarades: "ils me semblaient vertueux, écrivait-il lui-même, et je les crois bons selon le monde". Quelques temps ils respectèrent ou plutôt ils feignirent de respecter sa piété; car leur but était de le surprendre pour le corrompre plus facilement. Un jour, en effet, ils proposent au jeune homme une promenade dans l'intérieur de la ville; le jeune homme accepte sans défiance et les suit. Mais bientôt, l'aspect d'une maison et des sollicitations infâmes lui apprennent où il a été entraîné. "En ce moment, est-il dit dans sa lettre, je sentis au dedans de moi une tentation des plus violentes; je voyais qu'un refus m'exposerait à la risée de mes compagnons d'armes, que j'allais devenir le jouet de tous; j'avais présentes à l'esprit leurs railleries amères, leurs persécutions, la position malheureuse que je me créais: tout cela me coûtait et me sollicitait puissamment. La voix de la conscience l'emporta enfin sur la crainte; elle me dit: tu ne peux pas! Et sans dire un mot, je laissai mes camarades entrer, et je partis. Le soir, dans la chambrée, ils jetèrent le blâme sur ma conduite; mais personne n'osa en rire, et dès ce moment j'ai pu librement satisfaire aux obligations de ma conscience". — A Noël, ce brave jeune homme a demandé et obtenu un congé de 48 h. pour venir au milieu de nous, retremper dans l'Eucharistie, sa vertu et sa foi. Le jour même, il partait pour le Mans, et reprenait son poste.

Édouard, jeune apprenti, est âgé de 14 ans. Samedi, 11 de ce mois, il travaillait dans l'atelier de son maître. Tout-à-coup, vers les 7 heures du soir, il entend dans la chambre voisine le bruit d'une arme à feu; quelques minutes après, des cris déchirants. Il accourt et trouve son malheureux patron étendu à terre et baigné dans son sang: son visage était contracté par la souffrance, sa bouche ouverte et inondée de sang; sa main serrait avec convulsion une arme, fatal instrument de son crime. L'enfant comprend que cet infortuné a attenté à sa vie. Malgré l'horreur qu'inspire à son jeune âge ce corps sanglant et défiguré, il s'arme de courage, se penche vers son maître, et avec une simplicité enfantine: "Mon patron, vous ne pouvez vivre longtemps; je crois que vous feriez bien de faire votre acte de contrition!" — Aussitôt il commence lui-même à haute voix; celui-ci murmure après lui chaque parole. L'acte récité, il sort, et revient avec un prêtre. Le malheureux semblait se débattre dans les douleurs de l'agonie: le prêtre l'écoute et l'absout. — Le lendemain était le jour de réunion des jeunes apprentis. L'enfant s'y rendit après l'heure indiquée. Surpris de le trouver en faute, un Père lui en demande la raison: "Ah! mon Père, répond Édouard; j'étais occupé à recueillir des messes pour mon pauvre patron qui s'est tué hier!" — Dieu ne laissera pas sans tant de charité: espérons qu'il fera miséricorde à celui dont l'enfant a été si providentiellement l'ange tutélaire.

Scolasticat de Laval.  Mai 1862.

Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de......

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Piémont. — Nos PP. Missionnaires recevront sans doute avec plaisir quelques nouvelles sur la province de Piémont dispersée depuis 14 ans. Elle compte aujourd'hui 280 membres, 4 résidences, 2 Colléges, un petit séminaire et une maison d'étude; 3 de ces résidences et les deux Colléges sont établis dans les deux missions de l'Orégon et de la Californie. Dieu, après l'avoir éprouvée si longtemps, semble lui préparer enfin des jours heureux! — Comme on le sait, après 1848, elle avait ouvert, sous la bienveillante protection du duc de Modène, un Collége à Massa, et un noviciat non loin de cette ville, à Carrare. La révolution de 1861 l'ayant forcée d'abandonner ce dernier asile, les Pères durent se retirer à Bastia. Mais ce séjour n'offrait pas tous les avantages que les Supérieurs auraient désirés; car depuis longtemps, ils songeaient à fonder une maison d'étude, et en Corse, cela semblait pour le moment difficile. Dernièrement, le prince de Monaco en cédant une maison, dans sa ville, aux Pères Piémontais, est venu au-devant de tous les désirs. 8 théologiens, 5 philosophes, 4 juvénistes, 6 novices et 25 Pères ont déjà pris possession du nouveau domicile, et forment le noyau de cette belle fondation qui promet dans un avenir prochain le plus beau développement.

Une lettre reçue de Monaco nous communique les détails suivants: La maison donnée aux Jésuites par le Prince, est à l'extrémité du cercle du promontoire; elle est, après le palais, la plus belle et la mieux située de la ville. C'est un carré de 45 m. de long sur 38 de large. Les deux grands côtés et un des petits ont deux étages, le dernier en a trois. Ce troisième étage est destiné aux novices; il peut en recevoir 18; les demandes sont nombreuses. Au 2e étage et au 1er sont avec leurs professeurs, les étudiants des diverses catégories; au 1er et au rez-de-chaussée, habite le R. P. Provincial avec son Etat-Major. Pour juger de la grandeur de la maison, il suffit de savoir qu'au temps du protectorat piémontais, elle hébergeait 800 soldats avec leurs officiers. L'église, en style corinthien, est élégante, et peut facilement contenir toute la population de la ville. Le Prince est venu nous visiter avec sa mère, sa soeur, son fils et trois officiers en grande tenue. Il a voulu tout voir, et nous a exprimé à plusieurs reprises sa satisfaction de nous trouver réunis en si grand nombre. En se retirant, il a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour nous être utile et agréable. C'est un excellent chrétien, que Dieu a visité: car il est presque aveugle.

Quelques jours après, tous les Pères ont été lui rendre sa visite. Le prince, accompagné de sa famille et de ses officiers les a conduits partout dans son château; la visite a duré trois heures. Le château du prince est royal, il est situé à l'entrée du promontoire et domine les deux golfes. Le prince Oscar de Suède y a dîné il y a quelque temps, et le roi de Bavière y a séjourné plusieurs jours dans son dernier voyage en Italie.

Espagne _ Extrait d'une lettre du P. Angileri; Salamanque, 28 Xbre 1861.

Notre Maison de Salamanque est l'ancien *Collegium Maximum* de la province de Castille. Cette maison, vraiment belle, fut donnée, lors de la suppression de la Compagnie, à l'évêque de la ville pour y établir son Séminaire. Ce fut par une disposition toute particulière de la Providence! car ainsi elle put être sauvée des ravages de la révolution en 1834 et 35; des 25 couvents de Salamanque, un seul fut alors épargné; on détruisit les autres de fond en comble. Une partie du Collège avait été assignée par nos anciens Pères aux jeunes irlandais qui l'habitèrent encore après notre suppression. Aujourd'hui même, on l'appelle l'Irlande; mais comme elle a dû servir de caserne pendant un certain temps, elle est en assez mauvais état. Par suite du dernier Concordat, stipulé en 1859 entre le St. Siège et le gouvernement Espagnol, le Séminaire de Salamanque reçut, avec trois autres Séminaires du royaume, le privilège de conférer les grades du doctorat. Cependant il ne comptait alors qu'une cinquantaine d'élèves; Monseigneur de la Puenta, aujourd'hui Cardinal-Archevêque de Burgos, espérant sans doute qu'il prospérerait mieux entre nos mains, voulut nous en confier la direction. L'avenir n'a pas trompé ses espérances! En ce moment, 250 Séminaristes et un même nombre d'externes suivent le cours de nos études qui comprend toutes les classes inférieures jusqu'à la rhétorique inclusivement; en outre la philosophie, les mathématiques, 7 années de théologie, dont 4 pour le dogme, et trois pour le droit canon, l'Ecriture Sainte, l'éloquence de la Chaire et la patrologie. Les élèves nous viennent de toutes les provinces d'Espagne et même d'Amérique. L'été passé, il nous en est arrivé un, qui est pour tous un sujet de joie et d'édification: c'est un jeune juif, né en France, et converti depuis deux ans au christianisme. S'étant adonné au commerce, il fit un voyage aux Etats-Unis, et se rendit ensuite à Porto-Rico. Là, il entrait souvent dans une église, et bien qu'il ne pût s'expliquer les différentes cérémonies qu'il y voyait faire, il se sentait toujours profondément ému. Il s'en ouvrit à un de ses amis, qui l'adressa à un docte et pieux chanoine. Grâce aux soins dont il fut entouré et à ses heureuses dispositions, il ne tarda pas à reconnaître ses erreurs, et quelque temps après il faisait son abjuration et recevait le baptême des mains de Monseigneur l'évêque de Porto-Rico. Mais en embrassant le christianisme, le nouveau converti perdit toute sa fortune, et il aurait été réduit à la mendicité, si Monseigneur ne lui eut tenu lieu de père. Lui-même se chargea de son entretien, et comme son attrait le portait vers l'état ecclésiastique, il le plaça au Séminaire de Porto-Rico. Sa santé n'ayant pu se faire aux grandes chaleurs du climat, on l'a envoyé à Salamanque continuer le cours de ses études. Il a déjà commencé sa théologie. Le jeune néophyte est plein de talents; il écrit et parle bien l'Hébreu. Les Rabbins lui ont également appris la fausse manière d'interpréter les prophéties relatives au Messie. Un jour, il pourra réfuter ses pseudomaîtres et devenir l'apôtre de ses frères. Il prie beaucoup pour la conversion de son père et de toute sa famille; que le Dieu de toute miséricorde daigne l'exaucer!

Quelques mots sur notre église : elle avait été confiée à des prêtres séculiers, sans autre obligation que d'y célébrer une messe tous les jours de la semaine. En nous remettant le Séminaire, Monseigneur eut aussi la pensée de nous donner l'église. Il essuya d'abord quelques difficultés ; mais étant parvenu à les surmonter, il fit abattre en sa présence le mur qui la séparait du Séminaire, et accorda à nos Pères pleine liberté d'y exercer tous leurs ministères. Les prêtres séculiers en ont toujours la propriété ; et leur droit de propriété consiste à pouvoir disposer tous les jours, à 8 heures, du maître-autel. Le reste du temps, nous usons de l'église comme si elle était à nous. On y a établi les Congrégations du Sacré Cœur, du Cœur immaculé et des Filles de Marie ; cette dernière se compose exclusivement de jeunes enfants. Tous les mois, chaque Congrégation a une Communion générale. Nos Pères ont encore fondé dernièrement des écoles, où se réunissent chaque Dimanche les jeunes personnes qui sont obligées de travailler toute la semaine. Là, sous la direction de plusieurs dames, elles apprennent à lire, à écrire, et se livrent à différents exercices de piété. Les occupations dans l'intérieur de la ville nous laissent encore assez de temps pour faire dans les villages voisins quelques excursions apostoliques. Les dernières missions données dans deux villages se sont terminées par la Communion générale, à laquelle ont pris part les habitants des villages voisins.

Léon. — *Extrait de plusieurs lettres.* Voici un aperçu rapide des faits les plus importants recueillis sur plusieurs de nos maisons d'Espagne. A Sarragosse, le P. Suarez dirige une nombreuse Congrégation de jeunes gens ; elle est composée de l'élite des élèves de l'Université, et érigée sous le patronage de St Louis de Gonzague. Le vice-Recteur de l'Université en est lui-même le président et le principal moteur. — Le noviciat de la Selva, près de Tarragone s'augmente de plus en plus. On compte parmi les novices 9 prêtres, dont deux étaient l'an dernier professeurs au grand Séminaire de Lérida.
Le Séminaire de Barcelone marche à la satisfaction de tous ; tous les Dimanches, plus de mille enfants pauvres viennent y entendre une instruction sur le catéchisme, et ce sont les Séminaristes eux-mêmes qui la font ; d'autres vont faire le catéchisme dans les orphelinats de la ville, visiter les hôpitaux &.
Le P. Soims nous écrivait dernièrement : "On dirait, à les voir, des scolastiques ; hormis les vœux, ils en ont la modestie, le zèle, la piété, le goût de fortes études. Monseigneur ravi de joie, voulait leur donner un habit particulier, et il en a parlé au P. Costa, qui lui a répondu : "Monseigneur, nous autres, nous n'avons d'autre habit que celui de la modestie ; c'est l'habit que je tâche de donner à nos chers Séminaristes."
Le P. Forn, ancien professeur de théologie au Collège Romain, puis à St Beuno's en Angleterre, attire autour de lui tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les gens de lettres de Barcelonne. Quelques-unes de ses leçons, que des sténographes recueillent, se sont vendues, nous assure-t-on, à un très-haut prix. Sa réputation produit dans la ville les plus heureux fruits, et on cite plusieurs familles protestantes d'Angleterre qu'il a fait entrer dernièrement dans le sein de l'Eglise. Deux miracles qu'il vient encore d'opérer par l'entremise du Vénérable P. Pignatelli ne serviront pas peu à augmenter les beaux résultats de son Ministère. Sur le premier, rapporté par plusieurs journaux, je laisserai parler le R. P. Recteur de Barcelonne : il écrivait à notre P. Supérieur : "Il y a au Monastère de N. D. des Anges, une religieuse d'une piété exemplaire. Depuis 8 ans, elle était hydropique, et les médecins avaient à plusieurs reprises déclaré tout remède inutile. Cette année surtout, la maladie avait tellement empiré, qu'elle s'était répandue par tout le corps. Le 27 Janvier, l'état de la malade inspira

les plus vives inquiétudes, et on crut nécessaire de lui administrer les derniers Sacrements. Tout le monde s'attendait à la voir expirer d'un moment à l'autre. Mais le P. Forn, son directeur, trouvait dans sa foi la persuasion du contraire; ce jour était le dernier d'une neuvaine en l'honneur du P. Pignatelli. Il recommande aux religieuses de se mettre en prières; puis il écrit sur un billet: *Vénérable P. Pignatelli, priez pour moi*; et il l'applique sur la malade. Aussitôt l'enflure qui recouvrait tout son corps, disparait, et elle se trouve parfaitement guérie. Il était 4 heures du soir. Le lendemain, elle suivait tous les exercices de la Communauté. Par ordre de Monseigneur l'Archevêque, une enquête a eu lieu pour constater l'authenticité du miracle."

Le second miracle est arrivé à Manrèze il y a quelques jours seulement. Une religieuse, paralytique depuis 32 ans a été guérie subitement le premier jour d'une neuvaine qu'elle avait promise au P. Pignatelli. Avant de quitter la Catalogne, j'ajouterai qu'à cette heure on discute vivement si on doit nous céder officiellement l'ancien et vaste édifice de l'Université de Cervera, où Balmès fit ses études. Tout fait espérer que la discussion se terminera bientôt en notre faveur.

Les nouvelles de nos Missions sont rares; on peut dire généralement que tout va comme par le passé. Le nouvel Archevêque nommé de St Domingo ou Haïti, n'a accepté ce poste qu'à la condition expresse que le Gouvernement espagnol lui enverrait des Jésuites. Le Gouvernement s'est montré ici, comme partout, on ne peut plus bienveillant à notre égard, et maintenant, on prépare une expédition de Missionnaires. Il y a quelques semaines, deux Pères partaient aussi de Lisbonne pour notre nouvelle mission de Macao.

Une lettre venue de Fernando Poo, il n'y a pas encore longtemps, rendait compte de la première visite de nos Pères au roi des Sauvages de ce pays. A la nouvelle de leur arrivée, le roi fit convoquer au son d'une Courge tous les Ministres de sa couronne, et reçut les Missionnaires avec la plus grande bienveillance. Il ne pouvait surtout assez admirer les instruments de musique qu'ils avaient apportés avec eux. La visite eut tout le succès qu'on avait espéré; le roi permit à nos Pères de bâtir une maison, une église, et d'annoncer l'Evangile dans tout son Etat. - Une lettre plus récente annonce qu'une case a déjà été construite à Banapa, ville située sur la terre ferme, vis-à-vis de Fernando-Poo, et on ne tardera pas à avoir une église. Le plan a été proposé et adopté par le Gouvernement de Sa Majesté; un local convenable a été désigné, les matériaux nécessaires apportés. Pendant que ces travaux s'exécutent, les Pères se livrent aux fonctions du ministère évangélique. Une école a été ouverte; et beaucoup d'enfants, même des adultes s'y rendent avec empressement. Le P. Campillo a déjà baptisé 30 petits bubis. Espérons que le Seigneur continuera à répandre ses bénédictions sur cette chrétienté naissante!.

Allemagne. Lettre d'un scolastique de Paderborn. Mars 1862.

Je vous envoie quelques détails sur les Missions allemandes de notre Province. Elles sont, grâces à Dieu, en pleine voie de prospérité. Ici même a commencé, à la Toussaint, une retraite de 8 jours: les habitants de Paderborn s'y sont montrés en braves. Des danseurs hongrois donnaient le soir des représentations dans la salle des concerts, à l'heure même où le P. Pottgeisser, à la Cathédrale, faisait bonne guerre au diable, et lui assénait de sa voix vibrante les coups d'une logique victorieuse. La bande hongroise fit un fiasco des plus solennels. A part quelques hétérodoxes bon-vivants, personne ne daigna s'intéresser à leur ballet. - A Noël, le P. Roh profita des vacances pour faire à

Halle une excursion apostolique, pendant que le P. Pottgeisser (1), en compagnie d'un Socius bien ferré, se dirigeait sur Gottingue; Halle et Gottingue possèdent les deux premières universités protestantes; et représentent les deux tendances qu'a prise, en se divisant, le protestantisme aux abois. A Gottingue se trouve la chaire du protestantisme qui a déposé toute foi chrétienne pour devenir un pur rationalisme. A Halle au contraire domine un certain luthéranisme croyant, qui a pour chefs Léon et Tholuk. Le 1er est de longue date célèbre en Allemagne par des accès de Catholicisme et a fait naître bien d'espérances enthousiastes. Il ne reconnait, comme on l'écrivait encore dernièrement, de vraie Eglise que la seule Eglise Catholique, et pense que la Réforme et l'Eglise Romaine sont deux branches d'origine commune, deux ramifications de cette unique Eglise où il se trouve, par sa profession d'Augsbourg, aussi sûrement placé que peut l'être Pie IX avec son Concile de Trente. Les docteurs de Halle et de Gottingue se font une guerre des plus acharnées, et attestent par là combien dans les hautes régions de la Réforme, la paix domestique est ruinée jusque dans ses premiers fondements.

Le P. Roh a commencé à Noël ses prédications et les a continuées jusqu'au jour des Rois. Il n'eut d'abord que peu d'auditeurs; 200 tout au plus; et il s'en serait peut-être tenu à un Triduum, s'il ne lui était venu en pensée que ce petit nombre de Catholiques était encore plus important que les six religieuses auxquelles il avait naguère donné les Exercices huit jours durant. Il continua donc et Dieu récompensa ses efforts. Au 4e jour, un mauvais journal donna l'alarme disant qu'un Jésuite était venu à Halle, et il exhortait ses coreligionnaires à la constance, en multipliant les points d'exclamation. C'en fut assez pour exciter la plus vive curiosité, et désormais la chaire du P. Roh fut entourée d'une foule compacte. Le succès fut prodigieux. Tholuk et les autres professeurs de l'Université, accompagnés de leurs femmes suivirent assidûment le prédicateur. Les jeunes théologiens protestants y assistèrent au nombre de 200. Malheureusement l'église était trop petite; aussi pour avoir une place il fallait s'y rendre de très bonne heure. Le sermon était à 6 heures du soir, et à partir de 4 heures l'église commençait à se remplir. Le docteur Beischlag, professeur de théologie morale vint le dernier jour avec sa dame, à 6 h. du matin. Le Sacristain lui dit: Vous vous trompez, Monsieur le docteur, le sermon ne commence qu'à 10 h.; il y a deux messes auparavant, l'une à 7 h., et l'autre à 9. - Précisément, reprit le docteur, je viens pour assister à la messe. Et il reste dans l'église jusqu'à 11 h. 3/4. Le soir, il vint à 3 h. pour entendre le sermon qui commençait à 5 h. 1/2. Avant le départ du P. Roh, il lui exprima ses remerciements et sa satisfaction. — Et Léon, me demanderez-vous? - Eh bien, Léon n'a paru à aucun sermon. Sa femme, inquiète du bruit qui se faisait autour de son nom, à cause de ses inclinations catholiques, le supplia de ne pas aller entendre le Missionnaire. Il obéit fidèlement, bien qu'à regret. Mais il espérait que le P. Roh lui rendrait une visite. Ce fut en vain; car le Père s'était promis de ne faire aucune avance avec ces Messieurs. Cependant une riche et pieuse famille qui connaissait les désirs du docteur, résolut de leur procurer une entrevue. Elle les invita donc à dîner. Le P. Roh se trouva placé vis-à-vis du docteur; mais celui-ci se tint sur la réserve; et lorsqu'il sortit, on se borna à dire que Mr le professeur ne s'était point trouvé à son aise.

Tholuk avait répété dans ses leçons, et même enregistré dans ses cahiers cette calomnie rabattue "que la Cie de Jésus a pour principe que la fin sanctifie les moyens", et "qu'avec ce principe,

les Jésuites se mettent facilement au-dessus de tous les crimes". Il ajoutait que le P. Roh avait autrefois écrit une brochure sur ce sujet; mais qu'il avait été réfuté par Ellendorf. Un de ces élèves apporta au Père les cahiers du professeur. Le Père lut le passage et s'écria: C'est étrange! j'ai écris la brochure en 1852 et Ellendorf en 1840, et on dit qu'il m'a réfuté? Allez faire part de cette erreur au docteur Tholuk; cette calomnie a été imprimée par Guérith dans son histoire ecclésiastique.- La Commission fut-elle faite? je l'ignore. Mais le P. Roh tint compte de l'accusation dans son sermon de clôture. En présence des professeurs et de leurs élèves, après avoir résumé ses 19 discours, il protesta solennellement au nom de son Ordre contre un tel reproche, comme il l'avait déjà fait en 1853 à Frankfort-sur-le-Mein; et renouvela le défi de trouver un seul des 32,000 volumes de la Cie qui eut enseigné dans le sens de l'adversaire, cette fameuse proposition; "si quelqu'un la découvre, ajouta-t-il, je lui donne sur-le-champ cent mille florins, et je quitte immédiatement un Ordre qui professe des principes aussi contraires à la morale."- Le gant ainsi jeté, le Père descendit de chaire au milieu des bravos de l'auditoire. Un protestant, en sortant de l'église, disait: "Voilà des sermons qui me plaisent. Qui va désormais entendre nos prédications? ils parlent toujours et ne disent rien; ou s'ils disent quelque chose, c'est autant de mensonges et de calomnies". Monsieur Tholuk, dit-on, veut répondre par une brochure. Quant au P. Roh, volontiers il romprait encore une lance avec le docteur de Halle. Tholuk fit cependant quelque chose. En sa qualité de prédicateur rétribué de l'Université, il tenta, le Dimanche des Rois, de reconquérir le terrain perdu, et fit une vaillante sortie contre les abus de la confession chez les Catholiques. Mais l'auditoire reçut si mal ses paroles, qu'il n'a pas osé publier son discours; ce qu'il fait ordinairement. On l'a même sifflé dans les rues, et le Dimanche suivant il a dû s'excuser en disant qu'il n'avait pas voulu attaquer l'Eglise Catholique. Un vieux baron protestant a fait imprimer dans les journaux un bel article sur les conférences; mais il a été blâmé par un zélé ministre de son parti. Qu'en est-il résulté? Les protestants s'en sont pris à l'imprudent défenseur de la Réforme, avec tant de fureur, qu'il a été obligé de se rétracter publiquement. Ainsi se passèrent les choses à Halle; ce fut pour les feuilles publiques des deux partis, un thême fécond dont elles entretinrent longtemps leurs abonnés. Depuis 1630, aucun Jésuite n'avait prêché à Halle.

Que se passait-il en même temps à Gottingue? Les prédications des PP. Pottgeisser et Hergarter étaient suivies par les protestants autant qu'on pouvait le désirer, et pendant 15 jours la rosée du Ciel rafraichit cette terre altérée. Les Catholiques accoururent en foule des contrées environnantes, et s'approchèrent des Sacrements. Les étudiants profitèrent de l'occasion pour s'instruire. Les protestants, surtout ceux des classes élevées, assistèrent en grand nombre aux conférences; à leur tête se trouvaient plusieurs professeurs de théologie. Tant que dura la mission, aucun journal n'en dit mot; mais après le départ des Missionnaires, éclata à Gottingue une rage d'autant plus violente qu'elle avait été plus contenue. Ce ne fut pas le fait de la masse des protestants, mais seulement de quelques personnes du genre de celles qui ne font pas comme les autres. Dans les journaux de toute sorte, parurent leurs absurdes appréciations sur les conférences; elles étaient, disaient-ils, "pleines d'une haute et froide raison"; on leur reprochait cependant "un superficiel des plus plats", on alla même jusqu'à juger nécessaire de traiter dans des leçons publiques, mais à la lumière de la raison, les sujets que les Jésuites avaient pris pour thêmes de leurs discours. Qu'en résulta-t-il? Tout cela attira à ces Messieurs les plus plaisantes contre-critiques, qui ne firent

qu'augmenter le mal et mettre au grand jour la triste défaite des docteurs de Gottingue. — Il y a dans la ville une association artistique, ouverte aux catholiques comme aux protestants; chaque membre peut déposer dans une boîte à ce destinée la question qu'il lui plait, question à laquelle on répond à la prochaine séance. Or, à une séance qui eut lieu à la fin de la Mission, un Minister Verbi, qui avait la Présidence, eut l'audace de se moquer de la Mission et d'accabler d'injures les Jésuites "ces hommes qui partout sont proscrits de la société humaine." C'était trop fort. Quelques Catholiques indignés, se levèrent et jetèrent dans la boîte des questions comme celles-ci: "Que faut-il penser des gens qui remettent sans cesse sur le tapis des contre-bon sens mille fois réfutés?" - "Que peut-on opposer de solide à l'enseignement des Jésuites?" - Cela fait, ils quittèrent la salle, et l'orateur termina son discours. - A la prochaine séance, le sort désigna pour résoudre les questions un maître d'école protestant..! - Il fit le panégyrique des prédicateurs catholiques, vanta les Jésuites, et termina en disant, qu'à son avis les membres Catholiques qui avaient été offensés auraient dû toutefois manifester leur mécontentement d'une manière un peu plus honnête. C'était là une retraite honteuse. - Pendant la Mission, les consciences ont été fortement remuées. Un professeur célèbre, que le P. Pottgeisser n'a pas jugé à propos de nommer, rentra un jour chez lui tellement touché par le sermon, qu'il se jeta sur une table et pleura durant deux heures. C'est ce que raconta sa servante, qui est catholique. - Une demoiselle protestante passait son Examen d'institutrice devant un bureau que présidait un Surintendant. Naturellement elle fut interrogée sur la Religion, et, entr'autres choses, sur "l'adoration" des Saints parmi les Catholiques: "C'est un indigne mensonge, répondit-elle avec une grande vivacité; pour s'en convaincre, on n'a qu'à aller aux sermons de la Mission - Soit dit une bonne fois! n'advienne que pourra, il faut que la vérité ait son cours!" — Une autre jeune fille de naissance distinguée devait participer à la "Confirmation"; mais elle s'en abstint, disant que cela n'allait plus avec sa conscience. Elle avait entendu les PP. - Il y eut beaucoup de faits semblables. Bref, le P. Pottgeisser est enchanté des gens de Gottingue: Qu'on les laisse libres d'agir selon leur conscience, nous disait-il, et ils rentreront en masse dans le sein de l'Eglise Catholique.

Voulez-vous un Specimen de ce qu'ont dit les journaux après ces deux Missions? - Un journal protestant écrivait: "Le Général des Jésuites a aussi envoyé à Halle un tirailleur, c'est le P. Roh. Les Jésuites qui ont été à Gottingue s'appellent Pottgeisser et Hergarter. Tous trois ont dû déployer toutes leurs forces dans ces deux centres des hautes écoles du protestantisme." "S'agit-il de livrer une bataille de première classe, dit une feuille de Thuringe, alors le Général des Jésuites fait comme feu le 1er Napoléon, qui dirigeait et faisait tonner tous ses canons sur un seul point." On dit que le P. Roh, qu'on n'a pas oublié depuis sa mission de Hanovre, est parmi les prédicateurs Jésuites ce que l'Armstrong est parmi les canons."

Aix la Chapelle, 14 Mars 1862. — Les Pères dirigent ici 7 Congrégations, qui embrassent toutes les classes de la société; celles qui produisent les plus beaux résultats, sont les trois Congrégations de la classe ouvrière, dites des Apprentis, des Compagnons et des Pères de famille. Pour faire partie de ces associations, l'ouvrier doit assister tous les Dimanches à une réunion qui se fait dans notre église, s'approcher tous les mois de la Ste Table, s'assujétir enfin à une surveillance rigoureuse de la part des principaux officiers de la Congrégation; car elles ont toutes une organisation un peu

militaire. D'abord chacune se divise en autant de paroisses qu'il y en a dans la ville. Chaque paroisse, à son tour, se divise en sections de 15 membres chacune; ces sections portent le nom de Rosaire, parceque la dévotion du Rosaire-vivant a été introduite parmi les ouvriers. Chaque Rosaire a un préfet ou régent, auquel est remis un livret, où il marque ceux de ses subordonnés qui assistent fidèlement aux instructions du Dimanche et à la Communion de tous les mois. Pour faciliter la surveillance, le Congréganiste occupe dans l'église une place fixe. Au Régent est adjoint un membre du Conseil, qui le seconde, et est tenu lui aussi de tenir une note exacte des Congréganistes de son Rosaire. Les régents ont charge d'avertir leurs subordonnés négligents; si l'avertissement ne porte pas ses fruits, ils informent le Directeur, qui exclut publiquement les coupables de la Congrégation. Cette surveillance, sans doute, ne laisse pas d'être onéreuse pour les Congréganistes; mais elle est nécessaire pour entretenir l'esprit de ferveur, et garder dans le devoir de pauvres ouvriers qui trouvent autour d'eux des occasions si nombreuses de chûte. Aussi, il serait difficile de dire le bien que ces trois Congrégations ont produit au sein de la population ouvrière de notre ville. Aix la Chapelle compte près de 20,000 ouvriers; eh! bien, toute tendance socialiste est encore inconnue parmi eux. Ils sont en général bons, amis du travail, fidèles à leurs devoirs religieux. Faut-il donc attribuer cet état moral si consolant à l'exemple de nos Congréganistes? Ici, on le croit généralement; il est du moins certain que leur exemple n'a pas été sans influence. On assure que depuis 6 ans, 3 ou 4 au plus de nos trois mille ouvriers Congréganistes, ont attiré sur eux des plaintes de la part des magistrats. Le Bourgmestre Contzen a dit publiquement et répété en ma présence, que les Congréganistes étaient le plus bel ornement de sa ville. Un protestant qui dirige une fabrique où il a plus de 300 ouvriers, assurait au Directeur qu'il voudrait n'avoir dans ses ateliers que des Congréganistes; et puis il ajouta: "je me fie tellement à leur probité que je mettrais mille francs sur la première table venue, et personne, j'en suis sûr, n'y toucherait". Beaucoup de Congréganistes communient tous les huit jours, et d'autres plusieurs fois la semaine. J'en connais un certain nombre qui ont fait le voeu de chasteté, et qui pratiquent les plus austères pénitences. Ces heureuses dispositions font naître chaque année bien des vocations religieuses. L'automne dernier, cinq jeunes ouvriers entraient dans la Cie. Un d'eux ne fut reçu qu'à la condition de faire auparavant un an d'expériment à l'hôpital; il se soumit volontiers, et un de nos plus (*)

Pour entretenir et exciter plus encore le zèle qui règne au sein de nos Congrégations, on leur donne assez souvent des retraites. Pendant l'Avent, les Exercices ont été prêchés aux Compagnons; ils sont près de 600, et prochainement ils seront augmenté de 90 nouveaux membres. Tous les hommes furent invités à suivre ces Exercices. Les Apprentis et les Pères de famille répondirent si bien à l'appel que, pendant 15 jours, 3,000 et parfois 5,000 personnes se groupaient de 8 à 9 h. du soir autour de la chaire. Le dernier jour, plusieurs milliers d'hommes reçurent la Ste Communion. — Comme le lundi gras est ici le seul jour consacré aux réjouissances du Carnaval, les Préfets des trois Congrégations eurent l'idée de proposer pour ce jour même une Communion générale. L'entreprise était nouvelle et souffrait plus d'une difficulté; pour la conduire plus utilement à bonne fin, une bénédiction papale fut demandée à Rome et accordée; et tous les ouvriers Congréganistes furent convoqués pour le lundi à la Ste Table. Le nombre des Communions a surpassé notre attente. Nous avons eu plus de 2,000 hommes; et le soir, pendant que toute la ville retentissait des bruyantes clameurs d'une vile populace qui célébrait ses fêtes par toutes sortes d'excès, 3 ou 4,000 ouvriers, réunis dans notre église, chantaient à la Vierge son Magnificat, et

(*) habiles ouvriers ne l'eut pas plutôt appris, qu'il quitta tout et se fit lui aussi domestique à l'hôpital dans l'espérance d'être admis au Novic

recevaient avec amour la bénédiction du pontife suprême.

Quelques faits de détail intéresseront peut-être nos lecteurs. Nous les avons recueillis surtout parmi les *Compagnons* : La nuit de Noël, plusieurs d'entr'eux se sont réunis pour accomplir un pieux pèlerinage à quelques lieues d'Aix-la-Chapelle ; et tout le chemin s'est passé à réciter des prières en commun. Presque tous, à la même époque, avaient construit des crèches dans leurs humbles demeures, et tous les soirs, en revenant du travail, père et enfants adressaient ensemble des prières à l'Enfant-Jésus. On m'a cité un ouvrier qui restait alors deux heures entières agenouillé devant la crèche de N.S. Ce même ouvrier fut atteint d'une pleurésie accompagnée de fièvre et de douleurs aigües. Un Père alla le visiter, et l'exhorta à la confiance et au courage : "Ah! répondit-il plein de joie, le courage ne me manque pas! je ne demande qu'à souffrir encore". — Un Congréganiste avait mis en réserve une somme de 120 francs, fruit de son travail. Un jour, l'apporta à son Directeur, et lui dit qu'il voulait la donner aux pauvres. — "Non, reprit le Père, gardez-la pour le temps de la maladie ; elle vous sera nécessaire ; mais si vous désirez faire des aumônes, contentez-vous de donner le superflu que vous pourrez gagner". — "Mais, mon Père, répondit le jeune ouvrier, c'est déjà ce que j'ai fait".

Le trait suivant a eu lieu dans la Congrégation des *Pères de famille* : Il y a dans cette Congrégation un ouvrier, autrefois adonné à la boisson, et converti depuis plusieurs années ; il vit dans une pauvreté extrême, et c'est avec beaucoup de peine qu'il peut entretenir sa femme et ses enfants. Cependant, aussitôt après sa conversion, sa charité trouva le moyen de faire quelques petits dons ; après avoir travaillé tout le jour à l'entretien de sa famille, le soir il faisait des chapelets, et les distribuait ensuite aux autres ouvriers, n'exigeant d'eux que des prières pour la conversion des pécheurs. Le bruit ne tarda pas à s'en répandre ; et comme ses antécédents étaient assez connus, on tourna en ridicule sa dévotion. Le brave homme prit alors une autre voie pour faire le bien : il exigea un prix raisonnable pour ses chapelets, et en consacra secrètement le produit à faire dire des messes à la même intention.

Autriche. — La Province d'Autriche compte, pour tout l'empire, excepté la Dalmatie, la Gallicie, et la Silésie, 349 membres, dont 136 prêtres. Elle possède, outre la Mission d'Australie, 11 Maisons, entr'autres deux noviciats et quatre collèges, savoir : le collège de Kalksbourg, près de Vienne, qui renferme 127 élèves ; le petit Séminaire de Mariaschein en Bohême, 170 élèves ; le petit séminaire de Lintz, 160 ; celui de Colacza, en Hongrie, 250. De plus deux pensionnats commencés à Szothmar et à Poséga, tous les deux en Hongrie ; ils renferment ensemble à peu près 60 élèves. Ces chiffres, comme on voit, sont encore modestes, et néanmoins l'on n'a cessé d'écrire contre les Jésuites, d'attaquer leur enseignement et d'inventer contre eux toutes sortes de mensonges et de calomnies. Tant d'accusations odieuses, reproduites dans toute espèce de journaux, de romans et de pièces de théâtre, ont porté le R.P. Patiss, provincial, à justifier la Compagnie par une brochure de 30 à 40 pages. Cette brochure fit très-bonne impression dans le public. Elle est intitulée : *L'Œuvre de la Compagnie de Jésus en Autriche depuis dix ans*. Elle est datée du 31 Juillet 1861.

Dans la 1ère partie, où il est question des Collèges, après avoir démontré que ceux que la Compagnie dirige en Autriche ont toujours été en progressant soit pour le nombre des élèves, soit pour la force des études ; et cité à ce propos le témoignage des évêques, la brochure établit l'excellence du *Ratio Studiorum* pour l'enseignement des sciences et des lettres dans les classes. Pour cela, elle commence par détruire certains préjugés que l'on apporte souvent dans la question d'enseignement, et qui passent en principe chez

un grand nombre de personnes. " C'est une erreur, dit-elle, de croire qu'au Collège on forme des savants, qu'on doive approfondir toutes les branches des connaissances; et tout simplement, parceque c'est impossible. C'est une erreur de vouloir que l'on y donne aux matières accessoires ou simplement utiles la préférence sur celles qui sont indispensables, et qu'on leur consacre un temps et des soins qui peuvent porter préjudice aux études nécessaires; la chose est évidente. C'est encore une erreur de préférer une éducation qu'on peut appeler matérielle et qui ne consiste que dans une stérile nomenclature des connaissances, à cette éducation de l'esprit qui prépare le jeune homme à avancer un jour par lui-même dans la partie des Sciences qu'il aura embrassée. Il est facile de se convaincre que ce sont là des principes faux et que leurs contraires sont vrais; or ces principes contraires sont ceux du *Ratio Studiorum* de la Cie, à savoir: donner la préférence aux matières principales, c'est-à-dire, la Grammaire, la Rhétorique, la Philosophie, exclure des classes inférieures les professeurs des matières accessoires, et en général ne pas multiplier ces dernières; stimuler les élèves, éveiller et entretenir en eux le goût pour les études par des émules, des décurions, des concertations publiques, des académies, etc.; garantir leur innocence, nourrir en eux l'esprit de foi et de piété par les Congrégations de la Ste Vierge, Congrégations approuvées par l'Eglise et enrichies de nombreuses indulgences. Et quels avantages ces Congrégations ne procurent-elles pas? elles réveillent la piété, elles excitent au travail, elles exercent une heureuse influence sur tous les élèves, elles donnent des habitudes de vie chrétienne, etc. - Que l'on interroge les annales des Congrégations, les exemples parlent par eux-mêmes, et quelques légers abus ne peuvent prévaloir contre tant d'avantages". — " Mais les professeurs chez les Jésuites, dit-on, n'écrivent pas d'ouvrages scientifiques ou littéraires. — Quand même ce reproche, d'ailleurs dénué de fondement, serait vrai, il ne laisserait pas d'être injuste. Notre but, dans les Collèges, est d'enseigner et non pas d'écrire des livres, et ce n'est qu'après plusieurs années de pratique qu'un professeur peut travailler à la composition de quelqueouvrage sans détriment pour sa classe. N'avons-nous pas, du reste, dans les livres écrits de nos jours et dans le trésor que nos Pères nous ont légué, de quoi puiser tout ce qui est nécessaire pour le besoin de nos élèves, et d'autres ne font-ils pas comme nous? Que l'on nous prouve que les professeurs des Gymnases de l'Etat, ou seulement le plus grand nombre d'entr'eux se soient fait un nom par leurs livres; leur exemple prouve-t-il que ceux qui n'écrivent pas sont de mauvais maîtres, ou que les meilleurs sont ceux qui, à côté des occupations de leur classe, s'appliquent à des ouvrages scientifiques? Pour être auteur, on n'est pas bon professeur, c'est le jugement de tous les hommes d'expérience. On se trompe fort, dit Mr de Savigny, en voulant juger du mérite d'un maître par les découvertes qu'il a pu faire dans les sciences; ses leçons y gagneront peut-être sous le rapport de l'intérêt et de la nouveauté; c'est quelque chose sans doute, mais ce n'est pas tout, et comme on peut savoir enseigner parfaitement sans avoir jamais rien découvert de neuf, de même aussi on peut avoir fait beaucoup pour le progrès des sciences et très-peu pour l'avancement de ses élèves. Mais de plus, que l'on soit donc juste, et que l'on accorde que, dans un espace de temps si court, avec des ressources si minimes et un si grand nombre de matières à enseigner, on peut être au moins excusable de n'être pas auteur."

"Mais, dit-on encore, pourquoi les Jésuites ne subissent-ils pas les examens de l'Etat comme tous les autres? — Cela n'est nullement nécessaire. Si l'on réfléchit que nos écoles sont tous les ans minutieusement visitées par un inspecteur du Gouvernement; que nos élèves subissent leur examen de maturité dans les Gymnases de l'Etat; que d'ailleurs nous avons à subir le contrôle le plus sévère de la part de nos adversaires qui,

de leur propre aveu, épient toutes nos démarches avec le microscope et ne ménagent rien pour nous perdre dans l'opinion publique, on pourra se convaincre que cela équivaut bien à un examen et suffit pour donner toutes les garanties désirables. Ne peut-on pas avoir subi les examens et être mauvais professeur? A un examen on ne demande que du savoir; le professorat exige quelque chose de plus. Mais la Compagnie elle-même est intéressée à former des hommes qui enseignent bien; d'abord c'est un des buts qu'elle se propose; en second lieu, c'est une des conditions de l'existence de ses Colléges et l'objet d'une grave responsabilité. Mais n'oublions pas non plus une circonstance: où en serait la dignité du prêtre et de l'Eglise si ceux qui sont appelés par Dieu à instruire et à élever les hommes, devaient donner une preuve de leur capacité à des laïcs, souvent hérétiques ou juifs, et recevoir pour ainsi dire d'eux leur mission. On sait en outre que les sujets que nous recevons dans notre Ordre ne sont pas ceux qui sont le plus dépourvus d'intelligence. Ils ont tous achevé leurs études dans les écoles du Gouvernement; au noviciat ils ont assez d'exercices pour ne pas oublier ce qu'ils ont appris; viennent ensuite deux années de Rhétorique, puis trois années de philosophie, et seulement alors l'enseignement, non pas pour tous, mais seulement pour ceux qui montrent le plus d'aptitude pour cette fonction, et ils avancent d'année en année avec leur classe. Je le demande, peut-on exiger quelque chose de plus? En outre, la règle veut que non seulement le préfet des études, mais encore le Recteur visite souvent les classes et que l'on tienne de fréquentes conférences avec les professeurs. Le Provincial lui-même doit aussi faire une exacte visite des classes tous les ans. Or il est difficile après cela que les défauts ou les abus qui pourraient s'introduire ne soient bientôt découverts, et le Supérieur a le devoir et le pouvoir de remplacer un professeur incapable. — Mais en outre, supposé qu'on nous impose des professeurs qui aient reçu leurs grades de l'Etat, quel embarras ne serait-ce pas pour un Supérieur au cas que l'un d'eux dût être remplacé. D'abord on serait moins libre, ensuite il faudrait attendre que le remplaçant ait subi les épreuves, et certes la classe n'y gagnerait rien. — Enfin, la discipline religieuse elle-même serait exposée: car il faudrait envoyer de jeunes religieux dans les universités où, souvent loin de toute maison de leur ordre et abandonnés à eux-mêmes, ils auraient bientôt repris l'esprit du monde. Ajoutez qu'un professeur ainsi formé s'imaginerait bientôt être un homme nécessaire à son Ordre et affranchi de l'obéissance due à son Supérieur. Combien de maisons religieuses en ont fait une triste expérience? Or, on veut trouver chez nous non seulement de bons professeurs, mais aussi de bons religieux; qu'on ne vienne donc pas nous forcer de sacrifier l'un pour l'autre au risque de perdre tous les deux."

"Mais la Compagnie ne rend aucun service à la science. — Ceci ressemble fort à la question qu'on nous fit en 1848, lorsqu'après qu'on nous eut dépouillés de tous nos biens, on nous demanda d'où nous pensions prendre de quoi nous entretenir. A peine recommençons-nous à paraître au milieu de difficultés sans nombre, qu'on vient nous dire que nous ne faisons rien pour l'intérêt de la Science. Mais de plus, c'est une pure calomnie. Que l'on veuille donc examiner ce que notre Ordre a déjà fait sous ce rapport dans ses Colléges par les cabinets de physique, de minéralogie, de zoologie, par les bibliothèques; et surtout ce qu'il a fait pour les études classiques; le tout en un espace de temps très court, et le plus souvent avec les seuls secours de nos bienfaiteurs. — Mais enfin, nous pouvons aussi demander à notre tour, quels sont donc nos adversaires? — Est-ce l'Eglise? — Non. Est-ce l'Etat? — Non. Est-ce que ce sont les représentants de la science ou des hommes compétents? — Non plus. Mais ce sont des fabriquants de pièces de théâtre.

de brochures et d'articles anonymes. – Mais alors, à quoi bon se défendre? – Parceque ces gens-là parviennent à se créer un parti et à former une opinion. Leur tactique est celle-ci: Jesuitæ qui se maximè nobis apponunt aut necandi, aut si hoc commodè fieri non potest, ejiciendi, aut certè mendaciis et calumniis opprimendi sunt. Voltaire avait dit avant eux: Le mensonge est bon s'il est utile; c'est pourquoi mentez et mentez encore; quand même on ne croirait pas tout, il en restera toujours quelque chose".

La seconde partie de la brochure est plus courte; elle parle des œuvres extérieures de la Cie, à savoir la prédication, les missions, la direction des âmes, etc. – "Tout le monde sait, dit-elle, que nos Pères se sont toujours montrés infatigables pour prêcher la parole de Dieu en tout temps et en tout lieu. Est-il une province du vaste empire d'Autriche où ils n'aient travaillé à la sueur de leur front pour le bonheur temporel et éternel des peuples; la Hongrie, la Moravie, la Carinthie, la Styrie, le Tyrol, la Bohême, etc, etc., ont entendu la voix de nos prédicateurs, dans les villes et les campagnes, dans les chaires des églises ou dans l'intérieur des Communautés religieuses, comme aussi dans les conférences données aux laïcs. Et je ne parle pas de l'Amérique et de l'Australie où un grand nombre de nos Pères travaillent aussi au salut des âmes. On a mis tout en œuvre pour éloigner les fidèles de nous, surtout ceux des classes élevées: on a falsifié des noms, on a dénaturé le sens de nos paroles, on nous a dénoncés au public; et cependant la foule n'a jamais diminué autour de nos chaires et de nos confessionaux. – Avec cela, que l'on considère que nous ne faisons pour ainsi dire que commencer, et l'on verra que nous sommes fidèles à notre vocation." – Mais il est naturel que nous soyons ici comme partout ailleurs l'objet de la haine et des poursuites des hommes de la révolution; nos principes tranchent trop avec les leurs pour qu'il en soit autrement. Au reste, leur tactique prouve bien qu'ils n'en veulent pas seulement aux Jésuites; ils e y sont résolus de ne s'arrêter que quand ils auront renversé l'Eglise et l'Etat. Pour cela, ils cherchent à les séparer, pour mieux les attaquer isolément; ils n'ignorent pas que leur union fait la force et le salut de la société".

La brochure du R. P. Provincial a sans doute éclairé bien des personnes que des accusations mensongères avaient pu aveugler, mais elle n'a pas imposé silence à la calomnie. Nos ennemis sont les ennemis de l'Eglise. Ils veulent la détruire, et pour atteindre plus facilement leur but, ils frappent ses défenseurs. Aujourd'hui comme par le passé, ils continuent contre nous en Autriche leur guerre implacable.

Inspruck, 17 Mars 1862. – Ici, on n'est pas très-content de ce qui se passe à Vienne. L'empereur, bien disposé du reste, a les mains liées et ne peut rien faire. Il est question actuellement d'empêcher la facilité des processions religieuses, et d'introduire des lois sur l'éducation qu'on voudrait séculariser. Chose encore plus pénible, on travaille avec ardeur à faire pénétrer le protestantisme dans le Tyrol; mais nos braves Tyroliens n'en veulent pas, et ils sont déterminés à le repousser. Voilà pour les nouvelles générales: en fait de nouvelles de famille, vous apprendrez avec plaisir qu'on attend ici la béatification du P. Canisius dans un avenir peu éloigné. Un Père de la Province de Germanie recueille les documents qui ont rapport à sa vie et se propose de les publier bientôt. Ce même Père poursuit en même temps la réalisation d'un projet qu'il a en vue; ce serait d'obtenir l'entrée de la Compagnie dans le royaume de Bavière; mais cette affaire présente en ce moment de graves difficultés. – Le Grand Séminaire d'Inspruck est cette année plus florissant que jamais. Les étudiants sont au nombre de 73, tous internes; de plus 31 Scolastiques et 8 religieux de la ville assistent aux Cours de théologie. Au nombre des théologiens, on distingue le

Prince Aug. de Walburg-Wolfegg-Waldsée. Il est tout jeune et fait sa 4e année de théologie. Nos Pères parlent beaucoup de sa modestie et de sa piété. Le Souverain-Pontife a bien voulu lui conférer tous les honneurs réservés aux prélats de Sa Sainteté; et cela, dit-on, à cause de son père, insigne bienfaiteur de l'Eglise et prince de la maison de Wurtemberg. Lors de l'ordination de son fils, il était si heureux qu'il fit orner la façade de sa Maison, et au-dessus de la porte et des fenêtres, on lisait en grandes lettres l'inscription suivante: hodiē domui huic salus facta est. — Les dernières inondations du Danube ont produit de terribles ravages; Kolazca surtout a cruellement souffert. Cette ville compte environ 15,000 âmes. Pendant longtemps il a été impossible de la secourir, les Steam-boats envoyés de Pesth n'ayant pu approcher. Aussi avons-nous été pendant quelques jours dans la plus vive inquiétude au sujet de nos Pères; car ils possèdent dans cette ville un fort beau Collège, qui est en pleine voie de prospérité. Heureusement que l'inondation les a respectés; ils ont même pu, dans ces tristes jours, déployer leur charité au point d'arracher à leurs ennemis eux-mêmes des témoignages d'admiration. Jour et nuit, ils ont travaillé avec leurs élèves à élever des digues, et ont empêché l'eau de pénétrer dans les trois principales rues de la ville. Là, se trouvaient le palais de Monseigneur, le collège, un Couvent de religieuses, la bibliothèque de la ville et plusieurs autres monuments publics. — Les mauvais journaux en décrivant les désastres de la ville, ont donné des éloges pompeux au Collège et aux Pères. 450 maisons ont été détruites entièrement, un grand nombre d'autres endommagées. Le mur qui entourait notre maison de campagne a été enlevé, mais la maison n'a rien souffert.

Syrie. Lettre du P. Cohën, Beyrouth, 28 Juillet 1861. —

J'ai passé trois semaines à Rome, toujours dans l'intérêt de la mission d'Arabie; et grâces à Dieu, j'ai trouvé soit les Nôtres, soit la Propagande, animés des dispositions les plus favorables. J'eus le bonheur d'être admis auprès de Sa Sainteté, en compagnie de Notre T. R. P. Général. Le Saint-Père nous présenta sa main à baiser, et puis conversa une 1/2 heure entière avec beaucoup d'intérêt, sur l'état du christianisme en Orient, tantôt interrogeant, tantôt exprimant sa sympathie, ses craintes ou ses espérances pour les Eglises du Levant. La possibilité quoique lointaine, de voir une nouvelle chrétienté s'établir parmi les infidèles parut le consoler au suprême degré. Il m'encouragea à y travailler de toutes mes forces, et daigna m'accorder pour cette œuvre une bénédiction spéciale. La pensée que c'est le Vicaire de J.C. lui-même qui m'envoye et me destine au travail, me communique une force et un courage au-dessus de tous les appuis humains. — Après m'être ainsi assuré de la volonté du Successeur de St Pierre, ma pensée principale à Rome était de me munir de la protection d'en haut. A cette fin, j'offris le divin Sacrifice au tombeau et dans la chambre de Notre B. P. Ignace, ainsi qu'à l'autel des glorieux Saints de Notre Compagnie; je visitai enfin les 7 Eglises, et j'ai la ferme confiance que les bénédictions de ces lieux vénérés ne seront pas stériles. La Vigile de St Jean-Baptiste, je quittai Rome, et le 30 Juin, nous débarquions à Alexandrie. Que n'y aurait-il pas à faire dans cette grande ville pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Toutes les nations, toutes les races semblent s'être donné le mot pour s'y rencontrer. Tout s'y trouve, tout y fleurit, tout, excepté la Religion et la crainte de Dieu. Et malheureusement, faute de Missionnaires zélés et instruits, les choses, loin de s'améliorer vont empirant. Mais quittons pour le moment la terre Egyptienne, et venons en Syrie, où je suis arrivé le 4 de ce mois.

Les troupes françaises parties de Beyrouth depuis peu après un séjour de plusieurs mois, avaient déjà été remplacées par les brigands déguenillés de la milice ottomane; et la ville avait tout l'air d'avoir été nouvellement reconquise aux Turcs. ——— A Beyrouth comme ailleurs règne une sorte de calme, provenant de l'épuisement plutôt que de la sécurité; l'espoir déçu a donné place à l'abattement, et le pouvoir ottoman, un moment ébranlé, a repris un nouvel ascendant sur tous les esprits. Heureusement que le protestantisme s'est vu aussi trompé dans son espérance de profiter des malheurs des chrétiens. L'appui ouvert prêté par l'Angleterre aux Turcs et aux Druses, a neutralisé l'efficace de ses paroles mielleuses et de son or prosélytisant. Et la Prusse, coopératrice active de l'œuvre de l'hérésie a eu le déplaisir de voir échouer les travaux de ses diaconesses et de ses orphelinats. Il est vrai qu'au commencement les Anglo-Prussiens avaient séduit un certain nombre d'enfants des deux sexes, qu'ils réunissaient sous divers prétextes dans leurs établissements, à Beyrouth, à Nazareth, à Jérusalem, etc.... Mais le but perfide de cette prétendue charité s'étant fait jour, presque tous les garçons ont pris la fuite; les autres ont été retirés par leurs parents; enfin, la société de St. Vincent de Paule, établie avec beaucoup de succès dans les lieux centraux de la Syrie, a effectué la délivrance du plus grand nombre des filles. Dernièrement, à Beyrouth, elle en a retiré 80 environ de l'orphelinat prussien. Nos Pères ont ici beaucoup d'occupations avec leur orphelinat qui compte près de 300 garçons. On les a distribués dans 2 maisons à côté de la résidence. Les plus grands apprennent des métiers, qui de cordonnier, qui de tailleur, qui de menuisier, etc.; aux autres, on enseigne à lire et à écrire. Avec cela, et surtout avec l'avantage d'une bonne éducation religieuse, on peut dire que les calamités du pays leur ont apporté plus de profit que de perte. Ils sont de tous les districts où les massacres ont eu lieu, surtout de Deir-el-Kamar et de Damas. Dans l'orphelinat de Saïda, on compte encore une centaine d'enfants, et autant à Bicfaia dans la montagne. En outre, nos écoles libres à Saïda et à Zahleh sont remplies de monde. Ici, on compte les élèves par centaines. Ces petits bons-hommes sont pour la plupart pleins d'intelligence et de vivacité, mais dans ces pays-ci il est assez ordinaire de voir tout cela passer avec l'âge, comme des fruits précoces qui ne mûrissent jamais bien. Néanmoins les bons principes produisent toujours un bon résultat, et on n'a pas à se plaindre d'avoir perdu son temps. Quant aux différentes œuvres de la résidence, telles que Congrégations de la Ste. Vierge, Sermons, confessions, etc., tout a repris son cours ordinaire et même mieux qu'auparavant. – Les chrétiens ont généralement pris en bonne part les châtiments épouvantables de l'année passée, et les misères de celle-ci; leur piété, loin de diminuer, paraît avoir augmenté. Malgré tant de tentations de la part des Turcs, des protestants, etc..., les défections sont fort rares; et la résolution générale est de sceller sa foi avec le sang plutôt que de l'abandonner. Chose remarquable! Malgré le délaissement inopiné de la France, on lui est toujours attaché; on la regarde comme une amie. Que Dieu nous soit en aide! Nous sommes entre ses mains. Pour moi, je pars après demain pour Zahleh, à travers le Liban, et de là pour Homa (Emath de l'écriture), d'où je dois commencer mon entrée dans le désert. J'ai la ferme espérance que ce voyage ne sera pas sans résultats pour la gloire de Dieu et de J.C.N.S.

Zahleh, 16 Décembre 1861. – Jamais je n'oublierai cette nuit délicieuse où je fis pour la première fois mon entrée au désert. C'était au commencement de Septembre. Le Ciel était sans nuages, éclairé de la belle lune de ces pays. J'avais avec moi deux compagnons de route. Nous laissâmes derrière nous les tristes ruines de Hama, et nous nous enfonçâmes en silence dans le désert

pierreux et aride; deux étaient montés sur des dromadaires, un à cheval, tous trois enveloppés dans le grand manteau rayé des bédoins, le visage à demi voilé! Que pensions-nous alors? Pour mes compagnons, je ne saurais trop le dire; moi, je priais beaucoup, et je m'en remettais à Dieu et à sa Sainte Mère. Vous désirez peut-être savoir quels étaient mes compagnons? L'un était un jeune français, né en Syrie, qui venait de quitter son poste au Consulat de Hama, pour partager avec moi les fatigues et les risques du voyage; d'une constitution robuste, prudent, silencieux, dévoué et pieux; de plus, habitué dès son enfance aux langage et aux mœurs des Arabes; il ne me laissait rien à désirer sous le rapport de compagnon. L'autre, haut, maigre et noirâtre, était un sous-chef de la grande tribu des Sibaas, chez lesquels il devait me conduire; il s'appelait Rochaid, et à part les défauts ordinaires des bédoins, savoir la ruse et la rapacité, c'était un assez bon enfant. — Nous cheminâmes plusieurs heures vers l'Orient, à travers les ondulations peu marquées du désert, jusqu'au moment où la disparition de la lune nous laissa dans les ténèbres. Force était de s'arrêter! Nos montures se couchent à terre, et nous, à côté d'elles, nous passons le reste de la nuit à la belle étoile. Les premières lueurs du jour nous trouvèrent en route, et au lever du soleil nous arrivions en face du gros village de Salamieh, refuge, ou, si vous aimez mieux, repaire des fameux Ismaéliens, et de leur chef autrefois si connu sous le nom du Vieux de la Montagne: Il y a trois ans que j'avais rencontré ce même chef dans ses montagnes au Sud d'Antioche. Mais son alliance avec les chrétiens de son pays, et son penchant bien connu pour la religion catholique, l'avait rendu odieux au gouvernement Turc; et d'un moment à l'autre il pouvait s'attendre à une attaque imprévue. Pour la prévenir, il s'est retiré avec les principaux de sa nation et 4,000 sujets environ, dans cette *Oasis* au milieu du désert Syrien. Là, à une bonne journée de distance des frontières, appuyé sur l'alliance des bédoins et le dévoûment de ses sectaires, il vit dans une entière et parfaite sécurité. Salamieh est le berceau de la secte; c'était autrefois la résidence du fameux Ismael, descendant d'Ali. Les ruines d'un énorme château, flanqué d'une vaste église, pareillement ruinée, attestent son ancienne grandeur; aujourd'hui, on n'y voit qu'un amas de cabanes de terre ou de pierre brute, construites à la hâte par les Ismaéliens. Mon guide voulait passer outre; mais moi qui savais que mon ancien ami Seid Ahmed, le vieux de la montagne, se trouvait là, je l'obligeai de se détourner. J'entre dans le village, je fais agenouiller mon chameau à la porte d'une cabane de plus belle apparence, et tandis qu'on m'offre l'hospitalité ordinaire de l'Orient, j'envoie chercher Seid Ahmed. Il ne tarde pas à venir, me reconnait, et se jette en pleurant à mon cou; tout le monde était dans l'étonnement. Une longue conversation s'engagea entre nous; il m'expliqua les raisons de sa retraite au désert, me dit pourquoi il avait dû suspendre les rapports entamés autrefois avec moi, et conclut en m'assurant que lui et sa nation n'attendaient que le moment favorable pour embrasser le christianisme; mais qu'il fallait auparavant que le Turc ne fut plus en état de brûler et de massacrer à son gré. Je lui conseillai d'entretenir ces bons sentiments, de se garder de toute démarche qui put attirer sur lui l'attention des Turcs, d'éviter tout rapport politique avec les Européens et les Ottomans; en un mot, de se tenir caché le plus possible, et d'attendre avec confiance de meilleurs jours. Un repas suivit cette conversation; le temps ne me permettait pas de faire à Salamieh une plus longue halte. Je recommandai Seid Ahmed à Dieu et je repris ma route dans la direction du Nord-Est. Notre bédoin n'avait rien compris à ce qui s'était passé. Sur le midi, nous apercevons des tentes

comme des taches noires sur le fond blanchâtre du désert. C'était une division de Sibaas, celle précisément à laquelle notre guide appartenait. Nous traversons des troupeaux nombreux de chameaux et de brebis, plus loin nous rencontrons çà et là quelques chevaux, et nous arrivons à la tente de Rochaïd. On étend un tapis sur la terre nue, les selles de nos montures nous servent de coussins et de siège; bientôt, 30 ou 40 bédoins, jeunes et vieux, forment un cercle autour de nous; ils étaient tous noircis par le soleil; une longue chemise recouvrait leur corps; sur l'épaule ils portaient un vieux manteau rayé, et sur la tête le mouchoir noir ou rouge: tous étaient plus au moins parents de notre guide. Le café fut servi je ne sais combien de fois, surtout on n'oublia pas de faire parader devant nous le mouton qui devait fournir le souper du soir. - Que vous dirai-je sur les bédoins du désert? Toute leur vie se réduit à paître les troupeaux et à guerroyer avec les voisins: ainsi 500 cavaliers des Sibaas étaient alors au-delà de l'Euphrate, en guerre avec la puissante tribu des Beni-Schomer. Le métier de la guerre et le soin des troupeaux, voilà les deux grandes occupations du bédoin. Religion, science, politique, tout cela l'occupe moins que la littérature japonaise un Parisien. Cependant je ferai une exception pour la tribu des Sibaas; par suite du voisinage de la frontière, elle a pris une légère teinture de Mahométisme, bien qu'au fond ce ne soit qu'un nom sans réalité. Ils n'ont ni prières, ni oblations, ni pèlerinage; la circoncision est souvent négligée, la polygamie en discrédit, mais le divorce assez fréquent. Ils connaissent l'existence de Dieu, et l'invoquent souvent dans les circonstances difficiles de la vie. Son nom est d'ordinaire le premier qu'ils prononcent en se levant, comme aussi le dernier en se couchant. Voilà où se bornent toutes leurs pratiques religieuses! - Les bédoins ne s'inquiètent nullement de la loi civile ou criminelle en usage parmi les mahométans. Ils suivent les coutumes immémoriales de leurs ancêtres, et cela leur suffit. Le meurtre, qui, du reste, est rare parmi eux, se rachète par un nombre fixe de chameaux; la mort est la peine inévitable de l'adultère et de toute autre faute de ce genre. Les procès, les affaires judiciaires et autres sont référées au chef; le chef choisit parmi les principaux de la nation un nombre quelconque de juges, règle tout avec eux, et sa décision fait loi. Les chefs des différentes tribus se font la guerre aussi souvent qu'ils le veulent, et c'est presque continuellement; mais jamais on n'entend dire qu'une tribu se soit révoltée contre son propre chef. Le mensonge est en horreur, le parjure inconnu. J'ajouterai que tout grossiers et matériels qu'ils sont, les Sibaas ne se sont jamais permis en ma présence, une parole libre ou équivoque. Ce n'est pas que ma présence les gênât: partout on m'a regardé comme un petit marchand d'Egypte, souvent même on ignorait mon titre de chrétien; et il m'était d'autant plus facile de le cacher, que les bédoins ne questionnent jamais un étranger sur ce qui le concerne; la discrétion est poussée jusqu'au scrupule. On arrive à une tente, le chameau s'agenouille, on l'attache, on entre, là, une 30e de personnes sont réunies, on salue, on s'assied, on prend part à la conversation, et personne ne vous interroge sur votre pays, vos affaires, votre religion, etc...: de telles questions seraient de la dernière incivilité. Si l'étranger parle, on l'écoute et on répond en conséquence; mais jamais de demandes indiscrètes. Si le bédoin loue, il le fait avec réserve; s'il blâme, c'est avec plus de réserve encore, ou plutôt il ne blâme presque jamais. Les imprécations, les blasphèmes etc., malheureusement si ordinaires dans les villes et les villages de la Syrie, aussi bien qu'ailleurs, ne s'entendent pas ici, ou bien rarement. Tout cela dénote un fonds qui est loin

d'être gâté. En revanche, l'ignorance et la grossièreté sur d'autres points sont au Nec plus ultrà. L'enfant, jusqu'à l'âge de 12 ans, et souvent davantage, est entièrement nu, ou porte tout au plus sur la tête et les épaules un morceau de toile déchiré. Jouer avec les enfants de son âge, les battre ou en être battu; puis, en grandissant, conduire au pâturage les chameaux; voilà sa première éducation. Devenu plus grand, il monte à cheval la lance à la main, s'il est fils de parents aisés; s'il est pauvre, il reste dans sa condition de pâtre. Lire et écrire est chose inconnue; le bibliothécaire ainsi que le maître d'école de tous les bédoins auraient une sinécure parfaite. Quand il faut écrire, on s'adresse à un écrivain non bédoin; ils sortent presque tous des villages qui avoisinent l'Euphrate, et sont attachés à un chef de tribu: ces écrivains sont nombreux. Le manger et l'habitation sont réduits à la plus simple expression. Le bédoin ne fait qu'un seul repas par jour; le lait de chameau, quelques dattes, un morceau de pain ou quelque chose d'équivalent composent sa nourriture ordinaire. Doit-on recevoir un étranger, la viande est servie, et alors on tue un mouton ou un chameau. Table, lit, chaise, c'est tout un, la terre; quand on veut dormir, on cache sa tête sous son large manteau, et le bras tient lieu d'oreiller. Les seuls ustensiles sont ceux dont on se sert pour préparer le café. Les tentes sont ouvertes de toutes parts, et recouvertes d'un grossier tissu, en poils de chèvres ou de chameaux, soutenu par plusieurs poteaux. Celle du chef ne diffère en rien de celle des autres; seulement elle occupe plus de terrain; et une lance est fichée en terre près de la tente.

Je passai deux jours dans la famille de notre guide, le sous-chef Rochaid; et je me remis en route avec mes deux compagnons, pour rejoindre le chef principal de la tribu des Sibaas, qui se trouvait alors à une bonne journée de là, du côté de l'Euphrate. Mon but était de gagner des connaissances plus étendues et plus précises sur cette tribu, sur son organisation, ses forces, le nombre de ses membres, etc.... Le voyage se fit à travers les steppes arides et pierreux du désert, sous un soleil dont on ne se fait pas une idée. Quelques arbrisseaux à demi desséchés, des collines à formes bizarres qu'on retrouve de distance en distance, rompent seules la monotonie grandiose du désert. Le soleil touchait à son déclin, lorsque nous arrivâmes dans une vallée couronnée de collines arides; et à l'extrémité opposée nous aperçûmes quelques taches verdâtres; c'est l'indice certain du voisinage de l'eau dont nous sentions un extrême besoin, car nous étions brûlés par le soleil et plus encore par le vent sec du désert. Nous hâtons le pas et bientôt nous arrivons auprès d'un puits bourbeux et presque desséché; nous mettons pied à terre, et nous nous apprêtons à puiser de l'eau, lorsqu'au fond de la vallée nous voyons apparaître sur la colline un cavalier, la lance à la main. Il s'arrête un instant pour nous fixer, et s'élance au galop à notre rencontre. Notre compagnon, dans un premier mouvement, se prépare à monter son dromadaire, et nous fait signe d'en faire autant, puis il s'arrête consterné: c'est inutile, nous dit-il; et en effet, un second et un troisième cavalier se précipitent à la suite du premier en brandissant leur lance. Bientôt, des divers points de l'horizon débouchent une dizaine, puis une 20e de ces guerriers féroces, tous armés, tous montés sur des coursiers superbes. Fuir, c'était impossible; résister, inutile. Pour moi je me mis à rire et à tourner en ridicule les craintes de notre chef. Le fait est, qu'en nous mettant en route pour le désert, je m'étais résigné à me voir pillé d'un jour à l'autre. Quant à ma vie, elle était entre les mains de Dieu! et je n'éprouvai même pas un premier mouvement de peur. D'ailleurs, je le savais, les bédoins ne tuent presque jamais; ils se contentent du butin. Néanmoins, ce sang-froid étonna mon homme, qui en parlait ensuite en toute rencontre. Cependant, le premier

cavalier, arrivé plus près de nous, nous regarde attentivement; puis il rejette sa longue lance en arrière, s'approche de nous, nous donne la salutation amicale du désert, *Murhaba* (bien-trouvés) et saute à terre pour toucher la main de notre guide: il avait reconnu en lui un homme d'une tribu amie. Les autres guerriers suivent son exemple, et tandis qu'on échange, pendant quelques minutes, des nouvelles du désert, je contemple à loisir les chevaux les plus beaux sans exception, et les cavaliers les plus farouches que j'ai jamais vus. Ils étaient de la tribu des Beni-Eideh, et faisaient actuellement une partie de pillage. Ils nous avaient pris pour des ennemis, mais l'erreur reconnue fit place à la plus franche amitié. Ils voulurent même nous accompagner une partie du chemin. A l'entrée de la nuit, j'arrivais dans la vallée où se déployent les tentes du grand chef des Sibaas et de sa suite. Je restai plusieurs jours auprès de Scheikh-Daris; puis, revenant au sud, j'éprouvai l'hospitalité des Aamoun; et de là je me dirigeai du côté de Palmyre, où je faillis être pillé par une troupe de Sibaas, pour m'être avancé sur leurs terres sans permission. Ce ne fut qu'après maints discours et protestations que je parvins à apaiser leur Chef. - Mais jusqu'ici je n'avais pas trouvé ce que je cherchais. Les tribus que je venais de visiter, les Sibaas, les Aamours, les Beni-Eideh, les Schakhatir, etc., étaient trop sauvages pour qu'on put espérer de faire au milieu d'elles un bien permanent; en outre, une certaine teinture d'Hamisme, bien que nominale, les rendait moins disposées à se rapprocher du Christianisme. Je tournai donc mes regards d'un autre côté. Au centre de l'Arabie se trouve la tribu des Wahhabites; ce que j'avais appris de son organisation intérieure, de la civilisation qui y règne, de ses nombreux préparatifs pour envahir le territoire Syrien, me pressait fortement de m'y rendre. Le tout était de trouver une tribu amie qui put m'y donner entrée, et me conduire, si c'était possible, jusqu'à Deraiggeh, capitale du roi Wahhabité. La Providence me fournit elle-même le moyen désiré! Comment? c'est ce que je pourrai dire dans ma prochaine lettre. Quoiqu'il en soit, certaines circonstances m'avaient détourné de ma route et ramené à Damas, d'où je m'apprêtais à partir avec quelques Arabes, pour le Sud et le Medjed, lorsqu'une lettre du T. R. P. Général me rappela en Syrie. Je me mis aussitôt en route pour l'anti-liban, puis le Liban, enfin Beyrouth. Là, je déposai mes habits de Bédoin, et revêtis l'habillement de Missionnaire. Quelques jours après, on me fixait à Zahleh. C'est là que j'habite, dans une maisonnette Arabe, louée à côté des ruines de notre ancienne résidence et de notre église qui seule est restée debout; mais hélas! que son aspect est triste! elle n'a ni ornements, ni tableaux, ni vitres, ni pavé. Ma maison se compose d'une seule chambre, sans chaise, ni table, ni lit. Là je mange, je dors, je prie, je reçois mes visiteurs. - Une nouvelle lettre que j'ai reçue ces jours derniers du R. P. Général, non-seulement m'autorise, mais encore m'encourage à reprendre mon voyage en Arabie. Comme la saison est maintenant peu favorable, j'attendrai le printemps, et le mois de Mars, je l'espère, me verra en route.

Cayenne. - Extrait d'une lettre du P. Girre, 17 Février 1862.

St. Laurent est le pénitencier modèle, notre œuvre de prédilection. Aucun de ses anciens détracteurs n'ose plus en dire de mal, et beaucoup de convertis en font l'éloge. On dit aujourd'hui: le problème est résolu, la transportation est possible; elle réussira si on veut continuer de marcher dans la même voie. Vous savez que cet établissement est composé d'hommes choisis, laborieux, de bonne conduite, et surtout bons chrétiens. Huit concessions composées chacune de vingt hommes, sont à l'œuvre;

une neuvième sera bientôt nommée. Chaque concessionnaire cultive deux hectares de terrain. Il existe une quarantaine de ménages : 23 anciens, les autres nouveaux ; on compte une dizaine d'enfants, fruits de ces unions. On vient d'envoyer de France une trentaine de femmes condamnées ; le choix est excellent. Il est question de faire un nouvel appel en France avec de pareils éléments, les résultats sont consolants ; les ménages vont bien. On prend aux concessionnaires, à raison de 20 francs le mètre cube, tous les bois équarris qui peuvent servir à la marine et même à la charpente ; delà, il s'établit parmi eux un petit bien-être. Les Cafeyers poussent partout ; on commence à planter la canne ; les machines marchent : la Scierie pour le bois, la distillerie pour le sucre ; les chemins s'ouvrent partout : on peut aller de St. Laurent à St. Louis, le pénitencier voisin éloigné d'une lieue, soit par terre, soit par eau. Voici comment on s'y prend ; quand une concession est nommée : On fait un emplacement assez grand, on y dresse un carbet, les hommes s'y installent, brûlent à mesure qu'il est coupé, le bois qui ne doit point être conservé pour les cases, pour la marine, ou pour le commerce ; puis on y plante du café, du maïs, du riz et des légumes du pays. Il y a sur l'établissement des charrues qui fonctionnent, des voitures qui conduisent la pierre, ou amènent au quai les pièces de bois. Dernièrement l'une était si grosse que 16 bœufs mirent deux jours à l'amener, quoiqu'elle fut peu éloignée. L'herbe vient bien ; on va élever jusqu'à 40 le chiffre des bœufs de travail et à 72 le nombre des vaches pour les ménages. — Mais si le village de St. Laurent est en voie de prospérité sous le côté matériel, il ne l'est pas moins sous le point de vue religieux. L'esprit public est bon ; tous ont confiance dans les Pères. Les communions aux grandes fêtes sont édifiantes. 300 à la Toussaint, 400 à Noël. L'œuvre de la Ste Enfance s'établit, celle des mères de famille va commencer bientôt. Les Sœurs de St. Joseph de Cluni tiennent la crèche, la salle d'asile et l'école. Le P. Bonnet est à la tête de toutes ces œuvres qui s'accompliront avec la grâce de Dieu. — Si St. Laurent nous procure des consolations, on ne peut pas en dire autant de nos autres pénitenciers ; le Ministère offre quelquefois de grandes difficultés. Dans le pénitencier de l'Ile-Royale encombré de malades pour le moment, 2 ou 3 hommes inquiètent sérieusement le Père, au point de vue de leurs dispositions. Le 1er, qui est sur le point de mourir, semble s'éteindre dans le calme le plus profond et dans une assurance positive de son bonheur futur, tout en disant que la confession et la Religion ne sont qu'un tas de bêtises, - que J.C. n'est qu'un homme, la Ste Vierge une femme comme les autres. Il est difficile de garder un plus grand sang-froid en présence d'une mort qui semble épouvantable. C'est un homme qui a été autrefois chrétien pratiquant, chantre au lutrin dans sa paroisse ; mais c'est un pauvre orgueilleux, espèce que Dieu déteste et qu'il punit par l'aveuglement. Il ose dire que sa conscience ne lui reproche absolument rien. Il a tué sa femme qui est morte sur le coup, mais en cela, il prétend avoir fait une bonne action qu'il ferait encore ; que c'est Dieu qui la lui a fait faire en lui donnant la force qui allait lui manquer, s'il ne l'avait prié au moment où il a commis ce fait. Je vous fais grâce d'autres détails sur des misères de ce genre ; ce sont des exceptions ; car presque tous nos malades meurent dans de bonnes dispositions.

Angleterre. - *Lettre d'un Scolastique de S. Beuno's, 4 Mai 1862.*

Notre Mission de Duckenfield, a été je crois une bonne mission ; mais il suffira de dire que nous avons eu environ 1800 confessions et huit conversions de protestants. Ici, les catholiques continuent à gagner du terrain. L'année dernière on comptait en Angleterre et en Ecosse 1342 prêtres, leur

nombre s'élève aujourd'hui à 1388. L'Irlande en 1861, avait 3035 prêtres, elle en a aujourd'hui 3058. Il y a donc cette année, dans le royaume, 69 prêtres de plus que l'année dernière. De plus, dans le courant de l'année on a bâti 26 églises; ce qui porte leur nombre à 1019 en Angleterre et en Ecosse, et à 9,358 en comptant l'Irlande. Mais ce nombre d'églises et de prêtres est bien loin d'être suffisant. Dans les grandes villes surtout, beaucoup d'âmes périssent faute de secours spirituels. Voici ce que je lis dans un rapport signé par le Cardinal Wiseman: "Au mois de Juillet dernier, S. E. le Cardinal Wiseman, fit ouvrir une mission dans un certain quartier de Londres jusqu'alors demeuré sans chapelle et sans prêtre. Un recensement permit de constater que 4,000 catholiques habitaient le quartier affecté à la nouvelle mission. La plupart vivaient dans l'oubli de toute Religion. Les enfants n'étaient point baptisés. Bon nombre de mères de famille n'avaient pas fait leur 1ère Confession et envoyaient leurs enfants aux écoles protestantes. Beaucoup n'avaient jamais vu un prêtre catholique. Le 11 Novembre, on ouvrit des écoles, et au bout de quelques semaines, 200 enfants y étaient rassemblés. On ouvrit aussi une école du soir, où un grand nombre de jeunes apprentis purent enfin apprendre leur catéchisme, et se préparer à la 1ère Communion. Le Dimanche, l'école est transformée en chapelle; mais on a acheté un terrain, où bientôt s'élèvera une belle église". Tout ceci s'est passé en moins de 6 mois, et a été l'œuvre d'un seul prêtre. Ce qui suit peut donner une idée du bien qu'un bon prêtre peut faire en quelques années.

Il y a 12 ans, il n'y avait à Croydon que 60 Catholiques parmi lesquels 12 ou 15 seulement venaient aux offices. Trois petites villes voisines réclamaient de leur côté les soins de l'unique Missionnaire de Croydon. Aujourd'hui, grâces aux efforts de ce bon prêtre, ces villes ont chacune leur église, leur école et leur pasteur, et Croydon, au lieu de 60 catholiques, en compte maintenant plus de 1400, dont 500 enfants de 10 à 11 ans, assidus aux écoles et au catéchisme. En général ces catholiques sont fervents, et 200 d'entr'eux communient tous les mois. Plusieurs font jusqu'à 4 lieues tous les Dimanches, pour entendre la Messe. De plus, cette mission a déjà donné à l'Eglise 6 prêtres et 4 religieuses professes. Croydon compte 33,000 habitants et est située à 3 lieues de Londres.

Je n'ai pas encore pu me procurer de détails sur une mission donnée dans Londres, par quelques-uns de nos Pères. Je sais seulement que deux d'entr'eux ont ramené environ 500 personnes au devoir pascal. - Deux Missions ont été données pendant les vacances de Pâques par quelques Pères de St. Beuno. Le résultat a été environ 3,000 confessions et 15 conversions de protestants. - Un de nos Pères qui dessert la chapelle de Rhyl, petite ville à deux lieues de St. Beuno, a reçu cette année 16 personnes dans le sein de l'Eglise.

Dans le courant de l'année dernière les journaux ont annoncé plusieurs conversions de personnes distinguées. Le 13 avril 1861, le journal puseyiste l'Union contenait une fort belle traduction en vers de l'Ave Maris Stella. Le 23 Juillet suivant, son Rédacteur le Rd. White M. A. faisait son abjuration. A la même époque Sir Ch. Domville, Baronet, et le Rd. Thom. Rawlinson, membre de l'Université de Cambridge, imitaient son exemple. - Le 13 Octobre, en Ecosse, le Rd. Th. Mc Donald recevait 10 personnes dans le sein de l'Eglise. Le 19 Novembre, le Dr Manning recevait celle d'un de ses amis: le Rd. Hugh Weightman, littérateur distingué. - Un autre converti, écrivain non moins éminent, vient de publier un ouvrage dont l'importance est déjà appréciée par la presse protestante. Il a pour titre: *Missions chrétiennes - leurs agents, leurs méthodes et leurs résultats*. Le but de cet ouvrage, est d'appliquer à l'Eglise et aux sectes hérétiques, une nouvelle pierre de touche, dont on n'a pu se servir jusqu'à présent, faute de documents, et de prouver par le témoignage irrécusable de toutes les nations et d'hommes de toutes religions, d'un

côté que l'Eglise a partout réussi dans la mission qu'elle a reçue de convertir les Gentils, et de l'autre, qu'après un demi siècle d'efforts persévérants et une dépense de plus de 40 millions de livres sterling, les sectes hérétiques n'ont, de leur propre aveu, abouti qu'à laisser les payens tels qu'elles les ont trouvés. Ce contraste est appuyé sur des témoignages si irrécusables, que toute controverse sur ce point, semble désormais impossible. C'est un fait historique, et il est bien prouvé. – L'auteur termine en montrant, avec un célèbre écrivain protestant, Lord Macaulay, que "l'Eglise a gagné plus d'âmes dans le Nouveau Monde qu'elle n'en a perdu dans l'ancien, et a pu convertir les peuples de l'Orient en même temps qu'elle refoulait ses ennemis des côtes de la Méditerranée à celles de la Baltique", tandis que les sectes hérétiques, non seulement n'ont pas converti une seule tribu payenne, mais n'ont pas même pu garder dans leur sein les vérités les plus fondamentales de la Révélation. – Cet ouvrage est le fruit de laborieuses recherches, il est bien écrit et plein de vigueur; rien n'est plus péremptoire contre les protestants, et des hommes éminents en attendent, Dieu aidant, les plus heureux résultats pour l'Eglise.

Etats-Unis. Extrait d'une lettre du P. Smarius. – Lafayette, Nov. 1861. –

Vous désirez sans doute que j'entre de suite en matière, en vous donnant quelques détails sur nos travaux apostoliques, *quorum pars parva fui*. – C'est l'an passé que j'ai été réuni à cette poignée de travailleurs qui cultivent, dans ce district de l'Ouest, le champ du Père de famille. Mon premier pas dans ma nouvelle carrière fut, au mois d'Août, de donner les Exercices au clergé du Wisconsin. Les prêtres furent si contents que par l'organe de leur vénérable Patriarche, ils me firent un compliment déjà fait dans une semblable occasion: "Nous avons entendu plusieurs retraites, et toutes nous ont plu; mais par la vôtre, mon Rév. Père, nous avons appris à nous défier de nous-mêmes". Celui qui m'envoyait et me guidait est le seul à savoir jusqu'à quel point le compliment était mérité. – J'ai donné ma seconde Mission dans notre église de la Ste Famille à Chicago. C'étaient le R. P. Damen, Supérieur de notre mission, et le P. Oakley qui m'avaient demandé; nos efforts réunis ont été couronnés par 7,000 communions et quelques conversions. Avant la fin de cette Mission, je courais à N. D. du Lac, dans l'Indiana, où l'Evêque et le clergé du Fort Wayne m'attendaient pour leur donner une retraite de 7 jours. Le fruit principal a été de leur faire prendre la résolution de renouveler cette retraite tous les deux ans au moins. – De N. D. du Lac, un des plus jolis sites que j'ai vus à l'intérieur, je me dirigeai vers Vincennes, où l'Evêque et le clergé étaient rassemblés pour les mêmes exercices. Je fis adopter la même résolution que dans l'autre diocèse; et on peut espérer, qu'en venant souvent à ces retraites, le clergé apprendra non seulement à remplir ses devoirs, mais encore à les remplir parfaitement à l'exemple de notre Divin Maître: *Omnia bene fecit*. – Pendant que je donnais la retraite au clergé, le R. P. Damen faisait tous les soirs des Lectures publiques. 6 abjurations ont été le fruit de ses travaux. De Vincennes, nous allâmes à Louis-ville pour y donner une Mission de 15 jours dans la Cathédrale. Autrefois déjà, j'avais donné deux missions dans la même occasion, et N. S. avait daigné les bénir; mais celle-ci surpassa les deux autres. A la Cathédrale nous avons eu 8,000 communions, 9 abjurations, quelques protestts se font instruire. Dès lors, le R. P. Damen et moi, nous résolûmes de travailler à part. Le P. Damen prêcha à l'église St Jean tandis que je dirigeais une Mission à l'église St Patrice de la même ville. Voici le résultat de nos travaux: à St Jean, 1500 communions et 19 ab-

jurations. A St Patrice, 1850 communions et 5 abjurations sans compter 6 personnes qui se font instruire. Des milliers de Catholiques tièdes et négligents qui avaient abandonné les Sacrements pendant un espace de 2 à 50 ans, se sont réconciliés avec Dieu dans le St Tribunal. Les mariages ont été revalidés, les ennemis réconciliés, les anciennes Congrégations ranimées, de nouvelles érigées. En un mot, Dieu a répandu ses grâces les plus abondantes sur les humbles efforts de notre zèle. – De Louis-ville, je me dirigeai avec le P. Schieder au Nord du Michigan, pour ouvrir une mission à Bay-city. La population catholique se compose d'un égal nombre de Canadiens, d'Allemands, de Hollandais et d'Irlandais. On dit qu'elle compte en tout, de 300 à 400 membres. Aucune paroisse peut-être dans tous les Etats-Unis ne présente une réunion d'hommes plus hétérogène que Bay-City. Quelques-uns sont employés dans les sapineries du Michigan, ou dans les dix ou douzes scieries que possèdent les environs; d'autres sont constamment occupés aux mines de Sel-Gemme nouvellement découvertes; une 3e classe afferme et cultive les terres; une 4e se compose de pêcheurs, une 5e peuple les bateaux de transport du lac; le reste de la population s'occupe à charger ou à décharger les navires sur les bancs de sable du Saginau. – Le Curé de la ville est en même temps chargé de 2 villes situées à quelque 16 milles de là. Bien qu'il parle l'anglais, le Français et l'Allemand, il est complètement incapable de prêcher en cette dernière langue. Vous pouvez facilement vous imaginer combien de ronces doivent croître dans un tel champ, et étouffer, sinon détruire entièrement le peu de froment qu'on peut semer sur ce sol stérile. Bien que nos efforts n'aient pas été suivis d'éclatantes victoires, les dépouilles remportées du champ de bataille ont encore été assez brillantes: 350 communions, dont 275 de retardataires, de 2 jusqu'à 30 ans. 3 convertis ont reçu le baptême, et nous avons laissé un jeune Américain très intelligent et très influent, avec la promesse de saisir la 1ère occasion pour embrasser la religion romaine. C'était dans cette même ville, il y a 20 ans, que j'avais prêché pour la 1ère fois en Amérique, et dans ma langue maternelle à mes compatriotes. – De Bay-City nous nous rendîmes à Saginan-City, située sur la rivière du même nom, à quelque 16 milles de Bay-city, plus au Nord. Les difficultés paraissaient encore plus grandes. L'élément Canadien était plongé dans une ignorance bien grande, et dans tous les vices à part l'impiété. C'était à peine si une famille sur douze se souciait de la foi et de la pratique de la religion. Les Allemands ne l'emportaient guère pour la pratique, et leur étaient bien inférieurs pour la conviction intérieure, comme cela arrive toujours à ce peuple quand il demeure longtemps négligé et abandonné. Avec la grâce de N.S. nous avons pu en ramener quelques-uns: 200 communions, 5 abjurations, plusieurs adultes revenus à la foi, voilà le fruit de nos travaux. – Nous passâmes la rivière pour aller à Saginan de l'Est, à 1 mille et 1/2 de notre dernière station. Là, une chose m'avait semblé de mauvais augure et presque décourageante. Mon compagnon avait déjà prêché à la population Canadienne et Allemande pendant que je m'adressais à la station américaine et Anglaise de Saginan-City; son zèle n'avait réuni à la table sainte que 50 communiants, qui tous, à l'exception de 5, avaient rempli leur devoir pascal. Je vins alors, et j'eus 208 communiants, 150 au moins de retardataires. Le dernier d'entr'eux était un Irlandais fort âgé, qui, pour me servir de son expression, ne s'était pas agenouillé aux pieds du prêtre depuis 1813, 10 ans avant que je fusse né. Plusieurs membres influents des sectes protestantes ainsi que leurs ministres, vinrent en foule aux Lectures. Ils en furent si contents, que trouvant la salle trop étroite, ils m'offrirent la grande salle de l'hôtel de ville, et me prièrent d'y donner une Lecture la veille même de mon départ.

Je le fis en considération de cette foule immense, la plus considérable qu'eussent jamais vue les murs de cette salle. De conversions immédiates, il n'y en eut point; mais beaucoup avouèrent que les Lectures leur avaient laissé à penser, et qu'ils étaient décidés à poursuivre leurs recherches plus sérieusement qu'ils ne l'avaient fait. — Nous fîmes ensuite 32 milles pour nous rendre à Détroit, et nous ouvrîmes une mission à Flint, bourg d'environ 5,000 habitants. Il y a 75 familles catholiques; les autres appartiennent aux différentes sectes qui s'intitulent du beau nom de Chrétiens. La paroisse de Flint est l'une des plus instruites et des plus régulières que j'ai eu le bonheur de visiter; presque tous les catholiques sont excellents; bien que le plus grand nombre reste hors de la ville à une distance de 2 à 20 milles, tous cependant, à peu d'exceptions près, ont assisté aux exercices avec une dévotion extraordinaire. Des 550 communiants, il n'y en avait pas 50 qui n'eussent fait leurs pâques; et les circonstances bien plus que les passions, les avaient éloignés de leurs devoirs. Les autres s'approchent des Sacrements tous les mois ou tous les trois mois, plusieurs seulement une fois l'an. Cependant il n'y a pas de troupeau sans sa brebis noire. Un Irlandais, autrefois sacristain de l'église, s'enfla un peu trop de sa dignité ecclésiastique, et se conduisit enfin si mal qu'on dût le déposer de sa charge. Pour se venger, il fit un schisme où il entraîna toute sa famille, qui est, du reste, fort nombreuse. Je l'ai vu 3 ou 4 fois pendant la mission, et j'ai réconcilié à l'église, sa femme, 2 de ses enfants et une nièce. Mais le malheureux résiste toujours avec l'orgueil et l'obstination de Lucifer. Le reste de la famille est résolue de partager son sort bon ou mauvais. 5 ou 600 protestants et 6 ou 7 ministres ont suivi régulièrement les instructions du soir. Avant la mission, il y avait beaucoup de préjugés et de haine contre le catholicisme, qu'on disait avoir beaucoup perdu de son ancienne perfection; mais après, l'idée générale était qu'on avait été trompé. Désormais, me disaient quelques protestants, nous ne calomnierons jamais l'Église. Le ministre Baptiste ajoutait: j'écouterais volontiers le prédicateur pendant 24 h. de suite, parceque tout ce qu'il dit est du plus pur christianisme. Le ministre Westegen observait que le diable avait toujours au service de sa cause les hommes les plus éloquents, et qu'il avait envoyé à Flint un de ses avocats. J'ai baptisé un jeune homme de 19 ans, une demoiselle du même âge, deux messieurs de l'église épiscopalienne, un presbytérien et une jeune luthérienne. 7 autres se font instruire; d'autres étaient convaincus, mais retenus par l'opinion et le respect humain, ces deux tyrans des âmes, ils ont préféré faire le sacrifice de leurs convictions.

Pendant ce temps, le P. Damen donnait des missions dans le sud de l'Indiana. A Loogostee, village de 350 habitants, mais dont les environs sont très-peuplés, il a eu 1700 communions, 200 étaient des 1ères Communions d'adultes; en outre il a reçu 34 abjurations, et fait instruire un bon nombre de protestants. — Dans une lettre au R. P. Provincial du Missouri, il rendait ainsi compte d'une autre mission dans la ville de Richmond: "Richmond est une belle ville, pleine de préjugés contre notre Sainte Religion. Les Catholiques y sont peu nombreux: il y a tout au plus 120 familles chrétiennes. Ils ont acheté une église protestante, et c'est là que j'ai prêché la mission! Les protestants sont venus m'entendre en grand nombre. Les Catholiques leur donnaient leurs sièges et se tenaient eux-mêmes debout en dedans ou hors de l'église. Beaucoup de ces protestants, même les plus notables d'entre eux, avocats, juges etc...., ont avoué que la vérité était avec nous, et qu'ils ne pouvaient répondre à nos arguments. Cependant, 7 protestants seulement se sont faits catholiques: plusieurs autres

m'ont confessé à moi-même qu'ils croyaient aux doctrines de l'Église: mais ils en restent là. Si nous n'avons pas eu beaucoup de conversions de protestants, en revanche, les catholiques indifférents sont revenus à la pratique de la religion. Tous ont rempli leurs devoirs et sont entrés dans les Congrégations de la Ste Vierge et du Sacré Cœur, que j'ai établies là comme ailleurs. Mais ce qui me console surtout et me fortifie au milieu de mes travaux, ce sont les bons rapports que je reçois des prêtres et des évêques sur le fruit persévérant des diverses missions que j'ai données. La réforme, me disent-ils, est complète, et la ferveur se maintient. Hier, j'ai ouvert ici (Terre-haute, Michigan), une autre mission. J'étais découragé en commençant, à la pensée que 90 familles catholiques avaient renoncé à leur Foi. Cependant l'église était pleine de monde. Il s'y trouvait une foule de révolutionnaires Européens qui étaient venus pour rire et tourner en ridicule mes paroles. Dieu a voulu toucher leur cœur avant la fin du sermon: ils ont tiré leur mouchoir, et pleuré comme les autres. Était-ce tendresse naturelle ou effet de la grâce? je l'ignore. mais nous espérons beaucoup et prions pour le succès de la mission". — C'est ainsi, Mon Rév. Père que nous nous efforçons d'étendre le royaume de Dieu parmi ce peuple, qui semble n'avoir d'autre ambition que celle de s'établir confortablement dans cette vallée de larmes, et d'échanger enfin une vie toute chargée de péchés, contre une éternité malheureuse.

St Joseph-Sault-au Récollet, 24 Sept. 1861. Lettre du P. Saché. —

Nous avons enseveli ce matin notre frère Casimire Madore, Scolastique; j'avais reçu son dernier soupir la veille à une heure après minuit; il était âgé de 19 ans, 9 mois et 15 jours. Ce cher frère est mort de consomption; à son entrée au noviciat rien ne faisait présager une semblable maladie; l'année dernière vers le mois d'Octobre, il commença à tousser, mais assez légèrement, et ce n'est qu'au commencement de mai dernier que le mal a paru sérieux. Depuis cette époque, il n'a pas quitté l'infirmerie, et, malgré les soins, une fièvre continuelle, et des transpirations journalières l'épuisèrent rapidement. Je puis dire, en toute vérité, que la vie de ce bien-aimé frère, au milieu de nous, a toujours été celle d'un excellent novice. Il avait fait ses études jusqu'à la Rhétorique inclusivement, avec un succès remarquable, au Collège St Sulpice, à Montréal, sa ville natale. Ses maîtres l'estimaient; mais n'étaient pas sans inquiétudes sur son avenir. Ils craignaient pour lui les écarts d'un esprit hardi et indépendant; aussi ce ne fut pas sans une grande surprise, et je puis ajouter, sans une véritable satisfaction qu'ils le virent entrer au Noviciat. Tous ses condisciples en furent également étonnés. Il ne me cacha pas en se présentant, l'idée qu'on avait de lui et les défauts qu'on lui reprochait; mais en même temps, il montra une de ces déterminations calmes, raisonnées et fortes, sur lesquelles on peut compter. Elle ne s'est jamais démentie un seul instant. Les défauts, qui avaient inquiété ailleurs, n'ont jamais paru ici. D'une régularité irréprochable, il travailla avec une constance énergique à l'acquisition des vertus religieuses, surtout de l'abnégation. Pendant sa maladie, il n'a pas cessé de nous édifier par sa patience, sa résignation et surtout par son amour pour la Compagnie. Il craignait moins de mourir que d'être obligé de rentrer dans le monde. Plusieurs fois il me laissa entrevoir cette crainte; mais il l'exprima plus clairement à ses parents. Il avait un grand désir de se rendre utile, et je voyais qu'il serait peiné s'il n'accompagnait pas ses confrères du noviciat qui, comme lui, étaient destinés au Collège Ste Marie. Aussi, quoique je n'eusse aucune

confiance dans ses forces, je le conduisis avec les autres, dans la pensée que ce serait du moins une variété qui ne pouvait lui être nuisible. Le médecin du Collége vit tout d'abord la gravité de la maladie, et ne la lui déguisa pas. Il n'en parut pas affecté. Sa mère étant venue le voir quelques jours après, le P. Vignon crut devoir l'avertir de l'opinion du Docteur; elle demanda au bon frère en particulier si on lui permettrait de passer quelque temps à la maison paternelle, sans interrompre son noviciat. Revenu ici, il me fit connaître cette question de sa mère, mais sans témoigner aucun désir, et quand je lui eus répondu que les Supérieurs pourraient l'accorder, s'ils pensaient que par là sa santé put se rétablir: oh! reprit-il, je ne compte plus là-dessus, je préfère rester ici. Mais, me permettra-t-on de faire mes vœux?- Je n'en doute pas, j'ai même demandé au R. P. Tellier qu'il m'autorise à vous les faire faire avant la fin des deux années, s'il en est besoin; et si la réponse n'arrivait pas assez tôt, je prendrais tout sur moi. Cette assurance lui causa une joie sensible, joie qui fut plus vive encore lorsque quelques jours plus tard, je lui lus ces mots du R. P. Supérieur: "Oui, faites faire les vœux au bon frère Madore, le jour des Stigmates; ou plus tôt si besoin est, je le félicite de son attachement à sa vocation". Il eut en effet le bonheur de se lier plus étroitement à la Compagnie, le 17 de ce mois. Il prononça les vœux sur son lit, car il n'avait plus la force de se tenir levé; il le fit d'un ton de voix qui marquait sa satisfaction, puis il communia en viatique. Le lendemain, j'étais auprès de son lit, il paraissait absorbé. Enfin, il me regarde et me dit: Comme le diable se plait à tourmenter le monde!- Qu'y a-t-il donc?- Il me dit que la Compagnie a autant de pouvoir après les vœux qu'avant.- Quoi, vous craignez encore! Soyez tranquille. Vous avez raison d'attribuer cette suggestion au diable, laissez-le et pensez à la Ste Vierge, elle ne vous parlera pas de même.- Oh! oui, la Ste Vierge! je sais bien qu'elle m'a toujours plus aimé qu'un autre. Je crois pouvoir et même devoir dire ici que ce bon Frère qui, dès son enfance, comme me l'assurait son père, avait toujours aimé Marie comme sa Mère, lui attribuait la grâce de sa vocation. Il m'a déclaré qu'il n'était venu au noviciat que sur un ordre formel de la Mère de Dieu qui, lorsqu'il roulait dans son esprit des pensées différentes, lui était apparue et lui avait commandé d'entrer dans la Compagnie. Si je ne me trompe, ce fait serait arrivé le jour de l'Assomption, et le lendemain il venait sonder le terrain. Il ne me dit rien alors de cette circonstance; il n'en parla à personne avant la visite du R. P. Sopranis, à qui il s'en ouvrit et qui l'engagea à m'en dire un mot. Depuis il n'en a jamais été question. Il avait une dévotion spéciale à N. D. des Douleurs, et parmi les petites médailles qu'on a trouvées sur lui, il y en a une qui représente N. D. avec le cœur percé de sept glaives. D'après ma suggestion, il lui avait demandé sa guérison, si c'était pour la plus grande gloire de Dieu, et il avait été prier devant une de ses images honorée dans la Chapelle des Sœurs de la Congrégation de N. D., à Montréal, sous le nom de N. D. de Pitié, et que Dieu s'est plu à glorifier depuis quelques années, par des guérisons merveilleuses accordées aux malades qui l'avaient invoquée. N. D. n'a pas jugé à propos de nous le laisser, et il parait qu'elle a voulu l'introduire elle-même dans un meilleur séjour. Le Dimanche 22, fête de N. D. des 7 Douleurs, il a pu encore communier en son honneur, et la nuit suivante, à une heure, il se reposait doucement dans le Seigneur en recevant une dernière absolution. J'espère qu'il a déjà vu, ou qu'il verra bientôt Celle qu'il aimait à appeler sa Mère, et Ceux dont il avait tant désiré d'être le frère. Quelques jours avant sa mort, nous parlions du Ciel, et en particulier du bonheur pour les membres de la Compagnie d'y rencontrer en entrant N. B. Père, et

un si grand nombre de frères. - Oui, dit-il, ça doit être un bonheur de famille. J'ajoutai un peu pour l'égayer, mais comment St Louis de Gonzague, St Stanislas nous recevront-ils? Sera-ce en nous embrassant, ou en nous serrant la main? - Oh! reprit-il, ce n'est pas comme cela que je l'entends. - Comment donc l'entendez-vous? - C'est une union d'âmes! - Vous avez raison, car leurs âmes seules sont dans le Ciel; cependant le corps glorieux de la Ste Vierge y est déjà. Quelle doit être belle! - Oh! oui, reprit-il avec un sourire de Bienheureux qui me remplit de joie, oui elle est belle! — Quoique la Compagnie ait perdu dans ce jeune frère un sujet qui promettait beaucoup, je ne puis m'affliger de sa mort, j'ai la confiance qu'il nous sera plus utile au Ciel.

New-York. - Extrait de plusieurs lettres.

Le nouveau bâtiment du Collège St François Xavier est à peu près terminé; il a 80 pieds de haut, 60 de large et 120 de long, avec un rez-de-chaussée formant soubassement, deux étages, et au-dessus, dans toute l'étendue du bâtiment, une grande salle pour les représentations. Au mois de Septembre prochain, toutes les classes y seront transférées; l'ancien Collège sera approprié pour la Communauté. Nos Pères du Missouri et de Georgetown continuent à souffrir beaucoup de la guerre civile. Le Collège de Bardstown vient d'être fermé et converti en hopital militaire. Le Collège de Georgetown, qui comptait autrefois 250 pensionnaires, n'en a cette année que 50. Nos Pères du Missouri ne peuvent passer d'un Arrondissement à l'autre sans prêter serment de fidélité à l'Union. Grâces à Dieu, nous sommes, à New-York, dans une position différente. Non seulement le nombre de nos élèves n'a pas diminué, mais il augmenté d'une centaine à peu près. Cependant le nombre des enfants est loin d'être en proportion avec la population catholique de la ville. Nous ne ferons que végéter aussi longtemps que nous n'aurons pas de 600 à 700 enfants. J'ai la ferme conviction que nous atteindrions bien vite ce chiffre, si nous avions plus de professeurs. - Les deux Pères qui exercent le ministère à Black well's Island continuent à faire un bien immense. Depuis le peu de temps que le P. Chopin est à l'hôpital, il a reçu un bon nombre d'abjurations de Juifs, de Chinois, de protestants etc.... Le P. Maréchal, qui est chargé de l'Almshouse, du Workhouse et du Lunatic Asylum, a célébré les fêtes de Noël d'une manière splendide. Parmi les pauvres, plusieurs savent chanter et jouer de différents instruments; or le Père a profité de leurs connaissances musicales pour leur faire exécuter une messe en musique, à laquelle ont assisté la plupart des fonctionnaires de l'île, qui sont tous protestants. Il a eu un plein succès; tout le monde était enchanté de sa musique. Tous les Dimanches, son église, qui peut contenir 1200 personnes, se remplit deux fois. Le ministre protestant en a pris ombrage. Comme malgré tous ses efforts il ne parvenait pas à réunir, les Dimanches, plus de 30 à 40 personnes, il a cessé de faire son service à l'église, et il a pris le parti de prêcher dans les salles des différents établissements. Il est sûr, de cette manière, d'avoir des auditeurs, car du moment que le ministre entre dans une salle, tous ceux qui s'y trouvent sont obligés d'y rester et de subir ses invectives. Pour vous donner une idée de la besogne du P. Maréchal, il suffira de vous dire que dans le Workhouse seul, il y a près de 800 jeunes filles ramassées dans les rues de New-York et ailleurs; et une grande partie de cette charmante population se renouvelle tous les huit jours. - Voici un relevé des prémices de l'oeuvre de Black well's Island, cette île abandonnée jusqu'à ce jour. Pendant les 6 derniers mois de l'année 1861; Confessions, 5,000. Communions, 4.400. Extrême-Onctions, 750. Baptêmes d'enfants, 270. Abjurations, 130. 1res Communions d'adultes, 130. En outre, plus de 2,000 personnes ont pris la Pledge, ou l'engagement

de ne plus boire de liqueurs fermentées. Comme on le voit, le bon Dieu bénit cette œuvre! Il faut croire aussi que l'intercession du P. Jaffré, qui y a sacrifié sa vie nous est d'un grand secours. Le dernier rapport officiel fait par des protestants sur les œuvres de l'île, rend un hommage mérité à la mémoire de cet excellent Père. Les autres œuvres marchent comme par le passé. Le P. du Ranquet a commencé celle des Nègres; jusqu'à présent ces pauvres malheureux ont été entièrement abandonnés. Toutes les églises catholiques leur sont ouvertes, mais ils sont si détestés des blancs, qu'ils n'osent les fréquenter. Tous les Dimanches, dans l'après midi, on les réunit pour leur faire le catéchisme.

Quant à la guerre civile, elle continue à désoler le pays, et à répandre la misère parmi un grand nombre de familles; et il serait bien difficile à n'importe qui de dire, quand elle finira. D'un côté, le Sud est disposé à combattre pour son indépendance jusqu'à la dernière extrémité; de l'autre, l'orgueil national, l'intérêt et la haine de l'esclavage feront faire l'impossible au Nord pour reconstruire l'Union. La chose ne sera pas facile: même les plus fanatiques commencent à s'apercevoir que, pour mettre les armées du Sud en déroute, il ne suffit pas de le vouloir. Elles se battent noblement et sont commandées par d'habiles généraux. Si les Américains n'ont pas fait jusqu'ici une guerre sanglante, du moins ils s'y préparent. Ils laissent toute affaire de côté pour se former au métier des armes par la vie des camps, par des revues et des exercices continuels. L'armée, campée sur les bords du Potomac n'est pas animée de ce zèle fanatique qu'on a montré en quelques endroits, et elle se prêtera difficilement à une croisade insensée contre le Sud. La guerre, malgré les maux qu'elle entraîne après elle, a eu jusqu'ici un bon résultat, c'est de servir la cause de la religion. Beaucoup d'hommes qui eussent mené, dans les grandes villes, une vie inutile et sans doute licencieuse, sont revenus dans les camps à la pratique de leurs devoirs de chrétien. De plus, il y a tant de catholiques au service du Nord, que l'Administration a dû les reconnaître officiellement *comme tels*; non seulement en rétribuant des aumôniers catholiques, mais en fondant, pour ces soldats des hôpitaux séparés, et en leur accordant presque tous les droits politiques. – Nos trois aumôniers de l'armée du Nord donnent rarement de leurs nouvelles. Le P. Tissot écrivait du camp Michigan: "Pendant plusieurs mois, il m'a été impossible de trouver un local convenable pour dire la messe; mais aujourd'hui, je possède une fort belle église: elle a 36 pieds de haut et 30 de large. Les deux murailles latérales sont faites de boue et de branches d'arbre, le tout soutenu par des pieux et des planches. Quelques feuilles de sapin nous servent de plancher et nous protègent contre l'humidité du sol. Le toit, achevé aux deux tiers, est de *Canevas*. Je ne pense pas que mon église puisse être assurée pour un siècle; quand le vent souffle un peu fort je ne suis pas sans inquiétude, et hier matin je n'ai rien eu de plus pressé que d'enlever les deux pouces de neige qui recouvrait le toit, de peur qu'il ne s'écroulât. Tous les jours, matin et soir, l'église est à moitié remplie par les hommes du régiment; les Dimanches, ils sont plus nombreux. Je suis maintenant occupé à les appeler un à un dans ma tente, pour connaître leurs noms et surtout l'état de leurs consciences: une bonne moitié a déjà comparu. Les autres ne me semblent avoir aucune répugnance à venir. Dans ces entretiens particuliers, le bien se fait, quoiqu'il présente un aspect uniforme à son jour; c'est un vieil ivrogne qui revient à une vie plus régulière après 10 ou 15 ans de désordres; une autre fois, c'est un homme de 25 ou 30 ans qui fait sa 1ère Communion. De temps à autre aussi, il m'arrive quelque protestant qui demande à rentrer dans le sein de l'Eglise. Tous les jours, j'ai de 5 à 30 communions". – Le P. Nash est

toujours au golfe de Mexico, dans la baie de Pensacola, sur une île déserte, exposé nuit et jour à toutes les rigueurs des saisons. Le camp a été brûlé une fois; les tempêtes sont si effroyables que le régiment a dû passer des semaines entières, réduit à la demi-ration. Il avait en vue une flotte entière, chargée de vivres, mais toute communication était impossible. Les maladies sont venues à la suite de tant de maux, semer la mort parmi les soldats: leurs derniers moments, ajoute le Père Nash, me consolent et m'encouragent au milieu des grandes fatigues de mon ministère. Il termine sa lettre par un trait bien édifiant. Dans une des dernières escarmouches, plusieurs soldats de son régiment furent ou tués ou blessés. Pendant qu'il était à la recherche des blessés pour leur administrer les derniers sacrements, il rencontra un soldat irlandais qui avait autour de son cou, un scapulaire, une médaille et un crucifix, et qui priait avec beaucoup de dévotion. Dès qu'il vit le Père, il lui dit: Ne perdez pas votre temps avec moi, car je suis préparé à mourir, mais allez à la recherche d'un de mes amis, protestant, qui vient de recevoir une blessure mortelle et qui désire se faire catholique. Le Père prit aussitôt la direction que le soldat venait de lui indiquer, et au bout de quelques instants il trouva le pauvre jeune homme baigné dans son sang et prêt à expirer. Sur la demande du Père s'il voulait mourir catholique, le jeune soldat lui répondit aussitôt: Oh! oui, je veux être baptisé et mourir dans la vraie Eglise. Le Père se hâta de courir à la grève, et faute de vase, il trempa son mouchoir dans la mer; quelques instants après il faisait couler l'eau régénératrice sur le front du moribond. Après lui avoir administré l'extrême-onction et l'avoir instruit et consolé de son mieux, le Père voulut le quitter, mais le jeune homme lui dit: oh! Père, ne m'abandonnez pas; tous les autres blessés sont catholiques et savent comment mourir; mais moi je ne sais rien! Le Père dut céder à de pareilles instances, et il resta avec lui jusqu'à son dernier soupir.

Chine. Zi-Ka-Wei, 5 Janvier 1862. —

Nous sortons de l'église: la cérémonie des obsèques du P. Faustin Laimé est finie; il est mort aujourd'hui de la mort des Saints. Le 29 du mois d'Août, il s'était rendu dans le Pou-nê pour diriger le district de Nedio. La santé était loin d'être aussi forte que la volonté; mais son désir de sauver les âmes était immense. Aussi se hâta-t-il d'abréger ses vacances pour rejoindre sa chère mission. Hélas! le bon Dieu devait bientôt l'éprouver et le préparer à sa fin prochaine en lui mettant sous les yeux le navrant spectacle de la mort. Les rebelles envahissent le Pou-nê, brûlent Nedio à moitié, emmènent plus de 10,000 captifs, incendient les moissons, pillent, saccagent et tuent tout ce qui se trouve sous leur fer homicide. Dans ces tristes conjonctures, le dévoûment du P. Laimé ne connut pas de bornes, il se consacra tout entier au soulagement des pauvres chrétiens, et par deux fois il faillit tomber entre les mains des rebelles. Forcé de quitter son district à la fin d'Octobre, il revint se reposer de ses fatigues à Tem-Ka-don et à Zi-Ka-Wei. Mais alors se déclara une forte colique suivie de dyssenteries: c'était le signal du départ pour l'éternité. Le P. Laimé le comprit et se prépara au grand voyage. Pendant sa maladie, il parlait souvent de son bonheur de mourir: "Vous autres, vieux Missionnaires, disait-il au P. Gonnet, on dirait que vous avez peur de mourir; pour moi, je ne crains pas la mort; il y a longtemps que j'ai réglé mes affaires avec la Ste Vierge". Il nous a extrêmement édifiés par sa foi solide, son désir du Ciel, sa résignation. Tous les jours il entendait des lectures qui auraient pu fatiguer un esprit moins solide. Les sermons de Bossuet étaient pour lui pleins de charmes. Trois jours

avant Noël il nous disait: "O le jour de Noël, quel précieux anniversaire pour moi! Si je pouvais mourir ce jour-là. (Il y a 12 ans en effet, qu'il renonçait à toutes les espérances du monde, et se consacrait le jour même de Noël, au service du divin Maître). Le P. Laimé pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre: les douleurs qu'il éprouvait nous faisaient désirer de voir sa fin arriver. Le 24, à 2 h. je lui lisais le sermon de Bossuet pour la Nativité de N.S., et il le suivit très-bien; mais le froid se faisait déjà sentir aux extrémités. Après la collation du soir, vers 7 h., le frère infirmier vient à nous: "Mes Pères, je crois bien que demain notre P. Laimé sera au Ciel". Il remonte auprès du malade et redescend aussitôt: "Mes Pères, vite, vite, le P. est à l'agonie". Nous accourons. Quel beau spectacle! Au moment où nous entrions dans sa chambre, le cher malade, se croyant déjà en possession du Ciel, ne se contenait pas de joie. "Ah! mes Pères, quelle joie! Quoi mourir dans la nuit de Noël! Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de moi. O Jésus, ma bonne Mère, St Joseph! Mes Pères, pardonnez-moi ... de grâce, ne pleurez pas, je vais au Ciel .... Oh! qu'il fait bon mourir dans la Cie .... en Chine .... à Zikawei! Que je voudrais chanter, que je voudrais chanter ... Souriez, souriez mes Pères"; et de sa voix mourante, il entonnait le *Gloria* .... Vive Jésus .... Venez, Divin Messie ... puis il prenait son Crucifix, le baisait amoureusement, répétait avec ardeur les doux noms de Jésus, de Marie, de Joseph, de St Ignace — La crise ne se passa que vers 10 h., et un affaissement la suivit, c'était l'agonie. On s'attendait à tout instant à le voir mourir; mais Dieu voulut le purifier jusqu'au bout! L'agonie, mais une agonie des plus douces, dura 8 jours et plus: il s'est éteint aujourd'hui même à 1 h. 3/4 du matin." — Le bon P. Faustin a souffert beaucoup dans les 3 années qu'il a passées en Chine: Cœur sensible, artiste, estomac délabré, avec des Chinois qui ne savent pas ce que c'est que le bon goût! c'est assez dire que la Chine a été pour notre Père un vrai purgatoire.

Chang-hai, 16 Janvier 1862. — *Etat de la Mission.* — Que font nos Pères au milieu des troubles qui désolent le Céleste Empire? ils restent avec les chrétiens pour les consoler, les soutenir, les confesser; les évènements dont ils sont les témoins et les victimes, amènent les fidèles en foule aux Saints Tribunaux. Le P. Clavelin exerce le St Ministère parmi les Rebelles, du côté de *Tsanzo*, sur les bords du *Yang-tsé-Kiang*. Il vient d'être arrêté par les brigands, qui après l'avoir dépouillé de sa chapelle, de ses bagages, voire même de ses propres habits, lui ont laissé le temps de s'échapper de leurs mains et de sauver sa vie. Cette aventure ne l'empêche pas de se porter partout où sa présence peut être utile aux chrétiens et aux payens. Dernièrement il nous disait, que pour peu que la tranquillité se rétablît, le terrain était préparé pour une moisson abondante. Sur la fin de Décembre, le R. P. Lemaître et le P. Gonnet ont fait la mission à *Loutié*, à 10 lieues environ de Chang-hai. Là, le chef principal des rebelles est un chrétien, habitant du pays, qui pour sauver la contrée des ravages continuels de quelques bandes de pillards, convint avec un chef supérieur de *Zammos*, résidant à *Kia-ting*, de la somme à payer par le pays de *Loutié*. Notre chrétien fut constitué Mandarin de sa patrie, et depuis il y maintient l'ordre et la paix. A l'arrivée de nos missionnaires, cet homme, revêtu de ses habits de Mandarin, fit la génuflexion devant eux, et les servit lui-même à table avec ses enfants, en présence d'une foule de payens étonnés. Le R. P. Supérieur est satisfait du bien qui a été opéré. Tous les chrétiens se sont approchés des sacrements. 83 adultes ont été baptisés à *Loutié*; 150 se préparent à recevoir la même grâce. Avant de quitter *Loutié*, le P. Lemaître a vu des chefs de rebelles qui lui ont dit, qu'après avoir pris *Ning-po* et *Haut-cheu*, ils se porteraient en masse sur Chang-hai. — Le P. Gonnet a encore baptisé 18 adultes à *Pokon*, à 2 lieues de *Zikawei*, et 5 ou 6 familles à *Tem-ka-tai*, à l'est de Chang-hai. — Le district du *Pou-ton* est tou-

jours sur le qui-vive. A plusieurs reprises, les brigands ont fait invasion jusque sur les limites de ce riche pays. Le Tou-nê vient de passer deux tristes mois; les rebelles ont visité 3 ou 4 fois toutes les chrétientés, et ont promené partout l'incendie, le pillage et la mort. Les districts de Tsin-pou et de Tsan-Kin sont également occupés par les rebelles: les chrétiens du 1er district sont venus s'établir en grand nombre à Chang-hai. Ceux du 2e souffrent beaucoup. Dans l'île de Tsom-min, les Pères travaillent avec moins de difficultés. Dans le Wou-si, le P. Sentinier a pu, en prenant des précautions, exercer le St Ministère à peu près comme les années précédentes. Depuis deux mois, il a baptisé 100 autres catéchumènes. Il en compte encore près de 3,000, tous fervents et bien disposés. De plus, une multitude de payens demandent à entrer dans le sein de l'Église. Ce sont les catéchistes qui manquent pour les instruire. En ce moment, le P. s'occupe activement à en former. Ce mouvement vers le Catholicisme nous fait espérer une bonne récolte. Du reste, les rebelles préparent à leur manière, les populations à se faire chrétiennes; car, ennemis jurés des pagodes, ils les renversent et les font disparaître du pays. Les Bonzes en sont réduits à faire leurs cérémonies accoutumées dans l'obscurité de la nuit. Telle est en résumé, l'histoire actuelle de nos Missions au milieu des Zammos. – Maintenant, embarquons-nous pour Hai-men et accompagnons Mgr Borgniet. Le mois de Novembre touche à sa fin; nous arrivons à Tsom-min, où nous passons la fête de St François Xavier et une bonne partie de son octave. Cependant il faut partir; le 5 Décembre on met à la voile, et le 7, nous entrons dans Lo-pé-zen, petite chrétienté où le P. de Carrère a fait élever une petite église, style moitié chinois, moitié Européen. Elle est achevée et Mgr doit la bénir. Les curieux étaient accourus en foule; on voulait voir le Tsu-Kiao, le maître de la religion. Les physionomies, il est vrai, n'annonçaient pas des dispositions favorables; cependant, rien ne faisait présager qu'un orage allait éclater, qu'un coup de main audacieux se préparait: Mgr et ses catéchistes parlèrent à cette multitude; on fit distribuer des bonbons aux enfants; puis, au soleil couchant, tout le monde reçut ordre de se retirer. La foule une fois dissipée, Mgr bénit l'église en présence de quelques chrétiens seulement. Le lendemain, Mgr officia pontificalement, et put encore faire son action de grâces assez tranquillement. Mais la foule augmentait, et déjà l'on remarquait un certain trouble; des bruits sourds circulaient, enfin des menaces furent proférées contre Mgr. La tempête était déchaînée; Mgr crut devoir affronter le danger, et parla à la foule avec beaucoup de sang-froid. Il avait à peine prononcé quelques mots, lorsque deux tuiles, lancées par une main inconnue, vinrent le frapper au front, et le sang coulait: Les chrétiens pressèrent Mgr de quitter la chrétienté; on en voulait, disaient-ils, à l'église et à la maison des Missionnaires, on menaçait même de les livrer aux flammes. Alors Sa Grandeur, ramassant à la hâte quelques-uns des objets les plus nécessaires, se disposa à quitter le village de Lo-pé-zen, laissant derrière elle le P. de Carrère, qui, lui-même, dut bientôt se retirer. Mgr traversa la foule, sans que personne osât l'insulter; mais à peine était-il hors du bourg, que les meneurs qui avaient pris toutes leurs mesures, et qui probablement, n'attendaient que ce moment pour agir, crièrent avec animation: "où est le Tsu-Kiao? où est le Tsu-Kiao? il faut brûler le Tsu-Kiao". Puis ils se précipitent avec fureur sur la maison des missionnaires et sur l'église, et les pillent: Argent, chapelle de Mgr et du P. de Carrère, ornements d'église, tout fut la proie de ces bandits. Pour couronner leur exploit, ils mirent le feu à l'église et à la maison; et telle était leur rage, qu'ils emportèrent les débris encore fumants de l'incendie, ne laissant pas pierre sur pierre. Ce fut ainsi qu'ils exécutèrent des menaces antérieures dont on n'avait pas cru devoir tenir compte. – Un petit orphelinat établi dans cette chrétienté ne put trouver grâce à leurs yeux; malgré

toutes les représentations qu'on leur fit, ils y mirent le feu. 3 petits orphelins périrent dans les flammes, et leur nourrice fut dangereusement blessée. Les brigands se jetèrent alors sur les catéchistes de Mgr, et déjà ils les entraînaient pour les brûler vifs, quand les instances réitérées des principaux habitants du lieu, et entr'autres du Pao-tsen ou maire de l'endroit, les arrachèrent à la fureur de ces misérables. — Une pareille aggression ne pouvait rester impunie. C'était là une excellente occasion pour mettre à exécution d'une manière éclatante les articles additionnels du traité de Tien-tsin. La prudence d'ailleurs nous faisait une loi de parler haut et ferme. Déjà les Mandarins avaient fermé les yeux sur plusieurs vexations dont les Missionnaires avaient été victimes; aucune ~~démarche~~ n'avait abouti; un petit Mandarin qui avait voulu forcer un chrétien à apostasier, avait échappé au châtiment qu'il méritait. Le silence pouvait enhardir les méchants. On résolut donc d'agir, et d'agir vigoureusement. Procès-verbal de l'affaire fut dressé; on prit les noms des principaux coupables: on remarquait parmi eux 3 Lean-vou, ou gros propriétaires, et plusieurs Mé-gneu ou entremetteurs pour les mariages; tous personnages pleins d'esprit, à la parole facile, vrais orateurs, bien capables de monter un coup. La pièce fut envoyée chez notre Consul, Mr Edan; celui-ci l'envoya au Si-Fou-tai ou Gouverneur de la province du Kiang-nan, qui remplit par intérim, dans nos parages, les hautes fonctions de Vice-roi. Il y avait à Yan-kim-psen un colonel à la tête d'un bataillon, sur le Wam-pou, un gros navire de guerre avec quelques cannonières de côté et d'autre; c'était trop éloquent: le fonctionnaire chinois agit immédiatement. Un Mandarin d'assez haut rang fut envoyé à Hai-men pour presser l'affaire. Mais bientôt les choses traînèrent en longueur; les coupables donnaient aux tribunaux de grosses sommes d'argent pour gagner du temps. Cependant Mgr voulait reparaître sur le théâtre des évènements de Décembre, pour qu'on sût bien, que ces dispositions hostiles n'étaient pas capables de l'arrêter dans l'exercice de son ministère. Mais pour plus de sûreté, il obtint du Consul 2 agents de police français, anciens soldats de l'expédition du Nord, qui devaient l'accompagner dans sa tournée pastorale. Arrivé à Tsom-min, Mgr reçut du P. de Carrère l'avis qu'il ne serait pas prudent de se montrer à Hai-men, qu'il valait mieux attendre. Mgr resta donc à Tsom-min, et envoya seulement les 2 agents au P. de Carrère: on les revêtit du titre de Se-kia, ou secrétaire du Consul français, chargés d'examiner sur les lieux mêmes la manière dont on poursuivait l'affaire, et de rendre au Consul un compte exact de tout ce qui se passait. On les présenta aux Mandarins qui, pleins de respect pour de si hauts fonctionnaires, les reçurent avec mille politesses, et les invitèrent même à leur table. Toutefois on ne se pressait pas de conclure, et malgré la présence de l'envoyé du Fou-tai, les coupables n'étaient pas encore saisis. Le P. de Carrère écrivit alors au P. Supérieur de venir lui-même à Hai-men, activer un peu le zèle des Mandarins. Le P. Lemaître s'entendit avec la marine, et on mit à sa disposition un petit vapeur et une chaloupe canonière, commandés par Mr Dewarannes, lieutenant de vaisseau. C'est cet intrépide marin qui, pendant l'hiver de 1860, fit parvenir par terre de Tché-fou à Tien-tsin (environ 150 lieues), les dépêches qui ne pouvaient être portées par mer à cause des glaces. La route par terre n'était pas non plus sans dangers, infestée comme elle l'était par les brigands, mais rien n'arrêta notre valeureux marin. Le R. P. Supérieur partit le vendredi 3 Janvier de Chang-hai, et les 2 navires arrivèrent le soir en face de Hai-men. Le P. Supérieur descendit d'abord seul à terre, et trouva le P. de Carrère à Mo-Ka-Tien. — Tout va bien, dit le P. de Carrère. — J'arrive avec des soldats, repartit le P. Lemaître. — Bien. — En avez-vous besoin? — Non. — Sont-ils utiles? — Oui. — C'est bien. — Le soir même les Mandarins vinrent voir le P.

Supérieur: ils paraissaient singulièrement embarrassés. Le P. de Carrère dit ensuite au P. Supérieur que les Mandarins désiraient voir les chefs seuls descendre à terre, la vue des troupes françaises pouvant épouvanter la population. C'est bien, dit le P. Supérieur, j'en parlerai à Mr Dewarames. Celui-ci, informé des frayeurs de nos magistrats chinois, répondit: c'est bien, je me ferai seulement accompagner par une vingtaine de mes soldats, et je n'en prendrai pas davantage.... car il ne m'en reste plus. Le Samedi, 4 Janvier, le P. Supérieur, Mr Dewarames et ses 20 soldats s'en allèrent à Mo-ka-tsen. Les chinois se portaient en foule pour voir passer les Si-ian-pu, (soldats occidentaux) et ils disaient assez haut, que l'on faisait bien de punir le pillage et l'incendie de Lo-pé-zen. On arriva ainsi comme en triomphe à Mo-ka-tsen. Les Mandarins vinrent faire visite au lieutenant. Persuadés que les 2 navires étaient montés par une troupe nombreuse, ils offrirent d'envoyer des provisions, mais on refusa net; ce qui n'empêcha pas les Mandarins d'envoyer aux navires une dizaine de chèvres, et une quantité prodigieuse de poules, de canards etc.... mais cet envoi ne fut accepté qu'après la conclusion de l'affaire. Enfin le Dimanche 5 arriva; c'était le jour où l'on devait rendre la visite aux Mandarins et conclure l'affaire. On résolut de faire cette visite de manière à faire impression. On se rendit donc chez les Mandarins dans l'ordre suivant: En tête, marchaient 4 hommes et un caporal. Venait ensuite Mr Dewarames en grand uniforme, et précédé du drapeau français. A côté de lui, le Supérieur en habit de cérémonie; derrière lui un élève de marine et le P. de Carrère, puis le maître d'équipage avec un Séminariste chinois, vieux bachelier dont la voix stridente et les allures décidées ne rassurent pas beaucoup les Mandarins: enfin, on voyait s'avancer en bon ordre et sur 2 rangs nos braves soldats, le fusil sur l'épaule et la bayonnette au bout; c'était une promenade militaire en règle, et le pas résolu de nos Français dut faire battre le cœur à plus d'un Chinois. A la nouvelle de cet appareil belliqueux, les Mandarins épouvantés font prier Mr Dewarames de laisser ses soldats à la porte, et d'entrer seul avec les Pères. Mais il était trop tard; déjà le cortège était au milieu du Tribunal. Dès que Mr Dewarames connut le désir des Mandarins, il se tourna vers ses soldats et leur dit: "Allons, mes amis, serrez vos rangs, et en avant". Arrivés à la porte de la salle de réception, le lieutenant fit ranger ses soldats en demi-cercle et pénétra dans l'appartement avec les Pères, le Séminariste et l'élève de marine. On se fit de grands saluts, et on apporta le thé; mais on ne voulut rien prendre avant la conclusion de l'affaire. - Nous sommes venus ici, dit le P. Supérieur, pour régler cette affaire. - Certainement, dit le Mandarin, il faut arranger cela, mais ne précipitons rien, tout s'accommodera peu-à-peu; en attendant déjeunons. - Non, dit Mr Dewarames, je ne déjeune pas avant que tout soit terminé, je ne veux déjeuner qu'avec des amis. - Bien, bien, arrangeons les choses, dit le Mandarin de Téou-tcheu, homme plein d'esprit et causeur intarissable, et le voilà noyant dans un déluge de paroles ce qui pouvait se dire en deux mots. Mais on le connaissait, et le P. Supérieur lui dit: Voyons, voulez-vous régler cette affaire ici ou à Téou-tcheu; nos navires sont à quelques pas d'ici, et peuvent remonter jusqu'à Téou-tcheu; voyons, choisissez. - Mais, dit le Mandarin, tout peut s'arranger ici, que demandez-vous? - Nous demandons réparation pour votre conduite passée, indemnité pour les pertes subies par les chrétiens, et sécurité pour l'avenir. - Bien, bien, dit le Mandarin, mais nous n'avons pas ici le Wei-ieu (le Mandarin envoyé par le Fou-tai); nous ne pouvons rien conclure sans lui. - Non, dit le P. Supérieur, c'est à vous de terminer cette affaire; je sais de bonne source que le Fou-tai n'a envoyé le Wei-ieu, que pour presser l'exécution. Ce Mandarin est fatigué de vos longueurs, et si tout était réglé aujourd'hui, il retournerait demain à Chang-hai. Sur ces entrefaites arrive le Wei-ieu, avant que les Mandarins aient pu lui parler. Le P. Supérieur le met au courant de tout.

Mais certainement, dit-il, il faut en finir. Impossible de reculer; il fallut s'exécuter. L'indemnité rencontra quelques objections : Comment, dit le P. Supérieur, vous faites difficulté de rembourser une somme assez légère, quand je sais, moi, que vous avez déjà reçu plus d'argent que nous n'en réclamons. D'ailleurs ceux qui doivent supporter les frais, sont des sujets, ce sont des gens riches. Ainsi il nous faut une indemnité raisonnable. - Vous avez raison, dit le Mandarin, mais pour les objets volés, nous les retrouverons, et nous vous les remettrons. - Non, repartit le P. Supérieur, vous ferez figurer dans l'indemnité le prix des objets volés, si plus tard on nous les rapporte, nous estimerons leur valeur, et nous la déduirons de l'indemnité. - Bien, dit le Mandarin, qu'il en soit ainsi. - Et voilà qu'il entraîne le P. de Carrère dans un appartement voisin, et s'entretient tranquillement avec lui. Le P. Supérieur dit alors avec fermeté à ce Mandarin : Est-ce ainsi que vous vous jouez de nous; comment, rien n'est encore terminé et vous passez le temps comme si tout était fini! Voyons, décidez-vous, promptement, voulez-vous conclure l'affaire ici ou à Téou-tcheu?- Le ton était tellement résolu, qu'il n'y avait plus qu'à céder. Voilà donc nos 3 Mandarins se retirant chacun dans un coin, et faisant une composition comme des écoliers. Le Mandarin de Téou-tcheu apporta le premier sa pièce. On la lut: D'abord, dit le P. Supérieur, vous dites que c'est sous la pression qu'on exerce sur vous que vous reconnaissez vos torts; ôtez cette expression, et dites que c'est de bonne volonté... Comment, votre pièce est sans date! est elle valable? mettez encore la date... et le Mandarin fit ces diverses réformes. Il la présenta ensuite au P. Supérieur. - Fort bien, dit celui-ci, maintenant apposez votre sceau. - Je n'ai point apporté mon sceau, reprit le Mandarin, je n'étais pas venu pour traiter une affaire de tribunal. - Eh bien, apposez votre signature, et le Mandarin apposa sa signature. Les deux autres en firent autant. La pièce portait en substance que l'on reconnaissait les torts passés, que l'on ferait payer l'indemnité au plus tard le 28 de la 12e lune chinoise (le 27 Janvier 1862); enfin on s'engageait à dégrader le petit Mandarin qui avait voulu faire apostasier un chrétien. Le P. Supérieur remit ces pièces importantes à Mr Deswarames qui lui-même devait les porter à l'Amiral, ou, à son défaut, au Commandant de la Flotte. - Tout est-il bien, dit notre lieutenant? - Oui, répondit le P. Supérieur. - Alors nous pouvons déjeuner maintenant. Et on se mit à table. Pendant le déjeuner, les Mandarins demandèrent au P. Lemaître combien d'hommes pouvait contenir un navire européen. Cela dépend, répondit le Père: il y en a qui peuvent contenir 1000 hommes; sur les navires plus petits il y en a moins. Mais nos autorités chinoises peu satisfaites de cette réponse, interrogèrent le pilote lui-même. - Je n'en sais rien, dit le rusé pilote, je n'ai pas été voir dans les coins et recoins de ces grands navires qui ont plusieurs étages. Des données si précises ne contribuèrent pas peu sans doute à maintenir nos Mandarins dans un respect profond et une salutaire terreur. - A peine le déjeuner était-il fini, que le Mandarin de Téou-tcheu partit avec ses soldats pour aller à la recherche des coupables; nous attendons le dénouement.

19 Janvier. — J'ai dit que les rebelles, après la prise de Nimpo et Hou-tcheu se porteraient en masse sur Chang-hai. Ils tiennent parole. Nimpo vient de succomber; Hou-tcheu, après une énergique résistance, a enfin été prise. On porte le nombre des morts à plus de 100,000. Maintenant les bandes incendiaires inondent les environs de Chang-hai. Je ne crois pas exagérer, en disant, qu'ils sont, au Nord, plus de 40,000. Un égal nombre a envahi le Pou-nê et le Pou-tone, et pris successivement Voug-yé, Né-wé, Tsé-souo. Aujourd'hui, ils sont à moins de 3 lieues de Chang-hai. La foule épouvantée s'enfuit partout à leur approche. Le cœur est navré de douleur quand on pense que dans le

Pou tôn et le Pou-nè, où nous comptions plus de 40,000 chrétiens, on ne voit à cette heure que la triste image de la mort et la plus affreuse désolation.

23 Janvier. — Nous avons autour de nous des milliers de chrétiens et de payens, sans abri, sans sapèque, n'ayant qu'un peu de riz pour vivre. Les cris des femmes et des enfants déchirent le cœur! — Les rebelles veulent faire un effort suprême sur Chang-hai. Ils ont sommé les Européens de leur livrer la ville, et ils ont déjà attaqué quelques postes. On a répondu à la sommation par une déclaration de protection de la ville et des environs, y compris ZiKaWei, contre quiconque attaquerait, et les attaques ont été reçues à coups de canon. Les forces rebelles sont considérables, et celles des Mandarins sont nulles: tout est aux mains des Européens. Le Tao-tai vient de l'annoncer au peuple dans une proclamation.

Zi-Ka-Wei, 4 Mars. — L'audace des rebelles a été si loin qu'il a fallu songer à ne pas se laisser couper les vivres. On a même dû prendre l'offensive. Le 8 Février, Mr Ward, Américain hardi et entreprenant, à la tête d'un millier de Chinois commandés par des Européens, a surpris un camp de 20 à 30 mille rebelles; 2,000 environ ont été faits prisonniers, les autres ont pris la fuite, laissant un immense butin. Ce combat a relevé le moral des Chinois. Le 16 Février, une canonnière française, placée près de Tom-Ka-dou, est avertie que des rebelles ont campé près d'un village sur les bords du Wam-pou, et on signale une pagode comme lieu de rendez-vous. Mr Deswarames envoie de ce côté 4 obus; un d'eux tombe sur la pagode, enfonce le toit et vient éclater dans une salle où les brigands se disposaient à dîner; 48 sont tués, les autres s'enfuient: si les Européens, disent-ils, envoient de pareils Sicos (fruit assez semblable au melon), nous ne pourrons arriver à Chang-hai. Le 21 Février, à 3 h. du matin, l'Amiral français, avec 150 soldats, l'amiral anglais avec 200, et Mr Ward à la tête de ses 600 Chinois, se dirigent secrètement vers Wosung, débarquent et marchent sur Codiot; Codiot est un gros village du Pou-ton entouré de murailles et protégé par un large canal. 40,000 rebelles y attendaient un renfort de Ta-Zammos pour tomber sur Chang-hai. Grand est l'étonnement de leurs deux chefs, lorsqu'ils apprennent l'arrivée des soldats Européens; l'un d'eux plus effrayé, prend la fuite; l'autre monte à cheval et se prépare à une vigoureuse résistance. Il fait attacher ensemble des milliers de prisonniers, et les place devant ses hommes en guise de gabions. Mais les troupes alliées s'en sont aperçues, et les obus lancés n'atteignent que les rebelles. Après 2 h. de combat, ils s'enfuyaient épouvantés, laissant plus de 1000 morts. Le peuple encouragé par cette défaite, s'est soulevé en masse et a fait justice des fugitifs. Si les alliés eussent pu marcher en avant, le Pou-ton serait libre! Quelques jours après, les rebelles, voyant qu'on ne les inquiétait plus, se sont vengés de leur défaite sur les malheureux Chinois: dans le Pou-ton et le Pou-nè, ils ont mis tout à feu et à sang. — Le 23 Mars, l'amiral anglais les a attaqués à Siodan. Ils étaient, dit-on, plus de 20,000; 1500 sont restés sur le champ de bataille. Leur rage est au comble! Le peuple ne voyant de salut que dans la résistance, se bat en désespéré; c'est une vraie guerre d'extermination. — Mais si le mal est grand, le bien l'est aussi. Les confessions sont très-nombreuses, et depuis quelque temps, c'est à la Ste Table comme aux jours de grandes fêtes. Priez beaucoup; nous aurons de beaux jours après l'orage, et plusieurs d'entre vous viendront cueillir dans la joie ce qui se sème dans les larmes!!

Scolasticat de Laval  Novembre 1862

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de......

Nos RR. PP. et nos très CC. FF.

Pax Christi.

Canada. Mission de Ste Croix, Wikwemikong, Ile Manitouline, 5 Juin 1862.

Lettre du P. Chôné aux Scolastiques de Laval. – Je vous ai laissés l'année dernière avec l'espérance que l'union des sauvages amènerait de bons résultats. Je puis tout de suite vous les faire connaître. Ces jours derniers, on me remettait une lettre où il était dit: M. Wh.... a vu, à Toronto, M. le Commissaire envoyé l'automne dernier aux habitants de l'île Manitouline; ce dernier a dit "que le Gouvernement renonçait à son projet de prendre l'île aux sauvages". On voulait donc la leur prendre? Oui, et je vais vous raconter comment.

Au commencement d'Octobre dernier, un Commissaire accompagné d'un employé du Département indien, et d'un arpenteur, arriva au village de Manitwaning où réside M. l'agent. Les sauvages sont convoqués de toutes les parties de l'île. Les nôtres avant de partir, viennent me consulter: "A toutes les questions, leur dis-je, répondez: Nous ne pouvons pas. Ne vous laissez pas entraîner dans la discussion; surtout gardez-vous de répondre aux discours qui vous seront adressés. Vous vous embrouilleriez, et on prendrait votre embarras pour un consentement. L'île vous appartient, le traité de 1836 vous en assure la possession". C'était un Samedi, ils ne revinrent que le Dimanche matin. Ils s'étaient donc bornés à un simple refus; et bien leur en prit. J'ai eu entre les mains toute la série des Considérants et des questions; les choses étaient présentées d'une manière si captieuse qu'on pouvait facilement s'y laisser prendre. Le tout reposait sur cette clause tronquée du traité de 1836: l'île a été cédée aux sauvages dans la supposition que 9,000 âmes s'y établiraient; cela n'ayant pas eu lieu, l'île reste la propriété du Gouvernement, qui ne doit aux sauvages que ce qui est nécessaire à la vie, à savoir: 25 arpents de terre pour chaque famille, sans autre dédommagement. Nos hommes furent ajournés au lundi suivant avec injonction de réfléchir sur la proposition qui leur était faite. Mais le lundi, on fut plus modeste; l'attitude ferme des sauvages avait donné à réfléchir aux envoyés du Gouvernement. Je dirai avec plus de vérité: M. le Commissaire usa de ruse, et voulut ainsi obtenir ce qu'il n'avait pu emporter de vive force. Il demanda uniquement la permission d'arpenter l'île. Le refus fut formel. "Mais ajouta le Commissaire, le Gouvernement pourrait employer la force pour protéger ses travailleurs" – Un bruit confus de voix accompagna cette menace. Quand le calme fut fait, un de nos sauvages dit énergiquement: "Le Gouvernement a des soldats, il peut en envoyer pour nous tuer tous, et quand nous serons étendus par terre, il aura beau jeu avec notre propriété. Nous, nous n'avons ni poudre ni fusils, et quand nous en aurions, nous n'en ferions pas usage". Mr le Commissaire vit qu'il s'était trop avancé et que la voie d'intimidation ne lui réussissait pas mieux que celle de la ruse ou de l'autorité. Il essaya de donner quelques explications, mais elles ne purent pallier ce que les sauvages avaient vu d'odieux dans ses premières paroles. La séance dura jusqu'à 4 h. du soir, où MM. les envoyés du Gouvernement,

-ème l'arpenteur qui avait ordre de rester dans l'île, prirent le parti de s'en retourner. Leur départ fut annoncé par deux coups de canon. La détonation qui s'entendit dans les champs où l'on récoltait le maïs, jeta l'alarme partout. On pensait qu'ils annonçaient une réjouissance ennemie, la défaite et le malheur des sauvages. Cependant les envoyés ne se tinrent pas pour battus, ils firent savoir qu'ils reviendraient au printemps. M. l'Agent dit lui-même en termes précis que le Gouvernement prendrait l'île bongré malgré. Pour nous, nous nous bornâmes à confirmer nos pauvres enfants dans leur union, et tous les Dimanches après les vêpres, on récitait le chapelet pour attirer la protection de Marie.

Je vous disais, dans ma dernière lettre que j'avais plusieurs fois montré à nos sauvages la nécessité d'établir un Conseil qui ferait des réglements et veillerait à leur exécution. Il y a eu un petit commencement. On a compris l'urgence de la mesure; plusieurs conseils ont eu lieu, des conseillers ont été nommés, des essais de réglements dressés; et quoique la chose ne soit pas encore définitivement constituée, quelques-uns des plus âgés exercent déjà une certaine surveillance. C'est un premier pas, et un grand pas de fait. Quelques jeunes gens avaient dit qu'ils s'opposeraient à ce conseil. Après avoir suggéré aux hommes les plus influents ce qu'il y avait à faire, je me suis fait en chaire leur interprête, et j'ai montré aux sauvages réunis qu'il était de leur intérêt à tous de se soumettre et même d'aimer cette institution, parceque dans les circonstances actuelles où l'on en voulait à leur existence, il ne fallait pas fournir des armes à la malveillance; que si l'on apprenait qu'il y a des désordres parmi les sauvages de l'île, on les regarderait comme un nid de serpents qu'il faut exterminer. Puis je leur dis: Si vous ne voulez prendre des moyens pour réprimer les désordres, le moindre mal que vous puissiez craindre est d'être soumis tôt ou tard à la justice anglaise. Jusqu'ici on a respecté les traités qui vous a laissés vivre selon vos coutumes, on vous a traités comme un peuple allié; profitez donc de votre liberté, créez une société régie par de bonnes lois, et fermez ainsi la bouche à la détraction. J'ai la confiance, ajoutai-je en terminant, que vous êtes tous animés d'un bon esprit; cependant, comme le mal se glisse dans toute société humaine et y fait des victimes, il faut pour les récalcitrants une punition exemplaire. Vous n'avez ni prisons, ni moyens coercitifs, mais vos chefs sont résolus de livrer les fauteurs de désordre, s'il y en a parmi vous, à la magistrature anglaise. Cette dénonciation souleva quelques murmures; mais peu à peu, à la suite de quelques explications, les esprits rentrèrent dans le calme. Maintenant on poursuit avec ardeur l'œuvre du Conseil de police, et j'ai la ferme confiance qu'elle se consolidera.

La grâce de Dieu travaille toujours et partout. Ces jours derniers, je recevais un de nos hommes les plus arriérés, et je pourrais dire: le coryphée des buveurs. Son frère, converti lui-même depuis peu, le conduisait. Après les salutations usitées, je lui dis: pourquoi viens-tu me voir? - Je viens pour me confesser, si tu veux me recevoir. Eh! comment pourrais-je refuser à Dieu ce qu'il me demande? - Depuis quand veux-tu revenir au bon Dieu? - Depuis le jour que tu es venu chez nous, je n'ai jamais oublié ce que tu nous a dit..... Or, voici l'occasion de la visite. J'avais appris que quelques-uns buvaient sans savoir au juste dans quelle maison. Je n'avais pas l'intention d'y aller. A quoi bon parler à des hommes ivres et buveurs de profession? Cependant je fus obligé de conduire trois petites filles de l'école dans une maison où elles avaient pris des œufs, pour y faire réparation. L'exécution faite, me trouvant dans les environs du lieu où le désordre se commettait, je me dirigeai de ce côté comme par manière d'acquit et avec grande répugnance. J'errai autour des maisons que je soupçonnais renfermer les délinquants, je dépassai même

celle où ils étaient, puis revenant sur mes pas, je me décidai à frapper à la porte. J'entendis un petit bruit, mais pas de réponse. Après avoir frappé trois ou quatre fois, je demandai si on ne voulait pas m'ouvrir la porte. - Ouvre-la, répondit le maître du logis, elle n'est pas fermée à clef. J'entre, et je vois trois hommes dont l'un était passablement hors de raison; les deux frères dont j'ai parlé plus haut avaient pleine connaissance. Je ne sais plus comment j'entrai en matière, voici seulement ce que je me rappelle : "Je suis peiné de voir comment des hommes, images de Dieu, se dégradent! Quoique vous ne fassiez aucun cas de la religion, vous êtes cependant mes enfants. Je ne puis que demander à Dieu, notre père, qu'il ait pitié de vous, qu'il vous fasse miséricorde. Sa miséricorde s'exerce de plusieurs manières; quelquefois elle frappe fort. Je ne sais comment elle agira avec vous..... Le pauvre homme, qui n'est pas méchant d'ailleurs, voulut me faire quelques observations. Je continuai donc et lui dis : Je ne suis pas venu ici pour croiser des paroles, mais seulement pour vous avertir comme mes enfants et vous faire comprendre combien vous vous dégradez par une telle conduite, et quels malheurs vous vous préparez. - C'est vrai, dit-il, tu as raison. Ce fut longtemps après que cette visite porta un fruit auquel je ne m'attendais pas. Cet homme est revenu une seconde fois, et il me disait: Je n'ai pas été à l'église Dimanche dernier; je n'ose pas, j'ai honte même de me montrer dans le village. Cependant il vient en plein jour se confesser. Veuille la Mère de miséricorde achever son œuvre !!

Le nombre de nos Missionnaires augmente, nous sommes 11 prêtres. - Pourquoi ce renfort? C'est que nos Missions ont pris plus d'extension par suite d'un accord entre Mgr l'Évêque de Hamilton et Notre R. P. Général. Désormais la Compagnie prendra soin de toutes les Missions sauvages du diocèse. Les filles du S. Cœur de Marie viennent s'établir dans l'île; nous les attendons pour le mois prochain.

Syrie - Extrait d'une lettre du P. Fenech; Beyrouth, 28 Août 1862.

C'est maintenant que nous avons besoin d'ouvriers qui nous aident à nourrir et à propager l'ardeur nouvelle qui pousse vers l'unité les populations schismatiques. Voici les circonstances providentielles qui l'ont fait naître. L'Évêque schismatique de Homs (l'ancienne Émèse), Grégoire Kouba, s'est fait catholique au mois de Mai dernier. Ce prélat n'eut pas plutôt goûté dans son cœur les premiers fruits de son retour à l'Église, qu'il pensa à ses frères égarés dans les voies du schisme; et, encouragé par MM. les Consuls de France à Beyrouth et à Damas, soutenu d'ailleurs par le zèle de nos Pères, il résolut de leur porter dans le sud de la Montagne la lumière qui venait de l'éclairer lui-même. Les plus nobles représentants de ce pays se trouvaient alors à Beyrouth: les vexations injustes du Gouvernement turc les avaient forcés d'y chercher un refuge. Là, ils implorèrent la protection des Consuls de Russie et d'Angleterre, mais inutilement. Déçus dans leurs espérances, et attristés par ce refus inattendu, ils vinrent confier au P. de Prunières leur désolation. Le Père les reçut avec bonté, les encouragea, leur dit que M. le Consul de France couvrait d'une égale protection tous les chrétiens, et qu'il allait lui-même l'instruire de leur triste position. Le lendemain ils se présentaient chez M. Outrey. L'accueil fut des plus bienveillants. M. le Consul écouta leurs plaintes, leur promit de s'interposer en leur faveur, et leur donna enfin l'assurance formelle qu'il les protégerait comme les autres chrétiens. Cette noble conduite du représentant de la France les toucha profondément. Le P. de Prunières saisit l'occasion, et leur proposa de rendre visite à Mgr Kouba;

ils acceptèrent sans difficulté, et ce qui était prévu arriva : l'exemple et les touchants conseils de Mgr firent une telle impression sur leurs cœurs, qu'ils demandèrent comme lui à rentrer dans le sein de l'Eglise, et ils abjurèrent le schisme.

Je me trouvais alors à Bela, dans la Galilée inférieure, où j'ai fondé quelques écoles pour préserver les catholiques du venin de l'hérésie protestante. Averti de ce qui se passait à Beyrouth, je partis aussitôt pour le Sud de la Montagne. La nouvelle du retour des chefs à l'unité n'y était pas encore parvenue, et je crus mieux de ne pas l'annoncer moi-même. Mais, pour préparer les esprits à la recevoir favorablement, je commençai sur l'unité de l'Eglise une suite d'entretiens. L'intérêt avec lequel on les écouta, ne me laissa aucun doute sur les bonnes dispositions de la multitude, et ces dispositions allèrent croissant jusqu'au jour où arriva la nouvelle de l'heureux événement de Beyrouth. L'impression qu'elle produisit fut profonde ; l'exemple de Mgr surtout eut sur les esprits une influence bien marquée ; car son grand âge et ses rares qualités l'avaient rendu recommandable parmi les schismatiques de Syrie. J'eus garde de ne pas profiter d'une circonstance si favorable ; j'exhortai vivement à marcher sur les traces des nouveaux convertis, et voyant tous les cœurs bien préparés, je retournai à Bela. Quelques jours après, je revenais avec les chefs. Je ne vous dirai pas avec quels transports de joie on les reçut, mais leur retour fut pour moi un jour de bonheur. J'entendais des milliers de schismatiques bénir et exalter le nom du pontife romain ; ils voulaient désormais vivre sous son autorité. Ils me demandaient des écoles, des missionnaires Jésuites, m'invitaient à les visiter souvent, etc.... Comme je connaissais assez les sentiments du R. P. Canuti, supérieur de la Mission, je promis d'exaucer leurs vœux, et j'ajoutai que la Compagnie ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour les soulager dans leurs nombreux besoins, et les aider à vaincre les obstacles que leur susciterait l'évêque dont ils abandonnaient la Communion.

Le temps était venu pour le nouveau pasteur converti de se rendre au milieu des brebis rentrées à son exemple dans le bercail de J.C. J'écrivis donc au R. P. Canuti ainsi qu'au Patriarche des grecs-unis de vouloir bien hâter le départ de Mgr Houba. Sa Grandeur ne se fit pas attendre ; et bientôt, de Saida, où j'étais allé à sa rencontre, nous partîmes ensemble pour le Marse-Youn, (sic). Le Marse-Youn est un pays situé entre la plaine du lac Merom au Sud-Ouest, le mont Hermon au Sud-Est, le Liban au Nord, le fleuve Léontes à l'Ouest. Il faut six heures pour le parcourir dans sa longueur, trois pour le traverser dans sa largeur. Notre marche à travers ce pays au milieu d'une population naguère séparée du centre de l'unité, fut un continuel triomphe pour l'Eglise. Les habitants accouraient de toutes parts, et se pressaient nombreux autour de nous. Il y avait tant d'ardeur et de simplicité dans les témoignages de leur foi, qu'il m'est impossible de le dire. — Quel effet ne produira pas leur exemple sur les peuples encore schismatiques de Hhama, de Hhoms, du Hhauran et du mont Hhermon, avec lesquels ils ont de fréquents rapports ! Du reste, l'action du Marse-Youn s'étend plus ou moins sur toutes les contrées adjacentes, et le mouvement qui emporte actuellement les esprits vers l'Eglise catholique embrasse en Syrie plus de 20,000 âmes. Mgr Houba visitera bientôt les pays voisins de Marse-Youn, pour y activer le feu sacré. Comme il est fort attaché à notre Compagnie, il a demandé qu'un de nos Pères fut le compagnon inséparable de son apostolat. Pour ce qui me regarde, je compte dans le champ assigné à mes labeurs, C.A.D., dans le Marse-Youn et les vallées du mont Hhermon, plus de 10,000 grecs, récemment acquis à l'unité ou près de l'être. La providence m'a déjà fourni les moyens d'établir

pour les nouveaux convertis, six écoles dans six villages différents. Il me faudra bientôt en établir d'autres; car il y a deux jours que plusieurs villages du Mont-Hhermon me faisaient exprimer leur désir de devenir catholiques, et de participer aux avantages dont jouit le Marse-Youn.

Le même Père écrit à la date du 8 Septembre 1862: Le mouvement des Grecs vers l'unité augmente toujours. Quelques habitants d'un village de l'anti-Liban, sont venus au divan de notre résidence pour combiner leur retour. Je leur ai dicté une petite déclaration qu'ils feront signer par ceux de leurs co-religionnaires qui veulent avec eux se rapprocher de Rome. D'autres Grecs du même district se sont dernièrement convertis à Damas. Mgr. Kouba est parti pour Zahlé, Damas et Hhoms. Il ne manquera pas de faire de nouvelles conquêtes sur sa route. La population du Marse-Youn comprend 2,800 musulmans, et 6,000 chrétiens dont 4,000 récemment convertis au catholicisme. Autrefois il n'y avait que 200 catholiques grecs, les 1800 autres chrétiens étant Maronites. Les protestants ont fait beaucoup de mal dans ce district, et il faut nous surcharger d'oeuvres pour les combattre avec avantage. Heureusement nous ne pouvons douter ni de la protection de Dieu, ni de la générosité de nos frères d'Europe. Si votre charité ne vient à notre secours, comment pourrons-nous soutenir les écoles nouvellement fondées et poursuivre l'oeuvre si belle de la réconciliation de l'Eglise grecque à l'Eglise Romaine?

Cayenne. Lettre du R. P. Girre, 16 Mai 1862.

J'ai voulu attendre la fin du temps pascal afin de donner des renseignements exacts sur le nombre des Communions. Les résultats ont été très-consolants:

S. Laurent	sur 700	transportés,	600 Communions.
Ilet la Mère	» 400	»	220 »
La Montagne	» 750	»	300 »
S. Georges	» 160	»	70 »
Ile Royale	» 900	»	350 »
Gardien et Montjoly	» 600	»	250 »
S. Louis	» 200	»	140 »
S. Joseph	» 200	»	70 »

Nos transportés célèbrent le mois de Marie avec beaucoup de solennité. Les trônes de la Ste Vierge sont partout très-élégants et parfaitement décorés par nos bonnes Soeurs de S. Paul de Chartres. Les instructions, quoique non réglementaires sont suivies par nos paroissiens et accompagnées du chant des cantiques. Marie qui voit avec complaisance ces bonnes dispositions de nos transportés, a déjà procuré à nos Pères pendant ce beau mois des retours consolants. – Le Pénitencier de St Laurent compte une vingtaine de noirs transportés. Le P. Houdoin s'en occupe tout particulièrement; c'est lui qui les prépare à leur 1ère Communion. Ces bons noirs sont portés à la piété. L'un d'entr'eux, âgé de 22 ans, invité par ses camarades à déjeûner le jour de sa 1ère Communion, leur répondit: Moi, pas avoir faim, ni soif. Moi me contenter de mon Jésus. Leurs bonnes dispositions continuent après leur 1ère Communion. Ils assistent tous les jours à la Sainte Messe avant le travail, le soir ils récitent leur chapelet à l'église. Un de ces bons noirs se laissa aller pendant plusieurs jours à quelques délits. Après sa correction, il dit au Père:

moi avoir mal fait, moi avoir manqué au chapelet, et moi avoir eu des disputes tous les jours. - Nos transportés ont beaucoup de dévotion à St. Joseph. Quelques jours après sa fête, un concessionnaire de St. Laurent que le Père visitait depuis longtemps à l'hôpital à cause d'une large plaie au pied, vint le trouver tout rayonnant de joie. Qu'y a-t-il de nouveau à la concession, lui dit le Père. - Ce qu'il y a de nouveau, c'est que le 19, pendant que j'étais couché sur mon hamac, et que tous les camarades étaient au salut en l'honneur de St. Joseph, je me suis rappelé que ce saint ne refusait rien à ceux qui l'invoquaient, surtout le jour de sa fête; j'ai pris mon chapelet et je l'ai récité avec confiance en son honneur, et voici que je suis guéri, je n'ai plus de plaie au pied. C'est St. Joseph qui m'a guéri, je le priais comme les autres, mais je veux désormais l'honorer d'un culte particulier. A ce trait j'en ajouterai un autre.

Un transporté âgé de 34 ans, appelé Joseph Toujols, était au lit depuis 8 mois pour ulcères aux pieds. Tous les jours on lui retirait près de 40 à 50 grammes de chair qui avait pourri pendant la nuit et qui tombait en lambeaux. Les phalanges des doigts étaient tombées, les muscles ou les tendons du pied restaient seuls. On y voyait fourmiller les vers; et une odeur suffocante ——— provoquait chez lui et chez les autres des nausées et des vomissements. La mort de deux voisins l'avait laissé indifférent sur son salut. Plusieurs fois le P. Jardinier avait abordé timidement la question de la réconciliation avec Dieu. - Mon Père, je vous en prie, ne me parlez pas de tout cela, je souffre trop..... et puis ce n'est pas mon idée. Je sais bien que je suis perdu. Le médecin ne veut pas m'amputer la jambe parce qu'il craint que je ne reste dedans. Mais tout cela sera fini, quand je serai aux pommes d'acajou. (Ils nomment ainsi le cimetière parce qu'il est planté d'acajous). A cause des voisins, le Père crut prudent de ne plus parler de confession. Il se contenta de lui dire que tous les jours il priait pour lui. - Vous êtes bien bon, mais tout cela ne me guérira pas, puisque je suis perdu. - Le mois de Mars arrivait, le Père lui conseilla d'invoquer S. Joseph, pour obtenir du courage et de la résignation. - Mais Joseph, dit-il, c'est mon nom, je m'appelle Joseph; vraiment. Oui, c'est mon prénom. - Eh! bien, lui dit le Père, je vous en félicite, St. Joseph est un si grand Saint! promettez-moi de l'invoquer tous les jours. - Pour vous faire plaisir, je veux bien. Quelques jours après cet homme priait le Père de le confesser. Il communia le 19 Mars, et quelques jours après il mourut dans des sentiments de piété très-rassurants pour son éternité.

Le P. Mirebeau m'a raconté l'histoire suivante: En arrivant à la Montagne d'argent en Novembre 1860; le P. Jardinier me signala un jeune protestant comme offrant des espérances de conversion. Depuis longtemps travaillé par la grâce, il aimait les offices catholiques qu'il suivait avec exactitude; il était en réalité catholique de conviction. A l'exemple du P. Jardinier, j'encourageai notre jeune homme, qui promettait en effet de se faire catholique, mais c'était toujours Cras, demain. Le diable fit un dernier effort; je reçus où ce malheureux protestant me témoignait en termes pleins de sentiments, son regret de ne pouvoir se déterminer dans l'état de profond chagrin qui l'obsédait. "Je n'ai plus la force de me lire, me disait-il, mes yeux parcourent les pages, mon esprit est ailleurs; je vous remercie de vos bontés, je retournerai vous voir quand j'aurai l'esprit tranquille". Deux mois se passent, le Père le rencontre, l'engage à revenir et à réfléchir sérieusement. Le jeune homme promet, il prend une énergique résolution et demande à se préparer. Le P. Jardinier eut la joie de le baptiser sous condition le Samedi-Saint, et moi celle de lui donner pour la première fois la Com-

munion, le jour de Pâques. Ce jeune homme est devenu depuis un modèle de piété. Il vient d'être confirmé et voici la lettre qu'il écrivit à son parrain, le F. Salmon. Je copie textuellement: "Mon cher Parrain, je croirais manquer à mon devoir si je ne vous écrivais quelques lignes pour vous faire part que j'ai eu le bonheur de recevoir le sacrement de Confirmation. Maintenant je dois être parfait chrétien, je suis admis au nombre des enfants de la grande Eglise, et je pense qu'avec l'aide de la grâce de Dieu, je ferai tout ce qu'un bon chrétien doit faire. Depuis le jour où j'ai été confirmé, je n'ai pas manqué une seule fois de faire mes prières du matin et du soir, et continuellement sur les travaux, je m'adresse à la Ste Vierge Marie, la consolatrice des pauvres affligés comme moi, et je m'aperçois que cette dévotion augmente en moi le courage dont j'ai besoin pour supporter ma pénible position. Je ne puis vous exprimer toute la joie que j'ai éprouvée le jour de ma 1ère Communion et de mon baptême", etc... Le F. Jardini et ajoute en poscriptum: Mon cher Frère, je suis toujours très content de votre filleul qui vous fait honneur, ainsi qu'à la Religion Catholique qu'il professe hautement.

Lettre du P. Mirebeau aux PP. et FF. du Noviciat d'Angers.

Ilet la Mère, Mai 1862. — Vous connaissez par les lettres du R. P. Supérieur la situation générale de la transportation. Ce que je pourrais y ajouter serait tout-à-fait insignifiant. Néanmoins je vous donnerai quelques chiffres, afin que voyant ce que la grâce vient de faire dans ces jours du temps pascal, vous ayez l'occasion de remercier N. S. de sa miséricorde envers un grand nombre d'hommes. Nos Pâques ont été consolantes. Le jour même de la grande fête, nous avons eu ici 193 Communions sur environ 460 transportés; depuis d'autres ont rempli leur devoir. J'espère beaucoup que Marie ne laissera pas écouler son mois sans toucher quelques cœurs. — Dernièrement nous avons eu la Confirmation; 21 transportés l'ont reçue. Leur tenue à tous a été si édifiante, que nos officiers du pénitencier et du Vapeur, tous présents à la cérémonie, en ont été frappés; et malgré leur penchant à la raillerie en ce qui touche les transportés et leurs pratiques religieuses, ils ont été forcés dans cette circonstance, de rendre hommage à la vérité. L'un de ces transportés, vicieux entre tous, avait toujours résisté à la grâce depuis sa 1ère Communion. Puni presque continuellement, il avait été en dernier lieu envoyé à St Georges, où l'air est mortel, surtout dans la saison chaude. Il y tomba malade, et en vint à l'extrémité. L'Aumônier de St Georges connaissant le triste état de son âme, passa la nuit entière auprès de lui à prier, attendant le moment de lui faire entendre le langage de la Religion. Le malheureux fut touché de cet acte de charité; la grâce triompha, et il promit de se confesser. N'ayant pu exécuter sa promesse à St Georges, il l'a tenue à Ilet la Mère où il est maintenant. Il bénit le Dieu qui l'a converti, et s'efforce à son tour de ramener les autres à la pratique de leurs devoirs.

Puisque nous sommes dans le mois de Mai, laissez-moi vous raconter à la gloire de Marie un trait admirable de sa protection. Le fait remonte à quelques mois: Cinq transportés, lassés de leur exil, prirent la résolution de s'évader; ils s'emparent d'une petite embarcation sans mats ni voiles, et pourvue de trois pagaies seulement, ils y cachent des provisions pour quelques jours et se mettent en mer. Malheureusement ils avaient mal calculé; aucun d'eux ne savait gouverner; la mer devient mauvaise, et malgré leurs efforts, la barque est entraînée au large; pour comble d'infortune, les lames les inondent et gâtent leurs vivres. Ils luttent pendant quelque temps, mais enfin exténués de fatigues et mourant de faim, ils quittent gouvernail et avirons, et se couchent au fond de la barque pour attendre la mort. On a bien raison de dire que la foi s'éteint difficilement même dans les

âmes les plus avilies. Elle se réveille surtout en présence de la mort. Nos hommes quelque criminels qu'ils soient pensent à Marie; les larmes coulent, ils prient, ils s'engagent à se convertir et à se confesser aussitôt qu'ils auront mis pied à terre, si Marie daigne les sauver. Dix jours se passent; le 4e la barque arrivait à l'embouchure de la rivière de Surinam dans la Guyane hollandaise. Des hommes du poste militaire l'apercevant, viennent l'examiner, et trouvent au fond nos cinq hommes plus morts que vifs; ils n'avaient rien pris depuis 6 jours. On les transporte à l'hôpital de Surinam; là ils sont soignés, ils recouvrent leurs forces, et quelque temps après le bateau de Cayenne les ramenait à leur poste. - C'est de l'un d'eux que je tiens ces détails. Ses compagnons accomplirent leurs promesses aussitôt qu'ils furent arrivés. Lui seul, bien que tout changé et rempli du désir de mieux faire, n'avait pas encore osé s'en ouvrir. Le bon Dieu l'a amené ici dans un état d'infirmité très-grave, et enfin il a répondu à la grâce, mais avec un cœur généreux.

Extrait d'une lettre du P. de Monfort: St. Louis du Maroni, 7 Août 1862.

St. Laurent est un pénitencier (paroisse ou village) dont vous avez souvent entendu parler, c'est l'espoir de la colonisation par les transportés, et surtout de la moralisation de ces pauvres gens. Aller à St. Laurent est une faveur, méritée par une conduite bonne, soumise et religieuse, jointe à un âge pas trop avancé et à des forces physiques telles que doivent être celles d'un colon défricheur sous le soleil de l'équateur. Quand une fois on est à St. Laurent, on y est comme en probation ou au Camp, ou employé. Le nombre des employés est relativement immense dans chaque pénitencier: tous voudraient l'être, soit jardiniers, soit cuisiniers, soit écrivains, soit infirmiers, etc.... Le Camp est, comme dans les autres pénitenciers, composé de cases communes de 25 à 40 hommes. Les hommes du Camp font les corvées, les défrichements et les cultures. Une partie est détachée au grand bois, chantier d'exploitation des bois de construction, qu'on expédie à Cayenne, à la Martinique, en France, etc... On passe ainsi à St. Laurent un temps d'épreuve plus ou moins long. Ceux qui se conduisent mal sont renvoyés dans les autres pénitenciers; les autres attendent que leur conduite soit trouvée assez bonne pour être Concessionnaires. Il y a des Concessionnaires ruraux et des Concessionnaires urbains. Le Concessionnaire rural reçoit deux hectares de forêt à exploiter et à cultiver, un emplacement pour sa case et un jardin; de plus, une part dans une certaine quantité de terrain à transformer en pâturage; ce terrain est commun à 20 concessionnaires. Les concessionnaires urbains sont les gens de métier, cordonniers, tailleurs, menuisiers etc... On peut encore, s'ils donnent de graves sujets de plainte, leur ôter leur concession. Ceux qui offrent des garanties suffisantes de moralisation, sont autorisés, s'ils le demandent, à faire venir de France leurs femmes et leurs enfants. Ils peuvent aussi, s'ils sont célibataires, se marier à St. Laurent. On leur choisit alors des épouses parmi les femmes condamnées qui ont pour ce motif demandé la transportation; elles sont gardées à St. Laurent par les sœurs de St. Joseph de Cluny. On ne fait le mariage que lorsque l'homme a sa case finie et son jardin commencé. La femme libre ou condamnée et les grands enfants ont la ration comme les transportés; mais on prévient ces ménages qu'il faut qu'ils finissent par se suffire à eux-mêmes. Le pourront-ils? les uns disent oui, les autres, non; pour moi j'espère que oui, si on les laisse un peu se débrouiller par eux-mêmes tout en les aidant. Le sol est maigre: c'est du sable. Le café y vient bien; la canne à sucre et le coton y viendront bien aussi; je dirai la même chose de l'igname, de la patate et des légumes de France. Les pâturages une fois faits, et il paraît qu'on en fera d'assez bons, il sera facile d'élever des bœufs.

En outre, si nos gens ont la sagesse d'habituer leurs enfants au pain du pays, à la cassave, ces enfants et les générations suivantes vivront ici facilement, et nous aurons, je crois, une population aussi morale que la plupart de celles de France. Mais je voulais parler de St. Louis, et j'ai passé mon temps à St. Laurent. C'est sans doute, que mon cœur y est un peu plus qu'à St. Louis, où je ne suis que par intérim; et cependant il y a ici beaucoup de bien à faire, et il s'en fait, en effet; ——— car dans le nombre de ceux qui souffrent, il y a des âmes qui souffrent chrétiennement. St. Louis est un simple pénitencier situé à environ 4 Kil. en amont de St. Laurent, sur le Maroni, et séparé des Concessions de St. Laurent par la Crique balatée, rivière de 60 à 80 mètres de largeur et assez profonde. On dit, et je le croirais assez facilement, que c'est le pénitencier où l'esprit est moins bon; les autres y envoient volontiers ceux qui n'ont pas les qualités requises pour aller à St. Laurent. Il n'en devrait pas être ainsi; mais le fait paraît exister. Le personnel de la transportation monte à près de 500. Le personnel libre comprend 36 soldats, les surveillants, les gendarmes, les cantiniers et les employés plus ou moins relevés jusqu'à l'Aumônier et au Commandant; en tout, une centaine de personnes. Hélas! les Communions pascales sont bien rares parmi ces derniers!.... Les condamnés jouissent d'une grande liberté: il n'y a pas de prison, les cases sont ouvertes et tout près du bois; aussi les évasions sont-elles fréquentes; mais la plupart de ces évadés finissent par mourir de faim; d'autres sont ramenés par les Indiens qui reçoivent une prime en récompense; ils les prennent en les menaçant de leurs flèches ou de leurs fusils, et en leur criant: "Moi Gendarme!".... St. Louis a aussi son Grand bois, à environ 10 Kil. en amont; le terrain est accidenté pour le pays; il y a 30 à 40 mètres de différence de niveau entre les points les plus élevés et les plus bas d'un espace de terrain de mille hectares. Les parties les plus basses et le bord du fleuve sont marécageux; on y travaille souvent dans l'eau jusqu'à mi-jambes, quelquefois jusqu'à la ceinture et plus. On envoie là les hommes les plus robustes qui se trouvent être ordinairement les plus indisciplinés. Ils y sont 125, dont environ 40 à 50 arabes Musulmans. Une 20e de ces Arabes restent au camp. Au grand bois, il n'y a ni aumônier, ni messe si ce n'est une ou deux fois par mois; et tout doit être fini à 6 h. au plus tard. Les hommes n'ont pas de cases, mais des carbets, portés sur quelques piquets, auxquels on suspend aussi les hamacs. Pas d'ambulance ni de médecins. Quand les hommes se disent malades, on ne les croit pas; s'ils le sont en réalité, cela se voit clairement après 7 ou 8 jours, et on les envoie à l'hôpital de St. Louis. Cinq Sœurs de St. Paul font ——— le service de l'hôpital; on y compte en ce moment 54 malades, dont deux in extremis; les mauvaises plaies sont fréquentes. Au grand bois, le travail ne manque pas. Il y a des hommes qui ne descendent pas une fois par an à St. Louis; aussi plusieurs ne voient jamais le Père en particulier. La foi soutient certaines âmes généreuses, mais en général, quel abattement! et même chez plusieurs quelle absence de tout sentiment! - Vous perdez votre temps avec nous, me disait un de ces hommes; nous sommes abrutis; nous allons comme des machines ou des brutes, en attendant que la mort mette fin à tout. Le fait est que ce qu'il me disait me peignait assez le serrement de cœur que je venais d'éprouver en ——— voyant venir une pièce de bois; elle était traînée dans l'eau et la vase par une trentaine d'hommes attelés à deux chaînes crampounées à la tête de cette pièce. Le contre-maître chante pour animer les travailleurs, et mettre de l'ensemble dans les efforts. — 4 hommes, armés de leviers — dirigent la pièce; ——— un aide contre-maître marche en avant et conduit l'attelage. Le chantier des Arabes s'anime autrement. Ils hurlent tous ensemble. A peu près à 200 mètres d'eux, je disais à mon guide: les singes hurleurs hier soir dans cette partie du bois. - Ce sont les Arabes, me répondit-il. - L'Aumônier parcourt les divers chantiers, s'adresse tantôt à l'un, tantôt à l'autre, console, encourage, etc.... Généralement il est bien reçu. Parfois il rencontre des hommes d'une vertu fortement trempée; mais

le respect humain fait des victimes. Comme le diable travaille ici! Ajoutons cependant que Dieu travaille encore plus. Aussi, si j'ai quelquefois des serrements de cœur et des moments d'épouvante, en voyant certaines âmes se montrer blanches comme neige, plus souvent j'éprouve de grandes et délicieuses consolations, quand j'en reçois qui se montrent telles qu'elles sont; et parmi elles, il y en a en effet de blanches et de très-blanches.–

Nous empruntons à une lettre du R. P. Hirre les détails suivants: Il est difficile de ne pas admirer le travail intérieur de la grâce dans le cœur d'un grand nombre de transportés; je citerai quelques faits. Un grand galérien était cloué depuis un an, les deux pieds ulcérés, sur son lit de souffrances. Il avait fait partie de toutes les sociétés secrètes, et était tatoué des pieds à la tête; plus, une étoile sur le front. Quand le Père le visitait, il le regardait aussi amicalement que le tigre du jardin des plantes les étrangers qui viennent le voir par curiosité. A toutes les questions du Père, il répondait pour la forme et par monosyllabes.– Oui Monsieur, non, Mr. Trois mois après, c'était: Oui, Mr l'abbé, non Mr l'abbé.– Puis, Oui Mr le Curé, non Mr le Curé. Bientôt vint: Oui Mr l'Aumônier. non Mr l'Aumônier. Aujourd'hui que ce tigre s'apprivoise, c'est oui, mon Père, non, mon Père. La grâce travaille son cœur. Les sociétés secrètes l'ont délaissé, la confiance arrive, le respect humain tombe, la Religion seule le visite et adoucit ses maux. Cet homme revient à Dieu.

L'Aumônier de la Montagne avait parlé de l'abus du travail du Dimanche; il avait signalé les tailleurs et les cordonniers. L'un d'eux en grande vogue pour la coupe et la confection des vêtements, perdit tout-à-coup sa place et fut envoyé à la terrasse, il ne fit entendre aucune plainte; il savait que c'était en haine de ses pratiques religieuses, car cet homme est exact à venir à l'Eglise, à la messe presque tous les jours, et tous les soirs à la prière; enfin il communie. C'est un Parisien, à la parole facile et aux manières élégantes. Obligé de conduire la terre dans les brouettes ou dans un tombereau, il voit bientôt ses mains couvertes de callosités; pas un mot de murmure; il édifie ses camarades par son entrain et sa gaieté. Depuis 4 mois cet homme est aussi résigné que le premier jour. Le Père l'engageait à remercier Dieu de cette résignation: Ah! dit-il, j'ai promis à Dieu d'accepter tout cela pour mes fautes passées. Maintenant je suis aussi content d'être terrassier que tailleur.– Un jour, il dit à l'Aumônier, mon Père, depuis que je traîne la brouette, je ne gagne plus d'argent; il est vrai que j'ai conservé quelques sous d'économie, mais tout cela s'en va petit-à-petit, et peut-être que je ne pourrai plus payer ma propagation de la foi, et pourtant j'y tiens. Tenez, mon Père, acceptez de suite la moitié de mon année pour cette œuvre. Quand on a payé, on ne doit plus.–

Il y a plusieurs mois, il se trouvait à la Montagne d'argent un transporté de la pire espèce; petit, laid au physique comme au moral, scorbutique, sale, hargneux, toujours en colère; il ne pouvait supporter personne, ni médecins, ni sœurs, ni infirmiers. Le médecin ne vit d'autre moyen de l. dompter que de lui rogner ses vivres; cet homme entra alors dans une telle fureur, que pendant plus d'un mois, on fut obligé de le lier à son lit. Ce fut par les ulcères et la gangrène que Dieu terrassa ce caractère hautain et intraitable. Les doigts de pied tombaient en pourriture et exhalaient une odeur fétide. Quoique renouvelé souvent, son lit était comme une litière infecte. O prodige de charité! les excellentes sœurs de l'hôpital sont parvenues, par leurs bons soins, à faire de cet homme un agneau. Elles l'ont dégrossi, civilisé, humanisé en pansant, en nettoyant pendant 6 mois, le fumier de ses plaies, et tout cela sans mot dire. Cet homme fut sensible à tant de dévoûment, il finit par se taire et par remercier; un jour il dit au Père, jamais ma mère ne m'aurait soigné les pieds comme la Sœur l'a fait. Dès lors il fut possible de lui parler de sa 1ère Communion qu'il n'avait pas faite. Il apprit ses prières, se confessa, et se laissa pénétrer

des meilleurs sentiments de piété et de repentir; il se préparait à sa 1ère Communion, lorsqu'il perdit tout-à-coup la parole et la connaissance. Le lendemain il reçut l'extrême-onction et mourut dans le calme et dans la paix.

On lira sans doute avec plaisir le trait suivant rapporté par le P. Nicou, missionnaire de la Guyane:

Montagne d'Argent, 18 Mai 1862. Un homme qui avait subi une vingtaine de condamnations pour vols, escroquerie &c., tomba enfin sous le coup du décret ministériel et dût partir pour la Guyane. Pour faire de la peine à son frère qui était chanoine, il lui écrivit en partant, qu'il se faisait protestant, et arriva en effet comme tel à la Montagne. Bientôt son ton verbeux et assuré le rendit le chef de tous ces malheureux qui protestent. Il y avait 2 ans qu'il était à la Montagne, quand, au commencement de cette année, il tomba malade et fut porté à l'hôpital. Je ne connaissais rien de son histoire, je lui parlais comme aux autres, peut-être plus qu'aux autres, parceque sa conversation était intéressante. J'eus néanmoins bientôt appris ce qu'il était et je dûs faire mes préparatifs pour la conquête de cette âme. Une médaille que je lui fis donner par la Sœur et un redoublement d'attentions ainsi que des prières ferventes furent les préludes du combat dans lequel j'allais m'engager. La maladie faisant des progrès et ne laissant que fort peu d'espérance, je me résolus, après une vive invocation à Marie, à livrer un premier assaut. J'abordai donc la grande question, et feignant d'ignorer qu'il se disait protestant, je l'engageai à remplir le devoir pascal. Il me regarda fixement, me dit d'un ton à m'ôter l'envie de continuer: j'ai bien le temps. et me tourna le dos. J'avais échoué; je dûs me retirer avec un peu de rougeur sur le front et beaucoup de peine dans le cœur. 8 jours après, la maladie, qui était une enflure remontant des pieds jusqu'au cœur, avait gagné immensément, le malade n'avait évidemment plus que quelques jours à vivre, il fallait bien tenter l'impossible; je revins à la charge, j'abordai de nouveau la terrible question. Cet homme entra dans une violente colère: Je suis protestant, me dit-il, vous n'avez rien à faire avec moi, laissez-moi tranquille et allez-vous-en. Toute la salle était témoin de ce spectacle, presque tous avaient l'air de triompher en voyant ma défaite. Que faire en pareille circonstance? Je me retirai et j'allai porter mon chagrin aux pieds de la Statue de Marie à l'église. Le lendemain, après avoir invoqué avec ardeur la divine Victime, au St. Sacrifice de la messe, après avoir prié Marie de ne pas se laisser vaincre par le démon, je montai une 3e fois à l'assaut, j'entrai dans la salle et j'allai droit au malade. Tous les regards étaient tournés vers moi; ces regards étaient en grande partie hostiles et semblaient dire au malade: ne vas pas faire le lâche!.... A peine avais-je ouvert la bouche, que le malade se mit à faire des contorsions, à jeter des cris, en me disant de m'en aller, qu'il était protestant, etc. Je dûs me retirer une 3e fois plus confus que jamais. Cependant les soi-disant protestants s'étaient réunis, ils savaient tout ce qui s'était passé à l'hôpital, et ils tenaient conseil pour aviser aux moyens de faire au futur défunt une sépulture qui fut un triomphe pour eux et une insulte à la Religion. Il me serait difficile de dire dans quelles angoisses mon âme était plongée. La mort impénitente de cet homme m'eut fait un mal épouvantable pour nos Pâques qui étaient ouvertes. D'un autre côté, mes prières n'étaient point exaucées et toutes mes ressources étaient épuisées. Enfin, étant presque certain que le respect humain était le principal obstacle au retour de cet homme, je me résolus à faire une dernière tentative pendant les ténèbres au moment où les autres dormiraient. J'allai à 9 h. du soir le trouver. Les scènes précédentes se renouvelèrent avec un redoublement de fureur. Dans ce moment, je me sentis ému et je lui dis: Vous refusez les secours de la Religion, eh bien! sachez, mon cher, que dans 24 h., vous serez dans l'enfer, vous y brûlerez pendant une éternité; une éternité, entendez-vous bien, et ce sera votre faute. Quant à moi, j'ai rempli mon devoir envers vous; désormais je ne reviendrai plus que vous ne me fassiez appeler! Je m'en vais donc, mais je vous le répète, dans 24 h. vous serez dans l'enfer

pour une éternité. Après cet horrible adieu, je me retirai en disant à la Sœur de veiller sur cet homme, de le voir d'heure en heure, d'essayer enfin ce que je n'avais pu faire, et de me faire prévenir au moindre signe de changement. Je m'en allai à peu près désespéré en calculant les tristes suites de cette mort pour la Religion. Il était près de 10 h. du soir. Le lendemain je dis la messe pour le moribond. Après la messe la Sœur me dit qu'il ne passerait probablement pas la journée, et qu'il était toujours le même. Je restai longtemps à prier Jésus, Marie, Joseph, j'avais envie d'adresser des reproches au Ciel et de donner un démenti au Souvenez-vous, ô, etc... Je rentrai dans ma chambre, attendant toujours un messager qui n'arrivait pas. Enfin vers midi, ce messager arriva et me dit que le malade me demandait. J'avais peine à le croire; je volai à l'hôpital. Cet homme était devenu un agneau. Je commençai immédiatement sa confession qu'il me fit avec une connaissance parfaite et des dispositions non douteuses. Il ne pouvait recevoir le St Viatique à cause de ses vomissements. J'attendis encore quelques heures pour lui conférer l'Extrême-Onction, sachant bien que sa connaissance ne s'en irait qu'avec la vie, le mal n'affectant que le cœur et laissant la tête parfaitement saine. Le soir, je lui administrai le Sacrement des mourants qu'il reçut avec la piété la plus édifiante. 2 heures après, il n'était plus de ce monde.

Lettre du R. P. Girre. Cayenne, Juillet 1862.

Vie et Mort édifiantes d'un Condamné, transporté à la Guyane française.

Parmi les consolations reservées à notre ministère auprès des transportés à la Guyane, il n'en est pas de plus grande et qui nous fasse bénir la divine miséricorde avec une plus vive reconnaissance, que le retour sincère d'une âme à Dieu; qui, après avoir trouvé au milieu des rigueurs de la justice humaine le don de la grâce divine, fait de son châtiment son salut, et de son exil une école de foi et de piété constante; c'est un apôtre pour ses frères malheureux et pour tous un sujet continuel d'édification et d'encouragement à la vertu. Une de ces rares consolations nous a été donnée par un condamné dont la Ste mort vient de finir l'exil, et à qui Dieu, nous l'espérons, a ouvert les portes de l'éternité bienheureuse.

Quoique doué d'un excellent caractère et fils d'une mère très-chrétienne, Hallez (c'est le nom de notre condamné) vivait dans le monde loin des pratiques religieuses, dans cette indifférence qui est devenue si commune de nos jours. Privé des secours de la Religion dans un âge où il était le plus exposé à commettre des fautes, il était tombé dans des écarts qui avaient contristé le cœur maternel et alarmé sa piété. La profession de notaire qu'il exerçait, l'exposait en outre à des dangers de plus d'une sorte. Il y succomba. Le 8 Septembre 1855, il paraissait devant la Cour d'Assises de Strasbourg, et était condamné pour faux à la peine des travaux forcés à perpétuité. Transféré au bagne de Brest où il ne devait séjourner que peu de temps, il fit, dès les premiers jours de sa dure captivité, les plus sérieuses réflexions. Le coup terrible qui venait de le frapper, brisant pour toujours son avenir terrestre, réveilla en lui la pensée de la foi. Touché de la grâce, son cœur se tourna aussitôt vers Dieu, ou plutôt il répondit à la voix de la Providence qui ne l'avait laissé tomber dans l'abîme que pour le ramener par cette voie. Fortifié par le repentir et l'aveu qu'il fit dans une confession générale des péchés de sa vie passée, sa conduite devint bientôt exemplaire. Ses chefs virent dès lors en lui un homme plein de régularité, assidu au travail et acceptant sans murmure le joug d'une obéissance rigoureuse aux règlements établis. – De Brest, il fut envoyé à Cayenne où il arriva le 2 Décembre 1856. On lisait sur sa feuille à l'article: Observations, une de ces rares recommandations qui appellent sur les condamnés méritants l'indulgence de l'Administration: "Pendant son séjour au bagne, le nommé Hallez a tenu une conduite

exemplaire. C'est un condamné aussi docile que résigné, susceptible d'être plus utilement employé en qualité d'écrivain qu'aux travaux de force auxquels il a été jusqu'ici étranger". - A la même époque, une autre recommandation était adressée en faveur du transporté au P. Stumpf, supérieur de la Mission, par le P. Bertrand alors supérieur de Strasbourg. Le Père écrivait : "Mon Révérend Père, je remets ce billet à un jeune homme que la justice humaine a frappé de ses rigueurs, que le monde poursuit de sa haine et de ses malédictions, mais que le Père Céleste s'est empressé d'accueillir dans le sein de sa miséricorde. Le malheur l'a changé; il subira sa peine avec résignation; il trouvera dans les prisons le chemin du Ciel, j'en ai la pleine confiance. Je le recommande instamment à votre charité. Vous ne tarderez pas à reconnaître qu'il en est digne". - Jamais prévision ne se réalisa plus à la lettre; jamais condamné ne fut plus digne de la charité et de la confiance de nos Pères. Doué d'un caractère doux, sensible et généreux, aidé de la grâce divine qui l'appelait à sa sanctification d'une manière si sensible, Hallez ne resta pas seulement fidèle à ses principes religieux, mais se distingua toujours par une piété sincère qui l'éleva bientôt à la pratique des plus hautes vertus, et lui donna dans la transportation le rang que sa pieuse mère lui souhaitait. Heureuse de le savoir revenu à la pratique des devoirs de la Religion, et si bien disposé à en remplir tous les préceptes, elle lui écrivait : "Tache, mon cher Jules, de devenir par ta conduite et ta piété le condamné modèle ; c'est le vœu que je forme pour toi tous les jours devant Dieu". Comme nous le verrons, Dieu exauça amplement dans la suite ce saint désir de la pieuse mère du condamné.

Dès son arrivée dans la Guyane, on le plaça dans un bureau où il entrait comme écrivain. Ce poste le retirait de la foule et convenait à son caractère; il lui laissait en outre le loisir de donner plus de temps à ses exercices de piété où il puisait la force et le courage de supporter ses peines en les offrant à Dieu pour l'expiation de ses fautes. Mais il ne devait rester là que peu de temps. Dieu sembla le récompenser en lui donnant une position meilleure. Apprécié par ses chefs comme par ses compagnons de malheur, il fut un jour appelé au Gouvernement. Monsieur le Contre-Amiral Baudin, gouverneur de la colonie, ayant besoin d'un précepteur pour son fils, ne crut pas déroger aux convenances en le choisissant pour remplir cette charge si délicate. Il voulut qu'on eût pour lui tous les égards, qu'on l'appelât désormais Mr Hallez et qu'on le traitât comme un membre de la famille. Cette position brillante pour un malheureux condamné n'enorgueillit pas celui qu'on avait jugé digne d'y être appelé. Hallez n'en demeura pas moins fidèle à Dieu et à tous ses devoirs. Il s'acquitta de son emploi à la grande satisfaction du Gouverneur qui, une année après, quittait la colonie pour exercer ailleurs d'autres fonctions. Ce changement semblait replacer le pauvre précepteur au sein de la transportation. Mais la Providence ne l'abandonna pas. Il échangea l'hôtel du Gouvernement contre l'hôtel-Dieu de Cayenne. C'était bien ce qu'il lui fallait, plus loin des hommes, plus près de Dieu. C'est là que nous l'avons connu d'une manière plus intime. Entré comme écrivain au service des bonnes sœurs qui desservent cet hôpital, il ne tarda pas à gagner leur confiance et à les édifier par des vertus qui semblaient être plus en rapport avec la vie d'un religieux qu'avec celle d'un condamné. Logé sur un palier au haut d'un escalier donnant sur la chapelle, c'est là qu'il passait ses jours, seul auprès du bon Dieu, fidèle à s'entretenir souvent avec lui dans la prière, fidèle aux autres devoirs de sa charge, qu'il remplissait avec la plus scrupuleuse exactitude.

Pour s'affermir de plus en plus dans ses bonnes résolutions et dans le dessein qu'il avait d'être tout à Dieu, il fit à des époques différentes deux retraites de huit jours, selon les Exercices de St Ignace. C'est de là sans doute qu'il prit l'habitude, dont il ne se départit jamais, de parfaitement régler son temps, partageant ses heures de chaque jour entre les devoirs de sa charge et ses exercices de piété. Il va sans dire que Dieu avait la plus grande part.

Il faisait tous les jours l'oraison et l'examen de sa conscience; le reste du temps libre était employé aux lectures pieuses, aux visites au St Sacrement, à la récitation du chapelet et à la préparation aux Sacrements de pénitence et d'Eucharistie qu'il recevait fréquemment. On ne peut lire sans une grande édification les résolutions qu'il avait prises pendant ses retraites, quand on songe qu'il y fut toujours fidèle jusqu'au scrupule. En voici quelques-unes qui font connaître combien sa piété était éclairée, et à quelle perfection il voulait tendre: "Remplir tous mes devoirs avec zèle et uniquement en vue de Dieu; supporter les ennuis, les contrariétés, difficultés, etc.... en esprit de pénitence; Ne pas m'attribuer les succès, les rapporter à Dieu. Toujours beaucoup de calme, douceur, charité, affabilité, égalité d'humeur, fermeté, dignité et surtout humilité, ne voir que l'âme. Me défendre des sympathies, attractions, antipathies, répulsions. M'appliquer surtout à développer les sentiments religieux. Mes plaisirs et distractions; les borner à la lecture des bons livres une heure au milieu du jour, une demi-heure le soir. Ne mettre mon plaisir que dans ce qui intéresse mon salut". On peut dire que pour la fidélité à observer en tout point ces résolutions, il mena au milieu du bagne la vie d'un véritable religieux, et fut constamment pour tous ceux qui l'ont connu un modèle de régularité, de soumission, de patience, de douceur, de charité et d'humilité chrétienne.

Rien ne lui coûtait du côté de l'obéissance, tant son abnégation continuelle lui avait rendu tout facile: on le vit toujours d'une soumission parfaite à tout ce qu'on lui commandait. Lors de son entrée à l'hôpital, il était le seul qui fut autorisé à porter des habits civils. Peu à peu, la même faveur avait été laissée aux autres employés; sans doute qu'on y trouva dans la suite des inconvénients, car un ordre fut aussitôt donné de les quitter pour reprendre les vêtements du galérien. Des murmures éclatent de toutes parts; Hallez seul se soumet en silence et reprend tranquillement les insignes du crime. Son exemple fait impression sur les autres, les murmures s'apaisent et chacun se met en devoir d'obéir. Plus tard, il reçoit seul l'autorisation de reprendre les habits bourgeois, et aucun de ses camarades n'en parut choqué, tant il leur paraissait naturel qu'on le fit jouir d'un privilège qu'il méritait avant tous les autres. Un jour que la Sœur Supérieure lui demandait une chose, il crut devoir faire une observation, ce qu'il fit avec le plus grand respect et la plus grande humilité. Son avis fut trouvé bon, malgré cela, il se repentit d'avoir parlé. "J'aurais mieux fait, disait-il le soir à un de nos Pères, j'aurais mieux fait de me taire et d'obéir sans rien dire, n'est-ce pas?

A cette soumission parfaite, il joignait la charité et la douceur la plus suave. L'ami et le conseiller de ses compagnons d'infortune, il avait toujours quelques bonnes paroles à leur donner pour les consoler et les encourager au milieu de leurs peines. Tous avaient pour lui confiance, amour et respect. Les administrateurs de l'hôpital eux-mêmes ne tarissaient pas en éloges sur ses vertus; ils admiraient surtout en lui une douceur et une égalité d'âme dont ils ne pouvaient se rendre compte. "Vraiment, disait un jour l'un d'eux à la Supérieure, cet homme, par sa douceur, par sa bonté, me désarme quand je suis dans un moment d'humeur. Jamais en sa présence, je ne pourrais me fâcher." La Sœur le savait si bien que dans ses rapports de service avec le Commissaire dont elle connaissait le caractère vif et emporté, elle employait souvent Hallez: "Allez trouver le Commissaire, lui disait-elle, s'il est de mauvaise humeur, vous l'adoucirez, vous lui expliquerez les choses à votre manière, et tout ira bien. Parfois le Commissaire disait lui-même: Envoyez-moi Hallez, et nous arrangerons tout cela. Par cette vertu de douceur, il savait gagner tous les cœurs. - Mais son humilité n'était pas moins grande; elle paraissait dans toute sa conduite, et il semble que c'est surtout en cette vertu qu'il excellait. Plein de bas sentiments de lui-même, il disait sans

cesse qu'il était le plus grand pécheur du monde, qu'il ne savait rien faire de bien, qu'il ne savait pas prier, pas penser à Dieu, qu'on le traitait mieux qu'il ne le méritait, que si on le connaissait davantage, on n'aurait pas pour lui tant d'égards. - Et ces sentiments, il les exprimait avec l'accent d'une entière conviction. Quiconque allait le visiter était touché, étonné devant tant de vertus et ne pouvait s'empêcher de penser: Ce transporté ne vaut-il pas mieux que moi, n'est-il pas surtout plus humble, plus mortifié que moi? Cette impression, je l'ai éprouvée et beaucoup d'autres l'ont éprouvée comme moi. Un seul trait suffira pour montrer jusqu'où s'élevait en lui cette vertu d'humilité qui le rendait si agréable à Dieu et à tous ceux qui l'approchaient.

Attaqué depuis plusieurs mois d'une phthisie pulmonaire qui touchait à sa fin et le minait sensiblement, un de nos Pères qui connaissait sa vertu lui écrivait: "Mon cher Jules, ce n'est pas un mot de consolation que je viens vous adresser, vous n'en avez pas besoin, je le sais et j'en rends grâces à Dieu: c'est tout simplement un petit mot de félicitation. Oui, mon cher Jules, je vous félicite de tout mon cœur, de tout ce que N. S. a fait et fera pour vous jusqu'à la fin, il vous a donné la Croix, il ne la donne qu'à ceux qu'il aime; aujourd'hui, il la rend plus pesante, il vous éprouve par les souffrances, par la douleur! Que lui demanderai-je pour vous? je n'oserais vous le dire, si je ne vous connaissais aussi bien: un allégement à ces souffrances? Non; je croirais n'être pas à la hauteur de votre résignation chrétienne et de votre courage! Demandons plutôt ensemble que ces souffrances continuent, et qu'elles augmentent même, si telle est la volonté de Dieu qui ne manquera jamais d'élever les secours de sa grâce proportionnellement à vos épreuves". - Cette lettre lui causa une véritable peine, il s'en expliquait en ces termes à un autre Père qui alla le voir quelques jours après, et qui le trouva occupé comme à l'ordinaire à ses écritures, quoiqu'étant extrêmement faible et pouvant à peine parler. Voici une lettre, lui disait-il que m'a écrite l'autre jour votre cher confrère. Eh bien! je lui en veux! Oh! oui, je lui en veux. Imaginez-vous qu'il me suppose l'humilité d'un Saint, moi qui suis si orgueilleux, si imparfait, est-il possible? Et pour montrer combien il était imparfait, il ajoutait: Tenez, il faut que je vous le dise à ma honte, les bonnes Sœurs ont pour moi des soins que je ne mérite pas. Comme je suis malade, elles me donnent pour mon déjeûner à peu près tout ce que je puis désirer; croiriez-vous que ce matin, au lieu de penser au bon Dieu, je me suis arrêté à réfléchir à ce qui serait plus à mon goût. Voyez combien je suis immortifié; je voulais faire demain la Ste Communion, ne ferai-je pas bien de me confesser de cela ce soir? -

Voilà jusqu'où il portait l'humilité et la délicatesse de conscience qu'il conserva jusqu'à la fin. Sa maladie qui fut longue, ne changea rien à ses habitudes ni à son caractère, il souffrait tout sans se plaindre, avec un calme et une résignation admirables. La pensée de la mort lui était devenue familière; non seulement il ne la redoutait pas, mais s'en entretenait souvent. Ce n'est pas qu'il fut ici-bas sans affections, il en avait au contraire de bien vives. Rien de plus admirable que la correspondance de lettres qu'il entretenait fréquemment avec une mère et une sœur qui l'aimaient beaucoup. Ces trois cœurs s'étaient réellement donné rendez-vous dans le cœur de Jésus. La piété la plus tendre, la plus pure, respire dans tous leurs entretiens; nous ne pouvons pas dire tout ce que le pauvre transporté leur écrivait, tout ce que pouvait lui inspirer sa belle âme pour adoucir la dureté d'une longue séparation et raffermir dans l'espérance de la foi le cœur si bon et si généreux de celles qui vivaient loin de lui et ne cessaient de le recommander à Dieu dans leurs ferventes prières. - Sa bonne sœur lui écrivait: "Mon cher frère, bénissons le Seigneur qui nous aime, qui nous protége et veut nous donner par les afflictions les moyens de gagner le Ciel.... L'essentiel n'est-il pas de travailler à être un jour réunis

en cette céleste patrie qui ne connaît plus de soupirs ni de larmes. Que mon cœur est consolé quand je songe que tu as trouvé avec le trésor de la grâce, l'espérance de nous réunir un jour en Dieu". - "Mon cher Jules lui disait à son tour sa mère : Je suis plus heureuse de te voir dans l'exil avec la foi et la piété qui t'animent que de te savoir occupant un poste brillant où la vie du monde et l'absence de la Religion seraient ton partage!". - Ces sentiments encourageaient et fortifiaient l'âme du pauvre proscrit. Dieu lui avait fait depuis longtemps la grâce de comprendre ce langage de la foi. Sa position, toute horrible qu'elle puisse paraître aux yeux du monde, il savait l'accepter au point de n'en pas désirer d'autres, si tel était le bon plaisir de Dieu. Un jour qu'on lui apprit qu'une remise de vingt années de peines venait de lui être accordée par faveur impériale, il avoua n'en avoir pas éprouvé la moindre impression. Dieu non seulement lui avait rendu facile et léger le fardeau de sa Croix, mais lui faisait encore trouver au milieu des épreuves les plus douces consolations. J'oubliais de dire qu'outre ses occupations ordinaires, il en avait une qu'il affectionnait entre toutes. C'était le soin de la propreté de la Chapelle. Il s'acquittait de cette fonction avec zèle et bonheur. Il fallut, quand ses forces ne lui permirent plus de balayer la chapelle, lui laisser jusqu'à la fin le soin d'allumer les bougies de l'autel et du Sanctuaire de Marie pour laquelle il avait la plus tendre dévotion.

Enfin Dieu voulut l'appeler à lui. Une vie si belle, si remplie de vertus, devait être couronnée par une sainte mort. Le trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, on le fit transporter à l'hôpital. Le 5 Juillet au soir, le cher malade avait le bonheur de recevoir le St Viatique et l'Extrême-Onction avec sa pleine connaissance. Son visage était rayonnant de bonheur; il fit un grand effort sur lui-même pour se tenir sur son séant et recevoir plus convenablement son Dieu! Ses yeux et ses mains étaient levés vers le Ciel, sa prière paraissait continuelle. La cérémonie fut on ne peut plus édifiante : douze religieuses, plus de cent personnes de l'établissement voulurent y assister et unir leurs prières à celles du cher malade. A minuit il parla encore aux Sœurs de garde et leur exprima sa joie et son bonheur d'aller bientôt vers Dieu. Son cœur et ses pensées étaient alors continuellement tournés vers lui. Tout en se reposant sur ses miséricordes pour le salut de son âme, il n'oubliait pas sans doute de le prier en faveur de ses compagnons d'infortune, et de demander pour sa bonne mère et sa pieuse sœur les bénédictions et les consolations d'en haut. Vers une heure du matin, il dit encore qu'il ne souffrait pas, qu'il était bien; à trois heures, il s'endormait du sommeil du juste, sans souffrance, sans agonie, pour aller recevoir sa récompense au Ciel. Il était alors âgé de 40 ans et en avait passé 6 en Guyane.

Sa mort fut un deuil général pour tous ses camarades et pour tous ceux qui le connaissaient. Les administrateurs de l'hôpital décidèrent contre tous les usages qu'on lui ferait un service solennel : ce qui eut lieu en effet. C'était un hommage public rendu à sa mémoire. Nos transportés de leur côté voulurent faire aussi quelque chose en l'honneur de celui qui les avait aimés et édifiés par ses vertus. Cinquante d'entre eux se cotisèrent et voulurent donner chacun 0,50 cent. pour acheter des bougies pour le service : il fallut satisfaire ce bon désir de leur cœur. - Quand un transporté meurt, on commande quelques hommes pour accompagner le corps au Cimetière. Ici tous demandèrent à rendre ce dernier devoir au cher défunt. La permission fut accordée, et ceux à qui les occupations le permettaient, accompagnèrent le corps jusqu'à sa dernière demeure. En se rappelant les vertus d'Hallez, un grand nombre d'entre eux disaient : Que je voudrais être à sa place! il est maintenant bienheureux! - On peut dire qu'il emporta les regrets de tous ceux qui l'ont connu, des Sœurs dont il avait mérité l'estime et la confiance, de tous les employés de l'administration qui avaient su apprécier ses bonnes qualités, des transportés qu'il édifiait par sa charité et ses bons exemples!

N'est-il pas vrai de dire que Dieu a ses élus partout, et que ses voies sont admirables dans ses Saints !

Chine. Mission du Tché-tché-li - Extrait d'une lettre du P. Dubar, chen-Kia-Thuo (Kin-chu), 23 Mars 1862. - J'habite depuis 2 ou 3 mois au milieu des chrétiens du Sous-district. Dans ce court espace de temps, j'ai baptisé une dizaine d'adultes et autant d'enfants payens; mes catéchistes ont fait une 60e de baptêmes dans les 6 chrétientés que je viens de parcourir; de plus, je compte au moins, une 20e de catéchumènes. Ces résultats, quelque peu considérables qu'ils soient, ne sont pas sans consolation. Laissez-moi vous raconter un fait que vous lirez sans doute avec plaisir. Il y a environ un an, un chrétien en état d'ivresse, chercha querelle à quelques personnes du même village. Un autre chrétien ne pouvant éviter la bataille, forcé de se défendre, donna à l'agresseur un coup qui l'atteignit à la tête. Un dépôt d'humeurs s'en suivit, et quelques mois après il mourait muni des derniers Sacrements, laissant sans ressource sa mère, sa femme et ses 2 enfants. La mère menaça le payen chez qui la bataille avait eu lieu, et le chrétien qui sans le vouloir avait causé la mort, de porter l'affaire au tribunal du Mandarin. Pour éviter une peine plus grave, ils parlementèrent et consentirent à abandonner à cette famille, le payen 4 arpents de terre, et le chrétien 6 arpents. Averti par Monseigneur et les autres Pères de ce qui s'était passé, j'étais bien décidé en me rendant dans cette mission, à exiger la restitution de ce bien mal acquis. La mère de famille vint me demander à se confesser; je la prévins de l'obligation qu'elle avait de rendre ces 10 arpents, et lui demandai si elle pouvait le faire de suite. Elle me répondit : Mon Père, j'ai vendu les 4 arpents du payen pour vivre, moi et mes enfants, et acheter de quoi ensemencer les 6 autres arpents. Je veux à tout prix sauver mon âme; si vous me dites de rendre de suite les 6 arpents, quoique cela doive me gêner, je le ferai; pour les 4 autres, je suis dans l'impossibilité de les rendre; si je le puis plus tard, je n'y manquerai pas, mon salut avant tout. Elle me parlait avec tant de sincérité que je ne doutais pas de ses bonnes dispositions. A la pensée du dénuement où elle allait être réduite avec ses enfants, je me résolus de la soulager et de la tirer d'embarras autant que possible. Je songeai à intercéder pour elle auprès du chrétien qui lui avait cédé les 6 arpents. Je le fis venir. Peu confiant dans le succès de ma démarche, j'avais préparé un discours pathétique pour l'engager à se contenter de quelques arpents, laissant le reste au payen en compensation des 4 arpents qui avaient été vendus. Après avoir exposé à ce chrétien le motif qui m'avait décidé à l'appeler, j'allais commencer mon exhortation, quand ce brave homme m'interrompant me dit : Mon Père, je ne suis pas bien riche, mais enfin je puis mieux me passer, moi et mes enfants, de ces 6 arpents de terre, que cette pauvre femme et ses enfants. Je veux les lui laisser. Je lui fis bien observer que s'il les donnait, il ne pourrait plus les réclamer plus tard; il ajouta qu'il le savait bien, mais qu'il voulait réparer autant que possible un malheur qu'il avait causé sans le vouloir. Non moins ému de cette générosité chrétienne que de celle de la bonne mère de famille, j'appelai celle-ci, et en présence de ce chrétien, je lui annonçai la concession volontaire qui lui était faite. Le chrétien confirma lui-même mes paroles en lui répétant qu'il n'avait pas voulu donner la mort à son fils. En disant cela, il fondait en larmes, la bonne femme en faisait autant, et je n'étais pas moins ému qu'eux. Jusque là, cette femme n'avait pu croire aux affirmations de ce chrétien; toutes les fois qu'elle le voyait, le souvenir de la mort de son fils faisait naître dans son cœur des sentiments de haine; mais en ce moment elle comprit que les paroles de cet homme étaient sincères. Tous les deux se promirent d'oublier tout le passé et de se rendre réciproquement tous les services qu'ils pourraient. Je les récompensai en donnant à chacun d'eux un Crucifix; c'est le cadeau qu'ils estiment le plus. - Restait l'affaire des 4 arpents cédés par le payen; ils avaient été vendus : la

chrétienne voulait rendre 4 des 6 arpents que lui donnait ce bon chrétien; je les engageai à se rendre ensemble chez le payen et à lui demander de renoncer aussi aux 4 arpents qui lui revenaient. Ayant été obligé de me rendre dans une autre chrétienté, je n'ai pu savoir le résultat de cette démarche.

Extrait d'une lettre du P. Leboucq aux PP. et FF. Novices d'Angers.

Tcham-Kia-tchuang, 2 Mai 1862. – Notre mission du Nord est en ce moment plus en paix que celle du Kiang-Nan. Vous avez appris par les lettres de Chang-hai, les désastres causés par les Rebelles dans toute la province, la plupart des églises que nos Pères y avaient fait bâtir, ne sont plus que des ruines, les chrétiens sont dispersés et les missionnaires ont presque tous été forcés de se réfugier à Chang-hai, sous la protection des Européens. Ici nous n'avons pas les rebelles : On dit qu'ils veulent marcher sur Pékin, et par conséquent ils nous rendront visite en passant; mais nous laissons à la Providence le soin de notre avenir, et nous tâchons de profiter du présent pour gagner des âmes à J.C. – Les Chinois, vous le savez, sont d'une nature assez peu semblable à la nôtre : ils ont un corps sans cœur; il suffit de les fréquenter quelques mois pour le savoir : tout chez eux est extérieur et faux. La sensibilité parait inconnue. Si leurs parents meurent, tous se réunissent pour pousser des cris, et ces cris semblent être des cris de désespoir. Mais assistez à la mort de votre mère et à celle de l'un de vos voisins, vous verserez les mêmes larmes, vous pousserez les mêmes cris et de la même manière. La cérémonie finie, vous n'aurez plus rien sur le cœur. Il y a 15 jours à peu près, je faisais mission dans un village appelé Lim-Xam-Sé; une femme chrétienne arriva d'une localité voisine, demandant à se confesser. "Mais, lui dis-je, est-ce que tu peux rester ici jusqu'à demain? Qui soignera tes petits enfants?" Ah! me répondit-elle en riant : le Père ne sait donc pas qu'ils sont tous morts de la scarlatine la semaine dernière. Je suis tout à fait libre maintenant, et elle riait aux éclats : Toutefois je ne me sentis pas le courage de l'imiter; je lui fis au contraire des reproches assez sévères pour qu'elle ne les oubliât pas. Ab unā, disce omnes. Cet axiome en Chine, pour ce qui regarde la sensibilité du cœur, ne me parait nullement faux, surtout à l'endroit des payens.

A Tien-tsing, les Anglais et les Français ont essayé plusieurs fois d'électriser les Chinois, et ils ont constamment reconnu que pour un Chinois quelconque, il fallait une dose d'électricité moitié plus forte que pour tout européen. Vous trouverez dans ce petit aperçu, une des raisons (si ce n'est pas la seule) qui nous font désespérer de voir jamais le peuple chinois, touché et mu par nos prédications, demander en foule le baptême. Un miracle seul peut opérer des conversions en masse. Les événements qui se passent depuis quelque temps en Chine, les troubles qui partout aujourd'hui portent l'anarchie et détruisent l'autorité du Gouvernement impérial, seront peut-être l'occasion d'une nouvelle et meilleure organisation pour cet immense empire. En attendant, nous travaillons, et bien que les conversions soient loin d'être aussi nombreuses que nous le voudrions, elles ne laissent pas de nous dédommager abondamment de nos travaux. Avant la guerre Européo-chinoise, nous réalisions à peine tous ensemble 100 baptêmes d'adultes par an. Depuis 8 mois seulement, j'en ai, dans mon seul district de Ho-Kien-fou, 106, et plus de 60 catéchumènes se préparent à recevoir l'eau régénératrice. Le P. Rabeau, dans son district de Huam-pim-fou, doit avoir près d'une centaine de catéchumènes et autant de baptêmes. Le P. Stevani, est seul dans le district de Chem-tcheou; il est épuisé, rendu... parce qu'il ne veut prendre aucun repos : Il y a tant de payens dit-il!!! "Ils doivent se convertir, ils doivent aimer le bon Dieu. S'ils ne le veulent pas, je ne me reposerai pas". – Il y a un an, quand ce bon P. Stevani arriva dans son district pour la 1ère fois, il ne trouva pas 15 catéchumènes. Le bon Dieu l'a béni; il a déjà près de 50 adultes baptisés et un plus gd nombre de catéchumènes.

19.

Mission du Kiang-nan. Lettre du R. P. Lemaître au P. Delvaux. Chang-hai, 23 mars 1862.-

Le P. Tajon a vu du haut du Ciel ce que votre cœur voulait lui communiquer dans votre lettre du 15 Janvier: le cher Père, après nous avoir beaucoup édifiés pendant sa longue maladie, s'est doucement endormi dans le Seigneur, le 9 Février vers 9 heures du matin. Depuis longtemps il ne pouvait plus travailler, et je pense que sa faiblesse seule a été cause du retard dans sa correspondance; car il parlait souvent de vous, et il tenait beaucoup à vos bonnes lettres. Mais s'il ne pouvait ni remplir les fonctions du Saint Ministère, ni même écrire à ses Frères ou Supérieurs, il n'en était pas pour cela devenu inutile dans la Compagnie et dans la Mission. Ses souffrances, supportées avec tant de résignation, nous ont certainement attiré bien des grâces, et puis il priait avec tant de ferveur pour toutes les œuvres de la Compagnie, et spécialemt pour celle qui lui était échue en partage, pour la conversion de la Chine! Il avait travaillé dans les Missions avec un grand dévoûment, peut-être même sans assez de modération, tout le temps qu'il avait eu des forces; quand il fut épuisé, il faisait encore mission par ses prières, par ses saints désirs, et surtout par l'offrande sans cesse renouvelée de tout son être à la Divine Majesté. Et ce qui prouve que cette offrande était sincère et sans exception, c'est que quand la nature était le plus accablée de souffrances physiques et morales, le cher Père se recueillait et répétait avec amour: Bonum mihi quia humiliasti me.- Je l'ai vu avec bien de l'édification faire et renouveler le sacrifice qui coûte le plus à l'homme. L'année dernière, après une crise terrible que nous pensions être la dernière, il sentit tout d'un coup ses forces revenir, mais en même temps il s'aperçut que ses idées se brouillaient, et il me dit: je deviens fou, c'est bien humiliant, c'est bien dur, mais j'ai besoin d'humiliation, que la volonté de Dieu se fasse - Il fut en effet plus d'un mois dans un tel état de surexcitation, qu'il devint nécessaire de veiller sur lui plus particulièrement. Il avait parfois des moments lumineux, et alors on retrouvait sa charité et sa soumission. « Dans quel état je suis, disait-il en souriant; que de mal je vous donne, et puis quelle humiliation! mais Dieu savait bien ce qui me convenait: Bonum mihi quia humiliasti me!- Cependant la raison revint peu à peu, à mesure que la surexcitation diminua; mais la soumission et l'amour de l'humiliation allèrent toujours en augmentant; et tous nos religieux en voyant le P. Tajon, disaient: Quelle belle fin! quelle belle préparation à la mort; et quand il nous eut quittés, ils répétaient: Quelle belle mort!

Vous désirez savoir ce que produisent ou promettent les guerres et les traités dont on a tant parlé en Europe. Je suis persuadé que Dieu fera tout tourner à sa gloire et au salut des âmes. Mais jusqu'ici il se plait à montrer aux hommes que leurs efforts sont impuissants, et que s'il ne se charge pas de rétablir l'ordre, tout finira par un immense chaos. Les Européens, pour rendre leur influence plus nécessaire, avaient favorisé la rebellion en Chine: plusieurs espéraient par ce moyen arriver à de grands résultats, surtout pour le commerce; ils voyaient déjà des fortunes immenses s'élever sur les débris de l'ancienne Chine: la rebellion faisait périr chaque année plusieurs millions de Chinois; ce n'était rien aux yeux des spéculateurs pourvu que le commerce s'accrut de quelques millions de francs. Mais voilà maintenant que le commerce est arrêté; que les rebelles ne laissent plus venir les soies et les thés, qu'ils détruisent partout les plantations, qu'ils tuent les Européens dans l'intérieur, et viennent les attaquer à Chang-hai, avec deux ou trois cent mille hommes. Dans ce moment, les Français et les Anglais unissent leurs forces de terre et de mer pour défendre leurs vies et leurs propriétés; et si nous n'étions pas depuis longtemps accoutumés à la protection de la bonne Providence, je commencerais à craindre la destruction de nos œuvres. Déjà tous nos districts sont à feu et à sang; plus de la moitié de nos chrétiens ont eu leurs maisons détruites; presque toutes les églises sont brulées; beaucoup

d'hommes ont été tués, bien des femmes ont été enlevées, et des jeunes gens enrolés malgré eux dans les bandes de brigands. Partout c'est incendie, pillage, massacres, abominations qui n'ont point de nom. Les rebelles disent qu'ils sont envoyés du Ciel pour ravager le pays et faire le plus de mal qu'ils pourront avant de disparaître. Dans les pays qu'ils se soumettent, ils n'organisent rien, et arrivent bientôt à en épuiser toutes les ressources. Dans ceux qui résistent ou se soulèvent après s'être soumis, ils détruisent tout. Il y a quelques mois, ils sommèrent les Européens de se soumettre et de leur remettre Chang-hai, sous peine d'être exterminés jusqu'au dernier. Leur livrer Chang-hai, ce serait pour l'Europe abandonner la Chine, et renoncer aux avantages des traités : les impériaux ne peuvent rien pour défendre cette ville; les alliés ont dû s'en charger, et ils ont fait leurs préparatifs très-sérieusement.

Extrait d'une lettre du P. Launay. ZiKaWei, 17 Mai 1862. —

Nos dernières lettres vous disaient que les rebelles, après avoir porté la désolation dans tous nos districts, s'étaient massés autour de Chang-hai et avaient sommé les Européens de leur livrer la ville. Les Européens ont répondu d'abord par une déclaration de protection de la ville et des environs; puis l'audace des rebelles les a déterminés à prendre l'offensive. Voici la série des triomphes qui jusqu'au milieu du mois de Mai ont accompagné les armes de nos alliés. L'armée rebelle de Tsim-pou, forte de 30,000 hommes, s'était mise en marche pour prendre Son-Kiang; mais arrêtée dans les canaux par les glaces et la neige, le colonel Ward qui commandait à Son-Kiang un millier de soldats, profite de l'occasion, prend avec lui 7 à 800 hommes, tombe sur ces rebelles, les harcèle pendant 3 jours, en met un grand nombre hors de combat, et fait 800 prisonniers. 2 ou 300 de ces prisonniers sont punis de mort comme coupables de rébellion, les autres ont la tête rasée, et on les renvoie avec deux piastres dans leur pays. Ce beau fait d'armes avait lieu sur la fin de Janvier. Les rebelles, ainsi maltraités, se réfugièrent à Tsim-pou, et l'armée de l'Ouest se trouvait dissipée. — L'armée du Nord était plus nombreuse; mais elle fut obligée de se tenir à une distance respectueuse de Chang-hai. Quelques Zammos s'étant avancés trop près de Wou-song, un officier de marine chargé de surveiller ce point important, leur envoya quelques obus qui leur ôtèrent pour longtemps l'envie de recommencer. Ces terribles effets de la mitraille européenne donnèrent encore à réfléchir, et les mieux avisés partirent pour Kiating où ils demandèrent asile. Les habitants refusèrent d'ouvrir les portes; les rebelles irrités, en vinrent aux menaces, des menaces aux armes; mais le canon des remparts leur fit éprouver tant de pertes qu'ils durent se retirer. Le Nord de Chang-hai était ainsi délivré de tout péril.

Mais la bande la plus redoutable, celle du Tou-tong, occupait plusieurs postes fortifiés qui étaient pour Chang-hai un danger permanent. Un grand conseil est tenu à Yan-Kin-pan le 20 Février, et une attaque sur le camp de To-Ko-diao (Codiot) est résolue pour le 21. To-Ko-diao est situé au N. E., à 3 lieues environ de Chang-hai. Les autorités Chinoises, heureuses de voir leurs intérêts entre si bonnes mains, voulurent donner un banquet aux autorités Anglo-Françaises. Aussitôt une tente magnifique est dressée sur le champ de Mars Chinois; français et anglais de haut parage sont convoqués, le banquet accepté, et le soir même du 20, le Gouverneur du Chamsou ou Fou-tai, le Tao-tai, et les autres grandeurs Chinoises étaient au lieu du rendez-vous. Mais à leur grande douleur, nos alliés, retenus, je crois, par la malle, font manquer la fête. Le lendemain matin, avait lieu l'expédition de To-Ko-diao que vous connaissez déjà. Cette expédition délivra les Européens d'une grande inquiétude; car les rebelles, maîtres de To-Ko-diao, voulaient passer le Wampou et se jeter sur le quartier européen. Leur principal chef, le Tson-ouan, qui avait reçu de son empereur l'ordre formel de prendre Chang-hai,

s'est retiré à Sou-tcheu. Quelques jours après cette expédition, l'Amiral anglais et M. Ward poussèrent une reconnaissance dans les environs de Siao-tan, tout près du Wampou, à 6 lieues environ de Chang-hai au S.O. Ils n'avaient avec eux qu'une cinquantaine d'hommes; les Zam-mos nombreux et bien fortifiés, attaquent la petite troupe. L'Amiral, se voyant sur le point d'être cerné, bat en retraite sur une canonnière; c'était le 27 Février. Des renforts sont demandés à Yan-kin-pan, et l'Amiral français est prié de se joindre aux Anglais pour tirer des rebelles une vengeance éclatante. Les alliés comptaient près de mille hommes. Les 300 chinois du colonel Ward commencent l'attaque; les Zam-mos se défendent courageusement; mais accablés par les obus qui éclatent dans leur camp, et vivement poussés dans leurs retranchements par les Wardiens, ils s'ébranlent, se dispersent et s'enfuient à travers la plaine dans le plus grand désordre. Alors Français, Anglais, Wardiens tombent, la bayonnette à la main sur les rebelles et en font un horrible carnage. Cette affaire, la plus meurtrière de toutes, jeta l'épouvante dans Tsim-pou, autre camp de rebelles bien fortifié, situé à 4 ou 5 lieues de Chang-hai; ils comprirent que leurs tentatives sur Chang-hai seraient sans succès et ils renoncèrent à une attaque. Les habitants du Tou-tong voulurent profiter de ce découragement et demandèrent des Manillois pour défendre leurs foyers. On sait que ces braves Manillois, au nombre de 200, avaient pendant 3 mois arraché ce malheureux pays à la fureur des rebelles. 50 environ répondirent à l'appel qui leur était fait, beaucoup de Chinois se joignirent à eux. Comme dans le nombre il y avait des chrétiens, le P. Wuillaume se rendit à Zié-ka pour leur procurer les secours de son ministère. Plusieurs fois l'ennemi se présenta, mais il fut toujours repoussé avec perte. Le 4 Mars, il revint avec des forces plus considérables, et attaqua la petite armée à quelque distance de Zié-ka: c'était le matin. Le P. Wuillaume sortit après sa messe pour rendre visite à une famille payenne; il était accompagné d'un Manillois et de deux Chinois. Tout-à-coup au détour d'un sentier, il se trouve en face d'une centaine de rebelles. Sa voix mâle et forte, son regard assuré les arrête un instant; mais voyant qu'il était sans armes, ils se précipitent sur lui avec fureur. Un premier, puis un second coup portés à la tête ne l'abattent point. Au troisième, le P. Wuillaume tombe par terre, se relève, se met à genoux, et offrant à Dieu sa vie pour sa mission et ses chers chrétiens, il reçoit dans cette posture le coup de la mort. Quelques instants après, les Manillois et les gardes-nationaux arrivaient, vainqueurs de l'armée rebelle; ils tombent sur les meurtriers du Père et les tuent presque tous. Le corps du P. Wuillaume ne put être rapporté à Chang-hai; l'entreprise eut été dangereuse, car les Zammos couraient le pays. Le R.P. Lemaître l'enterra à l'endroit même où il était tombé sous le fer des brigands. Or, quelques jours après ce douloureux accident, le chef de la garde nationale Chinoise fut tué. Cet homme était parmi ses compatriotes l'âme de la résistance. Les Chinois effrayés prennent la fuite, et laissent les Manillois sans vivres et sans munitions. Les Manillois, à leur tour, trop inférieurs en nombre et sans ressources abandonnent le Tou-tong et se retirent à Chang-hai. C'était ce que voulaient les rebelles; débarrassés de leurs plus redoutables ennemis, ils reviennent à Zié-ka. Là, ils s'informent du lieu de la sépulture du Père, exhument le cadavre et le livrent aux flammes. Cet acte n'a pas de nom en Europe; en Chine où on a tant de respect pour les morts, il inspire une horreur profonde.

L'intervention européenne a été sur le point d'être fatale à un autre de nos Missionnaires. Le P. Sentinier se trouvait dans un Kom-sou situé près de Kiang-yn, lorsque les Zam-mos arrivèrent. Il est pris et emmené devant le chef de la troupe: Vous êtes européen, lui dit ce chef, vous tuez nos frères à Chang-hai; eh bien, nous vous tuerons aussi. On instruit sur-le-champ son procès. Le prisonnier, après quelques réponses brèves aux questions proposées, se promenait avec un grand sang-froid dans l'appartement où siégeaient ses juges, qui

probablement allaient devenir ses bourreaux. Puis, comme il n'était pas lié, et que du reste on était moins occupé de lui que du pillage, il se hasarde à poursuivre sa promenade jusque dans la petite cour devant l'appartement, puis dans une pièce voisine, puis dans le chemin extérieur, puis enfin dans la campagne. A un quart d'heure de là était le grand fleuve Yam-tse-Kiang, où il trouve une barque sur laquelle il se cache. Pendant ce temps, nos brigands aux longs cheveux appelaient leur prisonnier pour continuer l'interrogatoire. On cherche, on visite coins et recoins, on bat la campagne; mais il était trop tard. La Providence nous rendait notre Missionnaire n'ayant pour tout mal qu'un peu de fatigues et ses bagages de moins.

C'est surtout après la retraite des volontaires chinois et des Manillois, que les rebelles redoublèrent de rage et de cruauté. Ils avaient résolu de faire des environs de Chang-hai, en cas de résistance, un affreux désert, et certes, ils ont été fidèles à leur résolution. A je ne sais combien de lieues à la ronde, on ne voit que les traces désolantes de la dévastation, du meurtre et de l'incendie. Aux lieux où s'élevaient jadis les hameaux et les bourgs, si nombreux sur le sol de la Chine, on n'aperçoit aujourd'hui que des monceaux de ruines, quelques pans de muraille, et çà et là un débris de toit appuyé sur un reste de maison, qui n'a ni cloison, ni porte, ni fenêtre. C'est le dernier asile d'une foule de malheureux, échappés au fer des brigands et qui ne peuvent se résoudre à quitter le foyer de leurs Pères. Dans les villes, la désolation n'est pas moins grande, car les Zammos, en y entrant, se chargent de consommer l'œuvre de destruction commencée par la flamme. Le mobilier des maisons et la boiserie est employé à faire cuire le riz; le reste sert à fortifier les remparts. - Un spectacle plus révoltant, c'est celui de tant de cadavres gisant étendus sur les routes ou sur le bord des canaux. La plupart ont la tête séparée du tronc, presque tous sont dépouillés du dernier lambeau qui cachait leur nudité, d'autres sont à moitié dévorés par les chiens. Les tombeaux, si respectés en Chine n'ont pu échapper à la profanation. Que de cadavres ont été retirés du lieu de leur sépulture! et vous les trouvez près de leurs tombes dans un état qui inspire l'horreur et le dégoût. Les linges qui les recouvraient sont déchirés et dispersés dans la plaine pêle-mêle avec des ossements. - Que dirai-je de nos belles chrétientés? Hélas! elles ont presque toutes été victimes de la fureur des vandales chinois: trois mois leur ont suffi pour anéantir les fruits précieux recueillis par nos Pères avec tant de peine après 20 ans de travaux au Kiang-nan. L'Eglise de Wandam, avec une partie des bâtiments de la mission a été entièrement détruite. L'Eglise de Tsa-ka-Wé avec ce qui restait de l'Orphelinat, a été la proie des flammes. D'autres villes et églises ont subi le même sort. Pour compléter ces tristes détails, ajoutons que les instruments de labourage ont été détruits, les buffles emmenés et le riz brûlé dans beaucoup d'endroits; ce qui fait craindre que les semailles de riz ne puissent avoir lieu. Dès lors, nous serions exposés à avoir pour l'année prochaine, sinon les horreurs de la famine, du moins une affreuse disette. Ce triste état de choses ne pouvait durer! Sur la fin du mois de Mars, la frégate La Renommée arrivait avec 300 hommes de débarquement et 600 chasseurs d'Afrique: ce fut pour la ville de Chang-hai un événement. Les Anglais, de leur côté, firent venir des troupes, et ils comptèrent bientôt près de 3,000 hommes, commandés par le général de brigade Haveley. Dès lors nous pûmes entrevoir la fin de nos maux, ou du moins concevoir de grandes espérances, car jusque là, nos troupes, à cause de leur petit nombre, avaient été forcées de se borner à la défensive. Les marins pouvaient bien garder le port, et même aller démolir des camps à de petites distances; mais ils devaient revenir à leurs navires, et ainsi les choses menaçaient de traîner en longueur. Le 31 Mars, il fut résolu qu'on irait combattre les rebelles campés au nombre de 30 à 40,000 à une lieue et demie de Zikawei, à l'Ouest de Chang-hai; et le 4 et le 5 Avril, quelques bombes habilement dirigées, les expulsaient de deux

ou trois de leurs camps. Le 17, un second coup était porté dans la direction de l'Est, contre Tseu-pou. C'est la 1ère affaire à laquelle les chasseurs d'Afrique ont pris part. Là, comme en Afrique, ils montrèrent leur bravoure; la bayonnette en avant, ils se précipitèrent dans le gros bourg occupé par plus de 20,000 Zammos. Après 2 h. de combat, la déroute était complète, et le bourg évacué; 10,000 de ces rebelles n'avaient pas attendu pour s'enfuir l'arrivée des Européens. Ayant appris la veille qu'on irait leur rendre visite, ils se mirent en route pendant la nuit, et sans culottes pour déloger plus facilement. On a trouvé dans le camp de Tseu-pou, 7 à 8,000 hommes, la corde au cou et entassés les uns sur les autres. C'étaient des hommes du peuple que les rebelles avaient fait prisonniers, et qu'ils tenaient attachés en attendant qu'ils puissent les emmener dans une autre province et les y faire servir sous leurs drapeaux. C'est ainsi qu'ils forment les recrues. Tous ces malheureux ont été délivrés et remis entre les mains du R. P. Lemaître, qui, après leur avoir adressé quelques paroles d'espoir et d'édification, a congédié ceux qui voulaient regagner leurs pays. Les autres ont été emmenés à Chang-hai.

Dans la semaine de Pâques une autre expédition s'organisa, et le Dimanche de la Quasimodo, nos braves soldats partaient pour Kia-ting. Kia-ting est plus grand que Chang-hai, et ses murs sont assez élevés. L'expédition comptait 8 à 900 français, 3,000 anglais, un millier de Wardiens, et une centaine de Chinois formés à l'Européenne par un Capitaine français. L'élément catholique domine dans cette œuvre nouvelle qui prend bien. Le 17 Avril, il y en avait 130 dans les colonnes d'attaque, et ils ont marché bravement à côté des chasseurs d'Afrique. Un seul a eu une petite blessure, dit-il; c'est une balle dans la poitrine qui ne l'a pas empêché d'avancer avec ses camarades et de marcher jusqu'à minuit pour le retour. L'attaque de Kia-ting a eu lieu le 1er Mai à 4 h. du matin; à 6 h. nos troupes entraient dans la ville par le midi, tandis que les rebelles épouvantés se sauvaient par la porte du Nord. Notre jeune milice chinoise s'est encore distinguée dans cette nouvelle attaque; elle a eu trois soldats tués et 15 blessés. Le P. Lemaître a baptisé sur le champ de bataille ces trois soldats.. La nuit même qui suivit la prise de Kia-ting, une bande de Zammos qui ignoraient le triste sort de la ville, arriva assez près des murs. Hélas! cette confiance leur coûta cher; car la place avait reçu une forte garnison, et lorsqu'ils furent à portée, on fit pleuvoir sur eux une grêle de balles qui fit grand nombre de victimes; les autres comprirent le danger et disparurent.

La prise de Tsin-pou suivit de près celle de Kia-ting. Tsin-pou était occupé par les Zammos depuis le mois de Juin 1860. Le 12 Mai au matin, le canon faisait deux énormes brèches dans les remparts. Aussitôt les français s'élancent, traversent sur un pont jeté à la hâte, le canal qui entoure la ville, passent à la nage le fossé situé auprès des remparts, pénètrent dans la place: 1 heure et demie après, les rebelles avaient pris le large. Les anglais qui voulaient attendre, n'entrèrent dans Tsin-pou que lorsque les Français étaient déjà installés. Comme à Kia-ting, une garnison a été établie dans la ville. - Voilà la suite des événements dans le courant de ces trois derniers mois. Maintenant les alliés vont entrer dans le Tou-né et le Tou-tong, et bientôt, nous l'espérons, nous serons délivrés du voisinage des rebelles. Hélas! il est bien temps que cette heure de la délivrance arrive; car nos souffrances sont si grandes! Au milieu de ces désastres qui nous entourent, la population décroît sensiblement, décimée qu'elle est par le fer des rebelles, les épidémies et le manque de nourriture. Les enfants surtout disparaissent avec une rapidité effrayante. A Chang-hai, il ne se passe pas de jours qu'il ne meure une vingtaine de chrétiens. Cependant il faut l'avouer, le gouvernement chinois et le peuple lui-même ont bien mérité ces calamités. Le gouvernement a laissé s'élever, dans ces derniers

temps un grand nombre de cabarets et de maisons de jeu; il a autorisé dans les campagnes la représentation de comédies obscènes, où le vice apparaît sans honte comme sans pudeur. Ainsi a été bannie des campagnes, la simplicité, la vertu, la moralité; et on a vu se multiplier à l'infini tous ces mendiants, tous ces hommes sans toits, et sans mœurs qui sont toujours les premiers dans les commotions civiles, parcequ'ils ont tout à gagner et n'ont rien à perdre. L'égoïsme, autre fruit de la disparition des vertus sociales, a isolé les habitants les uns des autres; qu'en est-il résulté? C'est qu'aux jours de la lutte, ils n'ont pu se réunir pour la défense; l'ennemi a profité de cet isolement, et on sait avec quelle cruauté!.... J'ajoute, à la honte du gouvernement Chinois, que ses défenseurs mêmes, les soldats impériaux rivalisent de barbarie avec les rebelles, qu'ils n'attaquent que de loin et d'une manière fort inoffensive. Partout où ils passent ils traitent indignement le pauvre peuple, le dévalisent sans pitié, et quand les rebelles arrivent, ils vont porter ailleurs le pillage et le désordre. Souvent ils achèvent eux-mêmes l'œuvre de destruction commencée en certains lieux par les Zammos, et vous les voyez alors démolir les maisons, enlever les matériaux, et puis les vendre au peuple auquel ils appartiennent. Toun-chi, l'Empereur actuel, touché des misères endurées par ses sujets, a fait remise des impôts en riz et en argent aux trois provinces du Tché-Kiang, du Kiang-Sou et du Ngan-Hwei. Revenons aux rebelles. Vous me demandez ce qu'il faut en penser? Ce sont des hommes qui mettent en pratique le communisme le plus grossier. Un mot d'explication seulement: une bande de ces brigands arrive dans une maison où il y a grand-père, grand-mère, père, mère, enfants grands et petits. Gneutse, de l'argent! c'est là leur premier cri en entrant. Et pour l'obtenir, ils emploient au besoin leur couteau mal effilé. Puis ils disent aux vieux père et à la vieille mère: Vous êtes trop âgés, incapables de nous servir, et ils les délivrent du fardeau de la vie, selon eux inutile et insupportable. S'adressant ensuite au mari: Nous avons besoin de ta femme, lui disent-ils; nous l'emmènerons avec nous; toi tu serviras à la cuisine, si tu peux. Tes enfants déjà grands seront petits Zammos, nous les formerons; tes filles seront pour nos jeunes guerriers. Quant aux petits enfants, ils les abandonnent. La visite se termine par le pillage: on prend le riz, la volaille, etc.... Ce que je dis d'une bande de Zammos, peut s'appliquer à toutes les autres; et ces scènes ignobles ne se répètent pas une fois, mais souvent, mais tous les jours. Et voilà ces hommes pour qui certains commerçants européens prenaient feu et flamme! Il est vrai qu'ils les connaissaient alors de loin. Mais quand ils ont pu les voir de près, ils ont compris que leur commerce ne gagnerait rien avec ces protégés, et changeant à leur égard de sentiments, ils ont crié haut et ferme qu'il fallait les exterminer.

Chang-hai - Mai 1862, Extrait de plusieurs lettres. —

Comme vous le savez, après l'invasion des rebelles dans le Tou-tong et le Tou-ré, la majorité de la population vint chercher un asile à Chang-hai. Six à sept mille chrétiens allèrent à Ton-Ka-dou demander un abri quelconque pour la nuit et le riz de chaque jour. Le P. Desjaques en reçut 2 ou 3,000 dans sa maison sur le quartier européen. Zi-Ka-Wei fut beaucoup moins chargé. Depuis trois mois, tous ces fugitifs sont demeurés près de nous. Nous avons fait tout notre possible pour les bien traiter, et généralement ils se montrent reconnaissants et bien disposés. Pour nourrir tant de monde, il faut du riz; mais la Providence y a pourvu. Les Européens se sont montrés fort généreux. Puis, dans plusieurs ventes à l'enchère, faites par la marine française, nous avons pu nous procurer à un vil prix une grande quantité de biscuits et d'autres denrées. Nos chrétiens Chinois de Chang-hai ne se sont pas laissés vaincre en générosité: leurs aumônes

ont été abondantes. Tel chrétien, non content de distribuer et du riz et des piastres, a logé et nourri cent malheureux fugitifs. "Le commerce en second lieu, disait-il à ses domestiques; maintenant occupez-vous uniquement des chrétiens." - "Mes Pères, disait-il encore aux PP. Loriquet et Desjaques, vous avez trop à faire; vous ne pouvez suffire à tous vos travaux; laissez-moi le soin d'administrer les aumônes, de distribuer le riz, etc.... Si je ne remplis pas bien cette charge, vous me le direz, et vous la reprendrez. Pour vous, consolez les âmes, encouragez, etc.;... Vous aurez là une occupation plus que suffisante". - Les Pères ont accepté volontiers sa proposition, et les choses n'en ont été que mieux. Aidé de trois autres de nos principaux chrétiens, il a veillé à tout avec une activité digne de tout éloge. Dieu nous fait voir par quelques traits de sa protection que ces dévoûments lui sont agréables. Le P. Nicolas Massa avait fait bâtir à Tan-kim-pan, près de notre maison, un vaste hangar, qu'il loua dans la suite à un riche chrétien. Ce hangar pouvait contenir plusieurs centaines de fugitifs; comme ils étaient nombreux et qu'on ne savait où les loger, le P. Loriquet se rend chez lui et le prie d'en disposer en faveur de tant de malheureux. Celui-ci refuse. Je ne vous comprends pas, lui dit alors le Père! Comment? la neige tombe, vos frères souffrent, et vous leur refusez un abri; vous n'avez pas de cœur!... etc.. Le R. Père Supérieur et Monseigneur lui-même vont à leur tour faire des instances, mais inutilement. Ce refus obstiné étonnait tout le monde; car le locataire était bon chrétien et dévoué. Déjà il avait fait de grandes aumônes pour les exilés, et il en logeait plus de 200 dans sa propre maison. Mais voici que la nuit suivante, un fracas horrible se fait entendre: c'était le toit du hangar qui s'était écroulé sous le poids de la neige qui le recouvrait. Le lendemain, le chrétien disait au P. Desjaques: "Je comprends maintenant pourquoi je n'avais pas de cœur hier; c'est le bon Dieu qui voulait sauver tant d'infortunés qui auraient péri infailliblement." Sa maison était placée sous la protection spéciale de S. Joseph. Un trait en emmène un autre. Celui que je vais raconter m'éloigne un peu de mon sujet, mais il mérite d'être rapporté.

Il y avait à Neddio, dans le District du P. Laimé, un jeune et riche payen, nouvellement établi. Dans le mois de Décembre, au premier bruit de l'arrivée des Zammos, il quitte Neddio dans l'intention d'aller chercher au loin un asile pour lui, pour sa femme et pour sa mère. Mais à son retour, quelle n'est pas sa stupeur et son désespoir! Les rebelles sont passés: sa maison est en cendres, sa femme et sa mère captives. Dans sa douleur il se rend auprès du Père qui l'encourage et le console. Mais, mon Père, ne pourriez-vous pas me faire rendre ma femme et ma mère, coûte que coûte; je suis prêt, s'il le faut, à sacrifier toute ma fortune. - Comment veux-tu que j'aille les demander aux rebelles, car je dois les fuir aussi bien que toi. Cependant je veux bien t'enseigner un moyen de retrouver ceux que tu aimes. Il n'y a que le vrai Dieu, le Dieu des chrétiens qui puisse te les rendre; lui seul est tout-puissant. Prie-le et tu seras exaucé. - Oh! oui, je veux le prier. - Eh! bien, nous le prierons ensemble. Je vais te faire connaître notre Dieu et t'enseigner comment tu dois l'invoquer. Le jeune homme se prête à tout avec la meilleure volonté du monde, se laisse instruire et reçoit le baptême. Il l'a à peine reçu qu'il accourt chez le Père: "Mon Père, le bon Dieu m'a exaucé, je lui ai demandé ma femme et ma mère, et il me les a rendues. Maintenant elles veulent être chrétiennes, et adorer le Dieu que j'adore." Le Père l'interroge et se fait raconter les circonstances de ce retour imprévu. Voici le fait: En quittant le Pou-né, les rebelles emmenaient avec eux plus de 10,000 captifs, sans compter les femmes et les enfants; chemin faisant, un Zammos remarque parmi ces nombreux prisonniers nos deux payennes. Je ne sais comment, mais leur sort et leurs larmes le touchent plus vivement; il s'affectionne à elles, leur témoigne de l'intérêt.

et au jour marqué pour le partage du butin, il s'approche d'elles et leur dit: "Je vous prends pour ma part." Puis, pour les rassurer, il ajoute à voix basse: "Ne craignez rien, je veux vous sauver. Ce soir, à 10 h. soyez prêtes; quand mes compagnons seront endormis, nous quitterons le camp". Les deux captives avaient bien de la peine à croire à la sincérité de ces promesses. Cependant, disaient-elles, il a été si bon pour nous pendant le voyage! Mais le soir, à 10 h. le brave Zammos arrive: "Suivez-moi, vite et en silence". Ils partent, traversent le camp et montent sur une barque préparée pour les recevoir. "Maintenant, dit le Zammos, je puis m'expliquer en toute liberté. Je suis un chrétien de Sen-Han; j'ai été pris par les rebelles et je suis forcé de les suivre; mais j'espère que le bon Dieu récompensera cette bonne action, et qu'un jour il me rendra la liberté. Comme je dois être de retour au camp avant le lever de mes compagnons, je vous conduirai seulement dans le village voisin; là, nous trouverons un chrétien qui vous ramènera lui-même à Neddio". Il les remit en effet, entre les mains de ce chrétien et repartit aussitôt. Quelque temps après, et l'épouse et la mère se pressaient dans les bras du jeune homme. J'aurais encore quelques traits semblables de la tendre protection du Seigneur; mais j'ai hâte de revenir à nos réfugiés de Chang-hai.

Quand ils vinrent nous demander asile, on croyait que ce serait pour quelques jours, pour quelques semaines au plus, mais voilà plusieurs mois qu'ils vivent au milieu de nous, entassés dans les pagodes et dans des maisons de paille élevées sur les différentes places des faubourgs. Dieu sans doute l'a permis pour le salut d'un grand nombre de payens et aussi de chrétiens que le malheur a ramenés à la pratique des devoirs. Il n'y avait pas encore un mois que les chrétiens et les payens fugitifs étaient au milieu de nous, lorsque les maladies se déclarèrent, et une terrible mortalité s'en suivit. Dans cet état de choses, les chrétiens furent particulièrement secourus. Pour les payens, comme nous ne pouvions leur fournir les secours matériels que réclamait leur triste position, nous voulûmes du moins leur donner les biens plus précieux du Ciel. Des catéchistes chinois, fervents et zélés, parcoururent les endroits de la ville et des faubourgs où ils étaient réunis, afin de baptiser les enfants malades. Les uns portaient des remèdes pour être mieux reçus; les autres n'avaient que l'eau sainte du baptême qu'ils trouvaient moyen de verser sur le front des enfants sans blesser les parents. Un vieux catéchiste du P. Della Corte en baptisait dans les commencements de 25 à 30 par jour. Une fois le nombre s'éleva jusqu'à 68; il continue toujours ses expéditions. Un catéchiste du P. Olive lui disait, il y a trois semaines, qu'il avait baptisé 900 enfants. Voyant qu'il y avait tant d'enfants malades, les élèves du grand Séminaire voulurent consacrer une partie de leurs promenades à la recherche de ces petits infortunés; ils en ont baptisé un grand nombre. Le F. Bernard, infirmier de la maison de Tom-Ka-dou, se rendit aussi dans les principaux centres avec ses aides chinois. Il emportait avec lui une boîte de remèdes, et se donnait comme médecin; ainsi il pouvait s'introduire partout. Il s'approchait des malades, les interrogeait, leur donnait des remèdes. Les payens émerveillés se pressaient nombreux autour de lui pour l'interroger, ou l'appeler près de leurs parents malades. Le F. heureux de ses succès, se multipliait. Mais en donnant des remèdes, il n'oubliait pas le but principal. Les enfants étaient baptisés en secret, si c'était possible, sinon on les régénérait dans l'eau sainte en présence de la foule des curieux. Souvent les mères apportaient elles-mêmes leurs enfants malades en priant le Frère de les baptiser. Quelquefois, dans une partie de la soirée, il administrait de 15 à 20 baptêmes. Les adultes n'étaient pas oubliés; le Frère les exhortait ou les faisait exhorter à se faire chrétiens; en général ses paroles étaient bien reçues, et après une courte instruction faite à chacun, on administrait le baptême. Les payens ne s'en formalisaient pas, au contraire ils poussaient eux-mêmes les malades à embrasser

le christianisme. Souvent même, les malades le désiraient si vivement qu'ils craignaient moins de mourir que d'être privés du baptême. L'un d'eux, jusque là assez bien portant, fut tout-à-coup saisi pendant la nuit d'un vomissement de sang. Eh! quoi, l'entendit-on alors s'écrier, sera-t-il vrai que je mourrai sans avoir été baptisé? Les voisins accoururent chercher le missionnaire; mais quand il arriva, le payen était déjà mort, étouffé par ces flots de sang. Plus d'une fois on nous a porté des vieillards qui n'avaient plus qu'un souffle de vie. Le Père ou le catéchiste leur enseignait les vérités les plus essentielles, et le front encore mouillé de l'eau baptismale, ils rendaient le dernier soupir. "Prenez garde, disait d'une voix expirante un malheureux dont on examinait la blessure, prenez garde que ma tête ne soit séparée de mon corps avant que j'ai été baptisé". C'est qu'en effet le glaive avait fait une large entaille à son cou qui ne tenait plus au tronc que par quelques muscles. Le bon Dieu exauça ses désirs; il reçut le baptême et mourut quelques instants après. - Que la miséricorde de Dieu est grande! Voilà des centaines de payens, obstinés autrefois dans leur erreur, ou du moins d'une indifférence désespérante par rapport à leur salut, et qui maintenant, en présence de la mort sont touchés à la première parole d'un catéchiste, et demandent à mourir dans une religion qu'ils connaissent si peu!

Un jour, dit encore le P. Guéniot qui nous fournit une partie de ces détails, j'avais conduit le P. Bernard dans un endroit retiré où j'avais découvert quantité de malheureux payens. C'était le soir du Jeudi Saint; nous n'avions que 2 ou 3 h. à nous; mais la moisson était si abondante que dans les quelques chambres seulement que nous avons pu visiter, nous avons administré 28 baptêmes, 18 d'enfants, 10 d'adultes. Il est difficile de se faire une idée de l'état de dénûment et de misère où se trouvent ces payens fugitifs. Les cabanes de paille qu'ils habitent sont ouvertes à tous les vents, et divisées en plusieurs compartiments; ces compartiments renferment 30, 40 et même 60 personnes. Quand vous y entrez, vous voyez la moitié de ce monde couché sur de la paille ou sur des planches, souffrant de la fièvre, de la petite vérole, de la faim etc... De tous les enfants que les fugitifs ont emmenés avec eux à Chang-hai, je ne crois pas qu'il en sorte plus d'un sixième. Pour les grandes personnes, il en est mort près de la moitié. Il y a des familles entières qui sont éteintes.

Nous lisons dans une autre lettre: Vous me demandez si nous baptisons beaucoup d'enfants. A cela je vous répondrai ce que nous disait le P. Sica au commencement de cette année: Que d'enfants les payens eux-mêmes nous apportent à Tsa-ka-Wei. Il ne se passe pas de jours que je n'en envoie plusieurs au Ciel. En général les chrétiens se montrent très empressés pour adopter les enfants abandonnés. Nous en avons beaucoup auprès de nous qui sont chassés par les rebelles et qui n'ont d'autre habitation qu'une petite barque. Là, vivent ensemble le père et la mère avec 5, 6 enfants et même plus. Ils ont à peine la place nécessaire pour se loger. Eh! bien, vous trouverez encore dans ces familles un assez grand nombre de petits chinois adoptés. Il y a quelques mois, une pauvre mère assistait au baptême de 2 petits enfants, dont l'un était âgé de 3 ans: Père, dit-elle au P. Ministre, ces deux sont pour moi? - Mais, tu n'as pas de place pour les loger. - J'en trouverai bien. - Tu es trop pauvre, c'est assez d'un pour toi. - Oh! Père, donnez-moi les deux, leurs pleurs mettront de la vie dans ma barque. Cette bonne chrétienne les élève comme ses propres enfants. Au mois de Décembre dernier, nous avons été voir le P. Gonnet dans une de ses chrétientés située à 2 lieues de Zi-ka-Wei. Il a fait bâtir, à To-Kon, une magnifique église avec maison pour le Missionnaire, pour l'école et pour les catéchistes. C'est le plus beau Kon-tou que j'ai vu en Chine. Voulez-vous savoir, nous disait le P. Gonnet, comment il a été construit? Nos chrétiens de To-Kon sont très dévoués à l'œuvre de la Ste Enfance. Chaque famille adopte un certain nombre d'enfants abandonnés. Comme ils n'avaient pas d'église, je leur ai proposé de faire bâtir ce Kon-tou avec ce qui leur est dû chaque mois pour un enfant. Ils ont consenti de grand cœur, et depuis 5 ans ils les élèvent sans recevoir une seule sapèque. Une famille à elle seule en nourrit 8, et ayant été obligée de fuir à l'approche des rebelles, elle n'a emporté que ces enfants, qu'elle

appelle son vrai trésor. Il y a encore dans cette chrétienté deux jeunes personnes de famille riche entièrement consacrées à cette œuvre de la Ste Enfance. Depuis une 15e d'années, elles élèvent avec des soins vraiment maternels plus de 30 enfants. Voilà de ces dévoûments qu'enfante le christianisme au sein de l'idolâtrie et qui consolent abondamment le missionnaire des souffrances qu'il rencontre dans son ministère d'apôtre!

Zi-Ka-Wei, le 2 Juin 1862. Extrait d'une lettre du R. P. Lemaître.

Nous avons depuis 5 jours, onze novices chinois, qui nous édifient et promettent de nous aider plus tard. 7 sont scolastiques; l'un ayant fini sa philosophie, et six l'ayant un peu commencée. 4 coadjuteurs exercent déjà depuis quelques années les offices qui devront les occuper plus tard. Priez pour ces chers enfants et pour plusieurs autres qui veulent comme eux se mettre tout de bon à la suite de Notre Seigneur.

Nous avez appris par nos lettres la prise de Nê-Kio où le brave Amiral Protet est tombé si glorieusement. La prise d'une autre ville suivit de près; mais de nouvelles bandes s'étant avancées, les Anglais ont jugé prudent d'abandonner le pays déjà reconquis, et de se borner pour le moment à la défense de Chang-hai. A mesure que les Européens revenaient vers cette ville, l'ennemi les suivait de près, et nous voici de nouveau cernés par les brigands.

Zi-Ka-Wei, 14 Juillet 1862. Extrait d'une lettre d'un Scolastique.

La dernière invasion des Rebelles a été plus funeste que la précédente. Les hommes, les femmes et les enfants qui se trouvaient dans le pays conquis par les Européens ont été cruellement égorgés. Les habitations restées debout, les cabanes de paille élevées à la hâte sur les ruines des anciennes maisons, les arbres, les plantations de riz, les haies même, tout a été détruit, brûlé. Les émigrés pullulent à Zi-Ka-Wei et à Chang-hai. Pour surcroît de maux, le choléra s'est abattu sur eux et a fait de terribles ravages. Jugez-en par le fait suivant: Le 11 Juillet, le P. Andrieux était envoyé dans un village situé à une petite distance de Zikawei pour secourir plusieurs chrétiens in extremis. A 9 h. du soir il administrait son premier malade, et à 3h ½ du matin il en avait confessé 24 et donné 18 Extrême-Onctions. Il n'avait que le temps de passer d'une cabane à l'autre. Je ne vous dirai pas quel a été dans ces tristes circonstances, le dévoûment, le travail, les fatigues de nos Missionnaires. Chrétiens et payens ont tous été l'objet de leurs soins. Misères du corps et de l'âme, rien n'échappait à leur charité. Comme la moisson était trop abondante pour pouvoir seuls la recueillir, ils ont appelé à leur secours les scolastiques, et pendant tout le mois de Juin, nous avons passé nos promenades et une partie des autres jours à visiter les malades, distribuant des remèdes, exhortant, baptisant, etc.... Nous étions tous accompagnés d'un catéchiste et de quelques élèves qui nous préparaient les voies, et le soir chacun de nous revenait avec une liste de 30 à 40 nouveaux chrétiens, soit enfants, soit adultes. Le F. Sécher, dans une expédition à Chang-hai a donné avec ses catéchistes, 168 baptêmes. Aujourd'hui, nos courses apostoliques continuent, mais avec moins de fruit, c'est que la mort a éclairci les rangs des émigrés; et puis je ne sais quelle panique s'est emparée des rebelles; ils se sont évanouis comme par enchantement, et leur fuite a permis à une partie de nos chrétiens de rentrer dans leurs foyers. Quel que soit l'avenir que Dieu nous réserve, nous vivons ici dans une parfaite sécurité. On a agrandi et régularisé les fortifications de Zi-Ka-Wei; 6 chasseurs d'Afrique, dont les rapports avec nos Pères sont charmants, font continuellement la garde autour de notre maison; nous avons pour les appuyer l'école de ZikaWei qui compte 300 soldats bien instruits. Le nombre s'élèvera bientôt à mille. De plus, les

les Anglais ont établi tout près de nous un poste de 200 hommes; on compte parmi eux 70 catholiques irlandais. Ils viennent souvent voir les Pères, assister à la messe, se confesser, communier, et réciter en commun le chapelet dans notre église.. Encore une particularité sur Zi Ka Wei: la situation qu'occupe notre maison ne nous permettait pas de développer les bâtiments devenus insuffisants. Mais contre notre espérance, l'Amiral Protet, qui avait à cœur le bien de la Mission, a obtenu que le canal qui longe notre propriété serait porté plus à l'est, et nous avons hérité de toutes les terres comprises entre sa nouvelle direction et l'ancienne. Comme on le voit, Dieu protège ses enfants qui travaillent en Chine pour l'extension du royaume de J. C. Il bénit leurs efforts, et récompense leur charité. Mais la guerre et l'excès de travail ont éclairci nos rangs; 4 Pères et un F. Coadjuteur ont succombé dans l'espace de quelques mois; tous nos autres Pères et Frères, à l'exception de trois, ont été plus ou moins éprouvés par la maladie.

Zi-Ka-Wei, le 30 Août 1862.

Encore trois Pères qui viennent de quitter notre chère Mission pour aller au Ciel recevoir la récompense de leur dévoûment. C'est d'abord le P. Dovergne, qui à peine lancé dans la carrière, nous a été enlevé le 19 de ce mois. Déjà occupé toute la journée avec les élèves et sa procure, ce bon Père, n'écoutant que les élans de son dévoûment, consacrait une partie des nuits à d'autres occupations. Ce zèle, trop ardent, grandit encore au moment où le choléra se mit à sévir au milieu de nous. De la cour il passait au chevet des malades, revenait à sa procure, puis courait auprès des payens agonisants, tâchant d'ouvrir le Ciel à ceux-ci tandis qu'il en aplanissait les voies aux autres. Tant de fatigues devaient tôt ou tard épuiser ses forces. Au mois de Juin il commença à s'affaiblir au point de ne pouvoir plus se tenir sur les jambes ni rien faire de sérieux. Les soins les plus assidus lui ayant été prodigués, il se remit de ce premier coup. Mais ne pouvant modérer son ardeur, il recommença aussitôt à se dépenser comme auparavant. Deux fois il eut une rechute plus grave que la 1ère attaque. Il put encore se relever; mais non pour longtemps: à ces trois chutes succéda une forte typhoïde. Dès lors, nos craintes suspendues quelques jours par une lueur d'espérance, trouvèrent trop tôt, hélas! leur réalisation. 8 jours après, c.à.d. le 19 à 5 h. du soir, il demanda lui-même qu'on lui administrât les derniers Sacrements. A 6 h. il recevait l'indulgence plénière, et à 7 h., aussi calme que dans ses plus beaux jours, il rendait son âme à son Créateur.

Tout pleins des pensées que nous suggérait cette mort de vrai Jésuite, nous fîmes notre Triduum pour renouveler nos vœux le 24. C'est ce même jour, après la récréation de 4 h., que réunis autour du R. P. Lemaître, nous fûmes informés de la double perte que nous venions de faire au Pé-tché-li à la résidence de nos Pères: l'une, celle du P. Rabeau, mort du choléra le 25 Juillet; sa mort comme sa vie a été celle d'un saint; l'autre, celle de Mgr. Borguier, notre évêque.

Parti de Chang-hai le surlendemain de S. Louis de Gonzague, S. G. arriva à Tien-tsin assez fatiguée de la traversée. Diverses circonstances ne lui permirent pas de se remettre des premières secousses avant de remonter en barque pour Tchan-Ka-tchouan. Là, nouvelles misères: le batelier, loué par journées, s'amusa à commercer tout le long de la route, laissant Mgr. exposé un jour complet à une pluie battante et deux jours à un soleil brûlant. Cette pénible navigation dura cinq jours. Ajoutez encore deux jours de cabotage, et vous comprendrez facilement que S. G. n'ayant que du riz à manger, arriva abattue chez nos Pères.

C'était deux jours après la mort du P. Rabeau. Aussi, Mgr dissimulant son propre état, essaie autant que possible par ses récits et sa bienveillante sérénité de faire oublier cette perte cruelle. "Il nous égaya beaucoup trois jours durant", nous écrit le P. Launay. Cependant Mgr Languillat se trouvait fort agité". — Le jour de St Ignace il dit encore la messe de communauté, donna la Ste Communion aux Séminaristes et à une 40e de personnes. Après 5 minutes d'actions de grâces, il se sentit plus fatigué, et dut se retirer dans sa chambre. C'était le choléra qui venait de se déclarer. Le F. infirmier arriva bientôt et Mgr lui dit: "Cher Frère, à vous maintenant de commander; comme infirmier, vous êtes mon Supérieur, suivant nos règles; la prudence est la vertu des Supérieurs, l'obéissance celle des inférieurs." Cependant le mal allait toujours croissant; plusieurs fois le F. infirmier essaya de rétablir la circulation du sang et la chaleur qui se retirait des extrémités. De leur côté, les Pères faisaient violence au Ciel, à St Ignace; et deux Séminaristes en surplis se succédaient devant le S. Sacrement, conservé dans une Chapelle contiguë à la chambre du malade. Mais tout fut inutile. A 11h., il recevait les derniers Sacrements. Une 1/2 heure après, il renouvelait sa profession de foi selon la formule du Concile de Trente, en appuyant sur les passages qui concernent l'Incarnation et la soumission au S. Siège. Sur le midi, le R. P. Brueyre proposa à Mgr de le bénir avec une petite statue de S. Joseph qui se trouvait au bout de son lit. Il accepta avec bonheur, puis, comme sa respiration était très-pénible, il demanda à être mis dans un fauteuil pour respirer plus librement; mais le F. infirmier ne le jugea pas à propos; et le P. Brueyre transmit sa réponse à Mgr en lui disant: Christo confixus sum Cruci; c'est votre lit qui maintenant vous sert de croix, Mgr! Dès lors, le saint malade ne dit plus un mot pour demander du soulagement. Enfin à 1h. 10m. Mgr s'éteignit doucement, sans secousse, comme si la nature épuisée eût été incapable de réagir contre le mal. On dirait qu'il avait eu comme un pressentiment de sa mort prochaine. Avant de quitter le Kiang-nan, il avait fait ses dernières dispositions et remit le tout entre les mains du P. Recteur de Tsom-ka-dou. A Tchan-Kia-tchouang, il voulut se préparer par un Triduum de prières à célébrer dignement la fête de S. Ignace, et il le fit avec toute la ferveur d'un novice. Le lendemain, jour de sa précieuse mort, il disait au P. Brueyre: Que je serais heureux si Dieu me retirait de ce monde après le Triduum que je viens de faire en l'honneur de S. Ignace. — Les derniers malheurs du Kiang-nan avaient vivement affecté Mgr Borgniet, et altéré sa santé, mais sa vie mortifiée avait aussi beaucoup contribué à l'affaiblir. Malgré son âge et le dépérissement de ses forces, il a voulu observer pendant tout le carême le jeûne le plus rigoureux, ne se permettant jamais l'usage du gras. — Mgr avait une tendre dévotion à S. Joseph, patron de la Chine; il s'était attaché à propager son culte, et en mourant il tenait dans sa main une image de la mort de ce grand Saint. On peut dire en toute vérité de Mgr Borgniet ce que le P. Brueyre nous disait du P. Rabeau: Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a enlevé, que son saint nom soit béni!

Tous les vides effectués par tant de pertes nous font espérer que bientôt nous recevrons de France une nombreuse cohorte de nouveaux collaborateurs. (*) Priez pour nous et pour notre Mission de Chine. Cette suite d'épreuves que nous venons de parcourir ne sont-elles pas pour ce malheureux pays le signe avant coureur de la miséricorde divine?

(*) Une dizaine de Missionnaires doivent partir prochainement pour la Mission de Chine.

NB. — Nous prions ceux de nos PP. et FF. qui auraient des lettres de nature à être insérées dans la Correspondance de Laval, de vouloir bien nous les communiquer.
La prochaine Correspondance paraîtra dans le courant du mois de Mars.

Scolasticat de Laval.  Mars 1863.

Les Scolastiques de Laval aux P. et F. de . . .

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.

Pax Christi.

Syrie – Extrait de plusieurs lettres du P. Gagarin, 9 Septembre 1862. –

J'ai beaucoup causé à bord, en me rendant de France à Alexandrie, et je crois que quelques-unes de ces conversations n'ont pas été inutiles pour faire comprendre et accepter quelques notions exactes sur l'avenir religieux de l'Orient. Un Vicaire général, des prêtres de différents diocèses, le rédacteur en chef d'un journal de province, des personnes venues de tous les bouts de l'horizon et réunies au milieu des flots sur un espace de terrain restreint, tout cela présentait un assemblage d'hommes qu'il ne fallait pas négliger. Je dois dire que le P. Dutau et moi, grâce à notre bonne santé, à notre bonne humeur et à notre désir d'être agréables à tout le monde, nous avions conquis d'assez nombreuses sympathies dans ce curieux public. Mais les conversations auxquelles j'attache le plus de prix, ce sont celles de Mr Cany, chancelier du Consulat de France au Caire, établi dans ces pays depuis 25 ans. Il s'y est attaché, il veut passionnément le bien de ses habitants; il est convaincu que la première chose à faire est de propager l'instruction, il se félicite des résultats obtenus par les Frères des Écoles chrétiennes, mais cela ne suffit pas, il faut une éducation complète, analogue à celle des lycées; et cette éducation-là, il n'y a que les Jésuites qui puissent la donner. Aussi il m'a entrepris pour me prouver que la Compagnie devait absolument avoir un collège au Caire; il est entré dans tous les détails, m'a fait voir les avantages et les ressources que présentent le pays, la somme incalculable de bien à faire, etc. etc. Enfin, c'est sa grande préoccupation, avoir un collège de Jésuites au Caire, et il m'a dit que c'est l'opinion de tout le monde dans ce pays. Entre le Caire et Alexandrie, il y a une population de cent mille Européens; quelques-uns gémissent de devoir borner l'éducation de leurs enfants à ce qu'ils peuvent apprendre chez les Frères, d'autres les envoient en Europe. La société européenne nous verrait venir avec bonheur, le gouvernement égyptien ne serait pas moins favorable, il donnerait soit du terrain, soit de l'argent, soit des bourses. Ce qu'il m'a dit m'a beaucoup frappé; priez et faites prier pour que ce beau projet se réalise.

Gazir, le 26 Novembre 1862. – Je commence par une affaire bien ancienne déjà, mais que je n'ai vu consignée nulle part, qui est probablement ignorée dans la plupart de nos maisons et que je n'ai apprise qu'ici tout récemment, de la bouche du P. Estève, qui est notre tradition vivante. Lors de la suppression de la Compagnie par Clément XIV, notre mission de Syrie comme toutes les autres se trouva frappée à mort. Il y eut cependant un Jésuite qu'on appelait le Père Pierre Abouna. Boutzos qui ne mourut à Damas que peu de mois avant l'arrivée de nos nouveaux Missionnaires. Les Lazaristes s'étaient établis à Damas, à Alep, et dans quelques autres endroits; cependant nos anciennes propriétés étaient pour ainsi dire

intactes. D'ailleurs c'était une question de savoir si la Compagnie, rappelée à la vie, ne devait pas rentrer en possession de ses anciens établissements en Orient. L'affaire fut mûrement examinée à Rome, et la décision de la Congrégation fut que nos anciens établissements nous appartenaient et devaient nous être rendus. Le Pape Grégoire XVI confirma cette décision qui fut communiquée au R. P. Roothaan, et ce fut lui qui refusa purement et simplement d'accepter. En 1839, le P. Estève porta à Beyrouth une lettre du P. Général à Mr Guys, Consul de France, dans laquelle il lui faisait part de la résolution qu'il avait prise.- Le gouvernement français à cette époque, envisageait la chose autrement; selon lui, pendant la révolution française, tous les biens religieux placés sous le protectorat de la France en Orient étaient devenus biens nationaux, propriétés de la nation française; l'irrégularité du fait avait été couverte par le Concordat; et le Gouvernement français les donnait aux Lazaristes. C'est après cette renonciation du P. Roothaan, que les Lazaristes prirent possession de plusieurs de nos anciennes propriétés. Mais ici, parut sur la scène un nouveau prétendant, le patriarche maronite. Il disait: d'après les actes de fondation et les contrats qui existent encore, ces établissements ont été donnés aux Jésuites, le cas de leur départ a été prévu, et alors c'est le patriarche maronite qui doit se charger de ces établissements et pourvoir à leur entretien. Les Jésuites reviennent, ils sont maîtres de rentrer; ils refusent, à leur défaut, c'est à moi que ces établissements font retour. Le fait est qu'un évêque maronite a poursuivi sur cette base la restitution de la maison de Zogorta, près de Tripoli, qui avait été fondée et donnée à la Compagnie par un évêque maronite d'Eden, nommé Gabriel Benjamin; et la maison de Zogorta a été restituée. Quoiqu'il en soit de toutes ces prétentions, ce qu'il nous importe de savoir, c'est que les établissements de l'ancienne Compagnie n'ont pas été donnés aux Lazaristes comme on le croit communément par la Propagande; c'est le P. Roothaan qui y a volontairement et spontanément renoncé en 1839.

Cette translation de propriétés a été si complète, que sans parler des meubles ou des livres qui avaient appartenus à l'ancienne Compagnie, nous ne sommes pas même rentrés en possession des manuscrits. Il y a une journée du chrétien et un catéchisme en Arabe qui ont été imprimés à Paris sous le nom de Mr Pousson, lazariste. Il faut croire que cela s'est fait contre son gré; car allant de Damas à Beyrouth, il s'arrêta chez nos Pères à Zahleh, et leur montra ces deux manuscrits qu'il emportait avec lui, sans leur dissimuler le moins du monde que c'était l'ouvrage de nos anciens Pères.

Après ces vieilles histoires, je viens à ce qu'il y a de plus récent, je veux dire, la fondation de notre scolasticat de Gazir. C'est un immense bienfait qui assure un brillant avenir à la mission et dont nous sommes redevables principalement au Supérieur de la Mission, le R. P. Canuti et au T. R. P. Général. Nous étions placés jusqu'ici dans une double alternative également fâcheuse: ou bien la mission se recrutait parmi des Pères d'un certain âge et qui avaient de la peine à apprendre l'Arabe, ou bien, il fallait renvoyer en France nos scolastiques, finir leurs études, lorsqu'ils s'étaient déjà familiarisés avec les langues, le climat et les usages du pays. Maintenant, rien de pareil à craindre; on nous envoie des jeunes gens qui apprendront l'arabe en faisant un peu de surveillance dans le collège, ou qui feront la classe, et quand le temps sera venu, sans sortir de la maison, ils feront leur théologie; c'est donc vraiment un grand événement pour la Mission que la fondation de ce scolasticat; cela assure son avenir; d'autant plus qu'il y a lieu d'espérer que la fondation d'un noviciat ne se fera pas trop attendre. Nous

avons au collège des germes de vocations qui nous fourniront les premiers éléments et qui en provoqueront d'autres par leur exemple. En attendant nous avons toujours notre Scolasticat. Le P. Champon professe le dogme le matin, le P. Borello, sicilien, le professe le soir. Le P. Estève fait la classe de morale et préside les cas de conscience. Quant à moi, je professe l'histoire ecclésiastique, et je me restreint à l'histoire des Eglises Orientales; avec cela, je fais le petit dogme, le cours triennal pour nos séminaristes. De plus, le P. Champon, qui est infatigable, fait un cours de droit canon et donne aux séminaristes quelques explications sur l'étude de l'Ecriture Sainte. Nous avons donc des professeurs, nous avons aussi des élèves, mais nos commencements sont modestes. Dans le grand cours des Nôtres, il y a trois théologiens de 1ère année; ils forment tout l'auditoire; au petit cours des séminaristes, j'ai quatre élèves, un Arménien en 1ère année, un maronite en 2e, un autre maronite et un grec catholique en 3e année. Comme il n'y a pas de philosophie cette année, je n'aurai pas de nouvelles recrues pour l'an prochain, et je serai réduit à deux auditeurs.

Notre maison de Gazir compte donc: 1° un Scolasticat ou théologat pour les NN. 2° Un grand Séminaire. 3° Un petit Séminaire. 4° Une école française. C'est la noblesse du pays qui met ses enfants en pension chez nous pour que nous les gardions trois ou quatre ans pendant lesquels on leur apprend avec le français, le catéchisme, un peu de géographie, d'histoire, d'Arithmétique et d'Algèbre. Quelques-uns de ces enfants étudient le latin, ils suivent alors les mêmes Cours que les Séminaristes, quoique pour tout le reste ils soient séparés d'eux. Le Cours de français comprend quatre classes; le cours de latin a toutes les classes depuis la 6e jusqu'à la rhétorique; seulement la rhétorique et la 2de n'étant pas nombreuses, sont réunies sous un même professeur.

Le grand Séminaire est peu nombreux, comme je l'ai dit; mais j'espère qu'il se développera. Un des grands obstacles est l'opposition du Patriarche Clément, moine de Deir Mukhaller, et esprit étroit, qui est opposé à la formation d'un clergé séculier pour les Grecs-unis. Il ne veut que des moines, or il est certain que ces moines, tirés de leurs couvents, enlevés à la surveillance de leurs Supérieurs, à la vie de communauté et à l'observance de ses règles, font d'assez mauvais curés; un clergé séculier instruit, édifiant, zélé, est un des premiers besoins de l'Eglise Melchite; les évêques le comprennent, trois d'entr'eux viennent de faire une démarche collective pour obtenir chacun trois bourses à Gazir ou à Antoura; ils viennent de recevoir du Gouvernement français une réponse favorable; c'est un premier pas qui en promet d'autres.

Gazir, 14 Décembre — Je voudrais appeler votre attention sur notre mission de Syrie à un point de vue particulier, celui de la facilité qu'elle présente pour l'étude des langues Orientales et des antiquités bibliques. J'ai déjà eu occasion de le dire; une des attaques les plus sérieuses auxquelles l'Eglise est exposée de nos jours, est celle qui est dirigée contre son enseignement par l'exégèse rationaliste. Or, il n'y a pas d'illusion à se faire, nos adversaires mettent au service d'une mauvaise cause des connaissances réelles et sérieuses; en général, ils ont étudié avec profit les langues orientales et les antiquités bibliques. En dehors même des rationalistes, les protestants sont en général plus forts que les catholiques dans ces matières. Il est donc grand temps d'accorder une sérieuse attention à ce point, et d'y porter remède. Pour cela, il n'y a qu'une chose à faire, mais elle est indispensable; il

faut que les professeurs d'Écriture Sainte et les Apologistes de la Religion s'appliquent à l'étude des langues orientales et des antiquités bibliques. Or, ceci ne peut se faire avec fruit qu'en Syrie. En Europe, on est bien loin d'avoir les mêmes facilités pour s'appliquer à l'étude des langues orientales, et rien ne peut remplacer la vue des monuments, l'aspect même du pays et la connaissance des mœurs et des usages Orientaux.

Cette vérité très simple, très élémentaire et en même temps très importante a été parfaitement comprise par un certain nombre de bons esprits. Pour me borner à ce qui se fait dans la Compagnie, je vous citerai d'abord la province d'Allemagne qui a envoyé le P. Bourquenoud passer deux ans en Syrie. Les travaux qu'il a publiés et qui ont été généralement très bien accueillis par les hommes compétents, disent assez le profit qu'il a retiré de son séjour en Orient, et la manière dont il s'acquitte de ses devoirs de professeur d'Écriture Sainte au théologat de Paderborn le dit encore mieux. Ce qui prouve encore que les Supérieurs de la province d'Allemagne n'ont eu qu'à se féliciter du résultat de leur expérience, c'est qu'ils ont envoyé cette année ici à Gazir, le P. Cornely, également destiné à professer l'Écriture Sainte. — Je vous citerai encore le P. Bolleg, envoyé en Syrie par le T. R. P. Général lui-même. Le P. Bolleg, après avoir passé une année à Gazir, est établi actuellement au monastère Syrien catholique de Schaarfi, à deux heures de Gazir. Il y continue ses études d'Arabe, il a commencé l'étude du Syriaque. Il s'occupe principalement de philologie; il travaille à rédiger des vocabulaires spéciaux qui donneront la terminologie Arabe dans les matières de théologie, de philosophie et de droit. Or, il est à remarquer que ces expressions ne se trouvent pas dans les dictionnaires ou qu'elles n'y sont pas indiquées d'une manière suffisamment précise. Il s'occupe de plus d'une traduction du Missel et du Pontifical Syriaque, et il compte faire le même travail sur les livres liturgiques des Maronites, des Grecs Melchites et des autres Églises orientales. Il est parvenu à posséder assez bien la langue Arabe pour faire aux Séminaristes de Schaarfi un cours de théologie en arabe et pour présider les cercles, également en Arabe, et cela sans se préparer d'une manière spéciale.

Il est permis d'espérer que l'exemple donné par sa Paternité et par la province d'Allemagne ne tardera pas à porter ses fruits, et que la Belgique, la Hollande, l'Angleterre ainsi que la France et les autres provinces de la Compagnie se détermineront à envoyer ici d'excellents sujets, faire en Orient une espèce de biennium qui les mettra à même, à leur retour dans leurs provinces respectives, de rendre les plus grands services à la Compagnie et à l'Église. Si des Pères isolés peuvent tirer un si grand parti d'un séjour de deux ou trois ans en Orient, que ne devons-nous pas attendre de leurs efforts quand ils seront quatre ou cinq réunis, mettant en commun leur intelligence et leur application, et partageant entre eux le résultat de leurs travaux.

— *Gazir, le 26 Décembre.* — Vous aurez déjà appris que cet évêque de Homs qui s'était converti il y a trois mois, est retourné au schisme. J'espère que cette apostasie n'exercera pas grande influence sur le mouvement qui s'est manifesté au sein des populations vers le retour à l'unité: le mouvement commencé en dehors de l'action de l'évêque et avant sa conversion. C'est cependant très-fâcheux, et devrait être plus difficile pour l'admission des prêtres et des évêques dans l'Église. Il faut bien comprendre qu'ici, comme en Bulgarie, ce n'est pas le clergé qui ramène les populations vers Rome; ce sont les populations qui se jettent entre les bras des catholiques pour fuir leur clergé.

Les nouvelles de Constantinople nous apprennent que l'Église de Constantinople est dans un

état de crise et de désorganisation qui rappelle beaucoup la situation de l'Empire Ottoman. On s'attend à voir cette Église tomber, mais il ne faut pas se hâter de chanter victoire. Il n'est pas prouvé que nous en profiterons; il est bien possible que le protestantisme recueillera une partie de l'héritage. C'est du moins ce qu'on dit à Constantinople. Pour moi, je crois que les choses se passeront un peu autrement. Si les Grecs et les Orientaux ne reviennent pas au Saint-Siège par l'Union, si nous ne sommes pas en mesure de les recevoir, ils se jetteront entre les bras des protestants, tout en gardant le culte des Saints, des images, des reliques, les Sacrements, la messe etc...; mais en se laissant envahir peu à peu par l'esprit protestant et rationaliste. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il y aura des brebis et des boucs; les brebis entreront dans l'Union, et les boucs resteront seuls dans l'Église Orientale, la précipiteront dans un nouvel abîme et l'éloigneront davantage de l'Unité. Ce qui est évident, c'est que le moment d'une crise profonde est arrivé pour toute l'Église Orientale, et que nous autres Catholiques nous sommes pris au dépourvu, n'ayant rien prévu, rien préparé. Plaise à Dieu qu'après avoir constaté notre impuissance, il fasse éclater sa puissance, sa sagesse et sa miséricorde.

Pays-Bas - Extrait d'une lettre du P. Zwattenberg, Maestricht, Juillet 1862.

Votre dernière lettre me demande des détails sur notre Mission des Indes Orientales. Voici en peu de mots son état actuel. Elle comprend Java, Bornéo, Sumatra, Bali, Madura, Floris, les Moluques et autres îles de moindre étendue. La population dépasse 18,000,000 d'habitants. Toutes ces îles comptaient en 1859, huit prêtres catholiques; en 1860, le Gouvernement a reconnu quatre autres prêtres. Vous savez que sans son autorisation expresse, aucun Missionnaire ne peut exercer le ministère dans ce pays. Cette pénurie d'ouvriers apostoliques se faisait grandement sentir, surtout depuis le triste événement dont Mgr. Grooff avait été victime. Mgr. Grooff, nommé en 1845, Vicaire Apostolique de toutes les possessions Néerlandaises des Indes Orientales, avait voulu, aussitôt après son arrivée à Java, prendre des mesures pour remédier à de graves abus qui s'étaient introduits parmi les membres du clergé; mais ces mesures engendrèrent la désobéissance. Les prêtres mécontents appelèrent à leur aide les autorités civiles, et firent si bien que Mgr Grooff reçut l'ordre de revenir en Europe. Il refusa, protestant qu'il était dans son droit; et en fin de compte, on fut obligé de le conduire de vive force sur le vaisseau qui devait le ramener. De retour dans sa patrie, il se plaignit amèrement, et justice lui fut rendue; mais il ne revint plus dans les Indes. Mgr Vrancken, appelé à le remplacer, comprit qu'il n'obtiendrait que de faibles résultats avec ce petit nombre d'ouvriers dont se composait sa Mission. Il s'adressa donc au Gouvernement et demanda des Pères de notre Compagnie; mais ses premières démarches restèrent sans succès. Ce refus fut douloureux au Sr. Prélat, qui ne cherchait que le bien, et qui était réduit, faute de missionnaires, à voir céder au protestantisme une partie de son vaste diocèse. En 1859 il écrivait au R. P. Provincial: "Si d'ici à quelque temps je ne puis envoyer des prêtres à Bornéo, le Gouvernement donnera la partie occidentale de cette île aux Missionnaires protestants, dits d'Elberfeld, comme il leur a déjà abandonné les côtes méridionale et occidentale". Mais cette même année, 1859, le Gouvernement céda aux instances de Mgr Vrancken, et deux des NN. les PP. Van den Elsen et Palinex s'embarquèrent sur la fin de Mars, et allèrent fonder la résidence de Soerabaya. Soerabaya est une ville de 10,000 âmes située dans la partie orientale de l'île de Java; le district dont elle est la capitale a une population de 2,500,000 h. C'est le champ confié aux PP. Van den Elsen

et Talinex, de là ils rayonnent sur les îles voisines, Madura, Baly, Lomboc, Sumbawa etc.. L'île de Java comprend trois autres districts ou paroisses administrées par 7 prêtres séculiers. Rien de plus disparate que la population de ce pays : on y voit une foule de Malais, de Chinois, d'Italiens, de Français, d'Espagnols, d'Irlandais, de Hollandais etc.... Pour vous donner une idée du bien qui se fait à Java, je vous envoie le compte-rendu des œuvres opérées pendant 3 ans dans le district de Soerabaya.

Ce compte-rendu a été fait il y a quelque temps par le Missionnaire qui administrait ce district avant l'arrivée de nos Pères.

	1ère Année.	2e.	3e.	
Baptêmes	49.	66.	60.	
Conversions	5.	6.	11.	
Confirmations	6.	21.	15.	
Communions pascales	7.	265.	304.	(sur 1000 Cath. et plus)
Enfants fréquentant le Catéch.	0.	0.	30.	
Mariages devant l'église	2.	0.	1.	

Le Missionnaire continue ainsi : "Vous vous étonnerez de ne voir que trois mariages dans ce tableau; cela vient de ce que la plupart sont mixtes, et de ce qu'on vit dans le concubinage. Des 175 enfants baptisés pendant trois ans, je n'en compte que 30 de légitimes; les autres sont presque tous nés de pères Européens et de femmes mahométanes. Aujourd'hui encore j'ai baptisé à la caserne 14 enfants, tous illégitimes; il en reste 8 de l'âge de 7 à 10 ans que je dois auparavant instruire". Ces quelques détails vous donneront une idée de la moralité indienne, et de ce que nous avons à faire pour opérer quelque bien; car si la dépravation parmi les catholiques, est si grande, que devons-nous penser des idolâtres et des mahométans qui forment la majorité de la population? L'insouciance des habitants sur tout ce qui touche à la religion, la cupidité et un goût effréné pour le luxe et le plaisir ne sont pas encore un des moindres obstacles à la propagation de l'Evangile. Pour renouveler cette terre, il faudrait former une nombreuse jeunesse chrétienne; mais ce travail demande des hommes; et malheureusement les deux Pères qui missionnent à Soerabaya, obligés qu'ils sont d'être presque toujours en route pour les besoins du district ne peuvent s'en occuper ou que très-faiblement.

Deux autres PP., les PP. Van den Hagnen et Metz viennent de fonder une nouvelle résidence dans l'île Floris, à Larentoeka. Cette île dont jusqu'ici nous ne possédions qu'une partie a été cédée l'an dernier par les Portugais. La population paraît être exclusivement Catholique, convertie, il y a bien des années par des prêtres de Goa et de Macao. C'est en 1843 que ce pays a été visité pour la dernière fois par un Missionnaire. Ce missionnaire en traversant les Moluques s'y arrêta quelques jours. Les habitants pleins de foi et de piété, profitèrent de sa présence pour se confesser et faire baptiser leurs enfants; et ils ne le laissèrent partir qu'après la promesse formelle qu'il reviendrait au milieu d'eux, ou qu'il leur enverrait un prêtre. Depuis cette époque, ils se réunissaient les Dimanches et les jours de fête pour chanter les louanges du Seigneur; ils faisaient des processions publiques et conservaient autant que possible les cérémonies de l'église qu'il leur était permis de faire. Deux maîtres d'école d'un âge respectable, qui se faisaient gloire de connaître la langue latine et qui savaient à

peine lire les prières, apprenaient le catéchisme aux enfants. Malgré leur application à bien faire, ils ont plus d'une fois dénaturé le dogme; mais leur dévoûment n'a pas laissé que d'être utile.

Le P. Palinckx a fait l'an dernier un voyage dans l'intérieur de Bornéo, aux frais du Gouvernement. Il nous dira lui-même par suite de quelles circonstances il fut appelé à porter les secours de son ministère aux soldats en garnison dans cette île. — Bornéo qui n'a pu jusqu'ici être entièrement soumis ne renferme guère d'autres Européens que les militaires occupant plusieurs forteresses. Tous au service de la Hollande, ils appartiennent à plusieurs nations différentes; ainsi l'on trouve parmi eux des Français, des Italiens, des Irlandais, des Espagnols etc.... C'est ce qui explique le nombre considérable de catholiques que le P. Palinckx a rencontrés dans les forteresses qu'il a visitées.

Soerabaya, 17 Novembre 1861. Extrait d'une lettre du P. Palinckx à un Père de la Province de Hollande. — Après ma tournée annuelle, la nouvelle nous parvint qu'un des Missionnaires de Soerabaya, devait faire en qualité d'aumônier le voyage de Bornéo. Cette nouvelle fut confirmée le 1er Juillet 1861 par un décret de Son Excellence le Gouverneur Général des Indes Néerlandaises. Après une mûre délibération, le choix tomba sur votre serviteur, et le jour du départ fut fixé au 27 Septembre. Les préparatifs nécessaires étant faits, je dis adieu à mes amis et connaissances qui tous crurent que j'allais m'exposer à une mort certaine, et me conseillèrent de m'armer d'un révolver et d'un poignard. Je leur fis comprendre que la seule et la plus forte défense du Missionnaire est la confiance en Dieu.

Le matin du 27 Septembre je mis ordre aux affaires de ma conscience, j'offris la Sainte Messe pour le succès de l'entreprise, et après avoir reçu la bénédiction et l'accolade de mon Supérieur, je m'acheminai vers la rade. Il faisait bien chaud, le thermomètre marquait à l'ombre 102 degrés Fahrenheit. Une chaloupe me transporta à bord du bâteau à hélice *Batavia*, capitaine Ney. Bâteau et capitaine ne laissaient rien à désirer. Les passagers n'étaient pas nombreux: 12 officiers et un détachement de soldats et de sous-officiers, 18 pièces de canon et une trentaine de vaches composaient la cargaison. On leva l'ancre à 2 heures; les amis et connaissances se dirent un dernier adieu. Ce moment est toujours solennel. Hélas! la plupart de ceux qui partaient devaient tomber bientôt sous les balles meurtrières, et ne revoir ni Soerabaya ni les êtres chéris qu'ils y laissaient. Nous partîmes à toute vapeur, et bientôt Soerabaya disparut à nos yeux. Nous laissâmes sur la gauche la jolie petite ville de Grissée, et l'île de Madura sur la droite et bientôt nous reconnûmes au mouvement du bâteau et au mugissement des vagues que nous voguions en pleine mer. Je vous dirai entre parenthèse que depuis un an il y a un service mensuel régulier entre Soerabaya et Bornéo. Autrefois la traversée se faisait sur des navires à voiles et l'on y employait 20 jours, souvent même deux mois; nous fîmes le trajet beaucoup plus vite.

28 Septembre. Nous étions en vue de l'île de Baween. Elle n'a que 37 milles de circuit, mais comme elle est couverte d'une foule de montagnes, elle offre aux navigateurs le plus beau spectacle. Sa population est de 33,000 habitants, qui ne sont ni joueurs, ni fumeurs d'opium, ni amateurs des combats de coqs, ni voleurs, en sorte qu'ils peuvent être comptés parmi les plus honnêtes gens de l'archipel. A cette hauteur la mer devint agitée; l'état maladif de plusieurs passagers couchés sur le tillac nous en fut une preuve.

29 Septembre. Le matin, tous les passagers furent éveillés par le cri: Terre! Terre! et bientôt Bornéo s'offrit à nos regards. Poussés par le vent et la vapeur nous entrâmes dans la rivière qui a, je crois, trois milles de largeur à son embouchure. Nous la remontâmes pendant 4 heures. A droite et à gauche il n'y avait que des marais, des sables mouvants et d'épaisses forêts; à l'horizon, de hautes montagnes qui cachaient leurs cimes dans les nues. A midi, la voix du capitaine, la chute de l'ancre, le bruit des chaînes et un léger choc annonçaient aux passagers qu'ils étaient arrivés à destination. Je fis une courte prière pour remercier Dieu du succès de notre voyage et lui recommander de nouveau mes intérêts spirituels, puis je descendis à terre et acceptai l'hospitalité qu'un aimable Monsieur voulut bien m'offrir. Le débarquement s'était fait en un clin d'œil: en voyage on apprend à se dépêcher. Nous étions sur le théâtre des hostilités, et par conséquent nous avions à vivre quelque temps à la guerre comme à la guerre.

30 Septembre. Je fis une visite à tous les chefs militaires qui exercent l'autorité depuis que l'empire de Bandjermassing est soumis au royaume de Hollande. Le soir je visitai les hôpitaux où se trouvaient 200 malades ou blessés.

1er Octobre. Je fis savoir à tous les Européens qui se trouvaient à Bandjermassing mon arrivée et le but de mon voyage. Je leur appris que j'étais venu 1° pour donner aux bien portants l'occasion de remplir leurs devoirs religieux, 2° pour visiter les malades et les blessés et leur administrer les Sacrements; 3° pour baptiser les enfants et les instruire; 4° pour réunir les enfants des militaires morts sous les armes et les envoyer à l'orphelinat Catholique de Samarang, où ils recevraient une éducation chrétienne. Le soir, je visitai les hôpitaux et baptisai sept enfants.

2 Octobre. Je continuai mes visites domiciliaires et me rendis à la caserne où logeaient 180 militaires appartenant à dix nations différentes. Je profitai de l'occasion pour leur adresser quelques paroles bien senties. Dans l'après-midi je fis mes préparatifs pour partir le lendemain et pénétrer dans l'intérieur de Bornéo. Je vous dirai quelques mots sur Bandjermassing quand nous y serons revenus.

3 Octobre. Joie générale à Bandjermassing par suite de la nouvelle que Demanh-Jemanh s'était soumis avec 450 partisans. Demanh-Jemanh est un ami de Hydaiat, successeur du Sultan Adam. Son adresse et son courage en avaient fait l'un des principaux chefs de l'insurrection; maintenant il déposait les armes faute d'argent et de munitions. Nous partîmes à 8 heures, musique en tête. On fit les honneurs au Missionnaire qui, le chapeau abaissé sur les yeux, le bâton à la main et le bréviaire sous le bras marchait tranquillement près de l'Auditeur militaire. Venaient ensuite neuf officiers envoyés à la guerre pour remplacer les morts et les blessés, quatre adjudants, quelques sous-officiers, un détachement de soldats; enfin douze prisonniers dont un devait être pendu à Amanthay, un autre à Barabeci, le reste condamné à recevoir un certain nombre de coups de bâton. Une foule d'amis fermaient le cortège. Nous arrivâmes ainsi au bateau Capitaine Van Os. Le Van Os n'est employé que pour le transport des munitions de guerre et nullement aménagé pour recevoir des passagers. La pièce dite chambre du Capitaine nous fut offerte à quatre officiers et à moi. Figurez-vous un cachot de huit pieds de long sur sept de large et six de hauteur, à côté des machines, tout près du feu, rempli de blattes et autres insectes: c'était là notre logis, tandis que les autres passagers restaient à la belle étoile sur le tillac. Ainsi installés nous remontâmes le Barito, belle rivière d'une profondeur de

cent à cent quarante pieds. Ses deux rives, couvertes d'arbres et de broussailles derrière lesquelles se cachent les habitations des indigènes, offrent les plus beaux aspects. A la nuit tombante nous passâmes le village Marcassari, où nous vîmes, à notre grand étonnement, les habitants paraître sur la rive, des flambeaux à la main. Aux yeux de quelques-uns d'entre nous ce procédé était une marque d'honneur; les autres n'y virent qu'une mesure de prudence dictée par la crainte que le bâteau n'endommageât les établissements de bains disposés devant chaque demeure.

4 Octobre. En vue de Nigara. Un soldat du 7e bataillon tombe dans la rivière et se noie malgré tous les efforts qu'on fait pour le sauver. Nigara est la plus singulière ville que j'aie jamais vue. Les maisons, les rues, les promenades et les jardins sont bâtis sur pilotis. Les pieux s'élèvent de 12 à 14 pieds au-dessus de l'eau et sont réunis par des planches ou des lattes de bambou. La ville a une belle mosquée et plus de 40 chapelles. Sa population est évaluée à 40,000 hab. tous malais ou Dayakkers. On trouve parmi eux des ouvriers de tous les métiers tels que, armuriers, orfèvres, tuiliers etc. Il y a tant d'opulence et de luxe dans la ville que les enfants, non seulement portent des colliers et des pendants d'oreilles du plus haut prix, mais ont aux jambes et aux bras de larges anneaux d'or. Tous ces ornements ainsi que les armes sont d'un travail si achevé que l'on ne trouve rien de mieux en Europe. Nous naviguions toujours longeant des champs de roseaux remplis de cochons sauvages et d'immenses prairies où paissaient des milliers de buffles et de cerfs. Au déclin du jour, d'innombrables insectes lumineux sortirent des marais et nous présentèrent un magnifique spectacle; mais avec eux vinrent des visiteurs moins agréables que l'on n'oublie jamais quand on a voyagé dans ces parages. Bornéo est fameux pour ses moustiques: on en trouve de toutes les grandeurs et toutes les formes et de toutes les couleurs, mais nulle part ils ne sont plus nombreux qu'entre Nigara et Amanthay. Celui qui ne l'a pas éprouvé ne saurait se faire une idée de la désespérante exactitude avec laquelle les essaims se succèdent. Aussi Dieu sait combien ils nous incommodèrent. En moins d'un quart d'heure nous fûmes tout couverts de piqûres. Pour trouver quelque soulagement (car toutes nos précautions n'aboutissaient à rien), il nous fallut éteindre nos lumières et brûler de la poudre. En sorte que nous passâmes une nuit blanche et saluâmes avec bonheur le lever du soleil.

5 Octobre. Nous arrivâmes à Amanthay, théâtre de plusieurs insurrections dont la dernière n'était pas encore apaisée. Le Major de Rochemont nous reçut cordialement et nous introduisit dans la forteresse. Dans ce pays les fortifications sont bien vite construites: elles consistent en un carré entouré d'un fossé dans lequel on plante des bambous pointus et dont les bords sont garnis d'une rangée de trembles. Au milieu d'un peuple ennemi je n'avais rien à faire hors de la forteresse. Au dedans, mes occupations se bornèrent à visiter l'hopital et à annoncer le service que je devais célébrer le lendemain Dimanche à 7 heures du matin.

6 Octobre. Au milieu de la forteresse on avait élevé l'autel autour duquel la garnison vint musique en tête se ranger en demi cercle. Cet autel était composé d'une table sur laquelle je posai la pierre sacrée et d'une caisse supportant les canons, le crucifix et les chandeliers. C'était tout. Avant la messe, je fis une courte allocution, car dans de pareilles circonstances le missionnaire doit prêcher 3 fois: avant et après le Saint Sacrifice et après l'Evangile. Je n'avais jamais été entouré en célébrant d'un appareil si militaire. Devant moi j'avais 180 soldats: les uns avaient fait la campagne de Crimée,

657

les autres ne leur cédaient en rien. Cette partie de l'assistance formait un grand contraste avec quelques jeunes gens dont l'air noble accusait une éducation soignée. Les soldats avaient les armes chargées, les artilleurs se tenaient près des canons chargés à mitraille, n'attendant qu'un signal pour mettre le feu à leurs pièces. les gardes étaient doublées. Après la messe je voulus savoir la cause de cet armement. Le Commandant m'apprit que c'était une précaution nécessaire: le plus influent des séditieux devait être pendu le lendemain, et l'on craignait que ses partisans ne profitassent du temps de la messe pour assaillir la forteresse. Je passai le reste de la journée dans les exercices de mon ministère. Le soir, j'exposai au Major le projet que j'avais formé de pénétrer plus avant dans le Nord. Il le désapprouva. "Je vous prêterai, me dit-il, tous les secours possibles, mais vous tomberez bientôt au milieu d'une colonne ennemie qui se trouve près d'Amanthay, en sorte que je ne réponds pas de votre personne. Je vous conseille en ami de retourner à Bandjermassing ou de vous diriger du côté de l'Est vers les montagnes de l'Allei où se trouvent trois forteresses." Je suivis donc son conseil; car Mgr m'avait commandé de me régler toujours sur les ordres des autorités militaires pour tout ce qui ne concernait pas mon ministère.

7 Octobre. Ibrahim, chef des rebelles, fut étranglé. Il prétendait descendre en ligne droite de Mahomet. Six autres reçurent des coups de bâton. A huit heures, nous nous mîmes en route pour Babse-in, capitale de l'Allei. J'étais accompagné de l'auditeur militaire, du Fiscal, de deux lieutenants et de 30 soldats. Il nous fallait traverser le territoire ennemi. Une partie du voyage se fit en pirogues, avec de bons rameurs indigènes, de sorte que nous abordâmes à quatre heures du soir. J'avais pris le devant sur les autres et m'étais assis avant leur arrivée sur une sorte de canapé. Une soixantaine d'indigènes vinrent se grouper autour de moi et m'offrir du coco et du riz. Je ne me fis pas prier, car je mourais de faim; mais tout-à-coup un lieutenant s'élança vers moi le révolver à la main, me cria de ne pas manger, repoussa les indigènes, m'entoura d'un cordon de soldats et ordonna de faire feu sur quiconque approcherait. Ce procédé me parut barbare, aussi en demandai-je l'explication au lieutenant. Il me répondit que les indigènes affectaient cette amitié pour m'empoisonner ou pour me tuer d'une autre manière; que quelques jours auparavant, un caporal avec quatre soldats, trompés par de semblables démonstrations, avaient été surpris et privés de la vie. L'officier me conseilla la plus grande prudence quand je prendrais des fruits, parce qu'on les empoisonne aux arbres mêmes. Voici comment on s'y prend. Lorsque les indigènes ennemis apprennent qu'un détachement est en marche, ils font pénétrer au moyen d'un roseau très-fin un poison subtil dans les fruits des arbres qui bordent la route. Si les soldats passent dans les 24 heures, et mangent de ces fruits, ils subissent une mort affreuse. Ce temps écoulé, le danger a disparu, car les fruits tombent des arbres noircis et corrompus. Les indigènes empoisonnent de la même manière les œufs et les légumes. - Après un frugal repas la colonne se remit en marche. Il nous fallait faire encore six milles avant d'arriver au lieu de notre destination, et déjà nous avions parcouru un trajet de 250 milles dans l'intérieur du pays. Quelques soldats, le fusil armé, formaient l'avant-garde; le bagage placé sur des chars, et votre serviteur n'ayant d'autre arme que sa confiance en Dieu, formaient le centre. Venaient ensuite les officiers le révolver à la main; le reste des soldats fermaient la marche. Jusqu'ici nous n'avions considéré la belle nature que dans le lointain; maintenant nous pouvions admirer de près la forte végétation de Bornéo. Ici nous marchions sous des palmiers de 60 à 80 pieds de hau-

teur; là nous traversions des forêts de Sago et d'orangers, les girofliers, les muscadiers, les anils et les poivriers se présentaient tour à tour à nos regards. De temps en temps nous apercevions des forêts impénétrables de Waringes et de pamarindes et de toutes sortes de plantes appartenant aux contrées équatoriales. Nous étions remplis d'admiration. Ces beaux aspects furent remplacés par la triste vue de quelques villages abandonnés et brûlés, où erraient une foule de chiens maigres qui cherchaient en vain leur nourriture, et firent entendre à notre arrivée d'affreux hurlements. Nous arrivâmes ainsi dans une grande plaine où une croix rouge élevée sur un monticule frappa tout d'abord mes regards. Comment vous exprimer mon étonnement, mon attendrissement en voyant ce signe de salut dans le désert. Quitter la colonne et voler au pied de la Croix fut l'affaire d'un moment. La croix était entourée d'une petite balustrade qui enfermait trois tombes. Je lus l'épitaphe écrite en français et en gros caractères : "Ici reposent trois grenadiers du 7e bataillon, morts au champ de bataille. Passants, priez pour le repos de leur âme". Je satisfis au désir des braves qui avaient gravé cette inscription comme un dernier adieu à leurs camarades. Le soldat français a cela de particulier entre tous les autres que le sentiment religieux demeure toujours en lui, quelle que soit d'ailleurs sa manière de vivre. Nous arrivâmes enfin à Barabee-ci. La joie des soldats fut indescriptible à la vue de l'Aumônier de Soerabaya où ils avaient été tous en garnison. La forteresse formait une rotonde plus petite que celle d'Amantbay, mais construite de la même façon. Je visitai l'hôpital où ce qui restait de la garnison se réunit pour entendre mon instruction. La nuit était venue, je parlais à la lueur d'une lampe dont la faible lumière donnait quelque chose de plus sombre aux visages pâles et amaigris de mes auditeurs, lorsqu'un Garde à vous! répété vint tout à coup m'interrompre. Les malades se levèrent en sursaut, les autres saisirent leurs armes pour faire face à l'ennemi. Mais quelle ne fut pas notre surprise et notre joie lorsque nous vîmes que ce qui avait causé l'alerte était une partie de la garnison revenant d'une expédition. Jamais de ma vie je n'avais vu de troupe plus déguenillée : ils n'avaient ni bas, ni souliers; les capotes et les pantalons étaient en lambeaux; les uns portaient des chapeaux européens, d'autres des coiffures bandjeraises, d'autres étaient nu-tête. Leurs visages amaigris et leurs longues barbes montraient encore mieux ce qu'ils avaient souffert. Le Commandant les régala cordialement. Je m'associai volontiers au bon accueil qu'il leur fit, car l'expérience m'a appris que le Missionnaire doit se prêter à la bonne comme à la mauvaise fortune. - Les officiers m'offrirent de bon cœur leurs cages de bambou qu'ils appelaient des chambres; je préférai l'hôpital où, grâce aux soins des militaires, je pus prendre mon repos sans être tracassé par les moustiques.

8 Octobre. A 6 heures, je baptisai les enfants et m'occupai des malades. Pendant ce temps le deuxième chef des rebelles subit la peine de mort. A huit heures nous étions tout prêts à repartir. Nous nous embarquâmes dans vingt pirogues sur la rivière qui coule d'abord entre deux rives escarpées et passe ensuite par des marais et des champs de roseaux où les moustiques nous tracassèrent d'une manière désespérante. Nous arrivâmes à 4 heures du soir à Nigara où le bâteau Capitaine Van Os attendait notre colonne. La chambre du Capitaine fut donnée à quatre officiers malades. On voulait m'y faire place, mais je préférai passer la nuit sur le tillac. Je n'eus pas à me féliciter de cette décision, car une grosse pluie nous mouilla jusqu'aux os et rendit tout repos impossible. Nous étions le 10 Octobre de retour à Bandjermassing sans autre accident fâcheux. Cette ville est actuellement la

Capitale du département méridio-oriental de Bornéo. Le gouvernement est confié par intérim aux autorités militaires. Une rivière coule au milieu de la cité; les Européens demeurent sur la rive gauche; la droite est habitée par des Bandjerais, des Malais, des Chinois, des arabes et des Dayakkers. Toutes les maisons sont bâties sur pilotis et couvertes de roseaux; celles des Européens sont construites en bois, celles des indigènes en bambous. On n'y voit point de rues; deux sentiers étroits sont, avec la rivière, les seuls moyens de communication; aussi des centaines de barques se croisent continuellement sur le fleuve. La ville est dominée par une bonne forteresse.

13 Octobre. Je célébrai un service solennel dans l'hôtel de ville et baptisai l'enfant de M. le président. Il y eut chez lui un grand dîner pendant lequel j'organisai un nouveau voyage pour le lendemain. Je voulais visiter les Dayakkers ou suivre la colonne de l'expédition. M. le président me fit voir l'impossibilité de mon plan. "Les Dayakkers, me dit-il, sont en pleine insurrection; s'ils vous font prisonnier, vous courez risque, non en qualité de Missionnaire, mais comme Hollandais, de subir une mort terrible. Quant à faire partie de l'expédition, cela vous fournirait peu d'occasions d'exercer votre ministère; car les malades et les blessés sont immédiatement transportés à Bandjermassing; et pour votre défense il faudrait vous donner plus de 30 soldats, ce qui diminuerait trop le nombre des combattants. Je crois que vous visiterez avec plus de fruits les forteresses de Martapoera et de Tanah Laut."

14 Octobre. A 7 heures du matin tout fut prêt pour la nouvelle expédition. Une chaloupe m'attendait avec 24 rameurs. L'escorte militaire qui m'accompagnait s'embarqua dans une autre chaloupe qui, à cause du petit nombre de rameurs, arriva 12 heures après moi. Nous longeâmes des marais, des champs de roseaux et d'immenses forêts peuplées d'innombrables singes. La première barque aborda vers 6 h. du soir à Martapoera. Le Major Koch, Commandant de la forteresse et du département nous fit le plus aimable accueil. La garnison se montait à 160 soldats, plus 60 malades ou blessés. Il y avait 105 prisonniers indigènes écroués dans la forteresse et pour la plupart condamnés à mort. Parmi eux se trouvaient les assassins de la famille Wijnmalen et des autres Européens massacrés à Kalengan. Je les visitai mais je ne saurais décrire l'extrême indifférence avec laquelle ils envisageaient le sort qui les attendait. Ils répondirent à toutes mes questions qu'ils seraient morts dans peu de temps lors même qu'on ne les aurait pas faits prisonniers, parceque Touwan-Allah (Dieu) en avait ainsi décidé; réponse que font tous les mahométans. - Martapoera dont la population est de 25,000 âmes, est située dans une agréable vallée entourée de forêts d'orangers et d'autres arbres à fruit. C'était la résidence des Sultans qui, de temps immémorial y avaient établi leur Cour. Une prophétie transmise par tradition disait que l'empire des Sultans cesserait d'exister aussitôt qu'un de leurs successeurs négligerait de démolir et de reconstruire le palais impérial tous les cent ans. Le dernier palais surpassait les précédents en magnificence, ce qui engagea le Sultan régnant à mépriser la prophétie. Le palais resta debout jusqu'à sa cent-dixième année; la guerre éclata, l'empire des Sultans tomba et leur résidence fut détruite. Tous les bons musulmans considèrent cette ruine comme un châtiment parce qu'on avait transgressé l'ordre de Dieu. - Pendant mon séjour à Martapoera, je pris quelques informations sur la population indigène. Autrefois les Sultans exerçaient l'autorité spirituelle et temporelle et se firent presque tous les tyrans de leurs malheureux sujets. Aujourd'hui le gouvernement civil des villes et villages est

confié à des bourguemestres dépendant du gouvernement hollandais. Ces fonctionnaires se mêlent de toutes choses; personne ne doit quitter la ville ni rien entreprendre sans avoir préalablement consulté le Tembekkel (bourguemestre), sans lui avoir exposé exactement le comment et le pourquoi. On prend grand soin de l'éducation des enfants, tous les parents sont obligés de les confier à un gourou (instituteur), qui surveille leurs jeux, leur enseigne quelques sentences du Coran, leur apprend des prières, et leur explique l'histoire et les traditions. Dans un âge plus avancé, les Hadjis (prêtres qui ont fait le voyage de la Mecque), achèvent leur éducation en les instruisant dans la religion. Par hasard, j'eus un entretien avec un homme du peuple qui paraissait assez instruit. Portant la conversation sur le terrain religieux, je lui demandai ce qu'il pensait de la destinée de l'âme après cette vie: "Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète, répondit-il, en faisant une profonde inclination. Quand l'homme a bien vécu, c'est-à-dire, s'il a bien prié, s'il a fait le voyage de la Mecque, s'il a toujours obéi à ses parents et à ses supérieurs, il arrive après sa mort dans un pays où les pirogues naviguent sans rames au son de sa voix, où le riz croît sans culture et les poissons nagent tout rôtis dans les rivières. Au contraire a-t-il mal vécu, alors on l'étend sur des lances dont les pointes sont fixées dans la terre; n'a-t-il observé aucun commandement, il est condamné à se coucher éternellement sur les pointes. C'est la doctrine de l'instituteur et du Hadji. Qui aura la témérité d'en douter?

15 Octobre. Toute ma journée se passa auprès des malades et blessés.

16 Octobre. Je fis le service dans la maison du Major; toute la garnison y assista. Le Major prêta une attention toute particulière à mon instruction et la suivit de point en point. J'avais pris pour sujet qu'un soldat à l'expédition et dans la caserne ne doit être ni un ivrogne, ni un voluptueux, ni un blasphémateur. Après la messe, le Major visita les soldats dans la caserne et leur répéta mon sermon d'une façon plus militaire que je ne l'avais fait. Dans l'après-midi, je baptisai les enfants et fis mes préparatifs pour le lendemain.

17 Octobre. Nous partîmes à 7 h. Outre l'escorte nécessaire pour ma défense, on eut l'obligeante attention d'envoyer un capitaine pour m'accompagner. La pirogue à ma disposition avait appartenu au Sultan et était très bien conditionnée. Vingt rameurs nous firent voler sur la rivière dont les hautes rives nous empêchaient de voir le pays. Nous eûmes en échange l'horrible spectacle d'une multitude de Caïmans jouant sur les bancs de sable. Les soldats déchargèrent leurs fusils sur ces étranges ennemis, mais aucune balle ne perça leurs dures cuirasses. Nous arrivâmes vers 4 h. après midi à la forteresse Materaman. La rive était fort escarpée; un soldat se présenta pour me porter sur ses épaules; j'acceptai et arrivai sans encombre avec ma singulière monture. Mon ami le capitaine refusa l'honneur que j'avais eu, fit un grand saut, glissa et tomba dans le fleuve rapide. Par bonheur il s'accrocha à un tronc flottant sur l'eau, de sorte que les soldats eurent le temps de le sauver d'une mort inévitable car il ne savait pas nager. Nous entrâmes dans la mauvaise forteresse, bâtie sur pilotis, ce qui nécessita pour nous l'emploi d'une échelle. La garnison se composait d'un lieutenant, de trois soldats européens, de 50 soldats indigènes avec leurs femmes et leurs enfants, et d'une multitude de chiens et de chats. Mon compagnon le capitaine prit un petit verre pour se remettre un peu de sa peur. Occupé de cette affaire importante, il voulut s'appuyer contre la palissade, mais deux pieux cédèrent et se brisèrent

sous son poids. Le Commandant fit la remarque que notre arrivée ressemblait beaucoup à celle de Josué devant les murs de Jéricho. On examina la cause de cet accident, et l'on trouva que le fort était miné par les fourmis blanches : de fait, deux jours après la moitié de la forteresse s'écroula. Les fourmis blanches sont une seconde plaie de Bornéo. Aucun bâtiment, quelque fort qu'il soit, ne saurait résister à ces insectes destructeurs. Ils font des tranchées qu'ils commencent dans les fondements pour les continuer jusqu'au toit. Ils aiment surtout le papier : une nuit leur suffit pour ruiner une grande bibliothèque. Nous ne trouvâmes dans la forteresse ni chaises, ni tables, et nous dûmes nous contenter des caisses qui les remplacèrent. Le Commandant fut assez embarrassé pour me loger; car il ne put m'offrir la salle où les soldats indigènes étaient couchés pêle-mêle avec leurs femmes et leurs enfants. On m'offrit donc et j'acceptai sans hésiter un petit cachot, séparé de la grande chambre par un voile, et servant de magasin pour toutes les munitions. On étendit une toile, quelques lattes et un oreiller sur les 27 barils de poudre. A Bornéo il n'y a pas plus de lits ou de matelats qu'il n'en faut. A peine étais-je couché, je me sentis soulevé sans pouvoir m'expliquer ce mouvement. Enfin je remarquai que les lattes de mon lit improvisé s'étendaient hors de mon logis, et que la sentinelle en se promenant, les ébranlait sans cesse. Ajoutez à cela les cris des enfants et le ronflement des soldats, et Votre Révérence comprendra quelle paisible nuit je passai. Je me réjouis de voir le soleil se lever, remerciai le Commandant et me dirigeai vers Pengaron.

18 Octobre. Nous voguâmes lentement longeant des bois d'orangers, de trembles et de mangas où sautait une armée de singes, tandis que quelques monstrueux orangs-outangs nous suivaient des yeux et semblaient s'intéresser à nous. Vers midi nous nous arrêtâmes quelque temps à Soengi. Le bourgmestre accourut pour nous saluer. En lui prenant la main je crus saisir un poisson; c'est qu'en effet il était couvert d'écailles des pieds à la tête. Cette maladie est commune chez les indigènes, et dans l'archipel on trouve des îles dont tous les habitants sont atteints de cette affection. Les uns l'attribuent au manque de sel, les autres à l'usage de certains aliments ou à la malpropreté. Après avoir pris quelques rafraîchissements nous partîmes. Le terrain entre Soengi et Pengaron est montagneux, on y voit des collines riches en charbon qu'on pourrait exploiter facilement. A 5 h. du soir nous abordâmes à Pengaron, beau village situé au pied d'une chaîne de montagnes. Le Capitaine Benschop, commandant de la forteresse nous attendait et eut la complaisance de prendre soin de mon bagage pendant que nous nous rendions au fort. Je devançai les autres et voulais entrer le premier lorsqu'un soldat me prit au collet et me lança quelques pas en arrière en me disant: "Pardon, Mr l'aumônier, vous étiez sur le point de périr : vous vous trouviez sur la pente d'une fosse aux loups". Une fosse aux loups est un trou de douze à 15 pieds de profondeur sur dix pieds de contour. Dans le fond sont plantés 30 à 40 pieux pointus. Le tout est couvert de nattes vertes, et le piège est si bien dissimulé qu'il faut un œil très exercé pour le découvrir. Je crois inutile de vous dire que je remerciai mon sauveur et quelle mort j'aurais trouvée si je n'avais été retenu dans ma marche. Nous entrâmes dans la forteresse par une voie plus sûre. Elle est divisée en quatre quartiers : la caserne, le logis du Commandant et des officiers, l'hôpital et la salle des inspecteurs des mines. On trouve à Pengaron des mines de charbon, de mercure, de fer, de cuivre, d'argent et de diamants. Je les ai visitées avec Mr le Directeur. Je ne vous en donnerai

pas de description de peur d'être trop long, seulement j'ajouterai qu'on peut s'enrichir ici à peu de frais; car moyennant une somme de 3 florins (6 francs) par mois, on peut exploiter une mine de diamants.

21 Octobre. J'avais formé le dessein d'aller de Tengaron à Mengapon; mais je devais, disait-on, y renoncer. Des forêts impénétrables et de vastes déserts rendaient ce voyage impossible. J'étais donc forcé de retourner à Martapoera par Materaman. Je parlai au Major de l'excursion que je voulais entreprendre. Il me déclara que la route de Mengapon, le dernier des postes militaires que les Hollandais possèdent dans le pays du Sultan, était la plus dangereuse et la plus effrayante qu'il eût jamais parcourue. Et cependant il avait visité Java, Sumatra, les Moluques et une grande partie de Bornéo. Il fallait, selon lui, remonter un torrent impétueux bordé de rochers de granit et passer 22 cascades. La rivière, dont la profondeur n'est pas connue, est quelquefois très resserrée entre ses bords; alors des troncs d'arbres creusés sont les seuls navires qui puissent en suivre le cours. Une des deux embarcations qui avaient entrepris le voyage avec le Major fut brisée contre les rochers. Depuis notre départ de Hollande, nous avions eu plus d'un moment critique, plus d'une fois nous nous étions trouvés en face de la mort; Dieu nous avait toujours préservés. Je m'armai de ma confiance en lui, persuadé que mon Ange gardien ne m'abandonnerait pas.

22 Octobre. A dix heures du soir je m'embarquai avec mes guides dans une pirogue. Après avoir fait mes exercices spirituels je me couchai sur les planches et m'endormis paisiblement; car j'étais fatigué des courses que j'avais faites les jours précédents. Pendant ce temps là, 20 rameurs travaillèrent si bien que nous arrivâmes à Doengiearie le lendemain 23 à 6 h. du matin. Là, il nous fallut quitter notre pirogue et nous embarquer dans le plus dangereux navire que j'eusse jamais vu. Un tronc d'arbre creusé, (en malais cette embarcation s'appelle djounkoun) long de quinze pieds et large d'un pied et demi, devait me transporter à Mengapon. Il m'était défendu de me tenir debout, de marcher, de changer de position, le moindre mouvement aurait fait chavirer notre embarcation; j'étais donc forcé de m'asseoir immobile, exposé à la pluie et aux ardeurs du soleil depuis 6 h. du matin jusqu'à 5 h. du soir. A 7 h., nous rencontrâmes l'ambassade de Demanh-Temanh qui se rendait à Martapoera; vers 9 h. nous arrivâmes à la 1ère cascade. Je suis incapable, Mon Révérend Père, de vous peindre le beau spectacle qui s'offrit à mes yeux. Les vastes forêts qui couvrent les montagnes dont les cimes vont se perdre dans les nues vous remplissent d'admiration; les énormes blocs de granit s'élevant du milieu de la rivière vous font frémir et exposent à mille dangers le frêle navire qui doit se frayer un passage; le bruit des cascades qui se fait entendre au loin comme le roulement du tonnerre vous inspire une sainte horreur. Plusieurs fois nous fûmes obligés de tirer notre tronc d'arbre sur le rivage et de le porter pendant quelque temps pour qu'il ne fut pas brisé contre les rochers. Nous arrivâmes harassés à Mengapon vers les 5 h.. On oublie facilement toutes les privations, même un jeûne forcé de 24 h., lorsqu'après une course fatigante on peut se promettre le repos; mais figurez-vous qu'après une journée de fatigues on arrive dans un lieu où l'on ne puisse ni s'asseoir, ni se coucher, ni dormir: vous aurez une faible idée de la situation où se trouvèrent les braves soldats qui nous avaient précédés en ces lieux. Nous abordâmes par une pluie battante et entrâmes dans la forteresse. Tout autre lieu aurait pu porter ce nom hormis celui-là; c'était un vrai bourbier entouré de palissades. On était

exposé à la pluie au dedans comme au dehors. Le brave Capitaine Scheepers et ses valeureux soldats me reçurent avec de grandes démonstrations de joie, et me témoignèrent le regret de ne pouvoir m'offrir d'autre asile. Mes braves, répliquai-je, l'aumônier de Soerabaya, votre vieil ami, passera avec plaisir 24 h. dans la forteresse où vous vous soutenez depuis des mois au milieu de tous les genres de privations.- On nous servit un bon souper que nous prîmes sur des poutres disjointes; la sauce ne nous manqua point: elle tomba gratis et abondamment du toit. La fatigue se fit sentir et je demandai une petite place pour me reposer. "Vous logerez au 4e étage, me dit le commandant.- Vous plaisantez, Capitaine!- Du tout, nous avons quatre étages ici. Allons voir!- Et en effet, les soldats indigènes logèrent au rez-de-chaussée; à deux pieds au-dessus d'eux logèrent les Européens sur un plancher de lattes soutenues par des poutrelles; le troisième étage, élevé à la même hauteur et conditionné comme le second était réservé aux malades et aux blessés; enfin les officiers se logèrent sous le toit. C'était là qu'on avait fait une petite place pour moi. Vous voyez, Monsr. Père, que toute la construction était en quelque sorte un pauvre meuble à quatre tiroirs.- Nous logeâmes donc au 4e étage, ou, si vous voulez, au quatrième tiroir. A peine étais-je couché que me voilà surpris par la troisième plaie de Bornéo, à savoir les rats. Ils y sont en si grand nombre et font de tels ravages que les soldats ne peuvent mettre aucun habit par terre sans qu'il soit la proie de ces animaux. On place donc les habits sur des cordes au bout desquelles on attache de grandes bouteilles, barrière insurmontable pour ces hôtes incommodes. Auraient-ils plus de respect pour l'aumônier de Soerabaya? N'en croyez rien. Je commençais à sommeiller quand ils me passèrent en grand nombre sur le corps. D'abord, je n'y fis pas attention: ce n'était pas la première fois que je recevais de semblables visites, mais lorsqu'ils poussèrent la hardiesse jusqu'à me mordre les pieds, force me fut de les tenir avec ma canne à une distance respectueuse. Comme je n'avais pas envie d'être mangé tout vif, je passai la nuit à bâtonner. Vers le matin, l'ennemi quitta le champ de bataille, et il me fut permis de m'endormir; j'en avais besoin.-

24 Octobre. A la guerre comme à la guerre! A huit heures je célébrai la Ste Messe. L'autel était fait de bambous, la terre servit de banc aux officiers et aux soldats. Je pris pour texte de mon instruction: "Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme?" Il faut que la misère qui m'entourait m'ait donné de l'éloquence, car tous mes auditeurs versaient des larmes. Le soldat, quelle que soit sa conduite, a le cœur sensible et reconnaissant. A Midi nous étions prêts à repartir. La rivière était grosse et nous entendîmes dans le lointain un bandjer qui approchait de nous. Un bandjer est une masse d'eau qui se forme soudain et entraîne tout avec une effrayante impétuosité. A son approche, les rivières montent en moins d'une heure de vingt à trente pieds. L'inondation qui a eu lieu cette année dans l'intérieur de Java a été causée par ce phénomène. Avant notre départ, le Capitaine cria au Mondour (pilote) de mon djoun koun (embarcation): "Mon brave! si M. le Curé se noie, je te pendrai à cet arbre-là, et s'il tombe dans l'eau, 50 coups de fouets te seront réservés".- Le pilote plaça le meilleur nageur à mes côtés; il en fit asseoir à la proue un autre qui devait signaler tous les écueils apparents ou cachés, et indiquer la direction à prendre. Poussés par le bandjer nous voguions avec la rapidité d'une flèche; les deux rives me semblaient fuir avec une vitesse incroyable, le paysage tourbillonnait devant nous; je n'entendais que les cris répétés du matelot assis à la proue. Nous passâmes les cascades avec la vitesse de l'éclair: im-

impossible de ralentir la marche de notre barque. La preuve de ce que j'avance est que nous fîmes en quatre h. et demie un trajet qui, la veille, avait exigé 20 heures de navigation. De retour à Martapoera, nous reçûmes les félicitations du Major et des officiers. Ils m'assurèrent qu'un tel voyage effectué parmi tant de dangers était un fait inconnu dans les annales de Bornéo. J'avais donc bien raison de remercier Dieu. Tous les devoirs de mon ministère étant remplis à Martapoera, je manifestai le désir de partir le lendemain pour Tanah-Laut. Je devais faire ce voyage à pied.

25 Octobre. A 7 h. je me mis en route sous l'escorte d'un sergent, d'un caporal, de 12 soldats, et de 8 Koelies (coolies) pour le bagage. Le Major, à notre insu, nous avait fait suivre de son cheval, comme s'il avait eu le pressentiment de ce qui allait nous arriver. Nous marchions à la file dans le sentier qui serpentait à travers de magnifiques prairies. Nous traversâmes ensuite des champs de Alang-alang. Comme cette espèce de roseaux s'élevait à la hauteur de dix pieds et était encore humide de rosée, je crus devoir profiter de l'attention qu'avait eue le Major et monter à cheval. Nous nous croyions toujours dans la direction de Batie-Batie où nous pensions arriver vers les deux heures. Étrange mécompte! à onze heures environ, le sergent, chef de la colonne, m'aborde et me déclare qu'il ne sait plus où nous sommes; qu'il lui est aussi impossible de nous montrer la route de Martapoera d'où nous étions partis que celle de Batie-Batie où nous devions aller. Pour surcroît de bonheur, il nous apprit que nous aurions très-probablement à traverser quelques villages dont la population n'était pas encore soumise! Le singulier amusement que de s'être égaré dans un désert de 1200 milles carrés d'étendue, fourmillant de moustiques, de serpents, de sangliers et d'ours, et cela sans boussole! Je ne doutai point que tout ne s'arrangeât, mais de quelle manière? On appela les Koelies; ils déclarèrent aussi ne pas connaître les chemins. On interrogea deux indigènes qui venaient de sortir du bois; ils se dirent étrangers à ces lieux et par conséquent incapables de nous servir de guides. Le sergent, persuadé du contraire, leur déclara qu'il leur passerait la bayonnette au travers du corps s'ils ne nous conduisaient à Batie-Batie. A cette sommation ils promirent de nous satisfaire, et prirent la direction de notre caravane. Nous dûmes passer des montagnes, des forêts, franchir des ravins, traverser des criques profondes et deux rivières, dont l'une était si large, si profonde et si rapide que je n'osais m'y aventurer avec mon cheval. J'envoyai donc quelques-uns de nos gens à la découverte d'un gué. Leurs recherches furent inutiles. Cependant ils me dirent que vers le Nord il y avait un endroit où la rivière se rétrécissait un peu. Nous résolûmes d'y aller tenter le passage. Là, nous fîmes tant bien que mal une espèce de radeau au moyen de bambous rattachés entre eux par des lianes. Nos indigènes se mirent à l'eau pour retenir et diriger ce navire improvisé; car il s'agissait de le faire arriver à l'autre côté de la rivière et d'empêcher que le courant ne l'emportât. Tous nos hommes passèrent bravement l'un après l'autre: ils y étaient habitués. Pour moi, j'étais fort novice dans ce métier qui me paraissait dangereux; aussi, je l'avoue, je ne savais de quelle façon m'y prendre. Comment garder l'équilibre sur ce pont mouvant et toujours incliné? Il fallut que les indigènes me tendissent une main secourable sans lâcher cependant notre embarcation. Grâce à ce point d'appui tout-à-fait nécessaire, j'opérai mon passage. Comment ai-je fait? Je l'ignore; mais je ne me noyai pas, et c'est le principal. Ce n'est pas tout. Restait à traverser un marais exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Nous eûmes de quoi nous amuser!

Mon cheval s'enfonçait jusqu'au ventre dans la boue, tandis que les soldats devaient à chaque moment s'arracher les uns les autres des trous où ils étaient plongés. Je dus subir le même sort, car il m'était impossible de rester à cheval. Je voudrais, Mon Rév. Père, que vous m'eussiez vu sauter d'une branche à une autre comme un écureuil, mais moins adroitement sans doute, car mes longs habits s'accrochaient partout et devenaient de plus en plus longs. A tout cela se joignait le 4e tourment de Bornéo. Les moustiques, les fourmis blanches et les rats nous étaient connus; maintenant nous étions livrés aux sangsues qui tombaient des arbres. Vous serez étonné, Mon Rév. Père, de ce que les sangsues tombent des arbres; je vous assure cependant que vous entendriez de terribles histoires au sujet de ces insectes d'un nouveau genre, si vous parliez à quelqu'un qui eût visité Bornéo et parcouru ses forêts. A peine tombées, elles se fourrent dans les habits et s'attachent au corps. Si on les arrache, la plaie commence instantanément à s'ulcérer; de sorte qu'on est forcé de les laisser sucer jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. — Nous mîmes trois grandes heures à passer le marais, toujours exposés à cet affreux tourment. Enfin nous arrivâmes à Halengan, village où l'on a massacré M. Van Wijnmalen, sa respectable famille et plusieurs autres Européens. Les maisons en ruines nous montraient les vestiges d'une prospérité passée. Quelques-uns de nos soldats qui connaissaient ces lieux prirent sur eux de nous conduire à Batie-Batie. Les guides avaient disparu. Nous apprîmes plus tard qu'ils nous avaient trompés: il y avait une route battue à dix minutes de distance du sentier que nous avions suivi. Nous fîmes halte. Mes habits de dessus furent lavés dans la rivière et séchés au soleil. Nous avions pris possession de la maison d'un indigène qui s'était enfui à notre arrivée, et je profitai de cette circonstance pour bien examiner cette habitation. L'édifice était bâti sur 52 pilotis d'aegipbile (bois de fer) seule espèce de bois qui résiste aux fourmis blanches. Ils étaient rangés sur 3 lignes dont la 1re s'élevait à 5 pieds, la 2e à 8 pieds, la 3e à dix pieds au-dessus du sol. L'espace entre ces pieux devait servir de poulailler et d'écurie. Le plancher était fait de lattes de bambou. Je montai une échelle qui servait à pénétrer dans la demeure et j'arrivai à une galerie extérieure ayant 15 pieds de long sur 5 de large; le tout était de bambou. Un petit escalier et une porte me permirent d'entrer dans la galerie intérieure garnie de deux canapés qui servaient en même temps de siège, de table et de lit. Je montai par un autre escalier dans une pièce carrée: un canapé placé au milieu m'indiquait que c'était la chambre de famille. A droite et à gauche on avait fait des chambres à provisions derrière lesquelles était une autre pièce réservée exclusivement aux parents. Le tout était couvert d'une espèce de roseau nommé en Malais Atap. Pendant ce temps là, le bourgmestre du village voisin vint nous faire une visite. Je lui demandai où était situé Batie-Batie, et combien nous en étions encore éloignés. Il me répondit: "Vous n'avez qu'à continuer, Monsieur, et quand après avoir mangé votre riz vous aurez faim, vous serez au village que vous demandez". — C'est de cette manière que les indigènes déterminent le temps et la distance. Nous disons tant d'heures, eux disent tant de fois manger du riz. — Nous nous remîmes en marche. Un des porteurs était déjà tombé de fatigue; quatre autres et trois soldats succombèrent aussi. Sur les 7 h. du soir nous arrivâmes à Batie-Batie. Exténué de fatigue et tourmenté par une grande inflammation de foie, je tombai sans connaissance et restai dans cet état jusqu'au lendemain à midi.

26 Octobre. M. Trinsen, commandant de la forteresse, avait pris tant de soin de moi que vers le soir je fus sur pied et prêt à partir pour Tlebarii.

27 Octobre. A 3 h. du matin nous commençâmes à traverser un lac dont nous atteignîmes le bord opposé à l'aube du jour. Le chemin que nous devions suivre était bon et même la contrée si pittoresque qu'on ne pourrait s'imaginer rien de plus agréable. Cependant il nous fallut franchir tant bien que mal 22 criques avant d'arriver dans la capitale de Tanah-Laut. Dans cette ville où nous entrâmes vers les 11 h., je fus reçu avec la plus grande cordialité dans la famille protestante de l'officier municipal. - Non loin de Tlebarii se trouvait un village de Dayatthers. Ceux-ci, comme tous les autres indigènes, bâtissent sur pilotis, mais leurs maisons sont ordinairement plus grandes parcequ'ils habitent avec leurs parents, leurs frères et sœurs, en un mot avec toute leur parenté. Ils portent la chevelure hérissée, soutenue par de petits roseaux. Ils sont tatoués des pieds à la tête et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture d'écorce autour des reins. On prétend, mais à tort, que le Dayatthers pousse la cruauté jusqu'à écorcher la tête de son ennemi. Au contraire, il est humain; ce n'est que dans le transport de la colère qu'il tue son adversaire et lui arrache le crâne. J'ai entendu un colonel assurer que ce cas s'était présenté deux fois seulement durant les quatre années qu'il avait passées dans leur tribu. Vous voyez donc qu'on a tort de mettre au nombre de leurs habitudes une façon d'agir tout-à-fait exceptionnelle. On blâme trop facilement ce peuple qu'on ne connaît pas. A mon avis, une mission à Bornéo produirait peu de fruit parmi les Bandjerais, et opérerait beaucoup de conversions parmi les Dayatthers.

28 Octobre. A midi nous montâmes dans une pirogue avec douze bons rameurs pour nous rendre à la ci-devant colonie portugaise de Tabanio. De là, nous gagnâmes par mer Bandjermassing où nous nous embarquâmes le 2 Novembre sur le bateau à vapeur la Reine des Pays-Bas. Nous arrivâmes à Soerabaya le 4 Novembre.

Maduré. Extrait d'une lettre du P. Sales au R. P. Delvaux - Négapatam, 15

Mars 1862. - Que vous dirai-je aujourd'hui? je veux vous parler du P. Martin, mon ancien collègue au Collége Romain, en Portugal et dans les Indes. On peut bien lui appliquer en toute vérité ces paroles de l'Écriture: *Defunctus adhuc loquitur*. Sa mémoire est ici en grande bénédiction. Son tombeau qui se trouve à 7 ou 8 lieues de la ville de Maduré, est encore glorieux, non pas assurément comme celui de N. S., mais comme celui d'un bon et fidèle serviteur de Dieu. J'ai été chargé de desservir moi même, plusieurs années, le district où repose ce cher Père, et j'ai été témoin de tout ce qui se fait en son honneur autour de son tombeau. J'ai reçu mille fois toutes sortes d'offrandes qu'on vient sans cesse lui faire ou qu'on lui envoie de 10 ou 12 lieues à la ronde, et même de l'île Ceylan: Ce sont des poules, des coqs, des pigeons domestiques, du riz, des veaux, de l'argent et des ex-voto de toutes sortes en argent et en or: yeux, jambes, bras, oreilles. Ce sont autant de témoignages de reconnaissance pour des guérisons que l'on croit avoir obtenues par son intercession. On lui vend aussi de petits enfants, qu'il faut ensuite racheter à prix d'argent. Je ne parle pas de certaines pénitences que nous avons défendues, mais qui se font bien encore quelquefois malgré nous, et en notre absence. Une des plus singulières, et qui pourtant est assez commune dans l'Inde, consiste à se rouler presque tout nu, comme un tronc d'arbre, autour

du tombeau un certain nombre de fois. Nous ne permettons pas cette dévotion, parceque cela sent trop les usages des payens, qui nonseulement se roulent ainsi autour de leurs pagodes, mais qui quelquefois, parcourent de la sorte l'espace de plusieurs lieues pour se rendre à quelque temple célèbre. La chose paraît incroyable, et cependant je l'ai vue de mes yeux. Oui, j'ai vu sur les grandes routes qui conduisent à certaines pagodes, de ces tronçons vivants, qui ne doivent remuer, ni pieds ni mains, ni bras ni jambes, et que l'on poussait avec le pied vers le temple de quelque divinité. Si vous demandez, comme je l'ai fait, ce que cela signifie, et pourquoi cet homme se roule ainsi, ou se fait rouler dans la poussière, dans la boue; on vous répondra gravement et même avec un ton pieux qu'il va en pèlerinage.

Voilà ce qu'on fait ici pour le démon! Fait-on en Europe des pèlerinages aussi pénibles! - Je reviens au P. Martin. Quoique nous l'aimions beaucoup, nous ne permettons pas qu'on fasse en son honneur toutes ces folies. Mais on prie, on chante, on mange, on dort, on tient conseil autour de son tombeau qui se trouve sous un immense tamarinier, et qui vu de loin, ressemble assez à une petite chapelle; on en fait souvent le tour à genoux, on y allume des lampes et des cierges, on y attache des guirlandes de fleurs, et loin d'y avoir peur, on s'y croit à l'abri de toutes sortes de maux.

Extrait d'une lettre de Mgr. Canoz au R. P. Provincial - Négapatam, 18 Novembre 1862.

Dans ma dernière lettre datée de Trichinopoly, le 9 Octobre, je faisais pressentir à Votre Révérence la fin prochaine de notre bon P. Jacques Wilmet, le patriarche de notre mission. Elle a été plus prompte encore que je ne le pensais. Averti par un télégramme, je me rendis en toute hâte à Négapatam par le chemin de fer, j'y arrivai le Samedi soir doutant si je le trouverais encore en vie. Heureusement il avait toute sa connaissance, qu'il a, du reste, conservée jusqu'à la fin, et j'ai eu le bonheur de m'édifier de ses bonnes et excellentes dispositions. Il ne parlait plus que du Ciel; il lui tardait de quitter la terre pour monter au Ciel; il lui semblait que son âme était déjà dégagée des liens de sa dépouille mortelle, et qu'elle planait dans une région plus élevée. Il avait toujours le sourire sur les lèvres, et même lorsqu'il ne pouvait plus parler, il laissait encore paraître un doux sourire lorsqu'on lui prononçait les noms sacrés de Jésus et de Marie, et baisait avec amour le crucifix. Son agonie a commencé hier matin, vers 11 h., au moment où on venait de lui appliquer l'indulgence plénière; mais c'était une douce agonie, sans crises, sans secousses, qui s'est prolongée ainsi, marquée seulement par une difficulté de respiration toujours croissante jusqu'à ce qu'enfin à 7 h. 1/2 du soir, en présence de toute la Communauté, il a cessé de respirer sans aucun effort, et s'est endormi paisiblement dans le Seigneur. Quelle belle âme! quelle admirable simplicité! quelle confiance inaltérable! quelle douce joie! Il a bien vérifié jusqu'au bout le surnom qu'il a porté toute sa vie, au moins dans les Indes, du bon P. Lajoie. Il avait tant prié pour les âmes du Purgatoire et avait gagné tant d'indulgences plénières qu'il était persuadé qu'il irait droit au Ciel, sans passer par le purgatoire, qu'il craignait autrefois beaucoup. Et j'aime à croire que le Bon Dieu, dans sa miséricorde, lui aura fait cette grâce, ou du moins qu'il n'aura fait que passer par ces flammes purgatives, pour achever de se purifier. Car il me disait dernièrement à Trichinopoly, dans une de ces conversations pieuses qu'il aimait à entretenir avec moi, que, grâce à Dieu, depuis bien longtemps, il ne croyait pas avoir fait volontairement la moindre chose qu'il connût devoir déplaire à N. S. Il avait de temps en temps de ces inspirations, dans lesquel-

les il croyait entendre N. S. lui dire ce qu'il désirait de lui, et lorsqu'il se vit sérieusement pris, il me fit écrire que N. S. lui avait fait connaître qu'il voulait lui faire partager ses souffrances et sa Croix, sans doute, comme je lui répondis, afin de lui faire partager bientôt son triomphe et sa gloire.

A cette lettre de Mgr Canoz, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques mots qui feront connaître davantage le saint Missionnaire que la mort vient d'enlever à la Mission des Indes: Le P. Wilmet était entré prêtre dans la Compagnie en 1819, et il se trouvait à Brugeleite, quand le P. Bertrand fit entendre du fond du Maduré un cri de détresse qui appelait à son secours ses frères d'Europe. Je me rappelle, nous disait dernièrement un Père, l'impression que produisit sur nous la lecture de ces lettres, chacun rentrait en soi-même et faisait silence comme pour entendre une voix intérieure, et partir au moindre signal du divin Chef. Mais un seul fut appelé. Le P. Wilmet, pendant la récréation qui suivit le dîner, paraissait tout enflammé, et dans son ardeur, il ne pouvait comprendre comment tous ses frères n'éprouvaient pas le même désir que lui. Vous ne voulez pas partir, s'écriait-il: eh bien, moi, j'irai au Maduré, et là, je me ferai saint. Aussitôt il s'éloigne des hommes afin de pouvoir s'entretenir avec Dieu seul. C'est dans cette retraite que N. S. lui prodigua les grâces les plus extraordinaires. Un soir, pendant qu'il faisait l'examen d'usage dans la Cie, N. S. lui apparut et s'entretint familièrement avec lui. Quand 9 h. vinrent annoncer le coucher, le P. Wilmet dit à son bon Maître: Seigneur, retirez-vous, la règle m'appelle et m'ordonne de prendre du repos. N. S. disparut; mais quelques instants après il se présente de nouveau et réveille doucement son ami; puis dans un entretien qui dut être si doux il achève de purifier son serviteur, et allume dans son âme ce zèle infatigable qui pendant 22 ans ne se démentit jamais. - Cette faveur insigne ne fut pas la seule dont le P. Wilmet fut l'objet. Déjà, avant d'entrer dans la Cie il avait eu une vision. Il lui semblait voir une procession magnifique se dirigeant vers le Ciel; tous, disait-il au P. dont nous tenons ces détails, entraient de plein pied en paradis, et moi qui me trouvais le dernier, je me demandais si je pourrais aussi entrer comme les autres. Enfin, mon tour arriva, j'entrai et tout disparut; mais Dieu laissa dans mon âme l'assurance bien douce que j'arriverais au Ciel sans passer par le Purgatoire.

Dès que la retraite où le P. Wilmet avait reçu tant de grâces fut terminée, il écrivit au R. P. Provincial de Paris pour lui demander de répondre à l'appel fait par les PP. du Maduré; mais sa démarche resta sans succès. Ce refus ne le rebuta point; il écrivit à Rome, et Rome lui accorda la permission qu'il sollicitait avec tant d'ardeur. - A peine arrivé aux Indes, le nouveau Missionnaire se mit avec courage à l'étude de la langue, comptant plus comme il le dit lui-même dans ses lettres, sur le secours de sa bonne Mère que sur ses propres forces. Sa confiance ne fut pas trompée: le jour de la Pentecôte il reçut comme nouveau gage de l'amour du bon Maître, la connaissance de la langue indienne: "Vous me demandez, écrivait-il en 1861 au R. P. Delvaux, le confident intime de ses pensées, vous me demandez si j'ai reçu quelques grâces extraordinaires aux fêtes de l'Immaculée Conception et du Sacré-Coeur? Quelques grâces, oui; et sans être extraordinaires, elles m'ont réjoui le cœur et fait du bien. Mais le jour de la grande fête de la Pentecôte, anniversaire de ma vocation au Maduré, je ne me possède plus de joie, d'amour et de reconnaissance. C'est en ce beau jour que le St. Esprit m'a donné la langue indienne. Il y avait plus d'un an que je priais ma bonne

Mère de m'obtenir cette grâce de son divin Fils; aussi en reconnaissance je me suis donné à elle, j'ai tout déposé entre ses mains, je n'ai plus rien à moi. - Ce talent confié au P. Wilmet ne demeura pas enfoui; il fructifia au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Nous regrettons que les limites de ce travail ne nous permettent pas de rapporter les miracles et les conversions nombreuses qu'il opéra dans la Mission du Maduré. - Tant que ce zélé Missionnaire put se livrer aux travaux de l'apostolat, on ne le vit jamais reculer devant aucune souffrance, aucune difficulté; toute son ambition était de gagner des âmes à J.C., il les aimait, nous dit-il, "comme un père ses enfants"; et dans les derniers jours de sa vie, sa pensée ne pouvait se reporter à ces temps heureux où il lui était permis d'exercer le ministère apostolique, sans verser des larmes abondantes: "Je ne suis plus Missionnaire excurrens! je crains bien que mes péchés n'en soient la cause. Oh! que cette vie est belle! les consolations qu'on y éprouve surpassent de beaucoup les peines et les souffrances! Le souvenir de ces beaux jours me fait pleurer de joie."

Sa charité n'aidait pas seulement les âmes dans le cours de cette vie mortelle, elle les accompagnait encore au-delà de la tombe; car nous savons par sa Correspondance qu'il avait fait depuis longtemps le vœu qu'on appelle héroïque, et qui consiste à renoncer en faveur des âmes du Purgatoire à tous les mérites que nous pouvons acquérir. Deux ans avant sa mort, quand l'épuisement des forces eut condamné au repos le Saint Missionnaire, il chercha dans la prière et la correspondance un soulagement à la douleur qu'il éprouvait de ne pouvoir plus travailler; c'est ainsi qu'il savait se rendre toujours utile et qu'on retrouvait partout son cœur d'apôtre: "Me voilà devenu prieur, écrivait-il alors; je prie beaucoup pour les pécheurs et pour les âmes du Purgatoire. Tout mon temps est partagé entre la prière, la méditation, les lectures pieuses et des lettres écrites en Europe pour contribuer à la conversion des pécheurs. Toutes ces lettres sont des sermons et elles font du bien." Puis il ajoutait: "Enfin, je suis pour toujours débarrassé de la procure après une 40e d'années de service. Il était temps; la tête ne voulait plus de calculs". Cependant il n'en fut pas ainsi. L'année suivante, le P. Wilmet dut reprendre ses anciennes fonctions, et voici comment: Il écrivait en 1862 au R. P. Delvaux: "Vous m'excuserez si je n'ai pas répondu à votre lettre du 20 Sept. 1861; mais à cette époque j'étais devenu presque impotent. Je croyais que je ne pourrais plus rendre de services à la mission, et qu'il ne me restait plus qu'à prier. Mais, ô bonté de notre Divin Maître! il m'a comme ressuscité... Voici l'histoire: Mgr ayant envoyé le P. Chevalier à Bourbon, il fallait le remplacer au Colonium, et il n'y avait personne... que fit Notre Seigneur? il m'inspira la pensée de m'offrir, disant qu'il m'aiderait. J'écrivis immédiatement à Mgr, qui fut très-content, et moi j'étais plein d'une sainte joie en pensant que je pourrais encore être utile à notre chère Mission. Mon impotence disparut aussitôt, et je me trouve depuis ce temps plus vigoureux, plus joyeux qu'auparavant. Remerciez avec moi N. S. qui veut bien m'accorder encore quelque temps pour expier mes péchés, acquérir de nouveaux mérites, et secourir par mes prières les âmes du Purgatoire". - Hélas! ce temps ne fut pas long, quelques mois après, il entendit N. S. lui adresser ces paroles: "Jacques, tiens-toi prêt, car cette année sera la dernière de ta vie". Le saint vieillard obéit à cette voix; il résigna sa charge de procureur, et ne pensa plus qu'à se préparer à bien mourir! - Nos lecteurs connaissent par les lettres de Valò les derniers moments d'une vie

si précieuse devant Dieu; nous terminerons donc cette courte notice par ces quelques paroles du R. P. Delvaux qui avait connu le P. Wilmet d'une manière plus intime: Les 20 années que cet excellent ami a passé dans les Indes auront toujours quelque chose de bien édifiant pour la Compagnie. Depuis sa vocation en 1840, ce bon Père n'est pas sorti d'un état surnaturel extrêmement remarquable.

Guyane-Française. Extrait d'une lettre d'un Père de Cayenne à sa famille. —

Puisque vous désirez connaître mes paroissiens, laissez-moi vous communiquer un calcul que je faisais dernièrement et qui a son éloquence. Les calculs sont chose assez sèche de leur nature, mais celui que je vous communique est hélas! attendrissant, disons le mot, navrant; navrant pour un chrétien, pour un prêtre surtout. Pour mieux connaître les hommes dont Dieu m'a confié les âmes, j'ai fait le relevé de leurs feuilles matricules (c. à d. de leurs condamnations); car il est bon qu'un prêtre qui est le médecin des âmes connaisse les misères et les maladies de la pauvre humanité; c'est à ce titre que je vous envoie ce relevé. Le personnel de l'établissement est de 406 personnes. Sur ce chiffre il y a environ 100 personnes libres, dont 53 militaires d'infanterie de marine, 306 transportés. — Les causes de condamnations se répartissent ainsi:

Homicides ou tentatives	28.	Incendies	10.
" avec vols	13.	Fausse monnaie	3.
" par conseils de guerre	4.	Faux en écriture ou banqueroute frauduleuse	117.
Infanticides	4.	# Vols . . . 112	
Uxoricides ou tentatives	4.	Vols conjointement 24	149.
Fratricides	1.	Vols sacrilèges 3	
Matricides ou tentatives	3.	Commués de mort	19.
Empoisonnements ou tentatives	5.	Récidives du bagne	23.
Homicides divers. total.	62.	Condamnés à vie	73.
Bigamie	1.	Condamnés par conseil de guerre	12.
Contra VI 32			
In ipsorum filias 11	43.		

Je n'ai compté qu'un vol par transporté. Il en est dont la feuille en portait plus de 20, et encore gardait-elle le silence sur ceux que Dieu seul connait.

Voilà un spécimen des misères de mes bons paroissiens!.. Et le pire de l'affaire, c'est que presque tous regardent leur condamnation comme une peccadille.. La première parole qui leur échappe quand on en cause avec eux, c'est une excuse, comme Adam, répondant à Dieu: mulier quam dedisti mihi.... C'est toujours la faute, ou de leur femme, ou de ceci, ou de cela... enfin ils sont ici pour un autre. Misérable orgueil qui perd tant d'enfants d'Adam et les fait persévérer dans le mal! — Quelles sont nos difficultés et et nos succès? En deux mots, je réponds. Les difficultés il faut le dire, ont été grandes; mais notre position s'est bien améliorée depuis plusieurs années. Si quelques-uns de nos paroissiens nous font passer de mauvais moments, et montrent assez qu'ils n'ont pas volé la place qu'ils occupent, cependant nous trouvons dans le plus

grand nombre des sujets de consolation. Il y a même quelquefois de ces retours inespérés qui font oublier bien vite toutes les peines qui sont nécessairement attachées à notre ministère. Voici deux traits plus récents qui, je crois, vous intéresseront. Ils vous montreront qu'on ne doit jamais désespérer de personne; la grâce a ses moments, il faut savoir les attendre. Le premier trait est arrivé le 25 Janvier, jour de la conversion de St Paul. – Chaque soir, ceux qui veulent venir à l'église, récitent une partie du chapelet, et toujours à une intention désignée. Ce jour là, je leur dis : nous réciterons la dizaine qui suit à l'intention des pécheurs qui sont dans le malheureux état du péché mortel, et qui ne veulent point revenir à Dieu. Nous demanderons leur conversion, malgré eux, par la Ste Vierge et par S. Paul dont nous honorons aujourd'hui la conversion. – Après le chapelet, tous les hommes sortent pour retourner à leur case. Je continuais mon chapelet auprès de la bonne Mère, lorsqu'un transporté, resté comme moi à la chapelle, vient à pas de loup, comme Nicodème, venit ad Jesum nocte : "Mon Père, est-ce que vous voulez bien me confesser... Je n'y tiens plus... Voilà plusieurs nuits que je n'en dors pas... Et puis, il m'a semblé que c'était moi que vous désigniez il n'y a qu'un instant, quand vous avez dit de prier pour ceux qui ne veulent pas revenir au bon Dieu." – Oui, vite mon ami, confessons-nous... mettez-vous là. – Ah! c'est que je ne suis pas prêt? – Allons donc! voilà plusieurs jours que vous y pensez, que vous n'en dormez pas... et vous dites que vous n'êtes pas prêt... – Mais ce sera bien long : voilà plus de 20 ans! – Raison de plus, ces confessions là sont les plus faciles... Je vous aiderai... Répondez oui ou non, tout comme vous le feriez à N. S. J. C. lui-même et tout ira bien... à genoux, et commençons. – Le pauvre retardataire se confessa avec des sentiments de contrition vraiment remarquables... il pleurait comme un enfant, en se relevant il prit mon crucifix, l'embrassa à plusieurs reprises, et ajouta : "Ah! mon Père, que je suis soulagé! quelle épine vous venez de me retirer"! – Ce n'est pas moi, cher ami, c'est Dieu... – "Ça ne fait rien... je vous remercie aussi... Comme je vais bien dormir cette nuit... Ce poids m'écrasait"... Et il se retira.

Bien des fois j'ai vu l'action de la grâce, surtout au moment décisif de la dernière maladie, sur les plus rétifs et les plus récalcitrants, mais jamais elle n'a paru plus touchante, plus patiente, plus miséricordieuse que sur un de nos malheureux condamnés dont je vais vous raconter les derniers moments. C'était un repris de justice, ancien forçat libéré. Après avoir passé plusieurs mois à l'ambulance, traité comme anémique, il fut enfin évacué sur l'hôpital. En arrivant, il dit à la Sœur : C'est fini... je ne me relèverai pas de celle-là... je suis perdu... je n'avais plus qu'une année à faire pour être libéré; je serai crevé avant ce temps là. Oh! les gueux! ils savent bien ce qu'ils font! ils ont si bien pris leurs mesures que personne n'en sort (de la Guyane).

Jusque là je n'avais jamais eu à me plaindre de son honnêteté, aussi je fus surpris lorsqu'en arrivant près de son lit, avant même que je lui eusse adressé la parole, il dit exprès tout haut : "Mr l'Aumônier, je vous prie quand vous viendrez à l'hôpital de ne pas me parler de toutes vos affaires de Religion. Je suis du 1er convoi envoyé en Guyane en Mai 1851. J'ai eu à faire à plus habile que vous, et personne n'a pu m'entortiller. Je suis arrivé avec les PP. Hus et Ringot : J'ai vu et connu tous vos PP. Dabbadie, Bigot, Beigner, Berriaud et Gaudré : J'ai vu à Toulon la

mission du P. Lavigne : tout ce monde a perdu son temps autour de moi : ne perdez pas le vôtre, je vous prie : laissez-moi tranquille, j'ai mes idées arrêtées là-dessus". Je repondis de mon mieux et avec calme à cette sortie intempestive : "Soyez tranquille, mon ami, je ne vous parlerai point malgré vous. Laissez-moi seulement prier pour vous et vous dire un petit *bonjour en passant*, c'est tout ce que je vous demande". – Oh! pour cela, je veux bien. – Les jours suivants, je me contentai de lui donner le *bonjour*, et j'allai aux voisins. M'apercevant qu'il me suivait des yeux et qu'il paraissait écouter notre conversation, à dessein je prolongeais la visite. Il y avait plus de 3 semaines que je restais ainsi avec lui sur la réserve, lorsqu'il dit à la Sœur de la salle : Je crois que j'ai fait de la peine à M. l'Aumonier. Je lui ai dit de ne pas me parler, il ne me donne qu'un petit bonjour en passant, tandis qu'il parle à tout le monde : Voudriez-vous lui dire, ma Sœur, que je serais bien aise qu'il me parlât comme à tous les autres.... que j'ai regret... que je ne suis pas aussi mauvais qu'il pense... que j'ai été bien élevé. – C'est bien, répondis-je à la Sœur, lorsqu'elle fit la commission : continuons de prier pour lui. Et ce jour-là et le suivant, au grand étonnement du pauvre malade, je crus ne devoir lui donner comme à l'ordinaire qu'un bonjour affectueux. – "Vous n'avez donc pas fait ma commission près de M. l'Aumonier, dit-il à la Sœur – Pardon, je l'ai faite – Qu'est-ce qu'il a dit ? ma Sœur – Il a dit : c'est bien, continuons de prier pour lui. Bref, comme je l'espérais et le désirais pour l'édification de la salle, et la réparation du scandale, ce fut lui, qui publiquement, me pria le premier de lui parler comme aux autres, et il le fit, je lui dois cette justice, noblement. Sous cet habit de condamné, il y avait une grande âme. D'un autre côté il avait toujours bien aimé sa mère, et il y a à espérer de ceux qui en sont là. – Je vous ai dit, M. l'Aumonier, ce que je ne pensais pas. Oh! que vous m'avez puni en me prenant au mot!.. Oh! non, je ne veux pas mourir comme un *chien* ! je veux au contraire, faire mes devoirs, et recevoir les sacrements en pleine connaissance !.. je ne me fais pas illusion sur ma position : à l'anémie a succédé l'infiltration, je n'en reviendrai pas... mais ne pressons rien. Je veux que vous m'éprouviez, et que mes camarades voient mon repentir, car j'ai été bien coupable et *bien lâche* de dire ce que je ne pensais pas. Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Il résiste à l'orgueil ; mais l'humilité le désarme. Il avait fallu du courage et de l'humilité pour s'accuser ainsi publiquement ; la grâce abonde là où avait abondé le péché.

A partir de ce moment, notre repris de justice ne fut plus reconnaissable. Il prépara sa confession dans un livre de piété qu'il ne quitta plus : il lisait la messe, disait son chapelet ostensiblement. J'ai noté quelques-unes de ses réflexions : "Oh! que j'ai été malheureux d'attendre si longtemps ! je me moque bien de ceux qui me tournent en ridicule... C'est une honte de rougir de la Religion !... si je vais en enfer, ils ne viendront pas m'en tirer... et c'est pourtant eux qui m'y ont poussé... Pourvu que Dieu soit content, peu m'importe le reste". – Il reçut plusieurs fois la Communion avec grande piété. Ses camarades étaient édifiés de sa patience, de sa résignation.... nulle plainte, nul murmure : si parfois il lui échappait quelque impatience, il en demandait pardon à haute voix. – Quelques jours avant sa mort il me dit : "Mon Père, je suis content de mourir pour expier mes fautes passées... j'ai été bien coupable ! et Dieu est bien bon ! je n'ai qu'un regret, c'est que ma mère soit morte avant mon retour à Dieu. Elle aurait été si heureuse de me voir

communier ! je lui ai fait tant de peine par ma conduite, et elle était si bonne pour moi ! Pauvre mère !! et il fondait en larmes. Il s'est endormi doucement dans le Seigneur, et sa pieuse mort a produit une bonne impression.

Extrait d'une lettre du R. P. Girre. Cayenne, le 16 Novembre 1862.— Je commence par rectifier les fausses nouvelles qui vous ont été communiquées sur St. Laurent. Ce pénitencier marche très bien et sous le rapport religieux et sous le rapport matériel. Mr. le Gouverneur en est enchanté. L'œuvre de St. Laurent est une œuvre chrétienne et le bon Dieu ne manquera pas de la bénir. Sur 600 transportés, 3 ou 400 approchent de la sainte Communion aux grandes fêtes. Mr. Mélinon continue de se dévouer à cette œuvre ; il nous aime sincèrement. Si St. Laurent ne réussit pas, c'en est fait de la transportation en Guyane. C'est le seul endroit qui offre des chances de succès sous le rapport sanitaire. Les ménages vont bien. Je viens de célébrer 14 nouveaux mariages entre condamnés et condamnées. Le meilleur ménage est celui d'un homme condamné à vie pour avoir tué sa femme, et qui s'est marié à une femme condamnée à vie pour avoir tué son mari. Les naissances deviennent nombreuses ; 3 naissances en 15 jours, du 1er au 15 Nov.— La scierie marche depuis quelque temps ; les concessionnaires sont pleins de courage et de confiance. Il serait à désirer qu'on put en dire autant de St. Louis.— Nous avons été obligés de reprendre St. Georges, il y a 18 mois ; car les prêtres de la colonie ne pouvaient s'entendre avec M. Babeau. Ce pénitencier vient d'être définitivement évacué. Kourou va fort mal sous tous les rapports. On dit qu'on va nous bâtir une église et un presbytère ; et que nous pourrons y placer un Aumônier dans le courant de l'année prochaine. Ce n'est pas seulement à Kourou qu'on cultive le coton, mais encore dans toute la colonie. Mr. le Gouverneur voudrait bien faire de toute la Guyane française un vaste champ de coton : je crains bien que nous ne fournissions pas de quoi faire marcher une filature.

Voici le chiffre des Communions que nous avons eues à la Toussaint : St. Laurent sur 700 transp.tés 350. Ile royale sur 900,- 150. Ilet la mère sur 400,- 120. Montagne d'argent sur 700,- 124. St. Louis sur 500,- 105. Gardien sur 500,- 70.— Aux grandes fêtes de l'année le nombre des Communions est à peu près le même, le jour de Pâques seul fait exception.

Canada. Extrait d'une lettre du R. P. Kohler, Supérieur de la mission de Ste. Croix. Bruce-Mine, 15 Novembre 1862.— Je visite en ce moment les stations au Nord du lac Huron et du lac Supérieur, c. a. d. tout le pays compris entre la Cloche et la baie de Goulais. Je compte de 11 à 1200 catholiques. Depuis le départ du P. Menet en 1859, tout a été à l'abandon. Bon nombre de jeunes gens n'ont pas fait leur 1ère Communion, et plusieurs d'entre eux se sont mariés seulement devant témoins. Dans cet état de choses, j'ai dû me décider à passer dans ces pays-ci une grande partie de l'hiver, et je préparerai les voies à ceux de nos Pères que la Providence destine à venir continuer une œuvre que nos faibles moyens nous ont fait laisser si longtemps en souffrance. A Bruce-Mine, je trouve parmi les protestants une opposition beaucoup plus marquée que lorsque j'y vins il y a 15 ans pour la première fois. Alors la population Catholique contrebalançait par son nombre la population protestante ; et les Anglicans et les Méthodistes n'avaient pas encore de ministres à poste fixe. Depuis cette époque les choses ont bien changé ! Les forêts ont en partie disparu sous la

hache du bûcheron; et sur les veines de cuivre qu'elles cachaient aux yeux du spéculateur, on voit s'élever les habitations d'une aristocratie marchande, une foule de maisons occupées par des mineurs et des aventuriers de toute espèce, enfin des machines à vapeur, etc. Les blasphêmes ont remplacé le chant des oiseaux et les tavernes le Wigwam de nos pauvres sauvages. Ce triste changement va bientôt s'opérer dans notre chère Manitouline. Les sauvages ne conservent plus qu'un cinquième de leur île, le reste leur ayant été enlevé en dépit du droit des gens et des traités les plus sacrés. Le P. Chôné dira lui-même comment la chose s'est faite. Deux villages, les plus nombreux après celui de Ste Croix, et où nous avions des chapelles assez bien construites avec une habitation, vont être abandonnés. Leurs habitants n'auront plus le droit de s'y établir, ni de choisir pour leur résidence l'embouchure des rivières et les ports où les blancs pourront faire des établissements. On leur donne un an pour se choisir un site où ils devront se grouper. Je ne sais vraiment où ils le trouveront, à moins d'occuper les rochers et les marais; car l'île est coupée par plusieurs lacs dont l'un a 5 lieues de long, et un tiers ne peut être cultivé. Malgré la dispersion qui nous menace, et même à raison de cette dispersion, et aussi pour engager les catholiques à venir s'établir auprès de nous, je me porterai sur les rangs pour acheter le terrain où se trouvent nos chapelles et nos maisons. On parle de vendre les terres cédées par les sauvages à raison de 20 sous l'arpent. En achetant 200 arpents de terre dans chacun des villages abandonnés, nous serons à même d'établir petit-à-petit autour de nous de bonnes familles irlandaises ou canadiennes, peut-être même quelques sauvages, et nous pourrons ainsi empêcher la ruine complète de nos missions.

Extrait d'une lettre du P. Chôné aux Scolastiques de Laval.

Ile Manitouline, Mission de Ste Croix, 12 Novembre 1862.- Le mystère d'iniquité est consommé! Je vous ai dit dans ma dernière lettre que le Gouvernement voulait prendre à nos sauvages l'île Manitouline; or la chose s'est faite sous forme de traité au commencement d'Octobre dernier. En voici le narré fidèle: Le 3 Octobre, arrivent à Manitouaning les Commissaires du Gouvernement. Le soir même je reçois une lettre; c'était une lettre de recommandation de M. le Vic. général de l'Archev. de Québec. Elle me disait que MM. les envoyés reconnaissaient que les sauvages avaient été négligés jusqu'ici, que les plaintes adressées par moi au gouvernement étaient justes, que par conséquent je n'aurais nulle peine à arranger avec ces Messieurs les affaires des sauvages, qu'enfin je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour les mener au but de leur mission. Il y avait sous le même pli une lettre du porteur de la précédente, qui m'invitait pour le lendemain à Manitouaning. Après avoir pris l'avis de nos PP., je me rendis au lieu indiqué. M. le surintendant général du département sauvage me reçut cordialement; mais le Commissaire des terres de la Couronne, Mac Dougall, me fit triste mine. Cet accueil ne m'étonna pas, car je lui avais fait remettre dernièrement une réclamation des sauvages et une plainte bien motivée que j'avais moi-même rédigée et qui commençait par ces mots: "Il est étonnant avec quel acharnement on se rue sur ces pauvres restes de tribus sauvages!!".. Aussitôt après mon arrivée, la séance fut ouverte. Il y eut quelques explications préalables; puis je dis à MM. les envoyés que ma présence était fort inutile, que je n'étais nullement venu pour prendre part aux débats, mais uniquement pour répondre à l'honneur d'une invitation; que, quand à mes convictions, ils les connaissaient par mes

lettres, qu'elles n'étaient pas changées; que dans toutes ces affaires je n'étais que la tête des sauvages etc. Ces dernières paroles m'engagèrent malgré moi dans la discussion. On me demanda si je conseillais les Indiens; car depuis que j'étais ici, ils n'étaient plus traitables. Je répondis: "Je n'assiste pas à leurs conseils, mais je donne des avis à ceux qui m'en demandent; ministre de la religion, je me crois obligé de travailler à leur bien-être temporel, parceque il est très utile à la pratique paisible de leurs devoirs religieux". Après cette réponse, M. Mac Dougall exposa le but de sa mission; voici en résumé son discours que je rapporterai ensuite plus au long: "Nous venons dans l'intérêt des sauvages. Les offres qu'on leur a faites l'an dernier n'étaient pas convenables; les concessions que nous leur apportons aujourd'hui sont plus larges: 100 acres à tout chef de famille, et aux orphelins, 50 à chaque enfant au-dessus de 21 ans. Le reste de l'île sera vendu, et la rente vous en sera payée annuellement". — Quel intérêt, répondis-je, auraient les Indiens d'abandonner leurs propriétés tout au plus pour 25 sous par tête chaque année? — Mais ils ne sont pas propriétaires de l'île; le gouvernement interprète le traité de 1836: la cession est conditionnelle. — Vous vous trompez, Messieurs; nous avons médité toutes les paroles du traité; la réserve est absolue, et le gouvernement n'a pas le droit de l'interpréter autrement. Les sauvages ont été toujours regardés comme propriétaires et traités comme tels; le gouvernement a fait alliance avec eux: ils ont cédé une partie de leurs terres, et s'en sont réservés la moindre part. Les faits sont là pour attester l'exactitude de ces propositions. — Le gouvernement a besoin de l'île pour favoriser la colonisation de l'ouest. — Messieurs, l'île lui est inutile, absolument inutile. — N'importe? le gouvernement et le public veulent l'avoir. — Le gouvernement, j'en conviens, le public, non. Le public ne connaît pas l'île, et le gouvernement pas mieux. — Les sauvages n'en font aucun usage. — Chacun use de ses propriétés comme il l'entend; du reste, pourquoi vous étonner que les sauvages ne soient pas plus avancés dans la culture de la terre, vu qu'ils n'ont commencé ici que depuis 26 ans? 26 ans ont-ils suffi à l'Angleterre pour en faire un peuple agriculteur? quel aide ont-ils reçu du gouvernement? Aucun. Et aujourd'hui encore qu'ils voudraient vendre aux vapeurs le bois de leurs terres, vous les en empêchez par deux arrêtés successifs; bien plus, par le dernier arrêté, ils n'ont même pas le droit, sans une permission du gouvernement, de couper une bûche pour se chauffer. — Oh! non!... — D'après les termes: quiconque coupe une bûche sans autorisation préalable est passif d'un châtiment; si on n'a pas voulu dire cela, il y a inadvertance ou maladresse dans le rédacteur. Ici, Messieurs, je vous proposerai une question: Les sauvages sont-ils vos esclaves, vos sujets ou vos alliés? Ils ne doivent être ni esclaves ni sujets; ils sont alliés. Eh! bien, vous devez les traiter comme tels; vous devez juger leurs actes comme ceux d'un peuple ami...". Autres questions, réponses du même genre ont eu lieu, mais je laisse là ce qui me regarde pour vous envoyer le compte-rendu, rédigé par les sauvages eux-mêmes, de tous les évènements qui se sont passés à Manitouaning dans cette triste circonstance: Ma traduction sera aussi fidèle que possible; la force des expressions et la tournure des phrases laisseront seuls quelque chose à désirer. Ce compte-rendu doit être envoyé au gouverneur du Canada. Il commence par une protestation énergique contre le traité injustement imposé:

A Son Excellence le Gouverneur général, résidant à Québec.

" Toi qui es grand chef et élevé en dignité, toi qui tiens ici bas la place du Grand-être, afin d'exercer ton pouvoir sur tous les hommes dans les limites de la terre appelée Canada, voici sur toi la pensée du Grand-être : Comme son cœur est bon, beau et pur, sa pensée sur toi est que ton cœur soit compatissant et généreux, que tu gardes avec soin ceux qui sont sous ta charge et ton autorité, afin que personne ne fasse de règlement trop gauche et que personne aussi ne subisse sans raison trop de dommage de l'application de tes lois. A toi donc, grand chef, à toi dont le caractère est une souveraine droiture s'adresse notre parole : Nous plaçons devant toi notre présente écriture, afin que tu connaisses bien et que tu considères avec attention ce qui s'est passé à Manitouaning, savoir tout ce qu'il y a de vicieux dans ce contrat de vente. Aucun homme droit, pour peu qu'il connût les faits, ne pourrait dire : Voilà un vrai contrat ! et voilà pourquoi nous les portons à ta connaissance, afin que tu en juges par toi-même. Pour nous, nous avons vu la marche des choses et on ne peut dire : voilà un vrai traité ! Mais au contraire : c'est une pure supercherie ! Si on avait voulu faire un acte régulier, on n'aurait pas dû recevoir la parole de ceux qui ont dit : je cède (la terre). Car personne ne peut, lui seul, fut-il chef, faire cession d'une chose que nous possédons tous ensemble. Si nous avions tous consenti, alors seulement un vrai traité eût été conclu ; mais il n'en a pas été ainsi. Ceux qui ont donné leur parole ont consenti comme particuliers ; ils n'ont pas demandé l'avis de leur tribu. D'ailleurs, si on avait voulu agir avec justice, on n'aurait pas admis le consentement de plusieurs. Ici, ils ne possèdent rien qu'ils puissent vendre ; leur réserve est sur la terre ferme ; là est leur tribu et non ici. Oui, nous l'affirmons, c'est une grande faute, un mauvais procédé, de demander à quelqu'un une chose qui ne lui appartient pas, et d'accepter sa parole. Est-ce leur bien qu'on demande ? ont-ils quelque intérêt à le garder ? Aussi ces hommes ont-ils cédé avec empressement parce qu'ils conservent toujours leur réserve établie sur la terre ferme. — Grand chef, si nous venons aujourd'hui seulement te faire notre rapport, c'est que nous avons été occupés à serrer nos récoltes".

Après cette protestation suit la relation détaillée de la séance tenue à Manitouaning le 4 Oct. 1862. Comme je crois que cette relation vous intéressera, je vous la livre au complet.

" Quand l'honorable chef, Mac Dougall, fut assis à la place de la parole, il attendait que les sauvages allassent lui donner la main. Mais ils n'y sont pas allés, ils lui ont dit : C'est à toi qui viens nous adresser la parole, de nous donner le premier la main. Alors il se leva, donna la main à nos chefs, puis il parla. Or, voici ce qu'il dit : Mes amis, c'est le moment de vous faire connaître ma mission. La grande reine a donné tout pouvoir au grand chef qui siège à Québec ; et le grand chef m'a chargé d'avoir soin de vous. Je suis à la tête du Département Indien, et à ce titre, je viens vous demander votre petite île. J'ai mûrement réfléchi à tout ce qui vous concerne ; et je veux vous traiter convenablement. Vous savez que beaucoup de colons connaissent votre île et veulent s'y établir ; et vos efforts ne viendront jamais à bout de les repousser. Si vous cédez votre terre, vous n'aurez qu'à vous féliciter du profit que vous en retirerez. D'abord, votre générosité sera une raison pour moi d'étendre sur vous ma bienveillance. Puis, je vous donnerai un titre authentique qui vous assurera pour toujours la partie de l'île que vous aurez vous-mêmes

choisie loin des lieux où s'établiront les blancs. Le reste sera vendu, et l'argent provenant de la vente déposé à la banque, après toutefois que les arpenteurs auront été payés. Chaque année, vous toucherez fidèlement l'intérêt de cet argent. J'ajoute que les blancs viendront ici s'établir en grand nombre, et à votre avantage; car ils apporteront toutes sortes de choses. Il y aura des fermiers, des marchands. Tout sera à très bon marché. Vous ne serez plus obligés d'aller au loin échanger vos produits. Près de vous, vous aurez des moulins, des scieries, des forges, etc... En un mot, vous ne manquerez de rien, et vous serez environnés de tous les soins du grand Chef. Voici ce qu'on vous donnera de terre: 100 acres à chaque famille, 50 aux garçons et 100 aux orphelins au dessus de 21 ans. En outre, vos enfants seront bien instruits. – J'ai appris que vous êtes venus avec des armes (c'est faux). Moi aussi, j'ai les forces du grand chef. Quiconque usera de violence contre ceux qui parleront sera traité avec rigueur. Chacun est libre de parler; je vous invite tous à dire votre pensée.

Itawashtash: Un petit moment.... je vais considérer ce que tu as dit.

Mac Dougall: Ne précipitez rien, mais réfléchissez.

Tekoneiassang: hâtez-vous! qu'avez-vous donc encore à considérer? faites connaître votre pensée. Ne tiendrions-nous plus à cette terre qu'on vient nous demander? Il y a longtemps que notre pensée est arrêtée: il n'y a plus à délibérer.

Mac Dougall sortit alors un instant, et les sauvages restés seuls examinèrent les propositions. Le rapport continue ainsi: Nous avons encore parlé ensemble nous tous qui tenons à notre terre, et nous n'avons pas pensé un instant à la céder, car c'est la seule que nous ayons. Ensuite, d'après ce qu'on nous a dit: il n'y a que nous, hommes faits, qui recevront par famille 100 petites mesures; les jeunes gens de 21 hivers en auront 50, et les orphelins qui comptent aussi 21 hivers, 100. Voilà tout ce qui a été promis! Mais il y a en outre beaucoup d'enfants, de jeunes filles, de petits garçons et de petites filles depuis 20 hivers en descendant jusqu'à 1 hiver, sans compter ceux qui naissent aujourd'hui et qui naîtront d'ici en avant. Or, nous ne voulons causer aucun dommage ni à nos enfants maintenant existants, ni à ceux qui viendront après. Si nous abandonnions notre île, ils n'auraient aucune propriété. Voilà ce que nous nous sommes dit tous ensemble!

Le conseil terminé, les sauvages demandèrent Mac Dougall, et

Itawashtash dit: Mon frère, je te fais savoir notre pensée, après avoir réfléchi sur la parole que tu nous as adressée. Ce n'est pas la 1ère fois que nous considérons ces choses; eh! bien, voici ma pensée: je tiens à ma terre, je ne la cède pas. Ce que j'ai dit l'automne dernier est encore aujourd'hui ma pensée et ma parole. Toujours, moi aussi, je veux garder à mon enfant cette terre, le peu que je possède. C'est ici que le Grand-être m'a donné de vivre, et je veux y rester. Pour toi, c'est là-bas, à l'autre bord de la grande mer qu'il t'a été donné de vivre; c'est là-bas qu'est sans doute tendue cette mesure (acre) que tu viens de nommer, pas ici. Il faut te retirer vite, car maintenant nous sommes occupés à nos récoltes. Tu nous embarrasses, hâte-toi d'en finir. Voilà la pensée de tous mes chefs ici présents.

Mac Dougall répondit: Tout est inutile! le grand chef veut absolument avoir votre île.

Désormais on ne vous parlera plus comme on l'a fait jusqu'ici, à tous ensemble. Mais on ira vous trouver dans vos terres, on parlera à chacun en particulier, on lui demandera son bien, on recevra sa parole, et on prendra sa propriété. Ceux qui sont en bas du courant disaient comme vous, et cependant ils n'ont pu empêcher les colons de venir s'établir au milieu d'eux. C'est ce qui vous arrivera. Les blancs vont bientôt se précipiter sur votre terre, et malgré tous vos efforts ils s'en rendront maîtres. Maintenant, que ceux qui ne veulent pas accepter mes propositions se retirent; et que les autres restent ici.

Alors le vieillard Assiginatt prenant la parole, s'adressa au chef anglais: Je te donne la main, mon père, je te serre de toutes mes forces, et j'embrasse la femme grand-chef (la reine d'Angleterre) - Puis se tournant vers ses frères: eh! mes petits frères, c'est moi qui suis le premier-né de tous tant que nous sommes sur l'île des Otawas. Je suis de tous les chefs et des braves le plus ancien. Écoutez-moi, vous n'avez aucune raison de dire: Mon ancêtre a vécu ici, je suis né ici. L'ancêtre de l'Otawa seul a vécu en ces lieux. Mon ancêtre Otawa était là bas, du côté où le soleil tombe, c'est là que j'ai habité, puis je suis venu sur cette terre; aussi, voilà ma pensée: je suis propriétaire ici, et je cède tout ce que je possède.

Jatto se leva, tandis que le vieillard Assiginatt parlait encore. Irousidès veut l'arrêter. Jatto le repousse, et dit: dis à ce vieillard de s'asseoir.

Werbiwiottivan: Il n'a pas encore tout dit.

Jatto: Ce n'est pas à lui de parler; mes chefs veulent que je dise ma pensée.

Assiginatt: Qui es-tu, toi?

Jatto: Je suis Jatto; Atagewenini est le nom du vieillard qui m'a élevé.

Assiginatt: Sa parole ne servira de rien. Comme la boue infecte qui répand son odeur de tous côtés, telle sera sa valeur.

Jatto: Assiginatt, tu es un vieillard; tu vois de près le moment où tu quitteras cette terre. Regarde ta fosse. Ce n'est pas à toi de parler ici. Tu es trop vieux, tu n'es pas capable de traiter les matières que nous traitons. - Et Jatto s'adressant à Mac Dougall, parla ainsi: Mon frère, je suis heureux de te voir aujourd'hui que le ciel nous éclaire, et c'est ce que j'avais toujours désiré. Je me disais: qu'il me soit donné de voir celui qui est le premier, que je l'entende lui-même, et que lui aussi entende ma pensée. Écoute, mon frère, ce que mes chefs te disent par ma bouche: Est-ce bien maintenant que va commencer le bonheur du sauvage; maintenant que tu viens lui demander toute sa terre! Attention! ceux qui t'ont cédé la terre ferme n'ont rien reçu de l'argent que tu avais promis de leur payer. Tu leur avais promis 4 piastres; or, vois bien ceci (culottes): elles me coûtent 4 piastres, et je ne les ai pas tirées de ce que tu me dois pour ma terre. C'est le sucre que je prends à l'arbre dans ma petite île qui me les a données. Regarde moi, frère. Je suis un chef de cette terre ferme que mon père a cédée à la femme grand-chef - si mon père avait pu venir, lui-même t'aurait parlé. Je n'ai ~~que~~ plus honte d'étaler devant toi ma misère. Une seule chose m'étonne, c'est que la femme grand-chef vienne nous demander nos biens! est-elle donc pauvre? n'a-t-elle pas en abondance des trésors là bas dans le pays qu'on appelle Angleterre? et nous, qui lui avons abandonné notre propriété, que nous sommes malheureux! Frère,

connais ma pensée et celle de mes chefs : nous ne cédons point notre terre. S'il en est parmi nous quelques-uns d'un avis contraire, sache que leur parole est nulle : la majorité seule doit décider. Frère, si tu voulais me donner ton bien, j'accepterais ; mais si tu m'offrais le mien, je ne t'écouterais pas. Je m'arrête, car il est déjà tard. Quand la lumière reviendra, ce sera le jour de la prière, (Dimanche) ce jour là on ne s'occupe que des choses du Grand-être. Ton affaire ne pourra donc pas se terminer encore.

Sakiwinebi : Cet Assiginak, qui est assis là-bas, a parlé avec une fierté incroyable. Je le connais fort bien, et je sais son origine. C'est un esclave ! il a menti en disant : Je suis Otawa.

Les sauvages qui savaient tout, élevèrent tous la voix et dirent : tu as dit vrai. C'est un esclave !! Mais le fils d'Assiginak prenant la parole : Sakiwinebi, tu devrais respecter mon père. Oublies-tu qu'il voit déjà la fosse ? ta parole le couvre de honte.

Sakiwinebi : Pourquoi at-il parlé ainsi ? Peu s'en est fallut qu'il ne fut accablé de coups ! j'ai eu raison de le traiter comme il le méritait.

Le fils d'Assiginak : Du reste, ce n'est pas ce qu'a dit mon père qui se fera ; mais bien ce que tous les sauvages auront décidé.

La séance se termina bien avant dans la nuit du Samedi, et les sauvages racontent ainsi les évènements du lendemain : Le Dimanche matin plusieurs d'entre nous se rendirent à Wikwemikong pour la prière ; les autres chefs restèrent à Manitowaning. De toutes les parties de l'île des Otawas, les hommes y étaient accourus en foule, tous tenant fermes à leur terre. Mais voici ce qui arriva dans la nuit du Dimanche : Comme on ne pouvait avoir le consentement des chefs, on distribua à quelques-uns de l'eau-de-feu ; ils perdirent connaissance et cédèrent. Le jour venu, ils allèrent trouver Mijakkevangé, qui leur raconta que l'envoyé du grand-chef l'avait fait appeler et lui avait dit : Si vous m'obéissez, vous serez premier chef, considéré de tous les blancs et pour toujours heureux. Ils étaient en petit nombre, et s'étant entendus ils se séparèrent de nous. Nous n'avons appris tout cela qu'à notre retour de Wikwemikong. Or, peut-on trouver une conduite plus indigne ? enivrer des chefs ou leur promettre des honneurs pour arracher leur consentement ! et encore, quels sont ceux qui ont cédé ? Ils sont connus : ce sont des gens capables de tout, des libertins, des voleurs, des ambitieux, des hommes sans pitié pour leurs frères.

Cependant, quand nous tous, habitants de Wikwemikong, nous connûmes la défection de nos frères, Wakekijik, un de nos chefs, se leva et dit : Vous tous, hommes de Wikwemikong, répondez : tenez-vous à notre terre ? Voulez-vous la garder ? Que ceux qui persévèrent dans leur pensée, lèvent le bras et disent d'une voix forte : Oui, nous y tenons, nous la garderons. Oui ! etc. Wakekijik dit une seconde fois : est-ce bien votre pensée ? tenez-vous à votre terre ? Voulez-vous la garder ? Et tous répondirent d'une voix plus forte : Oui, nous l'affirmons. Wakekijik dit une troisième fois : Mes amis, n'allez pas vous décider légèrement ; votre résolution est-elle prise, arrêtée ? Et tous crièrent de toutes leurs forces : Oui, oui, nous voulons garder notre terre. Et pour mieux faire connaître notre pensée, nous ajoutâmes : peut-être en est-il parmi nous qui sont d'un avis contraire ; eh ! bien, il faut qu'ils se déclarent. Wakekijik prit encore la parole et dit : Allons, que ceux qui ne pensent pas comme nous, se montrent.

Pour toi, Tethoman, il y a longtemps qu'on te connaît. Tu n'en dis rien, bien qu'on te l'ait souvent demandé : Mais tu veux livrer notre île ! Si quelqu'un veut se mettre de son côté, qu'il aille là-bas auprès de lui." - Un seul se leva et se plaça à ses côtés. - "Que les hommes fidèles et fermes dans leur résolution se rangent autour de moi". Et tous l'entourèrent.

Il était midi passé, quand cette scène se terminait et le chef anglais entra. Ceux qui nous avaient abandonnés se trouvèrent là aussi. Mac Dougall se mit à la place de la parole, et nous dit : Habitants de Witkwemitkong, j'avais résolu de ne plus vous parler, mais puisque je vous vois réunis en si grand nombre, encore un mot : Voulez-vous accepter mes propositions ? j'ai apporté de l'argent, et je l'ai emprunté au grand chef lui-même ; je vous le donnerai si vous me livrez votre île. Que pensez-vous ? répondez.

Jatko : Mon frère, voilà la pensée de mes chefs ! Nos anciens ont parlé d'un oiseau parfaitement beau ; c'est avec sa plume que je veux caresser tes oreilles, afin que tu écoutes mes paroles. Certes, je suis heureux de te voir, car tu es d'un bel aspect, fort beau, et ton visage est parfaitement blanc comme aussi ton coeur est très-pur. Eh ! bien, écoute-moi. Jamais nous n'en voudrons à ceux qui te donnent notre terre ; nous les traiterons toujours comme nos frères. Mais pour nous, habitants de Witkwemitkong, notre résolution est prise : nous ne voulons pas céder. Plus tard, si ce que tu as promis aux autres chefs se réalise, s'ils sont heureux et payés fidèlement, nous examinerons si nous devons accepter tes propositions. Voilà ce que pensent mes chefs ici présents.

Alors se levèrent successivement les chefs infidèles ; c'était d'abord, Mijatwangé, Kijikobinesi, Bebaniessé, Itawikisis et Bemigewanessikang. Ils parlèrent ainsi à l'envoyé du grand chef : J'accepte tes propositions, et je cède ce que je possède. Puis ils marquèrent la partie de l'île qu'ils vendaient. Mais on n'aurait pas dû recevoir leurs noms ; car ils avaient tous leur réserve sur la terre-ferme, et non ici. Ils n'avaient pas le droit de livrer ce qui ne leur appartenait pas. C'est donc une grave faute et une chose indigne d'avoir accepté un bien qui n'était pas à ceux qui le donnaient. - Itawashkash, Wakaosi et Débassigué parlèrent à leur tour, et cédèrent leurs biens ; ensuite ils demandèrent qu'on laissât aux hommes de Witkwemitkong les propriétés qu'ils possédaient. Ils nous prièrent de les regarder toujours comme des amis : Ce ne serait pas bien, ajoutèrent-ils, si vous agissiez autrement ; car la robe-noire nous a recommandé de nous aimer toujours. - Puis vint le tour de Tethoman ; il céda comme les autres ; mais on n'aurait pas dû l'écouter. Depuis trois ans il n'était plus chef ; sa cession était par le fait même, nulle.

Quand tous les chefs cessionnaires eurent parlé, Mac Dougall se leva : Mes frères Indiens, je suis content de voir que vous vous aimez comme des frères. Pour vous qui venez de Witkwemitkong, vous aurez ce que vous désirez ; vous resterez propriétaires de votre terre depuis le milieu de la baie Manitouaning jusqu'à celle d'Atchitamaiganing à l'entrée du lac. J'ajoute cependant une chose que je vous prie de remarquer : Comme on vous laisse plus qu'il ne faut, vous recevrez ceux qui viendront à vous et qui n'auront pas de terre - Quand à ceux qui ont accepté mes propositions, je les en remercie. Qu'ils sachent que je serai fidèle à mes promesses. Si jusqu'ici vous n'avez pas reçu l'argent qui vous revenait de la cession de la terre-ferme, c'est

que le Gouvernement n'en a pas retiré les avantages espérés; mais cette fois, vous toucherez chaque année ce qui vous sera dû. Combien? peut-être une piastre, peut-être deux, peut-être trois. Demain à 10 h. vous vous rendrez chez le surintendant; là, on prendra vos noms, et on vous distribuera l'argent que j'ai apporté. — Ainsi finit la séance. Le lendemain, les chefs cessionnaires se rendirent chez le surintendant. Hélas! quel fut leur désappointement! On leur avait beaucoup promis, et ils croyaient avoir beaucoup; chacun ne reçut qu'une piastre. Le chagrin les prit et ils se mirent à pleurer.

Voilà, grand-chef, comment les choses se sont passées! tu le vois: ce n'est pas un traité qui a été conclu; mais on nous a pris notre petite île. Et les sauvages terminent leur relation par une nouvelle protestation contre les faits illégalement accomplis. — Je vous fait juges de la légitimité de cette prise de possession de l'île Manitouline. Depuis ce jour, comme par le passé, on ne cesse de fatiguer, de menacer nos pauvres sauvages. Ainsi on obtient ce qu'on veut.

Voici un dernier trait assez singulier; vous y verrez de quels ménagements on use à leur égard. Wakekijik avait placé sur son quai une certaine quantité de bois; le surintendant s'en est emparé et l'a fait vendre. Wakekijik va trouver notre homme et réclame le produit de la vente. Celui-ci refuse, disant qu'il avait ordre du Gouverneur-général d'en agir ainsi. Le malheureux chef a porté plainte plus haut; mais sa plainte aura le sort de toutes les réclamations faites jusqu'à ce jour; elle tombera dans l'eau. — Je ne vous dis pas quelles seront les tristes conséquences de ce traité pour notre chère mission de Manitouline. Nous y reviendrons plus tard.

Chine — Mission du Kiang-nan.

Extrait d'une lettre du R. P. Lemaître à une bienfaitrice. Zikawei, 12 Juillet 1862.

Votre charité pour la Chine et pour ses Missionnaires est si grande, que je crains qu'elle ne vous impose de trop grandes privations: vous donnez déjà suffisamment pour l'éducation et l'entretien de trois jeunes gens au Collège, et vous parlez encore d'augmenter vos dons pour notre Mission. Comme je ne suis pas au courant de ce qui se passe dans votre commerce, et des bénédictions que Dieu répand sur vous et votre famille, je ne puis tracer des bornes à votre générosité. Je sais que Dieu ne veut pas que nous fassions des imprudences; mais nous savons aussi qu'il ne se laisse point vaincre en générosité. Ainsi, j'ai connu en Chine une vénérable Dame dont l'histoire m'a beaucoup édifié. Elle resta veuve vers l'âge de 30 ans, ayant cinq fils à élever, et pour toute fortune une petite barque de pêcheurs et beaucoup de dettes. Elle mit sa confiance en Dieu seul, et pourtant travailla à la pêche comme si tout avait dépendu de ses efforts: elle forma ses fils au travail et surtout à la vertu: tout en payant ses dettes elle trouvait moyen de faire des aumônes et de soulager les malheureux. On comprenait à peine comment une pauvre veuve pouvait suffire aux besoins de sa famille, et pourtant l'on voyait la mère et les fils tout occupés à faire du bien autour d'eux. — Par le travail, la bonne conduite et la générosité à l'égard des pauvres, ces cinq jeunes gens réussirent si bien qu'ils purent changer leur petite barque de pêcheur contre un navire, puis acheter d'autres navires, et faire à leur compte le

grand commerce avec le Nord de la Chine. Un jour j'allai visiter cette famille, à 12 lieues de Chang-hai : la mère nous reçut admirablement, nous présenta ses cinq fils avec leurs femmes et tous ses petits-enfants : je n'avais pas encore vu de famille qui me parut plus belle et plus heureuse. Voici, me dit la mère, deux de mes petits-fils qui demandent à entrer de suite au collège de St. Ignace ; pour plustard, je vous demande d'autres places : j'ai déjà 17 petits-fils, sans compter 15 petites-filles. — La famille a dû se réfugier à Chang-hai devant les ravages de la révolution ; ses pertes considérables n'empêchent pas des aumônes abondantes, et Dieu la soutient toujours dans un état florissant. La bonne mère s'est dernièrement endormie dans le Seigneur, laissant un bel héritage, surtout de vertus et de bonnes œuvres à ses cinq fils, à 22 petits-fils et 15 petites-filles. — Un des petits-fils, âgé de 17 ans, étudiait cette année au collège, voyant nos Pères et frères qui allaient pendant la famine et l'épidémie, secourir les pauvres et soigner les cholériques, demanda avec instance de les accompagner pour instruire les payens et les préparer au baptême. Le cher enfant s'est livré avec ardeur à ce ministère de dévoument, et ses parents, loin de s'y opposer, lui envoyaient des aumônes à distribuer. Cependant il s'est tellement fatigué qu'il en est tombé dangereusement malade. Sa famille le soigne avec une certaine fierté d'avoir un demi-martyr de la charité, et l'enfant n'attend qu'à pouvoir sortir de sa chambre pour retourner à ses pauvres dans leurs misérables réduits. — Je ne veux donc point, Madame, blâmer votre générosité ; pourtant je n'accepterais une augmentation de vos dons, qu'autant que votre Confesseur ou Directeur n'y verrait aucun inconvénient pour votre famille et votre personne. Quant à l'application de vos dons, je crois que continuer votre œuvre de l'éducation des petits Chinois, sera agréable à Dieu et utile aux âmes.

Extrait d'une lettre du P. Launay au P. Colombier. Chang-hai, 14 Décembre 1862.

J'ai eu le bonheur de rencontrer à Tien-tsin, dans la Résidence des PP. Lazaristes plusieurs Missionnaires, entr'autres Mgr du Chantong, Mgr Thomine et M. Simiand, ancien grand-vicaire de Mgr Anouilh, et c'est de leur bouche que j'ai recueilli sur les missions de Chine différents détails qui sans doute vous intéresseront.

Commençons par Péking. Cette ville possède plusieurs monuments qui rappellent le souvenir de nos anciens Pères. D'abord le Nantan (église du midi) devenu la cathédrale de Mgr Mouly ; on le répare actuellement ; c'est un modèle d'architecture. Il a environ 150 pieds chinois de longueur, 70 à 80 de largeur et 50 à 60 de hauteur (le pied Chinois du Nord est de 0,32). Cette église appartenait autrefois aux Jésuites portugais. Un autre monument, le Pétan (église du N.) est occupé aujourd'hui par Mgr Mouly et ses séminaristes. Là se trouve encore la bibliothèque de nos anciens Pères français ; elle est composée d'environ 5,000 volumes ; la plupart traitent des sciences physiques et mathématiques ; les ouvrages de théologie sont moins nombreux. Cette bibliothèque, conservée par les Russes, a été rendue lors de la dernière guerre, aux Lazaristes. Le Pétan possédait aussi une bibliothèque chinoise ; mais dans un moment difficile, Mgr Pérès jugea à propos de cacher ces ~~livres~~ ; on les renferma dans des vases de terre ; mais plus tard quand on voulut en retirer les précieux volumes, on ne retrouva plus que de la poussière. On a fait dans cette circonstance une perte irréparable. Beaucoup d'ouvrages de nos anciens Pères ne

se retrouveront plus ailleurs. — A propos de livres et de bibliothèques, on dit que Rodriguez a été traduit en Chinois et qu'il est entre les mains d'une famille chrétienne du Chang-tong. J'espère que nous pourrons nous en procurer une copie. Ce serait une bonne fortune pour nos chrétiens fervents et nos novices Chinois coadjuteurs. Je ne vous parle pas de la Bible chinoise, avec commentaires à la portée de ceux qui n'ont pas fait de fortes études chinoises. Cette Bible est..... à Pékin, et bientôt nous en aurons je pense plusieurs exemplaires.

A Pékin, on n'aime pas les Européens. Vers la fin d'Août dernier une conspiration a été ourdie contre le prince Koun, régent de l'Empire et tous les Européens qui se trouvaient alors dans la Capitale. Mais le complot fut découvert: le jour où il devait éclater, on invita le personnel de l'ambassade française à se tenir renfermé; les principaux conjurés ont probablement été arrêtés et punis; du reste, on a étouffé l'affaire autant que l'on a pu et fort peu de chose a transpiré. Le régent de l'Empire, Koun-tsin-Wan semble toujours favoriser les Européens; il est, si l'on peut ainsi parler, le représentant du progrès dans la capitale du Céleste-Empire. Mais le parti qu'il dirige est encore bien faible, et l'on compte toujours un grand nombre de ces vieux Chinois qui veulent obstinément fermer la porte de leur patrie à la civilisation européenne. Leurs préjugés tiendront encore longtemps; car ils ont pour eux l'orgueil Chinois qui est bien difficile à déraciner. Cependant les arts et les sciences parviendront, je pense, à s'introduire à Pékin et dans les autres villes de la chine. Déjà, dans la cité impériale, la photographie a tenté de reproduire les traits de nos chinois; mais son premier essai n'a pas été heureux et il s'en est peu fallut qu'il ne la fit proscrire à jamais. Voici l'histoire:

Le prince Koun ayant entendu parler de photographie, voulut en vrai partisan du progrès des arts, se faire photographier; il s'adressa à cet effet à un Anglais; mais il ne trouva pas dans les talents de ce dernier la juste récompence de son dévoûment à la cause des arts européens; le portrait avait une teinte d'un noir foncé qui ne flatta nullement le régent du Céleste Empire. M. Kleczkowski chargé des affaires de France à Pékin avait appris la mésaventure; un jour qu'il recevait la visite de Koun-tsin-Wan, il lui dit: Il parait, prince, que vous vous êtes fait photographier — C'est vrai, répondit le régent, mais la photographie m'a representé tout noir, et pendant qu'il disait ces mots, l'expression de son visage trahissait malgré lui le profond déplaisir qu'il éprouvait. — Prince, repartit M. Kleczkowski, vous vous êtes sans doute adressé à un Anglais? — et sur la réponse affirmative de Koun-tsin-Wan — Je ne m'étonne plus, continua le chargé d'affaires; mais nous avons ici un français, un Missionnaire catholique, beaucoup plus habile que les Anglais. Faites-vous photographier par lui et vous serez content. Le prince goûta le conseil. M. Smorenburg, Supérieur des Lazaristes à Pékin, a prit son portrait; mais je ne sais s'il a été assez heureux pour concilier à la photographie les faveurs de Koun-tsin-Wan.

Il y a actuellement à Pékin 8 sœurs de charité; elles bâtissent un vaste édifice pour leurs œuvres; nul doute qu'elles ne doivent faire beaucoup de bien.

Dans le Tché-ly Nord-Est, Vicariat apostolique de Mgr Anouilh, il y a un vrai mouvement vers la religion chrétienne. On compte plus de 6,000 catéchumènes dans ce pays qui

n'a qu'un nombre de chrétiens fort restreint. On dit que le secrétaire du vice-roi du Tché-ly étudie la religion. Il y a parmi les convertis beaucoup de Pé-lien-Kiao, les Pélien Kiao forment une espèce de société secrète dont vous avez sans doute déjà entendu parler. Les partisans de cette secte, qui ne sont pas initiés à ses derniers mystères semblent plus près du royaume des Cieux que les autres chinois de ces contrées. Quand ils connaissent la vérité, ils l'embrassent volontiers et la conservent avec constance. Mgr Anouilh habite maintenant à Tsau tin Fou la ville la plus importante de son vicariat, tout près d'une magnifique pagode, une des plus belles de l'empire. Son Boudha a près de 70 pieds de haut. Les démons irrités de voir Mgr dans leur voisinage auraient menacé leurs adorateurs de se retirer. C'est du moins ce que disent les payens de l'endroit.

Au Chang-si les Mandarins sont mal disposés à l'égard des chrétiens. Il s'était élevé dans ce pays entre les Missionnaires eux-mêmes des difficultés qui avaient nécessité l'envoi d'un Visiteur apostolique. Mgr du Chantong a été chargé de cette mission délicate et l'a menée à bonne fin; au moment de mon passage à Tien-tsin, Sa Grandeur était en route pour retourner dans son Vicariat, et elle devait s'établir à Tsi-nan-fou, capitale de la province. — Dernièrement dans le Chensi, les populations étaient en guerre avec le Gouvernement; je ne sais si le calme est rétabli. Mgr Ephise Chiais a été, ainsi que ses Séminaristes, forcé de quitter sa résidence. — Au Su-tchuen, le vice-roi persécutait, il y a peu de temps, les chrétiens et entravait l'action des Missionnaires. Comme vous le voyez, mon bien Cher Père, de grands obstacles s'opposent de différents côtés à l'établissement du royaume de Dieu dans la Chine. — Vous avez été informé des souffrances de Mgr Navarro dans le Hou-nan, du martyre de M. Niel dans le Chwe-tcheu, et de la conspiration des lettrés contre les Missionnaires du Kiang-si. C'est pour arranger ces différentes affaires que Mgr Navarro, MM. Millière et Vielmont et M. Anot missionnaire Lazariste et pro-Vicaire du Kiang-si se sont rendus à Péking. Je suis heureux de pouvoir vous apprendre que leurs démarches n'ont pas été sans succès: Réparation a été faite; les pertes seront remboursées et l'on croit que des Mandarins députés à cet effet par le Gouvernement Chinois reconduiront avec honneur dans leurs missions respectives les ministres du Seigneur.

Malheureusement, un pareil succès n'a pas couronné les efforts de Mgr Thomine Desmazure, Vicaire apostolique du Thibet. Renvoyé de ce royaume par le Gouvernement Thibétain, à l'instigation, si l'on en croit la rumeur publique, des hauts fonctionnaires Chinois, Monseigneur, malgré son grand âge et ses infirmités, s'est embarqué sur le Yang-se-Kiang, a traversé toute la Chine et est arrivé à Chang-hai dans les premiers jours du mois d'Août. Sa Grandeur s'est ensuite rendue à Péking pour y plaider sa cause auprès du chargé d'affaires de France. Mais la position était difficile. Le Thibet n'est que tributaire du Céleste-Empire; il est donc en dehors de la Chine proprement dite, et se gouverne par ses propres lois. Il fut répondu à Mgr que la légation française ne pouvait pas s'occuper officiellement du Thibet. Sa Grandeur s'éloigna de Péking accablée de tristesse. Il doit aller en Europe exposer sa situation au Vicaire de J.C., et recevoir ses ordres. Nous espérons qu'il reverra bientôt son Vicariat. Si le Thibet s'ouvrait à la prédication de l'Évangile,

A mon retour à Chang-hai, le 7 Décembre, j'ai retrouvé la mission en paix, [illegible]

a presque disparu. Mais, grand Dieu! c'est un spectacle navrant! Il y a des villages qui ont perdu plus de la moitié de leurs habitants. Le Tou-tong et le Tou-nè sont libres. La belle mission du P. Clavelin au Nord du *Kiang-Sou* est tout entière au pouvoir des rebelles. Nous comptons dans cette mission 20,000 chrétiens ou catéchumènes. – Que devons-nous penser de l'avenir de la Chine? Son salut ne viendra pas des Chinois abandonnés à eux-mêmes; mais plutôt des Chinois formés à l'Européenne et conduits au combat par des Européens. Ce qui le fait espérer, ce sont les succès qu'ils ont déjà obtenus. Malheureusement les Wardiens ont fait une perte irréparable dans la mort du général Ward. Son remplaçant, M. Bergevine, ancien élève de nos Pères à Stonyhurst, ne manque ni de courage ni de talents; mais il est loin de posséder les grandes qualités de l'ancien compagnon d'armes de Walker; actuellement, c'est M. Lebreton, enseigne de vaisseau, qui se signale le plus; il s'était déjà fait remarquer en 1860 à Chang-hai, lors de l'attaque de cette ville par les rebelles. Ce jeune Français, engagé depuis quelque temps au service du Céleste-Empire, a formé une milice chinoise avec laquelle il obtint de beaux succès dans le *Tché-Kiang*. Nommé par le Gouvernement Généralissime des troupes dans cette province, il a dernièrement, avec quelques milliers de soldats, enlevé une 12e de camps très-bien fortifiés et défendus par plus de 50,000 rebelles. Le journal de Chang-hai donne lui-même ces détails; chose étrange! il comble d'éloges le Généralissime. Ce point est à remarquer, car il est très-sobre de louanges en tout ce qui touche à la France. M. Lebreton compte réunir autour de lui 10,000 Chinois; alors il attaquera la grande ville de *Han-tcheu*; puis, dit-on, il marchera sur Nankin. Plusieurs officiers Anglais des armées de terre et de mer ont obtenu l'autorisation de prendre du service parmi les troupes chinoises: ce fait est inouï dans les fastes de nos alliés. –

Mission du Pé-tché-ly. – *Lettre du P. Leboucq à M. Bourgois, Commandant de Vaisseau. – Tcham-Kia-tchuang, le 11 Septembre 1862.*

Il y a deux mois et demi environ, je vous écrivais à Chang-hai, croyant que vous y étiez encore: le P. Desjacques, notre Procureur, me retourna la lettre en me disant que vous étiez parti pour la France, à bord de la *Forte*. Depuis, j'ai appris par M. Butel, qui a bien voulu nous continuer l'affectueuse bienveillance que le Commandant Bourgois nous avait témoignée, que vous pouviez espérer d'être en France, en Septembre; peut-être, au moment où je vous écris ces lignes, êtes-vous déjà sur le sol de la Patrie. Nous avons tous ici prié l'Etoile des mers de vous conduire sain et sauf jusqu'au port qu'il vous était si bien permis de désirer et de revoir, après les 18 mois ou 2 ans passés au fort de *Ta-Kou*, et nous nous sommes souvent dit: "Oui, ce brave Commandant arrivera sain et sauf, la divine Providence ne permettra pas qu'il lui arrive malheur."

Je vous avais promis, Commandant, de vous écrire de temps en temps après votre retour en France, pour vous donner les nouvelles ou de nos épreuves ou de nos succès. J'y serai fidèle jusqu'aux derniers jours de ma vie, et ce ne sera jamais, je vous l'assure, un sacrifice pour moi: je serai trop heureux si vous voulez bien lire mes lettres et de loin en loin me dire que vous les avez reçues.

Peu de temps après votre départ de *Ta-Kou*, le choléra, venant du midi, arrivait d'abord

au village Chinois et bientôt aux forts Anglais et Français; dans l'espace de huit jours, une vingtaine de Zéphyrs furent atteints du fléau, et 7 d'entr'eux y succombèrent. Vers la même époque, deux matelots, en tirant les deux grosses pièces du Cavalier-Sud, et cela, je crois, en l'honneur de l'anniversaire du couronnement de Sa Majesté, la reine d'Angleterre, trouvaient aussi une mort bien déplorable - Vous aurez certainement été informé de ces évènements, aussi n'entrerai-je pas dans le détail.

Après avoir porté ses ravages à Tien-tsin et dans le Nord du Tchè-li, le choléra est arrivé ici. 150 de mes chrétiens ont succombé; je dis de mes chrétiens; car mon District n'est que la 3e partie du Vicariat. Le bon Dieu nous a frappés nous-mêmes, et vous savez comment? hélas! nous avons perdu bien des frères! La Providence nous montre ainsi que pour la propagation de l'Evangile, elle n'a pas besoin de nous. - Les Missionnaires meurent, et cependant les conversions s'opèrent. Cette année, dans mon seul District, j'ai préparé, instruit et baptisé 172 payens adultes, et mes chrétiens ont baptisé 1400 enfants moribonds; presque tous sont allés au Ciel. De plus, j'ai inscrit plus de 400 payens au nombre des catéchumènes.

Avez-vous su, Commandant, le résultat définitif de vos efforts unis à ceux de M. Trèves! (+) le fameux décret impérial que nous désirions tant, et que vous, ami et protecteur des Missionnaires, désiriez autant que nous, a enfin paru - Il a été imprimé sur papier jaune et entouré de ces dragons impériaux qui font ou doivent faire peur à tous les sujets de Sa Majesté le Fils du Ciel. Ce décret est un grand aveu d'impuissance et de crainte de la part du Gouvernement Chinois. Car, assurément, ce n'est pas par affection pour nos représentants et moins encore pour nous, qu'on a consenti à le faire paraître. Maintenant quels en sont les résultats? Il n'a pas été envoyé aux Mandarins, par conséquent personne à peu près le connaît. Vous savez toute la fourberie et les ruses perfides du Chinois. Les représentants de l'autorité chinoise doivent être plus que tout autre habitant du Céleste-Empire, capables de se servir de ces deux armes contre ceux qui les ont battus loyalement et dont ils craignent toujours les canons et les carabines. C'est là un devoir auquel ils ne manquent pas, et tous les jours, dans tous les Vicariats de la Chine, les vexations de la part des payens et des petits Mandarins ne manquent pas; il est vrai que ces vexations ne sont pas officielles: mais à voir l'approbation tacite des autorités, nous pouvons bien croire qu'elles n'ont rien qui soit réprouvé par les Mandarins. Cependant, jusqu'à présent, les choses, au moins dans ce pays, vont assez bien. Nous ne pouvons et ne devons pas nous attendre à une paix complète, autrement la foi de nos chrétiens serait peut-être moins solide. Le Missionnaire aussi pourrait oublier ce qu'il a été autrefois et ce qu'il doit être en Chine. Les autorités françaises nous veulent protéger dans les circonstances difficiles et graves s'il s'en présente. C'est beaucoup, c'est ce que,

(+) Quelque favorable que fut le dernier décret en faveur des chrétiens, les lois anciennes, contraires à la religion, n'étaient pas abolies. L'exécution seule en était suspendue, et d'un jour à l'autre elles pouvaient être remises en vigueur. M. Trèves, lieutenant de vaisseau, vit avec peine cet état de choses, et, avec l'agrément de M. le Commandant, il résolut de faire briser les planches qui les contenaient. L'entreprise souffrait des difficultés; mais son zèle pour la foi ne recula devant aucun obstacle. Après bien des démarches, il obtint qu'il ne serait plus fait mention dans le nouveau code chinois des lois portées à diverses époques contre le Christianisme.

bien longtemps nous avons désiré. Pour le détail de notre existence, nos œuvres journalières etc., nous aurons toujours beaucoup d'obstacles à vaincre, des tracasseries et des humiliations à subir; mais nous avons deux armes qui peuvent en triompher, la prudence et la patience.

Lorsque vous étiez aux fois de Ta-Hou, nous eûmes plusieurs fois la visite des Tei-lien-Hiao, brigands qui avaient pendant ces deux dernières années, désolé et ravagé la province du Chang-tong; ils sont maintenant plus au midi, on les dit même passés au Hô-nan. Nous sommes donc délivrés de leurs brigandages; mais d'autres voleurs qui, eux aussi commencent à mériter le nom de brigands, nous menacent pour cet hiver. Ils ont déjà fait par ici quelques sorties désastreuses pour la bourse de Procureur. Il y a un mois à peine, un de nos Pères, le P. Octave, nouveau venu en Chine, partait pour le district de Kuam-ping-fou éloigné de celui-ci de 4 lieues environ; il avait dans son sac de voyage près de 2,000 francs appartenant, en grande partie à l'Œuvre de la Ste Enfance. Il n'était qu'à deux lieues de notre Résidence, lorsque 12 cavaliers bien armés entourent sa voiture et le somment de descendre, en lui mettant la lance sur la poitrine; il crut prudent d'obéir. Ses habits, son argent, tout en un instant disparut avec les voleurs. — Près d'une grosse bourgade de mon district appelée Mao-tcheu, tantôt ils vont à cheval, tantôt ils se font simples paysans, portant sur l'épaule la bêche, ou d'autres instruments aratoires, et alors ils sont [illegible] ou petits voleurs. Il y a 15 jours à peine, pendant que je faisais mission dans la contrée qu'ils habitent maintenant, j'apprenais qu'une trentaine d'entre eux, portant l'uniforme des militaires impériaux, et tous ayant le bouton de Mandarin militaire, avaient livré en plein jour, [illegible] au village de Ul-ché-li-pou. Le petit Mandarin qui avait été envoyé là quelques jours auparavant pour protéger ce village, n'eut rien de plus pressé que de prendre la fuite avec ses vaillants satellites. Depuis, personne ne s'est mis à la poursuite des voleurs. Ils voyagent au Nord, au Midi, sur la route impériale, ou sur les petits chemins de traverse; tout le monde, civils et militaires, les respectent. Leur point de ralliement ne se trouve qu'à 12 ly de la ville de Tien-Hieou; le Mandarin le sait, et n'ose rien dire ni faire. Dans le village de Tchao-Kia-[illegible], où je faisais mission il y a 8 jours, 3 bœufs ont été volés durant une nuit, sans qu'on s'en soit aperçu. Deux jours après, le chef des voleurs fait savoir aux propriétaires qu'il tient les 3 bœufs à leur disposition, moyennant une somme de 10,000 grandes sapèques pour chaque animal; or, chacun de ces bœufs ne vaut que 12,000 sapèques. On a versé l'argent et les bœufs ont été rendus. — Mais alors, que font les autorités Chinoises pour arrêter ou prévenir ces brigandages?.... Voici ce que plusieurs Mandarins viennent de décider, et commencent à réaliser: Des deux côtés de la grande route impériale, de nombreux ouvriers sont occupés à creuser un fossé qui doit arrêter les voleurs, et les empêcher, lorsqu'ils viendront à cheval, de dévaliser les voyageurs. Mais alors, au lieu de venir de l'Est ou de l'Ouest, ils partiront du Midi et suivront la grande route pour aller à la poursuite ou à la rencontre des voyageurs. C'est déjà ce qu'ils font. D'ailleurs, il est bon de vous dire, ce qu'est ce fossé qui doit nous protéger. D'abord la grande route est traversée par de petits chemins conduisant d'un village à un autre. Là, à des intervalles très-rapprochés, il ne peut y avoir de fossé, et personne ne songe à y mettre des

barrières. De plus, ce fameux fossé n'est partout qu'une petite rigole de 35 ou 40 centimètres de largeur, sur 20 ou 25 de profondeur !! Voilà ce que des hommes qui devraient être des hommes sérieux, préparent, au nom du Gouvernement, pour protéger les peuples !! Ces faits qui pour d'autres seraient incroyables, ne le seront pas pour vous, qui avez vu les Chinois et leurs Mandarins.

Ici, il n'est plus question des rebelles comme il en était question lorsque vous étiez Commandant Supérieur des forts de Ta-Kou. Cependant, bien que personne n'en parle, et que le peuple se croit en sûreté, il ne serait pas étonnant que las de leurs revers au Kiang-nan, ces trop fameux Zamnos, se missent en campagne pour le Nord. On nous écrit de Chang-hai, qu'ils se sont tous retirés à Nankin, où ils ont tué en un seul jour plus de 15,000 impériaux, qui avaient fait semblant de vouloir assiéger la ville. Les voilà donc se rapprochant de nous.

En Europe, on se fait une idée bien peu juste de ce qui se passe en Chine : ainsi, hier je lisais dans un journal nouvellement arrivé de France, que "les troupes impériales avaient reçu ordre de saluer militairement les Evêques qu'ils rencontreraient, soit à l'intérieur de la Chine, soit dans les villes du littoral". - Un autre journal annonce qu'à Pékin, "le jeune Tum-Che, (l'Empr.) étudie la langue Européenne.- Un savant Missionnaire lui donne des leçons de langue française". D'où peuvent venir de pareilles nouvelles, qui a pu les semer ?- Il est étonnant, que les Européens qui sont en Chine puissent donner de pareils renseignements sur les dispositions du Gouvernemt. à l'égard des Européens.- Vous savez, Commandant, ce qu'il peut y avoir de vrai dans toutes ces nouvelles inventées à plaisir.

Mais pardon si je m'oublie jusqu'à vous écrire si longuement, et des choses qui malheureusement sont assez peu intéressantes : mais je sais à qui j'écris, je connais votre foi, et aussi votre dévoûment aux Missionnaires de la Chine. Les services éminents que vous leur avez rendus, et surtout, ceux que vous auriez voulu leur rendre ont laissé votre souvenir bien vivant parmi nous et aussi ont dû vous faire aimer davantage encore, s'il était possible, cette vigne si éloignée et si pauvre, à laquelle vous avez vous-même voulu travailler. Oui, honneur à nos compatriotes, qui depuis 3 ans, chacun dans sa sphère, ont tant travaillé et travaillent encore à nous rendre plus doux, plus fécond et plus facile, notre ministère sur cette terre du paganisme.- Les associés de la propagation de la Foi viennent à notre secours par leurs aumônes et leurs prières : Vous, Messieurs, vous êtes venus et venez encore à notre secours par des fatigues volontaires, et aussi par des aumônes pécuniaires !... Que d'officiers, et même de simples soldats, non contents d'avoir combattu et versé leur sang pour la religion, en Chine, n'ont pas voulu la quitter sans délier les cordons de leur bourse pour témoigner une dernière fois, avant le départ, de leur foi et de leur dévoûment à cette Foi que nous prêchons.- Les feuilles publiques, les Annales de l'histoire n'ont point enregistré ces faits si honorables pour notre Patrie : mais Dieu les connaît, ils sont inscrits sur le livre de Vie. Nous aussi, Commandant, nous les connaissons ; et le souvenir en sera toujours gravé profondément au fond de nos Cœurs !

P. S. — Puis-je laisser partir cette lettre du R. P. Lebouccq sans vous dire que je partage

les sentiments de respect et de bon souvenir qu'il vous témoigne. Oui, Commandant, quoique je ne vous aie pas connu personnellement, je vous connais assez pour ne jamais oublier les relations que vous avez bien voulu entretenir avec nous pendant votre séjour à Ta-Kou.

Puissions-nous vous revoir un jour en Chine!... En attendant, veuillez me croire toujours votre tout dévoué. ✝. A. Languillat S.J. Év. de Sergiopolis, Vic. Ap. du Tchéli-Sud-Est.

Extrait d'une lettre du P. D'argy à sa famille – Août 1862.

On parle toujours de la formation d'une république indépendante (Anglaise, je crois) à Chang-hai. Nous laissons faire. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de traiter les questions politiques; mais je crois que si la France laissait ce pays à son malheureux sort, elle aurait beaucoup à se repentir d'avoir laissé son alliée en profiter. L'embarras aujourd'hui est de savoir qui sera notre maître, et à cause de cela nous restons dans le statu quo. Le commerce de Chang-hai va toujours en augmentant et le mouvement des navires est si considérable, que le magnifique fleuve du Wam-pou semble ne devoir bientôt suffire pour les contenir. Les Anglais achètent tous les jours d'énormes terrains sur les bords du fleuve, même à une assez grande distance de la ville, ce qui montre un plan arrêté et des vues ultérieures.

Quittons les nouvelles politiques et passons à quelque chose de plus édifiant: Le Missionnaire donnait dans une chrétienté les exercices de la retraite, lorsqu'un jour pendant la messe du Père, on vit entrer dans l'humble grange qui servait d'église, un personnage inconnu de tous. Ses vêtements semblaient indiquer un Mandarin. Les chrétiens se regardent avec étonnement; seraient-ils trahis? cette visite serait-elle le signal d'une persécution? Cependant le souvenir des efforts tentés par la France et l'Angleterre pour chasser les rebelles du pays, rassure un peu nos néophytes qui continuent leurs prières avec moins de crainte, et peut-être même avec plus de ferveur encore. Bientôt la surprise augmente, le nouveau venu s'est agenouillé sur la terre nue. L'Administrateur de la chrétienté, brave paysan Tsom-minois s'approche alors de l'étranger pour lui offrir quelques tresses de roseau, arrangées en forme de petit coussin, et tout ce que la politesse chrétienne permet aux Chinois de faire en pareille circonstance, fut prodigué à ce nouvel hôte. On remarqua alors près de lui un brave forgeron baptisé depuis peu et dont la demeure était à quelque distance de la chrétienté: c'était lui qui avait introduit l'étranger. Voici ce qui nous fut raconté plus tard. Lors des courses incessantes des rebelles, le Mandarin avait été chassé de sa province. Il s'était enfui avec sa vieille mère, sa femme, ses enfants et quelques autres membres de sa famille, sans avoir le temps de rien emporter de ses biens. Dénués de toutes ressources, ces proscrits vinrent à passer devant la forge du nouveau chrétien, située en un lieu épargné par le fléau de la rébellion. Tout trahissait la fatigue et les souffrances des pauvres exilés. La foi éveille la charité du brave artisan; il s'approche, leur offre un asile et les invite à se fixer dans sa maison. Ils acceptent avec reconnaissance. Le forgeron cherche alors à consoler le Mandarin: Vous avez tout perdu, lui dit-il, et vous ne sauriez commencer aujourd'hui à travailler de vos mains comme nous autres: et pourtant je suis trop pauvre, hélas!

pour nourrir votre famille. Mais du moins je puis vous procurer un grand bonheur, c'est de vous faire connaître la religion du Seigneur du Ciel! Et voilà aussitôt notre néophyte qui quitte le marteau pour manier les arguments en faveur du Christianisme. Mais une grande difficulté enchaînait son éloquence; c'était la différence d'idiôme, assez grande pour l'empêcher souvent de se faire comprendre. Cependant tous les jours cet obstacle allait s'affaiblissant, et les gestes suppléaient à ce que les paroles ne pouvaient exprimer. Le lettré écoutait avec attention les leçons de l'artisan, et il était grandement surpris de voir sur les lèvres d'un homme du peuple une doctrine aussi merveilleuse. Des difficultés pourtant se présentaient à son esprit: un Dieu incarné, vivant dans la pauvreté et la souffrance, mourant pour le salut des hommes, révoltait quelque peu cette âme encore payenne: une telle humiliation pouvait-elle convenir à la divinité? Lorsque le forgeron était à bout d'arguments, il le renvoyait à la parole du maître: "Je ne suis qu'un ignorant, lui disait-il, il n'est pas étonnant que je ne puisse répondre à tout, mais la faute n'en est pas à ma religion. Si vous parliez au Père Spirituel, il résoudrait facilement toutes vos difficultés; peut-être même pourrait-il vous tirer d'affaire au temporel, car nos Pères protègent les chrétiens de toutes manières". – L'argument du temporel pouvait bien avoir son poids dans la balance des déterminations. La Providence agit souvent de la sorte, elle se sert des moyens humains pour conduire l'homme au salut. Quoiqu'il en soit, on convint d'aller à la chrétienté voisine où le Père devait venir passer la fête de St. Joseph, le grand Patron de la Chine, et voilà ce qui avait amené le Mandarin dans nos rangs.

Après la messe il alla trouver le Père avec les autres chrétiens et se présenta en faisant le salut trois fois. Puis la conversation commença tant bien que mal, à cause de la différence d'idiôme. Il fut convenu que le Mandarin suivrait les exercices de la retraite, et on lui donna quelques-uns des livres chrétiens écrits dans le style le plus simple, tels que le Hiao-iao, Yü-len, le catéchisme, le Tié-tsü Zé-qui etc. Ces ouvrages, le 1er et le 3e surtout, ont d'ailleurs un vrai mérite, même au point de vue purement littéraire, car ils ont été jugés dignes de figurer dans la liste officielle des livres de la bibliothèque particulière des Empereurs, honneur qui n'est accordé en Chine qu'à un très-petit nombre d'ouvrages tout-à-fait remarquables. – Un jour, le Père avait fait une instruction sur le péché et le repentir de St. Pierre; le Mandarin qui commençait à s'habituer à la différence de langage, en fut touché jusqu'à répandre des larmes intarissables. Une autre fois, on faisait la méditation sur le Pater: "Que cela est beau! disait-il; oh! si l'on comprenait cette prière!" et il cherchait en vain dans son esprit des objections qu'il ne trouvait plus.

Comme sa vieille mère lui reprochait d'abandonner la religion de ses ancêtres; il l'obligeait d'assister aux instructions afin qu'elle reconnut la vérité de la doctrine qu'il embrassait. – Quelques jours après, il s'établit dans un village où le Père résidait ordinairement, car, disait-il, il voulait avoir le plaisir de s'entretenir plus souvent avec lui. Il s'est fait baptiser avec sa femme et ses enfants; puis le Père lui a confié un certain nombre d'enfants à instruire; ce qui lui fournit quelques sapèques pour sa nourriture, de sorte qu'aujourd'hui il est plus heureux qu'il ne l'avait jamais été dans le temps de sa prospérité. – Voilà une de ces mille et une histoires qui se présentent ici presque tous les jours.

[illegible] de Laval

Octobre 1863

[illegible]

Allemagne. — [illegible]

[illegible] du Pape [illegible] comme il dit, [illegible] par un Salut avec exposition [illegible] nombreux parmi les catholiques [illegible]

En Bavière la seule ville [illegible] toutes les villes [illegible] quelque âme bien pieuse, [illegible] bon Dieu et toutes les villes qui [illegible]

Mounster 25 D^re 62. — [illegible] ans, et malgré [illegible] les commen=

commencements ont été pauvres et pénibles. Maintenant c'est la maison la plus nombreuse de la province. Elle renferme 125 à 130 personnes, entre autres les 20 tertiaires, 20 novices scolastiques et 30 juniors. Aujourd'hui même s'est faite la clôture d'une petite retraite de 4 jours donnée par notre professeur d'humanités à une 60ne de jeunes étudiants, soit de l'académie, soit du gymnase de Munster. Tous ces jeunes gens passaient la journée à la résidence et suivaient un règlement sévère sous la garde de deux scolastiques chargés de leur faire la lecture et de leur procurer tout ce dont ils avaient besoin; les récréations étaient passées en silence. Le soir, la plupart rentraient chez eux. Le même Père dirige en ville une congrégation de 200 étudiants, laquelle vient de s'augmenter de plus de 70 approbanistes. Les Congrégations semblent être l'œuvre spéciale de cette province. Vous savez qu'il y en a une à Aix-la-Chapelle composée de plusieurs milliers de membres, jeunes et vieux. A Cologne, il y a 3 congrégations d'hommes dont l'une compte de 14 à 1500 associés.

Autriche. *Pensionnat de Kalksburg, 29 Juillet 1863.* – Le succès des examens de la fin de cette année scolaire a dépassé toutes nos espérances; six élèves s'y étaient préparés; c'était les premiers que nous présentions ici, et l'avenir du collège dépendait en grande partie de la réussite, d'autant plus que des bruits malveillants répandus dans Vienne disaient partout que nos élèves ne pouvaient manquer d'éprouver un échec. Mais le Ciel que nous avions invoqué, se déclara pour nous; sur ces six cinq furent reçus, et l'un d'eux avec la mention très-bien; aussi les examinateurs ont-ils complimenté le R. P. Recteur, en particulier sur la bonne tenue de nos élèves et le ton aisé et naturel avec lequel ils répondaient. – A la distribution des prix qui termina l'année, tout se passa d'abord comme à l'ordinaire: discours, musique, etc... A la fin, comme on allait se séparer, un élève, celui-là même qui avait obtenu la mention, monta sur l'estrade, au grand étonnement de tous, et au nom de ceux de ses condisciples qui ne devaient plus revenir, prononça un discours de remerciment et d'adieu aux Pères: ses paroles émurent vivement l'assemblée et firent même couler des larmes chez bien des parents.

Nous avons eu une conversion à Vienne le jour de la Pentecôte: le Duc de Gramont avait désiré qu'un de nos Pères préparât ses enfants à la 1ère Communion. Le Père profita de cette occasion pour gagner l'âme de la Duchesse, protestante anglaise; la grâce a triomphé et elle fit son abjuration le jour même de la 1ère Communion de ses enfants.

Irlande. *Galway, 1er Décembre 1862.* – L'Irlande a été érigée en Province le 8 Xbre 1860. Jusqu'alors, même dans l'ancienne Cie, elle n'avait été que Mission ou Vice-Province. Il faut espérer que par la grâce de Dieu l'œuvre de notre B. P. Ignace prendra de plus grands accroissements dans ce pays si longtemps éprouvé, si fermement catholique. Nous avons actuellement, outre les deux anciens pensionnats de Clongowes et de Tullabeg, tous deux situés à la campagne, les 3 externats de Dublin, de Limerick et de Galway, enfin la résidence de Dublin, la maison de retraite et le Noviciat aux environs de cette ville. Cette dernière maison s'est ouverte sous les plus heureux auspices. On s'y établissait il y a deux ans, précisément au moment où l'on chassait [illegible] de Naples. Notre Provincial s'est alors empressé d'inviter les novices exilés à venir chez nous, à se joindre aux jeunes Irlandais, et à former avec eux le 1er Noviciat de l'Irlande. La demande

a été bien accueillie, et les novices italiens sont venus nous édifier par le spectacle de tant de jeunes exilés pour leur attachement à leur vocation. Heureux d'avoir possédé ces confesseurs de la foi, nous en garderons longtemps le souvenir.

A Limerick l'externat répond parfaitement à nos désirs. Limerick est une assez grande ville, et bon nombre d'habitants nous envoient leurs enfants, non seulement de la ville, mais aussi de la campagne. Tout donne de belles espérances: aussi nous ne bornerons point nos efforts à l'enseignement, nous espérons être bientôt en état de bâtir une église, et Mgr. l'évêque a déjà approuvé ce dessein. — A Galway, ville moins considérable que Limerick, nous n'avons pas un si grand nombre d'élèves, mais en revanche, nous possédons déjà une église tout nouvellement bâtie en pierres, avec vitraux et flèche, et qui fait honneur à l'architecte.

Un petit mot sur nos Missions. Ici les paroisses sont grandes, et le concours des fidèles est prodigieux. Nous ne sommes pas les seuls qui en donnons en Irlande. Les Lazaristes, les Rédemptoristes, les P. de l'ordre de la Charité en font également, mais toujours par bandes. Quant à la Compagnie, ce sont les P. des résidences de Dublin et de Galway qui sont réservés pour cette oeuvre. Chaque mission dure 3 semaines en commençant et en finissant un Dimanche. Chacun des 4 Dimanches est marqué par qq. cérémonie importante, comme la procession de la Ste Vierge, la Communion générale des enfants, etc.. Pendant la semaine, nos P. prêchent et entendent les confessions; ils sont aidés dans ce ministère par les curés et les vicaires du voisinage au nombre souvent de 12 ou 15. Les communions, comme on peut le croire, sont nombreuses; dix mille ne paraîtrait pas aux Missionnaires un chiffre bien élevé. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est la constance avec laquelle les grandes foules demeurent à jeûn dans l'espérance de pouvoir se confesser et communier ensuite. On est obligé de donner la Ste Communion dans l'après midi et jusque dans la soirée: on a même vu une pauvre fille attendre jusqu'à 9 h. du soir pour pouvoir s'approcher du saint tribunal, et recevoir ensuite la Ste Communion.

Amérique. Cayenne. — *Pénitencier de St Laurent du Maroni.* Les premiers commencements de St Laurent ne datent guère que de l'année 1857. Monsieur Mélinon, qui en fut comme le fondateur, comprit que pour réussir avec de semblables éléments, il fallait tout d'abord bâtir sur la pierre angulaire. Homme foncièrement chrétien, aux vues élevées, au coeur bon et généreux, d'une énergie de caractère peu commune, il entra franchement, par conviction et par devoir, dans l'idée première de la transportation: *Réhabiliter les condamnés par la religion*, relever la propriété et la famille. Sans se dessaisir de son autorité administrative, il donna toujours une large part à l'influence du Père dont il favorisa le zèle, et par l'exemple d'une vie ostensiblement chrétienne, et par le relief qu'il accorda toujours à son ministère. Cette oeuvre si belle de la transportation était enfin comprise comme la comprenaient les missionnaires eux-mêmes. St Laurent, ainsi fondé sous les auspices de la religion et de la charité, dans un but de réhabilitation chrétienne, devait bientôt avoir ce cachet, cette physionomie qui le distingue des autres pénitenciers. D'abord, n'y est point admis qui veut; on ne dirige sur ce point que les hommes qui se sont fait remarquer par une conduite régulière, soumise et religieuse. Admis à St Laurent, ils ont plus de liberté, une discipline

[illegible] de bons [illegible]

[illegible] construire [illegible] ! Quand [illegible] comme [illegible] sablon-[illegible] Elle [illegible] natu-[illegible] Celui de l'éta-[illegible] tout avec de [illegible] d'ébènes [illegible] le ci-[illegible] que dans [illegible] gouverne-[illegible] café, leur [illegible] fabuleux

modéré dans la dépense et sincèrement chrétien.

Un jour à St Laurent ressemble en quelque chose à une journée d'une maison religieuse. A cinq heures, les deux cloches de la paroisse s'ébranlent et appellent les hommes à la prière et au travail. Les hommes étant réunis, l'aumônier, debout devant eux, récite à haute voix la prière de l'Église à laquelle tous répondent. A six heures, commencent les travaux et se poursuivent jusqu'à dix. La cloche annonce également la fin des travaux. Chacun revient tranquillement à son petit logis et se repose jusqu'à deux heures. La plupart profitent de ce temps libre pour travailler encore et gagner quelques sous; d'autres en grand nombre, viennent trouver le Père, soit pour se procurer quelques bons livres de lectures, soit pour demander des conseils. A deux heures, le travail recommence pour durer jusqu'à cinq heures et demie. Depuis cinq heures et demie jusqu'à sept heures et demie, temps libre. Quand nous avons un exercice religieux le soir, il a lieu à six heures et demie. Quand il n'y en a pas, le Père se rend au camp à six heures vingt minutes et récite la prière du soir. A huit heures et demie, chacun doit dormir. Voilà la journée d'un condamné à St Laurent.

Voici son Dimanche : Dès le samedi, il peut s'y préparer. Les travaux sont suspendus depuis dix h: chacun s'occupe alors de la propreté et du lavage de son linge. Ceux que ces soins n'absorbent pas entièrement peuvent travailler et gagner quelque argent. Le Dimanche, une première messe se dit à l'hôpital à cinq h. du matin pour les malades et les estropiés. On dit un mot d'Évangile pour les consoler, les encourager, entretenir parmi eux le bon esprit, l'esprit de charité, de douceur et de patience chrétienne. Les jours de grandes fêtes, l'hôpital, presque tout entier, s'approche de la Ste Table. Le Père y va dès la veille pour entendre les confessions; les plus valides reçoivent Notre Seigneur au pied de l'autel où ils sont amenés (conduits) par les sœurs, les autres, sur leurs lits, recouverts de linge bien blanc. Les jours de fête, pour plus de solennité, les chantres viennent exécuter quelques morceaux. Après cette messe, vient celle de 6 heures à l'église pour les employés et les mères de famille. A huit heures, grand'messe paroissiale. Un quart d'heure à l'avance, se réunissent, autour de l'église, les concessionnaires, arrivés de divers côtés à la fois. Ceux qui sont mariés, ont amené leurs femmes par le bras. Celles-ci entrent immédiatement à l'église et y prennent la place spéciale qui leur est assignée. Les hommes restent dehors et s'entretiennent gaîment ensemble, en attendant le dernier son de la cloche. Rien dans ces groupes animés n'annonce des condamnés. Les habits sont convenables, la tenue parfaite. Vous croiriez avoir sous les yeux d'honnêtes paysans de France. Pendant que les concessionnaires conversent ainsi en toute liberté, les hommes du camp sont mis sur les rangs pour l'appel. Les premiers entrent à l'église comme des hommes libres, les autres, en conservant leurs rangs. Vient ensuite le Commandant suivi de MM. les officiers, sous-officiers et soldats. Notre église est alors remplie d'une foule considérable de paroissiens de tout âge et de tout rang, dans le plus grand recueillement et gardant le plus grand silence. Ici encore, on se croirait dans une des meilleures paroisses de France. Le Sanctuaire est toujours magnifiquement orné. Au milieu s'élève un superbe autel en bois du pays, orné de bouquets de fleurs en plumes d'oiseaux, aux couleurs les plus éclatantes et les plus variées. De chaque côté du Sanctuaire, se dressent deux petits autels, confiés, l'un aux soins des Sœurs de St Paul, l'autre, des Sœurs de St Joseph de Cluny. Chaque Communauté rivalise de zèle pour honorer et embellir la maison de Dieu. Devant chaque autel, un prie-Dieu de côté, deux tabourets pour nos enfants de chœur et un fauteuil pour le prêtre. Une balustrade en bois précieux sépare le Sanctuaire du carré réservé au personnel libre. D'un côté, se trouve le Commandant, les officiers et sous-officiers, grand

nombre de soldats. De l'autre est placée Mme la Commandante, les femmes libres et les enfants. Une deuxième balustrade sépare la nef du carré. C'est l'endroit réservé aux femmes mariées des condamnés. Quelques-unes ont apporté leurs enfants. A côté d'elles sont les femmes non mariées, conduites par les Sœurs. Le costume de ces dernières étant le même pour toutes, on les prendrait pour de grandes pensionnaires. Derrière les femmes s'élève la chaire, et vis-à-vis, un magnifique confessionnal. Entre le confessionnal et la chaire, sont placés les chantres et les musiciens : dix hommes pour le plain-chant, vingt pour la musique. Un harmonium, assez complet, est touché par l'un de nos transportés. Les cantiques et le chant de l'Église, faciles à retenir, sont chantés alternativement par le chœur et par le peuple. Hommes, femmes, enfants, tous aiment à offrir à Dieu l'hommage de leur voix. Nos concessionnaires viennent après les chantres. Ils sont assis sur des bancs à dossier qu'ils se sont faits eux-mêmes. Les hommes du camp qui les suivent, sont simplement assis sur des madriers. A la messe il y a toujours instruction après l'Évangile. Il serait difficile de trouver plus d'attention parmi les auditeurs que dans nos pénitenciers. Nos transportés aiment la verve, l'entrain, l'autorité dans le prédicateur. Mais prenez garde de prononcer une parole de blâme qui puisse s'appliquer à un chef quelconque qu'ils n'aiment pas. Ils diront : à la bonne heure, voilà qui est bien dit. Après l'office terminé, chacun s'en retourne en paix vers sa demeure. Les maris viennent prendre leurs femmes qui sortent par une autre porte, et les reconduisent comme ils les ont amenées.

Au deuxième coup des vêpres, il y a catéchisme. Dix-huit ou vingt enfants y assistent. Cet exercice plaît beaucoup à nos gens. Toutes les femmes mariées et celles qui ne le sont pas y viennent aussi. Un grand nombre de concessionnaires y assistent également pour y entendre leurs chers petits enfants répondre d'ordinaire avec intelligence et naïveté aux questions qui leur sont faites. Nos vêpres se célèbrent avec solennité, l'assistance est la même qu'à la messe. Le Commandant donne l'exemple. Après le Magnificat, il y a sermon, puis salut. Pour que tout le monde sache bien les tons des psaumes et même les paroles, nos vêpres sont toujours les mêmes aux simples Dimanches et aux grandes fêtes. Il en résulte que tous nos hommes chantent et trouvent le temps très court à l'église. Après les vêpres, temps libre et récréation pour tous. On voit alors les promeneurs circuler en tous sens. Les ménages vont à part ; les femmes non mariées sont conduites par les Sœurs. Les hommes du camp peuvent aussi circuler, mais jusqu'à une certaine limite qui leur est assignée. A la nuit tombante, souper, prière et repos jusqu'au lendemain. Tel est notre Dimanche à St Laurent.

Fête-Dieu. — Cette fête est belle partout dans nos établissements de la Guyane. Cependant quelque chose de plus populaire, de mieux préparé peut-être, la caractérise à St Laurent. Deux jours avant la fête, tous les travaux cessent. Une seule chose occupe : la procession de la Fête-Dieu. Personnes libres, concessionnaires, hommes du camp, tous rivalisent de zèle, pour la construction des reposoirs. Monsieur le Commandant a le sien, les Sœurs de l'hôpital, le camp, les concessions, les Sœurs de St Joseph ont le leur. C'est à qui l'emportera. La verdure et les guirlandes en font tout l'ornement. Les chemins sont encadrés entre deux lignes de feuillage et couverts de verdure. Rien de plus imposant que le cortège de la procession. Nos six cents hommes marchent sur deux rangs, précédés par la Croix et accompagnés par deux gendarmes en grand uniforme. Viennent ensuite les bannières, derrière lesquelles marchent les musiciens. Puis nos enfants qui jettent des fleurs au nombre d'une douzaine, enfin les enfants de

chœur qui encensent au signal donné. Le dais vient ensuite, porté par des militaires escortés par un piquet en armes. Les officiers portent les cordons. Les personnes libres et les femmes des transportés, conduites par les Sœurs, viennent ensuite et terminent la procession. A chaque reposoir, nos musiciens exécutent un morceau. Les mères, cette année, eurent une charmante idée, celle d'apporter leurs petits enfants au pied d'un reposoir, pour que la bénédiction du Dieu Sauveur tombât sur eux d'abord. Tous étaient émus à ce spectacle. Ces processions de la Fête-Dieu se font dans un ordre et un recueillement parfaits. Notre-Seigneur, on peut le dire, y est vraiment porté en triomphe.

Traits édifiants. — Je signalerai d'abord la mort d'un Indien engagé chez un colon du voisinage. Ce jeune homme était originaire de Siam. Dangereusement blessé par la chûte d'un arbre qui lui avait fracassé les deux jambes, il avait été porté à l'hôpital du pénitencier pour y recevoir les soins du médecin. Tous les remèdes lui furent prodigués, mais ce fut en vain. La chair de ses jambes tombait en pourriture; les os étaient restés à découvert. Dans les premiers jours, on lui parla de Dieu, du christianisme. Il accueillit fort mal ce qu'on pût lui dire: il crachait sur la Croix, quand on la lui présentait et répondait qu'il ne voulait point devenir chrétien. Nous nous mîmes à prier, les bonnes Sœurs à offrir des communions pour demander sa conversion, et redoublèrent d'attention et de soins. Il commença peu à peu à s'adoucir. Au bout de quelques jours, on était parvenu à lui faire faire le signe de la Croix et à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie. Comme il paraissait expirant, on lui demanda s'il voulait être baptisé. Il y consentit et reçut ce sacrement dans les meilleures dispositions. La grâce du baptême produisit en lui les effets les plus étonnants. Il se sentit extraordinairement affectionné à la prière. A chaque instant, il fallait le faire prier. Il souffrait le martyre, et au milieu des crises les plus violentes, si la Sœur lui parlait de prier, tout-à-coup il interrompait ses gémissements, et d'une voix calme, sereine, il répétait affectueusement toutes les paroles qu'on lui suggérait. Le matin, dès qu'il voyait arriver la Sœur: *Maman, prière*, lui disait-il. — Après son baptême, on lui avait donné le Scapulaire; il le baisait affectueusement, le pressait sur sa bouche dans les crises les plus violentes. Il appelait la Ste Vierge: *Maman, Marie*. Quand j'arrivais, il me montrait le Ciel et m'appelait son ami. Il ne comprenait pas ce que je venais faire, si je ne lui faisais pas dire sa prière. Un jour qu'il voulut me faire voir ses plaies dégoûtantes, toi, maman, dit-il à la Sœur, va-t-en. Quand elle fut partie, il fit signe à l'infirmier de le découvrir. C'était un squelette enveloppé de pourriture. Me regardant, il cherchait à lire sur mon visage ce que je ressentais à la vue de ses douleurs. Il reçut avec une piété touchante le Sacrement des mourants répétant avec amour les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Oh! comme la grâce du Sacrement de Baptême est puissante quand elle tombe sur une âme bien disposée! Depuis son baptême, cet enfant ne cessa point d'être sous l'influence sensible de l'esprit de Dieu. De là, un grand attrait pour les choses célestes, et pour la prière en particulier, une vive affection pour tout ce qui tient à Notre Seigneur, à Marie, à la religion. De là, cette héroïque patience dans les plus atroces souffrances. Dieu, évidemment, le préparait à recevoir au Ciel la couronne des élus.

Quelque temps auparavant, était mort, dans des sentiments non moins édifiants, un de nos pauvres transportés. Le même accident lui était arrivé qu'à notre cher Indien; un arbre était aussi tombé sur lui. Quand on le retira de dessous l'arbre, il était évanoui. On le porta à l'hôpital.

Sa jambe était comme broyée, la cuisse démise. Le pauvre homme, presque revenu à lui, fait demander le Père et se confesse. Oh! mon Père, lui dit-il, quel bonheur de n'avoir point été tué sous le coup. J'en remercie bien Dieu. Maintenant que je me suis confessé, je serais content de mourir. Oh! quelle grâce Dieu m'a faite en ne permettant pas que je sois écrasé! Ses souffrances étaient horribles. Pourvu que Dieu ne me fasse pas souffrir trop longtemps, mon Père! Allons, lui disais-je, prenez patience pendant huit jours, et après, vous serez mieux. Huit jours, oui, c'est assez pour me purifier. Mais, plus longtemps, ce serait bien dur. Pendant trois jours, les médecins travaillèrent en vain à lui remettre la jambe. Les chairs étant meurtries, décollées, la gangrène s'y mit. Notre pauvre malade s'affaissa. Il me demanda à faire une confession générale. Il m'est revenu quelques péchés, me dit-il, j'ignore si je les ai accusés. Je voudrais me confesser. Il se confessa et communia en viatique. Le jour même, je lui conférai le dernier sacrement. Il répondit aux prières de l'Église, les yeux élevés au Ciel, les mains jointes sur sa poitrine. Il fit avec une piété touchante les actes que je lui suggérai. Mon enfant, lui dis-je, regrettez-vous quelque chose? - Non, mon Père, je suis content de mourir. Vers deux heures et demie, il expirait, dans la paix du Seigneur, adorant avec amour, jusqu'au dernier moment, la main de Dieu qui l'éprouvait pour le purifier et le rendre digne du Ciel.

L'hôpital de St. Laurent est animé d'un excellent esprit. Les malades y sont affectionnés aux Sœurs et au Père. Du reste, je ne sache point qu'il y ait d'établissement où l'on soit traité avec plus de charité. M. le Commandant visite les malades chaque semaine; les médecins se montrent doux à leur égard; les Sœurs sont remplies de dévoûment. Aussi le ministère y est-il consolant et facile pour les Pères.

Deux concessions sont éloignées de cinq kilomètres de l'église. Nos pauvres hommes viennent se confesser la veille. Le lendemain, ils se lèvent de grand matin, et viennent recevoir la Ste Communion; ils n'ont pour se soutenir qu'un morceau de pain qu'ils ont mis dans leur poche. L'un de ces pauvres hommes étant arrivé après la Communion, le Dimanche, dès quatre heures, dut attendre que le Père revienne à l'église. Il l'avait fait prier de vouloir bien aller le communier. Le Père avait oublié. A onze heures, il se présente à la maison et lui dit: Mon Père, la tête commence à me tourner; j'ai toujours attendu à l'église en récitant toutes mes prières devant Notre Seigneur; mais je ne puis plus y tenir, venez me communier. C'est une âme que Notre Seigneur appelle à une grande vertu. Sa vie est une lutte continuelle et acharnée contre Satan. Sans instruction et arrivé ici des côtes de la Bretagne pour tomber dans le cloaque du bagne, il apprit lui-même à lire, à écrire, à travailler en tout genre: et ce qui vaut infiniment mieux, Dieu lui a donné un goût exquis pour les choses de piété: lutter contre la nature, par la prière, les pénitences qu'il s'impose, la réception des Sacrements, accepter toutes choses comme venant de la main de Dieu, travailler de toutes ses forces et par l'exemple et par la parole à la conversion des autres, voilà son occupation de chaque instant. Il prie beaucoup. Il se lève ordinairement une heure avant les autres pour se retirer sous un arbre pour y prier et méditer à son aise. Les jours de fête, il reste à St Laurent toute la journée pour pouvoir passer plus de temps devant le St Sacrement. Comme il faut vivre néanmoins et que la distribution ne se fait que dans sa concession à tous les hommes qui s'y trouvent, il s'ingénie à trouver quelques curiosités ou un gibier; quand le bon Dieu lui a fait quelque chose, il porte son trésor chez les Sœurs, chez les Docteurs, et reçoit en échange de quoi vivre tout un jour. Quand il n'a rien rencontré, il vient à la maison. Mon Père, me dit-il, je [illegible] [illegible] je n'ai point encore mangé et je ne sais

comment faire. Je lui donne un pain et quelques restes de table, il est toujours content et reconnaissant. Pour remerciement il va prier à l'église pour les Pères. Il affectionne extraordinairement la lecture de l'Imitation. Quand on lui donne un avis, oh ! oui, mon père, c'est bien ainsi que dit l'Imitation ! Oh ! que c'est un bon livre ! Il le porte toujours avec lui, enfermé dans un petit sac en drap. C'est son armure et son bouclier !

Quant aux femmes, comment sont-elles reçues à St. Laurent, comment y sont-elles préparées au mariage ? - Un mot sur ces deux questions. Ce sont en général de jeunes filles condamnées pour infanticides, n'ayant qu'une seule condamnation. On les choisit dans les maisons centrales parmi celles qui semblent offrir quelques garanties de réhabilitation morale. Arrivées en Guyane, elles sont recueillies dans une maison qui leur est destinée et qui est tenue par les Sœurs de St. Joseph. Cette maison est environnée d'un vaste jardin clos par une barrière qui les sépare du pénitencier. Leur costume, leur nourriture sont convenables. Le lever est à cinq heures comme pour tout le monde. Deux fois la semaine, elles viennent à la messe où elles chantent l'O Salutaris, et au dernier Evangile, un cantique. De retour à la maison, elles mettent tout en ordre, déjeunent et vont au travail à six heures. Elles cultivent la terre jusqu'à huit heures, elles rentrent ensuite à la maison et s'occupent de couture, du blanchissage jusqu'à dix heures. Depuis dix heures jusqu'à deux heures, elles travaillent pour elles. De deux heures à cinq heures, c'est pour l'État, mais à la maison.

Chaque semaine, le Père leur fait le catéchisme le jeudi à cinq heures du soir. Le Dimanche, elles assistent à tous les offices avec les Sœurs dans un lieu séparé. Elles vont en promenade deux ou trois fois la semaine. Quand elles ont leurs pièces pour s'établir, le Commandant permet au jeune homme qui les demande d'aller les voir. Ces visites se font sous la galerie des Sœurs et sous leur surveillance maternelle. Si les parties se conviennent, ils demandent à M. le Gouverneur, l'autorisation de se marier. L'autorisation reçue, on fait les publications, puis on procède au mariage civil et religieux comme en France. Au sortir de la messe, le mari prend sa femme et va remercier tous ceux qui ont contribué à son établissement. Ces civilités terminées, les époux se rendent dans la maisonnette que le mari a eu soin de préparer d'avance. L'épouse y trouve d'ordinaire une belle couchette en bois du pays, une belle table, une petite armoire, un vaissellier, quelques chaises ou quelques bancs. Elle y apporte de son côté ses robes, du linge et un peu de vaisselle. — Le festin des noces se fait en partie aux frais des invités. Le soir, vers cinq heures, les nouveaux époux reviennent à l'église, récitent le chapelet et chantent un cantique en l'honneur de la Ste Vierge. C'est ordinairement un Samedi que se célèbrent les mariages. D'abord parceque ce jour est consacré à la Ste Vierge, ensuite parce qu'il y a repos l'après-midi pour tout le monde. Après le mariage, les époux viennent voir les Pères. On leur donne quelques livres, des images pour orner la maison, une croix, un bénitier, un petit mobilier religieux en un mot. - A partir de ce jour, les époux sont remis en possession de tous les droits inhérents au mariage. Ils vivent ensemble et touchent les vivres de l'État, jusqu'à ce qu'ils puissent se pourvoir par eux-mêmes. En général, ces petits ménages vont bien : la paix, l'affection règnent au foyer domestique, et avec elles un certain bien-être. Les enfants sont remarquables de vigueur, de beauté : c'est l'espérance de l'avenir.

Mission des Montagnes Rocheuses.

Mission des Gros Ventres et des Pieds-noirs. - Lettre du P. Giorda au R. P. Provincial à Monaco.

La Compagnie a trois résidences dans les Montagnes Rocheuses, celle de St. Pierre, chez les Pieds-noirs;

[illegible] chez les [illegible], celle de St Ignace chez les Kalispels. La mission des Pieds-noirs a [illegible] depuis peu d'[illegible]. [illegible] 186[illegible] que je me rendis sur les lieux, pour voir où l'on pourrait la fonder [illegible] plus grandes chances de succès. Je passai [illegible] cet hiver au fort Benton, occupé à apprendre la langue de cette tribu, à catéchiser les femmes et les enfants, à prêcher 3 fois par semaine et deux fois le Dimanche; j'y érigeai aussi l'archiconfrérie du [illegible] Cœur de Marie et celle du Scapulaire, je donnai enfin les exercices préparatoires à la fête de Noël; mais le froid excessif ([illegible] degrés au-dessous de zéro) ne permit pas de les continuer. Vers la fin de Février de l'année suivante (1863) j'ai visité une tribu voisine, celle des Gros-Ventres. Voici comment j'ai été amené à le faire. Depuis quelques jours deux compagnons et moi, nous voyagions sur le lit du Missouri qui était gelé: pendant que nous nous efforcions d'en sortir et de grimper sur les bords, nous fûmes aperçus par des jeunes gens armés qui étaient au guet sur le sommet d'une colline. Ils nous abordent, nous enlèvent nos chevaux, et nous conduisent à pieds dans leur campement. Après une première entrevue assez froide avec le chef, nous entrâmes non sans quelques difficultés dans une cabane formée de pieux recouverts de branches d'arbre et sans [illegible]. Le propriétaire nous força à changer de vêtements avec lui, le pauvre homme! il avait froid! puis il nous conduisit dans la tente du chef qui se douta aussitôt de ce qui était arrivé, et commanda qu'on nous rendît nos habits. Tandis que nous causions, il nous demanda du tabac. — Ne sais-tu pas que tes gens ont pris notre tabac et tout le reste? — Voilà tes effets, répondit-il, il les tenait cachés sous des peaux. Nous partageâmes ensuite avec eux notre tabac et nos vivres. Pour avoir la paix, nous dûmes encore céder deux de nos chevaux. Ils étaient plus de 100 guerriers, je voulais les accompagner pour baptiser les enfants, mais ne pouvant laisser mes compagnons tout seuls, je dus me résigner à retourner au fort Benton. Alors les sauvages se décidèrent [illegible] avec moi, plutôt pour avoir du tabac et de la poudre que pour me faire une garde d'honneur. Quelques jours auparavant, une autre bande de la même tribu avait tué une femme, volé des chevaux, et jeté dans le fort une alerte qui n'était pas encore apaisée: un conflit paraissait donc à craindre si cette seconde troupe entrait en armes. Je fis tout mon possible pour les en détourner, et je croyais avoir réussi, lorsqu'après avoir fait quelques milles de chemin, un des principaux vint nous rejoindre pour nous dire de nous arrêter; les autres sauvages arrivèrent alors aussi et nous firent toute sorte de démonstrations amicales. Après avoir pris notre repas ensemble, je leur demandai en grâce de pouvoir les précéder, afin d'avertir de leur arrivée le Commandant du Fort; c'était le seul moyen d'éviter tout malheur et d'être reçu honorablement. Les anciens se réunissent en conseil, et après quelques minutes, ils me disent de bannir toute crainte, qu'ils ne méditent rien de mal, et qu'ils désiraient seulement de la poudre et du tabac. Nous nous remettons donc en marche: à la nuit tombante, les chefs enlèvent la neige, allument un grand feu, tandis que les autres tuent un buffle pour le faire rôtir. Le lendemain, 2 Américains de leurs amis surviennent et leur annoncent que les Pieds-noirs leurs ennemis sont campés non loin de là, et qu'ils s'exposent à de grands dangers s'ils continuent leur route. Cette nouvelle les surprend, ils paraissent se repentir de leur première résolution. Bientôt quelques-uns de leurs compagnons envoyés en éclaireurs viennent annoncer qu'ils ont vu en réalité quelques hommes. Cette nouvelle leur rend toute leur audace. — Allez-vous-en au fort Benton, nous disent-ils, pour nous, nous nous en retournons. Mais à peine sont-ils montés à cheval,

qu'eux aussi, prennent la route qui conduit au fort. Nous les suivons tout étonnés. Arrivés à la colline qui est vis-à-vis du fort, trois d'entre eux se détachent et se précipitent à toute bride vers les portes. A cette vue les habitants épouvantés prennent les armes, les femmes se cachent, d'autres attendent avec anxiété le résultat de ce qui va se passer. Les sauvages nous prient alors de les précéder, mais à peine sommes-nous entrés dans le fort, qu'on en ferme les portes. Le Commandant parlemente avec les chefs, et sur leur assurance qu'ils étaient venus dans des intentions pacifiques, il leur permet d'entrer. Cependant les habitants savaient déjà ce qui m'était arrivé; ils en firent de grands reproches aux Gros-Ventres, les retinrent néanmoins à dîner, et leur donnèrent de la poudre et du tabac. Les sauvages repartirent pendant la nuit sans commettre aucun dégât. Quelques jours après, ils envoyaient un message pour demander pardon de leur esclandre, et supplier le Père de venir les visiter et les instruire. Le Missionnaire ne se fit pas longtemps prier pour satisfaire leurs désirs, qui étaient aussi les siens, et dès le commencement d'Avril il se rendit dans leur village. Le grand chef avait changé d'avis: d'un air sérieux et le regard presque irrité, il vient à ma rencontre, et me dit que les siens ne voulaient laisser baptiser aucun de leurs enfants, et que par conséquent je pouvais m'en retourner. Malgré un accueil si froid, j'entre dans leur campement. Ils étaient à la vérité presque tous décidés à ne pas permettre que je donnasse le baptême à leurs enfants; mais deux des principaux me supplièrent de le conférer aux leurs. — Le chef ne vous l'a-t-il pas défendu? — Qu'il l'ait défendu ou non, nous voulons que nos enfants soient baptisés. — Très-bien, je les baptiserai, mais ayez un peu de patience. C'était le jour des Douleurs de la Ste Vierge. Le lendemain fut un jour de consolation. Le grand chef vint spontanément dans ma tente, et se mit à me parler longtemps de la paix. Il se servait de l'idiôme des Gros-Ventres; une femme traduisait ses paroles en celui des Pieds-noirs, et l'interprète me les rendait en Français. Je répondis que je ne pensais pas du tout à la guerre, que j'aimais la paix, et que j'étais enchanté qu'il eût si bien exprimé mes propres sentiments. J'ajoutai: Il y a une autre paix à conclure pour mettre fin à une guerre bien plus dangereuse, et c'est pour cela que la Robe-noire est venue, en qualité d'ambassadeur de la part de Dieu. Tous nous naissons ennemis de Dieu, et nous lui faisons par nos péchés une guerre continuelle; et jamais nous ne deviendrons ses amis, si nous ne recevons le baptême étant enfants, ou si adultes, nous ne nous y préparons. C'est une noire calomnie, poursuivai-je, que celle qui s'est répandue parmi vous, à savoir, que le baptême tue les enfants. — Voilà précisément ce que tout le monde craint, répliqua le chef, en ajoutant que jamais sa tribu n'avait entendu la Robe-noire d'au-delà des monts, et qu'elle [illegible]. — Me croyez-vous, leur dis-je, assez impie de vouloir la mort de vos enfants? Quel avantage m'en reviendrait-il? Ignorez-vous que la Robe-noire a quitté sa patrie, ses parents, tout ce qu'elle avait, pour venir parmi vous, et qu'elle s'est exposée à mille dangers. Vous le savez bien. Le Père vous a-t-il jamais demandé un cheval ou des peaux pour vous donner le baptême? et les Pieds-noirs lui ont-ils donné de l'argent pour tuer les enfants des Gros-Ventres? A ces paroles tous les cœurs furent changés. Nous avons été trompés, dirent-ils. Nous sommes pauvres et ignorants; que la Robe-noire ait pitié de nous: demain nous lui conduirons nos enfants pour qu'elle en fasse les amis [illegible].

En effet, le lendemain, Dimanche des Rameaux, après la messe chantée avec toute la solennité possible, 160 enfants environ furent régénérés dans les eaux salutaires du baptême. —

J'avais promis de visiter 6 ou 8 de leurs stations comprises dans un rayon de 300 milles; mais vers la fin du jour, le Grand-Chef arrive inquiet dans ma tente. — Il faut que tu restes avec nous, me dit-il, ton interprète retournera au fort Benton pour ramener les chevaux qui nous ont été enlevés. En effet, la nuit précédente 53 de leurs chevaux avaient été volés; ils ignoraient par qui, et ils soupçonnaient les Pieds-noirs d'être les auteurs de ce larcin. Ils voulaient garder le Missionnaire dans l'espérance que les Américains, pour le délivrer, forceraient les Pieds-Noirs à restituer les chevaux. Souriant et feignant de croire qu'ils voulaient me garder pour un tout autre motif. — Vous savez, leur dis-je, qu'il n'y a pour moi rien de plus doux que de rester le plus longtemps possible avec vous; j'y étais venu sans être invité et quand vous me priâtes de revenir, je me suis hâté d'obéir. Mais que fera la Robe-noire sans interprète? Je serai semblable à ce petit ourson, (Il y en avait deux dans la tente) sans pouvoir entendre ni parler. Ils se mirent à rire. — Demain, leur dis-je, j'irai avec l'interprète au fort, puisque vous voulez qu'il y aille. — Ils me demandèrent alors qui avaient volé les chevaux. — Je ne sais pas, mais en suivant la trace des pieds, voyez la direction prise par les voleurs, et jugez vous-mêmes. — Nous ne le savons pas, mais toi, qu'en penses-tu? Sont-ce les Pieds-noirs? — Il y avait réellement à craindre que ce ne fussent ces derniers, ce qui eut été très-embarrassant. Je répondis donc: Je ne puis savoir, mais je crois que non. Leurs médecins se mirent aussitôt à faire des cérémonies pour découvrir les voleurs: la médecine répondit que ce pouvait être les Pieds-Noirs, mais que cela n'était pas sûr. Ils me laissèrent enfin partir, et je leur promis de revenir parmi eux quand j'en aurais la facilité. Ce peuple mérite sous tous les rapports que l'on s'occupe de lui d'une manière spéciale, mais sa langue est parmi toutes les autres la plus difficile, et malheureusement nous n'avons pas de bons interprètes. La Ste Vierge qui a donné le commencement à cette mission par ses douleurs, en prendra soin, nous l'espérons.

Quelques mots maintenant sur les Pieds-noirs. Leurs enfants ont presque tous été baptisés. Nous devions au commencement les aller chercher dans les tentes, ensuite ils nous les apportaient eux-mêmes en disant qu'ils allaient partir au loin, et ils voulaient que leurs enfants fussent baptisés et robustes: ils ont remarqué, paraît-il, que les enfants baptisés sont les plus forts. Il y a dans cette tribu 600 jeunes gens et jeunes filles baptisés depuis 15 à 20 ans par les PP. De Smet et Point. Les chefs et les médecins sont aujourd'hui les premiers à vouloir apprendre le signe de la Croix, les prières et les cantiques de la Ste Vierge.

Autre lettre du P. Giorda. Résidence du Sacré Cœur de Jésus chez les Cœurs d'Alène, [illegible] 1862. — J'ai reçu beaucoup de consolation ici, en voyant l'amour et le respect filial des néophytes pour nos Pères. Ce qui leur plaît surtout, ce sont les leçons de la doctrine Chrétienne. On voit avec le plus grand plaisir de petits garçons et de petites filles, s'interroger et se répondre tour à tour avec un ordre admirable. Les Sacrements sont très-fréquentés, et il est peu d'Indiens qui ne s'en approchent tous les 8 ou tous les 15 jours, ou au moins tous les mois. Ce qui me touche le plus, c'est d'entendre ces pauvres gens que l'on qualifie de Barbares, chanter dans l'église ces cantiques très-harmonieux. Il y a peu de jours qu'un Américain instruit, mais indifférent en religion, voyageant dans ces contrées vint loger chez nous. Il entra par curiosité dans l'église, et le soir en soupant il me disait: "En vérité, ces ignorants m'ont bouleversé entièrement la conscience; ils s'étudient de toute manière à honorer Dieu, et ce Dieu est pour moi la dernière de mes pensées!" Différents faits arrivés dans

ces derniers temps n'ont peut-être pas peu contribué à affermir la dévotion; ainsi un jeune enfant étant allé contre la volonté expresse de sa mère laver sa couverture à la rivière, fut trouvé mort, la tête dans l'eau, ayant encore les pieds dans la barque. Pendant le mois de Janvier de cette même année, on vient dire au Père qu'à 30 milles de la Résidence 3 Indiens étaient sur le point de mourir. On ne pouvait aller à eux ni à cheval ni en barque, à cause de la hauteur des neiges et de la glace des rivières. Le Père dut alors se servir de raquettes. Deux Indiens l'accompagnaient. Le lendemain il trouve les 3 malades respirant à peine. On eut dit que Dieu les avait conservés en vie par miracle pour qu'ils pussent recevoir les derniers Sacrements. En effet l'un d'eux mourut le jour même, et les deux autres qq. temps après.

Pendant les fêtes de la Pentecôte, un des PP. visita les Calispels, et s'arrêta quelques jours au milieu d'eux; il n'eut pas un moment de repos; il entendit leur confession depuis le lever du soleil jusqu'à minuit, et encore ne put-il pas satisfaire tout le monde. — Cependant la fête du Sacré-Coeur de Jésus approchait; les coeurs d'alène célèbrent ce jour d'une manière solennelle. Un Père va donc les visiter, après 20 heures de barque il aborde à la prairie de la Masse lieu de leur réunion, un peu de pain et une tasse de lait à 10 heures du soir, voilà tout son repas. Le lendemain est consacré à entendre les confessions et à faire deux instructions; le jour de la fête une centaine d'Indiens s'approchèrent de la table sainte. Après la messe, le Père baptise les enfants et c'est alors seulement qu'il peut prendre un peu de nourriture pour soutenir ses forces. Le reste du jour se passe à résoudre les difficultés des Indiens, et après avoir récité les prières du soir, chanté l'hymne du Sacré-Coeur et les litanies de la Ste Vierge, et fait une nouvelle instruction, le Missionnaire congédie le peuple et part pour Colville. Là la Chapelle est trop petite pour l'affluence des Indiens; le Père est obligé de célébrer deux fois les jours chômés: 3 fois par jour il fait le catéchisme à 60 garçons et filles, et quand il se prépare à revenir à la résidence du S. Coeur, voilà la tribu entière des Senoubksti qui réclame son ministère: depuis deux ans elle n'avait pas vu la Robe-noire. Il fallut entendre leurs confessions, leur distribuer la communion et baptiser leurs enfants; enfin les larmes aux yeux il dut se séparer de ses bons Indiens qui pleuraient aussi.

Etats-Unis. — Extrait d'une lettre du F. Carrez - Boston, mars 1863. — La Cie dans l'Amérique du Nord est actuellement divisée en 5 parties qui sont: 1° la province du Maryland; 2° la vice-prov. du Missouri; 3° la mission de la province de France; 4° la mission de la province de Lyon; 5° la mission de la province de Turin.

La province du Maryland compte 250 membres dont 74 prêtres, 81 scholastiques, 95 f.f. coadjuteurs. Ses maisons sont toutes situées dans les limites du Maryland, de la Virginie, de la Pensylvanie et du Massachussets. Elle possède 4 collèges, savoir: le pensionnat et externat de Georgetown, jadis si florissant et qui ne renferme plus que 100 élèves; l'externat de Washington avec 260 élèves; les deux autres collèges, celui de Loyola à Baltimore et celui de Ste Croix à Worcester dans le Massachussets sont moins nombreux. Le manque d'écoles primaires catholiques oblige aussi les Pères à en tenir quelques-unes; il y en a deux à Boston et une à Philadelphie; cela s'appelle dans ce pays une académie; n'est-ce pas le cas de dire: il n'est rien, pas même académicien; mais du moins ces écoles empêchent les enfants de devenir protestants. — Le noviciat et juvénat de la province se trouve à Frédérick; il compte en ce moment une 20e de novices scholast. et coadjuteurs et 22 juvénistes. Les novices s'y occupent beaucoup des soldats malades. Parmi ces derniers 200 environ se sont déjà convertis; mais d'autres ont résisté à la

la grâce, ainsi l'un d'eux pressé de revenir à Dieu répondit énergiquement: j'ai vécu en diable, je veux mourir en diable; et il mourut en effet en diable. Il y avait aussi parmi les blessés un allemand qui se disait luthérien; mais l'œil fin d'un novice découvrit bientôt qu'il entendait trop bien les prières et les cérémonies des catholiques pour que cela fût vrai; il se mit donc en relation avec lui et finit par lui faire avouer d'abord qu'il était catholique ensuite prêtre. Ce malheureux était arrivé dans ce pays sans autre lettre de recommandation que celle qui lui interdisait toute fonction ecclésiastique; n'ayant donc pas trouvé d'emploi il s'enrôla dans l'armée du Nord. Il s'est confessé et lorsqu'il fut guéri il retourna dans sa famille, mais avec un bras de moins. — La loi de la conscription qui a été inaugurée il y a 10 mois, a donné q.q. inquiétudes aux Supérieurs et en donne encore maintenant. Voici comment les FF. Coadjuteurs ont été exemptés la 1re fois. Le P. Provincial dressa une pétition où il exposait que les F.F. Coadjuteurs étaient religieux, qu'ils avaient fait des vœux perpétuels; que l'Église leur défendait de porter les armes et que par conséquent ils ne pouvaient le faire sans violer leurs engagements. Ces raisons furent trouvées bonnes et les officiers chargés des enrôlements accordèrent l'exemption. Quant aux scholastiques, la 1re loi les exemptait comme étant du clergé. Mais une 2e loi qui a passé il n'y a pas longtemps n'excepte personne et permet seulement de se racheter pour 300 dollars environ 1600 f[rs]. Mais nous sommes pauvres et ce paiement deviendrait très onéreux à la Cie si la loi était mise à exécution. Heureusement tout fait espérer le contraire. — J'en viens maintenant au Scholasticat de Boston l'œuvre par excellence du R. P. Sopranis, visiteur de la Cie en Amérique. Il renferme 24 théologiens et 21 philosophes; c'est un bon commencement; Boston n'est pourtant pas le lieu définitif où il restera; le climat y est un peu humide et malsain pour les santés faibles; de plus les vivres y sont fort chers. La maison est plutôt bâtie pour un externat et c'est à cette intention que les bienfaiteurs ont donné de l'argent; cependant elle nous abritera bien jusqu'à la fin de la guerre. Elle se compose de deux corps de bâtiments de 60 pieds sur 50, parallèles l'un à l'autre et réunis à une extrémité par un autre plus petit où se trouvent le réfectoire, la chapelle et la bibliothèque. A l'autre extrémité libre est l'église séparée de la maison par une allée d'arbres; l'église a 208 pieds sur 80 et est fort belle; elle ressemble à S. Vincent de Paul de Paris, si j'ai bonne souvenance. — Dans la maison nous portons l'habit de la Cie avec un collet qui se rabat sur la soutane comme une cravate. Quand nous sommes au jardin qui n'est séparé de la rue que par une grille en fonte, les passants s'arrêtent pour nous contempler: nous sortons toujours en habit laïc. Outre le jeudi qui est le jour ordinaire de congé, matin et soir, nous avons une heure de promenade tous les jours après la classe, avec un goûter avant de partir. — La ville de Boston qui est appelée l'Athènes de l'Amérique favorise beaucoup les établissements d'éducation; elle nous a jusqu'ici exemptés d'impôts et nous a cédé un terrain considérable qui agrandit notre jardin. Dernièrement la législature a passé le bill qui érige cette maison en collège sous le nom de „Boston's College„ de sorte que quand nous partirons on n'aura qu'à y mettre des professeurs pour commencer immédiatement à enseigner. La population catholique est d'environ 80,000 âmes; il y a dans la ville 15 églises, nos Pères en ont trois dont une est pour les Allemands. Le R. P. Mac-Guire a donné dernièrement une retraite dans celle qui est attenante au Scholasticat; il a fait beaucoup de bien, mais combien il en reste à faire! la plupart des hommes ne fréquentent pas les sacrements; un grand nombre de confessions étaient de 10, 20, 30 ans. Un homme âgé de 68 ans ne s'était confessé qu'une fois dans sa vie à l'âge de 18 ans en Angleterre. Une autre personne de 70 ans n'avait fait que

des communions et des confessions sacriléges depuis l'âge de 20 ans, époque où elle avait caché une faute au confessionnal. Nos PP. ont eu aussi une 15e d'abjurations de protestants dans cette maison et plusieurs autres se préparent en ce moment.

Je passe maintenant à la vice-prov. du Missouri. Elle comprend les états du Missouri, de l'Illinois, du Wisconsin, de l'Indiana, du Kentucki, du Kansas. Elle compte 194 membres dont 67 prêtres, 44 scholastiques, 83 FF. Coadjuteurs. Avant la guerre, nos PP. avaient à Bardstown, bourg situé au dessous de Louisville un collége florissant qui contenait autant d'élèves qu'il en pouvait recevoir, c. à d. environ 190. Vers Noel 1861, après les six premiers mois de guerre il a dû être abandonné; le gouvernement l'a changé en hôpital où q.q. Frères sont restés pour soigner les malades; les batiments appartiennent à l'évêque de Louisville. – Le collége de Cincinnati est fréquenté par 130 externes et l'université de St Louis qui comptait avant la guerre 250 élèves, en a maintenant 130 environ. Outre ces établissements nos PP. ont encore q.q. écoles d'instruction primaire comme à Milwaukie, à Chicago et à Ste Marie dans le Kansas pour les sauvages Potowatomies où les ff. coadjuteurs et quelquefois les PP. font l'école. C'est dans ce quartier qu'habite Mgr Miege. Le P. de Smet réside à St Louis d'où il va chaque année faire une excursion dans les montagnes rocheuses. Les PP. Smarius et Damen, ces deux infatigables missionnaires appartiennent à cette vice-province. Leurs retraites sont toujours suivies de beaucoup de conversions. Ils ont donné 4 missions cette année; la 1re à Leavenworth a converti 30 protestants; la 2e à Cincinnati a été suivie d'un nombre à peu près égal de conversions, de plus de 8000 communions et de 350 confirmations. Le peuple ne pouvait plus pénétrer dans l'église qui était comble, et remplissait toutes les avenues. Le P. Smarius, dit-on, va se rendre en Europe pour recruter des novices en Allemagne et surtout en Hollande.
Le P. Nash est à New-Orleans. Vous aurez une idée des sentiments patriotiques des habitants de cette ville quand vous apprendrez que nos PP. ont été forcés de lui refuser l'hospitalité dans leur maison. Comme il entrait dans l'église pour y dire la messe, il fut reconnu pour l'aumônier de l'armée du Nord; aussitôt tout le peuple sortit.

Boston. 26 Mars 1863. – Je vous envoie un extrait d'une lettre du P. Tissot, aumônier dans l'armée du Nord, et je crois que vous ne serez pas mécontent de moi; cette lettre est datée du 16 Janvier, 1863; voici ce qu'elle dit: „ J'ai eu la bonne fortune d'obtenir un congé de q.q. semaines afin de renouveler l'homme intérieur lequel volens nolens se défigure toujours un peu dans le métier où je me trouve, et je suis arrivé à New York le jour de Noël, juste à temps pour dire mes trois messes. Quant à l'armée elle compte au moins 10 généraux catholiques, savoir: Rosencranz; Foster qui a reçu le baptême des mains du P. Moylan; Wipple converti il y a trois ans; ses deux enfants encore protestants sont au Collége de Georgetown; Heidie converti depuis plusieurs années et grand ami du même P. Moylan; Stone; Schields, Newton, Corcoran, Meagher; ce sont tous des catholiques pratiquants et véritablement exemplaires. Le pauvre Colonel Garesche qui fut tué à côté du général Rosencranz avait l'habitude de communier toutes les semaines et tous les jours il lisait q.q. chapitres de l'Imitation. Il jouissait de l'estime générale; aussi a-t-on reçu la nouvelle de sa mort comme celle d'une calamité publique.„ J'interromps ici la lettre du P. Tissot pour vous donner q.q. détails sur ce colonel Garesche dont il fait un si bel éloge et en même temps sur son ami le général Rosencranz. Le 1er, comme son nom l'indique, descendait d'une famille créole de St Louis; il était frère de notre P. Garesche de la province du Missouri et portait lui-même un grand amour à la Cie. Voici comment le général Rosencranz raconte sa mort dans une lettre particulière: Le colonel Garesche fut tué à mes côtés; un boulet de canon qui passa immédiatement derrière moi le frappa enlevant la tête et ne laissant que la machoire de dessous. Nous avions tous les deux reçu les sacrements le matin même peu de temps avant que le colonel ne fu[t]

tué, il me demanda la permission de se retirer pendant q.q. moments de l'éminence où étaient placées nos batteries; je devine maintenant que c'était pour offrir sa vie à Dieu pour le succès de nos armes, et j'espère qu'il est allé droit au Ciel, notre bienheureuse patrie. – Quant au général Rosencranz lui-même, il est frère de Mgr Rosen-crans, évêque coadjuteur de Cincinnati et ancien élève de Fordham. Il a été le plus heureux, ou plutôt le seul heureux des généraux du Nord; il n'a jamais essuyé d'échec et a gagné deux batailles dans des circonstances qui ne lui étaient nullement favorables. Quand on lui donna le commandement de l'armée, il invita son ami le colonel Garesché, retiré depuis plusieurs années, à venir auprès de lui et le colonel ne sut pas refuser. Déjà comme simples officiers de l'ancienne armée des États-Unis, ces deux militaires réunissaient autour d'eux leurs camarades catholiques afin de pratiquer plus facilement leur religion; c'était Rosencranz qui distribuait les offices du S. Cœur. Nommé général d'une armée désorganisée, il y établit une discipline sévère et donna partout de si bons exemples qu'on disait de lui qu'il récitait son chapelet à cheval. – Mais reprenons la lettre du P. Tissot:

« Quand je rejoignis le régiment après un mois d'absence, je trouvai mes hommes tout démoralisés. Ils revenaient de la péninsule de Georgetown et étaient maintenant campés dans le voisinage d'Alexandrie. J'étais découragé et pour un moment je me demandais s'il ne valait pas autant les laisser et revenir faire quelque bien dans les collèges; peu à peu cependant ils revinrent et maintenant je suis plus content qu'auparavant. L'idée me vint même à l'esprit de leur donner q.q. jours de retraite, à plusieurs reprises et à un petit nombre à la fois. La chose prit admirablement; je m'étais fait une règle de choisir les plus mauvais caractères et très peu s'y refusèrent. Je n'en réunissais d'abord que dix à la fois, car je n'avais pas plus de place dans ma tente encore que deux fussent assis sur mon lit; on me prêta plus tard un local plus grand où je recevais une vingtaine de soldats. Je leur prêchais 3 fois par jour; ils se confessèrent tous, et à la fin ils furent investis du scapulaire. Quand j'avais fini avec une escouade, j'en appelais une autre et je fis ainsi un bien réel. – Nous avons eu beaucoup à endurer devant Fredericksburg; le temps était très-froid au point que le vin de messe gelait dans ma valise; la terre aussi était gelée autour de mon lit qui consistait simplement en quelques branches de cèdre et cependant nous fûmes obligés plusieurs fois de coucher en plein air; ajoutez à cela le manque de vivres. Tant qu'on n'est bien portant, tout va bien, mais qu'une maladie vienne et c'est le comble de la misère. Je suis tombé malade le 8 Xbre, je recouvris la santé pour le jour de la bataille; je retombai encore et c'est ce qui m'a valu mon congé. J'ai donné l'absolution à tous mes hommes avant le combat, et à mesure qu'ils passaient le fleuve, je les suivis ensuite et restai avec eux pendant une demie heure sous une pluie de bombes des plus terribles. J'aurais autant aimé me trouver ailleurs, mais un prêtre catholique n'est pas libre de se montrer lâche; je me suis cependant un peu retiré plus près du fleuve, mais les bombes arrivaient même jusqu'à l'autre rive, un boulet tomba à deux mètres de moi et me couvrit de terre. Tous les blessés qu'on put emporter du champ de bataille furent portés là, car on s'y trouvait un peu protégé par une élévation du terrain. La nuit quand on eut cessé de se battre, je revis mes hommes, ils étaient à 200, ou 300 mètres des piquets ennemis, ~~l'ennemi~~ derrière une batterie. La plupart étaient couchés dans la boue, point de feu, cela va sans dire; ~~heureusement tout cela va sans dire~~, heureusement il ne faisait pas très froid alors, on ne parlait qu'à voix basse. J'entendis un grand nombre de confessions, des confessions

bien convi[illegible] [illegible] en m[illegible]
perdis m[illegible]
m'étendi[illegible] [illegible] que je [illegible]
Nos hommes ont [illegible] sur le champ de bataille [illegible]
après l'a[illegible] les soldats [illegible]
se trouva[illegible]
Je ne pa[illegible]
chez l'en[illegible]
morts; le[illegible]
blessure[illegible]
les-vous [illegible]
l'ennemi[illegible]
me dit-il [illegible]
ce qu'au[illegible]
saient au[illegible]
ses pensée[illegible]
talls mon[illegible]
qu'a fait[illegible]
était arri[illegible]
d'avance[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
aussitôt [illegible]
de la croix [illegible]
[illegible]
soldats de [illegible]

Nos [illegible] conjoints [illegible]
dant une [illegible]
[illegible]
il est [illegible]

Les [illegible] surtout chez les soldats revenant de la guerre, et cela grâce aux missions [illegible] venant d'en avoir une ici donnée par le P. Mac-Guire [illegible] prêchée par les [illegible] P. Paulistes dont une nouvelle congrégation établie uniquement dans le but de donner des missions, a été

est entièrement composée de Protestants convertis; ce sont tous des hommes remplis de talents et plus encore du zèle des âmes. Je vous ai parlé d'un livre composé par le P. Weninger pour les Protestants; un libraire de cette ville en vendit 40.000 exemplaires en très peu de temps. — Il ne faut pas croire cependant que tout se fasse sans difficultés; au contraire point de pays peut-être où il y en ait davantage. Tant de choses ici s'opposent au progrès de l'église! Que de préjugés! que d'ignorance! Point de livre, n'importe quel sujet il traite, qui ne contienne q.q. calomnie contre la religion. Dernièrement un jeune protestant allemand, attiré dans notre église par la musique, eut des doutes sur sa religion. Il vint trouver le P. Welch et [illegible] si je me fais catholique, mes parents me chasseront de la maison; mais que je m'attache à une des sectes [illegible] cela leur est égal." — Une jeune personne luthérienne eut des doutes aussi; mais voici ce qu'elle dit à une de ses amies: "Je désire connaître la vérité et je suis prête à l'embrasser n'importe où elle se trouve, excepté dans l'église catholique." L'année dernière, la fille d'un riche propriétaire fut mise à la porte par son père parcequ'elle s'était faite catholique. Une autre disait à une parente qui venait de se convertir: "Comment avez-vous pu sacrifier votre [illegible] dans le monde et vous associer à ces pauvres Irlandais?" Malheureusement le scandale est venu [illegible] les préjugés, et la voix du scandale a autant d'échos qu'il y a de journaux dans le pays. Mais que cela [illegible] pas trop; ici, les fidèles sont arrivés avant leurs pasteurs et la conséquence en est un grand manque de prêtres; ajoutez à cela l'étendue des diocèses, la pauvreté de la plupart des catholiques et le caractère douteux de bien des ecclésiastiques venus d'Europe, et vous comprendrez ce mot d'un de nos évêques: "Quand je suis arrivé dans mon diocèse, il ne s'y trouvait qu'un prêtre; il était en prison et je crois qu'il le méritait." — L'excès de travail, dans un pays où les boissons fortes sont si communes, donne la tentation de boire; l'incertitude de l'avenir et l'absence de tout asile pour la vieillesse, la solitude, la trop grande liberté, etc. tout porte les prêtres à l'avarice et à d'autres excès. La foi triomphera cependant de tous ces obstacles et il y a vraiment lieu d'espérer que tout le pays se convertira un jour; des calamités publiques pourraient y contribuer.

Boston, 30 Juin, 1863. — Ce que vous nous avez dit des sœurs de charité en Europe est aussi vrai dans ce pays; ce sont elles qui font peut-être le plus de bien. Elles ont déterminé bien des conversions dans les hôpitaux, comme je crois vous l'avoir déjà écrit, et elles se font si généralement aimer que l'année dernière le général Lee pour leur montrer sa bienveillance les conduisit lui-même dans un bateau à vapeur de Richmond au célèbre fort Darling pour le leur faire voir. Voici un autre fait, arrivé dans un hôpital et qui montre combien ces bonnes sœurs sont aimées et estimées. Cet hôpital est situé sur un cap qui s'avance dans la baie de Cheseak; là se trouvait bon nombre de soldats malades et ils étaient soignés en partie par les sœurs et en partie par des dames protestantes; les unes et les autres demeurent dans de petites maisonnettes placées des deux côtés de l'hôpital, de sorte que les bateaux qui descendent la rive passent d'abord devant la maison des sœurs, puis devant l'hôpital, enfin devant la résidence des dames protestantes. Or il y a quelque temps un assez bon nombre de soldats convalescents, protestants en grande partie, retournaient au régiment. Arrivés devant la maison des sœurs, ils se mirent à les saluer par des hourras et des vivat qu'ils ont répétés neuf fois. À ce bruit, les dames protestantes s'assemblèrent sur leur terrasse, en crinoline et avec des mouchoirs blancs à la main afin de répondre aux salutations qui leur seraient faites à leur tour. Le bateau qui portait nos hommes arrive en effet, passe, puis s'en va sans qu'une seule voix s'élève pour saluer ces dames, cette fois un peu confuses. Que résulta-t-il de là? une persécution contre les pauvres sœurs; on accusa le chirurgien en chef auprès du gouvernement comme quoi il favorisait les sœurs catholiques au détriment des dames protestantes, et on en donna pour preuve que la chapelle catholique était toujours propre, tandisque la chapelle protestante ne l'était jamais. Mais le chirurgien répondit: La chapelle catholique est propre

parceque les sœurs en ont soin; celle des protestants ne l'est pas, parceque les dames sont trop paresseuses pour s'en occuper. Qu'ai-je à faire, moi, de leur chapelle! — Partout les médecins sont unanimes en faveur des prêtres catholiques et des sœurs, car eux ils voient les choses de près et savent les apprécier. — Dans la ville de Frederick, les sœurs de St Vincent de Paul, dont plusieurs appartiennent aux premières familles, étaient chargées d'un hôpital où elles soignaient des soldats fédéraux. Quand les confédérés entrèrent dans la ville, nos sœurs ont dû aussi secourir leurs malades et leurs blessés; cependant comme leur premier devoir était de donner aux soldats de l'Union, selon leur 1er engagement, il fallait qu'elles s'attachassent de préférence à ceux-ci. Mais il arriva que parmi les blessés confédérés se trouva le frère même de la mère supérieure. Ce fut un grand tourment pour elle, car elle était partagée entre son affection pour son frère et ses engagements envers les autres malades. Le devoir prévalut, et ayant trouvé dans la ville une maison qui voulût recevoir le malade, elle se contenta de le visiter de temps en temps. — Nos espérances pour les noviciats sont très-bonnes. À Québec, le R.P. Sellier est allé remercier Monseigneur de St Hyacinthe qui nous a adressé plusieurs novices. „Je ne les considère pas comme perdus, répondit Sa Grandeur, je sais qu'en enrichissant les Jésuites, j'enrichis le pays„. Cependant c'est ici que l'on peut bien souffrir par le défaut des ouvriers tels qu'il en faut, tels que les anciens Pères de la Cie. Déjà pendant ce temps-ci d'un grand changement, les catholiques et les Protestants ont été rapprochés les uns des autres, on a vu les vrais religieux à l'œuvre et bien des préjugés ont disparu; mais encore nous manquons d'ouvriers, car nous sommes quelques aumôniers au milieu de tant de millions d'hommes! pourquoi la France qui envoie des missionnaires dans tous les coins du globe, ne vient-elle pas mieux à notre secours? — Je regrette, en terminant, de n'avoir pas q.q. détails à vous communiquer sur la vie d'un frère coadjuteur mort en odeur de sainteté dans la province du Maryland. Le R.P. Provincial en annonçant sa mort, l'appela: „notre saint frère„. Il était cuisinier au collège de Georgetown depuis un temps immémorial, et s'était acquis une grande réputation par sa charité, sa disposition à faire plaisir à tout le monde et par son union continuelle avec Dieu. C'est à lui qu'on dit être arrivé le fait suivant, il y a déjà plusieurs années: Comme il priait devant l'image de St Ignace dans la chapelle domestique, le portrait lui parla: „Dites au P. Provincial, dit-il, que si tels et tels abus qui commencent à s'introduire ne sont pas abolis, ils amèneront la suppression de la province„. Le frère se hâta de communiquer sa révélation et les abus naissants furent extirpés. On garde le tableau dans la résidence de Philadelphie. — Quant à la guerre contre les Sioux Indiens, je n'en connais pas grand'chose. Je sais que le P. de Smet a passé par ici q.q. jours avant que cette guerre éclatât, en route pour Washington où il allait se plaindre de ce qu'on ne payait pas assez ponctuellement aux pauvres sauvages les dettes qui leur étaient dûes. Je crains beaucoup que cette guerre ne soit un crime de plus ajouté aux forfaits de notre nation contre cette race dont elle a volé le territoire. Les blancs commencent par tourmenter, persécuter, assassiner les peaux-rouges, et quand ceux-ci ont été exaspérés jusqu'au désespoir, ils font une guerre de représailles. Alors les blancs les attaquent sans pitié, et après en avoir exterminé un grand nombre, ils chassent le reste dans les forêts: là on les laisse, confondus avec d'autres tribus autrefois puissantes aussi, jusqu'à ce que la civilisation les ait atteints de nouveau. Ceux qui ont vu les atrocités commises en Californie, au Kansas et ailleurs, comprendront comment les nations sauvages disparaissent devant l'homme blanc. Mais aucun gouvernement ne pourrait avoir assez de puissance pour réprimer le mal dans un pays si vaste et peuplé de part des hommes venus de tous les coins du monde.

Canada. — Mission de Ste Croix. — Wikwemikong, 7 Août, 1863. Lettre d'une religieuse du Cœur de Marie

à sa Supérieure générale. — La raison principale qui me porte à vous écrire c'est de vous donner connaissance de la nouvelle [illegible] par les [illegible] nos Sauvages et particulièrement contre les Pères Jésuites, afin que vous veuilliez bien prier pour eux et faire recommander le tout à N.-D. des Victoires. Voici ce qui a donné lieu à cette nouvelle [illegible]. Depuis longtemps les Anglais s'efforcent d'enlever aux Sauvages l'île Manitouline que les [illegible] en 1836 ont cependant assurée à ces derniers, et les Pères qui [illegible], [illegible] tout ce qui [illegible] ont [illegible] de même aidé les Sauvages à persister dans leur refus; mais le [illegible] qui était venu en personne, [illegible] que sa présence [illegible] ne put rien obtenir. [illegible] principaux chefs [illegible] il espéra que les Sauvages [illegible] de Wikwemikong, et cela par l'instigation des [illegible] à prendre les armes pour massacrer les blancs; le P. Kohler [illegible] à passer dans un journal à Toronto et le P. [illegible] Le 10 Juin dernier, un bateau à vapeur [illegible] dans le village pour [illegible] des deux Pères. [illegible] des mains. Le commandant de la troupe, Mr Gibbard, [illegible] alors de faire feu sur ces Sauvages; ceux-ci n'avaient [illegible] de bâtons et de tout ce qu'ils trouvaient sous leurs mains, prêts à se jeter sur ces Anglais, s'ils avaient le malheur de faire feu. Le P. Kohler était absent; on se saisit [illegible] du P. Choné, on le traîne jusqu'au bord de l'eau pour l'emmener prisonnier et on le presse de monter sur le bateau. Le Père refuse; on le pousse dans l'eau et [illegible] pour lui prendre les jambes [illegible] dans une barque. Le Père proteste alors contre l'illégalité de ces procédés, leur déclare que [illegible] des Sauvages ne regarde que le gouvernement; que d'ailleurs il est français et qu'il en appellerait au Consul de [illegible] de la violence qu'on lui faisait. Alors on le laissa et [illegible] sans commettre [illegible]. Ils se rendirent au Sault Ste Marie où était le P. Kohler pour se saisir de lui. Mais à son tour il résista [illegible] un bon [illegible] avec les [illegible] furent contraints non seulement de le laisser, mais de rendre aussi la liberté à un Sauvage qu'ils avaient pris. Le gentilhomme Gibbard qui conduisait toute cette affaire, [illegible]. Il retourna au bateau avec les soldats [illegible] à Killarney [illegible] le P. Kohler [illegible] on les [illegible] le bon Père traité non seulement [illegible], mais [illegible]. Le P. Choné [illegible] pour se rendre à Québec où les chantiers [illegible] le P. Kohler, d'après un ordre qu'il a reçu [illegible], est parti aussi avec [illegible] pour [illegible] que ce départ; tout le village était [illegible]; huit hommes [illegible] portant avec eux le drapeau anglais pour témoigner de leurs intentions pacifiques. Ces choses [illegible]; cependant nous ne pouvons qu'espérer que Dieu qui est le protecteur de l'innocence ne permettra pas [illegible] l'emportent. Des prières publiques se font à cette intention tous les jours à l'Eglise et dans les écoles. Le P. Kohler [illegible] dans une lettre qu'il vient d'adresser à l'éditeur du Journal, dit: Je ne crains ni la corde, ni la prison; je ne serai pas le 1er de nos Pères qui aura été conduit à la potence pour une cause injuste. Pour la prison, j'y suis depuis [illegible] ma volonté en rien. Il pourra se faire que mes ennemis l'emportent, mais l'honneur [illegible]. — Vous voyez combien nos bons Pères ont besoin de prières; il suffit qu'ils soient Jésuites,

pour que les suppots du démon exercent leur rage contre eux. On écrivait dans un journal : "Ce ne sont pas des prêtres catholiques, ce sont des Jésuites." Nous sommes dans de grandes craintes ; cependant la divine Providence s'est declarée si souvent en faveur de nos Indiens, que nous n'avons pas perdu tout espoir.

Bombay. Recueils historiques sur la Mission. 1861 - 1862.

La mission de Bombay s'étend le long de l'Océan Indien, du 15e au 28e de lat. N., et a pour limites, à l'Ouest, le Béloutchistan et l'Océan Indien ; au Sud, le territoire de Goa, et les vicariats apostoliques de Mangalore et de Mysore ; à l'Est, les vicariats apostoliques d'Hydrabad (Décan) et de Vizagapatam ; au Nord, le vicariat apostolique d'Agra. La population catholique ne dépasse guère 17000, y compris environ 4700 Européens dont plus des trois quarts servent dans l'armée anglaise. Nous avons dans la mission de Bombay, 30 églises ou chapelles. Plusieurs petites stations n'ont encore que des chapelles provisoires.

Voici un tableau succinct de nos ministères, et des fruits spirituels recueillis dans l'espace de 11 mois, savoir depuis le 1er Août 1861, au 30 Juin 1862.

Baptêmes d'enfants 529, dont 13 enfants de payens.

Baptêmes d'adultes 100, dont 53 payens, 47 protestants.

Le nombre total des confessions a été d'environ 19450, et celui des communions, y compris les communions pascales, peut être évalué à 18000.

Confirmations, du 1er Janvier, au 30 Juin, 456.

Le séminaire de Bandora compte 19 élèves dont 7 en théologie.

Bombay possède une communauté de religieuses de Jésus et Marie, qui ont un pensionnat de demoiselles, avec une école d'externes à Maragon. Elles ont encore deux autres écoles à Bombay, l'une dans le Fort, près de la chapelle catholique, et l'autre à Cavel, dans la ville indigène, non loin de la cathédrale. Ces deux établissements comptent au moins 170 élèves. Les mêmes Religieuses sont chargées d'un orphelinat de filles à Poona. Le nombre des enfants va en augmentant, et dépasse déjà 140. Il y a aussi un externat qui compte 23 élèves. L'insuffisance du local, où pendant plus de 2 ans ½, la charité et la patience avaient trouvé une occasion continuelle de s'exercer, a mis les religieuses dans la nécessité de transporter leur nombreuse famille dans le nouveau couvent, long-temps avant qu'il fut achevé. Ce couvent et la nouvelle Eglise de St François-Xavier sont l'ouvrage de deux de nos Frères, qui en ont donné le plan, et qui en dirige la construction. Ces deux bâtiments se font remarquer par la noble simplicité et la régularité de leur architecture. Aussi en parle-t-on généralement avec éloge ; et quand ils seront achevés, ils seront un ornement pour Poona.

Les Filles de la Croix de Liège, arrivées à Bombay, au mois de Février dernier, ont ouvert à Kurrachee une école de filles, qui compte 33 élèves. Leur zèle leur a aussi suggéré l'idée d'établir une école pour les filles indigènes pauvres. Elles soignent leur instruction religieuse, et leur apprennent à travailler et à coudre, de manière à les mettre à même de gagner honnêtement leur vie.

Pour l'éducation des garçons, la Mission possède les établissements suivants :

1° L'école de Maragon, qui renferme au delà de 300 élèves, savoir 112 Indo-Portugais et autres Indigènes, élevés aux frais de la Mission dans l'orphelinat de Ste Anne à Byculla ; - une centaine d'autres enfants,

Deux de nos Pères, le P. [illegible] et le P. [illegible] qui passèrent leurs vacances à Ahmednuggur [illegible] par leur présence [illegible] des exercices qui se faisaient tous les soirs en l'honneur de la Ste Vierge. Il y avait [illegible] instruction familière, assaisonnée d'un exemple, que les [illegible] et la [illegible] se terminait par quelques prières à la Ste Vierge. [illegible] les Dimanches, où les exercices du mois de Marie [illegible] de la bénédiction du St Sacrement l'Église était remplie de militaires et [illegible]. [illegible] n'ait écouté favorablement les [illegible] tous les [illegible] s'approchaient du St tribunal [illegible] les deux Pères étaient retenus au confessionnal [illegible] heures.

Vers le milieu [illegible] de l'une violente attaque de fièvre [illegible] très douloureux, d'un [illegible]. Ce fut après [illegible] des Dragons que le Père [illegible] missionnaire visita Ahmednuggur [illegible] persuasive. Il prenait pour sujet de ses sermons [illegible] le choléra, qui éclata d'une manière [illegible] ceux qui furent attaqués moururent, et d'après [illegible] violence extraordinaire. Un [illegible] tantôt auprès du lit des malades [illegible] la marche funèbre retentissait matin [illegible]. Il n'y a pas de doute que la vue de la mort [illegible] n'ont été aussi nombreuses que dans ce [illegible] penser. Un individu qui, à ce qu'il [illegible] pour plaire à une fille catholique à laquelle il [illegible] protestant, refusa d'une manière très insolente [illegible] arrivé, le tambour battit, la marche funèbre [illegible] répandre l'eau sainte, et prier sur le cadavre [illegible] protestant qui commandait le cortège funèbre. [illegible] sacrements. — Quelques jours après [illegible] le Révérend Gentlemen était absent [illegible] beaucoup de ladies et de gentlemen [illegible] donc impossible d'avoir Mr le Ministre. [illegible] qu'il veut se confesser et mourir catholique [illegible] dans le sein de l'Église catholique [illegible] en terre sainte dans le cimetière catholique [illegible] qui le connaissaient comme bon presbytérien [illegible].

[illegible] suivants : [illegible] changement [illegible] merveilleux. Mon expérience m'avait

la plupart Européens, de l'orphelinat et du petit pensionnat de [illegible]; et une [illegible] [illegible] ternes. L'esprit [illegible] est excellent; ils sont généralement d'une piété exemplaire. [illegible] bon F. Gard a été [illegible] [illegible]. Durant sa maladie, ces pauvres enfants ont prié [illegible] ferveur [illegible] [illegible]. Tant de prières ne sont pas montées en vain [illegible] trône de la Divine Miséricorde; si elles n'ont pas réussi à obtenir la faveur qu'on demandait, Dieu [illegible] sa bonté aura accordé d'autres graces plus précieuses.

2° L'école de [illegible] [illegible] a été établie en 1860 pour procurer aux enfants [illegible] de ce quartier [illegible], et pour les détourner des écoles protestantes [illegible] allaient auparavant [illegible] au péril de leur foi. C'est à cette éducation [illegible] qu'il faut attribuer [illegible] peu pratique de beaucoup de nos catholiques [illegible] tion de la langue [illegible] la foi et [illegible] fleurir la religion [illegible]

3° L'école du Saint [illegible] [illegible] catholiques [illegible] nécessité de confier l'éducation [illegible] de [illegible] protestants.

4° L'école de Bandora, établie en [illegible], pour [illegible] de cette localité [illegible] apprendre l'Anglais [illegible] qu'ils [illegible] les écoles protestantes de Bombay. Elle compte 6[illegible] élèves appartenant pour la plupart à des familles qui ne reconnaissent pas l'autorité de notre évêque. Comme le défaut d'instruction religieuse est [illegible] de ces chrétiens, le but principal de cette école, comme de toutes les autres de la mission, est d'enseigner l'instruction religieuse, et de former de vrais chrétiens.

5° L'école de Kurrachee, établie en 1861; quoiqu'elle ne compte encore que 35 élèves, elle jouit d'une bonne réputation.

6° Belgaum a [illegible] écoles [illegible] de garçons et de filles.

Tous les établissements ci-dessus ont pour but d'initier les enfants catholiques à la connaissance de la langue anglaise, de l'histoire, de l'arithmétique etc., afin de les mettre à même de remplir avec succès les divers emplois auxquels [illegible] pourra les destiner plus tard, tout en leur donnant une éducation [illegible] religieuse, [illegible] contre les dangers qui les attendent sur [illegible] de la vie, dans un pays [illegible], où une poignée de catholiques se trouve comme perdue au milieu d'une masse d'infidèles de toute [illegible]. Le nombre total des enfants élevés dans ces divers établissements dépasse [illegible]. Tous ces enfants cependant ne sont pas catholiques. Les religieuses surtout ont [illegible] nombre d'élèves protestantes [illegible] préfèrent l'éducation religieuse à celle des [illegible] protestantes qui [illegible] dans Bombay. [illegible] parait [illegible] prospectus [illegible] journaux, leurs [illegible], tandis que les religieuses se plaignent que leur pensionnat est trop petit. Outre les [illegible] anglaises, il y a encore [illegible] station [illegible] indigène une école primaire, où les enfants apprennent à lire et à écrire, en même temps qu'on leur enseigne les éléments de la doctrine chrétienne. Le P. Sératier, l'année passée a pris [illegible] à [illegible] une école qui maintenant compte environ 15[illegible] petits payens, qu'il tâche d'amener peu à peu à la connaissance du vrai Dieu.

Mois de Mai à Ahmednuggur —— Le commencement paraissait favorable et [illegible] espérer qu'il serait un mois de grâces; mais le résultat alla bien au delà de toute [illegible]

me trop confirmé l'idée que je m'étais faite des cavaliers dans le temps où je lisais les Romans. Je m'étais mis dans l'esprit qu'un cavalier est par excellence jureur, buveur, et tout ce qui s'en suit, mais pendant le mois de Mai dernier, j'ai commencé à changer d'opinion à leur égard. J'ai entendu dire que presque tous les Catholiques du 3e Régiment de dragons ont fait leurs pâques. En apprenant ce fait, on ne dira pas que la dévotion du mois de Marie n'est pas efficace, surtout quand elle a été accompagnée, comme elle l'a été ici, de la crainte salutaire d'une mort inattendue qui vous enlève au bout de 5 ou 6 h. de maladie. Un proverbe dit qu'il faut battre le fer quand il est chaud. C'est pour mettre ceci en pratique probablement qu'on a établi la confrérie du Scapulaire parmi les hommes du Régiment. En peu de jours, 33 se firent inscrire, et dimanche dernier à l'office du soir, il y eut réception solennelle des nouveaux membres qui tous avaient communié le matin. C'était qq. chose de plus que joli de voir ces beaux hommes pieusement prosternés au pied de l'autel, pour ajouter à leur uniforme rouge, les livrées du Scapulaire comme gage de leur filiale affection, et de leur fidèle dévouement envers la Reine du Ciel.

Avant de quitter Ahmednuggur, voici ce que le P. Hellerbach écrivit en date du 12 Août: Depuis deux mois il n'était plus tombé de pluie, à l'exception de deux ou trois averses à peine suffisantes pour humecter la surface de la terre. De là grande disette. On disait même qu'il y avait de pauvres gens qui mouraient de faim. Depuis assez long-temps les Mahométans faisaient des prières, et les payens offraient des sacrifices à leurs dieux de bois et de pierre, pour avoir de la pluie. Pendant l'octave de la Fête de Ste Anne, nous chantâmes tous les jours les litanies des saints pour demander la pluie; nous eûmes deux averses le jour de l'Octave, mais depuis lors ce n'était que sécheresse et chaleur continuelle. La population de l'endroit, surtout les Mahométans, pressèrent nos chrétiens indigènes de s'adresser à leur prêtre, et de lui demander des prières pour la pluie. L'affaire fut arrangée, il y eut une messe chantée, bénédiction du St Sacrement, et procession autour de l'Eglise, probablement la 1ère qui se soit jamais faite à Ahmednuggur, avec croix en tête, et chants des litanies des Saints. Les payens et les mahométans regardaient de loin cette procession. Ils savaient que c'était pour la pluie que nous la faisions. Payens, Mahométans, Protestants, tous avaient prié beaucoup pour demander la pluie, mais en vain. Ils étaient donc impatients de savoir quel serait l'effet de nos prières. Hier à 9 h. la messe et la procession étaient finies, et dans l'après-midi la pluie tomba pour la 1ère fois depuis deux mois; c'était une pluie abondante, mais douce, sans orage, ni tonnerre, et elle continua de tomber pendant presque toute la nuit. Tout le monde déclarait avec joie et reconnaissance qu'on était redevable de cette pluie bienfaisante aux prières des Catholiques. Des arguments comme celui-ci sont clairs, et à la portée des intelligences les plus bornées.

Visite pastorale de Poona. Elle commença le 17 Août, et quoiqu'elle n'ait duré que huit jours, elle a fait un bien incalculable aux catholiques de Poona. Beaucoup de brebis égarées furent ramenées au bercail; beaucoup de ceux qui ne s'étaient jamais montrés à la table de communion, se réconcilièrent avec Dieu, et rentrèrent dans le chemin qui mène au ciel. Le soir du samedi Mgr Steins arriva au débarcadère du chemin de fer, qui est à 4 milles de l'Eglise. Le P. Käfely se trouvait là avec plusieurs officiers et d'autres personnes pour recevoir Sa Grandeur.

qui monta aussitôt en voiture et se dirigea avec son cortège vers l'église de St Patrice. Beaucoup de fidèles y étaient accourus, malgré une pluie battante, pour souhaiter la bienvenue à leur premier Pasteur et recevoir sa bénédiction. Le lendemain dimanche, la fête eut une solennité comme Poona n'en avait jamais vu. L'église était comble et dans la foule on remarquait plusieurs protestants. Il y eut grande messe pontificale avec orchestre et musique excellente. Pendant cette longue cérémonie qui dura trois heures, ce qui surtout réjouissait un cœur catholique, c'était le sentiment de foi vive et de piété sincère qui régnait dans l'assemblée. Sa Grandeur distribua plus de 300 communions et donna la confirmation à 160 personnes de tout rang. Il était beau et touchant de voir au milieu d'une troupe d'enfants, un bon nombre de ces figures martiales s'incliner humblement pour recevoir d'en haut la force de combattre pour leur Dieu aussi bravement qu'ils combattent pour leur pays. On remarquait parmi eux un jeune officier et quelques autres personnes d'une position élevée qui avaient récemment embrassé la foi catholique et dont la conduite édifiante donnait le bon exemple à tous. „Depuis près de 25 ans que je suis dans l'Inde, écrit un témoin oculaire, je n'ai jamais joui et je ne m'attendais pas à jouir jamais d'un spectacle aussi ravissant dans cette pauvre Inde infidèle. Bien des âmes bénissent maintenant celui dont le zèle infatigable a opéré avec le secours du Ciel ces merveilles de réconciliation entre Dieu et de pauvres pécheurs qui après dix et vingt ans de misérable existence, ont retrouvé cette paix que le monde ne connaît pas."

Pendant la semaine qui précéda cette belle fête, c'était un spectacle intéressant, en allant à St Patrice, de voir çà et là dans l'église, des groupes de soldats qui s'instruisaient les uns les autres, pour se disposer à recevoir dignement le sacrement de confirmation, tandis que les prêtres étaient occupés au confessional jusque bien avant dans la nuit. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, si c'était la charité de ceux qui enseignaient leurs camarades, ou la docile simplicité de vieilles moustaches qui se laissaient instruire comme des enfants, sans respect humain, des vérités fondamentales de notre Religion. Pendant la semaine suivante, le nombre de ceux qui se rendirent à l'église pour la prière du soir, était si considérable que Mgr notre Évêque se faisait un véritable plaisir de leur adresser la parole tous les soirs avec son zèle accoutumé. Le souvenir de ces instructions, on ne peut en douter, vivra longtemps et portera des fruits abondants. Le Dimanche suivant (24 Août) il y eut encore une centaine de communions et soixante confirmations dans l'église de St Patrice. Puis Sa Grandeur se rendit à la nouvelle église de St François Xavier et y fit son entrée au milieu d'une foule de chrétiens indigènes dont environ 100 avaient été préparés à la réception des sacrements. Quoique la scène ici fut toute différente, elle n'en était pas moins intéressante. Il ne fallait pas s'attendre à y trouver le même ordre, le même silence respectueux qu'à St Patrice; mais on aimait à voir l'empressement avide et l'air pénétré de vénération avec lesquels ces bonnes gens regardaient leur évêque. Assurément St François Xavier, du haut du Ciel, s'unissait alors aux prières de ces pauvres Chrétiens, les enfants de ceux qui lui étaient si chers quand il travaillait sur cette terre. Il était consolant aussi de voir cette première cérémonie dans une église érigée en son honneur par le zèle et la piété de ses successeurs, qui sont aussi ses frères en religion.

Baroda, 23 Février 1863. Extrait d'une lettre du P. Tagani à un scholastique de Laval.

Vous savez depuis longtemps combien le schisme des prêtres de Goa, protégé par le gouvernement portugais, s'opposait aux progrès de la religion dans cette partie de l'Inde, et paralysait les efforts et les travaux des missionnaires. Leur place d'armes principale était Bombay. Ces prêtres mettaient tout leur art à empêcher un grand

717

[illegible] de Chrétiens [illegible] légitimes par [illegible] évêques et [illegible] vicaires apostoliques; [illegible] quelques uns [illegible] chefs [illegible] à [illegible] ont été nommément excommuniés par le Souverain Pontife. Le Pape voulut [illegible] que les [illegible] que l'on craignait de voir se prolonger longtemps, [illegible] un grand nombre de fidèles [illegible]. Le Pape donc avait, il y a peu d'années, [illegible] concordat avec le Portugal. Le Cardinal [illegible] mal informé de l'état religieux [illegible] conclut et toutes les [illegible] se trouvèrent en conséquence placées sous le patronage des rois [illegible] comme [illegible] où les [illegible] convertis et [illegible]. Le Concordat [illegible] cependant [illegible] Souverain [illegible] que q.q. années plus tard et encore à la condition que le nouvel archevêque de Goa [illegible] prendre possession de son siège viendrait en [illegible] à Rome. [illegible] d'années [illegible] que [illegible] schisme, avait [illegible] une centaine de [illegible] indiens, [illegible] et les avait disséminés [illegible] archevêque [illegible] avait [illegible] de Goa [illegible] la permission [illegible] à Rome [illegible] une lettre [illegible] Souverain Pontife [illegible] ne pas reconnaître [illegible] au pape [illegible] et s'embarque pour Rome [illegible] professeurs à Goa [illegible] évêques [illegible] soumission de l'archevêque [illegible] conséquence [illegible] la juridiction [illegible] de [illegible] les églises qui [illegible] Concordat, se trouvaient [illegible] à l'obéissance des vicaires apostoliques [illegible] général des Capucins, consacré à cette [illegible] archevêque [illegible] comme secrétaire un de ses [illegible] à Bombay peu de jours avant Noël 1862. [illegible] secrétaire. [illegible] ont été vivement [illegible] toutes les missions de l'Inde [illegible]. [illegible] avait aux Indes [illegible] 3 millions de catholiques [illegible] par le Portugal [illegible] un million. Depuis que [illegible] peu à peu son autonomie [illegible] toutes les Indes; la conversion d'un grand nombre de [illegible] changement [illegible] toutes principalement [illegible] le nouvel [illegible] le gouvernement [illegible] qu'un décret serait [illegible] Portugal [illegible] s'emparer des biens ecclésiastiques [illegible] s'en servira pour payer ses dettes. Car on sait dans quel déplorable [illegible] à l'Angleterre jusqu'à [illegible] ni commerce [illegible] misérable Goa [illegible] pour trouver de quoi [illegible] celles des [illegible] des [illegible] gouvernement [illegible] dans les Indes

[et de nombreux collèges et maisons religieuses qu'il a ruinés ou vendus aux Anglais?]

Chine. Mission du Kiang-Nan. – Extrait de plusieurs lettres. – Chang [illegible] janvier 1863.

La mission [illegible] [illegible] [illegible] de ses armes, dans un rayon de 10 lieues tout autour de Changhai, la paix est rendue aux populations des campagnes et des villes environnantes, si toutefois on peut appeler paix la domination des mandarins qui avec leurs armées finissent de détruire ce que les rebelles n'ont [illegible] [illegible] [illegible] déclarés, nous en avons d'autres, protégés et [illegible] [illegible], [illegible] Dieu nous avons un peu plus de liberté dans les districts [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et des chapelles, mais le [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] et les [illegible] [illegible] Changhai [illegible] [illegible] organiser de [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] – Le [illegible] [illegible] [illegible] Européen [illegible] [illegible] Soeurs de charité [illegible] avec [illegible] par les soins — [illegible] [illegible]. – [illegible] seil d'administration [illegible] [illegible] se compose des cinq principaux chefs des maisons de commerce Anglaises, Américaines et Françaises [illegible] un terrain [illegible] situé [illegible] de la ville [illegible] [illegible] de concert avec les Mandarins Chinois [illegible] on a [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] pauvres malades [illegible] abandonnés de tout secours qui a suggéré l'idée [illegible] [illegible] extrait du programme [illegible] [illegible] dans le journal de Changhai, le North-China-Herald. C'est le [illegible] [illegible]. „ Dans tous les contrées civilisées on a toujours regardé [illegible] [illegible] [illegible] hôpitaux où ceux qui n'auraient pas les moyens de recevoir la [illegible] [illegible] les soins de la famille puissent être placés soit gratuitement, soit en payant une modique somme, dans les mêmes conditions que leurs voisins plus riches et plus heureux. [illegible] spécialement encore [illegible] on regarde cela comme nécessaire dans les villes où la population est agglomérée et par conséquent plus sujette aux épidémies [illegible] [illegible] un besoin [illegible] [illegible] est semblable à Changhai, qui grâce à [illegible] éminent accroissement [illegible] [illegible] [illegible] à l'affluence quotidienne d'étrangers de [illegible] les parties du monde [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] actuellement [illegible] [illegible] les proportions d'une ville de premier ordre. Peu d'entre nous ont leurs familles et en cas de maladie nous sentons trop souvent que nous sommes un fardeau pour nos amis, ou bien nous tombons entre les mains de domestiques indigènes aux soins [illegible] desquels on peut à peine se fier. Il est vrai, il existe déjà à Chang-hai deux hôpitaux confiés à la direction de médecins habiles et dévoués, mais [illegible] l'an-

[illegible] n'est [illegible] pour les exigences actuelles du quartier Européens. C'est pourquoi on propose d'établir un hôpital général [illegible] plus grande échelle, [illegible] surveillé par les sœurs de charité [illegible] entre la porte Ouest et la pagode ning-paou; un terrain de 100 arpents a déjà été assuré; les communications par eau et par terre seront très faciles et on pourvoiera à ce qu'il y ait des chambres particulières, des salles communes [illegible], une blanchisserie, des jardins d'agrément, une belle cour, etc. » Vient ensuite le détail des dépenses probables lesquelles sont évaluées à 90, [illegible] taëls, [illegible]. C'est le 5 [illegible] que ceci a été publié, depuis on s'est [illegible] de [illegible] l'achat de terrain. On avait déjà fait l'achat d'une trentaine d'arpents [illegible] protestant en avait acheté de son côté [illegible] il en avait agi ainsi, il répondit qu'il avait ignoré [illegible] l'emplacement de l'hôpital, mais que le sachant maintenant, il contribuerait [illegible] de bienfaisance (non par [illegible] le [illegible] où il l'avait acheté)

[illegible] le projet du P. [illegible] par là même [illegible] catholique [illegible] spéculation pour [illegible] Voici la liste des autres établissements que nous avons actuellement à Chang-hai [illegible] avec le grand et le petit séminaire [illegible], l'église St Joseph dans le quartier Européen avec une [illegible] l'église de l'Immaculée Conception [illegible] un pensionnat d'une quarantaine d'enfants, l'orphelinat des garçons, 150 environ sous la direction du P. Giaquinto, [illegible] une trentaine de petites filles [illegible] 100 environ, enfin plusieurs autres [illegible] de Zi-ka-vei [illegible] les [illegible] chaque jour il baptise en moyenne 4 ou 5 [illegible] ; si nous avions beaucoup de catéchistes [illegible] les conversions se multiplieraient [illegible] missionnaires. Quand donc [illegible]-nous nos vides [illegible] ? [illegible] nombreux pour [illegible] tous ceux qui nous [illegible], Oh ! [illegible] missionnaires Chinois seront heureux [illegible] de [illegible] Compagnons viendront [illegible] leurs peines et leurs travaux.

Le nombre total [illegible] pour les adultes a 2442, pour les enfants [illegible] 15,551. [illegible] grande augmentation sur l'année précédente, elle est due [illegible] population des campagnes et des villes voisines de Chang-hai [illegible] brigands. c'est dans cette multitude innombrable [illegible] élus. Ces pauvres malheureux mourant de faim [illegible] et les pagodes, accueillirent favorablement la Religion qui [illegible] mort.

On a demandé ce que l'on pouvait faire en Chine [illegible] des Sciences —

pour se mettre en relation avec les savants d'Europe. Ce que ces derniers veulent avant tout ce sont des connaissances locales de pays qu'ils ne peuvent visiter et dont ils brûlent de parler; ainsi observations météorologiques et magnétiques; étude approfondie des livres de médecine des Chinois pour faire connaître leur Chimie, leur physique, leur botanique, voilà ce que les savants d'Europe demandent à cor et à cri. Ne faut-il donc pas s'occuper en Chine des sciences d'Europe? Oui, mais en ce qui est utile aux Infidèles pour [illegible] la Religion, et pour cela des leçons de Physique ou de Chimie [illegible] de l'abbé Nollet, suffisent amplement; toute autre étude serait superflue. Pour vous donner une idée de la capacité [illegible] en Mathématiques, [illegible] quelques livres d'astronomie, la Géométrie du P. Mathieu Ricci, une trigonométrie, une géographie terrestre et céleste du P. Verbiest, &c... Ces livres ne donnent pas un mot de démonstration; après l'énoncé [illegible] il se trouve son énoncé avec les lettres de la figure [illegible] et cependant [illegible] précédés de 3 et 4 préfaces des premiers [illegible] de l'empire qui ne [illegible] d'éloges pour exalter la profondeur du savoir de leur auteur; de là [illegible] peut conclure à la faible capacité qu'ont nos [illegible] en ces matières. Quelques [illegible] de Physique et de Chimie [illegible], surtout sans preuve autre que la preuve [illegible], voilà tout ce qu'on peut faire ici. Cela étonne peut-être, mais la raison en est que dans [illegible], ces Sciences n'ouvrent pas le chemin aux places [illegible]; [illegible] le commerce, la Rhétorique, l'adresse [illegible], sont [illegible] agents de fortune [illegible]. Aussi, depuis dix ans [illegible] a l'idée d'enseigner les sciences d'Europe dans notre Collège de Zi-Ka-Wei.

Chang-haï [illegible]. Vous savez sans doute que le pauvre M. Lebreton, officier de la marine française, général [illegible] des troupes [illegible] Tché-kiang et [illegible] a été [illegible] par un canon qui a éclaté au moment où il y mettait le feu. Cet événement fâcheux força les combattants à se retirer, [illegible]. Cependant les rebelles, [illegible], au nombre de 1000 environ, se jetèrent sur les [illegible], voyant cette attaque imprévue, résolut de se faire [illegible] aux Rebelles. Il fait donc [illegible] du chemin que devaient suivre les brigands, et quand ceux-ci furent arrivés, il les attaqua à l'improviste et en fit un horrible carnage. Une cinquantaine à peine put s'échapper et rentrer dans la place. Les Chang-Mao tinrent bon dans la ville qui continua à soutenir le siège. M. Tardif qui se trouvait à Chang-haï au moment de la mort de

Mr Lebreton partit pour le remplacer. Arrivé devant Sao-king, il commença par faire distribuer des munitions à ses soldats. On travailla nuit et jour avec une ardeur incroyable. Bientôt le moment d'essayer un nouvel assaut arrive. Déjà tout est prêt et Mr Tardif donnait ses ordres pour l'attaque, quand une balle vint le frapper dans le derrière de la tête; c'était un de ses soldats qui avait tiré ce coup fatal. Le capitaine Tardif expirait dix heures plus tard, et l'on dut encore cette fois renoncer à chasser les rebelles de la place. M^r d'Egbel, officier de la marine française, prit le commandement des troupes et le siége continua sous sa direction. Les Chang-Mao voulurent l'attirer dans leur parti et lui offrirent 10,000 taels (80,000 f^s environ); mais il refusa noblement et envoya même sommer les rebelles de quitter la ville qu'ils occupaient. Le 18 mars, l'assaut était de nouveau livré, et le 19, jour de St Joseph, la ville fut évacuée. Plus de 50.000 hommes y étaient renfermés. Pendant le siége qui a duré plusieurs mois, les assaillants ont montré un grand courage et ont toujours eu la supériorité sur leurs adversaires, même dans les occasions où l'ennemi était dix contre un. — Voilà un beau succès pour les Impériaux, succès qu'ils n'eussent jamais obtenu par eux-mêmes. — Un mot encore sur le Tébettiang avant de repasser au Kiang-nam.. Quand la Cour de Pékin apprit la mort de Mr Lebreton elle ordonna qu'on construisit une Chapelle à l'endroit où il était tombé, victime non de la cupidité, comme tant d'Européens au service du gouvernement Chinois, mais victime de l'idée généreuse qu'il avait conçue d'expulser les Chang-maos de l'Empire. Une autre chapelle doit être élevée par les ordres de la même Cour sur le terrain où l'amiral Protet a été frappé à mort, dans notre mission, à Nékiao.

Dans notre province les Rebelles ont dû reculer aussi. — Tsang-Zao qui depuis 2 ans 1/2 bientôt était en leur pouvoir, est redevenu ville Impériale. Cet évènement fit entrer en fureur les Rebelles de Soutcheu et bientôt une forte armée vint bloquer la ville. Cela se passait au commencement de Février dernier. Alors les troupes impériales de Chang-hai quittèrent notre ville pour aller porter secours à Tsang-Zao. En même temps les troupes du général Ward se portèrent sur la ville de Ta-Tsang où nos Rebelles étaient fortement retranchés. On s'avance contre les remparts, mais on rencontre un fossé sur lequel on jette la seule échelle que l'on ait apportée. L'échelle se brise bientôt, et ceux qui se trouvaient près du rempart restent exposés au feu de l'ennemi; les autres, sans échelle pour passer, et n'ayant nullement envie de se faire tuer, prennent la fuite. Une vingtaine d'Européens furent tués ou blessés, les Chinois perdirent beaucoup de monde, et l'on dut abandonner le siége de la ville. Comme vous le voyez, les Impériaux ont échoué devant Ta-Tsang qui n'a pas encore été pris. Nos braves cependant ne se sont pas découragés et ont continué la guerre sur un autre point. Dirigés par un Sous-Officier français Mr Tinelle, ils ont tenté de faire une descente auprès de Fo-Shan. Malheureusement la descente n'a pas été heureuse, et ils ont été repoussés deux fois. Nos Rebelles cependant ne dépassent point la limite qu'a leur fixée... Quand

seront-ils enfin chassés? je crois vraiment que si les Européens ne s'en mêlent point, le gouvernement chinois ne saura [illegible] s'en tirer. Il en a trop sur les bras, si je puis ainsi parler. Vous savez sans doute déjà que l'insurrection commence à s'approcher de Pékin.

En voilà assez sur la partie politique du céleste empire. Tous ces évènements pourraient bien amener en Chine de grands changements qui ne manqueraient pas d'avoir sur l'avenir religieux de ce vaste pays une grande influence.

Parlons maintenant de nos travaux. Le P. Sentinier a été visiter en Janvier dernier la montagne d'argent, et Tchen-Kiang-fou, situé non loin du Kiang; il a trouvé la foi encore vive parmi ses chrétiens, mais leur nombre avait un peu diminué; le Père songeait ensuite à aller à Ou-hoj situé près du Kiang-fou, au N.-O. à peu près, dans le Nung-hou. Mais la chose a été impossible, et le Père est revenu à Chang-hai, dans les premiers jours de l'année chinoise. Un Père chinois seul pourrait se rendre dans ces endroits écartés où la vie d'un Européen ne serait pas en sûreté. À [illegible] le P. [illegible] conçoit de grandes espérances; le démon se remue beaucoup; ce qui est bon signe. Plus tard [illegible] vous parler plus spécialement de cette contrée. À [illegible] également cela va bien, mais il y faudrait un homme de plus, et l'on pourrait espérer beaucoup de conversions.

D'autres lettres vous ont déjà appris la maladie et la mort de plusieurs de nos Pères; le 5 février dernier nous étions à [illegible] notre cimetière et nous confions à la terre la dépouille mortelle de onze missionnaires, dont neuf des nôtres et deux Pères Chinois. Voici la liste par ordre de date de leur mort: le P. Lingny; le P. Lainé; le P. Pajot; le P. Willaume, le f. Hamoitiers; le P. Clavelin; le P. Bosvergne; le f. [illegible]; le f. Kiu. Les deux prêtres chinois étaient le P. Zy et le P. Ou.[1] Je ne vous dirai point les pensées qui agitaient notre cœur; ils sont heureux, disions-nous, mais que nous sommes peu nombreux maintenant, et encore combien d'entre nous dont la santé est chancelante. Une pensée nous consolait: nous devions dans q.q. jours embrasser de nouveaux Pères et Frères; huit jours plus tard nous les serrions dans nos bras. Ils étaient cinq, dont trois pour le Nord, et deux pour le Kiang-Nan. Je dois vous annoncer l'entrée au noviciat d'un novice scolastique appelé Jean O, séminariste qui a fini toutes ses études, et d'un f. coadjuteur nommé Tsian. Nous avons donc maintenant neuf novices scolastiques et quatre novices coadjuteurs. Nous espérons que Zi-Ka-wei deviendra une pépinière de bons Jésuites; il en est déjà sorti dix novices

Lettre du P. Giaquinto, directeur de l'orphelinat de Chang-hai, à un scolastique de Laval. — Vous savez que je suis de nouveau directeur de l'orphelinat des jeunes garçons; et comme vous connaissez déjà

---

[1] D'autres morts ont été rejoindre depuis, ceux qui sont nommés dans cette lettre, savoir: Mgr Borgniet, le R. P. Lemaître; le P. Andrieux; le P. Hugueny; le P. Pingrenon. Le chiffre total des décès de la mission de Chine, depuis le mois de Juillet 1861 jusqu'au mois de septembre 1863 est donc de 14; savoir: onze prêtres; deux scolastiques, un frère coadjuteur.

Du reste [illegible] partie, ce qui lui est arrivé depuis sa fondation; je me bornerai aujourd'hui à une espèce de compte-rendu qui vous [illegible] des principaux évènements. L'Orphelinat sert à élever les enfants abandonnés, et à en faire des chrétiens, des artisans, des maîtres d'école, et même des catéchistes si nous pouvons y réussir: ainsi avec le séminaire qui forme le clergé indigène, le collège de Zi-ka-wei qui donne des lettrés au pays et des sujets à la Compagnie, et avec l'Orphelinat, nous nous trouvons avoir dans nos mains la jeunesse de toutes les conditions. Mais cela ne suffirait pas encore à nos besoins. Il nous faut des catéchistes et des maîtres d'école en grand nombre pour convertir les payens et pour instruire les fidèles, et à de tels emplois ni le collège, ni le séminaire ne pourraient suffire. En effet ceux qui sortent de ces deux établissements, habitués à un genre de vie moins pénible ne pourraient qu'avec [illegible] laborieuse du catéchiste. [illegible] l'Orphelinat [illegible] collège [illegible] à [illegible] la position [illegible] ni au séminaire, ni à Zi-ka-wei, et on les confiait au Directeur de l'Orphelinat pour en former des catéchistes et des maîtres d'école. Le nouveau [illegible] élèves qui nous viennent un peu de tous les côtés, et sont entretenus aux frais [illegible] qui les envoient. Il n'a aucun rapport avec l'Orphelinat. Classes, maîtres, réfectoire, tout [illegible] est séparé. — Quant à l'Orphelinat, il ressemble à une ruche, et [illegible] que le [illegible] soit [illegible] lettré, pour présider aux examens dans les classes; interroger et juger des réponses; les arts, pour surveiller les ateliers, et aider les artistes surtout dans la confection des ouvrages à l'européenne. Il faut être père, [illegible] on ne veut pas voir tomber en langueur ces pauvres petites créatures; en un mot il faut s'occuper de tout. L'Orphelinat reçoit des enfants payens de 8 à 10 ans, malpropres, [illegible] que leurs parents nous les abandonnent: remplis de vices et surtout voleurs incorrigibles. Mais grâce à Dieu, nous réussissons à en faire de bons chrétiens, ou s'ils meurent, des habitants pour le ciel. Un jeune orphelin de Tché-Kiang fut un jour envoyé par sa mère faire l'aumône d'une coupe de riz à un mendiant, et comme il étendait le bras pour présenter la coupe, il est saisi par le prétendu mendiant qui était un Tammos déguisé, et est entraîné en captivité. Après diverses aventures, le malheureux captif se trouva à Kao-kiao, bourg aux environs de Chang-hai. Là dans un combat engagé entre les troupes alliées et les Tammos, il tomba dans les mains des Français qui me le remirent. Instruit et baptisé il a été depuis peu de jours appelé au Paradis. J'ai connu plus d'une vingtaine de jeunes orphelins qui avaient eu le même [illegible] tombés entre les mains des rebelles, et tous [illegible] bons élèves. Il suffit de vous en citer [illegible] Vitien-yen. Né à [illegible] ville du Nyang [illegible] il fut fait esclave par les [illegible] à l'âge de 7 ans. Il vécut 10 ans en compagnie de ces infâmes vagabonds, exposé à toutes les tentations du mauvais exemple. [illegible] par les Impériaux, il fut recueilli et sauvé par un chrétien commerçant qui pensait s'en faire un commis plutôt que d'en faire un chrétien. Le jeune homme [illegible] riche payen commerçant aussi ne montrait pas d'inclination pour cet état. Trompé dans son dessein, le chrétien l'emmena à Tong-ka-dou, pour le donner à qui le voudrait. On me proposa de le recevoir. [illegible] qu'il était âgé de 17 ans, et qu'il en avait passé 10 parmi les rebelles, j'eus quelques difficultés à l'admettre. Cependant après avoir réfléchi, je voulus le voir.

Il ne me déplut pas. Je le reçus donc en expériment, et l'emmenai moi même en ville. Qui l'aurait cru! Ce jeune homme est un vrai petit enfant par sa docilité et sa simplicité. Il demeure des journées entières dans la classe avec les plus jeunes à apprendre les rudiments de notre Ste Religion. Depuis le moment où il a connu notre foi, il me demande sans cesse le baptême.

Dernièrement j'ai baptisé un petit bonze. Il avait perdu un dé dans la pagode, et craignant pour cela d'être maltraité, il avait pris la fuite. Son bon ange le conduisit à Zinka-Wei, où on me le confia. Lui aussi paraît être un prédestiné: car il ne tardera pas à mourir.

Le temps du Catéchuménat est plus ou moins long selon la capacité et la nature des Catéchumènes. Chaque jour ils assistent au catéchisme, et c'est là qu'ils apprennent à connaître Dieu, à le craindre et à l'aimer. J'ai avec moi une image de l'enfer que l'on suspend au mur pendant l'explication. Au dessous de cette image sont écrits les noms des Catéchumènes, Au dessus sont trois démons très laids; leur figure horrible inspire la crainte; un jour je demandai à un petit enfant, lequel de ces trois démons était son père; pour toute réponse il fondit en pleurs. Pendant le catéchisme, les Catéchumènes sont séparés des Néophytes, ceux-ci sont placés à droite, ceux là à gauche, et on leur en donne la raison en leur expliquant ce qui se passera au jugement dernier, et ainsi on leur donne une profonde horreur du vice. On ne peut s'imaginer avec quelle facilité, la foi catholique pénètre dans ces âmes vierges, comme elle en transforme facilement la vie, et par suite de quelle consolation est rempli mon cœur en pensant que je suis l'instrument dont Dieu se sert pour les attirer à lui. J'espère que le baptême de ces enfants sera: merces mea magna nimis. Je suis tout transporté de joie lorsque j'apprends pour la 1ère fois à ces petites mains à faire le signe de la croix, ou que ces petites bouches me répètent qui est Jésus, qui est Marie, et quand elles me disent qu'elles les aiment.

Lorsque ces enfants voient s'approcher les grandes fêtes, accompagnés de celui qu'ils ont choisi pour intercesseur, ils viennent chez moi me demander le baptême. Ceux d'entre eux qui obtiennent cette faveur, se regardent comme les plus heureux du monde et se préparent à le recevoir avec la plus grande diligence. La permission d'entrer dans l'Église, et celle de porter la médaille miraculeuse suspendue au cou, sont aussi deux privilèges bien recherchés. Une fois je donnai une médaille à un petit payen de 10 ans, parce qu'il avait bien répondu au catéchisme, avec la permission d'ailleurs très rare de la porter au cou, quoiqu'il ne fut pas encore baptisé. Tombé malade, on lui apprêta une médecine; mais peu habitué à de pareils traitements, il refusa constamment de la prendre; ni promesses ni menaces ne purent ébranler son obstination. L'infirmier désespéré eut recours à moi, et ce ne fut pas en vain. Je déclare au petit malade qu'il va prendre le remède ou me rendre la médaille. Il n'en fallut pas davantage, et en un clin d'œil la potion était avalée. — A la mort d'un autre on me remit son chapelet; tous ceux qui étaient présents, me supplièrent de le leur donner. Je ne pus me tirer d'embarras qu'en mettant le chapelet à l'enchère, à qui offrirait

le plus de dizaines d'Ave Maria pour l'âme du défunt. On allait vite dans ce nouveau genre de vente; les acheteurs firent monter le prix à plusieurs centaines de chapelets. Je le donnai à celui qui en avait offert 900. Avec tant de foi et de dévotion il n'est pas étonnant que ces petits orphelins obtiennent de Dieu toutes les grâces qu'ils demandent, et que l'odeur céleste de leur vie innocente se répande quelquefois même au dehors. En voici une preuve.

L'été passé, nous manquions fréquemment d'eau; notre puits ainsi que ceux du voisinage étaient entièrement taris; le ruisseau qui passe devant notre porte, ne nous en fournissait qu'un petit filet, et encore au moment de la marée, cette eau était si remplie d'immondices, que les Chinois habitués cependant à se servir de la lie des fleuves, en étaient dégoûtés eux mêmes. Nous étions forcés d'aller puiser de la bonne eau à un quart de lieue de notre maison, et nous ne trouvions qu'à grand'peine quelqu'un qui voulut nous en apporter. Je me tournai vers mes enfants et les exhortai à demander de la pluie à notre bon Maître. Ils se mirent en prières, mais en vain, la pluie ne venait pas. Eh bien! leur dis-je, il ne pleut pas: cela signifie que vous n'avez pas assez prié, ou que vous avez mal prié. — Nous allons prier de nouveau, répondirent-ils, et en effet ils prièrent si bien que la pluie tomba bientôt après. — Dans le mois d'avril de l'an passé, un pensionnaire d'une innocence vraiment angélique nous abandonna pour s'envoler au Ciel: le Seigneur l'avait préservé de toute tache, au milieu des scandales de sa famille. Peu de jours après sa mort, je me trouvai dans une maison chrétienne de la ville pour administrer les derniers sacrements à un mourant. La maîtresse de la maison m'interrogea si à la mort du cher enfant qu'elle connaissait, nous avions brûlé des odeurs, ou si nous en avions senti: je répondis qu'étant présent à cette mort bienheureuse avec tous les enfants qui récitaient les litanies de N. D. pour l'agonisant, je n'avais ni vu ni senti d'odeur. Cependant, reprit-elle, les payens nos voisins, nous ont affirmé que dans ce moment précis il s'était exhalé une odeur suave de la chambre du petit malade. Ce fait n'est pas le seul de ce genre que je pourrais citer.

Pour conserver nos enfants dans la ferveur nous n'employons que les moyens ordinaires, c.à.d. la fréquentation des sacrements, les exhortations hebdomadaires, la Congrégation de la Ste Vierge, l'association de la Ste Enfance, la fleur spirituelle du samedi... Cette fleur consiste à ne prendre au déjeuner qu'une coupe de riz au bouillon, et à s'abstenir de toute nourriture dans le courant du jour en dehors des repas. Presque tous la cultivaient. En récompense, j'ai accordé dernièrement la permission de chanter chaque samedi les litanies chinoises qui se disent à la fin du chapelet. Ils ont aussi la pieuse coutume de faire chaque jour une visite au St Sacrement au commencement de la récréation. Nous espérons par ce moyen leur inspirer un peu de cœur. On sait en effet que le manque de cœur est un des plus grands défauts des Chinois, d'ailleurs pleins d'habileté et capables de réussir à peu près en tout. Ceci est tellement vrai, que je considère comme bien fort heureux ceux qui achèvent leur carrière mortelle dans la fleur de l'âge: mais ceux à qui la Providence conserve la vie, nous donnent beaucoup à craindre surtout dans les

circonstances où nous sommes, sous l'influence de la corruption qui règne dans cette ville devenue l'emporium du monde.

Quelques mots maintenant sur l'ordre de nos ateliers seulement: Nous tâchons de faire de nos enfants de bons Chrétiens, et d'habiles ouvriers, du moins de ceux qui peuvent le devenir; afin qu'une fois sortis à l'âge de 20 ans; ils puissent conserver et gagner facilement leur vie. Je sais que dans plusieurs Vicariats Chinois on observe une toute autre méthode. On recueille les enfants, on les instruit pendant quelque temps, et quand ils sont en âge de travailler, on les confie à des ouvriers du dehors pour leur apprentissage. Cette méthode ne me déplait pas; néanmoins je n'ai pas cru devoir l'adopter pour de bonnes raisons. Nous voulons que nos enfants soient plus instruits dans notre S^te^ religion, afin qu'ils puissent non seulement résister aux assauts du démon, mais encore coopérer à la conversion de leurs parents et de leurs voisins; nous voulons qu'ils soient moins exposés aux dangers qui, dans nos contrées sont plus nombreux et plus graves qu'ailleurs. C'est pour cela qu'ils fréquentent en même temps les classes pour s'instruire, et les ateliers pour apprendre le metier qui leur convient le mieux. Outre ces raisons, la commodité d'avoir dans la maison, tout ce qui est nécessaire, et les désagréments que nous éprouvions, lorsque tout nous manquait, m'ont fait regarder cette méthode comme préférable à toute autre. Nous avons sans cesse besoin de tailleurs, de cordonniers, de menuisiers, et tandis qu'autrefois, il nous fallait en appeler du dehors, aujourd'hui avec nos enfants et quelques maitres, on peut pourvoir à tout et à temps.

Il ne me reste plus à présent qu'à vous entretenir de la santé de nos enfants, et sous ce rapport je n'ai que des misères à raconter. Depuis la funeste journée du 17 août 1860 qui nous enleva le cher P. Louis Massa, et plusieurs orphelins, ceux d'entre eux qui survécurent, se sauvèrent à grand peine à Chang-hai où ils furent obligés de se loger dans une maison peu commode près de Tom-Ka-dou sous la direction du digne Séminariste Thomas Vam leur compagnon d'infortune. On espérait qu'à la paix ils rentreraient dans l'ancien établissement de Tsa-Ka-Wei, bien que brulé; mais malheureusement, au moment où je vous écris, il est de toute impossibilité d'y habiter. Les Supérieurs voyant que la position de ces pauvres enfants devenait de jour en jour plus pénible, leur cherchèrent un asile moins incommode et plus sur dans l'intérieur de la ville. A cette fin Mr Borgniet loua un vieux mont de piété ruiné par les rebelles en 1853, et depuis cette époque entièrement abandonné. C'est là que nous habitons encore aujourd'hui. Mgr voulut bien me le confier avec les enfants qui devaient s'y transporter; mais les maisons chinoises quelque grandes qu'elles soient ne peuvent jamais être bien aérées. C'est pourquoi, notre seconde habitation quoique plus vaste et moins génante que la 1ère, est toute aussi malsaine; et elle doit constamment contenir 200 personnes environ. Orphelins, pensionnaires, maîtres, artistes et domestiques. La difficulté de se promener et de respirer l'air pur de la campagne, celle de se procurer des eaux saines, jointe à l'état maladif de nos enfants affaiblis par des fuites continuelles et des diètes forcées, enlevèrent beaucoup de ces petits malheureux.

Il y a deux ans que nous menons cette vie, et que nous sommes exposés à tous les fléaux de la colère divine; et malgré nos prières incessantes vers le Ciel, le Seigneur justement irrité des égarements des chrétiens, et de l'obstination des payens qui ferment les yeux au soleil de justice; au lieu

de diminuer ses châtiments les accroît. La Peste, la famine et la guerre ont désolé la Chine, et rien ne fait prévoir leur fin, si elle n'ouvre enfin les yeux à la foi de Jésus-Christ. Partout ces trois fléaux ont détruit et détruisent toujours des familles entières, et si les rebelles ne sont pas encore revenus à Chang-hai, ils nous serrent de près. Malheur à nous si les troupes Européennes nous quittent un instant. Mais outre ces bourreaux, il en est d'autres encore plus cruels, savoir: le typhus, la petite-vérole, le choléra, la dyssenterie qui se succèdent sans relâche. On ne peut faire un pas sans rencontrer des morts qui gisent au milieu des rues, et qui pourrissent à l'air, ou que l'on va enterrer. L'air est empesté par tant d'exhalaisons cadavériques. Ni ici, ni ailleurs dans la Chine, on ne peut rencontrer de famille qui n'ait à pleurer le trépas de q.ques uns des siens.

Notre cœur est brisé à la vue de tant d'âmes qui se perdent, et nous voudrions être dans tous les pays et dans toutes les maisons pour en sauver quelques unes. Et voilà que dans le moment où nous en avons le plus besoin nous voyons mourir nos meilleurs élèves, plusieurs de nos Pères et Monseigneur Borgniet lui-même. Quel coup de foudre que cette amère perte, surtout pour nos Orphelins! Pour exprimer leur tristesse ils écrivirent sur la porte de notre Eglise cette épitaphe.

Andream Borgniet S.J. — Antistitem. Amantissimum. — Orphani. Nankinense. —
Dum. Impatienter. Suspirant. Reducem. — Subito. Ereptum. Fato. —
Tristes. Lugent. — Anno. Christi MDCCCLXIII.

Lettre du P. Launay à sa Grandeur Mgr Fillion Evêque du Mans.

Chang-hai 15 Mai 1863.

Monseigneur

Je viens encore aujourd'hui écrire à votre Grandeur, mais pour lui annoncer cette fois une bien triste nouvelle qui vient de plonger dans le deuil notre pauvre Mission. Nous venons de perdre l'excellent Père Lemaître, une fièvre typhoïde nous l'a enlevé le 3 Mai dernier après 17 ans bientôt de Mission; et, je puis le dire en toute vérité, après 17 ans de campagnes. J'ai pensé Mgr, que quelques détails sur sa vie et sur sa mort en Chine vous feraient plaisir ainsi qu'à ceux qui ont connu ce bon Père, c'est dans ce dessein que je m'empresse de vous écrire ces quelques lignes.

Venu au Kiang-nang en 1846, le Révd P. Lemaître fut chargé de la procure de la mission, emploi où il montra une grande aptitude, et une grande dextérité. Envoyé vers la fin de 1850 dans la presqu'île de Haimen, il déploya dans les travaux apostoliques cette activité qui faisait un des traits principaux de son caractère. Il était partout à l'œuvre; baptisant, prêchant, administrant les malades, et ne trouvant qu'à peine le temps de se reposer un peu. Il affectionnait tout spécialement cette mission qui offrait plus qu'une autre des fatigues et des souffrances à endurer. Dieu cependant ne voulut pas l'y laisser, il fut appelé par ses Supérieurs comme secrétaire auprès de Mgr Maresca, evêque administrateur du diocèse de Nankin. C'est alors que par sa position même il se trouva mêlé aux affaires de Chang-hai. Cette ville tombait aux mains des Rouges, le 7 Septembre 1853; et pendant les 16 mois qu'ils l'occupèrent, on vit notre bon Père se dépenser

tout entier, tantôt parlant aux Mandarins rebelles, pour protéger les chrétiens qui demeuraient dans la ville, tantôt portant secours à ces derniers, tantôt exhortant dans le petit hôpital qu'il avait fait élever à Chang-Haï près de notre Eglise, les soldats blessés, et les baptisant; tantôt enfin se rendant par Yang-pou au quartier européen, sous une grêle de boulets qui pleuvaient des remparts de la ville. Que de nuits passées presque sans dormir, que d'allées et de venues pour le bien des Chrétiens, guide intrépide pour le bien de tous!

Au mois d'Avril 1856, le R.P. Lemaître faisait la profession solennelle des quatres vœux. L'année précédente 21 8bre 1855 le R.P. Fournier en mourant le nommait son successeur comme supérieur des Nôtres; Il a rempli ces fonctions jusqu'au mois de Novembre dernier. La guerre de Chine, l'attaque de Chang-Haï en 1860 par les Tchangmaos, leurs dernières tentatives contre cette ville l'an dernier au mois de Février, les expéditions faites contre eux à cette époque par les Impériaux, les Anglais et les Français, vinrent encore une fois mettre en évidence l'activité et le dévouement de notre bon Père. A la fois interprète, homme d'affaires, guide et aumonier des troupes dans ces campagnes, il était partout, se trouvait à tout, toujours souriant, toujours aimable, toujours plein d'entrain, toujours prêt à rendre service, ne se reposant jamais de ses fatigues. Les souffrances morales qu'il éprouva à la vue de la mort de plusieurs de nos Pères, et de plusieurs milliers de Chrétiens, durent encore contribuer à l'abattre; et, au mois d'Août dernier, il tomba dans une prostration de forces alarmante. Cependant il se remit peu à peu, la saison plus froide lui rendit quelque vigueur; mais des occupations et des soins incessants l'empêchèrent de se rétablir d'une manière satisfaisante, il resta toujours fatigué; la lassitude augmenta vers Pâques, et il fut forcé de se rendre à Zi-Ka-Wei pour se rétablir, il était trop tard. Au bout de quelques jours la typhoïde se déclara, c'était vers le 20 Avril. Le bon Père avait de la peine à croire qu'il était malade; c'était la première fois de sa vie qu'il était sérieusement attaqué. Mais il fallut bien se rendre à la réalité. Bientôt le délire s'empara du cher malade qui n'eut plus désormais que des intervalles lucides. Pendant sa maladie, il fut toujours comme à l'ordinaire plein d'amabilité et souriant. Je ne parle pas de sa résignation qui était parfaite. Le 28 Avril, on profita d'un de ces moments où le malade avait sa connaissance, pour lui administrer les sacrements de l'Eglise; Il remit alors tous ses pouvoirs de Vicaire général à notre Supérieur, le R.P. Gonnet, demandant pardon à ses Pères et à ses Frères de la mauvaise édification qu'il avait pu leur donner et laissant échapper son cœur, il nous recommanda la charité. La Charité, le dévouement voilà bien le mot qui caractérise notre bon Père; cette charité, ce dévouement étaient dans toutes ses actions.

Cependant dès que le mal devint grave, on se mit à prier pour le bon Père, à implorer le ciel de nous conserver une santé si précieuse pour la Mission. Pères et Frères, Séminaristes et Chrétiens, tous redoublaient leur prière pour faire violence au ciel. Sur ces entefaites commença le Triduum solennel en l'honneur de nos saints martyrs japonais, et nous conçûmes beaucoup d'espoir de la guérison de notre cher malade; nous nous disions que tout n'était pas encore fini et que la puissante intercession de nos Martyrs obtiendrait s'il le fallait un miracle. Le bon Père cependant était toujours résigné; on lui parla de lui appliquer les reliques de nos Martyrs;

et lui même les prenant les portait sur sa tête avec piété et confiance. Le Samedi 2 Mai, il y eut un peu de mieux, et nous conçûmes une grande espérance de voir nos vœux exaucés. « Vous vivrez mon Père, lui disait le Fr. Infirmier, pour convertir encore des âmes. » Mais le bon Père, levant les yeux au Ciel en souriant, disait. « Que la volonté de Dieu soit faite. » La volonté de Dieu était qu'il mourût. Le mieux disparut, la maladie reprit son cours, et le 3 Mai, jour de l'Invention de la Ste Croix à la fin du Triduum de nos Saints Japonais, à 6h ½ du soir environ, notre cher P. Lemaître, allait, nous en avons la confiance, recevoir au ciel la récompense de ses longs et pénibles travaux.

Notre bon Père aimait et il était aimé, Mgr; rien ne saurait peindre l'impression produite sur nous par cette mort d'un Père chéri que nous entourions tous de notre affection. C'était un de ces moments pénibles où les larmes coulent et où l'âme se retourne vers le ciel pour y puiser les consolations dont on a besoin. Nous perdions un Père, nous perdions aussi un modèle du missionnaire toujours au poste le plus périlleux, toujours prêt à se sacrifier, toujours aimable, et mettant parmi nous cet entrain si nécessaire à l'homme apostolique dans les circonstances critiques où il se trouve parfois ordinairement. Ce coup fut aussi vivement senti par les Chrétiens qui avaient rencontré dans leur premier pasteur jusqu'à la veille de sa maladie un défenseur actif et infatigable de tous leurs intérêts. L'impression fut grande aussi chez les européens; ils s'empressèrent de se rendre au service célébré pour le défunt à Tong-Ka-Wei le lendemain de sa mort, 4 Mai. L'empressement fut encore plus grand à l'Église de la Concession française, à Yang-King-Pang. On voyait une foule d'officiers, de la marine surtout, qui étaient venus prier pour celui qui leur avait rendu ainsi qu'à leurs prédécesseurs une infinité de bons offices. Mercredi prochain aura lieu à notre Église de Tong-Ka-dou, une messe solennelle où les Chrétiens de la ville et des environs viendront par leur présence et par leurs prières témoigner leur reconnaissance et leur affection à celui qui les aima tant.

La perte que nous avons faite, Mgr. est immense, mais que la volonté de Dieu soit faite. C'est lui qui ducit ad inferos et reducit, nous bénirons toujours la main qui nous frappe. Le soir de la mort de notre bon Père, nous arrivaient deux missionnaires, l'un est destiné à notre mission et l'autre à celle du Tchély. 3 jours plus tard, le vicaire apostolique du Tché-Kiang, Mgr. Delaplace ordonnait 4 Prêtres, 2 Chinois et deux des Nôtres. Mais à l'instant où je vous écris, 1 Prêtre Chinois et un de nos Pères sont aux portes de la mort; et c'est la typhoïde qui semble encore réclamer ces deux victimes. Je ne parle pas de 3 ou 4 autres Pères fatigués et qui ne peuvent que traîner. — Que si les rebelles viennent à être chassés de Sou-tcheou, nous serons encore écrasés par la besogne bien plus que nous ne le sommes actuellement. Je recommande, Mgr, à vos SS. SS. et bonnes prières ainsi qu'aux prières de tous ceux qui veulent bien s'intéresser à la propagation de la foi dans le céleste empire, notre mission et celles de tous nos collaborateurs dans l'Apostolat.

Scolasticat de Laval.  Mars 1864.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.......

Nos RR. PP. et nos CC. CC. FF.
Pax Christi.

France — Une lettre du Supérieur de la résidence de Strasbourg raconte l'épisode suivant arrivé pendant un triduum que prêchait un Père de cette maison au village de Schiltigheim à l'occasion de l'adoration perpétuelle: Le dimanche, 25 8bre, vers les 8 heures du soir, on sonne le tocsin pour annoncer un incendie, le feu venait en effet de se déclarer dans un village tout protestant, situé à une lieue de là et M. le Curé et le Père se mettent aussitôt en mesure de s'y rendre. « N'y allez pas, leur disait-on, ce sont tous des protestants ». Ils partent néanmoins, et arrivés sur le lieu du sinistre, ils trouvent une foule en désordre, incapable de s'organiser; les gendarmes ne pouvaient parvenir à établir la chaîne. Le Père aussitôt met de côté son chapeau et sa roupe, fait former la chaîne, et se porte partout où sa présence peut être utile, sans avoir égard à aucun danger; le Curé voulait le retenir, mais ce fut en vain, et ensemble ils travaillèrent jusqu'à 2 heures du matin. Le pasteur protestant finit par arriver aussi; il regarda, et ce fut tout. On ne put donc s'empêcher dans le village de faire la comparaison, et elle fut naturellement à l'avantage des deux prêtres catholiques; la police fit demander les noms et qualités du Père, mais je suis porté à penser qu'on hésitera à faire sonner trop haut l'éloge d'un Jésuite. Je ne sache pas que les feuilles publiques en aient parlé, toutefois le pasteur protestant de la Commune incendiée écrivit au Curé de Schiltigheim une lettre dont je vous adresse la copie.

« Mittelhausbergen, le 27 Octobre 1863. — Monsieur le Curé. –

« C'est avec un sentiment de vive gratitude que je viens aujourd'hui, tant au nom de mes ouailles qu'en mon nom personnel vous remercier du noble et généreux dévouement dont vous et votre excellent ami, tout à fait étranger, dit-on, à nos localités, avez fait preuve dans la triste nuit de dimanche dernier.

Vous avez, en dignes serviteurs de Dieu, compris et pratiqué les saints préceptes de son divin evangile.

Le feu, ce fléau terrible, s'était déclaré à Mittelhausbergen, Commune entièrement protestante, et, sans égard à la différence de communion, vous êtes accourus au premier signal du danger; vous avez noblement payé de vos personnes; vous avez encouragé les travailleurs; vous avez travaillé vous-mêmes; vous avez montré par l'exemple que notre prochain était bien celui qui avait besoin de notre secours.

Recevez, Monsieur le curé, par ma bouche, nos faibles, mais sincères remerciements.

Que le Seigneur vous préserve, vous et votre commune d'un pareil malheur, et que le tout-puissant vous rende en bénédictions tout le bien que vous avez fait à notre Commune par votre présence et votre généreux exemple.

Votre tout dévoué serviteur en Christ — C. D. Meyer pasteur

Confession d'Augsbourg.

Maduré – Extrait de plusieurs lettres du P. Ollivier. – Fête du Sacré-Cœur de Jésus, 12 juin, 1863.

Je viens d'éprouver encore une fois la vérité de ce qui nous a été dit un jour dans une conférence à Laval: „ La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est un brasier; placez ce brasier où vous voudrez, il échauffera tous ceux qui s'en approcheront „. Je puis dire en toute vérité que cette dévotion a réellement embrasé les chrétiens du village où je réside, et vous auriez été charmé de voir avec quelle piété et quelle ferveur ils assistèrent au divin Sacrifice; en leur parlant de la dévotion au Sacré-Cœur, j'étais loin de m'attendre à les voir venir en si grand nombre à la Sainte Messe; laissez-moi donc, Mon Révérend Père, vous raconter quelques-unes des grâces nombreuses que j'ai obtenues par l'intercession de ce Cœur divin. –

J'avais mille peines à déterminer les chrétiens d'un village à venir me chercher pour leur administrer les Sacrements; chaque fois que je leur en parlais: „ Que le Souami, répondaient-ils, vienne dans un ou deux mois, et nous le recevrons avec joie; maintenant c'est impossible; nous n'avons pas de paille pour ses bœufs; nos travaux pressent, puis rien n'est prêt; etc. – Je forçai enfin la place; mais j'eus bientôt lieu de m'en repentir; la moitié du village refusa de se confesser et cela à cause de divisions et de querelles qui venaient de s'élever entre les habitants, et que le temps loin d'adoucir n'avait fait qu'envenimer. Dès mon arrivée, j'avais écrit, de concert avec le catéchiste, aux principaux chrétiens des villages voisins pour les prier de venir mettre la paix dans celui-ci. Ils avaient déjà eu deux longues séances à ce sujet, et la conclusion fut que les plus intéressés à l'affaire étant absents, il fallait remettre le tout à une autre fois; et sur cela on me donna mon congé. Que faire? Je me recommande alors au divin Cœur de Jésus, et avec d'autant plus de confiance que je lui demandais une chose moralement impossible; Car comment faire venir les parties intéressées sans lesquelles on ne pouvait rien décider; puis comment réunir de nouveau 15 ou 20 cultivateurs dispersés dans trois villages, surtout après qu'ils eussent déjà été convoqués deux fois, et sans résultat? Je dis donc aux chrétiens venus pour me congédier: le temps fixé pour vous administrer les sacrements est passé; mais je ne puis partir avant d'avoir confessé tout le monde; et pour ne pas vous être à charge, je me procurerai moi-même tout ce dont j'ai besoin. „ Je restai donc et le lendemain je dis la Messe en l'honneur du Sacré-Cœur; le soir même, les deux principaux représentants des parties adverses rentraient au village; et les chrétiens des villages environnants se réunissaient une 3ème fois; la séance fut longue et orageuse. J'entendais les discussions de ma cabane et je me demandai non sans inquiétude comment tout cela finirait. J'avais fait exposer dans l'église les tableaux des SS. Cœurs de Jésus et de Marie, et ma confiance ne fut pas trompée; enfin vers 8 ou 9 heures du soir, mon catéchiste vint m'annoncer que la paix était faite. Je me rendis aussitôt à l'église pour remercier Dieu, et le dimanche suivant je confessai ces hommes maintenant réconciliés. Ce fut pour moi une véritable fête; on ne voulut plus que je partisse; on me fit en quelque sorte violence pour me retenir jusqu'au dimanche suivant, et l'on pourvut généreusement à mon entretien. – Grâce aux différents petits objets que les élèves du collège de Metz ont eu l'heureuse idée de m'envoyer, j'ai pu pendant ce temps prêcher un grand nombre de payens; ma porte était assiégée; tout le monde voulait voir mon petit bazar, hommes, femmes et enfants; et tous subissaient une assez longue instruction pour le plaisir de voir quelques bagatelles; le dimanche surtout il y eut grand concours, et il fallut exposer devant l'église les images qui représentaient les principales vérités de la foi afin que tous les infidèles pussent les contempler à loisir; Le Cœur de Jésus est vraiment le roi des Cœurs; conjurez-le d'étendre son aimable et puissant empire sur tous nos malheureux idolâtres; faisons-lui tous violence en leur faveur.

15 Juillet. – La semaine dernière le divin Cœur rétablissait encore la paix dans deux de nos villa-

-ges. Le 1er compte seulement deux familles qui sont divisées depuis plus de 20 ans. Jusqu'ici je n'avais même pu réussir à parler aux deux partis à la fois; car quand ceux de l'un venaient me visiter, les autres refusaient de se présenter. Je résolus alors d'exposer dans l'église l'image du Sacré Cœur avec deux petites bougies; je fis ensuite réciter des prières; je dis quelques mots et la réconciliation s'opéra d'une manière vraiment touchante et admirable. La puissance de ce Cœur divin a encore été plus manifeste dans un autre village: j'y avais confessé à peu près tous les hommes, mais les femmes ne se présentaient pas; des disputes violentes s'étaient élevées entre elles depuis plusieurs mois; et les hommes mêmes avaient fini par entrer dans ces querelles. Il fallait cependant y mettre fin; on me conseillait de ne pas y songer maintenant; mais comptant sur l'intercession du Sacré-Cœur, je fis venir par force tout le monde à l'église, sur mon ordre, on récite les litanies et d'autres prières, et voilà que la paix se rétablit d'elle-même. Gloire donc et honneur à l'aimable Cœur de Jésus. — Dans ce moment, je médite le projet de bâtir une église à Combée, ville située dans une immense vallée, très-peuplée. Mille obstacles s'élèvent contre la réalisation de ce dessein, et c'est précisément ce qui fait ma force et mon espérance. Je n'ai pas un sou pour commencer; des protestants me font un procès pour réclamer le terrain où je me propose de bâtir; et quelques anciens Chrétiens qui s'y trouvent ont absolument refusé de me recevoir l'année dernière; je n'ai encore baptisé que 8 enfants dans la ville. Mais j'ai promis à notre bon maître de dédier cette église à son Cœur divin s'il veut me seconder et aplanir les difficultés. Les lettres de nos anciens Pères parlent déjà de cette ville de Combée, qui n'a pas déchu de son importance; les payens ont une pagode célèbre dont les fêtes durent de 8 à 10 jours: alors le concours est immense; on y vient même de Madras; de sorte que si nous y avions une belle église, tout porte à croire que nous ferions de nombreuses conversions.

— Si vous pouviez me voir aujourd'hui vous verriez ce que c'est que la pauvreté; tout à l'heure le cuisinier me disait d'un air tout triste, qu'il n'avait rien à servir pour le dîner, et qu'il ne pouvait rien trouver, même pour de l'argent. Pour avoir du pain, je suis obligé d'envoyer un exprès fort loin, et il est souvent obligé d'attendre un ou deux jours, lors même que les commandes ont été faites d'avance. Aussi le pain me tient lieu de dessert, et le riz cuit à l'eau me sert de pain. Il y a ici des millions d'hommes qui n'en mangent jamais, qui ne savent pas même ce que c'est. Je ne connais pas de race plus malheureuse que cette race noire, et cependant ce peuple ne se plaint pas; il ne murmure ni contre Dieu ni contre ceux qui le gouvernent. et pourtant que n'en a-t-il pas à endurer. J'ai vu de pauvres paysans auxquels on avait volé leurs bœufs, être obligés d'attendre plus d'un mois pour obtenir justice; pour le moindre petit procès, et ils sont très-fréquents ici, les cultivateurs sont obligés de quitter leurs villages et d'attendre 8, 15 et 20 jours auprès des tribunaux, et ils n'en reviennent le plus souvent qu'après des arrangements très-onéreux. Que j'aurai long à dire à ce sujet! Ce n'est pas précisément la faute des Anglais, mais plutôt celle de leurs subalternes noirs, pour lesquels l'argent est tout. Nos philanthropes modernes qui rêvent sans cesse de nouvelles constitutions feraient bien de laisser l'Europe en paix et de tourner leurs regards et leurs efforts vers des nations dont le sort est vraiment à plaindre, et dont l'affranchissement ferait l'honneur et la gloire de ceux qui auraient le courage et la générosité de s'y dévouer. Pour vous qui avez la belle mission de prêcher, ah! faites comprendre à vos auditeurs, je vous en prie, combien les Payens sont malheureux, même au point de vue du bien être matériel; avec une civilisation de plus de 3,000 ans, ils se trouvent à une distance incroyable des nations chrétiennes. Et cependant l'Indien se croit le premier peuple du monde; mais il n'en est que plus malheureux; car ne comprenant pas combien il est dégradé, il ne sait

non plus apprécier le bonheur matériel des peuples de l'Europe, encore moins les avantages intellectuels et spirituels dont ils jouissent. — Que le Cœur de Jésus ait pitié d'eux! — J'attends au plus tôt les divers objets que je vous ai marqués pour continuer mon apostolat auprès des payens; je dirai même auprès de bien des chrétiens; car j'ai besoin de les intéresser; et pour les attirer, il me faut de temps en temps du nouveau. Si vous saviez combien il est difficile ici de parler de religion lorsqu'on n'a rien pour exciter la curiosité et fixer les esprits; et combien au contraire c'est aisé quand on a quelque chose à montrer, ne serait-ce que des bagatelles, je ne doute pas que vous ne fissiez votre possible pour m'envoyer souvent de quoi renouveler mon petit bazar. Combien cependant les conversions sont difficiles! Oh! priez et faites prier beaucoup pour le pauvre missionnaire et pour le peuple qu'il doit évangéliser. Les privations et le travail font la joie d'un apôtre, mais ce qui le désole, c'est de ne rencontrer que des payens insensibles. Hélas! c'est souvent mon pain quotidien; et il est des jours où toute ma confiance est dans les prières de la Compagnie, notre mère. Le schisme a pénétré ici, et longtemps encore nous gémirons de ses ravages; partout je le rencontre avec ses chicanes, sa haine et son esprit d'opposition. Dans toutes les localités un peu importantes, les Turcs pervertissent les chrétiens et communiquent aux payens leur fanatisme, et leur aversion contre nous; je ne connais pas un seul mahométan converti. Comment après cela amener à la foi les infidèles sur lesquels nous n'avons presque pas de moyen d'action: les intérêts du temps sont les seuls dont nous puissions les entretenir; les choses spirituelles, la vie future, le langage de la raison, ne font aucune impression sur ce pauvre peuple que les usages de caste tiennent comme enchaîné. Je m'industrie à multiplier mes rapports avec les payens; et quand je presse les chrétiens de travailler avec moi à les convertir, ils me répondent: c'est inutile; au moment voulu par Dieu, ils se convertiront d'eux mêmes. J'ai de la peine à me contenir en les entendant parler ainsi, et cependant je sais par ma propre expérience que les payens ne songent guère en effet à embrasser la foi. Humainement parlant, nous ne sommes pas à la veille de voir les Indiens se convertir en masse. Voilà plus de 3 siècles que nos Missionnaires arrosent ce champ de leurs sueurs, et il paraît encore tout inculte. Que sont 150,000 chrétiens environ, au milieu de 7 millions d'habitants que renferme la mission du Maduré! Obtenez-nous le don des miracles, et nous serons peut être plus heureux. Il est vrai que le mouvement des conversions s'est ralenti depuis bientôt 100 ans; le schisme a éteint la foi dans les cœurs; faute de soins, plusieurs villages sont retournés au paganisme, car pendant près de 40 ans, les prêtres étaient rares et peu zélés. Les Protestants sont venus à leur tour; ils ont élevé des temples et des écoles dans un grand nombre de localités, et partout on rencontre leurs catéchistes. — Il faut avouer aussi qu'il y a des centres où la religion est solidement établie; pour mon compte j'en ai quatre, dans chacun desquels il m'est possible de réunir 400, 500 et jusqu'à 600 chrétiens, généralement plus instruits des vérités de la religion que nos paysans en France; s'il y avait là de belles églises, je pourrais espérer des conversions; mais dans la chrétienté la plus importante, c'est une misérable grange qui me sert d'édifice religieux; et dans un autre centre, l'église tombe en ruine. — J'ai plusieurs fois entendu nos anciens missionnaires exprimer le désir de voir des Trappistes s'établir dans l'Inde. Leur genre de vie conviendrait admirablement à nos Indiens et leur présence dans le pays donnerait aux payens une plus haute idée de notre Religion. Qui n'a pas ouï parler des pénitents de l'Inde et de la vénération dont ils sont l'objet? Les frais d'établissement et la difficulté de s'acclimater paraissent avoir

empêché jusqu'à ce jour la réalisation de ce projet. Mais les dépenses seraient notablement diminuées par le moyen des messageries impériales, et quant au climat, on peut dire que près des montagnes, il se rapproche beaucoup de celui du Nord de la France, abstraction faite de la glace et de la neige. Nous avons là une maison où nos missionnaires vont de temps en temps se reposer de leurs fatigues. Que de sites magnifiques où loin du bruit et des révolutions de ce monde, de fervents Trappistes pourraient se sanctifier, en donnant à nos Indiens l'exemple de la perfection évangélique.

— Amérique —. Cayenne 29 7bre 1863. — Lettre du R.P. Givre au R.P. Foucault. —

Mon Révérend Père P. C. — Je ne saurais trop vous remercier ainsi que vos chers novices de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser. Comment vous payer ma dette de reconnaissance. Quand on reçoit une lettre datée de Cayenne, on s'attend ordinairement à des nouvelles intéressantes. Hélas, vous pourriez bien vous tromper. Notre œuvre de la transportation, modeste en elle même et dans ses résultats n'offre pas de scènes bien variées. Voici 10 ans que nous exerçons le ministère auprès des condamnés, auprès de cette classe d'hommes la plus vile, la plus malheureuse, la plus disgraciée aux yeux du monde. Les succès, et les consolations que nous commençons à recueillir à présent et la confiance dont nous jouissons, n'ont pu être achetés qu'aux prix des plus grands sacrifices. Quatre d'entre nous ont trouvé la mort dans l'exercice de la charité, et quoique aujourd'hui les jours soient meilleurs, l'insalubrité du climat, et le travail laborieux que demande la guérison de ces pauvres âmes, exigent de nous la patience la plus grande, le zèle le plus dévoué, la charité la plus tendre, et ne laissent pas de rendre pénible et infiniment méritoire l'œuvre à laquelle nous sommes dévoués. — La transportation est divisée en plusieurs Pénitenciers placés généralement ou sur des Iles ou le long de la mer à différentes distances. Il y a 80 lieues de celui qui est situé le plus au nord sur le fleuve du Maroni, à celui qui se trouve le plus au sud sur l'Oyapock. Les transportés au nombre de plus de 6,000, ainsi répartis sur les différents points de la Colonie, forment en moyenne des groupes de 5 à 600 hommes pour un pénitencier, et ils sont soumis au régime militaire. — Les hommes sont employés à la culture de la terre, à la construction des Cases et des routes et leur travail n'est pas rétribué. Leur nourriture, qui vient de France, vu que le sol sous les tropiques ne produit point de céréales, consiste par jour en 750 grammes de bon pain; 25 centilitres de vin, et 3 portions de légume, dont une est accompagnée d'une ration de bœuf salé. — Trois pantalons de toile blanche; 3 chemises de coton; deux blouses, dont l'une en toile et l'autre en laine; un chapeau de paille et une paire de souliers, forment leur habillement. La plupart des transportés marchent pieds-nus, aussi leur arrive-t-il de se blesser souvent et la moindre blessure fait une plaie qui exige quelquefois plusieurs mois de guérison; les amputations sont très fréquentes; et à voir les figures pâles et décharnées d'un grand nombre de nos malades, vous les prendriez pour des spectres vivants. Il n'est pas rare de rencontrer ici de singulières maladies: ainsi une mouche s'étant introduite par le nez dans le cerveau d'un homme, y déposa ses œufs; ceux-ci donnèrent naissance à des vers qui, nourris ainsi de chair humaine, devinrent bientôt énormes, et le pauvre patient, dévoré tout vivant éprouvait des douleurs atroces. Les vers allaient s'introduire dans le crâne et occasionner une mort instantanée; pour prévenir ce malheur, le médecin dut enlever le nez au malade, et par des injections d'eau bouillante, il fit sortir 80 vers pleins de vie. On croyait le malade guéri; mais d'autres vers se formèrent de nouveau, et le malheureux finit par succomber. Un homme peut donc être tué par une mouche;

et cette maladie est assez commune ici. — Nos transportés forment 3 catégories : les condamnés aux travaux forcés ; les repris de justice et les libérés. — Les condamnés aux travaux forcés sont presque tous gens de la campagne, et ils ont conservé un reste de foi au milieu de leurs désordres. De toutes les catégories, elle est la plus maniable, la plus facile à gouverner. Avec un peu d'expérience il est facile de reconnaître à quelle contrée ils appartiennent : les Alsaciens, les Bretons, les Vendéens, en général les hommes du midi et du nord de la France se font remarquer par leur esprit de foi. Si vous leur dites en les abordant : mon ami, il faut vous confesser, ils vous répondront presque tous : « Ah ! mon Père, je m'approchais des Sacrements dans mon pays ; si je n'avais jamais cessé de le faire, je ne serais pas ici. — J'ai pleuré l'autre jour, en voyant les camarades communier en si grand nombre. — Si j'avais toujours suivi l'exemple de mon père et de ma mère ! Mais vous savez, j'ai voulu faire mon tour de France et les mauvaises compagnies m'ont perdu, » etc. — Les condamnés qui viennent du centre de la France sont loin de tenir ce langage ; ils n'ont jamais rien à se reprocher, et ils sont désespérants. À l'article de la mort, si vous leur dites : « Mon ami, il faut songer à la confession » Moi, Monsieur, répondront-ils, je n'ai rien sur la conscience, je suis ici pour mon fait, mais je l'ai bien expié. — Ou bien. « Je ne veux pas vous refuser, si vous le désirez » ; ils apportent donc un peu de complaisance, mais jamais de péché ni de contrition ; ils répondent oui ou non, et voilà tout. — Après cette première catégorie qui est la plus nombreuse (5,000 environ), vient celle des repris de justice ; ce sont des hommes qui placés sous la surveillance de la police, ont rompu leurs bans, c'est-à-dire, qu'ils sont sortis des limites qui leur avaient été fixées ; pris et envoyés en Guyanne, ils sont traités comme les condamnés ; on en compte à peu près 1,200. Tous ces gens-là crient, tempêtent, prétendent qu'on est injuste à leur égard ; qu'ils sont innocents etc ; mais ils se gardent bien de dire qu'ils ont déjà subi 15 et 20 condamnations pour vol, vagabondage, fraude et le reste. Presque tous sont des habitués des prisons Centrales ; là ils n'ont rien appris de bon, et en ont rapporté au contraire, beaucoup de préjugés contre la Religion. Notre ministère auprès de ces hommes là rencontre beaucoup d'obstacles ; il y en a qui ne peuvent souffrir qu'on leur parle de Dieu et la présence d'un prêtre les met en fureur. Ouvertement hostiles à la religion, ils ne cessent d'injurier et de railler ceux qui la pratiquent ; à les entendre, c'est nous qui sommes les auteurs de leurs détention ; plusieurs se disent protestants, uniquement pour ne pas venir à l'église. — Ce n'est pas à dire cependant qu'on travaille sans résultat auprès d'eux, et bien des faits prouveraient au besoin que la bonne semence fructifie aussi dans ce terrain réputé stérile et rocailleux. — Vient enfin la catégorie des libérés, qui devient chaque année de plus en plus considérable. Vous croyez sans doute que ce mot libéré désigne un homme qui a fini sa peine et qui ayant payé sa dette à la société peut retourner dans sa patrie. Cela était vrai autrefois ; mais aujourd'hui libéré veut dire un homme qui après l'expiration de sa peine, doit encore, passer le double du temps en Guyanne, s'il n'a pas été condamné pour plus de 8 ans ; si au contraire sa condamnation s'étend à plus de huit années ; il doit y rester toute sa vie ; le décret a paru en 1854 et il est ponctuellement exécuté. C'est ce que nos hommes appellent être condamné au doublage. Il va sans dire qu'ils trouvent cette mesure absurde, et il faut se mettre à leur place pour s'expliquer leur mauvaise humeur. Ils ne comprennent pas pourquoi le gouvernement tient tant à les garder à la Guyanne ; pour eux, ils n'y tiennent nullement, et c'est à qui peut s'évader ; et cependant qu'ils sont à plaindre dans ces forêts vierges, traqués comme des loups, ou bien exposés sur la mer sans vêtements et sans nourriture. À ce sujet permettez-moi de vous raconter une évasion récente, et très adroitement opérée : tous les quin-

-ze jours le P. Jardinier se rend à St. Jean, chantier dépendant de St. Louis du Maroni, pour y célébrer l'office du dimanche, et ce jour là les condamnés ont l'habitude d'orner la chapelle avec un peu de verdure. Or, un samedi matin deux libérés se rendirent chez le surveillant pour lui demander la permission d'orner la chapelle, comme d'ordinaire, avec de grands pineaux, sorte de palmiers qui croissent à un quart de lieue de là. « Oui, dit le surveillant, mais comme il vous faut un canot, deux soldats vous accompagneront. » Le canot part; les soldats n'avaient pas cru devoir prendre leurs armes; ils étaient deux contre deux. On arrive; les 2 libérés se mettent à cueillir leurs pineaux pendant que les soldats s'occupent à causer ensemble. Bientôt un de ces derniers entend du bruit près de la rive du Maroni, et dans la direction du canot. « Ce n'est rien, lui dit son camarade, tu sais que c'est le chantier de bois auquel on arrive par terre. » Un instant après, ils voient passer comme une ombre qui se dirigeait vers le rivage. Ils se lèvent et conçoivent des inquiétudes. — Qu'y a-t-il, s'écrient alors les deux libérés qui étaient dans le complot; est-ce qu'on veut voler notre embarcation? voyons un peu. » et ils se dirigent vers la rive. Quatre hommes démarraient le canot et le chargeaient de vivres et de haches. Un des cueilleurs de pineaux s'élance dans l'embarcation laquelle quitte aussitôt le bord et prend le large. Les soldats n'avaient pas d'armes; que faire? ils essaient en vain de retenir le deuxième cueilleur de pineaux; mais celui-ci s'esquive à son tour, se jette à l'eau et gagne à la nage ses compagnons qui l'attendaient. Les deux militaires qui ne savaient pas nager, étaient fort embarassés, à peu près comme une poule qui voit ses petits canards se jeter à l'eau. Il leur fallut revenir par terre et ce ne fut que le soir qu'on put annoncer l'évasion à St. Louis; mais il était trop tard; les six fugitifs avaient une avance de huit heures sur ceux qui devaient les poursuivre. — Considéré sous le point de vue religieux, notre œuvre est des plus importante. Nous nous occupons des pêcheurs les plus abandonnés, les plus éloignés de Dieu, les plus malheureux sous tous les rapports. Les transportés peuvent pratiquer ici leur religion sans rencontrer d'autre obstacle que le respect humain, et plusieurs savent le braver. Les offices se font dans les pénitenciers à peu près comme dans les paroisses de France, avec cet avantage que tous nos paroissiens sont obligés d'y assister. La messe et les vêpres sont obligatoires tous les dimanches et les jours de fête; la prière du matin et du soir est de règlement pendant toute l'année; on fait aussi des instructions pendant l'avent, le carême et le mois de Marie; et il y a toujours de nombreuses communions à toutes les grandes fêtes et surtout au temps pascal. — Pour comprendre tout le bien que la religion procure à ces malheureux, il faudrait, comme nous, voir tout ce qu'ils ont à souffrir de privations, d'injures, d'humiliations, de mauvais traitements, en compagnie souvent de mauvais camarades qui ne cessent de se plaindre, de blasphémer, d'injurier ceux qui les entourent. Vous en voyez un grand nombre qui gardent le silence, se retirent à l'écart pour prier Dieu dans le secret de leur cœur et supportent tout avec une tranquilité d'âme parfaite. Il en est qui font des lectures de piété très-prolongées; d'autres récitent leur chapelet et les prières de l'église, trouvant trop courte la prière qui est récitée le matin et le soir et qui consiste en un Pater et un Ave. Grâce à Dieu, nous ne travaillons pas en vain; sans doute tous nos transportés ne sont pas des modèles de vertu et d'humilité; mais il y en a beaucoup qui s'efforcent de mener une vie chrétienne; beaucoup se consolent dans le malheur par la pensée que Dieu voit leur repentir et que leurs souffrances bien endurées attireront les bénédictions de Dieu sur leurs familles qu'ils ont plongées dans le deuil et dans la désolation. Ils n'ont pas généralement l'espoir de retourner en France; mourir ignoré dans un coin de la Guyanne, voilà la seule ambition de plusieurs. « Si Dieu ne m'avait pas arrêté, disait un transporté, j'aurais marché toute ma vie dans le crime. » — C'est une sottise, disait un autre,

d'avoir peur de se confesser, je viens de le faire, et j'en suis heureux. — Mon Père, disait un 3ème, voilà 10 ans que je n'ai donné de mes nouvelles à ma famille; veuillez écrire à ma mère pour la consoler; dites lui que je lui demande pardon de n'avoir pas suivi ses conseils et que je meurs en bon chrétien „. — Nous sommes heureux de nous dépenser pour une si belle œuvre; mais que les fruits en seraient bien plus abondants, si l'on comprenait bien qu'elle doit être avant tout une mission religieuse. Mais malgré les difficultés, nous pouvons dire que nous sommes à présent maîtres du terrain; comme nous n'entrons pour rien dans les moyens de répression sinon pour en adoucir quelquefois la rigueur, les bons et les mauvais nous rendent cette justice que nous ne sommes là que pour leur faire du bien.

Parmi les faits les plus intéressants de cette année, je mets en 1ère ligne une course apostolique du Père Gonnet à St. Georges et sur les rives de l'Oyapoc, pendant le mois de mai 1863, voici quelques détails. — Depuis assez longtemps aucun prêtre n'avait paru sur les rives de l'Oyapoc, et le pénitencier de St. Georges lui-même n'avait été visité qu'en courant au mois de Janvier et de Mars. Afin de procurer à ces populations délaissées les moyens de remplir leurs devoirs religieux, j'écrivis au P. Gonnet résidant à la Montagne d'Argent de se tenir prêt à partir pour une mission de quinze jours environ. Monsieur Bourny commissaire-commandant du quartier de l'Oyapoc avait aussi été prévenu par moi et devait venir chercher le Missionnaire. — Le 13 Mai à 8 heures du matin Mr. Bourny mouillait devant la Montagne et à 10 heures ½ le Père Gonnet s'embarquait sur un canot portant fièrement trois voiles. Le voyage fut des plus agréables; grâce à un vent frais et arrière, l'embarcation franchit rapidement la baie ordinairement difficile à traverser et entra triomphalement dans la rivière. Magnifique et immense rivière en comparaison des cours d'eau qu'en France nous appelons des fleuves. L'œil se repose avec ravissement sur les ilots sans nombre dont elle est parsemée et qui par leur luxuriante végétation attirent et charment les regards. — De distance en distance on apperçoit sur les deux rives des habitations qui semblent vouloir se cacher derrière l'épais rideau de verdure formé par les arbres et des plantes de toute espèce. Quelques uns des habitants riverains prévenus par le Commandant se montrèrent sur les bords, et on les avertit que le lendemain fête de l'Ascension, il y aurait Messe à *Malouet*. De petites embarcations essayèrent aussi de s'approcher pour voir et saluer le Père. Est-ce le P. Barbe ? demandait un vieux nègre, voulant désigner par là un prêtre séculier qui visite quelquefois ces parages et qui porte une longue barbe. A 6 heures du soir, au moment du coucher du soleil, la brise tomba et force fut de mouiller en pleine rivière, l'équipage étant trop peu nombreux pour essayer de la pagaie. — La nuit fut splendide. Le Ciel étincelait de mille feux qui se reflétaient dans les ondes paisibles et transparentes et invitaient l'âme à bénir Dieu et à l'aimer comme l'auteur de tant de merveilles. — Le lendemain 14, dès la pointe du jour le canot abordait à Malouet. L'église est dans un état pitoyable; les murailles lézardées, et la toiture défoncée présagent une chute prochaine. Les légères habitations de ces contrées brûlantes, construites presque toutes en bois se détériorent vite et ne laissent presque pas de ruines. — A peine débarqué, le P. Gonnet se met à l'œuvre. Il s'agissait de décorer du mieux possible cette nouvelle grotte de Bethléem. Les paroles et les exemples du Père encouragent les noirs, ils apportent du feuillage et des fleurs et bientôt la pauvre chapelle prend un air de fête. Le chœur, l'autel, le modeste trône de la Reine du Ciel   parés avec goût étalent un luxe tout champêtre. — Cependant les paroissiens arrivent, et les plus zélés se présentent au tribunal de la pénitence. A onze heures commence la messe, messe solennel autant que le permettent les circonstances et le lieu, et chantée avec entrain et avec assez d'ensemble. La parole de Dieu écoutée avec le plus religieux silence portera sans doute ses fruits car elle tombe dans des cœurs simples. Bon nombre de fidèles s'approchent avec foi du banquet divin. L'exercice se termine

par des cantiques à Marie. Le chant solennel des vêpres, la récitation du chapelet et les confessions occupèrent toute la soirée. — Le P. Gonnet avait annoncé qu'il ne partirait de Malouet que le dimanche suivant après la messe et qu'il serait à la disposition des habitants pendant les journées du vendredi et du samedi. Ce temps fut utilement rempli par les confessions, par divers exercices de piété, et par la visite de quelques malades. Cependant la plupart des paroissiens se réservaient de faire leurs dévotions à la grande fête de la Pentecôte, époque à laquelle le Missionnaire devait encore se trouver à Malouet au retour du pénitencier de St. Georges. — Pour se rendre à l'église, nos chrétiens ont de grandes difficultés à vaincre. Comme la mer remonte dans l'oyapoc à une assez grande hauteur, ceux qui habitent au dessous de Malouet y viennent avec le flux, ceux au contraire qui habitent au dessus s'y rendent par le reflux; ainsi ce qui favorise les uns est un obstacle pour les autres et quand il faut lutter contre le courant c'est une fatigue incroyable pour les pagayeurs. Ils ne sauraient, en outre s'aventurer dans leurs embarcations avec des habits propres. Ils arrivent donc à demi vêtus, portant leur garde-robe dans des pagaras, et une fois débarqués, ils s'endimanchent. Quelques Carbets sont élevés pour cette toilette en plein vent. — Le P. Gonnet ayant résolu de demeurer à Malouet depuis le 14 jusqu'au 17, dut songer à un abri pour la nuit. Les deux maisons les plus voisines, les seules dans lesquelles on aurait pu se rendre commodément par terre et dresser un hamac étaient de mauvais cabarets tenus par des personnes notoirement scandaleuses. Les libertins s'y donnent rendez-vous de toute la contrée et le samedi on y danse au tamtam. Prendre gîte chez le commandant du quartier, c'était se condamner à un voyage sur la rivière, de 2 heures au moins pour l'aller et autant pour le retour en supposant le courant favorable. Le Père résolut donc de passer les nuits à l'église en compagnie du divin Sauveur. — Le dimanche 17 après avoir chanté la Ste Messe, il s'embarqua pour se rendre à St Georges. Le trajet est assez long, surtout quand il faut le faire par une pluie battante. A peine entrés dans la rivière, les Noirs chargés de conduire l'embarcation commencèrent une espèce de chant monotone s'élevant aux notes les plus aigues et retombant brusquement aux tons les plus graves. L'un d'eux chantait le récitatif, les autres répétaient le refrain. A force de les écouter, on finit par saisir la sauvage mélodie de l'air et parfois quelques-unes des paroles. Mais des oreilles Européennes se familiarisent difficilement avec cette étrange musique. Ce chant accompagne et soutient le mouvement des pagayes que les Nègres frappent en cadence et qu'ils font quelquefois tournoyer dans tous les sens avec beaucoup d'adresse. Les Indiens ne connaissent pas cet accompagnement. Silencieux et pour ainsi dire, immobiles, ils fendent les flots avec rapidité, sans faire entendre le moindre bruit. — Le commandant de St Georges se prêta de très bonne grâce aux arrangements proposés par le Père pour donner une retraite fructueuse dans le Pénitencier. A cinq heures du matin les transportés se rendaient à l'église afin d'assister à la messe et entendre une instruction. Le soir à 6 heures, autre instruction suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Les chants liturgiques et des cantiques donnaient du mouvement et de la vie à ces divers exercices. La retraite commencée le dimanche 17, se termina le matin du jour de la Pentecôte, c'est à dire, qu'elle dura une semaine. — Le Pénitencier de St Georges se composait à cette époque de 98 transportés, parmi lesquels on comptait 27 blancs. Il y avait 10 ou 12 malades à l'hôpital. Les condamnés se montrèrent dociles, attentifs et recueillis. Malheureusement quelques Noirs Yalofs ne comprenant ni le français ni le Créole, ne purent profiter de ces jours de grâce et de salut. Trente transportés s'approchèrent de la Ste table. Saint Georges situé sur la grande terre est dans le voisinage d'immenses et impénétrables forêts. Des animaux de toute espèce peuplent ces bois inexplorés, et des tigres se montrent jusque dans le voisinage du camp. C'est près de là aussi que se trouve la tombe délaissée du P. Bigot, 1er aumônier de St Georges, mort le 28 avril 1854, victime de l'insalubrité du climat et de son zèle pour le salut du troupeau confié à ses soins. — Suivant sa promesse le P. Gonnet était à Malouet pour la fête de la Pentecôte. Ce fut une véritable journée de Missionnaire. La grand' Messe,

739

les vêpres, les confessions, des baptêmes, des mariages ne lui laissent pas un instant de repos et la nuit seule interrompit le travail. Le lendemain 25, il se rendit chez Mr. Bourny, dont la famille, son chef en tête, communia à la Messe. Le mercredi 27, le St. Sacrifice était offert à *Ouanary*. C'est une habitation habilement conduite par un régisseur intelligent et énergique. On y emploie 72 engagés noirs, Coolis, et Chinois. La plupart de ces travailleurs sont idolâtres. Les Chinois et les Coolis sont faciles à reconnaître au milieu du reste de la population, et il ne serait pas difficile d'en faire des chrétiens; si l'on avait les moyens et le temps de les instruire. Le P. Gonnet baptisa en ce lieu une jeune Coolie malade et très bien disposée. Elle avait été instruite par une pieuse négresse qui ne manqua pas de profiter de la présence du Père pour se confesser et faire la Ste. Communion. Le soir du même jour le Père rentrait à la Montagne d'argent, après une absence de 15 jours. — Les chiffres suivants feront connaître les résultats de cette mission. — Communions 107. - Baptêmes d'enfants 7. - Baptêmes d'adultes 4. - Mariages 3. - Malades administrés 2. - Enterrement 1. - Pour compléter le tableau, je dirai un mot des habitants du pays. Les rives de l'Oyapoc à partir de son embouchure, jusqu'à 3 lieues environ au dessus de St. Georges sont habitées par des Noirs ou des mulâtres de toutes les nuances. Les noirs, émancipés depuis 1848, gardent un impérissable souvenir de leur esclavage. C'est à cette époque de l'émancipation qu'ils rapportent les principaux événements de leur vie. Ils ont horreur de tout travail pénible comme rappelant la servitude. Quand ils ont ensemencé un champ de manioc qui doit les approvisionner de Couac et de Cassave, ils ne s'occupent guère d'autre culture. La chasse et surtout la pêche fournissent à leurs besoins. Ils sont sobres et n'était leur amour désordonné pour le tafia, ils seraient des modèles de tempérance. Mais quand l'occasion s'en présente, ils se montrent insatiables et ne gardent aucune mesure. Rien n'est plus simple que leur manière de s'établir sur un terrain qu'ils ont choisi. Ils commencent ordinairement par le niveler, puis avec des arbres abattus dans le voisinage ils construisent une case recouverte, en général, avec des branches de palmiers. Des sièges de bois, des hamacs, une table, composent l'ameublement. Ajoutez à cela quelques arbres fruitiers, un champ de patates et de maïs, de maigres volailles, et vous aurez le tableau d'une des riches habitations de la contrée. Cependant malgré cette nonchalance, ordinaire aux noirs, quelques familles se distinguent par leur ardeur au travail. Elles font le commerce des bois, du roucou, elles préparent le Cacao, le tapioka, et d'autres produits qu'elles vendent avantageusement. La plus grande passion des Noirs et surtout des négresses, c'est la toilette. Ils tiennent à s'habiller comme leurs maîtres et leurs maîtresses d'autrefois, et s'imposent les plus grandes privations, afin d'établir un luxe de mauvais aloi. Les couleurs vives, le blanc surtout, par amour des contrastes sans doute, sont de leur goût; la crinoline même a traversé les mers et s'étonne de se trouver au milieu des forêts et des savanes du nouveau monde. La fine bottine en cuir verni commence à devenir de mode. Les négresses les plus élégantes s'en parent mais on voit que c'est pour elles un embarras et un supplice. Aussi s'empressent-elles de les quitter, dès qu'elles ne posent pas en public. Un autre ridicule, ce sont les noms prétentieux qu'on se donne dans cette population encore dans l'enfance. *Mondor, Télémaque, Charlemagne, [illegible] Léandre, Zuleïka* etc. et autres semblables. - Mais ce sont là de petites misères, il en est une plus grande, et qui fait gémir le missionnaire. Le tempérament, le climat, l'oisiveté, la rareté des secours religieux amènent de graves désordres, et les exemples de quelques personnes effrontément scandaleuses et influentes augmentent le mal. Il faudrait un prêtre résidant dans ces parages pour contrebalancer cette influence fatale. Le prêtre est pour le noir un être à part contre lequel il n'a pas de griefs. Les autres blancs lui rappellent les jours de son esclavage, et sont pour lui des ennemis. Le prêtre au contraire est son ange de consolation, son avocat, son protecteur, son refuge; il est donc demeuré son ami, on écoute sa parole avec confiance, on croit à lui comme à Dieu même. La bonne volonté dont les noirs font preuve à son égard le démontre jusqu'à l'évidence: afin de faire baptiser un enfant ou de recevoir la bénédiction nuptiale, ils entreprennent dans leurs petits

canots des voyages pénibles et dangereux. Bien des chrétiens de France ne s'exposeraient pas à ces périls et ne s'imposeraient pas ces privations pour accomplir un devoir religieux. — Au dessus de St. Georges, les rives de l'Oyapoc ne sont plus fréquentées que par les tribus indigènes. Nos anciens Pères avaient créé dans ces parages diverses missions dont on retrouve encore les vestiges, entre autres St. Paul à quelques lieues de St. Georges et N.D. de Ste. Foi au confluent du Camopi et de l'Oyapoc. Le cœur saigne à la vue de ces ruines. Depuis la dispersion de la compagnie, les Indiens délaissés sont retournés dans leurs forêts et ils y continuent la vie sauvage de leurs ancêtres.

— Visite à Mana. —

Je viens de visiter le bourg de Mana et je vous envoie le récit de mon voyage à la léproserie. — Mana est un bourg de 800 âmes, composé presque exclusivement de noirs et fondé en partie par une Religieuse de France, qui, arrivée en 1828 avec 36 de ses Sœurs, 40 colons et quelques enfants, conçut le projet de coloniser cette contrée. Tout ce qui existe aujourd'hui doit son origine à cette sainte femme, Supérieure générale des Sœurs de St. Joseph de Cluny. Elle s'appelait Mme. de Javouhey. Elle avait avec elle ses trois sœurs qui lui ont succédé dans le généralat. — Mr. Mélinon, qui fut longtemps commandant de cette population, entra pour beaucoup dans la formation de Mana. L'Etablissement des Sœurs est très florissant. Et que font-elles ces bonnes sœurs? Elles font l'école des garçons et des filles, élèvent le bétail, cultivent la terre, la canne à sucre, le maïs, le riz, le café, font le tafia (Eau de vie) et le rhum, (Brévété à différentes expositions.) écoulent les produits des habitants. C'est Mme. de Javouhey qui a fait elle-même la plupart des mariages, en désignant à tel noir la négresse qui ferait mieux son affaire, et maintenant encore, on reconnaît comme les meilleures les alliances fixées par la Mère Jahouhey. — A six lieues de Mana existe une léproserie établie par la Mère Javouhey et desservie par trois de ses Sœurs et un médecin directeur. Les noirs ont une prédisposition à cette maladie hideuse et contagieuse, particulière aux pays chauds et beaucoup plus commune autrefois que maintenant. — L'Etablissement se compose de 50 lépreux et de 20 lépreuses. On en comptait, il y a peu de temps, 150. — La médecine soigne cette plaie, mais ne la guérit pas, parce qu'elle vient de la nature viciée du sang et de sa décomposition. La léproserie est isolée de toute habitation, et les pauvres lépreux sont exilés en pleine forêt sur un monticule d'un site enchanteur. La rivière de l'Acarouany, qui fait un coude au pied du mont, serpente à quelques pas de là. Une double allée de magnifiques manguiers et d'orangers abrite leurs pauvres cases ou carbets. Ils ne sont pas groupés dans une même salle; chacun peut avoir son logement. Le plus grand nombre est seul. Quelques ménages, mari et femme, vivent sous le même toit; d'autres qui n'aiment pas l'isolement, se réunissent à des Camarades d'infortune et préparent ensemble leur nourriture. Entrons dans une de ces cellules. Il n'y a de jour que par la porte ouverte, jour et nuit. Tout dans ce carbet est noir, sale, affreusement sale. C'est au milieu de la case que se fait la cuisine. L'appartement est enfumé. Quel est cet homme étendu sur une espèce de lit de camp, couvert d'un drap, ou plutôt d'un chiffon sale? C'est un lépreux; il a un pied enveloppé dans un linge, l'autre pied n'a plus de doigts; les doigts des mains sont tombés, mangés, rongés par la lèpre, qui corrode les chairs à la manière des Cancers. Il se sert de sa main, comme d'un moignon. Ces malheureux ne se plaignent pas; ils paraissent presque faits et habitués à cette privation. En générale, la lèpre attaque les extrémités, nez, oreilles, doigts et pieds, probablement parceque le sang appauvri a de la peine à arriver pour vivifier et enrichir les parties extrêmes. J'ai vu une négresse jeune encore qui n'avait plus de doigts de pied. Elle marche habituellement sur ses genoux. Elle se recommande à nos prières. Une autre femme est continuellement couchée. Tout ce qu'elle prend se change en humeur. La pauvre fille est occupée toute la journée à faire de la charpie pour ses plaies. Il lui en faut un Kilo par jour. — Un instant avant notre départ, les sœurs nous montrèrent le pire de leurs lépreux qui était absent lors de notre première visite. Il était à son abatis, pour soigner le café qui leur est permis de cultiver. Cet homme n'est qu'une plaie depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est le vrai type de l'ancienne lèpre, de la véritable lèpre des Juifs. Toute la personne est enveloppée d'une espèce de croûte farineuse et squammeuse qui se détache comme de petites écailles.

Le visage est rugueux, couenneux et comme semé de grosse farine. Les oreilles sont en partie mangées et blanchâtres, les lèvres grosses et pendantes, toute la poitrine farineuse. Mais sous cette lèpre rebutante se trouve une belle âme. Cet homme communie souvent, travaille, dit son chapelet. Il nous remercia de notre visite en nous saluant de la tête et des mains avec une expression de profonde et de religieuse reconnaissance; et dire que le péché est cent fois pire que la lèpre! Le jour où nous visitions la léproserie était celui où l'on accorde à ces malheureux le salut de l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs. Je fus touché et attendri en voyant ces pauvres gens, ces exclus de la société, ces déshérités de la nature, se traîner péniblement à la chapelle et chanter de tout leur cœur. Dieu ne peut manquer d'exaucer les prières et les chants de ses enfants souffrants et méritants.

— Extrait d'une lettre du P. Nicou. — Ile royale du salut, 2 Août, 1863.

— La providence m'a jeté sur une île ou plutôt sur un rocher de l'océan: 15 officiers, 120 soldats, 6 gendarmes, 85 employés, autant de surveillants et 1000 condamnés composent ma paroisse. Ces derniers, aux yeux de l'administration, sont en général les plus mauvais, les plus méchants des transportés; c'est ici qu'on envoie les bandes noires, les incorrigibles, les indomptés. Pour moi, qui suis un peu comme le hibou de la fable, je les trouve mignons, gentils, surtout quand ils veulent être sages et m'écouter. Il en est quelques-uns dont la condamnation avait été rapportée dans les journaux. Ils vinrent donc me voir et me demandèrent s'il était vrai que le journal faisait mention d'eux. Je leur répondis que oui et leur lus l'article. Pour l'un, il s'agissait d'un vol considérable: « Bah, ce n'est qu'une petite bagatelle, reprit-il. D'autres, condamnés pour assassinat, me disaient: « Que voulez-vous, mon Père, c'est un petit coup de promptitude. » Mais ce sont là les exceptions; un grand nombre de mes transportés sont plus près du Ciel ici qu'ils ne l'étaient en France; sur 1000 hommes, j'en ai vu 630 s'approcher de la table sainte à Pâques; le mois de Marie ne m'a pas donné un spectacle moins consolant. Chaque soir, 400 hommes se pressaient aux pieds de la statue de Marie pour entendre ses louanges et chanter des cantiques en son honneur; et ces hommes venaient de plein gré, après une journée de travail et de sueur. Plusieurs nous donnent de très beaux exemples; j'en citerai quelques-uns. — J'avais un repris de justice, jeune parisien qui s'était traîné dans la fange du vice depuis son enfance. Converti par le P. Jardinier, il était devenu pieux comme un ange, et s'était prescrit un règlement qui eut effrayé un religieux; plusieurs fois il m'avait demandé des instruments de pénitence. Charmé de ses bonnes dispositions, je résolus de lui faire renouer avec son oncle qui lui avait servi de père, des relations rompues depuis le commencement de sa captivité, c'est à dire, depuis six ans. J'écrivis donc à ce parent qui habitait Paris, et lui racontai l'heureux changement survenu dans son neveu. Il en fut si content, qu'aussitôt il se rendit au ministère, montra ma lettre, demanda et obtint le retour de celui qu'il avait adopté pour son fils. Grande fut la joie du jeune homme lorsque la nouvelle lui en arriva et il fut aussitôt adjoint à ceux qui, après l'expiration de leur peine, attendent le navire qui doit les ramener en France. Mais à peine était-il installé, que le directeur de l'établissement le désigna pour aller travailler à six lieues de là dans les forêts. Le jeune homme demeura stupéfait; on n'y envoyait d'ordinaire que les hommes vigoureux et punis, car l'endroit est fort malsain; en outre il y avait à craindre que le navire français n'arrivât dans l'intervalle et ne repartît sans le prendre. Il crut donc devoir faire des représentations; mais on ne lui répondit que par des injures et des menaces de prison, et il fut obligé de s'exécuter. Après un mois d'un travail qui était au dessus de ses forces, on le ramena à mon hôpital presque mourant. Je m'empressai d'aller le voir. Il m'accueillit avec un aimable sourire, me raconta son histoire avec la plus grande simplicité et n'eut pas un mot de plainte contre l'homme qui le traitait ainsi injustement. Sa maladie fut jugée mortelle et le médecin déclara qu'il n'avait pas un mois à vivre. Il reçut cette nouvelle avec la plus grande tranquilité et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Inutile d'entrer dans le détail de ses dispositions qui furent celles d'un prédestiné et qui édifièrent tous les malades. Jamais il ne s'est plaint, jamais il n'a rien demandé ni rien refusé pendant sa maladie qui dura 5 semaines; les contractions de son visage seules annonçaient la grandeur de ses souffrances. Un jour je m'avisai de lui demander lequel il préférait, revenir à la vie et retourner chez son oncle, ou bien mourir dans un hôpital de condamnés. — Je ne sais pas me répondit-il. — Mais encore, de quel côté penche votre inclination, pour la vie ou pour la mort? — Mon Père, je vous assure que

je ne le sais pas. – Hé bien, demain vous me le direz, après y avoir réfléchi. Le lendemain je l'aborde : Avez-vous résolu la fameuse question, lui dis-je, lequel préférez-vous, de la vie ou de la mort ! Il se mit à sourire : mon Père, me dit-il, je crois qu'il y a une petite pente du côté de la vie, mais elle est imperceptible ; mais non, reprit-il aussitôt avec vivacité, je ne veux que ce que Dieu veut. C'était l'indifférence chrétienne poussée à ses dernières limites ; il acceptait la mort et une mort injuste. Le directeur qui l'avait envoyé travailler aux bois a dit depuis que n'ayant pas vu le décret ministériel, il ignorait qu'il fut gracié. — Un autre jeune homme, natif de Rouen, a fait aussi une mort fort édifiante. J'avais eu beaucoup de peine à le ramener à la religion. Tombé malade et sentant son état s'aggraver de jour en jour, il me dit : mon Père, je crois que je vais mourir ; dites-moi combien de fois il faut que je me confesse et que je communie, et quelles prières il me faut réciter ; jusqu'à présent, je n'ai été qu'un pécheur, mais je veux mourir comme un enfant du bon Dieu et aller au Ciel. » Chaque matin quand j'allai le visiter, il soupirait et me disait : mon Père, ça va-t-il bientôt venir ? Surtout soyez-là à mon dernier moment. » Je reçus en effet, son dernier soupir, c'était celui d'un Saint. – Enfin, j'ai dans ce moment un homme qui est pour moi comme un prodige. Il a tout un côté paralysé ; il ne peut, par conséquent, se servir que d'une main, que d'un pied et d'une seule béquille ; je ne puis comprendre comment il peut se tenir en équilibre et surtout se traîner. Aussi fait-il pitié à tous ceux qui le rencontrent. « Allez donc à l'hôpital, lui dit-on ; et cet homme refuse toujours. Il y trouverait cependant un bon lit, une excellente nourriture et des soins de toutes sortes ; tandis qu'au camp il est soumis à toutes les sujétions des autres transportés, hors le travail. Mais la raison pour laquelle il ne veut aller à l'hôpital est que là il ne pourrait pas entendre la messe tous les matins, ni faire les 2 communions que je lui permets par semaine. — *Adieu, priez bien pour nous les SS. Cœurs de Jésus et de Marie* C. Ticon s.j.

Nous transcrivons ici une petite pièce de vers, composée par un transporté de Cayenne, et présentée par lui à un de nos Pères à l'occasion de la bénédiction de sa Case.

Le rêve du transporté

1.

J'aime les visions, ces rêves poétiques
Qui du pauvre exilé agitent le sommeil,
Tour à tour, gais, gracieux, ou mélancoliques,
Ils me rendent heureux, toujours jusqu'au réveil.

2.

« Dans un songe j'ai vu ma bonne vieille mère,
« Espérance et courage, enfant, m'a-t-elle dit.
« L'arrêt qui te frappa fut, hélas, bien sévère ;
« Mais Dieu est juste et bon il ne t'a pas maudit !!!

3.

« Tu souffres as-tu dit ? le Christ sur le calvaire,
« Au milieu de tourments priait pour ses bourreaux
« A ses pieds sanglottait sa sainte Mère.
« Et pour la consoler il oubliait ses maux !!!

4.

« Prends courage plutot, le jour de délivrance,
« Luira bientôt pour toi, calme donc ta douleur,
« Car pour le prisonnier, Dieu créa l'espérance,
« Comme au bord de l'abîme il fait naître la fleur !!

5.

« Tu reverras alors ta famille si chère
« Ceux qui t'aimaient jadis, heureux de ton retour ;
« Viendront te visiter dans ton humble chaumière,
« Et t'entoureront tous et de soins et d'amour.

6.

« Si quelque malheureux te demande une aumône,
« Ne le repousse pas, soulage l'indigent ;
« Tous les bons cœurs vois-tu, au ciel ont leur couronne,
« Donne sans hésiter, au vieillard à l'enfant.

7.

« Crois moi, n'écoute pas les lâches qui te disent
« Il n'est plus de bonheur pour les hommes flétris
« Comme des parias les autres les proscrivent ;
« C'est la peur qui leur fait vociférer ces cris.

8.

« Ne pleure plus enfant ; travaille, espère et prie,
« Ne porte plus au cœur la désolation ;
« C'est par ordre de Dieu que ta mère te crie :
« Espérance, courage et Résignation.

Canada. — Montréal, décembre 1863. — Lettre du F. Peultier.

Vous avez sans doute déjà entendu parler du projet de construire dans notre collége une église qui doit être dédiée au Sacré-Cœur; la résolution vient d'en être prise définitivement; toutefois ce ne fut pas sans quelques difficultés. On ne comptait, pour acheter le terrain convenable, attenant au collége, que sur un bienfaiteur très-riche et très-charitable, Mr. Berthelet; mais il venait lui-même de faire recemment une dépense très-considérable pour une autre œuvre de bienfaisance, et il était douteux qu'il pût acheter l'emplacement que nous convoitions. Lorsqu'il apprit notre embarras: J'aime mieux, dit-il, que mes enfants aient quelques écus de moins sur la terre et un trésor de plus dans le Ciel; donnons toujours, Dieu nous rendra; et un beau jour il vint au collége, portant le contrat de l'achat et de la donation à nous faite du terrain en question; et cela sans nous avoir prévenus. Quelle douce surprise! mais ce n'est pas tout; ce terrain ne suffisait pas; il nous fallait encore deux arpents, qui appartenait à un protestant. On apprend qu'ils ont été vendus à un catholique; il importait de les acquérir de suite, au risque d'en voir augmenter démesurément le prix, dès qu'on comprendrait qu'ils nous étaient indispensables. Un ami du collége se rend donc chez le nouveau propriétaire, et lui demande s'il ne consentirait pas à une vente. — Est-ce pour vous? demanda ce dernier; s'il en est ainsi je ne vends pas, car je tiens à ce terrain, acheté depuis si peu de temps; si c'est pour un de vos amis, encore moins; mais j'avoue que si les Jésuites venaient à me le demander, je n'hésiterais pas. — C'est précisément pour eux que je fais la demande. — Eh bien, c'est conclu. — Très bien; à quel prix? — Au prix que j'ai payé moi-même; je ne veux pas un sou de plus. — Vous ne sauriez croire combien Monseigneur prend part à cette affaire; le 2me Dimanche de l'Avent il envoya une lettre circulaire à tous les desservants, avec ordre de la lire au prône, pour annoncer qu'on allait construire une église au collége Ste Marie; il exhortait donc chaque citoyen à concourir selon ses moyens à cette bonne œuvre, et les invitait tous à se trouver présents à une assemblée qu'il présiderait lui-même, et qui aurait lieu au collége, le dimanche suivant, à 7½ du soir. Les journaux catholiques du pays ont tous publié cette lettre, manifestant l'espoir que l'appel d'un si digne pontife trouverait de l'écho; surtout lorsqu'il s'agissait d'une œuvre semblable.. Que ne méritaient pas en effet les Jésuites!... quels services n'avaient-ils pas rendus! etc. etc.. De fait, cette réunion à laquelle j'assistai ne fut pas très-nombreuse; mais l'élite de la société de Montréal s'y trouva. Mgr. ouvrit la séance par un discours plein de chaleur sur les avantages qui ressortiraient de la construction de cette église; exhortant les auditeurs à reconnaître par leurs libéralités tout ce qu'ils devaient à la Cie. Après lui, Mr. le Maire prit la parole et parla dans le même sens; Mr. le Curé, supérieur des Sulpiciens, ne put s'empêcher à son tour de faire aussi l'éloge de la Cie.; il profita de l'occasion pour exprimer ses sentiments et ceux de sa Congrégation à l'égard des Jésuites.. Toujours ils avaient été unis par les liens de la plus sincère amitié; partout les Sulpiciens ont été heureux d'employer les Jésuites, et le prédécesseur de Mr. Carriere sur son lit de mort recommandait encore à ses prêtres de vivre toujours avec eux dans les termes de la vraie charité, assurant qu'en toute occasion il avait admiré leur zèle. Un laïc se leva à son tour, et distingua dans le Sacerdoce deux sortes de fonctions: d'un côté les fonctions curiales, avec le devoir d'exposer simplement et clairement les vérités de la foi, les Sulpiciens s'en acquittent, avec zèle! tout le monde le reconnait: l'autre, la discussion de ces vérités; laquelle ne se contentant pas d'instruire et d'éclairer les esprits déjà convaincus, arrache à l'erreur les âmes que les préjugés y retenaient. Pour cette 2e sorte de ministère, qui peut mieux le remplir que les Jésuites, qui depuis trois siècles ont fait leurs preuves dans tous les pays du monde! Il leur faut donc une église qui soit au Canada ce qu'est Notre-Dame à Paris. Oui, je l'espère, nous y entendrons de nouveau des Mac-Carthy, des Ravignan, des Félix.... Et quoi! n'avons-nous pas déjà entendu les Schneider, les Tellier et les Falleur?... A la fin on prit à l'unanimité les décisions suivantes: 1o. Le Canada ayant été, dès le commencement de sa Colonisation, le théâtre des travaux et des souffrances des R.R. PP. Jésuites, et l'objet constant

de leur dévouement le plus héroïque, ce pays doit leur en conserver sa reconnaissance: 2° pour mettre les RR. PP. Jésuites à même de faire un plus grand bien parmi nous, il est nécessaire qu'ils aient une église. 3° pour arriver à ce but une souscription sera ouverte dans la ville de Montréal; à cette fin, et pour recueillir les fonds, un Comité sera immédiatement établi, et composé des Messieurs dont les noms suivent. — (Ce sont une centaine de personnages, les plus distingués de la ville, qui vont se condamner à aller de porte en porte pour recueillir les dons) Sur la liste qui fut ouverte sur le champ, Mr. Nodier l'ex-maire inscrivit son nom pour une somme de 1000 dollards (5000 fr.) c'est celui-là même qui accueillit les 1ers Jésuites de la nouvelle mission du Canada; il y fit allusion dans son discours, et ce passage fut vraiment touchant. Nous avons ici, sous le nom d'union Catholique, une réunion de jeunes gens qui, le dimanche, viennent tour à tour lire publiquement quelque travail utile, sur n'importe quel sujet. Le P. Michel dirige cette œuvre, dont le but est de maintenir les jeunes gens dans le bon chemin, en nourrissant leur esprit d'idées saines. Il y a à Montréal plusieurs cercles de ce genre, mais dont la fin est bien différente; citons, par exemple l'institut Canadien, qui se fait le champion de toutes les idées libérales. On y traita un jour cette question: *l'éducation doit-elle être confiée à des ecclésiastiques?* — Non; car cette éducation étouffe tout élan généreux de l'intelligence; et du reste, qu'apprend-on chez les ecclésiastiques? — à prier; c'est ce qu'on y fait à peu près du matin au soir. Tout dernièrement, le consul français de Québec, devant changer de destination, cet institut lui envoya une adresse dans laquelle il lui manifesta ses regrets, et sa reconnaissance pour les services rendus par lui au Canada; puis ce furent des professions de foi où il ne s'agissait que d'idées libérales, d'indépendance de la raison, etc.. Le Consul, homme profondément catholique et intimement lié avec nos Pères, répondit aux députés de l'institut en les remerciant de leur démarche, les assurant qu'il regrettait d'être obligé de quitter un pays qu'il voyait si attaché au nom français et à la religion catholique, la vraie source, selon lui, de la prospérité du Canada, le seul trait d'union capable de le préserver de l'envahissement des idées perverses, envahissement que le voisinage du protestantisme rendait si facile. Cette réponse fut prise pour une leçon, et les députés de l'institut Canadien s'en retournèrent l'oreille basse.

Mission de Ste Croix. — Nos dernières lettres annonçaient l'arrestation des PP. Kohler et Choné, à l'occasion du suicide d'un magistrat Anglais; nous n'avons pu jusqu'à présent recueillir tous les détails; voici ceux qui nous ont été transmis par une lettre du P. Kohler à sa famille: — Collingwood, 12 7bre 1863.

Dieu m'a fait la faveur d'être persécuté pour avoir pris la défense du pauvre contre le riche, et du faible contre le fort. Dès que je le pourrai, je vous donnerai un aperçu de tout ce qui m'est arrivé depuis trois mois. Avant hier j'ai subi un interrogatoire de deux heures; l'enquête dans laquelle j'étais impliqué coûtera près de vingt mille francs au gouvernement Canadien, et le ministère aura la honte d'avoir, pour se venger de moi, prêté l'oreille à des bruits sinistres qui couraient sur mon compte à l'occasion de la mort d'un homme qui était venu avec 22 soldats, armés de revolvers, pour s'emparer de moi, et lequel, après avoir manqué son coup, se sera probablement jeté à l'eau du bord du Steamer où je me trouvais à son retour du Sault, et où, au lieu de m'emmener prisonnier, il me vit appeler à la banc pour déposer contre lui. Tout ce qui a eu lieu depuis trois mois est presque miraculeux. Je risquais ma vie en venant ici, il y a trois semaines; aujourd'hui je marche en soutane au milieu d'une population presque toute protestante. Si l'on m'avait tué ou blessé lors de la première sommation de la justice, tout le pays eut été à feu et à sang, car les Irlandais du haut Canada s'étaient déjà donné le mot pour me sauver ou me venger, et je n'aurais pu l'empêcher. Aujourd'hui je suis libre; le danger est passé, la Religion honorée, le droit de nos Indiens connu, sinon reconnu, et ma position de fausse qu'elle était est devenue franche. On m'avait cru à la tête d'une conspiration secrète et prêt à commander nos Sauvages pour les aider à reconquérir leurs droits.

745

– Chine. – Mission du Pétché-li. – Extrait de la relation d'un voyage du F. Guillon à Pékin. – Tchang-Kia-tchouang; 20 Août 1863.

Plusieurs fois j'avais manifesté le désir d'aller à Pékin pour y voir la manière de construire des Chinois et surtout comment, dans la construction du Nan-tan ou Cathédrale dont j'avais beaucoup entendu faire l'éloge, nos anciens Pères avaient su tirer parti du genre de talent des ouvriers Chinois et des matériaux qu'ils emploient. La permission m'en fut accordée lorsque j'y pensais le moins. – Je partis de Tchang-Kia-tchuang le lundi 27 Avril, lendemain de la fête du Patronage de S.t Joseph. En arrivant à Tien-tsin, j'appris qu'à la légation française de Pékin on avait paru désapprouver la démarche du P. Leboucq lorsqu'il accompagna les Anglais dans leur expédition contre les voleurs Pé-lien-kiao qui depuis plusieurs années ravagent nos contrées. Inutile de rappeler ici l'histoire de ces brigands, non plus que celle de l'expédition des Anglais; ni comment le Père Leboucq se trouvait engagé par les circonstances à les suivre pendant deux mois et quelles furent les suites de cette longue course militaire; d'autres ont mis nos Pères au courant de tout cela. Malgré ce qu'on m'avait dit des dispositions de la légation, M.r Edan, notre consul à Tien-tsing que j'allais visiter pour lui remettre des lettres de M.gr Languillat me parut pleinement satisfait des explications que je lui ai données, mais je le trouvai très-inquiet sur le danger dont ces brigandages menaçaient notre mission, et assez peu rassuré même pour Tien-tsin et pour Pékin, vu l'état de désorganisation des troupes impériales et leur impossibilité de résister à tout ennemi qui voudrait se montrer un tant soit peu résolu. Au consulat Anglais où j'allai de même porter une lettre du P. Leboucq, le consul M.r Gibson, qui avait fait partie de l'expédition contre les brigands et qui y avait été blessé, souffrait encore, après un mois et demi, d'un reste de paralysie, suite de sa blessure, paralysie qui lui avait enlevé l'usage de la parole. Je fus reçu par son chancelier, excellent jeune homme, qui me parla beaucoup de Pékin et de nos anciens Pères pour lesquels il témoignait une grande admiration, parce que, disait-il, ce sont les premiers qui sont venus ici faire connaître les Européens, leurs sciences et leur civilisation. « Pour moi, ajouta-t-il, je ne suis point catholique, mais j'aime beaucoup l'Église catholique, c'est notre mère à tous, la mère de toutes nos églises! » Pauvre jeune-homme! Il me raconta ensuite comment le capitaine Coney, de retour de son expédition, lui avait parlé de tout ce qu'il avait vu dans notre mission et de l'accueil que nous lui avions fait; et aussi avec quel regret il voyait nos œuvres et nos établissements sur le point d'être détruits par les voleurs, à la merci desquels nous nous trouvions abandonnés. Ces visites terminées, je repris ma route vers Pékin où j'arrivai deux jours après, c'est-à-dire le 1.er Mai. – Rien de bien remarquable sur la route, si ce n'est le grand nombre d'attelages de mandarins ou de gens à boutons de toutes les couleurs que l'on y rencontre se rendant à la capitale ou en revenant. A quarante lis de Pékin, je passai au pied de murailles en ruine défendant une enceinte assez vaste où je croyais voir les restes d'une ville; on me dit que ce lieu avait servi autrefois de haras pour les chevaux de l'empereur; mais depuis qu'il est devenu pauvre comme le reste de ses sujets il n'a plus de chevaux, et l'on ne voit plus là qu'un petit nombre de maisons isolées, dont quelques-unes encore assez propres semblent la demeure de quelques riches particuliers ou de petits mandarins. Quant à la ville de Pékin, je me dispenserai d'en faire la description; assez d'autres l'ont déjà fait, soit dans les annales de la Propagation, soit ailleurs; et puis j'avouerai qu'en revoyant le premier de la nouvelle Compagnie cette terre témoin des travaux et des souffrances de nos premiers Pères, quoique le but de mon voyage fût d'y aller étudier l'architecture chinoise, pourtant mes pensées étaient tellement absorbées par les souvenirs du passé, qu'en arrivant je ne pus guère porter mon attention sur autre chose. Il me semblait voir tous ces intrépides missionnaires, tous ces confesseurs de la foi venir au devant de moi pour saluer la nouvelle Compagnie dans la personne du plus pauvre de ses enfants; mais en même temps je les entendais me reprocher tout doucement de me m[illegible]

si lâche et si peu digne d'eux et des exemples qu'ils avaient laissés. Plongé dans ces réflexions, je m'aperçus à peine des rudes secousses qui plus de cent fois avaient failli me briser la tête contre les parois de ma voiture au milieu des fondrières que l'on rencontre à chaque pas dans les immenses rues de Pékin, plus longues et plus larges que les boulevards de Paris. - Depuis une heure en effet nous étions à Pékin; déjà nous avions traversé cette longue file de maisons ou plutôt de baraques qui en forment les faubourgs, franchi les portes de ces formidables remparts qui protègent la ville chinoise, puis celles d'une seconde ligne de remparts encore plus gigantesques qui défendent la ville tartare; nous venions d'entrer dans l'enceinte de la ville impériale, sans savoir encore quand nous arriverions enfin à la demeure des Pères de la Mission, lorsque heureusement nous fîmes la rencontre d'un beau et jeune cavalier que mon compagnon reconnût bien vite au milieu de la foule pour un missionnaire. C'était en effet Mr. Favier, un des jeunes prêtres que Mgr. Mouly amena de France l'an dernier. Il s'offrit aussitôt pour nous conduire, et grâce à la complaisance de cet aimable guide nous pûmes arriver bientôt au Pé-tan (Eglise du nord) ancienne résidence des Jésuites français, située dans l'enceinte impériale. J'y trouvai réunis avec Sa Grandeur Mgr. Mouly, la plupart des PP. Lazaristes Européens qui l'aident à cultiver cette mission: Mr. Imoremburg (hollandais) directeur du séminaire et professeur de français pour 10 jeunes tartares, Mr. Mefort professeur du séminaire, Mr. Thierry et deux prêtres des Missions étrangères qui depuis près d'un an attendent à Pékin qu'on leur fasse justice contre le fameux général du Kouei-tcheou, Tien-ta-jen persécuteur des chrétiens et auteur du martyre de Mr. Niel. - Tous ces Messieurs, Monseigneur surtout, me firent le meilleur accueil et se montrèrent pleins d'attention et de bonté à mon égard pendant les dix jours que je passai au milieu d'eux. Une de mes premières visites fut à l'ambassade française où j'avais à porter des lettres de Mgr. Languillat. Mr. de Berthemy, notre nouveau ministre plénipotentiaire n'était arrivé à son poste que depuis quinze jours. Or en quittant le Père Fourmont qui avait fait avec lui le voyage de Chang-haï à Tien-tsin, il avait manifesté le désir de recevoir de nos Pères des renseignements détaillés sur la rebellion de nos contrées, et ce sont ces renseignements avec les détails de l'expédition des Anglais et du P. Lebouc qpour que j'avais à lui remettre. En arrivant chez Mr. Fontanier, 1er interprète de la légation, j'y trouvai réunis MM. Pichon et Hubert, élèves interprètes, et Mr. Morache, médecin de la légation. Je remis à chacun les petites commissions dont j'étais chargé de la part de nos Pères. Mr. Hubert aussitôt de s'accuser de paresse envers le P. Leboucq auquel il est redevable de deux lettres, M. Fontanier en dit autant pour lui-même et puis se mit à parler du gouvernement chinois qu'il voudrait voir enseveli cent pieds sous terre. Je remarquai que ses paroles trouvèrent écho chez tous les autres, car personne ne répondit sinon par des marques d'entier assentiment. Répondant à mon tour à je ne sais plus quelle question, je lui dis que, pour nous, nous n'avons pas beaucoup à nous plaindre des mandarins avec lesquels nos Pères se trouvent généralement en très bons rapports. « C'est vrai, reprend Mr. Fontanier, je ne sais comment cela se fait, mais les Jésuites ont le talent d'obtenir des mandarins plus que tous les autres et cependant de vivre avec eux en bonne harmonie; voilà ce que je ne m'explique pas; de tous les côtés il nous vient des affaires; les Jésuites sont les seuls qui ne se plaignent pas des mandarins et les seuls dont ceux-ci n'aient point à se plaindre! J'entends avec plaisir tous ces Messieurs de la légation rendre à nos PP. le même témoignage. — « Et ce Coney, me dit tout-à-coup Mr. Fontanier, en êtes-vous enfin débarassé. » Mr. Coney est ce capitaine Anglais que suivit le P. Leboucq dans son expédition contre les voleurs. Ce mot de Mr. Fontanier me rappelle aussitôt ce qui m'a été dit à Tien-tsin de la manière peu favorable dont à la légation française on avait envisagé la démarche du P. Leboucq. Sans chercher à combattre directement la manière de voir de ces Messieurs, mais croyant cependant devoir rendre justice à la conduite noble et digne des soldats Anglais pendant leur passage ici: « Tous les soldats anglais, dis-je à Mr. Fontanier, sont maintenant rentrés à Ta-kou; le brave capitaine Coney était fatigué de cette soldatesque chinoise qu'il était venu secourir

et dont la lâcheté et l'immoralité lui donnaient plus de peine que les brigands eux-mêmes. Du reste, quoique la mauvaise organisation de l'armée chinoise l'ait empêché d'atteindre le but qu'il s'était proposé, son expédition n'a pas été sans fruit puisqu'il a détruit ou dispersé toute l'infanterie ennemie. Mais un des bienfaits non moins réel de cette excursion militaire, c'est le contraste qui n'a point échappé aux yeux des populations entre la bonne et noble conduite des soldats Européens et celle des Chinois. Au lieu des désordres qui en Chine accompagnent d'ordinaire ces excursions, la justice et la morale ont toujours trouvé des défenseurs dans les soldats anglais qui, après le sang de l'ennemi, n'en ont pas fait couler d'autre que celui des Chinois qu'ils trouvaient en flagrant délit. » Mr de Bellonet, 1er Secrétaire de la légation étant entré dans ce moment, je lui donnai les lettres de Mgr Languillat, le priant de vouloir bien les remettre lui-même au ministre. Malgré mes excuses sur ce que, ne comptant pas avoir l'honneur de voir son Excellence, je n'avais pas pris de vêtements assez convenables, Mr le Ministre voulut que j'allasse le trouver. Introduit par Mr de Bellonet, j'eus à répondre d'abord à beaucoup de questions sur l'état de notre mission et surtout sur celui de la rebellion, la marche des voleurs, leurs forces, leurs intentions, leur but politique, etc... « Dans un tel état de choses, me dit enfin Mr le Ministre, il me semble que vos PP. seront obligés de céder, au moins pour quelque temps, devant les difficultés du moment et de se réfugier à Tien-tsin ou dans tout autre lieu sûr; car partout où l'autorité de l'Empereur est encore respectée, je puis, en agissant auprès du gouvernement, leur obtenir la protection dont ils ont besoin et que garantissent les traités, mais dans le pays en rebellion je ne puis rien... » Ces paroles me rappelèrent ce qui m'avait été dit à Tien-tsin, que Mr le Ministre ne permettrait probablement pas au P. Bougon, qu'il avait laissé à Chang-hai, de monter jusque chez nous, à cause des dangers de notre position; c'est pourquoi je répondis à son Excellence que nos PP. lui seraient toujours très reconnaissants de la protection qu'Elle voudrait bien leur accorder dans les circonstances qui dépendent d'Elle, mais qu'ils ne demandaient point l'impossible. « Du reste, ajoutai-je, je ne crois pas que les missionnaires en soient réduits à l'extrémité où le croit Mr le Ministre; tout au plus, si la rebellion nous pressait de plus près, serait-on obligé d'éloigner les élèves du séminaire; mais pour les PP. le devoir les retient auprès de leurs chrétiens. D'ailleurs, si dans un temps qui n'est pas encore bien reculé, on a pu tenir malgré les brigands et les mandarins qui nous persécutaient, à plus forte raison pourra-t-on rester maintenant dans le pays avec ces brigands qui ne demeurent nulle part et ne font que passer. » « Mais pourtant, répliqua Mr le ministre, je ne puis pas laisser les missionnaires dans un péril aussi évident. » « Les missionnaires, répondis-je, ne partagent pas entièrement les craintes de son Excellence, parce qu'ils croient devoir aussi se fier dans la Providence. » Monsieur le ministre répliqua: « Pourtant il ne faut pas être fataliste; vous le savez, le fatalisme n'est pas ce que nous enseigne notre religion: aide-toi et le ciel t'aidera. » – C'est vrai, Mr le ministre, aussi nos Pères missionnaires agissent-ils conformément à cette pensée en fuyant quand le danger est trop évident, afin de revenir aussitôt après continuer leurs travaux pour le salut des âmes qui leur sont confiées. » Je racontai alors comment nous avions caché nos objets les plus précieux, les mesures que nous avions prises pour fuir devant un ennemi trop fort ou pour défendre nos établissements contre les petits voleurs; d'ailleurs, ajoutai-je, dans l'état où est le gouvernement chinois, on ne peut savoir quand finira cet état de choses. Quitter entièrement pour revenir lorsque ce sera fini, ce serait s'exposer à attendre long-temps, et pendant ce temps, perdre le fruit de longues années de travaux; tandis qu'en restant, l'œuvre se continue, et même avec plus de fruit, ce semble, que dans les temps ordinaires. – Je donne alors quelques détails sur les fruits des travaux de nos Pères, et sur les nouveaux catéchumènes dont le nombre va toujours croissant considérablement. Mr le ministre parut satisfait de ces explications, mais n'en continua pas moins à manifester ses craintes à notre sujet. Tout le temps de cette visite il se montra avec moi plein d'affabilité et d'aimable simplicité. Il parut témoigner beaucoup d'intérêt à tout ce qui

regarde nos Pères. Mr. Fontanier et les autres interprètes me dirent qu'en effet Mr. de Berthemy était très-bien disposé à notre égard, et dans l'occasion ne craignait pas de le manifester. Un des Pères du Pé-tan me dit aussi que c'était le plus Jésuite de toute la légation. De retour à la mission, j'y trouvai un des élèves interprètes que je n'avais pas vu à la légation et qui ayant appris mon arrivée était venu pour me voir. C'est Mr. Dillon ancien élève de Vaugirard et grand ami du P. Dutau et du P. Langlois avec lequel il est en correspondance. Déjà j'avais entendu parler de ce bon et charmant jeune homme et ce fut pour moi une vraie fortune de faire sa connaissance. « Mr. Dillon, me disait Mr. Fontanier, est une vraie gloire pour Vaugirard. Quoique le plus jeune d'entre nous, nous devrions bien le prendre pour modèle. » C'est qu'en effet malgré l'air empesté au milieu duquel il vit, Mr. Dillon a su se conserver aussi pieux et aussi fervent que dans ses meilleures années de collège; et comme il sait rendre sa piété aimable par son caractère franc et enjoué, ses manières polies et sa complaisance qui fait qu'il est toujours prêt à rendre service, il a su conquérir l'affection de tous. Il est plein d'ardeur pour le travail, et lui-même me disait que pendant les six premiers mois de son arrivée, il avait pu consacrer en moyenne 12 à 13 heures par jour à l'étude du Chinois. Aussi dans ce court espace de temps est-il devenu aussi fort que les autres élèves qui sont là depuis 3 ou 4 ans. Dès avant le jour, pendant que tout repose autour de lui, il est à ses livres; puis, bien qu'éloigné d'au moins 3 kilomètres de la cathédrale, comme il est bon cavalier, à 6 heures on le voit à cheval traversant avec rapidité les rues de Pékin pour aller entendre la Ste Messe et deux fois par semaine faire la Ste Communion. C'est Mr. Gottelicher, curé de la cathédrale et son confesseur, qui me donna ce détail, et il ajoutait: « Mr. Dillon est un véritable apôtre par ses bons exemples et c'est un grand bonheur pour la légation de le posséder, par ce qu'il y attirera les bénédictions du ciel. C'est un vrai saint, et même dans une communauté, étant ce qu'il est, on pourrait le prendre pour modèle. » C'est grâce à lui que j'ai pu voir l'observatoire de Pékin créé par nos Pères. Étant venu deux fois pour me voir sans me trouver, à cause des courses que je faisais continuellement à la Cathédrale et aux cimetières, j'allai le trouver à mon tour, et de suite il me proposa une promenade à l'observatoire comme devant avoir pour moi un vif intérêt; mais son but était tout autant d'avoir une occasion de m'entretenir plus longuement et sans témoin sur un des objets de ses affections, la Compagnie. « Plus que jamais, me disait-il, je puis apprécier la grâce inestimable que le bon Dieu m'a accordée de faire mes études chez les Jésuites; aussi dites bien à tous vos Pères que quelque part que je sois, je les conjure de vouloir bien me regarder sinon comme leur frère, ce dont je ne suis pas digne, mais bien au moins comme leur enfant, et en conséquence de me demander tous les services qu'à ce titre ils ont droit d'attendre, lorsque je serai à même de les leur rendre. Maintenant mon plus grand désir serait d'aller passer un mois à Tchang-kia-tchuang prendre quelques leçons de chinois auprès du R. P. Brueyre, et surtout y faire une grande retraite, car après cinq ans passés à Vaugirard, des accidents de famille m'ayant obligé à en sortir avant la fin de mes études, je n'ai pas pu avoir cette retraite que l'on y donne aux élèves qui ont achevé leurs cours; si ce bonheur pouvait m'être accordé à Tchang-kia-tchuang, ce serait le complément nécessaire de mes études chez les Jésuites. » Cependant nous étions montés sur ces immenses remparts dont l'épaisseur est telle que le sommet forme une plate-forme égale en largeur aux plus grandes rues de nos villes. Après une demi-heure de marche, nous arrivons auprès d'une espèce de grande tour carrée. « Voilà l'observatoire, me dit Mr. Dillon. — Bien, mais comment y monter, il n'y a pas d'escalier. » Alors Mr. Dillon éclatant de rire: « L'escalier, me dit-il, est de l'autre côté au bas du rempart; je vous ai conduit par ici pour vous faire mieux voir la ville et puis parce que j'ai pensé qu'étant architecte vous deviez savoir escalader les murs. Voici une porte, mais on l'a murée pour empêcher le public d'entrer; pour moi, voici le chemin que je suis ordinairement. » Ce disant, il monte sur le parapet, saute, et le voilà au bas du rempart, me criant: « A votre tour! » Si j'avais été prévenu d'avance de ce saut périlleux, je n'aurais sans doute pas

accepté, mais il avait engagé mon honneur d'architecte, et de plus sa première manœuvre avait attiré une foule de curieux qui attendaient pour voir comment je m'en tirerais; je dus donc renfoncer quelques mouvements de peur et je me jetai en bas, jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. Nous nous trouvions dans la cour des gardiens de l'observatoire, qui, à tout autre auraient fait payer cher cette manière de forcer la consigne. Ils nous reçurent bien et s'empressèrent de nous montrer tous les détails de l'observatoire. Je ne chercherai pas à en faire la description, Duhalde la donne très complète et j'ai pu vérifier l'exactitude de ce qu'il en dit. Après bientôt deux cents ans, ces énormes machines sont à la place où les a posées le P. Verbiest. Ces pièces ont été fondues avec tant de soins et d'habileté, les proportions des alliages entrés dans la composition du bronze ont été si bien combinées, qu'elles se sont parfaitement conservées jusqu'ici et semblent même sorties d'hier de l'atelier du fondeur. Mais ce que je ne me lassai pas d'admirer, c'est le poli du travail, la finesse des sculptures, et comment, tout en donnant à ces machines l'exactitude et la précision que demandent des instruments d'astronomie, on a su cependant joindre tant de légèreté et d'élégance de formes à une solidité à toute épreuve. J'ai vu à Paris les plus beaux magasins de nos meilleurs fondeurs de France et j'ose affirmer que je n'y ai trouvé aucune pièce fondue dans d'aussi grandes dimensions, et dont le fini, la perfection d'exécution surpassât, ou même égalât celle des machines de l'observatoire de Pékin avec leurs cent quatre-vingts ans d'existence; et ajoutez l'épreuve qu'elles ont subie en restant exposées pendant tout ce temps en plein air à l'intempérie de toutes les saisons et à l'incurie des hommes qui auraient dû veiller à leur conservation. Depuis longues années, en effet, personne n'en prend soin; les balustrades placées pour tenir les curieux à distance sont ruinées, le pavage n'existe plus et est remplacé par de grandes herbes qui croisent leurs branches avec celles des machines. Celles-ci ont même perdu leur aplomb, la maçonnerie sur laquelle elles reposent étant en partie détruite et minée par les pluies. Malgré leur pesanteur, j'ai pu les faire mouvoir encore avec facilité, mais non sans précaution, car plusieurs sont dégarnies des vis qui retient les pièces entre elles, ou qui servent à les fixer dans les positions voulues pour les observations. En somme les réparations à faire pour les remettre en état seraient assez peu considérables et surtout faciles à exécuter, et cela même témoigne de l'état de désorganisation et de ruine où est tombé le gouvernement. Le gardien, auquel je manifestais mon étonnement de tant d'incurie, me répondit que personne à Pékin ne sait se servir de ces machines et même ne s'occupe d'étudier les astres. Dans les batiments qui entourent la cour, et où Mr. Dillon m'avait fait faire le saut périlleux, je trouvai encore plusieurs objets qui rappellent nos Pères, entr'autres une mappemonde dessinée par le P. Verbiest et dont chaque hémisphère a bien deux mètres de diamètre. En passant devant une porte que le gardien parut faire semblant d'oublier, j'insistai pour voir ce qu'il y avait. Malgré ce qu'il me dit, savoir qu'il n'en avait pas la clef, qu'il y avait défense de l'empereur d'y entrer et qu'il serait sévèrement puni, je crus pouvoir me permettre de forcer encore la consigne et passant le bras à travers le papier de la porte, je réussis à défaire tout un système de barrage intérieur qui montrait en effet que depuis long-temps personne n'avait pénétré là. Je trouvai une chambre toute remplie d'étagères garnies de planches d'imprimerie faites autrefois, me dit-on, par les savants qui travaillaient à l'observatoire. Un grillage fermé en interdisait l'approche, et je n'ai rien pu examiner de près; mais je priai Mr. Dillon d'en parler au ministre afin de pouvoir par son entremise visiter ces planches qui pourraient bien renfermer quelque monument précieux de l'ancienne mission Française. Je n'ai pas encore reçu de réponse. — De retour à la légation avec Mr. Dillon, je vis de nouveau Mr. Fontanier et les autres interprètes. Ces Messieurs, depuis ma première visite, avaient, ce semble, reçu communication des lettres que j'avais présentées à Mr. le Ministre sur l'expédition contre les brigands, car immédiatement la conversation tomba de nouveau sur ce sujet, mais en termes différents; au lieu de blâmer la démarche du P. Leboucq, tout le monde en parlait de la manière la plus favorable et comme d'un événement heureux tant pour les rapports de la légation avec la cour de Chine que pour contrebalancer l'influence

anglaise aux yeux des populations et des mandarins. — Quelques mots encore sur la ville même de Pékin avant de commencer à parler des résidences de nos anciens Pères et des cimetières. Pékin me fit la même impression que la plupart des villes que j'ai eu occasion de visiter dans les provinces. Ce sont partout des ruines dont les restes justifient bien les descriptions magnifiques qu'en ont faites les anciens missionnaires, mais en même temps elles montrent combien cet empire est profondément déchu de son antique splendeur. La ville de Pékin est sillonnée dans tous les sens par d'immenses rues coupées de distance en distance par des arcs de triomphe et bordées de nombreux puits avec abreuvoirs publics fournissant une eau abondante mais mauvaise et servant à arroser la poussière. Sous ces rues, de magnifiques aqueducs en pierre conduisent hors de la ville les eaux des pluies et les immondices qu'ils reçoivent; mais depuis longtemps personne ne les entretient et ils sont défoncés dans mille endroits, formant autant de précipices où le voyageur inattentif court risque de tomber à chaque instant. L'aspect que présente ces rues est celui d'un vaste et dégoûtant bazar. Une multitude de petits marchands, de comédiens ou de faiseurs de tours y ont installé pêle-mêle leurs baraques couvertes de chiffons sales et bariolés de mille couleurs, laissant à peine un petit passage pour les voitures et les nombreuses bandes de chameaux qui font à Pékin l'office de porte-faix. Les maisons sont basses et, sauf de rares exceptions, mal bâties, offrant le plus bizarre contraste de devantures chargées de sculptures, de peintures, et de dorures magnifiques au milieu de décombres et de maisons en ruine. Une foule de mendiants vous y harcellent, étalant devant vous leurs plaies hideuses, ou vous présentant du feu avec de petits batonets de papier desséché pour allumer votre pipe, pendant que d'autres sous prétexte d'abattre la poussière de vos habits, vous assomment avec leurs torchons attachés au bout de bâtons. Pour éviter ces importunités vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de ne sortir qu'en voiture. — Pékin possédait autrefois quatre églises, avec autant de maisons de missionnaires. Les terrains qu'elles occupaient, avec les restes des constructions, ont tous été rendus à la mission. Ce sont: — 1° le Tong-tan ou Eglise de l'est; elle était petite mais belle; à côté était la résidence des Pères Jésuites français. — 2° le Si-tan ou Eglise de l'Ouest; ce n'était qu'une chapelle pour le service des prêtres de la Propagande qui y avaient leur demeure. — 3° le Nan-tan ou Eglise du Midi servait de cathédrale. C'est là que demeurait l'évêque de Pékin et les Pères du collège portugais et c'est dans cette même église que l'armée française victorieuse vint chanter le Te Deum après le dernier traité de paix. — 4° le Pé-tan ou Eglise du Nord, ainsi désignée sans doute par rapport à la cathédrale et non par rapport à la ville elle-même dont elle occupe le centre, était la résidence des Jésuites Français et est encore maintenant la demeure de l'Évêque et le centre de la Mission. — Les deux premières églises, le Tong-tan et le Si-tan, avec les maisons adjointes, ont été complètement détruites lors des persécutions de 1811; quelques mauvais bâtiments, restes des anciens ou construits depuis, servent soit de demeures à des catéchistes qui y font l'école, soit de chapelles, où presque tous les jours un missionnaire du Pé-tan va dire la Sainte Messe. — Le Nan-tan dut sa conservation aux Russes dans les circonstances que je vais dire. Malgré les persécutions qui suivirent la mort de l'Empereur Kang-hi et qui furent cause de la destruction des autres Eglises, la cathédrale de Pékin fut conservée jusqu'à la mort de Mgr Pirès, prédécesseur de Mgr Mouly, en 1838. Mgr Pirès était employé au tribunal des mathématiques, et c'est sans doute en cette considération qu'on lui permit de rester à Pékin, alors que l'entrée de cette ville était complètement interdite à tout autre missionnaire Européen. Il eût lui-même bien de la peine à tenir le poste jusqu'au bout; plusieurs fois on lui signifia l'ordre de partir, et il n'obtint de rester qu'en prétextant des infirmités qui ne lui permettaient plus d'entreprendre un voyage aussi long que celui d'Europe ou même de Macao. Lorsqu'il vint à mourir, personne ne se trouvant là pour recueillir l'héritage des biens de l'église, les ennemis des Chrétiens en profitèrent pour les faire confisquer au nom de l'Empereur. Le Nan-tan allait donc subir le même sort que les autres églises, lorsque les Russes, qui depuis longtemps avaient leurs représentants à Pékin, vinrent s'interposer et obtinrent qu'on le leur confiât avec les bâtiments et le cimetière qui en dépendaient. Pourtant, ne

pouvait pas eux-mêmes occuper les bâtiments de l'Évêque ni ceux du collège Portugais, et d'ailleurs ne se sentant pas en force pour les défendre contre les ennemis des Chrétiens, ils prirent un parti extrême, et afin de sauver au moins la cathédrale, ils en murèrent les portes et vendirent les bâtiments à des payens, après avoir emporté la bibliothèque. Celle-ci resta à leur disposition jusqu'après le dernier traité de paix. Depuis, ils l'ont restituée à Mgr. Mouly et je l'ai retrouvée au Pé-tan. Il parait cependant que tout ne fut pas rendu, car on sait par plusieurs Chrétiens encore vivants et qui aidèrent à la sauver, que nos Pères avaient laissé un bon nombre de manuscrits; or il n'en reste aucun parmi les livres qui furent rendus. J'ai estimé ce qui reste à environ 3 ou 4 mille volumes; la plupart sont en grand in 4°., ou même in-folio. Ce sont surtout des livres de sciences. Il y a aussi bon nombre d'ouvrages concernant la Compagnie. Voici le titre de quelques-uns que j'ai notés en passant. — Histoire de la Compagnie, par Orlandin — Celle de Juventius — Histoire de la Compagnie de Jésus au Brésil par de Vasconcellos — Les morts illustres de la Cie. de Jésus, par Alegambe — Del Techo, histoire de la province du Paragai — Franco, Annalium S.J. — Cassani, histoire de la Cie. de Jésus au nouveau royaume de Grenade — De Sousa, Conquêtes en Orient par les PP. Jésuites. — Histoire de la province de Germanie — Annales de Baronius — Spondanus, Epitome annal. Baronii — Moreri, Dictionnaire historique — Un bel Atlas illustré donné par Louis XIV à Kang-hi et par Kang-hi au P. Parennin. — Le Nan-tan était la plus grande mais non la plus belle église de Pékin. J'en avais beaucoup entendu faire l'éloge, j'ai dû en rabattre lorsque je l'ai vue moi-même. A la vérité, quand, après avoir parcouru la ville et examiné même ses plus beaux monuments souvent riches de détails, mais toujours bas, mesquins et sans ordonnance, on se trouve subitement en face de cette construction sobre d'ornements, mais dessinée à grands traits comme tous nos édifices européens; bien qu'elle ne dépasse pas en hauteur 14 à 15 mètres, elle apparait cependant comme un géant au milieu de ce qui l'entoure; ce contraste frappe et le premier mouvement, même pour un Chinois, est celui de l'admiration. Pourtant après en avoir examiné un peu les détails, on y rencontre passablement de défauts que la peinture vint heureusement faire disparaitre, du moins en partie, ajoutant ici un pilastre ou une arcade, là une corniche ou un entablement complet pour donner une apparence de régularité et justifier la disposition des voûtes. Sauf la façade, tout l'extérieur est sans décoration. — Quant aux bâtiments du collège et de l'évêché, il n'en reste rien. On a seulement bâti tout le long de la rue, pour faire façade et clore la grande enceinte, une suite de petits bâtiments qui se composent de deux belles portes d'entrée, l'une pour l'Église, l'autre pour la maison, quelques chambres pour le père et ses catéchistes, le parloir et une école où tous les jours plus de deux cents enfants chrétiens et payens viennent étudier sous la direction de six maîtres tant tartares que chinois. Un de ces maîtres est petit fils du troisième des six princes tartares qui souffrirent si courageusement pour la foi, comme le racontent les lettres édifiantes. — Grâce à la gent babillarde de l'école, dès le premier jour après mon arrivée, la nouvelle de l'apparition d'un Jésuite se répandit parmi les Chrétiens nombreux du quartier et je me vis bientôt l'objet de la curiosité générale. Je crus, par prudence, devoir éviter non seulement toute réception de visiteurs, mais même toute conversation où n'assistait pas le Curé de la cathédrale. Plusieurs cependant m'accompagnaient au milieu de mes occupations; je remarquai entr'autres un bon vieillard qui, après m'avoir suivi des yeux pendant deux jours, vint enfin m'aborder. Il avait pour cela revêtu ses habits de fête et s'était fait raser tout frais; un grand salut qu'il me fit en se prosternant le front jusqu'à terre me fit comprendre que le bon vieux avait quelque chose sur le cœur et que cette fois il fallait l'écouter. Après les premiers compliments il me demanda s'il était bien vrai que je fusse Jésuite. A ma réponse affirmative, ses traits s'illuminèrent et impuissant à contenir sa joie, les larmes aux yeux, il me dit qu'étant enfant il avait connu trois de nos Pères, et que c'était eux qui l'avaient baptisé; puis il se mit à raconter différentes histoires pour me dire combien ces Pères étaient bons, savants, zélés, et tout cela mêlé d'une foule d'exclamations sur le grand désir qu'il avait toujours eu de revoir des Jésuites, désir qu'il avait désespéré de voir se réaliser.

Pendant ce temps plusieurs autres chrétiens vinrent se mêler à la conversation; et bien des questions m'étaient lancées sur notre retour à Pékin; je fis semblant de ne les pas comprendre. Aussi bien la vue et les discours de ce bon vieillard, resté là comme une relique de nos anciens Pères, commençaient à m'émouvoir profondément, et craignant de ne pouvoir plus à mon tour retenir mes larmes, je me hâtai de le congédier. — Le Pé-tan, donné par Kang-hi aux Jésuites Français est dans l'enceinte impériale assez près du palais. L'empereur envoya lui-même quatre de ses architectes sous la surveillance de deux mandarins pour construire cette résidence. Il n'était vraiment pas nécessaire d'y employer tant de monde. La disposition de ces maisons est tout-à-fait Chinoise; autour de trois petites cours carrées placées sur une même ligne, sont élevées un certain nombre de chambres basses, petites, sans symétrie et assez mal bâties. Actuellement le premier carré est occupé par le Procureur, les Missionnaires et les Catéchistes, le second par l'Évêque, la chapelle domestique, la bibliothèque et le réfectoire; le troisième par le séminaire où sont entassés une quarantaine d'enfants dont un tiers seulement a commencé les études de latin. A cette résidence, le même empereur adjoignit un autre terrain beaucoup plus vaste qui renfermait un petit parc, des jardins, et l'Église que nos Pères y bâtirent avec des salles et autres édifices destinés à recevoir les étrangers et les catéchumènes. Duhalde en donne la description; mais il n'en reste plus que le bel escalier en pierre qui conduisait de la cour basse où étaient les salles de réception à la grande cour placée immédiatement en avant de l'Église et qu'entourait une vaste galerie. Cet escalier est resté intact, ainsi que ses balustrades en fer forgé et contourné en forme de dessins qui rappellent les balcons des maisons bâties en Europe à cette époque. Au pied de l'escalier les rampes viennent s'appuyer contre deux pilastres ouvragés de la même manière, mais plus riches et surmontés de grosses boules en cuivre. Tous les bâtiments de la résidence sont encore à peu-près dans l'état où ils furent bâtis primitivement. L'Église elle-même subsista bien plus long-temps que celles de Si-tan et du Tong-tan, car en 1826 elle était encore desservie par plusieurs prêtres Chinois dirigés par Mr Serra missionnaire portugais. Mais alors, ce dernier étant retourné en Europe, la chrétienté se vit encore dépouillée de cet établissement; les mandarins l'occupèrent au nom de l'empereur, et ne laissèrent intacte que la résidence qui fut donnée pour habitation à l'un d'eux. Plusieurs autres petits bâtiments construits aussi sans ordre sur le même emplacement, servent soit d'Église pour les chrétiens des environs, soit d'écoles pour leurs enfants ou de dortoirs pour de jeunes postulants Lazaristes. Outre la bibliothèque du Nan-tan qui, comme je l'ai dit, se retrouve maintenant au Pé-tan, les quelques objets que j'ai retrouvés là, et qui me rappelaient le souvenir de nos anciens Pères, sont: Au fond du parc, mais en dehors des terrains restitués, une maison qu'on appelle la verrerie, parceque c'est là que l'on fondait et qu'on travaillait les objets en verre; sous un hangard une cloche brisée, donnée aussi par Kang-hi, porte sur une face cette inscription en caractères Chinois: „ Faite pendant l'été de la 16me année du cycle et la 14me du règne de Kang-hi, deuxième empereur de la grande dynastie des Ts'in. „ Sur une autre face sont les chiffres de N. S. et de la Ste V. entourés de gloires avec cette inscription: B. V. M. DICATUM ANNO MDCLXXV. — Dans une petite tour, bâtie par les Lazaristes à un angle du séminaire, est une belle horloge en fer, sonnant les quarts; c'était autrefois l'horloge du Nan-tan; on l'a retrouvée aussi dans la ville. Un très beau cadran solaire, monté sur une table de marbre richement sculptée, se trouve encore dans la cour principale de la communauté. Enfin dans le parc s'élève une grande butte artificielle que dominent des rochers artificiels aussi, et au milieu desquels est placé un calvaire. Il remonte aux premiers temps de la fondation de la résidence. — Quant aux cimetières il y en a trois, tous situés à l'ouest de la ville. Le Cimetière Français ou du Pé-tan est à deux grandes lieues hors des murs, près de trois lieues de la résidence; c'est celui qui a le plus souffert. Le Cimetière Portugais ou du Nan-tan est sur la même route, mais à une demi-heure seulement de la ville. Enfin le Cimetière du Si-tan placé tout près de celui du Nan-tan. Il est tout petit et ne renferme que 15 tombeaux. C'était le cimetière des missionnaires

de la propagande, appartenant à diverses congrégations religieuses, particulièrement aux Augustins déchaussés; il n'y a là pas de Jésuites. – Ces cimetières, suivant la coutume usitée parmi les grands de la Chine, sont plutôt des maisons de campagne. Pour nos Pères, outre que ce pouvait être un lieu de délassement, c'était surtout un lieu de solitude, loin du bruit de la ville et des distractions auxquelles ils ne pouvaient guère se soustraire au milieu de Pékin. Si le temps me le permet, j'essaierai de mettre aunet le croquis que j'en ai pris, ainsi que de plusieurs autres monuments; ils en donneront mieux l'idée que toute espèce de description. Les tombeaux sont tous disposés en ordre et parfaitement alignés; chaque tombe est recouverte d'un massif de maçonnerie, en avant duquel s'élève la pierre commémorative où est gravée l'inscription. La tête de la pierre est toute chargée de sculptures qui représentent quatre serpents entrelacés, avec le dragon impérial; c'est la forme générale de toutes ces tombes; quelques unes cependant sont plus ornées, ce sont celles des défunts dont l'empereur a voulu reconnaître les services; tels sont les tombeaux des PP. *Thomas Pereyra* et *Alex. Verbiest*. La pierre commémorative est beaucoup plus haute, et repose sur deux autres pierres taillées en forme de tortue, symbole de la stabilité, pour indiquer que la mémoire de ces morts ne doit jamais s'éteindre. C'est une marque de distinction que l'empereur seul peut accorder. Mais il y en a une autre, plus grande encore, en faveur de ceux qui ont rendus des services plus signalés, comme les PP. *Mathieu Ricci*; *Adam Schal* et *Mgr. de Sausa*. La pierre commémorative est de même dimension que pour les tombes précédentes, il n'y a pas de tortue; mais vous voyez une grande table en pierre, en avant de laquelle sont cinq autres pierres placées sur une seule ligne, et dont la plus grande a la forme d'un vase chargé de fruits; les quatre autres affectent aussi cette forme et sont semblables à celles qui servent à brûler de l'encens dans les sépultures payennes. J'ai pris en entier les inscriptions du cimetière du Nan-tan, sans y changer un mot; pour celles du cimetière du Pé-tan, comme à cause de son éloignement de la ville, il ne m'a été possible de faire qu'une visite, je n'ai pu les recueillir toutes. Ces inscriptions font connaître bien des détails; elles nous apprennent en particulier que l'ancienne Compagnie comptait déjà un bon nombre de Chinois parmi ses membres. Un calcul sur la durée moyenne de la vie des Missionnaires dans le Petchéli confirmera aussi ce que nous avons dit bien des fois de la salubrité de ce pays-ci, et en donnant, sous ce rapport, plus d'espérance pour la mission, pourra nous consoler des pertes si grandes dont le bon Dieu nous a affligés dans le Kiang-nan. Ainsi les Pères enterrés dans le cimetière Français ont atteint en moyenne 66 ans, dont 27 en Chine; la moyenne de la vie de 55 Jésuites inhumés dans le cimetière de Nan-tan a été de 59 ans, dont 26 de mission. Les trois derniers Pères de l'ancienne Compagnie morts à Pékin sont: le P. *Ignace François*, mort en 1792; le P. *André Rodriguez*, en 1796; et le P. *Joseph Almeida* en 1805. — Puissent, ces détails écrits à la hâte et au milieu des distractions qui sont venues mille fois m'interrompre, être de quelqu'intérêt pour ceux de nos PP. et FF. auxquels ils pourront être communiqués.

Mission du Kiang-nan — *Extrait d'une lettre du P. d'Argy au P. Lefèvre.*

Cette lettre ne nous ayant pas été communiquée plus tôt, sera peut-être lue néanmoins avec intérêt, malgré sa date déjà ancienne.

Fête de St. Joseph, 19 mars, 1862. *Mon Révérend et bien aimé Père P. C.* — Permettez-moi de vous raconter une histoire arrivée ici il y a un an ou un peu plus, mais qui aura encore pour vous, je l'espère, le mérite de l'actualité. — Un de nos Pères a dans un village de son district une école où quelques enfants païens suivent les mêmes leçons que nos jeunes Chrétiens. Le maître apprend à tout le monde les caractères Chinois: c'est la partie commune de l'enseignement. Pour les Chrétiens, il y ajoute la leçon de catéchisme et les petits païens qui y assistent peuvent en faire leur profit: puis vient pour ces derniers l'explication des livres sacrés des Chinois qu'on leur interprète littéralement, sans même insister

beaucoup pour faire ressortir les passages de ces livres où il y a des traces évidentes de la tradition primitive, du *Saint* qui doit ra-cheter les hommes, de la *Vierge* qui doit enfanter le Saint par l'opération du Ciel, sans lésion, sans souffrances, sans le concours d'aucun homme, etc etc. — Plusieurs de nos petits payens appartiennent à une famille recommandable d'honnêtes cultivateurs chinois. Ils avaient à espérer de leurs parents un héritage qui en France même eût pu passer pour assez beau. Il n'y a pas là de quoi étonner quand on sait que dans l'échelle sociale en Chine le cultivateur occupe le second rang. Ces petits bons hommes étaient aussi des plus spirituels de l'école, et ne perdaient rien des leçons données aux chrétiens non plus que de celles qui leur étaient particulières. — Le chef de famille était enchanté des rapides progrès qu'on leur faisait faire, et comme autrefois il avait étudié lui-même, chaque jour il se réjouissait de constater leur avancement dans la littérature chinoise. D'un autre côté leur obéissance, devenue si ponctuelle depuis qu'ils fréquentaient l'école chrétienne, le mettait dans l'admiration. Mais voici qu'un jour, un de ses fils, le plus choyé de tous, rentré à la maison, semble pensif, et tout à coup, sans autre préambule: « Papa, dit-il, je veux être chrétien — Comment, tu veux être chrétien? Y penses tu? C'est impossible, cela est contraire aux coutumes de nos ancêtres; la religion chrétienne est une religion des étrangers. — Papa, elle est bien belle pourtant; elle apprend à faire de bonnes actions et à monter au Ciel. Et puis il y a beaucoup de Chinois qui la pratiquent; l'Empereur lui-même l'a approuvée. — Le Père trouva que son enfant était beaucoup trop fort sur le raisonnement pour être un bon disciple de l'école de *Confucius*. C'est pourquoi sa détermination fut bientôt prise. Sans rien dire à ses enfants, il les laisse aller le lendemain à l'école comme à l'ordinaire; mais après leur départ, ayant mis sa robe de soie et souliers brodés, il s'en vient lui-même au *Kong-sou*. Le Père Spirituel y était en ce moment à faire la mission. Le chef de famille en homme bien élevé (*et sur ce point, le Chinois pourrait quelquefois donner une leçon de politesse à plus d'un Français, même de haut rang*) ne songe point à faire d'inutile esclandre. — D'ailleurs, quand on avait reçu ses enfants à l'école chrétienne, il avait été suffisamment prévenu qu'à la vérité on ne faisait rien pour capter ces petits païens, mais que si, tout en étudiant le chinois et en voyant les chrétiens réciter leurs prières, ils pensaient à les imiter, c'était leur affaire et celle des parents qui les plaçaient là. A eux de calculer à l'avance si les préjugés du paganisme pourront tenir contre les bons exemples que ces enfants auront sans cesse sous les yeux. — Tel est l'avis qu'on donne généralement aux parents païens en pareil cas. Le chef de famille en question comprit donc que faire tapage ce serait se mettre dans son tort. Aussi n'avait il d'autre dessein que de remercier le P. Spirituel et le maître des soins donnés à ses enfants, ajoutant que comme il ne les destinait pas à poursuivre la carrière des lettres et les chances du baccalauréat ils étaient assez instruits à son gré et qu'il considérait leur éducation comme terminée. Cependant notre brave homme était arrivé pendant la messe et au moment du sermon. Toujours, en homme bien instruit, il ne dérange personne, il s'introduit sans bruit sous le porche de l'église et se mit à écouter le sermon. C'était là que la grâce l'attendait et voulait récompenser les belles vertus morales de cet homme, vertus qu'on rencontre encore assez souvent parmi les païens de ces contrées. Il écoute donc le sermon, il en juge en homme de saine raison tout ce qu'on lui dit lui paraît bien sensé et même s'accorder parfaitement avec ce qu'en Chine on appelle, *la doctrine des anciens* (*bien entendu, moins les superstitions auxquelles ces derniers ont pu se laisser aller*). Après le sermon vient la messe à laquelle il assiste respectueusement. Il y admire une gravité religieuse qui touche fortement son cœur et lui rend sensible l'auguste présence de la Divinité dans nos sacrés mystères. La messe finie il demande à parler au Père, et l'interroge avec soin pour savoir si toute la doctrine de cet étranger est d'accord avec le sermon. Examen fait, il trouve cette doctrine parfaitement liée dans ses parties; et il ne lui reste plus qu'un dernier doute: ne lui en impose-t-on pas, ne lui donne-t-on pas une doctrine extérieure, belle en apparence faite pour attirer les gens, mais qui en cache une autre plus secrète et toute différente qui contiendrait les mystères de la secte comme cela se pra-

-tique dans plusieurs branches du paganisme Chinois? Sur la réponse du Père que dans le catholicisme la vérité est pour tous une et publique, il fait le serment de devenir chrétien et de se faire baptiser si ses informations s'accordent avec ce qu'il vient d'entendre. Il prend donc tout le soin possible de découvrir la vérité, il interroge les Chrétiens et les païens eux mêmes; enfin, s'étant pleinement convaincu qu'on ne l'avait point trompé, il vient solliciter le baptême. Cette grâce lui fut différée quelques mois afin de s'assurer qu'il savait bien la doctrine nécessaire de façon à ne point l'oublier et en même temps pour relever à ses propres yeux et aux yeux de tous l'importance de l'action qu'il allait faire. — On l'avertit que la réception du St Baptême n'est pas une cérémonie indifférente et qui n'entraîne aucune conséquence; mais qu'une fois chrétien il lui faudra suivre les commandements de Dieu et de l'église et persévérer jusqu'à la fin, dût-il à cause de sa foi se voir en butte aux persécutions et à la mort même. Mais plus on lui retardait cette grâce, plus sa ferveur et sa foi se montraient impatientes de la recevoir. On dût bientôt céder à de si Saints désirs et on le baptisa lui et tous ses enfants. Ce n'était pas sans un secret dessein de Dieu qu'on l'avait prémuni contre les épreuves et les contradictions. Ce cultivateur avait une femme païenne comme lui, fort honnête femme, si vous ne tenez pas compte de la foi, et avec laquelle il avait vécu dans la plus parfaite harmonie jusqu'au jour où il résolut de se faire chrétien et où il l'exhorta à en faire autant; jusque là aussi cette femme avait été laborieuse, obéissante, prenant soin des choses du ménage, comme le prescrit la doctrine des rapports mutuels des anciens livres Chinois; mais du jour où son mari voulut être baptisé, elle ne faisait plus autre chose que de le tourmenter du soir au matin et du matin au soir; elle l'appelait paresseux, homme sans cœur etc..; elle ne voulait plus même lui préparer les aliments nécessaires; elle s'emportait de même à l'égard de ses pauvres enfants et ne payait leurs caresses que par des coups. Le païen néophyte ne s'attendait pas à un pareil orage; un peu déconcerté, mais nullement ébranlé dans sa foi, il vient trouver le Père en qui désormais il avait mis toute sa confiance. Le Père en deux mots lui explique toute l'affaire. Le démon voyant que toute la famille est sur le point d'être arrachée à ses griffes se met de la partie et fait un dernier effort pour contrarier les desseins de Dieu et de la grâce. — C'est, pour le dire en passant, un des mille et un exemples où le missionnaire habitué à la méditation des exercices de notre Bienheureux Père, et, particulièrement des règles *ad dignoscendos spiritus*, y trouve la réponse la plus assurée à tous ces doutes et à toutes ses difficultés. On dirait même que ces règles seraient plutôt faites pour guider le Jésuite dans l'apostolat des infidèles que pour l'aider dans la direction des âmes chrétiennes de notre Europe. — La païenne continue encore quelque temps à se conduire comme une harpie et une possédée, brisant tous les meubles de la maison et maudissant tout le monde. Grâces à Dieu! nous sommes trop chrétiens en France et en Europe, pour que quelqu'un de nous, je dis même les plus méchants et les plus impies puisse comprendre tout ce que ces malédictions renferment de saletés et d'infamies dans le paganisme. Il faut l'avoir entendu de ses oreilles pour s'en former même la plus petite idée. Heureusement Dieu tempéra bientôt ces épreuves par une grande consolation pour notre néophyte. Il avait une vieille mère agée d'environ 80 ans, sourde comme un pot, et le Père, n'en connaissant pas l'existence n'avait pas engagé le nouveau Chrétien à l'instruire; d'ailleurs cette instruction donnée à la vieille païenne aurait demandé beaucoup de temps, vu la difficulté qu'il y avait de lui faire comprendre la plus petite chose. Mais voici que la bonne vieille ordinairement bien tranquille sur son grabat et bien pleine d'affection pour son fils et sa belle fille s'aperçoit au changement opéré en eux qu'il s'est passé quelque chose de neuf dans l'intérieur de la famille. Sa bru d'abord si docile ne fait plus que la maltraiter et la maudire; or il faut savoir qu'ici la bru [illegible] de sa mère adoptive. Mais, ô mon Dieu, que vos voies sont admirables! en maudissant [illegible] la méchante païenne dans l'emportement de la colère est la première à pouvoir faire comprendre à la [illegible]

quelque chose de la doctrine chrétienne; elle est aussi la première à lui apprendre que son fils abandonnant le culte des idoles a été baptisé et elle ajoute que c'est pour cela qu'elle-même est si en colère contre lui. La grâce s'en mêlant, cette furie est précisément celle qui malgré elle apprend le catéchisme à la vieille. C'était, il faut en convenir, un singulier prédicateur, mais la grâce achève son ouvrage, et éclaira pleinement la malade de la vérité de la religion chrétienne. Puisque c'est contre cette action qu'on entre dans une si mauvaise colère, il faut que l'action soit bien bonne, tel fut son raisonnement. Vous voyez que plus d'un lecteur de M. Renan pourrait gagner à se mettre pour la logique à l'école de notre vieille sourde. Il n'y aurait qu'à changer un peu sa phrase et dire puisque Mr. Renan dit de pareils blasphèmes de Notre-Seigneur, il faut que N. S. soit bien bon. Oui, en vérité il faut qu'il soit d'une patience divine et qu'il ait l'éternité, pour le supporter ainsi. — Cependant la nouvelle catéchumène appelle son fils, et suivant l'autorité, que selon les usages de ce pays lui donne sa qualité de mère, elle lui fait une réprimande sévère de ce qu'il n'a pas pris soin de l'instruire des vérités si importantes du salut après que lui-même les a connues. — « Eh quoi! lui dit-elle, ce n'était rien pour vous que de voir celle qui vous a donné le jour exposée à tomber en enfer et à y brûler éternellement? Est-ce ainsi qu'un fils doit en agir vis-à-vis de sa mère, s'il n'a pas encore renié dans son cœur les sentiments d'un bon fils. » — Le chrétien à de semblables paroles n'avait pas de réponse à donner, il reconnait sa faute et en demande pardon à sa mère puis à Dieu dans la personne du Prêtre, et pour réparer cette faute il s'efforce par tous les moyens de développer chez sa vieille mère la connaissance des premières vérités de la foi. Alors parut une chose doublement remarquable. La vieille n'a jamais oublié une seule des vérités qu'on était une fois parvenu à lui faire entendre, et elle savait si bien sous l'action de la grâce rejoindre ensemble, ces lambeaux détachés, ces quelques mots qu'en criant à gorge déployée on pouvait à grand peine lui faire saisir, que d'après la remarque de tous elle en savait plus qu'on n'avait pu lui en apprendre. Souvent, ses questions allaient au devant des vérités en sorte qu'on n'avait plus qu'à les lui confirmer par un signe et aussitôt les parolles qu'elle ajoutait spontanément attestaient qu'elle avait bien compris. — On put donc la baptiser d'autant que l'âge la plaçait   dans le danger d'une mort prochaine. Mais elle ne se contenta pas de cela, elle voulut se confesser et communier. Elle avait su que son fils avait reçu la Ste Communion et elle ne voulait pas rester en retard. L'époque de la mission nouvelle était arrivée; elle fait demander en grâce au Père missionnaire de vouloir bien la visiter sur le lit où elle était toujours étendue. Celui-ci malgré le peu de temps qu'il avait à sa disposition, y consent. « Et que voulez-vous? lui demande-t-il. — Je veux me confesser. — Savez-vous bien ce que c'est, et comment il faut faire? Non, mais je prie le Père de me l'apprendre. » Dans tout ceci, c'était le fils qui servait, non de truchement, mais de crieur, car il fallait crier tant qu'on avait de force; et la vieille semblait entendre son fils mieux que tout autre. « Pourquoi voulez-vous vous confesser? Depuis votre baptême, y a-t-il quelque faute contre Dieu ou les hommes dont vous ayez à vous repentir? — Oh non! je suis baptisée; comment aurais-je pu offenser Dieu gravement depuis? mais je veux recevoir la Communion. — Recevoir la communion! savez-vous bien ce que c'est? — Non, mais je prie le Père de me l'apprendre, je sais seulement que c'est une grande chose; et je la désire beaucoup. » — Le Père lui demande alors ce que c'est que Notre Seigneur Jésus-Christ; elle répondit fort bien, ce que N. S. est venu faire sur la terre, pourquoi il a tant souffert jusqu'à être attaché sur la croix, etc. etc., à tout, elle répond admirablement, elle fondait en larmes en racontant ce qu'elle savait de la Passion de N. S. J. C. — tant il est vrai que les souffrances de sa passion c'est l'argument du cœur que N. S. voulait donner aux hommes pour leur ouvrir les voies du salut. « Eh bien, lui dit le missionnaire, dans la Ste Communion, c'est N. S. J. C. que l'on reçoit, son corps, son sang, sa divinité. — Ah la Ste Comn c'est N. S. J. C., je ne le savais pas; mais je comprends

maintenant, Et la voilà qui se met à développer toute une série de raisons morales sur l'utilité de ce sacrement, pour nous aider et nous fortifier, elle fait la concordance de tout ce qu'elle savait de la doctrine Chrétienne; mais en l'exposant si noblement, si clairement, et avec tant de cœur que le missionnaire lui-même sentit les larmes le gagner. Avant de la quitter il lui promit la Ste Communion pour le lendemain, et elle reçut Notre Seigneur pour la première fois avec les sentiments du vieillard Siméon chantant son *Nunc dimittis*.... — Ici pour continuer mon histoire, il faut laisser passer les rebelles, temps de ravages et de destructions. Ils furent pour notre famille néophyte comme pour beaucoup d'autres une épreuve et une occasion d'affermir leur foi. Ils perdirent d'abord une somme d'argent considérable qui leur fut enlevée de vive force dans leur maison, puis la maison elle-même qui fut incendiée, et ce qui fut plus dur encore, par suite de renseignements inexacts, ils furent sur le point de perdre vis-à-vis des PP. Missionnaires leur réputation de Chrétiens intègres. Ils avaient été accusés d'avoir pris un objet d'une valeur d'environ 19 piastres, tandis que, tout bien considéré, cet objet pouvait leur appartenir légitimement par le droit écrit et par l'usage qui consacrent ici le droit de trouvaille, à moins que le propriétaire primitif ne réclame lui-même, dans un temps très-rapproché. Cependant pour sauver leur réputation et faire acte d'obéissance, ils rendirent l'objet de 19 piastres, qui était tout ce qu'il leur restait alors; ce qui ajoute encore au mérite de cette action c'est que depuis il est devenu plus que douteux que celui qui profita de la restitution, fût en effet le légitime propriétaire de l'objet. Il est bon de rappeler ici en passant que, la femme païenne s'obstinant toujours dans son erreur, ces événements ne furent pour elle qu'une occasion de plus de maudire la religion Chrétienne. — Comme je l'ai dit plus haut tous les enfants mâles avaient été baptisés. Restait une fille, qui plus agée et déjà mariée avait été emmenée au loin par son mari païen. A cause de cela elle n'avait pu participer au même bonheur; mais dès qu'elle en entendit parler, elle commença à l'ambitionner pour elle et pour ses deux enfants en bas âge. Son mari païen était à peu près aussi obstiné que sa propre mère. De là pour elle de grandes difficultés à se faire instruire dans un pays où il n'y avait point encore eu de Chrétiens. Son fils aîné vient à tomber malade; elle voit qu'il va mourir: eh bien! le croiriez-vous? pour cette pauvre païenne qui n'a pas encore reçu le baptême, mais que Dieu a déjà prévenue des impressions de sa grâce, la mort de son aîné n'est rien en comparaison de la crainte qu'elle a qu'il ne puisse recevoir le St Baptême. Elle veille sur la couche du petit malade, elle épie tous ses soupirs, à chaque instant elle va au berceau de son enfant et à l'entrée du village pour voir si son père qu'elle a envoyé prévenir arrive enfin pour baptiser le petit moribond. Son anxiété est à son comble. Hélas l'enfant meurt dans ses bras, tandis qu'elle le baigne de ses larmes! — Diriez-vous après cela que nous sommes assez nombreux pour prêcher la foi et administrer les Sacrements à nos pauvres Chinois! — Formez, nous dira-t-on, plus de catéchistes sachant baptiser. Mais les hommes se forment-ils sans qu'on ait le temps et la possibilité de les instruire? Et venez voir ici, si plus d'un Missionnaire n'abrège pas considérablement les jours qui lui restent à vivre pour n'avoir pas su prendre les soins qu'exigent sa santé ou prolonger une convalescence que son cœur d'apôtre ne peut plus supporter, quand il sait que peut être les besoins de plusieurs milliers d'âmes réclament sa présence. Je dirais volontiers à tous: venez et voyez; et après cela que de Pères se montreraient faciles et généreux

Voulez-vous des motifs pour enflammer votre zèle? Eh bien sans parler ici des âmes, que la Ste enfance nous fournit le moyen d'envoyer au Ciel en phalanges nombreuses, ni de l'administration des Sacrements aux vieux Chrétiens et aux néophytes, ni des conversions de quelques Chrétiens devenus lâches et que la grâce de Dieu rend à la ferveur, à ne tenir compte que des seuls adultes baptisés, j'ose affirmer que bien peu de Pères en France pourraient se rendre le témoignage d'avoir autant travaillé pour le salut des âmes dans le courant de leur année.

Mais revenons à notre histoire. La pauvre mère versa bien des larmes sur le cadavre de son enfant. Dieu cependant lui envoya une autre épreuve plus rude encore. Quelques jours après, son second fils tombe malade aussi, et dès les premiers symptômes, la mère reconnait les germes de mort qui lui ont enlevé son premier enfant sans la précieuse grâce du baptême. Pour le second sa résolution est prise; il faut la lui procurer à tout prix. A un moment où son mari, païen obstiné, est sorti de la maison pour travailler aux champs, elle échappe avec son enfant à la surveillance de sa belle mère, et emporte dans ses bras son précieux fardeau. Elle s'éloigne à grands pas pour gagner la maison paternelle où elle espère trouver quelqu'un qui versera sur son enfant l'eau sainte qui ouvre le Ciel, car elle ne sait pas encore le faire elle-même. Mais son enfant était trop lourd pour qu'elle pût avancer assez vite surtout avec cette angoisse du cœur qui lui enlevait toutes ses forces. La route est si longue! Mais, ô Ciel, que les desseins de Dieu sont insondables! Ce second enfant meurt le long du chemin dans les bras de sa mère éplorée. Elle arrive cependant à la maison paternelle, mais elle n'apporte plus qu'un cadavre. La païenne obstinée, la mère de celle qui venait de montrer tant de ferveur et de zèle pour prémice de sa foi, voyant le malheur de sa fille, songea enfin que ces calamités étaient peutêtre la punition de son obstination et de ses propres fautes et commença à se sentir ébranlée par la grâce qui devait bientôt compléter sa conversion. Ce qui acheva de la convertir en effet ce fut un nouveau coup dont il plut à Dieu de la frapper, mais d'une manière plus miséricordieuse, dans la personne même de son fils ainé. Les rebelles étaient revenus, et son fils mourut sous leurs coups le même jour et tout auprès du P. *Vuillaume*, dont vous avez lu la mort dans les annales de la S^te^ enfance. Ce fils qui avait cru devoir exposer sa vie pour repousser les rebelles, mourut, comme il avait vécu toujours depuis son baptême, en fervent chrétien. — C'en était fait, la païenne si obstinée jusque là, était convertie. Elle demande et obtient bientôt le baptême. Le jour même de la mort de son fils, le digne chef de cette famille avait encore trouvé moyen de faire un acte vraiment héroïque. Il était fugitif à Chang-Haï, et comme la plupart des autres Chrétiens, (*leur nombre est allé jusqu'à 15000*) il recevait chaque jour le riz nécessaire , que nous avions pu leur procurer, soit en prenant sur les fonds de la mission, soit au moyen des aumônes que quelques personnes charitables de toutes les religions, et de toutes les Communions, mais plus particulièrement les familles riches de nos Catholiques Chinois de Chang-Haï, avaient remises entre nos mains pour cette bonne œuvre. — Déployant un mouchoir, il y trouve encore deux piastres qu'au moment de la fuite il y avait caché ; c'était toute sa fortune alors; ayant appris la mort de son fils et celle du P. Vuillaume, il vient trouver un de nos Pères et lui remet les deux piastres en aumône, le priant de vouloir bien dire deux messes, l'une pour son fils, l'autre pour le Père qui venait d'être tué au milieu des Chrétiens. Le missionnaire refuse de recevoir l'argent, mais il lui promet de dire les 2 messes. Alors notre brave homme ne voulant point reprendre ses deux piastres lui dit: « Père, les missionnaires me nourissent moi et ceux de ma famille qui ont pu échapper; je ne puis en conscience recevoir leur riz et garder mon argent. Quant à mon fils ainé qui vient d'être tué, en apprenant sa mort, j'étais tenté de m'abandonner à la douleur; mais quand j'ai vu qu'un Père s'était fait tuer au milieu des Chrétiens pour leur donner les sacrements ; je n'ai plus pensé qu'à la perte que nous faisions tous, nous Chrétiens, dans la mort d'un de nos Pères spirituels, et je n'ai plus eu de larmes pour pleurer mon propre fils.

— Ile de Tsong-min — *Extrait d'une lettre du P. Bourdilleau au P. Labouin. 5 7bre 1863*

— Ici, comme en Europe, les conversions sont un mystère de la grâce; et semblent quelquefois tenir à un rien. J'en ai été encore témoin dernièrement dans la chrétienté de *Tsa-Ko*, où je faisais mission. Comme je prenais mon repas, un vieux payen à barbe blanche, entre subitement dans ma chambre, se jette à genou en pleurant et en sanglottant, et le front contre terre, me dit: « Père, venez et baptisez mon fils; sa vie n'a pu être protégée par le démon; je veux au moins sauver son-

âme ; venez vite, il est peut être déjà mort. » Les administrateurs m'expliquèrent alors en peu de mots comment du temps du vénérable P. *Clavelin*, ce vieux avait prêté main-forte contre de méchants payens qui avaient voulu insulter le Père, et comment depuis lors, il était toujours resté ami des chrétiens. C'est peut-être un dessein particulier de Dieu, me dis-je, allons voir, et sur le champ nous nous rendons à la maison du malade. Il était à l'agonie ; ses yeux égarés, ses bras qui s'agitaient, sa poitrine oppressée, la sueur qui inondait son corps, tout annonçait la dernière crise. « Il n'y a plus rien à faire, dit un des administrateurs c'est trop tard. – Essayons, répondis-je, et récitons les litanies de la Ste Vierge. Ceci étant fait, je présente le crucifix au malade. Il le fixe et le repousse de la main avec de grandes contorsions. Enlevez, dis-je alors au père, tous les objets de superstitions et priez les deux sorciers appelés par vous, de se retirer. Il faut savoir que le malade était resté pendant deux jours et deux nuits entre les mains de deux preneurs de diables, fort renommés dans le pays. Nous prions les payens de se retirer aussi, et quant tout est dans l'ordre, nous recommençons les litanies et d'autres prières à St Joseph, et aux SS. Anges ; puis j'asperge le malade d'eau bénite, et lui présente de nouveau le crucifix. Cette fois, il le saisit et l'approche de ses lèvres ; nous ne pûmes obtenir d'autre signe ; je crus que c'était suffisant, et je baptisai le moribond sous condition. Dieu voulait fortifier la foi de cette famille. A peine baptisé, le malade retrouva la connaissance et la parole et presque la santé ; lui même expliqua que c'était une faveur de Dieu, et il dit à son père, à sa mère et à sa femme : « Je vais mourir, c'est ce qu'il y a de mieux pour moi ; pour vous, faites-vous baptiser. » Il mourut en effet, le soir même, calme et serein, et le visage épanoui comme celui d'un enfant qui dort. Son père tomba malade 8 jours après, et un des administrateurs le baptisa. J'arrivai près de lui le lendemain, il était mourant. « Père, me dit-il, que je suis heureux ! toute cette nuit j'ai vu une lumière sur ma poitrine ; qu'est-ce que c'est ? plus je la regardais, plus j'étais content, plus je la trouvais belle. » Je lui administrai les derniers sacrements, et il mourut peu après. Ne serait-ce pas un effet de la protection de notre bon Père Clavelin ? — Tous les ans nous donnons ici une petite retraite à nos braves maîtres d'école ; et cette année, deux néophytes, tout fraichement baptisés, se sont aussi joints à eux. On voulait les renvoyer ; mais je m'y opposai, seulement je leur recommandai de faire comme les autres et surtout de ne pas dire un mot jusqu'au dernier jour. Le croiriez-vous ? ce sont eux qui ont le mieux profité. Le premier, à peine de retour chez lui, fait tant de démarches qu'il obtient un maître chrétien, construit une chambre pour une école, et réunit une vingtaine d'enfants ; peu après cette école devient chapelle où s'assemblent une quarantaine de catéchumènes ; lui même est devenu apôtre ; il a l'éloquence du cœur, fruit de la conviction ; rien ne le décourage, ni procès, ni humiliations. S'il persévère, nous ne tarderons pas à fonder là une nouvelle chrétienté, d'autant plus que c'est une localité importante ; c'est le second bourg de la partie haute de l'île, où jamais on n'avait encore vu de chrétiens.

Le second néophyte rentré à la maison, se met à prêcher son vieux père, payen endurci. Peine perdue ! Bientôt le vieux tombe malade ; pour se guérir, il a recours aux superstitions, et afin de payer les sorciers et les bonzes, il vend un champ et les meubles de sa maison. Pourtant notre néophyte ne perd pas tout espoir. Voyant que ses exhortations irritent le malade, il se met à jeuner et à prier. Un soir que le malade semblait devoir succomber au mal, ce bon fils s'agenouille près du lit de son père et pendant de longues heures, ne fait que pleurer. Tant de dévouement touche le cœur du payen, il appelle son fils et lui dit : « Je sais que tu pleures, non pas mon corps, mais mon âme perdue ; eh bien ne pleure plus ; mon corps et mon âme sont entre tes mains ; je ferai tout ce que tu voudras ; est-ce que je puis encore éviter l'enfer ? » Grande est la joie du néophyte ; il vient en toute hâte chercher un administrateur qui baptise le malade. Mais outre la santé de l'âme, Dieu lui accorda encore celle du corps ; le lendemain ce bon vieux était presque guéri et vaquait déjà à ses affaires. Tout le voisinage, témoin de ce fait, demande à se faire chrétien ; et nous y comptons déjà 25 catéchumènes ; c'est notre bon néophyte qui les exhorte, leur apprend les prières et les soutient dans les difficultés qu'entraine l'abjuration du paganisme. Encore un an ou

deux, et il nous faudra là aussi former une chrétienté. Nous attribuons tous ces résultats aux mérites d'un ancien confesseur de la foi nommé *Zi-Kie-ieu*, qui le premier embrassa le christianisme dans ce pays vers l'an 1650. La chose irait mieux encore si ce saint homme nous faisait quelque miracle bien évident; peut-être cela viendra-t-il un jour quand nous serons plus capables d'en profiter. Il nous faut des ouvriers, et d'autant plus, qu'il en meurt beaucoup; je crains bien que Tsong-min ne se ressente cette année de la disette de missionnaires. Notre bon et vénéré Père Supérieur pousse beaucoup à former des Catéchistes, chargés de prêcher les payens; nous allons essayer avec ceux qui sont déjà initiés; je compte beaucoup sur vos bonnes prières. Ne me reprochez pas de ne dire mot des rebelles et du Japon. Dans mon île, je suis un peu au bout du monde; ma grande préoccupation c'est la crainte des brigands qui couvrent la mer et qui pourraient bien, au moment où l'on y pense le moins, dévaliser nos insulaires comme ils dévalisent les barques des marchands. Jusqu'ici Dieu a épargné Tsong-min; et pendant que tous les autres missionnaires pleurent sur des ruines comme Jérémie, nous continuons en paix à bâtir de nouvelles églises: *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* — Il est encore un point que je recommande à vos prières, c'est notre petite ville de Tsong-min. Cette année on a achevé de nous rendre le terrain de l'église de nos anciens Pères; nous y avons bâti, à côté de la chapelle, un petit orphelinat pour recueillir les enfants, et les porter de là soit dans les familles chrétiennes, soit dans notre orphelinat central. Nous espérons aussi sauver beaucoup d'enfants; et peu à peu nous aurons aussi quelqu'action sur les adultes. N'est-ce pas honteux pour la ville de Tsong-min de ne pas compter 10 chrétiens! J'aurais voulu vous envoyer le chiffre des œuvres de toute la mission; je n'ai pas encore les renseignements; voici notre petite part: Chrétiens, 7.740;-catéchumènes, 473;-adultes baptisés, 197;-enfants d'infidèles baptisés, 1,669;- enfants nourris, y compris les anciens survivants, 1,730;- Confessions annuelles, 5,855;- Communions, 4,847; Confessions de dévotion, 8,010.

— Lettre du P. Palatre à un Scolastique de Laval — Zi-ka-wei, 25 7bre 1863.

La mission du *Kiang-Nan* est toujours dans le même état d'épreuves; et voilà qu'une insurrection que personne ne pouvait prévoir vient d'éclater tout à coup et il est difficile de dire quelle en sera l'issue. A l'est du *Kiang-sou* s'étend une langue de terre où se trouve le district du P. de *Carrère*; c'est la presqu'île de *Hai-men*. La secte des *Mangeurs d'herbe* y est nombreuse et c'est elle qui au mois de juillet dernier a fait courir à toute cette contrée des dangers qui pour avoir été en partie prévenus, sont cependant loin d'être passés. Depuis longtemps les mangeurs d'herbe entretenaient avec les rebelles des relations actives et avaient formé le complot de s'unir à eux pour soustraire Hai-men au joug impérial et proclamer le règne de la paix universelle. Des milliers d'uniformes militaires et de drapeaux se confectionnaient partout dans le plus grand secret. Le point de ralliement était la montagne de *Lam-se* qui domine le *Yang-tse-kiang* à quelque distance de *Tong-tcheou-fou*. Au sommet on devait allumer de grands feux que les rebelles de *Kiang-Min*, ville située sur la rive opposée du bras de mer pourraient apercevoir facilement. C'était là le signal de la révolte et de l'invasion. Les rebelles traverseraient alors le Yang-tse-kiang, opéreraient leur jonction avec les mangeurs d'herbe, et tous de concert marcheraient à la conquête du pays. Les feux devaient être allumés le 14 juillet, mais le 13 au soir le complot fut découvert d'une manière toute providentielle. Le chef principal des conspirateurs nommé *Ouang* chargea un de ses affidés d'aller remettre ce jour-là au mangeur d'herbe *Ki* une lettre renfermant l'ordre d'allumer pendant la nuit les feux sur la montagne de *Lam-se*. Le courrier arrivé au village de Ki demande où est sa demeure. Il ne connaissait pas le conspirateur. On lui montre la maison du mandarin militaire nommé *Ki* comme le mangeur d'herbe; il y entre et remet sa lettre. Le mandarin en homme habile ne manifesta pas le moindre étonnement à la lecture de cette pièce et exploita parfaitement la méprise du pauvre courrier: « Eh bien! lui dit-il, voilà donc enfin les affaires en bon train; je te félicite de ton zèle pour la bonne cause; » et en même

temps il lui donna trois piastres pour lui délier la langue. Le conspirateur flatté du compliment et plus encore du don des piastres se mit à développer les chances du succès, parla du nombre des insurgés, et nomma ceux qui montraient le plus d'ardeur pour faire réussir l'insurrection. Le mandarin lui adressa de nombreuses questions; il répondit à tout avec d'autant plus de détails qu'il ne se doutait nullement de l'erreur dans laquelle il était tombé. La conversation dura longtemps et quand le mandarin eut tous les renseignements qu'il jugeait nécessaires pour faire échouer sûrement le complot, il s'adressa une dernière fois au conspirateur: « Tu t'es mal adressé, lui dit-il, je suis le mandarin militaire Ki et non le mangeur d'herbe à qui Ouang t'avait chargé de remettre cette lettre. » Il vous est facile de deviner quel effet ces paroles durent produire sur le pauvre messager. Son désespoir ne fut pas de longue durée car le mandarin lui fit immédiatement trancher la tête. Sur le champ tous les chefs militaires furent avertis de se tenir prêts à saisir avant la nuit les mangeurs d'herbe de Tong-tcheou-fou et des environs, à les massacrer ainsi que leurs femmes et leurs enfants, et à incendier leurs maisons. Un détachement nombreux eut ordre de cerner la montagne de Lam-Sé pour en défendre l'approche et de prendre toutes les mesures nécessaires pour que les feux qui devaient servir de signal à la révolte ne fussent point allumés. Les Impériaux envahirent les maisons des mangeurs d'herbe et l'on vit alors des scènes de carnage dignes des plus mauvais jours de l'histoire. Un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfants furent massacrés, et leurs demeures réduites en cendres. Malgré le zèle barbare des Impériaux la plupart des conspirateurs échappèrent à la mort et s'enfuirent en toute hâte vers le nord du *Kiang-sou*. Des sept chefs de l'insurrection qui tous portaient le titre d'empereurs un seul a été pris; c'est Ouang l'auteur de la lettre adressée à Ki. Avant d'exécuter aucun acte de vengeance contre les mangeurs d'herbe les mandarins firent une descente dans sa maison et le saisirent ainsi que l'impératrice sa femme. Le principal bonze de la secte, ardent conspirateur, eut le même sort et tous les trois furent conduits en prison. Ouang n'y resta pas longtemps. Les juges le condamnèrent à la peine capitale, mais avant de lui trancher la tête on lui fit souffrir d'affreuses tortures. Les bourreaux lui arrachèrent les seins avec des tenailles de fer et lui coupèrent les bras aux coudes et les jambes aux genoux; il fut ensuite décapité. Quand sa femme comparut devant les juges on lui demanda selon les règles de la procédure qui elle était. Elle répondit fièrement: « je suis l'impératrice. » Elle fut soumise aux mêmes tortures et au même supplice que son mari. Le bonze fut traité avec moins de rigueur, on se contenta de lui trancher la tête sans lui faire souffrir d'autres tourments préalables. — L'insurrection de Hai-men a été anéantie; mais si le midi de la presqu'île jouit de la paix, il n'en est pas de même au nord. Les mangeurs d'herbe y ont levé l'étendard de la révolte et se sont rendus maîtres de la ville de *Siu-tcheou*. Plaise à Dieu que de nouveaux malheurs ne viennent pas fondre sur les chrétiens de Hai-men! Les impériaux de cette contrée viennent de se mettre en campagne contre les rebelles et ils ont débuté par la prise de *Kiang-Hin*. Le bruit court que c'est à coup de piastres et non à coup de canon que les mandarins militaires ont obtenu la reddition de cette place; la valeur des Impériaux est si bien connue que ce bruit n'a rien qui doive étonner. De Kiang-Hin ils ont dirigé leur marche sur *Wou-Si*. Ces deux villes appartiennent au district du P. *Sentinier*. Voilà ce me semble, tous les détails que l'on peut donner sur l'insurrection des mangeurs d'herbe et sur les petits détachements de rebelles qui occupent les villes voisines de la côte du *Yang-tse-Kiang*. Parlons maintenant de l'armée rebelle proprement dite qui occupe aujourd'hui *Sou-tseu* (*Sou-tchou-fou*), *Nanquin* et une partie du pays situé entre ces deux villes. Restera-t-elle définitivement maîtresse de ce territoire? Cela paraît peu probable et selon toute apparence la cause impériale triomphera, grâce à l'intervention des Européens. Voici l'état actuel des choses. Les communications entre les rebelles de *Sou-tseu* et ceux de *Nankin* sont coupées par les camps impériaux établis entre ces deux villes et les opérations militaires n'en deviennent que plus faciles pour les Européens. Comme je vous l'annonçais au mois de mars, la défaite du général *Holland* à *Ta-tsang* lui a fait perdre le commandement de la petite armée chinoise organisée par l'officier américain *Ward* et que l'on désigne ici par le nom de *Wardiens*. Le Major *Gordon* de l'armée anglaise l'a remplacé

et s'est emparé de *Ta-tsang*, de *Tsang-zo* et de *Kouen-sai*; il s'est même avancé à la poursuite des rebelles jusqu'à une lieue de Sou-tseu, où ces derniers, chassés de toutes les villes environnantes, ont établi aujourd'hui leur quartier-général. Kouen-sai appartenait à son district, le P. Sentenier s'est empressé d'y aller pour rentrer en possession de son église et des maisons qui en dépendent. Il a obtenu une audience du général Gordon et lui a exposé les motifs de son voyage. Le général l'a reçu avec une grande politesse et une grande bienveillance, lui a rendu les propriétés de la mission et lui a permis d'écrire en anglais sur les murs de l'église les mots: *Eglise catholique Romaine*. Après avoir établi un gardien au *Kom-sou* et visité les chrétiens, le Père est revenu à Chang-hai, où se trouvent une partie de ses ouailles dispersées par les rebelles. Quant à la ville de Kouen-sai elle offrait à l'œil du visiteur un bien triste spectacle. Un grand nombre de maisons étaient abandonnées, car leurs propriétaires avaient préféré l'exil à la domination des rebelles. La disette se faisait sentir depuis longtemps et les habitants éprouvés par la faim et les maladies attendaient avec impatience l'arrivée de leurs libérateurs. Quelques-uns couverts de gale et de plaies hideuses erraient tout nus dans les rues. Quant aux rebelles ils savaient fort bien se procurer du riz *per fas et nefas* et ne redoutaient point la famine. — Depuis la prise de Kouen-sai aucune opération militaire importante n'a eu lieu; mais un grand événement se prépare, c'est la prochaine attaque de Sou-tseu. Depuis six semaines les troupes Anglo et Franco-Chinoises sont campées aux environs de cette ville. Les premières, comme je vous l'ai dit, obéissent au major Gordon ayant le titre de général Chinois; les secondes sont commandées par Mr *Bonnefoy*, lieutenant de la marine française. 4000 Impériaux sous les ordres des mandarins doivent prendre part à l'action; en tout 8000 hommes, parmi lesquels on compte 200 engagés Européens, dont le concours est indispensable pour souffler le feu de Mars au cœur de tous ces bons Chinois. L'attaque devait avoir lieu dans la dernière semaine du mois d'Août, et deux bataillons de Cypayes avaient été envoyés de Chang-hai à Kouen-sai pour appuyer au besoin le général Gordon, et surtout pour lui épargner toute opération militaire du côté de cette ville si les rebelles faisaient une sortie pour la reprendre, et lui permettre ainsi de garder sa position devant Sou-tseu. Cette attaque n'a pas eu lieu; le général Gordon l'a différée par prudence. Deux raisons importantes l'ont décidé à prendre cette résolution: l'arrivée de la flotille de l'Amiral *Osborne* et la trahison de *Bergewine*. Les journaux français vous ont sans doute appris que cette flotille composée de 12 navires est venue en Chine sur la demande du prince *Kong* pour faire la guerre aux rebelles et elle devait commencer ses opérations par le siège de *Nankin*. Mais plusieurs de ces navires peuvent remonter le grand Canal de Chang-hai à Sou-tseu et prêter par conséquent un appui efficace aux assiégeants; de plus les équipages des autres navires peuvent prendre rang dans l'armée de terre; d'un autre côté ce concours est désirable et presque nécessaire à cause de la trahison de Bergewine qui diminue pour l'armée d'attaque les chances de succès. Le général Gordon a présenté à son compatriote ces considérations; l'amiral les a trouvées justes, mais ne pouvant rien promettre par lui-même puisqu'il doit recevoir sa direction du gouvernement Chinois, il est parti pour Pékin où il fait constater et régler nettement ses pouvoirs afin d'échapper aux tracasseries des mandarins provinciaux et agir avec toute la liberté que pourra lui accorder le prince Kong. Le général *Brown* commandant les troupes Anglaises à Chang-hai l'accompagne à Pékin et le bruit court qu'il y va pour demander l'autorisation de prendre aussi part à l'attaque. Si MM. Osborne et Brown obtiennent ce qu'ils demandent 15,000 hommes au lieu de 8000 se trouveront réunis devant Sou-tseu. Quant à Bergewine voici en quelques mots son histoire. C'est un Américain, âgé de 35 ans environ et, dit-on, ancien élève de nos Pères; il commandait en second sous le général Ward. Après la mort de ce dernier au *Tche-kiang* il fut placé à la tête des Wardiens, à leur grande satisfaction, car ils l'aimaient et redoutaient d'être mis à la disposition des mandarins. Les mandarins connaissaient l'esprit des Wardiens et savaient qu'ils déserteraient en masse si on voulait les soustraire au commandement des officiers américains; ils n'osèrent prendre cette mesure,

mais pour se venger ils suscitèrent à Bergewine des embarras de plus d'un genre. Quand il réclamait la solde de sa petite armée, le Fou-taï (gouverneur de la province) ennemi déclaré des Barbares, trouvait toujours quelque raison pour refuser et différer le paiement. Un jour les soldats privés de leur solde murmuraient plus que de coutume, proféraient des menaces et voulaient entrer en révolte contre le Fou-taï. Bergewine parvint à les apaiser en leur promettant de l'argent avant deux jours. Il alla trouver Yang-ta-Ki directeur de la banque Chinoise, lui exposa l'état des choses et lui demanda la somme dont il avait besoin s'engageant à le rembourser dès qu'il recevrait de l'argent du Fou-taï. Yang-ta-Ki promit la somme demandée et pria Bergewine de venir la chercher le lendemain. Bergewine revint. Yang-ta-Ki avait-il eu dans l'intervalle une entrevue avec le Fou-taï, cela paraît probable; mais au lieu de tenir sa promesse il refusa nettement de donner une seule piastre. Bergewine indigné de cette mauvaise foi lui donna un soufflet. De là grand émoi parmi les mandarins. Pour venger un pareil affront le Fou-taï ne trouva rien de plus simple que de mettre à prix la tête de Bergewine. Bergewine monta sur un navire Anglais stationnant dans le port de Chang-haï et il aurait pu y rester un demi-siècle avant qu'un Chinois essayât d'aller le prendre. Des explications avec le Fou-taï devenant impossibles, il partit pour Pékin afin de rendre compte au prince Kong de l'état des choses et des motifs de sa conduite. Il était à peine hors de Chang-haï que le Fou-taï mit l'officier anglais *Holland* à la tête des Wardiens. Holland détesté des soldats parmi lesquels il avait voulu établir une discipline trop sévère, et battu à *Ta-tsang* se hâta de faire voile pour *Londres*. Le major Gordon le remplaça et se fit un nom par ses succès à Ta-tsang, et à Tang-Zo. Sur ces entrefaites Bergewine arriva de Pékin. Ses explications avaient été agréées, le prince Kong le réhabilitait et lui avait remis le brevet de commandant en chef des Wardiens. Il obtint une audience du Fou-taï et lui remit ses lettres et son brevet. Le Fou-taï reconnut la légitimité de toutes ces pièces, mais déclara que n'ayant reçu aucune instruction du prince Kong sur cette affaire il ne pouvait lui remettre le commandement des troupes. Bergewine attendit les instructions et comme elles n'arrivaient pas, il se rendit de nouveau à Pékin. Le prince Kong essaya de lui faire entendre qu'il était difficile d'enlever le commandement des Wardiens à Gordon après tous les succès qu'il venait d'obtenir et lui proposa de le mettre à la tête d'une armée contre les rebelles du Nord. Bergewine revint à Chang-haï mécontent; il se mit à enrôler des Chinois et des Européens, laissant croire à tout le monde qu'il allait partir pour le Nord. Il passa en revue sa petite troupe sur la concession française, quitta Chang-haï, et quelques jours après on apprenait qu'il avait offert ses services aux rebelles et qu'il était à Sou-tsen bien résolu à se venger de la mystification dont il était dupe.

Accueilli par les rebelles il se mit immédiatement à l'œuvre et enleva à quelque distance de Sou-tsen deux vapeurs anglais au service des Chinois. Le Fou-taï fit alors afficher à Chang-haï une proclamation dans laquelle il promettait une somme de 3 000 taëls (24 000 f) à quiconque lui livrerait mort ou vif l'américain Bergewine. Cette proclamation éveilla l'attention des Consuls, ils y virent une infraction aux traités conclus avec les puissances Européennes. Dans ces traités il est stipulé que tout étranger coupable d'un délit envers les Chinois sera remis entre les mains de son Consul pour être jugé et puni selon les lois de sa nation. Huit consuls Européens (parmi lesquels se trouve celui de France) et le Consul d'Amérique se réunirent en conseil, rédigèrent une protestation contre le Fou-taï et le prièrent de retirer sa proclamation qui portait atteinte aux traités. Ceci se passait vers le 20 du mois d'août. Le consul anglais n'a pris aucune part à toute cette affaire. Le Fou-taï répondit que Bergewine ne pouvait être assimilé à un étranger quelconque coupable d'un délit envers les Chinois, et qu'en acceptant la position officielle de général dans l'armée Chinoise il devenait justiciable du gouvernement sous l'autorité duquel il s'était placé; puis il ne retira point sa proclamation. Bien plus il partit pour une expédition militaire laissant au temps le soin d'arranger les choses et aux Consuls toute liberté de se réunir en Conférence. Quant à Bergewine beaucoup moins ému que les Consuls de la proclamation du Fou-taï il est venu à Chang-haï dans la première quinzaine de Septembre, y a passé quatre ou cinq

jours pour régler quelques affaires et visiter ses amis, puis il est retourné à Sou-tseu. Voilà l'histoire de l'homme qu'un sentiment d'orgueil froissé a lancé dans une mauvaise voie et qui comme tant d'autres déserteurs mourra peut-être en défendant une cause qu'il aurait dû écraser. Le général Gordon a fait un acte de prudence en sachant le craindre, car il est maître d'une ville bien fortifiée et difficile à prendre. De plus les rebelles ne sont plus abandonnés à eux-mêmes comme autrefois, aujourd'hui ils ont, dit-on, plus d'Européens dans leurs rangs que MM. Gordon et Bonnefoy. Les obusiers et les bombes ne leur manquent pas plus que les fusils et les canons, et des déserteurs leur apprennent le maniement des armes, les manœuvres Européennes et la fabrication des projectiles de guerre. Espérons cependant que la cause de l'ordre triomphera. Le général Gordon a déjà obtenu quelques succès dans des sorties que les rebelles, qui avaient formé un camp hors de la ville, ont faites contre lui. Il les a repoussés, forcés à rentrer dans Sou-tseu, et il occupe maintenant leurs retranchements, et se maintient à 800 mètres des remparts, en attendant l'amiral Osborne et le général Brown. Quant aux 4000 Impériaux que les mandarins ont mis à sa disposition, il ne peut compter sur eux, car ils ne connaissent guère qu'une manœuvre, celle de la fuite au moment du danger. — La ville de Nankin est en proie à une affreuse famine. Le 20 du mois dernier un Nankinois, payen, récemment arrivé à Chang-hai alla pour je ne sais quelle raison faire visite au P. *Desjacques* et lui parla des misères qui désolent son malheureux pays. « Pour moi, lui dit-il, à bout de ressources et ne trouvant plus rien à manger, je me suis décidé à tuer ma femme, j'en ai mangé une partie et j'ai vendu le reste 800 sapèques (4f.) la livre à des personnes qui me suppliaient de leur rendre ce service. » Ce fait épouvantable ne s'est-il point renouvelé plus d'une fois ? Je ne voudrais pas l'affirmer ; mais il me semble qu'il n'y a pas témérité à le croire, surtout quand on considère la condition sociale de la femme Chinoise et la dureté du cœur de ces pauvres payens. L'homme qui peut chasser son épouse ou la vendre comme une marchandise quelconque, éprouvera-t-il de grands scrupules pour lui ôter la vie quand par cet acte il pourra sauver la sienne ? Ce Nankinois racontait encore qu'il n'était pas rare de voir manger les morts au lieu de leur rendre les honneurs de la sépulture. Les rebelles souffrent aussi de la famine, mais moins que les autres habitants, car ils trouvent encore moyen de se procurer quelques provisions de riz. Quelle est donc direz-vous la raison de cette affreuse disette ? C'est que les rebelles ont promené dans toute cette contrée le pillage et l'incendie. Un grand nombre de paysans ruinés complètement, n'ayant plus de maisons pour se loger ni d'argent pour ensemencer leurs terres, ont préféré l'exil à un joug de fer et sont allés chercher loin de leur terre natale des moyens d'existence et une tranquillité sur lesquels ils ne pouvaient plus compter sous le régime de la *paix universelle*. La plus grande partie des terre est restée en friche et les moissons sont insuffisantes pour nourrir les habitants des villes ; et de plus les mandarins impériaux ont porté la peine de mort contre quiconque transporterait des vivres à Nankin. Ce sytème de dévastation adopté par les rebelles doit être un phénomène inexplicable pour l'homme qui ne le considère qu'avec des vues purement naturelles. Ils veulent, disent-ils, renverser la dynastie actuelle et secouer le joug des tartares, et ils y seraient peut-être parvenus si après s'être rendus maîtres d'une partie du Kiang-Nan, ils avaient favorisé le commerce, protégé l'agriculture, diminué les impôts, s'ils avaient su en un mot faire aimer leur domination. Et, au contraire, ils ont promené partout le pillage, le meurtre et l'incendie, ils ont excité contre eux une haine qui ne finira qu'avec la génération actuelle, et aujourd'hui une des plus sanglantes injures que l'on puisse adresser à un Chinois c'est de l'appeler *Zam-mo* (Rebelle). D'où vient donc que ces hommes si avides de domination ont précisement adopté les moyens les plus capable de faire échouer leurs projets. C'est que comme *Attila* et *Gengis-kan* ils sont une verge entre les mains de Dieu, et dès lors leur conduite n'a plus rien qui étonne. Quant aux émigrations elles ont à peu près cessé ; il n'y en a eu qu'une seule cette année dans un moment où les habitants du pays de Sou-tseu, Tsang-Zo, Ta-tsang ont eu à craindre de la part des rebelles une recrudescence de vols et d'incendies. Le 20 et le 21 Mars plus de 40,000 émigrés passaient par Zi-Ka-Wei pour se rendre à Chang-hai, emportant avec eux tout leur mobilier et jusqu'à leurs morts, car sur plus d'une barque j'ai apperçu des cercueils. Quelques jours après le quai de Chang-

-Hai était encombré de meubles mis en vente; et de pauvres huttes, formées de vieilles nattes de roseaux suspendus sur des pieux, servaient d'abri à ces malheureux sans les prémunir contre les injures du temps. Les pauvres, privés de toute ressource mendiaient pendant le jour, quand ils en avaient la force, car assez souvent épuisés par les privations ou la maladie ils ne pouvaient se remuer, on les voyait étendus çà et là dans les rues et attendant la mort qui ne tardait jamais beaucoup à venir. L'un d'eux avait-il rendu le dernier soupir, on lui enlevait quelquefois ses habits et on le laissait tout nu à l'endroit où il venait d'expirer. J'ai pu être témoin du fait; me rendant un jour à la Concession française je vis un homme à l'agonie, quelques heures après je repassai au même endroit, il était mort et dépouillé de tous ses habits. Quelques-uns arrivés à Chang-hai avec une modique somme d'argent qui dans leur pays aurait servi à l'entretien de plusieurs mois, la voyaient disparaître rapidement à cause de la cherté des vivres et des besoins nouveaux auxquels il fallait faire face; et si à l'aide d'un petit commerce ou d'une autre industrie ils ne pouvaient faire rentrer dans leur bourse les piastres qui en sortaient, la mendicité devenait leur seul moyen d'existence. J'ai vu un jour trois femmes, une mère et ses deux filles, réduites à cette extrémité. Elles étaient toutes les trois fort proprement vêtues; mais enfin toutes leurs ressources avaient disparu et il fallait bien se résigner à tendre la main. Les deux filles se cachaient le visage dans les mains et n'osaient se montrer; la mère seule regardait les passants mais sans dire mot. Elle avait fait écrire son histoire sur un papier d'environ 50 centim. carrés (Ce moyen est qq. fois usité ici) et fixé ce papier à terre en plaçant des pierres aux quatre coins. Lisait qui voulait; les curieux ne manquaient pas et quelques sapèques tombaient dans la tasse des pauvres mendiantes. Toutes ces misères sont grandes et cependant j'entends dire à ceux qui ont été témoins des unes et des autres qu'elles sont peu de chose si on les compare à celles des années précédentes. Aujourd'hui comme autrefois nous donnons asile à une partie de ces pauvres réfugiés, dans des maisons en bambous construites sur le Champ de Mars avec la permission du gouverneur de la ville. Un séminariste et un catéchiste vont les visiter et leur enseigner les vérités de notre Sainte Religion; la plupart se font chrétiens un grand nombre meurent après avoir reçu le baptême, et Dieu les reçoit dans son paradis où ils ne seraient jamais entrés s'ils avaient eu le malheur de mourir dans leur pays au milieu de l'idolatrie. C'est ainsi que la miséricorde divine sait tirer le bien du mal. Mais je viens de commettre, sans m'en appercevoir une grosse erreur de date. Toutes ces maisons du Champ de mars n'existent plus, elles sont devenues la proie des flammes le 25 juillet, jour où un incendie épouvantable a réduit en cendres près de 1500 maisons dans la ville non murée, en face de la porte du Sud-Est. Il a fallu tout le dévouement de nos soldats et de nos marins pour se rendre maître du feu. Les pompiers Chinois, on leur doit cette justice, ont aussi fait preuve d'une grande activité. Les réfugiés en attendant qu'on puisse leur bâtir d'autres maisons, habitent une grande pagode abandonnée, d'où les mandarins chassèrent le diable il y a deux ou trois ans pour y loger des soldats. La Mission, grâce à la sollicitude paternelle du R.P. Supérieur, vient de faire l'acquisition d'un terrain considérable sur le versant méridional d'une montagne située entre Song-Kiang et Tsin-Pou, à dix lieues de Chang-hai. Cette montagne appelée Zo-sè est à peu près trois fois plus élevée que les collines au pied desquelles coule la Mayenne aux environs de Laval. La maison qu'on y a bâtie à mi-coteau servira de lieu de repos aux missionnaires fatigués; ceux qui auront fait une maladie pourront y passer les jours de leur convalescence et réparer leurs forces, car l'air vif qu'on y respire est excellent et beaucoup plus sain que celui de Chang-hai et de Zi-ka-Wei. Le P. *Leveillé* dont la santé est toujours délabrée et qui ne peut plus se livrer aux œuvres du ministère Apostolique y établira probablement son séjour et si le R.P. Provincial nous envoie un Frère Coadjuteur infirmier le but principal de cette acquisition sera atteint. J'ai passé pendant les vacances quelques jours à Zo-sè avec les PP. *Laviquet, Chevreuil, d'Argy, Royer* et le F. *Ferrand*. Du sommet de la montagne le coup d'œil est magnifique. De tous côtés s'étend à perte de vue une plaine immense, d'une fertilité qui rappelle les plus riches campagnes de l'Anjou près des bords de la Loire; des canaux la sillonnent en tous sens et conduisent à Song-Kiang, Se-Kien, Tsin-Pou etc. Le grand canal de Se-Kien est au moins trois fois plus large que la Mayenne. Entre ces nombreux canaux on apperçoit des groupes d'arbres peu distants les uns des autres et au milieu desquels

se cachent les fermes Chinoises ; je devrais dire : les ruines des fermes Chinoises, car l'année dernière les rebelles étaient encore [maî]tres de ce pays, et aujourd'hui à l'endroit où s'élevait naguère une maison, on n'aperçoit ordinairement qu'un monceau de briques [rou]gies par le feu, quelques débris de poutres brulées, ou de pans de murailles au-dessus desquels les paysans ont placés des roseaux pour servir de toit : Voilà l'aspect ordinaire que présentent les contrées où ont séjourné les hommes de la *paix universelle*. Quelques maisons cependant sont restées intactes et maintenant on commence à en construire de nouvelles. En jetant les yeux à l'occident on aperçoit à l'horizon les eaux brillantes du lac *Tie-sè-bou* ; ce spectacle me plait plus que tous les autres : il me rappelle le Morbihan ou des hauteurs de S. *Nolf*. Bretagne, adieu ! A quelques pas de notre montagne se trouve le petit village qui, comme elle, porte le nom de Zo-sè ; il est tout entier au pouvoir du diable, car on n'y compte pas un seul chrétien. Nous espérons que le vieux suzerain du pays perdra bientôt quelques-uns de ses sujets et que Notre Seigneur rentrera peu à peu dans son droit. La pagode de Zo-sè a été incendiée par les rebelles et tous les Bonzes, excepté un, sont allés chercher fortune ailleurs. Celui qui reste près des ruines de son ancien temple habite une maisonnette devant laquelle je suis passé avec le P. *Royer* ; la porte était ouverte et nous y jetâmes un regard curieux ; une image diabolique dont nous ne comprenions pas le sens était suspendue à la muraille, et sur une table nous aperçûmes une petite statuette de Boudha ; c'était là tout le luxe du nouveau sanctuaire. Le Bonze s'avança vers nous et nous pria d'entrer ; nous le saluâmes, et après avoir échangé avec lui quelques paroles de politesse nous poursuivîmes notre route sans franchir le seuil de sa porte. Le pauvre homme nous voit d'assez mauvais œil ; il manifeste ses craintes et croit que la présence des prêtres Européens à Zo-sè causera la ruine de sa religion. Plaise à Dieu que ses prévisions puissent se réaliser, et qu'il se convertisse lui-même ! Les habitants du village ne semblent pas mécontents de nous voir établis au milieu d'eux ; dans nos promenades ils liaient volontiers conversation avec nous lorsque nous les rencontrions ; quelquefois même ils sortaient de leurs maisons pour venir nous saluer. Au temps des émigrations ils ont vu nos églises de Chang-hai et de Zi-Ka-Wei, et ils se disent que s'il y en avait une semblable sur le flanc de la montagne, elle présenterait un beau coup-d'œil et que dans toute la contrée on parlerait de la belle église de Zo-sè. Un jour quelques-uns ont demandé au R. P. Supérieur s'il n'en bâtirait pas bientôt une : « Comment voulez-vous que je batisse une église, leur répondit le Père, puisque vous êtes tous payens ; si vous voulez vous faire chrétiens, je vous en promets une. » Dans notre maison nous avons une petite chapelle où nous disions la messe ; tous les matins les chrétiens de *Sang-pou-tie*, (village éloigné de deux ou trois Kil.) venaient en assez grand nombre y assister. Des payens de Zo-sè attirés par la curiosité les suivaient et se tenant en dehors, sous la galerie, ils regardaient par les fenêtres tout ce qui se passait dans le petit sanctuaire et ne pouvaient être qu'édifié de ce qu'ils voyaient. Qui sait si quelques-uns n'ont pas déjà trouvé dans cette vue le germe d'une future conversion ? Pendant la journée les visiteurs ne nous manquaient pas. Il n'était question dans les environs que des hommes de l'occident ; au moment des repas nous étions assiégés par les curieux. Et comme la chaleur nous obligeait à laisser portes et fenêtres ouvertes, les bons Chinois pouvaient nous regarder tout à leur aise manier nos fourchettes et nos couteaux. Ils épiaient tous nos gestes, tous nos mouvements pour se rendre un compte exact de la manière dont mangent les Européens ; puis de retour chez eux ils racontaient ce qu'ils avaient vu, à d'autres Chinois qui le lendemain ou quelques jours après, venaient à Zo-sè pour jouir du même spectacle. En nous regardant ils gardaient le silence ou ne parlaient qu'à voix basse ; malgré cette tenue irréprochable leur curiosité permanente nous gênait singulièrement. Nous aurions pu facilement les congédier et couper court avec tous ces visites inopportunes, mais nous les aurions froissés et éloignés de nous peut-être pour toujours ; ils auraient désormais évité l'Européen qui les avait humiliés, et il aurait été presque impossible de leur parler de notre sainte Religion avec quelque chance d'opérer leur conversion. Pour éviter un pareil malheur il vaut mieux se donner chaque jour en spectacle pendant le déjeûner et le dîner. En définitive je crois que tous les visiteurs ont dû se retirer contents, car nous leur avons laissé la liberté de circuler autour de la maison, dans la galerie et ils ont pu satisfaire amplement leur curiosité. Un fait qui aurait pu exciter contre nous l'animadversion des payens est passé inaperçu et n'aura aucune suite fâcheuse. Un de nos domestiques guidé par un zèle imprudent et maladroit entra dans une vieille masure où se trouve une grande idole

et lui fit sauter le visage à coup de pierres. Fort heureusement aucun payen ne l'aperçut. Le lendemain le *Po-tsen* (*maire*) de Zo-sè vint trouver le F. Lo pour traiter quelques affaires et en passant devant le reduit du diable il remarqua cette absence totale de visage. Le Frère le pria de croire que les Pères n'avaient pris aucune part à ce délit et qu'ils ne se permettraient jamais d'entrer dans une pagode pour y mutiler des statues. « Oh! reprit le Po-tsen, je n'ai aucune peine à le croire; mais il est probable que ce sont les enfants chrétiens de Sang-pou qui en «venant ces jours-ci aux cérémonies de votre religion ont fait ce mauvais coup. Recommandez bien aux chrétiens de ne jamais se permettre «aucun acte semblable, autrement ils exciteront contre eux la haine des habitants du village.» Quant au Po-tsen les délits de ce genre lui sont fort indifférents; il est de la religion des piastres et de l'opium, et il verrait brûler tous les bouddhas du pays sans ressentir la moindre émotion. — Le Choléra a fait pendant l'été des ravages extraordinaires à Chang-hai. Pendant je ne sais quelle semaine du mois de juillet il est mort chaque jour plus de 4000 Chinois; les Européens n'étaient pas non plus épargnés; ils mouraient cependant en moins grand nombre. Les mandarins faisaient transporter les cercueils dans les champs voisins de la ville; la route de Zi-Ka-Wei en était encombrée et l'air empesté par l'odeur fétide qu'exhalaient tous les cadavres enfermés dans des cercueils qui ne sont qu'à moitié cloués et que l'on place sur la terre au lieu de les y enfouir. Dans de pareilles conditions d'insalubrité et avec les chaleurs étouffantes des mois de juillet et d'août la peste était réellement à craindre; le bon Dieu nous en a préservés. Aujourd'hui la dyssenterie a remplacé le Choléra, sans causer toutefois les mêmes ravages; elle s'attaque surtout aux Européens et il en meurt un certain nombre. Nous avons maintenant à Zi-Ka-Wei une nouvelle résidence construite à l'Européenne. Les chambres sont d'une bonne grandeur et pendant l'été nous n'y souffrirons pas de la chaleur comme dans l'ancienne maison. Deux longs corridors où l'air pourra circuler facilement nous seront surtout d'une grande utilité. — Voici la dernière nouvelle de Sou-tsen: Bergewine a proposé a proposé de se rendre avec les déserteurs Européens, américains etc si les consuls voulaient leur accorder la vie sauve. Le Consul anglais et le consul américain ont accepté la proposition mais à condition que tous les déserteurs consentiraient à quitter la Chine. On attend la décision des autres Consuls. Il y a environ 100 Européens, américains etc à Sou-tsen; s'ils abandonnent la ville, il ne sera pas difficile de s'en emparer, car le découragement se mettra parmi les rebelles. Le bruit court que l'amiral Osborne et le général Brown ont obtenu du prince Kong la permission de se joindre au général Gordon pour en faire le siége.

Palatre S. J.

Avant de terminer les lettres de nos missionnaires du *Kiang-nan*, résumons les dernières nouvelles: Sou-tsen est au pouvoir des impériaux depuis le 5 décembre; les chefs rebelles se sont rendus sur la promesse d'avoir la vie sauve; mais lorsqu'ils se sont présentés au gouverneur de la province pour faire leur soumission, celui-ci les a fait impitoyablement massacrer. Les Français et les Anglais sont furieux de la conduite des mandarins. — Quant à l'état actuel de santé de nos Pères, sans être plus alarmant, il n'est pourtant point consolant encore; plusieurs ne se remettent que lentement; les autres moins faibles sont accablés par le travail qui augmente de jour en jour. Le 19 Février dernier, 4 missionnaires se sont embarqués à Marseille pour se rendre en Chine; ce sont les PP. de Puiberneau, Gandar, Bulté, et le F. Hérouart. Ils avaient été précédés de 4 mois par les PP. Bichon et de Beaurepaire.

Autriche. —

Nous venons de recevoir d'intéressants détails sur une cause apostolique en Slavonie, en Illyrie et en Croatie, entreprise dans le courant de l'année 1863 par les PP. *Ayala* et *Giuriceo*; ces détails sont rapportés dans une lettre écrite par le P. Ayala lui-même au R. P. Provincial de la province de Venise. En voici la traduction.

Mon Révérend Père Provincial. P. C. — Cette année qui est la 12ème depuis l'établissement de la mission, s'est écoulée toute entière pour nous hors de la Dalmatie, d'abord à Cherso et à Veglia îles du Quarnéro, dans l'Adriatique, puis dans l'archidiocèse de Zagabria, et dans les deux diocèses de Diakovar et Cinquechiese. Dans ces différentes localités 15 missions ont été données et 4 congrégations établies. Le Curé de Cherso nous avait invités à prêcher le Carême dans sa paroisse. Le souvenir des fruits merveilleux recueillis en 1854 nous fit accepter cette offre avec empressement. A peine arrivés nous entendîmes un grand nombre de confessions. Et tandis qu'une

disposition subite de la Providence, me faisait quitter cette ville après mon second sermon. Le P. Guirucco et le P. Aperti qui m'avait remplacé, travaillèrent infatigablement à donner des retraites aux ecclésiastiques d'abord, puis aux jeunes gens et aux jeunes filles séparément, en Illyrien et en Italien. Dieu bénit leurs efforts. La douce efficacité des exercices éteignit une dangereuse animosité qui régnait entre quelques membres du clergé et qui avait donné occasion à des divisions et à des scandales; le triomphe de la grâce fut si complet qu'ils consentirent à se donner le baiser de paix et à se demander mutuellement pardon. Les retraites données à la jeunesse des deux sexes se terminèrent par l'érection de deux congrégations. Celle des jeunes gens, établie dans l'Eglise du St. Esprit, compte plus de deux cents membres; celle des jeunes filles, à St. Isidore, en réunit plus de trois Cents. Les parents se plaisent à rendre hautement témoignage à l'heureux changement qu'ils ont remarqué dans la conduite de leurs enfants depuis que ceux-ci ont donné leurs noms à la Congrégation. Le soir de notre départ, la population voulut nous donner une preuve publique de sa reconnaissance et de son affection. Tout le golfe sur les bords duquel est situé Cherso se trouva illuminé, et la foule couvrait le rivage. Les jeunes gens de la Congrégation montés sur une barque, tenaient à la main des torches allumées, et chantant les Cantiques de la mission, nous escortèrent jusqu'au bateau à vapeur. Nous eussions bien voulu prévenir ou empêcher une telle démonstration, mais comme elle avait été préparée à notre insu, nous n'eûmes ni le temps ni le moyen de nous y opposer ou de nous y soustraire; *Soli Deo honor et gloria*. De Cherso nous passâmes aux extrémités de l'Esclavonie, où l'on nous avait assigné trois centres principaux à évangéliser. *Peter-Wardein, Karlovci et Slankamen*. Peter Wardein est une des plus importantes forteresses de l'Esclavonie; elle est située sur le bord du Danube en face de Novi-Sad qui est sur le sol hongrois. Ce fut dans notre ancienne Eglise que nous donnâmes la mission, et nous eûmes pour logement les chambres autrefois habitées par nos Pères. Quoique la population de la forteresse soit presque toute entière Allemande, Mgr Strossenmayer évêque de Diakovar, jugea néanmoins que la mission devait se faire dans la ville même, à cause de la proximité des paroisses de Novi-Sad, Ludvigthol, Rochusthol et Krememe; et parce que l'église était suffisamment grande pour contenir la population de tous les lieux circonvoisins. Les exercices s'ouvrirent le dimanche 19 Avril. Du lundi au mercredi le concours des fidèles ne répondit pas à notre attente. Alors nous implorâmes le secours de Marie. Aussitôt une grande ardeur de prendre part à tous les exercices de la mission, s'empara des deux paroisses de Ludvigthol et Rochusthol dont les habitants ne perdirent plus désormais un seul sermon. Presque tous s'approchèrent de la Ste. table, et accueillirent avec grande joie la dévotion au SS. Cœurs de Jésus et de Marie que nous introduisîmes parmi eux. De Novi-Sad il nous vint bien quelques habitants qui suivirent la mission, mais non pas en aussi grand nombre que nous l'eussions souhaité, et qu'il eut été à désirer pour cette ville naissante, qui se recrute de gens de toutes sortes et de toutes religions. A voir la grande ferveur de ce peuple, nous ne pûmes nous empêcher de engager son zélé pasteur, de profiter d'une circonstance si favorable pour introduire dans son église la dévotion du mois de Marie. Il se rendit à nos désirs et le peuple de son côté correspondit, en accourant en foule pour honorer la Mère de Dieu. — De Peter Wardein nous passâmes à *Karlovci*, résidence du Patriarche grec non-uni, qui a juridiction sur tous ses coreligionnaires schismatiques dans l'empire d'Autriche. Quelques-uns trouvaient étrange que l'on osât choisir pour théâtre d'une mission catholique le siège principal du schisme, ils regardaient cette démarche comme peu sage. D'autre part on tentait de nous faire passer pour des espions du gouvernement; d'autres représentaient au Curé ce qu'il y avait d'ignominieux pour lui dans cet appel de prédicateurs étrangers, comme s'il s'avouait incapable d'instruire lui-même son peuple. Mais il était venu lui-même trois fois à Peter Wardein pour être témoin des résultats de nos travaux. Il disposa donc sa population à notre arrivée, et le 3 mai on ouvrit la mission avec les cérémonies accoutumées sans rencontrer le moindre obstacle. Beaucoup de Grecs, même du Clergé schismatique, suivirent assidûment nos sermons et personne n'osa censurer ni les prédicateurs, ni la doctrine qu'ils exposaient. Les fidèles qui avaient déjà pris part à la mission de Peter Wardein, nous montrèrent d'une manière éclatante combien la ferveur qu'ils y avaient conçue pendant les saints exercices, était encore vive dans leurs âmes. Ils accouraient en grand nombre pour entendre encore nos instructions. Deux fois ils vinrent en procession, ce spectacle ne servit pas peu à émouvoir les cœurs de ceux que nous voulions toucher. Il s'est introduit dans cette paroisse une secte

nouvelle connue sous le nom de *Nazariens*, dont malheureusement deux catholiques se sont faits les coryphées. Ces Nazariens ne reconnaissent ni Eglise, ni ancien testament; ils détruisent les tableaux et les statues, et jettent au feu les Crucifix, et les images de la Vierge et des Saints. Tout en adoptant le nouveau testament, ils n'admettent d'autre prière que l'oraison dominicale. Ils rejettent tous les Sacrements, excepté le baptême qui, suivant eux, doit être conféré seulement aux adultes, et par immersion. Parmi eux, pas de hiérarchie; tous se considèrent comme étant égaux; et dès que quelqu'un ayant donné son nom à cette secte a foulé aux pieds les images, il devient, par là même, impeccable. Ils tiennent des assemblées auxquelles prennent part les personnes des deux sexes. Après quelques chants et la lecture de quelques passages du nouveau testament, les lumières s'éteignent et tous demeurent dans les ténèbres. Pour se couvrir d'un masque de piété ils s'abstiennent de blasphémer, et affectent une certaine gravité de maintien. Ils s'efforcent à tout prix de faire des prosélytes; beaucoup de catholiques sont déja restés pris dans leur filets. En Hongrie il y a des villages entiers infectés de cette peste. Il nous vint en pensée de faire une tentative pour éclairer ces pauvres aveugles, en appelant un des chefs. Mais l'attitude sauvage de ce personnage, ses regards farouches, le ton d'autorité avec lequel il nous parlait, citant sans cesse des textes du nouveau testament, tronqués ou pris à contre-sens, nous firent connaître que nous avions affaire à un obstiné et un endurci. Après un entretien de trois quarts d'heure où nous n'avions rien obtenu, le malheureux se retira tel qu'il était venu. Alors nous crûmes de notre devoir d'élever la voix et de signaler ouvertement le danger au peuple, pour le prémunir contre la séduction. A Slankamen, quelques familles qui s'étaient fait inscrire et quelques autres qui fréquentaient les assemblées nocturnes, les rompirent avec les sectaires et protestèrent qu'elles resteraient fidèles à la vraie foi. Notre langage franc et précis a raffermi les faibles, et nous avons lieu d'espérer que le mal n'étendra pas ses ravages, du moins dans ce pays. Le succès de la mission fut rendu encore plus complet par l'apparition inattendue de la procession des habitants de Peter Wardein. Excités par l'amour de Marie et par l'estime pour les exercices de la mission, ces braves gens s'étaient réunis spontanément, et un prêtre à leur tête ils avaient franchi à pied et en récitant des prières une distance de 10 lieues, bien qu'ils ne fussent pas certains que la mission durât encore. A peine étaient-ils arrivés que le prêtre qui les avait accompagnés célébra la Ste messe, et tous s'approchèrent de la Sainte table. Le nombre de ces pieux pèlerins montait à Cent environ, et il eut été plus considérable si le projet eut été connu d'avance; mais se décider et se mettre en route avait été pour eux un seul et même moment. Leur arrivée imprévue, la piété de leur maintien, la ferveur avec laquelle ils priaient devant la Ste image de Marie produisit une si vive impression sur les cœurs des habitants de Slankamen, que durant les deux derniers jours personne n'osa se dispenser d'aller à l'église pour entendre la parole de Dieu et les tribunaux de la pénitence furent véritablement assiégés. Nos bons visiteurs prirent part à la procession accoutumée, dans laquelle on porte l'image de la Ste Vierge, que nous avons toujours avec nous dans nos missions; puis chacun d'eux ayant reçu une médaille, ils s'en retournèrent chez eux.

Du diocèse de Diakovar nous nous dirigeames vers l'archidiocèse de *Zagabrie* pour donner des missions à *Novacappelle*, à *Feriionze*, et à *Ferczovaz*. Partout les Curés coopérèrent à notre œuvre avec un grand zèle. Le peuple des paroisses voisines venait tous les jours en procession. Cependant Mgr Georges *Girk* évêque de Cinquechiese en Hongrie, songeait à ouvrir un nouveau champ à nos travaux. Son diocèse renferme plusieurs paroisses Slaves; le faubourg *Budese* près de la ville épiscopale ne compte presque que des Slaves parmi ses habitants. C'étaient le Curé de ce faubourg et celui de *Dolnii-Mikolaz*, qui avaient prié l'évêque de nous faire venir. Dolnii-mikolaz dans le district de *Valpoo*; quoiqu'enclavé dans la Slavonie, il appartient cependant au diocèse de Cinquechiese. Le vieux Curé très affectionné à la Compagnie nous accueillit très cordialement, et nous célébrames chez lui la fête de St Ignace; D'abord la mission ne devait durer que trois jours, Mais nous n'eûmes pas de peine à faire comprendre à ce bon prêtre qu'il valait mieux ne pas fixer de terme à la mission, mais la prolonger suivant l'opportunité et le besoin des âmes. Ce peuple avait grand besoin de la visite du Seigneur, Elle lui fut profitable. La dévotion aux Saints *Cœurs* de Jesus et de Marie fut reçue avec une grande ferveur, et dès les premiers jours qui suivirent l'inauguration des exercices en leur honneur, on constata avec joie une amélioration sensible dans les mœurs; et la disparition de plusieurs scandales auxquels

nous nous étions efforcés d'apporter remède. En nous rendant de Mikolaz à Linquechiese nous visitâmes le sanctuaire de notre Dame de *Gyud*, élevé l'an 1150 par le Roi *Gisa II.*, où l'on accourt en foule de toutes les parties de la Hongrie, et de la Croatie. Nous recommandâmes à la Mère de Dieu la mission de Linquechiese qui rencontrait de grands obstacles. Outre qu'on avait répandu des calomnies contre la Compie et contre les missionnaires, les Hongrois qui voudraient étouffer tout élément contraire à leur nationalité, ne pouvaient souffrir que la mission fut donnée en Slave. Le Curé lui-même s'était d'abord retiré à cause de certaines difficultés, l'Évêque pour les mêmes motifs avait été sur le point de différer la mission jusqu'à une époque plus éloignée. Ce fut dans ces circonstances que nous arrivâmes le 15 du mois d'Août. Cependant la réflexion avait dissipé les craintes du Curé; il nous accueillit fort bien dans son presbytère. Là nous eûmes la consolation d'être rejoints par le P. *Basile*, venu de *Pozega* à notre aide. A l'exception des jours de fête, le concours des fidèles était nombreux. L'ennemi du genre humain se servait de l'esprit de nationalité pour empêcher le bien spirituel de ces âmes. Néanmoins le résultat dépassa de beaucoup ce que pouvaient faire attendre de semblables dispositions. La congrégation du Sacré *Cœur* de Jésus, que nous avons établie dans cette paroisse, servira de centre aux autres congrégations du diocèse.– De la Hongrie nous retournâmes à *Vérone* pour donner un peu de repos à l'esprit et au corps par la retraite. Oh! combien elle est nécessaire aux ouvriers évangéliques pour ranimer en eux cette vigueur spirituelle indispensable à quiconque veut travailler avec ardeur et avec fruit dans la vigne du Seigneur. Nous profitâmes de notre séjour à Vérone pour accompagner le P. *Franco* dans une de ses missions en *Tyrol*, afin de nous mieux instruire, par la pratique de la méthode qu'il suit dans ce pays. Le zélé recteur qui gouverne depuis neuf ans la paroisse de *Roncone* avait parfaitement disposé son peuple à recevoir la grâce extraordinaire de la mission. Nous élevâmes la voix avec force contre les vices dominant dans le pays, et la parole de Dieu triompha de bien des cœurs rebelles. Les paroisses voisines accouraient aux exercices, conduites par leurs pasteurs, de sorte que l'église était toujours remplie. J'ai remarqué peu de différence entre la méthode du P. Franco et celle suivie dans les missions Slaves. On peut dire seulement en général que dans celles-ci, l'appareil des cérémonies extérieures joue un plus grand rôle, et cette différence me paraît fondée sur la diversité du caractère des habitants des deux contrées. Le P. Franco à la fin de chacune de ses missions réunit tous les prêtres qui y ont pris part, pour leur faire une conférence courte et familière sur les moyens d'entretenir et de conserver le fruit des exercices. C'est là une excellente pratique que nous tâcherons d'introduire dans les missions Slaves lorsque le temps sera venu. Vous vous rappelez comment durant le dernier carême, nous avions jeté à Cherso les fondements de deux Congrégations; nous retournâmes au mois de Novembre pour conduire à terme notre entreprise. Nous disposâmes par un triduum les congréganistes des deux sexes à faire l'offrande d'eux-mêmes à la Ste Vierge. Le 8 Novbre était le jour fixé pour l'érection solennelle. Les jeunes gens et les jeunes filles partirent en procession de leurs chapelles respectives et se rendirent au chant des cantiques dans l'Eglise paroissiale, où ils étaient attendus par le Curé. Après l'invocation au St Esprit, le Curé interrogé s'il voulait recevoir l'offrande d'eux-mêmes que les congréganistes étaient disposés à faire à la Ste Vierge, ayant répondu qu'il l'accepterait volontiers, pourvu qu'ils s'engageassent à vivre désormais en véritables enfants de Marie, un des directeurs lut la formule d'offrande de consécration que chacun répéta tout bas. On donna ensuite lecture de l'acte d'érection canonique des deux congrégations, agrégées à la Prima Primaria de Rome. Le Curé célébra la Ste Messe, et les congréganistes au nombre de 400 environ reçurent tous la Ste Communion. La foule accourue à cette cérémonie fut très édifiée de la modestie et de la ferveur de cette jeunesse. L'impossibilité de trouver un directeur fut longtemps un obstacle insurmontable à l'établissement des congrégations de *Veglia*; mais enfin la protection de Marie nous fit triompher de cette difficulté et de plusieurs autres, et le jour de la présentation de la T. S. Vierge, à la messe de clôture du triduum de préparation, 62 jeunes gens et 107 jeunes filles prirent part à la communion générale des postulants. – Pendant notre séjour à Veglia, Monseigneur l'Évêque demanda à tous les Curés de l'Ile s'ils souhaitaient que des missions fussent données dans leurs paroisses. Son intention était d'en fixer les

… à une époque plus éloignée, après qu'il aurait adressé lui-même une instruction préalable à ses prêtres; mais la réponse affirmative des 8 Curés qui sont
dans l'île, lui fit juger que ce délai était inutile. En conséquence les missions de *Cattaro* furent remises à un autre temps, et nous mîmes aussitôt la main à l'œu-
-vre. *Poljiza* où se rendaient les paroisses de *S.t Roch* et de *Mente*, *Dubašniza* avec celles de *Mekoliza* et de *Castelmuschio* embrassent à p.eu près la moitié de l'I
C'est là que nous travaillâmes depuis le 22 Nov.bre jusqu'au 30 décembre, réservant pour janvier prochain la mission de *Dobrigno*. Chaque mission durait de 11 à
12 jours. La population de Poliza n'avait pas compris l'importance de fréquenter assidûment les exercices de la mission. Pour secouer l'indolence des habitants de cer-
-tains villages plus indifférents, nous eûmes recours à l'industrie employée par nos anciens Pères. Un soir, ayant parcouru les rues, la clochette à la main, nous réunîm
les villageois sur les places où nous avions planté la croix, et de là les entraînant à l'Eglise, nous les exhortâmes à ne point résister plus longtemps à la grâce. Cette
démarche extraordinaire fit sur eux une telle impression, qu'à partir de ce moment jusqu'à la fin de la mission, ils accoururent en foule aux sermons, et s'appro-
-chèrent en grand nombre du tribunal de la pénitence. La paroisse de Mente était la plus difficile à ébranler. Le P. Giuricco s'y rendit à la pointe du jour, ayant ra-
-semblé les habitants, et après les avoir touchés par un discours pathétique, il les conduisit, au sortir de la messe à Poljiza, pour qu'ils profitassent au moins du der-
-nier triduum. Ce moyen eut un plein succès. Tous s'approchèrent de la S.te Table, et bénirent de tout leur cœur la miséricorde divine. Le 6 Déc.bre plus de 1000
personnes appartenant à tous les villages qui avaient pris part à la mission, nous accompagnaient jusqu'à *Dubašnza* en récitant le chapelet et d'autres pri-
-ères. Le Curé suivi d'un peuple nombreux vint à notre rencontre à quelque distance de l'Eglise. La renommée des merveilleux résultats obtenus dans les missions précédentes
et dont plusieurs personnes de ce pays avaient été témoins, aida beaucoup au succès de cette nouvelle entreprise. Le concours fut sans cesse très considérable, et la foule des
pénitents fut telle qu'on ne put satisfaire tout le monde. L'empressement à se rendre aux exercices de la mission, fut encore plus grand à Castelmuschio. Un village entier accou-
-rut de trois lieues pour assister à la cérémonie d'ouverture. Le Curé à la vue d'une foule si nombreuse, entendant les enfants qui marchaient en tête chanter la protestation de
bien vivre pour toujours, fut attendri jusqu'aux larmes. Les personnes de la classe élevée, aussi bien que les marins et le peuple, avaient un égal besoin de la mission, et il
en retirèrent de grands fruits. Tous s'approchèrent de la S.te Table, et donnèrent des preuves non équivoques d'un véritable repentir, et d'une ferme résolution de changer de vie.
Ayant terminé la mission au bout de 10 jours, nous allâmes à *Veglia* pour prêcher le sermon de fin de l'année, nous concerter avec Mon.gr l'Evêque au sujet des prochaines mission
et surtout fixer avec lui l'époque de la retraite du Clergé. La température devenue très froide avec le 1.er jour de l'an 1864, les neiges accumulées sur les chemins et le vent du nord qui soufflai
avec violence, étaient de grands obstacles à l'ouverture de la 4.me mission annoncée pour le 3 du même mois. Toutefois, ayant placé dans Marie toute notre confiance, le 2 jan-
-vier nous prîmes le chemin de Dobrigno, bourgade située sur une petite hauteur à deux lieues de Veglia. Pendant le trajet nous souffrîmes beaucoup de la neige que le vent soulevai
en tourbillon. A peine arrivés nous nous rendîmes à l'église afin de déposer ce qui était nécessaire pour la mission. Le froid intense, et les chemins couverts de neiges empêchèrent le
habitants de Castelmuschio de venir en procession; mais ceux de la paroisse elle-même, accoururent en grand nombre. Celle-ci compte environ 3000 habitants. Ces causes nous obl
-gèrent de prolonger la durée des exercices jusqu'à 15 jours. Avec la 2.e semaine le temps devint un peu plus doux, et les habitants des villages voisins commencèrent à venir. Ils étaien
avides d'entendre la parole divine, qui produisit en eux des impressions très salutaires. Ainsi un jeune homme qui avait donné du scandale, demanda publiquement par-
-don de sa faute. Il y eut aussi des restitutions et des réconciliations qui portèrent la consolation et la paix dans plusieurs familles. Le 17 du même mois, quoique le froid fut très in-
-tense, le termomètre marquant 5 degrés au dessous de 0 dans les appartements, la clôture de la mission se fit au milieu d'un très grand concours de fidèles. Avant de donner la
bénédiction papale nous recueillîmes l'aumône pour le denier de S.t Pierre, et quoique ces habitants soient presque tous pauvres, et que la récolte du blé et celle du vin a été cette an
très peu abondante, nous reçûmes de ces 4 paroisses la somme de 6400.f que nous fîmes parvenir au S.t Père par le moyen de *l'Unità Cattolica* de Turin, en impl
-rant la bénédiction du Souverain Pontife sur ces bonnes populations. Ainsi s'est terminé le cours de nos fatigues apostoliques depuis le carême de l'anné
1863 jusqu'au 17 janvier dernier. —— Veuillez, mon Rév.d Père, agréer ces quelques détails, et faire prier beaucoup pour nous et pour nos missions

Je suis, en union de vos Saints Sacrifices, de Votre Révérence, le très-humble serviteur en J. C.

Ayala, missionnaire.

Dobrigno di Veglia, le 18 janvier, 1864.

Scolasticat de Laval.  Juin, 1864.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de . . . .

Nos RR. PP. et nos TT. CC. FF.

Pax Christi.

France. — Amiens; Lettre d'un Scolastique de St Acheul, 25 Décembre, 1863. —
Je crois vous avoir déjà dit que j'ai le bonheur, deux fois par semaine, d'aller à la prison avec deux autres Scolastiques. Monseigneur Boudinet, dont vous connaissez la bonté et le zèle, vient d'y faire un si grand bien pendant ce mois de Décembre, que je ne puis m'empêcher de vous en entretenir quelques instants. Il y a deux prisons à Amiens, appelées la 1ère Bicêtre, la 2de les Grands Chapeaux. Bicêtre renferme les prisonniers condamnés généralement pour un an; c'est là que nous allons régulièrement toutes les semaines; les prisonniers condamnés à des peines plus graves sont aux Grands Chapeaux; ils attendent là qu'on les fasse comparaître devant les Assises pour être ensuite envoyés au bagne ou à Cayenne. Vous comprenez que cette dernière population est un peu plus difficile à gouverner que celle de Bicêtre; il y a là souvent des détenus qui occupaient dans le monde des positions honorables et de brillantes fortunes. Mais toujours est-il que l'une et l'autre maison offraient l'image d'un enfer anticipé, tant y était grande l'immoralité, ainsi que le mépris de toute religion; aussi les malheureux jeunes gens qui tombaient dans ce gouffre en sortaient-ils plus pervertis qu'ils n'y étaient entrés; c'était de vraies maisons de corruption. Mais, grâce à Dieu et au zèle du pieux évêque d'Amiens, les choses ont bien changé, et les deux prisons sont actuellement méconnaissables; voici comment cela s'est passé. Dans les derniers jours de Novembre, un jeudi, comme nous nous entretenions à l'ordinaire, avec nos gens, on annonça tout-à-coup que Mgr venait d'arriver à Bicêtre et qu'il allait visiter les ateliers. Personne ne l'avait attendu; aussi n'avait-on fait aucun préparatif. Les détenus étaient occupés par groupes de 7 ou de 8 à différents travaux. Comme sa Grandeur désirait leur adresser quelques mots et qu'il ne lui était pas possible de les visiter tous séparément, Elle fit réunir tout le monde dans une même salle. Le bon évêque nous aperçut alors; il vint à nous, nous pressa affectueusement la main et nous adressa quelques paroles bienveillantes. Cependant Mgr voulait dominer son auditoire; et bien entendu, il n'y avait pas de chaire. Que fit-il? Il avisa au fond de la salle une table d'assez triste apparence, et toute couverte d'instruments de travail; après en avoir par lui-même constaté la solidité, il monta dessus avec l'agilité d'un jeune homme et de là, adressa à ces pauvres gens une touchante allocution. Il commença en leur disant qu'au jour de son sacre il a promis entre les mains de l'évêque consécrateur d'aimer d'une affection toute spéciale la portion de son troupeau la plus affligée. Pauvres amis, leur dit-il, vous êtes bien malheureux, n'est-ce pas? et c'est bien vous surtout qui avez droit à la compassion et à l'amour de votre évêque. Aussi je ne viens aujourd'hui que pour vous dire et vous

montrer que je vous aime». Ensuite, après leur avoir parlé de leur familles, il leur parla de la confession, en leur montrant que s'ils y avaient toujours été fidèles, ils ne seraient pas dans cette triste position; il leur rappela de même tous leurs devoirs de chrétiens, et voici comment il termina: « Et cette petite prière du soir que dans votre enfance vous faisiez avec tant de bonheur avec votre pieuse mère, vos frères, vos sœurs, au sein du foyer paternel, pauvres amis, comment la faites-vous maintenant? Au moins, je veux qu'il soit dit que vous l'avez faite une fois avec votre évêque; nous allons la faire tous ensemble de notre mieux.» A ces mots, sa Grandeur tombe à genoux sur la table et récite à haute voix le Pater, l'Ave, le Credo et les actes de Foi d'Espérance et de Charité, auxquels tout le monde répond avec un entrain admirable. Monseigneur avait parlé pendant trois grands quarts d'heure, et sa parole avait ému profondément les cœurs. J'ai vu moi-même bon nombre de grognards pleurer comme des enfants; et je vous assure que j'ai ressenti moi-même une vive impression. Avant de se retirer, Mgr nous donna à tous sa bénédiction. — A partir de ce jour, les choses commencèrent à changer de tournure, et quand nous revînmes le dimanche suivant, plusieurs prisonniers nous donnèrent leurs noms pour se confesser; tous nous reçurent avec une cordialité qui n'était pas ordinaire. Heureux de ce premier succès de la visite de Mgr, nous nous hatâmes d'en informer Mr l'aumônier, qui de son côté en instruisit sa Grandeur. Alors un éclair venu sans doute du Ciel brilla aux yeux du bon évêque. « Si nous donnions une retraite, dit-il à l'aumônier. Celui-ci ne put retenir sa joie à cette proposition. C'était le dimanche soir; il n'y avait plus que huit jours avant la fête de l'Immaculée Conception. « Battons le fer tandis qu'il est chaud, dit Mgr, demain la retraite commencera, et c'est moi qui veux en faire l'ouverture.» Et le lendemain, lundi soir, sa Grandeur monta, la mitre en tête et la crosse à la main, dans l'humble chaire de la chapelle de la prison, et dit clairement que cette fois ce n'était plus simplement pour visiter les prisonniers qu'il venait, mais aussi et surtout pour les convertir et les sauver. Cet appareil, inouï pour des prisonniers, les toucha vivement; Mr le Curé de St Jacques continua une œuvre si bien commencée et fit des fruits de salut bien consolants. Trois fois, dans cette semaine, nous allâmes à la poursuite de ces âmes pour les engager à se confesser. Tout réussit à merveille, et au jour de la clôture, Mgr vint dire la sainte Messe et donna la Ste Communion à 130 prisonniers environ sur 150. Je l'ai vu pleurer d'attendrissement. — Cette retraite avait porté de trop beaux fruits, pour que Mgr ne fût pas engagé à procurer le même bonheur à la prison des Grands Chapeaux. Lui-même, comme à Bicêtre, voulut en faire l'ouverture, et il vint, le 3ème dimanche de l'Avent au soir, prêcher le premier sermon; on lui avait dressé du côté de l'épître un beau trône, surmonté d'un baldaquin en velours rouge, et c'est de là que revêtu de ses ornements pontificaux, il adressa la parole à une foule étonnée, mais profondément recueillie. Cette parole remua tellement ces âmes que plus d'une fois, Mgr dut s'arrêter pour donner un libre cours à ses larmes, ému qu'il était en entendant les sanglots de ces pauvres prisonniers. Une circonstance rendit cette scène encore plus touchante: Au milieu de l'allocution, un des prisonniers tomba évanoui, et comme on le portait hors de la chapelle: « Mr l'aumonier, s'écria Monseigneur, donnez l'absolution à ce pauvre homme; peut-être qu'il va mourir.» Une crainte salutaire s'empara de tous les cœurs; Mgr en profita pour parler de la mort, et de la nécessité de bien mourir. Le coup était porté, et le triomphe de la grâce fut complet. Mr de Guillebon, vicaire de la cathédrale n'eut qu'à entretenir un feu si bien allumé, et l'exemple donné par les plus influents entraîna tous ceux qui purent s'approcher des sacrements sans exception; je dis ceux qui purent, car une loi de prudence portée par l'aumônier, interdit pour un temps la confession à ceux qui n'ont pas encore été jugés; il y a peu de temps, un prévenu donnait en plein tribunal la confession et la communion qu'il venait de faire comme preuve de son innocence, et le parquet a fait ses plaintes aux autorités ecclésiastiques. A part ceux-là, qui étaient au nombre de quinze environ, tous se sont confessés et ont Communié. Dix-sept prisonniers n'avaient pas encore reçu la Confirmation et ils étaient dans la plus grossière ignorance en fait de religion; ce fut notre rôle de les instruire et c'est ce qui nous procura le bonheur d'assister à toutes ces fêtes. Le 4ème dimanche de l'Avent, à 7h du matin, Mgr se rendit

de nouveau à la chapelle de la prison des Grands Chapeaux. Les détenus y étaient réunis depuis une demi-heure, se préparant par la récitation de prières vocales à la grande action qu'ils allaient faire. Pendant que Mgr revêtit ses ornements pontificaux, un Chœur de musiciens, tous prisonniers, excepté un, chanta un Cantique de circonstance composé par l'un d'eux. C'était un air guerrier, plein d'harmonie, et les paroles s'y adaptaient fort bien; ils remerciaient Dieu et Mgr pour les grâces qui tombaient sur eux depuis plusieurs jours et du bonheur qu'ils goûtaient. — Après le cantique, la petite fille du gardien chef, vêtue de blanc et une couronne sur la tête, vint présenter à Mgr plusieurs gâteaux que les prisonniers avaient voulu offrir à sa Grandeur. Personne ne leur en avait parlé; et ils s'étaient cotisés pour cela, afin de montrer leur reconnaissance en quelque façon. Mgr en fit la bénédiction solennel et on les distribua à tous pendant la messe. Cependant de nouveaux chants se firent entendre: une chose me frappa; ce fut le sentiment, l'expression que ces pauvres prisonniers donnaient à leurs voix; ce sentiment avait quelque chose de mélancolique, et il ne produisit que plus d'effet. Avant la Communion, Mgr leur adressa quelques mots: « Hier, dit-il, à l'heure où je vous parle, j'étais entouré de jeunes gens qui venaient se consacrer pour toujours au service du bon Dieu; je consacrai des prêtres, c'est-à-dire, des hommes qui se dévouent pour la gloire de Dieu et dont l'un des principaux ministères est la consolation de l'affligé: Chers amis, c'est un beau jour pour un évêque que celui-là; eh bien, je vous le jure, ce matin au milieu de vous, mon cœur est aussi heureux. Si vous avez péché autrefois, maintenant vous êtes converti; vous faites la joie de Dieu et de ses Anges. Et vous savez que Notre Seigneur lui-même a dit que le Ciel se réjouissait davantage de la conversion d'un seul pécheur que de la persévérance de 99 justes; et moi, à l'imitation de mon bon maître, je me réjouis en vous voyant devenus ses amis. » Puis après avoir ranimé leur foi, leur humilité et leur amour, il leur distribua le pain des forts en versant des larmes de joie. — Après la messe, Mgr leur parla de nouveau pour les aider à remercier le bon Dieu et pour disposer à la confirmation ceux qui devaient la recevoir. « Quand vous serez sorti de ce triste séjour, dit-il, pensez souvent, chers amis, à cette belle fête, pour ranimer votre ferveur et vos bonnes résolutions; et puis, si cela peut vous être utiles, pensez aussi à votre évêque, si heureux maintenant de vous voir rentrés au bercail; car, voyez, je suis votre pasteur. Puis leur montrant sa crosse: « et voici ma houlette; celle des bergers n'est pas comme la mienne; elle est faite de manière à prendre et à lancer des pierres et de la boue, tandis que celle-ci est recourbée comme pour ramener et retenir les brebis au bercail. Chers amis, je voudrais savoir tous vos noms et écrire à vos bons Curés le changement qui s'est opéré en vous; comme ils pleureraient de joie avec leur évêque en apprenant cette bonne nouvelle!... Suivit la cérémonie de la Confirmation après laquelle Mgr s'étant retiré sur son prie-Dieu pour faire son action de grâces, un prisonnier vint s'agenouiller au pied de l'autel. C'était un homme d'une trentaine d'années, père de quatre enfants et condamné à 4 ans de prison pour faux. Il lut un acte de consécration à la Ste Vierge et comme une renovation des promesses du baptême. Dès les premières phrases, il se sentit tellement ému que sa voix tremblante et entrecoupée de pleurs put à peine prononcer les paroles. Un grand nombre des assistants pleuraient aussi; mais quand le prisonnier prononça ces mots: *Bénissez, mon Dieu, nos femmes et nos pauvres enfants* », un cri longtemps étouffé s'échappa de sa poitrine; à ce moment il y eut dans la chapelle une explosion générale de sanglots. Le pauvre homme voulut continuer, mais impossible, il ne fit que balbutier. Alors l'aumônier, d'une voix tremblante d'émotion, entonna le *Magnificat*, et c'est à peine si quelques-uns purent lui répondre. De ma vie, je n'oublierai cette scène.

Après le Magnificat, les musiciens exécutèrent leur Chœur final; la musique était déchirante; les paroles avaient aussi été composées par un prisonnier; voici le refrain dont je voudrais aussi pouvoir vous envoyer l'air:

Si nous restons seuls sur la terre,
Pauvres enfants, que ferons-nous
Dans ce séjour de la misère,
Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous.

Après la cérémonie, Mgr nous reçut dans un des salons du gardien-Chef, et nous parla avec sa bonté ordinaire. Pendant que nous causions, voici que le prisonnier qui avait fait la consécration se présente à la porte avec 5 ou 6 des plus notables; ils venaient remercier Mgr au nom de tous. Sa Grandeur les fit entrer avec bonté et entendit en pleurant le compliment qui lui était adressé. Puis, après leur avoir dit quelques mots d'encouragements, Elle voulut les embrasser tous. Ces pauvres gens qui ne s'attendaient pas à une telle marque d'affection, se mirent de nouveau à fondre en larmes. Enfin Mgr les congédia en leur donnant une dernière bénédiction. - Tels sont les fruits de grâces et de salut que le bon Dieu vient d'opérer dans ces âmes infortunées; il faut espérer qu'ils seront durables. Depuis plus d'un mois on n'a pas donné une seule punition dans les deux prisons, chose autrefois inouie. Maintenant la paix, l'ordre, je dirais même le bonheur règnent dans ces deux maisons, auparavant si tristes et si pleines de misères.

Angleterre. — *Nous extrayons des notices et lettres imprimées au noviciat de la province d'Angleterre quelques détails sur l'établissement de la Compagnie en Ecosse et sur les premiers travaux de nos Pères à Glascow et à Edimbourg.* — C'est en 1857 que furent entamées les négociations qui devaient amener la rentrée de la Cie en Ecosse. Les premières ouvertures furent faites par un prêtre de *Glascow*, un converti, qui s'offrait à acheter un vaste terrain pour la Cie, et à y faire construire une église et un collège. - Mais ce projet présentait de grandes difficultés. Mgr Murdah vicaire apostolique du district de l'ouest, désirait sincerement l'arrivée de nos Pères dans cette grande cité; mais il y voyait un grand obstacle: la plupart des églises paroissiales et les écoles nouvellement érigées, étaient chargées de dettes, et il craignait que la présence d'un nouvel ordre religieux n'absorbât une partie des aumônes. Sa Grandeur se voyait donc forcée d'imposer comme condition à la Cie l'acceptation d'une des églises paroissiales, avec toutes ses dettes. — Pendant que ces négociations se poursuivaient, Mgr Gillis évêque d'Edimbourg vint trouver le P. Provincial à *Beaumont-lodge*, pour le supplier de lui envoyer du secours. - Ce bon prélat insista vivement, priant le P. *Johnson* de ne pas le laisser partir sans cette espérance. Le P. Provincial, répondit que si sa Grandeur voulait passer la nuit au collège, il pourrait lui faire connaître sa détermination le lendemain. Il tint donc consulte pendant la nuit, et le lendemain Mgr Gillis partit tout heureux d'emporter avec lui la promesse d'un prompt secours. En effet au mois de juillet, le P. Provincial se rendit à Edimbourg, y acheta un vaste terrain dans un quartier peuplé par plus de 2000 catholiques, et y fit construire une chapelle assez vaste qui nous coûta 5000 livres sterlings. Elle fut ouverte solennellement le 8 juillet 1860, Mgr Gillis prêcha, et le R. P. Provincial chanta la grand-messe. En quittant Edimbourg le R. P. Provincial se rendit à Glascow, où l'attendait Mgr Murdoch et son coadjuteur. Il visita avec ces deux prélats l'église St Joseph que l'on nous destinait, et après avoir entendu l'exposé des dettes et autres conditions, il signa le contrat. Bientôt on chercha l'emplacement d'un collège: on nous offrait une grande maison avec un jardin, dans une des principales rues; Mgr le coadjuteur voulut bien s'en occuper activement, et au mois de Mars l'achat fut conclu. Il était grand temps de venir au secours de la religion dans cette grande cité. Les Catholiques au nombre de 130,000, ne possédaient pas une seule école, dont l'enseignement s'élevât au dessus de celui donné par les écoles pauvres. - Les commencements furent assez laborieux. Nos catholiques de la paroisse qui nous était confiée regrettaient vivement leur Curé envoyé par suite de ce changement à 7 milles de Glascow. Ils firent même une pétition à l'Evêque pour demander qu'on le leur laissât. Mais ces premières impressions disparurent dès notre arrivée. Nous inaugurâmes notre apostolat dans cette ville par une mission qui fut couronnée des fruits les plus consolants et des résultats les plus importants. Le collège lui aussi nous offrit d'abord quelques déceptions. Des parents qui nous appelaient de tous leurs vœux avant notre arrivée, ne voulaient donner à leurs enfants qu'un commencement d'éducation, et ne désiraient notre collège, que parcequ'il les délivrait de l'humiliation d'envoyer leurs enfants aux écoles des pauvres. Cependant nous tînmes ferme, peu à peu on apprécia les bienfaits de l'éducation que nous offrions; les élèves nous vinrent en grand nombre, et on nous laissa maîtres de leur donner la direction que nous jugions

convenable. — Le R.P. Supérieur donna sur l'éducation deux lectures publiques qui furent imprimées et produisirent une grande sensation. — Nos distributions des prix furent célébrées avec une grande solennité, une dame donna le prix d'honneur c'était une belle médaille d'argent. — Mgr Gray vicaire apostolique du district de l'Est, voulut donner le prix d'instruction religieuse. Des bienfaiteurs généreux nous donnèrent plusieurs prix de 100frs chacun, qu'on devait conquérir par un examen public. — Nulle part peut être en Angleterre et en Ecosse la Cie n'a devant elle un plus vaste champ pour déployer son zèle. Il s'agit de former à la vertu un peuple de 130 000 catholiques; de les prémunir contre les séductions d'une grande cité, et contre la propagande protestante. — Mais notre tâche la plus glorieuse comme aussi la plus laborieuse c'est d'arracher une nombreuse jeunesse, à l'ignorance et aux entraînements d'une grande ville. — Pour les ouvriers, nous avons ouvert des écoles du soir, qui ont déjà produit les plus beaux résultats. Ainsi de nombreux jeunes gens viendront plusieurs fois par semaine chercher chez nous des armes contre l'erreur, ils y trouveront en même temps un délassement, et une garantie contre leurs propres passions. Toutefois ce que nous avons le plus à cœur, c'est de tirer les catholiques de cette infériorité marquée, où nous les avons trouvés vis-à-vis des protestants. En effet beaucoup de familles catholiques s'enrichissent tous les jours; les enfants que nous élevons seront un jour plus riches que leurs parents, et il s'agit de les mettre à même de tenir un rang dans la société; et nous y parviendrons avec la grâce de Dieu et l'Eglise sortira de cette situation humiliante où elle se trouve ici, ne comptant guère ses enfants que dans les classes les plus pauvres et les moins instruites.

Lettre d'un Scolastique de Stonyhurst. 6 Mai, 1864. — Vous recevrez peut-être avec bienveillance sur les progrès de la religion catholique en Angleterre les détails suivants que j'ai recueillis du discours du Cardinal *Wiseman* au congrès de Malines et que plusieurs de nos Pères de France ne connaissent peut-être pas encore, quoiqu'il ait été imprimé en français. — La religion catholique est en Angleterre dans un état de progrès, qui a été marqué jusqu'ici par trois époques bien caractérisées. La première date d'un événement important qui eut lieu le 23 Avril 1829, savoir l'émancipation civile des catholiques; ce fut notre sortie des catacombes. On peut fixer le commencement de la seconde au 30 juillet 1840, alors que sa Sainteté *Grégoire XVI* doubla le nombre des vicaires apostoliques qui de quatre furent portés à huit; cet événement donna un nouvel élan au prosélytisme. Enfin la 3e époque est celle de l'établissement de la hiérarchie épiscopale par n.s.P. Pie IX en 1850. Il nomma un archevêque et douze évêques; et l'on conçoit quelle vive impression cet événement communiqua au mouvement catholique dont au reste il était déjà le résultat et la preuve. Les chiffres suivants donneront une idée de nos progrès durant ces trois époques. En 1830, l'Angleterre et le pays de Galles réunis ne comptaient que 434 prêtres et 410 églises; en 1850, ils avaient 788 prêtres et 574 églises; maintenant nous possédons 1242 prêtres et 872 églises. De 16 couvents nous sommes montés à 162. En 1830 nous n'avions pas une seule maison religieuse; en 1850 nous possédions 11; à présent leur nombre s'élève à 63. En 1780 le nombre des catholiques ne s'élevait qu'à 69,376; aujourd'hui ils sont plus de 4 millions; quelques-uns les portent même à 5 millions. L'Ecosse à elle seule renferme 195 églises ou chapelles, 165 prêtres; 5 maisons religieuses et 2 collèges catholiques. La cathédrale d'*York* est la plus belle de nos anciennes églises occupée maintenant par les protestants. Tout auprès se trouvait une modeste chapelle catholique; l'évêque l'ayant vendue acheta non loin de la cathédrale, un terrain sur lequel il osa élever une magnifique église, à l'ombre même de l'édifice de nos ancêtres. Un juge protestant en apercevant la nouvelle construction ne put s'empêcher de s'écrier: « Il faut donc que la vieille église romaine ait poussé de profondes racines sous terre pour faire surgir ce gracieux rejeton à si peu de distance du tronc ». Mais ce tableau a aussi ses ombres. Quelle misère par exemple dans certains quartiers de Londres, peuplés par une multitude déguenillée! Que d'enfants n'y rencontre-t-on pas, sans parents et sans noms, et cela par centaines. Nous avons fait des efforts en leur faveur, et les Pères de l'Oratoire ont dépensé 300000 fcs pour leur construire des

écoles. Mais depuis quelques années, ces élèves ont augmenté de 1000 par an; et cependant il reste encore plus de 17000 enfants sans instruction. Toutefois à Londres même il y a progrès. En 1826, on y comptait 48 prêtres; en 1851, il y en eut 113; en 1863, on en compta 194; aujourd'hui il s'en trouve plus de 200. A ces trois époques le nombre des églises a été successivement de 24, 46 et 102; celui des couvents de 1, 9, 25. Il y a de plus 34 institutions de charité; entre autres un hôpital construit par un converti ; des maisons de petites sœurs, un asile du bon pasteur; six ou sept orphelinats, etc... De plus, Londres possède une église pour les Allemands et une autre très belle pour les Italiens, qui a été ouverte le 16 Avril 1863; les Français ont aussi la leur; mais elle est mal située, et trop éloignée du quartier qu'ils fréquentent; et on a acheté un terrain pour leur en construire une autre. — Le nombre des conversions va toujours en augmentant, quoiqu'on en parle moins. La classe bourgeoise qui jusqu'ici était demeurée presque entièrement étrangère au mouvement, commence à être ébranlée. Plusieurs étudiants en droit ou en médecine, nouveaux convertis ont reçu dernièrement la Confirmation des mains de son Éminence. Quarante deux églises ont été construites ou sont en voie de l'être par les soins des convertis. Mais c'est surtout depuis 1850 que le progrès est devenu plus sensible. Manchester et Liverpool voient presque chaque jour s'élever de nouveaux édifices religieux. Northampton et Plymouth où naguères on n'apercevait aucun indice de catholicisme, ont maintenant de belles cathédrales et des communautés religieuses. Dans le nord du pays de Galles resté jusqu'à ces dernières années complètement étranger au catholicisme, s'élèvent maintenant un vaste établissement de la Compagnie de Jésus (notre Scholasticat!), un couvent de Capucins, deux maisons de religieuses et sept nouvelles paroisses. — Le rétablissement de la hiérarchie a été suivi de l'établissement de Chapitres diocésains avec privilège de proposer à Rome trois noms pour la succession au siège vacant; et de la tenue de trois conciles provinciaux dont le dernier a décrété la fondation d'un séminaire dans chaque diocèse. Dès avant 1850 il s'était formé un comité des écoles pauvres, composé de représentants de tous les diocèses. Ce comité maintenant reconnu par le gouvernement a la surintendance de toutes les écoles pauvres catholiques. Depuis 15 ans il a obtenu de l'état 5,984,425 francs pour cette œuvre, outre une autre somme de 538,575 fr. pour les écoles normales catholiques. — Ces écoles sont soumises à la visite d'inspecteurs catholiques approuvés par les Évêques et recevant de l'état un traitement fixe et les frais de voyage. — Les Irlandais catholiques qui forment plus du quart de l'armée, n'avaient pas d'aumôniers. A l'époque de la guerre de Crimée, on obtint l'envoi de quelques prêtres à l'armée. Mais n'ayant pas de titre officiellement reconnu, ils se trouvaient soumis aux aumoniers protestants. En 1858 le général Peel les fit mettre sur le pied d'égalité avec ceux-ci. On compte 18 aumoniers en titre, et de plus 63 aumoniers-assistants, attachés aux casernes. Leur budget s'élève à 148,025 francs. On osa demander une semblable institution pour la marine. La proposition fut d'abord accueillie avec mépris et indignation. Toutefois peu de temps après, le gouvernement allouait une certaine somme pour réparer cette injustice. Dans chacun de nos grands ports se trouve un vaisseau affecté au culte catholique avec un aumônier qui reçoit annuellement 3125 frs de traitement. — Les prisons ont été aussi l'objet de sérieuses améliorations. Après une vive opposition et des débats très animés, en 1862, lord Palmerston proposa de voter une somme de 13170 fr. pour l'entretien d'aumôniers catholiques dans 7 prisons dépendant de l'état, où les catholiques sont dans les mêmes conditions que les protestants. Enfin nous avons aussi obtenu des aumôniers pour nos dépots de mendicité (Workhouses). — Je termine cette courte analyse d'un long compte-rendu de 60 pages. Je n'ai voulu en extraire que la moelle, et les chiffres sont la moelle d'un compte-rendu. Veuillez donc agréer cette page de chiffres qui pourra servir à vous faire apprécier les progrès de notre sainte religion dans ce pays. Si d'une situation si humble, nous avons pu en 20 ans conquérir la position que nous occupons, partant maintenant du point où nous sommes où n'atteindrons-nous pas dans vingt ans d'ici? Appliquez votre formule de progression géométrique ou d'intérêt composé.

Belgique. — Liège, Mars, 1864. Il y a quelques jours, la société de S.t Charles Borromée composée en grande partie de nos anciens élèves, a eu une réunion nombreuse chez M.gr de Moreau. M.r Collinet, autrefois notre élève au collège S. Servais, y a fait un rapport sur le succès et sur les progrès de cette œuvre, dûs principalement à quatre causes, savoir: 1° *la bibliothèque populaire gratuite*. Il y a bientôt un an, quelques membres de cette société, avocats, ou encore élèves de l'université, conçurent la généreuse pensée de fournir gratuitement des bons livres à la classe des ouvriers, et de préserver ainsi ce pauvre peuple de l'abrutissement et de la corruption. Cette pensée était belle sans doute, mais la réalisation en paraissait impossible, car les ressources pécuniaires, nécessaires pour une œuvre aussi coûteuse, manquaient presque totalement. La veille du jour où la bibliothèque devait s'ouvrir, on n'avait encore ni livres, ni argent suffisant pour en acheter. Alors nos généreux jeunes gens mirent leur confiance en Dieu, et allèrent de porte en porte demander l'aumône. Ils obtinrent ce jour là 3,000 f.cs et une quantité considérable de livres qu'ils portèrent eux-mêmes dans le local destiné pour les recevoir. Le lendemain on ouvrit la bibliothèque, et on distribua des livres à 600 personnes. Depuis le mois d'avril 1863 jusqu'à présent, 25,000 personnes se sont adressées à la bibliothèque gratuite. Il arriva plus d'une fois dans les commencements qu'on demandât de mauvais livres: ainsi un jeune ouvrier vint demander les sept péchés capitaux d'Eugène Sue; on lui donna les Légendes sur les sept péchés capitaux de Collin de Plancy; je ne sais si cet homme s'est aperçu de la pieuse fraude; maintenant on ne demande guère que des livres religieux et instructifs. 2° *les bibliothèques roulantes*. C'est une œuvre presque semblable à la première et qui produit des résultats non moins heureux. Comme il est impossible pour le moment de fonder des bibliothèques gratuites dans tous les villages; et comme d'un autre côté, on ne voudrait pas priver le peuple de la campagne d'un si grand bien, on a imaginé un moyen qui peut en quelque sorte les remplacer. On envoie de gros paquets de livres à des personnes de confiance, habitant la campagne. Ces personnes les distribuent aux familles, puis les renvoient dans d'autres villages ou à la bibliothèque centrale; c'est ce qu'on appelle bibliothèques roulantes. 3° et 4°: *l'almanach Liégeois et le journal Hebdomadaire*. Le premier, s'est répandu à 23,000 exemplaires; et le second compte de 2,000 à 3,000 abonnés. Voilà une faible esquisse de ce que fait à Liège l'œuvre admirable de S. Charles Borromée. — Quelques mots maintenant sur la *Concordia*, composée aussi en grande partie de nos anciens élèves de S. Servais. C'est un cercle catholique organisé il y a deux ans pour fournir aux jeunes gens un lieu de réunion où ils puissent se recréer et se délasser sans danger pour leur vertu. Voici quelques uns de leurs statuts que je copie textuellement! Il est fondé à Liège, sous le nom de cercle Concordia une société, destinée principalement à fournir aux jeunes gens un centre de réunions agréables et utiles. A cet effet, on y donne des séances littéraires et musicales, et l'on s'y exerce à l'art de la parole. Des conférences d'histoire, de philosophie, de sciences, de droit et de médecine y sont établies. On y organise des soirées, particulièrement le dimanche en hiver, et l'on s'efforce enfin de rendre aux membres du cercle qui sont éloignés du foyer domestique, quelque chose de la vie de famille. Des journaux, revues et autres publications périodiques; des brochures et une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages de littérature et de science sont mis à la disposition des sociétaires. La Commission admet les personnes qui ne font pas partie du cercle à y donner des conférences sur des sujets approuvés par elle. Elle saisit les occasions d'engager les étrangers de distinction à s'y faire entendre, etc etc. Cette association est fortement organisée; elle marche fort bien et compte environ 150 membres. M.gr l'honore de sa protection et a parfois assisté à ses réunions. Le P. Mingeard et M.M. Lepas s'y sont fait entendre. Le nombre des élèves qui fréquentent aujourd'hui les 11 collèges de la C.ie en Belgique s'élève à 3,057 ainsi répartis: *Alost, 170; Anvers, 238; l'institut d'Anvers, 189; Bruxelles, 453; Gand, 317; Liège, 438; Mons, 181; Namur, 408; Tournai, 206; Turnhout, 197; Verviers, 260.* — La vie du P. Canisius, écrite par le P. Riess, est achevée et doit paraître sous peu. Ce Père est un ancien rédacteur d'un journal catholique du Wurtemberg, et a été

condamné plus de 20 fois avant son entrée dans la Cie pour ses articles trop catholiques. Il a travaillé pendant plusieurs années à cette vie, et a passé près d'un an à *Munich* avec un scolastique, fils d'un ministre Bavarois, le comte de *Pelkhoven*. Il avait obtenu du roi la permission de faire des recherches dans toutes les bibliothèques du royaume, et a ainsi trouvé, sur le glorieux apôtre de l'Allemagne bien des détails inédits jusqu'à ce jour.

Mission de Calcutta. — *Lettre du Père Shea*. (extraite des lettres de nos Pères d'Angleterre).—

Calcutta, 9 Décembre 1863. — Voici quatre ans que je suis à Calcutta; je suis un peu embarrassé pour savoir par où commencer le tableau que vous m'avez demandé de notre mission; d'autant plus que je ne sais si les événements qui ont précédé notre arrivée vous sont connus. Quoiqu'il en soit, je me contenterai de dire que le 28 Novembre 1859, six mois après notre arrivée, nous avons ouvert notre collége, avec l'approbation de Mgr *Strins*, qui nous avait rencontrés à *Ceylan*, et qui nous a accompagnés ici. Ce collége primitivement, ouvert par le docteur *Carew*, sous le nom de collége St Jean, avait été fermé pendant deux ans. Il se rouvrit alors sous le patronage de St François-Xavier. Environ 100 élèves se rallièrent à nous; depuis ce temps nous sommes restés à ce chiffre. — Nous avons eu bien des difficultés à surmonter. D'abord la concurrence de deux grands colléges: l'un de 250, l'autre de 400 élèves. Le 1er le collége *la Martinière* est richement doté, et a une fondation de 70 bourses: le 2d espèce de compagnie en actions, sous la direction du clergé local est décoré du nom d'*Académie des Parents*. En matière de moralité sa réputation est assez peu établie pour que plus d'un protestant en ait éloigné ses enfants, pour les confier à nos soins. Vous savez que le collége de l'ancienne mission de la Compagnie dans ce pays a été transformé en une espèce de petit séminaire pour l'évêque protestant. L'entreprise n'a pas réussi; l'emplacement a été vendu il y a 3 mois et le petit séminaire a été transféré à *Darjeeling*, dans l'*Himalaya*. On refuse l'absolution aux pensionnaires ainsi qu'à leurs parents; mais malgré cette mesure rigoureuse il y a encore plusieurs Catholiques parmi eux. — Nous avons eu beaucoup à lutter pour notre nouvelle fondation contre l'apathie des catholiques et quelquefois même contre leur hostilité. Nous avons manqué de professeurs anglais, les ressources pécuniaires nous ont fait défaut, nous avons eu des malades, et de plus nous éprouvons les embarras que donne une maison très-incommode. — Le collége était autrefois un théâtre, appelé *Théâtre Sans Souci*; il se trouvait en vente quand nos Pères ont quitté Calcutta, ou du moins peu de temps après leur départ. Le docteur *Carew* l'acheta alors et se trouva ainsi possesseur d'un batiment de pompeuse apparence, mais incommode, muni de toutes les dépendances d'un théâtre et entouré d'environ 50 ares de terrain. Le batiment est oblong, une grande partie en est prise par un beau porche et le vestibule d'entrée. La grande salle a la forme d'un fer à cheval exigée pour la disposition des loges; nous ne pouvons rien y changer, vous imaginez sans peine toute la place que nous sommes ainsi obligés de perdre. A la fin de l'année dernière nous avions 92 enfants dont 24 étaient pensionnaires; on comptait parmi eux 70 catholiques, 19 protestants, 8 arméniens, et un Indou de haute caste. Nos examens ont eu lieu le 4 Décembre. Il y eut à l'ordinaire, très peu de monde, mais le 5, jour de la séance et de la distribution des prix, 500 personnes environ s'étaient portées chez nous. La pièce de comédie que l'on a représentée était traduite du français, elle avait été composée pour un de nos Colléges du continent. Elle a eu un plein succès. — Bien que je ne sois pas optimiste de tempérament, j'ai grand espoir de voir notre collége réussir avec le temps. Nous avons été obligés de recourir à des maîtres payés, et cet expédient coûte fort cher; il a de plus l'inconvénient de nuire à l'uniformité de l'institution, et de nous exposer à être mis dans l'embarras par le départ inattendu de ces maîtres. C'est là la grande difficulté des écoles de Calcutta; comme nous ne pouvons offrir des traitement bien elevés, nous ne pouvons non plus offrir de dedommagement capables d'empêcher un homme d'accepter ailleurs des conditions plus avantageuses. Nos Pères se forment peu à peu à l'enseignement, et aussitôt que nous pourrons faire nous mêmes toutes nos

classes, nous aurons le grand avantage que donne une administration permanente, et nous lutterons à armes égales contre nos riches adversaires. – Nous nous faisons de la réputation à cause de la discipline que nous exigeons de nos élèves. Ce point est fort négligé dans les établissements protestants; les soins que nous prenons de ce côté nous attireraient des élèves, n'était la trop grande faiblesse des parents. Mais qu'un enfant soit mécontent il dit à son père qu'il n'aime pas l'école, ajoute quelques arguments, et la conclusion est que le père qui n'est pas assez ferme pour faire ce qu'il convient dans ces circonstances, envoie son enfant dans un autre collège avec l'espérance de lui faire passer des jours meilleurs. – Venons en maintenant à la mission. Elle est depuis ces cinq dernières années dans un état précaire, parcequ'aucun évêque n'y a paru. Toutes les mesures ne sont prises qu'en attendant l'arrivée de l'évêque comme l'on dit. A quoi tiennent ces délais? nous ne le savons pas d'une manière certaine, bien que nous puissions soupçonner divers motifs. La question de la juridiction de Goa, la question de savoir si l'on enverra un évêque jésuite ou un évêque séculier, voilà des raisons que l'on donne; mais, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, l'on ne connaît pas quelles sont les véritables. On se plaint généralement aujourd'hui de ce que dans ce pays où tout se fait avec grand étalage et beaucoup de solennité nous n'ayons personne qui représente dignement la religion catholique, et l'on cite le docteur *Carew* pour montrer le bien que peut faire un homme qui sait se poser. Je ne suis pas dans le pays depuis assez longtemps pour avoir une opinion en semblable matière. Je me borne à former des vœux pour que l'évêque soit un homme de Dieu, et en même temps un homme d'action. Je souhaite qu'il ne perde pas de vue que dans le *Bengale Occidental* il n'y a pas seulement des millions de payens, mais encore un nombre jusqu'ici inconnu de chrétiens de naissance, qui n'ont d'autre titre pour aller au ciel que d'avoir été baptisés et de conserver dans leur chaumière l'image de Saint Antoine. – A ne considérer que le nombre, je peux dire que la mission est bien pourvue de prêtres. Il n'y a pas, en effet, moins de 20,000 chrétiens de toutes couleurs et de toutes dénominations à Calcutta; on peut admettre que les catholiques forment la moitié de cette population. Nous avons 10 Pères jésuites; 7 prêtres séculiers, parmi lesquels 3 européens deux élèves de la propagande et deux prêtres de Goa non schismatiques; ainsi, nous avons autant de prêtres que *Preston*, avec ses 25 000 catholiques. Mais le collège absorbe la moitié des Pères. La ville est immense, les catholiques y sont disséminés et le climat fait que tout déplacement est difficile et onéreux. De plus, tous les prêtres que je viens de vous nommer ne sont pas valides. L'un d'eux est sourd; et en général les prêtres des Indes Orientales, par le fait même de leur constitution physique ne peuvent pas travailler beaucoup. – Avec vos idées anglaises, vous ne sauriez manquer de rire, si vous entendiez parler de ce que l'on appelle ici une rude journée. Cependant, bon gré mal gré, il vous faudrait compter que, dans ce pays, la célébration de la Sainte Messe et l'action de grâces fatiguent un homme à un point tel qu'on ne peut s'en faire une idée dans les climats plus tempérés. Il n'y a pas beaucoup à dire des travaux apostoliques dans notre vicariat. Le Père *Everard* commence à bâtir. Il a ouvert une souscription pour une chapelle d'indigènes. Hier on a posé la première pierre d'un hôpital sur les terrains de l'orphelinat des filles. Je n'ai pas pu me rendre à la cérémonie, parce que j'ai dû assister à un enterrement à l'église portugaise. Je me suis trouvé à côté d'un prêtre de Goa et de ses chantres. Je regrette de dire que je n'ai pu me mettre d'accord avec eux, malgré les efforts que je faisais pour leur montrer que maintenant nous sommes frères. – Je parle assez bien l'Indoustan pour entendre les confessions. La langue qu'on parle ici défie l'art des grammairiens. C'est une sorte de langue franque. Voici par exemple comment se conjugue un verbe. –

Singulier – *Nous parlé* – *Vous parlé* – *Lui parlé*. Pluriel. *Nous tous parlé* – *Vous tous parlé* – *Lui ou elle tous parlé*. – L'on se dispense des genres et des nombres, et le pauvre homme, qui a appris avec soin sa grammaire,

trouve que ce qu'il a de mieux à faire c'est de la jeter au feu, si toutefois on a envie d'en faire dans ces climats brûlants, et de tâcher de prendre un peu du patois de Calcutta.

Nous compléterons les détails que l'on vient de lire par quelques extraits empruntés à la correspondance du P. Carbonel. — Notre collège compte 108 élèves, dont la gde majorité est catholique. Les autres, protestants, schismatiques arméniens et indiens sont au nombre de trente environ. La plupart des noms ont une physionomie anglaise. Vous entendrez pourtant aussi des noms portugais français et arméniens, portés respectivement par des peaux blanches, noires, bronzées et brunes. — Les costumes de nos élèves sont assez variés; les indiens sont vêtus en *babous*, tantôt en blanc, tantôt en jaune, tantôt en noir; ils sont très-décemment couverts de leurs étoffes, plus décemment même que beaucoup des plus jeunes élèves, appartenant à des familles européennes, car pour ces petits malheureux, ils viennent quelquefois en classe habillés presque comme pour les fonts baptismaux. Figurez-vous les ainsi dans une cour de collèges en Europe. Pour les plus grands, on peut dire que le blanc et surtout le calicot blanc fait tous les frais de leur garde-robe, malgré quelques couleurs sombres ou tendres qui apparaissent ça et là. Dans les cours, ils ne portent guère que la chemise et le pantalon; il faut un surveillance active pour les empêcher de mettre l'une pardessus l'autre, suivant une coutume assez générale. — L'anglais est la langue commune; les élèves français mêmes la parlent plus aisément que la langue de leurs parents, et la plupart ne savent de bengali et d'indoustan que ce qu'il faut pour se faire comprendre des domestiques indiens. Quant à la musique; je crois qu'il serait impossible de trouver sur tout le continent européen un peuple plus dépourvu de tout sens musical que nos élèves. Ce n'est pas le goût qui leur manque, c'est le bon goût. Quelques-uns ont un instrument assez semblable à l'accordéon, et qu'on appelle *Concertina*. Ils ont le courage de passer toutes leurs récréations, et cela pendant trois mois et plus, à jouer dessus toujours le même air. J'ai entendu ainsi le *God save the queen* des millions de fois; et chacune était assez désagréable pour vous en dégoûter à tout jamais; jugez si j'en rafolle. — L'ordre du jour pour les internes est celui-ci: Lever à 5h ½; 6h messe et prières du matin; 6h ½ étude; 8h déjeuner, récréation; 9h classe jusqu'à 11h ¾. Récréation. — 12h ½, classe jusqu'à 3h; récréation de 20 minutes. Etude. 4h ¼ Dîner; récréation. 6h, étude; 7h ¾, chapelet en commun; 8h, thé; 8h ½ prières du soir et coucher. Comme vous le voyez, les classes commencent à 9h du matin et vont tout d'une haleine, sauf une demi-heure d'interruption, jusqu'à 3h après midi. C'est entre ces deux limites que les externes doivent se trouver au collège, excepté le jeudi et le dimanche, où il n'y a pas de classe. Les plus pauvres d'entre eux viennent à pied; les autres sont montés sur un *pony*, avec un domestique indien chargé de porter les livres, et de ramener la bête. Beaucoup viennent en voiture. Il n'y a pas de séparation entre externes et internes; en récréation tous les élèves sont surveillés par un Frère. Cette surveillance se réduit à fort peu de chose; et j'espère qu'on ne songera jamais à la rendre plus active; elle deviendrait nécessaire. Nous enseignons l'alphabet, l'anglais, le français, le latin, le grec, l'indoustan, le bengali, l'histoire, la géographie, les mathématiques. Les classes durent depuis le milieu de janvier jusqu'au milieu de décembre, avec une interruption de quinze jours de vacances à Pâques et vers la fin du mois d'août. Le prix de la pension est de 300 roupies par an, c. à. d. 750 fcs, or vu la cherté des vivres, ces 300 roupies ne valent pas 300 fcs en Belgique. Mais il n'y a guère moyen d'augmenter la pension: les familles riches envoient leurs enfants en Europe; les autres trouvent l'instruction à meilleur marché dans les collèges protestants soutenus par des fondations et par le gouvernement. Les externes paient 8 roupies par mois; au-dessous de 12 ans, ils n'en doivent que 6; mais beaucoup d'entre eux sont dispensés de ce devoir. Et pourtant l'instruction que nous leur donnons ne laisse pas d'être très coûteuse pour nous. Je ne parle pas de notre entretien, mais des maîtres étrangers qu'il faut rétribuer. Parcourons la galerie des professeurs. Ces deux jeunes gens d'une vingtaine d'années, l'un irlandais et blanc; et l'autre né dans l'Inde de père en

fils et tirant sur le bronze, reçoivent chacun, outre le logement et la nourriture 50 roupies par mois (125 f.); ils enseignent 4 heures par jour et se partagent l'étude du soir. Un autre, qui se nourrit et se loge lui-même, reçoit par mois 35 roupies pour son cours élémentaire. Quant au cours sous-élémentaire, devinez qui nous avons: il y avait l'année dernière en Australie un vieux médecin, nommé le docteur O'Sullinam, irlandais fort jovial, ayant femme et enfant. Un jour, dit-on, il lui vint en pensée que Dieu l'appelait à la Cie. Que fait-il? Il se met aussitôt en route pour Calcutta, met sa femme et ses enfants en pension chez des religieuses et vient s'installer chez nous. Pour éprouver sa vocation, il s'essaie à la classe de huitième. Voilà six semaines que cela dure; mais je crois qu'il a du mal à s'y faire. Il va sans dire qu'il ne reçoit pour sa peine que le logement et la nourriture. Outre cela, nous avons à payer un maître de dessin; un maître de musique, pauvre noir qui ne sait presque rien; enfin deux autres maîtres qui enseignent l'un le bengali; l'autre l'indoustan; ils reçoivent chacun 20 roupies par mois. Les classes supérieures sont faites par les Pères, qui se partagent ainsi l'enseignement de l'anglais, du français, du latin, du grec, de la physique et des mathématiques.

J'ai visité Calcutta. Ici nous distinguons deux grandes classes d'indiens, les Mahométans et les Indous. Ils sont faciles à reconnaître dans les rues. Les mahométans portent de la barbe, et ordinairement ils ont sur la tête une calotte un peu plus grande que celle des prêtres en Belgique, et qui, n'ayant qu'une couture formant arête, est un peu moins sphérique. Les riches ont des calottes brodées d'or et d'argent, souvent très coûteuses, les pauvres font la leur avec deux morceaux de calicot d'un blanc très foncé. Pour les femmes, je ne sais trop à quel signe les reconnaître, sinon peut-être aux contours d'une partie de leurs vêtements. Du reste aucune femme indienne tant soit peu riche ne paraît dans les rues. Les indous, tous idolatres, ne portent pas de barbe au menton, mais seulement des moustaches et quelquefois des favoris. En cas de deuil pour la mort d'un parent ils rasent tout, et même les cheveux de la partie antérieure du crâne. Le reste des cheveux est le plus souvent relevé et réuni par un noeud en forme de chignon. Les hommes vont presque toujours nu-tête; quelquefois ils se font un turban avec une grande pièce de calicot assez gracieusement tournée. Les riches s'habillent en mousseline, les incrédules portent des souliers de cuir, les autres des sandales de bois; pour les pauvres, comme j'ai très-souvent assisté à leur toilette au sortir du bain, je vais vous la décrire. Hommes et femmes portent sur la peau autour des reins une ficelle, que les plus fortunés remplacent par une chaîne d'argent, et qu'ils ne quittent jamais. Ordinairement une ou plusieurs clefs y sont attachées. Entre cette ficelle et leur peau ils enfoncent le bord d'une pièce de calicot longue et large comme un drap de lit, et qui fait d'abord un tour et demi autour de leurs jambes; les hommes alors passent entre leurs jambes ce qui reste du drap de lit et en rattachent l'extrémité à la ficelle ou à la chaîne d'argent. Les femmes rejettent ce même reste d'étoffe sur l'une des deux épaules et sur la tête, de manière à se couvrir la poitrine. Nous ne pouvons aller sur la rivière, ou faire une promenade sans avoir des centaines de fois sous les yeux, de près ou de loin le spectacle de ces toilettes. Pour en compléter la description, ajoutons que les pauvres sont tous pieds nus, que beaucoup d'hommes ont des colliers, et que les femmes portent aux pieds deux grands anneaux de cuivre ou d'argent, et de plus une profusion de colliers, de bracelets, d'anneaux enfoncés dans les cartilages de l'oreille et jusque dans les narines. Ce costume forme l'essentiel et l'ordinaire de leurs vêtements.

A partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, les indiens ont une saison qu'ils appelent l'hiver; à 20 degrés centigrades ils ont froid, à 15 degrés ils grelottent, à 12 ou 13 degrés ils sont gelés. Il faut voir le matin, les maçons, les *mistri* (charpentiers), et autres ouvriers logés ordinairement à la campagne, arriver en ville tout fagottés dans un ou deux draps de lit complémentaires, la bouche et le nez complètement cachés, ayant si bien l'air d'avoir froid qu'au bout de quelques années les européens eux-mêmes, triste effet du mauvais exemple, finissent par se persuader qu'il fait

froid en hiver, et attrapent même par ci par là un rhume. Les domestiques aussi tâchent alors d'obtenir quelque défroque dont ils s'affublent sans aucun égard pour l'esthétique. Le *deurnan* (portier) qu'on peut toujours reconnaître à sa toque rouge, et au petit cordon blanc, porté en baudrier, caractéristique de la caste des brahmes, demandait l'anné dernière au P. Stochman une de ses vieilles soutanes. Un petit *béra* (domestique) se pavanait l'autre jour dans le vieux paletot de son maître. Le maître a trente-cinq ans, le bérà en a sept. Les *méteur* (balayeurs de chambres etc), se couvrent de tout, toiles d'emballages, paillassons réformés, etc, etc. Les *Bossartchi* (cuisiniers) sont les plus heureux en hiver, ils se chauffent au bois de leurs maîtres. — Bref, voila mes indiens plus ou moins habillés et chauffés. Nous allons les voir agir. Le mieux pour cela sera de faire un tour en palanquin depuis le collège jusqu'à la station du chemin de fer; si nous arrivons à temps pour le convoi nous ferons même une petite excursion jusqu'à Serampore ou Chandernagore. Voici le palanquin qui nous attend à la porte. C'est une boite en bois, longue horizontalement d'un mètre 80 centimètres à peu près, les deux autres dimensions sont chacune d'un mètre environ; deux timons un peu recourbés et attachés l'un en avant l'autre en arrière, semblent le prolongement de l'axe du parallélipipède (pardon pour ce mot, vous savez que j'enseigne la géométrie). Deux individus vêtus du costume simplement essentiel se placent sous le timon de devant de manière à le poser, l'un sur son épaule droite, l'autre sur son épaule gauche; ils se serrent l'un contre l'autre parceque *l'Union fait la force*. Deux autres indiens semblables en font autant pour le timon de derrière. Le palanquin est soulevé; j'en fais glisser les portières latéralement, je m'assieds sur le bord, et avec toute l'élégance que donne l'habitude de la gymnastique, je me lance dedans à reculons. Le fond est une sorte de matelas, on s'y couche tout de son long, les épaules se trouvent alors appuyés sur un coussin à l'arrière, les pieds sont à l'avant; l'on crie: *Djao* et les quatre *palki-béra* se mettent en route. Ordinairement pour marquer la mesure, le plus spirituel des quatre lance des petites phrases de 4 ou 6 syllabes, sur un mode très-monotone et tout-à-fait inconnu en Europe, les autres y répondent en le répétant sur le même ton. En ville ils marchent d'un train à faire au moins six milles à l'heure. Dans les voyages de longue haleine ils vont plus lentement, J'ai déjà deux fois fait une course de cinq lieues dans ce genre de boîte. La première fois était assez poétique; c'était à plus de 50 lieues de Calcutta. Nous étions trois européens. Un français fort léger (*de corps, mais non d'esprit*), un irlandais et moi. Le français portait avec lui une somme considérable, et le pays étant à son avis quelque peu dangereux, il s'était fait apporter à la station du départ des armes de toute espèce. J'avais avec moi dans mon palanquin, une carabine à deux coups, une caisse de munitions, et un grand couteau de chasse. Pour empêcher qu'on ne me volât tout cela je me couchai en partie sur la carabine, je fis un oreiller de la caisse, et je m'endormis en serrant d'une main le fourreau, de l'autre la poignée de mon couteau de chasse. L'irlandais parti à cheval avec des pistolets nous servait d'éclaireur; mais ses pistolets ne l'empêchèrent pas d'être frappé au visage et aux bras par le plus célèbre brigand de l'Inde, je veux dire le soleil. Il en eût la peau rouge pendant plusieurs jours. Pour nous qui étions à l'ombre dans nos palanquins, nous n'eûmes naturellement pas l'ombre d'une aventure; sinon que je rêvais peut-être de brigands et de forêt-noire, en traversant une vaste plaine déserte, toute blanche de lumière. Aussi lorsque quinze jours plus tard nous revînmes sur nos pas, nous ne prîmes d'autre arme à feu qu'une boîte d'allumettes et des cigares. Mais tout ceci est une parenthèse, continuons notre route. — *Daina Péro* (tourner à droite) ce n'est pas la route ordinaire; mais aussi au lieu de passer par la large rue européenne de *Parkssrut*, nous nous faufilerons dans les sinueux et obscurs passages d'un bazar indien. Un bazar, c'est un tas de ruelles exclusivement composé de misérables cabanes encombrées de toute espèces de marchandisses. On n'y rencontre guère que des hommes; la fille de boutique et la demoiselle de magasin sont également inconnues ici. Mais dans ces sâles ruelles on trouve toutes les formes de la misère.

Voilà là bas un mendiant de dix-huit à vingt ans, vêtu du nécessaire, et qui n'a pas même un rudiment, une ombre de bras. Il est long et maigre, mais a l'air de se porter bien. Un médecin français m'a dit que fort probablement ses parents lui ont coupé les bras dans son enfance pour lui procurer une industrie. Pendant que nous le regardons, voilà qu'à la portière opposée du palanquin se présente une main gigantesque. Les doigts en sont gros comme les bras d'un enfant de deux ans; ils sont longs en proportion. Cette main demande l'aumône. Nous nous redressons un peu pour voir ce géant nécessiteux, et nous voyons un maigre et chétif indien, dont le reste du corps ne peut guère peser beaucoup plus que ses deux mains. Car sa main gauche est semblable à sa droite. Ce cas d'hypertrophie est, je pense unique ici; mais un autre très commun et qu'on rencontre dans *toutes* les rues, c'est l'*Eléphantiasis*, hypertrophie des jambes. Ces malheureux ont depuis le genou jusqu'au bout du pied, une jambe, parfois deux jambes d'éléphant, cylindriques, énormes, et qui semblent attirer à elles la nourriture de tout le reste du corps. — Mais nous voici arrivés au *Meïdan*; c'est ainsi qu'on appelle cette immense esplanade, où se trouve le fort *William*, et que bordent le palais du gouverneur, l'hôtel de ville, la cathédrale protestante, la prison, la maison des aliénés, et les maisons de beaucoup d'autres: Traversons-le en palanquin, côtoyons la rivière et arrivons vite aux environs de la station. Là nous nous trouvons assiégés par les *couli* espèce de porte-faix de tout âge. Ils réclament l'honneur de porter notre sac de voyage à cinquante pas pour un *païs* (environ 4 centimes). Puisque nous y sommes, avant d'aller plus loin, disons un mot des *couli*. — Les uns sont au service des riches et des Européens, les autres se louent dans les rues. Les premiers sont toujours des hommes; parmi les seconds il y a beaucoup d'enfants. Il n'y en a guère de bien forts (*Du reste, règle générale, un européen a la force de plusieurs Bengalis*). Les uns et les autres portent tout sur leur tête dans une grande corbeille hémisphérique; c'est là qu'ils déposent les malles des voyageurs, ou les provisions achetées au bazar. L'un d'eux m'apporta un jour deux petits oiseaux qu'un irlandais avait tués pour moi et qu'il m'adressait de sa résidence à 3 lieues de Calcutta. Les deux petits oiseaux étaient dans la grande corbeille. J'écrivis en les recevant deux lignes de remerciement; le couli porta mon billet dans sa corbeille. Voici encore une anecdote dont je puis garantir la réalité. Mr Moyne, le français dont je parlais tout-à-l'heure, avait chargé un de ses couli d'un transport de je ne sais quels matériaux très lourds. Il vit ce pauvre diable courbé sous le fardeau, et comme le transport devait durer encore plusieurs jours, il alla chez son charpentier, et lui fit construire une brouette. Cela fait, il vient tout content de sa bonne œuvre et mène lui-même la brouette au couli, la lui charge, lui montre la manière de s'en servir, et s'en retourne ensuite convaincu qu'il lui avait fait faire un pas vers la civilisation. Le plaisir que lui donne cette réflexion l'engage alors à se retourner pour jouir de son œuvre. Il se retourne donc, et voit le couli qui marche, la brouette et les matériaux sur la tête. — Mais chemin faisant nous avons rencontré un grand nombre de mahométans, portant sur le dos une outre énorme et toute mouillée. Ce sont les *bisthis* porteurs d'eau. Chaque maison a les siens; car on dépense ici beaucoup d'eau et l'on n'a ni puits ni citernes. Les *bisthis* vont remplir leur outre à la rivière ou aux réservoirs publics qu'on trouve dans presque toutes les grandes rues, et viennent la verser dans le *compound* ou cruches de la dimension d'un grand tonneau. On la filtre pour la boire, pour les autres usages on se contente de la laisser reposer. Au collége nous avons trois ou quatre bisthis qui n'ont pas d'autre occupation. — Ces autres individus, un peu plus propres, qui portent sur la tête de grands paquets de linge, sont des dôbi (laveurs). Ils lavent le linge en le trempant dans l'eau, et le frappant ensuite de toutes leurs forces contre une pierre ou une planche. Heureusement, malgré la guerre d'Amérique, le calicot n'est pas trop cher ici; vous comprenez que dans une pareille lessive, il passe par une rude épreuve, et vieillit avant l'âge. Pourquoi donc ne pas leur apprendre à laver autrement? Rappelez-vous la brouette de Moyne. — Miséricorde! Pendant que nous jasons ainsi sur les couli, les bisthi, et les dôbi, nous manquons le convoi. Puisqu'il est parti, nous ferons comme les autres retardataires, nous

prendrons un *Ninghi*, barque indienne, longue, recourbée et sans quille. Nous y trouverons quatre ou cinq *Mendjié* (bateliers) mahométans dont l'un gouverne avec un long aviron, les autres rament avec des bambous gros comme le bras, et terminés par des planchettes. Au moment où nous y entrons l'équipage termine sa prière en commun, dans laquelle avec force prostrations, et gestes en plein air, ils remercient Dieu et le prophète de les avoir aidés à bien voler jusqu'ici, et les prient de les aider de même à l'avenir. — *Allah! Allah!* Mendjié, ramez fort, si nous arrivons en temps vous aurez deux *anas* (30 centimes). — Qu'est-ce qui flotte à trois pas d'ici? Un cadavre d'homme couché sur le dos... et là bas? un cadavre de femme;... et plus loin? une carcasse de cheval. Les corbeaux, les milans, les vautours y prennent un grand intérêt. — Mais nous abordons. Les passagers du bâteau à vapeur ne sont pas encore tous débarqués. Vous y voyez une quarantaine, une cinquantaine peut-être d'habits européens. Et des centaines d'indiens. Dans les voitures de seconde classe où nous entrons, nous verrons des indiens en mousseline, qu'on nomme *babou* par politesse. Ce sont des commis aux écritures dans les bureaux de Calcutta. Ils demeurent à plusieurs lieues d'ici, viennent chaque jour en ville et s'en retournent chez eux par le chemin de fer. La masse compacte des pauvres est parquée dans d'horribles voitures de 3e classe. On sonne, on siffle, on est parti. A 13 milles au nord de Calcutta, est la troisième station, la première importante; on s'arrête deux minutes. Descendons, nous sommes à Serampore; ancienne colonie Danoise, vendue il n'y a guère longtemps à l'Angleterre. Nous nous contenterons d'y visiter les dieux indous; et nous aurons fort à faire, si nous voulons les voir tous; il y a, je crois, plus de cinquante temples. En voici un qui n'est guère plus grand qu'une de ces chapelles qu'on voit souvent chez nous sur les grands'routes. Au fond sur un escabeau de 20 centimètres de haut se trouve un dieu tout noir, de forme presque humaine, tenant les deux mains comme s'il jouait de la flûte. Pas de flûte pourtant. Le dieu a la taille d'un conscrit français. A ses pieds se trouve une petite femme d'un pied, et un petit dieu d'un demi pied exactement copié sur le grand. Voici le prêtre qui nous a remarqués et qui vient nous parler. Il est est vêtu comme les plus pauvres indous. — Comment s'appelle ton dieu? — Réponse inintelligible. — Qu'est-ce que ces deux petits personnages? Sa femme et son fils. — Qu'est-ce qu'il fait ce dieu là? — Il mange. — Vraiment? — Oh! oui, *Saheb*, il mange beaucoup. Tenez, si vous voulez lui donner du riz et de la farine, il vous sera très reconnaissant, et cela vous sera d'un très-grand avantage spirituel. — Oh! oh! mais si nous lui donnons du riz, le mangera-t-il devant nous? — Oh! pour cela, non. Il ne mange pas en compagnie; je mets le riz devant lui, je ferme soigneusement la porte, et je m'en vais; quand je reviens quelques temps après ouvrir la porte, il a tout mangé. — Là-dessus nous nous mettons à rire; le prêtre sourit aussi, et nous partons. — On rencontre sous presque tous les grands arbres, quatre ou cinq de ces dieux, ou même un plus grand nombre. Au-dessus les indiens suspendent des noix de coco, remplies d'une eau qui s'échappe goutte à goutte par un petit trou pratiqué au fond. C'est ainsi qu'ils tiennent leurs dieux au frais. — On voit souvent une série régulière de petits temples, bâtis les uns auprès des autres sur un même soubassement. Ordinairement il y en a six d'un côté, six de l'autre. Au centre de chacun d'eux se trouve une pierre noire, représentant assez bien une petite enclume recouverte d'un chapeau. Cette pierre est un dieu. On en vend beaucoup à Calcutta à 10 ou 12 roupies pièce (25 à 30 francs). Mais voici un temple de *Bali* la sanglante déesse de la destruction, en l'honneur de laquelle la secte des *Togs* s'est vouée à l'assassinat pendant des siècles. On dit qu'il y a encore des Togs qui tuent pour tuer, surtout dans le Bengale. La déesse est debout, elle est presque noire, a quatre bras armés de poignards et de têtes de mort, autour du cou est un double collier qui pend jusqu'à terre, et qui est composé de centaines de petites figures représentant aussi des têtes de mort; mais le plus beau c'est sa langue qui pend jusqu'au milieu de sa poitrine. Tirer la langue est le signe de l'étonnement en Bengali; or Bali, un jour revenant de la guerre, avec son chapelet de crânes autour du cou, rencontra

un homme qu'elle tua naturellement tout d'abord. C'est ce cadavre qui est là couché sous ses pieds; elle demanda son nom, et fut bien surprise de reconnaître qu'elle avait tué son mari. Alors elle tira la langue; c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Vous croyez peut-être que cet accident funeste l'a corrigée. Détrompez-vous; n'ayant plus de mari à égorger, privée même récemment des sacrifices humains par le gouvernement Anglais, elle se fait immoler d'énormes quantités de chevraux noirs. J'en vois souvent des troupeaux de plusieurs centaines arriver en ville; les dévôts de Bali vont leur faire couper la tête à un temple célèbre que nous avons ici à Calcutta. Car, il est bon que vous le sachiez, Calcutta signifie *temple de Bali*. J'ai un jour été voir ces sacrifices. Le temple est peu de chose, mais tout autour, un grand nombre d'autres dieux, attirés sans doute par l'odeur du sang, sont venus établir leur demeure. Avançons. Cette grande baraque de paille que vous voyez là-bas, recouvre un char énorme, ayant un très grand nombre de roues très-pesantes. Ces roues ont écrasé bien des hommes. C'est le char de *Djaghernatt*; aux grandes fêtes duquel le gouvernement anglais envoyait encore, il y a quelques années, des soldats européens, non pour y maintenir l'ordre, mais pour s'adjoindre à la procession. O noble Albion; *Djaghernatt* demeure avec *Bolaraham* et *Soubâdhra*, son frère et sa sœur, dans un temple vis-à-vis du hangar de paille. Je vous ai envoyé leurs portraits peints à l'huile; vous les reconnaîtrez à leurs figures découpées en forme de blason. — Un grand nombre des dieux dont nous voyons les temples, ont le goût des promenades; de là viennent ces *kiosques* que vous voyez partout et qui leur servent de reposoirs. Le plus joli est à l'ombre d'un *Banian-tree* arbre aux cent tiges, qui à lui seul vaut tout un bois. — Mais malgré mon désir, il faut que j'abandonne les dieux indous ou que je les remette à un autre numéro. Car cette lettre commence à prendre des proportions qui m'épouvantent; et *Mahomet*, dont j'aurais voulu décrire le culte et les mosquées, et que je dois aussi remettre à plus tard, ne me pardonnerait pas d'avoir donné trop de place à ses rivaux. Nous n'irons donc pas voir la riche mosquée d'*Hoogli* à 30 milles de Calcutta, revenons chez nous, le soleil se couche; nous verrons dans les rues ce qu'on y voit tous les soirs: des chiens, des feux d'artifice et des mariages. — Le chien Bengali est une bête très-vilaine et très-lâche, à long museau, à poils roux. Il n'aboie guère, mais hurle toujours. Soyez bien sûrs que le soir dans les ruelles, il nous insultera sans relache, ne mettant rien de respectueux entre nous et lui que la distance. Il y a aussi dans la campagne et même dans la ville, un grand nombre de chiens *parias* qui rôdent surtout la nuit; espèce de bêtes féroces, peu dangereuses à cause de leur lâcheté. On dit aussi que les chiens de race européenne se gâtent ici peu à peu. — Ces fusées que vous voyez s'élever de tous les points de l'horizon, sont un divertissement quotidien qui plait beaucoup aux Bengalis. Rarement il y a une pièce d'artifice tant soit peu belle mais il y a du feu, de la fumée, des pétards, et cela suffit. Quelquefois ils lancent de petits ballons de papier, avec une boule de camphre enflammée qui brûle un bon quart d'heure. — Mais là-bas, est-ce un incendie? Une vive lueur éclaire le sommet des arbres et des maisons européennes. Non ce n'est pas un incendie. C'est un mariage. La procession tourne le coin de la rue; une vingtaine d'Indiens portent chacun sur la tête une planche sur laquelle brûlent une cinquantaine de chandelles. D'autres portent du bois résineux enflammé au bout d'une longue perche, au centre de la procession, des trompettes, des tambours de basque, des grosses caisses et des marmittes produisent un vacarme épouvantable, où chaque musicien n'a d'autre règle à suivre que de faire le plus de bruit possible; derrière l'orchestre viennent un ou deux palanquins découverts renfermant les mariés, autour desquels on allume de temps en temps des flammes de *Bengale*. Je vous défie de vous imaginer correctement l'effet de ce cortège et surtout de cette musique. Ils vont courir ainsi de rue en rue pendant plusieurs heures, puis on mangera du riz à satiété, on se gorgera de pâtisseries indiennes, et demain matin on n'aura plus le sou. Nous voyons cela de notre terrasse plusieurs fois par semaine, et même tous les jours en certaines saisons. — Je n'ai pas le temps de relire

cette longue lettre ; mais, si je ne me trompe, je n'y ai encore rien dit du caractère de ces pauvres Indiens. A cet égard, des réserves sont nécessaires. J'entends dire qu'il n'y a guère de ressemblance entre le Bengali, le Maduré, le territoire de Bombay, de Punjaub, etc, etc. Pour les Bengalis, chacun s'accorde à les regarder comme les plus dégradés; ils sont mous, paresseux et lâches par tempérament, menteurs et voleurs par éducation. Ils se disputent souvent entre eux, mais jamais ils ne se battent. Cette lâcheté donne du cœur à beaucoup d'Anglais, qui les battent à tort et à travers par désœuvrement. Mon idée est que, sauf les miracles de la grâce, il est tout-à-fait impossible de faire des chrétiens réels avec ces êtres là. Le seul moyen de fonder le christianisme dans cette race, serait d'acheter leurs enfants et de les élever en dehors de tout contact avec les autres. Il y a des chrétiens parmi eux; ils sont le plus souvent cuisiniers ou consomma chez les européens; mais ils ne connaissent pas le premier mot de leur religion, ne vont à l'église que le Vendredi-Saint et le jour des morts, et généralement on est d'accord qu'ils sont pires encore que les domestiques payens.

J'ai reçu la visite d'un français de *Pondichéry* que j'avais vu hier pour la première fois, et cela m'a inspiré de consacrer la *présente* à vous décrire *Chandernagore*. Ce français, *Mr. Guidamour*, n'est pas tout-à-fait un étranger pour moi. Il a étudié à Paris, et a été souvent en Belgique. Il est très-lié ici avec un de nos anciens élèves de l'institut d'Anvers, *Mr. Rodriguez*, le seul Belge qu'il m'ait été possible de rencontrer jusqu'à présent. Tous deux sont d'assez bons chrétiens, et ne demandent pas mieux que de devenir tout-à-fait bons. — Allons donc voir Chandernagore, territoire français au beau milieu du territoire Anglais, et si petit que probablement il n'a pu trouver place sur votre carte; figurez-vous seulement que vous remontez *l'Hoogly* de 21 milles au nord de Calcutta. Là sur la rive droite du large fleuve, il y a une bande de terre de deux milles de long sur un mille de large, où une soixantaine d'individus vivent à l'européenne avec quelques milliers de Bengalis qui vivent à l'indienne; c'est Chandernagore. Le meilleur moyen pour s'y rendre, est de partir par le chemin de fer de la rive droite comme nous l'avons fait dans la lettre précédente pour aller à Sérampore et de s'y laisser traîner une vingtaine de minutes de plus. Là nous entendons les employés indiens qui crient à tue tête : *Chan'nagore! Chan'nagore!* » Descendons, laissons partir le train, traversons la voie, sortons de la gare, et quand nous aurons franchi ce fossé à dix pas devant nous, nous serons en France. Comme le centre des habitations européennes est à un quart d'heure de ce point, on se jette ici dans une voiture à 4 places et l'on enfile des routes très-mal entretenues, au risque de verser cent fois ou d'attraper le mal de mer. J'ai souvent passé sur ce pont en compagnie de français ; et nous nous efforcions alors d'éprouver une impression, en fredonnant:

Vers les rives de France, etc..

Un jour que je m'apprêtais à affronter ces chemins périlleux en compagnie de deux irlandais, il nous arriva dans notre voiture un gentleman considérable dont le poids aurait été redoutable pour nous, si je ne m'étais arrangé de manière à équilibrer ses *pounds* par mes kilogrammes. A sa tournure, je le jugeai *Britannique*, et en conséquence je ne fis aucun frais pour engager une conversation. Mais voici qu'un de mes irlandais, (*celui-là même qui, en nous servant d'éclaireur, dans notre aventure de brigands, reçut un coup de soleil*), incommodé des cahots de la voiture, me dit en anglais: « Ma foi, les Français auraient tort d'être fiers de la façon dont ils entretiennent leurs routes. » A cette remarque, vous auriez vu bondir mon gros voisin; et d'un air menaçant répliquer à mon interlocuteur: « Ah ça! ne dites rien ici contre les Français. Je suis français, moi. » Ceci fut dit en Anglais; je n'avais pas encore ouvert la bouche. Je crus que j'apaiserais mon gros irascible en lui parlant sa langue. « Allons, allons, lui dis-je en français, on ne se moque pas des Français pour en rire. » Mon homme à l'instant rentra ses griffes en balbutiant trois ou quatre syllabes que je ne pus entendre. Effet magique de la langue maternelle! pensai-je; et dix mètres plus loin, pour établir tout-à-fait la bonne harmonie entre

nous, je lui parlai de nouveau français sur n'importe quoi. Il me regarda bouche béante. Je crus qu'il n'avait pas bien entendu, je répétai. Mais alors force lui fut de m'avouer qu'il ne savait pas un mot de français, qu'il était Irlandais, ancien soldat, qu'il était enfin un original très connu dans le pays par ses excentricités et qui s'intitule lui-même *le héros de 132 combats*. Maintenant retiré de la guerre, il écrit ses exploits dans un petit journal hebdomadaire tout farci de bouffonneries. Il déteste l'Angleterre, aime la France en général, et attaque tous les français en particulier. Une fois mis à l'aise par son aveu naïf, il se mit à jaser tant et si bien que nous oubliâmes les secousses de la voiture, et même les grands et magnifiques arbres qui bordaient la route. Après quelques détours, et après avoir passé un très grand nombre de huttes indiennes, et rencontré des centaines d'indous et surtout d'indouses chargées chacune d'une grande cruche d'eau, nous voici enfin dans une rue. *Rue de Paris*, s'il vous plaît, longue et sale, et mal aérée, rien de remarquable, passons. *Rue neuve*, en ruines. *Rue des grands escaliers*, si étroite, que le plus mince escalier débordé l'obstruerait complètement. Passons, passons, tournons à gauche, et nous voici au bord de la rivière. Ici tout est large et grand; quai, rivière, maisons, jardins. Vous avez une partie de cette vue dans une des photographies que j'ai envoyées. Sans nous y arrêter maintenant allons tout de suite jusque vers le bout du quai; nous rafraîchir et nous reposer dans une maison amie. Elle mérite triplement ce nom, car 1°) c'était autrefois la maison de Dieu, ancienne chapelle des Franciscains. Une vieille planche qui s'y trouve encore porte l'inscription suivante qui ne brille pas par l'orthographe: *Cette église è dédiéé à Saint François d'Assise*. 2°) Elle appartient à l'ancien curé, le P. *Chéroutre* qui est maintenant notre voisin à *Baillout*, et enfin 3°) Elle est occupée par Mr. Moyne de Lyon, un de nos anciens élèves, dont je vous ai déjà parlé. Il est au seuil de la porte, et nous reçoit à bras ouverts. Les Franciscains étaient autrefois curés à Chandernagor; cette chapelle servait d'église à la paroisse; et leur couvent est maintenant converti en hôtel. Il y a ici deux hôtels qui ne vivent guère que des Anglais qui viennent souvent de Calcutta à Chandernagor pour y passer quelques jours de vacances. D'une des fenêtres de l'hôtel voisin on a une vue magnifique qui s'étend très loin grâce à la rivière et à l'absence presque complète d'accidents de terrain. Cette tour carrée à gauche est le corps de garde; car il y a ici une armée française composée de trente indiens commandés par un lieutenant européen. On prétend, mais c'est à tort, que ces trente soldats n'ont entre eux que vingt uniformes, et que souvent quand on relève un poste, les nouveaux venus entrent non seulement dans les portions mais encore dans les habits de leurs camarades. C'est une calomnie de la perfide Albion, mes renseignements sont sûrs, je les tiens du général en chef. A côté se trouve la police. Avec leurs tuniques blanches, leurs pantalons rouges, ces policemen indiens ont tout l'air d'enfants de chœur. C'est encore le lieutenant qui se trouve pour le moment préfet de police. Cette belle maison à gauche est la maison de l'administrateur, ou comme on dit par courtoisie, du gouverneur. Entrons y. Nous verrons ce gouverneur, gros petit homme, né aux colonies, il parlera un peu de tout, mais surtout de l'honneur et du bonheur si rares pour lui de recevoir une visite de savant. C'est bien fâcheux que Mme la gouvernante ait la grippe en ce moment. Car elle est astronome, et elle avait réservé une foule de questions à me proposer le jour où j'aurais bien voulu me rendre à leur invitation. Ce sera pour une autre fois. Mr le gouverneur est horticulteur il fait parfaitement soigner son jardin par des forçats indiens qui traînent le boulet dans ses allées. Forçats et gouverneur! Les extrêmes se touchent. Puisque nous y sommes, voyons les échelons du milieu. Il y a ici un contrôleur, un receveur des contributions et du domaine, un commandant commissaire de police, un officier de santé dans un hôpital vide, un tribunal de 1ère instance avec juge impérial, procureur impérial, greffier, notaire, juge de paix, interprète, etc, etc. Une école de Frères, une école de Religieuses (*3 religieuses de St Joseph de Cluny, venues de Pondichéry*.) Une paroisse avec deux prêtres français. Enlever tous ces fonctionnaires, il ne restera guère que trois ou quatre européens, Français ou Anglais. C'est donc ici comme dans la mère patrie; tout le monde

est fonctionnaire. Mais aussi comme dans la mère patrie, les appointements sont très-insuffisants. Tandis que chez les Anglais les traitements de 1000 francs par mois sont considérés comme peu de chose, et qu'un très grand nombre dépassent 5000 et même 10 000 francs par mois, à Chandernagor, les officiers publics n'ont guère de quoi vivre. J'ai envie de vous en citer un triste exemple. Voyez là-bas à cinquante pas d'ici, tout près de l'église paroissiale la maison du lieutenant, commissaire de police. Son prédécesseur qui n'était pas soldat, mais qui ajoutait à ses fonctions de commissaire de police, celles de juge de paix intérimaire, était un jeune Lyonnais que j'ai parfaitement connu. Il était universellement aimé pour son bon cœur et ses bonnes manières, et en sa qualité d'ancien élève des Jésuites à Chambéry, il n'avait eu besoin que de me rencontrer au chemin de fer pour m'offrir aussitôt sa confiance et son affection. Depuis lors, quand il savait que j'allais à Chandernagor, il montait la garde pour m'arrêter dans les rues, et souvent m'emportait dans sa maison, où j'ai plusieurs fois dîné avec lui. J'ai pu là me convaincre qu'il ne faisait pas trop grand train; et pourtant il paraît que c'était encore au-dessus de ses moyens. Nommé secrétaire du préfet de Constantine, et ayant annoncé sa nomination à tout le monde, on le vit pourtant, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, retarder son départ de mois en mois. Il était souvent triste sans qu'on en sût la cause. Je lui parlai souvent de religion, il était d'accord avec moi sur tous les points; seulement il avait perdu l'habitude de se confesser. Il me promit qu'il viendrait se confesser à moi la veille de son départ, et qu'il amènerait avec lui le capitaine, alors commandant des Cipayes, lequel devait partir par le même vaisseau. Or l'avant-veille, le 1er décembre, au moment où nous sortions de table, je le vis entrer chez nous. Il me dit qu'il était pressé, qu'il n'entrait qu'en passant, qu'il reviendrait demain. Il accepta pourtant notre dîner, et causa longtemps, mais mangea très-peu. Evidemment il avait pleuré; je ne l'avais jamais trouvé si distrait. Croyant qu'il était indisposé, je lui proposai un tour de jardin. « Non, dit-il, allons d'abord à la chapelle. » Il pria quelques temps, mais ne pouvant me parler seul, il se contenta de me répéter qu'il reviendrait le lendemain avec le capitaine, et causa alors de toutes choses, et principalement de l'Algérie où il allait. Plus tard, je crus démêler dans quelques-unes de ses paroles et de ses gestes, comme une envie de se trouver seul avec moi; mais comme plusieurs d'entre nous le connaissaient et savaient qu'il allait partir, ce désir ne fut pas satisfait. Le lendemain à 3 heures, au moment même où j'attendais sa visite, j'entendis les pas de deux gentlemen se dirigeant vers ma chambre. Bon! me dis-je, le voilà avec le capitaine; ils sont exacts. J'ouvre ma porte; c'étaient deux Anglais. J'attendis toute la soirée, il ne vint pas; le 3 décembre au matin je me rendis au paquebot qui partait, et là je trouvai d'abord le capitaine qui m'expliqua tout. La veille, à trois heures, mon malheureux jeune homme s'était tiré un coup de pistolet au cœur, en laissant un billet à Mr Moyne son compatriote et son ami. Heureusement on était accouru, et comme il n'était pas mort sur le coup, il eût le temps de se reconnaître, de se repentir, de se confesser, et de demander pardon à tout le monde. Mr Moyne, présent à sa mort, m'a répété vingt fois qu'il avait été, lui et bien d'autres, profondément édifié par ses derniers moments. Le pauvre jeune homme, comptant un peu trop en aveugle sur l'avenir, sur son père qui est très-riche, avait, pour subvenir à ses dépenses, emprunté sur la caisse de la police une somme qui ne s'élevait guère au dessus de 1200 roupies (3000 francs). Comme il devait rendre ses comptes avant de partir, on comprit ses délais. Après avoir reçu un refus très-net de son père, il s'était adressé à des usuriers de Calcutta qui après l'avoir longtemps leurré de belles promesses, voyant qu'il allait partir lui avaient refusé leur argent. C'était de là qu'il revenait, les yeux rouges, quand il vint me dire adieu. Il avait eu honte de s'adresser à ses amis; peut-être, s'il avait été seul avec moi, m'aurait-il exposé sa situation. S'il avait voulu, il pouvait même rester encore à Chandernagor; mais il avait honte de reculer après avoir si solennellement annoncé son départ définitif; son imagination exaltée l'emporta. Il terminait son billet à Moyne par ces mots: « Je finis comme les hommes

« sans cœur; mais plutôt la mort que les galères! » Comme je vous le disais, il était généralement aimé; on souscrivit aussitôt pour lui faire un service, et lui élever une tombe. Espérons que Dieu lui a fait miséricorde.

Amérique. — Canada. — Nos lettres ont déjà parlé deux fois de l'arrestation du P. Kohler; nous en donnerons aujourd'hui un récit plus étendu qui nous a été transmis par le F. Carrez, ainsi que divers détails sur les missions du lac Supérieur. — Parmi les réserves des sauvages, se trouve une île renommée pour ses pêcheries. Ce printemps, Mr Gibbard, qui remplissait quelques fonctions dans le département des pêcheries, désirant sans doute causer du trouble et détourner l'attention publique du point principal, c. à. d. la prétendue cession de l'île vendit à deux blancs le droit de pêcher dans les réserves indiennes. Le dimanche 28 juin, il se rendit en personne à Wikwemikong, et y remit au P. Kohler une lettre officielle (écrite par lui-même) pour l'avertir qu'il avait loué l'île de pêche des indiens, et qu'il ferait emprisonner le premier d'entre eux qui y mettrait le pied. Le P. Kohler ayant lu cette lettre, lui déclara qu'elle serait envoyée à Québec. Sur ce, Mr Gibbard la lui arracha pour ainsi dire des mains sous prétexte d'y faire quelques changements. Mais le Père s'opposa à ce qu'il y écrivît quoique ce fut. De là naquit une dispute. Et la discussion s'animant un peu, le P. Kohler dit à Mr Gibbard que si les indiens avaient eu un peu plus de cœur, ils auraient donné le mot à leurs compagnons et se seraient retirés dans les bois; et on aurait vu se renouveler ici les mêmes scènes qu'en Floride, où une poignée de sauvages avait causé une sigrande perte d'hommes et d'argent au gouvernement Américain. Pour moi, ajouta-t-il, malgré ma mauvaise santé, je serais parti avec eux pour les montagnes et les aurais aidés à se protéger contre les voleurs de grand chemin. Ces paroles, que tout le monde n'approuva pas, mais qui sont bien excusables dans les circonstances, prêtèrent flanc à Mr Gibbard, qui menaça immédiatement le Père de le mettre en jugement comme instigateur de la révolte, après quoi il se retira. Le lendemain 29 juin, les sauvages envoyés par leurs chefs se rendirent à l'île pour débusquer ceux auxquels Mr Gibbard avait loué la pêche. Mais celui-ci se trouvait là pour les défendre. A l'arrivée des sauvages, il appliqua son révolver à six coups sur la poitrine de l'un d'eux et menaça même du poignard. Les sauvages revinrent alors à Wikwemikong pour chercher du renfort. Les Pères leur recommandèrent de ne pas commencer l'attaque, tout en se montrant fermes. Mais à leur retour l'agent avait disparu, craignant sans doute qu'on ne lui fît un mauvais parti; ceux qui avaient loué la pêche se retirèrent aussi. — Une histoire à peu près semblable s'était passée en 1849 ou 1850; des mineurs exploitaient Mica-bay, réserve indienne au nord du lac Supérieur, mais ne payaient jamais aux sauvages ce qui leur était dû. Les Indiens, assistés de quelques blancs, les chassèrent de leurs mines. A la suite de cette équipée, on porta une loi qui défendit aux blancs de prendre parti pour les indiens et de les assister dans leurs difficultés avec le gouvernement. — Mr Gibbard s'empara de cette loi et des paroles du P. Kohler, et résolut de faire un exemple, en mettant en prison le Père et les chefs sauvages qui avaient fait chasser ses pêcheurs. Il organisa donc à Collingwood une expédition de 22 hommes de police pour venir opérer l'arrestation des coupables. Ils s'emparèrent d'abord de quelques chefs et essayèrent de mettre les fers aux mains de deux d'entre eux. Mais les Indiens débarrassèrent les prisonniers, malgré les armes dont on les menaçait. Quand Mr Gibbard vit que les sauvages lui arrachaient ses prisonniers, il leur fit savoir par son interprète que s'ils résistaient, il ferait feu sur eux. Les sauvages étaient sans armes. Comme ils n'avaient pas prémédité une résistance, ils ne s'étaient pas préparés; d'ailleurs ils n'avaient pas de poudre. Malgré cela ils eurent bientôt fait face au danger en s'armant de gros bâtons. Fort heureusement Mr Gibbard n'eut pas la témérité de tirer; car tout porte à croire, que, s'il l'eut fait, ni lui

ni ses hommes de police ne fussent retournés à bord du *plongle-boy*. Par ses ordres ses hommes allèrent —— pour s'emparer du P. Kohler et Choné; mais ici encore ils n'eurent pas plus de succès, comme vous l'avez déjà appris par une précédente lettre.

Mr Gibbard échoua donc dans cette entreprise, ainsi que dans une autre dirigée contre un sauvage appelé *Ozawamiki*. Hautement blamé par les autorités de *Toronto* pour sa conduite brutale; furieux en outre de quelques propos lancés contre lui, et où l'on rappelait qu'il s'était autrefois fait chasser de l'armée Anglaise dans les Indes, il déclara qu'il se rendrait immédiatement à Québec pour faire son rapport, et prit passage sur le plongle-boy avec ses hommes. Le P. Kohler, qui devait célébrer l'office du dimanche à *Bruces mines*, allait s'y rendre de *Kiliarny* en bateau, quand il apprend sur le quai que Mr Gibbard, pendant la dernière traversée du Sault Ste Marie à Killarny, et par conséquent pendant que lui et son indien se trouvaient à bord, avait subitement disparu un peu avant d'arriver, et que par suite, il avait du périr dans le lac. Y était-il tombé par accident, ou bien s'y était-il précipité de dépit et de désespoir? C'est ce qu'on ne pourrait affirmer. Mais l'opinion générale est qu'il s'est suicidé, et il y a bien des indices que ses amis ne l'ignorent pas. Mais il fallait sauver son honneur, et les personnes qui étaient venues de Collingwood à la recherche de son corps s'arrangèrent de manière à faire inspirer des soupçons contre le P. Kohler et son sauvage. Le Père comprit aussitôt tout le parti que ses ennemis allaient essayer de tirer de cette coincidence. Son attente ne fut pas trompée. Le journal *le Globe* publia en effet des articles remplis des mensonges les plus impudents, suivant le principe: « *mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose* ». Le grand juge qualifia ces articles de libelles sans nom, et indignes de toute créance. Mr Wilson, chef de la douane et premier assesseur de la cour s'exprima de la même manière. Dans Ste Marie, tous, protestants et catholiques n'eurent qu'une voix pour crier à la calomnie, et stimagtiser la conduite tyrannique de Mr Gibbard, dont la mort était à leurs yeux un châtiment du ciel. Le P. *Blettner* rédigea une réfutation des calomnies du globe pour le gd juge, et celui-ci ainsi que Mr Wilson promirent de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour que l'innocence des Pères fut défendue et mise au jour. Il savait quelle valeur attacher aux assertions de ce journal, qu'il avait déjà fait condamner à plus de 1200 fcs d'amende pour calomnie contre sa propre personne. Au retour du *Steamboat* à Bruces-mines, le P. Kohler revint à Killarney. Il y trouva le P. Choné qui partait pour Québec. Le corps de M. Gibbard avait été retrouvé avec une blessure à la tête, et le Plongleboy le ramena à Collingwood. — Le P. Kohler avait résolu d'abord de ne pas répondre au globe, et de mettre sa confiance en Dieu seul, protecteur de l'innocence. Mais les accusations où son caractère de Prêtre et de supérieur n'était pas épargné se succédaient de jour en jour. Le globe alla jusqu'à faire entendre que c'était le P. Kohler lui-même qui avait jeté Mr Gibbard dans le lac, à la brume, alors que tout le monde était debout et le vapeur couvert de passagers. Or pendant tout ce temps le Père n'avait pas quitté la loge du pilote, uniquement afin d'éviter des démêlés avec Mr Gibbard et ses hommes de police. Il comprit donc qu'il était nécessaire d'élever la voix contre son accusateur, et il écrivit une lettre à Mr *Bronn* rédacteur de ce journal. En voici quelques extraits: « Je suis, Monsieur, depuis 16 ans, missionnaire dans ce pays. Un grand nombre de mes amis non catholiques connaissent mon esprit conciliant, le désir que j'ai de porter remède aux maux et de redresser les torts, n'importe où. Médecin des corps, garde spirituel des âmes, je n'ai jamais mis de différence entre ceux qui avaient recours à moi, quand je les ai vu souffrir ».---« Je connais, monsieur, quelles sont mes obligations vis-à-vis de l'Eglise, comme prêtre; je sais quels devoirs j'ai à remplir vis-à-vis de la Compagnie de Jésus, qui m'a reçu parmi ses membres et qui m'a placé à la tête des missions Indiennes. Comme

„chrétien, j'ai à obéir à l'autorité, lui laissant la responsabilité de ses actes, aussi longtemps qu'elle ne me donnera pas „d'ordre contraire à ma conscience; dans ces divers devoirs, j'espère par la miséricorde de Dieu, n'avoir jamais failli. „Mais aussi je sais que je suis le Père de ceux qui n'en ont point et le conseiller de ceux que l'on persécute. Quand je „vois les indiens traités avec tant de barbarie; qu'on les met absolument dans l'impossibilité de vivre ici ou à *Garden-River*, où ils sont souvent, pendant l'année entière, dans un dénument qui diffère peu de la famine; Quand je vois ceux, „qui, par le traité de 1836, se sont mis sous la protection du gouvernement Anglais, pressés par leur gardien même d'aban-„donner leurs terres; quand j'entends parler des offres les plus ridicules faites à ces pauvres enfants des bois, pour leur faire céder „une partie de leurs réserves et de cette misérable île. C'est alors que je sens que j'ai les entrailles d'une mère et le cœur d'un père et que je voudrais „sincèrement donner ma vie pour sauver mes enfants adoptifs d'une destruction totale. — « Vous avez beau dire, monsieur, l'histoire est là „pour attester que nous ne sommes pas les ennemis de la civilisation. Si nos sauvages et nous leurs missionnaires n'avions pas été provoqués; „si, au lieu d'affamer les pauvres Indiens et d'encourager en dessous la vente des liqueurs, les officiers du gouvernement avaient été autorisés, ou „plutot, si on leur avait enjoint de stimuler les Indiens par des présents utiles et de les aider dans la construction des routes, les blancs se seraient „établis paisiblement et petit à petit, avec le consentement des Indiens et en ce moment la colonisation serait très probablement un fait „accompli!.... Vous m'appelez, Monsieur, un Jésuite à tête chaude; grâces à Dieu, je pense que je suis aussi un homme au cœur „chaud, et tels sont ici tous les missionnaires, eux qui se privent comme moi, de tout plaisir et de toute jouissance, pour passer leur „vie dans ces bois. — Je ne crains, Monsieur, ni la prison, ni la corde. Je ne serais pas le premier de nos Pères qui eût été en „prison pour la défense d'une bonne cause. Mais je pense que dans un pays civilisé, il n'appartient pas à un simple particulier „de s'ériger en exécuteur de la loi. Les procédés de nos Indiens, bien différents de vos comptes-rendus sont la conséquence immédiate „d'une question de principes. C'est une affaire de titres qui sera décidée par une autorité plus élevée que la vôtre; et si au lieu d'ob-„tenir justice, nous sommes entièrement écrasés par un vil esprit de spéculation, nous aurions tout perdu, hors l'honneur et nous ne cesserons pas „néanmoins de prier pour nos oppresseurs. Comme un soldat sur le champ de bataille, je puis fraterniser avec vous, mon ennemi, mais „non pas avec vos principes. Vous pouvez gagner ou perdre votre cause. Mais croyez que mon cœur ne gardera pas de sentiments d'amertume „contre votre personne, quelque longue que soit la lutte. Bien que mon calomniateur, croyez-moi votre ami, Aug. Kohler. S.J.

Trois jours après avoir écrit cette lettre, le 7 Août après souper, le P. Kohler reçut une sommation qui le citait devant le Coroner du comté de Simcoe pour le 11 août à 7h du soir. Elle n'était signé par aucune autorité légitime du district d'Algoma, dont le juge avait seul juridiction sur le Père. La localité où il devait se rendre n'était pas marquée, il était dit seulement qu'il avait à se présenter dans la salle commune de la dite ville. Mais le nom de la ville ne s'y trouvait pas. Ces manques de forme pouvaient faire craindre un piège. Cependant on lui conseilla de se rendre à Collingwood (endroit probable de la citation), afin de ne pas prêter flanc aux soupçons. C'est pourquoi le lendemain 8, il partit de Wickwemikong avec Ozawamiki et 8 autres personnes. Où alla-t-il? je n'en sais rien; mais il n'arriva à Collingwood que le 10 septembre c. à. d. un mois plus tard. Deux choses sont certaines, c'est que le Steamer Plough-boy, qui faisait le service, échoua quelque part, et par conséquent les communications furent interrompues ou du moins rendues plus difficiles. Secondement, le P. Kohler en arrivant à Collingwood était muni d'un mémoire, que le colonel Prince, juge du district d'Algoma avait rédigé de sa main déclarant que le P. Kohler n'était pas tenu de se rendre à Collingwood. Le 10 Septembre donc de 9h à 10h du soir, et le lendemain à la même heure, le Père et Ozawamiki subirent un interrogatoire devant un jury présidé par Mr Mc hab au sujet de la mort de Mr Gibbard. Il leur fut facile de prouver leur innocence; aussi le jury rendit un verdict de meurtre commis par une personne ou des personnes inconnues. Le délai avait été heureux, car écrit le P. Kohler, si j'étais arrivé ici il y a trois semaines, il y aurait eu probablement du „sang versé.... Cette enquête coûtera au pays 4000 piastres, et tout cela pour pallier un suicide et me mettre en question..... Je ne „sais pas encore si je recevrai une compensation pour mes dépenses, quoique l'on m'ait assuré d'avance que le gouvernement me rembourserait

«ou plutôt qu'il se chargerait des frais.» — J'en viens maintenant au P. Choné. Parti de Wickwemikong le 1er Août, de Killarney le 4, il se rendit droit à Québec afin d'arriver avant l'ouverture des chambres qui avait lieu le 13. Mais les chambres avaient bien d'autres occupations. On lui conseilla donc d'éclairer l'opinion par des articles dans les journaux. Voici en abrégé le mémoire qu'il rédigea: « Que s'est proposé le pays avec les sauvages qui habitent les vastes forêts? A-t-il voulu leur destruction? Jamais. Il a voulu les civiliser; en faire des hommes d'abord, puis des chrétiens; les détacher de la vie errante pour les attacher au sol. On a toujours eu à cœur de les tenir séparés des blancs; l'expérience avait dicté cette loi. — «Ainsi dans tous les traités faits avec eux par le gouvernement une clause invariable a toujours été qu'ils pussent s'établir et cultiver leurs terres entre eux, séparés du contact des blancs. — «Toujours le gouvernement les a exhortés à abandonner la vie errante pour se réunir et vivre de la culture de leurs champs. «Mais les moyens employés à cela se sont bornés à peu près aux paroles. — «Enfin est venu l'établissement de Manitowaning. Et ici il doit être payé un juste tribut d'éloges aux instructions et aux efforts de Mr le Surintendant, capt. Anderson. C'est lui qui forma le dessein de cet établissement. Mais on pourra voir qu'il manquait à son plan un principe de vie. — « Il fit un appel à tous les sauvages protestants et catholiques. Il assigna aux premiers la baie de Manitowaning dont le village a pris le nom et aux catholiques celle de Wikwemikong, qui elle aussi a donné son nom au village. Mais il se contenta pour ces derniers de tracer un plan: « A Manitowaning au contraire, il fit construire un certain nombre de maisons; y établit des ateliers, et il y eut forgerons, menuisiers, charpentiers, cordonniers, tonneliers, tailleurs, maçons, couturières, maître d'école, ministre et docteur-médecin. Pendant les premières années, il fournit même des vivres aux sauvages, ce qui en attira un bon nombre, on le comprend. Mais quand il voulut obliger ces derniers à travailler, des murmures se firent entendre, et quand il diminua les subsides, la désertion commença. — Déjà tous les maîtres d'ateliers étaient partis. Lui-même quelques temps après fut appelé à une autre surintendance. Dès lors le village se débanda tout-à-fait, et aujourd'hui de toutes les batisses faites à si grands frais, il ne reste que les maisons des officiers du gouvernement. Ce n'est plus qu'un village de cheminées, comme disent plaisemment les sauvages, les cheminées en maçonnerie étant restées debout; et les quelques maisons qui composent le nouveau Manitowaning sont bâties sur un autre emplacement. — Mais revenons à Wikwemikong et au plan du village. Il a été et est encore fidèlement suivi sans qu'aucun agent du département y ait mis la main. — « Il y fut alloué un traitement pour un maître d'école, mais moindre qu'à Manitowaning, quoique le village eût toujours été plus considérable. Ce traitement existe encore, savoir 60 louis. — Or de ces 60 louis, 25 sont payés par le maître d'école en titre, à deux maîtresses pour les filles; 12 à un sous-maître pour les plus petits garçons et sur les 23 qui restent le maître d'école en titre prend toutes les fournitures pour les deux écoles de garçons et de filles; et pour l'entretien des maisons. Le surplus est pour son propre entretien. Il n'est pas besoin de dire qu'il est pour se contenter de sa portion. — Donc le village de Wikwemikong s'est formé, s'est accru par ses propres forces et compte aujourd'hui environ 700 âmes, outre qu'il a colonisé. Car un bon nombre de ses habitants ont formé le village de Mitchikiwatinong et sont allés augmenter la population des autres villages de l'île. — Mr Anderson aimait à reconnaître que s'il y avait un grain de blé d'inde au magasin de Manitowaning, il venait de Wikwemikong. — Dans les premières années, une scierie fut donnée au village, un jeune homme fut pourvu d'instruments de menuiserie, et plus tard, après le départ de Mr Anderson, une forge fut accordée aux sollicitations des missionnaires. — Mais enfin sans être ingrat, on peut dire que ce n'est pas là ce qui fait vivre un nouvel établissement de sauvages ni ce qui contribue beaucoup à leur civilisation. Il eut fallu les attacher au sol; il eut fallu encourager l'agriculture avec des animaux et des instruments propres au labourage; un moulin à grains était d'une nécessité absolue. Mr Anderson l'avait bien compris. Aussi avait-il promis aux sauvages de Wikwemikong de le leur procurer, quand ils auraient eux-mêmes assez de terre ensemencée pour récolter un certain nombre de minots de froment; mais ce nombre malgré les efforts des sauvages ne se trouva jamais assez considérable. Je suis loin d'accuser la bonne volonté de Mr le Surintendant. Elle m'est connue. — Enfin vers 1847, le missionnaire voyant que les habitants de Wikwemikong se décourageaient prit la résolution, après leur avoir procuré quelques charrues de-

leur faire construire un moulin. Dans un voyage qu'il fit dans ce dessein, il vit dans les journaux une adjudication pour un moulin sur l'île Manitouline. Il se désista et l'adjudication fut retirée. — Les choses en restèrent là, l'espace d'environ 10 ans, durant lequel temps les sauvages ne cessaient de réitérer leurs demandes à Mr. le Surintendant; lorsque vers 1857, ce dernier fatigué de leurs prières leur promit un moulin à condition qu'ils construiraient eux-mêmes la maison. Aussitôt les sauvages de se mettre à l'œuvre. Ils firent venir de loin un homme de l'art, qu'ils payèrent au prix de 4 piastres par jour, en leur monnaie, c. à. d. en grains, patates, sucre, etc. Ils se mirent au travail avec lui, en sorte que l'architecte ne fit guère que diriger les travaux. Mais quand la construction fut achevée, il n'y avait pas d'argent au département, et l'entreprise en resta là au grand désappointement des pauvres sauvages. — Sur ces entrefaites, le missionnaire qui les avait quittés en 1848 fut rappelé auprès d'eux. Sa première pensée fut de seconder leur bonne volonté pour la culture de la terre. Il pensa qu'en s'imposant annuellement quelques sacrifices, à lui et à ses compagnons d'apostolat, il pourrait conduire l'entreprise à bonne fin. On sait que les missionnaires vivent des aumônes de la propagation de la foi.

Or la somme totale de l'allocation annuelle divisée entre les membre qui composent la mission de Wikwemikong ne donne pas à chacun 100 piastres; et ils doivent avec cela s'entretenir, voyager et aider les sauvages. — Il commanda donc de suite, à la maison Hudon de Montréal, les meules et les pièces qui ne pouvaient pas se faire en bois. — Mais en même temps il pensa à un autre établissement qui aurait pour but de mettre les sauvages en état de se pourvoir d'habillements. Cet établissement doit aussi contribuer au développement de l'agriculture, On cultive déjà le chanvre et le lin et le nombre des montures va croissant chaque année. — Il fallait aussi des maîtresses pour former les jeunes filles, leur inculquer l'amour de l'ordre et du travail, leur apprendre à filer, à coudre et à tisser. Après s'être assuré des maîtresses, il fallait construire une maison pour les recevoir. Maintenant ces divers établissements sont formés; les jeunes filles manient la quenouille, font le metier de tisserand; et le moulin est monté. Mais je dois ajouter qu'il nous est venu deux fois et d'une manière providentielle un secours inattendu de 400 piastres qui bien vite trouva sa place (ce don venait de la famille du P. Kohler). — Quand les sauvages de Wikwemikong virent que les pièces du moulin tant désiré par eux étaient sur place et qu'il n'y avait plus lieu à déception; ils pensèrent aux moyens de se procurer des ressources pour s'aider dans le développement de la culture de la terre. Ils avaient vu leur surintendant vendre aux Steamboat les bois qu'ils coupaient eux-mêmes et leur en escompter le prix d'un tiers par corde; ils eurent la pensée qu'ils pourraient vendre eux-mêmes leur bois et en retirer tout le profit. — Un beau quai de 100 pieds de long et d'une largeur proportionnée fut construit par eux à la pointe nord de l'île sur le passage du vaisseau et du bois en quantité y fut déposé. Pendant le travail il y eut bien quelques rumeurs que Mr. le Surintendant y mettrait opposition; mais jamais avis officiel ne leur fut communiqué. Ce travail fut commencé et achevé durant l'hiver. Au printemps sortit des bureaux du département un avis défendant aux blancs sous peine de confiscation et d'amende d'acheter des sauvages un seul morceau de bois. Comme si ce n'était pas assez de ce premier avis, il fut suivi un ou deux mois après d'un second beaucoup plus sévère. Il y était défendu à tous, blancs ou sauvages, sous peine d'être punis par les lois, de couper sur les réserves sauvages aucun bois, même une bûche à brûler, sans une permission préalable. Le surintendant local pouvait donner cette permission. Ainsi le sauvage ne pouvait plus couper sur sa propriété un morceau de bois pour faire sa cuisine ou se chauffer pendant l'hiver, sans la permission, au moins du surintendant local. Il faut avouer que si ces mesures rigoureuses étaient motivées d'ailleurs, elles coincidaient singulièrement avec ces premiers efforts des habitants de Wikwemikong. — Vint ensuite le traité du 6 octobre 1862. Quoiqu'il en ait déjà été parlé en différents articles, je vais en donner ici l'analyse. — « Ce prétendu traité est illégal, parceque: 1°) Les parties étaient inhabiles à contracter, comme étant respectivement tuteur et pupille. — 2°) Les sauvages ont été mis sous l'influence d'une crainte grave injuste et de promesses illusoires. — 3°) Il n'y eut pas liberté dans la discussion; les conditions ayant été imposées par le parti acquéreur, sans même laisser soupçonner à l'autre partie qu'elle était libre de discuter. — 4°) Le traité s'appuie sur des considérants dénués de vérité.

Ainsi il n'est pas vrai que les sauvages aient remis à la couronne leurs droits à la dite île par le traité de 1836. — Il n'est pas juste de faire entendre, comme 2ᵈ considérant que le traité est conditionnel. Pas une phrase du dit traité n'autorise ce sens. Il n'est pas vrai que les sauvages opposants aient consenti à la cession de toutes les autres parties hors de la presqu'île. Ils ont cédé à la force, comme ils le disent expressément dans leur protestation et relation des faits accomplis à Manikowaning. — 5°) Les sauvages prétendus cessionnaires ne représentaient qu'une faible minorité. — 6°) Cette minorité était purement nominale, les chefs signataires ayant agi contre les intentions formelles de leurs tribus respectives et par conséquent sans autorité, d'après les droits de toutes les nations, c. à. d. qu'un député n'a pas de pouvoir hors de son mandat. Or l'intention des sauvages de ne jamais consentir à l'abandon de leurs îles, avait été manifesté plusieurs fois en conseil général. — 7°) Plusieurs des chefs signataires ont leur réserve et leur tribu sur la terre ferme et par conséquent ont livré ce qui ne leur appartenait pas. — 8°) Au nom de cette minorité purement nominale, la presque totalité des sauvages a été dépouillée de plus des quatre cinquièmes de ses propriétés. — 9°) Subséquemment, les sauvages prétendus cessionnaires et plusieurs des chefs et notables signataires, quand ils ont pu secouer le joug de la crainte ont adressé à son excellence le gouverneur général des protestations contre le prétendu traité et contre les moyens employés pour les amener à cette transaction; ces pièces sont au nombre de trois. — 10°) Le traité n'atteint aucun des buts que se propose le gouvernement, et devient par conséquent inutile à une partie et nuisible à l'autre. etc. — Choné S. J.

Je n'ai pas à ma disposition les détails de ce qui se passa dans les chambres, où un membre du conseil parla pour les sauvages; il paraît que la question des pêcheries fut décidée favorablement. Mais pour la cession de l'île, son excellence le gouverneur renvoya le P. Choné à ses ministres. Mr. Mc Donald lui donna de bonnes paroles: Mr. Dorion fut plus explicite. Comme le Père lui disait que la justice exigeait..... Il fut interrompu. « Ce n'est pas ce dont il s'agit, lui répondit-on, la question « est fort simple. Si les terres de l'île sont bonnes, votre cause est perdue; si elles sont mauvaises, votre cause est gagnée. Voilà la question tranchée! » Il eut été inutile d'insister. Le P. Choné quitta Québec le 15 Octobre, passa trois jours à Montréal et revint à Manitouline.

Missions du lac Supérieur. — De la résidence de l'Immaculée Conception, près du fort *Wilian*, nos Pères visitent différents groupes de sauvages disséminés sur le lac Supérieur et dans les environs du fort Nipigon. Je vais suivre le P. Duranquet dans une excursion chez ces divers peuplades; cela vous donnera une idée des travaux de nos Pères dans ces contrées. —

Dans les 1ers jours d'Avril 1863, le P. Duranquet se rendit au fort Nipigon, où il passa un mois et demi avec les hommes du fort. Presque tous s'y sont confessés. Pour les préparer, le Père établit deux exercices de piété, l'un le matin, l'autre le soir pour tout le monde, dans le courant de la journée, il fesait l'école et le catéchisme aux enfants. Vers la fin de Mai, les sauvages commencèrent à paraître. Ceux qui étaient venus de l'intérieur des terres débarquèrent à peine: après avoir fait leurs ventes et leurs achats, ils repartirent immédiatement et le Père n'eut que le temps de leur dire un mot. Mais ceux qui avaient l'intention de passer l'été sur les bords du lac séjournèrent plus longtemps. Le premier soin du Père, et ce n'était pas le plus facile, fut de repêcher les Chrétiens, de les reconnaître et de s'en faire reconnaître. La plupart montrèrent de la bonne volonté; mais le chef d'une grande famille que le P. *Kanipaux avait* baptisé l'année précédente, se montra presque inabordable. Il prétendit qu'il n'avait consenti au baptême qu'à la condition que son fils guérirait, et le pauvre jeune homme est encore bien malade. C'est ce qui a rendu son retour si difficile. Le Père fit aussi des visites aux loges des infidèles et y fut généralement bien accueilli. Mais quand il leur parla de la prière, ils répondirent qu'ils ne valaient pas moins que ceux qui l'avaient embrassée. « Ils l'ont reçue, disent-ils, et loin d'en garder les lois, ils se montrent à la tête de ceux qui donnent le scandale aux chrétiens et aux infidèles ». Telle fut leur excuse, et il faut bien reconnaître que les Indiens, une fois loin du missionnaire, retombent dans leurs anciennes habitudes, et succombent facilement à la tentation des danses

Indiennes et du *Whiskey*. Cependant le Père eut la consolation de baptiser un jeune homme très malade, le fils d'un des grands prophètes du Nipigon. Il tâcha d'abord de lui inspirer la résignation à la volonté de Dieu; puis il excita en lui la crainte de ses jugements. La grâce aidant, le malade demanda et obtint le baptême. — Vers le milieu de juin, le P. Duranquet, qui devait se rendre aux pays plats avec les canots qui portent les pelleteries à Michipicoton, prit les devants pour visiter une île située à quelques distance de la route. Il y trouva les Indiens engagés dans une de ces fêtes à grand tapage de tambour et de chants, qu'ils appellent *Wabanon*. A peine l'interrompirent-ils pour écouter le Père, et à la nuit ils recommencèrent leur train. Le Père y trouva une famille, qu'il avait baptisée il y a quelques années et qui ne s'était pas mêlée à la fête. Ces chrétiens construisirent à la hâte pour le missionnaire une loge près de la leur; le lendemain ils y assistèrent à la messe et s'approchèrent des Sacrements. De là le P. Duranquet se rendit au Sault Ste Marie. Cela lui procura le plaisir de passer quelques jours avec le P. *Blettner*, qui y remplissait les fonctions d'évêque, de curé et de missionnaire. Il y vit deux sauvages de l'île *Walpool*, île que nos Pères ont évangélisée lorsqu'ils étaient à Sandwich. Envoyés par les leurs avec quelques Anglais, ces sauvages allaient examiner les terres à *Badjawanang*, c. à. d. à 30 ou à 40 milles au nord du Sault Ste Marie. « Ces gens (*c. à. d. les catholiques de l'île Walpool*), lui dirent ces ambassadeurs, tiennent encore leur prière; mais ils ne voient jamais de prêtre. » Le P. Duranquet repartit avec la goëlette pour Michipicoton et l'île du Pic, où il ne trouva pas de sauvages qu'on puisse regarder comme enfants de l'Eglise. Il n'y reste que des personnes attachés au service de la baie d'Hudson, 8 familles à Michipicoton et 4 au Pic. Encore plusieurs d'entre elles ne passent pas toute l'année dans ces postes. Au mois de Septembre, elles vont aux stations d'hiver, et ne reviennent qu'en Mai et en Juin. Quand le Père arriva à Michipicoton, les gens des berges du Nipigon et du Pic et ceux du lac long (situé dans le bassin de la baie d'Hudson) s'y trouvaient encore, attendant le second envoi des marchandises d'Angleterre, le premier ayant péri avec l'*Anglo-saxon*. Ainsi la petite chapelle du Père s'est trouvée plusieurs fois bien remplie. Après la prière du matin, il célébrait la messe; à 9h ½ et à 3h, il faisait le catéchisme à 25 enfants, et à la chute du jour, il donnait une instruction, suivie de la prière du soir. — Il éprouva de grandes difficultés avec les sauvages des terres qui s'étaient montrés si dociles à l'époque de leur conversion. Par suite de leurs rapports avec les Méthodistes du gros Cap (*au nord et tout près du Sault Ste Marie*) ou avec les prophètes des bois, presque tous avaient apostasié. A force d'exhortations, le Père obtint d'eux qu'ils vinssent une fois à l'instruction. Tout n'est pas encore perdu néanmoins; car on dit que les Méthodistes sont fatigués, et que plusieurs regrettent leur ancienne prière. Leur chef même aurait avoué que si le *Nessawakivat* (le P. Hanipaux) passait quelque temps avec eux, ils entreraient tous dans la vraie Eglise. Mais il est difficile de les ramener, tant que les catholiques ne seront pas exemplaires. Au Pic, le P. Duranquet vit plusieurs Indiens du lac long, sur le point de remonter la rivière, dont la source n'est pas éloignée du lac. Avec eux se trouvait un métis anglais devenu catholique à l'Immaculée Conception, près du fort William. Il dit au Père, qu'il y aurait beaucoup de bien à faire à son poste, et croit que beaucoup d'Indiens se montreraient dociles. Il a lui-même baptisé des mourants, qui demandaient à être reçus dans le sein de l'Eglise romaine. En quittant le Pic, le Père passa par les pays plats, d'où il revint au fort William (*il était seul et ramait tout le temps*). Ayant pris quelques jours de repos il fit une dernière excursion au gd Portage, où il fit des préparatifs pour la construction d'une église. Tout se borna pour le moment à abattre une 60ne d'arbres. Ces sauvages, qui sont sur le territoire Américain ont adressé une pétition à l'agent des Etats-unis, le général *Webb*, pour qu'il les aidât dans cette circonstance. Si l'agent accède à leur demande, ils consentent de bon cœur à travailler sans salaire pourvu qu'on les nourrisse. Ces conditions sont meilleures que celles dans lesquelles nos Pères ont bâti l'église de l'Immaculée Conception près du fort William, puisque le P. *Choné* y payait certains ouvriers jusqu'à 5 fcs par jour. Je sais peu de chose de la résidence de l'Immaculée Conception du fort William. La ferme s'est aggrandie considérablement et dans deux ou trois ans, il est presque certain qu'elle fournira chaque année les provisions de viandes, de légumes, de volailles, etc pour toute l'année. Cette année, nos Pères ont eu beaucoup de peine à faire leurs provisions d'hiver car la récolte a été mauvaise. Depuis le mois de Novembre 1862, jusqu'au mois de Juin 1863 ils n'ont reçu qu'une fois des nouvelles du monde civilisé. Pendant l'absence du P. Duranquet, le P. *Férard* est complètement seul avec les Frères et les sauvages.

encore s'il y avait une bibliothèque! Le P. Férard s'est surtout occupé à recueillir des mots et des phrases indiennes. — Voilà, la vie de nos missionnaires parmi les sauvages, sur le bord de ce lac, qui est le plus beau et le plus grand réservoir d'eau douce qui soit au monde. Il a 143 lieues de long sur 53 de large, et 900 à 1200 pieds de profondeur. Son niveau est à 600 pieds au dessus du niveau de la mer. Ses côtes sont remplies de mines de cuivre massif, que souvent l'on coupe au ciseau. Mais en attendant qu'il soit peuplé, la vie y est pleine de privations, et rappelle ces jours où nos Pères s'enfonçaient dans les forêts avec les sauvages de l'Amérique. Aussi des détails analogues à ceux-ci, mais un peu plus détaillés sans doute ont rempli d'admiration le T. R. P. Général. Il écrit aux missionnaires qu'ils renouvelaient ici les beaux jours de l'ancienne Compagnie dans les missions Indiennes. — Ce n'est pas cependant dans ces missions que se trouve le principal fruit des travaux de nos Pères. C'est surtout dans les collèges et les résidences qu'ils affermissent et étendent le Catholicisme en Amérique. Quelques détails sur les autres maisons ne seront donc pas sans intérêt. Dans le haut-Canada, nos Pères obtiendraient beaucoup plus de conversions s'ils avaient plus d'ouvriers. Leur nombre s'est beaucoup accru depuis que le P. Conilleau a établi à Chatam l'archiconfrérie et la communion du 1er vendredi du mois en l'honneur du Sacré-Cœur. Les protestants viennent se faire instruire sans qu'on les aille chercher. Ils assistent en grand nombre à la messe et aux Vêpres. De Chatam, nos Pères desservent la mission de Rond-eau, ils y feraient beaucoup de bien, s'ils pouvaient y aller souvent; mais à peine peuvent-ils s'y rendre une fois le mois. A Guelph tout allait fort bien, quand le P. Holzer tomba malade, attaqué d'une paralysie, dont on n'ose guère espérer la guérison. Au mois de juillet il avait commencé la construction d'une grande église, dont Mgr Farel , évêque d'Hamilton bénit la 1ère pierre le 4 Octobre. Elle est située sur le point le plus élevé de Guelph et sera visible à plus d'une lieue à la ronde. Elle sera gothique, longue de 252 pieds, large de 76. Deux tours de 126 pieds flanqueront le portail. Le 8 novembre un monsieur vint trouver le P. Holzer (c'était un catholique de nom qui n'avait jamais fait sa première Communion), et en lui offrant 500 frs pour l'église, il lui dit: « vous avez touché aujourd'hui le cœur d'un pauvre pêcheur; car je suis le plus grand pêcheur de la paroisse ». La somme sans doute n'a rien de remarquable; mais c'était ce même Monsieur, qui était à la tête de ceux qui s'opposaient à la construction de l'église. Une autre personne a donné 4000 frs en argent comptant. Cela est fort beau pour une petite ville comme Guelph. Le peuple est enchanté ainsi que Mgr. — Le P. Ouellet a été rappelé du département de la caroline du nord où il avait soin des hopitaux du 18e Corps; il vient de prendre de nouveaux engagements avec le 69e régiment, qui se réorganise. Le rappel du général Foster (catholique) et son remplacement par le général Butler pourraient paraître la raison de ce changement. Il n'en est rien néanmoins; il était question de son rappel bien avant que le général Foster n'ait été changé. Il est clair cependant que le nouveau général n'est pas aussi favorable aux catholiques, comme les faits suivants en donnent la preuve. — En dehors de la forteresse Monroe, près de l'entrée principale et justement sous les bouches effrayantes de 100 canons se trouve une église catholique, dédiée à la Mère de Dieu, sous le vocable d'étoile de la mer. C'est une construction en bois, petite, mais bien fine et bien ornée. C'est là que le général Foster, pendant sa résidence au fort, comme gouverneur militaire du département de la Virginie et de la Caroline du nord, assistait ponctuellement à la messe les dimanches. Tous les catholiques du fort pouvaient se rendre à l'église sans en être empêchés. Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Par un ordre récent du nouveau gouverneur, les soldats qui veulent assister à la messe, doivent se rendre en uniforme sur la terrasse où l'on fait les revues, le dimanche à 10h; pour être ensuite conduits à la messe et en revenir sous la surveillance attentive du premier officier, qui voudra se donner la peine de les conduire. Ceci serait très-bien, si on le mettait en pratique; mais comme les officiers n'ont pas assez de bonne volonté pour le faire, il arrive que les catholiques qui se présentent pour aller à la messe trouvent la porte de la forteresse fermée. A tout autre jour du reste, la permission est refusée nettement. Il y a aussi une église protestante dans l'enceinte du fort, elle est toujours ouverte; et il ne faut pas être en tenue pour y aller. — L'église de l'Etoile de la mer est sous la direction de deux prêtres de Norfolk, Mr O'Keefe et Mr Fern, qui viennent l'un après l'autre de 15 en 15 jours. C'est là que le P. Ouellet, quand il se trouvait à Norfolk, célébrait le St Sacrifice et distribuait la 1ère Communion aux soldats. On croirait, écrit l'un d'eux, que ce généreux disciple de St Ignace se trouve partout à la fois, tant ses allées et venues sont rapides. Un jour il offre ici le St Sacrifice, le lendemain il donne le pain de vie aux soldats de New-port-naws; puis il visite les hopitaux et les camps le long de Hampton-road ; ensuite il assiste les déserteurs condamnés à mort à Portsmouth ; et bientôt après, on apprend qu'il est à New-bern, ou à Little washington, administrant les malades dans les hopitaux.» A New-port-naws, dans une retraite

de 8 jours, il obtint 120 communions. La plupart de ces hommes ne s'étaient pas confessés depuis leur départ pour la guerre. Plusieurs ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis 10, 15 et 20 ans. Trois n'avaient point fait leur première communion. A Port mouth, il prépara à la mort, 5 soldats, condamnés à être fusillés. Deux furent exécutés dans d'excellentes dispositions. L'exécution des autres fut différée le matin même du jour où elle devait avoir lieu. L'un d'eux était protestant, ou plutot n'avait pas de religion; le P. Ouellet lui administra le baptême la veille au soir. Les deux autres étaient catholiques, mais l'un ne s'était jamais confessé. Tous sont ainsi rentrés en grâce avec Dieu. — Revenu à la forteresse Monroe, le Père annonça une retraite sous forme de mission extraordinaire avec indulgence plénière. On y vint avec empressement. Chaque jour, il célébrait la messe à 5 ¾, et le soir à 6 ½, après la récitation du chapelet et les chants de chœur, il adressait une pressante exhortation. Venait ensuite la prière du soir après laquelle, il entendait les confessions. Le dimanche 6 décembre tous renouvelèrent leurs vœux de baptême tenant en main un cierge, et répétant avec le Père, qu'ils renonçaient au démon à ses pompes et à ses œuvres. Cette mission, qui fut terminée le jour de l'Immaculée Conception, a produit des fruits au delà de toutes les espérances du chapelain.

Mission de Guatemala. — Lettre du P. de Koninck. Guatemala, 20 Mars, 1864. — Avant de vous parler de l'état actuel de notre mission, je vous donnerai quelques renseignements sur le passé, depuis notre établissement dans cette république. Appelés par le gouvernement en 1851, nos Pères ont toujours joui d'une paix inaltérable, et nos maisons ont ouvert plus d'une fois un refuge fraternel à ceux que de continuelles révolutions avaient chassés des républiques voisines. Nous comptons maintenant dans cette capitale deux maisons; l'une, la Merced, résidence des Operarii, et qui est en même temps noviciat et maison d'études inférieures; l'autre, le collège Conciliaire, d'où sortent non seulement des docteurs en théologie, mais encore des avocats, des médecins, etc. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici d'autres établissements d'instruction publique qui se posent comme nos rivaux, ni bien des parents qui y envoient leurs enfants sous prétexte de leur faire donner une éducation moins rétrograde; cela doit être dans un pays où non seulement Mr Dumas, mais même Mr Renan ont reçu un secret accueil; toutefois l'opinion publique est pour nous; les autorités ecclésiastiques et civiles apprécient nos travaux apostoliques et littéraires, et assurent notre position contre les efforts de l'irréligion. Un mot de notre digne Président suffira pour vous faire connaître ses dispositions à notre égard: « La forteresse qu'il faut à nos villes dit-il un jour, c'est une maison de Jésuites; la paix intérieure que nous devons à leur zèle est bien autrement stable, et plus salutaire que celle procurée par la terreur des armes. Et vraiment, pour pouvoir apprécier à leur juste valeur les bénédictions que la divine Providence a répandu sur ce pays par le moyen de nos Pères, il faudrait pouvoir comparer ses habitants d'il y a dix ans avec ceux d'aujourd'hui; l'assistance aux offices divins et aux sermons; la fréquentation des sacrements, la répression des vices en sont une preuve frappante. C'est encore aux Jésuites, que l'on doit la dévotion du mois de Marie, les congrégations, les hospices etc. A quarante lieues d'ici se trouve notre résidence de Quezaltenango, où il n'y a que quatre Pères, au milieu d'environ 500 000 Indiens. Un grand nombre de ces derniers, sans cesser d'être idolâtres, ont cependant emprunté divers usages aux Catholiques qui les environnent: de là vient ce mélange de la croix avec les pierres-dieux. Esperons que l'auguste signe de notre rédemption ne tardera pas à faire disparaître ces émules infernaux. Depuis 1861, époque où les Nôtres ont été chassés de la Nouvelle-Grenade, cette malheureuse république, si jalouse de sa liberté, est ravagée par la licence et l'impiété. Dans une guerre que son président Mosquera (frère d'un archevêque) fit à la république de l'Equateur, les Equatoriens furent battus dans deux rencontres. Un de nos aumoniers, le P. Profita, fut fait prisonnier; voici comment il raconte lui-même son aventure. « Quito, 23 décembre 1863: Je partis en qualité d'aumonier militaire, avec un autre Père Italien, de la province de Venise, et deux Pères Américains. Nous sortîmes de Quito le 28 octobre, à la suite des troupes équatoriennes, qui marchaient contre Mosquera, président de la république de la Nouvelle-Grenade, et grand-maître des francs-maçons. Les commencements de la guerre furent favorables aux équatoriens; mais tout-à-coup la fortune se tourna contre eux, et ils éprouvèrent une défaite complète. Presque toute leur armée fut faite prisonnière, et les aumoniers avec elle. Nous avions perdu tout espoir de retourner à Quito, ni de pouvoir jamais serrer dans nos bras nos P.P. et nos F.F. car Mosquera nourrissait une haine implacable contre les Jésuites; aussi nous attendions-nous à tout moment à être fusillés et cela serait infailliblement arrivé, si la divine Providence n'avait touché le cœur du général ennemi. Un Père Américain, le P. Selva, se présenta le premier chez lui pour obtenir un passe-port, il était accompagné de son frère, attaché au service du général; il obtint un passe-port, mais après avoir été obligé de subir mille injures et toutes sortes d'affronts. A mon tour, je me présentai

à la tente de Mosquera pour faire la même demande. Je le trouvai étendu sur un lit. En me voyant, il me demanda qui j'étais; à quelle nation et à quel ordre religieux j'appartenais. Quand je lui dis que j'étais Jésuite, il bondit comme un énergumène et vomit mille injures contre la Compagnie contre le pape, contre les cardinaux, et contre tous les Italiens. Il finit par me dire qu'il m'accordait un passe-port mais à la condition de sortir du territoire de la république de l'Equateur avec tous les Jésuites qui s'y trouvaient parce que, dit-il la *Colombie* et les *Jésuites*, sont deux choses incompatibles. Nous n'avons pas encore abandonné Quito, et nous ne l'abandonnerons pas, que l'on ne nous en chasse. En attendant, les soldats ennemis m'ont complètement dépouillé ainsi que les autres aumôniers; ils ont pris notre linge et nos livres; ils ne nous ont laissé que les habits que nous portions sur nous. Nous avons eu aussi un peu à souffrir de la faim et du froid, ayant été obligé de coucher en plein air; mais malgré cela, aucun de nous n'a été malade, et quant à moi, je me porte très bien. Dans ces pénibles circonstances nous avons été forcés de fermer notre collége, et nos élèves nous ont quittés les larmes aux yeux.

Vous connaissez, je crois, l'issue de la guerre entre S^n Salvador et Guatemala. Le théâtre des événements n'était qu'à quelques lieues de nous; mais sauf quelques moments d'anxiété nous avons joui de la tranquilité la plus parfaite. Après une première retraite un peu équivoque, nos troupes ont marché de victoire en victoire, jusqu'à ce que notre président en personne ait emporté d'assaut S^n Salvador. Le président ennemi a pris la fuite et le nôtre a été reçu et acclamé comme un libérateur et un bienfaiteur. Son retour fut un vrai triomphe. Lui-même accompagna l'évêque de S^n Salvador exilé depuis longtemps à Guatemala, pour l'installer solennellement: celui-ci ne trouvant presque plus de traces de religion dans son troupeau, a eu hâte de demander quelques-uns de nos Pères pour y donner une mission; quatre des Nôtres ont été désignés; la mission produit un bien surprenant, dont je vous entretiendrai une autre fois quand j'aurai reçu des nouvelles plus précises.

Scolasticat de Laval.  Octobre 1864.

Les Scolastiques de Laval aux PP. et FF. de.....

Nos R.R.P.P. et nos T.T. C.C. FF.

Pax Christi.

Allemagne. — Lettre d'un Scolastique de Maria-Laach au P. Boylesve, 10 Avril, 1864. — Le P. Roh vient de donner à *Inspruck* une mission qui a produit de très-bons résultats. Elle a duré depuis le dimanche de la Passion jusqu'à la fin du carême et s'est même prolongée au delà, à cause des prières de l'adoration qui commencaient à Pâques. Le Père prêchait chaque jour deux fois, le matin à la paroisse et le soir dans l'église de nos Pères. Il était secondé pour les nombreuses confessions auxquelles il n'aurait pu suffire, par les membres des divers ordres religieux (il y en a 6 ou 7 à Inspruck) et surtout par les bons Pères Capucins qui ne quittaient pas le confessionnal. Les Pères Liguoriens donnaient aussi une mission dans l'un des faubourgs de la ville. — Le principal effort du P. Roh était dirigé contre l'Université d'Inspruck où plusieurs professeurs propagent les doctrines panthéistes, et où la société des *solidaires* compte déjà bien des adeptes parmi les étudiants. Vous savez que les membres de cette détestable association devenue si tristement fameuse en Belgique, s'obligent à ne jamais entrer dans une église et à mourir sans sacrements. — Comment croyez-vous que le Père attaqua de pareils adversaires? Il débuta par une provocation ouverte, proclamant sans détour que tout homme qui, n'ayant pas la même croyance ni les mêmes pratiques que les catholiques, fuyait les sermons et redoutait la dispute, montrait par là qu'il n'était pas sûr de ses convictions et qu'il était retenu en dehors de l'Église par des motifs d'intérêts, de coterie ou de respect humain; bref, par toute autre chose que par la conscience et l'honneur. Ce langage franc et ouvert va beaucoup aux Allemands; aussi sur une population de 15 000 âmes le Père comptait toujours de 5 à 6000 auditeurs. — Pour traverser le succès de la mission, l'ennemi de tout bien fit répandre par des émissaires le bruit que les Jésuites réclamaient pour prix de leurs travaux 1600 florins autrichiens (4000 fr.) puis, comme les rumeurs populaires vont toujours en grossissant, on porta bientôt la somme à 3000 florins et enfin à 6000. Le P. Roh méprisa d'abord ces grossières calomnies, mais le Curé qui en avait été informé par lettre, le pressa vivement de ne point garder le silence dans l'intérêt même de la religion. Sur ses instances le P. Roh lut en chaire le jour suivant la lettre adressée au Curé et la fit suivre de quelques mots d'explication. Il exposa brièvement que les Jésuites ne recevaient que l'argent nécessaire pour les frais de voyage: le surplus, si on le donnait, était accepté à titre d'aumône purement gratuite et jamais comme un dédommagement pour l'exercice des œuvres du St Ministère. En terminant, il déclara que pour lui il pardonnait de tout son cœur à l'auteur de la calomnie, pria ses auditeurs de faire de même et les invita à

réciter avec lui un *Pater* et un *Ave* afin d'obtenir aussi de Dieu le pardon pour cette pauvre âme. Vous ne sauriez vous imaginer quel effet produisit cette scène sur l'assemblée et avec quelle profonde émotion furent accueillies les paroles du P. Roh : nos Allemands du sud sont bien plus sensibles et plus impressionnables que ceux du nord. — Après la mission, des députations des différentes corporations de la ville et de toutes les classes de la société sont venues remercier le Père, pendant qu'une bande de 40 musiciens se faisait entendre sous ses fenêtres : en se retirant la foule faisait partout l'éloge de la charité et du zèle des missionnaires. — La diète du Tyrol, qui se réunit après Pâques sous la présidence de l'évêque, lui envoya aussi une députation et quand le Père Roh fut sur le point de repartir par le chemin de fer de Munich, ce fut Mgr lui même qui le conduisit à la gare avec ses compagnons et qui cria le premier au moment où le train partait : *Vivent les Pères Jésuites !* — Nous avons dans notre maison de Maria-Laack quelques *scriptores*, entre autres le P. Schleininger qui s'occupe de relever l'étude de la Rhétorique jusqu'ici très négligée en Allemagne. Ses ouvrages sont accueillis avec beaucoup de faveur. — Le P. Rivé a prêché le carême à la cathédrale de Cologne devant 20 à 25 000 auditeurs. Il a surtout parlé contre Renan dont le livre fait du mal là comme partout. Il y a telle grande fabrique, par exemple, où l'on n'a pas honte de le lire aux ouvriers réunis. — Dans les villes du Rhin, Mayence, Coblentz, Bonn, la réaction se fait contre les *Casinos* qui affichaient un esprit d'indépendance religieuse presque complète. De nouvelles sociétés ouvertement catholiques se sont fondées et prospèrent malgré les sarcasmes de leurs adversaires.

Nous apprenons sur la guerre du Scheswig-*Holstein* mille petits traits intéressants qui montrent que l'œuvre de la Providence divine sur son Église s'accomplit là où le monde ne voit qu'un intérêt purement temporel. Laissez-moi vous donner quelques extraits d'une lettre d'un aumonier de l'armée, et datée du 11 Avril. — « Hier était un dimanche. Nous l'avons célébré avec toute la solennité que l'on peut désirer dans les circonstances actuelles. A 7 heures, le Cte de *Galen* (un des aumôniers volontaires des Prussiens) a dit le 1er la Ste Messe et après il a prêché sur l'Evangile du jour, c'est-à-dire sur le bon Pasteur. A 9 heures moins un quart, nous nous transportâmes avec notre autel au village d'*Ulderup* où devait se célébrer la messe militaire. Le cimetière était déjà rempli de soldats, tous jeunes gens des alentours de Munster et de Paderborn. Il fallait presque user de violence pour se frayer un chemin vers l'église, car à chaque pas j'étais abordé par quelque connaissance ; c'était un soldat de Munster, un autre de Dulmen etc. etc. Ce fut une bien grande joie pour moi de retrouver si loin de leur patrie ces chers enfants dont j'avais autrefois préparé un grand nombre à la Ste Communion. J'arrivai enfin à l'église luthérienne, mais elle était beaucoup trop petite pour contenir ces centaines de soldats qui voulaient tous assister à la messe et entendre le sermon. J'eus bientôt trouvé dans le cimetière une place convenable pour y établir mon autel et je commençai la Ste Messe. Le vent était trop fort pour que nos cierges pussent rester allumés, mais on eût bientôt trouvé des lanternes pour les garantir. J'avoue que ni le lieu ni les circonstances ne nuisirent à la dévotion. La messe dite, je déposai la chasuble et montant sur une table je parlai du bon Pasteur qui suivait partout ses ouailles, même au Schleswig-Holstein. J'étais tout ému de parler à tant de jeunes gens catholiques, au sein d'une contrée protestante ; le ministre luthérien lui-même était au nombre de mes auditeurs..... Ici le travail est sans fin ni trêve, tellement les soldats se pressent autour de nous pour se confesser. — Mardi, nous étions à Sandberg ; M. de Galen et moi, nous confessâmes jusqu'à 10 heures du soir et la foule ne diminuait pas, et cependant il nous restait 5 quarts d'heure de marche pour rentrer au quartier. Mercredi matin, dès 6 heures ½, nous étions au même endroit pour distribuer la Ste Communion.

En ces occasions, nous disons toujours quelque petit mot, et nos discours produisent la plus profonde impression sur les soldats. Ils se pressent autour de nous comme de vrais enfants de Dieu qui savent goûter et estimer sa parole. Que le Seigneur soit béni qui fait servir un aussi grand mal que la guerre à ses desseins de bonté et de miséricorde! Lui seul avec ses anges connait tous les fruits de salut qui s'opèrent ici: pour moi, je puis dire sans exagération qu'ils surpassent tout ce qu'ont produit parmi nous depuis 15 ans les missions les plus heureuses. Pendant les 17 ans que j'ai exercé le St Ministère, jamais je n'ai entendu tant de confessions. Tous les jours, après midi, des troupes de 50, 100, et même 200 soldats, se présentent à notre quartier. Il y a là parfois des incidents assez curieux. Ordinairement, ils attachent leurs casques à la haie de notre ferme, prennent en main leur livre de prières et se préparent à la confession, mais non sans être distraits plus d'une fois: car au pignon de notre ferme deux cigognes ont établi leur nid, et dans ce ménage aérien il se fait un tapage que l'on se figure aisément. Naturellement, cela fait lever la tête à nos jeunes gens et donne lieu à quelques réflexions et quolibets. En attendant, ceux qui sont déjà préparés se tiennent à l'entrée assez étroite de notre chambre, et nous autres, après plusieurs heures de travail, quand la porte s'ouvre pour livrer passage à un nouveau pénitent, nous jetons furtivement un regard pour voir si le nombre ne diminue pas. Mais c'est comme pour la pluie: une goutte fait place à l'autre; et il faut tenir ferme. Le jeudi 7 Avril, nous attendions les soldats de Schnadeck; on se trompa et l'on nous amena une troupe de luthériens qui devaient aussi se préparer à leur Cène. Nous allions les faire entrer au confessionnal quand l'erreur se découvrit. Cette méprise nous fit rire un peu, et nous nous mîmes à chercher nos vraies ouailles qui du reste furent bientôt trouvées. Il y a maintenant deux nuits que j'ai pu obtenir un lit. Jusqu'ici nous étions cent hommes dans une même maison couchant tous sur la paille.» Ici se termine la lettre de l'aumônier. – Il est bien consolant d'apprendre que presque tous les soldats catholiques blessés ont pu faire leurs Pâques au camp devant Duppel. Pendant l'attaque, les aumoniers se sont distribués de manière à pouvoir venir au secours de tous les blessés et mourants. —— Qu'ajouterai-je encore, Mon R. Père, au sujet de cette même guerre? Vous dirai-je par exemple que les protestants, émerveillés de voir que nos Sœurs de Charité ne sont pas de vieilles filles dégoutées de la vie, comme on le leur avait tant prêché, viennent leur apporter de larges aumônes pour les soldats blessés afin d'avoir une occasion de les voir de leurs propres yeux et de s'édifier de cette charité toute nouvelle; que les ministres protestants eux-mêmes ne peuvent s'expliquer comment cette Église catholique, tant persécutée dans le midi de l'Europe, vient tout d'un coup envahir le nord et s'y montrer douée d'une vigueur qui ne semble pas connaître de vieillesse? – Vous dirai-je que les commissaires de la Prusse et de l'Autriche, de concert avec l'evêque d'Osnabruck, vicaire apostolique du nord, viennent de suspendre provisoirement (car ils n'ont pas de pouvoir régulier) les anciennes lois en vigueur dans le Schleswig-Holstein contre les catholiques, et surtout contre les mariages catholiques, rendant à chacun pleine liberté de suivre sa conscience pour ce qui regarde la religion. Vous parlerai-je du roi de Prusse qui vient en personne faire ses remerciments aux Sœurs et dire aux soldats blessés qu'il s'en retourne consolé à Berlin parce qu'il voit ses braves en de telles mains; du prince de Prusse qui apporte à ces mêmes sœurs des chapelets qu'il a reçus du St Père lors de son voyage à Rome et qu'il dit avoir été bénits sous ses yeux par sa Sainteté? Enfin de ces Chevaliers de St Jean de Malte de la langue Allemande, dont je vous ai déjà entretenu dans une autre lettre et qui maintenant sont tout entiers aux œuvres de charité dans le Schleswig-Holstein? Ils secondent les sœurs non seulement de leur argent, mais de leur personne, dirigeant les convois

de malades et de blessés, s'occupant des relations avec le gouvernement, et rendant à la cause catholique mille autres bons offices. C'est l'un d'eux, par exemple, qui s'est chargé d'accompagner les grands personnages dans la visite des hôpitaux: il sait très bien profiter de ces moments pour dissiper dans leur esprit les vieux préjugés contre les prêtres, les religieuses, et l'Église Romaine. En bien des endroits, les cérémonies du culte catholique se célèbrent de nouveau dans les anciennes églises mises à la disposition de nos soldats: car vous savez que non seulement dans l'armée autrichienne, mais dans l'armée prussienne même, les catholiques sont en majorité: un très-grand nombre sont originaires de la Westphalie, ce Tyrol du nord. Les saluts sont chantés dans les hôpitaux par les bons Italiens blessés qui professent hautement la grande dévotion de leur nation pour MARIE Immaculée tant par le chapelet qu'ils récitent en commun que par leurs cantiques pleins d'une tendre piété: ces saluts attirent non seulement tous les malades en état d'y assister mais encore les protestants de la ville assez favorisés pour y être admis. — Après tout cela, ne vous étonnez pas de mille petits traits édifiants et pleins de consolation pour la religion. Ici ce sont les officiers protestants qui aident le prêtre en toute circonstance et l'un d'eux qui se charge d'accompagner sur l'orgue le service catholique dans une église protestante; là, c'est un capitaine catholique enfonçant son épée dans un amas de terre pour offrir un appui à l'aumônier et se mettant à genoux pour se confesser à la tête de toute sa compagnie; enfin c'est le prince généralissime de l'armée, qui voyant ses soldats assister à la messe, se confesser dans un grenier ou même en plein air avant d'aller au combat, proclame hautement que dans ces moments critiques, il est bien doux et bien consolant pour un soldat d'être catholique et de se voir entouré de tant de secours et de charité. Je ne finirais pas si je voulais tout raconter. — Encore une petite nouvelle de Berlin. Il y a là une dame russe catholique qui a fondé un orphelinat. Ces jours-ci elle donnait au profit de son œuvre un concert de matinée, comme c'est la mode en ce moment à Berlin. Non seulement on a mis la grande salle du théâtre royal à sa disposition, mais la noblesse protestante l'a aidée de toutes les manières possibles, même en prenant une part active au concert. Le roi lui-même qui était de retour du Schleswig depuis la veille, y a assisté avec la reine. — Dieu seul connait les cœurs et les moments qu'il a fixés pour le triomphe de sa grâce, mais ce qui est certain, c'est que bien des préjugés contre notre Ste Religion tombent de toutes parts. Fasse le Ciel que la Béatification de notre Père Canisius soit le moment destinée par la Providence pour consommer l'œuvre de restauration que ce premier provincial d'Allemagne avait commencée avec tant de succès! — Je vous prie, mon R. Père, de vouloir bien vous intéresser à cette grande œuvre par vos SS. Sacrifices et vos prières à N. D. des Victoires.

Ecosse. — Lettre du P. Corry au P. Kingdon en Angleterre. (extrait des lettres du noviciat de Roehampton).

Galashiels 1864. — Mon bien cher Père, je vais compléter aujourd'hui l'histoire du rétablissement de la Cie en Ecosse. — Après la fondation de deux maisons à Glascow et d'une résidence à Edimbourg, la Compagnie établit un nouveau poste à Dalkeith. Cette ville est située à 6 milles au sud de la capitale, dans une des plus belles parties de ce beau pays. — C'est une vieille cité, formée autrefois sous le patronnage des Douglas, dont le château a fait place à celui des ducs de Buccleugh. On y voit encore l'église paroissiale de St Nicolas, avec une belle chapelle de N. Dame. — Depuis la réforme le St Sacrifice n'y fut plus offert, et au commencement de ce siècle on n'y comptait pas un seul catholique. — Pour vous, si vous voulez juger de l'état de la religion en Ecosse, et travailler à son développement, il est bon de savoir qu'il ne faut point apprécier les choses ici comme en Angleterre.

car les circonstances sont loin d'être les mêmes. L'Ecosse est maintenant à peu près où en était l'Angleterre il y a 50 ans. On a disséminé des missions par tout le pays, mais même en ce moment, elles sont en petit nombre et séparées les unes des autres par de grandes distances. Tout récemment encore des contrées entières étaient totalement dépourvues d'écoles, de chapelles et de prêtres. Il faut donc considérer l'Ecosse comme un pays de mission, où l'Eglise tout en faisant de rapides progrès, doit compter avec une grande difficulté, celle de pourvoir aux besoins religieux des petits centres de catholicisme éparpillés dans les petites villes et dans les villages. — En Angleterre, vous êtes presque partout solidement établis, et vous n'avez à fonder que dans quelques endroits, sans doute tous les jours on fonde et on entreprend de nouvelles oeuvres, mais presque toujours ce ne sont que les développements d'une église centrale dont l'existence est depuis longtemps assurée. — Notre population catholique est en général très pauvre, disséminée sur toute l'étendue et dans tous les coins des plaines et des montagnes. Non seulement chaque hameau, mais chaque ferme compte quelques familles ou quelques individus appartenant à notre Ste Foi. L'Eglise maintenant comme une tendre mère, va à leur recherche les poursuit dans ces retraites écartées, et fait son possible pour leur procurer les bienfaits des Sacrements et du St Sacrifice. — Il faut tenir compte de cette position et ne pas vous étonner de voir célébrer les Sts mystères tantôt dans de misérables cabanes, tantôt dans une grange, tantôt dans une salle louée. Glascow même qui a plus de 100 000 catholiques, se rapelle encore le jour où l'unique messe qui se célébrait dans ses murs, était dite dans une chambre louée. Un témoin me racontait que le prêtre, le seul de Glascow, (depuis Mgr Scott auquel l'Ecosse doit tant de grandes choses soit avant, soit après son élévation à l'Episcopat) était obligé chaque dimanche de se tenir aux pieds de l'escalier par où montaient ses 70 fidèles, pour empêcher les vagabonds de s'attrouper et d'attirer l'attention du public sur son petit troupeau. Tant les hommes les plus hardis de l'Eglise catholique redoutaient alors une lutte avec leurs concitoyens les presbytériens. Le vénérable Prélat a cependant fait preuve d'une fermeté et d'une hardiesse bien extraordinaires: jugeant que le moment était venu pour l'Eglise de sortir des montagnes et des retraites où elle se renfermait, pour se montrer au grand jour dans toute sa majesté, il jeta les yeux sur *Broomielaw* et là choisit pour les bâtiments qu'il projetait, un terrain situé au centre même de la ville. Il s'en assura, fit venir un architecte, et lui apprit à tracer des dessins dans un style devenu pour l'Ecosse tout-à-fait inconnu. Il voulait une cathédrale, et qui plus est une cathédrale gothique, en l'honneur de St André patron de l'Ecosse, dans une ville qui n'avait point vu d'édifice gothique depuis les mauvais jours de *Knox*.! Quand les constructions commencèrent à sortir de terre, se développant sur une espace pouvant contenir 2 500 personnes, le peuple poussa des cris d'horreur, et des bandes d'émeutiers envahirent les bâtisses, de sorte que souvent en une nuit on démolissait plus qu'on n'avait élevé pendant le jour. Le courageux prélat persévéra avec calme, reprenant l'ouvrage là où la fureur populaire l'avait laissé, et tenant soigneusement compte des dommages. Quand l'autorité locale se montrait passive ou faible, il en appelait aux autorités les plus élevées du pays, et même au ministère de Londres. Il gagna sa cause, et on força la ville de l'indemniser de toutes les pertes occasionnées par l'emportement et la violence des habitants. Ceci vous montre qu'il y a 40 ans à peine, l'Eglise jetait ses fondations au sein même de la haine et de l'opposition populaire, comme sur un volcan, toujours prêt à éclater. En 1816 on bâtit à *Glascow* l'église St André; 2 prêtres y furent attachés. Il y avait à *Edimbourg* une chapelle pour l'Evêque et 2 autres prêtres, ajoutez y 3 autres stations et vous avez tout l'état de la mission à cette époque au dessous de la *Clyde* et du golfe de *Forth*. Tel était

était les choses, quand l'Irlande commença à envoyer ses enfants en Écosse. Ils arrivèrent ici comme dans tant [illegible] pays sans se douter de la grande mission qui leur était confiée pour le salut de tant d'âmes, sans se douter que leur pauvreté et leur [illegible] venaient annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile aux grands et aux nobles, en replantant l'arbre de la foi déraciné depuis de si longues années. Ils se groupèrent surtout dans les grandes villes et auprès des grands centres d'industrie, mais ils se répandirent aussi par petites bandes de deux ou trois jusque dans les plus petits endroits. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Dalkeith. On y célébra la 1ère Messe en 1850. Peu après on loua pour le dimanche une grande salle appartenant aux maçons de la ville, mais à leur meeting annuel les maçons votèrent l'expulsion du petit troupeau, et celui-ci se réfugia dans le grenier d'un boulanger. C'est alors que Dieu attira à son Église une noble dame des environs. C'est dans ce nouveau Bethléhem qu'elle [illegible] gagnée aux pompeuses cérémonies du Romanisme pour me servir de l'expression des journaux protestants. Elle pourrait redire comment alors la pauvreté et la petitesse du lieu forcèrent le prêtre d'avoir recours à un rite nouveau pour sauvegarder le secret des confessions. Le local étant trop petit pour qu'on pût même y chuchoter sans être entendu et les fidèles n'ayant point de vestibule, deux compagnons munis de souliers ferrés, se promenaient à grand bruit dans la chambre et permettaient ainsi au prêtre de remplir son ministère sans trop d'inconvénients. Cette dame est la marquise douairière de Lothian qui habite avec sa famille le château de Newbattle situé tout près de la ville. Ce château était autrefois une abbaye de cisterciens fondé par le pieux roi David Ier, fils de Ste Marguerite. Le dernier abbé fut Marc Kerr de l'ancienne famille des Kerr. On ne sait s'il était dans les ordres sacrés. Ce qui est trop certain, c'est qu'il apostasia, épousa Hélène Leslie, et prit une part active aux évènements qui suivirent la réforme. L'abbaye fut érigée en fief seigneurial en sa faveur, et son petit fils fut créé marquis de Lothian. L'apostasie du chef de cette famille consomma l'œuvre de l'hérésie à Dalkeith, mais aussi les premières personnes qui revinrent à la vraie foi dans cette ville furent la marquise, et son beau-frère lord Henri Kerr. Quatre de ses enfants sont aussi revenus avec elle, mais son fils aîné et le second, lord Schomberg Kerr sont encore attachés à l'Église épiscopalienne. — La marquise fit bâtir à l'entrée de son parc et près de la ville une jolie église sous le vocable de St David, et unit ses prières à celles de Mgr le vicaire apostolique pour nous y faire venir; deux Pères y sont établis et cultivent plus de 1000 Catholiques. Ce nombre est bien surprenant si on le compare à celui de quelques années auparavant. Mais il en est ainsi dans toute l'Écosse; partout où un prêtre s'établit, une nombreuse réunion de fidèles surgit comme par enchantement. En effet sans compter les conversions, les catholiques dispersés sur [illegible] la surface du district, ne pouvant résister à l'attrait que leur offre la présence d'un prêtre, sont comme [illegible] vers la chapelle, et font tout au monde pour s'établir à l'entour. La mission de Galashiels que le [illegible] provincial vient d'accepter pour trois ans, nous offre un exemple frappant de ce fait. En 18[illegible] quand M. [illegible] Scott y établit une mission cette petite ville qui a 6000 ou 7000 habitants ne comptait que quelques catholiques; maintenant elle en renferme 500; beaucoup sont établis dans les environs, et le nombre de ceux qui [illegible] s'élève certainement à 1200. L'église qui n'est pas encore achevée sera magnifique. Cette église, la fondation de la mission, l'érection et l'entretien des écoles, tout est dû à la munificence de M. Hope Scott. La duchesse de Buccleugh a bâti et M. Scott entretient une école à Selkirk à 6 milles de là, et tous les 15 jours un Père y dit la messe et réunit autour de lui 150 à 200 fidèles sans que le nombre diminue à Galashiels. Lord Henri Kerr entretient aussi une école à Melrose à 4 milles de Selkirk, où se trouvent plus de [illegible] catholiques. Ces villages sont évidemment les noyaux des futures missions. — Envoyez-nous des hommes

et de l'argent et je vous promets qu'en peu d'années, Galashiels deviendra le centre d'une réunion imposante de catholiques, entouré de missions florissantes ayant chacune son prêtre et son église. — Je vous ai maintenant raconté tout ce qui me semblait propre à vous intéresser au sujet du rétablissement de la Cie dans ce vieux pays, pays des rochers, des bruyères et des héros, comme dit le proverbe.

Corry S. J.

Amérique. — Guyane française. – Lettre du P. Nicou au P. Ivoury. – Ile royale du Salut, 1er Mai 1864. — Mon Révérend et cher Père – P. C. –

Je réponds à votre lettre du mois d'Octobre, qui a été une messagère aussi prompte que fidèle, et qui nous a apporté les premières nouvelles des Status. Aussi, son contenu a-t-il été envoyé à tous nos Pères disséminés en Guyane, tous avides comme moi de savoir ce qui se fait au centre de la famille. Merci donc, pour tous les détails si intéressants que vous m'avez envoyés. Vous continuerez, n'est-ce pas, à nous instruire et à nous édifier. — Vous attendez en retour une lettre et des détails sur la partie de la vigne Guyanaise que la Providence m'a confiée. Hélas! le bien se fait péniblement, lentement, rarement au gré de mes désirs; néanmoins il y a des jours où la miséricorde du bon Dieu éclate d'une manière plus extraordinaire; il y a des âmes auxquelles elle semble s'attacher davantage; il y a des faits enfin qui consolent le cœur du missionnaire et soutiennent son courage au milieu des scandales qui se passent sous ses yeux et des difficultés contre lesquelles il doit lutter. — Je suis toujours à l'île royale, située à 12 lieues N. O. de Cayenne, entrepôt de tous les ateliers de la transportation ainsi que des machines; port où viennent aborder tous les vaisseaux de guerre venant d'Europe ou d'ailleurs. Nous avons en ce moment l'Amazone qui vient de nous jeter 500 individus naguère habitants du bagne de Toulon, aujourd'hui et pour quelques jours mes paroissiens, jusqu'à ce qu'on les ait dispersés dans les autres pénitenciers. Notre île est encore le lieu où l'administration envoie tous les hommes vicieux, corrompus, mauvaise tête, incorrigibles, tous ceux qui cherchent à s'évader. Voilà mon troupeau. Pour moi je trouve bien en eux quelques défauts, mais je trouve aussi des qualités et c'est par là que je tâche de les saisir et de les accrocher au bon Dieu. – Je viens de soutenir la grande lutte des Pâques, le travail a été pénible; mais grâces à Dieu, la moisson a été abondante: j'avais dans le pénitencier 980 hommes; en détachant de ce chiffre ceux qui se disent protestants, puis les Arabes, et ceux qui sont employés dans des services qui ne leur permettent ni de venir à la messe, ni de trouver l'aumônier, il me restait à peu près 800 hommes; de ces 800 hommes qu'on regarde comme le rebut non seulement de la société, mais encore du bagne lui-même, 600 se sont approchés des Sacrements, se sont réconciliés avec Dieu, et sont devenus, je dirais presque des anges, au moins pour quelques instants! Croyez-vous qu'il n'y ait pas là de quoi rendre gloire à Dieu et de se réjouir dans le Seigneur? Il y a eu aussi un grand nombre de retardataires qui ont franchi le grand passage qui les séparait de Dieu. Un jour, un homme d'un aspect assez imposant pour un transporté vint me trouver et me dit: mon Père, je suis un vieux pécheur, il y a 50 ans que je n'ai été à confesse, si vous croyez qu'on puisse encore faire quelque chose de moi, faites. Le sans-gêne de son langage me surprit en même temps que ses paroles. Comment lui dis-je, si on peut faire quelque chose de vous, mais j'espère bien faire de vous un saint. Faire de moi un saint, reprit-il, sachez donc, mon Père, que je n'ai jamais fait que du mal dans ma vie; j'ai toujours été un mauvais sujet, comment voulez-vous que je devienne un saint. Notre conversation se termina comme vous le pensez bien par une confession, et quelques jours après notre homme faisait sa seconde Communion à l'âge de 65 ans; c'était le plus vieux de mon pénitencier. — Un autre jour je me rendis à

l'église pour faire ma visite au St Sacrement; au moment d'entrer, j'aperçus à une assez faible distance, une belle figure d'homme, encadrée dans une magnifique chevelure blanche. Cet homme m'était inconnu, et c'était pour moi une preuve qu'il ne venait point à confesse. Résolu à l'attaquer quel qu'il fût, dès qu'il serait seul; (il causait en ce moment avec un autre homme) je n'entrai point à l'église, et j'allai me cacher et faire sentinelle. Aussitôt qu'il eut quitté son compagnon, je tombai sur lui comme à l'improviste et sûrement comme la foudre. J'entamai la conversation; il parut embarrassé, je continuai mes questions, et lui demandai ce qu'il faisait dans le pénitencier. — Je suis repasseur de couteaux et de ciseaux, me dit-il. — Ah! bien, repris-je, je m'en vais aussi vous repasser la conscience, vous en avez peut-être grand besoin; combien y a-t-il que vous avez été à confesse? — 40 ans. — 40 ans; oh! la bonne affaire pour vous et pour moi; allons ne perdons point de temps, venez avec moi tout de suite. En même temps je pris mon homme par le bras et voyant qu'il n'opposait qu'une faible résistance, je déployai toutes mes forces et je l'entraînai jusqu'au presbytère. C'était un colosse. Arrivé dans le cabinet de réception, il ne fit, à mon grand étonnement aucune difficulté pour se mettre à genoux et pour se confesser, et quand il eut fini, il se mit à pleurer et à me serrer la main en me disant: mon Père, voilà 10 ans que je suis dans le pénitencier; j'ai résisté à toutes les sollicitations des Pères; bien plus chaque année, une de mes sœurs qui est religieuse, m'écrit pour me presser de remplir mes devoirs de religion, et j'ai la lâcheté de lui répondre chaque fois que je les ai remplis, n'est-ce pas indigne? — Hé bien! lui dis-je, écrivez encore cette année à votre sœur, et j'ajouterai quelques lignes à votre lettre, pour attester que vous êtes bien réconcilié avec le bon Dieu. Jamais de sa vie cet homme n'a été si heureux ni si content. ——

Un autre fait qui m'a causé plus de peine et non moins de joie cependant, est une mort précieuse devant Dieu. La veille de Noël j'allai confesser à l'hôpital ceux qui devaient communier le lendemain, et grâces à Dieu, c'était la grande majorité, la presque totalité. Arrivé auprès d'un malade que je ne connaissais pas, je lui demandai comme aux autres, s'il ne désirait pas se confesser pour célébrer dignement la belle fête de Noël. Cet homme se leva sur son séant, me regarda avec des yeux étincelants, et me dit d'un ton sec et haut: « Monsieur, ce n'est pas à moi qu'on parle de ces choses là. » Une parole semblable était de nature à faire un mal immense dans la salle, tant le respect humain est grand parmi nos hommes, aussi je ne m'amusai point à discuter avec lui, et tout honteux, je m'en allai à un autre lit, où je fus mieux reçu. La fête se passa, 2 seulement dans cette salle ne communièrent point. Après la fête je repris mes visites quotidiennes, et je vis avec tristesse que mon malade s'affaiblissait rapidement; je prévoyais une lutte terrible après sa réponse de la veille de Noël. Néanmoins, il fallait tout tenter pour sauver cette âme. Je lui parlai donc avec le plus de douceur possible, mais je n'obtins rien. Je m'en revins bien triste raconter au Cœur de Notre Seigneur, à l'église, l'échec que je venais de subir. J'avais prévenu la sœur de bien veiller sur cet homme, de lui donner tout ce qu'il voudrait, de lui parler de religion, mais d'une manière bien douce. Cette bonne Sœur s'en acquitta parfaitement, mais ne fut pas plus heureuse que moi. Elle allait donc abandonner à son triste sort, ce malade qui s'éteignait doucement, sans agonie et avec pleine connaissance, quand passant devant son lit, elle s'entendit appeler; elle vole auprès du malade, qui lui dit tout bas: je voudrais bien voir le Père. M'envoyer un messager, et moi d'accourir fut l'affaire d'un instant. J'arrive au malade, je lui adresse quelques bonnes paroles, et j'attends sa réponse. Mon Père, me dit-il, je vais mourir, je désire me réconcilier avec Dieu, cela est-il possible? Je dois vous déclarer que je suis protestant. — Je parus moins déconcerté que je ne le fus en effet. — Tout est possible, mon cher, quand il s'agit de Dieu, lui dis-je. Notre Seigneur est mort pour nous racheter, il veut donc

nous sauver tous. – Hé bien ! mon Père, reprit-il, je m'abandonne à vous, faites tout ce que vous avez à faire. Je le baptisai sous condition, je l'instruisis des principaux mystères, il fit une confession parfaite, et enfin je lui administrai l'extrême-Onction, et l'indulgence plenière. C'était trop tard pour le St Viatique. 2 heures après notre homme rendait son âme au bon Dieu. Voilà les péripéties par lesquelles nous passons chaque jour; toujours sur la brèche, nous frappons à droite et à gauche, nous bataillons contre le diable, contre l'indifférence, le respect-humain, les vices de toutes sortes, nous éprouvons parfois des échecs, mais finalement nous avons presque toujours la victoire, parceque Dieu combat pour nous. Depuis l'année dernière, j'ai baptisé 20 adultes, protestants ou Arabes, j'ai eu plus de 150 retours qui dataient de 10, 20, 30 ou 40 ans, j'ai confessé au moins 1000 hommes, sans compter les confessions répétées plusieurs fois. Comme vous le voyez si la peine est grande, la consolation est plus grande encore, et je goûte un véritable bonheur quand j'expédie pour le Ciel des âmes bien disposées. Je termine, en me recommandant à vos prières ainsi que cette œuvre entreprise par nos Pères, elle est bien belle, mais elle rencontre bien des obstacles et surtout des obstacles de détail qui nous arrêtent à chaque instant et montrent que le royaume des cieux souffre violence. Priez donc pour que je me sanctifie et que j'envoie beaucoup d'âmes au Ciel. Adieu mon bien cher Père, soyons toujours unis de pensées et d'affections dans le Cœur de Notre bon Maître.

S. Nicou S.J.

Province du Missouri. – *Missions données dans le Michigan, le Kentucki et l'Ohio par le P. Smarius.* (Extrait des lettres du noviciat de Rœhampton).

– La 1ère mission fut celle de Jackson dans le Michigan; cette ville est située à moitié route entre le lac St Clair et le lac michigan dans une fertile région parsemée de blocs erratiques dont plusieurs sont énormes. C'est une ville assez manufacturière et qui compte 10000 h. Les émigrés Irlandais qui y affluent et quelques catholiques de nationalités diverses y forment une congrégation de 700 à 1000 communiants. La mission avait été annoncée deux semaines d'avance pour le 1er dimanche de carême. Pendant toute la durée des exercices tous les catholiques suspendirent leurs travaux ordinaires. Dans de vastes ateliers longs de plusieurs centaines de pieds on éteignit les feux; le bruit des marteaux, le grincement des machines cessèrent de se faire entendre jusqu'au jour qui suivit la clôture de la mission. Un nombre considérable de catholiques étaient en révolte contre leur curé et leur évêque; tous, excepté quatre, revinrent à leur devoir et s'approchèrent des Sacrements. Bien que plusieurs ministres influents eussent été appelés de loin pour contrecarrer l'action des missionnaires, 9 protestants furent reçus dans l'Eglise et à peu près le même nombre de transfuges furent réunis à la vraie foi. Plusieurs qui jusque là n'étaient pas connus comme catholiques s'approchèrent des Sacrements et firent ainsi pour la 1ère fois ouvertement profession de leur croyance. — *Marshall*, située à quelques heures de chemin de fer, à l'Ouest de Jackson est une ville de même grandeur que cette dernière; mais les catholiques y sont plus nombreux et y appartiennent à des classes plus aisées de la société. Un prêtre seul ne suffit pas à leurs besoins spirituels, et jusqu'ici cependant on n'a pu leur accorder qu'un. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Dans les paroisses qui comme celle-ci, n'ont pas un clergé suffisant on voit des pénitents attendre pour se confesser des journées entières, quelques uns même restent à jeûn jusqu'à 6 h. du soir, se confessent et demandent la Ste Communion. Un homme bien instruit de sa religion et connaissant, disait-il, son devoir, n'avait pû être amené à faire sa Confession ni par

les exhortations des missionnaires, ni par les larmes et les prières de sa pieuse fille; et cependant il avait conscience du péril auquel il s'exposait en négligeant l'appel de Dieu et du danger de mort toujours suspendu sur sa tête. Le lendemain de la clôture des exercices il est frappé d'apoplexie et reste deux jours sans connaissance; quand il revint à lui ses répugnances étaient vaincues et il fit sa confession avec toutes les marques d'un sincère repentir. — A Marshall vingt-cinq protestants furent reçus dans l'Eglise, entre autres un jurisconsulte distingué et sa femme. Plusieurs des convertis qui appartiennent aux familles les plus respectables de la ville pour éviter des persécutions domestiques demandèrent qu'on leur administrât secrètement le baptême. — La 3e mission fut celle de Lexington, ville riche et aristocratique du Kentucky, elle est située dans un beau pays assez justement appelé le jardin des Etats-unis. La congrégation de cette ville était depuis plusieurs années divisée en deux partis ennemis. Les querelles et les récriminations mutuelles avaient sans cesse entretenu le feu de la discorde au grand scandale du public; peu s'approchaient des sacrements; et les enfants dont l'éducation était tout-à-fait négligée se perdaient. Le zélé Curé, le Révérend M. Bekkers, qui venait d'être chargé de cette paroisse, jugea qu'une mission était le meilleur moyen de rétablir la concorde et de ramener ses ouailles aux pratiques de la religion. A l'ouverture des exercices peu vinrent entendre les missionnaires; mais le second et le troisième jours le concours fut si grand que tous ne purent trouver place. Plusieurs protestants suivirent les instructions, entre autres la belle-mère du président Lincoln et la mère du général Morgan, que ses audacieuses entreprises ont rendu célèbre dans la guerre actuelle. Tous les catholiques sans exception se sont approchés des Sacrements; la paix et la bonne harmonie ont été rétablies et les différents arrangés à l'amiable: les catholiques de Lexington ont montré plus de ferveur et donné plus de signes de sincère conversion que les missionnaires n'en ont observé dans les autres missions et ils ont exprimé aux Pères leur reconnaissance de la manière la plus touchante: il y a tout lieu d'espérer qu'ils persévèreront dans ces heureuses dispositions. Il y a eu à Lexington 12 conversions de protestants. — Reading dans l'Ohio a été la dernière station du carême: les auditeurs principaux des instructions furent les élèves du Mont-Notre Dame, pensionnat de jeunes filles dont un 5e seulement est catholique. Parmi les non-catholiques on compte de 15 à 20 juives, les autres appartiennent à différentes sectes protestantes: elles sont agées de 17 à 22 ans. Au discours d'ouverture il n'y eût que quelques protestantes et pas de juives; mais dès le 2e jour toutes demandèrent avec instance à être admises aux instructions. Les exercices furent donnés comme s'il n'y eût eu que des catholiques et l'on ne traita pas d'autres sujets que ceux marqués par St Ignace. Ces sujets étaient nouveaux pour elles et les méditations produisirent tout leur effet; elles étaient en larmes pendant presque toutes les instructions et treize demandèrent le baptême, les unes en s'adressant directement au Père, les autres par l'intermédiaire de la directrice de l'école; mais on jugea prudent de n'en admettre qu'une seule au Sacrement et on le différa pour les autres jusqu'à ce qu'elles fussent mieux instruites des vérités de notre Sainte Religion. A la fin des exercices elles ne savaient comment témoigner leur reconnaissance pour le bonheur qu'elles avaient eu d'être enfin instruites de la vraie voie du salut, et comme on refusait leurs riches présents, elles organisèrent une représentation et mirent en scène les vérités et les faits qui les avaient le plus frappées dans les exercices. — Beaucoup de conversions soit de protestants, soit de mauvais catholiques ont été dues à l'édifiante ferveur de ceux qui suivaient les exercices. La vue d'un grand nombre d'hommes qui suspendent leurs travaux, unique soutien de leurs familles; de filles de magasin et de domestiques qui se lèvent dès 3 ou 4 heures du matin et parcourent plusieurs milles pour se rendre à l'église,

est un spectacle qui fait nécessairement impression sur les plus endurcis. — A *Marshall* une jeune domestique obtint par ses longues importunités de ses maîtres protestants de conduire aux missionnaires un enfant malade. Cet enfant âgé de 14 ans n'avait pas été baptisé : il était remarquable par la beauté de ses traits et son intelligence, mais tout son corps excepté le visage et les mains était couvert de lèpre et n'était qu'une plaie. La jeune fille lui avait inspiré le désir du baptême et il le demandait avec larmes, car il sentait que sa dernière heure n'était pas éloignée. Mais la défense formelle de son père ne permettant pas aux missionnaires de le baptiser, ils instruisirent la jeune servante pour qu'elle le fit elle-même lorsque le danger deviendrait plus pressant ; elle l'a en effet baptisé et il y a tout lieu de croire qu'il est maintenant parmi les bienheureux. — Tels sont les faits principaux de 6 semaines de missions. Ces faits brièvement racontés suffisent pour montrer combien est digne de leurs soins le vaste champ ouvert au zèle des apôtres. Le peuple est affamé du pain de la parole divine, et il n'y a personne pour le leur distribuer. Quelque part que le missionnaire aille, la difficulté est de trouver une église ou une salle assez vaste pour contenir la foule avide de sa parole. — Tout missionnaire aussi sera convaincu par ces faits ; qu'il n'y a ni arguments, ni polémiques aussi efficaces pour porter les hommes à Dieu qu'une mission ou une retraite donnée suivant le livre des exercices de St Ignace, c'est la grâce qui convertit les cœurs, Or cette grâce toujours favorise et accompagne une mission.

Asie. — Mission de Bombay. — Extrait d'une lettre du P. Goubert au P. Van Heule, socius du R. P. Provincial de Belgique. — Bombay, 14 Février 1864.

Que vous dirai-je, mon R. Père, des ex-schismatiques ou *Goanais* ? de bonnes nouvelles, on ne peut en donner, car je crois que ce n'est que de nom qu'ils se sont réconciliés avec le St Siège. Pour autant que le sujet d'une lettre le permet, je tâcherai de vous persuader de ce que je dis par quelques exemples. Votre Révérence n'ignore pas qu'il y a eu question de transférer une bonne partie des missions de la juridiction des vicaires apostoliques à celles de l'archevêque de Goa. De là, il fallait des prêtres qui parlassent l'anglais et à Goa il est rare d'en trouver. Qu'a donc fait l'archevêque ? Il a donné ordre à tous ses séminaristes d'étudier l'anglais, sous peine de ne pas être ordonné : la langue anglaise est donc préférée à la Théologie, dont si peu d'entre les Padris Goanais savent suffisamment pour exercer le St ministère. Mgr *Canoz* du temps qu'il était administrateur apostolique de Bombay, avait suspendu de ses fonctions un prêtre (originaire du pays) qui était sous sa juridiction : cet interdit a été ratifié par Mgr *Steins*. Après l'arrivée du nouvel archevêque de Goa, ce prêtre se rend dans cette ville, expose son misérable état et demande à être admis dans le diocèse. L'archevêque le reçoit et sans autre forme de procès l'envoie dans une de ses églises en qualité de vicaire : ce n'est que peu de temps après que Mgr Steins en apprit la nouvelle et eut peine à la croire : cependant le fait est tel que je vous le dis. En voici un autre non moins singulier. Un jeune homme, élève de notre séminaire avait déjà fait une partie du cours de Théologie lorsque Mgr, voyant que jamais il n'aurait pu l'ordonner à cause de son incapacité, lui conseilla de quitter le séminaire et de tâcher de trouver un bureau. Il fut donc renvoyé, et se mit en quête d'une place, n'importe à quel prix, mais sans succès. Que fait alors notre homme ? Il prend la résolution de suivre sa première vocation, se rend à Goa, se présente à l'Archevêque, est reçu et après un petit examen est ordonné prêtre. Ces deux faits sont publics et Mgr *Steins* a protesté contre de tels abus du haut de la chaire, dans la cathédrale de Bombay. Votre révérence peut juger par là que le proverbe : *tel pasteur, tel troupeau*, ne

doit que trop se vérifier ici. Il est pitoyable de voir les pauvres chrétiens soumis aux prêtres Goanais, ignorer jusqu'aux plus simples éléments de notre Ste religion. Pour l'extérieur, ils baisent les croix, les statues, les pavés de l'église mais ne leur parlez pas de confession ni de Communion, à peine savent-ils ce que c'est. Quand il y aurait l'une ou l'autre âme simple qui voudrait s'approcher des Sacrements, la plupart de leurs padris lui diraient qu'il suffit de se confesser à Pâques, quoiqu'ils sachent bien qu'alors aussi ceux qui ne s'approchent pas des sacrements sont bien plus nombreux que ceux qui le font. Des fêtes dans le courant de l'année, on n'en fait guère aucun cas; des coups de canon, des feux d'artifice, le son des cloches, des dîners splendides, voilà la fête: pour l'âme rien, absolument rien. Le dimanche un grand nombre de chrétiens entendent la messe, fumant un cigarre et causant tout le temps, autour de l'église. Pour que votre Révérence ne pense pas que j'exagère, je donnerai encore un exemple de ce que j'affirme, concernant deux paroisses très rapprochées l'une de l'autre, ou pour mieux dire concernant un village qui jadis ne formait qu'une paroisse mais qui pendant les difficultés religieuses s'est divisé en deux parties l'une restée dans la juridiction de Goa, l'autre sous celle du vicaire apostolique. Dans ce village c'est la coutume de célébrer aussi solennellement que possible la fête du St Nom de JÉSUS, le 1er jour de l'an. Voici ce que j'y ai vu de mes propres yeux. — Quinze jours ou trois semaines avant la fête un des villageois se constitua, avec l'agrement du Curé, président de la fête. Par cette dignité il se rend caution de toutes les dépenses qui se feront à l'église ce jour là, sans compter le dîner qu'il est obligé de donner à un grand nombre de personnes, surtout aux membres des différentes confréries. La veille de la fête une foule de personnes se rendent à l'église pour l'orner de fleurs, de guirlandes, et de cierges. A midi la fête est annoncée par une salve d'artillerie: le soir il y a toujours vêpres solennelles pendant lesquelles on ne cesse de tirer le canon et de sonner les cloches. A l'heure fixée pour commencer le service, le prêtre revêtu de ses ornements se rend à la porte de l'église accompagné de ses assistants (s'il y a moyen d'en avoir) là il est attendu par le président et les principaux membres de la confrérie. Après avoir béni le chef, le prêtre entonne une antienne et rentre à l'église suivi de tout son cortège, tous tenant un flambeau à la main, et le gardant allumé jusqu'à la fin du service. Le lendemain au son de l'Angelus, on commence de nouveau à tirer le canon, et ainsi d'heure en heure jusqu'à la grand'messe qui a ordinairement lieu à 11 h. Un peu avant on entend la musique se préparant à chercher le président à sa maison. Arrivé à l'église, celui-ci est de nouveau introduit par le prêtre jusqu'au sanctuaire, où tous se tiennent debout jusqu'à l'Evangile, après quoi ils déposent leurs cierges et s'assient pour entendre le sermon. Après le sermon ils reprennent leurs cierges jusqu'à la fin de la messe, sauf ceux qui doivent communier. Après la messe le président, sa femme et ses enfants sont amenés au pied de l'autel où le prêtre leur met une petite couronne sur la tête et prononce quelques prières de l'Eglise sur eux. Alors la musique se met de nouveau en marche pour reconduire le président à sa demeure où un repas attend ceux qui ont assisté à la solennité. Ainsi se termine ordinairement une grande fête religieuse. — Le jour de Noël il y eut dans notre église plus de deux cents communions tandis que dans l'église desservie par les prêtres Goannais il n'y en eut que deux. Pour finir je vous donnerai encore un spécimen d'ignorance dont j'ai été témoin. — Au commencement de l'année passée, deux prêtres Syriens vinrent à Bombay avec l'intention et dans le but de ramasser un peu d'argent pour leur mission. Mgr les reçut cordialement, car ils avaient d'excellentes recommandations de leur évêque. Etant du reste Syriaque, ils disaient la messe avec un rite autre que les prêtres de Bombay. Nos séminaristes étant curieux de voir ces cérémonies, le P. Supérieur invita ces prêtres à venir célébrer dans la chapelle du séminaire. Non loin de là se trouve une église paroissiale desservie par 3 prêtres Goannais, et le Curé de cette église

est le seul qui jusqu'à présent ait tâché d'être en bons termes avec Mgr Steins et tous nos Pères de la mission: le P. Supérieur l'invita donc aussi à assister à cette messe, ce qu'il accepta. La messe dite, ce bon Curé demanda aux prêtres Syriens de quelle partie de l'Inde ils venaient. Mais comme on ne put lui faire comprendre leur réponse, le P. Supérieur prit un atlas et l'ouvrit devant lui. « Mon Père demanda-t-il en voyant les différentes cartes passer sous ses yeux, est-ce là le missel de ces deux prêtres? Ce trait suffit pour vous donner une idée du degré d'instruction de ce clergé.

Chine. — Mission du Pé-tché-ly. — *Extraits de plusieurs lettres du P. Leboucq.*

Village de Han-tré-ta, 24 Décembre, 1863. — Depuis mes dernières lettres, nos catéchumènes ont augmenté d'une manière presque prodigieuse: il y a un mois j'en comptais 2,000 environ dans mon district: un voyage que je viens de faire, m'a donné plus de 4000 nouveaux élus. Pauvres payens! Ils commencent enfin à ouvrir les yeux à la lumière: je prêche sur les places publiques, dans l'intérieur des hôtelleries; ils accourent en foule. Pendant une heure, si je le veux, j'aurai devant moi une foule compacte et silencieuse qui écoute la parole de Dieu. Le sermon fini: la multitude se retire en disant: « ce qu'il nous a enseigné de la religion chrétienne n'est pas dénué de bon sens » Cette appréciation de nos auditeurs, est bien froide et bien indifférente. Cependant, attendez un peu: laissez tout ce peuple s'en retourner; et voyez ces quelques bons paysans demeurant sur le milieu de la place ou dans un coin de la cour de l'auberge: ils tiennent conseil entre eux et se demandent s'il leur sera permis de voir le missionnaire... bientôt mon catéchiste les aborde, les invite à venir me trouver; de nouveaux éclaircissements leur sont donnés sur les difficultés et les objections qui pourraient les empêcher d'embrasser la religion d'occident. Ils se font inscrire au nombre des catéchumènes. Je prends exactement leurs noms, et le lieu de leur habitation. Quelques jours après un catéchiste est envoyé dans la contrée que j'ai parcourue, il va de famille en famille et achève l'œuvre commencée. Dans les quinze jours qui viennent de s'écouler j'ai parcouru à cheval plus de 50 bourgs ou gros villages: plus de 20 d'entre eux m'ont fourni un contingent capable de faire oublier, lui seul, la stérilité de 10 années de prédication. Mais vous me demandez si ces catéchumènes persévèrent tous et s'ils se convertissent sincèrement: Non, ils ne sont pas tous constants: un bon nombre se présentent, conduits par des vues tout humaines: par exemple, ce sont des marchands qui ont à faire rentrer des fonds et qui n'osent pas accuser leurs débiteurs devant les tribunaux: ils espèrent que nous allons prendre leur cause en main: d'autres sont accusés d'avoir volé, ou de n'avoir pas payé le tribut; et ils viennent chercher en nous des protecteurs pour un procès, souvent injuste: Vous comprenez bien que ceux là ne sont pas de vrais catéchumènes: dès qu'ils sont assurés que notre autorité n'est pas de ce monde et que nous ne nous occupons que du salut des âmes, ils se retirent et nous ne les voyons plus. Cette classe de catéchumènes, en se présentant pour embrasser le christianisme, nous a quelquefois compromis devant les autorités chinoises; étant presque tous des hommes faux et transgresseurs des lois de l'empire, la publicité qu'ils donnent à leur désir de se faire chrétiens nous suscite beaucoup d'ennemis parmi les populations et indispose surtout les mandarins contre nous. Plusieurs fois déjà Mgr Languillat a dû prévenir positivement les mandarins, qu'il n'admettait parmi ses catéchumènes, que des hommes bien formés. Toutefois, malgré les embarras que nous ont suscités déjà ces catéchumènes, Il n'en est pas moins vrai que leur empressement à étudier la doctrine, a été cause d'un mouvement des masses vers notre Ste religion. Ceux qui l'ont occasionné sont presque tous rejetés comme indignes du baptême: mais ceux qui, sans trop se rendre compte de leur démarche, ont suivi l'impulsion et sont venus se faire inscrire comme catéchumènes, sont presque tous de bons et paisibles habitants de la campagne: jusqu'ici, ils avaient cherché partout

une religion qui pût leur enseigner la vérité. La divine Providence a secondé leur bonne volonté : ils nous ont connu, ils ont écouté la parole de vie, leurs yeux se sont ouverts, et ils sont devenus de fervents et zélés convertis. Je ne saurais vous dire, tous les prodiges que la grâce opère tous les jours ici, ils sont trop nombreux et je n'aurais pas d'expressions pour en donner une juste idée : la semaine dernière j'étais appelé par une famille payenne, à mon passage dans le village qu'elle habite : que me voulait elle ? Depuis un mois le démon la tourmentait d'une manière effrayante : le père et la mère avec leur 4 petits enfants n'avaient pu trouver un instant de repos. Ils ne pouvaient prendre à peu près aucun aliment : on les a trouvés plusieurs fois étendus dans leur maison, presque sans vie ; des chrétiens leurs voisins en entrant chez eux pour les secourir, avaient entendu une voix, qui leur criait : « Ah ! vous voulez aussi vous faire chrétiens ! » Evidemment le démon était là. Ils assurent l'avoir vu plusieurs fois sous diverses formes et à chaque visite, il leur répétait la même parole : « Vous voulez aussi être chrétiens ! » Ils n'avaient jamais auparavant songé à embrasser le christianisme : mais aujourd'hui, ils demandent le baptême à grands cris : en arrivant à la porte de leur maison, je les trouvai tous prosternés le front contre terre. « Père, me dirent-ils ayez pitié de nous, bénissez notre maison, et commandez au démon de ne plus nous tourmenter. » Je bénis en effet leur habitation, je les bénis eux aussi. Depuis cette époque, ils ont retrouvé un peu de calme. Et avant un mois, le démon les aura entièrement quittés : car ils doivent recevoir le baptême, le jour de l'Epiphanie. Avant sa conversion cette famille était la plus zélée et la plus fervente du village, quand il s'agissait de bâtir des pagodes ou de brûler l'encens en l'honneur des idoles : elle était ordinairement chargée par les payens du voisinage d'aller prier *Boudha*, pour les malades, et lui demander qu'il préservât la contrée de la peste et des brigandages. L'année dernière, pendant l'épidémie qui nous enleva Mgr *Borgniet* et le P. *Rabeau*, un jeune payen riche et fils unique, voyant son père sur le point de mourir, alla chercher le chef de notre intéressante famille : « Viens avec moi, lui dit-il : je veux faire un vœu à « Boudha, pour la guérison de mon père » Ils vont tous deux à la pagode et là ; le front contre terre, aux pieds de l'idole, ils lui promettent que si le malade guérit, ils viendront pieds nus, la corde au cou, et portant sur le dos une selle de mulet, lui offrir 4 flambeaux et un habillement de soie. Ce vœu, vous le devinez bien, n'empêcha pas le malade de mourir : lorsqu'ils rentrent à la maison, il venait d'expirer. La conversion de cette famille et les vexations du démon ont fait beaucoup de bruit dans le pays, et ont amené plus de 10 familles à demander le baptême. — Dans un gros bourg appelé *Hao-tsuen*, j'eus le bonheur, il y a trois jours seulement, d'ajouter une trentaine de nouveaux catéchumènes aux quelques centaines que j'y ai déjà. Parmi eux se trouvait un bachelier, renommé dans toute la contrée pour ses talents et surtout pour ses superstitions. Au mois de novembre dernier, ayant entendu parler de la religion chrétienne il alla trouver un baptiseur *excurrens* que j'avais envoyé dans un village voisin du sien : « Depuis 8 ans, lui dit-il, j'ai voué une haine mortelle à mon père : je l'ai maudit. « J'ai essayé de l'empoisonner, mais ma haine n'a pu jusqu'ici, se satisfaire. Le mandarin a toujours donné raison à mon père. Je ne connais rien de la doctrine de votre religion. Je viens vous demander si les Européens « qui la prêchent peuvent et veulent m'aider à tirer vengeance des insultes et des injustices de ma famille. Si je « puis faire perdre la face à mes ennemis, je vous promets que désormais je me donnerai tout entier au *Tien-tchou-kiao*, (religion du Maître du Ciel). Je ferai tout ce qu'il me demandera, je corrigerai tous mes défauts : « mais il faut auparavant qu'il me venge ! » Le pauvre aveugle !! Il avait entendu dire que les mandarins n'osaient plus molester les chrétiens et même qu'ils traitaient plus vite et avec plus de dignité leurs affaires litigieuses que celles des payens. Il n'avait jamais rien lu des livres de la religion, il n'avait jamais entendu

parler de ses enseignements et de ses lois : l'administrateur auquel il s'était adressé n'essaya pas de le détourner de ses projets de vengeance : Vous êtes bachelier lui dit-il, votre intelligence et vos talents sont connus dans la contrée, et je sais que malgré vos sentiments de haine vous avez le cœur droit. J'ai entre les mains un petit ouvrage qui contient l'explication détaillée des dix commandements de Dieu : emportez-le avec vous, lisez-le en tâchant d'oublier que votre désir d'embrasser le Christianisme a eu tout d'abord pour cause première la vengeance et la haine. Notre lettré emporta le livre. Arrivé chez lui, il le lut avec attention, le relut plusieurs fois. Au bout de quelques jours, il le savait presque par cœur. La grâce éclaira son esprit et dissipa ses préjugés. Il voit que le Christianisme commande aux enfants le respect et l'amour filial, leurs parents eussent-ils les plus grands défauts. Le pardon des injures, surtout à l'égard de sa famille, lui parut d'abord une chose moins étrange et moins difficile. Il réfléchit plusieurs jours : C'était le travail de la grâce. Il ne put y tenir plus long-temps. Son livre des dix Commandements de Dieu à la main, il alla trouver son père, auquel il n'avait pas adressé une parole de respect et d'amour depuis 10 ans. Il se jeta à ses pieds en lui demandant pardon pour le passé : « Voilà, dit-il, en montrant le livre, voilà ce qui m'a converti : « si vous me pardonnez, je pourrai me faire chrétien : la religion qui enseigne le pardon des injures et que je n'avais « jamais connue, sera désormais la mienne. » Ce converti est venu avec son père me voir à *Hao-tsuen*. Toute la famille est reconciliée ; hommes et femmes, tous veulent être chrétiens. — Si tous nos catéchumènes ne ressemblent pas à celui-là : je puis vous affirmer pourtant qu'il s'en trouve un bon nombre d'assez généreux pour renoncer complètement aux procès et aux injustices dont leurs ennemis eussent été victimes, si la religion n'était venu frapper à la porte de leur cœur. Tout près du village d'où je vous écris aujourd'hui, est un maître d'école que j'ai baptisé, il y a quelques mois : avant d'être catéchumène, il était la terreur du pays : sa réputation de plaideur, d'ivrogne, de joueur etc. n'était que trop meritée. Je lui ai imposé avant son baptême 18 mois d'épreuves. Durant tout ce temps, il s'est energiquement interdit l'entrée des tribunaux, des auberges et des maisons de jeu. Aujourd'hui, ce néophyte est le modèle de mes chrétiens et tous, chrétiens et payens regardent sa conversion comme un miracle. Le peu de sapèques qu'il reçoit de ses élèves, sont presque toutes employées à nourrir les payens pauvres qui vont chaque soir le trouver pour apprendre le catéchisme et les prières. Depuis son baptême, je sais qu'il s'est imposé 3 jeûnes par semaines. Il y est fidèle. Et assez souvent même, il se contente d'un seul repas le vendredi ; j'ai étudié ce néophyte, je l'ai suivi constamment depuis 2 ans : je puis donc en connaissance de cause, en parler et vous assurer que cet homme est un prodige de la grâce. Il ne me rencontre jamais sans que sa première parole soit celle-ci : « Oh ! Père, j'ai à expier 40 « années d'horreur » ! Il a voulu, plusieurs fois, faire sa confession publiquement et c'est à peine si j'ai eu assez d'autorité pour l'en empêcher. Oui, mon R. Père, pour qui connaît le carractère chinois ; les difficultés que nous rencontrons pour détruire les erreurs et les superstitions dont le cœur de nos catéchumènes est comme *pétri*, leur apathie naturelle pour tout ce qui vient d'un autre pays ou qui déroge aux usages séculaires de la Chine, pour celui-là, les conversions véritables ici, sont vraiment des prodiges de la miséricorde divine. Priez beaucoup pour vos frères de Chine afin qu'ils aient de plus en plus l'esprit d'abnégation ! Avec les Chinois, si nous voulons être les instruments de la divine Providence pour les convertir, il nous faut être d'une patience et d'une abnégation à toute épreuves, il nous faut renoncer en quelque sorte, à nos habitudes européennes. Les Chinois nous abordent avec plaisir quand ils savent que nous aimons la Chine, que nous évitons volontiers des comparaisons qui l'abaissent. L'étude de leurs mœurs, la connaissance de leurs affaires de famille, de leurs lois, etc. est à mon avis une porte par laquelle ils viennent nous trouver avec plaisir, et c'est un moyen de

conversion qui réussit ici plus que partout ailleurs, peut-être. Priez aussi pour nos payens et nos chrétiens, afin qu'ils deviennent moins indifferents et moins orgueilleux. Mais pardon, je m'aperçois que j'en suis encore à mon premier point... En voilà 6 pages pour lui seul! — Quelques mots cependant sur les troubles de la Province. Les Bandes des Pei-lien-kiao (Rebelles du blanc Nenuphar) semblent s'être retirés vers le Ho-nan et depuis 2 mois, nous respirons un peu. Nous avons, il est vrai dans notre voisinage des bandes de 20, 30, et même 200 voleurs de grands chemins: mais nous n'avons rien à craindre à la résidence. Le fossé qui nous protège maintenant avec son parapet à créneaux nous met à l'abri des bandes qui ne sont que des voleurs du pays, et n'ont aucune organisation militaire; pour entrer chez nous, il faudrait faire le siège de la place, et peut-être même résisterait-elle à un siège donné par le Pei-lien-kiao. La mission du Chan tong avec des moyens de défense semblables aux nôtres à peu près, a pu résister plusieurs fois aux rebelles qui voulaient la piller, et qui sans son fossé de circonvallation, l'auraient en effet pillée. Seulement, en voyage, nous avons à nous tenir sur nos gardes; il y a quelques jours, je me rendais dans un gros village où je prépare une trentaine de familles au baptême: j'avais à traverser une plaine assez longue, où l'on ne rencontre aucun village. On nous avait dit qu'une bande de voleurs y avaient, les jours précédents, dévalisé plusieurs marchands. Je ne tins pas compte de l'observation: mais, à peine avais-je fait quelques ly, que j'entends les cris: au voleur! bientôt j'aperçois une troupe d'hommes armés qui s'échappaient à toutes jambes, emportant un butin assez considérable qu'ils venaient de faire en pillant 2 voitures de marchands forins. Si j'étais arrivé un instant plus tôt, il est probable que mon bagage aurait disparu comme celui de nos deux voyageurs. Les voleurs étaient au nombre de 50 ou 60. Il était inutile d'essayer la résistance. — Mais mon R. Père, les pertes matérielles que peuvent nous faire éprouver les brigands, ne sont rien en comparaison de celles que nous font subir chaque jour la haine des payens et la mauvaise volonté des mandarins. De tous côtés on vient nous dire que les payens ont frappé ou fait mettre en prison des catéchumènes. Il est constaté qu'un grand nombre de ceux qui viennent se plaindre et réclamer du secours, nous trompent: mais il est certain aussi que le paganisme cherche partout et à chaque occasion, le moyen de persécuter les nouveaux chrétiens. Si les ennemis de notre foi se déclaraient ouvertement, s'ils disaient maintenant qu'ils battent ou accusent nos catéchumènes, parcequ'ils sont chrétiens, nous pourrions facilement en avoir raison: mais ce n'est pas le moyen dont ils se servent: Ce mode d'agir n'est pas Chinois. Ils ne parlent pas de la religion: ils ont trouvé d'autres griefs, des *accusations fausses*: adroitement préparées. — La grande difficulté pour nous, en ce moment, n'est pas seulement d'être impuissants à faire rendre justice à nos chrétiens persécutés; mais plustôt d'être trop souvent dans l'impossibilité de prouver juridiquement aux autorités, que nous sommes injustement attaqués. En Chine les tribunaux ne s'appuient pas sur le témoignage des hommes, mais sur celui des sapèques. L'enfer se voit pressé dans ses retranchements. Il met tous ses moyens en œuvre pour conserver son empire. A nous de travailler à le détruire, Par la patience et par une constante abnégation! Nous arrachons chaque jour, quelques grosses pierres à l'édifice de l'idolâtrie, Et peut-être pourrons-nous bientôt jouir du spectacle de sa chute complète. A tous nos frères d'Europe de mettre la main à l'œuvre et de nous soutenir par leurs prières. Notre petite mission du Tché-ly-Oriental est bien peu connue des associés de la Propagation de la Foi. Elle l'est moins encore de ceux qui ne sont pas associés à cette œuvre apostolique. Mais, vous qui la connaissez et l'aimez tant, tâchez de lui gagner des bienfaiteurs, oui des bienfaiteurs qui nous aident de leurs aumônes pécuniaires! Tant de choses à faire! tant de chapelles! tant de catéchuménats à bâtir! Et pas de ressources pour satisfaire, même au plus pressant des besoins de notre mission! Le mouvement

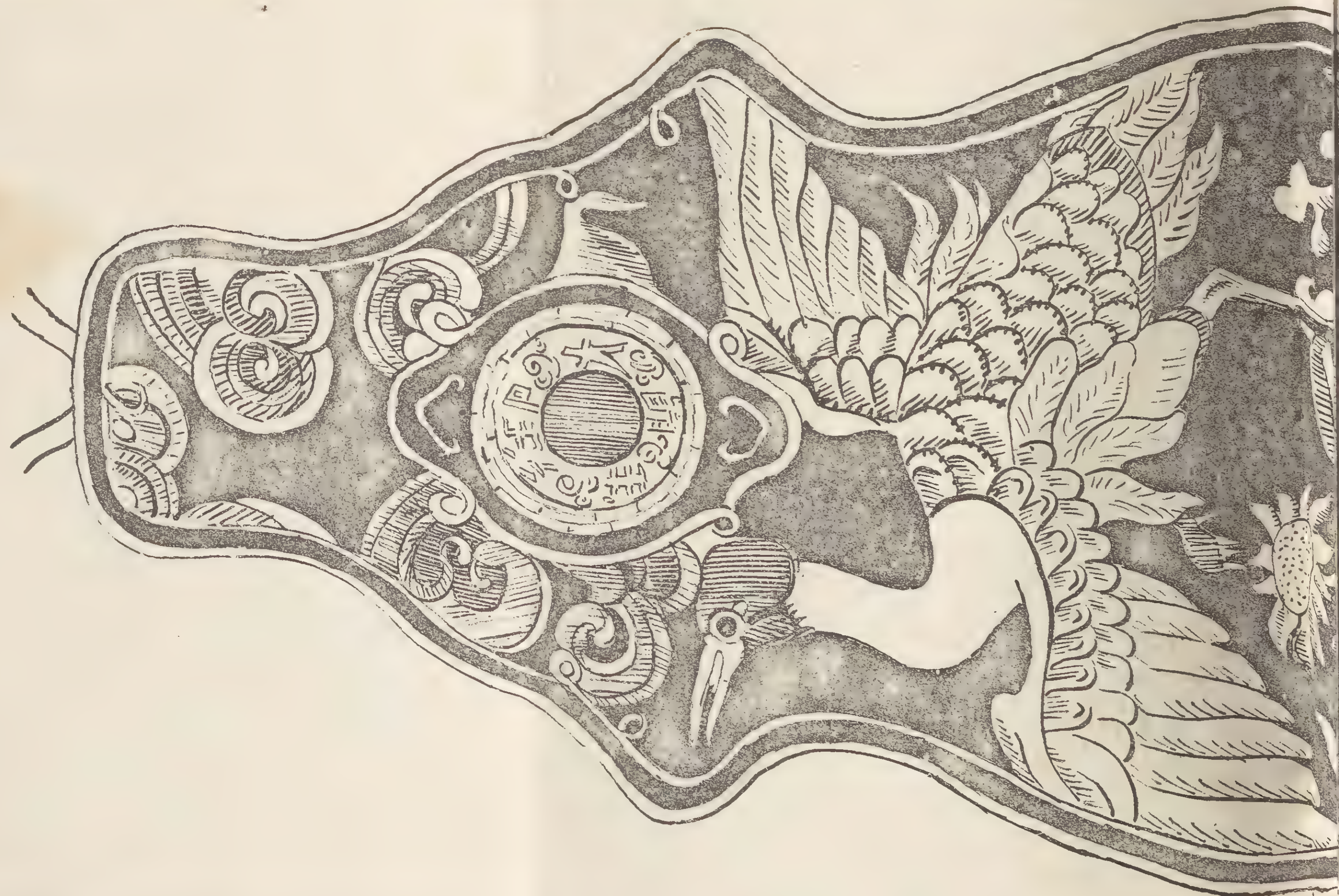
des masses s'annonce, les catéchumènes se multiplient : mais nous restons les mains vides et incapables de leur donner des catéchistes qui les instruisent. Il nous faut donc des aumônes ; mais aussi, il nous faut des bienfaiteurs qui nous fassent l'aumône de leurs prières ; demandez cette aumône pour nous ; car c'est l'apostolat de la prière plus que l'apostolat de la parole qui convertira la Chine. — Je voudrais écrire à toutes nos maisons de France, à *Laval* surtout, à Angers, à St Acheul, à tous les collèges de la Compagnie, pour demander des prières spéciales en faveur de notre mission, et de nos milliers de nouveaux catéchumènes ; j'aurais bien d'ailleurs quelque dette à payer à chacune de nos maisons, soit pour des aumônes données par elles, soit pour des lettres reçues... Mais j'ai si peu de temps à moi ! Pour vous écrire ces détails, j'ai

[illegible]

comme si je pouvais tout comprendre moi-même. — Cette expédition ne me souriait nullement ; laisser mes missions, mes catéchumènes déjà nombreux ; m'éloigner des nôtres pour un temps considérable peut-être ; avoir la perspective de tant de privations, de tant de sacrifices au point de vue de mes exercices de piété, du St Sacrifice de la messe, etc... tout cela me faisait appréhender la vie des camps. Mais la Ste Obéissance avait parlé ; on m'avait dit : allez ; vous savez que ce n'est pas être Jésuite que de dire : mais cet exercice ne me va pas trop !.. Je partis donc disposé à faire de mon mieux. Je me suis trouvé plusieurs fois sur le champ de bataille et je n'ai pas eu peur. J'ai eu le plaisir à plusieurs reprises de contribuer au succès des armes impériales, non pas en combattant, non pas même en marchant à la tête des colonnes et les conduisant au feu, mais en les suivant de près et empêchant les officiers de fuir... Oui, ceci est exact ; montant un cheval vigoureux, j'ai eu la

8 15

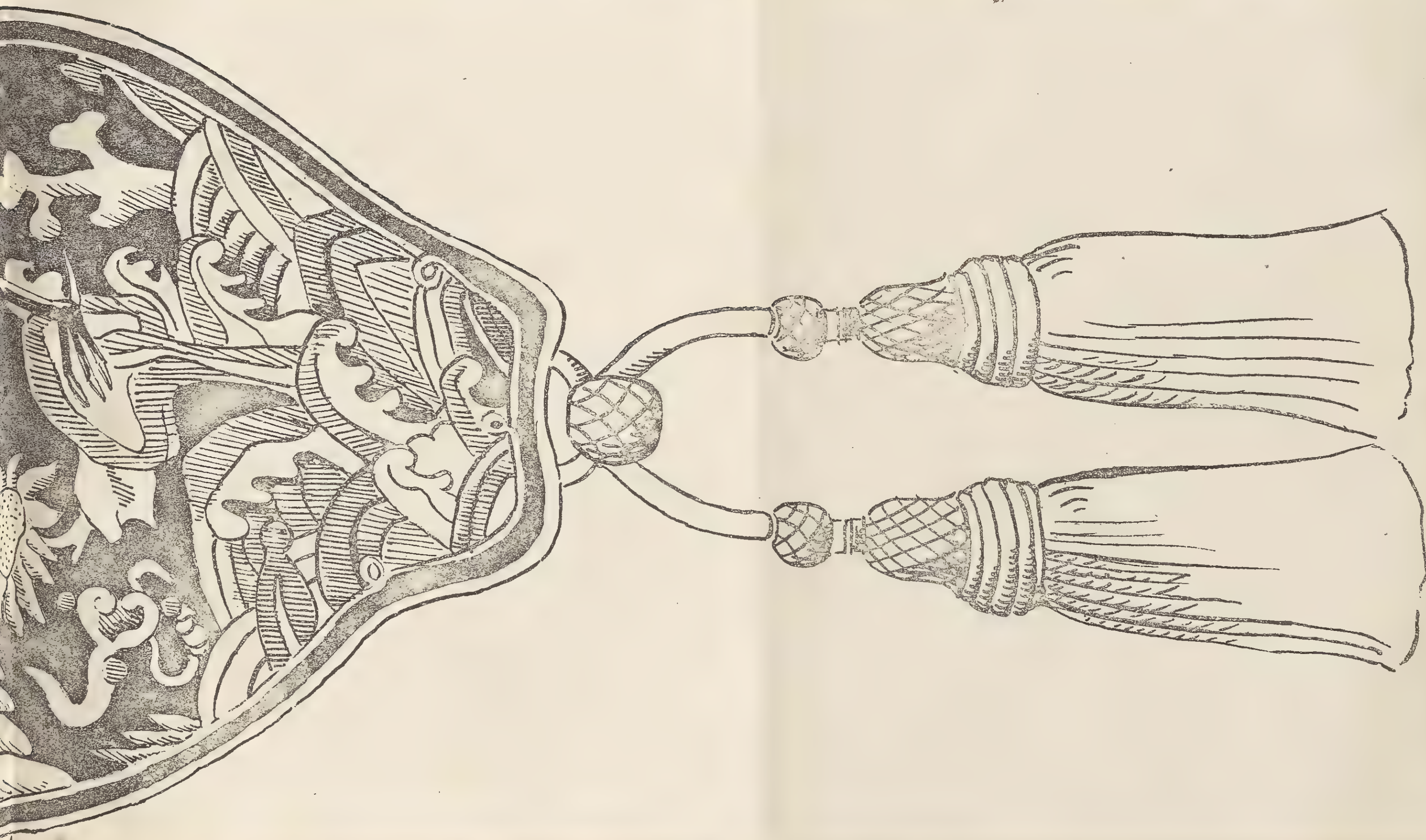
conversion qui réussit ici plus que partout ailleurs, peut-être. Priez aussi pour nos payens et nos chrétiens, afin qu'ils deviennent moins indifferents et moins orgueilleux. Mais pardon, je m'aperçois que j'en suis encore à mon premier point... En voilà 6 pages pour lui seul! — Quelques mots cependant sur les troubles de la Province. Les Bandes des *Pei-lien-kiao* (Rebelles du blanc Nenuphar) semblent s'être retirés vers le *Ho-nan* et depuis 2 mois, nous respirons un peu. Nous avons, il est vrai dans notre voisinage des bandes de 20, 30, et même 200 voleurs de grands chemins : mais nous n'avons rien à craindre à la résidence. Le fossé qui nous protège maintenant avec son parapet à créneaux nous met à l'abri des bandes qui ne sont que des voleurs du pays, et n'ont aucune organisation militaire, pour entrer chez nous, il faudrait faire le siège de la place, et peut-être même résisterait-elle à un siège donné ...



Dessin de la Décoration du P. Leboucq.
(La perle bleue.)

... pâques. L'enfer se voit pressé dans ses retranchements. Il met tous ses moyens en œuvre pour conserver son empire. A nous de travailler à le détruire, Par la patience et par une constante abnégation! Nous arrachons chaque jour, quelques grosses pierres à l'édifice de l'idolâtrie, Et peut-être pourrons-nous bientôt jouir du spectacle de sa chute complète. A tous nos frères d'Europe de mettre la main à l'œuvre et de nous soutenir par leurs prières. Notre petite mission du *Tché-ly-Oriental* est bien peu connue des associés de la Propagation de la Foi. Elle l'est moins encore de ceux qui ne sont pas associés à cette œuvre apostolique. Mais, vous qui la connaissez et l'aimez tant, tâchez de lui gagner des bienfaiteurs, oui des bienfaiteurs qui nous aident de leurs aumônes pécuniaires! Tant de choses à faire! tant de chapelles! tant de catéchuménats à bâtir! Et pas de ressources pour satisfaire, même au plus pressant des besoins de notre mission! Le mouvement

des masses s'annonce, les catéchumènes se multiplient : mais nous restons les mains vides et incapables de leur donner des catéchistes qui les instruisent. Il nous faut donc des aumônes ; mais aussi, il nous faut des bienfaiteurs qui nous fassent l'aumône de leurs prières ; demandez cette aumône pour nous ; car c'est l'apostolat de la prière plus que l'apostolat de la parole qui convertira la Chine. — Je voudrais écrire à toutes nos maisons de France, à Laval surtout, à Angers, à St Acheul, à tous les collèges de la Compagnie, pour demander des prières spéciales en faveur de notre mission, et de nos milliers de nouveaux catéchumènes : j'aurais bien d'ailleurs quelque dette à payer à chacune de nos maisons, soit pour des aumônes données par elles, soit pour des lettres reçues... Mais j'ai si peu de temps à moi ! Pour vous écrire ces détails, j'ai



comme si je pouvais tout comprendre moi-même. — Cette expédition ne me souriait nullement ; laisser mes missions, mes catéchumènes déjà nombreux ; m'éloigner des nôtres pour un temps considérable peut-être ; avoir la perspective de tant de privations, de tant de sacrifices au point de vue de mes exercices de piété, du St Sacrifice de la messe, etc... tout cela me faisait appréhender la vie des camps. Mais la Ste Obéissance avait parlé ; on m'avait dit : allez ; vous savez que ce n'est pas être Jésuite que de dire : mais cet exercice ne me va pas trop !.. Je partis donc disposé à faire de mon mieux. Je me suis trouvé plusieurs fois sur le champ de bataille et je n'ai pas eu peur. J'ai eu le plaisir à plusieurs reprises de contribuer au succès des armes impériales, non pas en combattant, non pas même en marchant à la tête des colonnes et les conduisant au feu, mais en les suivant de près et empêchant les officiers de fuir... Oui, ceci est exact, montant un cheval vigoureux, j'ai eu la

conversion qui réussit ici plus que partout ailleurs, peut-être. Priez aussi pour nos payens et nos chrétiens, afin qu'ils deviennent moins indifferents et moins orgueilleux. Mais pardon, je m'aperçois que j'en suis encore à mon premier point... En voilà 6 pages pour lui seul! — Quelques mots cependant sur les troubles de la Province. Les Bandes des *Pei-lien-kiao* (Rebelles du blanc Nenuphar) semblent s'être retirés vers le *Ho-nan* et depuis 2 mois, nous respirons un peu. Nous avons, il est vrai dans notre voisinage des bandes de 20, 30, et même 200 voleurs de grands chemins: mais nous n'avons rien à craindre à la résidence. Le fossé qui nous protége maintenant avec son parapet à créneaux nous met à l'abri des bandes qui ne sont que des voleurs du pays, et n'ont aucune organisation militaire; pour entrer chez nous, il faudrait faire le siége de la place, et peut-être même résisterait-elle à un siége donné par le Pei-lien-kiao. [illegible]

[illegible] presse dans ses retranchements. Il met tous
ses moyens en œuvre pour conserver son empire. A nous de travailler à le détruire, Par la patience et par une
constante abnégation! Nous arrachons chaque jour, quelques grosses pierres à l'édifice de l'idolâtrie, Et peut-être
pourrons-nous bientôt jouir du spectacle de sa chute complète. A tous nos frères d'Europe de mettre la main à
l'œuvre et de nous soutenir par leurs prières. Notre petite mission du Tché-ly-Oriental est bien peu connue
des associés de la Propagation de la Foi. Elle l'est moins encore de ceux qui ne sont pas associés à cette œuvre apos-
tolique. Mais, vous qui la connaissez et l'aimez tant, tâchez de lui gagner des bienfaiteurs, oui des bienfaiteurs
qui nous aident de leurs aumônes pécuniaires! Tant de choses à faire! tant de chapelles! tant de catéchuménats
à bâtir! Et pas de ressources pour satisfaire, même au plus pressant des besoins de notre mission! Le mouvement

des masses s'annonce, les catéchumènes se multiplient : mais nous restons les mains vides et incapables de leur donner des catéchistes qui les instruisent. Il nous faut donc des aumônes ; mais aussi, il nous faut des bienfaiteurs qui nous fassent l'aumône de leurs prières ; demandez cette aumône pour nous ; car c'est l'apostolat de la prière plus que l'apostolat de la parole qui convertira la Chine. — Je voudrais écrire à toutes nos maisons de France, à *Laval* surtout, à *Angers*, à *St Acheul*, à tous les collèges de la Compagnie, pour demander des prières spéciales en faveur de notre mission, et de nos milliers de nouveaux catéchumènes : j'aurais bien d'ailleurs quelque dette à payer à chacune de nos maisons, soit pour des aumônes données par elles, soit pour des lettres reçues... Mais j'ai si peu de temps à moi ! Pour vous écrire ces détails, j'ai dû choisir la *veillée* de la nuit de Noël.

—— 3 Mars, 1864 —— J'en viens à la question si grave de la *perle bleue*. Pour sa valeur matérielle : elle est en or et doit peser environ 3 onces, ce qui lui donne le prix de 2 ou 300 fcs, je pense. Valeur morale : d'après les renseignements officiels ou à peu près, cette dignité me mettrait au rang de *Tao-tai*, c'est-à-dire, deux degrés au dessus des préfets de la province et 4 degrés au dessus des sous-préfets ; dans une visite ou rencontre avec un préfet, celui-ci devrait donc me céder la place d'honneur, si je portais l'étoile d'or. Cette décoration renferme une grosse perle bleue ; elle est elle-même encadrée dans un magnifique tissu de soie bariolé de mille couleurs et sur lequel se voit une grande et belle grue en fil d'argent, (la grue est le symbole de l'autorité). Le tissu est brodé d'or dans son contour ; on le porte au moyen d'un grand cordon en soie jaune que le dignitaire met autour de son cou lorsqu'il veut se revêtir de ses insignes. L'étoile impériale, dans la pensée de celui qui l'institua il y a, dit-on, 600 ans, doit mettre celui qui la porte au nombre des astres du firmament, parce que ses mérites l'ont rendu supérieur aux hommes de la terre. — Vous voulez maintenant connaître les nombreuses preuves de courage qui me l'ont value. Je vous le dirai simplement, « *in insipientiâ meâ*, car je n'ai pas à craindre la vanité. Je ne vous parlerai pas des circonstances qui m'engagèrent comme malgré moi à suivre les troupes ou plutôt les bandes impériales. Vous avez lu par l'article du moniteur que ce fut le gouvernement de la province qui me sollicita avec beaucoup d'instance pour suivre l'expédition. Le commandant anglais n'avait pas besoin d'interprète ; il avait à son service deux Cantonnais parlant bien l'anglais et le chinois : mais la divine Providence voulait qu'un haut dignitaire de la Chine rendît publiquement justice à cette religion sainte que nous prêchons, et qu'il serait peut-être lui-même prêt à proscrire au besoin... « Les Chinois, me dit-il un jour, sont trop fourbes ; ils me diront tout le contraire de ce que les officiers Anglais voudront me communiquer ; tandis que je croirai à chacune de vos paroles comme si je pouvais tout comprendre moi-même. — Cette expédition ne me souriait nullement ; laisser mes missions, mes catéchumènes déjà nombreux ; m'éloigner des nôtres pour un temps considérable peut-être ; avoir la perspective de tant de privations, de tant de sacrifices au point de vue de mes exercices de piété, du St Sacrifice de la messe, etc... tout cela me faisait appréhender la vie des camps. Mais la Ste Obéissance avait parlé ; on m'avait dit : allez ; vous savez que ce n'est pas être Jésuite que de dire : mais cet exercice ne me va pas trop !.. Je partis donc disposé à faire de mon mieux. Je me suis trouvé plusieurs fois sur le champ de bataille et je n'ai pas eu peur. J'ai eu le plaisir à plusieurs reprises de contribuer au succès des armes impériales, non pas en combattant, non pas même en marchant à la tête des colonnes et les conduisant au feu, mais en les suivant de près et empêchant les officiers de fuir... Oui, ceci est exact, montant un cheval vigoureux, j'ai eu la

[illegible] de le lancer plusieurs fois à la piste d'officiers qui tournaient le dos à l'en[illegible] [illegible] au combat en leur disant que j'allais aussitôt les dénoncer au gouverneur. J'ai eu la gloire (puisque [illegible] sommes aux faits d'armes qui m'ont valu tant d'honneur) j'ai eu la gloire d'empêcher des colonnes entières d'impé[illegible] de jeter bas leurs armes pour s'enfuir plus vite. Si vous voulez d'autres actions d'éclat, je ne pourrai vous satis[faire]; je n'ai rien fait de plus... pardon; le gouvernement chinois a signalé en moi un autre mérite qui vous fera plaisir; le voici : Le Missionnaire Siü de la Cie de Jésus, a su pendant l'expédition vivre en bonne intelli[gence] avec les mandarins militaires : il a su concilier plusieurs fois des difficultés qui s'étaient élevées entre les offi[ciers] anglais et les officiers de l'empire du milieu ; etc, etc... Bref, le résumé de ma campagne c'est d'avoir con[tenté] les Anglais et les Chinois !!! Mais laissons là ces vieux souvenirs d'un temps passé et qui, je l'espère, ne revien[dra] plus. Parlons d'autres combats qui vous intéresseront davantage et que nous livrons ici chaque jour pour la plus grande gloire de Dieu. La Ste Obéissance m'a en grande partie déchargé de mes missions ; les PP. Dubar, [illegible]mont, et Bougon s'occupent des chrétiens de mon district ; je puis ainsi me livrer presqu'exclusivement à l'œuvre des payens et des catéchumènes. L'enfer semble plus mécontent de nous que jamais... depuis quelques temps il a imaginé un stratagème qui lui a passablement réussi : les payens ont répandu le bruit du prochain massacre de tous les Européens qui sont en Chine. On y a ajouté foi : Nos chrétiens sont venus, pâles et trem-blants, nous raconter ces nouvelles. Un certain nombre de catéchumènes, encore peu instruits et peu familiarisés avec l'idée du martyre, ont déserté la bannière de Notre Seigneur. – J'en ai la conviction, nous n'avons pas à craindre un massacre de Missionnaires et de chrétiens ; mais nous avons à soutenir une guerre de buisson tous les jours. Les mandarins n'osent pas prendre ouvertement les armes ; ils se servent d'agents qu'on ne suppose pas être leurs émissaires et qui en formulant les accusations les plus mensongères contre notre sainte doctrine excitent la haine de l'opinion publique contre tous ceux qui veulent se faire chrétiens. – Il y a quelque temps j'avais en-voyé un catéchiste dans la partie Nord du district de *Ho-kien-fou* pour y instruire plusieurs familles qui venaient de se déclarer catéchumènes. Mon chrétien, fervent et zélé, se rendit d'abord dans un village appelé *Tsai-kien* pour prendre des informations sur les nouveaux chrétiens qu'il allait visiter. Le village de Tsai-kien compte lui-même 22 familles converties depuis quelques mois. Elles sont persécutées par les payens du village : on les maudit, on maudit publiquement la religion. Mon catéchiste voulait donc aussi en passant connaître et les dispositions des nouveaux chrétiens et leurs rapports avec les payens. Il n'avait pas la mine d'un homme qui veut se battre ; sans armes, portant sur son dos un assez lourd paquet d'habits, il arrive à l'entrée du village. Mais on lui crie : arrière. Une trentaine d'hommes armés de lances, d'arcs et de fusils à mèche sont là, rangés en ordre de bataille. Le chef de la troupe donne un commandement ; 8 ou 10 coups de fusil se font entendre ; les archers décochent leurs flèches ; les lanciers brandissent leurs lances ; on veut épouvanter le voyageur. Mais point du tout. Il s'avance en faisant le signe de la croix et formulant son acte de contrition. « Que me voulez-vous, leur demanda-t-il ensuite ; est-ce contre moi que vous avez voulu diriger vos coups ? Vous n'êtes pas des guerriers bien exercés, puis-que vous ajustez si mal ! » Les gardes nationaux se regardent les uns les autres et se retirent tout honteux. Ils ne voulaient pas tuer ce catéchiste assurément ; dans les circonstances actuelles il y allait de leurs propres têtes ; ils ne voulaient que l'effrayer et l'empêcher de venir chez eux prêcher la doctrine d'Occident. Instruit de ce qui s'était passé, je montai à cheval et me rendis à *Tsai-kien*. Les preux chevaliers ne s'attendaient pas à cette visite ; mais il fallait bien leur donner une leçon. En vertu des prérogatives que me donnent ou que doivent me donner

mes titres de gradué militaire, je citai sur la place publique les deux maires du village et plusieurs lettrés les plus marquants; tous s'y rendirent et à genoux me demandèrent pardon, promettant de ne plus jamais molester les chrétiens. Un édit, que le préfet publia deux jours après ma visite, dans le village même, acheva de leur donner la contrition et de faire *perdre la face* aux 30 braves qui avaient voulu livrer bataille à notre catéchiste. Ce fait semblerait invraisemblable ailleurs qu'en Chine; mais ici nous en avons presque tous les jours de pareils. Le démon rugit; il veut jouer de tous les ressorts de sa haine pour nous vexer et empêcher les malheureux Chinois de suivre la voie de la vérité. Il faut que je vous raconte encore deux faits, qui datent de quelques instants seulement. Mes Chinois sont là autour de moi au nombre de plus de 40. Ils me demandent à qui j'écris, et se font, en riant, des observations curieuses sur le système des lettres européennes, sur la rapidité de ma plume, etc. Mais revenons au fait. Pendant que je dînais, un vieux chrétien, capable d'ailleurs et mystique pour un Chinois, s'approche de moi: «Père, me dit-il, j'ai une question «de théologie à vous proposer; il y a longtemps que j'en cherche moi-même la solution, mais je ne la trouve pas.» «Parlez, «lui dis-je.» – «Je voudrais savoir si l'Ange gardien que Dieu a chargé de m'accompagner partout, retournera au Ciel «pour se reposer lorsque je serai mort, ou bien s'il sera de nouveau envoyé sur la terre pour protéger un autre chrétien?» – «Comme le voudra le bon Dieu» fut ma réponse; et tout le monde de rire aux éclats.» A peine avions-nous résolu cette grave question, qu'un cri plusieurs fois répété se fit entendre à 20 pas de là. – Nous écoutons. Le cri recommence; nous ne comprenons que ces mots: Mère, revenez à la maison, de grâce, revenez. Un chrétien est envoyé pour voir ce qu'il y a... Je vous le donne à deviner entre mille. L'homme qui venait de crier est un payen; sa mère, alitée depuis plusieurs mois, venait de mourir. Selon l'usage superstitieux de ces malheureux idolâtres, notre homme, voyant sa mère à l'agonie avait fait fermer les portes et les fenêtres de sa maison; il était même monté sur le toit pour boucher un petit tuyau en terre cuite qui sert de cheminée. Après avoir attendu quelques instants, il avait demandé à ceux qui gardaient la malade si elle allait mieux et si son âme était revenue toute entière. «Elle est morte, lui cria-t-on»; c'était alors qu'il avait appelé sa mère de toutes ses forces; il l'a appelée ainsi pendant plus de 20 minutes en demandant de temps en temps à ceux de l'intérieur si elle était rentrée. Ses efforts étant restés sans succès, il descendit du toit, fit ouvrir toutes les portes de la maison, et prenant un des habits de la défunte, il parcourut les champs et les rues du village en criant: «Au moins si vous ne me reconnaissez pas, reconnaissez vos habits et suivez-les.» Peu à peu il rentra au logis, et la cérémonie finit là. – Les voisins sachant que cette payenne avait cessé de vivre et qu'elle ne voulait plus revenir à son ancienne habitation, accoururent pour pleurer en chœur, et au moment où je vous trace ces lignes, ils crient et ils pleurent si haut que les oreilles m'en tintent. Pauvres payens! qu'ils sont à plaindre! Sachant que cette femme était en danger de mort, j'avais envoyé mon catéchiste plusieurs fois pour lui parler du Ciel et de l'enfer et l'exhorter à se faire chrétienne. J'y étais allé moi-même deux fois! elle était demeurée inébranlable, et n'en était même devenue que plus fervente à réciter des prières et brûler de l'encens en l'honneur de Fo! Elle est morte à 20 pas de ma chambre.

Leboucq S. J.

Lettre du P. Bougon à un Scolastique de Laval. – Tchang-kia-Tchouang, 2 Juin 1864.

Mon bien aimé Frère, P. C. – J'ai reçu très exactement vos lettres du 12 Août 1863, d'Octobre 1863, de Janvier et Février 1864. Je les ai lues avec le plus grand plaisir, et les ai communiquées à tous nos Pères et Frères, qui ont partagé mon contentement. Que vous en dirai-je? bien aimé Frère, je reste confus et attendri de tant de charité de votre part. Vous devinez tout ce que peuvent désirer ceux qui sont éloignés de la famille, et vous trouvez moyen

de les faire encore participer au: *Quam bonum et jucundum habitare Fratres in unum !* Merci, mille fois merci de vos attentions si délicates. — J'ai bien tardé à vous répondre, mais j'espère que vous pardonnerez à un missionnaire débutant, à qui le travail ne manque pas et qui se défie de ses premières impressions sur un pays tout nouveau pour lui. — Je reprends donc mon histoire à partir de ma première lettre. — Quand je vous écrivais de Zi-ka-Wei c'était au moment des désolations de la mission du Kiang-nan. On venait de perdre le P. Lemaître et le P. Royer arrivait avec la fièvre typhoïde. Un peu plus tard nous perdions encore les Pères Andrieux et Hugueny. Les chaleurs étaient suffocantes, et bientôt moi-même attaqué par une espèce de dyssenterie je me demandais si j'aurais le temps d'atteindre ma mission. Cependant le 15 juillet je me mis en route. — Faute d'autres navires, je m'embarquai sur un petit brick Danois de 7 hommes d'équipage, tous parlant anglais ou danois. Vous comprenez que je me trouvai alors en grande retraite mais bientôt je me crus en purgatoire. Car je fus repris par un affreux mal de mer sans pouvoir trouver aucun soulagement dans la nourriture ou la boisson, qui étaient à peu près celles des matelots. Joignez à cela une affreuse tempête dans le golfe du Pé-tchély, et vous comprendrez que j'avais de bonnes raisons pour me préparer au passage du temps à l'éternité. Mais Dieu en disposa autrement, et après un voyage de 14 jours, (par les vapeurs il dure ordinairement 5 jours,) j'arrivai à Ta-kou, où je crus respirer pendant quelques heures l'air de France, dans la compagnie de l'excellent commandant de la Tour-du-Pin. Enfin après une nuit et un jour passés sur le tortueux Pei-ho, j'arrivai à Tien-tsin pour la St Ignace. On m'attendait là depuis trois semaines, aussi je me hâtai de partir le jour même de la fête de notre Bienheureux Père. Une barque avait été louée par mon guide, elle était tirée sur le fleuve par 5 Chinois payens, quand le vent ne soufflait pas. Après 2 nuits et 3 jours de navigation, je fus conduit en char et à cheval jusqu'à la Citadelle de Tchang-kia-tchouang, où je fis mon entrée d'une manière digne de celui qu'on appelait autrefois le *petit zouave* ou le *petit caporal*. Vous comprenez le plaisir que j'éprouvai en me trouvant enfin au milieu de nos Pères, dans le séjour que Dieu m'avait marqué. Aussi les premières émotions de ce *quam bonum...* me firent oublier pendant quelques jours le délabrement de l'estomac. Mais bientôt je subis les premières épreuves de l'acclimatation, et je dus me remettre aux soins de notre excellent médecin, le bon F. Guillon. Grâce à sa tendre sollicitude le *petit zouave* fut bientôt sur pied; on le gratifia du nom de *Pou* qu'on prononce ici *Pouô* et qui s'écrit ainsi 卜, avec le prénom de *koum-tam*. On le nomma en même temps Ministre de la résidence, et on lui dit de se préparer à rentrer à *l'école* avec le P. Fourmont et le P. Couvreur, qui avaient déjà commencé leur cours Chinois avant les vacances. C'est après le 15 Août que je redevins écolier. Notre bon Père Supérieur, vieux Chinois de 22 ans de mission, compositeur en langue mandarine, se fit notre maître, et deux fois par jour se mit à nous apprendre non pas l'*alphabet*, car il n'y en a pas, mais les lettres avec leurs racines, en nous faisant étudier le catéchisme et des dialogues usuels, composés par lui-même, pour faciliter les premières conversations des missionnaires. Je ne vous dissimulerai pas que cette étude, dans les commencements, me parut une terrible épreuve. La mémoire fait tout, et il faut y graver, non pas seulement des sons barbares, mais des lettres ou plutôt des assemblages de signes aux formes les plus bizarres. Que de fois je me disais : *comment pourrai-je jamais parler cette langue ?* Ah quelle épreuve pour l'impatience ! Mais croyez-le bien, mon cher Frère, on a toujours les grâces d'état; aussi après un mois et demi d'étude, je prêchai à la messe du premier dimanche d'Octobre un petit sermon chinois sur le Rosaire. Puis, au mois de Novembre je commençai à entendre des confessions. Dans cet intervalle de deux mois, les distractions de nos vieux écoliers étaient assez médiocres. Tous les Pères anciens travaillaient à qui mieux mieux dans leurs districts respectifs et reparaissaient assez rarement à la résidence. Dans une de nos promenades aux environs, nous découvrîmes une colline élevée de main d'homme, et sur laquelle

nous aperçumes une grande statue de Fô, en fonte, d'environ 10 pieds. Nous l'escaladâmes, et arrivés sur le sommet, je dis à mes compagnons qu'il fallait suspendre une médaille de St. Joseph en face de ce diable, avec recommandation spéciale à notre bon Saint de faire tomber cette statue tôt ou tard. Ce qui fut dit fut fait; deux cyprès se trouvaient là, deux clous y furent enfoncés et portèrent deux médailles, l'une de St. Joseph et l'autre de l'ange gardien. Je vous dirai tout à l'heure comment ma prière a été exaucée d'une manière tout à fait inespérée. — Au bout de quelque temps les *oiseaux à peine éclos* durent sortir du nid maternel, pour aller au loin faire entendre leurs chants plus ou moins discordants. Le P. Fourmont reçut un sous-district dans le nord et le P. Couvreur un autre dans le sud, avec le P. Octave. Quant à moi, les Supérieurs pensèrent que les occupations de Ministre à la résidence ne devaient pas m'empêcher de faire un peu l'apprentissage de la vie apostolique, et on me créa un petit sous-district, qui prit le nom de Chien-Chien et qui renferme Tchang-kia-Tchuang avec 11 autres petites paroisses aux environs. C'est ainsi, mon bien aimé Frère, que je dus bon gré mal gré, me lancer en pleine eau de Chinois et apprendre la vérité de cet axiôme: *fabricando fit faber; en parlant Chinois on finit par apprendre*. Je donnai donc Mission d'abord avec un Père que j'entendais et regardais faire, ensuite tout seul, et grâce à notre bon St. Joseph, je pus visiter tous mes paroissiens, et en confesser un grand nombre pendant le mois de Mars. Ensuite je recommençai au mois de Marie, et la besogne marcha bien. Mais les chaleurs étaient arrivées, et il fallut payer tribut à la fièvre pendant quelques jours. — Voilà, mon bien cher Frère, un petit abrégé des évènements de ma vie chinoise depuis l'époque où je vous écrivais l'année dernière. C'est quelque chose d'assez ordinaire, comme vous le voyez. Depuis le mois de Janvier nous avons eu ici quelques visites extraordinaires; d'abord celle de M. Millière missionnaire au Kouei-tchéou, il venait de Pékin où il se trouvait depuis deux ans pour attendre la solution d'un procès intenté à l'occasion de la mort de M. Néel, dont vous avez vu les détails dans les Annales. Il resta avec nous durant une huitaine de jours et nous charma par sa cordiale simplicité. Ensuite au mois de Février nous arriva l'excellent M. Charles Dillon, ancien élève de Vaugirard, et maintenant élève interprète à Pékin, où il se montre un modèle de solide piété. Je passai avec lui des moments bien agréables en causant de son frère et de tous ses condisciples que j'avais connus; mais surtout en parlant des Pères et de nos collèges, car il avait dû pendant quelques années suivre les cours des lycées, et c'était un bonheur pour lui de se rappeler les Pères qu'il avait aimés et que *l'université* lui avait fait apprécier. Il visita avec nous quelques-unes de nos chrétientés, causa avec les chrétiens, et les laissa tous bien édifiés de la piété de ce *Tâ-fâ-kô-lâo-ié* vénérable personnage du grand royaume de France. Enfin une autre fête nous réunit encore au Patronage de St. Joseph: le P. Dubar, votre humble serviteur, et le F. Audoin firent leurs derniers vœux, dont la date avait été fixée à Rome pour le 2 Février; mais on n'arrive pas au Pé-tché-ly, comme à Laval, et c'est ainsi que le bon St. Joseph, que j'avais toujours trouvé si fidèle protecteur dans tous mes examens, fut le patron de mes derniers et solennels engagements. — Mon bien aimé Frère, maintenant que vous connaissez tout ce qui me concerne, je vais vous donner quelques détails généraux sur le pays et la mission. Vous savez déjà que notre vicariat est dans la province du Tché-ly, resserré d'une manière fort singulière entre le vicariat de Mgr. Anouil à l'Ouest, le vicariat de Mgr. Mouly au nord, et le Chang-tong à l'Est. Plus tard j'espère pouvoir vous envoyer une carte de notre citadelle et du petit district dont je suis chargé aux environs.

Topographie — Climat — Productions. Notre résidence est un village peu considérable d'environ 300 habitants, il ressemble à tous les villages chinois qui nous entourent; mais depuis qu'il possède une enceinte fortifiée, composée d'un rempart en terre, d'un fossé assez profond, de trois portes en briques et de plusieurs bastions; il est

venu célèbre dans la contrée. Notre maison avec le séminaire et l'orphelinat est dans une enceinte en briques qui a quelque chose d'assez imposant pour les Chinois; mais ce qui répand au loin la terreur (parmi les gens qui ont besoin d'être effrayés,) c'est que l'on sait qu'il y a là des canons européens et des armes effrayantes pour les imaginations chinoises. Avec cela, et surtout la protection de notre grand St Joseph, on repose en paix, et notre F. Guillon élève doucement une cathédrale gothique sous l'invocation du Sacré-Cœur, dont le clocher dominera plus tard toute la contrée. A un quart d'heure de là, à l'Ouest, est le Chien, c'est-à-dire ville du 3ème ordre, ou sous-préfecture, elle s'appelle Chien-Chien c. à. d. ville des sages, c'est un carré formé par une enceinte de terre et renfermant peut-être deux ou trois mille habitants payens. Tout le pays est plat, et n'offre d'autre variété que des monticules en terre, ordinairement surmontés de pagodes en ruines, et des villages très nombreux, plus ou moins entourés d'arbres... Ces villages présentent tous le même aspect; ils sont entourés de grands trous, qui ont fourni la terre pour construire les maisons, et dans lesquels poussent ordinairement des saules ou des ormeaux. Les maisons sont invariablement construites de la même manière, en briques avec des créneaux pour les riches, en terre pour les pauvres, avec une entrée tournée vers le midi, et donnant issue dans deux chambres, une de chaque côté. Chaque chambre renferme un Kang, lit en terre, sur lequel on dort, mange et travaille; à côté se trouvent les armoires de la famille, et le tout est éclairé par une fenêtre garnie de papier. C'est très simple, quelquefois très malpropre, et partout disposé de la même manière. — Le sol est partout sablonneux et plus ou moins imprégné de salpêtre. Les puits ne renferment que de l'eau salée, mais cependant il y a encore quelques puits d'eau douce, bienfait dont nous jouissons et faisons jouir notre village de Tchang-kia-Tchouang. Comment expliquer la présence de ce salpêtre? On croit assez généralement que la mer recouvrait autrefois tout ce pays et qu'elle s'est retirée peu à peu, comme elle se retire encore du golfe du Pé-tché-ly. Ce terrain sablonneux est assez productif quand il a été arrosé par les pluies, bienfait dont jouissent les habitants depuis un an seulement, car auparavant ils étaient exposés chaque année à une affreuse famine. Dieu a eu pitié d'eux, et après avoir eu l'année dernière une bonne récolte, ils en attendent une meilleure encore cette année. On fait deux moissons; à la première, au mois de Juin, on récolte le blé semé avant l'hiver; à la seconde, au mois de Septembre, on récolte le Sorgho, le Millet, le Maïs, les pois, le Coton, semés après le dégel au mois de Mars. Cette époque, Mai, Juin, Juillet, Août, est l'époque des grandes chaleurs et des grands travaux; un soleil d'Afrique embrase cette terre sablonneuse; de temps en temps d'affreux orages forment des ravins dans le sol et renversent les maisons de terre; mais généralement il y a de l'air et les nuits sont fraîches. J'avoue que je suis tout étonné de supporter si facilement une chaleur qui va quelquefois jusqu'à 35 degrés. Mais en hiver, c'est autre chose, la terre se gèle à une grande profondeur, le sol est comme une plaine de sable où l'on jouit tous les jours du phénomène du mirage, car le soleil est magnifique et le ciel sans aucun nuage. Ainsi cet hiver, durant deux mois, il n'est tombé ni neige ni pluie; le ciel était d'une sérénité admirable, le froid très piquant, surtout le matin; et à midi on se croyait presque au printemps. Durant ce temps là, le Chinois qui ne fait pas le commerce et ne file pas le coton, ne s'occupe qu'à dormir, et à manger, s'il a des provisions; s'il n'en a pas, il mendie, ou bien se réunit aux bandes de voleurs, qui ont dévasté le pays ces dernières années. Cette belle saison d'hiver est celle qu'on choisit de préférence pour les Missions, parce que les Chinois n'ont rien à faire et qu'on est sûr d'avoir tout son monde sous la main. Quatre Pères, sans compter le P. Leboucq, grand mandarin militaire, sont dispersés dans ce Vicariat. Monseigneur Languillat est à la résidence, d'où il rayonne au loin pour visiter les chrétientés. —

Le R. P. Supérieur est aussi à la résidence où le retiennent les soins du séminaire, de l'orphelinat et des occupations si multipliées qu'il faut son activité extraordinaire pour faire face à tout. — En ce moment, le bon Dieu favorise certaines parties de notre mission ; les catéchumènes s'y multiplient ; mais il y a aussi de temps en temps des revers de médaille. Les chrétiens sont quelquefois trop fiers de l'autorité dont jouit en ce moment la religion, et leurs imprudences suscitent quelquefois des procès. Joignez à cela les sourdes menées de l'ennemi de tout bien qui voit avec rage beaucoup d'âmes arrachées de ses mains, et vous comprendrez qu'on est toujours un peu bercé entre la crainte et l'espérance. — J'oubliais de vous dire que St Joseph a si bien disposé les choses que cette montagne surmontée d'une statue de Fô, dont je vous ai parlé, est devenue notre propriété ; on va y bâtir une chapelle de Saint Joseph et une petite maison de campagne. Quel plaisir de voir dégringoler ce grand diable !

— Mission du Kiang-nan. — Lettre du R. P. Gonnet à M. le Directeur de l'Œuvre de la Ste Enfance. — Chang-hai, 15 Janvier 1864. — Monsieur le Directeur,

Dans le petit rapport que j'eus l'honneur de vous adresser, il y a environ 2 mois, je m'étais engagé à donner, dès que je le pourrais, de plus amples détails sur l'île de Tsoum-ming, qui, comme vous le savez, est dans notre mission le district par excellence de la Ste Enfance. Il est juste que je m'acquitte de ma promesse, et que je ne prive pas plus longtemps vos chers petits associés de la joie et de l'édification que leur procurera le petit voyage que je leur propose de venir faire avec moi. L'île appelée Tsoum-ming se trouve placée à l'embouchure du magnifique fleuve dit en Chinois : Fils de la mer. C'est une terre basse qui n'est habitée que depuis quelques centaines d'années. Elle a environ 25 lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, et 4 à 5 lieues de largeur seulement, du Nord au Sud. On évalue sa population à plusieurs millions d'habitants : les uns disent 2 millions : d'autres pensent qu'il y en a jusqu'à 4 et même 5 millions. Quoi qu'il en soit de ce chiffre, et d'autres de ce genre, qu'il n'est pas facile de vérifier en Chine ; ce qui est certain, c'est que nous avons là une florissante chrétienté de plus de 8 000 chrétiens, répandus sur toute la surface de l'île, et dont le nombre va toujours croissant. Ces bons chrétiens sont pour la plupart très-pauvres, et vivent au jour le jour. Ils ont une nourriture si grossière et si misérable, qu'on est tout étonné de les voir cependant si vigoureux, et même mieux portants que les autres Chinois du continent, qui généralement ne sont pas soumis aux mêmes privations. Nos Tsum-minnois se font encore remarquer par leur simplicité, leur foi vive, et une grande ferveur ; ce qui ne veut pas dire cependant que tous soient des saints. Là comme ailleurs, il y a des misères humaines ; et on a la douleur de rencontrer des chrétiens dont la conduite n'est pas toujours conforme aux préceptes de l'Evangile et n'édifie pas toujours les payens. Mais l'exception confirme la règle : et là plus que partout ailleurs peut-être dans la Mission, l'idolâtrie perd du terrain, les chrétiens marchent la tête haute, et les adorateurs des idoles, quoique de beaucoup plus nombreux, non seulement n'osent plus les molester, mais encore sentent que comme malgré eux ils devront bientôt céder à leur tour à cette bénigne influence de la religion du Maître du Ciel. Ce sera là, dans un prochain avenir, la récompense, et comme le triomphe de tant de beaux exemples de vertu que nos chrétiens ne cessent de donner aux payens ; et, j'ajoute avec un vrai bonheur, M. le Directeur, le triomphe de l'œuvre de la Ste Enfance qui depuis près de vingt ans fait faire des prodiges de charité à nos bons chrétiens de Tsoum-ming. Malgré tous les beaux traits que j'avais entendu raconter, je ne m'en faisais moi-même qu'une idée très imparfaite, avant d'avoir vu les choses de près, dans la trop courte visite que j'ai faite à ces braves gens, il y a environ 3 mois. L'œuvre de la Ste Enfance occup-

une place importante dans l'existence des chrétiens de Tsoum-ming: ou mieux, comme le disait un Missionnaire, ils semblent ne vivre que pour leur *ia-mi-lom* (trésor étranger); c'est le nom qu'ils donnent à leurs enfants adoptés. Dans les autres districts, le *ia-mi-lom* n'est pas toujours l'objet des tendresses des parents adoptifs. Trop souvent on les traite comme des étrangers; et on calcule que ne recevant que tant de sapèques par mois, on ne peut leur donner que de pauvres vêtements et une nourriture non moins misérable. A Tsoum-ming au contraire la qualité de *ia-mi-lom* semble un titre de noblesse. Ce pauvre enfant abandonné de tous et même souvent condamné à une mort affreuse par des parents dénaturés sera reçu avec empressement par nos chrétiens. Non seulement il entrera dans la famille et en fera partie; mais la foi faisant voir en lui une pauvre petite créature qui n'a plus d'autre père que le Père commun de tous les hommes qui est au Ciel, on lui prodiguera à ce titre tous les petits soins de la plus ingénieuse charité; tout ce qu'il y a de mieux dans la famille sera pour lui, et il en sera à la lettre le plus précieux trésor. Aussi dans les courses à travers le district, dans quelque chrétienté que vous arriviez, lorsque les chrétiens se pressent en foule dans la petite chapelle pour recevoir la bénédiction du prêtre et lui présenter leurs enfants petits et grands, un signe presqu'infaillible vous fera reconnaître quels sont les enfants de la Ste Enfance. Voyez quels sont les enfants les plus propres, ceux qui ont de plus beaux habits, qui semblent plus choyés par leurs parents, et dites sans crainte de vous tromper, ce sont des *ia-mi-lom*. Voici une bonne femme chrétienne qui me présente ses deux petites filles à bénir. Son extérieur annonce une pauvre famille. La plus âgée de ses deux enfants est vêtue d'une robe neuve, elle a de beaux petits souliers, et la tresse de ses cheveux est arrêtée par une petite ficelle rouge: ses deux yeux brillants comme des étoiles sont fixés sur moi: elle a l'air contente de sa petite personne. La sœur au contraire est plus que modestement vêtue: sa tenue est en rapport avec celle de la mère. « Pourquoi, dis-je à celle-ci, ta petite fille aînée a-t-elle une belle robe et de beaux souliers, tandis que sa petite sœur et toi-même vous n'avez que des haillons pour vous couvrir? » La bonne femme me regarde tout étonnée de mon observation; un mot, selon elle, doit m'expliquer tout le mystère. « Père, me dit-elle, mais cette petite fille est une *ia-mi-lom*, c'est une petite du bon Dieu! » Le Missionnaire a beau recommander aux chrétiens de ne pas donner à leurs enfants adoptés de plus beaux habits qu'à leurs propres enfants, il y perd son temps et sa peine. La plupart des parents se croient pour ainsi dire obligés de faire quelque chose de plus pour leurs *ia-mi-lom*, quoiqu'ils ne reçoivent généralement qu'une très faible rétribution, la moitié, le tiers ou le quart de ce que nous donnons ailleurs, et même souvent rien du tout. Leur bon cœur trouve déjà une grande consolation ici-bas de sauver le corps et l'âme de ces pauvres enfants; et leur foi leur rappelle que Celui qui a dit: *Beati misericordes*, heureux les miséricordieux, leur réserve dans le Ciel une récompense proportionnée à la grandeur de leurs sacrifices. — Mais hâtons-nous de nous rendre à la chrétienté centrale de l'île, où se trouve la grande chapelle. C'est là que le P. Bourdilleau nous ménage une agréable surprise, un touchant spectacle. Il a donné le mot aux chrétiens des environs. Le lendemain matin les *ia-mi-lom* doivent être envoyés ou apportés à la chapelle. Il s'agit d'une grande revue: aveugles, borgnes, sourds, bossus, boiteux, etc, que personne ne manque à l'appel: les malades seuls sont exceptés; c'est l'ordre du jour.... Donc après la 2de messe, pendant que je faisais mon action de grâces, le P. Bourdilleau, en habile capitaine, rangeait son petit bataillon sur 3 lignes, dans la grande cour qui est devant l'église. Il était aidé dans cette rude besogne par quelques catéchistes qui lui servaient de lieutenants. Environ 140 enfants de tout âge étaient sur les rangs. Ce petit régiment, à défaut d'armes, avait en échange une musique vocale bien fournie; malheureusement pour nos oreilles, ces petits artistes, quoique bien exercés, ne parvenaient guère à se mettre d'accord, comme on le pense bien. Bref, tout étant disposé, nous parcourûmes les rangs, lentement, nous arrêtant devant chaque enfant, et adressant aux bonnes et aux parents quelques paroles d'encouragement. Chacun voulait nous redire l'histoire de son petit protégé. Celui-ci avait été acheté 50 sapèques (5 sous); celui-là en avait

coûté 100 : son père menaçait de le jeter au canal, si on ne lui avait compté cette somme ; cet autre avait été trouvé abandonné dans un champ près de la voie publique. En voici une, maintenant grande et vigoureuse fille de 18 ans, qui étant encore au berceau a été retirée du canal, déjà à demi morte de faim et de froid. La bonne vierge qui lui a servi d'ange-gardien, et qui l'a nourrie et élevée, ne lui fait grâce d'aucune circonstance de sa tragique histoire. Aussi de grosses larmes roulent dans les yeux de cette pauvre enfant : elle se presse contre sa bienfaitrice et lui serre la main avec amour. — Il me faudrait écrire tout un volume, si je voulais pousser plus loin ces détails. N'oublions pas cependant de mentionner une des particularités les plus intéressantes de cet exercice et qui fixait surtout l'attention et les yeux de notre petit monde. A nos cotés suivait un grand panier rempli de bonbons et de petits gâteaux, qui se vidait à mesure que nous avancions. Nous voilà à la fin de notre petite revue. Nous arrivons devant un groupe de charmants enfants payens qui fréquentent les différentes écoles chrétiennes des environs que nous avions visitées la veille. Nous les avions invités à la fête ; ils n'ont pas manqué au rendez-vous. Plusieurs d'entre eux apprennent les prières, et tous nous donnent l'espoir fondé que bientôt ils deviendront enfants de Dieu par le St. Baptême. — Vous le voyez, Monsieur le Directeur, cette matinée n'a pas manqué de douces émotions. La foule bruyante s'écoule peu-à-peu : et il eût été difficile de dire qui était le plus heureux, ou de nos chers enfants, ou de leurs parents adoptifs, ou des Missionnaires. Dans l'île entière, c'est partout le même entrain, la même ardeur pour adopter et nourrir les petits enfants abandonnés. Aussi non seulement on trouve facilement à placer ceux que l'on reçoit chaque jour ; mais il arrive encore de temps en temps que nous en envoyons d'ailleurs des cargaisons entières qui sont toujours les bien-venues. Nos orphelinats du continent se déchargent de leur trop plein sur les pauvres familles de Tsoum-ming. Leur charité pour ces petits enfants va souvent jusqu'à l'héroïsme, sans que ces bons chrétiens aient l'air de le soupçonner. — Un petit fait entre mille : Pendant la visite, dans mes courses journalières, une vierge chrétienne, de chétive apparence, mais qui cache un cœur d'or dans un corps miné par la maladie, et sans doute aussi par les privations, vint me présenter 3 petites filles de l'âge de 8 à 12 ans. Ces pauvres enfants n'étaient pas seulement contrefaites, mais elles étaient encore défigurées par la gale ou la teigne. Le P. Bourdilleau se hâta de me dire que cette bonne personne était un vrai trésor pour son district. Depuis bon nombre d'années, elle s'est consacrée entièrement au bien de l'œuvre de la Ste. Enfance. Elle est baptiseuse, exerce la médecine, a une petite école, etc. De plus c'est à elle que le Missionnaire confie les enfants malades ou rachitiques, qu'il ne trouverait pas facilement à placer ailleurs. Elle leur prodigue tous les petits soins d'une bonne mère, et ne les abandonne que lorsqu'ils partent pour le Ciel, ou lorsque après les avoir rendus à la santé, elle peut les faire adopter dans quelque famille chrétienne. Pour avoir l'occasion de faire un plus grand bien, elle a planté sa tente au milieu des payens. Cette tente est une pauvre petite cabane en paille que le Missionnaire lui a fait élever. C'est bien l'image de Bethléem et pour le dénûment et pour l'air de sainteté qu'on y respire. J'ai eu l'occasion de visiter cette chétive maisonnette qui n'a qu'un seul appartement. Il sert tout à la fois de chambre à coucher, d'oratoire, d'école, de cuisine, de réfectoire, de catéchuménat, de pharmacie et d'hospice. Si l'Enfant Jésus n'habite pas en personne cette pauvre cabane, du moins il y a toujours quelques uns de ses petits frères ou petites sœurs de la Ste. Enfance, qui sont ordinairement les plus malheureux et les plus délaissés de l'île. Qu'on juge du dévouement et de la vie de sacrifice de cette sainte fille ! Et avec cela elle a toujours le sourire sur les lèvres, un entrain à faire plaisir, et une gaîté si vraie et si franche qu'on se demande si elle n'a pas commencé à goûter sur cette terre les joies ineffables que Dieu lui réserve dans le Ciel. Elle ne se plaint que d'une chose : à savoir de ne pouvoir convertir tous les payens des environs, et de ne pouvoir baptiser tous les enfants en danger de mort. C'est là sans contredit sa plus grande peine. Heureuse fille ! Quelle belle couronne

l'attend dans le Ciel !... — Pour compléter ces détails sur l'œuvre de la Ste Enfance à Tsoum-ming, j'ajouterai que nous avons 2 orphelinats dans cette île : un, plus grand, qui se trouve dans le centre de l'île, bâti, il y a quelques années par les soins de Mgr Maresca, et un autre plus petit dans la ville même de Tsoum-ming. Celui-ci n'est, pour ainsi dire, qu'une crèche ou dépôt ; on y reçoit les petits enfants, et de là on les dirige sur le grand orphelinat ou sur les familles chrétiennes. Pendant que je me trouvais dans la petite chrétienté de la ville, le mandarin gouverneur de l'île vint nous rendre la visite que nous lui avions faite la veille. Il parcourut les modestes appartements de l'orphelinat et parut y prendre un grand intérêt. Il nous dit qu'il était heureux de voir que nous cherchions à faire du bien aux Chinois, et nous promit sa protection. Ce n'était pas chez lui de vaines paroles ; car depuis cette époque, il a déjà eu plusieurs fois l'occasion de nous prouver qu'il désirait sincèrement être de nos amis. Que Dieu récompense ce digne magistrat ! et lui accorde le don de la Foi et la grâce de l'aimer dans ce monde et dans l'autre !

Extrait d'une lettre du P. Adinolfi au P. Lanzilli. — Chang-hai, 20 Mai 1864. —

Les dernières lettres apportées en Europe par la malle anglaise vous ont déjà appris la double perte que vient d'éprouver notre pauvre mission de Chine au commencement de ce mois consacré à Marie. Dieu ne nous avait donc envoyé le P. de Pruberneau que comme une victime déjà prête pour le sacrifice ; mais cette victime obtiendra, j'en suis sûr, des grâces abondantes pour les missionnaires et les âmes qui leur sont confiées. — Et le P. Giaquinto !... Ah ! la grande perte que nous venons de faire, surtout dans les circonstances présentes... Ce bon Père, durant les 16 années de son apostolat en Chine, n'a pas cessé d'être l'objet de l'admiration de tous. D'une constitution robuste et d'une activité peu commune, il était rompu aux plus rudes fatigues et ne connaissait pas le repos. Chargé à deux reprises et pendant 10 années, de la direction de l'orphelinat où sont élevés les enfants chinois délaissés par leurs parents, il y a mené une vie de sacrifice remplie de travaux et de privations telles qu'une charité et une abnégation peu communes pouvaient seules les inspirer. — En 1850, l'orphelinat, qui venait d'être confié au P. Giaquinto pour la première fois, était construit depuis peu d'années ; les inondations de 1848, les désastres de 1849, et bien d'autres raisons encore n'avaient pas permis de le mettre sur un pied convenable. Figurez-vous 2 ou 300 petits Chinois, presque tous trouvés dans la rue, sales, misérables sous tous les rapports, couverts de plaies et d'ulcères, entassés pêle-mêle au milieu de l'ordure, enfants qui trop souvent, hélas ! étalent dans leur propre corps les misères et les vices de ceux qui leur ont donné le jour ; voilà la triste famille au milieu de laquelle s'est déployé le dévoûment inaltérable de ce courageux Missionnaire. Rétablir l'ordre et la propreté dans la maison, se procurer des lits et le mobilier nécessaire, habiller à neuf les orphelins, et mille autres soucis de toutes sortes n'épuisèrent pas sa charité ; et pourtant il était seul ou presque seul, car il ne pouvait que difficilement se procurer des catéchistes ou des domestiques assez dévoués pour se prêter à ce qu'il demandait d'eux, et l'imiter dans le soin de ces misérables rebuts de la société chinoise. Souvent, bien souvent pour donner l'exemple à ces employés qui n'osaient mettre la main à l'œuvre, il lui a fallu rendre les services les plus vils à ces pauvres créatures. Combien de fois a-t-il, de ses propres mains, lavé, peigné, pansé ces chers orphelins avec autant d'amour que l'eût pu faire une mère ! — Telle était sa vie, vraie copie de celle du Bienx Claver et s'écoulant dans une atmosphère presque aussi répugnante à la nature. Bientôt l'ordre et la propreté régnèrent dans l'orphelinat ; la discipline y était maintenue au moyen de petits surveillants de 15 à 16 ans, choisis parmi les orphelins eux-mêmes. Ceux-ci étaient partagés en plusieurs divisions, et tandis que les plus capables étaient appliqués aux études, les autres se livraient aux travaux manuels et apprenaient quelques métiers. Des sentiments d'émulation commençaient à se faire jour dans ces cœurs qui, privés de l'amour maternel, germe de tout autre amour bien réglé, paraissaient jusque là inaccessibles à tout sentiment généreux. Trois divisions étaient privilégiées entre toutes, c'était celle de la Ste Vierge, celle de St François Xavier ou des artisans,

et celle de St Stanislas ou des enfants. Il suffira de vous parler de quelques-uns de leurs privilèges pour vous faire connaître l'esprit que le P. Giaquinto avait su inspirer à ses orphelins. Une première faveur, commune aux enfants des trois divisions, c'était de pouvoir rester avec le P. Directeur pendant la récréation, au lieu d'aller avec les autres jouer dans les cours. Un autre privilège, accordé seulement aux deux premières divisions, leur permettait le soir, quand les autres étaient déjà au lit, de rester encore une heure avec le Père pour entendre lire et commenter un livre de piété. Enfin, le privilège par excellence, et tout-à-fait particulier à la division de la Ste Vierge, donnait le droit d'aider le Père à laver et servir les malades; et c'est ainsi que ce saint Missionnaire savait se former des émules parmi ses orphelins et dans ces mêmes œuvres si répugnantes à notre nature pour lesquelles il avait en vain cherché des aides, même à prix d'argent. — Vers la fin de 1857, le P. Giaquinto, envoyé par les Supérieurs dans le Tché-ly, dût se séparer de ses chers orphelins, ce qui fut, selon moi, le plus pénible sacrifice qu'il eût enduré pendant sa vie de Missionnaire. Mais le climat du Tché-ly n'ayant pu convenir à sa santé, il fut rappelé après quelques mois dans le Kiang-nan, et donné comme compagnon au P. Clavelin. C'est alors qu'il fonda et dirigea un petit collège dans la ville de Vousi. Il fut obligé de s'en éloigner en 1860, à l'approche des terribles Zam-mos. Après les catastrophes de cette même année, lorsqu'il fallait de nouveau réunir les orphelins et trouver un successeur au P. Louis Massa qui avait donné sa vie pour ses brebis, le choix des Supérieurs se porta aussitôt sur le P. Giaquinto qui paraissait né pour un tel poste. On loua une vaste maison qui fut destinée à recueillir les orphelins. Imaginez un grand carré, fermé par un mur de 20 pieds de haut et divisé en quatre lignes de grandes chambres qui vont de l'Est à l'Ouest. Voilà le nouvel orphelinat dans lequel doit se renfermer le P. Giaquinto avec plus de 200 enfants. Tout y manque: lits, habits, mobilier; que dis-je, l'air même, la lumière et jusqu'à l'eau; car les cours ont à peine 20 ou 23 pieds de largeur, et l'eau ne peut être fournie que par un canal situé hors de la ville. C'est là cependant que furent réunis tous les enfants qui avaient survécu à la ruine de Tsa-ka-Wei, ainsi que ceux qui mouraient de faim dans les rues de Chang-hai. Le choléra et le typhus se chargeaient de faire de la place dans l'orphelinat pour les nouveaux arrivants. Les difficultés que le Père eut à surmonter pour leur procurer les objets de première nécessité dépassent toute imagination. Et c'est cependant dans cette maison que son cœur de père, trouvait ses délices; il ne s'en éloignait presque jamais, même dans les plus fortes chaleurs. Pendant les vacances de l'année dernière, il n'est venu à Zi-ka-Wei que le premier et le dernier jour, ne pouvant pas se résoudre à passer une seule nuit hors de son cher orphelinat. Il y avait institué deux œuvres admirables, celle de la Ste Enfance et celle des Anges-Gardiens. Les membres de cette dernière société, c'est-à-dire les orphelins les plus pieux et les plus diligents, devaient prendre un soin spécial d'un enfant de 5 ou 6 ans parmi ceux que le Père était forcé de recevoir dans sa maison, faute de les pouvoir placer ailleurs. Grâce à cette pieuse industrie, ces orphelins épargnaient à leur Père la nécessité d'avoir des gouvernantes. Tout le monde connait l'organisation et le but de la Ste Enfance; mais ce qui n'est pas si facile à comprendre, c'est comment une pareille œuvre a pu être établie au milieu d'enfants pauvres et dénués de tout bien. Voici l'industrie à laquelle le P. Giaquinto eut recours. Les enfants recevaient pour leur diligence et leur bonne conduite des bons points dorés avec lesquels ils pouvaient acheter des images, des médailles, etc. Le Père les exhortait et non sans succès à échanger ces points contre des sapèques au profit de l'œuvre de la Ste Enfance. Cependant n'allez pas croire d'après tous ces petits traits que les consolations du cœur fussent pour le P. Giaquinto une compensation aux rudes travaux qu'il s'était imposés. Je crois au contraire que les fatigues du corps n'étaient rien en comparaison des peines morales qu'il eut à endurer. Ceux qui ont vécu dans les collèges d'Europe me comprendront lorsqu'ils réfléchiront que nous n'avons point à faire ici à des cœurs bien nés, mais à la lie d'une société payenne. Quelle merveille donc qu'après 16 années d'un semblable apostolat, le P. Giaquinto fut digne d'aller recevoir la couronne? Il parait que St Joseph voulut se charger

lui-même de le disposer au grand passage. Le bon Père ne put faire la retraite que pendant le mois de Mars, tout juste dans la neuvaine qui précède la fête du glorieux Patriarche. Dans cette retraite, le P. Giaquinto dut recevoir des grâces extraordinaires car il en sortit, fatigué de corps, mais plein d'une ferveur d'esprit extraordinaire. Cette ferveur le soutint au milieu des travaux de la Semaine Ste et de ceux que nécessita une épidémie dans l'orphelinat. Durant l'octave du patronage de St Joseph, le typhus qui y faisait déjà tant de victimes, atteignit enfin ce bien aimé Père, mais sans l'abattre. *Factotum* dans la maison, entouré d'une soixantaine de malades, ensevelissant chaque jour un ou deux de ses chers enfants, il resta debout, luttant généreusement pendant quatre jours contre la fièvre qui le consumait. Enfin le 23 Avril, il fut porté en chaise à Tum-ka-dou, et le lendemain, octave du patronage de St Joseph, les terribles symptômes d'un typhus violent ne laissèrent plus d'espoir de guérison. La première parole qu'il me dit en souriant, lorsque j'arrivai de Zi-ka-wei, ce fut : « Je crois que le 1er des cinq cercueils que je viens de faire faire, servira pour moi ; je ne désire qu'une chose c'est que ça aille vite. » C'est ici notre désir à tous quand vient le moment de partir de ce monde, afin de donner moins de mal aux infirmiers. Il souffrit beaucoup dans la nuit du 25 ; le matin il se trouva bien, c'est-à-dire qu'il ne sentait plus son mal, symptôme funeste en ces maladies. Se croyant alors guéri, il me témoigna à différentes reprises le désir de commencer le mois de Mai avec ses enfants. Le soir du 28, il reçut les derniers Sacrements ; il vécut encore deux jours, et ne perdit connaissance que dans les quelques moments qui précédèrent immédiatement sa mort. Il ouvrait les yeux et donnait des marques d'assentiment chaque fois que je l'appelais pour lui suggérer quelque bonne pensée ou une oraison jaculatoire. Enfin le samedi, 30 avril, après une douce et paisible agonie, il expira sans secousse et sans que personne autour de lui s'en aperçût, vers 10 h. ½ du soir, semblant se hâter d'aller ouvrir avec les Anges dans le Ciel le mois de la bonne Mère qu'il avait voulu commencer ici-bas parmi ses chers orphelins.

Le dimanche qui précéda la mort du P. Giaquinto, un autre missionnaire, le P. de Puiberneau, arrivé en Chine depuis 15 jours à peine, se mettait au lit pour ne plus se relever. Nous extrayons de plusieurs lettres quelques détails sur son voyage et ses derniers instants. A défaut des grands travaux du Missionnaire que Dieu ne lui laissa pas le temps d'exécuter, on y verra du moins l'esprit de sacrifice, d'abnégation de soi et de dévoûment à la Compagnie qui formait comme le fond de son caractère et faisait présager en lui l'un des plus fermes soutiens de la mission de Chine.

« Le peu de temps que je passai avec le P. de Puiberneau, écrit un de ses compagnons de voyage, a suffi pour me donner une haute idée de ses vertus non communes. Je l'admirais bien souvent. C'était l'homme de l'ordre, l'homme de la règle. Arrivés à bord du Cambodge, à Suez, le Père, voyant que nous étions un peu remis des violentes secousses de la Méditerranée, nous traça un règlement qu'il suivit lui-même avec la plus grande exactitude. Lever à 5 heures, à 6h ½ la messe etc.... Quelques jours après, je pris la liberté de lui dire : « Commençons nos messes à 6h ½, c'est peut-être un peu tard, surtout pour celui qui doit la dire le dernier. » A l'instant il me répondit avec beaucoup de douceur : « Notre règle nous prescrit une heure de méditation avant la Ste Messe : suivons-la. Vous qui êtes le plus fatigué, vous direz la première messe ; je me réserve la dernière. » Son cœur était tout rempli d'amour pour la Sainte Eucharistie. Il éprouvait une peine très sensible lorsqu'il ne pouvait célébrer les Saints Mystères. En voici quelques preuves. Avant de nous embarquer, il avait souverainement à cœur d'obtenir pour chacun la permission de dire la Sainte Messe, toutes les fois que cela serait possible. Arrivés à Suez, à 8h ½ du matin, après 16 heures de chemin de fer nous passâmes environ ¾ d'heure dans l'hôtel à nous débarbouiller un peu et à nous reposer en attendant le déjeûner. Tout-à-coup notre Père apprend que dans la ville il y a une chapelle catholique. Aussitôt son parti est pris. Il nous avertit qu'il va dire sa messe et que nous pouvons en faire

autant, si nous le jugeons à propos. Pour moi, je m'en abstins, j'étais accablé de fatigue. Il était près de onze heures lorsque nous regagnâmes notre hôtel, où nous ne pûmes plus trouver qu'un déjeûner très-frugal. — Nous mouillâmes en face de Syngapore à 8h ½ du matin. Tous avaient dit la Ste Messe à bord, excepté notre cher Père. Il n'y avait plus de pain d'autel pour lui. Il presse la descente à terre, voulant offrir le St Sacrifice à la procure des Missions étrangères, éloignée du port de 6 ou 7 kilomètres. Il n'y renonça que quand il se vit dans l'impossibilité absolue de faire à temps ce long trajet. — Quand il s'agissait d'un acte de charité ou d'un exercice de piété, la fatigue ne le faisait pas reculer. En mer, on se fait assister pour l'oblation du St Sacrifice par un autre prêtre. L'un de nous, toujours plus ou moins souffrant, ne rendit guère ce service à ses compagnons. Notre P. Supérieur ne le permettait pas. Mais lui-même se chargeait souvent de nous assister tous les deux. C'était les jours où il disait la seconde messe. Je me hasardai plusieurs fois à lui représenter que c'était trop de fatigue, et qu'il s'épuisait. « Pourquoi me dites-vous cela, me répondait-il avec l'autorité de la vertu jointe à celle du Supérieur? C'est à vous de ménager vos forces; ne faites pas plus que vous ne pouvez. » Quant à lui, il puisait dans son dévoûment pour ses frères et dans son amour pour la mortification la force de rester une heure ou une heure et demie dans notre cabine-chapelle. Là, dans un étroit espace, se trouvaient deux autels, cinq ou six personnes avec quatre cierges et deux bougies, qui fumaient à qui mieux mieux. Il était 8h ¼ au moins lorsque notre bien aimé Père sortait de cette athmosphère viciée. Il venait terminer son action de grâces sur le pont, où il restait sans rien prendre jusqu'à 9h ½, heure de notre déjeûner. Il faisait tous ses exercices de piété sur le pont, se promenant ou assis, avec une modestie et un recueillement qui édifiaient tout le monde. Une grande partie de ses temps libres était consacrée à recueillir des notes pour écrire la relation de notre voyage qu'il envoya à ses nombreux amis de France. M. de Bovis, commandant du *Cambodge*, l'appela aussi plus d'une fois à son aide pour traduire quelques pages de *Xénophon*. — Pendant nos récréations, passées généralement en commun avec ces Messieurs des Missions étrangères, le P. de Puiberneau savait, tout en gardant une douce réserve, être en même temps gai et plaisant. Il aimait à nous amuser par ses chansons bretonnes ou à nous édifier par de pieux cantiques auxquels il donnait une expression qu'on ne se lassait pas d'admirer. Plus d'une fois on les redemanda, et toujours notre bon Père acquiesçait avec grâce à nos désirs. — Tels sont, mon R. Père, les exemples de vertu qui m'ont le plus frappé dans la vie de notre bien aimé guide. Arrivé en Chine, tout le monde fut étonné de le voir si hâve et si défait. On cherchait à expliquer son état par la fatigue de la traversée. Mais lui de répondre à tous, comme il avait fait durant la route et avant de quitter la France : « C'est ma couleur habituelle. Je vais très-bien. » On finit par lui en faire compliment : il avait la figure chinoise. Le R. P. Supérieur de la Mission, plein de bonté pour ses ouvriers, nous accorda 8 à 10 jours de repos. Le P. de Puiberneau employa ce temps à mettre ses notes en ordre et à composer sa relation de voyage qu'il a envoyée en France. Il la termina le mercredi, 20 Avril. Le lendemain, le P. Pécher nous commença ses leçons sur les caractères chinois. — Dès la troisième classe, notre Père n'assistait plus qu'en amateur. Il souffrait de la fièvre. Le jeudi et le vendredi, il y avait eu changement de temps; et déjà les quatre nouveaux arrivés commençaient à payer tribut au climat de *Chang-hai*, chacun à sa manière. L'indisposition du P. de Puiberneau se prolongeant, le R. P. Supérieur l'envoya sans tarder à la campagne de *Zi-Ka-Wei* où il reçut les soins de notre cher F. Hersant. Il y arriva le mardi; le lendemain on déclara une fièvre typhoïde, assez bénigne. Le R. P. Supérieur alla lui rendre visite le vendredi. Le P. de Puiberneau ne se croyait pas malade. Cette fièvre typhoïde a cela de singulier, qu'elle vous jette sur le lit sans grande secousse, en vous enlevant jusqu'au sentiment de la douleur. Notre cher malade avait une fièvre de 130 pulsations, et il se trouvait bien ! Il demandait fort sérieusement : « demain pourrai-je dire la Ste Messe? Je suis beaucoup mieux. » Pourtant, hélas ! la maladie avait déjà fait de grands progrès. Notre F. Hersant,

[illegible] coup-d'œil si sûr, ne conservait pas beaucoup d'espoir. Le lundi suivant, le danger était plus pressant. Le Père était plein de piété et de résignation, mais il conservait toujours cette même idée, qu'il n'était pas sérieusement attaqué. Il devenait urgent de le tirer d'illusion et de l'avertir du danger. Mais comment s'y prendre pour le désabuser? Notre Père Spirituel, le P. Plet, avait été frappé comme tout le monde de l'exactitude admirable de son pénitent à remplir les moindres prescriptions de notre Institut. Il lui dit donc : « N'est-il pas vrai, mon R. Père, que vous êtes prêt à faire tout ce que la Compagnie exige de vous ? » Frappé de cette entrée en matière, le malade répondit vigoureusement : « Oui, mon R. Père, et cela pratiquement ». — « Eh bien! la Compagnie me charge de vous avertir que votre position est dangereuse, que vous pouvez succomber, et que par conséquent vous devez vous préparer à la mort. — Merci, mon Père, merci, je m'y préparerai ». Ce n'était pas trop tôt. La fièvre empira. Le pouls donnait de 135 à 140 pulsations. Notre cher Père, avec une pleine soumission à la parole de ses Supérieurs, se prépara donc au grand passage de l'éternité. La nouvelle en vint à Tom-ka-dou, le deux Mai, jour de l'enterrement du père de nos orphelins, l'incomparable P. Giaquinto. Le R. P. Supérieur fit aussitôt commencer une neuvaine à la Ste Vierge, et recommanda le P. de Puiberneau aux élèves du grand et du petit séminaire, de Zi-ka-Wei et des orphelinats. Le mardi, 3 Mai, il administra lui-même les derniers Sacrements au malade qui les reçut en parfaite connaissance, avec un calme et une sérénité angélique. Le P. de Puiberneau de sa nature était sérieux et réservé; la maladie le rendit taciturne ; il parlait peu, le plus souvent avec le sourire sur les lèvres. Le F. Hersant ne put guère lui faire prononcer que des paroles de piété. Pendant les deux derniers jours, oppressé par les étreintes d'une fièvre violente, il ne conserva pas grande connaissance. Il répétait seulement l'invocation « Jésus! Marie! Joseph! » La veille de sa mort, le Père Spirituel lui ayant demandé : « Que désirez-vous de N. Seigneur? « Son Saint Cœur » répondit-il gravement. Sa dernière parole fut aussi une invocation au Sacré-Cœur de Jésus. Le mercredi, 4 Mai, vers midi, il perdit tout-à-fait connaissance; son agonie ne dura pas 3/4 d'heure. A 5 h. 1/2, il rendit son âme à Dieu. C'était la veille de l'Ascension et la fête de Ste Monique, sa patronne du mois, qui, nous l'espérons, l'aura introduit dans le Ciel pour y célébrer l'entrée triomphale de N. Seigneur. — Le P. de Puiberneau a ainsi obtenu, trop tôt pour nous, hélas! la grâce qu'il avait sollicitée, tous les jours durant sa Théologie, dans le petit oratoire de St François Xavier, à Laval, celle de mourir Missionnaire en Chine. C'est lui-même qui en fit la confidence au P. Royer partant pour cette mission. — Je termine ici cette trop longue épître funèbre. Pour adoucir un peu ces tristes impressions, ajoutons qu'aujourd'hui, 13 Mai, nos cœurs s'ouvrent à l'espérance. Nous étions menacés d'un nouveau malheur. Notre bon et bien-aimé Recteur de Zi-ka-Wei, le P. Zottoli, va mieux; il nous donnait de vives inquiétudes. D'une constitution délicate, d'une poitrine plus délicate encore, il avait été saisi par une fièvre non intense, mais continue. Cette continuité est toujours d'un mauvais augure. Mais hier, grâce à Dieu, la fièvre a presque complètement disparu. — La lettre que nous venons de citer se termine par ces mots : « 19 Mai 1864. Avant-hier, l'un de nos Frères novices Chinois, le F. Ho, a reçu les derniers Sacrements. Aujourd'hui, il n'est guère mieux : il est entre la vie et la mort : à la garde de Dieu! Toujours la fièvre typhoïde! » — Fort heureusement ces tristes pressentiments ne se sont point réalisés ; mais le mois de Marie ne s'écoula pas sans qu'un autre Père fût encore enlevé à la Mission. Le P. Louis Taffin succombait à Chang-hai le 29 Mai. C'est la 14e victime que la mort a frappée depuis deux ans dans cette même Mission du Kiang-nan, qu'affligent en outre des désastres de tout genre. — En voici un nouveau qui nous est annoncé par le dernier courrier.

Lettre du P. Ravary au P. Basuiau. — Zi-ka-Wei, 16 Juillet 1864. — Mon Révérend et bien cher Père, P. C. Je me disposais à vous écrire plus au long par ce courrier. Mais je suis encore tout abasourdi par la rude

secousse éprouvée il y a 2 jours. Vous connaissez déjà l'histoire de toutes nos tribulations pendant ces dernières années: Dans la nuit du 13 au 14, nous avons été éprouvés d'une manière nouvelle, mais non pas plus agréable. Sit nomen Domini benedictum! — Un typhon, tel qu'on n'en a pas vu depuis l'année 1799, a secoué tout ce pays. Dès 1h. du matin, nous étions sur pied. Une pluie torrentielle, des coups de vent qui faisaient tout trembler; c'est assez vous dire qu'on ne pouvait pas reposer tranquillement. Pendant une heure, nous essayons tant bien que mal de réparer les désastres plus ou moins graves qui surviennent en semblable occurrence. Je voulais aller au collège voir ce qui se passait. Mais d'abord je ne pensais pas qu'il y eût nécessité; et surtout il était presque impossible d'y parvenir à cause du vent et de la pluie. Impossible de conserver de la lumière dans cette affreuse obscurité. Tout-à-coup quelqu'un frappe à coups redoublés à la porte. On ouvre. C'était notre charmant Enfant, notre jeune artiste et poëte, le jeune Mo, qui crie avec l'accent du désespoir: *les Elèves du 1er dortoir sont tous morts; le dortoir s'est écroulé, ils sont tous écrasés sous les ruines!* — Voilà des émotions, mon bon Père, qu'on peut sentir, mais qu'on ne peut exprimer. Comment vous dire ce que j'ai éprouvé, quand le premier arrivant sur les ruines, au milieu de cette affreuse tempête, dans une obscurité profonde, je donnai une absolution générale à nos 22 ou 24 bien aimés enfants, que je croyais alors tous ensevelis sous les ruines? Je fais sonner la cloche de l'église, je crie au secours, je vais à droite et à gauche, d'une voix de Stentor appelant au sauvetage tout notre monde. Bientôt nos jeunes scolastiques et novices Chinois, les 5 soldats de marine qui sont à Zi-ka-Wei et nos domestiques sont à l'œuvre. Mais hélas! que de difficultés à vaincre. Pas de lumière. Un vent si furieux éteint toutes nos lanternes. Puis, au milieu de la tempête, nos enfants qui crient d'une voix lamentable sous les ruines qui les couvrent: "*Jésus, Marie, sauvez-nous!*" — En vérité, mon bien cher Père, nous ne comprenons rien encore maintenant à la manière dont les choses se sont passées; tout ce que nous savons, c'est que nous avons été protégés de la manière la plus providentielle. Plusieurs de nos Pères, au 1er cri d'alarme, avaient fait des vœux au Sacré-Cœur et à la Ste Vierge: Nos 22 grands élèves auraient dû tous périr dans cette affreuse tourmente. 7 ou 8 se sont dégagés d'eux-mêmes du milieu des décombres. 7 ou 8 ont été retirés avec le secours de nos efforts réunis. Après 3/4 d'heure, 2 élèves nous manquaient encore. On a travaillé de nouveau. L'un a été retrouvé; il est sauvé, quoiqu'assez fortement contusionné. L'autre est enfin découvert; mais hélas! je ne sais pas s'il respirait encore. Je donne l'absolution à ce cher enfant que j'aimais beaucoup; bientôt il était froid, il était perdu pour nous. A 17 ans, plein de talent, d'un caractère jovial, espiègle et spirituel, ce cher Tin-gui-pou, un de mes petits musiciens instrumentistes, nous est enlevé d'une manière si douloureuse! Mais enfin un nouveau *fiat!* Je le disais tout-à-l'heure; malgré notre douleur, un grand cri de reconnaissance et d'amour s'échappe de notre cœur et de notre bouche. Nous avons été protégés d'une manière visible. Ajoutons que le matin, nous apercevions avec stupeur le dortoir de la petite division tout penché. Il avait été fortement ébranlé; pourquoi ne s'est-il pas écroulé sur ces 22 petits enfants qu'il renfermait? Quelques coups de vent encore, et sans doute il serait tombé! *Gratias agimus!* — Tous les environs de Chang-hai ont été bouleversés. On compte partout des ruines et de nombreuses victimes. A Chang-hai, il y a eu, dit-on, 1500 personnes noyées dans le fleuve, et près de 700 barques englouties sous les flots. — Priez pour nous. — En union de vos SS. SS. Ravary s. j.

Pour compléter toutes les nouvelles que nous venons de donner sur nos Missions de la Chine, nous ajouterons, ce que la plupart de nos lecteurs savent déjà, que dans un consistoire public tenu le 22 Septembre dernier, Sa Sainteté a daigné nommer le R.P. Dubar au siège épiscopal de Canata in partibus, avec le titre de vicaire apostolique du Péking Oriental. Mgr Languillat, précédemment vicaire apostolique du Péking Oriental, est transféré au vicariat apostolique de Nanking.

État des Missions de la Cie, envoyé par Notre T. R. P. Général au Président de l'œuvre de la Propagation de la Foi :

Rome, 5 Avril 1864.

Monsieur le Président,

Je viens, selon l'usage, transmettre par votre intermédiaire au Conseil central l'exposé de l'état et des besoins des missions de notre Compagnie, qui réclament pour leur conservation et leur développement le charitable concours de l'œuvre de plus en plus admirable et providentielle de la Propagation de la Foi. — Voici les noms de ces missions :

1. Syrie.	4. Maduré.	7. Calcutta.	10. Californie et ses annexes.
2. Kiang-nan.	5. Bombay.	8. Algérie.	11. Montagnes Rocheuses.
3. Tchély-Sud-Est.	6. Poona.	9. Madagascar.	12. Missions du Nord de l'Amérique.

13. Tine et Syra en Europe. 14. Jamaïque.

I. Syrie. — 28. P.P. — 8. Scolastiques. — 22. Frères coadjut. — Tout ce qu'on peut espérer de l'indemnité due et promise par le gouvernement Turc est payé. Avec ces fonds et des aumônes d'Europe, nos Pères ont réparé et terminé l'église et relevé une partie minime de la Résidence à Zaahleh. Une chapelle et maison assez vaste ont été construites à Maallaka pour les missionnaires et 180 orphelins. On se propose de leur adjoindre les 40 novices Xavériens. — Une maison-mère avec un jardin a été achetée pour les Sœurs Mariamètes, à Bickfaïa. On a acquis et approprié une maison et chapelle pour la Résidence de Saïda; Une maison d'école pour les deux sexes à Tour. Résidence et chapelle ont été installées à Daïr-el-kamar. Le Collége de Ghazir a acquis et préparé pour l'usage des élèves ecclésiastiques une assez vaste filature attenante aux anciens bâtiments. Ce qui reste de cette indemnité est destiné à construire à Beyrouth une église dont l'urgente nécessité est reconnue par tout le monde; mais ce reliquat n'atteint pas le tiers du prix de cette construction. — Aucune des Résidences n'est pourvue de revenus suffisants, ou plutôt Maallaka et Bickfaïa seuls ont quelques possessions. Il faut en dire autant des Congrégations des Xavériens, des Sœurs grecques du S. Cœur et Maronites, dites Mariamètes. — Ces maîtres et maîtresses devraient être logés et entretenus par les villages, où ils tiennent école, mais en réalité, le plus souvent, ils sont à la charge de la mission. De ces écoles catholiques empêchent un grand mal; car les écoles protestantes ont dû cesser dans les villages où nos maîtres et maîtresses ont été établis : elles produisent un grand bien, en élevant l'enfance dans la connaissance et l'amour de N. S. J. C. et de la Sainte Église, et le missionnaire qui les visite, arrive par les enfants à gagner les cœurs des parents : il serait souverainement important de multiplier ces écoles, l'un des plus puissants auxiliaires sur qui l'Église puisse compter dans la lutte terrible qu'elle doit soutenir en Orient contre le schisme grec et l'hérésie protestante. Avec la richesse et la puissance dont ils disposent, ils ont acquis de vastes terrains, élevé des maisons d'éducation, parfaitement montées au point de vue matériel; leurs prédicants parcourent le pays, répandent les bibles et autres livres de leur secte imprimés en Arabe. Notre imprimerie Arabe de Beyrouth fait un grand bien; cependant il faut bien avouer qu'elle est hors d'état de lutter avec les imprimeries des dissidents, soit pour la perfection typographique, soit pour le nombre des volumes édités et distribués gratuitement, ou à très-bas prix. Pour soutenir la concurrence,

il faudrait une mise de fonds considérable et par là même impossible à une mission, qui, avec les aumônes de l'Europe, doit entretenir 58 religieux de la Compagnie, 65 élèves ecclésiastiques de Ghazir, plusieurs des nombreuses écoles établies dans les villages, avec les Xavériens et les Sœurs qui les tiennent, ou qui s'y préparent dans les Noviciats.

II. _ Kiang-Nan _ Le personnel à la charge de la Mission se compose de 12 Prêtres indigènes _ 52 Religieux de la Compagnie _ 50 Séminaristes _ 100 élèves du Collège de Zi-ka-wei _ 147 maîtres d'école _ 73 maîtresses _ 7.443 orphelins des deux sexes, la plupart enfants de payens baptisés : 8.000 personnes et plus à entretenir _ 4 Pères et 2 prêtres indigènes sont morts pendant l'année. La perte la plus sentie a été celle du P. Lemaître, qui pendant 16 ans a travaillé avec tant de zèle, de courage et de constance, au bien spirituel et temporel des chrétiens, et dont la mémoire est restée en bénédiction auprès de tous ceux qui ont eu à traiter avec lui _ Le P. Gonnet, Supérieur, m'écrit que, s'il avait le personnel suffisant, il mettrait au repos pour un an la moitié des missionnaires actuels, tant ils sont épuisés par le mauvais air, les épidémies et les travaux incessants _ Toutes ces morts et ces maladies ont forcé de faire enfin quelque droit aux réclamations des médecins, des Européens laïcs et missionnaires des autres Congrégations, sur l'insuffisance et l'insalubrité de nos habitations. On s'est donc vu obligé de commencer à Zi-ka-wei une construction plus saine pour nos pères, quand ils y viennent soigner leur santé, pour les Novices et le Collège. Un terrain y a été acquis sur les collines les plus voisines, et dans cette athmosphère plus fraîche et plus pure on a commencé une maison de santé pour les convalescents. L'orphelinat des garçons ayant été détruit par les insurgés, qui menacent toujours la province, il a fallu le relever auprès du Collège de Zi-ka-wei, gardé par un poste français. Pour une raison semblable, on a construit dans ce même district, mais à une distance assez considérable du Collège et de la maison des orphelins, l'orphelinat des jeunes filles, mal logées et mal placées auprès de Chang-hai _ Cette dernière ville compte aujourd'hui environ trois millions d'habitants. Il s'y est formé un quartier Européen, ou plutôt anglais, qui s'étend tous les jours. Ces Messieurs, presque tous protestants, ont apporté avec eux les prix anglais, de sorte que depuis dix ans la valeur des articles pour vêtements, de la nourriture, des matériaux, de la main-d'œuvre, des terrains, etc, a plus que doublé. Et cependant il faut soutenir les œuvres existantes, ou plutôt il faut les développer, pour profiter des bonnes dispositions des indigènes, et pour lutter contre la propagande protestante. De plus l'invasion des insurgés a tout détruit dans ce vicariat, si l'on en excepte la banlieue de Chang-hai, et les districts de l'île de Tsum-ming et de la presqu'île de Haimen. Eglises, habitation du missionnaire, écoles, tout serait à refaire, si l'avenir était plus sûr et si la Providence envoyait des ressources : des millions y seraient dépensés sans prodigalité... Depuis quelques années, les missionnaires sont parvenus à se créer quelques ressources locales : ils reçoivent également quelques aumônes ; *sed haec quid sunt inter tantos!* Les secours de la Propagation de la Foi sont plus nécessaires que jamais et ne suffisent pas aux besoins.

III _ Pé-tché-ly Sud-Est _ Le Vicaire Apostolique est aidé par 2 Prêtres indigènes _ 8 Pères _ 1 scolastique _ 2. ff Coadjuteurs _ La Mission doit de plus entretenir 25 séminaristes, 12 maîtres, 6 maîtresses d'école, les catéchistes, 37 orphelins des deux sexes et 279 enfants des écoles, tant est grande la pauvreté de leurs parents : en tout de 380 à 400 personnes. En outre, les frais de voyage d'Europe en Chine, des courses dans l'intérieur du vicariat, les aumônes indispensables aux infirmes et aux indigents, les frais du culte. Sur 160 chrétientés, 58 sont sans églises ou chapelles ; celles qui existent dans les autres lieux, bâties en terre, ne sont ni saines, ni décentes. Le nombre des écoles devrait être plus que doublé _ La mission n'a aucun revenu, aucune aumône à attendre, soit à cause de la stérilité du sol, sablonneux, désolé en hiver par des inondations, en été par une sécheresse dévorante ; soit parce que les chrétiens appartiennent en général à la

[illegible] nnée soit à cause des bandes de voleurs qui s'abattent tous les ans sur ce pays pour le dévaster. Bref, l'unique ressource de la mission est dans les aumônes de la Propagation de la Foi et de la Ste Enfance. Ajoutons que, à en juger par les œuvres, ces charités sont très-bien placées. Depuis 7 ans que Mgr Languillat et ses confrères cultivent ce vicariat, le nombre des chrétiens s'est élevé de 9.475 à 11.367; celui des chrétientés, de 132 à 164. Dans le courant de l'année dernière, les 16 Missionnaires ont entendu 19.000 confessions, ont fait 1851 exhortations, donné le baptême à 683 adultes, à 3.719 enfants d'infidèles; ils ont 1865 catéchumènes; 15 églises ou chapelles ont été construites ou réparées.

IV - Maduré. — 47 Pères - 12 Scolastiques - 10 F. Coadj; en tout 69 Religieux. — L'année précédente, leur nombre n'était que de 59; cette augmentation est due à l'envoi de nouveaux renforts d'Europe et à l'admission de quelques novices dans l'Inde. Nous avons cependant perdu 2 Pères: l'un d'eux, le P. Rossignol, était à peine arrivé depuis un an; l'autre a reçu pendant la traversée la récompense du désir de s'immoler pour le salut des âmes qui le conduisait aux Indes. — Bien que les œuvres de cette mission soient déjà connues du Conseil Central par les comptes-rendus des années précédentes, je crois cependant utile de rappeler ici quelques unes des principales d'entre elles:

— 1 - Collège - séminaire de Negapatam. — Malgré la détresse extrême où s'est trouvée la mission, l'année dernière, elle n'a cependant pas diminué le nombre des élèves qui sont entretenus à ses frais; elle en a donc encore une cinquantaine entièrement à sa charge, et doit suppléer, pour une quarantaine environ, à l'insuffisance de la rétribution donnée par les parents. C'est en vue de l'avenir de la Religion catholique dans ces contrées que nos Pères ont cru devoir continuer à s'imposer de si énormes sacrifices. Ils y ont été aussi engagés par les résultats déjà obtenus; en effet, la mission compte en ce moment 8 prêtres formés dans cet établissement; de plus, 5 élèves en théologie et 4 aspirants.

— 2 - Orphelinats. — Nous avons dans les 4 principaux orphelinats 469 orphelins ou orphelines nés de parents payens et que la Ste Enfance aide à entretenir. Mais la charité ne permet pas de rejeter les orphelins de parents chrétiens; il faut pour ceux-ci d'autres secours que ceux de la Ste Enfance auxquels ils n'ont pas droit. — L'orphelinat de Dindigul n'est que pour les garçons plus âgés qu'on forme à l'agriculture. Celui d'Ideikattabouram dans le Sud, est commun aux deux sexes qui y sont cependant séparés. Il est situé dans un terrain acheté et défriché par un de nos missionnaires avec l'argent de sa famille. — 3. Catéchuménats et hôpitaux. — Ils sont au nombre de 7. Les hôpitaux sont ouverts aux payens comme aux chrétiens. Dans les catéchuménats on reçoit les payens qui donnent des espérances de conversion ou qui sollicitent d'eux-mêmes la grâce du baptême. Pour faire mieux apprécier cette œuvre et le bon emploi des aumônes de la Propagation de la Foi, permettez-moi de vous citer un passage de la réponse de Mgr Canoz à un Père qui lui avait procuré cent francs remis par une dame inconsolable de la mort de son fils unique, à la condition qu'on donnerait à de nouveaux baptisés le nom de cet objet de sa tendresse et de sa douleur. "Cette aumône, écrit l'Évêque missionnaire, est venue bien à propos pour nous aider à faire les frais d'entretien de nos catéchumènes pendant leur instruction. Ces frais se montent à peu près à une dizaine de francs par tête, en sorte qu'avec ces 100 francs nous pourrons en préparer 10 au St baptême. Croiriez-vous qu'à la vue de notre extrême pauvreté, j'étais sur le point d'engager le P. Trincal à ralentir son zèle pour la conversion des payens, de crainte de voir s'augmenter par là la somme de nos dettes? C'est pourtant vrai et j'en gémis devant Dieu. Quoi! faudrait-il donc fermer le ciel à tant d'âmes parce que nous n'avons pas le moyen de leur en ouvrir la porte? Nous avons pris alors un moyen terme pour le moment. Dans une petite ville, voisine de Maduré, où le Père venait de faire bâtir une chapelle en terre pour les nouveaux néophytes, plusieurs catéchumènes se disposaient

à venir à Maduré pour se faire instruire. Pour épargner les frais de nourriture, le Père leur a envoyé son catéchiste qui doit les instruire sur les lieux. Mais cela ne peut pas toujours se faire, soit à cause de la pauvreté des gens qui doivent gagner leur vie par le travail, soit défaut de local pour les réunir" — Dans le district du centre seul, il y a eu cette année 519 conversions de payens adultes, et près de 3000 baptêmes d'enfants de payens == 4. Religieux indigènes ou Congrégation de Notre Dame des Sept-Douleurs — Jusqu'ici il n'y a que 27 Religieux. Il serait à désirer qu'ils fussent trois et quatre fois plus nombreux; car ce sont les meilleurs catéchistes les meilleurs maîtres d'école, les meilleurs compagnons des missionnaires isolés. Le développement de cette congrégation serait plus rapide, si l'on pouvait consacrer des fonds plus considérables au Noviciat == 5 — Religieuses — Encore ici l'accroissement serait bien plus consolant, si la prudence ne faisait pas une loi de le mesurer sur les ressources dont on est moralement certain qu'on pourra disposer. Les Religieuses Européennes, au nombre de 20, sont réparties en 4 maisons; on compte plus de 60 Religieuses indigènes. C'est une œuvre pleine d'avenir, si le Seigneur continue à la protéger; c'est aussi une œuvre nécessaire pour contrebalancer les écoles de grandes et de petites filles établies à grands frais par les protestants == 6. Eglises, chapelles et maisons bâties par nos Pères, ou avec leur secours, c'est-à-dire, en très-grande partie avec le secours de la Propagation de la Foi — J'insère ici cette indication sommaire comme un témoignage de reconnaissance envers le Conseil Central, dans l'espoir qu'il en sera consolé, et aussi comme une justification de l'emploi des aumônes qu'il accorde à nos missions — Nos Pères ont bâti depuis leur rappel au Maduré en 1838: — 3 grandes Eglises de 1re classe, en briques — 35 églises de 2e classe, également en briques; un très-grand nombre de chapelles en terre, recouvertes de chaume; et à côté de la plupart de ces églises, un logement pour le missionnaire. De plus ils ont donné des secours, quelquefois au dessus de leurs forces, pour aider les chrétiens à en construire eux-mêmes, ou à réparer les anciennes. On peut facilement conjecturer que l'occasion s'en est souvent présentée, si l'on se rappelle que le vicariat possède 183 églises et 469 chapelles — Il reste cependant bien des localités importantes, entre autres Tanjaour, capitale du Royaume de même nom, qui réclameraient impérieusement la substitution d'une église décente à la petite chapelle qui s'y trouve. De plus, dans un nombre encore bien plus grand de chrétientés, le missionnaire n'a pas de logement où il puisse s'abriter, quand il s'y rend pour les desservir. == 7. Protestants — Je n'ai pas encore reçu le chiffre exact des conversions opérées parmi eux l'année dernière; je sais toutefois que le nombre en est consolant, surtout si l'on considère leurs moyens de propagande et d'intimidation, les sommes immenses qu'ils ont à leur disposition, et les progrès qu'ils avaient faits dès le commencement de ce siècle. Aujourd'hui on compte, dans la mission du Maduré, 53 ministres protestants Européens et 22 ministres indigènes. Grâces à Dieu, ils n'ont pu réussir à séduire nos chrétiens, tandis que nous avons pu retirer de leurs mains tous ceux qui avaient été entraînés dans l'erreur, au district de Souranam, lorsqu'il était sous la juridiction des prêtres de Goa. Le nombre de leurs partisans est assez restreint dans le Nord et le centre, malgré tous les efforts de leur propagande et le nombre assez considérable de leurs écoles. Mais c'est dans le Sud, dans la province de Tinnevelly que le Protestantisme a le plus de vie et de force parce qu'il s'y est établi depuis longtemps avec l'appui du gouvernement Anglais depuis l'époque de sa domination dans le pays. Il y entretient maintenant 26 Ministres Européens et 16 Ministres indigènes — Tandis que dans le Nord et dans le centre, la population protestante se trouve à peu près réduite aux agents salariés des Ministres elle s'élève dans le Sud à près de 25.000, la plupart de basse caste, convertis du paganisme et établis dans des espèces de réductions sous la tutelle des ministres. La station principale de l'hérésie est à Palamcottah. Il y a là un grand séminaire de 40 jeunes gens et un petit séminaire de 80 élèves pour les plus jeunes, destiné à alimenter

835

le premier; une école de 40 jeunes filles et une autre pour les plus petites; enfin une imprimerie montée sur le plus grand pied — Outre cette station principale, il y en a 16 autres secondaires, qui, à part l'imprimerie et le grand séminaire, ont les mêmes établissements que Palamcottah, sur une échelle plus ou moins grande, suivant l'importance de la localité ou de la position. Chaque ministre protestant Européen a 50 ou 60 employés à ses ordres, comme catéchistes, maîtres ou maîtresses d'école. C'est une terrible propagande. Il est étonnant qu'avec tant de ressources, elle n'ait pas réussi à entamer nos rangs, mais qu'au contraire avec des moyens minimes en comparaison de ceux dont ils disposent, et un personnel beaucoup moins considérable, nous ayons pu opérer tant de conversions. Pour les rendre bien plus nombreuses, il suffirait d'avoir des fonds suffisants (environ 4 à 500 piastres par localité) pour bâtir en plusieurs endroits des Eglises, y fonder une école et l'entretien d'un catéchiste.

V — Mission de Bombay — 29 Pères — 2 scolastiques — 8 f. Coadjuteurs: en tout, 39 membres de la Compagnie se trouvent actuellement dans cette mission; trois y sont arrivés depuis peu. un missionnaire a dû retourner en Europe. Ces traversées de l'Océan ne sont pas les seuls voyages dispendieux pour cette mission: son immense étendue du Nord au Midi (13 degrés, soit 780 milles anglais) y rend très-considérables les frais de la visite annuelle Episcopale, de l'envoi des missionnaires dans leurs stations diverses, de leurs changements, et des courses nécessaires pour visiter les fidèles dispersés. Il faut encore considérer que le Gouvernement ne donne de subsides qu'à ceux qui portent le titre de Chapelain militaire: ils sont au nombre de 8. — Les stations ou paroisses actuellement desservies par les prêtres de la Compagnie, sont: la cathédrale et la chapelle du fort à Bombay, celles de Byculla, de Colaba, de Bandora, de Poona, de Kirkee, de Khandalla, de Dharwer, de Belgaum, d'Ahmednuggur, de Hyderabat, de Kurrachée, de Shikarpore, avec Sukkur, Larkhana et Jacobabad; plusieurs autres sont desservies par des prêtres Indo Portugais d'origine, qui se sont soumis au Vicaire apostolique — En outre, il y a de 30 à 40 églises ou paroisses, qui s'étaient maintenues dans le schisme, et qui, depuis le concordat, sont placées sous la juridiction extraordinaire de l'Archevêque de Goa. Elles se trouvent pour la plupart dans le voisinage de Bombay. — Le Vicariat a encore érigé et entretient un séminaire à Bombay, un orphelinat à Byculla, un autre à Bandora, plusieurs couvents et communautés religieuses auxquelles s'est jointe en dernier lieu une maison des Sœurs du Bon Pasteur; et bon nombre d'écoles (17 de garçons et 9 de filles) En ce moment on est occupé à bâtir deux grands orphelinats — Jusqu'ici on avait dû loger les orphelins et les orphelines dans des maisons louées — Cette œuvre est universellement accueillie avec faveur; les fidèles y contribuent de tout leur pouvoir; les protestants eux-mêmes et les payens veulent être au nombre des bienfaiteurs et apportent leurs aumônes; le gouvernement s'est engagé à doubler le montant des collectes: il n'y a guère que les anciens schismatiques qui s'abstiennent d'y concourir, ou, s'ils le font, ce n'est que dans des proportions relativement minimes — Depuis l'année dernière, le nombre des communions paschales s'est augmenté de près de 2000, et celui des communions de toute l'année, de 8.000.

VI — Mission de Calcutta — 11 Pères — 5 f. Coadj. par suite du renfort arrivé depuis peu. Un de ces derniers venus a dû être envoyé à l'île Bourbon pour essayer d'y rétablir sa santé; pour un motif semblable, un missionnaire devra bientôt retourner en Europe. Ces voyages sont une source de grands frais, une charge d'autant plus lourde à porter que jusqu'ici la mission a bien peu de revenus. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, elle est encore dans un état de préparation, je dirai presque d'enfantement. D'ailleurs il serait bien difficile qu'elle pût prendre son essor avant d'avoir reçu un chef dans la personne d'un

vicaire apostolique. Il est probable que cette nomination aura lieu dans peu de jours: la Sacrée Congrégation de la Propagande doit s'en occuper dans sa première réunion.* Il y a eu dans le courant de l'année qui vient de finir progrès sur les précédentes; on a pu s'occuper davantage des chrétiens natifs et de la conversion des payens, et l'on vient de jeter les fondements d'une nouvelle église qui leur est surtout destinée. Les autres stations ou églises jusqu'ici desservies par les Pères sont celles de St Thomas, de St Jean à Boitakhaña; du Sacré-Coeur à Durumtallah, de Dum-dum et du fort William; ce qui, avec les classes du Collége, les soins spirituels de deux monastères de religieuses, des frères de la doctrine chrétienne, des deux orphelinats et de plusieurs écoles, donne un travail plus que suffisant aux 11 Pères qui se trouvent actuellement dans le Vicariat.

VII_Algérie. _ 34 Pères _ 12 Scolastiques _ 35 Coadjuteurs; en tout 89 religieux de la Cie. Le plus grand nombre des frères coadjuteurs est employé aux orphelinats de Ben-Aknoun et Bouffarik. Les enfants, dont le nombre diminue, la France ayant cessé d'y envoyer des recrues, donnent satisfaction par leur bonne conduite et leur piété. Cet établissement, dont la Propagation de la Foi a si bien mérité, parviendra, on l'espère, à éteindre ses dettes _ Alger. Les Pères de la Résidence s'occupent avec zèle et succès des Français civils et militaires à l'hospice et au pénitencier; des Allemands soignés par un Père de leur nation; des Maltais secourus par un Père maltais lui même; des Italiens; des Espagnols surtout, auprès des quels 3 Pères sont employés. Outre les ministères ordinaires, ils ont établi parmi eux des associations spéciales pour les hommes, les jeunes gens, les jeunes personnes et les mères de famille _ Sans les secours de la Propagation de la Foi, la Résidence ne pourrait soutenir ces œuvres de pauvres ouvriers, qui nécessitent beaucoup d'aumônes, ni servir les intérêts de ses dettes, beaucoup moins entreprendre la construction d'une chapelle, dont la nécessité se fait sentir de plus en plus _ La conversion des Musulmans marche avec lenteur. C'est une œuvre de patience et de prières. 80.000 associés de N. Dame d'Afrique s'efforcent de hâter l'heure de la divine miséricorde sur ces infortunés. Deux frères Arabes baptisés, placés dans une maitrise en France pour leur éducation, donnent pleine satisfaction par leur application, leur talent et leur conduite angélique _ Un Père envoyé comme desservant au Fort-Napoléon, au centre de la Kabylie, s'efforce par l'exercice de la charité chrétienne de préparer les cœurs des indigènes à recevoir la bonne nouvelle. Il est plein d'espérance.

VIII_Madagascar _ 41 Pères _ 10 scolastiques _ 24 FF. Coadj _ en tout 75 religieux de notre Compagnie sont employés dans la grande et les petites iles, à Bourbon et à Maurice = 1. Grande terre _ Tananarive _ 6 Pères, 3 ff. Coadj _ Après les tristes évènements que vous connaissez, les autorités françaises, en quittant la Capitale, pressèrent les Pères de se retirer eux-mêmes. Malgré le danger évident auquel ils restent exposés, ils n'ont pu se décider à abandonner leur petit troupeau. Jusqu'ici point de persécution semblante contre notre sainte religion. Plusieurs adultes ont reçu le baptême, le nombre des catéchumènes s'est accru; les écoles de filles tenues par les Sœurs de St Joseph, et de garçons dirigées par nos Pères, sont fréquentées. La case en paille, qui sert d'église, a été augmentée et peut contenir 2000 personnes _ Tamatave _ 2 Pères et un Frère Coadjuteur y résident et ne sont pas troublés dans les travaux du saint Ministère = 2. Mahela. Cette station a été abandonnée après la mort des 2 Pères frappés en même temps et morts à 10 jours d'intervalle, en Avril 1863, privés, comme St François-Xavier, des derniers secours de l'Eglise _ Fort peu de nouvelles nous parviennent de Madagascar,

* Ce Vicaire apostolique a été nommé par Sa Sainteté dans le consistoire public du 22 Septembre 1864 _ C'est le R. P. Van Heule, socius du R. P. Provincial de Belgique, que le St Père a revêtu de cette dignité.

le P. Jouen doit être maintenant à la Capitale où sa présence est instamment réclamée par les missionnaires. = 3. Petites îles: Mayotte, Nossibé, Ste Marie — Au milieu de difficultés infinies, nées de l'insalubrité du climat, du caractère si léger des naturels, et d'autres causes encore, indépendantes de notre action, le bien s'y fait, surtout à Ste Marie = 4. Bourbon — L'orphelinat Malgache de la Ressource va vraiment bien sous la sage et religieuse direction du P. Lacombe; nous avons appelé les F. F. de la Doctrine Chrétienne pour nous venir en aide: celui de Nazareth, confié aux Soeurs de St Joseph, donne aussi de vrais motifs de consolation. Religieux, religieuses et enfants, tous sont contents, tout marche régulièrement = 5. Mission Malabare pour les Indiens engagés: Le P. Laroche la continue à Bourbon, les PP. Faccinelli et Roy à Maurice; et Dieu bénit leurs travaux. Dans cette dernière colonie, 2 Pères sont employés auprès des créoles. Sous le soleil des tropiques et dans ces parages fiévreux, la santé du missionnaire Européen s'use vite: 5 sont morts l'année dernière, un nombre à peu près égal a dû rentrer en France. De nombreux renforts ont été expédiés pour combler les vides. Ces voyages, ces maladies et l'état où se trouve la Grande terre entraînent de fortes dépenses et recommandent la mission à la Charité du Conseil.

IX. Mission de l'Amérique du Nord — Comme les années précédentes, je m'abstiendrai de parler de la Province du Maryland et des établissements de New-York et de l'Est-Canada, mais je recommanderai de nouveau les 2 Résidences de Buffalo, et les missions sauvages du Canada — 1. à Buffalo, dans 2 Résidences, 10 de nos Religieux dépensent leurs forces au service d'une population composée en grande partie d'ouvriers, Allemands pour la plupart. Depuis l'année dernière, la position s'est encore aggravée par la nécessité de reconstruire une des églises pas assez décente et qui menace ruine — 2. Missions Sauvages — 7 Pères; 7 Frères Coadjuteurs — Peu de missionnaires ont une existence aussi pénible, aussi obscure, aussi dépourvue de toute consolation humaine. Leurs moindres peines sont la rigueur de l'hiver qui dure de 6 à 7 mois avec 20 et 30 degrés de froid; leur habitation dans des cabanes de bois mal ajustées; leur nourriture grossière, que souvent le Prêtre doit se préparer à lui-même ou emporter avec soi dans les voyages; de longues courses à pied sur la terre couverte de neige, de glace ou de boue, à travers les forêts, ou sur les lacs dans une frêle embarcation. Leur peine véritable et profonde, c'est de voir leur ministère comme frappé de stérilité par la nature grossière et l'indomptable paresse des sauvages, par leur humeur nomade, que stimulent encore les marchands de pelleteries; par les boissons alcooliques, l'esprit d'insubordination et le libertinage que leur apportent les Blancs. "Que faire dans cette position? m'écrivait cette année le Supérieur de la mission du Fort-William, se décourager? non, mais se dévouer jusqu'à extinction au salut de quelques élus qui se trouvent encore çà et là. Nous ne nous plaignons pas; nous aimons à nous sacrifier, pourvu que Dieu dans sa miséricorde ne nous abandonne pas, prêts à vivre et à mourir dans l'absence de toute consolation humaine" — Ce même Père constate que dans ces tribus du Lac Supérieur, depuis des années, le nombre des décès est double du nombre des naissances. Ceux qui habitent les îles et rives canadiennes du lac Huron sont dans une position moins compromise; mais voilà que, contre la foi des traités, on veut les déposséder de la plus grande et de la meilleure partie de leurs Réserves. On abuse de leur ignorante simplicité ou même on les enivre pour leur faire signer de nouveaux et d'iniques traités. Et parce que les missionnaires ont éclairé les sauvages sur les droits que leur confèrent les anciennes conventions et sur les suites désastreuses des conventions nouvelles, pour cela, ces missionnaires sont calomniés, persécutés, traduits comme rebelles — De leur Résidence principale, à Manitouline, les Pères font des excursions aux îles voisines, aux rives Nord et Est du Lac, partout où il y a des sauvages. Un moulin a été établi à Ste Croix de Manitouline; on dirige, on pousse par tous les moyens possibles les

sauvages à la culture des céréales, des légumes, du chanvre lin, à l'élève des bestiaux et de la volaille, et pour cela une dépense extraordinaire de quelques milliers de francs est nécessaire. L'établissement d'un second moulin pour les sauvages du rivage Canadien est vivement désiré par eux et par le Supérieur de la mission. Ce serait un moyen efficace de les fixer et de les former en Réduction, au moins pour une grande partie de l'année.

X. Montagnes Rocheuses — 9 Pères — 8 ff. Coadj. répartis entre 4 Résidences: 1. St Pierre, chez les Pieds-Noirs, territoire de Nébraska. 2. St Ignace, chez les Pends-d'Oreille, territoire de Washington. 3. Le Sacré-Cœur, chez les Cœurs-d'Alêne, même territoire — 4. St Paul, au Fort Colvil; la mission s'y est ranimée l'année dernière et compte déjà de nombreux néophytes — Les excursions chez les tribus voisines continuent toujours, et non sans fruit, un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes ont reçu le baptême.

XI. Californie — 25 Pères — 4 Scolastiques — 22 ff. Coadjuteurs — Nous y avons deux maisons: l'une à Sancta-Clara, avec un pensionnat nombreux; l'autre à San-Francisco, où nous dirigeons un collége qui a plus de 300 externes. On construit en ce moment une maison et une église. Les Congrégations qui y sont établies comptent des milliers de membres. Il est consolant de voir, tous les dimanches, ceux qui résident dans des fermes ou des villages aux environs de San-Francisco, parcourir à cheval ou en voiture plusieurs milles pour venir assister à leurs réunions. Beaucoup de protestants ont fait leur abjuration — Mais ce n'est pas en faveur de ces 2 établissements que je réclame les secours de l'Œuvre; c'est pour les missions que nos Pères ont commencées pour les Indiens.

XII. Missions de l'Amérique Méridionale — Ces missions prises dans leur ensemble, sont desservies par 225 religieux (96 Pères, 62 Scolastiques et 57 ff. Coadj.) répartis entre 7 colléges ou séminaires, un noviciat et 6 Résidences. Les différentes maisons sont situées dans la Confédération Argentine, le Chili, les républiques de l'Équateur et de Guatemala, et le Brésil. C'est uniquement pour celles de ce dernier pays, où nous n'avons aucun collége, mais seulement 4 stations principales, ou centres d'excursion et 19 religieux, que j'ai recours à la généreuse charité du Conseil Central. L'allocation qui leur est assignée sert principalement à couvrir les frais de traversée des nouveaux renforts, qui sont envoyés d'Europe, et que je voudrais multiplier bien plus encore, vu l'étendue du champ que nous avons à cultiver et les bonnes dispositions des habitants.

XIII. Tine et Syra — à Tine, 4 PP. et 2 ff. Coadj. — à Syra, 4 PP. et 5 ff. Coadj — Le but principal de cette mission est encore jusqu'ici de maintenir l'esprit de foi et de ferveur parmi les catholiques de ces deux îles et des îles adjacentes, par les différents exercices du St Ministère; surtout par des missions, et en donnant beaucoup de retraites, quelquefois même aux religieuses et au clergé. Ils font aussi de temps en temps des excursions dans les pays soumis à la domination Turque. Lorsque l'état politique de la Grèce sera plus tranquille, nous verrons ce qu'il sera possible de faire de plus pour un royaume où les besoins spirituels sont si grands et si nombreux. Néanmoins, malgré l'agitation du pays, nos Pères de Tine ont ouvert une école. Leur église n'est pas encore terminée, leurs ressources s'étant trouvées jusqu'ici insuffisantes.

XIV. Mission de la Jamaïque — 10 PP. — 5 dans l'île même, et 5 dans les Honduras — Dans l'île de la Jamaïque, la Résidence principale de nos Pères est celle de Kingstown, d'où ils se rendent à certaines époques fixes à des stations où ils ont érigé des chapelles; ils parcourent de temps en temps l'île entière pour visiter les catholiques dispersés en petits groupes sur ce vaste territoire — La mission des Honduras prend d'heureux accroissements. Nos 5 missionnaires résident dans 3 stations principales, Bélise, Corosal, Punta-Gorda. Chacun d'eux a en outre à desservir bon nombre de stations secondaires, tant sur la côte de la presqu'île que dans l'intérieur

de la colonie. Le nombre des catholiques dépasse 30.000; il y a quelques milliers de protestants anglais et un certain nombre d'Indiens sauvages qui n'ont encore que peu de notions religieuses. Ici encore s'échappe presque instinctivement de notre cœur ce cri : Que n'avons-nous à notre disposition plus de missionnaires et plus de ressources!

Telles sont, Monsieur le Président, les missions que je recommande à votre charité et à celle du conseil central. Ce ne sont pas, vous le savez, les seules missions confiées à notre Compagnie, mais j'ai dû me borner afin de ne pas trop réduire la part allouée à chacune d'elles; et bien qu'elles eussent toutes des titres à faire valoir pour participer à vos aumônes, je me suis limité à celles dont les besoins m'ont paru les plus urgents. Peut-être verrez-vous avec plaisir l'indication des missions que j'ai omises. La voici:

A. En Amérique 1) La Guyane anglaise – 11 Pères 1 frère.
2) Cayenne ou la Guyane française – 14 PP. – 11 ff.

B. En Afrique . . Fernando-Pó – 8 PP. – 7 ff.

C. En Asie et Australie 1) La mission de Macao – 3 PP. – 1 scol – 2 ff.
2) Les îles Philippines – 11 PP – 2 scol – 9 ff.
3) La Malaisie, qui comprend diverses missions dans les îles de la Sonde jusqu'à celle de la Nouvelle-Guinée. Jusqu'ici, 7 Pères seulement.
4) Nouvelle-Hollande, diocèse d'Adélaïda – 5 PP. – 7 ff.

En tout 99 missionnaires. On est saisi d'étonnement et d'admiration envers la bonté divine, quand on pense sérieusement aux seuls frais de voyage que l'envoi des nouveaux a dû entraîner.

Je vous prie en finissant de vouloir bien accueillir cet exposé de l'état de nos missions avec la bienveillance à laquelle vous m'avez depuis longtemps accoutumé et recevoir la nouvelle assurance des sentiments de profond respect et de vive reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Président,

Votre très humble et très-obéissant serviteur en X.

Pierre Beckx

Supérieur général de la Compagnie de Jésus

Table des Matières

Nota. — Dans cette table des Matières on renvoie toujours aux chiffres à l'encre-rouge qui se trouvent au haut de chaque page.

